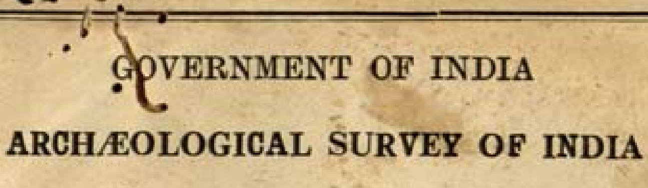
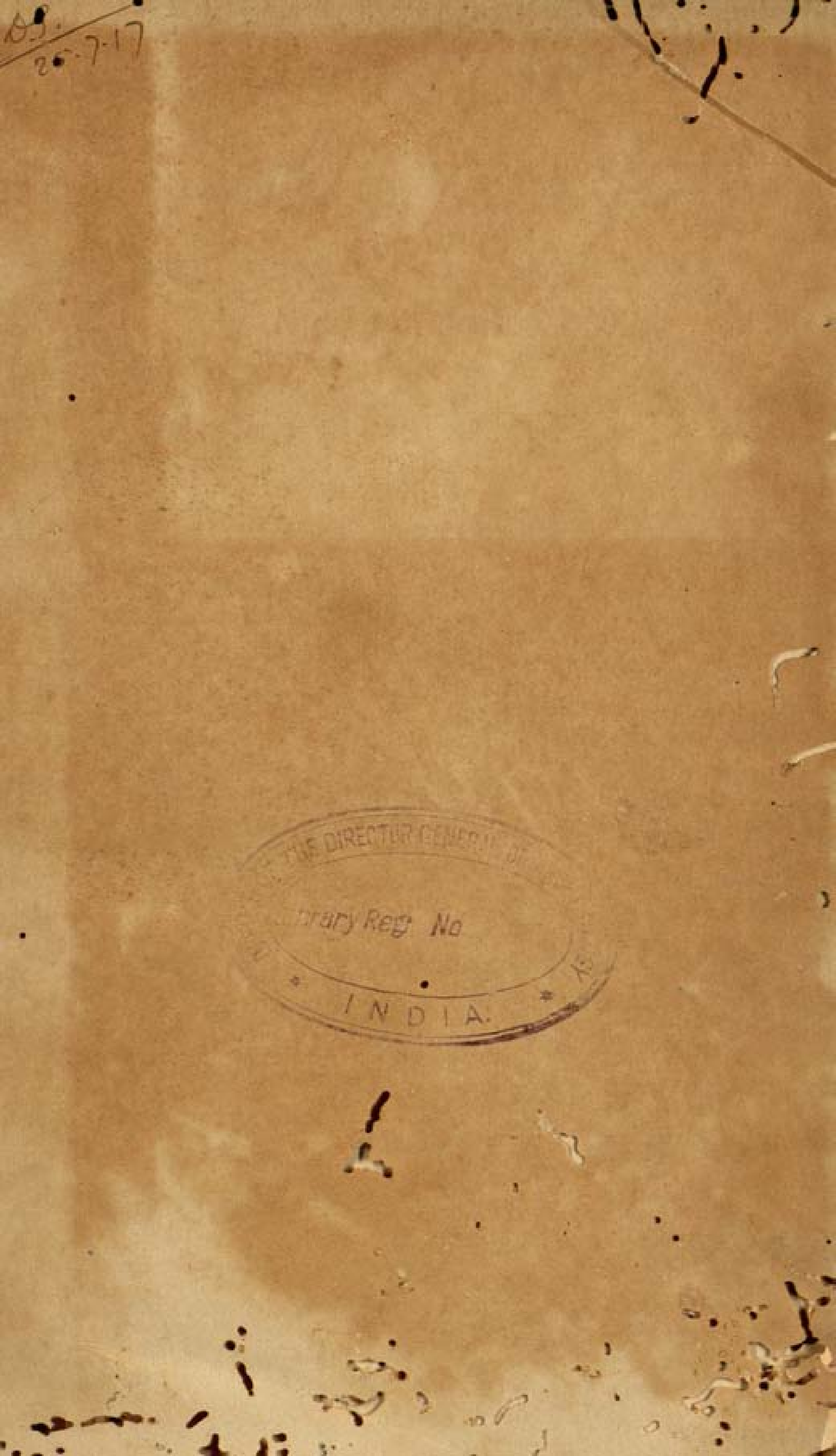
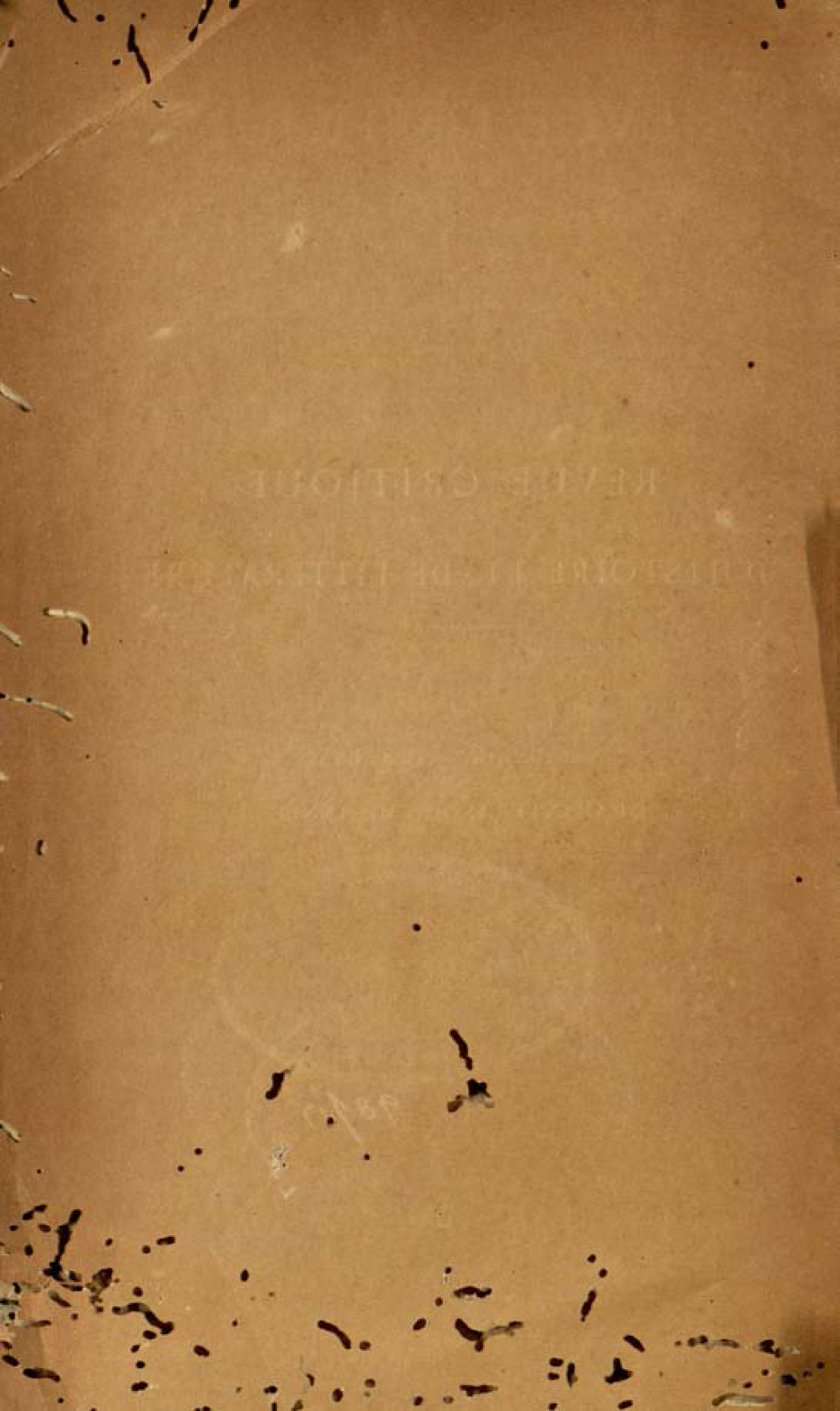



D.G.
25-7-17
THE DIRECTOR GENERAL OF
Library Reg. No
INDIA



# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

---

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

---

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXXI

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28, VI[e]

1911

D.L. 515

ANNÉE 1911

# TABLE DU PREMIER SEMESTRE

## TABLE ALPHABÉTIQUE

---

Académie des Inscriptions et Belles-lettres, résumés des séances par M. Léon Dorez, du 23 décembre 1910 au 16 juin 1911.

---

# PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE DES Nos DU 1er SEMESTRE DE 1911

---

FRANÇAIS ET HONGROIS

*Akadémiai Ertesitœ*
*Bibliographe moderne.*
*Bulletin hispanique.*
*Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.*
*Bulletin italien.*
*Correspondance historique et archéologique.*
*Feuilles d'histoire.*
*Irodalomtœrténeti Kœzlemények.*
*Magyar Nyelvœr.*
*Nyelvtudomany.*
*Nyelvtudomanyi Kœzlemények.*
*Revue Bleue.*
*Revue celtique.*
*Revue de l'enseignement des langues vivantes.*
*Revue de philologie française.*
*Revue des études anciennes.*
*Revue des sciences politiques.*
*Revue d'histoire littéraire de la France.*
*Revue germanique*
*Revue historique.*
*Romania.*

ALLEMANDS

*Deutsche Literaturzeitung.*
*Euphorion.*
*Literarisches Zentralblatt.*
*Zeitschrift für katholische Theologie.*

BELGES

*Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.*

HOLLANDAIS

*Museum.*

ITALIENS

*Revue napoléonienne.*

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 5 janvier — 1911



Valdemar Schmidt, **Museum Munterianum,** Collection de stèles égyptiennes léguées à l'évêché de Copenhague par feu Fréderic Münter, évêque de Sélande et actuellement conservées à la Glyptothèque Ny Carlsberg à Copenhague, in-4°, Vromant et C[ie], Bruxelles, 1910.

Le nom de Münter est inscrit presque en tête de la liste des savants, qui dans les dernières années du xviii[e] siècle et dans les premières du xix[e], s'essayèrent à déchiffrer les écritures oubliées de l'Orient antique. La Perse et l'Égypte attirèrent son attention successivement, et, pour avancer ses études hiéroglyphiques, il jugea nécessaire de se procurer des monuments originaux : le consul général de Danemark à Alexandrie, Dumreicher, lui expédia les stèles qui font l'objet de cette publication. Il les légua en mourant à l'évêché de Sélande ; mais encastrés d'abord dans les murs du porche d'entrée ainsi que dans la cage du palais épiscopal, ils y souffrirent grandement du froid et de l'humidité. Lorsqu'en 1896, on les eut transportés dans une chambre soustraite aux intempéries, ils étaient déjà tellement imprégnés de sel que la destruction ne s'arrêta point : il fallut bientôt leur chercher un asile nouveau, et M. Carl Jacobsen leur offrit l'hospitalité dans la Glyptothèque de Ny Carlsberg. Espérons qu'elles s'y remettront de leurs longues épreuves.

Elles ont été signalées dès 1829 à la curiosité des savants, mais elles ne commencèrent à être étudiées sérieusement qu'une quaran-

taine d'années plus tard par Lieblein, puis par Piehl et enfin par Madsen. M. Valdemar Schmidt en avait pris des photographies en un temps où elles étaient plus complètes qu'elles ne sont aujourd'hui, et c'est d'après ces clichés déjà anciens qu'il les reproduit, dans la troisième livraison de l'ouvrage qu'il consacre aux *Monuments Orientaux* de la Glyptothèque. Planches et texte courant, elle fait honneur et à l'éditeur scientifique et à l'imprimeur qui l'a exécutée. L'introduction, la description des planches, la traduction ou l'analyse des documents, les tables hiéroglyphiques des noms propres d'hommes et de divinités, des titres, fonctions et dignités sont rédigées dans un français excellent. Les monuments eux-mêmes ne nous enseignent rien sur l'histoire, mais plusieurs d'entre eux contiennent des passages importants pour l'intelligence des idées religieuses et des mythes. Tout en rendant un hommage à l'un des pionniers de notre science, Valdemar Schmidt a placé à notre disposition des documents dont quelques-uns au moins sont précieux.

G. Maspero.

---

W. Ridgeway. **Minos et la civilisation de Cnossos**. Proceeding of the British Academy, IV, 1910. In-8°, p. 1-33.

Dans cet intéressant mémoire R. montre que le terme de minoen a été particulièrement mal choisi par Evans pour caractériser l'art de Cnossos. Minos, en effet, ne paraît en Crète qu'après la destruction du Palais, vers 1400; il personnifie l'invasion achéenne et les débuts de l'âge du fer.

A. de Ridder.

---

Mabel Moore. **Days in Hellas**. Londres, Heinemann, 1909; xii-236 p.

Miss Moore a passé en Grèce deux ans et demi; elle connaît Athènes et ses environs; elle a vu Delphes et quelques lieux de Phocide; elle a visité Corinthe et l'Argolide; elle a poussé jusqu'à Céphalonie, et elle a fait l'excursion classique de Mégare le mardi de Pâques pour voir danser les Mégariennes en costume de fête. De ses excursions et de ses promenades elle a rapporté des souvenirs, comme tous les touristes qui savent voir, et ces souvenirs, elle les a réunis dans ce volume dont on vient de lire le modeste titre. Les récits de miss M. sont sans prétention, et les premières lignes de la préface nous présentent le livre aussi clairement que possible. Il n'y faut pas chercher « une étude de la vie grecque ou du caractère grec, ni une description du pays ». Et de fait, le lecteur qui ne connaît pas la Grèce, aussi bien que le voyageur qui a vécu en contact prolongé avec la population, n'y trouveront pas autre chose que des peintures assez imprécises, à peine suffisantes pour caractériser le paysage grec et les mœurs des habitants. Miss M. a vu ou cru voir des brigands dans le Pentélique

et sur la route de Sunium; elle a eu affaire à des guides plaisants et à des mulets fantaisistes; elle a apprécié le café à la turque et le pilaf, dont elle se plaît à donner la recette — bien incomplète d'ailleurs pour le café — et le vin résiné ne semble pas lui avoir laissé de trop désagréables souvenirs. Elle estime déplorable l'éducation des enfants, trouve que les femmes grecques sont assez frivoles et n'aiment pas les fleurs, et a en horreur la foustanelle. Toutes ces observations se suivent un peu au hasard du souvenir, et sont entremêlées d'anecdotes, de réminiscences archéologiques, historiques et littéraires, de brèves descriptions et de réflexions parfois inattendues, de telle sorte que l'ensemble, malgré des appréciations contestables et des détails insignifiants, ne se lit pas sans intérêt. Ce sont les impressions, au jour le jour, d'une touriste qui raconte complaisamment ses plaisirs et ses mésaventures; on sent toutefois que l'auteur aime le pays de Grèce, pour ses immortels souvenirs et pour la beauté de ses sites, et que c'est de tout cœur qu'elle lui adresse un au revoir ému en terminant sa dernière page. De nombreuses illustrations, reproductions photographiques, agrémentent le volume; il faut dire cependant qu'elles ne sont pas toutes à leur place.

My.

---

**Histoire ancienne de l'Église,** par L. Duchesne, tome III, Paris, Fontemoing et C^ie^, 1910. Prix : 10 fr.

Voici le plan de ce nouveau volume. Le premier chapitre répond à la question que Mgr Duchesne avait posée dans les dernières lignes du tome II : En quoi la tradition évangélique et la vie intime de l'Église s'étaient-elles ressenties de l'accession des multitudes et de la faveur séculière? — Rapports de l'Église et de l'État, conditions générales de la moralité chrétienne au temps des Théodose, vie religieuse et pratiques cultuelles, tels sont les points qu'il examine tour à tour. Puis il passe aux grands conflits qui ont rempli le v^e^ siècle, soit en Orient, soit en Occident : Origénisme (chap. II), démêlés de saint Jean Chrysostome avec le patriarche Théophile et l'impératrice Eudoxie (chap. III), derniers avatars du Donatisme (chap. IV). Le chapitre V est un peu plus complexe. Mgr Duchesne y narre la chute de Rome sous les coups d'Alaric, et il tire occasion de cette lamentable histoire pour décrire l'état des esprits en Espagne et en Gaule et esquisser, avec un délicat souci des nuances, quelques « types » originaux de chrétiens. Plusieurs pages y sont aussi consacrées aux provinces danubiennes, à la haute Italie et à la société romaine. Les chapitres suivants nous ramènent aux luttes dogmatiques où se dépense l'ardeur des esprits éminents de l'époque : Pélagianisme et Augustinianisme (chap. VI, VII, VIII), Nestorianisme et Monophysisme (chap. X, XI, XII). Parmi ces joutes véhémentes le chapitre IX offre au lecteur une courte pause, où défilent devant lui de curieuses figures

orientales, telles que le patriarche Atticus, l'évêque Synésius, disciple de la fameuse Hypatie, Cyrille d'Alexandrie, expert à soulever l'émeute, Syméon le Stylite, prodigieux ascète, etc. Au chapitre XIII Mgr Duchesne suit l'expansion chrétienne par delà la frontière orientale de l'empire, au Caucase, en Arménie, en Perse, et il recueillle les échos éveillés dans ces pays par les querelles christologiques. Il pousse la même enquête en Arabie et chez les Indiens. Le chapitre XIV déroule un large tableau de l'Occident aux prises avec les barbares et bataillant contre eux et contre l'hérésie. Enfin, dans la dernière section du livre, l'auteur étudie spécialement l'église romaine au v[e] siècle et il mesure le rayonnement de son prestige et de son autorité.

La matière qui s'offrait à lui, et qu'il a digérée et classée, était immense. A défaut d'historiographes de valeur, tels qu'en avait eu le siècle précédent, le v[e] siècle offre une « énorme bibliothèque » de documents : traités, sermons, lettres, ouvrages de polémique, protocoles conciliaires, etc. « L'histoire de l'Église, remarque Mgr D., compte peu de périodes aussi bien connues ou tout au moins aussi susceptibles de l'être... » (p. XI). De cette surabondance de textes, il serait peu décent de se plaindre. Mais, si profitable soit-elle, que de difficultés elle réserve à qui prétend resserrer dans les étroites limites d'un volume tant d'événements de chronologie souvent incertaine, et y faire revivre tant de personnages en marquant avec précision les traits propres à chacun d'eux! Mgr D. a assumé allègrement ce grand effort de combinaison, et il a eu l'art de ne rien laisser paraître de ce qu'il lui a coûté, dans sa narration toujours limpide, dégagée, d'une aisance parfaite.

Si on le suit avec un constant plaisir, ce n'est pas seulement à cause de l'agrément du style ou du sentiment de sécurité que communique au lecteur cette vaste érudition qui a tout lu, tout critiqué, textes anciens et dissertations modernes, et ne prend de tout que la fleur; c'est surtout parce qu'un esprit vit dans ces pages, les anime, y jette à la dérobée ses impressions sur les hommes et sur les événements, y trahit sa causticité malicieuse et aussi son ferme bon sens.

Mgr D. n'a qu'une médiocre estime pour l'époque qu'il raconte et pour bon nombre des acteurs qui y tinrent les premiers rôles : « Triste siècle que le v[e] siècle. Siècle de ruine et de décrépitude! » (p. v). Les discordes qui le remplissent lui apparaissent déplorablement vaines. Non qu'il traite la théologie à la cavalière et se donne les airs d'en faire bon marché. Il sait trop bien que « l'homme religieux, du moment où il pense, cherche à penser religieusement » (p. 18), et, quand il juge nécessaire d'expliquer les termes fondamentaux d'une controverse comme le Pélagianisme, ou le Nestorianisme, il écrit des morceaux d'une belle et sereine gravité. Mais ce qui lui fait peine, c'est le spectacle de tous ces « théologiens en fureur », acharnés à s'anathématiser, alors qu'il serait si facile de s'entendre, avec un peu de modé-

ration et de bonne foi. « Des gens qui pensent au fond la même chose s'entre-maudissent pour des formules. Plutôt que de céder sur des mots, on met en conflit Alexandrie et Constantinople, l'Orient et l'Occident; on sacrifie l'unité chrétienne à de vaines susceptibilités » (p. VI). Aussi les violents ne lui sont-ils guère sympathiques. Il en veut quelque peu à saint Jérôme, à saint Epiphane, à Théophile, le « pape » d'Alexandrie, aux moines ambulants, « hâves, malpropres, déguenillés », redoutés des fonctionnaires, incommodes au clergé, insoumis aux évêques, guêpes toujours en rumeur qui fondaient sur les villes aux jours des luttes décisives et inoculaient au populaire leurs passions fanatiques.

Mais à l'égard de ceux même dont le caractère et les procédés lui plaisent le moins, il observe la plus scrupuleuse équité. C'est ainsi qu'en dépit de ses impatiences contre Epiphane et Jérôme, il observe qu'ils ont été « aimés et vénérés, de leur vivant, par de saintes personnes qui les connaissaient de près » (p. VIII). Même justice intelligente dans l'appréciation des questions les plus délicates, comme l'influence du polythéisme sur le culte des saints (p. 12 et s.), la responsabilité du christianisme dans la décadence de l'Empire (p. 3), les tendances représentées par Vigilance (p. 170), etc.

Là où il veut exercer contre un excès quelconque la revendication du bon goût, c'est à l'ironie qu'il confie de préférence le ministère discret de ces petites vengeances. Il a çà et là (mais pas plus souvent qu'il ne convient, ne songeant nullement à mettre l'histoire de l'Église en épigrammes) des expressions d'un humorisme, j'allais dire d'un comique, charmant. Cet art de pince sans rire est un art très français. On se demande avec quelque inquiétude s'il sera parfaitement compris ailleurs que chez nous [1].

Pierre de LABRIOLLE.

---

1. Écrire, p. 56, l. 26, *ils* crurent; p. 162, l. 6 et s. (nombreuses fautes d'impression); p. 168, l. 17, l'un d'*eux*; p. 343, note, le chiffre de renvoi fait défaut; p. 380, affo*l*ement; p. 429, note, Revillout; p. 561, prosél*y*tisme. — Les négligences de style sont extrêmement rares. Voir pourtant p. 299, l. 22 et p. 300, l. 19, ..dans sa main, ..sous sa main; p. 460, le concile *avait réglé* que les évêques.. *devaient régler*...; p. 495, ses partisans *avaient essayé* d'installer Jean Codonat, ..dont il *avait essayé* de faire un métropolitain. — Mgr Duchesne dit p. 162, l. 8 : « Ils suivirent tous deux la carrière des honneurs publics, et parvinrent au consulat, Ausone sur le tard, *Paulin à la fleur de l'âge.* » En réalité, il n'y a dans l'antiquité aucune attestation d'un consulat de Paulin de Nole (cf. Willy LIEBENAM, *Fasti Consul. imp. rom.*, Bonn 1910, p. 38), si ce n'est quelques vers d'Ausone (*Ep.* XX, 1-4; SCHENKL, p. 181) qu'on interprète en ce sens. Ausone y rappelle seulement que le nom de Paulin est entré dans les Fastes avant le sien. Il s'agit très probablement, d'après le témoignage de Paulin lui-même (*Carmen* XXI, 374 et 395 et s.) de la dignité de *praeses prouinciae*. Voy. sur cette question, REINELT, *Studien ueber die Briefe des Paulinus v. N.*, Breslau, 1904, p. 60-62. — P. 181, note. On s'étonne que Mgr D., à propos de Nicétas de

**H. Fredenhagen**, Ueber den Gebrauch der Zeitstufen und Aussageformen in der franzoesischen Prosa des 13. Jahrhunderts. Realschule in Hamm, Hamburg, 1910; brochure in-8° de x-40 pages.

Dans cet opuscule dédié à M. Groeber, l'auteur a procédé par nomenclatures et définitions un peu abstraites : il y a essayé au début un classement des temps et des modes qui n'est pas, semble-t-il, sans présenter quelque arbitraire. « Le futur, dira-t-il par exemple, n'est autre chose qu'une forme modale du présent. » Voilà une définition bien objective ! Nous n'avons ici, du reste, que la première partie de l'étude, celle qui a trait aux emplois temporels. Quoique M. F. ne parte pas du latin, qu'il se borne strictement à la prose française du XIII<sup>e</sup> siècle, tout en établissant quelques rapprochements avec la syntaxe moderne, il a l'air de bien connaître les travaux antérieurs. Dans ses cases qui sont un peu compliquées, je le répète, il a eu du moins le mérite de répartir des exemples très nombreux et en général bien choisis. Des phrases comme celle de Villehardouin : *Or oïez une des plus granz merveilles que vos onques oïssiez*, ou encore celle de Joinville : *Quant li roys vint à Poytiers, il vousist bien estre arieres à Paris*, attestent le grand rôle que jouait encore dans la langue du moyen âge, par rapport à notre français moderne, l'ancien plus-que-parfait simple du subjonctif latin ; et c'est un fait qui a souvent été étudié, mais qui est présenté ici sous un jour un peu spécial. En somme, ce travail ne manque pas d'intérêt, malgré quelques obscurités de forme. Il repose sur un dépouillement consciencieux des chroniqueurs tels que Villehardouin, Joinville, Henri de Valenciennes, Robert de Clary et le si curieux Ménestrel de Reims : pourquoi n'y avoir pas ajouté les *Nouvelles* que nous possédons du XIII<sup>e</sup> siècle ?

E. Bourciez.

---

C. H. Becker. **Zur Geschichte des östlichen Sûdân**. Strassburg, 1910, 25 p. in-8° (extrait de *Der Islam*, p. 153-157).

L'islamisation du Soudan oriental est tout à fait indépendante de celle du Soudan occidental qui se fit par les pays du Maghreb. La première est due à des émigrations parties d'Égypte ou de Tripolitaine car, pendant des siècles, la Nubie chrétienne et l'Abyssinie formèrent une barrière solide contre tout prosélytisme venu du littoral de la mer Rouge [1] et quant à la côte des Benâdin, ce n'est

Remesiana, renvoie à la courte notice de Schanz, et non pas aux monographies de A. E. Burn, ou de W. A. Patin. — P. 215. Le titre de l'ouvrage de Marius Mercator est *Commonitorium*, non *Commemoratio*.

1. Nous connaissons trop bien les annales d'Éthiopie pour admettre que des tribus isolées auraient pu franchir l'Abyssinie et émigrer dans l'Ouest. Quant au rapprochement entre le nom du pays éthiopien Choa (= Sawâ) et celui des plus anciens habitants du Bornou (p. 161) il ne me paraît pas possible.

qu'au XIXe siècle que des caravanes de marchands d'esclaves apportèrent avec eux l'islam dans des pays ouverts par les explorateurs européens.

C'est en utilisant les maigres données fournies par les écrivains arabes et les renseignements réunis par Barth, Nachtigal et Kampffmeyer, que M. Becker a esquissé un tableau historique de l'établissement de l'islam dans les pays situés à l'Est du Tchad. Comme fondateurs des royaumes du Ouadaï et du Darfour, nous trouvons les Toundjer et cette appellation désignerait, non une tribu spéciale mais une catégorie de marchands (*toudjdjâr*, cf. le nom de *djellâba*, *guellâba*). L'auteur estime qu'il s'agit ici des Benou Hilâl. C'est d'autant plus vraisemblable que des légendes locales ont conservé le souvenir du passage de personnages à demi-légendaires de cette geste chez les Chillouks et dans le Kordofân [1]. La localisation de traditions fabuleuses, apportées avec eux par les émigrants, explique comment la dynastie du Kanem, par exemple, prétend remonter au héros yéménite anté-islamique Saïf ben Dzou'l Yazan qui aurait eu une suite de successeurs païens jusqu'à Homme (XIe ou XIIe siècle) : celui-ci convertit le pays à l'islam. M. Becker reconstitue l'histoire de cet empire, ainsi que de celui du Zaghawa qui le précéda, jusqu'à sa séparation du Bornou.

Cette étude est une heureuse tentative pour jeter un peu de lumière sur l'histoire des royaumes des Musulmans du Soudan oriental et l'on peut espérer que l'auteur ne s'en tiendra pas là. Je lui signalerai, comme se rattachant au sujet, la question non encore résolue de l'origine des Fougns (Fûñ), qui, venus de l'Ouest, détruisirent vers 1504 le royaume chrétien de Dongola et fondèrent à Sennar un état musulman dont les principales vicissitudes nous sont connues par les Annales éthiopiennes et les renseignements des voyageurs comme Brun, Cailliaud, Trémaux et Lejean.

René BASSET.

---

**Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile** par Ferdinand CHALANDON. Paris, Picard, 1907. 2 vol. 8° : XCIII-408 et 814 pages.

Nous n'avions, en France, avant le livre de M. Ch., aucun travail d'ensemble sur l'histoire des Normands en Italie et en Sicile. M. l'abbé Delarc n'a étudié que les débuts de la conquête, — étude que j'ai reprise moi-même à la fin de mon livre sur « l'Italie méridionale et l'empire byzantin ». Les travaux plus étendus, parus en Italie et en Allemagne, n'avaient pas tenu compte des documents d'archives. M. Ch. a utilisé non seulement les textes et les documents publiés, mais un assez grand nombre de chartes inédites. C'est dire qu'il nous

1. Cf. Brun-Rollet, *Le Nil blanc et le Soudan*, Paris, 1855, in-8° p. 75; D'Escayrac de Lauture, *Le Désert et le Soudan*, Paris, 1853, in-8°, p. 259 et suiv.

apporte une œuvre en grande partie nouvelle, qui comble une importante lacune.

Une longue introduction nous fait connaître, dans leur détail, les sources employées. L'œuvre se divise en trois parties : 1° la conquête, le duché de Pouille; 2° la monarchie; 3° les institutions.

La première partie nous montre les étapes successives de la conquête, en Pouille, en Campanie, en Calabre, surtout à partir de 1040, — puis en Sicile, à partir de 1060. Entre 1070 et 1080 se placent les succès décisifs de Robert Guiscard et de son frère Roger (prise de Bari, de Palerme, d'Amalfi, de Salerne). Sur le continent, la conquête, quoique plus ancienne, est en réalité plus fragile : on le voit bien après la mort de Robert Guiscard (1085), quand des troubles éclatent en Campanie et en Calabre, et que le jeune duc de Pouille, Roger Borsa, ne peut tenir tête à ses vassaux rebelles qu'avec l'appui de son oncle, le comte de Sicile. Le fils de Roger Borsa, le duc Guillaume (1111-1127) est aux prises avec les mêmes difficultés, et l'on peut dire qu'en 1127 le titre de duc de Pouille n'est plus qu'un vain mot. L'Italie méridionale ne forme qu'une polyarchie de seigneurs et de villes, auxquels nulle autorité suprême n'arrive à s'imposer. En Sicile, au contraire, il y a, dès le début, unité de direction et hiérarchie véritable des forces féodales. Le comte Roger achève seul la conquête de l'île, tout en intervenant assez souvent en Calabre et en Pouille; quand il meurt à Mileto en 1101, il laisse à sa veuve et à son jeune fils Roger II une souveraineté déjà solide, fortement organisée. Avec la régente et le nouveau comte, le siège du gouvernement est définitivement fixé à Palerme. Roger II est assez fort pour pouvoir ménager les Musulmans et les Grecs, et pour savoir utiliser leurs services. Il inaugure la grande politique méditerranéenne, envoie une flotte sur les côtes d'Afrique, débarque en Italie en 1127 pour recueillir la succession de son parent, le duc Guillaume; malgré la révolte de plusieurs vassaux et de plusieurs villes, malgré l'hostilité déclarée du Saint-Siège, il prépare l'unification de toutes les conquêtes normandes.

Sur les premiers chapitres, où j'ai eu l'occasion d'étudier en détail les mêmes textes que M. Ch., j'aurai plusieurs réserves à faire. Le tableau de l'état politique de l'Italie méridionale au début du XI[e] siècle n'est pas, à mon sens, très exact. M. Ch. croit pouvoir attribuer aux princes lombards de Bénévent toutes les localités, énumérées dans une bulle de 1014, — à l'exception de Siponto et du Mont-Gargano. Mais j'ai montré qu'il y a bien d'autres exceptions, et que plusieurs villes, relevant du diocèse de Bénévent, ont été bel et bien occupées par les Byzantins (Ascoli, Bovino). Il ne me paraît pas exact de dire que Byzance ait « complètement échoué » dans ses tentatives pour helléniser la Pouille, encore moins de soutenir que la domination byzantine, très solide dans les pays grecs, a été, au contraire, très fragile en pays latin. L'opposition, qu'on veut établir entre la Calabre et

la Pouille semble très exagérée : il y a eu tout autant de révoltes dans la Calabre grecque que dans l'Apulie latine ; et celle-ci a été, pour les Normands, plus longue à soumettre. M. Ch. exagère dans les victoires normandes le rôle des milices lombardes, qui se trouvaient en réalité dans les deux partis.

La deuxième partie nous montre le développement de la monarchie normande, depuis sa fondation jusqu'à sa chute (1130-1194). C'est l'antipape Anaclet II qui le premier reconnaît à Roger le titre de roi. Roger II, allié aux Romains, soutient contre l'Empire germanique et la France la cause d'Anaclet : mais la défaite et la mort de son protégé, loin de le briser, lui donnent l'occasion d'un succès plus éclatant, quand il réussit à faire prisonnier le pape légitime, Innocent II et à lui imposer la reconnaissance de sa royauté. Dès lors, la monarchie normande joue un rôle de premier ordre dans les affaires générales de la chrétienté. — Il lui faut une politique singulièrement habile, pour triompher à la fois de la méfiance du Saint-Siège et de l'hostilité des deux empires, le germanique et le byzantin. Ces difficultés n'empêchent point Roger II de poursuivre au dehors de plus vastes desseins. Vers 1148, les Normands sont les maîtres de la côte d'Afrique, entre Tunis et Tripoli, et occupent, en partie, l'intérieur, — succès éphémère, car douze ans plus tard, l'Afrique est abandonnée. Guillaume I[er] (1154-1166) consacre toutes ses forces à la lutte contre Byzance et à la politique italienne. Dans le conflit renaissant entre l'Empire germanique et le Saint-Siège il apporte au pape un concours très actif. Mais les révoltes intérieures, le soulèvement de la noblesse contre un ministre impopulaire laissent entrevoir combien est fragile, malgré de brillantes apparences, l'autorité du roi normand. — Guillaume II (1166-1189) enhardi par les heureux résultats de son entente avec le Saint-Siège et la ligue lombarde, ami du roi d'Angleterre, dont il épouse la fille, allié des républiques maritimes, reprend au dehors la politique d'expansion de Roger II, envoie une flotte devant Alexandrie, intervient à Byzance, fait occuper Thessalonique. Mais lui-même prépare la fin de la monarchie normande en laissant s'accomplir le mariage de sa tante Constance, destinée à être son unique héritière, avec Henri VI de Souabe, futur empereur. C'est en vain qu'à la mort de Guillaume II Tancrède de Lecce, proclamé roi par les adversaires de la maison de Souabe, cherche à organiser contre Henri VI un parti national. Lui disparu, il n'y a plus de résistance sérieuse, et il suffit à Henri VI d'une seule campagne bien dirigée, pour rester le maître du royaume.

Cette histoire, souvent compliquée et confuse, mais d'une importance capitale pour la connaissance du XII[e] siècle, est débrouillée par M. Ch. avec un grand soin par une critique minutieuse et prudente des textes. Il nous aide à mieux juger certains souverains, à l'égard desquels les contemporains semblent avoir été fort injustes, comme

Guillaume Ier — dit « le Mauvais ». — Dans la dernière partie, M. Ch. étudie, surtout d'après les documents d'archives, les institutions normandes : la condition des terres et des personnes, l'administration centrale et locale, les finances de la royauté. Il reste encore dans ce domaine bien des questions obscures, auxquelles il n'est pas certain que l'état des textes permette jamais de faire une réponse précise. Du moins, l'étude très nouvelle de M. Ch. nous apporte beaucoup de renseignements utiles, qui pourront servir de point de départ à d'autres recherches. Le dernier chapitre sur la civilisation siculo-normande n'est qu'un résumé de faits déjà bien connus.

Malgré quelques imperfections de détail [1], ces deux gros volumes, fruit d'un long et patient travail, font grand honneur à leur auteur.

Jules Gay.

---

Toldo (Pietro), **L'œuvre de Molière et sa fortune en Italie.** Turin, Loescher, 1910. Gr. in-8 de 578 p. 12 fr.

C'est presque un événement que ce livre, si l'on songe qu'il a pour auteur un professeur d'une Faculté italienne. D'abord, c'est un livre de près 600 pages, et l'on sait que la science italienne, dans son désir de rester impeccable, préfère d'ordinaire les articles aux livres; puis, c'est un livre sur un de nos classiques, et d'ordinaire les savants italiens ne sortent pas de notre moyen âge; enfin, c'est un volume écrit en français et où il faut chercher longtemps avant de rencontrer un tour qui trahisse l'étranger.

L'ouvrage est très hardiment conçu : avant d'entamer l'histoire du théâtre de Molière en Italie, M. T. n'a pas craint d'étudier après tant d'autres le génie de Molière. Naturellement, c'est la partie la moins neuve de l'ouvrage; mais on y remarque, non seulement que l'auteur connaît à fond tout ce qu'on a écrit sur le sujet en France et en Alle-

1. T. I, p. 360, dans le passage de Minasi auquel renvoie M. Ch. (note 2) il n'est nullement question de la politique normande à l'égard des Grecs. T. II, p. 103 : il n'est pas exact de dire que le privilège de la légation apostolique ait conféré aux souverains normands le droit d'exercer la puissance spirituelle. — Les indications géographiques laissent parfois à désirer : il n'y a pas, à proprement parler de « chaîne de montagnes » entre Amalfi et Potenza (II, 73). Plusieurs noms de lieux ne sont pas ou sont mal identifiés. Le comté de *Suessano* (I, 309), n'est autre, probablement, que celui de *Sessa*, près Gaëte. — *Santa Maria de Rochella* (où plutôt *Roccella*) (I, 359) est certainement l'église bien connue de la *Roccelletta*, près Catanzaro, et non pas le lieu dit *Roccella Ionica*, beaucoup plus loin vers le sud. Il est souvent question des comtes de *Loritello* (la table ne mentionne pas I, 227); mais on ne nous dit pas où devait être situé le comté. Pendant le séjour des Anglais à Messine (1190), le roi Richard occupe *une île*, où était installé un couvent grec (II, 438). Il est probable, comme l'indique Cartellieri, dans son histoire de Philippe-Auguste, (t. II, p. 136) qu'il s'agit ici du Saint-Sauveur de Messine, qui se trouvait à l'origine à l'extrémité de la péninsule, formant le port.

magne, mais que lui, étranger, il juge Molière aussi sûrement que s'il était son compatriote. C'est déjà un grand mérite de ne jamais céder à la tentation de le rabaisser au profit des comiques italiens qui ont pu l'inspirer; mais, en outre, M. T. sait aussi bien que nous ce que veut Molière, ce qu'il ambitionne et ce qu'il dédaigne; il démêle parfaitement qu'il est profond et non pas triste. Sur d'autres points, il se contredit parfois, par exemple, sur les rapports entre Molière et Arnolphe (cf. p. 57 et p. 64), sur le personnage de Don Juan dont les brillants dehors lui cachent quelquefois la dépravation bientôt complète, mais à propos duquel il dit excellemment qu'un séducteur de profession a en lui le germe d'un lâche hypocrite (p. 100).

Une fois qu'il repasse la frontière pour suivre Molière en Italie, toutes ses pages sont aussi neuves que pleines. On connaissait les jugements portés par les critiques italiens du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle; mais, comme il le dit p. 543, on croyait que ses pièces avaient été rarement jouées au sud des Alpes. Or, elles y ont été représentées un nombre incroyable de fois, soit en français, soit en italien, soit en dialectes; elles y ont défrayé la comédie proprement dite, la comédie larmoyante, l'opéra bouffe, les ballets et jusqu'aux théâtres des collèges : rien que chez les Salaisiens, dans ces douze dernières années on l'a joué une quarantaine de fois en l'arrangeant plus ou moins. On l'a imité plus souvent encore, on l'a traduit intégralement à plusieurs reprises; on l'a mis sur la scène, tantôt comme Goldoni pour le grandir, tantôt comme Chiari pour le rapetisser.

Il est vrai que ces imitations, même quand des hommes de talent s'en mêlaient, furent généralement des plus médiocres; on voudrait que M. T. eût glissé plus vite sur les pièces où Fagiuoli, Nelli, Gigli, Nota, Goldoni même, gâtent les pièces ou les caractères sur lesquels ils travaillent. Il dit avec raison que Goldoni ne vaut son prix que là où il ne songe pas à Molière; l'observation s'appliquerait aussi à Fagiuoli, à Nota pour qui M. T. se montre dur. Pour Goldoni en revanche, je crois, comme M. T. et tous les critiques italiens, que c'est dans ses pièces en vénitien qu'il a été le plus original; seulement je crois que ce n'est pas là qu'il a été le plus grand, mais bien dans quelques parties des pièces qu'il a écrites contre le sigisbéisme et contre les lanceurs de poudre aux yeux; là, sans penser à Molière, il est son élève et son rival par une vigoureuse hardiesse dont il se lasse trop vite mais qui eût mérité d'être comparée à celle de Molière. Il eût mieux valu insister sur cette comparaison que sur des analyses qui ne sont qu'une suite d'exécutions capitales, d'ailleurs parfaitement justifiées.

M. T., par ses savantes recherches, suggère une autre réflexion : comment se fait-il qu'un comique si souvent imité en Italie y ait été dédaigné par la critique jusqu'au jour où Baretti, Napoli Signorelli et, détail piquant signalé par M. T., deux jésuites espagnols natura-

lisés italiens le remirent en honneur? Ne serait-ce pas qu'en réalité il n'était lu en Italie que par les hommes de théâtre qui l'exploitaient?

Un érudit comme M. T. n'éclaire pas seulement son sujet propre : on trouvera dans ce livre toute une bibliographie du théâtre d'éducation en Italie, p. 539 sqq., et des opéras bouffes qui attaquent le sigisbéisme, p. 423, note 1. — Qui aurait cru que l'*Adriano in Soria* de Métastase a été mis en musique par plus de 50 *maestri* et son *Achille in Sciro* par près de 30?

L'ouvrage de M.T. vient à point. Des signes, que nous avons relevés dans cette *Revue*, semblent indiquer que l'Italie savante veut d'une part revenir aux travaux d'ensemble et d'autre part aborder l'étude scientifique des littératures étrangères. Nous le remercions d'avoir choisi un de nos grands hommes pour donner un exemple de ce double effort.

Charles DEJOB.

---

A. PHILIPPIDE, **Un specialist romin la Lipsca.** Jassy, Iliescu, 1910; un vol. in-8° de 170 pages.

Le « spécialiste » dont il est question, c'est naturellement M. Weigand qui, depuis plusieurs années, a organisé et dirige à l'Université de Leipzig un Séminaire de Philologie roumaine. Dans son opuscule, M. Philippide a critiqué, sans grande bienveillance, les mémoires et les travaux qui sont issus de ce Séminaire. Un des plus malmenés ici est le livre connu de Puscariu, *Lateinisches ty und ky*, qui date de 1904, et qui, en dépit de certaines hardiesses, ne méritait certes pas un traitement de ce genre : mais je passe, ne voulant point entreprendre ici la critique d'une critique, surtout lorsque cette dernière est un peu rétrospective. Au début de la présente brochure (pp. 28-67) a été aussi passée au crible la *Praktische Grammatik der rumänischen Sprache* de Weigand, parue à Leipzig en 1903. Les objections qui lui sont adressées sont rangées sous 115 chefs, et je ne puis nier qu'il y ait dans ce livre certaines erreurs matérielles qu'on avait en effet le droit de relever, quoique encore une fois il soit peut-être un peu tard pour le faire. D'ailleurs le ton de cette polémique eût gagné à être moins acerbe. Puis il ne faut pas oublier qu'en tout état de cause, M. Weigand n'est pas sans avoir rendu des services aux études roumaines, notamment par la publication récente d'un Atlas linguistique. Plusieurs des reproches qui lui sont adressés ici proviennent en somme de ce qu'il semble avoir confondu certains traits dialectaux avec l'usage du roumain classique. Mais où réside-t-elle cette langue roumaine classique? N'est-elle pas un peu idéale, et par suite assez difficile à saisir dans sa norme définitive? De telles discussions prouvent en tout cas combien il faut être circonspect lorsqu'on veut en parler, ou simplement l'étudier.

E. BOURCIEZ.

G. MILLARDET, **Recueil des Textes des anciens Dialectes Landais,** avec une Introduction grammaticale, des traductions en dialectes modernes, un Glossaire, et une Table des noms de lieux et de personnes. — Paris, H. Champion, 1910; un vol. in-4° de LXVIII-340 pages.

G. MILLARDET, **Petit Atlas linguistique d'une région des Landes** (Bibliothèque Méridionale, 1re série, XIII). Toulouse, E. Privat, 1910; un vol. in-8 de LXIV-424 pages.

G. MILLARDET, **Etudes de Dialectologie Landaise : le Développement des phonèmes additionnels** (Bibliothèque méridionale, 1re série, XIV). Toulouse, E. Privat, 1910 ; un vol. in-8 de 224 pages.

De ces trois ouvrages qui ont paru simultanément les deux premiers renferment des matériaux linguistiques très abondants et très sûrs, relatifs à une portion de la zone gasconne ; l'autre met ces données en œuvre, et les applique à une question spéciale de phonétique. Ils constituent donc vraiment un ensemble, et qui ne laisse pas d'être assez imposant. Le territoire que M. Millardet a entrepris d'explorer linguistiquement s'étend sur une superficie qui forme à peu près le tiers du département des Landes : outre l'ancien pays de Marsan qui en est le centre, il comprend soit au Nord soit au Sud certaines parties de l'Albret et de la Chalosse ; il est borné à l'Ouest par la ligne du chemin de fer de Bordeaux à Bayonne, à l'Est par la limite départementale du Gers.

Dans son *Recueil de Textes* l'auteur a réuni 65 pièces d'archives — chartes, baux, actes notariés — qui étaient inédites, et se rapportent toutes à la région précitée, la dépassant seulement un peu du côté du Nord. Il faut lui en savoir gré, car les chartes à proprement parler landaises qu'on a publiées jusqu'ici étaient plutôt rares ou d'assez courte dimension : celles-ci sont au contraire souvent d'une certaine étendue, et comme elles vont chronologiquement de 1250 jusqu'à la fin du XVIe siècle, elles fournissent pour l'étude des dialectes modernes un point de comparaison très précieux. Ces documents ont été généralement donnés dans leur intégrité, quelques-uns avec des coupures mais qui ne portent que sur des redites ou des passages d'intérêt secondaire : ils sont édités avec soin, la résolution des abréviations y a été indiquée par des italiques, et la distinction des *i* et des *j*, des *u* et des *v* observée d'une façon systématique. De plus M. M. a fait précéder sa publication d'une Introduction grammaticale relative aux formes et aux faits de syntaxe ; il l'a fait suivre d'une Table complète des noms de lieux et de personnes, et d'un Glossaire où sont expliqués tous les termes qui ne figurent pas dans le *Dictionnaire Béarnais* de Lespy et Raymond. Dans l'Introduction, j'estime qu'au § 60 une forme de participe telle que *conogade* aurait pu sans hésitation être considérée comme un lapsus de scribe ; et il en est de même sans doute de *recepueude* au § 62. De plus, au § 73 et 142 des mentions comme MM. 1510, ou encore SS. 1436, semblent être des renvois faux, car je ne vois pas dans le Recueil de document de Mont-de-Marsan à la date de 1510, ni de Saint-Sever à celle de 1436.

J'ajoute qu'à cause de la numérotation des lignes telle qu'elle est établie dans le texte, les renvois ne sont pas toujours faciles à vérifier du premier coup : mais ce sont là de très petits détails, et voilà en somme un *Recueil* qui se présente sous le meilleur aspect et avec toutes les garanties scientifiques désirables.

L'*Atlas* est une œuvre de plus haute portée encore, et le fruit de plusieurs années d'un labeur assidu. Il s'ouvre par des planches reproduisant des inscriptions au nombre d'un millier faites à l'aide du palais artificiel, et 153 tracés graphiques qui ont été pris dans le laboratoire du Collège de France sous la direction de l'abbé Rousselot. Ces inscriptions et ces tracés ont pour but de nous renseigner exactement sur les conditions physiologiques dans lesquelles les sons sont émis par des sujets originaires de Landes : l'auteur a voulu payer ainsi son tribut à l'observation expérimentale, et montre qu'il est au courant de ses méthodes les plus délicates et les plus nouvelles. Mais la confection des cartes proprement dites de l'*Atlas* lui a coûté beaucoup plus de peine encore. Il avait rédigé, après quelques sondages préliminaires, un questionnaire fort bien fait, comprenant 400 mots et autant de phrases très courtes : il a parcouru alors les 85 communes du petit territoire géographique dont il a été parlé plus haut, et dont Mont-de-Marsan est le centre ; dans chaque commune il a interrogé quatre ou cinq indigènes en moyenne, et a obtenu ainsi de son questionnaire 85 traductions complètes qu'il notait à fur et mesure phonétiquement. C'est à l'aide des 68.000 réponses recueillies qu'ont été ensuite dressées 573 cartes. Mais ces cartes ne reproduisent pas toutes les formes ou tous les mots, comme dans le grand Atlas de MM. Gilliéron et Edmont : étant de dimension bien plus restreinte, elles donnent seulement ce qu'on appelle volontiers aujourd'hui des « lignes d'isoglosse », autrement dit des limites linguistiques. Au fond d'ailleurs c'est là ce qu'il importe d'avoir, et grâce à des combinaisons ingénieuses M. M. a toujours inscrit sur ses cartes, au milieu des lignes qui s'entrecroisent, la forme type appartenant à chaque région : on peut donc du premier coup d'œil y saisir très facilement la répartition des faits. Le grand mérite de cette enquête, c'est qu'elle a été faite sur un territoire restreint sans doute, mais qui n'offre aucune solution de continuité : on pourra donc y étudier de très près des dégradations phonétiques insensibles, des croisements de formes, des évolutions lexicologiques toutes locales et jusqu'ici insoupçonnées ; on est à peu près sûr qu'il ne manquera jamais à la chaîne aucun anneau essentiel. Ajoutons que, dans le choix du terrain exploré, le hasard, si c'en est un, a particulièrement bien servi l'auteur : cette région du Marsan est en effet une sorte de carrefour linguistique, un point central où viennent converger plusieurs des grands faits qu'il importe le plus de connaître si l'on veut tracer des limites à l'intérieur de la zone gasconne.

Pour le moment, M. M. s'est contenté de faire servir les matériaux qu'il avait recueillis soit dans le passé, soit dans le présent, à l'étude d'une question de phonétique qui, bien que spécialisée au landais, a cependant un intérêt général : de là son troisième volume, intitulé *Le Développement des phonèmes additionnels*. Le sujet n'est point aussi mince qu'il pourrait le sembler tout d'abord, car il entraîne au contraire toutes sortes de considérations qui, spécialement en gascon, ont une importance capitale. Mais le détail m'entraînerait trop loin, et je ne puis ici que donner une idée du plan de ce livre, et de la méthode rigoureuse avec laquelle les faits y ont été enchaînés. L'auteur a étudié d'abord les phénomènes qui sont de nature intellectuelle, agglutinations d'articles, croisements ou contaminations proprement dites, etc. : ensuite, le terrain une fois déblayé, et n'ayant plus devant lui que des faits mécaniques, il les a ramenés avec beaucoup d'art et de précision à un phénomène unique, celui qu'il appelle la « segmentation ». C'est donc de cette segmentation que dépendront les développements transitoires entre voyelles ou consonnes, la prosthèse d'un phonème ou son addition à la finale, enfin la dislocation qui pour les voyelles n'est autre chose que ce qu'on appelle d'ordinaire leur diphtongaison. Alors même — et ce n'est pas mon cas — qu'on refuserait son adhésion à cette thèse, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que l'ensemble en est fort, et que tout s'y coordonne bien. Au courant de ma lecture, j'ai fait naturellement un certain nombre d'observations de détail : je n'en rapporterai ici que quelques-unes. P. 62, à propos de *paonem*, il faudrait dire simplement que cette forme remonte jusqu'au latin vulgaire. P. 89, dire que dans *kœrœñ* pour *krœñ* la voyelle est « passée à travers le *r* » est une expression singulière, et l'on pourrait parler plutôt d'anticipation. P. 150, je ne suis pas disposé à concéder que, dans une forme *ibert* pour *iber*, le *t* provienne d'une segmentation de *r* final ; j'y vois plutôt un fait d'analogie phonétique, qui s'est propagé d'après *bert*, *gart*, *mort*, etc. P. 155 et suiv., lire de très intéressantes constatations sur la réduction des formes pronominales : mais cette question très délicate dépasse le landais, et demanderait à être envisagée dans toute la zone gasconne. P. 209, je tiens pour l'ancienne hypothèse de Zauner, celle qui tire *bueu* du latin vulgaire *bovum* ; quant à *nau* pour *novum*, il a dû être influencé par *nabe*, *nabet* : l'explication ici donnée ne laisse pas d'être assez compliquée. Mais ces observations, et d'autres qu'on pourrait faire, n'empêchent nullement que cette étude soit digne en tous points des matériaux de choix d'après lesquels elle a été rédigée. Du reste, au mois de juin dernier, la Sorbonne ne s'est pas contentée de décerner le titre de docteur à l'auteur de ces trois volumes ; elle a fait l'accueil qu'elle méritait à cette belle contribution aux études gasconnes. On fera bien de ne pas oublier que, par ce coup d'essai qui est un coup de maître, M. Millardet vient de s'affir-

mer comme un de nos meilleurs dialectologues, comme un de ceux qui en France sont le plus susceptibles de faire avancer la science dans cette voie.

E. Bourciez.

---

Albert Soubies, **Almanach des Spectacles, année 1909**. Paris, Flammarion. 1910. Petit in-8°, 149 p. 5 fr.

Ce joli volume — qui forme le tome XXXIX de l'*Almanach des Spectacles* — n'est pas moins abondamment documenté que ses aînés. On y notera, entre autres indications intéressantes, la liste complète (ou peu s'en faut) des pièces représentées en France pour la première fois pendant le dernier exercice. Cette liste comprend 906 numéros : les œuvres jouées en province sont au nombre de 332 ; celles jouées dans les théâtres de quartier, salles diverses et cafés concerts, au nombre de 469 ; le reste a été représenté sur les théâtres de Paris. A remarquer aussi la bibliographie des documents concernant le théâtre (p. 123-136). Ne serait-il pas possible à l'article « nécrologie » de donner la date exacte des décès ?

C.

---

Serge Goriainow, **Le Bosphore et les Dardanelles**, Etude historique sur la question des Détroits, Paris, Plon 1910, in-8°, xxiii et 392 p., 10 fr.

« Pour la Russie, toute la fameuse question d'Orient se résume dans ces mots : de quelle autorité dépendent les détroits du Bosphore et des Dardanelles? qui en est le détenteur ? » M. Hanotaux, commentant cette phrase dans une préface où l'on retrouve tout son talent, sa science habituels, fait observer justement que la politique russe n'est pas uniquement commandée par des intérêts matériels mais aussi animée de préoccupations morales et religieuses. Néanmoins, depuis Pierre le Grand, le gouvernement de Pétersbourg a fait de la question des Détroits le pivot de sa politique orientale. Les historiens cependant en étaient réduits par l'absence de documents à des suppositions, quand M. Goriainow est venu leur apporter comme la substance des précieuses archives impériales dont il est le directeur. Il donne aujourd'hui la traduction française de l'original russe paru il y a deux ans. M. G. part du traité du 23 décembre 1798, qui le premier ferma la mer Noire, et ne cache pas les hésitations et les fluctuations des tsars et de leurs ministres. Il est surtout sévère pour Kotchoubey et son école qui voulaient laisser la garde des Détroits aux Turcs affaiblis, transformés en protégés russes. Ce système, dont le couronnement fut le traité d'Unkiar-Skelessi, inquiéta les grandes puissances ; elles imaginèrent de s'associer à la Russie pour la contenir, et de ce *consortium* sortit la guerre de Crimée. Depuis, la Russie s'efforce d'annuler le traité de Paris. Elle espéra longtemps y parvenir avec l'appui de la Prusse, mais celle-ci se fit payer d'avance, et ne tint pas

ses engagements au congrès de Berlin, les espérances nées des victoires russes s'évanouirent sous les menaces de l'Angleterre. M. G. s'arrête à cette époque; il aurait pu retracer des tentatives plus récentes, mais il lui eût fallu marcher sur un terrain brûlant que sa position officielle lui interdit sans doute. D'ailleurs il en a assez dit pour permettre de pénétrer la tactique passée de la Russie, de prévoir ce qu'elle sera dans l'avenir.

Pour son travail il n'a eu recours qu'aux archives et, comme le constate M. Hanotaux, son livre a la forme sèche et réservée d'un rapport officiel. « Ce « narré didactique et glacial » est donc d'une lecture un peu pénible; mais sincère, complet, il retiendra l'attention de tous ceux que préoccupe cette grave et éternelle question.

A. BIOVÈS.

---

— Le second fascicule du commentaire de la Genèse que publie M. S. MINOCCHI a paru (*La Genesi con discussioni critiche.* Firenze, Bibliotheca scientifico religiosa, 1908, gr. in-8°. XXIV-200 pages). Ce fascicule contient la traduction et l'explication des ch. IV-XI. Sur les mérites et le caractère de ce travail, voir *Revue* du 16 avril 1908, p. 297. — A. L.

— Le roman philosophico-religieux de M. L. A. TRADENS, *Maïa ou l'illusion de la pensée occidentale* (Paris, Messein, 1909, in-12, 258 pages) échappe à notre compétence. C'est par distraction sans doute que l'auteur attribue à Léon X une vision où ce Pape aurait reçu l'assurance du salut de l'empereur Trajan, et qu'il fait de Wiseman un pasteur anglican rallié au catholicisme. — X.

— Documents intéressants concernant le congrès du christianisme libre tenu en 1907, à Boston, avec une introduction de M. H. WEINEL, et un épilogue de M. R. Eucken (*Das freie Christentum in der Welt. Berichte nach Vorträgen auf dem internationalen Congress für freies Christentum in Boston* 1907. Tübingen, Mohr, 1909, gr. in-8°, 182 pages). Rapports sur la situation du christianisme libéral dans les différents pays. Le regretté Jean Réville a fait un rapport sur la situation des Églises en France après la séparation, où il se montrait fort pessimiste sur l'avenir de ce qu'on appelle *modernisme* catholique. M. T. André a parlé des modernistes italiens avec plus de confiance. Il semble jusqu'à présent que J. Réville ait été meilleur prophète que M. André. — X.

— Nous avons reçu : *Das Christentum im Weltanschauungskampf der Gegenwart*, de M. W. HUNZINGER (Leipzig, Quelle, 1909, in-12, 154 pages). Œuvre apologétique. — X.

— Le livre de M. H. WINDISCH (*Der messianische Krieg und das Urchristentum*; Tübingen, Mohr, 1909; in-8°, VI-95 pages) a aussi un objet apologétique, mais l'auteur a raison de soutenir que la prédication de l'Évangile n'était pas du tout un appel à la guerre politique ni à la révolution sociale. — X.

— Commentaire moral des Épîtres de saint Paul, II Corinthiens-Pastorales, par M. F. NIEBERGALL (*Praktische Auslegung des Neuen Testaments*; *Handbuch zum N. Test.*, V, II, pp. 81-208; Tübingen, Mohr, 190; gr. in-8°). S'adresse aux prédicateurs chrétiens. — X,

— Seconde édition de la remarquable conférence de M. P. Wernle sur saint Paul missionnaire des païens (*Paulus als Heidenmissionar*; Tübingen, Mohr, 1909, in-8, iv-33 pages). Il s'agissait de montrer que Paul avait été missionnaire beaucoup plus que théologien. A la réflexion, cela paraît très simple; cependant l'assertion parut neuve il y a dix ans, et il est encore utile de la répéter aujourd'hui. — A. L.

— Parallèle de Bouddha et du Christ, par M. Rittelmeyer (*Buddha oder Christus*, Tübingen, Mohr, 1909, in-8°, 35 pages). Le titre même donne à supposer qu'on est obligé de choisir entre les deux. En effet, la conclusion est que Bouddha peut être le docteur de certaines âmes, mais que Jésus est le roi de l'humanité. Ceci est un jugement de foi. — X.

— De même caractère religieux sont les conférences de M. M. Rade sur le miracle, les missions étrangères, le pouvoir de l'État (*Das religiöse Wunder und Anderes*; Tübingen, Mohr, 1909, in-8°, vi-87 pages). — X.

— Série de travaux théologiques publiés sous la direction de M. W. Simons (*Theologische Arbeiten*. Neue Folge. Heft 11. Tübingen, Mohr, 1909, in-8°, 142 pages); E. Kattenbusch, *Abendmahlsfragen*; conclusion d'un travail déjà signalé ici. Exégèse très conservatrice, théologie luthérienne un peu mitigée. — O. Zurhellen; *Die Heimat des vierten Evangeliums* : le quatrième Évangile aurait été écrit dans la patrie du troisième évangéliste, à Antioche. Démonstration subtile et peu convaincante. — B. Kübler, *Die Einwirkung der älteren christlichen Kirche auf die Entwickelung des Rechts und der socialen Begriffe*. — E. Simons, *Otto Pfleiderer als Gelehrter und Lehrer*. — P. Bachmühl, *Ein Brief aus Köln nach der zweiten Predigt bei Mechtern*. — M. Gaebel, *Beiträge zur Geschichte der reformierten Gemeinde Wülfruth im XXI Jahrhundert*. — X.

— Extraits des *Midrashim*, concernant les croyances eschatologiques et apocalyptiques du judaïsme, traduits et commentés par M. A. Wünsche (*Aus Israels Vorhallen. Kleine Midrashim zur jüdischen Eschatalogie und Apokalyptik*, III, 1. Leipzig, Pfeifler, 1909; in-8°, x-96 pages). Les morceaux traduits ne manquent pas d'intérêt. Mais on désirerait un peu plus de renseignements sur les sources. — X.

---

— Le tome XIX de la *Correspondance de Kazinczy* éditée avec beaucoup de soin par Jean Vaczy, contient 338 lettres dont 187 de Kazinczy (*Kazinczy Ferenc levelczése*. Budapest, Académie, 1909, — xxxix-667 p. in-8°). Elles vont du 1er janvier 1824 au 31 mars 1826. Nous y trouvons le reflet des deux grands événements du temps : la convocation de la Diète de 1825 d'où devait sortir la Hongrie moderne et la fondation de l'Académie hongroise grâce à l'acte généreux d'Etienne Széchenyi. Le rêve de toute l'époque dont Kazinczy était une des figures les plus marquantes, se trouva ainsi réalisé. C'est sous l'impulsion d'un discours de Paul Nagy que le jeune Széchenyi offrit ses revenus de toute une année — 60,000 florins — pour la fondation d'une société savante qui inaugura ses travaux cinq ans plus tard. Kazinczy désirait en être le secrétaire perpétuel, mais des intrigues de toute sorte placèrent à ce poste d'honneur Gabriel Dœbrentei, écrivain fort médiocre. Le volume nous montre aussi la grande misère du peuple dans les années 1825 et 1826 et les procédés inhumains dont les propriétaires et leurs tribunaux seigneuriaux usaient envers les paysans. Kazinczy est toujours

sur la brèche ; il polit ses livres (traduction de *Salluste*, *Lettres de Transylvanie* qui ne devaient paraître qu'après sa mort), met de l'ordre dans les archives du comitat de Zemplén et collabore aux annuaires *Hébé* et *Aurore*. — Il reste encore deux volumes à publier de cette *Correspondance* qui sera une des sources les plus précieuses pour l'époque du réveil national en Hongrie. — I. K.

— Dans ses efforts pour réformer la langue, Kazinczy ne trouva pas de plus ardent adversaire que François Verseghy (1757-1822), ancien prêtre, aumônier militaire, traducteur de la *Marseillaise*, impliqué dans la conjuration de Martinovics, comme Kazinczy. Verseghy a écrit de nombreuses poésies dont il a donné quatre recueils. Toldy en fit un choix en 1865 et F. Madarasz un autre en 1901. Ce dernier s'est associé le biographe de Verseghy, M. Csaszar, pour donner une édition complète des poésies dont les manuscrits se trouvent à l'abbaye de Zircz. L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* (tome XXIV) nous en donne le premier volume (*Verseghi Ferenc Kisebb Költeményei*. Budapest, Franklin, 1910. 408 p. in-8°), contenant 208 poésies dont 48 inédites et qui auraient pu le rester sans grand dommage pour la littérature. Dans l'appendice on a réimprimé dix chants religieux de Verseghy et une critique assez mordante de Kazinczy sur les poésies de son adversaire (1809, en allemand). Les notes (pp. 331-403) intéresseront les philologues. — I. K.

— La *Revue de Hongrie* qui, dans les trois années de son existence, a reçu un bon accueil dans tous les pays où l'on s'intéresse au mouvement littéraire et social de la Hongrie contemporaine, vient de lancer une *Bibliothèque hongroise* qui publiera la traduction française des meilleures œuvres de la littérature hongroise. Toutes ces traductions seront faites sur les textes magyars et refléteront le génie original des écrivains. Les deux premiers volumes viennent de paraître : I. Joseph Katona, *Bánk Bán*, tragédie historique en cinq actes traduite par M. Ch. de Bigault de Casanove, avec une introduction très bien documentée de 47 pages ; II. Zoltán Ambrus, *Soleil d'automne* (Paris, Champion, 1910. — 194 et 232 p. in-16). La tragédie de Katona considérée par la critique hongroise comme un chef-d'œuvre, permettra aux lecteurs français d'apprécier le talent dramatique d'un écrivain dont la pièce incomprise au moment de son apparition (1821), mérite d'entrer dans le Panthéon littéraire de l'Europe. Le roman de M. Ambrus leur fera connaître la manière fine et pénétrante d'un des écrivains les plus appréciés de la Jeune Hongrie. — I. K.

— A l'instar du recueil des *Dialectes allemands de la Hongrie*, M. Oscar Ásboth vient de publier le premier fascicule des *Dialectes slaves de la Hongrie*, conçu sur le même plan et édité également par l'Académie. Ce fascicule est consacré à la *Phonétique du dialecte slovène de Vashidegkut* (*A vashidegkuti szloven nyelvjárás hangtana*. Budapest, Académie, 1909, 148 p. in-8°). L'auteur, M. Auguste Pavel y a noté et classé tous les phénomènes linguistiques de ce dialecte parlé à la frontière styrienne et a donné quelques poésies avec la transcription phonétique. — I. K.

— Après avoir fait connaître l'Assyrie et Babylone, M. Edouard Mahler nous donne, dans la collection que l'Académie publie à l'usage du public lettré, un beau volume sur l'*Ancienne Egypte* (*O'Kori Egyptom*. Budapest, Académie, 1909, 335 p. in-16. Illustré) où il a réuni tout ce que les dernières recherches ont élucidé sur le pays et ses habitants, sur l'organisation et l'administration de l'Etat, la vie de famille, la religion et les rites funéraires, la langue, l'écriture, sur la littérature, les sciences et les arts. M. Mahler s'occupant spécialement de la

chronologie égyptienne a ajouté un dernier chapitre sur ce sujet, mais qui nous semble trop spécial pour le grand public. Chaque chapitre est suivi d'une bonne bibliographie ; 94 illustrations éclairent le texte. — I. K.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 décembre 1910.* — M. Cagnat lit une note de M. Basset, correspondant de l'Académie, relative à deux stèles libyques trouvées dans la région du haut Sebaou par M. Boulifa, répétiteur de Kabyle à la Faculté des lettres d'Alger.

M. Mispoulet lit et commente le texte contenu dans le diptyque en bois de Philadelphie (Fayoum) que M. Héron de Villefosse a signalé à l'attention de l'Académie dans la séance du 11 novembre. Il montre en quoi ce document diffère des diplômes militaires. C'est le titre définitif attestant que le bénéficiaire de l'édit de Domitien, dont le nom est inscrit en tête de l'acte, avait rempli toutes les formalités prescrites pour exercer immédiatement les privilèges accordés par l'empereur. C'est le premier document de ce genre qui soit connu jusqu'ici. Les privilèges exceptionnels concédés par Domitien aux vétérans de la 10e légion *Fretensis* s'expliquent probablement par leur participation active à l'avènement de la dynastie flavienne en 69 et à la campagne de Judée qui se termina en juillet 70 par la prise de Jérusalem et la destruction du Temple. — M. Jullian présente quelques observations.

M. Louis Havet commente le vers de Virgile (*Æn.* VIII, 65) :

*Hic mihi magna domus celsis caput urbibus exit.*

Il établit que *hic* désigne non pas Lanuvium ou Ardée, comme l'indiquaient les anciens commentateurs, mais bien l'embouchure du Tibre, vers Ostie. Il pense aussi que *exit* doit être corrigé en *escit*, forme archaïque de *erit* (cf. Lucrèce, I, 612).

L'Académie procède à l'élection de deux correspondants nationaux. Sont élus : MM. le Dr Carton, à Khéreddine (Tunisie), et Labande, archiviste de Monaco.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse ROUCHON.

---

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 janvier. — 1911



Hermann Oldenberg. **Rgveda**. Textkritische und exegetische Noten. Erstes bis sechstes Buch. (Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philol.-histor. kl. N. F. XI, 5). Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1909. In-4°, 438 pp. 30 Mk.

Karl F. Geldner. **Der Rigveda in Auswahl.** Zweiter Teil. Kommentar. Stuttgart, Kohlhammer. 1909. 242 pp. 9 Mk.

A. A. Macdonell, **Vedic Grammar**. (Grundriss der Indo-arischen Philologie und Altertumskunde. I, 4.) Strassburg, Trübner. 1910. 456 pp. 24 Mk.

M. Oldenberg est un des plus grands noms de l'indianisme; philologue minutieux, écrivain de race, penseur vigoureux, artiste ouvert à toutes les émotions, il se classe dans l'étude des Védas à côté de Bergaigne, dans les études bouddhiques à côté de Burnouf, dans l'histoire des religions à côté de James Darmesteter. Mais les séductions de la notoriété ne le détournent pas des tâches austères que la science réclame. L'in-quarto de 438 pages qu'il vient de publier n'atteindra pas le grand public; c'est une collection de notes critiques sur le texte du Rg-Veda, livres I-VI. De rares spécialistes pourront seuls apprécier, avec l'importance des résultats, la masse colossale de recherches et de connaissances condensées dans ce gros livre. La discussion du texte traditionnel touche aux questions les plus délicates de linguistique, de grammaire, de métrique et d'interprétation. M. O. porte dans tous ces domaines une admirable compétence; son information embrasse pour ainsi dire tous les travaux et tous les textes publiés. Son attitude, d'ailleurs, n'est rien moins que révolu-

tionnaire : il préfère presque toujours le témoignage du Rg-Veda aux variantes tirées du reste de la littérature, et si aisément accessibles aujourd'hui grâce à la concordance védique de M. Bloomfield. Il écarte plus de conjectures qu'il n'en fournit, et marque sur ce terrain où tant d'autres ont glissé une réserve et une prudence qui décèlent le maître. Amorcé depuis vingt-deux ans déjà par le beau volume des Prolégomènes, préparé par une longue suite d'articles spéciaux publiés dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, cet ouvrage de maturité définitive restera longtemps le trésor où les chercheurs viendront puiser à pleines mains ; il marquera une étape dans le déchiffrement, si laborieux encore, des vieux hymnes aryens.

Le travail de M. Geldner est destiné aux étudiants ; il porte sur un choix d'hymnes du Rg-Veda et vise essentiellement à justifier les traductions données dans le Glossaire qui constitue le premier volume de ce travail. La méthode d'interprétation de M. G. est bien connue ; lié avec Richard Pischel d'une étroite amitié, il a publié en collaboration avec lui la série des *Vedische Studien* qui ont porté le coup suprême au fantôme de « la Bible Aryenne » et qui ont restitué la Veda à l'Inde. Il a vengé les commentateurs hindous d'un dédain trop prolongé; mais il a su se garder de tomber par réaction dans un excès opposé : « les avantages et les faiblesses de l'exégèse indigène se font à peu près équilibre » déclare-t-il fort sagement. Il les cite donc volontiers, sans s'astreindre à les suivre. Sa part d'interprétation propre est considérable ; et, par la richesse des parallèles, par la précision des discussions, par la sage nouveauté des solutions, elle atteste l'expérience consommée d'un vétéran de la science et de l'enseignement védiques.

La grammaire védique, si intimement liée à la grammaire comparée, a suscité déjà un nombre énorme de monographies; mais la vaste étendue de ce domaine, constamment accru par les découvertes et les publications nouvelles, avait détourné les plus hardis d'en entreprendre la description totale. M. Macdonell, le savant professeur de l'Université d'Oxford, n'a pas craint pourtant de s'y essayer, et il y a réussi. Son étude embrasse toute la littérature des *mantra* et laisse systématiquement de côté toute la prose; le Rg-Veda occupe, comme il est juste, le premier plan. M. M. traite tour à tour de la phonologie, de la combinaison euphonique, de l'accent, de la formation des thèmes nominaux, des composés, de la déclinaison, du verbe, des indéclinables. Sous chacune de ces rubriques, les faits sont toujours diligemment réunis et prudemment expliqués. Une bibliographie suffisante, sans qu'elle prétende à être exhaustive, permet de reprendre et de poursuivre l'étude. Bornée à la simple description des faits, la grammaire de M. M. couvre déjà 435 pages d'une impression serrée en grand in-8° ; l'auteur ne pouvait songer à

y introduire des discussions et des vues nouvelles; collaborateur d'un manuel, le *Grundriss der Indo-arischen Philologie*, il avait pour tâche essentielle d'exposer l'état présent de la science. Il a eu la sagesse de s'en tenir à ce programme; plus ambitieux, il n'aurait peut-être jamais abouti. J'ajoute que M. M. a traduit tous les mots, tous les passages qu'il cite; les linguistes qui auront si souvent à utiliser ce livre lui en sauront un gré infini.

Sylvain Lévi.

---

Klio, **Beitraege zur alten Geschichte,** t. IX, Leipzig, Weicher (Dieterich), 1909, 508 p.

Les études d'histoire militaire, ou qui touchent par quelque côté à l'histoire des guerres anciennes, sont assez nombreuses dans le tome IX de la *Klio*. Trois articles ont rapport aux Barcides : Sadée (*Der Frühjahrsfeldzug des Jahres 217 und die Schlacht am trasimenischen See*, fasc. 1) étudie le champ de bataille de Trasimène et les opérations des deux armées, et montre que l'on doit avoir confiance dans le récit de Polybe, quoique on ne puisse prouver que l'historien ait vu le terrain lui-même avant d'écrire; K. Lehmann (*Zur Geschichte der Barkiden*, 3) se déclare de plus en plus convaincu qu'Annibal franchit les Alpes au petit Saint-Bernard (cf. *Revue* du 11 juin 1906), et répond aux critiques qui lui furent adressées relativement à la longueur de certaines étapes que dut faire l'armée carthaginoise; et Kromayer (*Eryx. Die Kämpfe des Hamilkar Barkas und die Auffindung der Stadt*, 4) étudie les opérations militaires autour d'Eryx à la fin de la première guerre punique. Ce travail [1] a en même temps un but archéologique, celui de déterminer la situation de la ville d'Éryx et l'emplacement du temple d'Aphrodite Erycine; l'auteur pense que des fouilles systématiques pourraient nous rendre « une Dodone ou une Epidaure italienne. » Dans le même ordre d'idées sont : B. A. Müller, *Die Zahl der Teilnehmer am Helvetierfeldzug im Jahre 58 v. Chr. Geb.* (1); Eckhardt, *Die armenischen Feldzüge des Lukullus, I* (4); ce n'est là qu'une sorte de chapitre préliminaire où l'auteur examine la situation de l'Arménie et les ambitions politiques de Tigrane au moment où son beau-père Mithridate se réfugia près de lui. (La seconde partie de ce travail, qui en contient trois (V. *Klio*, t. X, fasc. 1 et 2), fut présentée comme dissertation inaugurale devant l'Université de Berlin); Kornemann, *Zu den Germanenkriegen unter Augustus (auf Grund eines neugefundenen Tiberiusbriefen)* (4); la ville de Bononia, d'où Tibère écrivit aux Aizaniens de Phrygie, comme nous l'apprend une inscription grecque récemment découverte, serait Boulogne-sur-Mer, et Tibère s'y trou-

1. Lu à la séance du 2 février 1909 de la Société archéologique de Berlin. Les articles de Jacoby, von Stern, Becker ont été lus, en tout ou en partie, au Congrès international des sciences historiques de Berlin, août 1908.

série d'articles, dont l'importance n'échappera à personne, par des considérations rétrospectives sur les résultats obtenus. Sur les vingt-cinq monuments étudiés, dit-il, douze sont mentionnés soit par Plutarque, soit par Pausanias; nous avons réussi à les situer sûrement, à les reconstruire dans leurs grandes lignes, et à les dater avec certitude. Il insiste également, avec raison, sur l'opinion favorable que l'on doit se faire de Pausanias et de sa manière de décrire, d'après la comparaison de ses renseignements avec les monuments retrouvés, et termine par l'expression de son admiration pour cette « voie glorieuse, unique au triple point de vue de l'histoire, de l'archéologie et de la topographie, qui dans un si petit espace réunit les témoins de la plus grande époque de la civilisation et nous les fait parler encore aujourd'hui d'une manière si vivante. »

My.

---

**Galeni de Usu partium** libri XVII ad Codicum fidem recensuit G. Helmreich. Vol. II libros IX-XVII continens. Leipzig, Teubner, 1909, vi-486 p.

J'ai exposé les principes de M. Helmreich pour la publication de cet ouvrage de Galien en rendant compte du premier volume (*Revue* du 30 juillet 1908). La collation partielle de quatre autres manuscrits, deux à Paris et deux à Venise, n'a pas modifié sa manière de voir : la base du texte reste toujours l'Urbinas (U), accompagné du Laurentianus LXXIV, 4 (L) et des Parisini 2253 (A) et 2154 (B). Ce second et dernier volume contient les livres IX-XVII; on y notera de bonnes corrections : p. 80, 16 ἐνέπιπτεν (codd. ἐνάπιπτον); 99, 2 ὁ μέλλω (ὁ μέλλων); 101, 25 ψευδῶς (ψεῦδος), cf. la traduction latine de Nicolas de Reggio, *mendaciter*; 203, 21 ἐργασόμενον (ἐργασάμ.); 239, 20 ἐνάργειαν (ἐνέργ.); 338,8 μετακοσμηθῆναι (μετακομισθῆναι), élégante conjecture justifiée par πρὸς τὸ βέλτιον, et soutenue par μετακοσμεῖν 339,11; etc. Pour l'orthographe, M. H. suit généralement U, même seul, écrivant par exemple πλέονα et πλείονα, συλλήβδην et ξυλλήβδην, πλεύμων et πνεύμων; τέλεος et ses dérivés sont, dans ce volume, toujours écrits par ε et non par ει. Pour le mot πνεύμων en particulier, la règle que s'est faite M. H. semble très claire; la forme adoptée est celle de U, à plus forte raison quand elle est celle des autres manuscrits; ainsi 432,8 πλεύμονα codd., 433, 17 πλεύμονι U seul; toutefois πνεύμων (tous les manuscrits) est la grande majorité des cas dans le *de Usu partium*, et l'on se demandera si M. H. a raison 326,15 de lire πλεύμονος avec L seul. Une observation du même genre sera faite pour l'augment de δύναμαι. Alors que pour μέλλω M. H. suit U invariablement, nous lisons 286,10 ἐδύνατο ALU, mais 186,8 ἠδυνήθη contre LU, et malgré U ἠδύνατο 38,6 et 124,9. On n'ignore pas que Galien évite soigneusement l'hiatus; c'est pour cette raison que M. H. corrige ἀτρέμα en ἀτρέμας 205,19; il aurait pu de même corriger 68,7 τινα ἑτέραν, d'autant mieux qu'on lit τιν' ἑτέραν trois lignes plus bas. Il est vrai que ce n'est là qu'une ques-

tion d'écriture, et qu'il n'y a pas plus d'hiatus ici que dans 147,9 ἐνταῦθα ἐκέκτηντο ou 129,13 τοιαῦτα ἐγεγόνει. Je note en terminant que le plus-que-parfait πεπλήρωτο 71,26 (codd.) m'est suspect. C'est, sauf erreur, le seul exemple d'un plus-que-parfait simple sans augment; les très rares exemples de composés comme διατετάχει 71,23, ἀνατέτατο I, 249,1, que M. H. admet dans le texte parce qu'ils sont dans U, ou encore I, 8,21 ἀντιτέτακτο C, I, 194,3 συντέτακτο CD, sont insuffisamment soutenus, n'étant pas sans la variante avec augment; enfin, dans le même développement et dans des phrases presque identiques, on lit 71,23 ἐπεπλήρωτο et 72,23 ἐπεπλήρωντο; je corrigerais donc 71,26, malgré l'accord des manuscrits.

My.

---

**Aegyptische Urkunden** aus den Kœniglichen Museen zu Berlin; Griechische Urkunden, IV^e Band, VIII-IX, 64 p. in-4°; Berlin, Weidmann, 1909-1910.

M. Schubart continue dans le huitième fascicule (n^os 1126 à 1140) la publication des papyrus extraits du cartonnage d'Abousir el Melek. Ces pièces, toutes datées du règne d'Auguste et écrites à Alexandrie, présentent, comme les premières de cette série, un réel intérêt pour l'histoire du droit. On y retrouve l'adresse à l'ἐπὶ τοῦ κριτηρίου, et les sujets les plus variés y sont représentés : vente de terrains, de boutiques, partage de testament, etc... Les deux dernières (1139 et 1140) sont les plus précieuses : ce sont deux requêtes au préfet C. Tyrannius, l'une relative à un procès plaidé à Alexandrie par quelques habitants de Lycopolis en Thébaïde ; l'autre très mutilée, a été étudiée en détail par M. Schubart dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, V, p. 118 sqq.

Le neuvième cahier, qui va jusqu'au numéro 1155, est presque entièrement rempli par des contrats relatifs à des emprunts et à des remboursements d'argent, le tout provenant encore d'Abousir el Melek.

Jean Maspero.

---

Evaristo San Giovanni, **Le idee grammaticali di Lucilio.** Turin, Cassone. Gr. in-8°, 60 p.

M. San Giovanni, élève de Luigi Valmaggi, a dédié cette brochure à son maître. Trois parties : I, Grammaire (orthographe, prononciation, morphologie); II, Lexicographie (noms des lettres, étymologie, synonymes, grécismes); III, Style. Appendice sur la prosodie et la métrique. La brochure est fâcheusement, suivant moi, rattachée aux idées de M. Valmaggi sur l'opposition de l'école ancienne (les *veteres* qui adoptent le principe de l'analogie) et de l'école nouvelle qui se prononce pour l'anomalie, opposition suivie dans toute la littérature romaine, dès avant et jusqu'après l'âge classique; à quoi bon? Sans parler des parties contestables de la thèse. (P. 14 en haut : la pros-

cription de Catulus par Marius reliée à la lutte de la plèbe contre l'hellénisme; le *De analogia* de César invoqué comme argument, quand on ne sait pas sûrement en quel sens concluait l'auteur); M. S. G. n'est-il pas forcé de nous dire ensuite (p. 55) que « la séparation n'est pas nette et que tel écrivain regardé comme archaïque par les « *cantores Euphorionis* » offre cependant, dans son œuvre, et très clairement, beaucoup des signes par lesquels se reconnaîtra l'école nouvelle! » Cf. p. 17, n. 1. Dès lors pourquoi s'enfermer dans ce cadre? Les directions générales sont claires; la réaction voulue de Lucilius contre certaines réformes d'Accius; son succès en cela, mais non dans d'autres réformes qu'il proposait à son tour; sur tout cela pas de doute; mais on ne va guère plus loin, et je ne vois pas que, dans l'explication de quelques-uns de ces vers parfois difficiles, M. S. G. aille beaucoup au-delà de ce que fournit l'édition Marx dont les hypothèses sont ici discutées, ni que l'exposé d'ensemble, tenté ici, nous ait fait gagner quelque chose. Je regrette d'ailleurs dans cette étude, qui a été faite, ce semble, avec soin, l'abus des généralisations et le manque de solidité et précision dans les preuves. Assez nombreuses fautes d'impression.

E. T.

---

Ernest Jovy, **Pascal inédit. II.** Les véritables derniers sentiments de Pascal. Vitry-le-François, chez l'auteur, 41, rue Lavée, 1910. In-8°, p. 517.

La suite donnée par M. Jovy à son *Pascal inédit* (V. *Revue* du 16 juillet 1908) offre un mélange moins varié de documents et aussi un nombre moindre de pièces jusqu'à présent inconnues. Il semble que l'auteur ait ici plutôt cherché à soutenir une thèse qu'à réunir des matériaux inédits ou incomplètement publiés. La thèse est représentée par un effort constant pour arracher Pascal aux Jansénistes, gens peu sympathiques à M. J. Pascal s'est séparé d'eux à la fin de sa vie, il s'est rapproché de l'orthodoxie catholique et a protesté hautement de son attachement pour le pape; mais cette rétractation a été étouffée ou déguisée par les artifices de la « secte ». La politique tortueuse et sournoise qu'on attribuait aux jésuites, voici qu'elle est imputée maintenant à leurs adversaires, et Arnauld est traité de « vieux Tartuffe démasqué ». Le principal garant de M. J. est, il est vrai, Jurieu, de même qu'il emprunte aux notes inédites et aux mémoires du P. Rapin pour confondre l'auteur des *Provinciales*. Il est naturel que les témoignages des jansénistes doivent être reçus avec circonspection, il est légitime de leur opposer les répliques de leurs adversaires, mais à la condition de les soumettre à la même critique sévère. Si certaines pièces n'ont qu'une source janséniste, l'auteur soupçonne aussitôt des suppressions, des interpolations, parle couramment de dossiers truqués; il faudrait faire la preuve. Les docu-

ments réunis par M. J. pour illustrer le désaccord des dernières années entre Pascal et Port-Royal se rapportent principalement à la signature du formulaire; il nous donne la reproduction intégrale d'un opuscule, *De la signature du formulaire*, composé en juin 1661, à la même date et dans le même esprit que l'*Écrit sur la signature* de Pascal; M. J. l'ôte à Arnauld dans les œuvres duquel il se trouve, pour l'attribuer au parti de Pascal réclamant une adhésion commentée au lieu de l'acceptation simple que recommandait à cette date le chef janséniste. D'autres documents intéressent des dissidents du parti qui auraient évolué à la manière de Pascal : Jacques de Sainte-Beuve, l'abbé de Bouzeys, Henri du Hamel, la sœur Flavie, et plus loin, le timide et ergoteur Nicole; d'autres, les derniers moments de Pascal et des jugements de contemporains à l'occasion de sa mort, God. Hermant, Bourdaloue, le P. Rapin. Les derniers chapitres traitent avec beaucoup de détails la question de la prétendue rétractation de Pascal; le premier volume avait déjà donné la plupart des pièces, mais celui-ci apporte un utile document inédit dans le témoignage emprunté aux mémoires du P. Beurrier, le dernier confesseur de Pascal. Cette nouvelle contribution de M. Jovy est attachante et précieuse par la richesse de la documentation, elle témoigne comme les précédentes de la pénétrante érudition de l'auteur; mais on ne peut s'empêcher d'être inquiété par tant de prévention contre les Jansénistes et une constante préoccupation de tirer Pascal vers l'ultramontanisme.

L. R.

---

Henri Brémond, **Apologie pour Fénelon**. Paris, Perrin, 1910. In-16, p. 486. Fr. 3,50.

L'Apologie pour Fénelon est aussi un cruel réquisitoire contre Bossuet. M. Brémond s'en défend vivement; il a couvert abondamment sa victime de fleurs et de bandelettes, mais il ne l'a pas moins sacrifiée. La faute en est, il est vrai, aux bossuétistes : pourquoi ont-ils dans le débat du quiétisme qui mit aux prises les deux prélats, si partialement épousé les préventions de Bossuet et perpétué la légende d'un Fénelon fuyant et insaisissable? Si nous devons en croire M. B., c'est le vainqueur qui fut changeant, équivoque et perfide; le vaincu a été la candeur et la sincérité mêmes; son apologiste ne lui reproche qu'un certain entêtement à défendre des expressions malheureuses de ses *Maximes*. D'ailleurs sur le fond du débat, sur la doctrine du pur amour, ils étaient d'accord, et M. B. a puisé dans les *Méditations* et les lettres spirituelles de l'évêque de Meaux bien des textes probants qui nous montrent même un Bossuet renchérissant sur son adversaire. Dans ces matières si délicates que la subtilité de l'auteur — elle était ici indispensable — a inextricablement compliquées, il sera difficile au lecteur de se faire une opinion bien arrêtée; après ce brillant

feu d'artifice certains trouveront la nuit plus noire. Voici un exemple de la manière dont M. B. défend son auteur. Fénelon était soupçonné d'avoir pris part à la *dénonciation* de la Théologie de Habert ; une lettre nie cette participation, une autre l'affirme ; M. B. accorde cette contradiction : les deux documents ont le même sens, tous les deux sont un aveu de quasi-collaboration, et il transforme une habile réticence en une affirmation courageuse. Toute ingéniosité mise à part (elle est si fertile qu'on n'a pas le courage de s'en plaindre), on reconnaîtra que l'auteur se meut à l'aise dans ces questions de théologie mystique si peu familières aux profanes. On sentira plus facilement qu'il a étudié avec beaucoup de finesse, parfois avec un raffinement superflu, la psychologie de tous les personnages mêlés au débat, au « complot » dont Fénelon fut la victime. Quand Bossuet lui-même n'a été épargné qu'en apparence, on se doute si son entourage a été ménagé : son neveu d'abord, son secrétaire, son agent à Rome, Phélipeaux, ses collaborateurs au procès, Noailles et Godet des Marais, les jansénistes dont le prélat était l'allié secret, puis toute la cabale jalouse de Fénelon, en tête Mme de Maintenon, blessée dans sa sainteté méprisée ; en revanche, Mme Guyon, la cause de la querelle, sort de l'aventure, sans auréole, mais avec une réputation solide d'honnête femme et de mystique assez raisonnable.

La première partie du livre est consacrée à l'affaire du quiétisme ; la seconde, *Fénelon et les bossuétistes*, faite en grande partie d'articles déjà publiés, reprend le sujet, mais dans le détail de certains de ses aspects, pour s'élever contre les interprétations qu'en ont données les critiques modernes. On y trouvera une spirituelle et mordante réplique au livre de M. Crouslé, en regrettant cet acharnement un peu excessif contre un mort ; une très habile défense de la « prétendue duplicité de Fénelon » et une analyse du prestige de Bossuet qui, médiocre théologien, parce que trop docile, gauche et trébuchant, dès qu'il s'avance dans le domaine de la mystique, ne garde que la gloire de merveilleux lyrique et d'incomparable simplificateur. Au critique qui avait à faire justice de tant de préventions amassées contre son auteur favori, il serait injuste de reprocher l'ardeur qu'il a apportée dans sa réhabilitation. En tout cas les pesantes troupes des bossuétistes ont devant elles un adversaire bien armé et agile.

L. R.

---

**Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau.** Tome V, 1909. Genève, Jullien (1910), 8°, p. 344. Fr. 10.

Le tome V des *Annales* contient surtout des études de philologie et de critique. Deux d'entre elles sont consacrées à la *Nouvelle Héloïse*. M. D. Mornet retrace l'histoire de ses différentes éditions ; il a utilisé des documents inédits des collections de Neuchâtel et étendu son enquête à un grand nombre de bibliothèques. Il a ainsi

relevé jusqu'à cent variantes en allant jusqu'aux éditions modernes. Le minutieux travail de comparaison auquel s'est livré M. M. ne saurait être résumé ici, mais on peut signaler les conclusions intéressantes de l'auteur. Le texte le plus satisfaisant, qui devra servir de base à une publication scientifique, est celui de la première édition. Celle-ci, si on la compare avec les manuscrits, est plus près du second brouillon que de la copie Luxembourg qui lui est postérieure. M. M. est entré dans beaucoup de détails pour rapprocher les éditions ultérieures qui ont utilisé les notes manuscrites laissées par Rousseau sur des exemplaires imprimés. Ces comparaisons révèlent une perpétuelle oscillation de l'auteur dans le remaniement de l'expression. Le travail de M. M. se termine par une description critique de toutes les éditions du XVIIIe siècle, dont il a relevé jusqu'à 51, établissant leur filiation et leurs principales divergences. — La seconde étude relative à la même œuvre est de moindre portée : M. P. M. Masson esquisse le caractère rythmique de la prose du roman, en particulier la prédominance de l'octosyllabe, le vers favori de Rousseau, et il signale un curieux rapprochement entre la fameuse lettre de Saint-Preux sur la femme et des vers de Jean-Jacques sur le même thème. Leur authenticité par malheur est contestée, mais la thèse du critique sur le souci constant et conscient chez Rousseau de s'exprimer dans une prose nombreuse n'en subsiste pas moins. — M. J. Morel a publié pour sa part de consciencieuses *Recherches sur les sources du Discours de l'inégalité*. Il a montré par une confrontation de nombreux passages ce que le Discours a retenu, souvent en les modifiant, des idées de Diderot, Condillac, Grotius, Pufendorf, traduit et commenté par Barbeyrac, et comment pour l'information scientifique Rousseau s'appuie sur Buffon et utilise dans sa peinture de l'homme primitif diverses relations de voyage, comme le P. Dutertre, Coréal, La Condamine. — Je signale enfin l'étude de M. A. François sur les origines et l'évolution jusqu'à Rousseau du mot *romantique ;* il y a en particulier insisté sur la part qui revient au marquis de Girardin pour l'adoption du néologisme et sur la transformation que l'helvétisme littéraire a fait subir à un concept de marque anglaise.

Quant aux documents, le nouveau tome des *Annales* en offre une moisson moins riche qu'à l'ordinaire. Il contient cependant une intéressante lettre inédite de Rousseau à M. de Bonac, notre ambassadeur à Soleure. datée du 3 décembre 1736 ; une épître en vers à la Grande Chartreuse, qui aurait été composée entre 1736 et 1740. L'éditeur en admet l'authenticité, mais elle pourra paraître suspecte. Les poésies de Rousseau écrites à cette date, si médiocres qu'elles soient, lui sont bien supérieures, et il n'y a jamais chez lui, même s'il rime platement, un ton aussi artificiel que celui de ce vers, si on le lui donne.

L'or, l'honneur, le plaisir, tout tend à me surprendre.

Il faudra réunir des preuves plus sûres que celles qui sont présentées pour attribuer avec quelque fondement la pièce à Rousseau. — Sur le séjour du philosophe dans le canton de Neuchâtel M. Ph. Godet a recueilli de menus détails dans les lettres d'une jeune Neuchâteloise à son frère, M<sup>lle</sup> de Marval. Enfin le comte de Girardin a puisé dans ses archives de famille pour écrire une notice sur le peintre Mayer. — La bibliographie de cette année ne signale rien de très important, en mettant à part l'*Iconographie* du comte de Girardin et les *Lettres inédites* publiées par M. Godet dans la *Revue des Deux Mondes* (sept.-oct. 1908).

L. R.

---

Myra Reynolds, **The Treatment of Nature in English Poetry, between Pope and Wordsworth**. Chicago, University Press, 1909, in-8, 390 pp. 2 dollars 70.

Grâce à la munificence de l'université de Chicago, Myra Reynolds a pu donner une deuxième édition d'un livre qui est resté un modèle de critique pénétrante et sagace. L'auteur a fait quelques retouches et ajouté deux chapitres, sur *les Jardins* et *la Peinture*. La documentation a été complétée par la reproduction de près de vingt tableaux ou estampes.

On sait que l'école classique, malgré l'appui de la cour et de la haute société, n'a jamais pu s'imposer complètement en Angleterre ; même à l'époque de Pope et de Johnson, les esprits indépendants ne manquent pas : il était naturel que dans un pays où les chapelles dissidentes se dressaient à côté de l'Église établie, le culte des Muses ne se célébrât pas d'après des rites uniformes. Blake n'est pas le seul précurseur de Wordsworth. De Shakespeare et Byron, en passant par Gay et Lady Winchilsea, par Thomson et Young, la lignée des romantiques reste ininterrompue. Mais ce n'est pas des origines du romantisme que s'inquiète Myra Reynolds, son livre n'est qu'une étude sur le sentiment de la nature au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous allons essayer d'en résumer les conclusions.

L'école classique n'associe point la nature et l'homme ; l'homme trouve en la nature une servante ou une ennemie. Inutile d'observer les phénomènes naturels : les anciens en ont tiré un certain nombre de descriptions et d'images que les modernes n'ont qu'à reproduire. Pendant plus de cent ans les poètes répètent sans conviction des formules vagues, des épithètes imprécises. Jamais une allusion à la nature dans ses aspects terribles ou mystérieux, à l'océan, la montagne, l'hiver, les nuées, la nuit. Un auteur qui sait le monde, ne parle que de ce qui se voit d'un salon donnant sur un beau parc. Pour Wordsworth au contraire la nature est de création divine comme l'homme, comme lui elle a une âme ; cette âme et l'âme humaine doivent vibrer à l'unisson. Cette conception toute nouvelle a fourni à

la poésie du XIX^e siècle une source abondante d'impressions et d'images. La nature n'est plus comme une statue morte, elle renaît à la vie sous l'étreinte passionnée du poète. Celui-ci cherche à lui communiquer les sentiments qui l'agitent, à deviner quel souffle mystérieux l'anime. Rien en elle ne demeure caché aux yeux de son amant. Il l'observe et la décrit avec la plus exacte minutie.

Ce qui fait l'originalité du livre, c'est que Myra Reynolds ne se borne pas à marquer les étapes par lesquelles les précurseurs de Wordsworth ont passé, mais cherche à nous montrer les progrès du sentiment de la nature dans le public. De là des chapitres fort curieux et très instructifs sur les récits des voyageurs, les jardins, les paysagistes. L'auteur qui a beaucoup lu et qui n'a pas reculé devant la tâche formidable de dépouiller la collection des romans ou des voyages du XVIII^e siècle, ne paraît avoir rien découvert sur l'influence de Rousseau en Angleterre. Mais il semble improbable que Rousseau n'ait pas suscité des admirateurs Outre-Manche. La haine de Johnson pour lui est significative. Le chef de l'école classique avait deviné en Rousseau un dangereux adversaire[1].

Ch. BASTIDE.

---

C. W. PREVITÉ-ORTON, **Political Satire in English Poetry**, Cambridge, University Press, 1910, in-12, 244 p. 3 s. 6 d.

Ce petit volume est une dissertation académique que l'université de Cambridge a couronnée en 1908. C'est moins le résultat de recherches originales qu'une adroite compilation. Le travail n'est pas sans mérite d'ailleurs : il est fait avec goût et se lit facilement. Voici les principaux chapitres : « la satire politique au moyen âge, la satire sous les Tudors, développement de la satire de parti, le siècle de la satire, aux jours de Fox et de Pitt, Moore et Praed, la satire de style élevé au XIX^e siècle ». D'après l'auteur, la satire politique a revêtu deux aspects en Angleterre : c'est soit une moquerie légère, chanson ou ballade, soit un morceau d'apparat, où éclate l'indignation ; de Skelton à Praed en passant par Butler et de Dryden à Swinburne, M. Previté-Orton décrit consciencieusement les vicissitudes de chacun de ces genres. Le vocabulaire de M. P.-O. contient beaucoup de mots français et quelques mots rares qui auraient fait la joie de R. L. Stevenson (p. ex. *rudesby*, p. 40). Je ne sais pourquoi M. P.-O. emprunte aux typographes du XVII^e siècle l'orthographe [*sovran*, *sovranty*. Sur deux points il mérite certainement des éloges : il n'ac-

---

1. P. 56, lisez : *squelette*. P. 287, la citation de Rouquet ne renvoie pas à la page, est-elle faite de seconde main ? L'indication bibliographique donnée p. 373 est insuffisante. P. 375, corrigez : *La* sentiment. P. 374, il manque : F. Moorman, *Interpretation of nature in English Poetry*, Strasbourg, 1905. — Non content d'un chapitre sur *les Jardins*, l'auteur n'aurait-il pas pu pousser plus loin et consulter quelque ouvrage comparable à notre *Maison rustique* ?

cepte pas sans réserves l'extraordinaire théorie du professeur Manly sur l'authenticité de *Piers Plowman*; et loin de montrer pour Byron le dédain des critiques récents, il reconnaît en lui « l'une de ces forces créatrices qui ont donné au monde sa forme actuelle » et, avec Macaulay, il trouve chez le grand poète lyrique des qualités d'homme d'État.

Ch. Bastide.

---

Barneth Miller. — **Leigh Hunt's Relations with Byron, Shelley, and Keats,** New-York, Columbia University Press, 1910, in-8°, 169 pp. 1 dollar 25.

L'auteur de cette thèse ayant entrepris de rassembler les renseignements sur Leigh Hunt épars dans divers ouvrages, a fini par éprouver quelque sympathie pour l'ami de Byron, de Shelley et de Keats et a voulu tenter une sorte de réhabilitation. Tandis que la gloire des trois poètes romantiques allait s'affermissant, celle de leur ami était de plus en plus discutée. Qui donc lit aujourd'hui le poème de *Rimini*, le « masque » sur la *Liberté*, ou les *Essais* publiés dans l'*Examiner?* Les critiques sont sévères; d'après eux, Hunt exerça une mauvaise influence sur Keats, ne comprit pas Shelley, et diffama Byron. Il faut àvouer que la défense de Barneth Miller n'est pas absolument convaincante. Si Hunt eut le mérite de deviner le talent poétique de Keats et de Shelley à leurs débuts, il faut ajouter que dans le commerce d'amitié qui s'ensuivit, il reçut plus qu'il ne donna. Il n'est pas non plus absolument certain que l'appui d'un journal comme l'*Examiner* ne leur fût pas nuisible. Les attaques dont Keats en particulier fut l'objet de la part des tories, s'expliquent par les éloges dont les libéraux extrêmes l'avaient couvert. A s'associer aux hommes politiques, les poètes ont plus à perdre qu'à gagner; à moins que par tempérament ou par calcul ils ne recherchent une réclame un peu vulgaire. En tout cas, on est frappé de la nervosité extrême de ces romantiques. Ce sont des accès de sensibilité continuels : aux démonstrations de tendresse excessive succèdent des récriminations et des brouilleries; viennent ensuite, au milieu des larmes et des excuses, de touchantes réconciliations chez ces hommes si remarquables à certains égards. On a l'impression d'un manque de culture morale aussi bien qu'intellectuelle. Si l'on pardonne à Keats ses fautes de grammaire (par exemple la citation p. 46) et à Shelley sa connaissance insuffisante du grec, on comprend moins que Hunt ait accepté de vivre en parasite chez Byron. Rien de plus extraordinaire que l'installation de Byron à Pise vers 1822. Les Hunt logent au rez-de-chaussée avec leurs six enfants. Le reste de la maison appartient à la comtesse Guiccioli, sa famille et lord Byron. Bien entendu, c'est Byron qui subvient aux besoins des Hunt. Shelley est là, d'ailleurs, pour rappeler son ami à la générosité : « il faut naturellement, écrit-il, que lord Byron fournisse les fonds nécessaires. » Inutile d'ajouter

que les querelles éclatent à tout propos. Heureusement, la comtesse ne savait pas un mot d'anglais et M^me^ Hunt pas un mot d'italien. Il y a, dans une lettre de Byron à M^me^ Shelley, une phrase qui laisse soupçonner des incidents comiques : « les six enfants sont plus malpropres et plus turbulents que des Yahoos; ce qu'ils ne peuvent détruire avec leurs pieds, ils le détruisent avec leurs doigts. » Néanmoins l'amitié des poètes fut profitable à Hunt, car il reçut de Byron 500 livres sterling et de Shelley 2,500 livres, plus une pension de 120 livres que lui fit le fils Shelley. Faut-il ajouter que le livre où il peignit Byron sous les couleurs les plus noires, eut du succès et se vendit bien? Aussi, pour celui qui n'a pas de parti-pris, les attaques de la presse tory contre Hunt se lisent-elles avec intérêt. Les rédacteurs de *Blackwood* et du *Quarterly* ont la verve et l'impudeur de quelques-uns de nos plus célèbres polémistes contemporains. Ils manient l'injure avec virtuosité. Si l'on réfléchit que Wordsworth et Southey étaient l'objet d'attaques aussi peu mesurées, l'indignation doit faire place à une plus exacte appréciation des choses. Ces poètes et ces critiques, ce sont des joueurs de *football* qui échangent des bourrades, se bousculent et se piétinent, aux applaudissements des spectateurs. D'ailleurs tout se termine dans la thèse de Barneth Miller par des excuses réciproques [1].

Ch. Bastide.

---

Roger Picard, **Les Cahiers de 1789 et les classes ouvrières**. Paris, Marcel Rivière. 1910, 271 p. in-8. 6 fr.

Le titre de cet ouvrage n'en indique qu'imparfaitement le contenu. Il n'y est question des « classes ouvrières », des artisans, que dans un seul chapitre, le V^e^ intitulé Travail et Salaire. L'objet du livre est l'étude des questions économiques abordées dans les cahiers de 89. Les artisans n'ayant pas été représentés dans les assemblées de corporations et n'ayant figuré dans les autres qu'à titre exceptionnel, leurs doléances propres sont presque absentes. Les commerçants et les industriels au contraire ont pu exprimer leurs vœux à leur aise. Ces vœux apparaissent assez contradictoires, les uns restant attachés à l'ancienne réglementation, les autres, en plus grand nombre, semble-t-il, réclamant une complète liberté économique. M. R. Picard, dont la lecture est considérable, a résumé avec clarté et impartialité les principales données que fournissent les cahiers sur la petite industrie et le régime corporatif, le travail et les salaires, la circula-

1. Page 5, on ne comprend pas *Dictionnaire philosophique*, après *Voltaire*, p. 14, faut-il voir dans *dispiser* une faute d'impression? p. 30, pourquoi ne pas traiter aussitôt la question de l'influence exercée par Hunt sur la versification de Keats? p. 65, lisez : *Case* et non *Case*; p. 147, dans *the Keats's offence*, l'article paraît superflu; p. 155, *Hund gladly suffered for Shelley*, il ne faut pas oublier qu'il touchait sa pension; p. 167, lisez : *Monckton*.

tion et le commerce intérieur, le commerce extérieur, les privilèges commerciaux, les impôts établis sur les commerçants, la juridiction consulaire, les encouragements à l'industrie, etc. Son livre est un répertoire qu'on consultera avec profit grâce à une table analytique assez complète. Signalons au début une excellente bibliographie des cahiers de 1789 publiés à l'heure actuelle [1].

A. Mz.

---

James Guillaume, **L'Internationale, Documents et Souvenirs (1864-1878)**, tome IV. Paris, Stock, 1910, xx et 358 p. in-8.

Avec ce volume compact se termine le recueil de textes que M. J. Guillaume a dressé comme un monument à la gloire de l'ancienne Internationale. Épurée de ses éléments opportunistes, l'association tint ses deux derniers congrès à Berne en octobre 1876 et à Verviers en septembre 1877. La Fédération jurassienne, qui en était le cœur, fut frappée par le contre-coup de la crise horlogère provoquée par la concurrence de l'industrie américaine. Le *Bulletin*, qu'elle publiait depuis six ans, cessa de paraître le 25 mars 1878. Un mois après M. J. Guillaume quittait Neuchâtel pour s'établir à Paris. Bakounine était mort le 1er juillet 1876. Ses disciples, qui acceptent maintenant le nom d'anarchistes, suivent désormais la direction d'hommes nouveaux, Élisée Reclus, Kropotkine.

Il est possible que l'ouvrage de M. Guillaume, malgré son caractère un peu spécial, aide au réveil de l'esprit révolutionnaire. Les hommes d'action ont toujours eu besoin d'une mystique. Ce qui est certain, c'est qu'il constitue une source des plus précieuses pour l'histoire. Je regrette seulement que l'auteur ne l'ait pas pourvu de tables alphabétiques.

A. Mz.

---

Adolphe de Circourt, **Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848** (t. II), publiés par Georges Bourgin (Soc. d'hist. contemporaine, fasc. 46). Paris, A. Picard, 1909, in-8°, 569 p., 8 fr.

Nous avons signalé ici, à propos du premier volume des *Souvenirs* d'A. de Circourt (v. t. LXVII, p. 296) l'intérêt de cette publication. Le t. II se rapporte à la période du 16 avril au 10 mai 1848, date du remplacement effectif de Circourt par Emmanuel Arago. On y trouvera surtout des détails sur les affaires de Pologne et l'insurrection de Posnanie, racontée et appréciée d'après les idées des conservateurs allemands, que l'auteur ne cesse de partager. Il y a aussi des informations intéressantes sur l'état de l'Allemagne au milieu de 1848, sur la fin du gouvernement provisoire de Paris, sur la Commission exécutive et sur Lamartine. Les lettres de Circourt à ce dernier, qui

1. P. 18, lire Sieyes et non *Siéyès*; p. 24, l. 14, métiers manuels et non *annuels*; p. 25, l. 7, syndics et non *syndicats*; p. 45, n. 3, chartistes et non *clartistes*.

figurent par extraits étendus dans le texte ou que l'éditeur a reproduites en note, sont du reste la vraie source où il faut puiser, car les *Souvenirs*, écrits après la disgrâce de Circourt, se ressentent vivement de la colère et du dépit qu'il éprouve d'être écarté des affaires. Circourt n'est pas sympathique : il croit — et il dit — que si l'État recourt à ses services, tout le bénéfice sera pour l'État (p. 400) ; il est dur et vindicatif envers le ministre qui l'a congédié, envers son successeur, envers Lamartine lui-même, et envers bien d'autres. Il n'est pas agréable à lire : son style est diffus, souvent prétentieux, rempli de réminiscences et de centons de toute espèce, sans compter les citations textuelles ou arrangées. Ses *Souvenirs*, écrits en suivant l'ordre de correspondances où il y a nécessairement des nouvelles de toute origine, n'ont aucun plan ; ils reflètent, comme le dit l'éditeur, le chaos de l'Europe à cette époque. Mais cela précisément fait leur intérêt, et le grand nombre des faits qu'on y trouve seront utiles à l'historien. M. Bourgin n'a rien négligé pour faciliter la tâche de ceux qui auront à utiliser ces Mémoires. Nous avons déjà noté l'abondance extraordinaire de ses gloses. Il les complète par la reproduction d'un rapport de Circourt sur l'Allemagne (où il y a des remarques très justes sur le danger de la politique des nationalités, relativement à l'Alsace-Lorraine par exemple), d'extraits de ses dépêches préparés pour la publication par le cabinet Lamartine, même d'imprimés conservés dans les papiers de Circourt. L'index des noms propres pourrait presque servir de répertoire biographique. Cette édition représente un travail immense, pas toujours mérité peut-être, mais très méritoire [1].

R. G.

---

H. Remsen Whitehouse. **L'effondrement du royaume de Naples, 1860.** Paris, Fontemoing, et Lausanne, Payot, 1910, in-16, 320 p.

Ce récit de la révolution napolitaine et de la conquête par Garibaldi, puis par les Piémontais, est précédé de neuf chapitres sur l'histoire du royaume de Naples de 1850 à 1860. L'ensemble est louable par la modération des jugements et l'esprit impartial de la narration. L'information, bien que restreinte aux travaux imprimés, aux ouvrages italiens surtout, peut être considérée comme suffisante pour un livre qui, comme celui-ci, n'a pas de prétention à l'érudition, et même est à peu près dépourvu de références. Mais le récit est touffu, le plan reste incertain, l'expression est souvent un peu pénible. On ne voit qu'à demi la façon dont l'esprit révolutionnaire et unitaire a fait des progrès après 1850 en Sicile et dans le royaume de Naples. Des personnages importants dans cette histoire, mais peu

1. Je crois qu'il faut lire : p. 225, n. 1 : *mœchst*; p. 375, n. 2 : la Weser ; p. 378, n. 3, *y* reprendre ; p. 478, n. 3 : l'Aar ; p. 481, n. 3 : la Bockenheimer Anlage ; p. 487, n. 3 : Jahres et Badischen ; p. 306, n. 1, Königsberger.

connus par ailleurs, sont cités sans avoir été présentés au lecteur. M. R. W. est cependant capable d'éviter ces imperfections; ses derniers chapitres sur la résistance du roi François II à Gaëte le prouvent. Ce sont les meilleurs de l'ouvrage; sans doute ce sont aussi les plus soignés. Il y a un bon index alphabétique. Les sommaires des chapitres auraient dû être reproduits en tête de chacun d'eux.

R. G.

---

**Histoire de l'Art,** publiée sous la direction de M. A. MICHEL : Tome IV, Renaissance, 1re partie. Paris, A. Colin, 1 vol. gr. in-8° de 490 p. et 348 pl. Prix : 15 francs. — Villes d'art célèbres : **Troyes et Provins,** par M. L. MOREL-PAYEN; **Clermont et Montferrand,** par MM. DESDEVISES DU DÉZERT et BRÉHIER. Paris, H. Laurens, 2 vol. pet. in-4° de 150 p. et 120 reprod. Prix : 4 francs. — Petites monographies de Cathédrales : **Reims,** par M. L. DEMAISON; **Le Mans,** par M. G. FLEURY, Paris, A. Laurens, 2 vol. in-12 de 130 p. et 42 reprod. Prix : 2 francs. — **Quatre dialogues sur la peinture,** de Francisco DE HOLLANDA, portugais, mis en français par M. Leo ROUANET. Paris, Champion, 1 vol. in-12 de 250 p. et 2 pl. Prix : 5 francs. — **Nouvelle anatomie artistique.** Les animaux : **Le Cheval,** par le Dr P. RICHER. Paris, Plon, in-12, avec 18 pl. Prix : 2 fr. 50.

La belle *Histoire de l'Art* entreprise et dirigée par M. André Michel en est arrivée à une période plus délicate que toute autre à bien mettre en valeur, car, d'une part, il importe essentiellement d'en maintenir l'histoire dans les justes proportions qui font de l'ouvrage entier une harmonieuse évolution d'art, et, de l'autre, il faut, pour la caractériser, choisir et sacrifier, dans un domaine plus épanoui et plus riche que jamais. C'est en effet à la Renaissance que nous sommes arrivés; le chef-d'œuvre ici est à chaque page, et dans chaque branche de l'art; l'art « classique » moderne se constitue : architectes, sculpteurs, peintres, tous les artistes agrandissent le champ cultivé par leurs prédécesseurs, amplifient les thèmes au nom de la grandeur, de la beauté, du style, et l'émulation des chefs-d'œuvres antiques enfièvre tous les esprits. C'est à Rome surtout que cette renaissance s'épanouit, c'est de Rome qu'elle rayonna sur le monde. Pour aujourd'hui, je veux dire pour cette première partie du tome IV de l'ouvrage, c'est Rome et l'Italie qui sont seules étudiées. M. Marcel Reymond s'y est chargé de l'*Architecture*, M. André Michel, bien entendu, de la *Sculpture*, M. Jean de Foville des *Médailleurs*, M. André Pératé de la *Peinture* (fin xve et première moitié du xvie siècles). Chacune de ces sections, et la dernière est particulièrement considérable, avec ses neuf chapitres, est suivie d'une importante bibliographie, qui rendra à coup sûr, à elle seule, les plus grands services, car elle donne le dernier mot sur la question. 342 photographies dans le texte et 6 planches hors texte illustrent les pages : c'est une galerie magnifique, où les œuvres de Michel-Ange, Luca della Robbia, Rossellino, Majano, Verrocchio, Pisanello, Leonard de Vinci, Luini, Signorelli, Pérugin,

Pinturicchio, Rafaël, Corrège, Bellini, Carpaccio, Giorgione, Titien... rayonnent entre bien d'autres.

— Voici quelques nouvelles villes de France, dont l'histoire et l'intérêt *artistiques* sont mis en relief et prouvés à grand renfort de photographies et de descriptions. *Troyes* et *Provins* ont été étudiés par M. Lucien Morel-Payen, conservateur de la bibliothèque de la ville de Troyes, et certes, pour la première tout au moins de ces deux villes, le champ était large à ses explorations : la moindre promenade attentive dans ses églises ou ses hôtels, rappelle assez vivement encore quel foyer d'écoles et d'industries d'art elle fut jadis. *Clermont* et *Montferrand* ont été décrits et contés par MM. G. Desdevises du Dézert et Louis Bréhier, tous deux de la Faculté des lettres de Clermont. A côté de Troyes surtout, on peut se demander si l'épithète de « ville d'art » est très justifiée ici. Mais quoi? L'architecture romane a produit ici de tels chefs-d'œuvre, si caractéristiques de leur style spécial, et si bien conservé. En dehors des églises, de précieux hôtels et un vrai goût ornemental, de ci de là, méritaient bien aussi d'être relevés, signalés et vantés. Les auteurs ne se sont d'ailleurs pas refusé de parler aussi de quelques monuments voisins, de nous mener à Royat et à Chamalières par exemple. De toute façon, le livre est neuf sur la question.

— Deux cathédrales, parmi les plus importantes de France, celles de *Reims* et du *Mans*, ont été analysées et décrites par MM. L. Demaison et G. Fleury pour la collection nouvelle et déjà importante des petites monographies des grands édifices de France. Ces précis et documentaires volumes, établis sur l'étude des textes, et une discussion technique archéologique, très soigneusement illustrés aussi, complètent avantageusement ceux des « Villes d'art », en approfondissant ce que le cadre général de celles-ci ne permet que d'effleurer. Un plan en couleurs (selon les dates), et une bibliographie, sont particulièrement appréciés ici.

— On sait par quelles merveilles d'élégance monumentale se distingue, dans l'histoire de l'art portugais, le règne d'Emmanuel le Fortuné (1495-1521) et le style « manuelin » dont l'église de Belem est le type le plus caractéristique. C'est au milieu de cette effervescence artistique qu'apparaît l'enlumineur Antonio de Hollanda, venu de Hollande, et Francisco de Hollanda, son fils, qui s'éleva au-dessus de cet état, devint lettré, voyageur et critique d'art, homme de cour. Fou de la Renaissance italienne, dont il s'imbiba en quelque sorte pendant neuf ans, il revint dans ce pays avec l'ardent désir d'y relever l'art, alors dédaigné de nouveau, et formant des rêves, des bâtisses et des décorations magnifiques. Hélas! c'est à présent que l'exil commençait pour lui : en vain lui reconnaît-on autant d'habileté personnelle que d'autorité critique et de goût, en vain les pensions royales lui rendirent la vie douce, il se sentait isolé, loin de l'art qu'il aimait, de

Michel-Ange surtout, sa passion. Alors il écrivit : des *Dialogues sur la peinture;* et c'est encore grâce à la renommée de Michel-Ange, car il le met en scène, que les quatre écrits restés inédits doivent de n'avoir pas été négligés à jamais. Toute cette histoire est reconstituée avec un soin extrême par M. Leo Rouanet dans l'introduction dont il a fait précéder sa traduction : l'intérêt littéraire, comme l'intérêt artistique, font de l'œuvre un monument des plus intéressants, dont il importait de donner enfin une version fidèle. Celle-ci, et les notes qui l'accompagnent font le plus grand honneur au traducteur-critique.

— Dans les manuels d'anatomie artistique, on ne s'était jusqu'à présent occupé que de l'homme. Mais les animaux accompagnent souvent la figure humaine dans l'art. Aussi M. le Dr Paul Richer a-t-il pensé à les analyser à leur tour dans son cours à l'École des Beaux-Arts. D'où la publication d'une petite collection spéciale, dont le premier tome est consacré au *Cheval*, et les suivants offriront semblable étude sur le lion, le bœuf, l'oiseau.

H. DE CURZON.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, — *Séance du 30 décembre 1910.* — M. Philippe Berger annonce le retour en France de M. Henri Viollet, architecte, et expose sommairement les résultats de ses recherches archéologiques en Mésopotamie.

L'Académie procède à l'élection du président et du vice-président pour 1911. Sont élus MM. Omont, vice-président sortant, et Leger.

L'Académie procède ensuite à la nomination des commissions suivantes :

*Travaux littéraires :* MM. Bréal, Senart, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Alfred Croiset, R. de Lasteyrie, Clermont-Ganneau.

*Antiquités de la France :* MM. Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, R. de Lasteyrie, Thédenat, Valois, Prou.

*Ecoles françaises d'Athènes et de Rome :* MM. Heuzey, Foucart, Meyer, Homolle, Collignon, Cagnat, Chatelain, Haussoullier.

*Ecole française d'Extrême-Orient :* MM. Bréal, Senart, Barth, Chavannes, Cordier, le P. Scheil.

*Fondation Garnier :* MM. Senart, Barth, Cordier, le P. Scheil.

*Fondation Piot :* MM. Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, R. de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Babelon, Haussoullier, Durrieu.

*Commission administrative :* MM. Alfred Croiset, Cagnat.

*Prix ordinaire ou prix du budget :* MM. Alfred Croiset, Cagnat, Chatelain, Haussoullier.

*Prix Allier de Hauteroche :* MM. de Vogüé, Schlumberger, Héron de Villefosse, Babelon.

*Prix Gobert :* MM. Valois, Élie Berger, Prou, Morel-Fatio.

*Prix Bordin :* MM. Alfred Croiset, Cagnat, Bouché-Leclercq, Maurice Croiset.

*Prix extraordinaire Bordin :* MM. Meyer, Viollet, Valois, Durrieu.

Léon DOREZ.

*L'imprimeur-gérant :* ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 janvier — 1911



Walther Kolbe. **Die attischen Archonten von 293/2-31/0 v. Chr.** Berlin, Weidmann, 1908; 159 p. in-4 (*Abhandl. d. kön. Gesselsch. d. Wiss. zu Göttingen*, philol.-hist. Klasse, N. F. X, 4).

M. Kolbe s'est déjà occupé de la question qu'il étudie ici dans les *Athenische Mitteilungen* de 1905; avant d'entrer dans le sujet, il expose de nouveau les principes directeurs de ses recherches. Pour dater les archontes du iii° siècle, nous devons partir des renseignements fournis par l'histoire et la littérature, et des données que nous possédons sur les rapports chronologiques de certains d'entre eux, en observant toutefois qu'en général par ce moyen on n'arrive à fixer la date d'un archonte qu'à une dizaine d'années près. L'année exacte pourra se déterminer grâce à cette loi, que la nomination des secrétaires se faisait suivant l'ordre officiel des tribus; mais cet ordre n'a pas toujours été suivi, et M. K. fait remarquer qu'il se sépare ici de Ferguson et de Kirchner, en n'attachant à la loi qu'une importance très restreinte. Quant aux services que peut rendre l'observation des années intercalaires, M. K. les tient pour subsidiaires. Au ii° siècle, au moins pour la seconde moitié, la liste des prêtres de Sérapis est d'une grande utilité, Ferguson ayant découvert que ces prêtres étaient nommés selon l'ordre des tribus, et observé, de plus, que le

prêtre de Sérapis et le secrétaire étaient toujours, à cette époque, pris dans la même tribu. Il en est de même pour la liste des archontes delphiens. Enfin pour le Ier siècle, comme après la révolution aristocratique de 103, la loi de succession des secrétaires tomba en désuétude, on n'a plus, pour fixer la date des archontes athéniens, que la ressource des renseignements historiques, ainsi que des concordances avec les consuls de Rome. Les prêtres d'Asklépios, dans le système de Ferguson, doivent servir de moyen de contrôle pour la liste des archontes; M. K. démontre qu'au contraire la série de ces prêtres dépend de cette liste, et que par conséquent c'est seulement à l'aide de la série des archontes que les prêtres d'Asklépios peuvent être datés. Il étudie alors la suite des archontes, année par année, à partir de 293/2. M. K. ne se flatte pas d'être arrivé à des conclusions certaines; il est en effet souvent en désaccord avec les autres savants qui se sont occupés de ces questions chronologiques, et ses raisonnements se présentent généralement sous la forme de discussions où sont examinés les arguments de ceux qui ont étudié la chronologie des archontes en elle-même, ou qui, à l'occasion de commentaires archéologiques ou épigraphiques, ont été amenés à rechercher la date de certains d'entre eux. Pour rendre plus claire au lecteur la sûreté plus ou moins grande des résultats obtenus, il donne en caractères grecs les noms sûrement datés par les documents; en caractères romains espacés ceux dont la date se déduit de renseignements positifs en concordance avec l'ordre des secrétaires ou des prêtres de Sérapis; en caractères romains, ceux dont la date est incertaine; et en italiques les noms dont la date est obtenue uniquement par la loi de l'ordre des tribus. Si maintenant on jette un coup d'œil sur la liste alphabétique dressée à la fin du volume, on verra que pour 13 éponymes seulement, sur 213, les dates sont données authentiquement par des documents historiques ou littéraires, et presque toutes sont unanimement acceptées. Mais il n'en est pas de même pour la plupart des autres dates, que l'on obtient grâce à des combinaisons plus ou moins sûres; de là des divergences. C'est ainsi, par exemple, que pour les dix premières années de la période qu'étudie M. K. (293/2-284/3), il est entièrement en désaccord avec Ferguson; et il ne s'accorde avec Kirchner que pour les trois premières. Il n'est pas possible de suivre M. K. dans les discussions auxquelles donne lieu la date de chaque archonte. Lui-même insiste (mit allem Nachdruck, p. 152) sur l'incertitude qui règne encore en beaucoup de points, malgré les progrès dont on est redevable à Kirchner et à Ferguson. Et à M. Kolbe lui-même, ajouterons-nous; car s'il n'a pas toujours réussi, faute d'appuis suffisants, et s'il a été obligé, souvent encore, de laisser certaines dates dans l'imprécision, on n'en remarquera pas moins la rigueur de la plupart de ses raisonnements, son habileté, mêlée de prudence, à combiner les renseignements historiques et lit-

téraires qui sont le point de départ de ses argumentations, et, plus peut-être que toute autre chose, l'art avec lequel il a su éveiller l'intérêt du lecteur pour des recherches en elles-mêmes si difficiles et si arides.

My.

---

W. Golther, **Die Gralsage bei Wolfram von Eschenbach**. Rostock, Adlers Erben, 1910.

C'est en quelque manière une réhabilitation de Wolfram d'Eschenbach que présente M. W. Golther, dans ce discours, prononcé à l'occasion d'une fête universitaire. Selon le savant germaniste, le poète allemand n'aurait pas — contre son dire — connu et par suite utilisé une épopée française de Guiot (Kyot). Les divergences qu'on voit entre son œuvre et celle de Chrétien de Troyes sont des additions de sa fantaisie. Son originalité est donc beaucoup plus grande qu'on ne l'admet communément. Ce court travail est tel qu'on peut l'attendre de M. Golther.

F. P.

---

Gustav Brockstedt, **Von mittelhochdeutschen Volksepen französischen Ursprungs**. 1. Teil. Kiel, Cordes, 1910. In-8°, 162 pp., 8 M.

M. Brockstedt s'est fait connaître par deux ouvrages, dont le dernier (*Das französische Siegfridlied*, 1908) a été analysé ici même [1]. La conclusion de ce travail était de nature à étonner. Selon M. B. le *Nibelungenlied* était d'origine française. Déjà une revendication de ce genre avait été formulée : je l'indiquai à M. B. et lui appris que, longtemps avant lui, M. Freiberg avait essayé de démontrer qu'un poème populaire moyen-haut-allemand (l'*Eckenlied*) n'était qu'une adaptation d'un original français. M. B. prit connaissance du travail de M. Freiberg ; il en approuva les conclusions. Il se mit, lui aussi, à étudier divers autres « poèmes populaires » et reconnut qu'ils étaient, tout comme le *Nibelungenlied* et l'*Eckenlied*, des adaptations de modèles français. Sa critique s'est adressée au *Virginal*, à *Biterolf und Dietleib*, au *Wieland* moyen haut allemand, à *Wolfdietrich*, à *Ortnit* et à *Gudrun*. A chacune de ces œuvres il a découvert un modèle. Il démontre l'exactitude de sa théorie en faisant d'ingénieux rapprochements entre les sujets et en mettant en parallèle des passages qui lui semblent révéler une filiation.

A dire vrai, ces rapprochements et ces parallèles ne sont pas tous probants. Tantôt il s'agit de données qui circulaient dans le monde international des jongleurs et poètes médiévaux et qui pouvaient être exploitées indépendamment par plusieurs d'entre eux. Tantôt les parallèles ne forcent pas la conviction, et ce qui paraît témoigner

1. V. *Revue critique*, 1909, p. 483 s.

d'une influence assurée pour M. B. est beaucoup moins probant pour un esprit plus sceptique. Tantôt, enfin, les passages mis en regard sont des traits d'une telle banalité que l'on ne saurait invoquer leur présence dans l'un et l'autre poème pour faire croire à une parenté.

Il faut pourtant se garder de rejeter tous les résultats obtenus par l'examen de M. B. Il est très certain que la poésie française a exercé son influence sur les poèmes populaires allemands du moyen âge. Cette influence s'est-elle exercée directement et dans quelle mesure? Ce sont là des questions qui ne sont pas encore résolues, mais auxquelles M. B., s'il veut apporter plus de sévérité dans sa méthode, pourra fournir une réponse satisfaisante.

F. Piquet.

---

Ch. Gailly de Taurines et Léonel de La Tourrasse, **L'Estoire de Griseldis, mystère par personnages.** Paris, Hachette, 1910, in-8°, 67 p.

MM. Ch. Gailly de Taurines et Léonel de la Tourrasse ont entrepris de présenter au grand public, sous une forme notablement abrégée et discrètement rajeunie, quelques œuvres de notre ancien théâtre. Ils ont déjà appliqué ce procédé à la *Passion* de Gréban et à la « Pastorale de Noël » qui en forme l'un des plus agréables épisodes; ces deux « restaurations » ont même affronté — je ne sais avec quel succès — les feux de la rampe. *L'Estoire de Griseldis,* mystère par personnages, qu'ils nous envoient aujourd'hui, pourrait aisément subir la même épreuve. Ses grâces naïves et un peu vieillottes charmeraient sans doute un public délicat quelque peu familiarisé avec notre ancienne langue. La *Revue Critique* pourra parler avec plus de détails de la réédition du texte original que nous promet l'un des auteurs.

A. J.

---

Otto Goldhardt, **Die Gerichtsbarkeit in den Dörfern des mittelalterlichen Hennegaues.** Leipzig, Quelle u. Meyer, 1909, in-8°, 62 p. 2 fr. 75.

M. Otto Goldhardt examine, dans ce n° XIV des *Leipziger historische Abhandlungen* la question de l'organisation judiciaire dans les villages du Hainaut au moyen âge. Il n'a pas consulté pour son travail de documents d'archives inédits; c'est en s'aidant de collections diplomatiques déjà anciennes, comme celles d'Aubert Le Mire et de Foppens, et des cartulaires et recueils récemment publiés par M. M. L. Devilliers, Ch. Duvivier, Ch. Faider, A. Wauters, etc. que M. G. a dressé, dans une série de chapitres assez courts, le tableau de ces juridictions rurales à partir du XII^e^ siècle. Il examine successivement la compétence, d'ailleurs très limitée, de ces tribunaux d'échevins qui pullulaient (l'auteur cite des endroits qui en comptaient jusqu'à douze); le rôle des avoués dans leurs rapports, tant avec ces « justices » locales qu'avec le pouvoir supérieur

du seigneur féodal, auquel était réservée la haute-justice pour crimes de meurtre, de rapt ou d'arson ; la façon dont ces tribunaux villageois se sont constitués. Les explications de M. G. pourraient être par moments un peu plus nettes et détaillées et l'historien, qui n'est pas doublé d'un juriste de goût ou de profession, a quelque peine à toujours le comprendre. Il y a d'ailleurs des points où il avoue lui-même ne raisonner que par hypothèse, les faits mal connus ne permettant pas une démonstration absolument probante.

E.

---

Bianconi (Alfredo), **Girolamo Savonarola giudicato da un suo contemporaneo** : *documenti inediti di Tommaso Sardi*. Rome, Loescher, 1910. In-8° de XLVIII-92 p.

C'est bien un contemporain et même un confrère de Savonarole que T. Sardi, l'auteur de l'ouvrage, non pas tout à fait inconnu, mais inédit dont M. B. publie une partie, mais cet ouvrage n'est pas une chronique qui nous apporte des documents nouveaux ; c'est un poème en *terza rima*, l'*Anima Peregrina*, où l'auteur, se promenant à travers les royaumes de la mort, rencontre Savonarole et s'entretient avec lui. Toutefois ces entretiens, qui ne nous apprennent rien et qui eussent gagné à n'être pas seulement éclaircis par la glose de Sardi, ne laissent pas d'être touchants. Sardi, qui d'une part promettait la tiare au futur Léon X et qui, d'autre part, a offert son poème au gouvernement républicain avant d'en chercher inutilement la récompense à Rome, ménage un peu tout le monde. Il met Savonarole en purgatoire, lui reproche d'avoir *voulu voler dans le ciel sans ailes*, d'avoir attaqué l'Église, encouru, bravé l'excommunication ; mais il lui prête un langage émouvant. Savonarole avoue s'être trompé dans ses actes, mais parle noblement de ses intentions, en homme qui n'espérait des Florentins que leur conversion, qui aspirait au martyre, qui comptait, pour son salut éternel, sur son orthodoxie et sur les âmes qu'il avait sauvées. « Si un agneau s'écarte du troupeau, le pasteur ne doit pas battre le chien qui le ramène et le punir de n'avoir pas dormi...... Si le feu que j'ai allumé ne s'éteint pas, mon silence parlera encore. Qui n'éteindra pas cette flamme aura l'éternité. » Ce témoignage de Sardi est d'autant plus intéressant qu'il n'émane ni d'un *Piagnone* ni d'un républicain ; Sardi paraît avoir été un homme accommodant ; mais c'est aussi un homme honnête et il avait assisté, en service commandé, au supplice de Savonarole. *Il avait connu Joseph*, comme auraient dit les survivants du groupe de Saint-Cyran.

Charles Dejob.

---

Karl Brandi, **Das Werden der Renaissance**. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1910, in-8°, p. 28, 2. Abdruck.

Dans le discours prononcé à la fête anniversaire de l'empereur, le

27 janvier 1908, M. Brandi, professeur à l'Université de Göttingen, a traité une question intéressante. Il suit l'évolution de cette formule relativement récente, inconnue des contemporains, à partir de ses origines jusqu'aux travaux des modernes, des Burckardt et des Voigt, qui lui ont donné sa pleine valeur, mais une valeur assez changeante, puisque le même mot qui avait servi à désigner un idéal de culture égoïste et raffiné, fruit immédiat de l'antiquité classique retrouvée, a été appliqué par d'autres à la renaissance religieuse de l'Italie, au réveil de la dévotion mystique, symbolisé par un François d'Assise. Si rapide qu'elle soit, dans le cadre inattendu d'un discours officiel, cette revue des principaux aspects qu'a revêtus pour les diverses générations une période historique fameuse, est présentée avec une forme élégante et une précision qu'augmentent encore les notes ajoutées par l'auteur à la suite du discours.

L. R.

---

David Klein, **Literary Criticism from the Elizabethan Dramatists, Repertory and Synthesis.** New-York, Sturgis and Walton, 1910, in-12, 257 pp.

M. David Klein, professeur de langue et de littérature anglaises au collège de la cité de New-York, a entrepris de réunir en un corps de doctrine les réflexions des auteurs dramatiques du xvi<sup></sup>e siècle sur leur art. On a renoncé depuis longtemps à voir dans les émules de Shakespeare des barbares de génie. L'un d'entre eux, Ben Jonson, était un critique très érudit; chez d'autres, on trouve trace de lectures étendues : ils étudiaient non seulement les anciens, mais les modernes et surtout les Italiens. Shakespeare lui-même, le plus impersonnel des poètes, laisse transparaître un ensemble d'idées assez arrêtées sur le théâtre. S'il est facile de rassembler un certain nombre d'allusions éparses dans des préfaces et des épilogues, il est plus délicat de les interpréter. La « synthèse » que tente M. David Klein soulève des objections et c'est ce que n'a pas manqué d'indiquer dans la préface le savant professeur Spingarn, dont on connaît les travaux sur l'histoire de la critique. Quoi qu'il en soit, l'essai de M. David Klein reste un travail curieux et utile à consulter. Dans un ouvrage de ce genre, la table des matières doit être complétée par un index : comment peut-on se douter que la définition de la tragi-comédie donnée par Fletcher, se trouve dans un chapitre intitulé : *Dramatic Species?* L'exécution typographique du livre est excellente; je n'ai relevé qu'une seule faute d'impression (P. 151, lisez : *Vauquelin*).

Ch. Bastide.

---

E. Jovy. **Deux inspirateurs peu connus des maximes de la Rochefoucauld, Daniel Dyke et Jean Verneuil.** Vitry-le-François, Tavernier, 1910, In-8°, 24 p.
E. Jovy. **Quelques lettres inédites d'André-Marie Ampère,** Vitry-le-François, Tavernier, 1910, in-8°, 27 p.

Un manuscrit de la Bibliothèque nationale avait révélé des

emprunts faits par les *Maximes* de La Rochefoucauld à la *Sonde de la conscience*, traduction d'un traité de morale anglais, *the mystery of self-deceiving*. Dans la première brochure, M. Jovy a cherché à préciser cette imitation. Il nous donne des détails sur l'auteur et son traducteur, et montre par quelques exemples comment le moraliste français a utilisé la matière fournie par l'anglais. Ces quelques rapprochements ne semblent pas devoir trop entamer la réputation d'originalité de l'auteur des *Maximes* : heureux Dyke dont les réflexions ont eu la bonne fortune d'être repensées par La Rochefoucauld !

La seconde brochure renferme de courts billets adressés par Ampère, de 1809 à 1833, à Beuchot, alors directeur du *Journal de la Librairie*, et évoquant leurs relations communes avec Dugas-Montbel et Ballanche. Mais entre ces billets vient se placer une véritable lettre, contenant un intéressant jugement qu'Ampère, candidat en 1824 à la chaire de physique du Collège de France, porte sur ses propres travaux scientifiques. Cette pièce seule justifierait la publication de M. Jovy qui l'a accompagnée d'utiles renseignements sur les personnages et les évènements auxquels la correspondance fait allusion.

L. R.

---

J. Letaconnoux, **Les subsistances et le commerce des grains en Bretagne au XVIII[e] siècle.** Rennes, imp. Oberthür, 1909, in-8°, xxxvii-396 p.

Le titre de cette « monographie économique » n'est pas tout à fait clair. Les subsistances dont il s'agit ne sont pas les subsistances de toute nature, mais uniquement les grains, farines et leurs dérivés alimentaires; il n'est pas question des autres aliments, viandes, poissons, légumes, ni des boissons. Le problème que s'est posé l'auteur est donc limité d'une manière précise. M. L. a été frappé de deux faits : d'une part, la Bretagne passe pour être, sous l'ancien régime, un pays de surproduction pour les céréales, et la liberté du commerce des grains y est réclamée avec énergie; d'autre part, cette province est, relativement aux autres, surpeuplée; elle manque souvent de subsistances, l'ordre y est souvent troublé pour ce motif, et le gouvernement doit intervenir de toutes les manières. Comment résoudre cette contradiction ?

L'auteur examine d'abord les conditions de la production; prise en elle-même, cette production est médiocre. Mais la pauvreté de la population, qui se nourrit surtout d'orge et de sarrasin, permet l'exportation des céréales riches, seigle et blé. En Bretagne, les consommateurs non producteurs, ou producteurs insuffisants pour assurer leur propre consommation, sont de beaucoup les plus nombreux. Pour les alimenter, un commerce d'approvisionnement est nécessaire; comme c'est un commerce de détail, les petits marchands seuls, ou blatiers, et les petits propriétaires l'alimentent, à grand'peine, dans des marchés où les prix, très inégaux et très variables, se sont élevés

d'une façon générale au XVIIIe siècle. Pour protéger les intérêts de ces nombreux consommateurs, l'Etat intervient sans cesse par une réglementation qui va jusqu'à la taxe du pain et le maximum pour les grains et farines, et par l'interdiction de l'exportation. Ces mesures sont en général mal appliquées et leur effet est précaire ; ni la misère, ni la disette ne sont empêchées ; on doit même recourir à l'importation.

Pourtant, il se fait une exportation active. Mais elle porte sur les grains de qualité supérieure (M. L. a bien indiqué cela au début de son travail, on le voit moins nettement quand il entre dans le détail), et surtout elle n'est pas le fait des mêmes producteurs. Ce sont les grands propriétaires, les seigneurs féodaux, le clergé décimateur qui vendent hors de la province, soit aux autres régions de la France, soit aux pays étrangers. C'est un commerce de gros, qui explique l'attachement des privilégiés à la liberté des échanges. La Bretagne, très favorisée au XVIIe siècle, a été soumise au XVIIIe siècle au droit commun pour l'exportation des grains. L'autorisation, rendue générale à plusieurs reprises, sous Choiseul et sous Turgot notamment, a été modifiée ou retirée bien des fois. Mais les privilégiés profitèrent toujours d'autorisations individuelles, et il y eut d'autre part, une fraude très étendue.

Dans son ensemble, le commerce des grains, à l'intérieur comme aux frontières de la province, est entravé par toutes sortes d'empêchements : incertitude de la réglementation, difficulté et cherté des transports, diversité des poids et mesures, surtout multiplicité des droits de circulation et de vente, très onéreux en eux-mêmes, maintenus ou accrus au cours du XVIIIe siècle malgré les efforts du gouvernement, et aggravés par des abus de toute espèce. Le résultat de ce régime est double (M. L. aurait pu, nous semble-t-il, accentuer cette opposition) : les gros producteurs — les privilégiés en général — reprochent au gouvernement de n'avoir pas maintenu la libre circulation, et surtout la libre exportation ; les consommateurs les plus nombreux — les pauvres — en sont les adversaires acharnés, par crainte d'une raréfaction des grains et d'une hausse consécutive des prix. Mais ils s'en prennent aux producteurs riches et aux gros commerçants, non au roi qu'ils supposent mal instruit ou trompé ; la question des subsistances prend ainsi, à la fin de l'ancien régime, un caractère social, qui contribue à l'explosion de la Révolution.

Ces conclusions, M. L. y arrive petit à petit, par une étude très détaillée des documents, surtout des pièces d'archives puisées aux sources les plus diverses, mais spécialement aux archives des départements bretons. Les faits et les chiffres abondent dans son livre, au point d'en rendre parfois la lecture pénible, malgré l'effort de l'auteur pour être clair. Ce défaut est commun à tous les travaux de cette espèce ; peut-être toutefois aurait-on pu condenser un peu davantage par endroits. Je suis surpris aussi que M. L. n'ait pas consulté les

cahiers de 1789, ou du moins, n'en parle pas. Ne sont-ils d'aucune utilité pour son sujet? Il semble pourtant que ce qu'il nous dit de l'opposition entre producteurs et consommateurs, du côté social de la question des subsistances à la fin du règne de Louis XVI, doit être confirmé par les cahiers. S'il n'en est rien, l'argumentation de l'auteur en souffrirait quelque peu, mais ce n'est pas vraisemblable, et il y avait là un élément de preuve à ne pas négliger. Sur tous les autres points, la recherche a été extrêmement consciencieuse; elle représente un travail très étendu, et dont une partie sera spécialement utile: c'est l'étude des droits de circulation et de marché, qui est faite avec le plus grand soin. La bibliographie, les références, les cartes témoignent aussi d'un travail assidu, et d'excellentes qualités. Dans son genre, la « monographie » de M. L. est une des meilleures que nous possédions.

R. G.

---

A. Le Moy, **Le Parlement de Bretagne et le pouvoir royal au XVIII[e] siècle.** Paris, Champion, 605 pages, 1909.

A. Le Moy, **Remontrances du Parlement de Bretagne au XVIII[e] siècle.** Paris, Champion, 164 pages, 1909.

Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Ils décrivent l'activité politique de la cour souveraine de Rennes qui, durant le dernier siècle de la monarchie, usa de son droit de remontrances à tout propos et souvent hors de propos. Le Parlement se considère, en effet, comme le défenseur né des franchises séculaires de sa province. Ses fonctions judiciaires forment, à l'en croire, la part la plus minime de ses attributions; aussi déclare-t-il que rien de ce qui touche au bien public ne saurait lui être étranger. L'hégémonie morale du pays breton, c'est certes le Parlement qui la possède; mais auprès de lui la vieille constitution provinciale place l'Assemblée des États. Dominer celle-ci sera l'objectif constant des parlementaires : en sorte que les deux assemblées seront tour à tour en délicatesse et en bons termes selon les contingences politiques du moment.

La partie la plus neuve de ce volumineux travail nous paraît être l'introduction. M. Le M. y a brossé un tableau du monde parlementaire rennois. On y voit s'étaler la fierté nobiliaire des magistrats, leur dédain pour la roture, leur absentéisme qui paralyse les procédures. Notons surtout l'influence des « robinnes », pour lesquelles les dossiers de la cour n'ont pas de secrets.

Le corps de l'ouvrage contient l'exposé, complet, encore qu'un peu diffus, des affaires retentissantes que connaissent bien les historiens du droit (procès des procureurs généraux de la Chalotais et de Caradeuc, affaires Pontcallec et Desgrées du Lou, etc.) et des révolutions de palais dont la cour de Rennes profita pour se classer au premier rang de l'opposition parlementaire (démissions de 1765, rappel de l'universalité, coup d'état de 1771, etc.).

Si tous ces détails n'offrent pas une égale importance, si l'intérêt languit un peu dans quelques questions qui gagneraient, semble-t-il, à être plus sommairement traitées (par exemple, la question des octrois municipaux), il n'en faut pas moins rendre hommage à la richesse de la documentation puisée principalement aux archives d'Ille-et-Vilaine [1] et dans la précieuse correspondance de l'avocat général Le Prestre de Châteaugiron.

L'histoire politique du Parlement de Bretagne se concrétisant dans ses remontrances les plus fameuses, M. Le M. annexe à son ouvrage seize textes de remontrances, permettant de suivre l'évolution des idées à la cour de Rennes; les textes du recueil concernent des problèmes qui fréquemment se présentèrent à sa barre : évocations, questions financières, affaires religieuses. Dans une introduction qui a son prix, l'auteur étudie successivement *la forme* dans laquelle les remontrances sont décidées et envoyées en cour, — puis les idées directrices qui les inspirent, leur *fond*. L'historien du droit notera l'affirmation courageuse des vrais principes de notre ancien droit public dans ces « très humbles et très respectueuses remontrances » des parlementaires bretons. Si elles constituent parfois de petits chefs-d'œuvre d'impertinence, elles renferment, en revanche, de superbes morceaux d'éloquence judiciaire.

Pierre LABORDRIE.

---

Otto MEYERHOF, **Ueber Goethes Methode der Naturforschung.** Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1910, in-8°, p. 55, mk. 1 fr. 60.

L'auteur se borne à étudier dans l'œuvre scientifique de Gœthe la méthode qu'il a suivie. Cet examen doit fournir dans la pensée du critique une explication satisfaisante à la fois des erreurs et des découvertes du poète dont il nous donne un rapide résumé. Mais il a tenu à souligner les premières : Gœthe est pour lui un de ces esprits préoccupés de chercher dans la nature la réalisation d'une idée, d'un plan antérieur à toute expérience ; c'est le néoplatonicien qui aborde la nature en artiste et non en savant et veut découvrir dans les individus la plante-type, l'animal-type. Seulement, par d'heureuses inconséquences et un admirable don d'observation, il a rencontré parfois la vérité, comme dans l'étude des organismes vivants ; il s'est au contraire lourdement trompé dans le domaine exclusif de la physique. Ce n'est pas sans raison que la philosophie du romantisme fit à ses conceptions un accueil empressé ; s'il s'est gardé des exagérations où sont tombés Schelling et Hegel, il a néanmoins de commun avec eux la méthode anti-scientifique du néoplatonisme. Les titres scientifiques de Gœthe ont été souvent et âprement discutés, tantôt prônés à l'excès, tantôt rabaissés plus que de raison. M. M.

1. (Section du Palais).

nous semble dans cette esquisse lui avoir rendu justice et posé avec impartialité ses droits au nom de savant.

L. R.

---

Albert Köster, **Das Bild an der Wand, eine Untersuchung über das Wechselverhältnis zwischen Bühne und Drama;** Abhandlungen der philol.-hist. Klasse der Sächs. Gesellsch. der Wiss.; Leipzig, Teubner, 1909. 1, 40 M.

M. Albert Köster, le distingué professeur de l'Université de Leipzig, examine, sous ce titre un peu énigmatique, quel usage les poètes dramatiques ont fait des portraits mis sur la scène comme décors. C'est seulement à l'époque romantique que le portrait entre dans l'action et devient un moyen dramatique. Plus tard, au moment de la décadence de l'art, le portrait, cessant d'être un ressort du drame, se présente comme un moyen d'exciter la curiosité. Aujourd'hui les tableaux qui décorent les intérieurs figurés en scène révèlent aux spectateurs les goûts des personnages. Malgré son vif désir de mettre de l'ordre — un ordre chronologique — dans les résultats de son intéressante enquête, M. Köster ne peut donner que des vues un peu confuses. La faute en est à la « matière ».

F. P.

---

Otmar Schissel von Fleschenberg, **Novellenkomposition in E. T. A. Hoffmanns Elixieren des Teufels.** Halle a S., Niemeyer, 1910, in-16, p. 80.

Dans l'œuvre bien connue d'Hoffmann, *Les Elixirs du diable*, il est difficile de voir un véritable roman ; la fiction du voyage ne relie que superficiellement les aventures du héros ; en fait, c'est un agrégat de nouvelles. L'auteur se propose d'étudier la composition d'une de ces nouvelles, celle qui forme le début du roman : *Medardus au couvent de B.* Avec beaucoup d'ingéniosité, et non sans subtilité parfois, il analyse les éléments constitutifs du morceau qui est construit avec une symétrie parfaite, comme l'indique le parallélisme des scènes dans lesquelles le héros subit tour à tour une influence fatale ou bienfaisante.

L. R.

---

Jules Lecoultre, **Notice historique sur l'Institution Lecoultre et l'Institution Martine, 1851-1882.** Genève, Jullien, 1910, in-16, p. 164.

La révolution qui donna à Genève, à la suite des troubles de 1846, le pouvoir au parti radical dirigé par Fazy, provoqua l'éclosion de quelques établissements d'instruction indépendants de l'État. L'institution Lecoultre, devenue en 1869 l'institution Martine, fut due, comme le *Gymnase libre*, à cette initiative des conservateurs vaincus ; parmi ses patrons on relève des noms qui ont honoré la Suisse, tels que ceux de E. et A. Naville, W. Turretini, Edm. Scherer, etc. Un des fils du créateur de l'école a retracé dans cette *Notice* la carrière de son père Elie Lecoultre, disciple de Vinet et aussi d'Amiel, éducateur

de talent, modeste et consciencieux, en même temps que l'organisation et les destinées de l'institution qu'il s'est plu à rapprocher des petites écoles de Port-Royal ; elle les rappelait en effet par son régime austère, la simplicité de ses maîtres, la faveur accordée aux études grecques. La notice se termine par une liste des 455 élèves qui ont fréquenté les deux institutions.

L. R.

---

UZUREAU, **Andegaviana**, IX, Paris, Picard.

L'utile recueil de documents que M. l'abbé Uzureau, directeur de l'*Anjou historique*, publie depuis plusieurs années sous le titre d'*Andegaviana*, en est aujourd'hui à son neuvième volume. Une table des matières par ordre chonologique permet de se retrouver assez aisément au milieu des pièces qui touchent à des sujets très variés. Je signalerai, comme m'ayant particulièrement intéressé, de curieuses fiches administratives rédigées par le préfet en 1843 sur les hauts fonctionnaires du département, de nombreuses notices sur les prêtres constitutionnels et réfractaires pendant l'époque révolutionnaire, le compte rendu des fêtes républicaines sous le Consulat d'après les *Affiches* d'Angers, l'historique du siège d'Angers par les Vendéens en décembre 1793, le récit du voyage du dauphin en Maine-et-Loire en 1827.

A. Mz.

---

Duchesse de DINO. **Chronique de 1831 à 1862**, publiée par la princesse Radziwill. Tome IV (1851-1862). Paris, Plon, 1910, in-8°, 534 p., 7 fr. 50.

Ce dernier volume de la *Chronique* est entièrement composé d'extraits des lettres de la Duchesse à M. de Bacourt. Encore M^me^ de Dino ne fait-elle souvent, dans les extraits qu'on nous donne, que reproduire les passages notables des lettres de ses correspondants, sans dire leurs noms la plupart du temps. Il est donc difficile de savoir au juste ce que valent les nouvelles ainsi transmises, si ce sont propos d'hommes d'État bien informés ou racontars des cours et des salons. La vie de la Duchesse se passe le plus souvent à Sagan ; mais elle vient aussi à Vienne, à Nice, à Paris et même à Rochecotte. Bien que toujours très prussienne, et préoccupée de mourir dans ses terres de Silésie, elle s'intéresse davantage à la France, et en parle moins mal, à présent que règne Napoléon III, en qui elle voit « le doigt sauveur de la Providence » qui « étouffe le monstre du socialisme ». Elle a bien jugé « l'homme taciturne des Tuileries », comme elle l'appelle, bien qu'elle ne semble pas l'avoir approché jamais, et ce qu'elle dit de sa politique est bien informé, clairvoyant, presque prophétique. Elle juge moins bien de la Prusse, de la valeur de son armée, de son avenir prochain ; elle n'a pas eu le temps de connaître

Guillaume I[er]; elle n'a pas soupçonné Bismarck, tandis qu'elle apprécie assez bien Cavour.

De Talleyrand, cette fin de la chronique ne dit pas grand'chose, sauf quelques mots de ses relations avec Narbonne, que la duchesse accommode fort mal et aussi de ses fameux *Mémoires*, auxquels elle assure n'avoir collaboré que dans une mesure très restreinte. (Ces renseignements donnés à Bacourt, qui n'en ignorait rien, paraissent, soit dit en passant, assez singuliers). Quant à l'auteur même des lettres, les extraits publiés ne nous la montrent guère, sauf en un passage, d'ailleurs fort bien écrit, qui est une espèce de confession à mots couverts, très *sentie* (p. 46-47).

L'édition a été faite avec soin, comme pour les autres volumes. Il y a quelques mauvaises lectures (par ex. p. 46, il faut lire *maternelle* et non *matérielle ;* p. 64, *cumuls en traitements* ; p. 65, *curée*) mais les notes, abondantes surtout pour les affaires d'Italie, sont mieux conçues et plus utiles. Elles sont naturellement rédigées, comme les notices de l'index biographique, dans l'esprit le plus sympathique à l'ancien régime, et avec une discrétion amusante — pour ne pas dire plus — sur certaines personnes, Radix de Sainte-Foix par exemple (qui d'ailleurs n'a jamais été, ni pu être, *premier commis* des affaires étrangères sous le Directoire). L'auteur de ces notes et notices pousse l'esprit conservateur jusqu'à proscrire le système métrique : la taille des gens ou l'altitude des montagnes, tout est en *pieds* et *pouces*.

R. G.

---

Gaston MAY. **Le traité de Francfort.** Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1909, in-8°, XIX-339 p., 6 fr.

Le sujet de ce livre a été abordé par Valfrey dans son *Histoire du traité de Francfort et de la libération du territoire*, et par Sorel dans son *Histoire diplomatique de la guerre Franco-Allemande*. L'un et l'autre avaient été mêlés aux négociations et avaient de précieux documents entre les mains ; mais ils écrivaient tout près des événements, ce qui a naturellement influencé leur manière de voir ; ils ne disposaient pas non plus de témoignages nombreux, français et allemands, qui ont paru depuis ; en outre, ils se plaçaient au point de vue purement historique et diplomatique, non au point de vue du droit international. M. May, qui est un spécialiste de l'histoire des traités, a jugé que la question méritait d'être examinée par ce côté ; il a pensé aussi que le temps écoulé permettait mieux l'étude impartiale de tout ce qui tient à la paix franco-allemande. Il a donc repris ce travail dans son ensemble, en suivant un plan non plus chronologique, mais logique. Les textes mêmes : préliminaires de Versailles, protocoles des conférences de Bruxelles, traité de Francfort, sont examinés d'abord ; puis l'annexion matérielle et les arrangements relatifs au territoire (rayon de Belfort, affaire de Raon l'Etape) ; le

plébiscite et l'option; l'indemnité de cinq milliards et l'occupation de garantie; les stipulations d'ordre économique; enfin les dernières conférences de Francfort et la liquidation définitive. Chacun de ces points fait l'objet d'un récit historique appuyé, non sur les pièces des archives diplomatiques encore inaccessibles, mais sur un dépouillement attentif et qui semble complet des documents et études publiées; puis vient la discussion juridique, qui est naturellement la partie la plus neuve et la plus intéressante. L'auteur a tâché dans cette partie d'être aussi clair et, comme disent les Allemands, aussi *objectif* que possible. On doit reconnaître qu'il y a entièrement réussi. Son exposé est d'une limpidité remarquable malgré la complication et l'aridité de la matière, et il ne semble pas qu'un lecteur allemand, pourvu qu'il soit lui-même sans passion, ait le droit de reprocher à M. M. son manque de *critique*. Les remarques qu'il est amené à faire chemin faisant, ou même simplement les faits qu'il signale sans commentaire, n'en ont que plus de signification. On peut noter spécialement à ce point de vue le chapitre relatif à l'option, et aussi les quelques pages consacrées à l'affaire des forêts domaniales de Lorraine, non seulement exploitées, mais *détruites* à dessein par les Allemands, au cours de la période d'occupation. Ce petit incident en dit plus long que bien des développements historiques ou psychologiques; il était à peu près inconnu, et M. M. a bien fait de le sortir de l'oubli. Son livre sera donc spécialement utile pour ceux qui n'ont pas vécu à cette époque, ou assez près d'elle pour avoir été élevés parmi des souvenirs encore vivants. Il n'a rien négligé non plus pour en faire un véritable instrument de travail; on y trouve une bibliographie et des renvois spéciaux aux études de détail à la fin de chaque chapitre, le tout établi avec des indications critiques assez étendues, plus un index bibliographique, un index des noms propres, et la reproduction intégrale des textes contractuels. Il faut remercier l'auteur de nous avoir donné cet excellent travail, en souhaitant, pour lui et pour le public, qu'il se répande le plus possible.

R. GUYOT.

---

Général vicomte Aragonnès D'ORCET, **Fræschwiller, Sedan et la Commune.** Lettres et souvenirs publiés par L. Lepelletier d'AUNAY. Paris, Perrin, 1910, in-16, 316 p. 3 fr. 50.

Le général d'Orcet, né en 1835, sorti de Saint-Cyr dans les carabiniers, était capitaine de cuirassiers en 1870. Il combattit à Fræschwiller avec la division de Bonnemains, fut fait prisonnier à Sedan, revint de captivité pour prendre part à la répression de la Commune comme officier d'état-major, servit en Tunisie de juillet 1882 à octobre 1884, et fut retraité comme général de brigade en 1897. Il est mort à Rome en 1908 au cours d'un pèlerinage. Ses lettres de campagne, adressées à son père ou à sa sœur, ne sont pas très abondantes, et si

elles contiennent de ci de là des détails intéressants, elles ne révèlent rien. Mais pendant sa captivité, après Sedan, le capitaine d'Orcet, qui n'avait pas voulu signer le *revers*, écrivit le récit de la conférence du 1er septembre à Donchery entre Wimpffen et Bismarck, à laquelle il avait assisté. C'est un témoignage direct, rédigé presque sur l'heure, et important pour le contrôle des affirmations de Wimpffen et de Bismarck. Il méritait d'être publié.

M. d'Aunay a cru devoir envelopper les lettres et le récit de la conférence de Donchery d'un commentaire étendu, qui est une vraie biographie avec des parties de récit historique développé. Ce travail est fait avec soin, surtout d'après les publications de Lehautcourt et de G. Hanotaux.

R. G.

---

Dr Poumiès de la Siboutie. **Souvenirs d'un médecin de Paris,** publiés par Joseph Durieux. Paris, Plon, 1910, in-16, 386 p.. 3 fr. 50.

Contraint, par une blessure au genou, de renoncer à l'exercice de sa profession, le Dr Poumiès écrivit ses mémoires en 1847, et les continua sous forme de journal jusqu'à la veille de sa mort, en 1863. Il était né en 1789, en Périgord, et il gardait de l'époque révolutionnaire quelques souvenirs, sans doute peu personnels, mais parfois amusants. Il arriva en 1810 à Paris pour y faire ses études de médecine, fut interne des hôpitaux et reçu docteur en 1815. Il ne quitta plus la ville qui avait vu ses premiers succès, jusqu'en 1853 environ, où il se mit à voyager, de sorte que son journal devient après cette date très fragmentaire. Il avait quelque goût pour la littérature ; il a même écrit sous le titre de *Moments perdus* des vers qu'il cite, et qui sont bien plats. Mais sa prose est coulante, claire, agréable. Il raconte bien, même quand il n'a pas vu, et reproduit un récit ou une conversation, ce qui est souvent le cas. Ses portraits de médecins, Lallement, Pinel, Dupuytren sont bien venus. Il donne des détails curieux sur le séjour des alliés à Paris en 1814 et 1815 et sur les Cent Jours ; il assista à l'exécution du maréchal Ney ; il vit de près la révolution de 1830, étant resté hors de chez lui, par curiosité, pendant les « trois glorieuses », et son récit est très intéressant ; il assista à l'attentat de Fieschi, il fut spectateur du pillage des Tuileries en 1848, il visita plusieurs fois les ateliers nationaux du Champ de Mars. Il y a donc à prendre, même pour l'histoire, dans ses Souvenirs. Mais il faut faire la part des racontars de seconde ou de troisième main, et il y en a beaucoup. Les notes qui accompagnent le texte sont peu nombreuses, et presque exclusivement biographiques. Lire p. 141, *Rathsamhausen;* p. 31, *Bouchardon*; p. 180, Mme *Brown*. Le couplet de la *Marseillaise* qu'on chantait à genoux n'est pas celui qui est cité p. 32 : c'est le dernier de tous : « Amour sacré de la patrie, etc. ».

R. G.

M. de Marcère. **Histoire de la République** (1876-1879), 2e partie : le 16 mai et la fin du septennat. Paris, Plon, 1910, in-16, 325 p., 3 fr. 50.

On sait que M. de M. explique toute notre histoire depuis 1870 — au moins — par une sorte de conspiration « judéo-maçonnique » contre la tradition nationale et catholique. Au point de vue historique, le seul qui nous intéresse, il est regretttable que cette opinion, relativement récente chez l'auteur, ne soit pas appuyée dans son livre de faits suffisamment précis. D'après cette tendance, déjà très marquée dans les précédents volumes, on s'attendait que M. de M. fît son *mea culpa* du rôle joué par lui au 16 mai et confessât avoir été trompé par les « conjurés ». D'autres anciens membres du centre gauche ont déjà pris cette attitude. Mais lui n'est pas allé jusque là. C'est seulement après la retraite du maréchal de Mac-Mahon que commence, à son avis, la période où il est devenu, comme ministre du cabinet Waddington, l'instrument d'une politique « néfaste », instrument docile d'ailleurs et bientôt écarté. En lisant ce livre, il faut donc faire la part, très large, de la polémique actuelle ; mais on peut en retenir un portrait adroitement tracé de Thiers à la fin de sa vie, et des détails de première main sur la campagne des 363 et le fameux comité des dix-huit, enfin quelques exemples significatifs de cette politique de couloirs qui a eu tant d'influence sur la transformation de notre régime parlementaire depuis quarante ans.

R. G.

---

**Cent un Propos d'Alain**. Paris, Cornély, 1910, in-16, p. 236.

J'ignore quel mathématicien ou physicien-philosophe se cache sous ce débonnaire pseudonyme. Si éloigné que soit ce genre de publications des ordinaires comptes-rendus de la *Revue*, il sera permis de signaler le volume à l'attention de ses lecteurs. Ces réflexions philosophiques ou morales sur les sujets les plus divers, sortant naturellement de l'observation d'un fait familier ou provoquées par quelque événement de la vie contemporaine, sont partout fines, ingénieuses et pleines d'un savoureux bon sens, malgré leur apparence paradoxale. L'infinie complexité de phénomènes simples seulement pour une vue superficielle, le fond de juste appréciation que recèle maint préjugé, comme les erreurs que recouvrent de prétendues vérités admises sans contrôle, la fausse direction souvent suivie en matière d'éducation, la vanité de telle conquête de notre civilisation, la contradiction incessante de nos mœurs et de nos institutions avec nos idées et nos actes : telle est la matière ordinaire de ces courtes causeries qui plaisent plus encore par la justesse et la limpidité de l'observation que par un ton spirituel et malicieux et des formules pittoresques spontanément jaillies du sujet. On goûtera à lire ce petit livre le même plaisir que nous procura jadis le *Graindorge* de Taine ou plus récemment *les Français* de d'Avenel.

L. R.

**Œuvres oratoires** du cardinal MATHIEU. Paris, Champion, 1910, in-8°, p. 380. Fr. 6.

Ces *Œuvres* dont un premier volume vient d'être réuni par les soins de M. Barrès qui en a écrit l'introduction, contiennent, avec quelques discours académiques, surtout des lettres pastorales écrites durant le passage du prélat à l'évêché d'Angers et à l'archevêché de Toulouse. Les premières ont un caractère plus exclusivement pastoral et ont fait plus de place à la dévotion locale; dans les secondes la préoccupation de l'adaptation de la religion aux besoins de la société moderne et celle des rapports de l'Église avec les pouvoirs politiques sont devenues dominantes. Toutes ont de commun un dévouement absolu aux idées de Rome, une franchise entière de sentiments, mais qui n'oublie jamais la réserve du ton, puis aussi l'émotion patriotique du Lorrain, et dans la forme une familiarité grave et un style naturellement nombreux (d'involontaires alexandrins s'y rencontrent). La part du lettré, qui fut successivement membre de l'Académie Stanislas, de celle des Jeux Floraux et de l'Académie française, est représentée par un éloge de l'abbé Rohrbacher, un érudit lorrain, disciple malgré lui de Lamennais, une esquisse spirituelle de la légende de Clémence Isaure et un portrait du cardinal Perraud que le cardinal Mathieu était venu remplacer à l'Institut.

L. R.

---

**Rossetti et les préraphaélites anglais,** par M. G. MOUREY; — **Les Primitifs allemands,** par L. RÉAU : 2 vol. in-8°, de 124 p. et 24 pl. Prix : 2 fr. 50 (Les Grands Artistes). — **Chantilly et le musée Condé,** par G. MACON, 1 vol. in-8°, de 300 p. et 36 pl. Prix : 12 fr. — **Histoire de la peinture classique,** illustrée en couleurs, par J. DE FOVILLE : 1 vol. in-8° de 200 p. et 120 pl. Prix : 25 fr. — **Les Edifices religieux de Paris :** XVII°-XIX° siècles, par Jean BAYET : 1 vol. in-8° de 264 p. et 64 pl. (Les Richesses d'art de la ville de Paris). Tous ces ouvrages chez H. Laurens, éditeur.

Comme beaucoup de *réactions*, le Préraphaélisme anglais avait ses excès, nés de l'indépendance même des convictions fiévreuses de ses héros. Mais sa doctrine était féconde, parce qu'elle avait pour base des principes sains et pour inspiration une soif d'idéal de fière allure. La fusion de ces deux expressions de races si différentes : le génie italien primitif et le caractère anglais moderne, donna sans doute à plus d'une œuvre de cette école nouvelle un cachet bizarre qui la fit dédaigner ou juger à faux. Il n'en reste pas moins que sans cette école audacieuse, l'art anglais, en pleine décadence, eût sombré. M. G. Mourey a raison d'insister là-dessus, et son étude, très nourrie, sur la personnalité et les œuvres des principaux raphaëlites : Rossetti, Holman, Hunt, Millais, Madox Brown, Burne Jones et Watts, vulgarisera heureusement l'exacte notion qu'il faut prendre de cette séduisante évolution d'art. — M. Réau, d'autre part, avec son travail sur *les Primitifs allemands*, des vrais primitifs ceux-là, n'a pas

rendu de moindres services aux lecteurs incapables de recourir à toutes les monographies inspirées par les maîtres du xv^e siècle. Cette période, si attachante en somme, n'avait pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble ; celle-ci était d'ailleurs délicate, les différentes écoles de l'Allemagne, et la façon dont chacune a été pénétrée par les influences flamandes ou italiennes, présentant à première vue une certaine confusion, exagérée encore par les préjugés, les partis-pris, les enthousiasmes de clocher. M. Réau, qui n'en est pas à ses premières armes sur ces questions, a bien fait de réduire certaines prétentions romantiques : le *véritable* intérêt de ces primitifs n'a été découvert que récemment. De bonnes reproductions d'œuvres de Lochner, de Schongauer, Witz, Holbein l'ancien, Pacher, et des maîtres anonymes de l'époque, ajoutent au prix de cet excellent volume.

— L'histoire de *Chantilly* et des collections qui composent *le musée Condé* n'avait pas encore été faite. Je n'oublie certes pas les magnifiques volumes de M. F. A. Gruyer (*La Peinture* à Chantilly) dont nous avons dit ici même les mérites ; mais c'était une étude d'art, et une analyse d'œuvres. M. G. Macon, à qui rien n'est inconnu non seulement du musée, mais de la bibliothèque et des archives de ce château qui fut la grande œuvre suprême du duc d'Aumale, a retracé les annales de cette demeure princière, depuis ses origines jusqu'aux dernières conceptions de son dernier maître. Les connétables de Montmorency, le Grand Condé et les princes qui lui succédèrent, l'époque révolutionnaire, le duc d'Aumale en effet et la réalisation méthodique de son musée, telles en sont les étapes. Le tableau est largement brossé, le récit des plus intéressants, comme tout ce qui est le résultat et le résumé de recherches dès longtemps ordonnées, classées, devenues la substance même du récit sans l'encombrer de références et de notes. 36 photogravures et trois cartes apportent encore leur élément documentaire, en suivant l'histoire des principaux seigneurs de Chantilly, les états successifs du château et du parc, les joyaux enfin de ses collections. L'ensemble est d'une perfection irréprochable, qui fait honneur à l'éditeur comme à l'auteur.

— L'*Histoire de la peinture classique* de M. Jean de Foville est un simple livre de vulgarisation, mais qui défie toute comparaison avec ce qu'on faisait jadis dans le même genre. Jamais « l'enseignement par l'image » n'a encore atteint cette perfection. Le volume est essentiellement un album de 120 chefs-d'œuvre en *couleurs*, et vraiment les résultats de cette reproduction des tons originaux sont étonnants (surtout à ce prix). Il y a quelqnes planches d'une saveur extrême, surtout à la lumière de la lampe, qui convient mieux sans doute aux couleurs employées. Mais M. de Foville ne s'est pas borné à l'étude méthodique, en une page, de chacun des maîtres dont figurait ici

une œuvre capitale ; l'ensemble est précédé d'un aperçu général, par époques et par écoles, de la peinture classique (c'est-à-dire jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, dont les 100 pages sont suffisamment nourries et nettement longues pour rendre de vrais services. Ensemble des plus satisfaisants, en somme.

— Nous avions signalé le volume des « Richesses d'art de la ville de Paris, consacré aux *Edifices religieux* du moyen âge et de la renaissance. Voici le second, qui nous mène du XVII[e] siècle à nos jours, de l'église des Carmes jusqu'à la basilique de Montmartre. C'est une période architecturale en somme peu étudiée et dont les monuments ne s'étaient guère trouvés groupés en vue de cette étude. M. Jean Bayet, a eu raison, tout en décrivant ces églises et leurs principales richesses d'art, d'insister sur l'enseignement qu'on en peut tirer. 64 planches donnent de la plus nette façon les aspects essentiels de tous ces monuments.

H. DE CURZON..

---

— M. Joseph BONNET s'adresse à l'Académie française pour qu'elle appuie de son autorité la publication d'une œuvre inédite de Racine, *L'esprit de David ou traduction nouvelle des 150 Psaumes*. Ce ms. est aujourd'hui à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg. C'est une copie, mais corrigée sous les yeux et par les indications de l'auteur. Il y a là, il est vrai, un point faible dans l'argumentation de M. B. Car Racine faisait grand mystère de cette traduction, s'il faut voir avec M. B. dans ce ms. celui qu'il confia secrètement à M. Dodart, deux jours avant sa mort. Et quelle raison pouvait avoir Racine de dissimuler cette œuvre sans la détruire ? Le reste de la démonstration est plus satisfaisant. M. B. a découvert que la traduction a paru défigurée sous le nom de Le Noble. Ce faussaire aurait supprimé ce qui pouvait trahir sa supercherie. Mais comment n'a-t-il pas détruit le ms. lui-même ? On jugera mieux de ce problème quand M. Bonnet aura publié l'ouvrage (*Découverte d'un ouvrage inconnu de Jean Racine, à MM. de l'Académie française* ; 14 pp. et 1 feuillet, autographié). — A.

— Les rapports du corps et de l'esprit sont plus que jamais à l'ordre du jour, et les mystères que ce dernier laisse supposer et entrevoir sans satisfaire jamais notre curiosité, nous fascinent, plus nous comprenons l'intimité de ces rapports psychophysiques. M. Otto MEYERHOF les a étudiés une fois de plus dans ses *Beiträge zur psychologischen Theorie der Geistesstörungen* (Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1910, 244 p. 6 M. 40), en trois parties : Psychologie comme science (Théorie de l'expérience interne, développement de la vie intellectuelle, parallélisme psychophysique et son application à la psychopathologie, critique du principe psychologique de Wundt) ; nature de la psychose ; psychologie de l'illusion (préjugé, superstition, genèse de l'illusion). C'est un essai d'appliquer la psychologie kantienne à la psychiatrie sous une forme modifiée et renouvelée selon les idées de Fries. — Th. SCH.

— La deuxième partie de *Das Welterlebnis* (Leipzig, Engelmann, 1910, 144 p. 4 M.), par M. Eberhard ZSCHIMMER, comprend toute la « synthèse de la nature » (« pour faire de la philosophie, il faut cesser d'être naturaliste ») en analysant successivement l'idée de temps, d'espace, de mouvement, celle des qualités et leur rapport

avec l'espace et le temps, l'unité de l'esprit, de la certitude et du moi (*Selbstheit*), le souvenir, le réel, l'intuition et le savoir. Les dernières pages exposent la synthèse de la nature à laquelle l'auteur pense avoir abouti. Un peu plus de simplicité et de clarté ne nuirait pas à la valeur de ce livre qui dégage un effort philosophique de bon aloi et lutte bravement contre ceux qui, comme dit Gœthe, en arrivent à ne plus voir ni entendre à force de savoir et d'hypothèses. — Th. Sch.

— *The philosophy and psychology of Pietro Pomponazzi* (Cambridge University Press, 1910, x-318 p. 7 s. 6 d.) est la thèse de bachelier ès arts de M. Andrew Halliday Douglas, qui pensait en faire le point de départ d'un ouvrage plus considérable. La mort ayant anéanti ce projet, MM. Charles Douglas et R. P. Hardie ont publié la thèse telle quelle. Elle contient d'abord une introduction sur les sources aristotéliciennes, arabes et thomistes de Pomponace, une étude sur sa psychologie, et un essai d'histoire naturelle des religions. On connait l'importance de Pomponace comme agent de dissolution de la philosophie médiévale, au point que M. Douglas peut l'appeler « une figure unique dans l'histoire de la dernière phase de la scolastique... Sa vie entière fut celle d'un étudiant, et sa poursuite désintéressée de la vérité le mit en butte à une censure constante et même à la persécution ». — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 janvier 1911.* — M. Pottier, président sortant, et M. Omont, élu président pour l'année 1911, prononcent les allocutions d'usage.

M. Cavvadias, correspondant étranger, entretient l'Académie des fouilles qu'il a entreprises dans l'île de Céphalonie. Ces fouilles ont révélé trois étapes successives de civilisation : — 1° une civilisation néolithique, que l'on peut dater de 3,000 ans au moins a. C., caractérisée par une poterie monochrome grossière, très primitive; la population habitait dans des cabanes en bois et enterrait ses morts soit dans ces cabanes, soit dans l'espace compris entre elles; quant aux tombeaux, ils consistaient en de simples trous creusés dans le sol et d'une forme irrégulière, circulaire ou ellipsoïde; — 2° une civilisation prémycénienne, que l'on peut dater de 2,000 ans au moins a. C., caractérisée par une poterie noire dépourvue de tout ornement; les tombeaux, de forme oblongue, se composent de quatre dalles en pierre calcaire; — 3° une civilisation mycénienne dont la date peut être fixée entre le xv<sup>e</sup> et le x<sup>e</sup> siècle a. C. A Mazaracata, M. Cavvadias a trouvé, dans un grand nombre de tombeaux, des objets en or et en bronze, en pierre et en pâte de verre, une ceinture d'or, des agrafes de bronze, des épingles, des poignards, des pointes de flèches, des pierres gravées, etc. Les morts étaient déposés dans la tombe toujours accroupis, dans la position qu'ils avaient lors de leur mort. L'incinération des morts ainsi que l'usage du fer étaient inconnus. — M. Cavvadias compare ensuite le résultat de ces fouilles à celles d'Ithaque et de Leucade et conclut que Céphalonie doit être regardée comme la plus intéressante région du royaume d'Ulysse. — M. Dieulafoy présente quelques observations.

M. Dieulafoy donne lecture d'une lettre de M. le Dr Carton relative à ses fouilles en Tunisie.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

*Prix de La Fons-Mélicocq* : MM. Longnon, Valois, Elie Berger, Prou.

*Prix Stanislas Julien* : MM. Senart, Barth, Chavannes, Cordier.

*Prix de La Grange* : MM. Meyer, Longnon, Picot, Thomas.

*Nouvelle fondation du Duc de Loubat* : MM. Heuzey, Senart, Meyer, Schlumberger.

*Prix Saintour* : MM. Meyer, Viollet, Valois, Morel-Fatio.

*Prix A. Prost* : MM. Longnon, Collignon, Elie Berger, le P. Scheil.

*Prix Honoré Chavée* : MM. Bréal, Senart, Meyer, Philippe Berger, Chatelain, Thomas.

*Médaille Paul Blanchet* : MM. Héron de Villefosse, Philippe Berger, Cagnat, Babelon.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse ROUCHON.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 26 janvier. — 1911



Encore **Montaigne pamphlétaire**. Réplique à M. H. Hauser.

L'an mil neuf cent onze le trois janvier,

A la requête de M. le Docteur Armaingaud, demeurant rue Fondaudège, 55, à Bordeaux (Gironde),

Lequel fait élection de domicile en mon étude, je Auguste Pouzol, huissier près les tribunaux du Puy, y demeurant soussigné, ai signifié et rappelé à M. Ulysse Rouchon, gérant de la *Revue critique d'histoire et de littérature,* pris en sadite qualité de gérant de ladite Revue, demeurant au Puy, en son domicile, et parlant à une personne à son service ainsi déclarée à qui j'ai remis copie sous pli fermé ne portant au recto que le nom et la demeure de la partie et au verso que l'empreinte du cachet de mon étude sur la fermeture de l'enveloppe ;

Que le 7 juillet 1910 la *Revue critique d'histoire et de littérature* a publié sous la signature « Henri Hauser » un article intitulé : « Dr Armaingaud. Montaigne pamphlétaire. L'énigme du *Contr'un* » dans lequel ce dernier tentait de réfuter la thèse soutenue par le requérant dans son ouvrage : « Montaigne pamphlétaire »;

Que M. Armaingaud répondit à cet article et que sa réponse fut insérée dans le numéro de ladite Revue du 13-20 octobre ;

Que dans son numéro du 10 novembre 1910, la *Revue critique d'histoire et de littérature* publia sous la même signature « Henri Hauser » un nouvel article intitulé : « Encore Montaigne pamphlétaire. Réponse à M. Armaingaud »;

Que le requérant adressa à la *Revue critique d'histoire et de littérature*, qui refusa, la demande de publier une réponse à cet article ;

Que ce refus injustifié contraint M. le Dr Armaingaud à se prévaloir de la loi du 29 juillet 1881, sur « La Liberté de la Presse ».

En conséquence, j'ai fait sommation au sus-nommé d'avoir, conformément aux dispositions de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 à publier dans le plus prochain numéro de la *Revue critique d'histoire et de littérature* la réponse de mon requérant à l'article paru

le 10 novembre 1910 dans ladite Revue sous la signature d'Henri Hauser, laquelle réponse est ainsi conçue [1] :

Réplique à M. H. Hauser.

M. H. me répond dans la *Revue critique* du 10 novembre. Il le fait sur un ton que, vraiment, ne comporte pas l'objet de notre controverse. Je traduis le latin comme un mauvais « élève de troisième »..... Ma thèse est un « acte de foi » (ce qui implique le parti-pris systématique)..... Je ne suis pas de force à « comprendre le sens de ses objections.. .. » Je ne suis « ni chair ni poisson ». Telles sont ses gentillesses. Je ne l'imiterai pas. Je lui donne ma parole que ce n'est pas moi qui ai colporté la dernière phrase de son article, cette phrase qui a fait la joie des bureaux de rédaction, cette phrase admirable où l'on voit « une poignée de sable » devenue un javelot (« telum ») pour un soldat qui n'a plus de « cartouches », cette phrase que le *Mercure de France* a pieusement recueillie et épinglée dans son gai petit musée : « Le Sottisier universel » [2].

M. H. accepte difficilement le reproche qu'il m'a lu avec peu d'attention et qu'il m'a critiqué légèrement.

Sa réplique fournit pourtant à ce reproche une nouvelle justification. Ses objections sont de deux sortes : celles qui réfutent des arguments que je n'ai pas donnés, et celles auxquelles j'ai répondu, mais que, pour se dispenser de discuter mes réponses, il se donne l'air de présenter pour la première fois.

M. H. ayant ainsi tout embrouillé, tout défiguré, je lui répondrai méthodiquement, alinéa par alinéa et note par note, au risque d'ennuyer un peu, et je supposerai, comme il l'a fait lui-même, que le lecteur a devant les yeux et son premier article et ma réponse.

Page 341, alinéa 2. — M. H. me reproche de nouveau de n'avoir pas parlé dans mon *Avant-Propos* du texte de 1574 incorporé dans le *Réveille-Matin des Français*. Je lui réplique de nouveau qu'il faut prendre mes arguments où ils sont, c'est-à-dire dans mon livre ; c'est une étrange prétention de vouloir me dicter l'ordre et la marche. Trois pages seulement de mon *Avant-Propos* donnent un résumé de ma thèse. Pouvais-je tout y mettre? et n'étais-je pas en droit de le limiter ? Je n'accuserai plus ici M. H. d'inattention mais oui bien d'indiscrétion et d'obstination [3].

1. Je tiens à dire que, pour éviter un geste d'huissier, toujours inélégant, j'aurais certainement renoncé à user de mon droit de réponse, si la direction de la *Revue Critique* avait accueilli ma demande, quand, peu de jours après la publication de ma première réponse à M. Hauser, j'ai signalé et prié de rectifier, en *errata*, plusieurs erreurs de copie et d'impression, qui ne m'auraient certainement pas échappé, si on m'avait envoyé, comme j'en avais témoigné le désir, une deuxième épreuve. — A. A.

2. Le *Mercure de France*, numéro du 1er décembre 1910, page 576.

3. Sur cet alinéa M. H. pique une note où il se défend d'avoir attribué à

Page 342, alinéa 1. — « M. A qui réfute si péremptoirement.... »

M. H. revient encore sur la prétendue équivoque sur les deux tyrans : « En admettant, écrit-il, que ce soit un tyran réel, quel est le tyran du *Contr'un* ? Celui qui régnait en 1574 ou celui qui régnait en 1577 ? Celui qui allait régner ou celui qui régnait au moment de la publication du *Contr'un* ? » Poser cette question, c'est s'opiniâtrer à ne lire dans les passages auxquels on se réfère, que trois lignes sur seize, c'est m'obliger à citer le passage entier :

« Il est, par contre, un Valois à la physionomie duquel s'adapte en « tous points le portrait, auquel s'appliquent exactement toutes les « flétrissures : c'est Henri III, d'abord duc d'Anjou, roi de Pologne « au moment où parait le premier fragment du *Contr'un*, roi de « France depuis plus de deux ans, au moment où l'on en publie le « texte intégral. Je suis donc arrivé à cette conclusion que le portrait « dn tyran, s'il est, comme je le crois, un portrait individuel, est celui « non du Valois qui régnait quand la Boétie a composé — que ce soit « en 1546 ou en 1548 — son discours, mais du Valois qui allait « régner ou régnait en France au moment où le *Contr'un* a été publié, « c'est-à-dire de 1574 à 1577 » [1].

Si dans ce texte complet M. H. ne trouve pas la réponse à sa question, s'il ne veut pas comprendre qu'une étude attentive m'a convaincu que le tyran du *Contr'un* est Henri III, que par conséquent c'est celui qui allait régner au moment de la première publication partielle du *Réveille-Matin* et qui régnait effectivement lors de la publication intégrale, je ne sais plus quels termes employer pour lui faire entendre ma pensée, et sur ce point, je renonce à la discussion.

Alinéa 2. — « M. A. accorde aujourd'hui que le tyran qui l'intéresse, dans le *Réveille-Matin*, c'est Charles IX ».

Ceci, c'est du pur travestissement. Où est, dans ma réponse à M. H. et dans mon livre, ce tyran du *Réveille-Matin* qui ne m'intéressait pas avant son article, et auquel j'accorde aujourd'hui de l'intérêt ? Charles IX ? J'en ai toujours parlé comme d'un tyran qu'on maudit avec sa mère et son frère et toute la maison des Valois, et qu'on

---

M. Strowski le mérite d'avoir découvert la difficulté que présente le texte de 1574 ; je suis satisfait qu'il n'ait pas eu cette intention, mais sa phrase était tournée de façon à donner cette impression.

« M. A. triomphe, dit-il, parce que l'imprimeur a mis quelque part 476 au lieu de 176 ». Je ne « triomphe » pas, mais j'ai voulu rire un peu. M. H. n'a-t-il pas triomphé d'une coquille grâce à laquelle, à la page 99 du livre, on lit 1675 au lieu de 1573 ?

Page 341, note 3. M. H. ayant fait grand état de ce que je n'ai pas parlé de la publication de 1574 dans mon *Avant-Propos*, j'avais dit : « Le sens de cette remarque tendancieuse m'échappe ». « C'est le fond de la question, répond M. H. ». Ainsi d'après M. H. le fonds de la question doit nécessairement être traité dans l'*Avant-Propos* et s'il est traité dans le livre lui-même, ça ne compte pas !

1. Montaigne Pamphlétaire, pages 5 et 6.

nomme à chaqne page du *Réveille-Matin*, et M. H. ne m'a rien fait exprimer de plus que ce que j'avais déjà dit de ce tyran.

J'ai toujours répété aussi que dans les dernières pages du *Réveille-Matin*, composées par un publiciste qui n'était pas celui des cent-quatre-vingts pages qui les précèdent, il est question d'un tyran que l'on ne nomme pas, mais qu'on désigne par des allusions qui, d'après moi, font reconnaître Henri III. Ce n'est donc pas un tyran qui m'inresse dans le *Réveille-Matin*, ce sont *deux tyrans*, chacun à un point de vue différent. Que veut donc dire M. H.? Qu'est-ce donc, je le répète, que j'accorde « aujourd'hui » et que je n'accordais pas hier?

Enfin le fait que le mot de tyran soit appliqué quatre-vingt-neuf fois au seul Charles IX, dans les 180 premières pages, prouve-t-il que dans le fragment qui termine le livre, le portrait d'un tyran qu'on ne nomme pas — et que M. H. déclare lui-même n'être pas celui de Charles IX, puisqu'il n'y voit qu'une déclamation d'écolier à référence antique, ne soit pas celui d'Henri III?...

Il faut donc toujours revenir à la question que je prétends résoudre dans la suite du livre, et dans la mesure de la certitude historique, toujours relative : les traits de la peinture sont-ils ceux d'Henri III? — J'ai donné mes raisons pour; M. H. (p. 345, note) n'en donne aucune contre cette ressemblance, si ce n'est qu'il reconnaît la physionomie de Néron, et il en donne, avec M. Delaruelle, cette admirable justification, que Néron, tyran non seulement « accoutumé » au sable des courses de chars (les *tournois* d'après M. H.) mais qui fut toute sa vie fanatique de ce sport, au point d'en scandaliser son peuple, est nettement *désigné* par cette phrase : « *à grand peine accoutumé* au sable des tournois! »

Et M. H. incrimine ma logique [1]!

Page 343. Alinéa 1. — Je n'ai pas écrit que « je sais » que les pages de l'*Épître* ont été livrées les dernières à l'imprimeur de 1574; j'ai remarqué que c'est très vraisemblable et j'ai donné les raisons en faveur de cette vraisemblance, que M. H. n'a pas discutées. Je n'ai pas prétendu non plus, que dans ce document, Henri III était désigné sous le nom de tyran de France. J'ai simplement écrit, et, je le répète, puisque M. H. répète ici, sous une autre forme, ce qu'il a affirmé plus haut, que dans ces pages les protestants disent formellement que c'est Henri « frère du tyran » qu'ils redoutent. Ne faut-il pas à M. H.

1. Page 342. Note 2. — La réponse est donnée ci-dessus.

Note 3. — J'ai répondu ci-dessus.

Note 4. — M. H. reconnaît qu'à la page 110 du *Réveille-Matin*, les protestants expriment leur haine contre Henri III. Pourquoi ne veut-il pas la reconnaître dans l'Épître où elle est exprimée avec beaucoup plus de véhémence? — « Certains protestants, ajoute-t-il encore, ont favorisé l'élection d'Henri au trône de Pologne ». Parbleu, je crois bien, puisque c'était le moyen de se débarrasser de lui, au moins pour le moment.

plus que de l'assurance pour oser dire que ce passage me « condamne », ce passage de l'*Épitre* où il est dit : « Vous avez ôté du milieu de nous (des Français) ce « frère du tyran » avec nombre de ses suppôts et appui de la *tyrannie*... au très grand contentement des vrais naturels Français, lesquels en cet endroit s'assurent que vous ferez de façon et manière que jamais plus ces bêtes farouches ne *retourneront* pour les mordre.... ». « Aurais-je donc la berlue, s'écrie M. H. ». Mais oui, vous l'avez, c'est bien sûr, et c'est votre seule excuse.

Alinéa 2. — « Mais, écrit M. A., l'auteur du portrait n'est pas... ». L'auteur du portrait n'est pas celui du dialogue, M. H. le reconnait. Il doit donc reconnaitre aussi que le portrait ayant été incorporé à la fin d'un libelle sans unité, il n'y a rien de surprenant à ce que sur un point, les deux auteurs soient en contradiction dans le corps même du livre. En dehors du fragment même du *Contr'Un*, plus d'un passage est contredit par un autre, sans qu'il soit nécessaire de supposer que les auteurs soient des « niais [1] ».

Page 344. Alinéa Ier. — « M. A. professe en matière de critique... » M. H. profite puérilement d'une négligence de forme; il sait bien que j'ai voulu dire que le passage cité des *Mémoires de Marguerite* se rapporte aux événements de décembre 1573, puisque c'est sur les évènements de cette date que porte mon argumentation.

Je n'ai pas dit « qu'un guillemet de plus ou de moins n'a pas d'importance ». — J'ai écrit qu'une erreur de copie avait fait ouvrir les guillemets deux lignes plus haut qu'il ne fallait, mais qu'en fait, dans le cas actuel, le sens du passage des *Mémoires de l'État de France* reste le même, ce qui est exact, et ce dont on peut s'assurer, en lisant

---

1. Page 343. Note 1. — Toujours des citations tronquées. Oui, M. H. a trahi ma pensée, et ce qui est plus grave, il continue à la trahir, puisqu'il ne cite que les trois quarts d'une ligne sur les huit lignes, et que les sept lignes qu'il omet renversent son argument. J'ai écrit (page 22-23 de mon livre) : « Les remaniements du discours, de 1574 à 1576, ont été composés en deux fois au moins; une première partie a été transmise aux publicistes protestants au commencement de l'année 1574, utilisée par eux dans le *Réveille-Matin* et incorporée au dialogue; une seconde composition, dans laquelle ont été ajoutés de 1574 à 1576 les passages qui font allusion au règne d'Henri III, leur a été transmise au moment même de la publication du texte complet en 1577 ». J'ajoute : quoi qu'en dise M. H. on trouve dans le texte complet du discours publié en 1577, des allusions au règne d'Henri III qui ne sont pas dans le fragment de 1574; je les ai visées dans le livre.

Page 343. Note 2. — Le reproche à moi adressé de ne pas connaître aussi bien que mon contradicteur le français du XVIe siècle, est fondé sur une erreur de M. H. (comme dans Guignol, ce n'est jamais le coupable qui reçoit le coup, c'est la banquette). Je n'ai aucun compte à en tenir, et ne puis que maintenir ce que j'ai dit sur ce point, d'ailleurs tout à fait subsidiaire.

Note 3. — Édition latine : Tyrannie...». Cet appareil d'érudition est de la poudre aux yeux. Ça n'a rien à voir avec le sujet.

ce texte (folio 148 vº); je donne d'ailleurs plus loin (en note) une citation de cette page encore plus décisive.

Alinéa 2. — « Ce qui permet à M. A. de trouver peu probant... »

Ceci est une allégation audacieuse que je préfère attribuer encore à une inattention incurable. C'est M. H. qui cite inexactement puisque, ne citant que deux lignes sur cinq de la première phrase (page 269) de ma réponse : « Mais ce qui se fait en tous païs... — fût plutôt feint et trouvé » (controuvé), il fait disparaître, en omettant les trois autres lignes, précisément ce qui détruit son allégation, que « ce passage suffirait à condamner M. A. [1] » (page 8 de son premier article), passage qui prouve au contraire que c'est bien aux événements contemporains que le *Contre-Un* fait allusion.

« Mais voit-on s'il y a deux séries d'interpolateurs... ? »

— Oui, on le voit : les premiers interpolateurs vont d'emblée aux formules les plus actuelles, parce que ce sont les protestants eux-mêmes qui arrangent le texte (1574) des fragments du *Contre-Un* pour l'adapter aux besoins du moment, alors que les seconds (1577) ne sont plus libres de faire cette adaptation à leur gré, celui qui le leur a remis leur ayant imposé (ce qui s'explique fort bien si c'est Montaigne) un texte *ne varietur*.

Alinéa 3. — « Au reste, pourquoi insister ?... Une fois admis... »

— Oui, n'insistez pas, car vous auriez bien de la peine à démontrer que j'ai commencé par un « acte de foi » quand je n'émets pas une seule proposition sans l'appuyer d'arguments, et quand à ces arguments vous n'avez pas répondu. M. H. feint de croire que c'est au début de mon travail que j'ai écrit : « Une fois admis que le texte des fragments vise Henri III » et que je pars de là pour déduire tout le reste ; il n'indique pas la page, il dit seulement : « M. A. a écrit quelque part ». Or, c'est à la page 105 que j'ai écrit cela, et il suffit de s'y reporter pour constater que cela signifie : « Si l'on admet que le texte des fragments du *Contre-Un* vise Henri III, on admettra aussi, je pense, que... » [2].

---

1. Page 8 de son premier article.

2. Page 344. Note 2-3. Les Mémoires de Marguerite. Prétendue mauvaise interprétation que j'en aurais donnée. Pourquoi avait-on voulu tuer le roi, puisqu'il était mourant ? Le témoignage de Sorbin. D'où vient que Catherine s'intéresse à la question de Pologne ?

Le passage des Mémoires de Marguerite a exactement le sens que je lui ai donné : le roi est malade, puis (décembre 1574) sa maladie augmentant, les Huguenots recherchent les « nouvelletés »... et projettent de faire évader de la cour Henri de Navarre et le duc d'Alençon pour placer celui-ci à leur tête et lui préparer le trône qui va être vacant par la mort prévue comme pouvant être prochaine de Charles IX. Un peu plus tard, la tentative d'évasion ayant échoué, nous voyons les Huguenots songer à Guise pour le substituer à Charles IX et fermer la porte au roi de Pologne.

Je n'ai rien fait de ce que m'attribue M. H. au sujet des *Mémoires de l'État de*

Le lecteur peut maintenant juger du sérieux avec lequel cette discussion a été poursuivie par M. H.

Docteur A. ARMAINGAUD.

Offrant, M. le Dr Armaingaud, au susnommé, de corriger les épreuves de la présente réponse, si ce dernier juge utile de les lui adresser.

Dont acte sous toutes réserves.

Et j'ai laissé copie au susnommé, en parlant comme dessus, sur trois feuilles papier spécial à la dimension du timbre à 1 fr. 20 faisant ensemble 3 fr. 60.

Coût : 21 francs 20 centimes.

A. POUZOLS.

---

*France*, lorsque j'ai écrit que Catherine et le roi de Pologne attendent avec impatience la mort de Charles IX. Je n'ai fait que résumer très exactement les passages auxquels j'ai renvoyé M. H. (page 265, note 1 de ma réponse [1]). Or il y est dit formellement que Catherine et son fils le comptaient (Charles IX) pour « mort »; le narrateur ajoute qu'il serait besoin qu'il le fut déjà, « sa place convenant beaucoup mieux au roi de Pologne », et que « la reine-mère et son fils se promettaient aussi que le roi de Pologne ne demeurerait longtemps sans retourner ». Ce qui annule toute la discussion de M. H. sur ce point et le reproche de fausser le sens si légèrement lancé.

Avec la même légèreté, il m'accuse encore d'avoir remplacé (page 100 du livre) un futur par un conditionnel. Je n'ai rien fait de semblable. J'ai mis (page 100, ligne 13) le conditionnel « rattraperait » comme il y a dans les *Mémoires*. Quand on a la berlue, on devrait se soigner.

Pourquoi, dit M. H., à Vitry, « aurait-on voulu tuer le roi puisqu'il était mourant ? » Pourquoi ? Parce que, après avoir paru mourant, le roi, comme disent les *Mémoires* (fo 16 vo) le roi, ayant réchappé (« s'étant fortifié ») « en vint jusqu'aux menaces, jurant que s'il (Henri) faisait plus le long à sortir de France par amour, il l'en ferait sortir par force ».

*Le témoignage de Sorbin?* Mais il prend sa valeur dans la confirmation même que lui donne celui des *Mémoires de l'État de France* que je viens de citer et ceux que j'ai rappelés dans mon livre.

*La Négociation de Pologne ?* M. H. oublie les dates. A ce moment Catherine n'était nullement assurée de voir son fils monter sur le trône de France; c'est un peu plus tard, qu'elle fit tout ce qu'il était possible de faire pour le lui assurer.

Page 345. Note 1. *Ronsard.* J'ai déjà répondu. Je répète mon dernier argument. Que viendrait faire dans la déclamation classique d'un écolier, dans un exercice d'inspiration exclusivement antique contre les tyrans en général, et dans un manifeste républicain, la mention de la Franciade et de ce qu'elle contiendra plus tard ? C'est évidemment une interpolation, et qui ne peut être de la Boétie.

M. Armaingaud, dit M. H., dans sa citation de Suétone, oublie le mot « prope ». C'est une erreur.

Un élève de troisième aurait traduit *prope justa* par « tout juste suffisant ». J'ouvre les traductions de la Harpe, de Cabarret du Paty, de Panckoucke, et je vois qu'ils avaient traduit comme je viens de le faire, par « taille ordinaire ». Il faut donc renvoyer en quatrième La Harpe et Panckoucke. M. H. seul restera en rhétorique, ce qui est parfois dangereux — il vient d'en faire l'expérience — et peut conduire à la dernière page du *Mercure de France*.

1. Seulement au lieu de « folio 16 » il faut lire « folio 16 ro et vo ».

R. Dussaud, **Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée**, Etudes de protohistoire orientale. In-8°, p. vii-viii, 1-314, fig. 1-207 et 2 pl. hors texte. Paris, Geuthner, 1910.

Depuis Schliemann, l'afflux des découvertes préhistoriques en Grèce est si considérable qu'il a surpris et qu'il surprend encore les esprits les plus souples, comme les mieux pondérés. Les explications n'ont pas manqué, on peut même dire qu'elles surabondent, mais elles sont contradictoires et maint savant, même illustre, en a eu de successives. Si l'on ajoute à cette incohérence des matériaux leur dispersion dans un grand nombre de revues et de publications locales, on ne saurait trop remercier M. Dussaud d'avoir tenté d'apporter quelque lumière dans ces ténèbres et un peu d'ordre dans ce chaos. Il avait déjà, au fur même des fouilles, résumé et expliqué dans de nombreux articles les principaux résultats qu'elles apportaient à la science : son livre, pour notre plus grand profit, réunit, coordonne et développe ces études.

A dire vrai, l'ouvrage n'a rien de didactique et de dogmatique. D. propose moins une explication qu'il ne donne une exposition des faits. Non qu'il se soit privé de nous faire connaître son impression personnelle — sa critique, quoique toujours courtoise, est même parfois très vive — mais il n'intervient qu'avec réserve et, sinon avec timidité, du moins avec discrétion. Il semble bien que, lui aussi, ait son système, mais nous l'entrevoyons à peine et tout à la fin du volume. Plutôt que de le développer à fond, il a pensé que, dans une matière aussi incertaine, il fallait d'abord nous bien faire connaître les documents, quitte à renoncer parfois à les interpréter et à ne pas craindre d'accepter, dans bien des cas, une explication provisoire, pour peu qu'elle fût à peu près recevable. C'est ainsi qu'il étudie successivement la Crète préhellénique, p. 1-64, les Cyclades, p. 65-96, Troie, Mycènes et Tirynthe; p. 97-127 et Chypre, p. 128-192. Un important chapitre inédit traite des cultes et des mythes, p. 193-274 et l'ouvrage se termine par une dissertation sur les peuples égéens, p. 274-300.

P. 11, juste remarque sur le « pilier » de Cnosse. P. 22 et suiv., D. accepte avec raison la division encore incertaine, mais commode, proposée par Evans. P. 45, table des divers synchronismes (D. penche pour le système d'E. Meyer). P. 46, si l'Égypte enseigne aux Crétois à peindre en brun les chairs des hommes, la théorie paraît en contradiction avec ce qui est dit p. 283. P. 450, la taille mince peut correspondre à la réalité, mais il n'est pas impossible qu'elle soit une simple convention artistique. P. 55, D. aurait pu discuter, à propos du pilier mycénien, l'article de Durm dans les *Jahreshefte*. P. 70, bonne critique des fouilles de Fouqué à Santorin. P. 76, le « temple » du Cynthe à Délos serait originairement une caverne. P. 77, importance du rôle joué par Milo et du commerce de l'obsidienne. P. 96,

explication proposée pour la lampe à pied de Philacopé. P. 105, la 4e porte de Troie est douteuse. P. 118, D. ne croit pas, contre Dœrpfeld, à une influence continentale dans les seconds palais de Cnosse et de Phæstos. P. 120-1, juste critique de la thèse aventureuse de Bérard. P. 124, D. nie l'influence mycénienne en Espagne et critique l'article de Déchelette. P. 128, bonne étude sur Chypre, en partie d'après les notes fournies à M. Cartailhac par Ohnefalsch-Richter (ce serait peut-être une question de savoir si Ohnefalsch, dont l'ouvrage sur Chypre est lamentable, était capable d'observer et de décrire). P. 141, essai d'un classement chronologique de la céramique chypriote. P. 159, le cuivre à Chypre. P. 175, la même lame a pu servir de fer de lance et de lame de poignard. P. 184, les coupes « phéniciennes », sauf quelques exemplaires purement égyptiens, seraient chypriotes : je me rallie d'autant plus volontiers à l'opinion de D. que j'y ai toujours incliné pour ma part, mais la question est complexe et mériterait d'être reprise. P. 188, les tablettes d'ivoire et la palmette chypriote. P. 205, la double hache nouée. P. 210, je vois sur la fig. 154 trois palmes et non l'arbre sacré. P. 212, critique de la théorie du bétyle. P. 220, les gestes rituels : explication ingénieuse, mais subtile, des types plastiques. L'idole nue serait indigène à Chypre, ce qui paraît mal s'accorder avec les découvertes de la Chaldée. P. 235, le geste de l'adoration serait distinct du geste (?) de la bénédiction. P. 238, les « guerriers » de bronze mycéniens seraient de provenance chypriote. P. 239, il était peut-être inutile de discuter la thèse de Houssay. P. 243, D. ne propose pas d'explication précise des « démons mycéniens ». P. 252, le disque solaire me semble très douteux. P. 254, les rites totémiques n'ont jamais été observés dans les territoires égéens. P. 261, le sarcophage d'H. Triada, sur lequel D. croit reconnaître les deux « temps » d'une même cérémonie. P. 275, la navigation dans la mer Égée ; la barque solaire de Déchelette est rejetée avec raison. P. 283, les populations égéennes seraient dolichocéphales, avec le teint brun, les cheveux noirs et la taille petite : la race ne serait ni égyptienne, ni sémitique, ni indo-européenne ; les masques d'or de Mycènes reproduiraient (?) le type achéen. P. 286, incertitudes du problème chypriote. P. 290, le dessin de Phæstos peut provenir des îles ; la question de l'alphabet, dont le prototype est peut-être égéen. P. 300, importance de la civilisation égéenne : elle prouve que la théorie de l' « hégémonie aryenne » ne doit pas être admise sans réserve.

A. DE RIDDER.

---

**Transactions and proceedings of the American philological Association,** 1908. Volume XXXIX. Boston, Ginn ; Paris, Welter ; 146-CIV p. in-8°.

Ce volume contient huit mémoires publiés en entier. E. H. SPIEKER, *On the use of the dactyl after an initial trochee in Greek lyric verse.* Cette étude porte également sur les lyriques et les chœurs des poètes

dramatiques. — G. J. Laing, *Roman milestones and the « Capita viarum »*. Le t. XIII, fasc. 2, du *Corpus*, achève le recueil des miliaires romains. La numérotation à partir de Rome se trouve au centre de l'Italie, au sud sur la voie Appienne, au nord sur la voie Emilienne et ses ramifications. Le point le plus éloigné marqué sur une pierre est 917, sur la voie Domitienne, entre Narbonne et l'Espagne (*C. I. L.*, XII, 5668). Il y a, dans les provinces, quelques exemples de « tête de route », de Carthage à Théveste, à partir d'Éphèse. Mais, en général, les numéros partent d'un centre important ou d'un poste militaire (Théveste, Moguntiacum, Colonia Agrippinensis, Narbonne, Emerita, Carthagène, Gaza). — C. Bonner, *Notes on a certain use of the reed, with special reference to some doubtful passages*. Notes intéressantes sur l'emploi des mots κάλαμος, νάρθηξ et leurs dérivés. — W. A. Oldfather, *Livy, I, 26, and the « Supplicium de more maiorum »*. Ce supplice est celui de la mort par la bastonnade. M. Oldfather a groupé un grand nombre de textes et n'a pas négligé les rapprochements de droit comparé et de folk-lore qui les éclairent. — G. D. Hadzsits, *Significance of worship and prayer among the Epicureans*. Cette étude montre comment les Épicuriens ont pu garder l'usage du culte et de la prière et comment cette habitude a contribué à transformer l'esprit de la religion. — W. B. Anderson, *Contributions to the study of the ninth book of Livy*. Notes groupées sous différents titres : 1° allusions littéraires et « vers cachés » ; 2° la digression des chap. xvii-xix ; 3° notes diverses. M. Anderson met en lumière l'influence d'Ennius sur Tite Live et suppose que la digression est un exercice de jeunesse qui n'a pas été retouché : Alexandre était une matière de rhétorique (voy. Sénèque le père, *Suas.* III et IV ; Quintilien, III, 8, 16). — G. Hempl, *The linguistic and ethnographic status of the Burgundians*. Le point de départ de cette étude est le fait que les runes ont été employés seulement en Scandinavie, en Grande Bretagne, par les Goths et par les Frisons. M. Hempl croit cette écriture dérivée de l'alphabet grec occidental, tel qu'il est connu à l'Est de l'Italie et chez les Vénètes. Sa propagation s'est faite par la route de l'ambre. M. H. étudie et, pour quelques-uns, reproduit les monuments runiques attribuables aux Burgondes et provenant de Bezenye, près de Presbourg, de Nordendorf, au nord d'Augsbourg, de Gmünd, de Balingen, près de Hohenzollern, de Osthofen, au nord de Worms, de Freilaubersheim, de Friedberg, d'Ems, d'Engers et de Charnay. Il cherche à en tirer des conclusions pour la classification des dialectes germaniques et le sens des migrations burgondes. Les Burgondes ont probablement introduit dans l'Europe occidentale quelques-uns des éléments que l'on a qualifiés depuis de mérovingiens. — C. W. E. Miller, *On τὸ δέ = « Whereas »*. Cf. Krüger, § 50, 1, r. 14 ; Kühner-Gerth, § 459, 1, *c* ; Madvig, § 188, rem. 7 ; etc. Tout cela part d'une note obscure de Heindorf sur le *Théétète*, p. 157 B. Le nombre

des exemples n'est pas grand. La plupart de ceux qu'on allègue ont un autre sens, comme le prouve M. Miller par la discussion d'un grand nombre de passages de Platon.

Parmi les communications simplement analysées ou annoncées dans les *Proceedings*, notons : H. F. Allen, Polybe et les dieux; Anderson, *oe* diphthongue dans Plaute; C. C. Bushnell, les comparaisons et les exemples dans Marc-Aurèle; Gummere, les Bretons dans la poésie latine (Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace); G. D. Kellogg, l'élément satirique dans Rutilius Namatianus; E. K. Rand, commentaire du moyen âge sur Térence; F. W. Shipley, le groupe Puteanus des manuscrits de la troisième décade; B. P. Kurtz, Aristote, *Poët.*, XXIV, 8-10; etc. Ces morceaux sont publiés ailleurs pour la plupart.

V. COURNILLE.

---

Georges LIZERAND, I. **Aétius**, 1 vol. in-8° de 138 pages. Paris, Hachette et C^ie, 1910. II. **Clément V et Philippe le Bel**. 1 vol. in-8° de XLVIII-508 pages. Hachette et C^ie, 1910.

I. Ces deux ouvrages pour lesquels M. Lizerand a reçu en Sorbonne le titre de docteur ès-lettres avec la mention *très honorable* sont de valeur assez inégale. Le premier a été rédigé peut-être trop vite. Les divers textes sur Aétius ont été réunis à peu près tous; il en manque pourtant quelques-uns : ainsi quelques renseignements que nous donne le continuateur de Prosper Tiro sur la bataille contre Attila en 451 ont été négligés; il n'est pas non plus rapporté qu'Aétius fut consul pour la quatrième fois en 454. Souvent aussi M. Lizerand cite ces textes d'après des éditions périmées, les panégyriques de Mérobaude d'après l'édition de Niebuhr de 1824, au lieu de celle de Vollmer dans les *Monumenta Germaniae* in-4°, *Auctores antiquissimi*, t. XIV, la loi des Burgondes d'après l'édition de Bluhme au lieu de celle de Rod. de Salis; et il confond, ce semble, le bréviaire d'Alaric avec la loi barbare des Wisigoths, publiée au t. IV des *Historiens de France* et de façon bien supérieure, par K. Zeumer. Une série d'erreurs de détails, fautes d'impression et autres, déparent le volume et arrêtent le lecteur un peu attentif [1]. On aurait pu aussi

1. P. 30. Les Wisigoths ne s'étaient pas établis *par force* en Aquitaine seconde. — P. 43. *Trois* ans après, lisez : quatre ou cinq ans après. — P. 52. Frédéric, fils de Théodoric, lisez Théodoric I^er. — P. 56. L'*Ebredunum Sapaudiae* doit se chercher dans la Viennoise, et ne peut être Yverdun sur les bords du lac de Neuchâtel, qui se trouve dans la *Maxima Sequanorum*. Voir à ce sujet l'article de Mommsen, dans l'*Ephemeris epigraphica*, t. IV (1881), p. 517. — P. 84. L'épisode du roi franc se rendant à Rome pour demander la protection d'Aétius me paraît se rapporter à un franc salien, peut-être à Mérovée. — P. 91. La situation de la Gaule était bien différente en 451 et en 400, où fut compilée la *Notitia dignitatum* : la position des troupes avait été modifiée du tout au tout. — P. 105, n. 1 ss. *Attila*, avec les Francs, suivit les Huns jusqu'en Thuringe; lisez Aétius.

souhaiter plus de vigueur critique dans la classification et la discussion des divers textes sur la bataille contre Attila ; nous aurions désiré que les diverses étapes de la carrière du célèbre général fussent mieux indiquées. Ces deux textes de Prosper Tiro et d'Hydace. — Année 429, *Felice ad patriciam dignitatem provecto, Aetius magister militum factus est*; Année 434, *Aetius dux utriusque militiae patricius appellatur*, demandaient un long commentaire. M. Lizerand a du moins eu le mérite de présenter quelques bonnes observations sur les combats d'Aétius contre les Francs, les Wisigoths et les Burgondes. La chronologie qu'il établit paraît exacte. Son hypothèse sur le partage des terres entre les Burgondes et les Gallo-Romains en Savoie mérite d'être prise en considération, bien que, pour notre part, nous ne puissions l'adopter. Son ouvrage est le travail estimable d'un candidat qui, de par le règlement, a été obligé de faire une thèse complémentaire.

II. Le second ouvrage a une importance bien plus grande et une portée plus haute. Il faut savoir gré d'abord à M. Lizerand d'avoir de nouveau dépouillé les documents qui, aux archives nationales ou à la bibliothèque nationale, concernent les démêlés de Clément VII et de Philippe le Bel ; il en a été récompensé par la découverte d'une quarantaine de lettres inédites de Clément V à Philippe ou de Philippe à Clément V, dont il donne le texte en appendice et que peut-être il n'a pas assez citées au cours de son travail. La moisson eût été plus abondante si, après le début de ses recherches, n'avait paru l'ouvrage de H. Finke, *Papsttum und Untergang des Templerordens*. M. Lizerand a une autre mérite. Jusqu'à présent on n'avait dans l'histoire de cette période considéré qu'une question, le procès fait à l'ordre du Temple et la destruction de cet ordre au concile de Vienne. Il étudie pour la première fois *d'ensemble* toutes les relations du pape et du roi de France, à propos de la guerre de Flandre, des tentatives de Philippe sur l'Allemagne, de ses empiètements sur le royaume d'Arles et la main-mise sur Lyon, de la nomination aux bénéfices ecclésiastiques, de l'octroi des décimes, des projets de croisade. Il montre comment toutes ces affaires influent les unes sur les autres, s'entrecroisent et s'enchevêtrent ; si le roi cède parfois sur un point, c'est que le pape lui a fait sur les autres d'importantes concessions. Ainsi s'éclairent des parties du sujet qui, jusqu'à présent, étaient assez obscures Et toutes ces négociations diverses sont exposées avec beaucoup de netteté : le lecteur ne se perd point dans les complications de cette politique tortueuse, qui vise bien à un but, mais qui ne se dirige pas vers lui par le chemin le plus droit et dissimule parfois sa marche. M. Lizerand possède et interprète très bien les documents : à peine trouve-t-on quelques légères tâches[1]. Les jugements

1. P. 57, « ils s'obligent, par le vœu de leur profession, à *servir* le Christ », lisez à renier. — P. 161, « le royaume de France était borné par le duché de Gas-

qu'il porte sur les événements sont très pondérés ; sa narration est toujours calme et un peu sèche. On voudrait parfois un peu plus de chaleur et quelque indignation lorsqu'il raconte les plus épouvantables forfaits, les tortures physiques infligées aux templiers, les tortures morales plus atroces peut-être, les supplices de Jacques de Molai et de Geoffroi de Charnai. M. Lizerand s'applique aussi à bien montrer les personnages, à dessiner leur portrait. Elle est bien vivante, l'image qu'il nous présente de Clément VII, presque toujours malade, poursuivi en tout lieu par l'amour de sa terre natale, peuplant de ses créatures de Gascogne la curie pontificale, leur livrant les richesses de l'église, assez lettré, sinon artiste, âme foncièrement faible et qui eut tant d'affaires sur les bras, précisément parce qu'il n'en voulait avoir aucune. Il n'ose opposer à Clément VII Philippe le Bel, parce qu'il demeure fidèle à l'opinion exprimée avec une très haute autorité par M. Ch.-V. Langlois et qu'il s'imagine volontiers le roi comme un jouet de ses ministres qui furent successivement Pierre Flotte, Guillaume de Nogaret et Enguerran de Marigni, et comme le spectateur indifférent de son propre règne. Mais il nous semble que de la lecture même de son livre se dégagent certains traits de la physionomie du roi de France et qu'à la suite de Wenck et de Finke, il est possible d'esquisser un portrait. Philippe était fort pieux et il avait de la puissance des rois de France une idée très élevée. Dans sa pensée, le roi plus que le pape était le représentant de Dieu sur cette terre : si la lutte avec le souverain pontife prit ce caractère d'acuité, c'est que les deux adversaires combattaient pour la prééminence et se figuraient servir la cause de Dieu. Philippe qui ne répondait pas à ses interlocuteurs, et se bornait à les regarder de façon fixe « comme le grand-duc », qui se plaisait dans la solitude, mûrissait dans cet isolement d'ambitieux desseins et entendait être partout le maître. C'est lui qui sans doute réclama, en 1298, dans son entrevue avec Albert d'Autriche aux Quatre-Vaux, la frontière du Rhin, qui eut le premier « ce désir du Rhin », pour parler comme Janssen ; c'est lui sans doute qui, après l'assassinat d'Albert en 1308, poussa son frère Charles de Valois à réclamer la couronne impériale ; c'est lui sûrement, ainsi que M. Lizerand l'établit, qui persista, en dépit de ses conseillers, à soutenir, en 1313, après la mort d'Henri VII, la candidature à l'Empire de son fils cadet, Philippe, comte de Bourgogne, et maître par ce comté d'une partie du royaume d'Arles. Et tout moyen lui était bon pour reculer les limites de son royaume. Cet homme a

---

cogne et le comté de Flandre » ; mais ces états féodaux font partie du royaume. — P. 162, le Luxembourg n'est pas un pays de langue française et en Lorraine, l'un des trois bailliages s'appelle le bailliage d'Allemagne. — P. 256, » Philippe, fils du roi, qui possédait déjà *la Bourgogne*, lisez le comté de Bourgogne. — P. 372, *In hospitio domini Ricavi* doit se traduire simplement par maison de Guillaume Ricard ; il ne s'agit pas d'un hôpital.

voulu briser toute puissance s'opposant à la sienne, toute puissance dont il pouvait tirer profit : voilà pourquoi il s'est acharné contre Boniface VIII et contre le Temple; il a préparé la lutte longuement et l'a soutenue jusqu'au bout, trouvant en Guillaume de Nogaret un instrument docile. Sous le pontificat de Clément V, les vues du roi et du ministre diffèrent. Guillaume veut, avant tout, la condamnation de la mémoire de Boniface à qui il a voué une haine atroce; il croit, de la sorte, annuler l'excommunication qui pèse sur lui; pour Philippe, la poursuite de cette condamnation est un chantage éhonté pour obtenir la ruine du Temple. En avril 1311, le pape cède; il casse tous les actes de Boniface VIII et de Benoît XI qui peuvent léser le roi de France ou les siens; il déclare que nul ne peut mettre en doute à l'avenir le zèle du roi; il prend des engagements contre le Temple; en revanche, le roi n'insiste plus sur le procès contre la mémoire de Boniface VIII; il sacrifie Nogaret qui ne reçoit l'absolution qu'à condition de faire de nombreux pèlerinages, de se rendre en Terre-Sainte et d'y demeurer à perpétuité. Philippe le Bel reste en général [1] dans la coulisse; mais il tient les fils de toutes ces intrigues; il mène l'action et sur le théâtre se déroule la plus dramatique suite de scènes angoissantes, l'attentat d'Anagni, l'arrestation des Templiers, l'enquête dans la salle basse du monastère Sainte-Geneviève, et, dans l'île des Juifs, en arrière des jardins du palais, le bûcher où se consume Jacques de Molai, les yeux tournés vers l'église Notre-Dame.

Chr. Pfister.

---

Le P. Gillet, O. P., **Les Dominicains, leur raison d'être**. Paris, Desclée, s. d. [vers 1909], vi-103 p. in-8°.

Cette brochure est une conférence prononcée à Bruxelles devant un auditoire catholique. Elle débute par une phrase aggressive : « Depuis que Darwin a introduit dans la Science l'idée d'évolution, ses prétendus disciples ou partisans ont fait subir à sa pensée d'étranges modifications ». Suit une citation de M. Paul Bourget. Le P. Gillet veut montrer par l'histoire l'utilité des dominicains au triple point de vue intellectuel, artistique et moral. Il énumère les grands noms de l'ordre. Personne ne contestera que les dominicains n'aient rendu des services à la théologie catholique, et même à la science en un temps où toute science était clergie. Leur attitude vis-à-vis du mouvement de la Renaissance est fort discutable. A partir de cette date, ils auraient pu disparaître sans laisser de vide. Ce que quelques-uns d'entre eux ont fait d'utile se serait accompli en dehors d'eux. Le P. G. laisse ce point dans l'ombre. Il passe assez légèrement sur leur rôle d'inquisiteurs : « En Europe, les Frères prêcheurs durent autant à leur science

1. Au concile de Vienne, il paie de sa personne; il est présent à la séance du 3 avril 1312, où est lue la bulle *Vox in excelso*.

qu'à leur zèle d'être choisis par l'Église comme inquisiteurs ou gardiens officiels de la saine doctrine » (p. 36-37). « Leur seul rôle a été de fournir à l'Église, sur sa demande, des officiers chargés de remplir des fonctions qu'ils n'avaient pas créées, et qu'ils n'avaient pas à discuter » (p. 56-57). Ils auraient pu les refuser. « Si le pouvoir civil y a joué (dans cette affaire) le rôle ingrat, ne faut-il pas, avant de le juger, se garder encore d'une erreur de perspective », etc. Et voilà que ce n'est plus l'Église ni l'ordre dominicain qu'il faut défendre du reproche des violences de l'Inquisition : c'est le pouvoir civil. Qui ne s'en doutait? En somme, le P. G. ne prouve pas « la raison d'être » de son ordre, actuellement, pour les études. Car les travaux scientifiques se poursuivront aussi bien par d'autres mains : aussi bien et même mieux, dans le véritable esprit de la recherche désintéressée, tel que le monde moderne l'exige depuis le XVI^e^ siècle. L'utilité des dominicains dans l'art est prouvée par les exemples de Fra Angelico et de Fra Bartolomeo. Ce sont de beaux noms. Mais on peut dire, à ce propos, ce que nous disions de la science. L'art pourra être cultivé ailleurs, et il le sera dans de meilleures conditions de liberté d'observation. Je ne conteste pas à Fra Bartolomeo sa connaissance de l'anatomie. Je trouve même admirables certaines de ses académies. Mais je doute que le P. Gillet consente à en illustrer son volume. A chacun sa tâche. Les ordres religieux sont des organes de l'Église : c'est à l'Église à juger de leur utilité. Le monde profane n'en a besoin ni pour la science, ni pour l'art, ni même pour la morale. On pourrait écrire une apologie de la libre-pensée en alignant les noms de tous les saints laïcs qui se sont réclamés d'elle. Le procédé est un expédient d'avocat. Il n'est pas une démonstration.

M. C.

---

H. F. Stewart and Arthur Tilley. **The romantic movement in French literature,** traced by a series of texts. Cambridge, University Press, 1910; in-16 de XI-242 pages.

On pourra s'étonner que les textes destinés à illustrer l'histoire du romantisme français soient uniquement des morceaux de prose, des manifestes critiques ou des préfaces : c'est qu'en fait c'est moins la littérature romantique elle-même que le support ou l'affleurement des doctrines et des théories que MM. Stewart et Tilley entendent montrer à des lecteurs anglais. Ainsi précisée et limitée, leur sélection ne manque ni d'utilité ni d'intérêt, et il y a là, de M^me^ de Staël à Gautier, une revue assez complète des idées littéraires du romantisme. Cependant, ainsi qu'il arrive, ce ne sont pas les auteurs les plus notoires qui fourniraient les opinions les plus caractéristiques en la matière : à côté de plaidoyers *pro domo* tels que la préface de *Cromwell* ou celle du *More de Venise*, qui valent à la fois par leur forme et par leur tendance, à côté d'extraits de Lamartine et de Sainte-Beuve, des articles

moins connus révèleraient en réalité d'une manière plus efficace les grandes directions du mouvement : par exemple la définition de la poésie romantique par Charles de Villers (*Magasin encyclopédique*, septembre 1810), la détermination du *métaphorisme* romantique par Pierre Leroux (*Globe*, 8 avril 1829), l'apologie du drame-chronique sous la plume de Stendhal, etc. D'autre part, la succession chronologique des aspects principaux du Romantisme français ne laisse pas d'être un peu brouillée par l'ordre adopté ici, et les tendances transcendentales du début, « subtile mysticité » ou spiritualisme littéraire, l'ivresse rétrospective et quasi-féodale à quoi répondait initialement la vogue du roman historique devraient être représentées, à leur date, par des citations appropriées. C'est dans ce sens — si l'ouvrage sert de *text-book* à des exercices d'université, — qu'un commentaire verbal devra prolonger et compléter les données offertes par le livre et par les commentaires [1].

F. Baldensperger.

---

Ch. Godard, **Le Conseil général de la Haute-Loire, Le Directoire et l'administration départementale** (1790-1800), Paris, Champion, 1909, in-8°, 289 p., 5 fr.

Roger Doucet, **L'esprict public dans le département de la Vienne pendant la Révolution,** Paris, Champion, 1910, in-8°, 427 p.

Le livre de M. Godard est en réalité une étude générale sur la Révolution dans la Haute-Loire, faite surtout avec les registres de l'administration départementale. Mais l'auteur s'est servi aussi des correspondances et pièces diverses des archives du Puy, il a fait ou fait faire quelques recherches — bien peu étendues — aux Archives nationales, et il se sert des publications antérieures. Son travail n'est pas sans défauts. Comme beaucoup d'écrivains d'histoire locale, il est assez mal au courant de la législation d'ensemble et de l'histoire générale de la Révolution; il emprunte à Taine ou à l'*Histoire du Directoire* de Barante, non des idées, mais de petits faits qu'il ne vérifie guère; son livre, rédigé en suivant l'ordre chronologique des délibérations, mêle ensemble tous les événements qui se succèdent, sans les classer suffisamment; il cite une multitude de personnages dont quelques-uns sont intéressants — comme le fameux Gonchon, l'ex-*orateur* au faubourg Saint-Antoine, déjà étudié par Fournel — et il ne les présente pas au lecteur, même brièvement; il n'éclaircit pas suffi-

1. Il est entendu que ce n'est pas Mme de Staël qui employa pour la première fois le mot *romantique* dans le sens adopté par la nouvelle école littéraire (p. 18, note 2); le *goût individuel* est moins que la *relativité du goût* défendu par les théoriciens du *Globe* (p. 59); *Cromwell* semble donné (p. 117, n. 5) comme un ouvrage en prose; rappeler p. 185, n. 1, les *Huit scènes de Faust*, qui sont de 1829; lire Bourgogne au lieu de Franche-Comté p. 40; Adèle Foucher, Guernesey (après Jersey), p. 87; l'article des *Tablettes universelles* cité p. 159 n'est sans doute pas du baron d'Eckstein.

samment les textes qu'il cite; il ne met pas en lumière les faits importants; il n'explique pas bien pourquoi le département de la Haute-Loire, le premier à réclamer, en décembre 1792, la formation d'une armée départementale, se rallia cependant à la Convention lors de l'insurrection fédéraliste; il parle bien de l'influence de la société populaire sur l'administration municipale du département (*sic*), mais il ne dit pas ce qu'était cette société populaire : les membres doivent en être connus, puisqu'en l'an 3 toutes les sociétés de ce genre ont dû fournir la liste de leurs adhérents à l'agent national du district (Loi du 25 vendémiaire, art. 6). Bien des fois, en lisant ce livre, on a l'impression qu'une simple analyse des délibérations du département, convenablement annotée, serait plus utile. Et pourtant il y a un chapitre final, sur les résultats généraux de la Révolution dans la Haute-Loire, qui est excellent, bien ordonné, précis, nourri de faits caractéristiques, mettant bien en valeur les conclusions d'intérêt général, et spécialement la situation économique du pays. Ces quarante-cinq pages valent mieux que tout le reste du volume. Si M. G. voulait reprendre et développer ce chapitre, en utilisant les faits accumulés dans les autres, il pourrait en faire un livre très utile.

M. Doucet n'étudie le département de la Vienne qu'au point de vue politique. Quels sont les mouvements de l'opinion de 1789 à 1799, comment se forment, agissent, s'expriment les partis politiques, telles sont les questions qu'il se pose. Son travail est bien ordonné; à chacune des époques principales de la Révolution, il étudie le résultat des élections, les partis favorables au gouvernement et ceux de l'opposition, ainsi que les manifestations religieuses; il recherche les témoignages d'un désir de réforme sociale. Il conclut, en général, que les populations de la Vienne ont été d'accord avec l'ensemble de la France, qu'elles ont suivi ou accompagné les fluctuations de l'opinion nationale. Le style de l'ouvrage est clair, la lecture facile. Il y a donc ici des qualités certaines. Mais il y a un défaut capital. Ce livre d'histoire locale a été écrit d'un bout à l'autre sans que l'auteur ait fait la moindre recherche dans les archives locales. Il ne se sert que des documents trouvés à Paris, aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale. M. D. s'en félicite, parce que, dit-il, il échappera ainsi à la confusion des détails et ne verra que les faits importants, ceux dont l'écho est parvenu jusqu'à Paris. Ce n'est pas sérieux. En fait, se limiter à ces sources, c'est faire l'histoire des partis avec le témoignage unique, ou à peu près, des fonctionnaires et des hommes de parti au pouvoir. Imagine-t-on l'histoire politique du second Empire écrite d'après les rapports des préfets? En outre, ne prenant rien aux archives locales, M. D. se condamne à laisser sans réponse les questions les plus importantes de son sujet. Par exemple, les assemblées électorales de 1792 ont nommé des républicains; mais ces assemblées, par qui sont-elles nommées? Combien de citoyens actifs

sont venus aux assemblées primaires? Dans certains départements, j'en ai rencontré où plus de la moitié sont présents, dans d'autres les électeurs sont nommés par 15 votants sur 1,500 inscrits. Comment cela se passa-t-il dans la Vienne? M. D. dit qu'il n'en sait rien; il n'y a pourtant qu'à lire les procès-verbaux des assemblées primaires. Il en est ainsi pour toutes les élections. — En 1789, que demandent les cahiers des paroisses? M. D. ne l'a pas cherché; il s'en tient aux cahiers du bailliage publiés par les *Archives parlementaires*. Il y a telles manifestations de l'esprit public qu'on ne peut connaître que par les archives locales : comment se sont vendus les biens nationaux? Comment ont été acquittés la contribution patriotique de 1789 et le premier emprunt forcé? Quel a été le cours des assignats? comment la loi du maximum a-t-elle été appliquée? Une indication sommaire de tout cela serait utile. Même en se limitant aux faits purement politiques, les archives locales auraient fourni la liste des membres des sociétés populaires à la fin de l'an 2, elles auraient renseigné sur les élections d'administrateurs et de juges, dont il est à peine parlé, sur le nombre exact des réfractaires, des émigrés, etc. Toutes ces lacunes, que M. D. avoue du reste, pouvaient être comblées. Même à Paris, il semble qu'on aurait pu trouver davantage. M. D. estime qu'après lui « il ne reste plus de nouvelles recherches à effectuer » aux Archives nationales. Il oublie les documents judiciaires, relatifs aux procès contre les suspects, les dossiers de nomination provisoire, ou de révocation, des commissaires du Directoire et des administrateurs, les correspondances avec le Ministre de la guerre au sujet de la conscription (qui ne date pas de l'an 4, p. 263), sans parler de la Correspondance des généraux de division aux Archives de la Guerre. Voilà donc un travail incomplet : il n'est pas seulement provisoire, comme le pense l'auteur « laissant aux historiens locaux le soin » de rectifier ses conclusions; il est en l'air, sans base suffisante, il ne résout pas les questions posées. C'est dommage; avec un peu plus de recherches et de patience, M. D. pouvait faire un bon livre.

R. G.

---

Maurice Souriau. **Les idées morales de Madame de Staël.** Paris, Bloud, 1910 (Philosophes et Penseurs); in-16 de 118 pages.

E. Ollion. **Les idées philosophiques, morales et pédagogiques de Madame de Staël** (Thèse d'université de Lyon). Mâcon, Protat, 1910, in-8° de IV-315 pages.

Ces deux livres, consacrés à un sujet à peu près identique, valent par des mérites fort différents : plus alerte et plus vivant dans son exposé un peu anecdotique, M. Souriau nous donne une sorte de résumé de la carrière de Mme de Staël considérée au point de vue des théories morales qui se trouvaient engagées dans son œuvre ou dans ses aventures d'esprit et de cœur; plus lente et plus abstraite,

la tentative de reconstruction tentée par M^lle Ollion nous offre, sinon le système (et pour cause) de la philosophie de M^me de Staël, du moins des groupements d'idées intéressants et d'attentifs rattachements qui conditionnent avec sagacité les attitudes successives de Corinne en ces matières. Les deux auteurs sont d'accord pour reconnaître à cet égard, dans la destinée de cette femme supérieure, « un bel exemple d'énergie morale », « une ascension d'âme » : mais ils ne s'entendent pas sur la crise essentielle de sa vie, M. S. la plaçant à la mort de Necker, M^lle O. inclinant à la faire coïncider plutôt avec la révélation du kantisme ; ils diffèrent aussi sur la « catholicité » de la morale de M^me de Staël, que M. S. croit apercevoir çà et là, et que M^lle O., avec grande apparence de raison, discerne beaucoup moins qu'une sorte d' « idéalisme pratique » ou de « pragmatisme ». On voit mieux s'agiter et s'animer, dans le livre de M. S., l'individualité singulière de cette femme qui cherchait le bonheur si loin des sentiers battus [1] ; on est mieux renseigné, par M^lle O., sur la nature et l'origine des doctrines morales et des théories pédagogiques à qui elle demanda de la guider dans sa vie ou de l'aider dans ses tâches [2].

F. Baldensperger.

---

Abel Lefranc. **Maurice de Guérin d'après des documents inédits** (Les Lettres et les Idées depuis la Renaissance, tome I). Paris, Champion, 1910 ; in-16 de II-321 pages orné d'un portrait et de gravures.

A défaut de l'édition des *Œuvres complètes* qui eût été, pour le centenaire de Maurice de Guérin, la « commémoration spirituelle » la plus souhaitable, M. A. Lefranc nous apporte une biographie critique élaborée avec un soin pieux et son ordinaire sûreté de méthode. Il n'est pas certain que pour une vie aussi courte, aussi dénuée d'événements extérieurs que celle de l'auteur du *Centaure*, la détermination des faits et des dates ajoute grandement à la connaissance et à l'intelligence de l'œuvre littéraire ; sans compter que M. Lefranc se voit obligé de ne lever qu'à demi le voile discret qui couvre le grand épisode passionné de cette brève carrière de poète. Mais, à toutes les déterminations rigoureuses qu'il apporte à l'histoire de sa vie, de ses œuvres et de sa renommée, M. L. ajoute le butin de nombreux

1. Les quelques lignes consacrées à Villers, p. 68, sont terriblement approximatives et peu exactes à tout prendre ; toute une partie importante des idées ou des sollicitations religieuses est passée sous silence, le mysticisme des dernières années, sous l'influence de Z. Werner, de M^me de Krüdener, etc.

2. C. Jordan n'est pas du groupe do M^me de Staël avant 1800 (p. 16) ; elle n'a pas vu Jacobi en Allemagne, et n'a pas interrogé Schelling avant son passage à Munich (p. 33) ; lire *passim* Curchod, Böhme, etc, ; il s'agit sans doute, p. 218, de la fièvre scarlatine de sa fille en novembre *1803* ; *solliciter les textes*, p. 256, est fâcheusement amphibologique.

et précieux inédits [1] (dont on regrette, çà et là, d'avoir l'analyse au lieu du texte) et l'équité de jugements aussi sagaces que sympathiques, mais qui, sur quelques points, pourraient être sans doute plus nuancés et gradués plus diversement.

C'est ainsi que M. L. semble s'excuser d'insister trop souvent sur la ferveur *naturiste* de Guérin (non sans négliger, p. 63, de citer Shelley parmi les écrivains modernes chez qui vibrent les plus parfaites correspondances entre l'être humain et le monde extérieur) : or il me semble que même cette incontestable « dominante » du talent de Guérin appelle quelques remarques qui en définiraient les variations et les inflexions. Il entre autant de nostalgie, de repliement sur soi-même et sur le passé, d'appel aux souvenirs jalonnant le temps qui fuit pour une sensibilité rétrospective, que de franche identification avec les choses, dans beaucoup des plus émouvantes effusions de l'écrivain. « J'ai remis le pied partout où je l'avais posé, enfant... un regret infini, une ivresse de souvenirs, des récapitulations qui exaltent tout le passé... Adieu les scènes d'autrefois et les traces anciennes et les parfums d'il y a quinze ans qui s'étaient conservés!.. » Des indices comme ceux-là et tant d'autres qui se glissent dans les confidences de Guérin, des pièces telles que le *Bennarry* ne laissent pas de donner à toute une partie de son inspiration (et peut-être même à son chef-d'œuvre, le *Centaure* lui-même) une arrière-saveur sentimentale, — « recueillement des souvenirs et dévotion de l'âme à ses premières impressions de paysage », — qui ne rendra pas le doux enfant du Cayla moins cher à ses dévots, mais qui risquera d'infirmer les comparaisons trop périlleuses avec les classiques du panthéisme ou du naturisme.

F. Baldensperger.

1. Ne faut-il pas lire *fait de la vie* (p. 46, l. 15)? Corriger *genuineness*, p. 111, je *te* vais envoyer (p. 267, v. 22) et quelques autres *lapsus* dans les poèmes cités; les *sic* de la page 207 sont-ils bien utiles ?

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 2 février — 1911



**Cominianus.** Beitraege zur roemischen Literaturgeschichte von Dr Johannes Tolkiehn, Univ. Prof. zu Königsberg. 174 p. in-8°, Dietrich, 1910, 5 m.

M. T. avait jusqu'ici publié dans les Revues allemandes quelques articles sur les grammairiens latins [1]. Il avait touché à l'histoire de la grammaire dans des articles sur l'*Ars grammatica* de Diomède [2] et sur d'autres sujets [3]. Si nous n'avons pas encore ici l'ouvrage d'ensemble qu'on peut attendre de l'auteur, cette fois il traite tout au moins un sujet plus général et moins circonscrit. Pourquoi Cominianus? S'agirait-il de reconstituer son œuvre? L'état de nos sources ne nous le permettrait guère. Mais M. T. a pensé que pour que ses recherches aboutissent, il leur fallait un centre auquel rapporter tout le reste. C'est ainsi qu'il a choisi ce nom d'une source presque classique.

Bien peu connu, encore moins cité, Cominianus n'est pas un des grands grammairiens : il fut cependant le maître de Flavius, de Sosipater, de Charisius et il paraît bien avoir été supérieur à ce dernier, à qui on réserve plus volontiers une place dans les histoires de la littérature. Il a vécu vers l'an 300 de notre ère, on ne sait pas bien en quel pays. Son nom était assez fréquent dans le monde romain.

1. Berlin. Woch, 1908, les citations dans Charisius; sur Palaemon : Woch, 1908, deux articles.

2. Wochenschrift de 1902, 1907 et 1908.

3. Berl. Woch. de 1904 (chapitre de l'interjection dans les Ἀφορμαί de Julius Romanus); Woch. de 1907 (tendance et forme originale de la grammaire de Charisius).

Je transcris ci-dessous la table afin que le lecteur puisse se rendre compte de la composition du livre[1].

Remarquer le sous-titre général de l'ouvrage. M. T. y attache de l'importance comme résumant une des parties les plus intéressantes de son essai. Il croit, en effet, avoir pu faire reparaître ici, par quelques traits plus précis, la figure de tel grammairien, ainsi Scaurus et Charisius.

Dès l'abord M. T. réduit d'une manière sensible l'étendue des fragments à attribuer au grammairien qu'il étudie en montrant qu'un long passage de Charisius où Keil croyait le reconnaître, ne peut qu'en partie revenir à Cominianus.

D'autre part, M. T. résumant d'autres recherches, prouve qu'il y a des lacunes dans notre tradition de Charisius, telle que l'a conservée le manuscrit de Naples, et que Diomède avait sous les yeux une recension plus développée de la grammaire de l'auteur. C'est en recourant à Diomède notamment pour des définitions (solécisme, interjection) qu'on retrouve plus ou moins exactement ce qui ne nous a pas été transmis.

Cominianus se reconnaît à la brièveté de ses formules (surtout dans les définitions); aussi à certaines formules qui lui sont habituelles (*ut si quis dicat*...). C'est chez lui une habitude caractéristique, dans les définitions, de mêler avec l'explication étymologique du nom, les autres indications. On reconnaît aussi Cominianus au nom particulier qu'il donne au futur : il le considère comme un mode particulier et l'appelle *promissivus*. Mais Donat se prononce contre ce système.

Dans sa recherche, M. T. s'appuie avec raison sur la remarque que Charisius fait d'ordinaire alterner deux sources : Cominianus, que souvent il nomme; ensuite Palémon, que d'ordinaire il ne nomme pas; les emprunts à Palémon sont introduits par la formule : *aliis ita placuit definire* (ou *disserere placuit*).

Les références à Cominianus qui se trouvent dans Charisius sont relativement en petit nombre, soit par sa faute, soit parce que la tradition ne nous a pas conservé les indications qu'il donnait. On supplée à cette lacune en puisant à d'autres sources, d'abord dans les *Excerpta Bobiensia* qui reproduisent avec bien plus de fidélité, quoique avec assez peu d'étendue, l'œuvre du grammairien; ensuite dans le manuel du chrétien Dosithée. Celui-ci emprunta à Cominianus ce qui lui parut utile aux Grecs désireux d'apprendre le latin; mais il supprima aussi beaucoup, notamment les remarques de style. Des traces d'une

1. Einleitung. I. Die Quellen. § 1, Charisius. § 2, Diomedes. § 3, Die Excerpta Bobiensia. § 4, Dositheus. § 5, Marius Victorinus. § 6, Die Verwertung der Quellen. II. Die Grammatik des Cominianus. § 1, Aufbau und Anordung. § 2, Die Beispiele. § 3, Die Zitate. § 4, Das Griechische. § 5, Die Quellen des Cominianus. Rückblick. Sachregister. Stellenregister.

recension plus ancienne et plus simple du Dosithée primitif se rencontrent peut-être dans l'*Ars* de Marius Victorinus, M. T. emploie aussi comme repère la comparaison des données de Charisius avec celles de Quintilien, donc de Palémon. C'est en cas de différence seulement qu'on peut penser à Cominianus. — On a encore des extraits de Cominianus dans un morceau *(de idiomatibus)* conservé par un ms. de Paris et dans le glossaire du pseudo-Cyrille. Les *Excerpta Bobiensia*, comme l'a vu Jeep, dérivent d'une source employée par Charisius : or cette source est justement la grammaire de Cominianus. Mais ces indications éparses ne permettent guère jusqu'ici de reconstituer d'une manière assez précise l'œuvre du grammairien, alors surtout qu'il ne faut puiser qu'avec prudence dans ces différentes sources.

Les défauts du grammairien étudié par M. T. ne sont pas dissimulés. Ainsi M. T. nous dit dans sa conclusion que Cominianus ne paraît pas avoir fait d'études originales ; enfermé dans un cercle étroit, il ne se souciait même pas de chercher lui-même des citations ; il lui suffisait de suivre ses sources, de reproduire leurs exemples, sous une forme lourde, monotone et pédantesque. Le temps était depuis longtemps passé où les savants traitaient les questions de grammaire d'une manière scientifique. Il a dû vivre de ce qu'avaient emmagasiné les autres. Il a sans doute utilisé plus d'une source, la contamination étant d'une pratique normale chez les anciens. Une des sources employées pourrait être Sacerdos. D'autre part les rapports avec Scaurus ne doivent pas être méconnus. Les lourdes formules stéréotypées de Cominianus qui reviennent à la suite les unes des autres, le caractérisent de la manière la plus fâcheuse.

On voit, par ce qui précède, que si M. T. a recueilli soigneusement tout ce que l'on peut savoir ou recueillir de son auteur, il ne s'en est entiché à aucun degré. La vérité est bonne à dire partout, sur les grammairiens comme en tout le reste.

E. T.

---

**Eusebius Kirchengeschichte,** bearbeitet von Eduard SCHWARTZ ; **Die lateinische Uebersetzung des Rufinus,** von Th. MOMMSEN. Dritter Teil, Einleitungen, Uebersichten und Register. Leipzig, Hinrichs, 1909, CCLXII-216 p. in-8°. Prix : 12 Mk.

Ce volume termine et introduit à la fois l'édition monumentale de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe que M. Schwartz avait entreprise, avec le concours de Mommsen, pour prendre place parmi la collection des écrivains ecclésiastiques dirigée par l'académie de Berlin. Nous avons ici trois choses, une étude sur la tradition du texte, une analyse de l'ouvrage et des tables.

Dans la première partie, M. S. s'attache à montrer que les manuscrits sur lesquels il a fondé son texte sont supérieurs à ceux que

Valois avait généralement suivis. Il n'est pas douteux que, dans l'ensemble, le texte de M. S. ne soit supérieur. Mais le principal mérite de son édition et de sa longue étude des manuscrits est ailleurs. Grâce au savant allemand, nous voyons clair dans la tradition fort complexe de cet écrit. Elle est d'autant plus embrouillée qu'Eusèbe lui-même a revu son œuvre. Une partie de nos manuscrits conservent emmêlées deux rédactions authentiques. De plus, il n'est pas douteux que, de très bonne heure, le texte a été étudié et plus ou moins adroitement corrigé par des lecteurs érudits ou curieux. Pour certains passages, il est plus facile d'indiquer les divers états de la tradition que de donner le texte définitif. La tâche n'est pas facilitée par les anciennes versions, version latine de Rufin, très libre, version syriaque, conservée, partie en original, partie dans une traduction arménienne, traduction assez servile et fort ancienne. Les versions ont l'une et l'autre leurs remaniements tendancieux. Mais il est des cas où elles sont seules à présenter la leçon véritable. En dépit de toutes les classifications, la tâche de l'éditeur doit être éclectique. Rufin a été édité par Mommsen qui avait laissé une rédaction de son introduction. Toute cette partie du volume forme un supplément à l'apparat critique. M. S. y a discuté un grand nombre de passages. Une table spéciale permet de les retrouver. Malheureusement, il y a dans cette table, comme dans tout le volume, un trop grand nombre d'erreurs de chiffres qui feront perdre du temps.

Sous le titre *Uebersichten*, M. S. a réuni une liste des empereurs, les listes épiscopales de Rome, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, enfin un plan détaillé de l'*Histoire ecclésiastique*. Les listes se réfèrent d'abord à Eusèbe, et exclusivement même pour les listes d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Les deux dernières n'ont presque aucune indication chronologique. Pour celle d'Alexandrie, nous trouvons la référence à l'année de l'empereur suivant le système alexandrin. La liste des empereurs et celle des évêques de Rome comporte un peu plus de détails. On ne sera, en tout cas, pas dispensé de recourir à la *Chronologie* de M. Harnack et à l'édition du *Liber pontificalis* de M. Duchesne. L'analyse de l'*Histoire ecclésiastique* est un travail fort intéressant. Il fait comprendre comment Eusèbe a procédé et quelle suite il établit entre les événements.

Les tables sont au nombre de treize : c'est un luxe un peu embarrassant. On consulte une table, on la lit rarement. Une table n'a donc pas besoin d'être divisée en chapitres comme un livre. Le résultat de cette disposition est qu'on perd du temps chaque fois qu'on consulte cette partie du volume. On cherche un nom de personne, on s'aperçoit que l'on est au milieu de l'index géographique. L'architecture de ces tables a dû plaire beaucoup à M. S. Malheureusement les tables sont faites pour les lecteurs. Cette réserve faite, il n'y a qu'à louer le détail et le soin. Pour les noms de personnes et de

lieux, M. S. n'a pas seulement aligné des chiffres ; il mentionne brièvement de quoi il est question presque pour toutes les références. A l'index littéraire, il reproduit la formule de citation employée par Eusèbe. L'index des mots montre pourquoi le mot est relevé. L'index syntaxique est une étude grammaticale en fiches. Tout cela est précieux. Nous devons remercier et féliciter M. Schwartz d'avoir couronné si dignement le monument auquel il travaillait depuis tant d'années.

A. QUÉRITY.

---

Ludwig SCHMIDT, **Geschichte der deutschen Staemme bis zum Ausgang der Voelkerwanderung,** 4[te] Lieferung. Berlin, Weidmann, 1910 (p. 367-493 [1]); Prix : 5 fr. 25 c.

Nous avons parlé précédemment dans la *Revue* des fascicules, I-III du consciencieux travail de M. Ludwig Schmidt, bibliothécaire à Dresde, publiés successivement dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie* de M. W. Sieglin, professeur de géographie à l'Université de Berlin [2]. Ce nouveau fascicule (qui termine le tome I de tout l'ouvrage) renferme dans le septième livre l'histoire des Burgondes, dont il fixe les demeures primitives dans l'île de Bornholm ; dans le huitième livre, l'auteur raconte celle des Langobards, également originaires, selon lui, de la Scandinavie. Dans un appendice, il nous parle encore des Bastarnes qui apparaissent d'abord sur le versant oriental des Carpathes. A la fin du volume une demi-douzaine de pages renferment des *additions* et quelques *corrections* déjà parues et le tout est terminé par une bonne table des matières. M. Schmidt continue à nous donner ici comme dans les parties antérieures de son ouvrage un bon tableau, parfois un peu sommaire, des mouvements violents et confus de toutes ces peuplades germaniques qui, du I[er] au V[e] siècle, sont venues battre, comme une marée montante, les frontières de l'empire romain ; puis celui de leurs courses à travers l'empire même jusqu'au moment de leur fixation, plus ou moins définitive, dans l'Europe occidentale et méridionale. Ce n'est pas sans intention que j'ai dit tout à l'heure que son exposé est parfois un peu sommaire ; M. Schmidt ne s'arrête pas toujours à *démontrer* l'exactitude de sa façon de voir et se contente assez souvent de l'affirmation même, plus souvent encore de la négation de certaines opinions, erronées selon lui, qu'avançaient ses prédécesseurs [3]. On ne peut d'ailleurs que le louer de se montrer

---

1. Destinés à être republiés en volume, tous ces fascicules ont la même pagination courante.

2. *Revue critique*, 9 décembre 1905, 11 juin 1906, 7 octobre 1907.

3. M. L. a des opinions très arrêtées sur certains personnages ; nous citerons comme exemple ce qu'il dit de l'évêque Avitus de Vienne (p. 423), qu'il appelle « un intrigant sans cœur, faisant de la charité comme on fait, de nos jours, du sport. »

prudemment sceptique à l'égard des légendes qui se sont formées sur le tard et de combattre fréquemment, à cet égard, Grégoire de Tours, Paul Diacre, etc., auxquels certains historiens modernes accordent encore trop facilement leur confiance [1].

E.

---

**Abt Hériger von Lobbes, 990-1007**, von Dr Oskar Hirzel. Leipzig und Berlin, Teubner, 1910, 44 p. in-8°.

L'étude de M. Oscar Hirzel sur l'abbé Hériger de Lobbes est une dissertation doctorale de Tubingue qui témoigne de consciencieuses recherches. La première partie du travail est consacrée à l'histoire antérieure du couvent de Lobbes, situé dans le diocèse de Liège, au confluent de la Sambre et du Lobach ; on nous y résume son passé, depuis sa fondation par S. Landelin en 654, jusqu'à l'année 990, où le savant Hériger, l'ami de l'évêque Notker de Liège, y fut consacré comme abbé. La seconde moitié du mémoire de M. H. s'occupe d'Hériger lui-même, durant les années 990 à 1007 (cette dernière date marque l'année de sa mort) et de son activité comme homme d'Église, professeur et diplomate. L'auteur qui avoue (p. 23) que sur bien des points cette activité nous est mal connue, s'est rejeté sur l'analyse des écrits de l'abbé, qui nous ont été conservés, du moins en bonne partie. Comme compilateur des *Gesta Episcoporum Leodiensium*, Hériger peut revendiquer le titre de « père de l'historiographie liégeoise » ; pour le reste de ses productions littéraires (Vies de saints, écrits polémiques sur la Cène, hymnes religieux), l'appréciation de M. Hirzel est peut-être un peu trop juvénilement élogieuse, quand il déclare son érudition étonnante (*staunenswert*) et qu'il affirme que son héros « avait embrassé, presque sans lacunes, toute la science de son temps. »

E.

---

**Die Podestáliteratur Italien's im 12. and 13. Jahrhundert** von Dr Fritz Herter. Leipzig und Berlin, Teubner, 1910, 83 p. in-8°. Prix : 3 fr.

On sait combien, dans ces dernières années, les spécialistes de l'histoire municipale italienne ont discuté sur l'organisation du gouvernement des petites républiques du moyen âge, et combien peu ces différents savants, MM. Pawinski, Davidsohn, G. Hanauer, Salzer, Kantorowicz, etc. ont pu se mettre d'accord sur les différents points de détail en litige. Afin d'éclaircir ces problèmes, M. F. Herter a entrepris l'examen plus approfondi de deux des écrits composés, au XIIe et au XIIIe siècle, quasiment à l'usage des candidats à ces charges

1. Evidemment une bonne partie des détails du récit relatif à l'assassinat d'Alboïn par Rosamonde rentre dans le domaine de la légende. Mais on s'étonne un peu que M. Schm. veuille conserver à l'histoire la figure de Peredéo dont l'un des derniers historiens qui se soient occupés de la question, M. Michel Rigillo, a déclaré précisément qu'il était un *pleonasmo assai inutile*. *La tragedia di Verona*, 1904).

municipales ; ils constitueraient selon lui au moins dans une certaine mesure, le *Manuel du parfait podestat* d'un municipe italien, vers cette époque. Le premier de ces écrits est l'*Oculus pastoralis pascens officia*, connu déjà de Muratori, composé vers 1190 par un auteur inconnu, et qui est plutôt un traité théorique (et bien plus *littéraire* que *juridique*) sur les devoirs de ce fonctionnaire, une *ars dictandi et loquendi*. Le second traité examiné par M. H. est le *Liber de regimine civitatum*, découvert assez récemment par M. Davidsohn, est, par contre, un manuel tout pratique de droit administratif, rédigé vers 1228. L'auteur compare encore à ces deux textes le chapitre de Brunetto Latini, consacré au gouvernement des cités, et la pièce d'Orfino de Lodi (*Poëma de regimine et sapientia potestatis*) composé entre 1246-1250. Publication utile assurément, mais dont il serait naïf de croire qu'elle mettra fin aux polémiques entre érudits.

E.

---

**Les Grandes Chroniques de France,** Chronique des règnes de Jean II et de Charles V, publiée par la Société de l'Histoire de France, par R. DELACHENAL, t. I. Paris, Renouard, 1910, 346 p. in-8e. Prix : 9 fr.

La Société de l'Histoire de France a entrepris de nous donner une nouvelle édition des *Grandes Chroniques de France*, éditées jadis par M. Paulin Paris [1]; M. R. Delachenal, a été chargé par elle d'éditer la *dernière partie* de cette série de récits historiques, les *chapitres des faiz du roy Jehan et les chapitres des faiz de Charles, filz dudit roy Jehan*, qui, dans l'édition P. Paris, forment le tome VI des *Grandes Chroniques*. M. Delachenal a pris pour base de son édition le manuscrit français 2813 de la Bibliothèque Nationale. Ce document est, comme tous ceux qui s'occupent de la seconde moitié du XIVe siècle le savent bien, l'un des plus précieux pour la connaissance de l'histoire de notre pays, puisqu'il fut rédigé sous la surveillance directe et dans l'intérêt évident du roi Charles V, par un rédacteur plus ou moins anonyme [2], interprète très dévoué et — ce qui ne gâte rien — fort habile, de la pensée et des volontés royales. C'est aussi de ce fait qu'il faut tenir compte quand il s'agit de juger certaines appréciations, certaines insinuations, certaines omissions même de ce récit officieux.

Le tome Ier de la nouvelle édition embrasse les événements de 1350 à 1364, jusqu'à la mort de Jean II. Nous aurons à revenir sur ce travail quand l'*Introduction* aura paru, avec le second volume [3].

E.

---

1. Editeur « qui ne saurait plus suffire aujourd'hui ».

2. M. D. nous orientera sans doute plus à fond dans son *Introduction* sur la question de savoir si le chancelier Pierre d'Orgemont fut vraiment le rédacteur ou du moins le rédacteur principal de notre texte.

3. On nous promet, comme supplément, un album comprenant les belles miniatures qui ornent le manuscrit original de l'ancienne Bibliothèque du roi Charles V.

**Journal de Clément de Fauquembergue.** greffier du Parlement de Paris, 1417-1435, texte complet publié par Alexandre Tuetey avec la collaboration de Henri Lacaille. T. II. Paris. Renouard, 1909, 372 p. in-8°. Prix : 9 fr.

Nous avons annoncé le premier volume de ce *Journal*, il y a six ans [1]. Ce second volume de la publication de M. A. Tuetey embrasse les années 1421 à 1430. L'auteur, en homme du Palais, note avant tout, dans son diaire, ce qui peut intéresser un jurisconsulte, qui est également un homme d'église [2], les discussions judiciaires, les arrêts rendus, les exécutions, les querelles universitaires, les processions, la règlementation des affaires monétaires, etc. Mais à côté de ces sujets professionnels, Clément de Fauquembergue prend note également des allées et venues des personnages royaux, des principaux faits de guerre [3] ; il nous raconte la mort de Henri V et de Charles VI, il ne dédaigne pas de consigner à l'occasion le souvenir de quelque monstruosité ou de quelque fait merveilleux. Ce qui frappe davantage le lecteur, c'est le ton détaché dont il parle de la maison de Valois, représentée par le jeune Charles VII, et son attachement à l'Angleterre, ainsi que la façon dont il mentionne Jeanne d'Arc. En racontant les combats sous Orléans il écrit p. 307 : « Les ennemis avaient en leur compagnie une pucelle ayant banière entre lesdits ennemis, si comme on disait... » et il ajoute : *Quis eventus futurus novit Deus*. Quand il décrit le siège de Paris (p. 322) ; « là, dit-il, fut blessée en la jambe, de trait, une femme qu'on appelait la Pucelle, qui conduisait l'armée avec les autres capitaines dudit messire Charles de Valois ». Et en parlant (p. 348) de la capture de Jeanne, il se borne à dire que fut prise « la femme que les gens dudit messire Charles appelaient la Pucelle. » On ne constate là aucune trace d'animosité profonde, tout aussi peu naturellement, que de sympathie quelconque. Si nous n'avions d'autres témoignages sur Jeanne d'Arc que celui de ce greffier du Parlement de Paris, on ne serait certes pas tenté d'en faire une héroïne nationale, tellement elle parut insignifiante à ce narrateur, qui consacre pourtant de longues pages à des faits divers sans importance. Il sera intéressant de voir ce que Clément de Fauquembergue nous dira du procès de Rouen, et du supplice de Jeanne. Espérons que M. Tuetey ne nous fera pas trop attendre le troisième et dernier volume, avec l'introduction générale à tout l'ouvrage.

E.

---

1. Voy. *R. cr.* du 30 mai 1904.

2. Clément de Fauquembergue, outre qu'il est *prothonotarius Regis* est aussi *decanus Ambianensis ecclesiae* et l'on voit qu'il tient à ce que nul n'en ignore.

3. Voir par exemple le récit de la bataille de Verneuil du 19 août 1424 (*Bellum Anglicanum contra Delphinales*). Il les raconte à un point de vue tout anglais. — Quelle haine on entretenait dans la capitale contre le jeune roi, on peut le voir par l'affirmation du *Journal* que Charles VII voulait faire passer la charrue sur Paris, quand il se serait emparé de la cité rebelle (p. 324).

**Die Bettelorden und das religiœse Volksleben Ober = und Mittelitaliens** von Dr H. Hefele. Berlin u. Leipzig, Teubner, 1910, 140 p, in-8°. Prix : 6 fr.

Ce mémoire (le cahier neuvième des *Beitraege zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance*, publiés sous la surveillance de M. le professeur Walter Gœtz, à Leipzig), nous présente un tableau très vivant de l'activité des ordres mendiants, et plus spécialement des Frères Mineurs en Italie, au cours du XIIIe siècle. On remarquera dans ce travail, non seulement une érudition de bon aloi, qui est comme la monnaie courante des études académiques qui nous viennent d'Allemagne, mais encore un talent d'exposition assez rare chez les débutants, surtout d'Outre-Rhin, un style à la fois précis et pittoresque. Aussi prend-on plaisir à suivre l'auteur dans son étude sur la vie religieuse de l'Italie au moyen âge dans toute sa naïveté mi-mystique et mi-payenne et sur sa transformation partielle par l'action des associations franciscaines. Soit qu'il nous raconte les rivalités entre les enfants spirituels de saint François et de saint Dominique, ou les influences de la curie transformant les tendances primitives de l'ordre, soit qu'il nous décrive les grands mouvements populaires de 1233 et 1260, il sait évoquer devant nos yeux le monde des cités et des campagnes italiennes d'alors, ces populations si facilement remuées, oscillant par suite entre l'enthousiasme mystique d'une foi orthodoxe et le dangereux attrait des doctrines hérétiques. Le travail de M. Hefele est donc en même temps une bonne contribution à l'histoire de saint François d'Assise et de ses premiers disciples, et à l'histoire de la civilisation italienne au moyen âge.

E.

---

**Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay,** publiés pour la Société de l'histoire de France par V.-L. Bourilly et F. Vindry. Tome deuxième. Paris, Renouard, 1910, 420 p. in-8°. Prix : 9 francs.

Nous avons annoncé le tome premier de cette nouvelle édition des *Mémoires* des frères du Bellay dans la *Revue* du 21 octobre 1909. Le second volume embrasse les années 1525 et suivantes depuis la défaite de Pavie jusqu'au moment des pourparlers à Rome, entre les agents du pape, de François Ier et de Charles-Quint, en mai 1536. Les dernières luttes en Italie, le siège de Rome, les négociations avec l'Angleterre, celles avec les protestants d'Allemagne en vue de la réintégration du duc de Wurtemberg, la conquête de la Savoie, tels sont les principaux événements exposés par les narrateurs. Des trois livres réédités ici, le *troisième* et le *quatrième* de tout l'ouvrage appartiennent à Martin du Bellay ; le *cinquième* est le premier de ceux qu'il « a recueilli » parmi les papiers délaissés par « feu Messire Guillaume, mon frère » (p. 300). Le récit lui-même est si connu, de vieille date, qu'il n'y a pas lieu d'insister sur l'importance qu'il présente pour l'histoire de François Ier. Nous dirons seulement que les

savants éditeurs ont joint à leur texte, duement révisé sur les manuscrits originaux et soigneusement émendé, des notes assez nombreuses pour en expliquer les allusions ou pour en éclaircir les obscurités. On constate, une fois de plus, à la lecture des *Mémoires*, combien de peine les Français de ce temps — et cela n'a guère changé depuis — avaient à prononcer les noms d'hommes et de localités de pays étranger. Ces deux frères, diplomates et hommes de guerre, avaient vécu tous deux longtemps au dehors et pourtant ils estropient les noms de la façon la plus étrange, surtout si les identifications des éditeurs sont exactes [1].

R.

---

**The dawn of modern England**, being a History of the Reformation in England (1509-1525) by Carlos B. Lumsden, barrister-at-law. London, Longmans, Green and Comp., 1910, 303 p. in-8°. Prix : 11 fr. 25 c.

Le titre de l'ouvrage paraîtra singulièrement choisi au lecteur, car ce qui le frappe tout d'abord, c'est que dans cette *Histoire de la Réforme en Angleterre*, de trois cents pages, il n'y a pas un mot sur le bouleversement religieux de ce royaume, alors qu'on y trouve un long chapitre (le onzième) sur la Réforme en Allemagne. Il aurait fallu tout au moins mettre sur le titre : *Volume I*, pour nous faire comprendre que nous n'avions là que le commencement d'un ouvrage de longue haleine. L'auteur, M. Carlos Lumsden, est un catholique militant, mais on ne s'en aperçoit qu'assez avant dans son volume [2], tant il a mis de prudence et de talent à exposer son point de vue général dans sa préface. En effet, quand il nous assure que la Réforme n'a pas été une révolution religieuse mais aussi une révolution économique et sociale, une révolte de l'individualisme moderne contre le demi-socialisme chrétien du moyen âge, M. L. exprime une opinion, très juste dans une certaine mesure [3] et qu'aucun historien vraiment indépendant ne songera sérieusement à contester en bloc;

---

1. Ils écrivent *Cebeng* pour *Cobourg*, *Estingnan* pour *Scheyern*, *Witemberg* pour *Wurtemberg*, *Lanebourg* pour *Lunebourg*, *Eloq* pour *Eck*, *Neytarei* pour *Neithardt*, etc. Peut-être aurait-on pu mettre l'orthographe correcte dans le texte, sauf à conserver la déformation en note. — P. 139 en note, il est parlé, par inattention, d'un *duc de Furstemberg*; il n'y a jamais eu que des *comtes* et des *princes* de ce nom. Ou bien les éditeurs auraient-ils voulu parler d'un *duc de Wurtemberg?*

2. Si je m'en suis aperçu dès le début, c'est que les éditeurs avaient déposé dans le volume un petit papier rose, avec l'en-tête *New books for catholics* et l'indication spéciale, désormais superflue, que le livre était écrit *from the Roman Catholic stand-point*.

3. P. 24. « La bataille livrée en Angleterre et en Europe, que nous appelons la Réforme, ne fut pas une ennuyeuse et mortelle querelle sur des textes théologiques, sur des questions d'un intérêt fugitif, mais une bataille qui, avec un caractère différent et avec des mots d'ordre quelque peu changés, continue de notre temps et dans notre propre pays ».

mais il tirera plus tard de ces prémisses des conclusions qui ne seront pas acceptées par tout le monde. Près des deux tiers de l'ouvrage sont une histoire de la jeunesse et des premières années du règne de Henri VIII, racontée d'une manière un peu décousue [1], mais sans qu'il y ait des observations plus importantes à faire sur la façon dont l'auteur nous raconte les péripéties de la politique de bascule suivie par le jeune roi, et par son principal ministre, le cardinal Wolsey [2], entre la France et les Habsbourgs [3]. Nous arrivons ainsi à la page 160, et nous en sommes en décembre 1521, avant que le mot Réforme ait été prononcé; M. L. lui-même nous dit que le lecteur doit être frappé de « cette singulière lacune ». Il est vrai qu'il prétend que *toute l'Europe*, durant toutes ces premières années du mouvement, « ne songea guère au moine de Wittemberg » [4]. C'est donc à ce moment, à la p. 168, qu'il fait naître Luther, qui, dès son apparition dans le volume, est traité d'*impudent* et d'*obstiné* (expressions que M. L. a l'habileté d'ailleurs de faire sortir de la bouche de Zwingli) et à propos duquel « les auteurs protestants de second choix » sont accusés de « battre leur vieux tambour de *No-Popery* » et d'entasser sur le sujet des indulgences « plus de mensonges qu'on n'a jamais entassé de faussetés sur aucune question historique [5] ». Et là-dessus le calme philosophe de la préface se lance dans des polémiques de plus en plus acerbes. Plus la Réforme se développe, dit-il, plus les pays qu'elle envahit deviennent immoraux et corrompus. Tout ce que l'auteur veut bien concéder, c'est que cette corruption n'est pas *uniquement* le fruit du protestantisme; « il n'est pas le *père*, mais le *frère* du Mal » (p. 188). Nous retrouvons ici, assaisonnées au goût anglais, toutes les tirades bien connues de la littérature ultramontaine

1. On s'étonnera aussi de voir apparaître le prince de Bismarck au milieu des négociations pour le mariage de Charles-Quint (p. 101). Nous signalons à ce propos le bon portrait du jeune empereur (p. 126-127) que trace l'auteur.

2. M. L. fait un grand éloge du premier ministre de Henri VIII, un peu trop grand peut-être. A coup sûr il fut « *at first blush exceedingly successful* » (p. 147); mais à la fin?

3. En fait d'inexactitudes de détail nous n'avons guère à noter que (p. 142) la mort de l'empereur Maximilien I, à *Veltry* alors qu'il est mort à *Wels* en Autriche, et l'assertion que Jacques IV d'Écosse était le dernier roi d'Europe tombé sur un champ de bataille. M. L. n'est pourtant pas sans avoir entendu parler de Sébastien de Portugal et Gustave-Adolphe de Suède (p. 158). P. 272, lire *Bossert* pour *Bossart*; p. 282, *Lemonnier* pour *Lémonier*; p. 284, *Pastor* pour *Pasteur*. M. L. ne semble pas connaître intimement la Renaissance italienne, puisqu'il appelle la célèbre maîtresse de Raphaël *la Fontarina* (p. 22).

4. S'il disait l'*Angleterre* (au lieu de l'*Europe*) on pourrait lui concéder la chose, mais prétendre cela de l'*Allemagne*, par exemple, c'est prouver qu'on n'en connaît pas l'histoire.

5. Notons pourtant que M. L. doit accorder que le fameux dicton : *Wenn das Geld im Kasten klingt, die Seel aus dem Fegfeuer springt*, a été produit devant les fidèles par les vendeurs d'indulgences, « mais sans autorisation ni approbation quelconque de l'Église » (p. 186).

moderne, empruntées à Mgr Janssen, etc. La haine contre l'Église chez les princes, les bourgeois et les paysans s'explique par leur soif de l'argent (p. 192) ; c'est à la Réforme qu'il faut attribuer la misère croissante des classes populaires [1], et c'est à Luther et à ses co-réformateurs [2] que nous devons « que la dignité du travail est oubliée, que la dignité de la pauvreté n'existe plus » ! (p. 198) Alors qu'ils combattent « la philosophie du moyen âge, la plus grande que le monde ait jamais connue » (p. 202), les manuels d'histoire ecclésiastique hérétiques veulent faire croire que le protestantisme a sauvé, une fois de plus, le monde plongé dans les ténèbres (p. 210). Naturellement l'auteur n'a pas assez d'ironies pour le « cliché » (*the old stockphrase*) de ses compatriotes protestants qui prétendent que la Réforme a brisé les chaînes de l'humanité et chassé les ténèbres du moyen âge, alors que c'est le monde catholique qui a inventé la poudre à canon, l'imprimerie, qui a découvert l'Amérique, qui a créé l'art nouveau, etc. Les libertés constitutionnelles de l'Angleterre sont nées aux siècles catholiques et la Réforme « n'y a rien ajouté, rien que des ruines » (p. 220) [3]. C'est après cette sortie véhémente qu'il s'écrie avec un à-propos merveilleux : « Les faits sont toujours préférables aux préjugés » (p. 220).

Heureusement M. L. n'est pas toujours aussi disposé à polémiser, et nous nous plaisons à signaler son chapitre XIII, qui offre un tableau très intéressant, rédigé surtout au point de vue économique, de la société anglaise vers 1520 ; il nous y dépeint la situation de l'agriculture, de l'industrie, du commerce de la Grande-Bretagne, non sans y joindre pourtant quelques sorties contre « l'individualisme protestant », cause directe, selon lui, de la misère, alors croissante, des populations de la Grande-Bretagne. Là-dessus se termine ce qu'il appelle « *a slender rewiew of sixteen years of English history* » (p. 267) mais l'auteur promet de poursuivre son récit jusqu'à la mort de Charles I et peut-être jusqu'à la chute définitive des Stuarts. S'il continue sa tâche, dans les mêmes proportions, c'est au moins une dizaine de volumes qu'il devrait fournir. Il est permis de trouver que c'est un travail un peu long qu'il s'impose et peut-être même assez

---

1. Je fais à M. L. l'honneur de croire qu'il sait assez d'histoire moderne pour savoir que l'exploitation inique des classes pauvres par les privilégiés de la société d'alors s'est produite toute aussi bien dans des contrées foncièrement catholiques comme l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, que dans les pays protestants.

2. Les mêmes jugements sévères frappent Genève, « la cité des hypocrites ». A côté de Luther, M. L. en veut surtout à Ulric de Hutten auquel il prodigue les épithètes les plus choisies, *arch-blackguard, drunkard, blackmailer*, etc. Je note aussi que l'auteur, en fait d'Œuvres de Luther, ne connaît et ne cite qu'une traduction anglaise des *Propos de table* de Michelet.

3. M. L. n'a pas la mémoire reconnaissante ; il oublie le Long Parlement et Cromwell et la Révolution de 1688 qui chassa le bigot et cruel Jacques II. Regretterait-il les Stuarts ?

inutile. Un avocat sagace, comme semble l'être M. L., devrait bien se dire que l'Angleterre contemporaine, à l'un des grands tournants de son histoire, n'aura jamais les loisirs nécessaires pour étudier un si volumineux plaidoyer en faveur du passé, et qu'elle sentira bien moins encore le besoin de revenir en arrière vers les félicités médiévales. Mais nous ne voudrions pas décourager l'auteur et, s'il persévère dans son projet, nous lui promettons de lire les tomes suivants de son ouvrage avec la même attention que le premier, tout aussi prêts à reconnaître ses mérites qu'à signaler ses défauts.

R.

---

Ramón Menéndez Pidal, de l'Académie Espagnole. **L'Épopée Castillane à travers la littérature espagnole.** Traduction de Henri Mérimée, avec une préface de Ernest Mérimée. Paris, A. Colin, 1910, in-12, xxvi-306 p.

**Der Cid im spanischen Drama des XVI. und XVII. Jahrhunderts,** von Adalbert Haemel. Halle, M. Niemeyer (*Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie*), 1910, in-8°, 169 p.

Personne n'était mieux désigné pour traiter de l'*Épopée Castillane* que M. Ramón Menéndez Pidal; dans le présent livre se trouvent reproduites les conférences sur ce sujet faites, en 1909, à l'Université John Hopkins de Baltimore, par l'éminent philologue espagnol. Après avoir montré les origines lointaines de la poésie héroïque castillane, son caractère vraiment national et sa vitalité puissante, après une étude du Poème de Fernand González et de la Chanson du siège de Zamora, M. R. Menéndez Pidal en arrive au Cid et lui consacre deux chapitres (ch. III et IV). Rectifiant les dires de Dozy, il remet au point la biographie du héros castillan et sa physionomie historique et passe ensuite au *Poème de Mon Cid*, puis au poème des *Enfances de Rodrigue* et aux nombreux romances qui s'en sont inspirés. Le Romancero, issu lui-même des chansons de geste, gardant pendant deux siècles, sous sa forme brève et populaire, le caractère de la poésie épique, avant de dégénérer vers une forme artistique et artificielle, fait l'objet de tout un chapitre du plus vif intérêt. Enfin M. R. Menéndez Pidal nous montre le théâtre classique s'inspirant des légendes héroïques, par l'intermédiaire du Romancero, et la poésie moderne, sous l'influence du romantisme, revenant encore de temps à autre aux vieilles traditions de l'épopée nationale.

Livre d'exacte ordonnance et de sobre tenue, de lecture attachante et donnant l'agréable impression d'une érudition sûre, l'œuvre de M. R. Menéndez Pidal se termine par un rapide coup d'œil d'ensemble sur cette littérature épique si foncièrement nationale. « La sève de cette poésie, dit-il, pareille à un sang riche, a nourri les générations successives de la race espagnole, et, grâce à elle, d'un bout à l'autre de l'histoire, la nation entière a pu communier dans le même idéal et dans les mêmes aspirations, avec plus de véhémence aux

temps héroïques, avec plus de recueillement aux époques civilisées et instruites, mais avec une émotion toujours égale. »

Le travail de M. A. Hämel sur *le Cid dans le drame espagnol aux* XVI*e et* XVII*e siècles* est une œuvre de patience et de détail, sans grande portée générale. Son auteur analyse de très près les pièces de théâtre qui se rattachent aux différentes parties de la vie du Cid, y compris même deux pièces burlesques ; les passages imités ou inspirés des diverses romances du Cid sont, dans chaque drame, soigneusement notés. Enfin M. Hämel a réimprimé une pièce anonyme, imprimée en 1603 mais devenue très rare. *Las Hazañas del Cid y su muerte.* Les recherches de M. Hämel ne se sont pas étendues jusqu'en Espagne, et il cite seulement les titres, cette fois sans les analyses, de trois pièces, un drame : *Los Hechos del Cid*..., une mascarade et un auto sacramental, demeurées manuscrites. Ces productions sont probablement de valeur assez mince, mais dans une étude de ce genre il vaudrait mieux être aussi complet que possible.

H. Léonardon.

---

**Mémoires du maréchal d'Estrées** sur la régence de Marie de Médicis (1610-1616) et sur celle d'Anne d'Autriche (1643-1650) publiés par la Société d'histoire de France par Paul Bonnefon. Paris, Renouard, 1910, XXVIII, 389 p. in-8°. Prix : 9 fr.

François-Annibal d'Estrées a vécu à une époque où il y avait beaucoup de choses curieuses à observer et à noter. L'on voit, par sa carrière brillante, qu'il ne s'est pas fait faute d'observer de très près la cour et la ville, mais plutôt dans le but de tirer profit des événements que de les décrire. C'est assez tard seulement, et quasiment par ordre, qu'il a pris la plume pour la déposer bientôt après et ne la reprendre que dans l'extrême vieillesse. Né sous le règne de Charles IX, le frère de la belle Gabrielle, désigné déjà pour l'évêché de Noyon, rentra dans le monde, par suite de la mort de son frère aîné, et le jeune marquis de Cœuvres (ce fut le titre qu'il porta longtemps), insinuant, habile et brave, devint bientôt l'un des favoris de Henri IV [1]. Après la mort du roi, il se plongea dans la politique, à la suite du comte de Soissons et de ses deux neveux, les Vendôme, et si son rôle n'a pas eu toute l'importance qu'il s'attribue lui-même, il y a pourtant des détails curieux dans cette première partie des *Mémoires*, qui racontent la régence de Marie-Médicis jusqu'en 1616, jusqu'au premier ministre de Richelieu ; le cardinal lui avait demandé de rédiger le tableau de ces temps, et il s'en est passablement servi

---

1. Ce fut lui que le barbon amoureux dépêchait à Bruxelles, pour y enlever, si possible, la jeune princesse de Condé dont il voulait faire sa maîtresse, et M. de Cœuvres ne recula devant aucun moyen pour satisfaire aux ordres reçus, mais en vain.

pour la rédaction des Mémoires qui portent le nom du cardinal [1]. Après le meurtre du maréchal d'Ancre, M. de Cœuvres fut envoyé à Rome comme ambassadeur (1618), chargé, entre autres tâches délicates, d'y obtenir pour Richelieu le chapeau de cardinal. Il y réussit et le ministre lui en resta toujours reconnaissant ; il le chargea de représenter les intérêts de la France en Suisse et en Valteline et après ses succès, obtenus sans trop de peine, il lui fit octroyer par Louis XIII le bâton de maréchal, puis le fit renvoyer un peu plus tard à Rome (1636), où il resta plusieurs années et causa bien des ennuis à la cour pontificale, avec laquelle il fut en lutte presque continuelle. Quand il revint en France, le nouveau premier ministre Mazarin lui obtint le brevet de duc et il fut mêlé, dans les années qui suivirent, assez avant aux mouvements de la cour, dans la Cabale des Importants, et aux mouvements du peuple, dans la Fronde. Ses conseils et sa fidélité à la couronne furent récompensés en 1663 par le titre de duc et pair ; la même année il affrontait un troisième mariage. Il n'est mort qu'au mois de mai 1670, à l'âge de *cent deux* ans, si l'on en doit croire la *Gazette de France*, laissant une réputation douteuse de grande habileté, mais aussi de brutalité et d'avarice parmi ses contemporains. C'est de son vivant encore, mais sans nom d'auteur, que la première partie des *Mémoires* du maréchal a été publiée par son commensal, le Père Le Moyne, en 1666 ; il les a même « assez indiscrètement revus », comme le dit M. Bonnefon (p. xxv). Aussi l'éditeur n'a-t-il point suivi ce texte maquillé, mais le manuscrit 2069 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque Nationale, ainsi qu'un second manuscrit (fonds français, n° 7487). Quant à la seconde partie du présent volume, qui contient le récit des années 1643 à octobre 1650, elle est en très grande partie inédite, bien que Chéruel et M. de Ségur en aient cité des fragments, l'un dans l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV* [2], l'autre, plus récemment, dans la *Jeunesse du maréchal de Luxembourg*. C'est aussi d'après deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale (fonds français 16057, et Nouvelles acquisitions, 86) que le texte en a été établi.

M. B. a raison de signaler, dans son introduction, le manque de style du maréchal et quand on compare ses récits à ceux de certains de ses contemporains, on ne peut s'empêcher en effet de trouver parfois sa « phrase empêtrée et lourde » [3]. Mais s'il nous parle de la

1. Voy. les notes de la nouvelle édition des *Mémoires de Richelieu* (I-II) donnée par la Société de l'histoire de France. — En bon courtisan, d'Estrées terminait son récit par les éloges les plus hyperboliques à l'adresse du cardinal.

2. M. Chéruel a même publié, dès 1853, une *Notice sur les mémoires inédits du maréchal d'Estrées* ; on peut s'étonner qu'en notre siècle, où l'on exhume tant de paperasses inutiles, on ait attendu près de soixante ans pour les mettre au jour.

3. On n'est pas en droit d'ailleurs de lui faire aucun reproche là-dessus, car il n'a jamais prétendu à faire figure d'*écrivain* ; il n'a même, vraisemblablement, attaché que fort peu d'importance à la qualité d'*historien*, car comment s'expli-

*forme* des Mémoires qu'il édite, M. B. aurait pu nous parler davantage aussi du *fond*, de la valeur historique qu'il faut attribuer aux notations du vieux maréchal, valeur qui ne me paraît pas devoir être exagérée. Le calme apparent du narrateur, le peu de passion personnelle qui se trahit dans ses exposés et ses jugements, cache parfois des inimitiés et des rancunes, comme ses compliments des vues intéressées. Sous ce rapport il serait bien intéressant de confronter sa correspondance avec ses mémoires ; mais malheureusement les dépêches de l'ambassadeur et du général ne se rapportent pas aux périodes qu'a racontées le mémorialiste. Il sera donc toujours assez difficile d'arriver là-dessus à une certitude absolue, mais, un jour ou l'autre, cette enquête minutieuse et détaillée devra être faite.

R.

---

**Histoire de Nancy**, par Ch. Pfister, professeur à la Faculté des lettres de Paris, correspondant de l'Institut, t. II, Paris et Nancy, Berger-Levrault et Comp. 1909, VIII, 1099 p. gr. in-8e, avec planches et plans. Prix :

La voici donc enfin terminée, cette monumentale *Histoire de Nancy*[1], qui est à la fois un récit historique des plus complets, une description archéologique des plus fouillées de la vieille capitale lorraine et un très bel album de vues, de monuments, d'objets d'art authentiques réunis avec un soin critique et une patience infinie. C'est bien l'œuvre de cette « filiale affection » dont parle l'auteur dans sa dédicace à la ville et à l'Université de Nancy. Dans un espace de temps de six années, de 1903 à 1909, M. Pfister a mis au jour près de trois mille pages de texte et de gravures dont on peut dire qu'aucune n'est inutile ou de remplissage et dans lesquelles sont accumulées un nombre incroyable de données les plus diverses, formant une véritable Encyclopédie nancéienne. Pourtant cette immense étude se lit avec un plaisir égal, à quelque chapitre qu'on la reprenne, captivant le lecteur non par les prétentions d'un style ultra-littéraire (M. P. écrit très simplement et sans effets de rhétorique) mais par l'abondance et la variété des faits qu'il met sous nos yeux et par ce que j'appellerais volontiers la vaillantise de son allure. Son érudition n'est en effet jamais tapageuse ni pédante et quand il lui est arrivé de se méprendre sur un menu détail d'histoire ou d'archéologie — ce qui est bien rare[2] — il se confesse avec tant de bonne

---

quer sans cela qu'un homme ayant vu tant de choses, participé au maniemen de tant d'affaires, et vivant tout un siècle, n'ait pas au moins comblé la lacune d'un quart de siècle qui se trouve entre les deux fragments de ses *Mémoires* ?

1. Voir sur le tome III notre article dans la *R. cr*, du 28 mai 1908.

2. Il est vrai que M. P. a pris les soins les plus consciencieux pour ne pas s'exposer à l'erreur; il a soumis certains chapitres de son travail au contrôle des personnes les plus compétentes; c'est ainsi que M. Lucien Wiéner a relu celui qui est relatif au palais ducal, M. l'abbé Hamant les pages consacrées au duc Antoine; M. le pasteur Dannreuther le chapitre sur le protestantisme, M. l'abbé Jérome ceux concernant les établissements religieux de Nancy, etc.

humeur de ces « fortes bévues » qu'on est tout tenté de le supplier de ne pas se déprécier ainsi [1].

On se rappelle qu'après avoir publié son premier volume (qui s'arrêtait au début du XVIe siècle) l'auteur avait d'abord mis au jour le tome IIIe, dont les éléments étaient déjà réunis et qui déroule devant nous les destinées de Nancy depuis l'avènement du duc Charles IV jusqu'à la mort du roi Stanislas et l'annexion de la Lorraine. Il comble aujourd'hui la lacune entre ces deux volumes, en mettant au jour son tome II, dont les vingt-trois chapitres abordent successivement l'histoire extérieure, la topographie, l'histoire des institutions civiles et religieuses, l'histoire économique, celle des mœurs, des letres et des arts pendant les cinq quarts de siècle qui séparent le règne de René II de celui de Charles IV. J'ai déjà expliqué, ici même, en parlant du troisième volume, la méthode à la fois narrative et descriptive de M. P., ses poussées en avant, si je puis dire, ses nombreuses incursions dans le domaine de l'histoire contemporaine; j'en ai signalé les nombreux avantages (l'un des principaux étant de donner une plus grande variété de ton à ses récits), sans dissimuler certaines objections assez fondées qu'on peut y faire en principe [2]. Je ne me cache point d'ailleurs qu'en tenant compte de ces objections, on s'exposerait à d'autres inconvénients, et je penche assez à croire que toutes ces critiques ont notablement perdu de leur importance par le fait qu'aujourd'hui chacun des trois volumes est muni d'une table des matières très détaillée et d'un index des noms propres, qui permet une orientation rapide [3].

Une rapide revue des chapitres de ce nouveau volume permettra de mieux se rendre compte des richesses qu'il renferme. Le premier nous présente le tableau de Nancy sous le duc Antoine. C'est avant tout une description historique du palais ducal, qui nous mène à travers les âges et les révolutions jusqu'aux restaurations modernes, opérées après le grand incendie de juillet 1871. L'auteur y a joint des notices sur le Musée Lorrain et sur la Société d'archéologie lorraine. Le second chapitre s'occupe du protestantisme à Nancy (et un peu dans toute la Lorraine) depuis son apparition dans le pays, s'arrêtant aux premiers martyrs, Jean Chatelain, de Vic, et Wolfgang Schuch, de Saint-Hippolyte, à la guerre des Paysans, à Catherine de Bourbon,

1. Voir par exemple aux *Additions et corrections*, p. 1039.

2. Ainsi, dans le présent volume, Charles III est *enterré* aux Cordeliers à la p. 205 et il ne *meurt* qu'à la p. 319. — On trouve aussi quelques répétitions. Ainsi l'auteur parle, en termes à peu près semblables, de Catherine de Bourbon, p. 128 et 507 et de l'incendie du Musée Lorrain, p. 59 et 73.

3. Je regrette pourtant que l'auteur n'ait pas transformé cet index purement nominal en un véritable répertoire des matières, un *index realis* qui aurait permis de s'orienter avec bien plus de rapidité dans son vaste travail. J'oserai lui recommander d'en faire exécuter un pareil pour tout l'ouvrage quand le quatrième volume aura paru.

aux persécutions sous Louis XIV, à l'extension que le protestantisme a pris dans la ville et la province par suite de l'arrivée des nombreux immigrés d'Alsace, après l'option de 1872. Dans le troisième chapitre on nous raconte la fin du règne du duc Antoine [1], sa politique extérieure, et le règne fort court de son fils François I^er^. Le chapitre IV nous fait connaître Nancy durant la minorité de Charles III, et nous assistons à l'agrandissement de la Ville-Vieille, à la construction de l'arsenal, à la création de la place de la Carrière; M. P. nous présente les bâtisses qui l'entourent peu à peu, ainsi que les modifications qu'on leur a fait subir jusqu'au XIX^e siècle. C'est encore au règne de Charles III qu'est consacré le chapitre suivant, période de politique active, de participation aux luttes religieuses de France, support de la Ligue, etc. Le chapitre VI est entièrement voué à la topographie du Nancy d'alors; nous y trouvons des *Promenades à travers la Vieille-Ville.* Celui qui suit, par contre, nous raconte la fondation de la Ville-Neuve, après l'invasion de Jean-Casimir et de ses reitres allemands en 1587, fondation exigée pour mettre à l'abri les faubourgs de Nancy. Le chapitre VIII est tout entier réservé aux fortifications de la ville, depuis leur création par les ingénieurs italiens de Charles III, et à travers toutes leurs démolitions et réfections successives jusqu'à la date la plus récente; il y est même question des projets futurs du XX^e siècle, qui semblent avoir quelque peine à se réaliser. Les murs et bastions amènent tout naturellement l'auteur à nous parler (au chapitre IX) des portes de la ville et des vicissitudes qu'elles ont subies [2]. Le chapitre X retrace la fin du règne de Charles III († 1608) et le règne de Henri II, fils dégénéré, au moral comme au physique, d'un père ambitieux († 1624).

Un des chapitres les plus lugubres et les plus intéressants à la fois du volume (le XI^e) est celui que M. P. consacre au trop fameux procureur-général Nicolas Rémy et à la sorcellerie à Nancy, à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle. C'est une contribution, bien copieuse, hélas! à l'histoire de la bêtise humaine et du fanatisme, où l'on rencontre aussi la liste de tous les sorciers et sorcières poursuivis en justice à Nancy. Le chapitre XII nous entretient des corporations d'arts et métiers et de l'état de l'industrie nancéienne aux temps de Charles III et de Henri II; le chapitre XIII expose la nouvelle organisation municipale de la capitale lorraine, et nous parle des

1. Je ne puis m'empêcher de trouver le portrait que trace M. P. du duc Antoine (p. 73) un peu trop flatté. Ce lourd et au fond bien insignifiant personnage a été changé en héros (comme grand massacreur de paysans) par les réactionnaires effarés de son temps.

2. Je ne puis m'empêcher de relever à cette occasion (j'aurais pu le faire sur bien d'autres points) l'extrême modération dans les jugements, qui caractérise le récit de M. P. Au milieu des polémiques ardentes suscitées par la démolition de la porte Saint-Georges, qui, semble-t-il, a fait couler beaucoup d'encre à Nancy, il reste calme et souriant au milieu de la tempête (p. 451).

gouverneurs et des fonctionnaires ducaux résidant dans la cité. Les dix derniers chapitres du volume (XIV-XXIII) sont entièrement consacrés à l'organisation religieuse de Nancy ; le chapitre primatial, les oratoriens, le collège des Jésuites et tous les ordres religieux, d'hommes et de femmes, toutes les confréries, crées au XVII[e] siècle sur cette terre bénie de la dévotion, y figurent, jusqu'aux ermites, imitateurs du vieux soudard ligueur, Séguin, qui s'établirent peu à peu dans les environs de la ville. Le dernier de ces chapitres s'occupe de l'Aumône générale, des hospices et hôpitaux, dépendant également du clergé.

L'histoire de toutes ces institutions de leurs membres et de leurs bâtiments, nous est racontée, depuis le moment de leur création jusqu'à l'heure de leur mort civile, à la suite des démolitions, des expulsions, des laïcisations les plus récentes.

On peut dire, en terminant, que M. Pfister a largement payé sa dette de reconnaissance aux conseils électifs de Meurthe-et-Moselle et de Nancy qui avaient doté la chaire d'histoire des provinces de l'Est, dans laquelle il monta pour la première fois en décembre 1894. Mais s'il a mené jusqu'à nos jours l'histoire monumentale de Nancy, il arrête malheureusement son récit historique proprement dit en 1766. Or, ce qu'on connait d'ordinaire le moins, quel que soit le coin de terre où l'on est né, c'est l'histoire la plus récente du sol natal, celle même, parfois, que nous avons vécue. Aussi je m'assure que les descendants des braves bourgeois contemporains du bon roi Stanislas, les citoyens du Nancy actuel, demanderont avec instance à leur ancien professeur, de continuer son œuvre, de la mener à bonne fin dans un quatrième volume. Dans les dernières lignes de sa préface l'auteur déclare « qu'il se propose de l'écrire un jour... mais qu'il ne pourra naturellement paraître qu'à une échéance assez lointaine ». Il exprime même la crainte de ne pouvoir terminer l'entreprise, « les longs espoirs lui étant interdits ». Mais il est dans toute la force de l'âge et nous savons qu'il est de ceux qui savent utiliser même leurs vacances pour de nouveaux travaux. C'est plutôt le critique qui peut craindre de ne plus voir l'apparition du complément nécessaire de cette œuvre substantielle et durable ; mais c'est déjà une satisfaction véritable pour moi d'en apprendre au moins l'annonce, et une satisfaction plus grande encore, que cette belle *Histoire de Nancy* soit sortie de la plume d'un compatriote d'Alsace [1]. R.

1. Quelques petites vétilles, en terminant, pour faire mon métier de critique. La correction des épreuves a été faite avec grand soin, cependant p. 44 le correcteur a laissé échapper « leurs divers *Theatra Europaei* » et p. 295 on lit *histiore* pour *histoire*. P. 65. La *Tonnéide* est encore attribuée à Rumpler. D'après les recherches de M. le chanoine J. A. M. Ingold (Grandidier poète, *Revue alsacienne illustrée*, 1903), il est bien établi que l'abbé Rumpler, en la publiant comme son œuvre, a commis un acte de piraterie au détriment du jeune historiographe d'Alsace qui n'était plus là pour réclamer. — P. 102, à propos de la vie de Musculus, il faut lire sans doute *Erichson* pour *Erichs*.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 janvier 1911.* — M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Rouzaud, et étudie une inscription chrétienne découverte à Narbonne et dont voici le texte : *Fl(avius) Cassius Agroeciae bene merenti conjugi in signo (Christi) pausanti quae vixit an(nos) XVII, m(enses) III, d(ies) V, posuit in pace.* A f(euille) de trèfle ».

M. Marcel Le Tourneau, architecte, expose les résultats de la mission qui lui a été confiée pour étudier les monuments byzantins de Salonique. Il a, d'une part, en 1909 et 1910, étudié et relevé de précieuses mosaïques récemment découvertes à Saint-Démétrios et dont il a complété la série en dégageant les mosaïques décoratives qui ornaient le dessous des arcs des bas-côtés. Il a, d'autre part, dressé le programme des travaux que le gouvernement ottoman a entrepris pour la restauration de la basilique d'Eski-Djouma. M. Le Tourneau a profité de ces circonstances pour rechercher les restes des mosaïques qui décoraient jadis cette église. Si les sondages n'ont rien fait découvrir, en revanche M. Le Tourneau a remis à jour une belle suite de trente-six mosaïques décoratives qui ornaient les arcades de la grande nef et des narthex. Ce sont des ouvrages du v^e^ siècle, d'une richesse et d'une couleur admirable. — MM. Théodore Reinach et Diehl présentent quelques observations.

M. Louis Massignon signale et examine deux sources nouvelles pour la topographie historique de Bagdad : la grande inscription de Mirjân (xiv^e^ siècle) énumérant les wakfs de sa medresch, et l'étude des parcelles cadastrales actuellement occupées par des champs sur la rive droite, dans l'ancien emplacement des premiers palais abbasides.

M. Jullian communique, de la part de M. l'abbé Marsan, curé de Saint-Lary (Hautes-Pyrénées), l'inscription suivante que M. Marsan a copiée à Hèches (même département) : DEO AGEIONI BASSIARIO. Ageion est un dieu général, sans doute aquitanique. Le nom de *Bassiarius* doit être une épithète topique et rappeller la montagne de Bassat qui domine Hèches.

M. Henri Cordier communique en seconde lecture son mémoire sur un interprète du général Brune et la fin de l'Ecole des Jeunes-de-langues.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 janvier 1911.* — M. Charles Diehl est nommé membre de la commission de publication des inscriptions byzantines.

M. Jean Beck fait une communication sur la musique des chansons de geste. Ces chansons étaient chantées sur une seule phrase musicale. Après avoir étudié la nature rythmique de ces chansons, M. Beck examine la musique des chants épiques religieux en insistant sur les poèmes de la première époque ; il marque les attaches de la musique des chansons de geste et des lais avec celle de l'Eglise. M. Beck donne audition de toutes les chansons dont la musique s'est conservée (mélodies de la Passion, du x^e^ siècle ; quelques laisses de chansons de geste et chantefable d' Aucassin et Nicolette).

M. L. Levillain fait une communication sur la souscription de chancellerie dans les diplômes mérovingiens. Cette souscription constitue la garantie d'authenticité et contient la mention des principales opérations accomplies par le souscripteur. Une étude des souscriptions des diplômes originaux a permis de reconnaître trois parties dans le rôle joué par le référendaire : l'*oblation*, qui est la présentation de la minute à l'approbation du roi ; la *recognition*, qui est la collation de l'original à cette minute approuvée, et la *souscription*, qui est le visa du fonctionnaire responsable. L'oblation n'a lieu que pour les actes de juridiction gracieuse ; elle est toujours faite par le chef de la chancellerie ou, exceptionnellement, par le maire du palais ; on n'y délègue pas l'un de ces agents subalternes qui souscrivent quelquefois les jugements. La souscription de chancellerie doit avoir été, dans la plupart des cas, apposée avant celle du roi.

M. Chavannes étudie des fragments d'écaille de tortue qui ont été exhumés en 1899 dans le Nord de la province chinoise de Ho-nan. Ces écailles de tortue servaient à la divination ; après les avoir perforées d'endroit en endroit, on les exposait au feu, et les craquelures qui se produisaient étaient interprétées par l'augure. Les inscriptions qui sont gravées à la pointe sur ces morceaux d'écaille révèlent que l'on est en présence de textes d'une très haute antiquité. Les esprits qu'on consulte sur l'avenir sont les empereurs défunts de la dynastie des Yin qui régna dans le second millénaire avant J.-C. On les interroge sur la pluie, la moisson, la chasse. Il est vraisemblable que ce sont là les derniers empereurs de cette même dynastie qui s'adressaient ainsi à leurs ancêtres pour être informés sur ce qu'ils devaient faire. Non seulement ces fragments de tortue remontent aux plus anciens temps de la civilisation chinoise, mais encore ils révèlent les procédés au moyen desquels on pratiquait la divination et permettent d'élucider un sujet jusqu'ici fort obscur.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse ROUCHON.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 9 février — 1911



**Ein jüdisch-christliches Psalmbuch** aus dem ersten Jahrhundert (The Odes of Solomon, now first published from the Syriac Version by J.-R. Harris), aus dem syrischen übersetzt von J. Flemming, bearbeitet und herausgegeben von A. Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8°, vii-134 pages.

En 1909, M. J. Rendel Harris publiait sous leur propre titre un recueil d'odes qu'il avait trouvé dans un manuscrit syriaque à côté des Psaumes apocryphes de Salomon. C'étaient les Odes de Salomon, dont cinq étaient déjà connues partiellement en copte dans la *Pistis Sophia*, et dont Lactance a cité la xixe. Mais les Psaumes sont juifs et préchrétiens. Le savant éditeur des Odes pensa reconnaître dans celles-ci des psaumes judéochrétiens fort anciens, le temple paraissant visé comme existant, au commencement de la ive Ode et dans la vie. Le titre donné par M. Harnack à la traduction allemande de Odes par M. Flemming affiche une thèse : les Odes ne sont pas judéochrétiennes; elles sont juives avec des interpolations chrétiennes; le fond mystique est juif et il prouve que la mystique dite johannique existait avant Jésus; Jean n'a fait que l'adapter à l'Évangile, et les Odes prouvent la parfaite originalité de celui-ci; c'est ce qui fait l'importance d'une découverte qui nous en apprend plus que la *Didaché* sur les origines du christianisme.

On peut craindre que M. H. n'ait été trop pressé de formuler, touchant l'origine de ce document, des conclusions propres à servir certaines idées qui lui sont chères. Mais, quand même sa thèse serait fondée, la question d'originalité par rapport à l'Évangile de Jésus resterait ce qu'elle était auparavant; c'est seulement l'originalité du quatrième Évangile qui serait détruite, et la découverte importerait à l'histoire de la mystique chrétienne sans nous instruire grandement sur la vie des premières communautés. La *Didaché* nous en apprend beaucoup plus là-dessus que les effusions mystiques des Odes.

L'attribution des Odes à Salomon n'est pas un argument bien solide en faveur de l'origine juive. Car cette attribution peut n'avoir été qu'un artifice, d'ailleurs couronné d'un certain succès, pour introduire dans le recueil biblique les morceaux dont il s'agit. Les deux passages où il est question du temple seraient des arguments décisifs en faveur de l'origine juive des morceaux où ils se trouvent si l'on pouvait prouver qu'ils ont été écrits dans un autre esprit et dans un autre style que tout le reste. En effet, ce qui rend difficile l'interprétation des Odes, — et ce qui aurait dû faire réfléchir les critiques tentés de lancer l'hypothèse ou d'affirmer la thèse de l'interpolation, — c'est que l'auteur ou les auteurs parlent constamment une langue de mystère auprès de laquelle les allégories du quatrième Évangile sont d'une limpidité cristalline. Avant de proclamer qu'il y a dans les Odes deux courants d'idées parfaitement distincts et que les prétendues interpolations chrétiennes jurent sur le fond juif, il serait bon d'être un peu mieux fixé sur la juste signification de celui-ci et de celles-là. Autant qu'on en peut juger à travers les traductions, le style est le même dans tous les morceaux ; partout on entend l'homme inspiré, le croyant mystique, le prophète, mais le prophète d'un groupe d'initiés, d'une société religieuse qui a ses petits et ses grands secrets. Il arrive au psalmiste de dire : « Gardez mon secret, vous qui êtes gardés par lui » (*Od.* VIII, 11). Tantôt c'est le Christ qui parle par sa bouche, comme dans cette magnifique Ode XLII, qui résiste si bien aux entreprises de dissection, et où le Crucifié raconte son triomphe sur la mort, sa descente aux enfers, la délivrance des morts par le Fils de Dieu. Tantôt le psalmiste s'abandonne au sentiment de sa piété, louant les délices de l'amour, la lumière donnée par « le Père de la science, qui est la parole de la Science » (*Od.* VII, 9), l'immortalité que procure celui qui est la vie. Tantôt c'est le docteur et l'apôtre de la vérité, même le prêtre (car il s'attribue ce nom), qui exhorte la communauté ; prêtre qui enseigne à offrir au Seigneur le sacrifice qu'il agrée, la pureté du cœur et des lèvres » (*Od.* XX, 3) ; ministre des « eaux vives » par lesquelles les hommes sont sauvés (*Od.* VI, 12, 16). Mais partout on trouve le même esprit mystique et le même langage mystérieux. Il y a des morceaux et des passages indubitablement chrétiens, et avec ceux-là tout le reste peut s'accorder,

tout le reste paraît s'accorder fort bien ; l'ensemble représente un système mystique où sont entrés des éléments divers, mais qu'on ne saurait dire incompatibles. La structure des pièces, littéraire ou logique, ne semble pas fournir d'arguments décisifs en faveur des interpolations ; on opère sur un texte qui peut être altéré en quelques points, et ce texte est une traduction dont l'exactitude ne saurait être absolument garantie dans les détails ; tant que l'équilibre général des idées est satisfaisant dans un morceau donné, l'hypothèse de l'interpolation ne s'impose pas, et d'autant moins que le même caractère et le même ton d'inspiration mystique règnent d'un bout à l'autre de la collection.

On ne peut discuter ici tous les passages d'où M. H. élimine comme interpolé ce qui est trop visiblement chrétien. Prenons le premier exemple, pour nous faire une idée de la méthode. *Od.* III, 3 : « Je n'aurais pas su aimer le Seigneur, s'il ne m'eût aimé : 4. qui peut comprendre l'amour, sinon celui qui aime?...... 7. Il n'y a pas de haine près du Seigneur très haut et miséricordieux. 8. Je lui suis uni, parce que l'aimant a trouvé l'aimé. 9. [Parce que je l'aime, lui le Fils, je deviendrai fils.] 10. Car qui adhère à l'immortel sera aussi immortel ; 11. et qui se complaît en la vie sera vivant. » M. H. supprime le v. 9 ; mais il faudrait supprimer tout le passage ; car le v. 3 serre de si près I *Jean*, IV, 19, qu'il en pourrait bien dépendre. On dit que le v. 9 brise la suite des idées, parce que les versets précédents parlent de l'union à Dieu, non au Fils, et que le v. 10 se rattache directement au v. 8, l'adhésion à l'Immortel équivalant à l'union au Seigneur très haut, qui est l'Aimé. L'argument a de la portée si l'on suppose le psalmiste incapable d'identifier en quelque manière le Fils au Seigneur et d'attribuer à l'un comme à l'autre l'immortalité. Mais est-on bien sûr de tenir la pensée d'un auteur qui dit que Dieu, « Père de la science » est « le Verbe de la science », et que ce même Dieu est « le plérôme des éons et leur père » (*Od.* VII, 14) ? Une transition n'est pas autrement indispensable entre ce Père qui est tout, et le Fils qui est une de ses manifestations, d'autant que « l'Aimé » a tout l'air d'être le Christ lui-même, désigné comme tel dans le couple « l'Aimé et sa Fiancée », que l'Ode XXXVIII (v. 11) oppose au couple pernicieux du Trompeur et de l'Erreur (v. 10). Il n'est pas trop difficile de reconnaître dans l'Ode III la doctrine johannique avec un supplément d'obscurité voulue. Uni à Dieu, grâce au Christ, le fidèle est uni au Fils, « l'aimant a trouvé l'Aimé » ; lui aussi deviendra fils et immortel, la vie bienheureuse résultant de l'union au Père et au Fils, au Père dans le Fils. Il va sans dire que l'œuvre de dissection inaugurée par M. H. est déjà poursuivie par d'autres critiques et que le nombre des interpolations va croissant. Le point de départ de l'hypothèse semble trop peu assuré pour que tout ce travail n'ait pas quelque chance de se perdre dans le vide.

Étant donné le caractère général des Odes, ce serait merveille que l'auteur eût parlé en termes clairs et nets du temple de Jérusalem, et pour lui promettre l'éternité. Dans l'Ode IV, il célèbre « le lieu saint » que Dieu a choisi « avant de créer les lieux », et qui ne sera pas « échangé pour ceux qui sont plus jeunes que lui ». Tout aussitôt il ajoute : « Tu as donné ton cœur, Seigneur, à tes fidèles », et il vante les bienfaits de la communion divine. On veut qu'il polémise contre le temple de Léontopolis, ou contre les Samaritains! Dans l'hypothèse de M. H., l'Ode serait faite de deux pièces juxtaposées, éloge du temple hiérosolymetain, éloge de l'amour divin. Mais, en vérité, « le lieu de Dieu » et son cœur ne sont pas pour le psalmiste choses si différentes. Certainement il parle d'un lieu spirituel, comme le cœur divin. Ce lieu ne doit pas être, à proprement parler, le paradis, préparé aux élus dès le commencement, mais un lieu où le Seigneur habite dès maintenant, la société des saints, qui d'ailleurs est aussi, dans la perspective, celle des bienheureux. Le psalmiste a pensé au temple de Jérusalem, mais comme à la figure du vrai et éternel temple qu'est le royaume des élus. Le temple n'est pas nécessairement la grande Église, ni les « lieux plus jeunes », les petites sectes chrétiennes. Du point de vue de l'auteur, sa religion, son temple est plus ancien que le monde ; tout autre établissement religieux est plus jeune et ne répond pas à la volonté du Père. Dans l'Ode VI, il est question d'un ruisseau qui devient un fleuve, renverse tout, le porte au temple, et ramasse par toute la terre ceux qui ont soif. Le sens particulier du passage concernant le temple est douteux, mais le sens général de la description ne l'est pas : c'est le fleuve de l'Esprit qui se répand sur le monde et y apporte le salut, allusion à la propagation du christianisme et sans doute aussi au baptême. Le temple en question, s'il faut se fier au texte, est le même que le précédent, c'est la communauté qui recueille les prédestinés.

L'origine chrétienne des Odes ne paraît guère contestable, et il paraît clair aussi qu'elle ne peuvent remonter au Ier siècle chrétien. Il est beaucoup moins facile de dire si elles ont vu le jour dans la grande Église ou dans quelque secte dissidente. On a parlé déjà du montanisme, et la chronologie ny ferait pas grande difficulté ; l'esprit et le ton prophétique s'accorderaient avec cette hypothèse. Mais il y a eu des prophétes ailleurs que chez les montanistes. Les affinités doctrinales seraient plutôt avec la gnose, et aussi le formulaire. M. E. Preuschen (*Zeitschrift fur die neut. Wissenschaft*, 1910, p. 328), annonce l'intention de montrer que nous avons, dans les Odes de Salomon, une partie du psautier de Valentin. Attendons cette démonstration. Pour le moment, il semble probable que les Odes ont été composées en Égypte au cours du second siècle ; qu'elles sont nées dans un groupe chrétien, organisé en société de mystère avec ses doctrines secrètes et ses rites d'initiation. Dans le milieu alexandrin, cette circonstance n'excluait

peut-être pas tout rapport de communion de ce groupe avec des groupes chrétiens du type commun, et l'on peut hésiter à rattacher les Odes au nom d'une secte connue. La difficulté de l'attribution résulte de leur caractère même. Les Odes ne sont pas un livre secret de la confrérie et elles ne contiennent pas l'expression nette de ses doctrines particulières. On doit supposer plutôt que l'auteur s'est délibérément conformé, dans une certaine mesure, au langage du christianisme commun, en sorte que son œuvre, à cet égard, est une sorte se compromis entre ce christianisme et celui de la société pour laquelle il écrit. Les initiés comprenaient, et les chrétiens vulgaires, en lisant de si belles choses, qui en faisaient pressentir de plus magnifiques encore, pouvaient avoir l'idée de se faire initier.

Alfred Loisy.

---

**Orientation,** Studien zur Geschichte der Religion, von H. Nissen. Drittes Heft, pp. 261-460. Berlin, Weidmann, 1910; in-8.

La première partie de ce travail a paru en 1906, la seconde en 1907. Il parait fondé sur des observations très précises et conduit avec une rigoureuse et patiente méthode. Mais il faudrait, pour en apprécier les mérites, une compétence très spéciale. L'auteur s'attache à déterminer l'orientation des temples. La présente publication comprend trois chapitres, dont le premier concerne les anciens temples d'Italie, et un autre les églises chrétiennes. Entre les deux se place un chapitre sur le culte des souverains, où il n'est pas question uniquement de l'orientation des tombeaux des Césars et des temples de ceux qui ont été divinisés. En dehors des renseignements et des discussions purement techniques, qui occupent la majeure partie du livre, l'on y trouve des citations et des remarques intéressantes sur l'orientation de la prière chez les Romains, le culte des empereurs, les tombeaux de la Via Appia, l'influence des cultes solaires sur le christianiame. Plusieurs jugeront que l'auteur s'avance beaucoup en inférant de la lettre de Pline à Trajan que les chrétiens de Bithynie se réunissaient le dimanche avant le jour pour saluer le lever du soleil par un hymne au Christ. La coutume des Esséniens, que M. N. cite à l'appui de son hypothèse, ne peut servir à compléter l'indication de Pline; mais la conjecture est au moins à retenir pour l'examen.

A. L.

---

**Die heilige Schrift des Alten Testaments** übersetzt und herausgegeben von E. Kautzsch. Dritte Auflage. Band II, pp. 193-629. Tübingen, Mohr, 1910; in-4.

**Einleitung in das Alte Testament**, von E. Sellin. Leipzig, Quelle, 1910; in-8, xv-153 pages.

**Genesis** übersetzt und erklärt von H. Gunkel. Dritte Auflage. Göttingen, Vandenkoeck, 1910, gr. in-8, civ-509 pages.

**Die Zwœlf Propheten** in den Versmassen der Urschrift, von B. Duhm. Tübingen, Mohr, 1910; in-8, xxxix-143 pages.

**Die Nachtgesichte des Sacharja,** von J. W. Rothstein. Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8, 219 pages.

**Synopse der drei ersten Evangelien,** von A. Huck. Vierte Auflage. Tübingen, Mohr, 1910; gr. in-8, xxxvii-223 pages.

Les derniers fascicules de la traduction allemande de l'Ancien Testament, qui se publiait sous la direction de M. E. Kautzsch, ont paru après la mort de ce savant éminent (7 mai 1910). L'avant-propos de l'édition, qui est annexé au dernier fascicule, a été écrit par M. J. W. Rothstein. On n'a pas maintenu à la fin du volume l'abrégé d'histoire de la composition des livres bibliques, qui se trouvait dans l'édition précédente. Les introductions particulières, qui ont été placées en tête de chaque livre, peuvent y suppléer dans une large mesure : on ne pouvait rééditer l'ancien abrégé, que l'auteur n'avait pas l'intention de reproduire tel quel, et qu'il n'a pas eu le temps de refondre. On a gardé la notice sur les poids et mesures chez les Hébreux, et le tableau chronologique de l'histoire d'Israël. Les fascicules que nous annonçons contiennent la fin des psaumes et la traduction des autres hagiographes. L'œuvre est ainsi terminée dans des conditions satisfaisantes, et elle est à la dispostion des travailleurs de bonne volonté : traduction exacte et sage critique du texte hébreu; bonne introduction à la critique littéraire de l'Ancien Testament. Ce n'est pas un commentaire historique, et de ce côté il serait possible d'améliorer encore ultérieurement cet ouvrage excellent.

Livre substantiel et bien fait, l'introduction au Nouveau Testament, de M. Sellin, concerne surtout l'histoire de la composition des livres bibliques. Les chapitres qui regardent l'histoire du texte et celle du canon sont très brefs. On lit dans le premier que les Israélites employaient deux écritures, l'une officielle, qui aurait été l'écriture cunéiforme, et l'autre vulgaire, qui était l'écriture dite phénicienne. L'emploi du cunéiforme serait attesté par deux contrats et une lettre, trouvés à Gazer, qui sont du VII<sup>e</sup> siècle. Mais il n'y a pas là qu'une question d'écriture, et il est permis de se demander si vraiment on écrivait l'assyrien à la cour d'Ézéchias; il est possible qu'on l'ait écrit à la cour de Manassé pour les relations avec le roi de Ninive; mais les documents de Gazer ne prouvent rien pour les temps antérieurs. Sous les règnes d'Asarhaddon et d'Asurbanipal, qui ont conquis l'Égypte, Gazer a été une position importante que les Assyriens ont dû solidement occuper; il n'est pas étonnant qu'on y trouve des documents cunéiformes de cette époque. En critique, les tendances de M. S. sont passablement conservatrices, avec un certain penchant pour des conjectures parfois plus ingénieuses ou curieuses que solides. Par exemple, la loi qu'Helcias trouva dans le temple aurait été celle qui avait servi pour la réforme d'Ézéchias; on l'avait emmurée après sa promulgation; la copie qu'avaient les prêtres du temple fut détruite sous Manassé; en piochant pour réparer l'édifice, au temps

de Josias, on retrouva l'original. Tout cela est fort joli, mais parfaitement imaginaire. Et pour éviter une petite fraude sous Josias, on en met une sous Ézéchias; car cette loi se présentait comme étant de Moïse, et ceux qui l'avaient rédigée et publiée auraient toujours fait parler un mort. Nonobstant son intention de réagir contre la critique trop exclusivement littéraire de l'école grafienne, l'auteur ne suit pas une méthode très différente, et l'on peut douter que ses conclusions soient beaucoup plus sûres.

Le beau commentaire de M. Gunkel sur la Genèse est véritablement refondu et complété dans cette nouvelle édition. Le point de vue général reste le même : joindre à la critique des textes la critique des choses que disent les textes. Inutile d'insister sur la richesse de cette œuvre exégétique, où abondent les termes de comparaison tirés des mythologies, sans que le commentateur soit pressé de conclure à des emprunts. La complexité des problèmes que soulèvent les antiques légendes d'Israël est parfaitement sentie et expliquée : M. G. se garde bien d'en chercher la solution dans une hypothèse unique, dans un système d'interprétation étroit et absolu, comme il ne s'en produit que trop facilement sur ce terrain. On sait que l'éminent exégète attribue à l'ensemble des légendes de la Genèse une très haute antiquité ; il en place la formation avant 1200, tout en adoptant pour la rédaction des différentes sources les dates admises par beaucoup de critiques à la suite de M. Wellhausen. Il va sans dire que la matière légendaire à subi plus d'une modification entre le temps de la formation et celui de la rédaction. Contrairement à M. Sellin, qui voit dans *Gen.* XIV, l'histoire de Codorlaomor, un souvenir authentique, un vieux récit emprunté aux plus antiques archives de Canaan, M. G. n'y veut reconnaître qu'un *midrash* tout récent, presque ce qu'il y a de moins ancien dans le Pentateuque, une légende artificielle, composée d'éléments babyloniens, cananéens, israélites ; seule, la partie de la conclusion relative à Melchisédech représenterait une légende préexilienne, conçue au profit de la monarchie davidique. L'hypothèse paraît soutenable, comme il semble aussi que la victoire d'Abraham sur Codorlaomor soit conçue dans l'esprit des livres bibliques les plus récents, la Chronique, Daniel, Esther, Judith.

On ne peut que louer la traduction des douze Prophètes par M. Duhm. Cette traduction est remarquable pour l'exactitude et pour la forme littéraire. Sur certains points, les conclusions de l'éminent exégète pourraient prêter à contestation, par exemple pour le livre d'Habacuc, que M. D. regarde comme une œuvre homogène, composée au temps de la conquête macédonienne, et où il ne craint pas de substituer le mot « Grecs » au mot « Chaldéens », dans l'intérêt de sa thèse ; aussi pour des corrections telles que celle d'*Osée*, IX, 11-16, passage corrompu, mais que le traducteur bouleverse hardiment sans que le résultat soit bien satisfaisant. Comme l'œuvre est des-

tinée aux profanes qui veulent prendre une juste idée de la littérature prophétique dans ses formes rythmées, M. D. ne donne pas ici les motifs de ses conclusions, et il n'y a pas lieu de les discuter.

Les sept visions que le prophète Zacharie (i, 7-vi, 8) décrit comme ayant eu lieu successivement dans une même nuit sont interprétées par M. Rothstein d'après la situation que suppose leur date, vingt-quatrième jour du onzième mois de la seconde année de Darius, soit deux mois après l'oracle d'Haggée invitant le peuple à rompre avec les païens ou demi-païens (interprétation de M. R.) et annonçant l'exaltation de Zorobabel. Cet essai d'explication historique est très louable dans son intention, et il est suffisamment réussi dans l'ensemble; mais on peut hésiter à le suivre en certains détails plus ou moins importants. Ainsi M. W. attribue aux différentes couleurs des chevaux dans la première vision une signification autre que celle qui leur appartient dans la septième. Les chevaux de la première vision, que devance un cheval rouge, seraient les nuages enflammés de l'orient, où le prophète verrait des chevaux, et ces chevaux de l'aurore symboliseraient l'heureux avenir. Rien ne serait plus poétique. Mais toutes les visions semblent se dérouler pendant la nuit, non pas au lever du jour, et les quatre couleurs des chevaux (l'hébreu n'a que trois couleurs, mais le grec paraît en indiquer quatre) doivent correspondre, dans la première vision comme dans la septième, aux quatre points cardinaux et aux quatre vents. Au point de vue de la mythologie comparée, il n'est pas indifférent de trouver dans un prophète juif les quatre vents figurés par quatre sortes de chevaux.

La synopse évangélique (texte grec) de M. Huck est un très bon instrument de travail, apprécié des exégètes. La quatrième édition diffère de la précédente par de légères modifications dans la distribution des morceaux parallèles. On a aussi remanié assez profondément dans l'introduction, petit traité de critique textuelle, le second chapitre, qui concerne l'apparat critique, manuscrits et versions.

Alfred Loisy.

---

G. de Sanctis, **Per la scienza dell' antichità.** Saggi e polemiche (*Piccola Biblioteca di Scienze moderne*, n° 173). Turin, Bocca frères, 1909; xii-531 p.

Il ne faut pas prendre trop à la lettre M. de Sanctis, quand il nous dit, aux premiers mots de son livre, que c'est *un libro di battaglia*. C'est dans la troisième partie seulement. *A' miei critici* (p. 303-531) qu'il s'arme en guerre contre ses adversaires, Bonfante, Ferrero, Ciccotti et E. Pais; il ne les ménage guère, pas plus d'ailleurs qu'il n'avait été ménagé lui-même. Deux des articles de la première partie, qui a pour titre *Essais homériques*, sont bien consacrés à une discussion avec Fraccaroli, mais ils n'ont pas le même caractère de polémique (*L'irrazionale nell' Iliade*, *L'Iliade e i diritti della critica*,

parus dans la *Rivista di Filologia*, 1904 et 1905); et le reste de cette première partie, comme la seconde en entier, *Recherches d'histoire ancienne*, est d'un ton et d'une allure plus paisibles. Ce sont des morceaux déjà publiés, quelques-uns il y a plus de dix ans, dans différents recueils; l'un d'eux est inédit (*Le interpolazioni dell' Odissea*). L'étude sur Agathocle, la plus importante de la seconde partie, parut en 1895 dans la *Rivista di Filologia;* M. de S. n'y fait pas à proprement parler l'histoire du tyran de Sicile, mais seulement l'histoire de sa politique et des moyens qui lui permirent d'arriver à la tyrannie : une énergie sans scrupules, un courage indomptable et un étonnant génie politique. Dans ses essais homériques, M. de S. étudie l'intervention divine dans l'épopée, « en tant qu'elle reflète la transformation de la divinité, au regard de la conscience grecque, de force amorale en puissance éthique », ou encore les croyances relatives à l'âme et à la vie d'outre-tombe, telles qu'on peut les constater dans Homère, et dont la lente évolution, en même temps que l'idée de peines et de récompenses après la vie terrestre, devait affermir peu à peu la doctrine de l'immortalité. A la fin d'un de ces morceaux (p. 75), M. de S. dit fort justement que la règle fondamentale de la critique est le bon sens. Mais quel est le critique qui se croit dépourvu de bon sens ? Et quel est celui, en somme, qui en manque? « La diversité de nos opinions, dit Descartes, ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. » Le bon sens de l'un diffère du bon sens de l'autre, et le bon sens de M. de Sanctis n'est pas le même que celui de M. Fraccaroli.

My.

---

Three *puer*-scenes in **Plautus** and the distribution of rôles by Henry W. Prescott. Printed from Harvard Studies in classical philology, vol. XXI, 1910. 20 p.

Ces dernières années, M. H. Prescott, professeur à l'Université de Chicago, dans plusieurs articles ou livres, a tâché d'éclaircir diverses obscurités de Plaute ou des questions se rattachant à Plaute[1]; je trouve qu'il n'a jamais mieux réussi que dans le présent article; il a tout au moins le mérite, et ceci nous change dans la critique de Plaute, de ne pas apporter comme entrée de jeu une prétendue loi qu'il impose en déformant faits et textes. M. Pr. nous présente son hypothèse; il admet que d'autres soient possibles; il les discute, il se

1. Je cite seulement les notes et recherches sur les utopies (allusions à des pays imaginaires) chez Plaute, et les Rapports de la pensée au vers (cf. Revue de 1907, 23 déc., p. 496). — M. Pr. avait antérieurement publié dans le même recueil (Harv. St., IX, 1898), un curieux article sur les En-tête des scènes dans les manuscrits de Plaute.

contrôle. Sa démonstration ne lui paraît bonne que s'il ne reste aucune échappatoire. Telle est évidemment la bonne méthode.

Voici le thème de l'article en quelques mots : il existe dans Plaute plusieurs scènes très courtes où paraît un *puer*; celui-ci ne joue aucun rôle dans le reste de la pièce; la scène ne sert en rien à l'action : quelle est donc sa raison d'être ? Voyez la scène qui suit immédiatement : les personnages y sont nombreux, tous réunis : donc la scène du *puer* n'a été qu'un intermède déguisé qui permette aux acteurs principaux de changer de costume.

Il nous faut ici naturellement quitter nos habitudes modernes, et l'idée de tel acteur conservant tel rôle dans toute la pièce. Il n'y a d'exception chez nous que dans des *Ménechmes* ou dans des rôles analogues, où le même acteur représente successivement deux personnages différents; chez les Grecs, règle et exception étaient juste l'opposé; l'habitude était, pour tous les acteurs, de représenter dans la même pièce plusieurs personnages, ce qui leur était facile, grâce aux masques que nous sommes toujours tentés d'oublier. Dans le choix des rôles multiples confiés à chacun d'eux, il est très probable qu'on tenait compte de leurs aptitudes ou de leur talent. Donc pour saisir la réalité, il nous faut, derrière les apparences de nos textes et des titres de scène, tâcher de retrouver ces transformations continuelles : *cadat persona*. Est-ce possible ?

On objectera, et non sans quelque apparence de raison, que cette règle ne vaut que pour la Grèce et qu'au temps de Plaute, le masque n'était pas employé à Rome. Mais la réponse est facile : parce qu'on le remplaçait par des perruques ou d'autres affublements, la différence est-elle si grande, et ne peut-on concevoir qu'avec les sujets, aient été transportées de fait à Rome toutes les habitudes de la comédie nouvelle, notamment le nombre limité d'acteurs avec toutes les conséquences de cette limitation?

M. Pr. s'attache à montrer combien son point de vue diffère de celui où se plaçaient avant lui Schmidt, aussi Dziatzko et Hauler : ils n'aboutissaient qu'à une simple *possibilité*; ici la conclusion est que dans leur forme présente, les pièces *devaient* n'exiger qu'un petit nombre d'acteurs.

Il s'agit avant tout de préciser en quels passages se faisaient les changements de costume. M. Pr. a eu la très heureuse idée d'étudier à ce point de vue les scènes où paraît un *puer* [1] ; d'une manière générale il distingue des autres les scènes qui lui semblent n'avoir servi qu'à permettre aux acteurs de changer de costumes.

1. Il faut reconnaître que d'autres scènes que celles de *puer* peuvent présenter les mêmes traits; comme servant au même effet, M. Pr. cite Halisca dans *Cist.*, IV, 2, et les *adversitores* dans *Most.*, IV, 1, 2. Ailleurs il n'y a qu'une partie des traits caractéristiques des scènes étudiées ici et l'on ne vise pas de même la possibilité d'un changement de costumes.

Les trois pièces où se trouvent de telles scènes sont le *Miles* (IV, 9); les *Captifs* (IV, 4) et le *Pseudolus* (III, 1) [1]. L'intervalle laissé ici pour le changement de costume (13 [deux fois], 16 et 23 vers) est à très peu près le même que celui que l'on a relevé, pour le même changement, dans les tragédies [2]. — Noter que dans Térence, nous ne trouvons rien qui ressemble à ces scènes de *puer* de Plaute. C'est ici l'œuvre d'un poète qui vivait sur la scène et de la scène [3].

É. T.

---

Collectio scriptorum veterum Upsaliensis. M. Tulli **Ciceronis** ad M. Brutum et M. Bruti ad M. Tullium Ciceronem Epistularum liber nonus rec. H. Sjoegren. Gotoburgi, Eranos Förlag. Upsaliae Appelberg. Lipsiae Harrassowitz. MDCCCCX. 60 p. gr. in-8°.

C'est seulement en apparence que M. Sjoegren, privat-docent à Upsal, fait ici, comme éditeur, ses débuts. Ses *Commentationes Tullianae* [4] étaient, pour les textes qu'il nous donne, les meilleurs prolégomènes. Il y promettait une édition critique du livre IX des lettres familières, *ad Brutum*. L'auteur a tenu parole à bref délai.

M. Sj. a commencé sa publication générale par les lettres à Brutus parce que, dans ce recueil comme aussi dans celui des lettres à Quintus, nous avons au complet les mss. qui peuvent servir à contrôler le *Mediceus*. A la suite des lettres, viennent les fragments des lettres de Cicéron à Brutus, puis des lettres de Brutus à Cicéron; à la fin une *tabula chronologica*, indiquant pour chaque lettre le lieu d'origine et la date. Dans l'apparat, renvois à Schmidt, Gurlitt, Ruete, Streng, Schelle, Ganter et aux études générales de Lebreton, etc. Aussi, et cela est naturel, dans l'apparat, assez nombreux renvois aux *Commentationes* de l'éditeur [5]. Enfin défense du texte de la tradition par des exemples tirés d'autres ouvrages de Cicéron [6].

Les lettres à Brutus sont ici rangées non pas dans l'ordre ordinaire, avec la division en deux livres, mais dans leur suite chronologique probable. Elles reposent cette fois (sauf pour les premières où l'on n'a pas d'autre base que la publication de Cratander), sur des col-

---

1. M. Pr. laisse volontairement en dehors de la liste les autres scènes où paraissent des *pueri* (Bacchides, fg. X; *Persa*, II, 2 (183 et s.); *Stichus* (II, 1 et 2); parce qu'ici l'on ne peut comme dans les trois pièces, indiquées, présumer une nécessité d'organisation matérielle.

2. Par ex. *Choeph.*, 887-899; cf. Navarre, dans Saglio au mot *Histrio*, p. 215 a.: exactement 13 vers.

3. En quelques notes des renvois de bibliographie plus claires auraient mieux valu : par ex. p. 32, pour Leo, *Der Monolog...*, pourquoi ne pas ajouter : *Abhandl. Ges. der W. zu Göttingen*, X, 5, 1906? Je ne vois vraiment aucune autre critique à adresser à l'auteur. Son principal mérite à mes yeux est d'avoir su éviter les défauts qui avaient fait échouer les tentatives antérieures.

4. Voir la revue du 27 octobre dernier, p. 306.

5. Je ne trouve pas à quoi correspond le renvoi de la p. 45 : *Comm.* p. 67.

6. Ainsi p. 14,20; 24,5; 25,1; 33,23; 38,5; 40,20; 44,9, etc.

lations de manuscrits nombreuses ; nous avons au complet les titres et les suscriptions des mss. et nous sommes renseignés sur la forme ou les corrections des mots douteux, ce qui importe surtout pour le *Mediceus*. Inutile d'ajouter que cependant nous retrouverons telles quelles les questions graves et difficiles qu'a toujours soulevées ce groupe de lettres.

Au fond, pour le texte lui-même modifications peu nombreuses et peu importantes. Le principal changement que j'ai noté, est que dans Müller, la lettre I, 2 a (ici lettre 8) commence avec *Quod scribis*, les mots *te benevolentiam tuam* finissant la lettre I, 2.

L'édition me paraît soignée : l'apparat est très clair [1]. En quelques passages (ainsi p. 48, 16 et 19) se fait un retour, des corrections des premières éditions (I *Rom.* c A²), à ce que donnent les mss. (Ω). Le mérite du nouveau livre est certainement de nous mettre sous les yeux tout le clavier de la tradition, de nous permettre de reconnaître la valeur des mss. autres que M, enfin de nous indiquer pour M d'une manière précise quelle a été, dans les passages importants, autant qu'on le peut distinguer, la série successive des corrections. Dans les discussions sur l'authenticité des lettres, M. Gurlitt (Jahr. Phil. 1884, p. 856 au bas) opposait à tous les arguments tirés de la langue (Becher, Schirmer) qu'ils ne pouvaient porter alors qu'on manquait de la base manuscrite solide qui seule donnerait de la valeur à ce genre de démonstration. Voilà des raisons qui, grâce à M. Sj., ne seront plus désormais de mise [2].

Puisque il s'agissait principalement de rapprocher le *Mediceus* des autres sources, que nous donne ce contrôle pour notre recueil ? La lecture de l'apparat prouve de la manière la plus claire l'existence de fautes indéniables dans M ou même dans Δ (les mss. du groupe de M [3]).

Mais j'avoue simplement que dans l'étude de ces rapports des mss., j'espérais ici trouver davantage. Ce qui apparaît le mieux, c'est le nombre des fautes particulières à ces mss. dits de contrôle et, somme toute, leur infériorité à l'égard du *Mediceus*. Peut-être, après tout, est-ce ma faute si je n'ai pas plus tiré de ma lecture [4].

É. T.

---

1. Je regrette de n'avoir pu me reporter aux passages de l'article que M. Sj. a publié cette année dans l'Eranos.

2. Notons qu'il n'est même plus question ici des mss. qu'avait collationnés Schmidt, et que mentionnait Gurlitt, Jahrb. Ph. 1884, p. 856 bas : Dresdensis, Guelferbytanus, cod. Oxonienses Bodl.

3. Par ex., l'addition à faux de copules (*et*, etc.) en tête de membres de phrase : p. 10, 11, 12, 13, 14, etc.; cette faute continuelle dans les premières pages est venue sans doute de quelque signe de ponctuation de l'original que le copiste aura pris d'abord pour une abréviation de *et* ; dans la suite des lettres, sans disparaître entièrement, cette faute devient beaucoup plus rare.

4. Un des passages où se caractérisent le mieux groupes et mss., me paraît être p. 43, 5, *negaret iis* (texte de *c*) déjà gâté dans M¹, et de plus en plus altéré dans EP, dans N., dans H, à peine rétabli dans M², le groupe Δ et le groupe Y.

**De P. Vergilii Maronis Catalepton** carminibus quæstionum capita tria scripsit Paul Sommer. Halle, 1910, 118 p. in-8°.

Le sujet de la thèse est conforme à la mode du jour. Le rapporteur était G. Vissowa. La composition m'en paraît assez décousue[1]. Ce qui concerne ici la filiation des mss. est compliqué; mais où était l'utilité de venir à cet exposé pour le rendre moins clair? Toutes les premières pages (jusque p. 25) très condensées, surchargées de notes et de renvois, rappellent la formation du recueil que nous appelons l'*Appendix* et la date probable des divers poèmes. Obscures et dures à lire, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de vraiment original. Je note que l'historique du recueil est fondé avec grand raison, pour une bonne partie, sur l'extrait du catalogue de la bibliothèque du Murbach.

Dans le chapitre II, les arguments contre l'authenticité des trois poëmes 9, 13 et 14 sont clairement déduits. Aussi, bonne réfutation de la bizarre hypothèse de Nemethy, qui a voulu retrouver dans *Cat.* XIII, une épode d'Horace. Le § 3 du chap. II est consacré à *Cat.* XIV : M. S. se range du côté des critiques qui ne croient pas à l'authenticité de ce poème. Il aurait été composé par un contemporain de Tibulle ou d'Ovide qui se serait volontairement inspiré de plus d'un passage des œuvres authentiques. Le rapprochement de l'élégie IX et du Panégyrique de Messala, dans la composition et dans le détail est poursuivi d'une manière ingénieuse. L'hypothèse que l'auteur de l'élégie aurait imité le Panégyrique, n'est pas sans vraisemblance.

Au ch. III, M. S. examine les poèmes les uns après les autres en indiquant pour chacun d'eux quel personnage le poète semble avoir visé et quels modèles latins (presque partout Catulle) ou grecs il imitait. Ce sont avant tout les Alexandrins qu'il a pris comme modèles. A un poème, il empruntait le sujet; à un autre le mètre, les traits et les expressions avec d'ingénieuses variations. Dans un § particulier (III, 2, p. 86), M. S. étudie la métrique du *Catalepton*. Il montre que pour les distiques dactyliques, le poète se tient à mi-chemin des habitudes de Catulle (dans les héxamètres, aux 4 premiers pieds, environ 2 spondées pour un dactyle) et de celles des poètes classiques (Ovide, 55 o/o de dactyles); ses hexamètres contiennent une proportion de 45 dactyles pour 55 spondées. Un seul poème (XIII) est en distiques iambiques, et c'est justement l'un de ceux dont M. S. a contesté l'authenticité. Mais notons que, comme Horace, le poète n'a pas repris ici le vers phalécien employé par Catulle.

M. S. suit souvent, mais pas toujours, le texte et l'interprétation de Buecheler.

---

1. Le premier chapitre est consacré à combattre les idées de plusieurs savants; dans le chap. II, est discutée la question d'authenticité des poèmes du *Catalepton*; ch. III, comment Virgile a imité ici les poètes qui l'avaient précédé.

Voici mes seules réserves : quelques rapprochements forcés et passim [1] (quoique rares), quelques lapsus d'impression.

É. T.

---

**A Persii Flacci Saturarum liber.** Iterum recensuit adnotatione critica instruxit testimonia usque ad saeculum XV addidit Santi Consoli. Romae, Loescher, MCMXI, xx-190 p. gr. in-8°.

Le professeur de Catane dont j'ai eu occasion de citer plus d'une fois les ouvrages, M. Santi Consoli, vient de reprendre en seconde édition le Perse qu'il avait publié en 1904 [2]. L'auteur indique lui-même, à la fin de la préface, les changements qu'il a apportés à son livre : quelques additions ; quelques corrections au texte ; la collation de nouveaux manuscrits, surtout une collation nouvelle de P. [3] ; addition d'autres *testimonia* et des corrections faites par d'autres savants, d'après les comptes rendus critiques. Bon index bibliographique (3 pages). Nouvel *Appendix* (III) contenant, dans l'ordre chronologique, un catalogue sommaire (avec les titres) des mss. de Perse. — Comme répertoire des dernières recherches, le livre sera certainement de grande utilité.

É. T.

---

Artur Solari, **Il territorio Lunese-Pisano,** Contributo alla storia è alla topografia dell'Italia Antica, con 7 illustrazioni, di cui 6 fuori testo. (Annali delle Università Toscane, t. XXIX. Pise, 1910. 123 p. gr. in-8°).

Six chapitres dont voici les titres : I. Notizie storiche (Periodo preromano ; Periodo romano-republicano ; Periodo romano-imperiale). II. Topografià. III. Perimetro-Area-Popolazione. IV. Prodotti. Condizioni economiche. V. Notizie di vita pubblica. VI. Toponomastica. L'auteur avait déjà publié en 1908, dans les *Studi Storici per l'Ant. Class.* un mémoire intitulé : Per la topografià Lunese-Pisana, et un autre mémoire : Sulla storia di Lucca nell' antichità dans les *Studi storici de Crivelluci*, XIV. M. S. s'efforce de rectifier les erreurs commises sur la topographie et sur l'ethnographie de la région, en s'appuyant sur une connaissance plus exacte du pays et sur une meilleure interprétation des textes anciens. Tout ce que j'ai lu de l'article m'a paru intéressant et soigné. P. 8, n. 1, lire Weiss*en*born.

É. T.

---

**Tiepolo**, sa vie, son œuvre, son temps, par Pompeo Molmenti, version française de M. de Peréra, avec 400 reprod. Paris, Hachette, gr. in-8°. Prix : 40 fr.

Le dernier des peintres vénitiens a été longtemps tenu en médiocre

1. Ainsi p. 82 au milieu, sur *ut decet* sur *Thalassio*, et sur *puellula*. — P. 14, 6 l. avant le bas du texte, lire rhe*to*ricam.

2. Voir la *Revue* de 1905, II, p. 230.

3. Les mss. nouveaux consultés sont un *Laurentianus* (x ou xi° s.); un ms. de Vérone (xiii° s.) et la *scheda* du ms. de Ventura de Foro de Longulo (1263). Y ajouter pour la *Vita*, l'*editio* princeps de Jo. Bonard (1499).

estime, et il faut convenir que ce n'est pas sans raison. Venu au monde à une époque frivole, superficielle, licencieuse, il n'a rien fait pour réagir contre cette décadence, et il en est bien surtout l'expression. Cependant, une étude plus serrée a fait découvrir chez le maître des qualités de composition et d'exécution d'une grande force et d'un exemple fécond. La vie, l'atmosphère, la lumière, sont rendues par lui d'une façon prodigieuse, et qui a frayé bien des voies modernes. En sorte que si l'on ne saurait se défendre d'un certain étonnement, en face de la considérable monographie que lui a consacrée l'érudit italien et qu'on n'a pas hésité à traduire en français, cet étonnement est surtout justifié par la certitude que, à n'être représenté que par cette profusion de photographies, Tiepolo perdra la majeure partie de ses droits à l'admiration de la postérité. Si cette lumineuse fluidité de sa couleur disparaît, que reste-t-il trop souvent ? une grande déception... Mais il n'est pas question ici de critique d'art. Puisque M. Molmenti avait tant à dire sur son héros, il a bien fait de le dire ; car son livre rendra de grands services : la façon dont il a compris sa tâche, la profusion de ses renseignements, la solidité de ses témoignages personnels, l'ampleur d'ailleurs et la belle couleur de son style, qu'exalte un enthousiasme continu, tout concourt à donner au livre un peu de cette qualité essentielle de celui qu'il analyse : la vie triomphante. M. Molmenti l'a étudié dans son temps, d'abord, et sa société ; puis dans sa vie ; puis dans ses œuvres, qu'il suit à Venise, en Vénétie, en Lombardie, en Allemagne, en Espagne, partout ; puis dans l'esthétique de son art ; enfin dans son influence et dans les contradictions des jugements qu'il a provoqués. Le traducteur français paraît avoir très heureusement réussi à conserver la saveur et la liberté de son texte et l'éditeur a présenté l'ensemble avec un goût qui en achève l'attrait.

H. de C.

---

**Mantegna**, L'œuvre du maître, tableaux, gravures sur cuivre, en 200 reprod. Paris, Hachette, 1 vol. pet. in-4°. Prix, relié : 10 fr. — **Les Della Robbia,** par Jean de Foville (Les grands artistes), Paris, H. Laurens, 1 vol. in-8° av. 24 pl. Prix : 2 fr. 50. — **Meissonier**, par L. Bénédite (id. ibid.). — **Les Collections de l'Académie royale de peinture et de sculpture,** par André Fontaine (L'Art dans l'ancienne France). Paris, H. Laurens, 1 vol. in-8° av. 12 pl. Prix : 9 fr. — **L'Architecture Romane en France**, album de 226 phot. av. préface de J. Brun. Paris, Hachette, 1 vol. in-4°. Prix : 25 fr. — **Haendel,** par R. Rolland. Paris, Alcan, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — **La Musique chez les peuples indigènes de l'Amérique du Nord,** par J. Tiersot, Paris, Fischbacher, 1 vol. in-8°.

L'album des œuvres de *Mantegna* fait partie d'une « collection des classiques de l'Art » dont nous avons déjà signalé les premiers tomes : A. Dürer, Michel-Ange et Raphaël. Une vie, une étude anonyme de l'artiste (celle-ci a plus de 30 pages de texte), précède la suite des photographies qui terminent encore des « éclaircissements techniques »

et une table chronologique. Il va sans dire que l'œuvre de Mantegna n'aurait pu fournir 200 planches, si, pour les tableaux les plus importants, la photographie ne nous était donnée, non seulement de l'ensemble, mais des principaux détails, en agrandissements successifs. L'idée est bonne et sera utile.

C'est une étude d'art plus personnelle, et même d'un goût et d'un charme assez rares, que celle qu'a consacrée M. Jean de Foville à Luca et Andrea *della Robbia*. Si restreintes que soient les proportions des volumes de cette collection, il a su, non seulement caractériser le talent et les œuvres de ces deux artistes, mais en dévoiler l'âme, en évoquer l'émotion et la pensée. De fait, pour la deviner, il n'est que de regarder d'un peu près les sculptures polychromes d'un charme si vivant, si vrai; mais si peu de gens savent regarder! M. de Foville le leur enseigne assez bien : ils n'auront qu'à le suivre.

D'un style plus sec, comme son sujet, est l'étude de M. Léonce Bénédite sur *Meissonier*. C'est un travail d'une critique très serrée et sans complaisance, d'une documentation abondante, achevée par une note bibliographique très complète. Ce peintre, qui connut la gloire jusqu'à l'excès, subit un peu aujourd'hui l'excès du dédain superficiel et oublieux. On ne peut résister à ces réactions qu'avec des faits et des œuvres. M. Bénédite s'est gardé de tout parti pris dans l'un comme dans l'autre sens et n'en conserve que plus d'autorité.

C'est l'histoire du fonds original de nos Musées du Louvre, de Versailles, de l'Ecole des Beaux-Arts, de quelques galeries de province encore, qu'a retracée M. André Fontaine en publiant les inventaires et les catalogues des collections de l'Académie royale de peinture et sculpture. L'éparpillement de ses œuvres et leur sort respectif, d'une part, de l'autre, l'organisation de l'ancienne Académie, avec ses concours, ses expositions, ses réceptions, tel est le sujet de cette monographie, qui d'ailleurs a un côté très pratique et très utile, en ce sens qu'elle doit encourager à rechercher dans les musées bien des œuvres disparues et qui sont signalées ici, comme à y faire l'identification de plus d'une dont la provenance est ignorée ou faussement indiquée. On ne saurait trop encourager ces éditions critiques d'anciens inventaires, même quand ils contiennent des erreurs, comme celui-ci, qui remonte à l'an II, et surtout quand, toujours comme celui-ci, ils fournissent un vaste champ aux investigations.

Les étudiants d'aujourd'hui en archéologie et histoire de l'art ont vraiment toutes les facilités. Ils devaient jadis se procurer à grands frais des photographies pas toujours bonnes ou se contenter d'à-peu-près médiocres, pour analyser les monuments qu'ils ne pouvaient interroger sur place. Aujourd'hui la photographie est à vil prix et l'on prend encore la peine d'en former des albums copieusement garnis. Nul ne sera plus utile aux élèves de 3e année de l'Ecole des Chartes que celui qui vient d'être consacré à *l'Architecture*

*romane en France*. 266 planches, 313 reproductions, réunissent pour eux, non seulement les plus beaux et plus caractéristiques monuments, religieux ou civils, de cette magnifique époque, mais des spécimens à grande échelle des éléments constitutifs des écoles et du style : chapiteaux, bases, moulures, ornementation. Les photographies sont d'ailleurs excellentes. Quelques pages, d'une bonne doctrine, avec les principaux plans types d'églises, servent d'introduction, ainsi qu'une courte bibliographie et une table détaillée.

M. Romain Rolland, trop modeste, s'excuse de livrer au public une contribution, forcément courte, à l'étude de *Haendel*, et il en annonce dès à présent une plus développée, dont nous sommes heureux de prendre acte. Croyez cependant que cette petite monographie, vraiment remarquable, est des plus nourries et des plus neuves qui soient. On y suit en effet le résultat, sommaire peut-être, mais original, d'une étude approfondie, réfléchie, longuement concentrée dans le cerveau de l'érudit critique. On la consultera, mais on la lira surtout et on y pensera quand on voudra étudier Haendel pour soi-même.

M. Julien Tiersot, qu'un goût particulier d'investigations a déjà plus d'une fois porté à étudier les musiques exotiques, a profité d'une mission de conférences à laquelle il avait été convié aux Etats-Unis et au Canada (en 1905-6), pour relever tous les documents possibles sur la musique chez les indiens Peaux-rouges et chez les nègres. Chansons indigènes, chants religieux, hymnes guerriers, danses, il a recueilli et noté, et nous offre à apprécier, jusqu'à 87 morceaux, éclaircis d'ailleurs et commentés par des explications historiques et ethnographiques pleines d'intérêt, et d'intéressants souvenirs personnels. Une abondante bibliographie du sujet complète cet ensemble précieux.

H. DE CURZON.

---

**La Défense de Nancy en 1792**, par le capitaine DE SANDT, 1 vol. in-8. Nancy, Imprimerie Louis Bertrand, 51, rue Saint-Georges, 1910. 3 francs.

Ce volume est un recueil de documents, la plupart inédits, tirés des archives nancéennes, choisis avec discernement et classés avec méthode. A la première nouvelle de l'invasion prussienne en 1792, le département de la Meurthe s'est mis sur le pied de défense. L'auteur entre dans le détail du plan adopté et des travaux exécutés, suppute le nombre d'hommes détachés aux postes fortifiés, évalue les dépenses, et après avoir trouvé partout l'initiative du Conseil de la Meurthe, il arrive à cette conclusion : « Une opération militaire telle que la défense de Nancy a été dirigée et exécutée par des civils : ce ne sont pas les généraux qui ont organisé la défense, mais les administrateurs; ce ne sont pas les troupes de ligne qui ont assuré la défense, mais les gardes nationales ». Il y a donc eu un effort sérieux

tenté par des civils pour résister aux Prussiens, mais il faut avouer — et peut-être l'auteur n'en convient-il pas assez nettement — que Valmy a rendu cet effort en partie inutile Tout au plus a-t-il empêché quelques pillages. Il semble même que le Conseil, l'alerte passée, ait été assez embarrassé et dépité. Il y a de l'embarras dans la façon dont le rapporteur des dépenses justifie les mesures prises, du dépit dans l'attitude du procureur-syndic à l'égard de Kellermann qui, à l'en croire, « n'a eu par dessus les autres que le bonheur d'avoir servi sa patrie dans un poste plus éclatant ». La note exacte est donnée dans une lettre adressée au maire par le citoyen Rasquinet, commandant général des postes de défense : « Si nous n'emportons pas de lauriers, nous avons du moins eu la plus grande envie d'en cueillir. » Mais ceci même était intéressant à connaître. Grâce à M. De Sandt, on peut se rendre un compte exact des sentiments qui animaient un département français, voisin de la frontière, au moment de l'invasion prussienne. Son livre n'est pas d'intérêt exclusivement militaire : il jette un rayon de plus sur l'histoire délicate de l'opinion en province au temps de la Révolution.

Maximilien Buffenoir.

---

Domenico Spadoni, **Una trama e un tentativo rivoluzionario dello Stato Romano nel 1820-21**. 1 vol. in-8°, 302 p., 3 l. (illustré).

**I Carbonari dello Stato Pontificio (1817-1825)**, documents inédits publiés par Aug. Pierantoni, 2 vol. in-8°, 492 et 404 p., 9 l. Roma-Milano, Soc. Dante Alighieri, 1910. (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, série VI, n°s 4, 5 et 6.)

M. Spadoni, qui s'est adonné spécialement à l'histoire des origines du Risorgimento dans le pays des Marches, consacre son volume à deux épisodes de la crise révolutionnaire de 1820-1821. On sait qu'il n'y eut pas à ce moment de mouvement insurrectionnel proprement dit dans l'État romain. M. S. explique ce fait par l'insuccès du complot organisé en 1817 à Macerata; la répression avait désorganisé les sociétés secrètes patriotiques. On peut aussi penser que l'État pontifical n'ayant pas d'armée, il ne pouvait guère s'y produire de pronunciamiento militaire comme à Naples ou à Alexandrie. Pourtant, les carbonari des Marches faisaient des projets d'insurrection, ceux des Abruzzes appelèrent l'armée napolitaine. Le résultat fut lamentable : les patriotes de Macerata furent dénoncés par un « Judas », et un étudiant du parti révéla les noms de tous les affidés. La « légion romaine », formée dans la région d'Ascoli par Vincenzo Pannelli, proclama la constitution espagnole; mais à la première apparition des carabiniers du pape, les auxiliaires napolitains l'abandonnèrent, et elle se dispersa sans avoir tiré un coup de fusil. Les chefs furent emprisonnés et condamnés à la détention dans une forteresse, quelques-uns à perpétuité, d'autres à 3, 5 et 7 ans. M. S. a voulu faire de ce volume une sorte de monument aux martyrs de la liberté; il

nous donne leur généalogie, leurs portraits, etc. Mais son récit, fait surtout avec les pièces du procès, est critique et sans passion; on peut y trouver nombre de détails intéressants sur les sociétés secrètes de Romagne et des Marches, et les personnages qu'il met en scène sont parfois curieux, comme ce docteur Fioretti, ancien préfet consulaire à Terni en 1798, qui avait adapté à son rêve d'une confédération italienne la constitution fabriquée par Daunou pour la République romaine de l'an VI. Parmi les nombreux volumes de la *Biblioteca storica del Risorgimento*, celui-ci est un des plus soignés.

Les documents publiés par M. Pierantoni, qui viennent probablement des Archives d'État ou de la Bibliothèque Victor-Emmanuel à Milan (on ne nous en dit rien), sont des interrogatoires de prévenus ou d'accusés politiques, arrêtés par la police autrichienne du royaume lombard-vénitien, et communiqués par elle au gouvernement pontifical, comme se rapportant au mouvement révolutionnaire dans l'État romain. Leur intérêt est incontestable, puisqu'on y trouve des dépositions de Maroncelli, de Pellico, de Lombardi et d'Orselli, pour ne citer que ceux-là. Ils sont tous incroyablement loquaces, et s'expliquent avec détails sur l'organisation de la Charbonnerie et des loges maçonniques. Il y a beaucoup à prendre dans ces documents nouveaux (quoi qu'il me semble avoir déjà rencontré quelques-unes des pièces publiées ici dans les livres de M. Luzio sur les procès Pellico-Maroncelli et Confalonieri). Mais c'est tout un travail d'y faire des recherches. A part un avertissement de trente lignes, qui est simplement l'annonce d'un autre livre de M. P., le travail de l'éditeur est nul. Il n'y a pas une note, pas une indication de sources, pas d'index alphabétique. Les interrogatoires ne sont même pas rangés suivant un ordre quelconque, logique ou chronologique. C'est un parfait modèle de la façon dont il ne faut pas éditer les textes.

R. G.

---

— M. H. Viollet a publié, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XII, 2e partie, des documents nouveaux sur des monuments de la Mésopotamie et particulièrement sur le palais d'el Motasim à Samara. Les descriptions sont assez brèves, mais les plans et croquis, ainsi que les photographies, présentent un réel intérêt. Il faut souhaiter, comme l'a fait M. Dieulafoy, que l'auteur puisse continuer ses recherches dans une région dont on sent aujourd'hui l'importance pour l'archéologie musulmane. — Je me permets de protester seulement contre une phrase de l'auteur : « le beau roman des Mille et une Nuits » est une bien médiocre source pour l'étude de la société abbasside; il suffit, au contraire, de lire certaines études de Barbier de Meynard pour voir tout ce que nous apprend le Kitab el Aghani sur la vie arabe au IXe siècle. — M. G. D.

— M. Ellis a donné, le 3 juin dernier, au *Corpus Christi* College d'Oxford, une conférence (a lecture) qu'il a fait imprimer à Londres chez H. Frowde (17 p. in-8°, 1 sh.), sous le titre : *Professor Birt's edition of the Vergilian Catalepton.* Qu'on me permette, afin d'abréger, de renvoyer, pour cette dernière publication,

au compte rendu que j'en ai donné le 9 juin dernier, p. 454. Notons aussi que le titre de la brochure de M. E. n'est pas tout à fait exact; M. E. n'étudie ici, dans le *Catalepton*, que le poème IX, sur Messala. Le professeur d'Oxford qui, au fond, il le dit, veut avant tout, opposer à la méthode de Skutsch celle de Bücheler et de Birt, a choisi ce poème dans le recueil parce que M. Birt en a cru l'authenticité douteuse : il en prend occasion de réfuter ses arguments. Nous avons ici la traduction du poème suivie de remarques critiques. J'avoue que je ne pourrais, sur tous les points, être d'accord avec M. Ellis (ainsi je crois bien improbable sa conjecture sur le vers 29 *mulier* pour *multum*). D'ailleurs, M. E. ne s'abuse nullement sur la faiblesse de ce poème, ni sur les défauts de l'exécution. Il les souligne fort nettement, et c'est ce qui ressort le mieux de cette étude. P. 15, virgule à faux après *Sales*. — E. T.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 janvier 1911*. — M. Henri Cordier communique une lettre du Dr Juan A. Dominguez, directeur de l'Institut de botanique et de pharmacologie de Buenos Aires, annonçant que le doyen de la Faculté des sciences médicales de cette ville a obtenu de la Commission du Centenaire un crédit de 4,000 piastres pour la publication des papiers inédits du naturaliste français Aimé Bonpland.

M. Morel-Fatio entretient l'Académie d'une nouvelle traduction des œuvres de sainte Therèse par les carmélites du premier monastère de Paris, aujourd'hui établies à Bruxelles. Ce travail du plus haut mérite, et qui fait grand honneur à ces religieuses, renouvelle et précise sur beaucoup de points les connaissances déjà acquises sur les écrits de la sainte et sur l'histoire de la réforme du Carmel au xvie siècle.

M. Antoine Thomas signale une découverte faite par M. Drouault, receveur de l'enregistrement à Nontron. Dans le dos d'une reliure d'un registre utilisé en 1830, s'est rencontré un fragment de parchemin appartenant à un compte de l'artillerie royale des premières années du règne de Charles VI. Il y est fait allusion à un épisode remontant à avril 1358 et où se trouvèrent en conflit Jehan de Lyon, maître de l'artillerie, et le célèbre prévôt des marchands de Paris, Etienne Marcel, épisode déjà connu par d'autres documents.

M. Charles Diehl communique quelques renseignements sur plusieurs musées et collections récemment ouverts à Bucarest.

M. Cagnat commente une inscription de Rome, récemment découverte, où sont énumérés une série d'augures pris au début de l'Empire. Les deux premiers avaient pour but de demander aux dieux le salut du peuple romain. Or, d'une phrase de Tacite corrigée par tous les éditeurs modernes, on avait cru pouvoir conclure que de 26 a. C. jusqu'en 49 p. C. on avait renoncé à célébrer cette cérémonie. L'inscription prouve que la correction apportée au texte de Tacite est erronée et qu'il faut accepter la leçon des manuscrits que l'on pensait fautive.

M. Raymond Weil fait une communication sur des monuments de grand intérêt historique qu'il a trouvés à Koptos (Haute-Egypte), au cours d'une campagne de fouilles faite en 1910, en compagnie de M. Ad. Reinach, pour la Société française des fouilles archéologiques. Ces monuments sont des décrets royaux, gravés sur pierre, de l'époque des derniers rois de l'Ancien Empire, et relatifs aux droits de propriété des grands sanctuaires et aux privilèges qu'ils arrivaient à se faire reconnaître par l'autorité royale. La constatation de l'usage des concessions immunitaires aux puissantes organisations religieuses, aux derniers temps de la VIe dynastie, jette une lumière nouvelle sur les faits qui ont conduit l'Ancien Empire égyptien à sa ruine.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse ROUCHON.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 16 février. — 1911



### Réponse a l'article de M. Lecacheux sur le premier volume de l'Inventaire des sceaux des Pièces originales du Cabinet des Titres.

M. Lecacheux a publié dans la *Revue critique* (n° du 3 novembre 1910, p. 333-358) un article sur le premier volume de mon *Inventaire des sceaux des Pièces originales du cabinet des titres*. Absent de Paris, et même de France, au moment où il a paru, je n'en ai eu connaissance qu'il y a peu de jours. Plusieurs autres articles, anonymes ou signés, ont été, parait-il, publiés à propos de mon ouvrage ; je n'en ai lu aucun sauf celui de M. Lecacheux. Il voudra bien me permettre de lui présenter les observations suivantes.

Au début de son article, il écrit que *le Comité des travaux historiques s'est préoccupé de faire publier un Inventaire des sceaux des pièces originales ;* le Comité ne s'est jamais préoccupé de cela avant le dépot de mon manuscrit. Que *M. Roman a été chargé de rédiger cet Inventaire*; je n'ai jamais reçu cette mission, mais me la suis donnée à moi-même. Que *le premier volume renferme la description de 8061 numéros;* en réalité il renferme la description d'un peu moins de 8,000 sceaux (et non numéros) un certain nombre de numéros étant simplement des renvois à d'autres numéros. *M. Roman*, ajoute-t-il, *semble avoir adopté l'ordre des dossiers du cabinet des titres*; le contraire est évident, les numéros des volumes du Cabinet des titres ne se suivant pas dans mon texte dans un ordre progressif, mais étant dans un complet désordre.

Jusqu'à présent les renseignements de M. Lecacheux ne manquent pas de précision.

J'aborde maintenant les rectifications de M. Lecacheux, et je constate tout d'abord qu'il a relevé avec soin les coquilles et les fautes typographiques qu'il a pu trouver; il eût peut-être mieux fait, au lieu de les confondre avec des rectifications plus sérieuses, de les grouper sous une rubrique spéciale.

Je passe ensuite aux erreurs de lecture qu'il relève; elles sont très nombreuses. Pour un certain nombre d'entre elles (non pas pour toutes car le temps m'a manqué pour faire ce long travail) j'ai recouru aux documents originaux et voici ce que j'ai constaté.

(5008) » *Ici*, écrit M. Lecacheux, *le nom de la fonction est pris pour celui du fonctionnaire. Le personnage appelé Garde (commis de la) est un certain Villaume Aec. (la légende du sceau incomplète ne permet de lire que ces lettres) qui était en 1420 capitaine commis à la garde de Thizy en Beaujolais.* » Pas précisément. Ce personnage est non seulement nommé commis de la Garde dans l'acte lui-même, mais il signe cet acte *Huguin de la Garde;* d'où il résulte que son prénom était *Hugues*, et son surnom, sous lequel il était plus connu, *Commis*. Quant au sceau il est visiblement emprunté et j'ai eu soin de l'indiquer dans mon texte.

Ceci est important parce qu'il en résulte que la preuve que M. Lecacheux n'a pas cherché à contrôler sur les originaux les lectures qu'il incrimine. Ce procédé est très imprudent.

(6550) « *Jacques de Lonroy, lieutenant du capitaine général de West-Flandre en 1410; il faut lire : capitaine général de l'Ost de Flandre.* » Mais non, il ne faut pas lire cela; le mot West-Flandre crève les yeux dans la pièce originale et ma lecture est bonne. Nouvelle preuve que M. Lecacheux n'a pas vu les originaux; il n'eut pu s'y tromper.

(4342) « *Le personnage classé sous le nom d'Etienne (Vigoureux) s'appelait en réalité Etienne Vigoureux. On le rencontre assez fréquemment dans les pièces de comptabilité du* XIV<sup></sup>e *siècle. Il fallait le classer à Vigoureux et non à Etienne.* » Mais non; car non seulement la pièce originale porte Vigoureux Etienne, mais le sceau porte Vigoureux Etienne. Cette coïncidence ne peut être fortuite et il en résulte que le nom de maison était Etienne et Vigoureux probablement un surnom transformé en prénom. Il ne peut y avoir de doute à cet égard. Je ne connais pas d'exemple d'une légende de sceau dans laquelle le nom précède le prénom.

(869) « *Au lieu du Château-Cueilli, le Château-Gaillard* », mais non, ma lecture est bonne. — (2764) « *Au lieu de Pierre de Chambère, Pierre de Chambray* ». Le texte porte Chambère et Chambe'. — (4674) « *Au lieu du prieuré de Charine, le prieuré de Charny.* » Le texte porte : l'humble prieuse de Charine. — (2724) « *Au lieu de*

*Collart de Chacéque, Colart de Chasseguy* ». Le texte porte ainsi que le sceau, Collart de Chacégue. — (5533) « *Au lieu des bastides de Gannay, lisez la bastille de Gavray* ». La lecture bastides est certaine; le deuxième mot très effacé se lit Gannay, Gamay ou Gavray ad libitum. — (5232) « *Au lieu de Pierre de Godichard, Pierre de Gaudechart.* » Ma lecture est exacte. — (3724) « *Au lieu du château de Renneville, le château de Regneville.* » Le texte porte : Ren'ville. — (6892) « *Au lieu de Mandagot, Mandagout,* » L'évêque de Marseille et l'archevêque d'Embrun de cette famille ont toujours été nommés de Mandagot. — (5608) « *Au lieu du Val de Rueil, le Vaudreuil.* » Le texte porte : Val de Rueil avec des capitales.

Les noms suivants paraissent suspects à M. Lecacheux, mais il n'indique pas quelle lecture lui semblerait préférable. — (1208) « *Notre-Dame-Engline.* » Le texte porte : Notre-Dame-Engline, de l'ordre de Saint-Jean, en Quercy. — (722) « *L'archidiaconé de Séliac à Avignon.* » Le texte porte : archidiaconus Seliacensis in eccla. Avi. — (4358) « *Le prieuré de Saint-Ladre de Pontguion près Tours.* » Le texte porte : La maison Dieu ou prieuré de Saint-Ladre de Pontguyon près Tours. — (2493) « *Saint-Sinc Banayrorio en Périgord.* » Le texte porte : dñs de Sancto Sinco Banayrorio ou Banayrerio. — (6734) « *Le comté de Richecourt en Wethenche.* » Le texte porte : Richecourt en Wethenche ou Wethriche; la fin du mot étant peu lisible. — (483) « *Le château de Sitorium en Roussillon.* » Le texte porte : Castrum de Sitorio in confinibus regni juxta Rossillonem. — (4992) « *Le château du Busche en Italie.* » Ma lecture est exacte. — (5599) « *La forêt d'Himelaye.* » Ce mot, très effacé, peut se lire Humelaye ou Humehaye. — (4521) « *La forêt d'Estomoie.* » Le texte porte : Estomaie. — (2028) « *La seigneurie d'Hirpialatre.* » Il y a dans le texte Hirpialatre ou Hirpralatre. — (3074) « *Substitut à Beaumont sur Oise.* » Le texte porte : substitut en la comté de Beaumont sur Oyse. — (3121) « *Beneset de Chipareli.* » Le texte porte : Beneth Chipel et Benezet Chiperel, et le sceau Beneseit de Chipareli. J'ai choisi entre ces trois formes la dernière. — (6647) « *Mangue de Louvain.* » Ma lecture est bonne. — (386) « *Cygnen Aphoel.* » Le texte porte : Cygnen Apohel. — (5853) « *Aloze de Homedes.* » Le texte porte : Aloso de Homédés. — (6197) « *Cloux de Langenonia,* » Ma lecture est bonne. — (6884) « *Gio-Maria Malvicino.* » Ma lecture est bonne. — (6773) « *Seigneur d'Ycellieu. La seigneurie d'Ycellieu n'a jamais existé que dans l'imagination de M. R. Jean de Magneville était seigneur dudit lieu, d'ycel lieu.* » J'en doute fort; les mots : seigneur d'Ycellieu, écrits de cette manière, semblent bien témoigner qu'il s'agit d'une seigneurie véritable. Quoi qu'il en soit, ma transcription est très exacte. — (5940) « *Capitaine pour le roi en Occitanie; cette région est plus connue sous le nom de Languedoc.* » Evidemment, mais j'ai préféré conserver le terme ancien, compris de tout le monde.

— (4153) « *M. Roman appelle constamment le clos des galées de Rouen, clos des galères.* » Les deux formes sont également usitées et j'ai préféré la seconde comme plus claire.

Les énonciations suivantes sont d'un ordre un peu différent, elles paraissent simplement bizarres à M. Lacacheux. (3524) « *Hôtelier de Hauville.* » Ma lecture est bonne. — (5754) « *Maître de certains mineurs.* » Ma transcription est littérale. — (1293) « *Les îles du Vent d'Amérique.* » Lecture exacte. — (6382) « *Jean de Lévis, maréchal de la foi et non de la Foi.* » Les deux sont usités ; j'ai écrit : maréchal de la Foi, comme on écrit : prince de la Paix et en vertu du même système. — « *La majuscule serait plus à sa place dans les mots reine Blanche que l'auteur appelle constamment reine blanche.* » Je ne crois pas ; les mots : reine blanche, signifient reine en deuil, reine veuve, quel que fut, du reste, le nom de baptême de la reine ; dans ces conditions le B majuscule ne s'impose pas, au contraire. — (6828) « *Le Borgne à la queue.* » Ma lecture est bonne ; ce surnom est grotesque mais je n'avais qu'à le transcrire sans chercher à l'expliquer. — (1534) « *chapelain de la chapelle du manoir du roi qui fut Fichon à couronne.* » Là encore je n'avais qu'à transcrire cette phrase exactement sans en proposer une explication ; elle se retrouve du reste dans plusieurs autres documents. Il m'eut été facile de passer simplement sous silence (comme tant d'autres) les parties de mon inventaire qui me paraissaient bizarres ou inexplicables, mais je n'ai pas voulu le faire, pensant qu'un oubli volontaire et occulte n'est pas un honnête procédé de publication.

Je n'ai pas poursuivi au delà ce travail de révision ; étant donné le résultat des collations précédentes, j'ai lieu de croire que le résultat de celles qui auraient suivi eût été équivalent. Au cours de cet examen j'ai trouvé cependant dans l'article de M. Lecacheux un petit nombre d'observations judicieuses dont je ferai certainement mon profit pour l'*errata* qui accompagnera le second volume de mon Inventaire.

J'ajoute pour mémoire que le premier volume renferme plus de trente mille noms de personne ou de lieu et plus de cinquante mille chiffres, dates ou cotes.

Je remercie M. Lecacheux du soin avec lequel il a lu mon ouvrage ; à titre de réciprocité et comme bon procédé confraternel je lui rendrai un service du même genre.

Il a publié un remarquable *Essai historique sur l'Hôtel Dieu de Coutances* qui a eu un succès retentissant et dont la lecture procure des sensations tout à fait agréables. Le succès mérité qu'il a obtenu obligera certainement son auteur à en donner bientôt une deuxième édition et je crois devoir lui signaler quelques membres de phrase qu'il pourra peut-être modifier ou même éliminer sans inconvénient. Ils se trouvent dans les quarante-neuf premières pages de son livre, je n'ai pas été au-delà.

*Une maison nouvellement fondée*, écrit-il, *est comme un enfant qui vient de naître* (34), il y a de la fraîcheur dans cette comparaison, mais aussi un peu trop de naïveté. Le travail qu'il entreprend lui paraît intéressant car *ce sont des annales mouvementées quoique domestiques* (Intr. VI); amphigouri et fâcheuse consonnance. L'Hôtel Dieu était destiné *au soulagement des pauvres externes* (ibid.), phrase à double parfum pharmaceutique. Les plus minutieuses précautions avaient été prises pour assurer la bonne gestion des revenus : *l'argent devait être déposé dans un tronc et plusieurs frères devaient être présents à cette opération*, et avoir soin *que tous les revenus fussent mis par écrit à mesure qu'ils seraient encaissés* (30), cela ne semble-t-il pas un peu plat? Les religieux furent ponctuels à observer ces prescriptions *suivant leur promesse et comme leur habit le demandait* (33), on voit d'ici se produire les réclamations de cet habit. Malgré toutes ces précautions *il nous est permis d'affirmer sans exagération que les recettes ne balançaient pas toujours les dépenses* (35), phrase bien solennelle pour un fait malheureusement si commun! Cependant le prélat fondateur, en homme pratique, avait installé l'Hôtel Dieu près d'une rivière, *car on avait besoin d'eau pour les lessives et pour beaucoup d'autres usages* (36), oui, pour boire par exemple? Et aussi pour le tout à l'égout, *car le système du tout à l'égout était à cette époque* (XIII^e s.) *le plus généralement adopté* (27), cette plaisanterie est fort gaie, mais est-elle bien à sa place? Mais la rivière ne servait pas qu'à cela, on y avait installé un moulin, *un moulin entier n'est pas de trop* (41), judicieuse remarque, que ferait-on, en effet, d'un morceau de moulin? Enfin M. Lecacheux nous assure que *ce recueil spécial lui a coûté une somme de travail fort appréciable* (sans doute) *et causé plus d'un ennui* (49), phrase imprudente, car elle appelle nécessairement le complément suivant, *dont le lecteur prend largement sa part*. Malgré tout M. Lecacheux pense qu'*un tel épanouissement mériterait d'être soumise* (*sic*) *aux réflexions de tout esprit sérieux* (6). Sur cette phrase type je termine et me plonge dans l'abîme de mes réflexions.

J. ROMAN.

---

RÉPONSE A M. ROMAN.

M. R. veut bien nous apprendre qu'il n'a pas accepté la tâche de publier l'Inventaire des Sceaux du Cabinet des Titres, mais qu'il « s'est donné à lui-même cette mission ». Il y a là une nuance, qui peut intéresser le Comité des Travaux historiques, mais qui laisse le public indifférent. Que M. R. se soit choisi lui-même, ou qu'il ait été désigné par le Comité, le choix n'en reste pas moins malheureux. De l'avis général, sa publication fait peu d'honneur à la Collection de Documents Inédits, dans laquelle elle a pris place. Faut-il rappeler,

d'ailleurs, que la mission dont ce fier érudit s'est investi n'est pas gratuite. Ce n'est pas M. R. qui a fait les frais de son volume, ce sont les contribuables. Qui oserait prétendre — le bénéficiaire excepté — qu'ils en ont eu jusqu'à ce jour pour leur argent?

Si le Comité des Travaux historiques « ne s'est pas préoccupé de la question avant le dépôt du manuscrit », il s'en préoccupe aujourd'hui, et peut-être un peu plus que M. R. ne le désirerait. Les longs voyages qu'il fait en France, et même à l'étranger, l'empêchent évidemment de prendre garde à ce qui se passe plus près de nous. Il y a dans sa réplique une étrange lacune. Serait-il donc le seul à ignorer que le Comité dont il relève n'a pas attendu trois mois pour s'émouvoir du succès un peu trop retentissant de son ouvrage? Une commission a été nommée pour étudier les mesures à prendre, et un collaborateur aussi dévoué que compétent a été prié de s'adjoindre à l'auteur pour terminer sa publication. Il m'est pénible de rendre publique cette décision, qui atteint un correspondant de l'Institut, un érudit âgé, ayant derrière lui un long passé scientifique, la gloire de sa province natale. Mais puisque M. R. n'a pas jugé indigne de lui d'éplucher ma thèse de sortie de l'École des Chartes pour y relever quelques fautes d'impression et quelques négligences de style, il me permettra de lui faire observer qu'on n'a pas le droit de se montrer sévère pour une œuvre de jeunesse lorsqu'on s'est exposé soi-même à recevoir, dans sa vieillesse, une telle leçon.

Au surplus je ne dis pas — et les lecteurs de la *Revue* qui connaissent M. R. n'en seront pas étonnés — que cette œuvre de vieillesse déshonore ses cheveux blancs. Je prétends simplement, avec tout le monde, qu'elle a besoin d'être revisée. Elle le sera, et mon compte-rendu n'aura pas été inutile s'il a pu contribuer, pour une modeste part, à ce résultat. L'opinion publique décidera si, pour mener cette tâche à bonne fin, il suffit d'appeler au chevet du malade un spécialiste en sigillographie. Peut-être un paléographe ne serait-il pas de trop. Il plait à M. R. de s'obstiner dans des erreurs évidentes, de maintenir envers et contre tous des bévues qui sautent aux yeux et de trouver ses lectures excellentes. Cet état d'esprit est inquiétant. Puisqu'il a consenti, d'assez mauvaise grâce d'ailleurs, à se séparer de son « maître enquêteur des caves et foires », pourquoi veut-il garder à tout prix ce seigneur d'Ycellieu, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, mais qui reste bien difficile à placer. Je ne cite qu'un exemple. Il montre que le système de défense de l'auteur se résume dans la phrase célèbre : « N'avouez jamais! » Mais si deux négations valent une affirmation, deux mauvaises lectures successives n'en valent pas une bonne.

M. R. prétend que je n'ai pas vérifié ses nombreuses erreurs avec assez de soin. Afin de lui prouver qu'il se trompe, et que j'ai fait, moi aussi, ma petite enquête sur les documents, je me permettrai de lui expliquer quelques énigmes, devant lesquelles il continue de rester

en arrêt, avec une fidélité bien amusante. N. 5008, il n'y a pas dans le texte « Commis de la Garde » mais bien « Gonnin de la Garde ». Gonnin est ici le diminutif d'Hugonin, que M. R. a lu Huguin dans la signature. N° 4674, au lieu de « la prieuse de Charine », je lis, sans hésitation possible, « la prieuse de Charnie » (Charny). N° 5599, le mot « très effacé » que M. R. a lu Himelaye (première version), et Humelaye ou Humehaye (seconde version) est en réalité Luithehaize (la forêt de Lithaire, en la vicomté de Carentan). N° 2028, il n'y a pas dans le texte « Hirpialatre » mais bien « Hupialatre » (Huppy-a-Latre). N° 2493, le texte ne porte pas « dñs de Sancto Sinco Banayrorio », mais « dñs de Sancto Sirico, banayrerius » (le seigneur de Saint-Cirq, banneret)[1]. N° 4521, « la forêt d'Estomoie »; je lis, sans hésitation possible, la forêt de Rommare (Roumare). N° 3458, « Jean Le Cordier, receveur de Robert de Fresnes à la *Fressinie* de Neauphle »; il y a, dans le texte « receveur pour... Robert, seigneur de Fiennes, en sa terre et revenue de la fiefferme de Neaufle... » Evidemment la lecture de M. R. est bonne; mais il voudra bien m'accorder que, pour les érudits, la mienne est meilleure

Aussi bien on ne demandait pas à M. R. de reproduire littéralement dans ses analyses le nom de personne ou le nom de lieu, tel qu'il se trouve écrit dans le document : on lui demandait de reconnaître d'abord ce nom, et ensuite de l'identifier. Faute d'avoir pris cette précaution, il nous a donné un inventaire qui reste en grande partie inutilisable. Il ne suffit pas, en effet, de déchiffrer un texte avec exactitude, il faut encore le comprendre. M. R. serait-il le seul à ignorer que l'orthographe du Moyen Age diffère sensiblement de celle d'aujourd'hui, et que les noms propres sont parfois, dans les textes, étrangement défigurés? Il n'est pas nécessaire cependant d'être correspondant de l'Institut pour savoir que Brivatensis se traduit par Brioude et non par Brives, que le château de Renierville en Cotentin est aujourd'hui le château de Regnéville près Coutances et que Val de Rueil est une forme ancienne de Vaudreuil; pour reconnaître dans Neuvion-en-Terraise (n° 2989) Nouvion-en-Thiérache, dans Jean de Friquaut, trésorier du roi en 1386 (n. 2099) Jean de Fricamps, dans le prieuré de Monéto-sur-Cher (n. 7596) le prieuré de Mennetou-sur-Cher, etc. Je veux bien admettre que M. R. n'a pas « blanchi sous le harnois »; mais depuis environ quarante ans qu'il a commencé de s'intéresser aux choses de l'histoire, il eût pu, à les traiter, acquérir quelque expérience.

1. M. R. n'a pas compris l'abréviation *us* qui termine le mot *banayrerius* et qui se retrouve à la fin du mot suivant *recognoscimus*. C'est ainsi que la seigneurie de Saint-Cirq-la-Popie (Lot) a pu devenir celle de Saint-Sinc-Banayrorio. La pièce, d'ailleurs, n'est pas du 4 juin 1324, comme le dit M. R., mais du 4 juin 1224. Elle ne figure pas dans le tome 594, mais dans le tome 595 des Pièces Originales. A part cela l'analyse est exacte.

Lorsqu'on parcourt l'Inventaire des Sceaux du Cabinet des Titres, on a l'impression que l'auteur possède des notions imparfaites sur l'histoire et la géographie du Moyen Age; qu'il a négligé systématiquement de recourir aux travaux de ses devanciers [1]; qu'il n'a même pas feuilleté des ouvrages élémentaires comme l'*Histoire généalogique* du P. Anselme, le *Gallia Christiana*, les Dictionnaires topographiques des départements, etc.; et qu'une superbe confiance en soi-même lui a tenu lieu de préparation. Pour m'être permis, le premier, d'en faire la remarque, je me suis attiré ses foudres. Je m'y attendais. Fort heureusement pour moi, la colère de M. R. n'est pas bien dangereuse. Les lecteurs de la *Revue* ont pu goûter le charme de son style et apprécier ses procédés de polémique. Une cause ainsi défendue est une cause jugée. Si la réputation d'érudit de M. R. sort quelque peu endommagée de cette aventure, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. Mais pourquoi — qu'il me permette cette expression vulgaire — s'en ferait-il des cheveux? Son ouvrage a obtenu un succès auquel ne sauraient prétendre nos modestes travaux d'érudition. La presse parisienne elle-même s'est occupée de sa personne. Le voilà devenu un homme célèbre. Et il est de mode maintenant, dans certains milieux, lorsque paraît un ouvrage historique où la fantaisie domine, de l'apprécier d'un mot en souriant. On dit : ce n'est pas de l'histoire, c'est du Roman.

Paul Lecacheux.

---

F. Solmsen, **Beiträge zur griechischen Wortforschung.** Erster Teil. Strasbourg, Trübner, 1909; 270 p.

Série de recherches étymologiques sur certains mots grecs et sur les mots de même famille. 1) homer. ἄγοστος. Il viendrait de *ἀγορστός, mot participial ayant la valeur de « pourvu de la faculté de rassembler » et se rattachant par suite à ἀγείρω; d'où le sens de « main » qu'il a dans Homère. Il se décomposerait en *ἀγορ σ-τός, ορ représentant la liquide sonnante. Le manque d'aspiration initiale empêche d'expliquer l'ἀ par *s(e)m*; M. Solmsen le fait venir de *(e)n*, degré réduit de ἐν; mais cela ne me paraît pas suffisamment prouvé par les exemples apportés à titre de comparaison. — 2) Αἱμωδεῖν « avoir les dents agacées. » A ce verbe répond un adjectif *αἱμ-ωδος « qui a mal aux dents », composé de ὀδούς et de αἱμο- « douloureux », suff. μο, rac. *sēi, sai* « éprouver de la douleur »; cet adjectif serait formé comme νωδός « sans dents », et son premier composant αἱμ- aurait d'ailleurs disparu de la langue. C'est là une difficulté, bien que M. S. le rattache à toute une série de formes germaniques de même racine, mais avec le suffixe *ro*. On remarquera dans ce chapitre une excellente discussion sur ὀδούς —

---

1. Tel le Nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu par le marquis de Belleval, où un certain nombre de noms qu'il estropie sont parfaitement identifiés.

ὀδών. — 3) Αἰσυμνήτης. L'origine et l'histoire du mot, avec l'excursus sur les éléments du grec de l'ouest dans le dialecte de Mégare, remplissent presque la moitié du livre. L'étude est fouillée et intéressante, bien que quelques points ne soient pas très sûrs. Le dialecte de Mégare donne la forme αἰσιμνάτας, et c'est dans l'orthographe avec ι que M. S. voit la forme primitive. Alors αἴσιμος, dérivé de αἶσα, peut avoir produit *αἰσιμων, puis un degré plus loin *αἰσιμνος, et en dernière analyse αἰσιμνᾶν, αἰσιμνάτας. Quant à l'υ de la forme ionienne, il est dû à l'influence de la labiale en syllabe fermée et atone, cf. μόλιβος et μόλυβδος. La relation historique entre ion. αἰσυμνήτης et mégar. αἰσιμνάτας est expliquée par les rapports, déjà indiqués par l'antiquité, entre l'Ionie et le nord-est du Péloponnèse, rapports que M. S. démontre par d'ingénieux rapprochements. La comparaison avec μέρος, *μεριμος, *μεριμων, *μεριμνος, μεριμνᾶν, μεριμνήτης, semble justifier le processus établi plus haut; il y a lieu toutefois de n'accepter ces séries qu'avec quelques réserves. Si ἔρευνα, comme on l'admet aujourd'hui, est postérieur à ἐρευνᾶν, et si une forme *ἐρευνή qui expliquerait le verbe est difficile à supposer à cause de son vocalisme, les verbes comme μεριμνᾶν, αἰσιμνᾶν manquent d'explication solide, et leur dérivation de noms en -ων a besoin d'être éclaircie; et dans le cas où l'on supposera μενοινή — μενοινᾶν, puis ce dernier verbe le modèle pour ἐρευνᾶν, μεριμνᾶν (p. 52), et par conséquent αἰσιμνᾶν, c'est là un recours à l'analogie qui me semble plutôt un expédient qu'une démonstration. — 4) Adverbes en ις. On notera, dans cette section, l'explication de l'oxytonèse de χωρίς; étant donné le doublet χῶρι, si χωρίς a supplanté, après Homère, ἀμφίς dans le sens de « à part », M. S. considère comme évident qu'il a également pris son accent dès l'époque où il a commencé à prendre sa signification. — 5) Ἀμίς. Rattaché, ainsi que ἄμη « seau », à la rac. *sem* « ensemble » et apparenté par conséquent à ἅμα; ἄντλος est de même famille, de *ἁμ-θλος, puis ἄντλος par dissimilation, et ἄντλος avec l'esprit doux ionien, car le mot appartient plutôt à la langue des marins et des médecins; tout ceci est bien conduit, rigoureux, et laisse une forte impression de justesse. M. S. met à part un autre ἄμη « bêche », qui serait d'une racine différente, et prend occasion de cette séparation pour étudier le verbe *σκάπτω et d'autres racines ayant le sens de « creuser, gratter, tailler », etc. Enfin, après avoir proposé l'étymologie des mots 6) γογγύλος, γαγγλίον et 7) γράσος, qu'il rattache à γράω « ronger », M. S. termine son volume par des recherches très pénétrantes et très suggestives sur certains groupes de substantifs féminins, à propos du mot 8) δεῖσα « ordure, boue », connu seulement par les papyrus et les lexicographes, et par un dérivé δεισαλέος, que l'on rencontre deux fois dans Clément d'Alexandrie et pas ailleurs. Son origine est dans *δειτ-*j*α ou *δειτ-σα; M. S. part de là pour instituer une discussion sur le suffixe σα (α long) et sur les terminaisons féminines en η et α (bref). Ce suffixe se trouve en grec par exemple dans

κνίση, att. κνῖσα, primitivement *κνιδ-σα, c'est-à-dire α (long) adjoint à la forme réduite d'un radical en *s* κνιδσ-, cf. lat. *nidor*; de même dans μύξα, cf. *mucor*, et probablement aussi dans δίψα et δόξα. M. Solmsen passe alors en revue diverses catégories de féminins en εια, οια (abstraits) et είη, οίη, en να et νη, λα et λη, etc., pour lesquelles l'histoire de la langue révèle l'α bref de l'attique comme une forme plus récente. Il en tire cette conclusion, que la plupart des féminins en α (bref), là où cette terminaison ne remonte pas à *j*α (α bref), sont des transformations postérieures de types en η.

My.

---

**Procli Diadochi Hypotyposis astronomicarum positionum,** una cum scholiis antiquis e libris manu scriptis edidit, germanica interpretatione et commentariis instruxit C. Manitius, Leipzig, Teubner, 1909; xlvi-378 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Il n'existait jusqu'ici que deux éditions du traité de Proclus intitulé Ὑποτύπωσις τῶν ἀστρονομικῶν ὑποθέσεων; l'édition princeps de Grynæus (Bâle, 1540), faite sur un manuscrit que M. Manitius n'a pu retrouver, et celle de l'abbé Halma (Paris, 1820) [1], faite sur deux manuscrits qui sont encore à notre Bibliothèque nationale, les Parisini 2363 et 2392 (ici $P^3$ et $P^5$). Éditions imparfaites en plus d'un point. M. M. a collationné en tout ou en partie tous les manuscrits de l'*Hypotypose*, sauf deux d'Oxford et trois de Venise, et a pu nous donner ainsi un bon texte, établi de la manière suivante. Parmi les nombreux manuscrits provenant d'une source déjà passablement corrompue, M. M. en a utilisé neuf, dont il expose ainsi les rapports. Deux archétypes dérivent de la source première [2]. L'un d'eux a donné naissance à deux manuscrits (sigles L et $P^1$), qui y remontent plus ou moins directement (classe A, famille 1). L'autre a produit trois groupes; l'un comprend d'une part $P^2$, $P^3$ et $L^2$, ces deux derniers ayant une affinité étroite avec la classe C (cl. A, fam. 2), d'autre part $P^4$ (cl. A, fam. 3), qui a sa source dans un exemplaire corrigé, et qui fournit généralement la vraie leçon; malheureusement il ne contient qu'une faible partie de l'ouvrage. Le second groupe est constitué par les manuscrits $P^5$ et $V^1$ (cl. B), et le troisième par $P^6$ et $V^2$ (cl. C). Les variantes de ces neuf manuscrits sont données dans l'appareil critique, ainsi que celles de quelques autres, lorsqu'elles présentent de l'intérêt. Au texte, accompagné d'une traduction en allemand, s'ajoutent les scholies

---

1. M. M. remarque en passant que Halma a publié son texte sans accents. Il serait intéressant de savoir pourquoi, un demi-siècle auparavant, la presse Clarendonienne avait adopté le même système; par exemple le *Théocrite* de Warton (1770) est imprimé sans accents — quos ut exemplo *fere novo* rejicerem penitus, dit le savant anglais, auctores mihi fuere, *bonis credo rationibus inducti*, procuratores typographici Clarendoniani (t. I, p. xii).

2. Dans ce qui suit, L, P et V désignent respectivement des Laurentiani, des Parisini et des Vindobonenses.

anciennes, qui remontent à deux sources diverses; elles sont suivies d'un appendice sur la vie de Proclus, et de quelques notes explicatives destinées à éclaircir certains passages. M. M. a eu assez souvent à améliorer le texte, en des endroits où les manuscrits ne donnent que des leçons manifestement insuffisantes ; il a dû ajouter des mots omis, mettre entre crochets des expressions étrangères à la rédaction primitive, et introduire une trentaine de corrections dont la plupart seront approuvées. Je cite les principales : 14, 19 ἀπράγμονας (-μονα vulg.); 32, 2 ἐπί (manque dans certains manuscrits, ἀπό les autres); 52, 4 ἔχουσα (ἔχουσαν); 80, 2 σημείων, excellente et nécessaire correction pour καὶ τῶν vulg.; 126, 2 διιόντος (διέποντος); *id.* 23 περιάγεσθαι (παραγίν. ou -γενέσθαι); 158, 22 περίεσται des manuscrits n'a pas de sens; on lit περιώρασται dans P[1] et par correction dans L; c'est cependant avec raison que M. M. lit πεπίεσται; 238, 15 γε (δέ) ; 255, 10 dans les scholies ἀποστενεῖσθαι pour ἀποστερεῖσθαι. L'édition, en somme, répond bien aux exigences actuelles, elle est terminée par un excellent index, et l'on remerciera M. Manitius de nous l'avoir donnée.

My.

---

**Syntaxe de la Subordination dans Térence**, par Henri BLÉRY, professeur agrégé au Lycée Charlemagne. Paris, Belin frères éditeurs; in-8°, VII-298 p.
**Rusticité et Urbanité romaines**, par Henri BLÉRY. Paris, Belin; in-8°, 148 p.

Ces deux thèses de doctorat, présentées à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, ont été composées en province, sans toutes les ressources scientifiques nécessaires, et cela ajoute au mérite de l'auteur, mais diminue la valeur du travail, qui apparaît comme un effort isolé, sans lien avec les études partielles antérieures ; les connaissances fondamentales sont parfois empruntées à des ouvrages insuffisants et vieillis.

Le but de la thèse principale de M. Bléry est, ainsi qu'il le déclare p. IV, de relever dans la syntaxe de subordination de Térence, non pas ce qui chez lui est classique, mais ce qui n'est pas encore conforme à la syntaxe de Cicéron et de César, et de ne comparer l'écrivain à Plaute que sur les points où il est déjà classique, tandis que Plaute ne l'est pas encore, et pour qu'on puisse mesurer le progrès accompli, l'intérêt de l'étude étant que la syntaxe de Térence est une syntaxe de transition. En réalité, M. B. n'a formulé ce plan que pour l'abandonner aussitôt; dans nombre de chapitres il constate simplement l'accord de Plaute d'une part, de Cicéron et de César de l'autre avec Térence et expose dans son ensemble le système de la subordination chez Térence, exposé qui sera du reste le bien venu, puisque nous n'en possédons pas encore de complet. Pourquoi il ne s'est pas tenu à son programme, c'est ce qu'il n'explique nulle part, mais ce qui se devine ; s'il l'avait exécuté strictement, en laissant de côté tous les cas de concordance entre Térence et les classiques, les dimensions de

l'ouvrage se seraient trouvées singulièrement réduites. Et c'est là une chose très intéressante, parce qu'elle confirme involontairement des théories récemment émises et que M. B. a ignorées, à savoir qu'entre les écrivains archaïques et les écrivains classiques les différences sont surtout des différences de style, mais que dès les premiers les grandes lignes de la syntaxe sont fixées. Par exemple, l'ancienne grammaire enseignait que dans l'interrogation indirecte les auteurs archaïques se servent encore fréquemment de l'indicatif, tandis que les classiques emploient toujours le subjonctif et les faits bruts paraissaient lui donner raison; une observation plus délicate présente les choses sous un autre jour : les comiques latins savent que le subjonctif est de règle dans l'interrogation indirecte; lorsqu'ils mettent l'indicatif, c'est que l'interrogation est directe; ils juxtaposent deux propositions, comme on le fait dans le langage de la conversation, qui est le leur. Du reste — et cela est important — c'est souvent avec la syntaxe des Lettres familières de Cicéron que s'établit la concordance de la syntaxe de Térence, parce que, bien que M. B. ne l'ait pas remarqué, nous avons à faire des deux côtés au style familier, qui n'a pas changé. D'ailleurs, M. B. fait figurer à tort parmi les soi-disant archaïsmes de syntaxe des archaïsmes d'une autre nature; ainsi lorsqu'un verbe, ou un sens de verbe usités à l'époque archaïque ne se retrouvent plus à l'époque classique, il y a là un archaïsme de vocabulaire ou de signification, mais non de tournure; car nous ignorons quelle tournure eussent adoptée les classiques, s'ils eussent employé le mot ou le sens. En outre, on reprochera à M. B. de n'avoir pas défini le terme « classique »; il semble que pour lui tout ce qui se trouve chez Cicéron et chez César soit classique; des travaux récents, qu'il n'a pas connus, montrent qn'il faut restreindre et que tout n'est pas classique dans tous les écrits de Cicéron. Enfin, pour établir l'usage classique, il s'en est tenu soit à Draeger, qui est très incomplet, soit aux grammaires autorisées, dont les relevés le sont encore; s'il avait fait personnellement des recherches approfondies, il eût constaté chez les classiques des libertés qu'on leur dénie généralemeut, soit parce qu'on ne les a pas suffisamment dépouillés, soit parce qu'on cite d'après des corrections d'éditeurs partant d'idées préconçues.

Une des faiblesses du travail de M. B., c'est justement d'avoir pris pour base des textes d'éditions, parfois d'ailleurs arriérées, sans se préoccuper de la tradition authentique. Il en est résulté des mésaventures; je n'en citerai qu'une seule; p. 37, il croit que les auteurs archaïques ont construit *fortasse* avec une proposition infinitive comme le serait *uerisimile est :* il mentionne un exemple de Plaute et un exemple de Térence; or, chez Plaute, *Amph.*, v. 621 (et non 615), le texte autorisé est : *Ibi forte istum si uidisses quendam in somnis Sosiam*, sept. trochaïque qui n'est suspect ni pour la métrique ni pour

le sens : *fortasse* a été introduit par Bentley, *istum uidisse* est d'Ussing. Chez Térence, *Hec.*, v. 313, l'octonaire iambique est faux ; mais la tradition autorisée ne connaît pas l'infinitif, qui provient de Donat, ainsi que la théorie ; il est probable qu'il faut lire, avec un simple déplacement de mot : *Fortasse aliquod unum uerbum inter eas iram hanc conciuerit.*

M. B. manque souvent d'exactitude philologique. Parmi les exemples qu'il range sous une même rubrique, tous ne sont pas également probants et il y a lieu de faire le départ entre ceux qui ont le droit d'y figurer et ceux qui ne l'ont pas. Il lui arrive de se tromper sur l'explicatton des faits ; ainsi, p. 1, il note comme un trait d'archaïsme la présence de l'ablatif absolu, là où les auteurs classiques mettraient le participe en accord et il apporte deux exemples, l'un de Plaute, l'autre de Térence ; mais, outre que les classiques offrent des constructions pareilles, qui lui ont échappé, chez Plaute, *Amph.*, v. 542, le texte qu'il adopte *Vt quom absim me ames, me tuam te absente tamen* équivaut à *me, quae tua sum*... moi qui suis tienne malgré tout pendant ton absence ; il y a donc dans la pensée deux propositions et et *te absente* ne saurait être remplacé par *absens* ; ce texte fait d'ailleurs un vers faux et a été corrigé de diverses façons; chez Tér., *Hec.*, v. 912 *Quemquamne animo tam comi aut tam leni putas Qui se uidente amicam patiatur suam*... ? la phrase est interrompue et le sens est : crois-tu qu'il existe quelqu'un d'assez complaisant ou d'assez bon enfant pour laisser sous ses yeux sa maîtresse (être caressée par un autre) ? ; l'ablatif absolu est parfaitement régulier. Dans un certain nombre de passages, où M. B. croit voir un emploi archaïque de l'infinitif futur pour l'infinitif présent, il s'agit ou d'un véritable présent ou d'un emploi du présent usuel dans la conversation courante et qui n'a rien d'archaïque ; ainsi p. 40, Tér. *Eun.*, *Spero me habere, qui hunc meo excruciem modo* signifie : j'espère bien que je tiens actuellement de quoi le tourmenter à ma façon*; Ad.* v. 224 *te aiunt proficisci Cyprum* signifie : on dit que tu pars pour Chypre — exactement comme en français, etc.

Le travail de M. Bl. étant simplement la constatation des habitudes de Térence en ce qui concerne la subordination renferme peu de théorie grammaticale. Là où la théorie apparaît, elle n'est pas toujours de bon aloi ; p. 16, il n'est pas juste de dire que dans *credere alicui* il y a *se* sous-entendu ; p. 78, dans *ita... ut qui*, *qui* n'est pas l'ancien ablatif du relatif faisant double emploi avec *ut*, mais l'ablatif de l'indéterminé ; p. 204, l'explication de *nimirum* n'est pas satisfaisante; en réalité *mirum ni domist* = il y a quelque chose d'extraordinaire s'il n'est pas à la maison, *nimirum domist* = s'il n'y a pas quelque chose d'extraordinaire, sauf événement extraordinaire, il est à la maison, etc.

En somme l'ouvrage de M. Bl. ne doit être utilisé qu'avec précau-

tion; c'est un recueil commode des cas de subordination chez Térence, classés sous des rubriques qui permettent de les étudier d'ensemble.

Dans sa thèse complémentaire l'auteur s'était proposé primitivement d'envisager simplement l'urbanité romaine ; il a étendu son sujet en définissant d'abord la rusticité, qui est son contraire, puis en montrant par quelle évolution les Romains ont passé de l'une à l'autre ; il a recherché ce qu'ils entendaient par l'urbanité et fair voir comment elle avait disparu dans le cosmopolitisme. De cette modification du plan est résultée une suite de tableaux historiques, qui a permis à l'auteur d'entourer le noyau fondamental de la thèse de développements agréables, mais empreints d'une certaine banalité. Il était inutile de démontrer que les Romains étaient à l'origine un peuple de paysans et d'insister là-dessus au moyen de preuves qui n'ont rien de nouveau. L'envahissement de la culture hellénique a été exposé cent fois et ne méritait pas d'être amplifié copieusement. Du reste, en faisant l'histoire de la naissance et de la décadence de l'urbanité, un fait important paraît avoir échappé à l'auteur, c'est que l'urbanité eut toujours quelque chose d'artificiel, ne fut le partage que d'une élite et qu'à côté d'elle la rusticité subsista toujours dans la grande masse du peuple, qu'en outre l'urbanité ne disparut que pour faire place dans les classes éclairées à une culture d'un genre différent. D'autre part pour faire l'histoire des mœurs avec des textes littéraires il faut des précautions et un esprit critique dont M. Bl. ne fait pas toujours preuve. Les traits dont il compose ses tableaux sont hétérogènes ; ils appartiennent parfois à des époques différentes et viennent de sources insuffisamment clarifiées. Il emprunte beaucoup aux comédies de Plaute et de Térence, sans remarquer que ce sont là des adaptations de pièces grecques et par suite attribue au terroir romain des choses qui sont purement helléniques. Les Athéniens aimaient à opposer la grossièreté des paysans au raffinement des citadins et il n'est pas méthodique de reconstituer la rusticité romaine avec ce qui est rustique chez les personnages à noms grecs de Plaute. Enfin le manque d'exactitude philologique apparaît dans ce travail comme dans le précédent ; l'orthographe des mots latins est fautive ; les textes cités ne sont pas toujours compris ; p. 11, *lintres* chez Virg. *Georg*. 1, 259 sqq. ne signifie pas des barques, mais des auges, des jattes ; p. 23, Hor. *Sat*. I, 3, 31 sq. n'est pas convenablement expliqué ; p. 25, dans Hor. *Sat*. II, 6, 79 sqq. le rat des champs n'est ni un avare, ni un grossier personnage ; les morceaux de lard *semesa* qu'il offre à son hôte ne sont pas des morceaux qu'il a déjà à moitié rongés, mais des restes de la table qu'il a recueillis avec soin ; c'est ce qu'il a de meilleur à offrir à son hôte, qu'il traite aussi bien qu'il le peut ; p. 64, le second septénaire cité de Porcius Licinius est faux, etc.

Le meilleur chapitre de la thèse reste celui qui traite de l'urbanité ;

mais le travail de M. Bl. n'est qu'un essai brillant, qui se lit avec facilité et avec plaisir ; après lui il faudra reprendre le sujet dans un esprit véritablement scientifique. Pour cela il conviendra d'abord de chercher ce que les philosophes et les rhéteurs grecs ont dit de l'ἀστειότης et d'établir le rapport qui existe entre elle et le concept romain de l'*urbanitas*, ce que l'*urbanitas* doit à l'ἀστειότης et en quoi elle en diffère ; ensuite il faudra relever dans les auteurs tous les passages où figurent le mot *urbanus* et ceux de la famille, voir comment ils sont définis et entendus, noter les variations de sens qui peuvent résulter soit des époques, soit du point de vue des écrivains ; on précisera ainsi ce qu'était en réalité l'*urbanitas* et on fera l'histoire du mot et de l'idée ou des idées qu'il représente.

A. CARTAULT.

---

**La Noble Leçon des Vaudois du Piémont,** *édition critique, avec introduction et glossaire* par A. DE STEFANO, Paris, Champion, 1909 ; in-8° de LXXXI-54 pages.

Il y a dans l'Introduction à ce volume, qui en forme au reste la plus grande partie, des chapitres intéressants, et, autant que je puis en juger, nouveaux, ceux notamment où l'auteur analyse la doctrine exposée dans le poème, en étudie les sources, et montre que certains points de cette doctrine, de même que certaines allusions, confirment l'hypothèse, aujourd'hui universellement acceptée, que l'œuvre est de la fin du XIV[e] siècle ou du commencement du XV[e]. Il est singulier que M. de St. n'ait pas songé à l'appuyer aussi sur des arguments tirés de l'étude de la langue. C'est que, s'il paraît bien préparé pour des études historiques, sa culture philologique laisse quelque peu à désirer, comme l'a montré M. A. Stimming dans un important compte rendu[1], et comme le prouvent surabondamment d'autres parties de l'Introduction et l'édition elle-même. On rencontre dans celle-ci des formes qui n'ont jamais été provençales, comme *au* (« avec ») pour *an* (39, 282, 326 etc.), *derant* pour *denant* (291), *anant* pour *avant* (333), *trastuït* trisyllabique (112) etc. Le Glossaire contient aussi de grosses bévues ou pèche par de graves lacunes : l'adj. *manc* (« estropié ») est qualifié de « adverbe servant à renforcer la négation » ; *vita* (« aliments ») est traduit par « vie » (282) ; les sens propres de *vertut* (« miracle »), de *cauç*, dans l'expression *traire li cauç* (= ital. *dar calci*), de *car* « parce que », vie sont pas donnés. Les variantes sont indiquées d'une façon peu claire et ne paraissent pas avoir été relevées complètement. Les recherches sur la classification des mss. surtout laissent fort à désirer : après avoir admis l'existence de deux familles (*GD* = *a* et *CL* = *b*), M. de S. signale lui-même une série de fautes communes à *D* et à *b* et il serait facile d'en relever, dans la *varia lectio*, d'autres, communes à *G* et à *b*. La conclusion s'imposait — conclusion qu'avait énoncée M. Fœrster, sans en donner les

---

1. *Zeitschrift für rom. Philologie*, XXXIV, 491.

preuves, et que l'éditeur devait discuter, — à savoir que tous nos mss. remontent à un archétype déjà fautif. Il fallait donc ou renoncer à faire une édition critique ou corriger le texte plus résolument, d'après certaines conclusions relatives à la langue et à la versification, que pouvait seule dégager une étude philologique plus approfondie [1]. Que dire, au reste, de phrases comme celle-ci (p. xxv) : « Il est évident que le ms. *C*, étant antérieur à tous les autres textes, en est par conséquent indépendant »? [2] Comme si ces autres « textes » ne pouvaient pas être des copies d'originaux plus anciens. — En somme l'édition critique de la *Noble Leçon* reste à faire.

A. Jeanroy.

---

Louis Stouff, **Le livre des fiefs alsaciens mouvants de l'Autriche sous Catherine de Bourgogne vers 1423**. Paris, Larose, 1910. In-8°, 61 p.

M. Louis Stouff a déjà publié toute une série de documents se rapportant à l'Alsace et qui se trouvent aux archives de la Côte-d'Or. On sait en effet que le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, par le traité de Saint-Omer du 9 mai 1469, reçut en gage du duc Sigismond les possessions autrichiennes sur les bords du Rhin et qu'il les garda jusqu'en 1475 ; Charles fit faire de nombreuses enquêtes sur l'étendue de ses droits et les pièces ont été conservées aux archives de la chambre des comptes de Dijon. On sait en général moins que, cinquante années plus tôt, ces mêmes territoires étaient sous la dépendance d'une princesse bourguignonne, Catherine, fille de Philippe le Hardi et femme de Léopold le Superbe, duc d'Autriche. Elle les gouverna de 1406 à 1411 comme régente pour le compte de son mari, de 1411 à 1426 en son propre nom puisqu'ils constituaient son douaire. A sa mort en 1426, des commissaires envoyés en Alsace par son neveu Philippe le Bon pour liquider sa succession rapportèrent d'Ensisheim à Dijon toute une série de documents, et c'est l'un d'entre eux que M. Stouff édite aujourd'hui. Le livre des fiefs a été mal rédigé ; on y relève un certain nombre de redites ; puis manifestement il est incomplet. Mais il n'en contient pas moins des renseignements très précieux. M Stouff sait les mettre en valeur ; il a dressé un excellent index qui permet de se retrouver dans cette fastidieuse nomenclature de noms de lieux ; il a fait les identifications avec beaucoup de soin. Il devrait bien un jour mettre en œuvre tous ces matériaux qu'il a amassés et écrire l'histoire des états autrichiens en Alsace au xiv<sup></sup>e siècle.

Chr. Pfister.

---

1. Cette étude aboutirait sans doute à écarter les vers de 6 syllabes (énumérés très incomplètement p. xxxvii) qu'il est en général possible, sans dommage pour le sens, de supprimer ou d'incorporer aux vers précédents ou suivants. On sait combien ces sortes de gloses sont fréquentes dans les ouvrages de piété, surtout à cette époque, notamment dans les Vies de Saints et les Mystères.

2. Voy. une phrase analogue p. xxiv, l. 22.

Ernest Dupuy. **Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire. I. Les amitiés.** Paris, Société française d'imprimerie, 1910; in-16 de 410 pages.

« Je n'ai pas eu l'ambition d'offrir au public, dans ce volume et celui qui succédera, un travail d'ensemble sur la vie et l'œuvre d'Alfred de Vigny. J'ai rassemblé et j'ai façonné, de mon mieux, des matériaux pour cette construction. » Cette déclaration de M. Dupuy en son *Avant-propos*, si elle nous fait regretter qu'il n'ait pas entrepris la « monographie définitive » qu'il voudrait rendre possible, définit au plus juste son dessein. Il y a là, entourés d'un sobre commentaire et examinés à la lumière d'une critique aussi pénétrante que sympathique, un certain nombre de documents inédits qui nous renseignent sur quelques « groupes », littéraires ou tangents à la littérature, et sur leurs rapports avec Vigny. Les dates et les synchronismes abondent [1], et semblent parfois couvrir et offusquer l'interprétation si délicate où nous savons que M. D. excelle : mais une chronologie rigoureuse, en fait d'amitiés et d'alliances littéraires, est peut-être plus nécessaire qu'ailleurs, tant il entre, dans les adhésions, les enthousiasmes ou les brouilles du *genus irritabile*, de susceptibilités et de nervosisme, de contre-coups de la bataille des livres et des idées.

Dans ses onze chapitres, — amitiés du foyer, du collège, du régiment ; amitiés du Cénacle, — M. Dupuy nous présente le principal entourage de Vigny, entourage épistolaire tout au moins, mais qui suffirait à détruire, sans même attendre le second volume, la légènde du *splendide isolement* du poète. Il parut surtout un isolé à ceux qui cherchèrent dans la politique ou dans les relations de coulisses et de journaux une sorte de prolongement des camaraderies de la vingtième année : en réalité, il eut ses intimes et ses familiers, mais qui n'étaient pas de même milieu ou de mêmes habitudes que les gens de lettres ou les feuilletonnistes de 1845. Parmi les premières relations de Vigny, un nom que je regrette de trouver faiblement représenté dans le volume de M. D. est celui de son parent Bruguière de Sorsum : traducteur de poètes anglais et membre de la Société asiatique, ce parent de l'écrivain me semble avoir aidé à diriger les goûts orientalistes et britanniques de l'auteur d'*Eloa*, et il est fâcheux que l'abondante moisson offerte ici ne nous apporte rien au sujet de cette probable influence.

F. Baldensperger.

---

1. « Un des premiers... adaptateurs de Schiller », pour Soulié, n'est-il pas un *lapsus* p. 268? De très légères variantes dans deux citations d'un billet de Nodier, p. 192 et note de la p. 289. Ajouter, p. 172, que H. de Latouche avait donné, bien avant 1823 et les *Tablettes romantiques*, son *Roi des Aulnes*, dans les *Lettres champenoises* de 1818, t. II, p. 146. Vigny de son côté, p. 362, note 2, avait publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, avant le 15 octobre 1831, ses *Scènes du Désert* et son compte rendu des *Anecdotes* de Merle (1831, I, 331 ; II, 55). Lire Hampstead Heath, p. 50, et corriger quelques fautes d'impression dans les lettres de Macready, p. 73 et suivantes.

G. Michaut. **Pages de critique et d'histoire littéraire** (xix<sup>e</sup> **siècle**). Paris, Fontemoing, 1910; in-16 de 310 pages.

Ce volume rassemble des études publiées à diverses dates par M. Michaut : et leur unité est surtout faite, comme il le remarque lui-même, par un égal souci d'exactitude et de précision documentaire. Leur matière est presque toute empruntée à la littérature française des deux premiers tiers du xix<sup>e</sup> siècle, et ce n'est pas tout à fait « pour servir d'introduction » que l'auteur a placé en tête son allocution sur *la littérature contemporaine à l'université :* il y préconise ingénieusement l'étude méthodique des œuvres les plus récentes, sans peut-être se préoccuper assez de l'objection fondamentale, l'absence ou la rareté des indices qui « conditionnent » un fait littéraire contemporain et qui permettront à la postérité de le situer avec plus de chances d'équité dans la vraie série qui le prépare ou l'explique. Senancour, à propos de M. Merlant, est étudié par M. M. dans la complexité fuyante de sa nature et surtout dans la disharmonie de ses desseins et de ses réalisations, de son œuvre et de sa fortune [1] : sujet que M. M. connaît excellemment et qu'il a traité ailleurs. J'aime moins la « poignée de définitions » du romantisme, uniquement dépendante du *Globe*, et n'offrant qu'une gamme incomplète — même pour 1825 — de ces formules variées [2]. Après une discussion serrée de la thèse de M. Cassagne sur la *Doctrine de l'art pour l'art*, deux études de psychologie documentaire concernent le *roman de Sainte-Beuve* et la *confession de Sainte-Beuve* : entendez que l'innocence de fait de sa liaison avec M<sup>me</sup> Hugo et sa vilaine affabulation du *Livre d'amour*, que la formule foncière qui définirait au plus juste sa nature intellectuelle et morale sont établies, textes en main, par M. Michaut. Enfin, à propos des leçons de Brunetière à la Société des Conférences, il étudie l'interprétation que faisait, de l'*Encyclopédie* et de sa place dans la pensée moderne, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

F. Baldensperger.

---

— Le premier fascicule d'un nouveau *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* parait sous la direction de M. M. Alfred Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, Albert Vogt et Urbain Rouziès, chez Letouzé et Ané, rue des Saints-Pères. Parmi les nombreux collaborateurs indiqués sur la couverture, beaucoup sont avantageusement connus dans le monde scientifique et ce premier fascicule, (qui va du théologien hongrois *Aachs* au roi *Achot* I<sup>er</sup>, premier prince de la dynastie des Pagratides) se présente fort bien. Certains articles (*Abyssinie, Abélard, Acéphales*) sont de petites monographies fort com-

1. Il y aurait lieu de rappeler, p. 56, le petit groupe de Sautelet et de ses amis parmi les appréciateurs de Senancour avant Sainte-Beuve.

2. C'est de Bonald qui a fait admettre par la génération de 1815 que « la littérature est l'expression de la société », et qui tirait les conclusions de cette formule (p. 110).

plètes ; d'autres le sont moins ; ainsi l'auteur de l'article sur l'orientaliste Joseph Abudacnus aurait trouvé des indications bibliographiques bien plus nombreuses dans la continuation du *Gelehrten-Lexicon* de Joecher, par Adelung (I, 84). — P. 109, lire *Rottweil* pour *Rottwiel*, p. 187, *Pardubitz* pour *Pardurleitz*. — E.

— Du *Dictionnaire transylvain* (*Siebenbürgisch-sächsisches Wörterbuch*, Strasbourg, Trübner) vient de paraître la 3ᵉ livraison (4 m.), publiée par M. Adolf Schullerus comme les deux précédentes. Cet imposant monument consacré au dialecte et au folk-lore de la Transylvanie n'inspire qu'un regret : celui d'une exécution trop lente au gré de ses lecteurs. C'est en 1908 qu'a été éditée la première livraison et au bout de deux ans la lettre *a* est à peine terminée. On souhaite d'autant plus vivement voir M. Schullerus avancer rapidement son important — mais difficile travail — que l'usage du *Dictionnaire* ne sera, à cause des renvois, tout à fait commode qu'après son achèvement. — F. P.

— La collection *Aus Natur und Geisteswelt*, publiée par la librairie Teubner, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes. Dans le premier : *Heldenleben* (*mittelalterliche Kulturideale*), le savant danois M. V. Vedel, résumant un ouvrage publié en danois, il y a six ans, jette de très haut un regard aigu et exercé sur les hommes, les mœurs et les œuvres du moyen âge. Inquisition instructive par les comparaisons entre les divers pays alors civilisés. Le second : *Germanische Kultur in der Urzeit* (2ᵉ éd.), qui a pour auteur l'historien bien connu, M. G. Steinhausen, montre quelle était la situation économique et sociale des Germains avant leur séparation, ainsi que leur caractère. L'auteur s'avance avec précaution sur ce terrain mouvant et on peut le suivre avec sécurité. — F. P.

— Dans la collection Gœschen, M. Richard Lœwe édite un *Deutsches Wörterbuch* (Leipzig, s. d.) dont l'objet est de renseigner le lecteur sur l'étymologie d'un nombre assez important de mots allemands. C'est un aide-mémoire très commode et sûr. — F. P.

— M. Julius Sahr publie chez Ehlermann, à Dresde, et Boyveau et Chevillet à Paris, une série de pièces allemandes avec des notes et un vocabulaire en français, destinées à être traduites par des élèves déjà assez avancés. Le nº 22 de cette collection est la petite comédie de Benedix : *Die zærtlichen Verwandten*, mise au point par M. Sahr. Le nº 23 est un acte de Mᵐᵉ Ebner-Eschenbach, *Ohne Liebe* annotée par M. Besteaux. Il semble que ces petits volumes puissent rendre des services aux Allemands qui étudient notre langue. — F. P.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 février 1911*. — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Héron de Villefosse communique un rapport de M. F.-P. Thiers sur les recherches entreprises par lui, en octobre 1910, dans le voisinage de Castel-Roussillon, sur l'emplacement de l'antique cité de *Ruscino*. Il a exhumé des fragments d'une trentaine d'inscriptions votives, provenant toutes du forum et donnant des renseignements précieux sur l'organisation de cette petite colonie de droit latin. Le forum de Ruscino occupe l'extrémité sud d'un petit plateau, d'environ trois hectares de superficie, sur lequel une tradition, douteuse autrefois, mais aujourd'hui pleinement justifiée, a toujours placé la ville romaine.

M. Philippe Berger donne lecture d'une note du Dʳ A. Vercoutre sur deux faits qui, suivant lui, sont d'intéressants exemples, non encore signalés, de souvenirs puniques conservés dans l'Afrique du Nord : poteries kabyles, ornées de dessins

au trait rouge et noir, d'un caractère archaïque, parmi lesquels apparaît nettement le symbole triangulaire dit de Tanit, comme aussi sur les tatouages tunisiens modernes; — coutume punique consistant à placer sur la tombe un cône funéraire. D'après M. Vercoutre, la conservation des coutumes puniques dans l'Afrique du Nord serait l'œuvre des seuls Berbères.

M. Salomon Reinach étudie les deux épisodes de la légende de Marsyas, le Silène phrygien. Dans le premier, Marsyas découvre et ramasse la double flûte qu'Athéna a jetée de dépit, parce qu'elle a remarqué que l'usage de cet instrument défigurait l'ovale de ses joues. Cette histoire, relativement récente, est une tentative faite pour concilier deux traditions dont l'une attribuait l'invention de la flûte à Marsyas, l'autre à Athéna. Le mérite de l'invention fut laissé à la déesse; Marsyas se contenta de celui d'une trouvaille qui devait du reste lui porter malheur. Le second épisode est celui du supplice de Marsyas, écorché par Apollon à la suite d'un concours musical où le dieu citharède l'a emporté sur le Silène flûtiste. La peau de Marsyas reste exposée comme une relique à Célènes en Phrygie; elle frémissait aux sons de la flûte. M. Reinach montre, d'abord, que Marsyas est un dieu phrygien, mais non un dieu conçu sous forme humaine. Comme tous les Silènes et comme le dieu phrygien Midas, Marsyas est, à l'origine, un âne sacré. L'histoire de son supplice est celui du sacrifice d'un âne. Or, on sait par Pindare que les ânes étaient sacrifiés à Apollon dans la Grèce du Nord, patrie primitive des Phrygiens. On chercha plus tard le motif de ce supplice, considéré comme un châtiment et non plus comme un rite; on le trouva dans la nature de l'âne, ennemi de la musique et des Muses. Quand la légende, en se transformant, eut humanisé Marsyas, l'ennemi de la musique devint le musicien rival d'Apollon. Le rôle prépondérant de la flûte dans les cultes asiatiques, l'antagonisme de la flûte et de la cithare, devenu très vif à Athènes au v<sup>e</sup> siècle, contribuèrent à fixer et à populariser la légende sous la forme où elle a été transmise par les anciens aux siècles suivants.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse ROUCHON.

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

④

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 23 février — 1911



### Lettre de M. H. Hauser.

MON CHER DIRECTEUR,

Je m'en voudrais d'infliger plus longuement aux abonnés de la *Revue* la lecture de ma prose (joie du *Mercure de France*[1]) et des représailles de M. Armaingaud. Je me contenterai donc de reproduire ici certains textes, laissant au lecteur le soin des comparaisons nécessaires[2].

1° *Montaigne pamphlétaire*, p. IX : « le tyran,... c'est celui qui régnait au moment de la publication du *Discours* ». *Ibid.*, p. 6 (et *R. cr.*, 26 janv. 1911, p. 63) : « du Valois qui allait régner *ou* qui régnait en France, au moment où le *Contr'un* a été publié » — ici une variante — *Montaigne :* « c'est-à-dire *en* 1574 *et en* 1577 »; *R. cr.* : « *de* 1574 à 1577 ».

1. Joie bien innocente : quand un soldat a usé sa dernière cartouche, il peut très bien lancer à son ennemi une poignée de sable, et cette poignée est un *telum imbelle* (*telum* = toute arme de trait, projectile, trait, dit le Quicherat, dont on se sert... en quatrième). Il faut au *Mercure* des yeux d'Argus (puisque je suis en rhétorique, restons y) pour découvrir ici une cascade de métaphores. Au reste, ce sable, à la p. 274 de la *R. cr.* des 13-20 oct., m'était « retombé dans les yeux ». C'est sans doute ce qui m'a donné la berlue.

2. Les soulignés sont de moi.

2° Hauser, *R. cr.*, 10 novembre 1910, p. 342 : « M. A. accorde aujourd'hui que le tyran qui l'intéresse, c'est celui du *Réveille-Matin*, et il persiste à dire que ce tyran, c'est Henri III ». Ainsi reproduit par M. Armaingaud, entre guillemets, *R. cr.*, p. 63 : « M. A. accorde aujourd'hui que le tyran qui l'intéresse, dans le *Réveille-Matin*, c'est Charles IX », citation suivie de ces mots : « Ceci, c'est du pur travestissement ».

3° Hauser, *R. cr.* du 10 novembre, p. 343 : « Mais, dit M. A., l'auteur du portrait n'est pas celui du dialogue. D'accord : mais le metteur en œuvre du portrait est bien l'auteur du dialogue ». Armaingaud, *R. cr.* de janvier, p. 65 : « Mais, écrit M. A., l'auteur du por- « trait n'est pas... » L'auteur du portrait n'est pas celui du dialogue, M. H. le reconnaît. Il doit donc reconnaître... » *Id. Ibid.*, n. 1 : « Toujours des citations tronquées. »

4° *Id. Ibid.* « Une erreur de M. H. » [sur le vrai sens de *mis de nouveau en lumière*]. Citons : *Enchiridion... avec un prologue... de nouveau adjousté... — Le droict chemin de musique... comme on cognoistra au* XXIV[e] [psaume] *de nouveau mis en chant... — Dix-huit sermons... de nouveau mis en lumière*. « On les recueillait, dit la *France protestante*, 2[e] éd., col. 610, au pied de sa chaire, et les libraires les envoyaient sous presse ». — A qui (p. 65 n. 1) le coup de bâton de Guignol?

5° *Mém. Ch.* IX, f° 16 v° : « qui le *ratraperoit* en l'esté ensuyvant ». — Armaingaud, *R. cr.* 13-20 oct., p. 265 : « qui le *rattrapera* à l'été ensuyvant » — *Id. Rev. cr.*, janvier, p. 66 : » J'ai mis (page 100, ligne 13) le conditionnel « rattrapperait » comme il y a dans les *Mémoires*. Quand on a la berlue, on devrait se soigner ». C'est mon avis. Il y a le conditionnel p. 100, ligne 13 du *Montaigne*, mais le futur p. 265, ligne 4 de la *R. cr.* Au reste, je bats ma coulpe : au lieu d'écrire « remplacer un conditionnel par un futur », j'ai écrit : « un futur par un conditionnel ». — « Le lecteur peut maintenant juger du sérieux avec lequel cette discussion a été poursuivie par M. H. ». Qu'il juge sur pièces, et ne le fatiguons plus.

Henri HAUSER.

---

**Wörter und Sachen.** Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach-und Sachforschung, herausgegebenvon R. MERINGER, M. Meyer-Lübke, Mikkola, R. Much, M. Murko. Bd II, Heft I, mit 27 Abbildungen, in-4°, 160 p. Heidelberg (chez Winter), 1910 (prix 16 mk.; le volume complet 20 mk.).

La revue fondée par M. Meringer avec le concours de quatre autres savants commence son second volume. On sait par le premier volume que l'objet de cette revue nouvelle est l'étude simultanée des mots et des choses, en tant qu'il s'agit des peuples de langue indo-eurppéenne. Personne n'a jamais mis en doute la nécessité pour l'étymologiste de connaître l'histoire des choses dont il étudie les noms,

ou l'utilité pour l'archéologue de connaître l'histoire des mots qui désignent les choses examinées par lui. Mais, en fait, les linguistes et les archéologues restent le plus souvent sans contact, et c'était assurément une idée heureuse que celle de fonder un organe où les uns et les autres se rencontreraient et apprendraient à utiliser les conclusions les uns des autres. Pareil résultat ne saurait être obtenu du premier coup : des articles parus jusqu'ici, les uns sont surtout archéologiques, et l'histoire de mots n'en est guère éclairée ; les autres sont surtout linguistiques, et l'histoire des choses y tient une place médiocre. Cela était inévitable, et il serait vain d'en faire grief aux éditeurs : il faut souhaiter que la revue vive, et les deux ordres de travaux qu'elle renferme se pénétreront de plus en plus.

Le premier fascicule récemment paru du second volume renferme une brève étude de trois mots sanskrits par Théodor Bloch, sans grande importance ; un grand article, *Altdeutsche Genossenschaften*, de M. Fr. Kaufmann, où la nécessité d'étudier le langage au point de vue social est bien mise en évidence ; un examen des noms en *-weiler* du Sud-Ouest du domaine allemand, par M. O. Behaghel, qui explique tous ces mots par un lat. *uillarium;* enfin un grand travail de M. Murko, *Das Grab als Tisch*, qui occupe la plus grande partie du fascicule (p. 79-160) et où sont étudiés beaucoup d'usages et de mots slaves. Ce nouveau fascicule est en grand progrès sur les précédents au point de vue du programme de la revue : déjà l'étude des mots et celle des choses y sont mêlées et s'éclairent l'une l'autre plus que dans le premier volume.

A. MEILLET.

---

**Avesta. Die heiligen Bücher der Parsen, übersetzt auf der Grundlage von Chr. Bartholomae's** *Altiranischem Wörterbuch*, von Fritz WOLFF. Strasbourg (chez K. J. Trübner), 1910, in-8°, XI-460 p.

Le grand dictionnaire de l'ancien iranien de M. Bartholomae, avec son supplément, *Zum Altiranischen Wörterbuch*, offre un système complet d'interprétation de l'Avesta. L'auteur lui-même en a tiré, on le sait, une traduction des gâthâs. Mais il a reculé devant le travail de donner à ses idées la forme d'une traduction complète après les avoir exposées sous l'aspect d'un dictionnaire. Un de ses anciens élèves, M. Fr. Wolff, a exécuté cette tâche. Ainsi qu'il le déclare dès l'abord, il n'a pas cherché à faire œuvre personnelle ; c'est l'interprétation de M. Bartholomae qu'on trouvera dans cette traduction. Les notes, très brèves, ne consistent guère qu'en renvois au dictionnaire de M. Bartholomae, en indications de passages parallèles et en choses de ce genre ; il n'y a pas de commentaire à proprement parler. Les textes traduits sont ceux de l'Avesta récent, tels qu'ils sont dans l'édition de M. Geldner. On voit mal pourquoi M. W. a négligé de traduire les fragments non compris dans l'édition Geld-

ner, c'est-à-dire ce qui se trouve dans le 3e volume de la traduction de J. Darmesteter. L'ouvrage ne comprenant rien de nouveau, il n'y a pas lieu d'y insister ici. Cette traduction sera utile quand on voudra prendre une idée de l'interprétation de M. Bartholomae sans chercher chacun des mots dans le dictionnaire; et elle permettra l'utilisation de cette interprétation même aux personnes qui n'ont pas étudié la langue de l'Avesta.

A. Meillet.

---

Fr. Nik. Finck, **Lehrbuch der neuostarmenischen Litteratursprache** (unter Mitwirkung von St. Kanajeanz), Vagharshapat et Marbourg, petit in-4°, x-141 p.

L'auteur de cette grammaire s'est fait connaître par d'importantes publications sur la linguistique générale, l'irlandais et le letto-slave; lors d'un séjour assez prolongé en Arménie russe, il a fondé une revue de philologie arménienne, la *Zeitschrift für armenische Philologie*, et le volume annoncé ici est un autre fruit de son séjour : c'est la première grammaire de l'arménien moderne oriental publiée en une langue européenne qui réponde à ce qu'on doit exiger d'un ouvrage de ce genre. On reconnaît l'œuvre d'un bon linguiste à la netteté du plan général, à la juste proportion des parties et à la correction de l'expression; mais l'exposition est purement descriptive et M. Finck s'est abstenu, avec beaucoup de raison, d'y mêler des explications historiques : la grammaire descriptive et la grammaire historique sont deux choses distinctes qu'il y a tout avantage à tenir bien séparées. Les indications données par l'auteur sont en général suffisantes; on regrettera toutefois un peu trop de brièveté sur certaines questions; par exemple le détail des formes verbales n'est donné nulle part, et M. F. s'en est tenu à quelques indications générales et vagues.

A. Meillet.

---

W. Vondrák. **Kirchenslavische Chrestomathie.** Göttingen (chez Vandenhoeck et Ruprecht), 1910, in-8°, iv-232 p. (prix 7 mk.).

La chrestomathie du slavon ecclésiastique de M. Vondrák arrive à son heure. On approche du moment où la linguistique slave aura tiré tout le parti qu'il était possible des textes vieux slaves proprement dits, d'une part, des grandes langues communes et littéraires, de l'autre. Il faut maintenant suivre de près l'histoire de chaque dialecte, en en examinant les textes anciens et les parlers locaux. La chrestomathie de M. V. est faite pour initier à la lecture des textes en slavon ecclésiastique au sens étroit, c'est-à-dire des textes de caractère religieux, ou même liturgique, évangéliaires, psautiers, euchologes, sermons, vies de saints, en vieux slave des premiers traducteurs, puis en slavon bulgare, serbe, russe et même tchèque (feuille de Prague); les textes cyrilliques sont reproduits dans l'alphabet original; les

textes glagolitiques, partie en alphabet glagolitique (avec quelques caractères nouvellement fondus pour donner une reproduction plus fidèle des types anciens), partie en transcription cyrillique. La chrestomathie fournit des spécimens de chacun des principaux textes, avec des indications sur les éditions et sur les études relatives à ces textes. Ces morceaux sont reproduits d'après les éditions ou les fac-similés déjà publiés; aucun n'est inédit ou revu sur le manuscrit original, à ce qu'il semble. — Ce n'est qu'après avoir déterminé les éléments communs à tous les documents et les particularités de chacun qu'on pourra vraiment tirer parti des textes originaux écrits dans une langue analogue en Bulgarie, en Serbie ou en Russie.

M. V. est l'un des rares philologues qui connaissent bien les vieux textes slaves; son livre est fait avec une évidente compétence. En reproduisant des textes du *Psalterium sinaïticum* et de l'*Euchologium* d'après Geitler, il aurait été bon de rappeler que les éditions sont sûrement assez fautives, et, en ce qui concerne l'*Euchologium*, de renvoyer au fragment publié d'après une photographie du manuscrit dans la *Jagić Festschrift*. En ce qui concerne le *Suprasliensis*, on est surpris de ne pas trouver un renvoi aux grands mémoires critiques de M. Leskien, dont le premier a paru plus d'un an avant la publication du présent volume.

M. V. reproduit les documents tels quels, en ajoutant parfois quelques leçons divergentes d'autres manuscrits où l'on a les mêmes textes, et il était nécessaire, en effet, de donner un aperçu de l'aspect particulier de chaque manuscrit. Mais on ne peut tirer parti de ces données que si l'on a une fois fixé l'original auquel ils remontent. Au moins pour les textes dont a plusieurs manuscrits anciens, separés des originaux par un espace qui ne dépasse pas deux ou trois siècles, il aurait donc été bon de donner un essai d'édition critique. Pour l'Évangile ou pour le Psautier ou même pour certaines parties du Nouveau Testament en dehors de l'Évangile, ce travail est faisable, et ceux qui voudront étudier avec fruit les textes de la chrestomathie seront obligés de le faire. L'auteur aurait fait œuvre originale et utile en le tentant.

D'autre part, on ne peut utiliser les textes écrits en slavon ecclésiastique sans avoir constamment sous les yeux les originaux grecs dont ils sont traduits. M. V., non seulement ne les donne jamais, mais ne les indique pas toujours avec précision. Cette négligence diminuera beaucoup l'utilité du livre et contribuera à donner aux étudiants qui s'en serviront une mauvaise habitude : il ne faut jamais oublier que les textes slavons sont des traductions littérales, serviles et maladroites, et que, sans les confronter constamment avec leurs originaux, on n'en peut tirer presque aucune conclusion; le travail de M. Leskien sur le *Suprasliensis* l'aurait démontré avec éclat si la preuve était nécessaire. Dans le glossaire, il aurait convenu aussi de donner pour chaque

mot le terme grec ou les termes grecs qu'il sert à traduire ; on sait que, par exemple, les mots slavons composés sont de simples calques du grec.

En somme, ce sont un peu trop des documents bruts que donne M. V. Ce n'est pas entièrement sa faute : les textes slaves n'ont pas encore été assez étudiés et surtout pas assez par des philologues qui leur aient appliqué une critique historique rigoureuse et méthodique. Il y a un travail énorme à accomplir et peu d'ouvriers ; l'ouvrage de M. V. pourra utilement contribuer à en former.

A. Meillet.

---

Ὀππιανοῦ Κυνηγετικά. **Oppien d'Apamée, La Chasse**, édition critique par P. Boudreaux. Paris, Champion, 1908 ; 151 p. (*Bibl. de l'Ec. des H.-Études*, fasc. 172).

L'Association pour l'Encouragement des études grecques a couronné la publication de M. Boudreaux ; honneur bien justifié, car M. B. aime le grec, connaît bien la langue, s'intéresse à l'étude des manuscrits, et sait ce que c'est que de publier un texte ; la présente édition des *Cynégétiques* le prouve suffisamment. Pourquoi a-t-il choisi Oppien, dont la valeur littéraire est médiocre, la langue dépourvue souvent de correction et de pureté, et qui prend parfois avec le vers des libertés qu'on ne peut même plus appeler des licences poétiques ? C'est sans doute parce qu'il a vu quelque chose d'utile à faire, et en effet, il y avait à en publier une édition fondée sur les principes de la critique, et qui nous donnât ce que nous demandons aujourd'hui, un texte traditionnel, sans conjectures inutiles, sans corrections dues au goût personnel de l'éditeur, et reposant, après un classement raisonné des manuscrits, sur ceux qui seraient reconnus les meilleurs. Ce n'est pas que jusqu'ici on se soit peu occupé d'Oppien ; son poème a été l'objet d'un assez grand nombre d'observations et d'articles ; on a étudié sa langue et sa versification, et le *de Venatione* a été publié une dizaine de fois. Mais les éditeurs n'ont fait que corriger l'édition princeps (Alde, 1517) sans faire une étude approfondie des manuscrits, et si Tüselmann, il y a déjà vingt ans, a cherché à les classer, il n'a pas complètement réussi dans sa tentative, n'ayant, comme le remarque M. B., appuyé sa démonstration que sur les variantes du premier chant, et cela pour sept manuscrits italiens seulement. Il fallait donc, pour arriver à un résultat précis et donner une édition vraiment critique, refaire et compléter ce travail. M. B. a collationné tous les manuscrits connus, sauf celui de Cheltenham, en tout dix-sept, dont il élimine cinq comme copies d'originaux conservés ; restent douze, qui se répartissent en deux classes ; la discussion de M. B. à ce sujet est excellente. L'une ($x$, 9 manuscrits, subdivisés en trois groupes) a pour origine un exemplaire illustré ; dans l'autre ($\zeta$, 3 manuscrits), la tradition a été révisée et accompa-

gnée d'une paraphrase en prose ; en outre, dans le chant I et les deux premiers tiers du chant II, le texte de *x* a été contaminé par celui de *z* ; il résulte de là, dans l'opinion de M. B., que les deux familles rendent des services égaux, mais qu'il faut se défier de la famille *z*, dont l'archétype a été remanié. Il s'en défie peut-être trop ; II, 184 οὔ ποτε γάρ... δηρίσαιντο (les cerfs) ; selon les notes critiques, l'optatif est la leçon de GIM ; mais K donne δηρίσαντο, les autres δηρίσαιτο. Quelle que soit la négligence d'Oppien, l'optatif ici n'est pas tolérable ; la leçon de K, excellente par elle-même, est encore confirmée par III, 511-512, où nous avons la même tournure, οὔποτε γάρ... ὕπνον... ἕλοντο (les lièvres) ; et la même confusion se retrouve par exemple II, 323, où sont les deux variantes μητίσαντο et μητίσαιντο. II, 251 je ne suis pas sûr que καί τε τάχ' οἰκτείρειας soit la vraie leçon ; K, avec quatre manuscrits de la première famille, donne καί κε. On peut rapprocher sans doute I, 280 κείνοισιν τάχα... ἰσοφαρίζοι αἰετός ; mais la classe *z* a ici la variante ἰσοφαρίζει, et au contraire κε est soutenu par la construction analogue II, 486 καί κέ τις .. ἔχοι. III, 96 svv. il est question de l'amour des animaux féroces pour leurs petits, et Oppien cite 97-98 λύγγες, λέοντες (*x*, λέαιναι *z*), πορδάλιες et τίγριες. Dans sa défiance à l'égard de *z*, M. B. préfère λέοντες ; tout indique au contraire que λέαιναι est la vraie leçon. Je ne parle pas de la paraphrase, qui donne λέαιναι (p. 32, 3 ed. Tüselmann), car ce ne serait pas une raison suffisante : mais d'abord, étant donné le sujet, il s'agit plutôt des femelles, et en effet ce sont bien les femelles qui au v. 101 sont désignées par αἱ δ' ἄρ' ἔπειτα... ἀθρήσωσιν... κενεοὺς δόμους ; ensuite, après avoir développé ce thème pendant près de trente vers, Oppien continue en reprenant les mêmes mots 129 ὡς δὲ καὶ ἐν θήρεσσιν ἐρίβρυχοί τε λέαιναι πορδάλιές τε θοαὶ καὶ τίγριδες αἰολόνωτοι παισὶ πέρι προβιβᾶσι. Quelquefois cependant c'est *x* que M. B. tient en suspicion. III, 492 ἴκελοι νωθροῖσι καμήλοις, leçon de *z* ; νωθῇσι *x* ; évidemment faute du scribe de l'archétype pour νωθρῇσι ; alors pourquoi ne pas conserver ici la terminaison de *x*, conformément au principe énoncé p. 43, préférer *x* toutes les fois que les deux classes fournissent des leçons intrinsèquement équivalentes ? Dans Oppien κάμηλος est féminin, cf. III, 463. M. B. s'est montré sobre de corrections, avec raison. Il aurait pu ne pas toucher à βληχάδας I 145, cf. au vers suivant μηκάδας et φορβάδας ; il corrige en βληχάδες. Est-ce parce que ὄιας est déjà pourvu d'une épithète, et qu'une manière de s'exprimer comme ἐυκραίρους ὄιας περὶ βληχάδας lui paraît peu élégante ? Oppien en dit bien d'autres dans le même genre, cf. II, 189 ἀειθούροισιν ἀλεκτρυόνεσσι μαχηταῖς, ou encore IV, 270 καρποὺς ἀγριάδος λιπαρῆς ἔθλιψεν ἐλαίης, où Desrousseaux propose inutilement λιπαρούς. De même II, 543 κείνην pour κεῖνοι (codd.) n'est pas nécessaire ; κεῖνοι fait opposition à οὐ πᾶσιν, le sens est « ceux-là seuls entendent... », et il faut laisser à Oppien la responsabilité de sa construction, qui d'ailleurs n'a rien d'incorrect. Au contraire IV, 262 ἔλινος (Ἔλινος Brodeau) est

une bonne correction pour σίλινος [1]; IV, 138 οὗ pour αὖ est excellent et donne le vrai sens; et IV, 277 ἐπάραις (codd. ἐπέραις) est pleinement justifié. Somme toute, bien qu'il ne me soit pas prouvé que dans ζ il y ait tant de conjectures arbitraires et de substitutions savantes que semble le penser M. Boudreaux, son édition des *Cynégétiques* est un progrès certain dans la constitution du texte d'Oppien, et l'appareil critique dont elle est munie en fait un instrument de travail indispensable. Il a donc bien mérité des hellénistes ; il les eût encore mieux satisfaits si, à ses deux index des noms propres et des noms d'animaux, il avait joint un *index verborum* ; c'est précisément pour des auteurs comme Oppien qu'un tel index est nécessaire.

My.

---

**La Chastelaine de Vergi,** poème du XIII[e] siècle, édité par Gaston Raynaud (Les Classiques français du moyen âge). Paris, Champion, 1910, in-16 de VIII-31 p. Prix : 0,80.

Le besoin d'avoir sous la main des textes corrects, dégagés de l'appareil encombrant des variantes et des notes, imprimés dans un format commode et d'un prix abordable se fait si vivement sentir aux travailleurs que plusieurs collections se sont fondées, en ces derniers temps, pour lui donner satisfaction. La « Bibliotheca romanica » de M. Grœber, inaugurée il y a quelque trois ans (chez Heitz, à Strasbourg) compte déjà plus de cent volumes. MM. Benedetto Croce et Pellizzari, d'une part (chez Laterza, à Bari), M. Acebal, de l'autre (librairie de la « Lectura », à Madrid) viennent, sur ce modèle, de lancer les premiers volumes de deux collections de classiques, italiens et espagnols, qui répondent exactement aux desiderata exposés plus haut. M. Mario Roques, à son tour, a l'ambition, dont on ne saurait trop le féliciter, de nous donner l'équivalent pour les « classiques » du moyen âge, français et provençaux [2]. Les principaux articles de son programme sont les suivants : extraire des éditions critiques déjà existantes un texte que l'on essaiera d'améliorer encore ; quand une composition n'existe que dans un manuscrit, imprimer ce manuscrit, en le corrigeant, mais en notant toujours les leçons rejetées; quand les manuscrits sont trop nombreux ou trop divergents pour qu'une édition critique soit dès maintenant possible, donner des éditions provisoires, fondées sur un seul manuscrit ou sur un petit nombre ; réduire, dans tous les cas, les introductions et les glossaires au strict minimum.

C'est le premier système qui a été suivi dans le présent volume, où

---

1. Le *Thesaurus* s. v. ἕλινος, citant cette conjecture de Brodeau, ne l'accentue pas avec l'esprit doux, mais correctement avec l'esprit rude.

2. Sont annoncés, pour paraître en 1911, une édition de Villon, par « un ancien archiviste », et huit autres volumes. Le prix, « qui variera suivant le nombre de feuilles », paraît fixé à 0,40 par feuille.

M. G. Raynaud nous donne, sensiblement amélioré, le texte critique de la *Châtelaine de Vergi*, publié jadis par lui-même dans la *Romania*, avec les leçons rejetées du manuscrit pris comme base (B. N. 837) et les variantes d'un manuscrit découvert depuis; le glossaire est réduit à une trentaine de mots ou locutions et l'introduction fournit en quelques pages les renseignements nécessaires à une étude littéraire et philologique du texte Voici, sur celui-ci, quelques observations, qui permettront peut être d'y apporter encore quelques améliorations.

21, *pria*, qui fournirait une rime riche (on sait qu'elle est recherchée par l'auteur) est donné par six manuscrits contre trois (*ama*), dont deux (*C G*) sont étroitement apparentés et ont même des fautes communes avec le troisième (E), notamment aux v. 533, 544. — 185, *fet*] corr. *set*; il s'agit de la locution *savoir mal*, au sens de « être désagréable » [1]. — 201, a *envieus*, je préférerais *enuieus*, qui est ici une épithète de nature. — 233, la construction *regarder de* (« songer à ») me paraît suspecte; la leçon n'est au reste que dans trois manuscrits; je lirais, d'après trois autres : *qu'il de ce ne se donoit garde*; la différence des sens justifie l'emploi du même mot à la rime. — 348, virgule après *nenil*. — 591, *enquerisse*] forme incorrecte, à corriger en *enqueïsse* ou *enquesisse* [2]; 669, je mettrais un point après ce vers et une virgule après 674. — 677, *parolt* doit être corrigé en *parost*, forme du nord-ouest (voy. Meyer-Lübke, trad. II, 210), qui rétablirait la rime [3]. — Au glossaire, je regrette l'absence de *foimentie* (279), rapporté à un masculin, de *regret* (« reproche ») (735), et de *primes* (735) dans un sens assez peu clair. *Conoistre* (« avouer ») est aussi aux v. 330 et 314 (*reconnoistre*).

A. JEANROY.

---

BARTSCH, **Chrestomathie de l'ancien français**, dixième édition p. p. Leo WIESE. Leipzig, Vogel, 1910, grand in-8°, XI et 543 p. (14 mark).

La nouvelle édition de la *Chrestomathie de l'ancien français* de Bartsch par M. Leo Wiese (*Revue critique*, 1909, I, 66) a obtenu l'accueil qu'elle méritait, et, malgré son prix, vraiment un peu élevé pour une bourse d'étudiant, une nouvelle édition en est devenue nécessaire. Le peu de temps écoulé depuis l'apparition de la précédente explique que l'éditeur n'ait pas eu à y apporter de profondes modifications. Il a pu, pour quatre morceaux étendus et quelques chansons, utiliser de récentes éditions critiques, et collationner pour trois autres morceaux des manuscrits auparavant inconnus ou non utilisés. Le glossaire a profité de quelques indications de la critique. Enfin pour remédier aux inconvénients d'un ordre chronologique

1. Voy. un exemple de cette locution dans Godefroy (*Compl.*), X, 636 *a*.
2. Vérification faite, le manuscrit porte *enqisse* (*q* tildé).
3. J'avais déjà proposé cette correction, ainsi que celle sur le v. 677, ici même (1903, II, 475), dans un article sur l'édition de M. Brandin.

assez approximatif, deux tableaux ont été ajoutés à la fin, l'un par genres, l'autre donnait une liste des pièces avec indications de dates plus précises. Nous constatons avec joie que les soins éclairés de M. Wiese ont infusé une nouvelle vie à ce vénérable et précieux ouvrage qui a fait l'éducation de tant de romanistes [1].

A. J.

---

**The forerunners of Dante,** a selection from italian poetry before 1300, edited by A. J. Butler. Oxford, Clarendon Press, 1910, 8° xxxv-262 pages.

**The Oxford book of italian Verse,** XIIIth Century-XIXth Century, chosen by St. John Lucas. Oxford, Clarendon Press, 1910; in-16°, 576 pages.

La librairie anglaise nous a depuis longtemps habitués à de belles et utiles publications des œuvres de Dante, ou de commentaires et de répertoires se rapportant à ces œuvres. La curiosité du public anglais et surtout l'orientation des études de philologie romane en Angleterre seraient-elles en train d'accorder une place plus large à la poésie italienne, envisagée même en dehors de la *Vita Nuova* et de la *Divine Comédie?* Les deux anthologies que nous avons sous les yeux, jointes à d'autres symptômes, permettent de le supposer.

Le volume dû aux soins de A. J. Butler se rattache encore au cycle des publications dantesques; le docte professeur de littérature italienne à l'University College de Londres s'était fait estimer depuis plus de vingt ans, comme éditeur, comme traducteur de la Divine Comédie, et comme auteur d'un bon ouvrage de vulgarisation sur « Dante, son temps et son œuvre » (1895). L'anthologie des poètes qui ont précédé son auteur favori est apparemment le fruit de ses dernières années d'enseignement, et ce fut son dernier labeur : la mort ne lui a pas permis d'en surveiller l'impression. Jusqu'au bout, ce travailleur modeste, qui traversait rarement le détroit — nous l'avons vu à Paris en 1907, et il avouait que son précédent voyage remontait fort loin — mais qui adorait les livres italiens, s'est donc consacré à l'étude de la poésie médiévale de l'Italie. L'édition de textes difficiles à établir et à interprêter, comme ceux des écoles primitives du lyrisme italien, n'était peut-être pas la besogne à laquelle il était le mieux préparé; sa préface renferme quelques opinions au moins surprenantes, sur la quasi identité du langage populaire employé au temps de Virgile et au temps de Dante (p. v), sur « l'italien » dans lequel sont écrites les strophes — en dialecte gênois! — du *Contrasto* de Rambaud de Vaqueiras (p. ix) sur les « poésies dialectales » (?) du pétrarquiste Giusto de' Conti (p. xvii), etc... Tout ce que l'auteur dit de la poésie naissante de l'Italie, en général, doit s'entendre de la seule poésie lyrique amoureuse : la poésie strictement populaire, la poésie d'ins-

1. On ne voit pas pourquoi, en dépit des documents les plus authentiques, M. W. écrit *Guillaume Machaut* au lieu de G. *de* Machaut.

piration religieuse, avec saint François et Jacopone, et naturellement la poésie didactique et narrative y sont entièrement passées sous silence. Dans le domaine même du lyrisme amoureux, A. J. Butler a assez singulièrement écarté les sonnets, pour ne publier que des *Canzoni :* plus tard, annonçait-il, le recueil de sonnets pourrait avoir son tour. Cette ligne de démarcation est bien artificielle entre deux genres de poèmes dont le contenu est exactement le même. Les ballades qui sont, avec ses sonnets, les plus charmantes compositions de Guido Cavalcanti, sont également exclues du volume, au profit de sa *Canzone* « Donna mi prega » qui est un pur rébus philosophique en 75 vers : heureux les étudiants anglais qui la comprendront ; plus heureux ceux qui y trouveront du plaisir! — Le texte de toutes ces pièces reproduit celui des plus récentes réimpressions ; des notes, indispensables, viennent ensuite : elles sont courtes, précises, se bornant le plus possible à traduire ou à expliquer certaines locutions, sans aborder les discussions que soulèvent la plupart de ces morceaux.

Le volume publié par M. St. John Lucas, s'adresse évidemment à un public plus large : il embrasse toute la poésie lyrique italienne, depuis saint François jusqu'à G. Carducci, à l'exclusion des vivants : en tout 97 poètes, représentés par 345 poésies. On pourra, bien entendu, discuter le choix qui, généralement révèle du goût [1] ; ce qui est remarquable, c'est que, grâce à un caractère à la fois très fin et très net, et grâce à un papier très mince, on ait pu faire tenir tant de matière dans un volume si coquet et si maniable. Il y a là des poèmes relativement longs, comme les *Sepolcri* de Foscolo (plus 6 sonnets), la *Ginestra* de Leopardi (et neuf autres pièces) ; les meilleures odes de Manzoni, cinq pièces de Giusti et dix de Carducci. Les trois premiers siècles de la littérature (du XIIIe au XVe s.) sont les mieux partagés avec l'époque moderne (depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle), et cela est fort raisonnable. Mais dans les anciennes poésies, certains détails n'ont peut-être pas été assez surveillés : pourquoi par exemple publier seulement quatorze strophes du *Contrasto* dit « de Ciullo d'Alcamo » (que l'on pouvait laisser de côté dans un recueil de ce genre) et en supprimer dix-huit? Dans le célèbre sonnet de Dante, *Guido vorrei*, véritable perle que ne peut omettre en effet aucune anthologie, pourquoi maintenir au v. 9 le nom de Bice, que l'on sait aujourd'hui y avoir été indûment introduit au détriment de Lagia? — Le volume s'ouvre par une introduction, renfermant en 33 pages une esquisse fort acceptable de la poésie italienne depuis ses origines jusqu'à la fin du XIXe siècle, et se termine par des notes, beaucoup trop brèves s'il s'agit d'un commentaire explicatif proprement

1. En ce qui concerne par exemple Guido Cavalcanti, représenté par 5 ballades et 4 sonnets, le choix est plus heureux que dans l'Anthologie de Butler.

dit, mais assez précises dans les renseignements biographiques qu'elles fournissent [1].

Henri HAUVETTE.

---

P. J. BLOK. **Relazioni Veneziane. Venetiaansche berichten over de Vereenigde Nederlanden van 1600-1795.** La Haye, Nyhoff, 1909, XXIX-418 pages gr. in-8°.

Depuis son origine en 1902, la Commission d'histoire fondée par le gouvernement du royaume des Pays-Bas, sous le titre un peu long de *Commissie van Advies voor's Rÿks Geschiedkundige Publicatiën*, a fait preuve de la plus féconde activité. A côté de rapports détaillés sur des missions scientifiques dans les archives d'Italie et des États scandinaves, elle a mis au jour une collection très importante de documents relatifs à l'histoire des Pays-Bas à la fin du XVIII° et au commencement du XIX° siècle (éditeur, M. H. T. Colenbrander) et un recueil des Actes des synodes hollandais au XVII° siècle (éditeur, M. W. P. C. Knuttel). Mais son programme s'étend à toute l'histoire du pays comprise dans le sens le plus large. Le moyen âge y trouvera sa place à côté des temps modernes.

En attendant, c'est encore à ces derniers que se rapporte le volume que nous annonçons. Comme son titre l'indique, il est consacré à la publication des relations des ambassadeurs vénitiens avec la République des Provinces-Unies du commencement du XVII° siècle à la fin du XVIII°. C'est seulement de 1620 à 1641 que Venise a entretenu à La Haye une ambassade permanente. Mais en dehors de cette période elle y a député à diverses reprises des envoyés extraordinaires et, après 1641, les rapports de ses ambassadeurs à Paris et surtout à Londres parlent fréquemment des affaires de la République. Trois voyages en Italie ont permis à M. Blok de dépouiller soigneusement les archives vénitiennes à son point de vue spécial. Il ne s'est pas borné à publier seulement les relations proprement dites. Il y a joint le récit des voyages de plusieurs ambassadeurs et il nous donne en outre un aperçu rapide de la correspondance diplomatique des divers envoyés. Chaque ambassade fait l'objet d'une notice substantielle fournissant sur la personne de l'ambassadeur et le but de sa mission les renseignements nécessaires.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présentent les textes publiés. On y trouvera sur les institutions des Provinces-Unies, sur leurs forces de terre et de mer, sur leur commerce, sur leur situation religieuse, sur les mœurs de leurs habitants comme sur la personnalité des princes d'Orange, particulièrement de Maurice et de Frédéric-Henri, quantité de détails notés par des observateurs avisés. La rela-

---

1. Cependant, p. 559, le pays natal de Parini s'appelle *Bosisio*; p. 563, N. Tommaséo est né à *Sebenico*: p. 564, Madame Mère s'appelait Letizia *Ramolino*. P. 545, on ne possède que seize églogues latines de Boccace.

tion d'Aloise Contarini (1626) est particulièrement importante. Mentionnons encore celle de Francesco Michiel sur l'expédition de Hollande de Louis XIV en 1672. Les documents sont publiés dans la langue originale, sans traduction, et sobrement annotés. D'excellents index terminent le volume dont l'exécution typographique est irréprochable. Tous les amis de l'histoire des Pays-Bas remercieront le savant professeur de Leyde du nouveau service qu'il vient de rendre à leurs études[1].

H. PIRENNE.

---

Lydie MOREL, **Jean Ogier de Gombauld**. Sa vie, son œuvre. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1910, in-8°, p. 247.

Alfred BERNHARD, **Die Parodie « Chapelain décoiffé »**. Leipzig, Deichert et Paris, Champion, 1910, in-8°, p. 46.

I. La thèse de Mlle Morel aurait exigé une investigation des archives locales pour offrir des conclusions plus neuves ; un érudit plus familier avec l'histoire et les ressources des dépôts de province aurait pu peut-être, du moins pour les origines de Gombauld, obtenir des résultats moins incertains, comme l'a fait récemment M. Reure pour son d'Urfé. Mlle M., réduite à Tallemant, à Ménage, à Pellisson, etc. a dû se contenter trop souvent de conjectures. Son héros s'appelle-t-il Gombauld ou Ogier ? est-il né en 1570 ou vers 1588 ? quelles furent au juste ses relations avec Marie de Médicis ? quelle personnalité se cache sous la figure d'Amaranthe ? Toutes ces questions et d'autres encore, l'auteur les a discutées avec sagacité, mais sans y apporter des réponses décisives. Il est presque toujours condamné à expliquer la vie par l'œuvre, et celle-ci est si vague, tellement noyée dans l'allégorie la plus fuyante que ses tentatives pour situer dans la réalité les fictions de Gombauld restent peu convaincantes. Dans la seconde partie de sa thèse, Mlle M. a fait une étude méthodique de cette œuvre, avec d'abondantes citations, mais sa critique se borne trop à blâmer ou à louer, quand elle n'est pas une simple paraphrase des textes reproduits. D'un caractère plus historique, elle aurait certainement mieux replacé Gombauld dans son milieu. Par une étrange contradiction Mlle M., qui se plaint que son auteur soit oublié, le juge au cours de son ouvrage ennuyeux, froid, précieux et pédant ; son appréciation la plus indulgente, et elle serait encore contestable, tient dans la formule : un brave homme qui savait faire de bons vers. Pourquoi alors s'étonner de cet oubli ? Tout le monde conviendra que Gombauld ne peut plus qu'intéresser des historiens de la littérature, et cette étude, malgré ses lacunes, servira à le faire mieux connaitre. On n'avait sur lui comme ouvrage récent que le livre de Kerviler. Mlle M. a certainement examiné et la vie et

1. P. 76 « il sr conte di Brevai » est le comte de Bruay, gentilhomme de la chambre de l'archiduc Albert.

l'œuvre de Gombauld avec plus de soin que son dernier biographe; elle a fait surtout ressortir la physionomie protestante et le fond religieux de son héros et mieux analysé le moraliste qu'on ne l'avait encore fait; enfin elle a dressé avec beaucoup de soin la bibliographie de son sujet [1].

II. M. Bernhard a entrepris d'élucider un petit problème d'histoire littéraire, l'attribution de la parodie *Chapelain décoiffé*. La publication faite pour la première fois par le *Ménagiana* en 1693 fut désavouée plus qu'à demi par Boileau, les critiques et les éditeurs ont attribué la parodie successivement à Furetière, Chapelle, Linière, Gilles Boileau, etc. D'après M. B. il faut distinguer deux rédactions de la pièce, l'une contenue dans le 9ᵉ volume du recueil Conrart, plus directement hostile à Chapelain et que le critique revendique pour Boileau (elle ne contient pourtant pas les vers que le satirique dans sa lettre à Brossette déclare siens), et une seconde rédaction conservée dans différents manuscrits, représentant une parodie plus scrupuleusement suivie de la fameuse scène de la provocation dans le *Cid*. De cette seconde rédaction le manuscrit original qui aurait engendré les diverses formes analysées par M. B. et dont l'édition du *Ménagiana* procéderait à son tour, est aujourd'hui perdu. M. B. a cherché avec beaucoup de sagacité à le rétablir et il a apporté à discuter cette menue question la même rigueur scientifique que comportent de plus graves problèmes.

L. R.

---

B. Seuffert. **Prolegomena zu einer Wieland-Ausgabe**. Im Auftrage der deutschen Kommission. V et VI. Berlin, Reimer, 1909, in-4°, pp. 97 et 110.

Wieland. **Gesammelte Schriften**. Herausgegeben von der deutschen Kommission der K. Preussischen Akademie der Wissenschaften. Erste Abteilung : Werke : 1. und 2. Bd. Poetische Jugendwerke hgg. von Fritz Homeyer. Berlin, Weidmann, 1909, in-8°, pp. 462 et 495. Chaque vol. mk. 9.-Zweite Abteilung : Uebersetzungen. 1. und 2 Bd. Shakespeares theatralische Werke, 1. — 5. Teil. hgg von Ernst Stadler. Ibid., 1909, in-8°, pp. 372 et 601, mk. 7,20 et 12.

Ernst Stadler. **Wielands Shakespeare**. Strasbourg, Trübner, 1910, in-8°, p. 133.

I. L'Académie des sciences de Berlin a entrepris la publication d'une édition critique de Wieland, qui, avec ses trois parties, œuvres, traductions et lettres, ne comprendra pas moins de cinquante volumes. M. B. Seuffert, le germaniste le plus compétent pour tout ce qui touche à Wieland, qui depuis plus de trente ans a fait de l'œuvre si vaste du fécond polygraphe son champ d'études particulier, a été choisi pour préparer la tâche des éditeurs. Il a groupé dans ses *Pro-*

---

1. Malgré la note de la p. 147, l'*Amaranthe* a pu être inspirée de la *Sylvanire* d'Urfé qui a simplement tiré sa pastorale de la 4ᵉ partie de l'*Astrée* parue justement en 1624. — P. 167, lire dans la citation de Boileau venin, et non *baume*.

*légomènes* toutes les indications qu'il était indispensable de réunir avant de commencer la publication. Malheureusement des six fascicules publiés de 1904 à 1909 les deux derniers seulement nous sont parvenus et il ne nous est pas facile d'orienter le lecteur sur ce que sera l'édition projetée qui a déjà reçu son commencement d'exécution. Il faut nous borner à signaler la matière des *Prolegomena* V et VI. Ensemble ils constituent un catalogue chronologique des œuvres publiées de 1762 à 1812, embrassant les numéros 134 à 1258. Ces indications sommaires sur la première apparition d'une œuvre, sa genèse, ses manuscrits, ses différentes réimpressions (ou contrefaçons) avec les additions que celles-ci comportent, sur les travaux scientifiques dont elle a été l'objet, sans épuiser la tâche de l'éditeur particulier de tel ou tel volume, lui seront des plus précieuses ; certains d'ailleurs s'appuient sur des documents encore inédits. Sur un point spécialement la compétence de M. S. rendra à l'entreprise d'inappréciables services ; il s'agit de la rédaction du *Mercure allemand*, de 1773 à 1789. Sans parler des articles de Wieland, beaucoup de notes, remarques, rectifications ou corrections proviennent de lui, sans qu'une signature nous en avertisse, ou même quand une signature étrangère est destinée à nous donner le change. M. S. a cherché à élucider toutes ces questions délicates d'attribution en donnant ses raisons, et il aboutit parfois à des résultats différents de ceux de Düntzer (édition Hempel) et de Gœdeke. Ce catalogue représente ainsi une somme d'infinies recherches, et les conclusions du critique, quand elles sont fondées sur une pratique aussi longue de son auteur, mériteront d'être toujours sérieusement examinées. Un court article des *Prolégomènes* traite de l'iconographie de l'œuvre de Wieland et un autre de la répartition des œuvres dans les différents volumes de la nouvelle édition, du 6ᵉ au 25ᵉ. Quelques additions aux fascicules II, III et V terminent ce précieux répertoire.

II. Quant aux premiers volumes de l'édition qui viennent de paraître avec une préface de M. Erich Schmidt, il n'est pas possible d'en parler utilement, l'apparat critique devant être publié à part et ultérieurement ; je ne sais si ce mode de publication sera universellement goûté. Des quatre volumes que nous avons reçus, deux comprennent les œuvres de jeunesse ; celles d'un premier Wieland piétiste et docile disciple de Bodmer ; les deux autres qui ouvrent la série des traductions nous donnent les cinq premières parties du Shakespeare que publia Wieland de 1762 à 1766.

III. A cette dernière publication l'étude de M. Stadler, qui est en même temps l'éditeur des deux volumes que je viens d'annoncer, fournira une bonne introduction. L'auteur, dans cette réimpression de sa thèse de doctorat (1908), a groupé d'abondants matériaux très

dispersés, quelques-uns même encore inédits, pour tout ce qui touche à Shakespeare dans la carrière et l'œuvre de Wieland. Il a commencé par montrer sous quelles influences Wieland fut conduit à Shakespeare, comment il l'a jugé, partageant les admirations, les réserves et les préventions de son temps pour le grand dramaturge. Après avoir suivi pas à pas l'histoire de la composition des huit volumes de la traduction, M. S. en examine la valeur. Il lui adresse une série de critiques méritées : sauf pour une pièce, Wieland a renoncé à traduire en vers; les morceaux lyriques qu'offre fréquemment le drame shakespearien ont été le plus souvent omis ou rendus en prose. La version, par excès de fidélité, est pleine d'anglicismes; elle abonde en contre-sens, erreurs de lecture, et fautes dûes à l'inexpérience qu'avait Wieland du vieil anglais. Les métaphores si abondantes et si saisissantes de Shakespeare sont presque partout éliminées, de même que les jeux de mots que le traducteur, écho fidèle de son temps, jugeait déplacés. De copieux exemples et des rapprochements avec les autres interprètes de Shakespeare, Eschenburg, Schlegel, Baudissin, etc., illustrent cette consciencieuse analyse. La seconde partie de l'étude traite de l'accueil fait à la traduction : il ne fut pas en général très favorable. Weisse, bon prophète, redoute un fâcheux engouement de la jeune génération pour Shakespeare; Gerstenberg reproche à Wieland de n'avoir pas senti le poète et Herder accusera encore cette critique; Lessing avait été plus juste; Goethe, d'abord charmé, puis inclinant vers les fanatiques de Shakespeare, revient dans sa vieillesse à plus d'indulgence; Schiller n'a guère connu Shakespeare qu'à travers cette version. M. S. a voulu examiner ce qu'en dehors de sa traduction Wieland devait à Shakespeare; *Don Sylvio* et *Oberon* présentent le plus d'emprunts. Un appendice étudie les particularités de la langue de la traduction de Wieland; elles sont surtout de nature dialectale et M. S. a relevé un très grand nombre de souabismes et de suissismes.

L. R.

---

Franz SCHULTZ. **Der Verfasser der Nachtwachen von Bonaventura**; Untersuchungen zur deutschen Romantik Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1909; in-8° de VIII-330 pages. 6 Mark.

Attribué à Schelling par une tradition déjà longue et malgré des objections sérieuses, récemment arraché à cette douteuse paternité pour se trouver imputé à Caroline Schelling ou à E. T. A. Hoffmann, le livre des *Veillées* de Bonaventura restait, depuis sa publication en 1805, un des ouvrages les plus mystérieux de la littérature allemande. M. Schultz vient après d'autres mettre un nom sur ce pseudonyme ; et sa discussion, devenue un gros volume, est un modèle de critique informée et prudente qui étaie de tout un échafaudage de raisons « extérieures » et « intérieures » les impressions de Haym et de Dil-

they. On trouvera même que sur certains points, l'emploi des « citations parallèles » à l'appui de l'hypothèse de M. S. pécherait plutôt par excès de zèle ; ailleurs, on s'attend à des suggestions qui font défaut, *Bonaventura* qui rappelle le prénom de l'auteur du *Cymbalum Mundi*, les *Veillées du Marais* et les *Nuits de Paris* de Rétif de la Bretonne fournissant peut-être des titres, des recueils analogues aux *Nachtwachen*[1]. Le résultat auquel M. S. nous amène de la manière la plus engageante, mais non sans âpreté polémique, c'est que le mystérieux auteur de cette rapsodie romantique est Wetzel, ami de Schubert, admirateur de Schelling, contraint de fournir des besognes de librairie auxquelles il lui répugnait de donner son nom. L'étude des sources des *Veillées* nous ramènerait certainement, de son côté, à cette littérature *of wonder and horror* qui alimenta les cabinets de lecture de l'époque.

F. B.

---

Jacques Reboul. **Un grand précurseur des Romantiques : Ramond (1755-1827).** Nice, édition de la *Revue des Lettres et des Arts*, 1910 ; in-8° de XVI-122 pages.

La « veine grossissante » de Romantisme que Sainte-Beuve discernait si justement dans la France d'avant 89 commence à être observée avec une croissante attention. M. Reboul, en étudiant Ramond de Carbonnières, touche à l'une des manifestations les plus intéressantes de ce romantisme avant la lettre — et aussi de son absorption, si l'on peut dire, par des activités extra-littéraires. Le futur explorateur des Pyrénées, bénéficiant à Strabourg, dans sa jeunesse, de toutes les initiatives effervescentes du *Strum und Drang*, attaché au cardinal de Rohan et mêlé à l'affaire du Collier, jouant un certain rôle pendant la Révolution, et finissant par mettre au service de l'administration, mais surtout de la science, les curiosités et les énergies dont la littérature avait eu les prémiées dans *d'Olban* et le *Grand Schisme* : il y a là une carrière curieuse, dont M. R. s'exagère peut-être la singularité, mais qu'il a eu raison de vouloir élucider. Modestement, il donne son travail comme une sorte de pierre d'attente : bien des points d'interrogation restent sans réponse, bien des questions sont soulevées sans résultat, la thèse implicite d'une inspiration « celte » dans notre littérature reste fort mollement soutenue; mais il y a, dans ces pages, des garanties de curiosité et de conscience qui permettent d'augurer favorablement de la biographie complète que M. R. devrait nous donner en y mettant plus de soin et d'attention[2].

F. Baldensperger.

---

1. L'idée de la dernière *Veillée* semble se rattacher au fameux épisode de *Siebenkäs* connue sous le nom de *Songe de Jean-Paul*.

2. Les fautes d'impression ou d'attention, pour les noms propres, sont fréquentes; les premières traductions de *Werther* sont de 1776 et 1777 (p. 28); les

Wilhelm Paszkovski, **Berlin in Wissenschaft und Kunst**. Ein akademisches Auskunftsbuch nebst Angaben über akademische Berufe. Berlin, Weidmann, 1910, in-16, p. 359. Mk. 2.

A. von Wretschko, **Die akademischen Grade** namentlich an den österreichischen Universitäten. Innsbruck, Wagner, 1910, in-8°, p. 124 mk. I.

I. A l'occasion du premier centenaire de l'Université berlinoise M. Paskowski a publié un livre qui sera le bienvenu des étudiants et aussi de tous les étrangers curieux de connaître le vaste et complexe outillage scientifique de Berlin. Sur l'Université elle-même, son passé, son organisation et son installation actuelles, et sur tous les instituts qui en dépendent ou la complètent, l'auteur a réuni des renseignements brefs, précis, résumant la fondation, le but, le fonctionnement, les ressources, les richesses des bibliothèques et des laboratoires, les publications de chacun d'eux; il a de plus renvoyé aux livres spéciaux qui étendent son information. Si l'on songe que pour la seule faculté de médecine il n'y a pas moins de trente de ces institutions particulières, on devinera l'activité prodigieuse qui se déploie dans la ruche berlinoise et aussi la rapidité avec laquelle se produit le progrès de la spécialisation dans la science moderne. Et à côté de l'Université il y a les écoles supérieures de tout genre, les grands établissements militaires, les archives, les bibliothèques et les musées; enfin les organisations dues à l'initiative privée et les associations d'ordre scientifique, littéraire ou artistique. A l'intention des étudiants l'auteur a joint à son livre des indications utiles sur la plupart des carrières qu'ouvre l'enseignement universitaire : durée des études, conditions des examens, ressources pour la préparation, etc. Personne n'était plus qualifié que le directeur du *Bureau des renseignements* de l'Université et l'éditeur des *Berliner Akademische Nachrichten* pour établir ce répertoire si substantiel et si pratique.

II. L'étude de M. von Wretschko qui s'appuie sur une abondante littérature et aussi sur des documents d'archives, examine les conditions dans lesquelles les grades universitaires ont été accordés, la part respective qu'y prenait l'autorité pontificale ou impériale, les droits qu'ils conféraient, le cérémonial dont ils s'entouraient. C'est surtout le point de vue juridique que M. v. W. s'est attaché à dégager dans ses recherches. La première partie de son enquête est d'un intérêt plus général; elle peut même être considérée comme une contribution à l'histoire de notre enseignement supérieur, car le régime de l'Université de Paris avait été adopté par la plupart des Universités étrangères. La seconde partie, la plus considérable, est plus exclu-

---

curiosités celtisantes de Ramond (p. 58) n'ont rien de surprenant, et les conjectures, même en France, étaient nombreuses à ce sujet vers 1780. Que viennent faire (p. 80) les *Considérations* de J. de Maistre, qui sont de 1796? La bibliographie devrait citer l'*Alsatia* de 1853, l'ouvrage de Froitzheim, le *Journal de Paris* du 22 octobre 1778 que signale déjà ma *Bibliographie de Gœthe en France*.

sivement l'histoire des Universités autrichiennes. Cette évolution du doctorat étudiée par l'auteur est en particulier intéressante pour suivre les progrès de la laïcisation de l'enseignement supérieur dans la monarchie des Habsbourgs.

L. R.

---

— Dans *Ueber den Willensakt und das Temperament* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1910, xi-324 p. 6 m. 50), M. Narziss Ach, professeur à Kœnigsberg, ne s'occupe du tempérament que dans les 10 dernières pages. Il communique ses expériences sur l'acte volitif, puis en tire ses conclusions sur le processus de cet acte, dont il distingue le côté phénoménologique et le côté dynamique, de même qu'il reconnaît plus loin une volonté abrégée, une volonté faible et une volonté exercée. Le chapitre final sur le tempérament est introduit par une étude du sentiment. Les professeurs et candidats qui se sont prêtés à ses expériences sont mentionnés à la fin de la Préface. Ces expériences ont duré plusieurs années et forment la continuation du travail précédent de l'auteur : *Ueber die Willenstätigkeit und das Denken* (1905). — Th. Sch.

— *Der Wille* (Teubner, Leipzig, 1910. x-189 p., 2 m. 40) est une analyse psychologique, par Mme Else Wentscher, des mouvements reflexes et des actes impulsifs, des motifs volitifs, de l'acte de volonté, du développement de la volonté chez l'enfant, des rapports entre vouloir et penser, des conflits moraux, de la force de volonté, du problème du libre arbitre. Cette analyse est complétée par une critique des théories d'Elbinghaus, de Münsterberg, d'H. Spencer, Lips, W. James, etc. — Th. Sch.

— M. Karl Mayer-Moreau a écrit *Hegels Socialphilosophie* (Mohr, 1910, vii-83 p. 2 m. 50), où il étudie d'abord les origines de la philosophie sociale de Hegel, puis la Phénomenologie et les écrits politiques, enfin la philosophie du droit complétée par celle de l'histoire. Montesquieu est envisagé p. 31 comme premier adversaire du droit naturel abstrait, et l'influence des théories politiques de Benjamin Constant sur Hegel est marquée p. 74. D'autre part, on trouvera p. 41 la critique de la constitution de l'Allemagne en 1801, et la caractéristique hégélienne de l'État moderne. — Th. Sch.

— La 2e édition de l'ouvrage connu de M. Rod. Eucken, *Der Sinn und Wert des Lebens* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1910, 155 p., 2 m. 40), est toute remaniée, la partie constructive notamment a reçu une autre forme, les lignes ont été tracées plus nettes, les gradations et contrastes plus marqués. La meilleure preuve de l'intérêt soulevé par ce livre est le fait que la 1re édition ne date que de 1908. Le court, mais substantiel registre qui le clôt, permet d'aller tout droit aux points saillants, par exemple : contraste entre le type de vie chrétien et celui des Grecs (p. 133 sv.), caractère héroïque de la vie (p. 129) ; système du monisme naturaliste (p. 21), objections qu'il soulève (p. 26); problème de l'immortalité (p. 137 sv.) ; nouvelle conception de la vérité (89, 89 sv.). La principale valeur du livre réside peut-être dans la discussion approfondie, sincère et modérée du problème religieux, dont il ne cache pas la gravité à l'heure actuelle, à cause de son rapport malgré tout indissoluble, à ce qu'il semble, avec le problème moral, de l'impossibilité de maintenir sans hypocrisie les positions traditionnelles et de la difficulté extrême de trouver des positions nouvelles universellement acceptables. — Th. Sch.

— M. John Mc Taggart Ellis Mc Taggart, fellow au Trinity College de Cambridge, a publié *A Commentary on Hegels Logic* (Cambridge, Imprimerie de

l'Université, 1910, xv-311 p. 8 sch.) qui fait suite à des Études sur la Dialectique et sur la Cosmologie de Hegel, et dont les chapitres II, III, VIII, IX, X, développent des articles parus au *Mind* (1897 à 1904). Le but de ce Commentaire est de rendre un compte critique des diverses transitions par lesquelles Hegel passa de la catégorie de l'Être à celle de l'Idée absolue. — Th. Sch.

— J'ai déjà signalé ici (21 avril 1910) la collection élégante et de minuscule format que la maison Amelang de Leipzig publie des écrivains allemands. Trois autres volumes nous ont été adressés. 1. *Liselotte in ihren Briefen* (114 p.). Ce choix, naturellement très restreint, de la vaste correspondance de la duchesse d'Orléans, eût pu être plus intéressant, si l'éditeur eût plutôt voulu chercher dans les lettres un tableau de la cour de France que les souvenirs allemands de la princesse. L'introduction, pour un volume si exigu, est suffisante, mais les notes sont très rares ; il fallait au moins rétablir l'orthographe des noms propres (la Palatine écrit *Mauboussion, Lingere, Moras*, etc. pour Maubuisson, le P. Linières, Morvas; on n'est pas même averti que *die alte Zot* est Me de Maintenon). De plus la langue est pleine de provincialismes qui risqueront d'embarrasser certains des lecteurs auxquels s'adresse l'édition; à leur intention aussi on eût pu simplifier l'orthographe capricieuse de Madame. Le texte a été emprunté aux extraits publiés par H. F. Helmolt (Leipzig, 1908). — 2. Goethe. *Hermann und Dorothea* (p. 106), avec une courte introduction d'une note juste de M. Otto Harnack. — 3. Heine. *Buch der Lieder* (p. 206), sans aucune introduction ni notes; le texte est identique à celui de l'édition Elster, par conséquent très sûr. Chacun des volumes est de format petit in-16 et du prix uniforme de un mark. — L. R.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 février 1911*. — M. Chavannes annonce que la commission du prix Stanislas Julien a décerné le prix à la seconde édition du grand Dictionnaire chinois-anglais de M. H. A. Giles.

M. Théodore Reinach fait une communication sur l'anarchie monétaire et ses remèdes chez les anciens Grecs. Il décrit les inconvénients, chez les anciens Grecs, de la multiplicité des espèces monétaires en cours. Chaque petit État tenait à frapper sa monnaie qui n'avait cours légal que dans les limites d'un territoire unique et qui, partout ailleurs, était soumise aux fluctuations du change. Il étudie les divers moyens employés pour remédier à cette situation : unions monétaires, lois intérieures fixant le change d'une espèce monétaire privilégiée, lois ou traités imposant à des États plus faibles la monnaie d'un État plus fort. En dernier lieu, il fait connaître une inscription récemment découverte à Delphes qui contient un décret des Amphictyons donnant cours forcé au tétradrachme attique dans tous les États qui se rattachaient à la confédération amphictyonique, c'est-à-dire tous les États de la Grèce propre. — MM. Perrot, Babelon et Bréal présentent quelques observations.

L'Académie procède à l'élection de deux délégués à la commission de la fondation Debrousse. Sont élus MM. Cagnat et Babelon.

M. le Dr Capitan présente un manuscrit mexicain inédit, bande de papier d'agave portant, d'un côté, diverses figures de têtes d'animaux et des vêtements et, de l'autre, un texte en espagnol avec la date de 1534 indiquant qu'il s'agit d'une plainte formulée par les Indiens des villages Totolapan et Atlatlao contre le corrégidor Luiz de Berria. Le texte porte enfin le jugement qui dessaisit le corrégidor de ses fonctions. Ce document offre un intérêt particulier en ce qu'il montre un petit épisode de la vie sociale des Espagnols et des Mexicains peu après la conquête.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 2 mars. — 1911



**Neue Beitræge** zur semitischen Sprachwissenschaft von Theodor NÖLDEKE. Strassburg, Karl Trübner, 1910, gr. in-8°, VIII-240 p.

En 1904, M. Nöldeke publiait chez le même éditeur Trübner de Strasbourg, des *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft* (Contributions à la linguistique sémitique) Aujourd'hui, l'illustre maître complète ses recherches par de nouvelles contributions que tous les orientalistes sémitiques seront heureux d'étudier et de joindre aux premières contributions, en félicitant leur auteur de les avoir publiées.

Dans sa courte préface, M. Nöldeke se réfère à ce qu'il a dit en tête de ses premières contributions : il cherche à établir des faits certains et à laisser à de plus hardis de développer les formes caractéristiques des langues sémitiques selon un beau système de préhistoire qui prête plus au doute qu'à la vérité. Il s'étend longuement sur l'éthiopien, en mettant à profit les textes tigrés de Littmann, et, pour l'égyptien, il a recours à Spiegelberg et Ermann. Un de ses anciens élèves, Dammann, qui a été malheureusement assassiné à Sanczbulaq, avait recueilli des textes dans le dialecte juif de cet endroit. Ce dialecte ressemble beaucoup au dialecte des Juifs de Salamas que j'ai fait connaître autrefois et diffère beaucoup du dialecte des chrétiens peu éloignés de là. Les esquisses que Dammann a laissées de ce dialecte ont été mises à contribution par M. Nöldeke qui a rapproché les faits concordants du dialecte de Salamas.

La préface est suivie d'une liste des chapitres traités dans ces contributions. Nous en donnons ici une analyse qui nous paraît être le meilleur moyen de faire connaître la valeur du livre.

*Primo* (1-30 p.) : *Sur la langue du Coran ;* ce chapitre nous reporte à un des anciens travaux de ce maître. Il est surtout dirigé contre un livre de feu Vollers qui distingue le parler vulgaire du

Hidjâz qui aurait manqué d'abord des flexions casuelles, introduites dans la langue littéraire. Geyer, qui a combattu Vollers, a tort de séparer la langue vulgaire de Mahomet et de ses adeptes de la langue parlée à la Mecque. Suit un paragraphe où sont signalés les particularités de style et de syntaxe de la langue du Coran et les mots étrangers insérés dans le Coran d'une manière fantaisiste et vicieuse.

*Secundo* (31-66), chapitres exposant les mots étrangers en éthiopien (mots hébreux et araméens), les mots éthiopiens qui ont passé en arabe et quelques mots communs à l'arabe et à l'éthiopien. Suit un index éthiopien (65-66).

*Tertio* (67-108), chapitre relatif aux mots qui, outre le sens ordinaire, donnent le contraire (*Aḍdâd*). Dans cette classe rentrent les *privativa* qui ajoutent le sens négatif au sens ordinaire. Suit un index (106-108) rédigé par ordre alphabétique : d'abord les mots éthiopiens, puis l'hébreu et l'araméen, et enfin l'arabe.

*Quarto* (109-178), chapitre consacré aux substantifs bilittères. M. Nöldeke remarque que ces substantifs sont concrets et remontent à une époque où la trilittéralité n'avait pas encore pris l'empire qu'elle a reçu depuis; il réfute l'hypothèse contraire, soutenue par M. Barth, ZDMG 41, 603, d'accord avec M. Philippi, ZDMG 32, 73. Suit un index en caractères européens.

*Quinto* (179-201), sur l'échange de radicaux qui commencent par *n* et *w* ou *hamza*, auxquels sont rattachés les radicaux commençant par *n* ou *y* (Praetorius ZDMG 47, 392) ; avec un index (200-201).

*Sexto* (202-206), sur l'échange de radicaux commençant par *w* ou *hamza* et *y*, avec un index arabe.

*Septimo* (207-216), sur les participes et adjectifs de racines creuses.

*Octavo* (217-236), sur quelques verbes arabes fournissant diverses locutions.

*Nono* (237-240), additions et corrections à ses *neue Beiträge* et il profite de cette occasion pour faire à ses *Beiträge* de 1904 quelques changements et améliorations.

R. D.

---

P. Paris, **Promenades archéologiques en Espagne**. In-16, p. I-II, 1-306, avec 54 planches. Paris, Leroux 1910.

Les sept promenades de P. sont consacrées aux grottes d'Altamira, au Cerro de Los Santos, à Elche, à Carmona, à Osuna, à Numance et à Tarragone. L'auteur se définit dans sa préface un guide « très enthousiaste », en quoi il a raison, et « un peu informé », en quoi il pèche par modestie. Nul plus que lui ne connaissait l'Espagne ancienne et n'a plus contribué à la faire connaître. Le Louvre, on se le rappelle, lui doit la merveilleuse tête d'Elche et les curieux bas-reliefs d'Osuna ; les archéologues lui doivent l'Essai sur l'art de l'Espagne primitive et les tomes, nombreux déjà, du *Bulletin hispanique*. Le petit volume

qu'il vient d'écrire, rédigé pour le grand public, lui fera aimer l'Espagne ancienne, encore trop peu connue, même des Espagnols. J'y relèverai deux curieuses anecdotes relatives à notre musée national : p. 79, P. raconte la manière dont il a fait l'acquisition du buste d'Elche ; p. 155, il dit comment le Louvre a manqué, en 1875, acheter les Tables de bronze d'Osuna.

A. DE RIDDER.

---

J. DÉCHELETTE, Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. Tome II. Archéologie celtique et préhistorique. **Première partie, âge du bronze.** In-8°, p. v-xix, 1-512, avec 212 fig., 5 pl., 1 carte et un fascicule d'appendices, in-8°, p. iii-vii, 1-191. Paris, Picard, 1910. Prix, 15 fr. et 5 fr.

L'excellent manuel de D. passe, avec ce second volume, de la « préhistoire « aux temps « proto-historiques », de l'âge de la pierre à celui du bronze. A vrai dire, le titre d'archéologie celtique est, en un sens, inexact, les Celtes n'apparaissant pas avant le premier millénaire, c'est-à-dire avant l'âge du fer, celui dont traitera la seconde partie du tome II ; mais cette question d'étiquette importe peu dans l'espèce et nous devons remercier D. d'avoir tracé le tableau complet de l'âge de bronze en Europe, tout en insistant, comme il convient, particulièrement sur la région gauloise. La science de l'auteur s'accompagnant d'un esprit très net et d'une connaissance personnelle des objets décrits, nul plus que lui n'était capable de faire œuvre utile et nous devons souhaiter qu'il achève à bref délai la lourde tâche qu'il a entreprise.

P. 10, les Ligures, auxquels D. attribue moins d'importance en France que ne le fait M. Jullian, mais qu'il assimile trop aisément aux Illyriens et aux Thraces, entraîné par ses idées préconçues, que nous retrouverons, sur les mythes solaires dans l'âge de bronze. P. 29, juste négation du rôle qu'auraient joué les Phéniciens. P. 38, ajouter la Béotie à l'Argolide. P. 55, D. adopte la chronologie égyptienne à dates basses d'Ed. Meyer et p. 61 divise en trois périodes (3000-2000, 2000-1500, 1500-1100) l'âge du bronze dans les pays grecs. P. 83, les rapports entre les poteries hispaniques de l'Argar et celles de la Bohême ne s'expliquent que par une cause commune, qui est l'influence égéenne. P. 91, le problème de l'étain : tout en penchant vers une origine orientale, D. ne se prononce pas, ce qu'on ne peut lui reprocher, étant donné l'obscurité de la question. P. 105, pour l'âge de bronze en Occident, D. accepte, en ne le modifiant presque pas, le système de M. Montelius et distingue quatre périodes, 2500-1900, 1900-1600, 1600-1300 et 1300-900 av. J.-C. P. 140, dans le Midi de la France, des influences venues de l'Est s'exercent de concert avec celles du Sud-Ouest. P. 193, les dépôts : pas d'explication générale. P. 172, le bronze n'entre pas en Gaule par la vallée du Rhône. P. 184, les moules à cire perdue. P. 197, les haches-poignards. P. 221, le talon de la

lance peut, dans certains cas, ne servir qu'à en protéger le bois. P. 235-7, sur le bouclier mycénien voir *München. Arch. Studien A. Furtwængler gewidm.* : l'article du Daremberg sur la cuirasse grecque n'est pas de M. Saglio. P. 281, les mors comme le cheval, viendraient d'Occident. P. 283, sur le char homérique, citer l'article de Reichel dans les *Jahreshefte*, II. P. 295, les chars processionnels. P. 340, ajouter les miroirs d'Enkomi. P. 347, l'or en Gaule et en Irlande. P. 365, Chypre a-t-elle bien importé l'argent de l'Ibérie? P. 395, objets de bronze importés en Gaule. P. 397 les saumons de cuivre. P. 403, les lingots-monnaie en forme de bipennes. P. 409, le culte du Soleil, auquel D. attache un rôle capital à l'époque primitive, tout en se défendant des conclusions aventureuses auxquels Soldi était parvenu dans sa *Langue sacrée*; c'est l'école symbolique, dont nous ne pouvons discuter ici les tendances et les arguments. Malgré des rapprochements curieux, dont D. tire des connaissances excessives, le chapitre relatif à la religion est la partie la plus faible, ou la seule faible, du manuel, comme c'en était d'ailleurs la plus difficile : on peut même se demander si le problème pouvait être posé.

Une table des matières, qui manque dans le premier tome, termine le volume à défaut d'index. Un précieux appendice donne 1° l'inventaire des dépôts de l'âge du bronze trouvés sur le territoire français (objets d'or et de bronze); 2° l'inventaire des moules de la même époque; 3° l'inventaire des épées et poignards de fer (à antennes) de l'époque de Hallstatt. Les relevés sont dressés avec une conscience et une minutie extrêmes; tous les archéologues sauront gré à M. Déchelette d'avoir eu la patience de les rédiger.

A. de Ridder.

---

**A Synopsis**, analytical and quotational, of the Verb in the Epistle to the Hebrews... by E.-S. Dodgson, Chalon-sur-Saône, imp. Bertrand, 1910, in-8°, 156 p.

Sous le titre général, assez prétentieux de « le Verbe basque trouvé et défini », M. E.-S. Dodgson poursuit, avec une patience méritoire, son travail d'analyse sur les formes verbales du Nouveau-Testament de 1571. Cette étude, tirée à part de la *Revue de Linguistique et de Philologie comparée*, n'est ni meilleure ni moins utile que les précédentes; les mots n'y sont pas classés à mon avis d'une façon commode et méthodique, et les définitions sont parfois obscures.

M. D. qui à tort d'appeler Leiçarraga le traducteur, qui signait « Jean de Liçarrague » et que tout le monde a toujours appelé ainsi, gâte d'ailleurs ses ouvrages par des annexes par trop originaux : des notes sans aucun rapport avec le volume, des lettres de félicitations et d'éloges, des vers de sa composition adressés à un chien et commençant par l'onomatopée *yaü! yau!* Ce n'est vraiment pas assez scientifique.

Julien Vinson.

Paul-Edmond MARTIN, sous-archiviste de l'État de Fribourg. **Études critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne,** 534-715. Paris, Fontemoing, Genève, Jullien, 1910, XXXII, 469 p., 8° avec carte. Prix : 12 fr.

Autant l'histoire de ce qu'on est convenu d'appeler le « second » royaume de Bourgogne (fondé en 888 par Rodolphe I) a été de nos jours tirée au clair par MM. Poupardin, Kiener, etc., autant celle des premiers siècles du passé des Burgondes reste obscure. Malgré les travaux de tant de savants distingués, les Binding, les Dahn, les Derichsweiler, les G. Kaufmann, les Albert Jahn et bien d'autres, on est loin d'être d'accord sur les origines de ce groupe ethnique; sur les marches et contremarches exécutées par lui sur la carte d'Europe, jusqu'au moment où il a pris racine dans la *Maxima Sequanorum* et sur le versant septentrional des Alpes centrales; sur ses destinées ultérieures, avant et après l'époque où Burgondes et Alamans ont été soumis à la domination franque. Les recherches de l'auteur à travers les sources si fragmentaires, contemporaines de l'écroulement de l'Empire romain, maigres annales, Vies des Saints, quelques chartes et diplômes, quelques passages d'historiens byzantins, l'ont amené peu à peu à tenter un essai d'histoire chronologique de la Suisse, c'est-à-dire des territoires qui la formeront plus tard, car le nom même est encore absolument inconnu à l'époque que M. Martin nous raconte. Il va sans dire que, bien souvent il s'écarte, dans ses recherches, du territoire limité de la Confédération helvétique actuelle, pour discuter tel fait incident, qui s'est passé au loin, telle date incertaine qui se rattache aussi bien à l'histoire de la Neustrie ou de l'Austrasie qu'à celle de la Bourgogne. M. M. parle de son travail comme du « modeste essai d'un débutant dans la pratique de la méthode et de la critique historique » (p. XI). Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que c'est un excellent début et que l'auteur y fait preuve d'une maturité d'esprit bien remarquable (s'il est vraiment un débutant), en préférant « aux traditions douteuses le prudent silence » qu'impose à tout chercheur consciencieux l'insuffisance absolue des documents, quand il essaie de déchiffrer le passé de ces siècles primitifs. Vu l'état dépareillé de son dossier, l'auteur ne saurait nous donner une narration égale et continue; il est obligé d'y laisser parfois des lacunes; il est, plus souvent encore, obligé de discuter longuement, contre ses prédécesseurs, le sens de tel passage obscur, sur lequel ils ont bâti parfois toute une bâtisse historique, qui s'écroule sous son souffle critique comme un château de cartes. Il s'attarde d'ailleurs assez volontiers à tel détail intéressant, sur lequel il nous fournit alors un mémoire complet [1]. Plus encore que sa *Biblio-*

1. Nous citerons, à titre d'exemple, l'intéressant *excursus* sur la catastrophe de *Tauredunum*, en 563 (p. 125-137), où, commentant quelques mots de Marius d'Avenches, quelques lignes de Grégoire de Tours, et s'aidant des travaux des archéologues et géologues modernes, M. M. réussit à reconstituer ce formidable

*graphie*, les notes innombrables de son volume démontrent avec quelle patience ingénieuse il a scruté les sources et les écrits de tous ceux qui, avant lui, se sont occupés de ces problèmes ardus, grands et petits.

Le volume de M. M. se divise en deux parties. La première nous donne l'*Histoire de la Suisse sous la domination franque à l'époque mérovingienne*; elle est divisée en cinq chapitres, subdivisés eux-mêmes en dix-neuf paragraphes. L'auteur y esquisse d'abord la géographie de la Suisse future partagée entre Burgondes et Allamans au temps des invasions (534-536); il fixe la date de ces dernières et nous montre comment les fils de Clovis ont fait la conquête du royaume des Burgondes, et le partage de ce dernier, dont la majeure partie revient à l'Austrasie; deux ans plus tard, les leudes mérovingiens s'emparaient aussi de l'Allémanie ostrogothique. M. Martin a mis un soin infini à fixer, autant que possible, les détails de cette double conquête franque; les passages trop concis de Marius d'Avenches, les développements déjà légendaires de Grégoire, les données d'Agathias, bien éloigné du siège des événements, sont mis en balance et soumis à une critique minutieuse, avant qu'on prononce en faveur de l'un ou de l'autre témoin; parfois aussi la sentence est ajournée jusqu'à meilleure information. Mais en tout cas personne ne pourra reprocher jamais à M. M. un jugement précipité, ni l'examen trop fugitif de ses sources [1]. Les chapitres suivants (III-V) nous montrent la Suisse mérovingienne depuis la conquête franque jusqu'à la mort de Gontramn (593); puis il esquisse ses destinées, de l'avènement de Childebert II à la mort de Dagobert I (639) [2]; enfin il retrace le tableau des règnes éphémères des derniers descendants de ce monarque, jusqu'à la mort du maire du palais Pépin en 715. Il le retrace avec bien des lacunes forcées, puisque, dans la barbarie croissante du VII[e] siècle, il ne reste presque plus à l'historien d'autre guide que les compilateurs successifs de la Chronique de Frédégaire, dont le latin barbare rend parfois inintelligibles les quelques maigres renseignements que le rédacteur nous transmet.

Le second livre de l'ouvrage est intitulé : *Les peuples; le pays*,

---

éboulement du Grammont (non du Mont-Jorat, comme le veut M. de Gingins-La-Sarraz) qui épouvanta les contemporains.

1. Évidemment M. M. lui-même, quelque « débutant » qu'il soit, n'espère pas convertir tous ses adversaires, sur tous les points qu'il discute, à sa propre façon de voir. Mais j'estime que, même en ne les acceptant pas, ses arguments méritent toujours d'être discutés.

2. On suit avec un intérêt particulier, au chapitre IV (p. 192 et suiv.) la discussion de l'auteur sur le *pagus Alsacinse*, et sur son étendue successive, question, comme on sait, des plus discutées, entre les érudits locaux. M. M. admet que l'*Alsace*, au VII[e] siècle, s'étendait jusqu'en Suisse, que Strasbourg et Bâle faisaient partie d'une même unité administrative; pour lui les *Suggetenses* et les *Campanenses*, que M. Schricker plaçait dans la Haute-Alsace, habitent les premiers le *Saintois lorrain*, les seconds la *Champagne*.

*l'administration franque* et s'occupe, comme ce sous-titre l'indique, des institutions, de l'organisation politique et juridique [1] des deux territoires dont s'est formée la Suisse future. Il compte donc deux chapitres principaux, l'un relatif à la *Burgondie et Transjurane*, l'autre à *l'Allémanie et la région alpine de la rive gauche du Rhin*. Un troisième chapitre, très court, nous parle de *la Rhétie de Coire*, peu envahie, ou du moins non occupée d'une façon durable par les envahisseurs germains, et qui resta donc quasi-romaine d'abord, puis romane jusqu'à nos jours. Là aussi, le lecteur trouvera bien des observations ingénieuses [2], des conjectures suggestives, une discussion serrée des rares documents vraiment historiques dont puisse disposer pour des exposés généraux de ce genre, un travailleur sagace, mais prudemment sceptique et consciencieux. Le trait dominant de l'époque mérovingienne, pour l'auteur, c'est l'achèvement de l'invasion germanique en Suisse et la colonisation progressive de ce pays, du nord au sud. La Burgondie et l'Allémanie suisses sont dirigées vers des états sociaux dissemblables par les destinées différentes des peuples qui y sont établis, mais il n'y a aucun élément d'antagonisme ethnique dans les guerres civiles mérovingiennes [3]. D'ailleurs, à y regarder de près, il faut avouer que l'histoire interne de la future Suisse nous est « presque inconnue » (p. 462) de même que les transformations lentes qne les peuples y ont subis. En tout cas « le milieu géographique influe sur leurs destinées infiniment plus que les races qui s'y rencontrent et s'y mélangent » (p. 463) [4].

E.

---

**Polen und das Basler Konzil,** Inauguraldissertation von Teofil Zegarski. Posen, Verlagsdruckerei Praga, 1910, 77 p. in-8°.

Cette thèse pour le doctorat en philosophie, présentée par

---

1. M. M. a prudemment évité un autre guépier en « laissant aux historiens de l'Église le soin de nous renseigner sur le développement des diocèses suisses, les fondations monastiques et la christianisation du pays » (p. VIII).

2. Parfois cependant M. M. nous semble *trop ingénieux* dans ses déductions. Pour ne citer qu'un exemple, croit-il qu'on doive vraiment fixer la limite territoriale d'un pays, par le fait que Cassiodore dans une de ces épitres mentionne, comme menu désirable sur la table du roi goth, une espèce de poisson, le *bécard* ou *anchorago* (p. 59) qui ne se pêchait que dans le Rhin, en aval de Schaffhouse? C'est une énumération *gastronomique* (où le poisson sicule s'oppose au poisson rhénan), ce n'est pas une notation *historique*, d'autant que j'ai peine à croire qu'un *anchorago* du Rhin pût arriver alors mangeable, à travers les Alpes, jusqu'à la table royale à Ravenne.

3. Peut-être serait-il plus prudent de se borner à dire que, dans l'état présent des sources, on n'en aperçoit pas la trace, et de ne pas affirmer, avec autant d'assurance, que l'Austrasien domicilié dans les forêts des Ardennes se sentait le frère consanguin du Burgonde établi sur les bords du Léman.

4. En dehors des fautes d'impression notées aux *Corrections*, j'ai marqué encore p. 74, *fratec* pour *frater*, et p. 435, *situatton* pour *situation*. — P. 208. Ne faut-il pas lire *mal vue* de Clotaire, au lieu de *mal venue?*

M. Théophile Zegarski à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, n'apporte, il est vrai, aucun document inédit à l'histoire du Concile de Bâle, mais elle met à la portée de tous ceux qui ignorent le polonais ou les travaux des érudits de ce pays, un certain nombre de pièces inconnues, qui se trouvent dans les grands recueils d'Ulanowski, Morawski, etc., ou dans des ouvrages spéciaux publiés, plus ou moins récemment, sur la matière. Le jeune auteur fournit ainsi une contribution utile à l'histoire générale du concile, en nous faisant connaître le rôle, passablement embrouillé, que jouèrent vis-à-vis de cette assemblée la Royauté, les chefs de l'Église et l'Université polonaises. Leur attitude fut déterminée d'une façon très accessoire seulement, par la question religieuse; on est frappé de l'importance presque exclusive qu'eurent, aux yeux des gouvernants, comme de la curie et de l'assemblée bâloise, les motifs d'ordre politique : la lutte de Jagellon contre l'Ordre Teutonique et le prince rebelle de Lithuanie, Swidrygal; le désir d'Eugène IV de voir Jagellon combattre les Hussites, etc. Selon que le pape et le concile sont d'accord ou brouillés de nouveau, on voit changer les dispositions des Polonais, qui d'abord s'abstiennent, puis s'abouchent avec les Pères réunis à Bâle, puis reprennent à son égard une attitude de neutralité plutôt bienveillante d'ailleurs. Ce n'est qu'après l'avènement de Casimir, en juin 1447, que la Pologne se réconcilie avec le Saint-Siège et envoie des ambassadeurs à Nicolas V pour l'assurer de l'obédience du nouveau souverain. Encore était-ce dans l'espoir de retirer un profit matériel considérable de cette soumission; mais la rémunération fut plutôt mesquine [1]. L'Université de Cracovie seule se montra fidèle aux principes qu'elle avait proclamés au début de la lutte conciliaire; elle ne fit sa soumission à Rome qu'après l'abdication de Félix V et la dispersion du Concile de Bâle.

E.

---

**Die Bedeutung Calvin's und des Calvinismus für die protestantische Welt im Lichte der neuern und neuesten Forschung** von Prof. D. Emil Knodt. Giessen, Toepelmann, 1910, 71 p. In-8°. Prix : 2 fr. 25.

M. Knodt, directeur du Séminaire évangélique de Herborn, vient un peu tard se joindre à la légion des écrivains de tous pays qui ont publié, soit des gros volumes, soit de minces brochures, à l'occasion du quatrième centenaire de Calvin. Mais son travail ne semblera inutile à personne, car il nous offre en ses quarante pages de texte et ses trente pages de notes, une espèce de *bibliographie critique* assez complète de tout ce qui a été dit (j'entends, pour autant que cette littéra-

1. A Rome on discuta longtemps sur les concessions à faire; il y eut, dit l'auteur, une lutte dans les coulisses (*ein Kulissenkampf*), qui « fut mené, de part et d'autre, avec tous les moyens possibles »; finalement on n'arracha au Saint-Siège que de misérables concessions (*jaemmerlich karge Zugestaendnisse*) (p. 73).

ture méritait d'être signalée, au point de vue scientifique) *pour*, *contre* et *sur* le réformateur de Genève, non pas seulement par les théologiens, mais encore par les historiens, les économistes et les philosophes, dans le monde protestant contemporain [1]. Nous ne saurions nous arrêter à l'énumération ni surtout à la critique de ces notes, forcément sommaires et généralement élogieuses [2]. Mais nous signalerons les quelques pages qui nous ont paru les plus intéressantes et qui se rapportent à la polémique de trois savants universitaires allemands MM. Max Weber, Trœltsch et Rachfahl, sur l'influence prépondérante qu'aurait eue le calvinisme sur le développement du capitalisme moderne. Il y a là des idées originales, qui peuvent prêter à des idées originales, qui peuvent prêter à discussion, mais qui ouvrent des aperçus tout nouveaux sur l'influence de la Réforme calvinienne dans l'Ancien et le Nouveau Monde, en dehors du terrain spécialement religieux.

R.

---

**La vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf,** par Mathieu Augé-Chiquet. Paris, Hachette et Cie; Toulouse, Éd. Privat, 1909, in-8°, xix-613 p.

C'était une tâche ingrate que l'étude de Jean-Antoine de Baïf, humaniste, traducteur, poète, métricien, inventeur d'un système d'orthographe phonétique, fondateur d'une Académie, qui ne fit triompher aucune de ses idées et dont aucun ouvrage n'a retenu l'attention des critiques et des lettrés. M. Augé-Chiquet ne s'est point laissé décourager par l'obscurité et la complexité de l'œuvre du « docte » poète : il en a étudié les formes variées, avec un zèle égal et son livre est une exposition claire, voire élégante, d'une matière d'apparence chaotique et parfois singulièrement rebutante. On y discerne même une sympathie touchante pour le malechanceux Baïf. Il semble à M. Augé-Chiquet que non seulement « l'immense effort » dépensé par son auteur « commande l'estime » mais encore qu'on doive l'honorer pour toutes ses curiosités et toutes ses inventions.

Il y a quelque indiscrétion dans cette réhabilitation ; mais il est juste de signaler les mérites de Baïf sur lesquels M. Augé-Chiquet attire notre attention. De tous les Pétrarquisants de la Pléiade, c'est Baïf qui s'inspire le plus volontiers de Bembo et de Pétrarque, au lieu de s'attarder à l'imitation de leurs imitateurs des *Rime diverse*. Baïf le premier a médité une *Cléopâtre* sur le modèle des tragédies grecques : il est vrai qu'il n'en a dressé que le plan et qu'il a laissé à Jodelle l'honneur d'être le poète tragique de la Pléiade. C'est Baïf, qui, le

---

1. Voir p. ex. le résumé des opinions de M. Kuyper, l'ancien président du Conseil néerlandais. p. 11-18.

2. On ne saurait pourtant accuser M. Knodt de trop d'indulgence dans ses jugements; il ne faut pas oublier qu'il ne nous parle que des travaux de valeur, et non de la masse de publications destinées au grand public.

premier (*Amours de Francine*, 1555) a fait du vers alexandrin le vers propre aux sonnets : il est vrai que la supériorité de l'alexandrin a été établie par le succès des *Hymnes* de Ronsard, parus la même année. A Baïf revient la gloire d'avoir donné, dans l'alliance de la musique et de la poésie, la première place à la poésie : de cette idée découlèrent et son système orthographique qui notait la quantité des syllabes, et ses vers mesurés, et l'institution de l'*Académie de poésie et de musique*, « société de concerts privés et conservatoire de poésie et de musique mesurée. » Orthographe phonétique, vers mesurés et *Académie* étaient voués au même échec. Les insuccès l'emportent donc de beaucoup sur les réussites dans la carrière de Baïf et M. Augé-Chiquet reconnait aisément que le plus souvent ces échecs sont dus soit au choix malheureux des genres et des sujets traités, soit à la témérité des inventions, soit à la faiblesse des procédés d'exécution.

Dans une seule de ses tentatives, il devait réussir, dans ces *Mimes* que la mort interrompit. Cette poésie gnomique, ces fables, ces satires morales et politiques s'accordaient justement avec son tempérament. Il y avait place, dans ce cadre, pour la poésie réaliste, pour l'expression pittoresque et truculente dont il avait donné des exemples, parfois malencontreux, dans ses œuvres antérieures. Car cet humaniste, réputé « docte » parmi les doctes élèves de Dorat, était d'un tempérament plébéien et gaulois, qui le rapproche de Rabelais, de Marot et de Villon. Aussi trouve-t-on dans ses *Passetems*, comme dans ses *Églogues* et dans ses *Mimes* certains traits qui appartiennent à la tradition populaire; chez lui, comme chez Ronsard, le moyen âge se prolonge plus que ne l'ont eux-mêmes soupçonné ces deux humanistes entêtés des Anciens.

Peut-être M. Augé-Chiquet a-t-il donné un relief insuffisant à ce trait de la physionomie de Baïf. En revanche, il a éclairé tous les aspects de l'humanisme dans son œuvre. Son chapitre sur l'éducation de Baïf contient le meilleur tableau que nous ayons jusqu'à présent de l'enseignement des premiers maîtres du Collège de France, d'un Toussain et d'un Dorat. Délibérément, M. Augé-Chiquet a consacré souvent autant d'efforts à l'étude des milieux traversés par Baïf, qu'à celle de Baïf lui-même. Grâce à ses recherches, nous concevons comment ont influé sur Baïf le groupe de la Pléiade, ses protecteurs, les musiciens qui furent ses collaborateurs, la cour de Henri III, etc., et il importe peu que Baïf passe au second plan dans ces chapitres. Mais il est parfois téméraire de définir exactement la portée de ces influences et M. Augé-Chiquet semble émettre quelques hypothèses gratuitement. Ainsi p. 55, il n'y a pas de motif de supposer que Baïf fut le promoteur de la « pompe du bouc »; dans ce « folatrissime » voyage d'Hercueil, ce n'est pas nécessairement le plus savant qui fut le plus fécond en idées de divertissement.

Ces quelques réserves sur les hypothèses de M. Augé-Chiquet, n'enlèvent rien à la solidité de son travail et il convient de noter qu'il a su écrire sur un sujet difficile un livre d'une forme agréable et élégante.

A la liste brève de ses addenda et corrigenda, nous joindrons celle-ci : Page 17, note 5, lire : L'édition du *Pimander* (1554), attribué à Hermès Trismégiste est dûe, à Vergece... au lieu de : L'édition de Pimander, attribuée à Hermes Trismégiste (1554). Le *Pimander* est un des deux traités attribués au Mercure Égyptien, Hermès Trismégiste.

P. 169, note 3, la traduction de l'Hécube d'Euripide, Paris, Rob. Estienne, 1550, doit être enlevée à Lazare de Baïf et restituée à Bochetel de Sacy, comme l'a démontré M. Sturel dans un article des *Mélanges Chatelain : A propos d'un manuscrit du Musée Condé*, p. 575.

P. 193. « Les comiques latins invitaient d'un mot leurs spectateurs à faire silence : il faut trente vers à notre poète pour les en prier... » L'invitation au silence était un des thèmes de la *captatio benevolentiae* des comédies latines. Baïf le développe avec « un gros comique d'écolier » sans doute, mais en somme selon les procédés de Plaute et aussi selon ceux de Rabelais. Cf. le début du Prologue du *Tiers Livre* et la fin de celui du *Quart Livre* de *Pantagruel* : « Or en bonne santé *toussez* un bon coup... » Baïf :

« Et *tousse* qui aura la toux...
Riez votre soul : je scay comme
Le rire est le propre de l'homme.
Sus, crachez, mouchez, toussez-tous,
Puis je revien parler à vous. »

P. 195. « Baïf connait la vertu comique des énumérations... » C'est encore une survivance de la littérature du moyen âge. Des énumérations dans le genre de celle que cite M. Augé-Chiquet sont fréquentes dans les *mystères* et Rabelais en avait conservé la tradition.

P. 445. Dans le texte de Du Boulay, cité note 3, *Antistitem Parisiensem* doit être traduit non par l'*archevêque*, mais par l'*évêque* de Paris; à cette date, il n'y a pas d'archevêque de Paris.

P. 506. « *Bouvelles* » on a longtemps écrit *Charles de Bovelles* ou *Charles de Bouelles ;* Gaston Paris a montré que la véritable orthographe est *Bovelles* (*Journal des Savants*, 1897); mais sur quelle autorité s'appuie M. Augé-Chiquet pour écrire *Bouvelles ?*

J. PLATTARD.

---

**Hungary in the eighteenth Century** by Henry MARCZALI. With an introductory essay on the earlier history of Hungary by Harold W. V. Temperley M. A. Cambridge, at the University Press, 1910, LXIV-377 p. in-8°, avec une carte.

L'ouvrage de M. Marczali intitulé : *La Hongrie sous Joseph II* parut en trois volumes en langue hongroise (1882-1888). C'est un

des ouvrages les mieux documentés sur ce règne qui n'a laissé que des souvenirs tristes en Hongrie. Malgré quelques réformes libérales qu'une grande partie du pays, notamment les protestants, acceptèrent avec joie, le changement brusque effectué dans l'administration du royaume effraya et blessa les esprits. Pour faire comprendre la résistance des Magyars, M. Marczali a tracé, dans le premier volume de son ouvrage, un tableau détaillé de l'état de la Hongrie à l'avènement de Joseph II (1780). Il expose à l'aide de documents, en grande partie inédits, la situation économique, l'état social des différentes classes (magnats, petits nobles, bourgeois et serfs) qui composaient le royaume, la colonisation serbe et allemande après l'expulsion des Turcs du Banat, l'organisation de l'Église et de l'enseignement qui était, en grande partie, confié aux différents Ordres ecclésiastiques, finalement le fonctionnement de l'administration locale. Cet exposé clair et détaillé donne ainsi un tableau de l'ancienne Hongrie et nous fait comprendre sa résistance au système de Joseph II, centralisateur à outrance.

L'Université de Cambridge a donc été bien inspirée en demandant à M. Yolland, professeur d'anglais à l'Université de Budapest, de traduire ce volume ; il prendra une bonne place parmi les ouvrages que quelques historiens et voyageurs anglais ont publiés ces dernières années sur la Hongrie. En France, il sera consulté également avec profit, car nous ne trouvons dans aucun ouvrage français ou allemand des données aussi précises sur l'état intérieur de la Hongrie au xviii$^{e}$ siècle.

Pour donner au lecteur anglais des notions sur l'histoire ancienne des Magyars, M. Temperley, fellow de Peterhouse, a fait précéder ce volume d'une Introduction substantielle qui retrace l'histoire des Magyars depuis leur arrivée en Europe jusqu'au xviii$^{e}$ siècle, introduction faite d'après des sources hongroises et fort intéressante car elle établit souvent des comparaisons entre la vie politique en Angleterre et en Hongrie [1].

I. Kont.

---

Albert Ludwig, **Schiller und die deutsche Nachwelt,** Berlin, Weidmann, 1909, 8°, p. 679, mk. 12.

O. Heilig, **Gedichte von Schiller in Lautschrift,** Weinheim, Ackermann, 1910, 8°, p. 95, mk. 1,50.

I. Il ne faut pas s'étonner qu'on puisse écrire un gros volume sur l'histoire de la popularité de Schiller ; il eût été même facile à

1. En vue d'une seconde édition, nous signalons à M. Temperley deux bévues. P. li. Le poème épique de Zrinyi, la *Zrinyiade,* date de 1651 (au lieu de 1646); p. lix. Il est exagéré de dire que Louis XIV envoya « des régiments » en Hongrie pour aider Rákoczi; il n'a pu envoyer que des officiers pour organiser l'armée, surtout l'artillerie; les régiments n'auraient pas pu y entrer puisque l'Autriche était maîtresse des frontières.

M. Ludwig d'enfler encore le sien (il eût pu, il est vrai, avec plus de raison encore, le réduire), tant la faveur ou la froideur ou l'hostilité même qu'a rencontrées le grand dramaturge sont intimement mêlées aux destinées de la nation et à son évolution intellectuelle. C'est en somme l'histoire des doctrines littéraires, de la poétique, surtout de la dramaturgie de l'Allemagne au XIXe siècle confrontées avec l'œuvre de Schiller que l'auteur a envisagée et l'on comprendra l'ample développement, trop copieux néanmoins à mon sens, qu'a pris pour lui la question. Son volume est trop touffu pour être ici résumé ; il faut se borner à en exposer l'économie. Il commence par indiquer l'attitude, assez inintelligente — la jeunesse mise à part — du public contemporain à l'égard de Schiller pendant les dernières années de sa vie; puis le culte qui commence à sa mort et l'action profonde qu'il exerce sur la génération de 1813; puis la réaction provoquée par le mouvement romantique, sans que le grand public eût été touché par cette défection de l'élite intellectuelle, qui opposait au poète Gœthe et au dramaturge Shakespeare, comme devaient le faire si souvent plus tard les détracteurs de Schiller. De 1825 jusqu'à la révolution de 1848 et au-delà, il est devenu le favori de la bourgeoisie libérale dont il incarne les aspirations vers l'unité politique ; les fêtes du centenaire de 1859 furent l'expression enthousiaste de cette popularité universellement acceptée. Quand le rêve d'une Allemagne une et forte est devenu une réalité, que l'Empire a été fondé, la faveur du poète national décline; la littérature évolue vers le naturalisme, et sous l'influence des doctrines pessimistes ou matérialistes qui gouvernent la philosophie, l'œuvre de Schiller apparait trop factice, trop suspecte de rhétorique pour être pleinement goûtée. Mais presque en même temps de savantes études critiques et un renouvellement des théories esthétiques font mieux comprendre et la personnalité du poète et la nature véritable de son théâtre. Une orientation nouvelle vers l'idéalisme au début du XXe siècle ramène l'admiration à Schiller dont on ne se lasse pas de souligner l'énergie virile et l'intensité de vie qui remplit son œuvre dramatique. Telle serait en quelques mots la courbe suivie par la popularité de Schiller.

Mais là ne s'est pas bornée l'enquête de M. L. La faveur d'un poète se mesure aussi aux études biographiques ou critiques qu'il suscite. M. L. a suivi année par année tout ce qui a été publié sur Schiller, résumant, discutant et jugeant chacun de ces travaux, quelquefois bien modestes, mais intéressants par ce qu'ils nous révèlent de l'esprit dans lequel les savants et le public voyaient le poète. Il faut le féliciter de la conscience avec laquelle il a passé au crible cet amas énorme de livres, de brochures ou d'articles, et de l'impartialité qu'il a apportée à juger des œuvres aujourd'hui oubliées ou dépassées, mais qui eurent en leur temps leur mérite. Avec l'histoire de la critique de Schiller, il a fait aussi celle des éditions, des publications

de lettres ou de documents de tout genre, des représentations des drames à la scène, de l'interprétation par les arts de l'œuvre et de la personne du poète, de la place qui successivement lui a été faite à l'école et à l'Université. Son livre est un trésor de renseignements patiemment réunis ; il a eu la bonne fortune de pouvoir utiliser les recherches analogues de ses prédécesseurs Braun, Wurzbach, etc., mais ce travail, qui est de plus une éloquente apologie de Schiller, sera le plus complet répertoire d'une histoire de sa réputation.

Il me paraît cependant offrir une lacune grave. Sans doute, de par son titre, M. L. n'a prétendu parler que de Schiller en Allemagne ; mais s'il voulait nous faire saisir le degré de pénétration de son œuvre dans la nation même, il ne devait pas oublier ce que Schiller a été pour l'étranger. Il devait au moins signaler rapidement ce qu'il a suscité en dehors de l'Allemagne, traductions, imitations et études critiques ; car cet intérêt n'est après tout qu'un reflet de celui que le poète a provoqué dans son pays. C'était sans doute un nouveau livre à faire, et pour notre part, un pendant à l'excellent *Gœthe en France* de M. Baldensperger; mais M. L. eût dû au moins l'esquisser [1].

II. La transcription phonétique que nous offre M. Heilig de quelques poésies de Schiller choisies parmi les plus connues pourra rendre des services dans les écoles allemandes et aussi à nos maîtres. Le livre sans doute s'adresse en première ligne aux écoliers de l'Allemagne du sud ; il veut lutter contre les défauts de prononciation résultant de l'influence des dialectes alémanniques, en prenant pour guide la prononciation du théâtre, sans toutefois la suivre partout. M. H. propose plutôt un compromis entre les principes fondamentaux de l'allemand parlé sur la scène et les usages du parler local trop vivaces pour pouvoir être remplacés. Le système de notation adopté par l'auteur est celui de l'*Association phonétique internationale* légèrement simplifié. Une courte introduction signale les règles essentielles à observer pour obtenir une prononciation correcte.

L. R.

---

E. F. Kossmann, **Der deutsche Musenalmanach 1833-1839.** Haag, Nijhoff, gr. in-8°. p. 253.

On connaissait déjà assez intimement, par les publications de la

1. Je relève en note quelques bagatelles : p. 15, la brochure de M. P. Mengé, *Bad Lauchstedt und sein Gœthe-Theater* (Halle, 1908) aurait fourni à l'auteur de curieux détails; p. 550 et suiv., un article important de la *Gesellschaft* sur le *don Carlos* n'est pas signalé; à la fin de l'ouvrage M. L. est à peu près muet sur la création du *Schiller-Museum* de Marbach et en général sur tout ce que les Souabes ont fait pour la mémoire de leur grand compatriote. Enfin des lapsus : écrire p. 35 et passim, Gräffer; p. 94, Vierundzwanzigsten Februar; p. 122, Ellwangen ; p. 245, Saint-Hilaire, Institut de France; p. 326, Tibal; p. 395, Bundestag et non : *Grässer*, *Neunundzwangigten F.*, *Ellwang*, *Sainte-Hilaire*, *Institut de Paris*, *Tiral*, *Bundesrat*; le personnage appelé *Schwanenfeld*, p. 52 s'appelle p. 27 *Schwanefeldt*.

*Deutsche Dichtung* et de Klüpfel, la correspondance de Chamisso et de Schwab, les deux rédacteurs de l'*Almanach des Muses*, avec leurs éditeurs Reimer et Hirzel et les nombreux collaborateurs de ce recueil poétique qui fut le plus célèbre de toutes les anthologies publiées aux environs de la même époque. Mais on manquait d'une histoire de l'*Almanach des Muses*; M. Kossmann a heureusement comblé cette lacune. Il s'est attaché à laisser parler les correspondants, reliant les lettres, fragments de lettres, billets, notes et notules par de courtes explications. La réunion de tous ces documents dispersés était déjà un gros travail; mais M. K. nous apporte encore beaucoup d'inédit et souvent des renseignements directs puisés dans des traditions de famille : il a pu ainsi nous donner une monographie complète de l'*Almanach*. Après une introduction générale, où il expose les *fata libelli* et mentionne les anthologies rivales, il suit le recueil année par année, relevant d'abord ce qui intéresse la rédaction de l'*Almanach*, puis chacun des collaborateurs, faisant même une place aux « morts » de l'année, c'est-à-dire, aux poètes refusés. Il cite pour chacun des auteurs admis les pièces acceptées et les pièces écartées, signale les variantes qu'offrent les premières avec les éditions où elles parurent ensuite. Il n'est pas possible de résumer l'activité si variée et si complexe des collaborateurs et des rédacteurs, mais il faut signaler les abondants renseignements que renferment ces annales d'une anthologie pour plusieurs des noms les plus fameux de la poésie allemande : Gœthe, W. Schlegel, Rückert, Eichendorff, Platen, Lenau, Freiligrath, Grün, Uhland, Geibel etc., comme pour l'histoire des relations littéraires du Nord avec le Midi. L'émoi que provoquèrent dans le Würtemberg le choix du portrait de Heine pour un des volumes du recueil, puis la boutade posthume de Gœthe contre Uhland et les Souabes a fourni de curieux chapitres au livre de M. K. On y puisera aussi d'intéressants détails sur la faveur dont jouissaient les divers poètes auprès du public et des éditeurs, comme sur la question de leurs honoraires. Mais ce qui s'en dégage surtout, c'est la figure de Chamisso, le poète resté si français par tant de qualités de l'esprit et du cœur; sa raison nette, son sens pratique, son goût sûr et large, sa bonne humeur, sa franchise sans rudesse font le charme de cette correspondance[1].

L. R.

---

1. P. XXVII, il fallait dire que Leo von Walthen est l'anagramme de Lœwenthal, le mari de Sophie, l'amie de Lenau; p. 21 et à l'index, Knappe et Knapp désignent évidemment un seul personnage, Albert Knapp; p. 66 et 252, écrire Seydelmann et non *Seydlmann*; p. 108, Brodhag et non *Brodtag*; p. 114, Schwab ne peut vouloir parler que de Menzel : l'allusion se rapporte à la couronne de lauriers formant la vignette du *Litteraturblatt* du redouté critique; p. 222, lire : pas grand chose, et non *peu grande chose*.

Henri Welschinger, **La guerre de 1870. Causes et responsabilités.** Paris, Plon, 1910, 2 vol. in-8°, xx-390 et 424 p.

M. W. ne s'est pas uniquement proposé d'écrire un livre d'histoire, et de préciser, selon l'état de nos connaissances, les faits relatifs aux origines de la guerre de 1870 et l'enchaînement des causes et des conséquences. Le titre de son livre indique déjà ce que la préface et la conclusion affirment sous une forme plus générale et dans un langage presque oratoire : il s'agit de former un jugement moral et de donner un enseignement, les circonstances actuelles justifiant cette entreprise, si elles ne la rendent même nécessaire. M. W. estime que c'est un acte de devoir pour l'historien, et il s'approprie cette opinion de J. Bourdeau « qu'il faut aux nations une histoire comme il leur faut une religion, une source toujours jaillissante de fortes émotions et de piété fervente envers les grands hommes d'État et de guerre qui ont fait la patrie » (p. xiv).

D'après cela, on pourrait être tenté de s'étonner que M. W. n'ait pas écrit, plutôt qu'un gros livre en deux volumes de grand format et de prix relativement élevé, un récit plus ramassé, plus maniable et destiné par suite à un public plus étendu, aux jeunes générations surtout qu'on doit naturellement supposer en avoir besoin spécialement. La tâche patriotique — et non certes inutile — que l'auteur s'est donnée serait peut-être mieux accomplie ainsi. Mais d'autre part M. W. a, comme chacun sait, étudié depuis longtemps et en détail l'histoire diplomatique de la guerre franco-allemande ; il a écrit une biographie de Bismarck où l'un des premiers il a éclairci la question de la dépêche d'Ems ; il a depuis, dans de nombreux articles, signalé les témoignages nouveaux qui paraissaient ou que lui-même avait découverts sur des événements dont il a souvent été le témoin. Il a cédé facilement au désir de faire profiter ses lecteurs — qui ne s'en plaindront pas — de ses longs travaux antérieurs, et ainsi son ouvrage a pris un double caractère. Tantôt c'est un récit suivi, composé soigneusement par une comparaison attentive des témoignages, mais presque sans références et dépourvu d'appareil critique, comme il convient pour un public non préparé, qu'il s'agit avant tout d'instruire, de persuader et aussi d'émouvoir (ainsi les chapitres sur la candidature Hohenzollern, sur la révolution du 4 septembre, sur la négociation des préliminaires ou sur la libération du territoire), tantôt, au contraire, M. W. présente des témoignages différents ou contradictoires, les cite tout au long, les juxtapose, les compare, les discute, apprécie les intentions et le caractère des témoins, argumente avec eux parfois. Les parties les plus importantes de l'ouvrage sont composées de cette manière (chap. ii, iv, v, vi, xi). Quelquefois aussi, au cours d'une discussion critique de cette nature, l'auteur revient à son dessein et au ton de l'enseignement et du récit démonstratif, pour reprendre ensuite, un peu plus loin, l'examen détaillé d'un point litigieux. Ce

procédé d'exposition, nécessité sans doute par le double objet que l'auteur s'était proposé, surprend un peu à la lecture, et laisse parfois, le chapitre terminé, une impression assez confuse, surtout lorsqu'il s'agit de discussions où l'on doit suivre les événements minute par minute et les textes mot par mot.

L'effort de M. W. a porté surtout sur les origines immédiates de la guerre. Il a montré — et les aveux des apologistes mêmes de Bismarck lui donnent raison — que le chancelier préparait et méditait la guerre depuis longtemps. L'histoire de la candidature Hohenzollern (qui aurait pu être développée davantage, suivant l'exemple donné par MM. Matter et de la Gorce) en fournit la preuve. On en trouverait une autre, si l'on voulait remonter jusque là, dans l'affaire du Luxembourg, aujourd'hui représentée en Allemagne comme un modèle de la *Vereitlungspolitik* de Bismarck, qui préférait encore, pour faire la guerre, attendre l'heure propice. Surtout on en voit la démonstration dans la célèbre falsification de la dépêche d'Ems, aujourd'hui bien connue et racontée en détail par M. W.

Du côté français, le rôle des différents acteurs du drame n'est pas toujours aussi clair. L'un d'entre eux, M. E. Ollivier a, comme on sait, publié récemment de copieuses explications et tenté de rejeter sur d'autres sa responsabilité. Dans plusieurs articles du *Journal des Débats*, M. W. avait discuté cette version; il y revient aujourd'hui et aboutit, en somme, aux mêmes conclusions qu'un autre critique, M. Muret, dont les articles ont paru à peu près en même temps que son volume [1]. Si Gramont, le ministre des affaires étrangères, a eu seul l'initiative de présenter à l'ambassadeur prussien Werther le fameux projet de lettre de Guillaume Ier à Napoléon III qui excita l'indignation du roi de Prusse et provoqua l'incident d'Ems, puis la dépêche d'Abeken, il est maintenant démontré qu'Ollivier s'est associé sans réserve à cette proposition et l'a soutenue avec chaleur. Si la demande de garanties du 12 juillet, télégraphiée à Ems à 7 heures du soir, ne lui a pas été soumise, si cette démarche est le fait de Gramont, appuyé sans doute d'une influence toute puissante à la Cour (M. W. n'a pas essayé d'éclaircir ce point, dont l'importance a été bien marquée par M. de la Gorce), Ollivier a accepté le fait accompli, il l'a même défendu aux Conseils du 13 et du 14 comme si c'eût été son œuvre personnelle. Il a, comme Gramont, manqué de sang-froid et de clairvoyance quand la dépêche d'Ems « arrangée » par Bismarck et les correspondances de Berne et de Munich ont amené les résolutions extrêmes. M. W. a repris, en les complétant, les indications déjà données par lui en 1903 (*Journal des Débats* du 27 octobre) sur le Conseil du 14 juillet au soir à Saint-Cloud. Le témoignage fourni par M. de Piennes (avec deux intermédiaires il est vrai) et mis au

1. *Revue d'histoire moderne*, mai-juillet 1910.

jour par M. W. prouve l'intervention décisive de l'Impératrice. M. de la Gorce l'a confirmée par l'attestation de Grammont lui-même, recueillie par lord Malmesbury. Là-dessus on peut dire qu'il y a cause jugée, et l'appréciation sévère que porte M. W. sur les allégations d'Em. Ollivier et sur la conduite de Grammont et de Le Bœuf est entièrement justifiée.

Une autre question capitale est traitée en détail au t. Ier de l'ouvrage. C'est la question des alliances. M. W. y voit avec raison le « nœud du débat ». Si Gramont et l'Empereur ont vraiment eu des raisons d'espérer une intervention de l'Autriche et de l'Italie en notre faveur, le jugement à porter sur eux dépend presque en entier de cela, des conditions où cette alliance leur était offerte, du moment où elle pouvait être conclue, de la sincérité des offres faites surtout. Contre M. Bourgeois, qui, dans son ouvrage : *Rome et Napoléon III*, fondé sur les documents des Affaires étrangères, accuse l'Empereur d'avoir renoncé à l'alliance austro-italienne parce que l'abandon de Rome à Victor-Emmanuel en était la condition, M. W. s'efforce de prouver que jamais aucune proposition ferme d'alliance n'a été faite avant le 2 août, et que Beust a seulement voulu gagner du temps et éviter de s'engager à fond. Il ne donne guère que des arguments indirects, d'ailleurs, et même on ne voit pas très bien dans sa discussion ce qu'était le projet de traité du 26 juillet, s'il a été apporté réellement à Paris, et en quoi ses articles différaient de ceux du 2 août. Sur le fond des choses, M. W. a certainement raison de suspecter les intentions de Beust. M. de la Gorce a soupçonné avec vraisemblance que le ministre autrichien n'a mis à ses offres d'alliance la condition relative à Rome que pour provoquer un refus de Napoléon III et se trouver dégagé par là même. Reste à savoir s'il n'eût pas été habile et prudent de la part de l'Empereur de ne pas répondre par un refus formel. Jusqu'à présent on ne peut encore, semble-t-il, discuter à fond et utilement cette question des alliances. La publication commencée par le ministère français des Affaires étrangères éclairera le problème, au moins d'un côté. Du côté autrichien, la lumière viendra sans doute aussi. Déjà, dans la *Deutsche Revue* (voir le *Temps* du 27 octobre 1910) M. W. Alter a publié, d'après les papiers de Beust, le récit d'une conférence du 24 (et non 26) juillet 1870 où le traité à trois aurait été sur le point d'être signé, puis aurait été abandonné, uniquement à cause de la question romaine. Si ce récit est exact, les affirmations de M. Bourgeois en seraient corroborées, sous réserve de l'hypothèse formulée par M. de la Gorce. La discussion, en tout cas, ne paraît pas close sur ce point.

Au cours de son travail, et sans parler des faits qu'il retrace avec l'autorité spéciale d'un témoin contemporain, M. W. a insisté avec raison sur certains détails trop oubliés, par exemple, sur l'attitude des États-Unis et du ministre Bancroft, dont il signale, preuves en mains,

l'incroyable gallophobie. Ses tableaux de la capitulation de Sedan, des dernières tentatives impérialistes, du séjour de Napoléon III à Wilhelmshöhe et à Chislehurst sont tracés avec beaucoup de sûreté ; ils comptent parmi les meilleures parties de l'ouvrage. Les fac-simile de documents, les pièces justificatives, la *carte au liseré vert* (très bien reproduite) ont été heureusement choisis pour produire l'effet principal que l'auteur s'était proposé en écrivant son ouvrage. Le style est tel qu'on pouvait l'attendre de M. W., qui n'a plus à faire ses preuves à cet égard : la période est toujours élevée et ample, assez souvent émue pour être éloquente ; *pectus est quod disertos facit.* M. W. ne craint pas les citations ; sa modestie me pardonnera celle-ci, je l'espère [2].

R. Guyot.

---

**Handbuch der neugriechischen Volkssprache.** Grammatik. Texte. Glossar. Von Albert Thumb. Zweite, verbesserte und erweiterte Auflage. Strassburg, Trübner, 1910. In-8° de xxxi, 359 pp. et 1 planche.

La première édition du manuel de M. Thumb date de 1895. Dès son apparition, ce manuel a été la source préférée de tous ceux qui en Allemagne ont eu, de près ou de loin, affaire au grec moderne, et cette deuxième édition sera sans doute aussi bien accueillie que la précédente.

Le livre a été considérablement augmenté dans toutes ses parties. C'est encore un manuel dont pourront se servir ceux qui veulent connaître pratiquement le romaïque, mais c'est surtout un ouvrage destiné à donner aux linguistes et aux philologues une idée aussi complète que possible du grec vulgaire, soit commun, soit dialectal.

En dehors des additions suggérées à l'auteur par nos connaissances actuelles dans le domaine de la linguistique grecque moderne, ce qui fait la nouveauté de cette deuxième édition c'est l'attention particulière accordée à la syntaxe. Un chapitre spécial lui est consacré, pp. 170-196, et fréquentes sont les observations du même ordre insérées dans le cours du volume. On en saura le plus grand gré à M. Thumb.

---

2. Lire : t. I, p. 81, au *premier* chef (ou au dernier *degré*) ; p. 84, n., la *dernière* guerre (et non *deuxième*) ; p. 105, zudringlicher, *zurück*, könne, einsähe, Gouvernement ; p. 106, vom Fürsten, aus Paris, Gesandten ; p. 109, Entsagung des ; p. 110, Regierung, dass er, nichts weiter ; p. 123, n. 1887 ; p. 125, *par* trop de condescendance ; p. 127, n., friedlichen ; p. 128, *Erich* Marcks ; p. 135 : *nous* n'étions ; p. 139, Gramont *aurait* dû ; p. 141, Radziwill ; p. 143, la situation *empire* (ou *s'aggrave*) ; p. 147, Pichon ; p. 244, *Wœrth* (et non Sedan) ; p. 257, *contre* le caporalisme ; p. 261, *allégations* (et non (*obligations*) ; p. 347, n., son ami ; p. 383, 26 juillet et Julian Klaczko ; t. II, p. 186, Mercy-Argenteau (et non Argenteuil) ; p. 224, n. Doniol ; p. 263, legiones ; p. 276, n., Rothan ; p. 345, *la* font entrevoir ; p. 346, *assurés* (ou *sûrs*) de l'assistance ; p. 358, *notre* honneur. Le « consul voisin » de la p. 235 est probablement le consul *Varron*.

Il va de soi qu'un pareil livre prête à des critiques de détail. Elles n'auraient en l'espèce qu'une minime importance. A un point de vue plus général, j'ai été surtout frappé, à la lecture, du nombre des formes implicitement données pour communes et qui cependant ne sont nullement athéniennes. Il est incontestable que le parler d'Athènes est aujourd'hui le modèle sur lequel se règlent peu à peu tous les parlers grecs et il y avait, ce semble, un intérêt primordial à le prendre comme base dans un travail de cette nature.

On trouvera, pp. 199-300, une collection de textes fort bien choisis. Un riche glossaire termine le volume et permet de le lire entièrement sans le secours d'autres ouvrages.

Hubert PERNOT.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 13 février 1911.* — M. Morel-Fatio annonce que la Bibliothèque nationale vient d'acquérir, grâce à Mme la marquise Arconati-Visconti, un manuscrit du XVIe siècle, contenant une histoire inédite de Charles-Quint. L'auteur, Hugues Cousin, appartenait à une famille comtoise, originaire de Nozeroy (Jura); il était le frère de Gilbert Cousin, le secrétaire d'Erasme. Hugues reçut, en 1548, le charge de fourrier de l'empereur. Son histoire, écrite en 1556, porte surtout sur la rivalité entre Charles Quint et François Ier et les luttes religieuses en Allemagne; mais elle raconte aussi en détail certains faits de guerre auxquels il assista. Chargé, comme fourrier, de préparer les installations de la conférence de Marcq près Calais en 1555, il en a donné dans son ouvrage un très curieux dessin. Cette histoire mériterait d'être publiée.

M. le comte Durrieu rappelle les travaux par lui consacrés aux rapports de l'art français et de l'art italien sous le règne de Charles VI, principalement dans sa publication des *Très riches Heures du duc de Berry*, conservées à Chantilly. M. Durrieu rappelle, en outre, qu'un artiste fameux de cette époque fut le peintre et miniaturiste italien Michelino de Besozzo. S'appuyant sur une découverte récente, faite par un érudit italien, M. Giulio Zappa, il indique qu'il existe des miniatures qui paraissent bien être de ce Michelino, et que ces miniatures prêtent à de très intéressants rapprochements avec des monuments de l'art français. En examinant l'ensemble de ces monuments, il arrive à cette conclusion que le thème de la Vierge venant s'agenouiller dans le Paradis aux pieds de Dieu, au milieu des anges et des saints, qui a été développé au XVe siècle, au Sud des Alpes, par des maîtres tels que Frà Angelico et Filippo Lippi, a d'abord été traité en France avant d'avoir été adopté en Italie.

Léon DOREZ.

*L'imprimeur-gérant* : ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

**N° 10** — **11 mars** — **1911**




W. SPIEGELBERG, **Der Sagenkreis des Königs Petubastis, nach dem Strassburger Demotischen Papyrus, sowie den Wiener und Pariser Bruchstücken,** in-4°, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1910, 82-102 p. et 22 planches en phototypie.

La littérature démotique, qui fut pendant longtemps si ennuyeuse, s'est enrichie dans ces années dernières d'œuvres moins sèches et moins rebutantes que les livres de magie et les contrats habituels : plusieurs romans y sont venus prendre place à côté du *Conte de Satni*, et nous avons aujourd'hui la preuve que les cycles de légendes à demi historiques s'étaient formés, non seulement autour du nom des grands Pharaons, Chéops, Chéphrên, Thoutmôsis III, Ramsès II, Psammétique, mais autour de Pharaons secondaires tels que Pétoubastis ou de princes qui n'avaient point régné, Pakrourou et Khamois, le fils de Ramsès II. Griffith avait traduit, il y a quelques années, tout ce que nous possédons du Cycle de Satni : Spiegelberg nous donne en un beau volume ce qui subsiste de celui de Pétoubastis.

Ce sont deux récits, ou plutôt deux fragments de récits, dont l'un est conservé à Vienne et y fut découvert par Krall il y a seize ans, tandis que l'autre se trouve pour la meilleure part à Strasbourg, dans la bibliothèque de l'Université, pour une part moindre entre les mains de Seymour de Ricci. Spiegelberg, à qui revient le mérite d'avoir déterminé le sujet du manuscrit de Strasbourg, les a édités l'un et l'autre, mais dans des conditions très différentes. Il n'a eu pour celui de Vienne que la copie à demi fac-similé de Krall, et bien qu'elle soit excellente, elle n'offre pas toujours dans les passages douteux une base

assez solide au commentateur ou au traducteur. Les restes du manuscrit de Strasbourg et de Paris ont été reproduits par la photographie sur vingt-deux planches d'une netteté admirable, où les particularités graphiques de l'original sont visibles à l'œil le moins exercé. Spiegelberg a transcrit l'un et l'autre en caractères latins et mis en face de sa transcription une traduction allemande qui lui répond ligne pour ligne et presque mot pour mot. Quelques notes jetées au bas des pages, et des introductions placées en tête de chaque récit fournissent au lecteur ordinaire tous les renseignements nécessaires, pour comprendre l'intrigue. Les gens du métier ne seront jamais trop reconnaissants à Spiegelberg d'avoir réuni dans un Glossaire et dans des Index variés, les mots contenus dans son Papyrus de Strasbourg, et aussi les éléments d'une véritable paléographie. J'ai étudié son ouvrage avec soin, tant en vue d'une quatrième édition de mes *Contes populaires* que pour certaines études de grammaire égyptienne que je poursuis en ce moment, et c'est à peine si j'ai noté çà et là quelques points sur lesquels je ne me sens pas en parfait accord avec lui. La plupart des Égyptologues qui ont voulu se livrer au déchiffrement du démotique ont été découragés, après très peu de temps, par l'absence de livres où rencontrer, avec de bons modèles des types divers d'écriture, un recueil suffisant de mots interprétés avec une méthode rigoureuse : celui de Spiegelberg servira heureusement les étudiants de l'avenir, et il leur évitera les difficultés qui écartèrent jadis de la carrière beaucoup de mes contemporains.

Le cycle de Pétoubastis transporte le savant à cette époque des guerres éthiopiennes et assyriennes qui laissa des souvenirs si présents dans la mémoire du peuple égyptien. Elle avait suscité une floraison de romans éclatante, si nous devons en juger par ce que les écrivains grecs nous en ont transmis, les aventures de l'aveugle Anysis [1], les prodiges accomplis sous Bocchoris [2], le rêve de Sabacon et sa fuite hors d'Égypte [3], le miracle du prêtre Séthôn [4], enfin les versions diverses de la dodécarchie et de l'avènement de Psammétique [5] : il y avait de ces dernières imaginations des variantes fort diverses, selon qu'elles étaient mises en œuvre par un auteur rangé, sous l'autorité de l'oracle de Bouto, ainsi que ce fut le cas pour Hérodote, ou sous celle de l'oracle de Jupiter Ammon comme l'était Aristagoras [6]. Les deux récits dont notre cycle se compose jusqu'à présent semblent de même avoir été rédigés dans des milieux sinon hostiles, du moins étrangers l'un à l'autre, celui de Vienne dans le Delta, celui de Strasbourg à Thèbes. Ils roulent sur une même donnée, la conquête d'un objet pré-

1. Hérodote, II, CXXXVII, CXL.
2. Manetho, éd. Unger, p. 241.
3. Hérodote, II, CXXXIX.
4. Hérodote, II, CXLI.
5. Hérodote, II, CXLVII-CLII.
6. Polyen, *Stratagèmes*, VIII, 3.

cieux, une cuirasse dans le Delta, un trône sacré à Thèbes qui, appartenant à un prince, au lieu de passer après la mort de celui-ci à l'héritier direct, tombe aux mains d'un prétendant qui n'y avait aucun droit. L'héritier proteste, réclame, porte la cause devant Pharaon, et, comme il n'obtient pas la restitution par les moyens légaux, il essaie de l'entraîner par la violence : il échoue d'abord et il mourrait en prison ou il périrait sur le champ de bataille, si l'intervention d'un allié imprévu ne lui assurait enfin, avec la victoire, la possession de la cuirasse ou du trône en litige. Tout cela est entrecoupé de longs discours, de lettres, de combats singuliers, avec une tendance à l'emploi des interventions divines et de la sorcellerie plus forte dans la version du Midi que dans celle du Nord : la lecture en serait fastidieuse, si à chaque instant la rencontre de traits de mœurs ou de pratiques inconnues ne tenait en éveil l'attention des archéologues. La conception que les Égyptiens de la basse époque se faisaient de la royauté et de ses rapports avec la féodalité, des dieux, des oracles, de la guerre et de ses usages, est inattendue par plus d'un côté, et l'exposition en est des plus instructives. Nous voyons maintenant que les chapitres où Diodore de Sicile décrit, presque à coup sûr d'après Hécatée d'Abdère, les devoirs des souverains et des classes supérieures de la société sont vraiment empruntés à des sources indigènes : les Pharaons des romans démotiques ont servi de modèle à ceux des historiens Alexandrins.

Les personnages sont en partie les mêmes dans les deux cas, le Pharaon Pétoubastis, le prince de l'Est Pakrourou, Ankhhorou, le fils de Pétoubastis et son fils Téos ou Takhôs, Pémou, fils d'Inaros et prince d'Héliopolis, Minnebmaï, prince d'Éléphantine. Pétoubastis et Pakrourou sont cités dans des documents assyriens et égyptiens du temps d'Esarhaddon et d'Assourbanipal : si dans nos deux romans, Pétoubastis se transforme en Pharaon, c'est que la vanité nationale n'accordait pas à des Éthiopiens ou à des Assyriens d'avoir dominé légitimement sur le pays, et que ce sentiment de révolte contre la suprématie étrangère avait porté les lettrés ou le peuple à confondre plus ou moins volontairement ce vassal des Asiatiques avec son homonyme indépendant de la XXIII$^{e}$ dynastie. Les autres acteurs du drame ne sont point authentiqués par les monuments, mais nous ignorons tant encore de cette époque troublée que je ne veux pas douter de leur existence à priori. J'incline même à croire que l'un d'eux, Eierhoréróou-Inaros, a laissé quelques traces dans les traditions classiques : Strabon racontait que Psammétique I$^{er}$ avait dû combattre un Inaros avant d'atteindre au pouvoir suprême, et n'est-ce pas à un Inaron que Diodore attribuait la construction de la troisième des grandes pyramides ? Les seuls des protagonistes qui paraissent avoir été inventés de toutes pièces sont, à Vienne, le Seigneur d'Amon dans Thèbes qui vola la cuirasse, à Strasbourg le jeune prophète d'Horus de Bouto

qui réclame en vain le trône, encore n'affirmerai-je rien en ce qui concerne ce dernier. Il est assisté dans son entreprise par treize bergers ou bouviers — *Améou* — que Spiegelberg, avec un calembourg sur le sens *Asiatique*, *Sémite*, que prend ce mot, soupçonne avoir été des Pasteurs : il déduit de cette hypothèse une conjecture, d'après laquelle la version thébaine serait quelque chose d'analogue à la légende du prêtre Osarsouph devenue Moïse et dirigeant l'Exode des Juifs. Il me paraît qu'il est préférable de chercher ces auxiliaires du prêtre de Bouto au voisinage de Bouto même, dans ces marais du Borullos qui, après avoir servi de refuge à l'aveugle Anysis, puis à Amyrtée, devinrent le foyer de rébellions nombreuses contre les Macédoniens et contre les Romains. Les Bouviers de la littérature démotique seraient ces habitants des Boucolies, dont le romancier Héliodore se plaisait à décrire les mœurs farouches au livre premier de ses *Éthiopiques*.

Spiegelberg a découvert des fragments d'histoires de magie, et il travaille à les traduire : souhaitons qu'il les publie bientôt. Ils prendront place à côté de ces contes de sorciers que Lucien rapporte si joliment dans son *Philopseudès*, et que nul égyptologue n'a songé encore à étudier sérieusement.

G. Maspero.

---

N. van Wijck. **Franck's etymologisch Woordenbook der nederlandsche Taal.** 2e édition, La Haye (chez Martinus Nijhoff), 1910. 1re livraison, in-8°, 64 p. (prix de la livraison : 1 florin, 20 ; l'ouvrage aura environ 10 livraisons [1]).

M. N. van Wijck, connu jusqu'ici surtout par des recherches quelque peu aventureuses sur la morphologie et le vocalisme indo-européens, s'est chargé de préparer une seconde édition du dictionnaire étymologique du néerlandais de Franck, qui sera en réalité un ouvrage nouveau. L'ouvrage est du même type que les dictionnaires étymologiques si précieux de M. Kluge et de Weigand (nouvelle édition) pour l'allemand, de MM. Falk et Torp pour le danois et le norvégien. L'histoire de chaque mot actuel est indiquée avec précision ; la date est donnée pour les mots entrés dans la langue au cours de la vie propre du néerlandais ; les rapprochements avec les autres langues germaniques sont faits en détail et avec grand soin ; et même l'étymologie indo-européenne est donnée sommairement quand on la connaît. On appréciera particulièrement le souci qu'a eu M. van Wijck de l'histoire réelle des mots ; un dictionnaire étymologique ne peut plus passer pour satisfaisant s'il se borne à rapprocher les mots apparentés ; il faut marquer comment les mots passent d'une langue à l'autre, se substituent les uns aux autres et s'influencent mutuellement. Par exemple, l'histoire du mot *Arts* (all. *Arzt*) est curieuse ; M. v. W.

1. Depuis l'envoi du compte-rendu à la rédaction, il a paru deux livraisons nouvelles ; la publication progresse donc très rapidement.

montre bien comment le vieux nom germanique (got. *lekeis*, etc.) peut-être d'origine celtique et emprunté par le slave, ce qui en atteste l'importance —, a été éliminé de l'allemand par la généralisation du terme en usage à la cour franque : *archiater*; on a remarqué aussi, et M. v. W. aurait pu le signaler, que ce mot officiel a pénétré en basque. Quant à l'absence du terme dans les langues romanes, que M. v. W. trouve surprenante, elle tient à l'influence profonde que le latin écrit a eue sur ces langues et qui a contrebalancé l'action de la langue de la cour; il y a là une histoire très remarquable, on le voit. Quant au vieux mot germanique, le moyen néerlandais l'a encore au sens de « sangsue », qu'on trouve aussi en anglais depuis l'époque ancienne jusqu'à présent : angl. *leech*. — Il serait infini de discuter ici le détail des étymologies; on se demandera pourtant s'il est permis de rapprocher la racine, nettement dissyllabique, de *arm* « bras » de la racine, nettement monosyllabique du grec ἀραρίσκω. — La nouvelle édition du dictionnaire de Franck par M. N. van Wijck est vraiment soignée, faite avec compétence, et l'on en souhaitera le prompt achèvement.

A. Meillet.

---

G. Gautherot. **La question de la langue auxiliaire internationale**. Paris, (Hachette), 1910, in-16, ix-319 p.

Ce livre n'ajoute rien à la belle *Histoire* de MM. Couturat et Leau. Ce n'est qu'un ouvrage de propagande en faveur de l'espéranto, avec une conclusion contre les projets de réforme. Les idées en sont en général banales, parfois naïves; les données utilisées manquent de précision. Avec cela des fautes fâcheuses, comme M. Barboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (repris à l'index, sans correction). — Je crois à la possibilité et à l'utilité d'une langue artificielle internationale; mais je crois aussi que, avant d'arrêter cette langue, il faut l'examiner de près et la porter à un point de perfection tel qu'il n'y ait plus à la corriger d'une manière essentielle quand elle sera dans l'usage courant. Les espérantistes n'admettent aucune critique et tiennent le *Fundamento* du docteur Zamenhof pour intangible; ils négligent les critiques faites par les linguistes. L'avenir montrera s'ils ont eu raison; la grammaire de l'ido répond mieux aux exigences d'une langue internationale que celle de l'espéranto.

A. Meillet.

---

W. Streitberg. **Die gotische Bibel.** Zweiter Teil. Gotisch-griechisch-deutsches Wörterbuch. Heidelberg (chez C. Winter), 1910, in-8°, xvi-180 p. (Germanische Bibliothek, II[te] Abtheilung, Bd 3 II).

Comme l'édition définitive des textes gotiques à laquelle il fait suite et comme la belle grammaire gotique du même auteur, ce dictionnaire a un caractère strictement objectif. Chaque mot gotique y

est interprété par le mot grec qu'il traduit avant de l'être par un mot allemand. Et il n'y est donné d'indications grammaticales que celles qui résultent de la confrontation des textes. Le travail est fait avec la méthode la plus rigoureuse, avec la précision la plus exacte; il ne servira pas seulement à ceux qui voudront dorénavant étudier le gotique; il sera un modèle pour tous ceux qui auront à faire des publications analogues à l'occasion d'autres langues. Sous un volume aussi réduit que possible, M. Streitberg a clairement indiqué toutes les données dont on a besoin sur le vocabulaire gotique.

On n'a qu'un seul regret, celui que, pour les mots les plus fréquemment employés dans les textes, M. S. n'ait pas donné toutes les références, et qu'un etc. avertisse de temps en temps le lecteur que, s'il veut trouver la liste complète des passages, il doit la chercher dans quelque publication antérieure, plus ou moins incommode à manier. Étant donné que M. S. a énuméré tous les sens et tous les emplois de chaque mot, l'énumération de tous les passages où figurent les mots — assez peu nombreux — qui reviennent souvent, n'aurait allongé le volume que de quelques lignes de chiffres, à peine quelques pages en tout. Sans doute M. S. fait espérer un dictionnaire complet, avec insdication de toutes les formes; mais la liste complète de tous les passages aurait rendu service en attendant, sans grossir beaucoup ni le poids ni le prix de ce précieux petit volume. — Il est malaisé de trouver des fautes dans le livre : pourtant le *gasuqqoth* cité p. 132, sous *suqnis*, semble bien provenir d'une erreur; la forme du manuscrit figure à l'article précédent, *ga-supon*; peut-être n'aurait-il pas été mauvais de consacrer à la faute des manuscrits *ga-suqoth* un article spécial, renvoyant à *gasupon*.

A. Meillet.

---

Hogarth, **Ionia and the East.** Oxford, Clarendon, 1909 : 117 p. et une carte.

Dans six conférences données à l'Université de Londres, M. Hogarth s'est proposé de considérer les circonstances dans lesquelles naquit la civilisation hellénique, et plus particulièrement l'origine de la société ionienne. La première leçon pose le sujet; M. H. y résume l'état de nos connaissances avant 1900, en constatant qu'en général les fouilles exécutées sur différents points de l'Asie-Mineure ont fourni peu de documents matériels sur l'histoire de l'Ionie avant les Ioniens. Il est probable, poursuit-il alors dans sa seconde conférence, que les Ioniens, passant de Grèce en Asie, avaient déjà subi l'influence des civilisations danubienne et égéenne; mais la zone égéenne était en relations constantes avec l'Asie; en outre, une civilisation originale et indépendante, déjà très avancée, et développée encore au contact intime des civilisations orientales, avait pénétré la zone égéenne par laquelle passèrent les colons ioniens allant en Asie; et lorsque l'émigration commença, l'Attique ne pouvant supporter le surcroît de

population produit par l'arrivée successive de tribus venant du nord, les Ioniens apportèrent en Asie une fusion de la culture danubienne avec la culture égéenne, qui devait en quelque sorte être fertilisée et vivifiée par le contact de l'Orient. Les rochers sculptés de Nymphi et du Sipyle (III) prouvent qu'il y a eu une civilisation pré-ionienne sur la côte ouest d'Asie-Mineure. Les populations de cette contrée devaient être dominées par un grand empire, qui aurait empêché toutes relations avec les centres égéens de culture jusqu'à la fin de la période égéenne. On n'a trouvé en effet aucun fragment de poterie égéenne authentique à Éphèse (ceux de Milet, en très petit nombre, appartiennent plutôt tout à fait à la fin de la période égéenne); les grandes îles du littoral n'en ont pas donné davantage ; il faut donc que les côtes asiatiques, exception faite pour l'angle nord-ouest, soient restées très longtemps en dehors de la culture égéenne, et ce fait ne peut s'expliquer que par l'exclusivisme d'une grande puissance continentale, non maritime, qui écartait les autres races de ses côtes ; cette puissance, vers la fin de la période égéenne, doit avoir décliné et disparu vers l'an 1000, époque où la côte devint accessible. C'est là une hypothèse que M. H. présente comme telle, sans se dissimuler qu'on peut la trouver assez peu soutenue; mais, dit-il, elle sera singulièrement fortifiée si l'on montre qu'effectivement il y eut une telle puissance, qui déclina et se désagrégea vers cette époque. D'autre part, si l'on considère la période archaïque ionienne, on verra qu'elle est illustrée par de nombreux documents, bijoux et autres, qui témoignent d'une longue évolution artistique ; on remarquera que ces objets, quels qu'ils soient, indiquent plutôt une influence venue du nord, et en effet les populations balkaniques passèrent de bonne heure en Asie par la côte nord-ouest, et arrivèrent dans la Phrygie centrale, dans la Mysie, et même jusqu'à Chypre ; mais on constatera également que les ivoires d'Éphèse, par exemple, révèlent une influence orientale par beaucoup de points : même tendance dans la disposition des draperies, même soin méticuleux du détail extérieur, mêmes conventions dans le traitement des animaux ; les statuettes, entre autres, ont les plus étroites similitudes de style avec les ivoires de Nimroud. Ainsi la civilisation ionienne, selon M. H. (IV), dérive sans doute de la culture égéenne, vivifiée par un élément danubien ; mais elle doit beaucoup à des influences asiatiques. Ici nous allons retrouver le grand empire dont M. H. parle plus haut. Comment ces influences parvinrent-elles à la côte? Les routes de communication entre l'Ionie et l'intérieur de l'Asie rencontrent trois populations : hittite, phrygienne, lydienne. La première était en contact direct avec la Mésopotamie, et subit fortement son influence, comme le prouvent les fouilles de Winckler à Boghaz-Keui. Or ces Hittites, dont la domination est bien antérieure à la colonisation ionienne, sont la puissance qui écartait de ses côtes les immigrants égéens, et

précisément, au moment de la colonisation, cette puissance déclinait. Sur ses ruines s'élevèrent deux empires, probablement ses sujets auparavant. L'un fut celui des Phrygiens. M. H., qui admet une influence phrygienne sur la société ionienne primitive (l'alphabet phrygien, par exemple, peut bien avoir été l'ancêtre plutôt que le descendant de l'alphabet grec asiatique), ne pense pas cependant que la Phrygie et l'Ionie fussent en communication directe; le contact eut lieu par l'intermédiaire des Lydiens. Une société lydienne existait sans doute avant qu'il n'y eût une Grèce asiatique, et était elle-même, avant les Mermnades, encore sous la domination des Hittites, ou plutôt sous celle des Phrygiens soumis eux-mêmes aux Hittites, de telle sorte que l'influence hittite continua à s'exercer sur ces états autrefois sujets, même après que toute influence politique de cet empire eut cessé, après la colonisation grecque. M. H., arrivé à ce point de son développement, se demande si une influence identique ne s'est pas exercée sur l'Ionie par une autre voie, c'est-à-dire par mer, et quelle est la part de cette autre influence orientale sur la civilisation ionienne. Cette autre influence est celle des Phéniciens (V); mais elle est beaucoup moins forte qu'on ne le pense. Même dans les pays où ils se sont établis, leur influence est insensible, par exemple sur la langue, sur la toponymie et sur l'écriture cypriotes; elle est presque nulle sur le culte; les types de poterie cypriote n'ont pas de rapport avec le style phénicien; les objets en métal et en ivoire sembleraient plutôt prouver, au contraire, l'influence cypriote sur les Phéniciens. De même à Rhodes, où c'est une culture égéenne, bien plus que phénicienne, que l'on peut constater, avec des influences égyptiennes ou asiatiques. Toutefois, les Sémites ont exercé une influence indirecte sur l'Ionie, en tant qu'ils furent les intermédiaires entre elle et la Mésopotamie; et la civilisation du nord de la Syrie, mieux connue, nous révélerait sans doute, dit M. H., des faits importants pour la transmission de l'influence mésopotamienne jusqu'aux peuples du littoral de l'Asie-Mineure. La sixième conférence de M. H. est une sorte de récapitulation. Il termine en effet par des considérations générales sur les migrations, et dans un tableau d'ensemble essaie de préciser l'extension de la culture égéo-danubienne. Nul doute que, malgré nombre d'imprécisions chronologiques inhérentes au sujet même, on ne soit attiré par l'argumentation très suggestive de M. H.; nul doute qu'il n'y ait une part de vrai dans cette théorie d'ensemble des influences orientales sur l'Ionie. Mais combien de points de détails appelleraient des réserves! M. H. lui-même, à plusieurs reprises, signale le caractère hypothétique de ses déductions; et pour n'en donner qu'un exemple, le parallélisme marqué entre les ivoires d'Ephèse et les ivoires de Nimroud a suggéré à M. Cecil Smith (c'est M. Hogarth qui attire l'attention sur ce point, p. 60 sv.) l'opinion que ces ivoires de Nimroud seraient d'origine ionienne, et

les objections apportées contre cette hypothèse ne lui enlèvent rien de sa vraisemblance. Quoi qu'il en soit, il est bon de méditer les dernières lignes de ce volume, qui peuvent se résumer en quelques mots : Ce n'est pas faire injure aux Hellènes que de chercher leurs affinités avec d'autres civilisations; le phénomène supposé d'un art se développant soudainement et spontanément, pour atteindre d'un seul coup à la plus haute expression que le monde ait connue, ne saurait se comprendre ; il n'y a pas de miracles, et le progrès ne se fait pas *per saltum*, même chez une race privilégiée.

My.

---

**Enchiridion Fontium historiae ecclesiasticae antiquae** quod in usum scholarum collegit Conradus Kirch S. J, Friburgi Brisgouiae, Sumptibus Herder MCMX. xxix-636 p. Prix : broché, M. 8 : relié, M. 9.

Voilà un très utile ouvrage qui rencontrera, sans nul doute, l'accueil le plus favorable. L'objet du P. Kirch est de permettre aux étudiants des Facultés de théologie et des Séminaires de prendre directement contact avec les sources les plus importantes de l'histoire ecclésiastique. Il a pensé faciliter ainsi, tant les exercices collectifs d'explication, que le travail individuel. Certains manuels classiques comme le *Lehrbuch d. Kirchengesch.*, de J. Marx (4ᵉ éd., Trier, 1908, p. 865-884) offrent bien en appendice un choix de documents originaux, mais en nombre forcément très restreint. Dans la Chrestomathie patristique du P. Kirch on trouvera environ cinq cents textes qui s'échelonnent par ordre chronologique depuis la fin du Iᵉʳ siècle de notre ère jusqu'au milieu du VIIIᵉ : textes historiques, parfois aussi textes doctrinaux ou liturgiques, canons conciliaires, lois impériales relatives au Christianisme, lettres de papes, actes des martyrs, etc. Sur certaines questions controversées, comme le séjour et la mort de saint Pierre à Rome, la chute du pape Libère, la pénitence de Théodore, etc., le P. Kirch fournit même un dossier copieux, où il ne manque rien d'essentiel. Ces documents sont cités d'après les meilleures éditions. Aux textes grecs est adjointe une version latine. Des chiffres insérés en marge renvoient aux autres extraits où le même objet est traité. Un index détaillé permet de s'orienter à travers cet ample « matériel ». Il n'y aura pas que les étudiants à bénéficier de cette habile compilation [1].

1. Chacun y signalera des lacunes, selon l'ordre d'études dont il s'occupe. Je m'étonne que le P. Kirch qui donne des extraits relatifs à tous les coryphées du gnosticisme, n'en cite aucun de quelque importance sur le montanisme. Il eût été également facile de transcrire certains textes (et presque tous forts courts) qui intéressent l'histoire de la Pénitence : ceux par exemple où l'on voit telles églises réintégrer dans la communion qu'ils ont perdue des pécheurs coupables des prévarications les plus graves (ce qui va à l'encontre de la thèse du rigorisme primitif de la discipline pénitentielle) : cf. Denys de Corinthe, dans Eusèbe, IV, 23, 6 ; lettre des Eglises de Vienne et de Lyon, dans Eusèbe, V, 1, 45

Le florilège du P. Kirch donne l'idée de recueils un peu différemment conçus qui seraient, je le crois, bien profitables aussi. On y grouperait en des opuscules de prix modeste les pièces relatives à tel problème de l'histoire ecclésiastique, mais cette fois avec une traduction française, une bibliographie et une introduction où seraient indiqués le plus brièvement possible les doutes ou les conclusions de la critique. Il y a des questions évidemment trop complexes pour se prêter à ce genre d'exposés positifs : mais beaucoup s'y plieraient aisément, et combien de paraphrases oiseuses ou partiales tomberaient du même coup, dans le décri !

Pierre de Labriolle

---

**Saint Ferdinand III (1198?-1252)**, par Joseph Laurentie, Paris, Lecoffre, 1910 (Collection Les Saints), in-12, xi-196 p.

Cette vie de Ferdinand III le Saint est un ouvrage d'édification qui ne renferme aucun document nouveau et n'ajoute rien à nos connaissances sur le règne de ce prince, telles que les a exposées M. Manuel Colmeiro dans son volume : *Reyes Cristianos desde Alonso VI hasta Alfonso XI*. L'œuvre du P. de Ligny, souvent citée, aurait besoin d'être contrôlée et la lettre de Ferdinand à son père, Alphonse IX de Léon, traduite par M. L. d'après le livre du jésuite, paraît tout à fait fantaisiste. Il est juste de reconnaître qu'à l'heure actuelle de longues et patientes investigations dans les archives seraient un indispensable préliminaire à une étude critique du règne de Saint Ferdinand III, où l'on voudrait vérifier par les documents les récits des chroniques.

H. L.

---

Sorbelli (Albano). **Il comune rurale dell' Appennino Emiliano nei secoli XIV e XV.** Bologne, Zanichelli, 1910. In-8 de ix-366 p. 5 fr.

M. S. a donné de bonne heure des espérances à la science italienne ; car il est un des rares jeunes hommes à qui son gouvernement ait accordé une bourse de séjour à l'étranger. Ceux qui l'ont vu travailler dans nos bibliothèques et ont suivi ses premières publications n'ont point été étonnés qu'il ait été appelé à diriger la bibliothèque de Bologne à un âge où d'autres se fussent estimés heureux d'y être attachés au titre le plus modeste. Aujourd'hui il nous donne un travail d'ensemble : son titre tient parole ; il nous apporte, non une monographie sur une petite bourgade, mais le tableau des conditions administratives, domestiques, économiques de toute une province ; et il a choisi cette région parce que, dans l'isolement de ses montagnes,

---

et 49 ; cas de Marcion et de Valentin, dans Tertullien, *de Praesc.* xli, I ; cas de Natalis, dans Eusèbe, V, 28, 8 et s. ; exemples cités par Irénée, I, 13, 7, iii, 4, 3 ; par Clément d'Alexandrie, *Quis diues saluetur*, xlii ; témoignage d'Hermas, *Vis.*, II, 2, 4.5 ; *Mand.*, IV, 3, etc.

elle a gardé plus longtemps l'organisation des communes du haut moyen âge sur laquelle on n'a guère de documents contemporains. Enfin, au lieu de s'en tenir aux statuts où il est difficile de discerner ce qui est du jour et réellement appliqué de ce qui est de style ou désir impuissant, il s'est courageusement jeté dans le dépouillement des archives notariales qui peignent la vie réelle et la vie intime à une date donnée. Inutile d'ajouter qu'il a lu tous les ouvrages qui pouvaient l'éclairer : un coup d'œil jeté au bas des pages révèle l'étendue de ses investigations.

A bien des égards, comme il est naturel, l'organisation des communes de cette région ressemble à celle des autres communes d'Italie : fonctions confiées pour 6 ou 12 mois par le vote ou plutôt par le tirage au sort parmi les personnes investies des droits civiques; obligation, dans bien des cas, de les accepter et, au sortir de charge, de faire place à d'autres pour un temps déterminé. M. S. n'insiste sur ces traits que pour fixer quantité de variétés dans le détail qu'on ne trouverait en aucun livre antérieur. Mais la pauvreté de ces montagnards entraînait bien des mesures spéciales; p. ex., ailleurs les communes rétribuaient le juriste ou l'homme de guerre qu'elles faisaient venir de loin; mais là on donne souvent une rétribution au *massaro*, sorte de maire, aux membres du *Consiglio Piccolo*, sorte d'adjoints (p. 41, 35); quelquefois les fonctions municipales sont déférées au plus offrant (p. 65-6); les étrangers sont traités plus durement qu'ailleurs (p. 70-87), parce qu'on craint toujours qu'ils ne supportent pas leur part des charges publiques; comme l'argent est rare, un hôtelier n'est pas sûr de gagner sa vie et il faut que la commune veille à ce que néanmoins il y en ait partout; la profession devient un office municipal (p. 59). Le service militaire est dû en principe par tous de 18 à 50 ans ou même de 14 à 70, mais on n'appelle pas tout le monde et l'absence de solde est compensée par la permission de voler (p. 135). Le gouvernement n'est pas, d'autre part, plus démocratique que dans la riche Toscane : le nombre des citoyens investis de la plénitude des droits politiques ne dépasse pas 10 0/0 (p. 217).

La famille paraît avoir continué là plus longtemps qu'ailleurs à former un faisceau serré : un traité de paix entre deux adversaires comprenait toujours leurs parents même non mêlés à la querelle; les contestations entre parents se réglaient non devant un tribunal mais devant un arbitre. Les fils mariés demeuraient dans la maison paternelle tant qu'elle pouvait les contenir ; le père était seul responsable pécuniairement devant la commune, ce qui se conçoit fort bien, vu qu'il administrait les biens de ses enfants et même les dots de ses brus; à sa mort, l'administration passait au fils aîné. Il n'était pas rare qu'une commune se composât de personnes qui se tenaient par les liens du sang, et dans chaque localité les chefs de famille seuls formaient le *Consiglio Generale*. Les filles ne recevaient guère

qu'une dot garantie sur les biens du mari mais faible; on ne leur léguait d'ordinaire en plus qu'un cadeau si mince qu'on l'appelait *bénédiction*; faute de testaments, les fils seuls héritaient; le père, même s'il n'avait pas de fils, pouvait ne rien leur laisser. Au surplus, le mariage, qui finit par être assez délaissé pour qu'on sentît l'obligation de multiplier les fondations de dots pour filles pauvres (p. 186-7), n'était qu'une cérémonie bruyante, sans nulle formalité religieuse ou municipale (p. 161-3).

Presque chaque famille possédait la maison qu'elle habitait, le champ qu'elle cultivait, parce qu'elle en avait arraché la propriété au seigneur qui était loin et que l'absence de commerce et d'industrie ne rendait pas nécessaire l'argent liquide et par suite la vente des immeubles. Presque tous les paiements se faisaient en nature. Grâce aux archives des notaires, M. S. donne les détails les plus abondants sur les cultures alors pratiquées, les contrats agraires, la valeur des monnaies, l'installation domestique, les foires, les salaires (plus élevés qu'on ne croirait). A chaque instant, un détail précis justifie ses assertions : le nombre des fonctionnaires tenus de rédiger des registres prouve que la connaissance de l'écriture était relativement répandue; le nombre des témoins appartenant à des pays fort éloignés qui figurent dans les contrats relatifs aux foires atteste qu'elles attiraient beaucoup de monde.

Vers la fin, M. S. décrit en pages énergiques (335-43) les passions furieuses qui bouillonnèrent pendant des siècles chez les rudes populations parmi lesquelles il est né et qui expliquent les coutumes sanglantes perpétuées presque jusqu'à nos jours. Cette vigueur de plume fait regretter qu'il n'ait pas terminé par un chapitre récapitulatif sur le caractère distinctif des communes qu'il a étudiées et sur les inductions qu'on en peut tirer touchant l'âge antérieur dont elles gardent l'empreinte. Il l'eût fait avec plus d'autorité que personne. Il aurait dû aussi annoter quelques documents très curieux qu'il publie : budgets de communes, inventaires domestiques, etc., il y a là bien des termes techniques pour l'interprétation desquels plus d'un érudit italien serait embarrassé. A part ces deux réserves, son travail est excellent.

Charles DEJOB.

---

Albert COLLIGNON. **Le Mécénat du cardinal Jean de Lorraine** (1498-1550) 1 vol. in-8° de 175 pages. Paris et Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1910.

Jean de Lorraine, fils du duc René II, frère de Claude de Guise, fut nommé en 1518, à l'âge de vingt ans, cardinal diacre du titre de Saint-Onuphre par le pape Léon X. Il cumula un très grand nombre de dignités ecclésiastiques et dépensa généreusement les revenus de ses bénéfices : Brantôme nous a raconté à ce sujet une série d'anecdotes. Il fut le conseiller écouté de François Ier et

d'Henri II et fut chargé par eux d'importantes missions diplomatiques. Il mourut dans la force de l'âge, à 52 ans, au moment où il revenait du conclave qui élut Jules III (1550). L'histoire de ce premier cardinal de Lorraine qui a été souvent confondu avec son neveu, le grand cardinal Charles, frère de François de Guise, est encore mal connue et il y aurait à composer sur lui un livre intéressant. M. Collignon ne s'est pas proposé de nous donner cette biographie complète; il a seulement voulu en écrire un chapitre. Jean de Lorraine a été en rapports avec nombre d'écrivains qu'il a encouragés dans leurs études et aidés souvent de sa bourse; en échange, ils lui dédiaient leurs ouvrages et célébraient ses éloges. Ce sont ces relations du cardinal avec les hommes de lettres que M. Collignon nous fait connaître. Il divise les écrivains que Jean de Lorraine a soutenus en diverses catégories, les prosateurs, humanistes et traducteurs ayant écrit en français ou en latin; les poètes français et néo-latins; les auteurs italiens et grecs. Presque tous les hommes illustres de la première Renaissance défilent ainsi devant nous. Ce sont, dans le premier groupe, Lazare de Baïf, père d'Antoine, qui lui dédie, en 1526, le *De re vestiaria ;* le cardinal Sadolet qui entretient avec lui une correspondance active; Érasme qui fait appel à son influence contre la Sorbonne et Noël Béda; Latomus (Barthélemy Le Masson), lecteur au collège de France, qui lui fait hommage de son livre *Bombarda :* Symphorien Champier, médecin du duc de Lorraine Antoine, qui écrit le nom de Jean en tête de son ouvrage : *Medicinale bellum inter Galenum et Aristotelem gestum*, etc. Dans le second groupe se rangent Clément Marot qui lui adresse une épître et un chant pastoral, le cardinal Jean du Bellay dont les poésies latines publiées en 1546 par Salmon Macrin contiennent six pièces *ad cardinalem Lotharingum*, Macrin lui-même qui lui dédie ses trois livres d'hymnes, Étienne Dolet qui se souvient de lui dans son *Second Enfer* (1544), Bonaventure des Périers qui fait allusion à lui dans son poème sur l'Isle-Barbe, Louis des Masures qui commence à son instigation la traduction de l'Énéide et devient son secrétaire à Rome, Laurent Pillard qui fait de lui un éloge dithyrambique dans sa *Rusticiade* [1]. Parmi les écrivains du troisième groupe sont cités Augustino Giustiniani, Luigi Alamanni, Pierre l'Arétin, Nicolas Sophianos, etc. M. Collignon s'est donné beaucoup de peine pour retrouver les plus anciennes éditions des ouvrages qu'il signale et en donner une description exacte et précise; il publie en appendice le texte latin de quelques-unes des dédicaces et pièces de vers adressées à son

1. Les dates que donne M. Collignon à propos de la biographie de Pilladius (Pillard), pp. 130-131, sont empruntées à la notice mise par Dupeux en tête de son édition de la *Rusticiade ;* mais elles sont toutes fausses. Voir le testament de Laurent Pilladius que nous éditons dans le *Bulletin de la Société philomatique de Saint Dié*, 1910-1911.

héros; il traduit ces documents, d'autres encore, au cours de son travail, à la fois avec une scrupuleuse fidélité et une rare élégance, en véritable humaniste. Il consacre quelques lignes aux rapports de Jean de Lorraine avec les artistes; mais ici le résultat de ses recherches a été plus mince. Benvenuto Cellini a travaillé pour le cardinal et est peut-être l'auteur d'une médaille reproduisant ses traits. M. Collignon la publie en tête de son ouvrage.

Dans sa conclusion, l'auteur signale les analogies entre le cardinal Jean et le cardinal Charles de Lorraine. « L'oncle nous apparaît comme un premier crayon de la figure très expressive du neveu. » Plus que Jean, Charles a droit au titre de Mécène. Que M. Collignon ajoute un pendant à ce premier livre, en nous donnant bientôt : *le Mécénat du cardinal Charles de Lorraine* (1524-1574).

Chr. Pfister.

---

**Quatre dialogues sur la peinture de Francisco de Hollanda.** Portugais, mis en français par Léo Rouanet. Paris, Champion, 1911, in-12, xxxiii-237 p.

M. Rouanet est l'auteur de plusieurs publications curieuses intéressant l'art dramatique espagnol. Il a fait cette fois une incursion en Portugal et nous donne, avec une excellente notice biographique sur le peintre enlumineur Francisco de Hollanda, une traduction de ses dialogues sur la peinture, d'une langue très heureuse et agrémentée de nombreuses notes. Ces dialogues constituent un document d'un caractère très particulier pour l'histoire de l'art dans la première moitié du xvi[e] siècle. D'abord Francisco de Hollanda nous y a conservé, ce qui est fort précieux, certaines opinions de Michel-Ange, dont une, qui nous paraît assez surprenante, est son dédain de l'art flamand. Mais le trait le plus original de ces dialogues est l'accent à la fois enthousiaste et révérend, religieux même, avec lequel les interlocuteurs exaltent les mérites de la peinture et, d'une façon plus large, des arts du dessin. On sent chez eux la conviction d'un culte, et chez ce Portugais, venu à Rome en pélerin d'art, une ardeur, un respect et une foi de néophyte, qui sont vraiment la marque d'une époque. M. Rouanet a été bien inspiré de mettre ces Dialogues à la portée des lecteurs français.

H. Léonardon.

---

**Clásicos castellanos :** Santa Teresa, *Las Moradas*. Madrid *La Lectura* et Paris, Champion, 1909, petit in-8, xvi-329 p. — Tirso de Molina. Obras, I. — Madrid, *La Lectura* et Paris, Champion, 1910, petit in-8, xxiv-292 p.

Sous la direction de M. Francisco Acebal et sous les auspices de la Revue « *La Lectura* », vient de commencer à paraître une nouvelle collection de classiques castillans. Les deux volumes ci-dessus mentionnés sont les deux premiers publiés. Le premier contient le texte d'un des ouvrages mystiques de Sainte Thérèse, *las Moradas* (ou :

*Castillo interior*), texte établi par M. Tomas Navarro Tomas d'après le fac-simile du traité original autographe. L'autre nous donne deux comédies de Tirso de Molino, toutes deux célèbres : *El Vergonzoso en Palacio*, remis si délicieusement à la scène, il y a quelques années par Mme Guerrero, et le *Burlador de Sevilla*, le prototype le plus connu de Don Juan. L'éditeur des œuvres de Tirso de Molina est M. Américo Castro. Les préfaces sont volontairement courtes, réduites aux informations esssentielles ; l'annotation, tout en suivant les textes de près, est sobre mais suffisante. Il est à souhaiter que la *Lectura* poursuive cette publication commode, bien présentée et d'un prix modéré.

H. Léonardon.

---

Beaumont and Fletcher, **Works,** vol. IX (éd. A.-R. Waller), Cambridge, University Press, 1910, in-12, 388 pp. 4 s. 6 d.

**The Oxford Book of Ballads, chosen and edited by** A. Quiller-Couch, Oxford, Clarendon Press, 1910, in-18, 871 pp. 7 s. 6 d.

L'éloge des éditions critiques de M. Waller n'est plus à faire. Parmi elles, il faut surtout louer la monumentale édition des œuvres de Beaumont et Fletcher. Le neuvième volume qui vient de paraître, renferme *The Sea-Voyage*, *Wit at Several Weapons*, *The Fair Maid of the Inn*, *Cupid's Revenge*, *The Two Noble Kinsmen*. Sauf cette dernière pièce qui a été étudiée à cause du nom de Shakespeare accolé à celui de Fletcher sur le titre de l'in-quarto de 1634, toutes ces comédies et tragi-comédies sont difficilement accessibles. C'est dire le service que rend l'Université de Cambridge à ceux qui s'occupent de littérature anglaise.

Comme M. Quiller-Couch s'est fait connaître surtout comme romancier, les excursions qu'il tente dans le domaine de l'érudition surprendraient, s'il n'avait pour se justifier l'exemple illustre de Walter Scott. A la vérité, c'est plutôt le dilettante que l'érudit qui a mis de l'ordre dans les vieilles ballades anglaises, après avoir déjà publié une anthologie des poètes lyriques. Les ballades sont groupées suivant leur inspiration surnaturelle, romanesque, historique, biblique. Viennent ensuite les cycles de Robin Hood et de Douglas et Percy, enfin un septième livre offre des spécimens de ballades de la « basse époque » (xviie et xviiie siècle). C'est un bouquet de fleurs des champs, inférieures sans doute et M. Q.-C. serait le premier à le reconnaître, à des productions moins voisines de l'état de nature. Toutes ces ballades ne valent pas un poème de Spenser ou de Coleridge, elles n'approchent même pas des ballades de Browning, qui sont pourtant de la très « basse époque ».

Ch. Bastide.

---

Comte de Rilly, **Une page de l'histoire d'Alsace au** xviii[e] **siècle** (*sic !*). Le baron d'Oysonville. 1606-1679. Paris, H. Champion, 1910, 234 p. in-8°. Prix : 5 fr.

Nous avions vu l'annonce de cet ouvrage avec une curiosité sympathique et nous l'avons ouvert avec un vif intérêt, encore que la singulière faute d'impression qui, sur le titre même, faisait vivre au *dix-huitième* siècle un homme mort en 1679, nous inspirât une vague défiance sur les connaissances historiques de l'auteur. Nous ne pouvions imaginer qu'un écrivain détenteur d'un dossier inédit sur le baron d'Oysonville fût si complètement ignorant des hommes et des choses d'Alsace à l'époque de la guerre de Trente Ans et se donnerait si peu de peine pour être renseigné là-dessus. Le personnage mérite incontestablement une étude spéciale ; il a tenu pendant un certain nombre d'années une place assez en vue dans les régions entre les Vosges et le Rhin, comme intendant et comme lieutenant du Roi dans sa forteresse de Brisach. Mais on se tromperait fort si l'on espérait trouver dans le présent volume des renseignements inédits plus nombreux sur le rôle que M. d'Oysonville a joué en Alsace de 1638 à 1644 environ. M. de Rilly ignore à peu près tout de ce rôle ; la riche littérature afférente lui est si bien inconnue que sa principale, j'allais écrire son unique source pour cette période alsacienne de la vie de son héros, est la *Notice historique sur Vieux-Brisach* publiée par M. Alphonse Coste dans la *Revue d'Alsace*, en 1853 [1]. Il ignore les pièces se rattachant à son sujet dans les deux volumes de *Documents relatifs à l'histoire de France*, tirés des Archives de Strasbourg par M. de Kentzinger [2] ; il ignore également la pièce si curieuse sur le projet d'annexer l'Alsace à la France, dès 1639, proposé par le Strasbourgeois Josias Glaser à M. d'Oysonville, publié par moi dans la *Revue d'Alsace* en 1869 ; il ignore les nombreuses indications qu'il aurait pu trouver dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de la guerre de Trente Ans en Alsace*, mis au jour par l'archiviste de Colmar, M. Xavier Mossmann, dans toute une série de volumes de cette même *Revue ;* il ignore à plus forte raison l'ouvrage de M. de Gonzenbach sur Jean-Louis d'Erlach dans lequel il aurait trouvé de nombreux détails inédits sur l'activité de son héros à Brisach [3] même et lieux circonvoisins, y compris son rôle plutôt passif dans l'émeute de la

1. Il est heureux que le bon Le Laboureur, le secrétaire du maréchal de Guébriant, ait bien voulu insérer un si grand nombre de pièces dans sa *Vie du maréchal de Guébriant*, qui ont donné lieu à de larges et fréquents emprunts.

2. Strasbourg, Levrault, 1818-1819.

3. A. von Gonzenbach, *Der General Hans Ludwig von Erlach*, Bern, 1881-82, 3 vol. in-8°. — Il est vrai qu'il accuse constamment Erlach de « haine », de « perfidie », de « manque de franchise », etc. Il n'a pas eu connaissance non plus de la lettre de Mazarin déclarant au gouverneur de Brisach qu'il ne mettrait jamais en balance ses intérêts avec ceux de M. d'Oysonville. (Lettre du 29 juillet 1644) Van Huffel, *Documents*, p. 23.

garnison de cette ville, qu'il effleure à peine, et dans laquelle d'Oysonville fut rossé par ses soldats mutins [1]. L'auteur ne sait peut-être pas l'allemand et ne peut donc lire Gonzenbach lui-même ; mais il pouvait lire les citations françaises des lettres de d'Oysonville [2]. D'ailleurs il ne connaît pas davantage le livre tout récent de M. de Noailles sur *Bernard de Weimar*, qui est écrit en français et qui aurait pu lui servir de guide pour son orientation générale, malgré les défauts que nous avons dû signaler jadis [3].

Aussi l'auteur ne nous dit à peu près rien, en fin de compte, sur l'activité officielle de M. d'Oysonville, en dehors de quelques renseignements d'ordre militaire et diplomatique. Il parle, il est vrai, à plusieurs reprises (p. 174 et *passim*) de « l'influence qu'il possédait sur les pays conquis » ; mais il n'a pas même essayé de nous donner la plus faible idée de cette administration ; je ne crois pas qu'il ait prononcé le mot *d'intendant* avant la page 220, à laquelle il nous apprend, à propos de la création de son marquisat (en 1664), que M. d'O. fut jadis « intendant de police, finances et gouvernement de Brisach et d'Alsace [4] ». Et cependant c'était là le sujet à traiter, le sujet neuf, après toute la littérature militaire et diplomatique, si abondante sur cette période de l'histoire d'Alsace, depuis une trentaine d'années. Cependant c'est à l'histoire de la diplomatie secrète de la France que se rattache le seul document vraiment intéressant (j'entends pour l'histoire générale) que nous rencontrons dans le volume ; c'est le rapport que d'Oysonville envoyait à M. de Chavigny sur ses entrevues secrètes avec un délégué de Maximilien de Bavière à Einsiedeln. Mais l'auteur ignore absolument qu'il existe déjà une étude spéciale sur ces conférences d'Einsiedeln (Rod. Rast, *Die Conferenz in Einsiedeln*, qui forme la première partie du livre *Die bayerische Politik Jahren in den 1640-1645*. Ansbach, 1901 [5].)

1. Voy. Gonzenbach, II, p. 377.

2. Il n'aurait eu qu'à ouvrir la table générale des matières, tome III, p. 60, au nom de M. d'Oysonville.

3. Je ne parle pas des documents d'archives. Ce serait sans doute trop demander à des auteurs non professionnels, de se déplacer pour connaître les dépôts publics du pays avant d'écrire « une page de l'histoire d'Alsace ». Pourtant M. le comte de Rilly aurait trouvé aux Archives municipales de Strasbourg toute une longue série de fascicules (A. A. 1091-1096) où se trouvent disséminées des pièces émanées de d'Oysonville ou se rapportant à lui. Rien qu'en consultant la table des matières placée à la fin du consciencieux *Inventaire des Archives communales* imprimé en quatre volumes, et rédigé en *français* par l'archiviste J. Brucker, il aurait trouvé *sub voce d'Oysonville* des indications suffisantes pour l'engager à pousser ses recherches plus loin.

4. On comprend d'autant moins qu'il ne l'ait pas fait qu'il nous dit p. 228 : « Un ministre des affaires étrangères (M. Berthelot) a constaté qu'il (d'Oysonville) fut le *premier organisateur de l'Alsace* ». S'il le croyait tel — ce qui n'est pas absolument exact, au sens où nous employons aujourd'hui ce mot — pourquoi ne le dit-il pas, pourquoi ne dit-il pas un traître mot de cette *organisation* ?

5. Pourquoi faut-il que nous constations, à cette occasion, la malencontreuse

Un détail encore, pour montrer combien peu l'auteur connait la situation de l'Alsace d'alors, au point de vue religieux; il raconte qu'Erlach (qui pourtant était un protestant fervent, de l'aveu même de M. de R.) avait dénoncé à la cour « la tolérance de d'Oysonville en matière religieuse, tolérance qui lui valait l'affection des deux partis » (p. 196); or c'était principalement son *intolérance* qu'on reprochait parmi les protestants au neveu du pieux secrétaire d'Etat des Noyers!

La disgrâce de ce dernier entraîna bientôt celle de sa créature; individualité subalterne, en définitive, qu'il ait été « victime de basses intrigues » comme le veut l'auteur, ou que ses prétentions autoritaires, brouillonnes l'aient rendu impossible à Brisach, il disparut d'Alsace, se consola — du moins, il faut l'espérer — en se mariant (1645) et joue désormais au grand seigneur dans ses terres; car il n'était pas si ruiné par le service du roi qu'on veut bien le dire, puisqu'il possédait plusieurs châteaux et terres, des carosses, un maître d'hôtel, une demoiselle de compagnie noble, de nombreux laquais, etc. Cette partie finale du volume est la plus intéressante pour nous puisqu'au moins l'auteur nous y parle, d'après des dossiers bien fournis, de choses ignorées. Louis XIV conféra en 1664 le titre de marquis à l'ancien lieutenant du roi à Brisach; cette « faveur royale, sagement ménagée par de puissantes influences à la cour, venait éteindre les derniers feux des vieilles plaies »; il eut encore la satisfaction de marier sa fille unique, et mourut à Paris en 1679.

Nous paraîtrons peut-être bien trop sévère pour l'auteur, en parlant si longuement des lacunes et des défauts d'un ouvrage qui n'affiche point de prétentions à l'érudition et voulait simplement mettre en œuvre un dossier plus ou moins complet, trouvé dans des papiers de famille. Mais, de nos jours, où le nombre des auteurs grossit à l'infini, où les volumes surgissent de terre avec une abondance néfaste pour la critique, il est du devoir de celle-ci de montrer, de temps à autre, que l'on ne s'improvise pas historien, qu'un travail de ce genre exige des recherches longues et patientes, des études approfondies, une connaissance suffisante des sources et des langues étrangères, bref un ensemble de qualités acquises par une initiation souvent pénible. Ce rôle de censeur n'a rien d'agréable, à coup sûr, et pour ma part, je m'efforce de l'exercer le moins possible, mais il est des cas où l'on ne peut s'y soustraire, dans l'intérêt bien entendu de l'auteur lui-même et surtout dans celui du public [1].

R.

ignorance de certains de nos compatriotes en fait de géographie? M. de R. nous apprend (p. 41) qu'Einsiedeln se trouve « environnée de la chaine des Mythen, non loin des admirables rives du lac de *Zürich!* »

1. Pour qu'on ne me croie pas hostile de parti-pris ou partial, voici encore quelques exemples, entre beaucoup d'autres, cueillis à la lecture: P. 28, le banquier de Bernard de Weimar à Paris s'appelait *Hoefft* ou *Heufft* et non pas *Heust*. — P. 29. En 1638, la ville de *Neuf-Brisach* n'était pas « en construction »

**Histoire du commerce de la France,** par E. Levasseur, 1re partie. Avant 1789, 1 vol. gr. in-8°. 610 p. Arthur Rousseau ed. 1911.

M. Levasseur n'a jamais craint les vastes horizons, et après tant de travaux et d'honneurs, sa belle vaillance subsiste, ce qui est un noble exemple d'effort et de labeur donné aux jeunes générations. Sa nouvelle histoire du commerce de la France dont la première partie : *Avant 1789*, vient de paraître, fait suite à sa considérable *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie* en France, et la complète. L'auteur a pensé « qu'il était utile pour l'histoire économique et même pour l'histoire générale qu'un ouvrage fût spécialement consacré à l'histoire du commerce de la France. » Une histoire de ce genre, commerce extérieur et commerce intérieur, embrassant la suite des temps et présentant un tableau d'ensemble depuis les origines jusqu'à nos jours, n'existait pas. M. Levasseur a voulu combler cette lacune, et il l'a fait avec cette ampleur d'exploration qu'il apporte à tous ses travaux. Il étudie les moyens de communication, routes, cours d'eau, ports, marine et navigation, les instruments d'échange y compris l'historique du régime monétaire, de la production des métaux précieux et son influence sur les prix, du crédit et du prêt à intérêt, les marchés et foires, les places de commerce, la formation des colonies, les compagnies de commerce privilégiées, les tarifs de douanes, les doctrines de la protection et de la liberté des échanges, les traités de commerce, les relations de la France avec l'étranger au point de vue du trafic : le tout divisé en neuf périodes qui vont de l'époque préromaine à la fin du XVIIIe siècle et dont l'état social respectif est indiqué à grands traits dans une « Revue » sommaire que l'auteur a placée à la fin de son volume, et qui est comme un résumé de son exposé. Il a puisé les éléments de ce vaste tableau historique

---

puisqu'elle ne fut créée qu'après la paix de Ryswik (1697). — P. 30. Le major général Jean-Louis d'Erlach n'était pas *Allemand* mais *Suisse*. — P. 37. Le colonel s'appelait *Oehm* et pas *Eheim*. — P. 37. Hugo Grotius, au moment où l'auteur en parle, ne recevait pas « l'hospitalité de Louis XIII » en France, mais il y était résident de la couronne de Suède. — P. 69. L'inconnu *Mocket* est le résident suédois en Alsace, *Mockel*. — P. 82, le célèbre *Jean de Wert* devient *Jean de Wirth*. — P. 156, le non moins célèbre *Torstenson* devient le général *Tortcuson*. — P. 179. L'auteur parle de Colmar comme d'une « ville conquise », ignorant évidemment que cette petite république était alliée de la couronne de France ayant signé avec elle un traité d'amitié et de protection à Rueil.

Les noms de localités sont maltraités de la façon la plus étrange et avec le plus étonnant caprice; c'est ainsi que *Salmansweyer* nous est présenté successivement comme *Salmelwir*, *Salmonsweiler*, *Sulmerveiler* et *Salmesvier ;* le comté de *Horbourg* devient le comté *d'Ozbourg* ; *Benfeld* se lit *Bennefelden* et *Binnefeld* ; il faut lire *Ettlingen*, *Wilstaett*, *Pforzheim*, *Malberg*, *Villingen*, *Rottweil*, *Allersheim*, *Geispolsheim*, *Plobsheim*, etc. pour *Ertlinguen*, *Willstatt*, *Phortzheim*, *Molberg*, *Fillinguen*, *Rotwill*, *Allerem*, *Geispitz*, *Blofsh*, etc. (j'en passe bien d'autres). — Les noms de personnes ne sont pas moins maltraités ; il faut lire M. de *Pesselières*, M. de *Montausier* pour *Perselières* et *Montauzier* ; l'historien *Van Huffel* devient *Van Luffel*, etc.

aux sources qu'il indique dans une longue bibliographie. Quelques-unes de ces sources portent des dates un peu anciennes et auraient pu, semble-t-il, être complétées par des ouvrages plus récents, notamment par des publications allemandes dont un petit nombre seulement figurent sur la liste qui nous est donnée. Mais comment ne rien omettre dans des énumérations si étendues?

La nouvelle contribution que M. Levasseur apporte à l'histoire économique est digne de ses travaux antérieurs : par la multiplicité des informations, par la clarté de son exposition, elle mérite la reconnaissance de ses lecteurs. Elle achèvera, quand elle sera complète, un monument d'une telle amplitude que peu d'hommes de nos jours auraient pu ambitionner de l'édifier. Et qui osera, dans l'avenir, entreprendre à soi seul des histoires générales aussi immenses?

Eugène d'Eichthal.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 février 1911.* — M. Perrot communique une note de M. Albertini, relative à un fragment de bas-relief grec trouvé à Javéa (Espagne) et représentant un cavalier. — M. Collignon présente quelques observations.

M. Durrieu communique, de la part de M. Jacques Soyer, archiviste du Loiret, la photographie d'un tableau sur bois daté de 1494, représentant un buste du Christ, et la reproduction d'une inscription, contemporaine de l'œuvre, tracée au revers du panneau et publiée en 1909 par M. Dumuys. Il résulte de cette inscription que le tableau a été commandé par maître Jean Cueillette, notaire et secrétaire de Charles VIII, qui, d'après les recherches de M. Soyer, possédait la seigneurie de Fréchines (auj. en Loir-et-Cher), et que le peintre était un Allemand, « Theutonicus pictor », nommé Jean Hey. M. de Mély a proposé d'identifier cet artiste avec un « Jehan Hay » dont le nom se trouve dans un poème de Jean Le Maire de Belges composé en 1503.

M. Antoine Thomas annonce, au nom de la commission du prix de La Grange, que ce prix a été décerné à M. Ernest Langlois pour son ouvrage intitulé : *Les mss. du Roman de la Rose.*

M. Pirenne, correspondant étranger, lit une note où il veut démontrer l'existence en France d'une classe de *ministeriales* analogue à celle qui a existé au moyen âge dans les Pays-Bas et en Allemagne, et qui aurait disparu au XIIe siècle en s'absorbant dans la noblesse. — M. Perrot présente quelques observations.

M. René Pichon examine le texte où Caton l'Ancien signale chez les Gaulois deux qualités essentielles : *rem militarem et argute loqui*. Par des considérations diverses, il prouve qu'il n'y a pas lieu de corriger, comme on l'a récemment proposé, *argute loqui* en *agriculturam*, mais que ces mots ne désignent qu'une subtilité de langage, et non le talent oratoire, ainsi qu'on le croit très souvent. — MM. Salomon et Théodore Reinach et M. Jullian présentent quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 18 mars. — 1911



Wilh. Geiger, **Elementarbuch des Sanskrit unter Berücksichtigung der vedischen Sprache**. Zweite Auflage. Strassburg, Trübner, 1909.

L'abondance et le succès des manuels pour étudier le sanscrit publiés en Allemagne montre à quel point cet enseignement y prospère, autant par le nombre des chaires que par la valeur des maîtres. L'Elementarbuch de Stenzler en est à sa huitième édition; j'ai annoncé ici récemment la troisième édition de la Chrestomathie de Böhtlingk. Bien plus récent de date, le Manuel de M. Geiger a déjà les honneurs d'une seconde édition. C'est un succès légitime : l'ouvrage est clairement disposé ; la grammaire, sobre de théorie, offre aux yeux de nombreux paradigmes ; elle vise spécialement les étudiants de grammaire comparée et contient à leur intention des notions assez développées sur la langue védique et sur l'accent. Les exercices de thème et de version sont choisis ou composés dans le goût indien : ils mettent en œuvre, à l'aide du sanscrit, des idées vraiment indiennes. Les textes d'explication sont empruntés au Mahâ-Bhârata, à Manu, au Pañcatantra, au Kathâsarit-sâgara, et aussi au Rg-Veda (quatre hymnes). Un excellent glossaire, sanscrit-allemand et allemand-sanscrit, complète l'ouvrage. Par une heureuse innovation, les trois parties de ce manuel sont distribuées en trois fascicules cartonnés qui en rendent le maniement aisé et souple; les élèves apprécieront fort cet avantage pratique.

Sylvain Lévi.

---

M. Winternitz. **A General Index to the Names and Subject-matter of the Sacred Books of the East**. (The Sacred Books of the East, vol. L, Oxford, Clarendon Press, 1910, 683 pp.

Le cinquantième volume des *Sacred Books of the East* couronne dignement la magnifique entreprise de Max Müller. L'historien des

religions aussi bien que le philologue souhaitaient depuis longtemps un index commode qui permît de s'orienter sûrement et vite dans le dédale des textes védiques, brahmaniques, bouddhiques, jainistes, confucianistes, taoistes, mazdéistes, musulmans. Personne n'était mieux qualifié que M. Winternitz pour réaliser ce vœu. Il avait longtemps travaillé sous la direction de Max Müller ; il domine avec une égale compétence l'indianisme et l'ethnographie ; il enseigne parallèlement ces deux sciences à l'Université de Prague ; il en connaît les besoins et les exigences. Aussi son Index est un modèle du genre ; il ne s'est pas borné à une compilation alphabétique ; il a préparé sous toutes les rubriques importantes d'admirables monographies qui n'attendent qu'une rédaction. Après s'être employé avec tant de diligence à réunir les matériaux, M. W. voudra sans doute et saura certainement montrer par quelques heureux exemples l'art de les mettre en œuvre.

Sylvain Lévi.

---

**Theophrasti Characteres** recensuit H. Diels. Oxford, Clarendon, s. d. (1909 à la fin de la préface); xxviii p., le reste non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

La préface de M. Diels restera comme une des œuvres les plus importantes dans la critique de Théophraste. Nul n'ignore dans quel état de corruption nous sont parvenus les *Caractères* ; c'est un des textes anciens les moins sûrs que nous possédions ; et ce qui complique la tâche de l'éditeur, c'est qu'on n'est pas d'accord sur les fondements du texte. Tous sont d'avis, il est vrai, que les meilleurs manuscrits sont les Parisini 2977 (A) et 1983 (B) et le Vaticanus 110 (V), les deux premiers pour les caractères I-XV, le troisième pour XVI-XXX ; et la question serait très simple s'il était prouvé que tous les autres manuscrits dérivent de ces trois plus anciens. Or il n'en est pas ainsi ; les derniers éditeurs (*Philol. Gesellschaft zu Leipzig*, 1897) — je ne parle pas de Sandys, 1909, qui n'a fait que reproduire le texte de Jebb — ont encore admis, comme les éditeurs précédents, que trois autres familles de manuscrits, notées CDE, tiraient leur origine d'un exemplaire antérieur à AB, dérivé lui-même de la même source que V, et que par conséquent ces familles devaient entrer en ligne de compte pour l'établissement du texte. M. D., dans ses *Quæstiones Theophrasteæ* (1883), a combattu cette manière de voir, et il revient dans la présente édition sur cette question de méthode. La filiation, selon lui, est la suivante : un archétype déjà corrompu, mais complet, comprenant les trente caractères, existait encore vers le IXe siècle ; divisé en deux parties (I-XV et XVI-XXX), l'une produisit A et B, l'autre V, et c'est de B ou de V suivant le cas, que dérivent les autres manuscrits, y compris l'*Epitome* de Munich (M), les uns ayant I-XV, les autres I-XXIII, les autres I-XXVIII. Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie de M. D., et ou l'on voit quelle en est l'importance ; la valeur des

manuscrits autres que ABV est ainsi réduite au minimum, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas intervenir dans la constitution du texte, et que leurs variantes n'ont plus que l'intérêt de corrections ou de conjectures plus ou moins heureuses. C'était déjà l'opinion de Cobet, et il semble bien qu'on doive en effet y revenir, après l'étude pénétrante où M. D. examine et réfute les raisons qui peuvent induire à supposer pour CDE un prototype spécial, raisons tirées soit des variantes de certains passages, soit de l'état de l'index des chapitres, complet seulement dans CDE. La fin de la préface propose une explication de ce fait que dans AB et dans leurs apographes une partie du chapitre XXX a été ajoutée, manifestement par erreur, à la fin du chapitre XI, et discute la question de l'abrégé de Munich, qui n'aurait pas plus de valeur que les manuscrits secondaires. Le texte donné par M. D. est donc celui de AB, B de préférence, et de V, sauf corrections nécessaires, auquel cas les leçons de ABV sont signalées dans l'appareil critique; en outre, M. D. y souligne expressément, à l'aide d'un *sic*, ses lectures des manuscrits qui diffèrent des lectures des éditeurs antérieurs, et il y mentionne les conjectures les plus intéressantes des savants qui se sont occupés du texte des *Caractères*, aussi bien du reste que les siennes propres. Le texte de l'*Epitome Monacensis* et les scholies (six mots seulement en sont accompagnés) sont donnés entre le texte et les notes critiques. La valeur d'une telle édition est incontestable ; il sera désormais impossible, et j'ajoute infructeux, d'étudier critiquement les *Caractères* sans l'avoir sous les yeux. Quant au point en litige, l'origine des familles CDE, une chose semble bien acquise par la discussion de M. D., à savoir qu'elles ne peuvent avoir un archétype commun en dehors de B et V. Il est toutefois difficile de se faire une opinion ferme ; d'une part il peut paraître surprenant qu'à côté de lectures évidemment mauvaises et non corrigées, toutes les leçons sûrement bonnes fournies par ces familles, une cinquantaine environ, soient des corrections du texte de B et de V; et d'autre part l'appareil des éditeurs de Leipzig ne renseigne pas suffisamment sur l'origine de ces leçons; car ils se bornent à indiquer, comme source d'une variante, soit l'ensemble d'un groupe, soit une partie de ce groupe, sans préciser davantage. Ceci, il est vrai, n'a plus d'intérêt au point de vue critique, si l'on se déclare convaincu par l'argumentation de M. Diels.

MY.

---

E. M. ANTÔNIADIS, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας, ἤτοι Μελέτη συνθετικὴ καὶ ἀναλυτικὴ ὑπὸ ἔποψιν ἀρχιτεκτονικήν, ἀρχαιολογικὴν καὶ ἱστορικὴν τοῦ πολυθρυλήτου τεμένους Κωνσταντινουπόλεως. Tome I, γ'-179 p. grand in-4°, avec 200 figures dans le texte et 40 planches hors texte; tome II, 360 p., 350 figures et 40 planches; tome III, 268 p., 75 figures et 20 planches. Athènes, impr. Sakellarios, en commission chez Teubner, Leipzig; août 1907, décembre 1908, mai 1909.

Autorisé par un iradé du sultan Abdul Hamid Khan II, M. Eugène

Antôniadis, comme il nous l'apprend dans un avant-propos, a consacré quatre mois à l'inspection détaillée de Sainte-Sophie. Il a tout examiné, tout étudié; il a dessiné ou photographié tout ce qui est visible; il a reconstitué, soit d'après les vestiges subsistants, soit d'après des descriptions contemporaines, tout ce qui a existé autrefois et qui a maintenant disparu; et il nous donne dans ces trois volumes[1] le résultat de ses observations et de ses recherches, c'est-à-dire une description complète du célèbre édifice, description où rien, semble-t-il, n'est oublié, où une foule de détails sont nouveaux, et où plusieurs des observations antérieures sont rectifiées[2]. Il suffira, je pense, d'en donner une analyse succincte pour que le lecteur se rende compte de son importance, apprécie comme ils le méritent les efforts et les travaux de M. A., et reconnaisse que l'œuvre est digne du sujet. La description de Sainte-Sophie se divise en cinq livres d'inégale étendue. Le premier volume comprend les deux premiers livres et les six premiers chapitres du troisième; les chapitres VII-XXI du troisième livre remplissent le second volume, et le dernier volume renferme la fin du livre III ainsi que les livres quatrième et cinquième. Le livre premier est une étude sur la fondation et l'historique du temple. Fondée par Constance en 360, l'église primitive fut détruite par un incendie en 404, reconstruite par Théodose le Jeune, et détruite de nouveau par le feu en 532, lors de la sédition Nika; au lendemain même de la répression, Justinien confia la reconstruction du nouvel édifice aux architectes Anthémios de Tralles et Isidore de Milet. Son nom fut d'abord, semble-t-il, la Grande Église, et le nom de Sainte-Sophie ne lui fut donné que plus tard, si l'on s'en rapporte au témoignage de l'historien Socrate; il fut achevé en moins de six ans, et la consécration en eut lieu à la fin de 537. Des tremblement de terre nécessitèrent la réfection de diverses parties, jusqu'en 1356, et depuis lors le monument demeura intact, n'ayant subi que des atteintes insignifiantes, même lors du terrible tremblement de terre de 1509. Les minarets furents construits après la conquête ottomane, sous Mohammed II, Sélim III et Mourad III. M. A. termine son premier livre en rapportant quelques traditions et croyances populaires relatives à Sainte-Sophie.

Le livre II est très bref (p. 41-69); il traite d'abord de diverses constructions voisines de l'église, dont plusieurs ont disparu, en particulier de l'hippodrome et des monuments qui en subsistent encore, l'obélisque, la colonne des serpents, et la pyramide restaurée par

1. Le premier fait partie de la Bibliothèque Maraslis; après la mort de ce généreux Hellène, la publication fut faite aux frais de MM. Pantoléôn et Théodore Mavrogordatos, oncles de l'auteur.

2. Il peut sembler inutile de remarquer que M. A., pour donner plus de prix à ses recherches, n'a rien négligé de ce qui a été écrit avant lui, aussi bien par les Byzantins et les savants du moyen âge que par les modernes.

Hamdi-bey. M. A. s'occupe alors plus spécialement de l'emplacement de l'Augustéion et de la statue équestre de Justinien, puis du patriarcat et de ses dépendances, et enfin de la cour du nord. Il aborde alors ce qui est l'objet propre de son travail, la description de l'église même de Sainte-Sophie; c'est le livre III, de beaucoup le plus étendu, puisqu'il se termine seulement dans le troisième volume. Après quelques mots sur l'orientation de l'église et sur ses dimensions principales, à l'aide desquelles, par comparaison avec les mesures d'Evagrios, il détermine la valeur du pied byzantin (0m 3123), M. A. s'occupe de la disposition générale, et dans une page curieuse essaie de retrouver les idées directrices d'Anthémios; il s'arrête un peu sur les divers types de colonnes, de chapiteaux, de portes, etc., et décrit ensuite l'horologion, dont il détermine l'emplacement, le grand baptistère, l'atrium, le narthex et les portes dites portes royales, avec un luxe de détails et une abondance de renseignements qui révèlent une observation pénétrante et délicate, aussi bien qu'une érudition solide et bien informée. Car M. A. ne décrit pas seulement l'état actuel de Sainte-Sophie ; il fait en même temps l'histoire de chaque partie de l'ensemble et en retrace les modifications successives, s'entourant de tous les témoignages connus et puisant dans les descriptions anciennes tout ce qui peut servir à reconstituer un aspect aujourd'hui disparu ; et de nombreuses citations, des extraits quelquefois fort étendus ajoutent encore à l'intérêt de l'ouvrage. Je ne puis ici entrer dans trop de détails ; la suite du livre III, dans le second volume, s'occupe du vaisseau central et des colonnades, des quatre chaires successives (ἄμβωνες) dont il ne reste plus rien, et dont la seconde, du temps de Justinien, a été célébrée dans un long morceau de Paul le Silentiaire, cité ici en entier; puis de la soléa, du sanctuaire et de ses diverses parties, de la prothèse ou table des offrandes, et de la sacristie. Après avoir dit quelques mots des vestibules de l'est, M. A. passe à la description de quelques autres constructions comme la chapelle de Saint-Pierre, et la chapelle de Saint-Nicolas, lieu célèbre d'asile, à propos duquel il fait le relevé curieux de ceux qui se sont réfugiés à Sainte-Sophie du VIe au XVe siècle. Viennent alors le puits sacré, dont l'emplacement fut découvert par van Millingen, les bas-côtés et le métatorion, où était le trône de l'empereur ; enfin les escaliers en colimaçon ou λαβύρινθοι, situés aux quatre angles du monument, qui conduisent aux étages supérieurs. Le second volume se termine par la description des galeries au-dessus du narthex et des bas-côtés, réservées primitivement aux femmes et appelées κατηχουμενεῖα.

La fin du livre III est contenue dans le troisième volume; elle donne la description de la toiture et des parties supérieures de l'édifice, les demi-coupoles avec leurs arcs et le détail de leur ornementation, les arcs-boutants et la coupole. Celle-ci est étudiée dans toutes les transformations qu'elle a subies, depuis la coupole pri-

mitive d'Anthémios, détruite au bout de vingt ans par un tremblement de terre, jusqu'à celle d'aujourd'hui, reconstruite en 563, et réparée à diverses époques à la suite d'autres cataclysmes qui la ruinèrent en partie. Il est bon de noter que M. A. ne néglige jamais de compléter ses informations, en particulier quand il s'agit de mesures, par des comparaisons avec d'autres églises byzantines d'Italie, de Grèce et d'Asie (v. par exemple t. II, p. 10, 15, 22, 78, 118, 259; t. III, p. 34, 112, 119, 126). Mais ce n'est pas tout; il a tenu à ne rien omettre et à laisser faire le moins possible après lui. Un quatrième livre traite de l'éclairage intérieur au moyen de lampes et de lampadaires, tel qu'il était en 563, d'après la description du Silentiaire, et tel qu'il est actuellement; il donne ensuite le catalogue des reliques qui furent ou sont encore à Sainte-Sophie, ainsi que de l'ancien trésor, aujourd'hui bien dispersé, avant 1453; et après quelques mots sur les dons faits à l'église par Justinien et d'autres empereurs, il ajoute quelques renseignements sur le clergé de Sainte-Sophie à l'époque byzantine et sur le mode de nomination des clercs. Enfin le cinquième livre se compose d'extraits des auteurs byzantins, en particulier de Constantin Porphyrogénète, sur les fêtes et cérémonies qui avaient lieu à Sainte-Sophie, fêtes religieuses, intronisation du patriarche, couronnement de l'empereur, etc., et l'ouvrage se termine par une table chronologique des principaux événements qui sont liés à l'histoire de Sainte-Sophie depuis sa fondation jusqu'à la prise de Constantinople.

Tel est ce bel ouvrage, dans lequel on ne sait ce qu'on doit le plus admirer. La science et l'érudition de l'auteur, la patience inlassable avec laquelle il a étudié, jusque dans les plus minimes détails de son histoire, de sa configuration et de son ornementation, le célèbre sanctuaire, la sûreté de son appréciation artistique, l'exactitude et l'élégance des nombreuses figures, toutes dessinées de sa main, qui illustrent les trois volumes, ainsi que l'exécution soignée des planches hors texte, dont l'ensemble émerveillera le lecteur qui n'a pas vu, et rappellera à celui qui a vu tant de souvenirs de grandeur et de beauté, tout cela fait de l'ouvrage de M. Antôniadis un livre unique, d'une valeur indiscutable pour tout ce qui concerne l'histoire, l'architecture et la décoration de ce monument incomparable qu'est Sainte-Sophie de Constantinople.

My.

---

Marzi (Demetrio). **La Cancelleria della repubblica fiorentina.** Rocca S. Casciano Cappelli, 1910. In-8° de xxxviii-775 p. — 20 francs.

Pour donner une idée de la science qu'a demandée cet ouvrage, de l'utilité qu'il offre et en même temps de la façon dont il est conçu, il suffit de dire que c'est un répertoire chronologique de toute l'administration florentine depuis l'origine jusqu'à l'extinction des Médicis;

c'est l'exposition par le Directeur des Archives d'État de Florence du système à la fois mobile et compliqué qui a régi pendant quatre siècles ce petit État remuant, florissant, qui donnait à l'Europe l'exemple de la liberté, du travail et du désordre. M. M. analyse à mesure qu'il les rencontre les lois qui règlent l'élection, les attributions, les appointements des notaires de la Seigneurie qui enregistrent les délibérations du pouvoir exécutif, des notaires aux Réformations qui enregistrent les lois, des chanceliers ou *Dettatori* plus spécialement chargés de la politique extérieure et des lettres par lesquelles on la traitait. L'*Officio delle Tratte* qui veillait aux élections, l'*Officio dello Specchio* qui suspendait les droits civiques pour les débiteurs du Trésor, la *Camera delle Arme* (arsenal) avaient d'étroits rapports avec l'administration : M. M. en explique donc les rouages. Puis il traite des volumineuses archives d'où il a tiré ses documents : Actes des Seigneurs et Collèges, *Pratiche*, *Provisioni*, Lettres, Légations, Statuts, *Consulte*, *Libri fabarum*, etc. Il examine les formulaires, la langue, le style, le système chronologique, tout ce qui concerne le protocole. Chemin faisant, il discute des questions de détail, comme l'attribution à Don. Giannotti d'un écrit anonyme sur le gouvernement florentin et le revendique pour Jacopo Nardi. Il termine par la liste des notaires de la Seigneurie, des notaires aux Réformations, des Chanceliers, par le catalogue des registres publics avec leurs cotes anciennes et nouvelles, par quantité de pièces généralement inédites relatives à son sujet; 75 pages d'index permettent de retrouver aisément tout ce qui a rapport, non seulement à chaque personne, mais à chaque institution.

Jamais encore ces questions terriblement embrouillées qui arrêtent à tout instant l'historien n'avaient été démêlées avec cette patience. Tant qu'on ne les abordait qu'incidemment au cours d'études plus générales, ou tant qu'on ne les approfondissait que pour une courte période, on risquait de s'égarer en s'exposant à croire valables pour une période plus longue, les conclusions auxquelles on arrivait. Le répertoire de M. Marzi devient le guide indispensable de quiconque s'aventure sur ce terrain mouvant.

— Mais, nous demandera-t-on, ce volume qui décrit le mécanisme de la chancellerie nous en montre-t-il l'âme? Quand on l'a lu, a-t-on vécu avec le monde des fonctionnaires florentins, sait-on par où il ressemblait à nos bureaucrates et par où il différait d'eux? — Ce n'est pas diminuer le mérite de M. M. que d'avouer qu'à cet égard on est un peu perdu parmi les vicissitudes qu'il expose. Car il ne pouvait pas en être autrement. M. M. a pris pour lui la partie la plus aride, la plus pénible, celle qu'un archiviste de sa compétence et de sa situation pouvait seul accomplir. Encore faut-il ajouter qu'il a parfaitement vu l'autre question plus attrayante et qu'il a préparé pour ceux qui voudront y revenir des données que tout autre eût recueillies

moins aisément. Je ne parle point des passages où il refait la biographie de quelques personnages célèbres tels que Brunetto Latini ou Coluccio Salutati; ce n'est pas par ces hommes là qu'on peut juger du gros de la corporation; je parle de faits d'une portée plus générale. Pour mon compte, je vois très bien ce que je lui emprunterais si j'avais à refaire mon étude sur le Politicien à Florence (*Bulletin italien* de 1910) : M. M. nous fait mesurer, en quelques pages des plus curieuses, la largeur de conscience des fonctionnaires florentins et l'indulgence de l'opinion à l'endroit de leurs procédés; ces Messieurs pouvaient, sans choquer personne, *quadrupler* leurs honoraires par les pots de vin et par les emplois supplémentaires qu'ils se faisaient allouer et qu'ils exploitaient ou cédaient à leur gré; il fallait avoir fait pis pour scandaliser : tous ne pratiquaient pas ces abus, mais ceux qui s'y livraient faisaient sans scrupule, dans leurs registres de famille, le compte d'un casuel où de nos jours la justice trouverait fort à redire. D'où venait l'indulgence de Florence? Peut-être de ce que les dangers attachés à ces postes en eussent éloigné des hommes capables si les profits y avaient été restreints, considération qui pourrait frapper dans une ville où le pouvoir était aux mains des gros commerçants (et non pas, comme chez nous sous Louis Philippe, des boutiquiers). M. M. ne répond pas à cette question, mais il la soulève. Il n'étudie pas directement la formation des notaires parmi lesquels on prenait ces fonctionnaires; mais en quelques pages lucides, il nous fait voir la nécessité pour eux de la connaissance de l'histoire et du droit. Il essaie même de jeter un coup d'œil sur ce que Scribe eût appelé l'intérieur d'un bureau; il tâche de découvrir le nombre d'heures de présence exigées (il paraît qu'on arriverait encore moins difficilement à fixer l'heure de la fermeture que celle de l'ouverture; était-ce parce que le premier de ces deux articles était le mieux observé?); les employés devaient avoir en tout cas assez de liberté vu les occupations supplémentaires dont ils pouvaient se charger et les mystifications réciproques où, entre temps, ils se divertissaient.

Souhaitons que M. M. se délasse de ce gros volume en esquissant, au profit d'une Revue italienne, le type du fonctionnaire florentin.

Charles Dejob.

---

E. F. Kossmann, **Das niederländische Faustspiel des 17. Jahrhunderts** (De Hellevaart van Dr. Joan Faustus). Mit einer Beilage über die Haager Bühne 1660-1720. Haag, Nijhoff, 1910. 8°, p. 175, mk. 4.

Pierre Masclaux, **Le Faust de Gœthe** rendu en vers français. 1er volume : le pacte de Faust. Berlin, Wedekind, 1911. 8°, p. 115.

I. M. Kossmann vient d'apporter une très utile contribution à l'histoire des origines de Faust. On connaissait assez mal la rédaction hollandaise de la pièce; l'édition qui la contient est rare et M. K.,

en la publiant aujourd'hui, aura rendu un service signalé. Ce Faust provient des papiers posthumes laissés par le directeur d'une troupe célèbre de la Haye, J. van Rijndorp (1663-1720); il fut publié en 1731 par un disciple du maître, l'acteur J. van Hoven. Les impresarios hollandais prenaient un peu de toutes mains des pièces de théâtre, imprimées ou manuscrites, qu'ils arrangeaient et versifiaient à leur guise. Rijndorp avait ainsi acquis d'un pauvre comédien nomade, Floris Groen, *De Hellevaart van Dr. Joan Faustus*, des représentations duquel on ne sait rien. En tête de la publication du texte, M. K. a mis une analyse précieuse, où il cherche à établir les rapports de la vieille pièce hollandaise avec les différentes formes connues du *Faustspiel*. On peut la considérer comme l'image la plus fidèle que nous ayons du drame popularisé sur le continent par les comédiens anglais et issu d'une contamination de la tragédie de Marlowe avec la pièce de Dekker; certains traits même semblent remonter à une rédaction plus ancienne que celle qu'a suivie Marlowe. Quant aux remaniements qu'on doit attribuer aux adaptateurs modernes, Floris Groen et Rijndorp, qui ont habillé l'antique *Faustspiel* en alexandrins classiques, ils ont été aussi indiqués et expliqués par l'éditeur. La comparaison de M. K. qui ne pouvait guère épuiser la question et apporter partout des solutions définitives, est du moins scrupuleusement faite.

Dans la seconde partie de son volume, l'auteur a voulu nous faire profiter des résultats accessoires de ses recherches sur les origines du Faust hollandais. Il a réuni dans ses Appendices (p. 99-175) sur Fornenbergh et sa troupe, sur la famille Noozeman, sur J. van Rijndorp surtout, sur ses œuvres, son répertoire et sa bibliothèque de directeur de théâtre, enfin sur Floris Groen, qui, en dehors du Faust de la présente édition, a écrit aussi une adaptation de *Tartuffe*, une foule de détails puisés dans différends fonds d'archives et dans des actes notariés. Ces multiples renseignements seront les bienvenus de l'historien du théâtre hollandais, quelques uns touchent aussi à l'histoire du nôtre, car Corneille, Racine, Molière et de moindres furent fréquemment interprétés sur les scènes de la Haye, de Leyde ou d'Amsterdam, et de plus, les troupes hollandaises eurent souvent l'occasion d'entrer en conflit avec leurs rivaux, les comédiens français. Enfin par les tournées que firent en Suède, en Danemark et en Allemagne les troupes de Fornenbergh et de Rijndorp, l'histoire des scènes voisines est également intéressée. Il faut donc savoir gré à M. K. des patientes investigations où l'a conduit l'édition du Faust hollandais qui, grâce à lui, sera maintenant si commodément accessible à tous les érudits.

II. La traduction du *Faust* de M. Masclaux s'arrête à la fin de l'*Hexenküche;* le reste doit être publié plus tard et l'ensemble soumis

à quelque directeur de théâtre parisien, car M. M. a écrit sa version en vue de la représentation. Cette version est fidèle, parfois heureuse, mais elle ne reproduit pas toujours le ton et la saveur de l'original, comme le promet l'introduction, ni surtout le lyrisme du jeune Gœthe. Marc Monnier qui avait fait en 1875 la même tentative que le nouveau traducteur (celui-ci ne semble pas la connaître) a rendu le texte avec moins d'exactitude, mais plus de poésie; la flamme et le frémissement des vers du *Faust*, pour les monologues surtout, se sentent mieux dans son interprétation que dans celle de M. M. Il y a chez ce dernier trop d'hémistiches pâles, d'adjectifs insignifiants, et d'un couplet à l'autre le lien de l'idée n'est pas toujours assez visible. Parfois aussi le traducteur abuse des mots dits nobles (*temple, vase, guérets*, etc. pour Kirche, Krug, Felder) et ailleurs se permet des vulgarités déplacées, même dans la bouche d'un étudiant ou de Méphisto (*mes gosses, avec bagout, on fait la poire, s'empiffrer, vadrouiller*, etc.). Cependant il faut reconnaître que la tâche est ardue et que des tentatives de ce genre restent méritoires [1].

L. R.

---

ZENDRALLI (Arn. Marc.) **Tommaso Gherardi del Testa, 184-81. Vita; studio critico sul suo teatro comico.** Bellinzona, Salvioni, 1910. In-8° de 196 p.

Ce livre est une thèse de doctorat présentée à l'Université de Berne; c'est donc l'œuvre d'un débutant, et il faut ajouter que le sujet ne soutenait guère l'auteur; car, bien que Gherardi ait beaucoup écrit et dans des genres fort divers (vaudevilles, comédies, drames, poésies, romans), son œuvre n'offre guère d'intérêt durable. La meilleure partie, ses pièces de théâtre, jadis fort applaudies, seront bientôt oubliées. Sa vie d'autre part a été plus honorable que fertile en incidents. Sans avoir été très régulière, elle porte le sceau de la franchise et du courage; nommé chanoine à sept ans, il n'a pas voulu conserver les bénéfices d'une profession dont il ne se sentait pas les vertus; à trente-quatre ans, il s'est fait soldat pour l'indépendance de l'Italie; un instant, de 1866 à 1869, il a eu la force de s'éloigner du théâtre pour obéir à des scrupules qu'un noble prélat lui avait inspirés; mais c'est à peu près tout ce qu'on peut dire de sa vie, tant il l'a cachée, refusant même les offres du libraire Gaspare Barbèra qui voulait publier sa biographie. C'est là sans doute un trait de caractère peu banal dans ce siècle où tout homme de lettres provoque l'indiscrétion des nouvellistes; mais ce n'est pas un trait qui prête au développement. Reste son théâtre, mais M. Z. avoue qu'on n'y trouve pas un type qui demeure dans la mémoire (p. 170), qu'il

1. P. 23, *verbannt* a été lu pour verbrannt; p. 26, *store* délabré pour alte Rolle n'est pas le sens; p. 36, la *saint Jean* ne peut remplacer ici la saint André; p. 50, getrost traduit par *consolé* est un contre-sens. Enfin il ne manque pas de vilaines fautes d'impression.

n'a nullement peint comme on l'a dit, les mœurs d'une région d'Italie, mais celles de la société à la mode en général (p. 160), que tout en voulant combattre l'influence des étrangers et surtout celle des Français, assez maltraités dans son répertoire (p. 168), il imite fort Scribe (p. 73 sqq., 83, 86, 91, 95, 124, 135-143, 150); il va même jusqu'à lui refuser tous les dons de l'auteur dramatique (p. 185), ce qui est exagéré ; car alors on ne s'expliquerait pas que Gherardi ait plu si longtemps, et M. Z. lui-même loue sa langue et son entente du dialogue (p. 183). Seulement, c'est sur ces deux qualités qu'il aurait fallu insister; au lieu de nous donner quantité d'analyses de pièces dont M. Z. juge avec raison l'intrigue banale, il aurait fallu nous montrer autrement que par une ou deux citations ce don, déjà si précieux, qu'avait Gherardi d'écrire dans le style de la comédie. Mais enfin, M. Z. débute; il nous apporte une bibliographie qui témoigne de sa patience; il a le goût sain, l'esprit juste; ces qualités-là font bien espérer de lui.

Charles DEJOB.

---

Hugo BÖTTGER, **Die Industrie und der Staat.** Tübingen, 1910. In-8° VIII-241 p.

Du point de vue du radicalisme prussien de l'Ouest, industrialiste et *freisinnig*, l'auteur étudie l'évolution de la nouvelle Allemagne, colossale usine qui s'est développée au cœur d'un État bureaucratique et agrarien, et que celui-ci persiste, *in petto*, à considérer comme une gêneuse. L'analyse des conditions modernes de la production, du rapport entre ces trois facteurs de la grande industrie : grande production, grand commerce, grande ville, des liaisons réciproques entre le capitalisme et l'industrie, cette analyse, si elle n'est ni très neuve ni très profonde, est suffisante et d'une consultation commode. Il y a quelques naïvetés dans l'anathème lancé contre le protectionnisme agraire (pour remplacer les produits agricoles demandés par l'Allemagne à l'étranger, il faudrait doubler ou tripler le sol allemand ; mais une Allemagne agrarienne n'aurait que faire de beaucoup de ces produits) et dans l'exposé des idées de l'auteur sur les questions ouvrières et les moyens d'apaiser la lutte de classes. On dirait le manifeste d'un « comité Mascuraud » d'Outre-Rhin.

H. HAUSER.

---

Richard WAGNER. **Œuvres en prose** traduites en français par J.-G. Prod'homme et F. Caillé. Tome VI. Paris, Delagrave, sans date (1910), in-18, p. 252. Fr. 3,50.

Ce nouveau volume, tiré des tomes IV et VII des *Gesammelte Schriften*, comprend deux morceaux : *Une communication à mes amis*, de 1851, et la *Lettre sur la musique*, publiée d'abord en français en 1860 et adressée à F. Villot, alors conservateur du Louvre. Ils sont tous deux très importants, le premier surtout, pour l'étude de l'évolution de l'art de Wagner et la genèse de ses premiers drames,

bien qu'on retrouve des idées analogues et souvent les mêmes développements dans d'autres écrits théoriques. Cette apologie que le maître entreprenait alors de ses innovations est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y revenir, de même qu'il est superflu de rappeler le détail autobiographique que contient la *communication*. Les lecteurs auxquels le texte original n'est pas accessible sauront gré aux traducteurs d'avoir mis ces documents à leur disposition. Il est seulement regrettable que ceux-ci aient entendu si étroitement leur tâche et voulu donner un *calque* de l'expression de Wagner. Cette interprétation littérale aboutit à l'obscurité et parfois au logogriphe (comme p. 13) ; dans les développements purement abstraits, l'idée est si mal rendue qu'on souffre à deviner ce que l'auteur a voulu dire. Il fallait faire ce qu'a fait l'auxiliaire inconnu du maître, sans doute Challemel-Lacour, qui a donné une forme française et nette à sa *Lettre sur la musique*. Il est curieux de constater que le texte allemand de ce dernier écrit est au contraire parfaitement limpide et a tout l'air d'avoir été composé après coup sur la version française. Quant à la traduction de la *Communication*, elle aurait en trop d'endroits besoin d'être retraduite à son tour [1].

L. Roustan.

---

Axel Olrik : **Danmarks Heltedigtning**, II, Starkad den gamle og den yngre Skjoldungrœke. Copenhague, Gads Forlag, 1910. In-8° de 322 pp. Pr. Kr. 5.50.

Dans un premier volume, paru en 1903, M. Axel Olrik, avec la conscience scientifique et la méthodique clarté qui le caractérisent, avait exposé la formation de la légende de Rolf Krake et des anciens Skjoldunger; c'est aujourd'hui celle de Starkad l'ancien qu'il fouille jusqu'à ses racines les plus profondes : sur les résultats, souvent contradictoires, auxquels sont arrivés les précédents critiques qui, au cours du siècle précédent, l'ont étudiée, les uns à un point de vue tout romantique, les autres dans un esprit plus réaliste, il veut établir l'histoire vraie de Starkad. Pour cela il serre d'aussi près qu'il se peut chacun des poèmes et chacun des traits de la légende pour en fixer l'époque et le lieu d'origine. Il s'en prend surtout à Saxo et montre comment l'historien, en traduisant les chants attribués au vieux scalde, son héros favori, par l'exemple duquel il s'efforce

---

1. Voici quelques exemples des maladresses des traducteurs. P. 37, phantastische Lüderlichkeit : *scandaleuse fantaisie*; p. 38, Aber eine persönliche Erscheinung war es (il s'agit de la Schröder), die diese Neigung in mir... anfachte : *Mais, phénomène personnel, ce goût s'enflamma chez moi...*; p. 72, sich bis zu einem wohllüstig freudigen Selbstgefühl steigerte : *s'exalta jusqu'au sentiment joyeux de ma dignité*; p. 88, ich fasste Hans Sachs... auf : *je pris H. Sachs comme la dernière incarnation...*, etc. La langue n'est pas assez familière aux deux interprètes, sans cela ils ne rendraient pas sinnlich (= concret) par *sensuel*; moment (= un facteur) par *moment*, formell (= extérieur) par *formel*; zu Werke bringen : *mettre en œuvre*; Rückwirkung : *dépression*; Tabulatur : la *tablature*, etc., etc.

de réveiller dans sa génération la force et la vaillance du passé, a profondément modifié son texte. Il y a là tout un départ à faire : de contradictions à éclaircir, d'erreurs à corriger. M. A. Olrik en signal une particulièrement curieuse, p. 13. Et de tout cela il appert que Starkad a été le type idéal de l'ancien guerrier scandinave, qu'un poète inconnu, mais un très grand poète, a évoqué à une des époques les plus décisives de l'histoire nationale, quand le paganisme et le christianisme se trouvent face à face, quand la civilisation germanique menace d'étouffer la vieille culture des populations du Nord. A. Olrik montre comment ce type s'est formé et s'est enrichi de toutes sortes de dépouilles épiques. Ce symbolique Starkad, que la légende danoise a fait vivre à la cour des rois de Lejre, on l'a connu aussi en Islande et en Norvège. Dans ce dernier pays, notamment, la tradition lui a donné des traits beaucoup plus primitifs qui en font un héros d'origine « gigantesque », dont l'existence, toute composée d'événements mythiques et d'aventures empruntées aux vieux contes populaires, nous ramène aux époques les plus reculées de la vie barbare. La même primitivité se retrouve dans les légendes des rois Dan et Frode, que M. A. Olrik étudie subsidiairement : celui-ci lui paraît même devoir son origine à quelque pratique cultuelle identique à celles qu'ont donné lieu aux mythes d'Adonis, de Linos, d'Osiris et autres divinités qui symbolisent le retour du printemps.

Certes il est bien difficile d'être affirmatif en de pareilles matières, mais le savant professeur de l'Université de Copenhague déploie tant de sagacité en ses investigations, il sait de ses moindres trouvailles si logiquement tirer profit et il expose le tout de façon si simple, si convaincante qu'après l'avoir lu on est, malgré soi, de son avis.

Léon PINEAU.

---

— Nous avons reçu, parmi les publications récentes des librairies Tempsky-Freitag (Vienne-Leipzig), les ouvrages suivants. HARDER, *Schulwörterbuch zu Homers Ilias und Odyssee*, 2e éd. (1910, XXIII-281 p.). Le nombre des lignes de chaque colonne a augmenté par rapport à la première édition, ce qui a permis de réduire le nombre des pages ; l'impression est plus nette et les mots en vedette en caractères plus apparents ; plusieurs figures, d'un intérêt contestable, ont été supprimées, entre autres les représentations de divinités, que M. H. semblait du reste n'avoir admises qu'à regret parmi ses illustrations (V. 1re éd. p. IV) ; le radeau d'Ulysse, figuré d'après Breusing, l'est maintenant d'après l'ouvrage de Aszmann, *Das Flosz der Odyssee* ; plusieurs figures nouvelles sont ajoutées. On voit que MM. Tempsky et Freytag ne négligent rien pour joindre l'agréable à l'utile. — Stephan HAUPT, *Hellas*, griechisches Lesebuch. Zwei *Teile*, I Text ; II Erklärende Anmerkungen und fortlaufendes Wörterverzeichnis (1910, 245 et 286 p.). On regrette l'absence de quelques mots d'avertissement pour renseigner le lecteur sur la méthode qui a présidé à la disposition de ces morceaux ; pour chaque classe, c'est sans doute une affaire de programmes officiels ; mais on pourra s'étonner de voir, par exemple, un morceau de Lucien intercalé entre des

fragments d'Aristote et des passages de Polybe. Le choix même des textes prête à la critique ; Théocrite, par exemple, est représenté seulement par les idylles IX, dont l'attribution est incertaine, et XXI (*les Pêcheurs*), que la plupart des critiques refusent au poète, et dont le texte, en outre, fourmille d'incertitudes. La seconde partie n'est guère qu'un lexique suivant le texte mot par mot ; les notes grammaticales y sont fort rares ; les notes explicatives manquent souvent là où elles seraient nécessaires, et parfois, au contraire, elles prennent sans nécessité les proportions d'un véritable commentaire. Quelques-unes de ces notes sont surprenantes ; je n'en cite que deux, mais il y en a d'autres : Eschyle, *Perses*, 371, πᾶσι στέρεσθαι κρατὸς ἦν προκείμενον « dasz es ihnen allen bevorstehe, ihr Kommando zu verlieren (τὸ κράτος στέρεσθαι) » 390, ἀντηλάλαξε νησιώτιδος πέτρας ἠχώ « ἀνταλαλάζω : widerhallen lassen ; ἡ νησιῶτις (γῆ) : das Inselland ; πέτρας (Akk. Plur.). » Je prie le lecteur de croire que je n'invente rien. Le livre, si par hasard il arrive à une autre édition, devra être soigneusement revu et corrigé. — Heidrich, *Arrians Anabasis in Auswahl*. Zwei Teile, I Einleitung und Text ; II Erklärende Anmerkungen und Wörterbuch (1910 et 1911 ; 112 et 134 p.). L'auteur me semble avoir très bien compris ce que doivent être des morceaux choisis d'un ouvrage. Ces extraits de l'*Anabase* d'Arrien donnent ce qu'il y a de plus important et de plus intéressant concernant l'expédition d'Alexandre en Asie, et ils sont reliés par de brèves analyses des parties laissées de côté, pour que les élèves puissent suivre la marche des événements et se faire une idée de l'ensemble de l'œuvre. Le texte est celui de Roos, avec des divergences assez nombreuses, dont M. H. nous dit avoir dressé la liste à la fin de la première partie ; il est fâcheux qu'il ait oublié de le faire. L'annotation comprend des traductions de mots st de phrases, des renseignements utiles pour l'intelligence du récit, et des notes grammaticales sur l'emploi des formes et leur constitution. L'introduction dit le nécessaire sur la vie d'Arrien et sur ses écrits, et comme les extraits ont surtout rapport aux affaires militaires, M. H. a ajouté de brèves considérations sur l'armée macédonienne. Avec les huit cartes et plans qui sont à la fin du premier volume, ce sera un des bons livres de la collection. — Schickinger, *Auswahl aus Plutarch*. Zwei Teile, I Einleitung und Text, II Erklärende Anmerkungen (1910 et 1911 ; 280 et 192 p.). Le volume de texte se compose des vies d'Aristide, de Périclès, d'Alexandre et de César presque dans leur entier ; dans la dernière on a laissé de côté les chapitres relatifs à la guerre des Gaules ; le texte est celui de Sintenis, C'est encore un travail d'où les élèves ne pourront retirer que du fruit. L'introduction, sur Plutarque et ses œuvres, est peut-être un peu sèche ; mais les considérations qui suivent, sur le caractère des grands hommes dont les vies sont publiées, intéresseront les élèves, et les tableaux chronologiques et généalogiques leur seront utiles, de même que les seize plans et cartes qui accompagnent le premier volume. Les notes purement grammaticales pourraient être plus nombreuses ; la lecture des textes est singulièrement facilitée pour les étudiants quand une note bien rédigée appelle leur attention sur la manière dont les phrases sont construites, et ils se familiarisent mieux ainsi avec le mécanisme de la langue. L'annotation consiste le plus souvent en traductions, de temps à autre en latin ; mais on y trouve aussi, à propos d'un nom propre, d'un fait historique, d'une coutume, tous les éclaircissements qui peuvent servir à mieux comprendre les idées ; et dans la vie de César, plus particulièrement, M. S. n'a pas négligé, quand l'occasion s'en présentait, de citer les écrivains latins, entres autres Suétone et César lui-même. Outre le lexique final, on trouvera dans la première partie la liste des noms propres, avec de brefs renseignements historiques (ou géo-

graphiques) sur chacun d'eux. — A. Th. Christ, *Platons Protagoras*, für den Schulgebrauch herausgegeben (1910, 107 p.). Le volume débute par une introduction où M. C. expose l'état intellectuel et moral de la démocratie athénienne dans la seconde moitié du vᵉ siècle, explique comment, avec les ambitions de la jeunesse, les sophistes eurent tant de succès à Athènes, et caractérise le rôle philosophique et social des plus célèbres d'entre eux, Protagoras, Prodikos, Hippias, qui apparaissent parmi les personnages du dialogue, ainsi que le rôle politique de Kritias, un autre des interlocuteurs, sur lequel il porte un jugement sévère. Suit l'analyse détaillée du dialogue. Le texte a pour base celui de Burnet; mais M. C. s'en écarte en une centaine de passages, pour adopter soit les leçons des manuscrits, soit les conjectures d'autres savants; une douzaine de lectures lui sont personnelles, parmi lesquelles on notera les deux suivantes : 350 *c* τότε τοῦτ' ἤρου, d'après les deux variantes τότε et τοῦτο, et 350 *d* ὡς αὖ (mss. οὗ) θαρραλέοι εἰσίν. A la fin, un index des noms propres, avec des notes très détaillées sur chaque personnage. — Von Kleemann, *Schülerkommentar zu Euripides' Medea* (1910 ; 43 p.), *Hippolytos* (1910; 44 p.), *Iphigeneia auf Tauris* (1910; 49 p.). Ces commentaires sont faits pour les éditions d'Altenburg (*Médée*, *Hippolyte*) et de Reiter (*Iphigénie*), parues à la même librairie. Ils reposent sur ce principe, qu'ils doivent avant tout faciliter à l'élève la traduction ; principe juste en soi, mais dont l'application est très variable, suivant ce qu'on entend par « faciliter la traduction ». Pour M. von K. cela veut dire guider l'élève, en traduisant mot à mot et en expliquant les expressions et les constructions plus difficiles, et dans certains cas en donnant une traduction plus élégante. C'est en effet à cela que se bornent ces commentaires, qui sont soignés, mais qui peut-être dispensent trop l'élève d'effort personnel. — My.

— *Die Entwicklung der wirtschaftspolitischen Ideen im 19. Jahrhundert* (Mohr, 1910, viii-144 p. 1 M. 60) sont 6 conférences faites par M. Eug. de Philippovich au printemps 1909 à Berlin à la *Vereinigung für staatswissenschaftliche Fortbildung*, et qui veulent orienter sur les visées actuelles de l'économie politique, visées dérivées non seulement des intérêts matériels, mais aussi de la manière d'envisager l'État et la Société. C'est donc l'idéal politique et social des économistes contemporains que l'auteur entend développer ici, à la suite de son *Grundriss der politischen Oeconomie*, qui en est déjà à sa huitième édition. Les sujets des six conférences sont : Le libéralisme économique. Les Conservateurs. Le socialisme. La politique sociale. Les Agrariens. La situation actuelle. — Th. Sch.

— Le Directeur des *Beiträge zur Geschichte der Bevölkerung in Deutschland seit dem Anfange des XIX. Jahrhunderts*, M. Fr. J. Neumann, a écrit *Vermögenssteuern und Wertzuwachssteuern als Ergänzung der Einkommensteuer, insbesondere in Württemberg* (Tubingue, Laupp, 1910, 81 p. 1 M. 60) en quatre chapitres : Défauts de l'état actuel. Avantages et défauts d'un impôt sur le revenu taxant différemment les différents revenus. Avantages et défauts d'un impôt général sur le revenu, complété par des impôts généraux sur la fortune. Combinaison d'impôts sur la fortune et sur le revenu, complétés par des impôts progressifs (*Wertzuwachssteuern*). En d'autres termes, il s'agit d'un plan de perfectionnement de l'impôt sur le revenu actuellement en vigueur en Wurtemberg. — Th. Sch.

— *Galilei und sein Kampf für die Copernicanische Lehre*, tel est le titre d'un gros ouvrage de M. Émile Wohlwill, de Hambourg, dont le t. I, allant jusqu'à la condamnation du système de Copernic par les congrégations romaines en

1616, a paru à Hambourg et Leipzig, chez Léopold Voss (1909, xx-646 p.) en dix-neuf chapitres : Ancêtres; enfance et jeunesse; à l'école d'Aristote. Études de mathématiques, professorat à Pise, premiers écrits sur la théorie du mouvement. A Padoue (3 chapitres). Rapports avec la doctrine de Copernic, écrit sur la sphère; l'étoile de 1604. Invention du télescope. Découvertes célestes. Leur accueil. A Florence. A Rome. Disputes; querelle sur les corps nageants. Les taches du soleil. Pour et contre la doctrine de Copernic; le mouvement de la terre et la Bible; la lettre à Cartelli. La dénonciation. La lettre à la grande duchesse Christine. Le carmélite Toscarini; les interrogatoires de Florence; troisième séjour à Rome. Lettre au cardinal Orsini; les phénomènes du flux et des vents alizés expliqués par le mouvement de la terre. Condamnation de la doctrine du mouvement de la terre; conclusion du drame romain. Enfin sept appendices sur des légendes de la jeunesse de Galilée; l'invention du thermomètre, la lettre à Mazzone, l'invention du télescope, la part de Scheiner à la découverte des taches du soleil, la part de la ligue florentine et surtout de Louis de Colombe aux dénonciations contre Galilée. — Th. Sch.

— Le deuxième fascicule des *Beiträge zur Hegel-Forschung* du pasteur G. Lasson (Berlin, Trowitzsch, 1910, 51 p. 1 M. 60) donne cinq lettres de Hegel à Nanette Endel, qui mourut en 1841 comme modiste à Stuttgart. Elles sont datées de Francfort, 1797-1798, et suivies d'un commentaire détaillé qui touche aussi à la question des rapports de Hégel avec les femmes, et de quelques pièces, en partie seulement inédites, relatives aux visites du philosophe à Dresde (1820, 1821, 1824), et complétées par deux lettres à Varnhagen von Ense (1827) et à Henri Beer (1831). — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 mars 1911.* — M. Babelon annonce, au nom de la commission du prix Allier de Hauteroche (numismatique ancienne), que ce prix a été décerné à la Société des antiquaires du Centre, à Bourges, qui publie un Bulletin numismatique annuel depuis 1868.

M. Maurice Croiset annonce, que la commission du prix Bordin (antiquité classique) a partagé ce prix de la manière suivante : 1,200 francs à Ph.-E. Legrand, pour son ouvrage intitulé *Daos* : — 1,000 francs à M. C. Sourdille, pour ses ouvrages sur Hérodote et l'Egypte ; — 400 francs à M. Ch. Plésent, pour son livre sur *Le Culex ; étude sur l'alexandrinisme latin* ; — 400 francs à M. Alfred Besançon, pour son livre sur *Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine.*

M. Théodore Reinach communique en seconde lecture son mémoire sur l'anarchie monétaire dans la Grèce antique. — M. Haussoullier présente quelques observations.

M. le comte Paul Durrieu communique en seconde lecture son mémoire sur Michelino de Besozzo et les relations entre l'art italien et l'art français à l'époque du règne de Charles VI. — M. Perrot présente quelques observations.

M. F. de Mély lit une note sur les « Très riches Heures » du duc de Berry et les influences italiennes. — M. Durrieu présentes quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 25 mars. — 1911



**Amida.** Max van Berchem Matériaux pour l'épigraphie et l'histoire musulmanes du Diyar-Bekr. Joseph Strzygowski Beitraege zur Kunstgeschichte des Mittelalters von Nordmesopotamien, Hellas und dem Abendlande. — Heidelberg, Winter et Paris, E. Leroux, 1910, 4°, 390 pages, xxiii planches et 330 fig.

Cette œuvre, consacrée à l'archéologie du Nord de la Mésopotamie au moyen âge, mérite d'abord d'être signalée comme un exemple remarquable de ce que peut produire la collaboration internationale. Elle a pour origine la préparation du Corpus Inscriptionum Arabicarum sous la direction de M. Max van Berchem. Ce fut à son intention, que le regretté général de Beylié, dont les derniers travaux ont augmenté singulièrement notre connaissance de l'art oriental, n'hésita pas en 1907 à modifier l'itinéraire de son voyage en Orient pour relever les inscriptions et restes archéologiques de la ville d'Amida. Il remit à M. van Berchem tous les documents rassemblés par lui sans « autre condition que celle d'en tirer parti pour la science ». Frappé de la valeur archéologique de ces dessins ou photographies, M. van Berchem les communiqua à M. Strzygowski et, de leur collaboration, naquit cette double étude épigraphique et archéologique sur Amida, à laquelle est venu s'ajouter le récit de l'exploration des églises chrétiennes de la Haute-Mésopotamie, entreprise par miss Gertrude Bell. Avec une sagacité, dont l'éloge n'est plus à faire, MM. van Berchem et Strzygowski ont examiné les documents recueillis par le général de Beylié et apporté une contribution des plus neuves à l'histoire des dynasties musulmanes et de l'art oriental.

Les inscriptions de la citadelle d'Amida au nom du calife Muqtadir (Heg. 297 = 909/10) fournissent le premier texte connu de coufique simple trouvé en Mésopotamie; le caractère n'est pas sans ressemblance avec l'écriture cunéiforme dont on voit des spécimens à Amida. Ces inscriptions sont en outre « les plus anciens, presque les seuls

documents lapidaires connus des Abbassides » On lira avec grand intérêt l'étude sur le protocole de ces souverains qui révèle une conception du califat très différente de celle des Omyades. De même l'inscription n° 16 fournit le premier document officiel et complet que l'on possède sur les sultans seldjoucides de Perse. Elle est au nom de Malik-shah (Heg. 482 = 1089/90) et on y lit les titres portés plus tard par les Seldjoucides d'Asie-Mineure, *al-sultan al mu'azzam*, (sultan magnifique), *shâhanshâh al-azam* (très grand roi des rois), titre emprunté aux rois de Perse. Ces inscriptions sont particulièrement importantes pour l'histoire des démembrements de l'empire seldjoucide et de la naissance des dynasties locales. En 1091 le nom du sultan Malik-shah figure encore au premier rang avant celui du gouverneur (n° 18). En 1117 (n° 19) le nom du gouverneur héréditaire de la famille des Inalides précède celui du sultan. En 1155 le nom du sultan n'est même plus mentionné (n° 21), mais par un retour des choses, le vizir Al-Hasan, se nomme au premier rang, avant son maître l'émir Inalide. Enfin en 1163 (n° 24) le nom du vizir Ali figure seul sur l'inscription. Un curieux texte de 1183 (n°s 25-26) nous révèle l'angoisse du vizir Ma'-sud, au moment où Amida était assiégée par Saladin qui allait la donner en fief à la famille des Ortokides de Hisn-Kaïfa.

Parmi les inscriptions lues par M. van Berchem, plusieurs permettent de fixer les dates de la construction des différentes parties de la Grande Mosquée et ce sont ces textes, ainsi que les photographies du général de Beylié qui ont permis à M. Strzygowski de donner la première étude complète qui ait été consacrée à ce monument, connu seulement par les relevés insuffisants de Texier et quelques récits de voyageurs.

Cette mosquée comprend un ensemble d'édifices groupés autour d'une cour de 71 m. de longueur sur 30 m. de largeur. La mosquée proprement dite, comprenant deux groupes de trois nefs, perpendiculaires de chaque côté à une nef centrale, (plan analogue à celui de la Grande Mosquée de Damas), s'étend au sud. A l'est et à l'ouest sont les deux façades si remarquables, mal connues jusqu'ici, composées d'une colonnade à double étage, dont les entablements forment des ressauts au dessus des colonnes qui séparent des baies, soit en arc brisé, soit surmontées d'un linteau rattaché aux pieds droits par des corbeaux. Des bandeaux d'inscriptions courent, à la façade ouest, entre les chapiteaux des colonnes, à la façade est, d'une manière ininterrompue au dessus des chapiteaux. D'après ces inscriptions la façade ouest fut élevée entre 1117-1124, la façade est datée de 1155-1163 et elle est dûe à l'architecte Hitaballah de Gourgan (?). Bien que semblables par leur disposition générale, ces deux façades diffèrent dans le détail. Celle de l'ouest offre une décoration particulièrement exubérante et elle est plus riche que celle de l'est en débris antiques

remployés. M. Strzygowski n'hésite pas à voir dans la façade orientale une copie musulmane d'une œuvre antique, dont la colonnade occidentale a fourni le modèle. La façade ouest a été élevée avec des matériaux provenant d'Amida et d'époque préislamique. Il s'agit de déterminer son âge et sa destination.

Cet entablement à ressauts, inconnu à l'art musulman, est un motif banal dans l'architecture de la fin de l'antiquité (temple de Jupiter à Spalato, Porte d'Or à Constantinople etc...) Parmi ses ornements les plus curieux, il faut citer les fûts des colonnes du premier étage, ornés de motifs se répétant à l'infini (Muster ohne Ende), suivant les principes de la décoration orientale que l'on retrouve sur les piliers de Baouit au Louvre. Les morceaux dont se composent cette façade proviennent d'un monument d'époque chrétienne. Après avoir rassemblé les témoignages historiques sur l'importance ecclésiastique d'Amida, M. Strzygowski étudie les restes actuels des édifices religieux de cette ville et montre les rapports de leur ornementation avec celle de l'entablement occidental. Parmi les éléments les plus caractéristiques se trouvent les chapiteaux corinthiens à guirlandes pendant sous les volutes (dont plusieurs spécimens se trouvent à la façade est). C'est de l'époque constantinienne que date ce genre d'ornements ainsi que les sujets chrétiens sculptés à la façade ouest. Amida fut bâtie par Constance en 349 et le monument dont la façade occidentale faisait partie est un témoignage de l'art de cette époque. Comme le montre M. Strzygowski les proportions primitives de cette façade ont été altérées et certains entre-colonnements ont dû autrefois être plus étroits ; les motifs centraux qui les décorent, les vases d'où sortent des rinceaux, ne sont plus au milieu. Il faut se figurer ces colonnes disposées comme elles le sont sur certains sarcophages chrétiens à double étage, tels que celui de Junius Bassus. Elles devaient être surmontées de frontons et les trois portes qui s'ouvrent encore aujourd'hui au rez-de-chaussée étaient séparées sans doute par des niches. L'aspect était celui de la « scenae frons », de la façade de palais qui formait le décor permanent des scènes antiques et dont les peintures de Pompéi permettent de restituer l'ordonnance. M. Strzygowski voit dans le décor des sarcophages d'Asie-Mineure et dans la disposition des iconostases de l'église grecque une survivance de ce motif. Pour la façade d'Amida, les motifs chrétiens interdisent de songer à un théâtre ; un palais serait plus vraisemblable, mais M. Strzygowski penche plutôt pour une clôture de chœur, et cette conclusion paraîtra moins paradoxale, malgré les dimensions de la façade, lorsqu'on saura que d'après le voyageur vénitien Ramusio, Amida possédait encore au début du XVI^e^ siècle une église colossale en forme de rotonde à deux étages (probablement hypètre) et ornée de 300 colonnes. L'église actuelle Sainte-Marie des Jacobites n'aurait été que le sanctuaire de cet immense édifice.

Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, la Mésopotamie septentrionale n'en apparaît pas moins au IVe siècle comme un centre de développement artistique, dont les explorations exécutées par miss Bell à travers les montagnes de Tour-Abdin, au sud de Diyar-Bekr ont achevé de préciser les caractères. Il existe encore dans cette région mal connue des églises dont la fondation remonte aux origines du monachisme et qui ont gardé beaucoup de restes anciens. Le chapiteau à guirlandes y apparait comme un des motifs préférés de l'art mésopotamien. Les coupoles à trompes d'angles de ces églises ont fourni à M. Strzygowski l'occasion de démontrer l'origine persane de ce procédé. Les églises voûtées à nef unique se rapprochent singulièrement de celles qu'on a découvertes en ces dernières années au centre de l'Asie-Mineure. C'est dans cette région qu'il faudrait chercher l'origine du nouveau type d'église voûtée qui, en se substituant à la basilique hellénistique, a produit l'architecture romane d'Occident.

L'étude des monuments d'Amida a donc permis à M. Strzygowski de montrer l'originalité de cette école mésopotamienne, qu'il s'est attaché depuis plusieurs années à reconstituer, et qui doit fournir d'après lui la solution du problème des origines de l'art du moyen âge. Il avoue d'ailleurs lui-même que pour rendre cette solution certaine il faudra encore exécuter de nouvelles recherches à Amida même et surtout à Édesse, restée inexplorée. Il se contente pour le moment de tirer les conséquences des résultats acquis ; il y a malheureusement quelque disproportion entre ces résultats et les généralisations audacieuses auxquelles elles donnent lieu. M. Strzygowski paraît poursuivre l'art byzantin d'une haine particulière et il lui refuse non seulement toute originalité, mais même toute espèce d'influence. C'est ainsi qu'après avoir reconnu le caractère exceptionnel du plan de la mosquée d'Amida (on n'en trouve d'autres exemples que dans les mosquées de Damas, construite par Walid, et d'Éphèse bâtie en 1375), il combat vivement l'opinion de Thiersch qui expliquait cetts exception (voy. *Pharos*, Leipzig, 1909) par la présence des ouvriers byzantins qui, d'après la tradition, contribuèrent à la construction de la mosquée de Damas. En admettant que cette explication soit discutable, celle de M. Strzygowski ne l'est guère moins, car pour échapper à l'influence byzantine, il est obligé d'accumuler une série de conjectures très arbitraires et suppose qu'à Damas comme à Amida, les Musulmans, après avoir construit une travée de nef perpendiculaire aux trois nefs d'une église préexistante, ont répété ensuite ces trois nefs du côté opposé, afin d'obtenir un monument symétrique et orienté vers la Mecque.

De même on lira avec grand intérêt le chapitre consacré à la modénature musulmane, mais comment admettre sans résistance la théorie de l'origine orientale du profit de la base attique (p. 335) ? D'après

M. Strzygowski les Grecs n'auraient fait que transporter sur le marbre et placer verticalement dans l'espace cette modénature qui convient surtout à des matériaux tendres, tels que le bois ou le stuc, et que les Orientaux emploient surtout dans l'ornement horizontal. Mais n'est-il pas plus naturel de penser que c'est en Grèce même que les tailleurs de pierre ont emprunté ce procédé aux charpentiers ? D'autre part si ce profil est adopté à la fin de l'antiquité dans l'ornement oriental, n'est-ce pas un des nombreux exemples d'éléments empruntés à l'art hellénistique mais interprétés suivant une méthode toute différente? Je ne suis pas non plus aussi persuadé que M. Strzygowski de l'origine orientale de la modénature gothique; j'avoue que l'exemple qu'il donne, le portail de la mosquée de Diwrigi (Asie Mineure), p. 342, est impressionnant ; on croirait voir, comme il le dit, le portail d'une cathédrale française, mais la date de 1229, n'autorise-t-elle pas à supposer l'intervention de quelques-uns de ces maîtres d'œuvre occidentaux, qui voyageaient beaucoup à cette époque, et qu'on trouve jusque chez les Mongols, à Karakorum ?

Ces réserves faites, il est incontestable que cette nouvelle étude de M. Strzygowski rendra les plus grands services à l'histoire de l'art. Si elle suscite des contradictions, elle n'en a pas moins le mérite de poser dans des termes entièrement neufs le vieux problème des influences orientales. Je ne fais non plus aucune difficulté de reconnaître avec M. Strzygowski que la puissance de rayonnement de l'art byzantin a été exagérée. Ses derniers chapitres sont consacrés à l'ornement animal dont les sculptures d'Amida fournissent de si curieux exemples, auxquels on peut joindre les scènes de la coupe émaillée du Ferdinandeum d'Innsbruck et les fragments de stuc (provenant d'Amida) du musée de Constantinople Les ornements de stuc étaient disposés dans les angles d'un carré encadrant une niche ; c'est l'ordonnance des canons évangéliaires syriens et arméniens, dont l'auteur fournit de curieux exemples. On peut en rapprocher les faces des baldaquins qui surmontaient les ciboriums. Le caractère franchement oriental de cette décoration animale est aujourd'hui incontesté ; M. Strzygowski donne des exemples intéressants du motif de l'Ascension d'Alexandre, mais il ne peut nier que celui de la cassette de Darmstadt ait été interprété par un artiste byzantin. L'oiseau nimbé de la coupe d'Innsbruck, dont j'ai trouvé un exemple sur les mosaïques mérovingiennes de Thiers (Puy-de-Dôme), me paraît représenter le phénix. Enfin il semble incontestable que ce n'est pas à l'art byzantin, mais à l'art mésopotamien qu'il faille rattacher les sculptures fantastiques de la Petite Métropole ou du musée d'Athènes. L'influence directe de l'Orient apparaît d'ailleurs en Grèce d'une manière encore plus inattendue. L'écriture coufique fleurie avec ses lettres en forme de coin ou de palmettes, fendues au milieu et garnies de crochets, est représentée à Amida à la porte de Kharput dans une inscrip-

tion de 1034. Or on trouve des spécimens de cette écriture employés comme motifs d'ornementation sur une frise extérieure de Daphni, sur des sculptures du musée d'Athènes, sur le sarcophage de Romain II (959-963) à Saint-Luc en Phocide. Cet emploi du caractère coufique comme décoration se retrouve en Occident, par exemple sur les portes de la cathédrale du Puy, mais elles sont du XII[e] siècle, tandis que la présence de cette écriture en Grèce à la fin du X[e] siècle, cent ans avant sa diffusion en Syrie et en Égypte, soulève un problème difficile. Du moins l'existence du coufique fleuri est signalée par M. van Berchem dans l'Asie centrale, à Tachkend dès 844. Il reste donc à se demander comment il a pu atteindre la Grèce et l'on est réduit à des conjectures. Celle que propose M. Strzygowski est séduisante et ne manque pas de vraisemblance : il suppose que des musulmans originaires d'Asie centrale pouvaient se trouver parmi les Slaves qui occupèrent la Grèce au X[e] siècle.

On voit quelle est l'importance des solutions nouvelles apportées par ce beau livre à l'étude des civilisations musulmanes. Il fait autant d'honneur au général de Beylié, trop tôt enlevé à la science française, qui en a fourni les éléments qu'aux deux savants étrangers qui ont su en tirer un si brillant parti [1].

Louis Bréhier.

---

Chrétien de Troyes, **Philomena**, édition critique avec introduction par C. de Boer, Paris, 1909; Geuthner, 192 p.

Au tome XXIX de l'*Histoire littéraire de la France*, G. Paris, étudiant l'*Ovide moralisé* de Chrétien Legouais, a consacré plusieurs pages au poème de *Philomena* qui s'y trouve inséré. Il l'y avait découvert en 1884, et il ne doutait pas d'avoir affaire au conte de Chrétien de Troyes dont il est fait mention au début de *Cligès*, sous le titre *La muance de la hupe, de l'aronde et del rossignol*, et qu'on croyait perdu. M. de Boer a donné une édition de ce poème ; et la première question qu'il s'est posée, en cette circonstance, a été de savoir si vraiment, comme le pensait G. Paris, il faut l'identifier avec l'œuvre de Chrétien de Troyes. L'auteur du conte s'est nommé lui-même, au vers 734, Crestiens li Gois. Chrestien li Gois et Chretien de Troyes ne font-ils qu'une seule personne? Une étude grammaticale et littéraire du *Philomena* conduit M. de Boer à l'admettre [2], en spé-

1. P. 273 M. Strzygowski fait dire à M. Serruys (*Bullet. de Correspond. hellén.*, XXIV, p. 99) que la lettre de Saint-Nil à l'exarque Olympiodore n'est qu'une falsification iconoclaste. Ce n'est pas tout à fait exact : M. Serruys a trouvé dans un traité de Nicéphore une falsification iconoclaste de cette lettre, mais il ne conteste nullement l'authenticité du texte reproduit par Migne. Pat. Gr. 79, 577.

2. On peut, à propos de l'étude syntaxique, regretter qu'elle ait été limitée à un seul point, l'infinitif; mais il ne serait pas juste, si l'on songe au travail qu'elle eût demandé et qui est tout entier à faire, de le reprocher à l'éditeur. Au sujet de

cifiant que nous aurions là la première en date des œuvres connues de Chrétien de Troyes et qu'elle aurait été composée vers 1168, date approximative d'*Erec*. Quant à expliquer que Chrétien soit ici appelé *li Gois*, voici ce qu'en dit l'éditeur : *li Gois* serait une erreur de copie pour *de Gois*, et *Gois* serait le nom d'un village de Champagne, aujourd'hui *Gouaix*, celui précisément où serait né Chrétien, dit, par la suite, de Troyes. M. de Boer présente cette opinion comme une hypothèse : elle est séduisante ; mais je ne crois pas décisives les raisons qu'on peut alléguer en faveur de la correction *de Gois* [1]. Le texte a été établi d'une façon critique, après un classement prudent des très nombreux manuscrits qui le contiennent. Il est accompagné d'appendices divers, de notes, et d'un index de tous les mots. La méthode de M. de Boer est bonne et son travail sera utile à plusieurs points de vue, auxquels je ne peux ici m'attarder [2].

Edmond Faral.

---

Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie : XXIV. **Synkope und Lautabstufung,** ein Beitrag zur Lautgeschichte des vorliterarischen Französisch, von E. Gierach. Halle, M. Niemeyer, 1910 ; un vol. in-8, de x-193 pages.

XXVI. **Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft.** Halle, M. Niemeyer, 1910 ; un vol. in-8, de xii-213 pages.

Les fascicules qui, depuis quelques années, servent de suppléments

---

l'emploi pléonastique de *en* (p. lix, lxix, cvi et note 198), sur lequel, d'ailleurs, M. de Boer fait des réserves dans ses Corrections, voy. J. Acher, *Du prétendu emploi pléonastique de la particule « en » dans « Philomena »* (*Z. für rom. Phil.* t. XXXIII, p. 587).

1. Le raisonnement de M. de Boer est, en substance, le suivant : l'alternance *le Gois* et *de Gois* est fréquente dans les textes. On pourrait donc lire, ici, *de Gois*, s'il y avait lieu de penser que *Gois* puisse être identifié avec le moderne *Gouaix*. — A mon avis, cette identification serait-elle possible, que la correction resterait contestable. En effet, le nom *le Gois* est attesté par de nombreux textes (voy. les exemples, p. cx et cxi) : dans ces conditions, il faut, avant de le modifier, se munir de bonnes raisons, et il ne suffit pas que la lecture *le Gois* soit possible pour qu'on l'admette : encore faut-il prouver qu'elle est nécessaire. Je remarque, en passant, que, dans ce nom de *le Gois*, M. de Boer signale (p. cxiii, n. 1) des substitutions (d'ailleurs récentes et explicables par le fait qu'on ignorait la signification de *le Gois*) de *de* à *le* ; mais il n'en indique pas (ou n'en signale qu'une qui ne saurait compter) de *le* à *de*. Que le copiste du ms.-souche de l'*Ovide moralisé* ait écrit *li* là où il fallait *de*, c'est bien possible ; mais, je le répète, ce n'est pas démontré.

2. M. de Boer ne ponctue jamais entre les propositions conditionnelles et les propositions d'où elles dépendent (v. 248, 252, etc.) : une virgule serait pourtant commode. Si M. de B. n'attachait pas d'importance à l'uniformité du système graphique, je ne remarquerais pas qu'il a mis, contrairement à son ordinaire, des accents sur *posées* et *fusées* (v. 1103-1104), et un tréma sur *escriē* (v. 1252) et *criē* (v. 1263). Quelques fautes d'impression ont échappé à sa vigilance : v. 410, *donc* pour *done* ; v. 506, *veisse* pour *veïsse* ; v. 934, *lant* pour *tant*. Plusieurs notes manquent de clarté (par exemple, aux vers 337, 1160, 1421, etc.), et je réserve mon interprétation des passages qu'elles concernent, faute de savoir si M. de B. entend ou non comme moi.

à la *Zeitschrift* de M. Gröber se succèdent avec une assez grande régularité. En voici deux encore, parus en 1910, et qui se rapportent tous les deux à des questions intéressantes de philologie romane : l'un est dû à un seul auteur, l'autre est une œuvre collective.

I. M. Gierach a cru devoir reprendre une question qui est capitale dans le développement phonétique du français, celle de l'effacement des voyelles atones. On ne saurait l'en blâmer, car si ce point est un de ceux qui ont été bien souvent touchés, on ne peut pas non plus le considérer comme complètement élucidé : je crois avoir moi-même, dans les dernières éditions de mon *Précis de phonétique française*, indiqué — je ne dis pas résolu — les difficultés et les données essentielles du problème. Il y a trois choses en effet qu'il n'est pas toujours bien aisé de faire concorder avec l'époque de la syncope : c'est l'affaiblissement des consonnes intervocaliques, la diphtongaison de certaines voyelles accentuées, et enfin la conservation d'une finale autre que *a*. Ces difficultés, M. G. les a bien vues, car il a examiné la question de très près, soumettant les cas particuliers à une enquête minutieuse, et alléguant à l'appui tous les exemples qui doivent entrer en ligne de compte. Le résultat de cette enquête est qu'il a confirmé en somme des principes contestés parfois (à tort selon moi), et que par ailleurs il n'est pas non plus sans avoir fait avancer la théorie sur certains points. Ainsi on ne nie point qu'au Nord de la Gaule l'effacement de la pénultième, dans les proparoxytons, ait été prématuré devant un *a* final; mais quelques-uns font encore difficulté pour admettre qu'à un moment donné les verbes aient eu des radicaux à consonnes divergentes suivant la place de l'accent. Je ne pense pas qu'après une lecture attentive de ce travail, personne se refuse maintenant à admettre, pour l'an 600 pris comme date moyenne, des couples tels que *vind'cat* et *vindegare* (cf. le fr. *revanche* et *venger*), ou bien *rad'cat* et *radegare* (cf. *arrache* et le v. fr. *ragier*). Où M. G. fait vraiment preuve d'initiative, c'est lorsqu'il montre par exemple que la syncope était déjà plus étendue en latin vulgaire qu'on ne le dit d'ordinaire, et qu'on a le droit de partir de formes comme *ditale* pour *digitale*, *comptare* pour *computare*, etc. Il apporte d'ailleurs à cette théorie le correctif nécessaire, en montrant que certains mots ont dû différer à un moment donné malgré l'identité primitive de leur structure (ainsi *avicellus* est passé à *aucellus*, mais on a continué à dire *navicella*), et que même des formes non syncopées ont pu se conserver à côté des autres (ainsi *salice* et *sal'ce*, d'où en v. fr. *sauce* et *sauz*). Où l'auteur expose des vues plus originales encore, et que je crois vraies en grande partie, c'est lorsqu'il indique la possibilité d'une assimilation progressive qui aurait rétabli la sourde après son affaiblissement : un mot comme *hospitale* aurait passé par *hospedale*, pour revenir ensuite à *hosp'tale* avec *d* changé en *t* sous l'action de *sp*. Et pourquoi

pas en somme, puisqu'on admet bien qu'un mot *buxida* est passé à *buxta* par un processus analogue?

Voici maintenant certains points qui me paraissent rester douteux, malgré les efforts, très méritoires d'ailleurs, qu'a faits M. G. pour les élucider. D'abord la forme *comte* me paraît toujours surprenante en face du cas sujet *cuens* : elle est expliquée ici par une réduction ancienne de *comitem* à *com'te*, où le *m* aurait eu une valeur vocalique, ce qui justifierait la finale ; mais cela n'est-il pas un peu bien subtil? Le cas beaucoup plus important de $k^2$ (c'est-à-dire *c* devant *e*, *i*) amène toutes sortes de considérations que je ne puis discuter ici avec l'ampleur nécessaire. Je n'admets pas que *plait* soit sorti de *placitum* par un intermédiaire *platyedo*, réduit lui-même à *play'edo*, le *t* étant tombé sous l'influence dissimilante du *d* : une action de ce genre, et surtout sur un *t* engagé dans le groupe *ty*, me paraît tout à fait improbable, peu conforme aux principes d'une saine phonétique. Je ne crois pas non plus maintenant que *faire* provienne de *fac're*, ni surtout que *fait* soit le résultat normal de *facit*, tandis que *plaist* pour *placet* serait dû à l'analogie. D'autre part, je serais tenté à présent de considérer comme démontrée une loi secondaire, que M. G. ne formule pas explicitement, mais qui serait à peu près celle-ci : derrière une syllabe atone $k^2$ passé à *ts* ne subit pas l'affaiblissement général des consonnes intervocaliques. Et c'est là en somme ce qui peut expliquer l'évolution de *pollicem*, *radicina*, aboutissant par *pólletse*, *radetsína* à *pouce*, *racine*, tandis que *placére* aboutit à *plaisir*. Je sais qu'une objection à cette façon de voir pourrait être tirée de la forme des numéros tels que *onze*, *douze*, etc. Mais c'est qu'en vérité ces mots sont d'une nature très spéciale : je crois possible que dans des formes *undetse*, *dodetse*, le *ts* soit passé à *dz* (d'où ensuite *onze*, *douze*), non pas comme je l'ai dit autrefois par combinaison avec le *d* précédent, mais par une sorte d'assimilation progressive. Étant donné l'effort qu'on faisait pour articuler les mots de ce genre, il a dû y avoir une étape où l'on a prononcé *úndedze*, *dódedze*, et voilà donc un point où je ne suis pas tout à fait d'accord avec l'auteur. Je ne trouve pas non plus qu'à la p. 136 une forme *-adgo* soit de mise pour passer de *-aticum* à *-aje* : la série *-adego*, *-adeo* est absolument postulée. Ce qui est dit p. 52 de la double forme *magida* et *magide* donnant l'une *maie* et l'autre *mait* est ingénieux, mais aurait encore besoin d'être un peu pesé ; en revanche, à la p. 53 le cas de *ficatum* me paraît résolu dans son ensemble d'une façon satisfaisante : l'auteur y a bien résumé les innombrables travaux antérieurs, sans tenir compte cependant d'une influence possible de *hepate* sur l'accentuation (hypothèse de Schuchardt). M. Gierach est quelquefois hardi dans ses reconstructions des types ayant appartenu au latin vulgaire : *foricare* pour *fabricare* (p. 108) ne semble pas heureux ; *biramica* (p. 114) reste problématique, étant donné le mot *branca* et le sens

qu'il a chez les Arpenteurs ; enfin *vanitare* (p. 102) n'est pas à munir d'un astérisque, puisqu'il est attesté en latin.

II. Le fascicule 26 est un recueil d'articles, dédié par ses anciens élèves à M. Meyer-Lübke et roulant sur des questions diverses de linguistique romane. Ce recueil aura trois parties : la première comprend quatre études, dont deux surtout formant des contributions importantes et d'une certaine étendue. Le volume s'ouvre par quelques pages (pp. 1-16), intéressantes d'ailleurs, où M. Karl von Ettmayer se demande si nous avons besoin d'une « grammaire descriptive scientique » : constatant que les études sur l'évolution historique des idiomes ont tout envahi, tandis qu'autrefois on cherchait sans matériaux suffisants à éclaircir la fonction des mots, il conclut qu'aujourd'hui nous en avons assez pour mener la tâche à bien. Le dernier article, dû à M[lle] M. Rœsler, est sur l'emploi du *Système vicésimal en roman* (pp. 187-205) : l'auteur y démontre avec beaucoup de science que cette façon de compter était ordinaire à certains peuples anciens et aux Germains aussi bien qu'aux Celtes ; mais ce qu'on voudrait avoir, ce sont des exemples prouvant une adaptation ancienne des noms de nombre latins à ce système par vingt, et c'est là précisément ce qui nous fait défaut jusqu'ici.

M. S. Puscariu nous donne dans ce volume (pp. 17-75) des considérations d'une certaine étendue sur la *Reconstruction du roumain primitif* : elles méritent une attention sérieuse, et plusieurs questions de principes y sont en effet soulevées, sinon définitivement résolues. M. P. a notamment insisté sur la divergence d'une double forme verbale comme *audu* et *auzu* (audio), et montré que ce qui compliquait la question c'est qu'une deuxième personne *audis* aboutit ici à *auzi* : de ce que *audu* se retrouve aujourd'hui dans les dialectes les plus isolés du groupe roumain central, on ne saurait conclure que *auzu* ne soit pas lui aussi une forme primitive. Cela est vrai, mais il me paraît inutile d'établir p. 23 une opposition entre *audu* et *crezu*, car une forme *credeo* ou *credio* remonte certainement au latin vulgaire, comme le prouvent l'italien et le provençal. Je suis tout à fait de l'avis de l'auteur sur la production des flexions de l'imparfait moderne : il est évident qu'on a eu *aveam*, *aveai*, etc. d'après *am*, *ai*, et c'est bien là ce que j'ai laissé entendre moi-même dans mes *Eléments de linguistique romane*. Seulement, à la p. 29, M. P. s'élève, sans s'expliquer autrement, contre la théorie qui tire 1 singulier *aveam* de 1 pluriel ; et j'entends bien qu'il l'explique par l'influence analogique de *am*, mais *am* lui-même d'où vient-il ? Ne représente-t-il pas dans tous les cas une forme contractée de *habemus?* Je ne vois pas qu'on ait réussi jusqu'ici à l'interpréter sérieusement d'une autre manière. Un autre point intéressant que traite M. P., c'est le changement de *a* en *ă* dans le radical des noms féminins pluriels en *i* :

aujourd'hui ce changement se retrouve partout sauf en istrique, mais comme le daco-roumain offre *a* jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, on peut en conclure à des divergences dialectales remontant très haut. Il est ensuite longuement parlé des palatalisations très complexes qui se sont produites au début des mots. En somme, insistant avec raison sur la distribution géographique des faits, d'après les données de l'Atlas de M. Weigand, ou d'après ses renseignements personnels, M. Puscariu aboutit à des conclusions importantes, sinon complètement neuves, sur l'état ancien de la langue : à cette époque la différence entre le Sud de la région daco-roumaine et le macédonien aurait été assez faible, moins considérable en tout cas que celle qui existait entre le Sud et le Nord du domaine daco-roumain. J'estime qu'on peut acquiescer en principe à cette façon de voir, quitte à la vérifier encore dans ses détails et à l'appuyer sur le plus de faits possible : elle est conforme d'ailleurs à ce que nous laissent entrevoir les données historiques.

L'étude la plus considérable de ce fascicule est celle que M. E. Herzog y a insérée pp. 76-186, sur le *Participe en -to dans l'ancien roman*. L'auteur a repris là en détail la délicate question de syntaxe que M. Ph. Thielmann avait déjà traitée, il y a quelque vingt-cinq ans, dans les premiers cahiers de l'*Archiv* de Wölfflin : mais, tandis que M. Thielmann s'était borné à étudier dans la latinité même les périphrases verbales construites avec un participe passé, M. H. suit ici leur histoire dans la période ancienne des langues romanes, tout en consacrant lui aussi une portion très importante de son travail à des considérations sur le latin proprement dit. De plus il a envisagé l'ensemble du sujet, c'est-à-dire non seulement les périphrases du type *habeo amatum*, mais l'évolution de sens de ces participes, et leur construction avec *esse*. Il serait trop long d'entrer ici dans le détail de cette étude très dense et très fournie, remplie d'observations délicates, et qui s'appuie sur des données psychologiques exposées au début : elle est à lire et à méditer d'un bout à l'autre. D'une façon générale, je ne sais pas si M. H. a tenu assez compte des participes à sens actif, appartenant à d'anciens déponents comme *hortatus*, *mentitus*, et dont l'influence s'est grandement fait sentir, entraînant toutes sortes de conséquences. Il me semble avoir raison sur le point spécial — d'importance capitale à vrai dire — à propos duquel M. Thielmann avait entassé une si riche collection d'exemples, sans aboutir cependant à des conclusions définitives. Il montre très justement que l'emploi prédicatif du participe s'est conservé en somme jusque dans les langues romanes (cf. le fr. *dès qu'il a le dos tourné*), et que les exemples allégués dans les textes mérovingiens, pour prouver que la périphrase a changé de valeur, ont presque toujours des équivalents déjà chez Cicéron ou même chez Plaute. Aussi ce qu'il reproche à son devancier, c'est de n'avoir vu dans une phrase de Plaute comme *illa omnia missa*

*habeo* qu'un cas particulier de l'emploi prédicatif, analogue encore à celui de *haec habeo omnia meo peculio empta* Il y voit, lui, ce qu'il appelle un emploi « situationnel », et j'avoue que l'expression n'est pas des plus claires. En réalité, dans la phrase de Plaute, il y a déjà un affaiblissement considérable sinon total de l'idée possessive qui se trouvait à l'origine dans *habeo spatham cinctam*, et cet affaiblissement était bien la condition « sine qua non » de l'évolution. Mais il n'en est pas moins vrai que *omnia missa habeo* était encore senti par les Romains du temps de Plaute comme un présent qui se rattache au passé : quand est-il devenu un passé qui se rattache au présent? Toute la question est là. M. H. croit pouvoir affirmer que l'interversion s'est produite au début du Ier siècle de l'ère chrétienne, et il fait à ce sujet des considérations ingénieuses sur la divergence obligatoire entre la langue écrite et l'usage familier, mais je ne vois pas qu'il s'appuie sur des exemples décisifs : le texte d'Ulpien qu'il allègue est singulièrement obscur, et nous reporte d'ailleurs au début du IIIe siècle. Pour ma part, je ne serais pas aussi affirmatif jusqu'à nouvel ordre sur les dates : le changement de valeur temporelle s'est évidemment accompli pendant la période impériale, et il y avait dans *habeo factum* un passé virtuel, puisque plus tard on le rencontre partout avec ce sens-là, mais je n'ose pas aller plus loin. De plus, je ne ferais pas fi d'expressions intellectuelles comme *compertum habeo*, sous prétexte qu'elles ne se retrouvent pas dans les langues romanes, et il me semble qu'à l'époque latine, tout au moins, elles ont bien pu jouer un rôle dans l'évolution en question. D'ailleurs, pour moi, au point de vue psychologique, la question se réduit essentiellement à un processus de différenciation : *habeo factum* a pris la valeur d'un passé relatif au présent, parce que *feci* cumulait cette valeur avec celle du passé absolu. L'esprit a éprouvé d'instinct le besoin d'établir des nuances ; il s'est servi de la périphrase qu'il avait à sa disposition, et qui avait originellement un sens tout différent. De ce point de vue, on pourrait ajouter qu'il s'est produit pour la constitution du nouveau passif un fait de différenciation tout à fait analogue, quoique précisément inverse : ici ce n'est plus un présent qui est devenu un passé. Il y avait à l'origine *est amatus, fuit amatus*, deux formes se rapportant également au passé : si une distinction s'est établie entre elles, c'est évidemment sous l'influence dominante de *est carus, fuit carus*, et la valeur nouvelle prise par *est amatus* a alors achevé de faire tomber en désuétude *amatur*. Cette évolution est postérieure du reste à celle de *habeo amatum*, puisqu'elle ne paraît pas avoir pénétré dans le latin d'Orient. Je n'envisage donc pas les choses tout à fait sous le même angle que M. Herzog, mais cela ne m'empêche pas de rendre pleinement justice à son étude et à la sagacité de ses analyses, dont je n'ai pu donner ici qu'une bien faible idée. Il faut ajouter que sur une foule de points de détail (périphrases du passé dans les intransitifs, absence

de *j'ai été* avec la valeur d'un auxiliaire en français jusqu'au milieu du XIIe siècle, etc.), on trouvera ici des précisions et des considérations vraiment neuves. De tels travaux font le plus grand honneur à leurs auteurs. Ils font honneur aussi au maître qui en a été l'inspirateur, par l'enseignement donné depuis un quart de siècle, — je veux dire M. Meyer-Lübke, dont une belle photographie se trouve en tête du présent volume.

E. BOURCIEZ.

---

F. DE BOJANI, **Innocent XI : sa correspondance avec ses nonces** (1676-1679), première partie : *affaires politiques*; deuxième partie : *affaires ecclésiastiques et le gouvernement de Rome*. 2 vol. in-8°, Rome, Desclée et Cie, 1910.

Innocent XI (1676-1689) fut un des papes qui résistèrent vigoureusement à Louis XIV, et qui en même temps participèrent largement aux affaires politiques européennes. Quelques biographies, et quelques monographies sur des faits importants de son pontificat, lui ont été consacrées. En France il est surtout connu par les travaux de Gérin sur l'assemblée de 1682, et de Michaud. Ce dernier a utilisé la correspondance de l'ambassadeur de France à Rome, et des informateurs de Louis XIV. Il est très sévère pour l'ennemi du grand roi, et prend volontiers à son compte les jugements de ses adversaires diplomatiques [1]. Enfin le P. Berthier a édité les *Epistolae ad principes* d'Innocent XI [2].

Les deux volumes que fait paraître M. de Bojani sont le commencement d'une très importante publication, qui utilisera chronologiquement le dépouillement aux archives du Vatican des registres de la secrétairerie d'État et des différentes nonciatures. Ils sont consacrés à la première période du pontificat d'Innocent XI (1676-1679), et comprennent des résumés, des analyses, des commentaires et surtout des extraits parfois assez longs en italien et en français. C'est toujours le cardinal Alderano Cybo, secrétaire d'État, qui écrit au nom d'Innocent XI, et qui s'adresse aux nonces accrédités dans les divers pays d'Europe. Il est inutile d'insister sur l'intérêt évident de cette publication partielle. Ajoutons que M. de Bojani a utilisé dans les notes la correspondance inédite de Vittorio Siri, résident du duc de Parme à Paris, conservée aux archives de Naples. Son livre ne se propose pas d'ailleurs d'être une étude complète et critique ; il y est très rarement fait allusion aux ouvrages classiques sur la diplomatie ou l'histoire générale de la deuxième moitié du XVIIe siècle. Enfin l'auteur déclare

1. Cf. vol. I : « Doué d'une intelligence ouverte exclusivement à la ruse et aux combinaisons machiavéliques, Innocent XI devait avoir un caractère naturellement hypocrite et fourbe... Innocent XI était aussi d'un caractère orgueilleux et dominateur. On s'est mépris jusqu'à présent sur les dehors de modestie et sur les apparences de désintéressement qu'il affectait si habilement ».

2. Cf. également les *Notizie bibliografiche e lettere de Papa Innocenzo XI*, publiées par Colombo, Turin, 1878.

s'être efforcé « de reproduire la façon d'écrire, et même la terminologie des diplomates de l'époque ». Est-ce à ce scrupule qu'il faut attribuer le peu d'aisance avec lequel il semble manier même pour son propre compte la langue française, la lourdeur de ses expositions, et la bizarrerie de quelques-unes de ses comparaisons [1] ?

La distinction entre les affaires politiques et les affaires religieuses est assez artificielle : il sera peut-être difficile de la poursuivre dans le reste de la publication. Le premier volume débute par un chapitre général sur Innocent XI, exalté aussi systématiquement par M. de Bojani qu'il fut jadis dénigré par Michaud. Rapportant les circonstances de son élection, l'auteur juge assez inexactement l'attitude des cardinaux français au conclave de 1676. « Ceux-ci, voyant que les autres électeurs étaient unanimes dans leur vote pour Odescalchi, finirent par se rallier à sa candidature ». Tout au moins faut-il faire exception pour le cardinal de Retz, qui soutint le futur Innocent XI [2], Voici d'ailleurs la caractéristique générale que nous donne du pontificat de son héros de M. de Bojani : elle nous renseigne immédiatement sur l'esprit même dans lequel fut écrit son livre. « Le pontificat d'Innocent XI a été, on peut le dire, du commencement à la fin, une lutte entre deux conceptions, celles que dictaient au pape les sentiments les plus purs de la foi et de la charité chrétienne, et celles qu'inspiraient à la plupart des souverains d'alors, leur égoïsme et leur attachement à la puissance temporelle. C'était le choc entre le bien et le mal, entre les aspirations surnaturelles et les visées humaines ».

Dans le corps du volume, M. de Bojani passe en revue les rapports politiques d'Innocent XI avec les principaux souverains d'Europe : Empereur, roi d'Espagne, roi de France, roi d'Angleterre, etc. Il défend Innocent XI contre le reproche de partialité à l'égard de la maison d'Autriche. N'était-ce pas sur elle qu'il comptait pour réaliser son programme de lutte contre les Turcs ? C'est à ce titre qu'il s'intéresse à la pacification de la Hongrie, aussi bien qu'au second mariage de Léopold Ier. Mais dans les lettres du nonce à Vienne Bonvisi, apparaissent surtout ces questions d'étiquettes, si fréquentes au XVIIe siècle, et le principal tourment des diplomates d'alors. On les retrouve également dans la correspondance du nonce à Madrid. Innocent XI s'intéresse vivement à l'Espagne anarchique, et aux dissensions de la cour, qui manque parfois de pain. De Naples on se plaint que les brigands trouvent refuge dans les États de l'Église.

1. Les exemples pourraient être multipliés à l'appui de cette critique générale. En voici deux empruntés au premier volume. « Il en fut pour le prince de Fürstenberg, comme pour Hélène, fille de Priam : son enlèvement fit verser bien du sang en Europe » (p. 249) : ce rapprochement est du moins humoristique. Et p. 693. « Parmi les accusations espagnoles à Innocent d'être partial pour la France, il y eut aussi celle que le pape aurait consenti à l'achat par la France du duché de Bracciano ».

2. Cf. en particulier Gazier, *Les dernières années du cardinal de Retz* (p. 164-5).

En Angleterre, le pape porte attention à la condition des catholiques. Le nonce Bevilacqua a de fréquentes entrevues avec le duc d'York, dont la situation devient de plus en plus périlleuse.

Reste Louis XIV, dont les relations avec Innocent XI sont très difficiles dès 1676. M. de Bojani reconnaît que la cour de Rome « fut rarement heureuse dans le choix de ses représentants à Paris, qui peut-être se laissèrent subjuguer par le milieu où ils se trouvaient ». (Mgr Varese en 1676, puis l'abbé Lauri). Le pape distribue de nombreuses grâces à la famille Colbert. Il essaie d'obtenir par l'intermédiaire du P. La Chaise, que le roi ne nomme plus aux abbayes en commende des jeunes gens et quelquefois même des enfants. Mgr Varese a des querelles de préséance avec Harlay de Champvallon. Son successeur l'abbé Lauri se lamente sur la disgrâce de Pomponne [1], « arrivée si l'on peut dire, par sa grande bonté, et parce qu'il a toujours été supérieur à la faveur et à la fortune ». C'était, écrit-il encore, « un homme juste, d'un naturel placide et modéré ».

Au centre du volume se place un chapitre important sur la médiation du pape au congrès de Nimègue, où fut envoyé Bevilacqua comme nonce extraordinaire. Dans sa correspondance on peut voir l'impuissance de la papauté dans ces conflits d'intérêts personnels et temporels, et aussi l'importance qu'a pour la conclusion de la paix la situation intérieure de l'Angleterre. Une fois la pacification décidée, les efforts diplomatiques du pape se portent vers la Pologne, dont il est le protecteur et dont il veut empêcher la réconciliation avec les Turcs. Ses tentatives, qui ne peuvent réussir que par la diminution de l'influence française, se compliquent encore de négociations avec les Moscovites. Dès 1679, Bonvisi à Vienne, Martelli en Pologne, s'ingénient à former entre l'Empire, Sobieski et le tsar une coalition contre les Turcs.

Dans les dernières pages, sous ce titre significatif « l'impartialité d'Innocent XI », M. de Bojani étudie le rôle de la papauté dans de minuscules et variés problèmes diplomatiques ; Innocent XI veut réconcilier Venise et l'Espagne, Gênes et Louis XIV ; inquiété par la présence de la France à Messine, il se plaint des brigandages des corsaires français. Son activité apparait comme universelle, mais bien peu récompensée par les résultats.

Si Innocent XI se montre conciliant dans les questions politiques, M. de Bojani au début de son second volume reconnait au contraire que son attitude en matière religieuse est fort intransigeante. Le plan de sa publication n'est pas exclusivement topographique, ni chronologique. Il groupe les affaires religieuses sous quatre chefs : la défense

1. Cf. sur cette disgrâce p. 176 et sq. Il est même fait allusion au « prétendu » jansénisme de Pomponne : à cette date comme l'écrit Lavisse (VII, 2, p. 24) « les jansénistes ne juraient plus que par le Saint-Siège ».

de la foi, les droits de l'Église, l'immunité, et le gouvernement de Rome.

De la défense de la foi relèvent l'attitude d'Innocent XI à l'égard des jansénistes, ses efforts en faveur des catholiques dans les pays protestants, ses rapports avec les orthodoxes. La position exacte d'Innocent XI vis-à-vis des jansénistes français, est indiquée nettement dans une lettre du cardinal Cybo : « On ne canonise pas la doctrine d'Arnauld, on se borne uniquement à louer les livres qu'il a publiés lui-même contre Calvin, qui sont précisément ceux qu'il a présentés à S. S., et qui non seulement sont exempts de toute censure en matière de foi, mais ont obtenu l'approbation des catholiques ». Même prudence en Flandre, où cependant les progrès du jansénisme semblent inquiéter le nonce, qui inspecte à plusieurs reprises l'Université de Louvain : une députation vient défendre à Rome l'orthodoxie de la Faculté. En Savoie le jansénisme est également surveillé. Par contre le nonce a de vifs désaccords avec l'Inquisition d'Espagne, qui se refuse à communiquer au pape les procès. A Venise le péril est autre : le pape négociera pour qu'à la place vacante de l'évêque grec, soit choisi un religieux grec-uni, et non un schismatique. Toutes ces démarches, dans le détail desquelles il est impossible d'entrer, sont d'une extraordinaire complication.

Par droits de l'Église, M. de Bojani entend pour le Saint-Siège la nomination aux charges ecclésiastiques, la disposition des revenus des bénéfices, la surveillance de la discipline du clergé régulier et séculier. Les occasions de conflits ne manquent pas de 1676 à 1679. En France débute l'affaire de la régale, commentée par d'importantes lettres de Lauri. En Pologne, le roi prétend donner à des évêques en commende la jouissance des revenus des abbayes. Innocent XI a parfois à lutter contre des moines indisciplinés, qui prétendent s'appuyer sur « le bras séculier national entre leurs supérieurs d'autres nationalités ».

Les interventions du pape en faveur de l'immunité ecclésiastique furent fréquentes : elles n'ont qu'un intérêt individuel. Les plus graves eurent lieu en Espagne, et faillirent amener une rupture diplomatique.

Reste le gouvernement de Rome. Les droits de franchise et de quartier des ambassadeurs étrangers étaient devenus intolérables. Innocent XI aurait voulu les limiter financièrement et territorialement. En 1679 il n'avait abouti à aucun résultat définitif : mais les rapports diplomatiques officiels de la république de Venise avec le Saint-Siège étaient suspendus. Les incidents avec les Espagnols s'étaient tellement aggravés, que le pape avait demandé le rappel de l'ambassadeur. Il est vrai qu'à Madrid le nonce avait aussi son quartier, et se plaignait de fréquentes infractions à l'immunité. C'est également à ce dernier chapitre que se rattachent les efforts du pape pour assurer l'approvisionnement de Rome, réprimer l'usure et,

aussi un peu artificiellement, ses interventions humanitaires auprès de Louis XIV ou d'autres souverains, pour diminuer la cruauté des guerres. Cette seconde partie se trouve sans conclusion. Il est désirable que la publication de M. de Bojani se poursuive régulièrement. Ce compte rendu sommaire n'a d'autre objet que d'en montrer tout l'intérêt documentaire, et son importance pour l'histoire générale du XVII^e siècle.

C.-G. PICAVET.

---

J. DE JAURGAIN, **Troisvilles, d'Artagnan et les trois mousquetaires**, études biographiques et héraldiques, nouvelle édition. Paris, Champion, 1910.

Ces études parues en 1883-1884 sous forme d'articles de revue, ont été refondues et augmentées par M. de Jaurgain. En thèse générale, l'auteur combat l'opinion, d'après laquelle sous l'ancien régime « les grandes charges militaires et civiles étaient l'apanage exclusif d'une caste fermée », et les anoblis étaient méprisés. Il espère montrer le contraire par l'exemple de M. de Troisvilles, de d'Artagnan, et des Trois Mousquetaires.

A vrai dire, on éprouve à la lecture de ce livre quelque déception : M. de Jaurgain utilise beaucoup de documents inédits, extraits d'archives familiales, il se complaît dans l'établissement d'interminables généalogies. Mais le détail des menus événements l'éloigne parfois de son sujet précis, et nous fait oublier fort souvent les Trois Mousquetaires : tout le piquant de cette confrontation historique disparaît.

De plus la méthode de M. de Jaurgain manque souvent de rigueur. Il ne fait pas toujours la critique de ses sources. On sait que le principal inspirateur d'Alexandre Dumas fut le fameux Courtilz de Sandras, faussaire notoire, spécialisé dans la fabrication de romans historiques. Ce romancier de beaucoup d'imagination publia en 1682 les *Mémoires du comte de Rochefort* (de L. D. R.), en 1700 les *Mémoires de d'Artagnan*, en 1685 sous le nom de du Buisson une *Vie du vicomte de Turenne*, le tout apocryphe. Y a-t-il quelque usage historique à faire des mémoires de d'Artagnan ? M. de Jaurgain ne se le demande même pas ; il les cite à plusieurs reprises comme des textes véridiques — ainsi que les Mémoires du comte de Rochefort : tout au plus y trouve-t-il « une œuvre gasconne empreinte de quelque exagération »[1]. Il faudrait réhabiliter Courtilz de Sandras avant de s'en servir, et la tâche paraît difficile. En ce qui concerne les *Mémoires du comte de la Fère*, cités avec intrépidité par Alexandre Dumas, M. de Jaurgain veut bien reconnaître que « ce précieux manuscrit n'a jamais été classé que dans l'imagination du romancier ».

Ces réserves faites, que nous apprend le livre de M. de Jaurgain ?

1. P. 188, n. 1. Il reproduit les réserves justifiées de Jal, mais dans le reste du livre, il fait de longues citations sans critique des *Mémoires* de d'Artagnan.

Il débute par un chapitre, qui donne quelques renseignements précis sur les mousquetaires, créés en 1622, puis supprimés, et rétablis en 1660.

Arrivons à M. de Troisvilles, le Tréville de Dumas. Il fut réellement capitaine-lieutenant de mousquetaires : il était fils d'un bourgeois d'Oloron, et non d'un compagnon de Henri IV. M. de Jaurgain s'étend longuement sur ses ascendants. Ses états de services sont assez bien connus. Il intrigua pour Cinq Mars contre Richelieu, fut disgrâcié, puis persécuté après la mort de Louis XIII par Mazarin, qui voulut le forcer à se défaire de sa charge et finit par transiger. Il vécut ensuite à Troisvilles, où il fit bâtir un château, eut d'interminables démêlés avec les officiers du roi à propos de ses droits de justice, et avec la noblesse de son pays : le détail de ces querelles nous est donné tout au long par M. de Jaurgain et n'intéresse que l'histoire locale. Troisvilles mourut en 1672. Tout un chapitre est consacré par M. de Jaurgain à la biographie de ses deux fils Armand-Jean, et Joseph-Henri : d'abord très mondain, le cadet devint janséniste, et vécut dans la retraite, honoré de l'amitié de M$^{me}$ de Sévigné : cette fois nous sommes en pays connu, mais loin d'Alexandre Dumas. M. de Jaurgain publie le testament olographe du comte de Troisvilles.

D'Artagnan est le plus célèbre des héros de Dumas. M. de Jaurgain ne fait guère qu'utiliser les documents publiés sur lui par Jal. Il nous apprend il est vrai que d'Artagnan « descendait d'une modeste famille bourgeoise enrichie par le commerce et agrégée à la noblesse dans la deuxième moitié du XVI$^{e}$ siècle ». Pour le reste il s'en réfère à Courtilz de Sandras une fois de plus. D'Artagnan remplaça en 1658 comme sous-lieutenant de mousquetaires un gentilhomme béarnais, Isaac de Baas, dont M. de Jaurgain retrace la biographie : il fut tué en 1673.

Restent Aramis, Athos et Porthos. Il y a eu deux *Aramitz*, l'oncle et le neveu, parents d'ailleurs de M. de Troisvilles, qui servirent aux mousquetaires. Quelques actes notariés ne nous apprennent pas grand'chose sur Henry d'Aramitz, sinon qu'il ne fut pas M. d'Herblay, évêque de Vannes. Quant à Athos, c'est le nom d'un tout petit village situé aux portes de Sauveterre de Béarn. Armand de Sillègue d'Athos, mousquetaire de la garde du roi mourut en 1643. Jal a retrouvé son acte de décès. Porthos était de Pau et s'appelait de son vrai nom Isaac de Portau. Il devint mousquetaire vers 1643. « Nous ignorons quelle fut sa carrière militaire ».

Tels sont les principaux renseignements que nous apporte M. de Jaurgain. Ils sont certes les bienvenus, mais il semble qu'ils auraient pu constituer la matière d'un article plutôt que d'un volume, abstraction faite de la partie généalogique et héraldique, qui ne relève pas de l'histoire générale.

C.-G. Picavet.

Kuno Francke, **Die Kulturwerte der deutschen Literatur** in ihrer geschichtlichen Entwickelung. 1. Band : das Mittelalter. Berlin, Weidmann, 1910, in-8°, p. 293.

O. Reichert, **M. Luthers Deutsche Bibel** (Religionsgeschichtliche Volksbücher. IV. Reihe, 13. Heft. Mit einer Faksimiletafel). Tübingen, Mohr, 1910. In-16, p. 44. Mk. 0,50.

I. M. Francke n'a pas voulu donner à son ouvrage le titre ordinaire de *Geschichte der deutschen Nationallitteratur*, mais ce n'en est pas moins une histoire de la littérature qu'il nous offre. Sans doute il l'a envisagée sous un angle spécial ; il a voulu dégager dans la multiplicité des œuvres celles où s'affirme la personnalité, le sens individuel. Le public américain pour lequel le savant professeur de l'Université Harvard a écrit son livre sous une première forme [1], devait naturellement goûter ce point de vue de l'auteur ; mais il n'a fait en somme que nous retracer après tant d'autres le tableau de l'évolution littéraire de l'Allemagne. Pour ce premier volume qui traite du moyen âge — l'ouvrage en comprendra trois autres — quatre chapitres présentent au lecteur ces manifestations successives de l'individualisme dans une société constituée de telle sorte que la personnalité libre ne dût, il semble, y trouver aucune place : le siècle des invasions, le développement du monde féodal-théocratique, l'épanouissement de la culture chevaleresque et enfin la culture de la bourgeoisie. D'une époque à l'autre il y a une tendance à s'affranchir de l'idéal imposé par telle forme sociale, pour revendiquer les droits de la personnalité en face de la tradition, jusqu'à ce que dans la dernière ce besoin d'individualisme croissant se démocratise de plus en plus, aboutisse à un naturalisme parfois vulgaire dans la forme et à un scepticisme de l'idée qui fait pressentir la révolution de la Réforme. M. F. aime à répéter que le sentiment individualiste n'est pas une conquête de la Renaissance, comme on l'a trop souvent affirmé, mais que dans tout le cours du moyen âge il existe plus ou moins latent et se traduit souvent dans bien des œuvres avec une rare intensité L'auteur revient sur cette idée avec une certaine insistance ; sa thèse pourra sembler parfois excessive ; en soulignant un seul côté d'une œuvre, il risque d'en fausser la portée ; il juge trop sévèrement certains genres, comme l'épopée courtoise ou la littérature satirique du xv<sup>e</sup> siècle. Mais en faisant ces réserves, il faut reconnaître que son histoire du moyen âge allemand est écrite d'une manière attrayante, qu'elle est solide sans étalage d'érudition, et quoique sobre, reste bien vivante. S'il s'est borné à étudier les œuvres les plus représentatives d'une époque, M. K. a plus scrupuleusement analysé celles-ci, il en a résumé ou cité les passages caractéristiques, signalé les traits par où elles tiennent à des manifestations ultérieures qui en sont comme le prolonge-

1. *Social Forces in German Literature*, New-York, 1896 et plus tard, *History of German Literature as determined by Social Forces*, Londres, 1902.

ment, et marqué souvent d'un mot heureux ou piquant ces rapprochements : ainsi l'extatique Mathilde de Magdebourg est une Isolt dévote, Eckhart un devancier de Hegel, Suso un Werther du moyen âge, etc. Il a aussi mis en parallèle l'évolution artistique et l'évolution littéraire, comme on l'a souvent déjà fait, mais avec plus de précision et une plus grande richesse de détails. Souhaitons pour le public allemand que l'auteur lui donne sans tarder la suite de son ouvrage dont l'exécution matérielle — il est juste de l'ajouter à l'éloge de l'éditeur — est très satisfaisante.

II. L'esquisse de M. Reichert est une excellente brochure de vulgarisation. Il y a résumé clairement, avec une grande abondance d'exemples, les résultats de la critique scientifique sur l'œuvre maîtresse de Luther. Il nous renseigne sur les essais de traduction de la bible antérieurs au réformateur; sur ses connaissances en grec et en hébreu et les qualités originales de la langue dans laquelle il devait écrire sa version. Ce point seul dans l'étude de M. R. ne me semble pas suffisamment net ni assez au courant ; depuis l'ouvrage de Rückert (1875), la question a été renouvelée. Au contraire pour tout ce qui touche à la genèse de la traduction des deux Testaments, puis de la bible complète, aux réimpressions et à la diffusion du livre, l'exposé est lucide, tenu à jour et très nourri. Les détails les plus précieux sont peut-être ceux des dernières pages, sur cette révision du texte sortie des séances où Luther avec ses amis corrigeait infatigablement sa version ; nous en avons conservé en partie les procès-verbaux et elles ont de plus laissé une autre trace : c'est un exemplaire de Luther de l'Ancien Testament, dit d'Iéna, qui est chargé d'annotations de sa main. De toutes ces transformations de la pensée et de l'expression du traducteur M. R. a donné d'utiles exemples. Sous sa forme modeste sa brochure est à recommander à nos étudiants.

L. R.

---

A. Sauer, **Grillparzers Werke.** Im Auftrage der Reichshaupt-und Residenzstadt Wien herausgegeben. 1. Band : die Ahnfrau. — Sappho. Gerlach et Wiedling. Vienne et Leipzig, 1909, in-8°. p. 112, 481.

Si surprenant que le fait paraisse, l'œuvre complet du plus grand poète autrichien n'a jamais été encore publié en Autriche. La Ville de Vienne, à qui Kathi Fröhlich confia en 1879 tout ce qu'avait laissé Grillparzer à sa mort, a tenu à s'acquitter envers un de ses plus illustres enfants et a assumé la publication d'une grande édition scientifique. Elle en a confié le soin au savant le plus qualifié pour mener l'entreprise à bonne fin, à M. Sauer, celui-là même que la maison Cotta avait déjà chargé d'établir la quatrième et la cinquième édition parues en 1887 et 1892. Cette nouvelle édition critique, qui comprendra environ vingt-cinq volumes, a commencé en 1909 et sera

terminée en 1915. Elle donnera, comme l'aurait souhaité Grillparzer, d'abord l'œuvre destinée au public, drames et poésies, puis, dans un second groupe, tout ce qui a un caractère fragmentaire ou personnel. L'orthographe sera modernisée, mais la ponctuation du poète, qui a ses particularités, religieusement conservée.

Le premier volume, contenant l'*Ahnfrau* et *Sappho*, a été déjà publié. Dans la préface, après avoir rappelé en quelques pages d'une note chaude ce que Grillparzer a été pour l'Autriche et pour Vienne, un poète essentiellement national, le reflet le plus vivant de son histoire et de sa vie sociale, M. S. fait l'historique des différentes publications des œuvres complètes du poète et précise ce que sera la présente édition. De la pièce de début, l'éditeur a donné par exception deux rédactions, celle que Grillparzer revit lui-même d'une façon définitive en 1844 et la première rédaction de 1817. Une introduction solide nous renseigne sur la genèse de l'œuvre, sur ses sources assez troubles, qui sont pour l'essentiel deux adaptations allemandes, l'une d'une *Histoire de Mandrin*, l'autre d'un roman de l'anglais Lewis ; de toutes deux, comme des sources secondaires, nous avons de larges extraits, permettant de justifier tous les rapprochements qu'autorise l'œuvre de Grillparzer. Le détail en est infini ; à ceux qu'il a découverts lui-même M. S. en a joint une foule d'autres signalés par divers critiques ; les notes y ont encore ajouté. On aurait pu certes les grossir davantage, mais peut-être conviendrait-il cependant de s'arrêter dans cette chasse aux parallèles. Si beaucoup de ces confrontations sont d'un haut intérêt, toutes ne paraissent pas convaincantes, et M. S. a raison de nous mettre lui-même en garde contre la tendance à admettre que le poète ait tout tiré de ces œuvres si médiocres et si complètement oubliées. En dehors de ces compléments à l'introduction, les notes comportent surtout des observations de langue et de style ; les mots favoris de Grillparzer sont relevés, rapprochés dans la pièce ou dans les autres œuvres ; les motifs, expressions, tours ou images du drame fataliste et tous les procédés familiers aux Werner, Müllner, Houwald etc. sans cesse comparés avec la manière de l'*Ahnfrau*, et cette comparaison, de même que celle qui s'impose avec les *Brigands* de Schiller est vraiment instructive. Enfin pour la première rédaction de la pièce les notes donnent aussi toutes les observations de Schreyvogel.

Pour *Sappho*, dont le texte reproduit celui de l'édition définitive, l'introduction nous oriente sur les phases de la composition si rapide du drame. L'éditeur accorde pour les sources une grande importance à Wieland ; tout l'hellénisme de Grillparzer est nourri de ses œuvres, et il relève, comme aussi dans les notes des passages significatifs d'*Agathon*, d'*Aristippe* et d'autres romans ; la *Corinne* de Me de Staël a fourni aussi matière à beaucoup de rapprochements. Les notes à la suite du texte sont de même ordre que pour l'*Ahnfrau*.

Déjà les éditions de Grillparzer de M. S. se recommandaient par la plus scrupuleuse exactitude et une érudition pénétrante. Avec les anciennes qualités celle-ci offrira en plus tout ce qui depuis près de vingt ans a été obtenu de résultats positifs par les critiques si nombreux qui se sont occupés du grand dramaturge autrichien.

L. R.

---

**Lettres de Saint-Thomas**, par A. Firmin. Paris, Giard et Brière, 1910, in-8°, ix et 429 p., 5 fr.

Lorsque M. Firmin voulut réunir et publier les articles formant ce volume, il eut évidemment quelque peine à trouver un titre. Celui qu'il a choisi n'est justifié que par le séjour de l'auteur dans la petite Antille danoise, alors que ses adversaires politiques gouvernaient Haïti. Ses lettres auraient pu être écrites au Pôle ou sous l'Équateur sans qu'il ait à y changer un mot ailleurs que sur la couverture. M. F. n'a pas eu la main plus heureuse dans le baptême de quelques-uns de ses chapitres. Celui qu'il désigne sous la rubrique Haïti et la langue française, est rempli presque tout entier par deux lettres, l'une à M. P. Deschanel à propos de la réception de M. Ribot à l'Académie française, l'autre à M. A. Brisson sur l'étymologie du mot la *Muete*. Le chapitre intitulé : Haïti et l'enseignement public, n'est qu'une très virulente critique de l'ouvrage de M. A. Fouillée sur *La Conception morale et civique de l'Enseignement*, et une véritable philippique contre les études classiques. La mentalité haïtienne est une charge à fond de train contre MM. Edmond Demolins, Paul de Rouziers et « nos autres maîtres anglo-saxonnistes ». D'autres pages tiennent mieux ce que leur titre promet, mais dans toutes l'auteur déploie une sévérité un peu excessive contre ceux qui ne pensent pas comme lui. Laissons de côté les violences de langage qui, dirigées contre des compatriotes, peuvent être excusées par l'ardeur des luttes politiques ; mais M. F. ne va-t-il pas un peu loin quand il accuse (p. 368) MM. Demolins et P. de Rouziers de « ne faire preuve que de la plus profonde ignorance de l'histoire et du droit administratif anglais », ou quand il dit (p. 270) que si M. Fouillée, dans son livre, « ne se révèle pas un humaniste de premier ordre, s'il laisse à désirer même sur certains points de la philosophie, il s'y montre tout le long de sa thèse, un rhétoricien et un styliste accompli » ? M. F., qui nous informe négligemment qu'on l'a appelé « le grand Haïtien », qu'on le regarde comme le chef désigné de la confédération des petites républiques latino-américaines, a aussi de grandes prétentions d'humaniste et de styliste. Il croit justifier les premières par d'innombrables citations grecques, latines, françaises, allemandes, anglaises, italiennes ; et les secondes par des phrases dont la simplicité est par trop bannie. Par exemple, pour peindre un penseur, il nous le montre « ayant au front le signe ennoblissant des

méditations profondes », ou bien pour nommer la guerre de Cuba, il parle de « la sanglante contention entre les héritiers du Campeador et les descendants des Pilgrims sur la terre ensoleillée des anciens Caraïbes. » Pour juger de la mentalité et de la culture de ceux que M. Firmin appelle les Afro-latins, il suffira de lire son livre.

A. BIOVÈS.

---

Gustav WOLF, **Einführung in das Studium der neueren Geschichte**. Berlin, Weidmann, 1910, in-8°, XXVI-793 p., 16 mk

Ce volumineux ouvrage n'est pas un traité de méthodologie historique. C'est un manuel destiné aux étudiants. L'auteur a bien en vue de leur fournir des indications générales sur l'objet de la science historique, sur la manière dont elle s'est faite dans le passé et se fait aujourd'hui, sur les règles qu'il convient de suivre dans l'étude des faits et la recherche de leur enchainement ; mais il veut aussi les renseigner directement sur les sources et la bibliographie de l'histoire moderne, en même temps que sur diverses questions techniques se rapportant au travail historique. Ce livre diffère donc sensiblement des manuels analogues déjà parus en Allemagne ou ailleurs, et qui étaient soit des bibliographies, soit des guides d'archives, soit des recueils de préceptes de méthode. Il est un peu tout cela à la fois, et l'impression qu'il nous laisse n'est pas toujours très claire.

M. W. divise la matière historique, comme il est d'usage, en deux parties : la *tradition* et les *monuments*. Dans la première catégorie, il range les témoignages oraux et l'ensemble des textes narratifs. L'examen des conditions dans lesquelles s'établit la tradition écrite donne lieu à un exposé didactique fort étendu comprenant l'étude des communications postales, de l'imprimerie, de la librairie, de la bibliographie et des bibliothèques, de l'historiographie, du journalisme. Dans chacun de ces chapitres, l'auteur fait l'historique de ces moyens de transmission des témoignages, donne des listes des principaux recueils et ouvrages, et apprécie leur valeur comme instrument de travail. Viennent ensuite, étudiés de même au point de vue historique, bibliographique et critique, les mémoires, les dictionnaires et les ouvrages à caractère encyclopédique (M. W. insiste particulièrement sur ce genre d'ouvrages, estimant qu'en Allemagne ils servent trop peu à ceux qui sauraient les utiliser comme il convient, et beaucoup trop à ceux qui en sont incapables).

Dans la seconde partie, réservée aux Monuments (Ueberreste) la plus grande place appartient aux actes officiels. Un long chapitre est réservé à l'histoire intrinsèque d'un acte-type, depuis le premier brouillon du rédacteur jusqu'à l'édition critique avec commentaires. Puis les différentes sortes d'actes (traités, pièces diplomatiques, lois, procès-verbaux et comptes rendus des assemblées) sont étudiés sépa-

rément, toujours au même point de vue que les textes narratifs. Des indications techniques sur la conservation et le classement des archives et sur les procédés de publication des documents terminent l'ouvrage.

On le voit, il n'est question dans tout cela que de l'histoire politique, bien que le titre du volume n'en dise rien. On chercherait même vainement des renseignements sur les sources d'origine judiciaire, par exemple, ou sur les recueils statistiques, ou sur l'iconographie, bien que l'histoire politique ne puisse guère s'en désintéresser tout à fait.

Cependant le travail considérable auquel M. W. s'est livré, le soin minutieux qu'il a apporté non seulement à l'historique de nos éléments d'information, mais à la bibliographie proprement dite, seront certainement profitables. Aisément maniable grâce à une table analytique et à deux index, son livre fournira souvent, sans peine et sans délai, des titres d'ouvrages, des références critiques, des résumés commodes sur telle ou telle partie de l'histoire de la presse par exemple. Il est à présumer que les étudiants allemands, pour qui le livre est fait, y trouveront une utilité directe et permanente. Mais nous sommes assez mal placés pour en juger.

R. G.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 mars 1911*. — M. le comte Durrieu signale une découverte récemment faite en Angleterre. Parmi les mss. détruits lors de l'incendie de la Bibliothèque nationale de Turin en 1904 se trouvait un précieux livre d'Heures connu dès le xiv[e] siècle sous le nom d'*Heures de Savoie* et qui avait successivement appartenu aux rois Charles V, Charles VI et au duc Jean de Berry. Ce manuscrit présentait des lacunes dont M. Durrieu avait relevé la liste. Or la plupart des feuillets jadis enlevés au volume, et qui ont ainsi échappé aux flammes, ont été découverts à Portsmouth par Dom Blanchard, bénédictin de Solesmes, et M. Henry Yates Thompson vient d'en publier la reproduction intégrale. Il manque cependant encore à l'appel un certain nombre de feuillets dont M. Durrieu donne le signalement.

M. Henri Cordier communique une lettre du D[r] Legendre, datée de Ning youen fou, 12 janvier 1911, et relative à sa mission en Chine.

M. Henri Omont, président, annonce la mort du R. P. Charles De Smedt, président de la Société des Bollandistes, qui était correspondant étranger de l'Académie depuis 1894.

M. Philippe Berger entretient l'Académie des fouilles faites par M. Alfred Merlin dans l'îlot Amiral, à Carthage. — MM. Dieulafoy, Perrot et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

M. Jullian fait une communication sur les énigmes historiques de Lectoure à l'époque romaine.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 1er avril — 1911



**Die Hauptsprachen unserer Zeit.** Mit einer Einleitung : Die wichtigsten Sprachen der Vergangenheit sowie mit zahlreichen Schrift-und Sprachproben und einer Sprachenkarte von Dr. Ludwig Harald SCHÜTZ. Frankfurt am Main. Verlag von J. St. Goar. 1910. In-8° de IX-226 pages et une carte. Prix : 6 marks.

Précédé d'une habile réclame, avec un titre qui promet à l'acheteur un livre linguistique, ne fût-ce qu'élémentaire, et dédié par l'auteur aux auditeurs et auditrices de ses conférences de linguistique comparée, l'ouvrage de M. Schütz est dépourvu non seulement de valeur scientifique, mais même d'une valeur quelconque. Trente langues y sont soi-disant passées en revue. La sixième est le français, dont M. S. nous dit simplement qu'il est parlé par 50 millions d'hommes et qu'il repose essentiellement sur le latin. Il ajoute que la littérature en est riche, témoins Rabelais, Montaigne, Descartes, Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, La Bruyère, La Rochefoucauld, Lesage, Condillac, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Béranger, Victor Hugo, George Sand, Musset, Scribe, les deux Dumas, Saint-Pierre, Daudet et Zola. Suivent, pour illustrer ces trois idées fonda-

mentales et d'ailleurs uniques, un extrait du *Misanthrope*, les *Adieux* de Marie Stuart, l'*Orage* de Fabre d'Églantine et *Partant pour la Syrie*. Le seul titre qui convînt à ce livre était le vers de Perse cité à la page 12 :

Quis leget haec? min' tu istud ais? nemo hercule, nemo.

Hubert PERNOT.

---

**Yaqut** : the irshâd al-arîb ilâ ma'rifat al adib, ed. by D. S. MARGOLIOUTH ; vol. III, part. 1. Leyden-London, 1910 (Gibb Memorial).

M. Margoliouth poursuit, avec le même soin et le même succès, la tâche considérable qu'il a entreprise de publier le « dictionnaire des savants » de Yaqout [1]. Ce troisième volume, qui finit avec la notice consacrée à Al-Hassan ben Mozaffar an-Nisâpoûri, termine la matière contenue dans le manuscrit d'Oxford, qui a servi, jusqu'ici, de base à l'édition. Ce manuscrit s'arrête brusquement aux premières lignes d'une biographie et contient par ailleurs diverses lacunes, que l'éditeur a réussi parfois à combler.

C'était impossible pour le début du chapitre consacré au visir al-Hassan ben Mohammad al Mohalleli et il faut seulement souhaiter que la découverte d'un manuscrit nouveau complète cette biographie. Les quatorze pages qui subsistent, sont une preuve, après bien d'autres, de l'intérêt que présente l'ouvrage de Yaqout. Si l'on compare en effet ce chapitre à ceux qu'Ibn Khallikan (Wafiyât al A'yân), et qu'ath-Tha'labi (Yatimat ad-dahr) ont écrit sur le même personnage, on constate que Yaqout apporte des renseignements tout nouveaux, et que les vers fort nombreux qu'il cite ne se trouvent point dans les deux autres auteurs.

Le présent volume contient en effet un grand nombre de « morceaux » de prose et de poésie, et les éléments historiques et sociaux y sont moins nombreux que dans les précédents. Citons pourtant la jolie page (210), où l'on voit pleurer le savant ruiné qui vend ses livres. Chose incroyable, il prêtait ses trésors ; et fait plus incroyable encore, on les lui rendait ! « Les actions valent, lui dit quelqu'un, par « l'intention, et la pureté de l'intention qui te les faisait prêter pour « l'amour d'Allah, les a ramenés chez toi. »

Dans sa préface, M. Margoliouth annonce, qu'après une lacune, la publication va continuer, par le tome V, grâce à la générosité du professeur Mohammad Abbâs de Bombay qui vient de lui communiquer un manuscrit ancien et excellent. Que Prof. Mohammad Abbâs soit remercié de tous les arabisants.

M. G. D.

1. Voir la *Revue critique* du 21 octobre 1909.

**Zu Thukydides VIII. Die Unzulänglichkeit des Codex Vaticanus B,** aus dem Nachlasz von Ludwig Herbst mitgeteilt durch Franz Müller. Erster Teil. — Id., mitgeteilt und bearbeitet von F. M. Zweiter Teil (Progr. Quedlinburg 1909, 1910; Leipzig, impr. Teubner, 1909-1910; 33 et 48 p.

Les lecteurs de la *Revue* savent qu'après la mort de L. Herbst M. Fr. Müller publia, en 1898, 1899 et 1900, les observations de ce savant, restées manuscrites, sur les livres I-VII de Thucydide. Il publie maintenant une autre série de remarques critiques sur le livre VIII, par lesquelles Herbst se proposait de démontrer que le Vaticanus 126 (B), là où il s'écarte des autres manuscrits, ne mérite en général aucune confiance, ses leçons étant le plus souvent des corrections ou des erreurs manifestes. Ces remarques, jusqu'au chapitre 17, M. M. les a rédigées d'après les notes de Herbst. Il est certain que le Vaticanus ne doit pas être utilisé sans précaution (cf. Hude, *Thuc. hist. libri VI-VIII,* 1890, p. III : in eo adhibendo summa cautio diligentiaque adesse debet); il est suspect de corrections et d'additions explicatives, et la critique conservatrice de Herbst devait par cela même le considérer comme une source insuffisante. On verra, par l'étude de ces deux brochures, qu'en certains passages il est difficile d'être d'accord avec lui, et que les raisons invoquées contre les leçons de B sont peu convaincantes ; mais on constatera aussi qu'il est souvent dans le vrai, que sa critique, en général, n'a rien de superficiel, et que sa profonde connaissance de la langue de Thucydide lui a suggéré beaucoup d'observations délicates. Il a été quelque peu maltraité, encore après sa mort, par des hellénistes qui ne partageaient pas ses idées ; mais d'autres ont su reconnaitre que sa critique était instructive, et sa pénétration loin d'être toujours en défaut. Il y a certainement, pour les interprètes de Thucydide, beaucoup de profit à tirer de la lecture des observations publiées par M. Müller. Une suite est annoncée où s'achèvera la publication, arrêtée ici au chapitre 70, et où seront défendues les leçons propres au Vaticanus jugées bonnes par Herbst.

My.

---

Carl Robert. **Pausanias als Schriftsteller.** Studien und Beobachtungen. Berlin, Weidmann, 1909, 348 p.

Comme l'indique le titre, c'est de Pausanias considéré comme écrivain qu'il s'agit dans le livre de M. Robert; c'est-à-dire que ces *Etudes et observations* portent principalement sur la tendance de l'œuvre, sur la manière dont Pausanias a conçu son recueil de descriptions et de légendes, sur l'ordre adopté dans les descriptions et sur les principes d'après lesquels elles sont faites, pour se terminer, après quelques considérations sur le style et une étude sur le plan général, par un chapitre sur la date et la patrie de l'auteur. Ainsi nous connaissons, si toutefois nous acceptons les idées de M. R., un Pausa-

nias assez différent de celui que nous sommes habitués à nous représenter. Il n'a eu en aucune façon l'idée de composer un « guide », mais il a simplement voulu écrire un ouvrage agréable. Il n'a aucune prétention à décrire tout ce qu'il rencontre, et choisit seulement ce qui lui paraît le plus important et le plus intéressant. Or ce qui est pour lui le plus intéressant, ce sont les récits mythico-historiques et les légendes; son ouvrage n'est qu'une vaste compilation de λόγοι, à laquelle le voyage, la périégèse sert de cadre, tout comme le banquet chez Athénée (p. 6) ; et ces λόγοι sont loin d'être disposés sans art. Ce que veut Pausanias, c'est amuser et captiver le lecteur, l'intéresser, comme il s'y intéresse lui-même, à des raretés et à des curiosités ; mais il n'a tenu ni à lui donner un catalogue d'œuvres remarquables, ni à provoquer ses réflexions dans le domaine de l'art (p. 68). C'est un littérateur d'un genre particulier, instructif sans doute pour nous, modernes, et d'un précieux secours archéologique ; mais il ne faut en faire ni un savant antiquaire, ni un observateur convaincu des monuments, ni un « Baedeker antique » ; il est trop incomplet, trop plein de digressions, et les monuments, trop souvent mentionnés sèchement et sans détails précis, ne sont précisément que des prétextes à ces digressions. Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. R. pense de cette manière ; en 1906, dans le tome XXXI de l'*Hermes*, il avait déjà émis l'opinion que l'ouvrage de Pausanias n'est rien moins qu'un guide, et que le périégète avait choisi spécialement les œuvres d'art auxquelles il pouvait rattacher un λόγος.

Ce jugement est peut-être trop absolu ; et s'il se justifie dans une certaine mesure par un besoin de réagir contre des hypothèses trop facilement acceptées, il n'en paraît pas moins entaché de quelque exagération. Pausanias, évidemment, ne veut pas ennuyer ses lecteurs, il le dit lui-même ; évidemment encore, il est très à son aise, et il ne le cache pas, lorsqu'il peut trouver l'occasion de placer une histoire intéressante. Mais que la description des monuments n'ait été pour lui qu'un moyen pour amener des récits, c'est ce qui ne me semble pas démontré. Il n'est pas complet, sans doute, et il n'en a pas la prétention ; son ouvrage a été, par une comparaison plus spécieuse que juste, assimilé à un guide du voyageur, et M. R. est certainement dans le vrai lorsqu'il combat cette opinion, à laquelle on finissait par croire à force de la répéter. Cependant, quelle que soit la valeur de Pausanias comme archéologue, quel que soit le crédit que nous devions lui accorder, quelles que soient ses imperfections, ses incohérences, ses erreurs même, il me paraît plus exact de penser que son plan fut de mentionner ce qu'il voyait de plus digne d'être noté, laissant de côté ce qui pour lui n'était pas λόγου ἄξιον. Mais aux monuments se rattachent des légendes et des souvenirs historiques, et Pausanias ne s'est pas privé de les raconter, sans doute pour mieux retenir l'attention de ses lecteurs; ceux-ci, qu'ils visitassent ou non les villes

et les sanctuaires de la Grèce, devaient mieux et plus facilement garder dans leur mémoire ce qui leur était ainsi présenté. Quoi qu'il en soit, que l'on admette avec M. R. que les λόγοι sont l'objectif propre de Pausanias (p. 7) et que les œuvres d'art sont nommées uniquement pour les introduire, ou que l'on pense au contraire, avec Pomtow par exemple, que l'auteur a cherché, après avoir signalé un monument, à l'illustrer par un récit historique ou mythologique, il n'en reste pas moins que M. Robert nous a donné un ouvrage d'un vif intérêt, où abondent les observations suggestives, où les principes de composition de Pausanias sont bien mis en lumière, où ses types divers de description sont finement analysés. C'est là d'excellente littérature.

My.

---

**La phrase à verbe « être » en latin**, par J. Marouzeau, agrégé des lettres, élève diplômé de l'École des hautes études. Geuthner, Paris, 1910, 334 p. gr. in-8°.

**L'emploi du participe présent latin à l'époque républicaine**, par J. Marouzeau, docteur ès-lettres. Champion, Paris, 84 p. gr. in-8° (Extrait des Mémoires de la société de Linguistique de Paris, tome XVI).

Ces deux thèses d'un jeune savant très actif ont obtenu à la Sorbonne la mention très honorable. Goûtées peut-être des linguistes, elles le seront sûrement moins des simples latinistes ; je voudrais au moins indiquer quelles seraient de ce côté nos raisons et nos scrupules.

Nous sentons sans doute combien est estimable l'effort qu'a fait M. M. pour approfondir et pour embrasser tout son sujet. Dans le détail, nous trouverions à recueillir dans ses livres de très bonnes choses, alors même que les règles proposées seraient de fait moins rigoureuses que M. M. ne l'affirme ; mais sur le point de départ de M. M., sur sa méthode, son vocabulaire, nous aurions à faire tant de réserves que finalement ses conclusions courent, à mes yeux, grand risque de rester encore à démontrer [1].

Je passe vite sur des fautes de détail plus graves cependant que celles qui se comprennent de la part d'un débutant [2].

1. Publications antérieures de M. M. : dans la revue de Philologie en 1906, un article sur la mise en relief par disjonction ; un autre sur l'ordre de la copule et de l'attribut ; en 1907, un article sur l'emploi de la graphie *st* = est ; sa thèse de diplôme, datée de 1905 et publiée dans la Bibliothèque de l'École (1907), fasc. 158 : Place du pronom personnel sujet en latin ; dans les Mémoires de la société de linguistique de 1908, un article sur l'enclise du verbe « être » en latin ; dans les Mélanges Havet, 1909, un article sur la forme du parfait passif latin ; dans les Mélanges Châtelain, 1910 : la graphie *ei* = ī dans le palimpseste de Plaute. — On voit, rien que par ces titres, que M. M. a repris ici, développé et coordonné plusieurs des thèmes qu'il avait traités précédemment. Ainsi sur l'accent que donne à la phrase la place de la copule transportée avant l'attribut ou détachée de lui.

2. L'errata est très incomplet. — P. 11 au milieu lire *solum* au lieu de *illum*. — P. 185, l. 4, M. M. imprime sens*uerit*. — P. 281 au bas dans le premier exemple du *De Orat*. *h*orum artium, et nombre de fautes pareilles que je ne relève

J'ignore comment M. M. pourra justifier la difficulté et les obscurités de la forme qu'il a choisie. On dirait qu'il les a accumulées à plaisir. Voulait-il décourager le lecteur bénévole par un vocabulaire particulier tout hérissé de termes rébarbatifs ou équivoques ? Il y a réussi. *Inversion* a dans l'usage un sens que nous comprenions depuis le collège ; ici il en prend un autre : il désigne l'ordre inverse, *est bonus*, le verbe suivi de l'attribut. De même pour *disjonction*, qui, chez les rhéteurs anciens, a un sens tout autre que celui qu'on lui donne ici. Je donne encore ci-dessous quelques exemples qui permettront de juger de la collection. [1]. Pourquoi parler ainsi ? On s'accommoderait, s'il le fallait, de ces belles énigmes ; mais nous n'ignorons pas que Bergaigne, que cite plusieurs fois M. M., écrivait autrement ; son soin d'être partout intelligible était-il donc si fâcheux ? Même à part cet étrange vocabulaire, M. M. sent bien que pour le suivre, tout lecteur aura besoin d'un effort d'attention ; en l'état combien de personnes liront M. M. jusqu'au bout ? C'est lui qui l'aura voulu.

La composition du livre n'est ni simple, ni claire ; malgré son allure algébrique, elle me paraît peu logique ; plus d'un titre [2] est d'une exactitude contestable ; tel développement n'est qu'une étude phonétique qui fait digression ; tel autre (ainsi l'appendice historique) ne fait que masquer gauchement les lacunes de la démonstration [3].

---

pas. — P. 166, note, au 2e vers, rayer *hostes*. Le même exemple de Lucilius vient sous deux titres différents au bas des p. 303 et 304. — *Participe* : p. 34, avant le milieu, lire depropera*nt*. — Ibid., p. 45, vers le haut : M. M. écrit Aqui*num* (pour Aqui*nium*). — P. 306, le titre grec du traité du Pseudo-Apulée est écrit incorrectement. Même page *quoddam* dans le latin ordinaire fait solécisme : il faut *quiddam*. — Singulier français par endroits : ainsi p. 300 ; un groupe... *par rapport auquel* la nature du mot pénultième est presque indifférente ; de même encore p. 66 en haut. — *Participe* p. 21, au milieu : on *ne* trouve chez lui *que* 3 exemples *seulement* de... — Ibid., p. 42, on nous parle de « nuance *de signification* ». — P. 88, il est question du *point le plus compact* de la proposition. — Passim des phrases enchevêtrées à l'allemande, où M. M. semble avoir vraiment perdu le sens de « l'ordre des mots » en français. — P. 17, l. 6 : *assentit* (pour dire il donne son assentiment !). — Vulgarisme : p. 244, M. Havet *observe* qu'en général... — P. 272, M. Meillet observe... M. Wackernagel observe... P. 278, note, Beier observe aussi... — Germanisme plutôt obscur et incommode ; p. 96 et ailleurs : de l'attribut (*resp.* du sujet)... le sujet (*resp.* l'attributt). Le mot revient encore dans le *Participe* : là tout au moins, il se trouve écrit en toutes lettres. — Pourquoi parler, p. 258 au bas, d'une conjecture de *Faber* sur les Adelphes?

1. Type, « son appartenant »; et « appartenances »; « sondages confirmatifs » (tous le sont toujours) ; « exemples aberrants » ; « corps étranger » (oculistes, merci !), etc.

2. Doublets du verbe « être »; formes monosyllabiques, autres formes, etc. — Un titre est des plus justes, celui d'*Appendice*, donné au chapitre qui précède la conclusion.

3. Voici, pour que le lecteur en puisse juger, un résumé de la table des matières de la thèse principale. Introduction, historique de la question, valeur de l'ordre des mots en latin, méthode applicable à l'étude de l'ordre des mots, motifs d'exception. Deux parties. Dans la première six chapitres : constitution de la

Mais je me hâte d'arriver aux critiques sur le fond qui me paraissent avoir plus de gravité. M. M. part de postulats qui, sous certaines influences, se sont peu à peu introduits chez les linguistes, mais non pas ailleurs. M. M. se figurerait-il qu'en citant, et presque uniquement, Plaute et Térence, il eût retrouvé le latin le plus « vrai », le plus ancien, le plus sûr ? Qui donc lui fera cette concession ? On peut imprimer que la métrique n'a exercé aucune influence sur la langue de Plaute et de Térence ; que ces poètes sont en fait des prosateurs ; paradoxes aimables, si l'on veut ; nous entendons ici parler sérieusement, et il suffit de notre livre pour faire paraître les conséquences d'une telle méthode. Il eût fallu, dans le titre, mettre « dans les comiques latins » et non » en latin » ; car le champ de la recherche a été déplacé et retréci à plaisir ; ceux qui croient que le fonds de la langue se trouve bien plutôt dans les anciens textes, dans les formules juridiques ou religieuses, pourront estimer qu'on n'a ici déblayé que la partie qui importait le moins.

Plaute et Térence forment tellement pour M. M. le texte privilégié, disons plutôt un texte sacré, qu'il en dépouille et en cite les parties les plus apocryphes : arguments et *periochae*. Jusqu'à la page 285 [1] on ne rencontrera, en dehors des textes des comiques, qu'une demi-douzaine de citations de Salluste avec quelques allusions à César que M. M. oppose avec Népos et Vitruve aux autres classiques.

D'ailleurs, dans la thèse principale, il n'y a pas à mon sens d'ordre ni de progrès véritable. Nous sommes initiés à toutes les finesses de la langue des comiques et brusquement l'on nous jette dans le latin préclassique, ou l'on diverge vers quelque exemple « aberrant » d'un auteur sans autorité, ou bien encore on nous avertit que tel auteur perdu d'une thèse ou d'un programme, à telle page, a fait erreur ou commis quelque omission.

M. M., à qui l'on aura fait l'objection qui précède, a cru y parer par son *Appendice historique* qui débute par cette phrase triomphante : « il ne faudrait pas croire que les observations présentées ici n'intéressent que la langue des comiques. En étudiant des textes de dates diverses, on s'aperçoit (oh ! tant mieux !) qu'elles ont une portée générale » : comme si les choses devaient changer de rapport dès que cela importe à la thèse de l'auteur !

On lit dans le même chapitre, p. 306 en haut : « Il serait aisé de faire pour le premier venu (?) de n'importe quelle époque l'application des principes exposés plus haut » : preuve bien nette que cet

---

phrase attributive ; valeur des différents ordres (inversion, disjonction) ; *esse* verbe d'existence ; ordres fixes ; formes nominales de la conjugaison ; la phrase nominale pure et les formes nominales de la conjugaison. Deuxième partie : trois chapitres : doublets du verbe « être » ; place du verbe « être » dans le vers ; sa place dans la phrase. Appendice historique.

1. Là commence l'Appendice historique.

exposé de prétendues découvertes n'avait guère d'utilité, tout ce qu'il contient allant de soi. A plus d'une page, on a en effet l'impression que l'auteur enfonce toute une suite des portes ouvertes sauf à se perdre ensuite brusquement dans les « subtilités » et chercher la petite bête.

C'est sur ce qui concerne Plaute que mes réserves seraient les plus fortes. Il semble que M. M. en reste pour cet auteur à l'ancien point de vue et s'enferme dans l'étude du détail; le seul souci étant d'éviter les « vers faux » et d'y remédier, suivant le rite, par de légères retouches, changements de ponctuation, subtilités d'interprétation, etc. C'est à peine si M. M. se résigne à se débarrasser d'un doublet par des crochets [1]. Malgré les péripéties qu'elle a traversées, la tradition paraît si solide à M. M. qu'il en discute, comme étant certains les moindres détails d'orthographe ou de forme; il ne les étudie pas au point de vue paléographique, ce qui se justifierait à merveille; il prétend en tirer des conséquences sur la critique, sur la langue de Plaute. D'après un texte formel de Cicéron, de son temps, on avait le choix entre *sit* et *siet*; M. M. ne doute pas que quelque cent cinquante ans auparavant, Plaute n'ait distingué avec pleine conscience entre les deux formes; de là statistiques minutieuses et règles. De même encore M. M. ne doute pas qu'avec notre tradition, on ne puisse distinguer sérieusement les passages où Plaute (non les reviseurs ou les copistes) écrivait et scandait par *-st* final de ceux où il employait la forme pleine [2]. Rien que cette manière de poser les questions en dit long pour moi sur les idées et la manière de travailler de M. M. De fait, il supprime tout ce qui a été gagné, en ces dernières années, pour l'histoire de la tradition de Plaute. Singulier progrès en vérité! Les recherches minutieuses sont une belle chose; encore faut-il savoir où les appliquer et si elles peuvent aboutir. Il n'y a pas pire méthode que celle qui prétend être méthodique contre la vraie méthode.

Après cela, on constatera sans trop d'étonnement, que pour M. M., la tradition de Caton est solide et intégrale et qu'il n'a pas là-dessus le moindre doute. C'est de part et d'autre la même logique, la même méthode, mais aussi le même résultat.

Les jugements littéraires qui se trouvent dans le livre, prouvent de la manière plus claire que M. M. connaît aussi mal la littérature que l'histoire : la forme en vaut le fonds. L'extrait bizarre des *Misérables* qu'on lira p. 294 ne peut que tourner contre la démonstration de l'auteur. Pourquoi ne pas ajouter quelque litanie de Rabelais? Quelle phrase malheureuse que celle qu'on lit : *Participe*, p. 22 : « grâce aux écrivains *savants ou pédants* qui fixent les innovations de la syntaxe

1. P. 259, sur *Men*. 1042.

2. A mes yeux, les deux recherches sont d'excellentes preuves par l'absurde, pour montrer où la méthode aboutit.

(*Salluste*, *Cicéron*, et l'auteur *de Bal.* (= Bell. Alex.)...! » Voilà un beau groupe, bien qualifié! — Combien est médiocre aussi (p. 289) l'excuse par laquelle M. M. veut expliquer l'omission de la copule chez Varron : l'omission tiendrait « au caractère didactique de son œuvre ». Admirable raison de la part de critiques qui cherchent la prose chez les comiques! C'en est ici la contre-partie. Quelle idée aussi d'assurer (p. 290 et 291) que « Varron ne fait en réalité que réunir des notes! » L'auteur des *Ménippées*, n'ayant pas prévu les règles de M. M. on lui dit son fait!

Je n'ai pas besoin d'avertir, après ce qui précède, que M. M. croit à la statistique, la statistique brute, comme on l'appelle justement; qu'il l'admire et l'applique à tout. Presque tous les défauts de la méthode sont ici.

Il est utile cependant d'avertir qu'on fera bien de vérifier les allégations de M. M. Par exemple, p. 266, pour excuser une coupe de *Rud.* 531, M. M. invoque « la prononciation bégayante de femmes qui *viennent de sortir de l'eau* », argument certes fort ingénieux; j'ouvre le livre et j'ai le chagrin de constater que les jeunes filles sont venues sur la scène plus de 300 vers plus haut, Palaestra au v. 185 et Ampelisca au v. 220 : elles ont eu le temps de grelotter. — L'observation prêtée à Servius p. 291, porte à faux, car elle est tirée des scolies de Daniel. Par quelle étrange distraction M. M. attribue-t-il à L. Müller la *Plaut. Pros.* (p. 261 au bas, 266 et 267)?

Bref la rigueur est bien ici dans les règles, dans la forme; elle n'est pas, où il eût mieux valu, dans la préparation, dans les preuves, dans leur déduction, pas plus que dans la composition du livre. J'ai bien peur que jointe au vocabulaire, l'allure ultra-systématique donnée à toute la thèse ne décrie et finalement ne ruine ce que celle-ci contient de bon et de solide [1].

L'étude des comiques est moins exclusive dans la seconde thèse; mais celle-ci cependant a été préparée avec une méthode sensiblement la même. Voici la seule remarque que je ferai à son sujet : il est curieux que dans toutes ces pages sur le participe présent, on ne trouve pas un mot de ce que tout le monde sent et sentait à Rome : à savoir que le participe présent est une expression lourde, surtout quand il est suivi de régimes. On comprend dès lors que les écrivains châtiés, principalement les poètes, l'aient évité. La remarque était essentielle, mais sans doute trop simple pour que M. M. daignât la noter.

Émile THOMAS.

1. On lit p. 5 : « Une fois en possession de règles précises, on pourrait demander à l'ordre des mots, comme on le fait déjà à la prose métrique, de fournir à la critique des textes, sinon un critère infaillible, du moins des éléments de contrôle et de discussion ». Voilà un succès que M. M. pourra attendre quelque temps. L'on n'aurait pas cru qu'après la fanfare de la prose métrique dont on a vu le triomphe, nous entendrions résonner si vite, comme un écho dans le vide, celle de l'ordre des mots.

**Vitae Sanctorum Hiberniae**, partim hactenus ineditae, ad fidem codicum manuscriptorum recognovit, prolegomenis notis indicibus instruxit Carolus Plummer A. M. — Oxonii, Clarendon, 1910, 2 vol. in-8 de cxcii-273 et 391 pages.

Beau travail de Plummer : trente-cinq textes, dont onze inédits, précédés d'une introduction très fouillée. On sait que, les textes isolés mis à part, nous avons gardé trois recueils de vies latines de saints irlandais : le premier (Codex Salmanticensis), qui est conservé à Bruxelles (Bibl. royale 7672-4) a été publié en 1888 par les P. P. de Smedt et de Backer ; le deuxième est représenté par deux manuscrits de Dublin (Trinity College, E. 3. 11 ; Marsh's Library, V. 3, 4), et le troisième par deux manuscrits de la Bodléienne (Rawl. B 485 et 505), le second n'étant que la copie du premier. Ce sont ces deux derniers recueils que P. s'est proposé de rendre abordables : Usher, Ware, Reeves les avaient seulement utilisés ; et plusieurs des pièces qu'ils reproduisent n'avaient encore été imprimées ni par les Bollandistes, ni par Colgan, ni par Fleming. Voici la liste de ces saints dont la vie, jusqu'à ce jour, était inédite : Albée, Boscius, Brendanus, Ciaran de de Clonmacois, Colman de Lann Ela, Cronan, Finann de Cenn Eligh, Lasrianus de Devenish, Moling, Ruadan, Samthanna. En appendice se lisent deux textes qui célèbrent Brandaine, un autre où puisait l'auteur du poème publié par F. Michel et Suchier. Le soin avec lequel P. édita l'histoire ecclésiastique de Bède nous garantit l'exactitude du présent travail.

L'introduction est divisée en cinq parties : 1. les manuscrits ; 2. étude analytique de chacun des textes envisagés séparément : renseignements sur les diverses versions, sur les personnages mis en scène, sur le culte ; 3. étude synthétique des textes envisagés d'ensemble ; 4. contenu historique ; 5. contenu mythologique. Je ne m'explique pas bien pourquoi P. n'a pas réuni à la troisième partie les deux suivantes : de fait, il y continue l'étude synthétique qu'il a commencée là, et qui s'oppose si bien à sa *part II. The separate lives*. A l'entendre, si tous ces textes sont récents, ils contiennent des documents anciens ; eux-mêmes en avertissent parfois le lecteur [Ricemare, dans la vie de s. David, p. 143]. Les documents ont été combinés de diverses manières, comme l'indiquent les doublets, et même les « quadriplets » que l'on constate. De quoi nul ne doit s'étonner : le même procédé est courant dans la littérature irlandaise profane (noter que P. sait l'irlandais). L'objet principal de nos hagiographes est de glorifier le saint qu'ils regardent comme le fondateur du monastère où ils travaillent, où l'on garde ses reliques ; leur livre est le guide que l'on récite aux pélerins. Mais les auteurs se proposent aussi, parfois, d'expliquer les relations qui unissent telles et telles communautés, les usages qui y règnent, l'origine des terres dont les revenus les font vivre ; etc. Surtout, ils portent aux miracles un intérêt prodigieux : dans le saint ils voient et montrent le thauma-

turge ; la religion qu'ils développent est une religion matérialisée. C'est dire que ces fabuleuses légendes, si elles n'ont quasi aucune valeur historique pour l'étude des temps qu'elles prétendent faire revivre, présentent le plus grand intérêt pour qui y cherche les monuments de l'époque même où écrivaient nos anonymes. L'historien des mœurs y verra survivre les habitudes de l'âge pastoral, l'importance attribuée à l'art de la construction, le prestige des poètes, l'influence de la mer sur les imaginations. L'historien de la religion y notera le rôle capital des monastères, seuls centres de la vie chrétienne, les groupements qu'ils forment, les pouvoirs qu'ils attribuent à l'abbé et au *synodus monasteriorum* (juridiction criminelle avec pouvoir de vie et de mort), le développement persistant des hospices, la grande place faite au travail manuel (auquel l'abbé n'est pas soustrait), l'influence radicale de l'idée d'obéissance, les formes diverses de l'ascétisme (jeûnes, continence, pélerinages), l'ignorance à peu près complète où l'on est de Rome ; il analysera quelle action la mythologie solaire des Celtes et la magie des Druides ont exercée sur l'hagiographie de l'Irlande.

Ces quelques mots donnent une faible idée de toutes les questions traitées par P. Ce qu'il écrit du but que poursuivent les anonymes, le jugement qu'il porte sur leurs œuvres, tout cela rappelle très exactement les idées que m'ont conduit à formuler mes propres études sur les légendes romaines et méditerranéennes. Ici et là, la forme souvent diffère ; mais que de points de contact ; comme il est difficile à l'imagination de l'homme de sortir de son cercle et d'*inventer* des thèmes *nouveaux*. — Que P. me permette, en terminant, d'exprimer un regret : que ne s'est-il soucié davantage de dater ses vies ! C'est si difficile, répondra-t-il. Raison de plus pour qu'il nous donne là-dessus son avis : connaissant ces textes comme il les connait, il nous le doit. Si j'en crois une note [tome I, p. LXXXIX, n. 2], il incline à placer au temps de la Révolution grégorienne (XI^e-XII^e siècle) la compilation de la plupart ; le plus grand nombre des héros qu'ils célèbrent vivaient, ce semble, aux VI^e et VII^e ; c'est donc du VIII^e au X^e que, si je ne me trompe, s'échelonneraient les documents d'où procèdent leurs gestes [1].

Albert DUFOURCQ.

---

Jean CORDEY. — I. **Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent Ans (1329-1391)** (Bibliothèque de l'École des Hautes-Etudes). 1 vol. in-8° de XVIII-391 pages. Paris, Honoré Champion, 1911. — II. **Correspondance du maréchal de Vivonne, relative à l'expédition de**

1. J'aurais été curieux aussi d'avoir une carte, indiquant la répartition des monastères où nos versions ont été rédigées. — P. accorde à la mythologie solaire une importance considérable, et qui surprend un peu aujourd'hui. De même, il incline [p. CLIX] à rattacher la magie druidique à... Babylone. — Un index des noms de lieux, un index des noms de personnes, une table alphabétique des matières, un glossaire latin et irlandais terminent ces beaux volumes.

**Candie (1669).** (Société de l'histoire de France), 1 vol. in-8° de xxv-299 pages. Paris, H. Laurens, 1910.
— III. **Correspondance de Louis-Victor de Rochechouart, comte de Vivonne, général des galères de France, pour l'année 1671**, 1 vol. in-8° de xv-136 pages, Paris, Honoré Champion, 1911.

I. Au temps de la guerre de Cent Ans, la maison des comtes de Savoie s'est rapprochée de la France. Le comte Aimon (1329-1343) envoya des contingents à Philippe VI de Valois au début de la lutte, et prit part à l'expédition qui précéda la signature de la trêve d'Esplechin (1340). Le comte Amédée VI, bien connu sous le nom de comte Vert (1343-1383), signa de nombreux pactes avec Jean le Bon et Charles V. Amédée VII, que des documents postérieurs appellent le comte Rouge (1383-1391), se mit à la tête de 700 lances « de purs Savoiens » pour combattre en 1383 les Anglais qui avaient pris pied en Flandre. De loin en loin pourtant ces rapports entre les deux pays, en général amicaux, furent traversés par quelques nuages, par exemple lorsque la France s'établit dans le Dauphiné. M. Jean Cordey étudie ces relations d'après le texte même des traités qu'il a copiés aux archives de Turin et qu'il reproduit soit au cours de son travail, soit en appendice. Il nous a donné ainsi une histoire diplomatique très sérieuse et très précise. A côté des traités, il s'est servi d'une autre catégorie de documents, les comptes des princes de Savoie; il en a tiré une série de détails infimes, si infimes qu'il ne valait vraiment pas la peine de les relever. A ces comptes, l'on pouvait emprunter des dates précises, par exemple celles d'un voyage du comte Vert à Paris, en avril 1368; mais était-il nécessaire de nous apprendre qu'il acheta dans la capitale deux chapeaux de paille pour 7 francs? Qu'avons-nous besoin aussi de savoir que, le 10 février 1377, le duc de Berry, après le mariage de sa fille avec Amédée Monseigneur, le futur comte Rouge, fit confectionner des beignets? Ces menus détails, soi-disant pittoresques, interrompent inutilement la trame du récit. M. Cordey n'a pas réussi à fondre les renseignements que lui donnaient les traités et ceux que lui fournissaient les comptes. Ajoutons qu'il n'a rien voulu perdre des menus faits découverts dans ces derniers documents et dès lors il a élargi singulièrement le cadre de son sujet; il parle longuement de l'éducation du futur Amédée VII; il nous fait voir que l'enfant eut successivement trois nourrices : Pedissette, Audisie et Hugonette et que même (p. 212) « il semble avoir eu un jour une nourrice d'occasion », et un peu plus loin, p. 218, il nous raconte une histoire bien bizarre d'une pauvre femme qui venait vendre au palais du cresson.

Nous devons ajouter que l'ouvrage contient quelques maladresses et erreurs. A diverses reprises, il est question en note de la Chronique *inédite* de Cabaret, aux archives de Turin, p. 100, n. 2 ; p. 198, n. 2 ; p. 230, n. 2; p. 232, n. 6; p. 247, n. 1; p. 250, n. 3 ; p. 256, n. 4 et parallèlement à cette chronique sont citées les *Chroniques de Savoie*

publiées dans les *Monumenta historiae patriae*, SS., t. I, col. 1-382 et attribuées, dans la bibliographie en tête du livre, à Servion (Jean). Or, ces deux ouvrages n'en forment qu'un : les chroniques réunies d'abord par Jean Servion ont été continuées par un personnage assez mystérieux que Perrinet du Pin à la fin du xv^e siècle appelle Cabaret — sans doute différent de Jean d'Orville, dit Cabaret, l'auteur de la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*. Il semble que Promis, éditeur de cette chronique, ne s'est pas servi du manuscrit de Turin [1] ; mais certainement la chronique n'est pas inédite, et tous les passages que M. Cordey cite d'après ce manuscrit se retrouvent à peu près tels quels dans l'édition imprimée : même un de ces passages ne devient intelligible que si l'on recourt à l'édition de Promis [2]. Les pièces vraiment inédites ne sont pas toujours publiées avec une correction suffisante [3]. P. 31, au lieu de *Benoît XII*, il faut lire Jean XXII qui ne mourut que le 4 décembre 1334. — P. 55, lire l'évêque de Liège au lieu de l'*archevêque*; ne dites pas « Aimon de Savoie figura au premier rang des représentants de Philippe VI à côté du roi Jean de Bohème, du comte d'Armagnac, du duc de Lorraine et du *comte de Luxembourg* », puisque le comte de Luxembourg est en 1340 Jean de Bohème. — P. 156, Isabelle de France, qui épousa Jean-Galéas Visconti en 1360, n'est pas belle-sœur de Bonne de Bourbon, mais sœur de son beau-frère, le futur Charles V. Mais ces dernières fautes sont assez légères et peuvent être corrigées aisément. Dans l'ensemble, M. Cordey a fait une œuvre estimable et utile qui rend service à l'histoire.

II et III. M. Cordey n'est qu'éditeur des deux autres volumes avec lesquels nous sommes transportés sous le règne de Louis XIV. Un particulier, M. le duc de Polignac, a mis à sa disposition quatre registres manuscrits qui contiennent la correspondance officielle de Louis-Victor de Rochechouart, comte, puis (en 1675) duc de Vivonne, capitaine général des galères, au cours des années 1669, 1671, 1676 et 1677. M. Cordey publie dans un premier volume, dans la collection de la société de l'histoire de France, un choix des lettres de 1669 : sur 249 pièces il en donne environ 80. Il y ajoute certaines lettres isolées conservées aujourd'hui dans le fonds de la marine aux Archives nationales, dans les Mélanges Colbert à la Bibliothèque nationale, au

1. P. VI, en note, M. Cordey dit : « Les *Chroniques de Savoie*, dont le meilleur texte est encore inédit, au Musée des archives de Turin. » Mais, au cours de son travail, il se sert de l'expression très défectueuse : *Chronique inédite*.

2. P. 230, n. 2 il faut lire : « Pour ce que celuy pais marchit aux frontières de tes parents de France. »

3. P. 77, dans la lettre adressée par Édouard III à Amédée VI, le 30 juin 1345, à un moment où le comte de Savoie songeait à épouser une princesse anglaise, « car tant come le connte de Savoye, vostre pière, qest a Dieu commandé, *requist* », il faut de toute évidence lire *vequist*.

Ministère de la Guerre et des Affaires étrangères. En appendice, il met au jour le *Journal de la navigation des galères* que rédigea Duché de Vancy, secrétaire du comte. Tous ces documents concernent l'expédition que Louis XIV envoya dans l'île de Crète en 1669 : le général des galères collabora avec le duc de Navailles à dégager Candie assiégée par les Turcs et eut sa part de responsablité dans l'échec final. La correspondance ajoute quelques détails à ceux que nous ont appris sur la campagne les travaux de Ch. Gérin et de Ch. Terlinden; mais on peut regretter que M. Cordey ne nous ait pas fait connaître par une courte analyse le contenu des lettres qu'il a été obligé de laisser de côté. — La même observation peut être faite à son troisième ouvrage, qui nous fait connaître la correspondance officielle de Vivonne pendant l'année 1671 [1] : sur 174 lettres du registre il en a édité 62, et forcément le choix qu'il a fait est un peu arbitraire; quelques missives curieuses ont été omises. Cette correspondance de 1671 est moins intéressante que celle de 1669; elle ne se rapporte à aucun fait saillant; elle nous apprend seulement quelques menus détails sur l'organisation des galères, sur la condition et la vie des galériens, le recrutement des bas-officiers, la manœuvre des voiles, sur une croisière entreprise de mai à août le long des côtes de Provence, de Ligurie et de Toscane, etc. Elle met aussi bien en relief le caractère désagréable de Vivonne qui ne cesse de solliciter en cour faveurs sur faveurs, réclame la reconstitution à son profit de l'ordre de Saint-Lazare, la possession des îles d'Hyères, le commandement des vaisseaux, etc. [2]. M. Cordey compte tirer des deux derniers registres du duc de Polignac qui se complètent ou se doublent par trois manuscrits de la Bibliothèque nationale (fr. 8031-8033) un choix de documents sur l'expédition de Sicile (1674-1677) : ces pièces seront réparties en deux volumes de la société de l'histoire de France.

Chr. PFISTER.

---

Georges GAZIER, **Les anciennes inondations à Besançon.** Besançon, Jacques, 1510, in-8°, p. 36.

M. George Gazier signale dans cette brochure, d'après des documents manuscrits et imprimés, les plus graves débordements du Doubs depuis 1364. Les plus redoutables furent ceux de 1570, 1584, 1758, 1770, 1778 et 1789, pour s'arrêter au XVIIIe siècle. L'auteur

1. Cette publication forme la *petite* thèse de doctorat de M. Cordey; le livre sur les comtes de Savoie constitue la *grande* thèse. M. Cordey a été déclaré docteur le 29 janvier, avec la mention *honorable*. N'est-il pas fâcheux que le format et les caractères d'imprimerie ne soient pas les mêmes pour la correspondance de 1669 et pour celle de 1671 ?

2. Quelques passages ont été mal lus par l'éditeur. P. 6, au lieu de : *En moyennant*, lire : Et moyennant; p. 15 *in fine*, conjoncture au lieu de *conjecture*; p. 21, n. 2 : lire il se comporte si bien, au lieu de : *il se compose si bien*; p. 23, ces 18 galères rendront sans contredit un service, au lieu de : *rendirent*.

donne de curieux détails sur le long procès qu'engagea la ville contre le chapitre métropolitain pour la suppression de moulins, cause partielle du fléau, de même que sur le projet de construction du canal du Doubs joignant le Rhône au Rhin. Cette notice érudite représente une utile contribution à l'histoire de la Franche-Comté dont la chaire est occupée par l'auteur à l'Université de Besançon. Un plan sommaire de la ville eût été le bienvenu pour mieux suivre ses explications.

L. R.

---

Roger SEMICHON. **Les matinées-conférences du jeudi à l'Odéon**. Paris, Jorel. 1910. In-8°, 38 p.

Les étudiants et tous les curieux de critique dramatique sauront gré à M. Semichon de cette brochure. Elle les renseignera sur l'origine de ces conférences dûes à l'initiative de Porel, les raisons qui déterminèrent le choix des sujets et le talent particulier des principaux conférenciers. Mais la partie la plus utile de sa publication est le répertoire (p. 15-38) où l'auteur donne d'une saison théâtrale à l'autre, de 1887 à 1910, avec les noms des conférenciers, le sujet et la date des conférences, et les imprimés, généralement recueils périodiques, où le texte en a été publié [1].

L. R.

---

René CANAT, **L'Hellénisme en France pendant la période romantique :** la Renaissance de la Grèce antique (1820-1850). Paris, Hachette, 1911, in-16 de VII-291 pages.

La persistance, le renouvellement et surtout la modification profonde des curiosités antiques durant le Romantisme français : c'est là, assurément, un beau sujet d'étude, dont le livre d'Egger, la thèse de M. L. Bertrand pouvaient faire deviner l'importance. M. Canat, dont l'ouvrage sur la *solitude morale* rendait manifeste la continuité qui, sur tant de points, rattache les Parnassiens aux Romantiques, était particulièrement qualifié pour s'inquiéter des précédents qui aboutissent au néo-hellénisme de 1860 dans la littérature française. Cependant il est permis de regretter que le plan adopté par lui nous donne un premier volume qui va jusqu'au-delà de 1850, mais sans faire apparaître dans les belles-lettres contemporaines le contre-coup ou le parallélisme de l'hellénisme archéologique et esthétique étudié ici : la littérature aura son tour, mais je persiste à croire qu'il eût été plus conforme au dessein de M. C. d'adopter une disposition différente, de faire une coupure à 1840 en étudiant, en-deçà et au-delà de

1. Pour les traductions il eût été sage d'indiquer le titre de l'original, d'avertir, par exemple, que l'*Heureux naufrage* est le *Rudens* de Plaute. Écrire, p. 26. Ohlenschläger et non *Ohlenschlager*, et passim Amphitryon, Erinnyes, au lieu de *Amphytrion*, *Erynnies*.

cette date, les manifestations juxtaposées de la science et de la poésie.

Ce regret exprimé, et étant admis que les hellénistes sont les premiers intéressés au présent volume, il convient d'en louer l'attentive érudition [1], les groupements habiles et la variété des points de vue. Il y a des maladresses fâcheuses dans l'exposition, qui présente parfois sur le même plan des manifestations qui sont loin d'être coïncidantes, dont les unes devaient être rappelées comme des antécédents, les autres mises en relief pour leur signification actuelle : par exemple p. 105, où la *Sapho* de Mme de Staël, qui est de 1811, voisine sans nuance suffisante avec les œuvres tragiques de Grillparzer, dont on tire argument en France vers 1825; p. 247, où le retour de faveur dont jouit Théocrite devrait être présenté, semble-t-il, avec certaines distinctionschronologiques, etc.

Les phases par lesquelles passe le *sentiment grec* pendant la période romantique, si elles ne coïncident pas rigoureusement avec les « dominantes » de la production littéraire — et cette concordance paraîtrait mécanique et factice — se rangent cependant assez bien sous des directions analogues. L'abandon du « beau idéal » et de Winckelmann, la recherche de la couleur locale, du caractéristique et du pittoresque, puis le culte de l'énergie et de l' « austérité dorienne », enfin de nouvelles préoccupations mythographiques — qui mériteraient plus d'attention que les pages consacrées ici à Creuzer et à Constant, exigeraient des recherches sur le mouvement indianiste autour du baron d'Eckstein et de la Société asiatique — ne laissent pas de reproduire à leur manière quelques traits primordiaux du Romantisme ; le souci du réalisme « stylisé », le retour à la « sérénité » attique, qui font prévoir Laprade et Ponsard, indiquent bien d'autre part, après 1840, la nouvelle orientation littéraire. L'histoire de l'esthétique et du goût saura gré à M. C. de toute l'information qu'il lui apporte, en regrettant que l'abondance de sa matière ne lui ait pas toujours permis de faire valoir ce qui, au point de vue de la création artistique, constitue l'influence agissante ou le contact essentiel.

F. Baldensperger.

---

Comte Baguenault de Puchesse, **Condillac, sa vie, sa philosophie, son influence.** Paris, Plon, 1910, vi-278 p. 3 fr. 50.

Quoique petit-fils d'une nièce de Condillac, M. Baguenault de Puchesse maintient son jugement libre de tout parti-pris, et sait fort bien que son arrière-grand-oncle « n'est point un esprit original et

1. Ajouter, pour l'information des « premiers voyageurs » — lesquels avaient eu nombre de précurseurs au xviiie siècle — le *Voyage en Grèce* de X. Scrofani, traduction française, Paris, 1801 ; pour un long effort de meilleure diffusion de l'hellénisme à la fin du xviiie siècle, les *Soirées littéraires* de L. Coupé que Chateaubriand connaissait bien ; lire *Lycée* pour La Harpe p. 14, Schweighaeuser p. 57.

n'inventa rien », qu'il a « pris sa petite part des abus de l'ancien régime », enfin que « sa philosophie répondait bien à son temps, par son apparence, scientifique et son absence de toute sanction morale », attendu qu' « une société corrompue n'aime pas qu'on lui rappelle qu'elle a des devoirs ». M. B. de P. est donc un guide sûr et désintéressé. Des traditions orales, des pièces autographes, des portraits, des actes authentiques et nombre de livres ayant appartenu à Condillac lui ont permis de composer « cette notice qui, dénuée de toute prétention philosophique, n'a d'autre but que de rappeler la mémoire d'un auteur assurément très remarquable par sa simplicité, sa précision, la pureté de sa langue, l'influence qu'il a exercée sur son époque » et qui n'est pas éteinte, puisque « depuis quelques années, on revient, sinon à sa philosophie, du moins à l'étude de ses ouvrages ». En somme, excellente étude.

Th. SCH.

---

Gustave WENG. **Schopenhauer-Darwin. Pessimismus oder Optimismus. Ein Beitrag zur Fortschrittsbewegung.** Berlin, Hofmann. 1911, in-8°, 189 p. 2 fr. 50.

A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Schopenhauer, M. Weng a écrit un livre digne du grand homme qui l'inspire ; car, comme lui, il fait réfléchir, réveille du sommeil routinier et renverse les idoles du jour, notamment la plus redoutable et la plus tyrannique, celle du Progrès, qui est plutôt un *Anderssein* qu'un *Bessersein* ; il agite les questions les plus profondes de l'existence : bonheur, évolution morale, haine des sexes, mariage, malthusianisme, le moi et la société, le génie, la religion et la science, le retour éternel, le suicide, etc., et montre surtout combien est superficiel l'optimisme myope des apôtres de la félicité moderne, socialistes, pacifistes et autres utopistes.

Th. SCH.

---

**Correspondance de Renouvier et Secrétan,** Paris, Colin, 1910, 168 p. 3 fr. 50, in-8° (avec 2 portraits hors texte en phototypie).

Cette correspondance s'étend du 2 décembre 1868 au 2 janvier 1891, c'est-à-dire à la mort de Secrétan, qui avait été mis en rapport avec Renouvier par Mme Coignet, après avoir, dès novembre 1842, écrit dans le *Semeur* quelques articles sur le *Manuel de philosophie* de son futur ami. Si la conversation des deux philosophes est surtout d'ordre intellectuel et tend avant tout à confronter leurs systèmes respectifs, en cherchant des points de contact, l'élément personnel et humain n'en est point absent et fournit bien des détails, pittoresques ou touchants, sur leur vie privée et professionnelle, leurs opinions sociales et politiques. On y entendra même un écho profond des convulsions de 1870-1871, du seize mai, des luttes pour le succès défini-

tif de la République en France. Et les dernières lettres, plus espacées à mesure que la mort approche, font sentir, d'une façon voilée et d'autant plus saisissante, le poids grandissant de l'âge.

Th. Sch.

---

**Les Mystères de l'au-delà,** *Dialogues sur le catholicisme entre un croyant et un athée : La Foi. Dieu. L'homme. Le Christ. L'œuvre du Christ. L'Église et les Sacrements, l'Eucharistie, le Mariage, le Divorce. Histoire de l'Église* par M. D. Jaubert. Paris, Daragon, 1910, in-8° de 225 p. 5 fr.

Honnête apologie du catholicisme intégral. Les croyants la liront avec plaisir, car elle flattera toutes leurs idées et leurs habitudes. Les autres ne la liront guère, car dès les premières lignes, ils pourront se convaincre qu'elle ne leur apprendra rien de nouveau : ce n'est qu'une variante d'un air bien connu. Tout au plus quelques irrésolus y pourront-ils trouver un motif de tomber du côté où ils penchaient déjà. C'est de l'eau de rose, et notre génération aurait besoin d'un breuvage autrement énergique pour secouer la torpeur où elle s'enlise.

Th. Sch.

---

Dr Wahl, **Le crime devant la science**. Giard et Brière, 1910. In-8°, 316 p. 4 fr.

L'*Encyclopédie internationale d'Assistance, Prévoyance, Hygiène sociale et Démographie* donne ce volume comme le tome II de sa section démographique. M. Wahl étudie successivement le crime en droit naturel, l'évolution de l'idée du crime, les doctrines médicales en matière criminelle, le crime et l'anthropologie, les causes de la dégénérescence, les stigmates physiques et la physiologie pathologique des dégénérés ainsi que leur psychisme, les rapports de la dégénérescence et du crime, l'anthropométrie, la législation actuelle vis-à-vis de l'anthropologie criminelle. Enfin il discute et critique les systèmes de répression actuellement employés et propose des réformes. C'est donc le point de vue biologique de la criminologie qu'il envisage ici, réservant le point de vue social pour un autre volume.

Th. Sch.

---

Dr Arnaudet, **Genèse et Science. La matière vivante, son travail dans l'Univers**. Paris, Bloud, 1910, in-8°, 139 p.

Ce volume fait partie de cette collection grandissante de livres qui essaient, avec plus ou moins d'habileté, d'accommoder les dernières données de la science aux besoins catholiques et de concilier la foi traditionnelle avec la mentalité moderne. Ici l'on veut prouver « que la thèse énergétique s'adapte de façon adéquate au récit mosaïque ». D'où quatre parties : 1° Commentaire du premier chapitre de Moïse, mais plus spécialement des quatre premiers jours de la Genèse, qui sont surtout consacrés à la matière et qui, pour, cette raison, pour-

raient être appelés jours cosmiques. 2° Essai de biologie de la matière. 3° Travail de la matière vivante dans l'univers. 4° Plusieurs questions de biologie proprement terrestre. Il est regrettable que tant de zèle soit vicié et annulé par des considérations aussi surannées. Le texte de la Genèse est donné naturellement d'après la Vulgate ; on n'a même pas l'idée de recourir au texte original ou au moins à une traduction moderne vraiment scientifique.

Th. Sch.

---

— Nous avons reçu de la part des Directeurs de la Société hollandaise des Sciences qui siège à Harlem, le volume douzième des *Œuvres complètes de Christiaan Huygens*.

— Plusieurs volumes ont paru dans la *Bibliotheca romanica* de Heitz à Strasbourg : 91. les *Pensieri* de Leopardi ; 92. le *Menteur* de Corneille ; 93. la neuvième journée du *Decameron* ; 94. le *Tesoretto* de Brunetto Latino ; 96-98. *le Cabinet des antiques* de Balzac ; 99-100. la dixième journée de *Decameron*. Tous ces petits volumes sont édités, comme nous l'avons déjà dit, avec goût, avec correction, et leurs introductions se lisent avec profit. On remarquera que le roman de Balzac est reproduit d'après l'édition de 1844 ; mais on a mis en note les variantes de la première édition de 1839. De même pour le *Menteur* : le texte est celui de 1682, mais les notes indiquent les variantes de l'édition originale de 1644. — C.

— Ce que nous dit M. R. Hissel sur la manière d'enseigner l'Ancien Testament dans les écoles (*Die Alttestamentliche Wissenschaft... mit Berüchsichtigung des Religionsunterrichts* ; Leipzig, Quelle, 1910 ; in-12, VIII-224 pages) ne manque pas d'intérêt, même scientifique, bien qu'il y ait à dire sur certaines opinions, très conservatrices de l'auteur. Mais, somme toute, il ne s'agit pas là de science : traité de pédagogie religieuse et méthode d'enseignement chrétien par l'Ancien Testament, avec égard à certaines conclusions de la critique. — A. L.

— Nouvelle édition du travail de M. F. Niebergall sur la doctrine du salut dans saint Paul, au point de vue de l'enseignement extéchétique et pastoral (*Die paulinische Erlösungslehre im Konfirmandenunterricht und in der Predigt* ; Tübingen, Mohr, 1910 ; in-8, 156 pages). Théologie. — A. L.

— Brochure sur la confirmation, dans les communautés protestantes, par M. E. Simons (*Die Konfirmation* ; Tübingen, Mohr, 1909 ; in-8, 63 pages). Intéresse la discipline actuelle de ces communautés en Allemagne. — A. L.

— Deuxième édition, revue, avec quelques additions surtout bibliographiques, de la conférence de M. A. Bertholet sur le bouddhisme et le christianisme (*Buddhismus und Christentum* ; Tübingen, Mohr, 1909 ; in-8, VIII-67 pages). — A. L.

— Édition par M. J. Schleifer, de fragments assez nombreux de la version sahidique de l'Ancien Testament, conservés au Musée britannique (*Sahidische Bibel-Fragmente aus dem British-Museum zu London* ; Wien, Hölder, 1909 ; in-8, 38 pages. *Sitzungsberichte d. K. Akademie d. Wissenschaften in Wien*. Phil.-hist. Klasse ; 162 Band, 6 Abhandlung). Morceaux importants d'Isaïe et de Jérémie ; quelques versets du Deutéronome, I Rois, Habacuc, Osée, Job, Proverbes. — A. L.

— Comment les Églises évangéliques pourraient-elles se tirer de la crise où les a conduites le progrès des sciences bibliques? C'est la question que traite M. F. Ziller (*Die moderne Bibelwissenschaft und die Krisis der evangelischen*

*Kirche*. Tübingen, Mohr, 1910, in-8, 123 pages). Excellent exposé des difficultés. Le moyen de salut serait un changement d'assiette; fonder la religion uniquement sur la confiance en Dieu, sans s'inquiéter du reste, même de l'ancienne idée de Dieu. Une telle base est-elle assez large et solide pour supporter une religion? Autant vaudrait dire que la confiance en la vie sera la religion de l'avenir. Mais ce n'est pas tout à fait ainsi que l'entend M. Z. — A. L.

— Seconde édition de l'estimable travail de M. G. A. van den Bergh van Eysinga sur les rapports possibles des récits évangéliques avec les traditions de l'Inde (*Indische Einflüsse auf Evangelische Erzählungen*; Göttingen, Vandenhoeck, 1909; in-8, 118 pages). Question qui n'avance pas. — A. L.

— Sixième et septième fascicules du dictionnaire grec-allemand du Nouveau Testament, publié par M. E. Preuschen (*Vollständiges Griechisch-Deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen Urchristlichen Literatur*; Giessen, Töpelmann, 1909; in-8, col. 801-1184). L'œuvre importante de M. P. est ainsi heureusement terminée. — Z.

— « La plus belle plume de l'Église est la musique », écrit M. R. Hollack dans une brochure qui contient plusieurs pensées de philosophie religieuse un peu obscures et dont je prie le lecteur de se faire une idée par le titre : *Entweder † oder*?! (Leipzig, Teichmann, 1910, in-8, 36 pages. — Z.

— Édition, avec traduction et commentaire d'un petit traité arabe, le *Kitab ez zuhd*, de 'Asad ibn Mûsâ (viiie siècle) par M. R. Leszynsky, *Mohammedanische Traditionen über das jungste Gericht*; Berlin, Mayer, 1909; in-8, 74-xxxviii pages). Thèse de doctorat en philosophie. Travail intéressant sur les conceptions eschatologiques de l'Islam, comparées à celles du judaïsme, du christianisme et du parsisme; mais assemblage des matériaux de comparaison, par manière de commentaire du livre arabe, plutôt qu'étude critique des sources de l'eschatologie musulmane. — Z.

— Dans la *Zeitschrift für Theologie und Kirche*, 1909, vi, article de M. F. Niebergall, sur l'intérêt pratique de la psychologie religieuse dans le ministère pastoral et pédagogique (*Die Bedeutung der Religionspsychologie für die Praxis in Kirche und Schule*; Tübingen, Mohr; in-8, 64 pages). — Z.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 mars 1911*. — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. le duc de Loubat qui offre d'accroître d'une nouvelle rente de 3,000 francs la fondation qu'il a récemment faite en faveur de savants empêchés dans leurs travaux par le manque de ressources matérielles ou de leurs familles restées dans la gêne. — M. Omont, président, exprime à M. le duc de Loubat la reconnaissance de l'Académie.

M. Morel-Fatio communique en seconde lecture son mémoire sur une histoire de Charles Quint composée par un fourrier de sa cour, Hugues Cousin, frère du secrétaire d'Érasme.

M. de Gironcourt signale la découverte à Bentia, sur le Niger, d'une nécropole dont il a relevé les inscriptions. Ces inscriptions arabes remontent au-delà de 1360 et constituent les monuments épigraphiques islamiques les plus anciens trouvés jusqu'ici dans les pays nigériens. D'après M. Houdas, qui les a traduites et étudiées, elles jettent un jour nouveau sur l'histoire et l'épigraphie du Soudan français.

M. Bernard Haussoullier donne lecture d'une note de MM. Alfred Merlin, directeur des antiquités de Tunisie, et Louis Poinssot, relative à des bronzes de Mahdia (Tunisie). M. Merlin croit que ces deux bronzes (têtes de Dionysos et d'Ariane) ont servi à décorer une des trières sacrées d'Athènes. Ils faisaient partie du butin d'Athènes et du Pirée que Sylla envoyait à Rome. M. Haussoullier, de son côté, pense que ces deux bronzes proviendraient en effet du Pirée et d'un des sanctuaires du Pirée, mais d'un ex-voto athénien et non d'une trière sacrée. — M. Théodore Reinach présente quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 8 avril. — 1911



H. OSTHOFF und K. BRUGMANN, **Morphologische Untersuchungen** auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Sechster Teil. Leipzig (S. Hirzel), 1910, in-8°, VIII-412 p.

Quand a paru, en 1890, après une interruption de près de dix ans, le cinquième volume du recueil de mémoires de grammaire comparée intitulé *Morphologische Untersuchungen*, le regretté Osthoff, l'un des auteurs, faisait prévoir que ce serait le dernier; ce volume comprenait du reste la table des cinq volumes, qui en occupait près de la moitié. L'apparition en 1910 d'un sixième volume du recueil était donc inattendue. Les tendances représentées par les *Morphologische Untersuchungen* méritaient dans les années 1878-1881 d'avoir un organe spécial; et la publication de MM. Osthoff et Brugmann a été à ce moment un événement important; mais maintenant que ce qui dans les idées alors émises était solide et durable a passé dans l'enseignement courant, il ne manque pas de revues consacrées à la grammaire comparée, et les *Morphologische Untersuchungen* ne répondent plus à aucun besoin spécial. La reprise de la publication est due à un désir du regretté Osthoff, déjà malade et près de sa fin; M. Brugmann ne s'y est associé que par quelques brefs articles (p. 351-370); et Osthoff lui-même n'aura pas vu le volume, dont son élève M. Sütterlin a eu la charge de surveiller l'impression. On peut donc considérer que le 6e volume, auquel M. Güntert a donné un index commode, est bien le dernier de la collection.

Le titre de *Recherches morphologiques* ne convient au contenu

qu'à demi; les deux auteurs ont surtout donné des étymologies. De feu Osthoff, il y a trois longs mémoires : sur la famille de *leicht*, sur la formation primaire du comparatif et du superlatif, sur l'étymologie de quelques comparatifs et superlatifs; au fond les trois séries ont pour objet commun l'étude de quelques formes difficiles de superlatifs et de comparatifs. On y trouvera la connaissance étendue de la bibliographie du sujet, le souci d'envisager toutes les possibilités, l'exactitude phonétique qui caractérisent les travaux du regretté professeur de Heidelberg. Nombre de remarques de détail sont neuves et quelques-unes sans doute définitives; ainsi l'antiquité du vocalisme de timbre *e* dans le comparatif gallois *mwy* du positif à vocalisme radical de timbre *o mawr* « grand » est bien reconnue. Mais souvent l'auteur s'attarde longuement à discuter des hypothèses étymologiques trop compliquées pour emporter l'assentiment du lecteur : si λοῖσθος est un ancien λοισ-θϜος « courant faiblement » comment le prouver? est-ce même bien probable? D'autre part, O. s'attarde un peu trop exclusivement au détail, sans s'attacher à établir les principes généraux; par exemple, s'appuyant sur le contraste entre skr. *jyáyas-* et *jyeshtha-*, il affirme que le superlatif comportait le vocalisme radical zéro, par contraste avec le comparatif; et il ne semble pas douteux que ces formes très archaïques conservent en effet l'état le plus ancien (il n'en résulte pas que κράτιστος conserve ce même type ancien; κράτιστος admet une autre explication, par l'influence du positif κρατερός, et ne prouve rien); mais, chose singulière, O. ne rattache pas ce fait particulier au grand principe que l'addition d'un suffixe secondaire entraînait en indo-européen le vocalisme radical zéro, comme on le voit par les oppositions du type sanskrit *deva-; divya-;* et pourtant c'est ce principe qui justifie le vocalisme admis. De même l'hypothèse qu'il y avait dans lituanien *lengvas* et dans gotique *leihts* un infixe nasal (p. 28 et suiv.) est en l'air; car rien n'indique que la nasale du sanskrit *ramhati* qui se retrouve au causatif soit l'infixe nasal.

Les articles, assez courts, de M. Brugmann sont au nombre de trois : l'un sur lat. *perendie*, où M. B. voit un ancien composé à premier terme *perno-* ou *perino-*, du même type que *hodie*, et c'est très séduisant — un second sur le mot grec δοῦλος, dont M. B. cherche à expliquer le détail en y voyant un mot indo-européen, mais sans trouver de rapprochement exact — enfin quelques remarques sur un type énigmatique de perfectum ombrien.

A. Meillet.

---

Rocznik slawistyczny **(Revue slavistique** publiée par Jean Łoś', Casimir Nitsch et Jean Rozwadowski). Cracovie (chez G. Gebethner et C.), 1910, in-8°, viii-398 p. et une carte hors texte (prix, 10 couronnes).

Les linguistes de Cracovie poursuivent, en l'élargissant chaque

année, leur excellente entreprise d'une bibliographie annuelle des publications relatives à la linguistique slave. Cette fois, outre les comptes-rendus critiques et la bibliographie proprement dite, ils ont introduit des mémoires originaux, l'un de M. Baudouin de Courtenay sur *Les lois phonétiques*, en polonais (p. 1-55), mais avec un long résumé en français (p. 57-82), l'autre de M. Belic', sur *L'état actuel de la diaclectologie slave* (p. 82-103), en allemand ; ce dernier est complété par un compte-rendu critique des vues de M. Reshetar, p. 283-306. Les comptes-rendus sont au nombre de treize ; ils ont tous le caractère d'articles originaux et sont dus à des auteurs qui ont fait du sujet en question une étude personnelle et qui en même temps sont connus pour la rigueur de leur méthode. Ainsi M. Nitsch discute de près, en ce qui concerne le domaine polonais qu'il connaît à fond, les indications de M. Niederle sur les limites des domaines occupés par les diverses langues slaves. M. St. Mladenov apporte sa profonde connaissance du bulgare et de la dialectologie bulgare pour discuter l'hypothèse qu'a hasardée un Roumain, M. Barbulescu, au sujet de la date des emprunts slaves en roumain. M. Asboth résume et met à la portée des slavistes une étude écrite en hongrois sur un parler slovène, et dont il dit grand bien. — La bibliographie comporte, comme de coutume, des résumés commodes partout où la chose semble utile. — La publication continue de faire grand honneur aux savants qui la dirigent. Peut-être serait-il fâcheux de trop grossir les volumes au-delà des dimensions maintenant atteintes ; une bibliographie doit rester maniable et n'être pas encombrée de trop d'éléments accessoires.

A. MEILLET.

---

A. B. EHRLICH, **Randglossen zur hebraeischen Bibel,** t. III, *Josua, Richter, I und II Samuelis*, 346 p. in-8°, Leipzig, Hinrichs, 1910.

Les notes marginales destinées à illustrer un à un les versets des livres de Josué, des Juges, de Samuel présentent sensiblement les mêmes caractères que celles publiées dans les deux tomes précédents du même ouvrage (v. *R. crit.*, 1910, t. I, p. 338-341).

On y rencontre un grand nombre d'explications utiles pour l'interprétation littérale du texte. Par exemple, en *Josué* IV. 9, après que le narrateur a dit : douze pierres furent enlevées du Jourdain, il poursuit : Josué fit dresser douze pierres dans le lit du Jourdain. Il y a simplement là un ὕστερον πρότερον. La première partie du verset 9 est à traiter comme une parenthèse. Rien n'empêche de donner à הקים le sens du plus-que-parfait. L'article devient nécessaire devant אבנים, mais il est facile d'en expliquer la chute par haplographie, puisqu'un ה précède En *Jos.* III. 11, l'auteur conserve הברית et considère les mots suivants : « seigneur de toute la terre », comme une apposition à « arche d'alliance ». Iahvé y serait identifié à son coffre saint,

comme en I *Sam*. IV. 7. — En *Juges* XVII. 8, où il est question du lévite pris par un nommé Michée à son service, on traduit généralement לעשת דרכו : « pour poursuivre son voyage ». M. E. montre qu'il faut entendre : « pour s'occuper de son affaire », c'est-à-dire, en l'espèce, pour se placer comme chapelain.

Au lieu de « par dessus ses rives », על כל גדותיו, en *Jos.* III. 15, est traduit « dans tous ses affluents ». Le substantif hébraïque est rapproché de l'arabe *djadoualou*, ruisseau. Pour justifier le sens donné à על, on renvoie à *Isaïe* VIII. 7 et *Genèse* IV. 14. Le texte d'Isaïe fournit une confirmation à tout le moins douteuse, puisqu'il s'y lit une simple répétition de l'expression על כ׳ et que le contexte parle nettement d'inondation. Quant à l'emploi de על en *Genèse* IV. 14, il est différent puisqu'on y lit : גרשת אתי היום מעל פני האדמה. Il est vrai que dans le tome II de ses gloses p. 22 s. M. E. avait déclaré ridicule la traduction commune de cette phrase, au reste délicate, et, lisant פרי au lieu de פני, interprétait : en me condamnant à errer sans fin, tu m'as privé des fruits de la terre. Cela ne laisse pas d'être nouveau, mais peut-être un peu violent.

Dans le cantique dit de Débora, qu'il ne tient pas pour aussi ancien qu'on a coutume de l'admettre, M. E. proposerait-il la correction du second אנכי en אדני (*Juges* V. 3) s'il avait reconnu la structure générale du morceau, lequel se composerait, selon moi (entre le distique d'introduction et le distique de conclusion), de 15 strophes de 6 stiques, correspondant aux versets 3. — 4. 5. — 6. 7. — 8. 9. — 10. 11. — 12. 13 — 14. 15a — 15b. 16. — 17. 18. — 19. 20. — 21. 22. — 23. 24. — 25. 26. — 28. 29. — 30, de même que le chant de David sur Saül et Jonathan semble se composer de 4 strophes, également de 3 longs vers chacune (II *Sam*. I. 19. 20. — 21. 22. — 23. 24. — 26. 27.), les seules différences entre les unités rythmiques de ce dernier morceau étant celles-ci : la 1re strophe, si on la divise en stiques, se décompose ainsi : 2 + 2. 2 tandis que la 4e fournit 2. 2 + 2 et que les deux strophes médianes présentent 2. 2 + 3 ; 2. 2 + 3. Les éliminations recommandées par la strophique seraient, dans le premier cantique, le verset *Jug*. V. 27, lequel est peut-être néanmoins à conserver mais comme hors cadre, et, dans le second morceau, le verset II *Sam*. I. 25, suspect également pour d'autres raisons. M. E., peu soucieux qu'il est déjà de distinguer les couches littéraires, ne s'attarde naturellement point à de semblables considérations.

Malgré le peu de succès qu'avaient obtenu ses premières boutades contre les exégètes, l'auteur n'a pas encore renoncé à ce ton désobligeant : « Je le dirai ouvertement. D'ordinaire un jeune homme se consacre à la théologie, quand il n'a aucune autre aptitude » (p. 54). Aussi lui est-ce un plaisir de railler « la pénétrante critique » de ces gens-là (p. 17). Aucun commentateur, avant lui, n'avait vu qu'en *Josué* IX. 9, c'est dans le mot מאד que se cache proprement la réponse

des Gabaonites à Josué. En effet, nul peut-être ne l'avait dit solennellement, parce que tout le monde l'entendait. — D'après M. E., ni commentateur, ni traducteur n'avait jusque là compris qu'en *Josué* IX. 11 « et maintenant fais avec nous alliance » était la suite du discours des anciens de Gabaon à leurs envoyés : or la simple ponctuation adoptée par les versions même les plus répandues, telle, entre autres, la version anglicane autorisée, montre ce qu'il faut penser de cette découverte.

On lira p. 39 une note intéressante sur la longue aversion d'Israël pour les chevaux. Toutefois dans le texte d'Isaïe II. 7 auquel M. E. se réfère, si la possession d'une cavalerie nombreuse est rapprochée du crime d'idolâtrie, c'est, il faudrait l'ajouter, au même titre que l'usage de l'argent et de l'or, non point à cause de quelque caractère spécifique du cheval, mais parce qu'il appartient à cet ensemble de choses qui constituent la civilisation païenne, opposée à l'idéal de simplicité du nomade.

N'est-ce pas également rétrécir les points de vue que d'attribuer à l'insertion de la petite glose « Médite » la loi « jour et nuit » en *Jos.* I. 8, l'existence même du rabbinisme (p. 2) : « En effet, comme la Thora est de beaucoup trop peu d'étendue pour occuper intelligemment un homme, jour et nuit, sa vie durant, — conformément à cette injonction, que l'on interprétait littéralement et qu'on appliquait à chaque israélite, on chercha à occuper le temps dans l'étude de la loi divine, en raffinant, en subtilisant, en lisant entre les lignes, et le résultat fut le Talmud avec ses minuties verbales et son art de couper un cheveu » en quatre. — Il est trop certain que le rabbinisme a des causes plus larges et plus profondes que cette interprétation, déjà toute rabbinique elle-même, de *Jos.* I. 8.

Signalons en terminant, comme dernier indice d'une tendance à la précision parfois factice, une conjecture risquée sur הוללים et הוללות, deux mots employés pour désigner, au concret et à l'abstrait, une sorte toute particulière de la folie morale des impies, deux mots absents des écrits prophétiques parce qu'ils expriment une idée qui n'existait ni ne pouvait exister au temps des prophètes, à savoir précisément les notions contenues dans les mots grecs ἑλληνίζοντες et ἑλληνισμός d'après la racine desquels ils auraient été formés. Si la traduction des Septante rend partout הוללים par παράνομοι au lieu d'employer le mot propre ἑλληνίζοντες, c'est de peur de blesser les Grecs en appelant les hellénisants par leur nom. Il n'est pas étonnant que l'expression dont il s'agit soit si fréquente dans le Psautier : « depuis longtemps, en effet, la question n'est plus de savoir si le psautier contient aussi des hymnes de l'époque macchabéenne, mais de savoir s'il s'y trouve aucun morceau antérieur à cette époque » (p. 333 s.). — Nous ne pourrons suivre ici M. Ehrlich, ni sur le terrain de la linguistique, ni sur celui de la chronologie.

Au total, il importe de répéter que son livre est écrit avec une grande science de la langue et de la littérature soit biblique, soit rabbinique. On ne l'étudiera pas, on ne le discutera pas sans en retirer profit.

F. Nicolardot.

---

Pierre Batiffol, **Histoire du bréviaire romain**. Paris, Picard et Gabalda, 1911, x-447 p. Prix 3 fr. 50.

Peu de livres ont exercé plus d'influence que le bréviaire et une influence que nous négligeons trop souvent. La règle de l'Église obligeait tous les bénéficiers à réciter l'office. Or bien des gens n'appartenaient au clergé que par leurs bénéfices. Quand Ronsard, Brantôme ou Pétrarque récitaient l'office, ce n'était pas pure dévotion. Mais beaucoup de laïcs qui n'avaient aucun prieuré lisaient par piété des formes réduites de l'office, les heures. Les historiens de la peinture savent combien cette pratique a été répandue du xiv^e au xvii^e siècle. Ainsi l'office était la lecture quotidienne de milliers de personnes et des plus instruites et des plus cultivées. Voilà qui est de conséquence pour l'histoire des littératures modernes. Un homme comme Rabelais synthétise tout ce que son livre contient d'ecclésiastique dans la formule : Matière de bréviaire. En fait, il ne connaît guère la Bible et les Pères en dehors de ce que lui en met sous les yeux le bréviaire.

Il faut donc remercier un savant des choses d'Église de nous introduire dans ce livre que nous ne pratiquons plus et de nous en retracer les vicissitudes. Il nous épargne bien des tracas et encore plus de méprises. M. Batiffol a divisé cette histoire en six chapitres : la genèse des heures, des premiers essais du iv^e siècle jusqu'au vi^e siècle ; les origines de l'office romain ; l'office romain du temps de Charlemagne ; l'office moderne et les bréviaires de la cour romaine ; le bréviaire du concile de Trente ; les projets de Benoît XIV. L'ouvrage est une édition vraiment refondue. Il a profité des recherches d'un bénédictin allemand, dom Baeumer, et d'assez nombreux travaux de détail accomplis depuis la première édition (1893). Mais c'est surtout l'active recherche de l'auteur lui-même qui a transformé ce livre et l'a fortement accru : il a passé de 366 pages à 449. Beaucoup d'assertions ont été contrôlées, rectifiées ou précisées. C'est un livre nouveau et solide.

La préface se termine par les lignes suivantes : « Les premières éditions de ce livre étaient dédiées à J.-B. de Rossi, auprès de qui j'ai travaillé jadis de 1887 à 1889, à Rome : on ne sera pas surpris que son nom se lise toujours en première page. Ce livre juvénile s'est fait dans l'enchantement de Rome, la Rome de De Rossi et de Léon XIII. Plus tard, Léon XIII, pensant à une correction nouvelle du bréviaire, nomma une commission à la tête de laquelle il plaça Mgr Duchesne, et, si les noms des consulteurs ne furent pas publiés, du moins j'ai pu

connaître l'un de ces noms. De Rossi n'est plus là ! Que du moins le rappel de son souvenir, ici, témoigne de mon inaltérable fidélité à l'esprit qui était le sien. » On ne laisse pas entendre plus délicatement ce qu'on ne peut pas dire.

M. D.

---

**Katalog Rosenthal 130. Seltene Wiegendrucke, Handschriften, Musiker-Autographen, Erd = und Himmelsgloben,** etc. 119 n^os, 40 fig. et planches.

La librairie Rosenthal de Munich a publié pour le cinquantième anniversaire de sa fondation son *Catalogue 130*. En tête, le portrait de M. Rosenthal. Parmi les imprimés, nous signalerons : 7. Bartholomaeus Pisanus, Summa de casibus conscientiae, goth., Coria, vers 1489, seul exemplaire complet connu ; 10. H.-S. Beham, Biblisch Historien, Francfort, 1533 (la vignette reproduite montre saint Paul écrivant ; à droite, un métier à tisser fort intéressant pour l'histoire des arts) ; 14. la première Bible allemande, Strasbourg, 1466 ; 27-34. Bréviaires de Martinsberg en Hongrie (1519), Sainte-Marie d'Erfurdt (1497, grav. de Dürer), Prague (1502), Ratisbonne (1480), bénédictines de Soissons (1533, reliure exécutée pour Henri III), Trèves (Marienthal, vers 1468), Windesheim (1498) ; 51. Donatus, Partes emendate, Burgos 1498 ; 64. deux feuillets d'un Donat, De octo partibus, impression de Gutenberg, à 30 lignes ; 65. le fameux Missale speciale ; 76. Jacobus à Villascusa, Dialogi quattuor super auspicato Hispaniar. principis emortuali die, Anvers, 1498 (inconnu jusqu'ici) ; une série de missels ; 120. Rabelais, Le cinquiesme livre (1549) ; 130. Santaella, Sacerdotalis instructio, Sevilla, « por tres alemanes companeros », 1499. Les manuscrits intéressants sont assez nombreux : 27. Bréviaire de Verdun, du XIII^e siècle ; 67-69. Heures avec miniatures du XV^e siècle ; 86. Ménée grec du XII^e s., 1^er oct. — fin janvier ; 90. Missel de Salzburg, du XII^e s. ; 91. Missel flamand du XIV^e s. avec miniatures ; 154. Fragment d'un opéra de Wagner resté inachevé : Die Hochzeit. Les globes, cartes et portulans sont également des raretés. Ce catalogue contient le fonds le plus précieux de la librairie Rosenthal, déjà en partie connu par des catalogues antérieurs. On retrouvera beaucoup d'autres ouvrages dans le *Katalog 135, Manuscripte, Inkunabeln, Holzschnitt und Kupferwerke und andere Kostbarkeiten*, Teil I, A-L (91 fig. ; 1415 n^os ; 252 p. et 29 pl.). Dans ce volume, outre les figures du texte, on trouve à la fin, à part, une série de planches. Ces catalogues sont d'utiles répertoires pour les bibliographes et les historiens.

S.

---

Karl Heussi, **Kompendium der Kirchengeschichte** (Tubingue, Mohr, p. 449 à 620, I à XV, 1910 ; prix de l'ouvrage complet : 8 Mk. 60).

Cet ouvrage dont nous annonçons le dernier fascicule, est un

résumé assez détaillé qui rendra service aux débutants. La disposition typographique est assez heureuse. Pour toute bibliographie, en tête de l'ouvrage, une liste d'histoires générales de l'Église, avec appréciation. Beaucoup de personnes pourront se contenter de ce livre qui fournit rapidement un renseignement précis. La préoccupation de résumer a parfois entraîné à négliger certaines nuances ; ainsi la parenté philosophique de M. Bergson avec M. Blondel amène M. Heussi à transformer M. Bergson en apologiste du néo-catholicisme. Ces petites confusions sont inévitables dans un résumé.

V.

---

BENSA (Thomas), **La Peinture en Basse-Provence, à Nice et en Ligurie, depuis le XIV<sup></sup>** 

BENSA (Thomas), **La Peinture en Basse-Provence, à Nice et en Ligurie, depuis le XIVe siècle jusqu'au milieu du XVIe** (s. l. ni date) [Nice, 1909], in-4°, 1 planche.

La légende de l'humilité de ces Primitifs que leurs contemporains célébraient cependant à l'égal des plus grands artistes de l'Antiquité, que les princes les plus illustres choisissaient comme chambellans, comme ambassadeurs, paraît avoir définitivement fait son temps. Elle a vécu — soyons précis —, soixante-douze ans : de juillet 1837, date à laquelle un romantique la créa de toutes pièces dans le *Journal de Paris*, jusqu'à nos jours, où les critiques d'art, dont les yeux ont fini par s'ouvrir, apportent quotidiennement à sa démolition, l'ardeur que leurs prédécesseurs mirent à l'édifier [1]. Il faut reconnaître que c'est si facile de nier ! que cela simplifie tellement les discussions ! Les primitifs ne signaient pas leurs œuvres ; dès lors, l'histoire de l'art pouvait s'écrire bien tranquillement ; nulle controverse ; les attributions les plus fantaisistes pouvaient se produire ; sept ou huit grandes figures se partageaient tout le domaine de l'art entre 1300 et 1500 ; on acceptait, sans que personne émît le moindre doute, l'attribution à un artiste, de plus de *trois mille* pages, et encore « ce n'était qu'une partie de son œuvre » ; les gros volumes succédaient aux gros volumes ; au fond, il n'y avait pourtant que deux ou trois livres, auxquels tous puisaient pour répéter pieusement les mêmes affirmations.

Mais quand, il y a deux ans, on finit par reconnaître que les inscriptions, dans les œuvres d'art, regardées jusqu'alors comme fantaisistes, signifiaient parfois quelque chose, qu'on fut forcé de reconnaître que leur déchiffrement n'était pas « *insensé* », qu'elles fournissaient des noms et des dates, alors on se mit en campagne et l'on vit surgir quantité de noms, dont les Archives identifièrent immédiatement une partie. On s'aperçut également que les artistes, nommés dans les marchés,

---

1. Voir au sujet de l'automatisme subjectif de cette légende un livre qui vient de paraître : *Réalités imaginatives, réalités positives* par M. de Gasté, Paris, Alcan, 1911, in-8°, p. 135.

auxquels par conséquent on se croyait autorisé à attribuer « *en toute certitude* » les monuments dont ils parlaient, étaient de simples chefs d'atelier, des entrepreneurs, des éditeurs, qui confiaient souvent à d'autres artistes sous leurs ordres, les travaux qu'ils s'étaient chargés de mener à bien. Et les travailleurs reprirent alors l'œuvre des Texier, des Girardot, des Guilhermy, des Didron que le Comité d'Archéologie avait supprimée naguère d'un trait de plume, d'abord le 8 mai 1844, puis, devant son inconvenante vitalité, le 10 janvier 1853. Il était *interdit* aux artistes de signer leurs œuvres (Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, t. I, p. 13). L'axiome était formel, nul n'avait plus le droit d'y contredire. Aujourd'hui les choses sont singulièrement modifiées; on a vu que les œuvres d'art parlaient; et les recherches ont commencé.

Dans la résurrection de cette méthode, la seule scientifique, qui a déjà conduit à de si précieuses identifications, on ne peut omettre de signaler tout particulièrement le volume précieux que M. Bensa vient de consacrer à la peinture en Basse-Provence au moyen âge. Dans les quatre chapitres qui composent son livre, il étudie d'abord la peinture à Marseille et à Nice aux XIVe et XVe siècles, puis il montre l'internationalisme de l'école de Provence, où vinrent, de 1400 à 1500, s'établir un grand nombre de peintres étrangers.

Dès la fin du XIIIe siècle, en 1291, il trouve à Nice le fresquiste Ludovic Ropetti, et à Marseille entre 1294 et 1319, Marin de Arsa. De 1346 à 1398, il peut grouper treize peintres; au XVe s., il en découvre vingt-trois des origines les plus diverses : d'Avignon, de Montpellier, de Naples, de Clèves, de Limoges, du Piémont, de Picardie, de Bruges. De tous ceux là, il en retiendra surtout deux, Pierre Villate, dit Malebouche, étudié naguère par Bouchot, et Miralheti, auquel il consacrera tout un chapitre.

De cette réunion d'éléments si divers, s'est formée une école très personnelle, où les Flamands revivent par certains détails de types et de paysages, les Italiens, et les Siennois surtout, brillent par la magnificence de leur couleur, la douceur et la noblesse de certains visages.

Avant de reprendre la biographie des chefs d'ateliers, M. Bensa nous conduit d'abord dans les petites villes de Provence, à Nice, à Lucéram, à Grasse, au Bar; nous sommes en plein XVe siècle. Et l'auteur peut alors nommer un nombre considérable d'artistes dont les deux principaux, Miralheti et Barthélemy Bensa, vont faire l'objet d'un examen particulier.

Jean Miralheti, dont les écrivains d'art ne parlent pas, quitte Montpellier pour venir à Nice, avant 1418. De 1432 à 1444, il circule à travers la Provence, puis il revient définitivement se fixer à Nice, où il meurt très probablement en 1457. Son œuvre est importante. De lui nous avons plusieurs rétables : le premier est de 1432 : *L'Annonciation*, aujourd'hui à la Major de Marseille. Le 2 juillet 1440, il exécute

pour Honoré de Gardanne un rétable, un peu après le rétable de la sacristie de N.-D. de la Miséricorde de Nice, signé : HOC PINXIT JOHNES MIRALHETI. Son influence fut si considérable, que c'est elle qui en réalité créa l'école Niçoise.

Parmi les maîtres qui succèdent à Miralheti, Ludovic Bréa, fils d'un tonnelier de Nice, fut celui dont la maîtrise est à bon droit la plus réputée. La signature d'un tableau de la Cathédrale de Monaco nous permet de connaître sans incertitude sa manière; il travaillait vers 1480. Autour de lui vivait toute une pléiade d'artistes, entr'autres un maître qui signait une *Passion* et un *Jugement dernier* à Pigna : *Presbiter Johannes Canavesi de Pinerolo pinxit MCCCCLXXXII.*

Bréa porte son école à Gênes ; mais avant de partir il avait laissé à l'église de Cimiez à Nice un triptyque qu'il signe : *1475, die XXV junii, Ludovicus Brea pinxit.* En Italie, à Savone, à Gênes, à Menton, il signe — sans humilité — nombre d'œuvres. Il meurt enfin entre 1522 et 1525.

Le dernier chapitre passe en revue les élèves du Maître, qui essayent de continuer sa manière. L'un, François Bréa, travaille vers 1504; il signe, à cette date, à Gênes un *Saint Antoine ermite.* L'autre est cet habile Jean Cordonnier de Troyes, étudié naguère par M. Pératé, à propos du célèbre rétable de Six-Fours. Et ce qui montre bien l'internationalisme de cette école, c'est qu'ayant pris en 1520 l'engagement de peindre quatre tableaux et craignant de ne pas satisfaire la commande, il appelle à lui un peintre d'Anvers Jean Guyens, dit le Flamand.

On comprend combien, dans cette confusion de mentalités artistiques si différentes, il est difficile de se reconnaître. Les signatures sont donc indispensables pour préciser nos incertitudes. Aussi devons-nous être fort reconnaissants à M. Bensa, qui ne s'est pas contenté de nous apporter une étude sentimentale sur l'art du Midi de la France; mais, qui, après nous avoir fait toucher du doigt la complexité d'une question, au premier abord très simple, est venu l'étayer de preuves, tout à fait objectives, qu'il est impossible de récuser.

F. de Mély.

---

Georg Werle. **Die ältesten germanischen Personennamen.** Strassburg, Trübner. In-8°, 1910, 2 mark 75.

C'est un fascicule complémentaire de la *Zeitschrift für deutsche Wortforschung* (12e volume) et il traite des noms propres germaniques de la période la plus ancienne. L'ouvrage comprend trois parties : indications et examen des documents où se trouvent les noms propres germaniques; énumération de ces noms ainsi que la citation des passages où ils paraissent; observations sur la phonétique et la graphie de ces mots. La partie la plus utile est certainement la

seconde, pour laquelle l'auteur a dépouillé de nombreux textes et qui fournit un répertoire depuis longtemps désiré.

F. P.

---

Paul Curts : **Luther's Variations in Sentence arrangement from the modern literary usage,** with primary reference to the position of the verb (New Haven, 1910).

Dans cette thèse présentée à l'Université de Yale, M. Curts a étudié l'ordre des mots et surtout la place du verbe dans la phrase de Luther. Ce sont les œuvres écrites entre 1520 et 1527 qu'il examine. Trois parties épuisent les recherches : les modifications dans les propositions où règnerait : 1° la disposition de l'ordre normal ; 2° celle de l'inversion ; 3° celle du rejet. Il ressort de cette étude que l'ordre des mots chez Luther diffère assez sensiblement de celui qui est la règle aujourd'hui, puis, que ce n'est pas l'habitude du latin qui a inspiré à Luther ses procédés, et que le Réformateur tend, avec les années, à se rapprocher de l'usage moderne. De précises statistiques donnent au diligent travail de M. Curts la base la plus solide.

F. P.

---

H.-J. Molinier, **Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays, évêque d'Angoulême (1468-1502).** Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8° de XXII-307 pages. Prix : 4 francs.

Du même, à la même librairie. **Mellin de Saint-Gelays (1490?-1558). Étude sur sa vie et sur ses œuvres.** In-8° de XXXII-614 pages. Prix : 7,50.

Ces deux ouvrages sont des thèses de doctorat ès-lettres soutenues devant la Faculté des lettres de Toulouse. Le premier (thèse complémentaire) arrive à point pour contenter la curiosité éveillée autour de l'œuvre d'Octovien de Saint-Gelais par le substantiel et spirituel article que M. Henry Guy a consacré au *Séjour d'honneur* dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (1908, p. 196-231). M. Molinier passe en revue, analyse et juge les nombreuses productions de l'évêque d'Angoulême ; comme ces livres ne sont point toujours faciles à consulter, on lui saura gré de nous en avoir donné de nombreux extraits.

Octovien de Saint-Gelais fut un homme actif et un écrivain fécond. Il mourut à 34 ans ; mais il avait eu le temps de se pousser à la cour, d'obtenir le titre officiel de « facteur ou orateur du roi » Charles VIII, de se faire nommer évêque à 26 ans et d'écrire des milliers de vers. La première de ses compositions poétiques fut l'*Ystoire de Eurialus et de Lucresse*, traduite d' « Eneas Sylvius nommé pape Pie » (1493). Elle fut suivie de la traduction des *Héroïdes* d'Ovide, du *Séjour d'honneur*, de la traduction du *Livre des persécutions des Crestiens* de Boniface Symonetta, du *Trésor de noblesse*, du *Débat du Seigneur de court et du Seigneur des champs*, du *Livre des vices et des vertus*,

de la *Chasse et Départ d'amours*, d'une traduction de l'*Énéide*, d'une traduction aujourd'hui perdue de quelques chants de l'*Odyssée*. A cette liste, il faut joindre un certain nombres de poèmes de circonstance. Mais c'est à tort qu'on y ferait figurer cette traduction de l'*Art d'aimer* et des *Remèdes d'amour*, qui fournissait à Henri Estienne une occasion de protester contre le relâchement des mœurs du haut clergé catholique : la démonstration de M. Molinier, sur ce point, paraît fort pertinente.

Aucun poème d'Octovien n'offre l'intérêt artistique et documentaire du *Séjour d'honneur*. C'est là son œuvre essentielle. Dans l'étude de ce chef-d'œuvre, M. Molinier n'a rien ajouté à l'exposé qu'en avait fait son maître M. Guy. Pourtant, il ne semble pas que la question des sources de l'érudition dans le *Séjour* soit épuisée. Ainsi, p. 94, à propos de l'apostrophe des Parques : « Où est lo, Hercé ou Pandrosos... » M. Molinier se contente de noter, après M. Guy, l'imitation évidente de la *Ballade des dames du temps jadis*. Mais il ne se demande pas où Octovien a pris les éléments de cette énumération de femmes illustres : Briseïs, Lucrèce, Penthésilée, etc. Sa source principale ne serait-elle pas le *De mulieribus claris* de Boccace ? et Villon lui-même n'aurait-il pas tiré de ce même catalogue les noms de ses héroïnes : Thaïs, Flora, etc. ?

En somme, hormis quelques parties qui sont originales par l'inspiration et par l'art, l'œuvre d'Octovien nous apparaît dans l'étude de M. Molinier comme peu différente des autres productions des grands rhétoriqueurs. On y trouve tous les défauts de cette école : le goût de la versification compliquée et mécanique, le pédantisme et l'enflure; peut-être à un degré moindre que chez les autres rhétoriqueurs.

Je relève quelques lacunes et inadvertances dans l'exposition de M. Molinier. P. 220, le tableau de la « querelle des femmes » au moyen âge est très incomplet et la bibliographie de M. Molinier sur cette question très insuffisante. On la complètera en recourant à l'article que M. Lefranc a publié sur le même sujet dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1903, p. 1 et 78. — P. 222. « C'était le *Petit Jehan de Saintré*, démonstration, par l'exemple, de la fausseté de l'amour platonique, tant prôné par la tradition chevaleresque. » La chevalerie a ignoré Platon et sa conception de l'amour; le *Petit Jehan de Saintré* ne l'a pas connu davantage et n'a point pour objet d'en montrer la « fausseté ».

Le travail que M. Molinier a consacré à Mellin de Saint-Gelais se divise en deux parties : 1° la vie du poète, 2° ses œuvres. Sur la biographie proprement dite, M. Molinier a réuni et rapporté tout ce que l'on peut trouver. Il pense que Mellin, Melin ou Merlin de Saint-Gelais était le fils, non d'Octovien, comme on le croit généralement, mais de Mellin, seigneur de Saint-Séverin, frère du précédent. Il appuie son opinion sur plusieurs témoignages contemporains et sur

cette remarque que Mellin entra dans les ordres juste au moment où naquit au seigneur de Saint-Séverin un fils légitime. Il nous montre le jeune Mellin élevé dans le palais épiscopal d'Octovien, achevant ensuite ses études en Italie, entrant à la cour de François I[er], bientôt nommé aumônier du dauphin François, puis du dauphin Henri et enfin du roi lui-même. Mellin est à l'apogée de sa faveur, en relations avec tous les courtisans et tous les lettrés, lorsqu'éclate sa querelle avec Ronsard (1550). En 1552, les deux adversaires sont réconciliés. La faveur de Mellin à la cour reste constante et il meurt en 1558, laissant dans le monde des lettrés des regrets universels.

Le défaut de cette biographie, c'est qu'elle nous offre un grand nombre de documents, parfois contradictoires, dont on ne voit pas que M. Molinier ait fait une critique sérieuse. Ainsi, p. 59, il allègue une affirmation « expresse » de Colletet pour établir que la « douceur et la mélodie du style » de Mellin procédaient de son séjour en Italie. Quelle est sur ce point la valeur du témoignage de Colletet formulé en ces termes : « Comme il respirait le doux air d'Italie, il s'acquit insensiblement aussy une certaine doulce et agréable faculté d'escrire... » ! M. Molinier semble ailleurs, faire bien peu de cas de Colletet dont « le sens critique était peu développé, » p. 545. De même, p. 70, Mellin nous est présenté comme habile dans la médecine « à ce que l'*on* dit. » Qui est cet *on* ?

Mêmes contradictions et même inconsistance dans l'étude des amitiés de Mellin de Saint-Gelais. P. 119, l'énigme : « Le grand vainqueur des hauts monts de Carthage » est alléguée comme un témoignage de l'amitié qui unissait Mellin à Marot. Elle « serait pleine des allusions les plus transparentes aux malheurs de maître Clément ». M. Molinier suit ici Prosper Blanchemain qui a identifié arbitrairement les personnages de cette énigme avec les contemporains de Marot, Scipion avec l'inquisiteur Bouchard, etc. Mais rien ne garantit les hypothèses de Blanchemain. Il semble bien, au contraire, que cette énigme, dont on trouve des fragments dans les *Fanfreluches antidotées* de *Gargantua* soit antérieure à 1534, c'est-à-dire aux malheurs de Marot. Plus loin, M. Molinier finit par renoncer aux interprétations de Blanchemain ; p. 420, il se dispense de porter un jugement sur les énigmes de Mellin parce que, dit-il, elles sont inexplicables.

Son étude des rapports de Rabelais et de Mellin de Saint-Gelais n'est pas beaucoup plus solide. A propos des démêlés de Mellin avec la Pléiade, p, 257, il n'hésite pas à ranger Rabelais parmi les adversaires de Ronsard : « il se déclara formellement contre les novateurs ». C'est une pure hypothèse. Sans doute, Rabelais et Mellin étaient en rapports d'amitié depuis longtemps ; mais il ne s'ensuit pas que Rabelais ait pris parti dans la querelle de Mellin avec la nouvelle école, ni surtout qu'il se soit « déclaré » contre Ronsard. Le témoignage de

Bernier invoqué par M. Molinier est de 130 ans postérieur à Rabelais. Quant à l'opinion de M. Laumonier, on s'étonne de la voir alléguer dans la note 1 de la page 257; car elle ruine précisément la thèse de M. Molinier. M. Laumonier a montré quel était le véritable sens de l'épitaphe de Rabelais par Ronsard : elle aurait pu être écrite par le poète pour lui-même. Évidemment de l'article de la *Revue des Études Rabelaisiennes* mentionné dans cette note, M. Molinier n'a lu que le titre; sa source est le *Manuel bibliographique* de M. Lanson, où il a pris pour le titre de l'article (qui est l'*Épitaphe de Rabelais par Ronsard*) une indication générale de M. Lanson : *Rapports de Rabelais et Ronsard.*

Trop souvent M. Molinier s'est donc borné à compiler des documents, des témoignages et des jugements sans faire œuvre critique. Trop souvent aussi il s'en est tenu à des conjectures que rien ne garantit. P. 164, l'*Advertissement à une studieuse demoiselle*, ouvrage d'astrologie, « *a du* » exercer une influence importante. P. 175, « Catherine de Médicis... *devait* éprouver une singulière sympathie, italienne transplantée à la cour de France, pour cet aumônier si italien par tant de côtés. » P. 257 : « Rabelais *dut* voir d'un très mauvais œil la tentative tapageuse de ces réformateurs enthousiastes. » P. 451. La pièce « Du jeu des eschecs » *dut* avoir du succès. Était-il donc si difficile à M. Molinier de trouver des indices ou des témoignages propres à confirmer ses conjectures?

L'étude de l'œuvre de Mellin présentait des difficultés d'un ordre particulier. Ce poète ne voulut rien faire imprimer. Il n'est pas sûr que l'édition de ses œuvres qui parut en 1547 ait été publiée par ses soins. A sa mort, la plupart de ses poèmes circulaient encore manuscrits et ce n'est qu'en 1574 qu'ils furent imprimés à Lyon, par Antoine de Harsy. Dès lors, il était difficile d'étudier dans l'œuvre de Mellin l'évolution de son talent, puisque nous ignorons les dates de composition de ses poèmes. La première tâche de son historien eût été de chercher à dater ces œuvres diverses. Il ne semble pas que M. Molinier y ait apporté grande diligence. Il n'a pas même essayé de dater les recueils manuscrits de notre Bibliothèque nationale, qu'il cite dans sa bibliographie [1]. En outre, il ne relève pas exactement dans les Anthologies de l'époque les diverses pièces de Mellin de Saint-Gelais qui y furent insérées avec ou sans le consentement de l'auteur. C'est ainsi qu'il n'a mentionné, ni dans sa Bibliographie, ni dans son tableau de l'œuvre littéraire de Mellin, p. 338, la *Fleur de poésie françoyse* de 1542 (Paris, Alain Lotrian) qui apportait *seize pièces* inédites de Mellin de Saint-Gelais. De même, parmi les poèmes parus avant 1547, il ne cite pas l'énigme : *Le grand vainqueur des hauts monts de*

1. Nous apprenons incidemment, dans une note de la page 336, que le ms. 885, de la B. N. date de l'année 1555 « selon toute vraisemblance... On voudrait savoir d'où est tirée cette vraisemblance.

*Carthage*, antérieure à *Gargantua*, qui en reproduit une partie dans les *Fanfreluches antidotées*. D'une manière générale, M. Molinier n'a pas su tirer parti de quelques indications de dates que nous donnent ces recueils [1].

On s'étonnera également de ne pas trouver dans ce volume de 614 pages, à défaut d'une étude détaillée, un tableau des sources de Mellin de Saint-Gelais, M. Molinier se contente de nous renvoyer aux travaux de M. Vianey et de M. Francesco Flamini. Ne pouvait-il au moins nous exposer les résultats des recherches de ces érudits? Les jugements esthétiques de M. Molinier sur les poèmes de Mellin sont intéressants, sans doute, mais il leur manque ce sens du relatif, qu'on attend de toute critique moderne. Nous le regretterions moins s'il nous avait permis de juger de l'originalité de Mellin de Saint-Gelais, en nous offrant de nombreux rapprochements de son œuvre avec celles de ses modèles. M. Vianey [2], en citant le sonnet de Burchiello qui a inspiré le fameux sonnet. « Il n'est point tant de barques à Venise », nous fait mieux comprendre en une page le tour d'esprit particulier de Mellin que M. Molinier en un chapitre.

A la fin de son livre, M. Molinier nous transcrit des manuscrits de la Bibl. Nat. quelques poèmes inédits qu'il attribue à Mellin de Saint-Gelais. Il devait nous exposer les raisons de cette attribution, puisque ces pièces sont anonymes dans les manuscrits. L'une d'elles *Amour et Argent*, p. 563-571, est assurément considérable et l'on s'étonne que M. Molinier n'ait pas étudié les circonstances de sa composition, sa date, etc. Il nous semble qu'elle doit être rapprochée de la *Victoire et Triumphe d'Argent contre Cupido*... de Papillon (Lyon, Juste, 1537).

Il serait trop long de relever les très nombreuses coquilles typographiques de ce volume. Je me contente d'en signaler quelques-unes qui altèrent les textes anciens reproduits par M. Molinier. — P. 107, (II, 65), lire *delivre* et *desir*, au lieu de *délivre* et *désir*. — P. 146, dans la lettre de Dolet, lire *Amy*, au lieu de *Ainsy*, *faultes* au lieu de *facultés*... — P. 410, le dernier vers cité est faux. Lire : *à tous hommes commune* au lieu de : à tous *ces* hommes commune.... —P. 125, à propos du meurtre commis par Dolet, lire *1536* au lieu de 1535. — P. 10, je suppose qu'issurent est également une coquille.

A la Bibliographie des œuvres de Mellin p. XI, il faut ajouter les vers de *Cupido et Psyché* du ms. 523 de Chantilly, publiés par M. Gohin dans son édition d'Heroet (Collection des textes français modernes), p. 131... M. Molinier, p. 142, suppose que Mellin avaitent repris de traduire tout le *Courtisan* de Castiglione. « Nous trouvons, en effet,

1. Il n'apparait pas non plus qu'il ait étudié les diverses éditions du *Recueil de vraie Poésie Françoyse* (1544. Jan Longis et Vincent Sertenas, 1559, Benoît Rigaud, etc.).

2. *Le Pétrarquisme en France*, p. 356.

dans un ms. fr. 2335 la traduction des pages du *Courtisant*, traduction assez différente de celle qui fut publiée. » Selon M. Gohin, *op. cit.*, p. XXIII, « cette traduction partielle serait un fragment de l'ébauche dont Jacques Colin avait confié la revision à Mellin de Saint-Gelais ; le ms. contient, en effet, plusieurs pièces de Jacques Colin. »

En somme, nous avons dans ce volume, fruit « de sept années de travail » une foule de documents sur Mellin de Saint-Gelais. Il est fâcheux qu'il y manque encore : 1° un tableau chronologique de ses œuvres; 2° un répertoire de ses sources. Nul ne serait mieux préparé que M. Molinier pour nous donner maintenant ces deux instruments indispensables à l'étude de ce poète.

J. Plattard.

---

Pouchenot, **Le budget communal de Besançon au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.** Paris, Champion, 1910 In-8°, 135 p. (fasc. 184 de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études).

Lamouzèle, **Essai sur l'administration de la ville de Toulouse à la fin de l'ancien régime.** Paris, Giard et Brière, 1910. In-8°, 135 p.

Vicomte du Breil de Pontbriand. **Le comte d'Artois et l'expédition de l'île d'Yeu.** Paris, Champion, 1910. In-16, 167 p.

Ernst Heymann, **Napoleon und die grossen Mächte 1806.** Berlin, Rothschild, 1910. In-8°, 171 p. 6 fr. 25.

Otto Wiltberger, **Die deutschen Flüchtlinge in Strassburg 1830-1849.** Berlin, Rothschild, In-8°, 216 p.

Eyschen, **Das Staatsrecht des Grossherzogtums Luxembourg.** Tübingen, Mohr, 1910. In-8°, 232 p. 10 fr.

L. Pichon, **Code de la guillotine.** Paris, librairie générale du droit, 1910. Petit in-8°, 127 p.

Augustin Cochin, **La crise de l'histoire révolutionnaire.** Paris, Champion, 1909. In-8°, 103 p.

La partie principale de la brochure de M. Pouchenot sur *Le budget communal de Besançon au début du* XVIII<sup>e</sup> *siècle* est la reproduction intégrale des comptes de la ville pour 1690, 1705 et 1710, années choisies on ne sait pas bien pourquoi. M. P. accompagne ces comptes d'une étude, assez complète et intéressante, des sources principales de recette et de dépense (on n'y voit pas figurer les dettes de la ville), d'un tableau des budgets de 1690 à 1710 (ils sont en déficit croissant jusqu'en 1699, l'équilibre tend à se rétablir depuis 1704, et il y a un excédent en 1710), d'indications sur l'administration de la ville en général, et de pièces justificatives pas toujours en rapport avec le sujet. A çela s'ajoutent un plan, une vue et une carte, bien reproduits. M. P. annonce que cette monographie est un fragment détaché d'une Histoire économique de la Franche-Comté de 1671 à 1789. Le sujet semble intéressant et les archives locales riches de documents. Mais avant d'entreprendre ce travail, M. P. fera bien de s'exercer à composer et à tirer des textes ce qu'ils contiennent d'important.

L'usage des recueils imprimés, par exemple de la Correspondance des Intendants publiée par M. de Boislisle, qu'il semble ignorer, lui serait aussi profitable.

L'*Essai sur l'administration de la ville de Toulouse à la fin de l'Ancien régime* de M. Lamouzèle n'est guère qu'une suite d'analyses et d'extraits des procès-verbaux imprimés du conseil général et du conseil politique de la ville de 1783 à 1790. L'auteur les a classés par ordre méthodique en les reliant par un commentaire succinct où l'éloge de l'ancienne municipalité revient souvent. Des notes historiques et biographiques éclairant le texte feraient mieux notre affaire. Mais il y a des faits intéressants à retenir, notamment sur le rôle du Parlement et sur l'assistance publique à la veille de la Révolution.

M. le vicomte du Breil de Pontbriand a remarqué que les reproches de lâcheté adressés, même par les historiens royalistes, au comte d'Artois à propos de l'expédition de l'île d'Yeu en octobre-novembre 1795, reposent sur le témoignage suspect des Mémoires de Vauban. Il a écrit un livre pour critiquer ce témoignage. Il montre bien qu'au moment où *Monsieur* se décida à retourner en Angleterre, l'armée de Charette était déjà vaincue et presque détruite, et que les Anglais refusaient tout secours. D'après les documents du *Record Office* qu'il publie, le prétendu débarquement partiel opéré à la Tranche ou à Saint-Jean des Monts, et dont le comte d'Artois n'aurait pas profité, semble bien n'avoir pas eu lieu, au moins à la date qu'on lui assigne. Enfin l'auteur pose, à la suite d'un érudit rochefortais, la question de savoir si un passager mystérieux saisi sur un cutter anglais par une frégate française et qui s'évada, n'était pas justement le prince qui essayait de prendre terre. Un document des archives de Chantilly, publié dans le *Temps* du 29 octobre 1910 prouve que ce personnage était, non le comte d'Artois, mais le marquis de Chabannes La Palice.

La brochure de M. Ernst Heymann sur la crise diplomatique qui précéda la campagne d'Iéna, fait partie de l'excellente collection des *Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, publiée sous la direction de MM. Meinecke, von Below et Finke. Elle n'apporte pas de révélations sur ce point capital de la politique napoléonienne, déjà connu dans ses grandes lignes depuis les publications de Bailleu et de Coquelle. Mais l'auteur a cherché, avec succès, à préciser les détails des deux négociations de Talleyrand avec Yarmouth et avec d'Oubril, et il y a réussi en se servant adroitement des textes publiés en France, en Prusse et en Angleterre, ainsi que de ceux qu'il a lui-même découverts à Berlin et à Paris. Il a par exemple bien tiré au clair l'histoire des dépêches de Lucchesini, qui décidèrent le roi de Prusse à mobiliser son armée, et bien montré que Napoléon n'avait pas, en août 1806, l'intention d'attaquer la Prusse, ni même le parti-pris de lui reprendre le Hanovre dans tous les cas. Cette étude consciencieuse rendra des services. On est surpris que M. H., qui connaît bien la

littérature de son sujet, ne mentionne même pas le tome VII de Sorel. Il est permis de discuter son jugement sur la conduite de Napoléon en 1806; il n'est pas permis de paraître l'ignorer.

Dans la même collection, M. Otto Wiltberger publie une étude sur les réfugiés allemands en Alsace sous Louis-Philippe. Il retrace rapidement la biographie des plus notoires parmi ces réfugiés, dont aucun n'est un chef de marque (Karl Vogt a bien été des leurs, mais pendant très peu de temps, et il avait à peine l'âge d'homme), puis il étudie leurs rapports avec les Strasbourgeois et avec le gouvernement français, la part qu'ils ont prise aux mouvements révolutionnaires, et enfin leurs publications politiques et littéraires. Moins nombreux que les Polonais, moins misérables et plus travailleurs, ils furent assez bien accueillis par les libéraux et les républicains d'Alsace et vus d'un assez bon œil par l'autorité, jusqu'au moment où on s'aperçut qu'ils faisaient de la propagande antifrançaise. Leur part aux insurrections de Paris et de Lyon ne paraît pas grande; mais là-dessus les recherches de M. W., qui n'est pas venu consulter les documents de police et judiciaires des Archives Nationales, sont insuffisantes. Il y aurait eu à prendre aussi dans les Archives du Quai d'Orsay, car les réfugiés ont donné lieu à des négociations fréquentes et à beaucoup de difficultés entre les ministres de Louis-Philippe et les gouvernements allemands. L'étude des sociétés secrètes et des clubs, celle des journaux publiés par les Harring, Rauschenplatt et autres sont plus complètes et seront plus utiles.

Une monographie sur le droit public du Grand-Duché de Luxembourg, due à M. Eyschen, vient de paraître dans la Collection *das öffentliche Recht der Gegenwart*, fasc. XI. C'est une analyse méthodique, détaillée et précise de toutes les institutions du pays. Répertoire commode, mais sans discussion historique ni critique des points controversés, ce livre est surtout destiné aux étudiants, semble-t-il.

En attendant un « grand ouvrage » sur l'histoire de la Guillotine, M. L. Pichon publie les textes législatifs et administratifs sur ce sujet en une brochure intitulée *Code de la Guillotine* (Paris, librairie générale de droit, 1910, petit in-8°, 127 p.). Ces documents sont en partie inédits, en partie tirés des recueils juridiques ou de la *Revue rétrospective*. La publication est correcte, la recherche semble avoir été faite avec soin; le recueil de M. P. sera utile à tous ceux, députés ou non, qu'intéresse cette question un peu pénible.

Le livre de M. Aulard sur *Taine historien* a suscité beaucoup de publications en sens divers. Parmi les réponses qu'on lui a faites du côté des admirateurs de Taine, celle de M. Augustin Cochin est sans doute la plus étudiée. Elle commence par une révision détaillée des erreurs reprochées à Taine dans une partie (12 pages) du livre de M. Aulard; M. C. conclut à réduire de 28 à 15 le nombre de ces erreurs. Puis vient une critique des méthodes respectives de Taine et de

M. Aulard, l'une « psychologique », l'autre « de défense républicaine ». La vraie méthode, selon M. Cochin, est sociologique. Elle seule expliquera la Révolution par le jacobinisme et le jacobinisme par « le grand fait historique du XVIIIe siècle, la venue au monde et au pouvoir des sociétés de pensée » spécialement de la franc-maçonnerie. La seule nouveauté de cette opinion est dans l'intervention de la sociologie, qui décidément est bonne à bien des choses : M. Cochin (Augustin) y voit le moyen de prouver que tyrannie jacobine et démocratie sont tout un, cependant que M. Cochin (Denys) y découvre la présence du Léviathan de Hobbes, parmi « des paradoxes engourdissants et préparateurs de tyrannies » (*Revue de Paris*, 15 avril 1910).

R. G.

---

— Vue de M. P. Drews, sur la réforme à introduire dans les études théologiques en donnant moins de place à l'exégèse de l'Ancien Testament et à l'histoire ancienne de l'Église, davantage à la théologie pratique, en élargissant cette discipline (*Das Problem der Praktischen Theologie*; Tübingen, Mohr, 1910; in-8, 82 pages). L'auteur voudrait qu'on songeât davantage à la formation professionnelle des pasteurs, sans préjudice cependant pour l'esprit scientifique. — Z.

— Accord de la théologie et de la philosophie conclu sur la base du protestantisme libéral (foi au Dieu père, intuition ou expérience directe, valeur que la raison ne peut ébranler, etc.), dans le livre de M. F. Traub (*Theologie und Philosophie*; Tübingen, Mohr, 1910; in-8, 235 pages). Forme spéciale de fidéisme. — Z.

— Le 44e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, publié par la maison Hachette sous la direction de MM. Saglio et Pottier (t. IV, 2e partie, p. 1297-1456), contient les articles suivants : Sibyllae, sibyllini libri, Silvanus, Somnus, Soranus, Spes (J. A. Hild); sica, signa militaria, sigyna, spatha, spatula (A. J. Reinach); sicilicus, siliqua, signator (F. Lenormant); siclus, solidus (Babelon); Sicyonia, sindon, singilio, sisura, sitesis, solarium, spatha, spatula, spinther, splenium, spoliarium, spyris (E. Saglio); sigillum (A. Blanchet); sigillum, sinum, sinus, simpulum, simpurium, skallion, spondeion, spondocheion, stamno (Pottier); signum, soccus, socii navales, solea, solium, spectabiles (Chapot); silentiarius, silva, skyria dikê, societas, socius (delicti), solarium, sortitio, specificatio, sportula, spurius (Lécrivain); silicarii (Labatut); silphium (A. Rainaud); singularis, sodales augustales, sodalitas, speculator, spolia (Cagnat); siparium, sparsio (Fabia); skapheion, sipho, spithama, stadium (Sorlin-Dorigny); Sirenes, sitophylakes, Sminthia, spondophoros (Ch. Michel); sistrum (Seymour de Ricci); situla (A. Grenier); skaperda, stabulum (Lafaye); Skiereia, Skira, Skirophoria, Sol, Sopatria, sportia (E. Cahen); skolion (A. Martin); sol (Cumont); solutio (Huvelin); somatophylakes (Jalabert); sophronistès (P. Girard); sortitio (Glotz); soteria (R. Foucart); speculum (Ridder); sphinx (Nicole); spongia (Besnier); sporta (Albertini). Ce fascicule est accompagné d'une table méthodique provisoire, rédigée par M. Pottier, pour les lettres A à O.

— La XXXIIIe livraison de la grande publication *Der obergermanischraetische Limes des Römerreiches*, qui vient de paraître (librairie Otto Petters, Heidelberg)

est consacrée au camp de Stockstadt. Le camp est bien conservé; on y a trouvé le prétoire, des thermes, un temple de Mithra, un autre de Jupiter Dolichenus. Nombreuses inscriptions; beaucoup de morceaux figurés.

— Nous recevons deux brochures de M. Counson : 1° dans les *Publications du Musée belge*, n° 6, des *Mélanges d'histoire littéraire* (Louvain, Peeters; Paris, Champion, 1909, 29 pages in-8°), qui étudient le livre de M. Doutrepont et rattachent, à cette histoire d'une grande époque de la civilisation franco-belge, quelques problèmes très actuels; qui résument les recherches les plus récentes dont l'œuvre et la personnalité de Chateaubriand ont été l'objet, et qui reconnaissent, dans l'« Enchanteur », le moins véridique et le plus vaniteux des autobiographes; 2° un tirage à part de la *Revue générale* qui examine soigneusement — et ceci complète l'étude ci-dessus — les deux séjours de *Chateaubriand en Belgique* (Bruxelles, Gœmaere, 1909, 56 pages in-8°), le premier pendant l'Émigration, le second durant les Cent-Jours. Il va de soi qu'une mise au point de bien des allégations des *Mémoires*, de bien des reconstitutions colorées des œuvres historiques ressort de cette attentive recherche. — F. B.

— Répondant en quelque sorte à un *desideratum* exprimé ici même par M. Bourciez, M. A. François étudie la préhistoire du vocable *Romantique, le mot et le sentiment en France, au* XVIII*e siècle* (38 p. in-8° extraites du tome V des *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*) : avant que les théories littéraires octroient une valeur nouvelle et une généalogie imprévue à cette épithète promise, en même temps que le substantif correspondant, à une si belle formule, un sens pittoresque lui est presque exclusivement réservé. C'est une variété émouvante de sites ou de jardins anglais, propres à faire résonner dans l'esprit du spectateur des harmoniques indistinctes : M. François s'attache à repérer au plus juste l'emploi que notre XVIIIe siècle s'essaie à faire de ce mot franco-anglais, avec les nuances de sens qui le sollicitent. — F. B.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 mars 1911.* — M. Morel-Fatio annonce que la commission du prix Saintour a partagé ce prix de la manière suivante : 1200 francs à Mgr Fuzet et au chanoine Jouen pour leur travail intitulé : *Comptes, devis et inventaire du manoir archiépiscopal de Rouen*; 800 francs à M. Léonce Cellier pour son ouvrage sur *les Dataires du* XVe *siècle et les origines de la Daterie apostolique* et pour son *Catalogue des actes des évêques du Mans jusqu'à la fin du* XIIe *siècle*; 500 fr. à M. Albert Feuillerat, pour son étude sur *John Lily, contribution à l'histoire de la Renaissance en Angleterre*; 500 fr. à M. Emile Bertaux, pour son livre sur *L'Exposition rétrospective de Saragosse de 1908*.

M. Philippe Berger continue sa communication sur les fouilles exécutés dans l'Ilot Amiral à Carthage. Il appelle l'attention de l'Académie sur les symboles et les caractères puniques que l'on trouve, soit peints à l'encre, soit gravés au trait, sur les blocs des soubassements puniques découverts dans ces fouilles. Il les rapproche de signes analogues relevés sur les fondations du temple de Jérusalem, plus récemment sur les murs du temple d'Eryx en Sicile, et enfin, par M. Clermont Ganneau, à Tripoli. — MM. Perrot, Haussoullier et Dieulafoy présentent quelques observations.

M. Pottier donne lecture d'une note de M. Charles Dugas sur les fouilles de Tégée.

M. Perrot, secrétaire perpétuel communique une note de M. R. Valois sur le portique de Philippe à Délos. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

**N° 15** — **15 avril** — **1911**



**Ist Jesus eine historische Persönlichkeit?** von G. Klein, Tübingen, Mohr, 1910; in-8°, 46 pages.

**Ist das « liberale » Jesusbild widerlegt?** Eine Antwort von H. Weinel. Tübingen, Mohr, 1910; in-8°, VII-111 pages.

**Jesus von Nazareth Mythus oder Geschichte?** Vorträge von J. Weiss. Tübingen, Mohr, 1910; in-8°; VIII-171 pages.

**Die Geschichtlichkeit Jesu.** Zwei Reden von J. Weiss und G. Grützmacher. Tübingen, Mohr, 1910; in-8°, 30 pages.

**Zum Streit um die « Christusmythe ».** Das babylonische Material in seinen Hauptpunkten dargestellt, von H. Zimmern. Berlin, Reuther, 1910; in-8°, 66 pages.

Tous ces écrits ont été provoqués par l'ouvrage de M. A. Drews, *Die Christusmythe*, publié au commencement de l'année 1910. Sauf le dernier, ce sont des réfutations de ce livre, qui a fait grand bruit en Allemagne.

M. Klein établit la réalité historique de Jean-Baptiste, décrit la situation du judaïsme palestinien au commencement de l'ère chrétienne, et montre que les principaux discours de Jésus dans les trois premiers

Évangiles s'adaptent parfaitement à ce cadre. Tout de suite il conclut à la pleine originalité de l'enseignement du Christ et à l'historicité de son personnage. L'argument ne porte pas si loin : c'est un argument de vraisemblance, ni plus ni moins, et l'existence réelle de Jésus est à prouver d'abord par le témoignage des gens qui l'ont connu.

Pour M. Weinel, il s'agit moins de prouver l'historicité de Jésus que de défendre contre M. Drews l'idée que se fait du Christ historique le protestantisme libéral. Et d'abord il entend montrer que M. Drews est un dilettante, — reproche exagéré, car le *Mythe du Christ* n'est pas un livre superficiel, bien que l'auteur ne soit pas exégète et que sa méthode soit très défectueuse ; — il blâme M. Schmiedel d'avoir écrit qu'un livre du même genre, par M. W. B. Smith, n'était pas déjà si facile à réfuter ; il blâme Wrede d'avoir ébranlé la confiance qu'on avait dans l'Évangile de Marc ; il tance M. Wellhausen pour avoir essayé — avec moins de raison et de succès, — de faire pour la source dite des *Logia* ce que Wrede a fait pour Marc. Au fond, M. W. n'a pas tout à fait tort d'attribuer à ces auteurs une part de responsabilité dans les écarts de M. Drews. Mais l'exagération et le ton déplaisant de ses remarques plaide en faveur des personnes qu'il attaque. Il y a une responsabilité que M. W. oublie de signaler, parce qu'il ne la voit pas. Après avoir bien critiqué tout le monde, il parle avec beaucoup d'emphase de la valeur incomparable et éternelle de l'Évangile, c'est-à-dire de l'essence évangélique concentrée dans la foi au Dieu père qui pardonne le péché, foi qui constituerait le christianisme en économie purement morale du salut. Et pas un mot des motifs qu'un historien peut avoir d'admettre que Jésus a réellement vécu. Or la partie la plus consistante du livre de M. Drews se trouve être celle où il a voulu prouver que le rôle de Jésus ainsi compris est difficile à entendre historiquement, vu que ce n'est pas celui que lui attribue l'Évangile. Le Christ du protestantisme libéral a induit M. Drews à penser que Jésus n'avait pas existé, et M. W. va le confirmer dans son endurcissement.

Mais M. J. Weiss mériterait de le convertir. Lui aussi commence par un *mea culpa* discret, non appliqué sur la poitrine de tel ou tel : il aurait fallu peut-être fonder la foi sur une base plus large que celle du « Jésus historique » ; on n'aurait pas dû être si porté à confondre l'essence du christianisme avec son commencement ; la religion des premiers chrétiens n'était pas individualiste au sens tout subjectiviste où l'on est maintenant enclin à l'entendre. Ces aveux ont leur importance. La thèse de M. Drews est réfutée ensuite point par point. M. W. n'oublie même pas les précurseurs de M. Drews, surtout M. Jensen, qui a pensé trouver dans les débris du vieux poème babylonien de Ghilgamès la clef de l'histoire des religions, la source de la Bible, de l'Évangile, on pourrait presque dire de toute mythologie. Peut-être conviendrait-il de s'arrêter moins longuement à cette erreur systéma-

tique d'un assyriologue éminent; il y a si peu de chances qu'elle devienne contagieuse! La réfutation de M. Drews est parfois assez dure dans la forme, elle est très scientifique dans le fond. M. W. expose fort bien une chose que M. Drews paraît ignorer, à savoir ce qu'est réellement et ce que vaut la tradition évangélique. Peut-être s'est-il fié un peu trop, dans les détails, à la solidité de certaines conclusions qui lui sont personnelles touchant la signification et l'autorité de tel ou tel texte. Dans l'ensemble, son exposé est très clair, judicieux, démonstratif. Il fait, d'ailleurs, aussi large qu'il convient la part du feu, c'est-à-dire de l'élaboration traditionnelle, de l'amplification légendaire, du développement mythologique.

Les idées générales de la brochure se retrouvent dans la conférence de M. W. sur l'historicité de Jésus. M. Grützmacher insiste sur la nécessité d'une éminente personnalité religieuse à l'origine d'un grand mouvement religieux. L'argument n'est pas sans valeur; mais s'il n'était appuyé de témoignages positifs, nets et sûrs, il pourrait laisser place à bien des doutes. Il y a mouvement et mouvement, personnalité et personnalité. On ne comprend pas l'islamisme sans Mahomet, le christianisme primitif sans Jésus; mais il est tel mouvement religieux, par exemple, la grande expansion du culte de Mithra dans l'empire romain, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, auquel on serait bien empêché d'assigner pour cause initiale l'action d'une grande personnalité religieuse.

Craignant, non sans quelque raison, que l'ouvrage de M. Drews ne contribue à discréditer la méthode comparative en histoire des religions, M. Zimmern, après avoir affirmé l'existence historique de Jésus, entreprend de montrer, par un certain nombre de rapprochements choisis, comment la tradition évangélique, dans son développement, offre, sur plusieurs points, des analogies avec la mythologie babylonienne, et des emprunts, non peut-être immédiats, à cette mythologie. En principe, rien de plus légitime. En fait, M. Z. accorde beaucoup à la critique fantaisiste en disant que la personne du Christ pourrait être historique sans que le nom de Jésus le fût; en proclamant que le système de M. Jensen est fondé pour une bonne partie, — ce qui peut nous expliquer rétrospectivement pourquoi M. J. Weiss a pris la peine de le réfuter; — en trouvant des emprunts là où, la plupart du temps, il n'y a que rapport d'analogie. Et l'analogie est quelquefois si lointaine! Par contre, il n'y a de commun que le nom d'agneau ou de bélier entre le Christ agneau de Dieu et le bélier immolé pour la prestation du serment de Matiel d'Arpad : victime découpée en morceaux dans un rite imprécatoire, pour vouer Matiel au même sort que le bélier si le serment est violé. M. Drews lui-même n'a rien produit de plus artificiel que ce rapprochement. On dirait que M. Z. se croit tenu de rattacher à Babylone tous les éléments non historiques de l'Évangile. La préoccupation paraît exces-

sive. La difficulté qu'on éprouve à définir en eux-mêmes les mythes babyloniens devrait inspirer quelque circonspection à ceux qui veulent s'en servir pour interpréter les récits évangéliques.

Alfred Loisy.

---

**Nouvelles fouilles de Tello,** par le Commandant G. Cros, publiées avec le concours de L. Heuzey et F. Thureau-Dangin. Deuxième livraison, pp. 105-224. Paris, Leroux, 1911; in-4°.

Suite de l'important recueil que nous avons précédemment annoncé. Le journal des fouilles, du Commandant Cros, est un modèle de précision, et ses descriptions se lisent avec un véritable intérêt. A noter surtout, dans le présent fascicule, « la nécropole du Tell H » (fouilles de 1904 et 1905), où ont été trouvées des sépultures de différentes époques. Le mobilier funéraire a fourni des objets très variés. Autres objets sans rapport avec les sépultures ; notamment le chien votif du roi d'Our, Soumou-ilou, remarquable par l'inscription qu'il porte, et que traduit et commente philologiquement M. Thureau-Dangin, et comme œuvre d'art, ce que fait valoir M. Heuzey : curieuse figurine de stéatite, à laquelle a été ultérieurement adaptée, pour quelque usage sacré ou profane, une espèce de godet. Un cylindre en marbre représente le dieu Nin-gish-zida, avec les deux serpents qui lui sortent des épaules, et un quadrupède fantastique, espèce de dragon, qui lui sert de trône; un personnage qui tient uue sorte de pique renversée lui présente l'adorateur, Nig-kal-la, « le pasteur des moutons gras », qui a voué l'objet « pour la vie du roi Dounghi ». M. Heuzey observe que le dieu n'a pas de coiffure et il attribue cette particularité à la condition de l'offrant, à son milieu champêtre. Pourtant Nig-kal-la n'est pas un simple berger, et il est permis de se demander si le caractère même du dieu n'est pas pour quelque chose dans cette particularité. Très bonne notice de M. Thureau-Dangin sur la déesse Nisaba, à propos d'une tablette de pierre qui la concerne : Nisaba est devenue la déesse des céréales, mais elle paraît avoir des origines plus humbles ; primitivement, c'était la déesse des roseaux ou même la déesse roseau ; comme on se servait de roseau pour écrire, elle est devenue aussi la déesse de la science ; ainsi l'évolution de cette personnalité divine est fort instructive. D'autres textes en assez grand nombre sont reproduits, et quelques-uns, plus ou moins importants, sont traduits et commentés par M. Th.-D.

Cette publication est en très bonnes mains.

Alfred Loisy.

---

**Philon, Commentaire allégorique des saintes lois après l'œuvre des six jours ;** texte grec, traduction française, introduction et index, par E. Bréhier. Paris, Picard, 1909 ; xxxviii-330 p. (Textes et documents pour l'étude historique du christianisme, 9).

On aurait pu s'étonner à bon droit si MM. Hemmer et Lejay n'avaient

pas donné place dans leur utile collection à quelques-uns des traités de Philon, le plus illustre représentant de l'école allégorique juive. Ils ont choisi dans son œuvre le *Commentaire allégorique des saintes lois*, Νόμων ἱερῶν ἀλληγορία, en trois livres qui forment le commencement du vaste commentaire sur la Genèse, et où la méthode allégorique est employée dans ce qu'elle a de plus subtil et en même temps de plus élevé. Le livre sera donc le bienvenu, quoiqu'il ne soit pas à l'abri de la critique, comme nous le verrons. Le soin de la publication et de la traduction a été confié à M. E. Bréhier, à qui nous devons un ouvrage intitulé *Les Idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, favorablement apprécié ici même, malgré certaines réserves, par un juge très compétent (*Revue* du 14 janvier 1909). « Notre texte, dit M. B., reproduit, à quelques détails près, celui de l'édition Cohn. » Ces détails sont en effet peu nombreux ; une fois (II, 63) une note nous avertit qu'on adopte une conjecture de Mangey, συντιθεμένων, au lieu de ἐπιτιθεμένων, qui est cependant resté dans le texte ; et en deux autres passages, citations de la Bible (I, 31 et III, 1) M. B. préfère la lecture de Nestle. L'introduction consiste en quelques renseignements sur la vie de Philon, dont en somme nous ne savons pas grand chose, et en une analyse minutieuse des trois livres des *Allégories*, dans laquelle est exposée très exactement la suite des interprétations de Philon, avec les fréquents retours en arrière et les nombreuses digressions qui caractérisent la marche de sa pensée ; elle se termine par une énumération des comparaisons ou images qui reviennent à chaque instant dans le traité, et par un bref résumé des principales théories philosophiques auxquelles se rattache l'inspiration de l'auteur : une théorie du monde intelligible, une théorie de l'âme et de ses parties, et une théorie du progrès moral, ces deux derniers ayant un fond stoïcien, mélangé à des doctrines de l'école cynique. La traduction, je regrette d'avoir à le dire, ne peut être approuvée de tout point ; elle est trop souvent infidèle ou inexacte ; infidèle, en ce sens qu'il n'est pas rare de voir des parties du texte qui ne sont pas rendues (en revanche il arrive que des mots ou des membres de phrase sont omis dans le grec) ; inexacte, en ce qu'elle se contente trop facilement d'approximations, et que maintes fois elle est à côté du sens. Je dois justifier cette appréciation. Exemples de mots non traduits : I, 13 σίελος, 89 καθαρόν, 92 τοῦτ' ἔστιν ὁ νοῦς ; II, 8 καὶ ἐπιθυμία, 60 ἡ τροπή ; III, 70 κούφως, 163 ἀθρόον, 183 ἡ ἔρωτι. Membres de phrase omis dans la traduction : I, 71 καὶ πάλιν ψυχῆς... τὸ ἐπιθυμητικόν (2 lignes), 73 ἑκάτερον δὲ πάθος λάθηται τῶν ἡνιῶν ; II, 25, τὰ ὦτα ἐπιφράττομεν, 84 οὗ οὐκ ἦν ὕδωρ ; III, 49 μόνων γὰρ... ὁ ἐργαζόμενος (1 ligne), 54 ὅπου οἱ φεύγοντες ἀρετήν, 72 ἅτε φιλοσώματος ὑπάρχων. Le texte grec manque, par exemple, I, 41 « les autres par Dieu, mais non par son intermédiaire, » 87 « de l'accusateur, » 95 les deux appellations « de Seigneur » et de Dieu, II, 99 « et qu'on les a fait chanceler, » etc. Quelle

que soit l'origine de ces omissions, elles n'en dénotent pas moins une négligence regrettable soit dans le travail lui-même, soit dans la révision du travail ; et l'examen de la traduction en elle-même ne modifie pas cette opinion. On pourra en effet ne pas attacher d'importance à des expressions impropres comme I, 20 ἀτέκμαρτα incertains, 31 ἐπάγη est issu, 45 τροπικῶς par comparaison, III, 45 εὐσάλευτοι difficiles à troubler, etc., quoiqu'elles soient très nombreuses, ou à des traductions inexactes comme I, 36 μὴ γὰρ τοσαύτης ἀτοπίας ἀναπλησθείημεν car nous ne sommes pas assez absurdes pour ... I, 43 μηδὲ εἰς νοῦν ἔλθοι ποτὲ τὸν ἡμέτερον ἡ τοιαύτη μυθοποιία une telle mythologie ne nous serait même jamais venue à l'esprit, etc. ; rien de tout cela ne touche au sens en lui-même, et ce sont de légères taches, évitables sans doute, mais qui seraient à peine visibles dans l'ensemble d'une bonne traduction. Mais on rencontre trop souvent des traductions qui altèrent le sens en tout ou en partie, et qui induiront en erreur le lecteur insuffisamment familiarisé avec la langue grecque. I, 25 μὴ ὥσπερ ὕοντος καὶ ἐπιψεκάζοντος ὁράσει μὲν χρώματα, φωνὰς δὲ ἀκοῇ, γεύσει δὲ ... καὶ ταῖς ἄλλαις τὰ οἰκεῖα τοῦ αἰτίου. M. B. prend ces datifs pour des datifs d'instrument et les traduit par *par* : Si la cause suprême ne lui (à l'intelligence) envoie pas... les couleurs *par* la vue, les sons *par* l'ouïe, etc. ; à tort, contrairement à ce qui précède et à ce qui suit, cf. 25 ἐὰν γὰρ μὴ ἐπομβρήσῃ ταῖς αἰσθήσεσι τὰς ἀντιλήψεις τῶν ὑποκειμένων ὁ θεός, et 26 ὅταν δὲ ἄρδειν ὁ θεὸς ἄρξηται τὴν αἴσθησιν αἰσθητοῖς. I, 42 φυλαττομένων γὰρ οὐδὲν ἧττον καὶ μὴ ἐκθυμιωμένων εὐωδία τις γίνεται, « si on les conserve et si elles ne s'évaporent pas, les plantes (lisez *ces*) ont une bonne odeur. » Il s'agit des aromates, qu'on brûle pour en développer le parfum ; si M. B. avait traduit οὐδὲν ἧττον, il aurait compris ce que dit Philon : qu'on les garde même sans les brûler, ils n'en dégagent pas moins une bonne odeur. II, 10 ὥσπερ καὶ τῶν πόλεων ἔστιν ὅτε οἱ σύμμαχοι προδόται καὶ αὐτόμολοι, comme dans les cités alliées il y en a quelquefois qui sont traitres et transfuges. II, 29 οὐκ ἐξυβρίζομεν διὰ κόρον, nous ne mangeons pas jusqu'à satiété. III, 72 ἐραστὴς ὢν τοῦ καλοῦ τοῦ ζῶντος ἐν ἑαυτῷ κήδεται ψυχῆς, (le philosophe) amant du beau, donne ses soins à l'âme qui vit en lui. III, 76 ὃ δὴ διατίθησιν ἄνθρωπον ὄφις, τοῦτο καὶ ψυχὴν ἡδονή, « la disposition du serpent envers l'homme, c'est celle du plaisir envers l'âme ; » Philon vient de dire que le serpent est de sa nature (ἐξ ἑαυτοῦ, que M. B. traduit par *spontanément*) un animal φθοροποιόν, et il ajoute : ce dont le serpent est cause pour l'homme (à savoir φθορά), c'est cela même que le plaisir produit dans l'âme. III, 89 ἡ τυχοῦσα κακίας γένεσις, n'importe quel vice dès sa naissance. III, 202 longue phrase où M. B. traduit mal ἀντιβάς ... ἀντιπνεῖ, ne comprend pas la valeur de ὡς, laisse de côté ἀλλά qui est nécessaire, rend inexactement ἐξαδιαφορεῖν et encore plus inexactement δοκεῖ ἂν ἐπιφωνῆσαι. Il est inutile de multiplier les exemples ; cette traduction n'est pas suffisante. L'exécution matérielle, elle non plus, n'est pas irréprochable. Les fautes d'impression, dans le texte, sont en

petite quantité (il n'y en a guère qu'une quarantaine); mais dans les notes et dans l'index [1] elles dépassent la mesure ; ce sont, à part quelques-unes, des fautes d'accentuation dans les mots grecs. Une révision attentive du travail, avant la publication, aurait certainement épargné à M. Bréhier la plupart de ces critiques. Philon n'est pas toujours facile à traduire, soit; mais il n'est pas de traduction qui ne soit facilitée par une bonne méthode et par l'observation des principes grammaticaux.

My.

---

Elie Galland. **L'Affaire Sirven;** étude historique d'après les documents originaux; avec une lettre de M. Emile Faguet. Mazamet, chez l'auteur, s. d. (1910) ; in-8° de xi-542 pages.

M. Gallaud, avec une patience infatigable, a repris sur nouveaux frais l'étude minutieuse de cette douloureuse affaire Sirven, que personne n'avait encore examinée avec autant de scrupuleuse attention : et il y fallait assurément, outre un zèle sans égal et une sympathie presque passionnée pour une victime de l'intolérance [2], les circonstances particulières qui mettaient l'auteur au centre du pays qui fut le premier théâtre de l'affaire, à portée des dépôts d'archives qu'il a si diligemment explorés. L'ordre chronologique suivi patiemment [3], non sans une sorte d'ingénuité touchante qui accueille tout ce qui, de près ou de loin, concerne les personnages du drame, reconstitue à lui seul la genèse de cette erreur judiciaire, la série des interventions, la réparation et la réhabilitation : et les documents s'ordonnent d'eux-mêmes, du prologue à l'épilogue, comme sous les cinq actes d'une pièce bien faite; mais c'est la vie qui fournit les éléments de ce drame vieux de moins d'un siècle et demi.

F. Baldensperger.

---

Eugène Welvert. **Autour d'une dame d'honneur, Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne-Lara,** 1734-1821, Paris, Calmann-Lévy, 1910. In-8°, viii et 338 p. 7 fr. 50.

André Fribourg. **Le club des Jacobins en 1790 d'après de nouveaux documents.** Paris, Cornély, 1910. In-8°, 148 p.

---

1. Cet index lui-même pourrait être meilleur. On nous dit qu'il comprend, entre autres, les mots rares ; et cependant on n'y trouve pas ἀδιάγωγος; III, 156 (mot d'ailleurs suspect), αὐτομαθῶς; I, 92, ἐντυμβεύω I, 106, 108, εὐθυβολώτατος; II, 38, λῃραίνω II, 60 ; III, 155, etc.

2. Il est certain que, pour Voltaire, Sirven et sa famille devaient paraître un peu « têtes à l'envers », quoi qu'en dise M. Galland, et que sa formule de tolérance ne pouvait pas tout à fait coïncider avec l'état d'âme de son protégé. M. Lévy-Schneider a consacré à l'abbé Audra, dans la *Revue d'histoire de Lyon*, sept-oct. 1908, une étude qu'il eût été bon de connaître : la conclusion un peu absolue de la page 430 en eût été sans doute modifiée.

3. Ecrire Schérer, p. 414; Nyon, p. 483. La lettre du 10 décembre 1769, p. 414, est à l'abbé Audra.

Pierre de Vaissière. **La mort du roi.** (21 janvier 1793). Paris, Perrin, 1910. In-8°, vii et 224 p. 3 fr. 50.

Édouard Poupé. **Lettres de Barras et de Fréron** en mission dans le Midi. Draguignan, impr. Latil, 1910. In-8°, ix et 222 p.

Dr Max Billard. **Les femmes enceintes devant le tribunal révolutionnaire** d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1910. In-8°, 230 p. 3 fr. 50.

**Papiers de Barthélemy,** ambassadeur de France en Suisse, publiés par Alexandre Tausserat-Radel. Tome VI, Paris, Alcan, 1910. In-8°, xxxviii et 305 p.

**Yves-Alexandre de Marbeuf** par l'abbé Charles Monternot. Lyon, Lardanchet, 1911. In-8°, xiii et 436 p.

**Le capitaine Gerbaud** (1773-1799), documents publiés et annotés par Maxime Mangerel. Paris, Plon, 1910. In-8°, xi et 385 p. 7 fr. 50.

Georges Mathieu. **Essai sur les sources de l'histoire de la Corrèze pendant la Révolution.** Paris, Champion. In-8°, 55 p. 2 fr.

Adam Skalkowski. **Les Polonais en Égypte** (1790-1801). Paris, Grasset, 1910. In-8°, xcix et 485 p. 10 fr.

**En marge de la correspondance de Napoléon I.** Pièces inédites concernant la Pologne (1801-1815). Paris, Le Soudier, 1911. In-8°, 99 p.

E. Cazalas. **De Stralsund à Lunebourg.** Paris, Fournier, 1911. In-8°, 68 p. 2 fr.

Paul Frémeaux. **Dans la Chambre de Napoléon mourant.** Journal inédit de Hudson Lowe. Paris, Mercure de France, 1910. In-8°, 245 p. 3 fr. 50.

Gilbert Stenger. **Grandes dames du xixe siècle.** Paris, Perrin, 1911. In-8°, ix et 463 p. 5 fr.

Pierre Lehautcourt. **Guerre de 1870-1871. Aperçu et Commentaires.** I. La destruction des armées impériales. II. Les armées de la défense nationale. Paris, Berger-Levrault, 1910, vol. In-8°, vii et 317 p., 408 p. Chaque volume, 5 fr.

**Guerre russo-japonaise,** 1904-1905. Historique rédigé à l'état major général de l'armée russe. Tome I. Première partie. Paris, Chapelot, 1910. In-8°, xvii et 665 p.

Le nouveau livre de M. Welvert *Autour d'une dame d'honneur* est consacré à Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne-Lara, qui montra la plus touchante, la plus immuable, la plus héroïque fidélité à Mesdames tantes, et d'ailleurs Mesdames surent reconnaître son dévouement et le récompenser par des bienfaits de toute sorte. Mais combien d'autres auraient, lorsque vint la Révolution, tiré leur dernière révérence à leur maîtresse, tandis que Mme de Narbonne partagea le pain de l'exil avec Madame Adélaïde et, après la mort de la princesse, veilla fidèlement sur son tombeau! La duchesse de Narbonne forme le centre du livre. C'est autour d'elle que gravitent les autres personnages. Elle a, en effet, une certaine influence sur ses entours; elle intervient dans les relations de Marie-Antoinette avec Madame Adélaïde et Madame du Barry, et qui ne connaît son fils, le brillant, le séduisant comte Louis de Narbonne? Ce Narbonne, nous le comprenons mieux depuis que, grâce à M. Welvert, nous connaissons sa mère. M. W. nous fait le portrait de Narbonne, il nous le peint avec ses qualités et ses défauts, il nous raconte sa curieuse destinée, nous le montre successivement chevalier d'honneur de Mesdames, constitutionnel, ami de Mme de Staël, ministre de la guerre

sous l'Assemblée législative, émigré, aide-de-camp de Napoléon. Les principaux épisodes de cette existence accidentée se déroulent sous nos yeux, et le lecteur remarquera surtout les pages où M. W. retrace la jeunesse dissipée de Narbonne, son mariage, son rôle à Arnay-le-Duc lors de l'arrestation des Mesdames, ses années d'exil, ses rapports avec Talleyrand qui craignait en lui un rival possible et qui tâcha de le perdre dans l'esprit de Napoléon, les services que Narbonne rendit de 1809 à 1813 dans diverses missions, sa belle et crâne attitude durant l'expédition de Russie, sa mort à Torgau. Le livre de M. Welvert est vraiment attachant; il fourmille de détails sur la fin du XVIII[e] siècle et le commencement du XIX[e]; il est habilement composé, avec autant de goût, autant de finesse et d'esprit que de savoir [1].

M. Fribourg a retrouvé dans un journal oublié, le *Courrier extraordinaire ou le Premier arrivé* rédigé par Joseph-Benoist Duplain, les comptes rendus de plusieurs séances du club des Jacobins en 1790. Ces analyses de séances font presque totalement défaut dans les premiers temps du club. M. F. les a publiés (ils vont, très irrégulièrement d'ailleurs, du 30 avril 1790 au 3 février 1791) et il les a accompagnés de notes dont le lecteur fera son profit. Dans l'introduction, il donne de curieux renseignements sur le *Courrier* et sur Duplain. Ce Duplain avait compris qu'il fallait s'attacher le public en donnant un compte rendu de ces Jacobins « où se préparent et se discutent les questions qui doivent être soumises aux représentants », et il employait dans la rédaction et l'administration de son journal, des procédés dont l'originalité et l'actualité nous étonnent, les procédés qui sont devenus ceux du journalisme moderne, le reportage, l'interview, les correspondants de provinces, les correspondants militaires. Comme dit M. Fribourg à la fin de sa préface, Duplain semble avoir

---

1. P. 15-16. Il ne suffisait pas de citer sur la naissance de Narbonne et Golovkine et M[me] de Boigne : Gouverneur Morris écrit à Washington (4 février 1792) que Narbonne est, dit-on, le fils de Louis XV et de M[me] Adélaïde. Durant l'émigration, on rapportait qu'il était le fils de M[me] Adélaïde et du comte Jean-François de Narbonne; cf. M[me] d'Arblay, *Diary*, V, p. 371, lettre de la sœur de Fanny Burney du 27 novembre 1792; elle ajoute : « M[me] de La Châtre m'a dit que le fait était connu et que tous ses amis (de Narbonne) en parlaient familièrement » — p. 49 « nous ne connaissons guère que le nom de M[me] de Montlezun »; voir pourtant Thiébault, *Mém.* I, p. 105-109 — p. 145 cf. sur les difficultés apportées au voyage de Mesdames le *Journal de la cour et de la ville*, 20 février 1791, qui les attribue aux cabales de M[me] de Staël désolée du départ de son amant. — p. 249 on aurait pu trouver d'amusants détails sur le séjour de M[me] de Narbonne à Naples dans les *Mém.* de M[me] d'Abrantès, 1831, IV, p. 291. — 268. « Juniper Hall près de Norbury » : Norbury était la résidence de la famille Lock, le village s'appelait Mickleham. — Id. le père de Fanny Burney était, non un médecin du voisinage, mais un musicien, pourvu par son ami Burke d'une place d'organiste à Chelsea Hospital, auteur d'une *History of music* et « doctor of music » de l'Université d'Oxford; il vivait à Londres dans un milieu artistique où fréquentaient Johnson, Burke, Sheridan, Sir Joshua Reynolds et Garrick.

été l'un des personnages les plus intéressants de la presse révolutionnaire.. mais, accusé de royalisme, il périt en 1794 sur l'échafaud.

Le récit de M. de Vaissière sur la mort de Louis XVI est fort intéressant, très clairement ordonné en ses sept chapitres, plein de détails puisés dans les relations les plus diverses — et elles ne manquent pas — et sur nombre de points il est arrivé à une précision, sinon définitive, du moins plus satisfaisante que Beauchesne et Chantelauze. Il a, du reste, laissé parler les textes en s'abstenant de tout commentaire personnel et en ne citant pas un fait qui ne soit appuyé par un document. En pareille matière, comme il dit, les textes sont plus éloquents que l'auteur. Des gravures, un index alphabétique, trois appendices ajoutent à l'utilité et à l'attrait de ce volume où il y a plus d'art que ne le dit M. de Vaissière, où il y a, comme dans tous les travaux de l'auteur, beaucoup de soin, de goût et de justesse [1].

Les *Lettres* de Barras et Fréron publiées par M. Poupé, lui ont été libéralement communiquées par M. le marquis de Clapiers. Comme le dit justement M. Poupé, ces lettres sont du plus grand intérêt pour l'histoire de la Révolution dans les départements du Midi. Il les a très bien annotées et il leur a donné et une introduction et un appendice. Dans l'appendice, il reproduit plusieurs documents qui éclairent ou complètent la correspondance des deux représentants. Dans l'introduction il retrace à grands traits, et de très fidèle et attachante façon, la mission des deux hommes que le club de Draguignan avait nommés les sauveurs du Midi. Une table onomastique rehausse la valeur de cette publication qui compte plus de deux cents pages et qui témoigne d'une bonne méthode, d'un soin remarquable et d'une rare connaissance du sujet.

Si étrange que semble au premier abord la matière traitée par M. Billard, on le remerciera d'avoir fait ce livre. Il nous parle des femmes qui comparurent devant le tribunal révolutionnaire et qui, affolées par l'idée de mourir, déclaraient qu'elles étaient sur le point d'être mères et obtenaient un sursis ; les médecins du tribunal décidaient, mais, dit M. Billard, non sans raison, leur diagnostic concluait trop vite à l'exécution immédiate, et il ajoute que la Terreur se lavera difficilement de l'inculpation qui pèse sur elle, d'avoir fait périr des femmes enceintes, d'avoir traîné, toutes chancelantes encore, à l'échafaud, des malheureuses qui venaient d'accoucher. Dans une suite de chapitres intéressants M. Billard fait passer devant nous la plupart de ces infortunées : femmes exécutées après leur délivrance, ou en état de grossesse ; femmes « simulatrices » que les médecins du tribunal ne reconnurent pas enceintes — car beaucoup, pour retarder la mort, avouaient une faute qu'elles n'avaient pas

1. P. 58 quel temps faisait-il le 21 janvier? Un Allemand dont je publierai prochainement le récit, dit qu'il faisait froid, mais que le temps était assez serein, qu'il y eut seulement un brouillard jusqu'à midi.

commise — femmes enceintes échappées à la guillotine. Beaucoup de ces faits étaient connus : mais il était bon de les rassembler. Le livre se clôt d'ailleurs par un utile index[1].

Le volume VI et dernier des *Papiers de Barthélemy* est en même temps le dernier de la série de publications inaugurée il y a vingt-cinq ans sous le nom d'*Inventaire analytique*, à l'imitation des *State Papers* publiés à Londres par le Record Office, et nous comprenons parfaitement les considérations qui ont déterminé la cessation de cet *Inventaire* d'ailleurs qualifié assez improprement d' « analytique ». Quant au sixième et dernier volume des Papiers de Barthélemy, on l'accueillera avec gratitude, et on en félicitera l'éditeur, M. Tausserat. On ne nous offre plus, cette fois, une suite de documents disposés dans l'ordre chronologique sans divisions d'aucune sorte, sans note et sans commentaire. M. Tausserat a publié dans ce tome, en établissant quelques divisions, les documents qui intéressent directement la paix avec l'Espagne et l'échange de Madame Royale. Il a éclairé ces textes par un certain nombre de notes qui sont fort utiles, car, même lorsqu'elles concernent des personnages dont la biographie est connue, elles précisent des dates et des faits. Enfin, il a fait précéder sa publication d'une introduction qui résume avec beaucoup de clarté et de savoir le caractère des négociations conduites par Barthélemy[2].

Quel que soit l'esprit qui anime l'abbé Charles Monternot, il a fait un livre utile sur cet Yves-Alexandre de Marbeuf qui fut ministre de la feuille des bénéfices et archevêque de Lyon, et il faut lire les chapitres consacrés à Talleyrand et à Lamourette qui succédèrent à Marbeuf, l'un, comme évêque d'Autun, et l'autre, comme évêque de Lyon, — et M. M. insiste beaucoup sur Lamourette ; il raconte longuement son rôle à l'assemblée législative, son procès, sa mort et sa rétractation. — Il y a de même, dans l'ouvrage, quelques renseignements intéressants sur la Terreur à Lyon, sur la réorganisation du culte après la Terreur, sur le presbytère rétabli dans sa fonction constitutionnelle par les soins de Charrier de la Roche, sur l'attitude

1. P. 16 lire Cloots au lieu de *Clootz* et dire que le « grand seigneur autrichien » était Kaunitz ; p. 20 lire Ornain et non *Ornin ;* p. 29 l'expression « exécutions navales » appliquée aux noyades de Carrier est étrange ; p. 31 Tronjolly ne se prénomme pas *Philippe*, mais se nomme Phelippes de Tronjolly ; p. 34 lire O' Sullivan et non *Osulivant* ; p. 47 on appelle Mme Hébert plutôt Françoise que *Marguerite ;* p. 215 la dernière phrase du livre est un peu emphatique : « le jeune homme aux joues dévalées (?) qui va, avec ses victoires, féconder la République pour qu'elle mette au monde un empereur. »

2. N'oublions pas l'index analytique en deux colonnes (p. 275-301) et l'appendice qui contient, outre des additions et corrections, des notes sur la collection des papiers de Barthélemy conservées aux archives des affaires étrangères et une analyse des principales pièces de la correspondance (conservée aux Archives nationales) entre Barthélemy et le Comité de salut public.

de Marbeuf qui, bien qu'émigré, se dit toujours primat des Gaules et se pique d'être encore « à la tête de ses affaires », sur le diocèse de Lyon lors du coup d'état du 18 fructidor [1].

*Le capitaine Gerbaud* est un recueil de documents publiés et annotés par M. Mangerel, petit neveu de ce capitaine qui servit dans les volontaires de la Creuse, prit part à l'expédition de Sardaigne, passa trois ans de captivité en Espagne, appartint au corps d'occupation de Rome et fit les campagnes d'Egypte et de Syrie. Le recueil sera le bienvenu. Les lettres abondent en détails expressifs sur la vie des soldats durant la guerre de la Révolution et le *Journal* des campagnes d'Egypte et de Syrie est du plus grand prix. M. Mangerel a bien mérité de l'histoire en déchiffrant ces deux carnets aux lignes si serrées, aux abréviations si fréquentes, et il faut admirer la patience inlassable qu'il a déployée dans ce véritable et rebutant travail de traduction ; mais il y a tant de précieuses observations, tant de détails précis et quelquefois ignorés dans ce *Journal* ! M. Mangerel a donc excellemment rempli sa tâche d'éditeur, et il a droit à tous les éloges, à tous les compliments. Les notes qu'il a mises au bas des pages témoignent de ses vastes lectures ; personne n'est plus au courant que lui ; personne ne connaît mieux les travaux d'histoire militaire parus jadis et naguère sur les événements dont traitent les lettres et le *Journal* de Gerbaud. Le brave capitaine, d'ailleurs instruit, intelligent, sagace, et qui mourut trop tôt (il tomba sous les murs de Saint-Jean-d'Acre) ne pouvait trouver un éditeur plus consciencieux, plus exact, plus digne de lui [2].

L'archiviste de la Corrèze, M. Georges Mathieu, a publié un travail sur les sources de l'histoire révolutionnaire dans son département, et il a poussé jusqu'aux premières années du XIXe siècle ce travail qui semble complet et qui rendra de grands services aux chercheurs : M. Mathieu y a indiqué, non seulement les documents inédits, mais les travaux publics, notes et articles de journaux et revues [3].

1. Lire p. 24 Varèse et non *Varèze*. P. 249. Dorfeuille n'était pas « représentant du peuple ».

2. Les notes suivantes n'atténuent en rien la valeur de cette remarquable édition et ne serviront qu'à montrer à M. Mangerel que nous l'avons lu attentivement et avec le plus vif intérêt. Lire Aymé, Baraguey, Friant, Lazowski (p. 374 et non p. 375). Loison, Perrée, Rambeaud, Rostollant, Serurier, Veaux au lieu de *Aimé*, *Baraguai*, *Friand*, *Lagowsky*, *Loyson*, *Pérée*, *Rambaud*, *Rostolland*, *Serrurier*, *Vaux*. En ce qui concerne Sulkowski, ajouter à la table p. 287 et supprimer la note qui ne fait que répéter la note de la p. 262. Ecrire p. 92 et 383 Huguet et non *Nuguet* et, p. 320 remarquer que Delesalle n'était encore que sous-lieutenant, qu'il devint chef d'escadron et, en 1815, commandant d'armes à Lille. Dans le « Journal », p. 325, lire : Say et Souhait, chefs de bataillon du génie, et non *des grenadiers* (cf. p. 367). P. 349 Leturcq est né à Boynes, et non à *Borne*, et il fut aide de camp de Berthier en 1796, non en 1793. P. 374 (et non p. 375) Vernois est Prévost de Vernois qui devint général.

3. L'article de Rebière sur les Vachot a paru à part à soixante exemplaires non mis dans le commerce (*Les généraux Vachot. Note.* Tulle, Crauffon, 1899, in-8°, 81 p.).

C'est une très louable et profitable publication que M. Adam Sklakowski a entreprise sous le titre *les Polonais en Egypte*. Il nous y donne les lettres et mémoires de trois officiers polonais, Sulkowski, Lazowski et Zayonchek. On sera aise, croyons-nous, de trouver là la grande *lettre de Malte* de Sulkowski et, dans leur teneur intégrale, ses *notes* sur l'expédition d'Egypte. La correspondance de Zayonchek remplit à elle seule presque tout le volume, quatre cents pages environ, et elle ne présente pas moins d'intérêt : Zayonchek commanda dans les diverses parties de l'Egypte et il fut nommé au mois de mai 1801 général de division et commandant de la cavalerie de l'armée. M. Skalkowski a d'ailleurs retracé, dans une introduction très soignée et complète, la carrière des trois glorieux Polonais dont il nous communique les notes et missives égyptiennes. On remarquera principalement la notice consacrée à Sulkowski, un des Polonais les plus intelligents et les plus habiles qui aient jamais servi la France. Lazowski était, de même, très peu connu. Remercions, et de tout cœur, M. Skalkowski de nous faire mieux connaître ces trois hommes, ses compatriotes, qui, comme il dit, n'eurent pas aux événements de la campagne d'Egypte une part insignifiante et qui dans leur vie et leurs écrits nous offrent, comme dans un microcosme, la vie de l'armée française et l'histoire de l'expédition [1].

On accueillera de même, avec intérêt et avec reconnaissance, le travail paru dans une revue de Lwow et publié à part sous le titre de *En marge de la correspondance de Napoléon Ier, pièces inédites concernant la Pologne*. Il y a là nombre de pièces utiles que nous avions nous-mêmes rencontrées au cours de nos recherches et que nous retrouvons imprimées pour notre plaisir et profit depuis l'apostille ajoutée en 1801 au vœu des militaires polonais (présenté par Jablonowski) jusqu'au décret de 1815 sur l'organisation des régiments étrangers. L'éditeur ne s'est pas contenté de dresser une table des matières ; il a rédigé un index des noms. Ce qui nous servira aussi, c'est l'orthographe des noms polonais qui nous sont donnés dans leur exacte transcription [2].

Le 2 avril 1813, le général baron Joseph Morand fut cerné à Lunebourg par les Russo-Prussiens, blessé à mort et fait prisonnier. Cette malheureuse affaire est peu connue en France. M. Cazalas, dans le travail que nous annonçons, reconstitue, grâce à l'ouvrage de Cerrini sur les Saxons, grâce aussi à des renseignements tirés de nos archives et de divers auteurs allemands ou russes, cet épisode oublié. On suit avec lui, dans le détail, la retraite que Morand dut faire de Stralsund à Brême, puis la marche du général sur Lunebourg,

1. Lire p. XLIX Eschasseriaux et non *Essacherioux*.
2. Lire p. 51 Chassenon et non *Chahenou* et p. 59 Castanos et non *Castichou*.

puis le combat extraordinaire qui se livra entre son détachement et les troupes de Tchernychev et de Dörnberg. On conclut avec lui que Morand se laissa surprendre et se fit battre bien maladroitement, puisqu'il était supérieur à l'ennemi en infanterie et en artillerie. Notons, dans l'appendice de cette excellente étude, aussi claire que complète, un point de grand intérêt : Tchernychev trouva dans les papiers de Morand l'original de la fameuse lettre écrite le 12 juin 1789 par le lieutenant Napoléon Bonaparte à Paoli : « je naquis quand la patrie périssait, etc. » ; évidemment, comme juge M. Cazalas avec beaucoup de sagacité, Morand avait trouvé en Corse cette lettre compromettante et il la gardait comme une arme.

Le *Journal* inédit de Hudson Lowe, qu'a traduit et publié M. Paul Frémeaux, offre une assez grande importance. Il ajoute beaucoup à ce que nous savons des derniers moments de Napoléon et il prouve que l'empereur a été tué, non seulement par le cancer, mais par le chagrin et le dégoût : nous le voyons refuser les remèdes, accepter de rares aliments sur les prières de ses serviteurs, arracher ses cataplasmes. M. Frémeaux accompagne le *Journal* de nombreuses notes ainsi que d'une introduction, d'une conclusion et d'un appendice : l'introduction explique la maladie de Napoléon ; la conclusion expose les causes de sa mort ; l'appendice contient, entre autres pièces, les bulletins du docteur Arnott et une note du chirurgien Henry sur l'autopsie. Ce livre s'ajoute donc à la littérature déjà considérable dont Sainte-Hélène est l'objet ; Sainte-Hélène, dit M. Frémeaux, est une des périodes napoléoniennes qui excitent à l'heure actuelle le plus d'intérêt et d'attention.

On lit avec plaisir les études auxquelles M. Gilbert Stenger a donné pour sous-titre *Chronique du temps de la Restauration*. Il nous offre un tableau des salons de la bonne compagnie et nous présente plusieurs grandes dames : *facies non omnibus una ;* une coquette, une politicienne, une intrigante, une femme de raison supérieure, etc., et il n'oublie pas de nous montrer les hommes marquants, les satellites qui rayonnaient autour de ces astres. On connait, avec la princesse de la Trémoïlle, l'esprit des ultras, avec la duchesse d'Abrantès, les mœurs de l'Empire finissant, avec la duchesse de Duras, Chateaubriand dans la splendeur de son égoïsme, avec la marquise de Montcalm, le duc de Richelieu dans la noblesse de son caractère, avec la comtesse de Cayla, Louis XVIII dans tout ce qu'il a de sensuel et de sceptique, avec la duchesse de Dino, Talleyrand dans toute sa fourberie. Il y aurait, sur nombre de points, plus et mieux à dire. Mais telles quelles, ces études se lisent ; elles sont composées d'après les documents et les mémoires du temps, et M. Stenger y répand à pleines poignées les anecdotes ; il pense, comme Mérimée, qu'on ne doit donner dans l'histoire que les anecdotes, et parmi les anecdotes, celles qui peignent les mœurs et les âmes ; comme

Mérimée, il donnerait tout Thucydide pour les mémoires authentiques d'Aspasie ou d'une esclave de Périclès [1].

L'ouvrage de M. Pierre Lehaucourt est un résumé, et on regrettera qu'il forme deux volumes : un seul plus écourté, plus condensé encore, aurait mieux valu. Mais, venant d'un homme aussi compétent, aussi instruit et laborieux, qui n'est nullement un faiseur et qui s'est fait connaître par des travaux antérieurs si solides, si consciencieux et si fouillés, ce résumé ne peut qu'être excellent. L'auteur n'entre pas dans le détail. Il se borne à l'essentiel, il s'attache aux causes plutôt qu'aux résultats, aux enseignements qui se tirent des faits plutôt qu'au récit des faits. Il reconnait d'ailleurs qu'en revoyant ainsi son *Histoire de la guerre de 1870-1871* et en la coordonnant, il a dû, à plusieurs reprises, modifier ses conclusions antérieures, adoucir certaines appréciations, accentuer au contraire la sévérité de certains jugements. Est-il besoin de dire qu'il a écrit cet ouvrage en pleine indépendance, en dehors de toute idée de secte et de parti ? Qui ne sait que Pierre Lehautcourt est franc et sincère, et que, si ses travaux lui ont valu des « inimitiés sournoises », ils lui ont attiré de vives sympathies ? S'il raconte à nouveau l'année terrible, c'est non, comme d'autres, par amour du lucre et pour faire parler de soi, mais par patriotisme, pour appeler l'attention de ses compatriotes sur des événements qui doivent être mieux connus, pour répandre des notions plus exactes, pour enseigner la vérité.

Le premier volume de la traduction française de l'ouvrage de l'état-major général russe sur la guerre russo-japonaise vient de paraître. Il est dû à une vingtaine de nos officiers connaissant la langue russe et appartenant à divers corps de troupes et états-majors, et il a été corrigé, revisé, mis au point par le colonel Cheminon qui faisait partie de la mission française pendant la campagne de Mandchourie. Il serre d'ailleurs l'original de très près, et il donne le texte entier ainsi que les cartes de la publication russe. On le lit avec le plus vif intérêt. Il contient cinq chapitres : préparation des deux pays à la guerre, théâtre des opérations, plans de campagne, forces et répartition de l'armée russe, organisation et composition de l'armée japonaise, et il abonde en détails intéressants de tout genre. L'état-major russe reconnait que la guerre était impopulaire et que l'armée sentait que le pays ne s'intéressait pas à elle, ne vivait pas avec elle d'une vie commune ; il reconnait que les troupes furent renforcées trop lentement et trop

1. Il ne faut pas dire pourtant que le jeune Castries fut pris dans la campagne de Russie, en 1813 ; ce fut en 1812 (et pour être exact, le 8 décembre, à Vilna) et pourquoi ne pas nous apprendre qu'il se prénommait Edmond et qu'il fut promu en 1828 maréchal de camp ? — P. 119, Kornmann (et non *Kormann*) était banquier, et non « ancien magistrat ». — P. 131, on ne peut faire fonds sur les *Mémoires d'une femme de qualité*. — P. 299, le récit de Thiébault sur la folie de Junot est inexact, et tout cela s'est passé d'ailleurs, non à Raguse et à Milan, mais à Goritz.

tard, que la faiblesse russe tenta le Japon, que l'armée japonaise était dès le commencement de la lutte beaucoup supérieure en nombre, etc., etc. Si l'état-major russe veut, comme il dit, mettre en pleine lumière les brillants épisodes qui éclairent cette sombre campagne, il n'hésite pas — et il faut l'en louer — à « montrer impartialement ses erreurs » et à déclarer que le Japon sut grouper ses forces, sut concentrer ses moyens sur un seul point, et déploya au plus haut degré le sentiment national, la confiance en soi et l'esprit d'abnégation.

A. CHUQUET.

---

**Les musiciens célèbres. Meyerbeer,** par Henri de CURZON. Paris, Laurens, 1910. In-8°. 128 p. avec 12 planches hors texte. 2 fr. 50 broché, 3 fr. 50 relié.

On lit avec plaisir et profit cette étude historique et critique sur la vie et l'œuvre de Meyerbeer. L'auteur, M. de Curzon, a su apporter un peu de nouveau sur le sujet. Il a consulté les travaux allemands — ce dont personne ne s'était encore avisé en France — les articles et les souvenirs de Weber (ce camarade de Meyerbeer et qui l'a tant soutenu par la plume) et les *Forschungen* d'Altmann. Il a pu ainsi glaner plus d'un renseignement inédit, corriger plus d'une erreur courante. D'ailleurs, il apprécie les œuvres du musicien avec compétence, avec impartialité, et l'on remarquera qu'il a étudié sérieusement leur exécution, et, qu'à ce propos, il montre de façon très intéressante comment cette exécution est arrivée, avec le temps, à fausser complètement la signification des œuvres et la pensée même de Meyerbeer. De curieuses reproductions de scènes et de portraits, dont quelques-uns inconnus jusqu'ici, rehaussent la valeur du volume, le vingt-deuxième de la collection des *Musiciens célèbres*.

A. CH.

---

**Positivisme intégral,** foi, morale, politique, par Alfred DUBUISSON. Paris, George Crès, 3 bis. place de la Sorbonne. In-8°, VIII et 352 p. 6 fr.

M. Dubuisson a eu le dessein de présenter dans son intégralité le positivisme d'Auguste Comte et de ses disciples les plus autorisés. Il veut achever l'œuvre théorique du « maître du savoir », et donner à ses dernières conceptions le tour de roue que Comte n'avait pu qu'ébaucher. N'est-il pas l'un des derniers élèves de Comte et l'un de ses exécuteurs testamentaires ? Aussi, de nombreux extraits du maître se mêlent au texte de M. D. Mais l'auteur sait et il reconnaît que Comte est « d'un accès et d'une compréhension parfois difficiles » ; c'est pourquoi il s'efforce d'être clair, et souvent il y réussit. Selon lui, la doctrine de Comte, complétée par sa *Synthèse*, peut seule satisfaire les aspirations de la nature humaine et ses besoins supérieurs, tant affectifs que spéculatifs. Dès qu'on l'accepte, l'émancipation graduelle de tout théologisme, de toute métaphysique ne doit

plus être considérée comme un mal, et un positiviste conscient ne voit dans le catholicisme et la royauté que des convictions ou des institutions dépassées. M. D. croit avoir ainsi construit, avec et d'après Comte, l'édifice théorique qui doit abriter les nouvelles générations, et il juge que l'idéal positiviste se concrétise, se réalise de plus en plus. Il y a évidemment, dans ce travail en vingt chapitres, un grand, un sincère et généreux effort auquel nous rendons hommage et M. D. a noblement, vaillamment tenté de combler les lacunes laissées par Comte qui mourut sans avoir pu refondre son *Catéchisme* et terminer sa *Synthèse* ; mais ce n'est pas ici le lieu de critiquer et d'entrer dans le détail. Ce qui rehausse la valeur du volume et en facilite l'usage, c'est l'index qui comprend une centaine de colonnes en petit texte ainsi qu'un glossaire et des notes nombreuses. On a là, par suite, un manuel pratique et complet et comme un vade-mecum du positivisme. Le lecteur peut y trouver sans retard la solution des problèmes de notre temps, car le positivisme répond à tout, le positivisme résout tout, à condition qu'on l'accepte, comme M. Dubuisson l'expose, dans son intégralité : il harmonise en effet dans notre âme, selon l'expression de l'auteur, la science et la foi qui toutes deux ont pour objet l'ensemble mondial.

A. Ch.

---

Herbert Ward. **Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale**; Paris, Plon, in-8°, av. 62 grav. (7 fr. 40).

Th. Roosevelt. **Mes chasses en Afrique**; Paris, Hachette, pet. in-4° av. 48 photogr. (15 fr.)

M. de Bary. **Grand gibier et terres inconnues**; Paris, Plon, in-8°, av. 86 phot. (10 fr.).

**Les Races humaines**; les types, les mœurs, les coutumes; Paris, Hachette, in-4° av. 12 pl. et 400 phot. (15 fr.).

Engagé comme officier dans l'expédition Stanley, de 1884 à 1889, M. Herbert Ward était venu en Afrique sans idée préconçue, par le seul besoin d'aventures. Il en trouva, il vécut une vie impressionnante et neuve, et s'attacha de plus en plus à un pays et des races que tant de choses éloignent de nous. Cannibales, oui, mais hommes tout de même, et avec qui l'on peut vivre, il paraît : « J'appris à les connaître, ils m'enseignèrent leur langage barbare, je m'aperçus que sous leurs aspects cruels et sournois se cachaient des sentiments humains semblables aux nôtres,... et je les aimai. » Il les aima et les étudia, en penseur et en artiste, car il est sculpteur et s'est fait une réputation en reproduisant leurs traits. Il est un écrivain aussi. Son livre *Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale* n'est pas un récit de voyages, mais une collection d'études, de souvenirs, de scènes prises sur le vif, d'observations ethnographiques. Et il sera précieux à ce point de vue aussi.

Cette Afrique Centrale est d'ailleurs le grand terrain de chasse des

amateurs de coups extraordinaires et de dépouilles pas banales. Depuis quelque temps, chaque année voit naître un ou deux récits d'aventures et d'exploits cynégétiques de quelque chasseur à l'étroit dans son pays. Le volume que l'ex-président Roosevelt a intitulé *Mes chasses en Afrique* est le fidèle miroir de son esprit clair, de son humeur vibrante, de son tempérament souverainement actif. Il parle avec passion des « joies suprêmes de l'Afrique, joie d'errer en plein inconnu, joie de combattre les puissances des vastes solitudes : la ruse, la méfiance, la force brutale. » Il est lui-même un fort, et joyeux de l'être. Sa confiance en sa supériorité morale et physique s'impose à force de naïve assurance. On s'étonne un peu de le voir citer avec soin dans son récit la liste des compatriotes reconnaissants qui lui ont offert un fusil d'honneur, ou celle des livres qu'il emporta avec lui, et dont il fait en passant la haute critique..., mais le détail de ses chasses est intéressant, fertile en observations, relevé d'ailleurs d'excellentes photographies, et son éloquence est incontestable : on a vraiment le frisson de la « vie intense » rêvée, voulue, choisie par l'auteur. Et ceci n'est pas banal.

Autre récit de chasses, *Grand gibier et terres inconnues*, le livre de M. Maxime de Bary, et dans la même région au Nord et à l'Est du lac Victoria Nyanza, mais plus localisé dans les passages du Mont Elgon, et d'une allure plus simple. Il a vu, il a observé; il ne charge pas de documentation après coup les notes rapportées : il dit ses impressions et ses trouvailles, sans s'attarder en grandes phrases, et d'autant plus instructif peut-être qu'il note plus sobrement. Une quantité d'excellentes petites photographies complète heureusement, avec une carte à assez grande échelle, le côté documentaire du livre.

C'est aussi la photographie qui est le document, et presque le seul, apporté par cette sorte d'album, de tableau des *Races humaines : types, mœurs, coutumes*. Le texte, encore qu'assez fourni d'indications topiques, est trop sommaire pour s'imposer comme un répertoire utile à consulter; la profusion des images directes y supplée avec plus d'originalité et apporte avec elles un enseignement précieux. Cet enseignement est d'ailleurs surtout ethnographique et ne porte guère que sur tout ce qui *nous* est exotique : il y a ici beaucoup plus de types singuliers et caractéristiques que significatifs d'une beauté propre, et peut-être n'aurait-il pas été indigne d'une entreprise de ce genre de chercher un peu plus à évoquer les plus *beaux* types de chaque race, — la nôtre y comprise.

H. de Curzon.

---

— L'édition des Satires d'Horace que donne M. Morris (Horace, *The Satires*, with introduction and notes, by Edward P. Morris, professor of latin in Yale College, New-York, Cincinnati, Chicago, American Book Company, 1909), a un caractère élémentaire et est destinée aux écoliers. Elle a d'ailleurs été faite avec soin :

M. Morris s'est appliqué surtout, soit dans l'introduction qui précède chaque pièce, soit dans les notes, à rendre sensible l'enchaînement des idées dans les *Satires.* — P. de L.

— Si l'on cherche des aperçus originaux sur *Saint Justin, sa Vie et sa Doctrine*, ce n'est pas dans la brochure de l'abbé A. Béry qu'on les trouvera (Paris, Bloud, 1911; prix : 0 fr. 60). L'auteur se contente d'y donner un exposé très élémentaire, avec des citations qu'il emprunte aux traductions de MM. G. Archambault et L. Pautigny dans la collection Hemmer-Lejay. — P. de L.

— M. Paul Deslandres trace dans une brochure de la collection *Science et Religion* (*Saint Pie V et la défaite de l'Islamisme*, Paris, Bloud, 1911; prix : 0 fr. 60) le portrait, non pas très vivant, mais du moins très appliqué et très consciencieux d'un pape réformateur, qui fut le principal artisan de la ligue de 1571 contre les Turcs et qui prépara la victoire de Lépante. — P. de L.

— La dissertation de M. Alfons Mueller, *Zur Ueberlieferung der Apologie des Firmicus Maternus* (Tübingen, 1908) est consacrée à l'unique manuscrit du *de errore profanarum religionum*, le Vat. Pal. lat. 165. M. A. Mueller soutient (contre quelques critiques) l'identité de ce manuscrit avec le manuscrit de Minden d'après lequel Matthias Flacius Illyricus publia en 1562 l'édition princeps du *de err. prof. rel.* Il s'efforce de déterminer les étapes par où le manuscrit de Minden vint jusqu'à Rome, et il en fait une étude approfondie qui sera très utile pour la constitution du texte de l'Apologie de Firmicus Maternus. — P. de L.

— M. R. Jung, directeur des archives de la ville de Francfort, retrace la brève et troublée histoire du Refuge anglais de cette cité (*Die englische Flüchtlings-Gemeinde in Frankfurt am Main, 1554-1559*; Frankfurt a. M., 1910, Baer, gr. in-8° de 66 pages) : il s'agit de la colonie d'Anglais réformés qui, après l'avènement de Marie Tudor, trouvèrent à Francfort, entre le 27 juin 1554 et les derniers mois de 1559, une hospitalité que troubla un aigre conflit relatif à la liturgie, John Knox et Richard Cox ayant eu en 1555, dans l'hospitalière cité, un différend qui ne fut pas sans influence sur le développement du protestantisme anglais. L'auteur ne semble pas connaître la notice de Th. Heyer sur la *colonie anglaise établie à Genève de 1555 à 1560* (*Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève*, t. IX), qui complète utilement — à partir du départ de Knox — sa soigneuse enquête. — F. B.

— « L'âge généreux mais un peu utopique hélas ! où ne tenant pas compte des mystères ataviques légués à nos individualités par le long processus des organismes moraux qui nous amènent lentement à la vie, nous n'acceptions pas les causes profondes de chutes reléguées aux parties secrètes de nos êtres ». Mlle G. Martellière, qui parle ainsi devant un public de jeunes filles (*Conférence du 24 mai 1909, l'Amour chez les classiques et les romantiques*; Paris, Daragon, 1910, 30 p. in-8°) a peur que « l'on crée à la nouvelle génération de nos jeunes filles des mentalités d'Allemandes en les dirigeant laborieusement à travers les arcanes de la philosophie et de la métaphysique ». Elle-même, pour parer à ce danger, entend étudier la conception de l'amour féminin chez les romantiques et les classiques : et, si justement élogieuse qu'elle soit pour ceux-ci, c'est aux autres qu'elle fait la belle part dans sa conférence; et les mères de famille ne seront peut-être pas aussi convaincues qu'elle voudrait de ses affinités classiques. — F. B.

— *Comptes-rendus de publications scandinaves :* Joh. Steenstrup, *Kundskaben om Jorden gennem Tiderne* (Copenhague, Tillge, 1910). In-8° de 124 pp. Ce résumé de l'histoire de la géographie à travers les âges s'adresse particulièrement aux étudiants d'histoire. Il peut être utile à tous. Sans la

connaissance physique des différentes régions de la terre, nous ne saurions comprendre la vie des peuples qui n'ont cessé de se les disputer. Mais les pays qui font les races sont, à leur tour, transformés par les hommes : et c'est cette influence réciproque et constante, la vraie cause, en somme, de la civilisation, qu'il est important et intéressant d'étudier. M. Steenstrup, I après ces considérations générales, expose II ce que les anciens croyaient connaître de notre globe III comment ces connaissances se sont peu à peu augmentées et précisées, IV surtout à l'époque des grandes découvertes aux XV$^e$ et XVI$^e$ siècles, V aux XVII$^e$ et XVIII$^e$ siècles. Un chapitre final VI fait valoir le développement de la science géographique en ces dernières années. Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie qui donne les ouvrages essentiels à consulter. — ISLANDICA, Vol. III. *Bibliography of the sagas of the kings of Norway and related sagas and tales* by Halldór Hermannson. Cornell University Library. New-York, 1910. La présente bibliographie comprend les sagas des rois de Norvège (Konunga Sögur) et autres récits de moindre importance s'y rapportant, ainsi que les sagas plus ou moins historiques concernant les Féroé, les Orknades, le Danemark, la Suède et la Russie, depuis la première moitié du IX$^e$ siècle jusqu'à la fin du XIII$^e$. — A. NORÉEN, *Vårt Språk. Nysvensk Grammatik.* Vol. II, fasc. 2 et 3 (Lund, libr. Gleerup). Continue l'étude de l'accentuation. — Hugo PIPPING, *Studier i nordisk Filologi.* B. I. Helsingfors, 1910. Ce XCII$^e$ volume des Publications de la Société littéraire suédoise de Finlande contient trois études : I, de Evald Lidén sur les surnoms dans le nordique ancien (52 pp.); II, de Hugo Pipping sur le langage judiciaire en vieux suédois (24 pp.); III, de Ralf Saxén sur les noms des cours d'eau en finlandais (183 pp.). Cette dernière particulièrement importante pour la préhistoire de la Finlande. — L. P.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 31 mars 1911.* — M. Héron de Villefosse communique une note de M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, qui lui a été transmise par M. Merlin, directeur du service des antiquités et arts de Tunisie. Dans les fondations du clocher de la nouvelle église de Sousse, M. Leynaud a mis au jour un coin du sanctuaire phénicien déjà signalé au même endroit par M. le D$^r$ Carton. Il y a recueilli une cinquantaine de petites urnes en terre contenant des ossements calcinés, une douzaine de stèles en pierre du pays, une trentaine de lampes à deux ou trois becs, des centaines de vases en terre, noircis par le feu, et une inscription qui semble phénicienne.

M. le D$^r$ Capitan communique le résultat des dernières découvertes préhistoriques qu'il a faites avec M. Peyrony à la Ferrassie (Dordogne). Il s'agit d'un nouveau squelette humain fossile gisant dans la même couche moustérienne que celui qu'ils avaient découvert un an auparavant. C'est probablement celui d'une femme. Le caractère des ossements est exactement le même que celui du squelette précédent et du squelette de la Chapelle-aux-Saints; ils indiquent une race très primitive, inférieure aux races actuelles les plus grossières.

M. Henri Viollet rend compte des résultats obtenus au cours de la mission en Mésopotamie qui lui a été confiée par le Ministère de l'Instruction publique. M. Viollet peut aujourd'hui donner le plan, restitué presque en entier, d'un magnifique château construit au début du IX$^e$ siècle par un fils de Haroun-al-Raschid sur les bords du Tigre, au N. de Bagdad. De très nombreux fragments décoratifs, en marbre, en stuc, en mosaïque de verre, en brique émaillée, ont été retrouvées; ils donnent une idée des palais féeriques décrits par les auteurs arabes. On ignorait jusqu'ici à peu près complètement ce que pouvait être le style architectural et ornemental abbasside. Ce style, qui s'élabore en Mésopotamie sous les Khalifes de Bagdad et qui se répandra ensuite sur toutes les côtes de la Méditerranée et même en Espagne, constituera ce que l'on est convenu d'appeler l'art musulman. Étudiant les influences diverses qui ont contribué à sa création, M. Viollet dit que l'influence sassanide y domine sans conteste; mais il pense que c'est après avoir émigré en Égypte, en Syrie, à Byzance, que cet art persan revint à son pays d'origine. L'exécution des éléments qui le composent fut confiée à des artisans coptes, grecs, syriens. Les formes primitives sassanides se transformèrent entre les mains de ces ouvriers étrangers qui marquèrent des caractères de leur race chacune de leurs compositions. — MM. Dieulafoy et Perrot présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

*L'imprimeur-gérant :* ULYSSE ROUCHON.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 15 avril. — 1911



J. JÜTHNER. **Philostratos, Ueber Gymnastik.** Leipzig-Berlin, Teubner, 1909; VIII-336 p. grand in-8°.

Il y a déjà plusieurs années, M. Jüthner avait publié, sous le titre *Der Gymnastikos des Philostratos*, une dissertation dans laquelle, après avoir résumé l'histoire du texte de l'opuscule jusqu'à la découverte du manuscrit de Mynas (P. Paris, suppl. gr. 1256), il donnait une collation partielle de ce manuscrit, et examinait la valeur critique du texte publié par Kayser (V. *Revue* du 6 avril 1903). L'édition annoncée alors fut retardée par diverses circonstances; M. J. tenait, en outre, à ce que le traité de Philostrate fût accompagné de tout ce qui peut aider à en comprendre le but et la portée, ce qui a nécessité des recherches dans un grand nombre de branches de la littérature grecque. De ces recherches est sorti le présent volume; il se compose, en réalité, de deux travaux qui auraient pu être publiés séparément, et dont le premier, *Die Gymnastik in der Literatur*, aurait pu facilement recevoir des développements plus étendus. Toutefois, M. J. a su se borner, et cette première partie, du reste, est loin d'être sans intérêt. M. J. y parcourt un domaine de l'activité hellénique assez peu exploré jusqu'ici. La gymnastique, moyen d'éducation ou partie de la médecine, entraînement pour les athlètes ou discipline purement hygiénique, était un art qui eut ses théoriciens et ses méthodes; les gymnastes et les pédotribes écrivirent des traités, qui ne nous sont pas parvenus, mais dont on connaît quelques titres, par exemple Περὶ τῶν κατὰ μέρος γυμνασίων et Γυμναστικά de Théon d'Alexandrie; les œuvres de Platon, d'Aristote, de Galien, d'autres encore, témoignent de l'intérêt, ne serait-il pas connu autrement, que les philosophes et les médecins attachaient aux exercices du corps. M. J., en passant en

revue ce qui nous a été transmis dans cet ordre d'idées, fait ainsi, en quelque sorte, un résumé historique des idées des anciens Grecs sur la gymnastique, sur sa valeur éducative et sur son importance médicale. Il complète ses observations par quelques pages sur les catalogues des vainqueurs aux jeux olympiques, sur les écrits Περὶ ἀγώνων, et sur les périégèses, où l'on peut puiser, relativement à la gymnastique et à l'agonistique, d'intéressants détails qui servent utilement à commenter l'ouvrage de Philostrate. Ici commence, à proprement parler, l'édition du Γυμναστικός, ou mieux, suivant le Parisinus, Περὶ Γυμναστικῆς. Ce qui est dit des manuscrits et des éditions antérieures est répété de l'ouvrage cité plus haut (pp. 11-26, 4, 8-11, 21, 56). On lira avec intérêt ce qui suit. M. J. analyse d'abord le traité, et expose quelle conception l'auteur avait de la gymnastique, qu'il considérait avant tout comme un sport à l'usage des athlètes ; puis il se demande à quel genre de littérature on peut rattacher cet ouvrage, et le présente comme un essai épidictique, ayant pour but de caractériser la gymnastique et d'en faire l'éloge (p. 101) ; il recherche enfin quelles ont été les sources, gymnastiques, médicales et philosophiques auxquelles a puisé Philostrate. Vient alors le texte, accompagné d'une traduction en allemand, et suivi d'un copieux commentaire. Le texte, naturellement, est celui de P, l'unique source, puisque des deux autres manuscrits l'un, le Monacensis 242, ne donne qu'un texte abrégé et ne contient d'ailleurs que le dernier tiers de l'ouvrage, et l'autre, le Laurentianus LVIII, 32, n'a que les trois derniers paragraphes. L'édition est donc, comme on pouvait le prévoir, bien supérieure aux précédentes, dont les auteurs n'avaient à leur disposition que ces deux manuscrits incomplets et les copies de Mynas ; et Mynas lui-même, qui avait découvert le manuscrit P, n'avait pas assez de méthode ni d'esprit critique pour en donner une édition satisfaisante. La richesse du commentaire de M. Jüthner, la sûreté de son information archéologique et littéraire, l'abondance de ses références aux écrivains antérieurs seront d'un très utile secours pour l'étude et l'interprétation du texte.

My.

---

**Menandrea** ex papyris et membranis vetustissimis edidit A. Kœrte. *Ed. maior*, accedunt duo tabulæ phototypicæ. Leipzig, Teubner, 1910; LVIII-260 p. — Le même ouvrage, *Ed. minor*. Leipzig, Teubner, 1910; VI-214 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

**Four plays of Menander,** the Hero, Epitrepontes, Periceiromene and Samia, edited with introductions, explanatory notes, critical appendix and bibliography by E. Capps. Boston, Ginn and Company, 1910; XII-329 p.

E. Capps. **The plot of Menander's Epitrepontes** (Extr. de *Amer. Journ. of Philology*, XXIX, 4, p. 410-431). Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1908.

L. Maccari. **La Perikeiromene di Menandro.** Trani, Vecchi e C., 1909; 41 p.

Il y a déjà près de quatre ans que G. Lefebvre a communiqué au monde savant sa belle découverte, et les nouveaux morceaux de

Ménandre ne cessent pas d'attirer l'attention ; ils sont, pour les hellénistes, un sujet d'étude toujours passionnant. Les questions relatives au plan des pièces, à la conduite de l'action, à la répartition des personnages, à la place probable des scènes et des fragments isolés ne sont pas encore toutes résolues, et le champ des recherches est toujours vaste. Toutefois, il semble bien qu'en ce qui concerne le texte même, si l'on met à part les passages trop mutilés, il n'y ait plus grand chose à faire ; éditeurs et critiques, sans avoir dit le dernier mot, ont néanmoins suffisamment corrigé, là où le manuscrit est fautif, et restitué, là où il offre des lacunes peu étendues, pour qu'il n'y ait plus maintenant qu'à glaner après eux. Le moment est venu où Ménandre ne doit plus rester la propriété des seuls savants, et où il doit être donné sous une forme plus accessible aux étudiants et aux amis des lettres grecques. Cela fut fait chez nous dès 1908 par M. Croiset, mais seulement pour l'*Arbitrage*, et par Bodin et Mazon, mais seulement pour des extraits de deux comédies ; en Allemagne par C. Robert (1908), mais cette édition n'est pas dans le commerce, et par Sudhaus (1909) ; quant à l'édition anglaise de « Unus multorum « (Lord Harburton), que son titre indique comme une édition classique (1909), je ne la connais pas encore. La bibliothèque Teubnérienne devait avoir son Ménandre ; le soin de la publication fut confié à M. Körte, qui s'est déjà beaucoup occupé du poète ; on sait que c'est lui qui a fait connaître deux nouveaux fragments de la *Perikeiroménè*, et qu'il a donné du papyrus du Caire une nouvelle collation très soignée. L'édition est comprise d'une façon très pratique pour l'étude du texte ; aux pages paires est la reproduction du papyrus en caractères épigraphiques, avec les paragraphes, points, doubles points, accents et autres signes qu'il renferme ; aux pages impaires, le texte, corrigé et complété quand il y a lieu, en minuscules ; en bas, les noms des auteurs des corrections et des restitutions, avec un choix de conjectures. M. K. ne s'en est pas tenu aux fragments du papyrus d'Aphroditopolis [1] ; il y a ajouté tous les autres morceaux de Ménandre connus par les manuscrits, c'est-à-dire, avec ceux de la *Perikeiroménè* qu'il a publiés lui-même (ms. de Leipzig, 1908) et ceux qu'ont publiés Grenfell et Hunt (Oxyr. Pap. II, 1899), les fragments du *Laboureur* (Pap. Gen. éd. Nicole, 1898), du *Cithariste* (Berl. Klassikertexte, V, édd Schubart et v. Wilamowitz, 1907), du *Kolax* et de la *Périnthienne* (Oxyr. Pap. III, 1903 et VI, 1908), ainsi qu'un fragment inédit des *Kôneiazomènes*, découvert par Zereteli dans la bibliothèque de Dorpat, et trois morceaux provenant du Sinaï, actuellement à Saint-Pétersbourg, dans l'un desquels Jernstedt,

1. C'est-à-dire *Heros*, *Epitrepontes*, *Perikeiromene*, *Samia*, et une comédie non identifiée, dont il reste seulement 59 vers, sur lesquels 18 sont entiers. Au même manuscrit appartenaient deux courts fragments mis à la disposition de M. Körte par M. Th. Reinach (p. 150 de l'édition).

qui les a publiés pour la première fois au complet (1891), a reconnu un passage du *Phasma*. Enfin, après chaque pièce sont les passages isolés connus par les citations anciennes. — C'est ainsi que se présente l'édition *minor* de M. K. L'édition *maior* comprend en outre un *index verborum*, et une préface étendue dans laquelle M. K. décrit le papyrus du Caire ; il expose ensuite dans quel état chaque pièce nous est parvenue, et il en donne le plan tel qu'il le conçoit et tel que les fragments conservés permettent de le conjecturer. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les reconstitutions proposées ; étant données la longueur des lacunes, la mutilation de certaines parties, et l'insuffisance des renseignements fournis par quelques fragments, plusieurs interprétations offrent un égal degré de probabilité, et l'imagination personnelle de chacun joue ici son rôle. Je note seulement que je crois M. K. dans le vrai lorsqu'il refuse de rattacher à l'*Arbitrage* les fragments de Saint-Pétersbourg ; les raisons qu'il invoque me paraissent plus probantes que les arguments produits en sens contraire. Les deux pages du manuscrit étant inséparables, on peut encore ajouter ceci : dans l'intrigue telle que la fait connaître le papyrus du Caire, la joueuse de luth est l'esclave de Charisios, dont elle espère obtenir son affranchissement; dans le texte de Jernstedt il est dit seulement que le jeune homme donne douze drachmes par jour à un leno, de qui par conséquent dépend la jeune fille ; la situation est donc toute différente. La collation de M. K. a confirmé souvent des conjectures proposées ; elle a rectifié des lectures du premier éditeur ; elle a surtout, en de nombreux passages, complété ces lectures, et donné par suite des points d'appui plus sûrs pour le rétablissement du texte. Il suffira de faire la comparaison pour se rendre compte des progrès réalisés.

Peu de temps après l'édition de Körte, M. Capps publiait les quatre pièces du papyrus du Caire. M. C. avait déjà beaucoup étudié Ménandre, en particulier les *Epitrepontes ;* un de ses articles était une discussion du plan de cette dernière comédie. Jusqu'ici, du reste, c'est sur elle, la mieux conservée et par là-même la plus attirante, que se sont principalement exercés les commentateurs. Dans cet article, M. C. tentait une reconstruction de la pièce d'après une disposition nouvelle des fragments, disposition assez problématique, qui reposait en partie sur l'identification des morceaux publiés par Jernstedt. Dans son édition, il a modifié ses vues en ce qui concerne le fragment noté M, qu'il attribuait au début de la pièce [1], et qu'il place maintenant après NT, suivant les observations de Seymour de Ricci ; mais il est resté dans la même opinion sur le fragment de Jernstedt, et le considère toujours comme appartenant à la pièce. L'édition est destinée aux étudiants, et par conséquent accompagnée

1. Encore dans l'introduction qui précède la comédie (p. 36). Rectifié dans la préface (p. IX) et dans le texte (pp. 90 et 93).

de notes explicatives au bas des pages, et d'une étude littéraire et critique avant chaque comédie; un appendice critique et bibliographique termine le volume. Je signale ici quelques-unes des corrections que M. C. a apportées au texte; elles sont de valeur bien inégale. *Épitr.* 5 le point d'interrogation après πάσχω n'est pas heureux; 53 la réponse εὖ ἴσθ(ι) de Syriscos est plutôt faible; au contraire 215 ἐρᾶσθα[ι προσδόκων est une bonne conjecture, et 261 αὕτη,... συνέπαιζεν (pap.-ζον) est suggestif; la note sur ce vers est fort juste. *Sam.* 181 μόνας ἑταίρας διατρέχουσ' ἐπὶ δεῖπνα, en laissant intact le vers précédent, est peut-être ce qu'il y a de meilleur jusqu'ici pour restituer ce vers corrompu. Maintes restitutions intéressantes sont encore proposées par M. C., surtout dans la *Perikeiroménè;* mais la plupart sont très incertaines; elles devaient toutefois être données, vu le caractère de l'édition, parce qu'il est préférable, dit avec raison M. C., de mettre entre les mains de l'étudiant un texte restitué, malgré ses incertitudes inévitables, plutôt que de laisser trop de lacunes, où des lettres isolées et des séries de points troublent l'attention. Si l'on n'a pas ainsi les mots mêmes du poète, on peut du moins se flatter d'avoir sa pensée; d'ailleurs une conjecture inexacte est souvent le point de départ d'une conjecture nouvelle qui peut plus tard être unanimement admise. L'annotation tend surtout à expliquer les détails de la langue et du style de Ménandre; elle contient des observations relatives à la grammaire, et à la métrique quand il y a lieu, ainsi que de nombreuses comparaisons et des renseignements sur les jeux de scène, tels que M. Capps se les représente; en sorte que cette édition pourra rendre des services, même si l'on ne partage pas toujours l'avis de l'auteur.

Avant l'apparition de ces éditions, M. Maccari, qui lui-même prépare une édition des fragments du Caire, avait publié une brochure sur la *Perikeiroménè;* il y traduit les principaux morceaux et analyse le développement de l'action. Ses observations, en partie fort justes, reposent toutefois, en ce qui touche certains détails, sur un texte qui ne peut plus être considéré comme exact; d'où résultent des traductions que M. M. n'approuve certainement plus lui-même. Je relève dans une de ses notes (p. 8) que « les savants n'apprécient pas suffisamment un grand nombre de productions de la philologie italienne. » Il pourrait constater qu'ici même, dans cette *Revue*, plusieurs ouvrages philologiques de ses compatriotes ont été l'objet d'un jugement très favorable; mais on publie, en Italie comme ailleurs, des travaux médiocres, et il n'y a pas à s'étonner s'ils ne sont pas couverts de fleurs par la critique.

My.

---

**Luciani quæ feruntur Podagra et Ocypus,** præfatus edidit commentatus est J. Zimmermann. Leipzig, Teubner, 1909 : xii-82 p.

Τραγῳδοποδάγρα, ou plutôt Ποδάγρα d'après le meilleur manuscrit, et

Ὠκύπους sont deux scènes en vers publiées parmi les œuvres de Lucien, mais leur authenticité est fortement contestée ; si quelques savants ont attribué à Lucien les deux ouvrages, plusieurs se sont nettement prononcés pour la négative, tandis que d'autres, plus prudents peut-être, refusent à Lucien seulement l'*Ocypus*. M. Zimmermann, un élève de Radermacher, reprend la question, et s'appuie sur des considérations de pure forme ; il étudie les deux morceaux dans leur vocabulaire et leur métrique, examine la tradition manuscrite, analyse et compare leur allure générale et leur disposition extérieure, et conclut enfin que la *Podagra* et l'*Ocypus* ne sont pas du même auteur. On l'admettra avec lui ; les différences sont en effet assez sensibles. La *Podagra* est de Lucien, poursuit M. Z. ; rien n'impose l'opinion contraire, et le ton ironique à l'égard des dieux comme l'usage de certains mots sont des raisons suffisantes pour s'en rapporter à l'attribution faite par les manuscrits. Quant à l'*Ocypus*, M. Z., suivant en cela Sievers et Seeck, qui s'appuient sur une lettre de Libanios, y voit une composition d'un ami du rhéteur, nommé Acacios ; et il apporte un nouvel argument que n'est pas sans poids. Dans le Vaticanus 90, le meilleur de la seconde classe des manuscrits de Lucien, l'*Ocypus* est suivi du discours *pro Saltatoribus*, qui est de Libanios ; envoyé à celui-ci par son ami, il prit place dans sa bibliothèque, et put donc être attribué à Lucien comme le fut également le discours. Au début de son livre, M. Zimmermann a donné une édition des deux morceaux, accompagnés d'un appareil critique soigné, et suivis d'annotations où il justifie ses lectures ; son principe est de s'attacher aux leçons du Vaticanus, et d'avoir recours aux autres manuscrits seulement lorsqu'elles ne peuvent pas être défendues. L'ensemble est un travail sérieux, malgré certaines inadvertances de détail [1].

My.

---

Caroline Ruutz-Rees. **Charles de Sainte-Marthe (1512-1555)**. New-York. The Columbia University Press. A Paris, en dépôt à la librairie H. Champion, in-8e de xii-664 pages. Prix : 10 fr.

La vie de Ch. de Sainte-Marthe n'offre pas d'incidents bien curieux.

---

1. Par exemple sur la quantité : p. 31, dans le vers *Pod.* 158 il est parlé d'un spondée au quatrième pied, qui est ῥί|ζαν ἐλ|λεβόρου ; de même p. 55 θάλασ|σαν ἐφέ|πομεν est pris pour un dactyle ; p. 52 διανύ|σας est pris pour un anapeste. Les statistiques sont souvent inexactes : p. 57 on signale un seul exemple de deux tribraques dans un même vers pour *Pod.* (v. 185) ; ajouter 126 ; anapeste et dactyle *Pod.* 189 ; inexact, ce sont deux anapestes. Un seul exemple dans *Pod.* d'un vers avec trois dissolutions (169) ; ajouter 175 et 260 ; P. 57 « dans la *Podagra*, il n'y a jamais, sauf au vers 174 (lire 175), plus de trois brèves de suite ; » or les successions de quatre brèves sont fréquentes ; on en trouve même six au v. 218. P. 61, mots composés où le premier élément a une finale brève, le second commençant par muette et liquide ; « dans l'*Ocypus* il n'y a pas d'exemple de ce genre ; » inexact : 91 σοι κατακνίσω. P. 43, « au second pied, dans l'*Ocypus*, l'anapeste ne se trouve que trois fois » ; mais p. 51 on en cite sept exemples ; il est vrai que deux renvois sont inexacts.

Sa production littéraire est mince : il a publié un recueil de vers : *La Poésie françoise* (Lyon, 1540) des commentaires en latin sur le VI^e^, le XXXIII^e^ et le XC^e^ psaumes, une Oraison funèbre pour Marguerite de Navarre, une autre pour Françoise d'Alençon, duchesse de Beaumont, et quelques poèmes de circonstances. Il est incontestablement médiocre et en vers et en prose. Sur l'intérêt du personnage et de son œuvre, M^lle^ Ruutz-Rees ne s'est fait aucune illusion. Il lui a semblé pourtant que Ch. de Sainte-Marthe méritait une étude détaillée, parce qu'il est un témoin, d'autant plus sûr que sa personnalité est plus effacée, des tendances et des modes littéraires en France entre 1535 et 1550. Il a même l'avantage d'être le premier à représenter des formes d'imagination et de sensibilité que devaient illustrer de plus grands que lui. Disciple de Marot, il annonce la Pléiade par son « pétrarquisme ». Il devance également dans l'expression poétique des idées platoniciennes l'École lyonnaise, puisque sa *Poésie françoise* est antérieure aux œuvres de Maurice Scève et d'Antoine Héroet. Son originalité tient toute dans ce léger avantage de priorité.

A discerner les diverses influences qu'a subies Ch. de Sainte-Marthe, M^lle^ Ruutz-Rees a apporté une méthode et une sagacité dignes d'un plus grand sujet. Il est intéressant de voir comment se heurtent ou s'arrangent dans l'œuvre de Ch. de Sainte-Marthe les tendances les plus contradictoires. Il est bien l'image des humanistes de son temps. Il incline au protestantisme, est même emprisonné comme luthérien et pourtant il veut rester dans le sein de l'Église. Il est platonicien, il tente même d'appliquer son platonisme à la piété et il abhorre le paganisme naturaliste où tombent tant de lettrés contemporains. Il commente les psaumes en humaniste nourri de lectures antiques.

Au demeurant, l'intérêt du livre de M^lle^ Ruutz-Rees est moins dans la monographie qu'elle nous donne ou dans les conclusions que dans les nombreux documents qu'elle a mis en œuvre. Sur la condition des maîtres dans les collèges, sur les cercles des gens de lettres à Lyon vers 1540, sur le mouvement platonicien en France à la même époque, sur l'éloquence latine des humanistes, sur les sources de leur érudition, on trouvera, soit dans le texte, soit dans les notes et appendices une foule de documents ou d'aperçus intéressants [1].

Jean PLATTARD.

1. La correction typographique des textes français et latins laisse beaucoup à désirer : les épreuves, imprimées en Amérique, auraient gagné à être revues par un Français. Il reste en outre quelques menues inadvertances. Ainsi p. 245, note 125 poèmes anonymes du *Recueil de vraye poésie françoise* de 1544, celui que M^lle^ Ruutz-Rees attribue à Rabelais : *Un mary se voulant coucher*, qui parut, en effet, dans le *Quart Livre* de 1552, est très probablement de Mellin de Saint-Gelais.

Paul Laumonier, **Tableau chronologique des œuvres de Ronsard, suivi de poésies non recueillies et d'une table alphabétique**, 2e édition, remaniée et très augmentée. Paris, Hachette et Cie, 1911. In-8°, xi-140 pages.

Voici un instrument de travail indispensable à tous ceux qui voudront étudier l'œuvre de Ronsard dans sa genèse, son développement et son rapport avec la vie de l'auteur. C'est un tableau chronologique indiquant par l'*incipit* primitif, dans leur ordre d'apparition, toutes les œuvres de Ronsard, prose et vers, qui sont parvenues jusqu'à nous. Il les fait précéder de la date et du titre des plaquettes et des recueils où elles ont paru pour la première fois ; il les fait suivre de la double référence à l'édition Blanchemain et à l'édition Marty-Laveaux. Pour montrer l'intérêt de ce travail, il suffit de rappeler que le recueil intitulé dans les dernières éditions collectives et dans l'édition Marty-Laveaux, *Amours de Cassandre*, est un mélange de pièces parues en dix fois, de 1552 à 1569 ; que dans la même édition, les *Odes* sont un recueil de pièces parues en dix-huit fois de 1547 à 1584, et que l'ordre de leur apparition y est profondément bouleversé. Grâce au tableau chronologique de M. Laumonier, on peut, en attendant l'édition critique qu'il donnera dans les *Textes français modernes*, distinguer dans ces recueils les essais de jeunesse des œuvres de la maturité et suivre les progrès ou les modifications du goût de Ronsard. A ce tableau sont annexées une table alphabétique des *incipit* et une table des variantes d'*incipit* avec renvois aux pages du tableau chronologique. M. Laumonier a retranché de ces catalogues quelques pièces indûment attribuées à Ronsard. En revanche, il donne le texte de treize pièces qui ne figurent pas dans les éditions dites *complètes* de Blanchemain et de Marty-Laveaux.

Jean Plattard.

---

Ernest Lebègue, **Thouret (1746-1749)**. Paris, Félix Alcan, 1910, 320 pages in-8°, 7 francs.

Le Constituant Thouret fut plus préoccupé de réussir dans la vie que de défendre les grands principes. Il se conduisit toujours en vrai normand qu'il était, tâtant le terrain et changeant souvent de tactique et de politique, ce qui ne l'empêcha pas du reste de monter sur la fatale charrette. Comme la plupart des hommes de loi de son temps, il combattit pour les réformes avant 89. Procureur syndic de l'Assemblée provinciale de Haute-Normandie, il eut à résister aux intrigues jalouses du parlement de Rouen qui voyait dans la nouvelle Assemblée un pouvoir rival. Il joua un rôle important dans la campagne électorale de 89, tant par les brochures qu'il rédigea que par ses fonctions de rapporteur du cahier du Tiers-État. Mais déjà il se gardait de s'engager trop avant. Son *Avis des bons Normands*, qui eut un grand succès, s'appliquait à rassurer les privilégiés. Il écrivait alors que les droits féodaux étaient des propriétés sacrées et que la

nation périrait par la démocratie! On le regardait avec assez de vraisemblance comme un agent du ministère, une créature de Necker. Aux États-Généraux, il fut au début l'homme des conciliations et des partis moyens. Il s'opposa à la motion par laquelle Sieyes, coupant les ponts, transforma le Tiers en Assemblée nationale et cette attitude lui valut, le 1er août, d'être nommé, par les voix des privilégiés, président de l'Assemblée à deux voix de majorité. Il comprit alors qu'il faisait fausse route. Il donna sa démission et se hâta de rattraper le gros de l'armée patriote. Dans la discussion sur les biens d'Église il soutint que le clergé n'était pas propriétaire et fit supprimer les congrégations religieuses, donna des gages et rentra en grâce. Il prit une part importante à l'organisation de la France en départements et à la réforme judiciaire. Son caractère pourtant n'avait pas changé. Il restait l'homme fuyant et souple d'autrefois, soucieux avant tout de ménager les puissances. Lafayette succède dans son admiration à Necker usé. Il entre au club de 89 qui se proposait d'enrayer la Révolution. La démocratie continue à l'inquiéter. Après Varennes, il préside à la revision de la Constitution dans un sens conservateur et s'efforce de maintenir la royauté comme la meilleure sauvegarde de l'ordre. Président d'une section du tribunal de cassation sous la Législative et sous la Convention, il ne s'entête pas à confondre son sort avec celui du feuillantisme. Il accepte les faits accomplis : le 10 août, le 22 septembre, le 21 janvier. Il essaie de conquérir le nouveau pouvoir qui s'élève ou tout au moins de l'amadouer. Mais les Jacobins ont bonne mémoire. Thouret est arrêté le 25 brumaire an II. Il proteste en vain de son républicanisme. Impliqué dans la conspiration des prisons, il monte sur l'échafaud le 3 floréal an II.

L'homme privé apparaît peu dans le livre de M. Lebègue et la chose s'explique. La correspondance de Thouret a disparu. Il n'en existe que des fragments sans importance. — Le biographe a dû travailler sur les seuls documents officiels. L'étude psychologique a cédé le pas à l'exposé des affaires administratives auxquelles Thouret a été mêlé à Rouen et à Paris. Le livre se trouve ainsi composé d'une série d'études diverses simplement rattachées les une aux autres par la personne de Thouret : l'assemblée provinciale de Haute-Normandie et sa commission intermédiaire; les élections aux États-Généraux à Rouen; les premières séances de la Constituante; les biens du clergé; la réforme administrative; la réforme judiciaire; la revision de la Constitution de 1791. — Aucune de ces questions n'est naturellement traitée à fond. Toutes sont effleurées. C'est le genre biographie qui en est cause.

M. Lebègue a tiré de son mieux parti d'un sujet quelque peu ingrat. Sa documentation est étendue, son exposé lucide et son style sobre — j'ajoute qu'il est homme de bonne foi. Cédant comme tant d'autres au préjugé anti-robespierriste si répandu, il avait cru pouvoir

hasarder dans sa conclusion l'hypothèse que Thouret avait été arrêté sous l'influence de Robespierre. Il ne lui avait pas fallu d'autre preuve qu'une preuve morale. Robespierre avait été souvent à la Constituante l'adversaire de Thouret, donc... C'est avec ce raisonnement que Fouquier Tinville faisait tomber les têtes. J'ai fait remarquer à M. Lebègue que le nom de Robespierre ne se trouvait pas au bas de l'arrêté des deux comités ordonnant l'arrestation de Thouret et cependant Robespierre assistait à la séance où la décision fut prise. Le procès-verbal en fait foi. On s'explique alors qu'au témoignage de Beaulieu, Thouret dans sa prison ait compté surtout sur Robespierre pour le sauver. M. Lebègue a reconnu son erreur. Il l'a confessée publiquement lors de sa soutenance et l'a rétractée dans le résumé qu'il a remis ensuite à *la Révolution française* [1]. Il est seulement dommage que sa rectification ne figure pas à l'erratum de son livre [2].

A. Mz.

---

A. Fauchier-Magnan, **Lady Hamilton** (1763-1815). Paris, Perrin, 1910, in-8°, 375 p. (portraits), 5 fr.

Les biographies de beautés célèbres, même de « beautés professionnelles » sont très favorablement accueillies du public depuis quelque temps. Lady Hamilton fournissait ainsi un sujet d'étude tout à fait actuel. M. F.-M. avait, nous dit-il, commencé de s'intéresser à elle en curieux; l'ayant reconnue bientôt comme une véritable héroïne de roman d'aventures, et s'apercevant qu'aucun livre français ne lui était consacré, il a écrit cette biographie, « d'après de nouveaux documents ». Dans quelle mesure a-t-il fait œuvre personnelle? Cela est difficile à préciser à la simple lecture. En tête du volume, M. F.-M. énumère les collections de manuscrits où sont conservées les nombreuses lettres de Lady Emma, de Nelson, de Hamilton, etc. Il mentionne les principaux ouvrages anglais qui sont consacrés à l'histoire de ce singulier ménage à trois, depuis la *Life of Nelson* de Pettigrew jusqu'aux deux *Emma Hamilton* de Gamlin et de W. Sichel, mais il ne renvoie presque jamais, dans le cours de son travail, aux livres de ses devanciers; comme d'autre part, il cite la plupart du temps les textes sans référence, on a quelquefois, à la lecture, une impression un peu incertaine sur la valeur originale du récit.

Après avoir retracé, assez rapidement, les débuts d'Emma Lyon,

---

1. *La Révolution française* du 14 février 1911, p. 117.

2. P. xx, lire 10 prairial an VIII et non an VII; p. 289, l. 17, lire d'Angivillers et non d'Angevillers. — Cette note de la page 242 me paraît étrange : « Lameth, *contrairement à l'opinion commune*, attribue sa fondation [du club de 89] à des amis de Lafayette ». Il n'est pas douteux que le club de 89 fut essentiellement un club fayettiste. P. 270, la protestation des 290 députés du côté droit contre la suspension du roi après Varennes ne fut pas *secrète*, mais publique et dès le premier jour.

son enfance obscure, ses débuts dans la galanterie après une période de misère, M. F.-M. insiste avec raison sur le rôle joué auprès d'elle par Sir Charles Greville, qui après s'être attaché, au meilleur prix possible, la belle fille dont il avait su attendre et exploiter la détresse, la transmit (c'est le moins qu'on puisse dire) à son oncle Sir William Hamilton, lequel l'emmena à Naples où il était ambassadeur et l'épousa en 1791. C'est à partir de ce moment qu'elle appartient à l'histoire. L'auteur, qui s'était efforcé, avec succès en somme, de réfuter les légendes accumulées sur son héroïne (liaison avec Romney, figuration chez le trop fameux docteur Graham, etc.), insiste sur les services rendus par elle à l'Angleterre grâce à sa liaison avec la reine Marie-Caroline de Naples. Plus tard, veuve et malheureuse, lady Hamilton s'est beaucoup vantée d'avoir procuré au ministère Pitt des informations secrètes sur les traités de paix et d'alliance de 1795 et 1796 entre la France et l'Espagne. M. F.-M. lui reconnaît ce mérite; mais si les lettres qu'il publie ne sont pas mal datées, la prétendue révélation n'en est pas une : le traité de paix franco-espagnol est du 22 juillet 1795 et la lettre citée p. 167, qui l'annonce comme « non conclu » est du 11 août. De même, l'alliance de 1796 est du 20 août (et non 12 septembre, comme dit M. F.-M., p. 168), si c'est « vers le milieu de septembre » que lady Hamilton connut le fait et si c'est le 21 qu'elle « donna l'alarme », elle n'a pas rendu grand service à l'amirauté, puisque le traité était tout au long dans le *Moniteur* du 14. Enfin, si c'est bien le 17 juin 1798 (p. 174) qu'Emma prétend avoir obtenu de haute lutte des souverains napolitains les ordres nécessaires au ravitaillement de la flotte de Nelson, son récit est contredit par une lettre de Marie-Caroline à elle-même, datée du 11, et publiée dans les *Dropmore papers* (IV, 237). Il est possible que cette dernière lettre soit mal datée; en tout cas, la contradiction est à noter, et reste à résoudre. Les documents du Record Office, non vus par M. F.-M., en fourniraient sûrement les moyens. Il faudra de même utiliser avec beaucoup de précaution le récit du retour de Nelson et de Ferdinand IV à Naples, et de la réaction signalée par la mort de Caracciolo. Les conclusions décisives sur ce point ont été formulées dans les livres ou articles de Helfert, Gutteridge, Maresca et Hüffer, que M. F.-M. n'a pas consultés.

La dernière partie du récit est aussi intéressante et plus solide, car elle s'appuie tout entière sur les lettres de Nelson et de lady Hamilton, confirmées par quelques extraits de mémoires heureusement choisis. On y assiste à l'existence bizarre du couple Hamilton, logé chez Nelson, qui a rompu avec sa femme et que l'ex-ambassadeur continue de traiter — sincèrement, paraît-il — en ami fidèle, bien qu'Emma ait donné secrètement le jour à deux enfants, Horatia et Emma, qui sont certainement des œuvres de l'amiral. L'adoration que l'héroïque marin avait vouée à cette maîtresse quadragénaire, fort épaissie et

d'une intelligence modérée résista à toutes les épreuves. Il brava pour elle les affronts et le ridicule, et l'expression de cette passion, qui ferait sourire chez d'autres, est presque touchante chez lui. On sait qu'à Trafalgar ses derniers mots furent pour recommander à ses amis et à son roi sa fille et celle qu'il appelait « son épouse ». Le gouvernement anglais n'entendit pas cette prière, mais lady Hamilton avait de quoi vivre : son mari lui avait laissé vingt mille francs de rente, et elle reçut de Nelson quelques autres revenus. Elle resta fidèle à la mémoire du défunt — du moins M. F.-M. le pense —, mais aussi à ses habitudes de prodigalité. Sir Arthur Paget, dans une lettre du 13 mai 1800, affirme qu'elle avait la passion du jeu, ce qui expliquerait sa déconfiture et la lassitude de ses amis à la secourir. Elle mourut à Calais en 1815, et son mobilier fut évalué à 228 francs. Cette triste fin, et les traits généraux d'un caractère où l'on découvre du courage à l'occasion, sans nulle trace de fourberie, suffisent en somme, à lui mériter l'indulgence que M. F.-M. réclame pour elle.

R. G.

---

CHATEAUBRIAND. **Pages choisies;** avec une introduction, des notices et des notes par Victor Giraud. Paris, Hachette, 1911; in-16 de XXII-328 pages.

Spécialiste fort qualifié en la matière, M. Giraud a réuni dans ce volume un certain nombre d'extraits caractéristiques empruntés aux œuvres complètes de Chateaubriand ou, pour la correspondance, à des sources indirectes. Des notes discrètes — plus copieuses pour *Atala* et *René*, où une sorte de leçon de style peut ressortir d'une énumération des variantes —, des notices en tête de chaque division du livre, une introduction qui, en dépit de son titre, examine moins *l'œuvre* que l'*influence* de Chateaubriand, permettront à un lecteur non initié de s'orienter à travers la production variée de l'écrivain. Il est à peine besoin d'observer qu'avec un dévot de René tel que M. G., l'apologie (et presque l'*apologétique*) s'insinue presque toujours dans l'exposé [1] : et il ne serait pas difficile d'opposer, aux listes d'écrivains dressées pour faire cortège au grand homme, des énumérations aussi importantes d'antagonistes; de distinguer entre des influences de surface et des divergences foncières ; d'excepter expressément des genres aussi importants que le théâtre et la poésie lyrique d'une énumération trop complaisante (p. XVII) selon laquelle « il a touché à presque tous les genres, et il les a presque tous renouvelés ». Les influences les plus profondes, celles qui aident les personnalités à se développer « de l'intérieur à l'extérieur », devraient être mises à part de celles

1. Il va sans dire que M. G. accepte sans observation le « j'ai pleuré et j'ai cru » de la fameuse conversion (p. XIX), et que les témoignages favorables à la traduction de Milton, aux *Etudes historiques*, à l'objectivité des voyages, sont assurés d'un meilleur accueil auprès de lui que les autres. Ce sont moins des Allemands que des Italiens (p. 132) qui ont contesté l'*Itinéraire*.

qui signifient des actions moins essentielles et moins vivaces. Mais le zèle de M. G. pour son grand homme, avec tout ce qu'il comporte de dévotion absolue, est une foi positive et agissante à laquelle on ne peut que rendre hommage [1].

F. Baldensperger.

---

I. Amédée Guiard. **La fonction du poète; étude sur Victor Hugo.** Paris, Bloud, 1910; in-16 de VIII-316 pages.

II. Amédée Guiard. **Virgile et Victor Hugo,** Paris, Bloud, 1910; in-8° de VIII-195 pages.

III. Claudius Grillet. **La Bible dans Victor Hugo. d'après de nombreux tableaux de concordance.** Paris, Hachette, 1910; in-8° de VI-350-104 pages.

I. Ingénieusement, M. Guiard met chacune des conceptions dominantes que Victor Hugo se fit du rôle du poète sous l'invocation et sous l'étiquette de l'homme ou du demi-dieu qui la symbolisait le mieux : et il y a là, en effet, dans l'évolution d'Hugo, une sorte de *hero-worship* changeant qui rend compte de plus d'une de ses attitudes, de mainte particularité de son œuvre et de sa vie. D'Orphée à Dante, et de Prométhée à Voltaire, tout un Panthéon idéal offrait à un poète moderne des objets variés d'exaltation et d'émulation : M. G. dégage et synthétise ces cultes successifs, non sans simplifier souvent, et l'histoire littéraire contemporaine d'Hugo [2], et la chronologie des textes invoqués [3], et les divers remous qui pourraient nuancer davantage chacune des zones principales. C'est ainsi que le chapitre *Moïse* ne se comprend guère sans une mention, plus poussée que l'allusion de la page 37, à Lamartine et à la « harpe » opposée à la « lyre » par le romantisme chrétien ; que le chapitre V, consacré à Shakespeare, est à peu près vide de significations shakespeariennes, alors que la fonction d'un poète dramatique de grand style, après 1830, pouvait paraître à Hugo analogue au rôle joué par l'auteur des *histories* à l'issue des guerres dynastiques anglaises. Le chapitre VIII, *Voltaire*, ne « rend » pratiquement presque rien : et c'est plutôt, après la conception eschylienne liée au sort des *Burgraves* — et d'une entente franco-allemande —, l'abandon de la « fonction du poète » au profit d'une sorte de journalisme supérieur. A plusieurs reprises aussi (*Discours à l'Académie*, 1841, lettre à Wolffers 1837),

---

1. Le *Voyage de Sparte* est décidément le titre du livre de M. Barrès (p. XIV et 136).

2. Se garder de mettre trop tôt Lamennais et Soumet du « groupe académique » (p. 19); l'hostilité dont le *Mercure de France au XIX^e siècle* est animé contre *Cromwell* se rattache à la question du drame-chronique (p. 57); les fameuses « deux morales » sont évoquées d'une manière contestable p. 95; il est peu probable que la citation du *Globe* reproduite p. 46 soit d'Artaud ; de l'obscurité, p. 161, dans « l'indignation violente qui, dès 1820, l'avait dressé contre les plats courtisans de l'Empire... »; la ponctuation est, en général, fâcheusement négligée; écrire *François* de Neufchâteau *passim*; *Wither* p. 50.

3. Par exemple la *Source*, invoquée p. 140 avec sa date apparente de 1846, mais qui est de 1854 ou 1855.

le précédent de Goethe contribue à exalter son jeune émule, avant de devenir l'objet de réprobation que l'on sait, et que signale M. G. Il est caractérisque de noter à ce sujet que la seule des grandes « fonctions du poète » qui n'ait jamais été prise en considération par l'auteur des Mages est celle qu'illustrerait le mieux, avec la *Bouteille à la mer* de Vigny, cette boutade du soi-disant olympien de Weimar : « Je bâtis mon vaisseau sur la cime d'une montagne ; jamais je ne le mets moi-même à l'eau ; mais l'eau monte vers lui et l'emporte... »

II. La seconde thèse de M. G. — qui coïncide assez malencontreusement avec une étude de M. Chabert sur le même sujet [1] — suit avec beaucoup de délicatesse l'influence virgilienne dans l'œuvre et la vie du poète. Surtout pour ce qui est délimitation des souvenirs, rappel d'analogies et confrontation d'expressions, il y a là un travail fait avec tact et méthode. Je m'étonne cependant que M. G. place au chapitre V, vers 1860, ce qu'il appelle « l'apogée » de la dépendance d'Hugo à l'égard de Virgile : ce serait donc à l'époque où, dans son autre livre, il donnait à l'exilé de Guernesey Juvénal ou Prométhée lui-même comme chef spirituel ; et cette coïncidence, si elle rend compte de l'interprétation particulièrement tendancieuse que Virgile subit alors, écarte d'elle-même cette façon de contact suprême allégué par M. G. Au lieu qu'entre 1836 et 1840, s'insinuant si l'on veut entre « Mirabeau » et « Eschyle », il y a véritablement l'*heure de Virgile* pour le poète des *Voix Intérieures* et des *Rayons et les Ombres*, avec des affinités déjà contrariées par une sorte d'effarement visionnaire que signale M. G., mais qui ne laissent pas moins s'établir de belles et fraîches concordances entre Tibur et Buc. Le poète des *Bucoliques* et des *Géorgiques* plutôt sans doute que celui de cette *Enéide* qui avait été une des lectures favorites de l'écolier, puis un des objets de réprobation du révolutionnaire, incarne vraiment pour lui ce qu'on pourrait appeler la sérénité dans le panthéisme mythologique : et c'est du chapitre III qu'il fallait faire le point culminant vers lequel conduisaient déjà maintes allusions éparses au précédent, d'où s'écartent en revanche les sentiers hasardeux qui mènent au dolmen de Rozel... En dépit des souvenirs de l'*Enéide* qui se retrouvent, parmi tant d'autres éléments, dans la *Légende des Siècles*, et en raison de la détérioration que le poète latin va subir désormais dans l'estime de son successeur, il eût été certainement conforme aux nécessités intérieures du sujet de mettre en valeur cette courte période où le « vieux Virgile », « le doux Virgile », « le Virgile serein » suscite ici tant d'harmonieuses consonances.

---

1. *Bulletin de l'université de Grenoble*, 1909 et 1910.

1. L'exemple de rejet donné p. 7, loin d'être « le programme de la réforme du vers tentée par les romantiques », illustre le genre de coupe auquel s'en tient Chénier, et qui suppose l'agrandissement de l'alexandrin plutôt que sa

On nous dit que M. Bergeret « méprisait la gloire littéraire, sachant que celle de Virgile reposait en Europe sur deux contresens, un non-sens et un coq-à-l'âne » : il va sans dire que le Victor Hugo « magique » d'après l'exil, l'interprète somptueusement arbitraire de l'histoire de l'humanité, ne s'embarrassait pas de ces scrupules, et les derniers chapitres de M. G., à côté de réminiscences virgiliennes attardées, marquent surtout quelles déformations le poète des *Châtiments* faisait subir à l'ami d'Auguste. Une sobre conclusion reprend les points principaux de la confrontation, non sans donner un peu dans le « parallèle », qui est évidemment l'écueil d'études comme celle-ci.

III. « *Et* ma Bible sourit dans l'ombre à mon Virgile... » Je préfèrerais, pour caractériser une partie des dépendances poétiques d'Hugo, ce vers des *Rayons et des Ombres* à l'épigraphe un peu bien absolue que M. Grillet a empruntée à l'écrivain. Mais la légitimité de son étude se défend de soi, et il faudrait être fort ignorant des aspirations et des curiosités du premier romantisme pour s'étonner, en particulier, de « l'influence indirecte que la Bible exerça sur Hugo à travers Lamartine », et des survivances instinctives ou consciemment rafraîchies que les Testaments laissèrent dans l'esprit du grand écrivain et qu'on retrouve dans ses œuvres le plus tardives.

C'est, d'ailleurs, une connaissance approfondie des alentours de son sujet qui semble le plus faire défaut à M. G. Il a eu soin d'attribuer aux pièces qu'il examine une date plus assurée que celle que le poète leur assignait ; il a pratiqué de la manière la plus diligente l'œuvre de Victor Hugo et aussi, naturellement, les Évangiles — sauf peut-être les Apocryphes. Mais il est visible qu'il n'est orienté qu'insuffisamment, et par des lectures peu étendues où Demogeot trouve encore place, dans le mouvement d'idées où plongent les racines de son sujet [1]. Aussi ne songe-t-il pas à déterminer tout ce qu'un « orientalisme »

dislocation. Dans quelle mesure V. Hugo, en pleine bataille romantique, a-t-il été satisfait de la publication en 1830, par *le Mercure de France au XIX^e siècle*, t. XXIX, p. 39, de son *Antre des Cyclopes*? Peut-être la correction citée p. 95, Gallus remplaçant Werther dans *Floréal*, est-elle surtout un résultat de la mauvaise humeur d'Hugo à l'égard de Goethe après la traduction des *Entretiens* avec Eckermann. Ici encore, M. G. aurait dû tenir un compte plus minutieux des dates certaines des pièces invoquées.

1. Il est prématuré de dire (p. 5) que « ce fut, à partir de 1802, une magnifique efflorescence de littérature biblique » : pratiquement, cela reste bien sporadique avant 1814. Dante mérite-t-il vraiment, à travers *toute* la carrière d'Hugo, la mise en vedette de la page 8? La traduction du *Paradis perdu* par Delille parut dès 1805 (p. 9). Ajouter p. 13 la traduction en vers du *Psalmiste*, par Mgr de Boisgelin (1799 et 1818). Comment la rédaction du *Globe* (p. 28) est-elle qualifiée de « classiques attardés »? Il y a encore, à Hauteville-House, des livres provenant des lectures de l'exilé : ils n'étaient donc pas tous « détruits à mesure qu'utilisés » (p. 24, note 3). Laprade devrait être cité au début du chapitre XII.

de plus en plus informé pouvait ajouter, peu à peu, à la simple curiosité pieuse des jeunes gens de 1820; il simplifie exagérément la littérature néo-chrétienne ou biblique en s'en tenant à Milton à l'exclusion de Klopstock et même de Moore, pour citer deux noms que le Romantisme chérit à cause d'*Abbadonna* et des *Amours des Anges*. Dès lors, bien des rapprochements proposés par M. G., en dépit de la rigueur de la « citation parallèle », restent sujets à révision [1], tandis que les grandes lignes tracées autour de l'inspiration, ou plutôt de l' « innutrition » d'Hugo en cette matière sont en général parfaitement admissibles : le prodigieux ouvrier s'alimente d'abord d'un *merveilleux* nouveau et d'ornements littéraires chrétiens, puis de lyrisme religieux; de pittoresque ensuite, de pessimisme, de visions apocalyptiques, d'épisodes hébraïques, d'invectives pathétiques et de parousies véhémentes, dans les livres sacrés qui prennent ainsi pour lui des valeurs changeantes qu'il valait la peine de retenir et de fixer.

La deuxième partie, où M. G. donne en une sorte d'appendice un répertoire des images, comparaisons, symboles bibliques, en même temps que des pièces justificatives, gagnerait certainement en utilité si elle était munie d'un glossaire, ou disposée comme le livre analogue de M. Trenel sur d'Aubigné [2].

F. Baldensperger.

---

**Correspondance de Guizot avec Léonce de Lavergne** (1838-1874), publiée par Ernest Cartier. Paris, Plon, 1910; in-16 de vii-218 pages.

Cette correspondance n'ajoute rien d'essentiel à la détermination du caractère ou des idées de l'homme d'état : il y a là, sur bien des points, comme des *doubles* et des répliques de ses lettres à M. et Mme Lenormand. Cependant la politique européenne, la destinée de la société moderne tiennent une place plus grande ici ; et l'amertume de la retraite, le recul offert par l'exil ne laissent pas d'élargir les vues politiques de l'ancien doctrinaire. « Optimisme lointain », dit-il pour caractériser son attitude en face de trente-cinq ans d'histoire de France qui se déroulent sans lui; cette expression convient mieux à son état d'âme que celle d' « inaltérable sérénité » (transformée en *sévérité* dans le communiqué de l'éditeur!) dont se sert M. C. Ne faut-il pas lire, p. 147, *auteurs* plutôt qu'*acteurs* ?

F. B.

---

1. Par exemple, p. 57, note 2, où l'analogie annoncée ne se montre guère ; p. 85, où *Extase* devrait être rapportée, plutôt qu'à l'*Apocalypse* alléguée par Hugo, au psaume *Visitasti terram*.

2. Lire *Sombreuil*, p. 33; *Hoffman*, p. 55; Ossian fils de *Fingal*, p. 64; Marine *Terrace*, p. 115. Les « djantre! » qui paraissent en plus d'un passage sous la plume de M. G. sont, en l'espèce, doublement choquants ; et si commodes que soient en général et si tolérables à l'occasion, les néologismes tels que *biblisme*, etc., leur répétition ne laisse pas d'être choquante, ou leur répétition comme dans » *l'origine miltonienne de l'apocalyptisme hugolien*... « (p. 168).

M. Azzolini. **Giosue Carducci und die deutsche Literatur**; in-8° de 96 pages (Tübingen, Mohr, 1910, n° 3 de *Sprache und Dichtung*).

Ce travail, où Mlle M. Azzolini étudie les rapports de Carducci avec la littérature allemande, est un travail à double détente : la dernière partie rassemble un certain nombre de jugements parus dans la presse d'outre-Monts sur l'auteur des *Odi barbare* et signale ses principaux traducteurs. Mais l'essentiel de l'effort de Mlle A. porte, dans les deux premières parties, sur les traces d'influence allemande dans les œuvres de Carducci et sur ses traductions de l'allemand (dans la mesure où celles-ci ne font pas partie de manuscrits encore inédits). Le résultat est positif, mais modique, et il est certain que la culture de Carducci comprenait un certain apport allemand. Encore serait-il intéressant d'examiner si, dans bien des cas, une traduction ou une appréciation française n'avaient pas « fait le pont » entre le poète et ses émules de Germanie. P. 96, les *Studien* de Betz sont classées comme périodique.

F. B.

---

Dr Rouby. **La Vérité sur Lourdes**. Paris, Nourry, 1910; 320 p., in-8°. Prix : 7 fr.50.

Ce volume comprend quatre parties inégales : 1° l'histoire de Bernadette (p. 1-57); 2° critique et explications scientifiques de tous les grands miracles de Lourdes (p. 58-274); 3° Lourdes au temps de Périclès ; guérisons miraculeuses dans le temple d'Asclépios (p. 275-312) ; 4° la source miraculeuse d'Alésia, conclusion.

La partie principale de cet ouvrage est celle où le docteur Rouby intervient avec sa compétence personnelle; mais elle échappe presque complètement à l'objet de cette revue. Cependant il y a dans les miracles de Lourdes un élément fort important que la critique doit contrôler. Pour qu'il y ait miracle, il faut qu'il y ait maladie, et, s'il y a maladie, il faut en outre qu'un traitement préalable ne puisse être soupçonné d'avoir déterminé la guérison. Or c'est précisément le cas d'un grand nombre de miracles de Lourdes : maladies et infirmités simulées *A. M. D. G.*, insuffisamment constatées par des certificats antérieurs au pèlerinage, définies par ces certificats de manière à laisser ouverte l'hypothèse d'une guérison naturelle ; maladies et infirmités traitées convenablement par les médecins terrestres et préparées à une solution heureuse. Ajoutons que la guérison doit être définitive, sans rechute. Tout le monde a lu dans *Les foules de Lourdes* l'histoire du petit infirme de Belley et les réflexions ennuyées de Huysmans sur ce miracle d'un jour. Quand on a éliminé tous ces faux miracles, il reste quelques guérisons authentiques. M. R. les explique par l'hystérose ; il explique de même les révélations de Bernadette. Nous n'avons pas à entrer dans cette discussion.

Mais on peut soutenir que cette étude médicale n'est pas indispensable. Le plus fort argument contre Lourdes, c'est qu'il y a toujours eu

des miracles. Les deux dernières parties sur les miracles d'Asclépios et les guérisons d'Alise, sont une très grave objection contre tous les miracles. Le pèlerinage païen d'Alise est d'autant plus intéressant qu'il a été continué par un pèlerinage chrétien. Mais la source qui guérissait les païens n'est plus celle qui guérit les chrétiens. Les Pères de l'Église se seraient bien gardés d'insister sur des faits merveilleux pour prouver la vérité du christianisme. Ils savaient que les démons font aussi des miracles. Le docteur Rouby le sait aussi, lui qui cite les miracles du diacre Pâris et même les miracles américains de Zion-City. La discussion scientifique peut servir, en enlevant leur caractère mystérieux à des faits naturels. Mais l'histoire fournit contre Lourdes un préjugé d'ordre général.

Ce livre serait encore plus utile s'il était pourvu d'un index.

M. D.

---

André Maurel, **La Sicile**, pet. in-4° de 262 p. et 250 grav. Paris, Goupil : Prix relié 40 fr. — **Un mois à Rome**, avec 152 grav. Paris, Hachette. Prix relié : 7 fr. 50. — F. Schrader, **L'Année cartographique** (20e année), 3 cartes in-folio, av. texte. Paris, Hachette. Prix : 3 fr. — A. D. Sisson, **La République Argentine**. Paris, Plon, in-12. Prix : 3 fr. 50. — Dr A. F. Legendre, Le Far-West Chinois : **Kientchang et Lolotie**. Paris, Plon, in-12, av. cartes et phot. Prix : 5 fr.

M. André Maurel s'est fait depuis quelque temps comme une spécialité de l'Italie. Nul ne connaît mieux les petites villes négligées du touriste, les coins oubliés de l'historien, les sites inaperçus du peintre. Dans un style qui n'a rien de l'érudit et ne prétend pas à faire étalage d'information, mais dont la verve est très vivante et inspire confiance, il semble emmener avec lui son lecteur comme un compagnon de route, et diriger sa flânerie en l'instruisant sans en avoir l'air. Tout ce qu'il voit lui devient texte à rappel d'histoire, à évocation d'art et de littérature, à rapprochement pittoresque. Mais une qualité, un don si l'on veut, empêche son discours de devenir pédant et fatigant, c'est son amour du beau. On le suit passionnément épris des belles choses, de toutes les belles choses, antiquités ou nature, art ou vie, et il sait rendre communicative sa chaleureuse passion, peut-être avec de bien grands mots parfois, pas toujours avec assez de simplicité, mais avec éloquence en tous cas. Au bout de son voyage à pied en Italie, il devait aboutir à *la Sicile* : cette terre prestigieuse lui a fourni la matière d'un beau livre, plein de flamme et très documenté d'ailleurs, qui soit par lui-même, soit par une abondante et remarquable illustration photographique, donne en tous points le dernier mot sur cette terre si attirante et si pleine de souvenirs, si pleine d'art et de caractère. Il s'y ajoute d'ailleurs cet attrait que tous les monuments qui, par suite des derniers événements, ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir, ont été l'objet de photographies particulièrement développées. Un plan très net, comme d'habitude, a permis à son récit de tout

passer en revue, et l'on ne saurait rêver guide plus commode et mieux renseigné. — *A Rome* aussi il a pensé à frayer la route aux touristes hésitants ou manquant de plan de conduite. Il a dressé à leur usage un petit itinéraire en 30 jours sans fatigue, il l'a semé de bonnes petites photographies pour lui donner courage, allégé de souvenirs utiles, d'anecdotes topiques, et une fois de plus, il a surtout donné l'envie d'y aller voir. C'est encore ce qu'il pouvait faire de mieux.

— *L'année cartographique*, ce supplément annuel que M. Franz Schrader a comme annexé à son Atlas moderne, sitôt paru, en est aujourd'hui à sa 20ᵉ année. C'est donc un nouvel Atlas de 60 cartes, avec texte, qu'il se trouve avoir ainsi peu à peu formé ; un atlas où se trouvent consignées, au fur et à mesure, toutes les découvertes, toutes les explorations, toutes les additions aux cartes courantes. Le fait est unique, du moins en France, et l'on n'en saurait trop remercier les éditeurs. Cette fois, la feuille consacrée à l'Asie (texte de M. Aïtoff) comporte les résultats de la mission Pelliot, de l'itinéraire Lacoste, des itinéraires Brooke, Prinz, Schultz, Zugmayer, de ceux de M. et Mme Bullock-Workman ; la feuille d'Afrique (M. Chesneau) donne les cartes de nos officiers au Soudan, au Tchad, à l'Ouganda... ; la feuille d'Amérique (M. Huot) contient les expéditions arctiques Peary et Charcot, la carte des chemins de fer du Brésil et de l'Argentine, etc.

— L'étude que M. H. D. Sisson a consacrée à *la République Argentine*, « pôle latin de l'Amérique », est à la fois une histoire, une description et une monographie sociale : elle vise à donner un aperçu très complet de tout ce qui peut faire connaître et apprécier le florissant Etat ; elle vise à instruire les voyageurs ou mieux, les émigrants de toutes les connaissances élémentaires que peut leur donner pour leur gouverne un de leurs compatriotes après quinze ans d'observation. Ce livre est une sorte de manuel, clair, net, sans phrases.

— C'est aussi après un long séjour en Chine que le Dr Legendre nous communique son étude nouvelle sur le Far-West et qu'il étudie devant nous les contrées si peu connues du *Kientchang et de la Lolotie* A une époque où l'on parle si souvent de cette mystérieuse Asie sans en connaître beaucoup plus que les côtes et la surface, de pareilles explorations, — explorations morales et ethniques autant que géographiques, — ont un singulier mérite et nous apportent une documentation hautement nouvelle. Encore ici, peu de phrases, des observations ; mais des observations faites avec ardeur, avec cœur, chaleureuses et éloquentes par leur simplicité même, souverainement intéressantes par leur nouveauté. Ce volume, qu'accompagnent une carte et de bonnes photographies, est un des plus remarquables que nous ait donnés l'étude de l'Asie depuis longtemps.

H. DE C.

---

— La *Sammlung gemeinverständlicher Vorträge und Schriften aus dem Gebiet der Theologie und Religionsgeschichte*, éditée par Mohr à Tubingue, donne, dans

ses nos 58 et 59, les deux intéressantes brochures suivantes : *Vater, Sohn und Geist unter den heiligen Dreiheiten und vor der religiösen Denkweise der Gegenwart* (73 p., 1 M. 80), par M. D. Nathan Soederblom, professeur à l'université d'Upsal; et *Weltauschauungsfragen* (73 p., 1 M. 50) par M. Otton Baltzer, pasteur à Guben. Le premier de ces opuscules, dont l'auteur n'est pas un inconnu à Paris, où il a fait un séjour fructueux avant d'occuper sa chaire de théologie, veut montrer, d'une part, que les trios comparés le plus fréquemment avec la Trinité chrétienne embrouillent, plus qu'ils ne l'éclaircissent, la question de son origine et de sa signification; d'autre part, que la seule analogie utile et réelle, offerte par l'histoire des religions, est la trinité boudhiste de Boudha, Dhamma et Sangha; enfin que ces deux trinités font partie d'un groupe nettement délimité, non-polythéiste, appartenant à des religions historiquement fondées et n'apparaissant clairement formulées que dans ces deux principales religions mondiales. M. S. s'est consciencieusement acquitté de sa tâche; mais il aurait dû montrer mieux combien ici, comme en tant d'autres domaines, l'homme a été la dupe de son langage, en prenant bientôt pour une entité réelle ce qui n'était d'abord qu'un simple signe verbal destiné à marquer seulement une face ou une phase de l'activité divine. C'est, p. 65, qu'il aurait eu l'occasion d'éclairer cette duperie. P. 71, l. 4, lire *dans*. De l'autre brochure nous n'avons qu'un mot à dire : il faut la lire d'un bout à l'autre; car elle est de la plus haute actualité pour tous ceux, plus nombreux qu'il ne semble, qui cherchent une croyance où asseoir un optimisme confiant comme l'était celui que nos pères puisaient dans le christianisme intégral. Sa langue est claire, prenante, imagée, et ses idées tout à fait modernes. Tous ceux qui ont une vie intérieure intense y trouveront un morceau d'eux-mêmes. — Th. Sch.

— Le no 13 des *Kantstudien* contient une forte étude de M. Joseph Kremer, couronnée par la fondation Walter-Simon, sur *Das Problem der Theodicee in der Philosophie und Literatur des 18. Jahrhunderts mit besonderer Rücksicht auf Kant und Schiller* (Berlin, Reuther et Reichard, 1909, xii-210 p. 7 M. 50). C'est l'exposé des idées de Leibniz qui remplit la plus grande partie du volume, sauf un demi-chapitre sur Shaftesbury (p. 78-93) et son influence sur Bolingbroke et Pope (p. 97-104). Le ch. x s'occupe de la théodicée chez Voltaire, Diderot et Rousseau (p. vii, l. 14, lire *Helvetius*), et le dernier chapitre consacre deux pages à Gœthe. — Th. Sch.

— M. Jules Schultz, dont nous avons déjà signalé ici (1906, p. 91). *Die Bilder von der Materie*, vient de publier un livre non moins savant, mais plus spécial et plus ardu sur *Die Maschinen-Theorie des Lebens* (Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 258 p. 6 M. 40). C'est en philosophe plutôt qu'en naturaliste, tout en prodiguant suffisamment d'érudition pour effaroucher bien des lecteurs, que l'auteur y reprend la vieille question : vitalisme ou machinisme ? Après avoir longuement et savamment rediscuté le pour et le contre, il se décide (p. 86) pour la 2e théorie et revient ainsi à la position que la philosophie occupait il y a deux générations. Quel que soit le point de vue où l'on se place, ce livre mérite d'être consulté et étudié, car il repense tout le sujet avec autorité, profonde compétence et bonne foi absolue. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'antithèse finale, p. 229. Rappelons encore que M. S. a écrit aussi *Psychologie der Axiome* (1899) et *Die drei Welten der Erkenntnistheorie* (1907), dont il a également été rendu compte ici. — Th. Sch.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 29 avril — 1911



**Hellenica Oxyrhynchia** cum Theopompi et Cratippi fragmentis recognoverunt brevique adnotatione critica instruxerunt B. P. Grenfell et A. S. Hunt. Oxford, Clarendon, s. d. (1909 à la fin de la préface), VIII p., le reste sans pagination (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

MM. Grenfell et Hunt ont publié il y a trois ans dans les Papyrus d'Oxyrhynchos, V, des fragments historiques qui ont fait couler beaucoup d'encre; on ne sait en effet à qui les attribuer. Sont-ils de Théopompe, ou de Cratippe, ou d'un autre historien? Ils les donnent maintenant à nouveau dans la Bibliothèque d'Oxford; et afin d'en rendre l'étude plus facile, ils ont ajouté tous les fragments connus de Théopompe et de Cratippe. Ces fragments, dans l'édition de Müller, ont l'inconvénient d'être reproduits d'après des éditions déjà anciennes; en outre la répartition n'y est pas assez sérieusement faite entre les fragments authentiques d'un ouvrage et les fragments *incertæ sedis ;* enfin de nouveaux morceaux ont été connus et devaient prendre place dans le recueil. Pour toutes ces raisons MM. G. et H. ont jugé utile d'adopter un ordre différent ; une table à la fin du volume, avant l'index des auteurs qui ont fourni les fragments et celui des noms

propres, donne la concordance des numéros. Les fragments dont l'attribution à un livre déterminé est incertaine, ainsi que les *dubia et spuria*, sont rangés selon l'ordre alphabétique des auteurs qui les citent. Enfin sous un même numéro se trouvent les fragments relatifs au même fait cités par plusieurs auteurs, et les citations sont faites d'après les éditions les meilleures et les plus récentes. Les fragments nouveaux sont nombreux; on remarquera ceux qui proviennent de découvertes nouvelles, telles que le *Commentaire sur Démosthène* de Didyme, et deux fragments fournis par des papyrus inédits. Les éditeurs ont soigneusement examiné tous les travaux auxquels leur première édition du papyrus avait donné lieu, et il en est résulté un appareil critique intéressant et quelques corrections au premier texte, par exemple μὲν ὢν pour μένων III, 1, dû à Boissevain ainsi que la conjecture ναῦς au lieu de πλοῖα II, 4; IV, 1 ἔτε]ι τούτῳ de Sanctis pour περ]ὶ τοῦτο; XVI, 2 προτερα[ίᾳ γενο]μένην Fuhr au lieu de προτέρᾳ [γεγενη]μένην; les notes contiennent également les plus importantes conjectures des savants relatives à la restitution des lacunes.

My.

---

P. Cauer. **Die Kunst des Uebersetzens.** Ein Hilfsbuch für den lateinischen und griechischen Unterricht, Vierte, vielfach verbesserte und vermehrte Auflage. Berlin, Weidmann, 1909, VIII-166 p.

Cet opuscule parut pour la première fois en 1893, et il est maintenant à sa quatrième édition. Il est rempli d'excellents conseils, et de nombreux exemples montrent comment la théorie doit être mise en pratique. Traduire du grec ou du latin en une langue moderne est fort difficile; il faut pour cela posséder à fond la langue ancienne, et connaître non moins solidement toutes les ressources de la langue dans laquelle on traduit. Et encore cela n'est pas suffisant; il faut de plus être très familier avec l'auteur que l'on fait passer dans une autre langue, car « la manière propre de chaque poète ou prosateur doit être conservée, et l'on ne traduit pas Homère comme Virgile, ni Tacite comme Cicéron. » Il faut s'efforcer de conserver, pour le lecteur moderne, l'impression produite, ou que l'on suppose produite sur le lecteur ancien. En d'autres termes, le traducteur doit viser à rendre non seulement le sens et la pensée, mais encore le ton, la couleur et l'allure du texte traduit. Ainsi compris, l'exercice de la traduction a une double utilité; il oblige à étudier de près le sens des mots, à établir une comparaison perpétuelle entre les tournures propres aux deux langues, à pénétrer dans les finesses de l'usage; et d'un autre côté le traducteur, grâce à ses efforts pour reproduire les traits distinctifs de l'original, développe et perfectionne sa connaissance des moyens d'expression de sa propre langue. M. Cauer se défend d'avoir voulu donner un système de règles partout applicables; et en effet c'est seulement par des principes très généraux, accompagnés

d'exemples appropriés, qu'il est possible d'exposer ce que doit être l'art de traduire. Il n'y a pas de traduction parfaite ; mais on peut toujours, sachant qu'on n'atteindra pas la perfection, chercher du moins à s'en rapprocher. Les moyens, M. Cauer les indique, dans une série de brefs chapitres sur le sens fondamental des mots, sur le sens figuré, sur l'emploi des synonymes, sur les particules, les différences de tournure, l'ordre des mots, les termes importants et la structure de la phrase. La lecture de son opuscule, bien que plusieurs observations de détail ne puissent pas s'appliquer à la traduction en français, ne laissera pas d'être utile à nos professeurs.

My.

---

Josef Partsch. **Griechisches Bürgschaftsrecht.** Erster Teil : Das Recht des altgriechischen Gemeindestaats. Leipzig-Berlin, Teubner, 1909 ; x-434 p.

Le but de l'auteur est d'étudier et de faire connaître à fond l'ἐγγύη grecque, en utilisant tout le matériel hellénique fourni par les écrivains classiques, les inscriptions, les papyrus et même par les commentaires des grammairiens. C'est alors seulement, dit M. Partsch, que l'on pourra comprendre avec sûreté les relations des formules grecques avec le droit romain ; d'une façon générale, rechercher comment le droit des plus anciennes nations européennes s'est développé ne peut être fait utilement sans la connaissance des sources grecques. Un premier travail doit donc être, pour ce qui concerne le cautionnement, l'étude de son origine et de son évolution dans le droit grec, ainsi que des relations à ce sujet entre le droit grec et le droit romain. Une monographie s'imposait ; de là le présent ouvrage, dont ce volume forme la première partie, traitant de la caution et du cautionnement dans les plus anciens états grecs ; la seconde doit s'occuper plus particulièrement de l'époque ptolémaïque et des papyrus égyptiens. Voici maintenant comment se déroule le travail de M. P. D'abord une étude sur la forme la plus ancienne du cautionnement, d'après l'Odyssée VIII, 344 svv. Ἐγγυᾶσθαι est « se remettre aux mains de quelqu'un », et l'ἐγγύη était primitivement un contrat par lequel un homme libre se remettait aux mains d'un autre, comme une sorte d'otage, en vue de garantir l'exécution d'une obligation ; et l'effet juridique de ce contrat était que le créancier pouvait, le cas échéant, se saisir de la personne de l'ἔγγυος. Ce n'est là, il est vrai, qu'une hypothèse. Le reste du livre se subdivise en sept autres chapitres ; M. P. y étudie d'abord, au point de vue du sens, les termes juridiques en usage dans la langue attique et dans les autres dialectes, relativement au cautionnement, et expose les théories des modernes ; théories inexactes selon lui, parce qu'elles ne reposent pas sur un examen suffisamment approfondi de toutes les sources ; puis, dans le chapitre suivant, il développe sa théorie personnelle, en étudiant, dans le droit privé attique, la formation juridique de l'ἐγγύη, la forme et le contenu du

contrat, la situation de l'ἐγγυητής au point de vue du droit, et certains cas particuliers ; il traite ensuite de l'extinction du cautionnement, du cas de plusieurs cautions pour une même garantie, des rapports entre le cautionnement et l'hypothèque, sujet pour lequel, nous dit-il, nous sommes mal renseignés et où l'on ne peut guère sortir de l'hypothèse; il expose enfin les droits et les recours de la caution contre le débiteur pour lequel elle s'est engagée. C'est la partie la plus importante de l'ouvrage, car c'est dans ce long chapitre que M. P. démontre sa thèse. Dans les chapitres suivants, il s'occupe des différents cas où peut intervenir l'ἐγγύη dans le droit privé et, après avoir étudié la procédure civile et la procédure criminelle, dans le droit public et dans le droit international. Il ressort des considérations et des analyses de M. P., ainsi que de son hypothèse sur l'ἐγγύη primitive, que dans le droit privé classique la conception antique de la caution otage est toujours restée présente à la pensée grecque, qu'elle s'est toutefois beaucoup affaiblie, et qu'il n'en subsista qu'un contrat de garantie obligeant pécuniairement la caution envers le créancier, mais que les cas d'application de ce contrat n'ont subi aucune modification essentielle. Les juristes trouveront dans le livre de M. P. abondante matière à discussion, et toute discussion doit susciter un progrès; les hellénistes, de leur côté, y puiseront des renseignements et des éclaircissements sur un grand nombre de passages des auteurs et des inscriptions qui sont analysés au cours de cette étude; et pour rendre son travail plus accessible et en même temps plus fructueux, M. Partsch, qui pourtant l'a composé loin des bibliothèques, à peu près isolé en pleine montagne, où son état de santé l'avait obligé à faire un long séjour, a donné à la fin du volume un répertoire très détaillé de ses sources : prosateurs et poètes grecs, orateurs attiques, grammairiens et lexicographes, inscriptions et papyrus. L'ouvrage est vraiment d'une incontestable utilité pour la science.

My.

---

**Jesus, die Hæretiker und die Christen** nach den ältesten jüdischen Angaben. Texte, Uebersetzung und Erläuterungen, von H. L. Strack. Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8, 88-40 pages.

**Neujüdische Stimmen über Jesum Christum**, gesammelt von J. de le Roi, Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8, 54 pages.

**Josèphe témoin de Jésus**, par A. Gœthals. Paris, Fischbacher, sans date; in-8, 29 pages.

**Das Galilaea bei Jerusalem**, von A. Resch. Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8, 54 p.

Le recueil de textes rabbiniques anciens que publie M. Strack sera utile à consulter. Il permet de constater facilement ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire la parfaite insignifiance de ces textes en ce qui regarde les origines du mouvement chrétien. Ce n'est pas l'apparition de Jésus qui a laissé des traces dans le souvenir des rabbins, c'est le christianisme qui les a amenés à s'occuper de Jésus, des Évangiles,

des chrétiens. Et ce qu'ils disent ne nous renseigne guère que sur leurs sentiments peu bienveillants à l'égard de la nouvelle religion.

M. de le Roi nous apporte des citations choisies d'un certain nombre d'écrivains juifs contemporains. C'est surtout le judaïsme libéral qui a la parole et qui fait un sérieux effort pour apprécier en toute sérénité le rôle et le caractère personnels de Jésus. Il ne semble pas néanmoins que la quantité de ces extraits atteste l'existence d'un puissant courant de pensée sur le sujet.

Ce n'est pas en quelques pages que pourrait être démontrée l'authenticité des additions que contient l'ancienne version slave de *la Guerre juive* de Josèphe, non plus que l'authenticité relative du passage des *Antiquités* concernant Jésus. En ce qui regarde surtout les additions slaves, les réflexions de M. Gœthals sont vraiment trop sommaires et la question demande un plus large débat, si toutefois on trouve que l'opinion négative de Schürer et d'autres critiques n'est pas suffisamment fondée. M. G. trouve tout naturel qu'il y ait eu dans le temple, à côté des inscriptions qui interdisaient aux païens l'accès des parvis intérieurs, une inscription relative à Jésus et conçue en ces termes : « Jésus n'a point régné; il a été crucifié par les Juifs pour avoir annoncé la destruction de la ville et la désolation du temple. » Jusqu'à meilleure information, cette donnée de la version slave est la chose du monde la plus invraisemble et qui trahit son interpolateur. Qu'aurait signifié une telle déclaration ?

Depuis longtemps M. A. Resch s'efforce de persuader aux exégètes que les récits évangéliques relatifs à la résurrection de Jésus s'accordent parfaitement en ce qui regarde le lieu des apparitions, vu que la Galilée dont il est question à la fin des deux premiers Évangiles est la banlieue de Jérusalem, et plus précisément la montagne des Oliviers, qui est, d'après Luc et les Actes, le lieu principal des apparitions hiérosolymitaines. Il est vrai que l'appendice du quatrième Évangile raconte une apparition qui aurait eu lieu sur le lac de Tibériade. M. R. veut bien que le lac de Tibériade ne soit pas situé sur la montagne des Oliviers : c'est l'apôtre Pierre qui, après toutes les apparitions signalées ailleurs, avait eu l'idée de retourner à son métier de pêcheur. Jésus dut se montrer à lui pour le rappeler au soin de ses ouailles : « Pais mes agneaux. Pais mes brebis. » L'érudition de M. R. est considérable. Il expose fort pertinemment que les mots *gelil* ou *gelilâ* ne s'entendent pas, dans l'Ancien Testament, que de la région voisine du lac de Tibériade. Un seul point lui échappe : l'évidence du témoignage évangélique. Il ne voit pas l'artifice par lequel Luc, son grand témoin, a escamoté la tradition des apparitions galiléennes. Dans Marc (xvi, 7), l'ange disait aux femmes de prévenir les apôtres que Jésus ressuscité les précédait en Galilée. Luc (xxiv, 6), corrigeant ce discours, afin de retenir disciples et apparitions à Jérusalem, fait dire à l'ange que Jésus est ressuscité, comme il l'avait

annoncé en Galilée. Pour M. R., l'ange de Luc n'a pas en vue la même Galilée que l'ange de Marc. Mais il s'agit bien des anges ! Ce sont les évangélistes qui sont ici en cause, et leurs intentions ne sont nullement obscures.

Alfred Loisy.

---

**Das Ende des jüdischen Staatswesens.** Sechs Vorträge von A. Bertholet, Tübingen, Mohr, 1910; in-8, vii-165 pages.

**Die jüdischen Baptismen,** von W. Brandt, Giessen, Töpelmann, 1910; in-8, vi-148 pages.

**Jüdische Reinheitslehre** und ihre Beschreibung in den Evangelien, von W. Brandt. Giessen, Töpelmann, 1910; in-8, vii-64 pages.

**Les paraboles d'Hénoch et leur messianisme,** par L. Gry. Paris, Picard, 1910; gr. in-8, xvi-191 pages.

Les conférences de M. Bertholet sont un large exposé, en forme populaire, de l'histoire juive depuis la prise de Jérusalem par Pompée jusqu'à la destruction de la ville et du temple par Titus. L'auteur possède à fond le sujet qu'il traite. On est un peu surpris de voir un critique aussi prudent présenter, surtout dans un travail de ce genre, le livre de Habacuc comme traduisant probablement les impressions des Juifs devant la conquête d'Alexandre. D'autre part, le récit de la mort de Jean-Baptiste, tel que le donnent Marc et Matthieu, la condamnation de Jésus par le sanhédrin, l'incident de Barabbas sont admis sans réserve.

M. Brandt traite des ablutions rituelles, des rites de purification par l'eau, et il en suit la pratique depuis l'antiquité israélite jusqu'à l'origine du christianisme, et spécialement dans les sectes judéo-chrétiennes. Étude très solide et très documentée, d'une critique très pénétrante. Sur certains points de détail, cette critique est peut être trop sommaire en ses jugements. M. B. considère comme théoriques et artificielles les prescriptions du Lévitique (xiii-xiv) concernant la purification du lépreux guéri, et pour cette bonne raison, que la lèpre n'est pas guérissable. Mais il est tel rite, par exemple celui des deux passereaux dont l'un est tué et l'autre lâché, qui semble être originairement une recette magique pour la guérison de la maladie, et qui peut, comme tel, être fort ancien. Beaucoup trouveront subtile l'explication donnée à la sentence rabbinique : « Les Livres saints rendent les mains impures ». C'est, dit M. B., que les mains doivent être supposées impures à l'égard des Écritures sacrées, et qu'on doit les laver avant de toucher celles-ci. La prescription ne vise pas cette ablution préalable, mais une ablution subséquente, non moins nécessaire, le contact du sacré produisant le même effet de contagion que le contact de l'impur. Les exégètes liront surtout avec intérêt ce qui concerne le baptême des prosélytes chez les Juifs; ils pourront voir que les témoignages sur le sujet ne sont pas très nombreux, ni la signification du rite parfaitement nette. Il n'est pas invraisemblable, conclut

M. B., que le baptême juif des prosélytes soit aussi ancien et même plus ancien que le baptême chrétien, et que celui-ci, dans les communautés hellénochrétiennes, procède de celui-là. En terminant, l'auteur observe que l'Évangile et la première Épître johanniques semblent viser un parti chrétien qui ne voulait pas d'autre sacrement que les baptêmes multipliés, et *Jean*, XIII, 10, condamnerait cette pratique. Toutes réserves faites sur l'interprétation du passage évangélique, comme le second sacrement, le sang du Christ dans la cène, est déjà connu de saint Paul, les écrits johanniques ne feraient qu'affirmer la tradition paulinienne. Du moins est-il vrai que les chrétiens judaïsants sont à l'égard du christianisme paulinien et johannique une secte baptiste. M. B. n'a pas vu l'appui que fournissent à cette idée les récits d'*Act.* XVIII, 25, XIX, 1-7, qu'il est sans doute un peu trop pressé de regarder comme purement fictifs. Ces récits ne visent pas des disciples de Jean-Baptiste, mais des chrétiens baptisant à la manière de Jean, et qui se convertissent au christianisme de Paul.

A propos des paroles de Jésus sur ce qui est cause de souillure pour l'homme (*Marc*, VII, 15-23), et sur les pharisiens qui nettoient l'extérieur des plats sans s'inquiéter de l'intérieur (*Matth.* XXIII, 25-26), M. B. a recherché dans la littérature rabbinique les indications concernant l'ablution des mains ou le bain avant le repas, ainsi que la purification de coupes et des plats. Sa conclusion est que les textes des Évangiles sont en rapport suffisamment exact avec les coutumes juives des temps apostoliques, mais qu'ils ne représentent point des paroles authentiques de Jésus, attendu qu'elles résoudraient avant Paul la question des observances légales en matière alimentaire. Cette conclusion pourrait bien n'être qu'à moitié fondée. Elle vaut contre le ch. VII de Marc, pris dans l'ensemble de sa rédaction ; mais, comme il est facile d'en détacher la donnée primitive que l'évangéliste a glosée, et spécialement la sentence : « Ce n'est pas ce qui entre du dehors dans l'homme qui le souille, c'est ce qui sort de lui », sentence qui ne vise pas l'absorption des aliments proscrits par la Loi, l'argument ne porte plus. Quant au texte de Matthieu, qui appartient aux invectives du Christ contre les pharisiens, il oppose le souci de la pureté pour les plats à l'insouciance des moyens par lesquels on les remplit, ce qui ne touche pas non plus la question des observances. M. B. n'en a pas moins le mérite d'avoir donné aux discours évangéliques, tels que les a élaborés la tradition, un commentaire rabbinique du plus haut intérêt.

Comme chacun sait, le livre d'Hénoch, tel qu'il nous est parvenu en traduction éthiopienne, est fait de pièces et de morceaux. L'un des morceaux les plus intéressants est le livre des Paraboles (*Hénoch*, XXXVII-LXI), qui est lui-même une compilation. C'est ce que démontre parfaitement M. Gry. Avec les indications fournies par le texte même, il débrouille et reconstitue, autant que faire se peut, les éléments de

la combinaison. D'autres critiques lui avaient préparé les voies; mais les résultats de son analyse sont en partie nouveaux et semblent bien garantis. L'intérêt de cette étude consiste surtout dans la discussion des idées messianiques et de leur rapport avec celles qu'on trouve ailleurs, dans les écrits juifs et dans le Nouveau Testament. Les deux sources principales des Paraboles connaissent un Messie préexistant à sa manifestation terrestre; dans cette manifestation, il est roi et il est juge des ressuscités; il est qualifié de Fils de l'homme, et l'on touche ici à l'Évangile. M. G. observe (p. 119) avec une parfaite discrétion que ce Fils de l'homme « a quelques traits qui rappellent plus ou moins certaines figures des littératures sacrées de l'Orient », Yima, fils de Vivanhant, dans l'Avesta, Mardouk et Adapa dans la mythologie de Babylone. Mais les rapprochements, dit-il, « sont fort légers, et il importe qu'ils ne soient point grossis ». C'est tout de même de ce côté, probablement, qu'il faut chercher l'origine de cette conception singulière de l'homme-type, vivant auprès de Dieu, réservé pour la manifestation de son règne, idée qui diffère essentiellement de celle du Messie à naître de l'ancienne race royale, souverain pieux de Juifs fidèles à la Loi. Mais qui nous dira sous quelle forme le mélange de mythologie babylonienne et iranienne à pu parvenir aux auteurs inconnus qui ont rédigé les Paraboles d'Hénoch, durant le premier siècle avant notre ère? M. G. indique, en effet, comme date vraisemblable des Paraboles, l'époque d'Alexandre Jannée ou les années qui ont précédé immédiatement l'entrée de Pompée à Jérusalem. Le messianisme des Paraboles paraît n'avoir eu qu'une influence très limitée sur la tradition juive. Ses affinités sont surtout avec le messianisme chrétien. Il n'entrait pas dans le plan de M. G. d'insister sur ce dernier point. On ne saurait trop l'encourager à y revenir ultérieurement.

Alfred Loisy.

---

**Sanhedrin-Makkoth**. Die Mischnatraktate über Strafrecht und Gerichtsverfahren, nach Handschriften und alten Drucken herausgegeben, übersetzt und erläutert von H. L. Strack. Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8, 60-56 pages.

**Die Mischnatractate « Sanhedrin » und » Makkot »** in Deutsche übersetzt und mit Anmerkungen versehen, von G. Hölscher. Tübingen, Mohr, 1910; in-8, VIII-143 pages.

Ces deux traités de la Mischna n'en formaient originairement qu'un seul, concernant la procédure judiciaire et les pénalités. M. Strack nous donne une édition du texte rabbinique, avec une traduction et des notes. Il indique dans une brève introduction les manuscrits et les éditions imprimées sur lesquels il fonde cette édition nouvelle. Il ne s'agit pas précisément d'une édition critique définitive. Le texte est accompagné de notes indiquant les variantes. Les notes qui accompagnent la traduction forment un petit commentaire

historique très substantiel. Un lexique hébreu-allemand des deux traités complète cette utile publication.

M. Hölscher a pris pour base de sa traduction le plus ancien manuscrit connu (ms. de Berlin, commencement du XIII[e] siècle, 1222-1223), en le complétant ou corrigeant au besoin d'après d'autres manuscrits et les éditions. Introduction détaillée sur l'origine et l'objet des deux traités. Traduction soignée, disposée de manière à en faciliter la lecture aux profanes. Commentaire abondant et érudit. Attention spéciale aux rapports avec le Nouveau Testament. Il n'est pas toujours facile de discerner dans les prescriptions ce qui est fondé sur une tradition réelle et ce qui est de théorie rabbinique. Du moins est-il évident que ce qui est raconté dans les Évangiles touchant le procès de Jésus devant le sanhédrin ne s'accorde aucunement avec les règles de la Mischna. Tout porte à croire que ce procès n'eut pas lieu réellement et qu'il n'y eut pas d'autre jugement en forme que celui de Pilate. Ce qui est dit des exécutions capitales montre aussi que le supplice de Jésus, pas plus que sa condamnation, ne s'accomplit dans les formes déterminées par la tradition juive. Mais les trente-neuf coups de bâton que saint Paul (II *Cor.* XI, 34) se flatte d'avoir reçus des Juifs se retrouvent dans ***Makkoth***, III, 10.

Alfred Loisy.

---

Camille Couillault, **Vers l'achèvement de l'unité liturgique. La Réforme de la prononciation latine.** Préface du R[me] Dom Pothier, O. S. B. Paris, Bloud, 1910, petit in-12 de 174 p.

Par ce titre seul, on devine que l'ouvrage vise les diocèses et le clergé plutôt que les simples lecteurs. L'auteur, avec force arguments et sur un ton d'homélie, développe cette idée que l'Eglise doit avoir « l'unité liturgique » et « l'unité de chant » : ce n'est pas notre affaire. La question d'ailleurs est bien posée ; l'historique soigné, et la conclusion raisonnable : M. C. conseille d'adopter, sauf quelques tics, la prononciation italienne du latin.

É. T.

---

Joseph Durieux, **Les Vainqueurs de la Bastille.** Paris, H. Champion, 1910, in-12.

L'auteur de ce livre termine ainsi son introduction : « Nous croyons avoir poursuivi ce travail sans prévention, en dehors de tout parti pris de dénigrement, de panégyrique et de réhabilitation, avec une absolue bonne foi et une complète indépendance. » M. Durieux peut se rendre ce témoignage avec toute justice. Esprit calme, équitable et modéré, il a réussi à se préserver de plus d'un danger, en nous présentant les vainqueurs de la Bastille : ce sont, en effet, des personnages qui ont soulevé autant de colère que d'enthousiasme, autant de quolibets que d'applaudissements. M. Durieux s'est abstenu de

toute considération sur l'œuvre même de ces héros populaires ; il s'est borné à nous faire connaître, un à un, tous ceux qui ont laissé quelque trace, je ne dis pas dans l'histoire, mais dans le souvenir des hommes, et si l'entreprise ainsi conçue était d'une exécution difficile à cause des recherches étendues et minutieuses qu'elle nécessitait, le bénédictin laïque qui dort dans l'âme de l'auteur a été récompensé de sa peine par l'intérêt qu'il a su répandre sur quelques-unes des figures les plus ignorées de cette longue galerie. Je n'en veux pour exemple que le portrait tracé par lui d'un certain La Reynie qui est bien un des types d'aventuriers les plus extraordinaires que la Révolution ait suscités. Après avoir fait défiler les divers groupes de vainqueurs de la Bastille (les brevetés, les gardes-françaises, les gendarmes à pied, les assiégeants divers), M. Durieux les a repris par départements ou pays d'origine ; et, enfin, comme s'il avait quelque regret à se séparer d'eux, il les a fait repasser une dernière fois devant nous en un index général de tous les noms cités dans son livre.

De tels ouvrages ne s'analysent pas ; on loue ou l'on blâme leur auteur du choix qu'il a fait de ses matériaux, de l'ordre dans lequel il les a distribués, du goût qu'il a mis à les présenter au public. A tous ces égards, je crois que M. Durieux défie la critique la plus exigeante.

E. WELVERT.

---

Albert MATHIEZ, **La Révolution et l'Eglise**, Etudes critiques et documentaires. Paris. Colin, 1910. In-3º, XIII et 307 p. 3 fr. 50.

— **Le club des Cordeliers** pendant la crise de Varennes et le massacre du Champ de Mars. Documents en grande partie inédits. Paris, Champion, 1910. In-8º, 392 p. 7 fr. 50.

— **Rome et le clergé français sous la Constituante**. Paris, Colin, 1911. In-8º, 553 p. 5 fr.

Voici trois publications d'un de nos meilleurs, d'un de nos plus infatigables travailleurs qu'on ne saurait trop encourager, trop féliciter, et qui joint à une méthode sûre, à la patience et à la minutie des recherches, à la sagacité des aperçus, le talent d'écrire et de mettre en œuvre les documents qu'il a recueillis.

*La Révolution et l'Eglise* est, comme dit le sous-titre, un recueil d'études critiques et documentaires sur des points mal connus ou controversés. Ces études sont au nombre de sept. I. *Les philosophes et la séparation de l'Eglise et de l'Etat*. M. Mathiez prouve que les philosophes voulaient, non séparer l'Eglise de l'Etat, mais, comme il dit spirituellement, unir l'Eglise et l'Etat plus étroitement par un mariage de raison où l'Etat aurait exercé tous les droits du mari, y compris le droit de correction. II. *La lecture des décrets au prône*. M. M. essaie de pénétrer, selon son expression, dans l'âme des révolutionnaires et dans celle des prêtres et de trouver les raisons pro-

fondes de leur rapide divorce; divorce fatal, selon lui, puisque les prêtres réfractaires, voulant résister aux empiètements de l'Etat, reprirent la vieille théorie des deux puissances; ce sont, dit M. Mathiez, les prêtres qui ont lancé l'idée de la séparation comme une mesure de défense bien avant qu'elle ne fût adoptée par les révolutionnaires qui finirent par se résigner à cette « nécessité inéluctable ». III. *Robespierre et le christianisme;* il s'agit des questions qui se posèrent en brumaire an II et que Robespierre « sut résoudre ». IV. *Le régime légal des cultes sous la première séparation*. M. M. s'efforce de traiter ce sujet difficile : quel fut, sous la première séparation, le régime légal des cultes, comment fonctionna ce régime, et la séparation d'alors ressemblait-elle à celle d'aujourd'hui. V. *Les théophilanthropes et les autorités à Paris*. M. M. refute dans cette étude, à l'aide de documents nouveaux, l'opinion qui représente comme une entreprise gouvernementale l'Eglise déiste née, sous le Directoire, de l'initiative du libraire Chemin et de l'instituteur des aveugles Valentin Haüy. VI. *Le culte privé et le culte public sous la première séparation* et VII. *La veille et le lendemain du Concordat*. Quelles que soient les opinions du lecteur, il ne pourra que tirer grand profit de ces sept études, car M. Mathiez est certainement l'homme du monde le plus qualifié pour écrire l'histoire religieuse de la Révolution, et il a raison de dire qu'il est aussi capable que quiconque de comprendre les choses ecclésiastiques et d'en parler sans haine.

Presque en même temps que ce recueil d'études, paraissait une autre publication de M. Mathiez, non moins utile et méritoire. Il y a réuni les principaux documents qui nous font connaître l'activité du club des Cordeliers après l'événement de Varennes. Dans une première partie, il essaie de reconstituer les délibérations et les actes du club depuis le 20 juin jusqu'au 7 août 1791 et il tente cette reconstitution à l'aide des dix numéros du journal officiel du club (le journal parut justement en cet instant de crise), des arrêtés, placards et ordres de toute nature émanés du même club et des papiers saisis chez Momoro. Dans la seconde partie il rassemble les pièces éparses du dossier judiciaire de l'affaire du Champ de Mars : pièces copiées par l'avocat Buirette de Verrières, papiers de l'accusateur public Bernard de Beauvoir, papiers du comité des recherches et des rapports de l'Assemblée nationale, papiers du procès de Bailly. Tous ces documents sont accompagnés de copieux éclaircissements, de notes instructives et une bonne table des noms de personnes en rend l'usage plus facile et plus prompt. Ils forment une masse considérable, imposante, et le recueil de M. Mathiez est une des sources les meilleures qui soient pour l'étude de l'époque qui se déroule entre la fuite de Louis XVI et le massacre du Champ de Mars. On y voit que le club des Cordeliers ose au nom de la République, prendre la direction du mouvement

démocratique et, comme disait Mme Roland, agir ouvertement tandis que les Jacobins entrent en convulsions au nom de République [1].

Puis M. Mathiez est revenu à ses études favorites, et le troisième ouvrage que nous annonçons, *Rome et le clergé français sous la Constituante*, date de quelques semaines. L'ouvrage est digne du plus grand éloge. M. Mathiez l'a composé d'après des pièces nouvelles, ce qui est bien, mais ce qui est mieux encore, d'après les pièces déjà connues et de nouveau examinées avec attention, avec finesse et pénétration : correspondance de Rome, papiers du comité d'Avignon, cartons du comité ecclésiastique, lettres du ministre de l'intérieur et des administrations du département, lettres du garde des sceaux Champion de Cicé, documents publiés par Theiner, Richemont et Gendry, journaux, brochures et écrits du temps. Le point essentiel, c'est l'explication de la politique du Saint-Siège. On croit communément que les constituants sont seuls responsables de la rupture, qu'ils ont sciemment cherché et voulu cette rupture, qu'ils ont tout fait pour la rendre inévitable, méconnaissant les droits du pape, violant de parti-pris les lois de l'Eglise par le vote de la constitution civile du clergé, poussant Rome à bout par la rigueur et la hâte de leurs mesures. obligeant le pape à leur répondre par un acte de légitime défense, par un acte que dictait l'intérêt supérieur de l'Eglise et de la religion. Mais le pape n'a pas condamné sur le champ la constitution civile du clergé : il est resté près de neuf mois avant de fulminer sa sentence. D'où vient ce silence? D'où viennent ces lenteurs? Serait-ce à cause des craintes et des instances de Louis XVI que le pape voulait préserver d'un outrage, d'un péril? Serait-ce pour avoir le temps de travailler le clergé français et de le préparer à la résistance? pour avoir le temps d'influencer le roi et de le détourner de la sanction des décrets? Ne serait-ce pas plutôt parce qu'au conflit de suprématie ecclésiastique se joignit alors un conflit de souveraineté temporelle, parce que la Révolution éclata à Avignon, que la « réunion » ou annexion d'Avignon fut demandée et que l'Assemblée intervint? C'est ce qu'a très bien vu M. Mathiez, et c'est pourquoi, en son récit de même que dans la réalité il suit l'ordre chronologique et ne sépare pas l'une de l'autre l'affaire de la constitution civile du clergé et l'affaire d'Avignon. Il démontre comment les deux litiges, le spirituel et le temporel, de même que sous l'ancien régime, se croisent, s'emmêlent, s'enchevêtrent. L'Assemblée n'a-t-elle pas, et dans le même temps, tranché souverainement les deux litiges? N'a-t-elle pas, le 12 juillet, adopté l'ensemble de la constitution civile du clergé et le 22, nommé le comité d'Avignon? N'est-elle pas peu à peu amenée à menacer les

1. Lire p. 27 Du Chastellet et non *Duchatelet* (le même qui est cité p. 413 dans *Rome et le clergé français*) ; p. 165, Cappon et non *Capton*.

intérêts temporels du pape pour le forcer à céder sur les intérêts spirituels? M. Mathiez démontre aussi que la constitution civile du clergé ne fut pas, comme on l'a dit, une église d'état instituée par des incrédules, par une assemblée de philosophes. Il démontre que les Constituants étaient, en grande partie, des catholiques qui craignaient de porter atteinte à la religion et qui croyaient même la fortifier en la mettant en harmonie avec les institutions, qui croyaient trouver l'assentiment unanime, croyaient user de leurs droits de législateurs, en réformant la discipline de l'Eglise sans toucher au dogme. (Cf. p. 89 le mot de Grellet, « c'est aux biens ecclésiastiques, et non à la religion qu'on en voulait »). Il démontre que la constitution civile du clergé « fut une œuvre attendue par l'opinion, longuement réfléchie, discutée et mûrie par ses auteurs, juristes, canonistes et ecclésiastiques d'une compétence, d'un sang-froid et d'une sincérité indiscutables » (p. 151), que l'assemblée donna des preuves nombreuses de sa modération et de son esprit politique (p. 308). Nous ne pouvons entrer sur le détail et il nous faut renvoyer le lecteur à l'ouvrage même où est tout ce détail, clairement exposé d'ailleurs, très bien ordonné, très nettement distribué en dix-huit chapitres. Une foule de passages sont vraiment remarquables et nous noterons principalement ceux qui ont trait à la loi du serment (on y voit que le comité ecclésiastique reste, jusqu'au bout, animé de l'esprit de conciliation) à l'occupation d'Avignon, au suprême appel à Rome, au schisme, à la rupture, au rappel de Bernis et du nonce. Louons enfin l'impartialité de M. Mathiez. Si bien disposé qu'il soit pour la Constituante, il reconnait qu'en voulant créer une Eglise nationale, qu'en voulant faire servir la religion à la consolidation de l'ordre nouveau, elle a obligé à la lutte un grand nombre de prêtres, jusque-là bons serviteurs de la Révolution et « grossi le parti aristocrate du formidable renfort des consciences timorées »; qu'au lieu d'instituer une Eglise d'Etat, l'assemblée n'a institué que « l'Eglise d'un parti, l'Eglise du parti au pouvoir, en lutte dès le premier jour avec l'ancienne Eglise devenue l'Eglise du parti provisoirement vaincu »; qu'elle a dû réformer la constitution civile pour la rendre applicable; qu'elle s'est ainsi attiré le reproche de jouer au concile. Mais que devait-elle faire? Pouvait-elle d'ores et déjà proclamer l'Eglise libre dans l'Etat libre? Et que d'événements il a fallu, que de heurts et de déchirements (p. 475) pour que peu à peu se dégage ce système! Quoi qu'il en soit, le livre de M. Mathiez est le plus solide, le plus fouillé, et le plus intéressant que nous ayions sur les rapports du clergé français avec Rome sous la Constituante.

A. CHUQUET.

---

Lieutenant de CARDENAL. **Recrutement de l'armée en Périgord pendant la période révolutionnaire** (1789-1800). Périgueux, 1911. 531 pages.

Cet ouvrage — que l'Académie des sciences morales et politiques a,

sur le rapport de M. A. Chuquet, justement couronné — présente un double intérêt juridique et historique. Les archives de la Dordogne, la législation militaire de la première République en ont fourni la moelle.

Les Assemblées révolutionnaires ont franchi en dix ans la route immense conduisant de l'engagement volontaire au service obligatoire pour tous : les bases du recrutement se modifièrent, pour ainsi dire, sous le canon de l'ennemi. La Constituante voudra conserver le recrutement libre de l'ancien régime, auquel succédera un service obligatoire mitigé; mais par un hommage nominal aux principes de liberté, les recrues s'appelleront *volontaires nationaux*. Avec la levée en masse apparaîtra un service obligatoire à caractère exceptionnel et transitoire. La loi Jourdan du 28 germinal an VII viendra enfin régulariser le recrutement, endiguer les abus et organiser la conscription.

Dans beaucoup de cantons de la Dordogne, les mesures militaires des assemblées révolutionnaires furent accueillies avec tiédeur, voire même avec aversion. Nombre de *volontaires* refusent catégoriquement d'aller combattre la Vendée. A mesure que les guerres se prolongeront, le recrutement s'opérera avec des difficultés croissantes : les bois se peupleront de déserteurs, groupés en bandes armées; ces fuyards deviennent le jouet des partis politiques et il faut organiser de véritables expéditions contre eux. Une loi du 23 fructidor an VI viendra même frapper d'une sorte de mort civile les réquisitionnaires fugitifs. — Ces ombres ne doivent pas faire oublier les pures ligues du tableau : les recrues de Périgord occupèrent une large place dans ces admirables demi-brigades qui firent reculer l'Europe.

Pierre Laborderie.

---

Louis Guimbaud, **Auget de Montyon**. Paris, Émile-Paul, 1909, in-8°, xiv et 408 p., 7 fr. 50.

Comte de Comminges, **Souvenirs d'enfance et de régiment**. Paris, Plon, 1910, in-16, 289 p. 3 fr. 50.

Il a semblé à M. Guimbaud que Montyon méritait une étude plus complète, plus sérieuse que celles qui lui ont été consacrées jusqu'ici. Il a donc remis sur le métier l'œuvre de ses devanciers, en utilisant de nombreuses pièces négligées ou ignorées. Dans le portrait très poussé qu'il a dessiné de Montyon, le philanthrope trop connu reste au second plan, et on découvre l'administrateur distingué, un homme du monde, presque le courtisan de l'ancien régime, le penseur et l'écrivain. M. G. a insisté surtout sur l'existence de son héros avant la Révolution, et les chapitres dans lesquels il étudie l'intendant d'Auvergne, de Provence, d'Aunis sont particulièrement intéressants. C'est dans ces pages que l'on voit *le grand bourgeois* annoncé par le sous-titre de l'ouvrage. Le reste est moins poussé, sans doute parce

que la moisson de l'auteur dans les archives a été moins abondante. Lui qui reproche à M. F. Labour de s'être trop laissé aller à l'imagination, s'abandonne au moins une fois à ce défaut quand il déduit (p. 60) d'une ébauche de roman par lettres que Montyon fut amené à la misogynie par une désillusion d'amour. Il ne tient pas d'ailleurs outre mesure à cette conjecture risquée, puisqu'il affirme plus loin (p. 172) que Montyon n'éprouvait aucun éloignement pour les femmes et pour l'amour. Néanmoins cette biographie est très supérieure à celles que nous avions, et elle constitue un digne monument élevé à la mémoire du bienfaiteur de tant de braves gens et d'hommes de lettres [1].

La vie du comte de Comminges n'a pas été assez remplie pour que ses souvenirs soient particulièrement attachants. Ils débutent pourtant par un tableau assez piquant de la noblesse gasconne sous le règne de Louis-Philippe. Nous ne dirons pas grand'chose des années d'école et de régiment parce qu'il n'y avait pas grand'chose à en dire. Le récit devient plus captivant quand l'auteur, nommé sous-lieutenant aux guides, entreprend de peindre l'existence dorée de ce corps d'élite ou plutôt de parade. M. de C. y a connu le général Fleury, le général de Galliffet, il a approché alors la famille impériale, fréquenté nombre de grands personnages, mais généralement il en parle d'une façon superficielle et sommaire. Il a pris part à la campagne d'Italie, mais sa mauvaise chance l'a tenu éloigné des grandes batailles, il n'a pas même vu le feu et n'a rien à raconter. En 1870 il a commandé un bataillon de mobiles qui s'est distingué à Beaune-la-Rolande et dans la campagne de l'Est. En somme, bien que ses souvenirs soient écrits avec bonne humeur et entrain, la contribution qu'ils pourront fournir aux historiens futurs est si faible qu'ils ne paraissent guère mériter l'honneur qu'on leur a fait en les publiant.

A. Biovès.

---

Maurice Dumoulin, **Études et Portraits d'autrefois**. Paris, Plon, 1911; in-8° écu de II-321 pages, avec neuf portraits. 5 francs.

La fin du XVIII[e] siècle a la part la plus importante dans ces « essais » réunis par M. Dumoulin, qui apportent à l'histoire, à la chronique ou à la biographie quelques documents appréciables. Desaix mis en cause pour la pension de l'enfant laissée en nourrice dans les Vosges par l'aventurière M[me] de La Borderie; Sophie Arnould vieillie, s'ingéniant pour caser et pousser ses enfants, criant misère et famine à tous les échos; le général Dupuy traversant la Terreur et la campagne d'Italie pour tomber au Caire sous la lance d'un émeutier arabe; les aérostiers de la République bénéficiant quelque temps, et faisant pro-

1. P. 50, Rousseau n'a pu remplir en *1792* les fonctions de secrétaire de M[me] Dupin. P. 93, il n'y avait pas de *régiment* de Mousquetaires noirs. P. 327, en 1803, Cambacérès, second Consul, ne pouvait être appelé *S. E. le grand juge*.

fiter la patrie en danger, de l'engouement suscité par les montgolfières ; la princesse Élisabeth de Bade fiancée à quatorze ans au grand-duc Alexandre de Russie et attendant sans fièvre, dans la candeur de sa jeunesse et la nostalgie de Carlsruhe, le moment d'être impératrice ; l'organisation de l'art officiel par l'Académie et le Directeur des bâtiments du Roi, avec des renseignements, extraits de la correspondance de Cochin, sur Falconet, Boucher, Fragonard et Greuze ; la carrière de Charles Langlois, limonadier à Versailles sous l'ancien régime, concessionnaire du Petit-Trianon durant quelques années, entre le Directoire et la reconstitution du domaine de la couronne.

Tout ceci ne touche guère à l'histoire des idées ou à l'histoire tout court, et offre surtout des points de tangence curieux à quelques biographies et à la chronique des mœurs. En revanche, il y a des documents intéressants sur l'auteur du *Livre du peuple* dans l'étude intitulée *Lamennais et Mme Clément* : ce sont des lettres qui complètent celles qu'a publiées M. Maréchal en 1905 (p. 315 il est inquiétant que M. D., qui cite ce dernier, écrive « la survie ne se conçoit pas sans cette sanction nécessaire » où M. Maréchal faisait dire à Lamennais : « le devoir ne se conçoit pas, etc. » Corriger, p. 303, la date de 1831). Enfin l'article intitulé *Oswald et Corinne* commente ingénieusement les révélations récentes sur l'épisode sentimental qui lia, à Rome, en 1805, Mme de Staël et M. de Souza et laissa dans *Corinne* sa trace éclatante et secrète. Ainsi M. D. atteint l'objet de son ambition, qui est de rendre service à l'histoire générale, ou à ceux « qui aiment à lire pour savoir mieux »[1].

F. Baldensperger.

---

Franz Zinkernagel, **Die Entwicklungsgeschichte von Hölderlins Hyperion** (Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte... IC). Strassburg, Trübner, 1907 ; in-8° de xiv-242 pages.

Considérant très justement que l'espèce d'isolement intellectuel et de simple parallélisme au développement du romantisme que l'histoire littéraire attribuait à l'auteur d'*Hyperion* constituait une improbable anomalie, M. Zinkernagel s'est préoccupé — même avant la belle étude de M. Dilthey — d'établir quelques points de contact entre cette pensée inquiète et le mouvement des idées contemporaines. Partant des premières allusions qui se trouvent faites, en 1792, à ce projet de « roman », s'appuyant longuement, ensuite, sur le fragment inséré dans la *Thalia* de 1794 avec ses consonances

1. P. 48, le *Mémoire* (manuscrit) *contre le St André Murville*, conservé aux Archives de l'Académie française, pouvait être cité à la défense d'Alexandre Duval ; lire *busqué*, p. 130, et rectifier quelques vers p. 132. On voudrait savoir quelle parenté rattache le comte de Palmella au second mari de Mme de Flahault, et si l'édition des *Lusiades* (Didot, 1817) attribuée à ce dernier doit être restituée à celui-là.

schilleriennes, il étudie en grand détail les particularités nouvelles de forme et de fond que les rédactions ultérieures offraient successivement : l'influence de Fichte et de Schelling, et même du jeune Hegel, ajoute d'implicites données à un plan qui semble avoir été d'abord celui d'un roman d'éducation à la façon de Wieland. Deux fragments reproduits d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Hambourg sont donnés en appendice.

F. B.

---

Julius Erdmann, **Eichendorffs historische Trauerspiele**. Eine Studie. Halle, Niemeyer, 1908; in-8° de xii-123 pages.

Les deux tragédies historiques d'Eichendorff, *Ezelin von Romano* et *Der letzte Held von Marienburg*, sont étudiées par M. Erdmann dans leur rapport aux sources — Raumer et Voigt — et dans leurs particularités intrinsèques. Ces tentatives théâtrales d'un talent plutôt lyrique, doué d'une médiocre faculté plastique, fervent des choses de la nature, sont caractéristiques pour le Romantisme allemand : il y a peut-être quelque imprudence à les rapprocher, comme le fait M. E., des théories d'Eichendorff sur le drame, telles qu'elles furent formulées en 1854 et 1857, car les préoccupations confessionnelles deviennent ici prédominantes. On s'attendrait en revanche à des rapprochements plus poussés avec la dramaturgie romantique elle-même, Kleist en particulier. La liste des œuvres fondées sur les mêmes sujets néglige, p. 120, la nouvelle de C. F. Meyer, *Die Hochzeit des Mönchs*, fondée sur Raumer, elle aussi.

F. B.

---

P.-A. Heiberg og V. Kuhr : **Sœren Kierkegaards Papirer.** II. Copenhague, Gyldendal. 1910. In-8° de xv-418 pp.

Ce deuxième volume des *Papiers de Sœren Kierkegaard* comprend du 27 janvier au 2 juin 1840 A des Notes de Journal et feuilles détachées, B des Notes diverses se rapportant à ses écrits, C des Extraits et Notes inspirées par ses lectures. De ces trois parties la première est de beaucoup la plus importante et, naturellement, la plus intéressante aussi, toute remplie qu'elle est de remarques profondes ou piquantes et sur les sujets les plus divers : sur la façon dont il convient de conter histoires et légendes aux enfants; sur Faust, qu'il compare à Socrate : tous deux symbolisant l'affranchissement de l'individu, celui-ci vis-à-vis de l'État, lui, vis-à-vis de l'Église; sur la philosophie, nourrice sèche de l'humanité, qu'elle guide, mais qu'elle est incapable de nourrir; sur l'humour et l'ironie... Et, au-dessus de tout ce pêle-mêle d'idées, la pensée du philosophe s'élève et s'affirme, de plus en plus religieuse.

Léon Pineau.

Albert Soubies : **Les Membres de l'Académie des Beaux-Arts,** tomes 3 et 4 (1852-1875). Paris, Flammarion, 2 vol. in-8°.

P. Dorbec : **Théodore Rousseau** (Les Grands Artistes), Paris, H. Laurens, 1 vol. in-8° av. 24 phot.

J. Gauthier et L. Capelle : **Traité de Composition décorative.** Paris, Plon, 1 vol. in 8°, ill.

R. Hénard : **Les Jardins et les Squares** (Les Richesses d'art de la Ville de Paris). Paris, H. Laurens, 1 vol. in-8° av. 64 planches.

E. Bertaux : **Études d'histoire de l'art.** Paris, Hachette, 1 vol. in-12, avec 33 phot.

Corrado Ricci : **Italie du Nord** (Histoire générale de l'art). Paris, Hachette, 1 vol. in-18.

— M. Albert Soubies a entrepris une tâche souvent délicate avec son histoire des *Membres de l'Académie des Beaux-Arts*, qu'il doit juger, caractériser, mettre en relief selon leur physionomie propre et le talent original auquel ils ont dû cette gloire. Mais chez lui l'information, nombreuse et impeccable, se double d'une grande dextérité dans la critique, et sa chronique satisfait l'opinion en même temps que la curiosité. Il ne se refuse d'ailleurs pas tel souvenir personnel, ou tel document inédit, qui achève de donner du prix à ces pages, de leur épargner l'apparence d'un dictionnaire, de les faire vivre enfin. Les deux nouveaux tomes qu'il vient de faire paraître sont consacrés, l'un à la période du Second Empire (1852-1870), l'autre à celle de l'Assemblée nationale (1871-1875). Cette dernière contient un tableau synoptique général de tous les membres, par dates et par classes, de 1795 à 1910, de la plus claire conception. Parmi les notices les plus attachantes, je citerai celles que M. Soubies a consacrées à Delacroix, Gérôme, Baudry, Perraud, Barye, Duban, Gounod, Henri Delaborde, Charles Garnier.

— C'était une nature d'artiste très intéressante à étudier que celle de *Théodore Rousseau.* Quelle que soit la place que l'on accorde aujourd'hui à ses paysages parmi les œuvres qui ont marqué à jamais leur valeur souveraine, il est certain que leur importance est grande dans l'évolution de la peinture, dans l'éducation de l'œil devant la nature, et comme témoins de la lutte qu'il fallut jadis soutenir pour l'expression vraie et spontanée de la vie, si l'on peut dire, de la terre, des champs, des arbres. M. Prosper Dorbec a su rendre cette impression avec finesse et conter la vie du peintre avec une compétence très informée qui attire le lecteur à une étude personnelle de son œuvre.

— Le *Traité de Composition décorative* de MM. J. Gauthier et L. Capelle, tous deux professeurs à l'École des Beaux-Arts de Nantes, est certainement destiné à rendre les plus continuels services, non seulement aux élèves des écoles, mais aux amateurs de toute espèce. Ils y trouveront en effet, de la façon la plus claire, sans grandes considérations, sans phrases, toujours dans le sens le plus pratique, un guide sûr pour toutes les ressources, tous les procédés

de la décoration et de l'ornementation, soit au point de vue théorique, soit dans les industries spéciales du fer ou de la pierre, du bois ou du verre, de la céramique ou de la broderie. Une grande profusion de croquis (918) éclaircit, naturellement, pour le lecteur, toutes les « sources décoratives » empruntées à la géométrie, à la flore, à la faune, puis réparties suivant certaines lois, *stylisées*, relevées de tant de manières et selon le goût ou la fantaisie.

— Le dernier volume de la collection des « richesses d'art de la ville de Paris » est consacré aux *Jardins* et aux *Squares*. Il a pour auteur M. Robert HÉNARD, qui déjà s'est plus d'une fois attaché à l'histoire ou la description de la capitale. La tâche était toute pittoresque cette fois, et utilement aidée de jolies photographies (plus d'une centaine). Il a pris soin cependant de relever ses « paysages » d'une documentation historique qui répondra à bien des questions courantes et réformera sans doute bien des opinions On sent assez tout ce qu'il y avait à dire en ce sens sur des lieux comme les Tuileries, le Jardin des plantes, les Champs-Élysées, le Parc Monceau, le Bois de Boulogne ou le Bois de Vincennes. Une copieuse table des noms est très suggestive à cet égard.

— Quatre *études d'histoire et d'art* ont été réunies par M. E. BERTAUX, professeur à la Faculté de Lyon : trois ont l'Italie pour théâtre, une l'Espagne. Le goût artistique y est appuyé sur une solide et curieuse information historique, et de vraies découvertes naissent de ce rapprochement, des observations neuves, auxquelles on n'avait guère pensé. En admirant dans un village calabrais, à Cosenza, le tombeau longtemps oublié de la reine Isabelle, femme de Philippe-le-Hardi, l'érudit voyageur remarque l'intérêt spécial qui s'attache à ces sculptures, le roi, qui s'y trouve représenté, ayant certainement été copié vivant et d'après nature, et la reine sur le cadavre. Dans l'art italien, dans les peintures de Giotto, dans d'autres monuments, il retrouve le culte persistant des deux Saints Louis français, le roi et l'évêque de Toulouse, et l'éclaire de détails historiques du plus vif intérêt. En examinant de près les fresques de Botticelli et l'originalité de son art, il a l'idée d'étudier la richesse et la nouveauté de ses costumes, de ses étoffes, de ses tissus où apparaissent les premières fleurs naturelles, de ses parures, de ses modes enfin, et tous ces documents lui permettent de reconstituer maint trait de mœurs de l'époque. Enfin un tour en Espagne, dans le royaume de Valence, lui offre l'occasion de conter l'histoire des Borgia qui y vécurent et de rechercher les monuments de la statuaire, de la peinture, de l'orfèvrerie qui en conservent encore le souvenir. Peu de livres contiennent, en aussi peu de pages, autant d'aperçus neufs et développés avec goût.

— Nous avons déjà signalé la collection nouvelle de petits volumes Ars Una, species mille », destinés à constituer en cinq langues, une

histoire générale de l'art. Après l'*Angleterre*, voici l'*Italie du Nord*, dont la description artistique, en vingt-cinq chapitres, est due à M. Corrado Ricci, directeur des Antiquités et des Beaux-Arts, à Rome. Ravenne, Venise, Padoue, Mantoue, Vérone, Bergame, Milan, la Lombardie, la Ligurie, l'Émilie, en sont les grandes étapes, et six cent trente-trois reproductions, réduites mais très nettes, de monuments ou d'œuvres d'art, éclairent le texte, que des bibliographies soignées et un index alphabétique considérable achèvent de rendre de la plus grande commodité de référence. Cette entreprise est vraiment digne de tous les éloges.

H. de Curzon.

---

— Je souhaiterais de voir paraître chez nous un petit volume comme celui que vient de publier chez Weidmann (148 p. in-12) M. Karl Schirmer de Magdebourg, sous le titre : *Bilder aus dem altrömischen Leben*. Destiné d'abord, quoique non pas exclusivement aux élèves d'Écoles réales, il me semble devoir intéresser tous les élèves ; le plan, le choix des gravures (30 en tout], la rédaction, tout me paraît bien entendu, sans compter que le fond est pris aux bonnes sources. Donc livre d'enseignement à recommander. — É. T.

— Le professeur Arturo Solari, *libero docente di storia antica* à l'Université de Pise, dont j'ai déjà signalé (1911, I, p. 114) une étude sur le territoire de Luna, vient de donner dans les *Studi storici per l'Antichità Classica* (Pise, 1910, III, 2-3, 30 p. in-8°) une plaquette : *Sulla demografia di Volterra nell' Antichità*. Au texte sont joints un plan de Volterra étrusque et au moyen âge ; la reproduction d'une statue de Sevir augustal, d'une inscription (*hostia in lustrum arcis anno novo*) et de quatre photographies de la porte et du mur Etrusque. L'étude me paraît soignée ; elle est de forme claire et se lit bien. — É. T.

— M. Paul Moriaud, professeur à la faculté de droit de Genève, a publié, à l'occasion du Jubilé de l'Université, un ouvrage, dont nous avons reçu la première partie : « De la simple famille paternelle en droit romain » (227 p. gr. in-8°, Georg, à Genève, ou Marcel Rivière, à Paris). D'abord Introduction : Famille agnatique et simple famille paternelle ; ensuite, dans le chapitre I, intitulé : Les *liberi* dans la succession prétorienne, 5 paragraphes dont voici les titres : Distinction des trois catégories de *liberi* appelés à la succession en cas de *b. p. contra tabulas* ; Des *liberi* succédant contre le testament même en cas de prétérition et ab intestat *unde liberi* ; Des *liberi* exclus de la *b. p. unde liberi*, mais succédant *contra tabulas* quand ils sont institués ; Des *liberi quibus portio hereditatis conservatur* ; De l'édit *de conjungendis cum emancipato liberis ejus*. Annexe : Énumération des *liberi* ayant droit, d'après les textes, à la *b. p. unde liberi* ou même omis, à la *b. p. contra tabulas*. Voici brièvement le sujet d'après l'introduction. M. M. croit avoir distingué, à travers le dédale des espèces, la notion de la famille paternelle ; non pas la famille agnatique romaine, mais la pure famille paternelle, composée d'un auteur commun mâle et de ses descendants par les mâles qu'ils soient ou ne soient pas agnats. Le caractère le plus frappant de la simple famille, c'est qu'elle est indépendante de la puissance paternelle. Le livre m'a paru ingénieux, très bien raisonné et fort intéressant. J'y ai goûté notamment (p. 67) la définition, d'après les textes littéraires et juridiques, du terme *liberi*. — É. T.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 6 mai. — 1911



**Administration of justice in the age of Homer,** by Robert J. Bonner (*Classical Philology*, janvier 1911), 26 p.

Comme bien on pense, la description d'une séance de justice sur le bouclier d'Achille (*Il.* XVIII, 479 sqq.) est le centre de l'article : M. B. conclue que les 2 tal. sont pour la partie gagnante. Le but général du travail est ainsi indiqué par l'auteur : « No one, I believe, has collected all the data furnished by the poems for a first chapter of Greek legal history. The present paper is the result of an attempt to reconstruct the Homeric judicial system ».

E. Cavaignac.

---

**The Boeotian federal Constitution**, by Rob. J. Bonner (*Classical Philology*, oct. 1910), 13 p.

Quelques remarques intéressantes dans cet article, sur un sujet déjà traité par MM. Ed. Meyer (*Theopomps Hellenika*, 1909), Glotz (*Bull. Corresp. hellén.*, 1908), etc. Le cens en Béotie devait être assez bas, puisque les fonctions politiques étaient rétribuées. Le sénat fédéral était divisé en quatre sections (l'accord semble être fait sur cette question). L'accession de Chéronée en 424, la conquête de Chéronée en 424, la conquête de Platées en 427, n'ont pas changé la constitution de la ligue.

Une remarque seulement sur la p. 407, où M. B. contamine les renseignements fournis par Théopompe(?) avec les conclusions de

l'étude statistique de M. Beloch, antérieures à la découverte de l'historien. C'est une méthode vicieuse. Le fait est celui-ci :

D'après Théopompe, la Béotie, vers 447, était en état de mettre en ligne 12000 cavaliers ou hoplites. Comme, au temps d'Hérodote, on comptait, en gros, que les hoplites formaient la moitié de la force totale d'une cité, ce chiffre donne environ 25000 hommes en âge de porter les armes, soit plus de 100000 âmes pour la population de la Béotie. Si les conclusions de l'étude de M. Beloch (*Klio*, 1906) peuvent être maintenues pour le IVe et le IIIe siècle, nous aurions simplement la preuve que la Béotie a décliné, au point de vue de la population, du Ve siècle au IVe.

E. CAVAIGNAC.

---

B. PERRIN, **The austere consistency of Pericles** (Plutarch's *Pericles* IX-XV). — H. B. WRIGHT, **Herodotus' source for the opening skirmish at Platæa** (Extr. des *Trans. of the Connecticut Acad. of arts and sciences*, Vol. XV, juillet 1909, p. 219-224 et 295-303).

Le premier de ces deux articles a rapport au jugement porté par Plutarque sur Périclès. Dans la *Vie de Périclès, IX*, il est question d'un changement survenu dans les manières et la conduite de l'homme d'état athénien ; ce changement est encore rappelé au chapitre XV. Périclès aurait d'abord flatté le peuple ; plus tard, quand il sentit son pouvoir assuré, son gouvernement ne fut plus démocratique que de nom. Or Plutarque est le seul qui parle de ce changement. C'est, dit M. Perrin, qu'il a voulu concilier les opinions contradictoires qu'il trouvait d'une part dans Thucydide, d'autre part dans d'autres sources (ἄλλοι πολλοί, ch. IX), Platon par exemple. En réalité, il n'y eut aucun changement ni dans la conduite de Périclès, ni dans sa méthode de gouvernement ; il faut s'en tenir au jugement de Thucydide (II, 65). — Dans l'autre article, M. Wright, considérant que l'engagement des Grecs avec la cavalerie de Masistios, qui a précédé la bataille de Platées, est raconté par Hérodote avec plus de détail que le reste de la bataille, se demande si l'historien n'avait pas à sa disposition une source toute spéciale. On a supposé une source orale, sans rien démontrer. M. W. constate dans cet épisode un ton plus dramatique qu'historique ; d'autre part les rapports entre Hérodote et les *Perses* d'Eschyle, au sujet de la bataille de Salamine, sont bien connus ; la source d'Hérodote, pour ce point particulier, ne serait-elle pas une tragédie perdue ? Un des drames de la tétralogie à laquelle appartenaient les *Perses* est le *Glaucos Potnieus* ; les fragments conservés se rapportent aisément à un combat et à une lutte autour d'un corps ; il y avait un temple de Glaucos à Potnia, près de Platées ; Glaucos, dit une légende, aurait été dévoré par ses propres cavales, et c'est une chute de cheval qui fut la cause initiale de la mort de Masistios ; tous ces traits, et quelques autres encore, peuvent

avoir servi de thème à un épisode tragique. On voit la conclusion possible : si Hérodote s'est étendu si complaisamment sur la charge de Masistios, c'est qu'il avait un bon modèle. Cela fait honneur à l'imagination de M. W.; hypothèse intéressante, mais si fragile, que sur elle il faudrait bien se garder d'en construire d'autres.

My.

---

Erich Ziebarth. **Aus dem griechischen Schulwesen.** Leipzig-Berlin, Teubner, 1909; VIII-150 p.

Le même. **Aus der antiken Schule.** Sammlung griechischer Texte auf Papyrus, Holztafeln, Ostraka, ausgewählt und erklärt. Bonn, Marcus et Weber, 1910; 23 p.

Dans la séance publique annuelle des cinq académies du 25 octobre 1909, M. Haussoullier a fait une très intéressante lecture au sujet d'une inscription de Milet récemment découverte, des dernières années du IIIe siècle. C'est un décret en l'honneur d'un riche citoyen, Eudémos, qui a fait don à la ville d'une somme de 60,000 drachmes pour l'instruction des enfants libres. Tout y est réglé d'avance, le placement des fonds, l'emploi des rentes pour le salaire des maîtres et pour l'organisation d'une fête scolaire, ainsi que le mode de nomination des quatre pédotribes et des quatre maîtres d'école, avec le montant de leur traitement et le serment que doivent prêter les candidats, jurant qu'ils ne se sont fait recommander en aucune manière. M. Ziebarth a pris occasion de ce même document pour nous introduire, après avoir commenté l'inscription, dans le monde des écoles et des gymnases grecs. Dans un second chapitre, il étudie le rôle de l'état dans l'instruction publique; dans un troisième, les fondations d'écoles et les donations diverses faites aux établissements scolaires; dans un dernier, il nous conduit dans les écoles mêmes, pour nous faire assister à leur vie intérieure. Tous les documents actuellement connus ne sont pas utilisés, et M. Z. en fait lui-même la remarque (p. VI); mais il a su tirer de ceux qu'il analyse une foule de détails qu'on ne lira pas sans profit. On voit dans ce dernier chapitre, de beaucoup le plus curieux, comment étaient établies les listes des élèves, comment ils étaient répartis en classes, comment les écoliers (et aussi les maîtres) formaient entre eux des associations; on y est renseigné sur la situation sociale des maîtres, sur leurs devoirs et leurs privilèges, sur les matières enseignées et sur les procédés d'enseignement; on y apprend encore comment les écoles étaient représentées en public, aux fêtes nationales, aux processions religieuses, aux convois funèbres des grands citoyens; et l'on quitte le livre avec l'impression que malgré l'éloignement dans le temps, malgré l'évolution des mœurs et des idées, et la différence des conceptions sociales et politiques, il y a dans les écoles modernes et leur organisation bien des choses qui n'ont guère changé. — Peu de temps après son livre, M. Z. a publié une

petite brochure contenant une collection de textes sur papyrus, ostraka et tablettes de bois ou de cire, qui nous permettent de suivre, pour ainsi dire à l'école même, les procédés de l'enseignement en ce qui concerne la lecture, l'écriture et la grammaire élémentaire. Pour la lecture, les enfants avaient des alphabets, des syllabaires, des listes de noms; pour l'écriture, ils copiaient d'après des modèles ou écrivaient sous la dictée des vers d'Homère et d'Hésiode, des fables de Babrios et des sentences monostiques ; pour la grammaire, ils répétaient une phrase donnée, à tous les cas et à tous les nombres, conjuguaient des verbes, transcrivaient des listes de verbes en indiquant le cas de leur régime. On rencontre çà et là des corrections ; une phrase comme celle-ci : φιλοπόνει, ὦ παῖ, μὴ δαρῇς plusieurs fois répétée, semble indiquer que le système des pensums n'était pas inconnu ; et des observations, dues évidemment au maître, prémunissaient l'écolier contre certaines fautes de langage : πλουτῶ, οὐ λέγεται πλουτοῦμαι, βούλομαι, οὐ λέγεται βούλω. On pense à ces anciennes grammaires avec leurs listes sur deux colonnes, portant en tête l'une *dites*, l'autre *ne dites pas*. C'est ainsi que peu à peu nous pénétrons dans les plus menus détails de la vie antique ; et ce ne sont pas les moins intéressants.

My.

---

Poetae latini minores. Post Æmilium Baehrens iterum recensuit Fridericus Vollmer. Vol. II, fasc. I. **Ovidi** Halieuticon libri I fragmentum. **Gratti** Cynegeticon libri I fragmentum. Bib. Teubner, 53 p. in-12, 60 pf.

A l'occasion du tome I contenant l'*Appendix Vergiliana* [8], j'ai eu occasion de parler de cette nouvelle collection des *Poetae latini minores* que donne le professeur de Munich, Fr. Vollmer. Voici le début du tome II. On y lira les livres fragmentaires d'Ovide et de Grattius sous une forme plus exacte, plus châtiée, telle que l'attend la science contemporaine. Les épreuves ont été revues par MM. Radermacher et Skutsch qui de plus ont communiqué quelques indications utiles à l'éditeur. Aux passages obscurs, de courtes notes soulignent le sens. Il en est qui recommandent telle conjecture des éditeurs, dont autrement on n'eût jamais saisi le sens (*Hal.*57, *Prodigit*). A la fin deux index, l'un des chiens, chevaux, bêtes, herbes, instruments ou termes techniques; l'autre des noms propres employés dans les deux poèmes. Renvois, pour quelques passages difficiles (177, 261, 299), aux citations réunies dans les volumes parus du nouveau Thesaurus. Quelques interprétations particulières : 493, *multa* = mulcta, i. lenita. 514, *Callaecis* est scandé : Callaïcis. Ci-dessous quelques objections [9].

Émile Thomas.

8. *Revue* de 1910, I, p. 454.

9. Tel vers donné ici sous la forme traditionnelle : 68, *Imbiberit*, sans lacune auparavant, me paraît inintelligible. — Bien malheureuse à mon sens la conjecture de la note : *Cyn.* 337, *affectus*que. — Que veut dire p. 24, 84, audax *nom. c. inf.*? — Je ne

**Cornelii Taciti** Historiarum libri. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit C. D. Fischer aedis Christi alumnus. Bib. d'Oxford. Date à la fin de la préface : juillet 1910, 3 sh. 6 d.

Voici les Histoires éditées par le savant qui avait publié les Annales dans la même collection [1]. Dès le début on est séduit par la netteté de l'exposition et du cadre quoique ce ne soit pas un mérite propre du livre, mais de la collection. M. F. suit la mode du jour qui est conservatrice : dans toute une série de passages [2] il revient, contre Halm, au texte de Mediceus. L'apparat est éclectique; M. F. avertit nettement qu'il n'a donné, parmi les leçons du Mediceus, que celles qui lui paraissaient utiles [3]. A côté de ces leçons les conjectures des savants sont ici plus nombreuses que dans Halm [4]. M. F. propose lui-même trois corrections (I, 52, III, 5 et IV, 56) sans grande importance.

Je regrette seulement une gaucherie fâcheuse dans le choix des sigles [5]. Comme dans les Annales, quelques obscurités de rédaction qui, plus d'une fois, forcent le lecteur de recourir à d'autres éditions pour savoir quelle est au juste la tradition, enfin quelques lapsus que corrigera M. F. dans l'édition suivante [6].

Émile Thomas.

---

**A. Persii** Flacci D. Junii **Juvenalis Sulpiciae** Saturae. Recognovit Otto Jahn. Post Francisci Buecheleri iteratas curas editionem quartam curavit Fridericus Leo. Weidmann, 1910, xxix-304 p.

La dernière revision du Perse et du Juvénal de Jahn (Weidmann, 3e édition) date de 1893. M. L. nous avertit qu'il ne nous donne pas présentement des deux poètes la recension qu'il eût souhaitée ; pour la préparer, il eût fallu des recherches et des collations qu'il ne pouvait faire ; il nous y achemine tout au moins en complétant et en rectifiant d'une manière très importante notre ancien texte. D'abord il abandonne délibérément le point de vue où restaient Buecheler et aussi Friedlaender et Vahlen. En dehors du Juvénal de la recension traditionnelle, ces savants ne voulaient voir qu'interpolations; la découverte du fragment d'Oxford a ruiné ce système, quelle qu'ait été la

comprends pas non plus l'explication donnée p. 28, pour le v. 174 : s. *fines laesi*. — Dans les vers 518 et s. je vois non des hyperbates accumulés, comme l'indique M. V., mais bien plutôt un enchevêtrement de mots inextricable. — P. 27, 144, aux notes, lires string*e*. — M. V. est des plus sévères à l'égard de Curcio.

1. Voir la *Revue* de 1907, I, p. 69.

2. Voir p. v, n. 1.

3. Quelques inexactitudes de l'apparat de Halm sont rectifiées : dans de petits mots (I, 12, 2 *a* pour *e*; 16, 9, *e* pour *a*, etc.).

4. J'en vois de Gudeman, de W. Heräus, surtout de Van der Vliet.

5. M' désigne ici les *corrections* de M.

6. L'indication de la lacune du *Mediceus* est donnée, I, 69, 2, d'une manière incomplète ; il eût fallu y ajouter celle de I, 86, 13 : *inopia quaestus* à II, 2, 7, *Cyprum*, puisque là on renvoie au premier passage. — I, 15, 24 : écrire Freuden*berg*. — La première leçon est ici inintelligible dans l'apparat : I, 63, 3. — Lire dans le texte, I, 72, 3, impudic*a*. — Sur II, 14, 11 écrire F. Thom*ae*.

résistance tentée d'abord. Non seulement le fragment, ici, comme dans le livre de M. Owen, a pris sa place dans le texte, accompagné de la bibliographie nécessaire et tenu pour du vrai Juvénal; mais il a étendu son influence sur toutes les satires et grandement modifié l'idée que nous nous faisons de l'histoire du texte. M. L. y a aidé pour sa part dans un article de l'Hermès (1909, p. 600-617 : Doppelfalsungen) dont je résume ici le fond.

Depuis longtemps les savants avaient reconnu que le texte du poète était corrompu d'une manière évidente en divers passages, et plusieurs d'entre eux avaient pressenti qu'il avait dû y avoir mélange de recensions différentes. La découverte du grand morceau inédit du ms. d'Oxford (VI, 34 v. après le v. 365) est venue confirmer ces vues d'une manière éclatante. Il a bien fallu admettre qu'ici, comme en plusieurs autres textes (en Grèce, dans la troisième Philippique de Démosthène; voir Weil; chez nous dans les sermons de Bossuet édités par dom Déforis) recenseurs ou copistes, par la préoccupation de ne rien perdre, avaient réussi à tout brouiller : trouvant, dans des manuscrits différents ou dans un archétype amplifié à la marge de doublets, deux recensions, le plus souvent l'une plus courte, l'autre plus développée, ils ont tant bien que mal, et plutôt mal que bien, amalgamé les deux textes.

M. L. a suivi et accentué ce mouvement d'opinion. La revision dont on l'avait chargé l'a conduit à reprendre à ce point de vue tout le Juvénal pour le soumettre à une étude systématique; il a relevé dans les Satires tous les doublets qu'il a pu trouver, qu'ils soient indiqués par des signes extérieurs, ou, ce qui est plus rare, dans les cas même où l'on ne fait que les pressentir. Quelle est la recension à laquelle s'est décidé en dernier lieu le poète? La plus courte sans doute bien souvent (VI, 365, IX, 1, XI, 162); mais on ne pourrait toujours décider en ce sens; les passages doivent être examinés séparément. En voici la liste : avec les deux, les plus célèbres (VI, 365, et 374), ce sont : VI, 614 et 557; VIII, 1 et 121-124; IX, 1 et 118-123; 130-134; enfin XI, 162-171. M. L. les a discutés en détail dans l'article; l'édition les signale, notamment en imprimant les vers des doublets en retrait sur la marge.

On comprend que, malgré toute la discrétion voulue par M. L., le livre de Jahn ait été par suite profondément renouvelé.

Pour les rectifications, collations nouvelles qui lui ont paru nécessaires, M. L., en dehors des publications récentes, a eu recours à l'aide de divers savants qu'il nomme [1]. Quoique le *Pithœanus* serve toujours de base, l'apparat est ici complété et très modifié. Les doutes qu'on avait sur telles mains de correcteurs sont élucidés. La distinc-

1. A cause de la généralité de la phrase de la préface (p. xxi, au bas : *reliquos plerosque* Vaticanae bibliothecae codices), je me demande si M. L. connaît l'article de M. Nougaret dans les Mélanges Havet (1909) sur le Vatic. 5750.

tion précise des corrections et des mains dans le Pithœanus (P' P² Pa Pb) donne ici une tout autre valeur aux notes critiques. Pour sentir combien l'apparat du Juvénal a gagné, il suffit d'ailleurs d'un coup d'œil sur la liste des sigles (Bücheler, 5 lignes ; ici, 15). Par là s'est encore accentué le contraste qu'on sentait déjà précédemment entre l'apparat si riche du Juvénal et celui de Perse. — Suivant son habitude de concentrer en quelques lignes le résultat de longues recherches, M. L. donne ici dans une note (p. xxii, n. 1) son avis sur la valeur des manuscrits de Juvénal dont M. Housman a récemment publié des collations. — Parfois une note explicative est insérée dans l'apparat ; passim et plutôt rarement quelques conjectures.

Il y a pas mal de changements sur des points de détail ; tels vers que défendait Bücheler sont maintenant entre crochets (XIV, 229 etc.). Les Index ont été remaniés et contiennent ici trois pages de plus. Bref M. L nous a donné réellement un nouveau livre, tout à fait digne du nom qui l'a signé [1].

Émile THOMAS.

---

Die Elegie **Nux** und ihr Verfasser von Carl GANZENMUELLER. Tubingue, Heckenhauer, 1910, 87 p. in-4°, 3 m.

Les latinistes ont conservé le souvenir d'excellents *Beiträge zur Ciris* donnés comme supplément (n° 40) au Jahrbuch de Fleckeisen (1894). L'auteur, maintenant en retraite, s'occupe d'Ovide. Il vient de composer pour le Philologus un article : *Aus Ovids Werkstatt* qui, je crois, n'a pas encore paru ; il a poursuivi son étude en traitant de la *Nux* avec une revue de toutes les questions d'authenticité ou de forme qui s'y rattachent. Le travail est dédié à Schanz.

Cinq chapitres : le premier sur le texte ; le deuxième sur l'origine de l'élégie ; le troisième sur la métrique ; le quatrième sur la langue ; dans le cinquième conclusion.

D'abord, appréciation des travaux antérieurs (Wilamowitz, Baehrens) sur la *Nux*, et indications des manuscrits ; texte du poème, avec une suite de remarques. A la fin du premier §, M. G. répond d'une manière précise et qui me paraît décisive aux objections qu'avait opposées M. Wilamowitz à la thèse de l'authenticité de la *Nux*. Il est fâcheux toutefois que la présente étude laisse subsister maint doute sur la tradition de F (58 ; 81, 150).

Au § III, sur la métrique, recherches originales, avec statistiques précises et fort bien présentées. Cependant M. G. sent parfaitement (du moins chez les autres) combien sont fragiles beaucoup d'arguments qu'on tire de la métrique (nombre d'élisions, d'aphérèses, d'hiatus

1. Je ne puis m'empêcher de regretter la suppression des lemmes des scolies. On ne voit plus pour quelques-uns (on le voyait dans Bücheler, ainsi par ex. XIV, 71 *patriae*) leur contradiction avec la scolie elle-même. Il eût fallu tout au moins par quelque signe indiquer quand a lieu ce désaccord si important. — P. 165, au v. 37 dans le texte, lire *aede*.

avec moyennes suivant les ouvrages). A retenir cette remarque que, pour la langue et plus encore pour la métrique, la *Nux* se rapproche bien plus des œuvres de l'exil que des premiers poèmes sur lesquels se fonda surtout la réputation d'Ovide. — A côté des exemples de *pulverulentus* cités au milieu de la p. 33, il eût fallu rappeler les cinq exemples du mot dans Virgile. — Il est question, p. 13, note, des mots rares qu'emploie ici le poète : pourquoi 73, *dilaminat* n'est-il pas cité, et pourquoi n'y a-t-il ailleurs sur ce mot, ni variante, ni remarque? Ce qui n'empèche qu'on devine partout une lecture très étendue non seulement d'Ovide, mais de tous les poètes latins. Beaucoup de soin, de verve; partout l'on sent l'amour du sujet traité. — Aussi au 4e § toutes sortes de rapprochements et avec Ovide et avec les autres auteurs. M. G. ne pourrait cependant contester que plus d'une de ces rencontres ne soit dûe au hasard, aux nécessités du mètre ou encore aux habitudes générales de la langue. Quelques rapprochements même, à mon sens, n'auraient pas dû être faits : par exemple celui que je lis sur 74 : *pronas*.

Les imitations de la *Nux* que M. G. croit trouver dans d'autres poèmes ne sont pas toujours bien sûres (p. 85 au milieu, sur l'*Ætna*). J'avoue n'être pas convaincu de l'existence de « l'atmosphère juridique » dont M. G. voit trace en plusieurs vers de la *Nux*. Il s'agit là de mots et d'expressions d'usage courant dont un poète romain aurait eu quelque mal à s'abstenir entièrement. Dans la fin surtout, des exagérations sentimentales, plutôt fâcheuses. J'aurais souhaité enfin un index général visant les notes sur les vers du poème et les textes cités [1].

Émile Thomas.

---

F. Aussaresses, **L'armée byzantine** à la fin du vie siècle, d'après le *Strategicon* de l'empereur Maurice. Bordeaux, Féret et fils; Paris, Fontemoing, 1909; 115 p. (Bibl. des Univ. du Midi, fasc. XIV).

M. Aussaresses, dans un intéressant article de la *Revue des Études anciennes*, VIII (1906, et non 1905, comme il le dit par erreur, p. 5, note 2), n'a peut-être pas prouvé que le *Strategicon* est l'œuvre de l'empereur Maurice, mais il a du moins démontré que rien ne s'oppose à cette attribution. Il revient maintenant sur cet ouvrage pour y puiser et réunir dans un tableau d'ensemble tous les traits caractéristiques de l'armée byzantine à l'époque où il fut composé, c'est-à-dire à la fin du vie siècle. Ce tableau n'est pas sans lacunes, car le *Strategicon* n'est pas un traité complet d'art militaire; c'est plutôt, comme le dit M. A., un manuel destiné au général byzantin, et comme tel il suppose connus beaucoup de détails; mais l'auteur a suffisamment développé ses théories et ses conseils pratiques pour qu'on puisse en tirer une image fidèle de ce qu'était l'armée, son organisation et sa

1. P. 9, au v. 25, lire *nun*quam; p. 11, au v. 138, lire Si*tque*; p. 38, l. 11, du bas : lire ta*men*.

tactique. C'est sous ces deux titres, organisation et tactique, que M. A. a disposé sa dissertation. Dans la première partie il étudie le recrutement, les cadres, l'administration; dans la seconde, les exercices, le service en campagne, le combat. Il y a bien çà et là, dans l'exposition de M. A., quelques détails qui ne sont pas entre eux en concordance parfaite; par exemple on lit, p. 11 : Le soldat s'arme, semble-t-il, à ses frais; p. 12 : L'état prend à sa charge... l'armement en partie; p. 21 : L'armement... est peut-être à la charge du corps. Mais il serait peu utile de relever ces minuties; l'ensemble constitue un travail sérieux; la seconde partie surtout, où M. Aussaresses était mieux servi par le texte grec, beaucoup plus explicite sur la tactique, est traitée avec précision, et le tableau final d'une « journée » de l'armée byzantine en campagne n'est dépourvu ni d'animation ni de vie.

My.

---

**The Sources of Wolfram's** Willehalm by Susan Almira Bacon, Associate Professor of French in Mount Holyoke College South Hadley, Massachusetts, U. S. A. (Sprache und Diehtung, hgb. von Dr Harry Mayne und Dr S. Singer, Heft 4). Tübingen. J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) 1910. In-8°, VIII-170 pp., 5 m.

**Einige Mischhandischriften von Wolframs Parzival.** Von Dr Teodor Kittelmann (Quellen und Forschungen, hgb. von A. Brandl, E. Martin, E. Schmidt). Strassburg, K. J. Trübner, 1910. In-8°, VI-88 pp. 2,50 m.)

Wolfram d'Eschenbach est fertile en énigmes. Nous ne savons si son *Parzival* est original. Nous sommes, il est vrai, assurés que son *Willehalm* (forme bavaroise pour *Wilhelm*) est imité d'un poème français, mais lequel? Le poème d'*Aleschans* est bien, pour l'essentiel, d'accord avec le *Willehalm*. Mais des divers manuscrits qui nous l'ont conservé, celui qui se rapproche le plus du poème allemand M, ne peut être considéré comme la source utilisée par Wolfram à cause des « plus » du *Willehalm*. En outre, il y a dans le poème allemand des allusions à des faits intéressant la geste de Guillaume d'Orange et qui font défaut dans toutes les versions — conservées — d'*Aleschans*. L'auteur des *Sources du Willehalm de Wolfram* s'est appliqué à comparer les versions diverses — travail facilité par l'*Aliscans* édité en 1903 — entre elles et au *Willehalm*, avec l'espoir d'apporter une solution définitive. Cet espoir a été déçu. Après ce livre, comme avant, il y a des possibilités, des probabilités peut-être, nulle certitude. Ce qui semble le plus vraisemblable à son auteur, c'est d'admettre l'existence d'une version française d'*Aleschans* à laquelle manqueraient certains traits que Wolfram a appris par voie orale. On souhaiterait que cette enquête, diligente et prudente en général, ne se fût pas arrêtée à certaines limites, que, notamment, le manuscrit *m*, dont l'importance est évidente à l'égard du sujet traité, eût été mieux utilisé.

M. Kittelmann s'est préoccupé d'étudier les manuscrits mixtes

du *Parsival*, c'est-à dire les manuscrits, ou fragments, dans lesquels apparaissent des formes empruntées à dessein les unes au groupe D, les autres au groupe G. Son investigation a porté sur les fragments de Schwaz et de Pfeiffer I, dérivés de la même copie, sur des manuscrits de Berleburg et de Donauseschingen, dont M. Kittelmann donne la généalogie compliquée, enfin sur le fragment de Rein, qui se rapproche du groupe G sans en être cependant issu directement. Le travail de M. Kittelmann est certainement de nature à aider au classement définitif des manuscrits du *Parcival*.

F. Piquet.

---

Frédéric Lachèvre. **Le Procès du poète Théophile de Viau,** 12 juillet 1623-1er septembre 1625. Publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales. Paris, Champion, 1909, in-8°, 2 vol. pp. 46, 592 et 448. Fr. 20.

— **Disciples et Successeurs de Théophile de Viau.** La Vie et les Poésies libertines inédites de Des Barreaux (1599-1673) et Saint-Pavin (1595-1670). Ibid., 1911, in-8°, pp. 14, 541.

I. La courte carrière du poète Théophile de Viau est dominée par son procès, on peut même dire qu'il lui doit la plus grosse part de sa notoriété. Il n'était donc pas inutile de nous le faire connaître dans tous ses détails et il faut féliciter M. Lachèvre d'avoir mis à le reconstituer l'érudition la plus scrupuleuse. Son mérite est d'autant plus grand qu'il ne saurait être taxé de partialité pour son héros, loin de là.

Une introduction générale oriente le lecteur sur les progrès de l'esprit libertin en France jusqu'au moment du procès. La condamnation de Théophile lui porta un coup droit; les recueils de vers libres et impies après 1626 deviennent rares ou disparaissent. Il faudrait attribuer au P. Garassus, le vainqueur de Théophile, le mérite de ce succès. Est-il si exactement vrai que le libertinage de pensée et de mœurs ait disparu en France jusqu'au siècle philosophique ? Le courant n'a-t-il pas continué d'exister latent ? Pourquoi Molière aurait-il alors porté à la scène le caractère du grand seigneur libertin ? La condamnation du poète athée n'eut pas une vertu aussi absolue. Avant d'aborder le procès, l'auteur nous a exposé la vie du poète, en faisant de larges emprunts à ses œuvres et à celles de ses amis qui offrent un intérêt biographique. Recherché de bonne heure par les grands, protégé de Candale, de Montmorency, de Luynes, de Buckingham, banni deux fois pour athéisme, mais bon soldat et apprécié de Louis XIII, Théophile abjure en 1622 le protestantisme. Plusieurs de ses œuvres avaient déjà paru, sans avoir été inquiétées, lorsque la publication du *Parnasse satyrique* provoqua les premières poursuites; condamné par contumace, il est brûlé en effigie (août 1623). La cause déterminante du procès avait été l'attaque du P. Garassus qui dans sa *Doctrine curieuse* chargeait lourdement et férocement sur l'athée et le débauché. M. L. a copieusement cité le P. Garassus; dans cette

longue capucinade dont le style rappelle le moine de Schiller dans son *Camp de Wallenstein*, le parti-pris et l'animosité frappent avant tout. Cependant le second procès va s'engager. Théophile, entouré d'espions, d'émissaires du P. Voisin, jésuite, est arrêté au Châtelet, enfermé à la Conciergerie, où il devait passer deux ans. L'information avance lentement, ses adversaires et ses amis échangent des pamphlets ; lui-même écrit une requête au roi, un *Theophilus in carcere*, pour émouvoir ses juges qu'il sut toujours habilement ménager, et d'autres justifications encore. Toutes ces pièces et un grand nombre de moindre importance nous sont communiquées par l'auteur. L'interrogatoire commence le 22 mars : l'accusé se défend en montrant l'interprétation exagérée de certaines propositions tirées de ses œuvres et taxées d'impiété et en refusant de se reconnaître l'auteur des autres pièces incriminées ; les dépositions des témoins et les confrontations n'aggravent guère les charges. Mais que penser de cette instruction qui laisse sans les inquiéter les principaux libraires intéressés, les éditeurs mêmes de Théophile ? qui ne recherche pas les témoins cités au cours des débats ? qui ignore volontairement bien d'autres auteurs passibles des mêmes peines ? qui laisse paraître de nouvelles éditions des œuvres poursuivies ? etc. La sentence fut rendue le 1er septembre 1625 : elle condamnait Théophile au bannissement perpétuel. L'indulgence avec laquelle le gouvernement ferma les yeux sur la conduite du banni qui menait à Chantilly ou au château de Selles, tour à tour hôte de Montmorency et du duc de Béthune, une vie mi-religieuse, mi-épicurienne, est une preuve de la victoire relative que les adversaires de Théophile avaient réussi seulement à remporter. On sent à travers toute la documentation de M. L. que de part et d'autre des intérêts opposés sont aux prises, hostiles ou favorables au poète, et que ce procès religieux cache aussi une lutte ardente de corps constitués, Parlement, Université, Compagnie de Jésus. Pour toute cette action qui est restée en dehors de la procédure, mais qui l'a certainement influencée, le dossier réuni par M. L. n'apporte pas une suffisante lumière.

Mais il faut se contenter de ce qu'il nous a donné et qui représente un labeur considérable ; seul pouvait s'en acquiter un bibliophile aussi familier qu'il l'est avec les publications du XVIIe siècle. Il a restitué avec une grande science à chaque auteur les vers qui lui appartiennent et démêlé avec une infatigable patience cet amas de productions anonymes. Le second volume est consacré à l'œuvre posthume de Théophile, aux pièces que l'intérêt attaché à son nom fit encore naître. M. L. a ajouté une reproduction des *Quatrains du déiste* déjà publiés dans son *Voltaire mourant*. Il a examiné les rapports de Théophile avec Claude Garnier, un des derniers ronsardisants, et vu dans l'attaque de Garnier comme un premier engagement de la querelle des Anciens et des Modernes. Les lettres échangées

entre Balzac et Théophile, entre Balzac et le P. Garassus éclairent aussi le procès. M. L. nous montre comment Voltaire l'a entendu, c'est-à-dire, d'une manière très peu critique. Enfin il donne une bibliographie des œuvres de Théophile avec une description minutieuse des différentes éditions, puis la reproduction des pièces contenant des passages incriminés dans le procès. Il est difficile d'énumérer tous les documents que l'activité du chercheur a réunis dans ces deux volumes, mais j'en aurai dit assez pour montrer que nous pouvons grâce à lui nous faire une opinion personnelle du procès de Théophile.

II. Après cette copieuse exposition de la condamnation du maître, M. L. aborde l'étude de ses disciples, en commençant par Des Barreaux et Saint-Pavin; des travaux ultérieurs nous feront connaître les autres, Blot, Cyrano de Bergerac, Claude Le Petit, Lignières, Dehénault, Me Deshoulières, Chaulieu et La Fare. Une première publication de l'auteur en 1907 nous avait déjà présenté Des Barreaux, mais dans ce nouveau volume il a accumulé les documents et suivi de plus près sa biographie. Elle se confond jusqu'à la mort de Théophile avec celle de son ami et M. L. n'a eu qu'à extraire du volumineux dossier du procès les pièces intéressant Des Barreaux ; il a trouvé ainsi l'occasion de compléter et de rectifier certains points de détail de sa précédente étude. Né en 1599, d'une famille riche et très estimée, brillant élève des Jésuites à La Flèche, Jacques Vallée Des Barreaux devint à Paris le chef d'une troupe de viveurs qui lui décerna bientôt le nom d'« Illustre débauché ». Il visite Théophile dans son exil à Boussères, partage ses équipées, devient en 1621 son éditeur, mais pendant le procès se sépare cyniquement de lui, fait parade de sa propre orthodoxie et l'exhorte à mourir ; il est juste d'ajouter qu'à la veille de la condamnation, il intervint pour arracher son ami au bûcher. Du reste de l'existence de Des Barreaux il n'y a guère à relever que son voyage de 1627 en Italie, où il entend à Padoue les leçons du matérialiste Cremonini, sa rencontre avec Marion de L'Orme qu'il sut plus tard disputer à Richelieu (M. L. admet cette rivalité) mais non défendre contre Cinq-Mars. Il court la province en savant gourmet et fin connaisseur de vins ou continue à Paris sa vie d'épicurien esprit-fort, jusqu'à ce que la vieillesse et la maladie le ramènent au christianisme. De ses poésies, M. L. a cité un grand nombre au cours de la biographie et ajouté à la suite les autres qui sont d'un caractère philosophique. Eparses dans divers recueils poétiques, il n'était pas facile de les restituer toutes à leur auteur ; le critique nous indique les raisons qui ont déterminé ces attributions souvent délicates à établir, mais il a pu réunir 53 pièces appartenant à Des Barreaux. Il en a dressé la bibliographie avec grand soin, indiquant l'origine de chaque poésie avec les variantes. L'appendice renferme

des documents relatifs à la famille de Des Barreaux et reprend la discussion sur la question du fameux sonnet du *Pénitent* contesté par Voltaire au poète libertin.

La vie de Saint Pavin est encore plus unie que celle de Des Barreaux. Elle n'avait jamais encore été exactement retracée. M. L. a réuni les documents précis (ils sont aussi donnés dans un appendice) qui permettent de la reconstituer et il a surtout fait revivre l'entourage du poète, les personnages avec lesquels l'abbé commendataire de Grestain, contrefait et perclus, entretint une correspondance galante ou spirituelle, Mme de Sévigné, sa voisine à Livry, plus tard sa fille, puis Hortense Desjardins, Mlle La Vigne, Conrart, le marquis de Jarzay (ces dernières lettres étaient inédites), etc., ou encore ceux contre qui il aiguisa des épigrammes, tels que Boileau et Chapelain. Comme pour Des Barreaux, M. L. a su découvrir nombre de poésies que les anciens éditeurs de Saint-Pavin avaient ignorées et il a ajouté 54 pièces au recueil publié en 1861 par Paulin Paris. Ces vers sont d'un esprit vif et ingénieux, mais souvent très libres ; les plus licencieux ont dû être imprimés dans un fascicule à part. On pourra différer d'avis avec M. L. dans le jugement qu'il porte sur les boutades philosophiques de ces menus poètes, mais les historiens du XVIIe siècle lui seront reconnaissants d'en avoir exploré avec tant de sûreté et de patience les recoins cachés.

L. R.

---

Gaspard VALLETTE, **Jean-Jacques Rousseau Genevois.** Paris, Plon-Nourrit et Genève, Jullien, 1911, 8° pp. 30, 454. Fr. 7,50.

Th. DUFOUR, **Quelques lettres de J.-J. Rousseau** (1766-1769). Genève, Kündig, 1910, 8°, p. 60.

A. TORNEZY, **La Légende des « Philosophes »**. Voltaire, Rousseau, Diderot peints par eux-mêmes. Paris, Perrin, 1911, 8°, p. 459. Fr. 7,50.

Marguerite DUPONT-CHATELAIN, **Les Encyclopédistes et les Femmes**. Diderot, d'Alembert, Grimm, Helvétius, D'Holbach, Rousseau, Voltaire. Paris, Daragon, 1911, 8° p. 169. Fr. 6 (avec deux planches hors texte gravées).

I. Tous ceux qui ont parlé de Rousseau ont souligné l'influence de son origine genevoise. La question est assez importante pour mériter une étude spéciale et il convenait qu'un Genevois l'entreprît, même en s'exposant au danger de s'exagérer cette influence. Le livre de M. Vallette, qui laissera en plus d'un endroit cette impression, commence par étudier la part qui revient à Genève dans la formation de Rousseau. Il nous renseigne avec précision sur la vie politique de la cité, son gouvernement aristocratique et l'esprit démocratique des « gens du bas », sur son protestantisme, autre forme du civisme dans la ville de Calvin, sur le mouvement intellectuel et philosophique au commencement du XVIIIe siècle, et aussi sur l'industrie nationale à laquelle appartenait le père de Rousseau. Sans apporter de documents nouveaux, à l'aide d'une abondante littérature locale, mais en citant

aussi les registres du Conseil et ceux du Consistoire, l'auteur a écrit un chapitre très instructif qui était le cadre indispensable à son étude. Ce qui suit, sur la jeunesse, sur les influences étrangères de la Savoie et de Paris, sur la crise intérieure aboutissant au Discours de Dijon, est moins neuf et il n'y est souvent question de Genève que par comparaison. Pour M. V., il y a toujours eu dans le Rousseau de cette période un tréfonds genevois qui a provoqué justement sa conversion morale et s'est exprimé dans la *Dédicace du Discours à la République*. La deuxième et la troisième partie du livre rentrent plus entièrement dans le sujet même : il s'agit de la place que tient Genève dans l'œuvre surtout philosophique de Rousseau et des luttes provoquées par la condamnation des plus hardies d'entre elles. M. V. appelle la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* l'écrit le plus genevois de Rousseau, qui a parlé en représentant de la vieille bourgeoisie puritaine et traditionaliste. La *Nouvelle Héloïse* par son cadre est un roman suisse dont le critique s'est appliqué à identifier les lieux et les personnages. Le *Contrat social* est, pour l'esprit, l'œuvre d'un Genevois de l'opposition, d'un membre de cette bourgeoisie mécontente des empiètements successifs des gouvernants, comme les De Luc ou les Micheli du Crest, et dans sa partie spéculative, un écho direct des théoriciens du droit politique à Genève, en particulier de Burlamaqui. De même pour l'*Emile*, dont l'épisode seul du vicaire savoyard intéresse ici le critique, la religion naturelle de Rousseau ressemble à s'y méprendre à celle de beaucoup de théologiens genevois; mais ils furent trop timides pour reconnaître dans l'auteur un allié. On sait comment le Petit Conseil et le Consistoire traitèrent Rousseau; M. V. a exposé avec beaucoup de détails et la condamnation des livres et la lutte politique qu'engagèrent à la suite les « représentants »; il a analysé minutieusement les *Lettres de la campagne* de Tronchin et la réponse qu'y fit Rousseau : les *Lettres de la montagne* sont pour lui « les Provinciales de la démocratie et du christianisme libéral ».

Aucun des biographes de Rousseau n'avait donné une idée aussi complète des démêlés du philosophe avec sa patrie. La dernière partie du livre, « Genève dans le caractère de Rousseau », me paraît la moins solide. Pour l'auteur presque tous les traits essentiels de la nature de Rousseau sont d'origine genevoise : orgueil, sincérité, sérieux moral, timidité, humeur grondeuse; il en est de même de menus détails particuliers dans ses goûts et ses habitudes. Pour deux qualités seulement M. V. juge que Rousseau ne doit rien à Genève : l'imagination et le talent de la forme. Quoi qu'il en soit, certains de ces rapprochements sembleront spécieux : qui croirait que Rousseau ait été prédisposé au délire de la persécution, parce qu'il vient d'une cité méfiante, obligée toujours de se garder d'ennemis perfides? En tout cas M. V. eut dû moins s'attarder à ces lointaines analogies; et pourquoi parler si longuement des *Confessions*, de la folie? En revanche

pourquoi n'avoir pas abordé la question de la langue ? Un article des *Annales* avait amorcé cette étude qui devait tenir une place essentielle dans un livre sur Rousseau Genevois. Il est vrai qu'il y faudrait des travaux préparatoires et que presque rien n'a encore été fait ; mais M. V. qui nous a donné un ouvrage très nourri dans certaines parties eut eu grand mérite à y ajouter au moins l'esquisse d'un chapitre si neuf et si précieux.

II. M. Dufour, l'un des plus érudits et des plus actifs rousseauistes, a transcrit sur un manuscrit du British Museum 27 lettres du philosophe à Richard Davenport qui lui avait donné l'hospitalité à Wootton. Sur ces 27 lettres 21 étaient encore restées inédites ; on peut en être surpris, car le manuscrit qui les contient a été acquis par le British Museum depuis 1874 déjà. M. D. a complété sa publication par quatre autres lettres de Rousseau au même et cinq billets à divers ; il a rapproché son texte, partout où il l'a pu, des minutes conservées à la bibliothèque de Neuchâtel et rectifié maintes erreurs de lecture, de dates et de noms de correspondants. Il faut le remercier de cette utile contribution à l'histoire du séjour de Rousseau en Angleterre.

III. Pour M. Tornezy, Voltaire, Rousseau, Diderot et d'autres encore dont il s'occupe moins longuement, d'Alembert, d'Holbach, Helvétius, Condorcet, ne sont que de prétendus philosophes ; c'est le sens des guillemets accolés à leur nom. L'auteur leur reproche d'abord le manque de dignité de leur existence, et il nous raconte en détail la vie privée de Voltaire à Cirey et à Ferney, les liaisons successives de Diderot, la passion romanesque de Rousseau pour M^me^ d'Houdetot. Il leur fait aussi grief d'un manque d'indulgence pour leurs amis, d'une humeur vindicative pour leurs ennemis, et il reprend l'histoire des démêlés de Voltaire avec Jean-Jacques, avec J.-B. Rousseau, avec La Beaumelle, de ceux de Diderot avec Rousseau, s'attardant longuement aux relations de l'hôte de l'Ermitage avec M^me^ d'Épinay. En quoi ces querelles particulières des philosophes ou leurs faiblesses de caractère diminuent-elles la valeur de leurs idées ? Il est à peine besoin de faire remarquer que jusqu'à présent on n'a pas songé à juger des unes par les autres. Mais M. T. a voulu écrire moins une étude de critique littéraire qu'un livre tendancieux. Il rend les philosophes responsables de l'affaiblissement du sentiment religieux et par suite des pires aberrations politiques et sociales dont souffre à ses yeux la France moderne : propagande collectiviste, anticléricalisme, neutralité scolaire, proportion grandissante des divorces, dépopulation, etc., la faute en est au *Contrat social* et à l'Encyclopédie. Il s'est attaché cependant à démontrer dans son livre que ces prétendus pères de l'athéisme contemporain ont été de francs déistes, que Rousseau fut dans sa jeunesse bon catholique (M. T. ne

s'est pas renseigné auprès de M. Vallette), que Diderot a écrit à son frère une profession de foi religieuse, que Voltaire fut un dévot sérieux, un pratiquant sincère, qui fit une fin édifiante et dont la fameuse formule « Ecrasons l'infâme! » ne visait pas la religion, mais plutôt l'esprit calomniateur de ses adversaires littéraires. M. T. aura de la peine à convaincre ses lecteurs; aux arguments qu'il présente les partisans d'une thèse contraire pourront en opposer de plus nombreux et d'aussi forts. Mais il a touché dans son livre, et non sans de fréquentes redites et digressions, à trop de questions pour en entreprendre ici la discussion. Il n'a pas apporté pour soutenir ses opinions de documents nouveaux : sans doute il fait de fréquents emprunts au *Bulletin* de M. Charavay et aux catalogues de différentes ventes d'autographes, mais je ne sais dans quelle mesure ces courts fragments sont inédits. Par contre sur nombre de points délicats il eût pu se renseigner dans des études précises; c'est ainsi qu'il ne dit rien à propos du procès de Voltaire à Berlin du livre de M. Mangold, *Voltaires Rechtsstreit mit Hirschel*, 1905; rien, à propos de ses affaires d'argent, de celui de M. Rossel, *Voltaire créancier du Wurtemberg*, 1909; il ne renvoie jamais aux volumes des *Annales de la Société de J.-J. Rousseau*, où sur bien des détails qu'il a effleurés il aurait puisé une information sûre. Tout en respectant les convictions de l'auteur, il sera permis de dire que son livre, qui ne peut s'adresser qu'au grand public, ne doit être lu qu'avec précaution [1].

IV. Celui de Mme Dupont Chatelain, qui ne va pas à des lecteurs différents, est une série de brèves esquisses sur les mêmes philosophes dont nous a entretenus M. Tornezy, mais sans l'intention de leur faire leur procès; l'auteur a voulu simplement s'arrêter sur leur vie sentimentale. Il n'apporte rien qui ne soit depuis longtemps bien connu; quant à l'étude de l'influence que les femmes ont pu vraiment exercer sur la pensée des Encyclopédites, on la cherche vainement dans ce livre. Pourquoi Mme D. Ch., si ce sujet l'a séduite, ne s'est elle pas bornée à examiner un seul cas particulier de cette action féminine, au lieu de nous promener à travers la biographie et l'œuvre touffue de sept philosophes? L'agrément de la forme devrait au moins servir d'excuse à des compilations de ce genre; celle-ci y prétendra difficilement [2].

L. ROUSTAN.

1. P. 53, la composition des *Saisons* de Saint-Lambert est bien postérieure; p. 134, la collaboration de Voltaire à l'article *Genève* ne fait pas de doute et, p. 305, son appréciation du *Vicaire savoyard* fut loin d'être élogieuse. Les noms propres sont parfois mal transcrits; M. T. imprime : N. de *Lanclos*, *la Farre*, *Hirsch*, *Moulton*, *Schaftesbury*, *Schelburne*.

2. Voici un échantillon du style du livre : p. 89, « Mme de Warens avait le tempérament qui convenait pour s'immiscer dans l'âme et les sens d'un être tel que Rousseau et p. 99, « l'esprit paradoxal de Rousseau commence à ratiociner ». Le français même y est souvent maltraité : p. 82, « quoi qu'il lui *plaisât* fort. »

M. J. Bry, **Les Vigueries de Provence**. Paris, Picard. 1910, in-8°, 464 pages.

C'est dans le fonds de la Cour des Comptes de Provence, aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, et dans le fonds de la viguerie d'Aix, aux archives communales de cette ville, que l'auteur a puisé la substance de cette contribution à l'histoire administrative de la Provence. Une première partie retrace l'évolution des Vigueries depuis l'avènement de la maison d'Anjou jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Ces chapitres sont remplis de précisions érudites, mais d'un intérêt assez faible pour quiconque n'est pas provençal ; à leur lecture, on est tenté de dire : cette poussière d'érudition, est-ce bien du droit ? Empressons-nous de reconnaître que dans la seconde partie les horizons s'élargissent. M. Bry y développe l'organisation et le rôle de la Viguerie aixoise aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles. Ses attributions administratives, financières, politiques, méritent l'attention de l'historien. Signalons comme particulièrement intéressants les rapports de la Viguerie d'Aix et des États de Provence. L'ouvrage se termine sur les Assemblées de la Viguerie d'Aix en 1789. Notons là un discours retentissant de Roman-Tributiis affirmant l'autonomie de la Provence qui « est incontestablement un co-État uni à un plus grand sans y être subalterné ».

Pierre Laborderie.

---

Ernest Lunel, **Le Théâtre et la Révolution**. Paris, Daragon, 1910, in-8°.

Il y a deux manières de lire ce livre, deux manières d'inégal profit. Après une journée laborieuse, il peut servir de délassement pendant une couple d'heures aux personnes (et elles sont nombreuses en France) qu'intéresse le monde des comédiens. C'est une tranche d'histoire théâtrale, coupée dans une période particulièrement attrayante et présentée sous une forme qui n'exige aucun effort d'assimilation. Si donc l'intention de l'auteur a été d'offrir au public une lecture purement récréative, et il semble bien que telle elle a été, ne lui marchandons pas cette satisfaction : il a réussi.

Mais pour ceux qui ouvriront ce livre en vue de s'instruire ou d'y trouver du nouveau, ils n'y apprendront pas grand'chose. D'abord, en dépit du titre, qui flotte comme un vêtement trop large, il n'y a point là, ou presque point, de sujet. C'est une succession de chapitres dont les deux et même les trois premiers (*le Théâtre et l'Église ; l'Église et le Théâtre; Comment le Théâtre devint une arme politique*) sont des hors-d'œuvre, et dont les autres, subdivisés en une multitude de petits paragraphes avec, comme dans les livres d'école, un sous-titre à chacun d'eux, ne sont reliés entre eux que par le fil ténu de la chronologie. Encore ce fil est-il parfois brisé par des paragraphes digressifs (pp. 22, 23, 100, 114, 116).

On rencontre dans ce livre des propositions qui, empruntées à d'autres ouvrages, peuvent s'expliquer dans ceux-ci, mais qui perdent

de leur sens, transposées dans une étude sur le Théâtre et la Révolution. Par exemple, le christianisme a pu être, selon un mot d'Emile Deschanel, le père du théâtre dans le monde moderne. Mais, du jour où l'Église frappa d'anathème les spectacles profanes, ce père avait renié son enfant. Or cette rupture s'était opérée longtemps avant la Révolution.

D'autres assertions manquent de solidité. Ainsi on ne peut pas dire sans témérité que Talma, simplement pour s'être querellé avec le curé de Saint-Sulpice qui lui refusait la bénédiction nuptiale ou pour avoir conduit une députation qui demandait la suppression d'un décret, « joua, comme citoyen, un rôle des plus importants dans l'histoire de la Révolution » (p. 29).

Enfin ce livre, qui traite cependant de questions littéraires, est écrit dans une langue sans aucune prétention à cet égard. Boileau ne serait pas seul à s'offenser de phrases comme celle-ci : « Le grand mouvement littéraire du XVIIe siècle allait grandir pendant vingt ans pour briller d'un incomparable éclat autour du trône de Louis XIV (p. 8) ». Ailleurs nous apprenons que, sur l'emplacement d'une salle de spectacle démolie en 1826, on a construit des maisons et *percé* la Bourse (p. 17). Plus loin, après avoir cité ce billet d'une femme galante : « J'ai un cœur pour aimer; j'ai amassé quelque chose en aimant; j'en fais l'offrande à la Patrie », l'auteur, transporté d'admiration, s'écrie : « O France, toi seule possèdes de tels enfants! (p. 26) ». Plus loin encore, nous retrouvons Talma remarié, « s'adonnant à ses habitudes » de paisible bourgeois (p. 29). Je m'arrête, ne voulant point paraître attacher plus d'importance qu'il ne convient à des fautes de grammaire, de style ou de goût, préférant répéter en terminant ce que j'ai dit en commençant, à savoir que ce livre, malgré ses défauts, est très propre à contenter ceux qui ne cherchent qu'un divertissement dans les annales du théâtre.

E. Welvert.

---

— Dans un mémoire intitulé : *Les efforts de Bessenyei pour créer une Académie* (*Bessenyei akadémiai tœrekvései*. Budapest, Académie, 1910. — 78 p. in-8°) M. Elemér Császár traite avec beaucoup de détails le plan d'une Académie que le chef de l'*École française* avait élaboré en 1781 et que Révai a édité en 1790 sous le titre : *Vœu ardent pour la fondation d'une société hongroise*. Bessenyei prit comme modèle l'Académie française, mais son vœu ne fut pas réalisé. Ce n'est qu'en 1825 que l'Académie hongroise put être fondée. La Commission qui élaborait les statuts de cette Académie, en 1828, se servait encore du Plan de Bessenyei. — I. K.

— Le fascicule XXV de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise* contient les *Poésies de Jean Fœldi* (*Fœldi János kœlteményei*. Budapest, Académie, 1910. — 238 pages, in-8°) Fœldi (1755-1801) était médecin; dans sa jeunesse il a écrit quelques poésies, a traduit des Odes d'Horace, des chansons d'Anacréon et de Catulle. La plupart de ces essais ne sont connus que grâce à sa correspondance avec Kazin-

czy auquel il les avait soumis. M. Louis Mixich nous les donne réunis dans cette édition critique dont le principal mérite est l'étude qui sert d'introduction (p. 3-124) et qui donne la première biographie détaillée que nous ayons de Fœldi. M. Mixich y fait ressortir le mérite de cet écrivain, qui, le premier en Hongrie, essaya d'écrire des vers dans les mètres antiques mais avec des rimes; il analyse ses travaux esthétiques inspirés par Baumgarten et Sulzer et démontre la part de Fœldi dans la célèbre *Grammaire hongroise de Debreczen*. Médecin, Fœldi s'est acquis une certaine notoriété par des travaux d'histoire naturelle grâce auxquels la Société savante d'Iéna l'a élu membre honoraire. Son *Histoire naturelle d'après le système de Linné* (Tome I. *Zoologie*, 1801) a établi la nomenclature scientifique hongroise et fait époque dans l'histoire des sciences en Hongrie. — I. K.

— Le tome XX de la *Correspondance de François Kazinczy* (*Kazinczy Ferencz levelezése*. Budapest, Académie, 1910. — XLVII-657 pages, in-8°) contient 343 lettres (nos 4617-4959) dont 199 de Kazinczy. Ces lettres vont du 1er avril 1826 au 31 décembre 1828. Les sujets traités sont d'ordre politique et littéraire. En politique, c'est toujours la Diète de 1825-1827 qui forme le sujet des entretiens épistolaires. Le mot de Paul Nagy, un des grands orateurs de cette Diète, disant : « Notre patrie ressemble aux pyramides d'Égypte; du dehors, c'est grand, magnifique et éblouissant; mais dedans, c'est la mort qui les habite », semble être le thème favori des correspondants de Kazinczy : le Transylvain Nicolas Cserey lui envoie de véritables dissertations politiques. D'autres lettres parlent de l'éloquence de Wesselényi à la Diète. Du côté littéraire, c'est toujours la grande misère des hommes de lettres qui s'étale; Rumy qui, à Vienne, a fait connaître la littérature hongroise et a publié plusieurs ouvrages de mérite, reste longtemps sans emploi; la grande épopée de Vœrœsmarty : *La fuite de Zalán* (1825) qui marque une date dans l'histoire littéraire, trouve quatre vingt-huit souscripteurs; Kazinczy, le chef vénéré, ayant perdu un procès, est dans la misère. Mais malgré l'apathie du public et la malveillance des pouvoirs, un nouvel esprit se manifeste à Pest. Lorsque Kazinczy, de sa solitude de Széphalom, s'y rend, il voit que la jeune école groupée autour de Charles Kisfaludy et de son almanach *Aurora*, tout en lui marquant son estime, suit d'autres directions. Kazinczy continue son activité dans les revues, remanie quelques-unes de ses œuvres et met ses poésies à la disposition de Toldy qui préparait alors son *Handbuch der ungarischen Poesie*, la première Chrestomathie hongroise qui ait paru en Allemagne (1828). — I. K.

— La librairie Révai Frères publie, comme supplément à la belle édition des œuvres complètes de Coloman Mikszáth, le romancier hongrois décédé en 1910 (Cf. *Revue critique*, 1910, n° 50) un travail de M. Moïse Rubinyi sur *Le style et la langue de Coloman Mikszáth* (*Mikszáth Kálmán stilusa és nyelve*. Budapest, Révai, 1910. — 246 pages, in-8°). Dans quelques chapitres bien nourris, l'auteur fait ressortir les beautés et les particularités de la langue de Mikszáth, telles qu'elles se manifestent dans le rythme des mots et de la pensée, dans les tournures, dans la concision de la phrase, dans les figures, dans les tropes et les comparaisons. Il ajoute finalement un Lexique (p. 103-246) qui embrasse les mots et les tournures qui méritent une attention particulière. Mikszáth ayant enrichi le vocabulaire de nombreux provincialismes qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire hongrois-français ou hongrois-allemand, les lecteurs du romancier eussent été reconnaissants à M. Rubinyi s'il avait ajouté, entre parenthèses, l'équivalent hongrois usuel de ces mots. C'est la seule critique que nous

puissions faire de ce travail de patience qui permet d'étudier toutes les particularités du style de Mikszáth. — I. K.

— Un fascicule nº 5 nous parvient d'un « Bulletin of the School of latin » de l'Université de Virginie (Anderson brothers, 1 dollar) : *The literary Saturnian. Part. I, Livius Andronicus* by Thomas Fitz Hugh) prof. of Latin in the Univ. May I 1910. Voici les titres des quatre numéros de Bulletins précédents : 1, Prolegomena to the History of Italico-Romanic Rhythm, 1908 ; 2, *Carmen Arvale seu Martis Verber* or The Tonic Laws of Latin Speech and Rhythm, 1908 ; 3, The Sacred Tripudium, 1909 ; 4, Italico-Keltic Accent and Rhythm, 1909. J'avoue que ces titres pleins de promesses ne sont pas pour diminuer les doutes que nous suggère de page en page le nouveau fascicule. — E. T.

— M. Gaston Rabaud, professeur au lycée Charlemagne, vient de publier chez Hachette en deux petits in-12 (114 et 132 p.) la traduction du *De Signis* et celle du *De Suppliciis*. En tête, courte introduction (xii p.), commune aux deux discours ; ce qui n'est pas sans causer quelque étonnement). Ensuite la traduction du discours par chapitres, avec un titre pour chacun des chapitres. Au bas des pages, en petites notules très peu nombreuses, l'indispensable comme faits, biographie, évaluation des monnaies, etc. La traduction est élégante, vive, coulante et comme il convenait pour de telles œuvres, avant tout oratoire. En plus d'un passage, elle m'a paru particulièrement heureuse. Je regretterais seulement plus d'une inversion forcée. « Je ne l'ai *pas* fait *sans* danger » (*De Signis*, p. 11 vers le bas) est sans doute un lapsus. — Le terme : « 1er discours contre Verrès » (pour rendre *Actio prima*) est équivoque ; car il traduirait tout aussi bien le titre : *Oratio prima* qui, dans les anciennes éditions, désigne la *Divinatio*. Pures vétilles, comme on voit, dans un livre soigné. — E. T.

— Des deux volumes de M. Alfred Weber (Heidelberg), *Uber den Standort der Industrien*, le 1er seul a paru, sous ce titre : *Reine Theorie des Standortes. Mit einem mathematischen Anhang* von Georg Pick (Mohr, 1909, 264 p. avec 64 figures. 5 M. 60). Le 2e volume devait paraître en même temps, mais a été retardé pour attendre la publication des dernières statistiques. On ne trouvera, dans le volume que nous annonçons ici, que l'essai d'une théorie pure de la localisation des industries, une sorte d'introduction philosophique à la géographie industrielle ; c'est en d'autres termes, la recherche des lois générales qui président à la localisation des industries, l'étude des facteurs et de la dynamique de cette localisation, de l'orientation des transports et du travail, de la formation des agglomérations, etc. On trouvera p. 214 et suiv. une bibliographie raisonnée du sujet, et p. 224 un Index des expressions techniques. — Th. Sch.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 13 mai — 1911



**B. G. Teubner, 1811-1911;** Geschichte der Firma, in deren Auftrag herausgegeben von Friedrich Schulze. Leipzig im Jahre 1911; vi-520 p. in-8° carré; 49 planches.

La librairie Teubner a été fondée le 21 février 1811 par Benedictus Gotthelf Teubner. Elle publie un beau volume jubilaire, rempli de portraits et de fac-similés. Avec le concours d'un certain nombre de spécialistes, M. Fr. Schulze fait l'histoire de la maison. Le fondateur sortait d'une lignée de pasteurs. On a souvent remarqué quelle force les pays protestants tirent de ces familles modestes où le sérieux et la dignité de la vie s'unissent à la culture intellectuelle.

La maison Teubner a d'abord été une imprimerie adaptée aux travaux d'érudition classique et de mathématiques. B. G. Teubner l'avait reprise de Weinedel, après l'avoir d'abord dirigée. Les relations de Teubner avec les philologues dont il imprimait les œuvres, surtout avec ceux de l'école de Gottfried Hermann, lui donnèrent l'idée en 1823 de fonder une librairie spéciale. Cependant les difficultés de l'époque ne permirent pas aux publications philologiques de prendre leur essor, sauf que Passow fonda en 1826 les *Neue Jahrbücher*. Pendant une dizaine d'années, la librairie Teubner publia des ouvrages illustrés pour la jeunesse et des livres littéraires pour le grand public. En 1849, les circonstances devenaient plus favorables et Teubner commençait sa célèbre collection d'auteurs grecs et latins, la *Bibliotheca teubneriana*, qui comprend aujourd'hui environ 250 auteurs et 550 volumes. Puis parurent les grandes éditions critiques qui faisaient dire à Ritschl que « *in genere philologico* la maison Teubner s'élevait

comme l'aigle au-dessus de toutes les entreprises analogues ». Il est inutile d'insister sur les mérites de cette librairie. Tous les volumes de la *Revue critique* pourraient en rendre témoignage. C'est encore chez Teubner que les cinq académies allemandes publient depuis 1900 le *Thesaurus linguae latinae*. L'histoire de cette librairie est mêlée intimement à l'histoire de la philologie depuis soixante ans. A vrai dire, le présent volume est un chapitre de l'histoire de la philologie. On y trouvera des détails et des documents inédits sur certaines grandes œuvres du XIX$^e$ siècle, comme la collection des grammairiens latins et le Plaute de Ritschl.

En même temps, B. G. Teubner favorisait les publications de mathématiques. Au moment de sa mort, survenue le 21 janvier 1856, fut fondée la *Zeitschrift für Mathematik und Physik*; en 1868, la librairie entreprenait les *Mathematische Annalen*; en 1898, les quatre académies de Göttingue, Leipzig, Munich et Vienne commençaient l'*Encyclopädie der mathematischen Wissenschaften*. Ce n'est donc pas seulement l'histoire de la philologie, mais aussi l'histoire des sciences qui est intéressée à celle de la maison Teubner.

C'est aussi l'histoire économique. D'une part, nous voyons l'entreprise d'un homme devenir dans les trente dernières années une institution, avec des organes complexes. Aujourd'hui, les grandes librairies du monde sont devenues de véritables ministères. D'autre part, les machines et les salaires ont subi des améliorations et des accroissements qui sont rendus sensibles dans ce volume par des tableaux. Un compositeur, qui gagnait en 1855, 12 mark par semaine, en gagnait 35 en 1910. En 1811, l'imprimerie occupait 10 personnes avec quelques presses de bois. En 1911, elle compte 650 personnes, 41 presses rapides, une rotative et 126 machines auxiliaires.

Une autre évolution s'est produite dans la nature des publications. La librairie a créé récemment des collections d'excellente vulgarisation, notamment *Aus Natur und Geisteswelt*. Elle fait une place de plus en plus grande aux œuvres d'histoire et de littérature modernes. Cette évolution est sensible partout, même à la *Revue critique*. La librairie Teubner suit le mouvement général et s'efforce d'y correspondre avec intelligence.

Je laisse de côté quantité de choses intéressantes. Voici maintenant des critiques. La librairie, à côté de cette histoire si pleine de faits neufs et curieux, aurait dû nous donner une bibliographie générale et scientifique de ses publications. Nous avons bien reçu un catalogue en même temps que le volume dont nous rendons compte[1]. Mais c'est un choix de publications, en vue d'un large public. Aucune édition d'auteur classique n'y figure. La plus grande place est donnée à la collection *Aus Natur und Geisteswelt*. Parmi les planches, j'aurais

1. *Aus dem Verlage von B. G. Teubner in Leipzig und Berlin, 1811-1911*; XII-352-184-8 p., in-18. Très abondamment illustré.

voulu trouver la reproduction des marques de la librairie; j'en connais au moins deux. Les gravures dans le texte imitent l'ancienne et grossière gravure sur bois. Ce genre d'illustration sévit en ce moment, en Allemagne et ailleurs. Il est inutile de faire des réserves. Cependant on peut douter que ce qui a été autrefois l'effet de moyens techniques insuffisants puisse passer pour un mérite. Enfin un index eût été le bienvenu; car j'ai fait l'expérience de la difficulté qu'on éprouve à retrouver ce qu'on a lu.

Toutes ces remarques ne sont pas graves, sauf le défaut de bibliographie, qui peut être réparé par une publication particulière. Nous rendons hommage à l'exécution très soignée du volume : elle fait honneur à l'imprimerie; nous apprécions l'exactitude et l'intérêt de l'histoire de la maison Teubner : elle fait honneur à la librairie. Nous adressons à l'active et savante maison nos plus sincères félicitations.

H. W.

---

F. Hrozny, **Ueber das Bier im alten Babylonien und Ægypten** (extrait de l'*Anzeiger der phil.-hist. Klasse* de l'Académie des Sciences de Vienne (1910, n° XXVI), in-8°, Vienne, A. Hölder, 1910, 9 p.

Dans cette note, qui fait suite à une note parue il y a quelques mois au même recueil, M. Hrozny expose brièvement que l'usage de la bière était aussi répandu en Babylonie qu'en Égypte, dès la plus haute antiquité, et que les procédés de fabrication étaient identiques dans les deux pays. Les noms coïncident aussi, car, si en égyptien la bière s'appelle *ḥiqit-ḥeqit*, en babylonien on a *khiqou*, du verbe *khâkou* « mêler », pour la bière *mêlée* d'eau : l'espèce de céréales avec laquelle on la faisait est *bouṭouttou* en babylonien et *bôdet-bôdit* en égyptien. *Hiqît* n'ayant pas d'étymologie connue aux bords du Nil, tandis que le parallèle *khiqou* en a une fort satisfaisante, M. Hrozny conclut de là que l'Égypte emprunta aux pays de l'Euphrate le nom et la chose pour la plante et pour la liqueur qu'on en tire, et poussant plus loin la conjecture, il se demande si les Égyptiens, dont la langue est apparentée aux idiômes des Sémites, n'auraient pas touché la Babylonie dans quelqu'une de leurs migrations lointaines.

Les faits qu'il cite sont intéressants et ils méritent d'être étudiés de près, bien que certains des arguments apportés ne soient pas aussi convaincants qu'on le souhaiterait. Si *hiqit*, par exemple, n'a pas de racine connue en Égypte, cela prouve uniquement, je pense, qu'il appartient au très vieux fonds, comme tant d'autres mots dont l'étymologie nous échappe et qui sont pourtant le bien propre de la langue : d'autre part, pour que le rapprochement avec *khâqou* fût entièrement démonstratif, il faudrait que les deux termes désignassent un mélange de bière et d'eau, ce qui n'est pas le cas. Notez que je n'écarte pas *à priori* la possibilité d'une origine étrangère pour la bière d'Égypte, pas plus d'ailleurs que pour la bière de Babylonie ;

je voudrais seulement que l'on ne transformât pas en vérité prouvée ce qui n'est encore au plus qu'une hypothèse, et qu'on ne déduisît pas de ces hypothèses premières des hypothèses au second degré pour reconstruire une préhistoire aux peuples de l'Euphrate et du Nil. Réduit à l'énumération des faits, le petit mémoire de M. Hrozny ne perd rien de son intérêt : il me fait souhaiter la prompte apparition d'une œuvre plus développée.

G. Maspero.

---

G. Möller, **Hieratische Lesestücke für den Akademischen Gebrauch. — Drittes Heft, Musterbriefe und Geschäftliche Texte des Neuen Reiches. Anhänge : Spâthieratisches; Steininschrift**, in-4°. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Bucchandlung, 1910.

Le troisième fascicule ne s'est pas fait attendre : en moins de deux ans, M. Möller a terminé la tâche qu'il avait assumée, et grâce à lui les étudiants ont aujourd'hui à leur disposition un recueil qui leur permettra de s'initier facilement au déchiffrement des formes de l'écriture hiératique à nous connues, depuis les plus anciennes jusques aux plus récentes.

Les morceaux sont bien de nature à donner aux commençants l'idée des différences qu'on remarque entre les types successifs. J'aurais souhaité pourtant trouver à la XIX<sup>e</sup> dynastie, aux côtés de la grosse écriture carrée d'*Anastasi IV et V*, un spécimen au moins de l'écriture lancée telle que nous l'avons dans *Anastasi II*. Les deux premiers papyrus sont dûs, je crois, à des libraires de profession, tandis que le troisième est d'un scribe qui travaillait pour son propre compte à copier rapidement un ouvrage qu'il n'avait pas : comme ils appartenaient tous trois au même collège, celui qui siégeait au Ramesséum de Thèbes, il y aurait là pour les étudiants matière à des comparaisons et à des réflexions instructives. Somme toute, nous soupçonnons à peine ce qu'était l'enseignement de l'écriture chez les Égyptiens, dans quelles conditions on éditait les auteurs anciens ou nouveaux, en deux mots ce qu'était l'industrie du livre : l'examen de spécimens empruntés à des volumes sortis de la même officine aurait peut-être inspiré à quelque lecteur des *Lesestücke* le désir de traiter ces questions. A cela près, on ne peut qu'approuver le choix des pièces. La plupart d'entre elles ont été déjà publiées et transcrites ou traduites en plusieurs langues européennes. Je me demande s'il n'y aurait pas eu quelque utilité à mentionner les endroits où ces transcriptions et ces traductions se trouvent. Le recueil de M. Möller est destiné surtout aux élèves qui suivent les cours universitaires, et là ces indications peuvent être fournies verbalement par le professeur, s'il y a lieu. Mais il sera aussi entre les mains de personnes que l'éloignement, l'âge, le manque de loisir pendant le jour, écarteront des Universités, et qui n'auront point l'aide directe du maître pour résoudre les problèmes

de déchiffrement qu'offrent plusieurs manuscrits, le *Papyrus Abbott* par exemple : ceux-là auraient été reconnaissants à M. Möller de leur avoir fourni des renseignements, grâce auxquels ils auraient pu chercher dans les livres l'explication qui ne leur apparaissait pas évidente du premier coup.

Comme aux deux fascicules précédents, les fac-similés sont ici d'une netteté qui ne laisse rien à désirer. M. Möller ne songera-t-il pas à compléter son ouvrage par un fascicule au moins d'extraits pris dans les papyrus démotiques ?

G. Maspero.

---

**Die Religion in Geschichte und Gegenwart,** herausgegeben von F. M. Schiele und L. Zscharnack. II Band, von *Deutschmann* bis *Hessen*. Tübingen, Mohr, 1910; in-4, 2174 colones.

L'esprit et l'objet de cette publication ont été signalés dans cette *Revue* à l'occasion du tome 1er. Il suffit d'indiquer quelques articles particulièrement intéressants ou importants dans le présent volume. *J. Döllinger* (Anrich), notice très remarquable. — *Eigentum* (Naumann), article documenté, mais notions un peu vagues sur le rôle des idées religieuses dans les origines de la propriété. « On admet, dit l'auteur, que l'idée de propriété s'est développée chez les peuples primitifs, parce que presque tous avaient coutume de laisser aux morts, par motifs religieux, leurs outils. » Cette coutume même suppose une notion mystique de la propriété ; elle n'en est pas la racine première ; on laisse aux morts l'usage de leur bien, parce que c'est leur bien, parce qu'on ne conçoit pas l'un séparé de l'autre, que l'outil fait pour ainsi dire partie de la personnalité de son propriétaire, en quelque chose de lui, et non seulement à lui, une façon d'esprit nécessairement associé à l'esprit du mort. La crainte d'irriter le mort en le privant d'une chose dont il avait l'habitude de se servir est fondée sur ce sentiment. — *Erscheinungswelt der Religion* (E. Lehmann), excellent traité, bien ordonné, de la phénoménologie religieuse : coutumes sacrées, magie et culte ; paroles sacrées, incantation et prière, livres saints ; personnes sacrées. Certains détails seraient discutables, par exemple : que les sacrifices de fondation n'auraient pas eu d'autre motif que d'apaiser le génie du lieu ; que le sacrifice animal serait fondé sur l'idée d'une incarnation du sacré ou de la divinité dans la victime par l'effet de la consécration ; que cette idée ne serait pas entièrement étrangère aux sacrifices de purification, même dans le rituel mosaïque. — *Frankreich* (Elkan), bon résumé de l'histoire religieuse de la France depuis la fondation des premières communautés chrétiennes dans la vallée du Rhône, jusqu'au ministère Briand. Mais ce n'est pas Léon XIII, c'est Pie X, qui a protesté contre la visite de M. Loubet au roi d'Italie. — L'auteur de l'article *Dupanloup* dit que l'évêque d'Orléans salua joyeuse-

ment le Syllabus de 1864 : le fait est qu'il en fut consterné, comme ses amis libéraux, mais qu'il se hâta d'en donner un commentaire qui atténuait les propositions les plus irritantes, ce dont Rome voulut bien ne pas lui savoir trop mauvais gré. Ces menues erreurs sont assez rares dans les notices contemporaines. Dans la bibliographie des articles d'exégèse on omet volontiers les livres, même ceux de savants protestants, qui n'ont pas été écrits en allemand.

Alfred Loisy.

---

**Inventaire des fouilles de Tello** conservées au Musée impérial ottoman. Tome I, Textes de l'époque d'Agadé, par F. Thureau-Dangin ; tome II, Textes de l'époque d'Agadé et de l'époque d'Ur (première partie), par H. de Genouillac. Paris, Leroux, 1910 ; deux in-4, 30 pages et 30 planches autogr., 66 pages et 83 planches.

Catalogue des tablettes provenant des fouilles d'Ernest de Sarzec à Tello en 1894 et 1895, et conservées au Musée de Constantinople. Les textes relevés par M. Thureau-Dangin, inscrits sous les numéros 1039-1476, forment une collection homogène, et ils ont été trouvés dans le même endroit. Ce sont des tablettes d'affaires : contrats de vente, comptes, listes d'objets divers, animaux, grains, poissons, etc. L'intérêt de ces documents n'est pas grand pour l'histoire politique, mais on y pourra puiser des renseignements utiles sur les coutumes et sur l'état de la civilisation. Le contenu de tous les textes est indiqué sommairement ; s'il y a un détail notable dans l'inscription, il est signalé, M. Th. D. s'étant proposé de fournir aux assyriologues un répertoire qui leur permettra de savoir ce qu'ils peuvent trouver dans ces textes.

Le travail de M. de Genouillac a porté sur des tablettes provenant des fouilles de Sarzec en 1894 et appartenant à l'époque des rois d'Ur : numéros 617-1038 du musée de Constantinople. Documents plus variés et en certain nombre plus étendus, mais de même caractère, analysés d'après la même méthode que dans le volume précédent. Quantité de noms propres relevés. Assez grand nombre d'inscriptions ayant caractère juridique ; archives de manufactures de tissus ; empreintes de sceaux armoriés. M. de G. a eu soin de donner un index des légendes de sceaux, et une table analytique des matières.

Cette publication, œuvre de patience non moins que de science, fait le plus grand honneur aux deux assyriologues qui l'ont entreprise. On ne peut que leur souhaiter bon courage pour la suite, avec la reconnaissance de leurs confrères en assyriologie.

Alfred Loisy.

---

**Das Gilgamesch-Epos** neu übersetzt von A. Ungnad, und gemeinverständlich erklärt von H. Gressmann. Göttingen, Vandenhoeck, 1911 ; in-8°, iv-232 pages.
**Der Mithrakult,** von T. Kluge. Leipzig, Hinrichs, 1911 ; in-8°, 31 pages.

La collaboration de MM. Ungnad et Gressmann nous fournit une

très remarquable étude sur le poème babylonien de Gilgamès. Traduction et interprétation sont également soignées. A la traduction du poème M. U. a joint celle des fragments qui représentent d'autres recensions du déluge, notamment le fragment de Nippour auquel M. Hilprecht a fait naguère une réclame si exagérée, et celle d'un morceau de l'épopée dans une recension babylonienne (fragment de Meissner), texte précieux pour la comparaison, à cause de son antiquité, puisqu'il remonte aux environs de l'an 2000, antérieur de douze ou treize siècles à la copie ninivite par laquelle nous est connu le poème en son entier.

Dans ce fragment ancien le nom du héros est écrit *Gish*, variante de désignation qui ne donne même pas lieu de conjecturer que deux personnages distincts auraient pu être faits héros des mêmes aventures. Abrévation ou non, *Gish* doit correspondre à la première partie du nom *Gil* (écrit parfois *Gish-bil*) *-gamésh*. Le fragment concerne le voyage de Gish-Gilgamès à la recherche de l'immortalité. L'accord avec le grand poème est assez étroit pour le fond : d'où résulte présomption de haute antiquité pour l'ensemble de l'épopée. Mais les deux textes ne sont pas en conformité verbale. L'ancienne recension paraît avoir été plus sobre en ses développements. Détail curieux, la déesse Sabitu y tient au héros, sur l'inutilité de sa démarche, un discours qu'on dirait tiré de l'Ecclésiaste et qui n'a pas d'équivalent dans les morceaux conservés de la recension plus récente. « Lorsque les dieux, dit-elle, ont créé l'humanité, ils ont attribué à l'humanité la mort, et ils ont retenu la vie dans leur main.... Que chaque jour te soit donc une fête », etc. La grande épopée n'est pas moins pessimiste, mais son pessimisme est moins franc de langage et plus diffus.

M. Gressmann a fort bien montré que l'épopée doit être faite d'un certain nombre de légendes mythiques qui ont eu originairement une existence indépendante. On savait déjà que le récit du déluge était une pièce artificiellement rapportée, qui a dû constituer d'abord par elle-même un poème distinct. Une hypothèse un peu risquée peut-être est celle qui fait mourir Gilgamès à son retour dans la ville d'Érek, après le voyage inutile auprès de l'immortel Utnapishtim : la dernière tablette, où est racontée l'évocation d'Engidu (l'ami de Gilgamès, dont le nom était lu jadis *Éabani* par les assyriologues), serait un appendice à l'égard du poème déjà construit. On ne peut guère supposer que la mort de Gilgamès aurait été mentionnée à la fin de la onzième tablette, et que le héros reparaîtrait vivant sur la douzième; tout ce qu'il est permis d'admettre est que la scène de l'évocation, comme telle autre partie de l'épopée, a pu être d'abord conçue à part, et adaptée ultérieurement au poème. Plus décisive est l'argumentation de M. G. pour montrer que l'on s'est trompé en plaçant à la base de l'épopée un thème de mythologie astrale et une correspondance des exploits de Gilgamès avec le cours du soleil et les signes du

zodiaque. Cette correspondance n'existe pas réellement, et les traces de mythes astrologiques que l'on peut encore çà et là soupçonner sont bien incertaines. Il n'y a pas plus de rapport entre les douze tablettes de l'épopée et les douze signes zodiacaux qu'entre les sept tablettes du poème babylonien de la Création et les sept jours de la création génésiaque. Le nombre des tablettes est voulu sans doute, mais pour lui-même. Inutile de dire que M. G. couronne son argumentation par une solide critique du panbabylonisme de M. H. Winckler.

L'impression que laisse au lecteur cette pénétrante analyse est que, si l'on a beaucoup fait pour l'intelligence du poème en tant qu'œuvre littéraire, il n'en va pas de même pour l'interprétation de ses éléments constitutifs, des différents thèmes mythiques qui y sont touchés ou développés. Gilgamès est-il un dieu humanisé, ou bien un ancien roi d'Érek dont la légende aurait exploité le souvenir ? M. G. paraît incliner vers la seconde hypothèse. La première n'est guère moins probable, étant donnée l'association du personnage avec le mythique Engidu. Quelle est au juste la signification de celui-ci? On ne saurait le dire. C'est assurément un type de l'humanité, mais cet animal-homme fait une figure un peu singulière à côté du beau Gilgamès, roi d'Érek, assez audacieux pour dédaigner l'amour d'Ishtar. Le poème qui raconte comment s'est formée l'amitié des deux personnages, les prouesses qu'ils ont accomplies ensemble jusqu'à la mort d'Engidu, le voyage de Gilgamès à la poursuite de l'immortalité, et enfin l'évocation du mort, exploite des thèmes mythiques déjà fort anciens à l'époque où ils ont été ainsi utilisés. On conçoit que leur signification originelle nous échappe en même temps que les circonstances de leur formation. M. G. a fait bonne justice d'interprétations hâtives ; mais, sans le vouloir peut-être, il a montré que l'exégèse des mythes babyloniens est encore à créer. Il a réfuté sans peine la thèse de M. Jensen sur le poème de Gilgamès, prétendue source de l'histoire biblique, y compris les Évangiles, et de la mythologie hellénique.

Voici comment M. G. croit pouvoir expliquer le mythe du déluge. La ville de Shurippak, où est censé avoir vécu Utnapishtim, a réellement existé ; mais elle a été, à une époque fort ancienne, détruite par le feu. Comme elle était voisine de l'Euphrate, la tradition après un long temps, se serait imaginée qu'elle avait péri par une inondation ; puis le cadre aurait été élargi, le déluge aurait été compris comme universel, en sorte que les hommes et bêtes sauvés du cataclysme devinrent souche d'une création nouvelle. Hypothèse abstraite et construction logique, qu'il doit être imprudent de considérer comme représentant l'évolution historique du mythe. Le point d'attache à Shurippak permet de localiser l'origine de la légende, mais il ne prouve pas que le mythe même n'ait eu pour objet primitif qu'une

inondation locale. Les mythes religieux sont un travail de l'imagination sur les choses religieuses, non sur des croyances théoriques ou sur des faits quelconques. Tant qu'on n'a pas établi le rapport de ces mythes avec les réalités du culte qu'ils concernent originairement, toute exégèse mythologique manque de base et de consistance. Tel paraît être ici le cas.

M. Kluge résume convenablement les données acquises touchant le culte de Mithra dans l'empire romain. Il ne devait pas, semble-t-il, citer sans réserve comme formules usitées dans les mystères de Mithra certains morceaux du papyrus magique où A. Dieterich (*Eine Mithrasliturgie*, 1903) avait pensé reconnaître une liturgie mithriaque. Ce que dit M. K. des origines mésopotamiennes du culte de Mithra est tout à fait contestable. Le texte découvert par M. H. Winckler, où Mithra et Varuna sont mentionnés dans un traité entre le roi des Hittites et le roi de Mitanni, au XIV[e] siècle avant notre ère, va contre la thèse pour laquelle il est ici invoqué. M. K. va-t-il réclamer aussi Varuna pour le panthéon sémitique? Mithra était pour les Assyro-babyloniens un dieu étranger. Voir à ce sujet la judicieuse note de C. Fossey, *Journal asiatique*, mai-juin 1910, p. 523.

Alfred Loisy.

---

Otto Eger. **Zum Aegyptichen Grundbuchwesen in römischer Zeit.** Untersuchungen auf Grund der griechischen Papyri. Leipzig-Berlin, Teubner, 1909; VIII-212 p.

Dans cette dissertation, M. Eger s'occupe d'une institution souvent mentionnée dans les papyrus égyptiens postérieurs à l'époque ptolémaïque, pendant une période d'environ trois siècles, depuis l'occupation de l'Egypte par les Romains jusqu'à Dioclétien. Cette institution porte le nom de βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων, et les agents de cette administration, les βιβλιοφύλακες ἐγκτήσεων, avaient des fonctions spéciales que M. E. étudie et détermine, dans les limites du possible, à la lumière des documents assez nombreux qui nous sont parvenus [1]. Il y avait de ces fonctionnaires, selon toute apparence, dans chaque chef-lieu de district. Dans un premier chapitre, M. E. distingue une institution analogue, la βιβλιοθήκη δημοσίων λόγων, qui avait des attributions différentes, entre autres la conservation des κατ' οἰκίαν ἀπογραφαί (feuilles de recensement), et qu'il laisse de côté dans son étude. Il convenait d'abord de préciser quelle était la compétence de la βιβλιοθήκη ἐγκτή-

1. M. Eger donne trois listes de ces documents : Liste I (p. 4-13) : Papyrus portant la mention βιβλιοθήκη (ou βιβλιοφυλάκιον, βιβλιοφύλακες) avec ou sans l'addition de δημοσία, δημοσίων λόγων, ἐγκτήσεων, etc.; dénomination du papyrus, genre de l'acte enregistré, nature de l'immeuble auquel il se rapporte, date. Listes II et III (p. 90-100) : Documents relatifs à une vente et à une hypothèque : nom du papyrus, désignation de l'immeuble, termes déterminant la nature de l'acte, autres observations caractéristiques, date.

σεων; d'une façon générale, elle recevait, dit M. E., toutes les déclarations antérieures (προσαγγελίαι) ou postérieures (ἀπογραφαί), concernant l'aliénation de la propriété immobilière, l'hypothèque, l'héritage, l'extinction de droits réels. Sa principale fonction était d'établir officiellement la situation des biens-fonds au point de vue juridique; la conservation des registres des contrats semble n'avoir été qu'une fonction secondaire. M. E. détermine la nature des immeubles qui peuvent donner lieu à l'inscription dans la βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων, et quels sont les droits que celle-ci garantit; car sa compétence ne s'étend pas à tous les biens-fonds en général; il s'agit uniquement de la propriété privée, γῆ ἰδιόκτητος, y compris ce qu'on appelait κατοικικὸς κλῆρος, c'est-à-dire les terres primitivement distribuées aux soldats par les Ptolémées. On avait ainsi une sorte de cadastre, qui établissait les droits de propriété et assurait ainsi la transmission légale des immeubles par voie de vente ou d'héritage, et qui garantissait en même temps les droits d'autrui; car on peut conjecturer, sachant que l'hypothèque était inscrite par les βιβλιοφύλακες, qu'il en était de même pour les autres *jura in re aliena*. M. E. s'occupe alors des formalités de l'enregistrement et des conditions requises pour qu'une προσαγγελία ou une ἀπογραφή reçût sa pleine valeur juridique; à cette occasion il passe en revue les différents types de documents suivant qu'ils ont ou non le caractère de publicité, et suivant qu'ils ont rapport à la vente, à l'héritage, aux droits réels ou à leur extinction. A côté de l'ἀπογραφή se rencontre une autre forme de déclaration, la παράθεσις, mais seulement dans les papyrus du Fayoum; mais la valeur précise du terme est mal connue, et ce sont plutôt des hypothèses que M. E. présente à ce sujet; ce qui est plus clair, c'est que l'acquéreur d'un immeuble ou d'un droit s'exerçant sur un immeuble pouvait faire garantir ce droit en le faisant notifier aux βιβλιοφύλακες par l'intermédiaire des agoranomes. Pour les mutations survenues dans la propriété foncière, la βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων constitue donc des archives; et M. E. montre comment, dans des sortes de tables analytiques, les διαστρώματα, les documents étaient classés par villages et par noms des possesseurs, et comment, pour remédier à un désordre éventuel et pour réviser les registres, on ordonnait une déclaration générale des propriétés; c'était, il est vrai, une mesure exceptionnelle. Enfin, M. E. étudie les ἀπογραφαί qui n'étaient pas faites à cette βιβλιοθήκη, comme les déclarations relatives au bétail, les κατ' οἰκίαν ἀπογραφαί et les déclarations de pertes ayant pour but un dégrèvement d'impôts. Le dernier chapitre est un résumé, concis et fort clair, des résultats acquis par cette excellente étude; M. E. y fait ressortir le but de l'institution et son importance au point de vue du droit privé. La βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων n'a pas été instituée seulement dans l'intérêt de l'état; elle le fut aussi dans l'intérêt des particuliers. Ses listes devaient servir sans doute pour l'établissement de l'impôt, mais il est clair que pour les transactions privées

elles devaient être d'une utilité incontestable, facilitant à chacun, grâce aux inscriptions faites sous le contrôle d'un service public, la connaissance des droits de propriété sur les immeubles en même temps que des charges qui les grevaient. On peut admettre, dit M. Eger, que personne ne concluait une affaire ayant pour objet la propriété foncière sans s'être renseigné auprès des βιβλιοφύλακες ἐγκτήσεων. Mais il reste encore, ajoute-t-il, beaucoup de points de détail à élucider.

My.

---

**Le droit public romain** par P. Willems; septième édition publiée par J. Willems. Louvain, Peeters, 1910, LII-682 p., in-8°.

Le traité de Willems est toujours un des meilleurs manuels que l'on puisse recommander aux jeunes philologues. Moins encyclopédique que celui de Mommsen, il est aussi plus court et plus facile à étudier. Une bibliographie très complète et bien comprise permet de se reporter aux sources et aux ouvrages modernes. Le fils de Willems, professeur à l'université de Liège, a revu cette septième édition. Il a, en général, gardé le texte. Il a surtout mis à jour la bibliographie. C'est ce qui a entraîné un remaniement de l'introduction. Les chapitres relatifs aux *judicia privata* ont été aussi refondus, en partie sans doute, pour tenir compte du livre de M. P. F Girard sur l'*Organisation judiciaire des Romains*. Un certain nombre de pages, relatives au droit privé, ont été supprimées. Nous recommanderons une petite amélioration matérielle pour la huitième édition : l'addition de titres courants et l'indication du numéro des paragraphes en haut de la page.

R. M.

---

R.-P. Dom H. Leclercq, **Les Martyrs**, t. X : le XVIII$^{e}$ siècle, Paris, G. Oudin, 1910, in-8°, 455 p., 4 fr. 50.

L'auteur de cette collection n'est pas un historien, mais un hagiographe. Il a pourtant la préoccupation de ne pas écrire une légende dorée, et, au lieu de narrer à sa façon la vie et la mort des Confesseurs, il reproduit presque uniquement les dispositions de témoins oculaires. Mais il ne connaît ou n'accueille que celles de ses coreligionnaires, ne discute jamais la valeur de leur récit, et ne reproduit pas une seule fois le témoignage d'un adversaire ou d'un ennemi ; ce qui lui eut été facile au moins en parlant des victimes des Camisards ou des Jésuites persécutés en Portugal sous le ministère de Pombal. Il est manifeste que le R. P. Dom H. Leclercq n'a voulu composer qu'un livre d'édification, et les ouvrages de ce genre ne relèvent pas de la critique historique.

A. Biovès.

R. DE FRÉMONT. **Les doléances financières du Tiers-État du Périgord en 1789.** Bordeaux, 1910, 174 pages.

L'auteur a puisé à pleines mains — et on ne saurait mieux faire — dans les cahiers rédigés par les paroisses périgordines en vue des États-Généraux, documents conservés aux archives de la Dordogne. Les doléances des paroisses sont examinées dans le triple domaine des finances royales, seigneuriales et ecclésiastiques. En appendice est annexé le cahier du Tiers-État de la province : il est piquant d'y voir, à une heure si grave, les trois villes sénéchales, Périgueux, Bergerac, Sarlat, se querellant sur de mesquines questions locales. Louons M. de Frémont du sentiment persévérant d'impartialité qui marque son travail. Il veut bien promettre des recherches plus étendues sur les doléances du Tiers-État de Périgord. Nous nous faisons un plaisir de lui donner acte ici de cette promesse.

Pierre LABORDERIE.

---

J.-P. BRISSOT. **Mémoires,** publiés avec étude critique et notes par Cl. PERROUD, Paris, Alph. Picard et fils, s. d. [1911], 2 vol. in-8°, t. I, LI-402 p.; t. II, 406 p.

Dans le vaste domaine de la Révolution, M. Cl. Perroud s'est réservé l'enclos des Girondins. Encore a-t-il eu jusqu'ici l'excessive modestie de ne pas écrire de livre sur eux, mais de se borner à rééditer leurs œuvres. Toutefois, quand on a eu à faire usage de son édition des *Mémoires* et surtout des *Lettres* de Mme Roland, on est à même d'apprécier combien les mots peuvent varier de sens selon leur application. En effet, publier un texte à la façon de M. Perroud, c'est agrandir singulièrement le rôle de l'éditeur. M. Perroud ne se contente pas d'établir la meilleure version de son auteur; il accompagne celui-ci, et, à chaque phrase, à chaque mot, dirais-je, qui lui paraît exiger une explication ou une observation, il rédige une note. Les lecteurs se contenteraient fort bien de ce commentaire perpétuel. Mais M. Perroud ne se satisfait pas si aisément. Il lui faut, de plus, une préface, une étude critique, une bibliographie, des variantes, des additions, des notices complémentaires sur l'auteur, sur ses portraits, ses parents, ses amis, ses éditions successives, etc. Une telle parure sied à merveille à un livre qui est par lui-même une grande œuvre littéraire. Et c'est pourquoi on ne saurait avoir trop de reconnaissance à M. Perroud pour nous avoir présenté dans un si somptueux encadrement les *Lettres* et les *Mémoires* de Mme Roland qui contiennent quelques-unes des pages les plus ardentes de la langue française. Mais Brissot? M. Perroud croit-il que tout le monde éprouvera, à lire sa prose, le même plaisir que lui? Cette prose même, est-elle bien de Brissot? M. Perroud nous raconte longuement la cuisine que lui a fait subir son premier éditeur, et dans quelle sauce a été submergé ce civet, dont tous les morceaux, même conservés par lui, ne sont peut-être pas du lièvre.

Qu'un chef de groupe comme Brissot excite l'intérêt, on le comprend, mais comme chef de groupe, et non comme écrivain, car Brissot, la plume à la main, n'est qu'un journaliste. Faites-nous donc connaître l'homme et son rôle politique, mais non ses productions. Donnez-nous sur lui une étude historique, mais ne le réimprimez pas. Je sais bien qu'il s'agit ici de ses *Mémoires*, et je vois que M. Perroud les juge « un document de premier ordre pour l'histoire de la fin du XVIIIe siècle et de la Révolution française ». Je me suis efforcé de me le persuader à mon tour, en lisant plus attentivement que les autres les chapitres que M. Perroud signale particulièrement à notre attention. Mais je lui en demande bien pardon : je n'y suis pas parvenu. Le récit que Brissot a laissé de son adolescence, encore que trop long, diffus et encombré, n'est pas sans intérêt, je le reconnais. Mais il ne faudrait pas le comparer, par exemple, à celui de Merlin (de Thionville) sur le même sujet : il y perdrait trop. Quant aux pages de Brissot sur son arrestation après le 2 juin 1793, pour que M. Perroud les trouve « émouvantes », il faut qu'il y mette de la complaisance ; elles le sont médiocrement en soi, et moins encore lorsqu'on songe à tous les drames de la Terreur et surtout à l'odyssée des autres Girondins. Enfin, je ne pense pas non plus que la réponse de Brissot au rapport de Saint-Just et son projet de défense devant le tribunal révolutionnaire aient pour l'histoire une valeur documentaire. Nous avons affaire ici à un homme qui défend sa tête contre d'autres qui cherchent à la lui couper. Il a donc mis toute l'énergie, toute la passion possible dans son plaidoyer, comme Saint-Just et Amar en avaient mis dans leurs réquisitoires. Il y a peut-être là de beaux effets d'audience, comme on dirait au Palais, de l'éloquence, de la dialectique, tout ce que l'on voudra, mais de l'histoire proprement dite, c'est une autre question.

Comme on le voit, ces critiques ne sont que de mesure et de proportion. Mais ce qu'on ne saurait trop admirer en M. Perroud, c'est la profonde connaissance de son sujet ; l'art avec lequel il sait l'élargir et le corser, tout en restant sobre de gestes et de mots là où cependant est grande la tentation de déclamer ; sa rigueur et sa probité scientifiques dont je n'ai rien dit et sur lesquelles j'aurais dû appuyer ; beaucoup d'autres qualités encore, qui font de lui le premier éditeur de textes depuis que M. de Boislisle est mort. La seule chose que l'on puisse regretter ici, c'est qu'il ait mis ces qualités au service d'un texte qui leur est inférieur.

Eugène Welvert.

---

L. Vélélis. Ὁ Καποδίστριας ὡς θεμελιωτὴς τῆς δημοτικῆς ἐκπαιδεύσεως ἐν Ἑλλάδι. Athènes, 1908 ; η'-190 p. d'une seule suite. (Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων, nos 91-92).

L'auteur laisse de côté le rôle politique de Capodistria pour s'occuper uniquement de son administration intérieure, et de celle-ci il

n'envisage qu'une partie, les mesures prises par le chef du gouvernement grec pour l'organisation et le développement de l'instruction publique. M. Vélélis expose la misérable condition de l'enseignement public en Grèce avant la guerre de l'indépendance, et les efforts des particuliers pour remédier à cet état de choses pendant la guerre même ; il nous montre ensuite les progrès réalisés pendant les quatre ans que Capodistria fut le chef du pouvoir. On sait, en effet, que cet homme d'état considérait l'instruction du peuple comme une condition indispensable du relèvement de la Grèce. Dès 1815, il proposait des moyens d'organiser l'enseignement dans les Sept-Iles, et de sa visite à l'école d'agriculture de Fellenberg, à Hofwyl près de Berne, il avait rapporté une vive impression. Dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il donna une impulsion énergique au mouvement commencé; le peuple grec, d'ailleurs, savait ce qui lui manquait, et de toutes parts des écoles se fondèrent. Des citoyens généreux fournirent les fonds nécessaires; les plus pauvres familles contribuaient à l'œuvre selon leurs moyens; M. V. donne à ce sujet d'intéressants détails. Capodistria, qui avait dès le début fondé l'Orphanotrophéion d'Egine pour donner asile aux orphelins de la guerre, créa des établissements pour former des maîtres, comme l'Ecole centrale d'Egine, sans négliger tout ce qui d'un autre côté pouvait servir au développement intellectuel de la Grèce; il créa entre autres l'Ecole militaire de Nauplie. M. V. nous le montre parcourant le pays, inspectant lui-même les écoles, contribuant de ses propres deniers à l'œuvre de régénération, s'intéressant aux jeunes gens qui étudiaient à l'étranger, rappelant sans cesse à ses compatriotes qu'un peuple libre doit être instruit pour être digne de la liberté. On a reproché à Capodistria de s'être intéressé seulement aux écoles élémentaires et d'avoir négligé les autres ordres d'enseignement; M. V. le justifie par cette seule raison que le moment n'était pas encore venu de faire tout à la fois, qu'il fallait commencer par la base, et que Capodistria n'aimait pas le λογιωτατισμός. Il est certain que ce qui pressait le plus, c'était l'organisation de l'enseignement primaire et la formation de maîtres capables de donner cet enseignement; sous ce rapport Capodistria fut vraiment le fondateur de l'instruction publique en Grèce. — Le sujet avait été mis au concours par le comité directeur du premier congrès de l'enseignement en Grèce; l'ouvrage de M. Vélélis obtint le prix, et fut, à juste titre, publié par le *Syllogue pour la diffusion des livres utiles*.

My.

---

Gabriel Maugain, **Documenti bibliografici e critici per la storia della fortuna del Fénelon in Italia** (Bibliothèque de l'Institut français de Florence, 1re série, tome I). Paris, Champion, 1910; in-8° de xxi-229 pages.

Il y a un peu de tout dans ce volume, et, grâce à un index des auteurs cités, l'histoire littéraire saura en tirer parti. Il est assurément

assez singulier que le British Museum ou son admirable catalogue imprimé n'aient pas été inventoriés à temps pour faire passer dans le corps de l'ouvrage, au lieu de l'appendice, quelques traductions de *Télémaque* [1] et pour permettre de compléter diverses indications de seconde main. Mais M. Maugain a poussé avec beaucoup de soin son enquête italienne ; et — dans la mesure où la statistique est révélatrice en ces matières [2] — la diffusion des œuvres de Fénelon en Italie apparait jalonnée d'indications précises. Reste à écrire l'histoire de son influence et à déterminer avec équité la part qui lui revient dans les vicissitudes de la critique, de la théologie, de la sociologie transalpines : la courte préface de M. M. ne fait que donner un léger crayon de ce tableau, dont des fragments sont offerts plus loin par des réunions de jugements italiens sur *Télémaque*, les *Dialogues*, etc.

F. B.

---

Ernest Seillière, **Barbey d'Aurevilly**. Ses idées et son œuvre. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 288 pages.

Recueil de conférences assez peu remaniées : et il faut avouer qu'il y paraît trop, non-seulement à une négligence fâcheuse en fait de ponctuation, ou à la fréquence de formules plus oratoires que livresques [3], mais à une simplification excessive du « cas » Barbey et à une certaine indifférence à la succession chronologique ou aux ambiances d'idées. Les origines du dandysme de Barbey ne sont qu'imparfaitement débrouillées, puisque la fin de carrière de Brummell à Caen n'est signalée qu'en passant (p. 63) et qu'une certaine incertitude persiste (p. 59 à 62) au sujet des suggestions de Balzac : la préface de l'*Histoire des Treize* et les épisodes du livre, outre des dates fort diverses, sont loin d'offrir un apport homogène à une théorie du dandysme. M. Seillière met d'ailleurs parfaitement en valeur — et en partie grâce à cette simplification voulue — la thèse qui est l'armature de son livre et qui se rattache à ses idées synthétiques sur le mal

---

1. Ajouter une édition de Pagani à Francfort, 1759 et Vienne, 1807. L'auteur de la traduction n° 80 signe D. A. B.

Outre une liste imposante d'*errata*, écrire Treuttel, p. 39 ; Deboffe, p. 197.

2. Car il est entendu que telles éditions franco-italiennes publiées par des maîtres de langues de Londres ou de Nancy signifient moins des curiosités italiennes pour Fénelon que des nécessités pédagogiques dont la langue italienne est l'objet.

3. Cf. « un plus éloquent orateur » p. 15, « un savant éminent » p. 19, « un éminent critique » p. 22, « un critique éminent » p. 23 ; « sa lointaine hérédité scandinave l'a fait admirateur des beautés robustes, a la flamande » (p. 39). Shaftesbury peut être rangé parmi les préromantiques (p. 43) pour son symbole de Prométhée, mais ses tendances morales ne peuvent pas avoir « préparé l'éclosion de la sensibilité nouvelle ». Il faudrait vérifier (p. 234) l'anecdote de Persigny traducteur de Gœthe : n'y aurait-il pas une confusion, dans l'information de Barbey, avec Fortoul ? Les *errata* sont surtout nombreux aux pages 73, 133, 134, 286.

romantique, « cette singulière dualité de conscience qui se révéla de bonne heure et persista jusqu'à la fin dans cet artiste romantique doublé d'un moraliste rationnel ».

F. Baldensperger.

---

Gunnar Castrén. **Norden i den franska litteraturen.** [Helsingfors, 1910], Waseniuska Bokhandeln; in-8 de 270 pages.

Le dessein était intéressant et valait d'être exécuté : retracer, à travers les témoignages de la littérature, l'image que la France s'est faite du Nord scandinave; et si un petit nombre d'œuvres de premier ordre se trouvaient seules engagées dans cette enquête, elle avait du moins l'avantage de préciser bien des points de l'histoire de la littérature ou de la civilisation. Mais peut-être y aurait-il, d'une façon générale, un avantage de méthode et d'équité à ce que ces estimations soient plutôt établies par les peuples « débiteurs » qui restent meilleurs juges des nouveautés et des singularités par où leur tradition est interrompue, rafraichie ou désorientée. Et c'est ainsi que M. Castrén, dans sa conclusion, n'arrive pas à mettre en valeur les résultats de son travail, et se contente trop aisément de remarquer que les malentendus de mœurs, et de caractère, les ignorances et les préjugés, font le plus souvent pour la France, une *terra ignota* de la Scandinavie, alors que la culture française a une part immense dans le développement des civilisations septentrionales.

Le plan de l'ouvrage n'est pas bien clair : il n'adopte ni l'ordre historique pur et simple, ni cette disposition demi-logique demi-chronologique qui me semble à la fois la plus objective et la plus nette dans les exposés de ce genre ; et la suite, méthodique en apparence, à laquelle il se rallie promène le lecteur du *Grand Cyrus* à Rabelais et de Mme de Krüdener à Swedenborg sans compensation logique suffisante. Enfin — défaut plus grave à mon sens — les points culminants de ces trois siècles de relations franco-scandinaves n'apparaissent pas très nettement. Si bien que ce livre, en général bien informé et judicieux [1], et qui témoigne d'une connaissance très distinguée de notre littérature, ne remplit qu'imparfaitement son objet.

Passons sur les antécédents médiévaux, en nous étonnant que *Sone de Nansai* et ses allusions norvégiennes, auxquelles M. Nyrop a consacré deux articles [2], n'aient pas au moins un rappel. Les chapitres III et IV, avec Christine de Suède et Gustave Wasa comme figures centrales, sont les plus attentifs et les plus complets, et mettent bien

---

1. Ajouter les *Campagnes de Charles XII* de Grimarest (1705), les traductions ou les adaptations françaises de Holberg qui sont assez nombreuses depuis 1746; Ch. Malo, *l'Antigone scandinave, scène lyrique* de 1815; d'innombrables *récits dans le goût scandinave* dans l'*Almanach des Muses*, le *Mercure étranger*, etc. Schœpflin n'est pas allemand, p. 127; écrire *Pour et Contre*, p. 141, Cours, p. 145. La correction des citations fait le plus grand honneur à la typographie finlandaise.

2. *Romania*, oct. 1906 et *Aarböger for nordisk Oldkyndighed*, 1907.

en lumière l'importance que ces personnages prennent en France au moment de l'effervescence aristocratique de 1650, puis dans le roman sentimental qui en est une des transpositions littéraires. Vient ensuite une période surtout rationaliste qui tend à dédaigner la couleur locale et les rivalités psychologiques au nom des « lumières » et de la sociabilité : il eût été curieux de citer une lettre « écrite de Pello dans la Laponie suédoise » où un certain Le Monnier (*Mercure de France*, 1736, p. 2730) décrit, entre autres singularités, le soleil de minuit; il eût fallu examiner de près la question soulevée par Cailhava et laissée sans réponse par Larroumet : *le Jèu de l'amour et du hasard* doit-il quelque chose au *Henri et Pernille* de Holberg? L'âge du cosmopolitisme littéraire, qui accueille la Scandinavie, grâce à La Beaumelle et à ses continuateurs, dans son alliance européenne dont la France est la régulatrice, a connu un autre périodique que le *Mercure danois :* ce sont les *Mémoires sur la littérature du Nord* (Copenhague et Genève, 1759-60). Une méprise singulière, que signale M. Castrén en son lieu et qui développe des conséquences infinies, associe la Scandinavie à la renommée d'Ossian : il y aurait lieu, à mon sens, d'épuiser dans un chapitre indépendant cet aspect de la vaste question ossianique, et d'y rattacher la notoriété commençante de Swedenborg dans une partie du public français de la fin du XVIIIe siècle français. Avec le préromantisme, la France augmente à la fois son information scandinave grâce à des voyageurs nombreux et attentifs (ajouter Suremain et Bouillé parmi les émigrés, le *Voyage pittoresque de Scandinavie* du comte de Saint-Morys, Londres, 1802, parmi les relations spéciales) et son répertoire pseudo-septentrional, bizarre composé de style troubadour et d'actions et de sentiments plus ou moins féroces : mais il faudra mieux que le romantisme lui-même, où *Han d'Islande* et *Christine* ont cependant leur belle place, il faudra le Parnasse et une perception aiguisée du folk-lore et de l'ethnographie primitive pour acclimater quelques émouvants thèmes scandinaves dans notre poésie. M. Castrén arrête sa recherche à Leconte de Lisle, sans poursuivre la fortune d'Andersen et de Tegnér en France, sans annoncer les manifestations du Nord littéraire qui auront leur heure après 1880 et dont l'histoire littéraire aura à s'inquiéter quelque jour. Son livre ne laisse pas de causer un sentiment de déception à qui en entreprend la lecture dans l'espoir de trouver une information de première main sur le plus grand nombre de points possible, ou, à défaut, un groupement ingénieux de données connues.

F. BALDENSPERGER.

---

**La Transcription. Essai d'un aperçu historique des principes généraux,** par A. PROCÈS. Bruxelles, Bruylant, 1910, in-8°, XV et 200 p.

**Le Notariat en 1610 comparé avec le Notariat actuel** par Georges COFFINET. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18, 115 p.; 2 fr.

Depuis le Code civil la volonté des parties suffit pour transférer la

propriété immobilière susceptible d'hypothèques, mais pour sauvegarder les intérêts des tiers la vente ne peut leur être opposée que lorsqu'elle a été transcrite sur le registre du conservateur des hypothèques. M. Procès soutient, contrairement à la doctrine et à la jurisprudence de son pays, que la loi belge du 16 décembre 1851 a eu pour objet de corriger l'anomalie créée sans motif suffisant par le légiste français. D'après lui la convention ne conférerait à l'acquéreur qu'un droit de créance contre le vendeur, et seule la transcription l'investirait de la propriété de la chose vendue. Ce serait en somme un retour pur et simple au droit romain qui exigeait la tradition, et à la législation des pays de nantissement. M. P. a conscience de son audace, et s'attend à voir sa thèse discutée et combattue. Ses prévisions ne le tromperont vraisemblablement pas.

Après avoir brièvement esquissé l'histoire du notariat et exposé le rôle des notaires dans la vie sociale, M. Coffinet reproduit un curieux document retrouvé dans une étude de l'Est : Le Protocole des Notaires, Tabellions et autres Praticiens de cour laie, édicté sous le règne de Henri IV. M. C. en commente minutieusement chaque article, et montre ce que les lois et les usages en ont fait. Ce travail consciencieux et méthodique a été remarqué justement au dernier congrès des notaires de France.

A. Biovès.

---

— Le programme en dix pages (Zur Kritik der Tragödie *Octavia*) du Dr Anton Siegmund (gr. in-8°) n'est, d'après l'auteur lui-même, qu'un remaniement d'une étude qu'il avait publiée, à très peu près avec le même titre, (Leipzig et Vienne, Deuticke) en 1907. Pour un travail ainsi repris, j'avoue m'étonner quelque peu. Il s'en faut que M. S. soit clair. Avec ses allusions vagues et tous les textes qu'il entasse, il obscurcit à plaisir les passages discutés. L'auteur parle sans cesse et avec emphase de méthode; celle qu'il pratique me parait des moins sûres. M. S. croit établir la conviction; il n'aboutit d'ordinaire qu'à un vrai fouillis. Les corrections semblent malheureuses et là dessus s'échafaudent toutes sortes de citations inutiles. Sûrement 517 : *Suis*, repris de Rutgers, fait mal, comme second adjectif, à côté de viribus *magnis*. — E. T.

— Dans un tirage à part des *University of Michigan Studies* (Humanistic series, vol. IV, 102 p., New York, Macmillan, 1910), M. John Garrett, professeur à cette Université, publie un article sur le *Mythe d'Hercule à Rome*. Quatre chapitres : I, Le problème; II, Récits et sources des diverses versions; III, La forme originale du mythe; IV, Représentations du mythe dans l'art. Bibliographie copieuse, autant qu'il me semble, très soignée et tout à fait au courant. L'étude est faite surtout dans le sens de l'histoire des religions et au point de vue de l'art. Dans le second chapitre sur les sources du mythe (qui m'a paru particulièrement soigné), j'ai remarqué une très bonne page (202) sur les citations dans Servius et dans le Pseudo-Servius. En somme, très bonne publication, avec des parties originales. — E. T.

— Une brochure récente de M. F. Gustafsson, (*Paratactica latina*, II, pro-

gramma Academicum, Helsingforsiae, 1919, 43 p. in 4°) est consacrée à l'étude de la construction paratactique de *si, nisi, nisi si, ni, mirum si, quasi, sin, si non, sive, seu, vel*. Dans un programme précédent, M. G. avait déjà étudié le sens démonstratif de *si* (= *sic*); ici au début il donne, avec raison, un résumé de ses remarques. A la bibliographie très complète, très précise est jointe une appréciation des livres indiqués. Les exemples sont cités avec soin, sans oublier les variantes des mss. et les leçons des éditeurs. Le défaut serait une certaine subtilité dans les sens que dégage M. G. ou dans leur filiation. Y a-t-il faute d'impression ou hardiesse orthographique dans: *prohitivus* usus (p. 4 et 5). — E. T.

— J'appelle l'attention des latinistes sur un court article (61 p.) du Philologus de 1910: *Asconiana*, de M. Th. STANGL, article, je ne le dissimule pas, assez dur à lire, en partie à cause du sujet : il s'agit de retrouver et le sens et le vrai texte de scolies souvent difficiles; en partie aussi parce que le professeur de Würzbourg l'a bourré de choses multiples sous une forme condensée. Mais ici le lecteur sera payé de sa peine, ce qui est plutôt rare ailleurs. M. St. a fait entrer dans son travail ce qu'il a trouvé d'utile dans les plus récentes publications (Gaffiot, Sjögren); mais c'est là son moindre mérite ; il s'appuie sur des recherches originales et arrive à des résultats où lui seul pouvait aboutir. D'abord il dispose de collations personnelles des sources manuscrites, revues et vérifiées, ce qui lui permet de rectifier sur des points de détail les éditions de Kiessling-Schœll (Leipzig) et de Clark (Oxford); de plus il a fait dresser par ses élèves un lexique complet des quatre scoliastes (Asconius, Pseudo-Asconius, *Scholia Bobiensia*, scolies de Gronove); de là des statistiques précises qui prouvent que tels mots ne sont pas dans ces scoliastes (par ex. *actutum, confestim*, extemplo, *e vestigio, propere*); que tels autres mots ne s'y trouvent que tant de fois ; je veux bien que ces conclusions ne soient pas toujours aussi décisives que M. St. paraît le croire; elles n'en ont pas moins leur force. Enfin depuis plus de vingt ans M. St. a étudié ces textes; il les connaît mieux que personne ; sa compétence particulière lui permet de passer au crible les conjectures des deux éditeurs; à supposer qu'il n'ait pas toujours raison, il a plus que personne le droit d'être entendu. Me trompé-je ? Dans tout le travail, je crois voir une réaction contre Madvig, contre telle de ses conjectures devenue la vulgate, contre ses règles en général, etc. C'est la mode du jour. Pour le texte M. St. fait surtout la guerre aux conjectures de Poggio et il reproche vivement à Clark de s'appuyer sans raison, contre les autres sources (S et M), sur la copie de Poggio (P), qui en ces conditions, n'a pas d'autorité. — Ajouter à cela un contrôle perpétuel des articles du *Thesaurus*, et maintes remarques générales qui intéresseront tous les latinistes (emploi de *utique* ; emploi des verbes simples au second siècle avec le sens des composés, etc.) On n'eût pas cru qu'un article de revue pût contenir tant d'excellentes choses. — E. T.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 7 avril 1911*. — M. Antoine Thomas annonce, au nom de la commission du prix Chavée, que ce prix a été partagé entre M. Georges Millardet (1400 fr. pour son *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, son *Atlas linguistique des Landes* et ses *Etudes de dialectologie landaise*, et M. F. Boillot (400 francs pour son ouvrage intitulé : *Le patois de la Grand'Combe, Doubs*). Une mention honorable a en outre été attribuée au *Glossaire du patois de Blonay*, livre posthume de Mme Louise Odin, avec préface de M. Ernest Muret.

M. le comte Paul Durrieu fait une communication sur un très beau manuscrit des Statuts de l'ordre de Saint-Michel, conservé dans la collection du colonel Sir George Holford. Dans une des miniatures de ce volume, M. Durrieu croit recon-

naître un portrait du jeune roi Édouard VI d'Angleterre qui fut créé chevalier de Saint-Michel dans sa quatorzième année, et il en conclut que ce livre pourrait bien être un don fait par le roi de France Henri II au souverain anglais à l'occasion de son entrée dans l'ordre, en 1551.

M. Jullian tente d'expliquer une inscription du Musée de Nîmes contenant le mot *Arnemetici*. Il voit dans ce nom l'équivalent de *ante lucum*. Il s'agirait des habitants d'un village qui se serait formé autour d'un temple ou à l'entrée d'un bois sacré, et qui serait Jonquières, dans le Gard.

Académie des Inscriptions et Belles lettres. — *Séance du 12 avril 1911*. — M. Philippe Berger termine sa communication sur les ports de Carthage en donnant connaissance à l'Académie d'une note du docteur Carton, non plus sur le port intérieur de Carthage, mais sur des constructions de grand appareil qu'il a pu étudier grâce à une baisse extraordinaire des eaux et qui se poursuivent tout le long de la côte et se prolongent au Sud, à l'intérieur du lac de Tunis. M. Carton voit dans ces murs puissants non pas des quais, mais les restes des fortifications de l'ancienne Carthage.

M. Paul Foucart lit un mémoire sur un bas-relief inédit du IVe siècle avant notre ère. Il représente un Zeus, adoré par Idrieus et Ada, qui succédèrent à Mausole et Artémise, comme maîtres de la Carie. Le dieu n'est pas hellénique, mais le Zeus Stratios de Labranda. Le sculpteur a reproduit les deux attributs caractéristiques : la double hache et les mamelles multiples. Le premier de ces deux attributs montre que ce Zeus était considéré comme un dieu de l'atmosphère, maître de la Foudre. M. Foucart recherche ensuite les origines de son culte. D'une part, il constate la parenté des Cariens avec les tribus qui, vers la période de Minos, apportèrent en Crète le culte d'un dieu armé de la bipenne. D'autre part, les traditions lydiennes rapportaient que la dynastie des Héraclides avait reçu la Double Hache d'Héraclès-Sanda, un des grands dieux des Hétéens. Il figure, en effet, avec la bipenne, sur plusieurs des bas-reliefs les plus anciens de la Cappadoce et le culte du Zeus Stratios persista dans cette province, jusqu'à l'époque gréco-romaine. Ces rapprochements suggèrent l'hypothèse que le Zeus de Labranda est une forme locale du dieu dont les tribus hétéennes, au deuxième millénaire, ont porté le culte dans l'Asie-Mineure et dans le bassin de la mer Egée.

M. J. Toutain, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes Études, expose les résultats des fouilles exécutées en 1910 sur l'emplacement d'Alésia par la Société des sciences de Semur. Le principal résultat de ces travaux a été la découverte d'un ensemble d'habitations gauloises. Ces habitations consistent en excavations, de forme quadrangulaire plus ou moins régulière, taillées dans le roc vif. Plus tard ces excavations furent remaniées ; le long des parois primitives, formées par la roche taillée à pic, des murs en pierres sèches ou à mortier furent construits pour régulariser l'aspect et le plan de ces excavations. Aucune trace de construction romaine importante n'a été trouvée autour de ces habitations. Pourtant elles furent encore occupées à l'époque impériale, comme le prouvent des monnaies romaines et diverses poteries, avec signatures latines, retrouvées dans les excavations fouillées. Les découvertes de la Société des sciences de Semur apportent des renseignements précis et nouveaux à la fois sur la forme des habitations gauloises et sur l'aspect que certains quartiers d'Alésia présentaient encore à l'époque romaine.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

# D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 20 mai. — 1911



**Mélanges d'indianisme** offerts par ses élèves à M. Sylvain LÉVI, le 29 janvier 1911, à l'occasion des vingt-cinq ans écoulés depuis son entrée à l'École des Hautes-Études. Paris, Leroux, 1911, in-8° (III) 345 p.

Il ne m'appartient pas de louer dans cette revue où écrit M. Sylvain Lévi un recueil de *Mélanges* auquel j'ai collaboré et qui est dédié à un ami; je me bornerai à en marquer le caractère et à en indiquer le contenu.

Jeune encore, M. Sylvain Lévi enseigne déjà depuis vingt-cinq ans, non pas seulement le sanskrit, mais l'indianisme tout entier; il a attiré et formé de nombreux étudiants; et les vingt-trois articles qui composent le recueil, œuvres de ses élèves et de ses disciples, touchent à toutes les parties de l'indianisme: la variété du recueil, tout entier consacré à l'Inde, donne quelque idée de la variété de son enseignement. Et il ne s'agit pas de l'Inde au sens étroit; personne n'a plus que M. S. Lévi le souci de marquer l'action de l'Inde au dehors et les actions du dehors sur l'Inde : les lecteurs du recueil passeront de la Grèce et même de la France à la Chine, de l'Indo-Chine à l'Asie centrale; et pourtant l'Inde — quelque peu négligée elle-même relativement — reste le centre auquel viennent aboutir tous les articles.

En voici la liste avec un essai de classement :

Philologie védique : N. COLINET, *Étude sur le sens du mot* svadhâ *dans le Rigveda* (p. 158-172). M. Colinet applique à l'examen du mot védique *svadhâ* une méthode qui s'inspire des travaux de Bergaigne, le maître de M. S. Lévi et le fondateur de l'école d'indianisme de Paris. — M. MAUSS, *Anna-virâj* (p. 333-341); étude sur la conception d'un mètre dans les *brâhmana*; appendice d'un travail

encore inédit sur la notion de nourriture dans la littérature védique et les origines de la notion de substance.

Littérature classique : A. Roussel, *L'Inde sociale d'après le Sabhâparvan* (p. 91-109) ; étude d'un livre du Mahâbhârata, au point de vue de ce qu'il enseigne sur la société hindoue.

Bouddhisme : Mabel Bode, *The legend of Rattapâla in the Pali Apadâna and Buddhaghosa's Commentary* (p. 183-192). L'article s'inspire des vues de M. S. Lévi sur l'importance du bouddhisme du Nord. — G. de Blonay, *Note sur la déesse buddhique Târâ* (p. 35-39) ; complément à l'étude du même auteur sur ce personnage divin. — A. Foucher, *Essai de classement chronologique des diverses versions du Shaddanta-jâtaka* (p. 231-248) ; M. Foucher se sert des monuments figurés pour dater par comparaison les versions successives d'un jâtaka.

Épigraphie : A. M. Boyer, *L'inscription de Sitâbengâ* (p. 121-128), discussion d'une inscription très difficile en caractères d'Açoka. — G. Coedès, *Les deux inscriptions de Vat Thipdei* (p. 213-229), première édition, avec traduction et commentaire, de deux inscriptions sanskrites du Cambodge.

Influence de l'Inde sur les autres pays : L. Finot, *Sur quelques traditions indo-chinoises* (p. 193-212) ; partant de l'observation que les temples étaient situés en fait — ou en droit — sur la montagne, M. Finot en vient à discuter l'étymologie du nom propre Founan et une légende relative à l'origine de la dynastie cambodgienne. — J. Hackin, *Notes d'iconographie tibétaine* (p. 313-328) ; l'auteur examine l'influence qu'a eue l'art hindou sur les artistes — ou plutôt les artisans — bouddhiques du Tibet. — A. F. Hérold, *L'Inde à la Comédie-Française et à la Comédie-Italienne en 1770* (p. 41-64) : les auteurs de pièces relatives à l'Inde en 1770 ne savent encore à peu près rien de l'Inde bien qu'on commence à s'intéresser à ce pays. — E. Huber, *Sur le texte tibétain de quelques stances morales de Bharata* (p. 305-312) ; utilisant d'une part des versions syriaques et arabes qui représentent un original pehlvi disparu, de l'autre une version chinoise, M. Huber rectifie les traductions très inexactes que Schiefner avait données de la version tibétaine de quelques stances sanskrites de Bharata, dont l'original n'est pas conservé. — F. Lacôte, *Sur l'origine indienne du roman grec* (p. 249-304) ; l'auteur montre que la coïncidence entre le plan d'une kathâ indienne et celui d'un roman grec est trop complète pour être fortuite. — H. Maspero, *Sur la date et l'authenticité du* Fou fa tsang yin yuan tchouan (p. 129-149) ; « texte bouddhique qui n'a pas d'original hindou et qui est un faux du VI^e siècle ». — P. Pelliot, *Un bilingue sogdien-chinois* (p. 329-331) ; indication de l'existence d'un texte chinois correspondant à l'un des grands textes sogdiens rapportés de Touen-Houang par M. Pelliot ; il s'agit d'un sûtra apocryphe, dont l'original hindou n'existe pas.

Linguistique : J. Bloch, *Sur quelques transcriptions de noms indiens dans le* Périple de la mer Erythrée (p. 1-16); discussion des conclusions qu'autorise la forme des mots hindous cités sur l'état des dialectes de l'Inde à la date du *Périple*. — A. Cuny, *Sanskrit védique* apâsh*thah* (p. 79-83); le mot appartient à la racine *aç-* « pointe ». — A. Ernout, *Skr.* çraddhâ, *lat.* crêdô, *irl.* cretim (p. 85-89), examen de l'étymologie et discussions de détail. — R. Gauthiot, *Paonano Pao* (p. 111-120); M. Gauthiot marque l'influence du titre iranien « roi des rois », en Asie centrale, et explique par là le titre « dieu des dieux » : skr. *devâtideva-* a été fait sur le modèle de prâkr. *râjâdirâja*. — M. Grammont, *La métatèse en pali* (p. 65-78); cette théorie complète des faits de métathèse en pali (où elle jouait un grand rôle) fait partie de l'ensemble des recherches de l'auteur sur la métathèse. — J. et E. Marouzeau, *Sur les formes et l'emploi du verbe « être » dans le* Divyâvadâna (p. 151-158); M. et Madame Marouzeau exposent, en les expliquant, les règles de l'alternance des formes de *as-* et de *bhû-* dans le texte étudié, et aussi les cas où le verbe « être » est employé. — A. Meillet, *La finale -*uh *de skr.* pituh, viduh, *etc.* (p. 17-33); le traitement -*uh* de *r* voyelle en fin de mot est un fait de sandhi et montre que la fin des mots a des traitements phonétiques spéciaux. — J. Vendryes, *Le type verbal en* -ske/o- *de l'indo-iranien* (p. 173-182); le suffixe *-ccha-* des verbes tels que *gacchati* est secondaire et sert souvent à fournir des présents à des verbes qui n'avaient que des présents radicaux anomaux.

De petits index facilitent l'usage du volume. L'*Errata* ne corrige pas les fautes de la table des matières : *svâdhâ* (sous Colinet) et 1777, au lieu de 1770 (sous Hérold). P. 312, à la fin de l'article de M. Huber (dont l'auteur n'a pu revoir la dernière épreuve), les formes du nom arabe cité ont été malencontreusement interverties.

A. Meillet.

---

Carl Mutzbauer. **Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre** und der homerische Tempusgebrauch. Ein Beitrag zur historischen Syntax der griechischen Sprache. Zweiter Band. Strasbourg, Trübner, 1909; xiv-324 p.

Un long temps s'est écoulé avant que M. Mutzbauer pût achever la publication de cet ouvrage, dont la première partie parut en 1893. Ce second volume reproduit sommairement, dans une courte introduction, les théories exposées plus au long dans le premier. Le grec ne se préoccupe pas d'exprimer les relations temporelles des actions entre elles; c'est à l'auditeur de les découvrir et de les reconnaitre. La signification temporelle ne réside que dans l'indicatif présent, imparfait et aoriste. Et si les autres modes *semblent* (ce n'est pas moi qui souligne) par occasion prendre une signification d'antériorité ou de simultanéité, c'est nous qui en réalité la leur attribuons, d'après l'enchainement des pensées. J'ai eu l'occasion, à propos du premier

volume, d'exprimer mon opinion sur cette théorie, qui, prise dans toute sa rigidité, enlèverait à la langue grecque une bonne part de sa finesse d'expression et de sa richesse de nuances (V. *Revue* du 30 juillet-6 août 1894). Si l'on veut remonter à la signification originelle des radicaux temporels, on dira sans doute avec raison que le radical de l'aoriste, par exemple, n'exprime pas autre chose que l'instantanéité, un point, comme le dit M. M., dans le développement de l'action. Mais autre chose est la signification du radical, et autre chose l'emploi qui est fait du temps par la langue, une fois ce temps formé et entré dans l'usage, et c'est tomber dans la subtilité que de dire, par exemple : Le participe aoriste *semble* parfois exprimer l'antériorité par rapport au verbe dont il dépend, mais il ne l'exprime pas ; il ne marque qu'un point de l'action, rien de plus. Nous avons, nous modernes, à constater l'usage grec ; et quand nous sommes en présence d'une phrase comme celle-ci : A 611 ἔνθα καθεῦδ' ἀναβάς, nous constatons nécessairement deux choses : 1) que l'action signifiée par ἀναβαίνειν est antérieure à celle que signifie καθεύδειν, et 2) que la première est exprimée par une forme aoristique, mise en relation, parce qu'elle est un participe, avec la seconde ; or cette relation est une relation de temps, qui ne semble pas seulement être, mais qui est effectivement une relation d'antériorité. Quand M. M. dit, dès le premier verbe qu'il analyse, à propos de P 595 ἀστράψας δὲ μάλα μεγάλ' ἔκτυπε, que nous sommes portés à attribuer au participe une signification de passé qu'il n'a pas par lui-même et que le passage ne réclame pas (p. 1, *s. v.* ἀστράπτω), il y a cependant, là encore, deux actions dont l'une est antérieure à l'autre ; et alors pourquoi celle qui est antérieure, exprimée par un participe, est-elle à l'aoriste, sinon parce que le grec se sert du participe aoriste pour exprimer l'antériorité ? Dans l'index grammatical, p. 321, M. M. range ce participe parmi ceux qui *semblent* marquer le passé ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il exprime effectivement une action antérieure à celle qui est signifiée par ἔκτυπε[1]. Si donc on constate un rapport de temps dans de telles constructions, c'est systématiquement dénaturer les faits que de dire : Ce rapport n'existe pas pour le grec ; il semble être exprimé, mais en réalité il ne l'est pas. Cela d'ailleurs ne touche en rien à la signification propre et primitive des radicaux temporels ; mais cette signification exclut-elle l'expression d'un rapport de temps ? C'est ce qui est encore à démontrer. Le grec conçoit ces rapports à sa manière, qui n'est pas celle du latin ou de nos langues modernes ; il a les moyens de les exprimer, et quand il le fait, c'est toujours clairement et pas seulement en apparence. — Ce second volume comprend les subdivisions suivantes : Verbes en τω, à nasale, inchoatifs, en *j*ω, verbes dérivés,

---

1. M. Mutzbauer traduit, conformément à son système : « Indem er den Blitzstrahl entsandte ; » ce n'est pas ce que dit le grec.

autres verbes. Comme l'ordre alphabétique n'est pas observé, sauf dans la dernière subdivision, une table alphabétique facilite les recherches.

My.

---

[1] Ἀριστοτέλους Περὶ Ποιητικῆς. *Aristotle on the art of Poetry*, a revised text with critical introduction, translation and commentary by Ingram Bywater. Oxford, Clarendon, 1909; XLVIII-387 p.

En 1897, M. Bywater a publié la *Poétique* d'Aristote, avec quelques mots de préface où il se bornait à dire qu'il suivait le Parisinus 1741, et qu'il préparait un commentaire dans lequel il rendrait compte des corrections qu'il jugeait devoir apporter au texte. Douze ans après, il nous donne une nouvelle édition, cette fois avec une introduction critique, une traduction en anglais et un commentaire abondant qui occupe à lui seul les deux tiers du volume. La traduction n'est pas littérale au sens propre du terme, sans être cependant une paraphrase continue; M. B. traduit librement, pour rendre plus intelligible au lecteur l'expression souvent elliptique d'Aristote, et il ajoute çà et là des mots ou de brefs membres de phrase destinés à éclaircir le sens et la suite des idées. C'est peut-être, dit-il, ce qu'aurait fait Aristote lui-même, s'il avait pensé au lecteur moderne. L'introduction a un double but : M. B. se propose de mettre en juste lumière l'autorité des manuscrits de la Renaissance, et la valeur de la version arabe dont Margoliouth a publié d'importants extraits traduits en latin. Pour l'une comme pour les autres il est également affirmatif. La version arabe, en tant que secours pour établir le texte, a contre elle qu'elle n'est pas faite sur un texte grec; elle est elle-même la traduction d'une version syriaque perdue; elle suggère ou confirme, il est vrai, un certain nombre d'améliorations, mais en revanche, en un très grand nombre de passages où le texte est parfaitement sain, elle s'en éloigne et conduirait plutôt à le déformer. D'ailleurs le Syrien peut avoir mal compris le grec, comme on le voit par l'unique fragment qui subsiste, dont M. B. compare la traduction latine avec le Parisinus; l'Arabe peut aussi avoir mal rendu le syriaque; de telle sorte qu'en dernière analyse la version arabe est insuffisante pour autoriser des corrections sûres dans le texte du Parisinus. Quant aux apographes, il semble que certains critiques soient « plus qu'à moitié disposés » à les rattacher à un manuscrit perdu indépendant de A^c (le manuscrit de Paris); quelques-unes de leurs leçons sont en effet certaines, en présence d'erreurs de A^c. M. B. examine ces leçons, montre qu'elles peuvent être de simples conjectures, et que les plus importantes d'entre elles se trouvent dans un seul, au plus dans deux des apographes. L'hypothèse d'un manuscrit meilleur dont ceux-ci seraient dérivés est donc difficile à soutenir, et il convient de s'en tenir à l'opinion de Spengel et de

Vahlen : Ac, dans l'état actuel des choses, est l'unique source pour le texte de la *Poétique*. Le Parisinus n'est pas, tant s'en faut, exempt d'erreurs : confusion de lettres, omission de syllabes et de mots, assimilation de terminaisons, voire même essais malheureux d'émendation, il a cela de commun avec beaucoup d'autres manuscrits ; M. B. énumère tous ces genres de fautes dans son introduction, et en donne des exemples. La plupart ont été corrigées ; mais il reste encore dans la *Poétique* des passages altérés pour lesquels une correction est à trouver. M. B. introduit donc dans le texte plusieurs de ses conjectures personnelles ; les unes ont un grand caractère de probabilité ; quelques autres, tout en étant peu sûres, semblent néanmoins plus intelligibles que la tradition ; d'autres enfin, à mon avis, modifient sans nécessité une leçon qui ne choque ni le sens ni la grammaire. Quelques exemples : 1451a 27 (deux événements de la vie d'Ulysse) ὧν οὐδὲν θατέρου γενομένου ἀναγκαῖον ἦ εἰκὸς θάτερον γενέσθαι. M. B. lit οὐδέ (assez timidement toutefois : « I have ventured to restore οὐδέ », p. 186) « parce qu'avec οὐδέν le verbe γενέσθαι semble avoir deux sujets, et parce que ὧν suivi de θατέρου et de θάτερον se rapporte naturellement aux deux épisodes qui viennent d'être mentionnés. » On estimera sans doute que ces raisons ont peu ou point de valeur critique ; si γενέσθαι semble avoir deux sujets, c'est à nous de savoir prendre pour sujet le mot qui l'est effectivement ; d'autre part qu'on lise οὐδέν ou οὐδέ, cela ne change rien à la construction de ὧν. M. B. oublie de dire quel sens il donne à οὐδέ, et sa traduction ne nous éclaire pas. Or θατέρου γενομένου est isolé en tant que génitif absolu, οὐδέν « en rien, aucunement » est un accusatif et se rattache à ἀναγκαῖον ; le texte n'est pas à toucher. 1461 *b* 29 δῆλον ὅτι ἡ (à savoir μίμησις) ἅπαντα μιμουμένη φορτική. Selon M. B. ce texte ne convient pas au raisonnement suivi dans ce passage ; la logique, dit-il (p. 353), demande πρὸς ἅπαντα ; « la tragédie est φορτική parce que, au lieu de s'adresser à un public de choix (πρὸς θεατὰς ἐπιεικεῖς), elle s'adresse au premier venu, à tout le monde (πρὸς ἅπαντα) ». Il s'agit de la valeur relative de l'épopée et de la tragédie, et Aristote expose d'abord les raisons de ceux qui jugent l'épopée supérieure. M. B. ramène ces raisons à un syllogisme qui ne manque pas de justesse (p. 352) : L'art inférieur est celui qui s'adresse à un public inférieur, or la tragédie s'adresse à un public inférieur ; donc elle est un art inférieur. La vérité de la mineure, ajoute-t-il, est prouvée par la pratique des acteurs, qui devaient connaître leur public et la mesure de son intelligence. Cependant la correction proposée laisse de côté un élément qui a son importance pour le raisonnement. Lisons le Parisinus : La meilleure imitation (disent certains) est celle qui est le moins vulgaire ; or une imitation qui imite tout est φορτική. Telle est la tragédie, avec sa πολλὴ κίνησις et ses σχήματα, qui s'adressent aux φαῦλοι (φασὶν εἶναι τὴν τραγικὴν [μίμησιν] πρὸς φαύλους). L'imitation tragique, suivant ce raisonnement, est qualifiée de φορ-

τική, non parce qu'elle s'adresse à un public inférieur, mais parce que, disent-ils, s'adressant à un tel public, ἅπαντα μιμεῖται, à l'aide de moyens qui eux-mêmes sont vulgaires, gestes, attitudes, mouvements de toute sorte. Le texte est donc, à mon sens, clair et correct, et il n'y a pas lieu d'y apporter une correction, fût-elle aussi séduisante que celle de M. B. On remarquera de plus qu'avec πρὸς ἅπαντα le mot μιμουμένη semble superflu, et que, si πρὸς ἅπαντα doit être pris comme l'équivalent de πρὸς τοὺς φαύλους, l'expression manque de propriété. Le commentaire de M. B. suit le texte pas à pas ; très nourri, très érudit, il ne néglige rien d'important ; tout y est solidement discuté, et s'il appelle des réserves en plusieurs points, il est cependant un excellent guide pour l'interprétation de la *Poétique*. Il est suivi d'un appendice où sont réunies toutes (ou presque toutes) les traductions de la fameuse phrase 1449 *b* 27 δι' ἐλέου καὶ φόβου περαίνουσα τὴν τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν ; liste curieuse, qui toutefois ne nous renseigne pas sur le sens qu'attribuait à sa traduction chacun des auteurs cités. Elle s'arrête en 1899 ; M. Bywater aurait pu y ajouter celle-ci : 1900 Finsler (*Platon und die aristotelische Poetik*, p. 116) : welche durch Erregung von Mitleid und Furcht die Ausgleichung dieser Seelenleiden bewirkt ; et cette autre, très originale et la dernière proposée, si je ne me trompe : 1906 Knoke (*Begriff der Tragödie nach Aristoteles*, p. 56-57) : (la tragédie) vollzieht sich... unter Erregung von Mitleid und Furcht, doch so, dasz sie wieder eine Reinigung von solchen Gemütserregungen bewirkt. Le point essentiel de cette dernière est que δι' ἐλέου καὶ φόβου n'est pas rattaché à περαίνουσα.

My.

---

**Chroniques byzantines** (t. XIV) *Viz. Vremennik*, Saint-Pétersbourg, 1908-1909 t. XV, 1909-1910.

Le tome XV contient dans ses fascicules 2-3 (le fasc. 1 ne nous est pas parvenu) les articles suivants en russe : Une étude de M. Chestakov sur les sources de la vie de saint Clément de Rome, martyrisé à Kherson ; des recherches de M. Westberg sur la vie de saint Étienne de Sougdéa ; et la publication, par M. Kratskovskij, d'un manuscrit arabe de la fin du IXe siècle, contenant un fragment apocryphe du Nouveau Testament, avec une traduction et un commentaire. M. Vasiléiev donne le catalogue détaillé de vingt-huit manuscrits grecs hagiographiques du Sinaï ; ces manuscrits contiennent, avec beaucoup de vies de saints, principalement des martyrs, un assez grand nombre de discours des Pères de l'Église, Basile, Chrysostome, Grégoire de Nazianze, etc. Enfin M. Loparev publie, avec une introduction et une analyse, le texte grec d'un dialogue entre le patriarche de Constantinople Michel Anchialos et l'empereur Manuel Comnène au sujet de l'union avec les Latins Un article est en grec, dû à M. Khaviaras ; c'est un recueil de mots et de locutions qui se

sont conservés dans la langue de l'île de Symé depuis le moyen âge byzantin, avec une dizaine de proverbes se rapportant au droit. On notera encore, avec la chronique médiévale de Palestine par le P. Vailhé (en français), une communication de M. Fasmer (en russe) sur une méthode pour bien parler la langue grecque, du XIII[e] siècle. Le fasc. 4 contient la bibliographie annuelle, avec la table des matières. Dans les fascicules 1, 2-3 du tome XV M. Bolotov, récemment enlevé à la science, expose en deux articles le résultat de ses recherches sur la géographie historique de l'Égypte au IV[e] siècle, d'après un bref de Mélitios, évêque de Lykopolis (russe); M. C. Papadopoulos-Kéramefs essaie de retrouver l'origine de la notation musicale byzantine d'après les renseignements fournis par des documents slaves et grecs (russe); M. Loparev donne une étude sur saint Athanase, patriarche d'Alexandrie au commencement du IX[e] siècle (russe); MM. Iatsimirskij et Chestakov font des recherches critiques, l'un sur la vie de Grégoire le Sinaïte, l'autre sur la forme primitive de la légende de Syméon Thaumastoritès, le second stylite (russe). M. A. Papadopoulos-Kéramefs discute (en grec) l'origine et la composition de l'hymne *akathistos* avec les auteurs d'articles parus à ce sujet (Théarvic, Pl. de Meester, Krypiakiewicz) après son livre ὁ Ἀκάθιστος ὕμνος (Athènes, 1903). Deux articles importants de M. Westberg (en russe) sont consacrés à l'étude très fouillée d'un curieux texte grec du X[e] siècle, appelé quelquefois *Anonymus Tauricus*, publié par Hase dans les notes de son édition de Léon le Diacre, et dont M. W. s'est déjà occupé, ainsi que plusieurs autres savants. Il en fait une analyse minutieuse, traite de certaines questions suscitées par ce document, et en donne une traduction nouvelle en russe, après avoir reproduit la traduction latine de Hase et la traduction russe de Vasilievskij. Parmi les communications, on remarquera un premier article où M. Khaviaras commence la publication d'inscriptions chrétiennes qu'il a recueillies dans la Chersonèse de Cnide et dans les régions voisines.

My.

---

**Guide-Joanne, Grèce,** par Gustave Fougères (Paris, 1911, 54, LXXXIV et 520 p., 27 cartes, 50 plans, 30 illustrations et 1 tableau: prix : 15 fr.).

On accueillera avec plaisir cette deuxième édition. La première est de 1909. Le texte pouvait difficilement subir des remaniements profonds après un temps assez court, à peine deux ans. Cependant M. Dugas a fait une vérification sur place qui tient le guide au courant. M. Fougères a suivi avec soin toutes les fouilles et toutes les publications qui rentrent dans son domaine. Ainsi des passages ont été retouchés; des cartes et des plans ont été mis au point. De plus, cette édition contient quelques cartes et plans nouveaux : Grèce médiévale, Grèce antique en deux feuilles, Argolide, cimetière

de l'Eridanos, Hiéron d'Apollon Délien, maison et citerne de Délos, palais de Phaestos et d'Hagia Triada.

S.

---

**Die Opferanschauung des spaeteren Judentums und die Opferaussagen des Neuen Testamentes,** von O. SCHMITZ. Tübingen Mohr, 1910; in-8°, XII-334 p.

Discussion minutieuse, très fine, souvent heureuse et parfois subtile, de l'idée du sacrifice dans le judaïsme (c'est plutôt : dans la littérature juive) depuis le second siècle avant notre ère, et dans les écrits du Nouveau Testament. L'objet propre de ce travail est de déterminer le rapport qui peut exister entre la notion du sacrifice chez les Juifs, tant palestiniens qu'hellénistes, et les applications qui se font de cette même idée au Christ et au salut par le Christ, dans les Synoptiques, dans les Épitres de Paul, dans la littérature johannique et dans l'Épître aux Hébreux.

Un chapitre préliminaire, sur l'idée du sacrifice dans l'Ancien Testament, a paru indispensable. C'est celui qui prête le plus à la critique. La question du sacrifice expiatoire dans l'antiquité israélite y est posée de façon très confuse, M. S. ne sachant comment expliquer l'absence des sacrifices dits pour le péché, dans les temps préexiliens, et semblant considérer ces sacrifices comme proprement expiatoires de péché. En fait, ces sacrifices étaient surtout des rites lustratoires, des purifications liturgiques, qui ne concernaient pas directement la réparation des fautes morales. La Loi punit les délits volontaires et ne prescrit pas pour ceux-ci d'autre expiation que le châtiment. Les temps préexiliens ont certainement connu des pratiques lustratoires, parmi lesquelles figuraient des rites sanglants ; s'il n'en est pas fait mention dans les textes, ce doit être parce que ces pratiques ne comptaient point parmi les sacrifices dont on honorait la divinité. Les immolations qui s'adressaient à Iahvé étaient l'holocauste et le sacrifice dit de paix ou de salut, sacrifices qui pouvaient servir à toutes fins, propitiation, demande, action de grâces, la pureté rituelle étant d'ailleurs requise pour ces sacrifices, et obtenue comme il vient d'être dit. Après l'exil, la systématisation des pratiques lustratoires et leur coordination directe au culte de Iahvé amènent l'introduction des sacrifices dits de péché dans le rituel lévitique. La question des origines du sacrifice est beaucoup plus complexe que ne le supposent M. S. et les savants dont il s'autorise; au lieu d'être dérivé d'un rite primaire qui se serait diversifié au cours des temps, le système sacrificiel d'une religion historique, celle d'Israël par exemple, apparaît bien plutôt comme une synthèse et une combinaison de rites originairement multiples.

Pour le judaïsme des derniers temps, le régime des sacrifices n'est plus guère qu'une coutume prescrite par la Loi, observée comme telle,

et qu'on n'éprouve pas le besoin de justifier autrement; l'idée d'offrande y subsiste, mais passablement effacée; l'idée de substitution n'apparaît pas; celle de communion est absente. Du moins, M. S. l'affirme; mais, sur cet article de la communion, il est contredit par saint Paul. L'Apôtre (I Cor. x, 18-22) dit que les fidèles du Christ sont en communion avec lui dans la cène, comme le sont par le sacrifice les Juifs avec « l'autel » (on ne veut pas dire Dieu, mais cela revient au même), et les païens avec leurs dieux. Cette idée de Paul était l'opinion commune et populaire; un repas de sacrifice est toujours, en quelque manière, une communion sacrée. A cet égard, le témoignage de Paul compte plus que celui des lettrés du judaïsme. Les allégories philosophiques de Philon sur le rituel mosaïque ne représentent pas le sentiment de ceux qui offraient des sacrifices dans le temple de Jérusalem.

Dans la suite de son étude, M. S. est toujours soucieux de montrer que l'idée de substitution, prise en rigueur, ne se rencontre pas dans les textes du Nouveau Testament où il est parlé de la mort du Christ comme d'une immolation plus ou moins analogue à celle des victimes du sacrifice. L'analogie dont il s'agit n'est point diminuée par cette constatation, vu que l'idée de substitution n'est aucunement essentielle au sacrifice, et qu'elle ne semble pas avoir existé dans le judaïsme. Mais une différence très apparente se remarquerait entre les premiers fidèles du Christ et les Juifs sur la question du sacrifice : les Juifs, sous l'empire de la Loi et de la tradition, ne songent pas à supprimer leur antique service d'immolations sanglantes; les chrétiens y ont renoncé, et si parfaitement, qu'ils ne pensent même pas à s'en excuser. Ce n'est pas la critique rationnelle de cette institution qui les en a détachés, ni une réaction mystique contre le ritualisme, plus conséquente et plus décidée que celle de Philon; ce serait le sentiment qu'ils ont, avec Paul, d'être « dans le Christ une nouvelle création ». En même temps, et pour cela même, la terminologie du sacrifice aurait été appliquée à la mort de Jésus, qui se trouvait, selon M. S., tenir, dans l'économie nouvelle, une place analogue à celle du sacrifice dans l'économie ancienne, puisqu'elle servait aussi à supprimer l'abîme que le péché crée entre l'homme et Dieu. Seulement cette terminologie, nonobstant les formes très concrètes et très précises de son application ne serait, dans la pensée du christianisme primitif, qu'un vaste système de comparaison, suggéré ou imposé par le milieu, auquel ne correspondrait dans la réalité que la vertu de la foi, celle-ci donnant l'esprit par lequel les hommes sont unis au Christ immortel. Il n'y aurait en tout cela qu'une vaste métaphore, et la mort du Christ n'aurait pas été véritablement comprise comme un sacrifice.

La distinction est subtile, trop subtile probablement. Le supplice de Jésus ne pouvait jamais être considéré que comme l'*équivalent* d'un sacrifice, quelque chose d'analogue et d'efficacité plus grande. Ainsi

l'entendent les écrivains du Nouveau Testament ; et, ce faisant, ils se montrent beaucoup plus préoccupés du sacrifice que ne devaient l'être la plupart des Juifs, puisque ceux-ci, après la ruine du temple, ont pu se passer de sacrifice et n'en ont même pas retenu de symbole ou d'équivalent mystique. En fait, l'idée chrétienne ne se rattache pas directement au système sacrificiel du judaïsme contemporain de Jésus, non plus qu'aux sacrifices ordinaires des cultes païens. Mais la mort du Christ, envisagée comme un sacrifice, n'est qu'un sacrifice mythique, qui se trouve à l'égard du culte chrétien dans le rapport où est à l'égard des mystères de Mithra le sacrifice du taureau égorgé par ce dieu. Ce n'est pas précisément un sacrifice, c'est le prototype divin des mystères, le symbole du salut. Et le christianisme de Paul est vraiment une religion de mystères : à l'arrière-plan est le mystère que l'on croit, la mort du Christ, expiatoire et propitiatoire, à l'instar d'un sacrifice ; au devant de la perspective est le mystère que l'on vit, l'union mystique au Christ immortel, dont on a reçu l'Esprit dans le baptême, et avec lequel on communie spécialement dans la cène. C'est ce double mystère qui est le christianisme organisé en dehors du judaïsme, et si l'on peut dire qu'il ne doit presque rien au régime des sacrifices mosaïques, force est de reconnaître qu'il est de près apparenté aux mystères païens, tout en ayant sur eux l'avantage d'une espérance plus précise, d'un patron divin plus vivant et plus touchant, d'une doctrine morale plus complète et plus haute. La religion de pure foi, surchargée d'images empruntées aux religions cultuelles, qui est supposée par M. S., n'a pas réellement existé. Il n'y a aucune place pour elle dans l'histoire entre Jésus, qui a observé le culte du temple, et Paul, qui a organisé le culte chrétien.

Alfred Loisy.

---

**De la glossolalie chez les premiers chrétiens et des phénomènes similaires,** Étude d'exégèse et de psychologie, par E. Lombard. Paris, Fischbacher 1910, gr. in-8°, xii-254 pages.

Livre excellent sur un sujet assez délicat. L'auteur y fait preuve d'une rare pénétration, soit dans la discussion des textes, soit dans l'analyse des faits psychiques. La glossolalie des premiers chrétiens, phénomène dont on a encore des exemples de nos jours dans certains « réveils » protestants, est un langage automatique, inintelligible, « fortement additionné de phonations inarticulées et d'exclamations émotionnelles, avec peut-être certaines poussées de néologismes subliminaux ». La littérature juive et païenne antérieure au christianisme fournit des cas analogues, mais non tout à fait semblables. Le « parler en langues » ne disparut point avec l'âge apostolique, mais le montanisme le rendit suspect. La tradition se persuada que ç'avait été « un polyglottisme miraculeux ». L'origine de la glossolalie est d'ordre psychique : excès d'émotion religieuse aboutissant à une désappro-

priation des organes de la parole, qui semblent fonctionner indépendamment de la volonté du sujet. En état d'extrême surexcitation, le glossolale parle sans savoir précisément ce qu'il dit ; ceux qui l'écoutent ne comprennent pas davantage, mais on peut « interpréter », soit que l'inspiré lui-même garde souvenir d'idées et de sentiments qu'il associait à son discours, soit qu'un auditeur soit ou se croie en mesure de discerner ces idées et ces sentiments. On voit par I Cor. xii, 3, que le « déchaînement affectif » dans lequel se trouve le glossolale peut laisser échapper certains sentiments d'ordinaire contenus, qui apparaissent en forme de blasphèmes ou autres étrangetés que l'on attribue naturellement au démon. La glossolalie est donc tout ce qu'il y a de moins miraculeux ; au point de vue du sens commun, cela ressemble d'assez près à la folie. Toutefois M. L., au lieu de conclure à la nécessité d'une hygiène mentale qui tendrait à prévenir de pareils accidents, a préféré, pour finir, émettre sur le sujet un « jugement de valeur » : puisqu'on ne peut faire « un grief à la religion de ses origines affectives », regardons « l'infantilisme » de la glossolalie comme « la rançon » du rajeunissement qui « donne pour moteur à la vie l'impérissable charité », et bornons nous à espérer que la psychologie contribuera de plus en plus à « éclairer la piété ».

Ce jugement de « valeur » ressemble trop à un sentiment de foi pour qu'on soit tenté d'y faire objection ici. Notons seulement que la glossolalie a fait descendre l'Évangile à un degré d'« infantilisme » passablement inférieur à celui où était Jésus, en qui le principe de charité n'est associé qu'à l'illusion du prochain règne de Dieu. Ajoutons que les paroles de M. L. ont une portée extrême en ce qui regarde la religion ; car, s'il est vrai que le sentiment religieux, abandonné à lui-même, conduise si aisément à différentes formes d'aberration mentale, non seulement l'Église catholique a rendu à la civilisation un signalé service en endiguant l'esprit des glossolales, mais un chacun est autorisé à se défier quelque peu de « l'homme spirituel » qui, d'après saint Paul, ne veut « être jugé par personne », et à penser que le contrôle du sens commun, de la raison sociale, de la froide expérience, est de nécessité absolue pour protéger l'humanité contre elle-même, contre le danger des émotions qui dérangent ce que M. L. appelle si joliment sa « stabilité mentale ».

M. L. s'est longuement arrêté sur le récit de la Pentecôte dans les Actes, à seule fin d'en dégager la relation historique d'un fait ancien, la première scène de glossolalie qui se serait produite dans l'Église chrétienne. Le texte ne se prête guère à cette dissection. Autant il paraît clair que le narrateur, consciemment ou inconsciemment, interprète à faux la glossolalie comme la faculté de parler toutes sortes de langues étrangères, autant il est malaisé de voir s'il a pris occasion de ce contresens dans un récit qui concernait la glossolalie chez les premiers fidèles, ou bien s'il n'a pas très délibérément transporté tout

au début de l'histoire chrétienne la glossolalie ainsi comprise, afin de faire remonter au premier cercle apostolique et aux premiers jours de l'Église les dons de l'Esprit qu'il savait avoir été ultérieurement répandus dans les communautés helléno-chrétiennes, tout comme il a voulu très délibérément attribuer à Pierre l'introduction des premiers païens dans l'Église du Christ. La tradition de Marc et de Matthieu ignore tout à fait l'institution de l'Église par la descente de l'Esprit sur les apôtres ; cette idée paraît être une conception systématique de Luc; et c'est au profit de cette idée qu'a été arrangée, qu'a pu être inventée de toutes pièces la scène de la Pentecôte. Certains passages des Actes donneraient à croire que l'Évangile a été prêché, pendant quelque temps, au seul nom de Jésus ressuscité, avec un baptême que n'accompagnaient pas encore les dons extraordinaires de l'Esprit.

Çà et là M. L. semble opposer les « facteurs sociaux de la glossolalie » à son principe, qui serait « d'ordre essentiellement psychique ». Sans doute il veut réagir contre les tendances de certains savants qui pensent rendre pleinement raison de tous les phénomènes humains en démontrant leur origine sociale. Mais si ces savants négligent trop l'aspect individuel des phénomènes en question, ce n'est pas un motif pour tomber ou pour persévérer dans l'excès contraire. « Il faut toujours que quelqu'un commence », dit M. L. à propos des épidémies de glossolalie, qui se manifestent d'abord dans un individu, et qui sont relativement limitées ; mais tout aussitôt il ajoute que « le meneur » a été « mené ». L'initiateur a été lui-même suggestionné de mille manières; et qu'est-ce que cette suggestion sinon l'influence de la société sur l'individu? N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que chacun porte innée en soi, par l'effet de l'hérédité, une accumulation latente de social individualisé (si l'on peut ainsi parler), qui le prépare aux suggestions du milieu, de l'instruction, de la tradition religieuses? Le social devient psychique en s'individualisant; le psychique devient social en se communiquant. Bien fin sera celui qui tracera la ligne de démarcation définitive entre l'un et l'autre, si tant est qu'il y ait lieu de fixer une telle frontière. Sociologues et psychologues pourraient s'entendre sans aucun dommage pour leurs sciences respectives, et l'intérêt même de ces sciences paraît exiger la collaboration mutuelle de leurs représentants.

Alfred Loisy.

---

**Der Hebräerbrief in zeitgeschichtlicher Beleuchtung**, von B. Weiss. Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8, 110 pages.

**Ueber die pseudoapostolischen Kirchenordnungen**, von E. Schwartz (*Schriften der wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg*, 6). Strassburg, Trübner 1910 ; in-4, 40 pages.

**Der liturgische Papyrus von Dêr-Balyzeh**, bearbeitet von T. Schermann. Leipzig, Hinrichs, 1910; in-8, vi-42 pages.

M. B. Weiss soutient encore que l'Épître aux Hébreux a été adressée

aux judéo-chrétiens de Palestine, lorsqu'ils n'avaient pas cessé de participer au culte du temple, et pour les engager à rompre avec le judaïsme. La place prépondérante qu'a dans cette Épître l'interprétation allégorique de l'Ancien Testament permet de supposer dans les détails tel ou tel rapport avec le judéochristianisme, et la thèse de M. W. est très ingénieusement et assez logiquement construite; mais il semble que la base manque tout à fait. Le déploiement de textes et d'allégories n'a qu'une signification théorique, si l'on peut dire : il sert à prouver à des chrétiens nullement mêlés au judaïsme l'excellence de la révélation chrétienne; et si l'auteur avait eu l'intention qu'on lui prête, on devrait avouer qu'il l'a lui-même trahie en ne la manifestant pas plus clairement à ses lecteurs. L'intérêt qu'il porte au culte juif est dépourvu d'actualité. Rien n'oblige à admettre que le temple existe encore dans le temps où il écrit.

La dissertation de M. Schwartz sur les recueils de règlements et canons pseudo-apostoliques, fort bien conduite, et qu'il nous est impossible d'analyser ici en détail, tend à prouver que le huitième livre des *Constitutions apostoliques* est fondé sur la *Kirchenordnung* (*Règlement ecclésiastique d'Égypte*, ou *Canons d'Hippolyte*), et que ce dernier document représente, abstraction faite des retouches et des interpolations, une œuvre authentique d'Hippolyte, son Ἀποστολικὴ παράδοσις, laquelle figure sur sa statue après le Περὶ χαρισμάτων. Précisément le préambule de l'ancienne version latine de la *Kirchenordnung* (préambule qu'on retrouve paraphrasé dans *Const. ap.* VIII, 3) se réfère à un ouvrage précédent, *De donationibus*, et l'auteur, parlant en son nom personnel, avec une certaine solennité, annonce l'intention d'exposer la discipline traditionnelle des Églises. Il suit de là que l'œuvre ne se donnait aucunement comme apostolique, mais comme émanant d'un évêque, gardien autorisé de la tradition ecclésiastique. A raison de son titre, le livre, négligé en Occident, fut compilé en Orient, avant la fin du IIIe siècle, dans une collection pseudo-apostolique et se trouva ainsi démarqué. Les conclusions de M. Schwartz ont leur importance pour l'histoire de la discipline ecclésiastique et de la liturgie chrétienne, et elles paraissent solidement fondées.

Les fragments liturgiques qu'étudie M. Schermann ont été trouvés en Égypte par M. Flinders Petrie, et publiés par D. de Puniet (*Revue bénédictine*, XXVI, 1909, pp. 34-51). Il semble que l'éditeur bénédictin ait interverti l'ordre où doivent se lire les trois feuillets dont il s'agit; le court symbole qu'il fait venir au milieu de la liturgie devait au contraire se lire à la fin. Par la comparaison de la *Kirchenordnung* en ses différentes recensions, M. S. établit avec beaucoup de vraisemblance que ces débris de textes représentent une très ancienne forme de la messe baptismale, avec seconde profession de foi au moment de la communion. Le symbole et les autres morceaux litur-

giques ont un caractère de haute antiquité. On pourrait se demander peut-être s'ils ne sont pas en étroite parenté avec l'œuvre originale d'Hippolyte; la prière eucharistique contient une phrase qui se trouve littéralement dans le Pasteur d'Hermas, et le rapport n'est certainement pas accidentel. L'invocation au Saint-Esprit précède les paroles de l'institution eucharistique; mais M. S. admet qu'il y avait une autre épiclèse dans la suite de la prière, qui n'est pas conservée. Dans quelle mesure cette seconde épiclèse faisait double emploi avec la première, c'est ce qu'on ne saurait dire, puisqu'on n'en peut pas même conjecturer la teneur.

Alfred Loisy.

---

**Die handschriftliche Ueberlieferung des Epiphanius** (Ancoratus und Panarion), von K. Holl, Leipzig, Hinrichs, 1910, in-8, 98 pages.

Étude critique sur la tradition manuscrite des œuvres de saint Épiphane, Ancoratus et Panarion. Par la discussion très minutieuse à laquelle M. Holl a soumis les manuscrits actuellement connus il apparaît que la plupart procèdent d'un seul exemplaire encore existant, qui est le Vaticanus 503 (IXe siècle). Seul indépendant de cette tradition est le Marcianus 125 (daté de l'année 1057). Il en résulterait une grande simplification de l'apparat critique si le Vaticanus s'était conservé intégralement, mais il ne contient que le premier livre du Panarion. Le Genuensis 4, où M. H. reconnaît une copie du Vaticanus, plus jeune de cinquante ans environ que l'original, contient le Panarion tout entier, sauf une lacune que supplée l'Urbinas 17-18 (XIIe ou XIIIe siècle). Tout en classant ses manuscrits, M. H. fait d'intéressantes remarques sur la conservation des œuvres de S. Épiphane, qui ont été peu copiées, sur l'ordre primitif de la collection, où l'Ancoratus venait le premier, sur l'inauthenticité de l'Anakephalaiosis, simple extrait du Panarion, et qui ne saurait être attribué à Épiphane, etc., etc.

A. L.

---

J. G. Frazer, **Le Rameau d'or**, Étude sur la magie et la religion. Traduit de l'anglais par R. Stiébel et J. Toutain. Vol. III et dernier, Les cultes agraires et silvestres, par J. Toutain. Paris, Schleicher, 1911, 590 p. in-8°. Prix : 10 fr.

Ce volume termine la traduction française, entreprise, il y a déjà bien des années, de *The golden Bough*. Elle s'achève au moment où M. Frazer reprend pour la seconde fois en sous-œuvre son livre capital et vient de nous donner, en un volume distinct, trois des treize chapitres du présent volume. MM. Stiébel et Toutain ne pouvaient suivre M. Frazer sur cette toile de Pénélope. Pour Adonis, Attis et Osiris, ils ont traduit l'ancien texte et se sont contentés de renvoyer le lecteur au livre anglais.

Tel qu'il est, ce volume de la traduction française nous rend un

Mannhardt refait d'après les idées et la mode d'aujourd'hui. Je crois utile de rappeler les grandes divisions de cette partie. Elle comprend trois livres : les cultes agraires et silvestres dans les légendes, croyances et coutumes populaires (culte des arbres, meurtre de l'esprit des arbres, Carnaval et Mi-Carême), les cultes agraires et silvestres dans l'Orient et l'antiquité classique (Adonis, Attis, Osiris, Dionysos, Demeter et Proserpine, Lityerses et ses parallèles, divinités à forme animale), la mort des divinités de la végétation et le rameau d'or (Saturnales et fêtes analogues, Balder, le gui et le rameau d'or).

Les traducteurs ont ajouté à la fin un double index général pour les trois volumes : index géographique et ethnographique, index mythologique et religieux. Au moment où, de tous côtés, l'on proteste dans la science contre la multiplicité des tables alphabétiques, on pourra contester l'utilité d'une semblable division. Mais ces tables rendront les plus grands services. Elles sont le complément indispensable de cet ouvrage; elles témoignent encore du soin et du désintéressement mis par MM. Stiébler et Toutain à faire connaitre cet ouvrage de premier ordre au public français.

M. D.

---

H. Petitot, **La Prétendue Rétractation de Pascal.** Paris, Beauchesne, 1911, 8°, p. 75.

Augustin Gazier, **Les derniers jours de Blaise Pascal.** Etude historique et critique, avec deux similigravures. Paris, Champion, 1911, in-16, p. 70. Fr. 1.50.

I. Tandis que les professeurs veulent arracher Pascal aux jansénistes, voici que les théologiens entrent dans le débat pour le leur conserver. M. Jovy avait dans son *Pascal inédit II* soutenu la thèse d'un Pascal se séparant de Port-Royal et évoluant vers l'orthodoxie. Dans une brochure extraite de son ouvrage *la Vie religieuse de Pascal*, M. Petitot reprend les arguments de M. Jovy et conclut à un Pascal plus intransigeant que les jansénistes, irrité contre eux au moment de la signature du formulaire, non parce qu'il voulait retourner à l'orthodoxie, mais parce qu'il était sur le point d'avancer jusqu'au schisme. L'argument tiré des mémoires du P. Beurrier qui mentionne une retraite de Pascal antérieure de deux ans à sa mort ne saurait servir à soutenir la thèse d'un abandon des doctrines jansénistes; en effet il n'y a pas à faire fond sur les assertions embarrassées et l'information vague du maladroit curé de Saint-Etienne-du-Mont. M. P. veut donc conserver à l'égard de Pascal l'opinion traditionnelle et ceux que séduirait trop la démonstration tentée par M. Jovy feront bien avant d'y acquiescer de lire les objections qui lui sont adressées. Il est vrai que les catholiques ont trouvé un biais pour conserver Pascal avec eux : le mystique, le contemplatif leur appartient; l'homme actif, le théologien est abandonné aux jansénistes. Mais qu'eût pensé Pascal de cet « esprit de finesse » ?

II. Avec moins de mansuétude, mais autant de rigueur dans la discussion, M. Gazier attaque la thèse de M. Jovy. Il n'y a jamais eu de brouille véritable entre Pascal et les solitaires, mais seulement un dissentiment passager. Les jansénistes n'ont pas eu autour du mourant l'attitude que leurs adversaires leur ont prêtée et enfin l'histoire de la fameuse rétractation ne fut qu'une fable utilisée par les Jésuites qui profitèrent des maladresses du P. Beurrier. Sur les mémoires de celui-ci, M. G. nous renseigne en détail : ils sont d'après lui sans valeur, composés à des dates différentes, difficiles à fixer, par quelque secrétaire peu habile sur des notes diffuses et contradictoires, laissées par un religieux honnête, mais d'une intelligence médiocre et peu informé des controverses de son temps.

En rendant compte ici même du livre de M. Jovy, j'exprimais les doutes que ne manquerait pas d'éveiller dans des esprits non prévenus son antipathie pour le jansénisme. Il faut bien convenir que l'attitude constante de Pascal et celle de sa famille s'expliquent plus aisément et s'accordent mieux avec l'ensemble des témoignages dans l'interprétation des auteurs de cette double réfutation qu'avec la thèse tendancieuse de M. Jovy. M. G., en combattant *pro aris et focis*, a été pour lui d'une dureté excessive ; les documents patiemment réunis par le savant chercheur, même s'ils n'ont pas tous le mérite de l'inédit, conservent leur prix.

L. R.

---

MASSON-FORESTIER, **Autour d'un Racine ignoré**, Paris, Mercure de France, 1910. 8°, p. 441. Fr. 7.

On a beaucoup parlé du *Racine* de M. Masson-Forestier. Le livre est bien fait pour provoquer la discussion ; nous ne l'appellerons pas « impertinent », bien que l'auteur lui-même lui ait donné ce qualificatif, mais il sera permis de le juger fort paradoxal et aventureux. Le paradoxe est d'ailleurs plus dans le détail de l'argumentation que dans la thèse soutenue par M. M.-F. Il estime justement que le Racine doux et tendre, pieux et contrit d'une légende accréditée par Port-Royal et le fils du poète, ne répond à rien de réel, et en effet la critique moderne a souligné tout ce qui dans le caractère de Racine comme dans ses créations, jure avec cette idée superficielle. On lui accordera donc que Racine a été violent et passionné, ambitieux, intéressé, que ses héros sont des impulsifs et des êtres d'instinct sous des dehors polis et élégants. Mais pourquoi cette outrance dans la démonstration ? Racine ne nous aurait montré qu'un défilé de fauves, et lui-même, c'est le beau tigre, ou le chat-tigre, ou encore le loup, l'hyène, la panthère, le léopard. Puisque le poète se complaît dans la peinture des passions brutales, c'est qu'il les partage; mais alors que dira-t-on d'un Crébillon ou d'un Shakespeare, sans parler des imaginations plus étranges d'un Kleist ou d'un Grabbe ? D'ailleurs le

même raisonnement peut aussi bien s'appliquer au spectateur et au simple lecteur : goûter Mithridate et Néron, c'est leur ressembler. Voilà un exemple entre beaucoup des conclusions excessives de l'auteur; il serait trop long de relever toutes celles qui au cours de son gros volume irritent des lecteurs doués de moins d'imagination, et de discuter en détail tout ce que tire l'auteur des origines du poète, de l'influence du terroir, de l'écriture, du fameux portrait de Langres, etc. M. M.-F. n'aime pas les jansénistes ; il lui déplaît de croire à une action profonde de Port-Royal sur le jeune Racine et même à une affection véritable pour les solitaires dans le Racine des dernières années. Il a voulu expliquer ce qui avait *préparé* le poète, ce qu'il doit à la double souche des Racine et des Sconin et à sa bourgade natale. Il y a dans cette première partie de son livre bien du nouveau, beaucoup de renseignements amassés par l'érudition locale et recueillis et accrus par l'auteur; mais que d'assertions téméraires, que de rapprochements spécieux, que de généralisations imprudentes [1] ! De combien de villes ne pourrait-on pas évoquer la physionomie latine comme pour la Ferté ? et chez combien d'écrivains ne retrouverait-on pas le Franc brutal de la conquête, comme dans « les terribles Sconin », ancêtres maternels de Racine ? Toutes ces constructions ethnologiques sont bien fragiles. M. M.-F. a raison de dire que son héros est énigmatique ; il a bien fait de réviser des jugements peu fondés, trop fidèlement répétés ; mais pourquoi ne pas établir avec plus de rigueur scientifique ce qu'il a découvert de nouveau, au lieu de se contenter de conjectures ? Son livre, écrit avec tant de verve, plein d'aperçus neufs, eût gagné en solidité ce qu'il aurait peut-être perdu de trop ingénieux.

L. R.

---

E. Longuemare, **Bossuet et la société française sous le règne de Louis XIV.** Paris, Bloud, 1910, in-12, 284 p. 3 fr. 50.

Tout ce qui contribuera à replacer les « grands hommes » du xviie siècle dans leur milieu, à marquer leurs rapports avec ce milieu, doit être bienvenu. Encore ne faut-il pas torturer la vie et l'œuvre des grands hommes pour leur faire avouer des influences qu'elles n'ont pas subies ou des intentions qu'elles n'ont jamais eues.

C'est un peu le cas de M. Longuemare. Avec de belles ressources

1. P. 142, de ce que le nom demeure intact, M. M.-F. conclut que le sang n'a pas été altéré. P. 217 et suiv., Racine aurait le premier introduit le geste dans la tragédie : et toute la tradition de la comédie ? et les farceurs italiens ou français ? Corneille serait figé et toujours digne : et *Rodogune* ? P. 421, la supposition d'un Racine joué en allemand et interprété « avec une extrême violence », parce que la forme classique n'y est plus, est démentie par les faits : on connaît l'adaptation que fit Schiller de la *Phèdre* ; elle était justement destinée, comme les adaptation analogues de Gœthe, à donner aux acteurs et au public de Weimar, trop amis du réalisme à la scène, le goût de la correction et de la réserve.

d'habileté et des connaissances fort étendues, il s'est efforcé d'extraire des sermons toute une série de « témoignages », de jugements sur la société du XVIIe siècle. Ainsi présenté, Bossuet gagne assurément en finesse, en souplesse d'esprit; il se rapproche des qualités propres à Bourdaloue; il est même supérieur à Bourdaloue pour cette science du présent, puisqu'il exprime les mêmes vérités en traits plus fermes et plus rapides.

On ne peut refuser à cette thèse le mérite d'être séduisante. Comme ce serait curieux, d'avoir découvert, à côté du grand lyrique et de l'ardent batailleur, un Bossuet averti de toutes les complications psychologiques et sociales de son siècle! Par malheur, on ne peut guère se fonder sur l'ouvrage de M. Longuemare pour affirmer l'existence d'un tel personnage. M. Longuemare, il est vrai, cite beaucoup de textes, mais il ne donne aucune référence; or, nous n'avons plus l'habitude de croire les gens sur parole, et nous tenons à vérifier au moins le sens du contexte (cf. p. ex. p. 186 et sq.). Il en va de même pour toutes les affirmations de M. Longuemare : elles ne s'appuient que sur le crédit que sa personne peut inspirer, pas une source n'est citée.

Ce défaut est d'autant plus grave que M. Longuemare, par ailleurs, nous oblige à la prudence. Il fait sortir du moindre texte mille idées larges ou profondes, que Bossuet peut-être n'y avait pas mises. Dans le chapitre « des pauvres et des humbles » surtout, cette dialectique règne avec audace et donne quelque vertige.

C'est pourtant un livre intéressant que le « Bossuet » de M. Longuemare. Au prix d'un peu plus de mesure et de précautions critiques, ç'eût été un livre utile.

Georges Hardy.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 avril 1911.* — M. Leger, vice-président, annonce, au nom de M. Omont, qu'un ms. du XIVe siècle, intitulé *Ethimologiae moraliter distinctae*, provenant de la collection Ashburnham-Barrois, et dont M. Delisle avait signalé l'origine frauduleuse, vient de rentrer à la Bibliothèque nationale. Ce ms., mentionné dans le premier catalogue de la Librairie royale de Blois sous François Ier, devait, ces jours derniers, être mis en vente à Londres, en même temps que la première partie des collections de M. Charles Butler. Le fils de ce dernier, ayant reconnu la provenance suspecte du volume, l'a spontanément fait remettre à la Bibliothèque nationale.

M. Paul Foucart continue sa communication sur le Zeus Carien d'après un bas-relief inédit du IVe siècle. Il passe au second attribut de ce Zeus : les six mamelles sculptées sur la poitrine du dieu. Avec cet exemple certain, on peut reconnaître le même type sur des monnaies cariennes de l'époque impériale et sur un bas-relief de Mylasa. Les représentations de ce genre doivent-elles faire croire que les anciens ont adoré des divinités androgynes? M. Foucart ne le pense pas. Il montre, par exemple, pour l'Aphrodite barbue de Cypre, que ce n'est pas une divinité mâle et femelle, mais une déesse à laquelle on a donné une barbe comme signe de sa force, et il le prouve par des statuettes de Suse que lui a communiquées le P. Scheil ainsi que quelques extraits d'hymnes assyriens. De même, les mamelles du Zeus carien ne sont pas une marque de son sexe, mais un moyen conventionnel d'exprimer un de ses attributs : la fécondité nourricière qu'il répand sur la terre avec les eaux célestes dont il est le maître. Le bas-relief permet donc de reconstituer l'antique idole de Labranda, et d'y reconnaître un dieu de l'atmosphère, disposant des pluies et de la foudre, apparenté à l'Héraclès

Sanda des tribus hétéennes de l'Anatolie. — MM. Jullian et Salomon Reinach présentent quelques observations.

M. Philippe Berger communique une inscription suffétale trouvée à Carthage par le P. Delattre. Un des membres de cette famille, qui tous portent le titre de suffète ou de *Rab*, joint au titre de suffète une fonction religieuse, encore mal comprise, mais qui semble le rattacher au culte d'une divinité qui s'appellerait Mithrah-Astarni. Ce serait une divinité double, comme Moloc-Astoret, Esmoun-Astoret et d'autres encore, bien connues dans la religion phénicienne, et qui sont des variantes de l'Herm-Aphrodite. M. Berger signale la ressemblance que présente le premier de ces noms avec celui du dieu Mithra, tout en faisant les plus extrêmes réserves sur les conclusions qu'on pourrait être tenté d'en tirer.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 avril 1911.* — M. Collignon communique des photographies représentant une plaque de fronton de style archaïque, qui a été récemment découverte à Corfou. Elles lui ont été adressées par M. Charles Picard, membre de l'Ecole française d'Athènes. La plaque a été trouvée dans une propriété voisine du *Canoni*. Elle est en calcaire coquillier et mesure dans sa plus grande hauteur 2 metres 71. Elle comprend un morceau du rampant, de la plinthe, et deux figures en relief qui faisaient partie d'une *Gigantomachie*. A gauche, Zeus, armé du foudre, combat contre un géant qui est tombé sur le genou droit et saisit d'une main une des nattes de la chevelure du dieu. Zeus est imberbe, comme dans certaines statues de l'école argienne, celles d'Hagelaïdas et de Dionysios, qui sont mentionnées dans les textes. Le type du visage, la forme de la coiffure rappellent certaines têtes de *kouroi* archaïques de provenance insulaire. Quant à la tête du géant, avec sa chevelure aux larges nattes massées sur le cou, elle évoque plutôt le souvenir des œuvres crétoises et péloponnésiennes. D'autre part, le travail de la musculature, certaines conventions d'attitude trahissent des analogies avec les plus anciennes méthodes de Sélinonte. C'est donc à l'art péloponnésien que se rattache ce remarquable morceau de sculpture monumentale, dont la date paraît devoir se placer vers le milieu du VIᵉ siècle.

M. Loth fait une communication sur le sort et l'écriture chez les anciens Celtes. Les Celtes, comme les Germains, consultaient le sort en lançant en l'air des morceaux de bois préalablement gravés. A l'époque historique, ces signes gravés, chez les Germains, étaient des *runes*. Chez les Irlandais, c'était peut-être des *aghama*. L'alphabet aghamique a été constitué d'après l'alphabet latin, mais les caractères proprement dits de cet alphabet remontent à une haute antiquité. Il a existé, chez les Celtes insulaires, une écriture sur bois, consistant en traits mis des deux côtés d'une ligne centrale ou en travers de cette ligne. Primitivement, ces caractères avaient une valeur magique, comme dans l'ancienne Grèce. Il semble que l'on en trouve trace à une époque très reculée. Sur une ardoise trouvée dans un monument mégalithique de l'île de Groix, on remarque des caractères qui rappellent singulièrement les caractères aghamiques. Récemment M. G. Chauvet a découvert, sur des baguettes de l'époque magdalénienne, des signes analogues.

M. Paul Viollet fait une communication sur les séjours des empereurs en France. Ceux-ci se considéraient comme les continuateurs des empereurs romains. Le droit romain devint leur droit et dès lors fut suspect aux rois de France ; il est bien probable que cette préoccupation doit servir à expliquer la prohibition de l'enseignement du droit romain à Paris, à expliquer aussi le rôle secondaire que l'on accordait à ce droit dans la France entière. Quant aux voyages des empereurs en France, celui de Charles IV qui, au XIVᵉ siècle, vint rendre visite à son neveu Charles V, mérite la plus grande attention. Le roi prit les plus extrêmes précautions pour éviter toute apparence de sujétion, tout rite qui aurait pu paraître impliquer de la part du roi de France quelque dépendance : on évita notamment de faire monter l'empereur sur un cheval blanc, ce qui était réservé au souverain. Le voyage de Charles Quint fait constraste avec celui de Charles IV : François Iᵉʳ, qui désirait ardemment la cession du Milanais, affecta tout au contraire de traiter Charles Quint en souverain qui parcourt ses propres Etats. Ce fut en pure perte. — MM. Bouché-Leclercq, Havet et Prou présentent quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 27 mai — 1911



P. A. A. Bœser, **Beschreibung der Ægyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden.** Die Denkmæler der Zeit zwischen dem Alten und Mittleren Reich und des Mittleren Reiches, 2te Abtheilung : *Grabgegenstænde, Statuen, Gefæsse und verschiedenartige Kleinere Gegenstænde*, mit einem Supplement zu den Monumenten des Alten Reiches, in-f°, La Haye, Martin Nijhoff, 1910, 15 p. et 22 planches.

La première livraison de cet ouvrage, qui complète heureusement par des reproductions en phototypie les indications fournies sur les antiquités égyptiennes du Musée de Leyde par les dessins de Leemans, était consacrée aux monuments de l'Empire Memphite : les trois dernières planches de cette seconde livraison contiennent un ensemble de vases en pierre et un torse de statuette en bois qui appartiennent au même temps. Elles seront bien accueillies par tous les savants qui s'intéressent à ce genre d'objet et qui désirent en posséder des images exactes. L'art du premier Empire thébain a fourni la matière des autres planches.

Ce sont d'abord des tables d'offrandes : les unes de la forme classique (pl. I-II), des plaques de calcaire rectangulaires avec bec saillant pour l'écoulement des eaux de libation et propriété, la première d'un *wékil* du chef-sphragiste Sihathor ; la seconde d'un docteur scribe en chef Sovkoudidiou à qui la dédia Sanboubou, fils de la dame Maït ; les autres (pl. III-V) en figure de maison, ou de tombeau. Ce dernier genre, sur lequel l'attention a été appelée fortement depuis près de trente ans, est particulièrement intéressant pour l'étude des idées relatives à la condition des âmes après la mort. Il se révèle à nous pour la première fois, à ma connaissance, entre le milieu de la VIe et le début de la XIe dynastie, et on en rencontre les spécimens les plus anciens aux sépultures pauvres où il n'y a pas de chapelles bâties ou

creusées profondément dans la montagne; quelquefois une table d'offrandes ordinaire est à côté d'eux, prouvant que, dans l'esprit des contemporains, les deux objets ne passaient pas indifféremment l'un pour l'autre. La table plate était, en effet, comme je l'ai dit ailleurs, une sorte d'appareil expéditeur par le moyen duquel l'officiant envoyait les pièces de l'offrande au *double*, relégué dans son logis funèbre : elle faisait partie du mobilier indispensable et elle supposait que le tombeau possédait une pièce au moins qu'on pouvait considérer comme l'équivalent d'une maison pour le mort. La table du second type nous apparaît, tantôt comme une salle à colonnes ouverte et sur le devant de laquelle sont jetées à terre des provisions diverses, tête et cuisse de bœuf, pains, gâteaux, cruches d'eau ou de vin, vases à boire, tantôt comme un groupe d'habitations fermé à un ou deux étages, avec leurs escaliers d'accès, leurs portes, leurs fenêtres, leurs terrasses, et parfois dans les chambres une figurine assise du propriétaire, et toujours, sur le devant, un étalage de victuailles. C'est donc une résidence complète que l'on a préparée pour le défunt de la même manière qu'en enterrant auprès de lui des scènes de sacrifice, de cuisine, de métiers, de labourage, de réjouissance, jouées par des poupées en bois, on lui assurait la jouissance réelle de toutes les bonnes choses qu'il y voyait représentées : il logeait dans les chambres ou il y recevait ses invités, les mets lui étaient des réserves de repas impérissables, que la vertu des formules renouvelait sans cesse, tant que l'ensemble ne lui était pas volé ou détruit. On avait donc dans ces soi-disant tables du second type un logis et un appareil expéditeur combinés en une pièce unique du mobilier funéraire. Autant que je puis le conjecturer, la contamination des deux s'est produite dans la Moyenne-Égypte et sous l'influence des concepts qui amenèrent l'invention des scènes en bois : dans l'esprit de ceux qui la réalisèrent, elle avait pour effet de procurer une immortalité sans grands frais à quiconque manquait de ressources pour s'ériger un tombeau décoré des bas-reliefs réglementaires.

La planche VI est intéressante pour l'histoire de l'art. Elle porte la photographie d'une base de statue ou de petit obélisque, dédiée par le roi Khâankhuya Sovkhotpou de la XIII[e] dynastie au dieu Mînou, surnommé l'Horus vigoureux : deux statuettes du roi sont adossées à chaque face, les pieds joints, le buste droit, les mains allongées et posées à plat sur le devant du jupon, dans une attitude d'obéissance servile. La disposition est très rare et pour en découvrir un autre exemple, nous devons descendre jusqu'à Ramsès II, qui appliqua sur la base des obélisques de Louxor des cynocéphales adorants, quatre à chaque face. Il semble d'ailleurs que les souverains du premier empire thébain n'aient pas craint ce genre de posture pour leurs statues : il y a, au Musée du Caire, les restes d'une sorte de naos ou plutôt d'une plaque en calcaire à cadre saillant sur laquelle

s'enlèvent côte à côte deux portraits de Neferhotpou Ier et de Sovkhotpou III ainsi figurés (*Guide to the Caire Museum*, 1910, p. 151, n° 280). La boîte à canopes d'un autre Pharaon de cette dynastie, Sovkoumsaf Ier, est reproduite sur la planche VII, et le diadème d'un des Antouf sur la planche XVIII. Les autres planches sont occupées par des monuments de moindre valeur artistique ou historique, cercueil (planche VIII), barques funéraires avec leurs équipages (pl. IX-XII), offrandes votives (pl. XIII), statues de particuliers ou bases de statues (pl. XIV-XVII), hippopotame en terre émaillée bleue (pl. XVII), collier, cylindre d'Amenemhaît III et scarabées (pl. XIX). Le texte qui accompagne les planches est court, mais il contient les renseignements nécessaires sur l'origine, l'histoire, l'état de conservation des monuments : des vignettes intercalées dans la lettre précisent les détails qu'on distingue mal sur les planches, et une bibliographie termine chaque article. J'y ai relevé quelques oublis : pour la table d'offrandes de la planche II, M. Bœser aurait pu renvoyer au Catalogue d'Ahmed Bey Kamal, aussi bien qu'à l'*Album du Musée de Boulaq*; l'hippopotame bleu du Caire est dans l'*Album* de Mariette et dans mon *Archéologie Égyptienne*; il aurait été bon de citer la lyre du Musée du Caire (*Guide to the Cairo Museum*, 1910, p. 318, n° 853). Ajoutons, pour en finir avec la critique, que j'ai des doutes au sujet de l'âge attribué à la statuette de femme de la planche XV.

L'exécution matérielle est très satisfaisante : les planches sont bien tirées et l'on y distingue aisément les mérites et les défauts de chacun des objets. J'aurais mieux aimé dans plusieurs cas des reproductions de dimensions plus grandes, ainsi pour le diadème d'Antouf : mais il aurait fallu augmenter la grosseur du volume et sans doute la question de prix est intervenue. Malgré cet inconvénient, le nouveau livre de M. Bœser sera très utile aux Egyptologues à qui le Musée de Leyde n'est pas accessible et aux historiens de l'art égyptien.

G. Maspero.

---

G. Mœller, **Das Dekret des Amenophis, des Sohnes des Hapu** (extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1910, n° XLVII, p. 932-948), in-8°, Berlin, Rymer, 16 p. et 1 pl.

M. Möller avait donné dans ses *Lesestücke* une copie nouvelle de la stèle du British Museum publiée par Birch il y a près d'un demi siècle, et dans laquelle est racontée à la date de l'an XXXI d'Aménôthès III, la prétendue fondation d'un wakf en l'honneur du ministre et magicien Aménôthès, fils d'Hapoui. Erman a indiqué, il y a longtemps déjà (*Ægypten*, p. 214), que le document ne remonte pas à la XVIIIe dynastie, et Petrie l'a attribué à l'âge ptolémaïque (*History*, t. II, p. 197). L'étude de la langue et de la paléographie, et l'examen de la formule d'exécration qui le termine amènent Möller à en placer la confection vers la fin du second Empire, sous la XXIe dynastie. Les prêtres

d'Aménôthès, menacés par le roi d'alors et craignant de perdre l'usufruit du wakf qu'ils administraient, le forgèrent de toutes pièces pour établir leur droit. Il est probable que leur fraude réussit, puisque les Ptolémées, en rebâtissant le petit temple de Deîr el-Médinèh, n'en écartèrent pas le culte du vieux magicien. La démonstration de Möller est conduite avec beaucoup de méthode, malgré sa brièveté, et je ne vois pas qu'on y ait rien à reprendre pour le moment : le résultat qu'il désirait obtenir peut être considéré comme acquis.

G. Maspero.

---

**Philon d'Alexandrie et le quatrième Evangile,** par Jean d'Alma, Paris, Nourry, 1910 ; in-12, viii-119 pages.

**Jüdisches und Heidnisches im christlichen Kult,** von G. Loeschcke. Bonn, Markus, 1910 ; in-12, 36 pages.

**Die antiken Mysterienreligionen und das Christentum,** von A. Jacoby. Tübingen, Mohr, 1910 ; in-12, 44 pages. *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, III, 12.

**Welche Religion hatten die Juden als Jesus auftrat?** von G. Hollmann, *Relig. Volksbücher*, I, 7. Tübingen, Mohr, 1910 ; in-12, 64 pages.

**Das fünfte Evangelium** (das heilige Land), von M. Brückner, *Relig. Volksbücher*, I, 21. Tübingen, Mohr, 1910 ; in-12, 43 pages.

**Das moderne Gemeinschaftschristentum**, von H. Benser, *Relig. Volksbücher*, IV, 14. Tübingen, Mohr, 1910 ; in-12, 48 pages.

Il n'est pas très facile de percevoir l'objet que s'est proposé dans son étude M. J. d'Alma. A en croire la préface qu'y a donnée M. P. Saintyves, il s'agirait de montrer « la part énorme » des emprunts que le quatrième Évangile aurait faits à Philon. Dans une série de chapitres sur le Logos, l'Esprit, le monde intelligible, les élus, le monde sensible, les nombres, la méthode littéraire, on voit défiler des textes de Philon auxquels sont juxtaposés des textes du quatrième Évangile, sans qu'on discerne jamais de façon bien nette si, par le seul fait de ce rapprochement, l'auteur s'imagine avoir prouvé la dépendance directe du quatrième Évangile à l'égard de Philon sur les points en question, ou bien s'il se borne à indiquer une affinité de pensée dont il n'aurait pas la prétention de définir autrement l'origine et le caractère. Le plus vraisemblable est qu'il croit à des emprunts directs, à peine digérés et assimilés ; dans ce cas, sa thèse, au lieu d'être nouvelle, est déjà ancienne et pourrait être un peu surannée, même abandonnée. Selon M. Saintyves, la brochure de M. d'A. nous révèlerait aussi « la part colossale de l'influence égyptienne sur le christianisme des premiers siècles », part qui, dit-on, serait encore ignorée de presque tout le monde. La vérité doit être que cette part, « colossale » ou non, a été soupçonnée par beaucoup, sans qu'il ait été jusqu'à présent possible à personne de la définir exactement. Ce qu'en dit M. d'A. manque de précision et de sûreté. Par exemple, un supplément de documentation ne serait pas inutile pour expliquer comme quoi le Logos philonien et johannique ne serait pas autre chose que

le *ka* ou le double des anciens Égyptiens, et l'Esprit, l'âme ou le *ba*. L'idée du parallèle à instituer entre Philon et le quatrième Évangile était bonne, quoique nullement originale ; mais M. d'A. n'a pas réussi à marquer les positions respectives des deux termes à comparer, sans doute parce qu'il ne s'est point appliqué à reconnaître les nuances qui les séparent ; il n'a pas davantage formulé avec précision, à plus forte raison n'a-t-il pas résolu (si toutefois la solution est encore à trouver) le problème historique du rapport qui existe entre le quatrième Évangile et les écrits ou la doctrine de Philon.

La conférence de M. Loeschke résume avec exactitude et clarté ce que le culte chrétien doit au judaïsme et au paganisme : au judaïsme l'économie de son calendrier, la semaine, les heures de prière, la pâque, les rites essentiels et primitifs du baptême et de l'eucharistie ; au paganisme, la tranformation de l'eucharistie en mystère, la fête de Noël, nombreuses coutumes liturgiques, culte des reliques, des morts, des saints, des images, etc. Tout cela est expliqué avec les nuances et les réserves qui conviennent.

Ce n'était pas tâche vulgaire ni aisée que de résumer en quelques pages l'esprit des mystères antiques, les motifs profonds de leur développement et de leur crédit dans le monde gréco-romain vers le début de l'ère chrétienne, et de montrer ensuite comment, à partir de Paul, et sans doute principalement par son influence, le christianisme naissant s'assimile dans une certaine mesure les doctrines et les pratiques des mystères païens, les dépassant néanmoins par la notion plus intimement morale du salut qu'il apporte, et par la puissance attractive du Dieu d'amour qu'est devenu Jésus. De cette tâche M. Jacoby s'est acquitté avec un rare bonheur ; il a surtout bien marqué, en terminant, comment l'exclusivisme de l'Église la servit dans sa lutte contre les cultes païens et contre le gnosticisme. A la fin du volume, quelques textes choisis.

Jésus et l'Évangile ne s'expliquent pas par l'Ancien Testament, mais par le judaïsme : c'est en partant de cette idée fort juste que M. Hollmann traite de la religion des Juifs au temps de Jésus-Christ. Solidement informé, il expose avec ordre et suffisamment de clarté l'état religieux du judaïsme et les tendances qui s'y manifestaient, l'enseignement et la piété des doctes, la religion populaire, le développement de l'apocalyptique. La conclusion, qui va bien au-delà des données de l'histoire, si elle n'y contredit même quelque peu, est que Jésus a substitué à l'incertitude de la justification par les œuvres, la certitude de la justification par la foi au Dieu père, qui pardonne le péché. Sans discuter ce jugement, qui est une profession de foi ou un principe de vie mystique, et qui, en cette qualité, ne relève pas de la critique historique, il est permis d'observer que Jésus a placé le salut dans l'admission au règne de Dieu, en y fixant pour condition le repentir ; qu'il n'a jamais opposé la foi aux œuvres, si ce n'est aux

œuvres où manquait l'esprit de la foi; que l'idée du Dieu bon était loin d'être une nouveauté pour le judaïsme de ce temps, et que Jésus l'a seulement mise en valeur, sans être, à proprement parler, le révélateur ni le créateur d'une religion nouvelle. D'autres assertions de détail peuvent sembler aussi trop absolues, celle-ci, par exemple : que de la formule juive : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse », à la formule évangélique : « Faites aux autres ce que vous voulez qu'on vous fasse », il y aurait la distance de la terre au ciel. Il y a certainement une nuance, et peut-être y a-t-il aussi une lacune de notre information ; la forme négative de la recommandation implique, au fond et dans une large mesure, la recommandation positive, et il était si facile de passer de l'une à l'autre que la sentence évangélique pourrait bien aussi être juive d'origine ; la sentence dite juive ne peut pas, sans quelque puérilité scolastique, être considérée comme une simple défense de nuire.

Sous un titre quelque peu subtil et prétentieux, la brochure de M. Brückner a pour objet de montrer comment la Palestine, pays, coutumes et traditions, peut servir à expliquer l'histoire évangélique et à résoudre au moins la question de sa provenance. Car il ne s'agit pas d'établir l'historicité des récits évangéliques mais leur origine palestinienne, contre ceux qui n'y veulent pas voir autre chose qu'un recueil de mythologie orientale ou d'allégorie alexandrine. Prise en ses termes généraux, la démonstration est concluante. La première partie de la brochure, où sont indiqués les points de contact de l'Évangile avec les habitudes de la vie palestinienne, est très satisfaisante, bien qu'on ait déjà droit de s'inquiéter un peu en voyant citer le velu Éabani, compagnon du héros babylonien Gilgamès, à propos de Jean-Baptiste. La seconde partie, plus spéciale, où sont passés successivement en revue Bethléem et Nazareth, les lieux où a prêché Jean-Baptiste, la Galilée, Jérusalem, n'offre pas moins d'intérêt, mais on hésite plus souvent à suivre l'auteur. Ainsi M. B. attache quelque importance aux objections faites contre la tradition qui donne Nazareth pour patrie à Jésus, et il en suggère une au moins qui est sans fondement. Car il est inexact de dire que Matthieu (II, 23) explique le surnom de « Nazaréen », donné à Jésus, en recourant à un texte prophétique d'ailleurs introuvable dans l'Écriture. Matthieu, rattachant le surnom à Nazareth, qu'il suppose ou qu'il sait avoir été le séjour de Jésus avant sa prédication, se voit obligé d'y amener Joseph à son retour d'Égypte ; il profite de l'occasion pour faire un de ces rapprochements qui lui sont chers : c'était pour que telle Écriture fût accomplie. Mais ici le rapprochement est secondaire par rapport à l'information de l'évangéliste touchant Nazareth et à la signification du mot « Nazaréen ».

La brochure de M. Benser appartient à une autre série des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, et elle échappe en grande partie à

notre critique. Elle concerne un mouvement de « réveil » qui s'est produit, au cours des dernières années, en Allemagne, plus ou moins à l'instar des « réveils » anglais et américains. Groupements qui renouvellent la primitive Église et où l'on retrouve même jusqu'au don des langues. On peut lire, p. 9, un spécimen d'hymne au Christ, dans un idiome absolument original. Le prophète voulant dire « Jésus », l'Esprit lui mit *ea* dans la bouche; il voulait dire « Dieu », l'Esprit lui fit dire *tu*, et ainsi de suite. Comme document sur ce que peut encore le sentiment mystique en un pays de pleine civilisation, le travail de M. B. ne manque pas d'intérêt.

Alfred LOISY.

---

Marcel BULARD, **Peintures murales et mosaïques de Délos** (Fondation Eugène Piot. Monuments et mémoires, t. XIV), Paris, Leroux, 1908, in-4°, 213 p.

Il n'est jamais trop tard pour recommander un livre utile et bien fait, surtout si celui-ci, en raison peut-être du mode de publication, semble passer inaperçu. L'étude de M. B. pouvait trouver place parmi les fascicules consacrés aux fouilles de Délos dont on a parlé ici-même : comme eux, elle met en œuvre les découvertes faites en particulier depuis 1902, comme eux, elle rappelle la générosité du duc de Loubat et fait honneur à l'Ecole Française.

L'illustration est riche et soignée : 69 figures, presque toutes hors texte, 24 planches dont 15 en couleurs, permettent de contrôler chaque assertion de l'auteur. Telle reproduction d'aquarelle, par exemple la pl. XV, due à M. B. lui-même, ou la pl. IX, due à M. Simoës da Fonseca, donnent l'impression de l'original. Les ensembles décoratifs ont été rétablis par M. Mazet avec une exactitude et une prudence qu'on aimerait à retrouver dans toutes les restaurations des architectes [1].

La première partie traite des peintures liturgiques, qui se rencontrent soit sur les murs, soit sur des autels, de chaque côté de la porte principale. Elles ont rapport à la religion domestique. M. B. y reconnaît le sacrifice offert au *Genius*, identifié au dieu grec *Agathodaimon*, les cérémonies en l'honneur des *Lares*. Il rattache aussi au culte domestique la représentation de l'*omphalos*, où il voit un symbole aniconique de Vesta; il reconnaît d'ailleurs que cette

---

1. Signalons quelques fautes, comme il s'en glisse toujours en un ouvrage étendu. Il y a parfois discordance entre le texte et l'illustration : le profil du bandeau est donné comme rectangulaire, p. 101, tandis que, sur la pl. VI *b*, il se compose d'une portion droite et d'un plan en biseau; — la moulure C de la pl. VI A, *a*, n'a pas le profil que semble lui attribuer le texte, p. 113. Les lettres, auxquelles renvoie la description de la p. 111, ne sont pas reportées sur la fig. 46. Il eût été bon d'attribuer dans toutes les figures les mêmes lettres aux mêmes éléments décoratifs : le bandeau est appelé C dans les décorations les plus simples, E dans les autres; de là quelque confusion dans la description de la p. 112, dernier paragraphe.

interprétation n'est pas toujours valable : c'est en des villes comme Délos que devait se faire la confusion entre l'*omphalos* apollinien et « la vieille idole italique de Vesta ».

Les peintures liturgiques de Délos doivent être rapprochées de celles des *laraires* de Pompéi. Remontant à une époque plus ancienne, elles nous renseignent sur les origines des représentations pompéiennes. A Délos, on reproduit des scènes de culte : ici c'est le sacrifice d'un porc, sous la présidence du *paterfamilias* entouré des siens ; là ce sont les jeux, luttes, danses, célébrés par le petit peuple [1] dans les carrefours en l'honneur des Lares. On se propose « de rendre le sacrifice pour ainsi dire permanent, en le représentant à demeure sur l'autel ou au voisinage de l'autel qui sert pour ce sacrifice » (p. 30). Mais, peu à peu, le caractère réaliste des peintures s'oublie et on en vient « à reconnaître dans le personnage sacrifiant le dieu lui-même auquel s'adressait originairement le sacrifice » (p. 31). A Pompéi, ce ne sont plus les humains qui sont représentés, mais les divinités, le *Genius* ou les *Lares*. Le type plastique du moins subsiste : le *Genius* a l'attitude, le costume du *paterfamilias* sacrifiant, les *Lares* ont conservé l'allure vive, la démarche dansante de leurs adorateurs.

Les peintures de Délos ont aussi un intérêt historique. Elles confirment « ce que l'on sait par ailleurs sur la place qu'a occupée à Délos la population d'origine romaine ou italienne » (p. 88). A moins d'admettre que le hasard des fouilles nous ait fait connaître seulement des maisons habitées par des Romains, il faut supposer que les Grecs de Délos adoptèrent la religion domestique romaine, non sans toutefois y introduire des éléments nouveaux. Les peintures témoignent parfois « de la contamination qui s'est produite à partir d'une certaine époque (surtout dans la religion populaire) entre les divinités helléniques et les divinités italiennes » (p. 88). Un propriétaire choisit « comme divinités protectrices de sa maison le Genius-Agathodaimon, les Lares, la double Fortune, Zeus Eleuthérios » [2] (p. 79). Plus curieuse est la maison des Dauphins, où se trouvent réunis les attributs des divinités déliennes, omphalos d'Apollon, carquois d'Artémis, palmier de Léto [3], les *ludi compitalicii* romains, enfin l'interprétation phénicienne du hiéroglyphe égyptien de la vie (p. 193).

La seconde partie est consacrée aux décorations murales. M. B. décrit et classe toutes celles qui ont été conservées ; une analyse minutieuse lui permet d'en retrouver l'origine et d'en suivre l'évolution.

---

1. M. B. aurait pu joindre aux textes qu'il cite (p. 49, n. 2) les inscriptions de Délos qui mentionnent de nombreux esclaves ou affranchis dans la confrérie des *Compétaliastes*.

2. M. B. aurait dû citer l'inscription de Délos où Zeus Eleuthérios est honoré par les Compétaliastes, *Bull. corr. hell.* XXIII (1899), p. 78.

3. M. B. explique le palmier en le rapprochant des palmes, qui figurent dans les scènes des *ludi compitalicii* (p. 82). Nous y voyons plutôt, en raison du rapprochement avec l'omphalos et le carquois, un souvenir de la légende apollinienne.

« Le même principe se retrouve partout : imitation de la construction en marbre, ou, plus exactement encore, du mur extérieur d'un édifice construit en marbre, avec toutes les variantes qu'y comportent à partir de l'époque hellénistique, l'ordonnance et l'aspect des divers éléments » (p. 123).

L'étude des peintures déliennes a une portée générale. Le même système de décoration a été usité « dans tous les pays de culture grecque, depuis la Sicile et l'Italie du sud jusqu'aux villes de la Russie méridionale » (p. 123), et c'est encore de là que dérive la décoration des plus anciennes maisons de Pompéi. Dans un de ses chapitres les plus étudiés, M. B. compare le *style délien* et le *premier style pompéien*, établit sans conteste la parenté qui les unit, note ce qu'il y a déjà de pompéien à Délos[1] et ce qui subsiste de délien à Pompéi.

Sûr des origines de la décoration pompéienne, M. B. peut discuter les théories devenues classiques de Mau. Pour Mau, le premier style pompéien s'expliquerait « par la copie en stuc des murailles revêtues de marbre, qui existaient dans les maisons les plus riches, ce revêtement étant lui-même destiné à donner l'illusion d'un mur d'appareil en marbre massif » (p. 123). L'étude de la polychromie, « très restreinte à l'origine et très sobre dans ses effets » (p. 132), celle de la peinture à sujets conduisent M. B. à une tout autre conclusion : « l'imitation du marbre apparaît à Délos comme un fait encore exceptionnel et relativement tardif » (p. 128) ; « par conséquent, le terme de *style à incrustation*, appliqué jusqu'ici à l'ensemble des décorations apparentées au premier style pompéien, doit être désormais évité, puisqu'il tend à expliquer ces décorations par l'imitation d'un genre de revêtement étranger à leurs véritables origines et dont l'influence n'a pu s'exercer qu'à une époque relativement récente » (p. 132).

La troisième partie est consacrée aux mosaïques. L'étude des monuments, faite d'ailleurs avec le même soin, ne pose pas de problèmes généraux, comme celle des peintures.

M. B. a tenu à se renfermer étroitement dans son sujet. D'autres, et lui-même, espérons-le, y trouveront le point de départ et la matière de nouvelles études[2]. A qui veut poursuivre ses recherches ou discuter ses théories, M. B. apporte une documentation en laquelle on peut avoir pleine confiance, et par là son livre restera un instrument de travail indispensable.

Auguste Jardé.

1. M. B. a négligé certains fragments, que l'on pouvait rapprocher de décorations pompéiennes : ce sont des panneaux rectangulaires dans lesquels sont inscrits des losanges d'une autre couleur que le champ du panneau. *Bull. corr. hell.* XXX (1906), p. 536, 544.

2. Il serait intéressant par exemple d'étudier les rapports, au point de vue décoratif, entre les maisons de Délos et les temples d'Asie-Mineure ou de Syrie de l'époque impériale. Telle assise sculptée des temples d'Aizani ou de Baalbek semble une traduction en marbre des plus riches revêtements déliens.

Raymond Cahen, **Le rythme poétique dans les Métamorphoses d'Ovide,** Paris, Paul Geuthner, 1910; xii-626 p. in-8°.

Raymond Cahen, **Mensura membrorum rythmica cum metrica comparatur. Exempla petuntur ex Ouidi Metamorphoseon libris.** Paris, Paul Geuthner, 1910; 120 p. in-8°.

Le grand mérite de ces deux ouvrages, qui représentent de longues années de travail, c'est leur originalité; M. R. Cahen s'est posé un problème, qui n'avait pas été abordé avant lui ; il a tenté de le résoudre par l'observation exacte des faits, observation qu'il a conduite sans parti-pris, avec une patience inlassable, et de ses relevés il a tiré les conclusions qu'ils lui paraissaient comporter. Il a appliqué dans toute sa rigueur la méthode scientifique et, s'il est pénible à lire, s'il semble parfois obscur, c'est par suite du caractère abstrait de ses déductions logiques. Lorsqu'on le suit avec l'attention suffisante — il faut du reste que cette atention ne se relâche jamais — il est clair — de la clarté mathématique.

Ce qui à ses yeux est le plus important dans le rythme, c'est la question des repos; il croit que tout ce qui est vraiment rythme poétique rentre dans la théorie des repos. Les repos sont de deux sortes, qu'il convient de distinguer; il y a d'une part les repos du vers, c'est-à-dire les repos aux coupes, qu'il divise suivant leur importance en quatre catégories, chaque repos de la même catégorie ayant dans tous les hexamètres dactyliques la même valeur; il y a, d'autre part, les repos du discours, qui se partagent en trois classes, repos de l'étendue totale qui sont plus ou moins longs, suivant que les membres de phrase entre lesquels ils se trouvent le sont eux-mêmes et qui sont en fonction mathématique de cette longueur, repos de l'étendue relative, qui sont d'autant plus longs que les membres sont plus inégaux, repos de l'ordre des membres, qui sont plus courts, lorsque le membre le plus court est en tête (rythme ascendant), plus longs lorsque c'est le contraire (rythme descendant). Les repos du vers et les repos du discours sont deux choses différentes et pourtant solidaires. Ce sont leurs rapports, qui constituent le problème du rythme; ce problème M. R. C. croit en avoir trouvé la clef en découvrant ce qu'il appelle la loi de l'attraction, en vertu de laquelle les repos longs du discours seraient attirés vers les repos longs du vers et auraient une tendance à coïncider avec eux; de même pour les repos courts; ces coïncidences sont les faits de versification, faits qu'il a catalogués avec soin dans les métamorphoses d'Ovide. Il démontre la loi par des statistiques, qui ne lui donnent que partiellement raison; il y a des cas où la réalité semble contredire l'hypothèse et où des repos longs du discours coïncident avec des repos courts du vers et réciproquement; pour que la rigueur de la loi ne soit pas atteinte, il faut expliquer ces anomalies; c'est ce que fait M. R. C. en prenant quelques exemples, qui valent pour les autres; il essaie de montrer qu'alors intervient un

facteur qu'on peut toujours reconnaître et déterminer, une volonté bien arrêtée du poète, qui s'est proposé de causer une surprise au lecteur par l'absence de symétrie; c'est là l'effet de versification

Exposé dans ses grandes lignes, le système paraît simple; il n'en est plus de même, lorsqu'on va au fond des choses; il se révèle alors singulièrement subtil et compliqué. Prenons pour exemple un ensemble de huit hexamètres composé dans la structure phraséologique de deux membres avec un repos du discours à la fin du second vers; le repos du discours est un repos long à cause de la longueur des membres; il coïncide avec le plus long repos du vers, qui est la coupe finale; jusqu'ici tout va bien; mais à un autre point de vue, celui de la longueur relative des membres, ce même repos du discours est un repos court, puisque les deux membres sont très inégaux; à un autre point de vue encore, celui de l'ordre des membres, il est court, puisque c'est le membre le plus court qui précède (rythme ascendant). Tout cela est donc fort compliqué; mais passons sur la complication; dans la réalité, ce repos du discours est d'une certaine nature, long ou court. Quelle sera donc l'impression définitive du lecteur et comment doit-il le percevoir? Que résulte-t-il dans le concret de ces analyses abstraites? Les deux repos courts s'additionnent-ils un repos long pour le rendre plus long encore? Ou bien faut-il opérer une déduction, de façon que le repos soit un repos moyen, moins long que s'il n'y avait à le considérer que par un seul côté?

M. R. C. admet que le repos de l'étendue totale est en fonction directe de la longueur des membres, si bien que, sans préjuger de sa durée réelle, on peut le représenter par les chiffres mêmes qui expriment le nombre de durées de brèves contenues dans chaque membre; il a imaginé une notation, qui n'offre pas de difficulté une fois qu'on s'est familiarisé avec elle et qui lui permet de placer sous une même rubrique tous les cas pareils. Il a rédigé un dictionnaire des faits de versification existant dans les Métamorphoses. Distinguant pour le récitant d'une œuvre poétique deux espèces de débit, le débit explicatif, qui n'a pour but que de faire connaître la pensée de l'auteur, et le débit expressif, qui souligne les intentions d'art et fait ressortir le pathétique, il soutient que dans le second comme dans le premier la durée des repos du discours est toujours en fonction de la durée des membres; si en effet, dans le second les repos s'allongent, le récitant a une tendance à allonger la durée des syllabes, par suite des membres. Il me paraît confondre le débit solennel, monotone avec le débit véritablement expressif, qui comporte sûrement une liberté plus grande. On peut se demander d'ailleurs si en fixant la durée des repos du discours d'après les règles d'une géométrie rigide, M. R. C. n'a pas négligé des facteurs importants qui interviennent dans la réalité. D'après lui, dans l'exemple *discede, precor*, le repos serait court, parce que les deux membres sont courts, que l'inégalité entre eux est forte et que le plus

long précède. Mais *precor* est une sorte d'enclitique, qui s'appuie sur le mot antérieur et c'est peut-être en partie, pour cela, que nous tendons à ne pas l'en séparer par une longue pause. Autre chose : si nous comparons d'une part deux propositions d'une certaine étendue indépendantes et juxtaposées, d'autre part, une principale suivie d'un infinitif qui en dépend étroitement, le repos entre les premières sera naturellement plus long qu'entre les secondes Il ne semble pas que l'explication purement mécanique doive expulser l'explication organique.

La loi d'attraction n'a pas été sans causer à M. R. C. quelques déceptions. La fin de l'hexamètre étant le lieu du repos du vers le plus long, c'est là que devaient se fixer en majorité les repos longs du discours; or les statistiques ne leur donnent pas toujours à cet endroit la prépondérance que la théorie leur assigne. Pour rendre compte de cette irrégularité, M. R. C. imagine que la force d'attraction est combattue ici par une autre, la répulsion. Ovide terminant volontiers un développement avec le vers — et c'est ce que M. R. C. nomme le repos indéterminé — les repos déterminés, c'est-à-dire ceux qui se marquent entre deux membres, tendraient, lorsqu'ils sont longs à s'écarter de cette place. Les repos déterminés et les repos indéterminés seraient des antagonistes en lutte les uns avec les autres; on ne voit pas trop pourquoi M. R. C. les suppose animés d'une haine si farouche et l'on se demande si nous ne sommes pas là en présence d'une invention pour les besoins de la cause. Suivant lui, la fin du vers est douée d'une double propriété : elle attire les repos longs et elle les repousse ; elle admet du reste aussi les repos courts et, ce qu'il n'a pas remarqué, les repos nuls. Ainsi son attitude vis à vis des repos du discours paraît plutôt vague et indifférente, au moins dans une certaine mesure.

M. R. C. n'a pu, bien entendu, discuter que quelques cas d'effets de versification c'est-à-dire, de coïncidence de repos longs du discours avec des repos courts du vers et vice-versa. Sa discussion témoigne de beaucoup de finesse, mais aussi parfois elle est arbitraire et subtile. Il ne force pas toujours l'adhésion.

Dans son second ouvrage écrit en latin — latin généralement très satisfaisant —, il aborde la question du rythme poétique par un autre côté. Un vers comme celui-ci : *Inuenit Eurydicen cupidisque amplectitur ulnis* est partagé par la penthémimère en deux hémistiches, qui comprennent chacun trois temps marqués; mais, si on mesure la durée de ces membres, en comptant chaque syllabe longue pour deux brèves, et la syllabe finale (quelle qu'elle soit) pour une brève, on s'aperçoit que les deux membres sont inégaux, le premier offrant dix durées de brèves, le second treize. Il y a donc manque de concordance entre la mesure métrique (nombre des temps forts) et la mesure rythmique (nombre des syllabes brèves). M. R. C. croit que ce manque de concordance choquait les anciens, bien qu'il n'ait trouvé

chez eux aucun texte permettant de l'affirmer. Nous sommes donc ici en présence d'un point de départ purement subjectif. Il est possible que le rythme de l'hexamètre consistât surtout pour les anciens dans la mesure des temps forts et que leur oreille fût peu sensible à l'inégalité syllabique; il est possible même que cette inégalité, qui établit une variété entre les deux hémistiches et les rend dissemblables, fût pour eux un agrément. Cette question n'a pas été examinée par M. R. C. et, si l'on n'admet pas son affirmation, la thèse manque de base. Quoi qu'il en soit, il apporte beaucoup de subtilité pour expliquer comment, dans les cas d'égalité métrique et d'inégalité syllabique ou vise-versa, le poète s'applique toujours à ce que l'opposition ne produise pas une désharmonie. Ici, par exemple, les deux groupes contenant chacun trois temps marqués sont fortement solidaires. Au point de vue du syllabisme le rythme est ascendant ; cette inégalité ascendante établit entre les deux groupes beaucoup de cohésion et un contraste harmonieux.

Il faut louer M. R. C. de la précision scientifique qu'il apporte dans ses recherches. Quant à savoir si, dans l'espèce, la méthode scientifique le conduit toujours à des résultats scientifiquement assurés, il convient peut-être à cet égard de se tenir sur une prudente réserve. Il s'appuie sur son expérience personnelle; elle a besoin d'être contrôlée par celle d'autrui. Il a choisi pour terrain d'études les Métamorphoses d'Ovide; mais c'est la question du rythme poétique pris en général qu'il a entendu élucider.

A. CARTAULT.

---

Lucien ROMIER. **Lettres et chevauchées du Bureau des Finances de Caen sous Henri IV,** avec introduction, notes et tables. Rouen, A. Lestringant ; Paris, A. Picard 1910 ; in-8°, XXV-332 p. (Société de l'Histoire de Normandie).

M. R. a voulu montrer, par un ensemble de textes bien choisis, le jeu d'une institution de l'ancien régime, « dans un ressort déterminé, à une époque limitée et caractéristique ». Il a porté son attention sur le Bureau des Finances de Caen pendant le règne d'Henri IV. L'idée est heureuse. On connaîtrait mal une institution de ce genre si l'on se bornait à l'étudier dans les traités de finances et les recueils de textes législatifs. Il faut entrer dans le détail de la vie administrative, rechercher de quelle façon étaient appliquées en province les mesures prises par le gouvernement central, recueillir patiemment les faits locaux qui seuls peuvent nous donner, suivant le mot très juste de l'auteur, « une ample moisson de réalités historiques ». Pour le Bureau des Finances de Rouen la tâche est facilitée par l'excellent inventaire de ses archives, que M. de Beaurepaire a publié dès 1864. Il n'existe encore rien d'analogue pour celui de Caen, dont les papiers constituent, aux archives du Calvados, une notable partie de la série C. M. R. a puisé dans ce fonds important des documents de

premier ordre, qu'il a répartis en trois groupes. Dans le premier, il a réuni 238 lettres écrites ou reçues par les Trésoriers généraux du Bureau des Finances entre les années 1590 et 1610 : c'est la partie la plus étendue, et certainement la plus curieuse du volume. Un second groupe de documents est formé par les Procès-verbaux des chevauchées que les Trésoriers généraux étaient tenus de faire annuellement dans les limites de leur généralité : il y a là des renseignements très précieux sur l'état social et administratif de la Basse-Normandie au début du XVIIe siècle. Le troisième groupe comprend deux appendices, dont l'un nous offre le « Tableau des gages des officiers payés sur la recette générale de Caen », et l'autre contient un sommaire des Comptes de la généralité sous Henri IV, d'après les états de la valeur des finances et les états au vrai. Les attributions et le fonctionnement du Bureau des Finances sont exposés avec clarté dans l'Introduction : l'auteur y a réuni en quelques pages toutes les notions nécessaires à l'intelligence des textes qu'il éditait. Il a eu raison, encore bien que ces notions soient générales et qu'il eût été possible de les trouver ailleurs. On regrettera qu'il n'ait pas terminé cette entrée en matière par un aperçu historique sur le Bureau des Finances de Caen, depuis son origine jusqu'à sa suppression. Suivant une habitude chère à la Société de l'Histoire de Normandie, les tables ont été multipliées à la fin du volume ; il n'y en a pas moins de trois : table des matières, table des noms de lieux et de personnes, table méthodique des lettres [1]. Une table générale faite avec soin aurait suffi.

Cette publication bien comprise, bien présentée et neuve à certains égards, sera accueillie avec faveur par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos institutions financières. Elle a cependant besoin d'être complétée par les cinquante « Lettres inédites de Sully aux Trésoriers généraux de France à Caen » (1599-1610), que M. R. a publiées dans le Bulletin du Comité des Travaux Historiques (année 1909, p. 541-594). Ces documents avaient leur place marquée dans la Correspondance du Bureau qu'on nous donne aujourd'hui, et il est regrettable que M. R. les en ait détachés pour les publier à part. L'intérêt de cette Correspondance est, d'ailleurs, plus varié que l'éditeur ne semble l'indiquer. Elle renferme dans sa première partie de fréquentes allusions aux événements politiques dont la Basse-Normandie était alors le théâtre, et on y perçoit à chaque instant l'écho des troubles de la Ligue. Quoi qu'en pense M. R., il n'eût pas été

1. Une erreur typographique assez curieuse souligne cet inconvénient de multiplier les tables : dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, les titres de la *Table alphabétique et méthodique des matières* et de la *Table générale des noms de lieux et de personnes* ont été intervertis. Quant à la troisième table, elle se réfère simplement à la première partie de l'ouvrage, celle qui a pour titre : Correspondance du Bureau.

inutile de donner de ces événements un sobre commentaire historique, de relever ces allusions dans les notes. En montrant le parti que les historiens normands peuvent tirer des « Lettres et Chevauchées », surtout des Lettres, l'éditeur aurait mis en pleine lumière l'intérêt et la valeur de ces documents, et nous les aurait rendus plus intelligibles. J'ajouterai que les noms de lieux n'ont pas toujours été, dans la table, suffisamment identifiés [1]. Ce sont là, en somme, de légères critiques. Cette publication n'en révèle pas moins de sérieuses qualités de méthode et d'exposition. Elle fait honneur au jeune érudit qui en a conçu le projet et nous devons remercier la Société de l'Histoire de Normandie de lui avoir donné une place dans le recueil de ses travaux.

Paul LECACHEUX.

---

A. AULARD, **Napoléon Ier et le Monopole universitaire.** 1 vol. in-18 de IX-385 pages. Armand Colin, éditeur, 1911.

Ce livre d'historien [2] n'est pas né des préoccupations politiques de l'heure présente. Mais ceux de nos législateurs, qui, inquiets des résultats de la loi Falloux, songent à établir un monopole de l'enseignement plus ou moins absolu ont le devoir de savoir comment ce monopole a fonctionné autrefois. Le livre de M. A. leur sera aussi utile qu'aux historiens de métier auquel il s'adresse.

Ce sont les arrêtés du Directoire du 27 brumaire et du 17 pluviôse an VI, instituant, l'un, l'obligation, pour devenir fonctionnaire, d'avoir fréquenté une école centrale; l'autre, la surveillance des écoles privées, qui portèrent la première atteinte au principe de la liberté d'enseignement proclamée par la Constitution de l'an III. Affirmant à juste titre que l'état de nos connaissances ne nous permet pas de dire comment le second de ces arrêtés fut appliqué (p. 5-6) M. A. ne devrait pas (p. 7) indiquer comme un des caractères distinctifs de cette période « un enseignement privé sévèrement surveillé » à moins d'ajouter que c'était là tout au moins le régime légal. L'incohérence, le manque de cohésion plutôt entre les divers degrés de l'enseignement, la laïcité, voilà des traits plus sûrs. Tandis que l'enseignement primaire végétait et que l'enseignement supérieur, concentré à Paris et réparti là entre diverses écoles sans lien entre elles, se développait péniblement, le succès des écoles centrales était contesté. Le système

---

1. En voici quelques exemples. Au lieu de la sergenterie de Brethoiel, lisez la sergenterie de Breteuil; au lieu d'Eschauffou, Echauffour; au lieu de Lethaire, Lithaire; au lieu de Saint-Méréglize, Sainte-Mère-Église; au lieu de Seaux, Céaux, etc. On dit aujourd'hui Pontaubault, Pontgilbert, etc. Je crois également que p. 186, au lieu de Jacques Le Merguen, sergent héréditai à Saint-Pierre-sur-Dives, il faut lire Jacques Le Meignen. En général, l'identification des noms de personnes aurait pu être serrée de plus près, et elle n'aurait pas été inutile.

2. M. A. réunit ici des articles publiés dans la *Révolution française* de 1910.

de trois cycles successifs, où l'on enseignait les éléments, les sciences, puis les lettres, était une invention saugrenue : du reste le latin reconquit peu à peu la place prépondérante qu'on avait voulu accorder aux sciences. Il est intéressant de remarquer que Roederer reprochait déjà à notre enseignement secondaire de vouloir former de « petites encyclopédies vivantes ». Mais le grand grief de la bourgeoisie conservatrice, c'était que cet enseignement avait une base essentiellement laïque.

Bonaparte voyait dans l'instruction un moyen de pouvoir et l'eût rendue aux congrégations s'il les avait tenues dans sa main. Et cependant, il se désintéressa absolument de l'enseignement primaire, refusant de tenir compte des principes de gratuité et d'obligation déjà proclamés au Tribunat lors de la discussion de la loi de floréal an X. Le résultat fut que cet enseignement tomba entre les mains des Ignorantins [1] et qu'il y resta, même après que le Conseil d'État eût refusé d'autoriser leurs statuts. Les écoles privées étaient bien soumises à l'obligation de l'autorisation préfectorale, mais ce n'était qu'une formalité.

Les nouvelles écoles secondaires communales, plus nombreuses que les écoles centrales, ne prospérèrent que là où elles les remplacèrent. Quant aux écoles secondaires privées, la grande nouveauté (le second pas, après les arrêtés du Directoire, vers le monopole) c'est leur soumission à l'autorisation du gouvernement et à la surveillance préfectorale [2]. Surveillance, en pratique, difficile et peu efficace.

Les lycées d'État furent considérés comme une amélioration des écoles centrales. Ils furent naturellement moins nombreux, et cela constituait un bénéfice pour le budget (général). Mais comment se fait-il que l'excédent du personnel ne se soit pas entièrement déversé sur les établissements communaux ? Je me demande si le cas que M. A. nous raconte (p. 92-93), n'est pas tout à fait exceptionnel. La base de l'enseignement était le latin et les mathématiques. Bien que le caractère laïque en eût été affirmé par le commissaire du gouvernement Roederer, on fut obligé d'introduire un enseignement religieux. L'esprit n'en resta pas moins laïque.

L'enseignement supérieur continua à souffrir de son manque d'homogénéité. Seules les Écoles de Droit et de Médecine furent convenablement organisées, ce qui explique que des écoles privées se soient fondées pour l'enseignement supérieur des sciences.

Le régime de l'an X n'avait pas répondu aux espoirs de ses créateurs. Une idée nouvelle, l'idée de l'unité de l'enseignement, se fit jour. A vrai dire, la doctrine du « droit éminent et exclusif de l'État à diriger l'enseignement » avait déjà, depuis le président Rolland (1768)

1. On sait qu'on appelait ainsi les Frères de la Doctrine chrétienne.

2. Ce principe était parfaitement inscrit dans la loi (p. 62-63). Le Préfet de la Seine est donc injustement accusé d'excès de pouvoirs par M. A. (p. 73).

et Turgot été proclamée à différentes reprises. Mais, dans l'idée napoléonienne, le premier document est la note sur les lycées du 27 pluviôse an XIII. Chargé de rédiger un projet de loi, Fourcroy insista sur les idées de base religieuse, et surtout d'unité, d'uniformité. Il créait une grande Université divisée en sept petites [1]. Cédant au désir très légitime de trouver des précédents à cette institution, M. A. n'a peut-être pas assez montré ce qu'elle avait de nouveau. Sans doute un rapprochement avec les anciennes Universités s'imposait. Mais enfin celles-ci ne dépassaient jamais le cadre d'une ville. D'autre part, en faveur de la thèse d'une origine piémontaise, affirmée par Rendu, M. A. apporte un nouveau texte, qui a l'avantage d'être un document officiel. Mais les comparaisons méritaient d'être poussées dans le détail, pour qu'on puisse décider dans quelle mesure cette séduisante hypothèse, qui a pour elle au moins la concordance des dates, rend compte des faits.

Napoléon prit une part active à la longue discussion de la loi au Conseil d'État, tantôt s'opposant à l'éducation des jeunes filles, tantôt proclamant que son Université sera « une garantie contre le rétablissement des moines ». Portalis plaida la cause de la liberté, Champagny vanta les vertus de la concurrence. On ne s'entendit que sur le principe, et l'organisation fut confiée à un décret (17 mars 1808)

Ce décret n'instituait pas de monopole à proprement parler. Il assimilait les maîtres de l'enseignement privé (sauf ceux des séminaires) à ceux de l'enseignement public, quant aux diplômes à produire. En même temps, on exigeait d'eux un stage scolaire de deux années. Mais cette disposition ne devait entrer en vigueur qu'en 1815, et jusque-là les maîtres ayant dix ans d'enseignement pouvaient se faire délivrer les grades dont ils avaient légalement besoin. M. A. insiste avec raison sur ce fait, qui rendit pratiquement le monopole inexistant sous l'Empire. Mais il importe de remarquer d'abord qu'il était impossible de supprimer d'un coup tout l'enseignement privé, ensuite que rien ne prouve que si l'Empire eût duré, les prescriptions de la loi n'eussent pas été observées. Il faut donc dire que si le monopole n'exista pas en fait sous l'Empire, il exista dans la pensée des fondateurs de l'Université. Reconnaissons pourtant que l'inspection, qui eût dû constituer un des ressorts essentiels de ce régime où l'enseignement privé était considéré comme englobé dans l'Université, était bien peu sérieusement organisée.

M. A. démontre d'une façon convaincante que le seul monopole qu'on ressentit, c'était le monopole fiscal, se traduisant par un impôt de 2 à 600 francs, payé tous les dix ans et une contribution annuelle égale au vingtième des rétributions des élèves, les externes étant assi-

---

1. M. A. ne s'est pas demandé pourquoi l'on a préféré le terme d'*académie* dans le texte voté.

milés aux internes. Mais — restriction importante — cette fiscalité ne s'appliquait pas à l'enseignement primaire, toujours dédaigné.

L'enseignement reposait maintenant sur une base religieuse, catholique même, comme Fesch l'avait fait préciser. Mais Napoléon n'en chargeait pas moins le grand-maître de veiller au progrès des méthodes d'enseignement. Or — et voici la partie la plus neuve, la plus attachante aussi du livre de M. A. — si cette prescription ne fut pas observée, c'est pour des raisons absolument étrangères à la volonté impériale. Fontanes, loin d'être un instrument de Napoléon, agissait en contradiction flagrante avec les ordres qu'il recevait, lorsqu'il livrait l'enseignement au clergé, annihilait le contrôle de l'administration, lorsqu'il imposait par exemple des hommes comme Bonald pour faire partie du Conseil de l'Université.

Tout l'enseignement se ressentait de ces tendances. Les classes normales, destinées, dans les lycées, à former des instituteurs, ne furent pas organisées. L'enseignement primaire resta ainsi entre les mains des Ignorantins. Et même les instituteurs laïques, pour obtenir leur diplôme, étaient à la merci du clergé. Le scandale étant devenu trop grand, Napoléon dut rendre à l'administration la surveillance des écoles, en laissant au grand-maître la nomination des maîtres [1].

Sans doute l'enseignement religieux donné dans les lycées ne réussit pas, malgré Fontanes et ses inspecteurs, à modifier l'esprit de ces établissements. Mais les institutions privées, de caractère clérical, se développèrent sous leurs yeux complaisants et même les petits séminaires, rétablis sous un autre nom, abritaient des enfants de la petite bourgeoisie qui ne se destinaient nullement à la cléricature.

L'enquête que Napoléon, effrayé de ces résultats, fit faire par Savary, aboutit au décret de 1811 qui imposait aux élèves des institutions privées la fréquentation des hautes classes des lycées. S'appuyant ici sur les excellens travaux de MM. Schmidt, Chabot et Charléty, M. A. nous montre comment ce décret, qui eût réellement introduit le monopole, ne fut pas appliqué grâce à la mollesse de Fontanes.

L'histoire de la création des facultés des lettres et des sciences était peut-être plus connue. On sait comment, au début, elles bornaient leur ambition à la collation des grades, mais aussi comment certains enseignements, comme celui de Guizot, furent le prélude du mouvement scientifique du siècle dernier. On relira volontiers tout cela dans le livre de M. A., ainsi que l'histoire de la création de l'École normale, sur laquelle il apporte des lumières nouvelles.

Dans sa conclusion, M. A. insiste sur ce fait, qu'il a si vivement

1. M. A. aurait pu montrer l'incertitude des principes qui présidèrent au départ des attributions entre l'administration de l'enseignement et l'administration générale.

mis en valeur, que l'esprit de l'Université continua d'être l'esprit laïque, et que ce fut seulement par un accident individuel que d'une part les idées religieuses s'y infiltrèrent et que d'autre part les établissements libres purent fleurir dans son sein en dépit d'un prétendu monopole. Mais j'avoue qu'un doute subsiste et que la question n'est peut-être pas tout à fait résolue. Pourquoi Napoléon, qui ne passe pas pour avoir usé de beaucoup de ménagements envers ses subordonnés, a-t-il maintenu Fontanes dans un poste où il était tout-puissant bien après qu'il eût reconnu l'entorse donnée à ses principes? Ne s'est-il pas tu parce qu'il voyait que l'opinion des classes bourgeoises donnait raison à son grand-maître? Il y a là un côté important de la question qui eût mérité d'être examiné de près. L'essentiel est d'ailleurs de constater que cette tentative de cléricaliser l'Université n'a pas réussi, pas plus que celle d'en faire un instrument de despotisme. Elle est restée au contraire un facteur puissant de liberté et de progrès moral; et Napoléon, créant cet outil de servitude qui est devenu un instrument d'émancipation, me fait toujours l'effet d'une poule qui couve sans s'en douter un œuf de canard.

Julien REINACH.

---

C'est avec une douloureuse surprise que nous apprenons la mort d'un de nos plus anciens collaborateurs, Rubens DUVAL, professeur honoraire au Collège de France, mort d'une attaque d'apoplexie à Morsang-sur-Seine, le 10 mai dernier, dans sa 72e année. Les articles qu'il nous donna pendant plus de vingt ans sur presque toutes les branches des études sémitiques, prouvaient la variété, l'étendue de son savoir comme la finesse de son esprit. Il était venu nous dire il y a quelque temps qu'il se cloîtrait désormais à la campagne, qu'il n'écrirait plus dans la *Revue critique*, et pourtant il nous envoyait récemment le compte-rendu d'un ouvrage de Nöldeke. Son nom était aimé et respecté à l'étranger et surtout en Allemagne où il avait étudié (notamment à Gœttingue). Parmi les œuvres de longue haleine qu'il a publiées, nous rappellerons sa *Grammaire syriaque*, son *Histoire politique, littéraire et religieuse de la ville d'Edesse*, son édition du *Lexique de Bar Bahloul* et de la *Correspondance* du patriarche nestorien Ischoyahb III, son *Histoire de la littérature syriaque* si nette, si claire, si fournie de renseignements. Tous ces travaux l'avaient mis au premier rang des orientalistes français. Mais ce grand érudit était en même temps un homme très bienveillant, plein de simplicité, de franchise, d'ingénuité, et ses articles mêmes, toujours marqués au coin de la plus rigoureuse précision, témoignaient de la bonté, de la candeur de son âme. Il était impartial autant qu'on peut l'être et il ne comprenait pas qu'on pût demander à un savant quelle était son opinion politique ou religieuse. Nulle ambition : il obtint sa chaire au Collège de France sans l'avoir sollicitée; il refusait de briguer un siège à l'Institut; c'était un modeste, un sage qui ne se trouvait heureux qu'au milieu de ses livres et sous les ombrages de sa maison de Morsang. Il nous laisse le meilleur souvenir; il emporte le regret vif et unanime de ses disciples, de ses collègues, de tous ceux qui l'ont connu; longtemps encore nous reverrons en pensée ce brave Duval au front vaste et chauve, au doux sourire, au parler lent et convaincu, ce cher et vieux Rubens, comme nous le nommions familièrement, ce Français si droit, si loyal, et la droiture, la loyauté ne vivait-elle pas, ne respirait-elle pas sur son visage et dans toute sa personne?

Arthur CHUQUET.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 mai 1911.* — M. Franz Cumont, correspondant étranger, communique et commente un texte de Cosmas de Jérusalem, suivant lequel, dans la nuit du 25 décembre, les païens fêtaient la naissance du Soleil mis au monde par la Vierge céleste. Ce fut par opposition à ces croyances, semble-t-il, que le pape Libérius transporta la fête de Noël du 6 janvier à sa date actuelle.

M. Prou annonce, au nom de la commission du prix La Fons-Mélicocq, que ce prix a été partagé de la manière suivante : 500 fr. à M. Emmanuel Lemaire, pour ses *Archives anciennes de la ville de Saint-Quentin* ; — 500 fr. à M. le baron de Bonnault d'Houët, pour son ouvrage sur *Compiègne pendant les guerres de religion*; — 400 fr. à M. Lennel, pour son livre sur *Calais au moyen-âge* ; — 400 fr. à M. Adrien Huguet, pour son *Histoire d'une ville picarde*; *Saint-Valery de la Ligue à la Révolution.*

M. Paul Pelliot fait une communication sur les apocryphes bouddhiques en Asie centrale et en Chine. Depuis le premier catalogue connu des écritures bouddhiques chinoises, daté de 374 p. C., jusqu'au catalogue officiel de l'an 800, tous les grands catalogues du Canon consacrent une rubrique spéciale aux œuvres douteuses ou apocryphes. Les condamnations portées contre cette littérature l'ont fait presque entièrement disparaître. Toutefois MM. Chavannes et Pelliot s'étaient occupés des passages conservés du plus fameux de ces textes, le « Soutra de la conversion des Hou », qui racontait le voyage fabuleux de Lao-tseu en Asie centrale et dans l'Inde où il devient le Bouddha. Ce soutra apocryphe, rédigé au IVe siècle par un taoïste, avait été condamné par l'empereur au XIIIe siècle, et avait complètement disparu. M. Pelliot a retrouvé à Touen-houang deux chapitres de ce texte et en a découvert d'autres fragments dans les manuscrits acquis, également à Touen-houang, par le Dr Stein. Mais, en outre, M. Pelliot a déjà identifié, tant dans les manuscrits du Dr Stein que dans les siens, une demi-douzaine de textes dénoncés comme apocryphes par les catalogues du VIIIe siècle. On peut ainsi se faire une idée de cette littérature. Dans l'ensemble, il s'agit d'œuvres de religion populaire, composées en Chine même. Mais certains textes semblent dériver de la littérature bouddhique qui, du Ier au Xe siècle p. C., se développa de façon autonome au Turkestan chinois, et parfois indépendamment du bouddhisme indien. M. Pelliot a rapporté de Touen-houang, entre autres textes sogdiens, un manuscrit dont il a retrouvé depuis lors les versions chinoise et tibétaine : le « Soutra des causes et des effets du bien et du mal ». Or c'est là un apocryphe mentionné dans les catalogues du VIIIe siècle. Il semble que le sogdien soit la langue de la rédaction originale de ce texte; M. Pelliot montre, par quelques passages de manuscrits de Touen-houang, le grand rôle historique et économique joué par les Sogdiens au Turkestan chinois. Les textes dont il est question sont en général des livres de dévotion populaire, des recettes de longévité, des charmes pour écarter les dangers. C'est par ces apocryphes, bien plus que par les œuvres canoniques, que le bouddhisme a gardé une certaine influence sur la masse chinoise, et, à ce titre, la résurrection de toute une partie inconnue de la littérature bouddhique de la Chine méritait d'être signalée.

M. Henri Cordier étudie, dans le nouvel ouvrage du Dr Sven Hedin (*Overland to India*), le chapitre relatif à l'itinéraire de Marco Polo dans la partie orientale de la Perse, de Kirman au Khoraçan. Il compare les résultats de l'explorateur suédois avec ceux qui ont été consignés par le Major P. Molesworth Sykes dans son livre sur la Perse et ceux auxquels il est lui-même arrivé dans son édition des voyages de Polo.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 3 juin. — 1911



S. A. R. le prince MAX DE SAXE, R. GRAFFIN, F. NAU : **Patrologia Orientalis**, t. V, Paris, F. Didot, 1910; gr. in-8°, pp. 808 (Prix net : 48 fr.)

Ce volume réunit cinq fascicules dont voici les titres : 1° History of the Patriarchs of the Coptic Church of Alexandria (Agatho to Michael I), par B. EVETTS. — 2° Histoire nestorienne (Chronique de Séert) 1re part., fasc. 2, par Mgr A. SCHER et P. DIB. — 3° Le Synaxaire arménien de Ter Israël (mois de Navasard), par G. BAYAN et S. A. R. le pr. MAX DE SAXE. — 4° Le Kitab al 'Unvan : Histoire universelle écrite par Agapius de Membidj; 1re part., fasc. 1, par A. VASILIEV. — 5° Les légendes syriaques d'Aaron de Saroug, de Maxime et de Domèce, d'Abraham maître de Barsoma, et de l'empereur Maurice, avec les miracles de S. Ptolémée, par L. LEROY et F. NAU. Et voici en peu de mots le contenu de chaque fascicule :

La période de l'Histoire de l'église monophysite d'Alexandrie qui s'étend du pontificat d'Agathon (661) jusqu'à la fin de celui de Michel Ier (768), n'est guère que le récit d'un siècle de vexations, et surtout d'exactions commises au préjudice des chrétiens par les gouverneurs arabes de la province d'Egypte. Comme dans la Syrie, et pour la même nécessité, la chancellerie y fut d'abord confiée à des chrétiens, qui pouvaient apporter une certaine modération dans l'application des mesures fiscales par trop rigoureuses; mais bientôt ces fonctions lucratives furent convoitées par des musulmans qui se firent avec empressement les auxiliaires de princes dont la rapacité ne con-

naissait aucune borne, et qui ne craignaient pas de recourir à la torture pour satisfaire leur insatiable besoin d'argent. La question financière, beaucoup plus que la question religieuse, paraît avoir été le mobile des persécutions presque continuelles que les chrétiens de la Basse-Égypte, et surtout leurs chefs spirituels, subirent pendant le premier siècle de la domination musulmane. La rivalité des Orthodoxes et des Jacobites favorisait on ne peut mieux les dispositions peu bienveillantes des gouverneurs, et créait une nouvelle cause de complications. L'Histoire des patriarches jacobites d'une part, les Annales d'Eutychius d'autre part, sont les principales sources de renseignements, d'origine chrétienne, sur cette période.

La Chronique de Séert, dont nous avons déjà parlé (*Rev. crit.* 14 avril 1910) nous transporte à l'autre extrémité du monde chrétien : elle s'occupe surtout, dans la partie publiée ici, de l'histoire des patriarches nestoriens et des légendes intéressant l'Eglise de Perse, depuis le patriarcat de Barbashemîn (vers 340) jusqu'à celui, très problématique, de Ma'na (v. 420). Aucun fait nouveau ne nous est révélé par ces textes qui paraissent avoir été la source principale de Mari (et de ses abréviateurs Amr et Sliba) pour le chapitre de son *Livre de la Tour* consacré à la vie des patriarches (XII[e] siècle) [1]. D'autres paragraphes résument des monographies, ou des biographies dont nous possédons les originaux en syriaque. Malheureusement, l'état du texte, surtout en ce qui concerne les noms propres et les dates, ne permet guère de l'utiliser critiquement [2].

Le Synaxaire arménien édité et traduit par le D[r] Bayan est celui de Ter Israel, intitulé *Haïsmavourk*, compilé au XIII[e] siècle sur les

---

1. Publié et traduit par H. Gismondi, Rome, 1897. Voir *Revue Critique* du 31 juillet 1899.

2. Les noms propres souvent maltraités en passant du grec en syriaque et du syriaque en arabe, l'ont été aussi quelquefois par le traducteur. Ainsi la bonne leçon « Calliopus » (p. 324) est traduite : Cléophas ; tantôt un nom est correctement restitué, comme « Nectaire » de *nouphros* (p. 319) tantôt la lecture fautive du ms. est maintenue, par exemple Farmanshah, à lire Kermanshah (surnom du roi Behram) ; il faut lire aussi Dominica, au lieu de Rouminica (p. 281) ; Cerdon, au lieu de Cédron (p. 289) ; Eulogius, au lieu de Walongos (p. 305), et restituer Martyrius au lieu de « Mar Touba (?) » (p. 289). Un certain nombre de lectures auraient pu être corrigées à l'aide de documents historiques. — P. 320, où l'auteur traduit « on l'envoya dans le Pont (*Pheṭamaus*) », le texte porte « dans l'île Pṭamaus », ce qui ne saurait s'entendre de la province du Pont ; le mot arabe est la transcription de Πιτυοῦς ; voir Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 34. — P. 291, l. 4, au lieu de *Thabeh*, nom inconnu d'une ville épiscopale, il faut très probablement lire Tyane ; dès lors, le nom de l'évêque suspect de nestorianisme ne peut guère être que celui d'Ætherius, défenseur de Nestorius au concile d'Éphèse, j'avoue qu'il est difficile de le reconnaître sous la graphie *Amamaris* (c'est ainsi qu'il faut lire, et non pas « quant à Marès ») ; mais il y a des altérations aussi fortes en d'autres passages. — P. 333, la traduction « Je sors mon âme de sa prison... » est un contre-sens ; il faut lire : « Retire mon âme de sa prison... », ce sont les paroles de David (*Ps.* 141, 8) s'adressant au Seigneur.

*Tcharentir* « Discours choisis », qui sont eux-mêmes des recueils d'Homélies et de notices hagiographiques élaborés un ou deux siècles auparavant. Il avait déjà été imprimé à Constantinople en 1834, avec des compléments empruntés surtout à un martyrologe latin. L'édition de M. Bayan reproduit le ms. 180 de Paris, daté de l'an 1316; il y ajoute les variantes de l'édition officielle, ou donne les deux rédactions lorsqu'elles sont par trop différentes. Il ne nous appartient pas d'apprécier la traduction [1]. Quant à l'intérêt hagiographique de l'ouvrage, il est difficile d'en juger sur le seul mois que nous avons sous les yeux. La majeure partie des notices provient de sources grecques; j'ai été frappé du petit nombre de celles qui concernent des saints d'origine proprement arménienne. Mais il faut attendre la suite de la publication pour se faire une idée exacte des sources utilisées par le compilateur et de la manière dont il les a traitées.

*Le Kitab al 'Unvan* d'Agapius (en arabe Mehboub), fils de Constantin, évêque de Membidj (Mabboug, l'ancienne Hiérapolis), au xe siècle, est probablement la première histoire universelle, qui ait été rédigée en arabe par un écrivain chrétien. La partie publiée ici comprend l'histoire biblique depuis la création jusqu'à l'époque des Juges, avec quelques rares synchronismes et l'intercalation d'un petit récit sur les sept merveilles du monde, d'un exposé des sept climats, de l'histoire d'Alexandre, et du récit légendaire des origines de la version des Septante ; celle-ci, selon l'auteur, doit seule faire autorité ; les divergences avec le texte hébreu, notamment dans les années de la vie des patriarches, proviennent de ce que ce dernier a été altéré malicieusement par les grands-prêtres Anne et Caïphe, à l'époque de Jésus-Christ. Comme on devait s'y attendre, les sources principales de la Chronique sont des documents syriaques d'origine, mais que l'auteur a peut-être utilisés dans une traduction arabe [2].

Les légendes hagiographiques qui terminent le volume sont d'un intérêt très médiocre. L'existence même d'Aaron de Saroug est incertaine, et le récit de sa vie est une œuvre de pure imagination, sans beaucoup d'originalité comme sans mérite littéraire. — La légende des saints Maxime et Domèce a pour but de constituer un état civil à

---

1. Quelques noms propres auraient pu recevoir une autre orthographe, p. ex. Châlons (p. 496) au lieu de « Cabillon ».

2. L'idée qu'Agapios citerait Bède (p. 569, n. 1) paraît étrange; pour ma part, je ne doute point que le nom lu Bédas par l'éditeur doive se lire Pythias (ive s. av. J.-C.) auteur d'un *Périple*, comme chacun sait. — A la même page (n. 2), au lieu de chercher « dans le texte arabe abîmé », le Mausolée (qui d'ailleurs n'était point à Césarée) j'aimerais mieux garder la leçon des mss. et y voir la statue érigée à Panias par la femme hémorrhoïsse, légende rapportée par Eusèbe, H. E., VII, 18. — D'autres noms propres encore demanderaient à être corrigés, p. ex. *Arib* (p. 640), patronymique de Ptolémée Lagos, à lire *Arnab* (= lièvre); etc.

deux ascètes anonymes de Scété mentionnés dans un récit attribué à l'abbé Macaire, récit qui figure dans les *Apophthegmes* et la *Vie des Pères*. Elle a été d'abord rédigée en copte, et publiée en cette langue par M. Amélineau. — Vient ensuite un extrait de la vie d'Abraham, maître de Barsauma le fameux moine monophysite; puis, un récit fort enjolivé de la mort de l'empereur Maurice (602), enfin, un abrégé des miracles de S. Ptolémée, martyr en Égypte. Ces documents sont d'origine jacobite et reproduisent avec plus ou moins de transformations les thèmes habituels de l'hagiographie orientale.

J.-B. Chabot.

---

**Ueber Paronomasie in den semitischen Sprachen**, von H. Reckendorf. Alf. Töpelmann, Giessen, 1909; in-8°, pp. xii-176 Prix : 12 m.

La « paronomasie » consiste, selon la définition de M. Reckendorf, dans « une relation syntactique entre deux ou plusieurs mots d'une même racine, ayant une signification identique ou analogue ». Des phrases telles que : présenter un présent, de temps en temps, peu à peu, dent pour dent, je donnerais ma vie pour votre vie, etc., sont des paronomasies. Dans une expression comme « judex judicavit », judex est le mot « paronomasié », judicavit le mot « paronomasiant ». Dans toutes les langues sémitiques, l'emploi de semblables constructions est des plus fréquents ; où nous dirions « le sommet le plus élevé », un sémite dira très volontiers « la hauteur la plus haute ». M. R. a recueilli un grand nombre d'expressions « paronomastiques » en hébreu, en assyrien, en araméen, en arabe littéral et vulgaire, en éthiopien. Or, il ne suffit pas de dire, d'une façon générale, que l'emploi fréquent de la paronomasie dénote l'emphase du style ; il faut encore se rendre compte des procédés grammaticaux qui sont en usage dans ces sortes de constructions, et qui peuvent diversifier notablement le sens de la phrase. C'est ce qu'a fait M. R. en classant les exemples. L'ouvrage est divisé en deux sections : paronomasie verbale et paronomasie syntactique, répondant aux deux questions : Quels sont les mots qui entrent dans ces constructions ? Comment se forment les phrases composées d'éléments paronomastiques? Cette étude méthodique et clairement présentée constitue un intéressant chapitre de la grammaire comparée des langues sémitiques.

J.-B. Ch.

---

Colonel E. Diguet. — **Étude de la langue Thô.** Paris, Augustin Challamel, 1910, in-8, pp. iii-131.

M. le Colonel Diguet est bien connu par divers travaux sur l'Annam et le Tong-king et en particulier par une *Étude de la langue Taï* parue à Hanoï, en 1895. Dans la préface de son nouveau travail, l'auteur écrit : « La langue thaï est une langue parlée depuis Bangkok jusque dans les provinces méridionales de la Chine. Elle s'appelle

langue *siamoise* sur les bords de la Mei Nam, langue *laocienne* sur les rives du Me Kong, langue des *taï noirs* sur les bords de la moyenne rivière Noire, langue des *thaïs blancs* vers *Lai Chau*, situé plus haut sur le même cours d'eau; langue *thô* sur toute la frontière du Tonkin et de la Chine, depuis Laokay jusqu'à Monkay, et enfin langue *noung* ou *nông* sur cette même frontière, et plus particulièrement en Chine quand elle est parlée par la race Noung.

« Cela ne veut nullement dire qu'un Siamois s'entendra du premier coup avec un Thô de Caobang ou même avec un Laotien, car cette langue qui est parlée sur un parcours de 12 degrés de latitude à travers un pays très accidenté et manquant de voies de communication n'a pu subsister qu'en empruntant à ses voisins de nombreux mots et en modifiant suivant les régions sa tonalité et sa prononciation. C'est ainsi que la langue siamoise contient beaucoup de mots *Pali*, que la langue des *taï noirs* de la Rivière Noire contient beaucoup de mots annamites, que la langue des *taï blancs* de Lai Chau contient beaucoup de mots chinois, que la langue des *tho* de Caobang contient un très grand nombre de mots annamites et pas mal de mots chinois, et que la langue des *Noung* contient un grand nombre de mots chinois, tandis que la langue laotienne doit à sa situation centrale au milieu de peuples de langue taï et séparée des Annamites par la chaîne annamitique qui est difficilement franchissable, d'être celle qui a le moins emprunté à des langues étrangères ».

Il n'en est pas moins vrai que le fond de la langue est le même. « Quant aux langues écrites employées par la race *thaï* elles sont très nombreuses. Outre les langues siamoise, laotienne, taï noir et taï blanc, qui ont toutes une grande ressemblance et sont soumises aux mêmes modes de construction, il existe encore un certain nombre de variantes qui ont toutes entre elles de grandes analogies.... Seuls les *Thô* de la frontière chinoise et les *Noung* ont oublié la langue écrite de leurs ancêtres et en sont réduits à se servir comme écriture de caractères chinois. Il est profondément regrettable qu'ils aient abandonné ainsi une écriture qui ne se compose que d'une cinquantaine de signes dont on se sert d'une manière analogue à nos consonnes et à nos voyelles pour être obligés d'avoir recours à une écriture figurative dont les signes sont réduits à un nombre rudimentaire s'élevant à un chiffre de plusieurs centaines. Le résultat de cet état de choses est que ces pauvres populations croupissent dans l'ignorance la plus crasse ».

L'ouvrage comprend : 1° Un vocabulaire synoptique français-annamite-thô-taï-siamois contenant les mots communs à deux au moins des quatre langues indo-chinoises ; 2° Éléments de grammaire thô ; 3° Vocabulaire français-thô. Il est une contribution utile à la connaissance philologique de la péninsule indo-chinoise.

Henri Cordier.

Alfred Merlin, **Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu** (Protectorat français. Gouvernement tunisien. Notes et documents publiés par la direction des Antiquités et Arts, IV). Paris, Leroux, 1910; in-4°, 58 p. et IX pl.

Dans ce nouveau fascicule des *Notes et documents* que publie avec tant de zèle et de soin la direction des Antiquités tunisiennes, M. Merlin nous fait connaître un très intéressant monument découvert et déblayé, en 1908, par M. le capitaine Cassaigne, du 4e bataillon d'Afrique. C'est un sanctuaire de type oriental, où l'on retrouve tous les éléments caractéristiques de ce genre d'édifices : plusieurs cours à ciel ouvert, des portiques, des chapelles de petites dimensions qui abritaient les images divines, une citerne. Les inscriptions et les sculptures recueillies dans les fouilles nous apprennent les noms des divinités qu'on adorait jadis dans ce temple et nous renseignent sur son histoire. Sa fondation remonte à l'époque punique ; il était dédié à Baal et à Tanit, auxquels vinrent s'associer dans la suite différents autres dieux de moindre importance ; la domination romaine les respecta tous en les latinisant : Baal devint *Saeculum Frugiferum* et Tanit Cérès, le *Genius terrae Africae* n'est qu'une transformation du Sokhit égyptien, dont il a gardé le costume et les attributs ; sous les traits d'une déesse au lion l'on reconnaît l'Atargatis syrienne etc. Nous avons là une preuve nouvelle, et tout à fait frappante, du syncrétisme religieux qui régnait dans l'Afrique ancienne. D'autre part les statues retrouvées sur l'emplacement du sanctuaire méritent d'attirer l'attention par la nature même de la matière dont elles sont faites : c'est en terre cuite qu'elles ont été façonnées. Faut-il s'en étonner, dans un pays où l'argile abonde, non loin des ateliers célèbres de Nabeul ? M. Merlin a fort bien présenté et commenté l'ensemble des curieuses constructions et la série des remarquables terres cuites ainsi ramenées à la lumière. Sa connaissance des antiquités africaines lui suggère d'instructives comparaisons. Le mémoire qu'il a consacré aux ruines de Siagu apporte une solide contribution à l'histoire et à l'archéologie religieuses de la Tunisie punique et romaine.

Maurice Besnier.

---

Abbé A.-F. Leynaud, **Les catacombes africaines. Sousse-Hadrumète**. Sousse, Imprimerie française, 1910, in-8°, 378 p. avec de nombreuses illustrations.

M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, a entrepris depuis plusieurs années l'exploration systématique des catacombes chrétiennes de l'antique Hadrumète, signalées pour la première fois par les officiers du 4e tirailleurs en 1888. Les résultats de ses travaux ont été publiés, au fur et à mesure, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sousse* et dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*. Il a pensé avec raison qu'on serait heureux de posséder une description générale et complète de ces galeries souterraines et de tout ce qu'elles renferment. Jusqu'à présent trois catacombes ont été déblayées ; par

leur construction et leur décoration elles ressemblent à celles de Rome; elles ont reçu les noms de catacombes du Bon Pasteur, d'Hermès et d'Agrippa; à chacune d'entre elles est consacrée l'une des trois premières parties du livre; l'auteur fait l'historique de la découverte, publie le journal des fouilles, décrit les tombeaux rencontrés, reproduit les inscriptions, les lampes, les objets divers recueillis dans le sous-sol. Deux notes, sur une quatrième et une cinquième catacombes encore imparfaitement connues, un appendice sommaire sur les autres catacombes africaines (Égypte, Tunisie, Algérie) et plusieurs tables copieuses terminent le volume. L'illustration est abondante et soignée : plans, vues, photographies de peintures murales, fac-similés d'inscriptions, graffites, etc. Il faut savoir beaucoup de gré à M. l'abbé Leynaud de l'ardeur dont témoignent ses fructueuses recherches et de la conscience scrupuleuse avec laquelle il en fait connaître tous les détails.

Maurice Besnier.

---

Corrado Barbagallo, **Lo stato e l'istruzione pubblica nell' impero romano** (Biblioteca di filologia classica diretta da Carlo Pascal, III). Catane, Francesco Battiato, 1911, in-12, 430 p.

M. Barbagallo étudie l'œuvre scolaire de l'Empire romain. En neuf chapitres clairs et précis, d'une lecture facile et attachante, pourvus de tous les renvois nécessaires aux textes anciens et aux travaux modernes, il montre, époque par époque, ce qu'ont fait les empereurs, depuis Auguste jusqu'à Justinien, pour propager la culture intellectuelle parmi leurs sujets, à Rome même, en Italie, et jusque dans les provinces les plus éloignées. Comme l'a dit très justement Gaston Boissier, dans une page de la *Fin du paganisme* que M. Barbagallo s'est plu à citer au début de sa préface, les Romains, dès qu'ils avaient conquis un pays nouveau, s'empressaient d'y fonder des écoles. Le développement de l'instruction publique était à leurs yeux l'un des principaux devoirs de l'État. Une conclusion synthétique, beaucoup trop brève à notre gré, dégage les caractères généraux de la politique scolaire d'Auguste et de ses successeurs. Il resterait à savoir quels résultats pratiques ont été obtenus et si le succès répondit complètement à tant d'efforts. Sur ce point, l'auteur est sceptique ; il constate que le développement croissant des institutions d'enseignement n'a pas empêché la littérature latine de devenir de plus en plus médiocre; il n'est pas éloigné de croire qu'il y a partout un rapport direct de cause à effet entre les progrès de l'instruction publique et l'abaissement du niveau intellectuel : « L'école officielle est en général l'indice d'une société en décadence » (p. 407). Contre ces conclusions défavorables et ces généralisations paradoxales, on ne saurait trop protester ; le livre même de M. Barbagallo leur inflige un éclatant démenti. L'école n'a pas pour mission de faire surgir des

génies, mais de répandre dans la masse une somme moyenne de connaissances utiles. Elle n'a pas failli à sa tâche au temps de l'Empire romain, et par là elle a bien servi les intérêts de la civilisation.

Maurice Besnier.

---

T. Tinius. **Studien über das Mystère de Saint Clément**. Greifswald, J. Abel, 1909, in-8° de 89 pages.

H. Vingqvist. **Étude sur la langue du Mystère de Saint Adrien**. Lund, Mœller, 1909, in-8° de 83 pages.

La première de ces deux dissertations « inaugurales » se présente comme une introduction à une réédition, qui sera la très bien venue, l'édition du *Mystère de Saint Clément* donnée par un amateur messin (Ch. Abel) en 1861 étant fort médiocre et de plus introuvable. Elle est spécialement consacrée à l'examen de la versification et de la langue du Mystère. Cette dernière étude, du reste soignée, n'est pas disposée très commodément, car elle ne se suffit pas à elle-même : l'auteur nous y renvoie constamment à la table des rimes, où nous sommes chargés de dégager, de la masse des faits sans intérêt, ceux qui importent à la détermination de la patrie et de la date du texte. Ces derniers devaient évidemment être exposés à part et discutés en détail. Dans l'étude sur la versification, il eût été nécessaire d'examiner de près les questions de l'élision et de l'hiatus, également importantes pour la datation et la constitution du texte [1]. Les conclusions sont que le texte a été écrit en Lorraine, par un Messin, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. La première me paraît assurée non seulement par la langue, mais par les allusions locales. La seconde n'est pas rigoureusement démontrée : peut-être le serait-elle par une étude des procédés dramatiques, non moins probants que la langue elle-même. Les textes publiés (cinq scènes) le sont fort convenablement et montrent M. T. bien préparé à sa tâche [2]. Il a néanmoins laissé subsister des vers faux qu'il eût été assez facile de corriger. Parmi les corrections les plus importantes, je me bornerai aux suivantes : fol. 95, v, 17 : *vous*] *bons;* 98 a, 18 : *a vous*] écrire *a' vous*, c'est-à-dire *avez vous;* 98 b, 4 : *tu as*] *t'as*, par une élision fréquente dans les textes du nord-est; 101 a, 4 : reporter le point d'interrogation à la fin du vers; 101 b, 3 : virgule au lieu de point; 102 b, 9 *estoupe te*] [*si*] *t'estoupe;* 156 b, 2 : *nous* [*vous*].

Le *Mystère de Saint Adrien* a été publié en 1895, par M. E. Picot, qui a étudié la plupart des questions relatives au texte. M. Vingqvist se fût donc trouvé en face d'un sujet épuisé s'il n'eût été en désaccord

1. Le tableau des assonances est fort incomplet : des liaisons telles que *conseil bel*; *cler* : *premier*; *porte* : *faulte* ne sont pas des assonances « apparentes » et méritaient une mention.

2. Certains mots, tournures ou allusions eussent mérité d'être relevés en note.

avec l'éditeur sur la patrie du texte, originaire des Pays-Bas, selon M. Picot, du nord de la Bourgogne ou de la Franche-Comté, selon le savant suédois [1]. Je crois que c'est celui-ci qui a raison; l'étude qu'il a consacrée à la langue, précise et complète à souhait, suffirait à le démontrer. Dans ces sortes de textes, la négligence des auteurs en ce qui touche à la rime, complique, il est vrai, la difficulté, car ils n'hésitent pas, pour obtenir la consonnance cherchée, à recourir à des formes d'un dialecte voisin. Mais ici le nombre des traits concordants est tel que la démonstration touche à l'évidence [2]. Cette conclusion est d'ailleurs confirmée par une amusante sortie contre les Bourguignons (citée ici p. 70) qui n'a de sel et même de sens que dans une région voisine de la Bourgogne. M. V. eût donc pu dire, en précisant un peu plus, que son texte est franc-comtois. Les deux savants sont d'accord pour le placer au milieu du XV[e] siècle.

A. JEANROY.

---

**La Mule sanz frain, an Arthurian Romance by** Paiens de Maisieres, *edited with introduction, notes and glossary by* R.-T. HILL, Baltimore, Furst Company, 1911; in-8° de 69 pages.

Ce nouveau texte d'un petit poème médiocre n'est pas et ne pouvait pas être très différent de celui de Méon [3], qui avait reproduit très fidèlement un manuscrit unique et suffisamment correct. Supérieur sur quelques points [4], il lui est inférieur sur plusieurs autres; la ponctuation seule suffit à attester çà et là que le sens n'a pas été parfaitement saisi. Le texte est suivi d'un glossaire qui ne nous apprend rien à cet égard, puisqu'il n'est pas accompagné de traductions, et de notes grammaticales judicieuses, mais un peu brèves. L'introduction fournit un consciencieux relevé des traits linguistiques, dont les conclusions, relatives à la patrie de l'auteur, sont quelque peu aventurées, cette langue paraissant simplement calquée sur celle de Chrétien de Troyes. La partie la plus intéressante, c'est-à-dire l'étude des sources et de l'origine du conte, est renvoyée à plus tard. C'est en somme, dans un cadre très limité, un estimable travail de début [5].

A. JEANROY.

---

1. Déjà M. H. Châtelain (*Recherches sur le vers français au* XV[e] *siècle*, p. 232) avait revendiqué le *Saint Adrien* pour une province de l'Est.

2. M. V. eût pu attacher plus d'importance à des formes (attestées par la revue), inconnues en dehors de la Bourgogne et de la Franche-Comté, comme *roiche* (roche), *boiche* (bouche). Cf. p. 13, n. 5.

3. *Nouveau recueil de fabliaux* (1823), I, p. 1 ss.

4. Au v. 221 par exemple *épins* (pour *epus*) rétablit le sens.

5. Voici quelques remarques de détail 133 *sont*] lire *s'ont*. — 216. Le ms. a-t-il bien *eve*? Je corrigerais en *enz*. — 532. La remarque porte à faux, *esmaie* étant correct. — 767. Ponctuer : *Ja, ce dit, no...* — 1026. Effacer le point et virgule. — 1032. La phrase se termine à la fin de ce vers, non à la fin du suivant. — 1051 *aessent* n'est pas expliqué : si l'éditeur y voit une forme de *aeisier*, il ferait bien de le dire. — Sont faux et auraient dû être corrigés les vers 178, 823, 1126.

L. Salembier, **Les Œuvres françaises du cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai** (1350-1420). Extrait de la *Revue de Lille*, 1907. Arras-Paris, Sueur-Charruey, in-8° de 109 pages.

Dans la thèse intéressante et érudite qu'il a jadis consacrée à Pierre d'Ailly, M. Salembier avait déjà publié quelques fragments des œuvres françaises du célèbre évêque de Cambrai. Il juge utile de revenir aujourd'hui sur le sujet, et de nous donner ces œuvres *in extenso*. Celles-ci se divisent en deux catégories : la première est constituée tout entière par le discours que prononça Pierre d'Ailly le 11 décembre 1406 au concile de Paris. Cette pièce avait déjà été imprimée par Bourgeois du Chastenay [2] et maintes fois utilisée. M. S. la réimprime (p. 70) sans indication de source : il paraît avoir revu le manuscrit (B. N. 23428, f° 31), mais il le reproduit, il faut bien le dire, moins exactement que son devancier. A cette pièce M. S. joint (p. 55) le texte de « l'appointement » ou concordat du 30 mai 1403. Ce document fut lu dans le chœur de Notre-Dame de Paris par Pierre d'Ailly : mais émanait-il de sa plume? nous n'en savons rien. Lui aussi était connu, et il était inutile de le réimprimer, ce que M. S. a fait, cette fois encore, sans indication de source.

La deuxième catégorie comprend des œuvres mystiques ou morales, dont M. S. déclare emprunter le texte à un manuscrit du musée Calvet à Avignon. Ce manuscrit est désigné tantôt sous le n° 295 (p. 43, n. 4), tantôt sous le n° 344 (p. 11, note 1). C'est que M. S. donne tantôt l'ancienne, tantôt la nouvelle cote, et il s'agit bien du même manuscrit [3]. Le premier des traités qu'il contient, intitulé *Jardin amoureux de l'âme dévote*, est une sorte de méditation sur l'amour de J.-C., dans le style du « Cantique des Cantiques ». M. S. ne s'est pas douté que cet ouvrage se trouve dans d'autres manuscrits (un à Parme, un à La Haye, deux au moins à Paris). Il a été publié intégralement il y a six ans d'après le premier de ces deux manuscrits [4]; j'ai au reste montré que le second était beaucoup meilleur [5]. — Le *Livre du Rossignolet* est un poème en quatrains (M. S., qui compte 350 vers au lieu de 348, ne s'est pas aperçu de cette disposition) qui ne paraît pas se trouver ailleurs et dont on ne connaissait que les

1. En dépit de cette date déjà ancienne, cette brochure nous est parvenue tout récemment (février 1911).

2. *Nouvelle histoire du Concile de Constance*, Paris, 1718, Preuves, p. 149 ss.

3. L'indication des folios est également énigmatique : ici M. S. renvoie aux fol. 144-161, là aux fol. 127-37. C'est la première indication qui est exacte (voy. la description du manuscrit par M. Labande dans le *Catalogue des manuscrits des départements, Avignon*, t. I, p. 267). — M. S. nous apprend (p. 11) que les « opuscules » de Pierre d'Ailly ont été imprimés à Lyon, vers 1515 et qu'il a trouvé un exemplaire de cette édition à la Colombine de Séville. Plus loin (p. 43, note 4), cet « exemplaire » devient un « manuscrit ».

4. Par M. A. Boselli, Parme, 1905.

5. *Revue de philologie française et provençale*, 1907, p. 54. Les manuscrits de Paris ont été signalés par M. P. Meyer (*Romania*, XXXIV, 631).

fragments imprimés par M. S. lui-même; la présente édition serait donc la bienvenue si elle était faite avec soin : mais il n'en est rien, et l'on voit avec évidence que M. S. n'a aucun souci ni de comprendre, ni de faire comprendre les textes qu'il imprime [1]. De la *Piteuse complainte et oraison dévote* (p. 40). M. S. avait déjà imprimé un morceau, qui eût été très suffisant, étant donné le médiocre intérêt de cette rhapsodie.

Quant aux célèbres *Contredits de Franc-Gontier*, ils ne se trouvent point, naturellement, dans le manuscrit d'Avignon, qui est un recueil de traités ascétiques. M. S., qui nous laisse entendre le contraire, ne nous dit point à quelle source il en emprunte le texte. Cette nouvelle édition (p. 46) est déplorablement incorrecte, et très inférieure aux deux éditions antérieures, que M. S. n'a pas du connaître [2].

Ces documents sont encadrés dans une étude historique qui n'ajoute pas grand'chose à ce qu'avait déjà dit l'auteur lui-même dans son livre sur *Le Grand schisme* (Paris, 1900), et qui, à en juger par les digressions, les à peu près, les généralités banales, parait destiné à un public peu exigeant en fait de précision et médiocrement pourvu d'esprit critique [3].

A. JEANROY.

---

**Facsimili di documenti per la storia delle lingue e delle letterature romanze, raccolti da** E. MONACI. Roma, Domenico Anderson editore, Via Salaria, 7; Album de 25 × 15 centim. (prix 7 francs).

On sait quels services ont rendu aux études paléographiques les *Facsimili di antichi manoscritti* de M. Monaci (Rome, 1881-92, in-fol.). Cette luxueuse collection étant aujourd'hui épuisée, l'infatigable professeur de Rome la remplace par la présente publication, qui sera plus riche encore et plus pratique, à cause de l'exiguité du format et de l'extrême modicité du prix. Les *Facsimili* donnaient cent planches, dont une vingtaine intéressait le latin classique. Le présent fascicule, qui sera suivi d'un autre, nous donne soixante-cinq reproductions, toutes d'une importance extrême pour l'étude des langues et littératures romanes : six sont relatives au latin vulgaire, sept à l'italien, cinq au provençal, deux à l'espagnol, une au ladin, le reste au français. Les plus anciens monuments du français et du pro-

1. Ponctuation presque absente, lectures fautives, vers faux, mots dénués de sens, etc. Quelques corrections se présentent d'elles-mêmes : *fors* pour *sors*, *vis* pour *vis* (p. 33).

2. *Recueil d'anciennes poésies françaises*, X, 202; *Romania*, XXVII, 64.

3. On est édifié dès la p. 4 en voyant cités pêle mêle, dans une phrase extraordinaire « après les Paulin et Gaston Paris, des hommes tels que Brachet, Tarbé, Moranvillé, Littré surtout... ». — P. 6, n. 2 : noms propres estropiés. — P. 10, n. 4. Cette note, relative à une *Notice* de Dinaux, nous renvoie à « décembre 1824, p. 91 » (*sic*). M. S. oublie d'indiquer le titre du recueil (*Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*) où cette notice a paru.

vençal sont très largement représentés : des uns (*Saint-Léger*, *Passion*) nous avons de longs fragments, et des autres (*Gloses de Cassel*, *Boèce*, *Alexandre*, *Sponsus*) le texte complet. Il est à croire que le second fascicule fera au portugais sa part, et accroîtra un peu celle du provençal et de l'espagnol.

Toutes ces reproductions sont d'une netteté remarquable — sauf quand l'original lui-même était trop défectueux, — qui atteste éloquemment les progrès réalisés en ces derniers temps par les procédés photographiques. Le format de quelques unes est évidemment un peu trop réduit ; mais l'inconvénient est assez mince, le recueil devant surtout passer sous de jeunes yeux. Une seule remarque pour finir : dans la brève notice bibliographique qui ouvre le recueil, on eût aimé à trouver une indication, au moins approximative, sur la date des monuments reproduits.

A. Jeanroy.

---

Auguste Boppe et Raoul Bonnet. **Les Vignettes emblématiques sous la Révolution.** Paris, Berger-Levrault, 1911. In-4°, 184 p. avec 150 reproductions.

Qui n'a, en feuilletant une collection de pièces révolutionnaires, admiré, au passage, les vignettes qui les illustrent, ces en-tête qui, de plus en plus goûtés et recherchés, figurent maintenant dans les musées et les expositions, ces Libertés élégamment drapées et tenant d'un geste charmant une pique surmontée d'un bonnet, ces génies qui soufflent dans des trompettes ou qui s'élèvent au dessus de la terre, ces groupes de citoyens qui dansent pour célébrer l'arrivée des Français libérateurs ? Deux excellents chercheurs, bien connus dans le monde de l'histoire révolutionnaire et napoléonnienne, MM. Auguste Boppe et Raoul Bonnet, viennent de les étudier dans une superbe et splendide publication, faite pour le plaisir des yeux, mais pourvue en même temps d'un solide et fin commentaire, pleine de renseignements curieux et utiles. Ils suivent la vignette historique et documentaire d'alors à travers ses transformations. Ils donnent les types principaux, les plus intéressants, ceux qui furent gravés par des artistes du talent le plus distingué, par Choffard, Prud'hon et Roger, par Tardieu, par Quéverdo qui fut le graveur attitré de la Convention, par Gatteaux qui dessina les jolies vignettes de la Marine, par Dugoure et Duplat, par le belge Cardon, par cet Andrea Appiani qui a été le peintre officiel de l'armée d'Italie et de la cour du vice-roi, cet Appiani qu'admirait Desaix et qui savait allier aux idées modernes les traditions classiques. Des simples devises et emblèmes, des en-tête vulgaires et prétentieux, des images banales et des grossiers dessins on passe, en effet, et assez promptement, à des compositions ingénieuses vraiment artistiques, originales, quelquefois exquises, comme celles que fit faire la République cisalpine, comme celles que fit faire la République helvétique et qui représentent des

tableaux de la nature alpestre ou des scènes de la vie de Guillaume Tell. C'est surtout dans les armées qu'a fleuri la vignette. A l'armée d'Italie chaque général, chaque administrateur, avait la sienne, et les artistes italiens, un Folo, par exemple, savaient apporter dans leurs compositions une heureuse variété, donner à la Liberté de gracieuses attitudes, la montrer planant dans l'air et répandant sur le monde les idées nouvelles. Raphaël Morghen ne croyait pas s'abaisser en gravant une vignette pour Murat. Mais, bien que ces en-têtes aient sûrement flatté l'amour-propre des soldats et exalté leurs sentiments de patriotisme, le ministre de la guerre finit par se plaindre : le luxe de la vignette, disait-il, produisait des abus, présentait des inconvénients : augmentation du prix du papier, résurrection de l'orgueil chevaleresque qui inventa les devises et les armoiries. Vint l'Empire, et l'aigle impérial fut la seule illustration des correspondances militaires. Le soin donné à leur publication par MM. Auguste Boppe et Raoul Bonnet, la beauté des reproductions, la quantité de détails donnés par les deux auteurs sur les gravures françaises et étrangères, voire sur les généraux et officiers de nos armées, la table analytique qui termine le volume, tout recommande à l'attention du public studieux et des amateurs d'art ce magnifique ouvrage [1].

A. CH.

---

Germain BAPST. **Le maréchal Canrobert,** souvenirs d'un siècle. Tome cinquième. Bataille de Rezonville. Paris, Plon, 1911. In-8°, 491 p. 7 fr. 50.

Ce tome cinquième du *Canrobert* de M. Germain Bapst est aussi intéressant et fait avec autant de soin et de conscience que les tomes précédents, et il est plus émouvant, plus dramatique.

De pointilleux et exigeants critiques souhaiteraient peut-être que l'auteur eût serré le récit en certains endroits ; ils lui reprocheront de consacrer les deux tiers de son gros volume à la seule bataille de Rezonville, de parler plus souvent de Bazaine que de Canrobert, de laisser ses lecteurs dans le camp français sans les transporter jamais dans le camp allemand, d'être trop indulgent envers Canrobert, Ladmirault et Bourbaki. Car, quoi que dise son biographe, Canrobert, après la charge de Bredow, abandonna tout projet d'offensive. Et Ladmirault, ce Ladmirault tant vanté, que fait-il ? Il reste vis-à-vis de ses collègues dans une orgueilleuse réserve ; il traite son chef d'état-

1. P. 7, j'ai vu la vignette citée et qu'employait le représentant Lozeau ; mais elle était employée par le commissaire Barré et elle ne porte pas une légende en guise de sourcil ; le sourcil est très visible et même très dru, et la légende se lit au dessus. — P. 45 Montaigu fut général de brigade le 31 décembre, et non le 1 novembre 1793, et général de division le 11 octobre, et non le 21 mai 1794. — P. 51 la résistance de Tilly dans Geertruidenberg ne fut pas tellement « héroïque ». — P. 72 et 77 me permet-on de dire qu'il fallait citer le *Journal* de Desaix, non pas d'après le *Carnet*, mais d'après mon livre et ajouter que la vignette de Berthier a été reproduite dans ce livre ? — P. 109 lire Serurier et non *Sérurier*.

major Osmont comme Bazaine traitait son chef d'état-major Jarras, il écarte le général de Lorencez qui connaissait mieux que personne le pays messin, il donne toute sa confiance au timide et incapable Grenier, il préfère la défensive à l'offensive, il n'ose pousser ses avantages, il croit avoir devant lui des forces énormes, et, sur l'avis de Grenier, il arrête Cissey en plein triomphe. Et Bourbaki? Il est prêt à prendre le commandement lorsqu'il croit Bazaine prisonnier et il donne déjà des ordres; puis, lorsque Bazaine reparaît, il laisse le maréchal morceler la garde et enfin, quand il s'ébranle de son propre chef, c'est à la tombée de la nuit et pour ne rien faire du tout. Hélas! qu'est-ce que Canrobert, que Ladmirault, que Bourbaki devant ce Constantin d'Alvensleben qui, là, en face d'eux, les attaque, les canonne, les charge, les tient en échec durant toute la journée avec quatre fois moins de monde!

Mais trêve de chicanes. L'ouvrage est très instructif, très vivant, et par instants, tout à fait poignant. On y trouve de justes et patriotiques réflexions en même temps que de curieuses anecdotes. On y apprend une foule de détails ignorés jusqu'ici. L'auteur a consulté, outre Canrobert, un grand nombre d'officiers qui lui ont communiqué et leurs impressions et leurs carnets. Que de témoignages d'un grand prix qui sans lui, sans sa patiente et infatigable enquête, sans son flair d'historien, se seraient perdus!

Ajoutons qu'il réussit à peindre le moral de l'armée soit qu'elle se décourage, soit qu'elle s'exalte, et qu'il décrit avec verve et avec vigueur les épisodes mémorables de la journée, les péripéties marquantes, les charges, les luttes d'artillerie, les impressions de l'état-major au soir de la bataille — et qu'on me permette ici de rappeler un souvenir personnel : « j'ai fait, me disait le général La Veuve, la guerre d'Italie; et à Rezonville, comme à Magenta, comme à Solferino, j'avais, à la fin de la journée, la sensation de la victoire! »

On remarquera surtout dans le livre de M. Bapst ce qu'il raconte des généraux. Ah! la jalousie, cette jalousie qu'on serait tenté d'appeler la jalousie française, nous la voyons régner dans l'armée de Metz comme dans les armées de jadis, ... et comme sur d'autres domaines. Nous voyons, comme nous l'avons déjà dit, Bazaine et Ladmirault n'avoir aucune confiance dans leurs chefs d'état-major. Nous voyons, comme nous l'avons déjà dit, Ladmirault s'éloigner de Lorencez et s'appuyer sur Grenier. Nous voyons Cissey décrier Jarras. Nous voyons Coffinières agir dans Metz à sa guise et sans demander les ordres de Bazaine, sans lui communiquer ce qu'il fait et ce qu'il sait.

Et ce Bazaine! C'est principalement sur lui, sur ses actes et ses pensées que M. Bapst jette la lumière la plus vive, et la plus cruelle. Il montre le maréchal, le généralissime des armées françaises, le glorieux Bazaine, comme le nommait Jules Favre, il le montre incapable et comprenant dans le secret de son cœur qu'il est incapable de

mouvoir et de manier des masses, avouant dès les premiers instants qu'il ne peut se rendre compte de la situation et qu'il est comme un aveugle, pliant sous le faix de sa charge, préoccupé d'échapper à la responsabilité et de la rejeter sur autrui, soit sur l'Empereur, soit sur ses lieutenants, cachant avec astuce à ses troupes son insuffisance, imposant par sa froide attitude et par son apparente énergie, inspirant la confiance par l'air calme, indifférent, impassible qu'il garde au milieu du feu [1], et à Rezonville, passant la journée avec les tirailleurs, réglant d'infimes détails, conduisant une compagnie, dirigeant une batterie, faisant illusion par cette activité brouillonne qui lui sert comme de contenance, ne pensant le malheureux ! qu'à se défendre, n'envoyant pas d'ordre à des corps d'armée, ne regardant qu'un coin du champ de bataille, accumulant le plus de troupes possible à sa gauche sans s'occuper de son centre et de sa droite, refusant de remporter la victoire pour rentrer sous Metz et attendre les événements, répondant à ceux qui lui conseillent d'aller de l'avant et de jeter les Prussiens dans les fonds de la Moselle que l'ennemi l'attend plus loin en forces supérieures !

Ce volume de M. Bapst est donc fort louable, plein d'enseignements, plein de particularités attachantes, de traits saisissants, de justes considérations, et il mérite d'être cité au tout premier rang parmi les livres qui traitent de la journée du 16 août, une des journées les plus décisives de l'histoire.

A. Chuquet.

---

Jeanroy (A.), **Giosuè Carducci : l'homme et le poète.** Paris, H. Champion. In-8 de XIII-294 p.

Rien n'est plus facile que de présenter aux Français un Carducci séduisant ou un Carducci antipathique : les faits et les textes s'offrent d'eux-mêmes pour l'une et l'autre thèse. Rien n'est plus difficile que de nous le peindre tel qu'il était dans son fond. Or c'est précisément ce que M. J. a su faire et cela non pas simplement, comme il le dit par modestie excessive, grâce à une méthode strictement historique, mais grâce à sa pénétration suggestive qui fait comprendre les choses avant de les expliquer. Carducci, dit-il, est né avec des dispositions brillantes et une âme ardente; mais il lui a fallu gagner son pain et il entendait le gagner loyalement; il était poète mais son métier exigeait qu'il fût érudit et de plus il aimait l'érudition; il chérissait l'Italie et la liberté, mais il n'était pas fait pour l'action et il n'avait pas le temps de suivre les événements, de méditer. Aussi ses talents ne se sont-ils développés qu'avec lenteur; pour le style même qui d'ordinaire chez les grands écrivains est original avant la pensée, il n'a été longtemps qu'un imitateur, et il avait tant lu que, jusqu'à la fin de ses

1. Jusqu'à d'Andlau qui, comme me l'a raconté Vanson, disait le soir à ses camarades de l'état-major (et pourtant il n'aimait pas Bazaine) : « Avez-vous vu le maréchal? Ce qu'il était brillant! Ah! le brave et beau soldat! »

jours, il a mêlé des pastiches involontaires à ses propres inspirations. Abrupt et sauvage, au lieu de se polir dans les salons, il s'est d'abord tenu dans les cénacles, puis (p. 60, note 1) jeté dans les associations politiques. Séduit par tout ce qui avait l'apparence de la hardiesse, à la fois calculateur et candide, sûr de mériter l'admiration et pressé de l'obtenir, il a forcé ses opinions à l'envi des plus exaltés ; il a donné à son aversion pour la théocratie les apparences de l'athéisme et du matérialisme ; il a traité de lâcheté, lui tranquille professeur, les prudentes hésitations des soldats de 1859, glorifié les terroristes qui faisaient sauter les casernes ; il a mis 40 ou 50 ans, lui homme de goût et de science, à découvrir la grandeur de Manzoni et les services du christianisme ; puis, quand il est venu à résipiscence, il a lancé, en guise de désaveu, des manifestes aussi retentissants que ses invectives d'autrefois. Et il ne s'est jamais dit qu'en face d'un gouvernement aussi bénin à son endroit (v. p. ex. p. 10, 12), le vrai courage eût consisté à s'interdire insultes et dithyrambes.

Mais on est touché, presque désarmé, quand on le suit avec M. J. à travers sa laborieuse carrière. Ce professeur qui, à Bologne en 1861-2, pour une classe de six élèves, commence quelquefois sa préparation à trois heures du matin, qui, élevé dans la pure rhétorique, s'enfonce dans la philologie et les archives au point qu'à plus de 40 ans il n'a encore vu que la Toscane, l'Emilie et Rome et hors d'Italie ne verra jamais que Trieste, cet homme qui a composé tant d'articles de polémique ou de fond, tant d'éditions aussi soignées que ses vers (p. 13, 15, 44, 52, 81, note 6), n'a évidemment jamais pu se former une philosophie ni une politique. Dans ses idées générales qu'il avait épousées plutôt que conçues, il ne mettait que son humeur provocante, sa verve et un esprit tantôt de bon, tantôt de mauvais aloi, trompette ou porte-drapeau des gens qu'il avait l'air de commander (p. 51). Ajoutons qu'au moins une fois il s'est converti avec discrétion, quand il a reconnu dans le giron de M. D'Ovidio que sa métrique n'était peut-être pas destinée à enterrer les anciens mètres italiens.

M. J. a trop l'habitude de l'investigation scientifique pour que son livre contienne uniquement des vues justes et fines : on attendait de lui des faits nouveaux, et il a su en donner après tant d'explorateurs des œuvres de Carducci. C'est déjà du nouveau que ses tableaux chronologiques où il démêle ce que les éditions successives de Carducci avaient parfois embrouillé ; mais, en outre, il montre que l'hymne à Satan ne doit pas seulement à Michelet l'idée générale (p. 94-5), que le *Ça ira* a de pareilles obligations au même Michelet et à Louis Blanc (p. 187-193), que Carducci tire beaucoup de thèses et d'expressions de V. Hugo (p. 102-111) et emprunte beaucoup plus qu'on ne croyait à Heine (p. 187-93) [1].

1. Il n'étudie pas les travaux philologiques et critiques de Carducci, mais son sujet ne l'y astreignait pas.

Que M. J. ait pleinement senti les beautés de Carducci (v. notamment p. 136-40, 198-201), nul ne s'en étonnera; que des traits spirituels égayent son exposition [1], on n'en sera pas davantage surpris. Mais on voit rarement autant de courtoisie dans la clairvoyance. M. J. ne prend pas avantage des travers de Carducci : il sent que la violence, la crudité de langage du poète part d'un secret mécontentement de soi-même; Carducci s'en voulait d'avoir vécu en simple *mandarin de lettres* (p. 37); il faisait pénitence sur le dos des autres; mais à sa place combien de savants et de poètes auraient ignoré ce trouble secret! Et combien M. J. est sobre dans le choix des citations, des anecdotes où le pauvre Carducci déroge au bon ton! N'est-il pas généreux à lui de mentionner à peine celle des polémiques de son auteur qu'il appelle justement la plus déplaisante de toutes (p. 173, note 2)? — Autre mérite du même ordre et tout aussi rare. Loin de fouiller dans les faiblesses intimes de l'homme, il a voulu n'en savoir que ce qu'il était impossible d'ignorer; il signale des recherches à faire qui, sans être nécessaires à son propos, serviraient à l'histoire littéraire (p. ex. p. 154, note 2); mais il sait que si l'on ne doit aux morts que la vérité, on doit des égards à leur famille; quand, selon son joli mot, une dame italienne *juge bon* de nous apprendre qu'elle fut la dernière passion du poète, il lui en donne acte, mais il se dispense de chercher à établir la liste de ses devancières, montrant par là que la science n'a rien de commun avec la curiosité futile et indélicate.

Voilà un bon livre français de plus sur la littérature italienne : quand donc M. Pietro Toldo ne sera-t-il plus seul en Italie à nous donner de bons livres sur nos grands écrivains!

Charles Dejob.

---

**La Lyre d'amour, an Anthology of French Love Poems** from the earliest times down to 1866, selected and annotated by Charles B. Lewis, L. ès L. with a photogravure frontispice. London, Chatto and Windus, 1911. In-8°, xxiii et 262 p.

Joli petit livre destiné aux lecteurs anglais, mais que les Français liront avec agrément et profit. L'auteur l'a divisé en quatre chapitres : le moyen âge, le xvi[e] siècle, l'âge classique, l'âge moderne. Le choix de ces « poésies d'amour » est fait avec beaucoup de goût. Les notes sont courtes et utiles. Les petites notices biographiques et littéraires qui précèdent les morceaux cités, ne contiennent, dans leur brièveté, ni erreur, ni exagération; chaque poète est apprécié en quelques mots, mais avec justesse, et on louera, par exemple, le jugement sur Banville « an inexhaustible rhymer of nothings ». Ce charmant volume très élégamment exécuté et qui fait, remarquons-le, une belle part à

1. V. p. 51 sur le rôle de Targioni parmi les *Amici pedanti*, p. 55 sur une lettre très flatteuse de Mamiani à Carducci.

notre vieille poésie, est orné d'une reproduction d'une miniature du Roman de la Rose.

A. Ch.

---

Lucien Pinvert, **Un post-scriptum sur Mérimée**. Paris, Leclerc, 1911. In-8°, 87 p.

On a lu très volontiers les savoureuses *Notes* de M. Pinvert sur Mérimée, ainsi que les *Nouvelles observations* qui ont suivi; on lira avec le même plaisir et le même intérêt ce *Post-scriptum*. M. Pinvert est très au courant de ce qui paraît sur Mérimée, et il résume fort bien, pour notre grande satisfaction, les renseignements assez nombreux publiés ici et là sur l'auteur de *Colomba* depuis 1908 : biographie, correspondance, roman, archéologie. Il traite brièvement la question des « lettres missives » devant la cour d'appel et il conclut qu'on doit en prendre son parti, qu'on ne peut reproduire les lettres de Mérimée sans une autorisation préalable (ce que nous avons fait nous-même). Il nous parle de l'Inconnue et du livre d'Alphonse Lefebvre, préfacé par Félix Chambon, et nous le remercions d'avoir rappelé l'article que nous avons donné ici (15 avril 1909) et qui démontre que les douze premières lettres, non datées, des *Lettres à une Inconnue* sont toutes de 1832. Il dresse la liste des ouvrages ou comptes rendus critiques dont Mérimée a été récemment l'objet en marquant ce qu'ils contiennent d'intéressant et de neuf. Ce *Post-scriptum*, terminé par une table des noms propres, vaudra à M. Pinvert comme les *Notes*, comme les *Nouvelles observations*, la reconnaissance et la vive sympathie de tous les mériméistes.

A. Ch.

---

Henri Maïstre. **Bibliographie des travaux de M. Maurice Tourneux.** Paris, aux dépens de M. René Paquet, 1910. In-8°, 121 p.

Cette *Bibliographie* est due à deux personnes, à René Paquet qui a pris à sa charge l'exécution matérielle et à Henri Maïstre qui a rassemblé les éléments avec une robuste patience. Nous avons ainsi, comme dit Maurice Tourneux dans sa charmante et modeste préface, le bilan d'un labeur de quarante ans. Tourneux lui-même peut maintenant retrouver à coup sûr ce qu'il avait dispersé un peu partout. Bien que ce livre n'ait été destiné qu'à des amis et aux dépôts publics, nous l'annonçons ici pour que les chercheurs puissent le consulter dans les grandes bibliothèques et pour féliciter, à notre tour, Maurice Tourneux de sa belle et utile fécondité. On voit par ce volume les multiples sentiers qu'il a suivis, car il n'est pas seulement l'éditeur de la correspondance de Grimm et de la Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution; M. Maïstre énumère des études, des articles, des notes en quantité (412 numéros), et il y a, dans cette foule de productions dont aucune n'est médiocre ni super-

flue, plus d'un essai, plus d'une brochure, plus d'une plaquette dont le public studieux fera son profit. Au reste, un index de sept pages en deux colonnes facilite les recherches.

A. Ch.

---

— Les mânes de Christophe Colomb ont déjà quelques motifs de rancune contre M. Henry Vignaud (*Rev. Critique*, 1903, LV, p. 104, 1905, LX, p. 432). Mais Colomb a des dévots qui, non contents de l'honorer sur terre, aspirent à le vénérer au Ciel. Depuis plus demi-siècle, la Cour de Rome a été sollicitée de le canoniser, et M. Vignaud raconte *l'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe-Colomb* (*Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*. Nouv. série, t. VI, 1909, 32 p.). L'Église hésite : il lui a été rappelé que Colomb avait entretenu un commerce illicite avec Béatrice Enriquez, et que de cette union non consacrée était né Fernand Colomb : M. Vignaud a rassemblé les plus fortes preuves contre la légitimité. Il est douteux que le chef de Colon s'illumine de l'auréole des saints. — B. A.

— Parmi les *Régions de la France*, dont les monographies se publient sous le patronage de la *Revue de synthèse historique*, la Normandie offre une des plus riches matières. M. Henri Prentout a su dominer et ordonner ce vaste répertoire (*La Normandie*, Paris, Léopold Cerf, 1910, 125 p. Prix : 4 fr. 50). L'on jugera cependant que la période moderne et contemporaine — à partir de la Révolution — est un peu sacrifiée et réduite à la portion congrue. Le dernier chapitre sur le génie Normand est un peu décevant, l'auteur ne s'en cache pas, si cet essai doit se borner à l'histoire, et n'invoque ni la littérature ni l'art. On regrette, et cela ne s'adresse pas à ce seul fascicule, que ces publications ne soient pas pourvues d'une table.

— La collection *Aus Natur und Geisteswelt* (Leipzig, G. B. Teubner), un des plus efficaces instruments de diffusion scientifique parmi les populations de langue allemande, s'enrichit d'un élégant volume sur le monde alpestre, où M. Reishauer résume et condense tout ce que l'on sait, ou à peu près, sur cette province naturelle de l'Europe (*Die Alpen*, II, 140 p., 26 figures et vues dans le texte, 2 cartes dont 1 à 1 : 3,500,000°, hors texte, 1909). La partie la mieux traitée comprend l'orogénie et la structure du système ; l'auteur est au courant des théories les plus récentes et hardies, mais ne prend pas position ; ainsi sur les nappes de charriage il adopte les vues des géologues qui les ont reconnues dans les Alpes Occidentales et rappelle les réserves et doutes de l'école autrichienne sur leur existence dans les Alpes Orientales ; l'œuvre de glaciation est exposée d'après Penck et Brückner. Les paysages sont décrits avec précision d'après les formes végétales. On trouvera un peu étriqués les chapitres consacrés à la géographie humaine ; les quelques indications bibliographiques sont toutes allemandes : cet exclusivisme, pour être prémédité, n'en est pas plus louable. — B. A.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 mai 1911*. — M. Héron de Villefosse rappelle que, dans la séance du 3 décembre 1909, M. Jullian annonçait à l'Académie la découverte d'une importante inscription aux abords de la petite ville d'Hyères en Provence. Le texte paraissait remonter au IIIe siècle et déterminait, en un point appelé Almanarra, la position d'un *castellum* du nom d'Olbia cité par les anciens géographes. Des travaux de lotissement entrepris en cet endroit viennent de mettre au jour de nombreux vestiges romains. M. H. de Gérin-Ricard, dans une une note communiquée à l'Académie, a fait un relevé exact de ces découvertes et dressé la liste de tous les objets rencontrés. Au milieu des constructions déblayées, on remarque une salle pavée en mosaïque qui présente au N.

un enfoncement rectangulaire dont les murs étaient revêtus de peintures. La mosaïque n'offre pas de panneau central; elle se compose de motifs géométriques variés et d'une bordure, mais la partie du pavage qui orne le sol de l'enfoncement rectangulaire présente, au milieu, deux branches de laurier inclinées dans le même sens, de gauche à droite, en cubes verts avec points rouges. On a trouvé aussi plusieurs sépultures de basse époque et un trésor de 260 monnaies d'or presque toutes aux effigies de Justinien et d'Anastase. — M. Jullian présente quelques observations.

M. le Dr Capitan rappelle que l'existence de l'homme quaternaire n'a été jusqu'ici révélée que par les instruments de pierre par lui fabriqués et dont la présence, bien établie pour le Nord et l'Est de l'Afrique, n'était pas encore démontrée pour le centre de ce pays. Il annonce qu'à 400 kilomètres au N. de Tombouctou, dans les 50 kilomètres qui séparent Foun el-Alba d'Aguili, on signale à la surface du sol des dépôts abondants de ces pièces quaternaires d'une taille indiscutable et dont l'identité est complète avec celles des autres parties de l'Afrique et avec les types européens. Les belles pièces recueillies par M. Bonnel de Mézières ne laissant aucun doute à cet égard.

Le P. Scheil communique un texte cunéiforme archaïque qui lui permet d'établir l'existence d'une dynastie d'origine étrangère en Babylonie. Antérieurement à la dynastie d'Our (2500 a. C.), les princes étrangers appartenaient au peuple des Gouti dont l'habitat se trouvait entre le Zab, le Tigre, les montagnes de Soleimanieh et la rivière Diyala. Leur établissement en Babylonie était le résultat d'une invasion et d'une conquête.

M. Théodore Reinach communique et commente un renseignement intéressant que lui a fourni M. Gustave Collin, actuellement à Delphes, au sujet du premier hymne à Apollon, accompagné de notes musicales. Les premiers mots mutilés de l'inscription, qu'on avait cherché à restituer sous une forme métrique font en réalité partie du titre, dont le dernier mot (*Athénien*) était déjà connu; il faut donc lire : « Hymne au dieu (Apollon) composé par (un tel, mot perdu) Athénien ».

M. Marcel Dieulafoy expose les recherches de M. le commandant Bourgeois sur la bataille d'Issus. Ce travail ruine les thèses admises jusqu'ici.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 mai 1911*. — M. le comte Paul Durrieu annonce la rentrée en France, à la suite d'une vente récente à New-York, d'un manuscrit français de la fin du xve siècle dont les images ont été copiées sur la série des miniatures du *Josèphe* de la Bibliothèque nationale, série qui est en grande partie l'œuvre de Jean Foucquet. — Il signale ensuite une intéressante découverte de Mme Roblot-Delondre à propos d'une peinture du Musée de Versailles représentant une chasse d'un duc de Bourgogne et qui est la copie d'un original de la première moitié du xve siècle. Mme Roblot-Delombre a pu établir que le duc de Bourgogne, acteur principal de la scène, était le duc Philippe le Bon, encore jeune, accompagné de sa seconde femme Bonne d'Artois qui mourut en 1425. Elle a constaté enfin qu'un exemplaire de cette même peinture se trouvait autrefois en Espagne dans le salon d'honneur du château royal du Pardo.

M. S. Reinach signale, dans Cosmas de Jérusalem, la mention d'une statue de Bellérophon et Pégase, autrefois à Smyrne, dont il est également question dans un texte latin inédit que lui a communiqué M. Bethe.

M. Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur la bataille d'Issus d'après M. le commandant Bourgeois.

M. Cordier annonce que la commission de la fondation Garnier propose d'accorder une subvention de 10,000 francs à M. de Gironcourt pour une mission archéologique, plus particulièrement épigraphique, dans la boucle du Niger, et une subvention de 2,000 francs au capitaine Devedeix pour une mission archéologique dans le Ouadaï.

M. Haussoullier annonce que le prix ordinaire (sujet proposé : *les sources grecques et latines de Lucain*) est décerné à un mémoire dont l'auteur, après ouverture du pli cacheté correspondant à la devise du manuscrit, est reconnu pour être M. René Pichon.

M. Haussoullier annonce en outre que, sur la proposition de la commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, la médaille pour fouilles archéologiques annuellement décernée par la Société centrale des architectes est attribuée cette année à M. Charles Dugas, pour les recherches qu'il dirige depuis deux ans à Tégée, sur l'emplacement du temple d'Athéna Aléa, avec la collaboration de M. Berchmans.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 10 juin — 1911



A. WIEDEMANN, **Die Amulette der Alten Ægypten** (forme le 1er fascicule de la 12e année de la collection *der Alte Orient*), in-8°, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1910, 32 p.

Wiedemann est un des rares égyptologues qui aient consenti à traiter la magie et les sujets qui s'y rattachent comme un sujet sérieux d'étude : le petit ouvrage de vulgarisation qu'il vient de publier sur *les Amulettes* sera lu avec agrément autant qu'avec instruction par tous ceux qui tiennent à être renseignés sur l'usage que les Égyptiens faisaient d'eux et sur le profit qu'ils croyaient pouvoir en tirer pour la sécurité des vivants et des morts. Il les énumère et il les définit, indiquant, lorsque nous avons la chance de le savoir, le genre spécial de protection qu'ils exerçaient et la nature de l'objet ou de l'être qu'ils figuraient. Ils sont fort nombreux et pourtant nous ne les possédons pas tous. La plupart de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous ont été recueillis dans les tombeaux, et, bien que beaucoup ne fussent pas moins bons aux vivants qu'aux momies, ils ne représentent qu'une partie de ceux auxquels on avait recours dans la pratique de la vie courante : chaque coup de pioche donné dans les ruines des villes nous en révèle que les fouilleurs classent souvent assez mal, faute d'avoir des idées saines sur la matière. M. Wiedemann en a cité et expliqué le plus qu'il lui a été possible, mais son catalogue offre quelques lacunes ; on ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle de combien peu de pages il disposait.

Je suis heureux de constater que les résultats auxquels mes études

m'ont conduit coïncident presque partout avec ceux auxquels Wiedemann est arrivé : en quelques endroits pourtant je suis tenté de compléter ou de modifier ce qu'il dit. Ainsi pour l'*ouzaît* : il ne mentionne pas l'hypothèse d'après laquelle cet œil de pierre, de pâte ou de métal aurait été un œil de rechange, dont on aurait muni le mort afin qu'il ne risquât pas d'être privé de la vue au tombeau. Il y avait ainsi des mains, des jambes, des pieds, des cœurs, et jusqu'à des têtes de rechange qu'on déposait dans les tombeaux au bénéfice des *doubles*. D'autre part, Wiedemann n'admet qu'une seule des interprétations du *didou*, celle d'après laquelle il serait l'image stylisée de l'épine dorsale d'Osiris, et il écarte résolument toutes les autres. Je crois que le type habituel du *didou* est le point d'aboutissement de plusieurs caractères très différents à l'origine. La plus ancienne est un tronc dénudé d'où s'échappent quatre tronçons de branches superposés deux à deux : j'y reconnais l'Osiris, arbre adoré à Busiris dans le Delta. Ce ne serait très probablement qu'après coup et dans des temps relativement modernes que l'idée de l'épine dorsale se serait substituée aux autres par interprétation abusive d'un des hiéroglyphes primitifs. Ailleurs, en parlant de l'amulette en forme d'escalier, Wiedemann avance qu'il était une copie de l'escabeau employé communément pour monter au lit, à l'heure du coucher, et il en était vraiment ainsi ; mais il aurait fallu ajouter, je crois, une autre explication : le signe était aussi l'échelle au moyen de laquelle on s'embarquait sur les vaisseaux du Nil, et le mort l'utilisait pour aborder soit la barque qui le transportait à Abydos, soit la barque solaire.

Le mémoire était trop court pour comporter des notes bibliographiques ou des discussions de textes. Le lecteur est donc obligé de s'en remettre complètement à Wiedemann pour l'exactitude des faits avancés. Il ne risque rien à le croire sur parole. Les critiques, d'ailleurs légères, que les gens du métier porteront n'atteignent que des détails : la doctrine et la manière dont elle est exposée demeurent irréprochables.

G. Maspero.

---

A. Merlin, **Guide du Musée Alaoui.** Petit in-18°, pp. 1-65 av. 2 plans et 6 pl. Tunis, Rapide, 1911.

L'actif directeur des Antiquités décrit dans ce petit volume le musée dont il a la garde et qu'il a personnellement contribué à enrichir par ses belles découvertes de Mahdia. Le guide, sommairement et simplement rédigé, rendra les plus grands services aux visiteurs. Les planches sont consacrées à la mosaïque d'Icarios (Oudna) et au Virgile de Sousse, à un sarcophage de Sainte-Marie-du-Zig, aux bronzes de Mahdia, et au patio du Musée Arabe, qui doit être prochainement agrandi.

A. de Ridder.

G. Treu, **Hellenische Stimmungen in der Bildhauerei von Einst und Jetzt.** Leipzig, Th. Weicher, 1910. In-8°, p. 1-50, avec une pl. et 62 fig. Prix : 1 m. 50.

L'écrit de M. Treu inaugure une publication intitulée « das Erbe der Alten », l'héritage que nous a légué l'antiquité : de fait il montre excellemment ce qu'a dû à l'imitation des Anciens la sculpture de la Renaissance et des temps modernes. Non qu'il s'agisse d'une copie servile : rien de plus froid que l'œuvre d'un Thorwaldsen et l'enthousiasme d'un Winckelmann s'égarait parfois sur des statues indignes de l'inspirer. Mais le passé peut nous apprendre maint secret de technique, comme les avantages de la polychromie et la connaissance exacte de ce qu'on peut demander au bronze et au marbre. Il peut — et doit — surtout nous enseigner à bien étudier le corps humain, qui reste pour le sculpteur la meilleure et la plus sûre des Écoles : nul n'en a mieux compris le rythme et montré l'harmonie ; d'où la beauté calme et sereine des œuvres qu'il nous a laissées et qui restent pour les générations futures d'admirables exemples, plutôt que des modèles à suivre. M. Treu, s'adressant à un public allemand, insiste de préférence sur les artistes germaniques, mais son éclectisme est très large et il cite à l'occasion Constantin Meunier et Rodin.

A. de Ridder.

---

**Commentationes Ænipontanæ** quas edunt E. Kalinka et A. Zingerle. Fasc. IV et V. Innsbruck, Wagner, 1909 et 1910 ; 104 et 76 p.

Le quatrième fascicule des *Commentationes Ænipontanæ* contient trois articles. A. Zingerle : *Uebersicht über philologische Handschriften aus tirolischen Bibliotheken* (p. 1-4). C'est une simple liste, comme l'indique le titre, de 15 manuscrits ou fragments de manuscrits latins qui se trouvent à la bibliothèque d'Innsbruck et dans d'autres bibliothèques du Tirol, avec l'indication des ouvrages, articles ou recensions dans lesquels M. Z. les a signalés. — G. Müller : *Zur Würdigung Polyæns* (p. 5-16). L'auteur, après une comparaison entre Polyen et Frontin, analyse les procédés de composition du premier, et les particularités de son style. — J. Lechner : *De codice Ænipontano 579 quo continetur Ovidi Remedia amoris* (p. 17-104). Description minutieuse de ce manuscrit ; orthographe, abréviations et signes, annotations marginales et interlinéaires, variantes comparées avec l'édition d'Ehwald, sept éditions anciennes et vingt-cinq autres manuscrits. Conclusion : le manuscrit d'Innsbruck donne quelques leçons intéressantes, mais elles ne sont pas préférables au texte vulgaire ; toutefois, comme ses variantes sont supérieures à celles de beaucoup d'autres manuscrits, il n'est pas, malgré ses nombreuses fautes, à mettre au nombre des plus mauvais.

Fascicule V. Deux articles : I. *Imperfekt* audibam *und Futur* audibo, von L. Siegel (p. 1-13). La théorie exposée mérite d'être prise en considération. *Audibam* a été refait sur *audiebam* d'après *amabam*,

*monebam*. Il n'en est pas de même pour *audibo*, car la forme *audiam* ne se prête pas à une transformation de ce genre; mais l'analogie a créé *audibo* en regard de *amabo*, *monebo*, sur le modèle *audibam*, en regard de *amabam*. Après la séparation des présents en *io* en deux groupes, l'un à *i* long, l'autre à *i* bref, les verbes à *i* long eurent tendance à assimiler les formes des thèmes du présent à celles des conjugaisons en *a* long et *e* long. Cette tendance a également amené le passage de *audiebam* à *audibam*, et ainsi, conclut M. S., se trouve justifiée la théorie suivant laquelle *audiebam* est la forme régulière et la plus ancienne. L'argumentation est bien conduite; elle repose toutefois sur une explication des formes en *bam* et en *bo* qui ne me paraît pas démontrée péremptoirement, et que M. S. accepte sans réserve. Elles seraient dues à la combinaison d'une forme de la racine *bheu* avec le participe présent *amans*, *monens*, *audiens*, *legens*; mais cette théorie présuppose la réduction de *amans*, etc., à *ama*, etc. (finale longue), et la chute de *ns*, attestée dans d'autres positions (entre voyelle et *l*, par exemple), ne me semble pas une loi entre voyelle et labiale (ou bilabiale). Il est vrai que si l'on voit dans *ama*, *mone* (*a* et *e* longs) des sortes de noms verbaux, on se heurte à d'autres difficultés. — II. *Die Berichte des Photios über die fünf ältern attischen Redner* analysiert von A. Vonach (p. 14-76). L'auteur recherche les sources des renseignements biographiques et littéraires qui nous sont fournis par Photios sur les orateurs attiques; il le fait, dans ce premier article, pour ce qui regarde Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate et Isée, à l'aide d'une comparaison du texte de Photios avec les notices d'autres écrivains antérieurs que Photios peut avoir eu sous les yeux, comme Denys d'Halicarnasse, Hermogène, Cécilius de Calacta, et l'auteur des *Vies des dix orateurs* attribuées à Plutarque. De cette comparaison, très détaillée, résulte que pour la partie biographique la source de Photios est le Pseudo-Plutarque, qui lui-même s'appuie sur Cécilius. Pour les jugements littéraires, c'est encore dans le Ps.-Plutarque que puise Photios, en ce qui concerne Antiphon et Andocide; pour les trois autres orateurs sa source est Cécilius. M. V. ajoute que pour Lysias et Isocrate il est possible que Photios s'appuie aussi sur Denys et sur Hermogène, et qu'il ait mis à profit ses propres lectures. Je serais plus affirmatif surtout à propos de Lysias; la manière dont Photios parle du discours *sur l'Olivier* a bien le caractère d'une appréciation personnelle.

My.

---

**Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance** bearbeitet von Marie Vogel und Victor Gardthausen (*Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Suppl. XXXIII). Leipzig, Harrassowitz, 1909; xii-508 p.

Les savants qui dressent les catalogues des manuscrits possédés par les bibliothèques, publiques ou privées, ne négligent pas, actuelle-

ment, de donner à la fin de leur ouvrage la liste des copistes dont le nom est mentionné dans les souscriptions ; c'est là en effet un point important pour l'histoire de l'humanisme. Mais les catalogues sont nombreux; les manuscrits d'une même main, surtout quand c'est celle d'un copiste fécond, sont disséminés un peu partout, et ce ne serait pas sans une perte de temps considérable qu'on parviendrait à retrouver toute la production d'un de ces Grecs qui au moyen âge et à la renaissance ont rendu tant de services à la culture classique. Mlle Vogel a entrepris et mené à bonne fin un travail de longue patience qui lui attirera la reconnaissance des paléographes et des historiens de l'hellénisme. Elle a recherché, dans tous les catalogues qui lui ont été accessibles, les manuscrits dont les copistes se sont fait connaître d'une manière quelconque, et elle a réuni, dans un vaste répertoire, tous les noms propres, fussent-ils le simple prénom d'un moine obscur, des scribes ignorants ou savants qui ont contribué à sauver de l'oubli une œuvre même insignifiante de l'antiquité grecque. Ce travail de recherche, de vérification et de classement lui a demandé cinq ans; deux autres années lui furent nécessaires pour revoir et mettre au point les matériaux rassemblés sur le même sujet par M. Gardthausen, dont on connaît la compétence en ces questions. L'exposé du plan suivi donnera, je pense, une idée claire de l'ouvrage. Le principe de classement est l'ordre alphabétique des prénoms. Mais il arrive souvent que les scribes ne se désignent pas par leur prénom seul; ils y ajoutent soit leur nom de famille, soit le nom de leur pays, soit un autre nom propre qui les caractérise ; c'est suivant l'ordre alphabétique de ces noms divers que sont rangés ceux qui portent le même prénom, et ces autres noms propres se trouvent également à leur rang, avec un renvoi. Viennent ensuite, toujours dans le cadre du même prénom, ceux qui ont une qualification particulière autre qu'un nom propre, et enfin ceux qui ne donnent que leur prénom sans autre désignation ou avec une épithète imprécise. Pour un même scribe sont d'abord indiqués les manuscrits datés, par ordre chronologique, puis les non datés, suivant l'ordre alphabétique des bibliothèques. Un appendice donne la liste des copistes dont le nom n'est pas grec, à l'exclusion de ceux qui ont grécisé leur nom et qui se trouvent par conséquent à leur place normale dans le catalogue. Des notes au bas des pages renvoient aux ouvrages où se trouvent des notices sur les copistes, et donnent des renseignements divers sur les sources des informations, quand ces sources ne sont pas les catalogues mêmes des bibliothèques (Gardthausen, *Sammlungen und Kataloge griechischer Handschriften*, 1903, et la liste additionnelle donnée ici p. VI-IX). Enfin chaque manuscrit est cité avec les indications suivantes, quand il y a lieu : date, lieu d'origine, nom de celui pour qui il fut exécuté, désignation actuelle, désignation ancienne, contenu, mention de l'existence d'un fac-simile. L'ouvrage est com-

plété par quinze pages d'additions et de rectifications, et par deux tables, l'une des possesseurs des manuscrits et de ceux pour qui ils furent copiés, l'autre des noms de lieux, 1) églises, 2) couvents, 3) lieux où furent copiés les manuscrits. Le catalogue s'étend du commencement du moyen âge à l'an 1600. Il est évident qu'en un certain nombre de cas des noms différenciés par la nature de la souscription doivent recouvrir un même personnage ; un même copiste peut avoir signé tantôt de son nom entier, tantôt de son prénom, et la comparaison des écritures pourrait seule faire connaître avec certitude quels manuscrits ont la même origine. C'est du reste ce qui nous est dit dans la préface, et Mlle V. n'a que très rarement cherché à retrouver un même scribe sous des formules différentes ; ce serait, avec les données actuelles, un travail qui ne donnerait que des probabilités, sans raisons suffisamment solides. Il y a cependant des cas où une note à ce sujet n'aurait pas été de trop, celui-ci par exemple (p. 141) : Un Θεόδωρος ἱερεὺς καὶ εὐτελής (l. 1) est l'auteur d'un manuscrit daté de 1111; il revient plus bas (l. 19) avec la mention inexacte εὐτελὴς ἱερεύς (lire ἱερεὺς καὶ εὐτελής) pour un manuscrit de 1311. La souscription, pour ce qui suit, est identique : ἐξ ἐπιτροπῆς κυροῦ (dans le second, κῦρ, oublié par Mlle V.) Βαρνάβα ἱερομονάχου τοῦ ἐπίκλην ὁ Γονικός (second manuscrit Ὀγονικά). Le second ajoute βασιλεύοντος κῦρ Ἀλεξίου τοῦ μεγάλου Κομνηνοῦ, ce qui, dit une note, indique Trébizonde comme lieu d'origine. Mais cela n'est juste que si la date 1311 est exacte ; or elle se rapporte bien, il est vrai, à Alexis Comnène de Trébizonde (1297-1330), mais la date 1111 se rapporte non moins bien à Alexis I de Byzance (1081-1118). Une des deux dates est certainement inexacte, car il est bien peu vraisemblable, pour ne pas dire impossible, que juste à deux cents ans de distance aient existé deux copistes qui se désignent de la même manière, et qui copient un manuscrit pour un personnage du même nom, du même état et du même surnom. En outre, les deux manuscrits appartiennent au même monastère d'Esphigménou de l'Athos, l'un mentionné en 1877 sans numéro par Ouspensky, l'autre catalogué par Lambros en 1895 ; l'un contient Καινὴ Διαθήκη, l'autre Τετραευάγγελον, de telle sorte qu'en définitive il se pourrait que les deux ne fussent qu'un seul et même manuscrit. Dans une telle abondance de noms, de dates, de signes et de détails de toute nature, il était difficile qu'il ne se glissât pas des inexactitudes, j'en ai relevé un certain nombre, mais je ne vois pas grande utilité à les signaler ici [1]. M. Gardthausen, qui publie ce

1. Je note seulement celle-ci, parce qu'elle provient d'une erreur de transcription : p. 172, l. 11 d'en bas, la date 1523 est accompagnée d'un astérisque, ce qui signifie que dans la souscription l'année et l'indiction ne concordent pas ; mais la date est à rectifier en 1323, et alors l'indiction 6 est exacte. — Les spécialistes constateront peut-être des oublis ; je puis signaler le suivant : Νικόλαος Συνκριτικός (*sic* ; lire Συγκλητικός selon Sathas) ; 1469, τῇ ἐσχάτῃ Ὀκτωβρίου, Paris. 1390 [Colb. 4723] (*Assises de Jérusalem et de Chypre*). V. Sathas, *Bibl. gr. med. aevi*, vol. VI (1877), p. πα' svv. et p. 497.

volume avec Mlle Vogel, a été grandement étonné de trouver une collaboratrice dans un domaine aussi spécial (p. xi) ; mais, ajoute-t-il, « j'ai été vite convaincu de la valeur du travail, et j'ai vivement recommandé l'impression d'un livre qui manque depuis si longtemps. » L'ouvrage fut donc imprimé en collaboration, malgré quelques divergences de vues sur le plan adopté.

My.

---

**Kompendium der Kirchengeschichte**. Von Karl Heussi, 2e édition. Tubingue, Mohr, 1900, xxxii-612 p., in-8°. Prix : 9 mk.

Ce résumé d'histoire ecclésiastique se recommande par la clarté de sa disposition et la sobriété de sa rédaction. Des artifices typographiques fort ingénieux guident l'attention et secourent la mémoire. Le livre rendra service à ceux qui ont besoin d'un manuel où on ne se perd pas, aussi bien à ceux qui veulent se ressouvenir qu'à ceux qui cherchent à apprendre. Dans le récit même sont cités les mots où les phrases de tel document important. Les idées, la littérature et le dogme ont leur part dans l'exposition. Il n'y a pas de bibliographie dans le texte. Elle forme un appendice, en tête du volume. Elle pourrait aisément être développée en un ouvrage séparé. Nous n'avons pas une bonne bibliographie de l'histoire ecclésiastique. Celle-ci n'est qu'à l'usage de l'étudiant allemand et protestant. Cela peut suffire pour ce manuel. Si on en faisait un ouvrage séparé, il faudrait en étendre les cadres. Même, dans le livre actuel, certaines lacunes sont étonnantes. Pour Minucius Félix, on trouve les éditions de Halm et de Baehrens, mais ni celle de Boenig ni celle de Waltzing. La bibliographie de Nestorius s'arrête aux *Nestoriana* de Loofs. Je ne trouve pas le nom d'Hauréau à propos de la scholastique et du moyen âge, ni celui de Thureau-Dangin à propos de l'Église d'Angleterre. Il y aurait lieu de compléter et de mettre au point ces indications.

M. D.

---

Alphonse Roersch, **L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Études et portraits.** 1 vol. in-8° de 174 pages. Bruxelles, G. Van Oest, 1910, sans indication de prix.

Des huit chapitres de ce volume, le premier est une introduction sur « les origines de l'humanisme belge »; chacun des autres contient une étude sur un humaniste différent. Les personnages dont M. Roersch nous donne le portrait ont vécu à différents moments du xvie siècle. Celui qui ouvre la série était écolier à Paris pendant le semestre d'hiver de 1513-1514 ; celui qui la ferme est mort en 1602 ou 1603. Ainsi le livre, sans viser à être une histoire, nous donne une idée assez juste de ce que fut l'évolution de l'humanisme belge durant tout le cours du siècle. Il serait vain de louer la conscience qui se révèle dans la documentation de ces huit chapitres. M. R. est,

de longue date, un collaborateur de la Biographie nationale de Belgique ; dans l'entreprise admirable de la *Bibliotheca Belgica*, il est le second de M. Ferd. van der Haeghen. Le nouveau travail qu'il publie révèle une connaissance approfondie de la « littérature » du sujet. De plus, il est le fruit de recherches personnelles très nombreuses qui ajoutent beaucoup à ce que nous savions sur les divers humanistes étudiés. Enfin, je louerai M. R. d'avoir su éviter pour son livre l'aspect rébarbatif qu'ont trop souvent les ouvrages d'érudition : les notes sont peu nombreuses ; l'indication des sources de chaque étude est rejetée à la fin du chapitre ; toute l'œuvre est d'une sobre élégance et se lit avec agrément. Elle nous fait désirer que M. R. réalise le projet qu'il a formé, nous dit-il, « d'augmenter plus tard le nombre de ces notices ». C'est quand elles seront plus nombreuses qu'elles prendront tout leur intérêt, s'éclairant l'une par l'autre et dessinant, peu à peu, tous les aspects du grand mouvement dont ces humanistes obscurs ont été les ouvriers. Ainsi je ne ferai pas à M. R. le reproche d'avoir parfois choisi comme modèles des hommes d'un bien mince mérite. Je me plaindrai plutôt que, dans ses portraits, il n'ait pas su toujours éviter une certaine sécheresse. Chacun de ses personnages est « représentatif » du temps où il a vécu. Il valait la peine, il me semble, de s'attarder à la peinture des divers « milieux » qu'il a traversés, de faire revivre, au passage, les amis qu'il a connus. Par exemple, M. R., étudiant Pighus, nous dit qu'on a conservé de lui 243 lettres et que « ces épitres sont d'un intérêt capital pour l'histoire des lettres au XVI<sup>e</sup> siècle » (p. 147). En ce cas, pourquoi ne pas nous en donner des fragments ? Je chicanerai aussi M. R. sur les éloges qu'en de certains passages il décerne à ses humanistes. Il ne fait, souvent, qu'enregistrer des témoignages anciens ; mais pourtant il sait, mieux que personne, combien, dans la louange, on était alors coutumier de l'hyperbole. En parlant de Rutger Rescius, il nous dit, par exemple : « Il eut comme successeur [au Collège des Trois-Langues] Amerot qui, dans sa leçon inaugurale, fit de lui un éloge sans restriction » (p. 53). Sommes-nous sûrs qu'un éloge, prononcé dans ces conditions, fût entièrement sincère [1] ? Nullement, et M. R., au fond n'en est pas plus sûr que moi. Il aurait donc fallu indiquer au lecteur, qu'on rapportait simplement le fait et qu'on n'en tirait pas argument. En faisant ces menues critiques, je me suis placé au point de vue du grand public, à qui j'espère que le livre ira. Quant aux travailleurs, ils remercieront M. R. d'avoir mis à leur portée tant de renseignements utiles et dûment contrôlés ; j'ajoute qu'un index alphabétique très complet facilite encore l'usage de ce très bon livre.

L. DELARUELLE.

---

1. Cf. à la page 114 et 119 la façon dont sont utilisés les témoignages de Modius sur Bruges... et sur lui-même.

W. S. Booth, **The Hidden Signatures of Francesco Colonna and Francis Bacon,** Boston, Butterfield, 1910, in-4, 70 pp. 50 cents.

M. Booth est un de ces nombreux Américains pour lesquels Bacon est l'auteur des pièces qui portent le nom de Shakespeare. Il fonde sa conviction sur des signatures qu'il a cru déchiffrer d'après la disposition typographique de certaines majuscules dans l'in-folio de 1623. En comparant ce livre à un ouvrage de Francesco Colonna, imprimé par Alde Manuce en 1499, il déchiffre le cryptogramme *Francisci Baconi*. D'ailleurs M. B. a déjà publié sous le titre *Some Acrostic Signatures of Francis Bacon*, un gros volume sur le même sujet.

A propos du dernier livre de M. B., il serait peut-être bon d'exposer brièvement les théories « baconiennes » ou « anti-shakespeariennes ». En France, on en parle souvent sans précision. En Angleterre, elles sont accueillies par le mépris ou combattues avec colère. Dans la *Cambridge History of English Literature*, qui veut être complète, on n'en trouve mention qu'en feuilletant les pages consacrées à la bibliographie.

L'idée de contester à Shakespeare la paternité des œuvres publiées sous ce nom, fut émise pour la première fois en 1848 par M. J.-C. Hart, consul des États-Unis à Santa-Cruz. Reprise par Miss Delia Bacon dans un article de *Putnam's Monthly* (n° de janvier 1856), cette hypothèse fut développée au point de fournir la matière d'un livre, *The Philosophy of Shakespeare unfolded* (1857), dont le romancier Hawthorne signait la préface. Cependant, à Londres, M. W. H. Smith songeait, dans son livre sur *Bacon and Shakespeare* (1857), à rendre Bacon responsable des œuvres devenues ainsi anonymes. Ses arguments furent repris par Nathaniel Holmes (*The Authorship of Plays attributed to Shakespeare*, New-York, 1866) et Mrs Henry Pott (*Bacon's Promus of Formularies and Elegancies*, Londres, 1883, *Francis Bacon and his Secret Society*, Chicago, 1891; *Did Francis Bacon write Shakespeare?* Chicago, 1893). La lecture des cryptogrammes doit être attribuée à M. I. Donnelly (*The Great Cryptogram : Francis Bacon's cypher in the so-called Shakespeare Plays*, 2 vol., Chicago, 1887) et Mrs. E. W. Gallup (*The biliteral cypher of Francis Bacon, discovered in his works*, 1900). En 1885, une société fut fondée à Londres pour encourager ces recherches, elle publie un bulletin intitulé *Baconiana*. Depuis 1892, il paraît également à Chicago un périodique ayant le même titre et exposant les mêmes théories. Ceux qui désirent posséder une bibliographie complète de la controverse, n'auront qu'à consulter Wyman, *The Bibliography of the Shakespeare Bacon Controversy*, Cincinnati, 1884 et *Shakespeariana*, Philadelphie, 1886. Le savant professeur de philologie anglaise de Vienne, M. J. Schipper a donné son opinion dans une brochure parue en 1889 (*Zur Kritik der Shakespeare-Bacon Frage*, Vienne).

La conviction des « baconiens » repose sur des témoignages externes et des témoignages internes.

Les témoignages externes sont tirés des papiers et de la correspondance de Bacon. En voici quelques-uns. Sir Tobie Matthew écrivant à Bacon après janvier 1621, dit : « The most prodigious wit that ever I knew of my nation and of this side of the sea is of your lordship's name, though he be known by another ». D'après M. Sidney Lee, il s'agit ici non de Bacon, mais d'un homonyme du chancelier. Dans une lettre de Bacon à un certain Davis du 28 mars 1603, se trouve la phrase : « Desiring you to be good to concealed poets », mais il est possible que Bacon parle de ses poésies qui nous sont connues. Quelle valeur faut-il donner à ce mystérieux passage d'une prière composée au moment de sa disgrâce « I have, though in a despised weed (sous un habit méprisé) procured the good of all men »? Je laisse de côté les papiers de Bacon, son « commonplace-book » et le manuscrit récemment découvert à Northumberland House où on peut lire tout ce que l'on veut, à supposer que la pièce soit authentique (Cf. Stoddard, *The Life of Shakespeare expurgated*, Boston, 1910). Viennent ensuite des citations assez obscures extraites des poètes contemporains Hall et Marston, où Bacon, paraît-il, est raillé sous le nom de Labeo. Enfin Aubrey, écrivant en 1669, répète que Bacon était poète caché (« His Lordship was a good poet, but concealed, as appears by his letters »).

Les témoignages internes sont de deux sortes : les plus sérieux consistent en ressemblances verbales recueillies dans les œuvres de Bacon et les pièces de Shakespeare. L'une de ces coïncidences est fort curieuse : Aristote a dit dans la *Morale à Nicomaque*, I, VIII, que les jeunes gens sont impropres à la philosophie *politique*. Bacon rappelle ce passage en faisant une erreur : « Is not the opinion of Aristotle worthy to be regarded wherein he saith that young men are not fit auditors of *moral* philosophy? » (*Adv. of Learning*, Bk. II); or, cette même erreur se retrouve dans Shakespeare : « Young men whom Aristotle thought Unfit to hear *moral* philosophy ». (*Troilus*, A. II, Sc. 2). Je ne dis rien des signatures cachées, des cryptogrammes, des acrostiches; malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à comprendre les divers systèmes proposés.

L'argument le plus impressionnant est d'ordre psychologique : on ne comprend pas très bien comment Shakespeare, de Stratford-sur-Avon, n'ayant reçu qu'une instruction élémentaire et étant dépourvu d'expérience de la vie, ait pu écrire les pièces qui sont signées de son nom. Elles supposent chez leur auteur des voyages à l'étranger, la fréquentation de la cour, des lectures classiques étendues, des connaissances en histoire naturelle, en philosophie, surtout en droit. Les découvertes de M. Wallace augmentent notre perplexité : *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*, auraient été composés sous le toit d'un humble

marchand de perruques désormais célèbre, le huguenot Christophe Mongoye[1] et la principale préoccupation de leur auteur à cette époque, c'était de favoriser les amours d'un petit apprenti français et de la fille de la maison! On répond à cela que l'essence du génie, c'est de se complaire dans l'ironie.

Mais la fin de la carrière de Shakespeare est encore plus inexplicable. Un des plus grands poètes, après avoir sondé l'âme humaine dans ses replis les plus mystérieux, abandonne tout à coup le théâtre, renonce à la poésie et à l'art, et, sans se soucier de ce que deviendront ses manuscrits, qui ne furent édités d'ailleurs que sept ans après sa mort, s'en va à Stratford-sur-Avon jouir d'une retraite honnêtement gagnée. Il faudrait supposer une de ces maladies atroces qui paralysent soudain les plus merveilleux cerveaux. Ou faut-il tout simplement admettre que Shakespeare a toujours vécu à Stratford-sur-Avon, n'ayant dans la capitale qu'un pied-à-terre? Ce que nous prenons pour une retraite serait alors un ralentissement normal de l'activité créatrice.

Pour Bacon d'autre part, on présente ainsi les choses : l'homme était besogneux et le théâtre pouvait l'attirer par l'appât du gain; mais comme il lui était difficile d'exercer publiquement un métier qui passait presque pour infâme, c'est un acteur chef de troupe qui lui a servi de prête-nom. Malheureusement pour ceux qui tiennent ce langage, il reste des vers de Bacon dont l'authenticité est indiscutable : ils sont très loin de supposer chez lui un émule de Shakespeare.

Tels sont les principaux arguments des « baconiens » et des « anti-shakespeariens ». En attendant quelque découverte sensationnelle, les sages suspendront leur jugement.

Sans doute le pauvre Yorick donnerait une fois de plus l'occasion de méditer sur la fragilité des jugements humains. Nul n'aurait songé aux acrostiches du premier in-folio si Shakespeare avait eu la fin de son maître Marlowe ou si, comme Jonson, il avait failli être pendu. L'opinion publique bourgeoise condamne un artiste à mener la vie d'un bohême. Singulière revanche de la folie, de l'imprévoyance et du vice! Pour avoir bien géré son patrimoine, Shakespeare est exposé à perdre la gloire d'avoir écrit *Hamlet*.

Ch. Bastide.

---

**The Cambridge History of English Literature,** Vols. V et VI, Cambridge, University Press, 1910, 507 pp., 530 pp., 9s.

F. H. Ristine, **English Tragicomedy, Its Origin and History**, New-York, Columbia University Press, 1910, in-8°, 246 pp, 1 dollar 50.

Les savants collaborateurs de l'*Histoire de la littérature anglaise*, publiée par l'Université de Cambridge, ont apporté tous leurs soins aux deux volumes que nous avons entre les mains. Leur tâche n'était

1. C'est ainsi qu'il a signé lui-même au registre de l'église française de Londres le 14 avril 1603.

pas aisée : ils avaient à exposer, en un millier de pages, les résultats de deux siècles de recherches sur le théâtre anglais d'Elisabeth. A lui seul, Shakespeare accapare cinq chapitres, soit près de cent-cinquante pages. En revanche Ben Jonson doit se contenter d'un seul petit chapitre : peut-être est-il sacrifié. Surtout si l'on réfléchit que près de cent pages ont été généreusement consacrées aux lointaines origines du théâtre. Les rédacteurs n'ont pas peur d'avancer des théories assez hardies et ce dédain des opinions reçues est fait pour nous plaire. A la différence de M. Sidney et de M. Jusserand qui ont pu tirer des documents une biographie assez complète de Shakespeare, M. Saintsbury déclare que les renseignements vraiment sérieux sur le grand poète manquent à peu près complètement. Tout ce que nous savons, dit-il, c'est que Shakespeare de Stratford-sur-Avon a écrit quelques poèmes et pièces de theâtre et qu'il a joui de son vivant d'une bonne réputation. Nous ne sommes pas sûrs de la parenté de Shakespeare, nous ignorons le nom exact de sa femme, nous ne savons à quelle date il a commencé sa carrière dramatique. Les contemporains, Ben Jonson et Meres, mentionnent son nom tout juste deux fois. Restent des actes notariés et des pièces de procédure, que M. Saintsbury utilise à peine. Ces documents ont cependant leur importance puisqu'ils nous montrent un Shakespeare prudent homme d'affaires, gérant habilement son patrimoine, aspirant après quelques années de travail intense à une retraite bien méritée. Il est étonnant que M. Saintsbury n'ait pas discuté les théories « baconiennes » ou « anti-shakespearienne » : c'est une lacune. — On sera reconnaissant à M. Macaulay d'avoir dressé la liste des nombreuses pièces de Beaumont et Fletcher, en donnant des indications aussi précises que possible sur la date de composition et les sources. Le professeur Koeppel a écrit un admirable chapitre sur Massinger. Nous retrouvons avec plaisir le nom des collaborateurs habituels, M. Boas, le professeur Baker de Harvard, M. Moorman, etc. [1].

Après avoir lu la thèse de M. Ristine sur la tragicomédie en Angleterre, nous ne savons plus au juste comment distinguer une tragicomédie d'un drame ou d'une comédie. La définition de Fletcher avait paru suffisante jusqu'à ce jour, mais elle n'a pas satisfait M. R. « Une tragicomédie, écrit Fletcher, est ainsi appelée parce qu'elle manque de morts violentes, ce qui l'empêche d'être une tragédie, mais elle en approche cependant, ce qui l'empêche d'être une comédie ». Le dénouement de la tragicomédie, corrige M. R., est heureux en ce sens que la vertu triomphe toujours, mais le scélérat est quel-

1. Vol. V, p. 457, lisez : *Héroard* et p. 450. *Chaufepié*. L'index des noms propres semble incomplet et renferme des fautes d'impression, par exemple *Beyreuth*, pour *Bayreuth*; *Jérôme Carrée* pour *Carré*, faute d'ailleurs répétée p. 292 (*Carrée*). Vol. VI, p. 273, opinion de Saint-Evremond, il manque la référence.

quefois mis à mort. L'intrigue est généralement invraisemblable et l'amour y joue un grand rôle. Par là, la tragicomédie touche à la tragédie héroïque et à la pastorale. Mais la tragédie héroïque a subi l'influence française : elle est écrite en vers rimés, elle obéit à la règle des trois unités, elle ne contient aucun élément comique. Les personnages de la tragicomédie ne sont pas nécessairement des princes, et ce genre se confond quelquefois avec la comédie bourgeoise. Nous voici bien avancés : si la définition de Fletcher est inexacte, celle que M. R. y substitue manque de netteté. Mais le lecteur aura la ressource de se faire une opinion, car M. R. lui a facilité la tâche en donnant la liste des tragicomédies anglaises; malheureusement l'auteur a suivi l'ordre alphabétique au lieu de l'ordre chronologique, ce qui complique l'examen. Il semble qu'il aurait mieux valu se demander quelle idée les critiques et les dramaturges du XVII[e] siècle se faisaient de la tragicomédie et étudier ensuite les transformations du genre. Reconnaissons cependant que M. R. a rendu des services; son travail est consciencieux ; on en retirera profit, si l'on consent à l'étudier malgré ses défauts de composition [1].

Ch. Bastide.

---

Albert Cherel, **Fénelon, Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure.** Édition critique publiée d'après des documents inédits. Paris, Bloud, 1911, in-16, p. 371. Fr. 4.

Avant la condamnation des *Maximes des Saints*, Fénelon avait préparé une seconde édition qui devait être dans sa pensée, non pas une rétractation, mais une justification de son livre. En acceptant avec une soumission absolue l'arrêt de Rome, il abandonna le projet d'une nouvelle édition, mais le manuscrit s'en est conservé, avec les corrections de la main de Fénelon, et c'est cette seconde forme de l'ouvrage que publie aujourd'hui M. Cherel. Il nous donne les variantes de la première édition (l'absence de renvois est fâcheuse) et aussi quelques compléments recueillis dans une copie manuscrite de la réédition projetée; il y a joint également les notes marginales et quelques passages de la traduction latine des *Maximes*, devenue à présent très rare. Une longue introduction (p. 13-93) nous renseigne sur les intentions assez ondoyantes de Fénelon dans cette phase du célèbre débat et met en parallèle les divers points de doctrine des deux éditions. Les conclusions auxquelles le critique aboutit ne sont pas toujours de la plus satisfaisante précision ; malgré ses atténuations et son caractère plus dogmatique, il semble bien que le nouveau livre, s'il avait vu le jour, eût été condamné comme l'ancien, car il est aussi profondément marqué de guyonisme. C'est aux théologiens sur-

1. Quelques fautes d'impression : p. 49, lisez : *Martinenche*; p. 195, *naturel*; p. 232, *françaises*, etc. L'auteur adopte pour certains mots une orthographe phonétique : *thru*, *thruout*, qui présente des avantages.

tout que s'adresse le document publié par M. Ch., et il est d'une importance évidente pour apprécier la place que tient Fénelon dans l'histoire de mysticisme au XVII[e] siècle.

L. R.

---

Georges Martin. **Histoire de l'enseignement du Droit en Bretagne jusqu'en 1735.** Rennes, 1910, 291 pages.

Cette étude retrace l'organisation et les destinées de l'Université de Nantes depuis sa fondation en 1460 jusqu'au transfert de la Faculté des Droits à Rennes en 1735. Le *studium* nantais ne connut jamais qu'une existence ralentie et languissante : il ne fait acte d'énergie qu'au temps de la Réforme, pour se lancer à corps perdu dans le mouvement ligueur. Malgré les apparences séduisantes de leurs Statuts analogues à ceux des Universités *fameuses* d'Angers, Orléans, Avignon etc., les Facultés bretonnes souffrent d'un mal incurable, l'exiguïté des ressources ; les libéralités du duc de Mercœur à l'Université ligueuse ne parviendront pas à l'en guérir.

La rivalité immémoriale de Rennes et de Nantes démembrera ce fantôme d'Université. L'installation du Parlement à Rennes a déplacé, en effet, le foyer de l'activité juridique. Dans le rayonnement de la Cour souveraine s'organise, en dépit des prohibitions officielles, tout un enseignement privé du droit. La Faculté des Droits trouvera ainsi à Rennes un terrain préparé lorsqu'en 1735 une transplantation opportune l'adossera au Parlement.

L'auteur a puisé à mains pleines dans l'œuvre de Marcel Fournier, l'historien de nos Universités : il ne pouvait utiliser source plus sûre. Il consacre des pages suggestives au défaut d'assiduité des étudiants, aux fraudes qui, dans notre ancien droit, accompagnaient la collation des grades juridiques. Somme toute, le passé du *studium* breton donne une impression d'anémie en regard de la vie florissante, qui débordait, par exemple, dans l'Université de Montpellier.

Pierre Laborderie.

---

Em. Sevestre, **L'organisation du Clergé paroissial à la veille de la Révolution** (Correspondance du Curé de Saint-Nicolas de Coutances à l'occasion de son procès avec les chanoines prébendés (1784-1788). Paris, Alphonse Picard et fils, 1911. In-8°, 136 p., 1 portrait.

L'histoire de Normandie devra d'ici quelque temps à M. Henri Prentout, en plus de travaux d'une haute valeur, toute une génération de vrais historiens [1]. C'est ainsi qu'un de ses élèves, M. l'abbé Sevestre, qui déjà, en vue du diplôme d'études supérieures, avait préparé une thèse sur l'application de la Constitution civile en Normandie, s'est

1. Cf. H. Prentout, *L'histoire de Normandie à la Faculté des lettres de l'Université de Caen*. Revue internationale de l'Enseignement, 15 décembre 1910.

donné pour tâche toute une série de travaux sur l'histoire religieuse de la province.

Le titre de sa présente étude en marque assez l'importance. La situation du Clergé français à la veille de la Révolution est fort mal connue; qui pis est, elle a été faussée, dénaturée par des idées préconçues qu'il serait temps de ruiner. Et le meilleur moyen d'en venir à bout, c'est de procéder comme l'a fait M. l'abbé Sevestre, par publication de textes.

Les textes qu'il donne aujourd'hui consistent en un ensemble de lettres adressées et reçues par Drogy, curé de Saint-Nicolas de Coutances. Drogy désirait améliorer le service religieux de sa paroisse, augmenter le nombre de ses vicaires, et assurer à la cure des revenus plus certains et plus importants. Il en écrit à l'évêque, pour obtenir gain de cause, et à ses collègues des autres diocèses, pour se renseigner sur les moyens d'y parvenir. Les réponses des Curés sont surtout intéressantes et constituent une véritable enquête, un « cahier » sincère.

M. l'abbé Sevestre a fait précéder ses textes d'une introduction très générale sur l'organisation du Clergé paroissial à la veille de la Révolution. Elle éclaire utilement certains passages des lettres, et elle est dans l'ensemble exacte et suffisante. Elle puise ses renseignements aux Archives, en même temps qu'aux études générales comme celle de Babeau. Peut-être est-elle un peu trop optimiste : le Curé dispose, de par ses fonctions et ses intentions, de la plus grande autorité morale (p. 12), on le trouve « à la tête de toutes les améliorations » (p. 13), il est très versé dans les questions économiques et dévoué à toutes les œuvres philanthropiques (p. 13). Nous savons par ailleurs que beaucoup de Curés n'avaient pas tant de mérites. Pour les « difficultés » que la vie paroissiale réservait aux curés, M. l'abbé Sévestre ne tient pas compte de celle-ci, qui fut grave et fréquente : les réparations de bâtiments ecclésiastiques; il ne tient pas compte non plus des difficultés dont les curés sont personnellement responsables, et qui viennent de leur mauvais caractère ou de leur mauvaise conduite : il eût été fort utile à M. Sevestre de consulter, même rapidement, un fonds d'officialité. Sans doute aussi eût-il fallu insister sur les querelles d'hiérarchie (p. 22) et montrer comment elles avaient été avivées par la lutte du gouvernement et d'une partie du haut Clergé contre le Jansénisme.

Il serait injuste de ne pas signaler, en regard de ces quelques réserves, d'excellentes remarques sur le rôle des prêtres habitués, sur les confréries, sur les rapports du Clergé séculier et du Clergé régulier. C'est, au total, une bonne étude que celle de M. Sevestre, et qui fait bien augurer de ses prochains travaux.

Georges Hardy.

---

**Histoire de Charles Martel**, reproduction des 102 miniatures de Loyset Liédet (1470), par J. Van den Gheyn. Bruxelles, Vromant et Cie, 1910. In-8° de 23 pages et 102 planches.

Baron Carra de Vaux, **Léonard de Vinci**. Paris, Bloud et Cie, 1910. In-12 de 63 pages (Science et religion. Penseurs et poètes).

**Les Maitres de l'Art.** Donatello, par E. Bertaux... Paris, Plon-Nourrit et Cie. In-8° de 255 pages.

— Le Bernin, par Marcel Reymond. Paris, Plon-Nourrit et Cie. In-8° de 204 pages.

Gabriel Séailles. **Eugène Carrière**. Essai de biographie psychologique. Paris, A. Colin, 1911. In-16 de 273 pages.

Rodolphe Christen, **The story of an artist's life, by his wife**. Longmans, Green et Ce, 1910. In-8° de xviii-264 pages.

**Anton Klamroth,** Ein Beitrag zur Geschichte der Pastellmalerei, von Georg Brand. Leipzig, G. Wigand. In-4° de 68 pages.

Abel Letalle, **Idées et figurations d'art**. Paris, E. Sansot et Cie, 1910. In-8° de 228 pages.

Depuis surtout le malheureux incendie de la Bibliothèque de Turin, la reproduction photographique des manuscrits et de leurs précieuses miniatures est à l'ordre du jour. Les reproductions ne remplaceront jamais les originaux, elles permettront cependant de ne pas les perdre tout entiers, elles faciliteront aussi les travaux des érudits, quelquefois même elles suffiront à leurs études. Le R. P. Van den Gheyn, le savant conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, a obéi à cette double préoccupation de sauvegarde et de vulgarisation, en faisant phototypier les 102 grandes miniatures qui décorent l'*Histoire de Charles Martel*, contenue dans quatre gros manuscrits de son dépôt. Cette *Histoire*, qui n'est qu'un roman ou une compilation littéraire, a été transcrite, de 1463 à 1465, par David Aubert, calligraphe attitré des ducs de Bourgogne. Les grandes miniatures sont l'œuvre de Loyset Liédet, qui a signé la planche 92 et qui était bien connu déjà comme illustrateur d'un certain nombre d'ouvrages. Le R. P. Van den Gheyn, dans son introduction, donne sur cet artiste les quelques renseignements que l'on possède et il caractérise son talent : il n'est pas de premier ordre, ses tons sont parfois criards et ses figures monotones, mais il est extrêmement varié dans ses compositions, les intérieurs qu'il a peints sont charmants, ses paysages mêmes, où la perspective n'est pas toujours observée, sont intéressants. Les qualités dont il fait preuve ordinairement ne se retrouvent pas dans toutes les miniatures de l'*Histoire de Charles Martel*; il a probablement été aidé par un collaborateur moins expert.

Le baron Carra de Vaux, dans le petit ouvrage dont le titre est rapporté ci-dessus, a vulgarisé les principales idées de Léonard de Vinci consignées dans les cahiers que l'on connaît. Il a exposé succinctement les théories de l'illustre artiste en peinture, en architecture et sculpture, il a montré comment Léonard a lui-même appliqué ses théories dans ses œuvres. L'esprit de Léonard s'adonnait aux sciences les plus diverses, à la connaissance des astres, comme à

l'étude de l'anatomie, à la mécanique, à l'hydraulique, à la philosophie : son nouveau biographe prouve que, en tout, il manifesta les plus éminentes qualités.

Donatello est certainement un des sculpteurs de la renaissance florentine qui soient le plus admirés et auxquels le grand public s'intéresse avec passion. Il mérite d'ailleurs l'attention que l'on a pour lui et M. Émile Bertaux, qui vient de lui consacrer un nouveau volume, apporte encore de nouvelles raisons à notre estime. La précocité de son talent l'avait d'ailleurs recommandé de très bonne heure à ses concitoyens : il avait à peine vingt ans quand il reçut la commande de deux statuettes pour un des portails de la cathédrale de Florence. A cette époque, il n'était pas encore sûr de son ciseau, mais il ne devait pas tarder à acquérir la maîtrise qui fait des chefs-d'œuvre de la plupart de ses statues. C'est plaisir à suivre avec M. Émile Berteaux le développement de son art et de ses conceptions et d'observer l'influence qu'il exerça. L'auteur de cette nouvelle biographie a dressé de ses œuvres un catalogue dont il a écarté les attributions hasardées : il reste encore, malgré cela, une longue liste, éloquent témoignage de l'activité de l'artiste.

Cette liste est très longue aussi pour le Bernin, mais ici on n'a plus à faire seulement avec des statues ou statuettes, mais encore avec d'énormes constructions, des palais entiers, des églises, le décor de Saint-Pierre de Rome et de plusieurs places. On a dit que Rome est surtout la ville du Bernin ; à chaque pas en effet on rencontre une façade retouchée par lui, une église ou une chapelle édifiée sur ses plans, une fontaine qu'il a imaginée, des marbres luxueux posés par ses ordres, des statues dont il a animé le mouvement. Doué d'une trop grande facilité, aidé par un monde de praticiens, jouissant de la faveur de presque tous les papes qui se succédèrent depuis Paul V (1605-1621) jusqu'à Innocent XI (1676), il eut toute liberté pour agir. Son nouveau biographe, M. Marcel Reymond, a pour lui la plus haute estime : à l'entendre, c'est le plus grand artiste que l'Italie ait possédé depuis Michel-Ange, aussi bien comme sculpteur que comme architecte. C'est à peine s'il reconnaît son enflure, sa redondance, son maniérisme, son manque de goût, et s'il déplore l'influence plutôt fâcheuse qu'il a exercée. Aussi, je n'irais peut-être pas aussi loin que lui dans l'admiration du Bernin : s'il a quelques œuvres exquises, l'exagération des mouvements surtout dans les draperies, l'accumulation des détails, la fadeur qui se remarque même dans les œuvres les plus réputées, comme l'*Extase de sainte Thérèse*, en font rarement un maître qu'on puisse louer sans réserve. Sans doute ce fut un travailleur prodigieux et ses créations sont innombrables, mais combien sont médiocres, comme la décoration de la nef de Saint-Pierre, par exemple. Le Bernin a été fort décrié au XIXe siècle : il faudrait peut-être se garder d'avoir maintenant pour lui un excès d'indulgence.

La sympathie que le biographe a pour l'artiste qu'il étudie se manifeste à chaque page dans le livre que M. Gabriel Séailles vient de publier sur Eugène Carrière. C'est un ami très cordial qui écrit, c'est aussi un penseur; ayant vécu dans l'intimité du peintre, connu ses intentions et le but qu'il poursuivait, il a pu analyser ses plus secrètes pensées et dévoiler ses aspirations. En même temps qu'un récit biographique, il nous présente une étude psychologique très fouillée, notamment lorsqu'il veut nous exposer la technique du peintre, la raison des teintes où il s'est complu, l'abstraction où il s'est réfugié. Bien qu'on puisse relever quelquefois des phrases un peu trop alambiquées (voir à la page 40, celle qui commence par : « c'est pour avoir observé le langage visible des corps... »), l'éminent critique à qui nous devons ce nouveau livre sur Carrière, nous donne de nouveaux motifs d'aimer cet artiste à la conscience si élevée : il ne chercha en effet à éveiller en nous que les émotions les plus saines; il réduisit son art à n'être que l'expression des meilleurs sentiments de la nature humaine.

Le livre que la veuve de M. Rodolphe Christen a consacré à ce peintre, vise à moins de profondeur. C'est le récit touchant d'une vie d'artiste qui, dans ses voyages à travers l'Europe, sut observer avec justesse les différents aspects des pays et les individualités. Il a laissé une œuvre intéressante en crayons, aquarelles et peintures; à noter surtout les croquis qu'il expédiait en cours de route et qui, relevés d'aquarelle ou de crayons de couleurs, ont un agrément tout à fait particulier. J'aime moins ses dessins au crayon noir qui parfois manquent un peu d'accent. L'abondante illustration, jointe au texte, permet de juger les qualités d'un artiste, qui est vraiment sympathique : elle fait du livre qui lui est consacré un ouvrage des plus recommandables pour les amateurs d'art.

M. Georges Brand a aussi illustré son étude sur Antoine Klamroth. Son livre, qui n'est pas très développé, est, comme celui de M. Séailles sur Carrière, l'œuvre d'un ami qui vit dans l'intimité de l'artiste. M. Klamroth étant un pastelliste, l'auteur a donné pour commencer une étude succincte sur l'origine et le développement de l'art du pastelliste; il a montré ensuite les diverses étapes de la carrière de son ami et les progrès qu'il n'a cessé de faire, ses crayons à la main. M. Anton Klamroth, né seulement en 1860, est devenu presque le peintre officiel de la cour de Saxe; il a encore de longs jours devant lui; il pourra donc justifier de plus en plus l'admiration que M. Brand a entrepris d'exciter autour de lui.

Les *Idées et figurations d'art* de M. Abel Letalle font l'objet d'une série d'articles, qui ont été écrits depuis environ six ans à propos d'expositions particulières d'artistes ou d'événements artistiques. Ces pages où sont analysés les tempéraments et les œuvres de sculpteurs ou de peintres comme Denys Puech, Ingres, Ziem, Eugène Carrière,

Gabriel Ferrier, Cazin, Lhermitte, Puvis de Chavannes, Besnard, Carpeaux, Henner, Chéret, Whistler, Abel Faivre, Courbet, Adler, Fragonard, Léandre, Chardin, etc., sont en général empreintes, pour les vivants surtout, d'une grande bienveillance. Elles ne visent d'ailleurs pas, pour la plupart, l'ensemble des productions de tel ou tel artiste; bien souvent elles se bornent à n'en examiner qu'une partie, celles précisément dont l'exposition a donné lieu aux réflexions de l'auteur. Ainsi Ingres n'est étudié que dans les toiles réunies au Salon d'automne de 1905, Carpeaux est considéré seulement comme peintre ou dessinateur, le côté caricaturiste de l'œuvre d'Abel Faivre ne nous est pas présenté, etc. On peut faire quelques réserves sur les appréciations de M. Letalle : il faut reconnaître cependant qu'il a un œil exercé et qu'en général ses idées sont justes.

L.-H. LABANDE.

---

— C'est une heureuse idée de présenter au public scolaire allemand un précis des choses et des gens de France en langue française : en un volume de 184 pages, M. P.-M. CRÉTIN, « professeur privé à la Kgl. Handels-und Gewerbeschule für Mädchen in Potsdam » s'est acquitté avec succès de cette tâche délicate (*La France, Passé, Présent, Avenir*. Ouvrage présentant un tableau de l'évolution historique, littéraire, artistique de la France, de sa situation politique, administrative, démographique, matérielle, morale, intellectuelle, militaire, économique, etc., et quelques considérations sur son avenir ». Leipzig et Berlin, B.-G. Teubner, 1910, 184 p., 10 graphiques, 2 cartes, 1 plan. Mk. 2,10). L'ouvrage ne dément pas ce titre copieux, les chapitres sont substantiels. On aurait désiré une ordonnance plus logique, plus française; pourquoi la description du pays ne vient-elle qu'après l'histoire et les évolutions (sic) de la littérature? pourquoi les grandes périodes de l'art avant la France politique et administrative? L'auteur s'est documenté en général aux bonnes sources — mais pour la Gaule il ignore l'œuvre de JULLIAN, il écrit encore *Carlovingiens*. La partie économique est très nourrie; M. Crétin insiste sur l'importance du commerce extérieur. L'avenir de la France lui inspire quelques réflexions tristes : affaiblissement de la population, alcoolisme. En somme le livre est instructif même pour des lecteurs français, y compris la description et la critique de Paris. — B. A.

— Le bi-centenaire de la naissance de Hume (7 mai) donne de l'actualité au gros ouvrage de M. Antoine THOMSEN, de l'Université de Copenhague : *David Hume, hans liv og hans filosofi* (T. I. Nordiske Forfatteres Forlag, 1911, 459 p.) publié avec l'appui du fonds Carlsberg, et orné d'un portrait du philosophe écossais auquel Kant doit tant. Ce 1er volume comprend 2 livres, l'un sur sa vie et ses ouvrages en général, l'autre sur sa théorie de la connaissance et sa psychologie. — Th. SCH.

— Les *Nouvelles Études sur l'histoire de la pensée scientifique* (Alcan, 1911, 237 p., in-8° 5 fr.), par M. G. MILHAUD, comprennent les articles suivants : *Paul Tannery* (leçon lue le 27 nov. 1905 à la faculté des Lettres de Montpellier et publiée en janv. 1906 dans la *Revue des Idées*), *La pensée mathématique, son*

*rôle dans l'histoire des idées* (leçon d'ouverture d'un autre cours de Montpellier, paru dans la *Revue philosophique* d'avril 1909); *Les origines des sciences mathématiques dans les civilisations orientales et égyptienne : l'apport de l'Orient dans la science grecque* (2 des *Leçons sur les Origines de la science grecque*, prononcées et imprimées en 1892, mises à jour dans un chapitre complémentaire publié par la *Revue gén. des Sciences*, le 30 juin 1910); *Le traité de la Méthode d'Archimède*, découvert par le professeur Heiberg, de Copenhague (*Revue scientifique*, oct. 1908); *Descartes et la géométrie analytique* (*Revue gén. des Sciences*, 1906); *Descartes et la loi des sinus* (id. 1907); *Les lois du mouvement et la philosophie de Leibniz* (*Revue philos.*, 1900); *Descartes et Newton* (*Revue de Métaphys.*, 1908). Rappelons que la 1re série d'études, à laquelle celle-ci fait suite, parut en 1906 — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 mai 1911.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture du décret autorisant l'Académie à accepter la nouvelle donation qui lui a été faite par M. le duc de Loubat, associé étranger, en faveur de savants empêchés dans leurs travaux par le manque de ressources ou la maladie et en faveur des familles de ces savants.

M. le marquis de Vogüé annonce que le R. P. Vincent a pu identifier la troisième des basiliques constantiniennes indiquées par Eusèbe comme s'élevant à Béthléem sur le mont des Oliviers. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Maurice Prou annonce, au nom de la Commission des Antiquités de la France, que cette commission a attribué de la manière suivante les récompenses du concours de cette année :

Première médaille, M. le colonel Borrelli de Serres, pour les t. I et II de ses *Recherches sur divers services publics du* XIIIe *au* XVIIe *siècle*; — Deuxième médaille, M. Paul Guérin, pour les volumes V à XI du *Recueil de documents concernant le Poitou*; — Troisième médaille, M. Marcel Aubert, pour la *Monographie de la cathédrale de Senlis*; — Quatrième médaille, M. Jean Régné, pour son livre sur *Amauri II, vicomte de Narbonne*.

Première mention, M. Robert Latouche, pour son *Histoire du comté du Maine pendant le* Xe *et le* XIe *siècles*; — Deuxième mention, M. l'abbé Emile Lesne, pour ses deux ouvrages : *L'origine des menses dans le temporel des églises et des monastères de France*, et *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*; — Troisième mention, M. Claude Faure, pour son *Etude sur l'administration et l'histoire du Comtat Venaissin*; — Quatrième mention, M. Marcellin Boudet, pour le *Cartulaire du prieuré de Saint-Flour*; — Cinquième mention, MM. les abbés Dubaratz et Daranatz, pour la publication des *Recherches sur la ville et sur l'église de Bayonne* du chanoine René Veillet; — Sixième mention, M. l'abbé J.-B. Poulbrière, pour son *Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle*; — Septième mention, M. l'abbé Auguste Pétel, pour son ouvrage : *Le temple de Bonlieu et ses dépendances*.

L'Académie procède à la désignation des candidats pour la chaire de langue japonaise vacante à l'Ecole des langues orientales vivantes et pour la chaire d'histoire et d'archéologie de l'Asie centrale vacante au Collège de France. Sont désignés : pour la première de ces chaires, en première ligne, M. Doutremer, en seconde ligne M. Balet; — pour la seconde, en première ligne M. Pelliot, en seconde ligne M. Gauthiot.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 17 juin. — 1911




**Euripides. The Phœnissæ** edited by A. C. Pearson. Cambridge, University Press, 1909; L-246 p. (*Pitt Press Series*).

Après *Hélène* et *les Héraclides*, M. Pearson publie dans la *Pitt Press Series* une troisième tragédie d'Euripide, *les Phéniciennes*. Le texte est précédé d'une introduction très substantielle où M. P. traite de plusieurs questions intéressantes pour l'étude de la pièce, à la fois littéraires et critiques. Après avoir donné une analyse du drame, il expose à quelles sources Euripide a puisé et ce qu'il a ajouté de lui-même à la légende telle qu'elle lui était fournie par la *Thébaïde*, et recherche quel but s'est proposé le poète en mettant ce sujet à la scène. C'est, dit-il, un but réaliste; les malheurs de la race d'Œdipe n'ont été pour Euripide qu'une occasion de peindre des hommes vivants, avec leurs sentiments et leurs passions; c'est ce qui justifie la présence de Polynice et le pathétique dialogue entre les deux frères. Un peu plus loin, M. P. nous donne son opinion sur la *Tichoscopie*, qu'il déclare authentique principalement à cause du style, et sur l'exodos, dans lequel il considère comme des additions postérieures la plus grande partie des vers 1582-1614 et 1625-1645, ainsi que la fin depuis le vers 1747. Cette introduction est donc fort satisfaisante; elle se termine par une étude rapide sur les manuscrits et sur les secours qui ont servi pour l'établissement du texte. M. P. s'en tient autant que possible à la tradition, acceptant toutefois les corrections de plusieurs de ses prédécesseurs, et notant çà et là quelques conjectures intéressantes; il a rarement corrigé lui-même, mais deux de ses corrections méritent d'être prises, en considération : 309 σκιάζονθ' pour σκιάζων

(avec la transposition de Kirchhoff ἁμὰν δέραν), et 473 ἐγὼ δὲ πρόσθεν (pour πατρός) δωμάτων προυστεψάμην τοὐμόν τε καὶ τοῦδε. Le commentaire, abondant et soigné, ne se borne pas à l'explication des difficultés de sens et de grammaire; il discute également, pour un grand nombre de passages, les conjectures proposées, et sera donc doublement utile, pour l'interprétation et pour la critique du texte. Quelques notes plus développées ont trouvé place dans un appendice, suivi lui-même d'un second, où les chœurs sont représentés schématiquement. L'ensemble du travail de M. Pearson constitue en somme une bonne édition classique.

My.

---

Paul Cauer, **Grundfragen der Homerkritik.** Zweite stark erweiterte und zum Teil umgearbeitete Auflage. Leipzig, Hirzel, 1909; VIII-552 p.

Dans l'intervalle de quatorze ans qui sépare les deux éditions de l'ouvrage de M. Cauer, les recherches sur les poèmes homériques n'ont rien perdu de leur activité. Bien au contraire, les vues d'ensemble sur l'origine et le développement des épopées se sont précisées, maintes questions de détail ont été agitées de nouveau, d'autres se sont posées, avec une solution parfois inattendue; la bibliographie de ces quatorze années, en livres et en articles de tout genre, ne serait pas courte. M. C., qui déjà après dix ans voyait s'épuiser la première édition des *Grundfragen*, a saisi cette occasion pour remanier son ouvrage, discuter de récentes théories, et apprécier plus amplement des questions qu'il avait déjà traitées. Sa position n'a d'ailleurs pas changé, non plus que ses principes fondamentaux [1]. Le lecteur peut le prévoir dès en ouvrant le volume : l'introduction n'a subi aucune modification; et ce qu'il y a d'ajouté ou de refondu, comme les chapitres sur les manuscrits, sur la patrie d'Ulysse, sur les dieux et leur rôle, ainsi que le troisième livre (*Der Dichter und sein Werk*), qui est, à part quelques pages, entièrement nouveau, ne modifie en rien la manière dont M. C. envisage la « question homérique » et la méthode qui doit la résoudre — si elle est jamais résolue. Il semble d'ailleurs que cette question se soit déplacée. Il ne s'agit plus de savoir quel est le « noyau » des épopées, et quels sont les morceaux plus ou moins disparates, plus ou moins en accord avec l'ensemble, qui doivent être retranchés de cette forme primitive. Ces poèmes ne sont pas nés d'un seul jet; ils se sont formés par additions successives, à travers une longue période de préparation; et il s'agit bien plutôt de retrouver l'origine des éléments élaborés aux divers âges de cette période, et de se rendre compte comment ils ont pu — à part quelques parties manifestement postérieures — avoir leur place dans l'œuvre sans en rompre l'unité et sans en altérer l'har-

1. V. la *Revue* du 24 mai 1897.

monie. « On ne peut méconnaître, dit fort justement M. C., la cohésion de l'ensemble et des détails, en même temps qu'on remarque une foule de petites et grandes contradictions; mais nous sommes étonnés, parce que nous avons l'habitude de nous représenter cette cohésion comme celle d'un livre composé d'après un plan très clair » (p. 538). Si nous donnons toute sa valeur à cette observation, la critique, quel que soit son point de départ, n'a pas à prononcer que tel ou tel morceau n'appartient pas, par exemple, à l'Iliade primitive, car une Iliade primitive n'a peut-être jamais existé, au sens où nous l'entendons, et alors vouloir la reconstituer est une chimère; ce qu'il y a à chercher, à préciser, c'est comment ce morceau est dans l'Iliade, pourquoi il a pu y prendre sa place, et à quel stade de son développement il appartient; car les poèmes homériques, avant la rédaction définitive qui leur a donné — ou à peu près — la forme que nous possédons, étaient virtuellement composés. C'est peut-être là ce qui complique le problème. La critique de texte, la critique archéologique, la critique littéraire sont loin d'être dépourvues de moyens d'appréciation; mais un même principe (p. 280) peut conduire à des conclusions opposées; c'est, en fait, ce qui est souvent arrivé, et ce que l'on nous fait ici toucher du doigt, en ce qui concerne les théories construites, avec beaucoup de science et de pénétration, sur les chars de guerre, sur le métal des armes, sur l'emploi métonymique de certains noms propres, sur le cercle entier des conceptions religieuses et mythologiques; et l'on conçoit bien que des divergences se produisent à propos d'un même trait qui peut être, pour des raisons diverses, considéré par les uns comme antique, tandis que d'autres y voient le produit d'un développement postérieur. De cela encore, aussi bien dans le domaine purement littéraire que dans le domaine linguistique, M. C. donne des exemples frappants. Le principe directeur de la critique, lisions-nous dans la première édition (p. 57), en ce qui concerne le texte homérique, est qu'il n'y a pas à y toucher lorsqu'un changement n'est pas justifié à la fois par des considérations grammaticales, métriques et logiques; si ces considérations sont en contradiction entre elles, il est méthodique de s'abstenir. Ce principe, que nous retrouvons ici (p. 95) dans les mêmes termes, M. C. l'applique intégralement à la critique littéraire (p. 490) : On ne se rendra pas un compte exact de l'évolution des épopées, si l'on ne soumet pas à un examen minutieux leur fond historique et géographique, l'état de civilisation qu'elles représentent, les conceptions religieuses qu'elles supposent; mais toutes ces considérations doivent s'accorder ensemble pour qu'un jugement puisse être porté en toute sûreté. Enfin un autre élément, lorsqu'il s'agit de se prononcer sur la légitimité d'un passage, sur la convenance d'un développement, sur la logique d'un enchaînement d'idées, doit encore intervenir; nous devons, en présence d'un trait ou d'un morceau qui nous choque,

éviter de nous placer à un point de vue personnel; chercher à reconnaître l'intention du poète, tel est le premier devoir de la critique (p. 456); car ce qui nous choque peut être explicable, soit par des raisons techniques, soit par des motifs psychologiques, qui sont à découvrir. Mais ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est, conclut M. Cauer (p. 538), les conditions dans lesquelles se forma l'épopée; or elle prit naissance à la limite de deux périodes, une période finissante de chants populaires, incapable de produire ni une individualité créatrice ni une grande composition d'ensemble, et une période commençante de culture et de civilisation, où surgit un génie créateur, capable de rassembler tous ces éléments populaires épars et d'y apporter une unité. Sur cette limite était Homère, qui sut concevoir une Iliade dans la foule des productions encore vivantes, et dont l'œuvre nous permet tout au moins de pressentir comment l'unité fut préparée.

My.

---

**Libanii opera** recensuit R. Foerster. Vol. V, Declamationes I-XII; Leipzig, Teubner, 1909; vi-568 p.

La publication des œuvres de Libanios se poursuit régulièrement. Après quatre volumes contenant les discours, M. Foerster doit en donner quatre autres qui comprendront les μελέται. Le tome V renferme douze de ces morceaux oratoires [1], en premier lieu l'*Apologie de Socrate*, que M. F. tient à juste titre plutôt pour une déclamation que pour un discours, suivi du *de Socratis silentio*. Viennent ensuite les harangues de Ménélas et d'Ulysse pour Hélène, la réponse d'Achille à Ulysse au sujet de sa réconciliation avec Agamemnon, la défense d'Oreste, et six autres déclamations sur des sujets mythologiques ou se rapportant à l'ancienne histoire grecque. Ces œuvres, dont quelques-unes jouirent auprès du public lettré d'une faveur extraordinaire, longtemps encore après le ɪᴠᵉ siècle, nous sont conservées dans de nombreux manuscrits, mais il n'en est aucun de supérieur. Le texte est fréquemment à corriger, et M. F. l'a fait souvent de façon très heureuse; je note seulement les émendations suivantes: p. 59, 7 ποιεῖ (codd. μοι. εἰ, μοι. ἤ; edd. μοι.); 61, 2 κατεψηφιζόμην (κατεψηφιζοίμην); 75, 11 ἀγαθῶν (γάμων); 113, 16 αἰσχυνόμενον (αἰσθανόμενον); 423, 10 ἐρᾶν (ἐρῶν); 442, 4 insertion de ἄν, nécessaire; 559, 8 παραρρήγνυμαι (παραρριπτοῦμαι); 235, 14 ἀλλ' εἰ (ἀλλά); notons encore διακονεῖν 559, 8. Mais ce n'est là qu'un choix, et l'on en trouvera beaucoup d'autres qui seront approuvées, soit des conjectures personnelles de M. F., soit des restitutions d'après un ou plusieurs manuscrits qui donnent un meilleur texte que les éditions, par exemple 319, 17 πάλιν (πᾶς edd.); 322, 3 Ἑλλήνων (Ἕλληνες); 333, 18 πληρώσειν (-σει); 526, 15 ἐδουλεύου (ἐδούλου), etc. D'autres corrections sont dues soit aux

1. Le dos du volume porte par erreur *Orationes*.

précédents éditeurs, soit à des savants qui se sont spécialement occupés de critique verbale; M. Foerster l'indique soigneusement dans l'appareil critique [1]. Il a cependant commis une erreur que je suis obligé de relever : *Apol. Socr.*, p. 102, 15 svv. il cite une conjecture de Gomperz, et ajoute : « perperam, ut ipse professus est, convictus a M(asquera)y, *Rev. Crit.*, 1901, nº 10, p. 188. » La note est exacte, sauf que My n'est pas Masqueray, mais l'auteur du présent article.

M(ondr)y (Beaudouin).

---

**Les Pensées de Marc-Aurèle**, traduction précédée d'une introduction et suivie de notes sur le texte grec et d'un index des noms propres, par A.-P. Lemercier. Paris, Alcan, 1910; xxiv-239 p.

Il ne manque pas de traductions françaises des *Pensées* de Marc-Aurèle ; Dacier, Joly, Pierron, Barthélemy Saint-Hilaire, et récemment encore Michaut (1901) et Couat (1904, publiée par Fournier), ont tenté, avec des succès divers, de faire passer dans notre langue ce texte si délicat et si difficile, parfois, à pleinement comprendre. M. Lemercier, professeur à l'Université de Caen, donne une traduction nouvelle, en la faisant précéder d'une introduction où il s'attache principalement à laver Marc-Aurèle du reproche d'avoir persécuté les chrétiens. Cette traduction, très consciencieuse, est faite sur la seconde édition de Stich (1903); mais M. L. n'en a pas adopté le texte intégralement ; il s'en est écarté très fréquemment pour y substituer des conjectures (Gataker, Koraïs, Rendall, etc.) notées dans l'appareil critique de Stich, et quelquefois pour y introduire ses conjectures personnelles; ces divergences sont signalées dans un appendice. M. L. traduit élégamment, avec aisance; sa phrase est souple et son style coulant ; mais il ne se préoccupe pas assez souvent de rendre la forme en même temps que le sens, et en plusieurs passages il donne à la pensée un tour qu'elle n'a pas dans l'original, ce qui n'est pas, parfois, sans porter préjudice à l'exacte signification. VI, 7 ἐνὶ τέρπου καὶ προσαναπαύου, dit Marc-Aurèle ; M. L. traduit : « Le seul plaisir, le seul repos, c'est... » faisant ainsi disparaître, par ce tour impersonnel, toute la vivacité du texte. IV, 20 « Que manque-t-il à la beauté vraie ? Rien, pas plus qu'à la loi, à la vérité... dont aucune ne tire sa beauté de la louange ou n'est flétrie par la critique. » Le texte, dans la dernière partie, a une forme interrogative qui pouvait et devait être conservée : οὐ μᾶλλον ἢ νόμος... ἢ αἰδώς. Τί τούτων διὰ τὸ ἐπαινεῖσθαι καλόν ἐστιν, ἢ... φθείρεται; Ce qui suit : « l'émeraude ne reste-t-elle pas l'émeraude ? » rend inexactement ἑαυτοῦ χεῖρον γίνεται, en laissant de côté le mot important. On court risque, en s'écartant de la

---

1. *De Socr. Sil.*, p. 131, 11 ὁ παρὰ τῶν πλησιόνων φθόνος; M. F., qui lit πλησίον avec deux manuscrits, semble n'avoir pas connu la conjecture de Boissonade πλησίον ὤν (*Poetæ gr. gnomici*, 1823, p. 291 sv.); elle valait la peine d'être mentionnée.

forme de l'original, d'altérer le sens, et particulièrement dans Marc-Aurèle il peut être dangereux de donner un autre tour à une pensée. IV, 17 « Non, tu n'as pas des milliers d'années à vivre » est bien différent de μὴ ὡς μύρια μέλλων ἔτη ζῆν. VIII, 20 la traduction « pour la balle, le bien est-il de monter, le mal est-il de redescendre et à la fin de retomber ? » ne rend pas exactement la manière dont est posée la question ; Marc-Aurèle dit : « Quel bien est-ce, pour la balle, de monter ; quel mal est ce de descendre et même d'être tombée ? » Ce n'est pas la même chose. VI, 49 la forme interrogative donnée à la traduction : « De même, l'es-tu (fâché) de n'avoir que tant d'années à vivre ? » produit un réel contre-sens, car le sens, d'après la forme, adéquate à la pensée, est le suivant : « Es-tu fâché... ? (Réponse négative non exprimée, impliquée dans μήτι) ; ne le sois donc pas non plus de n'avoir... » Un traducteur de Marc-Aurèle ne doit pas oublier qu'un grand nombre de termes, dans les *Pensées*, ont une valeur très précise et ne peuvent être indifféremment rendus par des mots à peu près synonymes ; M. L. s'est parfois trop facilement contenté : VI, 2 μὴ διαφέρου, πότερον n'est pas « pas de discussion, » mais « ne t'inquiète pas, si... » ; VI, 10 εἰκαῖος ne signifie pas « grossier », mais « dû au hasard » ; VI, 28 ἀνάπαυλα « repos » et non « fin » ; VI, 35 οὐ δεινόν ne renferme pas l'idée de « quelle honte ! » ; IV, 3 συνεχῶς « sans cesse » ne peut être traduit par « ne tarde pas », etc. Ces observations, et bien d'autres que je pourrais faire [1], ne m'empêchent pas d'apprécier le mérite de la traduction de M. L. ; elles montrent seulement que malgré sa fidélité d'ensemble, malgré l'aisance du style et la sobriété de l'expression, elle aurait pu être faite avec plus de rigueur, et, pour certains passages, rester en contact plus intime avec le texte des *Pensées*. J'ai à ajouter quelques remarques sur les notes de l'appendice, destinées à justifier les traductions qui ne correspondent pas au texte de Stich. Je n'ai pas à m'occuper des conjectures faites par les critiques ; il y en a de bonnes, il y en a d'inacceptables ; M. L. avait le droit de choisir. Quant à ses conjectures personnelles, qui sont assez nombreuses, j'ai le regret de dire qu'elles contiennent plus d'ivraie que de bon grain. Quelques-unes, par exemple, proviennent d'une fausse interprétation ; I, 16 M. L. ajoute ἤ entre ἐξ ἱστορίας et νόμων parce qu'il prend à tort ἱστορία dans le sens de « histoire » ; même passage, ἐπιτηδείων, qui est très clair et très correct, est déclaré « n'avoir pas de sens ici », et remplacé par ἐπιτήδειος, ce qui donne un sens inac-

1. Je me borne à noter quelques passages où la traduction oublie un membre de phrase. I, 16 τοῦ μὲν χρεία ἐντάσεως ; *id.* ἢ ἠθῶν ; III, 5 μήτε πολυρρήμων μήτε πολυπράγμων ἔσο ; IV, 28 περισκελὲς ἦθος ; βωμολόχον, καπηλικόν ; IV, 37 οὔτε ἵλεως πρὸς πάντας ; VI, 12 καὶ προσαναπαύου ; VI, 16 οὔτε τὸ νευροσπαστεῖσθαι καθ' ὁρμήν ; VI, 36 Ἄθως βωλάριον τοῦ κόσμου ; et quelques autres mots. — V, 29 tu *mérites* est sans doute une faute d'impression pour *médites* (διανοῇ) ; de même XII, 2 *chemins* pour *chairs*. XI, 33 M. L. aurait dû s'apercevoir, par la phrase d'Épictète qu'il compare fort justement, que sa traduction est un contre-sens.

ceptable et une construction incorrecte. (Je remarque en passant que dans cette même note (note 10, p. 181), à propos de mots suspects, M. L. écrit sans sourciller : « Politien (note de Stich) avait raison d'y voir une glose » ; et Politien revient encore p. 208, note 196. Les *Pensées* ont été publiées pour la première fois en 1558, plus d'un demi-siècle après la mort de Politien, et Stich cite en abrégé *Pol.*, c'est-à-dire *Polak*). III, 4 l'insertion de οὐ devant διατελεῖ, IV, 3 οἷς ἐγκυρήσας pour εἰς ἃ ἐγκύψας ont également leur origine dans une interprétation inexacte. V, 8 « je trouve ἀναιρεῖς inutile et faible après διακόπτεις » ; ainsi « renverser, détruire » est faible après « interrompre, briser », quand l'écrivain lui-même trouve sa métaphore assez forte pour l'adoucir par τρόπον τινά ; et M. L. corrige ἀναιρῇ, « en sous-entendant τὰς ξυνθήκας ». VIII, 37 la suppression de γραίας καὶ est due à une cause analogue. D'autres conjectures sont d'une langue incorrecte. IV, 38 διάβλεπε, καὶ αὐτοὺς γνώσεις (!) ; ce dernier mot, ajouté sans nécessité, est-il une faute d'impression? IV, 45 « peut-être ἀπαρταμένη » ; erreur typographique ? V, 28 κίνησον, « peut-être κίνῃς (sic) οὖν, cf. X, 36 διαλύομαι ; « peut-être διαλύῃ οὖν », traductions : « que ta raison donc ébranle » et « laisse-toi donc délier » ; étrange usage de la seconde personne du subjonctif ! II, 2 la conjecture ἀποδύρεσθαι a été faite depuis longtemps (V. *Revue*, 4 avril 1904 et 10 juin 1909) ; mais elle n'est pas venue à la connaissance de M. L., qui propose ὑποδύρεσθαι, sans songer que ce mot, très rare d'ailleurs, ne peut se construire avec l'accusatif. Pour finir, je voudrais bien connaître « le manuscrit V », dont on nous parle note 124, p. 197. Les deux parties du livre de M. Lemercier, traduction et appendice, sont donc de valeur bien inégale.

MY.

---

Jules NICOLE, **Textes grecs inédits** de la collection papyrologique de Genève. Mémoire publié à l'occasion du jubilé de l'Université de Genève. Genève, librairie Georg et Cie, 1909, 51 p.

Dans ce volume, M. J. Nicole nous fait connaître, en les accompagnant de brefs commentaires, quelques textes grecs d'importance très inégale, mais dont aucun n'est dépourvu d'intérêt. I. Fragments du discours d'Eschine contre Timarque §§ 171-181, avec quelques lacunes ; le texte, copié probablement au IIIe siècle de notre ère, concorde en général avec celui de la meilleure famille de manuscrits. Variante intéressante, 173 ἐξαιρήσεται (pour ἐξαιτήσεται), conjecturé par Blass. II. Quatre fragments de Thucydide, II, 2, 5, 13, 15, très mutilés, à peu près de la même époque. III. Deux fragments de la première Philippique de Démosthène, §§ 26-29, également très mutilés, sur les deux faces d'un morceau de parchemin ; quelques variantes par rapport à Σ, consistant en transpositions. IV. Trois pièces, datant du règne d'Antonin le Pieux, relatives à la circoncision des prêtres en

Égypte; on ne connaissait jusqu'ici que cinq documents de cette nature. Ceux-ci nous apprennent, entre autres détails, que la circoncision sacerdotale pouvait être pratiquée avant l'âge de treize ans. V. Une lettre qui accuse réception de certains objets, cordages, tentes, mannes de poix, destinés probablement à des navires. VI. Une tablette enduite de cire sur les deux faces, dont l'une porte des comptes, et l'autre les douze premiers versets du psaume 90, avec quelques lacunes ; la tablette devenait ainsi une sorte de talisman, qui devait mettre son possesseur sous la protection divine et le préserver de la mauvaise fortune. Le volume est accompagné de six planches en phototypie. Dans un appendice de deux pages, M. Briquet, directeur du conservatoire botanique de Genève, étudie les caractères du bois (hêtre) de la planchette recouverte de cire.

My.

---

Sorbelli (Albano), **La parrocchia dell' Appennino Emiliano nel medio evo.** Bologne, Zanichelli, 1910. In-8e de 150 p. 4 francs.

Nous avons récemment analysé ici un très bon ouvrage de M. S. sur la commune rurale de la partie montueuse de l'Emilie au moyen âge. Le jeune et laborieux directeur de la Bibliothèque municipale de Bologne nous donne aujourd'hui une non moins bonne étude sur la paroisse dans la même région au cours de la même période. Cette fois encore, M. S. nous apporte tout autre chose que ces monographies juxtaposées que trop de ses compatriotes appellent des livres. C'est bien une idée générale qu'il a cherchée et trouvée à travers les actes notariaux qu'il a compulsés avec autant de profit que de patience. Il montre qu'au sortir de la féodalité l'église dans cette région devint véritablement la chose du peuple et cela non pas seulement dans ce qu'on nomme l'âge des communes mais durant la première partie de l'âge des seigneuries ; les fidèles ne cessèrent qu'au xvie siècle d'avoir la haute main sur l'administration ecclésiastique. Cela se conçoit d'autant mieux si, comme l'estime M. S., ce n'est pas la paroisse qui est née de la commune, mais bien la commune qui est née de la paroisse ; sans doute les citoyens se concertaient pour la défense de leurs intérêts matériels, mais à l'origine leurs intérêts moraux les intéressaient davantage. Aussi, dès que les bourgeois commencèrent à relever la tête, ils arrachèrent la maison de Dieu au seigneur laïque ou ecclésiasque qui, à partir du xvie siècle, garda seulement le patronage des églises par lui fondées. Naturellement, l'élection des curés par les fidèles était soumise pour confirmation à l'évêque ou à l'archiprêtre qui, quelquefois, imposait à l'élu un examen ou affichait son nom dans le village pour connaître les objections qu'on pourrait opposer à ce choix (p. 80-1) ; mais il était fort rare que la décision des fidèles fût cassée. L'élu, comme plusieurs autres fonctionnaires des communes italiennes, était généralement choisi hors de la localité. Il était

désigné par une assemblée qui devait comprendre au moins les deux tiers des chefs de famille et qui plaçait la gestion des biens de l'église sous la direction de deux délégués laïques : 1° le *massaro della chiesa* qui faisait remise au *parroco*, après inventaire, du *dotalicium*, c'est-à-dire des biens immeubles que le prêtre allait habiter, exploiter ou affermer à son profit (car c'est en cela que consistaient ses honoraires) ; 2° le *massaro della luminaria* qui veillait sur les fonds consacrés, non seulement au luminaire, mais à l'entretien de l'église et, le cas échéant, du chapelain (vicaire). *Dotalicium* et *luminaria* provenaient de legs faits par les fidèles ; la *luminaria* se grossissait, en outre, des offrandes recueillies pendant les offices et, s'il le fallait, de taxes que les paroissiens s'imposaient spontanément.

La condition du prêtre était généralement aisée ; beaucoup des legs qui avaient constitué sa prébende pouvaient être modestes ; mais avec les 30, 40, 60 lopins de terre qu'on lui avait consacrés (p. 98). il vivait assez bien ; d'ailleurs il avait chance de se faire appeler à une cure plus importante ; il y avait pourtant des curés que la misère obligeait à abandonner leur office. Pour quelque motif que le prêtre se retirât, il devait des comptes à la paroisse.

La religion ne garantissait malheureusement pas la vertu des fidèles, ni même celle du prêtre ; on verra l'importante recrue que le clergé de l'Emilie a fournie aux factieux et aux brigands du moyen âge (p. 141-2) ; chez beaucoup de campagnards, comme le dit M. S., la piété était affaire de tradition et de convenance extérieure ; mais l'intérêt constant que les fidèles prenaient aux affaires ecclésiastiques, la fondation, l'enrichissement de quantité de monastères, les pèlerinages coûteux, dangereux, les legs pieux dont en général on réglait soigneusement l'emploi et qui comprenaient quelquefois la fortune totale du testateur, prouvent que si la foi ne domptait pas la violence des mœurs, elle obtenait autre chose que de vaines cérémonies.

Composé d'après un nombre considérable de documents, l'ouvrage abonde en détails utiles, par exemple sur les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique des campagnes, sur les diverses sortes de legs, sur le prix des messes (1 sou pour une messe basse, 2 pour une messe chantée, du moins dans la partie la plus pauvre de la région), etc. Quelques commentaires sur des documents très curieux les rendraient encore plus instructifs (p. ex. p. 114, il est dit que 20 sous formaient alors une jolie somme; ne serait-il pas opportun de dire à quoi correspondrait aujourd'hui le sou bolonais?) Il aurait été bon aussi de dire si la région a donné alors des sujets distingués à l'Église. Mais l'essentiel est de constater encore une fois que M. S. a secoué le joug de l'érudition minuscule ou, pour parler plus exactement, que les petits faits ne sont pour lui qu'un acheminement aux vérités générales. Il ne veut être savant que pour penser davantage. Et il a bien raison.

Charles Dejob.

Edouard Maynial, **Casanova et son temps.** Paris, Mercure de France, 1911, in-16 de 297 pages.

Nulle frivolité, en dépit des alliciances de son titre, dans ce volume surtout soucieux de « recouper », en quelque façon, les renseignements contenus dans cette œuvre singulière, les *Mémoires* de Casanova. Leur véracité documentaire a été scrutée sur un certain nombre de points par de nombreux érudits : M. Maynial a eu la curiosité de vérifier à son tour quelques-unes de leurs allégations et de soumettre à une alchimie délicate ce métal complexe. *Casanova et Saint-Germain*, ou la rivalité des deux aventuriers; *Casanova chez Voltaire*, ou la probabilité des quatre jours passés aux Délices, 21-24 août 1760 (Voltaire connaissait Algarotti par Cirey, bien avant Berlin, p. 88; c'est à Bayle qu'on fait honneur de la proposition qu' « un état de sages ne saurait exister », p. 104); *Casanova cabaliste et sorcier*, *les bijoux volés*, ou les mystérieux confins, dans la vie et dans la personnalité de l'aventurier, de l'occultisme, de la finesse intuitive et de l'escroquerie; l'*Episode de la Charpillon*, étudié surtout pour ses rapports avec la *Femme et le Pantin* de P. Louys (un précédent curieux eût été un roman qui fit quelque scandale en 1807, *Julie, ou j'ai sauvé ma rose*); enfin un résumé des questions qui touchent au *texte des Mémoires* et quelques documents en appendice : tels sont, sans autre unité que leur commun point de départ, les divers chapitres d'un livre qui témoigne d'un sens très avisé de cette confuse et bizarre époque où se meut si aisément Casanova [1].

F. Baldensperger.

---

Marcel Marion, **Les impôts directs sous l'Ancien Régime principalement au XVIII[e] siècle** (Collection de textes sur l'histoire des institutions et des services publics de la France moderne et contemporaine). Paris, Ed. Cornély, 1910, 434 p. gr. in-8, 12 fr.

L'introduction de cet utile recueil comprend en 123 pages un historique très nourri, écrit d'après les pièces d'archives, des quatre grands impôts directs de l'ancien régime : tailles, capitation, vingtièmes et corvée. Les textes sont groupés d'abord par nature d'impôts, ensuite pour chaque impôt dans l'ordre suivant : actes royaux, arrêts et remontrances des cours souveraines, correspondance administrative, assemblées provinciales, cahiers de doléances, extraits d'auteurs anciens. Ainsi, on voit d'un seul coup d'œil la législation, les critiques dont elle a été l'objet, les résistances qu'elle a rencontrées, son fonctionnement. Des modèles de rôles, une table sommaire et une bibliographie terminent le volume.

L'introduction met en lumière, parfois d'une façon saisissante, les

---

1. Ecrire Desnoiresterres p. 120 et 130, et ne pas suivre, p. 75, 76, 116, l'erreur qui fait écrire *le* Dante aux auteurs cités.

manœuvres de l'aristocratie de robe pour empêcher toutes les réformes fiscales dont elle aurait fait les frais. Elle tente aussi et avec des arguments de poids une réhabilitation de l'abbé Terray, dont les idées annonçaient parfois Turgot.

Étant obligé de choisir et de faire court, M. Marion a dû laisser dans l'ombre les particularités locales qui étaient dans l'ancien régime souvent la règle, du moins dans les pays d'États. On pourra regretter qu'il n'ait pas utilisé pour son chapitre sur la Corvée les excellentes monographies de MM. Boyé pour la Lorraine et Letaconnoux pour la Bretagne (elle ne sont pas citées dans sa bibliographie), mais on rendra justice à la nouveauté et à l'utilité d'un ouvrage qui n'avait point d'analogue et qui servira de modèle [1].

A. Mz.

---

Baron de Batz, **Les Conspirations et la Fin de Jean, baron de Batz, 1793-1822**. Paris, Calmann-Lévy, s. d. [1911], in-8°, 583 p. Prix : 7 fr. 50.

Le nouveau volume que nous devons à la diligence de M. le baron de Batz fait partie des études qu'il a entreprises sur la « Contre-Révolution ». C'est son troisième ouvrage sur le même sujet. La Contre-Révolution est une histoire très dangereuse et très difficile à écrire, parce que c'est une histoire occulte. C'est l'obscurité même. De temps en temps émerge soit un homme, soit un texte; puis tout rentre dans l'ombre. Cet homme, quel est son rôle? Ce document, quelle est sa valeur? Bien fin ou bien osé qui le dira. Dans cette histoire, la police est un acteur du premier plan : rien de plus naturel, mais rien qui doive inspirer plus de méfiance. Les conspirateurs lui tendent des pièges, la mettent sur de fausses pistes, s'évertuent à la tromper de toutes les manières. Le policier, de son côté, veut gagner son argent; c'est pour son pain qu'il travaille. Quand il ne sait pas, il invente; quand il sait peu, il amplifie ; quand ce qu'il apprend ne cadre pas avec ses instructions, il déforme. Il écoute à toutes les portes; il prend de toutes mains. Lui-même n'est ni un saint, il peut se laisser séduire; ni un savant, il ignore Descartes et le doute méthodique. Misère !

Ces obstacles n'ont nullement embarrassé M. le baron de Batz. Il s'est enfoncé bravement dans la nuit de son sujet, comme jadis les cadets de Gascogne, ses ancêtres, partaient à la conquête du monde. Il se peut — et je le crains — que, trompé par cette obscurité même, il ait pris quelquefois des ombres pour des êtres de chair; que, aveuglé soit par la piété familiale, soit par la passion politique, il ait, sans le vouloir, grossi l'apport de son parent aux conspirations contre le gouvernement, ou dénaturé les faits et gestes de ses adversaires ; il se peut encore — et ce sera sans doute le sentiment de beaucoup de lecteurs — qu'entraîné par la nature légendaire des faits racontés, il ait

1. P. 112, l. 6, lire *quotité* et non qualité.

donné à son récit le ton romanesque des œuvres d'imagination. Ces réserves faites et d'autres peut-être encore, il restera toujours ceci, que Jean de Batz, aidé seulement de sept complices — un maréchal de camp (Jarjayes), un ancien officier de gendarmes (Rougeville), un libraire (Toulan), un professeur (Lepitre), un limonadier (Michonis), un épicier (Cortey), — résolut de sauver la famille royale et de renverser la Convention.

Ce fut une folie, soit. Mais des folies de cette espèce le monde n'a jamais été encombré, et, pour l'honneur de l'aristocratie française pendant la Révolution, c'est grand dommage que la maladie du baron de Batz ait été si peu contagieuse.

Eugène Welvert.

---

Collection de documents inédits pour l'histoire économique de la Révolution française. Département des Vosges. **District d'Épinal. Documents relatifs à la vente des biens nationaux** publiés par Léon Schwab. Épinal, 1911, LXXXVII et 384 p. gr. in-8° (en vente à la librairie E. Leroux).

Les recueils de MM. Charléty et Moulin embrassaient tout un département, celui-ci est réduit à un district. Pourquoi? parce que, dit l'auteur, le district d'Épinal « était suffisant par son importance pour donner une idée de la fortune ecclésiastique, de la consistance des biens nationaux dans chaque commune, de l'aspect des ventes et de la physionomie des nouveaux propriétaires ». A ce compte, on se demande pourquoi la commission centrale a laissé entreprendre des recueils qui s'étendent à tous les districts d'un département. Tient-elle donc à gaspiller les deniers publics? ou M. L. Schwab a-t-il trop bonne opinion du district d'Épinal?

La copieuse introduction, qui précède le tableau des ventes, commune par commune, n'est pas toujours suffisamment critique. M. Schwab n'a pas essayé de déterminer dans quelle proportion les biens nationalisés passèrent dans chaque classe sociale (bourgeois, cultivateurs, etc.). Il ne s'est pas demandé si les lois des 3 juin, 25 juillet, 13 sept. 1793 qui avaient pour objet de transférer aux pauvres une partie des biens nationalisés, a reçu un commencement d'exécution dans les Vosges. Il ne cite pas une seule fois le livre de M. Marion où ces questions et bien d'autres aussi intéressantes sont posées. Il ne paraît pas s'être soucié d'éclairer son étude particulière par les études similaires dont d'autres contrées de la France ont été l'objet. Il semble ignorer ces études. Bien mieux, il ignore les publications faites dans son propre département qui auraient pu lui fournir des indications précieuses et l'empêcher de tomber dans des erreurs assez lourdes. C'est ainsi que n'ayant consulté que des documents officiels, il écrit, p. LXXX : « nous n'avons pas trouvé de traces de syndicats d'acquéreurs, d'agioteurs, des fameuses bandes noires dont on a tant parlé. » Il publie cependant, p. XIV-XXIX, une très

longue protestation des administrateurs du département contre la loi du 13 thermidor an IV qui, pour empêcher, un peu tard, la dilapidation complète des biens acquis au moyen des mandats territoriaux, ordonnait que le dernier quart des sommes à payer serait acquitté en numéraire. Cette seule protestation aurait déjà dû le mettre en défiance contre les administrateurs du département, qui devaient avoir un intérêt personnel à réclamer le paiement en mandats, c'est-à-dire le paiement illusoire. Mais il ne connaissait pas la correspondance qu'entretenait le député Le Paige, membre du Conseil des Anciens, avec son ami et complice Dieudonné, administrateur du département [1]. Cette correspondance roule d'un bout à l'autre sur les acquisitions de domaines nationaux. Le député achète le château de Darney, le moulin de Beuvroux, d'autres biens moins importants. Il charge l'administrateur de le représenter et l'administrateur, remarquons-le, représente en même temps la Nation. C'est l'administrateur qui désigne les experts, qui fixe le prix des estimations, l'époque des paiements, passe les marchés, etc. La collusion est évidente. C'est le député qui a inspiré la protestation du département. On ne peut en douter quand on lit ses lettres.

Je retiens de l'introduction un « état de consistance » des biens nationaux du district d'Épinal commune par commune et un tableau des sommes réellement payées par les acquéreurs. « L'état de consistance » accompagné d'un graphique très clair permet d'établir que les biens nationalisés formaient 18 pour cent de la surface totale du district, ce qui est une proportion considérable. Le tableau des sommes réellement payées illustre d'une façon saisissante l'opinion d'après laquelle les biens nationaux ne furent pas vendus mais donnés. Les acquéreurs qui se libérèrent par des paiements échelonnés en assignats ne déboursèrent réellement que 49 o/o en moyenne du prix d'estimation. Les biens des émigrés furent beaucoup plus mal payés encore que les biens d'église (27 o/o du prix d'estimation).

A. Mz.

---

Georges Weill, **Histoire du mouvement social en France (1852-1910)**. 2e édition, refondue. Paris, Félix Alcan, II et 531 p. gr. in-8, 10 francs.

L'ouvrage de M. Weill rend des services évidents puisqu'il en est aujourd'hui à sa 2e édition. Les derniers chapitres ont été profondément remaniés et complétés mais le plan n'a pas changé. En gros, M. W. suit l'ordre chronologique. En détail, il divise sa matière en tranches forcément un peu arbitraires : syndicalisme, socialisme et syndicalisme, mouvement social chrétien, législation ouvrière, coopération et mutualité, littérature et questions sociales, etc. Chemin faisant, il analyse et résume, il résume surtout, s'effaçant volontiers devant les

1. Gabriel Henriot, *Lettres de J.-S. Le Paige*, Ext. des *Annales de la société d'émulation des Vosges*, 1909.

textes. L'ensemble donne une impression de flottant, de décousu. Cela tient sans doute à ce que la matière, immense et complexe, n'a pas été suffisamment dominée, cela tient aussi à l'objectivité systématique de l'auteur qui se défend d'avoir une opinion personnelle. Cela tient encore au caractère de la documentation toute entière formée de pièces publiques. Les *dessous* du mouvement sont inconnus. Pourtant telles transformations d'opinions, tels revirement de partis ou de personnes ne s'expliquent que par des raisons inavouées ou inavouables. M. W. ne s'est pas penché sur les leaders des différents groupes, n'a pas étudié d'assez près leur caractère et leur carrière, il s'en tient à leurs discours, à leurs articles, à leurs programmes. Les raisons psychologiques en un mot n'occupent pas de place dans son exposé. Inversement, les conditions extérieures en quelque sorte du mouvement social, les progrès du machinisme, le déplacement régional et mondial des industries, les crises de production, d'un mot le milieu où s'agitent les phrases et les gestes n'est pas assez présent à l'auteur pour qu'il ait songé à y chercher les lignes directrices de l'évolution des faits et des idées qui se poursuit un peu au hasard sous sa plume facile. Son livre est une mine de renseignements, de renseignements précieux, mais ce n'est rien de plus. Cette histoire d'un mouvement est immobile [1].

A. Mz.

---

Pierre de Lacretelle, **Les origines et la jeunesse de Lamartine, 1790-1812.** Paris, Hachette, 1911, in-16 de xi-282 pages.

Tout dans ce volume ne rendra pas un égal service à l'histoire littéraire, et le souci de l'information généalogique, en particulier, entraîne l'auteur dans des régions où il sera surtout suivi par les érudits curieux des filiations et des ascendances : d'ailleurs, là encore, M. de Lacretelle nous permet de comprendre quel passé de petite noblesse terrienne, quelles habitudes traditionnelles de vie provinciale ont préparé quelques-unes des dispositions profondes de celui qui s'appela un jour « le premier vigneron de France [2] ». Mais des investigations fort attentives, servies par une connaissance

1. M. W. ne devrait pas oublier dans sa bibliographie ni *La vie ouvrière* de Merrheim ni la *Guerre sociale* d'Hervé. Je ne puis admettre que le *Mouvement socialiste* soit l'organe du syndicalisme révolutionnaire. Il est l'organe de M. H. Lagardelle, rien de plus. — Je suis frappé que M. W. ne dise rien de la décomposition du Dreyfusisme, ni des tentatives de l'*Action française* pour dériver le mouvement syndicaliste, ni du renouveau d'antisémitisme dont l'*Œuvre* de G. Téry est l'expression, ni de l'antiparlementarisme ambiant. M. W. ne se préoccupe pas assez du côté *moral* des réactions. — Des jugements contestables p. 500 : « Dans le parti socialiste la discipline devient chaque jour plus grande et mieux acceptée ! », etc.

2. Aux curieuses alliances résumées p. 48, on pourrait ajouter les Helvetius (par Mlle d'Andlau).

excellente de toute la région dont Lyon est le centre, aidées par le vrai *Manuscrit* de la mère du poète et par de nombreux documents de famille, jettent un jour décisif sur cette importante période de formation. Sainte-Beuve se satisfaisait de la voir « idéalisée à distance, composée en massifs lointains » : la réalité plus nuancée que M. de L. nous présente permet d'établir en plus grand nombre des rapports rationnels entre la vie de l'enfant et l'œuvre du grand homme. La nature réelle des affinités qui unissaient Lamartine à une mère admirable, les incertitudes et les heurts de son adolescence, ses jeunes amours et ses révoltes juvéniles, les protagonistes et les comparses de ce prologue de sa vie : tout cela se trouve commenté par les résultats des recherches de M. de L. [1]. Les indications purement littéraires qu'il nous donne incidemment sont, en revanche, sujettes à discussion : Julien Sorel (p. 166) a eu, lui aussi, un modèle vivant; la « formule unique » de la p. 197 rétrécit singulièrement la portée de la poésie lamartinienne ; l'épopée cyclique projetée par le futur auteur de la *Chûte d'un Ange* ajoute de nouveaux éléments aux données du *Génie* (p. 203); des inexactitudes et des erreurs d'appréciation (p. 236) sur la signification que pouvait prendre *Werther* pour un lecteur de 1809.

F. BALDENSPERGER.

---

Paul BERRET, **La philosophie de Victor Hugo en 1854-1859 et deux mythes de la « Légende des siècles » : Le Satyre-Pleine mer, plein ciel.** Paris, Paulin, 1910; in-8° de 142 pages.

ID. **Le moyen âge européen dans la « Légende des Siècles » et les sources de Victor Hugo**. Paris, Paulin, 1911 ; in-8° de 444 pages.

I. La féconde production philosophique de Victor Hugo, abandonnant de 1854 à 1856 l'élaboration de ses « petites épopées » pour s'adonner surtout à ses « Apocalypses », rattachant d'ailleurs, au delà de cette période, sa matière épique à son souci mythique, s'est trouvée répartie par le poète dans les recueils les plus divers. La confrontation des dates est à elle seule révélatrice d'une préoccupation significative ; et M. Berret met dans la lumière la plus propice à leur exégèse deux des poèmes mi-historiques mi-philosophiques de la *Légende*, lorsqu'il les rapproche de la production contemporaine et du curieux *Journal de l'exil*. La détermination des influences de personnes et de doctrines reste sujette à discussion, et le dernier mot n'est pas dit sur la « magie » du poète et sur ses origines. Nul doute qu'il ne faille faire une grande place, indiquée ici, à Pierre Leroux, mais ce compa-

1. Il est assez curieux que Collombet, l'érudit français qui avait commencé à scruter les *Confidences*, soit arrivé à d'autres résultats pour le pensionnat de la Croix-Rousse où Lamartine se déplut si fort : cf. M. Roustan, *Lamartine et les catholiques lyonnais*. Paris, 1906, p. 91. Lire « Alamartine *en* de la Martine » p. 6 : Sheffield, p. 118 ; rectifier p. 180 et 181 une contradiction au sujet des professeurs de Belley.

gnon et cet interlocuteur de la grève de Samarez ne laisse pas de représenter, de son côté, un certain nombre d'influences dont il se faisait le porte-paroles [1] : et ce grand lecteur de Shelley, à qui il consacre toute la quatrième partie de ses conversations jersiaises, a certainement suscité chez son compagnon d'exil une émulation qui justifierait une recherche autrement poussée que les quelques lignes données, p. 85, à l'auteur du *Prométhée.* « Quoi! pour être poète il fallait être mythologue! répliqua Hugo, embrasé d'une sorte de fureur [2]. » Les *Poèmes* de Louis Ménard, qui sont de 1855, pourraient être cités, de leur côté, plus justement que des parodies, propres à susciter la contradiction du poète au moins autant que son émulation. Et tout cela ne pourrait que fortifier le jugement de M. B. sur le « furieux modernisme » du *Satyre*, ou en tout cas sur les différences qui séparent, du paganisme du xvi$^e$ siècle, l'intention profonde de cette apologie du progrès et de l'universelle libération. *Plein Ciel*, qui pare d'une sorte d'apothéose la même doctrine, permet à M. B. de passer une revue des flottes aériennes lancées par des inventeurs ou des poètes : tous ces aéronefs ne semblent pas — en dépit de leur reproduction graphique — intéresser au même titre la composition du poème d'Hugo, et il y a surtout là un curieux chapitre de l'histoire de la littérature — ou pseudo-littérature — scientifique et machiniste qui montre surtout à quel point ces sujets étaient, si j'ose dire, « dans l'air [3]. »

II. Plus soigneusement encore que dans sa thèse complémentaire, M. Berret a surtout gardé aux doigts, dans l'enquête dont sa thèse principale nous donne les résultats, le fil d'Ariane que lui procurait la bibliothèque de Hauteville House : catalogue rédigé en 1870, avant le départ, ou fonds de livres laissés à Guernesey et s'y trouvant encore. Et il est certain qu'il y a là, touchant les « instruments de travail » du poète, des certitudes et des précisions de tout premier ordre. L'emploi de Moreri en particulier, pour l'enrichissement de son « onomas-

1. L'*Origine des espèces* étant de 1859, il est dangereux de parler du « darwinisme » de 1855 (p. 26) : il ne me semble pas d'ailleurs que les quatre vers de *Dieu* cités à l'appui impliquent évolution de l'homme hors du singe. Il est curieux de noter, à propos de la page 38, que le plus décisif article de P. Leroux dans le *Globe*, celui du 8 avril 1829, signalait déjà, dans le style poétique de la nouvelle école et d'Hugo en particulier, un métaphorisme impliquant le parallélisme de la nature et du monde moral. La citation de la p. 39, n. 4 est certainement l'écho des prétentions généalogiques d'Hugo, et de son rattachement tendancieux (important à noter) à une Lotharingie germanique. Quelque confusion, qui pourrait être débrouillée, entre des doctrines saint-simoniennes ou fouriéristes, p. 48.

2. *La Grève de Samarez*, t. II, p. 292.

3. J'y ajouterais, à cause de quelques coïncidences de détail, le ballon de l'avenir évoqué par Tennyson dans *Locksley Hall.* Détail curieux, la traduction en prose donnée du poème par Milsand, *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1851, supprime ce passage précisément.

tique », pour la rapide documentation et le détail historique plus ou moins arbitraire, est démontré par M. B. d'une manière le plus souvent décisive. La détermination de diverses dépendances incontestables, Pfeffel, Mallet, etc., le rappel d'emprunts que le poète s'est faits à lui-même, la mise au point de certaines indications déjà connues, touchant la genèse de quelques-unes des « petites épopées », feront du livre de M. B. un guide utile pour la lecture commentée et l'explication de la *Légende* : et l'on peut regretter que le système de présentation adopté par l'auteur semble plutôt convier le lecteur à pénétrer dans son chantier qu'à s'installer dans un édifice achevé et harmonieux.

Mais la fidélité avec laquelle cette investigation revenait presque immanquablement à cette bibliothèque de Guernesey, dont nous ne savons pas avec certitude si le poète pratiquait également les éléments constitutifs, semble avoir détourné M. B. de curiosités qui pouvaient être fructueuses. Ajoutez à cela, en dépit des précautions de la page 9, une contestable confusion entre ce qui est véritablement la *source*, le point génétique, la fécondation d'une imagination créatrice par un germe étranger, et ce qui est contamination, acquisition de détail, cheville et ajoutage. On pourrait trop souvent s'y tromper, et s'imaginer qu'une marqueterie compliquée remplaçait, pour Hugo, l'élan générateur. Et d'autre part, il reste probable que cette *Légende des siècles*, tirant ses documents d'interprétations déjà *légendaires* du moyen âge, d'utilisations poétiques ou romanesques, a plusieurs de ses sources véritables en dehors du cercle trop étroit tracé autour de l'information d'Hugo à Guernesey et souvent franchi, d'ailleurs, par les recherches de M. B. L'analogie de construction de la « chasse affreuse », de la « sauvage poursuite » qui anime de son rythme l'*Aigle du casque* avec le *Chasseur sauvage* de Bürger n'est pas signalée, alors que les intermédiaires seraient aisés à jalonner. *Sultan Mourad* est, à n'en pas douter, le développement arrangé d'un « conte mogol » publiée (par Abel Hugo ?) dans les *Tablettes romantiques* de 1823, *les Balances* : un service rendu à un porc pèse autant et plus, dans le songe fatidique du tyran Ekber, qu'un amas de crimes. Et il n'est pas dit que d'autres découvertes ne modifieront pas quelques-unes des conjectures ingénieuses de M. B., insistant sur les procédés qui ont « altéré, maquillé et contaminé des souvenirs de lectures », et faisant la part trop faible, à mon sens, à la fécondation de l'esprit par des germes de poésie légendaire issus du romantisme européen au moins autant que de l'histoire déformée. M. B. garde d'ailleurs le mérite d'avoir accompli une œuvre sérieuse de vaillante recherche [1],

1. Noter p. 21 que Guizot avait fondé dès 1833 un Comité des monuments historiques, remanié par Salvandy en 1837 ; citer p. 29 les *Recherches sur la poésie contemporaine*, Paris, 1896, p. 247, auxquelles se rapporte la mention de R. Rosières ; les deux combattants ne sont pas encore réconciliés, et c'est « entre deux

et l'on ne peut que souhaiter qu'une édition critique de la *Légende des siècles* soit due, sans trop attendre, à ses soins [1].

F. Baldensperger.

---

**Il romanzo di Dio o chi è Britannia?** Pise, typogr. Mariotti, 1910. In-4° de xx-354 p.

Il faudrait avoir l'esprit bien superficiel pour ne voir dans ce livre que l'ingénuité de la thèse historique qui s'y étale. L'ouvrage, dédié à l'Italie et à la maison de Savoie par *la Muse Ecossaise du poète voyant F. G. Carnecchia* (c'est-à-dire par Mme M. C. Lewis) est destiné à établir que les Anglais, originaires d'une élite juive qui avait disparu de l'histoire, représentent aujourd'hui authentiquement le peuple de Dieu, car on retrouve en eux seuls les caractères auxquels la Bible annonce qu'on le reconnaîtra, savoir : peuple maritime, insulaire, colonisateur, banquier du monde, possesseur des portes de ses ennemis, libérateur des esclaves et des opprimés, religieux observateur du Dimanche, ayant pour emblème le lion et la licorne. Ce livre est tout simplement une des preuves les plus lumineuses de l'ardent et efficace patriotisme des Anglais. Heureuse une nation où les songeurs les plus éperdus rêvent l'agrandissement indéfini de la patrie! L'auteur est convaincu que le monde ouvrira enfin les yeux sur le bon droit de l'Angleterre; on a fini par comprendre que l'Égypte revient naturellement à la Grande Bretagne. « Notre aïeul Joseph ne l'a-t-il pas gouvernée? » (p. 59; voy. aussi p. 43). La Bulgarie s'est déclarée indépendante, l'Autriche a pris la Bosnie et l'Herzégovine. « Qu'aura l'Angleterre? » (p. 68). Ella aura Constantinople (p. 64) et tous les ports de la Méditerrannée (p. 66). En réalité, l'Angleterre n'en demande pas tant, surtout à l'heure présente, et ce n'est pas, comme le croit l'auteur, la Russie qui l'inquiète; mais la théorie de

---

démences » que *le grand ciel rayonne* p. 38; Nap. Peyrat s'est expliqué sur l'histoire de son poème, cité p. 56, dans son *Arise* de 1863; ajouter à l'utile nomenclature de la note, p. 115, Hita, *Histoire chevaleresque des Maures*, Paris, 1819, de Martis, *Pierre de Larra ou l'Espagne au XIe siècle*. Paris, 1825, les rééditions de Creuzé de Lesser, etc., et rectifier 1828 en 1824 pour Salvandy, 1836 en 1826 pour Chateaubriand. Barjaud, mort à Leipzig, avait écrit 20 chants de son poème, et en projetait 28 (p. 41). Lupus, comte de Mons, figure dans les *Burgraves*, et rend inutile Bundus, surnommé le Loup, de Grimm (p. 265). Il y a un Angus dans la *Dame du Lac* de W. Scott (p. 354). Pour tout ce qui concerne le moyen âge allemand, il y aurait intérêt à définir les dispositions *rhénanes* de V. Hugo entre 1837 (mariage du duc d'Orléans avec Hélène de Mecklembourg) et 1870, date extrême de tendances qu'il serait curieux de déterminer, qui expliqueraient, outre bien d'autres détails, le fait qu'Eviradnus est « le grand chevalier d'Alsace ». Peut-être les vieilles sympathies de Nodier pour un vague état de Confédération sont-elles à l'origine de ces dispositions.

1. Corriger 1885 p. 22, note 1, *mine* d'Heidelberg, p. 252, n. 1, Catteau-Catteville, p. 327; écrire Delécluze p. 23, Vieweg p. 80, note 2, Rénal p. 89, Haguenau p. 264, etc., etc. L'article d'Ampère cité p. 317 avait paru dans la *Revue de Paris* de janvier 1831.

la Muse Ecossaise est propagée par toute une littérature ; un journal mensuel, un journal hebdomadaire la répandent (p. 44) et certainement plus d'un missionnaire la prêche ou s'en inspire pour renforcer l'attachement des colonies à la métropole. Mme Lewis s'applique particulièrement à conjurer l'Italie de se ranger aux côtés de l'Angleterre ; elle n'appuie pas ce conseil de raisons bien positives ; la maison de Hanovre à qui elle consacre ses dernières pages lui tient autrement à cœur que la maison de Savoie. A défaut de promesses, elle offre à l'Italie quelques conseils : laisser de côté l'antiquaille qu'on appelle la papauté, marier ses prêtres. Je ne sais pas si c'est de quoi faire passer certaines considérations, inquiétantes dans sa bouche, sur l'origine sémitique de Venise.

Charles DEJOB.

---

Ch. GAUSSEM, **Fatalité politique, religieuse et sociale.** Cadillac, impr. Laburthe, 1910.

L'auteur expose que l'homme n'a qu'à ne pas entraver le cours des choses pour arriver à un état de félicité relative, où les religions, dont il sent fort bien l'efficacité mais dont l'objet suprême lui paraît un être incompréhensible et hypothétique, se fondront dans le déisme, où le crime sera prévenu par une sage législation et la paix assurée par la bonne entente des peuples. Ni l'Allemagne, ni le Japon, ni les Etats-Unis ne lui semblent animés d'une ambition inquiétante ; l'Allemagne a cessé de nous provoquer. Tout au plus est-il bon que des alliances balancent les forces des diverses nations. Désormais ici-bas « l'Amour triomphe » (p. 232) et après la mort « le ciel sera bleu pour tous » (p. 351). Le livre est écrit avec aisance et d'un ton de bonne foi.

Charles DEJOB.

---

Albert CALLET, **L'agonie du vieux Paris**. Paris, 1911, in-8°, 183 pages. Gravures. Prix : 8 fr.

Par le choix des notices qui composent ce livre, on s'explique le titre que l'auteur a cru devoir lui donner. Il est certain que la prison de Saint-Lazare, la chapelle des Carmélites de la rue Saint-Jacques, le port aux pommes, les masures du chevet de Saint-Séverin et de Saint-Martin-des-Champs, l'hôtel de Thou de la rue des Poitevins et l'hôtel Jaback de la rue Saint-Merri, le marché du Temple, le quartier de la place Maubert, sont ou ne seront bientôt plus que des souvenirs. Mais que, pour cela, Paris « agonise », c'est d'abord une exagération : il y reste encore de quoi occuper la flânerie des oisifs, amateurs de vieux murs, exercer l'imagination de ceux qui aiment à interroger ces vieux murs. C'est ensuite une confusion des genres : que les romanciers accrochent de telles enseignes à leurs œuvres (*Le Blé qui lève*, *la Terre qui meurt*, etc.), on comprend cela. Mais

de pareils titres surprennent un peu en tête d'un livre d'histoire. parce que le genre historique les veut plus modestes et plus naturels, Enfin et surtout c'est inexact, car Paris ne meurt pas : *Fluctuat nec mergitur*. Paris, se transforme, comme tout ce qui est sous la coupole des cieux, et si nos petits-fils ont encore pour les vieilleries le goût factice ou maladif que l'école romantique nous a légué, qui sait si le Paris d'aujourd'hui que nous trouvons si déplaisant, n'enchantera pas leurs yeux barbares ?

Eugène Welvert.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 juin 1911*. — M. le comte Paul Durrieu communique le rapport de la commission du prix extraordinaire Bordin. Cette commission a attribué les récompenses suivantes : 1,000 fr, à M. Paul Gout, pour ses deux volumes sur *Le Mont-Saint-Michel* ; — 600 fr. à M. Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople* ; — 600 fr. à M. Landry, *Essai sur les mutations de monnaies de Philippe le Bel à Charles VII* ; — 400 fr. à M. Giron, *Peintures murales du département de la Haute-Loire* ; — 400 fr. à M. Joseph Warichez, *L'abbaye de Lobbes jusqu'en 1200*.

M. Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur la bataille d'Issus d'après les recherches de M. le commandant Bourgeois. — MM. Alfred Croiset et B. Haussoullier présentent quelques observations.

M. Collignon lit une étude sur une peinture de vase du Musée de Madrid qui lui a été communiquée par M. G. Leroux. Elle représente l'épisode traité dans le fronton occidental du Parthénon, Athéna et Poseidon se disputant la possession de l'Attique, et faisant paraître l'une l'olivier, l'autre la source d'eau salée. Mais la peinture du vase de Madrid, qui montre les deux divinités engagées dans un colloque pacifique. dérive d'un prototype différent. Par comparaison avec d'autres documents, notamment avec des monnaies d'Athènes de l'époque impériale ; il faut reconnaître ici la reproduction libre d'un groupe statuaire qui avait été consacré dans le voisinage immédiat du Parthénon et que Pausanias décrit brièvement. La date de ce groupe a été souvent discutée. Le vase de Madrid, qui est un cratère apulien de la seconde moitié du IVe siècle, permet de résoudre la question. Le groupe de l'Acropole paraît avoir été exécuté entre 350 et 300. Comme on retrouve, dans la figure de Poseidon, le motif du pied relevé qui a été introduit par Lysippe dans la statuaire, l'œuvre était due sans doute à un contemporain du maître de Sicyone.

M. Albert Martin, correspondant de l'Académie, propose plusieurs corrections au texte d'Euripide (*Électre*, v, 333 ; *Hécube*, v. 836-840 ; *Hippolyte*, v. 42 et 357).

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 24 juin — 1911



Carl N. Jackson. **Classical elements in Browning's Aristophanes' Apology** (Extr. des *Harvard Studies in classical Philology*, vol. XX, 1909, p. 15-73).

Un critique a dit que le poème de Browning intitulé *Apologie d'Aristophane* est « inintelligible pour qui ne connaît pas Aristophane par cœur ». M. Jackson n'y contredit pas; il croit cependant que l'inintelligibilité du poème tient moins encore à la bizarrerie de la langue, à l'obscurité du style et à la subtilité de la pensée qu'à la foule d'imitations, de réminiscences et d'allusions dont il est rempli. Il a donc voulu aider le lecteur à comprendre cette discussion littéraire entre Aristophane et sa jeune interlocutrice, Balaustion (Βαλαύστιόν ἐστιν ἄνθος ἀγρίας ῥόας Dioscoride I 111 Wellmann), en recherchant et en indiquant les sources où a puisé Browning. Ces sources sont non seulement les comédies mêmes d'Aristophane, mais aussi Euripide, jusqu'aux scholies et aux *Vies* anciennes d'Aristophane, d'Euripide et de Sophocle. Tous les passages sont notés et comparés avec le texte anglais; de sorte que le lecteur n'aura pas besoin de savoir Aristophane par cœur; il n'aura qu'à prendre l'article de M. Jackson, qui lui sera un guide des plus utiles, et lui donnera la solution de beaucoup d'énigmes.

My.

---

J. W. White, **The origin and form of Æolic verse** (Extr. de *The classical Quarterly*, III, 4, octobre 1909, p. 291-309).

Dans un précédent essai, M. White avait tenté de démontrer que les principes d'Héphestion suffisent pour l'analyse des vers lyriques éoliens de la comédie; le présent article doit, pense-t-il, prouver que cette théorie est d'accord avec l'origine probable du vers éolien, et cette origine serait la suivante. Le pied fondamental du vers éolien est le choriambe; et le dimètre s'est formé par stades, selon que le choriambe, primitivement au dernier pied, a pris différentes places

dans le vers, en remontant vers le commencement; 1° le premier pied du dimètre est indéterminé (16 formes différentes), le second un choriambe; 2° le choriambe est au milieu, précédé de deux syllabes indifférentes, suivi de deux syllabes finales comme au premier stade; 3° un choriambe, suivi d'un pied identique à ceux des stades précédents. Le trimètre s'est formé de la même manière, par un processus « naturel et inconscient », d'où cette formule (p. 296) : La formation du vers éolien procède selon une régression du choriambe par disyllabes, et un pied ne peut être composé que des éléments antérieurement acquis. La résolution des longues, d'abord étrangère au vers éolien, fut admise sous l'influence du rythme ionien. M. White examine alors le cas de la catalexe et celui des vers acéphales, et conclut que l'unité de mesure rythmique, pour l'analyse des vers éoliens, est le dimètre. Mais de sa théorie résulte encore ceci, à savoir que l'antispaste se rencontre fréquemment comme premier élément dans les dimètres éoliens, comme premier et second dans les trimètres, et par conséquent que l'on ne peut pas ne pas considérer l'antispaste comme un pied.

My.

---

**Index uerborum Vergilianus.** By Monroe Nichols Wetmore. New Haven, Yale university Press; Londres, Henry Frowde, Oxford University Press, 1911, x-554 p. in-8°. Prix cartonné : 25 sh.

En 1904, M. Wetmore avait annoncé son entreprise en publiant : *The plan and scope of a Vergil Lexikon*. Nous n'avons pas vu ce mémoire [1]. L'intention de M. W. était de nous donner un lexique répondant aux besoins de notre temps et reproduisant pour chaque passage les mots essentiels. *The plan and scope* avait été envoyé à M. Merguet. Cependant, en mai 1909, le lexicographe allemand faisait paraître le premier fascicule de son dictionnaire de Virgile. Déjà une centaine de pages de celui de M. W. étaient prêtes pour l'impression. Devant cette concurrence inattendue, M. W. abandonna son projet et se borne aujourd'hui à un index de mots.

Nous étions jusqu'ici fort mal outillés pour Virgile. Nous n'avions, à vrai dire, d'autre index complet que celui du P. de la Rue, dans l'édition *ad usum Delphini* (Paris, 1675), une des éditions rares de cette collection. Les lexiques classiques, comme celui de Koch, ne répondaient pas aux besoins même les moins compliqués. L'index mis dans nombre d'éditions était un extrait, le plus souvent, de celui du P. de la Rue. M. W. nous donne un index du même type. Les différentes formes du mot sont réunies dans l'ordre ordinaire des paradigmes, au lieu que La Rue les enfilait à leur place alphabétique. De plus, M. W. distingue les diverses espèces de mots : *fessi*, adjec-

1. Nous le connaissons par un article de M. Kalinka dans le *Berliner philologische Wochenschrift*, 1907, col. 1610.

tif, et *fessi*, substantif. La Rue établissait parfois des distinctions d'une manière différente ; ainsi : « *abesto timor* » (*En.*, XI, 14) ; M. W. dit : « *abesto* (tert. pers.) », ce qui prend autant de place et ne donne plus le contexte. C'est un cas où l'observation d'un principe doit fléchir devant l'utilité. M. W. a mis les noms propres à leur place dans son index, ce qu'avait déjà fait La Rue. On doit le féliciter de n'avoir pas été atteint par la manie des index multiples. L'ouvrage de M. W. a sur celui de son devancier plusieurs avantages : une disposition plus claire, une impression moins fine et moins fatigante, l'indication des variantes des manuscrits partout où il est utile ou un signe en cas de leçon douteuse, un renvoi aux principales éditions pour les textes divergents, le relevé des formes graphiques d'un même mot. De plus, l'index de M. Wetmore n'embrasse pas seulement les trois œuvres incontestées de Virgile ; il s'étend à l'*Appendix*, (*Culex*, *Ciris*, *Copa*, *Moretum*, *Catalepton*, *Dirae*, *Lydia*). La seule critique que l'on pourrait faire porterait sur le papier, assez léger, mais épais ; par suite, le volume est un peu gros. Pour le même prix, on aurait pu choisir un papier mince et résistant. Nous souhaitons à cet ouvrage utile l'accueil qu'il mérite. Il suffira dans beaucoup de circonstances.

J. D.

---

**Mittelhochdeutsche Grammatik** von Hermann Paul. 8. Auflage, mit Wort-und Sachregister (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte. II.). Halle a. S., Niemeyer, 1911. In-8°, XII-226 pp., 3 m.

Les éditions de l'œuvre si remarquable qu'est la grammaire du moyen-haut-allemand de M. Paul se succèdent avec une rapidité non moins surprenante — pour un livre qui ne s'adresse qu'à une catégorie restreinte d'étudiants — que satisfaisante. Ce succès démontre la prospérité des études de grammaire historique — je ne parle point pour la France — et aussi le mérite de l'ouvrage de M. Paul.

Les modifications apportées par l'éminent germaniste à l'édition précédente sont peu nombreuses. Elles constituent naturellement une amélioration certaine. On pourrait aisément trouver des détails à ajouter à l'exposition. Mais il faut considérer que ce livre est un guide offert aux débutants et non un manuel complet du moyen-haut-allemand. Voici quelques menues observations que je soumets à l'examen de M. Paul. Au § 175, qui donne la conjugaison de *tuon* a été omis le titre *Praeteritum*, qui devait trouver place à la suite du participe *tuonde*. Il est curieux que cette inadvertance n'ait jamais frappé l'auteur et qu'il n'ait point remarqué que les formes du prétérit sont données sous le titre « présent ». On regrette de ne trouver nulle part l'explication des formes assimilées du prétérit et du participe passé des verbes en *-t* (*leite* pour *leitete-leitte*, *geleit* pour *geleitet*) ; les allusions faites aux §§ 83 et 169 sont insuffisantes. Le § 368, qui énumère

les verbes ne prenant pas *ge-* au participe passé néglige *troffen*. L'omission est sans gravité. Mais comme la forme *troffen* est signalée au § 161. Rem. I, l'étudiant peut être embarrassé. Pourquoi au § 31 ne pas ajouter après l'indication *Im mhd. ist es* (il s'agit de *h*) *noch überall auszusprechen*, une ligne enseignant de quelle façon le *h* doit se prononcer, tantôt spirant, tantôt aspiré. Il y a là une règle très utile à connaître et que le débutant cherche vainement dans l'ouvrage. Au § 217 on pourrait aussi joindre à la mention *Das Raflexiv pron. hat den Dat. verloren*, ces mots « dès l'ancien-haut-allemand », qui donneraient une précision qui a de l'intérêt. Une coquille insignifiante se trouve à la p. 166, où apparait une fausse numérotation de §. 248 au lieu de 348.

F. Piquet.

---

**Lettres de Benoit XII (1334-1342).** Textes et analyses publiés par Alphonse Fierens.... — Rome, M. Bretschneider; Bruxelles, A. Dewit; Paris, H. Champion, 1910. In-8° de cxxii-589 pages. (Analecta vaticano-belgica. Documents relatifs aux anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, publiés par l'Institut historique belge de Rome. Volume IV).

Le jeune Institut belge de Rome continue la série de ses intéressantes publications d'après les Archives du Vatican. Après les lettres de Jean XXII relatives aux anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, publiées ou analysées par M. Fayen, voici celles de Benoit XII pour les mêmes diocèses, présentées avec soin par M. Alphonse Fierens.

Ce nouveau volume, établi sur un plan semblable, mais un peu perfectionné, à celui de M. Fayen, comprend toutes les lettres curiales et communes, qui de près ou de loin intéressent les églises, chapitres et monastères de la Belgique, les comtes de Flandre, de Hainaut et de Brabant, les seigneurs et les particuliers de la même région. M. Fierens a même dressé, dans un appendice, la nomenclature de toutes les lettres exécutoires adressées à des dignitaires des pays aujourd'hui belges pour l'attribution de bénéfices sis hors de ces limites; il n'a pas manqué non plus de rapporter les bulles qui conféraient à ces mêmes personnages des missions diverses. Aussi son recueil rendra-t-il les plus grands services même en dehors de la Belgique, et apporte-t-il une très importante contribution à l'histoire du pontificat de Benoit XII.

Dans la longue introduction dont il a fait précéder ses textes, après l'exposé du plan qu'il a suivi, il a rappelé brièvement les principales affaires politiques qui, dans les pays belges, avaient sollicité l'attention du pape; il a montré la conduite observée par ce dernier lors du conflit qui mit aux prises les rois de France et d'Angleterre et dans lequel intervinrent les villes, les comtes et les prélats de la Belgique; étudié son action dans les affaires religieuses, les élections de dignitaires, les attributions de bénéfices; par la même occasion, énuméré les revenus

qu'il tirait des diocèses en question. M. Fierens a noté ses réformes, dressé le tableau des bénéfices conférés par ses lettres. Enfin, il a terminé l'introduction par une très minutieuse description de chacun des registres de Benoît XII, et achevé son volume par une bonne table des noms de personnes et de lieux. Ainsi qu'on le voit, c'est donc une très bonne publication nouvelle de l'Institut historique belge de Rome.

L.-H. LABANDE.

**Histoire des corporations d'arts et métiers des ville et comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant**, d'après les papiers inédits de ces sociétés et les archives de la principauté par Léon NARDIN et Julien MAUVEAUX. Paris, Honoré Champion, 1910, tome I, 510 p., tome II, 276 p., 8°, avec planche; prix : 15 fr.

C'est à la fois une *histoire* des corporations d'arts et métiers, et un *recueil* de statuts et d'ordonnances les concernant, que nous offrent MM. Nardin et Mauveaux. Le biographe de l'imprimeur Jacques Foillet et l'archiviste de la ville de Montbéliard ont eu la satisfaction de déterrer à l'Hôtel-de-Ville, « ensevelis sous la poussière », les papiers même de ces corporations ou *chonffes* [1], déposés en l'an II entre les mains de la première municipalité française et qui, depuis, n'avaient plus guère été dérangés. Ils ont complété leurs trouvailles dans ce fonds « de plusieurs milliers de pièces d'une importance capitale » par des recherches aux Archives nationales, aux Archives du Doubs, dans la collection Duvernoy à la bibliothèque de Besançon, et sur ces fondements solides, ils ont bâti leur consciencieuse monographie.

Sans doute nous n'avons pas les plus anciens documents relatifs à la constitution de ces associations religieuses et économiques. Ceux qui remontent actuellement le plus loin en arrière [2] ne font que confirmer des coutumes et des privilèges existant « de toute ancienneté » comme ils le disent eux-mêmes. On peut conjecturer, avec les auteurs, que le développement des « chonffes » correspond à l'union du comté de Montbéliard avec le Wurtemberg (1397), mais on n'en saurait fournir jusqu'ici de preuve certaine. Dans une série de chapitres nous apprenons à connaître l'organisation des corporations, leur administration, leur juridiction [3], leur situation financière, la nature et les conditions de leur activité professionnelle. On constate, une fois de plus, en parcourant ce tableau, combien toutes ces corporations d'artisans avaient, d'un bout de l'Europe chrétienne à l'autre, des coutumes identiques ou du moins des règlements analogues, modifiés surtout par les tendances religieuses du milieu. Dans le pays de Mont-

1. Du mot allemand *Zunft*.
2. Statuts des merciers, 1491 ; des couturiers, 1494 ; des bouchers, 1499.
3. On surveillait très sévèrement la moralité des artisans. Ainsi le compagnon qui vomissait à l'*herberg* ou dans la rue payait quatre schellings d'amende (p. 168).

béliard, où le luthéranisme était devenu la religion dominante, certaines chonffes acceptaient des membres catholiques (p. 34) quelques-unes semblent les avoir éliminés en douceur[1]. D'autres chapitres nous exposent les rapports des corporations avec le pouvoir municipal et seigneurial, etc. Cette première partie de l'ouvrage, contenant l'exposé général, s'arrête à la dissolution des chonffes prononcée par le District, le 14 nivôse an II.

La seconde partie du premier volume comprend l'histoire particulière de chacune des corporations; elles sont classées d'après la date de leurs chartes actuellement connues : merciers, couturiers, chapeliers, bouchers, maréchaux, escoffiers ou tanneurs, cordiers, filandriers et crampers[2], tisserands, etc., etc. Évidemment, là aussi, comme dans d'autres villes de France ou d'Allemagne, certaines corporations se sont défaites, puis refaites, puis encore dédoublées ou même séparées en groupes plus nombreux, comme le montre le tableau de la p. 77-79, selon que l'industrie locale et le commerce, ou certains besoins locaux se développent. Les auteurs nous fournissent de nombreux détails sur le développement historique de chacune des corporations, depuis celles du xv[e] siècle jusqu'à celles qui n'ont vu le jour qu'au xviii[e]. Ils ont ajouté également les noms des principaux maîtres ou chefs des tribus, et celui des personnes notables, étrangères au métier, reçues par l'association[3].

Nous signalerons encore les données intéressantes sur l'état économique du petit pays au moment de l'annexion de 1792. La principauté ne pouvait se nourrir elle-même ; l'Alsace, la Suisse, la Franche-Comté lui fournissaient les blés, les viandes, les vins ; mais comme elle était entourée de toutes parts de régions pour lesquelles elle agissait en simple commissionnaire, la misère devenait grande, dès que le transit des marchandises était prohibé. Aussi « la vie commerciale s'éteint, le pays marche à sa ruine, et il était temps qu'un cataclysme politique, l'avènement d'un régime nouveau, fait de liberté, vînt le sauver » (p. 118).

Le tome II, qui forme la troisième partie de l'ouvrage, renferme les statuts et règles dont MM. Nardin et Mauveaux ont réussi à retrouver les textes, tant pour le comté de Montbéliard que pour la seigneurie de Clerval (1431-1787).

R.

---

1. En 1688, les tanneurs se plaignent qu'ils ne puissent plus « voyager en France avec liberté, à cause de la religion et sont obligés de passer en Allemagne et en Suisse » (p. 33).

2. Du mot allemand *Kraemer*, en dialecte *Kremp*.

3. Ce qui amusera le lecteur (s'il connaît les deux langues) c'est l'invasion des mots allemands dans le langage *corporatif* français. On y parle de *channes* de vin (all. *Kanne*); l'ouvrier non exercé est un *stimpler* (allem. *Stümper*). La clientèle c'est la *conchafe* (allem. *Kundschaft*); un polissoir, c'est une *schliffe* (allem. *Schleife*), etc.

**Die Artillerie des Mittelalters nach den Angaben der Zeitgenossen dargestellt** von Rudolf Schneider. Berlin, Weidmann, 1910, VII, 183 p. in-8°, planches. Prix : 7 fr. 50.

On se tromperait fort en cherchant dans ce travail une étude complète sur l'histoire de l'artillerie au moyen âge. S'il avait voulu se livrer à cette étude, l'auteur aurait dû s'occuper aussi de l'invention de la poudre à canon et des premières bombardes. Connu par plusieurs travaux estimés sur l'histoire militaire de l'antiquité [1], M. Rodolphe Schneider aurait pu intituler plus exactement son volume : *Recherches sur les engins employés au moyen âge pour l'attaque des villes, avant l'emploi de la poudre à canon.* En effet, des trois périodes qu'il établit pour « l'histoire de l'artillerie », la première, celle des « machines à torsion » (*Torsionsgeschütze*) appartient à l'antiquité; la seconde, celle des « machines à levier et contrepoids » (*Geschütz mit Hebel und Gegengewicht*), c'est celle du moyen âge, et les temps modernes commencent pour l'auteur dès l'introduction de la poudre à canon. C'est donc la seconde période seule dont il nous parle ici, et encore ne nous donne-t-il pas une exposition narrative et systématique de son sujet. Il discute successivement les textes contemporains un peu détaillés que lui fournissent tantôt les théoriciens et tantôt les chroniqueurs du temps. M. Schneider n'admet pas la transmission des traditions et des engins militaires antiques aux barbares du moyen âge, du moins pas pour les peuples de l'Occident. Les Germains, au temps des invasions et leurs successeurs jusqu'au x[e] siècle n'ont plus eu « d'artillerie » alors que Bélisaire avait ses *ballistres* et ses *onagres* [2]. Encore au x[e] siècle, ce que nous raconte Richer, dans ses *Histoires*, du siège de Verdun et de Laon (984) démontre bien, selon l'auteur, que « l'artillerie » n'existait point alors. A plus forte raison, Charlemagne n'en avait pas dans son attirail de guerre, encore que certains auteurs (par exemple Jaehns et Gustave Richter) ont voulu inférer le contraire du texte de certains capitulaires. Plus tard on a réinventé les armes de jet, mais bien inférieures en qualité à celles de l'antiquité. Cela nous est expliqué d'après le texte d'Aegidius Romanus (Gilles de Rome) mort comme cardinal à Avignon en 1316, qui fut le précepteur de Philippe-le-Bel, et dont le traité *De regimine principum*, écrit vers 1280, comprend plusieurs chapitres sur l'art militaire du temps [3]. Un autre texte précieux, c'est celui du Vénitien Marino Sanuto, qui dans son *Liber secretorum fidelium crucis*, sorte de projet de campagne en Terre-Sainte, rédigé vers 1321, consacre tout un chapitre à l'artillerie. M. S. nous entretient ensuite des effets

1. *Griechische Poliorketiker*, 1908, 2 vol. in-4. — *Legion und Phalanx*, 1893, in-8°. — *Ilerda, ein Beitrag zu roemischen Kriegsgeschichte*, 1886, in-8°.

2. C'est la discussion du texte de Procope, relatif au siège de Rome par Vitigès en 536.

3. L'auteur donne le texte complet de ces chapitres dans l'appendice.

de cette artillerie, constatés par Anne Comnène, Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, etc. Puis il revient tout à coup en arrière et procède à un examen critique du poème d'Abbon sur le siège de Paris par les Normands en 886. Ce qu'il y a de plus curieux dans toutes ces discussions de textes, c'est que l'auteur se prononce presque partout en faveur des conclusions données jadis par le futur Napoléon III, dans ses *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, et contre celles du major général G. Koehler, dont l'ouvrage *Die Entwicklung des Kriegswesens* (Breslau, 1886) jouit pourtant d'une grande autorité en Allemagne [1].

La dernière partie du volume est consacrée à la discussion de la valeur scientifique des dessins et graphies de machines de guerre dans divers manuscrits, tels que le *Heidelberger Kriegsbuch* de 1496, les *Minnesinger* de Rudiger Manesse, à Heidelberg, le Villard de Honnecourt à la Bibliothèque Nationale, le *Bellifortis* de Conrad Kyéser à celle de Gœttingue, etc. [2]; il y est aussi question des essais de reconstitution de ces machines par le général Dufour en Suisse et par le général Favé chez nous. L'appendice contient les textes même de Procope, Richer, Sanuto, Louis-Napoléon-Bonaparte, Aegidius Romanus, l'*Itinerarium Ricardi*, une centaine de pages environ.

E.

---

Eusèbe Pavie, **Missions diplomatiques du baron Hercules de Charnacé en Allemagne (1629-1632)**. Introduction. Angers, Grassin, 1911, 51 pages in-8°.

Cette brochure, extraite des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, nous annonce un travail plus considérable sur les missions en Allemagne d'un des collaborateurs les plus distingués de Richelieu. Assez récemment M. Jean de Pange nons a donné une bonne étude sur la triste fin de la carrière du baron de Charnacé; avant lui MM. G. Fagniez et Avenel avaient déjà parlé de ses ambassades auprès de Maximilien de Bavière et de Gustave-Adolphe, mais une étude critique d'ensemble sur ses missions dans le Saint-Empire romain, surtout si elle était établie sur des documents inédits, serait la bien venue. L'auteur de la présente introduction nous la donnera-t-il ? On voudrait bien le croire, mais, après l'avoir lue, on hésite à l'affirmer. Cette *introduction* consiste : 1° en un exposé de l'existence antérieure, passablement aventureuse, du gentilhomme angevin ; 2° en un résumé sommaire de l'histoire de la guerre de Trente Ans, de 1618 à 1629, rédigés tous deux dans un

1. « *Der heute vergessene Napoleon hat so ziemlich alles schon gefunden was hier entwickelt ist* » (p. VI).

2. L'auteur a joint à son travail dix-sept reproductions d'engins de siège, d'après ces manuscrits ou des reconstructions modernes. Mais les planches sont de si petit format ou si peu nettes qu'il est presque impossible pour un profane d'en saisir la manœuvre.

style qui rappelle celui du vicomte d'Arlincourt, et avec des allures fantaisistes, notamment au point de vue de la chronologie, dont s'accomode mal le sérieux de l'histoire. On en jugera mieux par quelques exemples, choisis presque au hasard, parmi cent autres.

Charnacé, né en 1588 était le fils de Jacques de Charnacé, « qui lisait beaucoup d'histoire, avec ses rares ressources d'éducation paternelle, à l'ombre du foyer domestique, et avec son épouse Adrienne Legaiger féconda le berceau de l'illustre diplomate » (p. 6). Il fut le filleul du duc de Montbazon, qui lui « communiqua son prénom d'Hercules » (p. 6), fut envoyé à quatorze ans à la cour de Henri IV et devint gentilhomme de la chambre, en *1616*, à *vingt-huit* ans, ce qui n'empêche pas que, selon l'auteur, il soit « arrivé à *dix-neuf* ans » en *1617* (p. 7). Puis Charnacé passe *quatre années* en Italie (*trois* à Rome, *une* à Naples (p. 7), revient au Louvre « où se rafraîchit vite son souvenir », devient « commandant » de chevaux-légers, et épouse en *1618* Jeanne de Maillé-Brézé, s'apparentant de la sorte à Richelieu. A la mort prématurée de sa femme, il part pour de lointains voyages, « emportant avec lui, par une poétique perpétuation de son culte conjugal, le cœur de sa femme scellé dans une gaîne d'or, et « décuplant le rayon de ses pérégrinations centrifuges », il visite « l'Égypte, l'Arabie et les Lieux-Saints ». Mais il revient enfin pour prendre part à la lutte entre « le catholicisme impérial et les rébellions du protestantisme » (p. 10). C'est à cette occasion que M. P. « salue d'une admiration respectueuse » Ferdinand II, l'un des plus glorieux empereurs, « digne successeur de Charlemagne », qui « rehaussait d'une piété sacerdotale, un « esprit haut et ferme, profond politique et juriste délié » ; pour lui, il « surpassait Philippe II par la majesté de sa cour... mais le rappelait par l'opiniatreté de ses labeurs silencieux et sédentaires, poursuivis en de longues invisibilités, où s'entretenait son prestige... Avec un intrépide souci de ses devoirs, il introduisait Vienne dans Rome, identifiait sa foi et son sceptre, adossait le trône à l'autel » (p. 11). Mais « ayant reculé son empire bien au-delà des dimensions normales, il avait perdu de vue les disproportions de cette circonférence globale avec le fragile gouvernement d'un mortel » (p. 12). « Ebloui par sa rapidité d'ascension », Ferdinand voulait « fixer sur le trône sa dynastie... en l'abonnant à un renouvellement périodique de la dignité impériale » et « condenser sa force par la refonte de l'incohérente confédération germanique, *refonte couvée* (!) dans l'édit de restitution... Il poursuivait au dehors la dilatation de ce noyau d'orthodoxie par une alternance d'évolutions centrifuges aux deux extrémités de son empire » (p. 13).

Malheureusement pour le digne émule de Charlemagne « cette exorbitance d'accroissement, cette réciprocité d'amorces en tous sens, aggravant contre nous une collection de blocus... où Charles-Quint et Philippe II revenaient avec des insufflations de mauvais rêves »

finirent par exciter « les anxiétés gouvernementales » de Richelieu (p. 16) et attirèrent en même temps ses regards sur « le héros scandinave... qui, développant les feux de son aurore dans un manteau de brouillards et de neiges, se consumait en Prusse, le long de la Vistule, en une guerre obscure ». C'est là bas, que Charnacé, revenant des pays d'Orient, rencontre Gustave-Adolphe, qui, « piétinant sur place en une lutte... d'une durée incalculable... avec le rayonnement perdu d'un soleil de minuit et les soubresauts d'un dragon captif, mordait son frein et agitait fièvreusement dans le vide ses ailes frémissantes (!) » (p. 19-20). Notre voyageur conçoit alors le projet de faire cesser la guerre entre la Suède et la Pologne, afin que cette dernière pût lutter contre les Turcs, « son assiette géographique la désignant comme une avant-garde de la Guerre Sainte » (p. 21). Il court donc à La Rochelle, dont Richelieu faisait le siège, communique au cardinal et au P. Joseph ses « informations cosmopolites » et « bref en la variété *des panoramas à éclore* (?) d'une pacification de la Pologne... il captiva si soudainement ses deux auditeurs suspendus à ses lèvres », qu'ensemble ils coururent en référer à Louis XIII. Les idées de Charnacé furent admises en principe mais le capucin voulut attendre que La Rochelle fut prise, « afin de conjurer jusque dans l'atmosphère embrasée des rives de la Charente et dans des solidarités d'hérésies internationales, de funestes amorces » (p. 27). Alors seulement Charnacé ira « jusqu'au fond de la Baltique montrer à Gustave-Adolphe un caducée orné de lauriers » (p. 29).

Le tableau des querelles fréquentes entre Wallenstein et Tilly n'est pas raconté dans un style moins sibyllin. Le généralissime impérial « relègue Tilly en ses stratégies de campagne, comme en ses ovations de cours, aux arrière-plans d'un comparse négligeable... et l'angustia en d'intolérables subordinations » (p. 35). Lui-même jetait son pays « en proie à ses soudards faméliques, qui le *grugeaient sous leurs étreintes* de sangsues, de *chancres*, de vampires » (p. 26). Aussi y eut-il « un *tolle* universel contre l'abuseur calamiteux » de la confiance impériale. Mais ce fut encore bien plus grave, un peu plus tard ; « Wallenstein était *acculé à une félonie pour se débarrasser de l'homme qui l'avait couvé sur son sein comme le venin et la bave d'un reptile*... Dès lors, en l'enlaçant de ses vertèbres, il allait broyer en Ferdinand l'auteur abusé de sa fortune puis, après cela, engloutir l'Allemagne » (p. 46). C'est alors que la France essaie, par l'entremise de Charnacé, de détacher l'électeur de Bavière de l'alliance des Habsbourgs. Maximilien préférait traiter avec Chrétien IV plutôt « qu'alimenter l'exorbitance dépravée d'un frère d'armes aux rancunes venimeuses » (p. 46). « Il était temps (pour lui) de se dégager de l'orbite impérial, de rentrer sous sa tente, de se croiser les bras et de rester en panne » (p. 47), alors que le roi de Suède, irrité d'avoir été exclu des conférences de Lubeck, allait montrer que « le soleil du

midi n'allait fondre en lui que les neiges qui recelaient un volcan » (p. 49).

Ceux de nos lecteurs qui auraient eu la patience de parcourir cette petite anthologie de style noble jusqu'au bout, avoueront qu'il faudrait beaucoup de courage pour absorber des volumes entiers de prose semblable. Si nous promettons néanmoins un bon accueil aux *Missions diplomatiques* d'Hercule de Charnacé, c'est que nous espérons qu'on voudra bien nous communiquer le texte même des dépêches de l'habile diplomate et laisser raconter *par lui-même*, comment, « sur la période suédoise » il sut « enter et inoculer la période française » de la guerre de Trente Ans, sans vouloir d'ailleurs examiner d'avance, s'il « a christianisé dès le principe cette diplomatie sous les armes » comme le veut le futur éditeur de ses papiers [1].

R.

---

**Leopold von Ranke als Politiker,** historisch-psychologische Studie über das Verhaeltniss des reinen Historikers zur praktischen Politik von Otto Diether. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1911, XV, 615 p. in-8° ; prix : 18 fr., 75.

Il est permis de croire que si Léopold de Ranke, fut un très grand historien, il ne fut qu'un politicien médiocre. Ce n'est pas, bien entendu, l'avis de M. Othon Diether, car il n'aurait pas écrit un gros volume de plus de six cents pages sur *Ranke comme homme politique*, pour arriver à un si maigre résultat ; mais la très longue et

1. Nous notons ici quelques-unes des menues erreurs de M. P. — P. 10, il place les duchés de Juliers et Clèves aux *Pays-Bas*. — P. 11, il raconte que Ferdinand II assurait à l'Espagne « *la navigabilité du Rhin* entre les Pays-Bas et les Alpes » ; qu'entend-il par là ? — P. 14, il nous dit que « Rodolphe II soutint la candidature catholique du duc de Neubourg », alors que l'empereur est mort le *20 janvier 1612* et que le duc Wolfgang ne passa à l'Église romaine (et encore secrètement) qu'en *été 1613* ; sa conversion *officielle* est de 1614. — P. 15, Christian de Brunswick, l'administrateur de Halberstadt, « l'un des grands insurgés de la période » n'était pas du tout « l'aîné des Brunswick » ; M. P. le confond avec le *duc régnant* Christian de Brunswick. — P. 15, Ferdinand II ne pouvait « isoler de tout appui de famille » la « landgrave *douairière* Elisabeth de Hesse-Cassel » en *1623*, puisque son mari n'est mort qu'en 1637. — P. 15, l'auteur confond « le château de la *Warbourg* » (il a vaguement entendu parler de la *Wartbourg* !) avec la ville et le bailliage de *Marbourg*. — P. 21, je ne sais si M. G. Fagniez sera très charmé d'apprendre que son héros, le P. Joseph, « moine original..., alliait l'astuce d'un Mazarin aux effluves d'un S. Jean de Capistran » (p. 20). — P. 30 et 35, M. P. ignore que *condottieri* est un pluriel et nous parle, par exemple, du « *condottieri* Mansfeld, ce tempestueux soutenant de Christian IV ». — P. 30, M. P. ne semble pas avoir une notion très exacte de la situation géographique du Danemark. Il nous représente Christian IV « acculé dans quelques îles de la Baltique, ... encore plus isolé que les récifs cernant son dernier asile ». Les impériaux avaient uniquement occupé la Péninsule cimbrique ; *tout le royaume insulaire* était à l'abri de l'ennemi, puisqu'il n'avait point de flotte pour l'attaquer. — P. 43 « malgré les bons offices du nonce accrédité chez nous *sous le nom de Bagni* ». Est-ce que, par hasard, M. P. doute que ce fût son vrai nom ?

très consciencieuse, mais parfois assez obscure exposition [1] de sa façon de voir sur ce sujet n'a pas réussi à nous convaincre du contraire. Le livre de M. D. n'est pas, à vrai dire, une esquisse biographique de Ranke, encore moins une appréciation complète de son œuvre historique. Cependant, il a joint à son exposé des idées politiques du professeur berlinois assez de détails sur les événements extérieurs de sa vie pour que nous puissions suivre, pour ainsi dire, le genèse de ces idées et nous rendre compte que le développement en fut normal, c'est-à-dire dicté par les origines même de Ranke et par le milieu dans lequel il a pris conscience de lui-même [2]. Sorti de la petite bourgeoisie provinciale, pieuse et respectueuse de tous les pouvoirs établis, l'enfant et l'adolescent, tout en admirant fort la vaillance indomptée des héros d'Homère et les vertus républicaines des héros de Plutarque, conserva la piété très sincère [3] et la déférence de ses ascendants pour tout ce qui concernait les pouvoirs politiques, qu'ils fussent saxons ou prussiens. Sans doute le très jeune professeur au lycée de Francfort-sur-l'Oder n'a pas entièrement échappé à la contagion des idées libérales qui contaminaient alors l'Europe de la Sainte-Alliance [4]; nous apprenons (p. 50) que Ranke s'est enthousiasmé, pendant un moment, pour Riégo et la révolution espagnole et un peu plus tard la révolution serbe a eu ses sympathies. Mais ce furent là des velléités passagères et qui ne sont plus revenues. « L'aristocrate modéré qu'était Ranke éprouvait une antipathie intérieure contre les prolétaires violents brandissant leurs fourches », dit l'auteur (p. 69); il faut compléter sa pensée en ajoutant que notre historien éprouvait absolument la même antipathie contre les orateurs bourgeois, professeurs ou avocats, qui ne brandissaient d'autres armes que les principes de 1789. Le fait est que, de très bonne heure, la « monarchie de la plèbe » l'horripile [5] (p. 70) et qu'il se montre conservateur con-

1. On doit signaler çà et là, dans ce travail si consciencieux mais plutôt un peu terne comme style, des images qui détonnent; ainsi p. 18, à propos de Ranke, en 1815, il est question de cinématographe. — P. 235, il est dit que les *Paroles d'un croyant* de Lamennais sont « *eine unheimliche Mischung von Weihwasser und Petroleum* »; il est impossible que Ranke ait écrit ces mots en 1834; cela sent la Commune de 1871!

2. M. Diether n'a point eu de matériaux inédits à sa disposition pour son travail. Mais on trouve dans le volume 53-54 des *Œuvres complètes* des dictées faites par Ranke à ses secrétaires, qui renferment des éléments biographiques suffisants pour esquisser tout au moins son développement intime. Seulement ce sont les *réminiscences* d'un vieillard et non les *impressions directes* d'un jeune homme. Sont-elles objectivement exactes?

3. L'illustre octogénaire priait encore chaque matin devant son pupitre, avant d'entamer sa tâche quotidienne (p. 15).

4. En 1822, il avait eu un instant envie de quitter la Prusse lors des mesures brutales ordonnées par Frédéric-Guillaume III contre les « démagogues ».

5. De là aussi cette incapacité du grand historien de bien comprendre et de décrire les vrais mouvements populaires du XVI[e] et du XVII[e] siècle, guerre des Paysans, en Allemagne, la Fronde en France, la révolution d'Angleterre, etc.

vaincu [1] dès le premier volume sorti de sa plume. C'est à bon escient que parmi les premiers admirateurs du jeune savant, hier encore provincial ignoré, se trouve le fameux policier, M. de Kamptz, la bête noire de la jeunesse académique du temps.

Sans doute le libéral Varnhagen von Ense, qui fut un temps son patron, lui fit faire plus tard connaissanee avec les salons littéraires, un peu frondeurs, de Berlin, mais il ne s'y acclimata guère. C'est alors aussi qu'il commence à étudier la Révolution dans le *Moniteur* et qu'il en admet (très froidement d'ailleurs) l'importance historique, en ajoutant qu'il se réconcilia bien vite avec les tendances opposées (p. 82); dès 1827, il déclarait chez Varnhagen, qu'avant la Révolution il y avait eu beaucoup plus de liberté dans le monde qu'après [2] (p. 83).

Quoi d'étonnant à ce qu'il ait trouvé avec ces idées — dont rien ne permet d'attaquer la sincérité parfaite — des Mécènes sur les trônes d'Allemagne, pour faciliter ses études et ses recherches d'archives? Il avait l'âme naturellement dévote vis-à-vis de ceux qui régnaient ou régneraient un jour « par la grâce de Dieu » [3]. Aussi revint-il d'Italie, en 1831, exaspéré contre la révolution de Juillet et la « contagion » qu'elle répondait en Allemagne. L'éditeur Perthes, lui-même conservateur modéré, cherchait pour une revue, qui défendrait ses tendances, un rédacteur en chef prussien, en bon termes avec le Ministère des Affaires étrangères, et, pardessus le marché, homme de tact et historien (p. 123); on lui indiqua Ranke comme pouvant satisfaire à ce programme et c'est ainsi qu'il devint directeur et principal collaborateur de la *Historisch-politische Zeitschrift*, dont les tendances le séparèrent bien définitivement du gros de ses collègues libéraux. Ainsi que le dit l'auteur lui-même, cette Revue fut une « *historia militans* subventionnée [4] » (p. 131), très hostile à l'idée d'une Allemagne unie mais démocratique (p. 150). Ses articles étaient dirigés surtout contre l'influence française, mais sans pointe spéciale prussienne [5]. Il n'est pas étonnant dès lors qu'il n'ait point trouvé de collaborateurs à gauche; mais même à droite ce petit « bougillon » (Ranke était de taille minime et légèrement bossu) inquiétait plutôt l'administration supérieure avec toutes ses théories politiques, encore

1. « *Lauter Loyalitaet*, dit M. D. (p. 102).

2. Pour bien nous faire connaître l'âme de son héros M. D. affirme même (p. 90), que Philippe II d'Espagne, « la bête noire de tout libéral convaincu » lui était très sympathique « puisqu'il rappelait, en bien des choses, à l'historien sa propre nature. » — C'est le cas de s'écrier : « Dieu me préserve de mes amis. »

3. Le prince royal de Prusse, le futur Frédéric-Guillaume IV, étant allé voir le jeune savant qui travaillait alors à Venise (1828) celui-ci est si ému de cette condescendance auguste qu'il écrit : « J'ai envie de devenir un de ses adorateurs (*anbeter !*) » (p. 112).

4. Et surveillée de près; « *Ranke*, dit M. D. *wird sich über alle diese Angelegenheiten bei seinen Maezenen die noetige Instruktion geholt haben* » (p. 171).

5. « *Eine eigentliche Leidenschaft für Preussen gieng ihm ab.* » (p. 153).

qu'il repoussât toute idée de représentation nationale qui pourrait ébranler la solide organisation militaire de la Prusse (p. 167)[1]. De fait, ce sont, quoiqu'affirme M. D., d'assez fastidieuses élucubrations et l'adversaire qui disait de la *Zeitschrift* qu'elle « était moitié chair, moitié poisson, et n'avait d'ossature d'aucune espèce » (p. 211) n'avait pas tort. Varnhagen aussi disait vrai en écrivant à Bettina von Arnim, le 11 février 1833, que Ranke ne savait traiter avec succès que des sujets lointains ou appartenant tout à fait au passé [2]. Notre savant finit par comprendre qu'il perdait son temps à cette besogne obscure, et après avoir espacé de plus en plus ses derniers numéros, la *Historisch-politische Zeitschrift* s'éteignit d'une douce mort, sans que personne s'aperçut de sa disparition. On peut affirmer que, si Ranke était mort lui-même bientôt après, avant d'avoir écrit ses grandes *Histoires d'Allemagne, de France et d'Angleterre*, jamais on n'aurait songé à déterrer de l'oubli ces articles et M. D. lui-même aurait reculé devant la tâche d'en donner les longues analyses et les extraits qui remplissent le cinquième chapitre de son volume.

Nous passons dans le sixième chapitre à ce que l'auteur appelle un peu prétentieusement, l'*Epoque halcyonique* de la vie de Ranke, c'est celle où le professeur de Berlin émerge définitivement de la foule des érudits par sa célèbre *Histoire des papes* [3] et où il commence à exercer une certaine influence sur les conceptions du nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, celui que David Strauss appelait « le Romantique sur le trône des Césars ». C'était un esprit assez superficiel, mais vaguement désireux de faire de grandes choses, tourmenté de velléités contradictoires et ne sachant vouloir que par boutades, impuissant par toute action virile un peu soutenue, très entiché pourtant de son titre d' « Oint du Seigneur. » Ranke était l'ami d'un des amis du monarque, de son adjudant Edwin de Manteuffel, « Bayard un peu Don Quichotte », comme l'a appelé un professeur allemand (p. 299), et qui est mort, on le sait, en 1885 comme Statthalter impérial d'Alsace-Lorraine. Grâce à lui, grâce également à sa notoriété grandissante, l'historien fut appelé à faire des cours privés à plusieurs princes, obtint le titre d'historiographe royal, de conseiller d'Etat, et travaillait à son *Histoire de Prusse* quand éclata soudain la tempête de février 1848. Une fois de plus l'étincelle française avait mis le feu à la demeure allemande, trop semblable alors à celle de la Belle-au-Bois-Dormant. Ranke fut presque

1. Un de ses articles lui valut une violente attaque du *National* (17 août 1832) et Heine, dans ses *Franzoesische Zustaende* l'appela un barbouilleur à gages prussiens, sans caractère (p. 186.)

2. *Entfernte und abgestorbene* » (p. 215).

3. Comme c'est encore aujourd'hui le plus lu en France parmi les ouvrages de Ranke, dans la mauvaise traduction châtrée de Haiber et Saint-Chéron, il n'est pas inutile de rappeler que l'auteur a protesté lui-même contre les infidélités de ses « traducteurs » (*Saemmtliche Werke*, vol. 53-54, p. 303).

aussi atterré que son « Mécène »; on connait le désemparement du pauvre roi devant l'émeute triomphante du 18 mars qui se changeait en révolution. En ces temps, néfastes à ses yeux, notre historien composa toute une série de mémoires politiques, consultations bénévoles dont Manteuffel donnait lecture au roi pour lui remonter le moral, et le fortifier contre les exigences de ses nouveaux ministres « libéraux », Auerswald, Camphausen et autres, qu'on n'était pas éloigné de considérer à la cour comme de sinistres républicains. Ranke se trouve alors tout à fait au diapason des plus déterminés réactionnaires; il admire le mitrailleur de Prague et de Vienne, le prince de Windischgraetz (p. 255); il continue aussi à admirer, voire même à adorer son roi [1], quand celui-ci, au lieu de devenir, comme il l'aurait pu, le premier empereur constitutionnel d'une Allemagne unie et libérale, ne fut plus, à force d'hésitations, de convoitises timorées, contrecarrées par d'intempestifs scrupules, que le vaincu honni de Bronnzell et d'Olmütz [2]. Cette fidélité au malheur l'honore, mais n'est certes pas une preuve de son coup d'œil politique. Un peu plus tard, nous voyons Ranke rédigeant de nouveaux mémoires sur la question d'Orient, à l'usage de Nicolas I, qui les aurait beaucoup admirés. M. D. lui attribue même une collaboration discrète aux discours du trône de Frédéric-Guillaume IV, et la composition de certains articles anonymes dans la *Gazette de la Croix*, pendant les années qui suivirent la réaction de 1850, tout en répétant « qu'au fond, notre historien n'était pas une nature politique « (p. 483).

Un dernier chapitre nous montre Ranke se mouvant, plus ou moins à l'aise, dans les cadres du nouvel Empire allemand. Après l'avoir présenté tant de fois comme « un penseur et un poète autonome » [3], l'auteur finit par avouer que son héros « appartenait à la suite politique des détenteurs réactionnaires du pouvoir » [4] et que le courant quasiment révolutionnaire introduit dans la politique prussienne par M. de Bismarck ne lui était guère sympathique [5]. En effet, le temps des conseillers discrets, comme Ranke, était bien passé ; et le nouveau directeur intime de la couronne était pour les remèdes violents, « la cure par le fer et le sang ». Pourtant les deux individualités se sont rencontrées parfois ; c'est ainsi que dès 1867, Ranke souhaitait également la guerre contre la France (p. 538), qui est « la personnification de la Révolution internationale » (p. 539). On

1. « *Eine an Anbetung grenzende Verehrung*, » (p. 41).

2. A cette occasion, l'auteur critique avec violence le livre de M. A. Guillard, L'*Allemagne moderne et ses historiens* (Paris, 1890) dont les opinions n'ont pourtant rien de subversif (p. 383-385).

3. *Ein autonomer Denker und Dichter* », mot répété plus de vingt fois au cours de l'ouvrage.

4. « *Er gehœrte zur politischen Gefolgschaft der reaktionnaeren Machthaber* » (p. 503).

5. L'auteur parle même de la « *politische Raubtiernatur Bismark's* » (p. 551).

connait ses conversations avec Thiers, à Vienne, en octobre 1870, si curieuses pour la mentalité allemande d'alors. Après la victoire, l'historien approuve la constitution d'un Empire fédératif sous l'hégémonie prussienne, mais il désapprouva le *Kulturkampf* engagé par le chancelier avec l'Eglise. Bien qu'il ait toujours été traité par le chancelier avec une déférenee tout au moins extérieure, le grand homme d'État lui restait « asympathique » (p. 569) comme nous l'ont appris les confidences de M. Wiedemann, le secrétaire de Ranke, dans la *Deutsche Revue*, où il rapporte quelques-unes des conversations familières du maître.

En résumé, tout esprit impartial qui se sera imposé la tâche méritoire de lire le gros volume de M. Diether jusqu'au bout, conclûra de son exposé même, que Léopold de Ranke, comme homme politique — pour autant qu'on peut le qualifier ainsi — fut le représentant plutôt attardé de conceptions d'un autre âge, mortes partout ailleurs qu'en Allemagne et peut-être en Russie; il ne lui fut pas donné de comprendre les idées nouvelles auxquelles appartiennent l'avenir ni de se rendre compte de l'irrésistible poussée qui entraîne les États modernes vers le régime démocratique. Ce n'est pas comme *politicien* mais comme *historien* que Ranke vivra dans la postérité; pour oublier toutes ses élucubrations de ce genre, il faut relire quelques-uns des beaux portraits de ses grandes œuvres historiques; il faut se rappeler ce vieillard nonagénaire, asthmatique, presque aveugle, dictant d'une voix affaiblie certaines des belles pages de sa *Weltgeschichte*. Devant cette rare puissance de travail, devant ce dévouement touchant à un monument qu'il savait bien ne pouvoir finir, en présence de cette sérénité de la pensée devant l'infini de l'histoire, on oublie volontiers quelques mouvements d'impatience causés par les opinions surannées de l'homme politique, pour saluer avec respect la mémoire de l'illustre historien.

R.

---

F. Brunot, **Histoire de la langue française.** III. La Formation de langue classique (1600-1660). Deuxième partie. — Paris, A. Colin, 1911; un vol. in-8°, pp. 421-738.

J'ai d'abord à faire une petite rectification. Dans un assez récent article (voir *Revue Critique* du 22 septembre 1910), ayant mal compris l'économie de la publication de M. Brunot, et me figurant que la seconde partie du tome III serait consacrée à la langue classique elle-même, je m'étonnais que l'auteur n'eût pas cherché à donner une idée plus complète de ce qu'était la structure de la phrase française aux environs de 1647, je parlais même de lacune, etc. Ces critiques tombent naturellement, puisque voici au contraire un volume de trois cents pages où est retracée l'évolution de notre syntaxe entre 1600 et 1660. Tout ce que je pourrais maintenir, c'est que

M. B. juge évidemment l'œuvre de Vaugelas, ou même celle de Malherbe, avec une absence de sympathie qui ne lui permet guère de rendre justice à leurs efforts. Implicitement ou d'une façon directe, il reproche presque à chaque page aux grammairiens d'avoir gêné sinon appauvri la langue. Il ne se dit pas que ces hommes ont voulu sortir du désordre et de l'indécision, que dans la grande majorité des cas ils ont été guidés par un instinct assez sûr, qu'ils ont fondé la règle en somme, et qu'à un moment donné l'essentiel était bien que cette règle existât, pour que la langue française pût se conformer à son propre génie et remplir toutes ses destinées. Mais enfin cela est affaire d'appréciation, et risquerait de nous entraîner un peu loin; revenons au livre de M. B. Il nous présente comme toujours un ensemble méthodique, peut-être un peu conventionnel, mais très clair, où les diverses parties du discours sont successivement envisagées, ainsi que les différentes combinaisons dans lesquelles elles peuvent entrer. On ne saurait trop louer l'étendue des dépouillements, la conscience avec laquelle l'auteur a réuni et vérifié ses exemples, la maîtrise avec laquelle il a su les ordonner dans le cadre de ses subdivisions multiples. Sans renouveler le sujet — ce qui n'est plus guère possible — il a cependant complété sur plus d'un point les données qui se trouvaient déjà dans l'ouvrage classique de Haase, et nous a fourni notamment sur les théories des grammairiens des précisions qu'on n'avait pas encore coordonnées. Venant s'ajouter aux autres, ce volume fait donc honneur à son auteur, ne fût ce que par l'abondance des faits qui y sont consignés.

On ne s'attend pas que je puisse entrer ici dans le détail, ni aborder tous les points qui vaudraient la peine d'être un peu discutés. Je me contenterai de deux ou trois observations. Ainsi, à la p. 551, avant de donner une liste d'exemples fort instructive et qui n'occupe pas moins de douze pages en petits caractères, relativement aux verbes qui se font suivre de l'infinitif pur ou d'une des prépositions *à*, *de*, M. B. déclare qu'il ne se sent « point en état de marquer partout avec précision ce que l'usage adopte dans cette syntaxe si confuse. » Voilà qui m'étonne un peu et, s'il y a eu des flottements, il ne me semble guère douteux non plus que la tendance générale ait été au XVII<sup>e</sup> siècle d'introduire partout la particule *de* (ainsi *aimer de*, *croire de*, *s'attendre de*, etc.), d'en faire entre le verbe principal et l'infinitif une sorte de lien d'ailleurs assez lâche et peu significatif : c'est seulement plus tard que s'est produite une légère réaction en faveur de la préposition *à* et de l'infinitif pur. — Prenons maintenant un cas plus spécial, et plus délicat aussi : il s'agit de l'emploi de la négation dans la seconde phrase d'une période comparative. M. B. dit à ce propos que « les contradictions abondent » (p. 624) : mais, voulant ensuite prouver que la négation est fréquemment omise dans le membre comparatif, il n'a pas fait attention que tous les exemples qu'il citait

(tous sauf un) renferment précisément une phrase principale négative, ce qui change tout à fait la question. Il y a là une confusion dans laquelle M. Haase était tombé lui aussi jadis. En réalité, nous avons en français deux tournures distinctes, que je réduirai pour simplifier à un double schéma : on dit 1° *il est plus riche que je ne le suis;* 2° *il n'est pas plus riche que je le suis.* C'est à peu près la règle telle que l'a donnée Beauzée dans l'*Encyclopédie méthodique*, sans d'ailleurs l'analyser à fond : j'estime pour ma part qu'elle est bonne, et que Beauzée a raison ; je trouve même que s'exprimer autrement, ce n'est point s'exprimer en français. Et qu'on ne dise pas que tout cela est un peu bien arbitraire, ou en tout cas trop subtil : cela est au contraire en conformité parfaite avec la logique du langage. En effet, quelle que soit l'origine historique du 1er tour cité plus haut, ce qui a assuré sa fixation dans l'usage, c'est le croisement qui s'opère dans l'esprit entre une comparaison d'inégalité et une d'égalité : autrement dit, quand on prononce *il est plus riche que je ne le suis*, on pense à la phrase renversée en quelque sorte et se présentant sous la forme *je ne suis pas aussi riche qu'il l'est.* Mainenant prenez le 2e cas : lorsque vous dites *il n'est pas plus riche que je le suis*, la phrase correspondante qui se présente à vous, c'est évidemment *je suis aussi riche qu'il l'est*, et voilà bien pourquoi la négation ici ne s'est pas attachée au groupe *je le suis.* Quand je dis qu'elle ne s'y est pas attachée, entendons-nous : si nous supposons absente l'influence des phrases d'égalité, il est bien certain qu'alors le tour 1 peut exercer une action analogique sur le tour 2, et qu'on arrive en ce cas à dire *il n'est pas plus riche que je ne le suis.* Pour ma part, tout en me l'expliquant parfaitement, je trouve cette dernière tournure abusive : je n'ignore pas du reste qu'elle est devenue assez fréquente chez les écrivains du XIXe siècle. Au XVIIe elle ne l'était pas encore, et c'est ce qui explique pourquoi M. B. a relevé si facilement les exemples de sa p. 624 ; il aurait pu en rencontrer bien d'autres. Au contraire, je prétends que les phrases de ce genre dépourvues de toute négation, celles du type *il est plus riche que je le suis*, ont de tout temps été en français assez rares — ce qui est en un sens l'équivalent de fautives — et qu'en somme elles le sont même encore aujourd'hui, du moins chez nos bons écrivains.

Ceci m'amène à une considération d'un autre ordre, et que je voudrais faire pour terminer. J'ai loué tout à l'heure dans l'ouvrage de M. B. la variété de l'information et l'abondance des exemples ; ce n'était que justice. Qu'on me permette donc une légère restriction qui, dans l'espèce, ne tirera pas à conséquence, et n'est faite d'ailleurs que pour étayer un raisonnement général. Il y a parfois des exemples qu'il ne serait pas indispensable ou même utile de donner. Pourquoi cela? parce qu'ils ne sont pas probants. Ainsi je trouve ici à la p. 681 une douzaine d'exemples allégués soit dans le texte, soit en note, pour

montrer que, lorsqu'il y a devant le verbe deux pronoms régimes, le régime indirect prend le pas et qu'on commence décidément, au début du XVII^e siècle, à dire *je vous le donne*, non plus comme autrefois *je le vous donne*. Et cette constatation certes est exacte : mais que prouvent les douze exemples en question, alors qu'il serait facile d'en relever d'autres, et par centaines, chez les auteurs de l'époque ? D'ailleurs, pour bien faire, il faudrait aussi citer les exemples contradictoires, et ce qui serait instructif en somme, ce serait d'entrevoir la proportion qui existe entre les uns et les autres. Lorsque List déclare qu'il n'a relevé que cinq fois, si j'ai bonne mémoire, l'ordre *je le vous donne* dans toute l'œuvre de Voiture, il nous indique l'interversion qui s'est produite dans l'usage, mais d'une façon insuffisante encore. Il y a du reste des distinctions à faire, si l'on veut entrer dans le détail, entre les formes lourdes *nous*, *vous*, et les formes légères *me*, *te*, servant de régimes indirects. Je ne dispose que d'éléments très incomplets pour faire une statistique, mais enfin les voici. Au milieu du XV^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'ordre nouveau des mots commence à apparaître, on ne trouve cependant dans le *Pathelin*, sauf erreur de ma part, que les types anciens *je le te dis* et *je le vous dis*. Vers 1540, dans les trente premières *Nouvelles* de Desperriers, je relève 3 fois *je le te dis*, 4 fois *je te le dis ;* d'autre part 16 fois *je le vous dis*, une seule fois *je vous le dis*. Quarante ans plus tard, dans la comédie de Larivey intitulée *Les Jaloux*, il n'y a plus d'exemple de *je le te dis*, et il y en a 15 de *je te le dis ;* on y trouve 5 fois *je le vous dis*, et 4 fois *je vous le dis*. Ces éléments de statistique sont très insuffisants, je le répète ; on peut cependant en tirer quelques conclusions, semble-t-il. On peut en inférer qu'au XV^e siècle l'ordre normal était encore dans tous les cas *je le te dis*, *je le vous dis*. Pendant la première moitié du XVI^e, il y a eu hésitation entre *je le te dis* et *je te le dis*, avec préférence déjà pour ce dernier ordre ; mais en revanche *je le vous dis* se maintient à peu près uniquement. Vers la fin du XVI^e siècle *je le te dis* a à peu près disparu, tandis que *je le vous dis* l'emporte encore légèrement sur *je vous le dis*. Ceci est assez d'accord avec ce que l'on constate aussi, je crois, chez Malherbe, et prouve en tout cas que *je le vous dis* s'est conservé beaucoup plus tard que *je le te dis*. Notez qu'ici nous avons à faire à un changement qui s'est opéré dans l'usage sans que la logique proprement dite y fût en jeu, mais qui a cependant son intérêt. Lorsque, pour les évolutions syntaxiques les plus importantes, on aura des relevés suffisamment complets, faits à chaque époque dans divers auteurs contemporains, alors, mais alors seulement, on pourra y voir clair et se prononcer en toute sécurité. Jusque là nous en sommes réduits à des impressions plus ou moins subjectives, qui peuvent être vraies, mais qui peuvent être fausses. Nous disons bien qu'il nous semble qu'à telle date tel tour l'emporte sur un autre ; en réalité, nous ne le savons pas au juste, et

surtout nous sommes incapables d'établir entre les deux une proportion, ce qui serait pourtant le point capital. Il est temps, je crois, qu'on se mette à dresser des statistiques du genre de celles dont je viens de parler, — et quand, sur une centaine de cas relevés il y aurait dans les dépouillements deux ou trois erreurs commises en plus ou en moins, cela ne tirerait guère à conséquence, puisqu'aussi bien on ne peut jamais espérer arriver en pareille matière à une précision absolue. L'essentiel est que les idées se fixent dans la limite du possible, et elles ne se fixeront, sur ces questions de syntaxe, comme sur bien d'autres, qu'à l'aide des chiffres : ce sera la « montre » dont a parlé quelque part Pascal.

E. Bourciez.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 juin 1911.* — M. Élie Berger annonce que la commission du prix Auguste Prost a attribué ce prix à M. Charles Aimond pour ses deux ouvrages intitulés : *Relations de la France et du Verdunois de 1270 à 1552*, et *Nécrologes de la cathédrale de Verdun.* — En outre, une mention très honorable est décernée à M. Sadoul, pour sa *Revue du Pays Lorrain* (année 1910).

M. Chavannes annonce, au nom de la commission de l'École française d'Extrême-Orient, que cette commission propose de nommer M. Henri Maspero professeur à cette École, en remplacement de M. Pelliot, et M. Georges Cœdès membre de la même École en remplacement de M. Maspero. — L'Académie décide que cette double proposition sera transmise à M. le gouverneur de l'Indo-Chine.

M. Dieulafoy communique en seconde lecture son mémoire sur la bataille d'Issus d'après les recherches de M. le commandant Bourgeois.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note de M. Adrien Blanchet sur une pierre gravée antique, un satyre faisant danser un Eros sur son pied droit, ouvrage de l'époque hellénistique dont on trouve des variantes sur des monnaies impériales romaines du IIe siècle, frappées dans les villes de Nysa et de Pergame, en Asie-Mineure.

M. Dieulafoy communique une note de M. Fauré sur la croix ansée et le *ti* égyptiens.

L'Académie procède au vote sur les propositions de la commission du prix Gobert. Le premier prix est attribué à M. Charles de La Roncière pour les t. III et IV de son *Histoire de la marine française*; le second, à M. Lizerand, pour son ouvrage sur *Clément V et Philippe le Bel.*

M. Louis Havet fait une communication sur un passage de Virgile (*Æn.*, IX. 160). — MM. Maurice Croiset et Théodore Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 1er juillet. — 1911



**Mélanges de la faculté orientale** de Beyrouth, t. IV. Beyrouth, 1910; gr. in-8°; pp. 312 + 194* + lxx; avec 16 pl. et 28 figg. (Prix : 24 francs).

Voici la liste des mémoires renfermés dans ce volume : 1° Des *Notes de lexicographie hébraïque et de critique textuelle sur l'Ancien Testament* (Paul Joüon); dans les premières, l'auteur recherche le sens de quelques mots hébreux, dans les secondes, il propose des corrections au texte massoréthique pour un certain nombre de passages d'interprétation difficile. On y trouve des hypothèses ingénieuses et très plausibles; aussi quelques conjectures arbitraires et même invraisemblables [1]. — 2° *Quelques légendes islamiques apocryphes* (L. Cheikho). L'auteur se demande ce que pouvaient être la Torah (Loi), le Psautier, l'Évangile de la tradition islamique primitive, ainsi que les Rouleaux d'Abraham et de Moïse cités dans le Coran. Il a retrouvé un manuscrit qu'il croit contenir le texte (peut-être altéré) du Psautier musulman : les 18 premières sections sont éditées à titre de spécimen. — 3° *Catalogue des Scalae* (*Vocabulaires*) *coptes de la Bibl. Nation.* Description soignée de 18 manuscrits ; elle suppléera au manque de catalogue [2]. — 4° *La bâdia et la ḥira sous les Omaiyades* (H. Lammens). Énumération des localités où les princes de cette dynastie fixèrent leur « villégiature » printanière ; description de ces installations ; conjecture au sujet de l'origine du fameux château de Mschatta : bâdia de Yazid II (?). — 5° *Le « triumvirat » Abou Bakr, 'Omar et Abou*

1. Par exemple la correction de *yhlq* en *ydlq* (*Gén.*, xiv, 15), qui entraînerait celle de la préposition suivante.

2. Les manuscrits décrits sont ceux qui portent les numéros 43 à 51, 51 *a*, 51 *b*, 52 à 55, 77, 103, 110.

*'Obaida* (H. L.). Étude sur le rôle politique et les intrigues (secondées par Aischa) de ces trois personnages, en vue de s'assurer le khalifat à la mort de Mahomet. — 6° *Notes et études d'archéologie orientale* (S. Ronzevalle), comprenant une série de 32 inscriptions palmyréniennes, dont quelques-unes inédites; une note sur les représentations du bœuf bossu (zébu?) en Syrie; et une étude sur divers groupes de stèles funéraires rupestres existant dans le Liban. — 7° *Nouvelles inscriptions de Syrie* (L. Jalabert et R. Mouterde). Quelques textes grecs et latins; le plus important est celui qui donne l'interprétation des sigles DFS, rencontrés au Liban dans de nombreuses inscriptions d'Hadrien : il faut lire *definitio silvarum*. — 8° *Le califat de Yazid Ier* (H. Lammens). C'est la suite de l'étude si remarquée que l'auteur a consacrée précédemment au règne de Mo'awia : comme dans la première, c'est surtout le côté politique qui est mis en relief, avec la même abondance d'informations, la même perspicacité, des vues neuves, et beaucoup d'indulgence pour Yazid.

Vient ensuite, avec une pagination spéciale, la fin du texte de la *Hamâsa de Buhturî* (la première partie est imprimée dans le t. III des *Mélanges*); P. L. Cheikho y ajoute une table détaillée et des notes nombreuses dans lesquelles il compare surtout les citations de poètes faites dans la Hamâsa avec d'autres éditions. Le ms. de Leide vient d'être publié en fac-simile; une collation nouvelle a permis à l'éditeur de noter quelques errata, mais en bien petit nombre, tant il avait apporté de soin à son travail.

La *Bibliographie* (comprenez : recension critique) s'occupe d'une vingtaine de publications récentes relatives à l'archéologie, à l'histoire ou à la littérature de l'Orient.

J.-B. Chabot.

---

M. Heinze. **Ethische Werte bei Aristoteles**; 31 p.
R. Hirzel. **Die Strafe der Steinigung**; 44 p.
R. Meister. **Ein Ostrakon** aus dem Heiligtum des Zeus Epikoinios im kyprischen Salamis, 2 planches, 30 p.
H. Lipsius. **Zum Recht von Gortyns**; 20 p.
E. Bethe. **Hektors Abschied**; 32 p.
J. Partsch. **Des Aristoteles Buch « Ueber das Steigen des Nil »**, eine Studie zur Geschichte der Erdkunde im Altertum; 50 p.
U. Wilcken. **Zum Alexandrinischen Antisemitismus**; 59 p.
Extraits du tome XXVII der *Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, nos I (p. 1-31), VII (p. 223-266), IX (p. 303-332), XI (p. 391-410), XII (p. 411-442), XVI (p. 551-600), XXIII (p. 781-839). Leipzig, Teubner, 1909.

Les articles dont les titres sont cités ci-dessus sont ceux qui intéressent plus spécialement l'hellénisme dans le tome XXVII des dissertations publiées par l'Académie royale des sciences de Saxe, section de philologie et d'histoire.

M. Heinze résume, d'après l'*Ethique à Nicomaque*, les théories

d'Aristote sur le bonheur. L'eudémonie parfaite, pour l'homme, réside dans la perfection de son activité propre; c'est l'action guidée par la raison. Elle a toutefois pour condition la possession des biens extérieurs; en outre elle ne peut être considérée sans le plaisir, qui, envisagé comme fin, n'en est pas, il est vrai, un élément intégrant, mais qui est inséparable de toute activité vertueuse. Mais l'homme ne vit pas isolé; il est lié à d'autres hommes, et les vertus dianoétiques ne suffisent pas si l'on considère l'homme comme un être social. M. H. examine donc les idées d'Aristote sur les vertus éthiques. L'homme vertueux agit τοῦ καλοῦ ἕνεκα, ce qui ne doit pas être compris, avec Bonitz, comme synonyme de ὡς δεῖ, ὀρθῶς, ὡς ὁ λόγος; l'expression ajoute à ces termes, auxquels elle est souvent jointe, et qui renferment les premiers l'idée de devoir et le dernier l'idée de raison, l'idée du beau moral que doit réaliser l'exercice de la vertu. M. H. revient alors sur le plaisir; le plaisir le plus élevé est celui qui est lié à la plus haute activité de l'homme, la θεωρία, par laquelle il se rapproche le plus de la divinité. M. H. ne méconnaît pas, dans ce système, certaines tendances altruistes, mais au fond la théorie aristotélicienne, pour lui, est plutôt égoïste, parce que « le moi y est toujours au premier plan ». A la fin, il étudie brièvement les termes par lesquels Aristote caractérise les valeurs morales. Des biens sont ἐπαινετά, méritant d'être loués; d'autres τίμια, au-dessus de l'éloge; l'eudémonie est τίμιον, tandis que les vertus éthiques sont ἐπαινετά. Mais Aristote ne s'exprime pas avec précision sur les vertus dianoétiques; on ne peut que supposer qu'elles doivent être rangées parmi les τίμια, de même que le souverain bien.

M. Hirzel réunit tous les exemples connus de lapidation chez les Grecs, analyse les renseignements divers qui sont fournis sur ce sujet par les textes, et recherche quelle pouvait être l'origine et la signification primitive de cette peine. Selon lui, le but essentiel de la lapidation était non pas la mort, mais l'exclusion, le retranchement de la communauté; elle signifiait que tout lien était rompu entre la communauté et le lapidé. C'est seulement plus tard qu'elle fut ordonnée judiciairement comme peine capitale. Elle n'avait lieu, originairement, que dans les cas où la communauté se sentait menacée, et pouvait s'appliquer à tous ceux qui étaient considérés comme traîtres et ennemis du peuple. Si dans certains cas on voit la lapidation due à une explosion de fureur aveugle, elle apparaît souvent comme une peine régulièrement prononcée, quelquefois même comme la punition d'un crime commis envers la divinité; c'était donc un acte rituel, ayant le sens d'une expiation, et l'on peut voir là encore son caractère primitif; la communauté retranchait de son sein le criminel. Mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, ce genre de châtiment devait disparaître, et en effet il n'en est plus question, sinon métaphoriquement, dès le IVe siècle.

Un ostrakon trouvé il y a une quinzaine d'années dans la région de Salamine (Chypre), actuellement au British Museum, fait l'objet de l'article de M. R. Meister, qui publie et déchiffre le texte avec la science dialectologique qu'on lui connaît. L'inscription, en caractères cypriotes, est la réponse d'un oracle, auquel le propriétaire d'un champ avait demandé s'il lui serait utile de combler les bras d'un petit cours d'eau qui passait dans ce champ. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la réponse du dieu est donnée deux fois, une première fois d'une façon détournée, quoique assez intelligible (Les canaux donnent de l'eau pour le bétail et fertilisent les prairies), et une seconde fois, pour être mieux comprise, en termes formels (Je défends absolument de combler le petit ruisseau). Suivent d'autres inscriptions plus brèves mentionnant des offrandes de vin. Ces textes, qui ne peuvent être datés par le secours de l'écriture, sont toutefois regardés par M. M., grâce à des considérations grammaticales, comme antérieurs au v<sup>e</sup> siècle. Ils apportent un précieux témoignage du changement de θ en σ, connu jusqu'ici, pour le cypriote, seulement par Hésychius, ce qui permet à M. M., ainsi que d'autres faits de phonétique constatés dans d'autres inscriptions, de conjecturer une influence dorienne sur le dialecte de Chypre. Les mots du texte, dont plusieurs sont nouveaux (ἀμίρα fossé, νομόσιον herbage, πία graisse, δοιαρός incertain, qui doute, πλόσος = πλάτος ?), sont minutieusement analysés, et M. M. termine par un appendice sur les signes numériques fournis par l'ostrakon.

M. Lipsius examine, dans la loi de Gortyne, plusieurs points de détail sur lesquels les interprètes ne sont pas complètement d'accord. Les mots οἵτινες κ' ἴωντι ὁ κλᾶρος (V, 26) signifieraient que le droit d'héritage, à défaut de parents de la même famille, s'étendait à ceux qui faisaient partie du même κλᾶρος. Le terme Fοικεύς est employé dans le même sens que δῶλος ; le clarote était distingué par l'adjonction, au mot Fοικεύς, de ἐπὶ χώρᾳ Fοικίων. Suivent quelques mots sur la condition des affranchis et des ἀφέταιροι, et sur le rôle des hétairies dans l'adoption. Αἰθαλεύς est interprété comme un nom de phylè ; ὁ Αἰθαλεὺς σταρτός signifierait alors la partie de la phylè des Æthaliens ayant le droit de porter les armes, et dans laquelle étaient pris les cosmes ; M. L. fait remarquer que cela répond à la définition d'Hésychius σταρτοί · τάξεις τοῦ πλήθους. Les τιταί, d'après plusieurs textes, seraient des agents des finances bien plutôt que des magistrats d'ordre judiciaire. Une question finale est celle-ci : A quel âge le jeune citoyen est-il majeur (δρομεύς) et admis dans l'assemblée du peuple ? Avant la majorité, répond M. L., les jeunes gens étaient ἀπόδρομοι, c'est-à-dire non encore classés parmi les δρομεῖς, mais nous savons qu'ils étaient astreints aux exercices d'une ἀγέλα pendant probablement deux ans avant d'être majeurs ; ἀγελάτας et ἀπόδρομος (et non δρομεύς) sont donc synonymes ; on était inscrit dans les ἀγέλαι à l'âge où on attei-

gnait l'ἥβη, à seize ans; c'est donc à dix-huit ans que l'on était δρομεύς et que l'on prêtait le serment de citoyen. Cette interprétation repose en partie sur une glose d'Hésychius, ἀπάγελος · ... ὁ μέχρι ἐτῶν ἑπτακαίδεκα, qui peut signifier jusqu'à la fin ou jusqu'au commencement de la dix-septième année, c'est-à-dire jusqu'à dix-sept ou seize ans révolus; c'est ce dernier sens qui est admis par M. L.

Le chant VI de l'Iliade, en mettant à part l'épisode de Glaucos et Diomède, se compose de trois morceaux, l'intervention d'Hélénos et la procession au temple d'Athéna, la visite d'Hector à Pâris, et l'entrevue d'Hector et d'Andromaque; tous trois sont dus à l'auteur de l'Iliade actuelle, qui les a rattachés plus ou moins habilement aux exploits de Diomède (chant V). M. Bethe insiste plus spécialement sur les deux derniers, qui sont d'ailleurs étroitement unis. Le but du poète, dit-il, était de faire comprendre qu'Hector devait être tué par Achille, et que celui-ci devait tomber sous les flèches de Pâris. Le premier de ces événements est annoncé d'une manière voilée, bien que fort intelligible, dans les paroles prononcées par Andromaque; c'est pour cela qu'elle rapporte la mort de son père et de ses frères, tués par Achille. M. B. raisonne ici d'une façon inattaquable, quoiqu'il use de quelque subtilité pour expliquer les vers 433-439; le poète devait, pense-t-il, détourner l'attention loin d'Achille, à ce moment de l'action, puisqu'il le tient éloigné du combat; il a donc ajouté ces vers, dans lesquels le danger est représenté comme venant des autres chefs grecs. Quant au rôle de Pâris dans le chant VI, je ne puis suivre M. B. dans l'interprétation qu'il en propose, Pâris serait ici représenté comme un héros; si Hector quitte le combat pour venir le chercher, c'est qu'il doit avoir un rôle très important, celui de venger sur Achille la mort de son frère. Conformément à ce plan, Pâris se tient à l'écart, par ressentiment (le poète ne dit pas à quel sujet), de même qu'Achille; celui-ci laisse ainsi le champ libre aux autres chefs, et le même plan éloigne Pâris pour laisser place à Hector. Achille reparaît à la mort de Patrocle; Pâris reparaît dès maintenant, ramené par Hector, avant la mort de celui-ci. Et de même qu'Hector tombe sous les coups d'Achille, de même Achille est tué par Pâris. Telle était, conclut M. B., la fin du poème dont l'auteur de notre Iliade a conservé ce précieux morceau que nous lisons dans la dernière moitié du VIe chant. Et cela n'est pas douteux, si l'on considère que ce qui nous reste de ce poème (à savoir l'épisode en question) conduit à un exploit de Pâris; or cet exploit ne peut être que sa victoire sur Achille, prédite dans notre Iliade par Hector mourant. Cette combinaison de M. B. appelle trop de réserves pour être discutée ici.

Il nous reste sous le nom d'Aristote un curieux opuscule en latin du moyen âge, *Liber Aristotelis de inundacione Nili*, traduit d'un texte grec disparu, Περὶ τῆς τοῦ Νείλου ἀναβάσεως, et sur la date et la valeur duquel les savants sont d'opinions différentes. M. Partsch,

après un résumé sous forme de table analytique, en soumet à une critique pénétrante les données littéraires, historiques et géographiques. Il résulte de sa discussion, aussi intéressante qu'approfondie, et des rapprochements établis entre ce traité et certains passages d'Aristote (*de Coelo*, *Meteorologica*, etc.) que non seulement l'ouvrage renferme des traits bien aristotéliciens, mais encore que c'est avec raison qu'il porte le nom d'Aristote; cette traduction représente une œuvre authentique du grand philosophe, sans doute abrégée et en même temps augmentée d'additions purement formelles, mais connue dans son intégrité par Eratosthène. La date est antérieure à la marche d'Alexandre contre l'Inde (327). Ces résultats sont exposés, avec les considérations déterminantes, dans les dernières pages de la dissertation, dont la clarté est une des qualités principales. Aristote, en somme, avait vu juste en attribuant les inondations du Nil aux abondantes pluies d'été dans les montagnes éthiopiennes, et pouvait dire avec raison, à propos de cette question qui préoccupait les anciens : οὐκέτι πρόβλημά ἐστι, comme le rapporte Photius, « non jam problema videtur esse », comme dit le traducteur latin.

Le travail de M. Wilcken se compose de trois essais, également utiles pour l'étude d'une importante question historique, celle de l'antisémitisme en Égypte à l'époque hellénistique. Les inscriptions et papyrus nouvellement découverts ont singulièrement fait avancer cette question dans ces dernières années. I. La haine des Grecs contre les Juifs n'est pas due seulement à des motifs religieux; des raisons politiques, économiques et sociales contribuèrent à l'entretenir et à la développer. II. Une supplique d'un Alexandrin, adressée aux empereurs Sévère et Caracalla (*Pap. Oxyrh.* IV, 705), rappelle comment les Oxyrhynchites ont pris parti pour les Romains dans une guerre contre les Juifs, vraisemblablement celle qui eut lieu sous Trajan et Hadrien. A cette guerre M. W. rapporte (simple hypothèse, il est vrai) une notice conservée dans un autre papyrus d'Oxyrhynchos, et un papyrus inédit de Brême jette un jour tout nouveau sur les troubles suscités alors en Égypte. III. Sous le titre *Alexandrinische Martyrien*, M. W. étudie un certain nombre de documents, déjà commentés par d'autres savants, notamment M. Th. Reinach; ces intéressants fragments, qui appartiennent au second siècle après J.-C., sont des témoignages curieux de l'opposition faite par les Alexandrins aux Césars romains et en même temps, par certains traits, de l'antisémitisme des Grecs ; ce sont des pièces analogues aux actes des martyrs chrétiens, et ce qui leur donne une valeur particulière, c'est qu'ils représentent un genre de littérature jusqu'alors inconnu. M. W., après les avoir reproduits et commentés avec sa compétence bien connue, en analyse finement le caractère littéraire. Retouchés et développés à mesure qu'ils se répandaient dans le public, ces actes, écrits à la louange de citoyens alexandrins

victimes de leur ferme attitude, ont été composés par des témoins oculaires, probablement par des membres des ambassades auprès des empereurs; ils reposent sur des procès-verbaux authentiques de la chancellerie impériale, déposés dans les archives, dont les intéressés étaient autorisés à prendre copie.

My.

---

Thomas Fitzhugh, **The Literary Saturnian, Part. II :** Naevius and the later italic tradition. University of Virginia, Bulletin of the School of Latin, 1910, in-8°, 124 pages.

Ce nouveau travail, compact, sans divisions, sans table des matières, et sans index, est une illustration de la thèse soutenue par M. Fitzhugh dans une étude antérieure, à savoir que toute la poésie latine s'explique par le « tripudium », c'est-à-dire par la succession AAG, A désignant des syllabes portant l'accent aigu, G des syllabes portant l'accent grave : ce groupe peut d'ailleurs se développer ou se rétrécir à volonté, et, si l'on désigne par O les syllabes qui ne portent pas d'accent, prendre les formes AA, AG, AOG, AGAG, AAGAG, AOAOG, AGAAOG. Il n'y a pas la moindre exagération dans ce résumé, où nous nous bornons à reproduire l'exposé présenté par M. Fitzhugh dans les *Proceedings of the American Philological Association*, vol. XL, 1910, pp. XXXII-XXXIII. On comprend que cette théorie permette à M. Fitzhugh d'expliquer toutes les versifications possibles.

Pour nous en tenir au saturnien, *versification primitive des Romains*, l'auteur n'en trouve que 26 formes différentes : il est vrai qu'il y fait entrer un hexamètre (*at celer hasta volans perrumpit pectora ferro*) et un sénaire iambique (*puerarum manibus confectum pulcherrime*) : de plus pour arriver à ce résultat, non seulement il supprime toute élision, mais il traite de la façon la plus différente, pour les besoins de la cause, les mots de même forme métrique (forme C l'*e* final de *nĕque* est compté comme bref; formes L et O l'*e* final de *măre* est compté comme commun). Tous les vers de Névius rentrent-ils du moins dans ces vingt-six formes? Le lecteur en jugera. Au § 2, M. Fitzhugh cite trois vers de Névius, transmis par Probus :

I. — Postquam avem aspexit in templo Anchisa...
A. — Sacra in mensa penatium ordine ponuntur...
D. — Immolabat auream victimam pulchram...

Il les rapporte aux formes I, A et D, dont les types sont :

I. — Atque escas habeamus mentionem...
A. — Virum mihi Camena insece versutum...
D. — Argenteo polubro aureo eclutro...

Que l'on envisage la quantité ou l'accent, les vers, comparés deux à deux, ne sont pas superposables.

Ajoutons que l'on est parfois surpris par la prosodie de l'auteur (p. 55 *ego* scandé comme iambe et *popinae* scandé avec la première longue) ou par ses étymologies (p. 9) (*aragentum* = *argentum*). Enfin l'on souhaiterait une bibliographie plus au courant (voir p. 48, où « Laurand » est orthographié « Lanrand »).

Henri Bornecque.

---

Luigi de Anna, **Il verbo francese** e la sua teoria dal IX al XX sècolo, studio critico-storico-filologico : III. La coniugazione morta. — Roma-Milano, Albrighi-Segati, 1911 ; un vol. in-8°, de xxxiv-576 pages.

A quel besoin répond ce gros volume de six cents pages ? A quel public s'adresse-t-il ? On serait assez embarrassé de le dire. En tout cas, je ne puis en conseiller la lecture ni à ceux qui voudraient se faire une idée exacte de notre conjugaison française actuelle, ni à ceux qui désireraient en suivre l'évolution à travers les siècles. L'auteur a conçu son livre comme une sorte de répertoire, où chacun des verbes appartenant à la conjugaison dite « morte » ou archaïque vient à son rang alphabétique, est étudié dans ses diverses formes avec exemples à l'appui : ce plan est déjà contestable en ce qu'il expose à bien des redites, et ne groupe point des faits souvent similaires de façon qu'ils se gravent dans la mémoire. Mais passons, car aussi bien j'ai des réserves tout autrement graves à faire. Je ferai d'abord remarquer que la profusion des exemples n'enrichit le livre qu'en apparence : à quoi bon citer une dizaine de phrases où se trouve la forme de l'infinitif *faire*, et autant pour la 2e personne *vous faites?* Cela n'est rien encore. M. de A. s'est évidemment donné de la peine, il a dépouillé un peu à tort et à travers beaucoup de grammaires et d'ouvrages de toute sorte, il a recueilli çà et là pas mal d'exemples utiles ou non, bref il a accumulé des fiches : cependant tout ce travail de compilation est resté inutile — pour lui d'abord, pour le public ensuite — et cela faute d'un fil directeur qu'il n'a pas eu à sa disposition. La vérité, c'est qu'il ne connaît point les lois les plus élémentaires de la phonétique historique du français : on s'en aperçoit en ouvrant son livre à une page quelconque. A la p. 226, je trouve que le latin *licere* était d'abord devenu *lesir* ou *losir*, que plus tard ces formes ont été « renforcées » pour aboutir à *loisir*. A la p. 246, je lis que le verbe *mourir* avait en ancien français une 1re personne *je muir* pour *je muer* par substitution de *i* à *e* « sostituendo cioè all'*e* l'*i* di *morior* » : qu'est-ce que cela signifie ? Inutile d'insister, ce serait vraiment cruel, et peu profitable aussi pour les lecteurs de la *Revue*. Il y a cependant des traités, et même assez courts, où ces lois de la transformation des sons latins ont été exposées d'une façon sûre et correcte. Pourquoi M. de A. n'a-t-il pas médité un des livres qu'il indique dans sa bibliographie si touffue, par exemple la Grammaire de Schwan-Behrens ? Il se serait épargné bien des tâtonnements. De

là vient qu'il expose à chaque instant, et dans le plus grand pêle-mêle, des théories contradictoires empruntées aux ouvrages les plus divers (Génin et Brachet voisinent ici avec Suchier ou Meyer-Lübke) : ces théories il les met en général bout à bout sans se décider entre elles ; lorsqu'il se décide, ce n'est point toujours pour la meilleure. Assurément on pourrait encore faire d'autres reproches à M. de Anna, et par exemple dans sa Bibliographie (où il y a quelques erreurs de dates) d'avoir cité le *Grundriss* de Groeber d'après la 1re édition, ou surtout d'avoir été chercher le texte des Serments de 842 dans la *Littérature* de Demogeot. Mais à quoi bon, et que sont ces détails à côté du reproche fondamental qu'il a bien fallu adresser à l'auteur. Étant donnés les progrès qu'ont faits depuis quarante ans les études romanes — progrès auxquels certains savants italiens ont si largement collaboré — il est vraiment regrettable, je dirais presque décourageant, de voir se produire encore des livres du genre de celui-ci.

E. BOURCIEZ.

---

Les Classiques français du Moyen âge : **La Chastelaine de Vergi**, poème du XIIIe siècle édité par Gaston RAYNAUD. Paris, H. Champion, 1910 ; un vol. in-12, de VIII-31 pages. Prix : 0 fr. 80.

Ce petit volume est le premier d'une nouvelle collection, où l'on se propose de réunir et de mettre à la disposition des travailleurs les principaux textes français et provençaux antérieurs à 1500. Ces textes seront publiés avec soin, soit d'après les manuscrits, soit d'après les éditions savantes existant déjà, mais l'appareil critique en sera réduit aux variantes essentielles, et les introductions d'une précision sobre, ce qui permettra d'établir les volumes à un prix très abordable, variable naturellement suivant l'importance de l'ouvrage. L'idée me paraît excellente, et il faut remercier M. Mario Roques de l'avoir eue, d'avoir assumé la direction d'une entreprise qui, ainsi qu'il l'espère, mérite de n'être « pas sans influence sur le progrès et la diffusion des études médiévales ».

La collection ne pouvait mieux débuter que par ce petit poème d'environ mille vers, intitulé *La Chastelaine de Vergi*, « un des poèmes d'amour les plus gracieux, malgré son dénouement tragique, que nous ait laissés le moyen âge ». M. G. Raynaud qui en avait donné une excellente édition en 1892 dans la *Romania*, s'est en partie contenté de la reproduire ici : toutefois au dépouillement des huit manuscrits fait jadis, il en a ajouté un neuvième, celui du n° 9575 de la Bibl. royale de Bruxelles. C'est toujours le n° 837 de la Bibl. Nationale qui a fourni la base du texte, mais les variantes les plus intésantes ont trouvé place dans l'Introduction. Je ne vois rien à reprocher à cette édition qui se présente bien, et dont l'impression est agréable à l'œil : le Glossaire seul, réduit à moins d'une page et

comprenant en tout vingt-cinq mots, me paraît avoir été établi d'une façon un peu hâtive, sinon arbitraire. Il est ou trop bref ou trop long. Car pourquoi y avoir fait figurer des diminutifs comme *chienet*, *uisset*, dont la valeur peut facilement se déduire de celle des mots simples ? Pourquoi *eschif* bien connu au sens de « banni », et à plus forte raison un verbe comme *s'estraindre* « se serrer »? En revanche, on aurait pu y mettre *ataïner*, ou même *ramposner*, et quelques autres. Il était utile en effet d'indiquer que *conseil* a ici le sens de « secret » : mais en dehors des passages indiqués, il se trouve encore avec cette valeur au vers 771. Il faudra, je crois, ou supprimer ces glossaires qui ne sont pas indispensables, ou bien les faire un peu plus complets, ce qui vaudrait encore mieux : on pourrait aussi songer à les remplacer par quelques notes rejetées à la fin. Et maintenant bonne chance à la nouvelle collection, qui doit publier en 1911 les œuvres de Villon, de Colin Muset, de Peire Vidal, et de quelques autres.

E. Bourciez.

---

Finnur Jonsson. **Den Norsk-Islandske Skjaldedigtning**. 2. Copenhague, Gyldendal, 1910, in-4°.

J'ai déjà signalé cette belle publication des « Poésies des scaldes islandais et norvégiens » (à l'exception des poèmes eddiques), qu'a entreprise le Prof. Finnur Jonsson au nom de la Commission Arnamagnéenne, et j'en ai indiqué le plan : dans une première partie A le texte des manuscrits avec, en bas de la page, les variantes et corrections; parallèlement, en B, ce même texte rectifié avec la traduction au-dessous. Le deuxième fascicule ci-dessus annoncé (pp. 185-416), contient les poésies ou fragments de poésies du xie siècle. Quelle perspective elles nous ouvrent sur la vie scandinave au temps des Vikings! Les souvenirs mythologiques et légendaires des ixe et xe siècles (cf. le précédent fascicule) vont de plus en plus s'affaiblissant et déjà le Christ, à plusieurs reprises, apparait. Mais c'est toujours la même vie ardente et aventureuse, l'écho des lointaines expéditions en Irlande, chez les Vendes, en Fionie, la Fionie aux jolies femmes, en « Peitu », en Lombardie, en Grèce; ce sont les mêmes combats sauvages : l'aigle s'y désaltère dans le sang, le loup s'y gorge de cadavres. De ces combats c'est souvent une femme qui est cause, la femme, dont le regard sous son front blanc couvert de boucles blondes brille comme les yeux du faucon. La femme au collier d'or, la femme qui, du revers de sa main blanche, essuie ses larmes, c'est pour elle que les guerriers sont prêts toujours à risquer leur vie. Il y a là tout un « Minnedienst » en germe. Et le scalde, généralement le guerrier lui-même, qui chante ces prouesses à la cour des princes, reçoit en récompense boucliers étincelants et bracelets d'or : à moins que, vieilli, il ne doive se contenter d'un petit cochon de lait, si même il

n'est obligé de vendre son épée pour de la viande, son rouge bouclier pour du pain.

Au point de vue de la forme, on est véritablement surpris de la perfection de quelques-unes de ces poésies, tantôt délicieusement poétiques, tantôt brutalement naturalistes. Parmi certains détails qui m'ont frappé, je signalerai surtout dans un chant du roi norvégien Haraldr Sigurdarson le retour, après chacun des exploits qu'il célèbre, du refrain : « Et la jeune fille au gaard n'en fait pas moins comme si elle ne voulait rien savoir de moi! » C'est absolument le ton des chansons populaires. Populaire aussi ce début, assez fréquent, qui répond tout à fait à celui de nos vieilles complaintes : « Ecoutez, bonnes gens, je veux vous dire !... » Dans un autre ordre d'idées, je mentionnerai encore cette curieuse chanson, que je recommande à l'auteur de « Primitive Paternity », dans laquelle une femme, qui a mangé d'un poisson échoué sur la grève, en devient enceinte et met au monde un fils.

Léon PINEAU.

---

**Das Raetsel der Rolande**, von Karl HOEDE. Gotha, Perthes, 1911, 204 p. 8°, planches. Prix : 3 f. 75 c.

Il ne faudrait pas chercher ici une étude érudite et systématique sur les statues plus ou moins anciennes de Roland, répandues dans le nord de l'Allemagne, sur leur origine et leur signification si controversée jusqu'à nos jours. L'auteur n'a pas repris, à frais nouveaux, lee recherches précédentes des Zoepfl, des Sello, des Béringuier, des Platen, etc. [1], et s'il y a vraiment lieu de dire qu'il y a « une énigme des Rolands », ce n'est pas M. Hoede qui nous semble en être l'Œdipe. Mais on ne saurait lui en faire un reproche, car il n'a jamais prétendu écrire un livre de science. Son volume est un écrit de circonstance, une véritable *Gelegenheitsschrift*, publiée à l'occasion de la rénovation récente de la statue du paladin, dressée trois siècles auparavant à Belgern, modeste ville de la Saxe prussienne, située sur l'Elbe, à quelques lieues de Wittemberg, et célèbre au XVIe siècle, par la bière qu'on y brassait [2]. La majeure partie du livre est consacrée à une description très animée de la petite cité, et à un résumé consciencieux de son histoire, fait d'après un manuscrit compilé jadis par l'archiviste municipal Schlewitz, mort en 1788 [3]. Le Roland en question,

1. Nous avons parlé du livre de M. Paul Platen dans la *Revue critique* du 24 août 1903, et de la question, difficile à résoudre, si les *Rolandssaeulen* authentiques étaient un souvenir de l'ancien culte payen ou, de vrai, le symbole officiel des libertés communales.

2. « *Cerevisia Belgrana est omnibus sana* » aurait dit Melanchton, qui la buvait à Wittemberg (p. 27).

3. Le fait le plus mémorable de son passé, c'est une visite de Frédéric II, en septembre 1756. L'empereur actuel a fait peindre cet épisode par un artiste berlinois, Roessler, et en a fait cadeau à la ville avec toutes les cérémonies d'usage,

très laid d'ailleurs (à juger par la photographie qu'on nous en donne) est adossé contre l'Hôtel-de-Ville et mesure cinq mètres, quarante-cinq centimètres. Il fut mis en 1610 à la place d'un homonyme dont on peut retrouver la trace jusqu'en 1550 au moins, et qui remontait sans doute beaucoup plus haut. A ces descriptions locales très vivantes viennent s'ajouter, un peu pêle-mêle [1], et généralement sans renvois aux sources, des notes sur les statues de Roland dans d'autres villes, spécialement les Rolands saxons. Beaucoup dont la tradition conserve encore le souvenir, ont disparu, et plusieurs de ceux qui existent peuvent être qualifiés d'apocryphes [2]. La mode est revenue aux Rolands de nos jours, mais non comme symboles des franchises municipales ou des libertés publiques. C'est comme représentants du patriotisme germanique qu'on a dressés des Rolands-Bismarck gigantesques à Hambourg, Halle, Dessau, et un Roland-Haeseler analogue, à la nouvelle gare de Metz, afin de protéger les frontières (p. 198).

R.

---

**Alte Leipziger Goldschmiede-Arbeiten, und solche anderen Ursprunges aus Leipziger Besitz;** herausgegeben von Prof. Dr Richard Graul. Leipzig, Hiersmann, 1910, in-folio; xxviii p. et 70 pl. avec notices.

En 1907 le Musée des Arts industriels de Leipzig organisa une exposition d'orfèvreries anciennes, soit fabriquées à Leipzig, soit appartenant à des collections de la ville. L'actif directeur du Musée, M. Richard Graul, voulut perpétuer le souvenir de cette importante réunion d'objets d'art, et c'est à ses soins que l'on doit la publication du présent album. Pour assurer à son ouvrage un intérêt durable, il ne s'est pas borné à décrire les pièces exposées; il a donné des renseignements précis sur les principaux orfèvres de Leipzig du xve au xviiie siècle, et il a réimprimé les plus anciens statuts de la corporation (1493). Il y a joint la liste des chefs de la corporation de 1497 à 1584; celle des gardes et de leurs poinçons annuels, de 1584 à 1735; enfin celle des maîtres dont des ouvrages figuraient à l'exposition, avec des fac-simile de leurs poinçons.

---

longuement décrites par M. Hoede; c'est ainsi que la jeune fille qui déclama le poème plutôt long, composé pour cette fête par le pasteur Lemme, passera également à la postérité.

1. On y trouvera aussi des notices sur l'épée de Charlemagne, sur une singulière statue à Zerbst qu'on appelle la *Butterjungfer* et qui date de 1516, sur Eulenspiegel, sur le faux Roland de Giebichenstein, etc. Heureusement que la table analytique et systématique des matières (intitulée *Rundschau*) permet de mettre un peu d'ordre dans l'étude du volume.

2. M. Hoede estime qu'à l'heure actuelle, il existe une trentaine de statues ou colonnes de Roland, en Allemagne et en Autriche, sans compter, bien entendu, les créations modernes. M. Sello, beaucoup plus sceptique, admet tout au plus l'antiquité et l'authenticité au moins partielle d'une douzaine de ces monuments.

Parmi les pièces reproduites, il faudrait signaler surtout : le collier d'honneur de la ville de Leipzig (1461 et 1513); l'élégant sceptre de l'Université (commencement du xv<sup>e</sup> siècle); une série d'œuvres de l'orfèvre Élias Geiger (commencement du xvii<sup>e</sup> siècle), notamment des vases en forme de monstres ou de divinités marines, et un grand bassin orné de scènes de chasse (le tout au Grünes Gewölbe de Dresde); la garniture d'autel de l'église Saint-Nicolas de Leipzig, qui prouve que les artistes allemands ont su parfois bien s'assimiler le style français du temps Louis XVI.

Il convient de mentionner à part, comme offrant un intérêt particulier pour les lecteurs français, le calice et la patène que possède l'église catholique de Leipzig. Une inscription sur le pied donne le nom du donateur, un théologien français nommé Petrus de Lamore, avec la date 1616. Cette indication précise permet de contrôler celles que fournissent les deux poinçons dont le calice est muni; l'un (malheureusement incomplet) est celui d'un orfèvre parisien, reconnaissable à sa disposition traditionnelle; l'autre, formé de la lettre R couronnée, correspond aux années 1614-1615. Comme on possède très peu de pièces de cette époque munies de poinçons, il est utile de pouvoir vérifier, par une inscription datée, l'exactitude de la suite des poinçons annuels.

J. M. V.

---

Maximiano Lemos, **Ribeiro Sanches**. A sua vida et a sua obra. Porto, Tavares Martins, 1911, VIII, 369 p., in-8°, portraits.

Nous avons déjà deux fois parlé des études spéciales que poursuit M. Maximiano Lemos, professeur à l'École de médecine de Porto, sur des praticiens célèbres, originaires de son pays [1]. Après les biographies d'Amato Lusitano et de Zacuto Lusitano, il nous en offre aujourd'hui une troisième, celle de Ribeiro Sanchès, médecin du xviii<sup>e</sup> siècle, issu, lui aussi, d'une famille de « nouveaux chrétiens ». Né en 1699 à Penamacor, dans la province de Beira, Sanchès fit ses études à Coïmbre, puis à Salamanque, quitta la terre natale en 1726, se fit circoncire à Londres [2], séjourna successivement en Angleterre, en France, en Italie, à Leyde, passa plus tard en Russie, y redevint bon catholique et médecin de l'impératrice, assista (1736) à la prise d'Azow, fut mis à la retraite après la révolution de palais de 1741, et finit par demeurer à Paris, où il est mort en novembre 1783, après avoir entretenu pendant plus de trente ans des relations agréables avec les savants de la capitale, d'Alembert, Diderot [3], Buffon, Dau-

---

1. *Revue Critique* du 7 octobre 1907 et du 4 novembre 1909.

2. Il serait intéressant de savoir quels motifs l'ont guidé dans ses avatars religieux successifs; M. L. ne le dit pas.

3. C'est Sanchès qui écrivit l'article sur les maladies vénériennes pour l'*Encyclopédie*.

benton, Petit, Delisle, Andry, etc. Il a écrit de nombreux traités sur l'hygiène publique [1], sur le traitement de la syphilis [2], sur l'enseignement de la médecine, et des *Lettres sur l'éducation de la jeunesse*. L'auteur donne une analyse de ces travaux, passablement détaillée [3], mais sans en fournir une appréciation critique. Il a pu s'aider, pour son travail non-seulement de papiers d'archives portugaises [4], mais surtout aussi des manuscrits et des correspondances délaissés par Sanchès lui-même, qui sont déposés à la Bibliothèque de la faculté de médecine de Paris.

R.

---

Julius von Eckardt, **Lebenserinnerungen.** 2 vol. Leigzig, Hirzel, 1910. 8°, pp. 304 et 315. Mk. 12.

L'auteur de ces mémoires est un Livonien connu par différents ouvrages sur la Russie très remarqués à leur date, et dont la carrière commencée dans le journalisme se termina dans l'administration consulaire. Né en 1836 et mort en 1908, il a écrit vers 1895 ses souvenirs qui s'étendent de 1865 à 1891 ; la publication d'un dernier volume où les polémiques entre Bismarck et Caprivi tiendraient une grande place a été réservée par l'éditeur. J. v. Eckardt était dans sa patrie secrétaire du consistoire de Livonie et directeur du *Journal de Riga*. Ses mémoires, partout d'un caractère très impersonnel, commencent par le récit d'un voyage en Allemagne, dont le but était de gagner aux patriotes baltes des appuis dans la presse étrangère. Il nous fait ainsi connaître, avec quelques personnages politiques, d'intéressants représentants du journalisme d'alors : l'économiste Oppenheim, l'historien Droysen, Julian Schmidt, G. v. Bunsen, le baron Fircks à Bruxelles, un disciple de Proudhon, M. Busch et Freytag à Leipzig. Cette dernière visite décida de l'orientation nouvelle de sa vie : E. se fixe à Leipzig en 1866 et entre comme collaborateur politique à la revue des *Grenzboten* que dirigeait alors Freytag. Sur la personne même du poète, il nous donne de curieux détails qui pourront servir de complément à l'autobiographie de Freytag. Pareillement, il nous renseigne avec abondance sur la vie politique de Leipzig qu'il juge bien provincial. Des voyages à Paris et à Berlin élargissent encore le cercle de l'information du publiciste qui connut alors Tourgueneff, de Mazade et E. Forcade, et en Allemagne, Lasker, Ranke, Treitschke, Wehrenpfennig, bien d'autres encore. La politique de Bismarck dont E. était grand admirateur, est souvent effleurée dans ces pages. En

---

1. Traité de la conservation de la santé des peuples, 1756
2. Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, Paris, 1750.
3. La bibliographie des travaux de Sanchès occupe les pages 291-310.
4. On trouvera dans l'appendice une quarantaine de ces documents, dont les plus intéressants se rapportent à des procédures de l'Inquisition contre certains membres de la famille du médecin portugais.

1870, il est appelé à la direction du journal officiel de Hambourg. Il y noue des relations avec notre consul Rothan ; il soutient à la fin de cette même année une thèse surprenante de la part d'un publiciste allemand : il écrit contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Après la guerre, de fréquents voyages l'amènent à Berlin, et il nous montre la capitale prise du vertige de la spéculation dans les fameuses années du *Gründertum*. Il nous initie encore aux premières tentatives pour organiser une science du socialisme : lié avec L. Brentano, Schmoller, Nagel, il fut un des organisateurs du congrès d'Eisenach et compta parmi ceux qu'on a appelés les socialistes de la chaire. En 1874, le sénat de Hambourg lui confia les fonctions de secrétaire qu'il garda jusqu'en 1882. Sur les rapports de la ville libre avec le nouvel Empire et spécialement sur son entrée, qui fut si laborieuse, dans le *Zollverein*, sur les résistances du particularisme hambourgeois, les renseignements sont très copieux. En dehors de cette histoire locale, il faut noter des pages intéressantes consacrées à Windthorst, à Auerbach, à Geibel, que l'auteur fréquenta alors, à une visite chez le *Kronprinz*, Depuis 1882, E. est attaché au service de la presse au ministère de l'intérieur en même temps qu'aux Affaires étrangères ; il collabore aux articles officieux des *Neueste Nachrichten* de M. de Puttkamer et prépare à la fois dans les bureaux de la *Wilhelmstrasse* sa carrière consulaire. Ce chapitre est un des plus attachants par les souvenirs que l'auteur a notés sur la société berlinoise, les détails qu'il nous donne sur R. Lindau, Hermann Grimm, le poète Wildenbruch, le slavisant Bernhardi et surtout sur l'entourage de Bismarck et sur Bismarck lui-même; à signaler l'admiration du chancelier pour Béranger et sa comparaison de Taine avec Sybel. La dernière moitié du second volume embrasse les années que passa E. comme consul à Tunis, puis à Marseille. La description du monde oriental y tient plus de place que la politique; mais on y trouve néanmoins d'intéressantes observations sur l'administration française dans le Protectorat, sur les rapports entre Français et Italiens, et en Afrique comme en Europe, l'auteur a eu l'occasion de connaître et de juger les hommes en vue, tels que Jules Ferry et le cardinal Lavigerie, et d'une manière plus suivie quelques-uns de nos diplomates, MM. Cambon, Massicault, Bompard. La matière de ces souvenirs est, on le voit, riche et variée, et le ton en est partout sans faux apprêts, simple et calme, celui d'un observateur froid et réfléchi.

L. R.

---

**Bibliographie lorraine** (1909-1910) revue du mouvement intellectuel, artistique et économique de la région. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1910, 169 p. 8° ; prix : 4 f.

La *Bibliographie lorraine* est la résultante d'un nouvel avatar des *Annales de l'Est*, l'excellent recueil dont les historiens et les archéo-

logues de la Lorraine et de l'Alsace, et les érudits en général, avaient appris à priser très haut les recherches originales et les études critiques relatives au passé des régions orientales de notre pays. D'abord plutôt littéraires et consacrées à des travaux d'ordre varié, mais d'allures plutôt académiques, les *Annales* étaient devenues peu à peu, sous la direction de M. Ch. Pfister, puis sous celle de M. R. Parisot, un centre important pour l'histoire provinciale et locale. Le jour où les deux facultés des lettres de Nancy et de Lille résolurent d'unir leur activité scientifique dans les *Annales de l'Est et du Nord*, il se produisit un phénomène qu'on aurait pu prédire d'avance, c'est que les deux groupes, le flamand et le lorrain, se sentirent bientôt à l'étroit dans les cahiers trop peu nombreux d'une même revue, et que, loin d'augmenter, le nombre des abonnés (sinon celui des lecteurs) diminua, les abonnés lorrains trouvant sans doute qu'on s'occupait trop des régions du nord, et ceux des départements septentrionaux, qu'on y parlait trop des régions de l'est. Aussi l'an dernier, les deux corps universitaires reprirent-ils leur indépendance réciproque et la conséquence immédiate en fut un changement radical pour les *Annales*, qui ne conserveront guère, sous leur forme nouvelle, que le nom d'autrefois. Les professeurs de la faculté de Nancy, en dehors des historiens, ont revendiqué, très légitimement, leur place au soleil et le Conseil de la Faculté a décidé de publier dorénavant une « série de fascicules divers, littérature, philologie, histoire, géographie, archéologie, philosophie, d'étendue variable », et formant chacun un ouvrage complet. On y joindra « un fascicule annuel de bibliographie lorraine, d'environ quatre-vingts pages, donnant l'analyse critique des principales publications » touchant la région. La rédaction en a été confiée à M. Robert Parisot.

C'est ce *Bulletin* qui, par exception, embrasse les deux années 1909 et 1910, et qui est par conséquent d'étendue double, que nous voudrions annoncer ici, en notre qualité de collaborateur de vieille date aux anciennes *Annales de l'Est*. Ce sera un guide impartial, et par suite très utile, pour tous ceux qui auront à s'occuper de l'histoire des départements actuels et anciens de l'Est [1]. L'ensemble du volume fait honneur à M. Robert Parisot, le secrétaire de la rédaction, et à ses collègues de l'Université nancéenne, MM. B. Auerbach, Brocard, A. Collignon, Estève, Grenier, G. Pariset et P. Perdrizet, qui se sont partagés avec lui la besogne critique. M. Auerbach nous entretient des ouvrages sur la géographie lorraine; M R. Parisot tient les rubriques Généralités historiques, moyen âge, période moderne jusqu'en 1766; M. G. Pariset rend compte des travaux sur la Lorraine

1. Je dis *anciens* aussi, car je constate avec plaisir que M. R. Parisot déclare dans l'*Avertissement* vouloir « réserver à l'Alsace sa part légitime » et signaler dans la suite « les travaux d'origine et de langue française qui la concernent » (p. 10).

française, de 1766 à nos jours; M. Grenier s'occupe de l'archéologie préhistorique et romaine; M. Perdrizet de l'archéologie chrétienne et de l'histoire de l'art; M. Brocard des ouvrages rentrant dans le mouvement économique de la région; M. Collignon enfin nous retrace le tableau du mouvement littéraire lorrain, de janvier 1909 à octobre 1910. A côté de ces chroniques, on trouvera quelques comptes rendus spéciaux de M. Ch. Étienne, professeur au collège de Toul sur l'histoire moderne de la Lorraine et quelques autres de M. Estève sur sa littérature. On y a joint un bon dépouillement des périodiques français et étrangers.

A quelque chose malheur est bon. Si nous ne pouvons nous empêcher de regretter les anciennes *Annales*, nous constaterons que le *Bulletin* a élargi ses cadres, en y englobant l'économie politique et que dorénavant ses comptes rendus seront plus systématiquement groupés; en tout cas nous lui souhaitons bien sincèrement qu'il trouve le succès que méritent ses collaborateurs, en fournissant un instrument de travail précieux à tous ceux qui s'occupent du passé de la région de l'Est.

R.

---

F. Boillot, **Le patois de la commune de La Grand'Combe** (Doubs). Paris, H. Champion, 1910; un vol. in-8°, de L-394 pages.

Voici un livre qui me parait se présenter dans de bonnes conditions scientifiques. Il remplit à peu près le programme que jadis ici-même (voir *Revue Critique* du 21 février 1898), et à propos d'une étude sur *Le patois de Petit-Noir* (Jura), j'avais tracé sommairement à ceux qui, sans être linguistes de profession, pouvaient cependant d'une façon utile et profitable analyser quelque patois à eux familier. Je ne pense point que M. Boillot se soit souvenu des lignes que j'avais écrites à ce sujet; mais il a trouvé des conseils analogues, et même beaucoup plus développés, dans certains ouvrages récents, par exemple dans la *Méthodologie* de M. Dauzat. Il s'en est inspiré, et il a bien fait. Il s'est donc borné à dresser avant tout le glossaire aussi complet que possible des mots employés dans une commune, qui est probablement sa commune natale, et qui est intéressante par sa situation géographique, se trouvant juste à la frontière suisse : au lieu de se lancer dans des recherches étymologiques souvent périlleuses, ou dans des considérations de phonétique historique plus délicates encore, il a fait porter son effort sur une constatation précise de l'état actuel et a employé partout une notation exacte qui est en gros celle de l'abbé Rousselot et de M. Gilliéron. Le Glossaire est précédé d'une étude à peu près suffisante sur les formes grammaticales de l'idiome. Voici d'ailleurs, avec quelques observations, mon opinion motivée sur les différentes parties dont se compose ce livre qui est dans son

ensemble, je le répète, un excellent recueil de matériaux linguistiques, fait avec soin et d'une façon vraiment intelligente.

L'Introduction (p. I-L) est à la fois historique et géographique, ce qui était tout indiqué; mais M. B. a cru devoir y joindre çà et là quelques considérations générales sur lesquelles il aurait pu glisser plus légèrement encore, car elles manquent vraiment de nouveauté. Je regrette aussi d'y trouver quelques phrases du genre de celle-ci : « Le méridional s'ébat dans la parole comme un poisson dans l'eau » (p. XX). En revanche j'eusse été bien aise d'y rencontrer quelques précisions sur les antécédents linguistiques de l'auteur : M. B. a été vraiment trop discret à cet égard, mais cette discrétion est presque un défaut On est tenu de donner, fût-ce en quelques lignes, son *curriculum vitae*, quand on présente au public un ouvrage de ce genre; le degré de confiance que nous pouvons accorder à l'observateur dépend en partie de ce qu'il a dit sur lui-même et sur sa carrière. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. B. : il me semble qu'il doit être né à la Grand'Combe, qu'il y a séjourné pendant plusieurs années, mais qu'actuellement il n'y réside plus d'ordinaire. Tout cela je le suppose, et j'eusse été bien aise d'être un peu fixé à cet égard. Mais passons. — Les *Notes sur la morphologie et la syntaxe* (p. 1-39) sont intéressantes, je ne dis pas tout à fait suffisantes, car elles sont présentées parfois avec un certain désordre et offrent aussi quelques lacunes. Ainsi, à propos des substantifs composés, M. B. fait observer qu'ils sont pittoresques, mais que le nombre en est restreint : c'est possible, néanmoins je vois — et cela bien entendu à l'aide du glossaire lui-même — que la liste pouvait facilement être grossie par des termes comme *bujoli* « sorte de laurier », *judraté* « traverse qui porte les dents d'un râteau », surtout *daritan* « automne » qui s'oppose d'une façon si heureuse à *bontan* « printemps », etc. Les formes pronominales surtout sont exposées d'une façon trop défectueuse : on y trouve les pronoms personnels, mais en ce qui concerne les démonstratifs, les possessifs et leur emploi, il n'y a rien pour ainsi dire, et la lacune est grave. La conjugaison a été mieux traitée, quoique les paradigmes s'y présentent encore dans un certain désordre : l'essentiel du moins me paraît s'y trouver. Il aurait cependant fallu donner en entier la conjugaison d'un verbe comme *vendre* ou *prendre :* de 1<sup>res</sup> personnes de l'indicatif présent comme *i pwo* « je peux » ou *i vè* « je veux » le reste du paradigme ne se déduit pas non plus avec une absolue certitude, et on aimerait à l'avoir plus complet.

Vient ensuite le *Vocabulaire* (p. 61-309) qui est le gros morceau du livre, puisqu'il en occupe à lui seul les deux tiers, environ deux cent cinquante pages. Ne nous en plaignons pas. Ce vocabulaire est relativement riche, car il contient à peu près 6,000 mots, si je ne m'abuse : M. B. a eu raison d'y faire entrer, en avertissant chaque fois le lecteur, certains termes locaux aujourd'hui tombés en désué-

tude, mais qu'on employait encore au milieu du siècle passé ou même un peu plus tard; c'est là un apport qui n'est point négligeable. D'autre part, j'ai déjà dit que la notation phonétique était rigoureuse, permettant de se représenter toujours la prononciation exacte : j'ajoute maintenant que le sens des mots a été fixé d'une façon claire et très suffisante; pour certains objets spéciaux, l'auteur a eu recours à l'illustration, et en donne des dessins qui permettent de se les figurer plus facilement. Ce lexique est donc bon dans son ensemble : est-ce à dire qu'il soit parfait ? Dans son Introduction, M. B. a parfaitement vu le reproche principal qu'on pourrait lui adresser. Il a même été un peu dur envers lui-même en parlant de « glossaire squelettique », mais il a dit non sans justesse : « Une des « lacunes de mon glossaire, une de celles qu'il m'en coûte le plus « d'avouer, c'est la prédominance excessive des mots individuels sur « les phrases et les locutions composées. Elle est des plus regretta- « bles, l'intérêt de chaque mot se trouvant doublé quand il est pour « ainsi dire encadré. » C'est bien le cas de répéter une fois de plus *video meliora*... Puisque l'auteur sentait si bien le défaut, pourquoi n'a-t-il pas essayé d'y remédier, ou ne l'a-t-il fait du moins que dans une faible mesure ? Il ne s'explique point à cet égard. Est-ce devant un supplément de travail et d'information qu'il a reculé ? ou devant des nécessités matérielles? Quoi qu'il en soit, voici une petite amélioration qui ne lui aurait guère coûté de peine, et qui n'aurait pas non plus grossi son vocabulaire : il aurait dû, à la suite de chaque mot, en indiquer la nature par une s (substantif) ou un v (verbe), etc. Et cela n'eût pas été toujours inutile : car enfin, si à la suite du mot *erjo* « argent » je ne trouve pas la mention s. f., qui me dit qu'à La Grand'Combe ce substantif est du genre féminin ? Pour le mot dont il s'agit je trouve bien l'indication dans l'étude grammaticale, mais d'abord il faut que j'aille l'y chercher, et de plus d'autres termes peuvent bien présenter des difficultés analogues sans qu'elles aient été signalées nulle part. Je fais d'autant plus volontiers des observations de ce genre, que le livre de M. B. a été fait évidemment avec beaucoup de soin, je dirais presque avec amour.

La preuve en est dans les deux appendices assez considérables qui le terminent et le complètent. Le premier (pp. 313-349) est une classification analogique des termes du glossaire : et il est à coup sûr intéressant de trouver ainsi les mots groupés en séries, suivant les idées auxquelles ils correspondent. Cela permet de faire du premier coup d'œil certaines constatations instructives : ainsi je vois à la p. 337 que vingt-cinq ou trente substantifs suffisent pour exprimer ici les principaux sentiments et les passions, le reste se traduit à l'aide de verbes ou d'adjectifs. On pouvait s'y attendre, étant donné le penchant médiocre qu'ont pour l'abstraction les idiomes populaires. Le second appendice (pp. 350-376) est une traduction en langage de La

Grand'Combe de tous les mots et locutions compris dans l'*Atlas linguistique* de MM. Gilliéron et Edmont. C'est une excellente idée qu'a eue là M. Boillot, et elle lui a permis de combler précisément quelques-unes des lacunes que je lui reprochais tout à l'heure. Il s'étonne que d'autres ne l'aient pas eue avant lui, et en effet pourquoi pas ? Il serait à désirer qu'elle fût suivie le plus vite possible, et sur les points du territoire les plus divers, par tous ceux qui, connaissant bien un patois, n'ont cependant pas le loisir ou le goût d'en dresser un inventaire complet. Il ne s'agirait plus ici de faire une œuvre de longue haleine, mais de traduire en les notant avec exactitude quinze ou seize cents mots : une brochure de vingt-cinq pages suffirait pour consigner les résultats, et chacune de ces brochures serait une contribution appréciable à la grande enquête dialectologique si urgente en France. Nous ne pouvons évidemment pas en avoir une dans les 36,000 communes, et il ne faut pas trop demander : mais, pour bien faire, il en faudrait une à peu près dans chacun de nos 2,899 cantons. Je livre l'idée à qui de droit.

E. Bourciez.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 juin 1911.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Alfred Merlin relative à la continuation des fouilles sous-marines de Mahdia.

M. Cagnat annonce que la commission de la médaille Paul Blanchet propose de la décerner cette année à la Société de Géographie d'Oran.

M. Dieulafoy présente un ivoire roman récemment acquis à Santiago de Compostela par M. José Lazaro. Cet ivoire, que M. Dieulafoy considère comme une œuvre de l'école naturaliste toulousaine, représente un Christ de majesté.

M. Babelon communique une monnaie de bronze de la ville d'Artaxata, capitale de la province de Grande Arménie à partir de Trajan. Cette monnaie unique et nouvelle donne au nom de la ville la forme *Artaxisata*. Elle prouve en outre que la province romaine d'Arménie existait encore sous Commode. — M. M. Perrot et Th. Reinach présentent quelques observations.

M. le marquis de Vogüé analyse le plan de la citerne de Ramleh (Palestine), construite au second siècle de l'hégire selon le système byzantin. — MM. Dieulafoy et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 1 Quarante-cinquième année. 5 janvier 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Feuilles d'histoire**, n° 1 : Pierre Leguay, L'Abbé Le Gendre. — Pierre Laborderie, Daguesseau et l'Abbaye de Brantôme. — Perrin de Rosier, Les premières séances de la Constituante. — Max Dardenne, Hoche et Caulaincout. — Jacques d'Aubrives, Un faux Beaumarchais. — Alfred Spital, Marie-Caroline à lady Hamilton. — Eugène Welvert, Le dernier des Caumartin. — L.-G. Pélissier, Le 1er mars 1815 à Antibes. — Arthur Chuquet, L'Alsace et le retour de Napoléon. — Raymond Guyot, Les origines de l'occupation anglaise en Egypte. — *Mélanges* : Fénelon et M. de Brendlé (P. Denamur). — Les Etats-Généraux en 1772 (Maurise Marby). — Les journaux de Paris en 1790 (René Maubert). — Prénoms populaires (Jean des Riëzes). — Napoléon à Nantes (André Raucroix). — Les Etrennes de 1815 (Gaston Francery). — *Questions et Réponses* : Amuser et abuser. — La bataille répondra. — Correspondance de Carnot. — Détrés. — Echarpe rouge. — De l'encre et non du sang, — Fillette et feuillette. — Les Parvulo. — Reconstructeur de la nation. — Sac à terre. *Bibliographie* : Fribourg, Discours de Danton : Davois, Bibliographie napoléonienne française ; Fleischmann, Dessous de princesses et maréchales d'Empire ; Méneval, L'impératriee Joséphine ; Blémont, Les jours d'audace ; (A. Ch.)

**Revue bleue**, 17 décembre 1910 : Voltaire, Lettres à sa nièce, p. F. Caussy. — G. Renard, L'enfant dans l'industrie moderne, Le droit et l'enfant. — Paul Matter, La parole personnelle de l'Empereur d'Allemagne. — E. Lemonon, En Angleterre le gouvernement et les lords. — R. Bouyer, Musset critique d'art. – L. Maury, Histoire. — Firmin Roz, Théâtre. — Jacques Lux, Les livres d'étrennes,

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 50 : Keutgen, Der Ursprung der Ministerialität. — Frauenbriefe aller Zeiten. Hgb. von. Ihringer. — Favaro Galileo Galilei. — Analecta. Kürzere Texte zur Geschichte der alten Kirche und des Kanons, hgb. von E. Preuschen. 2 Aufl. — Kattenbusch, Die Kirchen und Sekten des Christentums in der Gegenwart. — Rauschen, Grundriss der Patrologie. 3 Aufl. — Stöhr, Begriff des Lebens. — W. v. Gwinner, Schopenhauers Leben. 3. Ausg. — A. Schneider, Zur Hochschulbildung der Volksschullehrer. — Loesch, Wie kann das Haus die Arbeit der Schule unterstützen ? — Sanhedrin-Makkoth. Hgb. von Strack. Jahrbuch der Jüdisch-literarischen Gesellschaft (Sitz Frankfurt a. M.). VII : 1909=5670. — Inscriptiones Groecae ad inlustrandas dialectos selectae, ed. Solmsen. 3. Aufl. — H. Richards Aristophanes and others. — Das Nibelungenlied. Uebs. von Simrock, hhb. von Holz. — Schlüchterer, Der Typus der Naiven im deutschen Drama des 18. Jahrhunderts. — Miltons Poetische Werke. Uebs. von B. Schumann, A. Schmidt, I. Schmidt und H. Ullrich. Hgb. von Ullrich. — Maugain, Documenti bibliografici e critici per la storia della fortuna del Fénelon in Italia. — E. v. May. Hans Blum von Lohr am Main. — Westberg, Die biblische Chronologie nach Flavius Josephus und das Todesjahr Jesu. — Lüdicke, Die Königs und Kaiser-urkunden der königlich preussischen Staatsarchive und des königlichen Hausarchivs bis 1439. — Goldschmidt, Zentralbehörden und Beamtentum im Kurfürstentum Mainz vom 16. bis zum 18. Jahrh. — Adolf. Friedrich Herzog zu Mecklenburg, Ins innerste Afrika. — Ferrero, The Valley of Aosta. — Lifschütz, Wertzuwachssteuer. — Koeniger, Quellen sur Geschichte der Sendgerichte in Deutschland. — Gretener, Die neuen Horizonte im Strafrecht.

— nº 51 : Wl. v. SOKOLSKIJ : Russkaja Pravda (Das russische Recht). — PASZKOWSKI, Berlin in Wissenschaft und Kunst. — Fr. PFISTER. Der Reliquienkult im Altertum. I. Halbbd. — WALDIS, Hieronymi Graeca in Psalmos Fragmenta. — DUNIN-BORKOWSKI, Der junge De Spinoza. — O. LIPMANN, Grundriss der Psychologie für Pädagogen. — H. v. HOLST, « Fröhliche Leute ». — NARDELLI, La Logologia e sistema di logologia appicato all' organismo plenario della lingua italiana. — KLAUBER, Assyrisches Beamtentum nach Briefen aus der Sargonidenzeit. — CONRADT, Die metrische und rhythmische Komposition der Komödien des Aristophanes. — M. Antoninus Imperator ad se ipsum. Recogn. I. H. Leopold. — Römische Elegiker Bearb. von Schulze. 5. Aufl. — STRAUCH, Die Deutschordensliteratur des Mittelalters. — HAUHART, The Reception of Gœthe's Faust in England in the first half of the nineteenth century. — Inridi Einarsson, Die Neujahrsnacht. Uebs von P. Herrmann. — LÜTGENAU, Shakespeare als Philosoph. — Folque de Candie von Herbert le Duc de Danmartin. Hgb. von Schultz-Gora. — K. SCHUMACHER, Verzeichnis der Abgüsse und wichtigeren Photographien mit Germanen-Darstellungen. — Der junge Schumann. Dichtungen und Briefe. Hgb. von A. Schumann; — ERYCHNOVSKY, Robert Schumann. — LEHMANN-HAUPT, Armenien einst und jetzt. — Urkundenbuch des Clarissenklosters, späteren Damenstifts Clarenberg bei Hörde. Bearb. von Merx. — HEILSBERG, Geschiche des Marktes Vitis. — SEEBERG, Sinnlichkeit und Sittlichkeit. Alte oder neue Moral ?.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 2 Quarante-cinquième année. 12 janvier 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 49 : Eusebii Hieronymi epist. I, 1-70, p. HILBERG. — WERNLE, Einf. in das theol. Studium. — Pflugk-Harttung, Gesch. des Orients. — BOJANI, Innocent XI. — BERTUCH, Beitr. zur Vorgesch. der Einheit Italiens. — WERTHEIMER, Andrassy. — SCHRADER, Die römische Campagna. — HESSE, Der Tierkörper. — Anonymi Chronographia Syntomos p. Ad. BAUER. — MÜLDER, Die Ilias und ihre Quellen; ROTHE, Die Ilias als Dichtung. — Romverinsaga, p. MEISSNER. — HELLMANN, Zedlitz. — WEYGANDT, Abnorme Charaktere in der dramat. Literatur. — SCHIRMEISEN, Die arischen Göttergestalten. — SCHÄFER, Aegypt. Goldschmiedarbeiten. — VOLBEHR, Die Zukunft der deutschen Museen. — KNAPP, Mantegna.

— N° 50 : SCHOTTENLOHER, Jakob Ziegler. — LANDAU, Hölle und Fegfeuer in Volksglaube, Dichtung und Kirchenlehre. — EISLER, Gesch. des Monismus. — LEMPP, Das Problem der Theodicee im XVIII Jahrh. — PFEILSCHIFTER, Theoderich der Grosse. — BLOCHET, Introd. à l'hist. des Mongols de Fadl Allah Rashid ed-Din. — SEIDEL, Der unbekannte Pestalozzi. — HILLER VON GAERTRINGEN, Familiengesch. der Hiller von Gaertringen. — MARTINY, Kulturgeogr. des Koblenzer Verkehrsgebietes. — FICK, Die Entstehung der Odyssee. — Aristotle on the art of poetry, p. BYWATER. — ALEPPO e CALVARUSO, Le fonti arabiche nel dialetto siciliano, I. — GRAU, Quellen u. Verwandtschaften der ält. german. Darst. des Jüngsten Gerichtes. — Hist. Volkslieder p. HARTMANN, II. — SCHISSEL VON FLESCHENBERG, Novellenkomposition in Hoffmanns Elixieren des Teufels. — MEYERHOF, Gœthes Methode der Naturforschung. — Wielands ges. Schriften. — Binder, Württ. Münzkunde, p. EBNER.

— N° 51-52 : WEBER, Der Einfluss der protest. Schulphilosophie. — BULLINGER, Das Christentum wie es Christus gewollt. — LUCAS, Zur Gesch. der Juden im IV Jahrh. — VIDAL DE LA BLACHE, La régénération de la Prusse après Iéna. — WIRTH u. DIRR, Die Erschliessung Japans. — HÄGERMANN, Die Erklärungen der Menschen = und Bürgerrechte in den ersten amerikan. Staatsverfassungen. — O. v. Wedell, Briefe an seine Braut Klementine von Goltz, p. A. KÖHLER. — Der russisch-japanische Krieg, p. TETTAU, I, 1. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, 2. — HERMANN, Island. — BRUCK, Zur Gesch. der Verfügungen von Todeswegen im altgriech. Recht. — BESCLER, Beitr. zur Kritik der römischen Rechtsquellen. DAWSON, The Vagrancy Problem. — C. BLOCH, L'assistance et l'Etat, 1764-1790. — ZEITLIN, Le style administratif chez les Assyriens. — STARK, Der latente Sprachschatz Homers. — VOSSLER, Die göttliche Komödie, II. — DODGSON, Le verbe basque. — KLEIN, Literary criticism from the Elizabethan dramatists. — KALUZA, Englische Metrik. — J.-M. FISCHER, Studien zu Hebbels Jugendlyrik. — Käte FRIEDEMANN, Die Rolle des Erzählers in der Epik. — DÄHNHARDT, Natursagen. — RHAMM, Die slawische Wohnung. — NICOLE, Le procès de Phidias. — F. KOCH, Die Kunst in der westf. Grafschaft Mark.

---

## SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT

## RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

4 tomes en 5 volumes in-12........................................... 25 fr. »

Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de Sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. Seconde édition. In-12, illustré de 617 planches contenant 3,500 figures........................................... 5 fr. »

Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Seconde édition. Publié en 2 volumes in-12. Chacun........................................... 5 fr. »

Tome III (4[e] volume). — Contenant deux mille six cent quarante statues antiques réunies pour la première fois, avec des notices et les index des trois tomes........................................... 5 fr. »

Tome IV (5[e] volume), contenant quatre mille statues.................. 5 fr. »

## RÉPERTOIRE DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

2 volumes in-12 carré. Chaque volume.... ......................... 5 fr. »

Tome I. — Peintures de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti*, *Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bulletino Napoletano*, le *Bulletino Italiano*, l'*Ephemeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Ausert, Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques.

## RÉPERTOIRE DE PEINTURES DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

Tome premier, contenant 1046 gravures, avec texte et index topographique et muséographique. In-12........................................... 10 fr. »

Tome second, renfermant 1200 gravures et trois index. In-12.......... 10 fr. »

Tome troisième, renfermant 1350 gravures et trois index. In-12....... 10 fr. »

## RÉPERTOIRE DE RELIEFS GRECS ET ROMAINS

Tome premier. Les Ensembles. Un volume grand in-8, fig............. 10 fr. »

Tome second. (*Sous presse.*)

## RECUEIL DE TÊTES ANTIQUES idéales ou idéalisées

In-8, illustré de 276 planches et de 26 photogravures dans le texte...... 10 fr. »

**L'ALBUM DE PIERRE JACQUES**, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « *Statue* » d'Aldroandi. Un volume in-8, illustré de 193 planches, en un carton........................................... 25 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 3 Quarante-cinquième année. 19 janvier 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

**Revue historique**, janvier-février 1911 : Lucien Romier, Les institutions françaises en Piémont sous Henri II. — D. Pasquet, Comment la France a perdu l'Égypte, d'après les Mémoires de Lord Cromer. — A.-J. Reinach, Les premières civilisations, d'après l'ouvrage récent de M. J. de Morgan. — E. Griselle, Louis XIII et sa mère ; 2e *partie*. — Ad. Stern, Une rencontre de M. Guizot et de M. Thiers chez la princesse de Lieven en 1845. — Bulletin historique : Histoire de France, époque contemporaine, par Ed. Driault. — Histoire d'Angleterre, par Ch. Bémont. — Sciences auxiliaires de l'histoire, moyen âge et temps modernes, par Ph. Lauer. — Comptes-rendus critiques. — Richard, La femme dans l'histoire. — Friedensburg, Die Münze in der Kulturgeschichte. — Roman, Les sceaux du Cabinet des Titres. — Schiff, La fille d'alliance de Montaigne — Déprez, Œuvres de Robespierre. — Hazard, La révolution française et les lettres italiennes. — Freitas, Visconde de Santarem e os seus atlas geographicos. — Philipps, A list of geographical atlases in the library of Congress.

**Museum**, n° 2, novembre 1910 : Wendorff, Die aristokratischen Sprecher der Theognis-Sammlung (Kuiper). — Gerlach, Griechische Ehreninschriften (C. W. Vollgraff). — Bechtel, Aeolica (J. C. Vollgraff). — Ὁ Κρητικὸς Πόλεμος, uitg. d. Xirouchakis (Hesseling). — M. Terenti Varronis de lingua latina quae supersunt recensuerunt Goetz et Schoell (F. Muller Jz.). — Ziehen, Neue Studien zur lateinischen Anthologie (Wilde). — Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors, V (Hatman). — Noordtzij, Beknopte Hebreeuwsche Spraakkunst (van den Ham). — Jahn, Das Saurapurāṇam (Speyer). — Stoett, Middelnederl. Sprakkunst. Syntaxis, 2de dr. (Kluyver). — Myrrha Borodine, La femme et l'amour au XIIe siècle d'après les poèmes de Chrétien de Troyes (Sneijders de Vogel). — E. and M. Sharpe Grew, The Court of William III (Blok). — De Klerck, De Java-oorlog van 1825-30, VI (Kielstra). — Van Hoorn, De vita atque cultu puerorum monumentis antiquis explanato (C. W. Vollgraff). — Westberg, Die biblische Chronologie nach Flavius Josephus und das Todesjahr Jesu (Veen). — Heinichen, Lateinisches Schulwörterbuch : I, 8. Aufl., bearb. von Blase und Recla; II, 6. Aufl., bearb. von Wagener (van Wageningen). — Commelin, Nouvelle Mythologie grecque et romaine (M. A. Schepers).

— N° 3, décembre 1910 : Porzezinski, Einleitung in die Sprachwissenschaft (Kluyver). — Gercke und Norden, Einleitung in die Altertumswissenschaft, I (Speyer). — Bethe, Hektors Abschied (van Leeuwen). — Mülder, Die Ilias und ihre Quellen (van Leeuwen). — Birt, Jugendverse und Heimatpoesie Vergils (Bierma). — Ullman, Hieremias de Montagnone and his citations from Catullus (van Wageningen). — Thurneysen, Handbuch des Alt-Irischen, II (van Hamel). — Van Ophuysen, Maleische Spraakkunst (Brandstetter). — Groeber, Wahrnehmungen und Gedanken (Sneijders de Vogel). — Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt, II-III (Boissevain). — Bourgeois, La diplomatie secrète au XVIIIe siècle, I-II (Bussemaker). — Görris, Lr. W. J. F. Nuyens beschouwd in het licht van zijn tijd (W. P. C. Knuttel). — Pottier, Diphilos et les modeleurs de terres cuites grecques (Six). — Ovink, Wijsgeerige en taalkundige verklaring van Plato's Gorgias (T. J. de Boer). — Hauser, Études sur la

réforme française (van Schelven). — SCHONKEN, Die Wurzeln der kapholländischen Volksüberlieferungen (Hesseling). — Plutarque, Vie de Cicéron publ. par GRAUX (Leyds). — JAPIKSE, Leerboek der Nederlandsche Geschiedenis (Theissen).

— N° 4, janvier 1911 : DE LA GRASSERIE, De l'Euphonie (van Ginneken). — KOCK, Om sprakets förändring; andra uppl. (Beets). — BONE, Πείρατα τέχνης (Kuiper). — Aristotelis Πολιτεία Ἀθηναίων ed. THALHEIM (van Hille). — Menandrea ed. KOERTE (J. C. Vollgraff). — PHILODEMI, Περὶ τοῦ καθ' Ὅμηρον ἀγαθοῦ βασιλέως libellus ed. Olivieri (Fraenkel). — LEGRAND et PERNOT, Bibliographie Ionienne (Hesseling). — Le Siège de Malte publ. par PERNOT (Hesseling). — PERNOT, Anthologie populaire de la Grèce moderne (Hesseling). — Adnotationes super Lucanum ed. ENDT (Karsten). — PROU, Manuel de paléographie latine et française; 3e éd. S. G. de Vries). — SCHRÖTER, Beiträge zur Geschichte der neulateinischen Poesie Deutschlands und Hollands (Molhuysen). — Gibb-Memorial, Vol. X (Houtsma). — KALFF, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, V (de Vooys). — WOLTERS, Minnelieder und Sprüche (Kossmann). — BEHRENS, Beiträge zur französischen Wortgeschichte und Grammatik (Salverda de Grave). — BRAUN, Die Entwicklung der spanischen Provinzialgrenzen in römischer Zeit (Kan). — FAYEN, Lettres de Jean XXII; Tome II, 1 (Brom). — VAN DER KEMP, De teruggave der Oost-Indische Kolonien (Kielstra). — KUIPER, De Lysidis dialogi origine, tempore, consilio (Ovink). — WILCKEN, Zum alexandrinischen Antisemitismus (Hesseling). — VALETON, Oud-testamentische Voordrachten (Bleeker). — DE COCK en TEIRLINCK, Brabantsch Sagenboek, I (Blöte). — Œuvres complètes de Christiaan Huygens, VII (van Geer). — GRASÉ, Idiom and Grammar; 2nd ed. (de Josselin de Jong). — KROLL, Studium der klassischen Philologie (Speyer).

---

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

# ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

## ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

**Paraissant cinq fois par an.**

**Quatrième année, n° 1 (Janvier 1911).**

SOMMAIRE :

N° 4 Quarante-cinquième année 26 janvier 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue bleue**, 24 décembre 1910 : Jean Richepin, Le français international. — G. Lanson, Les ingénieurs et la langue française. — P. Flat, La résistance du Wagnérisme. — G. Renard, Le droit de l'enfant. — G. Dromard, La pudibonderie sentimentale. — L. Maury, Les jeunes et les prix littéraires. — F. Roz, La Fugitive. — J. Lux, Livres d'étrennes.

— 31 décembre : Gounod, Lettres de jeunesse. — P. Leroy-Beaulieu, Saint-Simon le réformateur. — Paul-Louis, Un problème social. — C. Stryenski, Impressions obsidionales d'un artiste. — R. Kerdyk, De l'amour chez les très jeunes hommes. — F. Roz, Roméo et Juliette. — J. Lux, Disraeli.

— 7 janvier 1911 : Emerson, Journal inédit. — P. Leroy-Beaulieu, Saint-Simon le réformateur. — Gounod, Lettres de jeunesse. — Peladan, Le secret de Jeanne d'Arc. — Gastoué, La Scola cantorum de Rome. — Mac Ado, La crise du féminisme aux Etats-Unis. — L. Maury, Maurice de Guérin. — Leo Larguier, La vie en bleu. — J. Lux, Chronique des livres.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, nº 1 : L. Réau, La peinture à Munich au xixᵉ siècle. — C. Pitollet, Pepita Jiménez et Dona Luz. — V. Riemer, Les sonnets de Heine. — G. Varenne, Le maître de forges et les programmes de 1902. — Notes et documents : L'anglais à l'Ecole polytechnique ; Dante Alighieri ; La vie scolaire allemande ; Enquête sur le conflit des trois enseignements.

**Revue germanique**, nº 1 : Baldensperger, Gœthe et les émigrés français à Weimar. — W. Thomas, Le sentiment de la nature dans Milton. — Notes et documents : J. Giraud, Musset et la poésie du Nord. — C. Pitollet, Pössneck, the scene of Hermann und Dorothea. — *Revue annuelle :* H. Ruyssen, Le théâtre anglais.

**Deutsche Literaturzeitung**, nº 51-52 : Nestle, Ritters Platon-Forschungen. — M. C. P. Schmidt, Franz Junghuhn. — Verzeichnis der Handbibliotheken des Lesesaals und des Katalogzimmers der Kaiser Wilhelm-Bibliothek in Posen. — E. Schmidt, Kultübertragungen. — Hautsch, Der Lukiantext des Oktateuch. — Schanz, Apologie des Christentums. 1. Tl. 4. Aufl. hgb. von W. Koch. — Ach, Ueber den Willensakt und das Temperament. — Bartels-Rheydt, Freie Menschen. — Das Vaitanasutra des Atharvaveda. Uebs. von Caland. — Ilias. Das Lied vom Zorn des Achilleus, rekonstr. u. übs. von St. Gruss. — Wunderer, Polybios-Forschungen. — Sjögren, Commentationes Tullianae. — Haymerle, Schiller in seinen Briefen. — Reich, Ibsens Dramen 7. u. 8. Aufl. — Hoffmann, Das grammatische Genus in Lazamons Brut. — Wilke, Die französischen Verkehrsstrassen nach den Chansons de geste. — Knorr, Die verzierten Terra-Sigillata-Gefässe von Rottenburg-Sumelocenna. — Bode, Florentiner Bildhauer der Renaissance. 2. Aufl. — Solberg, Eisenzeitfunde aus Ostfinmarken. — Hansisches Urkundenbuch. 10. Bd. Bearb. von Stein. — Andres, Die Einführung des konstitutionnellen Systems im Grossherzogtum Hessen. — A. Schroeder, Die Kolonien als notwendige Ergänzung unserer nationalen Wirtschaft. — Heilmann, Die Klostervogtei im rechtsrheinischen Teil Diözese Konstanz bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts.

— Nº 1 : R. M. Meyer, Ein germanistischer Philosoph. — Herders Konversations-Lexikon. 3. Aufl. — A. C. von Noé, Recent German

Books on America. — THIMME, Augustin. — CRISTIANI, Luther et le Luthéranisme. — BECK, Das kirchliche Leben der evangelisch-lutherischen Kirche in Bayern. — GLAUE, Das kirchliche Leben der evangelischen Kirche in Thüringen. — EISLER, Wörterbuch der philosophischen Begriffe. 3. Aufl. — LÜDEMANN, Das Erkennen und die Werturteile. — LIEWALD, Die Anschaulichkeit im geometrischen Anfangsunterricht. — CORNELIUS, REISINGER, KERSCHENSTEINER, Aufgabe und Gestaltung der höheren Schulen. — Mélanges de la Faculté Orientale (Université Saint-Joseph, Beyrouth). IV. — HOSKINS, Biological Analogy in Literary Criticism. — Archimedis Opera omnia ed. Heiberg. Vol. I. — MEADER, The Usage of idem, ipse and words of related meaning. — STEWART, A study in Latin abstract substantives. — Wiener Haupt-und Staatsaktionen. Eingel. u. hgb. von R. Payer von Thurn. 2. — G. LANGE, Der Dichter Arndt. — Die Metzer Bannrollen des 13. Jahrhunderts. 2. Tl. Hgb. von Wichmann. — Critical Essays of the seventeenth century, ed by J. E. Spingarn. III., 1685-1700. — DEMMLER, Die Grabdenkmäler des württembergischen Fürstenhauses und ihre Meister im 16. Jahrhundert. — BRASCHOWANOFF, Richard Wagner und die Antike. — WILLERS, Geschichte der römischen Kupferprägung vom Bundesgenossenkrieg bis auf Kaiser Claudius. — Ausgewählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter. Hgb. von Altmann und Bernheim. 4. Aufl. — v. SCHARFENORT, Die Königlich preussische Kriegsakademie. — Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde. 21. Jahrg. (1909). 2. Hälfte. — BUSSON, FÈVRE et HAUSER, Notre Empire Colonial. — ROTHKEGEL, Die Kaufpreise für ländliche Besitzungen im Königreiche Preussen von 1895-1906. — CATHREIM, Der Sozialismus. 10. Aufl. — G. MEYER, Lehrbuch des deutschen Verwaltungsrechts. 3. Aufl. bearb. von Dochow. — SIBER, Das Buchrechtsgeschäft nach Reichs-Grundbuchrecht.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 1 : Bruchstücke des ersten Clemensbriefes, p. RÖSCH. — GRÄTER, Neu-Christentum. — WERMINGHOFF, Nationalkirchliche Bestrebungen im deutschen M. A. — L. GEIGER, Abraham Geiger. — CHWOLSON, Beiträge zur Entw. des Judentums. — SEECK, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, III. — An Arabic history of Gujarat. — CONARD, Napoleon et la Catalogne. — WOLF, Angewandte Geschichte. — PARKER, Ancient Ceylon. — GHERGHEL, Zur Frage der Urheimat der Rumänen. — Max SIMON, Gesch. der Mathematik im Altertum. — NÖLDEKE, Beiträge zur semit. Sprachw. — SOURDILLE, Hérodote et l'Egypte. — PLÉSENT, Le Culex. — BLÜMT, Zwei Liederhandschriften des 17 Jahrh. — BONIN, Zimmermann und Herder. — KNORR, Die verzierten Terra-sigillata-Gefässe von Rottenburg-Sumetocenna. — BACK, Mittelrheinische Kunst.

— N° 2 : BEISSEL, Gesch. der Verehrung Marias im 16 u. 17 Jahrh. — STRACK, Sanhedrin-Makkoth. — HAAS, Die Hofordnung Joachims II von Brrndburg. — FORST, Franz Ferdinand von Œsterreich-Este. — MUCKLE, Henri de Saint Simon. — HAMELMANN, Gesch. Werke. I. — EIFFE, Früchte deutscher Arbeit. — R. SCHNEIDER, Die Artillerie des M. A. — PHILIPPOVITCH, Die Entw. der wirtsch. Ideen im 19 Jahrh. — GRÜNFELD, Lorenz von Stein. — SCHORR, Altbabyl. Rechtsurk. — GRUSS, Ilias. — WALDE, Latein-etym. Wörterbuch. — Campion's works, p. VIVIAN. — STOCKMANN, Thomas Moore. — BARTH, Liebe und Ehe im altfr. Fablel und in der mhd. Novelle. — BIERMANN, Heinrich von Zügel.

## SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT

## RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

4 tomes en 5 volumes in-12 .......................................... 25 fr. »

Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de Sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. Seconde édition. In-12, illustré de 617 planches contenant 3,500 figures .......................................... 5 fr. »

Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Seconde édition. Publié en 2 volumes in-12. Chacun .......................................... 5 fr. »

Tome III (4e volume). — Contenant deux mille six cent quarante statues antiques réunies pour la première fois, avec des notices et les index des trois tomes .......................................... 5 fr. »

Tome IV (5e volume), contenant quatre mille statues .................. 5 fr. »

## RÉPERTOIRE DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

2 volumes in-12 carré. Chaque volume .......................................... 5 fr. »

Tome I. — Peintures de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti*, *Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bulletino Napoletano*, le *Bulletino Italiano*, l'*Ephemeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Ausert, Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques.

## RÉPERTOIRE DE PEINTURES DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

Tome premier, contenant 1046 gravures, avec texte et index topographique et muséographique. In-12 .......................................... 10 fr. »

Tome second, renfermant 1200 gravures et trois index. In-12 .......... 10 fr. »

Tome troisième, renfermant 1350 gravures et trois index. In-12 ....... 10 fr. »

## RÉPERTOIRE DE RELIEFS GRECS ET ROMAINS

Tome premier. Les Ensembles. Un volume grand in-8, fig ............. 10 fr. »

Tome second. (*Sous presse.*)

## RECUEIL DE TÊTES ANTIQUES idéales ou idéalisées

In-8, illustré de 276 planches et de 26 photogravures dans le texte ...... 10 fr. »

**L'ALBUM DE PIERRE JACQUES**, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « *Statue* » d'Aldroandi. Un volume in-8, illustré de 193 planches, en un carton .......................................... 25 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 5 . Quarante-cinquième année 2 février 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue bleue**, 14 janvier 1911 : Jacques Flach, La poésie et le symbolisme dans l'histoire des institutions humaines. — C. Colson, Les ingénieurs et la langue française, réponse à M. Gustave Lanson. — Paul Flat, Littérature et candidats. — Fr. Picavet, La légende de Roscelin. — Ph. Gonnard, La légende napoléonienne chez un bourgeois de Paris. — Lucien Maury, Autres jeunes. — Jacques Lux, Opinion d'un écrivain japonais sur la France et l'Angleterre, Les villes d'art célèbres.

**Revue d'histoire littéraire de la France**, n° 4, octobre-décembre 1910 : Estève, Gessner et Vigny. — Faral, Deux mss. du livre II de la Franciade. — Bonnefon, Du Camp et les Saint-Simoniens. — Rossel, Le mal romantique. — Dick, La traduction du Paradis Perdu par Chateaubriand. — Duvernoy et Harmand, Alphonse de Rambervillers. — Mélanges : Lettres de Voltaire à Collini et à Marin; Une poésie d'Héroet, description d'une femme de bien (Gohin); Note sur Maynard et Urfé (Martinon); Sénancour, Lettres au Directoire (Merlant); Un ms. de Remard sur Delille, notes des Géorgiques (Maigron). — Comptes rendus : Vianey, Le pétrarquisme en France (Laumonier); Villey, Les sources de J. du Bellay (Sturel); Faral, Les jongleurs en France (Augé-Chiquet); Boissière, Chevreau (Gaiffe) : Ann. de la Soc. J. J. Rousseau, V; Rodet, Les idées politiques de Rousseau; Rey, Rousseau dans la vallée de Montmorency; Schinz, Rousseau, a forerunner of pragmatism (Mornet); E. Dupuy, Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire (Marsan).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 2 : Tönnies, Rudolf Euckens « Grundbegriffe der Gegenwart » in neuer Fassung. — L. Müller, Die Breslauer politische Presse von 1742-1861. — Patria. Bücher für Kultur und Freiheit. 11. Bd. : 1911. Hgb. von Fr. Naumann. — Hilfe-Almanach. 1911. — Wendland, Der Wunderglaube im Christentum. — Ungedruckte Predigten Johann Bugenhagens aus den Jahren 1524 bis 1529. Veröffentlicht von G. Buchwald. — Zeugnisse eines elsässischen evangelischen Glaubenshelden M. Joh. Georg Wegelin, hgb. von Rudi. — Erdmann, Wissenschaftliche Hypothesen über Leib und Seele. — P. Vogt, Stundenbilder der philosophischen Propädeutik. — Hughes, Missgriffe beim Unterricht. Ubs. von Zell. — Ed. König, Hebräisches und aramäisches Wörterbuch zum Alten Testament. — J.-B. Chabot, Les langues et les littératures araméennes. — Schulte, De ratione quae intercedit inter Polybium et tabulas publicas. — Tacitus, Annalen. Deutsch von Horneffer. — Caesar, Der Bürgerkrieg. Deutsch von Horneffer. — O. Fischer, Zu Immermanns Merlin. — Th. Storms Briefe an Friedrich Eggers. Hgb. von Seidel. — Vingqvist, Etude sur la langue du mistere de saint Adrien. — Reiche, Beiträge zu Artur Langfors Ausgabe des Regret Nostre Dame. — Five Stories from English Literature, ed. by Th. Mühe. — Clouzot, Philibert de l'Orme. — W. Goetz, König Robert von Neapel, seine Persönlichkeit und sein Verhältnis zum Humanismus. — Brawer, Galizien, wie es an Osterreich kam. — Heinemann, Die Politik des Grafen Brandenburg. — Haas, Frankreich. Land und Staat. — Birk, Geographie und Verkehr. — Oberhauser, Das christliche Prinzip der Solidarität und die Genossenschaftsbewegung des Mittelstandes. — K. Maurer, Vorlesungen über altnordische Rechtsgeschichte. V. — Adler, Die Haager Friedenskonferenz des Jahres 1907 und die Fortbildung des Völkerrechts. — Couturat, Interna-

tionales mathematisches Lexikon in Ido, Deutsch, English, Französisch und Italienisch. — Strunz, Geschichte der Naturwissenschaften im Mittelalter.

— n° 3 : Kosch, Grillparzer im Lichte der jüngsten internationalen Forschung. — Begemann, Vorgeschichte und Anfänge der Freimaurerei in England. 2. Buch. — Gelehrten-Anekdoten, gesamm. u. hgb. von W. Ahrens. — Wieland, Hat Jesus geirrt ? — Dibelius, Der Verfasser des Hebräerbriefes. — Ziller, Die moderne Bibelwissenschaft und die Krisis der evangelischen Kirche. — Winternitz, A General Index to the Names and Subject-Matter of the Sacred Books of the East. — Bang, Turkologische Epikrisen ; Altaische Streiflichter ? — Lycophronis Alexandra. Rec. E. Scheer. Vol. II. — A Companion to Latin Studies ed. by Sandys. — Beywl, Reimwörterbuch zu Ulrichs Lanzelet. — Jeremias Gotthelf und Karl Rudolf Hagenbach. Ihr Briefwechsel aus den Jahren 1841-1853. Hgb. von F. Vetter. — Brockstedt, Das altfranzösische Siegfriedslied. — Hübner, Paul Bourget als Psycholog. — The Complete Works of William Shakespeare. With a general introduction by A. Ch. Swinburne I-III. — H. von der Gabelentz, Die kirchliche Kunst im italienischen Mittelalter. — Wirtz, Beiträge zur catilinarischen Verschwörung. — Monumenta Germaniae historica. Legum Sectio IV : Constitutiones et Acta publica imperatorum et regum. IV, II, I. V, I. — E. Blume, Quellensätze zur Geschichte unseres Volkes. I. Bd. 2. Aufl. — Defossez, Les cartes géographiques et leurs projections usuelles. — Seidel, Die Lehre des heiligen Augustinus vom Staate. — Wieland, Die historische und die kritische Methode in der Rechtswissenschaft.

---

## SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT

### RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

4 tomes en 5 volumes in-12.......................................... 25 fr. »

Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de Sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. Seconde édition. In-12, illustré de 617 planches contenant 3,500 figures.......................................... 5 fr. »

Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Seconde édition. Publié en 2 volumes in-12. Chacun.......................................... 5 fr. »

Tome III (4e volume). — Contenant deux mille six cent quarante statues antiques réunies pour la première fois, avec des notices et les index des trois tomes.......................................... 5 fr. »

Tome IV (5e volume), contenant quatre mille statues.................. 5 fr. »

### RÉPERTOIRE DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

2 volumes in-12 carré. Chaque volume.................................. 5 fr. »

Tome I. — Peintures de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti*, *Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bulletino Napoletano*, le *Bulletino Italiano*, l'*Ephemeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Ausert, Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques.

### RÉPERTOIRE DE PEINTURES DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

Tome premier, contenant 1046 gravures, avec texte et index topographique et muséographique. In-12.......................................... 10 fr. »

Tome second, renfermant 1200 gravures et trois index. In-12.......... 10 fr. »

Tome troisième, renfermant 1350 gravures et trois index. In-12....... 10 fr. »

### RÉPERTOIRE DE RELIEFS GRECS ET ROMAINS

Tome premier. Les Ensembles. Un volume grand in-8, fig............. 10 fr. »

Tome second. (*Sous presse.*)

### RECUEIL DE TÊTES ANTIQUES idéales ou idéalisées

In-8, illustré de 276 planches et de 26 photogravures dans le texte...... 10 fr. »

**L'ALBUM DE PIERRE JACQUES**, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « *Statue* » d'Aldroandi. Un volume in-8, illustré de 193 planches, en un carton.......................................... 25 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 6 Quarante-cinquième année 9 février 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Feuilles d'Histoire**, n° 2, 1er février 1911 : XXX, L'évolution de la politique espagnole au Maroc. — Henri MALO, La perte et reprise de la Grenade. — Achille BIOVÈS, La peste de 1720 en Provence. — Roger LÉVY, Une lettre de la marquise de Pompadour. — René MAUBERT, Un panégyrique du duc d'Orléans. — Alfred BERTHELMY, Paoli, Napoléon et d'Autay. — Arthur CHUQUET, L'armée du Nord et le Comité à la fin de septembre 1793. — André RAUCROIX, Bouchotte et le Père Duchêne. — Armand FABERT, Les exercices militaires en 1794. — Aimé GENÊT, L'influence de Genève sur la Révolution. — Jacques d'AUBRIVES, Un article de Napoléon dans le Journal des hommes libres. — Henri BARAUDE, Lettres d'un Saint-Cyrien, officier d'artillerie, 1810-1812. — Max DARDENNE, Les derniers jours de la retraite de Russie. — Gaston FRANCERY, L'entrée des alliés à Paris le 31 mars 1814. — Louis BERNARD, Le général Jérôme Bonaparte. — Sadi CARNOT, La correspondance de Carnot avec Napoléon pendant les Cent Jours. — Auguste TEXIER, Le baron Auvray. — Ernest TAVERNIER, Du Puy des Islets à M. de Meulan. — A. DUBOIS-DILANGE, La série F1 D II des archives nationales. — Ludovic ROUSTAN, Un mot de Bismarck sur la presse française. — Mélanges : Pot de vin (P. DENAMUR) — Mélac (JEAN DES RIÈZES). — La chandelle d'Arras (Lucien LECLERC). — Les habitants de Berzieux au premier consul (Georges LESTIEN). — Les trois diarrhées (Marcel RENAUD). — Questions et réponses : L'armée de 1805 ; Brevet de permission ; Charte ; Enterrer la synagogue ; Férus ; Laclos ; Muscadins ; Patauds ; Promenades de Strasbourg ; Rouge et gris ; Saint-Sébastien. — Bibliographie : Edmond VILLEY, Les périls de la démocratie française (A. Biovès).

**Revue bleue**, 21 janvier 1911 : Emerson, journal inédit (publié par M. Régis Michaud). — Jacques FLACH, La poésie et le symbolisme dans l'histoire des institutions humaines. — Emile DAIREAUX, L'Argentine actuelle. — Fr. PICAVET, La légende de Roscelin. — Lucien MAURY, Littérature sociale. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Etudes politiques.

**Revue napoléonniene**, IXe année, nouvelle série, 4e volume (fondée et dirigée par le baron Albert LUMBROSO), n° 7, juillet 1909 : FRAIKIN, Les lettres originales de Napoléon Ier à Pie VII, conservés aux archives du Vatican. — G. GOUNI, L'idea napoleonica di un arsenale alla Spezia (1808). — J. BAYE, La condition des Juifs en France depuis 1789 ; La Russie et le Saint-Siège. — LANNES DE MONTEBELLO, L'impérissable laurier, à mon aïeul le maréchal Lannes.

— N° 8, août 1909 : ZURLINDEN, Daumesnil et Lannes. — ROUSSET, Lasalle. — TROVANELLI, Un reduce dalla campagna di Russia e fido amico di Napoleone III, il cav. Andrea Picconi. — E. Lytton BULWER, Les économies de Lucien Bonaparte. — ESQUIEU, Le comte Joachim Murat. — De Mâcon à Vizille et de Vizille à Paris, notes adressées à Pons de l'Hérault par un officier en demi-solde. — Le prince Victor au général d'Espeuilles.

— N° 9, septembre 1909 : Un souvenir de Napoléon (Daudignac). — Un colloquio storico del Bonaparte, Ancona, 11 febbraio 1797 (Emiliani). — Le maréchal Ney éducateur militaire en 1804 et 1805 (Bonnal). — PELISSIER, Le baron de Trémont, Souvenirs et notices sur la Révolution et l'Empire.

— N° 10, octobre 1909 : Soldats de Napoléon (Sérignan). — Le bataillon du Mont-Terrible (A. Daucourt). — Pelissier, Le baron de Trémont (suite).

**Literarisches Zentralblatt**, n° 3 : Olschewski, Die Wurzelm der paulinischen Christologie. — Schweizer, Politus. — Ch. Schmidt, Les sources de l'hist. de France. — Biblioteca di storia italiana recente, III. — Wätjen, Die Niederländer im Mittelmeergebiete zur Zeit ihrer höchsten Machtstellung. — Prinz Friedrich Karl, Denkw. II, 1866-1885. — Hearn, Glimpses of unfamiliar Japan; Gleanings in Buddha-fields ; Out of the East ; The romance of the Milky Way. — Napoletani, Fermo nel Piceno. — Colasanti, Pinna. — Grossi, Aquinum. — Drerup, Omero. — Lauvrière, Vigny. — Ristine, English tragicomedy. — Previté-Oston, Political satire in English poetry. — Stehmann, Die mhd. Novelle vom Studentenabenteuer. — W. Schmidt, Die Mythologie der austronesischen Völker ; Grundlinien einer Vergleichung der Religionen und Mythologien der austronesischen Völker. — Minerva.

— N° 4 : Nestorius, Le livre d'Héraclide de Damas, trad. Nau. — Feret, La Faculté de théologie de Paris, V-VII. — Tomassetti, La campagna romana. — Tagebuch des Fürsten J. J. Khevenhüller-Metsch, III. — L. Witte, Vor fünfzig Jahren in Rom. — H. Witte, Die Reorganisation des preussischen Heeres durch Wilhelm I. — Clara Brockmann, Die deutsche Frau in Südwestafrika. — Nonni Dionysiaca rec. Ludwich, I. — Maigron, Le romantisme et les mœurs. — De Quincey's literary criticism, p. Darbishine. — Eybisch, Anton Reiser. — Witkop, Die neuere deutsche Lyrik, I. — Nestriepke, Schubart als Dichter. — Dussaud, Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée. — Stengel, Opferbräuche der Griechen.

---

LE PUY-EN-VELAY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 7 Quarante-cinquième année 16 février 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Correspondance historique et archéologique**, 16e et 17e années. 1909-1910 (Paris, Champion) : Louis Passy, M. Léopold Delisle et la Normandie — La famille de Voltaire, les Arouet. — Exposition au Musée Royal des Arts, 25 août 1824, nomenclature des ouvrages se rapportant à l'histoire de Paris. — Journal de voyage (1773) de M. N. Trinquand, huissier de la Chambre du roi faisant partie de l'ambassade chargée de recevoir et ramener en France Mme la princesse Marie-Thérèse de Savoie pour son mariage avec le comte d'Artois. — Le pape Clément VII et l'abbaye de Saint Pierre de Lyon, 1389-1390. — Lettre des habitants de Bâle aux Lyonnais, 25 octobre 1420. — Mariolle-Pilté, La descendance de Corneille. — Extraits des Mémoires d'Antoine Tortat, 1795-1847 — Chronique.

**Revue des sciences politiques**, janvier-février 1911. A. de Foville, Emile Boutmy. — Charles Dupuis, La Belgique et le second Empire (d'après un ouvrage récent). — François Maury, La défense de Paris contre les inondations. — Georges Scelle, Deux arbitrages américains devant la Cour permanente de la Haye. I. La question des Pêcheries de l'Atlantique. — Georges Lecarpentier, Le développement de l'industrie et du commerce des cotonnades. — Jacques Barth, De la constitution d'un bien de famille en France (Loi du 12 juillet 1909). — A. Laborde-Milaa, La crise de la langue et de l'esprit français. — Daniel Bellet, Chronique industrielle (1909). — Georges Tessier, Léon Aucoc. — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Mouvements des périodiques. — Ouvrages envoyés à la rédaction.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 4 : O. Schrader : Gymnasium und Sprachwissenschaft. — Luther-briefe, Martin Luther als Mensch in seinen Briefen. Hgb. von O. Krack. — R. M. Meyer, Altgermanische Religionsgeschichte. — Ehrlich, Randglossen zur hebräischen Bibel, 3. — J. W. Richard, The Confessional History of the Lutheran Church — Hausler, Schopenhauers und Nietzsches Pessimismus. — Weng, Schopenhauer — Darwin. — Deutsche Unterrichtsausstellung auf der Weltausstellung in Brüssel 1910. Bd. I. II. — Exposition allemande de l'enseignement à l'exposition universelle de Bruxelles 1910. Bd. I. — Kathakam, Die Samhita der Kathaçakha. 2. u. 3. Buch. Hgb. von L. von Schroeder. — Denison, Morphology of the Mexican verb. — Jones, The poetic plural of Greek tragedy in the light of Homeric usage. — J. B. Hofmann, De verbis quæ in prisca latinitate exstant deponentibus — G. Büchner, Gesammelte Schriften. Hgb. von P. Landau. — P. Leendertz, Het leven van Vondel. — Semrau, Würfel und Würfelspiel im alten Frankreich. — Fr. Gerber, The sources of William Cartwright's Comedy The Ordinary. — F. v. Schubert-Soldern, Betrachtungen über das Wesen der Kunst. — G. von Brauchitsch, Die panathenäischen Preisamphoren. — H. Gelzer, Byzantinische Kulturgeschichte. — H. Liebmann, Deutsches Land und Volk nach italienischen Berichterstattern der Reformationszeit. — Handbuch für Heer und Flotte. Hgb. von G von Alten. Lieff. 22-24; 25-27. — Resch, Das Galiläa bei Jerusalem. — Schwarz, Landeskunde der Grossherzogtümer Mecklenburg und der Freien Hansestadt Lübeck. — Schnapper-Arndt, Beiträge zur Frankfurter Finanzgeschichte. Hgb. von K. Brauer. — H. Brunner, Geschichte der englischen Rechtsquellen im Grundriss. — F. Loeffler, Die gewerbliche private Pfandleihe nach geltendem Reichs=und Landesrecht. — Vierordt, Medizinisches aus der Geschichte. 3. Aufl.

SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT

## RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

4 tomes en 5 volumes in-12.......................................... 25 fr. »

Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de Sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. Seconde édition. In-12, illustré de 617 planches contenant 3,500 figures.......................................... 5 fr. »

Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Seconde édition. Publié en 2 volumes in-12. Chacun.......................................... 5 fr. »

Tome III (4[e] volume). — Contenant deux mille six cent quarante statues antiques réunies pour la première fois, avec des notices et les index des trois tomes.......................................... 5 fr. »

Tome IV (5[e] volume), contenant quatre mille statues.................... 5 fr. »

## RÉPERTOIRE DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

2 volumes in-12 carré. Chaque volume.... .......................... 5 fr. »

Tome I. — Peintures de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti*, *Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bulletino Napoletano*, le *Bulletino Italiano*, l'*Ephemeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Ausert, Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques.

## RÉPERTOIRE DE PEINTURES DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

Tome premier, contenant 1046 gravures, avec texte et index topographique et muséographique. In-12.......................................... 10 fr. »

Tome second, renfermant 1200 gravures et trois index. In-12.......... 10 fr. »

Tome troisième, renfermant 1350 gravures et trois index. In-12....... 10 fr. »

## RÉPERTOIRE DE RELIEFS GRECS ET ROMAINS

Tome premier. Les Ensembles. Un volume grand in-8, fig............ 10 fr. »

Tome second. (*Sous presse*.)

## RECUEIL DE TÊTES ANTIQUES idéales ou idéalisées

In-8, illustré de 276 planches et de 26 photogravures dans le texte...... 10 fr. »

**L'ALBUM DE PIERRE JACQUES**, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « *Statue* » d'Aldroandi. Un volume in-8, illustré de 193 planches, en un carton.......................................... 25 fr. »

# BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

## SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES

I — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses, avec introduction par Albert Réville. In-8.... 7 fr. 50
Massebieau. Classement des œuvres de Philon. — H. Derenbourg. Un nouveau roi de Saba. — M. Vernes. Populations primitives de la Palestine. — Esmein. La question des investitures. — E. Havet. La conversion de Saint-Paul. — J. Réville. Le rôle des veuves dans les communautés chrétiennes primitives. — Picavet. De l'origine de la philosophie scolastique. — Amélineau. L'hymne au Nil. — Lœb. La Chaîne de la Tradition, etc.
II et III. — DU PRETENDU POLYTHÉISME DES HÉBREUX. Essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi de l'examen de l'authenticité des écrits prophétiques, par Maurice Vernes. 2 volumes in-8.... 15 fr. »
IV. — LA MORALE EGYPTIENNE QUINZE SIECLES AVANT NOTRE ÈRE. Etude sur le papyrus de Boulaq n° 4, par E. Amélineau. In-8....... 10 fr. »
V. — LES ORIGINES DE L'EPISCOPAT. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Eglise chrétienne dans l'Empire romain, par Jean Réville. In-8.... 12 fr. »
VI. — ESSAI SUR L'ÉVOLUTION HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DES IDÉES MORALES DANS L'EGYPTE ANCIENNE, par E. Amélineau. In-8... 8 fr. »
VII. — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses. Deuxième série. In-8.... 7 fr. 50
Amélineau. Les coutumes funéraires de l'Egypte ancienne comparées avec celles de la Chine. — Marillier. Le *tabou* mélanésien. — S. Lévi. Les donations religieuses des rois de Valabhi. — A. Foucher. Les scènes figurées de la légende du Bouddha. — H. Derenbourg. Le poète Imrou' ou'l-Kais et le dieu arabe al-Kaïs. — M. Vernes. Les sources des livres historiques de la Bible. — E. de Faye. De l'influence du Timée de Platon sur la théologie de Justin Martyr. — A. Réville. La christologie de Paul de Samosate. — Picavet. Abélard et Alexandre de Hales. — Esmein. Le serment des inculpés en droit canonique. — J. Réville. L'instruction religieuse dans les premières communautés chrétiennes. — A. Berthelot. L'idée de la Μοῖρα dans les épopées homériques. — J. Deramey. Vision de Gorgorios. Texte éthiopien inédit. — A. Quentin. La religion d'Assurbanipal. — G. Raynaud. Les Panthéons de l'Amérique Centrale, etc.
VIII. — SAINT-AUGUSTIN ET LE NEOPLATONISME, par L. Grandgeorge. In-8.... 4 fr. »
IX. — GERBERT, UN PAPE PHILOSOPHE, d'après l'histoire et d'après la légende, par F. Picavet. In-8.... 6 fr. »
X. — L'ECCLESIASTIQUE, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira. Texte hébreu, traduit et commenté par Israël Lévi. Première partie. In-8........ 7 fr. »
— Seconde partie. In-8.... 7 fr. 50
XI. — LA DOCTRINE DU SACRIFICE DANS LES BRAHMANAS, par Sylvain Lévi. In-8.... 6 fr. »
XII. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE, étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle, par Eugène de Faye. Seconde édition. In-8.... 7 fr. 50
XIII. — ETUDE SUR L'ICONOGRAPHIE BOUDDHIQUE DE L'INDE, d'après des documents nouveaux, par A. Foucher. In-8, 30 fig. et 10 planches... 12 fr. »
— Deuxième partie. In-8, 7 fig.... 4 fr. »
XIV. — LE QUATRIÈME ÉVANGILE, SON ORIGINE ET SA VALEUR HISTORIQUE, par Jean Réville. Seconde édition. In-8.... 7 fr. 50
XV. — LA MAGIE ASSYRIENNE, étude suivie de textes magiques transcrits, traduits et commentés, par C. Fossey. In-8.... 16 fr. »
XVI, 1. — LES IDÉES MORALES chez les Hétérodoxes latins au début du XIIIe siècle, par P. Alphandéry. In-8.... 7 fr. 50
— 2. — ARISTOTE ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS pendant le XIIIe siècle, par G.-H. Luquet. In-8.... 2 fr. »
XVII. — TABOU ET TOTÉMISME à Madagascar, étude descriptive et théorique, par Arnold van Gennep. In-8.... 10 fr. »
XVIII. — HISTOIRE DE LA LÉGITIMATION DES ENFANTS NATURELS EN DROIT CANONIQUE, par R. Génestal. In-8.... 5 fr. »
XIX. — LE DROIT DE PROPRIÉTÉ DES LAIQUES SUR LES ÉGLISES ET LE PATRONAGE LAIQUE AU MOYEN AGE, par Paul Thomas. In-8.... 5 fr. »
XX. — LES CULTES PAIENS DANS L'EMPIRE ROMAIN. I. Les Provinces latines par J. Toutain. Tome Ier : *Les cultes officiels ; les cultes romains et gréco-romains*. In-8.... 10 fr. »
XXI. — PROLÉGOMÈNES A L'ÉTUDE DE LA RELIGION ÉGYPTIENNE. Essai sur la mythologie de l'Egypte, par E. Amélineau. In-8.... 15 fr. »
XXII. — L'ÉVANGILE DE MARC et ses rapports avec ceux de Mathieu et de Luc, par Maurice Goguel. In-8.... 6 fr. »
XXIII. — ÉTUDE SUR LES ORIGINES DES ÉGLISES DE L'AGE APOSTOLIQUE, par Eugène de Faye. In-8.... 5 fr. »
XXIV. — Fascicule 1. — LES RITES FUNÉRAIRES EN SUISSE, DES ORIGINES A LA CONQUÊTE ROMAINE. Études sur les mœurs et les croyances des populations préhistoriques, par D. Viollier. In-8....
XXIV. — Fascicule 2. — RECHERCHES SUR LE CARACTÈRE DU GREC DANS LE NOUVEAU TESTAMENT d'après les Inscriptions de Priène, par Jean Rouffiac. In-8....

LE PUY-EN-VELAY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 8 Quarante-cinquième année. 23 février 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, n° 2 : SPENLÉ, Le démonisme dans la philosophie et la poésie de Gœthe. — L. RÉAU, La peinture à Munich au XIXe siècle, II. — D. JONES, L'enseignement de la prononciation des langues vivantes. — Soutenances de thèses. — MASSICAULT, Le Baireuth shakspearien — La traduction de Macbeth par Mœterlinck. — Un livre américain sur l'enseignement secondaire français. L'enseignement du latin. — Un Toynbee-Hall français. — G. VARENNE, A propos d'une polémique. — Examens et concours.

**Revue napoléonienne**, n° 11, novembre 1909 : Un soldat de la Grande Armée (A. Albert-Petit). — GABIANI, Napoleone giudicato da un ecclesiastico piemontese. — A. LUMBROSO, Une médaille militaire suisse. — La mystérieuse affaire Donnadieu. — M. SALOMON, La vie privée de Talleyrand. — Baron de TRÉMONT, Souvenirs sur la Révolution et l'Empire.

— N° 12, décembre 1909 : A. MASSÉ, Souvenirs sur Bertrand. — A. SAVINE, Les romans napoléoniens de Sir Arthur Conan Doyle. — Ch. MALO, Augereau et la défense de la Savoie et du Dauphiné en 1814. — Baron de TRÉMONT, Souvenirs et notices sur la Révolution et l'Empire.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 5 : ALY, Zur Methode der griechischen Mythologie. I. — ELSENHANS, Die Voraussetzungen der voraussetzungslosen Wissenschaft. — OSTWALD, Grosse Männer. — JUVENTUS, Ephemeris in usum juventutis studiosae. Moder. St. Székely. — OTTO, Naturalistische und religiöse Weltansicht. 2. Aufl. — Th. DEIMEL, Kirchengeschichtliche Apologie. — L. SCHADE, Die Inspirationslehre des heiligen Hieronymus. — J. P. MILLIET, La Dynamis et les trois âmes. — O. BAUMGARTEN, Neue Bahnen. 2. Aufl. — W. JERUSALEM, Introduction into the Philosophy. Transl. by Ch. F. Sanders. — L. REINISCH, Die sprachliche Stellung des Nuba. — H. WARREN, Jainism. — Aristophanis Vespae. Ed. J. van Leeuwen. — J. MAROUZEAU, L'emploi du participe présent latin à l'époque républicaine. — Fr. de SCHILLERI, Carmina optima eademque a J. D. Fuss conversa ed. J. Plassmann. — F. VETTER, Ueber Personennamen und Namengebung in Bern und anderswo. — Goethes Werke. Hgb. von K. Alt. u. a. 5.-7., 8.-10., 27.-28. Tl. — H. MUTSCHMANN, A Phonology of the North-Eastern Scotch Dialect on a historical basis. — NONNENBERG-CHUN, Der französische Philhellenismus in den zwanziger Jahren des vorigen Jahrhunderts. — BRÜCKNER, Kerameikos-Studien. — H. STORCK, Musik und Musiker in Karikatur und Satire. — Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich IV. und Heinrich V. von G. Meyer von Knonau. 6. 7. Bd. — A. WALTHER, Die burgundischen Zentralbehörden unter Maximilian I. und Karl V. — O. WILTBERGER, Die deutschen politischen Flüchtlinge in Strassburg von 1830-1849. — † C. BAGLIANI, L'imperatore Avito. — Jahrbuch des Städtischen Museums für Völkerkunde zu Leipzig. Hgb. von der Direktion. Bd. 3 : 1908/1909. — I. von GRUMBKOW, Isafold. — Frz. Fr. SCHMIDT, Die Occupatio im islamischen Recht. — J. PARTSCH, De l'édit sur l'alienatio judicii mutandi causa facta. — D. PESL, Das Erbbaurecht. — K. L. SCHECHER, Gewerbepolizeirecht des deutschen Reiches.

H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, I

ARTHUR CHUQUET
MEMBRE DE L'INSTITUT

# LETTRES DE 1815

## PREMIÈRE SÉRIE



In-8°, 413 pages........................................ 3 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 9 Quarante-cinquième année 2 mars 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

## PÉRIODIQUES

**Akadémiai Ertesitœ** (Bulletin de l'Académie) Année 1910. — E. Császár : Les efforts de Bessenyei pour créer une Académie. — G. Jablonkay : Un nouveau fragment de l'ancienne langue hongroise (trouvé dans la bibliothèque des Jésuites de Tyrnavie, sur deux feuilles de parchemin ; le texte remonte au commencement du XVIe siècle). — J. Bleyer : La Hongrie et les philologues allemands au début du XIXe siècle (lettres inédites de Frédéric Schlegel, de Guillaume Humboldt, de J. Grimm, de Büsching et de von der Hagen). — J.-L. Fóti : La légende romaine d'Atilla. — P. Sörös : Le procès de haute trahison de Rémi Franyó. — J. Haraszti : La comédie française de la Renaissance et ses rapports avec le théâtre. — F. Kollányi : L'Académie et le Musée National. — J. Viszota : Histoire du Magasin scientifique (la première revue éditée par l'Académie en 1834). — E. Kallós. Archiloque. — J. Hegedüs : Les vers latins de Jean Sylvester. — J. Melich : Les voyelles brèves à la fin des mots. — J. Vértesy : Sigismond Czakó (écrivain dramatique). — G. Heinrich : L'Académie hongroise en 1909 (un extrait français de ce Rapport annuel est envoyé à tous ceux qui en font la demande au Secrétariat de l'Académie). A. Berzeviczy, Etienne Széchenyi. — D. Angyal : En mémoire d'Etienne Széchenyi (La séance solennelle de l'Académie en 1910 fut consacrée à la mémoire de son fondateur, mort en 1860). — Denison Ross : Alexandre Csoma de Körös et le bouddhisme thibétain. — Lettre inédite de Sigismond Kemény à François Toldy. — A. Vizaknai : Le recensement de 1910 en Hongrie. — S. Kégl : Documents turcs de Maros-Vásárhely (au nombre de quinze, mais sans grande importance, à l'exception d'un traité de 1684 entre les Mécontents hongrois et la Turquie). — V. Pecz : Les tropes de l'Iliade et de l'Odyssée. — S. Kégl : Khosrev, le plus grand poète persan de l'Inde. — J. Heinlein : Les œuvres de Mikszáth en langues étrangères (bibliographie des traductions). — G. Voinovich : Les petites poésies de Madách. — S. Gergely : La Correspondance de Michel Teleki (Introduction du tome V, 1670-1671). J. Lukinich : Actes des procès de sorcellerie en Hongrie. — Chaque livraison du Bulletin contient une revue des revues hongroises subventionnées par l'Académie.

**Irodalomtœrténeti Kœzlemények** (Revue d'histoire littéraire). Année 1910. Tome XX. T. Gyárfás : La vie de François Faludi (1704-1779, d'après des documents inédits). — J. Czeizel : Les Epitres de François Kazinczy. — J. Loosz : Le romancier Sigismond Kemény et la fidélité historique. — J. Kaposi : Les premiers traducteurs hongrois de Dante (François Császár et Jules Bálinth dans la première moitié du XIXe siècle). — R. Gálos : Étienne Szokolyai (écrivain protestant du XVIIe siècle). — L. Ràcz : Bibliographie hongroise de Rousseau. S. Harmos : Joseph Katona et son Bánk bán. — M. Bittenbinder : Contributions à l'histoire du théâtre hongrois (a découvert dans les archives des Piaristes de Trencsén cinq drames scolaires ; l'un est traduit de Holberg, un autre de Jean Élie Schlegel). — R. Gragger : Lettres inédites de Széchenyi, de Kossuth, de Ladislas Teleki au comte Charles Zay.

**Magyar Nyelvœr** (Le Gardien de la langue). Année 1910. Tome XXXIX. — S. Simonyi : Contribution à l'histoire des suffixes. — J. Szücsi : La langue poétique de Petœfi. — I. Fabian : Le dialecte de Tata-Tóváros. — M. Rubinyi : La langue de Mikszáth. —

K. MIKSZÁTH : Le conte populaire. — I. PEISNER : Eléments hongrois dans la langue des Saxons de Transylvanie. — K. VISKI : Benoît Komjáti (la traduction des Epîtres de saint Paul — 1533 — est probablement d'un écrivain inconnu que Komjáti a simplement copié). — L. BORSODI : Le salut en hongrois. — O. BEKE : Linguistique finno-ougrienne (à propos des deux dernières publications de Szinnyey dont une a paru dans la collection Göschen). — J. BALASSA : Grammaire hongroise à l'usage des Allemands (méthode Toussaint-Langenscheidt). — I. GYŒRFFY : Le nom du bétail dans la grande plaine hongroise. — S. MURESANU : Berzsenyi comme novateur de la langue. — I. BORBÉLY : La Bible de Heltaï. — S. SIMONYI : La négation en hongrois. — M. MARIANOVICS : Mots slaves en hongrois. — A. HORGER : Une loi inconnue de phonétique hongroise. — M. KOVÁCS : La langue de la pêche. — L. TEREBESI : Le style populaire dans les œuvres d'Agai (humoriste contemporain). — J. ZOLTVÁNY : Un testament hongrois de 1579. — B. CSÜRI : La Métaphore. — Z. ALSZEGHY : Un document hongrois de 1565. — S. SIMONYI : Le Codex Apor. — D. BUZÁS : Comment faut-il écrire pour le peuple. — La Revue contient encore de nombreuses étymologies, des contributions au folklore hongrois et aux patois.

**Nyelvtudomanyi Kœzlemények**, Revue de linguistique finno-ougrienne. Année 1910 : N^os^ 1-2. J. SCHÜTZ : La formation des mots dans l'ostiak du Nord. — O. BEKE : Grammaire tchérémisse. III. — G. GYOMLAY : La théorie des temps verbaux. — VIII. O. BEKE : Le signe du pluriel (-k) en lapon. — Bibliographie.

**Nyelvtudomany**. (Revue de linguistique générale) Année 1910. N^os^ 1-2. O. ASBOTH : Le mot hongrois göröngy (motte de terre) et le changement de l'*a* en *u* dans les langues slaves. — J. SCHMIDT : La réduction des diphtongues longues. — Z. GOMBOCZ : Contributions à l'histoire de la phonétique (William Holder, 1614-1697; George Dalgarno et John Wilkins, Helmont et Amman). — F. THEISZ : Le génitif dans le dialecte allemand de Verbász. — J. SCHMIDT : Le problème de la genèse de la flexion indo-européenne. — O. ASBÓTH : Anciens noms de lieux grecs en Transylvanie. — M. DRAGANU : Eléments latins en roumain. — *Bibliographie : Glotta*, Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache. — E. BOURCIEZ : Eléments de linguistique romane. (Eloge).

H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, I

ARTHUR CHUQUET
MEMBRE DE L'INSTITUT

# LETTRES DE 1815

## PREMIÈRE SÉRIE



In-8°, 413 pages.......................................... 3 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 10 Quarante-cinquième année. 11 mars 1911.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Feuilles d'Histoire**, n° 3, 1er mars 1911 : Eugène Welvert, Les Mémoires de Lauzun. — Arthur Chuquet, Jourdan, général en chef de l'armée du Nord. — René Maubert, La démission du colonel Desbrunières. — A. de Tarlé, Les Mémoires du général Vimeux. — Aimé Genêt, Sauvons la Patrie. — Géraud Lavergne, Un soldat de 1796. — André Raucroix, Un mémoire de Magallon annoté par Bonaparte. — A. Dubois-Dilange, La radiation des demoiselles Fernig. — Ludovic Roustan, Bonaparte et César, composition d'un bachelier prussien de 1803. — Maurice Marby, Portes et promenades à Genève. — Albert Grun, La fin de l'ex-conventionnel Duhem. — Jacques d'Aubrives, Pas de Napolitains. — Adolphe Midoux, Le chevalier de Warenghien. — Lucien Leclerc, Napoléon à Eclaron. — Louis Bernard, Jérôme en 1814. — Henri Baraude, Lettres d'un Saint-Cyrien, officier d'artillerie. — Gaston Francery, Les services de Thiébault. — Maurice Zablet, La Marquise de la Tour-du-Pin. — André Vovard, Le colonel Dudevant, beau-père de George Sand. — Joseph Durieux, Bugeaud et Abd-el-Kader. — Paul Ravaisse, L'Egypte et Arthur Rhoné. — *Questions et réponses* : Mme Doublet et ses papiers (A. G.); Les manuscrits inédits de Jean-Jacques Rousseau (E. W.); La Romance du pauvre Jacques. (D.-D.); Le régiment de Dillon (E. W.)

**Revue bleue**, 4 février : Caillaux, L'œuvre budgétaire de la République. — Lefcadio Hearn, A Yokohama. — Yves Guyot et E. Paris, Formons et exportons des administrateurs. — Cam. Jullian, L'avénement du métal. — G. Cahen, L'évolution des fonctions publiques. — Lucien Maury, Humilis et Verlaine. — Firmin Roz, Le vieil homme. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Nos libertés politiques.

— 11 février : J. Caillaux, L'œuvre budgétaire de la République. — Paul Flat, Henri Bernstein. — G. Cahen, L'évolution des fonctions publiques. — P. Juquelier et A. Fillassier, Le divorce et la folie. — Lucien Maury, Jugements scandinaves sur la France. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger, humour anglais.

— 18 février : Maréchal Vaillant, Le siège de Rome en 1849. — J. Steeg, L'expansion de l'Université française à l'étranger. — A. Bossert, Un précurseur du romantisme, Louis Ramond. — Léon Bocquet, L'archétype de l' « oiseau bleu ». — Lucien Maury, Les origines du romantisme. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Sir Charles Dilke.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 7 : Diels, Zur Weltsprachenfrage. — Katalog der Nürnberger Stadtbibliothek. Hgb. im Auftrage des Stadtmagistrats. 1. Bd., Abt. I., 1. Tl. — Report of the Librarian of Congress and Report of the Superintendent of the Library Building and Grounds for the fiscal year ending June 30, 1910. — Hausrath, Jesus und die neutestamentlichen Schriftsteller. 2. Bd. — Lœsche, Luther, Melanchthon und Calvin in Oesterreich-Ungarn. — Schubert, Unsere Predigt vom auferstandenen Heiland. — W. Von Humboldts ausgewählte philosophische Schriften. Hgb. von J. Schubert. — Herbart, Allgemeine Pädagogik und Umriss pädagogischer Vorlesungen. Hgb. von B. Maydorn. — Macdonell, Vedic Grammar. — Porphyrii Sententiae ad intelligibilia ducentes. Rec. Mommers. —

Aristophanes' Werke übs. von L. Seeger. Neue. Aufl. hgb. von Fischer und Schmid. — GEORGES, Kleines lateinischdeutsches und deutsch-lateinisches Handwörterbuch. Deutsch-latein. Tl. 7. Aufl. von H. Georges. — Basler Studentensprache. Jubiläumsgabe, dargebracht vom deutschen Seminar in Basel. — JANSSEN, Friedr. Leop. Graf zu Stolberg. 4. Aufl. bes. von L. von Pastor. — DILTHEY, Das Erlebnis und die Dichtung, Lessing, Gœthe, Novalis, Hölderlin. 3. Aufl. — Browning's Men and Women. 1855. — SETTEGAST, Dantes Göttliche Komödie. — HEISENBERG, Grabeskirche und Apostelkirche, zwei Basiliken Konstantins. — JÄKEL, Zur Komposition des Hans Memling. — SCHMEIDLER, Italienische Geschichtsschreiber des 12. und 13. Jahrhunderts. — NIRRNHEIM, Das erste Jahr des Ministeriums Bismarck und die öffentliche Meinung. — DANIELS, Das antike Kriegswesen. — ERKES, Aus dem unbewohnten Innern Islands. — ROTHES, Quer durch Spanien und im Norden Afrikas. — EICHMANN, Acht und Bann im Reichsrecht des Mittelalters. — JEREMIAS, Das Alter der babylonischen Astronomie. 2. Aufl.

**Revue de l'instruction publique en Belgique**, n° 5 : Em. BOISACQ, La dialectologie grecque à propos d'un livre récent. — J.-J. HARTMAN, Gaston Boissier. — H. DE SAGHER, Une étude récente sur l'industrie drapière à Bruges pendant le moyen âge. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. W.-H.-D. ROUSE, A. LELONG, ERNOUT, O. DRENCKHAHN, U.-V. CHATELAIN, M. PROU, E. PETIT, SÉE et LESORT, A. MATHIEZ. — *Périodiques.*

— N° 6 : J.-J. HARTMAN, Gaston Boissier. — Ant. GRÉGOIRE, Conseils pratiques sur l'emploi des machines parlantes dans l'enseignement des langues vivantes. — A. COUNSON, Maurice de Guérin. — J. DE DECKER, Ingenium in numero habere (de l'origine historique d'une locution courante); L. Vinicius, magistrat monétaire. — ERDMANN, Notes sur Apulée. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. BUCK, M. DUFOUR, W.-D. LOWE, NICKLIN, CARTWRIGHT, BRANTS et VAN HAUWAERT, J.-J. SALVERDA DE GRAVE, GROB. — *Chronique.*

**Museum**, n° 5 : UNUS MULTORUM, The lately discovered fragments of Menander, 2 ed. (van Leeuwen). — BUCK, Introduction to the study of Greek dialects (Faddegon). — MAROUZEAU, L'emploi du participe présent latin à l'époque républicaine (Baehrens). — CAPELLANUS, Sprechen Sie Lateinisch ? 5. Aufl. (Hartman). — WILLIAMS, Essai sur la composition du roman gallois de Peredur (van Hamel). — Haynes BODE, The Pali Literature of Burma (Speyer). — FISCHER, « Tag und Nacht » im Arabischen (Wensinck). — WEIGAND, Deutsches Wörterbuch, 5. Aufl., Lief. 5-11 (van Wijk). — FRIEDLÄNDER, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms, 8. Aufl. (Kuiper). — BERGMANN, König Manfred von Sizilien (Mulder). — Van MARLE, Hoorn au moyen âge (H. E. van Gelder). — FIMMEN, Zeit und Dauer der kretischmykenischen Kultur (C.-W. Vollgraff). — VACHTLER, Die Blütezeit der griechischen Kunst im Spiegel der Reliefsarkophage (Berlage). — LIPSIUS, Zum Recht von Gortyns (Engers). — GUERBER, Myths and Legends of the Middle Ages (Blöte). — SCHRIJNEN, Essays en Studiën (Obbink). — BRANDT, Eclogae poetarum latinorum.

---

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI[e]

***EN DISTRIBUTION :***

## Catalogue général de la librairie Ernest Leroux

*(1871-1911)*

In-8 de 240 pages. *Envoi franco* .......................................... 0 fr. 50

COLLECTION D'UN AMATEUR

# OBJETS D'ART

## DE LA CORÉE, DE LA CHINE ET DU JAPON

**Bronzes, Bois, Peintures, Estampes,** etc.

*Livres illustrés imprimés en Corée depuis la fin du* XIV[e] *siècle.*
*(Impressions en caractères mobiles avec gravures sur bois).*

**dont la vente publique aura lieu**

A l'HOTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS du lundi **27** au jeudi **30** mars 1911, à **2** heures précises.

M[e] André DESVOUGES, *commissaire-priseur* | M. Ernest LEROUX, *expert*

Exposition publique le dimanche 26 mars, de 2 heures à 5 heures.

# BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

De feu M. **François TURRETTINI,** de Genève

CHINE, JAPON, AMÉRIQUE

*Linguistique, Histoire et Géographie de l'Orient*

Vocabulario de Japon. Manila, 1630. — Lord Kingsborough. Antiquities of Mexico. 9 volumes in-folio. — P. F. von Siebold. Fauna Japonica, 5 volumes. — P. F. von Siebold. Nippon. Archiv zur Beschreibung von Japan. 6 volumes. — Journal Asiatique. Collection complète, 1822-1908.

**dont la vente publique aura lieu**

28, RUE DES BONS-ENFANTS, A 8 HEURES DU SOIR

du vendredi **24** au lundi **27** mars 1911

M[e] André DESVOUGES, *commissaire-priseur* | M. Ernest LEROUX, *expert*

Exposition chaque jour de vente de 2 heures à 4 heures

**Ces deux catalogues seront envoyés sur demande**

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 11 Quarante-cinquième année 18 mars 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES

**Bulletin hispanique**, n° 1 : P. Paris, L'archéologie en Espagne et en Portugal (mai 1908-mai 1910). — M. Cazurro. Quelques fragments de vases ibériques d'Ampurias. — F. Hanssen, Cuestiones de gramática : Observaciones sobre la preposición para, Sobre algunas formas de los pronombres posesivos castellanos. — C. Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII (suite). — L. Michel, Inventaire de la Collection Édouard Favre (suite). — Variétés : Stylisation de la face humaine sur des ex-voto d'Estremadure (H. Breuil). — L'histoire et l'épopée, A propos de « L'épopée castillane à travers la littérature espagnole », de M. Ramón Menéndez Pidal (G. Cirot). — Sur quelques archaïsmes de la conjugaison espagnole (G. Cirot). — Un Diccionario latino-hebreo anónimo é inédito compuesto en España (P. Blanco-Soto). — Bibliographie : C. de Echegaray et S. de Mugica, Villafranca de Guipuzcoa (C. Jullian). — H.-R. Lang, Communications from Spanish Cancioneros (G. Cirot). — J. Hazanas y La Rua, Maese Rodrigo (G. Cirot), p. 94 ; — A. Coster, Cervantes, Coignet et Coupillé (L. Muret). — A. Rodriguez del Busto, Altitudes y canalización (H. Lorin). — Revue des revues : Revue hispanique. — Chronique (Cuervo, Ureña, R. Altamirà, Hanssen, Fitz-Gerald, Rouanet, Lorin).

**Revue bleue**, 25 février 1911 : T. Steeg, L'expansion de l'Université française à l'étranger. — Henri Chardon, Projet de réforme de six ministères. — Raymond Bouyer, Ingres amoureux et passionné. — Paul Gaultier, La vie intérieure. — Firmin Roz, Théâtres, « Après moi ». — Jacques Lux, Grandes œuvres d'économie politique et financière.

**Revue de philologie française et de littérature**, 4e trimestre 1910 : Ed. Hrkal, Grammaire historique du patois picard de Démian (suite). — Gillieron et Roques, Études de philologie linguistique, mots en collision : le coq et le chat, épi et épine. — L. Clédat, L'imparfait du subjonctif, temps défectif. — Comptes rendus : Gornay, Französisch zur schnellsten Aneignung der Umgangssprache durch Selbstunterricht (P. Porteau). — Chronique : nomenclature grammaticale. — Livres et articles signalés — Table de l'année 1910.

**Romania**, n° 156, octobre 1910 : C. Salvioni, Miscellanea etimologica e lessicale. — E. Philipon, Les parlers du duché de Bourgogne aux XIIIe et XIVe siècles. — P. Meyer, Notice du ms. Egerton 735 du Musée Britannique, I. — G. Bertoni, Un frammento di una versione perduta del Roman de Troie. — Mélanges : L. Constans et A. Thomas, Miscere en ancien français ; Ch. V. Langlois, Anc. fr. pichar ; E. Faral, Letre dans une chanson française ; E. Weekley, A propos de l'ancien fr. escomos, escoymous ; A. Thomas, Le père de Martial d'Auvergne. — Comptes rendus : Mélanges offerts à M. Em. Chatelain (G. Cohen) ; Mélanges de philologie romane et d'hist. litt. offerts à M. Maurice Wilmotte (M. Roques) ; Mascetta-Caracci, Dante e il Dedalo petrarchesco (H. Cochin).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 6 ; Aly, Zur Methode der griechischen Mythologie (fin). — Strauss, La politique de Renan. — Kurschners Deutscher Literatur-Kalender auf das Jahr 1911. Hgb. von Klenz. — Theologische Studien. Theodor Zahn zum 10. Oktober 1908 dargebracht von N. Bonwetsch u. a. — Steinmann, Die Sklavenfrage in der alten Kirche. — Förster, Autorität und Freiheit. — Geyer, Die Sententiae divinitatis. — Jahn, Sittlichkeit und Religion. — Sumerian Administrative Documents in the Reigns of the Kings of the Second Dynasty of Ur by Myhrman. — Der Mischnatraktat von der Prügel-

strafe. Erläut. von Windfuhr. — Aristotelis Politica. Recogn. O. Immisch. — Gleisberg, De vocabulis tragicis quae apud Platonem inveniuntur. — Eclogae poetarum latinorum. Composuit S. Brandt. Ed. tertia. — Hellmann, Joseph Christian Freiherr von Zedlitz. — Kalff, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde. Deel IV. V. — Rushton, Shakespeare's Legal Maxims. — Ch. V. Langlois, La Vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps. — Institut de Estudis Catalans. L'Arquitectura Romanica a Catalunya. Vol. I, per J. Puig y Cadafalch, A. de Falguera y Sivila, J. Goday y Casals. — Justi, Michelangelo. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, hgb. v. G. Schuster. XXXI. Jahrg. : 1908. — Haskins, Normandy under William the Conqueror; The Administration of Normandy under Henry I. — Beiträge zur Geschichte des Herzogtums Kleve. Festschrift des histor. Vereins für den Niederrhein. — Schwalm, La vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ. — Hymans, Brüssel. — Stahl, Die Weltausstellungsstadt Brüssel. — Dambitsch, Die Verfassung des Deutschen Reiches. — Heilborn, Die kurze Freiheitsstrafe. — K. Sturm, Die Landstreicherei. — Deherme, Croître ou Disparaître. — Eneström, Verzeichnis der Schriften Leonhard Eulers. I.

— N° 8 : Uhlirz, Die Oesterreichische Chronik. — Briefe eines Unbekannten. Neu hgb. von Graf Lanckoronski und W. Weigand. — Karge, Geschichte des Bundesgedankens im Alten Testament. — D. H. Müller, Die Bergpredigt im Lichte der Strophentheorie. — Zillich, Febronius. — Gomperz, Griechische Denker. 2. und 3. — Switalski, Der Wahrheitsbegriff des Pragmatismus nach William James. — Gunning, Verzamelde Opstellen. Tweede Bundel. — Apel, Die « Freie Hochschule Berlin » und ihre Hörer. — Cheikho, La littérature arabe au xixe siècle. 2e p. — The History of Gruffydd ap Cynan. Transl. by A. Jones. — Brause, Lautlehre der kretischen Dialekte. — Commentationes philologae Jenenses Ed. Seminarii philologorum Jenensis Professores. VIII, 2. — Hans, Ibsens Selbstporträt in seinen Dramen. — Intze, Nicholas Rowe. — Fortlage, Anton de Peters. — Scheibe, Die baugeschichtliche Entwicklung von Kamenz. — Löhr, Israels Kulturentwicklung. — Hampe, Beiträge zur Geschichte der letzten Staufer. — Struck, Mistra. — Lewin, Geschichte der badischen Juden seit der Regierung Karl Friedrichs (1738-1909). — Gebhardt, Les jardins de l'histoire. — M. Schmidt. Ueber altperuanische Gewebe mit szenenhaften Darstellungen. — Fr. Burnett, Through Tropic Seas. — Singewald, Der agent provocateur.

**Bulletin international de l'Académie des Sciences**, n° 3, mars 1910 : Commission de l'histoire de l'art, 24 nov. 1909. — Mann, L'évolution de la synthèse littéraire. — Grzegorzewski, Le tombeau de Ladislas III, dit le Warnésien, roi de Pologne et de Hongrie. — Zoltowski, Le réalisme et l'idéalisme dans la doctrine de Hegel. — Sobeski, La méthode objective appliquée à l'esthétique.

— N° 4, avril 1910 : A. Brückner, Contributions à l'histoire de la langue polonaise. — R. Taubenschlag, L'histoire de l'arra dans le droit romain.

— Nos 5-6, mai-juin 1910 : Commission de l'histoire de l'art, 21 avril et 2 juin 1910. — Stronski, Le troubadour Folquet de Marseille. — Kutrzeba, Etude sur les sources du droit de Pologne.

— Nos 7-8, juillet-octobre 1910 : Przychocki, Symbolae ad veterum auctorum historiam nec non ad medii aevi studia philologica. I. Accesus Ovidiani. — Demetrykiewicz, Les statues de pierre dites baby en Asie et en Europe et leurs rapports avec la mythologie slave.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 12 Quarante-cinquième année. 25 mars 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES

**Bulletin italien**, n° 1 : P. DUHEM, La tradition de Buridan et la science italienne au XVIe siècle (5e article et dernier). — C. PITOLLET, L'abbé Filippo-Cesare Mascara Torriano et sa correspondance inédite avec le marquis de Grimaldo sur la mort de Louis XIV et les débuts de la Régence (1er article). — Questions d'enseignement : Les Jurys d'italien en 1911. — Bibliographie : E. CASANOVA, L'Archivio di Stato in Napoli dal primo gennaio 1899 al 31 dicembre 1909 (Notizie raccolte da) (L.-G. Pélissier). — E. BERTAUX, Etudes historiques et d'art (G. Radet). — Dante e la Lunigiana. Nel sesto Centenario della venuta del poeta in Valdimagra (MCCCVI-MDCCCCVI) (L.-G. Pélissier). — V.-L. BOURRILLY, Lettres écrites d'Italie par François RABELAIS (décembre 1535-février 1536) (P. Courteault). — G.-A. BORGESE, Storia della critica romantica in Italia (D. Ceccaldi). — Œuvres poétiques de G. CARDUCCI, choisies et commentées par G. MAZZONI et G. PICCIOLA, traduction française par A. LAVA (A. Jeanroy) (M. Mignon). — Il « Çà Ira » di G. CARDUCCI, commentato dal prof. FERRUCCIO BERNINI, 2e édizione (A. Jeanroy). — VIRGILIO, L'Eneide, testo e versione ritmica di L. VISCHI (M. Mignon). — L. DE ANNA, Il verbo francese e la sua teoria dal IX al XX secolo, studio critico storico-filologico : III. La coniugazione morta (E. Bourciez). — Chronique.

**Revue des études anciennes**, n° 1 : Documents et questions littéraires, J. Ph. E. LEGRAND, Notes alexandrines, I : Sur l'élégie. — Ad. REINACH, Les Gaulois en Egypte. — G. RADET, Quelques remarques nouvelles sur la déesse Cybébé. — C. JULLIAN, Notes gallo-romaines : XLIX. Un faux « Mithraeum » dans les Pyrénées. — F. MAZAURIC, Céramique polychrome des Celtes. — G. GUÉNIN, Enquête sur les menhirs. — Abbé MARSAN, Le dieu Ageion. — J. LOTH, Les dolia des forgerons gaulois de Mané-Bramus en Persquen. — H. de GÉRIN-RICARD, Les stèles énigmatiques d'Orgon et de Trets. — C. JULLIAN, Chronique gallo-romaine. — Bibliographie.

**Revue historique**, mars-avril : G. BLOCH, La plèbe romaine ; 1re partie. — E. SAULNIER, Le mariage de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. — L. HALPHEN, A propos du capitulaire de Quierzy-sur-Oise. — E. GRISELLE, Louis XIII et sa mère ; fin. — N. VALENTIN, Un vagabond littéraire à la fin du XVIIIe siècle. — H. SÉE, L'œuvre de la Commission des documents économiques de la Révolution. — Bulletin historique : Antiquités latines (publications étrangères), par Ch. LÉCRIVAIN. — Histoire de France. Epoques franque et des Capétiens directs, par L. HALPHEN. — Histoire de l'Eglise au moyen-âge, par E. JORDAN. — Histoire d'Allemagne (1519-1648), par A.-O. MEYER. — Correspondance. Réponse de M. Marchand à M. Romier et de M. Vignes à M. Hauser. — Comptes-rendus : SELIGMAN, L'interprétation économique de l'histoire ; KRAUSS, Talmudische Archäologie ; CICCOTTI, Le déclin de l'esclavage antique ; AUBANEL, Galilée et l'Eglise ; Histoire de France illustrée ; DERRÉCAGAIX, Nos campagnes au Tyrol ; POPE et LODGE, Life of the Black Prince ; Studien und Versuche zur neueren Geschichte, Max Lenz gewidmet; Affairs of Hungary ; MARCZALL, Hungary in the XVIII century ; CALDAS, Vienna de Castello ; ERRERA, L'epoca delle grandi scoperte geographiche ; BARTHOLOMEW, A school economie atlas.

## PÉRIODIQUES

**Bulletin italien**, n° 1 : P. DUHEM, La tradition de Buridan et la science italienne au XVI[e] siècle (5[e] article et dernier). — C. PITOLLET, L'abbé Filippo-Cesare Mascara Torriano et sa correspondance inédite avec le marquis de Grimaldo sur la mort de Louis XIV et les débuts de la Régence (1[er] article). — Questions d'enseignement : Les Jurys d'italien en 1911. — Bibliographie : E. CASANOVA, L'Archivio di Stato in Napoli dal primo gennaio 1899 al 31 dicembre 1909 (Notizie raccolte da) (L.-G. Pélissier). — E. BERTAUX, Etudes historiques et d'art (G. Radet). — Dante e la Lunigiana. Nel sesto Centenario della venuta del poeta in Valdimagra (MCCCVI-MDCCCCVI) (L.-G. Pélissier). — V.-L. BOURRILLY, Lettres écrites d'Italie par François RABELAIS (décembre 1535-février 1536) (P. Courteault). — G.-A. BORGESE, Storia della critica romantica in Italia (D. Ceccaldi). — Œuvres poétiques de G. CARDUCCI, choisies et commentées par G. MAZZONI et G. PICCIOLA, traduction française par A. LAVA (A. Jeanroy) (M. Mignon). — Il « Çà Ira » di G. CARDUCCI, commentato dal prof. FERRUCCIO BERNINI, 2[e] édizione (A. Jeanroy). — VIRGILIO, L'Eneide, testo e versione ritmica di L. VISCHI (M. Mignon). — L. DE ANNA, Il verbo francese e la sua teoria dal IX al XX secolo, studio critico storico-filologico : III. La coniugazione morta (E. Bourciez). — Chronique.

**Revue des études anciennes**, n° 1 : Documents et questions littéraires, J. Ph. E. LEGRAND, Notes alexandrines, I : Sur l'élégie. — Ad. REINACH, Les Gaulois en Egypte. — G. RADET, Quelques remarques nouvelles sur la déesse Cybébé. — C. JULLIAN, Notes gallo-romaines : XLIX. Un faux « Mithraeum » dans les Pyrénées. — F. MAZAURIC, Céramique polychrome des Celtes. — G. GUÉNIN, Enquête sur les menhirs. — Abbé MARSAN, Le dieu Ageion. — J. LOTH, Les dolia des forgerons gaulois de Mané-Bramus en Persquen. — H. de GÉRIN-RICARD, Les stèles énigmatiques d'Orgon et de Trets. — C. JULLIAN, Chronique gallo-romaine. — Bibliographie.

**Revue historique**, mars-avril : G. BLOCH, La plèbe romaine ; 1[re] partie. — E. SAULNIER, Le mariage de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. — L. HALPHEN, A propos du capitulaire de Quierzy-sur-Oise. — E. GRISELLE, Louis XIII et sa mère ; fin. — N. VALENTIN, Un vagabond littéraire à la fin du XVIII[e] siècle. — H. SÉE, L'œuvre de la Commission des documents économiques de la Révolution. — Bulletin historique : Antiquités latines (publications étrangères), par Ch. LÉCRIVAIN. — Histoire de France. Epoques franque et des Capétiens directs, par L. HALPHEN. — Histoire de l'Eglise au moyen-âge, par E. JORDAN. — Histoire d'Allemagne (1519-1648), par A.-O. MEYER. — Correspondance. Réponse de M. Marchand à M. Romier et de M. Vignes à M. Hauser. — Comptes-rendus : SELIGMAN, L'interprétation économique de l'histoire ; KRAUSS, Talmudische Archäologie ; CICCOTTI, Le déclin de l'esclavage antique ; AUBANEL, Galilée et l'Eglise ; Histoire de France illustrée ; DERRÉCAGAIX, Nos campagnes au Tyrol ; POPE et LODGE, Life of the Black Prince ; Studien und Versuche zur neueren Geschichte, Max Lenz gewidmet ; Affairs of Hungary ; MARCZALL, Hungary in the XVIII century ; CALDAS, Vienna de Castello ; ERRERA, L'epoca delle grandi scoperte geographiche ; BARTHOLOMEW, A school economic atlas.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 13 Quarante-cinquième année 1er avril 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : Bezold : Romanische Baukunst in Frankreich. — Brugmans en Oppermann, Atlas der Nederlandse Paläographie. — Altjüdische liturgische Gebete. Ausgew. u. hgb. von W. Staerk; — Der Misnatraktat Berakhoth. Hgb. von W. Staerk. — Veit, Was soll der evangelische Gemeindepfarrer sein : Priester, Evangelist oder Seelsorger? — Huonder, Der einheimische Klerus in den Heidenländern. — Arnoldt, Gesammelte Schriften. Hgb. von Schöndörffer. Bd. II, I. III, 2. Nachlass. Bd. III. — Hachet-Souplet, Untersuchungen über die Psychologie der Tiere. Deutsche Ausgabe von Fr. Streissler. — Oehlke, Deutsch in Prima. — Heracliti Quaestiones Homericae. Ed. societatis philologae Bonnensis sodales, prolegom. scr. Oelmann. — Cornelii Taciti Historiarum libri. Recogn. Fisher. — Gallée, Altsächsische Grammatik. 2 Aufl., eingel. von Lochner. — Schaarschmidt, Demetrius. — Traherne's Poems of Felicity. Ed. by Bell. — Hilka, Das Leben und die Sentenzen des Philosophen Secundus des Schweigsamen in der altfranzösischen Literatur. — Schiedermair, Beiträge zur Geschichte der Oper an der Wende des 18. und 19. Jahrhunderts. I. und II. — Buchners Leitfaden der Kunstgeschichte. Neu bearb. von G. Howe. 12 Aufl. — Luckenbach, Kunst und Geschichte. Kl. Ausg. — Püschel, Das Anwachsen der deutschen Städte in der Zeit der mittelalterlichen Kolonialbewegung. — Bandmann, Die deutsche Presse und die Entwicklung der deutschen Frage von 1864-66. — Egelhaaf, Politische Jahresübersicht für 1910. — W. Pessler, Der volkstümliche Wohnbau an der Niederelbe. — † Th. Christomanos, Die neue Dolomitenstrasse Bozen-Cortina-Toblach und ihre Nebenlinien. — Deutsch, Die Entwicklung der Seidenindustrie in Osterreich, 1660-1840 — Hecht, Die k. k. Spiegelfabrik zu Neuhaus in Niederösterreich, 1701-1844. — Goldschmidt, Ungerechtfertigter Vollstreckungsbetrieb. — Zwanzig Abhandlungen zur Geschichte der Medizin. Festschrift, Hermann Baas zum 70. Geburtstage gewidmet.

— n° 10 : Zehntbauer, Probleme der ungarischen Verfassungsgeschichte. I. — Focke, Das Volksbibliothekswesen in der Provinz Posen. — Otten, Die deutschen Volksbibliotheken und Lesehallen. — Duhm, Das kommende Reich Gottes. — Mogk, Die Menschenopfer bei den Germanen. — Otto, Über die Dorpater Klöster und ihre Kirchen. — Grunwald, Geschichte der Gottesbeweise im Mittelalter bis zum Ausgang der Hochscholastik. — Daniels, Quellenbeiträge und Untersuchungen zur Geschichte der Gottesbeweise im 13. Jahrhundert. — Pendzig. Pierre Gassendis Metaphysik und ihr Verhältnis zur scholastischen Philosophie — In Strome des Lebens. Altes und Neues zur Belebung der religiösen Jugendunterweisung dargeboten vom Leipziger Lehrer-Verein. — Grosse, 1810-1910. Beiträge zur Geschichte des Oberlehrerstandes. — Goldziher, Vorlesungen über den Islam. — Roussel, Les anomalies du Kamayana. — Fraustadt, Encomiorum in literis Graecis usque ad Romanam aetatem historia. — Baronesse E. Rosen, Rückblicke auf die Pflege der Schauspielkunst in Reval. — Fritz Reuter, Gedenkbuch zum 100. Geburtstage des Dichters. Hgb. vom Allgem. Plattdeutschen Verbande. — Early Plays from the Italian, ed by. Bond. — The Forerunners of Dante. Ed. by Butler. — Eckardt, Die Baukunst in Salzburg während des 17. Jahrhunderts. — M. Frhr. Geyr von Schweppenburg und P. Goessler, Hügelgräber im Illertal bei Tannheim. — Pelster, Stand und Herkunft der Bischöfe der

Kölner Kirchenprovinz im Mittelalter. — O. Becker, Die Verfassungspolitik der französischen Regierung bei Beginn der grossen Revolution. — Das Hamburgische Pfundzollbuch von 1369, bearb. von Nirrnheim. — K. O. Müller, Zur Geschichte der peinlichen Prozesse in Schwaben im späteren Mittelalter — M. Simon, Geschichte der Mathematik im Altertum in Verbindung mit antiker Kulturgeschichte.

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : Zehntbauer, Problem der ungarischen Verfassungsgeschichte (fin). — Caspar, Petrus Diaconus und die Monte Cassineser Fälschungen. — Pladra, Jesus. — Irenaeus, Gegen die Haeretiker. Hgb. von Erwand Ter-Minassiantz. — Commer, Heinrich Schrörs' « Gedanken über zeitgemässe Erziehung und Bildung der Geistlichen » im Lichte der kirchlichen Lehre und Gesetzgebung. — Baldwin, Das Denken und die Dinge oder Genetische Logik. Ins Deutsche übertr. von Geisse. — Philosophisches Lesebuch. Hgb. von Dessoir und Menzer. 3. Aufl. — Wundt, Vorlesungen über die Menschen-und Tierseele. — Beyer, Volkserzieher — bildet Menschen. — Zwilling, Volkserziehung. — H. Schneider, Kultur und Denken der Babylonier. — Klauber, Keilschriftbriefe. — Lautensach, Die Aoriste bei den attischen Tragikern und Komikern. — Armstrong, Autobiographic Elements in Latin Inscriptions. — Ander teil D. Johan Fausti Historien/von seinem Famulo Cristoff Wagner 1593. Hgb. von J. Fritz. — Sütterlin, Die deutsche Sprache der Gegenwart. 3. Aufl. — Marik, v-Schwund im Mittel=und Frühneuenglischen. — Croce, Saggi sulla letteratura italiana del seicento. — Dütschke, Ravennatische Studien. — Die Urkunden Konrads II. Hgb. von H. Bresslau. — Schmidlin, Die kirchlichen Zustände in Deutschland vor dem dreissigjährigen Kriege. 2. — Helmolt, Kritisches Verzeichnis der Briefe der Herzogin Elisabeth Charlotte von Orléans. — Colasanti, Pinna. — Tremearne, The Niger and the West Sudan, or the West African's Note Book. — Becher, Der Darwinismus und die soziale Ethik.

N° 14 Quarante-cinquième année. 8 avril 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Bibliographe moderne**, 1910, janvier-juin : LEPREUX, L'imprimerie de Paris en 1644. — TOURNEUX, Salons et expositions d'art à Paris, 1801-1900, essai bibliographique (suite). — PRINET, Le Trésor de noblesse. — Septième réunion annuelle de l'Association des archivistes français. — H. COURTEAULT, La situation des archivistes aux Archives nationales. — Mlle J. THEVENIN, Une bibliothèque d'aveugles, la Bibliothèque Braille. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — Comptes rendus : BROM, Guide aux archives du Vatican; GUNG, Das Frankfurter Stadtarchiv; GÜNTHER, Katalog der Handschriften der Danziger Stadtbibliothek; ROMAN, Inventaire des sceaux du Cabinet des titres; Marquis de OLIVART, Bibliographie du droit international; AUDIN, Bibliographie iconographique du Lyonnais; DIONNE, Inventaire des cartes et plans relatifs à la nouvelle France et à la province de Québec; Ph. RENOUARD, Bibliographie des impressions et œuvres de Josse Badius Ascensius; M. PELLECHET, Catalogue des incunables des bibliothèques de France, III; F. PEDRELL, Catalech de la Biblioteca musical de la Diputacio de Barcelona, II.

**Feuilles d'histoire**, n° 4 : Raoul BONNET, Les Mémoires de Lauzun. — Gérard DEVÈZE, L'amiral d'Estaing. — Eugène WELVERT, En marge de l'affaire Favras. — René MAUBERT, Un agent de change ministre de la guerre. — Arthur CHUQUET, 1793. En marche au secours de Maubeuge. — A. DE TARLÉ, Les Mémoires du général Vimeux. — Louis BERNARD, Volontaires et réquisitionnaires. — Géraud LAVERGNE, Un chef de bataillon en Vendée. — Général BONAPARTE, Lettres de septembre et octobre 1794. — Gaston FRANCERY, Deux beaux-frères. — Max DARDENNE, Cœhorn au pont d'Ebersberg. — Aimé GENÊT, Macdonald et Rapatel. — Jules DEBRAUX, Les gardes du corps de Napoléon. — E. CAZALAS, Les impressions de Constantin Boulgakov en 1814 et en 1815. — Bibliographie : RHODES, Les trompettes du roi. — LUNEL, Le théâtre de la Révolution. — DE SANDT, La défense de Nancy en 1792. — R. BONNET, Marceau et Mlle de Chateaugiron. — DURIEUX, Les vainqueurs de la Bastille. — Brissot, Mémoires, p. p. PERROUD. — DE CARDENAL, Recrutement en Périgord. — Général BONNAL, La vie militaire du maréchal Ney, I. — JALLONGHI, Fra Diavolo. — GRASSET, Malaga. — FABRY, Grossbeeren et la Katzbach. ESPITALLIER, Napoléon et Murat. — E. DAUDET, Nouveaux récits des temps révolutionnaires. — CASTANIÉ, Napoléon et la reine Hortense. — ESQUIER, Les débuts de Yusuf. — LUMBROSO, La bataille de Lissa. — MANGIN, La force noire. — Général FREY, L'aviation et autres questions militaires. — HINZELIN, Images d'Alsace-Lorraine.

**Revue bleue**, 11 mars 1911 : STRAUSS, Hygiène et assistance sociales. — H. CHARDON, Projet de réforme de six ministères. — Paul LOUIS, L'invasion féminine. — Ch. GRANDMOUGIN, L'esprit de terroir dans les arts et la poésie. — Lucien MAURY, La chanson de Naples. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, Art et histoire.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, mars, n° 8 : H. HAUVETTE, Rapport sur le concours d'agrégation d'italien et du certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue italienne, 1910. — D. JONES, The pronunciation of English, past, present and future. — L. FILHOL, La composition étrangère au baccalauréat. — Notes et documents : La classe vivante de langues vivantes (A. Pinloche). — Bulletin de la Société pour l'étude des langues et littératures modernes, nos 1 et 2.

**Revue germanique**, n° 2, mai-avril : CAZAMIAN, Un poète irlandais, Yeats. — PITOLLET, Un John Knox allemand au XIX^e^ siècle, le pasteur Christoph-Joseph-Rudolf Dulon, de Brême (fin). — DAVILLÉ, Un disciple et plagiaire de Leibniz, J.-G. Eckart. — TIBAL, Le théâtre allemand en 1910.

**Euphorion**, 1910, vol. XVII, fascicules III u. IV : O. von ZINGERLE, Johann von Bopfingen, ein unbekannter Dichter des XIV Jahrhunderts. — C. VOGT, J.-B. Schupp. — MEISNEST, Die Quellen zu Weisses Richard III. — FITTBOGEN, Die Charaktere in den beiden Fassungen von Werthers Leiden. — FEISE, Der Knittelvers in Wallensteins Lager. — A. LUDWIG, Dahn, Fouqué, Stevenson, I. Wilde Liebe und Ein Kampf um Rom; II. Das Galgenmännlein und The Bottle Imp. — W. KOSCH, Zur Textgeschichte der Eichendorffschen Romane. — P. BEYER, Heine-Studien : I. Zwei unbek. Handschriften zum Neuen Frühling; II. Die Zensur in der zweiten Auflage des Buchs der Lieder 1837; III. Die vierte Auflage des Buchs der Lieder; IV. Heine-Rousseau. — VLASINSKY, Mimische Studien zu Storm, 1. — STAMMLER, Lippe-Detmold, o du wunderschöne Stadt. — Miszellen : H. ELSNER, Ein Vorläufer des Vola-Pück. — F.-A. HÜRICH, Emilia Galotti in Ramdohrs Umarbeitung. — Max MORRIS, Zu den Frankfurter Geleherten Anzeigen. — A. FRIES, Die Göttin der Gelegenheit. — Ph. SIMON, Eine Quelle der unterdrückten Vorrede zu den Räubern. — B. BADT, Zur Frage nach der Verfasserschaft des Athenäumfragments 253. — J. BLEYER, Zu dem Briefe Wielands an einen Dichterling. — NOVAK, Zu Mörike. — VLASIMSKY, Heine-Storm. — REUSCHEL, Ueber eine Stelle von Otto Ludwigs Erbförster. — REUSCHEL, Zu Fontanes Namenversen; Fontane und Platen. — Rezensionen und Referate; CALVIN, A history of German literature (Baesecke); WEBER, Neue Hamanniana (Petsch); UNGER, Hamanns Sprachtheorie (Petsch); Lenz, Ausgew. Gedichte, p. OESTERHELD (Stammler); Schillerliteratur 1906-1908 (Leitzmann); SPRANGER, W. von Humboldt und die Humanitätsidee (Leitzmann); SENGER, Der bildliche Ausdruck in den Werken Heinrich von Kleists (Fischer); SCHISSEL VON FLESCHENBERG, Novellenkomposition in Hoffmanns Elixiren des Teufels; Grillparzers Selbstbiogr. p. KELLER (Hartmann); Geibels Jugendbriefe p. FEHLING (Reiter); KOCH, Wagner, I (Petsch); Moos, Wagner als Aesthetiker (Petsch); von BERGER, Meine Hamburgische Dramaturgie (R. M. Meyer); In Sachen des Nietzsche-Archivs (Oehler). — Bibliographie u. Register (Rosenbaum)

---

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

# ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

## ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

**Paraissant cinq fois par an.**

DIRECTEUR : Albert MATHIEZ

**Quatrième année, n° 2 (Mars-Avril 1911).**

SOMMAIRE :

Charles-H. Pouthas, La Constituante et la classe ouvrière.
Paul Reynoard, Les Thermidoriens et les ouvriers des manufactures nationales.
Capitaine De Sandt, La défense de Saverne en octobre 1793.
Joseph Letaconnoux, Un portrait inconnu de Robespierre (*avec une planche hors texte*).
Roger Lévy, La rivalité du Hâvre et de Montivilliers sous la Révolution.

**Mélanges et Documents.** — Paul Risson : Un témoignage sur Robespierre. — G. Vauthier : École théophilantropique. — Roger Lévy : Les fêtes symboliques pendant la Révolution en Normandie. — C.-B. Roux, évêque des Bouches-du-Rhône, Lettres à Cambacérès, président du Comité de législation (avril 1793). — Charles Lemasle, évêque du Morbihan, Lettre au président de la Convention (décembre 1792).

**Notes et Glanes.** — L'orléanisme et la vénalité de Danton. — Le triumvirat Danton, Marat et Robespierre, — La coterie Brissot. — Les rois de l'Europe guillotinés par contumace à Saint-Etienne en l'an II. — Hymne à la Raison chanté à Notre-Dame le 20 brumaire an II. — Robespierre jeune jugé par Barras et Fréron. — Deux couplets sur dom Gerle.

**Bibliographie.** — C. Stryienski, Le xviiie siècle. — H. Carré, Le règne de Louis XV. — Roger Picard, Les cahiers de 1789 et les classes ouvrières. — Joseph Durieux, Lss vainqueurs de la Bastille. — Henry Poulet, Les volontaires de la Meurthe aux armées de la Révolution. — Capitaine ne Sandt, La défense de Nancy en 1792. — Ernest Lunel, Le théâtre et la Révolution. — Edmond Poupé, Lettres de Barras et de Fréron en mission dans le Midi. — K. Heidrich, Preussen in Kampfe gegen die franzoesische Révolution bis zur zweiten Teilung Polens. — Ph. Barrey, L'Arsenal du Hâvre pendant la Révolution. — Général Derrécagaix, Nos campagnes au Tyrol, 1797-1809. — E. Picard et V. Paulier, Mémoires et journaux du général Decaen. — Édouard Guillon, Napoléon et la Suisse, 1803-1815. — Commandant Reboul, Campagne de 1813. Les Préliminaires, t. I : le commandement de Murat (5 décembre 1812-16 janvier 1813). *Notices* : Aulard, Etudes et leçons sur la Révolution française, 6e série. — H. Prentout, La Normandie. — Lucien Raulet, Partage des biens communaux de Vaux-sur-Seine (1792-1795). — Charles Porée et Dupéron, Subsistances dans l'Yonne et particulièrement dans le district d'Auxerre pendant la Révolution. — Enquêtes sur la Révolution en Côte-d'Or, fasc. I. — Paul Cornu, Les grèves de flotteurs sur l'Yonne aux xviiie et xixe siècles. — Georges Mathieu, Essai sur les sources de l'histoire de la Corrèze pendant la Révolution. — G. Vauthier, Le capitaine Hautière. — *Livres nouveaux*.

**Périodiques.**

**Chronique.** — A nos amis. — Une soutenance à la Sorbonne. — Le jubilé Aulard. — La correspondance de Châteaubriand. — Autographes.

**Souscription : France, 20 fr. par an. Etranger, 22 fr.**

**Les souscripteurs reçoivent gratuitement les ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE éditées par la Société.** (Le 2e fascicule est paru).

Et à 18 fr. net (*franco*) **LES PORTRAITS DE ROBESPIERRE,** par H. Buffenoir. Un volume in-8, accompagné de 72 pl. en phototypie.................... 20 fr.

VIENT DE PARAITRE

Albert Mathiez, **Les conséquences religieuses de la journée du 10 août 1792 : la Déportation des Prêtres et la Sécularisation de l'Etat-civil** (fascicule de la bibliothèque d'histoire révolutionnaire), un vol. in-8......................... 2 fr.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 15 Quarante-cinquième année 15 avril 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue bleue**, 18 mars 1911 : Rimsky-Korsakov, Ma vie musicale (publiée par M. Halpérine-Kaminsky). — Maurice Lair, Allemagne et Hollande. — Edme Champion, La complicité de Montaigne. — Ch. Grandmougin, L'instinct de terroir dans les arts et la poésie. — Lucien Maury, Charles Morice. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo Larguier, La Vie en bleu. — Jacques Lux, Les lettres japonaises de Lafcadio Hearn.

— 25 mars 1911 : Rimsky-Korsakov, Ma vie musicale. — Paul Matter, Leurs mères, Mme de Bismarck. — J.-S. Gagey Mac-Adoo, Le rôle social de la femme. — François Maury, Formons et exportons des administrateurs. — Ch. Viry, Le médecin militaire et la population civile. — P. Gaultier, Le mouvement philosophique. — Firmin Roz, Théâtres. — J. Lux, Chronique des livres. Sur l'étranger.

— 1er avril 1911 : Voltaire, Lettres à MM. de Florian (F. Caussy). — Peladan, De la morale esthétique. — J. Echegaray, Les conseils d'un père. — G. Guy-Grand, La crise actuelle de la démocratie. — Serge Evans, Un ami de Maurice de Guérin, Hippolyte de la Morvonnais. — J. S. Gagey Mac-Adoo, Le rôle social de la femme. — Lucien Maury, Visions russes. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, L'œuvre d'Olive Schreiner.

**Revue celtique**, vol. XXXI, n° 4 : Tom peete Cross, The celtic origin of the lay of Yonec. — J. Loth, Remarques et additions à l'Introduction to early Welsh de John Strachan (fin). — Bibliographie (Vendryes, Roux, Ronjat, Mary Williams). — Chronique (Vendryes). — Périodiques (Vendryes, Marx, Hubert). — Corrigenda. — Tables des matières du tome XXXI. — Table alphabétique des principaux mots étudiés au tome XXX et au tome XXXI.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 12 : Hinneberg, An meine Leser! — Stadtbücherei Elberfeld. Bücherverzeichnis. Bearb. von Jaeschke. — Marignan, Etude sur le manuscrit de l'Hortus deliciarum. — Wehnert, Jesus als Symboliker. — Zickendraht, Der Streit zwischen Erasmus und Luther über die Willensfreiheit. — Palmieri, Theologia dogmatica orthodoxa, I; Mohlianismus et Panpolonismus eorumque methodus polemica et consectaria; Per la postuma gloria dei Signor de Toth. — Schultz, Die Maschinen-Theorie des Lebens. — Medveczky, Pascal-Studien. — Börner, Der Moralunterricht in Frankreich. — Nöldeke, Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft. — Bey Zeki, Mémoire sur les moyens propres à déterminer en Egypte une renaissance des lettres arabes. — Euripidis Fabulae. Rec. G. Murray. III. — Q. Horati Flacci Opera omnia cura Wickham. — Jenny und Rossel, Geschichte der schweizerischen Literatur. — Babillotte, August Strindberg. Das hohe Lied seines Lebens. — Dick, George Meredith. — Eructavit. An Old French metrical paraphrase of Psalm XLIV, publ. by Jenkins. — Cohen-Wiener, Die Entwicklungsgeschichte der Stile in der bildenden Kunst. — Schiedermair, Bayreuther Festspiele im Zeitalter des Absolutismus. — Storbeck, Die Nennung des eigenen Namens bei den deutschen Geschichtschreibern des Mittelalters. — Stimming, Die Wahlkapitulationen der Erzbischöfe und Kurfürsten von Mainz (1233-1788). — Veltman, Vom Ursprung und Werden der Stadt Wetzlar. Wetzlars ältester Name? — Kirkpatrick de Closeburn, Souvenirs de la dernière guerre Carliste (1872-1876). — Samter, Geburt, Hochzeit und Tod. — Messing, Notre œuvre coloniale. — M. Hoff-

mann, Der Geldhandel der deutschen Juden während des Mittelalters bis zum Jahre 1350. — Konstanzer Häuserbuch. Bearb. von K. Beyerle und A. Maurer. 2. I. — Rabel, Die Verfügungsbeschränkungen des Verpfänders, besonders in den Papyri. — Die niederdeutschen Rechtsquellen Ostfrieslands, hgb. von C. Borchling. I.

**Zeitschrift für Katholische Theologie**, 1911, n° 1 : E. Michael, Ueber Glocken, namentlich deutsche im Mittelalter. — H. Wiesmann, Der zweite Teil des Buches der Weisheit. — S. Bernhard, War Judas der Verräter bei der Einsetzung der hl. Eucharistie gegenwärhig? — A. Schmitt, Vasectornia. — H. Bruders, Mt. 16, 19; 18, 18; u. Jo. 20, 22-23 in frühchristlicher Auslegung; Afrika bis 251. — *Rezensionen. — Analekten.*

**Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie**, n°s 9 et 10, novembre et décembre 1910 : Commission de l'histoire de l'art, 23 et 30 juin, 27 octobre, 1er décembre 1910. — Bienkowski, Sur un modèle romain de l'adoration des Mages. — Zdziechowski, Pessimisme et christianisme.

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 16 Quarante-cinquième année. 22 avril 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, avril : M. Castelain, Auguste Angellier. — A. Biard, Notre scansion traditionnelle du vers anglais et les critiques dont elle est l'objet. — C.-W. Cart, De la préparation des professeurs de langues vivantes. — Notes et documents. Bulletin de la Société pour l'étude des langues et littératures modernes ; L'enseignement secondaire et le Parlement ; L'Ecole polytechnique et les langues vivantes ; Les langues méridionales à la Chambre ; Ant. Fogazzaro ; Shakespeare Festival ; Un Toynbee Hall français ; La nomenclature grammaticale. — Bibliographie. — Revue des périodiques français et étrangers. — Chronique universitaire. — Nouvelles de partout.

**Revue d'histoire littéraire de la France**, n° 1, janviers-mars : Bovet, Le réalisme de Flaubert. — Martino, La cérémonie turque du Bourgeois gentilhomme. — Le Braz, Sur la correspondance de Chateaubriand relative à son tombeau. — Baldensperger, L'émigration de Delille. — P.-M. Masson, Rousseau contre Helvétius. — Mélanges : Variantes et corrections des Harmonies de Lamartine (Hogu) ; Chateaubriand inédit (P. Dubois) ; Un document sur la réforme orthographique de Louis Maigret (Hauser) ; Le manuscrit des Natchez (G. Charlier) ; Chateaubriand traducteur de Milton (V. Giraud) ; Lettres de Florian (P. B.) ; Renan à Cousin (P. B.). — Comptes rendus : Plattard, L'œuvre de Rabelais, le quart livre de Rabelais (Villey) ; Augé-Chiquet, Baïf (Vianey) ; Toldo, Molière en Italie (Roy) ; Cagnac, Fénelon ; Delplanque, Fénelon et ses amis ; Brémont, Apologie pour Fénelon (Cherel) ; Lefranc, M. de Guérin (Maigron) ; Lauvrière, Vigny ; Rivière, Album de Desbordes-Valmore (Potez).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 23 : Marcks' Bismarckbiographie. — Alfrædi Islenzk, Islandsk encyklopaedisk litteratur, udg. ved K. Kålund. — Allgeier, Ueber Doppelberichte in der Genesis. — Biblisches Lesebuch, bearb. und hgb. von Fritschi, Schremmer und Holzinger. — Poulain, Die Fülle der Gnaden. — Kuiper, De Lysidis dialogi origine, tempore, consilio. — Aster, Immanuel Kant. — Wreschner, Das Gedächtnis im Lichte des Experiments. 2. Aufl. — W. Geiger, Elementarbuch des Sanskrit. 2. Aufl. — Maille, The Language of the Annals of Ulster. — Nachmanson, Beiträge zur Kenntnis der altgriechischen Volkssprache. — A Guide to the Exhibition illustrating Greek and Roman Life. — W. von Ploennies, Gesammelte Werke. Hgb. von Noack. I. — Vollmann, Wortkunde in der Schule. 2. Aufl. — Wislicenus, Shakespeares Totenmaske. — Les Mervelles de Rigomer von Jehan. Artusroman des 13. Jahrh.s, hgb. von W. Foerster. I. — Dütschke, Zwei römische Kindersarkophage aus dem zweiten Jahrh. n. Chr. — Cuny, Danzigs Kunst und Kultur im 16. und 17. Jahrhundert. I. — Saggi di storia antica e di archeologia à Giulio Beloch nel XXX del insegnamento nel Ateneo romano. — Hauck, Die Entstehung der geistlichen Territorien. — Neukirch, Der niedersächsische Kreis und die Kreisverfassung bis 1542. — Baltische Bürgerkunde. Hgb. von C. von Schilling und B. von Schrenck. I. — Galton, Genie und Vererbung. Uebs. von O. Neurath und A. Schapire-Neurath. — Enzyklopädisches Handbuch des Kinderschutzes und der Jugendfürsorge. Hgb. von Heller, Schiller und Taube. I. — Studi in onore di Biagio Brugi nel XXX anno del suo insegnamento. — Löhr, Die Verwaltung des Kölnischen

Grossdiakonates Xanten am Ausgange des Mittelalters. — Leser, Untersuchungen über das Wahlprüfungsrecht des Deutschen Reichstages.

Museum, n° 6, mars : Fraenkel, Geschichte der griechischen Nomina agentis auf -τήρ, -τωρ, -της (-τ-), I (van IJzeren). — Müller, De Graecorum deorum partibus tragicis (M. A. Schepers). — Carnoy, Notions pratiques de stylistique grecque (Hesseling). — Brakman, Annaeana Nova (Wilde). — Baehrens, Panegyricorum Latinorum editionis novae praefatio maior (Kronenberg). — Brockelmann, Précis de linguistique sémitique, trad. par Marçais et Cohen (Wensinck). — Gibb Memorial Series, Vol. XI (Houtsma). — Brugmans en Oppermann, Atlas der Nederlandsche Palaeographie (Gosses). — Buitenrust Hettema, Van den Vos Reinaerde, II (J. Verdam). — Dibelius, Englische Romankunst, I (Swaen). — Knoke, Armin der Befreier Deutschlands (Koch). — Thiele, De Severo Alexandro Imperatore (Koch). — Schreiber, Griechiscbe Satyrspielreliefs (C. W. Vollgraff). — Harnack, Entstehung und Entwicklung der Kirchenverfassung und des Kirchenrechts in den zwei ersten Jahrhunderten (van Nes). — De Lasteyrie, L'église de Saint-Philbert-de-Grandlieu (Smits). — Giraud, Blaise Pascal (Chantepie de la Saussaye). — C. Sallusti Crispi Bellum Catilinae et Bellum Jugurthinum erklärt von Opitz, 2. Aufl. (H. D. Verdam). — Van Gelderen, Duitsch Woordenboek 2de dr. (Breuning).

# LES STATUES FUNÉRAIRES
## DANS L'ART GREC

Par **Max COLLIGNON,** membre de l'Institut

Un beau volume in-4°, richement illustré de 241 figures. . . 30 fr.

**MONUMENTS PIOT**

# MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Sous la direction de MM. Georges PERROT, et M. R. de LASTEYRIE, membres de l'Institut.

Secrétaire de la rédaction : M. Paul JAMOT.

Publication de luxe, richement illustrée de planches en héliogravure et héliochromie, et de nombreux clichés dans le texte. Format in-4.

La collection complète. Tomes I à XVII.............................. **640** fr.

Souscription au tome XVIII (*En cours*)................................ **40** fr.

## CATALOGUE
# DE LA COLLECTION DE CLERCQ

PREMIÈRE SÉRIE. — Format in-folio.

**Antiquités Assyriennes, Cylindres, Cachets, Briques, Bronzes, Bas-Reliefs,** etc.

Publié avec la collaboration de **M. J. MENANT,** de l'Institut

Tomes I et II, in-folio, nombreuses planches en héliogravure............ **60 fr.**

SECONDE SÉRIE. — Format in-4.

Publiée par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous la direction de **MM. DE VOGUÉ, E. BABELON, E. POTTIER**

Tomes III à VII, par André DE RIDDER.

Tome III. **Les Bronzes,** 2 fascicules avec planches........................ **40 fr.**
Tome IV. **Les Marbres, les Vases peints, les Ivoires,** 41 planches.......... **40 fr.**
Tome V. **Les Antiquités Chypriotes,** avec planches ........................ **40 fr.**
Tome VI. **Les Terres cuites et les Verres,** 32 planches ..................... **30 fr.**
Tome VII. Première partie. **Les Bijoux,** 15 planches ...................... **40 fr.**
Tome VII. Deuxième partie. **Les Pierres gravées** (*Sous presse*).
Supplément comprenant les tables de l'ouvrage complet (*En préparation*).

**L. DELAPORTE**

# CATALOGUE DES CYLINDRES ORIENTAUX

ET DES CACHETS PLATS ASSYRO-BABYLONIENS, PERSES ET SYRO-CAPPADOCIENS, DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Un volume grand in-8 et un album in-4 de 40 planches en un carton... **30** fr.

# LE BAYON D'ANGKOR THOM

*Bas-reliefs publiés par les soins de la Commission archéologique de l'Indochine*

D'après les documents recueillis par la mission Henri Dufour,
Avec la collaboration de M. Charles Carpeaux.

Un volume in-4 de 232 planches ......................................... **100** fr.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 17 Quarante-cinquième année 29 avril 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 5 : BONWETSCH, Grundriss der Dogmengesch. — THUDICHUM, Die deutsche Reformation, II. — Briefe an J. H. Kurtz. — CRAMOUSSEL, Schleiermacher — STUTZ, Der Erzbischof von Mainz und die deutsche Königswahl. — SCHULZ, Friedrich Christian Herzog zu Schleswig-Holstein. — J. von ECKARDT, Lebenserinnerungen. — HEYDERHOFF, Benzenberg. — OSTEN-SACKEN, Preussens Heer, I, bis Tilsit. — H. MEYER, Das deutsche kolonialreich. — VOULLIÈME, Die Inkunabeln der Stadt Trier. — Philodemi Homerus, p. OLIVIERI. — Aristotelis Politeia, p. THALHEIM. — BEHRENS, Beitr. zur franz. Wortgesch. u. Grammatik. — Corresp. of Swift, by BALL, I. — BODE, Die Bearb. der Vorlagen in des Knaben Wunderhorn. — ROSANOW, Lenz. — SÜDHOFF. Aus dem antiken Badewesen. — FRÖLICHER, Die Porträtkunst Hans Holbeins des Jüngeren.

— N° 6 : FRANZ, Die kirchlichen Benediktionen im M. A. — Gertrud BAÜMER, Die soziale Idee in den Weltansch. des 19 Jahrh. — BERGMANN, Das philosophische Werk Bolzanos. — JORGA, Gesch. des osman. Reichs, III. — KREBS, Hatzfeldt, 1593-1631. — N. MÜLLER, Melanchtons letzte Lebenstage. — Hardenbroek, Gedenkschriften, p. VAN DER MEULEN, III. — R. FRIEDERICH, Die Befreiungskriege. I. — O. BÜRGER, Chile. — BANG, Turkologische Epikrisen. — Xenophontis scripta minora, p. THALHEIM. — LEFRANC, Maurice de Guérin. — E. HASSE, Dantes Göttliche Komödie. — Spensers minor poems, p. DE SÉLINCOURT. — Die Predigten Taulers, p. VETTER. — Predigten Bugenhagens, p. BUCHWALD.

— N° 7 : HUNZINGER, Das Christentum im Weltanschauungskampf der Gegenwart. — A. FISCHER, Das deutsche evangelische Kirchenlied des XVII Jahrh. — E. WOLFF, Francis Bacon u. seine Quellen. — Carlyle, Vesmischte Anfsätze, trad. BREDT. — R. WOLFF, Die Reichspolitia Bischof Wilhelms III von Strassburg. — BRAWER, Galizien, wie as an Oesterreich kam. — P. MARCEL, Tocqueville. — KLEIN-HATLTINGEN, Gesch. des deutschen Liberalismus, I. — LITTMANN, Princeton Expedition to Abysisina. — Süss, Ethos-Folquet de Marseille, p. STRONSKI. — Dryden, p. NOYES. — MANACORDA, Germania filologica. — PESTALOZZI, Syntaktische Beiträge. — HLADNY, Hofmannsthals Griechenstücke, I. — KNOW, Friedhöfe der älteren Eisenzeit in Schleswig-Holstein, I. — DÜTSCHKE, Ravennatische Studien. — LÜER und CREUTZ, Gesch. der Metallzeit. — H. MENDELSSOHN, Fra Filippo Lippi. — JOLIZZA, Das Lied und seine Geschichte. — PLIWA, Oesterreichs Mittelschulen.

— N° 8 : Isaias, p. GINSBURG. — KOHLER, Theologie des Judentums. — CHARASOFF, Der Marxismus. — OLRIK, Absalon, II. — D. MEUNIER, La comtesse de Mirabeau. — BLOK, Relazioni veneziane. — BRANDENBURG, Der Eintritt der süddeutschen Staaten in den norddeutschen Bund. — SSEMENOW, Unser Lohn. — HASSERT, Deutschlands Kolonien. — HUBER, Die Wanderlegende von den Siebenschläfern. — NELSON, Die Hippokratische Schrift περὶ φυσῶν. — Apulée Florider, p. HELM. — CRAWFORD, A concordance to the works of Kyd, III ; Bales Kynge Johan, p. BANG ; Sir Gyles Goosecappe, p. BANG u. BROTANEK ; ECKARDT, Die Dialekt = und Ausländertypen des älteren englischen Dramas. — GREVEN, Naturschilderung in Lenaus-Dichterwerken. — SPENLÉ, Rahel. — WESE, Hodler. — EHRKE, Mehr Englisch und Französisch. — SCHUMANN, Heinicke.

— N° 9 : CHARLES, The Greek versions of the Testaments of the twelve Patriarchs. — HAUSER, Etudes sur la Réforme française. — DUNIN-BORKOWSKI, Der junge de Spinoza. — ERSLEV, Det 16 Aarhundrede. — VERNOR u. BOLZ, Aus der Zeit des siebenjährigen Krieges. — LESSING, Rehberg u. die franz. Revolution. — Des Prinzen Arnulf von Bayern Jagdexpedition in den Tian-Schan. — Sun Txu or the art of war. p. GILES. — Ptolemaei opera, II, p. HEIBERG. — ISELIN, Der morgenländ, Ursprung der Grallegende. — Spensers Faerie Queene. p. SMITH. — Altnord. Erzählungen, I. p. WILKEN. — TRAMPE, Herwegh. — DELITZSCH, Handel u. Wandel in Altbabylonien. — THULIN, Die etruskische Disciplin, III. — SCHARFENORT, Die preussische Kriegsakademie. — KNABE, Der deutsche Unterricht der Gegenwart.

— N° 10 : PROKSCH, Die kleinen prophetischen Schriften vor dem Exil. — BRIEGER, Der Speierer Reichstag von 1526. — Brennwalds Schweizerchronik, II, p. LUGINBÜHL. — CHARMATZ, Adolf Fischhof. — GIEHRL, Napoleon als organisator. — RAPP, Die Württemberger und die nationale Frage, 1863-1871. — VAN OESTEREN, Armes Kalabrien. — MACDONELL, Vedic Grammar. — DRAHEIM, Die Odyssee als Kunstwerk. — PHELPS, Essays on modern novelists. — INTZE, Nicholas Rowes. — LEENDERTZ, Vondel. — Platens Briefwechsel, p. SCHLESIER und BERNSTEIN. — MUTHESIUS, Gœthe und Karl Alexander.

— N° 11 : WOHLRAB, Ders neutest. Christentum. — XANTHOUDIDES, Histoire de la Crète (en grec). — FRANCOTTE, Les finances des cités grecques. — SCHAPIRO, Social reform and the reformation. — KRIEG, Tresckow. — OLBRICHT, Die Lüneburger Heide. — Avesta, p. WOLFF. — Excerpta de virtutibus et vitiis, II, p. ROOS. — AISTERMANN, De Valerio Probo. — K. SCHMIDT, Brownings Verhältnis zu Frankreich. — Storms Briefe an Eggers. — VONDRAK, Kirchenslavische Chrestomathie. — HÜBL, Die Münzensammlung des Stiftes Schotten in Wien, I. Römische Münzen. — ASCHENHEIM, Der italien. Einfluss in der vlämischen Malerei der Frührenaissance.

---

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 18 Quarante-cinquième année. 6 mai 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 12 : SCHOLZ, Glaube und Unglaube in der Weltgeschichte. — THIMME, Augustin. — KATZER, Luther und Kant. — HAERING, Der Dinsburg'sche Nachlass und Kants Kritizismus um 1775. — RUPP, Gesammelte Werke, III, ueber Klassiker und Philosophen der Neuzeit. — DAVIS, The influence of wealth in imperial Rome. — DOPSCH, Die landesfürstlichen Gesamturbare der Steiermark. — Baron de BATZ, Histoire de la contre-revolution, I. L'agonie de la royauté. — SEEHOLZER, Die letzten Tage des Ministeriums Emil Ollivier. — BRUCE, The broad stone of empire. — R. DE LA GRASSERIE, Des parlers des différentes classes sociales. — Nonni Panopolitani Dionysiaca, p. A. LUDWICH, II, 25-48. — LAMPROS, Arguropouleia. — L'Enfant sage, p. SUCHIER. — WAGA, Die Welsch-Gattung. — REUSCHEL, Die deutschen Weltgerichtsspiele des M. A. u. der Reformationszeit. — WOSSIDLO, Aus dem Lande Fritz Reuters. — LANGERMANN, Steins politisch-pädagogisches Testament. — OSTWALD, Die Forderung des Tages.

— N° 13 : ZILLER, Die moderne Bibelwissenschaft u. die evang. Kirche. — NIEBERGALL, Jesus im Unterricht; O. LORENZ, Der Konfirmanden-Unterricht. — HOEDE, Das Rätsel der Rolande. — LANDAU u. WACHSTEIN, Jüdische Privatbriefe aus dem Jahre 1619. — HEYMANN, Napoleon u. die grossen Mächte 1806. — PIRR, Der Handelsvorstand Nürnberg. — Fr. SCHULZE, Gesch. der Firma Teubner. — J. LUTHER, Die Titeleinfassungen der Reformationszeit. — WORTHAM, The enchanted Parrot. — DUFF, A literary history of Rome. — BALLEIN, Jeremy Collier's Angriff auf die englische Bühne. — J. KORNER, Nibelungenforschungen der deutschen Romantik. — WHEELER, Unterricht und Demokratie in Amerika.

— N° 14 : SCHMITZ, Die Opferanschauung des späteren Judentums. — Theodoret, Kirchengeschichte, p. PARMENTIER. — WUNDT, Gesch. der griechischen Ethik, I Der sächsischen Kurfürsten Turnierbücher, p. HAENEL. — O. BECKER, Die Verfassungspolitik der franz. Regierung bei Beginn der grossen Revolution. — Der russisch-japanische Krieg. — Biogr. Jahrbuch und deutscher Nekrolog, p. BETTELHEIM, XIII. — FRIESE, Gesch. der Königl. Universitätsbibliothek zu Berlin. — Chahar Magala. — TOLKIEHN, Cominianus. — CARRA DE VAUX, La langue étrusque. — ABELING, Das Nibelungenlied und seine Literatur — Wackenroder, Werke und Briefe, p. VON DER LEYEN. — TORNIUS, Die Empfindsamen in Darmstadt. — SANDYS, A Companion to Latin Studies.

# LES STATUES FUNÉRAIRES
## DANS L'ART GREC

Par **Max COLLIGNON,** membre de l'Institut

Un beau volume in-4°, richement illustré de 241 figures. . . **30** fr.

**MONUMENTS PIOT**

# MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Sous la direction de MM. Georges PERROT, et M. R. de LASTEYRIE, membres de l'Institut.

Secrétaire de la rédaction : M. Paul JAMOT.

Publication de luxe, richement illustrée de planches en héliogravure et héliochromie, et de nombreux clichés dans le texte. Format in-4.

La collection complète. Tomes I à XVII.............................. **640** fr.
Souscription au tome XVIII (*En cours*).............................. **40** fr.

## CATALOGUE
# DE LA COLLECTION DE CLERCQ

PREMIÈRE SÉRIE. — Format in-folio.

**Antiquités Assyriennes, Cylindres, Cachets, Briques, Bronzes, Bas-Reliefs,** etc.
Publié avec la collaboration de **M. J. MENANT,** de l'Institut

Tomes I et II, in-folio, nombreuses planches en héliogravure............ **60 fr.**

SECONDE SÉRIE. — Format in-4.

Publiée par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous la direction de **MM. DE VOGUÉ, E. BABELON, E. POTTIER**

Tomes III à VII, par André DE RIDDER.

Tome III. **Les Bronzes,** 2 fascicules avec planches.......................... **40 fr.**
Tome IV. **Les Marbres, les Vases peints, les Ivoires,** 41 planches.......... **40 fr.**
Tome V. **Les Antiquités Chypriotes,** avec planches.......................... **40 fr.**
Tome VI. **Les Terres cuites et les Verres,** 32 planches...................... **30 fr.**
Tome VII. Première partie. **Les Bijoux,** 15 planches........................ **40 fr.**
Tome VII. Deuxième partie. **Les Pierres gravées** (*Sous presse*).
Supplément comprenant les tables de l'ouvrage complet (*En préparation*).

**L. DELAPORTE**

# CATALOGUE DES CYLINDRES ORIENTAUX

ET DES CACHETS PLATS ASSYRO-BABYLONIENS, PERSES ET SYRO-CAPPADOCIENS, DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Un volume grand in-8 et un album in-4 de 40 planches en un carton... **30** fr.

# LE BAYON D'ANGKOR THOM

*Bas-reliefs publiés par les soins de la Commission archéologique de l'Indochine*

D'après les documents recueillis par la mission Henri Dufour,
Avec la collaboration de M. Charles Carpeaux.

Un volume in-4 de 232 planches.............................. **100** fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS

# PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

I. AU PARTHÉNON, par L. de Ronchaud. In-18, illustré.............. 2 fr. 50

II. LA COLONNE TRAJANE, au Musée de Saint-Germain, par S. Reinach, de l'Institut. In-18, illustré........................................ 1 fr. 25

III. LA BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN AU XVI^e SIÈCLE, par E. Müntz, de l'Institut. In-18................................................ 3 fr. 50

IV. CONSEILS AUX VOYAGEURS ARCHÉOLOGUES EN GRÈCE ET DANS L'ORIENT HELLÉNIQUE, par S. Reinach, de l'Institut. In-18, illustré. 2 fr. 50

V. L'ART RELIGIEUX AU CAUCASE, par J. Mourier. In-18.......... 3 fr. 50

VI. ÉTUDES ICONOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES SUR LE MOYEN AGE, par E. Müntz, de l'Institut. In-18, illustré........................ 5 fr. »

VII. LES MONNAIES JUIVES, par Th. Reinach. In-18, illustré....... 2 fr. 50

VIII. LA CÉRAMIQUE ITALIENNE AU XV^e SIÈCLE, par E. Molinier. In-18, illustré.................................................... 3 fr. 50

IX. UN PALAIS CHALDÉEN, par Léon Heuzey, de l'Institut. In-18, fig. 3 fr. 50

X. LES FAUSSES ANTIQUITÉS DE L'ASSYRIE ET DE LA CHALDÉE, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré.............................. 3 fr. 50

XI. L'IMITATION ET LA CONTREFAÇON DES OBJETS D'ART ANTIQUES AUX XV^e ET XVI^e SIÈCLES, par Louis Courajod. In-18, illustré.......... 3 fr. 50

XII. L'ART D'ENLUMINER, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Naples : *De arte illuminandi*, par Lecoy de la Marche. In-18................ 3 fr. 50

XIII. LA VATICANE, DE PAUL III A PAUL V, D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX, par P. Batiffol. In-18.................................. 3 fr. 50

XIV. L'HISTOIRE DU TRAVAIL EN GAULE A L'EXPOSITION DE 1889, par Salomon Reinach, de l'Institut. In-18, 5 planches...................... 3 fr. 50

XV. HISTOIRE DU DÉPARTEMENT DE LA SCULPTURE MODERNE AU MUSÉE DU LOUVRE, par Louis Courajod. In-18.......................... 3 fr. 50

XVI. LES MONNAIES GRECQUES, par A. Blanchet. In-18, planches.. 5 fr. »

XVII. L'ÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE EN FRANCE, par Raoul Rosières. In-18.................................................... 3 fr. 50

XVIII. LA CÉRAMIQUE JAPONAISE, par Ouéda Tokounosouké. — Les cérémonies du thé au Japon, par E. Deshayes. In-18...................... 3 fr. 50

XIX. LES MONNAIES ROMAINES, par A. Blanchet. In-18, 12 planches. 5 fr. »

XX. JEAN PERRÉAL, dit Jean de Paris, peintre de Charles VIII, de Louis XII et de François I^er, par R. de Maulde la Clavière. In-18, planches...... 3 fr. 50

XXI. PIC DE LA MIRANDOLE EN FRANCE (1485-1488), par L. Dorez et L. Thuasne. In-18............................................ 3 fr. 50

XXII. LES COLLECTIONS DE MONNAIES ANCIENNES, leur utilité scientifique, par Ernest Babelon, de l'Institut. In-18, illustré.................. 5 fr. »

XXIII. LA POLYCHROMIE DANS L'ART ANTIQUE, par Max Collignon, membre de l'Institut. In-18, avec figures et 10 planches hors texte............ 5 fr. »

XXIV. GUIDE PRATIQUE DE L'ANTIQUAIRE, par Adrien Blanchet et Fr. de Villenoisy. In-18.............................................. 5 fr. »

XXV. LE TEMPLE GREC. Histoire sommaire de ses origines et de son développement jusqu'au v^e siècle av. J.-C., par H. Lechat. In-18 illustré... 5 fr. »

XXVI. LA TAPISSERIE DE BAYEUX. Étude archéologique et critique, par A. Marignan. In-18.............................................. 5 fr. »

XXVII. L'ARGENTERIE ET LES BIJOUX D'OR du Trésor de Bosco Réale, description des pièces conservées au Musée du Louvre, par Héron de Villefosse, de l'Institut. In-18, fig................................... 3 fr. 50

XXVIII. DE SUSE AU LOUVRE. Aventures d'un convoi d'antiquités de Suse à la mer, par J. de Morgan. In-18, nombreuses figures................ 2 fr. 50

XXIX. LA DÉCORATION MONUMENTALE DES ÉGLISES DE LA FRANCE SEPTENTRIONALE, du XII^e au XIII^e siècle, par A. Marignan. In-18. 5 fr. »

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 19 Quarante-cinquième année 13 mai 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Feuilles d'histoire**, n° 5 : Eugène Welvert, Encore les Mémoires de Lauzun. — Ernest Daudet et Eugène Welvert, Louis XVIII et l'affaire Favras. — Eugène Welvert, En marge de l'affaire Favras, II, — Arthur Chuquet, La bataille de Wattignies. — Pierre Laborderie. Une procédure sans avoués. — Albert Grün, Au Grand-Trianon. — André Vovard, Un sauveteur normand décoré en 1804. — François Lelorrain, Au donjon de Vincennes — Adrien Dubois-Dilange, Le conventionnel Levasseur de la Sarthe. — Achille Biovès, Les journées de juillet en 1830. — L.-G. Pélissier, Louis-Philippe jugé par M. de Trémont. — Edmond Durouvray, Le fonds Laloy aux archives de la Haute-Marne. — Antoine Guillois, Le vicomte de Grouchy. — Mélanges : Le matelot Requin et Napoléon (J. Durieux). — Il est allé à Gand (Gabriel Sanzac). — Deux chansons sur la campagne de Russie (Roger Lévy). — L'entrée des Français à Milan en 1796 et en 1859 (Jean des Rièzes). — Questions et réponses : La Disgrâce du maréchal Brune (E. W.). — Les mémoires du marquis de Bombelles (E. W.). — Chronique : Les mémoires de la comtesse Boigne. — La tête de cire de Robespierre. — Aux Archives de la Côte-d'Or. — Pierre Gouthière. — Nouvelles. — Bibliographie : M. Roustan, Les philosophes et la société française au XVIII<sup>e</sup> siècle (E. Welvert). — M. Frager, A la barre de l'histoire (A. Chuquet). — Mémoires du comte de Bray (A. Chuquet).

**Revue bleue**, 8 avril : M. Bréal, Variétés étymologiques. — Lefcadio Hearn, Un vœu exaucé. — Paul-Louis, La lutte des classes à Rome. — A. Bossert, Le cabinet de Vienne et la campagne de Sadowa. — Guy-Grand, La crise de la démocratie. — Dr Bouquet, Médecins et directrices de crèches. — L. Maury, Poètes. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, L'action corporative des fonctionnaires.

— 15 avril : R. Poincaré, Jules Ferry. — H. Chardon, Projet de réforme de six ministères. — Paul Matter, Leurs mères, Mme de Cavour. — Y. de Romain, La Grèce des romanciers. — L. Maury, La jeunesse de Lamartine — F. Roz, Théâtres. — Jacques Lux, En Angleterre, mariage et divorce.

— 22 avril : R. Poincaré, Jules Ferry. — P. Flat, La mission des théâtres nationaux. — Bonet-Maury, Opinion des Allemands libéraux sur la France. — H. Chardon, Projet de réforme de six ministères. — Y. de Romain, La Grèce des romanciers. — L. Maury, Poètes. — F. Roz, Théâtres. — Léo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Voyages.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 14 : Spuhlfauth, Die Geschichte der Marienverehrung in Deutschland. — Schlösser, August Graf von Platen. — Schönaich, Die Libelli und ihre Bedeutung für die Christenverfolgung des Kaisers Decius. — P. M. Meyer, Die Libelli der Decianischen Verfolgung. — Rieder, Zur innerkirchlichen Krisis des heutigen Protestantismus. — Palästinajahrbuch des deutschen evangelischen Instituts für Altertumswissenschaft des heiligen Landes zu Jerusalem. Hgb. von G. Dalman. 6. Jahrg. — Vocabulaire technique et critique de la philosophie, publ. par la Société française de Philosophie. — Delvaille, La Chalotais Educateur. — Die Mischnatraktate « Sanhedrin » and « Makkot », übs. von Hölscher. — Ihaveri, The first principles of the Jain philosophy. — Shewan, The Lay of Dolon. — Abicht, Der gegenwärtige Stand der Handschriften-

frage bei Arrian und kritische Bearbeitung des ersten Buches von Arrians Anabasis. — Wossidlo, Aus dem Lande Fritz Reuters. — Das niederländische Faustspiel des 17. Jahrhunderts, hgb. von Kossmann. — Reusch, Studienaufenthalt in England. 2. Aufl. — Giraud, Blaise Pascal. — Naumann, Die Holzschnitte des Meisters vom Amsterdamer Kabinett zum Spiegel menschlicher Behaltnis (gedruckt zu Speier bei Peter Drach). — Lamer, Römische Kultur im Bilde. — — Smidt, Das Chronicon Beneventani monasterii S. Sophiae. — Xenopol, Les Roumains. — Ritter von Landmann, Ludwig XIV. und seine Zeit. — Aus der Zeit Maria Theresias. Tagebuch des Fürsten J. J. Khevenhüller-Metsch. Hgb. von R. Graf Khevenhüller-Metsch u. H. Schlitter. — A List of Geographical Atlases in the Library of Congress. Compiled under the direction of L. Phillips. — Smolle, Im Lande der aufgehenden Sonne. Japan und die Japaner. — Das Ausgabebuch des Marienburger Hauskomturs für die Jahre 1410-1420. Hgb. von Ziesemer.

— n° 15 : Drerup, Das Ende des Sprachenkampfes in Griechenland. — Kierkegaards Papirer. Udg. af Heiberg og Kuhr. 2. Bd. — Heiberg, Nogle Bidrag til Enten-Eller's Tilblivelseshistorie. — Ehrenreich, Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen — Sellin, Einleitung in das Alte Testament. — Sulze, Das rechte Verhältnis des evangelischen Staates zur evangelischen Kirche. — Caspari, Das Erkenntnisproblem mit Rücksicht auf die gegenwärtig herrschenden Schulen. — Offner, Die geistige Ermüdung. — Seltene assyrische Ideogramme. Gesammelt von Meissner. — Le Coq, Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan. — Nonni Panopolitani Dionysiaca. Rec. A. Ludwich Vol. II. — Ludwich, Ad novissimam Nonni Dionysiacorum editionem epimetrum. — Cartault. Le distique élégiaque chez Tibulle, Sulpicia, Lygdamus. — Floeck, Die Kanzone in der deutschen Dichtung. — Luther, Ibsens Beruf. — Ballweg, Das klassizistiche Drama zur Zeit Shakespeares. — Bartsch, Chrestomathie de l'ancien Français (VIII-XV[e] siècles). 10[e] éd. par Wiese. — Rolfs, Geschichte der Malerei Neapels. — Killing, Kirchenmusikalische Schätze der Bibliothek des Abbate Fortunato Santini. — Der römische Limes in Oesterreich. — Peters, Die äussere Kirchenpolitik Friedrich Barbarossas bis zum Tode Rainalds von Dassel. — Fredericq, Rekeningen en andere stukken van den Pauselijken Aflaathndel te Mechelen in't midden der 15 de eeuw. — Sauer, Das Heildelberger Schloss im Spiegel der Literatur. — Baron de Courcel u. a., Les questions actuelles de politique étrangère en Asie. — Kennan, Tent-Life in Siberia. — Americana. — Del Vecchio, Il concetto della natura e il principio del diritto. — Rehme, Ueber die Breslauer Stadtbücher.

— n° 16 : Kinkel, Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit. I. — Schottenloher, Entwicklung der Buchdruckerkunst in Franken bis 1530. — Duhm, Die zwölf Propheten, in den Versmassen der Urschrift. — H. von Schubert, Das älteste germanische Christentum oder der sogen. « Arianismus » der Germanen. — Stuckert, Kirchenkunde der reformierten Schweiz. — Boutroux, Wissenschaft und Religion in der Philosophie unserer Zeit. Uebs. von E. Weber. — Brown, The Training of Teachers for secondary schools in Germany and in the United States; The American High School. — Brunnhofer, Das Buch der hundert Pfade (Catapatha Brahmana). — Muža, Praktische Grammatik der kroatischen Sprache. 4. Aufl, — Pietsch, De Choricio Patrocli declamationis auc-

tore. — BREWER, Die Frage um das Zeitalter Kommodians. — BUDDE, Wieland und Bodmer. — JUNGE, Wilhelm Raade. — KÖRTING, Grundris der Geschichte der englischen Literatur von ihren Anfängen bis zur Gegenwart. 5. Aufl. — LACHÈVRE, Le libertinage au XVII[e] siècle. — SCHÖNERMARK, Der Kruzifixus in der bildenden Kunst. — SEIDLITZ, Geschichte des japanischen Farbenholzschnitts. 2. Aufl. — GROTEFEND. Die Erwerbspolitik Kaiser Karls IV. — TRAUTMANN, Kiels Ratsverfassung und Ratswirtschaft vom Beginn des 17. Jahrhunderts bis zum Beginn Selbstverwaltung. — MISSLACK, Politik Kursachsens im deutschen Fürstenbunde von 1785. — BERTSCH, Weltanschauung, Volkssage und Volksbrauch. — GOETHS, Berlin als Binnenschifffahrtsplatz. — CONRAD, Technik des Bankwesens. — HITZIG, Die Herkunft des Schwurgerichtes im römischen Strafprozess. — MOERICKE, Die deutschen Tumultgesetze.

**Museum**, n° 7, avril : FEIST, Europa im Lichte der Vorgeschichte und die Ergebnisse der vergleichenden indogermanischen Sprachwissenchaft (Kluyver). — MEISTER, Ein Ostrakon aus dem Heiligtum des Zeus Epikoinios im kyprischen Salamis (Engers). — Van HERWERDEN, Lexicon graecum suppletorium et dialecticum, ed. altera (van Leeuwen). — Q. Horatius Flaccus, erkl. von KIESSLING ; II. Teil, 4. Aufl., besorgt von HEINZE (van der Valk). — CLARK, The Cursus in Mediaeval and Vulgar Latin (Bierma). — WALLESER, Der ältere Vedanta (Speyer). — Indian Text Series, Vol. II (Houtsma). — Die Evangelien vanden Spinrocke, met toelichting van BOEKENOOGEN (Mej. Neurdenburg). — Te WINKEL, De Ontwikkelingsgang der Nederldansche Letterkunde, III (Meijer). — BUTLER, The Forerunners of Dante (Salverda de Grave). — SCHRAUB, Jordan von Osnabrück und Alexander von Roes (Mulder). — Eduard MEYER, Kleine Schriften (H. van Gedel). — BRANDT, Die jüdischen Baptismen (Oort). — POHLENZ, Vom Zorne Gottes (K. H. E. de Jong). — VÖLTER, Polykarp und Ignatius (Meyboom). — Thomae Hemerken à Kempis Opera Omnia ed. POHL, Vol. I (van Slee). — BAUMANN, Johan van Berverwijck (Geyl). — SPRANGER, Wilhelm von Humboldt und die Reform des Bildungswesens (de Sopper). — SCHLIMMER en de BOER, Woordenboek der Grieksche en Romeinsche Oudheid ; 2de dr., door de Boer en Koch (Singels).



Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 20 Quarante-cinquième année. 20 mai 1911.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue bleue**, 29 avril : Paul Bonnefon, Lettres de Béranger à Victor Cousin, I. — Émile Faguet, La patrie de l'humanité. — L. de La Laurencie, Les pastorales en musique au xvii[e] siècle, en France. — C. Géniaux, L'œuvre artistique du gouvernement tunisien. — P. Gaultier, La valeur de l'action. — Jacques Lux, Quelques souvenirs sur Paul Verlaine ; L'interprétation de Shakespeare.

— 6 mai : Paul Bonnefon, Lettres de Béranger à Cousin. — X. Sur quelques grands et petits maîtres. — J. Durand, L'apostolat d'une musulmane. — Lucien Maury, Historiens et critiques d'art. — Roz, Théâtres. — Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Littérature utilitaire.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, mai, n° 5 : A. Biard, Notre scansion traditionnelle du vers anglais et les critiques dont elle est l'objet, II. — A. Moulet, Etudiants allemands. — Cestre, La débâcle d'une destinée impérialiste. — Notes et documents : Soutenance de thèse (J. Wolf). — Concours. — La phonétique dans les classes (G. C.).

**Revue des sciences politiques**, mars-avril 1911 : C. Schefer, Albert Vandal, historien. — T. Ferneuil, Les projets de loi sur la grève des chemins de fer. — La Bouline, Réformes navales. — Angel Marvaud, Les débuts de la république portugaise. — Georges Lecarpentier, Le développement de l'industrie et du commerce des cotonnades. II. — Georges Scelle, Deux arbitrages américains devant la Cour permanente de la Haye. II. L'affaire de la « Orinoco steamship Company ». — A. Andréadès, Les finances byzantines. I. — I. Ladreit de Lacharrière, Une explication apologétique du fanatisme musulman. — O. Festy, Chronique des questions ouvrières (1910).

**Revue historique**, mai-juin : G. Bloch, La plèbe romaine ; fin. — H. Marczali, Une cause célèbre au xiv[e] siècle. La conspiration de Félicien Záh. — G. Fagniez, Fancan et Richelieu ; 1[re] partie. — E. Driault, La diplomatie française pendant la guerre de Danemark, d'après « Les origines diplomatiques de la guerre de 1870-71 ». — Bulletin historique : Nécrologie : Rodolphe Dareste, par Théodore Reinach ; Maurice Dumoulin, par G. Monod. — Antiquités chrétiennes, par Ch. Guignebert. — Histoire d'Italie, xv[e]-xviii[e] siècles (1[re] partie), par L.-G. Pélissier. — Histoire d'Allemagne, 1648 à nos jours, par P. Darmstaedter. — Histoire de France, Révolution, par R. Reuss. — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique.

**Revue napoléonienne**, janvier 1911 : G. Charlier, Un rapport de Barbier à Napoléon. — L.-G. Pélissier, Pichegru et Moreau jugés par le baron de Trémont. — J. Kühn, Un après-midi chez Madame mère en 1834. — Bibliographie : A. Chuquet, Episodes et portraits, III ; Ferrigno, La relegazione di Maria Carolina (J. Rambaud). — Ed. Gachot, Masséna en Calabre.

— février : A. Lumbroso, Une contrefaçon ? M. Driault et sa Revue d'histoire napoléonienne. — L.-G. Pélissier, Les années de retraite de M. de Trémont. — Ugo Ogetti, Canova. — Victor Hugo, Napoléon à Bayonne, Napoléon à Fréjus.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 17 : W. Kinkel, Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit (fin). — V. de Marolles, Kardinal Manning. Ubs. von S. Zeissner. — Ende-

mann, Die Reichsgräflich von Hochbergsche Majoratsbibliothek in den ersten drei Jahrhunderten ihres Bestehens 1609-1909. — Feuerbach, Vorlesungen über das Wesen der Religion. Neu hgb. von Bolin. — Genesis übs. u. erkl. von Gunkel. 3. Aufl. — Schnitzer, Savonarola nach den Aufzeichnungen des Florentiners Piero Parenti. — Grützmacher, Nietzsche. — Das griechische Unterrichtswesen. — Osthoff und Brugmann, Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. VI. — Strack, Hebräische Grammatik mit Übungsbuch. 10. u. 11. Aufl. — Crusius, Paroemiographica. — Tacitus, Der Rednerdialog. Hgb. von Röhl. — Brüggemann, Die Ironie als entwicklungsgeschichtliches Moment. — Hirsch, Fouqués Held des Nordens. — B. Miller, Leigh Hunt's Relations with Byron, Shelley und Keats. — Guy, Histoire de la poésie française au XVI[e] siècle. — Löwy, Die griechische Plastik. — Falke, Kainz als Hamlet. — Friedländer, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine. 8. Aufl. — Diepgen, Arnald von Villanova als Politiker und Laientheologe. — Regesten der Markgrafen von Brandenburg aus askanischem Hause, bearb. von H. Krabbo. I. — Wahl, Beiträge zur Parteigeschichte im 19. Jahrhundert. — Treblin, Beiträge zur Siedlungskunde im ehemaligen Fürstentum Schweidnitz. — Southey, Storm and Sunshine in South Africa. Ed. by Slaughter. — Lifschitz, Untersuchungen über die Methodologie der Wirtschaftswissenschaft. — Rost, Das moderne Wohnungsproblem. — Haff, Die Bauernbefreiung und der Stand des Bodenzinsrechtes in Bayern. — Weygandt, Forensische Psychiatrie. I. — H. Schäfer, Allgemeine gerichtliche Psychiatrie für Juristen, Mediziner, Pädagogen.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI<sup></sup>

# ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

## ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

**Paraissant cinq fois par an.**

DIRECTEUR : Albert MATHIEZ

**Quatrième année, n° 3 (Mai-Juin 1911).**

SOMMAIRE :





LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 21 Quarante-cinquième année. 27 mai 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI<sup></sup>e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

## PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 13 mai 1911 : Joséphin Soulary, Lettres inédites (publiées par Marius Roustan). — Paul Flat, Le triomphe d'Ingres. — Edmond Pilon, Le jardin des classiques. — Victor Cambon, Les grands crus de Bourgogne et la délimitation. — Lucien Maury, Romanciers. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Sur l'aristocratie anglaise ; Alphonse Karr et Garibaldi ; Au loin.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 18 : Luginbühl, Nicolai De preliis et occasu ducis Burgundie histhoria. — J. Luther, Die Titeleinfassungen der Reformationszeit. 1 u. 2. — Loeschcke, Jüdisches und Heidnisches im christlichen Kult. — Grützmacher, Studien zur systematischen Theologie. 3. — Wieland, Eine deutsche Abrechnung mit Rom. — Tatarkiewicz, Die Disposition der Aristotelischen Prinzipien.— Maier, An der Grenze der Philosophie. Melanchthon, Lavater, Strauss. — Müntzer, Der elsässische Student und das Deutschtum. — Ungnad, Untersuchungen zu den im VII. Hefte der Vorderasiatischen Schriftdenkmäler veröffentlichten Urkunden aus Dilbat. — Pischel, Leben und Lehre des Buddha. 2. Aufl. — Menrad, Der Urmythus der Odyssee und seine dichterische Erneuerung. — Aistermann, De M. Valerio Probo Berytio. — R. M. Meyer, Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts. 4. Aufl. — Aronsohn, Das Problem im « Baumeister Solness ». — English Nativity Plays. Ed. by Hemingway. — G. Millardet, Petit Atlas linguistique d'une région des Landes ; Etudes de dialectologie landaise. Le développement des phonèmes additionnels. — J. Roman y Calvet, Los nombres e importancia arqueologia de las Islas Pythiusas. — Venturi, Storia dell' Arte Italiana. VII. — Schriften von Th. Th. Sokolow. — Fr. von der Wengen, Der Feldzug der Grossherzoglich Badischen Truppen unter Oberst Freiherrn Karl v. Stockhorn gegen die Vorarlberger und Tiroler 1809. Hgb. von Frhr. O. v. Stockhorn. — E. de Broglie, Tourville. — Bitterauf, Napoleon I. 2. Aufl. — Leder, Das geheimnisvolle Tibet. — Kumpmann, Die Entstehung der rheinischen Eisenbahngesellschaft, 1830-1844. — C. Schmitt, Ueber Schuld und Schuldarten. — Del Vecchio, Sull' idea di una scienza del diritto universale comparato. — Simon, Statistisches Taschenbuch für das Deutsche Reich. II.

— N° 19 : R. Lehmann : Amerikaner über Amerika. — Milhaud, Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique. — Imagines Philologorum. 160 Bildnisse, ges. u. hgb. von Gudeman. — Kirch, Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae. — Analecta Corviniana. Ges. u. hgb. von Tschackert. — A. Koch, Lehrbuch der Moraltheologie. 3. Aufl. — Müller-Lyer, Der Sinn des Lebens und die Wissenschaft. — A. Stein, Die Lehre von der Energie. — Festschrift zur Feier des 450 jährigen Bestehens der Universität Basel. Hgb. von Rektor und Regenz. — Foltz, Gedanken des Pädagogen und Philosophen Herbart. — O. Broch, Slavische Phonetik. — E. Duchesne, Lermontov. — Vonach, Die Berichte des Photios über die fünf älteren attischen Redner. — T Livi periochae omnium librorum, fragmenta Oxyrhynchi reperta, Julii Obsequentis prodigiorum liber. Ed. Rossbach. — Masing, Sprachliche Musik in Goethes Lyrik. — Renck, Platens politisches Denken und Dichten. — Schubert, Clemens Brentanos weltliche Lyrik. — Gabrielson, Rime as a Criterion of the Pronunciation of Spenser, Pope, Byron and Swinburne. — Gran, Jean-Jacques Rousseau. — Springer, Handbuch der Kunst-

geschichte. I. 9. Aufl., bearb. von Michaelis. — BERZEVICZY, Die Landschaftsmalerei im 17. Jahrhundert. — BRADER, Bonifaz von Montferrat bis zum Antritt der Kreuzfahrt (1202). — N. JORGA, Geschichte des osmanischen Reiches. 3. Bd. — Fr. van KALKEN, La fin du régime espagnol aux Pays-Bas. — B. NIESE, Manuale di storia Romana dalle origini alla caduta dell' Impero d'occidente. Trad. italiana del prof. C. Longo. — ROSEDALE, Some notes on « The Old Book » of the Worshipful Company of Horners. — RIEDNER, Das Speierer Offizialatsgericht im 13. Jahrhundert. — A. von TUHR, Der allgemeine Teil des deutschen bürgerlichen Rechts. I.

H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, III

# LETTRES DE 1793

PUBLIÉES PAR

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

Table des matières : Lettre de nouvel an d'un volontaire. — Les trois Chépy. — Le procès de Louis XVI (récit de l'anglais Yorke). — Divrai à la Convention. — Paris au 21 janvier (récit de l'Allemand Schlabrendorf). — Huningue et Porrentruy (Villequer à Benoît; Brutus-Anckarström Benoît à la Convention; Note autobiographique de Benoît). — La réunion de Liège (deux lettres de Waleffe, président de la municipalité liégeoise, au général français Miranda). — Champmorin à Moreau. — Truguet à Hilaire-Chamvert. — Gaspard Thierry à Dumouriez. — Des Bruslys à Saint-Fief. — Les femmes aux armées (Lettre du lieutenant général Rostaing). — L'adjoint Moras (Mémoire de Moras à Bouchotte sur sa conduite en Belgique et « les vexations qu'il a essuyées de la part de Dumouriez et de Thouvenot »). — Sionville à Neerwinden. — L'adjudant général Pinon (mémoire sur ce qu'il a fait en 1792 et en 1793, à Lyon, et aux Pays-Bas). — Les volontaires de Saône-et-Loire dénonciateurs de Dumouriez (Bonnefont à son père et à Guillemardet). — Le trésor de l'armée de Dumouriez. — Le sous-lieutenant Belletier. — Frégeville, Dumouriez et l'enlèvement des prisonniers du Temple. — Des Bruslys à Bouchotte. — D'Ormechville et la frontière de Lorraine. — Paoli, Napoléon et d'Autay. — La mission de Delanney. — Le général Lamarche. — Les deux Audouin. — Petion à Caen. — Serret à Paganel. — Le colonel Bergeron. — L'acceptation de la Constitution à Cambrai. — Madame Piet-Chambelle à Sijas. — Dénonciations contre Beauharnais. — Grandjean à un ami. — La capitulation de Valenciennes. — François Vachot à Audouin. — Félix Wimpffen. — Jarry et Vincent. — Notes du commissaire Paris. — Notes d'un jacobin de Strasbourg sur l'armée du Rhin, remises par Curtius au club de Paris. — Wibaut à Cochon. — Le club de Bourmont et le capitaine Charles de Lisle. — Notes et observations de l'adjudant général Etienne Damas sur les armées. — La démission du colonel Desbrunières. — Saint-Quentin au mois de septembre (lettre du général Parant). — Le général Tolozan. — Lettre du capitaine Gauthier. — Houchard en prison (cinq lettres de Houchard). — Protestation de l'adjudant général Dardenne injustement suspendu. — Alain à Le Tourneur. — Péronne au mois d'octobre (lettre du commandant Calandini). — Un billet de Brune. — Avant et après Wattignies (Rochette à Bouchotte; le Conseil de guerre d'Avesnes à Bouchotte; Ferrier et Aubert à Lecouturier). — Desenfans à Wattignies. — Celliez à Vincent. — Une liste de suspects (Lettre de Mogue et Baraux au ministre). — Antibes à la fin de 1793 (Lettre du commandant Barquier). — Une dénonciation du club de Neufbrisach. — Les « fiches » de Celliez (I. Notes sur quelques officiers. II. Notes sur divers officiers). — Une lettre de Pierre Chépy. — Baugard à sa femme. — La mission de Joseph Bonaparte. — Lettre du citoyen Flayelle. — Davin au siège de Lyon. — Augier au fort de Bitche. — Brouard à Sijas. — Ennemond Bonnard (deux lettres de Bonnard à Thirion et à Goffart.) — La prise du Geisberg (Girardon au Comité). — Avice et le 11e hussards (lettre du hussard Dautreville). — Landau ou la mort. — Brevets et gargousses.

Paris, Champion, In-8° 311, p. .......................... **3 fr. 50**

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 22 Quarante-cinquième année. 3 juin 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Feuilles d'histoire**, n° 6 : Abbé Joseph BONNET, Une cabale du Parlement contre Louis XIV. — Paul LANDRECY, Le commissaire des guerre Dumouriez. — Jules DEBRAUX, Les corps belges en 1792 et 1793. — Arthur CHUQUET, La bataille de Wattignies, II. — Général BONAPARTE, Lettres de novembre et décembre 1794. — René MAUBERT, Français et Macédoniens. — Achille BIOVÈS, Les émigrés à Hambourg. — Auguste TEXIER, Lettres de Malte. — Ernest TAVERNIER, Misanthropie et repentir. — Jacques d'AUBRIVES, Le cardinal Ruffo. — Alfred MARQUISET, Baylen et le baron de Montgardé. — G.-A. DE HALEM, Le baptême du roi de Rome. — Max DARDENNE, Le capitaine Rigau en Russie. — André RAUCROIX, Le commandant Fremiet. — Gaston FRANCERY, Charles de Hesse à Dormoy. — Questions et réponses : La romance du pauvre Jacques. — Bonapartisme. — Appointements de Bourrienne. — Election de Carrier. — Jeunesse de Davout. — De qui. — Cloches et canons. — Foucault. — Foy et son livre sur la guerre d'Espagne. — Le gouvernement du monde. — Réunion de la Hollande. — Imitation de Beaufort. — Jacquin. — Jonc peint en barreau de fer. — Deux Marius et un Sylla. — La guerre de la marmite. — Ochlocratie. — Le preneur de redoutes. — Prisonniers de 1814. — Proclamation ou canon. — La puissance des baïonnettes. — Régiment de la Tour-d'Auvergne. — La Vénus du Père-Lachaise. — On n'était pas vieux avant la Révolution. — Mélanges : Edmond DUROUVRAY, Florent Guiot. — Chronique : Duguesclin. — « Arc ». — Saint-Dié et l'Amérique. — Grenelle en 1753. — Brigade irlandaise. — Hume. — Guillotine de Metz. — Mme Roland en Beaujolais. — District des Alpes-Maritimes. — Parquin. — Eloy. — Prarond. — Mme Adam. — Emigration italienne. — Ancienne musique. — Collection Lovenjoul. — Maisons-Laffitte. — Procès Bazaine. — Congrès des Sociétés savantes. Doctorat.

**Revue bleue**, 20 mai 1911 : A RIBOT et J. CHAUMIÉ, Comment assurer à nos ministres la liberté d'action ?. — G. MONOD, Le cinquantenaire de l'unité italienne. — Jos. SOULARY, Lettres inédites. — ROGUES DE FURSAC, L'instinct d'épargne. — Lucien MAURY, Deux romans sur la mort. — Firmin Roz, Le roi s'amuse. — Leo LARGUIER, Le banc de François Coppée; Les livres futurs. — Jacques LUX, Etudes et souvenirs historiques.

**Revue napoléonienne**, n° 3, mars 1911 : L. G. PÉLISSIER, Souvenir du baron de Trémont : quelques grandes dames du premier Empire, Mme Armande Roland, de Rumford, de Montgeroult; de Genlis; David. — Em. OLLIVIER, Napoléon général en chef. — Ugo OLETTI, Canova, II. — G. Sabini (J. Rambaud). — Marquis de SÉGUR, Le château de Rostopchine.

— N° 4, avril 1911 : A CHUQUET, L'émigré Anstett pendant la campagne de Russie. — L.-G. PÉLISSIER, Souvenirs de Trémont : artistes français et italiens de l'époque impériale, Gérard, Girodet, Canova, Isabey. — F. N. STELLA, neveu d'Antomarchi, Toujours le masque original de l'Empereur. — E. DAUDET, La légende et l'histoire, Pichegru, Moreau et Trémont. — Marquis de SÉGUR, Le château de Rostopchine. — PHILINTE, Notes sur Rostopchine.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 20 : D Schäfer, Politische Geschichte. — L. D. PETIT, Bibliographie der Middelnederlandsche taal- en letter-

kunde. — WIESNER, Natur — Geist — Technik. — B. WEISS, Der Hebräerbrief in zeitgeschichtlicher Beleuchtung. — Abraham a Sancta Clara. Eine Blütenlese aus seinen Werken von K. Bertsche. — E. SIMONS, Die Konfirmation. — A. LEISSNER, Die platonische Lehre von den Seelenteilen nach Entwicklung, Wesen und Stellung innerhalb der platonischen Philosophie. — W. WUNDT, Kleine Schriften. I. — WEIMER, Haus und Leben als Erziehungsmächte. — TEWS, Schulkämpfe der Gegenwart. 2. Aufl. — H. REICHELT, Awestisches Elementarbuch, Avesta Reader. — Frz. X. DREXL, Achmets Traumbuch. — LIPSCOMB, Aspects of the Speech in the Later Roman Epic. — KULLMER, Pössneck, und Hermann und Dorothea. — LIND, Norskisländska dopnamn och fingerade namn fran medeltiden. 4 et 5. — SMITHSON, The Old English Christian Epic. — The Vision of Hell, Purgatory and Paradise of Dante Alighieri, transl. by H. Fr. Cary. — PLATTARD, L'œuvre de Rabelais. — SCHEUBER, Die mittelalterlichen Chorgestühle in der Schweiz. — A. MERLIN ET POINSSOT, Les inscriptions d'Uchi Majus d'après les recherches du capitaine Gondouin. — A. WALTHER, Die Anfänge Karls V. — Fr. Frhr. v. SCHRÖTTER, Das preussische Münzwesen im 18. Jahrhundert. — M. v. BOEHN, Toledo. — SPIERO, Städte. — AUBIN, Zur Geschichte des gutsherrlich-bäuerlichen Verhältnisses in Ostpreussen von der Gründung des Ordensstaates bis zur Steinschen Reform. — BÖTTGER, Die Industrie und der Staat. — NEUMEISTER, Die natürlichen Grundlagen für die Eisenindustrie in Deutschland und in den Vereinigten Staaten. — RIESS, Kommunale Wirtschaftspflege. — BECKENKAMP, Die Kriegskonterbande in der Behandlung des Instituts für internationales Recht und nach der Londoner Erklärung über das Seekriegsrecht.

**Museum**, n° 8, mai : Maximi Tyrii Philosophumena ed. HOBEIN (Leopold). — THUMB, Handbuch der neugriechischen Volkssprache, 2. Aufl. (Hesseling). — A. Persii Flacci D. Iunii Iuvenalis Sulpiciae Saturae recogn. Iahn; ed. quartam cur. LEO (van Wageningen). — A. Persii Flacci Saturarum Liber, iterum rec. CONSOLI (Brakman). — MAROUZEAU, La phrase à verbe *être* en latin (F. Muller Jz.). — HILLEBRANDT, Vedische Mythologie; kleine Ausgabe (Caland). — LEENDERTZ, Het Leven van Vondel (Beets). — DAUZAT, La vie du Langage (Valkoff). — JEANROY, Giosuè Carducci (Salverda de Grave). — Anonymi Chronographia syntomos ed. BAUER (Roos). — VIOLLET, Les interrogatoires de Jacques de Molai (Mulder). — BÉRARD, Révolutions de la Perse (Th. W. Juynboll). — ACQUOY, Handleiding tot de kerkgeschiedvorsching en kerkgeschiedschrijving; twee de dr. d. Pijper (Blok). — NAVILLE, La découverte de la Loi sous le roi Josias (Wildeboer). — CROISET, Observations sur la légende primitive d'Ulysse (van Hille). — REINERS, Der Nominalismus in der Frühscholastik (T. J. de Boer). — FREYBE, Der deutsche Volksaberglaube (Schrijnen).

H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, III

# LETTRES DE 1793

PUBLIÉES PAR

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

Table des matières : Lettre de nouvel an d'un volontaire. — Les trois Chépy. — Le procès de Louis XVI (récit de l'anglais Yorke). — Divrai à la Convention. — Paris au 21 janvier (récit de l'Allemand Schlabrendorf). — Huningue et Porrentruy (Villequer à Benoît; Brutus-Anckarström Benoît à la Convention ; Note autobiographique de Benoît). — La réunion de Liège (deux lettres de Waleffe, président de la municipalité liégeoise, au général français Miranda). — Champmorin à Moreau. — Truguet à Hilaire-Chamvert. — Gaspard Thierry à Dumouriez. — Des Bruslys à Saint-Fief. — Les femmes aux armées (Lettre du lieutenant général Rostaing). — L'adjoint Moras (Mémoire de Moras à Bouchotte sur sa conduite en Belgique et « les vexations qu'il a essuyées de la part de Dumouriez et de Thouvenot »). — Sionville à Neerwinden. — L'adjudant général Pinon (mémoire sur ce qu'il a fait en 1792 et en 1793, à Lyon, et aux Pays-Bas). — Les volontaires de Saône-et-Loire dénonciateurs de Dumouriez (Bonnefont à son père et à Guillemardet). — Le trésor de l'armée de Dumouriez. — Le sous-lieutenant Belletier. — Frégeville, Dumouriez et l'enlèvement des prisonniers du Temple. — Des Bruslys à Bouchotte. — D'Ormechville et la frontière de Lorraine. — Paoli, Napoléon et d'Autay. — La mission de Delanney. — Le général Lamarche. — Les deux Audouin. — Petion à Caen. — Serret à Paganel. — Le colonel Bergeron. — L'acceptation de la Constitution à Cambrai. — Madame Piet-Chambelle à Sijas. — Dénonciations contre Beauharnais. — Grandjean à un ami. — La capitulation de Valenciennes. — François Vachot à Audouin. — Félix Wimpffen. — Jarry et Vincent. — Notes du commissaire Paris. — Notes d'un jacobin de Strasbourg sur l'armée du Rhin, remises par Curtius au club de Paris. — Wibaut à Cochon. — Le club de Bourmont et le capitaine Charles de Lisle. — Notes et observations de l'adjudant général Etienne Damas sur les armées. — La démission du colonel Desbrunières. — Saint-Quentin au mois de septembre (lettre du général Parant). — Le général Tolozan. — Lettre du capitaine Gauthier. — Houchard en prison (cinq lettres de Houchard). — Protestation de l'adjudant général Dardenne injustement suspendu. — Alain à Le Tourneur. — Péronne au mois d'octobre (lettre du commandant Calandini). — Un billet de Brune. — Avant et après Wattignies (Rochette à Bouchotte; le Conseil de guerre d'Avesnes à Bouchotte ; Ferrier et Aubert à Lecouturier). — Desenfans à Wattignies. — Celliez à Vincent. — Une liste de suspects (Lettre de Mogue et Baraux au ministre). — Antibes à la fin de 1793 (Lettre du commandant Barquier). — Une dénonciation du club de Neufbrisach. — Les « fiches » de Celliez (I. Notes sur quelques officiers. II. Notes sur divers officiers). — Une lettre de Pierre Chépy. — Baugard à sa femme. — La mission de Joseph Bonaparte. — Lettre du citoyen Flayelle. — Davin au siège de Lyon. — Augier au fort de Bitche. — Brouard à Sijas. — Ennemond Bonnard (deux lettres de Bonnard à Thirion et à Goffart.) — La prise du Geisberg (Girardon au Comité). — Avice et le 11e hussards (lettre du hussard Dautreville). — Landau ou la mort. — Brevets et gargousses.

Paris, Champion, In-8° 311, p. ........................ **3 fr. 50**

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 23 Quarante-cinquième année. 10 juin 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Deutsche Literaturzeitung**, nº 21 : W. Bacher : Ein hebräischer Thesaurus. — E. Seillière, Nietzsches Waffenbruder, Erwin Rohde. — H. Mandel, Die Erkenntnis des Uebersinnlichen. I, 1. — Delitzsch, Das Land ohne Heimkehr. — Baumstark, Festbrevier und Kirchenjahr der syrischen Jakobiten. — Sandgathe, Die Wahrheit der Kriterien Epikurs. — Marty, Zur Sprachphilosophie. Die « logische », « lokalistische » und andere Kasustheorien. — Pliwa, Oesterreichs Mittelschulen (Gymnasien, Realgymnasien, Realschulen) 1865/6 — 1905/6. — Meillet, Einführung in die vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen. Uebs. von Printz. — Dialogues of the Buddha, transl. by T. W. and C. A. F. Rhys Davids. II. — Herodotos Historien. Deutsch von Horneffer. — Sophokles, Tragödien, Deutsch von Schnabel. — Demosthenes, Olynthische Reden. Deutsch von Horneffer. — Stories from Ovid's Metamorphoses, ed. by Slater. — Strich, Die Mythologie in der deutschen Literatur von Klopstock bis Wagner. — Walzel, Das Prometheussymbol von Shaftesbury zu Goethe. — The Poems of Jonathan Swift. Ed. by W. E. Browning. — The Correspondance of Jonathan Swift. Ed. by Ball. I. — Des Granges, Histoire de la littérature française. — Nöldeke, Das Heiligtum al-Husains zu Kerbela. — Konnerth, Die Kunsttheorie Conrad Fiedlers. — Pr. Varese, Cronologia romana. Vol. I. — Leuze, Die römische Jahrzählung. — Keber, Die Naumburger Freiheit. — Brieger, Der Speierer Reichstag von 1526 und die religiöse Frage der Zeit. — Friederich, Die Befreiungskriege 1813-1815. I. Bd. 3. Aufl. — Küchler, In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island. — Sven Hedin, Svar pa Tal. — Behaghel, Die gewerbliche Stellung der Frau im mittelalterlichen Köln. — Manes, Ins Land der sozialen Wunder. — Liese, Das hauswirtschaftliche Bildungswesen.

**Literarisches Zentralblatt**, nº 15 : Holl, Die hds. Ueberlieferung des Epiphanius. — Guthe, Bibelatlas. — Heller, A. von Humboldt und der Klassizismus. — Philippson, Neueste Gesch. des jüdischen Volkes, II. — Zeumer, Heiliges röm. Reich deutscher Nation, Studie über den Reichstitel. — Aubin, Zur Gesch. des gutsherrlich bäuerlichen Verhältnisses in Ostpreussen; Goldschmidt, Die Grundbesitzverteilung in der Mark Brandenburg. — Gleichen-Russwurm, Das galante Europa, Geselligkeit der grossen Welt, 1600-1789. — Assyrian und Babylonian letters, British Museum, p. Harper, IX. — Varronis De lingua latina p. Goetz et Schoell. — Gierach, Synkope und Lautabstufung. — Steinert, Tieck und das Farbenempfiaden der romantischen Dichtung. — Wieland, III, 3, p. Homeyer. — Wachter, Reinheitsvorschriften im Griech. Kult.

Nos 16-17 : Happel, R. Rothes Lehre von der Kirche. — Vitae sanctorum danorum, p. Gertz. — Delaville Le Roulx, L'ordre de Saint Jean de Jérusalem. — Regesta pontificum romanorum, I, 1, prov. Salisburg, I, p. Brackmann. — Cartellieri, Otto der Kühne. — Kulemann, Politische Erinnerungen. — Max Lenz, Kleine historische Schriften. — Marett, Die Anthropologie und die Klassiker. — Meinhof, Die moderne Sprachforschung in Afrika. — Pascal, Dioniso. — Gudeman, Imagines philologorum. — Cyrano's l'autre monde, p. Leo Jordan. — Miles, The influence of Molière on restoration comedy. — Gœthes Werke, Erstes Supplement, p. Schulte-Strathaus. — Broch, Slavische Phonetik.

# LANGUES AFRICAINES

**CUST (ROB.)**

LES LANGUES D'AFRIQUE. Traduit par L. de Milloué. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

**GRIMAL DE GUIRAUDON**

LINGUISTIQUE AFRICAINE. Les Puls. In-8. . . . . . . . 3 fr. 50

**HALÉVY (J.)**

LETTRES A M. D'ABBADIE SUR L'ORIGINE ASIATIQUE DES LANGUES DU NORD DE L'AFRIQUE. In-8. . 2 fr. 50

**JACOTTET (E.)**

CONTES POPULAIRES DES BA SOUTO (Afrique du Sud) recueillis et traduits. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

ÉTUDES SUR LES LANGUES DU HAUT ZAMBÈZE. Première partie. Grammaires Soubiya et Louyi. In-8 . . . 6 fr. »

Deuxième partie. Textes Soubiya. Contes et Légendes, Superstitions, etc. Fasc. I et II. In-8. Chacun . . . . . . . . . . 6 fr. »

Troisième partie. Textes Louyi. Contes, légendes, superstititions et vocabulaires. Fascicule I. In-8 . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

— Fascicule II. In-8. . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

---

# LANGUES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

**M. DELAFOSSE**, ADMINISTRATEUR DES COLONIES

VOCABULAIRES COMPARATIFS DE PLUS DE 60 LANGUES ou dialectes africains, parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte. Un volume in-8. . . . . . . . . 15 fr. »

MANUEL DAHOMÉEN. Grammaire, chrestomathie, dictionnaire français-dahoméen et dahoméen-français. Un volume in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr. »

ESSAI DE MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE MANDÉ OU MANDINGUE : I. Étude grammaticale. — II. Vocabulaire français-dyoula. — III. Histoire de Samori, texte et vocabulaire. — IV. Étude comparée des principaux dialectes mandé. Un volume gr. in-8, avec carte . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 15 fr. »

**A. DUPUIS-YAKOUBA**

LES GOW OU CHASSEURS DU NIGER. Légendes songaï de la région de Tombouctou, publiées et traduites. Avec préface de M. Delafosse. Un volume in-8, carte. . . . . . . . . . . . . 15 fr. »

**GÉNÉRAL FAIDHERBE**

LANGUES SÉNÉGALAISES. Wolof, Arabe-hassania, Soninké, Sérère. Notions grammaticales, vocabulaire et phrases. In-18, percaline. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**COMMANDANT H. GADEN**

ESSAI DE GRAMMAIRE DE LA LANGUE BAGUIRMIENNE (territoire du Tchad), suivi de dialogues et de vocabulaires. Un vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**G. THOMANN**

ESSAI DE MANUEL DE LA LANGUE NÉOUOLÉ, parlée dans la partie occidentale de la Côte d'Ivoire. Ouvrage accompagné d'un recueil de contes et chansons en langues néouolé, d'une étude sur les divers tribus Béte-Bakoué, de vocabulaires comparatifs, d'une bibliographie et d'une carte. Un volume in-8. . . . . . . 10 fr. »

**F. FROGER**

ÉTUDE SUR LA LANGUE DES MOSSI (Boucle du Niger), suivie d'un vocabulaire et de textes. In-8. . . . . . . . . . . 12 fr. »

**V. LARGEAU**, ADMINISTRATEUR PRINCIPAL DES COLONIES.

ENCYCLOPÉDIE PAHOUINE. Eléments de grammaire et dictionnaire français-pahouin. Un volume in-18 de 700 pages. 10 fr. »

**A. DIRR**

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE HAOUSSA, langue commerciale du Soudan, chrestomathie et vocabulaire. Un volume in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

**RENÉ BASSET**

NOTES SUR L'ARABE-HASSANIA, parlé par les tribus maures de la rive droite du Sénégal, In-8. . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**CAPITAINE J.-B. RAMBAUD**

LA LANGUE WOLOF. In-8 écu. . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

**COURDIOUX (PH. E.)**

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-DAHOMÉEN. In-8. . . 4 fr. »

**BÉRENGER-FÉRAUD**

CONTES DE LA SÉNÉGAMBIE. In-18. . . . . . . . . . . 5 fr. »

LES PEUPLADES DE LA SÉNÉGAMBIE. Histoire. — Ethnographie. — Mœurs et coutumes. — Légendes, etc. In-8 . . 7 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 24 Quarante-cinquième année. 17 juin 1911.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Bulletin italien**, nº 2, avril-juin. P. Toynbee, Dante and the Badìa di Firenze. — J. Martin, Charles-Quint et Clément VII à Bologne (1er article). — C. Dejob, Est-il vrai que Campanella fût simplement déiste? (1er article). — C. Pitollet, L'abbé Filippo-Cesare Mascara Torriano et sa correspondance inédite avec le marquis de Grimaldo sur la mort de Louis XIV et les débuts de la Régence (2e article). — H. Hauvette, Musset et Boccace. — A. Rosa, Quello che ci dicono i nostri poeti. — Bibliographie : P.-J. Van den Berg, Per istrade aperte (A. Rosa). — M. Chaillan, Le bienheureux Urbain V (E. Bouvy). — Scrittori d'Italia. Lirici Marinisti, a cura di B. Croce, B. Croce, Scritti di storia letteraria e politica. I. Saggi sulla letteratura italiana del seicento (P. Hazard). — P. Toldo, L'Œuvre de Molière et sa fortune en Italie (P. Hazard). — P. Hazard, La Révolution française et les lettres italiennes (E. Bouvy). — Chronique.

**Revue de philologie française**, 1er trimestre 1911 : D. Zevaco, L'honnête homme au xviie siècle. — G. Gaillard, De quelques formations néologiques récentes dans leurs rapports avec les modifications de la pensée et des mœurs. — A. Déresse, Vocabulaire du patois de Villefranche-sur-Saône. — Comptes rendus : F. Boillot, Le patois de la Grand-Combe (L. Clédat); A. François, Romantiques, le mot et le sentiment en France au xviiie siècle (F. Baldensperger). — G. Wissler, Das schweiz. Volksfranzösische (F. B.). — E. Lavisse, Hist. de France, IX, 1. — G. Lavergne, Le parler bourbonnais aux xiiie et xive s. (G. Marinet). — Brunot, Hist. de la langue française, III, 2 (H. Yvon). — Zeitschrift für rom. Philologie, 1909, 3. (Porteau). — Livres et articles signalés. — Chronique : (La chanson d'Ulysse dans le mariage de Télémaque ; L'imparfait du subjonctif, avis d'un membre de l'Académie française).

**Revue des sciences politiques**, mai-juin : Jacques Bardoux, L'Action diplomatique de la Reine Victoria. — Henry Ripert, La Réforme administrative, I. — Angel Marvaud, Les débuts de la République Portugaise, II. — Henri Courteault, Le texte exact des « Adieux de Fontainebleau « (avec un fac-similé). — Jean Tresnay, Les placements en valeurs étrangères et les lois fiscales. — André Kalpaschnikoff, Les écoles primaires en Russie et l'éducation obligatoire devant la Douma. — Saige-Caffieri, Réflexions sur l'intérêt général. — A. de Lavergne, Chronique Législative (1910). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques.

**Revue bleue**, 27 mai 1911 : Soulary, Lettres inédites, publiées par Marius Roustan. — Péladan, Une esthétique de l'amour. — Flat, Quelques réflexions sur la critique. — Pierre Villey, Nouveaux efforts contre la cécité. — Jean Giraud, Les Amants de Montmorency d'Alfred de Vigny; Faits Divers et « Élévation ». — Rogues de Fursac, L'instinct d'épargne. — Jacques Lux, Les Anglais dans les comédies françaises du xviiie siècle; Ouvrages d'érudition.

**Literarisches Zentralblatt**, nº 18 : Dibelius, Der Verfasser des Hebräerbriefes. — The vision of the young man Menelaus. — Neese, Hegel über das Auftreten der christl. Religion. — Ferrari, I documenti greci medioevali di diritto privato dell' Italia meridionale. — Bas et Tserclaes,

La campagne de 1815 aux Pays-Bas. — RULAND, Gesch. der Bulgaren. — LANG, The world of Homer. — BENNETT, Syntax of early Latin, I, the verb. — M. de VOGÜÉ, Les routes. — Four plays of Menander, p. CAPPS. — VETTER, Gotthelf und Hagenbach. — Monum. antichi, XIX; papiri greco-egizii, II, 2. — LÖWY, Die griech. Plastik.

N° 19 : THORBURN, The resurrection narratives. — GRÜNBERG, Die evangel. Kirche. — Rerum aethiop. Scriptores p. BECCARI, X. — Griech. Papyrusurkunden der Hamburger Stadtbibliothek, I, p. P. M. MEYER. — PASTOR, Gesch. der Päpste, V. — HUGELMANN, Ein Stammbuch aus dem Kreise Reinholds. — Der diplom. Ursprung des Krieges von 1870-1871. — FRIES, Studien zur Odyssee I. — Carola PROSKAWER, Das auslautende s auf den latein. Inschriften. — SCHIFF, Marie de Gournay. — Die mhd. poet. Paraphrase des Buches Hiob p. KARSTEN. — TRAUMANN, Gœthe, der Strassburger Student. — SAMTER, Geburt, Hochzeit und Tod. — FITZLER, Steinbrüche und Bergwerke im ptolem. und römischen Aegypten. — BAUM, Romanische Baukunst in Frankreich. — NIKOLTSCHOFF, Das bulgarische Bildungswesen.

N° 20 : Florilegium patristicum p. RAUSCHEN. — SCHIFF, König Siegmunds italien. Politik bis zur Romfahrt. — KLUCKHOHN, Die Ministerialität in Südostdeutschland. — Das Asafnâme des Lufti Pascha p. TSCHUDI. — LUDWIG, Die Gesch. einer franz. reformirten Kolonie im Refuge. — DREHER, Das städtische Archiv zu Friedberg i. W. — Pratt's Grammar of the Samoan language, p. NEWELL. — KALFF, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde. — MIOMANDRE, Figures d'hier et d'aujourd'hui. — FRITZSCH, Die deutsche Satzlehre. — FORRER, Die röm. Terrasigillata-Töpfereien von Heiligenberg-Dinsheim. — R. WAGNER, Mein Leben. — KVACALA, Analecta Comeniana.

N° 21 : KOCH, Die Abfassungszeit des lukanischen Geschichtswerkes. — HARNACK, Neue Unters. zur Apostelgesch. — HAMPE, Briefe des Magisters Heinrich von Isernia. — LOSERTH, Gesch. des Hauses Stubenberg. — WOLFF, Die Bezieh. Kaiser Maximilians I zu Italien. — The Glory of the Shia world, p. SYKES. — Aristophanes, trad. SEEGER. — SANTAYANA, Three philosophical poets, Lucretius, Dante and Gœthe. — BRUNOT, Hist. de la langue française, I, II, III. — Ein Mondwahrsagebuch, p. VIAN. — FRIES, Aus meiner stilistischen Studienmappe. — MANSIKKA, Ueber russische Zauberformeln.

# BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

## MANUSCRITS FRANÇAIS

### CATALOGUE GÉNÉRAL DES MANUSCRITS FRANÇAIS

Par Henri Omont, de l'Institut,
avec la collaboration de C. COUDERC, L. AUVRAY et Ch. de LA RONCIÈRE

### I. ANCIEN SUPPLÉMENT FRANÇAIS (Nos 6171-15369)

I-III (Nos 6171-15369), par Henri OMONT, de l'Institut,
3 vol. in-8. Chaque........ 7 fr. 50

### II. ANCIEN SAINT-GERMAIN FRANÇAIS (Nos 15370-20064)

I (Nos 15370-17058), par Lucien AUVRAY. In-8........ 10 fr. »
II (Nos 17059-18670), par H. OMONT et L. AUVRAY. In-8........ 7 fr. 50
III (Nos 18677-20064), par L. AUVRAY et H. OMONT. In-8........ 10 fr. »

### III. ANCIENS PETITS FONDS FRANÇAIS (Nos 20065-33264)

I (Nos 20065-22884), par Charles de LA RONCIÈRE. In-8........ 7 fr. 50
II (Nos 22885-25696), par C. COUDERC et C. de LA RONCIÈRE. In-8. 10 fr. »
III (Nos 25697-33264), par Henri OMONT. In-8........ 7 fr. 50

### IV. NOUVELLES ACQUISITION FRANÇAISES Nos 1-10000)

I-III (Nos 1-10000), par Henri OMONT, de l'Institut.
3 vol. in-8. Chaque........ 7 fr. 50

### INVENTAIRE DE LA COLLECTION ANISSON

SUR L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE
(Manuscrits français 22061-22193) par Ernest COYECQUE
2 volumes in-8. Chaque volume........ 7 fr. 50

### CATALOGUE DES MANUSCRITS DE LA COLLECTION DUPUY

Par Léon DOREZ, 2 volumes in-8. Chaque volume........ 7 fr. 50

### INVENTAIRE DES COLLECTIONS MANUSCRITES

SUR L'HISTOIRE DES PROVINCES DE FRANCE, par Ph. LAUER
Tome I. Bourgogne-Lorraine. In-8........ 10 fr. »
Tome II. Périgord-Vexin. In-8........ 12 fr. »

### CATALOGUE DES MANUSCRITS DE LA COLLECTION BALUZE

Par L. AUVRAY et R. POUPARDIN. In-8. *Sous presse.*

### CATALOGUE DES MANUSCRITS DES COLLECTIONS DUCHESNE ET BRÉQUIGNY

Par René POUPARDIN. Un volume in-8........ 7 fr. 50

### CATALOGUE DES MANUSCRITS DE LA COLLECTION DES CINQ CENTS DE COLBERT

Tome I, par Charles de LA RONCIÈRE. Un volume in-8........ 10 fr. »
Tome II, par Paul BONDOIS. *Sous presse.*

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, 23, boulevard Carnot.

N° 25 Quarante-cinquième année. 24 juin 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 22 : Gressmann, Die Oden Salomos. — Unbekannte Ausgaben geistlicher und weltlicher Lieder, Volksbücher und eines alten ABC-Büchleins, gedruckt von Thiebold Berger [Strassburg, 1551-1584]. Hgb. von P. Heitz. — Frz. J. Dölger, ΙΧΘΥΣ. I. — Vischer, Der Apostel Paulus und sein Werk. — Sell, Christentum und Weltgeschichte. — Bonucci, Verità e Realtà. — Scherer, Religion und Ethos. — Böhme, Die sexuelle Frage in der höheren Knabenschule. — Krauss, Talmudische Archäologie. Bd. I. II. Lowell, Die Seele des fernen Ostens. Uebs. von Franzos. — Schöne, Galenus de partibus artis medicativae, eine verschollene griechische Schrift in Uebersetzung des 14. Jahrh. s. — Martini, Grundriss der Geschichte der römischen Literatur. I. — Schmitz, Metrische Untersuchungen zu Paul Flemings deutschen Gedichten. — Bracher, Rahmenerzählung und Verwandtes bei G. Keller, C. F. Meyer und Th. Storm. — Mehr, Neue Beiträge zur Leckunde, insbesondere zum « Caesar Borgia » und zur « Sophonisba ». — Schiff, La fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay. — Clásicos castellanos. 1. Santa Teresa. Las moradas. — 2. Tirso de Molina, Obras. I. — Meerdink, Roermond in de Middeleeuwen. — Ritter von Strobl-Albeg, Das Obersthofmarschallamt Seiner kais. und kgl. Apostol. Majestät. — Unger, Geschichte Lichtenbergs bis zur Erlangung der Stadtrechte. — Adickes, Untersuchungen zu Kants physischer Geographie. — Aus dem Posener Lande. Monatsblätter für Heimatkunde, hgb. von G. Minde-Pouet. 6. Jahrg., Heft. 5. — Brand, Die Wirtschaftsbücher zweier Pfarrhäuser des Leipziger Kreises im vorigen Jahrhundert. — Edler von Hoffmann, Die Entscheidung über Krieg und Frieden nach germanischem Recht. — Isay, Die Staatsangehörigkeit der juristischen Personen.

— N° 23 : Bigelmair, Zur Kommodianfrage. — Briefwechsel zwischen Karl Otfried Müller und Ludwig Schorn, hgb. u. erl. von S. Reiter. — A. Meyenberg, Ferienbilder. — Procksch, Studien zur Geschichte der Septuaginta. Die Propheten. — J. Löhr, Methodisch-kritische Beiträge zur Geschichte der Sittlichkeit des Klerus. — R. Hoffmann, Kierkegaard und die religiöse Gewissheit. Uebs. von G. Deggau. — O. Meyerhof, Ueber Goethes Methode der Naturforschung. — The Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching. — Suck, Sozialpolitik und Schulhygiene. — Azzolini, Giosuè Carducci und die deutsche Literatur. — K. F. Geldner und M. Winternitz, Die Religion der Inder. — K. F. Geldner, Das Avesta. — W. Grube, Die Religion der alten Chinesen. — Ammiani Marcellini rerum gestarum libri qui supersunt, rec. C. U. Clark. Vol. I. — Kleine Texte zum Alexander-roman. Hgb. von Fr. Pfister — H. Lebede, Tiecks Novelle « Der Aufruhr in den Cevennen ». — K. Wölk, Geschichte und Kritik des englischen Hexameters. — La Chançun de Guillelme. Französisches Volksepos, hgb. von H. Suchier. — Jacobsthal, Theseus auf dem Meeresgrunde. — Götze, Germanische Funde aus der Völkerwanderungszeit. Gotische Schnallen. — K. J. Neumann, Entwicklung und Aufgaben der alten Geschichte. — O. Cartellieri, Philipp der Kühne, Herzog von Burgund. — Die Heldentaten des Dom Cristoph da Gama in Abessinien. Hgb. von E. Littmann. — A Mürmann, Die öffentliche Meinung in Deutschland über das preussische Wehrgesetz von 1814 während der Jahre 1814—1819. — S. Weissenberg, Das Wachstum des Menschen nach Alter, Geschlecht und Rasse. — J. Dupuis, Le Tonkin de 1872 à 1886. — Hauff, Die Entwicklung der Frauenberufe in den letzten drei Jahrzehnten. — Eichmann, Das Strafrecht der öffentlichen Religionsgesellschaften in Bayern.

# LANGUES AFRICAINES

**CUST (ROB.)**

LES LANGUES D'AFRIQUE. Traduit par L. de Milloué. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

**GRIMAL DE GUIRAUDON**

LINGUISTIQUE AFRICAINE. Les Puls. In-8. . . . . . . . 3 fr. 50

**HALÉVY (J.)**

LETTRES A M. D'ABBADIE SUR L'ORIGINE ASIATIQUE DES LANGUES DU NORD DE L'AFRIQUE. In-8. . 2 fr. 50

**JACOTTET (E.)**

CONTES POPULAIRES DES BA-SOUTO (Afrique du Sud) recueillis et traduits. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

ÉTUDES SUR LES LANGUES DU HAUT ZAMBÈZE. Première partie. Grammaires Soubiya et Louyi. In-8 . . . 6 fr. »

Deuxième partie. Textes Soubiya. Contes et Légendes, Superstitions, etc. Fasc. I et II. In-8. Chacun . . . . . . . . . . 6 fr. »

Troisième partie. Textes Louyi. Contes, légendes, superstititions et vocabulaires. Fascicule I. In-8 . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

— Fascicule II. In-8. . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

---

# LANGUES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

**M. DELAFOSSE**, ADMINISTRATEUR DES COLONIES

VOCABULAIRES COMPARATIFS DE PLUS DE 60 LANGUES ou dialectes africains, parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte. Un volume in-8. . . . . . . . . 15 fr. »

MANUEL DAHOMÉEN. Grammaire, chrestomathie, dictionnaire français-dahoméen et dahoméen-français. Un volume in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr. »

ESSAI DE MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE MANDÉ OU MANDINGUE : I. Étude grammaticale. — II. Vocabulaire français-dyoula. — III. Histoire de Samori, texte et vocabulaire. — IV. Étude comparée des principaux dialectes mandé. Un volume gr. in-8, avec carte . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 15 fr. »

**A. DUPUIS-YAKOUBA**

LES GOW OU CHASSEURS DU NIGER. Légendes songaï de la région de Tombouctou, publiées et traduites. Avec préface de M. Delafosse. Un volume in-8, carte. . . . . . . . . . . . 15 fr. »

**GÉNÉRAL FAIDHERBE**

LANGUES SÉNÉGALAISES. Wolof, Arabe-hassania, Soninké, Sérère. Notions grammaticales, vocabulaire et phrases. In-18, percaline. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**COMMANDANT H. GADEN**

ESSAI DE GRAMMAIRE DE LA LANGUE BAGUIRMIENNE (territoire du Tchad), suivi de dialogues et de vocabulaires. Un vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**G. THOMANN**

ESSAI DE MANUEL DE LA LANGUE NÉOUOLÉ, parlée dans la partie occidentale de la Côte d'Ivoire. Ouvrage accompagné d'un recueil de contes et chansons en langues néouolé, d'une étude sur les diverses tribus Béte-Bakoué, de vocabulaires comparatifs, d'une bibliographie et d'une carte. Un volume in-8. . . . . . . 10 fr. »

**F. FROGER**

ÉTUDE SUR LA LANGUE DES MOSSI (Boucle du Niger), suivie d'un vocabulaire et de textes. In-8. . . . . . . . . . . 12 fr. »

**V. LARGEAU**, ADMINISTRATEUR PRINCIPAL DES COLONIES.

ENCYCLOPÉDIE PAHOUINE. Eléments de grammaire et dictionnaire français-pahouin. Un volume in-18 de 700 pages. 10 fr. »

**A. DIRR**

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE HAOUSSA, langue commerciale du Soudan, chrestomathie et vocabulaire. Un volume in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

**RENÉ BASSET**

NOTES SUR L'ARABE-HASSANIA, parlé par les tribus maures de la rive droite du Sénégal. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**CAPITAINE J.-B. RAMBAUD**

LA LANGUE WOLOF. In-8 écu. . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

**COURDIOUX (PH. E.)**

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-DAHOMÉEN. In-8. . . 4 fr. »

**BÉRENGER-FÉRAUD**

CONTES DE LA SÉNÉGAMBIE. In-18. . . . . . . . . . . 5 fr. »

LES PEUPLADES DE LA SÉNÉGAMBIE. Histoire. — Ethnographie. — Mœurs et coutumes. — Légendes, etc. In-8 . . 7 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 26 Quarante-cinquième année. 1er juillet 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue Bleue**, 3 juin 1911 : Léon Bourgeois, Comment assurer à nos ministres la liberté d'action? — P. Flat, A propos du monument Brunetière. — Schopenhauer, Sur la philosophie et sa méthode. — Lettres de Soulary — Roger Lévy, L'escamotage d'une statue de Napoléon. — L. Maury, P.-L. Courier et l'amour du grec. — Roz, Théâtres. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, missions et expéditions militaires.

10 juin 1911 : R. Poincaré et L. Barthou, Comment assurer à nos ministres la liberté d'action? — Schopenhauer, Sur la philosophie et la méthode. — G. Weulersse, Le réveil de la Chine. — Paul-Louis, Les trois courants socialistes. — Em. Hinzelin, Quand on parle du siège de Huningue. — L. Maury, L'énergie anglaise. — Jacques Lux, Les Anglais dans les comédies françaises du XVIII[e] siècle, Martin Greif et la critique allemande.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 23, 27 mai 1911 : B. Violet, Die Esra-Apokalypse, 1. — A. S. Lewis, The old Syriac gospels. — Budge, Coptic homilies in the dialect of Upper Egypt. — Mommsen, Ges. Schriften, VI. Histor. Schriften, 3. — O. T. Schulz, Wirtsch. u. polit. Verhältnisse bei den Germanen zur Zeit des Julius Caesar-Vendosme et Achelis, Le siège de Malte en 1575 p. Pernot. — Brissot, Mém. p. Perroud. — Vay von Vaya, Kanada und Indien. — Freundt, Wertpapiere im Antiken u. frühm. Rechte. — Oldenberg, Aus dem alten Indien. — Armbruster, Initia Amharica. — Bertalot, Human. Studienheft eines Nürnberger Scholaren aus Pavia. — Guy, L'école des rhétoriqueurs. — Lydgate, The Serpent of division, p. Maccraecken. — L. Zurlinden, Gedanken Platons in der deutschen Romantik. — Gloel, Gœthes Wetzlarer Zeit. — Legowski, Methodische Grammatik der polnischen Sprache. — Reitzenstein, Die hellenist. Mysterienreligionen. — Pick u. Regling, Die antiken Münzen Nord-Griechenlands, I. Dacien und Mœsien, 2, 1. Odessos und Tomis. — Edward von Steinle. — Rolfs, Gesch. der Malerei Neapels. — Hildebrandt, Regensburg.

N° 23 : Die Religion in Gesch. u. Gegenwart, 2, Deutschmann bis Hessen. — Klein, Jesus, eine historische Persönlichkeit. — Wendland, Wunderglaube im Christentum. — Günter, Die Habsburger-Liga, 1625-1635. — Hessel, Gesch. der Stadt Bologne 1116-1280. — Polit. Archiv des Landgrafen Philipp des Grossmütigen von Hessen, p. Küch, II. — Nachlass des Grafen Gobineau, p. Schemann, Briefe, 1 : mit A. von Keller. — H. Schultz, Die handschr. Ueberlieferung der Hesiod-Scholien. — Millardet, Etudes landaises. — Francke, Die Kulturwerte der deutschen Literatur des M. A. — Brüggemann, Die Ironie. — Hehn, Ueber Gœthes Gedichte. — Max van Berchem, Amida. — P. Weber, Kunst und Religion. — Die Kunstdenkmäler des Kreises Duren.

— N° 24 : Engert, Das A. T. im Lichte modernistisch-Katholischer Wissenschaft. — Jahn, Ueber die Person Jesu. — Duker, Gisbertus Voetius. — Schwemer, Gesch. der frein Stadt Frankfurt a. M., 1814-1866, I. — Unger, Gesch. Lichtenbergs. — Dietz, Frankfurter Handelsgeschichte, I. — Janssen, Jakob Fugger der Reiche. — Lovenz, Mailand ; Meier, Braunschweig ; Boehn, Toledo ; Kühnel, Algerien. — Die deutschen Schutzgebiete in Afrika und der Südsee. — Schreiber, Kurie und Kloster im XII Jahrh. — Weissbach, Die Keilinschriften der Achämeniden. — Heracliti Quaestiones Homericae: p. Oelmann. — Des Granges, Hist. de la litt. française. — Franz, Shakspeare-Grammatik. — Hemmer, Die Anfänge Tiecks u. seiner dämonisch-schauerlichen Dichtung. — Gauckler, Invent. des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique, II. Afrique proconsulaire. — Lohmeyer, F. J. Stengel, fuldischer Ingenieur, 1674-1787.

# LANGUES AFRICAINES

### CUST (ROB.)

LES LANGUES D'AFRIQUE. Traduit par L. de Milloué. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

### GRIMAL DE GUIRAUDON

LINGUISTIQUE AFRICAINE. Les Puls. In-8. . . . . . . . 3 fr. 50

### HALÉVY (J.)

LETTRES A M. D'ABBADIE SUR L'ORIGINE ASIATIQUE DES LANGUES DU NORD DE L'AFRIQUE. In-8. . 2 fr. 50

### JACOTTET (E.)

CONTES POPULAIRES DES BA-SOUTO (Afrique du Sud) recueillis et traduits. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

ÉTUDES SUR LES LANGUES DU HAUT ZAMBÈZE. Première partie. Grammaires Soubiya et Louyi. In-8 . . . 6 fr. »

Deuxième partie. Textes Soubiya. Contes et Légendes, Superstitions, etc. Fasc. I et II. In-8. Chacun . . . . . . . . . . 6 fr. »

Troisième partie. Textes Louyi. Contes, légendes, superstititions et vocabulaires. Fascicule I. In-8 . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

— Fascicule II. In-8. . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

---

# LANGUES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

### M. DELAFOSSE, ADMINISTRATEUR DES COLONIES

VOCABULAIRES COMPARATIFS DE PLUS DE 60 LANGUES ou dialectes africains, parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte. Un volume in-8. . . . . . . . . 15 fr. »

MANUEL DAHOMÉEN. Grammaire, chrestomathie, dictionnaire français-dahoméen et dahoméen-français. Un volume in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr. »

ESSAI DE MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE MANDÉ OU MANDINGUE : I. Étude grammaticale. — II. Vocabulaire français-dyoula. — III. Histoire de Samori, texte et vocabulaire. — IV. Étude comparée des principaux dialectes mandé. Un volume gr. in-8, avec carte . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 15 fr. »

**A. DUPUIS-YAKOUBA**

LES GOW OU CHASSEURS DU NIGER. Légendes songaï de la région de Tombouctou, publiées et traduites. Avec préface de M. Delafosse. Un volume in-8, carte. . . . . . . . . . . . . 15 fr. »

**GÉNÉRAL FAIDHERBE**

LANGUES SÉNÉGALAISES. Wolof, Arabe-hassania, Soninké, Sérère. Notions grammaticales, vocabulaire et phrases. In-18, percaline. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**COMMANDANT H. GADEN**

ESSAI DE GRAMMAIRE DE LA LANGUE BAGUIRMIENNE (territoire du Tchad), suivi de dialogues et de vocabulaires. Un vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**G. THOMANN**

ESSAI DE MANUEL DE LA LANGUE NÉOUOLÉ, parlée dans la partie occidentale de la Côte d'Ivoire. Ouvrage accompagné d'un recueil de contes et chansons en langues néouolé, d'une étude sur les diverses tribus Béte-Bakoué, de vocabulaires comparatifs, d'une bibliographie et d'une carte. Un volume in-8. . . . . . . 10 fr. »

**F. FROGER**

ÉTUDE SUR LA LANGUE DES MOSSI (Boucle du Niger), suivie d'un vocabulaire et de textes. In-8. . . . . . . . . . 12 fr. »

**V. LARGEAU**, ADMINISTRATEUR PRINCIPAL DES COLONIES.

ENCYCLOPÉDIE PAHOUINE. Eléments de grammaire et dictionnaire français-pahouin. Un volume in-18 de 700 pages. 10 fr. »

**A. DIRR**

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE HAOUSSA, langue commerciale du Soudan, chrestomathie et vocabulaire. Un volume in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

**RENÉ BASSET**

NOTES SUR L'ARABE-HASSANIA, parlé par les tribus maures de la rive droite du Sénégal. In-8. . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**CAPITAINE J.-B. RAMBAUD**

LA LANGUE WOLOF. In-8 écu. . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

**COURDIOUX (PH. E.)**

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-DAHOMÉEN. In-8. . . 4 fr. »

**BÉRENGER-FÉRAUD**

CONTES DE LA SÉNÉGAMBIE. In-18. . . . . . . . . . . 5 fr. »

LES PEUPLADES DE LA SÉNÉGAMBIE. Histoire. — Ethnographie. — Mœurs et coutumes. — Légendes, etc. In-8 . . 7 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

---

II

Nouvelle série. — Tome LXXII

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

---

Directeur : M. Arthur CHUQUET

---

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LXXII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1911

ANNÉE 1911

# TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

## TABLE ALPHABÉTIQUE

---

Académie des Inscriptions et Belles-lettres, résumés des séances par M. Léon Dorez, du 23 juin au 15 décembre 1911.

---

# PÉRIODIQUES

## ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE DES N$^{os}$ DU 2$^e$ SEMESTRE DE 1911

---

### FRANÇAIS ET HONGROIS

*Bibliographe moderne.*
*Bulletin hispanique.*
*Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.*
*Bulletin italien.*
*Correspondance historique et archéologique.*
*Feuilles d'histoire.*
*Revue Bleue.*
*Revue celtique.*
*Revue de l'enseignement des langues vivantes.*
*Revue de philologie française.*
*Revue des études anciennes.*
*Revue des études grecques.*
*Revue des sciences politiques.*
*Revue d'histoire littéraire de la France.*
*Revue germanique.*
*Revue historique.*
*Romania.*

### ALLEMANDS

*Deutsche Literaturzeitung.*
*Euphorion.*
*Literarisches Zentralblatt.*
*Zeitschrift für katholische Theologie.*

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — 1911



**Les religions,** par L. Chachoin. Paris, Geuthner, 1910; in-8, 664 pages.

Ce livre est écrit avec beaucoup de candeur et de bonhomie. L'auteur a fait un certain nombre de lectures, en a tiré des extraits, les a disposés en chapitres, sur un plan à lui, avec une glose de sa façon, qui déconcerte la critique par la simplicité du ton, l'ampleur de la bonne foi et de la bonne volonté. Signaler toutes les inexactitudes de cette synthèse, en redresser les jugements serait assez inutile et peut-être un peu long. M. C. n'a guère de sympathies pour les religions existantes; on dirait aussi qu'il est antisémite. « Le Juif et le Jésuite, écrit-il, usent et abusent de la restriction mentale, et leurs doctrines secrètes détruisent leurs doctrines avouées ». Parfois un mot très innocent le scandalise; il n'en revient pas d'avoir lu, dans l'Encyclique de Pie X condamnant la loi de séparation, que « l'Église est le corps *mystique* du Christ ». Ce mysticisme là ne lui dit rien de bon. Conclusion finale : les peuples latins « doivent *repousser énergiquement la religion catholique et ses dogmes* ». Du reste, cela importe souverainement « *au point de vue colonial* ». Il faudrait donc « *établir une religion tolérante, d'accord avec la science, la nature et le sens commun* ». Et M. C., qui ne veut pas nous laisser dans l'embarras, nous donne son petit programme de dogme, morale et culte. Voyez, lecteur, à la page 659 pour les croyances, « monothéisme pantheiste », et à la page 660 pour les pratiques, édifices religieux ouverts tout le jour pour la prière et la prédication, les mariages et les enterrements.

A. L.

**Doctrina Jacobi nuper baptizati**, herausgegeben von N. Bonwetsch. Berlin, Weidmann, 1910, in-4°, xviii-96 pages.

Edition critique d'un traité de polémique anti-juive, en forme de dialogue, daté du règne d'Héraclius, en 634. Le texte est fondé principalement sur deux mss. grecs, l'un de Paris (Coislin, 299), l'autre de Florence (Laurent. Plut. 9 Cod. 14). Une version slave existe, plus complète que les textes des mss. grecs et qui fournit le préambule du dialogue. La mise en scène ne manque pas d'intérêt. Un juif, baptisé de force et anxieux dans sa conscience, est instruit par une vision à considérer le Christ comme Fils de Dieu ; il se confirme dans la foi en étudiant le Nouveau Testament, et il s'efforce d'éclairer d'autres juifs qui ont été baptisés dans les mêmes conditions que lui-même. Le dialogue n'est pas un chef-d'œuvre littéraire ni un monument théologique ; l'auteur se défend d'entrer dans la profondeur des spéculations dogmatiques, où l'on rencontre si facilement l'hérésie ; il prouve que le Christ a aboli la loi, qu'il est le Messie promis et qu'il viendra juger le monde. L'écrit est sans prétentions, mais il ne serait pas indigne d'une étude particulière.

A. L.

---

**Talmudische Archaeologie**, von S. Krauss, Band II, Leipzig, Fock, 1911 ; gr. in-8°, vii-722 pages.

Œuvre très remarquable, bien ordonnée, bien rédigée, solidement documentée. Dans le volume que nous annonçons il est traité de la vie de famille, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce des juifs à l'âge talmudique. Chacun de ces chapitres est subdivisé et développé comme il convient pour épuiser le sujet. Dans le premier, par exemple, il est parlé de la famille (grossesse, naissance, enfantement, allaitement, circoncision, etc., puberté, mariage, divorce, viduité), des coutumes funéraires, des esclaves et des mercenaires, des animaux domestiques, des bergers et de la chasse. Les autres chapitres sont étudiés avec le même détail. L'annotation, très abondante, est renvoyée à la fin du volume, où elle occupe près de trois cents pages. Rien qu'à louer dans cette publication, qui se dérobe à l'analyse par son caractère, et à la critique par la précision extrême et la sûreté de l'information.

A. L.

---

**Les Psaumes de Salomon**, introduction, texte grec et traduction par J. Viteau, docteur ès-lettres ; avec les principales variantes de la version syriaque, par Fr. Martin, professeur à l'Institut catholique. Paris, Letouzey et Ané ; 1911, in-8°, pp. 427. Prix : 6 fr. 75.

La littérature pseudo-épigraphique connaît deux petits recueils appelés, l'un *Odes*, l'autre *Psaumes de Salomon*. Quand on ne possédait des Odes que les fragments d'une version copte insérés dans l'ouvrage gnostique intitulé *Pistis Sophia*, on pouvait se demander si elles constituaient un recueil différent de celui des Psaumes. Aujour-

d'hui l'hésitation n'est plus possible : M. Rendel Harris a découvert et publié l'an passé la version syriaque des deux ouvrages ; les Odes sont une œuvre chrétienne de la fin du premier siècle ; les Psaumes appartiennent à la littérature apocryphe de l'Ancien Testament. L'ouvrage de M. Viteau ne s'occupe que des Psaumes.

Ceux-ci sont au nombre de dix-huit ; ils furent composés en hébreu ; la version grecque que nous possédons remonte au premier siècle de l'ère chrétienne : elle est très littérale, son vocabulaire et sa grammaire se rapprochent des Septante, et elle a dû être exécutée par et pour des Juifs alexandrins ; la version syriaque procède directement du grec et non de l'original sémitique aujourd'hui perdu. L'auteur des Psaumes appartenait au parti des Pharisiens : il vivait en Palestine vers le milieu du Ier siècle avant notre ère. Le Ps. 2e se lamente sur l'occupation de Jérusalem par Pompée (63) et célèbre la mort ignominieuse (48) de ce général romain ; d'autres psaumes contiennent des allusions moins claires à divers événements de la même période ; le plus grand nombre chante les espérances messianiques des pieux israélites. Ces dernières compositions présentent des analogies frappantes avec les cantiques conservés dans l'Évangile de S. Luc (Magnificat, Benedictus, Nunc dimittis[1] ; mais ce sont bien les Psaumes de David que l'auteur s'est proposé d'imiter. Le recueil est factice ; les psaumes s'y succèdent sans ordre chronologique, sans groupement logique (le dernier paraît d'origine différente) ; l'attribution à Salomon doit être postérieure et ne vient ni de l'auteur, ni même probablement du compilateur, s'il est différent de l'auteur. L'édition princeps du texte grec fut donnée à Lyon, en 1626, par J. de la Cerda ; il a été depuis reproduit maintes fois avec de sérieuses améliorations, et les variantes de nouveaux manuscrits.

Comment ce petit texte de 800 lignes a-t-il fourni à M. V. la matière d'un si gros volume ? C'est qu'au texte[2] et à la traduction[3] le

---

1. La « remarque importante » de M. V. à ce sujet (p. 91) a plutôt l'air d'une mauvaise plaisanterie.

2. Je n'ai pu réussir à découvrir comment ce texte est constitué. M. V. dit bien (p. 158) : « Le texte grec, donné plus loin, est *presque toujours* celui de R, », c'est-à-dire du ms. du Vatican, le plus ancien connu ; mais, comment saura-t-on qu'il s'en écarte ? Je n'ai pas réussi davantage à deviner quelle règle a été suivie dans le choix des variantes ; assurément elles ne sont pas toutes notées : M. V. en signale lui-même (p. 155) qui ne sont pas relevées plus loin, et, en comparant le ps. 2e avec une autre édition, j'en ai trouvé plusieurs qui m'ont paru dignes d'être indiquées et qui ne le sont pas (v. 24 χεῖρας est sans doute une faute d'impression pour χεῖρα). Un texte qui se présente dans ces conditions est à peu près sans utilité.

3. La traduction est exacte. Pour ma part, je l'aurais souhaitée plus littérale dans le choix des mots. Sans doute, des expressions sémitiques telles que « paroles d'ignominie, mourir dans la honte » signifient la même chose que les expressions françaises « paroles ignominieuses, mourir honteusement », mais elles sont suffisamment claires pour être conservées dans leur forme native, surtout dans un ouvrage d'érudition.

nouvel éditeur a joint, outre les principales variantes syriaques, un abondant commentaire; c'est surtout qu'il l'a fait précéder d'une introduction de 250 pages, dans laquelle figure un aperçu historique [1] sur le règne des Hasmonéens (153-48), véritables usurpateurs aux yeux du psalmiste; puis un exposé, fort complet et bien présenté, des doctrines du livre, suivi d'une histoire du texte, des versions, des éditions; celle-ci, par suite d'inutiles et fastidieuses répétitions, n'occupe pas moins de 150 pages; enfin une table des matières très détaillée (45 pages) termine le volume. L'introduction de M. Viteau constitue dans son ensemble un travail estimable et consciencieux, qui aurait gagné à être présenté avec plus de sobriété et de méthode.

J.-B. Chabot.

---

**Unbekannte Ausgaben geistlicher und weltlicher Lieder,** Volksbücher und eines alten A.-B.-C. Büchleins, gedruckt von Thiebold Berger, herausgegeben von Paul Heitz. Strassburg, Heitz und Mündel, 1911, 25 p. et 76 planches, petit in-4°. Prix : 12 fr. 50.

M. Paul Heitz, imprimeur-éditeur à Srasbourg, nous a donné depuis plus de vingt ans une série de recueils de gravures sur bois du xvi[e] et du xvii[e] siècle [2], empruntés en partie au fonds de son officine, l'une des plus anciennes de sa ville natale, et pour laquelle ont travaillé de véritables artistes comme Tobie Stimmer, Jost Ammann, etc. Il a fait paraître également des recueils des belles initiales employées par les imprimeurs alsaciens de cette époque [3]; plus tard il a réuni, avec le concours de différents érudits, les marques des imprimeurs alsaciens, depuis les débuts jusqu'au xviii[e] siècle [4], celles des typographes de Bâle, Mayence, Francfort, Cologne et Genève. Un autre volume de luxe, sorti récemment de ses presses, c'est la *Biblia pauperum* reproduite d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale. Dans plusieurs mémoires, rédigés en français, il a étudié les filigranes de tous les papiers des Archives de Strasbourg et ceux des incunables de la Bibliothèque de l'Université et a donné ainsi des indications très utiles pour ceux qui étudient l'origine et la filiation des manuscrits et des incunables. Je mentionnerai encore une collection curieuse de *Vœux de nouvelle année*, imprimés au xv[e] siècle [5], un autre album de feuilles volantes relatives aux épidé-

---

1. Cet aperçu est basé, comme il va de soi, sur Fl. Josèphe. Il eut été bon de rappeler que les évaluations numériques de l'historien juif sont fort suspectes d'exagération.

2. *Originalabdruck von Formschneiderarbeiten des XVI u. XVII. Jahrhunderts*. Strassburg, 1894 ss. 3 vol. folio (prix : 27 fr. 50).

3. Der Initialenschmuck in den elsaessischen Drucken des XV. u. XVI. Jahrhunderts, Strassb. 1894, ss. 2 vol. (prix : 15 fr.)

4. Elsaessische Büchermarken bis Anfang des 18. Jahrhunderts (prix : 37 fr. 50). Voir pour toutes ces impressions le catalogue des publications de la maison Heitz et Mündel à la suite du présent volume.

5. *Neujahrswünsche des XV. Jahrhunderts*, etc. 3[e] édition (prix : 25 fr.).

mies de la même époque [1], une collection des plus vieux calendriers [2], etc.

Le présent volume n'est pas d'un intérêt aussi général que ses aînés, soit au point de vue de l'art, soit à celui de l'histoire de l'imprimerie. M. Heitz a trouvé dans la Bibliothèque du Consistoire luthérien de Colmar un volume de pièces diverses in-8°; il y a découvert, à côté de quelques-unes de ces légendes populaires, résidu de l'épopée du moyen âge, (*Herr Dietrich von Bern*, *Der hürnen Seyfried*, etc.) de nombreuses feuilles volantes, pièces de vers, chansons historiques ou cantiques (74 en tout) imprimées toutes chez un maître typographe strasbourgeois, Thiébaut Berger, dont les produits sont fort rares [3] et dont l'officine était installée, d'abord sur la place Kléber actuelle, puis au Vieux-marché-aux-vins. Elle fonctionna, pour autant que nous le savons aujourd'hui, de 1551 à 1584. Par un sentiment de piété naturel à l'égard d'un des prédécesseurs de sa famille (qui possède l'officine autrefois exploitée par Berger, depuis 1719) M. Paul Heitz a fait reproduire les titres de toutes ces plaquettes et les vignettes qu'elles portent presque toutes. Quant aux textes eux-mêmes, il s'est contenté d'en dresser le répertoire bibliographique, en renvoyant aux ouvrages spéciaux (Wackernagel, Liliencron, Weller, etc.) qui les renferment ou du moins indiquent où l'on peut les trouver.

On ne peut avoir évidemment qu'une assez médiocre opinion du talent de l'artiste ou des artistes qui ont perpétré ces xylographies naïves et plutôt rudimentaires dont la reproduction moderne rend bien tout le cachet primitif. Mais pour l'histoire de l'imprimerie en Alsace, c'est une pierre de plus apportée à l'édifice auquel l'auteur travaille si vaillamment depuis qu'il a pris, à son tour, la direction des ateliers où, depuis bientôt deux siècles, ses ascendants jusqu'au septième degré ont exercé le métier ou plutôt l'art de Gutenberg.

R.

---

**Reich und Reformation,** von **Dr Hans von Schubert,** Professor der Theologie zu Heidelberg. Tubingen, Mohr, 1911, 48 p. in-8°; prix : 1 fr. 25.

C'est un discours académique prononcé par l'auteur, en sa qualité de prorecteur de l'Université de Heidelberg, le 22 novembre 1910, sur les liens intimes qui existent dans le développement historique de l'Allemagne, entre la réforme de l'Empire et la réforme de l'Église. Dans ce travail, qui est un mémoire érudit plutôt qu'une pièce ora-

1. *Pestblaetter des XV. Jahrhunderts*, etc. (prix : 100 fr.).

2. *Hundert Kalenderinkunabeln*, etc. (prix : 125 fr.).

3. Il est facile de comprendre que ces productions éphémères n'aient pas été collectionnées. Sur les *cinquante* plaquettes religieuses du volume de Colmar, Wackernagel, dans son grand ouvrage sur les cantiques allemands (*Das deutsche Kirchenlied*, 1864) n'en connaissait que *quatre*.

toire [1], M. de Schubert nous expose comment, durant tout le quinzième siècle, et le premier tiers du seizième, de Sigismond et Frédéric III jusqu'à Charles-Quint (mais surtout pendant le règne de Maximilien I) la double poussée réformatrice se fit jour dans toute une série d'élucubrations, de propositions, de tentatives législatrices, émanant de jurisconsultes, de théologiens, de princes de l'Empire, des chefs même de l'État. C'est d'abord l'idée *politique* qui prédomine, qui essaie de se réaliser [2]; puis, quand le pouvoir impérial, qui semble d'abord propice, hésite à prendre la réforme de l'Empire au sérieux, c'est sur la réforme *religieuse* que l'opinion publique reporte ses préférences, espérant la voir aboutir. Mais après l'avoir vu échouer une première fois sous Frédéric III, qui n'obtient de Rome que les concessions mesquines du Concordat de Vienne (1448), puis une seconde fois sous Maximilien I, qui s'imagine un instant pouvoir trancher la difficulté en cumulant la couronne impériale et la tiare (1511), et en favorisant les exhortations d'un Geiler de Kaysersberg et d'un Wimpheling. C'est alors que, détrompés sur le concours qu'ils pouvaient obtenir des souverains élus du Saint-Empire romain, les tenants de ces tendances réformatrices lièrent partie avec les éléments *particularistes* en Allemagne, avec les maisons princières héréditaires, et c'est grâce au concours de ces dernières que dans les diètes de Worms (1521), de Nuremberg (1524) et Spire (1526 et 1529) l'idée d'une réforme religieuse fut formulée, défendue et victorieusement soutenue. « C'est le particularisme des princes, dit M. de S., qui a sauvé le protestantisme naissant à l'heure du danger suprême » (p. 37). On peut se demander, il est vrai, jusqu'à quel point ce résultat aurait été obtenu, si le mouvement de réforme religieuse s'était produit un demi-siècle auparavant; avant qu'il fût intense, presque irrésistible, comme il le devint de 1520 à 1525, les princes auraient probablement hésité à favoriser l'hérésie. S'ils se décidèrent en sa faveur, ce fut moins peut-être parce qu'ils s'en croyaient le droit sur leur propre territoire, que parce qu'ils voyaient la majorité de leurs sujets se prononcer pour la Réforme et qu'en les imitant, ils augmentaient aussi leur autorité temporelle et parfois leurs revenus.

R.

---

**Histoire générale de l'Eglise,** tome VI : La Renaissance et la Réforme, par Fernand Mourret, professeur d'histoire au Séminaire Saint-Sulpice. Paris, Bloud et Comp. 1910, 604 p. in-8°; prix : 7 fr. 50.

Nous avons parlé l'année dernière [3] du tome *troisième* de cet ouvrage qui paraît d'une façon passablement déconcertante, puisqu'en voici le

1. Sur quarante pages de texte, il y en a dix d'annotations.
2. Principalement à la diète de Worms, en 1495, puis par la création du *Reichsregiment* (1500) que Charles-Quint parvint à supprimer de fait.
3. Voir *R. cr.* du 8 septembre 1910.

tome V, alors que ni le *premier*, ni le *second*, ni le *quatrième* volume n'ont encore vu le jour. Après ce que nous disions alors de l'esprit de cet ouvrage, il est inutile de nous étendre longuement sur le contenu du présent; on devine d'avance ce que peut dire, en nos temps de querelles religieuses, sur le sujet de la Renaissance et de la Réforme, un prêtre fidèle, « s'inspirant du Concile du Vatican ». Ainsi que nous l'avons signalé déjà, l'ouvrage de M. Mourret n'est pas mal composé, dans son ensemble, et le récit en est vivant. La bibliographie paraît ample au premier abord; seulement elle n'est pas toujours sûre; compilant un peu à la hâte, l'auteur a pris souvent ses citations et ses renvois dans ses prédécesseurs (Janssen, Baudrillart, la fautive traduction de Ranke, etc.) sans les vérifier. Il sait fort bien exploiter les auteurs libres-penseurs ou protestants quand ils sont favorables à ses vues [1] et c'est ainsi qu'il cite volontiers MM. Doumergue, de Félice, F. Buisson, Hauser, au bas des pages; mais, au fond, il s'en tient presque partout à ses sources ultramontaines. Ce sera donc toujours un livre à consulter avec une certaine défiance par qui tiendrait à savoir, non la vérité convenue, dictée par l'Eglise, mais la vérité vraie sur les hommes et les événements et ne veut pas seulement un « manuel pratique d'apologétique historique [2] ».

R.

---

1. Voir avec quel entrain il exploite la belle introduction de M. Gabriel Monod au livre de Boehmer sur les jésuites, dictée à l'auteur par un sentiment, trop chevaleresque peut-être vis-à-vis d'un adversaire intransigeant, alors que la simple observation du devoir d'impartialité, incombant à tout historien, autorisait assurément un jugement plus sévère sur la Compagnie de Jésus

2. Les épreuves du volume ont été très superficiellement corrigées. Nous nous contentons de signaler quelques erreurs grossières, relevées à la lecture, dans la seconde moitié du volume. Il y en a probablement autant dans la première partie :

P. 298, lire *Fugger* pour *Frugger*. — P. 304, l. *Augenspiegel* p. *Angenspiegel*. — P. 308, l'auteur parle du cardinal Cajétan, comme s'il ne savait pas que « le cardinal de Gaëte » s'appelait Thomas de Vio. — P. 315, l. *Eichstaett* p. *Eichstraedt*. — P. 316, le célèbre théologien catholique *Pflug* devient *Pfug*. — P. 319, l. *kerndeutsch* p. *herndeutsch*. — P. 334, l. *Kreuznach* p. *Kreusnach*. — P. 335, l. *Hausschein* p. *Hausscheim*. — P. 336, l. *Christiani* p. *Cristiani*. — P. 400, l. *1898* p. *1798*. — P. 403, note 1, toute une ligne manque. — Quelques rares fanatiques protestants orthodoxes ont pu « renier Etienne Dolet... comme impie et libertin ». Les plus savants connaisseurs du XVIe siècle religieux n'ont jamais hésité à le reconnaître comme une « victime protestante ». — P. 407, l. Guillaume *du Bellay* pour Guillaume *de Belloy*. — P. 408. Il faut signaler, *curiositatis causa*, l'apologie timide du massacre des Vaudois, « la constitution d'une sorte d'*Etat protestant* sur la frontière, n'étant certainement pas sans danger ». — P. 414, le texte du discours de rectorat de Nicolas Cop (1533) n'a certainement pas « été découvert en *1872* » dans un manuscrit de la Bibliothèque de Strasbourg, vu que cette bibliothèque avait été incendiée en *1870* par les obus prussiens. — P. 421. Ecrire que Calvin « ne pouvant atteindre son contradicteur (Michel Servet) n'hésita pas à le dénoncer à l'Inquisition catholique » est une calomnie gratuite après l'examen critique détaillé que M. Nath. Weiss a

K. Reissinger. **Dokumente zur Geschichte der humanistischen Schulen im Gebiet der Bayerischen Pfalz.** 1. Band : Historische-Einleitung und Dokumente der bischöflichen Schulen in Speyer. (Monumenta Germaniae Paedagogica. Band 47). Berlin, Weidmann, 1910, gr. 8°, pp. 18, 446. Mk. 11.60.

Ce nouveau volume de la collection des *Monumenta* est consacré à l'histoire des écoles classiques du Palatinat bavarois, moins ce qui dépendait jadis de l'ancien Electorat. Dans son enquête minutieusement établie sur des documents en grande partie inédits et prudemment interprétés, M. Reissinger a étudié séparément les instituts ecclésiastiques, puis les écoles laïques. Cette évolution qu'il a résumée, après avoir suivi les destinées particulières de chaque établissement, offre dans l'ensemble les caractères communs au développement de l'enseignement en Allemagne. Parmi les fondations religieuses l'école cathédrale de Spire fut la plus brillante, déjà au xᵉ siècle sous l'évêque Balderich. Quant aux gymnases, nés des écoles latines organisées aux débuts de la Réforme par le conseil des villes ou dûes à la sollicitude des princes (ceux de Deux-Ponts furent souvent de zélés protecteurs de leurs collèges), ils nous montrent, avec les rivalités des confessions, les préoccupations ordinaires des humanistes, et ils ont subi dans le Palatinat, à Höningen, à Lauingen, à Hornbach, l'influence des pédagogues de Strasbourg, de Marbach et de J. Sturm surtout. Ces gymnases, avec leurs *lectiones publicae*, sorte d'équivalent de l'Université, jouissaient au dehors d'une grande réputation, et celui de Hornbach, le *joyau* du duché, disait un souverain de Deux-Ponts, attirait même des étudiants de Paris. Au xviiᵉ siècle, les nou-

---

publié récemment dans le *Bulletin de l'histoire du protestantisme français* (année 1908, p. 387). Il y a d'autres reproches à faire à Calvin dans cette lamentable affaire mais pas celui-là. — P. 426. c'est tout simplement une *insanité* d'écrire que « le parti protestant des Bourbons provoqua le massacre de Wassy » et la description du massacre (p. 431) est un *travestissement* de la vérité. — P. 427, la femme de Condé s'appelait Eléonore *de Roye* et non *de Baye*. — P. 429, il faut citer le commentaire de M. M. sur les belles paroles du chancelier de l'Hôpital : « Otons ces mots diaboliques de luthériens, huguenots, papistes; ne changeons le nom de chrétiens! » « Cela, dit le professeur de Saint-Sulpice, ressemble terriblement à de l'indifférence ! ». — P. 430, et passim, M. M. cite toujours Théodore de Bèze comme l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* ; cela montre qu'il n'a jamais lu l'introduction à l'édition critique de cet ouvrage par M. M. Baum et Cunitz (au 3ᵉ volume) où il est démontré que ce n'est pas lui qui l'a écrit. — P. 433, l. *Antverpiae* p. *Autverpiae*. — P. 555, l'évêque de Capo d'Istria, Pietro Paolo *Vergerio*, qui se convertit au luthéranisme, devient *Vagerio*. — Le patriarche, si connu de Constantinople, Cyrille *Lukaris*, se métamorphose en *Lascaris*. — S'appuyant sur une parole (partiellement vraie pour la Prusse) de M. G. Pariset, l'auteur répète que c'est dans les pays qui ont adopté la Réforme que l'évolution politique est la moins avancée ». (Il n'a pas lu ni vu le livre du savant professeur de Nancy car il le cite sous ce titre de pure fantaisie l'*Etat et l'Eglise en Prusse sous Frédéric II*, confondant le père et le fils). Nous demanderons à M. Fernand Mourret où il trouve plus de libertés politiques qu'en Suisse, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Norvège, aux États-Unis, tous pays entièrement ou en majorité protestants.

velles tendances de Comenius et de Ratke se reflètent dans les transformations des programmes et les efforts personnels des recteurs ; le désir de faire une plus grande place aux sciences exactes, au français aussi et enfin à la langue maternelle apparait à son tour, de même que se font sentir l'influence de Basedow avec ses philanthropines, celle de Francke, l'organisateur des *Realschulen*, et en général de la philosophie rationaliste. Une dernière transformation provoquée par le néo-humanisme vient modifier les écoles palatines, lorsqu'elles sont près d'être incorporées définitivement à la Bavière pour confondre leur histoire avec celles des écoles bavaroises. Auparavant elles avaient été violemment troublées dans leur évolution par les conquêtes napoléoniennes, de même que les guerres du XVII[e] siècle leur firent souvent une existence précaire. Par tous les détails qu'elle nous donne sur le sort des écoles du Palatinat pendant l'occupation française, par la place faite successivement à l'enseignement du français dans leurs programmes, l'étude de M. R. intéresse aussi notre propre histoire pédagogique. Mais ce volume représente surtout une mine de précieux renseignements sur ce que fut l'enseignement classique de cette région, en particulier dans les villes de Spire et de Deux-Ponts, pour lesquelles les différents dépôts d'archives ont fourni une documentation presque sans lacunes. A son exposé historique M. R. a joint un catalogue des livres scolaires utilisés dans les différents établissements. La dernière partie de l'ouvrage (p. 349-446) commence la publication des documents qui sera continuée dans un second volume.

L. R.

---

Walther ULBRICHT. **Bunsen und die deutsche Einheitsbewegung.** Leipzig, Quelle et Meyer, 1910, in-8°, p. 146. Mk. 4 fr. 80.

Treitschke dans son *Histoire d'Allemagne* a donné du rôle joué par Bunsen dans la préparation de l'unité nationale une idée inexacte, prévenu qu'il était contre le dilettantisme du théologien diplomate. M. Ulbricht, qui a eu toute facilité de puiser dans le fond très riche des archives familiales, s'est proposé de redresser ce jugement injuste. Bunsen dont il a commencé par nous expliquer les idées philosophiques et religieuses, a sans doute ses racines les plus profondes dans le romantisme de Schelling et de Schleiermacher, mais son long séjour en Angleterre l'avait préparé à des habitudes d'esprit plus réalistes. M. U. a suivi de très près toutes les démarches et tous les écrits de l'homme politique se rapportant à la tentative unitaire de 1848 ; il analyse chacun des mémoires souvent inédits de son auteur et fait voir quel fut son rôle véritable, celui de médiateur entre Berlin et Francfort, ses efforts pour concilier les aspirations libérales de la bourgeoisie moderne avec les droits des dynasties, les intérêts particularistes des États avec l'organisation d'un puissant

État confédéré. Sans être Prussien d'origine, Bunsen n'a jamais cessé de plaider en faveur de la Prusse, seule capable pour lui de réaliser l'unité, et de dénoncer dans l'Autriche la puissance hostile qui l'entraverait et qu'il fallait commencer par écarter. Il ne réussit pas à convaincre son versatile souverain de la nécessité de cette politique, pas plus qu'à lui ôter la crainte de la révolution. Il échoua, victime des intrigues du parti de la *Kreuzzeitung* et des méfiances du cabinet de Vienne. Mais dans son effort il y eut beaucoup de générosité, et dans ses projets de constitutions, à côté de chimères romantiques, un souci constant du droit historique avec une ingénieuse adaptation d'institutions étrangères, partout une grande clairvoyance et le pressentiment des solutions effectives : c'est l'impression que laisse cette consciencieuse étude avec sa solide documentation.

L. R.

---

Augustin Cabat. **Les Porteurs du flambeau** d'Homère à Victor Hugo. Paris, Perrin, 1911, in-16, p. 257. Fr. 3,50.

La longue revue de poètes d'époques et de races si diverses que passe M. Cabat a eu pour but, j'imagine, de nous faire sentir par des illustrations abondantes les formes variées du don de création et d'expression poétiques Pour une étude d'esthétique il semble qu'un groupe plus restreint des génies représentatifs eût mieux convenu que cette galerie de soixante-quatre figures. Pour une étude littéraire l'espace était vraiment trop limité : les caractéristiques de M. C. s'enferment parfois dans de trop vagues généralités ou se bornent à d'ingénieuses comparaisons; si substantielle qu'on l'imagine, une appréciation en deux pages d'Homère, de Shakespeare ou de Gœthe restera forcément incomplète. D'autre part, prétendre embrasser des littératures aussi variées, qui n'excluent ni Camoëns, ni Ibsen, pour en porter un jugement personnel, pourra sembler téméraire. Il échappe alors quelque contre-sens, comme celui (p. 168) de voir dans le *don Carlos* de Schiller une influence de la Révolution française, alors qu'il lui est antérieur d'au moins cinq ans. Mais je n'en suis pas moins disposé à reconnaître que dans la foule de ces médaillons il en est de très bien venus, que pour beaucoup de ses raccourcis, en particulier lorsqu'il s'est agi de *poetae minores*, l'autedr a rencontré des formules justes et heureuses et qu'entre des œuvres très éloignées l'une de l'autre il a établi d'intéressants rapprochements.

L. R.

---

E. Lösesth, **Notes de syntaxe française** (Videnskabs-Selskabets Skrifter. II. Hist.-Filos. Klasse, 1910, n° 4). Christiania, J. Dybwad, 1910; brochure in-8° de 18 pages.

On ne lira pas sans intérêt ni profit ces courtes notes de syntaxe, qui se rapportent essentiellement à notre français moderne ou même

familier : elles sont jetées dans un certain désordre, mais indiquent chez leur auteur une véritable acuité de jugement. Je trouve seulement qu'à différentes reprises M. Löseth a eu tort de vouloir contredire M. Rodhe qui, dans ses *Essais de philologie moderne*, avait lui aussi fait preuve d'un sens si juste de notre usage actuel. — Voici deux ou trois remarques de détail, parmi celles que m'a suggérées la lecture de ces *Notes*. A la p. 6 je trouve cette rectification : « *Prête-le-moi*, ou plutôt : *prête-moi-le*. » Ceci est rédigé d'une façon trop brève : la vérité c'est que, depuis le XVIII[e] siècle les grammairiens ont exigé, je ne sais pourquoi, la première de ces constructions, tandis que l'autre se rencontre à l'époque classique, notamment chez Molière, Bossuet, et qu'aujourd'hui en effet elle est encore d'un emploi courant. Même page, M. L. déclare péremptoirement : « Certes, on ne dit plus comme le XVII[e] siècle et le peuple : *Vous êtes satisfaite et je ne la suis plus.* » En est-il bien certain? Qu'il ouvre un des derniers romans de M. Paul Bourget, *L'Étape*, et il y rencontrera des phrases comme celles-ci : « J'ai été calme... Je la suis plus encore ce matin » (p. 19). « J'étais folle. Je ne la suis plus » (p. 285). Il pourra en conclure que même aujourd'hui certains académiciens ne reculent pas devant la construction chère à M[me] de Sévigné. Enfin, à la p. 14, je n'aurais pas tenu compte, comme le fait l'auteur, d'un exemple tel que : *Je parie que je vous écrive demain*. Cet exemple est tiré, sans autre indication, du *Journal Amusant* ; mais il est probable que le subjonctif y est destiné à produire quelque effet comique, et on n'en peut vraiment rien inférer sur l'emploi actuel de ce mode.

E. BOURCIEZ.

---

J. BEZARD. **De la méthode littéraire**. Journal d'un Professeur dans une classe de Première, Paris, Vuibert, 1911, in-18, p. 738.

Dans un précédent volume [1] qui a été annoncé ici même, M. Bezard nous avait exposé par son *Journal* comment il a conçu et pratiqué dans une division de seconde l'enseignement du français. Son nouveau livre, qui a gardé la même forme d'un compte rendu fidèle et vivant, est d'une portée plus haute et mérite d'être signalé à tous ceux que préoccupe la « crise du français » ou simplement qui suivent avec intérêt les transformations de notre système d'éducation. Faire connaître à des élèves de première la partie de notre histoire littéraire déterminée par le programme de leur classe avec les auteurs et les œuvres choisis pour la représenter, en faisant de ce travail une étude personnelle, active, aidée sans doute et dirigée par le maître, mais avant tout sincère, remontant aux textes mêmes : tel est le but

---

1. La classe de Français. Journal d'un professeur dans une division de seconde. C. Paris, Vuibert, 1908.

que s'est proposé l'auteur. Les idées directrices qui gouvernent l'évolution de notre littérature de 1600 à 1850 lui ont fourni le cadre de cinq vastes chapitres où il a groupé — et on pourra discuter sur l'ordre, l'importance relative ou les lacunes de ces groupements, mais la question est ailleurs — une série d'études, dans lesquelles tel mouvement intellectuel, telle transformation du goût national, tel aspect d'une œuvre poétique ou philosophique ont été envisagés, et toujours de manière à tirer parti de lectures préalables déterminées et de notes prises d'avance. Souvent même le maître a démontré devant les élèves tout le menu détail de ce travail préparatoire, si essentiel puisqu'il consiste à retrouver dans l'accessoire le fond et sous les développements particuliers l'idée générale, qu'il s'agisse de faire ressortir le plan philosophique de l'*Esprit des Lois* ou de préciser la valeur de l'expression dans un morceau de Lamartine. Mais ni ces conseils, ni cette préparation en commun ne restent séparés de l'étude littéraire; ils viennent à leur place et en forment le complément nécessaire. Les devoirs à la correction desquels nous assistons, complètent eux aussi l'exposition systématique de l'évolution littéraire et nous montrent en même temps l'application et la critique des procédés recommandés par le maître et qu'il lui reste à vérifier à l'épreuve. Il y a dans cette perpétuelle initiative laissée à la classe, mais constamment tenue en haleine par une habile direction, un élément de vie qui frappe aussitôt et amuse souvent, et surtout un profit intellectuel incontestable. La nécessité de ne s'appuyer que sur des données positives et contrôlées, l'effort pour dégager l'idée fondamentale, la recherche de ce que contient d'actualité une œuvre ancienne, l'art de retrouver les raisons du choix d'un enchaînement, d'un terme, d'un rythme particuliers ne peuvent que donner à l'esprit des habitudes de précision et d'ordre et commencer l'éducation du jugement et du goût.

Seulement, pour que cette collaboration du maître et des élèves fut vraiment féconde et ne restât pas bornée à une élite (M. B. est trop souvent obligé de faire donner la garde), il faudrait que la coordination des efforts qu'il réclame fût étendue aux classes antérieures et même à l'ensemble des disciplines. On arriverait ainsi à former des intelligences et non pas seulement à instruire une division. M. B. a voulu tracer pour la plus importante des classes où est donné l'enseignement littéraire, un plan de cette méthode. Il l'a fait avec un égal souci de conserver de traditions qu'on est trop disposé à railler ce qu'elles avaient d'utile et de solide et d'emprunter aux méthodes modernes plus scientifiques leur esprit critique et leur rigueur, de développer le sens de l'observation sans sacrifier la culture du goût. La préoccupation de l'examen final revient très souvent dans ces leçons, presque trop souvent (je sais qu'il était difficile de l'exclure), mais si tous les sages conseils que le *Journal* de M. B. nous prodigue

avec autant de bonne humeur que de bon sens étaient suivis, elle ne serait plus que secondaire et la préparation d'esprits justes et sévères à eux-mêmes deviendrait le but véritable de notre enseignement.

L. ROUSTAN.

---

**Regesta pontificum Romanorum**. Germania pontificia. Vol. I pars I : Provincia Salisburgensis, I. Auctore Alberto Brackmann, Berolini, apud Weidmannos, 1910. In-8° de VII-265 pages. Prix : 10 marks.

Le présent fascicule inaugure la collection des actes pontificaux relatifs à l'Allemagne avant l'avènement d'Innocent III. L'Académie royale de Göttingen avait chargé M. Albert Brackmann de les éditer ; à considérer le début de son travail, on est assuré que son œuvre sera aussi soignée que possible. Il a commencé par la province ecclésiastique de Salzbourg, pour laquelle deux fascicules semblables à celui-ci seront nécessaires, car il n'a pu faire passer dans le premier que les diocèses de Salzbourg, de Gurk, de Säben-Brixen et de Passau.

Le plan qu'il a suivi est à peu près le même que celui de l'*Italia pontificia*. En tête de chaque diocèse, puis de chaque chapitre et de chaque abbaye de ce diocèse est établie une bibliographie complète des écrits et publications concernant l'église, le chapitre, le monastère, les évêques et autres dignitaires jusqu'au XIII^e siècle ; l'éditeur donne ensuite une notice succincte et précise sur l'histoire du diocèse, de l'église ou de l'abbaye, indique où sont passées ses archives, marque la liste des sources principales où lui-même a puisé; à chacune d'elles il donne un numéro qui, dans la suite, simplifie les citations ; enfin il publie l'analyse des actes pontificaux dont il a retrouvé le texte ou dont il a seulement relevé la mention dans les écrits contemporains ou ultérieurs ; cette analyse est suivie d'une bibliographie spéciale et d'une courte critique quand il y a lieu. Car M. A. B. intercale, à la date présentée par eux, les actes faux au milieu des documents authentiques : quoique le lecteur ne puisse s'y tromper, cela ne va peut-être pas sans quelque inconvénient. On aurait pu désirer les voir rejeter à la fin de la série.

Les actes qui entrent dans ce recueil sont non seulement les bulles et lettres des souverains pontifes, des cardinaux et des légats, mais encore les lettres adressées par les évêques, les chanoines ou les abbés, aux papes, à leurs représentants ou à la curie romaine. Ils forment par conséquent une collection respectable. Il est à regretter cependant que M. A. B. se soit résolu à numéroter séparément les séries d'actes relatifs à tel ou tel diocèse, à tel ou tel établissement religieux, au lieu de donner une numérotation continue aux actes de toute une province par exemple. Il me parait en effet que les renvois auraient été rendus plus commodes.

L.-H^{ri} LABANDE.

— La *Bibliothèque de philosophie contemporaine* s'est enrichie d'un volume de M. J.-J. Gourd : *Philosophie de la Religion* (Alcan, 1911, xix-313 p. 5 f. Préface de M. Boutroux). C'est l'œuvre posthume du professeur de Genève, surpris par la mort au point qui correspond à la p. 281. Le reste a été extrait, en partie des notes manuscrites, en partie d'un précédent ouvrage de l'auteur, *Les trois Dialectiques*, qui parut d'abord dans la *Revue de Métaphysique*, puis (1897), en tirage à part, maintenant épuisé. En outre le chap. 2 de la 1re partie fait un emprunt assez étendu à un autre article de la même revue, intitulé *Le Sacrifice* (1902). L'auteur a esquissé les grands traits de sa philosophie dans *Le Phénomène* (1888). La base en est *l'élément incoordonnable* qui se retrouve dans tous les domaines et qui est la raison d'être de la religion. De là deux parties : le domaine religieux, la doctrine religieuse. Le domaine religieux embrasse l'Incoordonnable théorique, pratique, esthétique, social et le mysticisme. La doctrine religieuse comprend la destruction de la théologie traditionnelle, et la construction de la théologie de l'Incoordonnable ; des *Conclusions pratiques* complètent le tout. Cette théorie veut supprimer toute possibilité de conflit entre la Religion d'une part, la Science, la Morale, l'Art, la Société d'autre part, puisque la 1re ne prétend occuper que le terrain qui échappe tout de même aux dernières. — Th. Sch.

— *Les deux idéalismes* (Alcan, 1911, 203 p. in-16, 2 fr. 50. Bibliothèque de philosophie contemporaine), de M. Charles Dunan, sont, l'un (le faux), celui de Descartes, qui, « affamé de certitude et de clarté intellectuelle, abolit le concept en supprimant l'élément obscur qu'il enferme nécessairement, et ne veut garder que l'Idée pure et nue, n'admettant pas que l'intelligence puisse avoir affaire à autre chose que le parfait intelligible » ; l'autre (le vrai), celui de Platon et d'Aristote, qui suivirent déjà « la méthode inévitable de quiconque reconnaît le concept et en comprend la nature, c'est-à-dire sait voir dans l'élément intelligible que le concept enferme une expression de l'Absolu ». C'est sur ce véritable idéalisme que devra se fonder la vraie philosophie, « tandis que l'autre donnera naissance à une pseudo-philosophie sans vertu pour l'intelligence de la nature ». S'il y a 2 idéalismes, c'est « parce qu'il y a 2 manières de concevoir l'idée et ses rapports avec la nature et l'esprit », et parce qu' « il est des philosophes hantés de l'horrible manie de la certitude qui comptent pour rien l'opinion », laquelle pourtant suffit à l'action et à la vie, « persuadés que tout ce qui ne présente pas l'évidence absolue des mathématiques est incertain, donc douteux, donc sans prix pour l'intelligence. Ce malheureux état d'esprit est celui des enfants... La positivité qui pour tant de gens représente tout ce qu'il y a de sérieux et de solide dans la connaissance humaine, en réalité n'est qu'un leurre ». Cela est si vrai que même « la science n'est qu'un symbolisme » et « ne touche en rien à l'être phénoménal des choses », mais ne fait que le représenter « par des systèmes de notations choisis par elle ». M. Parodi (*Revue du Mois*, 10 février, p. 240) trouve cette affirmation trop téméraire ; nous la trouvons si juste et si fréquemment oubliée par ceux même qui au fond ne la mettent pas en doute, que nous la voudrions voir répétée en tête de tout livre de science. Par contre, M. Dunan aurait pu montrer davantage que l'erreur de Descartes tient à la nature même de l'esprit français, toujours porté à sacrifier, à son besoin de clarté, des parties même essentielles du sujet traité, et, par conséquent, à considérer comme non existant tout ce qui n'est pas clair à première vue. — Th. Sch.

— Les *Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*. — Deroisin (Librairie ancienne et moderne, 1909, 186 p. 3 fr. 50) satisferont la curiosité de ceux qui

désirent connaître les petits côtés, les faiblesses humaines du pauvre grand homme. Ils seront forcés d'avouer, après lecture, que l'auteur ne s'est pas trop vanté en affirmant qu'il a « vu C. de près », a « suivi ses cours plusieurs années » tout jeune, est « entré avec lui dans des relations devenues assez fréquentes... interrompues, puis reprises » et qui « ont duré jusqu'à ses derniers temps ». Il le vit d'abord à son cours d'astronomie populaire, le dernier dimanche de janvier 1845. Un de ses passages les plus curieux est celui qui traite de Littré (p. 33 suiv. et de Mme Comte p. 57, suiv.). Le style du livre, négligé comme il convient à un vieux philosophe, est parfois étrange jusqu'à paraître étranger. Exemple, la toute 1re phrase : « Ayant perdu la vue, il faudra attribuer à cette cause si quelque défectuosité est relevée dans cette publication ». Ou p. 17-18 : « Il est important... que les faits... soient présentés par un intéressé à en déterminer le caractère ». Ou p. 184 : « l'avoué... avaient dit ». L'explication de ces... étourderies se trouverait-elle dans le fait que l'auteur n'a pu finir son œuvre « qu'avec l'assistance de deux collaboratrices très dévouées et très exercées » ?? Si Comte « en vint, lorsque la passion intervenait, à penser ce qui lui plaisait » (p. 12), il est enfantin d'y voir une trace de sa folie ; car, à ce compte, nous porterions tous des traces de folie. Il serait d'ailleurs facile de relever dans le livre nombre de puérilités semblables. — Th. Sch.

— Dans *Gottfried Ploucquets Leben und Lehren* (Halle, Niemeyer, 1909, 67 p. 1 M. 60. N° 33 des *Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte* de M. Benno Erdmann), M. Karl Aner nous fait connaître un précurseur, méconnu et oublié, de Kant, fils d'un huguenot réfugié à Stuttgart, mais bien wurtembergeois par sa mère. Né en 1716, Ploucquet devint, en 1750, professeur de logique et de métaphysique à Tubingue, où il fut recteur en 1763 et où il enseigna jusqu'à ce que la maladie l'obligea à quitter sa chaire (1782). Il mourut en 1790, fut chanté par Jean-Louis Huber et trouva un biographe dans son élève Conz, puis fut relégué dans l'ombre par la gloire éblouissante de Kant. C'est M. Benno Erdmann qui l'a redécouvert dans sa *Logique* (1892), puis Sommer, Dessoir et Bomstein firent valoir ses autres mérites philosophiques. Son ontologie est presque celle de Wolff et sa métaphysique est fondée sur Leibniz ; mais partout il sait conserver son originalité. En somme, il fut le héraut de Wolf et de Leibniz en Wurtemberg, où il fut très apprécié de son vivant. — Th. Sch.

— La collection des *Etudes économiques et sociales* publiées avec le concours du Collège libre des Sciences sociales, donne dans son 8e numéro, la traduction, par M. Lazare Collin, d'un ouvrage de M. J.-A. Ryan, professeur au grand séminaire de Saint-Paul du Minnesota. Le titre anglais : *A leving wage*, est traduit par *Salaire et droit à l'existence* (Giard et Brière, in-8° de xlvii-355 p. 8 fr. Préface de M. L. Brocard, professeur de droit à Nancy). Quatre parties : Vues préliminaires et historiques sur le sujet. — Base, nature et contenu du droit à un salaire permettant de vivre. — Faits économiques qui conditionnent le droit à un tel salaire. — Les obligations correspondant au droit. Conclusions : 1° Il est très difficile de formuler quelque chose de complet en fait de justice distributive. 2° Un tel salaire, universel, signifierait une amélioration immense dans les conditions industrielles et sociales. 3° Sa réalisation est moins difficile que celle de n'importe quel autre plan qui produirait des résultats égaux. L'auteur donne, sur les salaires américains et sur les dépenses des ouvriers, des détails précis et précieux ; il conclut à la nécessité d'un salaire minimum fixé par la loi. — Th. Sch.

— Nous avons reçu le 11e fascicule des *Mitteilungen des Vereins der Freunde des humanistischen Gymnasiums* (Wien et Leipzig, Carl Fromme, 1910, 8°, p. 92). Ce nouveau bulletin contient les comptes-rendus ordinaires des réunions de l'association pendant l'année 1910. Le morceau le plus intéressant qui mérite d'être signalé est une conférence d'Adolf Harnack : *Ueber eine der antiken Grundlagen der modernen Kultur* (p. 31-43) ; le savant historien a brillamment résumé devant son auditoire le rôle des Pères de l'Église, héritiers de la pensée classique et de la tradition chrétienne qu'ils ont fondues en une philosophie nouvelle. — L. R.

— La librairie Bielefeld de Fribourg (Bade) nous a adressé le *Deutsches Lese- und Redebuch* de MM. J.-E. Pichon et F. Sattler (8°, p. 159. Mk. 2). Le petit volume ressemble à une foule d'autres parus chez nous pour l'enseignement de l'allemand par la méthode directe et rendra les mêmes services dans les classes élémentaires. — L. R.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 juin 1911.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, signale, au nom de M. de Mély, la découverte de trois grandes statues de bronze qui viennent d'être acquises par le Musée de Lille. Elles ont été trouvées dans un dragage, aux bords de la Lys, à Merville (Nord) ; elles représentent Mercure, Mars et Jupiter, et mesurent 0 m. 50 et 0 m. 60 de hauteur. La première est encore argentée M. de Mély rapproche de cette découverte un texte du Bréviaire de Gand qui mentionne la destruction par saint Amand, quand il vint évangéliser les Flandres au viie siècle, d'un temple de Mercure s'élevant précisément sur les bords de la Lys. Ces statues peuvent être considérées comme remontant au iie siècle et sont à ranger parmi les plus grands bronzes découverts en Gaule.

M. Pottier lit une note de M. Vasseur, professeur à la Faculté des sciences de Marseille, qui montre, après enquête sérieuse, que le vase du type de Santorin, conservé au Musée Borély, n'a pas été trouvé dans les fouilles du bassin du Carénage, mais qu'il a fait partie d'une collection particulière formée longtemps après ces fouilles, et que la provenance n'en est pas connue. On n'en doit tirer aucune conclusion sur les premières colonisations établies en Gaule.

M. Pottier communique une autre note, où M. Vasseur fait connaître qu'une mine de cuivre située dans les Garrigues de l'Hérault, près de Cabrières, a été exploitée pendant la période du bronze. Cette antique exploitation, dénommée les « Neuf-Bouches », se trouve vers le sommet de la hauteur de Bellarade. M. Vasseur a recueilli, à l'entrée et aux alentours de cette mine, 323 outils primitifs en pierres très dures, quartz et quartzites, qui ont servi à concasser et broyer le minerai. Sur le versant méridional de la colline se trouve, à 600 mètres environ de la mine, une grotte sépulcrale renfermant une très grande quantité d'ossements humains associés à des poteries de l'âge de bronze. Cette grotte a dû servir de sépulture aux mineurs de Bellarade. C'est la première fois que l'on peut fournir la preuve qu'une mine de cuivre ait été exploitée en France à cette époque.

M. Dieulafoy fait une communication sur le vase d'argent connu sous le nom d'aiguière d'Hôriouji. Cette aiguière, qui fait partie du trésor impérial japonais et que l'on considère comme un excellent spécimen de l'art sassanide, fut en réalité fabriquée en Chine avant le viie siècle p. C., mais elle a été imitée d'un modèle iranien. Nombreux durent être les objets de fabrication perse importés en Extrême-Orient dès les premiers siècles de notre ère.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 15 juillet. — 1911



**La philosophie minérale,** par A. de Lapparent. Paris, Bloud, 1910; in-12, 316 pages.

**Problèmes de la Libre-Pensée,** par A.-N. Bertrand, Paris, Fischbacher, 1910; in-12, viii-295 pages.

**De Charybde à Scylla,** par G. Tyrrell. Traduit de l'anglais. Paris, Nourry, 1910; in-12, 319 pages.

**Le christianisme à la croisée des chemins,** par G. Tyrrell. Traduit de l'anglais par J. Arnavon. Paris, Nourry, 1911; in-12, 338 pages.

Dans le livre posthume de M. de Lapparent, il n'y a que très peu de philosophie, mais quatre conférences ou dissertations fort bien écrites sur les théories de la matière, la cristallographie, les vicissitudes de la préhistoire, l'ancienneté de l'homme et des glaciers. Je ne sais si les deux dernières études n'ont pas déjà légèrement vieilli.

Les vues de M. Bertrand sur l'accord possible de la science avec une certaine foi religieuse sont d'un protestantisme très libéral. La possibilité de cet accord n'est pas contestable, puisqu'il se rencontre chez M. B., qui est disposé à accueillir toute vérité, d'où qu'elle vienne. Resterait à savoir si sa foi est acceptable ou si elle s'impose à toute raison. Ceci est plus douteux. Douteux aussi que la religion

soit le couronnement de la morale; plus que douteux, tout à fait contestable que les grandes religions historiques ne soient que « l'épanouissement d'une morale ». « Les théologiens interprétaient mal l'histoire en disant que toutes les morales historiques avaient un fondement religieux », dit M. B. Sur ce point, les théologiens n'avaient pas si grand tort. L'Évangile est tout autre chose qu'une « morale », « la plus laïque qui se puisse voir ». La morale évangélique est fondée sur une foi intense, et passablement gratuite, au règne de Dieu qui va venir. Ce n'est pas à dire qu'un élément de foi, un idéal ne soit indispensable à l'instauration d'une vraie morale; mais la question qui se pose actuellement est précisément de savoir si l'idéal chrétien est encore utilisable, même dans la forme atténuée (plus que discutable en tant qu'on y voudrait voir l'idéal personnel de Jésus), que nous présente M. B. Rien d'ailleurs n'est plus juste que sa critique d'une certaine libre pensée qui n'est qu'une foi retournée, consistant simplement à nier avec passion ce qu'enseignent les Églises.

Charybde doit être, dans la pensée de G. Tyrrell, le conservatisme théologique, et Scylla le libéralisme rationaliste : T. se flattait sans doute de passer entre les deux. Les articles réunis par lui en volume sont d'un caractère quelque peu scolastique et abstrait qui n'en rend pas toujours la lecture facile. A quoi il faut ajouter passablement de négligences dans la traduction française et un assez grand nombre de fautes d'impression. Tous les articles et même le volume anglais avaient paru avant l'encyclique *Pascendi*, par laquelle Pie X a condamné les « erreurs modernistes ». Ce détail est bon à noter, parce que l'encyclique n'a pas visé le système théologique de T., et n'en a réprouvé que des fragments épars. Le système comprenait cependant une théorie de la révélation, de la connaissance religieuse, de la valeur des dogmes et de la théologie. Chose curieuse, T. n'admettait pas, à proprement parler, de développement dans le christianisme; pour lui, la vision prophétique du royaume de Dieu, telle que la représentent l'Évangile et le Nouveau Testament, était parfaite en elle-même; les définitions ecclésiastiques ne servaient qu'à la garantir contre des interprétations fausses, et la théologie n'était qu'une interprétation provisoire, incessamment renouvelable, de l'expérience première et essentielle. Une telle conception n'est pas à discuter au point de vue de l'histoire; mais on ne peut pas se dissimuler que, pour une théorie soi-disant catholique, elle a d'assez fortes analogies avec les idées protestantes.

Cependant T., dans son ouvrage posthume, *Christianity at the Cross-Roads* (Londres, 1909), qui a été publié par les soins de Miss M. Petre, a fort bien montré ce qu'avait été en intention le modernisne catholique, et comme quoi il différait radicalement du protestantisme libéral. L'éclaircissement de cette différence et la critique du protestantisme libéral sont peut-être ce qu'il y a de plus

solide dans le livre. « Le Christ qu'aperçoit celui-ci (M. Harnack, dans son *Wesen des Christentums*), et qui apparait au loin à travers dix-neuf siècles de ténèbres catholiques, n'est que le reflet d'un visage protestant libéral au fond d'un puit très creux » (p. 68). Fort contestable est la théorie générale de T. sur les origines de la religion : il n'y aurait aucune continuité vitale entre les formes de religion les plus basses et les plus élevées, les premières appartenant rigoureureusement à la catégorie de la magie; la religion morale serait le développement d'une morale non religieuse qui aurait existé auprès de la religion magique jusqu'au jour où cette morale se serait approprié les insignes de la religion. Rien ne paraît moins conforme à la réalité que cette construction logique. Le caractère social de ce que T. appelle religion magique, morale, religion morale, lui a échappé, et par suite la relation vitale de toutes ces choses.

Pour T., la religion est un rapport continu de l'homme avec Dieu ou l'Esprit; l'Esprit s'est révélé aux hommes dans la personnalité de Jésus : ainsi le Christ est à la fois un révélateur de Dieu et un « idéal révélé de la personnalité humaine » (p. 315), « idéal vivant, communicatif, flamme qui se propage d'une âme à l'autre »; l'Église est la société des âmes dans lesquelles vit et règne l'Esprit-Christ. Tout en faisant du christianisme la religion absolue, T. ne s'est pas aperçu qu'il lui donnait la forme d'une religion particulière, d'une société de mystère assez étroite en somme, et de recrutement difficile par le temps qui court. Et sa théorie ne correspond à aucune autre réalité que celle de la foi dont elle interprète l'idée la plus intime. Mais, au point de vue rationnel et historique, le Christ-Esprit, révélateur de la conscience humaine, n'est pas plus réel que le Christ protestant libéral, révélateur de la bonté divine. Le courant d'influence mystique dont parle T. existe réellement dans la foi et par la foi; mais y a-t-il motif de s'y abandonner? La parole de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », si l'on entend bien, comme T. l'entend, est assez inquiétante. Possession divine ou possession diabolique, le régime a ses inconvénients.

Par l'exclusivisme de ce point de vue mystique T. se rapproche encore du protestantisme. Entre son modernisme et celui de *l'Évangile et l'Église* il y a la distance qui sépare un mysticisme très ardent du simple examen d'une croyance, d'une institution, d'une situation données. De *l'Évangile et l'Église* on a pu dire que c'était un livre assez catholique mais peu chrétien (au sens protestant du mot). Le livre de T. est très chrétien, mais, en vérité, il est peu catholique. L'un ne contenait qu'un programme très discret de réformes peut-être nécessaires; l'autre est une prophétie de révolution. Tous les deux peuvent dormir ensemble au cimetière des hérésies.

Alfred Loisy.

---

**The old syriac gospels, or Evangelion da-mepharreshê**; being the text of the Sinai or syro-antiochene palimpsest, including the latest additions and emendations, with the variants of the Curetonian text, corroborations from many other mss., and a list of quotations from ancient authors. Edited by G. Agnes Smith Lewis. With four facsimiles. London, Williams and Norgate, 1910. In-4°, LXXVIII-334-V pages.

La question de l'origine du texte évangélique est encore entourée de beaucoup d'obscurités, et la nouvelle publication de Mme Lewis, sans résoudre toutes les questions, apporte d'excellents arguments permettant de tenter une solution du problème.

On répartit généralement en trois groupements les versions syriaques anciennes de l'Evangile : 1° le *Diatessaron* de Tatien; 2° l'évangile des textes séparés (da-mepharreshê) et 3° la *Peschitto*.

Mme Lewis, en publiant le texte des évangiles dits séparés, complète l'édition qu'en avait donnée Burkitt, qui avait pris pour base de son travail la version curetonienne. Mme Lewis, au contraire, publie le texte du Sinaï, après l'avoir vu d'une façon définitive lors de son sixième voyage au Sinaï (1906) et avoir réduit le plus possible la mention « illisible » qui figurait trop souvent dans les travaux antérieurs à cette édition.

Il va sans dire que la savante doctoresse a apporté tout le soin désirable à la publication de ce texte qui représente la première version syriaque des quatre Evangiles séparés et daterait de l'an 200 de notre ère.

Il faut signaler comme particulièrement important le soin qu'a pris l'auteur de relever les passages remarquables qui offrent des divergences avec les autres leçons de l'Evangile et de dresser une liste des principales omissions du texte publié avec tout l'apparatus criticus que l'on pouvait souhaiter.

S'il est capital d'avoir un texte bien édité, il ne l'est pas moins de pouvoir consulter les nombreux renseignements scientifiques et bibliographiques fournis par l'auteur du livre dans une série de notes et d'appendices. Grâce au travail de Mme Lewis, nous pouvons maintenant travailler sur un texte authentique du IIIe siècle. Et de tels textes ne sont pas très fréquents.

F. Macler.

---

W. W. Skeat, **A Concise Etymological Dictionary of the English Language**. New and corrected impression. Oxford, Clarendon Press, 1911, in-8°, 664 pp. 5 s.

Eva Rotzoll, **Die Deminutivbildungen im Neuenglischen unter besonderer Berücksichtigung der Dialekte.** Heidelberg, Winter, 1910, in-8°, 329 pp. 8 Mk. 60.

Guido Oess, **Der altenglische Arundel-Psalter.** Heidelberg, Winter, 1910, in-8°, 254 pp. 8 Mk.

Le petit dictionnaire étymologique de M. Skeat est trop connu pour que nous en fassions un compte rendu détaillé. Paru en 1882, il a été

le livre de chevet de tous ceux qu'intéressent les origines de la langue anglaise. Mais il avait veilli sur certains points; M. Skeat a compris qu'il fallait reviser son œuvre en profitant des résultats acquis. La nouvelle édition du dictionnaire marque un progrès certain : il n'y aura plus, sauf sur des points secondaires, divergence entre ce livre de classe et le dictionnaire de Murray. L'impression fort difficile de cet ouvrage est excellente.

L'anglais n'est pas très riche en diminutifs, aussi Eva Rotzoll a dû chercher ses exemples dans les patois aussi bien que dans la langue littéraire. Le travail a été fait avec beaucoup de soin. Cependant certaines omissions sont à signaler : *bassinet* ou *bassinette* (perambulator), *cataractette*, *cocodette*, *flannelette*, *lorgnette*, *maisonette*, *oubliette*, *parasolette*, *pepperette*, *suffragette*, *towelette*[1]; *strumpet*, dont M. Skeat ne précise pas l'origine, pouvait être étudié. L'index ne reproduit pas toujours fidèlement les mots cités dans le texte : par exemple *alumette* pour *allumette*, *chansonette* pour *chansonnette*, *wagonette* pour *waggonette*; *arslet* renvoie à une forme *harslet*. Page 53, *pillion* est dérivé de *pileus* ou *pilleus* et signifie « a hat or cap »; il aurait fallu expliquer que ce mot ne doit pas être confondu avec *pillion*, « a pack-saddle », probablement de *pellis* : d'ailleurs j'avoue que je n'ai jamais rencontré le mot dans le sens que lui donne ici l'auteur. Il manque un exemple à *vinaigrette* (vinegar-bottle) : l'auteur en trouvera un dans *Punch*, numéro du 20 juin 1906, p. 434 a. Du moment que le diminutif irlandais *-een* était cité, il n'y avait aucun inconvénient à parler de diminutifs hollandais à propos du mot *kopje*, naturalisé anglais depuis la guerre du Transvaal. Enfin le mot *sobriquet* méritait par son origine curieuse au moins une place à l'index. L'impression est généralement satisfaisante, il s'est pourtant glissé quelques erreurs pardonnables, hâtons-nous de l'ajouter, dans un travail aussi compact (*guantity* p. 13; *vent* pour *veut*, p. 84; *Macauley*, p. 134).

L'édition que donne M. Guido Oess du manuscrit n° 60 de la collection Arundel conservée au Musée britannique ne mérite que des éloges. L'introduction est sobre : l'éditeur, comme il convient, s'est effacé derrière son texte.

Ch. Bastide.

---

François Villon, **Œuvres éditées par un ancien archiviste**. Paris, H. Champion, 1911; un vol. in-8 de xvi-124 pages. Prix : 2 fr.

Ce petit volume est le second de ces *Classiques français du Moyen Age antérieurs à 1500*, qui ont commencé à être publiés sous la direction de M. Mario Roques. On a déjà fait très justement ressortir

---

1. Je me permets de rappeler que j'ai cité la plupart de ces formes dans *De recentiore gallicorum verborum usu in Anglica lingua*. Paris (Leroux), 1906.

de quelle utilité sera cette collection qui se distingue par la netteté des caractères, par le soin avec lequel les textes sont établis, et aussi par la modicité du prix, ce qui a bien son importance. Ce *Villon* ne peut que confirmer en nous cette bonne impression. Le texte en a été revisé — comme l'avait déjà fait M. Longnon pour son édition critique il y a quelque vingt ans — d'après les quatre manuscrits essentiels et l'édition princeps de 1489. Il comprend *Les Lais* (vulgo *Petit Testament*), *Le Testament*, et des Poésies diverses, ballades, rondeaux, épitres, dont les titres exacts ont été rétablis : on n'a pas cru devoir y comprendre (peut-être a-t-on eu tort) les six fameuses ballades en jargon ou « jobelin », qui semblent bien être authentiques, mais qui offrent à vrai dire des difficultés d'interprétation toutes spéciales, et trouveront leur place dans un recueil des documents de l'argot ancien. Quoique courte, l'Introduction mentionne avec précision ce qu'il est utile de savoir sur la vie de Villon, sur la chronologie de ses œuvres, et sur les divers travaux dont elles ont été l'objet surtout depuis quarante ans. Suivant le plan de la collection, les variantes essentielles sont seules données, et rejetées après le texte. Enfin le volume est clos par un très utile Index de tous les noms propres, et par un petit glossaire comprenant environ 300 mots, ce qui suffira pour élucider les principales difficultés. Dans ce Glossaire, je relève *mouillier* T 143, ce qui est une faute d'impression : lire 643, et de plus dans le texte le mot est orthographié *moullier*. D'autre part au verbe *harier* D 527, il faut lire D XIV 19 : le nombre 527 s'est sans doute glissé là d'après un système de numérotation, auquel on a renoncé ensuite. En somme, remercions de cette édition le trop modeste *Ancien Archiviste* qui n'a même pas voulu que son nom y figurât.

E. BOURCIEZ.

---

M. G. BARTOLI, **Dalmazia e Albania**, Relazione sul quinquennio 1905-1910. Extrait de la *Revue de Dialectologie Romane*, Bruxelles, 1910 (Tome II, pp. 456-490).

Il ne faudrait pas se laisser tromper par le titre un peu général de cette brochure : elle n'est qu'un épisode du différend survenu entre deux romanistes italiens, M. Bartoli, professeur à l'Université de Turin, et M. Clemente Merlo qui appartient à celle de Pise. Car il y a depuis quelques années, depuis que M. Bartoli a publié à Vienne en 1906 ses deux volumes intitulés *Das Dalmatische*, ce qu'on pourrait appeler « une querelle du Dalmate » : elle a déjà donné lieu à toute une petite littérature, critiques, anticritiques, répliques, publiées dans la *Zeitschrift* de Groeber, dans la *Rivista di filologia*, dans les *Annali* des Universités toscanes, etc. Quoique j'aie lu attentivement les différentes pièces du débat, et que je les aie même sous les yeux — car les auteurs ont bien voulu me les envoyer au fur et à mesure

de leur apparition — je ne me permettrai point de prendre parti ; cette question du Dalmate me paraît enveloppée encore de beaucoup d'obscurité, et la raison en est que cet idiome roman est à peu près éteint aujourd'hui, que les traces qu'on en a recueillies dans des documents médiévaux ou plus modernes doivent être passées au crible et examinées avec toutes sortes de précautions. On sait que géographiquement ces traces se répartissent sur toute la côte comprise entre l'île de Veglia au nord et Raguse au sud. M. Bartoli croit que le Dalmate se rattache avant tout aux dialectes de l'Italie méridionale ; M. Merlo voudrait y voir un prolongement du Frioulan et des idiomes rhétiques : de là le débat. Qui a raison ? J'ai dit pourquoi les données du problème restent à mes yeux un peu flottantes, et ce qui le complique encore, c'est que pendant tout le moyen âge ou même depuis il y a eu sur cette côte de Dalmatie une forte intrusion d'éléments vénitiens. Pour ma part, j'ai cru autrefois et j'ai écrit que le *c* latin avait conservé son caractère guttural à Veglia, mais je m'aperçois qu'à côté de *kaina* (cena) on y a aussi *cinko* (cimicem) avec *c* prononcé à l'italienne, et je reste perplexe. Je crois encore que la diphtongaison telle qu'on la constate dans le végliote *fiasta*, *puarta* (fĕsta, pŏrta) est en relation avec celle de la zone rhétique, mais je ne voudrais rien affirmer.

Maintenant, pour en revenir à l'article actuel de M. B., je trouve qu'il manque un peu de sérénité, qu'il sent trop la polémique, que — comme les autres pièces d'ailleurs de ce débat — il procède trop volontiers par ironie, voire par exclamations et interpellations directement adressées à l'adversaire. Cela détonne un peu, et n'est pas dans l'allure ordinaire de la *Revue de Dialectologie romane*. Mieux vaudrait, je crois, renoncer à ces procédés qui obscurcissent les questions au lieu de les élucider, parce qu'on se préoccupe trop de triompher des opinions adverses et de les piétiner. Je voudrais voir ces savants qui, comme M. Bartoli et M. Merlo, ont examiné depuis longtemps et de très près la question du Dalmate, se recueillir un peu ; puis, sans se préoccuper d'avoir à tout prix raison l'un contre l'autre, résumer posément ce que nous savons d'un peu précis, coordonner sous un mince format ce qui reste trop épars dans la grosse publication intitulée *Das Dalmatische* : ce serait là, d'après moi, rendre service à la science et aux études romanes. Je trouve aussi que dans ce débat on se jette trop volontiers à la tête le grand nom d'Ascoli : c'est une fâcheuse habitude, et c'en serait une autre que de considérer comme intangibles toutes les hypothèses du célèbre romaniste. Que les savants italiens aient une profonde vénération pour sa mémoire et ses travaux, rien de plus naturel, rien de plus juste. Il ne faudrait pas cependant que cette vénération tournât à la superstition, car il y aurait un danger, et capable d'enrayer le progrès, à vouloir toujours *jurare in verba magistri*. Ascoli le savait bien, et il l'avait

dit par avance. Si donc aujourd'hui on croit, à propos du Dalmate, pouvoir démontrer quelque chose contre ses théories, qu'on le fasse, avec tout le respect voulu, cela va de soi. *Ogni nuovo avanzamento ridonda in nuovo onore dei maestri che ci hanno aperto e spianato la via ardua e buona.*

E. Bourciez.

---

C. H. Firth, **The House of Lords during the Civil War,** Londres, Longmans, 1910, in-8°, 309 pp. 7 s. 6 d.

Le professeur Firth est bien connu. Élève et continuateur de Gardiner, il est actuellement la meilleure autorité sur l'histoire du xvii[e] siècle en Angleterre. La crise constitutionnnelle lui a donné l'idée d'exposer les vicissitudes de la Chambre des lords pendant la guerre civile et la dictature de Cromwell. On pourrait diviser le livre en trois parties : c'est d'abord entre les deux Chambres une lutte qui se termine par la défaite de la Chambre haute ; la Chambre des communes gouverne alors seule jusqu'au jour où elle succombe à son tour devant un pouvoir exécutif fort ; enfin Cromwell, devenu maître absolu, s'aperçoit des avantages que présente une seconde Chambre ; à défaut de l'ancienne Chambre des lords qu'il ne peut rétablir, il veut un Sénat composé d'officiers et de partisans sûrs, mais le temps lui manque pour tenter l'expérience avec succès ; sa mort amène fatalement le rétablissement de la pairie. C'est lord Lansdowne, je crois, qui lors d'une séance mémorable (30 novembre 1909), invoquait pour défendre les privilèges de son ordre l'opinion du républicain Cromwell. A lire M. Firth, on peut suivre le travail qui s'est fait dans l'esprit du dictateur. La Constitution de 1654 était inapplicable parce qu'elle avait oublié d'instituer entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif l'arbitre nécessaire : « Voici, s'écriait un jeune député aux communes, probablement quelque disciple de Harrington, votre puissance affirmée d'un côté ; le magistrat suprême, de l'autre, désire que vous lui rendiez des comptes à propos de vos décisions. Où est le *tertius arbiter ?* » C'est alors que Cromwell chercha à réunir une seconde assemblée qui devait servir de frein à la première et maintenir la Constitution. Ici nous soupçonnons chez M. Firth le désir très probablement inconscient de faire l'apologie de la pairie actuelle. D'après lui il n'y avait d'expérience politique, de sagesse et de modération que dans les rangs de l'aristocratie : « Le refus des cinq pairs d'accepter un siège dans la seconde Chambre priva celle-ci de réputation et d'autorité. Leur habileté politique aurait été précieuse pour le gouvernement. » En tout cas, l'échec des tentatives constitutionnelles de Cromwell fortifia singulièrement le prestige des lords. Dans une heure de crise où les républicains purent se remettre à espérer, en 1680, l'un d'eux, Henry Neville, ancien membre du long parlement, écrivit ces phrases significatives : « Nous

ne pouvons nous passer de la pairie ; elle n'a pas à craindre d'être abolie par nos réformes comme elle le fut dans un moment de folie. » C'est sur ces rassurantes paroles que finit le livre du professeur Firth. Mais on se demande si l'opinion de Cromwell ou même celle de Neville est probante ; à mesure que les recherches des historiens éclairent cette période si confuse, on s'aperçoit que loin d'être des révolutionnaires, les puritains paraissent des conservateurs. Il est naturel que Cromwell ait regretté la Chambre des lords, puisqu'il avait voulu restaurer la royauté, après l'avoir détruite. Les vrais républicains, ce furent, non les Cromwell, ni les Ireton, ni aucun des « grandees », mais les niveleurs et les « gens de la cinquième monarchie. »

Ch. Bastide.

---

**Instructions pour la rédaction d'un catalogue de manuscrits et pour la rédaction d'un inventaire des incunables** conservés dans les Bibliothèques publiques de France, par Léopold Delisle. Paris, H. Champion, s. d. In-8° de VIII-99 pages.

**L'Organisation des bibliothèques,** par Victor Chapot. Paris, L. Cerf, 1910. In-8° de 67 pages. (Publications de la Revue de synthèse historique).

Dr S. Muller Fz., Dr J.-A. Feith et Dr R. Fruin, Th. Az., **Manuel pour le classement et la description des archives.** Traduction française et adaptation aux archives belges et françaises par Jos. Cuvelier et Henri Stein. La Haye, A. de Jager, 1910. In-8° de VIII-160 pages.

**Sur la destinée de quelques manuscrits anciens.** Contribution à l'histoire de Fabri de Peiresc, par Camille Pitollet. Paris, H. Champion, 1910. In-8° de 15 pages. (Bibliothèque de l'Institut français de Florence).

Le succès obtenu par la réimpression des instructions du regretté M. Delisle pour le classement et le catalogue des imprimés dans une bibliothèque publique, a déterminé l'éditeur, l'érudit M. Champion, à donner au public les instructions du même M. Delisle pour le catalogue des manuscrits et des incunables. Je ne crois pas que cette nouvelle publication, dont le manuscrit rédigé depuis très longtemps n'a été ni revu ni mis au point par l'auteur, obtienne la même faveur. La première partie, celle qui concerne les manuscrits, a paru jadis trop compliquée ; elle ne fait que recommander une pratique qui est courante depuis qu'on a commencé à rédiger le Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. On a même perfectionné les règles présentées par M. Delisle et je recommanderais plutôt à un novice de se conformer à celles qui sont observées dans certains volumes du Catalogue général. La plus grave objection qu'on puisse faire, c'est que cette édition vient trop tard, et quand il ne reste plus guère de manuscrits à inventorier dans nos Bibliothèques publiques. — La seconde partie, celle qui se rapporte aux incunables, est notoirement très arriérée, non seulement dans sa bibliographie (pas de renvoi par exemple aux ouvrages de Mlle Pellechet, de MM. Thierry-Poux, Proctor, Pierre Champion, etc., à la

grande histoire de M. A. Claudin), mais surtout dans ses préceptes et dans ses modèles. On n'accepterait plus maintenant une description d'incunable comme il en est fait à la suite des instructions de M. Delisle; une plus grande précision est exigée et elle est absolument nécessaire pour l'identification des diverses éditions. Que l'on compare les notices des *Instructions* avec celles du *Catalogue général* de Mlle Pellechet : comme ces dernières sont bien supérieures!

Il y aurait beaucoup à dire à propos de la brochure de M. Victor Chapot sur l'organisation des Bibliothèques publiques en France. Elle contient de bonnes pages, d'autres plus sujettes à discussion; si l'auteur connaît bien les établissements parisiens et les Bibliothèques universitaires de la province, en revanche il ignore beaucoup ce qui se passe dans les Bibliothèques municipales. Il en trace un tableau amusant, mais peu ressemblant. Je puis lui assurer qu'il y en a offrant en abondance des instruments de travail grâce auxquels on peut presque complètement négliger un voyage à la Bibliothèque nationale, surtout si l'on étudie l'histoire; leurs dirigeants ne se préoccupent pas du tout d'en faire des musées, mais des organismes vivants. Mais voilà, elles sont en province et les Parisiens ne regardent pas volontiers hors de Paris. Il faut se rendre compte aussi du public, qui viendra même dans une bibliothèque très riche; il ne faut pas s'imaginer que la foule va s'y ruer, parce qu'elle sera sûre d'y trouver les derniers ouvrages parus en tous genres. M. Chapot l'a compris, et il a eu raison. Il a montré aussi quels avantages il y aurait à Paris à coordonner les efforts dispersés, mais il n'insiste pas suffisamment sur les réformes à opérer. Je passe très rapidement sur les diverses questions de construction, de personnel, de catalogue, car je suis persuadé qu'on ne pourra de sitôt opérer toutes les améliorations désirables : en France les pouvoirs publics se désintéressent complètement des bibliothèques et refuseront longtemps d'augmenter leurs ressources. Il est donc nécessaire de s'accommoder des pauvres crédits que l'on a; tout est subordonné au zèle des bibliothécaires quand ils ne sont pas empêtrés de commissions « qui sont un fléau » (cf. p. 41, note 1). Grâce à Dieu, la qualité des bibliothécaires s'est bien améliorée depuis vingt ans; elle ne fera que progresser et c'est sur l'effort personnel de ces fonctionnaires, en général mal rétribués, qu'il faut compter. Je ne puis souhaiter avec M. Chapot, que le public pénètre dans les magasins de livres : c'est lui donner trop grande facilité non seulement de voler des ouvrages rares et précieux (l'inquisition établie à la sortie, comme le veut M. Ch., immobilise des employés qui feraient mieux dans les magasins), mais d'introduire constamment le désordre; j'en parle par expérience. Mais je suis avec M. Ch. quand il demande d'imposer une amende à ceux qui gardent trop longtemps les livres prêtés : il est essentiel qu'on fasse tout

d'abord déposer un cautionnement. J'aurais beaucoup de choses à dire sur le catalogue [1] : il faut passer.

Le Manuel de classement et d'inventaire des Archives publiques qu'ont publié en néerlandais MM. Muller, Feith et Fruin et que MM. Cuvelier et Stein présentent aujourd'hui aux lecteurs français, a fait l'objet de mûres réflexions ; il a même été longuement discuté par les archivistes hollandais avant d'être publié. C'est donc, à proprement parler, une œuvre collective. Il met en relief les principes sans lesquels il n'est pas de bon classement d'archives et il rappelle qu'il faut avant tout respecter la composition des divers fonds ; les auteurs indiquent donc des moyens de les reconstituer quand ils ont été dérangés ; ils s'y montrent très sages et très prudents. Je ne puis m'appesantir sur leur ouvrage, cependant on me permettra de présenter quelques observations. Comment concilier les § 35 et 63, le premier affirmant qu' « il est désirable d'enrichir un dépôt d'archives en comblant les lacunes produites par les pièces qui manquent », le deuxième posant « en principe » que « c'est une erreur que de vouloir combler les lacunes d'un fonds d'archives » ? Je sais bien que des explications corrigent ce que ces principes ont d'absolu, il faudrait cependant s'entendre. D'un côté, on désire aussi qu'on se procure des copies de pièces distraites du fonds à classer ; d'autre part, on refuse d'enregistrer ces copies. A propos de copies, les auteurs sacrifient d'un cœur léger celles qui se trouvent à côté des originaux : c'est une faute ; qui sait si un jour l'original ne sera pas gâté, mutilé ou perdu entièrement, et si l'on ne sera pas heureux d'en avoir une copie, même en deux ou trois exemplaires, qui permettront un contrôle. Je trouve également les mêmes auteurs trop enclins à détruire les pièces du XVIII[e] siècle (voir pages 64 et 110) ; il faut agir avec plus de prudence. Les auteurs du Manuel préconisent un inventaire sommaire, qui fasse connaître la nature des dossiers sans entrer dans le détail de sa composition et ils recommandent qu'on établisse ensuite des listes chronologiques de regestes ou d'analyses de chartes. Cela peut avoir quelque intérêt en certaines circonstances, mais il me semble qu'un inventaire bien complet, entrant dans plus de détails, résumant les pièces les plus anciennes et les plus importantes rendrait tout autant de services avec plus de simplification ; la condition essentielle est qu'il soit muni de tables des noms de personnes et de lieux, que celles-ci ne se bornent pas à une nomenclature de noms et qu'elles soient en même temps analytiques. Le plus grave reproche qu'on puisse faire aux inventaires de nos archives françaises c'est qu'ils sont pour la plupart inutilisables faute de tables semblables. Les trop courtes lignes que je viens de consacrer au Manuel en ques-

1. Pourquoi aussi M. Ch. n'a-t-il pas cité l'Institut bibliographique international de Bruxelles ? Je sais bien qu'on l'a fort critiqué et qu'on le critique encore, mais il ne doit pas pour cela être oublié.

tion montrent qu'il faut l'étudier de près et qu'on aura souvent beaucoup d'avantages à s'en inspirer.

M. Pitollet, dans la notice dont le titre est rapporté ci-dessus, à signalé les envois par Peiresc de manuscrits grecs à son correspondant Holstenius. Il en a retrouvé quelques-uns à la Bibliothèque de la ville d'Hambourg, à laquelle ils ont été légués par Holstenius. M. Pitollet a une érudition extrêmement étendue, mais pourquoi est-elle si fatigante? Son style est vraiment pénible avec des phrases interminables, bourrées d'incidentes et de citations. Ne pourrait-il avoir un peu pitié de son lecteur?

L.-H. Labande.

---

Louis Boutié, **Paris au temps de saint Louis**, d'après les documents contemporains et les travaux les plus récents. Paris, Perrin et Cie, 1911. In-16 de v-408 p.

**Histoire des communes annexées à Paris en 1859**... Bercy, par M. Lucien Lambeau. Paris, E. Leroux, 1910. In-8° de 506 pages.

M. Louis Boutié est un très grand admirateur du siècle de saint Louis : le livre qu'il vient d'écrire sur Paris à cette époque est un dithyrambe en l'honneur des institutions, des mœurs et des habitudes de ce temps. Si l'insalubrité de la ville et le manque de confort ne venaient un peu ternir l'éclat du tableau, son récit nous donnerait l'impression de l'âge d'or pour les heureux Parisiens du xiiie siècle. Il a donc évidemment pris le parti d'être presque constamment louangeur ; ce n'est pas sans quelque effort ; aussi le lecteur a-t-il de la peine à se mettre au même diapason et éprouve-t-il quelque fatigue.

L'auteur a voulu ensuite nous faire goûter les différents aspects de la vie et mettre sous nos yeux toutes les manifestations intellectuelles ou artistiques de ce temps. Non seulement il a étudié, ce qui était son devoir, la configuration de Paris, l'administration de la ville, les écoles et l'enseignement de l'Université, les monuments publics, non seulement il a montré la répartition des métiers et des industries dans les divers quartiers, mais il a prétendu encore nous donner un aperçu de l'état d'avancement des sciences et des arts, du sentiment religieux, des fêtes de l'Église et des pèlerinages, de l'éducation donnée dans les familles, de la littérature contemporaine, etc. C'est un programme tellement vaste qu'il n'a pu que l'effleurer très rapidement. Son livre, fait pour les gens du monde, ne peut donc que leur présenter des idées trop superficielles.

J'ajouterai que par lui, on n'a pas tant une notion exacte de Paris qu'une idée lumineuse du caractère de saint Louis. M. Boutié met très souvent le bon roi en scène, surtout en citant des extraits de Joinville et du confesseur de la reine Marguerite. D'autre part, beaucoup de pages s'appliquent à la France entière et non pas seulement à Paris. Aussi l'auteur s'est-il trouvé souvent entre un double écueil qu'il n'a pas su éviter. Enfin j'ai remarqué un certain nombre de

négligences et de fautes d'inattention [1] : comment concilier par exemple les valeurs de la monnaie qu'il indique d'après différents auteurs pages 46 et 56 (seize sous vaudraient une soixantaine de francs aujourd'hui, 525,000 livres une dizaine de millions) ; comment a-t-on fait le calcul, pages 124 et 125, des jours de classe et des vacances en l'Université ? Malgré tout, son livre, s'il impatiente quelquefois par l'excès de louanges, est d'une lecture agréable.

Celui de M. Lucien Lambeau sur Bercy a été écrit en vertu de la délibération prise par le Conseil général de la Seine, le 28 novembre 1906, qui a décidé de compléter l'œuvre historique du regretté Bournon par l'établissement de la monographie des onze communes annexées à Paris par la loi du 16 juin 1859. C'était M. Bournon qui en avait été chargé ; il n'avait qu'ébauché son nouveau travail quand il est décédé. M. Lucien Lambeau en a repris la suite. Il était, du reste, tout à fait qualifié pour cela et le premier volume qu'il vient de donner montre qu'il saura mener à bien cette entreprise.

Illustré de 16 planches, enrichi de pièces justificatives, muni de tables, ce beau livre sera précieux à consulter pour tous ceux qui s'intéressent au passé. L'histoire de Bercy ne peut pas prétendre remonter bien haut ; ce fut d'abord une simple seigneurie possédée longtemps par la famille Malon. Au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, un château, orné d'œuvres d'art, y fut construit au milieu d'un parc splendide. Château et parc ont disparu, et quelques épaves de la décoration du premier, retrouvées à l'Élysée ou ailleurs, font amèrement regretter qu'on n'ait pas eu, en 1860, l'inspiration de le conserver. A côté du château, quelques riches Parisiens du XVIII[e] siècle avaient fait bâtir des maisons de campagne ; plusieurs ont mérité un souvenir de l'histoire, telle celle des frères Pâris. A la veille de la Révolution cependant, la population fixée sur le territoire de Bercy n'atteignait qu'avec peine le chiffre de 1,400 âmes. Séparée de la grande ville par les barrières des fermiers généraux, elle ne constitua une municipalité et ne posséda d'église paroissiale qu'en 1791. La commune ne devait même pas durer trois quarts de siècle : l'établissement des fortifications de Paris en 1841 lui donna le premier coup en divisant son territoire en deux parties, l'une à l'intérieur de l'enceinte, l'autre au dehors. Fatalement, l'annexion devait se faire. Elle n'était pourtant pas désirée, surtout par les grands négociants en vins, qui depuis longtemps déjà avaient établi leurs entrepôts dans le voisinage de la Seine et redoutaient le paiement d'énormes droits d'octroi. Des mesures transitoires leur permirent d'accepter assez facilement le nouveau régime.

Le livre de M. Lambeau touche à bien des questions ; on a plaisir à

1. Sans parler de coquilles typographiques : « Salimbenc » pour « Salimbene », p. 9 ; « illuminer les manuscrits », pour « enluminer », p. 68 ; « instamment », pour « instrument », p. 101 ; « salve », pour « salue », p. 150, etc.

le parcourir, car tout ce qu'il rapporte est solidement établi. L'auteur a relevé aussi soigneusement les documents iconographiques qui rappellent un monument, une vue, un événement de Bercy : s'il persévère dans le même plan pour ses publications ultérieures, il constituera un précieux répertoire pour la partie de Paris qui formait jadis plusieurs communes distinctes [1].

L.-H. Labande.

---

Albert Cans. **L'organisation financière du clergé de France à l'époque de Louis XIV**. Paris, Picard, 321 p., 1910.

Albert Cans, **La contribution du clergé de France à l'impôt pendant la deuxième moitié du règne de Louis XIV (1684-1715)**. Paris, Picard, 104 p., 1910.

I. M. Albert Cans s'est proposé dans sa thèse principale d'étudier l'organisation financière du clergé de France. Seul des trois ordres le clergé a réussi à régler lui-même ses rapports financiers avec la royauté. C'est à l'époque de Louis XIV qu'a lieu le plein épanouissement de cette institution : les années précédentes sont des années de tâtonnement [2] : le siècle suivant est une période de complication et de transformation. Pour cette étude trois séries de documents sont essentiels, les *procès-verbaux des assemblées du clergé*, les *rapports des agents généraux du clergé*, la collection de pièces connue sous le titre de *Mémoires du clergé*. M. Cans a utilisé en plus les traités du xvii^e et du xviii^e siècle sur le roi et le clergé, quelques documents choisis à titre d'exemples aux Archives, diverses correspondances inédites, parmi lesquelles celles de le Tellier, archevêque de Reims, de Noailles, etc., les papiers du P. Léonard, enfin les mémoires de l'époque.

La situation financière du clergé est dominée par la théorie de l'immunité, que M. Cans définit « la prétention... de ne secourir l'État que dans les cas de nécessité absolue et à de certaines conditions ». Une de ces conditions a presque complètement disparu depuis le xvi^e siècle : c'est celle du consentement pontifical : l'autre demeure, celle du consentement du clergé. Louis XIV insistera surtout sur la nécessité comme raison majeure. Le consentement du clergé deviendra une pure formalité. Le clergé garde au début le droit de marchandage. Dans les dernières années du règne « le malheur commun... adoucit le langage des deux partis ». Plus de refus, plus de marchandage.

---

1. Page 31, M. Lambeau ne donne pas les prénoms de Goyon de Matignon comme ceux des autres gendres de Charles II de Malon ; ce personnage s'appelait François de Goyon, sire de Matignon, comte de Thorigny; page 32, note, corriger « S. Saige » en « G. Saige »; page 77, les tableaux de « Meyders » sont sûrement de « Snyders ».

2. Elles ont été étudiées par M. Serbat dans son livre sur *les assemblées du clergé de France : origines, organisation, développement (1561-1615)*. Paris, 1906.

Il reste que le clergé a gardé son organisation autonome. Le pouvoir central est constitué par les assemblées du clergé que M. Cans étudie exclusivement dans leurs fonctions financières. Il distingue les assemblées *ordinaires*, qui ont lieu tous les cinq ans, et les assemblées *extraordinaires*, retrace leur mode d'élection d'après les règlements, montre l'intervention royale dans le choix des députés. Puis il étudie la vie même de ces assemblées. Le roi désigne le ou les présidents, bien qu'il y ait simulacre d'élection. Les frais de séances sont considérables. Le cérémonial des assemblées dans leurs rapports avec le roi et les gens du roi est très strictement fixé à l'époque de Louis XIV et sous son influence. Les assemblées n'ayant qu'une session tous les cinq ans, deux agents généraux sont chargés dans l'intervalle de la conduite des affaires : ils sont élus pour cinq ans par les assemblées provinciales en même temps que les députés à l'assemblée : un roulement s'établit entre les provinces. La situation d'agent général est incompatible avec celle d'évêque. Ces représentants autorisés du clergé ont droit d'entrée au Conseil, mais se retirent avant la délibération. Peu à peu le roi intervient dans la nomination de ces agents.

Quels sont les subsides fournis au roi? d'abord les décimes ordinaires, qui servent à acquitter une partie des dettes du roi, puis le don gratuit. Les décimes ont en apparence un caractère provisoire et facultatif. Sous Louis XIV les paiements furent réguliers. Pour payer le don gratuit, le clergé dans la deuxième moitié du règne eut recours fréquemment à un emprunt.

Les ecclésiastiques répartissent eux-mêmes sans le concours des gens du roi la somme qu'ils fournissent à l'État. Les assemblées générales font la répartition entre les diocèses : les bureaux diocésains et les chambres provinciales font la répartition entre les bénéficiers de chaque diocèse. Les origines de cette organisation remontent à 1516. En 1701 les diocèses d'outre-Loire se plaignirent violemment. Mais on recula devant une réforme. « La mauvaise répartition des impôts du clergé était le vice le plus grave de son organisation autonome. » Il y avait d'ailleurs un certain nombre d'exemptions d'impôt, que M. Cans étudie dans le détail. Le régime du privilège avait aussi sa part dans l'administration financière du clergé.

La dernière partie du livre de M. Cans est consacrée à la perception. Le clergé de France a des fonctionnaires indépendants du pouvoir royal. Il entretient des receveurs et contrôleurs diocésains, des receveurs et contrôleurs provinciaux, un receveur général. Le roi finit par jouer un rôle prépondérant dans le choix de ce dernier personnage.

Dans sa conclusion M. Cans porte un jugement d'ensemble sur les institutions financières du clergé. Il considère qu'elles « pouvaient servir de modèle aux administrations de l'ancien régime ». Mais à

Lorenz Petry, **Paul Arène,** ein Dichter der Provence. Halle a S., Niemeyer, 1911, 8°, p. 183, mk. 6.

Edmond Galabert, **Souvenirs sur Emile Pouvillon**. Toulouse, Privat et Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16, p. 126.

A. Varloy, **Gustave Nadaud**. Sa vie et ses œuvres (1820-1893). Paris, Daragon, 1910, in 16, p. 230. Fr. 3,50.

I. M. Petry a écrit sur Paul Arène une étude à la fois consciencieuse et très agréable à lire. Il nous retrace la carrière assez nue de l'auteur, l'enfance de l'écolier museur à Sisteron, les débuts pénibles à Paris et la vie de labeur continu du journaliste chroniqueur. Il donne une caractéristique de l'homme, sceptique naïf, faux impassible, « raisonneur et timide », avec ses préférences artistiques, celles d'un Latin, et ce que son œuvre laisse deviner de ses opinions philosophiques ou religieuses. Sur cette œuvre même M. P. s'attarde davantage, et comme de raison sur la nouvelle et le roman. Il a manqué à Arène pour réussir dans le second un don d'invention plus riche, mais ses qualités d'observateur exact et malicieux, le sens de la mesure, l'habileté dans la composition, la simplicité et le naturel de la forme en ont fait un maître dans le genre secondaire de la nouvelle. Deux sujets épuisent presque entièrement la matière du conteur : la Provence et le Paris des humbles. M. P., qui a donné des œuvres principales des analyses peut-être un peu copieuses, a montré avec une chaude et pénétrante sympathie la richesse et la fidélité du tableau qu'a peint Arène de la haute Provence. Sur la technique des nouvelles, qui est celle d'un miniaturiste, et la place d'Arène dans l'évolution du roman de mœurs provinciales, la monographie de M. P. nous renseigne aussi avec exactitude. Les pages suivantes consacrées au poète dramatique et au lyrique auraient pu être plus resserrées; les timides tentatives d'Arène au théâtre risqueront plutôt de compromettre que de servir sa réputation. Du moins l'attitude prise par l'auteur du *Parnassiculet contemporain* à l'égard des Parnassiens méritait d'être mentionnée, puisque cette fantaisie tient à un chapitre de l'histoire de la poésie au XIX^e^ siècle, comme ses vers provençaux le rattachent à celle du félibrige. M. P. a terminé par la discussion d'un petit problème littéraire assez délicat : la collaboration d'Arène aux *Lettres de mon moulin* d'A. Daudet. Il est arrivé à des conclusions d'une suffisante précision et établit entre les deux collaborateurs un départ fondé sur des preuves de valeur, mais qui tendrait à revendiquer pour Arène le lot le plus original des contes du recueil.

II. Dans ses *Souvenirs sur Emile Pouvillon*, M. Galabert qui fut depuis 1884 le confident du romancier, son compatriote, a voulu fournir à son futur biographe des matériaux intéressants. Sur les goûts de Pouvillon, sur sa passion du paysage, sur sa philosophie, sur son esthétique et ses opinions littéraires, il nous livre d'abondants détails, qui sans doute s'arrêtent un peu à l'écorce et auront besoin d'être

complétés. Sur le travail du romancier, ses scrupules dans la conduite de ses fictions et la psychologie de ses personnages l'information de M. G. est plus précise, parfois minutieuse; on y relève de curieuses identifications de lieux et de personnes, on pénètre dans l'atelier du maître avec l'ami qui s'est plu à recueillir dans l'amas des copeaux des fragments inutilisés. Ce petit livre sans prétention, en dehors de son intérêt pour la critique, sera le bienvenu des lecteurs demeurés fidèles à Pouvillon.

III. Si Gustave Nadaud a attendu un peu longtemps sa biographie, il a du moins rencontré le plus bienveillant des biographes dans M. Varloy. Son livre nous fait pénétrer dans l'intimité du chansonnier en nous communiquant beaucoup de lettres, billets de l'auteur ou à l'auteur et même quelques notes inédites. Il a cité abondamment aussi les jugements de la presse contemporaine sur Nadaud et le volume ajoute ainsi une page curieuse à l'histoire littéraire du second empire. A signaler l'intéressant commentaire de la fameuse épigramme de Lamartine, *Hier le vaincu de Pharsale*. Cette biographie nous entretient sans doute un peu trop exclusivement des succès du chansonnier, de sa popularité grandissante, de ses relations illustres; on aurait aimé recevoir sur le poète et le musicien, et non seulement sur l'homme privé, si attachante que soit sa figure, des renseignements précis. M. V. nous a donné moins une étude critique qu'un volume de souvenirs, mais ils seront les bienvenus de l'historien de la chanson au XIX[e] siècle.

L. R.

---

— M[me] (ou M[lle]) Madeleine Pelletier, D[r] en médecine, a senti le besoin de démolir, une fois de plus, l'*Idéologie d'hier, Dieu, la Morale, la Patrie* (Giard et Brière, 1910, 87 p. 1 fr.), sans avoir, naturellement, autre chose à mettre à la place; car les quelques lignes consacrées p. 52 et 53 à un vague essai de reconstruction d'une vague morale scientifique ne sont que de l'enfantillage. M[me] P. se croit très lucide, et elle l'est, mais à la façon des myopes; elle voit parfaitement tous les détails du chemin à ses pieds, mais elle ne voit pas, et ne semble même jamais avoir sérieusement regardé où ce chemin la mènera, elle et ceux, redevenus naïfs à force de se croire trop clairvoyants, qui la suivront imprudemment. Car, puisque tout n'est qu'idéologie, ne convient-il pas de préférer celle d'hier, qui faisait vivre, à celle de demain, qui asphyxiera nos rares descendants? M[me] P. est une nihiliste, évidemment sans patrie et sans famille, et, au point de vue social aussi bien que pédagogique et même politique, son livre est, dans toute l'acception du terme, une mauvaise action, malgré la grande modération et la remarquable simplicité de son langage. Il est clair qu'elle n'a pas la moindre idée de l'effet désastreux de ses théories individualistes sur des esprits novices et ignorants. Et c'est là sa seule excuse. Elle joue avec le feu comme un petit enfant. Si elle était mère ou seulement éducatrice, toute sa construction savante s'écroulerait comme un château de cartes. Elle est à plaindre, car elle est à côté de la vie réelle. — Th. Sch.

— *Kirche, Gemeinde und Obrigkeit nach Luther* (Mohr, 1910, VIII-149 p. 5 M.), par le professeur de Tubingue M. Karl Müller, est surtout une œuvre de polémique dirigée d'abord contre les conclusions de MM. Drews et Hermelink, puis contre les opinions de M. de Tiling sur l'attitude de Luther vis-à-vis de la messe, enfin contre le *Frühprotestantisches Gemeindechristentum* de Wittemberg et d'Orlamünde défendu par M. Barge. L'ouvrage ne devait être d'abord qu'une simple contribution à la *Christliche Welt*, qui finalement, vu le développement inattendu du travail, n'en reçut que le résumé des principaux résultats. Un quadruple appendice est spécialement consacré à la critique de MM. de Tiling et Barge. — Th. Sch.

— La *Bibliothèque d'Histoire religieuse* publie la traduction, par M. J. Paquier, du fameux *Luther et Luthéranisme* du P. Denifle (t. I, Picard, 1910, in-12 de LXXII-392 p. 3 fr. 50). Ce 1er volume contient d'abord une préface du Traducteur, destinée à présenter au lecteur français l'œuvre de Denifle et à donner les renseignements bibliographiques essentiels; puis la Préface de la 2e édition du 1er volume, l'Introduction générale de Denifle et les 10 premiers chapitres de son étude sur l'ouvrage de Luther intitulé *Jugement sur les vœux monastiques*. La traduction complète comprendra 4 volumes. — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 juin 1911*. — M. Gustave Schlumberger présente un monument récemment découvert aux environs de Brousse, en Asie-Mineure, par M. Grégoire Bay, consul de France en cette ville. Il s'agit d'un *boullotirion* byzantin, sorte de grande pince en fer destinée à la fabrication des sceaux ou bulles de plomb byzantines. On connaissait jusqu'ici plusieurs milliers de ces sceaux de plomb, mais aucun des appareils qui servaient à les faire. Ce boullotirion était celui d'un très haut personnage, un « sébaste » probablement du XIIe siècle. — M. Prou présente quelques observations.

M. Cagnat communique une note de MM. Homo, Germain de Montauzan et Fabia, professeurs à la Faculté des lettres de Lyon, sur la découverte qu'ils ont faite à Fourvière d'une belle mosaïque romaine à riches motifs ornementaux et à sujets figurés dont le principal est un Bacchus adolescent, assis sur une panthère.

M. Cagnat communique ensuite, de la part de M. Albertini, membre de l'École des Hautes-Études hispaniques, une inscription découverte à Sasamois, à l'Ouest de Burgos. Elle mentionne le nom d'une ville d'Espagne, *Suessatium*, dont on ignorait jusqu'ici la forme exacte.

M. le Dr Capitan présente plusieurs pièces péruviennes anciennes fort rares, recueillies par le capitaine Berthon. Ce sont des *estolicas*, c'est-à-dire des projecteurs de javelots, terminés à une extrémité par une sorte de crochet en bois ou en cuivre. Ces instruments spéciaux au Nouveau-Monde et à l'Australie ont été méconnus pendant fort longtemps. L'étude des chroniqueurs espagnols et des manuscrits aztèques a permis d'identifier ceux qui ont été trouvés au Mexique. Pour le Pérou, il n'existe aucune de ces sources d'information; mais l'iconographie céramique permet de déterminer le rôle et l'emploi de ces instruments. M. Capitan montre en effet deux vases peints provenant des sépultures antiques de Nazca et Trujillo, également rapportés par le capitaine Berthon : on y voit des guerriers lançant avec l'estolica des traits courts et acérés.

M. Clément Huart lit une note sur un manuscrit turc, en caractères ouïgours, rapporté de l'Asie centrale par M. Pelliot. C'est un récit édifiant à l'usage des bouddhistes, où l'on raconte l'une des aventures de Bouddha dans ses existences antérieures, sa visite aux dragons. M. Huart fait remarquer l'archaïsme de la langue et montre qu'il ne saurait être question d'une falsification contemporaine.

M. René Pichon communique une note où il essaie de rétablir le texte de quelques passages du *De vita beata* de Sénèque, en se rapprochant le plus possible des leçons de l'*Ambrosianus*.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1911



**La genèse des Miracles,** par F. REGNAULT, Paris, Giard, 1910; in-8°, 323 pages.
**Jesus in psychiatrischer Beleuchtung,** von H. SCHAEFER. Berlin, Hoffmann, 1910; in-12, 178 pages.
**La Résurrection de Jésus-Christ, Les miracles évangéliques,** Conférences apologétiques par E. JACQUIER et BOURCHANY. Paris, Lecoffre, 1911; in-12, XXI-312 pages.
**War Paulus Epileptiker?** von A. SELIGMÜLLER, Leipzig, Hinrichs, 1910; in-12, 82 pages.

La médecine est une chose, la critique historique en est une autre. Il ne suffit pas d'être versé dans la psychiâtrie pour décider de la valeur historique du Pentateuque ou des Évangiles. M. Regnault ne paraît pas s'en être douté. Il n'admettrait pas certainement que l'on s'improvisât médecin. S'improviser critique a des inconvénients analogues. Curieuse matière d'observation pour le critique de métier, qu'un livre dont l'auteur se croit obligé d'expliquer par la psychiâtrie tous les cas de guérison ou de résurrection mentionnés dans le Nouveau Testament, n'y réussit pas toujours, et cependant ne songe presque jamais à s'enquérir des garanties que présente le témoignage, des conditions, non plus psychiques, mais psychologiques et morales de la rédaction. Une critique de détail est superflue, et pourrait donner une fausse idée d'un ouvrage qui contient de très bonnes parties. M. R. a cru pouvoir traiter du phénomène religieux en général, de l'histoire des religions, spécialement de l'histoire biblique et chrétienne, comme si la méthode historique était à réformer foncièrement

ou même à créer; il pense constater, dès les premières lignes de son livre, que la science des religions, telle qu'on la pratique et l'enseigne, manque d'adeptes parce qu'elle manque d'attraits, et qu'elle manque d'attraits parce qu'on discute les faits en négligeant l'âme humaine. C'est prétendre beaucoup plus que ne le permettent son point de départ et sa matière d'observation; car ce que M. R. entend surtout par âme humaine et ce qu'il connait bien, c'est l'âme malade, les phénomènes morbides, la suggestion, etc. Que cela ait tenu beaucoup de place dans l'histoire religieuse, rien n'est plus certain; que ce soit toute l'histoire religieuse, M. R. lui-même ne le pense pas, mais il s'exprime souvent comme s'il apportait la clef de tout. Il ne s'est pas aperçu que là même où il est sur son terrain, quand il donne une explication plausible d'un fait censé miraculeux, il n'en démontre pas la vérité historique, mais seulement la possibilité; car un récit fictif peut-être conçu d'après la réalité. Rien de plus commun en hagiographie que les emprunts de récits miraculeux; ces copies multiples ne prouvent pas la multiplication du fait. M. R., selon toute probabilité, ne renouvellera pas la science des religions, pas même l'exégèse biblique; mais son livre éclaire véritablement un aspect de la mentalité religieuse, et peut contribuer à l'explication de certains faits plus ou moins importants de l'histoire des religions. Son meilleur chapitre est le dernier, sur les miracles de Lourdes; là, M. R. n'est pas en face de vieux textes qui ont plus d'un secret pour les profanes, il est en présence de faits et de témoignages contemporains; il discute les faits au point de vue médical, et dans la discussion des témoignages il se montre vraiment critique et psychologue.

M. R. n'a pas cru pouvoir se dispenser de formuler un diagnostic sur le Christ : « Jésus n'était ni aliéné, ni fou partiel, il n'est pas probable qu'il ait été hystérique ». N'en déplaise aux docteurs en psychiâtrie, les Évangiles ne permettent guère de se prononcer avec assurance sur les particularités de son tempérament; mais, nul indice certain n'invitant à lui attribuer quelque tare physiologique, on aurait grand tort de lui en prêter. M. Schaefer observe avec beaucoup de sagesse qu'il n'est pas toujours si facile aux médecins de reconnaître si un vivant est atteint ou non de maladie mentale. Que peuvent donc valoir des inductions fondées sur des textes sans précision et dont les auteurs ont pensé à tout, sauf à fournir des indications exactes sur la santé de leur héros? M. S. prend la peine de répondre aux arguments de ceux qui ont vu dans Jésus un malade. Les répliques valent au moins les objections. Mais les unes et les autres portent souvent sur le vide. Par exemple, un psychiâtre allemand a écrit que Jésus devait avoir une mauvaise ascendance, étant par sa mère cousin de Jean-Baptiste, que l'on disait possédé, c'est-à-dire fou. Mais cette parenté même est une fiction des récits de l'enfance dans Luc, en sorte que le docteur psychiâtre a bâti sur le néant. M. S., qui

ne se défie pas des textes, est parfois un peu embarrassé. En un sens, la cause qu'il défend est meilleure que ses preuves. Mais celles-ci, après tout, sont généralement suffisantes contre les adversaires qu'il réfute. A l'occasion, il enchérit sur eux. Ils expliquent les récits de guérisons par des effets de suggestion : M. S. y ajoute la multiplication des pains et le changement de l'eau en vin aux noces de Cana. Doctes amusements.

Les conférences apologétiques de MM. Jacquier et Bourchany ont un autre caractère. Elles ont pour objet de prouver la résurrection de Jésus et le caractère surnaturel de ses miracles. On y cite souvent M. Loisy, et toujours pour le réfuter, M. Loisy ne se défendra pas. Le ton de la discussion est courtois. Mais, en vérité, de tels livres ne sont pas de ceux dont la *Revue critique* puisse utilement s'occuper. Un malentendu fondamental règne entre les apologistes et les critiques. Les premiers se persuadent que les seconds contestent les récits évangéliques parce qu'ils sont surnaturels. Mais ce sont les conditions du témoignage qui d'abord rendent suspects les récits; on ne nie pas tel fait évangélique parce qu'il serait extraordinaire, mais parce qu'il est mal attesté. Ceux de ces faits qui semblent suffisamment garantis ne sont pas vraiment miraculeux; ceux qui seraient vraiment miraculeux ne sont pas du tout garantis. Et s'ils l'étaient, s'ils étaient arrivés, le savant en conclurait qu'ils étaient, qu'ils sont encore possibles, dans certaines conditions, par les causes qui agissent dans le monde. Le miracle existe pour la foi, mais pour elle seulement.

Saint Paul était-il épileptique? On l'a dit en s'autorisant de quelques indications prises des Actes des Apôtres et dans les Épîtres. M. Seligmüller montre que ces passages ne permettent pas d'être si affirmatif; comme il est médecin, il discute au point de vue physiologique, et avec son expérience des maladies nerveuses, les données bibliques. Il croit pouvoir écarter tout à fait l'épilepsie. Ici encore la vérité pourrait être qu'on n'a pas les éléments d'un diagnostic certain, quoique saint Paul, à n'en pas douter, ait été atteint d'une affection nerveuse quelconque. A la fin, sans trop se prononcer, M. S. parle de migraine ou de malaria. On a aussi parlé d'hystérie. M. Regnault n'a pas discuté le cas; il se contente de dire, à propos du miracle de Damas, que « Paul était un nerveux, qui éprouva des hallucinations et des extases ». Cette opinion un peu vague doit être la plus sage. Il l'est peut-être moins d'admettre que Paul se serait suggestionné dans sa vision la cécité temporaire dont il fut alors affligé.

Alfred LOISY.

---

**Das Zungenreden** geschichtlich und psychologisch untersucht, von Eddison MOSIMANN. Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, xv-137 pages.

Nouveau travail sur le don des langues, et qui ne fait pas double emploi avec celui de M. Lombard dont nous avons récemment parlé.

sauf en ce qui regarde les statues d'angle, il maintient ses positions anciennes et son mémoire, ingénieux et subtil, est de ceux dont devra tenir compte tout archéologue qui reprendra l'étude du problème.

A. DE RIDDER.

---

Olga DOBIACHE-ROJDESTVENSKY. **La vie paroissiale en France au XIII^e siècle d'après les actes épiscopaux.** Paris, Aug. Picard, 1911, 190 pp. in-8°.

Le travail de Mme Rojdestvensky se compose de deux parties distinctes. La première, qui occupe près de la moitié du volume, est une étude sur les documents qui sont de quatre catégories : 1° les actes des conciles réunis en France [1] ; 2° les actes des synodes diocésains et l'auteur dresse une liste chronologique de ceux qui sont arrivés jusqu'à nous ; quelques-uns sont inédits ; 3° les statuts individuels des évêques, publiés hors des synodes ; on nous cite 16 textes dont 5 inédits : deux de ceux-ci sont publiés en appendice ; 4° les procès-verbaux des visites ecclésiastiques : nous en possédons sept pour le XIII^e siècle dont le plus célèbre est celui de l'archevêque de Rouen Eudes Rigaud ; l'un des sept, celui de l'archevêque de Bourges Jean de Sully (1261-1271), est publié ici pour la première fois. La critique de ces documents est faite avec beaucoup de soin : on a distingué avec raison dans les actes synodaux les articles généraux qu'on retrouve dans tous les pays de ceux qui sont particuliers et nous renseignent véritablement sur l'état religieux de la France au XIII^e siècle Précisément, dans la deuxième partie, Mme R nous fait, d'après ces documents, un tableau de la vie paroissiale à cette époque. Elle nous présente le curé ; elle nous dit les devoirs qu'il doit remplir et aussi quels sont ses moyens de subsistance ; elle nous expose comment il défend ses droits contre les prêtres vagabonds et notamment contre les moines mendiants qui prétendent administrer les sacrements, entendre les confessions, enterrer les morts dans les cimetières de leurs couvents ; elle raconte comment il lutte contre les laïques qui entendent se servir de l'église pour des usages profanes, contre les officiers du roi ou du seigneur qui exigent de lui toute une série d'impôts et veulent les soumettre à leur justice ; enfin elle trace un portrait du curé de XIII^e siècle qui n'est pas toujours flatté. « Faible, plongé dans le monde auquel on veut l'opposer, nullement ascète, un peu ivrogne, un peu gourmand, un peu faraud, un peu avide, un peu lâche, bonhomme, [souvent] père de famille, il préfère pactiser avec le siècle

---

1. A ce propos, Mme R. montre combien est défectueuse l'édition des conciles de Mansi ; Mansi imprime à deux reprises le même texte sans s'en douter, l'empruntant une première fois à Labbe, le donnant une seconde fois comme inédit. — Nous aurions souhaité qu'elle distinguât davantage les conciles généraux du royaume ou fraction du royaume des synodes provinciaux, et ceux-ci des synodes diocésains.

plutôt que de lutter contre lui ». Toutes ces conclusions nous paraissent justes et sont nettement présentées. Nous aurions souhaité seulement quelques renseignements plus nombreux sur le mode de nomination du curé (p. 148) et sur la manière dont est intervenue parfois dans leur désignation la papauté, surtout depuis la bulle *Licet* de Clément IV, de 1265 (p. 173). Mme R. doit reprendre ce travail qui lui a valu, le 23 juin 1911, en Sorbonne le grade de docteur d'Université avec la mention *très honorable* et l'étendre ; elle se propose de traiter — malheureusement en russe — *les mœurs et la discipline ecclésiastique en France au* XIIIe *siècle*. Le présent mémoire qui est excellent, nous permet d'augurer beaucoup de bien du travail définitif.

Ch. Pfister.

---

Henry Guy, **Histoire de la Poésie française au** XVIe **siècle**. Tome I. L'École des Rhétoriqueurs. Paris, H. Champion, 1910, in-8° de 389 pages. Prix : 10 fr.

L'École des Rhétoriqueurs, par laquelle M. Guy commence son *Histoire de la Poésie française au* XVIe *siècle*, appartient au XVe plutôt qu'au XVIe siècle. M. Guy n'a pas voulu remonter jusqu'aux origines de cette école : il a pris le parti de rattacher au XVIe siècle les Rhétoriqueurs qui moururent après 1500. Après avoir, dans un premier livre, exposé les caractères généraux de cette école : sources, centres artistiques, matière poétique, jeux rythmiques, genres poétiques, il consacre son second livre aux grands rhétoriqueurs : Octovien de Saint-Gelays, Jean Molinet, Jean Lemaire de Belges, André de la Vigne, Guillaume Cretin, Jean Marot, Jean d'Auton, Pierre Gringore, Jean Bouchet, et son troisième livre aux petits rhétoriqueurs, disciples de Villon et poètes courtisans.

Cet ouvrage est l'étude la plus importante qui ait été faite jusqu'à présent sur cette école des Grands Rhétoriqueurs, dont les œuvres sont si copieuses et si pauvres. Le labeur et le courage qu'il a exigés, méritent notre admiration. M. Guy a eu la patience de lire toutes les productions de la plus prolixe de nos écoles poétiques. Et c'est en manuscrit, il convient de le noter, qu'il a du lire des milliers de vers, qui ne méritent pas d'être jamais imprimés. Il a mené son enquête méthodiquement, groupant et ordonnant, comparant et jugeant, pour arriver à discerner les caractères généraux de l'École et les traits individuels des œuvres. Mais il a cru que c'était trop présumer du courage de ses lecteurs que de leur exposer simplement, tout uniment, une matière qu'il avait éprouvée ingrate et fâcheuse : il a fait appel aux ressources de son esprit pour l'égayer de plaisanteries. Peut-être trouvera-t-on qu'il s'est trop complu à ce jeu [1]. Il y a quelque « brouil-

1. Cf. n° 362 : « Le plus sûr moyen de plaire à la reine, c'était de relater les fastes de *son cher* et *trop cher* duché ». N° 718 : « Jean Drouyn... n'a guère fait que des traductions... Comme ouvrages originaux — *et si peu* ! — de Jean Drouyn, je ne puis citer que les seize strophes... »

lamini » dans l'impression que nous laisse cette éblouissante vituosité. Peut être en arrivera-t-on à s'apitoyer sur ces pauvres Rhétoriqueurs si brillamment mis en pièces par M. Guy. « Sottise », « absence de sincérité », panthéisme incolore et glacé », « platitude », « inintelligence », « sagesse égoïste et répugnante », « mensonge et banalité », etc., telles sont les formules ordinaires par lesquelles M. Guy se venge sur les Rhétoriqueurs de l'ennui que lui ont causé quelques années de commerce avec leurs poésies. Il semble, à ne considérer que ses jugements généraux, que la poésie française n'ait été que sottise pendant soixante ans. Or, lorsqu'on passe à l'étude particulière des hommes et des œuvres, on discerne dans cette école « une figure peu banale » (p. 154) un « précurseur de la Renaissance », appartenant au XVI[e] siècle, et c'est Octovien de Saint-Gelais; une « nature d'artiste », une « forte personnalité », douée d'une « ample et riche compréhension » et c'est Jean Lemaire des Belges; un poète de talent, lorsqu'il écrit pour la scène, c'est Gringore; et enfin un homme admirable « original, non par volonté mais par instinct » (p. 364) : c'est Jean Parmentier. Voilà dans cette école qu'on nous représente en bloc comme stupide et stérile, une assez honorable proportion d'hommes de mérite.

Dans le portrait synthétique que M. Guy a tracé de ses Rhétoriqueurs, il a trop insisté sur les « aspects comiques de leur poésie ». C'est de ce terme qu'il se sert pour désigner certaines bizarreries de leur versification (ch. IV, *Les Complications et Jeux rythmiques*). Il est certain que ces inventions puériles et cocasses sont un des caractères les plus frappants de leur poésie. Mais n'est-ce pas les trahir que de passer sous silence « l'inventaire de leurs richesses métriques », les « coupes » ou « tailles », les combinaisons rythmiques si nombreuses et si variées, qui faisaient à leurs yeux la valeur de leur art? M. Guy ne reconnaît que de mauvaise grâce les services qu'ils ont rendus à la versification française. « Le hasard a voulu que parmi tant d'absurdes jeux de rimes, il s'en rencontrât un qui fût naturel et né viable... » Cette trouvaille, c'est la loi de l'alternance régulière des vers masculins et féminins. — Il serait peut-être équitable d'attribuer cette heureuse combinaison non au hasard, mais au goût d'Octovien de Saint-Gelais, qui l'inaugura dans sa traduction des *Héroïdes* et à celui de G. Cretin qui rima 29000 vers sans s'affranchir de cette loi.

Enfin, M. Guy néglige de mentionner une autre innovation rythmique, qui date des Rhétoriqueurs et qui était appelée à une longue fortune : c'est la césure classique. Dans un article de la *Revue d'histoire littéraire* de 1910, M. Marsan a montré que l'élimination des césures *épique* et *lyrique* au profit de la césure dite *classique* est une innovation de Jean Lemaire, qui eut force de loi dans notre versification après que Marot l'eut adoptée. Par cette réforme encore, les Rhétoriqueurs ont bien mérité de notre poésie nationale.

Et ils ont mérité des lettres françaises, plus que ne laisse entrevoir M. Guy, plus qu'il ne le concède dans les dernières lignes de son livre. Si l'on ne considère dans leurs œuvres que la valeur artistique, assurément elle est médiocre et les jugements de M. Guy ne seront guère révisés que sur certains points de détail. Mais ces versificateurs prolixes et dénués de goût sont d'humbles ouvriers du mouvement intellectuel qui préparait notre Renaissance. Les plus prosaïques et les plus bornés ne sont point restés étrangers à la transformation qui s'opérait dans la culture antique au début du XVIe siècle. Il y a dans l'*Esperonnier de discipline* d'Antoine du Saix, des indices non équivoques de l'influence du *De Asse*. Les sentences et les exemples empruntés aux auteurs anciens abondent dans le fatras de ces productions. La poésie s'ouvre aux idées qui s'épanouissent dans les livres des grands humanistes.

M. Guy aura rendu de grands services aux érudits, en mettant toute la matière de son travail à leur portée, par les précieuses références qui accompagnent son étude, paragraphe par paragraphe. Il a vraiment découvert certains poètes comme Parmentier et Octovien de Saint-Gelais. Sur d'autres : J. Bouchet et J. Lemaire, qui avaient déjà été étudiés dans de bonnes monographies, il a apporté des jugements et des observations originales. Du fatras de certaines œuvres, il a dégagé des vers gracieux ou touchants dignes de l'attention des lettrés. Il a comblé une grosse lacune dans notre histoire littéraire : il nous a donné sur cette École des Rhétoriqueurs le livre qui jusqu'ici nous manquait.

J. PLATTARD.

---

W. MEYER-LUEBKE, **Romanisches etymologisches Woerterbuch.** Heidelberg, C. Winter, 1911; fasc. I, in-8e de XXII-80 pages 1. *a*-1129. *bisocca*).

A. CANDREA et O. DENSUSIANU, **Dictionarul etimologic al Limbii Romine** (Elementele latine). Bucarest, Socec et Cie, 1910; fasc. III, in-8e, pp. 97-144 (Finlat).

I. Le *Dictionnaire d'étymologie romane* que publie M. Meyer-Luebke fait partie de la Collection qui paraît depuis une dizaine d'années à Heidelberg (*Sammlung romanischer Elementar und Handbuecher*). L'ouvrage complet formera onze fascicules, qui sont annoncés comme devant tous paraître dans un espace de deux ans : disons tout de suite que c'est là une publication importante, et qui paraît digne à tous égards du nom de son auteur. Ce Dictionnaire n'est pas — et la chose était forcée — sans offrir, au point de vue de la disposition des matières, certaines analogies avec le *Lateinisch-Romanisches Woerterbuch* de M. Koerting : il s'en distingue par l'admission d'un grand nombre de formes dialectales, par la précision du détail et les renvois aux diverses revues qui ont été multipliés. En somme, il contiendra sans doute un peu moins de têtes d'articles — un cinquième environ — mais sera débarrassé par là-même d'hypo-

thèses inutiles ou ruineuses que l'ouvrage en question traînait après lui comme un poids mort ; il sera plus sobre et plus scientifique en un sens. Ce n'est pas que M. M.-L. ait renoncé au rapprochement des formes les plus distantes dans le temps et dans l'espace ; il a toujours beaucoup aimé ces bigarrures, et ici les nécessités de l'ordre alphabétique, le désir d'être aussi complet que possible, se prêtaient merveilleusement aux surprises de ce genre. On en aura donc quelques-unes en feuilletant ce dictionnaire, et par exemple au n° 787, entre *augustus* et *aura*, on trouvera les mots anglais *Aunt Sally* qui ont été en effet déformés par étymologie populaire dans notre expression française *jeu de l'âne salé*. Mais n'y a-t-il pas là quelque exagération, et par cette apparente précision ne se laisse-t-on pas glisser aux pures curiosités de l'étymologie? Puis si l'on fait place — et avec raison — aux types arabes et orientaux, pourquoi ne pas admettre aussi le prototype du portugais *acajú* qui est d'origine brésilienne? La disposition typographique du Dictionnaire est bonne en général et commode : j'y remarque une innovation qui consiste à renoncer à l'emploi des caractères grecs, et à ne se servir que des latins. J'ajouterai un léger reproche. Il y a quelques-unes des abréviations qui, par leurs dimensions mêmes, sont franchement désagréables à l'œil, et qui en se répétant au cours d'un article prennent une allure par trop cabalistique. En voici une *SBPhHKlAWWien*, ce qui veut dire *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Wien :* mais n'eût-il pas suffi de mettre par exemple quelque chose comme *Sitz. Wien*, et en quoi la précision en eût-elle souffert?

Dès ce premier fascicule, qui va jusqu'au mot *bisocca*, l'auteur a naturellement été forcé de prendre position relativement à certains points obscurs ou encore contestés de la philologie romane. Il l'a fait en général sans ambages, et avec une décision dont il faut lui savoir gré. Ainsi, il pose très nettement les équations *andare = ambitare*, et *aller = ambulare :* je crois qu'il a raison, et pour la seconde je n'ai point de doutes ; j'avoue que la première, en dépit du parallélisme qui paraît s'imposer, me laisse encore un peu perplexe. Il rattache de même avec une belle décision le vfr. *desver* et le fr. *rêver* au latin *aestuare* — ce qui est en effet probable — et se contente d'indiquer que les autres hypothèses proposées sont inadmissibles. Pour une particule *anque*, il est un peu moins affirmatif, et l'accompagne en tout cas d'un point d'interrogation. Ce qui est dit à l'article *ab* ne me satisfait pas complètement, et je ne vois pas surtout pourquoi notre expression fr. *à droite* viendrait de *a dextera* plutôt que de *ad dexteram;* quant à l'ital. *da*, M. M.-L. a depuis quelque temps déjà renoncé à son ancienne opinion pour adopter celle de Mlle Richter. Mêmes doutes de ma part pour un étymon *ante*, *anti* devant voyelle, donné au vfr. *ainz* et à l'ital. *anzi* (d'où provient ici l'*i* final?) : je

préfère toujours *anteis*. La forme provençale *o*, tirée sans autre observation de *aut*, reste un peu bien étonnante. L'hypothèse d'une forme *alior*, apocopée de *aliorsum*, pour expliquer le fr. *ailleurs*, etc. est évidemment ingénieuse, mais elle aurait encore besoin d'être un peu étayée. Si des particules nous passons à des mots d'une autre catégorie, je ne sais pas trop à quoi correspond une forme *ba-ut* proposée comme étymologie du fr. *bahut* au n° 1008, et avec laquelle l'ital. *baule*, l'esp. *baúl* ne s'accordent guère. Il me paraît fort douteux que *Berecynthia* « fête orgiastique » soit l'ancêtre de notre mot *baragouin* (l'italien dialectal *baracundia* signifie « tumulte ») : ce terme n'apparaît que chez Rabelais, et les vers composés vers 1530 par Jean Daniel, organiste à Angers (*Il aura le bon bara — Le guyne math à plaine*) indiquent en somme qu'au début du XVI^e siècle on se moquait volontiers des deux mots bretons *bara* et *gwin*.

Je ne vois pas bien d'après quel principe sont répartis les astérisques placés ici devant les mots. On les réserve d'ordinaire pour les types non attestés et reconstruits par induction. Mais alors pourquoi en mettre un à *besta*, forme parallèle à *bestia*, et qui figure dans le *Thesaurus* d'après un manuscrit d'Apulée? En revanche, des verbes comme *acutiare* ou *attitiare* auraient droit à l'astérisque, quoi qu'ils aient très certainement existé en latin vulgaire : on n'a relevé, je crois, qu'une forme *acutare*. En général cependant M. M.-L. se montre très sceptique, et trop peut-être, à l'égard des types hypothétiques dont les descendants n'ont survécu que dans une seule des grandes régions romanes : c'est ce qui explique l'absence dans son Dictionnaire de têtes d'articles comme *aurifaber* ou *auraticum*, mots dont il ne paraît pas bien téméraire d'affirmer l'existence pour le latin des Gaules. Voici encore, pour terminer, quelques très menues observations de détail. Je pense que *gausare* pour *ausare* s'est produit au nord et au sud-est des Pyrénées par une contamination venant de *gaudere*, et le sens des mots se prête bien à une hypothèse de ce genre? Le vfr. *aoillier* (adoculare) est encore très vivant sous la forme provinciale *ouiller* employée à l'Ouest, en Poitou, Saintonge, etc. Pourquoi faire figurer l'ital. *albero* d'abord sous *albarus*, où il est vraiment à sa place; plus loin sous *arbor*, où l'on attendrait au moins un mot d'explication et un renvoi ? Il n'est pas bien grave, au n° 443, d'avoir écrit le vfr. *ancele* par deux *ll* (simple faute d'impression). Ce qui l'est un peu plus, c'est d'avoir fait figurer le béarnais *anyèle* sous la forme *anguilla* : il faut évidemment partir du type où *ll* s'était simplifié, car on aboutirait autrement en gascon à une finale *-ère*. — Je ne veux pas insister davantage. Si quelques-unes des solutions proposées ici me paraissent conserver un caractère provisoire, c'est que la science des langues romanes ne se fait pas en un jour : et qui donc, depuis quelque vingt-cinq ans, l'a plus fait avancer que M. Meyer-Luebke ? Ce livre en est une preuve nouvelle. Il faut louer

enfin l'auteur d'avoir su, dans des articles pourtant très condensés, faire entrer autant de formes dialectales. Je parle surtout de l'Italie, car pour la France, il s'est souvent contenté d'un simple renvoi aux cartes de l'*Atlas Linguistique :* c'était son droit, et si la symétrie apparente n'y trouve pas son compte, il en résulte en revanche une véritable économie de place.

II. J'ai en même temps sous les yeux le fascicule 3e du *Dictionnaire étymologique de la langue Roumaine* que publient à Bucarest MM. Candrea et Densusianu. Étant donné que ce dictionnaire ne comprend que l'élément latin, on aurait pu craindre qu'il ne fit en un sens double emploi avec celui que M. Puscariu a publié à Heidelberg il y a cinq ou six ans. Il n'en est rien. Le nouvel ouvrage se distingue par une part un peu plus large faite aux dialectes, et surtout en citant la forme des mots d'après des textes d'époques différentes. Les auteurs ont cru devoir rattacher tous les mots dérivés aux mots-racines : cet ordre a du bon et du mauvais. C'est donc sous une forme *ĭi* conservée seulement par l'istrique qu'on trouvera des verbes aussi usités que *peri* ou *ĭeshi* « sortir ». De même *lăptucă* sera rattaché à *lapte* : mais pourquoi en avoir typographiquement séparé *laptzi* « laitance »? Des détails intéressants sont donnés dans ce Dictionnaire sur la formation probable de certaines particules, mais toute discussion à cet égard nous entraînerait trop loin. A la p. 139 le changement de *juvenis* en *jovenis* dans le latin vulgaire est signalé comme restant « inexpliqué » : il s'est vraisemblablement produit sous l'influence « ouvrante » de la labiale *v*, et le mot *ovum* est dans le même cas.

E. Bourciez.

---

L. Spitzer, **Die Wortbildung als stilitisches Mittel,** exemplifiziert an Rabelais. Halle, M. Niemeyer, 1910 ; un vol. in-8°, de 157 pages.

P. Schaechtelin, **Das Passé défini und Imparfait im Altfranzoesischen.** Halle, M. Niemeyer, 1911 ; un vol. in-8°, de 83 pages.

Ces deux volumes forment les nos 29 et 30 des Suppléments que continue à publier régulièrement la *Zeitschrift* de Groeber.

I. M. Spitzer s'est attaqué ici à un sujet d'un genre un peu spécial et d'une difficulté toute particulière en essayant de cataloguer les procédés de la création verbale chez Rabelais. Je dis que le sujet était difficile, car si de nos jours M. Stapfer, par exemple, et à tout prendre déjà au commencement du xviiie siècle Le Duchat ont fait en ce sens d'intéressantes observations, tout autre chose est de vouloir ordonner d'une façon scientifique une telle matière, l'épuiser en quelque sorte, analyser à quels besoins momentanés ou permanents répondent ces créations verbales. Je ne sais même si les théories générales de la sémantique sont assez avancées pour qu'on pût se flatter de le mener

du premier coup à bonne fin : mais il était beau en tout cas de l'entreprendre, et de telles tentatives ne sont jamais inutiles. En fait, le titre du livre ne répond qu'à moitié à ce que nous a donné l'auteur : ou du moins, dans toute la première partie, M. Sp. s'est appliqué à établir quelles consonnances reviennent à certains moments dans la prose de Rabelais, y forment des rythmes et des appels de syllabes, ce qu'on pourrait appeler peut-être des « litanies internes ». Ses observations à cet égard sont curieuses et précises, il a posé des schémas du type aab, abb, etc. Mais d'après quelle loi se succèdent ces allitérations ? L'a-t-il trouvée, ou même est-il possible de la trouver ? Ceci est autre chose. De même lorsqu'on arrive au sujet proprement dit, qui était en somme la formation des mots : ici encore nous nous trouvons plongés au milieu d'une fantaisie débordante, d'une véritable ivresse verbale, et il n'est guère facile de plier tout cela à des règles un peu fixes. Pour ne rien dire des mots longs d'une toise, ceux qui occupent dans le texte plusieurs lignes — et qu'il serait intéressant entre parenthèse de conférer avec les créations analogues d'Aristophane — nous avons d'abord certains termes qui sont antérieurs à Rabelais : ainsi *emburlucoquer* qui est attesté dès le XIVe siècle, et aussi *supercoquelicantieux* qui aurait dû être rapproché du substantif *superlicoquance* dans Eustache Deschamps. Les formations probablement rabelaisiennes (*circumbilivagination*, *incornifistibuliser*, *matagraboliser*, etc.), indépendamment d'un préfixe grec ou latin (*mata-*, *circum-*) et du suffixe ordinaire, offrent encore d'autres suffixes internes et savants (*-bili*, *-ibul*) qui se soudent aux autres éléments d'une façon assez capricieuse et en somme anormale. Mais d'après quelles lois se fait cette dérivation, ou, pour mieux dire, y a-t-il là autre chose que des cas plus ou moins particuliers ? Je ne pense pas que M. Sp. soit parvenu à le démontrer. Peut-être aussi pourrait-on lui reprocher de n'avoir pas toujours serré d'assez près les alentours du sujet : j'ai déjà dit que des antécédents qui remontent jusqu'au XIVe ou même au XIIIe siècle ont été un peu négligés, et je ne vois pas non plus qu'il y soit beaucoup question de ce *Jargon* qui depuis le XVe avait pris un grand développement. La question des allitérations ne peut guère se séparer des procédés de versification que les Grands Rhétoriqueurs avaient mis à la mode ; l'éducation monacale explique aussi le goût de Rabelais pour ces litanies qu'il a répandues dans sa prose — je ne dis rien de la hardiesse un peu brutale qui éclate assez ordinairement dans ses néologismes. Malgré les réserves qu'on peut faire, il n'en est pas moins vrai que M. Sp. a fait là une tentative intéressante, et fourni une contribution qui sera très utile aux futurs commentateurs de Rabelais. Je regrette seulement que son livre soit sans divisions d'aucune sorte, sans index ni table des matières, ce qui n'en facilite pas la lecture et y rendra les recherches un peu pénibles. — Ajoutons encore que cet ouvrage se termine très naturellement par

une sorte d'appendice sur Honoré de Balzac : les *Contes Drôlatiques* ne sont, comme on le sait, qu'une sorte de pastiche de la langue du xvi[e] siècle, et spécialement de celle du *Pantagruel*. Notre grand romancier y a même semé quelques créations personnelles. Malgré tout — et la chose éclate ici, démontrée d'une façon quasi scientifique — Balzac n'est en fait d'audaces verbales qu'un assez « petit garçon » à côté de son devancier : c'est un Rabelais *dimidiatus*, comme eussent dit les Latins.

II. Avec l'étude de M. Schaechtelin nous passons à des questions d'un tout autre ordre, et qui ont d'ailleurs été fréquemment agitées déjà sans qu'on arrive à les résoudre d'une façon définitive. Il s'agit de l'emploi des temps du verbe en ancien français, et spécialement ici de la concurrence entre le passé défini et l'imparfait. Mais tout d'abord pourquoi ce terme de *passé défini*, qui est par lui-même si mal choisi, si ambigu, et auquel on commence heureusement à renoncer? L'auteur eût été mieux inspiré de dire *passé* ou *parfait simple* (einfache Perfekt). L'étude se base à peu près uniquement sur un dépouillement attentif des textes de Villehardouin et de Joinville : je n'y vois point de mal, car c'est évidemment là — et mieux que dans les œuvres poétiques — qu'on a chance de découvrir quelles étaient, pendant le xiii[e] siècle, les véritables tendances de la langue courante. L'usage de l'ancien français était assez différent du nôtre, mais au fond cette différence peut se ramener à deux points essentiels, semble-t-il : c'est que le parfait simple pouvait autrefois remplacer l'imparfait, non seulement comme temps descriptif et à l'état isolé en quelque sorte, mais aussi lorsqu'il s'agissait de marquer une simultanéité dans le passé. Et de ce dernier cas nous avons notamment un exemple dans le § 499 de Villehardouin : *Cil qui furent entor le marchis le sostindrent, et il perdi molt del sanc*, passage où le français moderne dirait *et il perdait beaucoup de sang*. Les autres distinctions me paraissent plus ou moins fragiles, et je n'accepte guère notamment la théorie d'un *parfait inchoatif* telle qu'elle est ici esquissée p. 56 et suiv. Je sais bien que ce n'est pas M. Sch. qui l'a inventée, mais n'importe : M. Laubscher, dans une dissertation dont j'ai parlé naguère, l'avait réduite à sa juste valeur en faisant remarquer que dans ces parfaits le sens inchoatif provenait en somme ou du sens du verbe lui-même, ou du contexte. M. Sch. n'en convient pas, et de plus, en réservant pour la seconde partie de son travail tout ce qui concerne le parfait des auxiliaires *être* et *avoir*, il a été amené à introduire dans cette partie des exemples où il y a en réalité des formes de passif ou même de parfait composé (faut-il dire *passé indéfini?*) et tout cela ne contribue pas beaucoup à éclaircir les questions. Mais cependant cette étude est soignée, si on la considère dans son ensemble; elle est même souvent ingénieuse, ne fût-ce que par le groupement des faits

et des exemples. Seulement je remarque que l'auteur a eu un tort, et ce n'est pas tout à fait de sa faute. Pour comparer l'usage moderne à celui de l'ancien français, il a cru pouvoir se fier aux traductions de Natalis de Wailly ; il ne s'est pas douté que de Wailly avait été souvent incorrect de parti pris pour conserver l'allure archaïque de la langue. En voici un exemple que je relève à la p. 20 : *Et ceux de la ville les redoutaient moins qu'ils ne firent d'abord*, ce que Villehardouin avait exprimé en disant : *Et cil de la vile les doterent mains que il ne firent a premiers*. Mais en français moderne vraiment correct, et non plus archaïsé, nous serions forcés de dire *moins qu'ils n'avaient fait d'abord*, ce qui change la question.

E. Bourciez.

---

J. E. Pichon, **Premières leçons de Vocabulaire et d'Élocution.** Fribourg (Baden), J. Bielefeld, 1911 ; un vol. in-12, de 143 pages.

Ce petit volume est une application de ce qu'on appelle la « méthode directe » à l'enseignement du français. Les matières m'y paraissent réparties d'une façon assez pratique en trente-six leçons, chacune d'elles étant accompagnée de lectures et d'exercices progressifs, ainsi que d'un minimum de théorie consacré surtout aux verbes. L'élève qui possèdera bien ces leçons aura déjà évidemment quelque idée de l'allure et des ressources de la langue française. L'index qui termine le volume et qui constitue une sorte de vocabulaire renferme un millier de mots usuels : il en faudrait pour bien faire quelques centaines de plus, et par exemple à la lettre A je remarque l'absence de termes comme *acheter*, *affaire*, *aider*, *ami*, *amuser*, *armée*, *armoire*, *aveugle*, etc. Si M. Pichon ne dit rien de la prononciation, c'est vraisemblablement qu'il laisse au professeur le soin de l'enseigner.

E. Bourciez.

---

Eugène Griselle. **Fénelon.** Etudes historiques. Paris, Hachette, 1911, in-16, p. 372. Fr. 3 50.

Moïse Cagnac, **Fénelon**. Pages choisies. Avec une Introduction. Paris, Colin, 1911, in-18, pp. 48 et 350. Fr. 3 50.

I. Les études que M. l'abbé Griselle a réunies dans ce volume ont été publiées pour la plupart dans le *Bulletin de la Société d'études de la Province de Cambrai* ; elles sont relatives à deux sujets principaux, la prédication de Fénelon et l'affaire du quiétisme. Sur la première question on est réduit à une très pauvre documentation ; les quelques témoignages qu'apporte l'actif directeur de la *Revue Fénelon*, seront donc les bienvenus. M. G. les a puisés dans un recueil assez rare, la *Liste des Prédicateurs* pour les années 1680 à 1684, dans le *Mercure galant* de 1695 sur un panégyrique perdu de Saint François d'Assise, dans une lettre d'un inconnu à Mabillon sur un autre panégyrique également perdu de saint Ignace de Loyola et dans

quelques autres textes touchant plus indirectement à Fénelon sermonnaire. On trouvera aussi dans cette série d'articles un examen minutieux de l'erreur d'attribution qui avait longtemps donné à Bossuet le sermon destiné aux religieuses de Saint-Cyr. Un compte rendu très approfondi de la thèse de M. l'abbé Delplanque sur Fénelon et ses amis et des premiers volumes des Lettres de Bossuet par MM. Lévesque et Urbain a donné l'occasion à l'auteur de discuter divers points intéressants touchant la correspondance des deux prélats et d'apporter quelques menus documents nouveaux comme complément aux ouvrages examinés. Mais la part de beaucoup la plus importante du volume de M. G. est représentée (p. 35 à 235) par la publication des lettres d'Antoine Bossuet à son fils, le neveu de Bossuet, chargé à Rome avec l'abbé Phelipeaux de presser la condamnation des *Maximes*. M. G. les a intéralement reproduites, éclairées par différents documents et annotées avec le plus grand soin. On retrouve dans cette correspondance, qui va de mai 1696 à janvier 1699, un écho fidèle des conversations qui se tenaient dans l'entourage de l'évêque de Meaux et plus d'une trace de l'animosité, des exagérations, ou parfois de la déloyauté avec laquelle le procès fut conduit. L'éditeur, qui s'est partout attaché à tenir la balance égale entre Bossuet et Fénelon, est cependant heureux de toutes les occasions qui se présentent de dénoncer ses adversaires. A côté de tout ce qui touche à la controverse religieuse ces lettres renferment aussi des détails intéressants pour l'histoire des mœurs. Deux autres articles forment un complément naturel à la correspondance d'Antoine Bossuet : l'un nous offre une série des notes d'un anonyme qui semblent avoir été prises sur le *Mémoire* de Ledieu et répètent les partialités des tenants les plus passionnés de Bossuet ; l'autre est une lettre très peu connue de Bossuet au cardinal de Noailles sur Fénelon et la censure du *Nouveau Testament* de Richard Simon. Si les documents relatifs à Fénelon sermonnaire restent malheureusement encore bien insuffisantes, du moins ceux qui se rapportent au controversiste sont d'une réelle valeur et les chercheurs remercieront M. l'abbé G. de les leur avoir rendus si facilement accessibles et commentés par une érudition si informée.

II. Le choix que M. l'abbé Cagnac a fait dans l'œuvre de Fénelon m'a paru judicieux : le moraliste et le pédagogue, le sermonnaire, le critique littéraire, l'écrivain politique, le controversiste, à défaut du théologien qui n'avait pas sa place ici, le philosophe et le directeur spirituel sont amplement représentés et par d'intéressantes pages. J'aurais souhaité un emprunt plus large à la correspondance ; n'est-ce pas ponr le grand public la partie actuellement la plus vivante de Fénelon et où trouverait-il mieux que dans ses lettres toutes ses admirables qualités de psychologue ? Pourquoi M. l'abbé C. a-t-il

presque exclusivement restreint son choix aux lettres spirituelles ? Il y aurait plus de réserves à faire sur la manière dont l'auteur a présenté à son public, qui sera surtout un public scolaire, ce volume d'extraits. L'introduction ne nous donne pas une biographie qu'on attendait et une étude de l'écrivain aussi complète que l'espace limité le permettait ; elle se contente de résumer les divers aspects sous lesquels l'activité littéraire de Fénelon peut être envisagée et qui ont d'ailleurs fourni la division du livre. Ce commentaire eut été mieux à sa place en tête des fragments cités et il aurait dû être plus complet. En donnant un extrait de la *Réponse à la Relation sur le quiétisme*, il y avait à préciser le rôle de Bossuet dans le procès ; en insérant la fameuse lettre à Louis XIV, longtemps jugée apocryphe, on nous devait bien une brève introduction sur les rapports de Fénelon avec le roi. Les notes même au bas des pages sont complètement absentes, et nous ignorons presque tout de l'entourage du prélat. Enfin sans exiger d'embarrasser un volume de vulgarisation d'un appareil critique, on n'y aurait pas moins trouvé avec plaisir une notice bibliographique réduite à l'essentiel. Il eut été facile à l'auteur dont on connaît les savants ouvrages sur Fénelon de rendre par le supplément de quelques renseignements la lecture de ces pages choisies encore plus profitable.

L. ROUSTAN.

---

Emile BOURGEOIS. **Le Secret du Régent et la politique de l'abbé Dubois** (1716-1718). Paris, Colin, s. d., in-8°, XXVI-384 p.; 10 francs.

Ce volume forme, avec les deux autres qui l'ont rapidement suivi, la première partie d'une étude d'ensemble sur la diplomatie secrète au XVIIIe siècle. M. B. estime que les négociations occultes, si importantes à cette époque, sont une pratique très antérieure au « Secret du Roi », organisé par Louis XV et le comte de Broglie. Leur emploi date, selon lui, de 1688 à peu près. Jusque-là en effet « les intérêts des souverains et leurs droits se confondaient avec ceux des nations ». Depuis lors, au contraire, la révolution anglaise ayant consacré le principe de la souveraineté nationale en matière de succession, les rois ne peuvent plus guère pratiquer une politique dynastique sans la cacher soigneusement, pour peu qu'elle réponde mal aux traditions et aux vœux, justes ou non, de leurs peuples. Cette idée est neuve et intéressante. M. B. lui donne peut-être une expression un peu trop affirmative et trop générale à la fois. Elle lui a permis cependant de faire entrer dans une série continue de volumes à paraître cette première étude, destinée d'abord seulement au concours ouvert en 1887 pour le prix du budget, et qui fut couronnée par l'Académie des sciences morales sur un rapport très élogieux d'Albert Sorel.

L'information est très étendue. Après MM. Wiesener et Baudrillart, M. B. n'a pas jugé à propos de fouiller de nouveau les archives anglai-

ses et espagnoles. Mais il a étudié de près les sources françaises, fort négligées jusqu'ici, ainsi que les documents italiens et autrichiens des archives de Parme, Naples et Vienne. Il a ainsi mis la main sur de nombreuses pièces émanées de Dubois ou à lui adressées, qui nous volent un exposé presque entièrement neuf de la politique française après les traités d'Utrecht et de Baden.

Ces traités, selon M. B., n'avaient pas seulement réglé des questions territoriales. Ils avaient introduit ou consacré par des accords internationaux un changement dans les lois fondamentales de deux grandes monarchies. En dépit du droit successoral établi par la tradition, Jacques III était exclu du trône d'Angleterre et Philippe V du trône de France, le premier au bénéfice de Georges Ier de Hanovre, le second au bénéfice de Philippe d'Orléans, successeur probable du débile Louis XV. L'accord de la maison de Hanovre et de la maison d'Orléans contre Philippe V, c'est le « Secret du Régent ». Et à ce sujet, M. B. étudie avec quelque détail la question des renonciations de 1713. Il conclut qu'elles étaient valables pour les Anglais et les Hollandais, parce qu'elles étaient conformes à leur théorie du droit public, toute moderne et révolutionnaire (au sens historique de ce mot), mais nulles aux yeux des Français, surtout des hommes d'État, qui les tenaient pour contraires au principe fondamental de la monarchie. Dès lors, que serait-il arrivé si, Louis XV mourant avant 1723, la succession se fût ouverte ? Sorel estimait que l'intérêt national « aurait comme poussé le Régent au trône et l'y aurait soutenu ». M. B. n'est pas aussi affirmatif ; il ne se pose même pas la question, et par son silence même on aperçoit combien il est difficile de juger équitablement cette politique secrète, établie tout entière en vue d'un cas qui ne s'est pas réalisé.

L'homme du secret, c'est Dubois, qu'on connaît assez mal quand on sait de lui seulement ce qu'en dit Saint-Simon. Il n'y a presque pas d'histoire où l'on ne retrouve ce portrait fameux, inoubliable, mais à peine ressemblant : « tous les vices combattaient en lui à qui en demeurerait le maître », etc., M. B., et c'est la principale originalité de son livre, a tracé du célèbre abbé une esquisse moins haute en couleur, mais plus fidèle. Il nous montre en Dubois, non pas un laquais parvenu à force de bassesse et d'audace, légende accréditée par le génie haineux et rancunier de Saint-Simon, mais un professeur d'histoire arrivé sur le tard aux fonctions de précepteur de l'héritier du trône, et dévoré par l'ambition « de faire à son tour l'histoire qu'il enseignait aux princes ». Il est avide, retors, peu scrupuleux sur les moyens d'acquérir et de conserver la confiance de son élève, aussi bien que de ménager ses propres intérêts, mais beaucoup moins corrompu qu'on ne l'a dit et nullement corrupteur. S'il manque de dignité, affecte le cynisme, la légèreté et le libertinage, c'est par honte de ses origines, de son savoir et de sa profession, par peur de trop

sentir le pédant de collège et le « savantasse », par désir d'être jugé homme du monde et roué, plutôt qu'homme de façons provinciales et de vertu surannée. L'explication est ingénieuse et adroitement présentée; un pareil sentiment est humain, et fréquent sans doute; on est seulement un peu surpris qu'il soit demeuré si tenace dans l'âme d'un sexagénaire assez débile comme était Dubois.

M. B. suit dans leurs détails les négociations qui conduisaient des entretiens secrets de Hanovre à l'accord de La Haye et à la quadruple alliance de 1718. Son récit renouvelle cette histoire sur plusieurs points; on y voit en particulier que la guerre contre l'Espagne fut bien provoquée par Dubois et par l'Angleterre; les projets d'Alberoni en furent le prétexte bien plus que la cause. L'auteur a très bien marqué aussi l'influence des affaires intérieures de la Régence sur la politique étrangère. Le livre se termine par de curieux détails sur l'appui donné par Law à la carrière ministérielle de Dubois. Il est sans doute regrettable que M. B. n'ait pas eu les moyens de tirer au clair la question très obscure des rapports financiers de l'abbé avec les ministres anglais, spécialement avec Stanhope, mais il en a indiqué l'importance. On louera encore dans le livre de M. B. la clarté de l'exposition, qui permet de se reconnaître dans l'imbroglio diplomatique de cette époque, et le soin apporté aux références et à la bibliographie. Une division des chapitres en paragraphes avec sous-titres distincts aurait été la bienvenue, le volume n'ayant pas d'index alphabétique [1].

R. G.

---

— *L'Idée d'une science du droit universel comparé* (Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, 23 p. Extrait de la *Revue critique de législation et de jurisprudence*) par M. G. del Vecchio, professeur à l'université de Messine (traduction par M. R. Francez), développe 1° la nécessité d'étendre les recherches historiques au droit de tous les peuples; 2° le caractère naturel du droit positif, sa relativité, l'importance des origines et des survivances; 3° celle d'une détermination du caractère juridique pour l'étude du droit comparé; 4° la manifestation de l'unité de l'esprit humain dans les phénomènes juridiques, et l'application d'un critérium supra-historique à la reconstruction des phases de l'évolution du droit; 5° les rapports de cette nouvelle science avec la philosophie. — Th. Sch.

— L'*Institut de Sociologie Solvay* continue à étendre le champ de son activité. L'article 12 de ses statuts revisés en février 1910 a fixé la constitution d'*Archives sociologiques* en vue de faciliter les recherches entreprises par l'Institut. Les notes destinées à ces Archives sont publiées dans un *Bulletin mensuel* qui paraît depuis janvier 1910 et qui sera « une sorte de revue permanente non seulement des travaux d'ordre purement sociologique, mais encore de ceux qui, dans des

1. Lire, p. xxx : Relazioni...del Conte Lascaris; p. xxxiii, George the Ist; p. 321 Königsegg. L'abbé de la Ville n'a pas été condamné le 12 fructidor an III par le tribunal révolutionnaire, mais le 25 messidor an II. Il faut lire : *inventaire dressé* le 12 fructidor (p. xxv).

domaines divers, sont de nature à faire avancer l'investigation des phénomènes sociaux ». Mais ces notes ne veulent être « ni des comptes rendus bibliographiques, ni des analyses critiques », mais doivent plutôt fournir « l'occasion d'appliquer un point de vue et de fixer une orientation ». Ce point de vue sera « fonctionnel », c'est-à-dire fera « voir les phénomènes de la vie sociale, non sous leur aspect formel, externe, descriptif, mais sous leur aspect génétique, interne, explicatif », et dégagera « moins les traits distinctifs des choses que le mécanisme par lequel elles deviennent ce qu'elles sont ». Nous avons reçus les 4 premiers de ces Bulletins; ils contiennent 67 notes sur autant de publications nouvelles, dont voici les plus caractéristiques : 1. *Les théories de l'évolution* (Delage et Goldsmith); 2. *Travaux et problèmes relatifs à la parthénogénèse expérimentale* (Daudin); 3. *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (Lévy Bruhl); 4. *L'association des idées chez un peuple primitif* (Chamberlain); 6. *The origin of Society* (Ellwood); 10. *Die Entstehung des Pflugkultus* (Hahn); 12. *L'évolution psychique de l'enfant* (H. Bouquet); 13. *Psychological Origin and nature of Religion* (Leuba); 14. *Tabou, totémisme et méthode comparative* (A. van Gennep); 18. *Energétique et sociologie* (de Roberty); 24. *Psychologie der Verbrecherehre* (E. Kleemann; 29. *L'Internationalisme* (G. Hervé); 37. *Ce que les élèves pensent de leurs maitres* (R. Cousinet); 45. *L'evolution des dogmes* (Guignebert); 46. *L'évolution d'une science : la chimie* (W. Ostwald); 53. *Aus dem Seelenleben höherer Tiere* (Sokolowsky); 55. *La vie du langage* (Dauzat); 63. *La formation des légendes* (A. van Gennep); 66. *Les codifications du droit civil et la solidarité européenne* (Peritch). La plupart de ces comptes rendus sont précédés d'une notice sur l'auteur du livre analysé, ce qui nous semble une innovation très utile. De plus, chaque Bulletin se termine 1° par une chronique mensuelle des travaux récents, revues, voyages, sociétés, réunions et congrès, concours, travaux projetés, enseignement; 2° par un résumé des réunions des groupes d'études; 3° un Index des principales acquisitions de la Bibliothèque. Enfin les n<sup></sup>os de janvier et de février ont encore un supplément sur les sources bibliographiques de la documentation sociologique. — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 juillet 1911.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce d'après une lettre adressée par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, à M. le duc de Loubat, qu'une découverte importante vient d'être faite à Délos, sous le temple appelé à tort Sérapéion, dans un édicule : des vases rhodiens, corinthiens et attiques à figures noires. Cet édicule et le temple auraient été, selon M. Pierre Roussel qui a fait cette fouille, dédiés à la Mère des Dieux.

M. Gustave Schlumberger présente des aquarelles exécutées jadis par l'architecte Salzmann qui a longtemps habité l'île de Rhodes, vers le milieu du siècle dernier. Ces aquarelles sont la copie de fresques fort altérées aujourd'hui contenues dans un caveau funéraire voisin de l'église N.-D. de Philérémos dont les ruines existent encore sur l'emplacement du mont du même nom, à la pointe N. de l'île. Ces fresques, qui représentent des chevaliers de Saint-Jean agenouillés aux pieds de leurs patrons, et aussi des scènes de l'histoire religieuse, étaient presque inconnues jusqu'ici. Elles comptent parmi les plus belles productions de l'art médiéval occidental en Orient.

M. Omont, président, retrace brièvement la vie et les travaux de M. le duc de la Trémoille, membre libre de l'Académie, dont les obsèques ont eu lieu le matin même.

La séance est levée en signe de deuil. Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

᾽
# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 juillet. — 1911



Croce (Bened.). **La Novella di Andreuccio da Perugia.** Bari, Laterza, 1911. In-8° de 54 p.

M. C. est un métaphysicien, un économiste, un érudit, un chef d'école, un directeur de Revue; à tous ces titres qui l'ont fait appeler jeune encore au Sénat, il joint celui de l'homme le plus serviable du monde. Comment peut-il trouver le temps et la souplesse nécessaires pour suffire à tant de rôles? Je crois que c'est parce qu'il a beaucoup d'esprit. C'est là, je pense, ce qui, non seulement lui rend le travail facile, mais ce qui tempère et discipline ses facultés. Ici, par exemple, il emploie sa profonde connaissance de la topographie de Naples pour décrire le quartier suspect de madonna Fiordaliso et l'insécurité de la ville ; mais il en conclut simplement que Boccace a donné un fond historique à sa Nouvelle ; il ne se laisse pas entrainer par les conjectures des savants ni même par ses propres découvertes ; il nous avertit qu'il a trouvé un Francesco Buttafuoco, sicilien, mort depuis peu au temps de Boccace, qui touchait une pension pour sa fidélité au roi de Naples, et une sicilienne du nom de Flora qui habitait alors dans le quartier en question : si nous voulons identifier la deuxième avec la Fiordaliso de Boccace et faire du premier son *scarabone* (nom commun, comme le prouve M. C., qui signifie *estafier*), c'est à nos risques et périls. De même, M. C. se défie de tous les rapprochements qu'on a voulu instituer entre le récit de Boccace et des contes antérieurs et d'autre part, il montre dans la nouvelle de Boccace les fortes invraisemblances qui empêchent d'y voir un fait historique. Se bornant donc à la tenir pour une œuvre d'art, il réussit

à être original par une exposition piquante, par des traits ingénieux (on a mis postérieurement un faux diamant au doigt de l'archevêque Minutolo *comme pour le dédommager du tort que lui a fait un marchand de Pérouse transformé par les circonstances en larron napolitain*), surtout par la finesse avec laquelle il montre l'ironie cachée dans les périodes cicéroniennes de Boccace.

Charles Dejob.

---

Alfred Püschel, **Das Anwachsen der deutschen Städte in der Zeit der Mittelalterlichen Kolonialbewegung**. Berlin, K. Curtius, 1910, xii-214 pp. in-8°.

Ce volume forme le t. IV des *Abhandlungen zur Verkehrs und Seegeschichte* que publie la Société d'histoire de la Hanse, sous la direction de Dietrich Schäfer. A vrai dire, quelques chapitres seuls ont de lointains rapports avec l'histoire de la hanse; l'auteur ne parle ni du commerce ni de l'industrie. Le titre même mis en tête du livre peut induire en erreur. Au xii[e] et au xiii[e] siècles, des colons allemands fondent dans les pays slaves de nombreux villages et quelques villes, Lübeck, créé en 1143, Rostock, Wismar, Stralsund qui apparaissent au début du xiii[e] siècle, Breslau cité sans doute au xi[e] siècle, mais qui n'acquiert d'importance que par l'arrivée d'un grand nombre de colons dans les deux siècles suivants. M. Püschel fait connaître les agrandissements de ces cités au moyen âge, décrit leurs murailles, énumère leurs portes, leurs églises et leurs couvents, cite les noms des rues tels qu'on les trouve dans les plus anciens documents. Et à ces villes fondées chez les Slaves il en ajoute une qui est en plein territoire allemand, Brunswick, sans expliquer de façon suffisante pourquoi il la range parmi les villes coloniales. Les chapitres consacrés à ces six villes, et dont les quatre premiers (ceux sur Lübeck, Rostock, Wismar et Stralsund) avaient été publiés à part comme « dissertation inaugurale », forment la première partie de l'ouvrage; les deux autres traitent de cités allemandes qui se sont agrandies aux xii[e] et xiii[e] siècles, sans que leur agrandissement ait rien à voir avec la colonisation. Le livre II parle des villes germaniques qui apparaissent dans l'histoire aux environs de l'an 800, Francfort sur le Mein, Erfurt, Magdebourg et Hildesheim, de Nuremberg dont le nom est prononcé pour la première fois en 1050; le livre III des villes romaines, Ratisbonne, Augsbourg, Strasbourg et Cologne, si bien que l'auteur a pris dans son ouvrage la chronologie à rebours, terminant par les cités les plus anciennes. Chaque chapitre est fait avec soin; M. Püschel connaît les sources locales et a fait des études sur place. Les pages consacrées à Strasbourg, que nous avons lues avec un intérêt spécial, sont exactes, sans toutefois qu'elles nous aient appris des faits bien nouveaux; l'auteur suit d'assez près le travail de F. von Apell sur les fortifications et les recherches de Charles Schmidt et Seyboth sur les anciennes rues. De ces quinze études de détail sont tirées deux

conclusions générales : 1° La surface des villes varie beaucoup ; les plus anciennes sont aussi en général, au XIIIe siècle, les plus étendues ; 2° Les villes allemandes ont atteint au XIVe siècle leur plus grand développement ; elles resteront stationnaires jusqu'au XIXe siècle. Il nous semble que le sujet eût pu être plus approfondi. M. Püschel ne s'est occupé que de la topographie et de la surface ; il ne nous dit rien sur le chiffre de la population, sur la situation économique, sur les relations entre les espaces bâtis et les jardins et les champs, sur la hauteur des maisons, sur les loyers, etc. Ce sont là des problèmes que doit désormais se poser l'historien des villes.

Chr. PFISTER.

---

**Deutsche Texte des Mittelalters** hgb. von der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, Weidmann :

**XI. Band : Die Predigten Taulers,** aus der Engelberger und der Freiburger Handschrift sowie aus Schmidts Abschriften der ehemaligen Strassburger Handschriften, hgb. von Ferdinand VETTER, 1910, 18 m.

**XXI. Band : Die mittelhochdeutsche poetische Paraphrase des Buches Hiob** aus der Handschrift des Königlichen Staatsarchivs zu Königsberg, hgb. von T. E. KARSTEN, 1910, 11,60 m.

Tauler est connu comme sermonnaire et comme mystique. A ce double titre ses œuvres importent à la littérature allemande. Aussi était-il regrettable qu'il n'existât aucune édition moderne de ses *Sermons*. En chargeant M. Vetter de publier, dans sa collection des *Textes allemands du moyen âge*, une réimpression des œuvres du vigoureux prédicateur, l'Académie prussienne des sciences a vraiment remédié à une situation fâcheuse. M. Vetter a fondé son travail sur une copie qu'avait faite autrefois K. Schmidt des trois manuscrits brûlés en 1870 lors du bombardement de Strasbourg, puis — pour la 2e partie, la plus importante — sur le manuscrit d'Engelberg accompagné des variantes fournies par le ms 41 de Fribourg et les manuscrits strasbourgeois. Si le texte ainsi établi n'est pas toujours intelligible, il ne faut pas en rendre responsable le dévoué éditeur, mais le fait, constaté déjà par K. Schmidt, que les sermons ont dû être rédigés par des auditeurs qui en pénétraient parfois mal le sens. Une édition critique future constituera sans doute un progrès sur celle qui vient d'être donnée : celle-ci a cependant l'avantage d'exister ; puis, pour la langue de Tauler, elle est peut-être d'un plus grand prix.

M. T.-E. Karsten publie dans la même collection la *Paraphrase poétique moyen-allemande du Livre de Job*. C'est un poème de quinze mille vers, écrit dans la première moitié du XIVe siècle et composé en partie d'après la *Vulgate*, en partie d'après la *Postille* de Lyra et des auteurs de gloses. Mais le poète — qui n'est pas Tilo de Culm, à ce que pense M. Karsten — a agi assez librement à l'égard de ses sources, sans d'ailleurs produire un poème bien original et de haute

envolée. Ce qui importe le plus dans cette œuvre et ce qui, sans doute, justifie qu'on ait consacré un diligent labeur à son impression, c'est l'intérêt qu'offre la langue dans laquelle elle est écrite. M. Karsten, se conformant aux principes qui dominent la publication des *Textes allemands du moyen âge* a reproduit aussi exactement que possible le meilleur des deux manuscrits qui nous l'ont conservée.

F. Piquet.

---

**Das Volksbuch vom Doctor Faust** (Nach der ersten Ausgabe, 1587). Zweite Auflage, hgb. von Robert Petsch (Neudrucke deutscher Litteraturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts). Halle a. S., Niemeyer, 1911, 2,40 m.

Le possesseur de la première édition du *Volksbuch* de Faust reconnaîtra malaisément son livre dans cette seconde édition, qui est environ deux fois plus volumineuse que la première. C'est d'ailleurs un nouvel « éditeur » qui s'est chargé de la tâche exécutée par M. Braune en 1878. M. Petsch a ajouté bien des choses au texte. Il a soumis le *Faustbuch* à un nouvel examen. Il a recherché quel est le prototype des différentes versions qui content la légende, et croit que ce fut un livre latin. Il pense aussi — et ceci est plus assuré — que le texte de Spies, qui est celui qu'il reproduit, remonte à une version allemande perdue et d'où émane également le ms. de Wolfenbüttel. Ce qui, surtout, donne à l'édition de M. Petsch une valeur qui la fera apprécier de tous, ce sont les appendices, qui reproduisent les passages inconnus à la version publiée par Spies, signalent les « sources » auxquelles ont été puisés les éléments des diverses rédactions de la légende, enfin rassemblent les témoignages les plus importants des contemporains du Faust historique. M. Petsch a recueilli, en somme, dans ce livre tout ce qui importe le plus à la connaissance du *Volksbuch* de Faust et de la légende du docteur à qui Gœthe et Gounod ont conféré l'immortalité.

F. Piquet.

---

Cte A. de Mahuet, **Biographie de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois et du Parlement de Nancy (1641-1790).** Ouvrage orné de 42 portraits et de 280 blasons. Nancy, Sidot frères, 1911, xx-316 pages grand in-8°.

La Cour souveraine de Nancy fut créée le 16 mai 1641 par le duc de Lorraine Charles IV, peu après que les Français lui eurent rendu ses duchés par la paix de Saint-Germain ; elle devait remplacer les tribunaux des assises des trois bailliages de Lorraine et les grands jours de Saint-Mihiel qui jugeaient en dernier ressort les causes du Barrois non mouvant. Lorsque la paix de Saint-Germain eut été rompue (août 1641) et que de nouveau la Lorraine fut occupée par les Français, la Cour souveraine suivit le duc en ses déplacements, à Vaudrevange, Longwy, Luxembourg, Trèves, etc. Elle ne s'installa définitivement à Nancy qu'après le traité de Vincennes, le 5 novem-

bre 1663. Ce fut pour peu de temps; en 1670, Louis XIV met de nouveau la main sur les duchés et Charles IV meurt en exil. Léopold, en prenant possession des états de ses pères, rétablit la Cour souveraine le 12 février 1698 et le corps subsista jusqu'en 1790, rendant tour à tour ses arrêts au nom de l'ancienne famille ducale, du roi de Pologne Stanislas (1737-1766), des rois de France Louis XV et Louis XVI. La Cour souveraine lutta avec énergie contre les impôts, que le gouvernement français prétendait imposer aux duchés; elle eut ses héros fort célèbres au XVIII<sup>e</sup> siècles. Aristay de Chateaufort, Millet de Chevers, Maud'hui de Beaucharmois; elle provoqua à Nancy des *Journées*. En 1771, le Parlement de Metz fut supprimé et son ressort uni à celui de la Cour souveraine de Nancy. Cette union dura jusqu'en septembre 1775; mais le corps de Nancy, de 1771 à 1790, en garda le titre de Parlement. Tous ces faits sont assez bien connus; ils ont été exposés récemment encore de façon fort convenable par M. J. Krug-Basse (*Histoire du Parlement de Lorraine et Barrois*, Paris et Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1899).

Mais il manquait de bonnes biographies des magistrats qui ont siégé à la Cour, des procureurs qui ont réglé l'ordre des débats, des avocats généraux et de leurs substituts qui ont porté la parole au nom de l'État, des officiers de la chancellerie attachés depuis 1770 à la Cour souveraine. Emmanuel Michel, après avoir écrit, en 1845, l'*Histoire du Parlement de Metz*, a publié, en 1853, la *Biographie du Parlement de Metz*. C'est une pareille biographie que le comte de Mahuet nous donne aujourd'hui pour la Cour souveraine de Nancy. Nous trouvons dans son livre environ un millier de notices qui sont rangées par ordre alphabétique et dont les éléments ont été rassemblés avec le plus grand soin. Les articles sont naturellement de longueur inégale, selon l'importance des personnages ou les renseignements que l'auteur avait à sa disposition. Nous avons lu avec le plus vif intérêt ceux qui sont consacrés aux premiers présidents, Humbert de Gondrecourt, Nicolas Gervaise, Claude-François Canon, Jean-Baptiste-Christophe de Mahuet, Jean-Léonard Bourcier, Nicolas-François de Gondrecourt, Claude d'Hoffelize, Jean-Charles Labbé de Rouvrois, Michel-Joseph de Cœurderoy. Deux autres Mahuet ont fait partie de la Cour souveraine, Jean-François, grand-prévot de Saint-Georges, et Jacques-Marc-Antoine, grand-doyen de la Primatiale, qui furent conseillers prélats et sur eux le comte de Mahuet était spécialement documenté par ses archives de famille.

La vénalité des offices et l'hérédité des charges n'existaient pas à la Cour souveraine de Lorraine, bien que parfois des conseillers eussent résigné leur charge en faveur de parents ou touché une certaine somme de leur successeur, pour prendre une retraite anticipée. En règle générale, ils étaient nommés par le souverain, et, après leur nomination, étaient inamovibles. Tous devaient appartenir

à la noblesse, et voilà un autre élément d'intérêt de cet ouvrage : il constitue en réalité un armorial de la Lorraine et du Barrois. Le comte de Mahuet a reproduit les blasons de ces magistrats, tous ceux au moins qu'il a pu retrouver, dessinés de façon très élégante par M. E. des Robert. Il nous a aussi donné 42 portraits dont la plupart, demeurés dans les familles, étaient inconnus du public. Ajoutons que le volume est imprimé avec luxe. L'ouvrage ne sera peut-être pas lu, mais il sera sans cesse consulté par ceux qui s'occupent de l'histoire de Lorraine au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et qui y trouveront aisément le renseignement cherché. En 1907, le baron de Dumast, en publiant avec de très nombreuses additions le manuscrit de C. P. de Longeaux (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), nous donnait une véritable biographie de la Chambre des comptes de Bar. Qui nous donnera un jour cette même biographie pour la Chambre des comptes de Lorraine? Si quelque érudit veut bien l'entreprendre, nous aurons l'armorial complet de la magistrature de la Lorraine et du Barrois.

Chr. PFISTER.

---

Gaston DODU. **Le Parlementarisme et les parlementaires sous la Révolution, 1789-1799.** Origines du régime représentatif en France. Plon, 1911, in-8 de VII et 428 pages. 7 fr. 50.

M. Gaston Dodu, dont ce livre est le premier essai d'histoire révolutionnaire, vient de gâcher un beau sujet. Il n'a vu le parlementarisme que par le dehors. Il en ignore les conditions d'existence, il n'en a pas soupçonné la signification historique. Il étudie successivement pour chaque assemblée révolutionnaire l'installation matérielle (la salle, la tribune, les galeries), l'organisation du travail (les comités), les relations mondaines des députés et, de temps en temps, leurs rapports avec les clubs. Nous savons combien il y avait de comités, si l'acoustique était bonne et le vestiaire commode, mais nous ignorons complètement quelle était la popularité du parlementarisme, si la France le subissait ou l'acceptait et dans quelle mesure, si les parlementaires représentaient le pays ou ne représentaient qu'une classe, s'ils gouvernaient dans l'intérêt de tous ou dans le leur propre, s'ils restaient fidèles aux principes qu'ils invoquaient ou s'ils les trahissaient, somme toute, si la France a gagné au change en remplaçant l'oligarchie des courtisans par l'oligarchie des représentants. Nous ignorons, et ceci est assez étonnant, quelle idée se faisaient les parlementaires du parlementarisme et si par hasard cette idée n'a pas varié avec les époques et avec les partis. Les partis n'apparaissent pas dans ce livre à tiroirs où tout est immobile.

M. Dodu a pris de nombreuses fiches dont les références s'accumulent en masses imposantes au bas des pages. Mais ces références ne sont qu'un bric-à-brac sans critique. M. D. cite le *Moniteur* pour la période de juillet et août 1789, sans savoir que ce journal ne paraissait

pas encore à cette date, et inversement parce qu'il n'a consulté pour l'époque du Directoire que la réimpression, il croit qu'à partir de germinal an IV, le *Moniteur* ne reproduit plus les discours des Chambres ; il cite sur Saint-Just les notes de Courtois, il accepte sur Chabot les racontars de la *Vie privée de Chabot*, il cite Vilate et les Mémoires sur Carnot sans discernement, etc., etc. Il est manifeste qu'il n'est pas au courant de la production historique. Il ignore sur le vicomte de Mirabeau le livre de Berger, sur le Conventionnel Goujon le livre de R. Guyot, sur le Club des Cordeliers le recueil que j'ai fait paraître l'an passé [1], sur le bureau politique du Directoire mon article déjà ancien de la *Revue historique*. Il n'a pas consulté une seule fois les *Annales révolutionnaires* qui lui auraient fourni plus d'une contribution utile se rapportant à son sujet [2]. Chose plus grave, il ne semble pas avoir pris de l'époque et même de sa langue une connaissance suffisante. Il croit que les comités de la Constituante sortirent de leur rôle en devenant agents d'exécution. C'est qu'il ignore la théorie du *pouvoir constituant*. Il ne sait pas que l'expression « vice-président » doit être prise à la lettre et qu'elle signifie remplaçant du président et que, par conséquent, dans le même procès-verbal, le même homme peut être qualifié très proprement de vice-président et d'ex-président, sans qu'il y ait sujet à étonnement. Sur Robespierre ses jugements sont contradictoires : p. 217-218, il combat avec d'excellents arguments l'opinion fausse d'après laquelle Robespierre n'aurait pas été remarqué à la Constituante, il donne des preuves décisives de sa puissance oratoire ; p. 220, il lui reconnaît un « vif sentiment unitaire », « l'ardent dévouement aux destinées françaises », et plus loin, p. 317, il définit Robespierre « une âme d'épileptique dans un corps de raté » !

M. D., la chose était inévitable, n'a pas pu s'interdire les allusions actuelles. Pour donner une idée de l'esprit dans lequel il aborde l'histoire contemporaine, il me suffira de citer ce curieux passage : « Il faut regarder les choses de près pour se convaincre que les Jacobins n'ont pas plus gouverné la France en 1793 que les loges ne mènent aujourd'hui la république. En fait, il n'était pas alors plus indispensable à un révolutionnaire pour parvenir aux charges et aux emplois, d'être Jacobin qu'aujourd'hui d'être maçon à un républicain. Car si les jacobins — dont c'est avec les maçons la grande différence qu'ils eurent la prétention abominable de pousser exclusivement les leurs au détriment de la collectivité — ambitionnèrent pour eux le monopole de tous les emplois et de toutes les charges, ils n'y ont guère réussi. » (p. 339).

Pour être historien il n'est nul besoin d'être franc-maçon, mais il

1. Cela lui aurait évité d'attribuer à La Clos la pétition du Champ-de-Mars.

2. Par exemple l'article intitulé : *Les mouchards des tribunes de la Constituante*, *Annales révolutionnaires*, t. II, p. 568 à 576.

faut un apprentissage. M. Dodu a certainement beaucoup dépouillé, un peu au hasard, il lui manque l'apprentissage [1].

Albert MATHIEZ.

---

**Souvenirs de la Comtesse Golovine,** publiés par K. WALISZEWSKI. Paris, Plon, 1910, in-8°, XXXVIII-451 p. (portrait); 7 fr. 50.

Fille du prince Nicolas Galitzine et d'une comtesse Chouvalof, Barbe Nicolaïevna, née en 1766, ne vint à la cour de Pétersbourg qu'en 1780, et épousa un peu plus tard le comte Golovine, qui ne la rendit guère heureuse. Elle parle pourtant de lui dans ses Souvenirs avec beaucoup d'éloges, et loin de lui garder rancune, elle éleva ses bâtards. Sans doute elle lui était reconnaissante de lui avoir procuré la plus grande passion de sa vie, sinon la seule : Golovine était grand maréchal de la cour du grand-duc Alexandre (depuis Alexandre Ier), et sa femme devint dame d'honneur de la grande-duchesse Élisabeth, à qui elle voua une tendresse incroyable. M. W. en publie quelques témoignages, et il a raison de dire que le langage de leurs lettres est presque équivoque. Cette liaison féminine, qui dura jusqu'après la mort de Catherine II, fit beaucoup de jaloux et finit par une disgrâce complète. Devenue tsarevna, la princesse Élisabeth soupçonna Mme Golovine d'avoir tenu des propos calomnieux sur sa conduite privée, et la traita dès lors en étrangère. En 1799 les Golovine quittèrent tout à fait la cour. La comtesse vécut surtout dans la Société des émigrés français réfugiés à Saint-Pétersbourg ; elle y devint l'inséparable amie de la princesse de Tarente, ne voulut point la quitter un moment et l'accompagna à Paris quand l'avènement de Bonaparte rouvrit à tous les ci-devant les frontières de la France. Elle y resta jusqu'à la fin de 1804, puis retourna vivre en Russie pendant quatorze ans, emmenant avec elle la princesse de Tarente, qui mourut en 1814. C'est dans cette période qu'elle rédigea ses Souvenirs, sur l'invitation de l'Impératrice Élisabeth, semble-t-il. Ils n'ont pas, quoiqu'en pense l'éditeur, une « valeur exceptionnelle ». Mme Golovine elle-même les a mieux jugés en disant : « J'ai cité une foule de petits évènements, qui ne peuvent intéresser tout le monde ». Il y a dans ce volume beaucoup de « potins » de cour sans grande portée. L'auteur était en situation de bien voir des choses intéressantes ; mais elle voit médiocrement et elle décrit assez mal ; c'est le talent qui lui manque. Son récit est terne, encombré de petits détails, et sans style. On peut cependant en tirer quelque chose pour le travail historique, mais il faut démêler ce qu'elle a vu de ce qu'elle raconte par ouï-dire.

1. P. 11, n. 1. L'expression Œuvres de Claretie est impropre. Il faut dire Œuvres de Camille Desmoulins publiées par Claretie ; p. 42, M. Dodu n'a rien compris à la discussion du 5 mai 1791 sur Avignon ; p. 52, l. 9, lire 1789 et non 1798 ; p. 282, la démission de Thuriot du Comité de Salut public n'eut pas pour cause la maladie. Ce motif n'était qu'un prétexte.

M. W. a fait un effort suivi pour y réussir, en se servant surtout des volumes récemment publiés par le grand-duc Nicolas et de la collection des *Archives Voronzof*.

Ce qu'il y a peut-être de plus utilisable est le chapitre qui correspond au séjour des Golovine à Paris sous le Consulat. La comtesse avait épousé toutes les idées et tous les préjugés de son amie Mme de Tarente, et elle les étale avec une naïveté qui peint au vif le monde du faubourg Saint-Germain d'alors. Il faut lire, p. 324 et suiv., l'histoire de Mlle X... et de l'abbé Charles qui prétendaient avoir procuré à Marie-Antoinette les moyens de communier à la Conciergerie, pour comprendre jusqu'où la crédulité pouvait s'étendre dans ce milieu d'émigrés rentrés. Mme Golovine se vante souvent d'avoir témoigné son mépris aux serviteurs de Buonaparte. Mais elle écrit en 1817, et on peut bien croire que sa conversation avec Ségur (p. 309) ne fut pas telle qu'elle la rapporte, non plus que sa réponse à Markov (p. 293). Ces propos lui auraient probablement coûté cher. Revenue en France en 1818, et rentrée dans la Société des *ultra*, par surcroît convertie au catholicisme et devenue fort dévote, Mme Golovine s'est aisément imaginé, comme tant d'autres, qu'elle avait toujours bravé le « tyran ». Elle est morte à Paris en 1822, sans avoir joué aucun rôle, politique ou autre, depuis son retour.

M. W. a fait précéder ces Souvenirs d'une introduction érudite, où des renseignements historiques et généalogiques nouveaux et utiles accompagnent l'éloge de l'auteur. Beaucoup de notes biographiques fort précieuses et un bon index éclaircissent le texte.

R. G.

---

Ed. Guillon, **Napoléon et la Suisse** (1803-1815). Paris, Plon, et Lausanne, Payot, 1910, in-12, vi-370 p., 3 fr. 50.

L'attention des historiens s'est fixée spécialement, depuis quelque temps, sur la domination napoléonienne dans les pays voisins de la France. M. G. a remarqué que rien n'avait encore été publié en France sur l'histoire de la Suisse de 1803 à 1815 et il a consacré un court volume à ce sujet. Pour l'écrire, il a utilisé les travaux des écrivains suisses, nombreux surtout parmi les Vaudois, à qui les souvenirs de cette période semblent plus chers. Mais il a puisé aussi aux sources inédites des Affaires étrangères et, à l'occasion, parcouru quelques dossiers des Archives de la Guerre. Il n'a rien cherché aux Archives nationales, et c'est regrettable; M. Couvreu a montré, à propos du Canton de Vaud, que l'histoire de l'acte de médiation peut être refaite presque en entier avec les documents du palais Soubise.

M. G. a consacré deux chapitres préliminaires à l'histoire de la fin de la Confédération et de la République helvétique. Renseigné surtout par des ouvrages de seconde main, ayant ignoré ou négligé les collections de documents publiées par Dunant, Rott, Strickler et Sturler,

il n'a pu donner dans cette partie de son livre qu'une esquisse assez superficielle et pas toujours exacte. La question du trésor de Berne, en particulier, n'est pas éclaircie, malgré un appendice spécial. Les chiffres que M. G. regrette de ne pouvoir donner (p. 362), sont dans la comptabilité de Rouhière et dans celle de Rapinat. Sans même les chercher aux Archives de la Guerre ou aux Archives Nationales, il en aurait trouvé le résumé dans le livre de Sciout sur le Directoire.

Le reste du livre où l'auteur suit de près les correspondances diplomatiques, est beaucoup plus solide. On y appréciera les qualités ordinaires de M. G., la clarté d'exposition, le soin de rappeler au lecteur non spécialiste les faits les plus importants de l'histoire générale, le souci de varier et d'agrémenter le récit. On souhaiterait par endroits un peu plus de références, surtout lorsque des conversations entre Napoléon et les hommes d'Etat suisses sont rapportées en style direct. Il semble aussi que l'exposé du régime économique imposé par Napoléon à la Suisse ne devrait pas être rejeté presque à la fin, au chapitre sur le système continental ; on comprendrait mieux certains faits insuffisamment expliqués de l'histoire politique, par exemple l'occupation du Tessin. La conclusion de M. G. est en somme assez favorable à l'acte de médiation, sinon aux procédés politiques et commerciaux qui en ont été la conséquence. Les Suisses ont été souvent très sévères pour le temps de « l'occupation étrangère ». Ils commencent à revenir de ce jugement. En attendant une étude d'ensemble approfondie, et fondée sur tous les documents accessibles, qui manque encore, le petit livre de M. G. rendra service, et doit être accueilli avec satisfaction.

R. G.

---

Charles Sainte-Foi, **Souvenirs de jeunesse (1828-1835)**, publiés avec une introduction et des notes par Camille Latreille. Paris, Perrin, 1911 ; in-8° écu de 454 pages.

Louis Veuillot avait eu entre les mains ces fragments de mémoires ; il en avait même extrait un fragment sur Lamennais à La Chesnaie qu'a publié la *Revue du monde catholique* du 10 janvier 1862. M. Latreille, qui eut la bonne fortune d'avoir communication du manuscrit, estime à juste titre qu'il y a là un document précieux pour « l'étude des idées et des âmes pendant l'une des périodes capitales de l'histoire religieuse au xix[e] siècle ». La publication qu'il en fait est des plus correctes, accompagnée de quelques notes qui renseignent le lecteur sur l'essentiel des événements et des hommes auxquels touche ce journal rétrospectif [1] : sur Lamennais et son entourage, sur les

1. M[lle] Caroline de May (p. 238), la sœur du professeur munichois, est devenue la femme de Léon Boré. Sur ce fidèle compagnon de Sainte-Foi, cf. l'étude de L. Cosnier, *Léon Boré et ses deux premiers amis* (*Mémoires de la Soc. d'agriculture d'Angers*, 1883). La citation de Veuillot, p. 33, n'est pas tout à fait iden-

mouvements d'opinion après la Révolution de Juillet, sur l'Allemagne religieuse, Munich et Berlin surtout, le témoignage de cet homme qu'intéressent les choses et les hommes autant que les idées est bon à consulter et à retenir. L'ardeur de son catholicisme ne le rend pas intolérant en général, et il n'y a guère que le « panthéisme » avéré ou secret qui semble le faire sortir d'une aménité envers les personnes à laquelle rendent hommage tous ceux qui l'ont connu ; pour les idées, c'est autre chose, et l'angle où se place délibérément son orthodoxie ne fait bonne mesure qu'à un certain ordre d'expériences religieuses. Aussi bien, dans l'intéressante introduction où M. L. nous renseigne sur la sympathique personnalité du mémorialiste, une indication fait-elle défaut : ces confidences, « écrites à grande course de plume » pour satisfaire la curiosité d'un ami — quel ami ? — ont-elles été rédigées sur des notes, des lettres, de simples souvenirs, et à quelle date ? « Quoique ce culte des grands hommes me paraisse aujourd'hui exagéré... » écrit Sainte-Foi, p. 155 : à quel recul cet *aujourd'hui* correspond-il ? Ailleurs, pour la visite à Gœthe, p. 311 et suivantes, quelques détails semblent inexacts : c'est une lettre de Boisserée, non de Schelling, qui introduisait les voyageurs auprès du poète, et leur passage à Weimar est du 3 mars 1832 (*Journal* de Gœthe), non de la fin du mois, comme le font supposer les données des *Souvenirs* (départ en mars, *plusieurs jours* à Nuremberg, *quelques jours* à Bamberg, *séjour* à Rudolstadt) : contradiction qui n'a pas d'importance en soi, mais qui rend d'autant plus souhaitable une date de rédaction, au moins approximative.

F. BALDENSPERGER.

---

**Lettres et papiers du Chancelier Comte de Nesselrode** (1760-1856), publiés et annotés par le Comte A. DE NESSELRODE. Tome VIII. Paris, Lahure, s. d. in-8° 375 p.

Ce tome VIII embrasse les années 1840 à 1846. Il est composé principalement de lettres confidentielles de Nesselrode au baron Pierre de Meyendorf, ambassadeur de Russie à Berlin. Ces pièces ne sont pas toutes importantes, surtout dans les dernières années. Mais en 1840 et 1841 les événements d'Orient forment le sujet de communications souvent curieuses et utiles pour l'histoire du traité des Détroits. On y voit notamment que la fameuse Convention de Londres de 1840 n'aurait pu être signée sans le retard d'un courrier qui apporta trop tard au ministre de Prusse l'ordre de ne pas souscrire au texte de Palmerston, par crainte d'une rupture avec la France. D'autres lettres fournissent des détails intéressants sur la cour de

---

tique au texte de la *Revue du monde catholique*. Ecrire Altona, note de la p. 156, Rohrbacher p. 116. Comment les *Souvenirs* font-ils de ce dernier un Allemand ? Et ne faut-il pas rétablir le pluriel, p. 309 et suivantes, où deux voyageurs sont en cause ?

Russie et les affaires de Pologne. Elles émanent surtout de la comtesse de Nesselrode. Venue à Paris en 1840, elle adresse aussi de cette ville à son mari des relations très bien faites de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend, à la Chambre où elle va tous les jours, et dans les maisons qu'elle fréquente. Il y a là plus d'un trait à prendre pour l'histoire des dernières années du règne de Louis-Philippe. Toutes ces lettres sont d'un excellent style, alerte et clair. L'éditeur s'est contenté, comme dans les précédents volumes, d'une introduction très sommaire et de notes biographiques peu développées. Un assez bon index facilite les recherches. Il y a quelques fautes d'impression, surtout dans les noms allemands.

R. G.

---

Arthur Loth. **L'échec de la Restauration monarchique en 1873** Paris, Perrin, 1910, in-8°, v-543 p., 7 fr. 50.

Bien qu'il dise et croie sincèrement avoir écrit une histoire impartiale de la restauration manquée de 1873, M. L. s'inspire malgré lui des sentiments d'un parti et tient à une doctrine précise. Légitimiste, adversaire résolu des principes libéraux et du régime parlementaire, il estime que la restauration était de droit, et que l'Assemblée nationale n'était fondée à y mettre aucune condition préalable. Si les monarchistes de toute nuance ont voulu, à grand renfort de subtilités, arracher ou mieux soustraire au Comte de Chambord son assentiment au maintien du drapeau tricolore, c'est par l'effet d'un plan préconçu : les Orléanistes voulaient empêcher le prince de régner, en exigeant de lui ce qu'on savait qu'il n'accorderait pas, et tirer de la « fusion » l'avantage de légitimer par avance la royauté future du comte de Paris. Telle est la thèse. Bien que M. L. cite, pour la défendre, quelques textes frappants (une lettre du duc Decazes notamment), il semble bien difficile d'admettre que tout soit dû ainsi à une sorte de complot, et que les légitimistes eux-mêmes se soient laissé abuser de la sorte. Il est plus simple et plus naturel de penser que les royalistes libéraux, l'immense majorité du parti, connaissant l'intransigeance politique et religieuse du petit-fils de Charles X et craignant de la voir s'accentuer par l'exercice du pouvoir, ont voulu se garantir par des textes précis contre le retour du pouvoir personnel. M. L. estime que l'on tendait un piège au Comte de Chambord et qu'il sut l'éviter, grâce non seulement à sa perspicacité naturelle, mais encore aux lumières d'En-haut. Selon l'auteur, la Providence voulait que la République fût fondée, pour qu'on finît par la juger détestable à l'expérience et que l'on revînt à la monarchie traditionnelle, sans régime parlementaire ni drapeau tricolore.

On voit qu'un pareil livre ne peut-être considéré comme un travail critique d'histoire proprement dite. Même quelques-uns des points importants du sujet : nature exacte et importance du mouvement

monarchique en 1873, esprit de l'armée, indications fournies par les élections, la presse, etc., sont à peine indiqués ou entièrement négligés. Mais sur le détail des négociations entre le Comte de Chambord et les partis monarchiques, sur son séjour à Versailles, sur l'attitude de Mac Mahon, M. L. nous donne un récit très complet, très détaillé, de forme soignée, quelquefois un peu touffu, mais qui semble exact et est appuyé, par endroits, de témoignages inédits. On consultera donc utilement son livre sur des faits particuliers. Il ne paraît pas devoir modifier d'une manière sensible le jugement porté sur la conduite du comte de Chambord par les personnes étrangères aux considérations de parti.

R. G.

---

Maurice PERNOT, **La politique de Pie X** (1906-1910). Paris, Alcan, 1910, in-12, xx-297 p.; 3 fr. 50.

Installé à Rome depuis plusieurs années, comme correspondant du *Journal des Débats*, M. Pernot n'a pas tardé à s'y faire une situation qui le met tout à fait à part. Ses sentiments, qui sont connus, le font bien voir des personnes influentes touchant de près à la Curie, et son séjour de jadis au palais Farnèse, non moins que ses qualités personnelles et ce qu'on sait de sa liberté d'esprit, le maintiennent pourtant en communication habituelle avec les *blancs*, même les plus intransigeants. De là l'intérêt et la valeur des correspondances adressées par lui à son journal, et qu'il a eu grand'raison de rééditer, car elles sont tout autre chose que du « reportage d'actualité ». Les articles publiés vont de 1906 à 1910, c'est-à-dire qu'on y trouve des études sur les actes les plus importants du pontife actuel : encycliques *Gravissimo* et *Pascendi*, affaire Tyrrel, béatification de Jeanne d'Arc, fondation de l'Institut biblique dirigé par le Jésuite Fonck, etc. Dans chacune des question qu'il étudie, M. P. a pris à tâche de pénétrer la pensée de Pie X et de ses conseillers, de découvrir les intentions qui les guident et de mettre au jour leur système religieux et politique. Ils en poursuivent l'exécution avec une persévérance et une rigueur que l'on peut trouver dangereuses et même injustes parfois, mais qui ne manquent certainement ni de sincérité, ni de grandeur. M. P. apprécie ce qu'il appelle « l'impérialisme pontifical » sans abdiquer ses préférences, mais avec une impartialité remarquable; il est difficile d'exposer par exemple le problème moderniste, si délicat et si important, en termes plus clairs et avec plus d'exactitude qu'il ne l'a fait. On trouve moins de sérénité dans ce qu'il dit, à plusieurs reprises, du rôle joué à Rome, dans les coulisses de la secrétairerie d'Etat, par certains journaux inspirés, dont la *Correspondance de Rome* est l'exemple le plus curieux et le moins édifiant. Mais peut-être ici devait-on en effet frapper plus fort. Si la feuille de Mgr Benigni a droit qu'on ne viole pas à son détriment les règles de critique dont elle-même fait bon

marché, on ne lui doit pas davantage. Il faut donc remercier M. P. de ce très utile petit recueil, écrit d'un excellent style et plein de choses. Dans une remarquable préface, M. Emile Boutroux a fait ressortir l'importance du sujet et toutes les raisons psychologiques et logiques qui font de la lutte engagée par Pie X contre les adversaires de son système le plus passionnant conflit que l'histoire de l'Église ait connu depuis longtemps.

R. G.

---

Albert Reggio, **Regards sur l'Europe intellectuelle.** Paris, Perrin, 1911; in-16 de 346 pages.

Objet multiple, curiosités fort variées qui vont de la *sensibilité hellénique contemporaine* à Bojer et Gorki. La première impression, devant cette apparente mosaïque, tient de l'émerveillement et de la défiance : qui donc est assez informé pour nous renseigner, d'une façon qui dépasse le point de vue du journal quotidien, sur des sujets aussi différents que la *Turquie nouvelle* et Perez Galdos ? La lecture du livre vous rassure, parce qu'elle conditionne et limite l'observation de l'auteur. L'Europe « méditerranéenne », d'abord, s'y trouve surtout en cause, et les latitudes favorites de M. Reggio sont beaucoup plus méridionales que celles où s'installèrent en général ceux qui, avant lui, interprétèrent l' « esprit européen ». Un fort intéressant avant-propos, ensuite, qui prodigue fâcheusement le vilain mot *instar*, nous renseigne sur le critère et sur l'horizon de M. R. : curiosité et sincère attention devant « tout ce qui, sous une forme persuasive, dans une minute donnée, sait s'imposer avec puissance à l'imagination, à l'esprit ou au cœur » ; hostilité à « la stérile tendance du siècle à s'agenouiller en face de toutes les renommées, au lieu de rechercher ce qui les justifie et de s'appliquer à entendre exactement ce qu'elles expriment ». Il faut avouer enfin que ce point de vue de la sincérité et de la conscience dans l'attention abandonne presque délibérément l'étude des antécédents et des origines intellectuelles des œuvres considérées, et cela n'est pas sans diminuer à la fois la tâche de l'auteur et la force de ses jugements. Un saisissant exemple de cette limitation est offert par l'étude sur Barrès, où le « sentiment lorrain » est ramené au souvenir de la mutilation territoriale, alors que les tendances auxquelles l'auteur des *Déracinés* a prêté une voix séduisante ont des origines bien plus lointaines et protestent, à vrai dire, contre la suppression d'une nationalité intermédiaire et son absorption par de puissantes voisines.

F. Baldensperger.

---

Lucien Maury, **Figures littéraires; Ecrivains français et étrangers.** Paris, Perrin, 1911 ; in-16 de 354 pages.

Ces articles de la *Revue bleue*, consacrés à des œuvres ou à des hommes de l'actualité française ou étrangère, perdent un peu de leur

agrément à se trouver réunis sous une couverture de librairie : l'aimable et judicieux impressionnisme de M. Maury ne laisse pas de prendre, à distance, une apparence de badinage uniforme qui est surtout le fait de ce groupement de feuilletons, de longueur à peu près égale quel qu'en soit l'objet (29 articles d'une moyenne de 12 pages = 348). Très informé du présent littéraire de plusieurs pays, M. M. a le mérite de faire des incursions ingénieuses dans des œuvres pour lesquelles le public français a besoin d'intermédiaires aussi avisés que lui ; sa critique devant un Bojer ou un Whitman, est moins *explicative* que médiatrice et comme transactionnelle : je veux dire qu'elle fait la part des objections et des surprises d'un Français moyen, tout en laissant passer une dose suffisante des singularités exotiques. En ce qui concerne les auteurs français, M. M. m'apparait surtout à son avantage lorsque, abandonnant un certain ton badin dont ne s'accommodent pas tous les sujets, il dégage la marque personnelle et les particularités originales qu'un lecteur insuffisamment averti risque de méconnaitre dans des œuvres qui se présentent sous les apparences niveleuses de la production contemporaine.

F. Baldensperger.

---

Joly (Henri), **L'Italie contemporaine : enquêtes sociales.** Paris, Bloud et Cie, 1911. Petit in-8° de 314 p.

Ces enquêtes sont fort intéressantes parce qu'elles ont été faites sur place dans des conversations autant que dans des livres, par un homme très compétent et à qui ses travaux antérieurs, ses relations assuraient un accueil gracieux et confiant. Si l'expérience de l'auteur dans ces matières n'était connue, j'en donnerais notamment pour preuve l'habileté avec laquelle il discute les statistiques, ces données si utiles et si dangereuses tout à la fois [1].

M. J. est très favorable en principe aux mesures qui visent à améliorer la condition matérielle des artisans, surtout, il est vrai, quand c'est le monde catholique qui y procède. Il admet que des fermiers égoïstes soient devenus millionnaires en dix ans : il accepte et invoque l'intervention du clergé dans les conflits entre ouvriers et industriels (p. 77-80) ; il trace un tableau précis, vivant, séduisant des œuvres philanthropiques de Bergame, de Brescia (p. 175-191), des *affittanze collettive* (p. 193-210) ; mais la sympathie et l'admiration ne troublent pas la finesse de son jugement : il constate le piteux échec des boucheries municipales, des maisons à bon marché

1. Les anciens Etats de l'Eglise abondent en enfants naturels ; oui, dit M. J., parce que nombre de paysans ne contractent que le mariage religieux et que par suite l'administration ne reconnait pas leurs enfants pour légitimes (p. 244 en note). V. encore comme il raisonne sur la diminution des homicides et comme il rappelle aux démographes italiens qu'ils oublient trop souvent de défalquer, dans leurs pourcentages, la masse des émigrés.

bâties par les communes, de la colonisation à l'intérieur tentée par l'Etat ; il montre que la colonisation ne réussit que là où il y a des colons qui attendent impatiemment pour s'établir dans une terre que l'Etat l'ait rendue accessible. Il fait remarquer, même à ses amis, que leurs sociétés coopératives ne prospèrent que sous la tutelle d'hommes intelligents, généreux, bien dévoués qui sachent remplacer entre les producteurs et les acheteurs, l'intermédiaire, coûteux mais dans la plupart des cas indispensable, qu'on appelle le patron. Il accorde que la valeur des fruits de la terre a augmenté, mais il répond que les agents de production se paient aussi plus cher et que les impôts fonciers pèsent davantage (p. 65-6). Le métayage, cette vieille institution qui donne assez facilement l'aisance à tous et tient en bride l'esprit de jalousie et de révolte, lui paraît au fond plus sûr que bien des associations périlleuses pour la probité de leurs caissiers et suspendues à la vie de quelques hommes supérieurs. Il demande beaucoup au clergé italien et il en vénère d'illustres représentants ; mais rarement historien a jugé aussi sévèrement ses fautes ; sans doute il n'ose pas dire tout ce qu'il sait sur les ecclésiastiques des Deux Siciles ; mais, à l'objection que ces réticences pourraient faire supposer le mal pire qu'il n'est, il répond que le soupçon ne saurait dépasser la réalité (p. 310). On voit que M. J. n'a pas plus peur de la vérité pour sa foi que pour lui-même.

Relativement à l'Italie, il est à la fois sévère et bienveillant, empressé à reconnaître la dextérité avec laquelle ses politiques ont su naguères retourner l'opinion publique à l'approche du czar (p. 34-6), l'intelligence de ses administrateurs, la valeur morale et intellectuelle des femmes de la péninsule qu'il proclame, à ses risques et périls, supérieures aux hommes (p. 59, 222), mais peut-être en somme est-il plus pénétrant qu'équitable ; sans doute, comme il le dit spirituellement, les Italiens actuels sont *ambitieux et point entreprenants* (p. 7) ; ils reviennent de l'émigration avec un petit pécule mais non avec de grands dessins (p. 8-9) ; *ils regimbent contre les humiliations que l'Allemagne leur fait subir et ils les acceptent ; ils comptent moins sur l'ensemble de mesures concertées et soutenues que sur le temps, sur l'imprévu, sur l'audace momentanée d'un conspirateur, sur l'art de se presser peu en cas de péril et beaucoup en cas de succès* (p. 9) : mais il oublie que l'Italie est la plus jeune des ressuscitées de l'Europe : qu'il la compare à la Grèce, à l'Espagne, elle lui fera meilleur effet. Il semble qu'à son sens les Deux Siciles aient perdu à être annexées à ce qu'on appelle, par un jeu de mots célèbre, *l'*ALTRA *Italia*. Or il est bien vrai que matériellement les ressources de l'Italie méridionale ont diminué et que ses charges se sont accrues ; mais quel Napolitain, quel Sicilien nierait qu'il respire aujourd'hui, en dépit de la *camorra* et de la *maffia*, un air tout autre et qu'il porte plus haut la tête ? M. J. a fort bien sondé les plaies de l'Italie méridionale (p. 255 sqq.) ;

il sait que la petite propriété y est multiple mais insignifiante, que la grande s'y reforme d'elle-même; il connait à merveille ses fermiers, ses paysans (p. 274-82); il y a moins fréquenté les classes qui, il y a cinquante ans, peuplaient les cachots et les terres étrangères et qui aujourd'hui sont fières d'appartenir à une des six grandes nations de l'Europe.

Mais quand M. J. voudra étudier la question politique comme il a fait la question économique, il l'approfondira avec le même bonheur, témoin la lucidité avec laquelle il explique comment une nation qui a un roi et un roi populaire, un Sénat nommé par lui, une Chambre que 3 millions d'adultes mâles seulement sur 9 sont appelés à élire fait si beau jeu aux partis avancés : c'est que quantité de catholiques s'abstiennent de voter et que l'exclusion des illettrés est favorable aux ouvriers, défavorable aux paysans [1].

Charles Dejob.

---

A. Millien, **Chants et chansons populaires du Nivernais**, recueillis et classés par A. Millien avec les airs notés par J.-G. Pénavaire. T. III. Chansons anecdotiques (suite). Gr. in-8° de viii-238 pp. Paris, E. Leroux, 1910.

Ce troisième volume qui donne la suite des chansons anecdotiques contient environ 80 chansons « ironiques et satiriques », plusieurs en de nombreuses variantes. Les thèmes en sont des plus divers et illustrent joliment la vie du paysans nivernais. Non que toutes ces chansons soient propres à cette province; mais toutes en ont au moins pris le reflet : l'ironie, la causticité. « Il est difficile, dit M. A. Millien, de suivre jusqu'au bout le chanteur populaire qui, possédé de l'esprit grivois du vieux temps, fait montre quelquefois d'une excessive liberté d'allures et d'une grande irrévérence de langage. Toutefois, en prenant avec la morale de larges accommodements, il sait la venger à sa façon, aux dépens des seigneurs, bourgeois, moines, ermites, galants de mauvais aloi, justement bafoués et dupés ». Il faut bien le dire, beaucoup de ces chansons sont d'une franche banalité. Il ne vaudrait même pas la peine de les recueillir si elles n'étaient intéressantes quand même au point de vue des procédés de composition poétique en usage dans le peuple : c'est pour cela sans doute que M. A. Millien a voulu les sauver de l'oubli, à moins que ce ne soit exclusivement par « piété ». Il en est capable. Son cœur de poète a des trésors d'indulgence pour la poésie populaire et je me garde bien de lui en faire un reproche. Mais, précisément à cause de cela, pourquoi ne distingue-t-il pas les chansons véritablement issues du peuple, si jolies celles-là en leur naïveté, des chansons pseudo-populaires, composées par des demi-lettrés qui veulent faire de l'esprit? Et pourquoi donc enfin M. A. Millien classe-t-il dans ce volume cette vieille et curieuse

---

1. Dans le cas probable d'une réimpression, M. J. fera bien de revoir très soigneusement ses épreuves : son prote est fort distrait.

chanson de *La foi de la Loi*, on disait chez moi *La foi de la Loire*, que j'ai si souvent, enfant, entendu chanter sans la comprendre, ce que je ne suis pas bien certain de faire encore?

Léon Pineau.

---

F. Wendorff. **Die aristokratischen Sprecher der Theognis-Sammlung.** Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1909; II-84 p. Prix 3 mk.

Cet ouvrage de M. Wendorff fait suite, en quelque sorte, à une dissertation qu'il a publiée en 1902 (*Ex usu convivali Theognideam syllogen fluxisse demonstratur*). On lui reprochera de manquer de composition : il consiste en une série de chapitres unis par un lien tout extérieur, formés eux-mêmes d'une série d'observations détachées se succédant dans un ordre qui pourrait être modifié sans inconvénient. L'auteur se propose, à la suite de Reitzenstein, de montrer que dans le recueil que nous avons sous le nom de Théognis ce n'est pas Théognis qui parle, et que toute cette poésie n'est pas autre chose qu'une collection de sentences, réflexions et exhortations débitées dans les festins par des convives de race, de sentiments et d'opinions politiques aristocratiques. C'est de la sagesse spartiate, ou tout au moins dorienne. Toutefois ces aristocrates, ἀγαθοὶ ἄνδρες, ne sont pas des convives indéterminés; la poésie théognidéenne a un fond local; et les expressions fréquentes πόλις ἥδε, κείνη πόλις, ainsi que des allusions assez transparentes, nous indiquent suffisamment Mégare. Plus tard la collection s'augmenta; mais en même temps le caractère de ces additions fut modifié; de nombreux traits ne sont plus mis dans la bouche d'un aristocrate ami des mœurs spartiates; celui qui parle ne peut plus être considéré que comme un noble dégénéré, ayant perdu les goûts de sa race, corrompu par la ploutocratie, l'amour du plaisir, et, si l'on peut dire, par le contact avec les mœurs ioniennes; en même temps cette poésie perd son caractère local. L'argumentation de M. W. se poursuit généralement de la manière suivante. Un trait de mœurs, connu comme spartiate, est dans Théognis; il est présenté de telle sorte (par exemple sous forme d'une opposition entre les ἀγαθοί ou ἐσθλοί et les κακοί ou ἄχρηστοι) qu'il doit être mis dans la bouche d'un aristocrate; les aristocrates qui parlent dans Théognis sont donc de mœurs et de sentiments spartiates. Par suite, là où l'on rencontre la manière de penser des Spartiates, on conclura que c'est un aristocrate qui parle. Enfin lorsque la pensée est en contradiction avec l'idée spartiate, c'est donc qu'elle est exprimée par un aristocrate qui a cessé d'être intransigeant, par un aristocrate décadent, comme dit M. W., et de pareils traits ont été ajoutés plus tard à la collection. On ne doute plus guère, aujourd'hui, du caractère convival et aristocratique du recueil théognidéen, et M. Wendorff en apporte, sans doute, de nouvelles preuves; mais que la personne même de Théognis ne soit plus qu'une ombre (p. 1), un fantôme

(p. 33), et qu'elle soit comme étouffée par le nombre des aristocrates qui portent la parole sous le masque de Théognis (p. 31), c'est peut-être aller trop loin.

My.

---

Drachmann. **Pindar som Digter og Menneske.** En Skizze. Copenhague, Tillge, 1910; 29 p. (*Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning*, nº 80; t. XX, 1).

Le lecteur danois qui, sans connaître la langue de la Grèce, s'intéresse à sa littérature, sera reconnaissant à M. Drachmann de lui avoir donné de Pindare et de sa poésie une idée d'ensemble, incomplète sans doute par certains côtés, mais néanmoins exacte, grâce à la traduction de quelques morceaux et au commentaire qui les accompagne. M. D. explique ce que c'est qu'une épinicie, et insiste principalement sur la place que tient la partie mythique dans les odes de Pindare, ainsi que sur la manière dont le poète sait mettre en scène ses personnages. Tout en appréciant le lyrisme de cette poésie, il regrette d'être obligé de traduire en prose, et de ne pouvoir donner à ses lecteurs une impression exacte de la forme. C'est pour cette raison qu'à mon avis l'homme est mieux caractérisé que le poète; quelques passages bien choisis, dans l'*Olympique* II, dans les *Pythiques* II et III, ont fourni à M. D. l'occasion d'apprécier justement les conceptions religieuses de Pindare, ses opinions politiques, et, à propos de son amitié avec Hiéron, la droiture de son caractère, la franchise de sa parole, et la conscience qu'il avait de son propre génie Ce n'est qu'une esquisse, comme dit le titre; mais les traits en sont nets, les contours précis, et le portrait, quoique rapidement tracé, est suffisamment ressemblant.

My.

---

Th. Kluge. **Die Lykier,** ihre Geschichte und ihre Inschriften, mit 5 Abbildungen und Kärtchen der Fundorte. Leipzig, Hinrichs, 1910; 32 p. (*Der alte Orient*, XI, 2).

Cette brochure se lit avec intérêt; M. Kluge y a réuni tout ce qu'on sait des Lyciens, de leur histoire et de leur organisation sociale et politique. Ce qu'on sait, c'est assez peu de chose; les renseignements historiques fournis par les auteurs sont relativement peu nombreux, et ceux que nous tirons des inscriptions grecques et latines jettent quelque jour, il est vrai, sur les institutions des villes lyciennes, mais ne nous éclairent pas suffisamment sur leur fonctionnement. Un autre groupe d'inscriptions, au nombre de 150, rédigées dans la langue du pays et écrites dans un alphabet local, sont des inscriptions funéraires, à part quelques-unes comme la stèle de Xanthos; bien qu'incomplètement déchiffrées, elles nous font connaître, dans leur ensemble, quelques traits de la civilisation lycienne. Les tombeaux eux-mêmes, leur construction et leurs formes variées ont à juste titre attiré l'attention des voyageurs et des archéologues. M. K., après avoir résumé

l'histoire des Lyciens, fait un historique des essais de déchiffrement des inscriptions, et décrit en détail les différentes formes des tombeaux; il termine en inventoriant le contenu d'un certain nombre d'inscriptions en caractères lyciens. Son livre est donc essentiellement un livre de vulgarisation. Il est illustré d'un croquis de la Lycie, d'un tableau de l'alphabet lycien, et de quatre figures représentant des tombeaux.

My.

---

— M. Guil. Schuppe (Greifswald) a donné une 2ᵉ édition de son *Grundriss der Erkenntnistheorie und Logik* (Berlin, Weidmann, 1910, 3 M. x-189 p.), qui, après une double Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance, traite de la pensée comme telle (principes d'identité et de causalité, objet de la connaissance ; *das Gegebene*, et ses éléments, etc.), du jugement, des choses (*das Ding*) des notions de genre et d'espèce, des attributs de la réflexion. — Th Sch.

— M. Hans Ehrenberg (Heidelberg) a écrit une *Kritik der Psychologie als Wissenschaft* (Mohr, 1910, xii-249 p., 6 M. 40) pour prouver, dit-il, à la fin de son avant-propos, que le travail de la pensée systématique peut conclure une union effective avec la résignation de l'histoire de la philosophie; mais ce scepticisme, extrême dans la mesure où il sait rester conséquent avec lui-même, doit, dans ses effets lointains, produire son contraire, le savoir absolu. Après une Introduction inspirée par l'histoire du néokantisme, l'ouvrage comprend 3 parties : 1° les principes de la science pure de la nature : le temps objectif, l'espace objectif, la nature objective. 2° La dialectique de l'expérience interne ou, les bases de la psychologie comme science expérimentale : parallélisme psychophysique, antinomies de l'expérience interne. 3° Additions et développements à quelques notions fondamentales de la psychologie contemporaine. — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 juillet 1911*. — A propos de la correspondance, M. le comte Paul Durrieu rappelle qu'en publiant, en 1902, les miniatures des fameuses *Heures de Turin*, brûlées ensuite en 1904, il avait indiqué que ces Heures n'étaient qu'un fragment d'un volume beaucoup plus considérable dont avait également fait partie une autre portion de manuscrit appartenant au prince Trivulzio de Milan. M. Durrieu annonce que M. Georges Hulin vient de faire paraître à Bruxelles une reproduction des peintures de ce second fragment. Dans une étude jointe à sa publication, M. Hulin attribue formellement plusieurs de ces peintures soit à Hubert soit à Jean Van Eyck.

M. Omont, président, communique une lettre de M. Henri Longnon annonçant le décès de M. Auguste Longnon, son père, membre de l'Académie depuis 1886.

La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

posé un double objet : établir la suite des idées et fixer le sens des textes ; réunir, pour la comparaison et l'éclaircissement, les passages analogues que fournissent les anciennes littératures juive, chrétienne et hélléniste. On peut dire que l'auteur a très convenablement rempli sa tâche. Mais il a négligé plus que de raison les questions d'origine et d'attribution. Il se borne à contester l'authenticité de la seconde de Pierre et de l'Épitre de Jacques ; il hésite pour la première de Pierre et pour Jude, trouvant autant d'inconvénients à nier qu'à affirmer l'origine apostolique ; il incline visiblement à attribuer les écrits johanniques, Évangile et Épitres, à un disciple du Christ, sinon à l'apôtre Jean, et il ne voit difficulté à donner l'Apocalypse au même personnage que si l'on applique aux écrivains du Nouveau Testament les règles communes de la psychologie. Il se défend aussi d'attacher trop d'importance aux rapports d'idées et de langage qui peuvent exister entre les différents écrits : ces rapports ne prouvent pas la dépendance littéraire ; Matthieu et Luc, à la vérité, dépendent de Marc, la seconde de Pierre dépend de Jude (et si les deux dépendaient d'une source commune ?) ; mais tout le reste est incertain, à commencer par la dépendance de Jean à l'égard des Synoptiques. Cette méthode, qui agrée beaucoup à certains avocats de la tradition, n'est pas sans défauts. Assurément les rapports d'idée et de style entre certains écrits peuvent résulter de ce que les auteurs ont puisé dans un fonds commun de doctrine chrétienne ; mais ce serait abuser grandement d'un principe vrai que de l'interpréter en pratique comme s'il signifiait que de tels rapports excluent la dépendance littéraire, et comme si, lorsqu'ils sont poussés à un certain degré et se présentent dans certaines conditions, ils ne rendaient cette dépendance probable ou certaine. Enfin tout l'attirail des comparaisons prises des littératures anciennes n'a de raison d'être et d'utilité que s'il sert à remettre les écrits dans leur milieu, à leur place dans l'évolution du christianisme, c'est-à-dire à éclairer la critique interne des livres néotestamentaires et à résoudre les questions de date et d'origine. Il faudra bien qu'on y revienne.

Alfred Loisy.

---

Rufus R. Richardson, **A History of greek Sculpture.** In-16, pp. 1-291, fig. 1-131. New-York, 1911.

R., ancien directeur de l'École américaine d'Athènes, connait personnellement tous les monuments dont il parle, ce qui ne veut pas dire qu'il parle de tous ceux qu'il connait. Écrite dans une langue claire et facile, son histoire de la sculpture grecque se lit aisément, sans que l'auteur prétende à être complet, ni qu'il cherche une originalité de mauvais aloi : ses jugements, parfois un peu terre à terre, sont toujours indépendants et précis et, s'il a dû sacrifier maint détail, il ne semble pas qu'il en ait négligé d'essentiels. Son livre est

divisé en cinq chapitres, qui traitent successivement de l'époque mycénienne, p. 30-7, de la période archaïque (divisée elle-même en deux parties, de 776 à 540 et de 540 à 480), p. 38-116, du v[e] siècle (de 480 à 450 et de 450 à 400), p. 117-211, du iv[e] siècle, p. 212-246, enfin de l'âge hellénistique, p. 247-280.

P. 19, R., qui se réfute lui-même p. 42, a tort de croire, avec Lechat, que les procédés de la sculpture sur bois ont été appliqués aux premières statues de pierre. P. 31, le chapitre sur l'art mycénien est en l'air, comme l'auteur en a le sentiment lui-même : il fallait, comme au début du chapitre suivant, s'appuyer sur l'histoire et sur les arts mineurs, tels que la glyptique et la céramique et chercher, du côté de l'Asie Mineure et des Iles, les liens qui rattachent à la Grèce la civilisation minoenne. L'ordre uniquement géographique suivi par R. à l'époque archaïque est pratique, mais devrait être accompagné d'un essai de synthèse. P. 47, les reliefs de bronze « argivo-corinthiens » sont une invention de Furtwængler. P. 68, le char de Monteleone, les plaques de Pérouse et les trépieds de Loeb sont évidemment de style ionien, mais ils ont pu fort bien être fabriqués en Étrurie. P. 95, j'ai peine à voir le portrait d'un Béotien sur la stèle d'Orchomène : le motif était de style, comme R. le dit à la page suivante. P. 101, pourquoi Athènes n'aurait-elle pas travaillé le bronze? P. 102, le relief Despuig doit être de travail italien, comme l'a montré Furtwængler dans les *Antike Gemmen*. P. 150, mentionner l'Athéna de Myron récemment retrouvée. P. 151, le Cabinet des Médailles est à la Bibliothèque Nationale et non au Louvre. P. 206, voir l'explication de l'Athéna « mélancolique » dans l'article que j'ai donné au *Bulletin de Correspondance hellénique*. P. 250, bel éloge de la Nikè de Samothrace. P. 276, R. estime que le « Persée » de Cerigotto a été gâté par la restauration d'André, faite « à l'ancienne mode » : je ne puis que lui donner entièrement raison, mais il faut ajouter, à la décharge du Musée d'Athènes, qu'il n'est pas le seul en Europe à suivre ces errements fâcheux. P. 280, ajouter quelques mots ou quelques pages de conclusion et, p. 281, compléter la bibliographie.

A. de Ridder.

---

D. Fimmen. **Zeit und Dauer der kretisch-mykenischen Kultur.** Leipzig-Berlin, Teubner, 1909 ; 104 p. (Mit einer Synchronistichen Tabelle).

Depuis Schliemann jusqu'à Evans, d'heureuses fouilles ont singulièrement enrichi nos connaissances sur les antiques civilisations grecques; celles de Knosse et de Phæstos, en particulier, ont révélé la Crète comme un centre de culture au moins aussi important que Mycènes et d'Argolide. M. Fimmen s'est proposé, à l'aide de ces découvertes, de déterminer autant que possible les dates des différentes périodes d'une civilisation qu'il appelle créto-mycénienne, et qui

s'étend sur tout l'âge de bronze. La succession et le développement de ces périodes, en Crète et dans le reste de la Grèce, sont exposés et définis au moyen de comparaisons entre ces deux domaines; mais pour ce qui est de préciser leurs dates respectives, M. F. a dû recourir à l'Égypte. Des objets crétois ont été trouvés dans des tombeaux égyptiens; des objets égyptiens dans les fouilles de Crète; or la chronologie égyptienne peut être considérée comme fixée par les travaux de Ed. Meyer, et l'on conçoit dès lors quel parti M. F. a pu tirer des synchronismes ainsi constatés. Il est arrivé, grâce à eux, à dater l'époque et la durée de la civilisation créto-mycénienne et de ses périodes successives, depuis la fin de la période néolithique, vers le milieu du quatrième millénaire avant J.-C., jusque vers le milieu du XIII^e siècle, où commence une époque dans laquelle se développe le style géométrique, et qui forme la transition entre l'âge du bronze et l'âge du fer. C'est principalement sur l'étude des rapports entre la Crète et l'Égypte que M. Fimmen fonde sa démonstration; et pour rendre plus sensibles les résultats obtenus, qui sont brièvement résumés dans un chapitre de conclusion, il a dressé un tableau synchronique fort clair, qui permet d'une part de comprendre l'évolution de la culture préhistorique en Égypte, en Crète, dans les Cyclades, sur le continent grec et sur les côtes d'Asie (Chypre comprise), et de saisir, d'autre part, le parallélisme de cette évolution dans ces mêmes pays. L'ensemble du travail mérite un accueil très favorable.

My.

---

Ph.-E. Legrand. **Daos,** Tableau de la comédie grecque pendant la période dite nouvelle (Κωμῳδία Νέα); Lyon, Rey; Paris, Fontemoing, 1910; 673 p. (Annales de l'Université de Lyon, N. S. II, 22).

Ce remarquable ouvrage est le fruit de longues et patientes recherches dans un domaine qui jusqu'ici n'avait fourni que des productions nécessairement incomplètes. Plusieurs articles publiés par M. Legrand, et justement appréciés, nous en donnaient comme un avant-goût, et le souvenir que devaient en avoir gardé les lecteurs ne pouvait que faire bien augurer de ce nouveau travail. La comédie nouvelle y est étudiée dans une série de chapitres qui forment chacun comme un essai distinct, disposition qui a obligé l'auteur à revenir souvent sur les mêmes faits; mais ce défaut (si toutefois c'est un défaut) est très excusable, et bien compensé par des qualités marquées : tout est ingénieusement analysé, soumis à un judicieux commentaire, interprété avec une finesse d'appréciation et un sens critique qu'on est heureux de louer. L'ouvrage est à la fois savant et littéraire; le travail de recherche n'a laissé échapper aucun trait, n'a laissé inutilisé aucun détail, et la mise en œuvre a su assembler tous ces matériaux en un tout harmonieux et vivant. Toutefois M. L. ne semble pas absolument certain de la légitimité de ses procédés d'en-

quête et de la sûreté définitive de ses conclusions ; non seulement dans son introduction, mais encore parfois dans le cours du volume, plusieurs de ses expressions semblent indiquer qu'il craint de se trouver sur un terrain encore peu solide. Il faut dire, en effet, qu'à propos du sujet traité se posent quelques questions préalables qui ne sont pas sans importance. Avons-nous, en l'état actuel de nos connaissances, une quantité de documents suffisante pour permettre de reconstituer un tableau d'ensemble de la comédie nouvelle ? Et si ces documents sont suffisants en quantité, sont-ils de qualité assez sûre pour que le tableau soit précis et fidèle ? Evidemment, M. L. s'est posé ces questions, et il y a répondu par l'affirmative, sans quoi il n'aurait pas composé son livre ; mais quelques brèves réflexions à ce sujet ne seront pas hors de propos. M. L. s'appuie, pour faire ce qu'il appelle trop modestement une compilation (p. 4), sur les fragments originaux, sensiblement plus nombreux et plus étendus que ceux que l'on possédait avant les récentes découverte d'Égypte ; en second lieu sur les imitations latines de Plaute et de Térence ; enfin sur des œuvres comme les *Dialogues des Courtisanes* de Lucien et les *Lettres* d'Alciphron, dont les auteurs passent pour avoir pris leurs modèles dans les productions de la comédie nouvelle. L'ensemble de ces sources peut être considéré à priori comme assez vaste pour justifier une exploration fructueuse ; il convient cependant de noter que les textes grecs seuls autorisent des conclusions sûres, que les textes latins, à part les pièces que leur auteur donne expressément comme des adaptations, ne peuvent être utilisées qu'avec prudence, et que les imitations d'un autre genre, dans lesquelles d'ailleurs on ne peut relever que des traits de détail, fournissent en somme des éléments d'appréciation bien incertains. On peut donc, à première vue, être tenté de croire que M. L., dans sa reconstitution d'ensemble de la νέα, nous présente à la fois des opinions incontestables, reposant sur une observation purement objective de documents authentiques, garanties par des témoignages dont la véracité ne saurait être mise en doute, et des vues personnelles non moins justes peut-être, mais provenant d'une interprétation subjective et d'une conception systématique de la portée des textes. De fait, ce sont ces vues particulières, fondées plus sur le sentiment et le goût personnels que sur des données positives, qui se rencontrent dans plusieurs parties de l'ouvrage, par exemple dans les sections ou chapitres intitulés *Les personnages, les mœurs, les éléments comiques*. Et il ne pouvait en être autrement ; là où nous avons l'original grec, c'est la certitude ; là où il nous manque, c'est l'hypothèse, souvent, il est vrai, très voisine de la vérité, mais souvent aussi trompeuse et fragile. Nous lisons par exemple, à propos des comiques latins, le passage suivant (p. 50) : « On conçoit que, s'il était possible, sans altérer les grandes lignes du modèle, d'ajouter çà et là quelque détail romain ou de substituer aux détails exotiques des

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 août — 1911



**Neutestamentliche Grammatik,** von L. RADERMACHER. Bogen 1-5. Tübingen, Mohr, 1911; gr. in-8°, 80 pages.

**Die katholischen Briefe**, erklärt von H. WINDISCH. Tübingen, Mohr, 1911; gr. in-8°, 140 pages.

Le manuel exégétique du Nouveau Testament, qui se publie sous la direction de M. H. Lietzmann, comprend une grammaire dont nous annonçons le premier fascicule. L'auteur a tout naturellement traité du grec vulgaire en même temps que de la langue du Nouveau Testament. Chapitres d'introduction : caractères de la *Koiné*, influence des langues étrangères, forces qui interviennent dans l'évolution de la langue, prononciation et orthographe. Suit la morphologie : nom, adjectif, pronom, verbe. Beaucoup de précision et de clarté dans les développements. La tendance est maintenant à réduire presque à rien la part des hébraïsmes dans la langue du Nouveau Testament. Peut-être y met-on quelque exagération. M. Radermacher veut bien reconnaître qu'on pourrait avoir raison de parler d'hébraïsme à propos du génitif qui se rencontre dans les locutions telles que « juge d'iniquité » pour « juge inique », et autres semblables. On ne trouve, dit-il, que d'imperceptibles traces d'un tel génitif en dehors des écrits judéogrecs. Par conséquent la seule fréquence de ces locutions dans le Nouveau Testament accuserait déjà l'influence du langage sémitique.

Dans son commentaire des Épitres catholiques, qui appartient à la même collection que le précédent ouvrage, M. Windisch s'est pro-

équivalents nationaux, Plaute se soit complu à le faire. Partout donc où, inversement, un épisode, un trait de physionomie subsiste, abstraction faite du détail romain, partout où il est facile d'imaginer en place de ce détail un équivalent hellénique, rien n'empêche de faire remonter au modèle l'épisode, le trait de physionomie en question. » Ce « rien n'empêche » peut entraîner des conséquences inattendues ; il suffira en effet de trouver des équivalences ; aux traits manifestement imités du grec on ajoutera d'abord tous ceux qui seront d'observation purement humaine, parce que rien n'empêche d'affirmer que Plaute ou Térence les ont pris à Ménandre ou à Diphile ; et ensuite tous ceux qui sembleront avoir un vernis romain, parce qu'il sera facile, avec quelque bonne volonté, de trouver dessous un fond hellénique ; de telle sorte qu'il ne restera plus à l'actif des Latins que les détails « foncièrement, nécessairement, irréductiblement romains » (p. 53). Un peu d'imagination, appuyée, cela va de soi, sur cette connaissance profonde et sûre des documents dont M. L. nous donne à chaque instant la preuve, aura vite fait de trouver le point de contact. Je pousse, il est vrai, la conséquence à l'extrême ; mais M. L. ne va guère moins loin. En réalité, son raisonnement n'a pas la force concluante qu'il lui attribue ; car si, pour prendre un de ses exemples (p. 51 sv.), « les délits imputés à Congrion... tombaient, à Athènes comme à Rome, sous le coup de poursuites judiciaires », rien n'empêche, il est vrai, de faire remonter à un modèle grec ce trait de la comédie latine, mais rien non plus n'oblige à supposer ce modèle ; et dans un autre genre je ne vois pas pourquoi M. L. (détail minime, mais pourtant caractéristique) cherche un original grec hypothétique ἀκέσιος—ἱκέσιος au calembour *medicus—mendicus* du *Rudens* (p. 603).

Ce n'est là qu'une objection de principe, que M. L., ai-je dit, ne semble pas avoir envisagée sans quelque scrupule ; et je ne serais pas éloigné de penser que ce n'est pas sans une légère hésitation qu'il s'est décidé à écrire (p. 62) : « En somme, tant qu'il s'agira d'étudier la *matière* (souligné) de la nouvelle comédie, nous pourrons nous approprier le théâtre latin presque en entier. » Mais une fois son plan fait, une fois sa détermination arrêtée, il a traité son sujet avec maîtrise. J'en donne ici les subdivisions : I *Matière de la comédie nouvelle* (Ce qu'elle a répudié ; Examen des sources ; Les personnages ; Les aventures ; Réalité et fantaisie) ; II *La structure des pièces* (Dans quelle mesure les comédies latines nous renseignent ; L'action ; Les conventions ; Structure extérieure et technique dramatique) ; III *Objet de la comédie nouvelle* (Sa valeur morale ; Éléments comiques ; Le pathétique) ; *Conclusion*, où sont finement analysées les relations de la comédie nouvelle avec l'épigramme et l'élégie. Il ne me paraît pas utile d'entrer dans la critique de détail ; j'aurais, par exemple, certaines observations à faire sur la manière dont M. L. utilise les *Lettres* d'Alciphron, dont beaucoup de traits, rapportés à la comédie

nouvelle, se trouvent également ailleurs et ne sont pas nécessairement empruntés aux poètes de la νέα; mais cela m'entraînerait loin, et d'ailleurs M. L. lui-même, à ce sujet, reste souvent dans l'incertitude (V. par exemple pp. 24, 63, 74, 157, 241 etc.). Il ne m'est pas possible, non plus, de noter par le menu toutes les excellentes remarques que M. Legrand a su tirer de son commerce assidu avec les comiques grecs et les comiques latins: qu'il me suffise de dire, en terminant, que *Daos* fait honneur à son auteur, à la Faculté des Lettres de Lyon où il professe, et à notre université tout entière [1].

My.

---

Alexandre Max de Zogheb. **Études sur l'ancienne Alexandrie**. Paris, Leroux, 1909; 245 p.

Les études contenues dans ce volume se composent de sept articles et de cinq tableaux chronologiques. Quelques-uns des articles sont de simples résumés historiques; par exemple, celui qui porte pour titre *Les successeurs d'Alexandre le Grand* ne contient rien de plus que ce que l'on trouvera dans toutes les histoires et dans tous les dictionnaires historiques suffisamment développés. De même, les *Notes pour servir à l'histoire d'Alexandrie* ne sont qu'un travail de compilation fait à l'aide de sources déjà anciennes; *L'Eglise d'Alexandrie* a son intérêt, quoique l'étude soit sommaire et plutôt un article de vulgarisation; et la première étude, *L'ancienne Alexandrie*, est une brève description de l'ancienne ville et de quelques-uns de ses monuments, faite plutôt d'après des travaux modernes que d'après des sources anciennes. Tout cela est, en somme, de l'érudition de seconde main; c'est d'ailleurs, je crois, ce que M. de Zogheb a voulu faire. Il y a cependant une plus grande part d'originalité dans les trois articles intitulés : *Le tombeau d'Alexandre*, *Les tombeaux des Ptolémées*, *Le tombeau de Cléopâtre*. M. de Zogheb y réunit les données des auteurs anciens, rapporte les opinions de plusieurs savants qui se sont occupés de ces questions, va même, pour ne rien négliger, jusqu'à recueillir des traditions orales d'une valeur discutable, et expose son opinion personnelle, qui est d'accord avec celle des plus récents historiens d'Alexandrie : Le *Sôma*, tombeau d'Alexandre, ne peut se trouver ailleurs que sous la mosquée du prophète Daniel, et c'est là également que doivent se chercher les tombeaux des Ptolémées et de Cléopâtre. Je dois dire que les textes anciens ne sont pas d'une absolue précision; M. de Zogheb réclame des fouilles, et cela seul,

1. L'ouvrage est écrit d'un style vif et naturel ; il est regrettable d'y trouver parfois des expressions d'une langue douteuse, comme *en plus de* (p. 337, 652), *en plus que* (p. 60, 217), *en outre de* (p. 33, 132, 486, 535). Je lis plusieurs fois *payer une dédite* (p. 122, 275), pour *un dédit*. — P. 115, l. 1 lire *Onésimos* au lieu de *Syriskos*; p. 338, l. 14 *Syriskos* au lieu de *Daos*; p. 650, l. 8 d'en bas, *il* au lieu de *elle*.

en effet, résoudrait le problème. Le tableau chronologique des évêques d'Alexandrie, puis des patriarches jacobites (coptes, monophysites) et melchites (impériaux, orthodoxes), sera très utile.

My.

---

H. Gelzer. **Byzantinische Kulturgeschichte**. Tübingen, Mohr, 1909, viii-128 p.

Ce dernier ouvrage du byzantiniste H. Gelzer (mort en 1906) est publié par son fils Heinrich. Il se compose d'une introduction où est brièvement exposée la haute importance de la civilisation byzantine dans l'histoire de l'humanité, suivie de six essais sur le basileus, les cérémonies, la diplomatie, les fonctionnaires militaires et civils, l'église et les moines, enfin le commerce. Ce sont là plutôt des esquisses, dont quelques-unes ne pénètrent qu'imparfaitement au fond des choses, parce qu'elles sont chronologiquement restreintes (la plupart ne vont pas au-delà du xe siècle), et qu'elles s'étendent complaisamment sur un point spécial du sujet, se contentant pour le reste de plus brèves indications. Cette disposition est surtout sensible dans les chapitres iv et vii, où G. étudie les relations extérieures de Byzance, et l'extension de son commerce. Dans l'un, après quelques mots sur l'ensemble du protocole relatif à la réception des ambassadeurs et des princes étrangers, il s'occupe des rapports de Byzance avec les Khazares, puis passe aux Turcs, pour exposer longuement les ambassades de Zémarchos et de Valentin, sans nous faire grâce d'aucun des détails qu'on trouve à ce sujet dans Ménandre; le chapitre s'arrête là brusquement, à la fin du vie siècle. Des vingt-huit pages du chapitre vii, la moitié consiste en des extraits de Kosmas Indikopleustès, sans doute fort intéressants, mais dont on remarque la disproportion avec le reste de l'article. Je ne veux pas dire pour cela qu'on ne trouvera pas dans ces pages d'utiles observations : le rôle du basileus est souligné avec précision (chap. ii), les rapports du pouvoir civil avec les chefs religieux sont appréciés judicieusement (ch. vi), et les efforts des empereurs, aux ixe et xe siècles, pour remédier aux défauts de la législation sur la propriété foncière (ch. v), sont nettement caractérisés. Je crois toutefois volontiers que, comme on nous le dit dans quelques mots d'avertissement, la dernière main n'a pas été mise à ces morceaux, qui devaient faire partie d'un ouvrage plus étendu.

My.

---

Pierre Mandonnet, **Siger de Brabant, Étude critique et textes inédits**, 2 vol. in-4° de xvi-328 ; xxx-194 p., dans les *Philosophes belges*, textes et études, collection publiée par l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain, Louvain, 1911.

La première édition de l'ouvrage du R. P. Mandonnet a paru à Fribourg en 1899. Elle a été signalée par M. A. Luchaire, dans la *Revue critique*, en 1900 (p. 85). Le R. P. Mandonnet a trouvé sa

recension « très bienveillante ». La seconde édition qui vient d'en être donnée, figure dans la collection, *Les philosophes belges*, que publie l'*Institut supérieur de philosophie* de l'Université de Louvain. Car les groupements constitués en Allemagne et en Belgique pour étudier et aussi pour remettre en honneur les philosophies médiévales ont des ressources abondantes pour faire connaître leurs travaux. Louvain a sa *Revue néo-scolastique* et ses *Philosophes belges*. En Allemagne, on trouve l'importante collection des *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, que dirigent Von Hertling de Munich, Baeumker de Strasbourg, Baumgartner de Breslau. C'est même dans cette dernière collection qu'a paru récemment la petite thèse d'un de nos docteurs de l'Université de Paris!

Dans cette seconde édition l'auteur a modifié tout à la fois ses textes et son étude historique. Pour la première partie, contenue dans le premier volume, il a mis à jour et complété la bibliographie, mais il a surtout cherché à déterminer certains problèmes historiques. A propos des traductions latines d'Aristote, il s'est occupé du rôle de Boèce comme traducteur, de l'introduction de la logique nouvelle, des premières traductions des principaux ouvrages d'Aristote et du moment où l'on constate leur action chez les Latins du Moyen âge. D'autres additions ont eu pour objet de montrer la lacune des études historiques touchant les maîtres de la seconde moitié du XII^e^ siècle et de la première moitié du XIII^e^, d'analyser le traité *de necessitate et contingentia causarum*, utilisé aussi pour compléter l'exposition des doctrines averroïstes, de signaler la ligne de démarcation entre la philosophie d'Aristote et celle de S. Thomas d'Aquin. Elles ont établi encore que la condamnation parisienne de 1277 atteignit Roger Bacon et Gilles de Rome. Avec un texte publié depuis la première édition, l'auteur a fait connaître la mort accidentelle de Siger et affirme qu'il a été condamné, en conséquence de ses doctrines, à un internement à la curie romaine, au cours duquel il fut assassiné par son clerc tombé en démence [1].

1. Que Boèce ait traduit la *Métaphysique* d'Aristote, peut-être aussi la *Physique* et le traité *de l'Ame*, cela nous paraît vraisemblable comme à l'auteur. Resterait à savoir comment il se fait que ces versions de Boèce ont été ignorées du VI^e^ siècle au XII^e^, comment elles furent retrouvées au XIII^e^ et utilisées par S. Thomas Que jusqu'aux dernières années du XII^e^ siècle, p. 11, le mouvement philosophique ait été l'œuvre de la seule logique d'Aristote, nous croyons avoir amplement établi le contraire dans des publications qui datent, comme la *Scolastique*, de 1893, comme la *Science expérimentale au XIII^e^ siècle*, de 1894, etc. Les résultats ainsi obtenus ont été réunis dans l'*Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, au chapitre V, *Les vrais maîtres des philosophes médiévaux*, où a été relevée l'influence de Plotin, par l'intermédiaire des Pères de l'Église surtout de S. Augustin, puis par Macrobe, Boèce, le Pseudo-Denys l'Aréopagite, etc. ; au ch. VII, *Histoire comparée des philosophies du VIII^e^ au XIII^e^ siècle*, où sont rappelés les emprunts faits aux épicuriens (p. 144, 2^e^ édition), aux stoïciens (p. 145), au Timée de Platon, traduit et commenté par Chal-

La seconde partie contient dix textes, écrits de Siger de Brabant et compositions relatives à l'histoire de l'averroïsme. Il y a sept opuscules de Siger de Brabant, en y comprenant le traité *de necessitate et contingentia causarum*, dont l'attribution est incertaine. Quatre écrits de Siger, *Quæstiones logicales; Quæstio utrum hæc sit vera*; *Homo est animal nullo homine existente; Quæstiones naturales*; *de anima intellectiva*, sont réimprimés comme dans la première édition. Le traité *de æternitate mundi* a été reproduit d'après un manuscrit que l'auteur juge actuellement meilleur. Il y a joint les *Impossibilia* déjà

cidius (147), à Marcianus Capella, à Apulée, etc. Nous nous bornons à renvoyer à ces textes le lecteur désireux de se renseigner. P. 17, note. Le R. P. Mandonnet a raison de faire remarquer que la condamnation de 1210, défendant la lecture et le commentaire dans les écoles publiques et les leçons privées d'Aristote, ne fut pas levée de tout le XIIIe siècle, que cette condamnation était locale, puisque les Dominicains de l'Université de Toulouse annonçaient en 1229 qu'ils enseigneraient les livres prohibés à Paris. Il reste toutefois à expliquer comment ce qui était condamné à Paris était permis à Toulouse par le légat pontifical. Mandonnet conjecture que les décrets prohibitifs visaient exclusivement Paris, sans doute à cause du milieu très dense et très turbulent de la population scolaire. Mais Toulouse avait les Albigeois. Et les livres auxquels on attribuait le panthéisme de David de Dinant et d'Amaury de Bennes ne pouvaient-ils contribuer à conserver ou à faire reparaître les hérésies méridionales? Pour tout ce qui concerne l'introduction d'Aristote dans le monde philosophique et théologique du XIIIe siècle (p. 29) il y aurait lieu de remarquer que, sous le nom d'Aristote, sont donnés alors bien des livres de tendance plotinienne. N'a-t-on pas été jusqu'à attribuer à Aristote, les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus? Le rôle d'Albert le Grand, p. 30 et suivantes, semble bien caractérisé : «conception d'une œuvre qui mettrait à la portée des hommes d'étude la totalité des résultats scientifiques, tels que l'esprit humain les avait élaborés jusqu'à lui... où entreraient les matériaux d'Aristote et de ses commentateurs, ainsi que ses propres observations ». Albert fait une place à la science à acquérir. S. Thomas utilise surtout la science acquise, tandis que Roger Bacon met au premier plan la science à constituer. — P. 50, la liste des œuvres théologiques de la fin du XIIe siècle et de la première moitié du XIIIe, qui sont restées inédites, montre bien qu'il reste beaucoup à faire pour l'histoire de la philosophie et de la théologie dans l'Occident latin. — P. 54. La Somme de théologie d'Alexandre de Halès — en supposant même qu'elle ait été complétée par des Franciscains, ce qui n'est pas nettement affirmé par Roger Bacon et n'a pas été établi par le P. Mandonnet — est antérieure à la *Somme* de S. Thomas d'Aquin. Cela nous suffit à maintenir, pour Alexandre de Halès, la place que nous lui avons attribuée dès 1896 dans la création de la méthode scolastique, ébauchée par Abélard et complétée par lui. — P. 56. Il va sans dire que je ne saurais accepter l'affirmation suivante : « le néoplatonisme alexandrin n'est qu'un syncrétisme philosophico-religieux, qu'il faudrait faire disparaître de l'histoire de la philosophie ». Je ne crois pas qu'on trouverait, en dehors des thomistes attachés à Aristote, un historien qui la prendrait à son compte. — P. 78. L'argumentation par laquelle l'auteur attribue à Charles Meusnier la confusion de Siger de Courtrai et de Siger de Brabant nous semble convaincante. Il en est de même de celle par laquelle, p. 97, il établit, contre le P. Hilarin Filder, que l'ordre des Frères mineurs n'évolue vers la vie doctrinale que partiellement et avec de grandes difficultés. Il y a lieu de signaler les pages (108 et suivantes) où l'auteur montre que les doctrines de Thomas d'Aquin et celles des artistes parisiens ont un vaste domaine commun, l'aristotélisme. Sur la polémique de Mandonnet, p. 127,

publiés par Baeumker, le *de necessitate et contingentia causarum*, qui est certainement sorti du milieu averroïste. Le *de quindecim Problematibus* d'Albert le Grand a été collationné sur un second manuscrit qui ne vaut pas beaucoup mieux d'ailleurs que le premier ; le *de erroribus Philosophorum* est donné intégralement. Enfin les 219 propositions, condamnées le 7 mars 1277 par Étienne Tempier, évêque de Paris, ont été ajoutées d'après le *Chartularium Universitatis Parisiensis*, mais placées dans un ordre méthodique, dont l'objet est d'être utile à ceux qui cherchent des informations doctrinales. Une dissertation assez étendue explique que l'auteur a été amené à retirer le *de erroribus Philosophorum* à Gilles de Rome pour le reporter à un des dominicains espagnols, qui étaient surtout préoccupés de combattre l'arabisme et qui l'aurait écrit entre 1260 et 1274.

François Picavet.

---

**Clemens Baeumker, Witelo, ein Philosoph und Naturforscher des XIII Jahrhunderts,** 1 vol. in-8° de xxii-686 pages des *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, hgg. von Cl. Baeumker, G. Freih. von Hertling et Baumgartner, Bd. III, h. 2.

Dans ce volume considérable, B. donne un ouvrage inédit, le *Liber de intelligentiis*, qui est sûrement de la première moitié du xiii^e^ siècle et qui est fort intéressant pour qui veut se rendre compte de l'influence plotinienne au xiii^e^ siècle. Il l'a fait suivre d'un apparat critique où il présente des variantes tirées de différents manuscrits, dont trois se trouvent à Paris et un à Arras. Il y a joint une partie de la *Perspective* ou *Optique*, qui fut commentée par Képler. Puis il a complété ces textes par des recherches qui occupent une place considérable, p. 187-640. Elles comprennent des études sur la vie et les œuvres de Witelo, mais surtout elles ont pour objet de montrer que Witelo est l'auteur du traité des *Intelligences*, que ce traité a une importance de premier ordre puisqu'il nous fait voir une des directions suivies par la pensée au xiii^e^ siècle ; que la doctrine des Intelligences a fort occupé le monde chrétien, juif et musulman ; enfin que la *Perspective* de Witelo doit figurer dans l'histoire de la philosophie, surtout en ce qui concerne la psychologie de l'association.

M. B. rend vraisemblable l'attribution à Witelo du traité des *Intelligences* ; il n'en exagère pas l'importance. On aurait souhaité qu'il

et de Baeumker, relative à Witelo, l'auteur d'un traité d'optique, inspiré comme celui de Roger Bacon, par Avicenne et Alhazen, commenté au xvii^e^ siècle par Képler (voir Baeumker, *Zur Beurteilung Sigers von Brabant, Philos. Jahrbuch*, XXIII, 1910, 352-366 et séparément Fulda, 1911) j'estime que le *Liber de intelligentiis*, publié par Baeumker, est d'un intérêt puissant pour ceux qui veulent se rendre compte des influences plotiniennes. Est-il de Witelo ? Cela est possible, même probable. En tout cas, il valait à mon sens la peine d'être publié. (Au moment où je corrige ces épreuves, le R. P. Mandonnet a fait paraître, dans la *Revue thomiste*, un premier article en réplique à Baeumker).

établit une comparaison entre la *Perspective* de Witelo et celle de Roger Bacon, qni lui est antérieure et qui semble plus complète, de sorte qu'il eût peut-être été préférable, au point de vue du progrès scientifique, que Képler commentât Roger Bacon et non Witelo an début du XIII[e] siècle, comme il eût été préférable que triomphent, dès leur apparition, bien des idées émises dans l'*Opus majus* et les œuvres qui le complètent.

François Picavet.

---

Silva (Pietro). **Il governo di Pietro Gambacorta in Pisa e le sue relazioni col resto della Toscana e coi Visconti.** Pise, typog. Nistri, 1910. In-8° de vii-352 p.

Ce travail vaut d'être signalé parce qu'il étudie avec soin, avec suite une question intéressante et que, si les conclusions n'en sont pas absolument neuves, elles s'appuient sur des recherches et sur des remarques neuves. L'objet en est d'exposer la politique intérieure et extérieure de Pise, c'est-à-dire de Pietro Gambacorta, de 1347 à 1355 et surtout de 1369 à 1392 et d'y montrer un épisode des relations entre Pise et Florence à la fin du moyen âge.

D'une part, M. S. nous fait voir qu'à Pise les citoyens se détachent de la chose publique (en 1373, on doit frapper d'amende ceux qui n'acceptent pas les emplois; en 1378, il faut doubler ces amendes et donner 5 sous par séance aux conseillers exacts); l'auteur décrit très bien la tactique grâce à laquelle Gambacorta ne toucha pas aux pouvoirs des *Anziani* qui étaient nettement définis, mais les gouverna du sein des *Savi* dont les attributions et le recrutement n'étaient pas bien réglés; il réussit à supprimer, en fait, le *Consiglio Generale.*

D'autre part, la victoire de Gambacorta fut aussi celle d'une classe, la bourgeoisie, que ses principes rapprochaient de Florence; et, dans cette classe, ce fut le triomphe des armateurs, intéressés à la liberté du commerce, sur les fabricants de laine qui luttaient en vain, par des tarifs de douane, contre leurs concurrents de Florence. A mesure que les derniers chefs gibelins disparaissaient, les deux grandes cités toscanes se rapprochaient, Gambacorta essaya de défendre l'industrie de Pise sans préjudice pour l'industrie de sa voisine; tandis qu'avant lui Pise interdisait l'entrée de toute laine manufacturée au dehors, il excepta de l'interdiction celle qui venait de Florence et de Lucques. Même quand Pise ne pouvait s'engager dans les guerres où se jetaient les Florentins, il s'évertuait à les réconcilier avec leurs ennemis. Florence désirait si fort garder son appui qu'elle inventa une conspiration sacerdotale contre les Bergolini pour les exciter contre les Raspanti qui étaient ses ennemis à elle aussi.

Mais Pise était en décadence; sa population, sa fortune diminuaient; les Compagnies d'aventure ravageaient son territoire; on s'en prit aux Bergolini et P. Gambacorta fut égorgé.

Il demeure pourtant sympathique; à certains jours il a recouru à la

violence, à l'injustice ; réduire de moitié le capital de la Dette, ou en réduire du tiers l'intérêt, était un acte de spoliation et de mauvaise foi. On sent toutefois que le chef des Bergolini obéissait non à la cupidité, mais à un patriotisme désespéré qui essayait d'alléger les charges écrasantes de l'État ; car en même temps, il faisait les plus loyaux efforts pour que la quote-part du contribuable fût enfin proportionnée à ses facultés ; mais sa classe refusa de le suivre dans ce sacrifice de l'intérêt de caste.

Malheureusement on devine l'âme de Gambacorta plus qu'on ne la voit ; les documents intimes manquent ; on ne possède de lui que peu de lettres, qui sont surtout des notifications d'événements. C'est pourquoi les 350 p. de M. S. paraissent un peu longues, d'autant qu'il n'analyse pas les textes, qu'il connaît fort bien, où les contemporains ont exprimé leur estime pour lui. La longueur de l'ouvrage nous invite à réfléchir qu'après tout Gambacorta n'a rien fait de durable. Mais M. S. sera plus bref une autre fois [1]. En attendant, un signe semble dénoter en lui un excellent esprit : disciple de l'école qui explore (et qqf. exagère) l'influence des questions économiques sur la politique, il se garde de certaines erreurs où cette école donne souvent ; loin de répéter que, dès la mort d'Henri VII, l'empereur d'Allemagne a perdu toute autorité en Italie, il rappelle (ce que tout le monde sait, mais ce que beaucoup oublient) que Charles IV humilia, rançonna, dépouilla Pise ; loin de répéter que la foi n'est plus dès lors au sud des Alpes qu'affaire de cérémonie, il sait avec quelle douleur Pise, en lutte avec l'Église, essuyait la suspension du service religieux.

Le livre méritait l'honneur, qu'il a obtenu, de figurer dans les Annales de l'École Normale Supérieure d'Italie.

Charles Dejob.

---

Albert Robert, **Les débuts de l'insurrection des Camisards : l'affaire du pont de Montvert** (24 juillet 1702), extr. de la *Revue du Midi*, br. 103 p. 1910, Nîmes.

L'assassinat de l'archiprêtre du Chayla au pont de Montvert par les paysans protestants qu'il persécutait pour amener leur conversion fut le point de départ de l'insurrection camisarde, favorisée par les embarras extérieurs de Louis XIV engagé dans la guerre de Succession d'Espagne. De cet incident important, M. Robert nous donne un récit critique en un travail, qui constitua un mémoire de diplôme d'Études supérieures soutenu à Aix. Il n'y a pas lieu d'insister sur l'inexpérience de l'auteur : elle apparaît en son style, comme en sa bibliographie, trop longue avec des indications inutiles. Il faut

1. En revanche, on désirerait quelques détails, à propos d'une réduction du nombre et des traitements des fonctionnaires (p. 118-9) ; on voudrait que l'utile nomenclature des monnaies pisanes (p. 129) nous en indiquât la valeur par rapport à la *lira* d'aujourd'hui. Un index aurait été indispensable. — P. 169, lig. 9, lire *neutrale* au lieu de *naturale*.

relever surtout une utilisation intéressante des archives de l'Hérault et de la Lozère. M. Robert semble avoir fait preuve d'impartialité : il ne nie point les persécutions de l'archiprêtre, reconnaissant cependant qu'aucun document ne confirme certaines accusations. Il montre d'autre part l'atrocité du soulèvement camisard. Les sources éditées et contemporaines paraissent avoir été étudiées de près.

C.-G. Picavet.

---

F.-A. Hedgcock. **David Garrick et ses amis français.** Paris, Hachette, 1911, in-8°, 283 pp.

D'origine française par son grand-père, David Garrick, ne se sentait pas dépaysé à Paris. Il y séjourna à trois reprises : en 1751, en 1763, en 1764. On lui fit fête dans les salons philosophiques : il y joua même des scènes de Shakespeare. A son tour, il reçut à Londres un certain nombre d'acteurs et de littérateurs français. Grâce aux lettres que Garrick et ses amis de France ont échangées, il est possible de reconstituer un chapitre curieux de la vie cosmopolite au xviii<sup>e</sup> siècle. M. H. s'est fort bien acquitté de sa tâche : son travail est sérieux, complet, neuf sur bien des points ; bien qu'étranger, il écrit notre langue avec l'aisance d'un Anglais du xviii<sup>e</sup> siècle. On lira avec intérêt ce qu'il dit de l'influence de Garrick sur Diderot. D'après M. H., c'est Garrick qui aurait définitivement converti la France à la religion shakespearienne, et son action fut d'autant plus efficace qu'il croyait à son Dieu « sans fanatisme ». « Un missionnaire plus intransigeant aurait irrité ceux qu'il voulait convertir; Garrick, à cause même de ces timidités de goût que nous condamnons aujourd'hui, a su concilier les fois dramatiques des deux pays ». La remarque est fine. Le Shakespeare de Garrick est un classique, avec lequel Ducis prend des libertés, tandis que notre Shakespeare, quelque effort que nous fassions, reste sur le piédestal où les romantiques l'ont campé, dans une attitude sublime et guindée. Les remarques à faire ne sont pas nombreuses : *noce* pour *noces*, p. 64 ; *Société*, pourquoi pas *Compagnie* des Indes ? p. 72 ; *décroissement de popularité* n'est pas heureux, p. 101 ; *s'aliéner l'esprit* non plus, p. 127.

Ch. Bastide.

---

Ed. Chapuisat, **La municipalité de Genève pendant la domination française.** Genève, Kündig et Paris, Champion, 1910, 2 vol. grand in-8°, cliv-356 et xxiii-631 p.

Ces deux volumes se composent d'extraits des registres et de la Correspondance de la municipalité de Genève de 1798 à juin 1814, provenant des archives locales et des dépôts publics de Paris. La manière dont les extraits ont été choisis est indiquée par M. Ch. dans son introduction ; il s'agissait de composer un recueil utilisable

comme répertoire administratif (c'est la ville de Genève qui a fait les frais de l'impression), et en même temps de rassembler des matériaux utiles à l'histoire. Fonctionnaire et historien, M. Ch. a essayé de concilier les deux tendances. Ce n'est pas toujours très facile, et on pourrait chicaner un peu sur le choix fait dans certains cas. Des visas de passeports sont reproduits tout au long (I, 262-63) et on passe sous silence un tableau de prix des denrées fort utile pour l'histoire économique (I, 78). Quand M. Ch. résume une lettre ou un procès-verbal, nous en sommes avertis par l'emploi de caractères plus petits, mais quand il supprime, c'est sans crier gare. Nul doute qu'il n'ait élagué à bon escient, mais la méthode n'est pas à recommander.

Une introduction étendue retrace l'organisation administrative de la ville et du département, puis résume, en suivant la division des bureaux, l'histoire municipale de Genève sous la domination française [1]. Ce mode de classement a l'inconvénient de faire perdre un peu de vue la succession des faits ; il présente aussi quelques lacunes (affaires religieuses par exemple). Mais M. Ch. donne, sur les hommes et les institutions, des renseignements très nombreux, très précieux et de première main. Il y a joint des reproductions de sceaux, de vignettes, un plan et des portraits très bien exécutés de plusieurs personnages notoires de l'administration genevoise d'alors. Quant au recueil lui-même, il contient une quantité de faits à retenir pour l'histoire politique, économique, même sociale, non seulement de la région du Léman, mais de toute la France consulaire et impériale. M. Ch. s'est bien rendu compte qu'un index des matières était nécessaire pour utiliser une pareille collection de procès-verbaux et de lettres, classée chronologiquement. Mais celui qu'il a dressé paraîtra, je le crains, beaucoup trop sommaire, car les rubriques n'ont aucune subdivision, aucun sous-titre, et certaines d'entre elles groupent deux colonnes serrées de chiffres ; le mot *Police* réunit à lui seul 431 références ! L'index des noms propres est beaucoup plus soigné, et il rendra des services aux historiens et aux biographes.

Il faudrait souhaiter, malgré ces quelques réserves, que l'on pût disposer de beaucoup de recueils analogues ; la ville de Genève, la Société genevoise d'histoire et d'archéologie et M. Ch. méritent notre gratitude pour cet important recueil, publié avec soin et presque avec luxe, sur beau papier, avec une impression remarquablement nette et correcte [2].

R. G.

1. M. C. a consacré à l'histoire économique un volume spécial dont nous avons rendu compte (t. LXVII, p. 134).

2. Lire t. I, p. XXI *forma* (et non *borda*) la haie ; p. LIII *résigner* (et non résilier). P. CXLVII, n., comment Duval (et non *Duras*) a-t-il pu signaler quelque chose au ministre de la police, ce ministre étant Duval lui-même ? Pour les noms propres,

Rambaud (Jacques). **Naples sous Joseph Bonaparte** (1806-8). Paris, Plon-Nourrit, 1911. In-8° de LI-575 p. — **(Lettres inédites ou éparses de Jos. Bonaparte)** (*1806-8*) publiées par le même. *Ibid.* In-8° de 228 p.

M. R., dans ces deux thèses qu'il vient de soutenir en Sorbonne, n'entend pas nous donner Joseph comme un grand esprit ; il concède que c'était un homme qui s'en faisait accroître ; mais il ne veut pas qu'on le juge sur son rôle en Espagne où, aux prises avec d'inextricables difficultés militaires, il fut à peu près réduit à l'impuissance et exposé aux procédés blessants des maréchaux qui se battaient pour lui. A Naples, la tâche était infiniment moins rude et il n'y fut pas inférieur. Il y apportait une certaine expérience et aussi une certaine indépendance de caractère que Napoléon mortifiait parfois, mais n'entravait pas trop. L'empereur, à l'origine, comptait tirer de l'argent de Naples et finit au contraire par en donner à ce frère qu'il aimait particulièrement ; il le laissa choisir ses ministres, d'autant que Joseph, en les allant chercher quelquefois parmi d'anciens opposants de mérite, les ralliait au gouvernement impérial ; ainsi se forma *un des groupes les plus remarquables du personnel napoléonien, peut-être d'ailleurs un des moins napoléoniens* (*Naples*...., p. 245). Joseph gouverna ses ministres, ses généraux, faisant supprimer au besoin une proclamation maladroite (*Lettres*....., p. 128) ; il avait l'œil sur les officiers, sur les administrateurs (*Lettres*....., p. 163, 182) ; il exerçait une notable influence dans les questions de politique, de finances ; il exécutait souvent dans ses provinces de longs et périlleux voyages où il parcourait à cheval 25 ou 30 lieues par jour. Il professait que les gouvernements sont souvent responsables des fautes des gouvernés (*Ib.*, p. 171) : « Les injustices des uns » disait-il « font les brigandages des autres et, en dernière analyse, c'est le sang français qui coule. » (*Ib.*, p. 132) ; il ne voulait pas qu'on expropriât avant le versement de l'indemnité (*Ib.*, p. 172-4, 174-5).

Assez promptement délivré des opérations militaires, il restait aux prises avec de graves difficultés. Son armée se composait de Français, d'Italiens, de Polonais, de Hanovriens, *de nègres* ; elle lui arrivait mal habillée avec un arriéré de solde de quatre à six mois ; c'étaient surtout des recrues ; d'autre part, dans son royaume, la conscription fonctionnait fort péniblement et lui donnait surtout, vu les bas-fonds où on puisait quelquefois, des régiments *d'exportation, de déportation* (*Naples*....., p. 279, 282) ; il y avait encombrement dans les hauts grades, pénurie dans les grades subalternes.

Avec de grosses charges et de minces ressources, Joseph et ses

---

lire : *Bourrienne, Buonarroti, Duchâtel, Fesch, Eure-et-Loir, Lacuée, La Revellière, Milhau, Poullain-Gandprey, Thibaudeau, Yssingeaux*, au lieu de *Bourienne, Buonarotti, Duchastel, Faesch, Eure-et-Loire, Laccuée, La Reveillère, Milhaud, Poullain-Grandpré, Thibeaudeau, Yssaigeaux*.

ministres réussirent pourtant à prendre d'excellentes mesures qu'on attribue parfois à Murat qui n'a fait que les conserver, par exemple celles qui firent qu'en 1815 toute la dette publique, y compris celle qui remontait aux Bourbons, était éteinte ou consolidée. Ce qui honore surtout Joseph, c'est l'effort qu'il fit pour associer ses sujets à son gouvernement et approprier nos lois à leurs mœurs. Sur 10 des ministres qu'il employa, 6 étaient napolitains ; des Napolitains seuls remplissaient les tribunaux; son système judiciaire fut presque entièrement gardé par les Bourbons ; l'abolition de la féodalité fut conduite avec lumière et prudence; les dispositions prises par l'empereur contre le clergé régulier reçurent des tempéraments (*Naples*.... p. 511-2; *Lettres*..... p. 145-6, 151, 155, 169). Ce n'est pas qu'à l'occasion il répugnât aux violences expéditives (*Naples*.... p. 202-8; *Lettres*..... p. 149); mais habituellement il est gracieux, séduisant (v. deux lettres relatives à un poète qu'il veut encourager, *Lettres* p. 146-7, 156-7, qui sont du tour le plus heureux.)

La distribution des matières dans la thèse principale appellerait quelques critiques ; on pourrait même trouver que le chapitre relatif à la campagne de Reynier eût gagné à être réduit considérablement puisque Joseph y joue un rôle peu important ; par contre un chapitre où l'auteur eût comparé Joseph à son successeur, à Louis, à Jérôme, aurait fourni une précieuse contre-épreuve pour sa conclusion. Mais, dans la partie même qui me paraît faire longueur, il y a des endroits fort intéressants (combat de Maida, p. 78 sqq. ; siège de Gaète, p. 149-158). On trouvera aussi de curieux détails sur la résistance sourde de la cour de Palerme aux exigences des Anglais, p. 34-5, sur la courtoisie de ces mêmes Anglais dans la lutte qu'ils soutiennent contre nous en Calabre, p. 49-50. Dans le cœur du sujet, signalons les rêves que la chute des Bourbons de Naples donnait à Napoléon, p. 210 sqq.

Ces deux ouvrages sont le fruit de longues recherches, de séjours prolongés en Italie; même sans parcourir l'ample bibliographie qui ouvre le principal, on sent une profonde connaissance de l'époque, attestée déjà au reste par des publications antérieures (et, de l'Italie, M. R. ne connaît pas seulement la période napoléonienne : il a étudié très soigneusement le grand problème de l'émigration contemporaine ; sa pratique de l'italien se décèle à la correction avec laquelle il l'imprime). De plus, ces thèses témoignent d'une réelle finesse d'analyse, témoin l'étude sur les causes du soulèvement des Calabres (p. 93 sqq.). Enfin, l'auteur les a très bien soutenues; il a prouvé qu'une modestie charmante, une déférence impeccable ou, pour mieux dire, spontanée, envers les anciens du métier dans le commerce habituel de la vie, peut recouvrir une grande promptitude de pensée et d'expression, une fermeté calme et souple. Les examinateurs connaissaient de longue main M. R. et croyaient le connaître à fond;

ils sont sortis de la séance tout heureux de l'estimer encore davantage. Est-il nécessaire de dire qu'il a été reçu avec la mention très honorable et que les auditeurs ont applaudi ?

Charles Dejob.

---

Marquis de Moussac, **Un prêtre d'autrefois. L'abbé de Moussac, vicaire général de Poitiers (1753-1827), d'après des documents inédits.** Paris, 1911, in-8°, 574 pages. Gravures. Prix : 5 fr.

L'accident de sa naissance ayant donné pour père à Laurent de Moussac un membre de la noblesse qui avait déjà neuf enfants, on le destina, conformément à la tradition, à la carrière ecclésiastique, et il y parvint rapidement à une des premières dignités du diocèse de Poitiers. Étant né le 18 juillet 1753, il se crut, comme la plupart de ses contemporains de sa classe et de sa robe, obligé de partir en émigration en 1792, passa le temps de la Terreur en Suisse et en Allemagne, dans des conditions de vie modestes, mais très supportables ; puis, après la tourmente, il rentra en France et reprit dans la hiérarchie sacerdotale reconstituée la place qu'il y occupait auparavant et qui lui appartenait comme de droit ; il la conserva jusqu'au 22 avril 1827, date de sa mort. L'abbé de Moussac fut le type du vicaire général, c'est-à-dire un excellent auxiliaire administratif de son évêque ou du diocèse, *sede vacante ;* bon prêtre, d'ailleurs, zélé, charitable, orthodoxe. Mais cela dit, on cherche en vain, dans cette vie pleine, mais quelconque aux yeux de l'historien, ce qui justifie le gros in-octavo que lui a consacré un de ses arrière-neveux.

L'abbé de Moussac s'est trouvé mêlé à de très grands événements politiques et religieux, mais, comme beaucoup de monde autour de lui, à son corps défendant. Il a pu déplorer la Constitution civile du clergé ; mais il l'a subie passivement ; on ne cite de lui, contre cette œuvre de son ancien condisciple, Talleyrand, aucune protestation publique, aucune campagne ni de parole, ni de presse, ni de tribune. Plus tard, le Concordat a obtenu son adhésion ; mais il n'a pris aucune part ni directe, ni indirecte, ni ostensible, ni cachée, à sa préparation, et s'il s'est employé à le faire adopter autour de lui, son rayon d'action n'a pas dépassé les limites du diocèse de Poitiers. Il n'a été ni saint Vincent de Paul, ni Richelieu, ni l'abbé Maury, ni l'abbé Bernier, ni M. Emery. Par conséquent, prendre l'abbé de Moussac pour centre ou pour prétexte d'une histoire religieuse des cinquante années qui chevauchent sur la fin du xviii^e^ siècle et le début du xix^e^, comme l'a fait ou à très peu près l'auteur de ce gros ouvrage, cela est excessif. Des prêtres comme cela, il y en a des quantités aujourd'hui, comme il y en avait *autrefois*, et voilà encore, en passant, pourquoi le titre même de ce livre est aussi une erreur, j'allais dire une injustice, sinon une injure.

Naguère, lorsqu'un parent ou un ami jugeait à propos de conserver

écrit le souvenir d'un personnage distingué par son esprit, ses vertus, ses fonctions, il se bornait à imprimer quelques pages qu'il distribuait de la main à la main dans le cercle restreint des connaissances du défunt. C'était une manière d'honorer la mémoire d'une personne chère et de la faire honorer là où l'on savait que ce sentiment trouverait écho. Mais vouloir faire partager ce sentiment au grand public, cela eût paru indiscret.

Je me résume : les pages de ce livre qui sont proprement la biographie de l'abbé de Moussac ne peuvent intéresser que sa famille et ses compatriotes de Montmorillon. Les pages qui, à propos de l'abbé de Moussac, traitent des affaires générales, politiques et religieuses du pays, y tiennent une place hors de toute proportion avec l'influence exercée par ce prêtre sur ces mêmes affaires. C'est donc un livre mal fait, quelque respectables qu'en soient les intentions, et quelque méritoires que soient les recherches qu'il a coûtées.

Eugène Welvert.

---

F. Grandgérard, **Le bon vieux temps! Histoire d'un village franc-comtois (Mercey-sur-Saône)**. Préface du docteur Ph. Maréchal. Paris et Gray, 1911, in-12, 305 pages. Prix : 3 fr.

Ce livre, nous dit-on, est l'œuvre d'un paysan, plus habitué à la charrue qu'à la plume. Cependant ce paysan, à propos d'une forêt qui avoisine son village et où se rencontrent trois vieilles tombes, a écrit cette page :

« Sous ces monticules dorment depuis deux mille ans les soldats d'Arioviste. On sait que 300,000 Helvètes périrent sur la rive gauche de la Saône. Que de luttes suprêmes, que de combats tragiques se sont accomplis aux bords de cette rivière ou dans la profondeur de cette vieille forêt ! Elle est bien d'ailleurs ce qui reste de plus primitif à travers tout ce qui l'entoure. Parmi tant de bouleversements et de transformations, elle est restée, diminuée, circonscrite, amoindrie par la main de l'homme, qui a toujours empiété sur elle ; mais malgré ces déchirements, elle reste vaste et imposante encore dans son antiquité. Tout a changé autour d'elle, les cités ont disparu, les marais se sont desséchés, la rivière elle-même a changé de place, et, seule, la vieille forêt, la retraite et peut-être aussi le berceau de nos pères, est restée ce qu'elle était il y a deux mille ans. Et ce sol qui l'entoure, qui est à nous, que nous cultivons maintenant, qui lui a été disputé, arraché insensiblement, fécondé par tant de générations, qui pourrait en raconter l'histoire ? L'homme à demi-sauvage, l'esclave, le serf, le main-mortable, l'affranchi, jusqu'à l'homme libre, y ont travaillé tour à tour, l'ont enrichi de leur travail, engraissé de leurs sueurs. Pour eux comme pour nous, cette terre fut la mère nourricière ; pour eux comme pour nous encore, elle fut souvent, trop souvent, hélas ! à ces tristes temps, à cette dure époque de fer, une

mauvaise mère, une ingrate et terrible marâtre. Voilà ce que je voudrais surtout faire connaître en écrivant cette histoire! »

Et si vous passez à l'autre bout de son livre, vous verrez que ce même paysan, d'après les souvenirs d'un conscrit de 1815, a fait un récit de la bataille de Waterloo qui eût rendu jaloux l'auteur de la *Chartreuse de Parme*. Donc, ce paysan n'est pas manchot; s'il tient aussi bien la charrue que la plume, on ne peut que le complimenter. Il est fier d'être paysan. Ses ancêtres n'ont pas été aux croisades; mais il a retrouvé un *Grandgérard* dans sa commune dès 1456, d'autres, taillables et corvéables, au XVIIe et au XVIIIe siècles; le premier des actes qui ouvrent l'état civil moderne de son village a été dressé par l'officier public Claude-François *Grandgérard*. Ce sont là ses parchemins, et il se donne la satisfaction de les opposer à ceux du seigneur du lieu, sans paraître se douter que c'est là une faiblesse égale et également puérile; car on est toujours fils de quelqu'un, et l'on ne choisit pas plus ses aïeux que sa postérité. Au demeurant, livre chaleureux, documenté, d'une trame un peu lâche, mais qui se lit parfois comme du Michelet : excusez du peu.

Eugène Welvert.

---

**The Cambridge modern history.** Vol. XII. **The latest age.** Cambridge, University press, 1910, in-8°, XXXIV-1033 p., 16 sh.

La grande entreprise de Lord Acton est achevée avec ce volume, qui n'est pas indigne de l'ensemble, et termine de façon satisfaisante un recueil où il y a des parties tout à fait excellentes.

Les éditeurs font remarquer avec raison dans l'Avant-propos que la dernière partie de leur *Histoire moderne* est nécessairement la moins bonne, parce que le récit d'événements encore tout récents présente des difficultés particulières, sur lesquelles il est superflu d'insister. Ils estiment que l'information dont on peut disposer actuellement est très étendue, et que l'avenir ne révèlera pas beaucoup de secrets, opinion bien contestable, et ils insistent sur l'effort tenté par leurs collaborateurs pour s'élever au-dessus des intérêts de nation ou de parti. Cet effort est réel; il ne s'exerce pas pour tous par les mêmes procédés, ni avec le même succès. Par exemple, M. Stanley Leathes n'a donné de la vie politique anglaise après 1895 qu'un résumé extrêmement succinct, et il s'est arrêté dans son exposé à la fin du ministère Balfour. L'auteur du chapitre sur l'Espagne a été presque plus réservé encore. Au contraire, pour d'autres pays, l'Italie par exemple et la France, les questions politiques les plus brûlantes ont été abordées, et traitées au point de vue des partis actuels, en général des partis radicaux à tendance « étatiste » ou socialiste. Le développement donné à l'histoire de chaque nation semble avoir été mesuré en général d'après son importance politique plutôt qu'économique; on a aussi désiré donner des renseignements plus complets sur les pays

les moins bien connus. Par exemple l'histoire de la Russie depuis 1865 occupe deux bons chapitres, dûs à M. B. Pares, outre un chapitre spécial sur la guerre de Mandchourie. On a ajouté un chapitre sur l'histoire extérieure des États-Unis, qui manquait au tome VII, spécialement consacré à l'Amérique. Une étude spéciale sur le mouvement social, une autre sur l'arbitrage et la propagande pacifiste, trois chapitres sur le progrès scientifique, les explorations et les études historiques, terminent le volume. On regrette l'absence de toute indication d'ensemble sur la transformation économique et l'extension des relations commerciales, ainsi que sur le mouvement religieux. Par contre, l'histoire de l'Extrême-Orient occupe une place importante, justifiée par les événements de ces vingt dernières années. Des bibliographies abondantes, quelquefois critiques (notamment pour l'histoire de Russie) et un index très soigné complètent le volume.

*La Cambridge modern history* est actuellement la plus recommandable des grandes collections similaires. Ce n'est pas uniquement parce qu'elle est la plus récente. Le présent volume vieillira sans doute assez vite. Les précédents, et surtout les tomes VIII, IX et X, paraissent devoir être consultés utilement pendant longtemps encore. La collection doit être complétée par un atlas et des tableaux généalogiques et chronologiques qui, à en juger par le prospectus, seront très bien compris et rendront les plus grands services.

R. GUYOT.

---

E. LOVINESCO, **Les Voyageurs en Grèce** au XIXe siècle (1800-1900), avec une préface de M. G. FOUGÈRES. Paris, Champion, 1909; VI-228 pp.

Voici un livre qui ne peut manquer d'être utile à ceux qui voyageront en Grèce; et, chose curieuse, ce n'est pas tant par lui-même qu'il sera utile que par les lectures qu'il provoquera. M. Lovinesco, en effet, n'y parle guère en son nom personnel, si ce n'est pour nous donner quelques notions historiques sur la guerre de l'indépendance et sur le règne du roi Othon, et pour caractériser, en quelques pages de conclusion, l'esprit qui animait les voyageurs français en Grèce aux différentes périodes du siècle dernier : philhellénisme enthousiaste au début, puis désenchantement et réaction, pour aboutir enfin à une appréciation plus équitable, aussi éloignée d'un injuste dénigrement que d'une trop complaisante admiration. Et c'est bien, du moins à juger d'ensemble, ce qui se dégage de l'inventaire dressé par M. L. Il énumère, suivant l'ordre chronologique, tous les ouvrages publiés sur la Grèce, pendant le XIXe siècle, par des voyageurs qui l'ont vue; qu'ils y aient séjourné plusieurs années ou seulement quelques jours, il suffit que la relation de voyage, ne serait-elle que de quelques pages, ait un caractère descriptif et pittoresque pour trouver place dans le répertoire de M. L., qui en analyse brièvement

le contenu et souvent l'apprécie en quelques mots justes et impartiaux. Ainsi cet ouvrage fait connaître beaucoup de livres aujourd'hui ignorés, qui pourront rendre service aux futurs voyageurs, même à ceux qui ne voyagent qu'en lisant; et, comme le dit avec raison M. Fougères, à la fin de l'humoristique préface qu'il a mise en tête du volume, M. Lovinesco, « en écrivant ce livre, a bien mérité des amis de la Grèce ».

My.

---

Heiler, **De Tatiani apologetæ dicendi genere** (Diss. inaug. Marbourg); Marbourg, impr. Koch, 1909; 108 p.

L'auteur de cette dissertation inaugurale, M. Heiler, étudie la langue du Λόγος πρὸς Ἕλληνας de Tatien; il y recherche, pour l'orthographe, les formes des parties du discours, la syntaxe et le vocabulaire, en quoi Tatien se rapproche d'une part de la diction attique, d'autre part de la κοινή, plus particulièrement de la langue du Nouveau Testament. C'est une série d'observations de détail. Une récapitulation des cas où Tatien se conforme à l'usage ancien et de ceux où il suit l'usage de son temps est donnée à la fin de l'opuscule (p. 102-104). M. H. est bien documenté sur les travaux antérieurs, et son étude est très consciencieuse; sa conclusion est la suivante (p. 101) : Pour le vocabulaire, Tatien préfère en général les mots de son époque, tandis que pour les formes et la syntaxe il se rapproche davantage de la langue attique. Ce n'est pas d'une extrême précision; en outre, quelques mots sur le style de Tatien, puisqu'il s'agit de son *genus dicendi*, n'auraient pas été hors de propos; telle qu'elle est, cette dissertation ne sera pas sans utilité.

My.

---

— Le deuxième fascicule du *Logos* (Mohr, 1910. VIII-165 à 288 p., 9 M.) comprend les articles suivants : Les possibilités d'avenir du christianisme (Trœltsch); Philosophie de la civilisation (Kulturphilosophie) et idéalisme transcendental (Windelband); Sujet et réalité (Vasisco); Michel-Ange, chapitre de métaphysique de la civilisation (Simmel); Wilhelm Meisters Wanderjahre, leur signification actuelle (Jonas Cohn); Dangers de la pensée moderne (Charles Joël); Frédéric Schlegel, contribution à une philosophie de la vie (Frédéric Steppuhn); plus, des comptes rendus d'ouvrages de Kerschensteiner, Wyneken, Fœrster, Kern, Rickert, Meyerson (Identité et réalité), Dilthey, Varisco, Ziegler, et une notice sur le 5e vol. des *Kantstudien* (Notion kantienne de la vérité et son importance actuelle pour la théorie de la connaissance). — Th. Sch.

— M. Irving Babbitt a condensé un de ses cours d'Harvard dans *The new Laocoon, an essay on the confusion of the arts* (Constable, Londres, 1910, XIV-259 p., 5 sh. net), après avoir déjà traité en partie le même sujet dans *Literature and the American College*, 2 parties : La confusion pseudo-classique et la confusion romantique des arts. Conclusion : Limites du naturalisme; forme et expression. Dans sa Préface, il mentionne *Le romantisme français* de M. P. Lasserre pour

exprimer le vif regret qu'une thèse juste en elle-même, ait été faussée ainsi par des partis pris et des tendances politiques. Il espère développer le sujet plus à fond dans un volume futur sur Rousseau et le Romantisme. — Th. Sch.

— *Il concetto della natura e il principio del diritto* (Bocca, Turin, 1908, 174 p.), par M. Georges Del Vecchio (Sassari), auteur de plusieurs autres ouvrages juridiques, comprend, outre les Considérations préliminaires, 7 chapitres traitant du principe de la causalité et de la conception mécanique de la nature, de l'appréciation des fins et de la conception métaphysique de la nature, du primat du moi sur la nature et du fondement de la morale, de la déduction du principe du droit, de quelques paralogismes concernant la conception de la nature dans la philosophie du droit, encore de la conception de la nature dans quelques systèmes de philosophie du droit, enfin, comme Conclusion, de la « naturalité » du droit positif et du droit naturel. — Th. Sch.

— Le quatrième fascicule du t. VII des *Abhandlungen aus dem Staats —, Verwaltungs — und Völkerrecht* est une sorte de manuel juridique et administratif de la vie coloniale : *Deutsches Kolonialbeamtenrecht* (Mohr, 1911, VII-69 p. 2 M.), par M. François Geller. Le fonctionnaire colonial y trouvera le détail de ses devoirs et de ses droits, ainsi que des pénalités qu'il peut encourir, et les conditions des mutations et des mises à la retraite. — Th. Sch.

— Le *Wörterbuch des deutschen Staats = und Verwaltungsrechts* fondé par le baron de Stengel et que le professeur Max Fleischmann, de Halle, a entrepris de rééditer (chez Mohr), en est au neuvième fascicule. Le huitième se termine à la p. 640, au milieu de l'article *Einkommensteuer*. Chaque fascicule est à 2 M., ils paraissent à un mois d'intervalle, 10 formeront 1 volume à 20 M., le premier fascicule ayant paru en juillet 1910, le premier volume doit être prêt à Pâques 1911, le deuxième un an après, et le troisième en automne 1912. Parmi les articles de ces 8 premiers fascicules qui nous sont parvenus, citons ceux qui traitent des sujets suivants : Agrargesetzgebung, Arbeiter, Armenwesen, Arzt, Baden, Bauwesen, Bayern, Bezirk, Bodensee, Bremen, Domänen, Donauschiffahrt, Durchsuchungsrecht, etc. — Th. Sch.

— La *Revue* a rendu compte en son temps de l'étude de M. Martin P. Nilsson sur les *Timbres amphoriques de Lindos* (23 septembre 1909). Ce n'est que plus tard que nous avons reçu la seconde partie, où sont publiés les timbres rhodiens qui font le sujet de cette dissertation (Extr. du *Bull. de l'Acad. royale des Sciences et des Lettres de Danemark*, 1909, p. 349-539; Copenhague, Bianco Luno). Ils sont rangés suivant l'ordre alphabétique des noms propres, sous 436 numéros, comportant chacun plusieurs variantes; viennent ensuite les timbres qui n'ont qu'un nom de mois, ceux où un nom de mois est conservé ou peut être restitué, les timbres de restitution incertaine, les timbres sans inscription, enfin les timbres d'origine incertaine ou étrangère ; en tout 875 numéros. En appendice, quelques timbres rhodiens du Musée National d'Athènes. — My.

— M. Heinrich Brunner donne en 75 pages un excellent résumé des sources du droit anglais (*Geschichte der englischen Rechtsquellen*, Leipzig, Duncker et Humblot, 1909) qui est appelé à rendre des services. La bibliographie est exacte et complète. — Ch. Bastide.

— Il existe dans la bibliothèque de Trinity Hall, Cambridge, un certain nombre d'imprimés anciens fort rares. Le collège nous en communique le catalogue (*Early Printed Books to the year 1500 in the Library of Trinity Hall, Cambridge*. Cambridge, University Press, 1909. 6 d.). — Ch. Bastide.

— On sait que les éditeurs d'*Othello* ont à choisir entre un texte in-quarto publié du vivant de Shakespeare, mais sans son autorisation, et le texte in-folio de 1623. M. Arnold Schroër a eu l'idée de réimprimer les deux textes l'un en face de l'autre, la comparaison en est d'autant plus facile. Les principales variantes (deuxième in-quarto) sont rejetées au bas des pages (*Shakespeare's Othello*, Heidelberg, Winter, 1909, 210 pp. 1 Mk. 70.). Cette nouvelle réimpression a le grand mérite d'être accessible à tous. — Ch. Bastide.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 juillet 1911.* — M. Cagnat communique une note de M. René Basset, correspondant de l'Académie, relative à la découverte, par M. Boulifa, de deux nouvelles inscriptions libyques en Kabylie ; — une lettre de M. Albert Maire sur les antiquités de l'Espignette, près le Grau-du-Roi (amphores romaines ou gallo-romaines) ; — enfin une lettre de M. Fabia sur la découverte faite à Fourvière, par MM. Homo, Germain de Montauzan et Fabia, de trois inscriptions funéraires : la première moitié de C. I. L., XIII, 1985, épitaphe de l'utriculaire lyonnais C. Catius Driburo, vue et copiée en entier par Scipione Maffei, considérée depuis comme perdue; et deux textes inédits, enfouis presque complètement, l'un à l'extérieur, l'autre à l'entrée d'un souterrain antique. Le premier de ces deux derniers textes n'est qu'un fragment, d'ailleurs remarquable par la dimension et la beauté des lettres et qui permet d'imaginer les proportions et la magnificence du mausolée auquel il appartint. Le second est une épitaphe complète gravée sur un bloc mesurant 1 m. 86 de hauteur et 0 m. 70 de largeur. Les lignes, au nombre de 20, en occupent toute la largeur et 1 m. 19 en hauteur. Le titulaire de l'épitaphe, C. Martius Valerius *Viventius*, avait pour père C. Martius *Toutedo*, dont le surnom peut être rapproché des gentilices lyonnais *Toutius*, *Toutonius*, et des surnoms, fournis par les inscriptions de la Narbonnaise, *Touto*, *Toutodivix*, *Toutodivicus*. Du nom de la mère, *Ateurita*, on ne cite pas non plus d'exemple certain; mais le masculin *Ateuritus* se retrouve dans trois inscriptions, l'une de Turin, la seconde de Bordeaux, la troisième citée par M. Espérandieu.

M. le marquis de Vogüé donne lecture d'une lettre de M. Clédat, membre de l'Institut archéologique du Caire, annonçant la découverte, dans des fouilles au mont Cassius, d'un petit sanctuaire renfermant une niche d'autel en albâtre qui porte une inscription nabatéenne où malheureusement le nom du dieu est mutilé. Mais on a trouvé, non loin de là, une architrave au nom du Zeus Cassius. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Henri Omont, président, annonce que la commission des travaux littéraires propose d'attribuer à M. le capitaine Raymond Weill une subvention destinée à la continuation de ses fouilles en Égypte. Cette proposition est adoptée.

M. Maurice Prou donne lecture de son rapport sur le concours des antiquités de la France.

M. le marquis de Vogüé communique en seconde lecture son mémoire sur la citerne de Ramleh construite en 789 p. C. selon le système byzantin.

M. J. Carcopino rend compte des fouilles récemment faites à Ostie.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 12 août. — 1911



L. Roudet, **Éléments de phonétique générale**. Paris, H. Welter, 1910, in-8°, xii-363 p.

Pour étrange que cela puisse paraître, il n'existait jusqu'ici aucun précis de phonétique générale en français. M. Roudet, qui s'est fait connaître par quelques articles solides et méthodiques, a entrepris de combler cette singulière lacune et y a heureusement réussi. Il a écrit un livre sobre et précis, et où les principes de la phonétique générale sont clairement formulés. Disciple de M. Rousselot, il garde son indépendance entière vis-à-vis de son maitre. Il ne décrit spécialement l'état d'aucune langue, et son livre ne fournit guère de descriptions précises des phonèmes particuliers de chaque langue; il diffère profondément à cet égard de précis comme ceux de MM. Sievers et Jespersen, dont les auteurs ont manifestement toujours en vue des langues particulières. Le livre de M. R. est plus abstrait, et c'est le général seul qui en est l'objet. Son chapitre sur la syllabe, par exemple, est très bon, précisément parce que la question est abstraite. Il arrive même que M. R se serve de prononciations inexistantes, ainsi quand il fait allusion à une prononciation dissyllabique de *lier* en français, prononciation qui n'est assurément celle de personne. Et parfois l'abstraction joue à M. R. des tours fâcheux, ainsi quand il écrit, p. 39 : « La production de la parole est un système d'habitudes motrices ». — Comme dans tous les manuels de phonétique descriptive, les phonèmes y sont décrits surtout par leur mode d'articulation ; toutefois M. R. y tient compte, dans la mesure du possible, du résultat acoustique.

Le caractère abstrait du livre entraine parfois un manque de

nuances. P. 106, M. R. enseigne que *y* peut être sourd après ou avant une consonne sourde, ainsi en français leur *pied* ou *feuilleter*; il serait plus juste de dire : totalement ou *partiellement* sourd. Car en pareil cas, ce n'est souvent que le commencement ou la fin du yod qui est sourd (on notera incidemment que le renvoi au § 113 est faux ; lire 103). Les remarques relatives à *y*, *w* et *ü* consonne assourdies auraient d'ailleurs gagné à être groupées et à n'être présentées qu'au chapitre des groupes de consonnes. Le chapitre XVII sur l'assimilation et la dissimilation groupe ensemble les faits d'action par contact, qui entrent bien en effet dans la théorie des combinaisons phonétiques où les range M. R., et les faits d'action à distance, qui sont des *mutations*, au sens où M. R. emploie ce mot et rentrent dans la théorie de l'évolution phonétique.

P. 158 et suiv., ce qui est dit des mi-occlusives telles que le *c* de run *car'* et le *tch* de ital. *ci* manque aussi de nuances. Il est incontestable que ces phonèmes comprennent un élément occlusif et un élément fricatif ; et les sujets parlants ont conscience de cette dualité, comme on le voit par l'article d'un Russe, M. Schtcherba, *Mémoires de la Société de linguistique*, XIV, 237 et suiv. Il y a passage continu de l'occlusive à la fricative, et il en résulte que le phonème est tenu pour un ; le cas est comparable à celui des diphtongues, qui forment un seul et même élément syllabique, mais dont la complexité n'est pas contestée.

M. R., comme beaucoup de phonéticiens, croit un peu trop que décrire le procédé par lequel a lieu un changement phonétique équivaut à l'expliquer. Un exemple typique de cette confusion se trouve, p. 137, à propos du passage de *r* lingual à *r* grasseyé.

En général, M. R. aurait gagné à se limiter à la phonétique descriptive. Il n'a de la phonétique historique aucune connaissance personnelle ; quand il cite des exemples, il les estropie souvent, ainsi quand il parle d'un slave *deceti* p. 310 ; ou il les cite d'une manière incohérente, ainsi quand, p. 313, il est côte à côte un nominatif sanskrit *bhrâtâ* et un thème *pitar*, sans avertir ; car il indique les faits sans précision et sans exactitude, ainsi quand il parle du digamma grec, p. 107 et suiv. (il n'est nullement vrai que de F ait disparu de la graphie et de la prononciation au v[e] siècle avant J.-C. ; on sait que le F était encore vivant en laconien vers le début de l'ère chrétienne) ; ou il se sert des faits les plus incertains, comme le font volontiers les incompétents, ainsi quand il cite de l'étymologie le fr. *trouver*, p. 274. Dans une prochaine édition que le livre ne manquera pas d'avoir, M. R. aura tout avantage à l'alléger de ces indications historiques de seconde main et à en faire un pur traité de phonétique théorique.

En revanche, il conviendrait de tenir un peu plus de compte des langues autres que celles de l'Europe occidentale. Par exemple, sur la question de l'interrogative, il lui suffirait de renvoyer à l'exposé de

M. Westermann dans sa *Grammatik der Ewesprache* pour faire ressortir que dans ces langues où l'accent de hauteur et les intonations jouent un grand rôle, l'interrogation n'est pas marquée par l'élévation de la voix sur la fin de phrase. En arménien, il y a élévation de la voix, mais sur la syllabe accentuée du mot sur lequel porte la question, quelle que soit la place du mot dans la phrase. Et ceci éclairerait sans doute les langues anciennes, comme le grec qui était une langue à accent de hauteur et à intonation. Les grammairiens de l'Inde, phonéticiens subtils, ne semblent pas indiquer une élévation de la voix qui caractériserait l'interrogation ; et la pluti, sorte d'allongement de certaines syllabes, qui a lieu surtout dans les phrases interrogatives peut très bien frapper une syllabe qui ne comporte aucune élévation de la voix. Les indications de la p. 213 et suiv. se rapportent au français qui est loin de représenter ici un type général [1].

A. MEILLET.

---

O. BROCH, **Slavische Phonetik**. Heidelberg, C. Winter, 1911, in-8°, x 347 p. (*Sammlung Slavischer Lehr-und Handbücher*, I, 2).

Ce volume, le second de la collection de manuels de langues slaves dirigée avec tant d'autorité par MM. Leskien et Berneker est l'édition allemande de l'*Esquisse de physiologie de la prononciation slave* (Saint-Pétersbourg, 1910, in-8°, III-262 p.) qui forme le fascicule V, 2 de l'*Encyclopédie de philologie slave*, publiée en russe par l'Académie de Saint-Pétersbourg, sous la direction de M. Jagic. A quelques détails près, les deux éditions se recouvrent exactement, et la division en paragraphes est la même dans les deux ; il y aura donc toujours avantage à citer l'ouvrage par paragraphes.

L'auteur, M. O. Broch, professeur à l'Université de Kristiania, est un observateur admirable. Il s'est fait connaître par une série de publications sur les parlers locaux slaves les plus curieux et les plus malaisés à observer ; M. B. s'est plu à décrire les parlers frontières, à déterminer si tel parler est petit russe ou tchèque, serbe ou bulgare. Sur aucun parler slave on n'a de descriptions plus précises, plus délicates que celles qui sont dues à M. B. Familier avec la prononciation de toutes les principales langues slaves modernes, ayant eu des occasions d'observer un plus ou moins grand nombre de sujets pour chacune de ces langues et connaissant d'ailleurs très bien la bibliographie de la question, M. O. B. était l'homme le plus qualifié pour écrire une phonétique slave. Le fait qu'il a observé de près plusieurs parlers locaux lui a donné un sentiment exact des caractères essentiels de la prononciation des langues slaves. Mais, avec beaucoup de rai-

1. Dans la bibliographie, il aurait convenu de mentionner la remarquable *Physiologie der Stimme* de M. Gutzmann. — P. 192, *stark geschnittene Akzent* et *schwach geschnittene Akzent* sont fâcheux.

son, ce sont les grandes langues communes, les langues littéraires telles que les parlent les gens cultivés, que décrit ici M. B. — Le point de vue auquel se place M. B. est uniquement celui de la façon dont les phonèmes sont produits, jamais celui de l'effet acoustique. Quant aux procédés d'observation, M. B. se borne à l'observation directe et ne recourt jamais aux instruments; mais il tire scrupuleusement parti des quelques recherches expérimentales qui ont été faites, et il a consacré notamment aux recherches de M. Gauthiot sur l'accent serbe et de MM. Gauthiot et Vendryes sur l'accent et la quantité tchèques des discussions approfondies, dont l'intérêt est très vif.

Conformément à l'objet de son livre, M. B. se borne à la description de la prononciation actuelle et s'abstient de tout examen du passé. Or, les langues slaves modernes ont des prononciations très différentes, et M. B. est amené, après avoir donné des indications générales, à passer en revue les principaux idiomes slaves. Il fournit donc une sorte de tableau comparatif de la prononciation actuelle des langues slaves. On n'aura qu'à en rapprocher l'état slave commun, tel que la comparaison permet de le restituer, et l'on aura une première idée de l'évolution. On sera tenté de regretter que certaines particularités communes encore aujourd'hui à l'ensemble des langues slaves n'aient pas été mises en plus grande évidence. Ainsi il importe beaucoup de constater que les occlusives des langues slaves sont, au point de vue du type articulatoire, de même sorte que les occlusives françaises : *p*, *t*, *k* sont des sourdes fortes nullement aspirées, et *b*, *d*, *g* des douces sonores, dont la sonorité commence dès le moment de l'occlusion. Ces types d'occlusives sont les plus stables de tous, et c'est à l'usage qui en est fait que tient en notable partie la ressemblance extérieure qui se maintient de manière si frappante entre les diverses langues slaves. Un autre trait remarquable est la prononciation nette et non affaiblie des consonnes intervocaliques; ce trait qu'on retrouve par exemple en italien, explique en notable partie l'aspect archaïque des langues slaves; c'est, il est vrai, à cette prononciation nette des intervocaliques que fait sans doute allusion M. B. au § 202, à propos de la syllabe; chaque syllabe slave est, dit-il, isolée des autres par une expiration spéciale. M. Thomson au livre de qui renvoie M. B. (*Linguistique générale* [en russe], 2ᵉ édit., p. 224) est du reste un peu plus explicite que M. B. et indique mieux ce caractère d'isolement des consonnes intervocaliques par rapport à ce qui précède ; c'est cette particularité qui explique l'extraordinaire stabilité des consonnes intervocaliques en slave ; en réalité, ce ne sont pas proprement des intervocaliques, mais des consonnes isolées, et comparables à des initiales.

Au § 98, à propos des voyelles bulgares, M. B. veut bien citer mon article sur un effet de l'accent d'intensité, et il fait sur les conclusions des réserves justifiées ; mais cet article est maintenant rectifié par une

note sur la quantité des voyelles fermées, dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, XV, 265 et suiv.; c'est en fonction de la quantité que les voyelles inaccentuées tendent à se fermer ; et ce n'est pas par hasard que la fermeture de *e* et *o* inaccentués en *i* et *u* ait lieu surtout dans les dialectes bulgares orientaux où l'accent entraine des allongements et l'absence d'accent des abrègements sensibles (v. Schtchepkin, *Utchebnik bolg. jazyka*, § 6, p. 2). Le russe, où les différences de durée entre syllabes accentuées et inaccentuées sont très grandes, est aussi de toutes les langues slaves celle où les voyelles inaccentuées sont les plus altérées. M. Miletič (*Das Ostbulgarische*, col. 42) rapproche déjà le russe du bulgare oriental à ce point de vue.

Le livre de M. B. est très personnel, riche de faits précis, suggestif d'un bout à l'autre. Il continue dignement la collection ouverte par la belle grammaire du vieux slave de M. Leskien.

A. Meillet.

---

Franklin Edgerton, **The k-suffixes of Indo-Iranian.** Part. I. The k-suffixes in the Veda and Avesta. Leipzig (imprimerie Drugulin), 1911, iv-104 p.

Cette dissertation de doctorat présentée à l'Université Johns Hopkins a pour objet l'un des principaux types de formation nominale de l'indo-iranien et aboutit à quelques résultats curieux. Le suffixe *-ka-* a pris tant dans l'Inde que dans l'Iran une importance considérable. Mais la fréquence d'emploi en a augmenté progressivement dans chacun des deux domaines à partir du début de l'époque historique, et la comparaison des faits présentés par le moyen indien et le moyen iranien donnerait une idée fausse du rôle joué par le suffixe en indo-iranien. Pour fréquente que soit la forme *-ika-* en sanskrit, par exemple, elle ne remonte pas à l'époque indo-iranienne, et l'on est moins autorisé encore à en chercher l'origine en indo-européen. M. E. parait avoir fait des faits védiques une étude personnelle assez soignée. Pour les anciens textes iraniens, il dépend entièrement de M. Bartholomae et ne s'aperçoit même pas qu'il emmêle des mots vieux perses comme *bandaka* et *vazrka* avec des mots de l'Avesta ; il aurait pu noter que des adjectifs vieux perses comme *aiva* ou *naiba* sont représentés par des formes pehlvies et persanes qui reposent sur *aivaka*, *naibaka*. Sa connaissance de la grammaire comparée est aussi toute superficielle ; par exemple, quand il utilise p. 23 la forme ved. *udakam* « eau », il ne semble pas apercevoir que ce nominatif-accusatif a dû remplacer une forme trop anomale, du type de gr. ὕδωρ, v. sax. *watar* ; le fait que *udakam* figurait d'abord au nominatif-accusatif seulement aurait mieux ressorti si M. E. avait dit que l'unique exemple de *udaka-* à un autre cas dans le Rgveda était l'ablatif *udakāt* (ainsi distingué de *udnas*) et se trouvait au mandala X seulement. — Mais tel qu'il est, le travail est intéressant, les

faits y sont commodément classés et les conclusions semblent correctes.

A. MEILLET.

---

Constantin CAPOS, **Nouvelle grammaire grecque,** avec de nombreux exercices de traduction, de lecture et de conversation. Paris, Heidelberg, Londres, Rome, Saint-Pétersbourg, Jules Groos, 1908; VIII-483 p. (Méthode Gaspey-Otto-Sauer pour l'étude des langues modernes).

La nouvelle grammaire grecque de M. Capos est à la fois une grammaire de la langue écrite et une grammaire de la langue parlée dans la Grèce d'aujourd'hui. Les règles de la langue parlée sont tantôt placées après celles de la langue écrite, dans des chapitres indépendants, tantôt mêlées avec elles dans un même chapitre; c'est un inconvénient qu'il eût été facile d'éviter, et un défaut de plan qui ne sera pas sans causer de grandes difficultés à ceux à qui s'adresse cette grammaire, c'est-à-dire aux Français qui veulent apprendre le grec moderne. L'ouvrage est divisé en deux parties, selon le plan de la collection à laquelle il appartient; dans la première sont exposées les règles élémentaires qui concernent les formes des parties du discours; la seconde traite de la syntaxe, qui est plutôt une syntaxe de la langue écrite, avec quelques observations sur la langue parlée. Chaque leçon est suivie, dans la première partie, d'un vocabulaire, d'un exercice de version et de thème, et d'un dialogue; dans la seconde, de thèmes et d'exercices de lecture. Mais le défaut général se fait toujours sentir, en ce sens que les mots, les versions et les dialogues sont tantôt de la langue écrite, tantôt de la langue parlée; les thèmes, eux aussi, doivent être faits dans l'une et l'autre langue, de telle sorte qu'en réalité l'étranger se trouvera aux prises avec deux idiomes; je doute qu'il arrive à un résultat sérieux. Les préférences de M. C. vont à la langue parlée; il estime qu' « il serait fort opportun de faire accepter le grec vulgaire comme langue officielle de la Grèce »; n'aurait-il pas mieux fait de composer une grammaire de la langue vulgaire, avec un appendice où auraient été sommairement notées les différences de la katharévousa? A-t-il craint qu'on ne le traitât de corrupteur, de malliaros, de psychariste? Il se trouverait en bonne compagnie. Et puis, qu'est-ce que cela pourrait bien lui faire? Sa grammaire aurait gagné en précision et en clarté, aurait certainement été plus utile, et lui aurait probablement coûté moins de peine. Le but de M. Capos aurait été bien mieux rempli, car ce qu'il désire, n'est-il pas vrai, c'est de mettre rapidement l'étranger, le Français, en état de parler avec tous, et non pas seulement avec une fraction de la population [1]. — Deux vocabulaires, grec-français et français-grec, sont à la fin du volume.

MY.

---

1. On ne dit pas le *caractère* d'une forme verbale, mais la *caractéristique* (le mot est d'ailleurs mal employé); ni l'augment *temporaire*, mais *temporel*. P. 247

**Aristophanis cantica** digessit, stropharum popularium appendiculam adjecit O. Schroeder. Leipzig, Teubner, 1909; VIII-100 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Le lecteur peu familiarisé avec les théories métriques de M. Schrœder ne le suivra pas sans difficulté dans ses analyses des strophes aristophaniennes. Bien qu'un grand nombre de parties lyriques du poète soient d'une extrême clarté, il y a des passages pour lesquels M. Sch. lui-même, malgré ses hardiesses, avoue son incertitude; et si pour de nombreux morceaux il propose des scansions tout-à-fait satisfaisantes et des groupements en périodes qui paraissent inattaquables, il s'en faut que l'on puisse toujours se déclarer convaincu, même dans des cas où la disposition générale semble lucide et d'un dessin très séduisant Il est possible, par exemple, que la pentapodie anapestique n'existe pas, et que même des « tirones » ne peuvent songer à cette forme métrique (p. 3); mais si l'on est obligé, pour scander les vers 285 et 336 des *Acharniens*, composés de cinq anapestes, d'y chercher une mesure pseudo-crétique, grâce à un ictus particulier qui relèverait pour ainsi dire la première syllabe de chaque pied, il ne manquera pas non seulement d'apprentis, mais encore de maitres, qui se refuseront à suivre M. Sch. dans cette voie. Il faut dire aussi qu'il arrive à M. Sch. de se servir de textes suspects. Dans cette même scène des *Acharniens* v. 294 il lit οὐκ ἴσατ', ce qui choque à la fois la langue et le mètre. Les vers 1755-1762 des *Oiseaux* sont d'une structure très simple ; de quelque manière qu'on les considère, ils sont composés de quatre éléments identiques, formés chacun de deux tétrapodies; dans le second M. Sch. lit ἐπὶ πέδον, ce qui détruit l'harmonie de l'ensemble; le texte est manifestement corrompu, et l'on a corrigé avec raison, les uns ἐπί τε πέδον, les autres ἐπὶ δάπεδον. On n'en reconnaitra pas moins que le système de M. Sch., sur lequel reposent ses analyses, est fondé sur une conception juste en principe de la composition strophique; les subdivisions et les groupements apparaissent le plus souvent, dans ses tableaux, avec une grande

---

ce n'est pas le passé du subjonctif qui est employé par la langue française après *après que*, mais le passé antérieur. Parmi les fautes d'impression, qui d'ailleurs sont peu nombreuses, je note celles-ci, qui peuvent induire en erreur : p. 56 lire κατοικα et non κατοίκα; p. 68 ἔρχεται et non ἔρχεσαι; p. 130 δὲ γράφω καθ' ἑβδομάδα et non δὲ γράφω. Enfin il faudra corriger, dans une édition subséquente, un grand nombre d'expressions qui ne sont pas françaises : p. 128 ne *prêtez* pas foi à ses paroles; 136 nous *secourerons* (cf. p. 197 je *secourerai*); 112 l'armée *persane* de Mardonius; 165 nos fleurs sentent *bien*; 178 tout est vain *au-dessous* du soleil; 233 (id. 265) l'oiseau était *assis* sur l'arbre; 274 la *véracité* de l'événement (plusieurs fois, p. ex. 361, 380); 328 nous *entendions* que ces nouvelles étaient dénuées de fondement; 334 *chaque une* heure; 352 le ministère *sera déchu*; 354 les maisons *ont été écroulées*; 368 *foule* d'hommes sont soumis à l'erreur; 382 il servait sa patrie autant avec son esprit qu'avec *son sabre* (cf. 273 où il est parlé du *sabre* suspendu au-dessus de la tête de Damoclès); 381 l'*exécution* de nos devoirs (cf. 386 *exécuter* son but); 402 tu dois avoir entendu *de* cela; 412 dans *quel* pays et dans *quelle* position que l'on soit; etc.

netteté, et l'œil saisit immédiatement la forme extérieure de l'ensemble, ce qui est d'une utilité incontestable pour comprendre et apprécier ce qu'a voulu faire le poète. Bien que ses scansions des éléments de détail soient parfois discutables, c'est surtout par la mise en lumière des relations intérieures entre ces éléments divers, méthodiquement unis entre eux, que M. Schrœder aura rendu service à la science métrique. Mais, il convient de le redire, cette analyse des *Cantica* d'Aristophane et des tragiques ne peut être pleinement comprise sans la connaissance des *Vorarbeiten* de l'auteur.

My.

---

**Inscriptiones græcæ** ad inlustrandas dialectos selectæ, scholarum in usum tertium edidit F. Solmsen. Leipzig, Teubner, 1910, viii-98 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Dans sa seconde édition (1905), M. Solmsen avait conservé les mêmes textes que dans la première (1903). Dans celle-ci, le cadre a été remanié pour donner place à plusieurs inscriptions dialectales récemment découvertes ; quelques autres, déjà connues, ont également été ajoutées. Ces additions ont nécessité, pour que ni le nombre des pages (98 au lieu de 96) ni le prix du volume (1 mk. 60 = 2 fr.) ne fussent augmentés, l'exclusion de quelques textes moins importants. Ont été retranchées la seconde table d'Héraclée, les deux dernières parties de l'inscription de Cos sur les sacrifices, et les quatorze dernières lignes du décret de Larissa, composées seulement de noms propres. L'inscription n° 22 (Mycènes, v[e] siècle) est remplacée par une inscription funéraire de Méthane (vi[e] siècle, n° 24). Ont été ajoutés les n[os] 2, traité de synœcisme entre les Orchoméniens et les Evemniens (arcadien) ; 13, inscription sur un canthare (béotien) ; 26, inscription funéraire (mégarien) ; 46, fragment d'inventaire du temple d'Éphèse (ionien) ; 48, inscription de Milet (ionien) ; 50, stèle de Sigée (ionien et attique) ; 51, stèle de Cyzique (ionien) ; et la seconde partie de la stèle de Damonon, découverte en 1907 (n° 19, laconien). Le volume comprend maintenant 57 numéros au lieu de 50. Les textes ont été soigneusement revus ; je note les corrections suivantes : 3, 20 τοῖ πλήθει au lieu de τοῖ πλήθι ; 7, 46 rest. γενεθλίοισι pour γενεσίοισι ; 8 B, 18 Κρέων comme dans la première édition, au lieu de Ἔργων ; 10, 53 Πιτθίνατος au lieu de Πιτοίνατος ; 33 VII, 45 δικ[ακσα]τό, comme l'a bien montré Jacobsthal, au lieu de δικ[αδδι]τό ; 39 D, 29 τοῖα δὲ pour τοιάδε. L'éloge de la publication n'est plus à faire.

My.

---

Gunnar Rudberg, **Kleinere Aristoteles-Fragen**. II. *Die Tiergeschichte* des Michael Scotus und ihre mittelbare Quelle (Extr. de *Eranos*, vol. IX, p. 92-128). Upsal, impr. Almqvist et Wiksell, 1909.

Cette étude est la suite des recherches commencées par M. Rud-

berg, sur la tradition de l'*Histoire des Animaux* d'Aristote. Après avoir examiné la valeur critique de la traduction de Guillaume de Moerbeke (V. *Revue* du 20 mai 1909), c'est maintenant sur la traduction latine de Michel Scot qu'il appelle l'attention. Mais cette traduction n'a pas été faite directement sur le texte grec ; elle représente une traduction arabe, que Scot a rendue en s'attachant, selon toute apparence, pas à pas à l'original. M. R. s'est demandé si cette traduction latine peut nous amener à des conclusions plausibles sur le manuscrit grec d'après lequel fut faite la traduction arabe. Il a procédé alors à une série de comparaisons très minutieuses entre la traduction latine et les leçons des deux familles de manuscrits de l'*Historia animalium*, en se bornant toutefois presque exclusivement au premier livre ; il a examiné en outre les paraphrases du traducteur, ses additions, ses écarts du texte, ses lacunes, et est arrivé à la conclusion suivante. Le manuscrit grec, source de la version arabe, était en onciale, de date incertaine, mais antérieur à 800 ; le texte, quoique non exempt de fautes, était bon. Il était annoté de scholies, dont on retrouve la trace dans la traduction de Scot, et dont quelques-unes ont été substituées au texte. On se trouve donc en présence d'une très ancienne tradition, et la traduction de Scot n'est pas sans valeur critique. On ne saurait méconnaître l'intérêt de ces résultats ; car si M. Rudberg voit juste (et il y a tout lieu de le croire), le manuscrit grec inconnu, source de la traduction arabe, serait le plus ancien dont nous ayons des traces, et la traduction de Scot remonterait ainsi, indirectement il est vrai, à une source plus ancienne encore que la traduction de Guillaume de Moerbeke.

My.

---

Νόμος Ῥοδίων ναυτικός. **The Rhodian see-law**, edited from the manuscripts by W. Ashburner. Oxford, Clarendon, 1909 ; ccxcvi-132 p.

Le texte connu sous le nom de *Lex Rhodia*, loi rhodienne, est le plus ancien recueil de lois et usages maritimes de la Grèce. Compilé probablement, de matériaux d'époques différentes, entre 600 et 800 après J.-C., plusieurs fois remanié et augmenté de nouveaux chapitres, ce curieux document, dans sa forme actuelle, nous représente, selon toute vraisemblance, une adaptation du texte original destinée à prendre place dans les *Basiliques*. M. Ashburner en donne dans ce volume une discussion approfondie, et l'on peut se faire une idée de la minutie de son travail et de l'étendue de ses recherches au seul examen extérieur de l'ouvrage. Alors que le texte, avec l'appareil critique, comprend seulement 38 pages (56 y compris les appendices), l'introduction ne s'étend pas sur moins de 293 pages, plus du quintuple. C'est que M. A., semble-t-il, a voulu épuiser le sujet ; son ouvrage ne consiste pas seulement dans la publication et l'interprétation du texte même de la loi rhodienne ; c'est bien plutôt, à l'occasion de ce

texte, une étude, poussée jusqu'aux derniers détails, des lois, règlements et prescriptions relatifs au commerce maritime de l'époque. L'introduction contient d'abord un sommaire des chapitres de la loi, et se divise ensuite en trois parties. I. Partie critique : M. A. énumère les manuscrits, qui sont très nombreux, indique comment il a établi son appareil de variantes, donne un aperçu des précédentes éditions (la *Lex Rhodia* fut publiée une dizaine de fois, tantôt séparément, tantôt avec d'autres documents juridiques, tantôt enfin comme titre 8 du livre LIII des *Basiliques* ; en dernier lieu par Dareste, *Rev. de Phil.* 1905 et *Nouv. ét. d'hist. du droit*, 1906), et expose ses principes pour la constitution du texte (il a suivi en général les plus anciens manuscrits, tout en adoptant des leçons fournies par les autres). II. Partie historique : Origine de la loi, sa date probable, d'après ses rapports avec d'autres monuments de la jurisprudence romaine et byzantine ; à la fin de cette partie M. A. émet l'opinion que la loi rhodienne ne faisait pas partie, originairement, des *Basiliques* ; c'était déjà l'opinion de Pardessus. III. Partie juridique : M. A. établit une comparaison suivie entre la loi maritime de l'empire byzantin et celle des états méditerranéens au moyen âge, par exemple Ancône, Gênes, Pise, Raguse, Venise, etc. ; cette comparaison porte également sur les lois maritimes romaines. C'est seulement après cette longue introduction que M. A. publie le texte. La loi rhodienne se compose, si nous tenons compte de tous les fragments qu'on en connaît, de trois parties : 1° un prologue ; 2° une série de 19 chapitres très brefs ; 3° 47 chapitres contenus dans la plupart des manuscrits, abrégés dans quelques-uns, augmentés dans d'autres de diverses prescriptions, et précédés dans plusieurs d'une table de ces chapitres ; pour M. A., le texte authentique comprend seulement les deux dernières parties, et le prologue ainsi que les diverses additions sont rejetés dans les appendices. La traduction est accompagnée de notes dans lesquelles M. A. discute plusieurs variantes, interprète quelques faits de grammaire, et commente la signification des termes techniques ; l'historien de la langue y trouvera d'intéressantes observations. L'ouvrage est digne d'éloges ; les savants (Zachariæ von Lingenthal entre autres) demandaient une édition de la *Lex Rhodia* fondée sur des recherches plus approfondies et sur des principes critiques plus méthodiques ; la manière dont M. Ashburner s'est acquitté de cette tâche leur donnera toute satisfaction.

My.

---

**Rätsel aus dem hellenischen Kulturkreise,** gesammelt und bearbeitet von Wolfgang Schultz. Erster Teil, Die Rätselüberlieferung. Leipzig, Hinrichs, 1909 ; xx-159 p.

Ce volume forme la première partie d'un travail où l'auteur doit étudier les énigmes grecques, leur portée philosophique et particuliè-

rement leur signification comme symboles mythologiques et religieux. C'est la seconde partie qui nous fournira les explications de M. Schultz, et qui développera sa théorie, dont le présent volume ne donne pour ainsi dire que la préparation. M. Sch. y a réuni les énigmes connues par les textes grecs, en les groupant en subdivisions, suivant leur nature, et en y ajoutant, dans certains cas, de curieuses tentatives d'interprétation symbolique. Il ne faut pas se laisser induire en erreur par le titre de l'ouvrage; M. Sch. entend sans doute par énigme, comme on le fait couramment, une définition, en termes voilés et entourés à dessein d'obscurité, d'une chose à laquelle conviennent les propriétés ainsi indiquées, et dont il s'agit de trouver le nom ; mais l'énigme est encore, pour lui, quelque chose de plus sérieux et de plus profond. S'il a dû donner place dans son livre à des énigmes qui ne sont que de simples devinettes, ainsi qu'à d'autres jeux de mots analogues, comme ce que nous appelons aujourd'hui des logogriphes, on sent très bien que c'est seulement pour justifier son titre, et que ce genre d'énigmes n'est guère qu'un hors-d'œuvre dans son travail. L'énigme, celle qui a besoin d'une véritable interprétation, a un sens caché religieux et philosophique ; elle renferme quelque chose de mystérieux, accessible aux seuls initiés ; c'est un symbole, lettre morte pour le vulgaire, qui nous transporte souvent dans des régions soumises à la toute-puissance du nombre. Je donne ici comme exemple l'explication que propose M. Sch. des Δελφικὰ γράμματα ; on verra en même temps quelles objections peuvent être faites. Les Δελφικὰ γράμματα se composent de l'E, ayant à sa droite les trois sentences Γνῶθι σεαυτόν, Μηδὲν ἄγαν, Ἐγγύα πάρα δ'ἄτη, et à sa gauche les trois autres Θεῷ ἧρα, Νόμοις πείθεο, Φείδεο τε χρόνοιο. Chaque groupe forme un hexamètre, et comprend 34 lettres ; l'E peut faire partie de l'un et de l'autre, parfaisant ainsi le total 35 = 5 × 7. Or 7 est le nombre sacré d'Apollon, et les deux groupes, y compris l'E central, forment 7 sentences qui étaient réparties entre les 7 colonnes du vestibule du temple du Dieu ; enfin le pséphos total est 707. On connaît en effet la relation du nombre 7 avec Apollon et son culte ; mais que d'hypothèses sont nécessaires pour arriver au résultat final ! Pour avoir des hexamètres, il faut renverser l'ordre de θεῷ ἧρα, compter l'ι adscrit de θεῶι comme une brève ou prendre pour longue la première syllabe de νόμοις, et faire de ἐγγύα deux syllabes. Pour obtenir les nombres mystiques, il faut faire entrer en ligne de compte la valeur numérique de τε, admettre l'usage de H alors que Ω serait inconnu, et lire ἄτη au lieu de la forme traditionnelle ἄτα, tout en conservant le dorisme ἐγγύα. Enfin, il faut compter l'E deux fois pour avoir le nombre de 35 lettres de chaque côté, le laisser à part pour avoir les hexamètres, et le reprendre de nouveau deux fois pour avoir le total 707. Ce n'est pas que je me refuse à voir un symbolisme numérique dans certaines sentences pythagoriciennes que M. Sch. analyse d'une

manière analogue ; on sait quelle importance les Pythagoriciens attachaient au nombre, et quels symboles étaient pour eux des noms comme Πυθαγόρας = 99, τετρακτύς = 128, etc. Mais je reste sceptique en voyant M. Sch. prendre tant de libertés avec les textes pour arriver à trouver des nombres qui répondent à ses desiderata. Je le suis d'autant plus que dans une de ses interprétations M. Sch., tout pénétré de son système, ne s'aperçoit pas qu'il fait une erreur de calcul. P. 33, il veut réduire en symbole le vers homérique Z 181 πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. L'énigme de la chimère, dit-il, ne peut pas avoir eu la forme d'un hexamètre, parce que l'ordre régulier, πρόσθε, μέσση, ὄπιθεν n'est pas observé (singulière raison) ; nous pouvons donc, puisque nous n'avons pas à faire avec un hexamètre, rétablir l'orthographe normale πρόσθεν et ὄπισθεν (pourquoi alors ne pas lire μέση ?). Nous avons ainsi trois lignes, πρόσθεν λέων = 145, μέσση χίμαιρα = 131, ὄπισθεν δράκων = 153. Le total de la première et de la dernière ligne est $288 = 2 \times 12^2$. Très suggestif, sans doute, cette deuxième puissance de 12 multipliée par 2 ; mais $145 + 153 = 298$ ; et cela suffit pour faire remarquer l'arbitraire de toute la combinaison [1]. La seconde partie de l'ouvrage devra apporter les éclaircissements dont on a besoin, et qui ne seront pas superflus. La collection réunie par M. Schultz se subdivise de la manière suivante, après un premier chapitre où est traduit le passage d'Athénée (X, 69-89) relatif à ce sujet : 1) énigmes proprement dites ; 2) oracles énigmatiques ; 3) sentences et symboles ; 4) énigmes grammaticales (jeux d'esprit sur les lettres et leurs formes, vers palindromes et isopsèphes, logogriphes) ; 5) énigmes mathématiques et problèmes.

My.

---

Bibliothèque d'Oxford. M. Tulli **Ciceronis** orationes Pro Tullio Pro Fonteio Pro Sulla Pro Archia Pro Plancio Pro Scauro recognovit brevique adnotatione critica instruxit Albertus Curtis Clark collegii reginae socius. — La préface (xv p.) est datée de décembre 1910.

Dans le plan général de la bibliothèque d'Oxford, la répartition des discours de Cicéron, entre M. Peterson et M. Clark, a été faite, comme il suit : le premier a été chargé, à part les Verrines (volume paru), des discours contenus dans le Par. 7794 (Post Red. De Domo, Har. resp. Sest. Vat. Prov. cons. Balb.) ; le volume est sous presse ; la publication des discours restants, commencée d'ailleurs bien plus tôt avait été confiée à M. Clark ; elle se termine avec le présent volume. A remarquer que le départ était fait non pas chronologiquement, mais d'après les manuscrits qui servent de base aux éditeurs.

---

1. On peut même encore se demander ceci : Cette définition de la Chimère étant connue à l'époque homérique, comment la lettre Ω peut-elle intervenir dans l'évaluation de sa valeur numérique ?

Le nouveau livre de M. Cl. est beaucoup moins compact que les trois précédents ; celui-ci n'est guère que de moitié.

Dans le volume même il y aurait à distinguer entre les discours. Naturellement il conviendrait d'abord de mettre à part ceux dont nous n'avons que des fragments conservés dans des palimpsestes : *Pro Tullio*, *Pro Scauro* et en partie le *Pro Fonteio* ; M. Cl. avertit lui même que pour cette partie, il n'a fait que reproduire les éditions spéciales ; l'autre groupe comprend les discours complets : ici l'éditeur s'appuie sur la série habituelle de ses mss. : TE *e a* Σ *p*, etc. ; par exception, G dans le *Pro Archia* [1]. Les manuscrits de M. Cl. varient légèrement d'un discours à l'autre ; mais ils sont sensiblement les mêmes dans chaque volume ; ce qui permet au lecteur de mieux saisir leur ensemble, leurs rapports, et aussi de juger de la méthode de l'éditeur.

La préface est fort bien rédigée ; elle fait ressortir nettement le caractère des divers manuscrits [2], et surtout celui des deux recensions principales (*Stirps Germana*, *Stirps Gallica*) que nous avons, comme base, dans ce groupe de discours. Sur la *Stirps Germana* (TE), j'aurais voulu voir indiqué plus nettement dans la préface (p. XI) que cette famille rétablit toutes sortes de petits mots, parfois même des membres de phrases supprimés dans les autres recensions ; on en a la preuve à toutes les pages.

A noter, dans la préface, le grand éloge du livre de M. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*.

On n'édite pas trois volumes de discours, où le texte est souvent appuyé des meilleurs manuscrits, sans se faire la main ; aussi personne ne s'étonnera que, dans le trouble de quelques passages, M. Cl. fasse preuve d'un diagnostic excellent dont profite surtout le dernier tome et qu'il sache mieux que les plus experts, retrouver la cause du mal [3].

M. Cl. ne reçoit d'habitude dans le texte que des conjectures dont l'admission est quasi forcée : je regrette de ne pouvoir convenir que tel fût le cas pour *Arch*. 4, 24, *coepit*, ni pour 5, 10 : *Dedit etiam hoc non solum lumen ingeni* [4].

---

1. M. Cl. a ses manuscrits comme Halm avait les siens. Les deux groupes sont opposés l'un à l'autre, par exemple *Sull*. 5, 4. — Prière au lecteur de retenir que pour mes références, partout je cite le discours, le paragraphe et la ligne dans l'édition.

2. Notamment de π dont il faut juger, dans le *Pro Sulla*, autrement que pour le *De Imp*.

3. Je recommande à ce titre l'explication de telle variante par l'existence d'une double leçon dans l'original (*Font*. 19, 19 et 22, 3). De même très bonnes remarques sur le trouble apporté par des abréviations : *Sull*. 29, 25 ; 33, 9 etc.

4. J'en dirai autant de la transposition : *Sull*. 34, 2, *cum princeps... juventutis*. — Par contre j'approuve tout à fait *Font*. 36, 9, <belli> *reliquias* ; *Sull*. 22, 1, *duo* jam (pour *etiam* au lieu de II *iam*) ; *Planc*. 98, 5 : *cum a me* (au lieu de *tamen*), et encore au même discours, 54, 6, *interroga*. Même discours encore, 59, 20, l'intercalation de *Id quod multi invideant* entre *bonis* et *Nostis* d'après le *Pro Sestio*.

M. Cl. remplace régulièrement par la forme *ei* les pronoms démonstratifs incorrects des manuscrits : *hi* etc. Mais pourquoi n'avoir pas conservé *Font.* 24, 25, la forme *ii* de V ?

Les clausules entrent ici en ligne de compte dans la discussion des variantes : telle d'entre elles est écartée parce qu'elle est *malo* ou *pejore numero;* au contraire telle leçon concurrente est appuyée de la note *meliore numero;* ou *scripsi clausulae gratia*. Fort bien quand il s'agit de fins de phrase; l'argument a bien moins de force au milieu d'une phrase. — Pour justifier cette part faite aux clausules dans l'établissement du texte, M. Cl. invoque l'appui inattendu qu'a fourni récemment dans ces discours même le papyrus de Berlin : *Planc.* 27, 16, *se probatum sperare debet* contre les manuscrits : *debet sperare* : il n'a pas tort.

L'impression est des plus soignées; voici ci-dessous les seules défaillances que j'aie relevées [1].

Notons, pour terminer, cette remarque de la préface que les papyrus commencent à donner quelques fragments des discours et que notamment M Art. Hunt en a trouvé à Oxyrhynchus qui se rapportent à la seconde Catilinaire ; il va les publier prochainement.

La partie du Cicéron dont M. Cl. s'était chargé et qui comprend quatre volumes est achevée. Ces livres de discours dont le premier a paru en 1900, ont chaque fois reçu fort bon accueil, les critiques ne portant autant que je sache que sur des points secondaires ; de nouveaux mss. avaient été découverts; au bas des pages était constitué avec clarté et clairvoyance, un apparat tout renouvelé, soit par la présence d'exemplaires jusque-là inconnus, soit par une plus grande clarté jetée sur le rapport des mss. entre eux ; c'était, pour les critiques, un clavier nouveau auquel ils se sont très vite habitués et dont ils ont plus vite encore senti le prix. Tout ce qui a paru depuis sur le sujet, travaux ou livres, a été dès lors, bon gré mal gré, fondé sur le texte de M. Clark ; n'est-il pas clair que cette partie du Cicéron d'Oxford fait le plus grand honneur également à l'éditeur et à la collection ?

Émile THOMAS.

1. *Sull.* 20, 24, dans la parenthèse, lire natu*ra*. A la page suivante le nº de la ligne 8 revient deux fois. — *Arch.* 21, 17, écrire Stueren*burg*. — *Planc.* 89, 8, à la note écrire : glor*ia* et *Garatoni*. — Quelques abréviations de mots par des points dans l'apparat sont parfois obscurs et équivoques (par ex. *Planc.* 77, 27 *F.* marci *T*, etc.); s'en défier. — L'apparat est équivoque *Sull.* 63, 5 : *neque... dandum*; on ne sait si dans T les mots *ego tantum fraterno amori* sont omis, ou si l'un des mots *neque* ou *dandum* est simplement répété en trop à côté de l'autre. — La leçon *Sull.* 48, 25 : *sum* π ne se comprend pas; il faut recourir au livre de Halm pour savoir que le mot est omis par T et par les autres mss. de Halm. — La leçon *Sull.* 70, 22, *Haec* V est inexplicable, puisque la sigle V, pour ce discours, ne répond ici à rien, tandis que elle désigne, dans Halm, un ms. et dans M. Cl. encore, un ms. de fragments, mais seulement pour le *Pro Fonteio*. Je pense qu'il s'agit (comme 71, 6; 77, 2, 81, 1 et 7) de l'*ed.* V. — Je ne comprends pas le sens de la correction indiquée : *Planc.* 55, 14 : atque *Hirschfelder*.

L'abbé G. Arnaud d'Agnel, **Les Comptes du roi René** publiés d'après les originaux inédits conservés aux Archives des Bouches-du-Rhône. Paris, A. Picard et fils, 1908-1910. 3 vol. in-8° de XXVIII-411, 491 et 511 pages.

En 1873, M. Lecoy de la Marche publiait les *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René*, où lui-même devait puiser de nombreuses informations pour la *Vie du roi René*, son entourage, ses goûts artistiques, ses constructions, ses commandes de livres, de tableaux et de sculptures ; beaucoup d'autres historiens devaient y trouver à sa suite une documentation sûre et copieuse. Mais il n'avait pour ainsi dire pas exploré les registres du même souverain conservés aux Archives départementales des Bouches-du Rhône : et pourtant il y en a là plus d'une vingtaine qu'il aurait été essentiel de dépouiller à fond et d'étudier en détail. Cette lacune que les Provençaux déploraient depuis longtemps, M. l'abbé Arnaud d'Agnel vient de la combler : il mérite par là nos remerciements et nos félicitations. Le seul fait qu'il a rempli, avec les extraits les plus importants des comptes, les trois forts volumes signalés ci-dessus, montre que son choix a été large et que pour les matières sur lesquelles il a présenté des documents on risque beaucoup de ne plus rien trouver d'essentiel après lui.

Malheureusement ces registres et ceux des Archives nationales que M. Lecoy de la Marche a analysés, n'embrassent pas tout le règne de celui qu'on est convenu d'appeler le bon roi René (sous le rapport de cette dénomination, je crois que l'histoire sera quelque peu en contradiction avec la légende ; on peut citer bien des faits qui ne prouvent pas en la faveur de la bonté de ce monarque, loin de là). Ceux que M. l'abbé Arnaud d'Agnel nous fait connaître se rapportent aux années 1451 à 1454, 1465 (trois mois seulement), 1471 à 1481. Les chercheurs d'inédit ne devront pas se décourager : il y a encore de la besogne pour eux.

Au lieu de classer seulement par ordre chronologique les mentions qu'il relevait dans les comptes, M. l'abbé A. d'A. les a réparties sous plusieurs rubriques, qu'il a essayé de faire les plus compréhensives possible. En voici l'énumération, qui marquera le but poursuivi par lui :

1° Bâtiments et domaines d'Anjou. C'est la partie que M. Lecoy de la Marche avait le mieux traitée ; aussi il ne faut pas s'attendre à rencontrer ici beaucoup de choses nouvelles. Les articles les plus curieux sont relatifs aux grands poêles de faïence, que le roi frileux avait commandés à Jacques de Saverne pour les installer dans ses châteaux d'Angers, de Saumur et des Ponts-de-Cé, puis au vivier d'Angers, à des baignoires et à des tentures. On relève aussi, à la date du 5 mai 1453, des travaux exécutés au logis des chèvres et du dromadaire.

2° Édifices de Provence. Cette série est naturellement beaucoup plus riche que la précédente ; elle l'est d'autant plus que l'éditeur a compris dans ce chapitre toutes les dépenses faites pour le château et

le domaine de Gardane, acquis par le roi René en 1454. Les autres travaux ont eu lieu au palais et au jardin d'Aix ou à la maison de campagne du roi sur les bords de l'Arc, à l'hôtel de Marseille qui s'élevait sur le quai du pont et aux bastides rurales de Saint-Jérôme, d'Olivet et du Pin, au château de Peyrolles, à celui de Tarascon (pour lequel nous ne trouvons pas malheureusement tous les renseignements que l'on souhaiterait), à la maison d'habitation que René avait achetée dans Tarascon et où il résidait pendant que le château était livré aux ouvriers; enfin aux maisons d'Avignon qu'il avait également acquises pour s'y installer avec sa cour (il reste encore dans ce palais des plafonds peints qui ont déjà fait l'objet d'études intéressantes). Ce sont surtout les dépenses pour Gardane qui ont alimenté ce chapitre, non seulement celles qui eurent pour objet le château, mais encore celles qui eurent trait à l'exploitation agricole. Je n'insisterai pas puisque aussi bien un autre auteur provençal a déjà trouvé là une documentation suffisante pour un ouvrage important. Les articles « Ménagerie et oisellerie » d'une part, « Batellerie » d'autre part, prouvent le plaisir que prenait le roi René aux oiseaux, voire les plus communs, et aux animaux sauvages (à Berre, il gardait un lion et un léopard, il avait une collection de singes qu'il faisait habiller, etc.) ainsi que le goût qu'il avait pour une installation confortable, même riche, pendant ses voyages.

3° A beaucoup près, le chapitre qui sera le plus estimé est celui qui a pour titre : « Objets d'art ». Faut-il signaler tous les peintres et enlumineurs sur lesquels M. l'abbé Arnaud d'Agnel fournit de nouvelles indications, les maitre Geffelin, peintre d'Angers, Jeannin Joulain, peintre de Paris, Barthélemy d'Eyck (est-ce un parent des Van Eyck), Pierre Dubillant, Jean Lemaitre (d'Angers), Léon de Forli (*Dafforli*), Pierre Garnier, Victor Hallier, etc.? Mais c'est surtout sur Nicolas Froment, « qui a fait *Rubrum quem viderat Moyses* », que notre attention s'arrête le plus volontiers. Le roi René, après lui avoir payé ce tableau du *Buisson ardent*, lui fit exécuter en la galerie de son hôtel d'Avignon « le combat des naves turquesques et chrestiennes »; il lui commanda la peinture des armes de la reine sur les deux arcs vis-à-vis du même hôtel, une image de Notre-Dame de l'Annonciade, des bannières, etc. A un autre, du nom de Roumier, il donnait l'ordre de peindre en la salle d'Aix « des bestes estranges d'Alixandrie ». Non content d'avoir un peu partout des artistes qui travaillaient sur ses indications, il faisait encore acheter des tableaux de piété, notamment en Flandre. Toute une équipe de miniaturistes décorait ses livres : nous savons, grâce à M. l'abbé A. d'A., que le manuscrit du *Cœur d'amour épris* fut enluminé par Guillaume Porcher. Le plaisir que prit l'éditeur à nous présenter tant de détails nouveaux l'a même entraîné à dépasser les limites qu'il s'était fixées et à nous servir en hors d'œuvre (mais qui s'en plain-

drait?) des prix-faits de peintures exécutées dans le même temps à Arles et Tarascon : il nous signale ainsi, d'une façon très précise, des verrières de l'avignonais Guillaume Dombet au chœur de l'église Sainte-Marthe, deux rétables du célèbre Enguerrand Charonton pour la même église et pour la Major d'Arles[1], d'autres de Jean Maillet pour Sainte-Croix d'Arles, de Thomas Grabuset pour la confrérie des Saints Crépin et Crépinien de Tarascon, de Guillaume Richier pour Saint-Laurent d'Arles, de Martin Pacaud pour la confrérie de Saint-Trophime. Combien ces textes sont précieux, surtout maintenant que nous rendons à ces artistes d'autrefois l'estime qu'ils méritent! — Les mentions sur les ouvrages de sculpture payés par le roi René ne sont pas moins précieuses. Là encore un nom domine tous les autres, c'est celui de François Laurana. En sa qualité de « tailleur d'imaiges », il fit partie de la maison royale avec son valet, pendant toute l'année 1477 et une partie de l'année suivante : c'était le moment où René donnait en cadeau de noces à sa fille (femme du peintre Jean de la Barre) une robe d'écarlate. Laurana commençait alors chez les Célestins d'Avignon le fameux rétable de *Notre-Dame-du-Spasme*, que le roi faisait placer au-dessus du maître autel de l'église : c'était là, semble-t-il, sa plus grande préoccupation. René d'Anjou ne devait pas voir l'achèvement de ce monument et Laurana lui-même ne devait pas obtenir l'entier paiement de son salaire sans de grandes difficultés. — Sous la même rubrique d'objets d'art, M. l'abbé Arnaud d'Agnel a compris les livres et manuscrits (achat ou confection et reliure); dès 1477, le roi faisait acheter par son astrologue, maître Jean Laurent, des livres « escripts en molle », c'est-à-dire imprimés. — Puis, les ouvrages de tapisserie et de broderie, qui semblent avoir joué un grand rôle dans la décoration des appartements royaux, les étoffes brodées, qui étaient aussi recherchées pour l'habillement. René en faisait exécuter en Anjou et en Touraine, il avait aussi à ses gages des tapissiers, il achetait enfin à Avignon ou ailleurs. Notons là encore les sommes payées au brodeur Arnoulet, à qui avait été confiée la façon du drap d'or donné aux Célestins d'Avignon; ces religieux devaient conserver longtemps ce témoignage insigne de la bienveillance royale. Deux des articles consacrés à cette dépense peuvent servir d'argument à ceux qui prétendent que la croix à double traverse, dite aujourd'hui croix de Lorraine, était d'Anjou; ce sont les nos 838 et 839, la croix que brodait Arnoulet est appellée dans l'un « double croix », dans l'autre « croix d'Anjou ». — Vient ensuite l'orfévrerie, qui tient une grande place, à cause de l'habitude que l'on avait au moyen âge de transformer en pièces d'apparat l'argent que l'on avait dans ses coffres; ces mêmes pièces aidaient plus tard à contracter des emprunts et nous savons que le roi René était bien souvent dans la

1. Le rétable pour cette église avait déjà été signalé dans le *Musée d'Arles*, années 1876-1877, p. 261.

nécessité de recourir à cet expédient et d'engager ses bijoux ou sa vaisselle d'argent. Au milieu des documents qui concernent l'orfévrerie se trouvent ici quelques pièces concernant la pêche du corail, notamment la confirmation du pacte conclu à ce sujet par le florentin René de Pazzi et les vénitiens Jean Martini, Mathieu et Ambroise Contareno avec Jean Cossa, lieutenant général du roi en Provence. — Les dernières pages de ce long chapitre contiennent les extraits des comptes relatifs aux armes et aux verreries. Pour ses verrières, le roi s'adressait beaucoup à Avignon et à Aix. Quant aux armes dont il avait la passion comme les seigneurs de son temps, il en faisait venir d'Italie et d'Orient.

4° La quatrième grande division des extraits présentés par M. l'abbé A. d'A. est intitulée : « Costumes, équipages ». Il y a là beaucoup de documents sur la provenance des étoffes, des fourrures et des cuirs, sur leur commerce, leur prix, leur ornementation, etc. Je suis obligé de passer rapidement pour aborder la série suivante.

5° Meubles, ustensiles, objets divers. Et tout d'abord, l'éditeur nous nous offre de très précieux inventaires qui, de même que les prix-fait signalés ci-dessus, existent ailleurs que dans les registres de comptes. Mais il a voulu compléter l'œuvre de M. Lecoy de la Marche, qui n'en avait donné que pour les résidences angevines du roi René. Grâce à lui, nous avons maintenant l'inventaire des meubles garnissant le palais d'Aix, celui des meubles du jardin royal en la même ville, la nomenclature de ceux qui se trouvaient en l'hôtel royal de Marseille, le tout en 1462. Pour le château de Tarascon, M. l'abbé A. d'A. nous présente un inventaire de l'artillerie en 1417, c'est à dire avant l'avènement de René d'Anjou, un autre des objets remis en 1432 par Gabriel Valori, maître d'hôtel de la reine de Sicile, au conseiller Jean Bernard, enfin une description complète datée de 1457, qui nous est bien précieuse au point de vue de l'histoire du monument et de l'affectation donnée aux appartements. Nous avons à la suite les inventaires de la bastide de Pérignane, appartenant à la reine Jeanne de Laval, alors veuve (1488), du château-fort de Boulbon (1461) et de la forteresse de Brégançon (1462).

Le 6e et dernier chapitre, qui, à lui seul, constitue la matière d'un volume, est formé d'extraits relatifs à la vie privée ou publique et aux mœurs. Il suffit d'énumérer ses subdivisions pour montrer tout l'intérêt qui s'y attache : Cérémonies et objets religieux ; affaires judiciaires ; astrologie et horlogerie ; médecine et épidémies ; jeux, fêtes et mystères ; musiciens, ménestrels et fous ; ambassades et missions ; offrandes et présents ; chasse ; provisions de bouche. Combien de mentions nouvelles se rapportant à l'art on y pourrait relever, combien servant à l'histoire du théâtre ! D'autre part, combien de traits amusants, depuis les dépenses faites à l'occasion du mariage du fou Triboulet ! Les Provençaux y remarqueront avec un certain plaisir

que le roi René affectionnait le bruit du tambourin ; devant lui il faisait souvent jouer du luth, de l'orgue, de la harpe, du chalumeau ou d'autres instruments de musique ; il faisait chanter femmes ou fillettes ; il avait enfin ses ménestrels attitrés.

Il n'est pas besoin d'insister davantage pour montrer toute l'importanec de l'excellente publication de M. l'abbé Arnaud d'Agnel. On regrettera peut-être une certaine hâte dans la préparation et l'impression de ces trois volumes, et l'on relèvera sans peine des inadvertances soit dans le texte, soit dans les notes ; on remarquera même des incorrections assez graves, mais heureusement faciles à rectifier, dans les textes latins. Ceci ne doit pas nous arrêter, nous devons considérer tout ce qu'un ouvrage semblable apporte à nos connaissances d'histoire ou d'art. Le compte est bon, il est tout à l'honneur de celui qui a entrepris une telle œuvre.

L.-H. Labande.

---

— M. Remigius Stölzle a consacré une minutieuse étude à un point important et encore mal connu de la biographie du théologien bavarois Sailer pendant son passage à l'ancienne Université catholique de Dillingen : *Johann Michael Sailer Seine Massregelung an der Akademie zu Dillingen und seine Berufung nach Ingolstadt. Ein Beitrag zur Gelehrtengeschichte aus dem Zeitalter der Aufklärung. Aktenmässig dargestellt* (Kempten et Munich, Kösel, 1910, in-8°, p. 178. mk. 4 40). Suspect de trop d'indulgence pour les protestants et accusé d'entretenir des relations avec la secte des Illuminés, Sailer fut en 1794 suspendu de ses fonctions par l'évêque d'Augsbourg. M. St., par l'examen d'un volumineux dossier, est arrivé à conclure que la doctrine du théologien libéral fut à l'abri de tout reproche, mais qu'il tomba victime des intrigues de certains de ses collègues jaloux de la popularité du professeur et des succès qu'il devait à une méthode plus large et plus vivante. La condamnation obtenue par ses adversaires fut suivie de l'application d'un nouveau règlement à l'Université de Dillingen, qui marque un retour en arrière de l'enseignement théologique et une reprise de la tradition des Jésuites. La monographie de M. St. intéresse avant tout l'évolution religieuse de l'Allemagne ; mais elle représente aussi un chapitre de l'histoire des conflits de l'Eglise avec le rationalisme, avec l'*Aufklärung*, et nous laisse voir à quelles persécutions étaient exposés les précurseurs du modernisme contemporain. — L. R.

— Le prologue des *Canterbury Tales*, traduit en vers danois, par M. Uffe Binkedal, de qui nous avons déjà signalé la version du *Comus* de Milton, vient de paraître dans les *Studier fra Sprog-og Oldtidsforskning* (n° 83 : Kobenhavn, Tillge's Boghandel, 1911, in-8° de 41 pages). Entrepris sous les yeux de M. Jaspersen, cette traduction s'entoure de toutes les garanties d'exactitude, et ses pentamètres iambiques rimés font assez bonne mesure au réalisme cordial et vivant de l'original. — F. B.

— Un tirage à part de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* (oct. 1910) nous apporte, sur *Brunck et d'Ansse de Villoison*, un article où M. Joret complète son important travail sur Villoison et l'hellénisme. En dépit d'une sorte de rogue susceptibilité chez Brunck, l'helléniste parisien entretint

avec son émule strasbourgeois quelques relations scientifiques, dont témoignent les trois lettres données par M. Joret et les indications qu'il réunit et commente dans son article. — F. B.

— Le travail de M. Heinrich Seeholzer, *Die letzten Tage des Ministeriums Emile Ollivier* (Zurich, Orell Füssli et Paris, Fischbacher, 1910, in-8°, p. 103, fr. 2.40), sur les préliminaires de la guerre franco-allemande n'apporte pas de documents nouveaux à l'étude d'une question déjà si souvent traitée. Il a voulu établir la conduite prudente et conciliante d'un ministère à qui l'opinion publique a adressé le reproche d'avoir trop légèrement assumé de lourdes responsabilités. Dans ce procès de révision, l'historien qui admire sans réserve la politique de l'ancien ministre et se montre sévère pour l'opposition, pour Thiers et Gambetta, s'est appliqué à démontrer dans les délibérations relatives à l'affaire de la candidature de Hohenzollern tous les efforts d'Emile Ollivier pour conjurer la guerre. La deuxième rédaction de la dépêche d'Ems. — M. S. dit nettement la falsification — accula le gouvernement à l'inévitable. On ne peut voir néanmoins sans surprise une négociation diplomatique aussi délicate, d'où la guerre pouvait à chaque instant sortir, menée à l'insu ou contre la volonté du premier ministre et M. S. eût dû insister davantage sur les tendances qui autour du chef du ministère risquaient de compromettre sa politique pacifique, puisqu'il avait à cœur de faire une juste répartition des responsabilités. (Les noms propres sont souvent estropiés et les fautes d'impression trop fréquentes). — L. R.

— On connaît la foi robuste de M. Novicow dans les destinées du *français, langue internationale de l'Europe*. Un article de 1907 est repris par lui sous ce titre même (Paris, Grasset, 1911, in-16 de 155 pages) et augmenté de quelques développements nouveaux. Quelques-uns de ses arguments me semblent spéciaux, par exemple l'analogie qu'il établit entre le toscan en Italie et le français en Europe ; d'autres sont plus décisifs, en particulier la critique qu'il fait des langues auxiliaires artificielles et de leurs chances d'extension. Mais je persiste à croire que la question de la langue « universelle » est liée, dans le présent comme dans le passé, au succès de ce que j'appelais un « type idéal d'Européen » : l'idiome dont se sert cette variété triomphante de l'*homo Europaeus* a les chances d'hégémonie pour lui. — F. B.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 juillet 1911*. — M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique un extrait d'une lettre adressée par M. Holleaux à M. le duc de Loubat sur les fouilles de M. Pierre Roussel à Délos. Le sanctuaire exploré est décidément celui de la déesse Héra qui, sous le nom de Héraion, est mentionné dans quelques actes administratifs de la seconde époque athénienne.

M. Théodore Reinach annonce que M. Walker a fait l'acquisition d'un ms. des *Nuées* d'Aristophane renfermant deux lignes de musique notées sur le début de la parodos. M. Reinach, tout en admettant qu'il s'agit bien de notes musicales, n'accepte pas l'explication qu'en donne M. Walker et montre que ces notes ne correspondent à aucun des deux systèmes de la notation antique. On est en présence d'un mode de notation alphabétique emprunté aux théoriciens de l'Europe occidentale de la fin du moyen âge. Le scribe byzantin qui, vers l'an 1500, a tracé ces caractères est bien l'auteur de la mélodie. C'est là, non pas un dernier écho de la mélopée hellénique, mais le premier balbutiement de la mélopée néo-grecque.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats à la chaire d'arménien vacante à l'Ecole des langues orientales vivantes. Sont désignés : en première ligne, M. Macler, par 18 voix, contre 5 à M. Reby ; — en seconde ligne, M. Reby, par 20 voix.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 19 août — 1911



**The Origin of the Pentateuch** by H.-M. Wiener. London, Elliot Stock, 1910; in-8°, 152 pages.

**Séjours et habitats divins d'après les Apocryphes de l'Ancien Testament,** par L. Gry. Paris, Picard, 1910; in-8°, 31 pages.

**Der Einfluss des Weissagungsbeweises und anderer Motive auf die Leidensgeschichte,** von F.-K. Feigel. Tübingen, Mohr, 1910; gr. in-8°, 122 pages.

Pour M. Wiener, le Pentateuque n'est pas une œuvre littéraire, — ce qui peut s'entendre, — mais une œuvre politique, — ce qui est plus discutable. Dans un précédent livre (voir *Revue* du 23 juin 1910, p. 484), le même auteur a plaidé l'unité de la Loi et son authenticité. Le présent volume est fait de menues remarques sur divers passages, et ne se prête pas à l'analyse. Du reste, le fond général de l'argumentation est le même dans les deux ouvrages, et il n'y a pas lieu de le critiquer à nouveau.

M. Gry s'est déjà fait connaître par de pénétrantes études sur les apocryphes de l'Ancien Testament. Son article sur les habitats divins concerne principalement les données apocalyptiques sur l'économie des cieux, des sept cieux. Les textes sont recueillis, les problèmes d'origine posés. C'est par la comparaison des mythologies orientales qu'on peut espérer de les résoudre.

Les conclusions plus ou moins vraisemblables que présente la dissertation de M. Feigel sont loin d'être toutes nouvelles, le sujet ayant été maintes fois repris dans les commentaires évangéliques et dans les Vies de Jésus. On peut dire que l'auteur résume sur plusieurs points le travail de la critique, et qu'il le complète assez heureusement en quelques autres. Il expose fort bien comment les premiers fidèles du Christ, ayant à surmonter et à expliquer le scandale de la croix, durent se tourner vers les prophéties anciennes, et comment un tel

recours offrait des ressources infinies, à raison des libertés de l'interprétation. Mais il n'insiste que sur un côté du procédé qui fut suivi par la tradition chrétienne. Les chrétiens, en effet, devaient être amenés d'abord à montrer que ce qui était arrivé avait été prédit, puis à imaginer et à raconter que ce qui était censé prédit était aussi arrivé. Or, M. F. ne s'inquiète pas du rapport établi après coup entre les faits et les textes, il ne s'occupe guère que des textes bibliques d'où l'on a tiré des faits évangéliques, et il argumente généralement comme si cette dernière catégorie englobait tous les cas de la première. Pourtant, le crucifiement de Jésus, par condamnation de Ponce Pilate, après jugement qu'a précédé une arrestation, ne s'est pas accompli dans la sphère des abstractions scolastiques, mais en forme d'événement concret, retenu comme tel dans la mémoire des témoins. C'est avec ce fait dans sa réalité, non moins qu'avec les textes scripturaires, qu'ont dû compter les prédicateurs de la nouvelle foi, et ce n'est pas avant un certain temps qu'il a été possible de corriger et d'amplifier au moyen des textes les souvenirs réels.

M. F. apporte une solution fort simple au différend qui existe entre les Synoptiques et Jean touchant la relation chronologique de la mort de Jésus avec la pâque. Il écarte d'abord Jean, qui fait coïncider, pour raison mystique, la mort du Christ avec l'immolation de l'agneau pascal; et il écarte les Synoptiques, parce qu'ils ont voulu, aussi pour raison mystique, faire coïncider l'institution de la cène chrétienne avec la dernière pâque du Christ : cette pâque de la mort n'appartiendrait pas plus à l'histoire que la pentecôte des *Actes*. Mais, puisque Jésus est mort, la chose advint sans doute à certaine époque de l'année; puisqu'il était venu prêcher à Jérusalem, c'était vraisemblablement pour une occasion religieuse de quelque importance, occasion qui avait aussi amené là Pilate, celui-ci n'y ayant pas sa résidence ordinaire. Un rapport entre la mort de Jésus et la pâque ne répond donc pas seulement aux spéculations de la foi mais aux vraisemblances de l'histoire. Les intentions symboliques des évangélistes ne font pas doute; mais c'est précisément ce rapport initial, réel, qui y a donné lieu. L'analyse de Marc permet de discerner à la base de son récit quelque peu incohérent une source qui plaçait le dernier repas du Christ deux jours avant la pâque, ce qui peut s'entendre de la veille du jour où on tuait l'agneau, et mettrait la passion à la date johannique. Ce récit ne contenait pas les paroles sacramentelles de l'institution eucharistique. Le premier fonds de tradition apostolique connaissait la date de la pâque, sans mélange de symbolisme mystique; c'est sur cette donnée qu'auront travaillé Paul, et les trois premiers évangélistes, orientés par Paul vers la confusion du dernier repas avec le festin pascal, et Jean, qui connaissait la donnée primitive et qui aura été d'autant moins tenté de l'abandonner qu'il en pouvait tirer un parti excellent.

La trahison de Judas et le reniement de Pierre ne trouvent pas non plus grâce devant M. F., bien que les premiers fidèles de Jésus n'aient pas dû être fort enclins à relever le prestige de leur maître en imaginant gratuitement qu'il avait été trahi par l'un des siens et renié par son principal apôtre. En ce qui regarde Judas, il faut certes laisser tomber les légendes concernant sa mort, et la désignation préalable du traître par le Christ. Sur ce dernier point, Marc (xiv, 18) accuse déjà l'influence du *Psaume* xli, 10. Mais on n'est pas autorisé pour autant à suspecter le fait même de la trahison, intimement lié dans la source de Marc à celui de l'arrestation. Quant au reniement de Pierre, le vouloir déduire des passages de l'Ancien Testament où il est parlé d'une « pierre de scandale », même en protestant qu'il s'agit d'une simple hypothèse, est décidément abuser de la conjecture. Attendons-nous cependant à voir bientôt cette opinion plus qu'ingénieuse reprise par quelque docteur en guise d'argument péremptoire contre l'historicité de Simon-Pierre, quoique Paul prétende quelque part (*Gal.* ii, 6, 9) avoir connu un certain Céphas dont le dossier n'était peut-être pas immaculé.

Pour résumer ses conclusions, M. F. dit que le fait du crucifiement n'est pas contestable, — assertion qui, en partant de ses principes, peut sembler très risquée ; — et il ajoute que, pour ce qui est de la manière dont le Christ a subi son martyre, la foi des disciples à sa résurrection et à sa messianité prouve qu'il s'est dignement comporté devant la mort, — assertion discutable en toute hypothèse, puisque les disciples, n'ayant assisté ni au jugement ni au supplice de leur maître, n'ont pu être vivement impressionnés que par le fait brutal de la mort. N'y a-t-il pas d'ailleurs une sorte de contradiction à admettre une impression profonde, reçue par les disciples, et dont le souvenir se serait effacé dans la tradition évangélique au point de n'y avoir jamais été représentée que par des anecdotes fictives, conçues d'après quelques textes de l'Ancien Testament ?

Alfred Loisy.

---

**Israël.** Seine Entwicklung im Rahmen der Weltgeschichte, von C.-F. Lehmann-Haupt, Tübingen, Mohr, 1911 ; gr. in-8°, 344 pages.

D'après le titre, on se croirait en présence d'une esquisse d'histoire israélite, dans un cadre fourni par l'histoire générale de l'Orient. En fait, l'histoire d'Israël n'est pas autrement approfondie ni même racontée. Les grandes proportions du cadre font quelque tort au tableau, qui est assez fragmentaire. Certains points sont éclairés par les témoignages non israélites et le rapport avec l'histoire générale. L'idée de M. L. est excellente en elle-même ; c'est l'application qui laisse quelque peu à désirer. Les origines demeurent fort obscures. Il plaît à M. L. de placer la venue d'Israël en Égypte à l'époque des rois Aménophis III et Aménophis IV, et l'exode au début du règne de

Merneptah : façon assez libre d'interpréter ce qu'on sait de la présence des Chabiri (Hébreux?) en Palestine au temps des Aménophis, et de celle d'Israël dans la même région sous le fils de Ramsès II. On ne voit pas bien sur quelle autorité s'appuie M. L. (p. 68) pour dire que Roboam était petit-fils du pharaon contemporain de Salomon : le livre des *Rois* (I, xiv, 21) lui donne pour mère l'ammonite Naama, non la princesse égyptienne que Salomon avait épousée. Il est d'une critique trop complaisante d'admettre simultanément l'authenticité de *Jérémie*, xi, 1-4, qui recommanderait le *Deutéronome*, et celle de *Jér.* viii, 8, qui le condamnerait. Une hypothèse aussi ingénieuse qu'invraisemblable est celle qui fait composer le livre d'*Esther* vers l'an 66 de notre ère : Esther serait Bérénice, l'amie de Titus, dont certains Juifs se seraient flattés qu'elle deviendrait impératrice, etc. C'est trop joli.

Alfred Loisy.

---

**Documents de sculpture française**, publiés sous la direction de Paul Vitry et Gaston Brière. *Renaissance* ; *Première partie*, 20 pages de texte et 92 pl. Paris, ateliers photomécaniques, D. A. Longuet, 1911, in-folio.

Il y a déjà sept ans que MM. Vitry et Brière ont donné leurs *Documents de sculpture française du moyen âge*. Cet album, où l'on trouvait pour la première fois un recueil de monuments bien choisis et bien classés, est devenu un instrument de travail usuel ; encouragés par ce succès, les auteurs et l'éditeur ont décidé de continuer une publication qui avait été si bien accueillie ; instruits par l'expérience, ils ont tenu compte de quelques critiques pour le choix et la présentation des planches ; on leur saura gré d'avoir renoncé aux images par trop réduites, et aussi d'avoir évité les reproductions d'après les moulages.

L'abondance des documents les a conduits à consacrer deux volumes à la période de la Renaissance. Dans le premier, qui vient de paraître, ils ont réuni les monuments antérieurs au triomphe complet du classicisme, vers le milieu du siècle. On notera la part considérable qu'ils ont accordée cette fois à la sculpture décorative ; nous ne pouvons que les approuver, car on ne saurait exagérer l'importance de l'ornement dans la formation et le développement du style italianisant. Des morceaux comme les frises de Montal, le jubé de Limoges, la clôture du chœur de Chartres, expliquent l'emploi qu'on fit en France des plaquettes italiennes ; des pilastres comme ceux de Chartres ou de Vendôme montrent quelle part revient aux gravures italiennes (par Zoan Andrea, Nicoletto da Modena, Agostino Veneziano, etc.) dans la diffusion du décor à grotesques et à candélabres.

D'autres planches, spécialement disposées à cet effet, permettent de suivre le développement de certains thèmes, comme la mise au tombeau, ou encore d'examiner les caractères de certaines écoles pro-

vinciales. Ce premier volume fait bien augurer du second, qui sera consacré plus exclusivement à la « grande sculpture », illustrée par Jean Goujon, Germain Pilon et leurs émules.

J. M. V.

---

**Noncitaures de France**. Nonciatures de Paul IV, avec la dernière année de Jules III et Marcel II, publiées par Dom René Ancel, O. S. B. Tome premier, première partie. Paris, V. Lecoffre, 1909, CX, 253 p. 8°. Prix : 10 fr.

Nous avons déjà rendu compte du premier volume des *Nonciatures de France*, comprenant les textes se rapportant aux deux premières années du pontificat de Clément VII (1525-1527), édités par M. l'abbé Fraikin [1]. Celui que vient de mettre au jour Dom Ancel amorce le recueil des documents relatifs aux nonciatures de Paul IV ainsi qu'à la dernière année du règne de Jules III et au pontificat de Marcel II. Près du tiers du volume est pris par une introduction très détaillée sur les différents représentants du Saint-Siège qui, durant ce laps de temps, ont séjourné à la cour de France [2]. Il faut nommer en premier lieu Sébastien Gualterio, évêque de Viterbe, nommé nonce par Jules III, en mai 1554, confirmé par Marcel II, puis maintenu par Paul IV jusqu'en septembre 1556. Après être revenu à Rome à cette date Gualterio fut désigné une seconde fois pour la nonciature de France par le pape Pie IV (avril 1560) et resta à ce poste jusqu'en septembre 1561 [3]. Il avait eu pour successeur immédiat un exilé napolitain, César Brancaccio, dont Paul IV avait fait un gouverneur de Rome quoique très mal famé pour ses mœurs [4]; l'influence de son ami, le cardinal bien connu, Carlo Carafa le fit désigner comme nonce, afin qu'il poussât le roi de France à la guerre contre l'Espagne. Il quitta la cour en juillet 1557 et après la disgrâce de son protecteur, fut emprisonné avec lui au château de Saint Ange; plus tard il revient (à titre officieux ?); cependant la curie y entretient un chargé d'affaires, Ludovico Antinori jusqu'en avril 1558. Le haut personnel diplomatique du Saint-Siège est encore représenté chez nous à cette époque par les deux légats, Reginald Pole (1553-1557) et Carlo Carafa (1556), sans compter des agents sans caractère officiel, Annibal Ruccelaï, le duc de Somma, Piettro Strozzi, Giulio Orsini, qui, presque tous, sont des bannis de Naples ou de Florence.

La politique qu'ils représentent à la cour de Henri II est assez flottante; mais cela s'explique parfaitement quand on voit le roi de

1. Voy. *R. Cr.* du 12 mars 1908.

2. Elle contient en outre des indications très précises et très intéressantes sur les dépôts d'archives examinés et utilisés par l'éditeur, soit à Rome, soit à Turin.

3. Il figura plus tard au Concile de Trente et mourut à Viterbe en 1566, laissant sa fortune à ses deux bâtards ; ce « n'était pas un saint homme », conclut judicieusement Dom Ancel.

4. Pendant qu'il représentait la curie en France, un procès lui fut intenté à Rome pour cause de sodomie, mais Carafa fit arrêter les poursuites.

France, immédiatement après le succès de la campagne de 1552, hésiter lui-même sur la ligne de conduite à tenir vis-à-vis des Habsbourgs. Quand Paul IV, ennemi de l'empereur, eut succédé au craintif Jules III, il fit effort pour ramener vers l'action la volonté royale, mais sans y réussir [1]; la trêve de Vaucelles (5 février 1556) dérouta les espérances de Carlo Carafa et le pape fut obligé de s'habituer à l'idée de l'hégémonie espagnole en Italie [2]. De ces grandes questions de politique internationale, on ne trouvera pas d'ailleurs souvent l'écho dans nos dépêches; ce qui préoccupe le bon Gualterio ce sont les petites affaires courantes, les échanges de compliments, les nouvelles militaires des Flandres, les ennuis des déplacements fréquents à la suite d'une cour toujours ambulante, la chronique quotidienne de cette cour, etc. Il n'y a, en définitive, dans ce volume que très peu de pièces d'une importance politique plus considérable [3]; on trouve un peu plus de données sur les affaires ecclésiastiques, Gualterio causant beaucoup avec le cardinal de Tournon; mais même là, c'est plus souvent du trafic des bénéfices qu'il s'agit que de questions d'ordre supérieur [4].

On voudrait çà et là plus de notes explicatives; pourquoi par exemple le pape s'occupe-t-il avec tant d'insistance du commerce des aluns transportés *de partibus infidelium ad partes christianas* (p. 176)? Faisaient-ils concurrence aux *alunni di papa?* — Qui est « Mons. d'Umala », qui va en Écosse avec 4,000 hommes? — On comprend, sans notes, que *Bisiers* est *Bèziers*, *Tiunvilla Thionville* et on devine, au besoin, que *Lilladan* signifie *L'Isle-Adam;* mais qui est le *vescovado di Sam-Breus?* (p. 129) — Pourquoi M. A. dit-il partout *Polus* au lieu de *Pole?* — En tout cas il aurait fallu adopter une orthographe *uniforme* et ne pas écrire p. 204, *Fontanableo*, p. 207, *Fantanableo*, et p. 221, *Fontaynebleo*. P. 7, lire *Dillingen* p. *Dilingen*. P. 282, lire *Brunswick* p. *Brunswich*.

R.

---

1. Nous apprenons d'ailleurs que Gualterio est tenu en dehors des négociations les plus importantes, et par suite, il « ne nous livre pas les secrets de la politique pontificale » (p. LXVII).

2. Le traité de Calvi, dit fort bien l'éditeur, « est un traité de Cateau-Cambrésis par anticipation » (p. CVIII).

3. Il note soigneusement quand le roi prend sa purge (p. 125). La moitié des dépêches presque s'occupe de la libération d'un neveu de Jules III, fait prisonnier par les Français en Toscane. Le sort de cet Ascanio della Corgna est pour le bon évêque de Viterbe un sujet de correspondance inépuisable.

4. Signalons une curieuse lettre du cardinal Pole au nouveau pape Paul IV (du 6 juin 1555), où il exprime la conviction qu'il réformera l'Église et la nettoiera de ses souillures, pour la ramener à la vraie candeur et liberté que Christ lui a donnée (p. 238). Carlo Carafa lui répond au nom du Saint-Père, que celui-ci a déjà commencé les réformes « par les choses les plus faciles » (*le cose piu facili*), refoulant les Juifs dans une seule rue de Rome, leur imposant le port de bérets jaunes, diminuant le nombre des usuriers et des filles publiques, et qu'il a « assez largement » exprimé sa façon de voir, en Consistoire, sur le costume (malséant) de nombreux prélats (p. 248).

**Histoire du comté du Maine pendant le X$^{e}$ et le XI$^{e}$ siècle**, par Robert Latouche, archiviste paléographe, Paris, Honoré Champion, 1910, VIII, 203 p. 8$^{o}$ (avec un plan). Prix : 6 fr.

M. Latouche nous explique lui-même dans son *Introduction* qu'il n'a voulu, « ni composer un écrit annalistique de l'histoire du Maine pendant deux siècles, ni retracer la biographie des comtes qui ont gouverné ce pays ». Ce qu'il a désiré faire, c'est de montrer, sur un exemple, comment du x$^{e}$ au xi$^{e}$ siècle s'est produit « une transformation radicale dans tous les *pagi* de l'empire franc » et s'est formé et développé ce que nous appelons le régime féodal. C'est donc à la fois une étude d'histoire provinciale et une contribution à l'histoire générale du moyen âge. L'auteur nous parle d'abord des transformations du *pagus Cenomanensis* en comté, comté qui sera plus tard absorbé lui-même par l'Anjou. M. L. n'est pas du tout partisan des narrations historiques et ne veut pas que l'on fasse à ce genre la partie trop belle (p. vii); aussi nous embarque-t-il de suite dans l'étude critique des documents narratifs, peu nombreux d'ailleurs [1], et en partie peu sûrs, puis il nous fait connaître les documents diplomatiques (cartulaires de Saint-Vincent de Mons, de Saint-Pierre de la Couture, etc.). Dans le second chapitre, il nous parle du duché du Maine, le *ducatum Cenomanicum* qui n'eut qu'une existence fugitive, et dont l'importance est difficile à déterminer; était-ce un grand gouvernement militaire, une apanage des fils du roi? Personne ne saurait le dire avec précision ; ce qui est certain, c'est qu'avant la fin du ix$^{e}$ siècle, il n'est plus question de ce duché. Les comtes du Maine seuls existent et ces comtes ne semblent pas avoir été des fonctionnaires héréditaires ; le comté n'est pas un état féodal, mais une simple circonscription administrative (p. 13).

L'histoire de ces personnages, fonctionnaires ou dynastes, ne s'éclaircit un peu que vers le milieu du x$^{e}$ siècle; l'existence du comte David est probablement fabuleuse; Hugues II l'est sans doute moins; avec Hugues III († vers 1015) nous entrons dans l'histoire; il s'est produit alors une lente usurpation des droits régaliens, qui ne profite pas d'ailleurs aux comtes, car la suzeraineté des ducs de Francie se substitue à celle des rois carolingiens ; puis les comtes d'Anjou font d'eux leurs vassaux, pendant la minorité de Hugues IV. Lui mort (1051), ce sont des luttes continuelles pour l'indépendance ou la suprématie, entre l'Anjou, le Maine et les évêques du Mans, puis le conflit entre l'influence normande et l'influence angevine; quand Herbert II meurt en 1062 sans postérité, Guillaume-le-Bâtard établit son autorité sur le pays, malgré que l'impopularité des Normands y amène des révoltes fréquentes et l'apparition de prétendants divers. Par le mariage de la fille du comte Hélie avec Foulque V d'Anjou, le

1. Les *Actus pontificum*, Guillaume de Jumièges, Orderic Vital, le recueil d'Annales angevines publiées par M. L. Halphen en 1903.

Maine est enfin réuni définitivement avec ce dernier territoire (1126).

Les chapitres suivants (VIII-IX) sont consacrés au développement de la féodalité, sortie de l'organisation sociale de la fin du IXe siècle, développée par la construction des châteaux forts et à l'exposé de l'organisation administrative du comté et des seigneuries. Les deux derniers chapitres (X-XI) s'occupent des évêques du Mans et de leur politique au Xe et au XIe siècle, ainsi que de la ville du Mans et de ses habitants. M. L. décrit l'ancienne cité romaine, les faubourgs qui s'y ajoutent, les débuts politiques de cette population urbaine, etc. Plus de la moitié du volume est consacré à une série d'appendices : I. *Les Actes du Cartulaire de Saint Vincent*, le plus important des cartulaires manceaux. — II. *Les Actes les plus anciens du Cartulaire de S. Pierre-de-la-Cour*, au Mans. — III. *Les comtes du Maine au XIe siècle* (L'auteur revient avec plus de détails critiques sur des questions déjà touchées plus haut). — IV. *L'origine des seigneurs de Laval*. — V. *Les premiers vicomtes du Maine* (le premier figure dans une lettre de l'évêque Gontier, 895-898). — VI. *Chronologie des évêques du Mans* (pour la seconde moitié du Xe et la première moitié du XIe siècle; elle reste fort incertaine. — L'ouvrage de M. L. se termine par le *Catalogue d'actes* des comtes du Maine, qui comprend 74 pièces (plus six documents faux) et embrasse les années 929 à 1109. Quelques *additions* et *corrections* précèdent la table alphabétique.

C'est avec des matériaux peu nombreux et souvent obscurs, sinon contradictoires, que l'auteur a su nous retracer un tableau assez complet, et dont les parties se tiennent des origines et du développement de ce comté du Maine, qui n'arriva jamais à l'indépendance complète des grands fiefs du royaume. Naturellement cette reconstruction du passé manceau ne pouvait se faire qu'au prix de quelques hypothèses, généalogiques ou autres, que des découvertes ultérieures confirmeront ou infirmeront peut-être un jour; mais le travail de M. L. restera, dans son ensemble, comme l'effort heureux d'un esprit sagace et pondéré, pour élucider l'un de ces nombreux problèmes que présente encore l'histoire générale et provinciale, à toutes les époques de notre passé [1].

E.

---

Albert Feuillerat, **John Lyly, Contribution à l'histoire de la Renaissance en Angleterre,** Cambridge, University-Press, 1910, in-8°, 661 pp. 12 s. 6 d.

La thèse de M. Feuillerat était attendue depuis longtemps; déjà M. Bond l'avait annoncée en 1902 dans sa magistrale édition des

1. Il est intéressant de comparer la discussion de M. L. avec celle de M. L. Halphen dans son livre sur le comté d'Anjou, soit pour accepter ses conclusions soit pour les combattre (voir ce qu'en dit M. Halphen lui-même dans la *Revue historique*, tome CVI, p. 349-351).

œuvres complètes de Lyly. Notre attente, hâtons-nous de le dire, n'a pas été déçue : ceux qui viendront après M. F. trouveront peu de chose à glaner, tant le travail du biographe a été patient et minutieux. La vie de l'auteur d'Euphues a été fouillée et mise en pleine lumière. Par un excès de scrupule qui touche à la bravoure et même au défi, M. F. ne nous a épargné aucun renseignement. A la rigueur, dit-il fièrement, on peut se dispenser de lire le livre, les pièces justificatives rejetées à l'appendice renferment tout l'essentiel. C'est pousser à l'extrême le culte du document, surtout du document inédit; c'est aussi être injuste pour soi ; car l'auteur est attachant à lire malgré son dédain pour les artifices du vulgarisateur.

Le plan de l'ouvrage est simple : la première partie est une vie de Lyly; la seconde une étude critique de son œuvre. Avouons-le, on va tout de suite au chapitre sur l'euphuisme. Ce n'est pas l'auteur dramatique qui intéresse dans Lyly, c'est encore moins la matière de son roman, c'en est uniquement la forme qui reste, malgré les travaux des spécialistes, synonyme de préciosité et d'affectation. M. F. n'accepte pas entièrement les théories de Landmann et de Child. Il montre, ce que nous savions déjà, que les deux éléments principaux de l'euphuisme sont l'antithèse et la comparaison, que les phrases sont construites avec symétrie, que certains mots y sont mis en relief par des assonances, des rimes ou l'allitération. L'allitération croisée n'est pas aussi fréquente que l'a cru Landmann. En somme, l'euphuisme est un emploi artificiel de figures de rhétorique et de consonances. Sur la question des origines, M. F. prend Landmann vivement à partie ; tous les éléments de l'euphuisme, il les retrouve chez les prosateurs anglais de la première moitié du XVI[e] siècle. Deux ans avant la publication du roman de Lyly, Petty employait dans son *Petite Palace of Pleasure* les procédés de l'euphuisme. Il n'y a rien de mystérieux dans ces subtilités d'expression : si la poésie contemporaine suggérait aux prosateurs l'allitération, les traités de rhétorique leur enseignaient les figures de Gorgias. Si Fisher, More, Elyot sont euphuistes avant Lyly, c'est qu'ils sont des humanistes. En fin de compte, c'est l'étude passionnée de l'antiquité et non l'imitation espagnole qui a produit l'euphuisme.

Les conclusions de M. F. seront généralement acceptées : s'il est vrai que Lyly a assoupli la langue, inspiré quelques passages de Shakespeare et découvert une nouvelle formule de roman, il n'a joui que d'une renommée passagère. L'euphuisme devint ridicule du moment où la littérature cessait de s'arrêter aux limites de la cour. La menace d'une invasion espagnole, en exaltant le patriotisme anglais, déplaça l'axe de la vie nationale. L'horizon s'étendit tout d'un coup : l'Angleterre, confinée jusqu'alors dans l'antichambre d'un palais, s'aperçut qu'elle y étouffait et voulut désormais respirer au grand air. Il y a un abîme entre une fantaisie de Lyly et

un drame historique de Shakespeare. On dirait qu'avec Shakespeare, l'Angleterre atteint la puberté. « Quoi qu'en puissent dire quelques enthousiastes, admirateurs attardés de la préciosité et du subtil, il faut reconnaître que Lyly n'a plus pour nous qu'une valeur documentaire. »

Œuvre d'un professeur, le livre sera un excellent instrument de travail ; on y trouve une bibliographie complète, un bon index analytique ; nombreux seront ceux qui profiteront des citations et des références pour acquérir une érudition qui leur coûtera peu. Enfin, l'exécution typographique est parfaite ; pourquoi faut-il en féliciter une université étrangère ? De même que les documents que M. F. a découverts sur le théâtre anglais (*Documents relating to the Office of the Revels*) ont paru dans une revue allemande, ainsi son ouvrage capital paraît sous les auspices d'une presse anglaise. Il paraît humiliant pour nos éditeurs de voir des confrères étrangers accaparer des ouvrages qui leur reviennent, semble-t-il, de droit ; il est vrai qu'ils laissent à une maison écossaise le soin de réimprimer les chefs-d'œuvre de notre littérature et de les débiter à Paris même [1].

Ch. Bastide.

---

J. E. Spingarn, **The New Criticism**. New-York, Columbia University Press, 1911, in-18, 35 pp.

Nous avons souvent eu l'occasion de parler du professeur Spingarn, l'un des plus brillants historiens de la critique littéraire. Dans une conférence faite récemment devant l'université Columbia, il a voulu se délasser de ses travaux d'érudition en exposant ses idées générales sur le rôle et la fonction du critique moderne. Si de tous temps les uns se sont contentés de goûter et d'admirer l'œuvre d'art tandis que les autres se préoccupaient de la juger et de la classer, aujourd'hui le critique doit concilier l'impressionisme et le dogmatisme dans la formule « la littérature est l'art de l'expression ». Voulez-vous rendre compte d'un ouvrage, un poème de Shelley par exemple ; inutile de nous dire qu'il est lyrique ou dramatique, la théorie des genres a fait son temps ; ne parlez pas de l'époque où vivait Shelley, de l'entourage du poète, de ses études, de ses lectures, même de ses antécédents physiologiques, la méthode historique n'est plus de mise ; ne le louez pas davantage de la nouveauté de ses méta-

1. M. F. nous pardonnera quelques remarques d'infime détail ; il faut être anglicisant pour comprendre *officier des Revels*, p. 149 ; à signaler des néologismes fâcheux : *arriviste*, p. 59, *dramatiste*, pp. 119, 215, *racontage*, p. 222, des expressions vulgaires ; *il se cramponnait*, p. 40 ; *il languissait comme pas un aux pieds de sa maîtresse*, p. 114 ; *il avait annoncé son intention de la « planter là »*, p. 124 ; l'allitération chère à Lyly se retrouve sous la plume de son biographe : *rampantes requêtes*, p. 234 ; *fuligineux*, *fulgurant*, p. 498 ; appeler Marlowe un *surhomme tonitruant* n'est pas très heureux, p. 498. P. 59, un mot détonne, il faut le laisser à Rabelais et à Pierre Bayle.

phores, de la propriété de ses épithètes, les règles de la rhétorique classique n'ont que faire ici ; surtout gardez-vous bien de prétendre que la lecture de ce poème élève l'âme, entre la morale et l'art il y a désormais une cloison étanche ; mais posez-vous ces deux questions : « Qu'est-ce que l'auteur a voulu dire ? Comment l'a-t-il dit ? » Plus de distinction entre le génie et le goût, l'identité doit être complète entre le créateur et son critique : comme dit Schelling, « le génie est pour l'esthétisme la seule réalité suprême et absolue ». En passant, M. Spingarn ne manque pas de rendre hommage à l'initiateur de la « nouvelle critique », au professeur Benedetto Croce, de Naples.

Ch. Bastide.

---

D. H. Miles, **The Influence of Molière on Restoration Comedy**, New-York, Columbia University Press, 1910, in-12, 272 pp. 1 dollar 50.

L'Université Columbia nous a habitués à des travaux très sérieux. La thèse de M. D. H. M. ne fait pas trop mauvaise figure à côté des ouvrages de MM. Spingarn, Einstein et Upham. L'influence de Molière sur les comiques de la Restauration a fait l'objet de nombreuses dissertations. Le sujet avait besoin d'être repris et traité au point de vue synthétique. Le plan est excellent : abandonnant l'ordre chronologique adopté jusqu'ici dans les études de ce genre, M. D. H. M. recherche quelle fut l'influence de Molière dans l'intrigue, la façon de concevoir les personnages, le style, et rejette en appendice la liste des pièces imitées du comique français. Sa conclusion se résume en une phrase : Molière n'a pas été compris outre-Manche. On l'a pillé, souvent assez sottement [1]. L'un a pris une scène, un autre un effet, un troisième une réplique. L'imitation de Molière en Angleterre a été à peu près aussi stérile que l'imitation de Shakespeare en France. M. D. H. M. a très bien démêlé la cause profonde de ce double échec. Tandis que les personnages de Molière sont des types généraux, presque abstraits, en tout cas bâtis sur une idée ; les personnages de Shakespeare sont individuels, leur caractère évolue pendant que la pièce se joue : on dira très bien qu'Harpagon est l'avare ; on ne songera pas à dire qu'Othello est le jaloux ni Macbeth l'ambitieux. Aussi la comédie de la Restauration paraît-elle le produit artificiel d'une époque de décadence. Les classes moyennes et populaires avaient cessé de fréquenter le théâtre. Les auteurs écrivaient à l'intention du roi et d'un groupe de courtisans pénétrés d'admiration pour la France. Ni Etheredge, ni Dryden, ni Wycherley ne sont dans la tradition de Shakespeare ni même de Jonson. A la fantaisie du *Songe d'une nuit d'été*, à la profondeur psychologique de l'*Alchimiste*, ils avaient substitué la peinture de la société élégante de leur temps ; le tableau était brillant, mais, dès que les petits maî-

1. Medbourne, en le traduisant, fait des contresens.

tres et les belles dames qu'il représentait eurent disparu, il parut vieilli, défraîchi, lamentable comme un décor de scène qu'on ramène au magasin quand la pièce est retirée de l'affiche. A côté de la truculente figure de Falstaff, les Mirabell et les Millamant de Congreve ont des proportions de marionnettes. Pour qui a lu toutes ces comédies, l'impression qui reste est celle de beaucoup d'art, d'une certaine grâce, d'une grande sécheresse de cœur. — Peu de remarques de détail : pour *Royal Academies* lire sans doute *Societies*, p. 44; *Palais Royale* est une faute d'impression, p. 176; *Hyppolite* également, p. 266. L'auteur fait le plus grand cas de Crowne et traite durement Shadwell, ce dernier est cependant l'imitateur de Molière qui reste le plus original.

Ch. Bastide.

---

**Fünf Bücher Geschichte Wallenstein's** von Hermann Hallwich. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1910, t. I : VII, 694 p.; tome II : 585 p.; tome III : XXXII, 487 p., 8°. Prix : 50 f.

La littérature sur Wallenstein, cataloguée soigneusement en 1878 par M. George Schmidt (*Die Wallenstein-Literatur von 1626-1878, eine bibliographische Studie*) formait alors déjà une véritable bibliothèque. Elle a singulièrement augmenté depuis les trente dernières années sans qu'on soit arrivé à se mettre d'accord sur l'énigmatique personnage qui, durant une dizaine d'années, joua un rôle prépondérant dans l'Empire et, par moments, même en Europe. L'un des travailleurs les plus actifs sur ce terrain, l'un des plus heureux aussi par ses découvertes, a été le savant viennois, M. Hermann Hallwich, qui publiait dès 1879, les deux gros volumes de documents inédits, intitulés *Wallenstein's Ende*, et contenant les correspondances de la dernière année de sa vie. Plus tard M. H a publié d'intéressantes monographies sur des personnages militaires de la guerre de Trente Ans, Mathias de Thurn, Jean de Mérode, Jean Aldringer ; puis il est revenu à son héros préféré, a continué avec un zèle acharné le dépouillement des dépôts publics et des archives privées [1], si nombreuses et si riches dans l'empire austro-hongrois, et, comme résultat premier de ces fouilles nouvelles il nous présente ici trois nouveaux volumes sur le généralissime de Ferdinand II formant un ensemble de plus de *dix-huit cents pages* grand in-8°. Il a donné à son livre un titre imité de certains historiens célèbres au début du XIX^e siècle, *Cinq livres sur l'histoire de Wallenstein* ; ce n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, une monographie complète. M. H. ne nous raconte que les chapitres de l'histoire de W. antérieurs au Congrès de Ratisbonne et à sa propre disgrâce (1630) ; il s'arrête à la signature de la paix de Lubeck (1628) et de l'Édit de restitution (1629). Dans le

1. Il a réuni, dit-il, en trente ans, *vingt-trois milles lettres* et documents sur Wallenstein (I, p. XXV).

premier livre l'auteur nous expose la jeunesse et les débuts de son héros dans la guerre de Bohème, ses grandes acquisitions territoriales, à la suite des avances faites à l'empereur et remboursées par celui-ci en biens confisqués aux rebelles [1], puis les négociations de Ferdinand avec le nouveau duc de Friedland, pour lui constituer une armée distincte de celle de la Ligue catholique [2]. Dans le second livre, M. H. raconte la première année du généralat de W., sa victoire sur Mansfeld à Dessau, les premiers conflits avec l'Électeur de Bavière [3]. Le troisième livre est consacré à la campagne de Silésie et de Hongrie contre Mansfeld et Bethlen Gabor; le quatrième à la campagne de 1627 [4]. Dans le cinquième livre (*Zum Gipfel der Macht*) nous suivons jusqu'au pinacle le vainqueur du Danemark, devenu duc de Sagan et duc de Mecklembourg. Mais M. H. ajoute un appendice, intitulé *Le commencement de la fin*, qui nous fait connaître encore le travail souterrain des capucins et des jésuites, ainsi que de la « faction bavaroise » à la Cour de Vienne, et comment l'échec de W. devant Stralsund diminua l'influence du généralissime, en même temps que Ferdinand pour obtenir l'élection de son fils, comme roi des Romains, était amené à consentir à la diminution de l'armée impériale et au renvoi de son chef [5].

1. Il ne faut pas oublier qu'au moment où W. devient duc de Friedland, il n'a encore rien fait de bien remarquable comme homme de guerre. On récompensait en lui le grand bailleur de fonds, le représentant du syndicat des capitalistes de Bohême, si je puis dire, dont M. H. parle assez souvent sans nous fournir des renseignements nouveaux sur ce *consortium* assez mystérieux. W. a pu avoir certains côtés du génie militaire; mais il avait surtout, et à un degré plus élevé, le génie des affaires.

2. On ne songea à W. comme généralissime que lorsque Maximilien de Bavière, abusant de la situation fâcheuse de Ferdinand, réclama pour Tilly le titre de lieutenant-général de l'Empereur. Si on choisit alors W. à Vienne, de préférence à d'autres généraux, c'est qu'on sait qu'il dispose de fonds considérables, que la soldatesque l'acclamera comme un chef généreux et viendra se ranger sous ses drapeaux, même si l'empereur ne peut lui fournir de l'argent. Ferdinand lui abandonne le soin d'en trouver, laissant retomber tout l'odieux des spoliations prochaines et forcées sur les épaules de W., qui en accepte allègrement ou courageusement la responsabilité (I, p. 235-245).

3. L'antipathie de W. pour Maximilien était fort naturelle. L'électeur ne cessait de lui demander ses meilleurs régiments pour Tilly. « Je serais une bête (*ich waere eine bestia*), écrivait W. en mars 1626, si je les accordais... Je suis habitué à servir la maison d'Autriche et non à me laisser exploiter par les servitudes de Bavière » (I, p. 338).

4. M. H. nous avertit qu'il n'a pas repris en détail le récit des guerres, MM. Jules Opel et Maurice Ritter s'étant très bien acquitté de cette tâche. Il aurait pu mentionner également les deux volumes de M. Antoine Gindely, *Wallenstein waehrend seines ersten Generalats*. Il n'aime pas, on le voit bien, le regretté savant, mais ce n'était pas une raison pour ne pas lui rendre justice.

5. W. n'avait d'ailleurs que des rapports personnels peu suivis avec la cour et le souverain, ce qui explique que ses ennemis pouvaient y manœuvrer à l'aise. M. H. établit que W., au moment de sa chute, n'avait plus vu Ferdinand depuis le mois de mai 1628 (II, p. 579).

Le récit de toute cette première partie de la carrière de W. est écrit — connaissant l'auteur, on pouvait le dire d'avance — sur le ton de l'apologie, pour ne pas dire du panégyrique. Il est bien entendu que je rends pleinement hommage à la parfaite sincérité de M. H. Mais il est certain que son héros y est lavé de tous les reproches formulés contre lui dans le passé comme dans le présent. Les frasques souvent contées de sa turbulente jeunesse ne sont plus qu'une légende; ses acquisitions de terres confisquées en Bohême, loin d'être des spéculations plutôt malpropres, sont presque des actes de patriotisme; il a payé ces terrains bien au-delà de leur valeur! Sa conversion, loin d'être un calcul, fut le résultat d'un entraînement religieux sincère. L'attitude de W. colonel, alors qu'il abandonne ses mandants, les États de Moravie, et conduit leur trésor de guerre à Vienne, est digne d'éloges et conforme à son serment. En lui s'incorpore, dès 1625, « l'idéal d'un confesseur ferme et même intransigeant de la foi catholique et de la cause impériale » (I, p. 135). Ses sentiments privés ne sont pas moins louables que ses sentiments politiques; c'étaient ceux « d'un bon Allemand et d'un bon bourgeois »[1]; il était « aimable, dans le sens le plus profond de ce mot[2], nullement « anti-sémite »[3] et « le bien public était l'une de ses principales préoccupations »[4]. M. H. est si bien disposé pour W. qu'il approuve la collation par l'empereur des duchés confisqués de Mecklembourg à ce simple gentilhomme bohême alors que tous les historiens sont d'accord que ce fut un acte d'insigne folie de la part de Ferdinand de consentir un don pareil, et de la part de W., de le réclamer.

Tous les princes du Saint-Empire, quelles que fussent leurs convictions religieuses ou politiques, devaient être forcément indignés de voir une dynastie, vieille de près de huit siècles, dépossédée par un soldat heureux. Le même malheur pouvait arriver à chacun d'eux; de là l'unanimité des princes à Ratisbonne, où leur attitude fait plier l'empereur et l'oblige à briser Wallenstein. M. H. appelle cela « une conjuration unique, sans doute, en son genre » (II, p. 475) des princes catholiques et de la « faction bavaroise »[5]; mais les États

---

1. « *Gut deutsch und gut bürgerlich* » (I, p. 97); comme si W. n'avait pas été l'un des plus hautains et les moins abordables hommes de son temps!

2. Cette conclusion, tirée de quelques lettres assez insignifiantes de sa femme, est également très hasardée.

3. La preuve, c'est qu'il a permis à un juif de trafiquer dans sa ville de Gitschin! (I, p. 139).

4. « *Sorge für œffentliche Wolfart war ihm Bedürfniss* » (I, p. 143); à l'occasion, peut-être, mais pas quand l'entretien ou même seulement les distractions de ses soldats étaient en jeu.

5. Dès le 21 mai 1628 le capucin Valerio Magni écrivait : « Il Fritlant non solamente dissegni... di tirannigiare Germania ma di rendersene anco assoluto padrone et fersi re di quella » (II, p. 470). Il n'est que juste d'ajouter que les princes catholiques lui en voulaient aussi d'avoir très politiquement et sagement

luthériens et calvinistes de l'Allemagne du nord, écrasés par les mercenaires impériaux, ne saluèrent pas avec moins d'enthousiasme cette délivrance, que W. lui-même avait d'ailleurs rendue possible [1].

Tout le troisième volume, en dehors d'une longue préface qui oriente le lecteur sur les dépôts d'archives nouvellement exploités, est consacré à la reproduction de 475 documents inédits qui s'étendent d'avril 1625 à février 1630. Malheureusement on les a imprimés en si petits caractères, pour ménager la place, qu'on n'a pas suffisamment ménagé les yeux du lecteur et qu'il faudra bien du courage pour en aborder l'étude. Une bonne table des noms propres, comme aux trois tomes, clôt le volume.

En somme, on ne retire pas d'une lecture attentive de ce nouvel ouvrage de M. H. l'impression de modifications bien sensibles dans l'idée générale qu'on se faisait de la personnalité même et de l'activité politique et militaire de W. [2]. Assurément nous trouvons à mainte page de ce travail considérable des détails nouveaux; nous faisons, si je puis dire, plus intimément connaissance, par moments, avec une personnalité vue jusqu'ici plutôt du dehors. Mais, en définitive, tant d'autres écrivains de mérite nous avaient raconté déjà, par le menu, ce premier tiers de la grande lutte trentenaire, que le cadre et les traits principaux en sont acquis. Ce qu'on espérait trouver, en ouvrant ces trois gros volumes, ce que j'y ai cherché tout d'abord, c'était un exposé critique détaillé de la vie des cinq dernières années de W. (1629-1634), les plus importantes de beaucoup, et au point de vue psychologique, les seules décisives. Sans doute, à son avis, M. H. nous avait fourni déjà dans son précédent recueil (*Wallenstein's Ende*) les matériaux de la tragédie finale. Mais j'espérais qu'il les mettrait lui-même en œuvre, sans ignorer d'ailleurs quelles seront ses conclusions personnelles, puisqu'il nous déclare déjà dans le présent ouvrage que « rien n'était plus odieux à W. que la désobéissance aux autorités supérieures et que l'être le plus méprisable à ses yeux, c'était un sujet rebelle » (II, p. 399).

Après le grand recueil d'Irmer sur les relations du généralissime avec la Suède, après les livres de Schebek, surtout celui sur *Kinsky et Feuquières*, on éprouve l'impérieux besoin de voir un homme compétent — et qui pourrait être plus compétent aujourd'hui que M. Hallwich, encore qu'il se passionne pour Wallenstein? — examiner de

combattu l'Édit de restitution qui provoquerait, disait-il, un soulèvement général (II, p. 569).

1. En effet, W. par son zèle à amener une entente avec Chrétien IV par la paix de Lubeck, travaillait lui-même à se rendre inutile, personne ne se doutant, en 1628, de la prochaine intervention de la Suède.

2. M. H. espère, il est vrai, que dorénavant le portrait de son héros se présentera « autrement, tout autrement à nos yeux que ne l'ont peint d'innombrables historiens, d'un pinceau trop empâté (*mit allzu pastoesem Farbenauftrage*) » (III, p. XXXI).

très près, dans un esprit de critique impartiale (et avec plus de détails que n'a jugé à propos de le faire Léopold de Ranke), la masse prodigieuse de documents contemporains, correspondances, rapports, pamphlets, accumulés actuellement sur les dernières années du duc de Friedland. Il s'agit de scruter à fond ses relations avec les puissances étrangères (avec la France surtout), ses querelles avec la cour de Vienne, ses projets éventuels et leur brusque écroulement à la suite de la catastrophe d'Egra. Si l'auteur n'a pas encore abordé cette tâche devant le public, ce sera, paraît-il, pour plus tard. M. Hallwich nous promet — et nous souhaitons bien vivement que son courage soit récompensé et qu'il réalise un désir caressé « pendant près de deux âges d'homme » — un troisième et dernier ouvrage, plus complet, et dont celui-ci ne serait en quelque sorte, que « l'introduction très développée » (III, p. XXVI). Il espère y montrer W., non plus comme une « apparition diabolique », non pas comme un « surhomme », mais comme un « simple mortel, ayant un cœur et une âme » (III, p. XXXII). Tout le monde pourrait s'entendre sur ce programme, soit que l'on croie à des velléités de défection de Wallenstein, soit même à sa trahison complète, soit qu'on réserve son jugement, ou qu'on penche à le regarder comme une victime des cabales cléricales à Vienne. Entre historiens sérieux on tombera toujours d'accord pour admettre que le généralissime de Ferdinand II fut un « homme » — l'homme de son temps — et non pas un « démon »[1].

R.

---

**Un mystérieux enlèvement. L'affaire Clément de Ris, 1800-1801**, par M. Ch. Rinn, professeur au lycée Condorcet. Paris, Calmann-Lévy, 1910, in-8°.

L'affaire Clément de Ris garde encore quelque chose de mystérieux même après le livre de M. Ch. Rinn. L'auteur a pourtant précisé bien des détails, rectifié plus d'une erreur, et dissipé la légende que le roman de Balzac, *Une ténébreuse affaire*, n'avait pas peu contribué à développer et à répandre.

Dominique-Clément de Ris, membre du sénat conservateur, est enlevé en plein jour par des inconnus dans sa maison de Beauvais, en Touraine, conduit les yeux bandés assez loin de là, enfermé dans un souterrain où on le garde dix-neuf jours; puis il est délivré brusquement d'une façon peut-être encore plus mystérieuse. L'instruction fut longue, confuse, n'aboutit qu'à faire arrêter une partie des cou-

1. Il n'y a presque pas de fautes à relever dans ces trois volumes bien imprimés et consciencieusement corrigés; deux *errata* seulement. T. I, p. 148, le résident français à Vienne s'appelait Nicolas de *Baugy* et non *Vaugy*. — T. III, p. 391, lire *Lingelsheim* pour *Eingelsheim*. — Il y a un peu trop de latinismes ou de gallicismes dans le style de l'auteur; ainsi il parlera d'un « *voluminoeser Band* » (I, p. 1) ou il dira « *Droysen konfundiert* », quand le mot allemand *verwechselt* existe (II, p. 244).

pables. Après deux jugements, l'un rendu à Tours, puis annulé par le tribunal de cassation, l'autre rendu à Angers, définitif celui-là, trois accusés furent condamnés à mort et exécutés le lendemain; deux autres furent punis de six ans de prison. Mais il y eut des coupables qui bénéficièrent d'une impunité assez surprenante, et ne furent même pas poursuivis.

M. Ch. Rinn est parvenu à expliquer ce mystère autant qu'on pouvait le faire, en consultant les papiers d'archives et le dossier de l'affaire au greffe d'Angers. Il avait, de plus, à sa disposition une correspondance inédite de Clément de Ris, dont il a tiré le meilleur parti. Le silence du sénateur, qui s'abstint de paraître à Angers comme à Tours, semble encore quelque peu étrange. M. Ch. Rinn, par une interprétation fort ingénieuse, et qui ne manque pas de générosité, a su donner des raisons très plausibles de cette abstention. Il a, en somme, réhabilité le caractère de son personnage, qui, après avoir été la victime des brigands, ses ravisseurs, risquait aussi d'être fort maltraité par ceux qui le jugeaient sur des apparences peu favorables. Il a mis en lumière le rôle de Fouché dans toute cette affaire : le ministre de la police avait certainement en vue moins l'intérêt du sénateur et de sa famille que le sien propre ; en préparant par des moyens à lui ce qu'on a appelé la *comédie* de la délivrance, il tenait surtout à donner une haute idée de son habileté, et à inspirer confiance au premier consul.

A moins de découvertes imprévues, il semble difficile de mieux présenter ce curieux épisode d'une époque si profondément troublée. Il faut louer l'auteur d'avoir tiré parti de ses documents avec une élégante dextérité, et d'avoir écrit son livre dans une langue très surveillée, mais toujours alerte, et de la meilleure qualité. C'est une constatation qu'on serait heureux de faire plus souvent à propos d'un ouvrage d'érudition.

L. PEINE.

---

Paul HAZARD. **La Révolution française et les lettres italiennes; 1789-1815**
Paris, Hachette, 1910; in-8°, XVIII-572 pages.

Un très beau sujet, d'une importance capitale dans l'histoire des origines de l'Italie moderne, traité après une enquête large et profonde, avec le souci constant de dégager le dessin général et le mouvement des idées, de donner à des centaines de menus témoignages leur valeur exacte dans un vaste ensemble, tel est, en deux mots, le bilan de cette thèse de doctorat ; elle fait le plus grand honneur à M. P. Hazard, et à la faculté des lettres de Lyon, qui, après l'avoir examinée et applaudie, a eu la bonne fortune de pouvoir s'attacher son auteur.

On peut trouver autant à louer ici du côté de la méthode — patience dans la recherche et solidité de la documentation — que sous le rap-

port du talent, qui était nécessaire pour classer les immenses matériaux recueillis et les mettre en œuvre. Aux lecteurs pressés, il faut recommander tout particulièrement la belle conclusion où, en une dizaine de pages très denses et d'une forme élevée, M. H. a résumé avec force les vues qui ressortent de son enquête. Il y a là des idées dont la portée dépasse ce que l'on peut attendre communément des thèses même les plus distinguées. Il est d'ailleurs manifeste que M. Hazard ne s'est élevé que par degrés à cette netteté, à cette maîtrise dans le maniement de son sujet et des idées générales qui s'en dégagent : dans la première partie, il serait possible de relever quelque chose d'un peu trop absolu et d'artificiel dans la série d'attitudes opposées qu'il prête au sentiment italien, nettement hostile à la France de 1789 à 1796, entièrement dévoué aux idées révolutionnaires à partir de 1796, mais bien vite amené à réagir contre cet asservissement gros de désillusions. En réalité, les contrastes ont été moins heurtés, parce que différents courants d'opinion coexistaient; M. H. l'eût mieux fait sentir s'il ne s'était pas interdit de dire quelques mots de l'état des esprits en Italie avant 1789 : loin de présager une résistance au mouvement réformateur, les dispositions des Italiens clairvoyants y étaient hautement favorables. A la défiance des uns s'opposait donc dès longtemps la confiance des autres, et les deux courants ont tour à tour, suivant les circonstances, apparu à la surface, entraînant la grande masse des hésitants et des irréfléchis. Mais il ne faut pas trop s'arrêter à cette légère faute de perspective : l'équilibre est rétabli dès le ch. IV du premier livre (p. 130 et suiv.), et il n'est plus rompu jusqu'à la fin [1].

Ayant entrepris une étude non d'histoire littéraire, mais d'histoire des idées, M. H. s'est attaché à recueillir les opinions les plus nombreuses et les plus variées, de préférence celles des médiocres, des inconnus, des anonymes, sans pourtant se dispenser de faire entendre à leur place la voix d'un Monti, d'un Alfieri, d'un Foscolo, d'un V. Cuoco et de plusieurs autres. Mais il est trop évident que ces personnalités, en raison de leur pensée propre, reflètent de façon inexacte le sentiment public : elles influent sur lui par leur talent, plus qu'elles n'en sont l'écho ; et cela est vrai notamment du *Misogallo*, dont l'effet a été si grand après 1800, mais qui, à l'époque où il fut écrit, de 1793 à 1796, était inspiré par des circonstances et par des façons de sentir très particulières à Alfieri. Tout cela, et bien d'autres points de vue, est fort délicatement analysé par M. H., qui a su dire des choses fines

1. Ces premiers chapitres contiennent aussi quelques menues inexactitudes : les renvois à la *Bassvilliana* (p. 22-23), ne correspondent pas tous bien au texte ; dans le même ordre d'idées, les citations des *Ultime lettere di J. Ortis*, faites au moyen des dates des lettres (p. 171 et suivantes) confondent fréquemment les années 1797 et 1798, ou 1798 et 1799. — On comprend mal comment, p. 31, M. H. a écrit qu'Alfieri quitta Paris précipitamment le 10 avril 1793, alors que la date réelle, 18 août 1792, ne peut prêter à aucune confusion.

et faire sentir des choses profondes sur la nature intime du caractère italien. Plusieurs critiques, au-delà des Alpes, ont déjà rendu pleine justice à cette œuvre d'une intelligence pénétrante qu'anime un très vif esprit d'équité et de sympathie pour l'Italie. Il ne nous déplait pas de voir constater ainsi que les origines du nationalisme italien, excité par les intempérances de la domination française, ont trouvé en France même le meilleur historien qu'elles aient eu jusqu'à ce jour.

Henri HAUVETTE.

---

**Inventare des Grossherzoglich-Badischen General-Landes-Archivs**, herausgegeben von der Grossh. Archivdirektion. Vierter Band, erster Halbband, Karlsruhe, C. F. Müller, 1910, 208 p. in-8°.

Nous avons parlé déjà des trois premiers volumes de cet *Inventaire des Archives générales du grand-duché de Bade* à Carlsruhe [1]. Ce nouveau demi-volume, auquel il manque encore le titre, la préface et la table des matières, renferme la première moitié des répertoires sommaires des fonds d'archives d'une série de seigneuries, principalement ecclésiastiques, situées dans le grand-duché actuel, mais dont les terriers et les cartulaires notent bien des propriétés restées en dehors de ses limites. En voici la liste, dans l'ordre même adopté par les rédacteurs de l'*Inventaire* : Abbayes bénédictines de *Petershausen* et de *Stein* ; villes impériales d'*Uberlingen* et de *Pfullendorf* ; commanderie teutonique de la *Mainau* ; abbaye de *Salem* de l'ordre de Citeaux ; évêché de *Constance* ; abbaye de *Reichenau* ; couvent des Dominicains de *Meersbourg* ; archives des barons d'Ulm à *Langenrain* ; ville et seigneurie de *Radolfzell* ; abbaye de *Weingarten* ; archives des landgraviats de *Nellenburg*, de *Lupfen* et du *Klettgau* ; des seigneuries de *Tengen* et de *Linz* ; des couvents de *Saint-Georges*, *Sainte-Marie*, *Saint-Pierre*, *Saint-Trudpert* dans la Forêt-Noire [2] ; des abbayes de *Saeckingen* et de *Himmelspforte*, de la commanderie de *Beuggen* et du grand-priorat de *Heitersheim* ; des Archives réunies du Brisgau (anciens fonds autrichiens et badois) et de quelques autres maisons conventuelles de très secondaire importance [3]. Il faudra attendre l'introduction générale à ce volume pour apprendre les motifs de cet ordre de présentation, qui n'est ni historique ni strictement topographique. Ce qu'on peut dire dès maintenant, c'est que ce nouveau volume ne présente pas pour les travailleurs étrangers le même intérêt que ses prédécesseurs. D'après les indications sommaires fournies ici, l'on ne peut, il est vrai, affirmer qu'il ne se rencontre dans l'une ou l'autre des liasses inventoriées,

---

1. Voy. *Revue* du 5 août 1901, 13 juin 1904, 13 mai 1907, 12 août 1909.

2. L'inventaire des archives du plus important d'entre eux, celui de Saint-Blaise, qui devrait figurer ici, n'est pas encore achevé, à ce qu'il paraît.

3. C'est au milieu du relevé des titres de l'abbaye de Günterstal que s'arrête le présent demi-volume.

aucun document intéressant l'histoire générale, puisque parfois les dossiers sont si compendieusement analysés que trois siècles tiennent en une seule ligne d'impression ; mais il est peu probable que ce soit le cas. C'est l'histoire économique qui profitera sans contredit le plus de ce nouvel apport, puis aussi celle des mœurs et des coutumes et tout naturellement, l'histoire des localités diverses, grandes, moyennes ou infimes, qui, dans ce fonds nouveau, possèdent des dossiers [1].

R.

---

Albert SOUBIES, **Almanach des Spectacles**, année 1910, avec eau-forte par Laguillermie, 1911. Petit in-8°, 152 p.

On nous permettra d'annoncer ici, comme toujours, l'annuel volume de l'*Almanach des Spectacles*. C'est le quarantième tome de la collection, et d'une collection rare, rarissime, que M. Albert Soubies continue avec un zèle inlassable et avec autant de soin, autant de minutieuse exactitude qu'il l'a commencée. On connaît le plan du volume : théâtres de Paris, théâtres de province, documents (bibliographie, concours et prix, critique théâtrale, nécrologie). Disons seulement qu'il y a eu en 1911, 830 œuvres — oui, 830 — représentées pour la première fois ; remarquons qu'à l'Opéra *Faust* a été chanté 25 fois ; *Salomé*, 20 fois ; *Rigoletto* ainsi que *Samson et Dalila*, 19 fois ; *Coppélia*, 17 ; *Lohengrin*, 14 ; *Roméo et Juliette*, ainsi que le *Tannhäuser*, 13 ; les *Huguenots*, 5 ; *Guillaume Tell*, une fois — Wagner l'emporte décidément sur Meyerbeer — et ajoutons que le coquet et précieux volume de M. Soubies est orné d'une eau-forte (Lysistrata) qui nous semble un petit chef-d'œuvre de finesse et d'expression.

A. C.

---

1. On ne s'explique pas très bien, pourquoi, dans une publication officielle, où l'on n'en est pas à calculer minutieusement chaque supplément de dépense, on a été si laconique dans l'énumération des pièces contenues dans tel ou tel dossier. La tâche des travailleurs du dehors, des modestes amateurs ou érudits locaux, en devient plus longue et plus difficile.

*L'imprimeur-gérant :* ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 26 août. — 1911




K. Brugmann und B. Delbrück, **Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen.** Zweiter Band. *Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch.* Zweiter Teil. Zweite Lieferung. *Bedeutung der Numeri beim Nomen und Pronomen. Bedeutung der Kasus. Das Adjektivum, Die Adverbia nach Form und Gebrauch. Die Präpositionen nach Form und Gebrauch.* Zweite Bearbeitung. Strasbourg (chez K. Trübner), 1911, in-8°, p. xxii et 429-997 (prix 16 Mk.).

Cette seconde édition est en fait un livre nouveau en ce qui concerne la présente livraison. Dans la première édition du *Grundriss*, l'emploi des formes était compris dans la syntaxe, qui composait le volume III, en trois tomes, et c'est M. Delbrück qui avait traité cette question. Cette fois, l'étude de l'emploi des formes nominales suit immédiatement l'étude de la structure des formes, sans d'ailleurs faire davantage corps avec celle-ci ; et c'est M. Brugmann lui-même qui est l'auteur de cette livraison. Un livre de M. Brugmann est substitué à un livre de M. Delbrück, et par suite la précédente édition conserve sa valeur propre et n'est pas remplacée par la nouvelle, comme le fait remarquer l'auteur.

Dans ce nouvel ouvrage, conformément à une tendance qui se marque de plus en plus dans ses dernières publications, M. B. se propose moins de poser l'état indo-européen et de suivre exactement le développement des faits jusqu'au début de l'époque historique que de reconnaître certains types généraux d'évolution. On n'y trouve donc pas la précision un peu algébrique qui caractérise les livres de grammaire comparée proprement dite ; on n'y trouve pas non plus de données philologiques précises, ni d'indications sur le détail réel des transformations. C'est un recueil soigneusement classé de développe-

ments linguistiques pareils les uns aux autres, ou qui semblent pareils; ces développements sont détachés de leur contexte réel, et l'on n'éprouve à les considérer ni le sentiment de réalités historiques ni celui de lois générales formulées avec rigueur. Mais la masse des faits utilisés est immense, et la seconde partie de l'ouvrage, celle qui est consacrée aux adverbes et prépositions, est toute neuve : il n'existait aucun recueil vraiment comparable. La première moitié, sur l'emploi des formes nominales, est du reste tout aussi riche; l'arménien et le celtique, omis par M. Delbrück, y ont pris leur place légitime. Néanmoins la sûreté presque impeccable avec laquelle M. B. manie ces faits si divers et jusqu'ici en grande partie non rassemblés est toujours aussi grande.

Voici quelques critiques sur des faits particuliers.

P. 474. M. B., qui est assez souvent trop indulgent à des hypothèses sur la préhistoire des formes, enseigne, comme une chose évidente, que la désinence *-m* de l'accusatif masculin-féminin singulier serait la même que la désinence *-m* du nominatif-accusatif singulier neutre, et tire de là des conséquences. Mais a-t-on le droit de comparer une désinence d'accusatif commune à tous les thèmes nominaux avec une désinence de neutre propre aux seuls thèmes en *-o-*, autres que les démonstratifs?

P. 488. Les faits cités, dont l'importance est mince, ne suffisent pas à expliquer l'élimination des formes du datif et la création d'un génitif-datif en vieux perse. Les formes avestiques citées appartiennent à l'Avesta récent, et elles peuvent avoir été écrites par des hommes qui ne savaient pas distinguer un génitif d'un datif; elles n'offrent aucune garantie. En réalité, la confusion du génitif et du datif en vieux perse ne peut provenir que des formes enclitiques du pronom personnel.

P. 548. Il n'est pas juste de dire que l'arménien ait confondu le génitif et le datif. Les deux cas n'y ont en effet qu'une seule et même forme au pluriel toujours, et au singulier dans tous les substantifs; mais tous les pronoms personnels et, au singulier, les démonstratifs distinguent exactement entre le génitif et le datif. Il n'y a donc pas confusion syntaxique des deux cas, mais seulement confusion partielle de forme — confusion très étendue, il est vrai.

P. 655 et suiv. L'affirmation que l'adjectif πολύς (avec sa famille) serait un ancien substantif ne semble reposer sur aucun fait; le gotique *filu* dont s'autorise M. B. n'est pas vraiment un substantif; c'est un adjectif limité au genre neutre et signifiant « beaucoup »; M. B. semble indiquer que l'irl. *il* présenterait une limitation d'emploi analogue, mais il n'en est rien, et les passages où M. Thurneysen parle de *il* et auxquels renvoie M. B. n'enseignent pas ce que M. B. a l'air de vouloir dire. — L'affirmation relative à skr. *bhûri-* « abondant » n'est pas mieux établie; le lit. *buris* n'est même pas

identique au mot sanskrit (voir Leskien, *Bildung*, p. 437). Enfin rien ne prouve davantage que μέγας ait été fait sur un substantif μέγα « grandeur »; la théorie de μέγας est posée de manière solide par M. F. de Saussure, dans *Philologie et linguistique, Mél. L. Havet*, p. 463 (cf. *Journal asiatique*, 1910, II, p. 183).

P. 677. M. B. paraît oublier ici que le type *uersum*, *prorsum*, etc. existe à côté de *uersus*, *prorsus*, etc. Il est vrai que l'on trouve *prorsus aliquem inicere*, mais on trouve aussi *prorsum aliquem inicere* P. 639 et suiv., les formes *uersum*, *rursum* sont citées, mais tenues pour des neutres; il semble singulier de donner deux explications absolument différentes, l'une pour *uersus*, l'autre pour *uersum*. Si *uersus* est un nominatif, on ne voit pas pourquoi *uersum* ne serait pas un accusatif.

P. 698 et suiv. Il est permis de penser que les adverbes latins en *-ēd* s'expliqueraient mieux par l'instrumental que par l'ablatif; le vocalisme *ē* est précisément attesté à l'instrumental par zd *pasca* en regard de l'ablatif zd *paskāt*. Le *d* proviendrait du mélange de l'instrumental et de l'ablatif et de l'extension du *-d* de *-ōd* à toutes les finales longues d'instrumental-ablatif. La haute antiquité de zd *pasca* est établie par le correspondant skr. *paçcā*. Le vieux perse a une forme plus archaïque encore *pasā* (persan *pas*), avec *s* et non θ (persan *h*), ce qui montre qu'il s'agit d'un ancien *-*sk*- palatalisé. Le -*sc*- de skr *paçcā*, zd *pasca* a été maintenu par l'ablatif **paskāt*. P. 889, M. B. cite v. p. *pasā* sans savoir quel parti en tirer.

P. 693. L'*e* de χθές indique un locatif plutôt qu'un accusatif neutre; les thèmes neutres en *-es-* non composés ont au nominatif-accusatif neutre le vocalisme *o* en général. Le lat. *heri* montre du reste que cet adverbe a continué d'être tenu pour un locatif et d'en garder la forme. — Le groupe de χθές méritait une attention particulière; car c'est l'un des rares adverbes subsistants dont l'antiquité indo-européenne soit certaine; les quelques lignes que M. B. lui consacre p. 746 négligent la forme pehlvie *dīk*, pers. *dī*, qui atteste l'existence de l'adverbe en iranien, et renvoient, en ce qui concerne le celtique, à une indication hésitante de M. Thurneysen, alors qu'il aurait été facile de renvoyer à une étude très ferme et très riche de M. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, p. 89. — Dans ce même alinéa de la p. 746 où M. B. étudie l'expression de « hier », il convenait de renvoyer à arm. *erek* « hier » (littéralement « le soir ») à côté de lit. *vakar*.

P. 706. Il n'y a aucune raison de croire que l'*s* caractérisque des adverbes arméniens indiquant le mouvement *nerkhs*, *artakhs* ait rien à faire avec l'article *s* postposé.

P. 707. On ne peut juger des adverbes lat. *hūc illūc* qu'en en rapprochant ceux qui se construisent de même : *eō quō*. Ne s'agirait-il pas dans les deux cas d'une même finale *-ōi*, devenue *-ū*, devant

voyelle et -*ó* à la finale? L'arm. *y-o* « quo? » avait un *y* final, comme l'enseigne justement M. B. p. 364. Il est difficile de ne pas rapprocher ces formes; on aurait ainsi une finale -*oi* d'adverbes de mouvement, avec *o* bref ou long.

P. 712. M. B. donne skr. *kshamá* « sur terre » pour un instrumental; il y a plus de chances pour que ce soit un locatif à désinence zéro, avec *á* postposé. L'instrumental de ce mot devrait avoir le vocalisme zéro, comme le montre zd *ẓəmā*. Et, en effet, on lit dans le Véda les formes monosyllabiques *jmas*, *jmá* et *gmas*.

P. 735. M. B. rapproche le type gr. ὕπερ de l'*r* adverbial de lit. *kur*, arm. *ur* « où ». Mais la forme indo-iranienne *upari* indique un locatif. Et il s'agit bien plutôt de l'élément -*er*- marquant opposition. C'est ce que l'on voit par lat. *inter*, indo-iran. *antar*, *antari*-, qui ne peuvent être séparés du suffixe -*tero*- marquant une opposition.

P. 816. Le comparatif zend *naẓdyah*- montre que l'*a* de zd *asna*- représente une *n* voyelle. L'*á* qu'on lit une fois dans *ásnaé-ca* de l'Avesta ne prouve rien : c'est sans doute une simple faute de vocalisation, due à un mot voisin tout différent, *ásnəm*.

P. 819. M. B. semble très embarrassé par l'emploi de *á* avec l'ablatif en indo-iranien, au sens de « jusque »; il aurait pu en tout cas rapprocher lat. *tenus* qui est construit aussi avec l'ablatif, et peut-être l'emploi de *do* avec le génitif-ablatif en slave, de *ẓa*, *ẓuo* avec le datif-ablatif en vieil allemand (faits analogues en vieil anglais), de *do* avec le datif-ablatif en vieil irlandais (v. Vendryes, *Gramm. d. v. irl.*, § 273, p. 143; Thurneysen, *Handbuch*, p. 482; M. B. omet de citer cet usage p. 813). Cet emploi est entièrement éclairé par les faits que cite en les interprétant très bien M. B., p. 697 et suiv., notamment par skr. *árát* « au loin ».

P. 827. La forme arm. *n- enthakayum* « dans le sujet » n'est pas de l'arménien classique : c'est une forme empruntée au langage dialectal tout particulier de la scolastique.

Les exemples cités montrent combien l'étude des adverbes et des prépositions est délicate et incertaine. Nulle part, il n'est plus malaisé de déterminer l'état indo-européen et d'en suivre le développement. Le livre de M. B. a le grand mérite de poser les questions et d'en montrer la complexité. Peut-être aurait-il été bon d'indiquer davantage l'incertitude d'une partie des solutions proposées.

L'index qui termine l'ouvrage se rapporte aux deux premières parties du second volume, c'est-à-dire à tout ce qui concerne les formes nominales. L'auteur n'a pas visé à y faire figurer tous les mots traités, et cela est parfois gênant; ainsi l'on y chercherait vainement un renvoi à *rursum*, *aduersum*, étudiés p. 693 et suiv., ou à *pasca*, *pasá* étudiés p. 712.

A. MEILLET.

---

**Cyprian und der römische Primat.** Eine Kirchen-und dogmengeschichtliche Studie von Hugo Koch (Texte und Untersuchungen herausgeg. von Harnack und Schmidt, XXXV, 1), Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1910. Prix : Mk. 5.50.

On sait quel rôle capital joue l'évêque dans l'organisme ecclésiastique, tel que saint Cyprien l'a conçu. L'évêque est, pour Cyprien, la pièce essentielle de l'assemblage qui constitue l'Église; c'est à lui, en tant que successeur des apôtres, que revient la charge d'en maintenir l'entière unité (Voy. *Epist.*, XLV, 3 : HARTEL, II, 602). Dieu lui-même est garant et tuteur de ses prérogatives, et quiconque se révolte contre l'autorité épiscopale s'expose du même coup aux vengeances célestes (*Epist.*, III, 1 ; LXIX, 4 etc.). — Or, ce grand corps de l'Église, dont il voulait si passionnément que tous les membres fussent solidaires et « unanimes », Cyprien admettait-il qu'il eût quelque part une tête? Autrement dit s'inclinait-il devant la primauté romaine, devant le magistère du successeur de Pierre ? C'est là une question qui, depuis des siècles, est objet de controverse. On peut voir dans l'*Histoire de la Théologie positive*, de J. Turmel, t. II (Paris 1902), p. 216 et s., 269 et s. et *passim*, les ardentes batailles où se sont entrechoqués polémistes catholiques et polémistes protestants (ou gallicans) autour des textes litigieux de Cyprien.

M. Hugo Koch a consacré tout un fascicule des *Texte und Untersuchungen* à l'examen de ce problème traditionnel. L'ouvrage a causé quelque scandale, non pas tant par les solutions qu'il propose, que par la qualité de son auteur et l'âpreté de son ton. Réputé jusqu'ici pour un des meilleurs élèves de F. X. Funk, le célèbre professeur de la faculté de théologie catholique de Tubingue, M. H. Koch a accompli en ces derniers temps une évolution doctrinale dont ce livre est comme le premier gage. La préface-manifeste qui ouvre l'étude, la sécheresse nerveuse et légèrement méprisante de certains développements, n'étaient point pour atténuer l'émotion que l'Allemagne catholique a ressentie.

« Cyprian kennt kein Papsttum, weder in der Dogmatik noch im Rechte (p. IV) ». Telle est la thèse fondamentale de M. K. Pour la démontrer, il pouvait tenter de suivre l'évolution de la pensée de Cyprien à travers son œuvre, l'ordre chronologique des traités et des lettres étaient, en dépit de quelques incertitudes, très suffisamment établi. Il a préféré un autre plan, dont sa dialectique s'accommodait davantage. Il va droit à l'écrit où il estime que Cyprien a consigné *ex professo* l'essentiel de sa doctrine sur la constitution de l'Église, je veux dire au *de Ecclesiae catholicae unitate*, et dans ce traité même il choisit deux courts chapitres (§ IV et V; HARTEL, p. 212) dont il passe longuement et minutieusement chaque expression au crible de son exégèse, sans omettre de réfuter en de copieuses discussions les théologiens et critiques dont les paraphrases lui semblent incorrectes.

De cette analyse, il déduit la conclusion suivante : si le Christ a établi l'Église d'abord sur le seul Pierre (cf. Mt. xvi, 18 et s.), c'était, selon l'estimation de Cyprien, uniquement pour rendre sensible et comme visible par cette unicité numérique l'unité morale qui devait régner dans son Église. Mais une telle priorité temporelle ne conférait nullement à Pierre une prééminence d'autorité ni d'honneur : elle avait une portée purement symbolique, et les autres apôtres demeuraient les égaux de Pierre, *pari consortio praediti et honoris et potestatis*. Aussi saint Cyprien considère-t-il l'épiscopat, héritier du collège apostolique, comme formant un tout, où chaque évêque détient solidairement une parcelle du tout (cuius a singulis in solidum pars tenetur), en pleine égalité avec ses collègues.

C'est à la lumière de ces principes fondamentaux, ainsi déduits du *de Eccles. cath. unitate*, que M. K. examine ensuite chacune des déclarations, éparses dans les écrits de Cyprien, où l'on a lu parfois l'aveu de la prépondérance exceptionnelle de la *cathedra Petri*. Il ne trouve rien qui les dépasse ou qui y contredise, mais seulement l'affirmation réitérée de l'indépendance de chaque évêque dans son diocèse. L'attitude de Cyprien en face du pape Étienne dans l'affaire du baptême des hérétiques, le style plutôt vif dont il use à l'égard du pontife romain, sa manière d'agir dans certaines affaires ecclésiastiques où Rome était intéressée, par exemple la déposition de Basilides et de Martial (*Ép.* LXVII), l'excommunication de Marcien, évêque d'Arles (*Ép.* LXVIII), tout confirme M. K. dans la justesse de son interprétation du *Kirchenbegriff* de Cyprien. Et cela l'enhardit à élargir ses conclusions dans les dernières pages du livre. Il anéantit devant l'aveuglante clarté de l'*espèce* qu'il vient d'étudier tous les autres témoignages dont quelques-uns font état pour prouver l'autorité exceptionnelle de l'église romaine dans les premiers siècles, il brise la chaîne indûment forgée entre *Mt.* xvi, 18 et s. et le développement historique de la papauté.

Les raisonnements de M. K. sont d'une telle rigueur, sa construction se pare de tant de logique, qu'on se demande, à une première lecture, comment on a pu, se fondant sur les mêmes textes, en tirer autre chose que lui. Pourtant on ne saurait accuser uniquement le parti-pris confessionnel. M. K. lui-même, dans son introduction, répartit les critiques, ses prédécesseurs, en trois groupes : ceux qui veulent que Cyprien ait explicitement admis la primauté de juridiction de l'évêque de Rome ; ceux qui font de lui le représentant d'un « épiscopalisme » caractérisé, à l'exclusion de toute espèce de primauté; ceux enfin qui, prenant une position intermédiaire, pensent que Cyprien a reconnu à l'Église romaine, sinon une primauté d'ordre juridique, du moins l'autorité d'un centre réel d'unité pour l'église universelle. Or, Otto Ritschl voisine dans la première catégorie avec dom Chapman; Ehrhard et Tixeront coudoient Loofs et Benson dans

la seconde ; et l'on a la surprise de voir associés dans la troisième, Harnack, Funk et Batiffol.

C'est qu'en réalité un certain nombre de points sont obscurs, et le demeurent même après la pénétrante étude de M. Koch. — Que l'interprétation donnée par K. au § IV du *de Eccl. cath. Unit.* soit la seule vraisemblable, la seule légitime, et que toute autre fasse violence aux paroles de Cyprien ou y introduise des sous-entendus arbitraires, c'est ce qu'il ne faut point balancer à reconnaître. L'investiture spécialement conférée à saint Pierre est bien réellement envisagée par Cyprien dans ce chapitre sous l'aspect d'une préfiguration symbolique. Mais avant d'adhérer pleinement aux conséquences que M. Koch en déduit, on aimerait à se reposer sur une ou deux certitudes préalables dont la sécurité fait défaut. Dans ce traité où Cyprien n'a en somme d'autre objet que de déjouer, par un énergique rappel à l'union et à « l'unité », les intrigues qu'au sein même du groupe chrétien des esprits inquiets ne cessaient de nouer contre lui, nous livre-t-il didactiquement sa théorie intégrale sur l'organisation, la hiérarchie ecclésiastique, ou bien plutôt ne s'attache-t-il pas à démontrer l'hétérogénéité de l'esprit de schisme à l'esprit chrétien par une série d'images nullement équivalentes à des formules théologiques surveillées et complètes ? Puis Cyprien n'est-il vraiment pour rien dans la fameuse « interpolation » (sensiblement plus favorable au *primatus Petri*) du § IV, dans cette autre forme du texte, où dom Chapman, approuvé par Harnack [1], retrouve son style, sa main, tandis que Laurand y aperçoit jusqu'à ses clausules favorites [2] ? Même si cette double difficulté était tranchée définitivement dans le sens préféré de M. Koch, il resterait à se demander si celui-ci n'exténue pas à l'excès, en les dépouillant de leur suc et de leur plénitude, certaines des expressions dont se sert Cyprien pour désigner l'Église romaine (v.g. le « nauigare audent et ad Petri cathedram adque ad ecclesiam principalem unde unitas sacerdotalis exorta est » de l'*Ep.* LIX, 14 : le pape Corneille, à qui la lettre est adressée, devait pourtant la comprendre dans un sens un peu moins étriqué que ne fait M. K.) ; ou si par contre il n'exagère pas l'importance du rôle joué par Cyprien, quelqu'ample que ce rôle ait été, quand il fait de l'évêque de Carthage la « conscience » de toute l'Eglise d'occident. Un homme qui a eu des idées si personnelles sur l'épiscopat, sur le baptême, a bien pu, âprement jaloux comme il l'était de son autorité, se former une conception spéciale des préséances romaines.

Il reste de tout cela que le livre de M. K. offre les plus précieux

---

1. *Theol. Litteraturzeitung*, 1903, col. 262.

2. *Berl. philol. Wochenschrift*, 1909, col. 1016 : « In den echten Werken Cyprians ist die Klausel sehr genau beobachtet. Ganz dasselbe wird man leicht in den Interpolationen bemerken.. » Laurand reconnaît au surplus que ces clausules, familières à Cyprien, ne lui sont pas exclusivement propres.

commentaires critiques et même philologiques à l'œuvre de Cyprien, et qu'en dépit de certains doutes qui persistent, ou plutôt à cause de ces doutes même, on devra mettre désormais une singulière prudence à citer Cyprien parmi les témoins de la primauté romaine. C'est un parti qu'au surplus les critiques sagaces avaient pris depuis longtemps déjà. Qu'on lise la série de témoignages sur la prééminence de l'Église romaine avant Constantin réunis par Mgr Duchesne dans *Églises séparées*, p. 113 et s., et l'on verra la discrétion des termes par où l'attitude de saint Cyprien est caractérisée [1].

Pierre de LABRIOLLE.

---

P. 126 M. Koch fait observer que dans les premiers siècles chrétiens le titre de *papa* ou *papas* n'était nullement réservé à l'évêque de Rome : c'était une désignation commune à tous les évêques. La remarque est parfaitement juste. Mais M. Koch ajoute : « Die Geschichte des Wortes « Papa » im Abendland, vom « Papa Cyprianus » bis zum bekannten Satze im « Dictatus Papae » : « Quod hoc unicum est nomen in mundo » ist — die Geschichte des römischen Primates ». Or cette façon d'enclore entre deux expressions caractéristiques toute l'histoire de l'installation de la primauté romaine est peut-être plus impressionnante qu'exacte. Il s'agirait d'abord de savoir si le « Quod hoc unicum est nomen in mundo » du *Dictatus Papae* se réfère au nom de *papa*. M. Ernst Sackur a montré, en comparant le *Dictatus Papae* avec la collection canonique du cardinal Deusdedit que cette affirmation vise bien plutôt l'épithète *Uniuersalis* : « Papa » ist kein juristischer Begriff, observe M. Sackur, wohl aber « universalis », Man braucht nur die Indices des Deusdedit anzusehen um zu erkennen, dass es lediglich auf diesen Begriff ankommt. » (*Neues Archiv des Ges. f. aeltere deutsche Geschichtskunde*, t. XVIII (1893, p. 145). — Lors même qu'on n'accepterait pas la thèse de M. Sackur, on devrait encore remarquer que l'affectation spéciale du titre de *papa* à l'évêque de Rome a commencé bien avant le *Dictatus*. Certains critiques affirment qu'il lui fut réservé dès le VI[e] siècle (v. g. THOMASSIN, *Vet. et noua eccl. Discipl.*, 1773, P. I, lib. I, c. 4 ; c. 50, n. 14 ; SCHMALZ-KREBS, *Antibarbarus*, Bâle, 1905-1907, s. u. *papa* ; A. DUFOURCQ, *L'Avenir du Christianisme, le Passé chrétien*, t. IV, p. 303). Il est certain que dès le VI[e] siècle cette spécialisation existe à l'état de tendance. Elle est sensible chez Ennodius qui écrit dans le premier tiers du VI[e] siècle (voy. *Ennodii opera*, éd. VOGEL, *Mon. Germ. histor. Auct. ant.*, t. VII, Berlin, 1885, p. 400), sensible aussi dans de *Breviarium* de Liberatus de Carthage, chez qui l'on observe un scrupule manifeste de n'appliquer l'expression *papa* qu'à l'évêque de Rome (*Breu. causae Nestorianorum et Eutychianorum* — écrit entre 560 et 566, — § 12 à 22 ; P. L., LXVIII, 1004 et s.). Mais la règle qui est en train de s'établir souffre encore de nombreuses exceptions. Voy. Avitus, *Ep.* 23 « papas hierosolymitano » (P. L., LIX, 239). Avitus lui-même est appelé *papa* au concile de Tours (567). Cf. MAASSEN, *Mon. Germ. hist.*, *Concilia*, I, 130. La suscription d'une lettre de Fortunatus de Poitiers à Félix, évêque de Nantes, écrite dans la seconde moitié du VI[e] siècle, porte : « Domino Sancto et apostolica sede dignissimo patri, Felici papae (P. L., LXXXVIII, 120 ; cf. 115). Cf. encore le Prologue des *Formulae* du moine Marculf, rédigées vers le milieu du VII[e] siècle : « Domno ac reuerentissimo papae Landerico Marculfus ultimus ac uilissimus omnium monachorum » (P. L., LXXXVII, 695). Mais dès le VIII[e] siècle, dans l'Église occidentale, l'évolution est close (voy. l'Index de MAASSEN pour les conciles à partir du VIII[e] siècle, *Mon. Germ. hist.*, *Concilia*, II, 2, 984 en se rapportant aux textes auxquels il renvoie). A l'époque où le *Dictatus* fut compilé, dans le dernier quart du XI[e] siècle, il y avait donc environ trois siècles, probablement davantage, que *papa* rendait à peu près le même son qu'aujourd'hui aux oreilles de la chrétienté occidentale.

**Der Erzbischof von Mainz und die deutsche Kœnigswahl.** Ein Beitrag zur deutschen Rechts-und Verfassungsgeschichte, von Dr Ulrich Stutz, Professor in Bonn. Weimar, Boehlau, 1910, VIII, 141 p. in-8°; prix : 5 fr.

M. Stutz, professeur à la faculté de droit de Bonn, aborde dans ce mémoire [1] un point spécial de l'un des problèmes les plus controversés du droit public du moyen-âge, le mode d'élection des rois d'Allemagne. Il s'y occupe en détail des droits et des prétentions du siège archiépiscopal de Mayence en cet acte solennel, et il examine successivement tous les textes qui peuvent nous éclairer sur ces droits et ces prétentions, aboutissant à des conclusions qui s'écartent parfois des données généralement admises. Son enquête débute par l'examen du récit de l'élection de Conrad II, en 1024, la première sur laquelle nous ayons des détails un peu détaillés [2], et descend ensuite jusqu'aux élections du XVIII° siècle. Dans le texte de Wipon nous voyons que l'archevêque de Mayence, primat de Germanie comme successeur de S. Boniface, émet son vote le *premier* [3]; pourtant dans dans la Bulle d'or de 1356, il est dit que Mayence *convoque* les électeurs, recueille les votes, et que c'est en *dernier* lieu qu'il donne lui-même sa voix « *ut intencionem suam exprimat et ipsis aperiat votum suum.* » Pourquoi ce changement de rang et pour quelles raisons s'est il produit?

Mayence possédait le droit de *couronner* le nouveau souverain; de là l'honneur qu'on lui laissait de voter en premier lieu, puisque les deux cérémonies symboliques du *couronnement* et de *l'onction* constituaient l'acte éminent par excellence d'où ressortait l'autorité royale, au milieu du concours des électeurs alors encore plus nombreux, qui participaient au choix du monarque. M. Stutz montre par une longue série d'exemples comment ce droit fut exercé, mais aussi quelle résistance opposèrent les collègues ecclésiastiques de Mayence, Cologne et Trèves, quand une fois le lieu de sacre fut fixé à Aix-la-Chapelle, siège d'un suffrageant de Cologne [4]. Déjà le fils de Conrad II, le petit Henri (III) fut couronné par l'archevêque Pilgrim de Cologne, en présence même d'Aribon de Mayence; il en fut de même pour Henri IV, sacré du vivant de son père par Hermann de Cologne (1054), « *vix et aegre super hoc impetrato consensu* » de Luitpold de Mayence, comme l'écrit Lambert de Hersfeld. Cette « usurpation » — si l'on veut employer un mot un peu trop accentué peut-être — fut sanctionnée définitivement par le Saint-Siège [5] et reconnue comme

1. Le livre de M. Stutz est dédié à deux éminents juristes allemands, M. M. Henri Brunner et Otto Giercke, à l'occasion de leur soixante-dixième anniversaire.

2. *Wiponis Gesta Chuonradi*, éd. Bresslau, p. 14.

3. « *Cuius sententia ante alios accipienda fuit.* »

4. En 936 Othon I fut couronné à Aix-la-Chapelle par Hildibert de Mayence, comme Widukind de Corvey le raconte en détail, malgré les protestations de Cologne.

5. Soit par Léon IX en 1052 (mais son privilège est argué de faux) soit par Eugène III, en 1152.

un droit, presque à la même époque, par l'élu lui-même [1]. Ce qui survit de l'état de choses précédent, c'est le droit de Mayence de procéder au sacre, *en cas d'empêchement de Cologne*, même à Aix-la-Chapelle, sauf le cas où un légat du pape présiderait à la cérémonie [2].

Si Maximilien II fut couronné à Francfort, en 1562, par l'électeur de Mayence, c'est que celui de Cologne n'avait pas encore reçu la prêtrise; le même cas se présenta pour le couronnement de Ferdinand II, en 1619. Quand il s'agit de celui de son petit-fils Ferdinand (qui mourut avant son père Ferdinand III), il s'éleva parmi les jurisconsultes de l'Empire une violente polémique au sujet des prétentions respectives des deux électeurs; Mayence eut pour défenseur le célèbre Hermann Conring [3]. Finalement un accord fut signé, le 25 juin 1657, pour clore le litige. Chacun des archevêques procéderait au couronnement, lorsqu'il aurait lieu dans l'étendue de sa juridiction ecclésiastique; cependant Léopold I fut couronné par Cologne en 1658, bien que la cérémonie eût lieu à Francfort. Joseph I le fut à Augsbourg par Mayence (1690) et Charles VI à Francfort (1711) également par Mayence, Cologne étant alors au ban de l'Empire comme allié de la France. Charles VII fut sacré par son frère, l'Électeur de Cologne (1742); mais ses quatre successeurs le furent de ce chef à Francfort par l'Électeur de Mayence.

Mais depuis des siècles, les cérémonies du *sacre* et du *couronnement* n'étaient plus considérées comme d'importance majeure; toute l'autorité découlait du vote électoral. Celui d'entre les votants qui présidait à l'émission des suffrages de ses collègues et pouvait déterminer leur choix par son vote initial exerçait évidemment par là une action prépondérante. Au début, il était naturel que le prélat *consécrant* désirât exercer une influence majeure sur le choix véritable du souverain; la dignité *ecclésiastique* devait favoriser la prépondérance *politique*. Ce fut le but constant visé par les électeurs de Mayence et ils réussirent à l'atteindre. Ils se firent confirmer le droit de *convoquer* les électeurs [4], et quand une fois le nombre de ceux-ci fut restreint et devint traditionnel, Mayence resta le *premier* d'entre eux. Mais il usa en réalité de ce droit de voter le premier pour la dernière fois lors de l'élection de Richard de Cornouailles (1257). En 1346, lors de l'élection de Charles IV, ce fut son oncle l'archevêque Baudouin de Trèves qui émit le premier vote et Eike de Repgow dans le texte primitif du *Sachsenspiegel* en a déduit logiquement le droit de préséance de Trèves; la Bulle d'or appuya ses prétentions, comme l'a

1. Frédéric Barberousse reconnait en 1152 que l'archevêque Arnold de Cologne l'a « régulièrement oint et intronisé de ses mains sacrées. »

2. C'est ce qui eut lieu pour Conrad III en 1138. C'est aussi comme légat du pape que Sifrid de Mayence couronna Frédéric II, dans sa métropole, en 1212.

3. Assertio juris Moguntini in coronandis regibus Romanorum, 1655.

4. Déjà Othon de Freysing déclare « id juris Moguntini archiepiscopi ab antiquioribus esse traditur. » (p. 73).

montré M. Zeume; mais en échange Mayence y obtint le droit de *résumer* les suffrages et de fournir ainsi le vote *décisif* et *final*, au cas où deux groupes d'électeurs (de trois membres chacun) seraient en désaccord. M. Stutz expose sa façon de voir, au milieu de controverses assez vives avec ses prédécesseurs, Ottokar Lorenz, Harnack, Lindner, etc. [1], et son argumentation paraîtra peut être parfois un peu bien subtile. Charles IV était assurément un prince très intelligent, voir même rusé, mais on hésite pourtant à le croire capable des manœuvres habiles d'un parlementaire moderne (p. 113). Au fond, Mayence conserva l'influence prépondérante, aussi longtemps qu'il y eut des luttes sérieuses dans le collège électoral. L'influence traditionnelle de la maison de Habsbourg s'accentuant de plus en plus, le rang des *votants* n'eut bientôt plus une importance plus grande que le droit de procéder au couronnement.

R.

**Gaëta im frühen Mittelalter** (8. bis 12. Jahrhundert). Beitraege zur Geschichte der Stadt von Dr Margareta Merores, Gotha, F. A. Perthes, 1911, VI, 170 p. in-8°; prix : 3 fr. 75.

La petite cité de *Portus Caietus* fut longtemps une localité modeste éclipsée par Formiae sa voisine; mais quand celle-ci eut été détruite par les Lombards, Gaëte grandit assez rapidement, et au xe siècle, Constantin Porphyrogénète la compte, avec Capoue, Naples, Bénévent, Amalfi, parmi les villes les plus importantes de l'Italie méridionale. Sa situation géographique en facilitait la défense, contre les Lombards d'abord, puis contre les Sarrasins, et quand une fois le siège épiscopal de Formi fut également transféré dans ses murs, elle aurait pu vivre heureuse si la possession n'en avait été disputée chaudement par ses plus puissants voisins, le pape soutenu par les Francs, les ducs de Bénévent et les Byzantins de Naples, selon l'état momentané de leurs forces, plus tard par les Normands et les empereurs allemands. Elle fut gouvernée par des ducs, dont le dernier disparaît vers 1140 et dont l'autorité avait diminué peu à peu, comme l'auteur l'expose dans son deuxième chapitre, sans cependant que la ville fût jamais absolument indépendante; au contraire, sous Roger II et sous ses successeurs, elle devint partie intégrante du royaume normand.

Le chapitre le plus intéressant du travail de Mlle Merores est le troisième, qui nous parle du développement intérieur de Gaëte, de son organisation municipale, de son commerce florissant, du territoire environnant et de ses habitants; elle a puisé les éléments de ce tableau très complet et — ce qui ne gâte rien — très agréablement raconté, en consultant surtout les chartes municipales du ixe au xive siècle, réunis dans le *Codex Cajetanus* par le labeur des béné-

1. Je le trouve parfois un peu dur pour certains d'entre eux, pour M. Harnack surtout.

dictins du Mont Cassin. On ne dirait pas que cette étude est sortie de la plume d'une jeune fille; elle fait honneur à ses professeurs de l'Université de Vienne et plus spécialement à M. Ludo Hartmann qui a été l'inspirateur de son travail.

E.

---

**Markgraf Hubert Pallavicini,** ein Signore Ober-Italiens im dreizehnten Iahrhundert. Eine Biographie von Dr Zippora Schiffer, Leipzig, Quelle u. Meyer, 1910, IV, 130 p. 8°; prix : 4 fr. 75.

Cette dissertation présentée pour l'obtention du grade de docteur en philosophie à l'Université de Heidelberg, par Mlle Zippora Schiffer, élève de M. K. Hampe, est consacrée à un personnage qui a marqué dans l'histoire de la Haute-Italie au XIIIe siècle et qui méritait bien les honneurs d'une monographie. Descendant d'une famille, signalée dès le Xe siècle, les Otbert, dont le nom à fini par se muer en celui de Pallavicini [1]. Hubert, celui dont s'occupe principalement notre mémoire, était né en 1197 et son enfance présente quelques traits plutôt légendaires [2]. Possesseur de vastes domaines dans le Parmesan, il y acquit une influence de plus en plus considérable en devenant successivement podesta de Plaisance (1235), de Pavie (1239) vicaire impérial de la Lunigiane et de Pontremoli; à la suite de plusieurs victoires remportées sur les Génois (1241-1242), Frédéric II le récompensa par de nouvelles investitures [3] qui en firent l'un des plus puissants seigneurs dans le nord de la péninsule. Après la défaite d'Enzio et sa capture, à Fossalta (26 mai 1249) Hubert devint le vicaire-général de l'Empereur et continua vigoureusement la lutte contre les Parmesans et les autres adversaires des Hohenstaufen, après la mort même du souverain, comme « vicaire-général de l'Empire par toute la Lombardie », au nom de Conrad IV et de Manfred. Longtemps heureux dans l'incessant tumulte de ces campagnes furibondes, Hubert Pallavicini atteint à l'apogée de sa puissance durant les années 1259-1263. Accepté, un moment, comme leur seigneur, par les Milanais, il soumet encore Alexandrie et Tortone; il est le maître à Parme, à Crémone, Crême, Bergame et dans d'autres cités. Mais il succombe enfin à la multiplicité des attaques des uns, à la révolte des autres. Excommunié par le pape, menacé par Charles d'Anjou, abandonné par Milan, Parme, Crémone, etc., il essaie en vain de se raccommoder avec le Saint-Siège, et les légats du Saint-Père signent à Romano une paix de cent ans entre les villes lombardes (9 mai 1267) dont le marquis est exclu. Quand une fois Conradin, aux tentatives

1. On l'explique de deux façons différentes, d'ailleurs également douteuses, soit que les Otbert aient été amis de l'empereur (*al palazzo vicini*), soit qu'ils aient pillé leurs voisins (*pelavicino*).

2. Un coq doit lui avoir crevé l'œil au berceau, d'après ce que raconte Salimbene.

3. La plus importante de ces donations est du 9 mai 1249.

duquel il s'est encore associé, a porté sa tête sur l'échafaud, Hubert renonce à la lutte et se retire dans son château de Gusaglio. Il y meurt le 29 avril 1269, refusant les consolations de la foi, si l'on en croit Salimbene, réconcilié pleinement avec l'Église si l'*Annaliste de Plaisance* a raison.

L'auteur a consciencieusement dépouillé les chroniques contemporaines et les cartulaires; mais dans ce fouillis de petites guerres locales il n'a pas su faire ressortir assez les traits caractéristiques de cette personnalité sans contredit intéressante. Le chapitre final, qui est consacré par l'auteur à la caractéristique de son héros, ne compte que *deux* pages. Peut-être qu'une plume féminine n'était pas spécialement apte à nous faire apprécier ce rude batailleur, l'un des plus cruels parmi les combattants d'un siècle de fer. Son récit présente par trop le caractère d'annales, où tous les événements, les petits, comme les grands, sont rangés sur un même plan et, par là même, il semble trop souvent monotone et diffus.

E.

---

**Die auswaertigen Handelsbeziehungen der Moldau im XIV. XV. und XVI.** Jahrhundert, nach Quellen dargestellt, von Dr J. Nistor. Gotha, F. A. Perthes, 1911, xix, 240 p. in-8°; prix : 5 fr.

Les anciennes archives de la Moldavie, tant princières qu'urbaines, pour autant qu'elles ont jamais existé, ont été détruites presque entièrement au cours des crises incessantes qui changèrent si souvent le sort des populations des régions du Bas-Danube. Il serait donc à peu près impossible de puiser dans les fonds des archives roumaines les matériaux d'une histoire économique de l'ancienne principauté, surtout pour une époque aussi reculée que le xiv<sup>e</sup>, le xv<sup>e</sup> et le xvi<sup>e</sup> siècles. Heureusement qu'à l'abri de leurs montagnes, les villes polonaises et transylvaniennes, Lemberg, Hermannstadt, Bistritz et Kronstadt, ont mieux conservé les documents relatifs à leurs relations commerciales avec la Moldavie; de plus les dépôts d'archives des grands centres du commerce oriental, Venise et Gênes, gardent également dans leurs dossiers bien des pièces se rapportant au trafic de ce pays. C'est le mérite du travail de M. J. Nistor de n'avoir pas reculé devant le patient labeur qu'exigeait le dépouillement de toutes ces sources inédites [1], après avoir réuni d'abord toute la littérature imprimée, tant autochtone qu'étrangère, sur son sujet [2]. Il nous donne ici le résultat partiel de ses recherches en un premier volume, qui embrasse l'*histoire générale* du commerce moldave avec les nations étrangères pendant les derniers siècles du moyen âge et au début des temps modernes. Un second volume examinera les *questions spéciales*; il nous parlera

1. Outre les archives des villes citées plus haut, M. N. a visité celles de Bukarest et de Vienne, de Munich et de Cracovie.

2. Voir la bibliographie complète, p. vii-xix.

des douanes, des moyens de communication, du système des poids et mesures, et de tout le côté technique du sujet, nature et prix des marchandises, etc. L'étude de M. N. s'ouvre par un aperçu sur la situation géographique et économique de la principauté, ses rapports avec ses voisins de Galicie, de Transylvanie et avec les colonies génoises du Pont-Euxin. Cette situation est favorable et satisfaisante aussi la fertilité du sol et sa richesse en bétail ; mais les relations pacifiques sont trop souvent troublées par les invasions du dehors (Turcs et Tartares) et par les grandes épidémies venant de l'Orient. L'auteur examine successivement les rapports commerciaux. I, avec la Pologne et la Lithuanie ; II, avec l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie ; III, avec la Transylvanie ; IV, avec la Mer noire (Russie méridionale, Venise, Gênes, Turquie) [1]. Dans cet exposé, l'histoire politique se mêle forcément à l'histoire économique, et très naturellement aussi, le récit de M. N. présente, çà et là, des lacunes, puisqu'il lui manquait les sources nécessaires; mais on doit dire cependant qu'il donne au lecteur une idée très suffisante de ce chapitre, quasiment inconnu jusqu'à lui, de l'histoire économique de l'Europe orientale [2].

E.

---

Thomas Carlyle, **Olivier Cromwell.** Sa correspondance, ses discours, traduit de l'anglais par M. Edouard Barthélémy, tome I. Paris, Mercure de France, 1910, 443 p. in-18 ; prix : 3 fr. 50.

M. Ed. Barthélémy auquel l'on doit déjà un *Essai biographique et critique sur Carlyle* et qui a publié des traductions de plusieurs des ouvrages du célèbre écrivain [3], nous donne ici la version française de l'un de ses livres les plus connus et les plus intéressants à la fois, parce que le sujet en répond le mieux à la nature passionnée et parfois si bizarre du misanthrope écossais, de son *Olivier Cromwell*. Ce premier volume comprend, outre l'avertissement, les cinquante-sept premières lettres du futur lord-protecteur, embrassant les années 1636-1648. Il est inutile de parler ici de l'ouvrage lui-même; tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de la révolution d'Angleterre au XVIIe siècle le connaissent et savent qu'il fut longtemps le *standard work* sur la matière. Il est incontestable que lorsque Carlyle, il y a plus de soixante ans, publia ce commentaire biographique des épîtres et des discours de Cromwell, il exerça non seulement dans son propre pays mais aussi sur le continent, une influence considérable, modi-

1. Les Turcs exercèrent une influence très nuisible sur le commerce des Moldaves, en ruinant d'abord les colonies génoises, puis en occupant le delta danubien et repoussant les Roumains loin de la mer.

2. S'il n'est presque pas question de la Valachie dans notre livre, c'est que les rapports commerciaux entre les deux pays, trop semblables l'un à l'autre, étaient presque nuls.

3. Par exemple le *Sartor resartus*, les *Latter day pamphlets*, des *Essais choisis de morale et de critique*.

fiant profondément l'idée qu'on se faisait alors du caractère du dictateur anglais. Beaucoup de gens le considéraient comme une espèce de Mahomet puritain, profondément ambitieux et plus profondément hypocrite. Aujourd'hui cette façon de concevoir Cromwell nous paraît enfantine et vieillotte et ne se rencontre plus guère que dans des écrits négligeables. Même ceux qui ne l'admirent et ne l'aiment pas le comprennent mieux et sur ses rares mérites comme soldat et comme politique, tout le monde est d'accord. Aussi, quand nous relisons maintenant l'ouvrage de Carlyle, ce qui nous frappe c'est moins l'intuition parfois géniale de l'historien, que les caprices fantasques d'un humour trop britannique pour plaire sur le continent, du moins dans un livre d'histoire. On sent trop, à mainte page, que l'écrivain est un romantique attardé, dont la mentalité ne répond plus guère à la nôtre [1]. Puis, il est trop évident que l'auteur du fameux livre *Heroes and heroworship* n'a que d'assez tièdes sympathies pour les révolutions démocratiques ; il admire les individualités puissantes et dominatrices, Cromwell, Frédéric II, Napoléon, les « sauveurs » des peuples. On sait la caricature qu'il a présentée (malgré quelques pages d'un effet splendide), de la Révolution française ; ici aussi, l'on rencontre des saillies facétieuses qui nous rappellent plutôt les « Opinions de Herr Teuffelsdroeckh » que les récits d'un historien professionnel.

M. Barthélemy s'est servi du texte de la 3e édition, donnée par Carlyle en 1849, en renonçant à utiliser, autrement que pour quelques notes, la plus récente édition du *Cromwell* anglais, dûe à M. Firth et à Mlle Lomas (1904). Il trouve que ces derniers éditeurs ont « manqué de respect » au grand écrivain, en corrigeant certaines de ses erreurs historiques [2]. Libre évidemment à lui de jouir des « a parte si amusants, si vivants de Carlyle » (p. 22) ; mais en général on comprend autrement de nos jours le métier de l'historien et les travailleurs compétents sont certainement de l'avis des derniers éditeurs anglais lorsqu'ils disent que le livre, dont on nous offre la traduction, pour attrayant qu'il soit, « appartient au domaine de la littérature plutôt qu'à celui de l'histoire ».

R.

---

**Geschichte Wallensteins** von LEOPOLD VON RANKE. Sechste durchgesehene Auflage. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1910, VI, 371 p. in-8°, prix : 9 fr.

Après avoir rendu compte ici de la monumentale *Histoire de*

1. Ne fut-ce que par les apostrophes échevelées de certaines pages (p. ex. p. 436 : « Abîmes, noirs tourbillons chaotiques, etc. »). D'ailleurs cela m'avait choqué, il y a un demi-siècle, en lisant pour la première fois le texte anglais de Carlyle.

2. La littérature historique sur Cromwell et son époque a d'ailleurs été enrichie depuis un demi-siècle, et surtout depuis une trentaine d'années par tant d'ouvrages de valeur parus en Angleterre, en Allemagne, en France même, qu'il aurait mieux valu refondre en un ouvrage original les matériaux disponibles que de traduire simplement un livre paru du temps de Louis-Philippe.

*Wallenstein* dont M. Hermann Hallwich vient de publier trois volumes, nous signalerons une nouvelle édition du *Wallenstein* de Léopold de Ranke — la sixième — revue, à la demande des éditeurs, par ce même savant viennois. M. Hallwich n'a, pour ainsi dire, pas touché au texte de l'illustre historien de Berlin et l'édition de 1872 que je viens de comparer attentivement avec celle de 1910, compte exactement le même nombre de pages. En quelques endroits seulement M. H. a remplacé certaines dates reconnues erronées par des indications plus exactes; mais il s'agit de rectifications de très peu d'importance [1], qui ne modifient en rien la physionomie de l'étude de Ranke.

R.

---

**Histoire de l'Université de Genève** par Charles Borgeaud, t. II : L'Académie de Calvin dans l'Université de Napoléon (1798-1814). Genève, Georg et Comp. 1909, VII, 251 p. in-folio ; illustrée.

Nous sommes bien en retard pour signaler ici la publication de M. Borgeaud que nous a value le jubilé de l'Université de Genève, célébré en 1909. Nous avons entretenu autrefois nos lecteurs du tome premier de cette œuvre, quasi monumentale non seulement par ses dimensions extérieures et son luxe typographique, mais aussi par l'érudition pleine de goût que l'auteur a su apporter à sa tâche [2]. Dans ce second volume, le savant professeur à la faculté de droit genevoise a retracé l'histoire de l'ancienne Académie fondée par Calvin, durant le laps de temps où la petite république des bords du Léman fut absorbée, fort contre son gré, par la République française, sa voisine, puis par l'Empire de Napoléon. C'est un chapitre plutôt triste dans l'histoire de l'instruction publique de notre pays. On sait trop que le gouvernement français, n'avait guère, sous le Directoire, d'argent pour couvrir les dépenses les plus nécessaires de notre enseignement supérieur et dans quel triste état végétait ce dernier, quoiqu'on en ait pu dire parfois. A plus forte raison n'avait-il point de fonds disponibles pour celui de la ville annexée par le traité de réunion du 7 floréal an VI. Mais du moins le Directoire permettait-il aux Genevois et, en particulier, à la *Société économique*, de mettre eux mêmes la main à la poche et d'organiser cet enseignement selon leurs besoins et leur manière de voir, et les professeurs qui s'offraient à faire des cours gratuits n'étaient pas autrement punis de cet excès de zèle. Mais la situation devint bien pire quand une fois Bonaparte fut devenu empereur et qu'il prétendit faire entrer tout l'enseignement

---

1. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, l'arrivée de Bernard de Weimar devant Ratisbonne, que Ranke plaçait au 28 octobre est reportée au 3 novembre (p. 225). J'avoue même que, pour certaines autres corrections signalées dans la préface (p. 5, 333, etc.), je n'ai pu découvrir aucun changement en comparant avec le texte des éditions précédentes.

2. Voy. *Revue critique* du 16 juin 1902.

public dans le moule despotique de l'Université impériale, chargeant sa police et ses préfets de surveiller et de punir les récalcitrants. De 1808 à 1814, ce fut une situation douloureuse autant qu'humiliante que celle du corps professoral de Genève ; l'absolutisme soupçonneux guettait les prétendues contraventions des maîtres et des élèves, scrutait leurs paroles, interprétait même parfois leur silence. Toute liberté de pensée et d'écrire avait disparu dans cette Académie autrefois célèbre et l'entrée des alliés en 1814 fut véritablement pour elle « une délivrance. M. Borgeaud a très impartialement, et d'un ton très calme, raconté l'histoire de ces quelques années, et personne ne peut s'étonner, après l'avoir lu, que la Genève impériale soit restée réfractaire à l'influence de la France d'alors [1]. — Espérons que le troisième volume de l'ouvrage, qui racontera l'histoire de l'Université genevoise, de 1814 jusqu'à nos jours, ne se fera pas trop longtemps attendre.

R.

---

Abbé E. FLEURY. **Hippolyte de La Morvonnais, sa vie, ses œuvres, ses idées**; étude sur le romantisme en Bretagne d'après des documents inédits. Paris, Champion, 1911 ; in-8° de 588 pages illustré d'un portrait et de cinq gravures hors texte.

ID., **Hippolyte de La Morvonnais, œuvres choisies, poésie et prose,** avec des notes explicatives. Paris, Champion, 1911 ; in-8° de 150 pages.

Ces thèses de l'université de Rennes répondent bien à ce qu'on doit surtout attendre de l'organisation du doctorat dans les facultés provinciales : l'étude critique des œuvres littéraires du terroir, la biographie des personnalités que la perspective et l'angle parisiens ne suffisent pas à déterminer équitablement. Et si M. Fleury a un peu simplifié son effort en donnant comme seconde thèse ce qui, à vrai dire, était le complément des matériaux de la première, il n'en faut pas moins le louer d'avoir fait bonne mesure à une figure bretonne de troisième plan, que l'histoire littéraire était réduite jusqu'à présent, à propos de Maurice de Guérin ou de Lamennais, à n'apercevoir que de biais et en profil perdu. Hippolyte de La Morvonnais a tenté sans succès de franchir les bornes d'une notoriété réduite, et les insuffisances de son œuvre, jointes à certaines particularités de son caractère et de sa vie, justifient assurément ce faible renom : le poète de la *Thébaïde des grèves* n'en reste pas moins caractéristique d'une variété de romantisme, et son inspiration « idyllique » et morale, avec son mélange de cordialité démocratique et chrétienne et de mélancolie aristocratique et traditionniste, méritait de tenter une biographe attentif. Le côté du sujet qui est tourné vers la Bretagne — et c'est assurément le plus important — a été étudié et élucidé avec beaucoup de soin par M. F.; la genèse de l'œuvre de La

1. Ce volume, comme le précédent, est orné de beaux portraits des célébrités académiques d'alors.

Morvonnais, la destinée de ses nombreux inédits, les particularités anecdotiques d'une vie assez peu mouvementée et les divers liens d'amitié qui furent le meilleur de ses relations avec les hommes, ont été l'objet d'une attention patiente : et cela importait particulièrement à propos d'un écrivain qui ne s'est pas lassé d'éprouver et d'approfondir les « harmonies », les affinités natives ou électives qui créent des correspondances entre l'âme humaine et ses alentours les plus prochains. « L'homme s'empare des énergies poétiques qui, comme un parfum céleste, émanent des choses du monde physique, et se les approprie en les glorifiant à l'aide de son intelligence et de son amour; elles sont au service de sa parole intérieure, de son énergie mentale... » : ce *leitmotiv* permanent de la pensée de La Morvonnais ne pouvait que gagner à être évoqué en même temps que le coin de terre auquel il s'est efforcé de correspondre.

Mais, si le versant armoricain de la question est exploré avec une pieuse sagacité, on peut regretter que les aspects « extérieurs » témoignent d'une moindre information : et c'est souvent la rançon des sujets d'un caractère surtout local. La sociologie de la Morvonnais, si l'on fait abstraction du christianisme de son accent, est nettement fouriériste, çà et là saint-simonienne : et l'on voudrait des précisions de ce côté. L'influence de Wordsworth sur sa poésie, hautement avouée par lui et souvent signalée par la critique, est rappelée comme il convient par M. F. : encore souhaiterait-on qu'il déterminât l'étendue et la nature de cette dépendance, qu'il se fût astreint à connaître plus directement l'œuvre du grand *lakiste* et qu'il n'ignorât pas l'article sur *W. Wordsworth et la poésie lakiste en France* où J. Texte avait commencé à étudier cette action subie par quelques romantiques [1]. L'indifférence technique de La Morvonnais et les faiblesses de sa forme, bien qu'elles soient indiquées chemin faisant, vaudraient enfin d'être scrutées attentivement, d'être rattachées peut-être à cette disposition que Sainte-Beuve notait chez Brizeux, et qui tend à attribuer à un tour, à un mot, une valeur perceptible à l'auteur seul, indiscernable au lecteur moyen : d'où des malentendus injustifiés peut-être, explicables en tout cas, entre l'œuvre et le public. Les inédits que nous donne M. F. ne sont guère pour atténuer ces dissonances, en dépit du charme ou de l'intérêt de plusieurs d'entre eux ; notons à leur sujet que les deux leçons qu'il nous en donne parfois, citation ici et là publication intégrale, ne laissent pas de se contredire sur plus d'un point [2].

F. Baldensperger.

---

1. *Etudes de littéraire européenne.* Paris, Colin, 1898; peut-être faut-il lire, p. 328, Wordsworth plutôt que Walter Scott, qui viendrait un peu tard en 1844.
2. Cf. p. 26, Te voilà *près*, et p. 23, Te voilà *prêt*; p. 29 *le* courroux, et p. 37 *les* courroux; *Je* n'y vois rien p. 87, et *Il* n'y voit rien p. 19; etc., etc. Il est curieux que les poésies mâconnaises de Lamartine semblent « méridionales » à une sensi-

Roger Boutet de Monvel. **Les Anglais à Paris, 1800-1850**. Paris, Plon, 1911; in-16 de 376 pages illustré de 16 gravures.

Plus amusant et curieux qu'homogène et artiste, le livre de M. Boutet de Monvel retrace, dans ses cinq chapitres, la chronique de divers groupes de voyageurs, d'aristocrates et de dandies anglais qui furent nos hôtes sympathiques ou grincheux, de force ou de plein gré, dans la première moitié du siècle. L'abondante littérature des mémoires et correspondances, quelques documents d'archives, des journaux de sport et de mode fournissent à l'auteur une riche moisson de petits faits intéressants, qu'il utilise sans beaucoup d'ordre, mais avec une entente fort agréable de la chronique des mœurs, de l'anecdote et de la mondanité. Les *Prisonniers de Napoléon* sont retenus en France et internés dans des places fortes, à Verdun en particulier, où ils s'ingénient à prendre leur mal en patience : aux dossiers consultés à ce sujet par M. B. de M. aux Archives Nationales, s'ajoutent F[7] 6491 à 6499 (lettres interceptées) et F[7] 6512 (prisonniers anglais évadés de Verdun); l'*invasion anglaise après Waterloo*, militaire, diplomatique, mondaine, précipite à Paris les visiteurs les plus disparates et met face à face les originaux et les outranciers d'outre-Manche, les bourgeois et les aristocrates de France. M. B. de M. rappelle fort justement quels liens de services rendus et reçus l'Émigration avait noués entre certaines classes des deux pays; il faudrait marquer aussi quelle recrudescence d'originalité britannique la rupture des communications, l'état politique de la Grande-Bretagne avaient produites. *Lady Morgan et lady Blessington*, le bas-bleu et la « lionne » ruinée, se détachent sur la moyenne colonie britannique, sur ces groupes d'Anglais pauvres et d'Anglais riches, dont le chapitre IV trace de divertissants croquis. Un autre Anglais de marque, encore, s'isole de la masse de ses compatriotes : c'est Thackeray, dont les rapports avec la France ont déjà été étudiés, et qui est ici repris sous le même angle par M B. de M. (qui ne nous dit rien du petit restaurant du boulevard Saint-Germain dont la devanture s'énorgueillit encore de la clientèle passée du grand humoriste). J'ai peur que l'auteur de *Vanity Fair* soit un peu légèrement taxé de puritanisme, de pharisaïsme moral et même d'hypocrisie, et que ses jugements, si souvent ironiques, en effet, sur la France qu'il a connue soient imprudemment rapportés à des principes étroits auxquels je substituerais bien souvent sa clairvoyance d'observateur réaliste et surtout son humour, impitoyable au contraire à tant de faux-semblants. C'est qu'ici l'excel-

---

bilité bretonne (p. 47). La « légalité écrasant le poète » ne ressort pas bien de l'analyse des *Larmes de Magdeleine* (p. 457). C'est assurément restreindre la signification du romantisme français (p. 504) que de ne point admettre qu'il ait débuté par « un essai de restauration monarchique et religieuse » : ce qu'il y a eu d'original et de caduc chez un romantique tel que La Morvonnais, c'est précisément de s'en être tenu à quelques tendances initiales du mouvement, et de n'avoir été touché ni par la doctrine d'art de 1828 ni par le libéralisme de 1830.

lente documentation anecdotique de M. B. de M. ne suffit plus : on voudrait plus d'approfondissement et de curiosité psychologique, les modes et les passe-temps, les triomphes mondains et les singularités extérieures n'étant plus seules en cause [1].

F. BALDENSPERGER.

— J'ai signalé ici même les quatre volumes que M. SEILLIÈRE a consacrés de 1903 à 1908 à la philosophie de l'impérialisme. Dans celui qu'il offre aujourd'hui au public sous le titre d'*Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme* (Paris, Alcan, 1911, in-16, p. 316, fr. 2.50) on retrouvera un commentaire de détail de telle de ses démonstrations ou l'illustration par un cas particulier de ses interprétations des formes variées du désir de pouvoir ou encore l'application de ses conclusions à quelque manifestation de la vie intellectuelle ou sociale contemporaine. Le volume est composé d'une trentaine d'articles parus dans différents journaux et revues, écrits le plus souvent à l'occasion d'un livre récent. Des quatre chapitres entre lesquels ils se répartissent, le premier est d'un caractère plutôt historique et assez mélangé ; une place importante y a été faite à Gobineau et à la fortune de ses idées en Allemagne. Le second renferme surtout des études de psychologie et le troisième de littérature, ces dernières intéressant en particulier le romantisme allemand. Le chapitre final est constitué par de courtes études de sociologie dans lesquelles l'auteur oppose au socialisme romantique issu de Rousseau, tout pénétré de rêveries mystiques, un socialisme rationnel, attentif à suivre les leçons de la tradition et de l'expérience. Quelque diverses que soient les occasions qui ont fourni la matière de ces articles, M. S. a su en faire un utile complément à son grand ouvrage et, grâce à un choix habile et à quelques retouches, l'ensemble ne se présente pas comme une simple mosaïque. — L. R.

1. Ajouter les souvenirs récemment publiés du Major W. E. Frye, *After Waterloo*, London, 1908. Fouché (p. 93) était au contraire systématiquement favorable aux royalistes lorsqu'il était laissé à lui-même ; il y aurait lieu (même page, en note) d'examiner si la fidélité des huguenots réfugiés à leur foi religieuse ne correspond pas à la ténacité royale des émigrés et n'a pas droit précisément aux mêmes circonstances atténuantes ; n'est-il pas un peu vague d'écrire p. 163 que l'anglomanie, « née vers la seconde moitié du XVIIIe siècle, n'a cessé de poursuivre son cours » ? Les réactions sont fréquentes, comme il est naturel en ces matières. Les *Observations* dont il est question p. 135 et 136 sont de Defaucompret ; ajouter Vigny p. 162, note ; signaler quelque part les deux premiers échecs, l'un pratique, l'autre administratif, d'un théâtre anglais à Paris en 1822-23 ; écrire Schefer, p. 141, Schickler, p. 187, etc.

*L'imprimeur-gérant* : ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 2 septembre — 1911



W. Max Müller, **Egyptological Researches, Vol. II : Results of a Journey in 1906,** Washington, Carnegie Institution, 1910, in-4°, 188 p. et 47 pl.

Décidément, l'Institution Carnegie mérita bien de la science le jour où elle envoya M. Max Müller aux bords du Nil, pour y recueillir des documents sur l'ethnographie et sur la géographie des contrées qui avoisinaient l'Égypte dans l'Antiquité. Il a fait en pleine Thèbes, sur des monuments qu'on avait le droit de croire mieux étudiés, des découvertes réelles. Il en fera bien d'autres, s'il lui est accordé de revenir plusieurs fois. Les Égyptologues de ce premier siècle, décontenancés autant que ravis par l'immensité du champ d'études que Champollion venait de leur ouvrir, le parcoururent en hâte, plus préoccupés de la nécessité d'y opérer des reconnaissances d'ensemble, qu'anxieux de l'explorer pied à pied. Ce qu'ils ont réussi à tirer ainsi de lui dans les quatre-vingts ans qu'ils ont conduit la tâche, n'étant qu'une douzaine au plus, ceux-là n'auront pas de peine à l'estimer qui compareront ce que les livres savants disaient de l'Égypte en 1820, avec ce que les manuels élémentaires enseignent dans les classes en 1911, mais aujourd'hui, le premier inventaire étant clos et les bons ouvriers s'étant multipliés, les nouveaux-venus commencent à reprendre l'une après l'autre les données acquises et ils leur infligent l'épreuve de la critique. Il ne me paraît pas qu'ils soient toujours justes à l'égard de leurs prédécesseurs, et j'ai l'impression que souvent le désir de se procurer du nouveau les engage à considérer comme des découvertes ruinant les idées anciennes, ce qui n'est qu'un perfectionnement ou un recul sur ces idées; mais lorsque l'on a constaté ce défaut inévitable, on doit avouer sans fausse honte qu'ils n'ont pas tort sur bien des points, et que notre science gagne de l'autorité et de la certitude à leurs recherches plus restreintes.

Max Müller n'est pas de ceux qui négligent ce que d'autres firent

avant eux, bien que nul plus que lui n'ait l'attention éveillée sur les monuments dont ils se servirent. La moitié au moins des images et des textes qu'il a insérés dans ce second volume nous avaient été déjà présentés en partie par Virey, par Piehl, par Sayce, par Daressy, par Brugsch, par Lepsius, par Champollion : ils reviennent ici avec des compléments ou des corrections, surtout avec un commentaire qui en renouvellent l'intelligence. Le dossier des planches consacrées à la reproduction des tributs asiatiques est d'une facture moins fine que chez Lepsius, et surtout que chez Prisse d'Avennes, et je n'en recommanderai pas l'usage à qui souhaiterait apprécier le talent des sculpteurs et des peintres sous la XVIII[e] dynastie; toutefois les caractères ethniques y sont marqués avec plus d'exactitude, ainsi que les traits propres aux objets mobiliers ou aux animaux, et l'on comprend aisément qu'il en soit ainsi, quand on songe aux progrès qui ont été réalisés depuis vingt ans dans la connaissance des populations syriennes, égéennes et minoennes. Je n'assurerai pas que la familiarité de M. Max Müller avec celles-ci ne lui ait pas suggéré des interprétations parfois extrêmes de beaucoup de détails qu'il relève. Ainsi, parlant d'une tête de bœuf en métal qu'un chef insulaire apporte en cadeau au Pharaon (pl. 8), il attribue une signification mystique aux mouchetures bleues en forme de trèfle à quatre feuilles dont elle est parsemée. Elle représente à ses yeux la divinité du ciel dans toutes les religions orientales, et par conséquent des marques seraient des étoiles, les mêmes qui sont répandues sur le corps d'Hathor, déesse du ciel, dans plusieurs tableaux des sarcophages, et aussi sur la statue découverte à Déir el-Baharî par Naville. Cela est possible, à la rigueur, mais pourquoi ne s'être pas demandé d'abord, si l'artiste égyptien ou égéen n'avait pas copié simplement un modèle vivant dont le pelage était tel ? Il y avait au voisinage du Caire, il y a quelques années de cela, dans une ferme appartenant aux Domaines de l'État, un troupeau de bœufs soudanais dont la robe ressemblait exactement à celle de la vache de Déîr el-Baharî : une génisse surtout était identique pour l'apparence à celle qui servit de modèle au vieux sculpteur égyptien, tant ses bigarrures avaient cette forme de fleurettes à quatre pétales qui frappe M. Max Müller. Sans me risquer à déclarer que sa thèse est impossible à défendre, je me contenterai jusqu'à nouvel ordre de penser que le fait qui la lui a inspirée n'a rien de symbolique ni même de religieux : l'artiste ancien n'a eu qu'à copier une bête existante, fidèlement et sans attacher d'intention aux particularités qu'elle lui offrait.

Je n'ai pas ici assez d'espace pour noter les principaux problèmes d'archéologie que M. Max Müller a éclaircis en comparant entre elles les scènes des tombeaux thébains. Un exemple montrera comment il procède. Nous avons tous remarqué l'appendice en queue longue que les Pharaons et les grands seigneurs s'attachaient à la ceinture, et qui leur pendait par derrière jusque sur les talons. Les premiers Égyp-

tologues s'imaginaient que c'était une queue de lion, et leur opinion est acceptée par plusieurs. J'avais pourtant prouvé dès 1884, qu'il n'en était rien, et guidé par la figure que l'objet affecte dans les représentations funéraires, j'avais dit qu'il s'agissait d'une queue de chacal ou de renard : Wiedemann d'abord puis Capart, Spiegelberg et Bissing se rangèrent à cet avis. Max Müller a eu la patience de collectionner et d'analyser les formes que les sculpteurs lui prêtent, et il en est arrivé à supposer que c'était à l'origine une queue de gnou — *Catoblepas taurina*, — animal propre aux régions centrales et méridionales de l'Afrique, mais dont le commerce apporta de bonne heure la dépouille sur les marchés égyptiens. Comme il était assez difficile de s'en procurer, même pour les souverains, on la remplaça par des fac-similés plus ou moins fidèles. J'accepte volontiers la conjecture de M. Max Müller, et j'ajoute que j'ai retrouvé au Musée de Marseille, et signalé en son temps, un objet en bois noir qui simule un bout de queue de chacal : il est percé vers le haut d'un trou rond où passait la ficelle ou la tresse qui le reliait à la ceinture du personnage. Il y eut sur le tard, dans la vallée du Nil, des queues factices en sycomore, comme il y eut des barbes en bronze ou en cuir : l'étiquette religieuse ou civile avait conservé ainsi comme simulacres des modes de parure qui n'étaient plus suivies dans la vie courante. Il est probable que l'emploi de la queue est une survivance du temps où les Égyptiens, renonçant à s'habiller de peaux de bête, gardaient néanmoins en cérémonie l'usage de types d'ornements qui leur rappelaient leur vêture d'autrefois. Les soldats ont au dos une peau entière de renard ou de chacal où leurs descendants n'étalent plus que la queue de la bête, et les deux têtes de fénech en or qui garnissent les pointes du tablier royal sont probablement le souvenir du devanteau en fourrure qui masquait la nudité des premiers chefs égyptiens.

Les listes de noms géographiques, villes ou peuples conquis par les Pharaons, celles du moins que nous possédons jusqu'à présent, me paraissent dériver d'un même type, qui fut peut-être constitué par Thoutmôsis III, et dont l'exemple le plus vieux que nous ayons remonte au règne de ce prince. M. Max Müller a réuni et commenté les doubles et les extraits directs des originaux de Thoutmôsis qui sont sortis des fouilles dernières à Karnak ou à Louxor. La plus curieuse est gravée du côté de la chapelle de Sétoui II, dans la grande cour de Karnak, et il hésita pendant quelque temps à l'avouer de l'âge ptolémaïque. Il raconte qu'il ne s'y décida qu'après que M. Legrain lui eut prouvé qu'à l'époque de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, le sol sur lequel le monument s'élève n'existait pas encore. J'eus en effet l'occasion, il y a huit ans environ, au moment où je faisais commencer les sondages qui se terminèrent par la découverte de la *favissa*, d'exposer brièvement à M. Legrain les résultats auxquels la lecture sur place de la stèle mutilée de Thoutmôsis III m'avait mené.

Comme M. Legrain, trompé par la présence de quelques silex, s'imaginait trouver là l'emplacement de la Thèbes préhistorique, je lui montrai, par l'aspect même des couches, que la bande de terrain qui s'étend à l'Est du quatrième pylone était alors une berge précédée aux basses eaux d'une plage analogue à celle qu'on voyait à Louxor il y a un quart de siècle : un bras du fleuve passait à l'endroit où se dresse maintenant le pylone des Ptolémées. Thoutmôsis régularisa un grand *birkèh* pour faire de lui le lac sacré du temple, il remblaya les bas-fonds le long de la rivière avec les débris des édifices plus anciens, et il gagna ainsi un large emplacement sur lequel il bâtit ses monuments. Quelques variantes ont inspiré à M. Max Müller la pensée que cette copie ptolémaïque dérivait d'une liste différente de celles de Mariette et plus soignée. En tout cas, j'ai eu le plaisir d'y constater qu'une conjecture émise par moi il y a plus de vingt ans, au sujet du nom de la ville de Shémshou-Adîma y est confirmée : les deux termes, qui avaient été répartis entre deux cartouches chez Mariette, y sont assemblés ici dans un même cartouche. Un autre fragment, original celui-là, offre au texte ordinaire une interpolation très instructive : il mentionne, immédiatement après Mageddo, deux localités, Iaa et Qadimâ, qui sont citées dans les *Mémoires de Sinouhit*. Max Müller attribue leur présence à la vanité du scribe, qui tenait à montrer combien il était versé dans la littérature classique. J'y sens aussi le besoin qu'éprouvaient les lettrés contemporains, d'assigner un site précis à des localités célèbres dont ils ignoraient l'emplacement présent. On ne s'étonnera plus après cela, si l'écrivain du *Papyrus Gardiner*, qui vivait vers cette époque, a substitué la ville de Byblos à un canton obscur dont le *Papyrus de Berlin* a mal écrit le nom dans un endroit des *Mémoires;* il corrigeait l'inconnu en connu pour lui.

Un second type de ces listes est celui qui fut établi par Sétouî Ier, modifié par Ramsès II, puis transformé de fond en comble par Ramsès III : chaque remaniement coïncide avec une diminution de la puissance égyptienne et avec une révolution politique dans l'histoire du monde oriental. M. Max Müller a regardé de très près les textes relatifs aux conquêtes galiléennes de Ramsès II. Il en revient à ce propos aux anciennes idées d'après lesquelles les Shardina et les Toursha seraient les Sardes et les Étrusques d'Italie : j'avoue que ses arguments ne m'ont pas convaincu. Ceux qu'il tire de l'armement et du type ne prouvent rien contre l'hypothèse opposée à la sienne. Si en effet les Sardes et les Étrusques des inscriptions égyptiennes sont, comme je l'ai avancé, les Sardes et les Étrusques des classiques, mais avant leur migration en Italie, je ne saisis pas bien en quoi le fait de changer de patrie aurait effacé nécessairement leurs caractères ethnographiques et leur civilisation : ils ont pu demeurer longtemps à l'Ouest de la Méditerranée ce qu'ils étaient à l'Est. D'autre part, le

préjugé contre les longues navigations n'a eu aucune influence sur moi : s'il en avait eu, j'aurais refusé d'admettre les traditions antiques sur l'origine des Étrusques et des Sardes, car enfin, de quelque manière que l'on compte, il n'y a pas plus de distance entre Alexandrie et Ostie qu'entre Ostie et Alexandrie, et ceux qui se refuseraient à considérer la possibilité d'un raid de pirates de la Toscane au Delta, seraient mal venus à proclamer la réalité d'expéditions qui, partant d'Asie-Mineure, aboutiraient à la Toscane en touchant le Delta. Nous savons si peu ce qu'il en était de l'Asie-Mineure avant les Grecs, qu'il est imprudent pour le moins d'avancer qu'elle ne renfermait pas des populations du type que les tableaux égyptiens nous révèlent pour les Toursha et pour les Shardanes : je me garderai d'affirmer obstinément qu'ils furent bien ce que je pense qu'ils étaient, mais jusqu'à preuve réelle du contraire, l'hypothèse de leur provenance asiatique me paraît être celle qui répond le mieux aux renseignements que les monuments nous fournissent.

L'Institution Carnegie ne se contente pas d'envoyer des missionnaires en Orient, elle publie sans regarder à la dépense les matériaux qu'ils ont recueillis : la qualité de l'impression vaut celle du texte, et notre bibliothèque égyptologique s'est enrichie, grâce à la libéralité dont elle a fait preuve envers M. Max Müller, d'un très bon livre qui est aussi un beau livre.

G. MASPERO.

---

G. JÉQUIER, **Le Papyrus Prisse et ses variantes, Papyrus de la Bibliothèque Nationale (N$^{os}$ 183 à 194), Papyrus 10371 et 10435 du British Museum, Tablette Carnarvon au Musée du Caire,** publiés en fac-similé (16 planches en phototypie) avec Introduction, in-f° oblong, Paris, Geuthner, 1911 13 p. et XVI pl.

Le Papyrus Prisse a été publié en fac-similé vers 1847, par Prisse d'Avennes qui le découvrit et en fit cadeau à la Bibliothèque Nationale. Cette édition, dont Chabas, Lauth, Virey, Budge, se servirent pour leurs traductions et pour leurs transcriptions, est épuisée depuis longtemps; quand par hasard un libraire d'occasion l'annonce, elle est enlevée aussitôt à un prix très élevé. M. Jéquier, et son éditeur Geuthner ont donc été bien inspirés, lorsqu'ils ont eu l'idée de donner une édition nouvelle de ce précieux manuscrit. La première, exécutée sur un calque de Prisse lui-même, était excellente, mais aujourd'hui il n'est plus question de fac-similés à la main. Le papyrus a été photographié, avec l'autorisation du Directeur de la Bibliothèque, et l'épreuve photographique a été transportée sur les planches par un des procédés de la phototypie : on aurait l'illusion de l'original si l'éditeur avait colorié les rubriques, mais il les a négligées et il a tiré le tout à l'encre noire par raison d'économie. A cet exemplaire type, M. Jéquier a joint les fragments d'un papyrus du British Museum (n° 10371

et 10435) et le texte de la *Tablette Carnarvon*, qui contiennent les restes d'une édition antique de l'œuvre de Phtahhotpou assez différente en plus d'un endroit. Ici encore la reproduction ne laisse rien à désirer, et l'étudiant peut travailler avec autant de confiance que s'il avait les manuscrits sous les yeux.

L'*Introduction* est concise mais remplie d'observations intéressantes. L'histoire du papyrus, depuis le moment que Prisse l'acheva y est exposée, et les essais d'interprétation dont il fut l'objet y sont énumérés. Je ne compléterai cette bibliographie que sur deux points : la curieuse traduction anglaise de Heath a paru en un volume in-8° sous le titre : *A Record of the Patriarchal Age, or the Proverbs of Aphobès*, et la version française de Virey fut traduite en anglais peu après son apparition, dans une revue américaine. M. Jéquier pense que le manuscrit Prisse remonte à la XI[e] dynastie, et je partage son opinion : je crois que Möller dans ses appréciations paléographiques, ne tient pas un compte suffisant des circonstances de lieux ou de matières, et qu'il établit trop la chronologie des documents comme s'ils avaient été tous écrits dans un seul endroit et sur du papyrus. Jéquier estime d'ailleurs que le manuscrit du British Museum doit être contemporain ou à peu près des Papyrus de Berlin 1-4, et appartenir à la XII[e] dynastie, enfin, pour la Tablette Carnarvon, il cite le sentiment de Gardiner qui l'attribue à la XVIII[e] dynastie, et le mien d'après lequel elle serait plutôt de la XX[e]. Enfin, il annonce l'apparition prochaine dans la *Bibliothèque d'études* de l'Institut archéologique français du Caire, d'une édition critique des *Préceptes de Phtahhotpou* dont MM. Dévaud et Montet sont les auteurs : sa publication des matériaux leur aura épargné la moitié de leur besogne.

G. Maspero.

---

L. Borchardt, **Das Grabdenkmal des Königs S'a'hu-re'**, — *Band I : der Bau* (forme la *14[e] wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orientgesellschaft*), in-f°, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1910, 162 p., 197 vignettes dans le texte, 16 pl. dont 4 en couleur.

C'est la troisième pyramide du groupe d'Abousir à laquelle Borchardt consacre une monographie. Nous avons eu d'abord Naousirîya, puis Nefererkérès, et voici maintenant Sahourîya qui arrive à son tour. Le tout forme un ensemble précieux pour l'histoire de l'architecture funéraire et de l'art en général au temps des dynasties memphites. Les fouilles qui l'ont établi ont coûté cher à la *Deutsche Orientgesellschafft*, mais, plus heureuse que d'autres sociétés qui, après avoir travaillé beaucoup, ont obtenu peu de résultats, elle n'a perdu ni son temps ni son argent.

Borchardt est architecte autant qu'Égyptologue, et par conséquent il était doublement qualifié pour diriger des fouilles de ce genre et pour en tirer parti. Le travail proprement dit fut exécuté par G. Möller,

Zucker Wreszinski, par le peintre Bollacher, et par les architectes Honroth et Uvo Hölscher, ce dernier à qui nous devons une belle étude sur le *migdol* de Médinèt-Habou. Il dura sans interruption du 23 mars 1907 au 28 mars 1908, et pendant ce temps tous les édifices qui dépendaient de la pyramide furent successivement explorés et mis au jour. Leur histoire a été reconstituée autant qu'il se peut actuellement, et elle est assez simple. Ainsi que Borchardt le remarque justement, l'histoire d'un monument exécuté d'affilée, sans arrêt ni reprises pendant les travaux, est nécessairement très simple. Les préliminaires en peuvent et même en doivent avoir été assez longs, car ce n'est point mince affaire que de combiner les arrangements d'un tombeau aussi complexe que l'étaient les pyramides memphites, mais les dessins et les calculs terminés, la mise en train qui précéda l'ouverture des chantiers s'efface, et il semble qu'on ait devant soi une œuvre de premier jet. L'examen des ruines a pourtant rendu des détails curieux. On sait que, d'après un très vieux rite, les Égyptiens posaient leurs fondations sur une couche de sable fin, à laquelle ils mêlaient, au moins dans les bas-temps, des cornalines ou des onyx, des grains, peut être des rognures ou des pyrites de fer concassées, si le terme *besnou* a vraiment ce sens, quelquefois des amulettes ou des figurines de divinités qui défendaient la construction contre les influences mauvaises : Borchardt a constaté en un endroit l'existence de débris de céréales en couches épaisse de 0,005 millimètres. Ailleurs, il a relevé les lignes de nivellement et de mesures, surtout les marques de carrière et d'assemblage qui se trouvent sur les blocs, entre autres des dates de l'an II, de l'an IV, de l'an XII, et des noms de fonctionnaires, entre autres, un certain Ouasirkafânkhou, dont le tombeau existe encore près de la pyramide de Naouasirriya : il déduit des dates que la construction dura seize ans au plus, mais qu'elle fut terminée par Nefererkérès le fils et successeur de Sahouriya. La splendeur du culte y fut de courte durée et, les revenus diminuant, la surveillance de l'édifice devint difficile : pour en alléger le poids, le sacerdoce n'imagina rien de mieux que de fermer l'accès aux salles par le moyen de murs en briques, où il réserva une étroite poterne qu'un ou deux hommes suffisaient à garder. Dès le milieu de la VI[e] dynastie, Pioupi I[er] dut prendre des mesures pour empêcher que le wakf attaché au service du tombeau ne fût usurpé, et un fragment qui nous a été conservé de ce document semble indiquer qu'il garantit une fois de plus la propriété des champs donnés sous son prédécesseur. Un hasard seul sauva l'ensemble d'une prompte destruction : une figure de la déesse Sakhit-Sakhmit qui était dans une des chambres devint populaire on ne sait pourquoi, et la partie sud, remaniée sous Harmhabi, sous Sétoui I[er], sous un des Ramsès, lui servit de sanctuaire. Le reste, ruiné, reçut dans quelques endroits des momies d'animaux sacrés, lézards, moutons, ces derniers très probablement d'âge saïte

au plus tôt. Vers la même époque, la finesse des bas-reliefs attira l'attention des sculpteurs et ils en prirent des moulages en plâtre qu'ils copièrent par la suite : Borchardt en a recueilli là de nombreux fragments, sans doute des exemplaires mal venus, qu'il a examinés avec soin. Des débris d'une inscription grecque montrent que la chapelle de la déesse était un lieu de pèlerinage au premier siècle avant J.-C. La destruction complète n'eut lieu que sous les Romains, peut-être sous les Byzantins : des moines coptes occupèrent un coin du site, puis ils disparurent, et des musulmans de passage incisèrent un graffito sur les murs, vers le neuvième siècle de notre ère. Depuis lors, les habitants des bourgs voisins ne cessèrent d'y aller chercher des matériaux, soit pour leurs églises comme les pères du couvent de Sainte-Jérémie à Sakkarah, soit pour leurs moulins à huile ou à farine et pour leurs maisons. Le sable accumulé a protégé jusqu'à nos jours le peu qui avait échappé aux barbares.

Voilà, en quelques lignes, l'histoire de cette pyramide : on conviendra qu'elle est curieuse, et l'on ne saurait être trop reconnaissant à Borchardt d'en avoir esquissé les grandes lignes. Le détail des opérations et la découverte des moindres portions sont racontés et illustrés de nombreuses photographies prises sur les lieux et reportées sur zinc : le lecteur peut contrôler ainsi les conclusions qu'il lui soumet et les restaurations qu'il propose des édifices Peut-être s'est-il laissé entraîner çà et là par ce besoin de savoir tout sans exception et de reconstruire tout auquel peu d'architectes-archéologues échappent : dans l'ensemble je pense qu'il n'a vu que ce qu'il y avait à voir et que le monument était ce qu'il l'a représenté sur ses planches. Il a eu la double chance et le double mérite, après avoir conçu un plan de fouilles excellent, d'en publier excellemment les résultats.

G. Mapero.

---

Fr. Preisigke, **Griechische Urkunden des Aegyptischen Museums zu Kairo** ; Strassburg, 1911 (K. J. Trübner) ; viii-58 p., in-8°.

Il s'agit uniquement dans cet ouvrage, comme la préface en avertit le lecteur, des textes d'époque romaine (i<sup>er</sup>-iv<sup>e</sup> siècle). Une grande partie des documents de cette période conservés au Musée du Caire était connue par les publications de Grenfell et Hunt et de Goodspeed : mais il en restait encore un certain nombre d'inédits, d'où M. P. a extrait 48 nouveaux papyrus, représentant la totalité, non pas du reste, mais du reste utilisable. La table des matières suffit déjà à justifier l'entreprise, en montrant qu'il y avait encore bien des morceaux intéressants à glaner. Les numéros 2 et 3 (deux exemplaires d'une même requête) nous montrent dans un rôle nouveau un fonctionnaire de police assez mal connu, le ῥιπάριος ; — le n° 20 est précieux pour ses renseignements sur les *liturgies* municipales ; le 30,

avec sa liste de κῶμαι du nome Hermopolite, pourra rendre des services dans l'étude géographique de l'Égypte ancienne. A signaler aussi le nº 39, qui fournit un exemple de la singulière expression νέα ἰνδικτίων (l. 9), dont la signification n'est pas encore déterminée avec certitude (cf. Lefebvre, *Recueil des Inscr. grecques-chrét. d'Égypte*, nº 597; et *Pap. byz. du Caire*, nº 67112, l. 10).

En ce qui concerne le texte même, j'ai profité de ma présence au Caire pour collationner quelques passages d'apparence douteuse, ce qui m'a fourni l'occasion de quelques remarques complémentaires :

Nº 6, l. 3. La lecture ἀμελείας est impossible. Le λ qu'a cru discerner l'éditeur n'est que la queue du ξ de δεξάμενοι, mot de la ligne précédente. Je crois pouvoir proposer, avec réserves : τὴν ἀννών[ην τ]οῦ... ; — l. 7 : lire sans doute [Οἱ ῥιπ]άριοι κ[α]ὶ εἰρηνά[ρ]χ[αι. Les traces permettent cette lecture, qui offre un certain intérêt pour l'histoire de la fonction de *riparios ;* — l. 8 : lire ἀποστείλον[τε]ς (l'ο, faute du scribe, est nettement tracé) πρὸς το[...; — l. 9 : ici encore j'écrirais τὰς ἀνν[ώ]νας τῶν[... Les deux fois, d'ailleurs, ce mot est très douteux, le troisième ν présentant une forme insolite. Le premier mot de la ligne 10 est presque sûrement στρ]ατιωτῶν. La plupart des restitutions ici proposées devraient normalement être écrites en lettres pointées.

Nº 38. Le titre « Ackerpachtung » n'est sans doute pas exact. Si je comprends bien ce texte extrêmement mutilé, il s'agirait plutôt d'ouvriers agricoles offrant leurs services à un propriétaire. L. 11 : au lieu de ἀματόρια, mot inconnu (où le μ est douteux), il n'est pas impossible de lire ἀλιτόρια; — l. 14 : ἀναδεχόμενα. Je crois que le manuscrit porte bien un χ, et la dernière lettre pourrait à la rigueur se lire ου ; en tout cas, la restitution ἀναδεχομένου serait préférable à ἀναδεχόμεθα ; — l. 16 : elle renferme une dernière stipulation, oubliée d'abord par le scribe ; κολοκοποιοὺς doit sans doute se corriger en καυλοκοπίαν (χόρτου) ; — l. 18 : lire Βίωνος.

Nº 39, l. 3 : γυ[..].ωτου. Lire π[ρομ]ώτου : même forme du π plus bas, l. 13, dans le mot ἀποτάκτου. Ces quelques remarques sont peu de chose, sur une cinquantaine de papyrus dont la plupart, vu leur mauvais état de conservation, offraient des difficultés de lecture inaccoutumées. Au reste, le nom de l'auteur garantit le soin apporté à l'édition. Des notices détaillées rendent les documents immédiatement accessibles au lecteur. Des index très développés complètent heureusement la publication.

Jean Maspero.

---

Eusèbe, **Histoire Ecclésiastique,** livres V-VIII, texte grec et traduction française, par Emile Grapin, curé doyen de Nuits (Côte-d'Or), Paris, A. Picard 1911 (collection Hemmar-Lejay). Prix : 5 fr.

Nous voici en passe d'avoir, de l'*Histoire eccl.* d'Eusèbe, une bonne et complète traduction française, qui se substituera sans effort

à la paraphrase de « Monsieur Cousin, président en la Cour des Monnaies » (Paris, 1686). Il est curieux qu'on ait attendu si longtemps pour transposer sérieusement en notre langue un ouvrage de cette importance. L'Allemagne a sa traduction d'Eusèbe depuis plus de quarante ans déjà (Eusebius Pamphili, *Ausgew. Schriften*, übers. v. D[r] M. Stigloher, Kempten, 1870); et celle qu'a publiée en anglais Mac-Giffert dans *The Nicene and Post-Nicene Fathers* (Oxford et New-York, 1890) est tout à fait remarquable.

Ce tome II comprend les livres V à VIII. Il se termine par un appendice (p. 805 à 554) qui est, en réalité, un commentaire critique et historique en abrégé, où l'on reconnait la main experte d'un des directeurs de la collection. Le tome III renfermera les deux derniers livres de l'*Hist. eccl.*, une introduction et les *Indices*.

Je choisis, comme point de sondage, les chapitres XVI-XVIII du livre V, relatifs à la crise montaniste. XVI, 1 ; τῶν τηνικάδε λογίων ἀνδρῶν. G. traduit « les hommes éloquents *de ce pays* ». Mais τηνικάδε a sûrement le sens temporel (qu'il comporte d'ailleurs normalement) = « les hommes éloquents de l'époque ». L'antimontanisme recruta ses champions bien ailleurs qu'en Phrygie. — XVI, 3, ἱκανωτάτου (= fort considérable) n'est pas traduit ; ἐφεκτικώτερόν πως μέχρι νῦν διεκείμην ne signifie pas « j'étais en quelque manière fort empêché de le faire », mais « je suis demeuré jusqu'à présent sans me décider ». — XVI, 4, ὑπὸ τῆς νέας ταύτης, οὐχ, ὡς αὐτοί φασιν, προφητείας, « cette nouveauté qui n'est pas, comme ils disent, une prophétie ». L'expression ἡ νέα προφητεία (en latin *noua prophetia*) était courante pour désigner le montanisme. Il faudrait donc la décalquer plus exactement ; διελέχθημεν, pourquoi traduire « *je* discutai » ? — XVI, 6 « *Apollinaire* nous dit ces choses, etc. ». Le nom d'Apollinaire n'est pas dans le texte grec, et, en l'introduisant dans sa traduction, M. G. renouvelle une méprise dans laquelle aucun critique ne donne plus aujourd'hui. Ce n'est pas d'Apollinaire, c'est d'un anonyme qu'Eusèbe transcrit ici la discussion. — XVI, 17 : Γράφει δὲ οὕτως · Καὶ μὴ λεγέτω ἐν τῷ αὐτῷ λόγῳ τῷ κατὰ Ἀστέριον Οὐρβανὸν τὸ διὰ Μαξιμίλλης πνεῦμα · « Διώκομαι, κ. τ. λ. » est ainsi rendu : « Voici comment il s'exprime : « Que l'esprit qui est en Maximilla ne tienne pas le même langage qu'à Astérius Urbanus : « On me chasse, etc. » Ce passage a été mal compris. Le premier soin des partisans de la prophétie nouvelle avait été de recueillir et de publier les « oracles » articulés par Montan, Maximilla, Priscilla dans leurs crises extatiques. C'est sans doute un de ces recueils que cite l'anonyme transcrit ici par Eusèbe. Je traduirais : « Et que l'esprit qui parle par la bouche de Maximilla ne dise pas *dans le même ouvrage selon Asterius Urbanus*, etc... ». Du parallélisme de l'expression traditionnelle « Evangile *selon* saint Mathieu, *selon* saint Marc, etc. » on peut induire avec logique que cet Asterius s'était fait, lui aussi, le compilateur des « dits » de Maximilla.

— XVIII, 9. Il s'agit d'un certain Alexandre, intrigant et voleur, dont Apollonius, cité par Eusèbe, dénonce les méfaits. M. Grapin traduit ainsi les mots καὶ ἡ ἰδία παροικία αὐτὸν, ὅθεν ἦν, οὐκ ἐδέξατο « sa propre *patrie* où il était né ne le reçut pas ». Or παροικία ne veut pas dire patrie, mais communauté, église locale. Voy. Harnack, *Entstehung u. Entw. der Kirchenverfassung u. d. Kirchenrechts in den zwei ersten Jahrh.*, Leipzig, 1910, p. 36. — XVIII, 10. M. G. ne s'est pas rendu compte du ton très certainement exclamatif de la phrase Ὃν ὁ προφήτης, etc. Il faut écrire : « Et le prophète ne connait pas un homme qui vit avec lui depuis si longtemps ! » — *ibid.* : τὴν ὑπόστασιν τοῦ προφήτου, c'est, non pas la « personne », mais la « base » du prophète, son « assiette ». — XVIII, 11. Le προφήτης, εἰπέ μοι, βάπτεται; ne signifie pas, « un prophète, dis-moi, va-t-il aux bains? », mais « un prophète se teint-il ? » L'expression qui suit précise le sens : « se farde-t-il d'antimoine ». On peut comparer la traduction que saint Jérôme a donné de ce passage dans le *de Vir. ill.* XL « Dic mihi, *crinem fucat prophetes ?* stibio oculos linit prophetes ? » — XIX, 3, Ζῇ ὁ θεὸς ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ὅτι Σωτᾶς ὁ μακάριος ὁ ἐν Ἀγχιάλῳ ἠθέλησε τὸν δαίμονα τὸν Πρισκίλλης ἐκβαλεῖν... ». « Vive Dieu qui est dans les cieux parce que Sotas le bienheureux qui est à Anchialus a voulu chasser le démon de Priscille. » Je crois que M. G. n'a pas saisi la portée de la formule, et qu'elle correspond à ceci : « Aussi vrai que Dieu vit dans le ciel, le bienheureux Sotas d'Anchialus, etc... ». C'est une attestation où Dieu est pris à témoin.

Dans l'ensemble la traduction est exacte, loyale : on peut s'y fier. Peut-être souhaiterait-on ici et là plus d'élégance dans le rendu. Il ne s'agit pas de ressusciter les éloquents à peu près des traducteurs de jadis, mais seulement de viser à plus de nerf et de mordant. M. G. est si préoccupé de suivre les contours du grec, que son français prend parfois des airs un peu naïfs et bonasses. Mais il a accompli avec conscience la tâche difficile qu'il avait entreprise, et il mérite beaucoup de gratitude.

Pierre DE LABRIOLLE.

---

**Glaube und Unglaube in der Weltgeschichte**, ein Kommentar zu Augustins *de Ciuitate Dei* mit einem Excurs : Fruitio Dei, ein Beitrag zur Geschichte der Theologie und der Mystik, von Heinrich SCHOLZ, Lizentiat und Privatdozent der Theologie an der Universität Berlin. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1911. Prix : M. 5; relié M. 6.

Il est difficile de rencontrer une œuvre plus ample, plus riche d'idées, que la *Cité de Dieu* de saint Augustin. De 412 à 426, ce livre qui n'était à l'origine qu'un écrit de circonstance ou de polémique, s'est développé au point de devenir une puissante synthèse doctrinale où a trouvé place toute l'histoire de l'humanité, tout le système des croyances chrétiennes, tout le drame à grand spectacle qui nous met sous les yeux la lutte séculaire de la « Cité divine » contre la « Cité

terrestre », jusqu'à l'apothéose finale de l'une et jusqu'à l'engloutissement de l'autre dans les abîmes de la Géhenne.

Ayant assisté pendant le semestre d'été 1909 au « séminaire » d'histoire de l'Église où le professeur Harnack étudiait, sur sa prière, la *Cité de Dieu*, M. Scholz a eu l'heureuse idée de soumettre à une critique minutieuse le « matériel » d'idées dont est formé ce vaste assemblage. Composé avec beaucoup de méthode, son livre ne cesse pas un seul instant d'être intéressant, et sur plusieurs points il apporte des résultats nouveaux. C'est, selon l'ambition même de son auteur, le meilleur commentaire dont on dispose actuellement pour comprendre l'ouvrage de saint Augustin.

J'en indique sommairement le plan. Après avoir rappelé les circonstances de composition de la *Cité de Dieu* (p. 1-19), M. Scholz analyse les concepts fondamentaux qui y servent de substructure : Dieu, le monde, l'homme; le bien et le mal, les éléments de la vie morale ; la démonstration du christianisme, Raison et Révélation, l'emploi des Écritures (p. 20-69). Dans un second chapitre il étudie spécialement la notion de cité divine et de cité terrestre (p. 70-136). Dans le troisième chapitre il examine la méthode selon laquelle Augustin interprète et décrit l'histoire (p. 137-193). Un excursus assez long est consacré à l'idée de la *fruitio Dei*, depuis Platon et Plotin jusqu'à Schleiermacher et Gœthe, à propos de l'expression *frui Deo* qui revient souvent dans la *Cité de Dieu* (p. 197-235).

Les résultats les plus intéressants de l'étude de M. S., c'est dans le second chapitre qu'il les faut chercher. — Quiconque a lu d'un bout à l'autre la *Cité de Dieu* se rappelle avoir éprouvé çà et là un malaise dont, à l'analyse, les causes ont pu lui apparaître assez clairement. D'abord la composition est beaucoup trop lâche pour le goût moderne. Augustin avait un plan : il l'a résumé dans ses *Rétractations* II, 43, et au cours même de la *Cité de Dieu* on le voit préoccupé d'en marquer les articulations (cf. II. 1 ; III, 1 ; IV, 1 et 2 ; VI, 1 ; IX, 1 ; XI, 1, XVIII, 1 ; XIX, 1). Mais il n'était nullement pressé d'aboutir, et, désireux avant tout de donner la paix aux esprits, il aborde au passage toutes les questions dont il sait ses contemporains préoccupés. Ces digressions ont leur intérêt : à la longue, elles deviennent quelque peu fatigantes. — Mais ce qui est bien plus déconcertant encore, c'est l'imprécision apparente de la notion de « cité », qui flotte entre ciel et terre, sans qu'on discerne parfois s'il faut lui attribuer une valeur purement métaphysique ou si on doit la prendre au sens réaliste. Le mérite de M. S. est d'avoir débrouillé ce *complexus*, et d'avoir montré l'origine et le rapport des idées qui s'y mêlent.

Dès le début de l'ouvrage, Augustin emploie les mots *cité de Dieu*, *cité terrestre*, sans prendre la peine d'excuser la nouveauté de l'expression, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si elle eût risqué de déconcerter son public. M. S. a donc cherché les antécédents de ce

concept de « cité ». Il en trouve d'assez frappants chez Platon (en particulier *Leg.* p. 713 A), chez les Stoïciens (d'après Clément d'Alex., *Strom.*, IV, 26), de moins caractérisés chez Plotin, Sénèque, Philon. En réalité, c'est la Bible qui avait familiarisé les lecteurs chrétiens avec l'idée de la « cité » divine. Au début du livre XI, Augustin se réfère expressément à l'Écriture; il cite le *Psaume* LXXXVI, 3 : « Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. », et aussi les *Ps.* XLVII, 2, 3, 9; XLV, 5 et s. L'auteur de l'*Épître aux Hébreux* avait fait allusion à la πόλις promise par Dieu aux hommes de foi (XI, 10, 16; XII, 22; XIII, 14). Pareillement l'*Apocalypse*, III, 12; XXI, 2 [1]. L'image était donc traditionnelle. Or le donatiste Ticonius, dont Augustin appréciait hautement la pénétration exégétique, s'en était emparé et lui avait donné un vigoureux relief dans son *Commentaire* sur l'Apocalypse, rédigé peu avant 380. Il y marquait en ces termes l'opposition entre la *civitas Dei* et le *civitas diaboli* : « Hae duae civitates, una mundo et una desiderat servire Christo : una in hoc mundo regnum cupit tenere, et una ab hoc mundo fugere... Hae utraeque ita laborant in unum, una, ut habeat unde damnetur, altera ut habeat unde saluetur. » M. S., qui s'est attaché à mettre en lumière l'influence exercée par Ticonius sur la pensée d'Augustin (voy. p. 78, 114, 125, etc.), et cela d'une façon très neuve et très heureuse, constate qu'Augustin fut frappé de ce parallèle et qu'il l'enregistra dans sa mémoire. Il l'utilisa dans le *de Catech. rudibus*, § 31 et 37, dans le *de Vera Religione* § 50 (M. Scholz aurait pu ajouter : dans l'*Enarr. in Ps.* LXI et LXIV, *Patr. lat.*, XXXVI, 733, et dans l'*in Ps.* CXXXVI, *Patr. lat.*, XXXVII, 1761) : puis il le développa avec l'ampleur qu'on sait dans le *de Civitate Dei*.

Qu'est-ce donc que la « cité », dans la conception d'Augustin ? C'est en premier lieu le groupement toujours renouvelé des hommes qui règlent leur vie, soit selon la volonté divine, soit selon des maximes purement mondaines et presque toujours dépravées. « Quod (genus hominum) in duo genera distribuimus, unum eorum, qui secundum hominem, alterum eorum, qui secundum Deum uiuunt; *quas etiam* MYSTICE *appellamus civitates duas...* » (XV, 1; HOFFMANN, II, p. 58) Ces deux cités, ainsi envisagées sous leur aspect mystique, symbolique, sont mêlées, enchevêtrées ici-bas, « perplexae in hoc saeculo inuicemque permixtae » (I, 35), jusqu'à la discrimination du jugement dernier. — D'autre part, pour composer l'image de chacune d'elles, Augustin emprunte de nombreux traits aux réalités historiques du passé et du présent. La cité terrestre, c'est bien la *societas improborum*, mais c'est aussi l'État païen, en tant qu'il manque, par la force des choses, de la justice qui devrait en être le principal ressort. Pareillement la cité divine est la collectivité où entrent les âmes libérées du péché par la grâce, c'est la *communio electorum*, mais c'est

1. Et non II, 12, comme l'imprime M. S.

aussi l'Église militante qui lutte avec ses ennemis, en attendant le triomphe qui lui est réservé. Augustin juxtapose constamment le point de vue réaliste et le point de vue symbolique : de là quelque désarroi pour qui n'en est pas averti.

A tout prendre, *la Cité de Dieu* n'est, au regard de M. Scholz, ni un traité sur les rapports de l'Église et de l'État, ni même, à proprement parler, une « philosophie de l'histoire » : c'est un vaste tableau des conflits de la Foi et de l'Incroyance à travers l'histoire de l'humanité et par delà cette histoire elle-même ; c'est une apologie à l'usage du grand public, laquelle est en connexion étroite avec les préoccupations intellectuelles de l'époque où elle fut écrite. — Il y aurait des réserves à formuler sur les pages où M. S. essaye de démontrer qu'on ne saurait parler de « philosophie de l'histoire » à propos de la *Cité de Dieu*, sous prétexte que la prescience divine « supprime l'évolution de l'histoire » et que la conception du « progrès » fait défaut à Augustin (p. 150 et s.). Tout cela est contestable et assez peu net. Il est d'ailleurs exact que l'histoire n'est pour Augustin qu'un moyen de démonstration parmi beaucoup d'autres et qu'il la juge au nom d'une conception déjà formée bien plutôt qu'il ne déduit cette conception de l'étude des faits. Mais cette idée de coordonner l'évolution humaine à la grande bataille entre croyants et incroyants est une « philosophie » qui vaut autant et mieux peut-être que beaucoup d'autres simplifications du même genre.

Dans l'ensemble, les conclusions de M. S. sont presque toujours sages et modérées. On remarquera qu'il rend un plein hommage à la scrupuleuse bonne foi avec laquelle Augustin avoue ses incertitudes et ses ignorances, là où, de par sa formation première, il lui eût été si aisé de recourir pour se tirer d'affaire aux virtuosités de la rhétorique [1].

Pierre de Labriolle.

---

**Die Geschichte der normannisch-sicilischen Flotte unter der Regierung Rogers I. und Rogers II.** (1060-1154) von Dr Willy Cohn, Breslau, Marcus, 1910, VI, 104 p. in-8°; prix : 4 fr. 50.

Le mémoire de M. W. Cohn forme le cahier d'une nouvelle série

1. P. 59, l. 37 écrire *hellen* ; p. 60, l. 29, M. S. élargit trop la portée des mots *adfuit scribenti, ninenti defuit*. Saint Augustin reproche seulement à Sénèque d'avoir manqué de courage politique ; p. 66, n. 2, M. Becker (*Augustin Studien zu seinen geistigen Entw.*, Leipsig, 1908, p. 120 et s.) est plus optimiste que M. S. à propos de la connaissance qu'Augustin possédait de la langue grecque ; p. 75, n. 2 vérifier l'accentuation grecque, p. 77, l. 14, écrire *asketische* ; p. 95, n. 2 écrire « de tant *de* crédit » ; p. 102, cette longue discussion sur la portée des mots *remota igitur iustitia* (IV, 4) est bien byzantine, et M. S. en tire des conséquences tout à fait exagérées ; p. 107, l. 4, corriger la référence en I, 19 ; p. 108, l. 18, écrire *in* ; p. 124, l. 6, écrire *communione* ; p. 135, l. 14 écrire *dilatandum* ; p. 170, l. 18, écrire *und*. M. S. s'est économisé la peine de dresser un index détaillé, et cela est fâcheux dans une œuvre qui se donne pour un « commentaire ».

d'études historiques (*Historische Untersuchungen*) qui vont être publiées à intervalles irréguliers, par quatre professeurs de l'Université de Breslau, MM. Cichorius, Georges Kaufmann, Kampers et Preuss. Il est divisé en trois chapitres. Le premier embrasse ce que l'auteur appelle l'histoire *externe* de la flotte sicilienne, sa création sous le roi Roger I (1060-1091), en vue de la conquête de la Sicile musulmane, son développement sous Roger II (1117-1154) alors que les Normands poussaient leurs expéditions jusque dans la mer Égée et sur les côtes de l'Afrique. Le second chapitre s'occupe de la flotte normande et de son activité dans les affaires de l'Italie inférieure, depuis qu'on l'a constituée après le siège de Palerme, jusqu'au moment où elle s'amalgame avec la marine sicilienne, après la mort du duc Guillaume († 1127), au temps de Robert Guiscard [1]. La troisième partie du travail de M. C. est consacrée à l'histoire *interne* de la marine normanno-sicilienne. Il nous y parle d'abord de ses trois grands amiraux successifs, étrangers tous trois, le premier, Arabe converti, Abd-er Rahman, baptisé Christodoulos († 1131), le second, George d'Antioche, d'origine grecque († 1151), le troisième, Philippe de Mahedia, eunuque converti, mais mal converti, semble-t-il, puisqu'il fut brûlé comme mécréant en 1153. L'auteur nous expose ensuite l'organisation matérielle de la flotte, les ressources dont disposait le gouvernement pour l'entretenir, droit de pêche, impôt sur le sel, revenus des douanes, etc. Un chapitre spécial nous initie — pour autant qu'on peut préciser certains points [2] — à l'organisation de la milice maritime, au recrutement des matelots, à la forme et au classement des navires; M. C. a essayé de fixer l'usage des termes techniques pour les différentes catégories de nefs employées par les Normands de Sicile; mais malgré son fréquent recours à l'*Archéologie navale* d'A. Jal, il n'a pas précisément élucidé les différences entre *dromones*, *chats*, *galères*, *sagitties* et *germandi*, entre le *gryppium* et le *caupolus*, d'une façon bien satisfaisante; la raison principale en est sans doute que le plus souvent les auteurs cités n'avaient eux-mêmes qu'une notion très vague de leur sens propre et les employaient un peu au hasard.

E.

---

Évangiles apocryphes. I. **Protévangile de Jacques, Pseudo-Matthieu, Évangile de Thomas,** textes annotés et traduits par Charles MICHEL, professeur à l'Université de Liège. **Histoire de Joseph le Charpentier**, rédactions copte et arabe traduites et annotées par P. PEETERS, bollandiste. Paris, Alphonse Picard et fils, 1911. Prix : 3 fr.

Ce volume fait partie de la collection Hemmer-Lejay. C'est une

1. Après cette date on n'en entend plus parler.

2. M. C. se plaint de ce que la plupart des chroniqueurs, bons moines, fussent ignorants des choses maritimes, en bons « terriens » (*landratten*) qu'ils étaient. Il fait une exception pour les *Annales de Pise* et Romuald de Salerne.

heureuse idée qu'ont eue les directeurs de la collection d'y accueillir les apocryphes. Certes, la valeur artistique ou littéraire en est mince : mais l'histoire de la civilisation y peut glaner quantité de détails curieux, et il ne faut pas oublier quel aliment ils ont fourni à la piété chrétienne. — On notera dans le *Protévangile de Jacques*, IX, 2 l'allusion que saint Joseph fait à ses enfants ; XVIII, 1 et s., le tableau de la naissance du Christ dans une grotte (saint Justin donne aussi, dans le *Dial. avec Tryphon*, LXXVIII, ce détail qui n'est point évangélique) ; XX, 1 la mésaventure de Salomé, punie d'étrange façon pour avoir douté de la virginité de Marie ; XXII, 1 et s., le massacre des innocents. — C'est au § XIX du *Pseudo-Matthieu* qu'apparait pour la première fois la légende du bœuf et de l'âne adorant l'Enfant Jésus dans l'étable. — L'*Évangile de Thomas* spécialement consacré aux « enfances » de Jésus est le plus singulier récit qu'on puisse lire. « Jésus, écrit Ernest Renan (*l'Égl. chrét.*, p. 513), y figure comme une sorte d'enfant terrible, méchant, rancunier, faisant peur à ses parents et à tout le monde. Il tue ses camarades, les change en boucs, aveugle leurs parents, confond ses maîtres, leur démontre qu'ils n'entendent rien aux mystères de l'alphabet, les force à lui demander pardon. On le fuit comme la peste ; Joseph le supplie en vain de rester tranquille ». Le comique de la chose, c'est que le narrateur inconnu de ces exploits a l'indubitable intention d'édifier.

L'*Histoire de Joseph* est un peu languissante. Les chapitres XIV et XV offrent un décompte des années que Joseph vécut. Il en résulte qu'il épousa la Vierge (en secondes noces) à quatre-vingt-dix ans, et qu'il vécut au total cent onze années.

Cette histoire de Joseph existe en trois rédactions distinctes : une recension copte bohaïrique, faite très vraisemblablement d'après un original grec, une version saïdique, indépendante de la précédente, une version arabe traduite peut-être d'une recension syriaque. Le P. Peeters a traduit le texte copte bohaïrique et le texte arabe, interprété insuffisamment jusqu'ici. Il a extrait aussi de la version saïdique les leçons les plus intéressantes.

On trouvera dans les préfaces de M. Charles Michel les renseignements positifs nécessaires à l'intelligence du *Protév.* de Jacques, du *Ps.-Mt.*, et de l'*Évang. de Thomas*. M. Charles Michel n'apporte d'ailleurs, ce me semble, aucune donnée nouvelle : il résume avec clarté et critique les opinions accréditées. Il a exclu de sa traduction du *Ps.-Mt.* l'*Evangile de la Nativité de Marie* que Thilo et Tischendorf y avaient incorporé. Il fait remarquer à propos de l'*Évang. de Thomas* que ce titre d'Évangile n'est donné par aucun ms. C'est une dénomination qui lui a été attribuée par les critiques modernes, lesquels l'ont imaginée d'après un *Évangile de Thomas*, ouvrage hérétique que citent Hippolyte, Origène, Eusèbe, etc. et dont cet opuscule serait peut-être un remaniement orthodoxe.

Pierre DE LABRIOLLE.

R. Sabbadini, **Ottanta lettere inedite del Panormita, tratte dai codici milanesi**; M. Catalano-Tirrito, **Nuovi documenti sul Panormita, tratti dagli archivi palermitani** (Biblioteca della società di storia patria per la Sicilia Orientale, Catania, Vol. I); Catania, Giannotta, 1910, 209 pp. in-8°.

Ce volume est fort intéressant et remet en pleine lumière la figure de Beccadelli. Les manuscrits milanais de M. Sabbadini contiennent les *Epistolae Gallicae*, avec d'autres qu'il publie. Il commence par nous donner de ce recueil un tableau chronologique. Il décrit minutieusement les manuscrits, pièce à pièce. Dans cette description, on trouvera déjà de nombreux fragments inédits et des suppléments ou des corrections aux *Gallicae*. Parmi ces textes, voir, p. 46, une longue lettre de Cremona, qui vient d'entrer chez les Frères mineurs de Saint-Jacques près Pavie : c'est un éloge ému de la vie religieuse. La partie principale du volume est tout entière formée par les lettres inédites. Le spirituel Beccadelli s'y montre avec sa grâce malicieuse ; telle est une lettre, p. 76, où il raconte plaisamment comment Cremona faisait passer le bon vin avant l'étude. Ce n'est pas qu'on ne retrouve de temps en temps le poète de l'*Hermaphroditus* : la lettre à Cremona p. 93, suivie de sa palinodie, p. 95, forme un ensemble plaisant, mais d'un badinage un peu risqué. Nous trouvons ici un Hylas qui paraît avoir joué aussi le rôle connu d'Ergotele (voy. p. 144 et 159). Mais ce qui remplit cette correspondance, c'est la tempête soulevée par l'*Hermaphroditus*. Voir p. 32 suiv. les extraits d'une violente diatribe contre Panormita et ses mœurs. On peut tirer de ces lettres une liste d'auteurs anciens lus ou connus de Beccadelli. M. S. a également complété sa *Cronologia* grâce à ces nouveaux documents.

Les documents publiés par M. Catalano-Tirrito sont relatifs surtout aux paiements faits à Beccadelli au nom du roi Alphonse. Il les accompagne d'une notice très utile où sont éclaircis encore divers points de la chronologie de Beccadelli. L'ensemble de ce recueil sera aussi le bienvenu pour faire connaître sa vie de cour et ses relations[1].

Henry Willier.

---

**Correspondance de Bossuet**, nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française par C.-R. Urbain et E. Levesque. Tome IV (1689-1691). Paris, Hachette (Les Grands écrivains de la France), 1911 ; 532 p. in-8°.

Ce nouveau volume comprend les lettres 487 à 675. Sur ces 189 lettres, 97 sont publiées d'après les originaux, 27 sur des copies authentiques et les autres, sauf indication spéciale, d'après le texte

1. Voir encore p. 35, une notice de Beccadelli sur les origines de sa famille ; p. 113, l'histoire amusante de l'humaniste, parrain d'un enfant qu'il veut appeler *Franciscus Mecenas* : les commères se mettent à crier : « Nolumus bellum hunc « nostrum puellum vocari *Meçenam* »; vulgares *meçenam* uocant quod grammatici pernam ». P. 49, lire : ex κοινοβίῳ tranquillae paupertatis.

donné par Deforis. 38 ne figurent pas dans l'édition Lachat; le texte d'une vingtaine d'autres a été notablement complété d'après les originaux. En somme, les éditeurs font le plus louable effort pour donner une base solide à leur texte.

A partir de ce volume se pose un problème de critique textuelle qui est aussi un problème de psychologie. Nous avons ici les premières lettres à Mme Cornuau. Cette religieuse fut une des dirigées les plus chères à Bossuet, et à la mort de l'évêque, Mme Cornuau possédait un volumineux recueil de lettres de spiritualité. Jusqu'ici, on croyait que les copies établies par Mme Cornuau étaient exactes et que les dates assignées par elle à chaque lettre étaient vraies, sauf erreur de mémoire. Or les éditeurs ont découvert dans une collection particulière un manuscrit de Ledieu resté inconnu à leurs devanciers. Le secrétaire de Bossuet raconte qu'il a collationné la copie et les originaux. La sœur Cornuau a souvent modifié de son cru le texte de son directeur. Ledieu nous donne des extraits pris sur les originaux qui établissent cette première infidélité. De plus, les dates sont souvent falsifiées. « Cette religieuse m'a avoué, écrit Ledieu, que, voulant faire son recueil, elle avait cru le devoir commencer dès 1686, au temps de sa confession générale, et le faire ainsi continuer jusqu'à la mort du prélat, afin de faire ainsi paraître une suite de lettres et une suite de directions. Cependant le fait est que le prélat n'a commencé à lui écrire qu'en 1689. Pour donc remplir les années précédentes, elle a, dit-elle, choisi celles de ses lettres qui traitaient des commencements de l'oraison, et elle leur a donné des dates à son gré, de 1686, 1687 et 1688 Elle a souvent fait une composition de plusieurs lettres en une seule, joignant ensemble celles qui traitaient d'une même matière, afin, dit-elle, de faire des lettres d'une plus juste longueur. » (P. 403). Les éditeurs se demandent si elle a été mue par le seul désir d'offrir aux âmes une méthode graduée de spiritualité, ou si elle n'a pas plutôt cédé à une pensée de vanité, voulant nous faire croire que Bossuet s'est empressé de lui écrire dès qu'il l'a connue. La réponse ne semble pas douteuse. Déjà Ledieu, dans son journal, nous la montre s'insinuant, avec ces lettres, auprès du cardinal de Noailles et de Mme de Maintenon, et servant de « chemin couvert » à l'abbé Bossuet, elle-même « très hardie, très insinuante et très flatteuse ». Dans le manuscrit, il parle de cette veuve « qui a de l'esprit et qui est assez hardie et entreprenante ». Quand on se rappellera la singulière histoire de Mlle de Mauléon, on pensera que la destinée de Bossuet était de devenir la proie des intrigantes. Le jugement de Ledieu se trouve confirmé par la préface mise en tête des Lettres par Mme Cornuau. Elle est pleine de cette fausse humilité qui est le propre de certaines personnes pieuses.

Le volume ne contient guère que des lettres de spiritualité ou relatives à la charge épiscopale de Bossuet. Les difficultés avec l'abbaye

de Jouarre y occupent une bonne place. La polémique de Huet contre le cartésianisme, le crime de Santeul qui a fait paraître Pomone dans ses hymnes, une première pointe contre Ellies Dupin, quelques échos de la discussion entreprise avec les protestants sont des éléments accessoires dans la correspondance de ces années. On notera la phrase de la p. 20, à propos de la physique de Descartes : « A ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au-dessous du caractère d'évêque, de prendre parti sérieusement sur de telles choses ». On opposera l'un à l'autre deux croquis de Bossuet « évêque ». La sœur Cornuau raconte que Bossuet se trouva surpris dans un jardin par la pluie. Tout le monde court se mettre à l'abri. Bossuet continue à marcher et dit : « Il n'est pas de la gravité d'un prélat de courir » (P. 441). Pierre Frotté nous montre Bossuet assistant à la messe dans sa chapelle domestique, « en un déshabillé fort négligé », « tout débraillé », « étendu sur un carreau bien mollet », ayant tantôt à la main et tantôt sur la tête un bonnet tout à fait burlesque », vêtu à demi d'une simple robe de chambre ouverte et sans ceinture ». Les éditeurs notent : « Bossuet s'est inscrit en faux contre ce récit de Frotté ». Cela n'est pas exact. Bossuet prend son grand air, mais il confirme d'une manière générale le croquis de Frotté : « Il avance que je ne crois pas à la transsubstantiation, à cause, dit-il, qu'il m'a vu à la campagne, et dans ma chapelle domestique, entendre la messe quelquefois avec un habillement un peu plus aisé que ceux qu'on porte en public, quoique toujours long et régulier, et que ma robe (car il descend jusqu'à ces bassesses) n'était pas boutonnée à son gré ». (*Sixième Avertissement*, 2,115 ; le tout est cité p. 473-474). Bossuet paraît assez fâché de voir que Frotté est descendu « jusqu'à ces bassesses ». Mais il ne « s'inscrit » pas « en faux ».

Dans les appendices, se trouve le texte anglais de milord Perth dont la traduction est à sa place chronologique Un renvoi eût été nécessaire dans la table par noms de correspondants, p. 531.

Comme toujours, l'annotation est soignée, précise, fondée sur la connaissance directe des documents ; parfois, aussi, tendancieuse.

M. D.

---

F. Froger, **Etude sur la langue des Mossi** (boucle du Niger) suivie d'un vocabulaire et de textes, Paris (Leroux), 1910, in-8°, XXIV-259 p.

La part que les Français ont prise à l'étude des langues de l'Afrique n'est assurément pas proportionnée à l'importance de leur rôle politique sur ce continent ; les langues non sémitiques du continent africain ne sont enseignées officiellement à Paris que par un seul maître, très autorisé (M. Delafosse), mais chargé de tous les idiomes soudanais à la fois ; et l'enseignement public néglige obstinément les idiomes bantous. Aussi les publications françaises sur les langues

africaines sont-elles pour la plupart l'œuvre d'officiers ou de missionnaires dénués de préparation linguistique et se bornent souvent à de minces vocabulaires ou à des indications grammaticales trop sommaires pour être vraiment utiles. Même sans parler de l'intérêt scientifique, trop évidemment négligé, il est permis de se demander si cette négligence des langues indigènes n'est pas un fait grave en ce moment où il ne s'agit plus de faire des conquêtes nouvelles, mais de guider les noirs et de collaborer avec eux pour mettre leur pays en valeur.

L'ouvrage de M. Froger, adjoint des affaires indigènes, forme une brillante exception. Il a été écrit par un licencié ès-lettres, qui a complété sa culture linguistique en étudiant de bons ouvrages, surtout ceux du regretté V. Henry, et il présente une description assez complète, accompagnée d'observations précises, sur un groupe de langues soudanaises jusqu'ici à peine décrites et dont M. Delafosse fait un groupe à part. Sans doute, le séjour de M. Froger n'a pas été assez prolongé pour qu'il ait pu pénétrer la langue jusqu'au fond : l'accent de hauteur qui, à en juger par les indications du paragraphe 20, joue dans la langue un rôle important, comme il arrive souvent au Soudan, n'a pu être observé ni décrit ; il est à peine signalé ; et c'est probablement une grave lacune. Sans doute aussi la terminologie n'est pas toujours heureuse : le mot *apophonie*, peu significatif du reste, est employé de manière inattendue, p. 12 et suiv. Certaines indications sont franchement inexactes ; tous les sons mossi ne proviennent pas de vibrations des cordes vocales : il y a en mossi, comme partout, des consonnes sourdes. Sans doute enfin M. F. a un peu naïvement le préjugé que l'ordre logique des mots est l'ordre français (p. 37) ; mais ceci ne vise que l'expression, sans faire de tort à la netteté de l'exposé. En somme, ce livre qui est la première description étendue des parlers du groupe mossi fait honneur à l'auteur : il est à souhaiter que M. Froger soit mis à même de pousser plus avant encore l'étude de l'idiome qu'il a déjà conduite si loin, à souhaiter aussi que son exemple soit imité et que les grands travaux des Allemands sur les langues de l'Afrique trouvent en France de dignes parallèles.

A. Meillet.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 9 septembre. — 1911



J. LIEBLEIN, **Recherches sur l'histoire et la civilisation de l'Ancienne Égypte**, 2e fascicule, in-8°, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1911, p. 193-384.

Le deuxième fascicule aura suivi le premier de près. Il traite du Nouvel Empire thébain et des dynasties intermédiaires entre la XXe et la XXVIe. M. Lieblein, en somme, y demeure fidèle aux thèses qu'il a défendues depuis ses débuts lointains dans l'Égyptologie : il résume les arguments anciens dont il les soutient, et il en ajoute de nouveaux qui lui paraissent les appuyer. Je n'ai pas le dessein d'entrer ici dans les débats. M. Lieblein repousse naturellement les théories ingénieuses de Sethe sur la succession d'Aménôthes Ier et sur le prétendu enchevêtrement des règnes de Thoutmôsis. Il maintient pour la XVIIIe dynastie l'authenticité des noms et des chiffres de Manéthon, sans que cela l'entraîne à modifier beaucoup dans l'ensemble les résultats généraux auxquels sont arrivés les autres historiens modernes de l'Egypte. Il place l'Exode des Hébreux sous Aménôthès III. Il attribue un règne de vingt-quatre ans à Khouniatonou, dont le nom modifié en Akhenrîya lui semble, avec raison je pense, devoir être reconnu dans l'Akherrés de Manéthon. La différence avec les systèmes actuellement en vigueur s'accentue dès qu'il passe à la XIXe dynastie : on voit qu'il assigne à Sétouî Ier un règne de cinquante et un an, à Sétouî II et au Ramsès hypothétique du monument de la princesse de Bakhtan une durée de 60 ans, cela pour rester d'accord, autant que possible avec les listes manéthoniennes. Toutefois les divergences ne deviennent irréconciliables qu'après la XXe dynastie.

Là il déclare que Sheshonq I^er et Hrihor furent contemporains de Ramsès XII, et que, depuis cette époque, l'Égypte fut partagée en trois États distincts sur lesquels trois dynasties régnèrent parallèlement, de l'avènement de Sheshonq jusqu'à celui de Bocchoris : tantôt l'une, tantôt l'autre prenait le dessus et exerçait une suzeraineté temporaire sur ses rivales. Qu'à partir de la chûte des Ramessides directs l'Égypte soit retombée dans l'anarchie et qu'elle ait eu plusieurs rois à la fois, personne ne le conteste aujourd'hui : ce qui est mal établi encore, c'est l'entrecroisement de ces dynasties locales, et l'ordre selon lequel leurs membres se succédèrent dans la domination plus ou moins nominale sur le pays entier. La solution que M. Lieblein propose de ce problème aura probablement le même sort qu'ont eu les solutions précédentes : certaines parties en tomberont, d'autres en subsisteront intactes, à mesure que les monuments reviendront à la lumière.

G. Maspero.

---

Hermann Junker, **Koptische Poesie des zehnten Jahrhunderts,** II Theil, in-8°, Berlin, K. Curtius, 1911, 243 p.

Cette seconde partie renferme les textes et la traduction, et elle complète l'ouvrage. Aux œuvres énumérées dans la première partie et utilisées pour l'étude de la poésie et de la métrique copte, Junker a annexé en appendice les fragments d'un manuscrit de Heidelberg, qui contenait des vers édifiants sur les jeûnes et sur les fêtes ainsi que sur la manne, puis des débris de manuscrits appartenant à Seymour de Ricci et où nous lisons, après une liturgie rythmée en l'honneur d'un saint évêque, les restes d'un mélodrame sur la fin de Julien l'Apostat. Ils sont dans le ton des autres et ils ne changeront rien à l'idée que ceux-ci m'avaient inspirée de ce genre de littérature. Comme je l'indiquais dans mon article sur le tome I^er, elle est médiocre. Evidemment des morceaux qui renferment la paraphrase du *Cantique des Cantiques*, des *Proverbes* ou de la *Sagesse de Salomon* ne sauraient être mauvais du tout : il n'en faut pas moins rendre à l'auteur copte cette justice qu'il a réussi presque partout à rendre son œuvre plate, là même où il citait les paroles de l'Écriture. Quelques défauts qu'on reproche aux sermonnaires du v^e siècle, tels que Chenoudah, ils avaient du feu, de la vigueur et de la vie : nous ne nous émouvons plus pour les points de doctrine qu'ils débattaient, mais nous prenons un intérêt suffisant à la manière dont ils les traitaient. Les moines du x^e siècle ne sont à côté de ceux-là que des manœuvres sans talent et sans individualité : aux fautes près, ce que l'un a écrit pourrait être attribué aux autres sans inconvénient. C'est donc comme textes de langue qu'il faut considérer leurs ouvrages et à ce titre ils ne manquent pas d'utilité. Je n'envie pas à M. Junker la tâche qu'il s'était imposée et je doute qu'il y ait éprouvé le moindre

plaisir littéraire à la remplir : il l'a exécutée avec une conscience et un dévouement dont on ne saurait trop le remercier. Rien ne servira mieux notre science que cette série bien éditée de morceaux qui représentent un des derniers états de l'Égyptien.

G. Maspero.

---

F. Rösch, **Bruchstücke des ersten Clemensbriefes**, nach dem Achmimischen Papyrus der Strassburger Universitäts-und Landesbibliothek mit Biblischen Texten derselben Handschrift herausgegeben und übersetzt, in-4° Strasbourg, Schlesier und Schweikhardt, 1910, xxxviii-164 p. et une planche en phototypie.

Le volume que M. Rösch publia il y a deux ans, sur la grammaire du dialecte achmimique du copte, avait exigé de lui une étude approfondie des textes conçus en cette langue : il en profite aujourd'hui pour nous donner une édition critique de quelques uns des plus importants parmi eux, ceux qui sont contenus dans l'un des manuscrits de la Bibliothèque universitaire de Strasbourg. Rapporté d'Égypte en 1900 par Spiegelberg et Reitzenstein, il se composait alors d'environ deux cents petits fragments de papyrus sans lien. En 1905, M. Rösch réussit à en assembler les deux tiers où il reconnut des versets de l'Évangile selon saint Jean : Carl Schmidt découvrit bientôt après que la plus grande partie du reste appartenait à une traduction de la première Épitre clémentine, à laquelle vinrent se joindre des morceaux de l'Épitre de saint Jacques. Le tout est groupé sur vingt-quatre planches, dont la première porte les menues parcelles qu'on n'a pas pu placer encore. Aucune page n'y est intacte; même la plupart d'entre elles ne portent que des commencements de lignes. On voit par la pagination que le volume comptait au moins 116 pages du temps qu'il était complet, mais une grosse lacune l'interrompt au milieu, de la page 27 à la page 90. On lit dans ce qui subsiste les chapitres *I-26*, 2 de la première Clémentine, puis de la page 91 à la page 99, les chapitres I, 18-5, 20 de l'Épitre de saint Jacques, et enfin de la page 100 jusqu'à la fin, des débris des chapitres I-XIII de l'Évangile selon saint Jean en Grec et en Copte. M. Rösch se demande quel écrit remplissait l'intervalle : à son avis ce n'était pas la seconde Clémentine, qui ne fut jamais répandue en Égypte.

Les fragments de la première sont fort précieux, et pour l'histoire des dialectes coptes et pour l'étude des questions religieuses. On pensait depuis longtemps qu'elle avait joui d'une autorité considérable chez les chrétiens d'Égypte, aussi ne s'étonna-t-on point lorsqu'en 1907 Carl Schmidt annonça dans les *Comptes rendus* de l'Académie de Berlin [1] qu'il venait d'en déchiffrer une version achmimique; mais les fragments de Strasbourg n'appartiennent pas à celle-là, et

1. C. Schmidt, *Der I Clemensbrief in altkoptischer Uebersetzung*, dans les *Sitzungsberichte*, 1907, p. 154-164.

ils nous révèlent l'existence d'une recension nouvelle. M. Rösch compare longuement les deux l'une à l'autre, ainsi qu'aux textes grec, latin, syriaque, et il estime qu'elles fournissent des éléments propres à changer des idées courantes sur la matière. Je ne le suivrai pas sur un terrain où je courrais risque de m'égarer. La manière dont il a copié son manuscrit, rétabli les bouts de lignes manquants en s'aidant du papyrus de Schmidt, et composé sa traduction, est excellente, et les théologiens pourront user de lui avec sécurité. Pour les morceaux du Nouveau Testament, la tâche était moins difficile ; là encore il a comblé les lacunes partout où cela pouvait se faire en toute assurance, mais il a indiqué les restitutions avec le plus grand soin. Deux index, l'un des mots coptes et l'autre des mots grecs, terminent le volume. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de dire dans cette *Revue* de quel secours le dialecte achmimique nous était pour la philologie égyptienne. Il est de tous les dialectes du copte celui qui a conservé le plus de l'ancienne langue, et nous serions fort embarrassés de décider certaines questions de vocalisation et de grammaire si nous ne l'avions pas. Une édition telle que celle-ci, claire, minutieuse, offrant tout ce qu'il faut pour apprécier le texte et pour le comprendre, sera forcément bienvenue même de ceux des Égyptologues qui n'ont pas jusqu'à présent accordé au copte une attention particulière.

G. Maspero.

---

Gerhard Plaumann, **Ptolemais in Oberægypten**, ein Beitrag zur Geschichte des Hellenismus in Ægypten (t. XVIII des *Leipziger Historische Abhandlungen*), in-8°, Quelle et Meyer, Leipzig, 1910, xii-137 p.

La pénétration de l'Égypte par les Grecs, sous les Ptolémées, se fit surtout par l'introduction d'éléments helléniques dans l'ancienne administration pharaonique, et par la répartition de corps de troupes mercenaires aux principaux points stratégiques de la vallée. Sauf au Fayoum, la colonisation proprement dite y eut peu de part. Alexandrie formait alors comme aujourd'hui une sorte de monde en soi qui tenait plus des peuples méditerranéens que de l'hinterland africain et Naucratis végéta plutôt qu'elle ne vécut après la fondation d'Alexandrie : Ptolémaïs, la Menchièh actuelle, est la seule colonie véritable que les Ptolémées établirent dans la vallée, et à ce titre, elle méritait le mémoire très complet que M. Plaumann vient de lui consacrer,

Elle fut fondée par Ptolémée Sôter Ier et son histoire ne présente aucun épisode singulier : elle suivit machinalement les destinées du grand pays dans lequel elle était englobée, passant des Macédoniens aux Romains, puis aux Byzantins et aux Arabes. Il ne pouvait guère en être autrement, et M. Plaumann s'est borné à enregistrer les quelques faits qui la concernent plus particulièrement, ainsi une invasion

des Blemmyes sous Probus. C'est la constitution de la cité et ses variations au cours des âges qu'il s'est appliqué à suivre avec attention, et là les documents de toute nature abondent. J'avais commencé en 1882 l'exploration systématique du sol antique, et elle continua un peu sous Grébaut : il doit renfermer encore autant au moins d'inscriptions que nous en avons tiré, mais la ville s'est agrandie et il faudrait maintenant dépenser beaucoup d'argent pour y travailler. Il n'y a donc plus de grandes découvertes à attendre de ce côté, et le matériel lapidaire que M. Plaumann a eu à sa disposition risque de ne pas s'enrichir sensiblement à l'avenir. Il l'a utilisé fort bien, de même que les papyrus grecs ou démotiques et les documents coptes, et il nous a montré très clairement ce qu'étaient la *boulé* et l'assemblée, le conseil des prytanes, les magistrats, la bourgeoisie, ses tribus et ses dîmes, puis le rapport de cette organisation autonome avec la royauté ptolémaïque et avec l'État, surtout en ce qui concerne la monnaie, le service militaire et les impôts. La forme du gouvernement intérieur se maintint sans trop de changements jusqu'au début du IIIe siècle après J.-C., mais à partir de cette époque, il semble qu'elle s'en alla déformant de plus en plus. L'impression qu'on en garde après avoir lu le mémoire de M. Plaumann, c'est qu'elle ne contient rien d'égyptien, et qu'elle est toute grecque dans l'ensemble. La religion elle aussi est grecque en général, mais elle emprunte aux indigènes, outre les cultes royaux, et celui surtout du fondateur, Ptolémée Sôter, des dieux et des déesses égyptiens, Isis et au moins pour les morts Osiris. La vie courante y était grecque entièrement, avec fêtes et représentations théâtrales, architecture hellénique, usage de la langue grecque pour les pièces officielles et pour les rapports quotidiens de l'existence. La population égyptienne, qui d'abord paraît y avoir été assez faible, s'accrut sous l'empire, et on la reconnaît dans les documents à la forme de ses noms : elle ne l'emporta néanmoins qu'après la conquête arabe.

M. Plaumann a employé avec critique les documents démotiques ou coptes, et, comme il est à l'aise dans le grec d'Égypte, son mémoire peut inspirer pleine confiance. Il n'a d'ailleurs jamais perdu de vue l'idée qui l'avait guidé dans le choix de son sujet et qu'il avait exprimée dans le sous-titre *Contribution à l'histoire de l'Hellénisme en Égypte* : il a relevé partout en chemin les menus faits qui peuvent nous aider à comprendre jusqu'à quel point l'Égypte se laissa influencer à l'Hellénisme, jusqu'à quel point elle lui résista, et il a transformé ce qui aurait été dans d'autres mains une simple monographie en un chapitre d'histoire générale.

G. MASPERO.

---

O. SCHRADER, **Die Indogermanen.** Leipzig (Quelle u. Meyer), 1911, in-8°, 165 p. (collection *Wissenschaft und Bildung*, n° 77; prix : 1 mk. broché, 1 mk.15 relié).

Un titre comme celui-ci, *Les Indo-Germains* — M. Schrader n'est pas

le premier à l'employer —, a quelque chose d'inquiétant, car la notion de *indo-européen* est purement linguistique ; et, s'il est évident que la langue indo-européenne a été parlée par un peuple, on n'a sur ce peuple aucune donnée historique. Les populations de langues indo-européennes n'ont écrit que très tard, et les peuples qui ont écrit avant le VII[e] siècle les ont peu connues et n'en ont guère parlé. Etablir une relation entre les données de l'archéologie préhistorique et celles de la linguistique est chose risquée, car les conclusions qu'on peut tirer de l'étude comparée des vocabulaires sur la civilisation du peuple qui parlait l'indo-européen sont nécessairement vagues. M. S. s'efforce de combiner les données linguistiques, celles de l'archéologie et les renseignements que l'on possède sur les divers peuples de langues indo-européennes lors de leur entrée dans l'histoire. Il a déjà publié sur la question un grand ouvrage *Sprachvergleichung und Urgeschichte* qui a eu trois éditions et son *Reallexikon*, qui rend aussi les plus grands services. Le petit volume annoncé ici résume pour le grand public, sous une forme coulante et aisée, les conclusions auxquelles l'auteur est parvenu. Sur la localisation des Indo-Européens, M. S. s'en tient à celle qu'il défend depuis longtemps : la région au Nord de la Mer Noire. Il défend son hypothèse par de bonnes raisons, et sans dissimuler qu'il n'y a pas de démonstration rigoureuse possible en pareille matière. Ce petit livre, plein de détails précis et de textes historiques bien choisis, mettra les lecteurs au milieu même des faits.

Il arrive à M. S. de manquer de rigueur linguistique. Le présent πρίαμαι cité p. 58 est imaginaire. Il existe un collectif ἐρετμά de ἐρετμός ; mais le neutre ἐρετμόν est plus douteux, p. 47. Il faudrait enfin renoncer à fabriquer un gotique *deigan*, p. 44, alors que le manuscrit connaît seulement *digan*. La façon dont la déesse thrace Semele est rapprochée du mot russe *zemlja* « terre », p. 142, fera croire au lecteur non informé qu'il s'agit de deux mots identiques alors que, on le sait, seul l'élément radical est commun aux deux mots, s'ils sont parents. M. S. lui-même a l'air de mettre sur le même plan le lat. *sero* et la forme tokhariene (A, ou B ?) *saseryu* « ayant semé » que lui ont fournie MM. Sieg et Siegling.

L'idée la plus personnelle à l'auteur que renferme l'ouvrage est celle de considérer les Indo-Iraniens comme ayant occupé, dès l'époque indo-européenne, la région des steppes. Mais l'absence en indo-iranien de la plupart des termes relatifs à l'agriculture s'explique au moins aussi bien par le fait que les Indo-Iraniens auraient, après leur séparation d'avec les autres populations indo-européennes, mené une vie nomade durant quelques siècles, quand ils ont gagné les territoires où on les trouve à l'époque historique.

A. MEILLET.

**Monographie de la semi-voyelle labiale en sino annamite et en annamite. Essai de phonétique comparée de ces deux langues**, par M. L. Cadière. (Extrait du Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 1908-1910). 1 vol. Hanoi, 1910.

Les faits signalés par l'auteur se retrouvent, pareils ou analogues, complétés ou compliqués, dans d'autres formes dialectales du chinois, ainsi que dans les prononciations coréennes et japonaises, qui dérivent d'anciens parlers chinois, et de même dans les sons attribués à certaines séries de signes qui sont dotés d'une même phonétique.

| | | |
|---|---|---|
| P. 4, | traîner | *van, wan, wan* |
| | phonétique : | *wan, man, mien (myen)* |
| | coréen : | *man* |
| | japonais : | *men, ben* |

mais : aller *wan* (*n* gutturale), coréen *wan* (*n* gutturale), japonais *wau*.

| | | |
|---|---|---|
| P. 5, | dix mille | *van, man, wan* |
| | coréen : | *man* |
| | japonais : | *man, ban.* |
| P. 6, | robuste | *vu, vo, mo, wou* |
| | phonétique : | *wou (wu), fou (fu)* |
| | coréen : | *mu* |
| | japonais : | *mu, bu* |

mais : *yü*, le grand Yu, coréen et japonais *u*.

| | | |
|---|---|---|
| P. 6, | particule | *vien, ün, yuan* |
| | phonétique : | *yuen (ywen), yün, hiuen (hywen), swen* |
| | coréen : | *wen, mun* |
| | japonais : | *en, un* |

Remarquez la correspondance de s. a. *vien* et ch. n. *ywen*, avec interversion des semi-voyelles initiales.

Ces indications suffiront à montrer l'importance, hors même de l'annamite, des lois que M. C. a illustrées d'exemples aussi abondants que minutieux et qu'il eût peut-être pu dégager plus nettement. Si des travaux de cette étendue étaient consacrés à élucider tout le reste du matériel phonétique des dialectes chinois, ils formeraient bientôt un vaste recueil, que dis-je? une bibliothèque entière.

Maurice Courant.

---

Rudolf Methner, **Bedeutung und Gebrauch des Konjunktivs in den lateinischen Relativsätzen und Sätzen mit cum.** Berlin, Weidmann, 1911. 140 pages.

La grammaire latine, parce qu'on la traite beaucoup trop d'une manière abstraite, en elle-même, pour elle-même, comme si elle avait une existence à part en dehors des œuvres écrites, se trouve engagée dans deux voies très fâcheuses, à mon sens. Les uns, sous couleur de méthode historique et scientifique, opèrent sur les faits de langage comme sur des choses de même nature ou plutôt de nature indiffé-

rente, comme sur des quantités abstraites; et, basant tout sur des comparaisons de chiffres, sur les statistiques, ils mettent la syntaxe en formules : ils font de l'algèbre. Les autres, sous couleur de linguistique, se préoccupent des origines et du fondement des choses; ils veulent expliquer les phénomènes grammaticaux et croient qu'ils les expliqueront en en cherchant le *pourquoi*, non le *comment* : ils font de la métaphysique.

En ce qui me concerne, je m'élève également contre ces deux tendances, et R. Methner, qui se range sous la seconde bannière, ne sera pas surpris que, tout en rendant justice à ses efforts, je n'apprécie pas la fin qu'ils poursuivent.

R. M. est un grammairien, du reste, très actif. Depuis que je parlais de lui dans cette *Revue* (16 av. 1906), il a publié maintes études de syntaxe, notamment les deux suivantes, auxquelles il se réfère dans le présent opuscule : *Grundbedeutungen u. Gebrauchstypen der Modi im Griech.* Progr. Bromberg. 1908; et *der Konjunktiv in den Konsekutivsätzen mit ut* dans les Neue Jahrb. 1909.

Pour le travail actuel, consacré au sens et à l'emploi du subjonctif dans les relatives et après la conjonction *cum*, il déclare qu'il s'est largement inspiré et aidé de Hale, de Dittmar, de moi-même; mais il nous reproche de n'avoir pas expliqué la nature du subjonctif employé et la raison de son emploi. Il se propose donc de donner cette explication. Il n'apporte pas de nouveaux faits; il n'a pas mené dans les textes d'enquêtes nouvelles et personnelles; il se sert, le plus souvent, des exemples cités par Hale (*die Cum-Konstruktionen*, trad. Neitzert, Leipzig, 1891) ou par moi (*Subj. de subord.*, Paris, 1906; *Pour le vrai Latin*, Paris, 1909); bref, son ambition, je le répète, est uniquement d'expliquer ce que, suivant lui, ses devanciers ont laissé inexpliqué.

J'aurais besoin de trop de développements, pour exposer les idées de R. M.; je me contenterai d'en donner un résumé.

Il écarte d'abord plusieurs types de relatives qui, d'après lui, ne sont pas des consécutives et où le subjonctif s'explique directement. Ce sont a) les relatives introduisant une hypothèse et équivalant soit à des conditionnelles soit aux relatives grecques où le pronom s'accompagne de ἄν; alors le subjonctif est ou un *potentialis* ou un *fictivus*. Les relatives indéterminées se rattachent à cette catégorie et le subj. y est *fictivus* (je note que M. tient pour acquise ma démonstration que le subj. se trouve souvent dans les rel. indét.); b) les relatives du type *non est, nemo est qui* : subj. potent.; c) *est qui, sunt qui* : subj. potent.; d) *reperiuntur qui* : subj. potent.; e) *stulta es plane, quae... putes* : subj. potent.

Dans toutes les autres relatives (3 catégories : *konsekutiv-qualitative, rein qualitative, adverbiale*), c'est par l'intermédiaire de l'idée consécutive que le subjonctif s'est introduit. C'est encore le potentiel.

Il a d'abord trouvé son emploi naturel dans la première catégorie, les *konsekutiv-qualitative* et c'est de là qu'il est parti pour pénétrer successivement dans les deux autres.

Après la conjonction *cum*, le subjonctif est encore un potentiel et c'est encore à la faveur de l'idée consécutive qu'il a développé son emploi, en suivant un mouvement analogue.

Pour les mêmes raisons de brièveté, je n'aborderai aucune discussion. J'aurais pourtant beaucoup à dire sur une question préjudicielle. La définition même qui est donnée du subj. potentiel, et dont le postulat sert de base à tout le travail, est-elle inattaquable et se fonde-t-elle réellement sur les faits? Dans la détermination de ces sens premiers du mode subjonctif, n'est-on pas souvent dupe de métaphores et les raisonnements ne tournent-ils pas dans un cercle vicieux?

J'aurais à examiner certaines interprétations qui, étant fondamentales, devraient échapper à toute contestation : ce qui n'est pas. Enfin pour ce qui me vise personnellement, l'auteur parfois, ou n'a pas bien compris mes idées, ou ne les connaît pas intégralement.

Mais il n'en reste pas moins certain que le travail de R. Methner est fort intéressant. On y trouve beaucoup d'ingéniosité, un grand effort de pénétration, un souci très vif du contexte. L'examen des faits le conduit à me concéder, abstraction faite de toute explication du subjonctif, que l'emploi de ce mode dans les propositions en cause est une question de style [1]. N'est-ce pas là au fond ce qui intéresse surtout la grammaire latine?

Félix GAFFIOT.

---

Joseph GARIN. En Savoie. **Histoire de Chevron**, tome I. Paris, H. Champion, 1910. In-16 de xx-291 pages.

La paroisse de Chevron, dont la circonscription est la même que celle de la commune savoyarde de Mercury-Gemilly, a trouvé en M. Joseph Garin un historien des plus zélés. La monographie entreprise remplira deux volumes : le premier, qui nous est maintenant présenté, concerne les origines (Chevron dans l'antiquité) et les seigneurs particuliers. La matière y est peut-être un peu trop longuement traitée, surtout pour les origines, car en somme M. J. Garin ne démontre pas que le territoire ait été habité avant l'occupation romaine; tout ce qui est écrit sur cette occupation romaine prouvée

1. Dans un article du *Journal des savants* (*Le vrai latin*, mai 1908) je disais que notre langue présente des *libertés modales* qui doivent aider à comprendre celles que je démontre en latin. Qu'on lise à ce propos le chapitre consacré aux *relatives* dans le dernier volume paru de la grande œuvre de F. Brunot (*Histoire de la langue française*, t. III v^e partie. Paris, Colin 1911). On y verra, p. 572, les tentatives que dès le commencement du XVII^e s. les grammairiens ont faites pour formuler une règle d'emploi du subjonctif; par les exemples cités, on constatera que ces tentatives sont vaines, que les deux modes sont possibles, bref que leur emploi est une question de style.

par des inscriptions et sur les premiers siècles de notre ère aurait pu être condensé en bien moins de pages. D'autre part, les informations de l'auteur, du moins autant qu'on peut en juger par les citations de sources (trop clairsemées, excepté vers la fin du volume), semblent le plus souvent être de seconde main. Les dates et faits relatifs aux seigneurs sont probablement pris pour beaucoup dans des généalogies, ce qui n'est pas une garantie d'exactitude : il aurait été facile de dissiper ce doute en marquant davantage où l'auteur s'est renseigné. Ce qu'il dit des premiers seigneurs reste quand même bien hypothétique : sans doute, en étudiant davantage tous les textes relatifs à la région (cartulaires, preuves d'histoires, recueils de chartes), il aurait rencontré de plus nombreuses mentions de ces personnages. Il ne justifie pas davantage que le pape Nicolas II ait appartenu à la famille de Chevron. Le chanoine Ulysse Chevalier dans son Répertoire dit au contraire qu'avant son élévation au trône pontifical il s'appellait Gérard de Bourgogne, et donne toute une bibliographie que M. J. Garin ne semble pas connaître : on trouve en particulier une notice fort instructive dans le t. VII de l'*Histoire littéraire de la France*, que je recommande à son attention. Il ignore de même les ouvrages de M. Poupardin sur les royaumes de Provence et de Bourgogne, qui lui auraient fourni de si précieuses indications sur la situation politique du pays; ceux de M. de Manteyer sur les origines de la Maison de Savoie, où tant de textes sont utilisés, etc. En définitive, son livre aurait besoin d'être mis au point, avec utilisation des ouvrages sérieux les plus récents et avec présentation plus précise des sources originales.

L.-H. LABANDE.

---

Marius VACHON, **La Renaissance française**. L'architecture nationale, les grands maîtres maçons. Préface de H. Daumet. Paris, E. Flammarion, s. d. In-4° de IX-361 pages.

La Renaissance architecturale française, selon M. Marius Vachon, commença dès que s'éteignit le feu de la guerre de Cent ans. Elle inaugura ses conceptions par le style gothique flamboyant et de là elle passa par des transitions insensibles à un style nouveau : elle conserva dans son évolution, ce qui est exact, l'ossature gothique avec l'ancien système de construction, mais elle la recouvrit d'une parure ornementale dont elle trouva les éléments soit dans son propre fonds, soit dans une imitation directe de l'antiquité. Ce style nouveau, on en avait fait honneur jadis à des maîtres italiens, ramenés en France à la suite des expéditions de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier; on avait dit également qu'il prit son essor au milieu du XVIe siècle. Nullement, répond M. Vachon, ce sont nos architectes, nos sculpteurs qui l'ont créé, ils n'ont eu nul besoin de l'influence et de l'éducation italienne, ils l'ont élaboré « avec une personnalité et une

originalité saisissantes » dès les premières années du XVI^e^ siècle, puisque le château de Gaillon, qui est l'œuvre collective de Guillaume Senault, Pierre Fain et Pierre Delorme, fut achevé en 1509. L'influence des architectes et sculpteurs italiens, mais elle fut absolument nulle : les vingt et un ouvriers que Charles VIII fit venir d'outre les monts pour travailler à la façon d'Italie, c'étaient des deviseurs de plans, des couturiers, des menuisiers, des tourneurs d'albâtre, même un couveur de poulets! Quelle révolution opérer avec ce personnel ? Il vint bien aussi des architectes, mais les plans qu'ils soumirent ne furent pas exécutés; quand, par aventure, on les laissait édifier quelque monument, comme l'hôtel de ville de Paris, on le démolissait parce qu'il était mal construit et d'un goût suranné, pour en confier la réfection à un maître d'œuvre français.

Telle est la thèse de M. Vachon. Elle est trop exclusive et son auteur oublie trop de choses pour qu'elle soit parfaitement juste. Pour qu'elle ait chance d'être acceptée telle qu'elle nous est présentée, il faudrait prouver d'une façon irréfutable que l'ornementation pratiquée déjà au XV^e^ siècle en Italie n'a pu être connue des Français, qui en adoptèrent les éléments au XVI^e^ siècle. Et cela est impossible. Il faudrait prouver que des artistes italiens venus en France au XV^e^ siècle, tels que François Laurana, qui édifia dans le style italien des retables, des tombeaux et autres monuments à Marseille, Tarascon, Avignon, Angers, n'ont aucunement influencé ceux qui les regardaient faire. Or, M. Vachon se garde bien de noter ces travaux des Laurana et consorts. Il faudrait en troisième lieu démontrer que pas un seul de nos artistes français qui ont passé du gothique aux formes nouvelles ou qui ont adopté d'emblée ces dernières, ne voyagea en Italie, n'étudia les livres italiens, ne connut aucun des recueils de dessins qui circulaient depuis longtemps, etc. M. Vachon affirme que nos maçons ne doivent rien à l'étranger, mais nous avons le droit d'exiger qu'on examine à fond la question, qu'on envisage tous les faits et qu'on sache exactement les rapports artistiques de la France et de l'Italie.

Il faudrait aussi se faire une idée bien nette de l'évolution de l'art architectural en France et en Italie depuis ce que j'appellerai la véritable Renaissance. Ce n'est pas celle du XV^e^ ou du XVI^e^ siècle, c'est celle du XII^e^, qui a eu une bien autre importance et mérite d'être infiniment mieux connue qu'elle ne l'est. A cette époque, les architectes et ornemanistes étudièrent avec amour les modèles de l'antiquité qu'ils avaient sous les yeux; peut-être est-ce en France qu'ils commencèrent à ouvrir les yeux et à assouplir leur talent au contact de l'architecture classique. Dans tous les cas, l'art roman rénové commença dès lors en France et en Italie une évolution différente. Les formes s'étirèrent et s'allongèrent en France, les arcs se brisèrent, la sculpture se dégagea très vite et s'inspira plus rapidement de la

réalité, le gothique se créa et évolua comme nous savons. Au contraire, en Italie, les habitudes du XIIe siècle persistèrent; le gothique pénétra à peine et ne s'implanta pas, les architectes et décorateurs s'en tinrent aux formes traditionnelles, surtout à celles qui leur étaient présentées par l'antiquité qu'ils étudièrent de plus en plus. Ajoutons à cela qu'ils furent toujours des constructeurs malhabiles et que toute grande conception, comme celle d'une cathédrale d'Amiens, leur fut interdite. Il n'est pas besoin d'en savoir davantage pour deviner qu'en s'attachant à développer leur maîtrise toujours dans le même sens, ils arrivèrent de bonne heure à une perfection d'exécution surtout, dans la sculpture de la ronde bosse et des ornements, à une époque où nos maîtres à nous, continuant leur évolution, semblaient fort loin du classique. Au XVe siècle, il existait deux arts différents : l'art français et l'art italien. L'art français, avec le gothique flamboyant, ayant épuisé toutes ses ressources, dut, pour se rénover, se rapprocher de l'art italien. Il commença dès lors, une nouvelle carrière, où nos artistes, et M. Vachon a raison de le proclamer, entrèrent glorieusement. Ils avaient, en plus des Italiens, une connaissance parfaite du métier de constructeur. Rien d'étonnant à ce qu'ils se soient appropriés si vite des procédés nouveaux.

La division du livre de M. Vachon, auquel il faut revenir, comporte deux grandes parties : 1° l'architecture nationale (celle de la seconde moitié du XVe siècle et celle du XVIe) sa formation et son évolution, son originalité ; traditions, habitudes, technique et esthétique de ceux qui la pratiquèrent ; ses protecteurs (Cour de France, grands seigneurs, prélats, etc.); 2° les grands maîtres maçons tailleurs de pierre et leurs œuvres, les maîtres de Gaillon, de Rouen (portail central de la cathédrale, Palais de justice, tombeau des cardinaux d'Amboise, hôtel de Bourgthéroulde, etc.), du Vexin, de Caen, de l'Anjou, de Paris, Orléans, Fontainebleau, Villers-Cotterets, des châteaux de la Loire et de la Touraine, des hôtels Toulousains, etc. C'est une belle galerie d'artistes, dont les œuvres méritent en effet tous les éloges qu'on peut leur donner.

L'érudition de M. Vachon est étendue; mais elle manque trop souvent de profondeur et de précision, et si l'on voulait relever les points faibles de sa documentation, la chose serait relativement facile. En outre, on remarque chez lui un parti-pris trop évident à écarter tout ce qui est contraire à sa thèse et à délaisser même les démonstrations les plus certaines (exemple ce qui a trait à la construction de l'hôtel de ville de Paris). Il y a aussi bien des fautes d'impression dans son volume, des noms plus ou moins bien orthographiés, par ci par là des erreurs historiques, des expressions archéologiques défectueuses (baies ogivales, fenestrage d'ogives lancéolées, etc.). Une sérieuse révision, voire une refonte complète, s'imposerait donc si l'on voulait faire une nouvelle édition de ce livre.

L.-H. LABANDE.

**L'Œuvre des Repenties à Avignon du XIII° au XVIII° siècle,** par le Dr P. Pansier Paris, H. Champion ; Avignon, J. Roumanille. In-8° de 298 pages. (Recherches historiques et documents sur Avignon, le Comtat Venaissin et la Principauté d'Orange, V).

J'ai déjà eu l'occasion de signaler ici les premiers volumes publiés par la société des Recherches historiques de Vaucluse, dont le Dr P. Pansier est l'âme. Je suis heureux de dire aujourd'hui tout le bien que je pense du nouvel ouvrage qu'elle donne à l'érudition. Le Dr Pansier a réuni de très nombreux documents sur l'œuvre avignonaise des Repenties : il les édite, du moins les plus importants, il y ajoute les Statuts, qui, au XIVe et au XVIIe siècle, ont été donnés à leur maison ; il fait précéder le tout d'une centaine de pages de sa rédaction, où il nous présente la quintessence de ses documents. Il rapporte à l'évêque Zoen Tencarari la fondation de la première maison où furent recueillies les pécheresses voulant revenir à une vie honnête : ce n'est guère qu'une hypothèse. Mais il peut déjà pour cette époque citer de nombreuses dotations de filles pauvres, ce qui était une mesure de préservation. L'histoire des Repenties n'est guère, en réalité, bien connue, qu'à partir du jour où elles furent établies par les soins du cardinal de Narbonne près de l'église Notre-Dame-des-Miracles. Le pape Grégoire XI leur concéda de nombreux privilèges et leur manifesta une bienveillance des plus charitables : à ses débuts, l'œuvre prospéra et sembla répondre à de grands besoins. Mais la décadence ne tarda pas à survenir : dès le XVe siècle, le personnel fut moins nombreux, et l'institution s'altéra tellement qu'au XVIIe la maison était devenue un couvent comme un autre, avec même plutôt un caractère aristocratique. Il fallut reprendre l'œuvre sur de nouvelles bases et créer d'autres refuges pour les pénitentes.

Toute cette histoire est racontée avec une science précise. Pourquoi faut-il que les qualités très réelles de ce livre ne puissent être louées sans réserve ? Il y a en effet de nombreuses négligences soit dans la rédaction, soit dans la correction des épreuves : Ainsi par exemple, p. 18, je relève 4 fois la faute *postribulari* pour *prostibulari*, et l'appellation inexacte de consuls pour syndics (cette inexactitude se retrouve encore ailleurs) ; p. 20, pourquoi avoir omis de donner les noms français de Jean de Saint-Gilles et Rostan de Valabrègue ? Même page et plus loin, Gasbert de Laval (cf. les études de l'abbé Albe sur l'entourage de Jean XXII) est toujours appelé Gasbert du Val ; p. 27, « Dauron » est écrit pour « d'Auron » ; p. 29, 46, etc. « Pinhote » pour « Pignote ». P. 31 et ailleurs, l'habitude des notaires et greffiers avignonais ayant été autrefois de féminiser les noms de famille quand ils parlaient des femmes, nous devons, dans notre langage moderne, ramener au masculin et écrire par exemple Julien au lieu de Juliane, Fabre au lieu de Fabresse (p. 57, 59), Cartier au lieu de Cartière (p. 65 et 68), Simon au lieu de Simone (p. 72), Roland au lieu

de Rolande (p. 73) ; etc. Aux xvii[e] et xviii[e] siècles, les mêmes scribes intercalaient aussi le mot *de* entre le prénom et le nom des femmes : Anne de Bérardi (p. 75), comme s'ils voulaient dire Anne fille de Bérardi. Nous devons aussi supprimer aujourd'hui ce *de* et ne pas encourager les vaniteux à le reprendre pour eux-mêmes, dans l'espoir fallacieux de se créer ainsi des titres de noblesse. P. 38, Guillaume d'Entregellées et p. 214, Guillaume d'Antrageles me paraissent mal traduire le latin *de Antragelis* (ne serait-ce pas Entragues ?). P. 49, le cardinal « Jean de Blandiac » était Jean de Blauzac ; p. 51, corriger « Lartessuch » en « Lartessuti »; même page et suivantes, « Lisles-sur-Sorgues » en « l'Isle-sur-Sorgue » ; p. 56, « Pierre de Subréville » en « Pierre de Surville » ; p. 59, « Pierre de Tulhe » en « Pierre de Tulle », etc., etc. Dans les pièces justificatives, j'ai relevé aussi de nombreuses petites incorrections. Il me semble qu'avec un peu plus de soin, ce livre du D[r] Pansier aurait pu être sans reproches.

L.-H. Labande.

---

S. Mondon. **La grande Charte de Saint-Gaudens (Haute-Garonne).** Texte gascon du xii[e] siècle, avec traduction et notes. Paris, P. Geuthner, 1910. In-8° de xxxviii-253 pages.

La grande Charte de Saint-Gaudens contient les coutumes particulières du pays pour la répression des crimes et des délits, l'exercice de la police, la réglementation des redevances à verser pour les péages et droits de leyde, les impositions à payer au seigneur, l'établissement du bayle et les fonctions qu'il avait à exercer, les dérogations au droit romain en matière civile, la protection des habitants, les franchises et privilèges à eux concédés, l'institution et le fonctionnement des juges jurats, etc. Le texte le plus ancien qui en soit conservé fut octroyé par Bernard de Comninges en 1203, le 19 juin : il nous est livré dans un vidimus en date du 3 juin 1345. Sa composition est loin de se présenter dans un ordre méthodique parfait, il est possible, ainsi que le suppose l'éditeur, qu'elle n'ait été constituée que petit à petit. Les quelques règles de procédure et les franchises codifiées primitivement auraient reçu des additions successives, qu'on n'aurait pas pris la peine de refondre en 1203. Il aurait peut-être été permis de rechercher quel était ce fonds primitif : M. Mondon n'a pas cru devoir le faire.

Malgré les soins qu'il a apportés et l'attention qu'il semble avoir eue, son œuvre n'est pas sans défauts. On se demande même s'il a bien compris, pour commencer, le texte latin de 1345 et s'il s'est bien rendu compte des circonstances dans lesquelles il a été élaboré. Sa traduction laisse croire en effet qu'il n'a pas vu la construction de la longue phrase qui commence avec la charte et finit au milieu de la page 12 : *Noverint universi quod cum venerabiles... viri... citati extitissent* (et non *extitissentes*)... *et ad mandatum dictorum domini comi-*

*tis et comissarii congregati fuissent, et ipsi consules... juramentum predictum prestare recusassent... et ab inde arrestati fuissent et consulatus... positus* (et non *positum*...) *et ipsi consules... dictum juramentum... prestassent* (tout ceci n'est qu'une incidente, la phrase principale commence ensuite :) *anno et die infrascriptis... preffati consules... requisiverunt*, etc. D'ailleurs, la traduction appellerait d'autres rectifications de détails : je n'insiste pas davantage.

L'établissement du texte n'est pas non plus conforme aux règles de l'érudition moderne. L'éditeur le reproduit d'abord avec l'aspect qu'il présente dans le manuscrit, dont il observe fidèlement toutes les particularités (majuscules, minuscules, points, etc.; en comparant son texte avec la phototypie, je remarque à la seconde ligne de celle-ci le mot *qu'en* que M. Mondon a lu *que*) ; puis il le donne une seconde fois tel qu'il devrait être. Il aura donc besoin d'examiner comment font les éditeurs sérieux de textes semblables. Dans sa lecture du vidimus, comme dans sa traduction, il a estropié certains noms ; je ne veux pas tous les relever, mais voici cet Agout de Baux, *Branculi et Placiani dominus*, soi-disant « chevalier de Brancoul et de Plasian » (chevalier traduisant *dominus* !), qui était exactement seigneur de Brantes et de Plaisians (cf. Dr Barthélemy, *Inventaire... des chartes de la maison de Baux*, n° 1202, etc.). Quel est aussi (p. 8 et 9) ce « Louit », secrétaire du Roi ?

L'éditeur a joint au texte latin ou gascon comme à sa traduction française des notes assez nombreuses, pas toujours très critiques ; dans les éclaircissements, il a essayé de donner des détails sur les institutions, mais sa science est véritablement courte. Ce qu'il dit des prud'hommes est à reviser entièrement ; dans la charte qu'il publie il y a cependant des passages qui auraient dû lui ouvrir les yeux et lui montrer que les prud'hommes étaient la classe aristocratique, composée aussi bien de chevaliers, de bourgeois, que de paysans, qui seule était admise à la jouissance des droits politiques.

En définitive, M. Mondon, qui a complété son œuvre par l'édition de plusieurs textes gascons des XVIe et XVIIe siècles, n'était pas assez préparé pour l'étude complexe de toutes les questions de linguistique, d'histoire et de droit, que soulève cette Charte de Saint-Gaudens. Il faut cependant le remercier d'avoir eu le courage d'entreprendre un travail qui avait rebuté par ses difficultés plusieurs de ses devanciers. On fera mieux plus tard.

L.-H. LABANDE.

---

André PAULIAN. **La recognizance dans le droit anglais, contribution à l'étude de la liberté individuelle.** Paris, Giard et Brière. 1911, in-8°, 220 pp. 6 fr.

Sa *recognizance* est un contrat passé par devant un tribunal entre l'État et un particulier, aux termes duquel ce dernier s'oblige à acquitter une dette, à observer la loi, à répondre à une convocation du

juge ; c'est encore la somme d'argent que le particulier consigne au greffe comme gage de sa promesse. Dans la pratique, la *recognizance* n'est plus employée par les prêteurs pour s'assurer le remboursement de leurs créances, mais les juges en font une fréquente application en matière criminelle. Un individu est-il suspect ? a-t-il menacé de tuer ou de blesser un citoyen ? le juge l'oblige « à observer la paix » pendant un certain temps sous peine de perdre la somme d'argent déposée en garantie de « sa bonne conduite. » Un individu a-t-il commis un délit et peut-il invoquer quelque circonstance atténuante, son jeune âge par exemple ou son honorabilité antérieure ? le juge, au lieu d'appliquer immédiatement la peine, lui accorde un sursis en l'obligeant à contracter une *recognizance*. Enfin les *recognizances* sont fréquemment employées pour assurer la comparution des témoins à charge.

M. Paulian a su faire du fonctionnement complexe de cette institution judiciaire anglaise un exposé clair, intéressant et complet. Sa conclusion, où il nous met en garde contre notre manie d'emprunter à l'étranger, dans le domaine politique et judiciaire, sera approuvée de tout le monde. Quand on laisse des criminels de marque profiter d'une mise en liberté provisoire pour échapper au châtiment, quand il se fait un scandaleux abus de la loi de sursis, le moment est mal choisi pour énerver davantage la répression. On ne comprend d'ailleurs pas à quoi serviraient dans une démocratie des armes forgées autrefois contre le pouvoir des rois.

On consultera avec profit le glossaire et les textes que M. P. rejette en appendice. Il y a là tout un travail précieux et qui ne pouvait se faire que sur place. Félicitons M. P. du soin et de la conscience avec lesquels il l'a fait.

Ch. Bastide.

---

Elizabeth Merrill. **The Dialogue in English Literature.** New-York. Holt, 1911, in-8°, 131 pp., 1 dollar.

Cette thèse de doctorat passe en revue les différentes formes que le dialogue, envisagé comme un genre littéraire, a revêtues en Angleterre. Après une introduction et une étude sur le dialogue dans l'antiquité et au moyen âge, l'auteur montre comment ce genre fut employé comme récréation littéraire (au xvi<sup>e</sup> siècle), comme instrument de polémique (xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles), comme moyen didactique (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles) ; le dernier chapitre est consacré à Landor. Ce mémoire court et substantiel est un bon travail de séminaire. A signaler les inévitables fautes d'inexpérience, il faut les excuser et ne pas s'y arrêter. Si M<sup>lle</sup> E. M. reprend son travail, ces erreurs disparaîtront. Ce qui est plus grave, c'est un certain manque de proportion entre les différentes parties : dans le louable dessein d'être complet, l'auteur ne néglige aucun détail ; aussi le travail est-il touffu et parfois difficile à lire.

Ch. Bastide.

Michel Brenet. **Musique et Musiciens de la vieille France.** Paris, Alcan, in-12, Prix : 3 fr. 50.

Cette réunion d'études variées, que l'érudition patiente et l'information pleine de goût de Michel Brenet avait depuis quelque temps fait paraître dans diverses revues, parfois inaccessibles, rendra les plus grands services aux musicographes, et il faut le remercier d'y avoir pensé. On appréciera d'ailleurs la revision attentive à laquelle ces recherches ont été soumises et les documents nouveaux qui, à l'occasion, y ont été joints. Après un petit dépouillement de textes et d'inventaires qui nous révèle les noms des *Musiciens de Philippe le Hardi*, voici une monographie des plus curieuses de la vie et des œuvres de *Jean de Ockeghem, maître de chapelle des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII*, un Anversois qui fut un des musiciens les plus en vue du xvᵉ siècle et dont on a pu retrouver nombre de messes, de motets et de chansons. Puis, c'est un *Essai sur les origines de la musique descriptive*, une étude littéraire autant que musicale, émaillée de citations et des plus curieuses, écrite d'ailleurs avec un vrai charme. Enfin une biographie d'artiste encore, celle de *Jacques Mauduit*, le compagnon de Baïf et de Ronsard, avec documents à l'appui. Un index alphabétique (excellente idée), achève ce précieux petit ouvrage.

H. de C.

---

Jean Audouard. **Un krach financier au xviiiᵉ siècle. La faillite de Pierre Greissel, trésorier général des Etats de Provence** (1702). Baris, Picard, 1911.
Jean Audouard, **Le siège de Barcelone en 1714.** Paris, Picard, 1910.

Le trésorier général des États de Provence occupe une des situations les plus en vue de l'ancien régime. Malheureusement, la faillite en forme l'habituel corollaire. Obligé de faire des avances aux personnalités de la province, aux fonctionnaires, au trésor royal, tandis qu'il lui faut attendre le recouvrement lent des impositions, le trésorier des États achève rarement son bail sans catastrophe. M. Audouard met en lumière ces faillites chroniques, en décrivant la répercussion qu'eut en Provence celle de Pierre Greissel, victime de la gestion de son père et prédécesseur. Ce fut la plus importante, car sa liquidation dura de 1702 à 1736. L'auteur a frayé la route à ceux qui voudront désormais étudier la trésorerie générale des États de Provence ; il a justement signalé les lacunes capitales de cette institution.

M. A. a exhumé là dix lettres conservées aux Archives des Bouches-du-Rhône et adressées par un Arlésien à un Arlésien. L'auteur en est le chevalier de Viguier, officier des vaisseaux du Roi ; il écrit à son oncle, Mgr de Quiqueran-Beaujeu, évêque de Castres, une figure de l'épiscopat français, qui avait été le grand vicaire de Fléchier. Cette correspondance éclaire d'un jour nouveau

la résistance des bourgeois de Barcelone qui, durant deux mois, tinrent en échec les forces franco-espagnoles. Ce siège fut, on le sait, l'épisode le plus saillant de la révolte de la Catalogne, qui se prolongea après les traités d'Utrecht et de Rastadt.

Pierre LABORDERIE.

---

**L'industrie dans les campagnes en France à la fin de l'ancien régime,** par M. E. TARLÉ. Paris, Cornély, 1910. In-8°, 85 p. 3 fr. 25.

Ce livre n'est qu'une dissertation qui effleure le sujet plutôt qu'elle ne le traite. L'auteur a fait dans les archives quelques sondages, mais il a oublié de consulter la nombreuse littérature imprimée de son sujet, notamment les histoires et monographies locales. Il n'y a pas d'industrie *autonome* dans les campagnes avant 1789. Il y a des artisans occasionnels qui travaillent pour le compte des façonniers ou des fabricants des villes. Étudier l'industrie dans les campagnes à part de l'industrie des villes, c'est peut-être procéder selon les méthodes de la science germanique, mais c'est à coup sûr se condamner à ne prendre de la réalité qu'une notion incomplète et fausse. Les conclusions de M. Tarlé dépassent singulièrement le cadre de sa dissertation. N'explique-t-il pas la suppression des corporations par l'impossibilité d'appliquer les règlements à l'industrie rurale? J'ajoute que la forme de son exposé se ressent par trop du langage technique et abstrus en honneur dans les Universités d'Outre-Rhin.

E. T.

---

Richard SCHWEMER, **Geschichte der freien Stadt Frankfurt a. M.** (1814-1866), t. I. Francfort, Baer, 1910, in-8°, VII-407 p., 7 mk.

M. Schw. est un professeur du Gymnase Gœthe à Francfort sur le Main, que la commission historique municipale a chargé d'écrire l'histoire de la ville pendant la durée de la Confédération germanique. Pour faire ce travail étendu, M. S. s'est livré à des recherches de documents non seulement dans les dépôts publics et privés d'Allemagne, mais à Vienne, Paris, Londres et Saint-Pétersbourg. Son ouvrage comprendra trois volumes. Le premier s'arrête à la mise en activité de la nouvelle constitution, c'est-à-dire en 1816.

C'est surtout une histoire politique. Les volumes suivants contiendront peut-être autre chose, bien que M. S. renvoie déjà à une histoire de la Chambre de Commerce et à une histoire de la *Frankfurter Zeitung* antérieurement parues. L'exposé est clair, et grâce à l'auteur on parvient à se retrouver parmi les petites choses et les assez petites gens qui remplissent l'histoire de la constitution francfortoise. M. S. montre avec raison l'influence prépondérante et bienfaisante — au point de vue des libertés locales — du ministre Stein, Jupiter-Stein, comme dit un des correspondants de Gœthe : c'est Stein qui obtient,

« à titre d'expérience », la restauration de Francfort comme ville libre, c'est lui qui la défend contre les ambitions bavaroises encouragées par l'Autriche. Ce dernier point est à noter pour l'histoire générale. M. S. a retrouvé à Munich des projets de Grande-Bavière et même un traité austro-bavarois. La carte, reproduite en appendice, de ces agrandissements éventuels sera consultée avec intérêt : elle pousse la frontière bavaroise jusqu'à Wissembourg à l'Ouest et Fulda au Nord. Les Wurtembergeois sont indemnisés avec le sud de Bade, et les Badois avec tout le département du Bas-Rhin. L'ouvrage se complète par une assez grande quantité de lettres inédites, entre autres des rapports de notre ministre à la diète, Reinhard. Les notes sont rejetées à la fin, suivant un vieux procédé très incommode pour le lecteur. En somme, travail consciencieux, trop chargé de détails peut-être et trop limité aux questions de droit public et de diplomatie (malgré un chapitre un peu inattendu sur Gœthe à Francfort en 1814), mais soigneusement documenté, relativement facile à lire et qui rendra des services.

R. G.

---

Félix Hémon. **Étude d'histoire morale collective : Bersot et ses amis.** Paris, Hachette, 1911, in-16 de XII-356 pages.

En faisant, de cette fine et noble figure de Bersot, le centre d'une « étude d'histoire morale collective », M. Hémon ne pouvait craindre de diminuer son principal personnage au profit de ses alentours : c'est bien ce libre esprit et ce ferme caractère qui se détache, avec tout le relief convenable, mais sans insistance vétilleuse dans le trait biographique, de l'entourage des amis, des maîtres et des frères d'armes. Sans doute souhaiterait-on, çà et là, quelque chose de plus poussé dans la détermination de cette vie intérieure de Bersot « impénétrable et un peu mystérieuse », de cette énigme « des coins réservés de lui-même » qu'ont signalée ceux qui l'ont le mieux connu : ce côté *à la Dominique*, pourrait-on dire, du Bersot intime apparaît ici trop épisodiquement, au regard de son activité de polémiste, de moraliste et d'administrateur. Aussi bien M. H. entendait-il surtout, à l'aide de témoignages épistolaires variés, documenter une phase du conflit moderne des idées qui est, au juste, la décadence et la fin de l'éclectisme français, la défense de l'Université contre l'Eglise, la constitution de l'idéal moral et civique du parti républicain : âge héroïque, à beaucoup d'égards, et dont M. H. ne dit pas sans raison que « c'est bien l'histoire morale de la France pendant un demi-siècle [1] ». Que manque-t-il donc, au fond, à l'effort intellectuel de tout ce groupe pour nous toucher encore ? D'où vient que tant d'esprits distingués ont marqué si peu dans l'ensemble des systèmes et des doctrines ? Ne

1. Lire *Marches de l'Est*, p. IX ; Pongerville, p. 26 ; 1791, p. 34, note 2.

serait-ce pas que chez eux, de Prévost-Paradol à Caro et de Saint-Marc Girardin à Rémusat, le spirituel et l'ingénieux, comme le leur reprochait Renan, empêchent de « prendre à plein la vie » ?

F. BALDENSPERGER.

---

Georges GAZIER. **Lettres inédites du poète roumain Basile Alecsandri.** Paris, Champion, in-12, 182 p.

M. Georges Gazier, qui avait signalé déjà l'importance des lettres léguées par Édouard Grenier à la Bibliothèque de Besançon, publie un des dossiers les plus curieux de ce fonds, les *Lettres inédites du poète romain Basile Alecsandri*. L'introduction nous présente le poète-diplomate avec qui Mérimée, en 1854, fit faire connaissance à Grenier, et nous renseigne sur cette personnalité séduisante et active : on s'étonnera de n'y trouver aucune référence au chapitre consacré à Alecsandri par M. Apostolescu, dans sa thèse de 1909 sur l'*influence des romantiques français sur la poésie roumaine*. Il y a beaucoup à glaner, pour la chronique littéraire, pour l'histoire et le folk-lore de l'Orient européen, pour la légende de la France au dehors, dans ces lettres d'un aristocrate doublé d'un intellectuel.

F. B.

---

— C'est apparemment en manière de délassement que le savant professeur W. W. SKEAT a recueilli environ trois cents proverbes (*Early English Proverbs*, Oxford, Clarendon Press, 1910, in-12, 147 pp.) dans les auteurs anglais des XIII^e et XIV^e siècles. Chaucer en fournit le plus grand nombre. La source n'en est pas toujours facile à préciser : on les retrouve en latin, en français, et dans les auteurs anglais des siècles suivants. M. S. ne nous en voudra pas de lui signaler dans la Fontaine, IV, II, le proverbe n° 237 ; Littré au mot *engeigner* en fournit deux autres exemples empruntés à des auteurs du moyen-âge. — Ch. BASTIDE.

— L'académie britannique publie le quatrième volume de ses Mélanges. On y remarque une communication de M. W. P. KER, l'un des académiciens, sur les « ballades » anglaises (*On the History of the Ballads*, 1100-1500, London, Frowde, 1/6, 26 pp.). La ballade est un récit en vers, de forme lyrique, simple et adapté à un auditoire populaire : on y voit comme le germe d'une épopée, mais tandis que les poèmes ambitieux, les chansons de geste par exemple, appartiennent depuis longtemps au passé, la ballade a conservé sa première fraîcheur. C'est en somme une apologie de la poésie populaire que tente M. W. P. Ker. — Ch. BASTIDE.

*L'imprimeur-gérant* : ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 16 septembre — 1911



E. Chassinat, **Le Quatrième Livre des Entretiens et Épitres de Shenouti** (forme le tome XXIII des *Mémoires publiés par les membres de l'Institut Oriental du Caire* sous la direction de M. S. Chassinat), le Caire, imprimerie de l'Institut français, 1911, in-4°, 211 p. et 2 pl. en héliotypie.

Ce beau volume est le vingt-troisième de la collection. Il aurait dû paraître il y a quelque temps déjà, mais l'impression des ouvrages orientaux offre des difficultés qui ne permettent pas toujours aux auteurs de publier leurs ouvrages aussi rapidement qu'ils le souhaiteraient : celui-ci, dès avant son apparition, avait déjà six volumes après lui. Je le dis parce que, chez nous, on est trop enclin à déprécier, ou même à passer entièrement sous silence, l'œuvre accomplie depuis douze ans par notre Institut archéologique du Caire. La faute en est un peu à moi, et je m'en accuse : j'ai rarement parlé des mémoires qu'il éditait. Comme je l'ai installé, il y a trente et un ans, et que, depuis sa fondation, je me suis presque toujours occupé de lui, j'en suis venu à considérer un peu ce qu'on y fait comme mon œuvre personnelle : il me semblait que dire de lui le bien que j'en pensais, c'eût été jusqu'à un certain point entonner mes propres louanges. C'était une erreur, et je l'ai certes reconnu plus d'une fois pendant ces dernières années. Le public, voyant que les juges ordinaires de l'Égyptologie se taisaient, s'est imaginé de bonne foi qu'il n'y avait rien à louer : s'il avait été tenu au courant, il n'aurait pas été tenté d'accueillir avec faveur les critiques injustes et de parti-pris qui se produisent de temps à autre. Il est trop tard pour reprendre les

mémoires parus et pour en signaler et les qualités et les défauts : à partir d'aujourd'hui je rendrai compte de ceux qui surviendront, de tous ceux du moins qui toucheront à l'Égypte ancienne par quelque point.

Shenouti a été pour les Coptes l'orateur et le guide spirituel par excellence, et l'on peut juger de la popularité dont il a joui parmi eux, par le nombre de manuscrits de ses œuvres dont les fragments sont parvenus jusqu'à nous. Celui dont M. Chassinat nous donne la copie fut acheté par Bouriant pour la bibliothèque de l'Institut archéologique, et il provient de la fameuse bibliothèque du Deir el Abyad, près de Sohag. C'était un fort beau volume, écrit en larges lettres onciales par une main ferme et habile. Il compte dans son état actuel cent un feuillets de parchemin, où le texte est disposé sur deux colonnes de vingt-neuf lignes chacune : la numérotation des colonnes nous prouve que la moitié environ du volume, soit quatre-vingt-sept feuillets, a été détruite ou arrachée, mais peut-être en découvrira-t-on des portions dans les collections européennes. Une note due au scribe même nous apprend au verso du dernier feuillet que c'est la copie des « paroles écrites au quatrième livre ancien des discours de notre saint « père, le prophète Apa Shenouti », et elle ajoute que ce travail fut fait la cinquième année de « Joustos, l'archiprêtre et grand archiman- « drite qui dirige cette assemblée sainte » ; nous ignorons malheureusement qui fut ce Joustos. Quelques parties des Sermons et des Épitres réunies dans ce quatrième volume ont été publiées déjà, par Crum dans ses Catalogues des manuscrits coptes du Musée du Caire et du British Museum, ou par Leipoldt dans son édition des Œuvres de Shenouti : le plus grand nombre est inédit. M. Chassinat a respecté la disposition de l'original autant que les moyens dont la typographie dispose le lui permettaient : son édition est un demi-facsimile, très correct, et les savants qui voudront plus tard établir un texte critique ne trouveront pas beaucoup à reprendre dans ses transcriptions. Il n'a joint au copte ni traduction, ni commentaire, et il a eu raison, n'étant pas théologien. Les deux planches sont superbes et l'impression est très soignée : M. Chassinat, imprimeur, a mis de la coquetterie à nous présenter élégamment l'œuvre de M. Chassinat éditeur de copte.

G. Maspero.

---

A. Erman, **Ægyptische Grammatik,** mit Schrifttafel, Literatur, Lesestücken und Wörterverzeichnis, 3te völlig umgestaltete Auflage, Berlin, Reuther, 1911, pet. in-8°, xiii-324-24 p.

Ce n'est pas une clause de style, comme souvent il arrive, mais cette troisième édition a été réellement remaniée d'un bout à l'autre. Non que le fond de la doctrine ait changé, mais elle a été reprise point par point, augmentée, corrigée, modifiée un peu partout dans le

détail, un mot ici, une remarque là, un paragraphe, même un chapitre entier. J'ai l'impression que, dans son enseignement, Erman nota sur un exemplaire de l'édition ancienne les faits inédits et les observations que la pratique du cours lui apportait, les objections et les questions que ses auditeurs lui posaient, les doutes qu'elles soulevaient dans son esprit, et les réponses que son expérience lui suggérait : les 429 paragraphes de la deuxième édition se seraient accrus ainsi, un peu irrégulièrement, de 123 paragraphes nouveaux. Comme précédemment, c'est la langue de la première époque thébaine qui fournit la matière principale, mais celle de l'âge Memphite ou plus exactement les textes des Pyramides ont été mis à contribution de façon suivie. A bien le prendre, c'est moins une édition nouvelle d'un vieux livre qu'un livre nouveau.

Les modifications touchent de préférence l'écriture, l'orthographe et la phonétique : il fallait s'y attendre après les discussions des années dernières. La parenté de l'égyptien avec le berbère, qui était à peine indiquée naguère, est accusée d'après les travaux de Reinisch, qui complètent la comparaison préliminaire instituée par Rochemonteix il y a quarante ans : en même temps, la suppression d'une partie de l'annotation au § I de l'ancienne édition semble montrer que la conception du moment où l'égyptien se serait séparé des langues sémitiques, n'est plus aussi ferme dans l'esprit d'Erman qu'elle l'était il y a dix ans. Le progrès est plus sensible encore, si l'on compare ce qu'il pensait jadis du rapport entre le copte et l'ancien égyptien, en ce qui concerne le vocalisme, avec ce qu'il en pense aujourd'hui : « Les formes « de la vieille langue, écrivait-il en 1902 (§ 3), ont subi, dans le copte, « l'action de peu de lois phonétiques, et elles y sont conservées fidèle- « ment pour le gros : nous pouvons donc souvent dégager par le « moyen du copte la position, la quantité, la nature de la voyelle « dans les mots antiques. Il va de soi que les restitutions obtenues de « la sorte ne nous rendent le type de la formation que d'une manière « théorique. Nous déduisons du copte ḥῶτβ, κμὸμ, σβῶ, que les antiques « *ḥdb*, *kmm*, *šbꜣjt*, sont du type **ḥôdᵉb*, **kmom*, **sᵉbꜣôjet*, mais on n'en « conclura pas nécessairement que les voyelles de ces mots aient été « exactement *ô* ou *o* dans le vieil égyptien : nous pouvons seulement « dire qu'elles étaient celles qui ont abouti régulièrement à un *ô*, *o*, « dans le copte ». Cette pauvreté organique n'est plus admise en 1911, et Erman concède à l'Égyptien un vocalisme plus riche (§ 9) ; « si le « copte nous apparaît à côté de lui comme une langue de formation « très simple, et qui ne possède qu'une voyelle par mot, c'est à coup « sûr un phénomène secondaire... *Nous devons nous figurer les* « *formes de l'ancien égyptien comme essentiellement différentes de* « *celles du Copte*. (Remarque. — Qu'encore au XIVᵉ siècle avant notre « ère, l'Égypte en était au point de vue phonétique, sur un plan autre « que le copte, nous le voyons par les transcriptions babyloniennes

« des noms et des mots égyptiens). — § 10. Il en résulte qu'on ne peut « plus déduire du copte que les traits fondamentaux des vieilles « formes, quelque chose comme la place d'un accent et la nature de la « voyelle toniques. Un copte κμόμ « se noircir » nous montre que dans « l'ancien *kmm* la voyelle tonique était placée derrière la deuxième « consonne, que la deuxième syllabe était fermée, et que la voyelle « était de celles qui, se développant régulièrement, devaient aboutir à « un *o*. La vieille forme pouvait se prononcer par exemple **kamâm* ou « quelque chose d'approchant, et il ne serait pas légitime de vouloir la « prononcer *kmom* d'après le copte ». Je ne suis pas bien certain que, dans la κοινή Ramesside, la deuxième syllabe des mots de ce type était fermée, et je crois que les transcriptions babyloniennes nous révèlent qu'ils possédaient une voyelle finale; pour le reste, je suis d'autant plus aise de constater le parti nouveau auquel Erman s'est rangé que j'ai, depuis assez de temps déjà, formulé une loi et proposé des transcriptions du même genre.

J'ai poussé jusqu'à la fin la comparaison des deux éditions, et partout j'ai rencontré dans la nouvelle le même soin à enregistrer les faits qui surgissent au jour le jour pour en déduire les conséquences qu'ils comportent. Rien ne serait plus instructif et plus utile que de relever toutes les divergences, et d'en peser les raisons, mais un gros volume y suffirait à peine. Je dois dire que, dans beaucoup d'endroits, je me rangerais volontiers à l'avis d'Erman, avec des nuances qui résulteraient plutôt de manières individuelles d'envisager les choses que de dissidences graves sur le fond. Il y a pourtant çà et là des points où, jusqu'à présent, je réserverai mon jugement, non que je trouve ses propositions inacceptables, loin de là, mais il ne me paraît pas les avoir prouvées. Je n'en citerai qu'un seul cas, à propos de ce qu'il appelle les abréviations graphiques. A ses yeux les Égyptiens écrivaient, par exemple, le mot qui signifie « chose » *ḫt* et *iḫt*, mais la première graphie était l'abréviation de la deuxième. Est-ce certain, et ne pouvait-il pas y avoir en égyptien deux formes indépendantes, l'une avec l'autre sans l'*aleph* prothétique? Le pluriel *achia* de *chi* « chose » offrirait en arabe un phénomène analogue. Dans des orthographes telles que *ḥd* « enfant » pour *ḥrd*, *in* « pierre » pour *inr*, *pt* « regarder » pour *ptr*, n'y a-t-il pas un fait phonétique sous le fait graphique? Nous savons que *r* s'est amuie très souvent en égyptien au milieu comme à la fin des mots, et cela dès les époques anciennes : *in* ne répondrait-il pas à la prononciation *ani-ané* qui est devenu ωνι-ωνε en copte et *ḥd* ne serait-il pas simplement l'écriture fautive d'un scribe qui grasseyait trop ses *r* et qui prononçait *khâté* où il aurait dû prononcer *khrâté?* Je crois que l'explication de faute vaudrait pour le nom du Nil écrit *ḥpj* au lieu de *ḥ'pj*; le soi-disant *ain* égyptien sonnait très faible, et il disparaissait si facilement de la prononciation qu'il pouvait disparaître non moins facilement de l'écri-

ture. D'autre part, *ḥt* « sceller » qui est assez commun, ne serait-il pas une forme secondaire de *ḥtm*, de même que *she* « aller » en copte *sh*ε est une forme secondaire de *shm*? Je pense que toute cette question des écritures défectives, abréviations, etc., devrait être étudiée à loisir; peut-être un examen attentif rendrait-il définitifs les résultats présents, peut-être les infirmerait-il partiellement.

Faut-il reprocher à Erman comme un défaut, ce que d'autres, et j'en suis, considéreraient plutôt comme une qualité? Son livre est trop plein : les faits s'y succèdent si serrés que la lecture en exige une tension d'esprit perpétuelle. Les étudiants allemands à qui il est surtout destiné n'ont pas l'air de s'en plaindre, et nous qui ne sommes plus des étudiants, hélas! depuis longtemps, nous sommes assez au courant de l'ensemble de la doctrine, pour nous mouvoir à l'aise à travers ces pages si denses. La Grammaire appartient à une collection dont les volumes ne peuvent guère dépasser un certain nombre de pages : pour y introduire tout ce qu'il y voulait mettre, Erman a été obligé de bourrer un peu. C'est nous, somme toute, qui en profitons et nous aurions mauvaise grâce à lui en faire grise mine. Je crois seulement que la limite extrême est atteinte, et qu'à la prochaine édition, s'il y a du neuf, Erman devra, pour l'insérer, sacrifier un peu du contenu actuel : aussi bien les renseignements relatifs à l'écriture pourront-ils passer en tête d'une *Chrestomathie* par exemple. Nous verrons ce qu'il en sera dans cinq ou six ans : le livre en sa forme actuelle rendra aux nouveaux-venus d'aussi grands services que ceux que, dans ses deux éditions précédentes, il a rendus à nous et à nos contemporains.

G. Maspero.

---

C. Leonard Woolley et D. Randall Maciver, **Karanog, the Romano-Nubian Cemetery** (forme les tomes III et IV de l'*Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia*), Philadelphie, University Museum, 1910, in-4°, t. I, *Text*, x-286 p. et t. II, *Plates*, 115 pl. et 1 plan.

J'apprends que l'*Eckley B. Coxe Junior Expedition* est terminée, pour le moment du moins, et que MM. Maciver et Woolley ne reviendront plus en Nubie. Tous ceux qui se sont intéressés à leurs travaux s'en affligeront sincèrement, et le Service des Antiquités qu'ils ont enrichi si fort s'associera à ces regrets. Du moins nous laissent-ils, par manière de congé, deux beaux volumes où leurs découvertes sont décrites et illustrées richement. Ils nous y introduisent dans un monde nouveau, dont nous entrevoyions vaguement l'existence sans y connaître rien de précis. Les anciens nous parlaient par intervalle de ce royaume éthiopien qui avait Méroé pour capitale, et les explorations de Cailliaud, puis de Lepsius nous avaient révélé quelques monuments funéraires de ses rois ou de ses reines, mais du peuple lui-même, de ses mœurs, de sa religion, de ses arts domestiques,

nous ignorions tout ou peu s'en faut. Dans son volume sur Aréika, Maciver nous avait fourni déjà quelques indications : dans son Garanôg, il ajoute à ces premiers renseignements tant de documents que nous pouvons enfin nous figurer ce qu'étaient les conditions matérielles de la vie, l'état social et les croyances funéraires des gens qui habitaient, au début de notre ère, les cantons de la Nubie contigus à l'empire romain.

Les Berbérins désignent sous le nom de Garanôg ou Karanok les ruines assez bien conservées d'une forteresse en briques crues de l'époque romaine. Elle complétait un ensemble de défenses qui, s'appuyant sur la citadelle de Primis Parva, notre Ibrim, dut jouer un rôle assez important dans l'histoire inconnue des rapports de Rome avec les peuples divers qui dominèrent en Ethiopie, pendant les quatre premiers siècles de notre ère. Le grand coude du fleuve formé en effet, de Séboua jusque vers Ibrim, comme une ligne de démarcation naturelle entre les pouvoirs qui règnent sur le bas cours du fleuve et ceux qui détiennent son cours moyen. D'Assouân à Kalabchéh, la vallée est une suite naturelle de l'Égypte et en tout temps les maîtres de celle-ci l'ont occupée. Elle les couvre en effet contre ce qui vient du midi, et les rapides du Bal-Kalabchéh, l'étroitesse du fleuve, le peu d'étendue des terrains cultivables en rendent la défense facile. La place de Talmis, aujourd'hui Kalabchéh et le camp retranché de Gertassi amortissaient le choc des incursions éthiopiennes, s'ils ne le brisaient pas avant qu'il n'atteignît Philae. Au delà de Kalabchéh le pays s'élargit, et on rencontre sur la rive gauche une plaine assez fertile qui, coupée çà et là par des ressauts de la montagne Libyque, s'allonge jusqu'au voisinage d'Ibsamboul. Les cantons inférieurs en sont encore entièrement sous la dépendance du nord, et Dakkéh, Kouban, Korti, Maharrakah y gardent la physionomie égyptienne : Dakkéh (Pselchis) et Maharrakah (Hiéra Sycaminos) furent, pendant un siècle et demi à partir des Flaviens, les véritables marches de l'empire dans cette région. Là pourtant, du côté de Séboua, les conditions ethniques changeaient, et le voyageur qui remontait vers le Sud devait sentir qu'il entrait dans un milieu différent. Les légions campèrent certainement à Ibrim pendant une partie du IIe et du IIIe siècles, comme le prouve l'allure des murailles et des édifices conservés, mais ce point était trop en l'air pour que les Romains pussent s'y maintenir longtemps. Le groupe de petites citadelles dont Ibrim était comme le réduit, Chabloul, Begrash, Tômâs, Garanôg, changea plusieurs fois de maître pendant le premier quart du IIIe siècle, puis il resta aux mains des gens du midi : il formait en avant de Ouadi-Halfah, pour les souverains éthiopiens, une couverture aussi solide que Pselchis pour les garnisons d'Assouân.

L'état social différait au Nord et au Sud : la partie du nord était à demi grecque, la partie du Sud entièrement africaine de mœurs et de

religion, comme on le voit par le mobilier des huit cents et quelques tombes fouillées autour de Garanòg dans le cimetière d'Anibéh. Il dérive très directement de celui des âges pharaoniques; néanmoins, on y sent partout l'action d'idées étrangères, dont beaucoup doivent être apparentées aux conceptions religieuses des tribus du Soudan. J'ai déjà signalé à plusieurs reprises, et M. Maciver accepte l'explication, ces curieuses statues que j'ai appelées *statues d'âmes* par opposition aux *statues de double* de l'Égypte classique. Les Égyptiens s'obstinaient encore, vers l'époque romaine, à se figurer le mort comme un double avec corps et tête d'homme, et ils étaient fidèles en cela aux traditions les plus antiques de leur race. Il semble que les Éthiopiens, ceux du moins qui habitaient auprès de la seconde cataracte, en étaient venus à préférer à la théorie du double celle de l'âme-oiseau. L'âme de ce genre était généralement un faucon à tête humaine, et à Thèbes comme à Memphis sous les Ptolémées et sous les Césars, on trouve des amulettes ou des figurines en bois qui nous la montrent telle. Les Éthiopiens peut-être pour fondre en une seule expression le double et l'âme-oiseau, imaginèrent de remplacer le corps d'animal par un corps d'homme ou de femme. Il était d'abord disproportionné à sa tête, ayant conservé par rapport à celle-ci la taille du corps de l'oiseau : il était d'ailleurs comme emprisonné dans la dépouille du faucon, et il avait les épaules et le torse serrés par derrière entre les ailes et la queue. Plus tard, on rétablit la proportion entre les deux parties, puis on posa la dépouille du faucon sur le dos de l'homme ou de la femme : la *statue d'âme* ne fut plus alors qu'une statuette ordinaire qui traînait un plumage derrière elle comme un manteau de cour. Ce type a été mal traité par les sculpteurs, et il est assez disgracieux dans les exemplaires qui nous sont parvenus. N'oublions pas cependant que les ateliers de Garanòg étaient provinciaux : peut-être faisait-on mieux à Méroé ou à Napata, si la mode des *statues d'âme* prévalait aussi dans les capitales du royaume.

Aucun texte n'éclaircit les questions que provoque l'apparition de ce type. Il faut bien l'avouer d'ailleurs, nous posséderions de longs textes gravés que nous ne les comprendrions pas : le démotique éthiopien résiste à la lecture, à moins pourtant que, dans ces derniers mois, M. Griffith n'ait réussi à le déchiffrer. L'autre pièce principale du mobilier funéraire, la table d'offrandes, a beau être surchargée de caractères : on distingue sans peine que la formule y varie peu, excepté pour les noms propres, mais elle est pour nous livre clos. Là du moins, l'aspect extérieur étant le même qu'autrefois, malgré les modifications de détail, on peut conjecturer que l'usage n'a pas changé : elle est bien l'appareil par lequel on expédiait au mort les vivres et le trousseau dont il avait besoin. Ces Éthiopiens de Nubie n'avaient donc pas rejeté les dogmes que les conquérants égyptiens avaient imposés jadis à leurs prédécesseurs ou à leurs ancêtres : ils

persistaient à s'imaginer le monde des morts comme analogue à celui des vivants, et les objets qu'ils enfermaient dans les tombes constituent un mobilier courant, vases et plats en bronze et en terre cuite, coffrets de bois et d'ivoire, verreries, ustensiles de toilette, armes et outils en fer et en bois. Il nous faut donc supposer que les croyances de ces gens étaient semblables à celles des Égyptiens leurs contemporains, et, de fait, si aucun de leurs temples ne nous est connu, les empreintes des cachets trouvés avec eux indiquent que leurs dieux avaient la figure et les attributs de ceux de l'Égypte, Horus, Thot, Bisou, Isis, Sovkou, et probablement leur donnaient-ils leurs noms égyptiens. Souvenons-nous néanmoins qu'il y avait eu là, dans des temps fort anciens, un panthéon spécial, dont les éléments s'étaient fondus dans la religion officielle des Pharaons, mais avaient retenu malgré cela leurs noms indigènes, ainsi le dieu Doudoun ou Dédoun. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ces éléments rejetés jadis au second plan par les Pharaons eussent repris le dessus après la chûte de l'empire thébain, et que la population de Garanòg et des environs adorât les figures de Thot ou de Sovkou sous des vocables nubiens. Nous serons tirés de ce doute quand nous aurons appris à lire leurs inscriptions.

La technique et la facture des objets se ressentent de l'influence des modes gréco-romaines plus que nous ne l'aurions soupçonné. Il semble qu'à partir de la révolution d'Ergamène, la cour de Méroé se soit hellénisée singulièrement, et non seulement la cour mais les provinces : il y a autant de traces d'hellénisme dans les objets provenant des fouilles de Maciver que dans l'écrin de la Candace de Ferlini, qui est aujourd'hui au Musée de Berlin. La verrerie est entièrement de verre soufflé, et elle a les formes du second âge alexandrin : on y voit même apparaître le décor en verre filé multicolore. La poterie, tout en gardant beaucoup du type pharaonique pour le galbe, est presque entièrement grecque pour le décor. Je ne veux pas dire par là que les vieux dessins géométriques, les bouquets de lotus, les poissons, les oiseaux qui ont servi de thèmes ornementaux aux potiers des Pharaons, ont été remplacés complètement par des motifs étrangers : la ligne n'est plus la même, ni la composition, et les figures d'animaux y reprennent une liberté d'allures et un mouvement qui trahissent l'imitation du grec. Évidemment les modèles qui leur parvenaient étaient assez grossiers. Et ici me permettra-t-on une hypothèse? Les Berbérins de nos jours ont l'habitude de plaquer à la façade de leurs maisons, au-dessus des portes et des fenêtres, des assiettes et des plats européens ou chinois, dont quelques-uns sont parfois très fins : j'ai acquis récemment, à Dakkéh, une jolie soucoupe chinoise du XVIII^e^ siècle qui était maçonnée contre le mur d'un pigeonnier. La coutume remonte certainement assez haut, car j'ai vu, dans les ruines de Méhendi qui sont du XII^e^ ou

XIII[e] siècles au plus tard, des fragments de faïence encore encastrés ainsi au-dessus de deux ou trois portes : n'aurait-elle pas existé déjà dans la Nubie éthiopienne? On s'expliquerait alors pourquoi les gens de Garanôg avaient reçu des vases sans utilité domestique qui leur fournirent ensuite des modèles. Les planches où Maciver a reproduit souvent en couleur, un nombre assez considérable de poteries décorées, sont instructives sur ce point : on y apprend comment les ouvriers de ces cantons perdus copièrent les motifs pharaoniques et les grecs, les mêlèrent, les déformèrent, et tirèrent d'eux des combinaisons souvent très agréables, malgré l'incorrection du dessin et la gaucherie de l'exécution.

C'est donc bien vraiment un coin inconnu du monde romain et égyptien que Woolley et Maciver ont rendu à notre curiosité. Ils ont décrit leurs fouilles, dressé le catalogue des objets trouvés, déterminé et classé les séries, réuni les passages d'auteurs classiques ou arabes qui jettent quelque lumière sur l'histoire du pays. Leur texte nous renseigne pleinement sur l'importance et sur les lacunes de leur découverte : les planches nous mettent les objets eux-mêmes sous les yeux. Je leur adresserai pourtant un reproche : les figures y sont parfois trop petites, et il y a tel coffret, entre autres, dont on a peine à apprécier la valeur, faute d'en avoir une image suffisante. Grand pitié qu'une œuvre si bien commencée ne doive pas avoir de suite !

G. Maspero.

---

**Le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne,** par E. Jacquier, tome I[er], Préparation, formation et définition du Canon du Nouveau Testament. Paris, Lecoffre, 1911; in-12, 450 pages.

Ce livre est un des meilleurs parmi les travaux toujours consciencieux de M. Jacquier. L'exposé historique est très complet et documenté. L'auteur indique une période de préparation, qui s'étend jusque vers l'an 170 ; une période de formation, de 178 à 350 ; une période de fixation, par promulgation de listes, de 350 à 450 ; une longue période qu'on pourrait appeler de tradition paisible, jusqu'à la naissance du protestantisme. Il s'étend sur la définition du canon catholique par le concile de Trente, puis il indique l'état du canon dans les différentes Églises chrétiennes pendant les derniers siècles et jusqu'à nos jours. La partie la plus délicate est la période dite de préparation. Inutile de chicaner M. J. sur son point de départ, les dates qu'il assigne aux différents livres du Nouveau Testament, tous antérieurs à l'an 70, sauf les écrits johanniques, renvoyés à la fin du I[er] siècle. Lui-même veut bien ne pas faire état de II *Pier.* III, 15-16, qui vise le recueil des Épîtres de saint Paul, et comme Écritures sacrées. Ce trait seul fournirait un argument très fort contre l'authenticité de l'Épître dont il s'agit. Certains raisonnements sont fort contestables, par exemple (p. 126) : « Tatien était le

disciple de saint Justin, et c'est par lui qu'il a connu les Évangiles...; si le disciple n'a connu et utilisé que les Évangiles canoniques, c'est que son maître lui-même ne tenait que ceux-ci pour authentiques ». On dirait vraiment que Tatien n'a jamais rien pu savoir ni penser que ce que lui avait appris Justin. Celui-ci paraît avoir connu le quatrième Évangile, mais non comme un écrit apostolique; cet Évangile ne devait pas être officiellement accepté à Rome au temps de Justin; il l'était au temps de Tatien et d'Irénée. M. J. glisse rapidement sur l'opposition du prêtre romain Caius aux écrits johanniques et sur la prétendue hérésie des Aloges. La tradition subséquente a passé l'éponge sur les difficultés que rencontra l'Évangile johannique; ces difficultés ont été réelles et ne sont point survenues après coup, lorsque le livre était universellement reconnu. C'est là un point essentiel dans l'histoire du canon évangélique, mais il touche à la question d'authenticité, qui est résolue d'avance pour M. J. La tentative de Tatien, pour ramener les quatre Évangiles à un seul, prouve au moins que tous les contemporains d'Irénée n'étaient pas persuadés de la nécessité de posséder un nombre d'Évangiles égal à celui des points cardinaux; mais le succès très limité de cette tentative montre aussi que, dans presque toute l'Église, l'opinion d'Irénée avait à peu près force de loi, bien qu'elle eût besoin encore de s'affirmer, même de s'imposer.

Alfred Loisy.

---

Nicolai Hartmann. **Des Proklus Diadochus philosophische Anfangsgründe der Mathematik,** nach den ersten zwei Büchern des Euklidkommentar dargestellt. Gieszen, Tœpelmann, 1909; 57 p. (*Philos. Arbeiten*, t. IV, fasc. 1).

Cet ouvrage est essentiellement une analyse et une interprétation du Commentaire de Proclus sur Euclide, qui pourrait s'appeler Introduction philosophique aux *Elementa*; comme le montre bien en effet M. Hartmann, Proclus est un esprit d'un sens dialectique très affiné, et le prologue de son commentaire d'Euclide est un essai d'une philosophie des mathématiques, le premier et le dernier de ce genre que nous ont laissé les anciens. On y voit le mathématicien, le dialecticien de la mathématique, qui non seulement s'exprime avec la terminologie platonicienne et opère sur des concepts et des principes platoniciens, mais dont la discussion fondamentale se rattache à une pensée philosophique encore plus ancienne, et qui commente cette pensée en un sens encore plus profond et plus essentiel que ne le font ses commentaires sur les dialogues de Platon. Pour l'école néoplatonicienne d'ailleurs, et pour Proclus, le plus illustre de ses derniers représentants, la philosophie des mathématiques n'est pas autre chose que le développement des pensées de Platon sur les problèmes mathématiques. M. H. suit donc Proclus pas à pas, dans la détermination de « l'être » mathématique, μαθηματικὴ οὐσία, et de sa

place logique dans la connaissance, puis plus spécialement de « l'être » géométrique, en notant à l'occasion l'influence soit des doctrines pythagoriciennes, soit de Platon, soit d'Aristote, par exemple dans ses discussions sur le πέρας et l'ἄπειρον, sur les principes fondamentaux des démonstrations, sur l'origine de l'idée mathématique dans l'âme, ψυχή, qui pour Proclus est différente du νοῦς; ou encore, à propos de la géométrie, sur la distinction entre διάνοια et φαντασία, celle-ci faisant intervenir dans les problèmes particuliers les notions de grandeur et de forme, tandis que pour celle là grandeur et forme sont de purs concepts, ἀμέγεθες et ἀσχημάτιστον. Dans un chapitre suivant, M. H. s'occupe de la manière dont Proclus recherche et détermine les moyens de connaissance à l'aide desquels la mathématique opère, c'est-à-dire sa méthode, qui est double, procédant suivant deux directions, l'une qui va, pour employer les termes de Proclus, de ce qui est déjà connu à ce qui est cherché, l'autre au contraire qui part de ce qui est cherché pour aboutir à ce qui précède dans l'ordre de la connaissance. M. H. analyse alors les idées de Proclus sur l'importance de ces méthodes dans le domaine de la philosophie et des sciences naturelles; il dit quelques mots sur les essais de classification des sciences mathématiques faits par les anciens (Proclus, comme Aristote, donne le pas à l'arithmétique sur la géométrie), et termine par des considérations sur le caractère des principes géométriques, axiômes, hypothèses, postulats, et sur la distinction établie par Proclus entre le problème et le théorème. Le livre de M. H., comme on le voit par ce bref exposé, est, pour ainsi dire, un commentaire du commentaire de Proclus. bien qu'il se recommande plus particulièrement aux mathématiciens et aux philosophes, les hellénistes y trouveront cependant aussi leur profit, parce qu'il convient qu'un helléniste soit familiarisé avec la langue de toutes les époques et de tous les domaines, et que l'étude de M. Hartmann contribue à donner une idée précise de la valeur d'un grand nombre de termes.

My.

---

M. Tulli **Ciceronis** Paradoxa Stoicorum. Academicorum reliquiae cum Lucullo. Timaeus. De natura deorum. De divinatione. De fato edidit Otto Plasberg. Fasciculus II, Teubner, MCMXI, 8 m. gr. in-8°, 399 p.

M. O. Plasberg, élève de Vahlen, était professeur à Rostock quand il a commencé chez Teubner, en 1908, une édition des traités de Cicéron, dont le premier fascicule contenait les *Paradoxa*, les Académiques et le Timée. M. Pl. enseigne maintenant à l'Université de Prague. Le second fascicule que nous venons de recevoir donne au complet le *De Natura deorum*. L'ouvrage sera terminé avec le *De Divinatione* et le *De Fato*, précédés d'une Introduction générale sur tous ces traités.

M. Pl. avait paru désigné pour ce travail par sa thèse de Berlin

(1892) sur la reconstitution de l'Hortensius [1], et par ses études sur le Timée et sur les *Paradoxa* (Rhein. Mus. 1898 et Festschrift Vahlen, 1900).

La critique s'est montrée des plus favorables au fascicule déjà publié. Il est hors de doute que cette impression sera confirmée par le nouveau livre. On sent ici tout ce qu'on a gagné pour le texte et aussi pour l'intelligence du grand ouvrage de Cicéron. L'orientation du nouvel éditeur est fort nette.

Si ingénieux que soient souvent les commentaires de Heindorf et de Schœmann, il est bien sûr qu'ils ont abusé du raisonnement et de la critique conjecturale; on sent trop chez eux que leur travail précédait l'édition qui, la première en 1861, a fondé le texte sur une base solide. M. Pl. s'est conformé au goût de notre temps en prenant juste le contre-pied de leur méthode : il s'est attaché moins à deviner ce que Cicéron a pu écrire qu'à nous donner, de la manière la plus exacte et la plus précise, tout ce que fournit la tradition, sans rien dissimuler de ses lacunes et de ses faiblesses. Bref, M. Pl. renouvelle ici et continue, avec un progrès marqué, l'œuvre de Halm et de Baiter (1861).

A la marge de chaque page est la liste des mss. sur lesquels, à cet endroit, s'appuie le texte. Les lecteurs Français ne manqueront pas de remarquer combien de fois revient ici, dans l'apparat, le nom du Président Bouhier, celui de Lallemand, de d'Olivet, aussi parmi les contemporains ceux de Thiaucourt et de Lebreton. A côté des leçons des manuscrits, quelques courtes notes précisent assez souvent le sens ou servent à appuyer telle leçon. D'autres notes se rapportent à la composition du livre et à la suite des développements.

Sur la valeur des manuscrits, M. Pl. adopte les vues de Dieckhoff [2]; en règle générale, il accorderait la préférence à la première main de B. Aussi toutes les leçons, corrections avec les moindres annotations de ce manuscrit ont été recueillies ici avec le plus grand soin. M. Pl. ajoute l'indication de tout ce qu'il croit pouvoir lire sous chaque grattage. Tout au plus quelques dissentiments avec Dieckhoff sur des points de détail sont passim indiqués. — Après B, c'est A et V qui ont le plus d'importance; aussi P, pour les parties conservées, ce dernier manuscrit offrant cette particularité qu'il n'a pas eu de correcteur.

Je trouve surtout à louer chez M. Pl. son souci de ne jamais perdre de vue les habitudes de style de Cicéron : telle conjecture sera justement écartée avec la remarque : *vocabulum non Tullianum* ou *vox non Tulliana*. M. Pl. sait défendre heureusement, à l'occasion, la leçon traditionnelle. Sur les passages discutables, j'ai rencontré de

1. La thèse (88 p.) est dédiée à Vahlen et à Kirchhoff.

2. Dans sa thèse remarquable de Göttingue, 1895 : *De Ciceronis libris de natura deorum recensendis*, 80 p.

très bonnes remarques, avec des vues ingénieuses, comme p. 322, 9, sur *cursu* leones. M. Pl. est de parti pris conservateur ; il retient même, pour peu qu'elles semblent avoir un appui, des formes qu'on ne trouve pas ailleurs [1]. Et cependant il devine lui aussi des altérations auxquelles on ne songeait pas, notamment des lacunes.

En ce qui concerne les noms, les surnoms, les généalogies des dieux au livre III, M. Pl. ne se contente pas de renvoyer à Braus, Michaelis et Cropp ; il apporte sur le sujet sa contribution.

A noter partout ici l'omission presque totale de ce qui touche aux clausules. Pourtant, pour le choix entre des expressions différentes comme *depellunt*, *repellunt* (p. 323, 1), M. Pl. admet que Cicéron ait tenu compte de la *ratio numeri* [2].

L'apparat est très soigné ; mais je ne cache pas qu'en plusieurs passages, il m'a paru équivoque. A quoi bon ajouter à la peine que prend un lecteur attentif? Les points après la lettre initiale pour remplacer les mots, et le signe ∿ employé pour éviter (le beau profit !) de répéter, dans l'apparat, une ou plusieurs syllabes, deviennent certainement une source d'embarras et d'obscurité. Certains signes sont d'un choix malheureux : *ft* = (fortasse) à côté de *t* (= ed. Turicensis Baiteri) ; *D* (= Diels) à côté de *D* (l'Harleianus). L'astérisque, signe de passages corrompus, est trop souvent mis à la marge tandis qu'il eût été plus clair de le mettre devant ou entre les mots altérés. Enfin, M. Pl. n'indique nulle part avec la clarté nécessaire le sens de la petite ligne (*lineola*) qui se trouve dans le texte en beaucoup de passages.

L'apparat est surtout encombré de toutes sortes de rapprochements [3] souvent obscurs et douteux dont la place, à coup sûr, eût été bien plutôt dans une colonne spéciale. L'éditeur semble ainsi multiplier pour nous les difficultés au lieu de nous aider à les résoudre.

L'apparat est d'ailleurs très riche et contient, sous une forme brève, le résultat de recherches consciencieuses ; j'espère qu'à la suite de sa préface, M. Pl. nous donnera un bon index qui permette de les retrouver facilement.

Il est juste d'ajouter ici les noms de collaborateurs de M. Pl. qu'il nomme dans sa préface : MM. Helm, Kabfleisch, Reitzenstein et Vahlen. Inutile d'ajouter que la bibliographie est très complète et parfaitement au courant.

A tout ce qui précède je dois ajouter que pour juger, avec plus de

---

1. Ainsi p. 306, 15, le génitif *fontum* ; p. 309, 7, le verbe *refulgit*, etc. De même III, 30, 74, M. Pl. conserve, d'après les manuscrits, lege *Laetoria*.

2. De même p. 349, 11, pour écarter une correction de Heindorf, M. Pl. donne cette raison : *deteriore numero*.

3. Le lecteur doit se reporter au passage pour apprendre si la comparaison porte sur le fond, sur une source grecque, sur une expression, sur une forme de style ou d'orthographe, etc. : est-ce normal ? Et d'autre part à combien de ces rapprochements pourrait-on opposer la critique que M. Pl. fait à d'autres : *non prorsus simile*.

sûreté, du livre de M. Pl., il faudra attendre la préface générale où l'éditeur exposera certainement ses idées personnelles sur la filiation et sur la valeur des mss. Elle ne viendra qu'à la fin de l'ouvrage. Notons provisoirement que des fautes comme celle des mss. p. 299, 9, aussi la répétition de *perspicuum*, p. 348, 5 etc., permettent de déterminer quelle était dans l'archétype la longueur des lignes [1].

Émile Thomas.

---

Der Anonymus **De Rebus Bellicis** von Richard Neher. Tübingen, Heckenhauer, 1911, 74 p. gr. in-8°.

M. N. prépare une édition du *De rebus bellicis* avec les dessins de tous les mss. En attendant, il étudie dans la présente brochure les questions qui se rapportent au traité de l'*Anonymus*.

Seize chapitres dont je donne ci-dessous les titres [2].

Le dernier chapitre est celui qui, je pense, attirera d'abord l'attention. Car ne faut-il pas d'abord choisir entre les deux vues si différentes qu'on oppose l'une à l'autre : l'ouvrage a-t-il été adressé aux empereurs Valentinien et Valens, entre 366 et 378 (Seeck), ou n'est-il qu'une falsification à dater du xiv[e] siècle (R. Schneider)? M. N. oppose à l'hypothèse de Seeck de très graves objections. D'autre part au lieu de voir une fiction toute de fantaisie dans le *libellus*, M. N. le croit authentique, sérieusement fait et répondant à des réalités. Il oppose à Schneider l'âge des mss., surtout du Spirensis (vraisemblablement du ix[e] s.). Pour juger des dessins, Schneider se fiait à l'édition de Bâle où ils sont moins exacts que dans le ms. de Munich. On saisit dans ce ms. même des contradictions entre dessins et texte [3].

D'après M. N. l'auteur est né en Orient ; il parle de la Lybie et des Arabes ; il a sans doute vu le Danube ; les ennemis qu'il redoute sont les Perses ; donc son écrit, postérieur à la deuxième moitié du v[e] siècle, a précédé l'année 626 où l'empereur Héraclius a ruiné la

1. L'impression est des plus correctes. Voici les seules vétilles que j'aie relevées. Avec la ponctuation et le texte donné, p. 213, 3 et 4, la phrase est sûrement embrouillée. — La raison donnée pour défendre *fontum* (p. 306, 15) n'était-elle pas aussi bonne pour (323, 14) *mare* qu'appuie un témoignage de Varron? Donc M. Pl. serait au moins inconséquent. — P. 330, 3, « *accus.* » comme renvoi aux Verrines est un titre équivoque (il eût fallu Act. I, ou II, lib. 1, au moins pour les premiers discours). — P. 340, 12, à la note, il eût fallu le point virgule après le vers interrogatif de la Médée. — Comme référence, p. 371, 12, *Bureschius Claro*, n'est-il pas insuffisant?

2. Stand der Frage. Die Handschriften. Die Ausgaben. Zweck der Schrift. Verwaltung. Ausrüstung. *Plumbata et tribulata. Plumbata mamillata.* Die Sichelwagen. *Ascogefrus. Liburna.* Die Ballisten. *Tichodifrus. Clipeocentrus. Tharacomachus.* Die Sprache. Die Anreden. Abfassungszeit. — Je suppose connu du lecteur l'article de M. Lejay, *Revue critique*, 1909, II, 289, sur l'édition de l'*Anonymus* par R. Schneider, et j'évite de revenir sur ce qu'il a dit.

3. Notons que d'un ms. à l'autre (Vatic.-Voss. Oxon. Paris.) il y a, pour les dessins, de très sérieuses différences.

puissance des Perses. M. N. croit que le petit livre, adressé à un seul empereur, n'a pu être écrit avant la fin du v$^{e}$ siècle. Les plaintes politiques de l'écrivain se justifieraient pour le temps de Justinien. M. N. rapproche aussi fort heureusement de quelques chapitres de l'Anonyme ce que rapporte Procope de l'artillerie de Bélisaire. Pour le latin, le livre appartiendrait à la fin du vi$^{e}$ siècle.

L'étude est très soignée ; table, index, bibliographie, tout est clair et commode. Démonstration fort bien conduite. Donc plaquette à recommander à ceux qu'intéresse ce sujet assez particulier.

É. T.

---

**Le « Régime du Corps » de Maitre Aldebrandin de Sienne,** texte français du XIII$^{e}$ siècle, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque de l'Arsenal, par les D$^{rs}$ L. LANDOUZY et R. PÉPIN, avec variantes, glossaire et reproduction de miniatures. Préface de M. Antoine THOMAS ; Paris, Champion, 1911 ; in-8° de LXXVIII-261 pages.

« Maistre Alebrant de Sienne », dont la personnalité était restée longtemps mystérieuse et que M. Antoine Thomas a heureusement identifié avec un médecin mort à Troyes avant 1287, est l'auteur d'un « Régime du Corps » qui a eu jusqu'au XVI$^{e}$ siècle un très grand succès. Cet ouvrage, le plus ancien des traités d'hygiène et de diététique rédigés en français, et à peu près contemporain du « Trésor » de Brunetto Latini, est intéressant à plusieurs égards : outre qu'il nous renseigne fort exactement sur les moyens que nos ancêtres employaient pour se « garder en santé » et sur les propriétés qu'ils attribuaient aux matières animales et végétales de consommation courante, il est précieux à cause du grand nombre de noms vulgaires de plantes qu'il contient ; il n'est même pas sans importance pour l'histoire des éléments les plus généraux de notre langue : c'est là, par exemple, qu'on relève les plus anciens exemples des mots *papa* et *maman* Il faut donc savoir gré aux D$^{rs}$ Landouzy et Pépin des efforts qu'ils ont faits pour nous en donner une édition satisfaisante et munie de tous les commentaires utiles. Une édition proprement critique eût été très difficile, à cause du grand nombre et de la dispersion des manuscrits : anssi les éditeurs se sont-ils épargné cette lourde tâche : ils se sont bornés à reproduire le manuscrit le plus ancien, qui est aussi l'un des meilleurs, avec les variantes de trois autres. L'Avant-propos du D$^{r}$ Landouzy nous renseigne d'une façon générale sur le traité d'Aldebrandin et les questions connexes ; l'introduction, du D$^{r}$ Pépin, nous donne la description des trente-quatre manuscrits connus, et détermine très exactement les sources du livre ; enfin M. Thomas, dans quelques pages substantielles, montre que le manuscrit wallon ici reproduit ne représente pas la rédaction originale, mais que celle-ci a été probablement écrite dans le dialecte familier à l'auteur, le champenois. C'est naturellement l'index, que

M. Pépin a peut-être fait un peu plus complet qu'il n'eût fallu, qui constitue pour les philologues la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Ajoutons enfin que la reproduction d'une quarantaine de miniatures (d'après le manuscrit B. Nat. fr. 2021) en fait aussi un document précieux pour l'historien du costume.

A. JEANROY.

---

**L'Église de Saint-Philbert-de-Grandlieu** (Loire-Inférieure), par M. R. DE LASTEYRIE,... Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXXVIII, 2e partie. — Paris, Imp. nat.; libr. C. Klincksieck, 1909. In-4° de 82 pages et XIV pl.

Il est peu de monuments chrétiens sur le sol de la France qui aient autant exercé la sagacité des archéologues que l'église de Saint-Philbert-de-Grandlieu. Les uns ont voulu y voir une construction antique, plusieurs fois saccagée, transformée en église au IXe siècle, refaite en partie au XIe ou XIIe siècle ; les autres un monument entièrement construit au IXe siècle; d'autres enfin prétendent qu'il ne reste que peu de parties de l'édifice primitif et que les murs actuels ne remontent guère qu'à l'époque romane. Il appartenait à notre maître à tous, à M. R. de Lasteyrie, d'essayer de concilier des opinions aussi opposées.

Pour l'étude du monument on est guidé par le récit du moine Ermentaire, qui nous a laissé le récit de la translation en cette église du corps de saint Philbert et des miracles qui se produisirent alors. Mais, d'autre part, l'église elle-même a subi bien des changements, des dégradations, transformations et restaurations, et il n'est pas très facile de reconnaître les différents aspects qu'elle présenta aux époques anciennes.

Avant d'essayer de tirer quelques conclusions, il faut étudier chaque partie, chaque mur, très attentivement, s'arrêter à tous les détails de construction et se référer constamment à l'histoire. Tel est l'objet du mémoire de M. de Lasteyrie : avec son érudition étendue et sa maîtrise incomparable, il a permis, me semble-t-il, de se rendre compte des divers agrandissements et des modifications successives. Ses conclusions ne sont pas encore, dit-il, absolument définitives, car il veut rester prudent et se réserver le droit d'exercer sa critique sur des faits nouveaux qui viendraient à être révélés. Nous connaissons d'ailleurs assez sa sincérité et son amour de la vérité, pour être persuadés qu'il n'hésitera pas à se corriger s'il le faut. Quoi qu'il en soit, il serait très disposé à reconnaître dans le carré du transept, une partie des deux bras et un fragment du mur extérieur du côté nord les restes de l'église cruciforme que les moines de Noirmoutiers avaient construite en leur *villa* de Déas peu de temps avant 819. Le corps du saint ayant été transféré en cet édifice en 836, le chevet aurait été rebâti : à cette réfection appartiendraient le chœur, l'abside et la crypte. Mais les miracles qui s'accomplissaient là attiraient une foule de plus en plus

considérable de pèlerins : pour leur permettre de s'approcher davantage du tombeau et pour augmenter la défense du lieu contre les Normands de plus en plus menaçants, il fallut entreprendre presque aussitôt de nouveaux travaux : construction des chapelles latérales au chœur, transformation de la crypte. Les Normands incendièrent l'église et le monastère voisin en 847 : pendant les quelques années que les moines restèrent encore à Déas, ils auraient commencé la réédification de la nef. En 858, ils partirent, les pèlerins allèrent ailleurs et les travaux restèrent en suspens pour n'être repris qu'au XIe siècle. En définitive, nous aurions avec l'église de Saint-Philbert-de-Beaulieu un monument en très grande partie antérieur au Xe siècle : à ce titre, il mérite une attention spéciale et l'on doit être reconnaissant à M. R. de Lasteyrie d'avoir rendu plus claire, plus compréhensible l'histoire de ses différentes constructions.

L.-H. LABANDE.

---

SKEAT. — **English Dialects from the Eighth Century to the Present Day.** Cambridge, University Press, 1911. In-18, 139 pp. 1 s.

G. REISMÜLLER. **Romanische Lehnwörter bei Lydgate.** Leipzig. Deichert, 1911. In-8°, 132 pp. 4 Mk.

J. M. BURNHAM. **Concessive Constructions in Old English Prose.** New-York. Holt. 1911. In-8°, 135 pp. 1 dollar.

H. W. ET F.-G. FOWLER. **Concise Oxford Dictionary adapted from the Oxford Dictionary.** Oxford, Clarendon Press., 1911. In-8°, 1044 pp. 3 s. 6 d.

Nous avons déjà parlé des excellents *Cambridge Manuals of Science and Literature*. L'opuscule de M. Skeat sur les dialectes anglais est l'un des meilleurs volumes de la collection. Voici les principales divisions : Valeur des dialectes. Les quatre dialectes primitifs. Les dialectes de Northumbrie. Le dialecte du sud. Le dialecte du Kent. Le Mercien. Les éléments étrangers dans les dialectes. Les dialectes modernes. M. Skeat cite en appendice quelques exemples. Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge d'un travail, même de vulgarisation, que signe le savant professeur de Cambridge.

L'étude de l'élément roman dans Lydgate est faite avec méthode et conscience. Nous ferons cependant remarquer que la notice préliminaire sur l'auteur est inutile dans un travail de ce genre. Pourquoi aussi encombrer la bibliographie d'ouvrages qui n'ont aucun rapport avec le sujet du mémoire (*Vie des poètes* de Johnson) ou qui sont démodés (*Origine de la langue anglaise* de Marsh, *Sources de l'anglais classique* d'Oliphant) ? Quelle valeur peut avoir un texte de Lydgate (*Story of Thebes*) imprimé à Londres en 1810? Ces réserves faites, il faut reconnaître que le linguiste peut consulter avec profit une liste de mots romans qu'on rencontre pour la première fois dans Lydgate. Quelques-uns d'entre eux se sont d'ailleurs acclimatés en Angleterre. M. G. R. n'a pu dépouiller, bien entendu, toute l'œuvre de ce terne et abondant poète qui écrivit quelques cent trente mille vers.

Par construction « concessive », Mlle J. M. Burnham entend une proposition contenant une hypothèse ou un fait et une conclusion qui ne dépend ni de cette hypothèse ni de ce fait. La conjonction « concessive » ordinaire est en latin *etsi*, en anglais *if*, *even if*. Mlle J. M. B. étudie d'abord dans quelques textes anglo-saxons la proposition « concessive » simple amenée par une conjonction; ensuite la proposition « concessive » énonçant une alternative et amenée ou non par une conjonction (en anglais moderne les phrases commençant par *whether* ...*or* ou des constructions idiomatiques telles que la suivante : « That, *like it or not*, is the way to learn to write »); mais la proposition « concessive » peut être indéfinie (en anglais moderne elle commence par *whoever*, *whenever*); ou bien une proposition relative, conditionnelle, etc., peut jouer le rôle de proposition « concessive » (par exemple dans Dickens la phrase : « I don't care if Ido lose »); quelquefois enfin une expression, un mot sont employés avec un sens « concessif » (*for all*, *with all his faults*). Dans sa conclusion, Mlle J. M. B. cherche à dégager, à propos de cette étude de détail, quelques caractères généraux de l'anglo-saxon. Une abondante bibliographie termine ce volume qui fait partie des *Yale Studies in English*, publiées sous la direction du professeur A. S. Cook.

Il n'y a aucun anglicisant qui ne connaisse le monumental *Oxford English Dictionary* du docteur Murray. Sans attendre la fin de cette colossale publication, la Clarendon presse a cru utile d'en donner une édition classique et a confié à MM. H. W. et F. G. Fowler le soin de rédiger le dictionnaire abrégé idéal. Il faut dire tout d'en suite qu'ils se sont fort bien acquittés de leur tâche délicate. Les définitions sont en général excellentes. Le professeur Skeat a fourni les étymologies. Pour le choix du vocabulaire, les redacteurs ont fait preuve d'un louable éclectisme : grâce à eux, la lecture du *Punch* sera moins difficile à un étranger. Il semble prodigieux, pour qui a feuilleté des dictionnaires classiques anglais, de trouver des termes d'argot tels que *moke*, *tummy*, *rugger*, *grub* qu'on entend constamment de l'autre côté du détroit mais qu'un lexicographe ne mentionnait pas jusqu'à présent de peur de déchoir. L'orthographe traditionnelle est généralement suivie; cependant MM. F écrivent *milage*, *latish*, *likable;* ils admettent les formes *judgment*, *rime*, *ax*. Inutile de dire que l'exécution typographique ne laisse rien à desirer. Il est à souhaiter que cet ouvrage, qui est d'un prix abordable, remplace le plus tôt possible dans nos lycées les dictionnaires en usage, dont quelques-uns sont inférieurs.

Ch. Bastide.

---

— On connait la compétence du professeur Alois Brandl. Son histoire de la littérature anglo-saxonne (*Geschichte der Altenglischen Literatur*, Strasbourg, Trübner, 1908, 204 pp.) dont recevons le premier fascicule, est rédigé avec un

soin minutieux. Ce fascicule comprend trois chapitres traitant de la période antérieure à Alfred, du règne d'Alfred et de la période postérieure à Alfred. L'exposition est claire et complète, la bibliographie très abondante. C'est un ouvrage qui sera d'une grande utilité pour les étudiants. — Ch. Bastide.

— Si l'on voulait une preuve de l'importance acquise par l'enseignement de la phonétique dans les classes de langues vivantes, il suffirait de jeter un coup d'œil sur deux publications récentes. Dans une grammaire anglaise à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire (Arnold Schröer, *Neuenglische Elementargrammatik*, Heidelberg, Winter), sur un total de 200 pages, 60 sont consacrées à l'étude des sons, et 40 à des exercices de prononciation. Mais voici qui est encore plus significatif, M. G. Noël Armfield présente aux jeunes allemands — vraisemblablement des élèves de sixième ou de septième — un recueil de poésies anglaises enfantines, où l'alphabet ordinaire est remplacé par des signes phonétiques ; c'est le triomphe de la méthode directe. (*100 Poems for Children*, Leipzig-Berlin, Teubner). — Ch. Bastide.

— M. P. Fijn von Draat a tenté de préciser le rôle que joue le rythme dans la prose anglaise. Il peut sembler téméraire à un étranger d'aborder un tel sujet. On s'attendrait plutôt à voir un acteur anglais, un orateur parlementaire connu nous donner son avis là-dessus. (*Rhythm in English Prose*, Heidelberg, Winter, 1910, 140 pp.). M. von Draat s'est contenté de recueillir des exemples et de noter quelques observations. Voici les principales divisions du livre : après un chapitre préliminaire consacré à définir le terme *rythme* viennent des chapitres sur le déplacement de l'accent, sur les consonnes syllabiques (c'est-à-dire une étude sur le son neutre ou vague donné aux syllabes non accentuées, *latin* prononcé *lat'n*), sur la suppression de *to* devant l'infinitif, sur la place de l'adverbe dans la phrase. A relever quelques fautes d'impression (*scripture* p. 19, *Montagne* pour *Montague* p. 20, etc.). A propos de la place de *only*, l'auteur est bien sévère pour le docteur Murray (p. 124) et fait songer, en refaisant une phrase de M. Birrell, au maître de philosophie de M. Jourdain. — Ch. Bastide.

— Avec une conscience à laquelle on se plaît à rendre hommage, le professeur W. Dibelius étudie en deux gros volumes la technique de ce qu'on pourrait appeler le roman anglais classique (*Englische Romankunst, die Technik des englischen Romans im achtzehnten und zu Anfang des neunzehnten Jahrhunderts*, Berlin, Mayer et Muller, 1910, in-8, 405 + 466 pp. 14 M.). Les principaux chapitres concernent Defoe, Richardson, Fielding, Smollett, Goldsmith, Sterne ; le roman sensationnel (Walpole, Ann Radcliffe) ; le roman social (Godwin) ; les femmes-romanciers (Miss Burney, Jane Austen) ; Scott, Hook et Marryat ; le roman sous Georges IV. Il serait impossible de suivre le savant auteur dans les méandres de son analyse concernant ce qu'il appelle *Grundplan*, *Ausführung*, *Auffassung* ; ni de rapporter le résultat de ses investigations sur la qualité de la satire, du pathos, du comique, etc., dans chaque auteur. Son ouvrage est une mine de renseignements et de citations. Les remarques fines ne manquent pas non plus. Mais plus avant on lit et plus on songe à ces belle expériences de laboratoire qui rendent compte de tout dans un organisme vivant sauf du phénomène de la vie. — Ch. Bastide.

— L'université de Cambridge dont nous avons souvent eu l'occasion de louer l'initiative, commence la publication d'une collection de manuels de science et de littérature. Ce sont de petits ouvrages, de bonne vulgarisation. Le docteur John Brown s'est chargé de résumer en cent cinquante pages le mouvement puritain

des XVIe et XVIIe siècles (*The English Puritans*, Cambridge, University Press, 1910, in-18); le professeur Judd, dont on connait la compétence en matière de géologie, raconte une autre révolution plus pacifique que celle de 1642, mais tout aussi importante par ses résultats, la révolution qu'ont provoquée au siècle dernier les ouvrages de Darwin et de Lyell (*The Coming of Evolution*, in-18, 170 pp.); enfin M. L. Doncaster, fellow de King's College, expose les différentes théories sur l'hérédité (*Heredity in the Light of Recent Research*, in-18, 190 pp.). Rédigés d'un style clair et rapide, admirablement imprimés et illustrés avec goût, ces manuels méritent d'être lus. Ajoutons qu'ils sont mis en vente au prix uniforme d'un shilling. L'université de Cambridge qui ne veut décidément pas se laisser distancer, annonce dans cette collection un manuel d'aviation. — Ch. BASTIDE.

— La brochure de M. Karl LAMPRECHT, *Zwei Reden zur Hochschulreform* (Berlin, Weidmann, 1910, 8°, p. 45, mk. 1) reproduit deux discours qu'il a prononcés, l'un en mai 1909, à l'occasion de l'inauguration de l'*Institut für Kultur und Universalgeschichte* dont on lui doit la création, l'autre comme nouveau recteur de l'Université de Leipzig en octobre 1910. Tous deux insistent sur la nécessité d'adapter l'organisation de l'enseignement supérieur à de nouveaux problèmes, qui pour les disciplines historiques consistent dans l'étude comparative des diverses évolutions nationales et la recherche des lois qui en gouvernent la succession. Le second discours en particulier dont la *Revue de synthèse historique* a donné une traduction avec une préface dûes à M. H. Berr, (XXI, p. 125-146) esquisse dans ses grandes lignes un exemple de ces développements parallèles dans l'histoire du Japon et l'histoire de l'Allemagne carolingienne, en signalant les divers problèmes qui naissent d'un pareil rapprochement. — L. R.

— Les méditations philosophiques développées par M. Herman SIEBECK dans *Zur Religionsphilosophie, Drei Betrachtungen* (1907) sont poursuivies dans sa nouvelle brochure *Über Freiheit, Entwicklung und Vorsehung* (Tübingen, Mohr, 1911, IV-79 p. 1 M. 50), qui se compose de deux traités, dont le 1er (*Liberté et responsabilité*) a paru presque tel quel au 133e t. de la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* (1908) tandis que le 2e (*Providence et évolution*) est tout à fait inédit. Les vieux thèmes qui sont à la base même de toute philosophie religieuse, M. S. a su les rajeunir et les mettre à jour en maintenant claire et limpide une pensée profonde et compréhensive qui touche aux plus graves questions de la vie humaine. Sa définition du progrès, p. 30-31, est tout simplement admirable; et celle de la liberté comme d'un bien qui n'est point donné, mais qui veut et doit être conquis pas à pas et défendu jusqu'au dernier souffle, et dont la possession seule donne à notre existence sa valeur intégrale, ne l'est guère moins. Il fait, d'autre part, de très remarquables efforts pour sauver, de l'idée traditionnelle de la Providence, ce qui peut être concilié avec les lois de l'évolution. Ses résultats méritent d'être sérieusement médités. — Th. SCH.

*L'imprimeur-gérant :* ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 23 septembre. — 1911



E. Chassinat et Ch. Palanque, **Une campagne de fouilles dans la nécropole d'Assiout** (forme le t. XXIV des *Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'Archéologie Orientale du Caire*), le Caire, Imprimerie de l'Institut Français, 1911, in-4°, vii-241 p. et XL pl.

Ces fouilles ont été exécutées de février à mai 1903, par un des membres de l'Institut français, par M. Palanque, sous la direction de M. Chassinet. M. Palanque fut forcé de quitter l'Égypte, et il est mort depuis lors : ses notes, complétées par l'étude directe des monuments conservés au Louvre et au Musée du Caire, ont permis à M. Chassinat de rédiger le mémoire qui paraît aujourd'hui. M. Palanque, qui s'entendait à diriger un chantier, était assez mal préparé à publier et à interpréter des textes ordinaires, à plus forte raison fut-il embarrassé lorsqu'il se heurta aux livres religieux d'une tournure si particulière qu'on trouve dans la Moyenne-Égypte, vers le début du premier empire thébain : il n'en serait pas sorti à lui seul. Si l'œuvre à laquelle son nom reste attaché possède, en plus de sa valeur matérielle, une valeur scientifique, elle le doit à la coopération et à la mise en œuvre de M. Chassinat.

La fouille en elle-même est une des plus fructueuses qu'on ait entreprises en Égypte depuis un quart de siècle. Elle a ramené au jour, dans une nécropole que l'on supposait être à peu près épuisée, vingt-six tombes dont vingt-et-une intactes. Les chambres n'y étaient pas décorées, car il semble qu'à Siout, comme dans les autres grands cimetières de cet âge, on ne peignait ou ne sculptait que les hypogées princiers : les petites gens, si importantes que fussent leurs fonctions auprès du seigneur féodal, devaient se contenter de cellules aux parois rudes et sans ornements. Ainsi que j'ai eu l'occasion de le montrer ailleurs, ceux d'entre eux qui en avaient les moyens remédiaient à cette nudité du

caveau en y accumulant, à côté de leur statue de *double*, des figurations par des poupées en bois de serviteurs et de scènes de la vie domestique, se procurant par là aussi sûrement que par les bas-reliefs le nécessaire à leur existence d'au-delà. Leurs cercueils étaient surchargés d'inscriptions et remplis d'armes et d'objets mobiliers, qui concouraient à la même fin que les scènes. Ce genre de sépulture avait peu attiré l'attention des Égyptologues jusqu'aux vingt dernières années, ou plutôt, on s'imaginait volontiers qu'il avait souffert du temps ou des hommes plus que les mastabas memphites de l'âge antérieur ou les syringes thébaines des Thoutmôsis, et les rares spécimens qui en parvenaient en Europe y atteignaient un prix élevé. Les fouilles récentes ont jeté dans nos collections, surtout dans celles du Caire, environ cent cinquante cercueils de ce type accompagnés de leurs accessoires. Le catalogue de Lacau en a livré quantité à l'étude, et le livre de Chassinat-Palanque comble plusieurs des lacunes qui subsistaient après l'apparition du catalogue de Lacau. La Moyenne-Égypte, Berchèh, Beni-Hassan, Méir, Siout, qui nous était presque terre inconnue en ce qui concerne les usages funéraires, est actuellement la région de la vallée où nous pouvons nous instruire d'eux le plus aisément. M. Chassinat s'est imposé, en effet, d'imprimer in-extenso les écrits religieux de sa trouvaille, et de reproduire à l'encre noire ou en couleurs les statues et les objets mobiliers de quelque importance.

Les textes sont plus nombreux que nous ne nous y attendions. La littérature mortuaire était dans ces régions d'une richesse que nous ne soupçonnions guères, si bien que chaque mort, y puisant à sa guise, s'offrait le luxe d'inscrire sur son cercueil, à côté d'un certain nombre de formules fondamentales qu'il lui eût été imprudent de négliger, des prières différentes de celles qu'on lisait sur les cercueils de ses voisins. On y rencontre quelques portions du *Livre des Morts*, non pas de celles qui avaient la vogue à Memphis ou à Thèbes comme le chapitre xvii, mais des chapitres plus obscurs, le cvii^e^, le cviii^e^ et le cxiii^e^ une fois, le cxii^e^, le cxiv^e^ et le cxv^e^ une fois chacun, et trente-six oraisons étrangères à ce *Livre* mais dont plusieurs sont répétées à trois ou quatre reprises : la plus fréquente, que nous avons en huit exemplaires, accordait au mort la faculté de se transformer en dieu Nil. Il y aurait de l'intérêt à rechercher quelles sont les tendances générales de ces textes, et peut-être tirerait-on de cette étude des conclusions précises sur la nature des religions de Siout. M. Chassinat ne l'a pas abordée : s'il l'eût fait, il fût sorti de son rôle d'éditeur. Parcourant les copies qu'il nous a données, et comparant les textes à ceux que nous lisons sur les cercueils presque contemporains de Berchèh, il me paraît qu'ils diffèrent de ceux-ci presque autant que des thébains ou des memphites : ils ne sont ni hermopolitains, ni héliopolitains d'inspiration, ou si l'on y remarque çà et là des idées qui se rattachent aux théologies héliopolitaines, c'est dans des pas-

sages interpolés à mon avis ou dans des gloses qui n'appartenaient pas à la rédaction primitive. Le dieu chacal et chien Ouapouaitou-Anubis, est le grand dieu de la région : il y domine sur les vivants comme sur les morts, et, soit qu'il *réside sur sa montagne* ou qu'il *se cache dans l'appareil funéraire* (*tapou-dou* et *ami-ouitou*), c'est à lui que va leur vénération de préférence à tout autre. Le rituel dont les feuillets sont épars sur les cercueils de Siout et de quelques localités proches, ne serait-il pas celui du dieu chacal et chien ? Il y eut en Égypte un ensevelissement d'Anubis, plus vieux que l'ensevelissement osirien auquel nous sommes accoutumés de penser. Il préservait les cadavres et il les empêchait de se gâter, par la dessication, par des onctions, et plus tard, par l'embaumement en règle, tandis que l'Osirien les ressuscitait. Disons en passant qu'à ma connaissance, aucun des corps déterrés à Siout, à Berchèh, ou même à Thèbes pour cette époque, n'a subi l'embaumement véritable : les morts étaient vidés, séchés, parfumés, emmaillotés, non pas plongés dans des bains de natron. La dessication n'était jamais parfaite, mais après la mise en bière, il y avait presque toujours un commencement de décomposition que la sécheresse de l'air arrêtait bientôt. Les liquides qu'il produisait filtraient à travers le maillot et le collaient au fond du cercueil : on y voit encore souvent les tâches qu'ils y ont laissées en s'évaporant.

Les tombeaux de Palanque doivent avoir été creusés sous les dynasties héracléopolitaines : aucun nom de roi ne le confirme, mais on n'en doute plus dès qu'on considère le style des statues qu'ils renfermaient. M. Chassinat les a reproduites au noir ou à l'aquarelle, avec l'aide d'un charmant garçon, Jean Reymond, peintre attaché à l'Institut, qu'une maladie de cœur foudroya au Caire en 1908. Elles sont en bois, taillées à grands coups, avec une rapidité et souvent avec une barbarie que la photographie et la couleur rendent très justement. Est-ce bien là tout ce dont les sculpteurs de Siout étaient capables à cette époque ? J'en doute et pour la raison que voici. Lorsque l'on compare les statues et les statuettes qui ont la prétention de nous montrer le maître du tombeau, avec les bonshommes qui participent à côté d'elles aux occupations de la vie domestique, on est frappé des traits de ressemblance qu'on y découvre à chaque instant. La technique est la même des deux côtés, le buste y est taillé de façon identique comme aussi le sont les bras et les jambes, et le visage est modelé de plans et de saillants tout semblables : les statues ne sont que les poupées agrandies machinalement. J'en conclus que ceux qui fabriquèrent les unes sculptèrent aussi les autres : nos personnages, trop pauvres sans doute pour payer des artistes expérimentés, commandaient ce dont ils avaient besoin, poupées et statues, à des artisans ordinaires, qui les servaient pour leur argent. Les beaux cercueils de Msahaiti au

Musée du Caire, et les bas-reliefs des hypogées des princes à Siout prouvent qu'où la fortune ne manquait pas, la facture était très soignée. Ce n'est pas le grand art des Memphites ou des Thébains, mais c'est de l'art, et il serait injuste de juger tous les ateliers de sculpture de Siout, d'après ce que Palanque a découvert. Il faut bien avouer d'ailleurs que ses bonshommes sont amusants dans leur gaucherie, et qu'à les regarder de près, si ceux qui les ont mis sur pied étaient de plus que médiocres artistes, ils n'étaient pas de mauvais ouvriers.

Ce n'était pas chose facile que de disposer convenablement des feuilles entières, où les versions diverses des textes se superposent, avec des blancs aux endroits où l'une d'elles avait omis ou supprimé des mots ou des passages que les autres ont conservés. J'en ai vérifié plusieurs et partout j'ai trouvé les correspondances exactes. La correction, de même, est partout satisfaisante, c'est-à-dire que les fautes du scribe égyptien ont été indiquées avec soin. de manière à éviter aux lecteurs l'erreur de croire qu'elles sont le fait de l'éditeur moderne. Quand je dis fautes, l'expression n'est peut-être pas entièrement équitable. Les usages orthographiques des scribes de la Moyenne Égypte, et sans doute aussi la langue qu'ils employaient, n'étaient point partout identiques aux usages et à la langue de la Thébaïde ou du Delta. Plus d'une forme qui nous étonne chez eux est probablement une particularité locale, et nous aurions tort de déclarer *a priori* que c'est une erreur cléricale. Les reproductions de M. Chassinat sont fidèles partout où j'ai pu les comparer aux originaux, et si les savants sont choqués par l'apparence de plusieurs mots, ils devront ne pas les tenir pour suspects de mauvaise transcription moderne, mais, les acceptant comme copie authentique, examiner s'il y a lieu de les conserver ou de les rejeter. Il est impossible avec les caractères mobiles de rendre l'apparence et les dispositions individuelles d'un manuscrit. M. Chassinat n'a donc pas eu la prétention de nous fournir les facsimilés des ensembles tracés sur les ais des cercueils : sauf dans certains cas où l'intelligence des représentations figurées l'exigeait, il a distribué les groupes et les lignes à la façon dont les dessinateurs égyptiens les disposaient, quand ils transportaient des légendes en écriture cursive sur un mur de temple et qu'ils les carraient selon les règles de leur épigraphie monumentale. Cette opération aurait prêté au doute en quelques endroits où l'écrivain, n'ayant plus assez d'espace, a pressé ses fins de phrases de manière confuse, au moins pour nous : comme beaucoup de formules sont en double ou en triple expédition, les leçons de l'une ont permis de débrouiller les complications d'écriture et d'établir les véritables leçons des autres.

L'exécution matérielle est excellente. Jamais impressions hiéroglyphiques ne furent mieux venues que celle-ci. Quelle patience et

quelle énergie il a fallu déployer pour obtenir un pareil résultat, ceux-là s'en rendent compte qui savent avec quels éléments de fortune M. Chassinat a dû constituer son atelier au Caire Je suis convaincu qu'il eût mieux valu ne pas joindre la direction d'une imprimerie à celle d'un Institut archéologique, mais du moment qu'on s'entêtait à le faire, il fallait ne rien négliger pour que le développement de l'une ne nuisît pas à la bonne marche de l'autre : qu'il s'agisse d'arabe, ou de grec, ou d'assyrien, ou d'hiéroglyphes, la réussite est complète, et la collection des mémoires publiés par les membres de la mission offre un ensemble rare d'œuvres, bonnes au fond pour la plupart et toutes excellemment présentées. Si l'on veut bien se rappeler que l'écriture des Égyptiens est un défilé de figures, où presque chaque signe prête matière à un traitement artistique de la part du sculpteur auquel la gravure des inscriptions était confiée, on conviendra que la bonne exécution typographique est en égyptologie, plus encore que dans n'importe quelle branche des études orientales, le premier devoir d'un éditeur intelligent et consciencieux.

G. Maspero.

---

E. A. Wallis Budge, **Facsimiles of Egyptian Hieratic Papyri in the British Museum,** with Descriptions, Translations, etc. (printed by Order of the Trustees), in-f°, Londres, British Museum, 1910, xxxii-27-43 p. et XLVIII pl.

J'annonçais, il y a peu de temps, l'apparition d'un volume de stèles, et voici maintenant que je rends compte d'un gros volume de papyrus : le British Museum nous ouvre largement ses trésors. Cinq grands papyrus sont là en fac-similé, avec les copies des textes écrits sur un cercueil royal aujourd'hui perdu de la XI[e] dynastie : aux fac-similés sont jointes des descriptions de tous les textes et des traductions en anglais ainsi que des transcriptions en hiéroglyphes de la moitié d'entre eux.

Le plus considérable, celui qui appartint à Sminis ou Nsimin, nous était connu déjà par un mémoire de Budge lui-même, vieux de vingt années. Le Musée Britannique l'acquit en 1865 avec les autres manuscrits de Rhind, et Rhind l'avait reçu lui-même en cadeau du Moustapha Agha, qui tyrannisa la plaine de Thèbes pendant plus d'un quart de siècle, et dont la puissance néfaste ne fut brisée qu'en 1882. Budge ajoute que Moustapha Agha l'aurait tiré de la cachette royale de Déir el Bahari, mais je crois que c'est là un de ces bruits sans réalité comme il en court tant parmi les marchands et les fouilleurs de Louxor. Le papyrus de Nsimin porte une date du règne d'Alexandre Aigos, le fils d'Alexandre le Grand, et nous n'avons trouvé dans la cachette aucun objet postérieur aux premiers des Pharaons Bubastetes : d'ailleurs Moustapha Agha ne savait pas où était le puits de Déir el Bahari, et les Abderrassoul qui l'avaient découvert s'étaient

bien gardés de lui en révéler le site pour ne pas être dépouillés par lui. Je croirai plutôt que le papyrus venait d'un autre endroit, situé également sur le revers des collines de Cheikh Abd-el-Gournah, et qui a rempli des salles entières de Musées au Caire et en Europe, le cimetière des prêtres d'Amon et de Montou, où la plupart des membres des deux familles sacerdotales furent ensevelis depuis la fin de la XXVI[e] dynastie jusque sous les Macédoniens : les marchands de Louxor confondent souvent leur hypogée avec celui de Déir el Baharî, soit que le temps ait troublé leur mémoire, soit que cette fausse attribution leur rapporte de l'argent lorsqu'il s'agit pour eux de vendre aux voyageurs un objet d'origine douteuse. Quoiqu'il en soit, ce papyrus de Nsimin est un des documents les plus précieux que nous possédions sur les croyances du sacerdoce thébain aux basses époques. Il contient quatre livres mystiques, où la vieille doctrine des âges antérieurs se mêle aux spéculations des théologiens d'Amon : on y sent déjà comme un avant-goût de certaines théories hermétiques. Il mériterait un commentaire développé, commentaire mythologique s'entend, car la langue en est des plus simples, et, sauf dans quelques passages, il n'y aura pas besoin d'en discuter la grammaire ou le vocabulaire. Budge lui-même a montré la voie dans son premier mémoire, en analysant les récits de la création : il faudrait qu'un savant de bonne volonté poussât plus loin qu'il n'a fait et interprétât le tout.

Le *Papyrus magique Harris*, qui suit le livre de Nsimin est celui-là même que Chabas publia en fac-similé et qu'il traduisit il y a cinquante ans. Le manuscrit était alors intact, mais il souffrit grandement, lorsqu'une poudrière sauta près de la maison qu'Harris habitait à Alexandrie : les colonnes VII, VIII, IX, X et XI sont les unes détruites en entier, les autres mutilées d'une manière grave. Le Papyrus 10474 est complet, et il renferme un calendrier des jours fastes et néfastes, écrit d'un hiératique rapide, qui ne peut pas être antérieur à la XXVI[e] dynastie. On n'y lit malheureusement que l'annonce de la qualité, sans l'indication des raisons qui faisaient que tel jour était bon ou mauvais : celles-ci ne se rencontrent qu'au *Papyrus Sallier nº IV*, qui malheureusement a perdu ses premières et ses dernières pages. La comparaison des deux documents nous apprend qu'où Sallier IV emploie trois notations, le Papyrus 10474 en a deux seulement, et que Sallier IV comptait moins de jours funestes que le Papyrus 10474. Sur le premier point la différence est plus apparente que réelle. Les deux signes mauvais de Sallier IV sont *le mât double* et *les deux bras tenant le bouclier et la masse ou la hache* en d'autres termes *les deux bras combattants*, et ils se prononcent *âḥâ* : le premier n'est au fond que l'orthographe syllabique de l'autre, et nous n'avons dans *Sallier IV* que les deux équivalences d'un même mot. Le second point suppose ou que le Papyrus nº 10474 représente une tradition moins optimiste que celle de Sallier IV, ou que, lui étant postérieur

en date, le nombre des jours mauvais avait augmenté avec les siècles. Il y a chance pour que les deux raisons soient bonnes, mais je pense que la seconde a eu le plus d'action. L'Égypte avançant en âge, prit quelque chose du caractère morose des vieillards : plaçant son beau temps fort loin en arrière, sous le règne du dieu Râ, elle considéra que tout empirait autour d'elle, à mesure qu'elle s'éloignait de cette époque paradisiaque. Avec une tendance pareille, il était naturel qu'elle diminuât la somme des jours heureux pour accroître d'autant celle des malheureux. Une main étrangère a tracé au verso du Papyrus 10474 deux courtes prières adressées, la première au dieu Soleil Râ-Harmakhouîti, la seconde au dieu Lune Iâhou : la note par laquelle la première se termine et qui ordonne de la répéter quatre fois semble prouver qu'elles avaient une valeur magique, mais rien ne nous dit dans quelles opérations on devait se servir d'elles.

Les copies exécutées et données par Wilkinson des inscriptions qui couvraient le cercueil d'une des reines de la XI[e] dynastie ont été pendant longtemps le plus ancien manuscrit connu du *Livre des Morts*. Lepsius les a consultées et utilisées pour ses *Aelteste Texte* dès 1867, et bien qu'on ait trouvé depuis lors une assez grande quantité d'exemplaires de ce livre qui sont au moins aussi anciens, Budge a eu grandement raison de publier celui-là. Toutefois, la perle du volume c'est le manuscrit n° 10509, où nous déchiffrons une recension nouvelle des *Préceptes de Phtahhotpou*. J'annonçais ici, il y a quelques semaines, la belle édition que Jéquier a donnée du *Papyrus Prisse*, des Papyrus n[os] 10371 et 10435 du British Museum, et de l'*Ostracon Carnarvon*, qui nous avaient conservé le premier le texte complet, les autres des morceaux de cet ancien traité de civilité puérile et honnête : le papyrus 10509 ne va pas tout à fait à la première moitié du livre, mais il est des plus importants pour la critique. Il se rattache plus à la version de l'*Ostracon Carnarvon* qu'à celle du *Papyrus Prisse*, sans que pour cela il soit prudent d'affirmer qu'il en est vraiment une récension distincte. Les Égyptiens n'avaient pas les mêmes idées que nous sur l'inviolabilité des auteurs classiques : à moins qu'il ne s'agît d'écrits rituels, auquel cas il fallait autant que possible n'y changer ni un mot ni une syllabe, ils ne respectaient que médiocrement la lettre des ouvrages qu'ils transcrivaient. Ils remplaçaient les termes vieillis par de plus récents, ils modifiaient la syntaxe, surtout ils substituaient l'orthographe de leur temps à celle d'autrefois, et comme souvent un changement de déterminatif changeait du coup le sens du mot et rendait un membre de phrase inintelligible, ils s'ingéniaient à restituer les passages qu'ils ne comprenaient plus, et par leurs corrections ils achevaient de les défigurer. C'est le résultat de ce travail inconscient qu'on remarque aux *Mémoires de Sinouhit* et dans l'*Hymne au Nil*, aussi bien qu'aux *Préceptes de Phtahhotpou*, mais comment appeler le texte qui en résulte ? Faute de mieux je dirai édi-

tion ou version jusqu'à nouvel ordre, mais ces mots sont inexacts et ne répondent pas à la réalité.

Les savants ressemblent beaucoup aux enfants à qui l'on distribue des gâteaux : ils n'ont pas fini de manger les premiers qu'ils en veulent encore et toujours encore. Ce volume que Budge vient de nous servir est excellent, mais, à quand les autres?

G. Maspero.

---

Geoffrey S. Mileham, **Churches in Lower Nubia**, edited by D. Randall-MacIver (forme le tome II de l'*Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia*), in-4° University Museum, Philadelphie, 1910, xv-57 p. et 36 pl. plus un frontispice en couleurs.

La Nubie a fort attiré l'attention des savants depuis une dizaine d'années. Elle le doit surtout à la mise à l'eau qui eut lieu en 1902, et qui sera aggravée dans deux ans par le relèvement du Barrage d'Assouân. Comme il était nécessaire de sauver tout ce que l'on pouvait du pays, avant que l'inondation ne le recouvrît pendant cinq mois de l'année, j'ai poussé de toutes mes forces les savants du dehors à passer la cataracte et à venir nous aider dans notre tâche. Ce n'est pas ici le lieu de raconter ce que le Service des Antiquités a fait depuis 1905 : les Égyptologues qui ont répondu à son appel n'ont pas eu lieu de s'en repentir, et, moins que tous autres, ceux que l'Université de Pennsylvanie nous a envoyés avec des subsides de M. Eckley B. Coxe. Ainsi qu'il était naturel, ils ne sont pas bornés à recueillir les souvenirs de l'époque païenne : l'époque chrétienne les a séduits, et le volume de M. Mileham sur les églises de la Basse-Nubie est un premier résultat de leurs recherches dans ce champ d'études peu exploré.

Le principal mérite réside dans les planches, qui nous font connaître l'aspect extérieur et les plans d'une quinzaine d'églises ou de forteresses nubiennes. Tout cela était inconnu ou peu s'en faut, et les descriptions de chaque monument qui sont insérées dans le texte nous prouvent avec quelle conscience la fouille a été exécutée. Je regrette pourtant que M. Mileham ait suivi la déplorable habitude qui est répandue chez les égyptologues anglais, d'entasser sur leurs planches plusieurs petites photographies. Si nettes que soient les plaques originales, et si habilement qu'on les tire, l'encre les empâte, et la plupart des détails ou deviennent invisibles entièrement ou ne demeurent pas assez précis pour qu'on les apprécie avec certitude. Il vaudrait mieux reproduire moins de sujets, si l'économie empêche qu'on multiplie les planches, et que les sujets reproduits le fussent à une échelle suffisante pour qu'on n'éprouvât point de peine à les étudier à fond. Tel quel, le livre demeure instructif, et je doute qu'avant longtemps on s'avise de le refaire. Personne n'ignorait que les églises de la Nubie n'eussent été construites sur le même principe que celles

de l'Égypte, mais comme on n'en possédait point de relevés, on ne pouvait affirmer qu'elles ne renfermassent point des variantes curieuses. Aujourd'hui, il faut avouer que la ressemblance est complète : les Nubiens, en se convertissant au christianisme, ont reçu le modèle tout fait des mains des missionnaires, et ils n'y ont rien changé pendant les sept à huit siècles qu'ils restèrent fidèles à leur religion. M. Mileham, qui est architecte, s'est attaché à déterminer les procédés de construction que les maçons avaient employés et, comme nous tous, il les a retrouvés vivants chez les Berbérins de nos jours : murs, voûtes, dômes, l'art de bâtir est demeuré immobile et rien ne serait plus facile que de restaurer les chapelles de Serrêh, de Faras et d'Adendân, en laissant les ouvriers contemporains agir à leur guise. Toute cette partie du livre de M. Mileham est des plus attachantes, et quiconque aura visité les lieux témoignera volontiers qu'elle est exacte.

Peut-être exagère-t-il le mépris dans lequel l'art copte est tenu par les savants. L'église jacobite étant vivante et bien vivante encore, la plupart des monuments qui subsistent de cet art sont des lieux de culte où nous serions mal venus à intervenir, mais voilà trente ans que le Service des Antiquités a pris en mains ceux qui sont en ruines. C'est lui qui a déblayé et consolidé avec ses maigres ressources, le couvent d'Amba Hédéré (Amba Simâan) près d'Assouân, la basilique de Dendérah, l'église d'Ibrîm, et s'il y a quelque part un musée où l'on puisse mieux qu'ailleurs étudier l'épigraphie, la peinture, la sculpture, les arts mineurs des Chrétiens d'Égypte, c'est celui du Caire. Le vrai est qu'il a abordé sa tâche à une époque où les architectes et les archéologues en général ressentaient vraiment le dédain dont parle M. Mileham : j'ai dû subir des railleries et des reproches sans nombre lorsque, de 1881 à 1886, je l'ai orienté dans cette voie.

G. Maspero.

---

Franz Poland, **Geschichte des griechischen Vereinswesens.** Leipzig, Teubner, 1909, 655 p. (Preisschriften gekrönt und herausgegeben von der Fürstlich Jablonowskischen Gesellschaft zu Leipzig, n° 38).

M. Poland, dans son avertissement préliminaire, trouve étrange que Ziebarth, dans son ouvrage sur les associations grecques, n'ait cité que rarement le nom de Foucart. N'est-ce pas, en effet, P. Foucart (et non F., comme l'imprime M. P. par erreur p. 547) qui a ouvert la voie par son livre sur les associations religieuses? Et n'a-t-il pas, pour l'époque (il y a déjà un quart de siècle), presque épuisé la question dans le domaine restreint où il l'a posée, par une étude exhaustive des documents, alors beaucoup moins nombreux, qu'il avait à sa disposition? M. P., qui lui rend un juste hommage, a entrepris de traiter ce vaste sujet, l'histoire des associations chez les

Grecs, sans se limiter à l'étude d'associations spéciales, religieuses, ou artistiques, ou professionnelles, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, Foucart, Lüders, Waltzing et quelques autres, et en adoptant un autre plan que Ziebarth. Il juge d'abord nécessaire d'étudier séparément les nombreux types d'associations qui nous sont connus par les monuments épigraphiques; c'est ce qui est fait en une série de paragraphes où non seulement M. P. énumère ces différents types, mais où il discute en outre la signification de leurs noms, en même temps qu'il expose leur extension géographique et chronologique; c'est alors qu'il traite de leur but religieux, des personnes qui pouvaient en faire partie, pour étudier ensuite leur administration, leur organisation financière, leur valeur morale, et terminer par un aperçu historique sur leur développement dans les différentes parties du monde grec. Ce qu'il y a de plus important pour l'histoire de la naissance et de la vie même des associations grecques est leur relation avec la divinité; toutefois l'auteur ne néglige pas de remarquer qu'il ne faut pas se laisser égarer en accordant une importance exagérée à cette observation, toute juste qu'elle soit; car si le culte d'une divinité fut l'origine de nombreuses associations organisées sur le modèle de l'état, si même, pour beaucoup d'entre elles, on ne connait pas autre chose que leur activité religieuse, il est certain, d'autre part, que dans le cours du temps l'idée religieuse recula de plus en plus devant des préoccupations plus pratiques; et un signe frappant de cette évolution dans l'esprit des associations est que le centre de leur vie et de leur activité ne fut plus le sanctuaire, mais le gymnase. D'ailleurs pour cette question, comme pour beaucoup d'autres relatives au sujet traité par M. P., il y a lieu de noter que l'on se trouve souvent en présence d'une difficulté initiale, à savoir que, malgré le nombre toujours croissant des documents, on ne peut pas toujours déterminer avec précision quel est le but spécial de telle ou telle association. L'ouvrage a un mérite qu'il n'est pas inutile de souligner; c'est qu'il est d'une clarté parfaite : M. P. a su mettre en lumière le rôle religieux, social et politique des associations et leur importance dans la vie grecque, grâce à un classement raisonné des inscriptions et des papyrus, ce qui, vu le nombre considérable de ces documents, présentait certainement de grandes difficultés. Le lecteur se rendra compte que ce travail préparatoire de classement est d'une extrême utilité pratique, en examinant la liste dressée à la fin du volume, liste qui ne comprend pas moins de 82 pages, où chaque inscription est désignée par une lettre représentant le type d'association auquel elle appartient, et par un numéro d'ordre qui lui donne sa place dans le groupe. Les citations ainsi faites dans le cours de l'ouvrage permettent de retrouver immédiatement le texte dans le recueil où il est publié, et par suite de contrôler facilement les assertions de M. P. Qu'il y ait des points discutables, cela ne peut surprendre; des asso-

ciations nous sont mal connues, des détails d'organisation et de fonctionnement nous échappent, et l'interprétation de certaines données plus ou moins précises peut donner lieu à des conclusions provisoirement assez peu stables. Mais le travail de M. P. fera époque ; bien composé, bien ordonné, il servira désormais de guide pour toutes les recherches sur les associations grecques ; les inscriptions qui seront mises au jour entreront sans difficulté dans les cadres qu'il a dressés ; elles compléteront et rectifieront sans doute, en quelques points, les résultats obtenus par cette enquête si fouillée ; mais M. Poland a si bien préparé le travail futur que c'est sur son ouvrage même qu'on devra s'appuyer pour faire ces rectifications.

My.

---

Arvanitopoullos. Θεσσαλικὰ Μνημεῖα. Athènes, Eleftheroudakis ; Volo, Paraskévopoullos, 1909 ; 464 p. (publié en deux parties : I Αἱ ζωγραφίαι τῶν Παγασῶν ; Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς ζωγραφικῆς ; Ἀνασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν Παγασαῖς, p. 1-96 ; II Κατάλογος τῶν ἐν τῷ Ἀθανασακείῳ Μουσείῳ Βόλου ἀρχαιοτήτων, p. 97-464). — Ἀνασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν Σικυῶνι καὶ Θεσσαλίᾳ (Extrait des Πρακτικὰ τῆς ἀρχ. Ἑταιρείας, 1908, p. 145-223). — Ἀνασκ. καὶ ἔρ. ἐν Θεσσαλίᾳ κατὰ τὸ ἔτος 1909 (Extrait des Πρακτικά, 1909, p. 131-171). — Μεγαρικοὶ σκύφοι Φθιωτίδων Θηβῶν (Extrait de l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, 1910, col. 81-94). — Θεσσαλικαὶ ἐπιγραφαὶ καὶ σημειώσεις εἰς Θεσσαλικὰ ἀρχαῖα (Extrait de l'Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1910, col. 331-382 et 407-408).

Ces ouvrages et articles de M. Arvanitopoullos sont consacrés, à part quelques pages où il s'agit d'inscriptions de Sicyone, aux antiquités de Thessalie. On connaît la belle découverte, faite il y a quelques années à Pagasæ, de nombreuses stèles peintes généralement bien conservées. M. A., éphore des antiquités de Thessalie, écrivit peu de temps après un article dans l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική de 1908, accompagné de planches et de figures, où il essayait de préciser la signification de ces stèles, dont il a peut-être, selon quelques archéologues, exagéré la valeur. Le volume qu'il publia l'année suivante renferme la description soignée et minutieuse des stèles trouvées dans les fouilles, au nombre de 216, et qui sont actuellement conservées dans trois salles du musée Athanasakis à Volo. Des inscriptions funéraires, composées de noms propres, se trouvent sur un grand nombre d'entre elles, et plusieurs portent des épigrammes qui ne sont pas sans intérêt. La première partie de l'ouvrage, publiée en un volume à part, contient, avec des renseignements sur la fondation du musée Volo, une étude d'ensemble sur les stèles de Pagasæ, un aperçu du développement de la peinture dans la Grèce antique, byzantine et contemporaine, et un historique des fouilles, accompagné de vues photographiques. M. A. n'a pas cessé ses recherches depuis lors. Les Πρακτικά de la Société archéologique d'Athènes, qui déjà contenaient ses rapports sur ses fouilles en Thessalie avant les découvertes faites dans les deux tours de Pagasæ, donnent les résultats de ses

campagnes de 1908 et 1909 en divers lieux, Pagasæ, Itônos, Amphanæ, Iôlkos, Thèbes de Phthiotide, etc. Quelques-unes de ses trouvailles ont fait l'objet d'intéressants articles dans l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική. L'un d'eux décrit des fragments de vases peints trouvés à Thèbes de Phthiotide, représentant des scènes de l'Odyssée, les métamorphoses opérées par Circé, avec plusieurs noms, jusqu'ici inconnus, des compagnons d'Ulysse, le radeau du héros et la mnestérophonie; d'autres, plus mutilés, semblent se rapporter à des scènes de l'Iliade. Dans un autre article, M. A. commence la publication d'inscriptions inédites de Thessalie, en commentant 25 inscriptions de Larissa; on y remarquera un décret du κοινόν des Thessaliens, probablement du commencement du IIe siècle, un décret de proxénie en l'honneur d'un Romain, et une dédicace aux Cabires.

My.

---

M. Friedwagner. **Raoul von Houdenc sæmtliche Werke, nach allen bekannten Handschriften herausgegeben. Zweiter Band :** *la Vengeance Raguidel.* Halle, Niemeyer, 1909; in-8° de ccvii-368 pages [1].

Cette édition, faite sur le modèle de celles d'*Aiol* et de Chrétien de Troyes par M. Fœrster, pourra elle-même servir de modèle : M. Friedwagner en effet s'est acquitté — et au delà, comme on le verra —, avec une conscience admirable et une compétence parfaite, des tâches variées qui incombent à un éditeur d'anciens textes et qu'il est inutile d'énumérer. Qu'il me suffise de dire, pour donner une idée de son zèle, que le poème, édité et illustré sous toutes ses faces dans ce volume de près de 600 pages, ne compte guère plus de 6,000 vers. Les questions de grammaire et celles d'histoire littéraire ont été traitées avec le même soin et nous avons là une contribution également précieuse à la connaissance générale de l'ancien français et à celle du roman arthurien. M. F. ne s'est pas borné à étudier, dans son Introduction, les particularités de la langue du poème; il a relevé, dans une longue suite de notes (p. 179-310), tous les traits dignes de remarque, et, comme il a pris soin de renvoyer aux travaux antérieurs, cette édition pourra compléter utilement les manuels et servir de guide à ceux qui voudraient entreprendre l'étude approfondie d'un texte. La partie syntaxique, la plus négligée jusqu'ici, a été particulièrement soignée. On ne saurait reprocher à ces notes qu'une certaine lourdeur de rédaction, qui est au reste une conséquence de la conscience et de la richesse d'information de l'auteur; ainsi il lui arrive parfois de discuter longuement et très savamment des interprétations que, finalement, il rejette et remplace par la seule vraiment acceptable. Ces discussions, fort utiles dans un « séminaire », devraient

---

1. Sur le premier volume, contenant *Meraugis de Portlesguez* (1897), voy. la *Revue critique* du 2? avril 1900.

au moins être abrégées dans une édition. Au reste des Index copieux et bien entendus facilitent l'usage de ces notes, ainsi que celui du volume tout entier.

Le sujet du poème est étudié dans un long chapitre (p. CLIII-CCVII), où M. F. a, notamment, recherché les sources des divers épisodes qui en forment la trame. Il a trouvé dans les romans en vers et en prose de nombreux parallèles. Je me permets de lui en signaler un qui lui a échappé. Le *Perlesvaus* [1] (comme le *Livre d'Artus*; cf. p. CLXXV) reproduit, sous une forme très abrégée, l'un des épisodes les plus curieux du poème : la « pucelle orgueilleuse » y joue exactement le rôle de la dame de Gauldestroit, sauf qu'elle est amoureuse, non seulement de Gauvain, mais des deux autres chevaliers qui sont, avec lui, les « meilleurs du monde »; dédaignée, elle a juré leur mort, et la description de l'engin qui doit assurer sa vengeance coïncide tout à fait avec celle de notre roman, mais elle est beaucoup plus claire. Il semble au reste évident que la version du *Perlesvaus* est postérieure à celle de *La Vengeance*; peut-être même l'est-elle à celle du *Livre d'Artus*.

Pour l'établissement du texte, M. F. ne disposait que de maigres ressources, le manuscrit étant unique et médiocre [2]. Ce texte se présente ici d'une façon satisfaisante en général, mais on ne s'étonnera pas qu'il y reste de nombreuses difficultés, même après les soins intelligents de l'éditeur ; celui-ci me paraît, dans l'ensemble, avoir été trop conservateur; ce scribe, négligent et distrait [3], ne méritait vraiment pas tant d'égards. Un certain nombre de passages ont été discutés par M. L. Jordan dans un intéressant compte rendu, où ont été aussi résumés les principaux résultats obtenus [4]. Je compte en étudier quelques autres dans une revue plus spéciale et moins encombrée que celle-ci.

A. JEANROY.

---

K. von ETTMAYER, **Vortræge zur Charakteristik des altfranzœsischen.** Freiburg im Ue. 1910, im Selbstverlag; in-12 de 132 pages.

Un étudiant qui ferait porter tout son effort sur la grammaire historique des langues romanes risquerait de n'avoir de ces langues qu'une connaissance fort imparfaite : il en connaîtrait peut-être l'anatomie, mais ce ne serait pas pour lui des organismes vivants. C'est cette vérité, que l'on conteste de moins en moins, que proclame M. v. E. et qu'il veut servir par la publication d'une série de petits volumes où il essaiera de substituer à l'étude « historique » du français celle qu'il appelle — d'une épithète un peu vague — « descriptive ».

1. *Perceval le Gallois*, éd. Potvin, t. I, p. 55-6.

2. Un second mss. ne donne qu'un fragment de 150 vers.

3. Il a copié deux fois, par étourderie, un passage de neuf vers; le nombre des variantes montre les libertés qu'il prenait avec son original.

4. *Literaturblatt für germ. und rom. Phil.*, février 1911.

Ces volumes, fondés sur une étude scientifique, auront donc surtout une portée « pédagogique ». L'auteur y étudiera d'abord le lexique, puis les formes, puis la prononciation. C'est au lexique qu'est consacré celui-ci. M. v. E. y dresse le bilan du lexique importé en Gaule par la conquête romaine, il montre l'enrichissement de ce lexique par l'introduction de mots savants, dialectaux et étrangers, enfin il étudie les procédés divers qui ont concouru à accroître le fonds héréditaire des substantifs, adjectifs, verbes, etc. Ainsi sont étudiés les enrichissements par le dehors, si je puis dire, puis ceux par le dedans. Si les premiers de ces chapitres sont vraiment attrayants, il s'en faut de beaucoup que l'auteur ait évité, dans les autres, les aridités qui l'ont rebuté dans les « grammaires historiques », et je doute que les débutants les lisent avec plus de plaisir et de profit que les chapitres correspondants du grand ouvrage de M. Nyrop. Mais là n'est pas le défaut capital de ce petit livre. Ce défaut consiste plutôt, à mon avis, en ce que l'auteur, qui est bien au courant des travaux récents, en utilise les résultats avec trop peu de critique et un esprit de généralisation fort aventureux. Il semble au reste, connaître le français, ancien et moderne, beaucoup plus par les lexicographes et les grammairiens que par les textes et l'usage, et il se trompe assez souvent, non seulement sur l'étymologie, mais sur la forme, le sens ou l'emploi des mots. Bien que l'absence presque totale de références rende très difficile le contrôle et la discussion de détail, voici quelques remarques qui suffiront, je crois, à justifier ces critiques.

Je ne connais pas en français, ancien ou moderne, les formes *chausir* (p. 105), *oreillon* (« instrumental », p. 60), *tienmain* (p. 61), ni le prov. *baisol* (p. 58). — Il n'y a aucune raison de considérer *dais* (*discum*, p. 27) comme normand, *morel* (qui apparaît au XII<sup>e</sup> siècle, p. 81), comme emprunté à l'espagnol, *flum*, *raim*, qui vivent encore dans maints patois, (p. 26), comme des mots « littéraires » qui se seraient perdus de bonne heure. Aucune raison non plus de considérer comme limousin (p. 44) *avoutire* (le roumain a *votru*, *hodru*, qui postule **abulterum*, comme les autres formes romanes), comme provençaux (p. 56, 75), *oré*, *graal* (il faudrait *grazal*), tous les substantifs abstraits en *-or* (*tenebror*), les substantifs ou adjectifs en *-eïs -is* (*chapleïz*, *traitiz* ; ce dernier mot signifie « bien fait », et non « ovale »). Aucun romaniste ne souscrira aux étymologies *cembal* (de *symbolum*), *ponceau* (**punicellum*), *épaule* (*spatula*, *spaula*), ni à la confusion faite entre *escorner* (« jouer du cor ») et *escorner* (it. *scornare*), qui n'apparaît qu'au XVI<sup>e</sup> siècle (p. 43, 45, 31, 112).

Ce petit livre est, en somme, plein de bonnes intentions et les idées intéressantes n'y sont pas rares ; mais il prouve une fois de plus que pour être, en matière de linguistique, un vulgarisateur irréprochable, il n'est pas inutile d'avoir vieilli sous le harnais du professionnel.

A. JEANROY.

O. SCHULTZ-GORA. **Altprovenzalisches Elementarbuch.** Zweite verbesserte Auflage. Heidelberg, Winter, 1911; petit in-8° de x-189 p. (*Sammlung romanischer Elementar-und Handbücher herausgegeben*, von W. Meyer-Lübke).

Le manuel d'ancien provençal de M. Schultz-Gora est un des plus courts et des plus commodes de cette collection, ce qui explique qu'une seconde édition en soit devenue si rapidement nécessaire [1]. L'auteur n'a pas cru devoir l'amplifier (sauf de deux pages), mais il en a rectifié, conformément aux *desiderata* exprimés par la critique, un certain nombre de passages; il a notamment précisé ceux qui concernent les variations dialectales, mais il eût dû aller plus loin encore dans cette voie; on le pourrait maintenant, grâce à d'assez nombreuses publications de textes et à celle de l'*Atlas linguistique*. Il ne reste, ce me semble, dans l'exposé grammatical, qu'un petit nombre d'erreurs, de lacunes ou d'explications aventurées. On s'étonne de ne rien trouver dans le paragraphe 19, concernant l'*Umlaut*, sur l'altération de l'*o* fermé sous l'influence du yod : c'était là et de cette façon qu'il fallait expliquer les formes *conuc* (*cognovi*), *tuch*, *refug*. — Au § 65 nous retrouvons l'erreur singulière qui fait de *arbor* un substantif neutre. — Le suffixe nominal *-es* (§ 157) est tiré de *-ensis*; il faut certainement le rattacher à **iscus*, comme le montrent les formes pleines *omenesc*, *sirventesc*, *folesc* [2]. — La petite collection de textes qui termine le volume eût été avec avantage augmentée de quelques unités (elle ne compte que 18 morceaux, tous très courts). Les textes sont donnés, dit l'éditeur, soit d'après des éditions critiques, soit d'après les manuscrits. Il fallait, à propos du n° XIII, dire que la graphie n'est celle d'aucun ms.; c'est la graphie uniformisée, assez peu conséquemment, de l'édition Stimming, qui reproduit approximativement celle de l'édition Thomas. L'attribution à Bertran de Born étant fort douteuse, il était particulièrement hasardeux de rétablir ici les formes périgourdines; mais si on s'y décidait, il fallait être conséquent et écrire, comme M. Thomas, *renjatz*, *chavaus*, *trauchar* (et non *rengatz*, *chavals*, *traucar*); la forme francisée *pavilho* (v. 7) n'était pas à conserver. — Le n° XVI ne rentre ni dans l'une ni dans l'autre des catégories indiquées plus haut : ce sirventés de P. Cardinal est simplement donné d'après l'édition de Raynouard; mais on sait que Raynouard reproduisait les mss. avec une grande liberté et se faisait une règle de conduite de corriger les uns par les autres. Dans le cas qui nous occupe il y a entre l'édition et le ms. (C, fol. 283 v°) une quarantaine de divergences de détail; au v. 16 trois mots manquent dans ce ms. et au v. 36 il porte *remembran li presen*; il faudrait rechercher si la leçon *remembrans' ap presens*, au reste satisfai-

1. La première est de 1906.

2. Le mot est substantif, et non adjectif, dans le passage cité par Levy (*Suppl. Wœrt.*, III, 521).

sante, émane d'un autre ms. ou si ce n'est qu'une conjecture de Raynouard.

A. Jeanroy.

---

W Söderhjelm. **La Nouvelle française au XV[e] siècle**. Paris, Champion, 1910 ; in-8° de xii-239 pages (*Bibliothèque du XV[e] siècle*, t. XII).

C'est au xiv[e] siècle qu'apparaît chez nous le récit en prose, de brèves dimensions, emprunté à la vie quotidienne, d'allure piquante et souvent satirique, auquel on a donné, assez récemment, le nom italien de « nouvelle ». Il ne sort pas du vieux fabliau (il se rattacherait plutôt aux « Exemples », fréquents dès le xiii[e] siècle, dans les sermons et les œuvres didactiques) et il ne subit, jusqu'au milieu du xvi[e] siècle, aucune influence étrangère appréciable [1]. Il se développe donc spontanément, par une sorte d'évolution interne, où les qualités de la race ne jouent pas un moindre rôle que le talent individuel. C'est l'histoire de ce genre, histoire assez saccadée, où le progrès est loin d'être continu, que nous expose M. S., très bien préparé à traiter ce sujet par ses études antérieures sur Antoine de la Salle. Il le prend à ses débuts (car une abondante introduction nous renseigne très suffisamment sur les embryons de nouvelles que nous présente le xiv[e] siècle) et il le conduit jusqu'au moment où il va atteindre son apogée : les *Quinze joies de mariage*, les œuvres « authentiques » d'Antoine de la Salle (c'est-à-dire la *Salade*, la *Salle*, le *Réconfort* et *Saintré*) ; les *Cent Nouvelles*, les *Arrêts d'Amour*, *Jean de Paris*, et les *Nouvelles de Sens*, telles sont les étapes de ce voyage, qu'il y a plaisir et profit à entreprendre sous l'habile conduite de M. S. C'est une étude surtout esthétique, mais elle s'appuie sur une très solide documentation scientifique, qui permet à M. S. d'exprimer souvent, sur les questions de date et d'attribution, des opinions personnelles ; elle est conduite avec beaucoup de finesse et de goût, et ce beau livre, dont je viens de résumer en quelques mots les conclusions, comble vraiment une lacune dans nos histoires littéraires. Tout au plus pourrait-on reprocher à M. S. quelque excès de minutie dans l'analyse des procédés et dans l'énumération des thèmes : son étude, pour être bien comprise, exige souvent qu'on se reporte aux textes. Peut-être eût-il mieux valu procéder plus souvent par récits directs ou analyses développées, comme l'avait fait Gebhardt dans son volume sur les *Conteurs florentins du moyen âge*, plus agréable, mais plus superficiel aussi. L'ouvrage de M. S., d'une lecture moins attrayante, per-

---

1. Quelques sujets des *Cent Nouvelles* ont été empruntés au Pogge ; mais la façon de narrer est toute différente. La manière sèche et anecdotique de l'auteur des *Facéties* n'était pas dans le goût de nos conteurs.

2. Tous ces ouvrages n'appartiennent pas proprement au genre de la nouvelle ; mais M. S. n'en étudie que les parties qui rentrent dans son sujet.

met en revanche de contrôler les appréciations de l'auteur et de se livrer à une étude personnelle du sujet.

A. JEANROY.

---

**Les Méthodes du passé dans l'archéologie française,** par A. MARIGNAN. Paris, Dorbon aîné [1911]. In-8° de 242 pages.

Voici un livre qui va certainement susciter bien des polémiques. Son auteur part en guerre contre ce qu'il appelle l'école orthodoxe, dont les professeurs de l'École des chartes MM. de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis sont les plus brillants représentants ; il lui reproche de s'en tenir à des conceptions surannées sur le développement de l'art monumental, traite sa méthode d'arriérée, la déclare obstinément attachée aux théories de Quicherat, sourde à toutes les objections, aveugle à toutes les preuves tirées des textes, de l'iconographie, de l'épigraphie, etc. Je ne suis pas chargé de défendre MM. de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis, qui sont souvent pris à partie par M. Marignan, ils se défendront bien eux-mêmes. Toutefois je dois apporter ici le témoignage de la conscience qu'ils apportent à leurs travaux : toujours prêts à reconnaître leurs erreurs s'ils ont pu en commettre, ils basent leur doctrine sur des études très prolongées des monuments ; leur attention est toujours en éveil et s'ils ne disent pas tout ce qu'ils ont observé dans un édifice, c'est qu'ils ne le croient pas utile. Plus d'une fois, j'ai eu la surprise de constater qu'ils avaient vu et bien vu ce qu'on aurait pu croire qui leur avait échappé. Ceci, je devais le dire parce qu'ils sont accusés d'examiner les monuments avec des idées préconçues, de ne les voir que trop rapidement, d'en étudier même quelques-uns uniquement sur photographies, enfin de refuser d'écouter les objections de leurs contradicteurs.

Après cela, je n'éprouve aucune peine à reconnaître avec M. Marignan que beaucoup de monuments dans certaines régions de la France ou de l'étranger, appartenant aux XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, que l'on croyait bien datés, ont besoin d'être l'objet d'une revision sérieuse. Je m'en suis rendu compte par moi-même plus d'une fois ; mais je dois déclarer que les archéologues de l'école dite orthodoxe s'emploient très activement et très scientifiquement à cette revision. En général, on connaît trop peu l'histoire exacte de nos églises ; il arrive souvent que les rares textes sur lesquels on s'appuie ne s'appliquent pas à l'édifice que nous avons actuellement sous les yeux. Plus d'une fois encore, on invoque des textes qui ne veulent pas dire ce qu'on prétend en tirer, mieux que cela encore des documents faux. Je regrette d'avoir à constater que M. Marignan n'est pas sans reproche de ce côté : par exemple quand il prétend que le mot *tectum* veut dire toit en charpente et exclut l'existence d'une voûte en dessous. De même lorsqu'il est question de *trabes*, cela ne veut pas dire que le monument où sont ces poutres

et charpentes soit nécessairement dépourvu de voûte. Quand, en parlant de la cathédrale de Paris, M. Marignan dit que, vers 1177, le chevet était seul achevé sans la voûte du chœur, il se fonde sur ce passage : *cujus caput jam perfectum est excepto majori tectorio*. Encore une fois, *tectorium* ne signifie pas voûte. Quand il traduit (p. 118, note) *de lapidibus tenuiter sectis eam cooperuit* par couvrir l'église au moyen de pierres très légères fort minces placées sur la charpente, on est en droit de dire qu'il interprète le document trop à son gré. Le même auteur donne une nomenclature très longue d'églises de Belgique et des bords du Rhin qui, selon lui, seraient restées non voûtées jusque fort avant dans le XII[e] siècle, et même jusqu'au XIII[e] : on aimerait savoir si les textes qu'il ne reproduit pas, sont plus explicites que les autres. De ce qu'un monument a été incendié il tire aussi cette conclusion qu'il n'était pas recouvert d'une voûte : faut-il lui rappeler les incendies de nos cathédrales gothiques, qui, plus d'une fois, ont ravagé leurs charpentes supportant les toits au-dessus des voûtes ? Il faut donc plus de prudence dans l'emploi des textes.

J'ai remarqué d'autre part que, très enclin à suspecter les conclusions des archéologues se rattachant plus ou moins à « l'école orthodoxe » (je ne connais pas d'école orthodoxe, mais je vois dans la très grande majorité des archéologues des personnes appliquant tous leurs soins à la recherche de la vérité), donc j'ai remarqué que M. Marignan délaisse volontiers les publications faites ces dernières années : je n'ai pas vu citer dans son livre ni celles de M. Brutails, ni celles de M. Thiollier et bien d'autres encore qu'il aurait été bon de lire. Ainsi, on ne peut plus écrire maintenant, après le mémoire de M. Brutails, que Sainte-Croix de Montmajour est admise par « l'école orthodoxe» comme étant de 1019. Les études faites sur la cathédrale de Vaison, d'abord par M. de Lasteyrie, puis par un de ses élèves, ont établi que le chevet de ce monument avec ses absidioles n'a pas été élevé par l'évêque Humbert au X[e] siècle, etc. Dans son livre M. Marignan examine à nouveau en détail, après M. Lefèvre-Pontalis dont il combat les conclusions, les églises de Saint-Étienne de Gannat et de Chamalières (celle-ci étudiée par M. du Ranquet), la cathédrale du Puy, Saint-Hilaire et le chœur de la cathédrale de Poitiers, les églises de Jazeneuil, de Lézignan et de Saint-Savin (combien sa démonstration aurait été plus facile à suivre s'il avait joint des plans et quelques illustrations photographiques !); il discute encore les opinions généralement admises sur d'autres monuments comme la porte Sainte-Anne à la cathédrale de Paris, il dénie toute autorité aux ouvrages de MM. Zimmermann, Venturi et Bertaux [1] sur l'architecture et la sculpture des XI[e], XII[e] et XIII[e] siècles en Italie (et, en effet, leurs dates trop fréquemment paraissent faiblement établies), enfin

1. Le nom de ce dernier auteur est souvent mal orthographié par M. Marignan.

dans un long appendice formé de deux parties, il revient sur les débats suscités par ses précédents mémoires à propos de la tapisserie de Bayeux et des écoles de sculpture en Provence. Je dois dire que je me suis plus intéressé à la réponse faite par M. Marignan dans ce second paragraphe à la publication de M. de Lasteyrie sur les portails de Saint-Gilles, de Saint-Trophime, le cloître d'Arles, la frise de Beaucaire, etc. J'ai remarqué avec plaisir que ses conclusions sont maintenant plus nettes et qu'en ce qui concerne le portail de Saint-Gilles il n'est plus question de le reporter longtemps après 1200. Je n'ai pas trop regretté qu'il n'ait pas lu les pages du Guide pour le Congrès archéologique d'Avignon que j'ai moi-même écrites il y a deux ans sur la basilique de Saint-Gilles, car elles ont été revisées et modifiées dans l'édition définitive parue il y a quelques mois. Si M. Marignan veut cependant y jeter un coup d'œil, il verra que nos conclusions ne sont pas extrêmement éloignées les unes des autres : les miennes cependant ont été amenées par d'autres observations que les siennes. Quelques-uns des arguments qu'il invoque dans le présent volume sont même à l'avance rétorqués. Je ne veux pas entrer dans la discussion, ce n'est pas ici le lieu.

En résumé, M. Marignan prétend établir à l'encontre des archéologues de « l'école orthodoxe » que nos monuments du XIe siècle n'étaient pas voûtés : ils ne l'auraient été qu'au XIIe siècle. C'est à partir de 1150-1160 seulement que le développement de l'art architectural et sculptural français, dont se sont inspirées les autres nations, aurait commencé à s'affirmer; la croisée d'ogives ne pourrait en aucune façon remonter au XIe siècle, etc. Il promet de nous donner dans plusieurs ouvrages actuellement en préparation la preuve formelle de ce qu'il avance. Je demande que cette preuve nous soit présentée bientôt et qu'elle soit véritablement convaincante; or, les pages que je viens de parcourir ne me laissent pas sans inquiétude à ce sujet. Je me permettrai enfin de souhaiter que le débat se maintienne dans une atmosphère plus calme : tout le monde y gagnera. Ce n'est pas que j'aie personnellement à me plaindre de M. Marignan, bien au contraire; mais il me pardonnera si j'use d'un langage sans détours.

L.-H. LABANDE.

---

**Cartulaire de Royallieu**, par Paul GUYNEMER,... Paris, H. Champion, 1911. In-4° de XXXVI-316 pages. (Société historique de Compiègne).

Le monastère Augustin de Royallieu, non loin de Compiègne, fut fondé en 1303 par Philippe le Bel et enrichi par de multiples libéralités des rois de France, qui, d'ailleurs, lui donnèrent ce nom de Royallieu. Son cartulaire, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale (lat. 5434) a été composé en 1358 après un incendie, qui, un quart de siècle plus tôt, avait détruit tous les titres de la maison :

il contient 172 chartes ou pièces, dont la dernière est de l'année 1357.

Il a fait l'objet d'une belle publication de la Société historique de Compiègne. Le soin en a été confié à M. Paul Guynemer. Celui-ci a fait précéder son édition d'une préface un peu courte, où il a exposé la composition du manuscrit, retracé l'histoire sommaire du monastère, présenté l'organisation féodale du pays, la condition des personnes et des terres telles qu'il est possible de la déduire des chartes, enfin l'état des biens des religieux. Chaque document est précédé dans le cartulaire d'une rubrique explicative : M. Guynemer s'est borné à la compléter sans refaire une analyse complète et détaillée ; il a mis aussi très peu de notes au bas des pages, enfin il a terminé par un index alphabétique. Dans son texte on pourrait relever quelques petites fautes ; ainsi il écrit toujours *solidi parisienses*, *libre parisienses*, au lieu de *solidi* et *libre parisiensium*. Est-il bien sûr que dans les dates il faille lire aussi *Parisii* et non *Parisius ?* Sur une des banderolles de la miniature en tête du cartulaire, il y a (voir la reproduction photographique) *beate Ludovice* et non *Ludovici*, etc. Pourquoi aussi indique-t-il par un accent circonflexe les génitifs en *us* et les ablatifs en *a ?* La façon dont la table finale a été établie pourrait être également critiquée, car l'auteur classant les personnages par les prénoms oublie bien souvent de rappeler à leur rang les noms de famille.

Je ne veux pas poursuivre davantage ces minuties ; je termine en félicitant la Société historique de Compiègne de s'être chargée d'une publication aussi précieuse pour l'histoire, surtout économique, d'une région voisine de Paris, comme M. Paul Guynemer de s'être acquitté avec zèle et compétence de la mission qui lui incombait.

L.-H. LABANDE.

---

— A signaler à tous ceux qu'intéressent les études de phonétique expérimentale, le très curieux document publié par M. Marshall Montgomery (*Types of Standard Spoken English and its chief Local Variants*. Strasbourg, Trübner, 1910, in-12, 80 pp. 2 M.). L'auteur, ayant demandé à un certain nombre de personnes d'origine et de condition différentes de lire des textes anglais, a eu l'idée d'imprimer la transcription phonétique de ces lectures. C'est une notation très délicate et aussi précise que possible de la prononciation d'un professeur de diction, d'un Anglais de la bonne société parlant sans affectation, d'Anglais ou d'Anglaises de Londres et des différentes régions de l'Angleterre, d'un Irlandais, d'un Ecossais, d'un Américain, enfin d'un Allemand qui s'essaye à parler anglais. — Ch. BASTIDE.

*L'imprimeur-gérant* : ULYSSE ROUCHON

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 30 septembre — 1911



Fr. W. de Bissing, **die Mastaba des Gemnikai,** in Verbindung mit Max Bollacher und A. P. Weigall herausgegeben, t. II, 1, Berlin, A. Glaue, 1911, in-f°, vi-43 p. et XLI pl. plus 2 pl. supplémentaires.

Le second volume est conçu sur le même plan que le premier, description des chambres, explication des inscriptions et des scènes, puis un *Excursus* à propos de la table d'offrandes par Max Bollacher, et une courte nomenclature des plantes figurées dans le tombeau, par le Dr Muschler, attaché au Jardin Botanique de Berlin. Les planches ont été partie dessinées au trait par le peintre Max Reach, partie reproduites mécaniquement d'après les photographies de Weigall.

Les tableaux dont les inscriptions ont été interprétées par M. de Bissing, sont ceux des chambres II-V. On y voit les scènes d'apports, de sacrifices et d'offrandes ordinaires à cette époque, quelques-unes avec des variantes qui nous permettent d'en préciser certains détails. Elles sont décrites avec la clarté et l'abondance d'observations minutieuses qui caractérisent l'auteur : qui a l'habitude de ce genre de monuments reconstituera sans peine, d'après la description, les cérémonies retracées dans chaque registre. Selon une habitude qui devrait être plus répandue, M. de Bissing ne s'est pas borné à renvoyer son lecteur aux planches pour les inscriptions : il les a extraites et il les a imprimées toutes à la file. Je crois qu'il a raison d'en agir de la sorte : les photographies les meilleures ont des parties obscures, et ces parties obscures, après le report sur la pierre ou sur le zinc ou même sur la pellicule, deviennent souvent au tirage des taches opaques où l'on ne distingue plus les hiéro-

glyphes. Grâce au doublement par l'impression en caractères mobiles, les textes ne présentent plus à l'étudiant d'incertitudes autres que celles qui résultent de la maladresse du sculpteur ancien ou d'un dommage subi par la paroi. Le commentaire, s'il ne fournit pas toujours la solution des problèmes soulevés, est toujours substantiel et instructif. J'y ai constaté avec un plaisir que l'on comprendra que beaucoup des idées émises par moi, il y a vingt ans et plus, sur la titulature et sur la hiérarchie égyptiennes de l'âge memphite ont résisté à l'épreuve de la critique et qu'elles sont acceptées par M. de Bissing, comme par d'autres. Ailleurs, des documents récemment ramenés au jour ont apporté des lumières nouvelles et nous ont obligés à élargir ou à modifier les sens que je proposais alors. M. de Bissing a consacré de véritables monographies à l'examen de certaines scènes dont la signification avait été méconnue : celle qui traite du *hâlage des quatre coffrets*, depuis l'âge memphite jusqu'aux temps Ptolémaïques, n'est pas la moins intéressante, et je crois, après l'avoir lue, que le sens s'en était sinon perdu, du moins altéré grandement au cours des siècles.

Il est fâcheux qu'un article de la nature de celui-ci ne puisse qu'indiquer en gros la tendance générale d'un ouvrage. Ici l'ensemble des matières traitées est connu, et ce qui vaut par l'originalité des aperçus ou par l'ingéniosité de la correction, c'est le détail. Il y a, dans cette immense pantomime qu'était le rite funéraire de l'Égypte, tant de concepts étrangers à notre esprit et tant d'actions répondant à ces concepts, que nous ne pouvons pas nous vanter encore d'avoir compris partout de façon certaine les scènes qui nous en font connaître les moments divers. Qu'est-ce, par exemple, que la cérémonie d'*apporter la jambe?* S'agit-il vraiment d'une jambe d'homme qu'on apporte, ou d'objets auxquels les Égyptiens avaient attribué ce nom de *jambe?* J'ai pensé un instant qu'il y avait là une survivance de l'époque très archaïque où, le squelette ou le corps ayant été dépecé, on devait ensuite le reconstruire pièce à pièce afin qu'il supportât l'âme : on aurait rendu au mort ses jambes, comme on lui rendait sa tête. Les indications que j'ai recueillies çà et là depuis peu me rendent sceptique à l'égard de mon hypothèse, et je m'assure que M. de Bissing est aussi mal renseigné que moi sur ce point. La clarté ne sera que le jour où, la plupart des mastabas de Sakkarah étant publiés, il nous deviendra possible, en complétant par les autres les données que chacun d'eux nous aura fournies, de restituer complètement, prolixement, tout l'office des morts memphites.

Les quelques pages que M. Bollacher a consacrées à la *table d'offrandes* méritent d'être étudiées de près, et l'index botanique du Dr Muschler apporte quelques modifications heureuses aux identifications de Loret et de Wœnig : il demeure acquis, par exemple, que la plante où celui-ci croyait distinguer un artichaud sauvage est une laitue, la *Lactuca sativa*. L'exécution des planches est satisfaisante, et

elle permet d'apprécier pleinement presque partout l'habileté des vieux artistes qui ciselèrent les bas-reliefs. Ce serait un gain sérieux pour les historiens de l'art et pour les archéologues, s'il nous venait prochainement d'autres tombeaux publiés aussi consciencieusement que l'est celui-là.

G. MASPERO.

---

**Historical Studies**, by E. B. Knobel, W. W. Midgley, J. G. Milne, M. A. Murray, W. M. F. Petrie (forme le t. II des *Studies* de la *British School of Archæology in Egypt*), Londres, Quaritch, 1911, in-4°, p. 50 et XXXV pl.

Six sur onze de ces *Études* sont de Petrie lui-même, et elles sont curieuses pour des raisons diverses. Dans la première, qui est consacrée *aux fêtes égyptiennes et aux chapelles du dieu Nil*, il a cherché à déduire des chiffres qu'on lit au *Grand papyrus Harris*, pour les quantités de fleurs et de victuailles consommées à de certaines fêtes, l'indication du nombre des personnes qui participaient à ceelles-ci. Pour l'une d'entre elles, celle qu'il appelle la fête de Mars, il pense que 120 prêtres, une centaine de nobles, et environ 10,000 individus du commun y assistaient régulièrement. L'affluence aurait été moins considérable de moitié pendant celle du mois d'Août. Appliquant la même méthode aux chapitres qui parlent du dieu Nil, il conjecture que le cours du fleuve était divisé en relais de hâlage, mesurant chacun soixante stades, et qui s'appelaient schœnes : il y aurait eu cent six de ces relais depuis Thèbes jusques à la mer. Or, il lui paraît résulter clairement de la quantité des offrandes mentionnées au *Grand papyrus Harris* qu'elles se répartissaient en cent six lots, et l'identité des deux chiffres amène à supposer que chacun de ces lots correspondait à un relai, par suite, qu'il y avait à chacun de ces relais un petit sanctuaire où l'on adorait le dieu. Je ne puis indiquer ici que le thème posé par Petrie : il le développe jusqu'au bout, et il le varie avec une vigueur qui ne va pas pas sans subtilité. Je ne sais si une analyse plus approfondie du papyrus ne détruirait pas ce système au moins par endroits : n'en subsisterait-il qu'une portion, le gain serait appréciable pour notre science.

Une note de Knobel sur le *Lever héliaque de Sirius* introduit le second mémoire de Petrie sur l'*application du Calendrier à l'Histoire*. Les calculs d'Oppolzer ont montré que la période Sothiaque n'avait pas une durée constante, mais que, fixant le début d'un premier cycle en 4235 av. J.-C. et celui d'un second en 2775, il n'y a plus que 1459 années égyptiennes, au lieu de 1461, entre 2775 et 1317 début du troisième, puis 1457 années entre 1317 et 139 ap. J.-C. date de l'observation de Censorin. Les découvertes récentes nous obligeant à remonter plus haut dans le passé qu'Oppolzer ne l'avait jugé nécessaire, Knobel a refait toutes les opérations, ajouté

avant l'an 4235, deux périodes nouvelles qui sont longues respectivement de 1471 années (4236-5705) et de 1467 années (5705-7171) égyptiennes, et montré dans le tableau suivant le moment de nos saisons actuelles où le lever de Sirius avait lieu :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 7171 | 21 mai | 2900 | 22 juin |
| 5900 | 30 » | 2775 | 23 » |
| 5705 | 1er juin | 1400 | 4 juillet |
| 4400 | 10 » | 1317 | 5 » |
| 4235 | 11 » | 139 p. C. | 17 » |

Il serait difficile de rendre compte ici des applications que Petrie fait de ces données aux faits que les monuments nous révèlent, sur la constitution du calendrier égyptien et sur le jeu de ses éléments : il en a groupé les conclusions sous forme de diagramme dans les planches III-V du présent volume. Cette dissertation n'est d'ailleurs elle-même qu'une sorte de préface à un mémoire plus développé sur la *Longueur de l'Histoire d'Égypte*. Les paragraphes en sont assez brefs individuellement, mais ils concourent tous à montrer qu'il ne faut pas raccourcir par trop la durée du royaume d'Égypte. Commençant par la IIIe dynastie, Petrie se sert des marques de carrière qu'il a relevées à Meïdoum pour déclarer que l'an XVII du règne de Sanafraouî tombe entre les ans 4730 et 5136 ou 3222 et 3268 av. J.-C., puis il s'appuie sur les dates des papyrus de Berlin pour prouver que l'an VII du règne de Sanouasrît III se trouve quelque part entre 3450 et 3246 ou 1999 et 1786 av. J.-C., ou, si l'année égyptienne ouvrait sur le mois de Mesorè, cent vingt ans plutôt dans l'une ou l'autre de ces hypothèses. Grâce à ces observations, l'intervalle qui sépare la XIIe dynastie de la IIIe peut être resserré entre certaines limites : selon que l'on compte, il est soit de 1258, soit de 1138 années au minimum, avec un maximum possible de quatre siècles en plus dans les deux cas. Si maintenant l'on compare ces chiffres à ceux de Manéthon, on reconnaît que, d'après les différentes versions des listes royales, l'historien d'époque grecque évaluait cet intervalle soit à 1198 soit à 1284 ans, contre les 1138 ou 1683 qui résulteraient des documents cités plus haut. On comprend, par cet exemple, à quel genre d'arguments Petrie a recours pour établir la vraisemblance de la chronologie longue, mais son exposition est si dense qu'il n'y a pas moyen de les résumer de façon suffisamment intelligible. Je me bornerai donc à transcrire ici le tableau qu'il dresse des dix-huit premières dynasties.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Ire | 5546-5293 | Xe | 3807-3622 |
| IIe | 5293-4991 | XIe | 3622-3579 |
| IIIe | 4491-4777 | XIIe | 3579-3366 |
| IVe | 4777-4493 | XIIIe | 3366-2913 |
| Ve | 4493-4275 | XIVe | 2913-2759 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| VI^e | 4275-4077 | XV^e | 2540-2256 |
| VII^e | 4077-4007 | XVI^e | 2256-1738 |
| VIII^e | 4007-3907 | XVII^e | 1738-1587 |
| IX^e | 3907-3807 | XVIII^e | 1587-1328 |

Comme on le voit, Petrie ne fait aucune concession aux systèmes de l'école berlinoise.

Dans le mémoire sur *les Nomes de l'Égypte* il a voulu illustrer, par la description et par la carte, l'histoire des divisions administratives, depuis les temps préhistoriques, jusqu'à l'époque gréco-romaine. Il part d'une répartition primitive en treize provinces, dont il pense trouver l'indication dans l'usage qu'avaient treize nomes de fabriquer des figurines d'Osiris avec du blé, et il essaie de retracer d'époque en époque les péripéties par lesquelles ces treize provinces produisirent les quarante et quarante-deux circonscriptions des Ptolémées et des Césars. Dans son avant-dernière note, il remarque le premier que le dieu représenté sur les monnaies d'Ebusus, la moderne Iviça, est le dieu Bisou-Bousou des Égyptiens, et il propose de traduire le nom antique, par *Ile du dieu Bésa*. Dans la dernière, nous trouvons une description des fours à potier de Memphis, et nous lisons des considérations sur l'âge et sur la technique des résidus de cuisson qui y furent découverts. Un mémoire de Milne sur le *Monnayage alexandrin*, et deux mémoires de M^lle Murray terminent le volume. Celle-ci nous apprend dans l'un qu'un cercueil de l'époque saite porte une figure d'hippocampe ; le détail de l'exécution lui paraît indiquer dans ce motif de décoration l'influence de l'art grec archaïque. Ce n'est pas à dire vrai un hippocampe qui est représenté sur la planche qui accompagne sa note, mais un serpent à tête de cheval, et elle ne paraît pas s'être rappelé qu'on rencontre parfois à la même place, sur des cercueils de la même époque, des serpents ordinaires avec ou sans ailes. Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons de l'introduction d'une tête de cheval dans des types qui ne la comportaient pas jadis : Chassinat a signalé dans les textes polémiques une variante du traîneau, avec lecture *hotpou-hotpe*, où la tête de gazelle des Ramessides est remplacée par une tête de cheval. Le mémoire sur les vases en forme d'animaux est intéressant, mais incomplet; notre Musée du Caire, par exemple, en possède un certain nombre dont je ne distingue pas les équivalents chez M^lle Murray, et probablement le catalogue qu'elle a dressé s'allongerait-il beaucoup, si elle parcourait les grandes collections de l'Europe. Il y aurait là pour un jeune archéologue un sujet de thèse bien déterminé, mais qui exigerait plus de temps et plus de recherches qu'on n'imaginerait au premier abord : nous devons savoir gré à M^lle Murray d'en avoir tracé une bonne esquisse.

Cette courte table de matières attirera sans doute l'attention des lecteurs sur ce volume d'*Études*. Les idées ou les méthodes y sont

d'une ingéniosité souvent inquiétante, et je ne dis pas que ceux qui l'auront parcouru se rangeront partout à l'avis de Petrie : ils ne pourront que tirer profit de le voir discuter à nouveau plus d'une question qu'une certaine paresse d'esprit nous incite parfois à considérer comme résolues.

G. Maspero.

---

Henri Gauthier, **Le livre des Rois d'Égypte, Recueil de Titres et protocoles royaux, suivi d'un Index alphabétique,** t. III, de la XII$^{e}$ à la fin de la XVII$^{e}$ dynastie (forme le tome XVIII des *Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'Archéologie Orientale du Caire*, sous la direction de M. Chassinat), Le Caire, Imprimerie de l'Institut français, 1910, in-4°, 171 p.

J'aurais dû rendre compte du premier volume lorsqu'il parut il y a trois ans. Je regrette de ne pas l'avoir fait, mais somme toute, le mal n'est pas aussi grand que s'il s'agissait d'un autre genre d'ouvrage. L'histoire de l'Égypte s'étend sur un si grand nombre de siècles que les noms des Pharaons et des personnes de leur famille ne sauraient se fixer tous dans la mémoire d'un seul savant, si bien informé soit-il des monuments sur lesquels on peut les rencontrer. Lorsque Lepsius, il y a un demi-siècle et plus, essaya de réunir dans son *Königsbuch* ceux que l'on connaissait alors, il en amassa la valeur d'un gros volume in-quarto des plus précieux. Ce livre s'épuisa assez vite; l'abrégé que Bouriant et Brugsch en publièrent, il y a vingt-cinq ans, disparut à son tour malgré ses imperfections et le *Book of Kings* de Budge qui succéda à celui de Bouriant et de Brugsch devient rare, bien qu'il ne comprenne qu'une partie des renseignements dont nous avons besoin tous les jours. Il y avait donc intérêt à reprendre les éléments de ces recueils, à les reclasser, à y adjoindre les matériaux innombrables qui nous arrivent sans cesse, et à composer du tout un nouveau *Livre des Rois*. C'est à quoi M. Henri Gauthier, ancien membre et aujourd'hui bibliothécaire de l'Institut d'Archéologie, travaille, sur la recommandation de son maître, M. Loret. L'œuvre étant toute de dévouement est de celles que peu de savants se plaisent à entreprendre. Il faut dépouiller patiemment des centaines de mémoires ou de livres, collationner des copies souvent fautives pour tâcher d'en déduire les formes correctes, vérifier le plus possible les publications anciennes sur les originaux qui sont conservés dans les Musées de l'Europe ou qui sont demeurés en Égypte, et quand on a sacrifié des années à cette tâche rebutante, se dire qu'on n'a produit que quelque chose d'illisible, un de ces répertoires utiles sans éclat, qui sera ignoré en dehors du cercle restreint des gens du métier, et que ceux-ci accableront de leur mauvaise humeur lorsque, par hasard, ils n'y rencontreront pas la mention d'un prince ou d'une princesse que la fortune des fouilles leur aura jeté brusquement entre les mains. M. Gauthier s'est attelé à la besogne, sans se demander s'il ne pourrait pas consacrer ses loisirs à des recherches moins ingrates, et il a

déjà devant lui l'étoffe de quatre ou cinq gros volumes. Le premier traitait des Pharaons de l'âge Memphite et du premier âge thébain, du commencement de la Ire à la fin de la XIIe dynastie : il est fort bon. Le présent fascicule du second, va des débuts de la XIIIe aux derniers temps de la XVIIe dynasties : il vaut le premier.

On n'analyse pas plus un *Livre des Rois* qu'on n'analyse un dictionnaire : l'article, pour être complet, devrait être aussi long que l'œuvre même. Celle-ci est rédigée sur un plan uniforme d'un bout à l'autre : une courte introduction en tête de chaque dynastie, puis l'énumération des Pharaons qui y sont inscrits, avec les variantes de leur protocole, le nom des femmes qu'ils ont épousées, des enfants qu'ils ont eus, des particuliers alliés par le mariage à la famille royale. Le *Königsbuch* de Lepsius ne comprenait que les notions généalogiques, sans références aux monuments dont elles étaient tirées, ni aux endroits où ces monuments se trouvaient, qu'ils fussent publiés ou inédits. M. Gauthier, et c'est là ce qui assure à son recueil tant de supériorité sur l'ancien, cite à chaque fois ses autorités anciennes ou modernes, examine brièvement l'avis de chaque auteur et indique en passant les raisons qui l'ont poussé à préférer telle opinion à telle autre. Il n'a pas d'ailleurs commis l'erreur de mêler la discussion à son texte ; il l'a reléguée au bas des pages, dans des notes fort nourries. Il va de soi que les omissions ou les erreurs ne manquent point parmi tant de références. En veut-on quelques-unes ? A la page 54, la découverte du fragment d'obélisque au nom du prince Nahasi-Nahsi est attribuée à Petrie : elle avait été faite vingt-cinq ans plus tôt par Mariette. A la p. 70, à propos de la stèle du roi Ouapouaitoumsaf il fallait rappeler qu'elle a été publiée par Prisse d'Avennes (*Revue Archéologique*, 1845, t. II, p. 11) ; c'est là que Devéria l'avait copiée. A la page 120, note 2, ce n'est pas M. Pieper qui a reconnu que le roi Noubti de la *Stèle de l'an 400* n'était pas un Hyksôs, mais le dieu Set lui-même ; c'est moi, avant que M. Pieper ne fût né (*Revue Critique*, 1880, t. I, p. 467), et M. Gauthier s'en est aperçu un peu plus loin. J'ai relevé un certain nombre d'inadvertances de même espèce. Cela n'a pas grande importance, toutefois, en ce qui me concerne, je lui poserai une question : pourquoi appelle-t-il *Histoire abrégée* l'Histoire d'Orient en un volume qui fait partie de la collection Hachette ? On dirait qu'il la prend pour une réduction de l'Histoire en trois volumes ; ce qui n'est pas : la première édition en date de 1875, dix-neuf ans avant que les livraisons de l'autre fussent mises en vente. Il est difficile d'éviter que parfois les fiches se brouillent ou se perdent et que les titres s'altèrent, lorsque l'on est obligé de renvoyer à des cinquantaines d'auteurs. Je m'étonne que l'attention de M. Gauthier n'ait pas faibli plus souvent : cela eût été que tous ceux qui ont eu l'occasion de se livrer à ce genre de travail l'auraient excusé volontiers.

Les temps qui séparent la XIIe de la XVIIIe dynastie sont à coup sûr ce qu'il y a de plus incertain et de plus trouble jusqu'à présent dans l'histoire de l'Égypte. Il y a là cinq dynasties et beaucoup de Pharaons dont nous ne savons presque rien encore, mais qui, si nous en croyons la tradition d'époque ptolémaïque, avaient régné plus d'un millier d'années. J'ai parlé souvent, ici même, des deux chronologies qui se partagent en ce moment les faveurs des Égyptologues, la longue qui accepte pleinement le témoignage de Manéthon, et la courte qui réduit à deux siècles et demi ou trois siècles plus ou moins l'intervalle entre les Sanouasrît et les Thoutmôsis. Je n'ai jamais admis ni l'une ni l'autre, quant à moi, et je préfère attendre patiemment que, les documents contemporains se multipliant, nous puissions éliminer peu à peu les chances d'erreur et établir sur pièces authentiques et non sur raisonnements une chronologie réelle, qui certes sera plus courte que la longue d'aujourd'hui, plus longue que la courte. Un coup d'œil jeté sur le livre de M. Gauthier montrera à quelles difficultés s'exposent les savants qui raccourcissent trop les temps. Réunies, la XIIIe et la XIVe dynasties ne comptent guères moins de cent quarante membres, à en juger d'après la liste de Turin. Nous possédons pour vingt-six d'entre eux la longueur des règnes ou des dates qui nous fournissent une durée minimum, et les chiffres additionnés produisent déjà un total de cent cinquante ans passés. Que reste-t-il pour les cent quatorze autres et pour ceux des XVe, XVIe et XVIIe dynasties, dans le système de la chronologie courte? La plupart des Égyptologues oublient trop qu'il est plus prudent et d'un esprit plus critique de se résigner à ignorer bien des points de cette histoire. M. Gauthier ne tombe pas dans le travers de vouloir déterminer à quatre années près la place de cette époque dans le temps, et de supprimer de la tradition tout ce qui va contre la théorie dominante. Il a enregistré les rois aussi consciencieusement qu'il l'a pu, il a noté les années qui leur sont attribuées par les documents égyptiens, et il a laissé à qui il plaira le soin de les interpréter. Grâce à cette neutralité un peu sceptique, il aura la fortune de voir son témoignage invoqué par les partisans des deux doctrines, et son livre servira la science longtemps après qu'elles seront allé rejoindre les belles chronologies qui ont défilé sous mes yeux depuis quarante-trois ans que je rends compte dans cette *Revue* de ce qui touche à l'Égypte.

G. Maspero.

---

**Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Altertumskunde**, *Band 48*, Richard Lepsius *als Erinnerungsdenkmal zum 100sten Geburtstage*. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Bucchandlung, 1911, in-4°, 176 p. avec 39 vignettes dans le texte, 4 planches et 1 portrait de Lepsius.

Vingt-huit égyptologues de divers pays se sont réunis pour rédiger ce quarante-huitième volume de notre *Zeitschrift*, comme un hom-

mage rendu à Richard Lepsius, au centième jour anniversaire de sa naissance. Ainsi qu'il est naturel les Allemands et les Autrichiens y figurent en plus grand nombre, L. Borchardt, M. Burchardt, K. Dyroff, A. Erman, H. Junker, E. Mahler, G. Möller, H. Ranke, G. Röder, H. Rusch, H. Schäfer, K. Sethe, W. Spiegelberg, G. Steindorff, F. Vogelsang, U. Wilcken, W. Wreszinski; pour le reste, on remarque cinq Français, G. Bénédite, H. Gauthier, P. Lacau, G. Maspero, Montet, deux Anglais, Alan H. Gardiner et F. Ll. Griffith, deux Russes, O. de Lemm et B. Tourajeff, un Américain, G. Reisner, un Suisse, E. Naville. Comme on peut le croire, la variété des sujets est considérable, mais je n'ai pas l'intention d'en énumérer seulement les titres : je me bornerai à dire que chacun des auteurs s'est efforcé de faire pour le mieux, et que le volume est dans son ensemble digne de l'homme illustre auquel il est dédié.

Lepsius fut le premier en Allemagne à se proclamer disciple de Champollion, et pendant près d'un demi-siècle, par la plume ou par la parole, il travailla à développer, à fortifier, à répandre la doctrine du maître. Ses livres ont élevé des générations d'égyptologues, et aujourd'hui encore, plus d'un quart de siècle après sa mort, certains d'entre eux forment le fonds de toute bibliothèque égyptologique. Sa gloire s'était répandue au-delà de la zone étroite dans laquelle la plupart des gloires scientifiques demeurent enfermées, et son nom est de ceux qui sont parvenus jusqu'au grand public : on le cite couramment en France avec ceux de Champollion, de Mariette et de Rougé, mais de tous ceux d'entre nous qui l'admirent, combien en reste-t-il qui l'ont vu? Il avait bien voulu encourager mes débuts, il y a quarante ans largement passés, et la correspondance engagée entre nous vers 1868 ne cessa qu'avec sa mort.

G. Maspero.

---

J. Barth. **Sprachwissenschaftliche Untersuchungen zum Semitischen.** Zweiter Teil. Leipzig, Hinrichs, 1911. 3 M. 60.

Ce petit livre doit à la rare connaissance philologique des langues sémitiques, à la méthode rigoureuse de M. Barth et à son opiniâtre incrédulité pour les explications insuffisantes, d'apporter des solutions nouvelles, généralement satisfaisantes, à un certain nombre de problèmes qui intéressent les sémitisants.

Le livre est une suite d'articles de peu d'étendue. Ils ne seront pas énumérés ici ; seuls sont relevés les plus importants.

M. B. donne plusieurs exemples de noms de parenté faisant paire, et s'empruntant par suite des flexions inattendues (suffixe féminin s'appliquant à un masculin) ou une vocalisation nouvelle du radical. C'est un bon modèle d'influence du sens des mots sur leur forme.

L'explication admise jusqu'ici de l'arabe maghribin *rāni* « je suis », etc., par le radical du verbe *ra'ā* « voir » est peut-être destinée à dis-

paraître devant celle proposée par M. B. : il s'agirait non d'un verbe, mais d'une interjection démonstrative, bien attestée par ailleurs, notamment sur le domaine hébréo-araméen.

L'article le plus étendu et le plus important du recueil est consacré à la flexion des noms de nombre ; on connaît, entre autres complications, ce phénomène déconcertant : les dix-neuf premiers noms de nombre du sémitique ont une flexion féminine quand ils sont joints à un substantif masculin, et inversement ; le féminin est, comme on sait également, marqué par une désinence — *ā* ou *-t*. D'après M. B., seul le *t* serait primitif dans les noms de nombre et emprunté à une flexion pronominale bien attestée, notamment en éthiopien : masc. — *tū*, fém. — *tī*. Ce suffixe aurait été pris par les noms de nombre primitifs, de genre indifférent, sous sa forme — *tū* ; puis, parce qu'il semblait être *t* (marque du féminin + *u* (marque du nominatif), il aurait passé simplement pour un suffixe féminin, sur les domaines où il n'était plus d'usage vivant par ailleurs. D'autre part, il n'aurait tout d'abord été ajouté aux noms de nombre qu'avec une nuance de détermination spéciale. Ici intervient la partie la plus faible de la démonstration : la forme masculine — *tū* apparaissant seule dans les adjectifs numéraux déterminés, à l'exclusion du féminin — *tī*, le sentiment linguistique en serait venu à voir dans ce suffixe — *tū* une marque du masculin, et à considérer par contre comme réservées au féminin les formes primitives sans suffixes (page 7). C'est une explication bien subtile et qu'on aura de la peine à admettre telle que. Au moins a-t-elle le mérite d'avoir une base solide dans la morphologie du sémitique et de ne pas reposer uniquement sur de vagues considérations psychologiques : il faut espérer que quelque chercheur, peut-être M. Barth lui-même qui sait revoir ses anciennes hypothèses, arrivera, en suivant cette voie, à résoudre mieux le problème irritant du système des noms de nombre dans les langues sémitiques.

M. Cohen.

---

Franz Frederik Schmidt, **Die Occupatio im islamischen Recht.** Strassburg, 1910, Trübner, 57 p. in-8.

L'histoire des origines du droit musulman est encore à faire, malgré les travaux de détails parmi lesquels on peut citer ceux de Becker, de Sachau, de Goldziher, de Chauvin, auxquels vient s'ajouter celui de M. Schmidt [1]. La double compétence de l'auteur, comme juriste et comme arabisant, lui a permis de reconnaître avec preuves à l'appui, l'origine de la *ghanima* dans l'*occupatio* du droit romain. Les principes sur lesquels repose celle-ci sont les mêmes que ceux qui sont invoqués pour la première : qu'il s'agisse du butin fait à la guerre, des produits de la mer, des trésors, des métaux, du gibier, des objets

1. Il faut y joindre une note complémentaire d'I. Goldziher sur le *mirbâ'* dans l'ancienne Arabie, *Islam*, 2ᵉ année, fasc. I, p. 102-104.

sans propriétaire. La traduction d'un chapitre du *Kitâb et Kharâdj* d'Abou Yousof, sur le partage du butin forme un appendice à cet excellent mémoire qui se termine par une bibliographie soignée.

René Basset.

---

K. Künstle. **Die Legende der drei Lebenden und der drei Toten und der Totentanz...** *mit einer farbigen und sechs schwarzen Tafeln, sowie 17 Textabbildungen.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1908; in-4° de 116 pages.

Livre médiocrement ordonné, mais qui apporte beaucoup de documents nouveaux et d'intéressantes suggestions. Après quelques pages sur la place que tiennent les monuments du pays bas-rhénan dans la peinture au xv^e siècle, l'auteur décrit des peintures murales récemment découvertes dans les églises de l'Oberland bernois et qui représentent des scènes fort diverses (p. 5-17): il consacre ensuite à la légende des pèlerins de Saint-Jacques un « excursus » (p. 18-27), dont la présence se justifie par le fait que certaines peintures décrites plus haut sont relatives à cette légende. Nous abordons enfin le véritable sujet du livre. M. K. étudie la légende des Trois Morts et des Trois Vifs, d'abord dans la littérature (p. 30)[1], puis dans l'art (p. 42-62); il nous donne ensuite un commode résumé critique des travaux consacrés, de 1820 à nos jours, à rechercher les origines de la Danse macabre; enfin, ayant montré qu'aucun des systèmes antérieurs n'est satisfaisant, il nous propose une solution qui semble bien la meilleure, et que les historiens de l'art devront, en tous cas, prendre en sérieuse considération : la danse macabre ne serait, selon lui, qu'une amplification de la vieille légende des Trois Morts et des Trois Vifs; elle est en effet à l'origine, non une danse, mais une procession par couples, où un mort — et non la Mort — entraîne un vivant; or nous avons précisément cette disposition, à l'état embryonnaire, dans la dite légende. M. K. reconnaît (p. 93), que le rapprochement a été fait bien des fois avant lui; mais nul, ajoute-t-il, « n'a sérieusement essayé de montrer le rapport entre les deux thèmes ». Il est curieux que M. K., qui a spécialement étudié la bibliographie de son sujet, ait ignoré précisément un travail récent où sa propre théorie avait été exposée de la façon la plus nette; il regrettera certainement de n'avoir pas connu à temps les belles pages qu'a écrites sur ce sujet M. E. Mâle, dans son livre magistral sur *l'Art religieux à la fin du moyen âge* (p. 383 et 396)[2].

---

1. Il publie deux textes intéressants; p. 34, une séquence latine du xiii^e siècle, qui serait la plus ancienne version du *Dit des Trois Morts* (les « vivants » n'y apparaissent pas); mais la date serait à vérifier. — P. 38, une version allemande inédite (xv^e siècle) du même thème.

2. Le livre de M. Mâle est de 1908, comme celui de M. K.; mais les pages en question avaient déjà paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^er avril 1906; voy. notamment p. 652.

En ce qui concerne les monuments littéraires, M. K. est médiocrement au courant. Il cite encore, d'après Jubinal, « Gautier *de* Mapes » et « Nicholes de Marginal » (pour « Margival »). Il ne connaît les diverses rédactions des *Trois Morts et des Trois Vifs* que d'après l'édition de Montaiglon (1856); sur les éditions plus modernes, et naturellement supérieures, il eût trouvé de précieuses indications dans le livre de M. Naetebus, *Die Nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen* (p. 145, 174-5).

A. Jeanroy.

---

**Mittelalter und Renaissance,** Die Wiedergeburt des Epos und die Entstehung des neueren Romans, Zwei akademische Vorträge von S. Singer. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1910 (2e vol. de *Sprache und Dichtung*, hgb. von H. Mayne und S. Singer). In-8°, VIII-56 pp., 1,80 m.)

De ces deux discours, prononcés dans l'*aula* de l'université de Berne, le plus important, parce qu'il contient le plus d'idées neuves et de faits examinés sous un angle particulier, est le premier. M. Singer s'attache à y démontrer que le moyen âge a été le précurseur de la Renaissance. On s'imagine trop volontiers que la Renaissance a vu éclore l'individualisme, qu'on dit inconnu au moyen âge. Mais la nature n'a pas fait de bond ici, pas plus qu'elle n'en fait ailleurs, et la Renaissance est simplement la suite d'une évolution commencée quelques siècles auparavant. Ce fait trouve sa démonstration dans l'épanouissement de l'autobiographie et d'une poésie lyrique originale, aussi bien que dans la production de trois types où se reconnaît un individualisme marqué : le religieux, le « gentleman » et le héros. Dans le deuxième discours M. S. jette un coup d'œil général sur le développement de l'épopée médiévale qui est, comme on le sait, la mère — fière ou confuse ? — du roman moderne. M. S. nous avertit qu'il prépare un travail étendu sur ce qui a fait l'objet de ces discours. Il n'était pas besoin de ce renseignement : nous savons que M. S. est très informé des choses qu'il a traitées ici [1].

F. Piquet.

---

**Bibliographie d'Étampes et de l'arrondissement...** par Paul Pinson,... — Étampes, M. Dormann; Paris, H. Champion, 1910. In-8° de VI-155 pages.

Le titre complet de cet ouvrage est *Bibliographie d'Étampes et de l'arrondissement ou catalogue par ordre alphabétique de noms d'auteurs et d'anonymes des documents imprimés, cartes et plans relatifs aux villes, bourgs, villages, hameaux, abbayes, châteaux, rivières, hommes remarquables, avec des notes bibliographiques et littéraires.* J'ai tenu à le transcrire puisque l'auteur y indique sa méthode : c'est un répertoire par ordre alphabétique des noms d'auteurs ou des

1. Je n'ai pu voir si l'Islandais esquissé par M. S., p. 95, est l'ancien habitant de l'île ou l'immigrant norvégien qui prit pied en Islande à la fin du IXe siècle.

premiers mots des ouvrages anonymes. Ce système est acceptable (et encore avec quelques restrictions) quand les subdivisions sont très nombreuses ; mais quand la bibliographie d'une ville comme Étampes comprend 92 pages, il ne l'est pas du tout s'il ne se combine avec une table des matières très détaillée. Or cette table n'existe pas. Il était donc infiniment préférable de suivre un ordre méthodique rigoureux, avec rappels des articles précédents quand il y avait lieu. M. Paul Pinson a si bien compris les inconvénients de son système qu'il l'a parfois abandonné pour grouper ensemble les documents et publications relatifs à certains personnages (les saints Can, Cantien et Cantienne, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, etc.), à la rivière d'Étampes, au siège de 1652, etc. Mais alors l'ordre alphabétique qu'il avait annoncé est rompu.

D'ailleurs, même avec le correctif d'une table méthodique bien faite, cet ordre alphabétique ne vaut rien pour les ouvrages anonymes, ni surtout pour les simples chartes, diplômes ou bulles, dont M. Pinson a fait le relevé. Il y a même, pour ces dernières pièces, une telle confusion, qu'il faut chercher des documents analogues à *Charte* ou à *Bulle*, à *Charte* ou à *Concession* ou à *Confirmation* ou à *Diplôme* ou à *Donation* ou à *Lettres*. Puisque M. Pinson voulait s'en tenir à l'ordre alphabétique, il fallait les porter au nom du pape, du roi, de l'évêque, etc. qui en avait fait l'octroi. Ailleurs, les circulaires électorales sont classées par les premiers mots du titre : il était nécessaire de les mettre au nom de leurs auteurs, de ceux qui les ont signées. Voilà comment des recherches longues et minutieuses, un effort patient et une véritable érudition n'arrivent qu'à produire un ouvrage tout à fait défectueux [1].

L.-H. Labande.

---

Charles Sellier. **Anciens Hôtels de Paris.** Nouvelles recherches historiques, topographiques et artistiques. Paris, H. Champion, 1910. In-8° de VIII-435 pages.

La présente publication, due à un historien des plus compétents qui connait admirablement son vieux Paris, offre plus qu'un intérêt particulier. Les hôtels auxquels M. Charles Sellier, dans ce premier volume, consacre de copieuses notices, ont appartenu à des familles célèbres, sur lesquelles de multiples renseignements sont accumulés, Il suffit de les citer pour que le lecteur soit mis en goût : hôtels Le Pelletier de Saint-Fargeau (cette ancienne demeure abrite aujourd'hui la Bibliothèque historique de la ville de Paris), de Jassaud, de Canillac, de Hollande, de Saint-Chaumond, d'Aumont, de Luynes, des archevêques de Sens et de Lamoignon. Encore que quelques familles ayant possédé ces vieux hôtels aient une histoire un peu trop écourtée (par

1. L'auteur a-t-il bien corrigé ses épreuves ? Je lui signalerai par exemple les notices latines n°s 397 et 673 qui sont très fautives.

exemple celle des Canillac), il n'en est pas moins certain qu'on trouvera ici beaucoup de renseignements non seulement sur ces familles, mais encore sur la topographie de l'ancien Paris, car M. Sellier ne se contente pas d'étudier une maison depuis le début de la construction que nous voyons aujourd'hui, il remonte le plus haut possible dans le passé, jusqu'au temps où des céréales croissaient sur leur emplacement.

Il a cherché ses documents tout d'abord dans les publications qui existent déjà, puis dans les archives publiques, dans les minutes notariales et les archives privées : plus d'une fois il a pu retrouver ainsi les titres d'une maison pour trois ou quatre siècles. Il y a cependant un hôtel sur lequel il aurait pu facilement se procurer une plus ample documentation : c'est l'hôtel d'Aumont, rue de Jouy. Il n'ignorait pas cependant que les archives de la famille d'Aumont étaient passées par succession aux princes de Monaco : même, M. Saige lui avait fourni quelques détails puisés dans ce fonds. Pourquoi ne l'a-t-il pas utilisé davantage ? Il existe, en effet, pour les XVII^e et XVIII^e siècles, de précieux inventaires de succession et de curieux états de l'hôtel qui lui auraient permis d'en reconstituer toutes les dispositions intérieures au temps de sa plus grande splendeur, l'ameublement, la décoration, etc. Il est même étonnant que M. Sellier, généralement si bien informé, n'ait pas connu le volume publié en 1904 par le D^r E.-T. Hamy, de l'Institut (*Correspondance du cardinal Mazarin avec le maréchal d'Aumont*), où il aurait pu rencontrer des renseignements très précis sur le maréchal, ses ascendants et descendants. Il était préférable de s'adresser là plutôt qu'aux ouvrages, d'ailleurs très estimables, du P. Anselme, de Potier de Courcy et La Chenaye-Desbois (et non La Chesnaye, comme écrit M. Sellier).

La tâche entreprise par l'auteur des *Anciens Hôtels de Paris* est tellement vaste qu'il n'est pas surprenant que l'exécution faiblisse sur certains points. Je suis persuadé que tous ceux qui pourront la lui faciliter s'empresseront de le faire : ses livres seront trop curieux pour qu'il rencontre quelque résistance.

L.-H. Labande.

---

Victor Cherbuliez, **L'idéal romanesque en France de 1610 à 1816.** Paris, Hachette, 1911 ; in-16 de VI-300 pages.

Ces conférences données à Neuchâtel en 1860, « l'histoire du roman français saisie comme histoire de la Société française », sont la première œuvre du romancier genevois [1] : rien d'étonnant si l'information en est plutôt surannée, et si l'armature historique en est un peu frêle, au regard des travaux qui ont enrichi, ces quinze

---

1. « *Blanchir* » *contre son épaisse armure* est bizarre, p. 245 ; ne faut-il pas lire *rebondir*? Garrick (p. 77) passe pour s'être toujours refusé à jouer le rôle d'Othello.

dernières années, notre connaissance de la société et de la littérature. Ni sur les antécédents de l'*Astrée*, ni sur la signification de l'« honnête homme » de 1660, trop assimilé ici au galant homme, ni sur l'idéal romanesque, déjà favorable à la *belle âme* et au *cœur sensible*, de la fin du XVIIe siècle, ni sur la disposition des esprits à la veille de la Révolution, nous ne trouvons dans ce livre des vues qui puissent être acceptées sans réserve; et, pour le plan implicitement « évolutif » de ces conférences, c'est une curieuse disposition qui place la *Marianne* de Marivaux après la *Nouvelle Héloïse*, et invite ainsi le lecteur à rebrousser chemin de 1761 à 1736. Aussi bien, le mérite de l'ouvrage est d'un tout autre ordre, et ce n'est pas, à vrai dire, l'enchaînement « historique » des faits littéraires ou sociaux qui le constitue : il est dans la psychologie avisée et l'ingéniosité charmante avec lesquelles le futur romancier démonte et reconstitue ces types romanesques, un Saint-Preux, une Corinne, dans lesquels s'incarne, pour un temps, l'idéal secret d'une société, « le trait d'union le plus énergique qui existe entre les hommes » comme dit excellemment Cherbuliez en parlant de l'homme de génie. Et nul doute que le futur biographe du romancier ne trouve, dans ces leçons si soigneusement rédigées, des indices curieux sur les conceptions propres, en morale, en psychologie et en littérature, de l'auteur de *Jean Teterol*.

F. BALDENSPERGER.

---

FRANCIS BROWN BARTON. **Étude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIIIe siècle.** Paris, Hachette, 1911; in-8° de II-161 pages.

Sujet intéressant, dont l'auteur limite pour l'instant l'étude à la date un peu bien stricte de 1800, et qu'il aborde avec un zèle bibliographique et une entente des idées littéraires qui laissent encore à désirer. Il discerne bien les principales raisons qui firent du *Voyage sentimental* une des lectures préférées du public rousseauiste et confinèrent en revanche l'appréciation de *Tristram Shandy* dans des cercles restreints; il établit des confrontations solides entre les originaux de Sterne et telles imitations de Diderot, Vernes, X. de Maistre, Mlle de Lespinasse, et développe quelques excellentes indications de J. Texte au sujet de l'influence anglaise. Mais M. Barton ne semble pas connaître de première main l'atmosphère intellectuelle où se meut son sujet, simplifie à l'excès les conditions que rencontrait en France l'œuvre shandéenne, fait trop peu apercevoir, en face des « âmes sensibles », les « têtes froides » qui luttaient contre l'anglomanie éperdue. Le passage personnel de Sterne en France a été une des raisons — qu'il fallait approfondir — de son succès : témoin ce Monticour qu'a connu Frénilly, « l'ami de Sterne..., plein d'esprit et de sel, rieur de sang froid et qu'on appelait [vers 1777] le roi des persifleurs [1]. » Cer-

---

1. *Souvenirs*. Paris, 1908, p. 15.

tains succédanés de l'humour, dont est à sa manière ce fameux « persiflage », n'avaient pas disparu de l'esprit français, et il eût été intéressant, mais délicat, d'en rechercher les traces[1] : affinités qui s'offraient à l'influence de Sterne sur d'autres points, malgré tout, que la sentimentalité. Celle-ci reste assurément le titre principal de Sterne à la faveur du XVIIIe siècle, bien que le sens des infiniment petits psychologiques, un certain genre de curiosité et d'humanité chez les voyageurs soient renforcés par l'exemple de Sterne. Parmi les ouvrages qu'a négligés M. B., et où se manifeste l'influence de l'humoriste attendri, je signalerai les suivants : La Borde, *Lettres sur la Suisse* (Genève, 1783, t. I, p. 8) ; J. Cambry, *Promenades d'automne en Angleterre* (Paris, 1788) ; Massias, *Le prisonnier en Espagne* (Paris, 1798). Le Blançay de Gorgy, les *Amants d'autrefois* de Mme de B*** (Paris, 1787), la traduction française de la fantaisie hollandaise intitulée *Testament de Gille Blasius Sterne* méritent, de leur côté, d'être au moins signalés dans la bibliographie.

F. BALDENSPERGER.

---

Allan Burdett THOMAS, **Moore en France** ; Contribution à l'histoire de la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française, 1819-1830. Paris, Champion, 1911 ; in-8° de XII-173 pages.

La grande notoriété dont jouit le poète des *Amours des Anges* sur une partie du continent a parfois semblé porter ombrage à la renommée de Byron lui-même : aujourd'hui elle apparaît surtout comme une ligne indistincte qui double le trait énergique de l'influence byronienne. Les curiosités intellectuelles de la Restauration et, par suite, les origines littéraires du Romantisme n'en comportent pas moins de nombreux afflux issus de l'œuvre de Moore, et une enquête sur cette fortune, aussi brillante et passagère que les météores apparaissant dans les poèmes du « barde » irlandais, ne pouvait manquer d'apporter des résultats intéressants. Pour tout ce qui est de la notoriété de Moore en France, le livre de M. Thomas donne d'utiles précisions[2], et il y a là, pour l'ascendance étrangère du premier Romantisme et ces « oncles » dont parlait Sainte-Beuve, un certain nombre de données précieuses, dont le travail de M. T. recueille les indices avec un scrupule qui s'en tient trop souvent à l'analyse et à la citation, et ne se hausse pas assez à l'interprétation et à l'explication. Quant à l'action, plus ou moins apparente, qu'exerça le poète, elle n'est tout à

---

1. Les singularités typographiques — pratiquées déjà par Rabelais — se retrouvent par exemple dans *Ann'quin Bredouille*. Les œuvres du Cousin Jacques (Beffroy de Reigny) auraient dû être prises en considération.

2. Ajouter A. de la Garde, *Brighton, scènes détachées d'un voyage en Angleterre*. Paris, 1834, p. 55 ; la préface de Nodier au choix de *Poésies* de Byron et Moore paru en 1829 ; le poème commencé par Destravault, *l'Amour, bonheur des anges et des hommes*. Paris, 1823. Il semble établi que la nouvelle acception donnée par Berlioz au mot de *mélodie* vient de Moore.

fait démontrable que dans l'*Eloa* de Vigny : M. T. complète fort diligemment la recherche que j'en avais moi-même tentée, et s'efforce de déterminer une influence analogue dans d'autres œuvres de la littérature « angélique » de 1823 et ses alentours. Plus délicate était la critique, dès qu'il s'agissait de doser ces impondérables : un goût, une curiosité, une mode, une disposition du public et des hommes de lettres. Or, deux résultats encore de l'action de Moore — en dehors de l'appoint qu'il fournit à l'orientalisme — sont surtout faits de cela, la sympathie des premiers romantiques pour des poésies susceptibles d'exprimer une « âme nationale »; la secrète opposition entre un idéal féminin tout de pitié et de pureté et un « éternel masculin » satanique et pervers, qui fournit un schema à des œuvres dramatiques et romanesques. Le simple rapprochement des textes ne pouvait assurément suffire à déterminer ces points de contact et d'influence, et c'est ici surtout qu'on souhaiterait une érudition mieux armée de psychologie et de subtilité intuitive.

F. BALDENSPERGER.

---

R. SCHNEIDER,... **Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts (1788-1830)**. — Paris, Hachette et C^ie^, 1910. In-8° de XVI-442 pages.

Le livre de M. Schneider est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art français à la fin du XVIII^e^ siècle et pendant le premier tiers du XIX^e^. Quatremère de Quincy, après deux séjours de quatre et de deux ans faits en Italie de 1776 à 1780 et en 1783-1784, s'était familiarisé avec l'architecture de l'antiquité ; il avait entrepris de faire l'éducation de ses compatriotes, de les ramener à l'étude des anciens et de les maintenir strictement dans une voie qui lui paraissait devoir conduire à des résultats suffisants pour une nation moderne. Ce fut le protagoniste du classique en art ; à la défense de ses idées il consacra toute sa vie. Les événements le servirent d'une façon merveilleuse : dès 1785, l'Académie des inscriptions couronnait son Mémoire sur l'architecture égyptienne ; en 1787, il recevait la mission de composer pour l'Encyclopédie méthodique un dictionnaire d'architecture. Représentant de la commune de Paris, commissaire pour l'instruction publique près le Directoire du département de la Seine, administrateur des travaux du Panthéon, député à la Législative et plus tard aux Cinq-Cents, conseiller général de la Seine sous le Consulat, il eut toute facilité pour être l'inspirateur et le directeur des travaux qui s'effectuaient dans Paris ; il s'attacha principalement au Panthéon, dont il voulait constituer le modèle rêvé d'architecture et de décoration. Dès 1804, il entre à l'Institut dans la classe d'histoire, puis la Restauration le comble d'honneurs : après lui avoir donné la satisfaction de rétablir l'Académie des Beaux-Arts, elle l'en crée secrétaire perpétuel et lui confère quelques autres hautes fonctions, qui augmentent encore, s'il est possible, l'autorité qu'il a prise. Soutenu par le pou-

voir royal, il prétend désormais être le mentor et le régulateur de la vie artistique ; il veut maintenir sous sa direction l'École des Beaux-Arts, l'École française de Rome, les Salons, l'art en général. Il lui faut une soumission presque aveugle, il gourmande ceux qui essaient d'avoir quelque indépendance et qui cherchent à ne pas être hypnotisés par l'antiquité. La réaction des romantiques, qui commence dès les premières années de son magistère, n'a pas d'adversaire plus intraitable : par ses votes, par ses discours, par ses lettres, par son influence, il tente d'enrayer le mouvement, de détruire l'esprit d'indiscipline. Mais lui-même se trompe quelquefois lourdement dans sa défense de l'antiquité, cela n'arrive que rarement, mais comme on exploite ses démêlés avec Horace Vernet, où il n'a pas le beau rôle ! La Révolution de 1830 le désespère, car elle amène le triomphe de ceux qu'il considère comme les galvaudeurs de l'art. Il tâche de lutter encore, mais affaibli par l'âge, débordé par la vie, il donne en 1839 sa démission de secrétaire perpétuel. Dix ans, il vécut encore, mais dans une retraite absolue, à laquelle l'obligeait sa santé.

Son influence sur les arts fut très profonde : rien ne se fit à Paris, au moment de sa faveur, sans son agrément ; il dirigea tout, vit tous les plans, les rectifia, en imposa d'autres à l'occasion. L'École des Beaux-Arts et l'Académie de France à Rome durent obéir à sa loi ; rétablies sous son inspiration, elles avaient à rester sous sa férule et sous la direction de l'Académie des Beaux-Arts où il était tout puissant, elles devaient se proposer d'être les conservatoires de l'esprit académique et classique. D'autre part, ses rapports personnels avec les artistes de son temps, les faveurs qu'il pouvait leur obtenir, les commandes que son influence leur valait, lui assuraient auprès d'eux une autorité incontestable.

M. R. Schneider a raconté tout cela en un livre qui se lit avec agrément. Ayant à manier un amas énorme de documents, il l'a fait avec discernement ; sans se perdre dans des détails, il a écrit avec cette monographie de Quatremère de Quincy un chapitre d'histoire de l'art, auquel on ajoutera peu de chose pour le rendre définitif.

L.-H. Labande.

---

Jean Brunhes, **La géographie humaine**. Paris, Félix Alcan, 1910, iv-843 p. 202 gravures et cartes dans le texte, 4 cartes hors texte. Prix : 20 fr.

Historiens et sociologues ont fait de la « géographie humaine », comme M. Jourdain faisait de la prose. Les géographes eux-mêmes

1. M. Schneider a donné à la fin de son volume un index des principaux noms d'artistes, qui aurait gagné à être plus complet, car les renvois aux personnes comprises dans sa table peuvent être multipliés. J'ai relevé aussi quelques petites erreurs : Bosio, né à Monaco, n'était pas compatriote de Canova ; d'ailleurs, il avait fait sa première éducation artistique à Paris. P. 99, le passage du Danube est à corriger en passage du Rhin, etc.

ont tardé à instituer sous cette rubrique une discipline autonome, maîtresse de sa matière et de sa méthode. C'est en ce sens que Ratzel doit être salué comme un novateur. La géographie humaine n'a pu se développer qu'avec la notion de plus en plus précise du milieu physique, parce qu'elle est une science éminemment géographique.

Cette science neuve et fraîche est, pour la première fois dans toute son ampleur, révélée au public français en cette œuvre magistrale, œuvre si copieuse qu'elle décourage presque l'analyse et surtout la critique.

La vie de l'humanité est si intimement liée à la vie de la terre qu'une première difficulté réside dans la discrimination et la classification des phénomènes. Les deux éléments, l'homme et la nature, évoluent solidairement et indépendamment à la fois : M. B. dénomme cette double évolution « principe d'activité, principe de connexité » ; interprétons-nous exactement ces deux vocables ou un peu scolastiques?

La classification procède des « faits essentiels ». L'homme se nourrit, s'abrite, se vêt. En quelle mesure le milieu défraie-t-il ces « premières nécessités vitales »? Les hommes se groupent : de là naît une géographie sociale et politique. Dans ce cadre immense, M. B. ne dévie pas de la ligne-géographie : « Notre critérium, dit-il avec plus de conviction que d'élégance, restera toujours les trois groupes de faits essentiels » (p. 628). L'auteur entend par là « les faits d'occupation improductive du sol (maisons et chemins) ; les faits de conquête végétale et animale (cultures et élevages) ; les faits d'économie destructive : dévastations végétales et animales, exploitations minérales ». On ne se demandera pas si l'économie destructive n'est pas un épisode nécessaire et peut-être bienfaisant de l'appropriation.

Tous ces faits, l'auteur, pourrait-on dire, les remue à la pelle, les puisant soit dans ses lectures, ainsi qu'en témoigne une exubérance bibliographique, soit dans ses propres observations : il s'est plu à les vérifier particulièrement sur de « petites unités naturelles » ; les oasis du Souf et du M'zab, et le Val d'Anniviers, qui font l'objet de deux monographies types.

Mais M. B. ne se satisfait pas d'une riche documentation à l'appui de ses thèses. On serait surpris que ce professeur d'un mérite si reconnu ne formulât pas des conclusions dogmatiques et didactiques, « par delà les faits essentiels ».

Très jaloux de garder à la géographie humaine son individualité, il s'efforce de définir ses relations avec toutes les sciences qu'elle met à contribution ; à vrai dire, c'est l'universalité des sciences. L'on sera pourtant frappé d'une exclusion prononcée par l'auteur. « Nous considérons comme n'appartenant pas à la géographie humaine l'étude des races et des langues » (p. 626). L'on relèvera la répartition des maisons, des bêtes, des plantes, et l'on ne se préoccupera pas des

rapports nécessaires entre les types humains et leur habitat? Et M. B. ne se contredit-il pas lorsqu'il signale (p. 757) l'importance de la toponymie, branche de la linguistique? Mais la tentative de l'auteur est louable d'enclore la géographie humaine d'un mur mitoyen.

L'on abuserait de l'hospitalité de la *Revue critique* à essayer un résumé, et à plus forte raison, une discussion, des idées qui nourrissent cette véritable encyclopédie. Bien que la lecture de ces 800 pages offre, avec l'attrait d'un exposé où l'on sent la familiarité abondante de la leçon orale, l'agrément d'une illustration qui se marie merveilleusement au texte, nous solliciterions volontiers de M. B. qu'il rédigeât un précis, un *compendium* de la discipline dont il est, parmi nous, le maître.

B. A.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 4 août 1911.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport sur les travaux des commissions de publication de l'Académie pendant le premier semestre de 1911.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse (Tunisie), un rapport sur la découverte d'un sanctuaire phénicien faite dans cette ville, au mois de mars dernier, en établissant les fondations du nouveau clocher de l'église. Les recherches exécutées par M. Leynaud lui ont fait retrouver 18 stèles nouvelles qui viennent s'ajouter à celles qui, recueillies en 1867 par l'ancien curé de Sousse, le P. Agostino da Reggio, furent données au Musée du Louvre par M. l'abbé Trihidez et publiées par M. Philippe Berger. — En même temps, M. Leynaud poursuit l'exploration des catacombes chrétiennes d'Hadrumète, secondé par son collaborateur le sergent Rolin. On conserve l'impression que ce vaste cimetière est antérieur à l'époque constantinienne.

M. J. Couyat-Barthoux, de l'Institut français du Caire, communique des peintures et des miniatures photographiées par lui au monastère du Sinaï, particulièrement un retable espagnol daté de 1487 et représentant sainte Catherine d'Alexandrie. L'auteur de cette œuvre magistrale est inconnu; cependant une inscription peu lisible, tracée derrière le tableau, paraît permettre de l'attribuer à un artiste de Barcelone.

*Séance du 11 août 1911.* — M. Cagnat donne lecture d'une note de M. Louis Poinssot, inspecteur des antiquités de la Tunisie, sur la concession du *jus legatorum capiendorum* au *pagus Thuggensis*, d'après une inscription trouvée à Dougga, au Nord des citernes voisines des Thermes, et qui a été gravée entre le 10 décembre 167 et 10 décembre 168 p. C.

M. Antoine Thomas communique une note sur l'étymologie du mot *mic-mac*.

M. Marcel Dieulafoy fait une communication sur les voussures à faible poussée dans l'architecture perse.

LÉON DOREZ.

*L'imprimeur-gérant :* ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre. — 1911



J. Capart, **L'Art Égyptien, Choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques,** 2e série, in-8°, Bruxelles, Vromant et Cie, 1911, 33-67 p. et 101-200 pl.

M. Capart explique, dans l'*Avant-propos*, qu'il aurait publié ce second volume un an plus tôt, s'il avait trouvé quelque complaisance auprès du Conservateur d'un grand Musée, et il ajoute que ce Musée est le Louvre. Je regrette sincèrement que ce soit le cas. Le Louvre possède, depuis trois quarts de siècle, une des plus riches collections égyptiennes qu'il y ait au monde, et je ne vois pas qu'on puisse donner une idée complète de l'art égyptien, si l'on n'a pas sous les yeux certains des monuments qui s'y trouvent. Espérons que les obstacles qui s'opposent à ce qu'on les utilise seront levés promptement : l'Égyptologie y gagnerait.

Les quelques défauts qu'on remarque dans l'ouvrage résultent du parti qu'a pris l'auteur de ménager la poche de ses acquéreurs. Pour le livrer au prix qu'il a fixé, on doit employer des procédés peu coûteux et un petit format. Le procédé direct du transport de l'image photographique sur réseau, si habilement qu'il soit pratiqué, — et rendons au libraire Vromant cette justice qu'il a soigné grandement l'exécution des planches, — brise les lignes d'un bas-relief ou d'une statue et il les rend floues : la silhouette générale ne s'en perd point, mais les détails s'atténuent et les délicatesses s'effacent. Si myope que je sois et de si longtemps accoutumé à me servir de mes yeux comme d'un microscope, je ne parviens pas à retrouver sur le visage du fameux *Cheikh-el-beled* (pl. 112) les finesses de modelé qui font de lui un des portraits les mieux réussis qu'il y ait au monde : le travail ingénieux du ciseau autour des yeux et de la bouche, au menton, dans

les joues, subsiste à peine, et les nuances subtiles de tons qui l'exprimaient sur la photographie sont masquées plus qu'à demi par le quadrillage. L'énergie brutale de notre Mantouhotpou et des soi-disant sphinx hyksos de Tanis ne se sent plus sur les planches 130 et 133 qui les reproduisent, et qui feuilletera le volume connaissant les originaux, y relèvera plus de vingt cas semblables. Si du moins, le format était plus fort, la largeur des surfaces couvertes compenserait jusqu'à un certain point l'imperfection du système! Mais le Mantouhotpou par exemple, mesure 1 m. 75, et il est réduit là à moins du dixième de sa hauteur. A la rigueur, une illustration qui comprime le Dome de Milan dans une vignette large à peu près comme deux timbres français du Levant collés côte à côte suffit au lecteur instruit des choses d'Italie : c'est un aide-mémoire dont on se sert pour préciser le souvenir du monument. Mais l'art égyptien est encore ignoré du public lettré et même de la plupart des artistes : ils le jugeront d'après les reproductions qu'ils en auront, et si elles lui suppriment de son caractère, leur jugement en sera faussé. J'ai essayé dans des mémoires récents de montrer quels sont les traits auxquels on distingue les diverses écoles de sculpture égyptienne, et j'ai dit que le Mantouhotpou est un type de l'école thébaine, le sphinx un bon spécimen de ce qu'était une école tanite dérivée de la Thébaine. C'est affaire aux critiques de décider si j'ai raison : je doute qu'aucun d'eux parvienne à suivre ma démonstration sur les deux planches de ce recueil.

Cela dit, — et il était nécessaire de le dire, — avouons que Capart a tiré le parti le meilleur des moyens défectueux dont il dispose. Le choix est excellent presque partout, et c'est à peine si, dans deux ou trois endroits, on souhaiterait des modifications. Je signalerai, en vue d'une édition prochaine, quelques vues pittoresques, ainsi celles du temple de Khonsou à Thèbes ou des colonnes du pronaos d'Esnèh : les photographies de Béchard et de Béato d'après lesquelles elles ont été imprimées sont déjà vieilles, et elles ne répondent plus à l'état actuel des monuments. Le temple de Khonsou est déblayé depuis 1901 ; le pied des murs a été dégagé, l'escalier et l'estrade du fond de la cour ont été ramenés au jour et les proportions du portique que l'entassement des décombres altérait ont été rétablies au grand gain de l'effet général. La bibliographie est très complète, et on doit féliciter Capart de la conscience avec laquelle il cite les ouvrages où ses acheteurs rencontreront des renseignements sur les objets ou sur les parties d'édifices. En résumé, s'il me paraît qu'on peut soulever des objections contre le principe qui a présidé à la confection matérielle de l'*Art Égyptien*, on ne peut qu'approuver presque sans réserve le choix et la mise en œuvre des matériaux. Tel qu'il est, le livre rendra de grands services et aux Égyptologues et aux savants qui, sans être de notre métier, portent intérêt aux choses de l'Égypte.

G. Maspero.

Valdemar SCHMIDT, **Choix de Monuments égyptiens** (Bibliothèque Ny-Carlsberg), 2e série, in-12°, Bruxelles, Vromant, 1910, 95 p. et 173 fig. sur LXVI pl.

La collection égyptienne de M. Jacobsen commence à être connue, grâce à la libéralité de son possesseur et aux publications de Valdemar Schmidt. Sans égaler les grands musées de l'Europe, elle a acquis une valeur considérable tant par le nombre que par la nature des objets qui la composent. On y rencontre un peu de toutes les époques, depuis le temps des dynasties memphites jusqu'à l'âge copte, et les spécimens de chaque période y ont été généralement bien choisis.

J'adresserai aux planches le même reproche qu'à celles du volume du Capart : elles sont trop petites et le détail artistique ou archéologique des monuments n'en ressort pas suffisamment. Ce n'est pas que l'éditeur Vromant n'ait fait de son mieux, mais l'imperfection du procédé et la petitesse du format ont empêché que le résultat fût égal à son effort. Il est fâcheux, par exemple, que les trois fragments de statues groupés sur la planche VI n'aient pas une taille double ou triple de celle que l'ouvrier moderne leur attribua : elles offrent des particularités d'exécution qu'on aimerait étudier de près. L'inconvénient est plus sensible encore lorsqu'il s'agit d'inscriptions hiéroglyphiques. Le morceau 17 de la planche VIII n'est pas lisible partout. Comme il a été publié par Lange dans la *Zeitschrift* de Berlin (1896, t. XXXIV, p. 26-33), il n'y a que demi mal, mais dans les autres cas le défaut est si flagrant que Valdemar Schmidt a jugé prudent de publier un *Appendice épigraphique* où les copies manuelles des textes ont été insérées. Assez souvent pourtant et pour des objets qui n'exigeaient pas de la finesse, tels que des cercueils (pl. XXIII sqq.), l'effet est bon et, même sur les bas-reliefs de l'Ancien Empire (pl. II, fig. 2), il est parfois convenable. Je n'insiste pas. Même rabougries à un format minuscule, ces images ont leur utilité. Elles forment une sorte de répertoire grâce auquel les savants s'orienteront rapidement dans la collection : ceux qui désireront des matériaux plus détaillés, trouveront un certain nombre de monuments publiés luxueusement dans l'atlas que la maison Bruckmann de Münich a édité depuis quelques années sur la *Glyptothèque Ny-Carlsberg*.

Les notices des figures sont précises et instructives : on y apprend tout ce qu'il nous importe de savoir sur l'origine et la nature. Çà et là, je mettrai des points de doute. Ainsi le cercueil d'où provient le fragment de la planche XXI est dit appartenir à « *Kheper*, fille du « grand prince héréditaire de Sa Majesté, Sisak ». Il devait y avoir un autre mot devant *Kheper*, et le nom total de la dame était ou *Chakhpéri* (Σαχπῆρις) ou un nom de ce genre. Dans la stèle 121 (pl. LXVI), je crois qu'il convient de lire « Taham, *fille de* Sophia », et non « Taham, surnommée Sophia ». Le mot qui marque la filiation suivant moi est écrit avec la *djandja*, prise en sa force de *t* + *ch* : *t-chen-*

*sophia*, « la fille de Sophia », et c'est une valeur dont il y a des exemples certains. Ce ne sont là du reste que des points secondaires : le livre où l'on n'a rien de plus à critiquer est à coup sûr un bon livre.

G. Maspero.

---

C. Küthmann, **Die Ostgrenze Ægyptens**, Leipzig, Drugulin, 1910, in-8°, 49 p.

C'est la question souvent débattue du canal antique des deux mers que le Dr Küthmann a traitée une fois de plus. Ce canal de Sésostris, de Néchao, de Darius et des Ptolémées atteignait-il la mer Rouge actuelle au voisinage de Suez, ou bien s'arrêtait-il au lac d'Ismailiah, qui aurait été alors le prolongement et la fin de la Mer Rouge ? Hippocrate dit oui, Galien dit non, et la controverse continue.

M. Küthmann a divisé sa dissertation en quatre parties, dont les deux premières exposent l'état actuel du problème et les témoignages d'époque classique sur lesquels s'appuient les solutions proposées. Il s'attaque d'abord à l'inscription du milliaire romain d'après lequel Naville avait cru pouvoir démontrer que, la distance entre Héroopolis et Klysma étant de neuf milles seulement, et le site d'Héroopolis coïncidant avec Tell el-Maskhoutah, Klysma devait forcément s'élever au voisinage de l'un des bourgs modernes de Maghfar ou de Néfissa, ce qui arrêtait vers Ismailia le fond de la Mer Rouge. M. Küthmann reprenant l'opinion de Mommsen, d'après laquelle le chiffre *neuf* désignerait, non pas le nombre des milles, mais celui des bornes milliaires élevées entre Klysma et Héroopolis, montre qu'elle s'accorde avec les chiffres fournies par les routiers romains, et avec les données contenues dans le récit du pèlerinage de l'abbesse Æthéria aux Lieux Saints vers le VIe siècle de notre ère, que, par conséquent, Klysma correspond au Kolzoum des environs de Suez, et que la Mer Rouge ne dépassait pas le point où elle cesse aujourd'hui. Il examine ensuite ce que les auteurs grecs ou latins rapportent sur le canal, sur son tracé, sur les conditions dans lesquelles il fut achevé, et là encore, la discussion l'amène à croire, qu'au moment où le percement premier de l'isthme s'accomplit, l'état matériel du pays était le même que de nos jours : la tranchée, partie du Nil, arrivait au lac Timsah, puis inclinait vers le Sud-Est et vers le Sud, longeait les lacs Amers, et débouchait dans la mer à l'endroit où le canal moderne s'y jette actuellement. A ce moment M. Küthmann abandonne le terrain classique et se réfère aux documents égyptiens. Il étudie ceux qui ont trait au VIIIe nome ptolémaïque de la Basse-Égypte, celui du Harpon oriental dans l'Ouadi Toumilat, et il pense y trouver la preuve que ce nome est d'origine relativement récente : il n'a pu être créé qu'après qu'un canal dérivé du Nil au lac Timsah lui eut fourni l'eau nécessaire à mettre le sol en culture, c'est-à-dire au cours des siècles qui séparent le premier du second empire thébain. M. Küthmann

s'efforce ensuite de préciser davantage la date à laquelle on peut reporter l'événement : les *Mémoires de Sinouhît* lui paraissent démontrer que ce canal n'était pas creusé encore sous les deux premiers rois de la XIIe dynastie, mais il en signale l'existence sous les premiers de la XVIIIe et il pense que les vaisseaux de la reine Hatshepsouitou se servirent de lui pour regagner Thèbes, à leur retour du pays des Somalis. Ici, comme sous les Persans, sous les Ptolémées et sous les Romains, la communication par eau entre le Nil et la Mer Rouge aurait été intermittente : établie par les Pharaons énergiques, elle aurait discontinué dès que des Pharaons plus faibles montaient sur le trône. Le mémoire se termine par des remarqnes sur la géographie de la contrée et sur la position de la forteresse de Zarou, qui couvrait l'Égypte contre les attaques des Asiatiques sous le second empire thébain : M. Küthmann se range au parti de ceux qui, de même que moi, identifient cette forteresse avec la Selle, Sile des itinéraires romains.

La discussion est bien conduite, le langage est clair, la documentation abondante : c'est un début qui promet. Peut-être M. Küthmann a-t-il trop de respect pour les textes qu'il utilise, pour les *Mémoires de Sinouhît* par exemple, qui sont un simple roman. Si j'avais à reprendre la question je ne me fierais pas autant à eux, et je ne conclurais pas, parce qu'ils ne parlent pas du canal, que le canal n'existait pas sous Sanouosrît Ier. Ce qu'ils racontent de la fuite du héros nous prouve que celui-ci passa près d'Héliopolis, et pourtant ils ne prononcent pas le nom de cette ville : est-ce une raison d'affirmer qu'elle n'existait pas sous la XIIe dynastie. Les pages où M. Küthmann examine ce qui a rapport à la constitution du VIIIe nome du Delta contiennent donc plus de points douteux qu'il ne le suppose, mais on ne doit l'imputer qu'à l'insuffisance des documents : donné le petit nombre de ceux-ci, de plus vieux dans le métier que n'est M. Küthmann n'auraient pas fait plus que lui.

G. Maspero.

---

[E. Wallis-Budge], **Hieroglyphic Texts from Ægyptian Stelæ etc. in the British Museum** (Printed by Order of the Trustees). Londres, British Museum, 1911, petit in-fo, Part I, 20 p. et 56 pl.

Ceci n'est pas un livre pour les historiens de l'art, c'est un livre pour les archéologues et pour les philologues de métier. Les planches en ont été dessinées par M. Scott-Moncrieff avec conscience, d'une manière fort claire : les hiéroglyphes y sont très lisibles, et les figures y sont suffisamment tracées pour qu'on distingue tous les détails importants du costume, des accessoires ou des scènes, mais on ne saurait se servir d'elles pour apprécier la valeur artistique que chaque pièce peut avoir. Il semble qu'elle soit médiocre ou même

nulle dans bien des cas, mais il y a là des morceaux provenant de tombeaux célèbres, et dont les historiens de l'art aimeraient posséder des reproductions soignées : il faudra qu'à ce recueil complet de documents à l'usage des égyptologues, le British Museum ajoute un choix de belles planches photographiques à l'usage des artistes.

Le texte a été rédigé par Budge. Il consiste en brèves notices où sont consignés les renseignements matériels, nature de l'objet, provenance, nom du personnage principal, technique du ciseau et de la couleur, dimensions, numéros du *Journal* ou des *Guides* publiés pour les visiteurs du Musée : deux Index des numéros d'exposition et d'entrée, et un court *Erratum* aux planches, terminent cette introduction. Le tout est net, précis, sans longueur. La plupart des monuments présentent quelque point d'intérêt pour qui les étudie de près, un nom historique, une variante instructive des formules religieuses, un renseignement inédit pour le vocabulaire ou pour la grammaire du vieil égyptien. Et pourtant ce n'est pas sans tristesse qu'on feuillette ce volume. On y rencontre à chaque instant sous les doigts des dessins de pièces qui, récemment encore, étaient en place dans les grands mastabas des nécropoles Memphites, de Gizéh à Méidoum. En 1886, la plupart des nécropoles demeuraient dans l'état où Mariette les avait laissées et dont il a donné comme l'inventaire dans son ouvrage inachevé des *Mastabas* : depuis lors, elles ont été saccagées progressivement et la destruction continue et s'étend tous les jours, quoi que tente le Service des Antiquités pour l'arrêter. J'ai beau multiplier les précautions, rien n'y fait. Les voleurs, qui naguères opéraient secrètement et sur de petites surfaces, ont fini par découvrir que l'état actuel de la législation égyptienne leur assure presque toujours l'impunité, et ils agrandissent chaque jour le théâtre de leurs exploits ; parfois, lorsque nos gardiens essaient de les empêcher d'agir, ils procèdent par la violence. J'ai essayé d'obtenir une loi efficace, mais elle a dû être soumise officieusement à quelques puissances européennes, qui n'ont voulu rien entendre, de peur d'avoir à toucher aux Capitulations. L'Europe qui, d'une part, se flatte de protéger les monuments et qui se révolterait si le Gouvernement égyptien supprimait son Service d'Antiquités, d'autre part, s'oppose à ce que ce service soit armé convenablement pour la répression, et elle livre ces mêmes monuments aux brutes cupides qui les démolissent : grâce à sa complicité, un grand passé s'en va pièce à pièce, pour qu'une vingtaine de fellahs thébains et de Bédouins des Pyramides gagnent quelques guinées.

Du moins les débris qui entrent dans les grandes collections sont-ils sauvés. Remercions Budge d'avoir décidé le British Museum à nous faire profiter de ceux qu'il possède. Son livre est un gain pour notre science : à n'en citer qu'un point, il ne nous faudrait pas beaucoup d'inscriptions semblables à celles de ses planches 49 et 53

pour nous permettre de reconstituer le cadre de l'histoire de Thèbes aux premiers temps de la XI<sup>e</sup> dynastie.

G. MASPERO.

---

Hermann THIERSCH, **An den Rändern des römischen Reichs.** Sechs Vorträge über antike Kultur. Munich, E. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1911, in-16, 151 p.

M. H. Thiersch a réuni dans ce petit volume six conférences de vulgarisation qui ont eu lieu à Carlsruhe devant un auditoire féminin. Il s'est proposé de faire ressortir par une série d'exemples pris à la périphérie de l'Empire romain, en laissant de côté Rome et Athènes mieux connues, l'étroite liaison des civilisations antique et moderne : les mêmes conditions géographiques et ethnographiques continuent à influer sur la marche des sociétés qui ont hérité de celles d'autrefois; le passé se survit sous nos yeux. C'est ce que nous constatons successivement en Egypte à Alexandrie, en Arabie à Pétra, en Syrie à Antioche, en Asie-Mineure dans les villes grecques de la côte occidentale, dans l'Afrique du nord à Carthage, en Germanie à Trèves. Partout l'auteur nous montre le sol et le climat, qui n'ont pas changé, déterminant le genre de vie, le mode d'activité, le caractère des habitants. Il se plait à insister sur tout ce qui dans le monde gréco-romain annonce nos sociétés contemporaines et inversement sur tout ce qui dans celles-ci rappelle l'antiquité. Ses exposés sont clairs et vivants, présentés sous une forme simple et saisissante, très littéraire; il choisit heureusement les traits caractéristiques, ceux qui font image et qui se gravent dans la mémoire de l'auditeur ou du lecteur. Quelques notes, reléguées à la fin du livre, indiquent la bibliographie récente (il est singulier que M. Thiersch ne cite, pour l'Afrique romaine, d'autre nom français que celui de Gaston Boissier) ou insistent sur des vues nouvelles et discutables. Peut-être y a-t-il ça et là un peu d'exagération. Il était inutile d'évoquer les *Lustige Blätter* et le *Simplicissimus* à propos de l'esprit railleur des gens d'Alexandrie ou d'Antioche, de présenter la fondation du Crédit lyonnais comme la conséquence de l'établissement de la capitale de la Gaule romaine à Lugdunum, et d'expliquer par les sculptures funéraires de la vallée de la Moselle à l'époque impériale tout notre art roman et gothique, les statues de Chartres et « les cathédrales de Corbeil et de Reims ». Pour M. Thiersch, les Phéniciens proviennent, au moins en partie, du monde égéen, de la Crète et de Chypre; il a tort d'en conclure qu'ils dépendent de la civilisation « hellénique »; c'est pré-hellénique ou proto-hellénique qu'il fallait dire. Ces détails contestables n'enlèvent rien à l'agrément du livre, qui repose sur une connaissance très sûre de tout l'ancien monde méditerranéen et qui atteste en même temps un réel talent de généralisation et d'exposition.

Maurice BESNIER.

Fried. Ranke, **Der Erlöser in der Wiege.** München, O. Beck, 1911. In-12 de 78 pp.

Les légendes n'avaient guère été jusqu'à ce jour considérées que comme un adjuvant de la mythologie. C'était une erreur. Elles valent d'être étudiées en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Ce faisant, on constate, en effet, que la plupart ont une origine purement littéraire. Ce que Joh. Bolte, par exemple, avait déjà tenté pour la légende du « Rêve d'un trésor sur un pont », M. Fried. Ranke vient de l'entreprendre pour celle non moins répandue du « Libérateur au berceau » : d'une dame blanche qu'un sort a condamné à hanter jusqu'à ce que tel petit arbuste soit devenu arbre puissant qu'on abatte et dont on fasse des planches pour construire le berceau de l'enfant qui doit la sauver. On avait donné de ce motif les interprétations les plus variées : les uns y avaient cru découvrir un mythe de l'orage ; d'autres une légende de dryades. Cependant, K. Weinhold avait signalé sa ressemblance avec celui du bois de la croix dans les légendes pieuses du moyen âge. M. Fried. Ranke, reprenant cette piste, remonte jusqu'à l'Evangile apocryphe de Nicodème, qui serait la source, d'où, en trois courants différents, cette légende, ainsi d'origine purement chrétienne, aurait traversé le moyen âge, se contaminant et se transformant, au gré des siècles et des régions, au point de prendre les apparences d'un vieux mythe païen, apparences si trompeuses que des hommes comme J. Grimm, W. Schwartz, J. W. Wolf et d'autres s'y sont laissé prendre.

Léon Pineau.

---

L. F. Benedetto, **Il « Roman de la Rose » e la letteratura italiana**; 1910. in-8° de 259 pages.

W. Wilke, **Die franzœsischen Verkehrsstrassen nach den Chansons de geste**, 1910. in-8° de 90 pages, avec une carte.

F. Semrau, **Würfel und Würfelspiel im alten Frankreich**; 1910, in-8° de 164 pages (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, Halle, Niemeyer, n°s 21, 22, 23).

L'auteur du second de ces travaux, en repérant sur la carte et en reliant entre elles les localités nommées par les auteurs de chansons de geste dans leurs descriptions d'itinéraires, construit un réseau de routes qu'il suppose avoir réellement existé. Mais son premier devoir eût été précisément de rechercher s'il en était ainsi, en rassemblant tout ce qu'on peut savoir sur les voies de communication dans l'ancienne France [1]. Il ne l'a que rarement essayé, et son travail consiste surtout en relevés d'anciens noms géographiques et en tentatives

1. Les documents n'eussent pas manqué. Il fallait consulter les études, très nombreuses, sur les voies romaines et les « chemins de Saint-Jacques » (voy. celles qu'a indiquées, pour le sud-ouest, M. Bédier, *Légendes épiques*, II, 340, note), les itinéraires des rois, etc. M. W. n'a pas même consulté un article de M. C. Jullian, très général, mais brillant autant que solide, intitulé *Routes romaines et routes de France* (*Revue de Paris*, 1er février 1900).

d'identification. Ce travail, au reste fort méritoire (car les relevés sont abondants et les identifications vraisemblables) aurait dû, ce me semble, être conçu un peu différemment : il fallait d'abord écarter les passages qui nous donnent des renseignements généraux sur l'aspect des routes ou les conditions du voyage (chap. I-III) : nous n'avons pas besoin du témoignage des chansons de geste pour savoir que les routes étaient sillonnées de marchands et de pèlerins, et que leur sécurité laissait à désirer. Parmi les textes utilisés, il fallait aussi faire un triage : il est manifeste que certains auteurs connaissent mal les pays dont ils parlent, et se laissent guider, dans le choix des noms, par les besoins de l'assonnance ou de la mesure [1]. M. Wilke avoue lui-même que certains itinéraires sont absurdes. Il fallait aussi écarter les passages trop généraux, ceux par exemple qui jalonnent de deux ou trois points un itinéraire de plusieurs centaines de kilomètres. Toutes ces éliminations opérées, on fût resté en présence de quelques textes décelant une réelle connaissance des lieux, et qu'il fallait étudier de très près. C'est ce qu'avait fait M. Bédier, dont les conclusions, plus limitées, sont autrement sûres. Il est singulier que M. W., au lieu de se féliciter de son accord avec ce devancier, lui reproche, et cela en guise de conclusion, d'avoir écrit cette phrase : « Ce qui est sûr, c'est que, dans les romans que nous avons, toute géographie exacte est abolie », et se vante d'avoir prouvé le contraire. Mais c'est pour n'avoir pas compris la phrase qu'il incrimine. Les romans où, selon M. Bédier, « toute géographie exacte est abolie » sont uniquement les trois chansons constituant le petit groupe de Garin de Monglane. Comme si, des deux volumes des *Légendes épiques*, ne se dégageait pas au contraire cette conclusion que les « routes de pèlerinage » ont été décrites, dans les chansons de geste, avec une surprenante fidélité !

Valait-il la peine de dépouiller une bonne partie de notre ancienne littérature (française et provençale) pour y glaner des renseignements sur le jeu de dés au moyen âge? M. Semrau l'a pensé, et il faut le féliciter de son courage. Peut-être faut-il le plaindre aussi, car les résultats ne sont pas proportionnés à l'effort. Sans doute nous savons maintenant de science certaine que nos ancêtres se passionnaient pour ce plaisir ; qu'on jouait, tantôt à deux, tantôt à trois dés, qu'on perdait de grosses sommes, que parfois on trichait, et qu'il s'ensuivait des querelles. Nous sommes même amplement édifiés sur le vocabulaire spécial des joueurs; mais il nous arrive assez rarement, hélas ! de saisir exactement le sens des mots qui le composent et de pouvoir reconstituer les règles des diverses sortes de jeu : la « grièche », la « chance », le « hasard » (la singulière fortune de ce mot même est

1. Ainsi l'auteur de la *Mort Garin* (cf. p. 41) nous conduit de Châlons à Paris par Senlis ! Il est vrai qu'il avait besoin d'une effroyable quantité de mots assonant en *i*.

très significative) gardent leurs secrets. Ce qui prouve une fois de plus qu'il y a dans le passé certains coins sur lesquels il est bien difficile de jeter une pleine lumière. M. S. aura du moins contribué à lever un coin du voile. Ses interprétations sont ordinairement fort judicieuses, ses conjectures très vraisemblables. M. S. a fourni là une contribution vraiment importante, non seulement à l'histoire d'un divertissement, mais à une intéressante province lexicographique. Il a pris soin de réimprimer en appendice les textes le plus souvent allégués, ce qui rend le contrôle facile, et permettra peut-être à d'autres d'aller un peu plus loin que lui-même.

Le sujet choisi par M. Benedetto est d'un intérêt plus général, mais il était peut-être trop vaste pour être épuisé du premier coup. Loin de le restreindre, l'auteur paraît avoir pris plaisir à l'élargir encore : il commence par une longue introduction (p. 1-85) sur le plan, le but, le sens intime du Roman de la Rose et de ses principales allégories. Ce chapitre abonde en observations ingénieuses et nouvelles, mais il forme réellement un travail à part, sans lien étroit avec le reste. A quoi servent encore, au chapitre III, cette longue digression sur le sens d'une chanson de Frescobaldi, cette autre, au chapitre VII, sur la dépendance de la *Cerva Bianca*, de Fregoso, vis-à-vis de divers poèmes français du XV^e^ siècle, cet appendice enfin (p. 249-56) sur la dame célébrée par Francesco da Barberino dans son *Reggimento delle donne?* Il est manifeste que M. R. eût mieux fait de garder quelques-unes de ses notes pour une meilleure occasion. Chaque fois qu'il devait conclure négativement, et constater que l'influence cherchée remontait, non au *Roman de la Rose*, mais à des poèmes qui en sont dérivés, ne convenait-il pas d'écarter la discussion, sauf à la reprendre le jour où auraient été retrouvées les sources immédiates? A l'influence directe, il me paraît, au reste, faire une part encore trop large : je ne crois pas, par exemple, qu'un seul vers du « dolce stil nuovo » soit inspiré de l'œuvre puissante et cynique de Jean de Meung. Il est évident aussi que le fameux *Lamento della sposa padovana* ne lui doit rien. Tous les hors-d'œuvre mis à part, il reste à l'actif de M. B. une série d'études précises et nettes, dont les conclusions ne pourront guère être contestées : on lira avec un intérêt particulier les pages consacrées au *Fiore* du mystérieux « ser Durante », au *Detto d'Amore* (avec de sûres corrections au texte, inspirées par la comparaison avec le modèle) et au *Songe de Polyphile*, dont M. B. donne enfin une interprétation claire et vraisemblable [1].

A. Jeanroy.

---

1. Il ne faudrait pas dire (p. 141), qu'une affirmation de Demogeot a été « répétée » par Nisard : le livre de Demogeot est de 1852 (1882 est sans doute une faute d'impression) et celui de Nisard (t. I) de 1844.

René Pétiet, **Armorial poitevin.** Niort, G. Clouzet; Paris, H. Champion, 1911. In-8° de 163 pages.

Cet ouvrage, qui a demandé beaucoup de recherches et de soins, se compose de deux parties. Dans la première ont été classés par ordre alphabétique les noms des familles nobles ou d'ancienne bourgeoisie habitant ou ayant habité le Poitou ou même n'ayant fait qu'y exercer des fonctions publiques ; à la suite du nom sont indiquées les armoiries avec les variantes mentionnées par différents auteurs, quand il y a lieu ; enfin, sont cités très sommairement les sources dont l'auteur s'est inspiré. Celles-ci sont de valeurs diverses : ce sont des armoriaux, des nobiliaires, des annuaires, même des documents originaux ; mais leur groupement n'est pas toujours fait judicieusement et je plains ceux qui auront à chercher dans les séries D (divers annuaires héraldiques (*sic*), Borel d'Hauterive, Bachelin Deflorenne, Wignacourt, etc.), K (documents particuliers, dessins, sculptures) ou M (manuscrits de la Bibliothèque et des Archives nationales). On aurait dû procéder aussi à un classement, car il est évident que des armoiries données par un sceau sont bien plus sérieuses qu'un blason signalé par un généalogiste de pacotille. Donc, il aurait fallu pour commencer exercer une critique plus sévère.

Dans la seconde partie intitulée « index des figures héraldiques de l'armorial poitevin », M. René Pétiet a donné le moyen de retrouver facilement à qui appartiennent des armoiries indéterminées : il a suivi la méthode que le comte de Renesse avait déjà employé pour ses *Figures héraldiques*.

Malgré l'imperfection originaire que j'ai signalée, malgré les lacunes qu'il ne sera pas difficile de noter (l'auteur s'y attend tellement qu'il a lui-même déjà pu améliorer son œuvre par des additions), il est certain que cet ouvrage, de composition difficile, rendra de grands services à ceux qui s'intéressent aux questions héraldiques.

L.-H. Labande.

---

**Gallia typographica** ou répertoire biographique et chronologique de tous les imprimeurs de France depuis les origines de l'imprimerie jusqu'à la Révolution, par Georges Lepreux. Série parisienne (Paris et Ile-de-France). Tome I. Livre d'or des imprimeurs du Roi, 1re et 2e parties. Paris, H. Champion, 1911. 2 vol. in-8° de 543 et 236 pages.

A propos d'un premier volume consacré aux imprimeurs de la France, j'ai déjà dit tout le bien que je pense du Répertoire biographique entrepris par M. Georges Lepreux. L'activité qu'il met à poursuivre son œuvre fait heureusement présager qu'il viendra à bout du très grand travail qu'il s'est imposé. Les deux volumes qu'il nous présente aujourd'hui concernent les imprimeurs du Roi. Sur leur institution et leurs privilèges on ne possédait jusqu'ici que des renseignements fort incomplets : M. Lepreux aura réussi à apporter des

lumières très suffisantes. Loin que ce soit François I^er qui ait le premier accordé le titre d'imprimeur du Roi à un typographe parisien, M. Lepreux a montré que dès le xv^e siècle il en existait avec cette appellation.

Au commencement, il a donné une bibliographie de l'histoire de l'imprimerie parisienne avec l'indication des pièces originales et recueils de règlementation ou d'administration, puis des dissertations et ouvrages de fonds. Il y a cité avec éloge les 2 gros volumes de M. Claudin, parus en 1900 et 1901 : pour être complet, n'aurait-il pas fallu mentionner également les comptes rendus principaux qui en ont été publiés, du moins ceux qui ont apporté de notables corrections ou additions ?

Les notices qui ont été rédigées pour chaque imprimeur du Roi paraissent assez complètes; dans tous les cas, elles s'appuient sur de nombreux documents qui ne laissent aucun doute sur leur exactitude. Parmi les plus intéressantes je signalerai celles qui font connaître les Ballard, les grands imprimeurs de musique, dont la dynastie débuta en 1550 dans l'art typographique et persévéra jusque dans le courant du xix^e siècle; celle de Sébastien Cramoisy, qui a signé tant de livres du xvii^e siècle (il imprima pendant 63 ans, de 1606 à 1669); celles des Estienne, dont il suffit de citer le nom pour rappeler une de nos gloires nationales, des Léonard, de Pierre le Rouge, l'ancêtre des imprimeurs du Roi, d'Augustin-Martin Lottin, des Mettayer, des Morel, etc.

Le deuxième volume de ce *Livre d'or* contient les documents et les tables. Les premiers, simplement analysés ou reproduits par extraits ou en entier, sont partagés en deux séries, dont je n'ai pas très bien saisi la nécessité : 1° documents cités dans les notices biographiques ou déjà cités par les divers auteurs; 2° documents omis précédemment et autres publiés en note ou dans le corps des notices biographiques. Dans la première série, sont reproduites les lettres bien connues, par lesquelles François I^er institue Conrad Néobar imprimeur royal pour le grec; M. Lepreux n'en garantit pas l'authenticité, dit-il, et il a bien raison, car elles sont évidemment fausses du commencement à la fin. Elles ont dû être fabriquées dès le xvi^e siècle.

La série parisienne des imprimeurs inaugurée si brillamment comprendra encore, dans le plan de M. Lepreux, quatre volumes et se clôturera par une table générale. Après quoi l'auteur reprendra les typographes des provinces françaises. Ce très beau programme, nous savons maintenant qu'il est de force à l'exécuter : tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'imprimerie ne peuvent que l'encourager de leurs vives sympathies.

L.-H. Labande.

---

H. Loiseau. **L'évolution morale de Gœthe**. Première partie. Les années de libre formation, 1749-1794. Paris, Alcan, 1911. In-8°, p. 811. Fr. 15.

Contribution à l'étude de la **Langue du jeune Gœthe** d'après sa Correspondance de 1764 à 1775. Paris, Didier, 1911, in-8, p. 250. Fr. 5.

I. On devine à plusieurs passages du livre de M. Loiseau qu'il ne s'était d'abord proposé que d'étudier la morale de Gœthe. Mais il s'est vite convaincu que le sujet demandait d'abord une étude complète de l'homme et des transformations multiples de sa nature, puis en outre un examen parallèle de l'œuvre poétique ou scientifique. C'est donc, malgré le titre qui a gardé la trace de la première préoccupation, un Gœthe complet qu'il nous offre, complet du moins pour la première moitié de sa longue carrière. Nous ne nous plaindrons pas que l'auteur ait élargi les limites du plan primitif et nous souhaiterons qu'il nous donne sans tarder le second volume que celui-ci appelle. Nous aurons ainsi l'ouvrage d'ensemble, copieux, exact, solide et tenu à jour qui nous manquait encore pour un auteur qui plus que tout autre appartient à cette *Weltlitteratur* dont un des premiers il s'était préoccupé.

Je ne puis que me borner à reproduire le dessin de l'ouvrage ; il embrasse une existence trop riche et touche souvent à des problèmes littéraires encore discutés pour être analysé en détail. Dans les six amples chapitres dont il se compose, M. L. suit les phases du développement de Gœthe : l'éducation initiale de l'enfant dans sa ville natale ; celle de l'adolescent et du jeune homme à Leipzig, à Francfort et à Strasbourg ; les années de fougueux individualisme du jeune *Stürmer* ; la période encore trouble d'un premier assagissement à Weimar ; la transformation plus complète opérée par le voyage d'Italie ; enfin, au retour, le terme des années d'apprentissage avec la libre acceptation de la règle et de la loi clot cette marche ascensionnelle du poète dans le développement de sa personnalité. Pour chacune de ces étapes successives l'auteur avait une double matière à dominer : les faits biographiques d'abord, les divers milieux où s'est déroulée la vie de son héros, les influences de son entourage, ses amitiés et ses expériences sentimentales, ses lectures, sa conception du divin, ses tentatives et ses explorations dans le domaine de l'art et de la science ; en second lieu, ses œuvres, avec tous les reflets que nous y surprenons de son évolution religieuse, morale ou esthétique. De cette double tâche que la multiplicité des études accumulées par la *Gœthe-philologie* a rendu particulièrement délicate, M. L. s'est habilement acquitté. De la biographie, il n'a retenu que ce qui intéressait directement son sujet, le développement intérieur du poète, et il s'est adressé surtout, et en y puisant largement, aux témoignages directs, aux mémoires, au journal, à la correspondance de Gœthe, en les contrôlant, lorsqu'il le fallait, à l'aide des documents mis à jour par la critique moderne ; les notes avec leurs nombreuses références fournissent au lecteur un supplément d'information en lui indiquant les

diverses hypothèses soutenues sur des points controversés. Je signale dans cette partie parmi les interprétations les plus neuves ou les plus délicates du livre le rôle plus équitablement compris du père de Gœthe dans la formation du poète ; l'explication dans le sens du platonisme des relations avec Mme de Stein, base nécessaire à l'auteur, mais bien fragile, pour sa démonstration d'un Gœthe converti au renoncement ; enfin les pages très nourries sur le séjour en Italie. Dans l'étude des œuvres — on sait assez combien chez Gœthe elles plongent profondément leurs racines dans ses expériences personnelles — M. L. s'est attaché à les analyser au moment exact où la genèse, l'élaboration, la transformation ou la reprise de chacune d'elles est le plus significative d'un changement même léger, d'un gain nouveau dans le développement du poète. Ici encore il faudrait noter d'intéressantes et importantes discussions : une solution ingénieuse mais peu convaincante pour le dénouement bizarre de *Stella* ; les pages sur *Prométhée*, sur la portée d'*Iphigénie*, sur *Tasso*, *Wilhelm Meister*, sur les écrits relatifs à la Révolution française et en particulier sur l'obscur symbolisme du *Märchen* à la fin des *Entretiens d'émigrés allemands*. C'est d'ailleurs dans le détail que l'évolution de Gœthe, ou directement exprimée par ses aveux ou reflétée dans son œuvre, est intéressante à suivre ; à distance elle apparaît, nous pouvons bien l'avouer sans nous en laisser imposer par un grand nom, comme le développement normal, presque vulgaire de la plupart des hommes.

Il est bien évident que pour chacun de ses chapitres l'interprétation de l'auteur pourra soulever des objections. Les conclusions auxquelles il arrive dans le sixième, ce besoin croissant chez le poète de plus de clarté, d'harmonie, de discipline, avec le souci de la solidarité humaine, sont d'un ordre si général qu'on en trouve facilement l'application dans les œuvres de la période correspondante, et d'autre part il règne justement dans ces œuvres une telle liberté de composition qu'elles autorisent les conjectures les plus diverses. J'aurais souhaité aussi voir ce témoin impartial de l'évolution de Gœthe ne pas s'interdire absolument le rôle de critique ni se borner à noter comme autant de gains précieux les diverses transformations du poète. Le développement de Gœthe dans un sens toujours plus harmonieux, tel que le présente M. L,, lui inspire une profonde admiration pour son héros, mais il eût pu, sans en rien abandonner, signaler les limitations et les contradictions où une observation prévenue de la nature et le culte exclusif de l'art antique ont fini par engager le poète. Toutefois malgré des divergences de vues sur la valeur relative de ces formes qu'a revêtues l'évolution de Gœthe, ou sur le sens véritable de telle œuvre, ou encore, entrant dans le détail, sur celui de tel épisode ou de tel personnage, on aura plaisir à suivre partout le commentaire qu'en a fait l'auteur. Il faut enfin ajouter que le livre est composé avec

un visible souci d'ordre et de disposition claire et qu'il est écrit dans une langue d'un tour aisé, limpide et agréable sans recherche [1].

II. Le volume dont il vient d'être rendu compte représente la thèse de doctorat de l'auteur, le second est la thèse complémentaire. M. L. a minutieusement étudié les deux premiers volumes des Lettres de Gœthe dans l'édition de Weimar, relevant toutes les particularités orthographiques, phonétiques ou morphologiques des mots, notant les procédés de composition qu'ils présentent, leur emploi syntaxique avec leur ordre dans la phrase et terminant par un examen détaillé du vocabulaire. Le caprice et l'arbitraire règnent en maîtres dans cette correspondance ; la langue du jeune Gœthe, souple et personnelle, ne suit d'autre règle que l'impression ou la passion du moment. Néanmoins on peut y constater une intéressante évolution accompagnant d'ailleurs celle de son être intime : il cherche à s'affiner au contact des puristes de Leipzig, il redevient spontané à Strasbourg et à Francfort, il accepte docilement les leçons et les exemples de Herder, il outre avec les *Stürmer*, mais moins qu'eux, la manière pittoresque et forte de l'école des *génies*. Les livres d'Adelung et de Gottsched faisant autorité pour les contemporains ont servi à noter les divergences chez Gœthe dans le maniement de la langue, et d'autre part les lettres de sa mère, des œuvres en dialecte francfortois comme le *Bürgerkapitän* de Malss (il est pourtant de date bien postérieure, de 1820 !) ont offert des rapprochements naturels avec les tours familiers à la Correspondance. La plus grande partie du travail de M. L. est en chiffres et en statistiques, en tableaux comparatifs, comme l'exigent des investigations de cet ordre. Ces sortes de micrographies, fastidieuses en elles-mêmes, sont capitales par leurs résultats ; elles seules permettent de porter des jugements précis et non simplement approximatifs sur tel caractère de la langue d'un écrivain à une période déterminée de son activité. L'enquête de M. L. a été menée très consciencieusement et elle fournira une importante contribution à la langue encore peu étudiée du jeune Gœthe. Je ne ferai qu'une réserve : l'auteur me semble avoir fait une part trop grande

1. Je relève en note quelques menus détails. P. 17, la vieille traduction de *xénies apprivoisées* pour *zahme Xenien* devrait bien être abandonnée ; p. 267, *alouette* est mis pour hirondelle (et aussi je pense, p. 345, *abeilles* pour fourmis) ; p. 351, le duc Charles-Auguste n'était pas si fermé aux préoccupations intellectuelles : on pourrait rappeler en sa faveur la correspondance littéraire qu'il se faisait adresser par Villoison ; p. 365, lac de Thoune et non *Thun* ; p. 375, un *morceau* de gibier rôti, c'est-à-dire une pièce ; p. 385, le titre du livre de Raynal a reçu une fâcheuse abréviation : *Histoire de la philosophie des Indes* ; p. 595, les *lourdes caisses* des émigrés, remplies de cartes à jouer ne sont que des boîtes, « Kästchen von mässiger Grösse ». Enfin il faut ajouter à l'errata : p. 225, animala ; p. 374, Ne*u*heiligen ; p. 481, Pausili*p*e ; p. 493, prétention (pour *prévention*, je pense) ; p. 519, Cente ; p. 594, Gre*n*venmachern ; p. 626, Gö*s*chhausen ; p. 661, Frédéri*que*.

aux archaïsmes ; dans beaucoup de cas on trouve dans l'*oberdeutsch* même actuel ce que M. L. met sur le compte de lectures de vieilles chroniques [1]. Il aurait dû insister davantage sur les influences dialectales que Gœthe a subies à Strasbourg et qui vinrent confirmer celles de sa ville natale; si le francfortois appartient au *mitteldeutsch*, il présente en tout cas bien des points communs avec l'*oberdeutsch* [2].

L. ROUSTAN.

---

**Les origines de l'expédition d'Égypte,** par FRANÇOIS CHARLES-ROUX, Paris, Plon, 1910, in-8°, 350 p., 2 cartes, 7 fr. 50.

M. F. Charles-Roux s'est proposé d'exposer le rôle de l'Égypte dans la politique française pendant les trente années qui ont précédé l'expédition de Bonaparte. Il a pris pour point de départ la guerre russo-turque de 1768, qui, en révélant à l'Europe le secret de la faiblesse ottomane, fit craindre aux hommes d'état du temps le partage imminent de l'empire des Osmanlis. Si auparavant quelques précurseurs avaient songé à jeter la France sur la vallée du Nil, ils n'obéissaient guère qu'aux dernières lueurs de l'esprit des croisades, à la hantise des prouesses de Saint-Louis. Désormais à l'influence de cette tradition nationale, s'ajoutent le souci de préserver les intérêts de la France dans le bouleversement prévu de l'Orient, et le désir d'assurer à notre commerce de communications plus directes avec l'Inde en suivant la route des anciens. M. C.-R. a analysé les récits des voyageurs, les rapports des envoyés, chargés par notre gouvernement d'inspecter les Echelles du Levant et d'étudier les moyens de protéger et de développer le commerce français. Il a largement puisé dans les rapports manuscrits, les correspondances consulaires conservées dans les archives des ministères et dans celles de la Chambre de commerce de Marseille. Il a été ainsi amené à esquisser une peinture fort intéressante de nos colonies du Caire et d'Alexandrie pendant cette période, et c'est là, croyons-nous, une contribution nouvelle et importante à l'histoire coloniale. Sur les vagues projets de Choiseul, M.C.-R. n'a apporté que les témoignages bien connus de Talleyrand et de Lauzun ; en revanche il a eu le mérite de bien expliquer la politique de Vergennes qui, comprenant que l'empire turc pouvait durer longtemps encore, crut discerner l'intérêt qu'avait la France à prolonger l'existence de cet ancien allié. En somme, la conquête éventuelle de l'Égypte fut un legs de l'ancien régime à la France révolutionnaire, qui y devait songer sérieusement le jour où les difficultés de la lutte

1. Ainsi, p. 24, l'emploi ou l'omission de l'inflexion; p. 34, le traitement de l'e ; p. 47, l'e paragogique; p. 82, l'usage du préfixe *ver*; du démonstratif *denen*, de l'e après les noms de nombre, et d'autres menus faits analogues.

2. *Parieren*, p. 203, a le sens courant du parler populaire du Sud, sich fügen ; p. 218, sich *haudern* est commun aussi à l'alémanique ; p. 226, *sortiren* et *vindiciren* n'avaient pas à être relevés, ils sont de la langue courante.

avec l'Angleterre l'obligeraient à chercher les points vulnérables de l'ennemi.

L'auteur conclut que les historiens ont eu tort d'attribuer l'initiative de l'expédition à Talleyrand, à Bonaparte, ou au Directoire ; l'idée en avait germé depuis longtemps dans les esprits, et l'exécution ne fut que le terme logique d'une évolution régulière. Le travail de M. F. Charles-Roux est soigné et complet, et l'Académie française l'a justement récompensé.

A. Biovès.

---

Capitaine Cesare Cesari, **L'insurrezione calabrese nel 1806 e l'assedio di Amantea,** fascicule 1 des *Memorie storiche militari* de 1911. Rome, Officina poligrafica editrice, in-8° de 222 pages.

La section historique (Ufficio storico) de l'Etat major italien publie depuis 1909, outre des volumes distincts consacrés à diverses guerres italiennes, des fascicules intitulés *Memorie storiche militari*. Un des derniers est relatif à cette « Guerre des Calabres, de sanglante mémoire, sur laquelle de récentes publications ont attiré de nouveau l'attention : les *Mémoires* de Griois, édités par M. Chuquet, la *Jeunesse de P.-L. Courier* de M. Gaschet, la *troisième campagne d'Italie* de M. Gachot, les deux livres de M. Amante et de M. Jallonghi sur *Fra Diavolo*, le récit critique, par M. Oman, de la bataille de *Maida*, etc... ; on nous permettra d'ajouter notre étude sur *Joseph Bonaparte à Naples*, puisque c'est la part que nous avons dû y donner à l'insurrection calabraise qui nous a fait désirer d'examiner de près le travail d'un auteur, mieux placé que nous à certains égards par sa double qualité d'Italien et de militaire.

Le nombre infini des faits et leur extrême complexité ont dissuadé le capitaine Cesari, comme nous-même après l'avoir tenté, d'entreprendre un exposé complet. Les renseignements sont épars et trop souvent suspects, les documents dispersés et difficiles à découvrir, même dans les archives publiques : nous avons pu constater, sans surprise, que l'auteur donnait des faits ou des détails, qui nous étaient restés inconnus, tandis qu'il en passait sous silence d'autres que nous avions réunis, de même que, dans les mêmes dépôts d'archives, nos recherches divergeaient parfois. Parmi les documents nouveaux, particulièrement intéressantes sont les lettres du colonel Costanzo (du génie napolitain), des manuscrits de propriété privée relatifs aux sièges d'Amantea et de Maratea, des extraits des registres mortuaires des paroisses. Signalons les nombreuses illustrations, cartes, photographies, portraits, et une note bibliographique précieuse.

Le volume contient deux parties distinctes. Après un retour sur l'invasion du royaume de Naples en 1806, l'auteur néglige la bataille de Maida (Sainte-Euphémie), sur laquelle les *Memorie* avaient déjà publié la traduction de l'étude du professeur Oman, et s'attache aux

principaux faits de l'insurrection. Il insiste sur le caractère essentiellement national du mouvement (qui est loin de nous être apparu aussi nettement), sur le courage des prétendus « brigands » (terme dont il semble superflu, à présent, de montrer la partialité), sur l'habileté de plusieurs chefs et les efforts de la reine pour organiser et soutenir les « masses ». Pourtant il ressort une absence générale de coordination dans les mouvements.

Les faits sont exposés avec un sens critique très avisé. Plusieurs fois les Mémoires de Masséna et les rapports du général Reynier sont pris en défaut. Ainsi Reynier aurait, lors de sa retraite, négligé d'occuper Cotrone, parce que les Anglais étaient déjà débarqués aux environs et qu'il n'aurait pas osé les attaquer (objections qu'il est étrange que ni Griois, ni Reitzel, témoins oculaires, n'en disent rien); le même aurait fait manquer un mouvement combiné avec Verdier, non, comme il le dit, par suite des obstacles des chemins, mais à cause de l'énergique résistance d'une bande. Nouveaux aussi sont les renseignements sur un débarquement de troupes régulières siciliennes à Sapri et l'échec infligé à l'avant-garde de Lamarque, sur l'organisation, à la fin de l'année, d'une expédition destinée surtout à fournir des cadres à l'insurrection, sur le glorieux siège de Maratea, aux défenseurs de laquelle une capitulation régulière fut accordée, suivie d'offres de service très flatteuses.

La deuxième partie est consacrée au siège d'Amantea, un des épisodes dont les Calabrais sont le plus fiers. Parmi les faits de guerre précédemment exposés figurent plusieurs tentatives sur cette petite cité, dans l'espoir de la surprendre; mais elles prouvèrent que ce rocher ne pourrait être enlevé que par un siège, qu'il n'y avait pas d'autre alternative, suivant Reynier, que de faire ce siège sérieusement ou de mépriser complètement la place. Cette dernière solution fut impossible, Amantea devenant un des principaux points d'appui de l'insurrection. Ce siège, très pittoresque, très dramatique, est raconté avec une précision et un détail inconnus à Greco, son précédent historien, pourtant estimable.

Pour avoir trop dédaigné une antique cité, qui comptait déjà dans l'histoire des exploits honorables, les Français durent s'y reprendre à trois fois pour la faire céder. Quelques coups de canon de campagne leur paraissaient suffisants pour ébranler le moral des défenseurs et ils tentèrent quatre fois l'escalade, repoussée avec pertes. L'effet moral dans toute la Calabre fut encore plus déplorable. Quand la place consentit à capituler, elle était à bout de ressources. D'ailleurs la médiocrité des moyens mis en œuvre par les Français serait suffisamment attestée par le chiffre de 4,000 francs, auquel le génie estima la dépense [1].

1. Une des difficultés dans les recherches sur des événements si confus et souvent très secondaires est de savoir toujours à quels personnages on a affaire. Dans

On doit désirer que la section historique italienne continue à considérer comme de son domaine ces mouvements populaires, qui tiennent tant de place dans l'histoire d'Italie.

Jacques RAMBAUD.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 18 août 1911.* — M. Louis Chatelain, membre de l'Ecole française de Rome, donne lecture d'un rapport sur la mission archéologique dont il avait été chargé à Mactar (Tunisie). Au cours de cette mission, M. Chatelain a établi un plan archéologique relevant toutes les ruines de Mactar, découvert et déblayé une construction où il reconnaît un *macellum*, et enfin dégagé une autre construction dont la destination était restée jusqu'ici indéterminée et qui paraît être un château d'eau.

M. Pognon, consul général de France, communique un travail sur la chronologie des papyrus araméens d'Eléphantine publiés il y a quelques années par MM. Sayce et Cowley. Il prouve que le calendrier dont se servaient les scribes d'Eléphantine était le calendrier babylonien qui paraît avoir été, au v[e] siècle a. C., le calendrier officiel des populations sémitiques soumises au roi de Perse. Il prouve, en outre, que le calendrier babylonien a lui-même été admirablement constitué par M. Mahler (*Zur Chronologie der Babylonier*). Malgré quelques erreurs, ce travail permet d'indiquer le jour précis où beaucoup de textes babyloniens ont été écrits, et M. Pognon démontre, à l'aide d'un passage de Censorinus, que les dates juliennes que M. Mahler assigne au premier jour de chaque mois babylonien sont en général exactes. Les conclusions de M. Pognon sont que les papyrus araméens d'Eléphantine ont été écrits aux dates suivantes : le papyrus A, le soir du 12 septembre de l'an 471 a. C.; le papyrus B, le 2 janvier 464; le papyrus F, le 26 août 440; le papyrus G, le 16 octobre 457; le papyrus H, entre le 2 et le 29 septembre 420; le papyrus J, le 16 décembre 416; le papyrus K, le 9 ou le 10 février 410. Il n'y a de doute que pour les papyrus E et D. Le premier paraît avoir été écrit le 18 novembre 446 au soir, et le second a peut-être été écrit le 1[er] décembre 459. — MM. Bouché-Leclercq et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 25 août 1911.* — M. Cagnat communique, de la part de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, deux inscriptions chrétiennes trouvées par M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse, dans les fouilles des catacombes de cette ville. L'une d'elles est rédigée en grec, la défunte étant née à Smyrne.

M. Jules Couyat-Barthoux continue la lecture de sa note sur le monastère du Sinaï. Il insiste particulièrement sur la bibliothèque et présente des photographies en couleurs de miniatures qui représentent des empereurs de la famille des Paléologues, l'Adoration des Mages, saint Paul dans sa grotte, l'ensevelissement de Jean Climaque, des reliures, etc.

M. le D[r] Capitan présente quelques interprétations nouvelles — basées sur l'archéologie — de certaines figures du *Codex Troano* (ms. maya du Yucatan antérieur à la conquête). Selon lui, ce ms. était à la fois un rituel, un livre astrologique et une sorte d'éphémérides.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 1[er] septembre 1911.* — M. Salomon Reinach commente deux passages difficiles du début du livre VII de la *Pharsale*. Le premier (v. 28) exige une correction du texte ; il faut lire : *Di similes somnos populis...* La faute est très ancienne et doit remonter à la première édition faite sur le ms. même du poète. Dans le second (v. 43-44), il n'y a rien à changer, mais il faut commenter Lucain par Lucain lui-même.

M. le D[r] Carton, correspondant de l'Académie, annonce qu'il a découvert, dans les grandes forêts qui couvrent les pentes du Djebal Rorra (Tunisie) une importante nécropole libyque, offrant ce caractère particulier que les stèles y sont presque toutes debout, dans la position qu'elles occupent depuis plusieurs siècles. Ces stèles sont des blocs de grès grossiers, ou taillés en pierres plates, pointues, ou très régulièrement pyramidales. Quelques-unes d'entre elles portent le croissant. Sur une autre a été représenté un buste à tête radiée, confirmant ce que l'on sait sur l'existence du culte solaire chez les antiques Libyens.

M. Paul Viollet donne lecture d'un fragment d'une esquisse politique et administrative de la France pendant les trois derniers siècles de l'ancien régime.

---

le désir d'éviter des confusions, rectifions quelques noms : major Leberthon, général Vintimille, colonel Goguet, Bunbury, Philippsthal, Clary (évidemment au lieu de Clovis). Relever ces inexactitudes minimes, c'est dire que nous n'en avons guère constaté.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 septembre 1911.* — M. Héron de Villefosse entretient l'Académie des fouilles que poursuit le R. P. Delattre à Carthage. Son chantier est actuellement installé autour de la grande basilique de Damous-el-Karita. Il vient de découvrir les dépendances de ce vaste monument chrétien. Une nouvelle chapelle, terminée par une abside et ornée de niches pour recevoir des statues, a été entièrement déblayée. Le nombre des morceaux de sarcophages, de bas-reliefs, de mosaïques recueillis augmente tous les jours. Les fragments d'inscriptions s'élevaient exactement, le 30 août dernier, au chiffre de 3493. Il vient de retrouver quelques lettres qui s'ajoutent à six autres fragments recueillis par lui, sur le même terrain, il y a plus de 25 ans (*C. I. L.*, VIII, 12538), lettres qui permettent d'améliorer un texte intéressant : «... *augur* quaestor *t*ranspadanis conflixit *mult*is *milib*us hostium caesis..... cepit et c... » On voit qu'il s'agit d'un *elogium* gravé du temps de l'Empire en l'honneur d'un personnage de la République, biographie sommaire dans laquelle étaient énumérés les titres du grand homme ainsi que les faits les plus importants de sa carrière. Le nouveau fragment fournit la première ligne transcrite ci-dessus. On sait, par ce texte mutilé et par deux autres fragments trouvés également à Carthage, qu'à l'époque impériale les habitants de cette ville honoraient par des statues ou par des inscriptions la mémoire des hommes célèbres qui, à toutes les époques, avaient illustré la puissance romaine.

M. Th. Homolle fait une communication sur les statues funéraires dans l'art grec.

M. Salomon Reinach rappelle que, chez un grand nombre de peuples peu civilisés, en Afrique, dans les deux Amériques, en Océanie, surtout en Australie, le gendre et la belle-mère ne doivent ni se regarder ni se parler ni s'approcher l'un de l'autre. Si par hasard ils se rencontrent dans un sentier, le gendre doit se détourner en se voilant la face; la belle-mère doit se cacher derrière un buisson et tourner le dos à son gendre. Dans certains cas, pourtant, l'interdiction est levée, par exemple pendant les couches de la fille. Constatés en Amérique dès le XVI[e] siècle, ces faits bizarres de *vitance* ont provoqué plusieurs explications que M. Reinach repousse comme insuffisantes. Il propose une nouvelle hypothèse : si le gendre vivait familièrement avec sa belle-mère, il la qualifiait de *mère*, ce qui semblerait impliquer qu'il a épousé sa sœur, crime inexpiable aux yeux des sauvages. A l'encontre d'un auteur anglais qui s'est occupé de cette question, M. Reinach ne pense pas que le rôle fâcheux assigné aux belles-mères dans le théâtre moderne ait rien de commun avec la *vitance* des sauvages, dont on ne trouve d'ailleurs aucune trace dans les vieilles civilisations de l'Europe et de l'Asie.

M. Philippe Berger met l'Académie au courant du travail du *Corpus inscriptionum semiticarum* dont le t. II des inscriptions phéniciennes a récemment paru. Le travail de rédaction du fascicule 5, qui terminera les inscriptions de Carthage, est fort avancé.

M. Loth, professeur au Collège de France, et M. l'abbé Ulysse Chevalier posent leur candidature, le premier à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Longnon, et le second à la place de membre libre vacante par le décès de M. le duc de La Trémoille.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 septembre 1911.* — M. le Secrétaire perpétuel lit deux lettres de candidature, l'une de M. l'abbé Paul Lejay à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Longnon, et l'autre de M. le D[r] Capitan à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. le duc de La Trémoille.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie du résultat des fouilles faites par M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, à Alise-Sainte-Reine, au lieu dit « la Croix Saint-Charles ».

M. Max Van Berchem, correspondant de l'Académie, lit un rapport sur les travaux de la section arabe du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

M. Van Berchem fait ensuite une communication sur la mosquée de Ts'iouentcheou, l'ancienne Zeïtoun.

M. Chavannes présente quelques remarques sur les inscriptions de cette mosquée dont M. Van Berchem lui a communiqué des copies. Selon M. Chavannes, ces inscriptions ont une réelle importance pour l'histoire du mahométisme en Chine.

M. Maurice Croiset lit une note sur le rôle d'Admète dans l'*Alceste* d'Euripide.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

**N° 41** — **14 octobre** — **1911**



Alan H. GARDINER. **The Papyrus Anastasi I and the Papyrus Koller, together with the parallel Texts**, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchandlung, 1911, in-4°, 42*-99 p.

C'est le premier tome d'une édition des textes hiératiques de l'Égypte qui comprendra sans doute beaucoup de volumes. Elle se divisera en séries dont la première, celle à laquelle appartient le présent ouvrage, sera consacrée aux textes purement littéraires. M. Gardiner est à l'âge où l'on peut nourrir les longs espoirs sans trop de présomption, et où l'on a encore le droit de penser que le temps ne manquera pas à terminer les tâches qu'on s'impose : je souhaite très sincèrement, pour nous comme pour lui, qu'il parvienne à mener ses projets à bonne fin.

En tout cas, on peut dire qu'il aura bien commencé. Le plus considérable des deux documents qu'il publie, le *Papyrus Anastasi n° 1*, s'il n'est pas un des plus difficiles que nous possédions, contient une œuvre qu'on est souvent fort embarrassé de traduire convenablement. C'est une satire dirigée contre un scribe pédant et mal embouché, par un autre scribe non moins pédant mais beau parleur, et qui fait parade à tout propos des connaissances approfondies qu'il a du vocabulaire égyptien et des langues sémitiques de la Syrie. On ne rencontre chez lui qu'allitérations, associations recherchées de mots, agencements de phrases affectées, qui devaient charmer les lettrés de son époque et qui désespèrent trop souvent ceux de la nôtre. Le gros

sens perce, mais c'est la nuance qui n'apparaît pas, et l'on se fatigue en vain à essayer des rendus qui répondent aux préciosités de l'original. M. Gardiner n'a pas caché l'embarras où il s'est trouvé, où nous nous serions trouvés tous, pour donner l'équivalent de ce style particulier dans une de nos langues, et il a renoncé à le faire. Je crois qu'il aurait pu tenter l'aventure : l'anglais moderne, avec sa partialité pour l'argot et sa facilité à emprunter des mots aux idiomes du monde entier, lui présentait à cet égard des commodités que nous n'avons pas en français. Il a manqué, je le crains, d'un peu de hardiesse sur ce point, et sa traduction s'en ressent. En plus d'un endroit, il n'a pas osé comprendre, il a mis des marques de doute, et il a laissé en blanc des mots ou des membres de phrase, où il me semble que la signification ressort suffisamment du contexte. Les stylistes orientaux, pas plus que les occidentaux, ne se contentent uniquement des formes de langage que les grammairiens ont enregistrées à l'usage des étudiants : ils en puisent aux sources du parler populaire, ils en empruntent aux auteurs plus anciens qui étaient tombées en désuétude, ils en inventent qui ne sont peut-être pas toujours heureuses, et du tout ils composent leur manière, qui, pour être moins régulière et moins correcte si l'on veut que celle des classiques, n'en a pas moins une valeur réelle. M. Gardiner, comme la plupart des égyptologues élevés à l'école de Berlin, ne marque pas assez d'indépendance à l'égard de la *Grammaire* d'Erman. J'ai dit, il y a quelques semaines à peine, le bien que je pense de celle-ci, et nul plus que moi n'apprécie les services qu'elle a rendus et qu'elle rend chaque jour à notre science. Elle ne peut pourtant, pas plus que Grammaire au monde, rendre compte de tous les faits qui se manifestent dans la vie d'une langue, et il y a quantité de circonstances dans lesquelles il faut fléchir ou renverser les règles qu'elle pose, si l'on veut arriver à interpréter convenablement un texte égyptien. C'est le cas pour la satire du *Papyrus Anastasi n° 1* : examinant les passages où Gardiner hésite, j'ai constaté qu'ils contiennent en général des particularités de langage qui tenaient au tempérament de l'auteur, et qui contredisent l'usage courant de la langue, tel qu'Erman et son école le conçoivent et qu'ils ont tenté de le déterminer.

Le second des documents, le *Papyrus Koller*, est de ces recueils à l'usage des scribes, dans lesquels des pièces disparates sont consignées sans ordre apparent, pour servir de modèles administratifs et en même temps pour donner aux scribes des exemples de style, style nu ou style fleuri. Il renferme cinq pages dans son état actuel, mais il est le reste d'un manuscrit qui dut en compter plus. Deux des quatre lettres qu'on y lit, les nos 2 et 4, sont des doubles avec variantes de celles que nous connaissions déjà par le Papyrus Anastasi n° 4, et qui y étaient assez endommagées. M. Gardiner dit de lui, comme aussi du Papyrus Anastasi n° 1, que « si l'on peut s'en fier aux critériums

« établis par G. Möller, il est un produit de l'école memphite de calli- « graphie ». Une des raisons invoquées, sans beaucoup de fermeté d'ailleurs par Möller, pour démontrer que le scribe Ennana était d'origine Memphite, et, par suite, que les papyrus qui portent son nom représentent le genre d'écriture qu'on enseignait à Memphis, par suite encore que les livres sur lesquels on voit une écriture analogue appartiennent à une école memphite, c'est que l'auteur d'une des lettres conservées au Papyrus Anastasi n° 4 exprime son vif désir d'aller passer son congé à Memphis. Même si l'on admet qu'Ennana ait écrit de sa propre main Anastasi n° 4, ce qui n'est nullement prouvé tant s'en faut, rien n'indique qu'il ait composé cette lettre et que, par conséquent, c'est lui qui ressentit cette nostalgie de Memphis : il n'a été que le copiste, et il y a quelque témérité à lui préjuger une origine d'après l'amour pour Memphis qui éclate dans ces quelques lignes. Et après tout, même s'il eût connu le morceau, un français qui adore Paris et qui désire ardemment s'y rendre est-il nécessairement un parisien, et aurait-on raison de prendre son écriture comme le type de l'écriture parisienne? En fait, les manuscrits où Möller et Gardiner après lui inclinent à reconnaître des mains memphites ont été découverts à Thèbes, et l'explicit des œuvres qui y sont reproduites nous dit qu'ils ont été exécutés au Ramesséum de Thèbes : le plus prudent jusqu'à nouvel ordre sera de nous en tenir à ces constatations, si l'on ne préfère pas déclarer, que ceux à qui nous les devons étaient, ou des Thébains de naissance, ou des personnages élevés dans les écoles thébaines. En ce qui me concerne, je puis dire que, les ayant étudiés longtemps, je n'y trouve aucun trait suffisamment tranché pour me permettre d'en déduire l'existence de plusieurs écoles différentes, memphite, thébaine ou autre : les dissemblances y sont celles qui résultent du caractère et de l'habileté des individus, non d'enseignements donnés dans des centres d'instruction indépendants.

J'ai tiré bon profit de la lecture attentive que j'ai faite de ce livre : j'y ai acquis sur la valeur de la satire des notions plus nettes que celles que j'avais auparavant, et j'y ai compris le sens de beaucoup d'endroits dont la valeur m'avait échappé, et j'ai pu, grâce aux éléments qu'il m'a fournis, aller un peu plus loin que Gardiner lui-même dans l'intelligence de certains passages difficiles. Je suppose que les fascicules prochains contiendront la transcription d'autres papyrus du Musée Britannique : je le souhaite de grand cœur. Les égyptologues de la seconde et de la troisième génération avaient fait des *Select Papyri* leur étude de prédilection, et ils les avaient si souvent traduits par fragments ou analysés que les générations suivantes les avaient mis de côté : depuis une trentaine d'années bientôt on ne les avait plus touchés qu'en passant. Gardiner a raison d'y revenir : armé comme il l'est des notions grammaticales, historiques, archéologiques. accumulées depuis lors, il aura vite fait de corriger et de compléter ce

que les interprétations anciennes offraient d'imparfait. Son édition du Papyrus Anastasi n° 1 m'a satisfait à double titre. Elle m'a prouvé d'abord avec quel succès ses prédécesseurs, Chabas, Goodwin, Brugsch, et les autres, avaient dégagé du seul manuscrit qu'ils possédaient alors la signification de l'ouvrage, et, en comparant leur travail au sien, j'ai constaté les progrès énormes que notre science a réalisés pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis l'apparition du *Voyage d'un Égyptien*.

G. Maspero.

---

Sir Herbert Thompson, **A Coptic Palimpsest containing Joshua, Judges, Ruth, Judith and Esther in the Sahidic Dialect,** H. Frowde, Londres, 1911, in-8°, xii-386 p.

C'est une chance inespérée pour les étudiants de la langue copte que de posséder enfin un bon texte de ces cinq livres. L'intérêt paraît en avoir été médiocre pour les moines égyptiens, et ils cessèrent assez tôt de les recopier, se tenant pour satisfait des quelques extraits qui s'en étaient glissés dans la liturgie. Aussi ne nous en est-il parvenu qu'un petit nombre de morceaux dans le dialecte qui survécut le plus longtemps, le memphitique ou l'alexandrin, avec lequel les offices sont célébrés aujourd'hui encore. La bibliothèque du couvent d'Amba Chenoudah, près de Sohag, avait rendu une quantité de fragments de la version thébaine qui avaient été publiés pendant le dernier quart de siècle par Amélineau, par Ciasca, par Balestri, par Lacau, par Lemm, par Hyvernat, par Winstedt et par moi, mais l'ensemble nous demeurait inconnu : le manuscrit du British Museum, que Sir Herbert Thompson vient d'utiliser, nous le rend presque complet.

C'est un des palimpsestes venus des monastères de Nitrie, dans les conditions que l'on sait, et qui furent acquis par le Musée Britannique en 1847. Le texte syriaque qu'on y lit et qui renferme des morceaux d'Évagre, de Jean Chrysostome et de quelques autres, recouvre des textes coptes en une onciale carrée, écrits sur deux colonnes par pages et sur vingt-cinq lignes à la colonne. Crum, le premier, dans son *Catalogue des Manuscrits coptes du British Museum* (1905), identifia le contenu de chacun des feuillets existants et rétablit l'ordre dans lequel ils se suivaient. Il reconnut qu'ils avaient constitué dans leur état premier un seul volume de deux cent vingt-huit feuillets, desquels quarante-deux n'existent plus : la perte est pour chacun des cinq livres, pour Josué de sept feuillets, pour les Juges de quatorze et demi, pour Ruth d'un folio et demi, pour Judith de neuf, et de dix pour Esther. Sir Herbert Thompson, qui se plaît à rendre justice au travail de ses prédécesseurs, n'a donc pas eu à reclasser les éléments brouillés par le scribe syriaque. S'aidant des données que Crum lui fournissait, il a reproduit les dispositions du manuscrit page à page et ligne à

ligne, et il s'est borné à séparer les mots ou plutôt les groupements grammaticaux de mots selon l'usage courant ; il a ajouté l'indication des chapitres et des versets d'après Swete, *the Old Testament in Greek according to the Septuagint* (Oxford, 1896). Il ne s'est pas préoccupé de définir quels rapports unissent cette traduction thébaine à la version grecque de laquelle elle procède, ni à rechercher quelle était cette version : il a tenu à faire œuvre non de théologien, mais de coptisant, et il s'est appliqué avant tout à nous placer sous les yeux une copie exacte. A quel point il a poussé le scrupule, on s'en rendra compte si l'on parcourt les quelques pages de notes qu'il a rejetées à la fin du volume : les lectures douteuses y sont discutées par comparaison à celles des autres savants, et les restitutions n'y sont proposées qu'avec une grande réserve. Je regrette qu'il n'ait pas essayé de mettre sur pied dès à présent une édition critique, pour quoi il était armé mieux que personne : du moins a-t-il préparé des matériaux excellents pour celui qui, venant après lui, voudra nous la donner.

G. Maspero.

---

B. Delbrück. **Germanische Syntax**. I. **Zu den negativen Sätzen**, in-8°, 64 p. 1910. II. **Zur Stellung des Verbums**, in-8°, 76 p., 1911. Leipzig (chez Teubner). — (**Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse d. kön. sächs. Ges. d. Wiss.**, XXVIII, 4 et 7).

Après avoir établi les règles de la syntaxe védique et en avoir fait le fondement solide de la syntaxe comparée des langues indo-européenne, M. Delbrück, à qui presque seul on doit ainsi toute une division de la grammaire comparée des langues indo-européennes, entreprend d'étudier les principales questions de la syntaxe comparée du germanique. Suivant son habitude, il a relevé lui-même les faits dans les textes, se servant à la fois de tous les grands dialectes germaniques : gotique, scandinave, germanique occidental. Il expose en détail chaque partie du problème, éclaire les faits germaniques par la comparaison du sanskrit et conclut.

L'objet principal de l'étude sur les phrases négatives est de déterminer en quelle mesure on peut appliquer au germanique l'opposition entre la négation « qualitative », qui s'applique à la phrase tout entière (*nos hôtes ne sont pas venus*) et la négation « quantitative », qui s'applique à un mot de la phrase (*aucun hôte n'est venu*, *je n'ai pas d'hôte*). Après un examen approfondi des données, M. D. conclut que cette opposition, que des linguistes slaves ont introduite, n'a joué en germanique aucun rôle appréciable. En particulier, ce n'est pas par la distinction de la négation « qualitative » et de la négation « quantitative » que s'explique l'emploi de deux négations dans une même phrase germanique. — En même temps qu'il aboutit à cette doctrine générale, M. D. examine une foule de questions de détail, il

expose les principes de l'histoire des formes de la négation scandinave, et passe en revue la plupart des expressions négatives du germanique. On verra par cet exposé comment évolue la négation, comment les vieilles formes trop brèves devenues trop peu expressives sont renforcées par des termes accessoires (l'histoire de la négation en germanique est remarquablement parallèle à celle de la négation en latin ancien et dans les langues romanes) et comment la négation se lie avec des mots accessoires pour former des mots uns tels que all. *nie*, *niemand*, etc. Rien n'est plus instructif pour la linguistique générale. Sur la forme, il demeure, il est vrai, des obscurités; le rapprochement de skr. *cana* avec got. *-hun*, d'une part, et avec v. isl. *-ge*, v. suéd. *-ghin*, v. angl. *-gen*, v. sax. v. h. a. *-gin*, de l'autre, ne va pas sans des difficultés dont M. D. ne parle guère; on peut expliquer par un traitement de mot accessoire (plutôt sans doute que par sonorisation dans les conditions de la loi de Verner, comme le fait M. D.) la sonore initiale des formes germaniques, scandinaves et occidentales; mais qu'est-ce que le *-un* gotique et comment se concilie-t-il avec le *-en* des autres langues? L'absence de toute trace de prononciation labio-vélaire est aussi surprenante.

Le sujet de la seconde étude, sur la place du verbe dans la phrase germanique, n'est pas moins heureusement choisi. La liberté de la place des mots, c'est-à-dire la possibilité d'employer la place respective des mots, non à des fonctions grammaticales comme en français, mais à l'expression, est l'un des traits les plus originaux de l'indo-européen, et il importe de déterminer ce que chaque langue en a fait. Il a été publié diverses études sur des parties de ce grand problème, mais encore beaucoup trop peu, et, en y insistant une fois de plus, le maître des études de syntaxe qu'est M. D. donne un excellent exemple. Toutefois les conclusions sont moins solides que celles de la première étude. Les faits relevés par M. D. sont très intéressants; certaines conclusions de détail sont importantes, ainsi l'affirmation du fait que la place du verbe en tête de la phrase n'est pas dans l'ancienne prose irlandaise chose aussi normale qu'on l'enseigne. Mais M. D. considère trop la phrase sanskrite comme ayant gardé le type exact de la phrase indo-européenne; la tendance tout à fait dominante à placer le verbe en fin de phrase qui caractérise l'ancienne prose sanskrite a tout l'air d'une particularité sanskrite, et la comparaison du grec, du latin, du celtique, du slave, de l'arménien n'indique rien de pareil. Il n'est donc pas légitime d'expliquer par l'ordre sanskrit l'ordre germanique, dont on rend du reste bien mieux compte en partant d'un usage libre comme l'usage grec. La façon dont M. D. se sert des faits d'accentuation ne répond pas non plus à la nature du ton indo-européen; on a l'impression que M. D. pense à une accentuation intense du genre de celle de l'allemand moderne. Enfin la loi de M. Wackernagel sur la place des mots atones immédiatement

après le premier mot de la phrase n'est sans doute pas formulée d'une manière exacte : ce n'est pas en tant qu'atones que les mots en question figurent à cette place, c'est en qualité de mots accessoires; et divers mots accessoires sont à cette même place même s'ils sont toniques; il n'y a donc pas lieu de faire usage de la loi de M. Wackernegel pour rendre compte de la place des verbes, que, en fait, elle n'explique jamais.

A. MEILLET.

---

R. BRANDSTETTER, **Gemeinindonesisch und Urindonesisch**. Lucerne (chez F. Haag), 1911, in-8°, 45 p. (**Monographien zur indonesischen Sprachforschung**, VIII).

M. R. Brandstetter continue de poser les bases de la grammaire comparée des langues indonésiennes (groupe malais) en serrant le problème toujours de plus près. On a maintenant, grâce surtout aux Hollandais, de bonnes descriptions de plusieurs langues du groupe et une idée assez précise de la plupart. Mais on n'avait pas jusqu'ici suffisamment déterminé les rapports exacts que ces langues soutiennent entre elles. Quelques grandes lois avaient été reconnues; mais jamais on n'avait formulé dans leur ensemble et en cherchant à rendre compte du détail les règles des correspondances entre les langues indonésiennes. M. B. s'est proposé de combler cette lacune, et il le fait en appliquant de la manière la plus correcte et la plus rigoureuse les méthodes de la grammaire comparée. Il rend ainsi un service éminent. Grâce à lui, on peut dire que la grammaire comparée méthodique a gagné toute une province nouvelle. Le service rendu est d'autant plus grand que la constitution d'une grammaire comparée précise du groupe indonésien est la condition nécessaire pour l'établissement d'une théorie des rapports des langues de ce groupe avec les langues d'Indo-Chine et de l'Inde dont le P. Schmidt a établi la parenté, d'une part, et avec les groupes polynésien et mélanésien de l'autre. Il se pose là quelques-uns des plus grands problèmes de la linguistique historique; les éléments de la solution sont en partie réunis, il n'y a qu'à faire la théorie linguistique.

Dans sa nouvelle publication, M. B. détermine quels sont les traits communs aux diverses langues indonésiennes, de manière à poser le type dont toutes ces langues sont des développements. Malgré l'aire immense qu'elles couvrent — de Formose à Madagascar — et bien que chacune ait une existence autonome depuis de longs siècles, ces langues ont très peu divergé les unes des autres. M. B. cite, par exemple, dans une langue de chacun des principaux groupes le mot *kayu* « arbre » qui a partout gardé cette forme; les seules formes aberrantes — conformes du reste à ce que font attendre les lois phonétiques des langues considérées — sont *hazu* à Madagascar, *ayu* en simalur. Grâce à cette circonstance, le procédé un peu simple employé par M. B.,

qui consiste à déterminer les éléments communs, permet des résultats satisfaisants. Il suffit presque de voir quels sont les éléments communs aux langues du groupe pour poser la langue d'où elles sont issues. On sait assez que ce procédé ne réussirait pas partout, et, dans sa brève conclusion sur l' « Urindonesisch » M. B. relève avec raison l'état singulier de conservation de ces langues. Peut-être cependant abuse-t-il un peu du raisonnement qui consiste à dire : telle particularité se trouve dans toutes les langues ou dans la grande majorité des langues ; il s'agit donc d'un fait commun. Par exemple, au § 75 et s., il constate que l'accent frappe en principe les pénultièmes ; il est possible que ce soit ancien ; mais ce n'est pas évident ; car la pénultième est l'une des places de prédilection de l'accent, et l'on observe assez souvent qu'un accent placé sur la finale tend ensuite à passer sur la pénultième. Rien ne prouve que la concordance des langues du groupe ne résulte pas ici de quelque développement parallèle.

A. MEILLET.

---

F. SAGOT, **La Bretagne romaine**, Paris, 1911, in-8° chez Fontemoing, 417-XVIII pages.

L. LE ROUX, **L'Armée romaine de Bretagne**, Paris, 1911, chez Champion, 147 pages.

Je suppose que les archéologues anglais et, en particulier, leur maître dans le domaine des études romaines, M. Haverfield, sauront gré à M. Sagot du livre qu'il vient de faire paraître. Il n'est guère possible d'apporter à un travail plus de conscience, plus de soin dans l'ensemble et les détails que l'auteur de cette monographie : il me suffira de noter, pour en indiquer la valeur, que non content de fouiller les bibliothèques de France et d'Angleterre, il a voulu voir sur place les restes antiques du pays et les objets conservés dans les musées locaux. J'ajoute que le livre est bien composé et écrit aisément.

Il débute naturellement par un récit de la conquête de la Bretagne et des expéditions militaires dont nous avons gardé le souvenir : au premier siècle, d'abord, où Tacite est un guide précieux, puis au second, sur lequel il était particulièrement utile de s'étendre, puisque le règne d'Hadrien et celui d'Antonin le Pieux sont marqués chacun par l'établissement d'un *limes* défensif destiné à interdire l'accès de la partie méridionale du pays aux populations du Nord ; enfin au troisième qui commence par l'aventure de Clodius Albinus et se termine par celle de deux autres prétendants plus heureux, Carausius et Allectus.

La province conquise et occupée, il fallait l'administrer ; l'étude de cette administration fait l'objet du chapitre suivant ; ici l'épigraphie est la source principale et, comme elle est peu riche, bien des détails restent ignorés. Le troisième chapitre est un exposé très complet, tout en étant assez court, de l'occupation militaire du pays. Les deux *limes* cités plus haut ont été, depuis quelques années, l'objet de

recherches, de fouilles, de publications nombreuses en Angleterre et en Ecosse ; il n'y a qu'à résumer et à coordonner leurs travaux. M. S. l'a fait très suffisamment : il nous a montré quel était le tracé des deux lignes défensives en question, comment elles étaient constituées (fossé, forteresses, tours de surveillance, muraille) ; il a énuméré les troupes qui y campaient, il a fait ressortir l'importance de cet apport militaire, composé longtemps de recrues étrangères, pour la romanisation du pays. Celle-ci se traduit, là comme ailleurs, par l'établissement d'un régime municipal d'importation romaine : M. S. n'a pas de peine à montrer que nous retrouvons en Bretagne une image atténuée de ce qui existait en Gaule : quelques colonies et beaucoup de cités, chefs-lieux de tribus celtiques.

Au IVe siècle la Bretagne subit, comme le reste de l'Empire, de grands changements. La Notice des Dignités surtout nous en a gardé le souvenir. En même temps, l'occupation devient plus précaire, les incursions ennemies par terre et par mer plus fréquentes ; et le jour vient où Rome se décide à évacuer le pays. C'est l'objet du chapitre suivant, le dernier qui ait trait à l'histoire ou aux institutions de la Bretagne romaine. Le reste du livre est entièrement consacré à la vie économique et sociale de la province. C'est assurément la partie la plus neuve du sujet, et aussi la plus délicate ; car les auteurs anciens se souciant peu de semblables questions, il a fallu, pour y trouver réponse, interroger de très près les documents archéologiques de toute sorte. Par exemple, pour savoir dans quelle proportion les Latins ou les autres habitants de l'Empire s'étaient mélangés aux Celtes, M. S. a dû dresser d'après les inscriptions la liste des civils connus ; leurs noms et rarement la mention de leur origine l'ont renseigné et lui ont montré la prédominance de l'élément celtique sur tous les autres. Pour se renseigner sur la question de l'élevage, il a cherché dans le récit des fouilles pratiquées çà et là quelles étaient les espèces de bœufs, de moutons, de chèvres, de chiens dont on avait retrouvé les ossements. Les saumons de plomb, avec ou sans inscriptions, lui ont fourni des données sur l'exploitation des mines et les amas de cendres de charbon signalés en divers endroits, sur celle de la houille. Pour la production et le commerce de la poterie, pour la détermination des ateliers locaux, il a été nécessaire d'examiner les vases et les tessons existants dans les différents musées, etc. Je signalerai particulièrement le paragraphe relatif aux maisons d'habitation ; on y voit qu'elles étaient établies sur un plan très spécial — les chambres sont disposées le long d'un corridor qui se développe parfois autour d'une vaste cour centrale — et d'habitude chauffées par des hypocaustes. J'en recommande la lecture aux archéologues qui seraient encore tentés de regarder la maison pompéienne comme le type de l'habitation romaine sous l'Empire. Que tous ces documents soient également instructifs, que les enseignements que M. S. en a tirés soient égale-

ment convaincants, il est évident qu'on ne saurait l'affirmer ; mais le fait même d'avoir abordé toutes ces questions, naguère négligées, est méritoire et les résultats obtenus, tout incomplets qu'ils sont, ne manquent pas d'intérêt. Pourquoi faut-il que dans un travail conforme aux meilleures méthodes modernes on lise plus d'une fois des références à Orelli ? C'est une fausse note.

Beaucoup moins développé est l'essai consciencieux, lui aussi, de M. L. Le Roux sur l'armée romaine de Bretagne. Il débute par un historique de la conquête du pays et traite successivement de tous les corps de troupes, légions, auxiliaires, irréguliers, flottes dont nous avons gardé le souvenir, soit par les auteurs, soit par les inscriptions. On y trouvera la liste de tous les officiers de ces différents corps. Le travail est surtout épigraphique ; M. Le Roux a fait des inscriptions relatives au sujet un dépouillement complet ; plus d'une des conclusions qu'il en tire est sujette à caution.

R. Cagnat.

---

**Inventaire des Archives farnésiennes de Naples au point de vue de l'histoire des Pays-Bas catholiques,** publié par Alfred Cauchie,... et Léon Van der Essen,... — Bruxelles, libr. Kiessling et Cie, 1911. In-8° de ccxxvi-557 pages.

Après la découverte par Gachard, en 1868, du fonds très important des Archives des Farnèse, ducs de Parme, et après son transfert à l'Archivio di Stato de Naples, cet énorme amas de pièces a fourni une copieuse documentation à plusieurs ouvrages. Mais le classement en est déplorable et les inventaires manuscrits ou imprimés qu'on en a rédigés sont encore très incomplets. Depuis de longues années, le savant professeur à l'Université de Louvain M. Alfred Cauchie avait projeté d'en faire l'exploration méthodique au point de vue de l'histoire des anciens Pays-Bas. Il savait en effet qu'il était indispensable de le connaître entièrement : le cardinal Alexandre Farnèse n'avait-il pas été envoyé en 1539 par le pape Paul III comme légat *a latere* dans les Pays-Bas et n'avait-il pas continué jusqu'à sa mort (1589) à s'intéresser d'une manière particulière à tout ce qui se passait dans cette région ? La duchesse de Parme, Marguerite, fille légitimée de Charles-Quint, n'avait-elle pas été à deux reprises différentes (1559-1567 et 1580-1583) gouvernante des Pays-Bas ? Son fils Alexandre Farnèse n'avait-il pas été aussi le représentant du roi Philippe II dans la même contrée jusqu'à la fin de l'année 1592 ? Sans doute après de longs pourparlers Philippe II avait obligé Ranuccio Farnèse à se dessaisir d'une partie des papiers laissés par son père Alexandre ; mais combien cette restitution avait été parcimonieuse ! Et puis, les archives du cardinal Farnèse et de Marguerite de Parme n'avaient pas été touchées. Et quand on sait que cette dernière avait l'habitude de conserver la moindre des lettres que lui adressaient ses innombrables correspondants, qu'elle gardait les minutes de tout ce qu'elle écrivait, on devine l'importance exceptionnelle des dossiers constitués par elle.

M. Cauchie, pour achever le dépouillement des archives farnésiennes, dut s'adjoindre un collaborateur en la personne d'un de ses anciens élèves, M. Léon Van der Essen. A eux deux, ils ont rédigé l'inventaire complet des pièces qui concernent leur pays. Ils n'ont pas voulu le présenter selon un ordre méthodique et ils se sont contentés de suivre la numérotation des *fasci* ou dossiers, tels qu'ils se présentent à l'Archivio di Stato. Heureusement la table très complète qu'ils ont jointe à leur ouvrage permet facilement de reconstituer l'ordre qui manque absolument dans la composition et le rangement des *fasci*. L'indication qu'ils ont donnée des documents sur les Pays-Bas est complétée bien souvent par une notice aussi succincte que possible, mentionnant l'intérêt spécial, l'objet de telle ou telle correspondance, etc. Pour peu que l'on soit familier avec l'histoire de la région pendant la seconde moitié du XVIe siècle, on comprendra ainsi l'utilité de certains documents qui à première vue sembleraient étrangers au sujet.

Il est certain qu'un inventaire semblable rendra les plus grands services et sera accueilli avec reconnaissance par tous les historiens. Ses auteurs, pour montrer toute l'importance du fonds exploré par eux, ont en outre écrit une très copieuse introduction, qui est à lire avec soin. On y verra l'historique de ces Archives farnésiennes et de leur constitution; on y constatera surtout, par les extraits publiés par MM. Cauchie et Van der Essen, combien les correspondances de Marguerite de Parme et d'Alexandre Farnèse éclairent d'un jour nouveau les faits qui se sont accomplis aux Pays-Bas sous leur gouvernement, avant ou après eux, combien les relations de leurs agents sont précieuses pour la connaissance des intrigues à la cour de Philippe Ier ou ailleurs. Du reste, les dépêches continuèrent à affluer à la cour de Parme, même après le décès d'Alexandre Farnèse; leur collection constitue une nouvelle source précieuse pour l'histoire de l'Europe au XVIIe et au début du XVIIIe siècle. On en trouvera le relevé dans l'excellent ouvrage de MM. Cauchie et Van der Essen.

L.-H. Labande.

---

Mario Schiff. **La fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay.** Paris, Champion, 1910, in-8° carré, de 147 pages.

L'auteur de ce petit volume est évidemment très averti, et son érudition a ce grand avantage d'être allégée par une forme alerte et une tournure spirituelle. On lira donc avec plaisir et profit l'étude sur Marie de Gournay qui remplit le premier tiers. Tout m'y parait juste et judicieux et le portrait de la « vieille damoiselle » qui se fit l'apologiste — parfois maladroit — de Montaigne, de Ronsard et des Femmes ressort de là très en relief, très vivant, sans déformation.

Un seul passage me semble contestable, celui qui nous présente la

deuxième version posthume de l'éloge consacré par Montaigne à sa « fille d'alliance » comme le résultat d'une « tardive et soudaine modestie » (pp. 13 et 14).

D'abord M. Schiff insinue fortement que le premier texte de cet éloge, celui qui parut dans l'édition de 1595, pourrait bien ne pas être entièrement de Montaigne, mais avoir été renforcé par l'exécutrice testamentaire elle-même « pour souligner aux yeux des contemporains son caractère d'éditeur autorisé et seul compétent », et cela expliquerait qu'en 1635, lorsqu'elle n'avait plus la même raison de se faire valoir aux yeux du public, elle eût ramené l'éloge à sa forme primitive, qui devait se trouver collée en note marginale de l'exemplaire de Montaigne de 1588 et a disparu.

Rien ne le prouve péremptoirement. Tout tend à prouver au contraire que Marie de Gournay a scrupuleusement transcrit en 1595 l'éloge que Montaigne avait écrit de sa propre main. D'abord la raison qu'elle pouvait avoir de se faire valoir aux lecteurs de la première édition posthume n'existait plus dès la 2<sup>e</sup> ou la 3<sup>e</sup> édition suivante; pourquoi aurait-elle attendu 40 ans pour se repentir de son « pieux mensonge »? Ensuite les lignes qu'elle a supprimées en 1635 n'étaient pas de nature à « souligner aux yeux du public son caractère d'éditeur autorisé ». L'éloge tel qu'elle l'a réduit à la fin de sa vie eût suffi à produire le même effet. Enfin je crois avec M. Strowski que, dans la préface de l'édition de 1595, elle a parlé « avec quelque embarras » de la première forme imprimée de cet éloge; mais ce n'est pas parce qu'elle se sentait coupable de l'avoir « tripatouillée »; elle avait une autre raison d'être gênée en en parlant, car ce qu'elle en dit est plutôt une explication qu'une excuse, et cette raison est la même qui lui donna le courage d'abréger de moitié le dit éloge en 1635.

C'est que Montaigne y a exprimé en termes si forts, si passionnés, le sentiment qui l'attachait à Marie de Gournay et le sentiment qui attachait Marie de Gournay à lui, qu'on eût dit que c'était de l'amour réciproque (malgré leur différence d'âge, environ 32 ans), et c'est précisément cette interprétation maligne qu'elle eût voulu éviter. En 1595 elle pensa que quelques lignes d'elle suffiraient à dissiper l'équivoque; en 1635, soit qu'elle eût vu l'équivoque persister, soit qu'elle l'eût appréhendée de la postérité, elle ne trouva rien de mieux que de supprimer de l'éloge tout ce qui pouvait porter atteinte à sa réputation morale. En effet, si l'on y regarde de près, elle a retranché ou modifié toutes les expressions qui pouvaient faire passer leur attachement mutuel pour de l'amour, et elle n'a retranché ni modifié rien d'autre; par exemple cette phrase de Montaigne : « J'ay prins plaisir à publier, en divers lieux, l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aymée de moy beaucoup plus que paternellement... » se termine en 1635 par ces simples mots : « et certes aymée de moy paternellement »; et ce passage de

la fin : « la véhemence fameuse dont elle m'ayma et me desira longtemps » se transforme ainsi : « la bienveillance qu'elle me voüa. »

Ce n'est donc pas par modestie — au sens où l'entend M. Schiff — que Marie de Gournay modifia son éloge écrit par Montaigne, mais par crainte de l'opinion, par un scrupule analogue à celui qui poursuivit Hélène de Surgères après la publication des sonnets dont elle est l'héroïne et la poussa à solliciter du cardinal Du Perron une sorte d'attestation de vertu [1].

Le deuxième tiers du volume comprend une édition critique des deux opuscules que Marie de Gournay a écrits pour la défense du sexe féminin, l'*Egalité des hommes et des femmes* (1622) et le *Grief des Dames* (1626). M. Schiff a pris avec raison le texte primitif comme texte fondamental ; mais on regrette qu'avec la meilleure intention il ait rejeté les variantes à la suite des opuscules ; le moindre inconvénient de ce procédé, c'est précisément ce que l'auteur a voulu éviter, de « gêner le lecteur », en coupant le texte par des appels de notes répétés (v. p. ex. p. 76). On regrette surtout qu'il ait mélangé, sans les distinguer, les signes — et + dans ces variantes : en y regardant de près on s'aperçoit que le signe — sépare les variantes d'un même passage, et que le signe + introduit une note nouvelle. Quant aux lettres ABCDEF, parfois surmontées d'un *bis* (v. p. ex. p. 81), on ne sait ce qu'elles représentent, et j'en ai vainement cherché l'explication.

En revanche, le dernier tiers du volume, formé de cinq appendices bibliographiques et historiques, est très clairement présenté et très intéressant. A signaler surtout le dernier, qui contient une critique juste de l'érudition superficielle de Brunetière. Un index alphabétique des noms propres très complet couronne le tout.

P. LAUMONIER.

---

Histoire de l'Art : **France**, par L. HOURTICQ (collection Ars Una). Paris, Hachette, in-18, cartonné : 7 fr. 50.

**La cathédrale de Bourges**, par A. BOINET; **la cathédrale d'Albi**, par Jean LARAN; **l'église de Brou**, par V. NODET (petites monographies des grands édifices de la France). Paris, Laurens, in-18, 3 vol. à 2 fr.

**Le musée de sculpture comparée du Trocadéro**, par C. ENLART (les grandes institutions de France). Paris, Laurens, in-8° : 3 fr. 50.

**Les Arts de la terre**, par R. JEAN (Manuels d'histoire de l'art). Paris, Laurens, in-8° : 10 fr.

**Titien**, l'œuvre du maître; — **Fra Angelico**, l'œuvre du maître. Paris, Hachette, 2 vol. pet. in-4°, reliés, à 12 fr.

**Botticelli**, par R. SCHNEIDER ; **Téniers**, par R. PEYRE (Les Grands artistes). Paris, Laurens, 2 vol. in-8°, à 2 fr. 50.

---

1. D'après les *Perroniana*, le cardinal aurait fait à ceux qui l'interrogeaient sur la vertu de Marie de Gournay la même réponse qu'il aurait faite brutalement à Hélène de Surgères en personne (v. l'édition de Cologne 1694, art. *Gournay* et cf. le vol. de M. Schiff, p. 37).

**Paul Huet**, d'après ses notes, sa correspondance, ses contemporains, par R. P. Huet, son fils. Paris, Laurens, in-8° : 15 fr.

**Graphique d'histoire de l'art**, par Jos. Gauthier. Paris, Plon, in-8° : 3 fr. 50.

**Catalogue du fonds de musique ancienne de la Bibliothèque Nationale**, par J. Ecorcheville. Tome I. Paris, Terquem, in-4°.

**L'Art classique, initiation au génie de la Renaissance italienne**, par H. Wölfflin (Les Études d'art à l'étranger), trad. de l'allemand par C. de Mandach. Paris, Laurens, in-8° : 12 fr.

La petite collection « Ars una, species mille », qui aspire à constituer en manuels (simultanément publiés en cinq langues) une histoire générale de l'art, s'est enrichie de son troisième tome avec le volume que M. Louis Hourticq vient de consacrer à *La France*. 475 pages et 943 reproductions, voilà certes des chiffres respectables. En réalité les pages sont très petites et les photographies minuscules ; mais si les unes et les autres ne peuvent véritablement servir qu'à titre de renseignement, il est certain qu'elles renseignent, et que, bibliographies et tables aidant, elles provoquent la curiosité du lecteur, elles le guident vers des recherches personnelles et plus étendues. Après tout, c'est dans une voie neuve encore que s'engageait l'auteur. Les manuels généraux de l'histoire de notre art n'ont jamais tenté personne, l'art n'étant pas matière d'examen et la tradition en réservant la connaissance à une sorte de caste, un peu dédaignée des autres. Il fallait, pour traiter, dans leurs justes proportions respectives, de l'art roman et de l'art gothique, de l'art féodal et de l'art bourgeois, de l'art monarchique et classique et de l'art galant, de l'art romantique et de l'art réaliste, de la peinture et de l'architecture, de la sculpture et de la gravure, une connaissance très nette des éléments constamment divers, parfois exclusifs, toujours indépendants, dont l'ensemble forme l'évolution de l'art français, et un détachement rigoureux de toute prédilection. L'auteur a eu l'une et l'autre, et y a joint du goût : il convient de l'en louer.

Mais les manuels d'ensemble appellent comme complément les monographies de détail : jamais, à aucune époque, on n'a pris soin ainsi de documenter à peu de frais les étudiants, les curieux, les amateurs d'art. Cette série, par exemple, de « petites monographies de nos grands édifices », est-il rien de plus précieux pour le visiteur attentif des villes de France ? En très peu de temps, car elle est à peine fondée, une douzaine de volumes voyait le jour, avec plans chronologiques et photographies à l'appui d'un texte abondant, technique au besoin, et basé sur les doctrines les plus sûres. Voici, du même coup, trois tomes de plus : la cathédrale de *Bourges*, contée et décrite par M. Amédée Boinet ; celle d'*Albi*, que nous présente M. Jean Laran ; et l'église de *Brou*, où M. Victor Nodet nous guide. Et ici encore, la voie était peu frayée. Que de fausses idées à redresser dès qu'il s'agit de l'architecture de nos anciens monuments, des attributions de dates, des évolutions de styles ! Cette collection d'études, publiée sous la

direction de M. E. Lefèvre-Pontalis, rendra les plus sérieux services, comme histoire et comme critique.

La collection des « Grandes institutions de France » est bien précieuse aussi pour l'étude de l'histoire de l'art, vue aux sources mêmes de sa production, s'il s'agit de manufactures, ou par la concordance de ses plus éloquentes manifestations, s'il s'agit de musées. Celui de *sculpture comparée*, au Trocadéro, qu'a décrit pour nous M. Camille Enlart, ne pouvait, par sa nature même, que donner à cet érudit archéologue l'occasion d'un aperçu général de l'évolution de la sculpture en France et à l'étranger, car ces jeunes galeries, en elles-mêmes, n'ont pas d'histoire. D'excellentes photographies et une copieuse table en rendent l'usage aussi commode qu'attrayant; il devra du reste être surtout recommandé sur place.

Une autre série de « Manuels d'histoire de l'art », mais plus complets dans chacune de leurs spécialités, nous a déjà donné, sous la direction de M. Henry Marcel, des monographies importantes sur la peinture, la gravure, les arts du tissu. Voici *les Arts de la terre*, c'est-à-dire la Céramique, la Verrerie, l'Emaillerie, la Mosaïque, le Vitrail. L'auteur est M. René Jean; 200 gravures sont distribuées dans ces 475 pages très pleines. La fabrication, l'invention, l'art, sont étudiés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et en tous pays, avec d'importantes bibliographies à l'appui. La céramique surtout a été l'objet de pages très intéressantes, si riche était la matière, entre les vases antiques, les faïences musulmanes, les carrelages du moyen âge, la majolique et la faïence et le grès et la porcelaine en toutes ses ramifications. L'émaillerie également et la mosaïque ont été étudiées avec soin; si sommaire que soit l'histoire, le cadre est tracé de façon à guider des recherches plus approfondies.

On n'attendait pas sans impatience, dans la collection des « œuvres » des Maîtres de l'art, le volume consacré à *Titien*. La variété du génie de ce coloriste magnifique, et l'étendue de son œuvre, rendent particulièrement précieux pour l'étude la réunion de toutes ces compositions, portraits et paysages, scènes profanes et tableaux d'église, échelonnées sur une des plus longues vies d'artiste qu'on connaisse. 284 reproductions défilent ici sous l'œil charmé, entre une biographie pas trop courte et substantielle (toujours anonyme), que relèvent encore, comme spécimens, quelques dessins du maître, et les éclaircissements essentiels que comporteut les tableaux, surtout ceux qui peuvent être qualifiés de douteux. Une liste chronologique de l'œuvre, et des tables par sujets et par collections, achèvent utilement le volume. Celui de *Fra Angelico da Fiesole*, conçu dans le même plan, ne comporte pas moins de 327 photographies, beaucoup d'œuvres ayant dû être détaillées, par des agrandissements fragmentaires, ce qui est très précieux. L'unité de but et d'inspiration de ce peintre angélique est une des choses qui touchent le plus, à l'étudier

ici dans son ensemble, et l'on en éprouve comme une impression spéciale, une émotion singulière. C'est une véritable évocation de pensée et d'âme.

Pour étudier *Botticelli*, M. René Schneider a, semble-t-il, cherché à revivre un peu de sa vie, à respirer de son air. Il y a de la grâce dans la façon dont il en parle, et c'est avec charme qu'il en décrit les œuvres, qu'il en définit le caractère, qu'il en suit l'évolution. Il faut un peu de poésie pour évoquer ce poète ; il y faut aussi une juste critique, car Botticelli est de ceux qui déconcertent et qui exaltent. M. Schneider en a su donner une idée juste et qu'on sent vraie. Son mince volume est plus utile que maint autre plus ambitieux. On n'appréciera pas moins, surtout pour la documentation historique qu'il contient, le volume que M. Roger Peyre a écrit sur *Téniers*. Rien de plus intéressant et de mieux établi que ses origines et sa vie, son établissement à Bruxelles, ses relations, ses ventes d'œuvres d'art. La critique artistique de son œuvre, soigneusement classée, a également beaucoup de clarté et de goût, et le chapitre où l'auteur montre la popularité persistante du peintre anversois et l'influence artistique de ses œuvres, est encore des plus curieux.

Plus près de nous, voici maintenant un gros livre sur *Paul Huet*, cet excellent peintre, modeste mais hardi, à qui le paysage doit une impulsion si personnelle et si neuve dans la première partie du XIXe siècle. M. René Paul Huet, son fils, qui a assumé sur le tard et non sans hésitation, le rôle d'historien, s'est efforcé de conter surtout, et d'éviter la critique d'art proprement dite. Il était d'ailleurs encouragé à ce parti par le nombre des documents inédits dont il pouvait disposer pour faire connaître l'artiste et où celui-ci en effet revit plus effectivement sous nos yeux que par tous les récits qu'on en pourrait faire. Il débute donc par une biographie anecdotique et morale, où l'œuvre est simplement indiquée, à sa place, et l'homme étudié surtout, et qui ne dépasse pas 70 pages. Puis viennent quelques notes développées du peintre sur l'art, le paysage, la décoration. Enfin, et surtout, une assez vaste correspondance, classée chronologiquement bien entendu, et par périodes de la vie de l'artiste, non sans éclaircissements, au fur et à mesure, lettres ou documents divers. A la fin, quelques pages sont plus spécialement consacrées aux derniers jours de Paul Huet (1869) et aux jugements dont il fut l'objet, soit alors, soit au cours des Salons où il exposa. De bonnes tables terminent l'ouvrage, qu'illustrent d'une façon charmante une quinzaine de reproductions. On regrettera que le côté artistique de cette monographie ne soit pas plus développé, qu'il n'y ait pas de catalogue de l'œuvre, et que ces gravures soient seules à en donner idée. Mais M. R. P. Huet ne voulait pas faire un livre d'art, que d'autres peuvent rédiger ; il voulait dire ce que personne ne pouvait dire aussi bien que lui.

Nous avons déjà signalé, à l'usage des écoles, un traité manuel de composition décorative, dû à M. Joseph Gautier avec la collaboration de M. L. Capelle. Son nouveau volume, *Graphique d'histoire de l'art*, est encore conçu d'après les mêmes principes : profusion de croquis, plans, levés, coupes, détails techniques, avec le minimum de texte, mais précis, net, sans phrases, comme le squelette d'un cours à développer au tableau. Le cadre est vaste ; il embrasse toute l'antiquité, et pas seulement classique, puis le moyen âge dans tous les pays, enfin la Renaissance et les temps modernes. 665 figures illustrent ces 200 pages.

En annonçant le premier volume du *Catalogue du fonds de musique ancienne de la Bibliothèque Nationale*, auquel M. Écorcheville travaille depuis tant d'années déjà, il faut émettre le vœu que la publication avance rapidement, car les services sont incontestables et le champ vaste : ces 241 pages in-4° ne dépassent pas encore le mot *Air*, ce qui se comprend d'ailleurs à cause du nombre de recueils manuscrits dont il a fallu dresser l'inventaire. Cet inventaire est thématique et bibliographique. Quelques planches hors texte, musique ou portraits, égaient l'austérité de ces pages, d'ailleurs d'une typographie irréprochable. Ce précieux travail, limité à l'année 1750 (et au seul département des *Imprimés*), est tout à l'honneur du diligent érudit.

L'ouvrage consacré par M. Wölfflin à *l'Art classique*, c'est-à-dire à une sorte d'initiation au génie de la Renaissance italienne, a obtenu un grand succès en Allemagne et été traduit en plusieurs langues. Sa place était donc indiquée dans une collection d'études d'art écrites à l'étranger. C'est une sorte d'histoire esthétique des chefs-d'œuvre, de Giotto à Michel-Ange, ceux de Léonard de Vinci, Fra Bartolomeo, Raphaël, André del Sarto, étudiés avec largeur, avec un goût d'artiste et de dilettante, puis une analyse du sentiment nouveau, de l'idéal nouveau, de l'esthétique nouvelle qui s'en dégagent et que ces chefs-d'œuvre ont peu à peu amenés. Par l'habitude des rapprochements, des comparaisons, le souci de la pensée que cache le tableau ou la statue, l'auteur amène en effet ses lecteurs à une sorte de méthode pour bien voir et bien apprécier, qui est une vraie initiation de goût. L'ouvrage, traduit avec clarté et simplicité, est orné utilement de 80 reproductions.

H. DE CURZON.

---

Alphonse BERTRAND. **Les origines de la troisième République** (1871-1876). Paris, Perrin, 1911, in-8°, VIII et 379 p., 7 fr. 50.

Alphonse Bertrand avait décidé d'écrire l'histoire de la troisième république de 1871 à nos jours, mais la mort, interrompant son œuvre, ne lui a accordé que le temps de raconter le prologue de cette histoire ; par bonheur ce prologue constitue à lui seul un tout complet. Partant de la nomination de l'Assemblée nationale, l'auteur la suit

jusqu'à sa séparation après l'achèvement de la constitution de 1875. Il expose donc dans ce volume le pacte de Bordeaux, les négociations de la paix, la lutte contre la Commune, la libération du territoire, la réorganisation militaire et financière, la chute de Thiers, l'avortement de la restauration monarchique, enfin le vote des lois qui ont établi la république. S'attachant uniquement à l'histoire intérieure, il ne parle de la politique étrangère que lorsqu'elle influa directement sur la conduite des partis. On connaît la difficulté d'écrire une histoire aussi récente sans céder à ses propres penchants et en rendant justice à tous. Cette tâche devait être particulièrement ardue pour A. B. : il avait vu de très près les événements, il était trop patriote pour demeurer indifférent à ce qu'il narrait ; et pourtant ce qui frappe le plus dans son ouvrage, c'est la bienveillance qu'il témoigne à tous, morts ou vivants. Il se plait à souligner les beaux côtés des chefs de la Commune, se montre plein d'estime pour Delescluze, Flourens, Rossel ; on peut dire que Rigault et Félix Pyat, à peu près seuls, ne trouvent pas grâce devant lui. Ses préférences vont visiblement à Thiers, dont il dessine un beau portrait, mais il n'a pas une ligne violente, injuste pour Gambetta ou le duc de Broglie. Son livre n'apprend rien de nouveau; il ne fera pas oublier les autres ouvrages sur le même sujet, en particulier la belle histoire de M. Hanotaux, mais l'impartialité, la bonne foi y éclatent de toutes parts et lui assignent une bonne place devant la postérité qui en ratifiera la plupart des jugements.

A. Biovès.

---

**The Persian Revolution of 1905-1909** by Edward G. Browne, Cambridge, University Press, 1910, in-8°, xxvi et 470 p., 10 sh.

**La Révolution ottomane (1908-1910)** par Youssouf Fehmi, préface du Dr F. Jousseaume, Paris, Giard et Brière, 1911, in-8° écu, xxi et 282 p., 5 fr.

M. Browne donne une suite à son *Short account of Recent Events in Persia*, paru en 1909. Il débute par un portrait très curieux du cheik réformateur Djemad-ed-Din, ou, pour conserver l'orthographe du savant professeur de Cambridge, Jamalu'd-Din. Ce personnage, qui a eu dans tout l'Orient une influence considérable, méritait en effet d'être mieux connu. On le suit avec M. B. en Egypte, en Perse, en Turquie, et partout sous ses pas les peuples musulmans, éveillés de leur torpeur séculaire, revendiquent leurs droits imprescriptibles. Le trait le plus remarquable de ce descendant du prophète fut assurément son désir de réconcilier les deux grandes sectes de l'Islam et d'unir les Chyites aux Sunnites sous le califat du sultan ottoman. Les disciples de Jamalu'd-Din eurent une grande part à la révolution persane, mais M. B. établit que l'origine du mouvement remonte aux craintes des patriotes persans, qui voyaient l'indépendance de leur pays menacée par les concessions multiples accordées à des Européens par

le Shah endetté et besogneux. La concession du monopole du tabac à une compagnie anglaise en 1890 souleva le peuple entier, et, quand Nasiru'd-Din Shah fut tombé en 1896, sous les coups d'un ami, peut-être d'un sicaire de Jamalu'd-Din, son successeur dut accorder une constitution. Naturellement, les courtisans, principaux bénéficiaires des anciens abus, épièrent l'occasion de rétablir le régime autocratique, et ils triomphèrent avec l'avènement de Muhammad Ali Shah, en 1907. M. B., très hostile à l'entente anglo-russe, retrouve dans tous les complots la main de la Russie, et critique acerbement les articles du *Times*, coupable d'avoir soutenu le rapprochement entres Londres et Pétersbourg.

L'auteur s'arrête à la rentrée victorieuse des révolutionnaires dans Téhéran et à la déposition de Muhammad Ali. Son récit est très détaillé, mais on peut se demander s'il est très impartial. M. B., qui se plait, dans la préface, à parer le peuple persan de qualités sans nombre, est un juge prévenu : lié avec beaucoup de meneurs, il puise dans leurs lettres ou dans leurs journaux presque tous ses renseignements. Bref son livre est plutôt un panégyrique des constitutionnels qu'une histoire équitable de la révolution persane.

Si M. Browne déplore l'effet des intrigues russes à Téhéran, M. Youssouf Fehmi assure que les menées égoïstes de l'Angleterre furent très néfastes à Constantinople. M. F., auteur d'une estimable histoire de la Turquie, est un patriote zélé et sincère. Malheureusement, il s'attache plus à commenter les événements qu'à les raconter, et, la lecture de son livre achevée, on ne sait guère sur la révolution ottomane que ce que les journaux nous ont appris. Cependant son œuvre a le mérite de nous dévoiler les côtés cachés de cette révolution. M. F., plutôt favorable à Abdul Hamid, attribue les crimes et les tares de l'ancien régime à la camarilla qui avait réussi à capter et à tromper le souverain. Sans méconnaître les points faibles de la constitution de Midhat, il eut voulu qu'on la respectât, car il pense qu'elle eût suffi longtemps à la Turquie. Au lieu de cela, le comité *Union et Progrès*, au fond une simple loge maçonnique, a visé à établir sa domination absolue au profit de la poignée d'intrigants qui le conduisent. C'est ce comité qui, pour motiver une seconde intervention des comitadjis de Salonique, a provoqué le soi-disant coup d'état d'avril 1909. Maître de la situation, il a injustement rejeté Abdul Hamid, resté fidèle à la Constitution, pour le remplacer par un fantôme de sultan, sous le nom de qui il gouverne de la façon la plus tyrannique et pour le plus grand intérêt de la Grande Bretagne, dont il n'est que l'instrument.

Telle est la façon dont M. Fehmi interprête les événements, et la situation lui inspire les plus grandes craintes pour l'avenir.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 septembre 1911.* — M. le duc de Loubat adresse à M. le Secrétaire perpétuel des extraits d'une lettre de M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes. La campagne des fouilles de Délos a été la plus brillante et la plus riche en résultats qu'on ait faite depuis longtemps. Les fouilles ont porté sur quatre points principaux : 1° temple de Héra ; 2° vallée et bassin de l'Inopos ; 3° gymnase ; 4° environs du théâtre au Sud et à l'Ouest. — M. Holleaux a déjà parlé, dans une précédente lettre, de l'énorme dépôt de vases archaïques trouvés dans le sous-sol de l'Héraion, parmi les ruines du primitif sanctuaire. Ces vases forment une collection de plus de 200 exemplaires allant du VIIe au VIe siècle, vases corinthiens, vases méliens, vases rhodiens, vases samiens, vases naucratites, vases attiques, plats à fond bleu. Ces derniers, décorés de figures à fond bleu et exécutés avec une extrême finesse, sont une nouveauté. Il faut mentionner aussi une belle série de masques en terre cuite du type matronal, représentant peut-être la déesse Héra. — L'énorme réservoir où s'amassaient les eaux de l'Inopos a été entièrement déblayé ; on a dégagé les vannes qui donnaient passage aux eaux, ainsi que diverses canalisations qui les dirigeaient vers la ville de Délos. On a ainsi élucidé définitivement l'un des points les plus controversés de la topographie délienne. A l'O. de ce réservoir, on a rencontré les ruines d'un petit sanctuaire qui paraît avoir été le primitif Sérapiéion, remontant à l'époque de l'indépendance de l'île. — Parmi les nombreuses découvertes épigraphiques, la plus importante est celle d'un sénatus-consulte traduit en grec et précédé d'une lettre des stratèges athéniens qui date très probablement de l'année 166 ou 165 a. C. Le texte en est parfaitement conservé. C'est un document très intéressant pour l'histoire de l'occupation athénienne et pour celle du culte des divinités égyptiennes. — Les fouilles du gymnase n'ont pas été moins fructueuses. Le plan de l'édifice a été entièrement reconnu. Les trouvailles épigraphiques y ont été également importantes : liste de 60 gymnasiarques de Délos dressée par ordre chronologique à partir de l'année où, par l'intervention des Romains, le peuple athénien a recouvré l'île ; dédicace, conservée sans lacune, d'une construction annexe du gymnase par le roi Ptolémée Soter II ; nombreuses inscriptions relatives aux monuments qui décoraient le gymnase, aux gymnasiarques, à l'organisation éphébique, etc. — On a dégagé le côté sud du théâtre et retrouvé de ce côté l'accès du monument. Les fouilles faites à l'O. de la scène ont eu plus d'intérêt encore. M. Vallois a mis là à découvert un temple (dédié à Dionysos et à Apollon), construit au temps de la deuxième domination athénienne, ainsi que la voie bordée de monuments qui y conduisait. Vers le même lieu, il a mis au jour, parmi d'autres inscriptions, une loi religieuse donnant le texte des imprécations que les prêtres et prêtresses de Délos devront proférer contre ceux qui faciliteraient la fuite des esclaves sacrés ou privés. Ce texte, d'un genre fort rare, est presque intégralement conservé. Il fournit quelques renseignements précieux sur les magistrats de police de Délos, les astynomes, jusqu'ici peu connus. — Il faut signaler enfin une dédicace à une divinité barbare, très probablement orientale, dont le nom était jusqu'ici inconnu ; elle a été trouvée dans le nouveau Sérapiéion, à l'O. du bassin de l'Inopos.

M. Ch.-Emile Ruelle lit une notice sur la cryptographie grecque, qu'il a fait suivre d'un tableau synoptique de 39 alphabets secrets. Il fait ainsi connaître des séries alphabétiques, presque toutes inédites, accompagnées de leur clef, et il mentionne en outre une vingtaine d'exemples de groupes cryptographiques dont la clef n'a pas encore été trouvée. — MM. Haussoullier et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre. — 1911



J. Calloc'h. **Vocabulaire français-ifumu (batéké),** précédé d'éléments de grammaire, in-8°, iv-346 p. — **Vocabulaire français-gbéa,** précédé d'éléments de grammaire, in-8°, 170 p. — **Vocabulaire français-gmbwaga-gbanziri-monjombo,** précédé d'éléments de grammaire, in-8°, 204 p. — **Vocabulaire français-sango et sango-français,** langue commerciale de l'Oubangui-Chari, précédé d'un abrégé grammatical, in-8°, viii-86 p. Paris (Geuthner), 1911.

Le Congo français se trouve à la limite des parlers bantous, qui constituent un groupe très serré, et des parlers soudanais, dont les formes sont au contraire très diverses. Ceci seul suffirait à indiquer le vif intérêt linguistique qu'offrira l'étude des parlers de cette région. Le P. Calloc'h, de la mission du Bangui, rend donc un grand service à la linguistique — en même temps qu'il rend un grand service pratique, — et, toutes brèves et sommaires qu'elles soient, ses publications seront très utiles.

La plus importante, celle sur l'ifumu, porte sur un parler bantou caractérisé et vient donner un nouvel exemple de la rigueur caractéristique du type de ces langues. Le bref avant-propos signé de mon nom qui la précède n'a pas été corrigé sur épreuves et se trouve défiguré par

des fautes qui le rendent en partie inintelligible (*dissimulation* au lieu de *dissimilation*!)

Les études sur le gbéa et sur le gmbwaga sont plus courtes; elles portent sur des langues du type soudanais, à grammaire plus simple. Ce ne sont que de premiers essais, et il y aura lieu de décrire ces langues plus complètement par la suite. Ainsi, en ce qui concerne le gbéa, le P. Colloc'h indique l'existence d'intonations variées et en signale la grande importance; mais il en fait abstraction dans le reste de son exposé; c'est dire que toute une partie essentielle de la langue est entièrement omise; car on sait quelle est l'importance de l'intonation dans la plupart des idiomes soudanais.

Les dictionnaires que renferment ces trois ouvrages, partent toujours du mot français, ce qui est peu commode pour l'étude scientifique. Ils renferment un grand nombre de petites phrases; mais ceci ne compense pas entièrement l'absence de textes suivis. Il est toujours bon de joindre à la description linguistique des textes dans le parler étudié, de préférence des contes.

Le sango, sur lequel porte le dernier des livres annoncés (le premier publié), est une sorte de sabir, et l'intérêt linguistique qu'il offre est d'un caractère un peu spécial.

On souhaitera maintenant que le P. Calloc'h profite de l'expérience qu'il s'est acquise par ces premiers ouvrages et de l'autorité qu'ils lui vaudront pour étudier plus à fond quelques-uns de ces idiomes du Congo si négligés jusqu'ici. La façon sobre et précise dont il a su composer ces premières études donne lieu de croire qu'on a enfin trouvé en lui le savant qui donnera la description attendue des idiomes parlés au Congo français.

A. Meillet.

---

**An-Nizâmî al-'Arûḍî** as-Samarqandî, *Chahâr Maqâla* (The four discourses) edited ... by Mîrzâ Muḥammed... of Qazwîn. 1 vol. in-8°, xxiv, 25-359 pages, Leyde et Londres, Brill et Luzaç, 1910.

Le fonds de publication institué sous le vocable de *Gibb Memorial* continue de rendre de grands services à la littérature persane par les textes qu'il met au jour. Le onzième volume de cette série est réservé au texte du *Tchéhâr Maqâla* de Nizhâmî 'Aroûḍî de Samarqand, bien connu par la traduction anglaise qu'en a donnée M. Edw. G. Browne. L'attention avait été attirée sur cet ouvrage par MM. Ethé et Nöldeke, qui y avaient retrouvé une version de la légende du poète Firdausî passablement différente de celle que la préface du *Châhnâmé* rédigée sous l'inspiration de Bâï-Songhor, et en l'étudiant au point de vue critique, le savant professeur de Strasbourg en avait tiré des conclusions qui paraissaient avoir une base historique. Mais voici que tout est remis en question par la nouvelle publication dûe à un savant persan, Mîrzâ Moḥammed Qazwînî, formé aux méthodes

scientifiques sous la direction de M. Browne. En effet, l'éditeur a relevé, à la charge de l'auteur, non moins de quinze erreurs grossières, au point de vue historique, et ce qui est encore plus grave, pour des événements presque contemporains. Un des arguments que l'on avait fait valoir pour admettre la version d'Aroûḍi était qu'écrivant environ cent ans après la mort de Firdausi, il avait pu avoir, sur les circonstances qui ont entouré cet événement, des détails moins légendaires que les écrivains postérieurs n'en avaient eu; mais du moment que sa véracité est plus que douteuse, tout l'édifice élevé par la critique tombe à plat, ou du moins sort du choc tellement ébranlé qu'il n'est pas probable qu'il inspire davantage confiance.

Cette publication est faite surtout pour la clientèle d'Orient; la préface, les notes, les tables, tout est rédigé en persan; M. Browne s'est contenté de résumer, en quelques pages, les principaux points établis dans la préface persane. Comprise ainsi, cette édition rendra moins de services aux orientalistes; ceux qui savent le persan pourront certes en tirer parti, mais elle restera lettre close pour les autres. En revanche, elle est assurée de trouver dans le Levant un cercle de lecteurs plus étendu que celui des iranisants qui joignent à la connaissance des langues anciennes de la Perse celle de ses idiomes modernes. Les notes de Mirzâ Moḥammed sont très bien faites et renferment de nombreux renseignements biographiques sur des familles ou des personnages peu connus, des indications bibliographiques sur des livres cités en abrégé dans le texte, des recherches historiques sur des points incertains : on ne pouvait faire mieux.

L'histoire du club fondé à Londres pour célébrer la mémoire du fameux poète et mathématicien 'Omar Khayyâm, qui doit un renouveau d'actualité à son traducteur anglais Edward Fitz-Gerald, forme le côté pittoresque des notes, généralement d'un ton sérieux et doctrinal. On sentira quelque mélancolie en lisant la touchante anecdote des graines de roses cueillies à Nichapour sur des rosiers plantés dans l'enclos qui renferme la tombe du poète, semées au jardin botanique de Kew-Garden près de Londres : les rosiers provenant de ce semis ornent aujourd'hui la tombe du traducteur anglais.

Cl. Huart.

---

Finnur Jónsson, **Völu-Spá**, Studier fra Sprog-og Oldtidsforskning, n° 84. Copenhague, Tillge, 1911.

De tous les chants eddiques aucun n'a plus et depuis longtemps occupé la critique que le Völu-Spá : aussi bien, absolument essentiel pour l'intelligence des idées religieuses chez les Scandinaves à l'époque des Vikings, n'en est-il de plus difficile à interpréter. Les opinions les plus contradictoires ont été émises à son sujet. Est-ce la véritable

explication que nous en apporte enfin M. Finnur Jónsson ? Nous le croirions volontiers.

Après avoir dit dans quelles conditions ce poème nous a été transmis, d'abord par la tradition orale, puis, à partir de la fin du XIIe siècle en différents manuscrits, dont les variantes et interpolations sont méthodiquement étudiées, le savant professeur islandais de l'Université de Copenhague en donne la traduction : « Je vous prie tous de m'écouter, grands et petits, fils sacrés de Heimdal ! Tu veux, ô Père, que je conte l'histoire véridique de l'humanité depuis les plus anciens temps qui soient restés en ma mémoire... » Qui donc parle ainsi ? Une « völve », une devineresse, à qui Odin s'est adressé pour connaître non seulement le passé, mais l'avenir du monde. Assurément, ce n'est là qu'une fiction poétique. Cette devineresse est le porte-parole de l'auteur, qui se sert d'elle pour exposer d'une façon logique et suivie l'ensemble des conceptions qui constituaient alors la cosmogonie scandinave. Cet exposé, M. Finnur Jónsson le suit et le commente vers par vers, expression par expression. Il est évident que le scalde inconnu, qui a imaginé cette fiction, a utilisé d'anciens chants. Deux au moins, qui, à mon avis, ressemblaient aux vieilles ballades dont les Scandinaves, comme tous les primitifs, rythmaient leurs danses. Deux chants dont nous reconnaissons les refrains, tels deux blocs cyclopéens dans une construction moderne : pour le premier, le « Gengo regen oll á rækstóla .. » ; pour le second, peut-être, le : « vitoþ enn eþa hvat » ? C'est une hypothèse que très modestement je soumets à M. Finnur Jónsson. Et maintenant à quel moment remonte ce poème et dans quelles circonstances a-t-il été composé ? Le christianisme commençait de se répandre, apportant aux Scandinaves, vers la fin du Xe siècle, une doctrine nouvelle. Un scalde norvégien, ami du passé, profond penseur en même temps que poète puissant, a voulu montrer à ses compatriotes qu'ils n'avaient que faire de cette doctrine étrangère ; qu'ils en avaient une déjà, aussi complète et beaucoup plus noble, annonçant, elle aussi, la vie éternelle, mais après la régénération du monde, la même vie éternelle pour tous, et non pas en deux catégories, ainsi que l'enseigne la religion chrétienne, l'une des réprouvés terriblement châtiés, l'autre d'élus béatement heureux.

Léon PINEAU.

---

**Le château de Tournoël** (Auvergne). **Les seigneurs, le château, la seigneurie.** Texte et dessins par E. GATIAN DE CLÉRAMBAULT,... — Paris, H. Champion, 1910. In-4° de VI-308 pages.

Le luxueux volume que M. Gatian de Clérambault a consacré dernièrement au château, aux seigneurs et à la seigneurie de Tournoël, mérite l'attention des historiens et des archéologues. Les annales de cette forteresse ne remontent guère cependant qu'à la fin du XIIe siècle, époque à laquelle elle appartenait aux comtes d'Auvergne

L'auteur de cette monographie a toutefois relevé le nom d'un Bertrand « de Tornoile », chevalier, existant un siècle plus tôt et qu'il croit avoir été seigneur du pays dans le dernier quart du XI[e] siècle; il s'est cru autorisé à tirer cette conclusion du nom du personnage; mais ce Bertrand de Tournoël a fort bien pu être tout simplement un châtelain établi par le comte d'Auvergne. On a en effet de très nombreux exemples semblables.

Après avoir appartenu aux comtes d'Auvergne, à Alfonse de Poitiers, au roi Philippe le Hardi, le château, au début du XIV[e] siècle, passa par échange aux sires de Maumont qui le gardèrent peu de temps; il advint par mariage à la famille de la Roche, alliée aux papes Clément VI et Grégoire XI, puis aux d'Albon de Saint-André, en particulier au maréchal de France Jacques d'Albon, puis aux d'Apchon, aux Montvallat, aux Naucaze et enfin peu avant la Révolution à Guillaume-Michel Chabrol. Pendant le cours des siècles, il eut à supporter bien des fortunes diverses, il souffrit beaucoup au moment des guerres de religion; il réussit cependant à subsister jusqu'à nos jours.

En retraçant l'histoire de ses différents seigneurs, M. Gatian de Clérambault a su éviter d'entrer dans de trop grands détails, il n'a donné par exemple qu'un aperçu sommaire de l'origine et des illustrations des diverses familles qui y arrivèrent, antérieurement à l'acquisition de Tournoël. Il s'étend naturellement davantage sur les personnages qui possédèrent la seigneurie, mais c'était tout à fait indispensable.

La description du château, de ses enceintes et de ses dépendances, la reconstitution de son aménagement intérieur, de son ameublement et de son armement, ont fait l'objet de plusieurs chapitres pour lesquels l'auteur eut à utiliser des inventaires, ne datant malheureusement que des derniers siècles. Grâce aux belles planches très scrupuleusement dessinées, jointes au texte, on suit facilement les explications; cependant j'aurais aimé dès le début une courte notice sur les différentes époques de la construction, elle aurait servi de fil conducteur pour la suite. On ne voit pas trop par exemple à quelle date remontent les plus anciens murs; si l'on n'avait pas les planches, ce ne serait pas sans un sérieux effort que l'on saurait à quel siècle appartiennent les parties les plus intéressantes.

La troisième partie de ce volume est relative à la seigneurie : M. Gatian de Clérambault explique, surtout au moyen de l'aveu présenté au roi le 12 novembre 1773 quelle était son étendue, il nous dit combien de fiefs en relevaient, de quelles prérogatives honorifiques et de quels droits utiles jouissait le seigneur, quelles attributions de justice il possédait et comment il exerçait la police. Il est regrettable que l'auteur n'ait guère pu utiliser que des documents d'époques assez récentes (XVII[e] et XVIII[e] siècles principalement). Cependant, on est

satisfait de trouver, même pour les temps immédiatement antérieurs à la Révolution, des renseignements aussi complets et de les lire aussi bien présentés.

Si l'auteur avait terminé par une table complète des noms de lieux et de personnes, il aurait facilité grandement la consultation de son volume, qui, je le répète, offre un véritable intérêt. Sans doute, son érudition n'est pas très étendue et souffre des lacunes, mais il ne faut pas trop demander pour une monographie d'un château qui n'a jamais été d'une importance capitale.

L.-H. Labande.

---

**Nicolai de preliis et occasu ducis Burgundie historia.** In Facsimile : Druck mit deutscher Erklärung mit 3 illustrativen Beilagen herausgegeben, von Prof. Dr R. Luginbühl, Bâle, 1911, chez l'éditeur. Le fac-simile, 36 pages, in-8°, la traduction allemande et les notes, pp. 37-97.

M. Rudolf Luginbühl a trouvé à la bibliothèque de Münich une plaquette incunable qui raconte, en un latin assez élégant, l'histoire des guerres de Charles le Téméraire de 1473 à 1477. Cette plaquette avait jusqu'à présent échappé aux historiens. A vrai dire, elle n'ajoute pas grand fait à ce que nous savions déjà et il n'y a guère de détail inédit à y glaner. Le récit est en général exact, mais vague, déclamatoire et sommaire. Citons pourtant cette jolie phrase sur la bataille de Morat : « *Reynerus, Lothoringiae dux, Karoli tugurium sortitus est; unde fertur dixisse fortunam vel hanc sibi reddere vicem ut ducis Burgundie totum suum dominium possidentis angusta hac potiretur casa* ». Le duc de Bourgogne avait tous les états de René, et le duc de Lorraine s'emparait de cette demeure étroite de Charles! L'auteur qui n'a donné que son prénom Nicolas était Alsacien et l'ouvrage a, selon toute vraisemblance, été imprimé à Strasbourg, vers 1478 ou 1480. M. Luginbühl, après avoir fait reproduire par l'héliograveur les 36 pages de la plaquette, en donne une traduction allemande « libre » qui rend convenablement le texte, et il y a ajouté des notes assez nombreuses. Il connait bien la bibliographie allemande et suisse du sujet ; mais il ignore à peu près complètement les sources lorraines et les travaux publiés en notre région. Il n'a pas ouvert la *Chronique de Lorraine* ni la *Nancéide*. Il publie au frontispice de son volume l'une des gravures de cette *Nancéide* imprimée en 1518 par Jacobi à Saint-Nicolas-de-Port (celle si souvent reproduite et représentant les habitants affamés de Nancy, mangeant des rats et autres bêtes immondes), et il affirme que cette gravure est empruntée à la « très rare » Chronique de Lud et Chrétien. Cette chronique, ou, pour mieux dire, le *Dialogue de Jean et de Lud* a été édité en 1844 de façon médiocre par Cayon avec deux gravures de la *Nancéide*; M. Luginbühl traite l'édition de Cayon comme un incunable! Pour la bataille de Nancy, il cite les médiocres dissertations de

Schœber et de Laux; il ignore tout ce qui a été écrit à Nancy même. Tout cela est vraiment dommage ; car cet opuscule est imprimé de la façon la plus gracieuse et a un très joli aspect [1].

Ch. Pfister.

---

Jean Calvin, **Institution de la Religion chrestienne**. Texte de la première édition française (1541), réimprimé sous la direction de Abel Lefranc par Henri Chatelain et Jacques Pannier. — Paris, H. Champion, 1911, 2 vol. in-8° de 57 + 841 pages. Prix, 25 fr.

Bien que la critique ait depuis longtemps reconnu la valeur littéraire de l'*Institution*, le nombre des travaux consacrés à l'étude de ce premier monument de l'éloquence française est aujourd'hui encore assez restreint. L'effort des travailleurs s'est heurté à divers obstacles, dont les principaux sont la rareté des exemplaires originaux et l'absence d'édition critique. Il en existe bien une, celle qui a été publiée en 1865 dans le *Corpus Reformatorum* par Baum, Cunitz et Reuss; mais malheureusement le texte qu'elle présente aux lecteurs n'est pas authentique et c'est dans les variantes qu'il faut aller chercher la rédaction de Calvin.

En effet, conformément à la règle généralement adoptée, Baum, Cunitz et Reuss ont pris pour base de leur édition la dernière recension de l'*Institution* publiée du vivant de Calvin. Ils ont réimprimé intégralement le texte de la traduction française que Calvin donna en 1560 de son édition latine de 1559. Cette dernière rédaction, en latin et en français, diffère considérablement des éditions qui s'étaient succédé depuis la première rédaction latine de 1536. Elle s'annonce elle-même comme « augmentée d'un tel accroissement qu'on la peut presque estimer un livre nouveau ».

Or ces éléments nouveaux de la rédaction latine de 1559 sont certainement de Calvin. Mais dans le texte de la traduction française de 1560, ces additions complémentaires de 1559 présentent tant de contre-sens et d'inexactitudes que les éditeurs du *Corpus* se sont refusé à voir dans cette partie de la traduction l'œuvre de Calvin. A partir du VII^e^ chapitre du 1^er^ livre, ils ne reconnaissent plus comme authentique cette traduction des additions de 1559. Ils déclarent même qu'il n'est pas possible que Calvin ait contrôlé ce travail maladroitement exécuté. Ainsi, de leur propre aveu, dans cet ouvrage français, qui traduit la rédaction latine définitive de Calvin, une bonne moitié du texte ne peut être attribuée à Calvin.

En 1894, M. Lanson, dans la *Revue historique* reprit l'examen de cette question. Il établit que les éditeurs du *Corpus* s'étaient exagéré la portée des fautes de la version de 1560. Il découvrit l'explication de ces fautes, inadvertances et contre-sens dans un passage d'une

1. P. 45, au lieu de *Dan*, lire Thann; p. 91, au lieu de *Revue de l'Est*, lire Annales de l'Est.

Lettre-Préface de l'édition donnée par Colladon en 1576 : Calvin, préparant la version française de son *Institutio* de 1559, avait dicté une foule de choses tant à son frère Antoine qu'à un domestique faisant office de secrétaire ; il avait inséré en maint endroit des pages arrachées d'un exemplaire français précédemment imprimé et surchargées de notes et ratures ; les défaillances de la traduction devaient être imputées aux secrétaires et au réviseur. Ainsi, l'édition de 1560, exécutée dans de telles conditions de précipitation et d'incurie, n'est pas un travail proprement littéraire. Le vrai texte de l'*Institution* française, concluait M. Lanson, le seul dont il y ait à tenir compte, c'est le texte de 1541.

Cette même conclusion s'imposa à M. Lefranc au cours d'une série de conférences sur Calvin écrivain, faite à l'École des Hautes-Études en 1907-1908. Pour juger de l'originalité de la prose de Calvin, il devait l'étudier à l'apparition de l'*Institution* française, 1541, et dans le texte de 1541. Mais, nous l'avons dit, ce texte n'est donné dans l'édition du *Corpus Reformatorum* qu'en variantes au bas des pages, si fâcheusement rompu, découpé et déchiqueté qu'il est impossible de se le représenter dans sa teneur et d'en suivre le développement naturel. — Une réimpression du texte de 1541 était donc indispensable pour l'étude de la valeur littéraire de l'*Institution* française.

Cette réimpression nous l'avons aujourd'hui. Grâce à l'initiative de M. Lefranc, grâce à ses travaux et à ceux de ses collaborateurs, MM. Chatelain, Pannier et un anonyme, grâce à la libéralité de Mme la marquise Arconati-Visconti, qui a fait les frais de cette édition, l'œuvre capitale de Calvin nous est maintenant restituée dans sa splendeur première. Nous pouvons l'étudier directement, sans avoir préalablement à noter, transcrire et rassembler les variantes de l'édition du *Corpus*.

Le texte de cette réimpression reproduit aussi exactement que possible, page pour page, un exemplaire de l'édition de 1541, qui appartient à Mme Alfred André. Les éditeurs ont respecté la ponctuation de l'original, même lorsqu'elle est manifestement illogique ou erronée. Ils ont corrigé le texte seulement lorsque la reproduction identique « eût été impossible ou trop peu raisonnable ». C'est à dire qu'ils ont corrigé les graphies fautives de l'original, mais non sans les donner au lecteur dans un *Index*, dressé par M. Chatelain et placé à la fin du second fascicule. Elles sont relativement peu nombreuses. De ces erreurs de graphie, la catégorie la plus riche est l'emploi de *qui* pour *qu'il* ou *qu'ils* et inversement de *qu'il* ou *qu'ils* pour *qui*.

Cette confusion en explique une autre qui, me semble-t-il, a échappé aux éditeurs ; c'est celle de *si* et de *s'il* ou *s'ils*. J'en ai relevé trois cas. P. 610, l. 8, je lis : « *S'ils* naissent pécheur... au lieu de : *Si* naissent pécheur ». Cette leçon est garantie par la graphie correcte de la phrase précédente : *S'ilz* naissent en corruption. — P. 718, l. 19, je propose :

Car *s'ils* [au lieu de *si*] ne grandissent jamais jusques à porter quelque légère viande, il est certain que jamais ilz n'ont esté nourris de bon laict... — Inversement, p. 705, l. 23, la phrase suivante est inintelligible à moins de substituer à *s'ilz* l'adverbe *si*, avec le sens de *pourtant* : S'ilz nyent qu'ilz leur deffendent le Sacrement, mais la volupté de l'acte charnel, *s'ilz* [lire : *si* = pourtant] n'eschappent ilz pas encore ainsi [à mon raisonnement]. Car ilz enseignent...

Cette double confusion *si* et *qui* pour *s'ils* et *qu'ils* dûment constatée, comment en rendre raison? Dans le dernier cas que j'ai cité, on peut supposer que le prote lisant *si*, et ne comprenant pas que ce *si* avait le sens de *pourtant*, l'a corrigé en *s'ilz*, sans s'apercevoir que le pronom sujet *ilz* était exprimé après le verbe : « *si* n'eschappent *ilz* pas ». Mais dans les autres cas, est-il admissible qu'ayant sous les yeux *qu'ilz* et *s'ilz*, il ait imprimé *qui* et *si*? N'est-il pas plus vraisemblable que *si* et *qui* étaient réellement le texte du manuscrit? — Or, il est fort possible que Calvin ait prononcé *qui* pour *qu'il* et *qu'ils*, *si* pour *s'il* et *s'ils* : dès le XV^e^ siècle, l'*l* dans *il* est amuie ou se prononce faiblement. Mais la plume à la main, comment Calvin, écrivain, logicien, eût-il pris si peu de soin de distinguer les éléments d'une phrase? comment eût-il écrit *si* pour *s'ils* ou *qui* pour *qu'ils*? — J'aimerais mieux supposer qu'il a eu parfois recours à un scribe, qu'il a dicté une partie du manuscrit remis à l'imprimeur et que nous avons dans *qui* pour *qu'ils* et *si* pour *s'ils* la notation servile de sa prononciation par son secrétaire.

Cette question mériterait d'être examinée par les éditeurs qui annoncent pour le troisième volume de cette publication une série d'études sur le vocabulaire, la syntaxe et le style de Calvin, un article sur l'imprimeur de l'*Institution*, une comparaison de l'*Institution* avec les ouvrages théologiques antérieurs, etc. Ce troisième fascicule contiendra en outre quelques textes documentaires : les sept premiers chapitres de la version française de 1560, traduction authentique de l'édition latine de 1559, la concordance des quatre recensions françaises de l'*Institution* et des extraits du texte latin de 1539.

Déjà toutes les questions relatives à la formation littéraire de Calvin, aux origines de l'*Institution*, à la préparation et à la publication du texte de 1541, à l'histoire du texte de l'*Institution* jusqu'en 1560, etc., ont été traitées par M. Lefranc dans l'*Introduction*, qui précède le premier volume. On s'associe volontiers, lorsqu'on a lu l'*Institution* dans le texte de 1541, à la protestation qu'il élève, après M. Lanson, contre la prétendue « tristesse » dont on fait, depuis le jugement de Bossuet, le caractère du style de Calvin. Mais si l'on se reporte au texte de l'*Histoire des Variations*, on incline à mettre Bossuet hors de cause et à s'en prendre aux critiques ou aux commentateurs qui ont altéré sa sentence en l'écourtant. En effet, Bossuet ne juge le style de Calvin *triste*, c'est-à-dire sévère, que par comparaison avec celui

de Luther : « son style, qui était *plus triste*, était aussi plus suivi et plus châtié ». En outre, les citations que Bossuet fait de Calvin attestent qu'il ne le connaît guère que par ses ouvrages dogmatiques et non par ses pamphlets, dont le style n'a rien de sévère. Il ne cite l'*Institution*, remarquons-le, que d'après le texte latin de 1559. Enfin n'oublions pas qu'il a parlé quelques pages plus loin du *« beau style* de Calvin ».

Jean PLATTARD.

---

P. DE LA SERVE, **Mably et les Physiocrates,** 163 p., Poitiers 1911.

Cette étude remet en lumière l'abbé de Mably, aujourd'hui si oublié, mais qui connut de son vivant une réputation européenne et une gloire exagérée. Sur deux points essentiels, ses doctrines et celles des Physiocrates présentent des divergences profondes. Tandis que Quesnay fait de la propriété foncière la clef de voûte de son système, Mably rêve d'un régime utopique où la communauté de biens ramènerait parmi les humains l'égalité et la vertu. Mais il s'insurge contre le despotisme légal prôné par l'Ecole physiocratique, et auquel il oppose les contreforces et la division des pouvoirs. Ses conceptions politiques s'apparentent à celles de Rousseau et de Montesquieu. Comme Jean-Jacques il adopte le principe égalitaire ; avec Montesquieu il met à la base du gouvernement la représentation du peuple et la séparation des pouvoirs.

Pierre LABORDERIE.

---

VICOMTE DU BREIL DE PONTBRIAND, **Le dernier évêque du Canada français, Mgr. de Pontbriand,** 1740-1760. Paris, Champion, 1910, in-12, 326 p., 3 fr. 50.

Dans une colonie comme le Canada français, l'évêque était un personnage si important que, lorsqu'il résidait dans son diocèse, il prenait forcément une part considérable à l'administration du pays ; l'histoire ne saurait donc négliger le rôle joué par le titulaire pendant la crise qui livra la vallée de Saint-Laurent à la Grande Bretagne. Henri-Marie de Pontbriand, prélat véritablement apostolique, rompant avec les errements de ses prédécesseurs, vint au lendemain de son sacre s'établir à Quebec, et s'occupa jusqu'à sa mort avec beaucoup de zèle des intérêts spirituels et matériels de ses ouailles. Les malheurs de la guerre l'arrachèrent bientôt à l'évangélisation des sauvages, et il se consacra au soulagement des misères de toutes sortes qui accablèrent alors les Canadiens ; aussi ses mandements et sa corresponcance fournissent des renseignements précieux sur la détresse de la colonie. Mêlé aux querelles de Vaudreuil et de Montcalm, Pontbriand donna généralement raison au premier. Il ne fut pas seulement un saint évêque, mais un bon patriote, et la défaite de la France l'acheva avant même que la résistance ne fut complètement épuisée. Telle est la noble figure que son arrière-neveu a peinte d'un pinceau soigneux

et ému. Peut-être même dans son jugement sévère pour Montcalm embrasse-t-il avec un peu trop d'ardeur les passions de son oncle. Malheureusement sa moisson dans les archives familiales n'a pas été très fructueuse, et il a dû recourir aux sources imprimées, surtout à l'Histoire des évêques du Canada ; aussi cette intéressante biographie ne tient-elle pas tout ce que l'on était en droit d'en attendre.

A. BIOVÈS.

---

A. LUMBROSO, **La battaglia di Lissa nella storia e nella leggenda**, Rome. ed. della Rivista di Roma, 1910, in-16. 307 p., 2 l.

Le premier ouvrage sur ce sujet de M. Lumbroso : *Il processo dell' Ammiraglio C. Pellion di Persano*, paru en 1905, a soulevé une véritable tempête en Italie, et excité bien des animosités contre l'auteur. Néanmoins d'heureuses découvertes postérieures l'ayant confirmé dans son opinion, il a écrit un nouvel ouvrage sous une forme moins volumineuse et plus abordable au public. On sait qu'au lendemain de Lissa, l'orgueil italien voulut rejeter toute la honte de la défaite sur l'amiral Persano, accusé d'incapacité et même de lacheté. M. L. établit d'une façon péremptoire que l'amiral n'est pas responsable de l'expédition malencontreuse contre l'île de Lissa, mais qu'elle lui fut imposée par le ministre Depretis pour satisfaire l'opinion publique. M. L. excuse Persano d'avoir quitté le *Re d'Italia* avant le combat, en rappelant ses anciennes prouesses, en prouvant que le nouveau navire amiral s'exposa plus qu'un autre, enfin en montrant que ses lieutenants ne pouvaient ignorer sa présence sur l'*Affondatore*. Il lui est plus difficile de laver Persano du reproche d'incapacité : malgré tout, ce chef semble avoir été au-dessous de sa tâche et les efforts de l'historien n'aboutissent qu'à mettre en lumière les fautes inexcusables des sous-ordres, l'immobilité criminelle du vice-amiral Albini resté toute la journée loin du feu avec son escadre, l'insubordination du contre-amiral Vacca qui se refusa à reprendre l'offensive sous prétexte que l'instant n'était pas opportun, partout l'indiscipline et la jalousie. En accomplissant la tâche qu'il s'est fixée, M. L. détruit de nombreuses légendes chères aux Italiens, et cette exécution ne contribuera pas à faire goûter chez nos voisins un livre qui tend à justifier l'amiral aux dépens de la marine toute entière. Mais M. Lumbroso, qui estime que la vérité doit triompher malgré tout en histoire, aura la satisfaction d'avoir réhabilité un malheureux aux yeux des lecteurs impartiaux.

A. BIOVÈS.

---

A. ESMEIN : **La Chambre des lords et la démocratie**, Paris, Picard, 1910, in-8°, 86 p.

A. ESMEIN : **L'affaire Osborne**, Paris, bureaux de la Revue politique et parlementaire, 1910, in-8°, 27 p.

La crise constitutionnelle que traverse la Grande Bretagne inté-

resse beaucoup de gens, et c'est pour eux une véritable bonne fortune que d'être guidés dans le labyrinthe de la constitution anglaise par un spécialiste aussi qualifié et aussi distingué que M. Esmein. Sa brochure sur la Chambre des lords constitue l'exposé le plus lumineux de ce grave conflit. Il montre d'abord comment et pourquoi la chambre haute, telle qu'elle est composée, est inconciliable avec la démocratie. Il insiste très justement sur l'antinomie existant entre la loi qui accorde aux lords un pouvoir égal à celui des Communes, et la coutume qui réduit considérablement leurs prérogatives. Sous l'influence des idées françaises, des idées abstraites de 1789, les anciens principes tombent en ruines, et les Anglais ne veulent plus souffrir qu'une Assemblée, ne représentant en fait que six cents privilégiés, tente d'entraver les résolutions d'une chambre nommée par la nation. La majorité recule encore devant la suppression de la chambre des lords, mais est très embarrassée pour la transformer ou lui substituer un nouvel organe. M. E. qui écrivait pendant la conférence où les chefs libéraux et unionistes cherchaient un compromis, pense qu'ils auraient peut-être trouvé un terrain d'entente en prenant comme base de leurs discussions les restrictions imposées aux lords en matières financières par les *Veto resolutions*. On sait que la conférence s'est séparée sans aboutir, mais la crise continue et la brochure de M. E. conserve tout son prix.

L'affaire Osborne, pour avoir une portée moindre, n'est pas non plus sans importance et le savant professeur y a trouvé l'occasion d'un article fort remarquable, publié d'abord dans la « Revue politique et parlementaire ». Le temps n'est plus où les Anglais s'inclinaient respectueusement devant les arrêts des tribunaux. Beaucoup de trade unionistes et de socialistes se sont élevés contre l'*Osborne judgement*. M. Esmein estime que l'Angleterre sera peut-être forcée d'accepter demain le principe de l'indemnité parlementaire, et qu'en attendant le ministère Asquith permettra aux Trade Unions de trouver sans illégalité des fonds pour soutenir leurs candidats, défrayer leurs élus.

A. Biovès.

---

Joseph Reinach, **Contre l'alcoolisme**, Paris, Fasquelle, 1911; in-16, 346 p., 3 fr. 50.

Pierre Kropotkine, **Champs, Usines et Ateliers**, traduit de l'anglais par Francis Leroy, Paris, Stock, 1910, in-16, xvii et 486 p., 3 fr. 50.

M. J. Reinach, un des premiers pionniers de la lutte contre l'alcoolisme, persévère sans se lasser dans la tâche ardue et noble qu'il s'est donnée. La première partie du volume est consacrée au rapport accompagnant le 4 juillet 1910 le dépôt à la chambre d'une loi destinée à limiter le nombre des débits de boissons. Ce rapport méritait bien d'être soumis à l'opinion publique ; c'est en effet un exposé aussi clair que convaincant. La lecture terminée, il est impossible de

conserver des illusions sur les dangers de l'alcoolisme pour la France et le peuple français. La plaie s'aggrave chaque jour, menace de devenir mortelle; une intervention chirurgicale s'impose. Si le remède proposé par M. R. est tout au plus un palliatif, il peut cependant enrayer le mal et l'empêcher d'étendre ses ravages; mais quand on suit dans son volume les efforts tentés inutilement depuis des années, quand on lit les discours que lui a inspirés son patriotisme, quand on repasse avec lui les différentes propositions dont le Parlement a déjà été saisi, on conçoit des doutes sur le succès prochain de la nouvelle loi déposée. N'importe, il faut louer M. Reinach de ne pas se décourager, de se placer au-dessus des préoccupations électorales, de s'acharner dans ce beau combat.

L'ouvrage de M. Kropotkine, paru il y a une douzaine d'années en Angleterre, n'avait pas jusqu'à présent été traduit dans notre langue, et c'est ce que vient de faire, d'une façon à la fois correcte et élégante, M. Francis Leroy. Cette nouvelle édition a d'ailleurs permis à l'auteur de revoir son œuvre et de la compléter à l'aide de statistiques récentes. Le temps n'a pas modifié les vues de M. K.; il continue à condamner la division du travail comme une erreur, et à croire que dans la société future tout homme valide, pourvu de la fameuse instruction intégrale, se livrera à la fois au travail intellectuel et au travail manuel, à l'industrie et à l'agriculture. On devine aisément les objections qu'économistes et sociologues auraient à soulever contre cette thèse.

A. Biovès.

---

H. M. Stanley, **Autobiographie,** publ. par sa femme; tomes I et II, Paris, Plon, in-12 : 3 fr. 50. — Duc d'Orléans, **Chasses et chasseurs arctiques.** Paris, Plon, in-12, av. phot. : 4 fr. — M. Rondet-Saint, **L'avenir de la France est sur la mer.** Paris, Plon, in-12 : 3 fr. 50. — **Mémoires** du capitaine Alonso de Contreras, trad. par M. Lami et Leo Rouanet. Paris, Champion, in-12 : 3 fr. 50. — H. Asselin, **Paysages d'Asie.** Paris, Hachette, in-12 : 3 fr. 50.

L'autobiographie de *Stanley* publiée par sa veuve et même complétée par elle d'après les notes et les carnets du célèbre explorateur, avait eu un tel succès à travers le monde anglais, que sa traduction française ne pouvait tarder. Il faut remercier la maison Plon et son traducteur, M. G. Feuilloy, de nous l'avoir fait connaître : elle est d'un caractère et d'un intérêt de premier ordre. Le premier volume, seul paru encore (et entièrement de la main de Stanley, celui-là) comprend les premières années d'enfance et de jeunesse, depuis 1843 jusqu'à 1862. Il est incroyable d'avoir survécu aux épreuves et aux misères dont elles furent l'occasion presque quotidienne. Orphelin et abandonné froidement des autres membres de sa famille, livré au workhouse, dont Dickens nous avait déjà dit les brutalités, mais que peut-être nous ne soupçonnions pas si réellement infernal, évadé de

cette geôle pour retrouver l'égoïsme presque aussi dur de ses oncles et tantes, évadé encore pour gagner l'Amérique en qualité de mousse et épuisant une nouvelle coupe d'amertume, recueilli pourtant par l'homme excellent qui lui donna son nom, le réhabilita en quelque sorte à ses propres yeux, tout en oubliant d'assurer son avenir, passant du commerce à l'engagement militaire pour la guerre de Sécession et échappant vingt fois à des crises où tout autre eût succombé, Stanley se montre à chaque page, dans son langage simple et sincère, l'être exceptionnellement trempé, moralement et physiquement, qui devait fatalement faire un jour de grandes choses et devenir l'orgueil de toute une race. C'est un livre qui élève l'âme et la fortifie.

Le tome II n'a pas tardé à suivre le premier et n'est pas moins intéressant, bien que la rédaction, cette fois, soit surtout l'œuvre de Mme Dorothy Stanley. C'est désormais toute la carrière publique et d'explorateur de Stanley qui se déroule à nos yeux, avec force documents inédits, notes, lettres, souvenirs. Le caractère de cet indomptable ressort en pleine lumière, et l'on peut dire que cette autobiographie est une véritable étude d'âme. Mais la façon dont elle a été conçue et rédigée la rend d'ailleurs précieuse encore au simple point de vue de l'histoire et de la géographie.

C'est la troisième fois que M. le duc d'Orléans prend la plume pour nous faire part de ses expéditions arctiques sur la « Belgica ». Mais tandis que les deux premiers volumes, documentaires et développés, s'attachaient au détail géographique de l'exploration et nous renseignaient avec force cartes et levés inédits, celui-ci, de peur de se répéter, s'est borné à insister sur le côté accessoire et récréatif de la troisième campagne. Sous le titre de *Chasses et chasseurs arctiques*, le prince décrit, dans leurs milieux, avec leurs habitudes, sous leur aspect et leur structure, les hôtes de ces solitudes glacées, ours et rennes, phoques et morses, qu'il lui a été loisible de chasser et d'étudier de près. 25 photographies achèvent de donner une attachante physionomie à ces récits d'ailleurs pleins de caractère, d'énergie et d'élévation morale.

*L'Avenir de la France est sur mer* déclare M. Rondet-Saint, et il nous en donne les preuves les plus abondantes, souvent les plus dures pour notre amour-propre, mais aussi les plus utiles à étudier. C'est un inventaire méthodique de nos ressources, de nos crises, des moyens propres à amener notre reconnaissance, et la vulgarisation des problèmes spéciaux et techniques se rattachant à cette renaissance possible, indispensable, de notre marine de guerre et de commerce. La comparaison avec les autres puissances s'imposait ici, et il fallait avoir le courage de la faire. De même, le détail des grands travaux dont dépend notre avenir économique, par les canaux, par les pêches maritimes, par la réalisation de Paris port de mer. Du reste les questions à côté, comme la navigation de plaisance, les écoles, les musées,

sont traitées également avec précision et compétence. Une préface de cet esprit lucide qu'est M. Paul Doumer recommande chaudement ce livre si digne d'attention en effet.

On dit souvent qu'il n'est pas de romans qui vaillent la réalité de l'histoire. Une fois de plus on sera de cet avis si l'on lit les mémoires du capitaine *Alonso de Contreras*, retrouvés en Espagne et publiés dans une revue savante par M. Serrano y Sanz, traduits en français par Marcel Lami et M. Leo Rouanet. La littérature espagnole est pauvre en mémoires, mais aucune littérature ne peut se dire riche en mémoires de cette sorte. Celui-ci est divertissant au possible, d'une verdeur et d'une sérénité cynique, entre le comique et l'héroïque, entre un meurtre et une victoire nationale, entre une débauche et une retraite monacale. On crierait à l'invraisemblable, si le héros n'était historique, si ses aventures ne lui avaient attiré des louanges publiques (telle une dédicace de Lope de Vega, qui entamait un poème héroïque à son intention) avant même qu'il eût eu l'idée de les coucher sur le papier. Ce Contreras, qui débuta par le meurtre à coups de couteau, par jalousie, d'un petit camarade qui ne se défendit même pas, et finit commandeur de Malte après avoir été soldat, marin, corsaire, capitaine, ermite même, est un très savoureux spécimen de sacripant, « au demeurant le meilleur fils du monde ». Son style, écrit à la diable, est aussi savoureux que lui. Et ce n'est pas d'un mince mérite, de la part des traducteurs français, de lui en avoir conservé la liberté, la franchise et l'allure en quelque sorte bondissante.

Sous le titre de *Paysages d'Asie*, M. Henri Asselin a conté avec beaucoup de finesse et de bonne humeur ce qu'il a remarqué de plus neuf et de plus caractéristique au cours d'une mission qui lui avait été confiée et qui devait le conduire jusqu'à Tchentou, une cité chinoise fort peu connue, interdite même légalement aux Européens, et que 3000 kilomètres séparent des bouches du Yang-Tsé et de Shanghaï. Un aperçu de Moscou et des neiges sibériennes, un bref regard sur le Japon, mais surtout la Chine, la Chine moderne du littoral, la Chine ancienne du fond de l'Empire, trop peu approfondie à notre gré, mais vue avec fruit et décrite avec charme, tel est l'intérêt de ce petit volume.

H. DE CURZON.

---

— Personne n'ignore que, sur César et en tout ce qui le concerne, on reconnaît à l'ancien directeur de gymnase, Prof. Dr H. MEUSEL, depuis des années, une compétence particulière. Il avait donné autrefois des revues régulières sur l'auteur aux Jahresberichte des Philol. Vereins de Berlin. On sera heureux d'apprendre qu'après une interruption forcée de dix années, il vient de reprendre ces comptes rendus dans le même recueil et qu'il se propose de les continuer chaque année. Pour l'instant, il liquide le passé, en un peu plus de 80 pages, dans cet ordre : éditions du *Bellum gallicum*, du *Bellum civile* ; travaux importants touchant à la

critique et à l'explication des œuvres. Le menu détail viendra plus tard. — Comme il est très important de pouvoir jeter de temps en temps un coup d'œil sur les grands sujets afin de savoir à quel point on est arrivé et ce qu'on a gagné, par tous pays, on sera particulièrement heureux, d'avoir, en ce qui concerne César, un guide tel que M. Meusel. L'originalité de ses travaux, la lucidité de son esprit le mettent tout à fait hors de pair. D'autre part il n'est guère de Français qui ne lise ici avec le plus vif intérêt tout ce qui est dit de Stoffel et des travaux de M. Jullian. Il me semble que je n'ai nul besoin d'en dire davantage. — É. Thomas.

— Nous avons reçu, dans les University of Nevada Studies, le volume III, 1, contenant en 31 pages trois opuscules : d'abord du professeur James Edward Church, Jr. : *The identity of the Child in Virgil's* Pollio : *an Afterword* (reprise avec complément, d'un article de la « Classical Philology », janv. 1911); du même : *Sex-Prophesying among the Ancients ; Its Basis* (rapprochements avec les Hébreux, l'Inde, les Grecs et Rome ; la prééminence sociale du sexe mâle incline de ce côté la prophétie qui répond à un souhait); du même et de M. J. C. Watson, *The Identity of the Mother in Martial*, VI, 3 (ce serait Julia, non Domitia : démonstration pour moi peu convaincante). — É. T.

— Le Dr Herm. Röhl vient de donner chez Freytag-Tempsky une édition classique du Dialogue de Tacite (0.75 pf.). Pour le texte, il ne suit aucune des éditions antérieures; il a préféré constituer une recension éclectique dans laquelle sont insérées une demi-douzaine de conjectures personnelles (inutiles ou manquées) avec des emprunts aux conjectures d'autrui pour rendre lisibles les passages suspects : toutes pratiques contre lesquelles on protestait autrefois et où l'on revient ici je ne sais trop pourquoi. Dans le commentaire, renvois systématiques aux œuvres d'Horace. — É. T.

— Comme tous les grands philologues, Bentlei avait ses faibles; mais ses qualités sont telles que nous n'avons pas le droit de rien perdre de ce qu'il a produit. Aussi M. Hedicke fait-il une œuvre méritoire quand, en deux programmes de Freienwalde sur l'Oder, il donne ses notes sur Lucain (*Studia Bentleiana*, VI, Lucanus Bentleianus). Qu'on me permette de rappeler en passant que j'ai signalé, du même auteur dans la même série, en 1904, II, p. 19, l'étude sur Quinte Curce; en 1905, II, p. 79, l'étude sur Ovide. — La nouvelle brochure donne le résultat de recherches faites au British Museum où M. H. a retrouvé les notes de Bentlei dans deux éditions de Grotius de 1614 et 1627 (684 b. 11 et 12). Il y a retrouvé aussi des collections de mss. de Paris préparées pour Bentlei (684 b 9 et 10 et 681 c 25); et aussi le relevé fait par Bentlei des citations de Lucain dans les grammairiens (ibid. 684 b 10). Les notes où tout cela est condensé, sont disposées commodément dans l'ordre des vers de la Pharsale. M. H. a pris le soin de rechercher, pour chacune des leçons, l'origine des corrections proposées; il se sert pour cela de sept signes différents. Bref il nous donne un excellent complément à l'édition posthume de Bentlei qui date de 1760. — É. T.

— Ceux qui s'intéressent à la question difficile du texte et des scolies de Lucain auront grand profit à lire l'article du professeur Ussani de Palerme (Rivista di fil. avril 1911, 15 p.). Ils y trouveront, à propos des *Adnotationes super Lucanum* de Endt, l'indication des travaux récents, tant de M Endt que de M. Ussani et d'autres, et aussi, tout au moins, des renseignements sur les questions discutées à ce sujet surtout sur tout ce qui concerne Vacca, la date de composition du commentaire, l'archétype qu'on pourrait reconstituer, par les *Commenta* ou par les *Adnotationes*

etc. Afin de montrer que l'auteur a sur le sujet une compétence particulière, il me suffira de rappeler le titre de son livre : *Sul valore storico del poema lucaneo* (Rome, 1903). — É. T.

— Signalons dans la Rivista de Filologia de juillet dernier 27 pages de notes sur Rutilius (*Leggendo Rutilio*) de M. V. Ussani, professeur à l'Université de Messine ; Le même savant avait donné dans *Athene e Roma* et dans la *Rivista d'Italia* des essais de traductions de Rutilius que je ne connais pas. Le tirage à part que nous avons reçu est une étude de détail qui me paraît faite avec soin. 4 p. sur I, 381 et s. — É. T.

*Publications scandinaves.* — Ad. Noreen : Vårt Språk (Lund, Gleerups Förlag). 15e fasc., le 4e du T. II, qui se trouve ainsi terminé. Il est consacré : A, à la phonologie; et B, à la prosodie : sonorité, quantité, intensité et tonalité des sons. — Kr. Sandfeld Jensen : Nationalfœlelsen og Sproget. N° 81 des Studier fra Sprog-og Oldtidsforskning (Copenhague, Tillge, 1910). Comment dans les dénominations que les peuples se donnent entre eux et dans les locutions auxquelles ces noms donnent lieu, ils soulignent et exagèrent leurs défauts réciproques et comment les plus civilisés y marquent leur souverain dédain pour les moins avancés. De curieux exemples empruntés eux différentes nations d'Europe. — P. A. Heiberg : Nogle Bidrag til « Enten-Eller's » Tilblivelseshistoire. N° 82 de la collection ci-dessus. Tire des lettres écrites à E. Boesen par S. Kierkegaard pendant son séjour à Berlin, 1841-42, des renseignements intéressants sur l'historique de la composition de « Enten-Eller » et sur les études qui ont préparé cet ouvrage. — Léon Pineau.

— Le recueil de documents que M. l'abbé Uzureau publie depuis plusieurs années sous le titre d'*Andegaviana* vient de s'augmenter de deux nouvelles séries parues la même année [1]. Signalons parmi les contributions les plus notables que ces deux volumes nous apportent : des articles biographiques sur les principaux personnages de l'Anjou (La Révellière-Lépeaux, d'Autichamp, Bourmont, l'évêque Montaut des Isles, Segris, Falloux, etc.), des listes des fonctionnaires des divers ordres (les sous-préfets de département, les conseillers de préfecture, les juges du tribunal de 1re instance, les curés d'Angers, les doyens du chapitre, les vicaires-généraux, etc.), des récits de voyage en Anjou à diverses époques, des notes sur l'esprit public, sur la guerre de Vendée, etc., etc. C'est un ensemble très varié et très touffu. Mais, quand M. Uzureau se décidera-t-il à tirer de ces textes innombrables qu'il collige une histoire de l'Anjou aux temps modernes? — A. Mz.

— La librairie Marcel Rivière entreprend sous la direction de M. A. Zévaès une histoire des partis socialistes en France dont les deux premiers fascicules viennent de paraître. Le premier, dû à M. A. Chaboseau, *De Babeuf à la Commune* [2] est un aperçu à vol d'oiseau des principales écoles socialistes françaises depuis le Directoire jusqu'en 1870. L'exposé est alerte et se lit avec agrément. Le second, dû à M. Alexandre Zévaès va *De la Semaine sanglante au Congrès de Marseille, 1871-1879* [3]. Il renferme sur des hommes qui vivent encore aujourd'hui des souvenirs et des textes curieux, parfois piquants. — A. Mz.

— Le n° 12 des *Theologische Arbeiten aus dem rheinischen wissenschaftlichen Prediger-Verein* (Neue Folge, Mohr, 1910, 178 p., 6 M. 60) comprend les articles

1. *Andegaviana*, 10e série, 542 p., gr. in-8; 11e série, 312 p.; 1911. Paris, Alph. Picard, Angers, Siraudeau.
2. 88 pages in-18 jésus, 0 fr. 75.
3. *Ibid.*

suivants : Henri Muller, *Was können wir vom kirchlichen Leben in Holland lernen?* (écrit à l'occasion du tricentenaire du premier synode général de Duisbourg). Pierre Bockmühl, *Ante portas* (deux contributions à l'histoire des sermons prononcés devant les portes de Cologne en 1567 et 1582). Charles Sell, *Der Zusammenhang von Reformation und polititischer Freiheit.* Luc Victor, *Die Auffassung Schleiermachers von Freundschaft, Liebe und Ehe in der Auseinandersetzung mit Kant und Fichte* (Cette étude sur l'Ethique de Schleiermacher est la plus importante du recueil, tant comme étendue que comme valeur). Guillaume Rotscheidt, *Bibliographie de 1908 et 1909*, pour l'histoire du protestantisme rhénan et pour les publications émanées de membres de l'Eglise protestante rhénane. Enfin, liste des adhérents actuels au *Prediger-Verein.* — Th. Sch.

— M. Jacques Zeiller, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), a remanié, sous l'inspiration du P. Mandonnet, sa thèse présentée à Paris (1898) pour l'obtention du diplôme d'histoire : *L'idée de l'Etat dans saint Thomas d'Aquin* (Alcan, 1910, 210 p., 3 fr. 50). Après un examen préliminaire des sources, il y expose la théorie thomiste du pouvoir politique, puis en recherche les origines historiques dans Aristote, dans le christianisme primitif, dans la situation politique contemporaine de S. Thomas, dans la pensée de S. Louis, dans les écrits des autres Scolastiques; enfin il poursuit les idées de S. Thomas dans Tolomé de Lucques et Gilles de Rome et analyse la part de vivante actualité qu'elles peuvent encore renfermer. — Th. Sch.

— Dans *Der Duisburg'sche Nachlass und Kants Kritizismus um 1775* (Mohr, 1910, 160 p., 5 M. avec 4 fac-simile), M. Théodore Haering montre l'importance du fonds de Duisbourg pour l'histoire du développement de Kant à partir de la Dissertation de 1770, analyse le caractère et définit l'emploi de ces matériaux, dont il fait ensuite le commentaire détaillé, avant de passer à l'exposé systématique des principaux problèmes de la philosophie kantienne, dont ils facilitent la solution. — Th. Sch.

— *Contre l'arbitrage des Chefs d'Etat* (3e édition, Daragon, 22 p.) a été écrit par M. P. Marin à l'occasion du conflit de juillet 1909 entre l'Argentine et la Bolivie, qui prirent le roi d'Espagne pour arbitre. C'est un résumé des conclusions formulées à ce propos par le professeur Pasquale Fiore. — Th. Sch.

— C'est une sociologie complète que M. F. Müller-Lyer a entrepris d'écrire sous le titre de *Die Entwicklungsstufen der Menschheit*, en 7 volumes, dont le deuxième a paru d'abord (*Phasen der Kultur und Richtungslinien des Fortschritts*, 1908), et dont nous avons à signaler ici le premier : *Der Sinn des Lebens und die Wissenschaft* (Munich, Lehmann, 1910, IV-290 p., 4 M.). Servant d'introduction à tout l'ouvrage, il développe les remarquables thèses suivantes : 1° Nos pères ont possédé une philosophie satisfaisante dans leurs différents systèmes théologiques et métaphysiques; nous n'avons pas ce bonheur. Une philosophie qui nous satisfasse doit être construite par l'expérience sur le terrain de la science. — 2° Or toutes les tentatives de ce genre ont absolument échoué jusqu'à présent. — 3° La sociologie nous a conquis un nouveau domaine de savoir; et ce n'est qu'en alliant cette science de l'homme à notre science de la nature que nous pourrons aboutir à une conception du monde, digne de notre civilisation. — Ces questions capitales sont élucidées avec méthode et avec une grande simplicité, depuis les différents degrés parcourus par l'esprit humain dans la manière d'envisager les choses depuis la naissance de la morale et de la civilisation, à travers les phases et le

faces diverses de la sociologie, jusqu'à l'Etat moderne, jusqu'à l'individu actuel dans ses rapports avec la société, jusqu'aux dernières solutions du problème de la morale, du bonheur et de la destination de l'homme, et jusqu'à la question des valeurs suprêmes, c'est-à-dire jusqu'à l'euphorisme. — Un index des termes techniques et un autre des noms d'auteurs clôt et complète ce très intéressant volume, dont la lecture est facile et attrayante, sans jargon d'école ni emphase prétentieuse. Nous ne pouvons que souhaiter de voir les autres volumes réussir aussi bien. Une franchise bienfaisante y règne; nul essai d'éblouir ou de flatter ni d'atténuer ou de masquer les effrayantes difficultés de l'entreprise. — Th. Sch.

— Le P. Dominicain P. Gillet a complété son *Éducation du caractère*, dont nous avons parlé ici, par *L'Éducation du cœur* (Desclée, De Brouwer et Cie, Paris, Lyon, Lille, Bruges et Rome, 1911, 368 p.) qui étudie les Maladies du Cœur, c'est-à-dire les différents égoïsmes, leurs causes (instincts physiologiques, peur de l'effort, éducation à rebours, dangers mondains) et leurs remèdes qui se résument en un mot : l'effort, dans tous les domaines, et qui donnent aussi un chapitre sur le féminisme intellectuel. Livre honnête, qui n'offre rien de bien neuf, mais redit avec conviction et chaleur des choses toujours bonnes à entendre, quoiqu'horriblement difficiles à mettre en pratique. Comme les précédents, ce livre reproduit les conférences faites à l'Université de Louvain sur « la formation morales des jeunes ». — Th. Sch.

— Le *Logos, Internationale Zeitschrift für Philosophie der Kultur* paraît chez Mohr, sous la direction de M. Georges Mehlis, avec la collaboration de MM. Eucken, Rickert, Simmel Trœltsch, Windelband, etc., pour ne citer que les noms les plus connus. Le 1er fascicule (Band I. 1910. Heft I, IV-164 p. 9 M. le tome annuel) contient, outre l'avant-propos qui sert de programme : Henri Rickert, *Vom Begriff der Philosophie*; Emile Boutroux, *Wissenschaft und Philosophie*; Georges Simmel, *Zur Metaphysik des Todes*; Benedetto Croce, *Ueber die sogenannten Werturteile*; Charles Vossler, *Grammatik und Sprachgeschichte oder das Verhältnis von « richtig » und « wahr » in der Sprachwissenschaft*; Leopold Ziegler, *Ueber das Verhältnis der bildenden Künste zur Natur*; Richard Kroner, *Henri Bergson*; enfin quelques notices et comptes rendus, sans parler d'une courte étude (p. 151) sur l'état actuel de la philosophie en Russie, tirée de l'Introduction à l'édition russe. Car le *Logos* prétend devenir une œuvre internationale et se propose de fonder peu à peu d'autres éditions nationales. L'entreprise ne manque pas d'audace, nous en souhaitons le succès. — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 septembre 1911*. — Après avoir rappelé les découvertes faites à Murcens et au Puy d'Issolud, entre les années 1868 et 1875, par un agent-voyer du département du Lot, M. Castagné, découvertes qui ont apporté une confirmation éclatante des renseignements fournis par César au sujet de la construction des murs gaulois d'Avaricum, M. Héron de Villefosse communique une lettre qu'il a reçue de M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, relative à la découverte des murs gaulois d'Alésia.

M. Héron de Villefosse donne ensuite lecture d'une note du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, sur les dépendances de la basilique de Damous el-Karita.

M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, rend compte des fouilles sous-marines qui, pour la cinquième fois, ont été opérées cette année au large de Mahdia. Les fouilles de 1911 ne le cèdent pas en intérêt aux investigations antérieures. Ce sont surtout des pièces de bronze qui ont été découvertes : appliques de meubles, têtes d'animaux, buste d'Athéna, masque comique, corne d'abondance, figurines, panthères bondissant, lévrier à demi couché, et ustensiles

de toutes sortes (clochette, chaudrons, débris de lampadaires ou de sièges, manches de miroirs, etc.). Un bas-relief en marbre représente le banquet sacré offert à Asklépios et à Hygie; d'autres morceaux de marbre complètent les statuettes ou les cratères précédemment retirés de la mer. Les débris de poterie sont innombrables. Enfin on a sorti de la vase des ossements ayant appartenu à des animaux et même un péroné d'homme. — MM. Bouché-Leclercq, Clermont-Ganneau et Maurice Croiset présentent quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 octobre 1911*. — M. Gaston Maspero fait son rapport annuel sur les fouilles exécutées en Egypte sous sa direction pendant la campagne de 1910-1911. L'achèvement des réfections de la Nubie rendant libres les équipes occupées en ce pays depuis 1907, on a pu reprendre dans l'Egypte même nombre de travaux pressants. A Esnèh et en Abydos, on a réussi à terminer à peu près les expropriations nécessaires au déblaiement de certaines parties des monuments. A Esnèh, le pronaos est complètement dégagé sur la façade et sur les deux côtés. En Abydos, le déblaiement commencera l'hiver prochain. — A Karnak, les travaux de M. Legrain continuent. A Thèbes, M. Baraize a commencé la consolidation du petit temple de Deir el Médinéh; il a remis en place le curieux escalier qui montait aux terrasses et dont les débris étaient dissimulés sous les décombres, puis il a tout préparé pour relever les architraves et les colonnes tombées du petit hypostyle. Il doit toutefois partager son temps entre ce site et celui de Hibéh; car le service des antiquités a pu faire entrer enfin les Oasis dans le cercle de son activité et entreprendre sur les temples qui s'y trouvent le même travail de consolidation qui est poursuivi sur ceux de l'Egypte. Les expropriations, qui ont duré deux ans, étant achevées, M. Baraize a pu, cette année, terminer le déblaiement et pousser très loin la réfection. — M. Barsanti a été installé à Thèbes. Il a remis en état les parties délabrées du temple de Sétoui Ier à Gournah. Il a consolidé, l'hiver dernier, l'hypostyle et le sanctuaire qui y aboutit, les chapelles de Ramsès Ier et de Sétoui Ier, et il a relevé deux des colonnes de la façade dont les élements gisaient sur le sol. — M. Maspero signale enfin les travaux de M. Lefebvre au Fayoum et dans la Moyenne Egypte, de M. Quibell à Sakkarah, de M. Edgar dans le Delta et de M. Breccia à Alexandrie. — Le Président exprime à M. Maspero les félicitations de l'Académie.

M. le Dr Carton, correspondant de l'Académie, expose le résultat des fouilles qu'il a faites à Bulla Regia (Tunisie) en 1910-1911. Aux Thermes publics, il a achevé le dégagement de plusieurs pièces, notamment de la grande salle, remarquable par ses murs qui s'élèvent à 17 mètres de hauteur, la beauté de son appareil, sa grande mosaïque ornementale et ses niches ornées d'attributs sculptés. Grâce à une subvention de l'Association française pour l'avancement des sciences, M. Carton a pu mener à bien le déblaiement d'un appartement souterrain, ayant fait partie d'une riche demeure, dont il a annoncé la découverte à l'Académie en décembre 1910. Un escalier en pierre descend à un large vestibule voûté sur lequel s'ouvrent différentes pièces, notamment un tablinum dont l'entrée est ornée de pilastres corinthiens. Le sol y était revêtu d'une mosaïque représentant le triomphe d'Amphitrite et un portrait de femme. Une autre salle du rez-de-chaussée offrait une mosaïque représentant la délivrance d'Andromède par Persée qui a été mise à jour par le service des antiquités au cours de travaux de consolidation. Des salles de repos, également ornées de mosaïques, une citerne, un puits, une fontaine revêtue de marbres précieux complétaient ce luxueux ensemble aménagé pour fuir les chaleurs de l'été africain. M. Carton a d'ailleurs reconnu l'existence, à Bulla Regia, de plusieurs constructions du même genre.

M. Labande, correspondant de l'Académie, présente un fragment d'une inscription mérovingienne inédite qui provient de Carpentras et appartient à M. le marquis de Monclar. Elle se détache *en relief* tout autour d'une dalle couverte d'entrelacs.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 28 octobre — 1911




Germain Martin, **L'Université Égyptienne** (Extrait de la *Revue du Monde Musulman*, t. XIII). Paris, E. Leroux, 1911, in-8°, 20 p.

M. Germain Martin était d'autant plus indiqué pour présenter cette Université nouvelle au public français, qu'il y enseigna avec succès pendant tout un hiver. Il en a donc raconté la conception, la naissance et les premières années en pleine connaissance du sujet, et avec tous les tempéraments que la familiarité des hommes et des choses égyptiennes lui suggérait. Il esquisse le caractère un peu incertain qu'elle a pour le moment, et il fait des vœux pour qu'elle s'affermisse et qu'elle se développe rapidement. Je m'associe bien volontiers à ce qu'il dit du passé et aux souhaits qu'il exprime pour l'avenir, car la plupart des idées qu'il expose sont celles que j'ai défendues dans le sein du Conseil, depuis que j'ai l'honneur d'y siéger.

La situation n'en demeure pas moins anxieuse, et nous aurions tort d'imaginer que l'Université n'a plus qu'à suivre le courant où elle est engagée, pour s'accroître et pour prospérer régulièrement

d'année en année. Les obstacles qu'elle risque de rencontrer sur la route sont multiples, et si aucun d'eux n'est insurmontable du tout, elle n'en aura raison qu'à la condition d'être gouvernée par des mains patientes et souples, qui sachent la modérer et la restreindre lorsqu'elle sera tentée de marcher plus vite que les circonstances ne s'y prêtent raisonnablement. Rappelons-nous en premier lieu qu'il n'y a point dans l'Égypte officielle l'équivalent exact de notre enseignement secondaire classique. La faute, si c'en est une comme je le crois, en est à la France qui, dans le temps où elle y avait la haute main sur l'instruction publique, n'a envoyé comme professeurs que des spécialistes, juristes, mathématiciens, physiciens, médecins, soldats ou des maîtres primaires : ils ont presque tous rempli leurs fonctions avec un dévouement auquel on ne rendra jamais assez justice, et c'est grâce à eux qu'il y a au Caire de bonnes écoles de médecine, de droit, de sciences, et une instruction primaire très forte, mais ils n'ont pu établir ce à quoi ils n'étaient pas préparés, et l'enseignement secondaire manque. Ce qu'on appelle là-bas de ce nom tient plus de l'enseignement primaire supérieur que de toute autre chose. Lors donc que l'Université fut fondée et qu'elle ouvrit sa Faculté des Lettres, elle trouva sur place peu de jeunes gens que leurs études antérieures rendaient aptes à en suivre utilement les cours ordinaires. Ajoutez que, dans un pays Oriental, l'enseignement des langues et des littératures doit s'étendre à des matières qui sont chez nous la propriété des savants, langues et littératures turques et persanes à côté de la langue et de la littérature arabe : or, même pour l'arabe, l'éducation de la jeunesse n'a rien de scientifique dans les lycées ou dans les écoles, et parmi les écrivains éminents, prosateurs ou poètes, qui sont l'honneur de l'Égypte actuelle, c'est à peine si l'on en citerait deux ou trois qui fussent en état d'enseigner la littérature de leur pays par les procédés que nous employons pour les littératures occidentales. C'est à ces motifs que, dès le début, le Conseil a décidé d'envoyer chaque année en Europe des jeunes gens qui s'y formeraient aux méthodes de travail et d'enseignement modernes, et qui, une fois dressés, deviendraient professeurs de l'Université, chacun pour sa spécialité.

Il va de soi qu'il y aura forcément du déchet dans la masse. Si soigneusement que les missionnaires aient été choisis et si grande qu'on suppose leur bonne volonté, il est probable que plusieurs d'entre eux ou s'arrêteront en chemin, ou, s'ils persistent jusqu'au bout, seront forcés de reconnaitre eux-mêmes qu'ils ne possèdent point les qualités qui font le bon professeur d'Université. J'estime qu'il s'écoulera au moins quinze ou vingt ans avant que nous ayons réussi à constituer un corps de professeurs indigènes, comparable aux corps européens. Comme, après tout, il eût été imprudent de demeurer presque un quart de siècle sans donner signe de vie au public qui avait

apporté son argent à l'œuvre, le Conseil engagea en Europe ou recruta en Égypte des maîtres qui, deux années de suite, firent des conférences sur des sujets de littérature ou de Sciences sociales. Elles eurent un succès suffisant pour qu'en 1910 on pût se demander si le moment ne serait pas venu d'organiser une Faculté des Lettres. Plusieurs des membres du Conseil estimèrent alors qu'il vaudrait mieux attendre, alléguant avec raison que l'Université n'était pas encore assez riche pour subvenir à la dépense : la majorité passa outre à l'objection et la Faculté des Lettres fut instituée en 1910 ainsi qu'un département des sciences sociales et une section féminine, en tout douze chaires magistrales et quatre ou cinq conférences accessoires. Certains de ces enseignements n'ont pas été aussi heureux que d'autres, mais, l'expérience d'une seule année n'étant pas décisive, l'essai sera continué pendant l'hiver de 1911-1912, et probablement aussi pendant les hivers suivants. Ces créations n'étaient pas une mauvaise chose en elles-mêmes, loin de là : l'erreur et le danger c'est d'avoir vu trop grand du premier coup et d'avoir monté une machine trop coûteuse pour nos revenus nets. Les Gouvernements de France et d'Italie ont consenti bénévolement à se charger pour une grosse part du traitement des professeurs qu'ils nous prêtaient, et leur générosité a écarté pour l'instant l'imminence du déficit ; mais elle ne se prolongera pas au-delà d'un certain temps, et quand ils nous retireront ces subsides déguisés, que ferons-nous? Si le Gouvernement Égyptien ou si les souscripteurs indigènes ne comblent pas le vide qui se creusera alors dans le budget, la prudence commandera de supprimer les chaires dont nous ne pourrions payer le salaire sans outrepasser nos ressources, et, la suppression semblant au public un aveu d'impuissance, il est à craindre qu'une crise n'éclate d'où l'Université aura peine à sortir indemne.

Il y avait d'ailleurs une question qu'il aurait fallu résoudre avant tout et qui par malheur demeure en suspens, la collation des grades. La jeunesse égyptienne n'est pas moins pratique que celle des autres nations, et, tout en cultivant à l'occasion les études qui ne rapportent rien, elle recherche de préférence celles qui la conduisent aux emplois gouvernementaux ou aux professions lucratives. Elle demande donc à l'Université des diplômes qui ne soient pas seulement la sanction platonique de son travail, mais qui ouvrent à leurs possesseurs l'entrée des carrières publiques ou des industries privées. Des négociations entamées avec le Ministère en novembre 1910, pour obtenir de l'État égyptien qu'il reconnût les diplômes de docteur ou autres délivrés par l'Université, et pour qu'il leur accordât une valeur égale aux siens, semblaient être en bonne voie : les conditions proposées et acceptées en principe étaient équitables pour les deux parts, et il y avait intérêt à conclure l'affaire sinon avant, du moins peu après l'ouverture de la Faculté des Lettres en décembre dernier. Les inscrip-

tions auraient été sensiblement plus nombreuses qu'elles ne furent, si les étudiants avaient su dès lors qu'un diplôme utile les attendait au bout de leurs trois années. Il est fâcheux que la solution soit demeurée suspendue pendant toute l'année scolaire. Elle l'était encore à la clôture des cours : sera-t-elle terminée, et terminée heureusement, à la rentrée de 1911 ? Elle ne peut traîner beaucoup plus longtemps sans que l'avenir de l'Université en soit compromis.

On le voit, il reste beaucoup à faire pour compléter l'œuvre commencée. Évidemment, aucune des difficultés contre lesquelles le Conseil se débat n'est telle qu'elle doive nécessairement nous être fatale. Ce serait pourtant se tromper que de proclamer dès maintenant la réussite. M. Germain Martin ne l'a pas fait, et tout en rendant justice à ceux qui ont jusqu'ici conduit l'entreprise, il leur a indiqué discrètement les partis qu'ils devraient prendre pour donner à l'Égypte son Université Nationale. Sans insister à mon tour, je dirai que l'année nouvelle et les deux ou trois qui la suivront seront les années décisives : selon la discrétion, la fermeté, la prudence et l'économie dont tous ceux qui la dirigent feront preuve, elles entraîneront la chûte ou le succès définitif.

G. Maspero.

---

J. Schleifer, **Sahidische Bibel-Fragmente aus dem British-Museum zu London.** — II (Extrait des *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences de Vienne, t. CLXIV), Vienne, H. Hölder, 1911, in-8°, 39 p.

La plupart des fragments publiés dans cette seconde brochure ne sont pas inédits; on les rencontrera dans les recueils d'Amélineau, de Ciasca ou de Maspero, où ils avaient été reproduits d'après des manuscrits appartenant aux bibliothèques publiques de France et d'Italie. Ils n'en sont pas moins les bienvenus, et pour la matière nouvelle qu'ils apportent à la reconstitution de la traduction thébaine de la Bible, et pour le soin scrupuleux avec lequel l'éditeur les a traités. Ils sont presque tous extraits de lectionnaires et non de manuscrits indépendants, et voici les passages qu'on y trouve : *Genèse*, XIV, 17-30, XXIX, 6-18, *Exode*, II, 24, *Nombres*, V, 8-24, X, 33 — XI, 8, XXVI, 58 — XXVII, 7, XXVII, 18-23, XXXI, 17-40, XXXII, 4-7, *Deutéronome*, I, 23-30, *Josué*, I, 1-5, XXIV, 2-11, 2 *Rois*, VII, 12-13, *3 Rois*, VIII, 41-44. 46-48, XIX, 3-9, *4 Rois*, II, 14-15, *Isaie*, XXV, 1, XLIX, 5-7, LVIII, 2-7, *Osée*, XIV, 4-8, *Joël*, I, 13-16, *Michée*, II, 2-5, *Jonas*, III, 5-10, *Habakuk*, III, 9-13, *Zacharie*, VIII, 18-22, *Job*, XL, 7(12), XLI, 9(10), *Proverbes*, XX, 6-10(20), XXII, 28 — XXIII, 4, *Tobie*, VI, 12 — VII, 1. Des notes, insérées à la suite de chaque feuillet transcrit, contiennent les variantes des autres manuscrits, et la bibliographie nécessaire. Un des fragments, le n° VIII, révèle des habitudes graphiques curieuses, assimilation de N à M dans *ghimmooché* pour *ghinmooché*, fusion des deux voyelles

semblables à la fin d'un mot et au commencement du mot suivant, *djiésou* et *charédj*, par exemple pour *dji-iésou* et *cha arédj*; les autres ne présentent aucune particularité digne d'attention. — Bonne contribution aux études coptes.

G. MASPERO.

---

CARL WESSELY, **Griechische und Koptische Texte theologischen Inhalts.** — II (forme le fascicule XI des *Studien zur Palæographie und Papyruskunde*), Leipzig, E. Avenarius, 1911, in-4°, 1-191 p.

Le second volume de cette très utile publication ne renferme qu'un petit nombre de fragments grecs, huit à peine, contre soixante-treize fragments coptes. La plus grande partie de ces derniers contient des morceaux de la traduction thébaine des Evangiles, surtout Matthieu et Jean : Luc n'y compte que pour trois pièces et Marc pour une seule. Des autres écrits du Nouveau Testament, c'est l'Apocalypse qui est le mieux représentée ; les Actes des Apôtres et les Épîtres ne figurent que dans quelques passages. Si l'on joint à cette énumération une vingtaine de pages détachées de l'Histoire Lausiaque et des Apophthegmes des Pères du désert, on aura une idée suffisante de l'ensemble. Ce sont des matériaux précieux pour l'édition future des traductions du Nouveau Testament en dialecte copte thébain.

Le plan adopté pour la publication est le même que celui du premier volume. D'abord une notice très courte où M. Wessely a condensé les informations nécessaires sur la condition actuelle, le contenu, la disposition, la date probable du manuscrit, puis le fascimile de quelques lignes en lettres vides au lieu des lettres pleines de l'original. Le texte vient ensuite colonne à colonne et ligne à ligne, en écriture libre, avec facsimile des majuscules ornées et des dessins semés dans les marges; tiré un peu gris par l'imprimeur, il n'en est pas moins d'un aspect agréable à l'œil et d'une lecture facile. Un Index des mots grecs passés dans les fragments coptes occupe les vingt dernières pages. Le tout constitue un instrument de travail précieux pour les théologiens, et pour les philologues.

G. MASPERO.

---

KURT FITZLER. **Steinbrüche und Bergwerke im Ptolemäischen und Römischen Ægypten** (forme le fascicule XXI des *Leipziger Historische Abhandlungen* de Brandenburg, Seeliger et Wilcken), Leipzig, Quelle et Meyer, 1910, in-8°, 159 p.

Le sujet que le Dr Kurt Fitzler a traité dans ce mémoire était presque intact. On avait dit avant lui quelques mots du régime auquel les mines et les carrières de l'Égypte étaient soumises, mais personne n'avait réuni les documents qui pouvaient nous permettre de l'aborder. Aussi bien ceux-ci étaient-ils peu nombreux, passages d'auteurs classiques ou inscriptions de l'âge ptolémaïque et romain : ici, comme

sur les autres points de notre domaine scientifique, la découverte et l'exploitation des dépôts de papyrus grecs a fourni le plus gros de la matière.

M. Kurt Fitzler l'a répartie entre six chapitres, où il examine successivement : 1° *La richesse minérale de l'Égypte*, 2° *Les carrières et les mines sous les Pharaons*, 3° *La place que tenaient les carrières et les mines dans l'administration des États autres que l'Égypte*, 4° *Les carrières et les mines dans l'Égypte ptolémaïque*, 5° *Les carrières et les mines dans l'Égypte impériale*, 6° *Les charrois hors les carrières*. L'analyse et la discussion des témoignages sont bien menées, et chaque chapitre contient tout ce que nous savons jusqu'à présent des questions ou des époques qui y sont étudiées. Je n'ai pas l'intention d'en reprendre ici le détail, ce qui m'entraînerait trop loin : je me bornerai à résumer sommairement les conclusions. Pendant les trois mille ans qui se sont écoulés depuis le commencement du premier empire thébain jusque vers la fin de la domination byzantine, l'exploitation des carrières et des mines de l'Égypte n'a pas été soumise à une réglementation uniforme. Sous le premier et sous le second empire thébain, c'est un dogme que Pharaon est le propriétaire absolu du sol et du sous-sol de son royaume : aussi les carrières et les mines lui appartiennent-elles, et *l'exploitation est directe*, autant qu'il nous est permis d'en juger. Sous les Ptolémées, les influences étrangères ont déjà modifié la situation sur certains points, mais dans le fond le principe reste le même. En tant qu'héritiers des Pharaons indigènes, les Pharaons macédoniens tiennent le sol et ils gardent le monopole des carrières et des mines, par conséquent, les particuliers ne sont pas autorisés à les posséder ou à les exploiter : toutefois ils ont la faculté de les prendre à ferme, et, de ce fait, *une partie de l'exploitation devient indirecte*. Sous les Césars enfin, l'introduction des idées juridiques de Rome opère assez rapidement une révolution. L'administration devient toute romaine et, par suite, il y a possibilité pour les simples particuliers d'avoir des mines en propre. En eurent-ils vraiment ? Il est probable, bien que nous n'en ayons jusqu'à ce jour aucune preuve matérielle. *L'exploitation reste alors en partie directe, en partie indirecte*. L'affaiblissement progressif de l'empire obligeant les souverains à mettre la main sur toutes les ressources du pays, l'exploitation indirecte cesse sous le bas-Empire, et l'État pratique l'exploitation directe à son bénéfice, comme sous les Pharaons.

Telle est la thèse. Elle s'appuie d'arguments bien choisis et qui m'ont paru très solides ; il semble que la question a été résolue aussi tôt que posée. Je regrette que M. Fitzler, puisqu'il avait la curiosité de rechercher ce qui se passait sous les Pharaons, n'ait point consulté le *Recueil de Travaux*. Ahmed Bey Kamal y a publié et traduit, il y a environ quatre ans, une inscription de l'an VIII de Ramsès II, où ce prince parle des carrières qu'il ouvrit au Gebel Ahmar du Caire et

à Abydos : il y raconte d'un style prolixe comment il a organisé puis ravitaillé ses chantiers, et M. Fitzler en aurait extrait des détails intéressants sur la condition des ouvriers. La liste des carrières de l'époque impériale (p. 94-110) est beaucoup trop courte : la plupart des carrières de calcaire y manquent, et quelques-unes de celles d'où l'on tirait le grès sont omises. Parmi ces dernières, je mentionnerai celles d'el-Khattârah, presque à mi-chemin entre Assouân et Kom-Ombo, d'où est sortie une partie de la pierre employée à Assouân et à Philæ. Elles entrent profondément dans la montagne; j'y ai relevé des groupes de *graffiti* grecs et aussi deux courtes inscriptions latines en caractères du Ier siècle au nom du fermier ou du directeur des travaux. Lorsque M. Fitzler viendra en Égypte, il n'aura pas de peine à doubler sa liste, et sans doute il recueillera assez de documents nouveaux pour doubler cette partie de son travail, et pour éclaircir ailleurs certains points qui demeurent obscurs à lui et à ses lecteurs.

G. Maspero.

---

Jean Plattard, **Le Quart livre de Pantagruel** (*édition dite partielle, Lyon, 1548*), *texte critique avec une introduction.* Paris, H. Champion, 1909. In-8 de xiv + 107 p.

**L'Œuvre de Rabelais** (*Sources, Invention et Composition*). Paris, H. Champion, 1910. In-8 de xxxi + 374 p.

Du premier de ces ouvrages je ne dirai qu'un mot : il rendra un très grand service aux seiziémistes, l'édition partielle et primitive du *Quart livre de Pantagruel* n'ayant jamais été réimprimée depuis 1548 et l'ayant été en 1909 par un homme qui est la conscience et la sagacité personnifiées, et que, pour cette raison, M. Abel Lefranc a choisi, parmi les membres les plus actifs de la *Société des Études Rabelaisiennes*, comme collaborateur de la grande édition critique de Rabelais actuellement en cours de publication. Une introduction de 60 pages en petits caractères épuise toutes les questions relatives au texte réédité. Je n'y ai relevé qu'une faute d'impression importante, non signalée dans la table d'errata : à la p. 7, ligne 7, il faut lire « chap. III » au lieu de « chap. VI »

Le second ouvrage est une des plus sérieuses études d'ensemble qui aient été jamais écrites sur Rabelais. Elle ne dispense pas de lire celles de MM. Stapfer et Thuasne, qui ont leurs qualités propres, mais elle les approfondit et les complète; et une fois de plus, depuis l'article de M. Faguet, M. Plattard a montré, mais avec des arguments sans réplique et une abondance d'informations qui inspire une entière confiance, que le livre de Rabelais n'a rien d'énigmatique, et qu'il suffit pour le comprendre intégralement de s'en faire le contemporain très averti, ce dont La Bruyère et les critiques des deux siècles suivants ne s'étaient point avisés.

On regrette seulement qu'il n'ait pas consacré un chapitre spécial à

cette réalité locale du Chinonnais, dont il parle si bien dans une page de son chapitre d'introduction (p. 35) et dans une page de sa conclusion (p. 365). Car ce n'est pas seulement la topographie de la région comprise entre Montsoreau et la Roche-Clermaut qu'on retrouve dans le Gargantua ; ce n'est pas seulement le récit épique de luttes véritables auxquelles donnèrent lieu les rapports très tendus de propriétaires authentiques tels que le médecin Gaucher de Sainte-Marthe et l'avocat Antoine Rabelais ; ce sont surtout les mœurs des indigènes, leur manière d'être et d'agir, leurs habitudes de langage et jusqu'à leur patois.

Je n'en donnerai qu'un exemple. Encore aujourd'hui subsistent des traces de cette animosité qui mit jadis aux prises les habitants du bourg de Seuillé et ceux de la commune voisine de Lerné. Interrogez les gens du pays ; ils vous apprendront que la vieille rivalité se manifeste encore, non plus par des coups et des effusions de sang comme au temps de Picrochole et de Gargantua, mais par des brocards, des quolibets et des railleries ; ils vous l'expliqueront par ce fait que la plus petite des deux localités (Seuillé, qui a 400 âmes) est subordonnée à la plus grande (Lerné, qui en a 1200), en ce qui concerne l'alimentation quotidienne et les distractions du dimanche. Il n'y a plus de fouaciers renommés à Lerné depuis trois ou quatre générations, mais il y a des boulangers et des bouchers, et ce sont eux qui fournissent à Seuillé le pain et la viande. Quant à la « Société » où se jouent les bruyantes « parties de boules », elle est également à Lerné, et c'est là, dans le feu de la discussion ou simplement à l'entrée d'un sociétaire de Seuillé, que se croisent les apostrophes pittoresques de « glorieux », « ventre à caillés », « bec à fouaces » et autres aménités rabelaisiennes. Ces braves gens vous apprendront aussi que les gars du pays en mal de mariage s'en vont encore à Panzoust consulter les arrière-nièces de la réjouissante sibylle, sans craindre toutefois le geste cynique dont elle congédia Panurge et son compagnon.

Evidemment l'œuvre de Rabelais a dans le terroir chinonnais de profondes racines, par où elle a puisé une partie des sucs qui lui donnent sa particulière saveur. Mais on comprend très bien que M. Plattard ne s'y soit pas arrêté, les années d'enfance et d'adolescence de Rabelais passées à Chinon, à la Devinière, à l'abbaye de Seuillé étant encore mal connues. En revanche il a insisté avec un rare bonheur sur l'influence des lectures et des milieux sociaux qui ont développé le génie de Rabelais à partir de la vingtième année.

D'abord la littérature populaire qui florissait en France de 1500 à 1540, les romans chevaleresques et les chroniques « gigantales », colportés dans les campagnes aussi bien que dans les villes, qui lui ont donné, outre certains détails, l'idée et le ton de son ouvrage ; puis la vie des couvents de moines que Rabelais a partagée à la Baumette, à Fontenay-le-Comte, à Ligugé ; la vie des Universités, celle de la

Sorbonne notamment, qu'il fréquenta après avoir jeté le froc aux orties; la vie et les habitudes des juristes et des légistes, avec lesquels il entra en relations dès son séjour à Fontenay près du célèbre Tiraqueau; la vie et la science des médecins, parmi lesquels il brilla au premier rang à Montpellier, à Lyon, à Metz et ailleurs; enfin la littérature antique et renaissante, celle des humanistes, d'où il a tiré, comme plus tard Montaigne, une bonne partie des idées générales, des narrations plaisantes, des singularités qui agrémentent son œuvre.

La somme des emprunts est considérable. M. Plattard l'a établie avec une conscience dignes d'éloge. C'est à peine si j'ose en présence d'une érudition si imposante lui signaler un insignifiant oubli à la page 201. Au livre III, chap. 27, Panurge dit à frère Jean : « Je te asseure que je me mariray : tous les elemens me y invitent. Ce mot te soit comme une muraille de bronze », traduisant dans cette dernière phrase un hémistiche d'Horace (*Epitres*, I, 1, vers 60) :

.....Hic murus aheneus esto,
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.

Un peu plus loin (p. 221), M. Plattard signale avec raison une allusion au *De natura deorum sive poeticarum fabularum allegoriis* de Phornutus; mais il renvoie à la seule édition aldine de 1505. Cet ouvrage fut réimprimé à Bâle en 1535 et en 1549, avec d'autres ouvrages analogues auxquels Rabelais pourrait bien avoir fait quelques emprunts, les *Fabulae* de Hygin, qui figurent en tête, les *Fabulosae narrationes* de Palaephat, les *Mythologiae* et le *De vocum antiquarum interpretatione* de Fulgence. Ce recueil est un de ceux que les humanistes aimaient à consulter, aussi bien que les *Adages* et les *Apophtegmes* d'Erasme. On aimerait en outre savoir à quel ouvrage d'Ange Politien Rabelais a pensé dans ce même passage du prologue de *Gargantua* où il raille agréablement les commentateurs d'Homère. Enfin, Rabelais, narrant la tempête de son 4e livre, ne s'est pas souvenu de Virgile seulement dans les réflexions de Pantagruel (chap. 22, fin), comme le laisse croire M. Plattard à la p. 257; il s'en est encore inspiré au début des lamentations de Panurge (chap. 18), lequel fait, en les parodiant, une contamination de la célèbre apostrophe d'Énée : *O terque quaterque beati*... et de la parole de la sibylle de Cumes : *Pauci quos aequus amavit Juppiter*... : « O que troys et quatre foys heureulx sont ceulx qui plantent chous! O Parces, que ne me fillastes vous pour planteur de chous! O que petit est le nombre de ceulx à qui Juppiter a telle faveur porté, qui les a destinez à planter chous! »

Mais ce sont là des lacunes sans importance, qui n'enlèvent rien à la valeur de la thèse proprement dite. Cette thèse consiste à dégager de toutes les sources de Rabelais et à mettre en pleine lumière sa puissante originalité. L'effort de M. Plattard pour y réussir est vraiment admirable et son succès ne l'est pas moins. A mesure que nous

traversons à sa suite ces diverses atmosphères, littéraire, monacale, universitaire, juridique, médicale et humanistique, que Rabelais a respirées à pleins poumons, il nous montre tout ce que le tempérament propre au grand satirique tourangeau, tout ce que ses préoccupations politiques, pédagogiques, philosophiques et sociales ont ajouté d'enrichissements à cet apport vivifiant de l'expérience et des livres.

Deux chapitres sur l'esprit populaire et sur le style parlé qui animent les quatre premiers livres du roman de Rabelais — il n'est pas question du cinquième dont l'authenticité est très douteuse — achèvent de caractériser le génie de ce prodigieux érudit sorti du peuple et resté plébéien d'allure et d'expression. On nous présente là ses procédés les plus ordinaires d'exposition et de développement : jeux de mots par calembours, allitérations, assonnances, allongements et équivoques ; jeux d'esprit par coq-à-l'âne, litanies burlesques, métaphores réalisées, devinettes, attrapes, énigmes, mystifications, répétitions automatiques, contes drôlatiques; archaïsmes propres aux conteurs de vieilles légendes, parenthèses et redites voulues, qui donnent aux lecteurs « la sensation de la parole vivante » ; enfin tout l'arsenal de cette rhétorique foraine que Quintilien appelle joliment *circulatoria volubilitas*. Et dans une conclusion, qui est un modèle de synthèse, on nous fait ressortir brillamment son goût particulier pour la peinture des réalités concrètes, poussée à la caricature énorme par l'ampleur des gestes, la surabondance des anecdotes et références, l'exubérance des formes oratoires et la multiplicité des mots.

L'ouvrage de M. Plattard est de ceux dont on ne sait ce qu'il faut louer le plus, la qualité des matériaux employés, leur sévère ordonnance ou leur minutieuse analyse. S'il me fallait opter, je dirais que j'approuve surtout sa méthode d'investigation et d'exposition, qui est celle d'un historien dernière manière ou d'un savant proprement dit, car je viens de prendre le mot d'analyse dans son meilleur sens ; il ne s'agit pas ici de délayage, mais d'une véritable dissociation des éléments composant un corps, analogue à celle que font les chimistes en leur laboratoire ; par suite aucun vain effort pour masquer la médiocrité de la pensée par de belles phrases creuses, par de la pure littérature; la pensée n'est jamais médiocre, étant solidement étayée sur des faits indéniables, sur des rapprochements contemporains, sur des citations opportunes, qui entrainent même parfois d'agréables archaïsmes dans le texte de l'auteur, influencé par la langue de son héros [1] ; et le développement se suit logique, imperturbable, éclatant de vérité comme une démonstration scientifique.

P. Laumonier

1. Voir par exemple p. 19 : « Panurge, *désistant* de porter braguettes » ; p. 137, « la variété des blessures dont il les *navre* » ; p. 302, « l'originalité dans ces harangues, *concions* et épistres » ; p. 323, « les chevaliers pris au *cerne* de la corde; p. 352, « l'affairement du renard à cette *orde* besogne ».

— Critique très sévère, par M. L. Goldschmidt, de la concordance talmudique dont M. J. Fromer a commencé la publication (*Eine talmudische Realkonkordanz. Die von Dr Jakob Fromer geplante « Real-Konkordanz der talmudisch-rabbinischen Literatur » kritisch beleuchtet.* Berlin, Poppelauer, 1909 ; in-8°, 68 p.). Autant que nous en pouvons juger, n'ayant pas sous la main l'ouvrage critiqué, le blâme de M. G. n'est pas dépourvu de raison ; mais l'expression aurait pu en être moins amère.

— M. v. d. Osten-Sacken a envoyé à la *Revue* un tirage à part d'un mémoire qui a paru dans les *Mélanges*, en l'honneur de M. Brugmann (= *Indogermanische Forschungen*, vol. XXV et XXVI). Il y a étudié le développement d'un suffixe à *-b*, en celtique et en slave et a montré l'autonomie de chacun des deux domaines. L'article se trouve au vol. XXVI, p. 307-324. — A. Me.

— M. O. A. Danielsson, l'un des rares savants qui connaissent profondément la linguistique si difficile de l'Italie antique, publie une étude, *Zu den Venetischen und Lepontischen Inschriften* (dans les *Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskaps-Samfundet i Uppsala*, XIII, 1 ; Upsal, chez Lundström, et Leipzig, chez Harrassowitz). Après une discussion attentive des formes des inscriptions lépontiennes, M. Danielsson se range à l'avis de M. Hirt, suivant lequel ces textes seraient celtiques, tout en convenant qu'une preuve rigoureuse ne saurait être fournie en l'état actuel des choses. — A. Me.

— Le titre suffit pour mettre en défiance contre T. S. Denison, *A Mexican-aryan comparative Vocabulary*, Chicago (chez l'auteur, 163, Randolph St.). Je ne puis juger des connaissances de l'auteur en nahuatl ; mais M. D. est certainement peu au clair sur la grammaire comparée des langues indo-européennes. Il y a pour la linguistique américaine des tâches plus urgentes qu'un essai de rapprochement du nahuatl avec le groupe indo-européen. — A. Me.

— Continuant ses importantes recherches sur la sémantique, M. Kr. Nyrop publie en français une étude sur la *Dégradation du sens des mots*, dans *Oversigt over det kgl. danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger*, 1910, n° 6 (p. 481-504, in-8°). Il y classe en un petit nombre de catégories bien définies toute une série de cas où le sens des mots français est devenu moins noble, moins favorable, s'est détérioré ou abaissé en quelque manière. — A. Me.

— Aussitôt rentré de son voyage d'études linguistiques chez les Indiens de l'Amérique du Nord, M. C. C. Uhlenbeck publie un recueil de textes recueillis avec l'aide d'un indigène un peu cultivé nommé Tatsey, dans les *Verhandelingen d. Kon. Akademie van Wetenschappen te Amsterdam Afd. Letterkunde*, N. R., XII, 1 (x-106 p., gr. in-8°) *Original Blackfost Texts*, avec traduction anglaise. En même temps qu'il fournit des données importantes pour la langue, ce recueil fait sur place offre des renseignements précieux sur les traditions et les conceptions des Indiens étudiés. M. Uhlenbeck promet de livrer le plus tôt possible la grammaire qu'il peut établir à l'aide de ces textes et de tout ce qu'il a recueilli sur place. — A. Me.

— La publication en 1905 de l'excellente dissertation de M. Ulaszyn sur la dépalatalisation en polonais a été le point de départ d'une polémique entre M. Brückner et l'auteur de cette dissertation. M. Ulaszyn, disciple de M. Leskien, appuyé par le groupe des linguistes de Cracovie dont M. Rozwadowski est le chef et par M. Baudouin de Courtenay, a défendu avec raison son travail contre les attaques de M. Brückner, qui est un slaviste général et non spécialement un lin-

guiste et qui n'applique pas les procédés rigoureux de la linguistique moderne. La discussion, très vive, a pris un caractère personnel. La brochure que vient de publier M. Ulaszyn (*Filologja i lingwistyka prof. A. Brücknera, szkic polemiczny*, Cracovie [chez G. Gebethner], 1910, in-8°, VIII-154 p.) représente le dernier acte de cette polémique. On souhaitera que M. Ulaszyn puisse maintenant se donner tout entier à la composition de sa grammaire polonaise, vivement attendue.—A.Me.

— M. C. C. Uhlenbeck, continuant ses utiles publications sur l'américanisme, vient de donner à l'Académie d'Amsterdam une brochure intitulée : *Geslachts et Persoonsnamen der Peigans* (Amsterdam, 1911, 26 p. in-8°). — A. Me.

— Nous avons reçu une thèse intéressante de Groningue : Hendrik Wagenvoort, *De Horatii quae dicuntur odis Romanis* (Wolters, 1911 ; 115 p. gr. in-8°) ; sujet difficile auquel se sont essayés et non pas toujours très heureusement Mommsen, Haupt, von Domaszewski, P. Corssen, etc. Sur chaque point discuté, M. W. analyse l'opinion des critiques et donne son opinion motivée. On n'attend pas que toutes les difficultés soient résolues dans le travail d'un débutant. L'interprétation donnée ici de l'Ode V me paraît peu naturelle et des plus contestables. Les rapprochements avec Platon auxquels M. W. paraît beaucoup tenir, n'ont pas, à mes yeux, l'importance qu'il y attache ; de même encore la prétendue réminiscence du *de Legibus*. Peut-être, par trop de conscience, s'est-il attardé à citer trop de paradoxes ou d'idées bizarres des divers interprètes. C'eût été les favoriser que de n'en rien dire et cela eût mieux valu pour tous. Le tableau d'ensemble (p. 84) où les arguments des six odes sont analysés, me paraît voiler les difficultés plutôt qu'en résoudre aucune. Mais on est indulgent quand on songe à toutes les explications bizarres et contradictoires dont on a voulu surcharger ces poèmes (interprétation politique ou morale ou symbolique etc.) et que d'efforts malheureux pour déchiffrer la composition précise de chacune des six odes et leur rapport! Grâce à la bibliographie très complète, à la méthode qui est sensée et claire, à la forme des plus soignées (impression et latin), le travail de M. W. mérite d'être signalé et provisoirement je crois qu'il prendra rang dans la critique d'Horace. — É. T.

— Nous avons eu souvent ici l'occasion de signaler les publications de M. Pietro Rasi, professeur à l'Université de Padoue. Il y en avait récemment de très soignées qui regardaient Horace. (Voir la Revue de 1910, II, p. 399). Aussi trouvera-t-on très naturel que ce savant ait donné dans la collection Remo Sandroni les Odes et les Epodes dont voici la seconde édition revue et corrigée. Notes et préface paraissent écrites *con amore*, ce qui a son importance dans l'espèce. L'érudition est écartée délibérément de ce livre classique. Tout vise ici à la clarté. Comme il l'indique dans la préface, M. R. se met vraiment à la portée d'élèves et il veut avant tout faire comprendre et goûter le poète. Le texte est celui de Stampini (Modène, 1892) et de la seconde *editio major* de Keller. Le fonds des notes vient d'Orelli. Les variantes importantes sont rarement citées; par contre M. R. indique souvent les interprétations divergentes *altri... intendono* ou *spiegano...*) Les seuls défauts du livre sont que beaucoup de lettres sont tombées à la fin des lignes et que, dans la préface, j'aurais voulu trouver quelques mots sur Bentlei et sur les scoliastes anciens, ne fût-ce que pour orienter les jeunes lecteurs qui, prenant goût au poète, pousseraient plus loin leurs lectures. — E. T.

— Sur Horace encore deux nouvelles publications dans une collection (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums herausg. von Drerup, Grimme u.

Kirsch, Paderborn, Schöningh), où j'avais déjà signalé (1910, II, p. 353) un travail sur les *Sententiae* de Varron. Elles reviennent toutes deux sur des thèmes déjà traités bien des fois; rien qu'au titre le lecteur ne s'attend pas à des vues ou des faits nouveaux : il ne sera pas déçu. Il s'agit d'abord de : *Cruquius und der* Codex Divaei *des Horaz*, von Dr Ernst SCHWEIKERT (de Bonn) : 39 p. Je vois que le même auteur avait publié, en 1879, des *Cruquiana*. Pourquoi ces reprises? Parce qu'en ce qui concerne Horace, les critiques s'emportent vite; ils s'inspirent de leur poète, *irasci celer*. Quand et comment deviendront-ils eux aussi *placabiles*? C'est ici, en réaction surtout contre Dick, Beck et Endt, un essai de justification de Cruquius. M. Sch. analyse en détail avec beaucoup de clarté les passages incriminés. Sa conclusion est un retour au jugement de Bentlei : Sane vir probus videtur fuisse Cruquius; neque temere fides ei detrahenda est. Un fait devrait inspirer plus de modération aux critiques si durs pour Cruquius, à savoir que les savants qui, pour le convaincre de faux, collationnèrent le *codex Carrionis seu Divaei*, ont commis eux-mêmes des fautes assez nombreuses relevées, il est vrai, sans amertume, par ceux qui leur ont succédé. Morale à tirer de la rencontre : ne pas reprendre trop vite son prochain. — Seconde partie de la brochure : *Der Aufbau der* Ars poetica *des Horaz* von Dr Alois PATIN, Oberstudienrat, Rektor des Neuen Gymnasiums in Regensburg (41 p.). Combien n'avons-nous pas lu, en ces dernières années, d'articles sur le plan de l'Art Poétique! Signés des meilleurs noms, ils se contredisent de la manière la plus formelle; les auteurs n'en sont pas pour cela découragés. De la brochure nouvelle je ne retiens que cette phrase de la fin qui, à mes yeux, contient l'essentiel : pour M. P. le poème est inachevé; s'il l'avait publié lui-même, Horace y eût mis la dernière main, en le rendant plus clair et mieux enchaîné dans ses diverses parties. Une telle conclusion n'implique-t-elle pas un aveu tel que, d'après cela, la question elle-même n'aurait pas dû être posée? — E. T.

— Le professeur ELLIS d'Oxford a pris comme sujet d'une récente conférence (11 mai 1911) la dixième des grandes déclamations attribuées à Quintilien, mais qu'on croit bien postérieures. Il l'a choisie d'abord parce qu'elle représente, pour le fond, une manière de spiritisme ancien; il la rapprochait aussi du poème de Wordsworth, *The Affliction of Margaret* où il relève des réminiscences certaines de la part du poète anglais. Après une préface de deux pages suit en 20 pages la traduction en anglais. — E. T.

— Dans une thèse de Leipzig (1911), *Quaest. ad historiam dedicationis librorum pertinentes* (46 p.). M. J. RUPPERT prélude à un ouvrage qu'il doit consacrer à l'ensemble du sujet. Celui-ci a été au moins touché dans quelques thèses récentes (p. ex. sur le conseil de Birt, Rud. Graefenhain, Marburg, 1892, etc.). Il a certainement son intérêt; de ce qu'on lit peu les dédicaces contemporaines, nous sommes trop portés à négliger les anciennes; elles découvrent souvent, autant ou mieux que d'autres parties, les idées et le caractère des auteurs. M. R. s'attache ici à ce qui touche aux genres : pourquoi telles œuvres sont-elles dédiées tandis que d'autres (épopées, ouvrages d'histoire, de géographie) ne le sont jamais? Quelques subtilités avec des développements inutiles ou contestables; et cependant la plaquette se lit bien. — E. T.

— La *Clef ou Explication des divers points et termes principaux, employés par Jacob Boehme dans ses ouvrages*, traduite de l'allemand sur l'édition de ses Œuvres complètes imprimées en 1715 (sur l'édition rarissime de 1826, chez Dorbon, lxvij-70 p.) comprend : 1° Une longue biographie de Boehme par un de ses

familiers de Goerlitz; 2° (p. xxix) La Relation véritable faite par Corneille Weissner, docteur en médecine, de la douceur, de l'humilité et de l'amabilité de Jacob Boehme, et de l'examen qu'il a subi à Dresde, en présence de S. A. Electorale et de huit principaux professeurs; datée de Gœrlitz, le 21 février 1669. 3° (p. 1) La *Clef* proprement dite, écrite en avril 1624 par Boehme lui-même, abrégé de ses divers ouvrages, accompagné d'un grand tableau in-f° qu'il intitule : Table des trois Principes de la Manifestation divine : comment Dieu est considéré hors de la nature en soi-même, et puis dans la nature, selon les trois Principes : ce que c'est que le Ciel, l'Enfer, le Temps et l'Eternité; d'où tout est provenu, ce que c'est que le visible et l'invisible ». Le Dictionnaire des ouvrages anonymes de Barbier attribue cet écrit à « Noë, juif Polonais ». — Th. Sch.

— L'Université de Manchester publie, sous le patronage des administrateurs de la bibliothèque John Rylands, d'admirables fac-similés de livres rares (*A booke in English metre of the great Marchaunt Man Called Dives pragmaticus*, 1563; *Propositio Johannis Russell*, 1476; *A litil boke for the Pestilence*, 1485). Chacun des petits volumes est précédé d'une excellente introduction et, quand cela est nécessaire, d'un glossaire. Il est à souhaiter que d'autres bibliothèques suivent l'exemple donné par Manchester. De telles publications ne sont pas seulement utiles aux travailleurs, elles constituent une assurance en cas de destruction de l'exemplaire unique qu'elles reproduisent. — Ch. Bastide.

— Le docteur John Brown a écrit pour la collection des *Cambridge Manuals of Science and Literature* une admirable monographie sur l'histoire de la Bible en anglais (*The History of the English Bible*. Cambridge, University Press, 1911, in-18, 135 pp. 1 s.). On y trouvera des renseignements abondants et précis sur le chef d'œuvre de la prose anglaise : la version autorisée de 1611. Pareille à tous les monuments littéraires vraiment nationaux, cette traduction fut une œuvre collective; chacun y contribua pour sa part, depuis l'anonyme traducteur anglo-saxon jusqu'aux hébraïsants d'Oxford protégés de Jacques Ier en passant par Wycliffe et Tyndale. L'exégèse a fait des progrès en trois siècles, mais la version revue de 1881, malgré sa précision, ne remplace pas l'ancienne traduction qui, avec les œuvres de Shakespeare et de Milton, constitue le patrimoine littéraire de l'Angleterre. — Ch. Bastide.

— Les vieux collèges de Cambridge se préoccupent de cataloguer les livres rares que conservent leurs bibliothèques. M. J. B. Bilderbeck, bibliothécaire du collège de Sainte Catherine, publie une description des incunables dont il a la garde (*Early Printed Books in the Library of St. Catharine's College*, Cambridge. University Press, 1911, 38 pp. 2 s.). Le joyau de la collection est la Bible imprimée par Koberger de Nuremberg en 1478. M. B. en reproduit la reliure en photogravure. — Ch. Bastide.

— M. R. T. Kerlin a étudié l'influence de Théocrite dans la littérature anglaise (*Theocritus in English Literature*, Lynchburg, Virginia, Bell, 1910, in-8, 203 pp. 1 dollar 50). Non seulement il cite les traductions et les paraphrases, mais il a recherché avec un zèle louable les allusions et les moindres emprunts. Son enquête s'étend sur une période de près de cinq siècles : elle va de Skelton à Oscar Wilde et Walter Headlam. Un dernier chapitre fort curieux est intitulé *Theocritus in America*. — Ch. Bastide.

— Du précis d'histoire de la littérature anglaise que publie M. G. A. Andrews (*A Short History of English Literature*, Leipzig, Teubner, 1910, in-8, 157 pp. 2 mk.) il y a peu de chose à dire. Un bref résumé de 70 p. comprend Chaucer,

Shakespeare, Milton, Addison, Swift, Pope et Johnson ; le XIXe siècle au contraire tient plus de la moitié du livre et les élèves auxquels l'ouvrage est destiné apprendront les noms des poètes anglais Henley, Yeats, Davidson, des critiques Sidney Lee, Andrew Lang, sir Edmund Gosse ; ils connaîtront Bret Hart, Artemus Ward, Richard Horey, Joaquin Miller ; ils liront une appréciation de Mark Twain empruntée au journal le *Daily Mail*. L'auteur, qui est pédagogue, n'a pas su éviter les fautes d'impression qui déroutent et rebutent le jeune lecteur. — Ch. B.

— MM. Pichon et Nunes nous ont envoyé une méthode pour apprendre la langue anglaise destinée aux débutants (*Practical Lessons in English*. Fribourg, Bielefeld, 1911, 2 mk.). Les auteurs qui maltraitent fortement dans leur préface nos professeurs de langues vivantes, ont écrit un manuel assez semblable à ceux qu'on emploie dans nos lycées. — Ch. B.

— Depuis le succès de *Trilby*, les romans sur la vie de bohème à Paris ont été abondants en Angleterre. M. Duncan Schwann a placé son héroïne dans un cabaret de Montmartre, au lieu de l'atelier d'artiste auquel ses devanciers nous avaient habitués (*The Magic of the Hill*, Londres, Heinemann, 1911, 284 pp. 6 s.). Les preuves de talent ne manquent pas ; mais la documentation est insuffisante. Les chasseurs à pied y ont un uniforme « écarlate » (p. 75) ; aux carrefours très fréquentés, un « gendarme arrête la file des voitures en » brandissant un drapeau blanc » (p. 77) ; comme Balzac l'écrivait à un débutant, le roman de mœurs exige des « connaissances techniques » et des études préliminaires. Chose curieuse, le gallicisme finit par s'imposer à l'auteur tout naturellement : *an attack of nerves* (p. 26) et *the half world* (p. 88) sont des expressions inattendues en anglais. La faute d'impression *garde vos deux sous* (p. 133) fait un effet désagréable. Notez d'ailleurs que le livre se lit avec plaisir et qu'on y retrouve une Becky Sharp assez vigoureusement dessinée. — Ch. Bastide.

— La Société d'histoire de la Valdelsa met au concours une Vie de Boccace. L'ouvrage ne devra pas avoir une étendue trop considérable ; on demande un récit bien informé, mais sobre, élégant, de lecture facile. Les manuscrits devront être rédigés en italien et envoyés avant le 31 décembre 1911 au siège de la Société, à Castelfiorentino (province de Florence) ; ils porteront une devise que l'auteur reproduira dans une enveloppe à part avec son nom et son adresse. Le Comité fera examiner les travaux en 1912 et remettra en janvier 1913 un prix de 1,200 francs au vainqueur dont l'ouvrage sera imprimé par les soins et, au moins pour la première édition, au profit de la Société. — Charles Dejob.

— *L'application du Concile de Trente et l'excommunication pour dettes en Franche-Comté* est le titre d'une étude de M. Lucien Febvre. Il y explique les deux raisons pour lesquelles ledit Concile eut bien plus de peine à se faire recevoir en Franche-Comté qu'aux Pays-Bas. 1° l'archevêque de Besançon, grand chasseur et soupirant d'une ancienne maîtresse de Henri II, tenait fort peu à renforcer la discipline ecclésiastique ; 2° recevoir le Concile, c'était renoncer au plus beau fleuron de son archevêché et d'une foule de spéculateurs, savoir l'excommunication pour dettes. Le plus expéditif moyen d'exécuter un débiteur était donc de s'adresser à l'officialité diocésaine. M. Febvre décrit d'une façon très intéressante les procédés des intermédiaires qui, au grand scandale des curés, ruinaient les familles et discréditaient le catholicisme. — Charles Dejob.

— La maison Galàtola, de Catane, nous envoie deux opuscules de M. Prosp.

Cardona ; l'un roule sur *Bened. Ximenez Aldeano*, obscur officier. d'origine espagnole, qui servit au xvii[e] siècle en Espagne; le trait le plus saillant de sa vie est une querelle survenue à l'occasion d'une procession et qui lui valut d'être emprisonné; l'autre, composé pour l'usage de l'enseignement, résume la biographie du *Tasse*, la matière de la Jérusalem Délivrée et rapproche ce poème de l'Iliade et de la Jérusalem Conquise; c'est sur ce dernier point qu'il peut offrir quelque utilité. — Charles Dejob.

— La *Biblioteca storica del Risorgimento italiano* continue à avoir des fonds et du courage, témoin le neuvième numéro de sa VI[e] série (*Gli avvenimenti del 1848 in Terra d'Otranto* par M. Sav. La Sarsa, Milan, Albrighi, Segati et C[ie], 1911); mais vraiment près de 500 p. sur un tel sujet, cela passe toute mesure; ce n'est pas là enrichir la science, mais l'encombrer. L'auteur dit, p. 100, que les dispositions contraires des bourgeois et des ouvriers en 1848 n'étaient pas spéciales à cette région, mais communes à toute l'Italie; il pourrait en dire autant pour la plupart des remarques que son récit lui suggère et c'est ce qui en condamne la dimension. Tant de bonne volonté et de patriotisme ne pourrait-il être mieux dirigé? — Charles Dejob.

— M. Gaet. Nardelli nous envoie le préambule en 124 p. d'un traité de *Logologia* (Rome-Milan, Albrighi, Segati et C[ie], 1911), science nouvelle qu'il distingue de la grammaire et de la logique et dont il explique le rôle entre la *dizionistica* et la *stilistica*. Sa doctrine, quoique exposée parfois avec bonne humeur, demeure assez subtile; heureusement c'est aux philosophes et non aux écoliers qu'il s'adresse. — Charles Dejob.

— M. Fr. Lumachi, libraire florentin, publie de très curieuses *Historie per gli amici dei libri* où il raconte en particulier quelques colossales mystifications de faussaires, le catalogue de la soi-disant bibliothèque du comte de Fortsas, l'affaire de Vrain Lucas et Chasles, la vie de l'abbé Gius. Vella, fabricant de manuscrits arabes, celle du cardinal Passionei qui jetait par la croisée les ouvrages des Jésuites qu'on lui offrait, mais oubliait quelquefois de rendre les ouvrages d'autre provenance qu'on lui prêtait. Ce petit volume de 181 p. est amusant à lire. — Charles Dejob.

— Il ne saurait être question d'analyser les vingt et quelques morceaux qu'un célèbre métaphysicien d'Italie, M. Aless. Chiappelli, réimprime dans le 1[er] vol. de ses *Pagine di critica letteraria* (Florence, Le Monnier, 1911, 5 fr.), mais il peut y avoir intérêt à en signaler l'esprit. Chez nous aussi, depuis soixante ans, les philosophes font de fréquentes excursions hors de leur domaine, mais ce qu'il y a de curieux chez M. Ch., c'est la variété des compétences auxquelles il vise. Encore ici ne se montre-t-il pas tout entier; il écarte, non seulement la métaphysique, mais les questions sociales et religieuses qu'il aborde souvent. Restent les rapports de la poésie avec la nature, avec les arts du dessin, avec la marche générale de la pensée, les rapports entre les littératures modernes, l'exégèse dantesque. On devine le péril de ces pointes poussées en tout sens. Un helléniste s'étonnerait de lire que la *vraie vie des Grecs fut l'idéal* (p. 173), que certaines formes de l'art eurent une *immense efficacité* sur la marche de leur civilisation (p. 174), que le renouvellement de la tragédie tel que le représentent les Grenouilles d'Aristophane exprime *un profond besoin de la conscience publique* (p. 174); il craindrait de trop rapprocher le rôle de la littérature en Grèce et le rôle de la Bible en pays protestant. Mais il ne faut pas demander à un polyglotte de parler toutes les langues avec une irréprochable pureté d'accent; c'est déjà très beau qu'il les

parle de manière à se faire écouter avec plaisir. M. Ch. ne possède pas seulement la compréhension vive et large du philosophe, mais il a beaucoup étudié toutes les questions qu'il aborde : il connait les maîtres qui les ont approfondies, surtout en Angleterre et en Allemagne, et, ce qui est encore plus rassurant, il connait les textes sur lesquels on dispute. On aimerait mieux, en dernière analyse, le voir se restreindre, se fixer ; mais il faut avouer qu'il justifie la hardiesse de ses caprices par de brillantes esquisses qu'on imiterait malaisément. — Charles Dejob.

— M. Friedwagner, recteur de l'Université de Czernowitz, a fait le 2 décembre dernier une lecture inaugurale sur les poésies populaires des Roumains de la Bukowine (*Ueber die Volksdichtung der Bukowiner Rumaenen*, Czernowitz, H. Pardini, 1911 ; brochure de 33 pages). Après quelques considérations générales sur le caractère de cette littérature populaire, il consacre une vingtaine de pages à en donner des extraits variés. Toutes ces poésies sont ici traduites en allemand, et c'est à vrai dire le texte roumain lui-même qu'il nous faudrait avoir pour bien les apprécier : l'auteur, dans une note de la p. 13, nous en promet d'ailleurs la publication prochaine. — E. B.

— Dans une brochure de 23 pages, extraite de *Vieatza Nouă* « La Vie Nouvelle » (*Istoria literară in invătzămintul universitar*, Bucarest, 1911), M. O. Densusianu examine ce qu'est l'enseignement de la litérature dans les Universités, et se demande ce qu'il devait être. Une telle question peut entrainer loin. L'auteur s'élève avec vivacité contre un traditionnalisme qui lui paraît excessif, et sacrifierait volontiers les classiques aux modernes, entendez les romantiques. Ces idées sont moins neuves qu'elles n'en ont l'air : en un sens, on pourrait dire qu'elles retardent. La vérité, c'est que la question ne se pose pas partout de la même façon : il y a des pays où la littérature proprement dite ne remonte pas au-delà de 1830, il y en a d'autres qui ont eu des Shakespeare et des Milton, ou encore des Corneille et des Bossuet. — E. B.

— Dans une brochure intitulée Invătzămêntul Limbilor Străine (*L'Enseignement des langues vivantes dans les lycées d'Allemagne, de France et d'Italie*, Bucarest, 1911 ; in-12 de 86 pages), M. Constantin Saineanu vient d'exposer d'une façon assez détaillée les résultats d'une enquête personnelle faite pendant l'année scolaire 1909-10 à Berlin, à Paris et dans diverses grandes villes d'Italie. D'après ses constatations, l'enseignement des langues vivantes serait régulièrement arriéré et défectueux dans ce dernier pays : il aurait grand besoin d'une réorganisation, à laquelle on songe d'ailleurs. En revanche l'auteur estime que la France n'aurait plus rien sous ce rapport à envier à l'Allemagne : je souhaite qu'il ait vu juste, mais il ne faut pas oublier que Paris n'est pas toute la France, et que dans une question de ce genre ce sont surtout les résultats qui doivent entrer en ligne de compte. M. Saineanu constate aussi, avec quelque étonnement, que l'autorité universitaire ne lui a point permis l'accès des Lycées de Filles à Paris, et que les Français sont à cet égard plus « pudiques » que les Allemands ou les Italiens. — E. B.

— Les nos 14, 15 et 16 des *Kantstudien* (*Ergänzungshefte*) donnent les trois travaux suivants : Wilhelm Ernst, *Der Zweckbegriff bei Kant und sein Verhältnis zu den Kategorien* (1909), 82 p. 3 M. « Dissertation » de la faculté de philosophie de Strasbourg).

Sergius Hassen, *Individuelle Kausalität. Studien zum transcendentalen Empirismus* (1909, xi-151 p. 5 M. 50), veut élucider, sur un point spécial, les questions

générales de méthodologie et de théorie de la connaissance au point de vue de l'empirisme transcendental.

Swetonius Ristitsch, *Die indirekten Beweise des transcendentalen Idealismus* (1910, 100 p. 3 M. 50. Thèse doctorale à la faculté de philosophie de Leipzig).

En outre, les *Kantstudien* ont publié une *Festschrift zum 70. Geburtstag Otto Liebmanns* (1910, x-178 p. 3 M.), ornée d'un portrait de Liebmann et composée d'une série d'articles sur lui par MM. Windelband, Adickes, Falkenheim, Kinkel, Drietsch, Hönigswald, Bauch, Medicus, Weidenbach, plus du Rapport annuel et de la liste des membres de la *Kant-Gesellschaft* pour 1909, par M. Vaihinger. — Th. Sch.

— *Der Begriff der Seele und die Idee der Unsterblichkeit bei Wilhelm Wundt* (Mohr, xii-107 p., 1910. 2 M.), par M. Gerhard Heinzelmann, est une thèse de licencié en théologie de Gœttingue qui expose d'abord les vues de Wundt sur l'âme et son immortalité, puis les critique et cherche à réfuter successivement la théorie de la « connaissance immédiate » et l'application de la catégorie de la substance à l'expérience intime, la notion empirique de l'âme, l'idée de l'immortalité sans prémisses métaphysiques. L'auteur reconnait toutefois qu'il y a beaucoup à gagner à l'étude de la philosophie de Wundt. — Th. Sch.

— M. Hermann Lüdemann, professeur de théologie à Berne, continue à développer les idées introduites dans : *Erkenntnistheorie und Theologie, Individualität und Persönlichkeit, vom Beweisen überhaupt und in der Theologie insbesondere* et surtout dans *Nomistische und christliche Welt-und Lebensanschauung* (*Protest. Monatshefte* (1907). Son dernier volume : *Das Erkennen und die Werturteile* (Leipzig, Heinsius, 1910, viii-231 p. 6 M.) construit d'abord, dans une partie positive, le jugement de valeur, puis en critique l'application dans la philosophie de Windelband, Rickert, Groos et Riehl et dans la théologie de Ritschl, Lipsius, Scheibe, Herrmann, Reischle et Haering. — Th. Sch.

— L'*Ergänzungsheft* XXXIV de la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* est l'œuvre de M. Hugo Ephraim : *Die Stadt Oldenburg in sozialstatistischer Beleuchtung*, mit 34 Tabellen (Laupp, Tubingue, 1910, 127 p. 3 M. 60), développement et continuation d'un article publié par l'auteur dans la même Revue (1910, Heft 1, p. 144-157) sous ce titre : *Zur Einführung der Steuer nach dem gemeinen Wert in Oldenburg*, à propos de l'introduction, dans la ville d'Oldenbourg, de l'impôt sur le revenu. Ces études doivent compléter et illustrer sur un point spécial la statistique générale de l'Empire, qui ne peut entrer dans le détail des conditions sociales. Le travail que nous annonçons ici porte sur la situation économique du duché qui, sur ses 353,789 habitants (en 1905) n'en compte que 120,337 qui résident dans des localités d'au moins 2,000 âmes; sur la structure sociale de la capitale, les conditions de revenus, de fortune et surtout d'habitation de sa population. — Th. Sch.

— On se rappelle que le 11e congrès des historiens allemands a eu lieu à Strasbourg du 15 au 19 septembre 1909. Le rapport a paru chez Duncker et Humblot à Leipzig (1910, 66 p. 1 M. 80); il donne les souhaits de bienvenue de MM. Wiegand, Petri, Neumann, Ziegler, le résumé des conférences de MM. Schwartz (*Les conciles du ive siècle*, figure dans l'*Historische Zeitschrift*, Bd. 104), Brandenburg (*Macchiavel, Thomas More, et les théories politiques de la Renaissance*), Dehio (*Appréciation historique de l'art en Alsace*, paru au même tome de l'*Historische Zeitschrift*), Lenel (*Les époques de l'histoire vénitienne*

*primitive*, même Revue), Finke (*Dante historien*, id.), Kaufmann (*Les Allemands dans la guerre de Sécession*), Michael (*Walpole premier ministre*, id.), Oncken (*Bennigsen et les époques du libéralisme parlementaire en Allemagne et en Prusse*. Id.), Sternfeld (*Déviations et égarements des Croisades*). Une annexe présente le rapport financier annuel de l'Association des historiens allemands, celui de la 9e conférence des représentants d'institutions pour publications historiques (qui eut lieu en même temps à Strasbourg), la liste des adhérents au Congrès (199) et celle des membres de l'Association (299). — Th. Sch.

— M. l'abbé Auguste Humbert a commencé ses *Origines de la théologie moderne* par un 1er volume sur *La Renaissance de l'Antiquité chrétienne* (*1450-1521*) Lecoffre, 1911, 358 p., 3 f. 50. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque théologique*), qui étudie successivement *les directions traditionnelles* (tentatives de réforme théologique au moyen âge), *les précurseurs* (Lollards et biblistes allemands), *la nouvelle science* (sources populaires de la renaissance biblique), la *philosophie Christi* remplaçante de la scolastique, *S. Jérôme contre S. Augustin*, que Luther seul oppose au patron traditionnel de la théologie, *la théologie de Wittemberg* et *la Bible et S. Augustin* dans les œuvres de Luther. Livre sérieux, écrit sans parti pris et que l'on peut, sans méfiance, prendre pour guide ou conseiller. — Th. Sch.

— Le 1er fascicule du t. II (1911-1912) du *Logos* comprend d'abord un substantiel article de M. Simmel sur *Der Begriff und die Tragödie der Kultur* (philosophie de la civilisation), puis des Remarques de M. Rickert (Fribourg) sur la logique de la notion de nombre (*Das Eine, die Einheit und die Eins*), un Essai de Métaphysique de la Tragédie par M. de Lukacs (Budapest), un autre de M. Hessen sur la *Mystique et la Métaphysique*, enfin une appréciation raisonnée de la *Philosophie des Organischen* de M. Driesch, par M. Weizsäcker (Stuttgart), plus un compte rendu du 4e congrès international de philosophie à Bologne et de la *Weltanschauung, Philosophie und Religion in Darstellungen* de M. Dilthey, et le rappel du 3e prix de la *Kantgesellschaft* qui n'avait pas été décerné à la suite d'un 1er concours estimé insuffisant et qui a pour sujet : Quels sont les progrès réels accomplis en Allemagne par la méthaphysique depuis le temps de Hegel et de Herbart? — Th. Sch.

— Dans *La Religion hors des limites de la raison* (Saint-Blaise, Foyer Solidariste, 1911, 322 p. 5 fr.) M. Maurice Neeser a tenté de fixer les *Traits principaux d'une philosophie de la religion sur les bases du Kantisme* sans faire « une étude générale de la philosophie Kantienne », mais en exposant « certaines conséquences du système dans le domaine de la pensée religieuse » et en ne cherchant « que l'essentiel de la pensée pour en développer des corollaires ». Il « a voulu courir une piste originale, au risque de redire ce que d'autres ont peut-être déjà dit ». Ce risque est, en effet, très grand, et il serait téméraire de prétendre que M. N. l'a écrite dans ses quatre chapitres : Religion et certitude historique — Religion et psychologie — A la recherche de la religion dans les limites de la raison — La religion hors des limites de la raison. L'auteur semble être jeune et prendre encore aisément des mots pour des réalités. — Th. Sch.

— *Le problème social : Individualisme ou Collectivisme ?* (Société des publications littéraires illustrées, 1910, 212 p. 2 fr.), par M. Félix Margarita, est un essai de remédier à la crise actuelle en préconisant, tout d'abord, les dix réformes énumérées p. 203-205. L'auteur semble ignorer que la crise sociale est avant tout une crise morale et que ses remèdes ne pourraient être efficaces qu'après

une énergique cure morale, laquelle d'ailleurs les rendrait superflus. — Th. Sch.

— *L'Idée d'une Science du droit universel comparé* par M. G. del Vecchio a été traduite par M. René Francez, d'abord dans la *Revue Critique de Législation et de Jurisprudence*, puis en tirage à part (Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, 23 p.). Nous avons signalé l'original dans cette *Revue* le 22 juillet 1911, p. 55. — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 octobre 1911.* — M. Philippe Berger écrit que M. Tamagne, auquel on doit le grand fragment de tarif des sacrifices conservé au Musée du Louvre, lui a communiqué un certain nombre d'inscriptions puniques peintes en noir sur des cylindres en terre cuite provenant d'une canalisation antique. Le R. P. Delattre conteste le caractère punique de ces inscriptions et les rapproche d'autres inscriptions peintes en rouge sur une amphore par lui trouvée à Carthage et auxquelles il assigne une origine vandale ou byzantine.

L'Académie fixe au 3 novembre l'exposition des titres des candidats à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. le duc de La Trémoille, et au 10 novembre l'élection; — au 17 novembre, la séance publique annuelle; — au 24 novembre et, le cas échéant, 1er décembre, l'exposition des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Longnon, et au 8 décembre l'élection.

L'Académie procède à la désignation d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes en remplacement de M. Longnon, décédé. — M. Morel-Fatio est élu.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre où M. le comte Alexandre de Laborde pose sa candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. le duc de la Trémoille.

Le P. Scheil lit une notice sur les plus anciennes dynasties de Sumer-Accad d'après une tablette inédite. Sur les 32 rois nommés dans ce document trois seulement étaient connus jusqu'ici.

M. Chavannes fait une communication sur un texte manichéen chinois remontant vraisemblablement au xe siècle p. C. Le manichéisme n'avait guère été connu, jusque dans ces dernières années, que par les auteurs chrétiens ou musulmans qui l'ont attaqué; mais récemment, des missions scientifiques allemandes ont retrouvé, dans la région de Tourfan, des débris de livres manichéens en turc et en persan, tandis que, à Touen-houang, dans la grotte qui contenait toute une bibliothèque murée là depuis le xe ou le xie siècle, M. Pelliot d'une part et M. Stein de l'autre ont découvert, le premier un court fragment manichéen en chinois, et le second un formulaire manichéen de confession en turc. Cette même grotte de Touen-houang a encore livré un fragment très étendu d'un traité manichéen traduit en chinois, qui se trouve actuellement déposé à la Bibliothèque nationale de Péking. M. Chavannes, qui a entrepris de publier la traduction intégrale de ce texte en s'adjoignant la collaboration de M. Pelliot, en montre l'importance pour la connaissance de la doctrine manichéenne.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

**REVUE CRITIQUE**

**D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE**

---

N° 44 — 4 novembre. — 1911

---



---

Victor Martin, **Les épistratèges**, contribution à l'étude des institutions de l'Égypte gréco-romaine. Genève, Georg, 1911; xv-201 pages in-8°.

Le sujet est plus neuf qu'il n'en a l'air, n'ayant jamais été traité que par occasion, dans des ouvrages généraux qui effleuraient incidemment la question. Des théories divergentes et quelquefois prématurées s'étaient ainsi élevées sur les principaux points : le seul fait de consacrer une étude spéciale à l'épistratégie, de réunir et de discuter complètement les textes dès maintenant fort nombreux, est donc déjà un progrès réel dans la connaissance de l'Égypte gréco-romaine.

M. M., avec raison, a séparé entièrement les deux parties de son étude, période grecque et période romaine, entre lesquelles il montre d'essentielles différences. L'épistratégie de Thébaïde était unique sous les Ptolémées, l'opinion contraire ne reposant que sur une analogie supposée avec la province romaine. Le titre hybride ἐπιστράτηγος καὶ στρατηγὸς τῆς Θηβαΐδος a déjà suscité plus d'une hypothèse : celle que présente ici l'auteur est certainement plus vraisemblable que les précédentes. Le stratège et l'épistratège ne font qu'un ; le second titre, plus honorifique, n'étant pas toujours accordé au gouverneur de la province. M. M. passe ensuite à l'étude des fonctions de ce person-

nage : chef militaire avant tout, nous le voyons à l'œuvre dans la répression des troubles perpétuels qui agitent la Haute-Égypte, et dont l'auteur retrace le tableau. Ces troubles, selon lui, expliquent pourquoi la Thébaïde reçut un vice-roi particulier, et pourquoi elle fut seule à en recevoir. Mais en dehors de ces attributions guerrières, l'épistratège est encore le chef de l'administration civile, par la surveillance qu'il exerce sur les stratèges des nomes et les fonctionnaires inférieurs. Il apparaît enfin comme magistrat, avec une autorité mal définie, que M. M. a peut-être un peu trop bornée.

C'est avec l'époque romaine, et dès le règne d'Auguste, qu'apparait la division tripartite du territoire égyptien. L'épistratégie devient un degré normal de la hiérarchie, par la création de deux gouvernements nouveaux : l'Heptanomie et le Delta. En même temps, tout en conservant le nom par une habitude familière à sa politique, Auguste modifie profondément le caractère de cette charge, en lui retirant toute signification militaire. Réduit à certaines besognes administratives, dont la principale est l'investiture des liturges, et à une compétence judiciaire de même ordre que celle qu'on lui reconnaissait sous les Ptolémées, l'épistratège voit peu à peu se rétrécir ses pouvoirs, qui, au IIIe siècle, ont une tendance à être absorbés par ceux du préfet d'Égypte.

Une liste des épistratèges ou stratèges ptolémaïques, et des chevaliers romains qui exercèrent cette charge sous l'Empire, complète le travail. On pourrait y reprendre quelques points de détail insuffisamment éclaircis (notamment sur le rôle judiciaire de l'épistratège), et quelques négligences formelles peu importantes (par exemple, pourquoi l'auteur écrit-il constamment « Révilliout » le nom de M. Révillout ?). Mais une seule vraie lacune est à regretter : M. M. ne s'est jamais demandé de quel milieu sortaient les épistratèges ptolémaïques. Une seule fois, incidemment et pour n'y plus revenir, il affirme qu'ils étaient « tous de nationalité grecque » (p. 5). Or, dans la liste qui termine le volume, nous rencontrons le nom égyptien bien connu de Paôs, et un autre, Φομμοῦς, qui ne peut guère passer non plus pour hellénique. Ce Paôs eut précisément à réprimer l'un des plus graves mouvements de rébellion, celui de 130 avant J.-C. Le fait que les indigènes n'étaient pas exclus de l'épistratégie peut être de nature à modifier quelque peu l'idée qu'on se fait de cette dignité.

L'ouvrage, conçu selon un plan très clair et exécuté de même, tiendra utilement sa place parmi les nombreuses monographies que fait naître en ce moment l'étude des papyrus. Il serait maintenant à souhaiter que chacune des grandes institutions de l'Égypte gréco-romaine fît l'objet d'un travail analogue, aussi complet et aussi consciencieux.

Jean Maspero.

Pierre Jouguet, **La vie municipale dans l'Égypte romaine** (Bibl. des écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 104); Paris, Fontemoing, 1911; XLII-494 pages in-8°.

Ce que l'auteur comprend sous le nom d'époque *romaine*, ce sont en somme les trois premiers siècles de notre ère, à part quelques rares et brèves incursions dans le quatrième. La coupure s'explique, en ce sens que ce dernier siècle est très différent du précédent ; mais, en voyant les résultats importants obtenus par ses recherches, on peut regretter que M. J. les ait à ce point rétrécies. Et puisqu'il a jugé nécessaire une introduction de soixante-dix pages consacrée à la cité ptolémaïque, il est certain qu'une étude de la fin de l'époque romaine et des temps byzantins lui aurait fourni d'aussi utiles indications sur le sens et les tendances de l'évolution municipale.

Trois éléments sont à distinguer dans la population (à part les citoyens romains, peu nombreux jusqu'à Caracalla, et qui restent en dehors des institutions locales) : les Grecs des πόλεις proprement dites, les Grecs des métropoles ou capitales de nomes ; les indigènes enfin vivant dans les κῶμαι ou dans les villes. Les πόλεις ou « cités » grecques sont toujours, comme sous les Ptolémées, au nombre de trois : Alexandrie, Naucratis et Ptolémaïs ; plus tard vint s'y ajouter Antinoé, qui est à l'Heptanomie ce que les trois autres sont au Delta et à la Thébaïde. Toujours soustraites à l'autorité des fonctionnaires du nome, elles dépendent directement du préfet d'Égypte, et peuvent avoir quelques parcelles d'autonomie. Leur droit de cité confère divers privilèges, comme l'exemption au moins partielle de la capitation et la faculté d'arriver à la *cité* romaine. Les droits politiques sont liés à l'inscription dans le dème et dans la tribu : cette question encore peu claire est traitée avec tous les détails qu'elle comporte. L'entrée dans la vie politique se fait par la porte de l'*éphébie*, l'âge légal étant, semble-t-il, de quatorze ans. Les droits du citoyen varient suivant que la cité a une βουλή, comme Antinoé, ou en est dépourvue comme Alexandrie. « La part que l'ensemble des citoyens prenait à l'administration municipale..., dit M. J., pouvait donc être réduite à rien ». Mais individuellement le citoyen peut, et lui seul, aspirer aux honneurs, aux ἀρχαί : fonctions de gymnasiarque, exégète, cosmète, etc... L'administration de la ville n'appartient d'ailleurs pas tout entière aux magistrats municipaux : à côté d'eux sont des représentants du pouvoir central, des procurateurs impériaux, dont l'importance alla croissant avec la décadence municipale.

Les κῶμαι sont exclusivement, ou presque, peuplées d'indigènes. A ce propos, l'identification des mots ἐποίκιον et κώμη à l'époque byzantine, déjà proposée, et acceptée par M. Jouguet (p. 207), est, je le crains, inexacte. S'il peut arriver qu'ils soient synonymes, en revanche plusieurs textes montrent que l'ἐποίκιον est à proprement parler un hameau *dépendant* d'une κώμη : par exemple les papyrus du Caire

67093 (fr. 1), l. 5-6 (ἀπὸ ἐποικ[ί]ου Ψινίου πεδιάδ(ος) κώμης Ἀφροδ(ίτης), et 67108, l. 10-11 (ἀπὸ ἐ]ποικ[ίου] Ψινίου νοτινῆς [πεδιάδ(ος) κώμης Ἀφ]ροδ(ίτης). La κώμη ne paraît pas avoir de personnalité juridique. Le principal personnage est un représentant de l'État, le cômogrammate, qui a peu à peu annihilé le cômarque : il prépare la confection des rôles d'impôts. A côté de lui existent bien des représentants de la municipalité, πρεσβύτεροι ou mécheikhs, archéphode (officier de police) et les gardes : ce sont les δημόσιοι. Mais ce n'est pas la population, c'est le cômogrammate qui les désigne : ses propositions sont examinées par le stratège, et transmises à l'épistratège de la province, qui tire au sort. Il n'y a aucune trace d'autonomie ; comme le remarque l'auteur, le bourg est administré non pour lui, mais dans l'intérêt de l'État qui en tire ses revenus.

Les métropoles des nomes enfin, acquièrent une certaine importance de ce fait que chacune d'elles est la capitale de son canton et que ses habitants peuvent exercer des fonctions liturgiques dans toute l'étendue du nome. M. J. montre comment, n'étant pas des « cités », elles se rapprochent pourtant, peu à peu, de ce type, grâce à la présence de l'élément grec qui les peuple. Comme les κῶμαι, elles ont, pour représenter l'État, leurs scribes de ville, et les amphodogrammates ou scribes de quartier, analogues aux cômogrammates, qui « préparent les documents nécessaires à l'administration de la commune », et désignent aux ἀρχαί, avec l'assentiment des ἄρχοντες déjà existants. M. J. dresse ici la liste de ces ἄρχοντες municipaux ; à chacun d'eux consacrant un paragraphe, véritables monographies très précieuses de ces institutions connues un peu confusément. Quoique, par leur origine, ces ἄρχοντες soient différents de ceux des cités, en fait leurs fonctions sont identiques, et l'aspect extérieur, tout au moins, de la métropole, rappelle de plus en plus celui de la cité.

Toute cette première partie du livre est faite surtout à l'aide de documents des deux premiers siècles. Au IIIe, Septime-Sévère commence une importante révolution dans ce statut, en introduisant des βουλαί à Alexandrie et d'autres villes, cités ou métropoles. L'édit de Caracalla fut une autre source, mal connue, de modifications. L'Égypte s'assimile bientôt aux autres provinces de l'empire romain : le type de la πόλις a prévalu, et la vie municipale se généralise. A propos de la βουλή, M. J. examine les diverses hypothèses possibles sur la manière dont elle se recrutait ; on pourrait s'étonner qu'il ne mentionne même pas, ne fût-ce que pour la réfuter s'il y a lieu, celle du recrutement par hérédité, qui fut la règle sous le Bas-Empire. Les fonctions de la βουλή grandirent peu à peu : elle s'occupe de la perception de l'impôt, dont elle est responsable, elle désigne aux charges du nome. C'est une des causes de la disparition du stratège, au IVe siècle. Il convient de noter, ici, que l'assimilation du pagarque et du *prae-*

*positus pagi*, que l'auteur paraît accepter (p. 386), est impossible, ces deux fonctionnaires n'étant d'ailleurs pas contemporains. Le dernier chapitre est consacré à l'administration de cette πόλις nouvelle du IIIe siècle, mieux connue que celle du IIe.

Ce n'est pas faire une critique bien grave de ce travail considérable, que de regretter les petites erreurs, d'impression ou autres, qui s'y sont glissées, et dont quelques-unes, portant sur des noms propres, peuvent gêner le lecteur (p. 135 : Plotinia pour Plotina; p. 84 et 326 : Macrin pour Macrien; p. 243 : Salutarius pour Saluris; p. 394 (note) : *mnemoneia* pour *Memnonia*, etc...). Le but que se proposait M. J., de montrer comment les germes d'organisation municipale, jetés en Égypte par Alexandre, réussirent, — bien tardivement — à se développer quand déjà ce régime était en décadence dans tout l'empire romain, ce but est pleinement atteint. Il est impossible, dans un compte-rendu, de signaler les innombrables points de détail dont l'étude minutieuse fait le principal mérite du livre. Chaque question soulevée par les papyrus, même les plus subtiles, a été étudiée à fond, au moyen d'une masse énorme de documents rassemblés. C'est seulement à l'usage, en consultant ce volume au cours de recherches spéciales, qu'on en appréciera toute la valeur, et qu'on reconnaîtra quel précieux instrument de travail il met à la disposition des papyrologues.

Jean Maspero.

---

**Das Weihnachtsfest.** Von Hermann Usener. Kapitel I bis III. Zweite Auflage. Bonn, Fr. Cohen, 1911. xx-390 p. in-8°. Prix : 10 Mk.

Usener est mort le 21 octobre 1905. Il avait projeté une série de travaux, *Religionsgeschichtliche Untersuchungen*, dont le premier parut en 1888. C'était le commencement d'une étude sur les origines de la fête de Noël. Usener démontrait que la naissance de Christ n'a pas été célébrée solennellement par l'Église avant le concile de Nicée. Dans les anciennes idées chrétiennes, l'anniversaire de naissance était une marque de paganisme. La Bible montrait les fêtes sanguinaires données à cette occasion par Pharaon et par Hérode. La véritable fête de la naissance de Christ était l'Épiphanie, qui fut, du reste, créée par les gnostiques, Basilidiens, Valentiniens, Naasséniens. Elle consacrait deux événements, le baptême de Christ et sa naissance spirituelle, ἡ ἄνω γέννησις, c'est-à-dire l'incarnation du Verbe dans la terminologie postérieure. En effet, au moment du baptême, une voix d'en haut avait proclamé, suivant la plus ancienne rédaction de Luc, 3, 22 : « Voici mon fils bien-aimé; je t'ai engendré aujourd'hui ». Cette notion première de l'Épiphanie était, pour Usener, une occasion d'étudier comment s'était formée la légende de l'enfance de Jésus dans les évangiles canoniques et dans les traditions extra-canoniques.

L'Épiphanie fut d'abord une fête de l'Église d'Alexandrie : c'est à cette date que le patriarche fixait les fêtes mobiles de l'année dans sa lettre pascale. Puis, vers le temps du concile de Nicée (325), la fête fut acceptée partout. Quant à celle du 25 décembre, on la trouve à Antioche en 338. Elle se répand en Asie. Grégoire de Nazianze l'introduisit en 379 à Constantinople. A Rome, elle apparaît en 354 et suscite la basilique de Libère (Sainte-Marie-Majeure) avec tout un développement de légendes, de traditions et d'usages liturgiques. C'est ainsi qu'Usener avait été amené à étudier les litanies ou processions expiatoires en usage dans l'Église romaine. Il retrace ensuite les progrès de la fête de Noël et son introduction en Égypte, en Palestine, en Arménie.

Depuis que ce livre a été publié, M. Duchesne a donné ses *Origines du culte chrétien*, où certaines de ces conclusions sont discutées. Usener a répondu avec bonne grâce, et en faisant quelques concessions, dans un article du *Rheinisches Museum*, t. LX, p. 465, *Sol invictus*. M. Lietzmann, qui s'est chargé de donner cette nouvelle édition, a reproduit l'article à la fin du volume. Il a lui-même écrit un appendice, auquel avait songé Usener, sur la date du sermon de Noël de saint Jean Chrysostome. La nouvelle édition tient compte des corrections que l'auteur avait faites sur son exemplaire et met les références au courant. Les principaux changements sont des additions sous forme de notes, préparées par Usener. Nous n'insisterons pas sur quelques détails un peu vieillis, comme la date de l'*Apologie* de saint Justin, placée en 138 ; Usener ne voulait pas tenir compte des travaux de M. Harnack, qui est à peine cité une ou deux fois. Dans la mise au point due à M. Lietzmann, on doit regretter qu'il n'ait pas renvoyé, p. 157, n. 5, à l'édition Charles, pour le testament de Juda, et, p. 372, n. 6, à l'édition Butler pour Palladius. L'ouvrage restera longtemps, malgré telle ou telle hardiesse, un monument historique, où la méthode du philologue prouve sa valeur quand elle s'applique à l'histoire religieuse.

M. D.

---

**Livre de la conqueste de la province de l'Amorée, chronique de la Morée (1204-1305)**, publiée par la Société de l'Histoire de France par Jean Longnon. Paris, Renouard (Laurens), 1911, cxx, 430 p., 8°, cartes. Prix : 9 fr.

Depuis que Buchon s'était occupé de ce texte (1825-1845) la *Chronique de Morée* n'avait plus été remise au jour. M. Jean Longnon ne nous en donne pas seulement une édition critique, mais il a soigneusement confronté avec le texte français les versions italienne, grecque et arragonaise qui se complètent réciproquement. Il y a ajouté une introduction savante et très détaillée sur la conquête de Constantinople et de la Morée, sur les sources de l'histoire de cette conquête et

plus spécialement sur notre chronique elle même[1]. On sait que le texte français (unique), qui s'arrête en 1305, manuscrit de la fin du XIVe ou du XVe siècle, se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles (nº 15702). La valeur scientifique du récit a été l'objet de vives discussions entre Buchon, qui l'avait découvert, et Karl Hopf qui jugeait ce « poème romantique » surfait. M. Longnon trouve le jugement du savant allemand un peu trop sévère, mais il concède que toute une partie du récit a « un certain caractère légendaire et épique », tout en « reposant sur un fonds d'éléments réels », ce qu'il démontre en entrant dans de nombreux détails. Il discute également les hypothèses de ses prédécesseurs sur les rapports entre les différentes versions, sur leur valeur réciproque et l'on suit avec plaisir son exposition lucide dans ses controverses courtoises avec M. M. Ellissen, Schmitt, Adamantiou, etc. Il ne prétend pas avoir absolument éclairé, ni définitivement résolu toutes les questions relatives à la *Chronique de Morée*; mais il estime que le texte du manuscrit de Bruxelles et le poème grec « remontent, indépendamment l'un de l'autre, à une forme plus étendue de l'œuvre française », sans que l'on puisse savoir rien de précis sur ce prototype commun. La chronique française, telle que nous la possédons, à dû être écrite entre 1341 et 1346, l'original perdu fut composé sans doute entre 1305 et 1331. M. L. serait porté à croire qu'il était rédigé en italien, probablement par un membre de la maison d'un seigneur moréote, peut-être par Bartolomeo Ghisi (p. LXXV-LXXVII).

E.

---

**Correspondance inédite de Robert Dudley, comte de Leicester et de François et Jean Hotoman,** publiée par P. J. BLOK, Haarlem, les héritiers Loosjes, 1911, 217 p. gr. 8°.

Tirage à part du tome XII des publications de la Fondation Teylérienne à Haarlem, la brochure de M. Block renferme un certain nombre des lettres découvertes autrefois dans les archives de cette Société par M. Sybeandi, et dont une partie fut publiée dès 1867. Le savant professeur néerlandais y met au jour trois groupes de correspondances; le premier comprend soixante-cinq lettres du comte de Leicester, ou adressées à lui, et qui se rapportent aux années 1582-1588, date de la mort du comte. Elles étaient restées entre les mains de Jean Hotoman et se sont trouvé mêlées à ses propres papiers. La seconde série embrasse trente-sept lettres de la correspondance de François Hotoman, le publiciste bien connu, le conseiller de Henri de Navarre, mort à Bâle en février 1590; elles sont écrites de 1580 à 1589. Le troisième groupe enfin se compose de 28 lettres tirées des

1. M. L. a joint un double appendice à son introduction, une liste des grands feudataires de la Morée, une note sur la géographie de la principauté; puis un glossaire et une bonne table analytique.

cartons de Jean Hotoman, son fils, secrétaire de Leicester, puis chargé d'affaires de Henri IV; elles se rapportent aux années 1586-1623. Après la mort de Jean, ses papiers furent emportés en Hollande par un de ses fils, officier au service des États-Généraux, y furent dépecés, passèrent en différentes mains, et se trouvent aujourd'hui soit à Haarlem, soit à Paris, à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français. Il y a dans ce nouveau fascicule des missives inédites de Henri III, de Henri IV, du duc palatin Jean-Casimir, de du Plessis-Mornay, de Guillaume de Nassau, de Marnix de Sainte-Aldegonde, etc. On y glanera plus d'un renseignement intéressant sur la politique française et sur l'histoire du protestantisme en Europe dans les dernières décades du XVI[e] siècle et au début du XVII[e]. Évidemment cela ne constitue pas un ensemble de documents historiques très cohérent; il faut considérer le recueil de M. B. comme un supplément aux grands recueils de la correspondance de Guillaume le Taciturne, de Henri IV, de Leicester, de du Plessis-Mornay, aux ouvrages de M. Bezold sur Jean-Casimir et de M. Moritz Ritter sur l'Union évangélique [1]; il y comble certaines lacunes.

R.

---

**Les anciennes armoiries bourgeoises de Mulhouse** par Ernest MEININGER (extrait du *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*). Mulhouse, Imprim. Meininger, 1911, 86 p., 8°, planches.

M. Ernest Meininger, vice-président du Comité du Musée historique de Mulhouse, auquel nous devons déjà bien des pages intéressantes sur le passé de sa ville natale, a réuni dans le présent mémoire une foule de données historiques et généalogiques sur les familles de l'ancienne bourgeoisie mulhousoise. Il les a puisées aux meilleures sources, sceaux, vitraux armoriés, armoriaux particuliers, *Livres des bourgeois* conservés aux Archives de la ville, etc. M. M. a rectifié, par ses patientes recherches, une série de données des anciens chroniqueurs urbains, Jacques Petri, Furstenberger et autres, puis aussi de dessinateurs et collectionneurs modernes, comme Ehrsam [2] (1850) et Schoenlaub (1883). Il a pu réunir ainsi des documents authentiques sur environ cent vingt familles [3], du XV[e] au XVIII[e] siècle, et

1. P. 267. Est-il bien sûr que l'expression « le tombeau de feu M. votre père » s'applique à un « dessin » du monument funéraire de François Hotoman, et non pas à un recueil d'oraisons funèbres et de poésies élégiaques comme on en publiait alors beaucoup sous ce titre de *Tombeau*, etc.? — P. 275, il faut lire sans doute *Putlitz* pour *Butlitz*.

2. M. Ehrsam a commis l'imprudence, en publiant le *Bürgerbuch*, en 1850, de combler les lacunes qui y existaient pour les armoiries en insérant dans son recueil des armoiries d'*homonymes* de Bâle, Zurich, Saint-Gall, etc., qui très souvent n'avaient aucun rapport avec les familles de Mulhouse.

3. De *Abt* à *Zwinger*.

sur leurs armoiries. Elles ont été données à l'origine par les *zunftmestres* des différentes *tribus* d'arts et métiers, sans aucune intervention du magistrat. C'étaient, pour la plupart, des armes parlantes (*Hausmarken*), auxquelles ne se rattachait aucune prétention à la noblesse ou, plus simplement, au patriciat urbain ; aussi sont elles d'abord fort simples ; ce n'est qu'au XVII[e] siècle qu'on les compliqua d'ornements vraiment héraldiques et que peu à peu il s'y attacha un témoignage d'honorabilité plus particulière, aux yeux de certains privilégiés[1]. La monographie de M. Meininger rendra de très bons services non seulement aux familles plus directement intéressées, mais encore à tous les amateurs et érudits qui s'occupent du passé de la grande métropole industrielle de l'Alsace[2].

R.

---

**Les Huguenots en Comminges** (nouvelle série), documents inédits publiés par l'abbé Jean Lestrade. Auch et Paris, H. Champion, 1910, XII, 160 p. 8°; prix : 5 fr.

Ce nouveau recueil de M. l'abbé Lestrade forme le quatorzième fascicule de la seconde série des *Archives historiques de la Gascogne.*

L'auteur a continué ses recherches sur les guerres de religion en Comminges dans les dépôts publics et privés du midi, depuis qu'il a publié, en 1900, un premier volume de documents inédits sur ce sujet. C'est dans les archives de la petite ville de Muret qu'il a trouvé la plupart des pièces mises au jour ici, pièces, qui « puisées à la source originelle et livrées dans leur entière sincérité, abondent en sève historique et jettent sur les faits une lumière directe et non interceptée[3] » (p. VI). On trouvera en effet dans le nouveau volume de M. Lestrade plus d'un document curieux, comme ceux relatifs à l'Association des catholiques de 1568 et à son serment, aux efforts faits pour lever et armer la population contre les incursions des bandes réformées, à la part prise par le clergé séculier et régulier, durant les guerres civiles[4], a « la résistance virile aux invasions huguenotes... pour défendre la patrie atrocement dévastée » (p. IX).

1. Ce fut Jacques Petri, de Bâle, greffier-syndic depuis 1620, puis bourguemestre de Mulhouse, en 1633, qui fut l'initiateur de ce mouvement en faisant placer en 1642 dans la salle des séances du Conseil de Ville un grand tableau armorié des bourguemestres, ses prédécesseurs.

2. La brochure de M. M. est ornée de quatorze planches représentant toutes les armoiries authentiques qu'il a pu retrouver.

3. M. L. semble croire qu'un document d'archives est forcément parole d'Evangile pour l'historien. Pourtant, quand les consuls de Montbernard affirment, p. ex. accusent le capitaine Coutant et ses deux cents arquebusiers, « d'un *million de* pilleryes » (p. 153) et qu'en marge de ce document lui-même on évalue à *trois cent vingt* livres le dommage pour tout ce qui a été emporté, « linceulx, chemises, filles et vaysselles », on voit combien ces dignes magistrats se laissaient aller à l'exagération gasconne.

4. Il y eut une véritable levée d'ecclésiastiques en 1568 (p. 68-69).

On y trouvera encore d'assez nombreuses missives de Blaise de Monluc, des lettres royales de Charles IX, Henri III, Henri de Navarre, qui ne présentent pas toutes le même intérêt [1]. L'un des documents les plus étendus et les plus intéresants à signaler, c'est aussi la « Description des catholiques », c'est-à-dire le dénombrement des populations dans les différents chatellenies du pays, en 1568 (p. 76-92). Naturellement l'auteur en veut beaucoup aux huguenots qui ont ravagé et pillé le pays ; mais il semble bien que les défenseurs de la vraie foi n'ont guère été plus doux aux populations commingeoises [2] et que plus d'une destruction dont la tradition rend les hérétiques responsables ne saurait être portée à leur actif [3].

On ne peut qu'encourager M. l'abbé Lestrade à poursuivre ses recherches dans les archives locales, où sans doute il y a plus d'un document curieux à exhumer pour cette époque.

R.

---

G. Lacour-Gayet, **La marine militaire de la France sous le règne de Louis XIII et de Louis XIV**. T. I : Richelieu, Mazarin, 1624-1661. Paris, H. Champion, 1911, X, 268 p., 8°. Prix : 7 fr. 50.

Professeur à l'École supérieure de marine depuis 1899, M. Lacour-Gayet a publié en 1902 un volume sur la marine militaire française sous Louis XV, qui fut réédité en 1910, et en 1905 un autre volume sur la même marine durant le règne de Louis XVI. Le nouveau travail de M. L. G. est basé, comme ses prédécesseurs, sur les dossiers des Archives de la Marine, dépouillés « en entier, à plusieurs reprises » (p. viii) pour la période de 1624 à 1715, et sur de nombreux emprunts faits aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Le premier tome, le seul paru, s'occupe de la constitution de notre flotte et de l'activité de nos marins durant le double ministère de Richelieu et de Mazarin ; c'est donc à peu près la même période que traite aussi la seconde moitié du quatrième volume de l'*Histoire de la marine française* de M. de La Roncière, dont nous rendions compte ici l'année dernière [4] ; les hommes du métier prendront plaisir à comparer entre eux les jugements et la méthode historique des deux écrivains. N'oublions pas de dire que le livre de M. L.-G. est né d'un cours fait à des lieutenants de vaisseau, ce qui explique les nombreux conseils pratiques dont il est semé et que nous ne sommes pas compétents pour juger ;

1. Les soixante-deux pièces du volume s'étendent chronologiquement sur la période allant de mars 1561 à mars 1570.

2. Voir p. ex. la conduite des soldats de l'évêque de Carcassonne à Goutevernisse (p. 28), et les excès des compagnies de Barbazon dans les vallées de Luchon, d'Oueil, etc. (p. 98-99).

3. Ainsi M. L. montre lui-même que l'église de Saint-Germier à Muret fut démolie en partie sur l'ordre des autorités catholiques de la ville, en 1569 (p. 117).

4. Voy. *Revue critique*, du 25 août 1910.

ce qui légitime aussi des comparaisons qui peuvent paraître singulières au premier abord, comme celle des galères de Louis XIII à des torpilleurs de haute mer et des galions à des cuirassés d'escadre (p. 30). Cela autorise aussi des *excursus* comme celui sur le rôle des torpilleurs à la bataille de Tsoushima (p. 192), rôle nié d'ailleurs par le spécialiste russe Sémenoff (traduction de Balincourt).

L'auteur est animé du désir très légitime de faire ressortir l'importance de la marine française dès la première moitié du XVII[e] siècle, mais il l'exagère peut-être. Assurément le cardinal de Richelieu a fait beaucoup pour refaire une flotte à la monarchie des Bourbons, mais quand l'auteur, citant un passage du *Testament politique*, vante « l'heureuse époque où l'on pouvait se contenter de moins de trois millions pour assurer à la France... *l'empire de la mer* » (p. 31), c'est là un effet d'éloquence — comme plusieurs autres — ne répondant pas absolument à la réalité [1]. Jamais, du vivant du Richelieu, notre pays n'a exercé « l'empire des mers », même en 1642, alors que la marine française comptait 63 vaisseaux (mais de quel tonnage?) et 22 galères. Pour pouvoir affirmer chose pareille, il faudrait savoir exactement de quelles flottes disposaient les Provinces-Unies et la république de Venise, l'Espagne et l'Angleterre, la Suède et le Danemark, à la même date. Pour vaincre La Rochelle, la marine d'une seule cité, le cardinal n'a-t-il pas dû emprunter des navires aux Hollandais et aux Anglais? Il est vrai que M. L.-G. n'aime pas les Anglais; c'est « un peuple de marchands » et Cromwell est un « tyran hypocrite » (p. 206). C'est plutôt à la lutte entre le protecteur et la Néerlande, au duel mémorable entre Blake et Tromp, qui absorba les forces vives des deux nations maritimes, que la France a dû de pouvoir conserver alors quelques rares vaisseaux [2]; en 1656 le budget de la marine, comme nous dirions aujourd'hui, était retombé à 312.000 livres! L'auteur est bien modéré en se contentant de dire que Mazarin ne vouait à la marine qu'une « attention un peu superficielle » (p. 126). En réalité, il la négligea presque complètement; il est vrai de dire que la Fronde lui taillait bien d'autre besogne. Mais quand il mourut en 1661, l'œuvre de Richelieu était à refaire, arsenaux, navires et capitaines. Il fallut le labeur intelligent et patient de Colbert, il fallut la ténacité orgueilleuse de Louis XIV pour recréer la

1. « Trop longtemps, dit l'auteur, les noms de Rocroi, Fribourg, Noerdlingen et Lens ont rejeté dans l'ombre les noms de Barcelone, Carthagène, Orbetello, Naples » (p. 204); la raison de cette préférence nationale est pourtant bien simple; les victoires de Turenne et de Condé ont préparé les traités de Westphalie et l'agrandissement du royaume; les succès maritimes n'ont abouti à aucun succès durable et ont été remportés le plus souvent sur des ennemis moins redoutables; c'est faire un éloge peut-être outré d'Armand de Brézé, le jeune amiral tué à la bataille d'Orbetello à vingt-sept ans (1696) que d'affirmer qu'il avait du « génie » comme son beau-frère Condé.

2. Encore Blake enlève-t-il en septembre 1652 toute l'escadre de M. du Mérillet.

marine française. Et encore le vieux monarque eut-il la douleur de la voir disparaître avant lui, presque toute entière, sous les coups de l'Europe coalisée contre ses prétentions à la monarchie universelle !

R.

---

Legouis, **Chaucer** (les Grands écrivains étrangers). Paris, Bloud, 1910, in-16, 261 pp. 2 fr. 50.

E. Dimnet, **Les sœurs Brontë.** Ibid., in-16, 276 pp. 2 fr. 50.

A. Koszul, **La jeunesse de Shelley.** Ibid., in-16, 439 pp. 4 fr.

La librairie Bloud entreprend la publication d'une collection de « Grands écrivains étrangers » qui contient d'excellents ouvrages.

Voici d'abord le *Chaucer* de M. Legouis. Le savant professeur n'a pas dédaigné de mettre à la portée d'un public qu'effraye la lecture de travaux de massive érudition le résultat des recherches d'un Skeat, d'un Lounsbury, d'un Ten Brink. Le petit volume, écrit d'ailleurs du style rapide et coquet qui convient, est une sorte de réparation due à la mémoire du poète. Étranger par la langue, Chaucer nous appartient par l'inspiration. Succédant à une traduction française des *Contes de Canterbury* (voir la *Revue critique*, nº du 24 juin 1909), cette biographie sera une révélation pour toute une catégorie de lecteurs. Rendus difficiles par le culte du XVII^e^ siècle, la plupart des Français affectent de mépriser notre vieille littérature et en ignorent le rayonnement. C'est auprès de nos trouvères oubliés que Chaucer apprit à rimer. Il ne leur emprunta pas seulement la matière de tel poème, mais un ensemble de vocables, de tours de phrase, d'images, tout un système prosodique, et surtout la douce clarté de leur génie. Par un tour de force que rend possible l'emploi de mètres souples comme ceux du XIV^e^ siècle, M. L. traduit des passages de *Troïlus et Crisède* et des *Contes de Canterbury* sans rien perdre de la saveur de l'original. Outre des chapitres sur la vie et la formation littéraire du poète, le livre comprend une analyse des poèmes allégoriques et des *Contes*. L'influence de Dante, Pétrarque et Boccace est étudiée à part.

En France, on connaît Charlotte Brontë (Currer Bell) par la traduction de *Jane Eyre* qui eut autrefois de nombreux lecteurs, la renommée d'Anne et d'Emily Brontë n'a pas traversé le Détroit. Avec une indulgence que tempèrent quelquefois d'incisives critiques, M. E. Dimnet conte la vie des trois sœurs recluses au morose presbytère de Haworth. C'étaient de naïves enfants, trop nourries de littérature romantique et qu'agitaient des passions de grandes personnes. Sans doute, les exigences de la réalité semblent avoir entravé leur essor et nous les plaignons, avec leur dernier biographe, de la plate existence que le devoir et la nécessité leur commandaient de mener, mais il ne faut rien exagérer, car l'une d'elles au moins, Charlotte, obtint un assez beau succès. Ce qui gâte un peu le volume de M. Dimnet, c'est, comment dirai-je ? l'arrière-pensée apologétique qui perce par exemple

dans la phrase suivante : « Charlotte aurait eu besoin de foi et d'amour, il lui aurait fallu un catholicisme vivifiant qu'elle crut un jour trouver à Bruxelles dans un confessional ; rien ne s'offrit que le protestantisme brisé d'Anne ou le protestantisme orgueilleux d'Emily » (p. 264)[1]. Rendons néanmoins hommage à la conscience et au talent de l'auteur ; le livre, très joliment écrit, est le fruit d'un travail sérieux.

M. Koszul nous a donné un portrait de Shelley jeune, à la veille, par conséquent, d'arriver à l'apogée. C'est en d'autres termes l'étude détaillée de la formation d'un génie poétique. Comme les documents abondent et sont accessibles, le biographe doit surtout se préoccuper de disposer ses matériaux avec dextérité et de les interpréter à l'aide des ressources que lui fournit sa pénétration psychologique. La « jeunesse » du poète va jusqu'à la fin de 1817. A cette date, la *Reine Mab, Alastor, Laon et Cythna* sont achevés, les poèmes les plus vraiment originaux sont déjà ébauchés, au moins en rêve.

Osera-t-on dire qu'on retire toujours d'une biographie de Shelley une impression pénible? Connus seulement par leurs œuvres, les poètes vivent dans notre mémoire environnés d'une auréole d'idéalisme ; on les contemple dans leur sublime envolée comme des oiseaux dont les ailes ne se souillent point au contact de la terre. Rien de plus douloureux que de pénétrer dans l'intimité d'un Shelley. « Jamais homme, avoue M. K., ne sut si mal le vrai pourquoi de ce qu'il faisait » (p. 181). Oublions les œuvres comme devaient naturellement le faire les familiers, nous aurons le spectacle d'un être impulsif, violent, peu mesuré dans son langage, incapable de se gouverner dans la vie ; soit faiblesse, soit dépravation, il se perd, déshonore les siens, les amène au suicide. Inutile d'entrer dans le détail de sa vie privée : il faut l'insensibilité du chirurgien pour soulever les linges qui cachent la plaie. Voilons ces laideurs et ces drames : au-dessus de l'homme plane le poète, âme immortelle séparée désormais d'un corps impur. Mais, répondra-t-on, il faut connaître l'homme pour comprendre l'œuvre. C'est ainsi que se justifient les impitoyables biographes modernes. S'ils expliquent le poète, ils n'ajoutent point à sa gloire. L'œuvre vraiment belle, semble-t-il, est celle qu'on admire pour elle-même, sans penser à l'auteur dont le nom quelquefois a disparu ni à sa vie qui n'est plus qu'une énigme[2].

Ch. Bastide.

1. Voir aussi pp. 51, 125. Quelques fautes d'impression ont échappé à la vigilance de l'auteur, pp. 211, l. 4 et 20 ; 248, l. 16.

2. J'ajoute quelques remarques de détail. P. 171, lisez *freshness*. — Par une curieuse négligence les mots grecs cités ne sont jamais accentués : pp. 175, 212 n., 232, appendices, passim. — Il est excessif de citer comme des latinismes ou des « francismes » imprévus, to *conceie* hopes of, *conformable* to, *culpable*, *excuse*, *fatuous*, to have *reason* ; ces mots, ces expressions se rencontrent constamment

Jacques Bardoux, **Victoria I, Édouard VII, Georges V**. Paris, Hachette, 1911, in-16, xiv et 304 p., 3 fr. 50.

Ce volume aurait pu s'appeler Silhouettes royales d'Outremanche puisqu'il forme une suite excellente au remarquable volume dans lequel M. Bardoux nous a présenté les personnages principaux de l'élite dirigeante anglaise. Cette étude est encore plus fouillée, plus soignée que la précédente, et l'auteur a peint là trois portraits très vivants. En parlant de la reine Victoria, il a l'occasion de montrer comment la monarchie britannique, très discréditée en 1830, a retrouvé le prestige et l'autorité perdus depuis plus de deux siècles, grâce aux qualités d'une femme qui sut presque toujours incarner les sentiments de son peuple. La correspondance publiée a permis à M. B. de pénétrer très à fond l'esprit et le caractère de la première impératrice des Indes. Il ne flatte pas outre mesure son modèle, et, tout en mettant en évidence les grands services qu'elle rendit à son pays, il n'hésite pas à faire ressortir ses défauts. Victoria était allemande d'origine et de caractère, et l'influence des trois hommes qui la formèrent : le roi Léopold I, le prince Albert, le baron Stockmar, s'exerça tellement en faveur de la patrie allemande et au détriment de la France que la vieille reine a une grande part de responsabilité dans la formation du colosse germanique dont la puissance inquiète aujourd'hui l'Angleterre et l'Europe.

Le roi Edouard, très supérieur par l'intelligence à sa mère, comprit le danger et s'efforça d'y parer durant son règne trop court. M. B., en racontant l'enfance et la jeunesse du prince, critique justement l'éducation et l'instruction étroite, dogmatique qu'on lui donna par la volonté d'Albert de Saxe Cobourg, l'autoritarisme jaloux de la reine qui éloigna autant qu'elle le put son héritier des affaires. Ce fut l'expérience qui forma réellement le roi, et la vie ne fut pas toujours clémente pour lui. Ne voulant pas dissimuler les ombres du tableau, M. B. rapporte brièvement les scandales qui nuisirent si longtemps au futur souverain dans l'opinion publique, en particulier le divorce Mordaunt et l'histoire du baccara ; néanmoins la silhouette qu'il campe est celle d'un grand diplomate, d'un homme très distingué et elle paraît conforme à la vérité.

Il était plus difficile à l'auteur de peindre le roi Georges monté sur le trône d'hier et confiné jusque là dans son existence de marin et de *country-gentleman*. Le nouveau monarque tient plus de Victoria que d'Edouard, mais il n'est pas allemand comme la première, cos-

---

dans la prose contemporaine (p. 106). — P. 170, on pourrait appeler incorrection ce que l'auteur appelle avec indulgence une hardiesse; en revanche il n'y a rien d'extraordinaire dans *mountain-stream* et *heaven-breathing* ne paraît pas appeler une remarque, p. 177. — Pp. 121 ssq. on notera une étude extrêmement importante pour l'intelligence de la métaphysique de Shelley et de ses idées sur Dieu. — On regrette l'absence d'un index.

mopolite comme le second, c'est un véritable Anglais avec les qualités et aussi les défauts de ses compatriotes. Aujourd'hui deux courants se disputent la Grande-Bretagne : l'un l'entraîne vers l'émancipation intellectuelle et morale ; l'autre la ramène vers le puritanisme. Le roi penche vers celui-ci, mais il semble favorable à la politique socialiste de Lloyd George et de Winston Churchill. M. Bardoux ne pouvait prévoir ce que les événements feront de Georges V, et l'avenir seul montrera si le dernier portrait est aussi ressemblant que les autres.

A. Biovès.

---

Lumbroso (Alberto) **Miscellanea Carducciana.** Bologne, Zanichelli, 1911. In-8 de XXXII-397 p. 4 francs.

M. A. L. a réussi à composer un volume tout neuf sur la famille, la personne de Carducci, ses opinions religieuses, ses relations avec ses éditeurs, la polémique qui s'est élevée dans les derniers temps à son sujet, avec des morceaux inédits de vers de prose. Il a fait appel à beaucoup de collaborateurs ; mais précisément il fallait une notoriété et un entregent peu communs pour obtenir des documents, des souvenirs, des jugements de plus de trente écrivains dont quelques-uns s'appellent Bened. Croce, Guido Mazzoni, Giac. Barzellotti, Aless. Chiappelli, Art. Graf, Rod. Renier, Pietro Barbèra. M. L. a même décidé M. Croce à écrire, pour préface, une éloquente et pénétrante étude, après laquelle on ne sera plus tenté de compter l'éminent critique napolitain parmi les ennemis de l'auteur des *Odi Barbare*. D'ailleurs M. L., qui n'est pas homme à regarder les bras croisés travailler les autres, a payé de sa personne ; il a fourni au recueil plusieurs morceaux parmi lesquels je distinguerai ceux qui concernent le père de Carducci, l'attribution à Carducci du prix Nobel et la destinée de sa bibliothèque. Le volume, agréable à lire, est agréable aussi à regarder ; car il est enrichi de bonnes photographies et de curieux *fac-simile*.

Charles Dejob.

---

— Nous avons reçu de la librairie Dieterich la 3e et dernière livraison du nouveau dictionnaire hébreu publié par le professeur Ed. König de Bonn (*Hebræisches und Aramæisches Wörtærbuch zum Alten Testament*, Leipzig, 1910). Cette livraison comprend : 1° la fin du dictionnaire hébreu (à partir du mot *qadas*) ; 2° un lexique de l'araméen biblique dans lequel l'auteur a fait entrer quelque formes tirées des papyrus d'Assouan (p. 561-606) ; 3° un lexique allemand-hébreu (p. 607-665). Impression soignée, prix modéré (11 marks), format commode. De fréquents renvois aux ouvrages antérieurs de l'auteur, et particulièrement à sa magistrale grammaire, lui ont permis d'éliminer les discussions arides et encombrantes ; nombreuses références, mais presque aucune citation ; tous les mots sémitiques (sauf les mots hébreux) ne sont donnés qu'en transcription ; les formes difficiles sont indiquées à

leur place alphabétique ; le dictionnaire comprend l'interprétation des formes qui se rencontrent dans les notes marginales du texte massoréthique. — J.-B. Ch.

— Nous avons reçu le *Manuel du voyageur en Grèce* de Karl Bædeker, traduit pour la première fois en français par M. G. Calame (avec un panorama d'Athènes, 17 cartes, 32 plans et 2 planches; Leipzig, Bædeker; Paris, Ollendorff, 1910; CII-468 p.; prix 10 mark). On sait combien ces guides sont précieux; contenant, en des volumes élégants et maniables, tous les renseignements nécessaires au voyage et à la vie matérielle, soucieux de la minutieuse exactitude des détails, d'une topographie soigneusement contrôlée, essentiellement pratiques en un mot, ils jouissent dans le public d'une faveur méritée. Celui-ci est digne de la collection; une de ses grandes qualités est qu'il n'entraîne pas le lecteur à une admiration banale; il signale les belles choses, paysages, points de vue et monuments, décrit sobrement les œuvres d'art et les sites, mais se borne à attirer l'attention sur ce qui la mérite, laissant au voyageur le plaisir de suivre son propre goût, d'apprécier par lui-même, et d'admirer en toute indépendance d'esprit. Avec ses nombreuses cartes et ses plans de tous les lieux remarquables, le présent volume ne peut manquer d'être très favorablement accueilli, d'autant plus que M. H. Lechat, dont la compétence archéologique est bien connue, a prêté son concours à l'éditeur, et a rédigé pour ce guide une *Histoire sommaire de l'art dans la Grèce antique*. — My.

— Emile Gebhardt a publié, jusqu'à la veille de sa mort, dans la *République Française* et dans le *Journal des Débats*, de nombreux articles sur l'Italie, la Grèce et l'Orient, où il évoquait, souvent avec émotion, les souvenirs de ses voyages. Plusieurs de ces articles ont été réunis, sous le titre de *Souvenirs d'un vieil Athénien* (Paris, Bloud, 1911; x-300 p.), dans un volume qui fera les délices des lecteurs. L'éditeur a eu l'heureuse pensée de mettre en tête du volume des *Lettres de Jeunesse*, fragments de la correspondance de Gebhardt pendant son séjour à Athènes. On y verra, je ne dirai pas un Gebhardt jeune, car il l'a toujours été, mais une âme éprise de beauté et de lumière, déjà légèrement sceptique, non moins sensible à la majesté des monuments qu'aux charmes de la nature, une âme athénienne en un mot. Car dans la théorie déjà longue des jeunes professeurs qui se sont succédé au pied de l'Acropole, c'est peut-être Gebhart qui fut le plus athénien de tous. — My.

— Trois brochures intéressant l'histoire de France nous viennent d'Amérique et d'Angleterre. La première a pour titre *Constantine of Fleury, 985-1014* et pour auteur F.-M. Warren; elle a été d'abord imprimée en 1909 dans les *Transactions of the Connecticut academy of arts and sciences*. Elle retrace la biographie d'un certain Constantin, *scolasticus* à Fleury-sur-Loire, grand ami et correspondant de Gerbert. Ce personnage, mêlé aux querelles religieuses de la fin du xe siècle, fut plus tard abbé de Saint-Mesmin, et finit ses jours comme abbé de Nouaillé en Poitou. Les deux autres brochures sont du professeur Charles-H. Haskins et concernent l'histoire de la Normandie. C'est tout d'abord celle qui, intitulée *Normandy under William the Conqueror* (tirage à part de *l'American historical review*, 1909), expose, en quelques pages succintes et très documentées, la situation politique et administrative de la province avant la conquête de l'Angleterre, la condition des fiefs, le service militaire, les revenus et les agents du duc, l'organisation de la justice, etc.— La dernière brochure *The administration of Normandy under Henry I*, qui a d'abord paru en article dans *The english historical review* au mois d'avril 1909, étudie de très près la justice et les finances; elle est d'autant plus importante que l'auteur a transcrit toute une série de chartes, dans lesquelles il a reconnu les textes les plus caractéristiques pour sa démonstration. — L.-H. L.

— M. Rod. Reuss a consacré naguère dans la *Revue chrétienne* un article à *Catherine Zell, une Alsacienne au temps de la Réforme* (tirage à part, 19 pages in-8°). Elle était fille du menuisier Schütz et suivit avec enthousiasme les prédications du curé de la paroisse de Saint-Laurent à Stasbourg, Mathieu Zell, lorsque, vers 1520, celui-ci se déclara pour les nouvelles doctrines de Luther. Le 3 décembre 1523, le curé, jetant son froc, épousa son auditrice et trouva en elle une compagne fidèle, partageant tous ses travaux jusqu'au jour où il fut frappé par la mort le 9 janvier 1548. Catherine Zell prit de temps en temps la plume et composa des écrits dont les exemplaires sont devenus aujourd'hui fort rares, soit qu'il s'agit de répondre aux calomnies contre son mari ou de consoler les femmes chrétiennes de Kenzingen en Brisgau expulsées en masse par la Régence autrichienne. Surtout elle s'applique à procurer un gite et la subsistance à tous les exilés protestants qui venaient chercher un refuge à Strasbourg; elle fut à la tête du Comité chargé de recueillir, en 1543, les dons nécessaires pour la création de l'internat des étudiants pauvres de Saint-Guillaume. Quand, après la crise terrible que l'*Interim* fit subir au protestantisme, les luthériens ultras furent devenus les maîtres dans Strasbourg (1553), Catherine Zell défendit contre eux, particulièrement contre Louis Rabus, la mémoire de son mari et des autres représentants de la période héroïque, les Bucer, les Capiton, les Hédion, si bien qu'elle fut anathématisée par le convent ecclésiastique : Jean Marbach n'allait-il pas jusqu'à déclarer, au jour de sa mort (5 septembre 1562) qu'elle avait abandonné la foi de l'Église ? Biographie attachante que M. Reuss nous raconte avec une véritable émotion. — C. P.

— La *Germania Filologica* de M. Guido Manacorda, dont il a été rendu compte ici sans indulgence (29 déc. 1910), a donné lieu à d'assez vives polémiques et à une extraordinaire avalanche de corrections et d'additions. Dans six numéros de la *Riv. di letterat. tedesca* (janv.-juin 1910), M. A. Farinelli a critiqué et complété la *Germania Filologica* ; son tirage à part ne compte pas moins de 171 pages. Dans la même revue, M. G. Manacorda corrige à son tour son correcteur (janv.-juin 1911 ; extrait de 80 pages). Nous signalons ces aménités, non seulement pour montrer que les bonnes traditions de l'humanisme ne sont pas près de se perdre, mais surtout parce qu'il nous semble que si l'on peut se faire une opinion réfléchie sur le fond du litige, il est nécessaire de placer la défense à côté de l'attaque. — H. H.

— C'est vraiment un livre très instructif, d'une science à la fois abondante et précise que M. Richard Loewe a publié dans la collection Göschen sous le titre *Germanische Sprachwissenschaft* (Leipzig, Göschen, 1911, 2e édition). On y trouve tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir concernant la phonétique et de morphologie des dialectes germaniques. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de ce petit volume, c'est qu'il peut être lu même par ceux qui connaissent l'excellente *Urgermanische Grammatik* de M. Streitberg, à qui, d'ailleurs, M. Loewe doit beaucoup. — F. P.

— La collection *Aus Natur und Geisteswelt* publiée par la maison B. G. Teubner vient de s'accroître d'un nouveau volume : V. Vedel : *Ritterromantik* (Leipzig, 1911, 1 m.). Le savant danois a publié l'an passé dans la même collection un *Heldenleben* qui s'occupait surtout des mœurs au moyen-âge. Le présent livre a des visées plutôt littéraires. C'est une vue rapide — et cependant suffisante pour le grand public, des œuvres médiévales les plus importantes françaises et allemandes. L'ouvrage est, comme il convient, plus attrayant qu'érudit. Mais l'auteur est au courant des questions qu'il traite. — F. P.

— La maison J. Bielefeld de Fribourg (Bade) nous envoie trois petits volumes : 1° *Im deutschen Reich* par le Dr O. Léopold (1910, 2,50 mk.), manuel de la langue de la conversation, qui présente une vue rapide des choses que doit connaître l'étranger voyageant en Allemagne ; 2° *Deutsche Taschengrammatik* par le Dr A. Keller (1910, 1 mk.) esquisse extrêmement brève — trop brève — d'une grammaire allemande ; 3° *Deutscher Briefsteller* par le Dr O. Léopold (1910, 2,50 mk.), qui renseigne sur les formalités épistolaires, surtout sur des lettres de commerce, et donne quelques modèles de lettres. C'est sans doute le dernier de ces livres qui est le plus utile à un Français connaissant assez bien l'allemand. Tous trois se distinguent par une langue claire, aisée et élégante. — F. P.

— Les volumes suivants ont paru dans la *Bibliotheca romanica* (Strasbourg, Heitz) : 120-122, la *Fiammetta* de Boccace, p. p. Giuseppe Gigli ; 123 la *Mandragola*, de Machiavel, p. p. S. Debenedetti ; 124 *Le donne curiose*, de Goldoni, p. p. R. Schmidbauer.

— Dans son *Lamartine* (Paris, Hachette, 1911, in-16, p. 74, fr. 2) auquel l'Académie française a accordé en 1910 son prix d'éloquence, M. Pierre-Maurice Masson a donné du poète une esquisse fine et nuancée, très différente du portrait conventionnel. A l'élégiaque, au timide replié sur lui-même, au mélancolique attristé qu'on nous a trop souvent présenté il oppose un Lamartine ardent, débordant de sève, missionnaire enthousiaste de l'humanité, âme virile et fière. Il fait voir de même comment l'artiste qui passe pour si dépris de la réalité, a été souvent de la précision la plus nette. Ce chapitre surtout sur l'art lamartinien laisse deviner, même quand les abondantes références ne l'indiqueraient pas, combien l'auteur est familier avec son sujet, et on regrette qu'au lieu de sa mince plaquette, il ne nous ait pas donné une véritable étude de Lamartine. — L. R.

— *Publications scandinaves.* Axel Kock : *Svensk Ljudhistoria*, II, 2. Lund, Gleerup, 1911. Pr. 2 kr. Avec ce fascicule, consacré aux diphtongues, se trouve terminée la partie de l' « Histoire de la phonétique suédoise » ayant trait aux voyelles simples ou diphtonguées dans les syllabes fortes et demi-fortes. Je rappelle que pour chaque son l'auteur étudie d'abord sa notation graphique, puis explique son origine et fait enfin l'historique de son développement. — Ad. Noreen : *Vart Sprak*, Nysvensk grammatik, B. V, 5. Lund, Gleerup, Pr. 2 kr. Continue l'étude des mots formés à l'aide de suffixes. Commence la formation des verbes transitifs et intransitifs. La publication de cette œuvre magistrale progresse régulièrement, il faut attendre qu'elle soit achevée pour en parler comme elle le mérite. — *Sprak och Stil.* Revue de philologie du suédois moderne, 5e fasc. annuel, Uppsala, 1910. Pr. 4 kr. A signaler un article de H. Geijer et Olof Ostergren sur les « Livres de lecture dans les écoles primaires » : fait l'historique des améliorations que l'on a tenté d'apporter au recueil publié en 1868 aux frais de l'Etat et conclut en se plaignant que les extraits dont il se compose tendent trop exclusivement à l'instruction pratique des enfants au détriment de leur éducation esthétique. Dans ce même fascicule Aivva Uppström donne une intéressante collection d'archaïsmes tirés de la langue judiciaire actuelle ; A. L. Almquist étudie les « répétitions » dans le style de Selma Lagerlœf, etc. — Ruben Gison Berg : *Svenska Studier*, Nordstedt, Stockholm, 1910. Pr. 2 kr. 50, contient un certain nombre d'études sur les « Analogies de sens » chez Almquist, le Prologue de Phosphoros, le vers alexandrin suédois, etc., etc. — Henni Forchhammer : *Le danois parlé*. Heidelberg, J. Groos, éditeur, 1911. Je ne saurais mieux dire ce qu'est cet ouvrage qu'en me servant de la préface que lui a écrite M. Otto Jespersen, le philologue bien connu : « Le livre est tout petit, mais il ne contient rien d'inutile, grâce à

une limitation judicieuse du sujet, l'auteur a réussi à y faire entrer presque tout l'essentiel de la langue et a même pu y ajouter toute une série de renseignements sur le pays et ses habitants, sur les mœurs et les institutions sociales que l'étranger, en quête d'informations, trouverait difficilement dans des livres d'un accès commode. La notation phonétique — je demanderais que dans une prochaine édition cette notation fût reproduite en un tableau que l'on pourrait avoir tout entier sous les yeux — la notation phonétique de la prononciation lui rendra aussi de grands services : fondée sur des principes scientifiques, elle est exacte, sans être particulièrement compliquée ». Et, comme M. O. Jespersen, je me fais un plaisir de recommander ce petit livre à tous les Français qui s'intéressent à la langue et à la littérature danoise. — Léon PINEAU.

— Deux Essais de Darwin sur les fondements de l'origine des espèces, datant de 1842 et 1844 et édités par son fils Francis en 1909 avec une Introduction, ont été traduits en allemand par Mme Maria Semon : *Die Fundamente zur Entstehung der Arten* (Leipzig et Berlin, Teubner, 1911. 326 p. 4 M. avec un portrait de Darwin et un facsimile. — Th. SCH.

— Le 3e et dernier fascicule du t. I du *Logos* (Mohr, 1911, p. 289 à 418. 4 M.) comprend un article de M. Edmond Husserl (Gœttingen) sur la philosophie comme science exacte, un autre de M. Pierre de Struve (Saint-Pétersbourg) sur la crise actuelle en économie politique, un 3e de M. Léopold Ziegler sur Wagner, un 4e du comte Hermann Keyserling sur la psychologie des systèmes, et enfin la connaissance des choses en soi par M. Hans Cornelius. — Th. SCH.

— Après *L'individu et l'esprit d'autorité*, après *L'individu et les diplômes*, M. Abel FAURE a écrit *L'individualisme et la réforme de l'enseignement* (Stock, 1911, 71 p., 1 fr.), où il étale, après tant d'autres, les faiblesses et les lacunes de notre enseignement secondaire et supérieur; surabondance des programmes, dépendance étroite des professeurs, règne des manuels, colossale et encyclopédique ignorance des bacheliers, foi aveugle en la vertu des matières pour former les esprits, valeur de l'intelligence mesurée à l'étendue du savoir, absence de responsabilité, « question vitale » de l'internat qui « est une des grandes causes productrices de dévoyés », préjugé si commun « qu'un maître est nécessairement quelqu'un qui pérore » lorsqu'au contraire « parler n'est pas enseigner », etc., etc. Remède pour le secondaire : faire du lycée à la fois une école normale pour les futurs professeurs et une maison d'éducation pour la jeunesse ; pour le supérieur : décentralisation naturelle, c'est-à-dire création, par les régions elles-mêmes, d'un « enseignement adapté à leurs besoins et qui serait l'expression des activités régionales ». Ce petit livre lui-même est l'expression de beaucoup de bonne volonté et de beaucoup d'illusions. S'il connaissait à fond les causes réelles de la situation qu'il décrit assez exactement, quoique trop sommairement, il perdrait le courage de proposer ses réformes. — Th. SCH.

— Les fascicules 9 et 10/11 du *Wörterbuch des deutschen Staats = und Verwaltungsrechts* du baron de Stengel (nouvelle édition par M. Fleischmann) terminent, avec la lettre F, le tome I de cet imposant ouvrage (Mohr, 1911, XII-870 p.). Les fascicules que nous signalons ici, renferment, comme principaux articles : *Einkommensteuer*, *Eisenbahnen*, *Elbschiffahrt*, *Elsass Lothringen*, *Evangelische Kirche*, *Feldbereinigung* (législation agraire), *Festungen*, *Feuerpolizei*, *Fischerei*, *Forstwesen*, *Frau*, *Freizügigkeit* etc., plus 2 p. d'additions. — Th. SCH.

— Dans *Polizei und Prostitution* (Laupp, Tubingue, 1911, 76 p. 2 M.); M. Kurt WOLGENDORFF a écrit, sur la police des mœurs, une très intéressante étude tant historique que théorique, dans laquelle notre législation française joue un grand

rôle. Conclusion : la réglementation de la prostitution est un mal nécessaire et sa suppression va toujours à l'encontre du but poursuivi. — Th. Sch.

— *Wahrhaftigkeit und Lehrverpflichtung* (Mohr, 1911. vii-71 p. 1 M. 50), par M. Hermann Mulert, est une étude provoquée par le cas Jatho, sur la question de savoir dans quelle mesure un credo ecclésiastique doit limiter la liberté de parole du pasteur et dans quelle mesure sa sincérité importe à l'Église qu'il représente. — Th. Sch.

— Les *Hauptprobleme der Staatsrechtslehre* (Mohr, 1911, xxvii-709 p., 16 M.) par M. Hans Kelsen, donnent bien plus que le titre ne promet. C'est moins un manuel de droit politique qu'une philosophie de ce droit et une étude approfondie des principes sur lesquels il repose et des méthodes qu'il a à appliquer. Le moraliste même trouvera beaucoup à glaner dans ce livre. — Th. Sch.

— *Das Seelenleben des Kindes* de M. Karl Groos (Giessen), dont nous avons déjà annoncé ici la 2e édition, a paru maintenant en 3e édition remaniée et augmentée (Berlin, Reuther et Reichard, 1911, 334 p. 4 M. 80). — De même *Das Gedächtnis*, de M. Max Offner, dont nous rendions compte récemment, a déjà reparu en 2e édition (Berlin, Reuther et Richard, 1911, x-258 p. 3 M. 50. — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 octobre 1911*. — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Longnon : MM. François Delaborde et Paul Monceaux ; — à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. le duc de La Trémoïlle : MM. Adrien Blanchet, Paul Fournier et Albert Martin.

M. Henri Cordier communique une lettre du Dr A.-F. Legendre, datée du 13 août et de Mien-Ning (Chine), qui renferme d'intéressants détails sur les populations non chinoises de la partie occidentale de la Chine. — Il donne ensuite des nouvelles des missions de M. de Gironcourt dans la Boucle du Niger et de M. le capitaine Devedez dans la région du Tchad.

M. Maxime Collignon communique une lettre de M. Emile Bourguet qui vient d'accomplir une mission à Délos. M. Bourguet annonce qu'un des résultats de ses recherches a été la découverte du Trésor de Corinthe. Ce trésor n'a rien de commun avec l'édifice en tuf auquel MM. Karo et Pomtow avaient attribué ce nom. Construit également en tuf, mais de proportions plus vastes, il était situé au N.-E. de l'escalier de l'aire. M. Bourguet a découvert plusieurs blocs de la première assise de l'élévation, formant l'angle N.-O., avec des traces de stuc rouge. Il ne reste aucun doute, et le point le plus important de la topographie du sanctuaire au viie siècle se trouve ainsi définitivement fixé.

M. Salomon Reinach annonce que M. Macchioro, conservateur adjoint du Musée de Naples, a fait d'importantes découvertes à Sorrente et aux environs de cette ville : une magnifique villa romaine, ornée de quatre grands reliefs en marbre, représentant Artémis, Dionysos et des Satyres ; les restes d'un fronton de temple grec du ive siècle, avec des sculptures représentant des Néréides à cheval, des éphèbes, une tête de Poseidon. Une des Néréides porte une dédicace en grec, permettant de fixer approximativement la date de l'ouvrage, qui serait d'un style excellent.

M. Philippe Berger présente les reproductions, faites par le R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, de 83 inscriptions puniques peintes qui doivent être publiées dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 11 novembre — 1911



**Hermathena**. A series of papers on literature, science and philosophy by Members of Trinity College, Dublin. N° XXXIV, 1908, p. 1-270; N° XXXV, 1909, p. 271-498; N° XXXVI, 1910, p. 1-236. In-8°, Dublin, Hodges, Figgis et C°; Londres, Longmans, Green et C°. Prix : 4 sh. le numéro.

*Hermathena* est un recueil publié par Trinity College de Dublin, c'est-à-dire par l'Université ancienne, distincte de l'Université royale d'Irlande. Chaque année paraît un numéro. Deux numéros font un volume. Les n°s XXXIV et XXXV réunis sont le volume XV. Les articles ont la variété des enseignements donnés dans l'Université. Cependant la philologie classique est dominante, comme on le verra par les brèves indications qui vont suivre.

L. C. Purser, *Notes on Vopiscus*, accumule les conjectures sur cet écrivain de l'*Histoire auguste*. Ce qu'il y a de plus neuf dans cet article, c'est une tentative d'apologie. Vopiscus a été accusé d'avoir forgé les documents qu'il cite. M. Purser croit que ces documents sont authentiques, tout au plus retouchés ou interpolés par des mains étrangères. Les coïncidences de style qu'on y a relevées sont sans importance, surtout si l'on se rappelle que la rhétorique imposait à tous les esprits cultivés les lieux communs et les mêmes formules. M. T. K. Abbott donne une *Collation of two Irish versions of the Book of Psalms*. M. W. J. M. Starkie prélude à sa remarquable édition des *Acharniens* d'Aristophane, parue en 1909, par une série de notes sur des passages difficiles. M. A. R. Eagar traite *The absolute in Ethics*. M. Edw. Sp. Dobson continue un travail commencé en 1907 dans l'*Hermathena : A synopsis, analytical and quotational of the verbal forms in the Baskish New Testament printed at La Rochelle in 1571*

M. R. Y. Tyrrell fait l'éloge du recueil où M. W. Headlam de Cambridge a traduit en vers anglais des vers grecs de toute époque et en vers grecs des textes anglais et bibliques. M. J. G. Smyly tente d'expliquer une sentence obscure de Simonide publiée par Grenfell et Hunt dans les *Hibeh Papyri*, t. I. M. G. A. Exham propose de garder le texte des mss. pour Aristote, *Eth.*, VII, 12, 3, p. 1152 B, 12-15, et y voit une allusion aux disciples de Platon. M. G. W. Mooney, dans trois notes, corrige dans Hor., *Epit.*, II, 2, 52 *desit* en *defit;* dans Lucr., I, 657, *muse* en *sumei;* dans Sophocle, *Oed. R.*, 1261, κοῖλα en κυλλά. M. R. Ellis, à propos du Manilius de Breiter, revient à d'anciennes études, montre que le nouvel éditeur a un peu négligé le côté philologique et la langue, et discute un certain nombre de passages du poète. M. H. J. Lawlor consacre vingt-cinq pages à la chronologie des *Martyrs de Palestine* d'Eusèbe. M. Ch. Exon attaque l'hypothèse de quelques linguistes qui admettent en latin deux prononciations, en andante et en allegro ; cette distinction paraît n'être qu'un expédient pour expliquer certaines syncopes. M. W. A. Goligher fait une étude très détaillée des emplois de γέ dans Sophocle.

Dans les numéros XXXV, dominent les articles qui ont pour but de corriger ou d'expliquer les textes d'auteurs anciens : ceux de M. T. G. Tucker, sur les lettres de Cicéron ; de M. R. Ellis, sur les grandes déclamations attribuées à Quintilien ; de M. Mahaffy sur un passage de l'*Hypsipyle* d'Euripide ; de M. Postgate sur Hor., *Sat.*, II, 2, 13 ; 3, 11, 142 ; 5, 79 ; 6, 59, et sur le *Culex*, 368 ; de M. R. Y. Tyrrell, qui rejette les corrections proposées par M. Tucker dans l'article précédent. M. M. Esposito poursuit une enquête destinée à réunir les noms et la bibliographie des écrivains latins de l'Irlande médiévale, en vue d'une collection qui pourrait correspondre aux *Monumenta Germaniae*. Beaucoup de ces textes sont inédits. Son catalogue est le bienvenu. Il cherche à le compléter par l'exploration des bibliothèques. Il y fait ainsi des découvertes qu'il publie sous le titre d'*Analecta varia*. Parmi ces *Analecta*, nous devons noter, p. 365, *Carmen de Oedipo*, en vers rythmiques du xii[e] ou xiii[e] siècle ; p. 367, une collation de Juvénal, *Sat.*, 15, 163 suiv. d'après un *Canonicianus* d'Oxford du xiii[e] siècle ; p. 369, une nouvelle édition de l'*Alexandri magni iter ad Paradisum*, publié en 1859 par Zacher ; p. 378, une collation d'un autre *Canonicianus*, du xii[e] siècle, pour le premier livre du *De bello gallico*. La littérature du moyen âge paraît tirer un meilleur profit de ces recherches que la littérature classique. M. L. C. Purser, de son côté, a collationné un *Laudianus* d'Oxford (O de Hildebrand) pour l'épisode de Cupidon et Psyché dans Apulée. Ce ms. est un dérivé du F(*lorentinus*) et appartient à la famille des mss. de Wolfenbüttel et de Dresde. M. J. I. Beare a comparé la théorie d'Aristote sur la mémoire, dans le traité qui lui est attribué, avec les théories modernes. M. E. J. Gwynn poursuit l'identification des citations du

glossaire celtique d'O'Clery. Nous mentionnerons enfin une poésie, signée Clara Michell, à l'occasion du troisième centenaire de Milton; des notes de M. Mahaffy sur l'histoire des constructions de Trinity College; un article de hautes mathématiques par M. R. A. P. Rogers.

Dans le numéro XXXVI, M. Mahaffy continue ses notes sur Trinity, M. Esposito son catalogue d'écrivains latins d'Irlande et ses *Analecta* (manuscrits de Bâle et de Dublin), M. E. S. Dodgson, ses listes de verbes basques (d'après un catéchisme de 1713). Le volume s'ouvre par une étude fort intéressante de M. T. K. Abbott sur un petit bas-relief grec représentant Démosthène sur le point de mourir, assis sur l'autel de Neptune dans l'ile de Calaurie. Nous avons ici, pour la première fois, une bonne image de ce bas-relief, qui avait excité les soupçons de Michaëlis. M. Abbott a reconstitué son histoire. L'autel porte l'inscription ΔΗΜΩΣΘΕΝΗΣ *(sic)* ΕΠΙΒΩΜΙΟΣ. M. Abbott a réuni un certain nombre de représentations de Démosthène sur dix planches. Nous avons pl. X le médaillon de Tarragone, aujourd'hui disparu, d'après le *Thesaurus* de Gronov. Je note, à l'usage de ceux qu'intéresse l'histoire iconographique de Démosthène, que Reiske, dans son *Plutarque*, Leipzig, 1779, reproduit ce médaillon inverti, la tête est penchée à droite, le côté droit de la figure est nu, la draperie repose sur le côté gauche. L'inscription est placée au long du bord du médaillon. M. H. F. Berry produit une liste d'anciens étndiants de Trinity College, pupilles royaux, pour 1599-1616. M. J. I. Beare discute le texte et les interprétations de Jebb pour *Antigone*, *Philoctète et Ajax*. M. R. Ellis corrige les textes nouveaux de Callimaque publiés dans le t. VII des *Oxyrhynchus Papyri*, et le *De deo Socratis* d'Apulée (3, § 123); M. L. C. Purser, divers passages des *Florida* d'Apulée. Nous mentionnons un article de M. H. A. Clay sur la rédaction récemment découverte à Zurich de *Wilhelm Meister*, et un autre où M. G. Wilkins édite et traduit la *Prière de Manassé*. Enfin M. W. A. Goligher revient sur une tentative de M. Phillimore dans *The Classical Review* pour restituer la seconde pièce de Catulle. Nous la citons à cause de la célébrité de ce poème et des difficultés qu'il présente. Les quatre premiers vers sont ceux des éditions. Puis :

Cum desiderio meo *tenetur*,
Karum nescioquid iubet iocari
*Te*, solaciolum sui doloris.
<*« Passer, deliciae meae », inquit illa,*>
« Tam gratum es mihi quam ferunt puellae
Pernici aureolum fuisse malum
Quod zonam soluit diu ligatam! »
*Vt tecum* grauis acquiesset ardor!
Tecum ludere sicut ipsa possem
Et tristis animi leaure curas!

Cette tentative est curieuse. M. Goligher propose d'entendre *ardor* du v. 11 comme s'appliquant à Lesbie et de lire : *adquiescit!* Au v. 12, il préfère : *Tecum ludere sic ut ipse possem*. Les vers 8-10 sont mis dans la bouche de Lesbie.

Chacun de ces numéros contient, en outre, des articles bibliographiques et des listes de livres nouveaux.

V. Cournille.

---

**Geschichte Italiens im Mittelalter,** von Ludo Moritz Hartmann, Bd III, IIte Haelfte. Gotha, Perthes, 1911, IX, 289 p., 8°; prix : 10 fr.

Dans cette seconde moitié du tome III de son *Histoire de l'Italie au moyen âge*[1], M. L. M. Hartmann nous raconte la période qui s'étend de la décadence de l'empire carolingien à l'établissement de la dynastie des empereurs saxons, et qu'il a fort justement intitulée : *L'anarchie*. C'est une tâche des plus ingrates que de suivre le cours de ce siècle où les anciennes organisations politiques achèvent de se défaire, où rien de viable ne semble vouloir germer au milieu des ruines. Au milieu de cette décomposition générale, les deux pouvoirs rivaux de la Papauté et de l'Empire entament déjà leur lutte séculaire, mais les moyens dont dispose alors l'une et l'autre ne sont pas assez puissants pour qu'ils réussissent à s'émanciper de l'influence des grands ou à les attirer, chacun sous sa bannière, puisque les pouvoirs locaux sont seuls un peu mieux organisés et que la papauté elle-même n'est, pour un temps, qu'un organisme local romain. Dans la confusion générale, les Grecs et les Sarrasins essaient de regagner dans la péninsule le terrain perdu et le Saint-Siège lui-même semble vouloir renouer ses anciennes relations avec Byzance. Le pape Jean VIII essaie aussi de s'appuyer sur le roi de la Francie occidentale, Charles-le-Chauve, qu'il couronne empereur en 875, mais sa propre influence ne survit guère à la fuite, puis à la mort subite du monarque et quand il périt, assommé dans une révolution de palais (882), c'est avec le roi de la Francie orientale, Charles-le-Gros que son successeur, le pape Marin, essaie de réorganiser l'empire. Mais Charles-le-Gros ayant été déposé à la diète de Tribur (887), l'anarchie redevient plus grande que jamais; Arnulf en Allemagne, Eude en Francie, Rodolphe en Bourgogne, sont élus rois, tandis que Bérenger de Frioul et Widon de Spolète se disputent l'Italie. Le dernier est couronné empereur par le pape Étienne, tandis qu'un peu plus tard, Arnulf obtient la même couronne impériale des mains du pape Formose. L'un et l'autre disparaissent et laissent Béranger en possession momentanée des régions septentrionales de la péninsule, un instant envahie par les Magyars, tandis que les Grecs, plus au sud, luttent à la fois contre les princes lombards de Capoue, Bénévent et Salerne et les Sarrasins de Sicile.

1. Sur le vol. précédent, voir *R. Crit.*, 1908 (22 octobre).

Successivement Louis de Provence, puis Rodolphe II de Bourgogne essaient d'enlever l'Italie septentrionale à Bérenger, et quand ce dernier meurt, assassiné à Vérone (924), Hugues de Vienne tente à son tour la conquête de la péninsule et surtout celle de Rome, mais sans plus de succès. Après sa mort (947), son fils Lothaire, en épousant Adelaïde de Bourgogne, fille de Rodolphe II, paraît devoir rallier autour de lui la majorité des seigneurs d'Italie, mais il meurt dès 950 et Bérenger II d'Ivrée s'empare à la fois de sa veuve et de sa couronne. Cette usurpation provoque l'intervention allemande ; le roi Othon I, après avoir envoyé d'abord son fils Ludolphe au delà des Alpes, descend lui-même en Italie, et parvenu jusqu'à Rome y est couronné par Jean XII comme empereur d'Occident (961) C'est ainsi que l'Empire et la Papauté se retrouvent, alliés et amis, pour une nouvelle période, jusqu'au moment où se pose la question de savoir laquelle des deux puissances exercera, de fait, cet *imperium* qui succède à l'anarchie.

M. Hartmann nous oriente, avec une aisance qu'on doit admirer, au milieu de ce fouillis de luttes souvent obscures, dont beaucoup de détails nous échappent forcément et dont certains acteurs nous sont à peu près inconnus. Nous avons déjà signalé à plusieurs reprises, les mérites de son grand ouvrage, l'érudition du savant, le talent de l'écrivain [1] ; nous ne pourrions que répéter ce qui a été dit autrefois et nous exprimerons en terminant l'espoir de voir paraître bientôt la suite de son travail.

E.

---

**Etudes critiques sur le décret de Burchard de Worms** par Paul Fournier, doyen de la faculté de droit de l'Université de Grenoble. Paris, Larose et Tenin, 1910, 145 p. 8°. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*).

En l'an 1000, Othon III nommait évêque de Worms un descendant d'une famille comtale de Hesse, nommé Burchard, qui avait fait des études au monastère de Lobbes, dans le diocèse de Cambrai. Ce fut un prélat énergique et très passionné pour la discipline ecclésiastique, ce qui lui donna l'idée de consigner dans un grand recueil tous les canons contenant des règles de discipline. C'est entre les années 1008 et 1012 qu'il dirigea la compilation, devenue célèbre sous son nom, divisée en vingt livres et qui, simplement intitulée *Decretum* marque dans l'histoire du droit canonique. Il eut naturellement de nombreux collaborateurs pour ce travail, parmi lesquels on cite surtout l'évêque Gauthier de Spire et un moine de Lobbes, Wilbert, futur abbé de

1. Nous ne pouvons que réitérer nos regrets de ce que l'auteur ait rejeté toutes ses notes explicatives et ses renvois aux sources à la suite de chaque chapitre. Mieux vaudrait encore les placer, toutes ensemble, à la fin du volume, du moment qu'on ne les met pas, plus rationnellement, au bas des pages, où le lecteur, désireux de contrôler le récit, ne perd pas de temps à les chercher.

Gembloux. Le recueil de Burchard se compose de près de dix-huit cents fragments de canons, empruntés à des sources très diverses ; il a exercé une influence assez profonde et durable sur les esprits de son temps et sur les doctrines postérieures et les textes colligés par lui ont été transportés plus tard dans la collection d'Yves de Chartres et le recueil de Gratien.

Il est donc intéressant d'examiner ce recueil de plus près. M. Fournier recherche d'abord les sources auxquelles Burchard a puisées. Déjà Baluze avait montré que le *Decretum* dépend, dans une large mesure, des *Libri de synodalibus causis* de Réginon de Prüm ; plus tard A. Theiner avait indiqué la collection dite *Anselmo dedicata*, comme ayant également influé sur lui, on a même prétendu (Richter) que c'est à ces deux sources qu'il avait emprunté tout le fonds de son ouvrage. Mais déjà Maassen a démontré que sur les 1785 chapitres du *Decretum*, 800 environ ne figurent ni dans l'un ni dans l'autre. M. F. croit même pouvoir signaler jusqu'à 900 morceaux comme indépendants de ces deux sources, grâce à un recolement minutieux et pénible, car Burchard a souvent *démarqué* ses textes et même *forgé* des canons, en leur donnant de fausses étiquettes pour les rendre plus vénérables[1]. Il ne reste plus maintenant, selon M. F., qu'une soixantaine de fragments à identifier, dont 17 lui semblent avoir été composés par Burchard lui-même et une quarantaine dont il avoue ignorer actuellement l'origine. L'auteur n'a pas examiné en détail les manuscrits du *Decretum* ; il s'est servi, pour son travail, du texte qui se trouve au tome CXL de la *Patrologie latine* de Migne.

Dans la deuxième partie de son mémoire, M. F. expose le plan d'après lequel Burchard présente les textes canoniques. Il a choisi l'ordre méthodique, négligeant souvent de citer les sources utilisées par lui, corrigeant les en-tête (*inscriptiones*) des chapitres, parfois en les améliorant, parfois aussi en éliminant les indications exactes, en imaginant même des indications fausses, ne reculant pas devant l'altération des textes eux-mêmes ; de tout cela l'auteur nous fournit de nombreux exemples. Il faut donc se servir du *Decretum* de Burchard avec une prudence sans cesse en éveil. Mais il reste « un anneau, et non des moins considérables, de la chaîne des apocryphes si nom-

1. Cette statistique, entreprise par M. F. (qui s'appuie en partie sur les recherches antérieures de M. Edouard Diederich, de Breslau (1908), aboutit aux données suivantes : Burchard a puisé 863 chapitres dans Réginon et Anselme ; 922 fragments à d'autres sources, savoir 68 à la *Collectio Dyoniso-Hadriana*; 172 aux Fausses Décrétales; 11 aux *Capitula Angilramni* ; 13 à des lettres de papes ; 35 à des textes de conciles mérovingiens ; 90 à des conciles de l'époque carolingienne ; 111 à des *Pénitentiels* divers, de Théodore à Raban Maur; 50 de la *Collectio Hibernensis* ; 89 de capitulaires authentiques ou apocryphes ; 155 d'écrivains ecclésiastiques, surtout de Saint-Grégoire-le-Grand, d'Isidore de Séville, etc. Toutes ces données sont résumées dans un tableau synoptique à la p. 73.

breux dans l'histoire du droit canonique depuis le VIII[e] jusqu'au XI[e] siècle » (p. 142)[1].

E.

---

**Philipp Fontana, Erzbischof von Ravenna**, ein Staatsmann des XIII. Jahrhundert's von Oskar Wilhelm CANZ. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1911, XII, 103 p. in-8°; prix : 4 fr. 60 c.

Le travail de M. Canz est une thèse de doctorat, rédigée d'après les seuls documents imprimés, et sans que l'auteur ait eu recours à des sources inédites nouvelles, par un élève de M. le professeur Karl Hampe, de Heidelberg. Il est consacré au tableau de l'activité politique de Philippe Fontana, l'un des représentants les plus énergiques de la curie romaine dans sa lutte contre Frédéric II et les derniers Hohenstaufen. Né dans les environs de Pistoja en Toscane, il fit ses études en Espagne, puis à Paris, devint chanoine à Ferrare, et à la mort de l'évêque Garsindinos fut désigné en 1239 comme « *Dei et apostolica gratiâ electus* » de cette ville ; mais il ne réussit à s'emparer de la cité, encore fidèle à l'empereur, qu'au cours de l'année suivante. Prélat belliqueux et peu réglé dans ses mœurs[2], nous le voyons envoyé par Innocent IV en Allemagne, pour y travailler (1245-1247) à l'élection de l'anti-César Henri Raspon, et après sa réussite, il est nommé légat du Saint-Siège avec des pouvoirs illimités pour déposer et excommunier les princes récalcitrants, tant laïques qu'ecclésiastiques du Saint-Empire[3]. En récompense de ses services, Fontana fut promu au siège archiépiscopal de Ravenne (avril 1250), mais il ne put se saisir de sa métropole que trois ans plus tard. Il lutta longtemps, au nom d'Alexandre IV, contre Ezzelino di Romano, mais finit par tomber entre ses mains, au combat de Gambara (août 1258) et ne regagna sa liberté qu'après la mort d'Ezzelino, en octobre 1259. Désormais la fortune sembla l'abandonner; le successeur d'Alexandre, Urbain IV, négligea ses conseils et ne lui demanda plus de services ; écarté des régions de la haute politique, Fontana essaya d'y rentrer une dernière fois lors de l'arrivée du jeune Conradin dans la péninsule (1267), mais son rôle fut assez insignifiant et il mourut bientôt après à Pistoja, en septembre 1270. Le travail de M. C. est un exposé consciencieux de la carrière du belliqueux archevêque, type caracté-

---

1. M. F. a placé en appendice une étude sur le livre XIX du *Decretum* (intitulé : *Corrector*) qui, d'après lui, fut composé par les compilateurs du recueil au moment même où ils en réunissaient les matériaux et d'après les mêmes procédés. Mais certains auteurs récents (Schmitz, Diederich, Müller) ont prétendu que Burchard avait admis ici, en bloc, un *Pénitentiel* qui existait déjà de son temps, comme « œuvre autonome »; c'est ce que le savant doyen de la faculté de droit n'admet pas et il en déduit longuement les raisons (p. 74-81).

2. Il était père de deux enfants.

3. Cette activité comminatoire se développa surtout au camp de Francfort, en juillet 1246.

ristique de cette rude Église militante du XIII[e] siècle; on regrettera seulement qu'il n'ait pas su donner un peu plus de vie et de relief pittoresque à un personnage qui semblait devoir s'y prêter à merveille.

E.

---

**Geschichte der Herzoege von Burgund, 1363-1477,** von Otto Cartellieri. Erster Band : Philipp der Kühne. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1910, XII, 189 p. in-8°, portrait. Prix : 7 fr. 50.

Cette histoire des ducs de Bourgogne, dont le premier volume est consacré à Philippe-le-Hardi, est dédiée par l'auteur, professeur à l'Université de Heidelberg, à son frère Alexandre, le biographe, bien connu chez nous, de Philippe-Auguste. Elle est destinée à remplacer, — avec un nombre moindre de volumes — l'histoire longtemps classique, mais un peu oubliée de nos jours, de Prosper de Barante, qui date de 1824. M. Cartellieri a utilisé la riche littérature qui a surgi depuis une vingtaine d'années surtout, et a résumé ses études et ses recherches en un tableau vivant et animé de la vie du prince qui a mérité d'entrer dans l'histoire dès l'âge de quatorze ans, grâce à sa vaillante conduite à la bataille de Poitiers (1356). Il nous le montre désigné d'abord comme régent de la Bourgogne à la mort du dernier duc capétien (1361), puis devenu duc lui-même, en septembre 1363. C'est surtout après la mort de Charles V, que son activité est intéressante à étudier; à partir de 1380 il est le personnage le plus influent de la cour de France, durant la minorité de Charles VI ; mais quand celui-ci s'émancipe de la tutelle de ses oncles, la politique générale du royaume est soustraite à l'influence de Philippe; il s'en console en intriguant dans les affaires italiennes, en s'occupant avec un soin particulier d'accroître la richesse des provinces néerlandaises héritées de son beau-père le comte Louis de Mâle [1]. Puis quand la folie du roi s'accentue, le duc de Bourgogne reprend une influence considérable en s'alliant avec l'Université de Paris pour combattre le schisme religieux, se mêle avec ardeur aux affaires d'Allemagne, soutenant le comte palatin Robert contre le roi Wenceslas, et au moment de sa mort, (avril 1404) il est redevenu le « maître de l'heure ». Plus que ses successeurs, il nous intéresse aussi par le fait qu'il s'est senti plus qu'eux prince français; mais il a voulu également éviter de froisser ses sujets flamands et s'est montré fort prudent dans les appels qu'il faisait à leurs bourses comme à leurs bras; c'est pour leur plaire surtout qu'il a suivi une politique anglophile en France et, dans ce but, combattu le duc d'Orléans. Néanmoins, on l'a considéré de son temps comme le *défenseur de la paix*, « portant, comme l'écrit Chastellain,

1. Assurément les Flandres étaient riches, mais M. C. exagère pourtant un peu en écrivant : « Ein gleissender Goldstrom beginnt zu fliessen der sich ins Endlose ergiesst ». (p. 61).

le thrône dont il estoit pillier sus ses épaules ». En dehors des cinq chapitres du récit proprement dit, M. C. a ajouté plusieurs *excursus*, dont je mentionnerai seulement celui relatif au mariage de Philippe-le-Hardi avec Marguerite de Flandre (1369) et ceux qui se rapportent aux négociations de Tournai (1385) et aux négociations anglo-flamandes de 1387-1388. Il y a joint en appendice une vingtaine de pièces inédites, d'importance inégale, puisées aux archives de France et de Belgique, une bibliographie provisoire (ne renfermant que les travaux cités dans ce premier volume) et un index alphabétique. On doit souhaiter que l'auteur nous donne bientôt la suite de ce travail, méritoire, dont l'étude n'attirera pas seulement les spécialistes érudits mais qui est écrit d'un style assez littéraire pour intéresser aussi le grand public pour autant qu'il se soucie de lectures sérieuses et qu'il sait l'allemand.

R.

---

**Studien zur Fuggergeschichte, Drittes Heft :** Jacob Fugger der Reiche, Studien und Quellen, I, von Max Jansen. Leipzig. Duncker und Humblot, 1910, IX, 415 p. in-8°; prix : 12 fr. 50 c.

Depuis qu'une intelligente initiative a ouvert les archives princières des Fugger aux investigations de la science, on en a tiré déjà les matériaux de plusieurs travaux de grande valeur pour l'histoire économique de l'Allemagne au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle. Nous avons parlé, ici même, de l'ouvrage de M. Aloyse Schulte sur *les Fugger à Rome* [1] et de celui de M. Max Jansen sur les *Débuts des Fugger* [2]. Ce même érudit vient de mettre au jour le tome premier d'une volumineuse monographie sur Jacques Fugger, dit le Riche. Fils de Jacques, premier du nom, il naquit à Augsbourg en 1459, et fut destiné d'abord à la prêtrise ; mais la mort de plusieurs de ses aînés l'obligea de s'intéresser au commerce, pour lequel il avait d'ailleurs plus de dispositions naturelles que pour la théologie. Elles se développèrent encore quand il se fut rendu à Venise, où nous le voyons au *fondaco dei Tedeschi* (1478) et c'est là, au centre du trafic européen d'alors, que se forma ce hardi spéculateur, qui fut, semble-t-il, un véritable génie industriel et commercial. M. Jansen ne nous donne pas une biographie complète, artistiquement équilibrée, du personnage. Trop de données font encore défaut pour la composer [3] ; aussi

---

1. *Revue critique*, 20 mai 1905.
2. *Revue critique*, 7 mai 1908.
3. Il est impossible par exemple de reconstituer l'*individualité* de Jacques Fugger, parce que nous ne possédons que peu de documents émanant de lui, presque rien de sa correspondance, qui devait être énorme, vu les affaires qu'il brassait dans les pays les plus divers. M. J. est d'ailleurs le premier à déclarer que la facture de son livre « ne satisfera pas le lecteur moderne, un peu gâté » (p. VIII). Pas si gâté que cela, du moins pas en Allemagne.

a-t-il appelé son livre, en sous-titre : *Études et sources*. Parmi ces *Études* l'une des plus curieuses est consacrée à l'exploitation des mines de cuivre, d'argent et d'or de Tyrol et de Hongrie, exploitation qui constitua, pendant un temps, un quasi-monopole très fructueux pour la maison, puisque Maximilien I, toujours à court d'argent, toujours obligé d'emprunter, ne refusait aucun des privilèges que les Fugger sollicitaient de lui. Ce premier volume s'occupe principalement de l'activité industrielle et commerciale des riches commerçants d'Augsbourg dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche et nous montre toute l'importance économique de cette activité pour l'Europe centrale; l'auteur nous fait voir en même temps comment cette puissance matérielle permettait aux Fugger d'exercer une influence « discrète » mais réelle sur la politique des souverains contemporains, soit en les soutenant de leur crédit, soit en se dérobant à leurs appels [1]. Cette puissance « monnayée » devait sembler énorme aux contemporains ; lors de l'élection de Charles-Quint à l'Empire, les Fugger seuls fournirent 543,000 florins sur les 851,000 qu'elle coûta au jeune roi d'Espagne, déjà possesseur des trésors du Nouveau-Monde (p. 246).

La nature même des documents utilisés par M. J. fait que, sur certains points. il y a comme une surabondance de sources et que nous pouvons suivre la marche de certaines affaires dans leurs moindres détails tandis que sur d'autres points nous sommes moins instruits et parfois nous n'apprenons pas grand'chose. L'ouvrage de M. J. n'est donc pas un exposé complet, et ne pouvait pas l'être ; mais c'est une mine de renseignements précieux pour l'histoire économique des trente années qui s'étendent de 1494 à 1525. Le style est parfois un peu familier [2]; en fait d'*errata*, je n'en vois que deux de quelque importance à signaler; p. 63, il faut évidemment lire *Ostsee* pour *Nordsee* et p. 225, *Venedigern* pour *Schweitzern*.

Un second volume, que nous promet l'auteur, exposera les relations de Jacques Fugger avec Rome et l'Italie, l'Espagne et les Pays-Bas ; il énumérera ses acquisitions d'immeubles, racontera son influence comme mécène sur les artistes contemporains, examinera l'état de sa fortune, etc. Dans un troisième volume, M. J. éditera les lettres de Fugger et celles qui lui furent adressées, pour autant qu'il a pu les réunir; ces nouvelles contributions à la *Fugger Geschichte* seront les très bien venues.

R.

1. *Fugger und die hohe Politik* (p. 194-262). Si Maximilien fut toujours le client préféré (parce que le plus profitable), la maison Fugger se montra pourtant aussi aimable pour d'autres princes et républiques et entretint même des relations d'affaires avec la France, durant l'alliance de Maximilien et de Louis XII (p. 211).

2. C'est ainsi qu'on lit, p. 179 : « *Da gebrauchte der Iude einen klugen Trick* »; c'est la première fois que je vois figurer ce mot d'argot dans un livre d'histoire !

**Zur Geschichte des Reichsmatrikelwesens im ausgehenden Mittelalter (1422-1521)** von Johannes SIEBER. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1910, II, 106 p. in-8° ; prix : 4 fr. 50 c.

Dans ce mémoire (qui forme le cahier XXIV des *Leipziger historische Abhandlungen*) un élève de M. G. Seeliger a essayé de grouper en un tableau d'ensemble les données plus ou moins fragmentaires sur la Matricule de l'Empire, c'est-à-dire sur les contributions fournies par les différents États du Saint-Empire romain-germanique pour l'équipement et la solde des armées impériales, dans la majeure partie du XVe siècle et durant les premières années du XVIe. La thèse de doctorat de M. J. Sieber est basée principalement sur des matériaux déjà connus, sauf quelques rares pièces empruntées aux archives de Vienne, de Munich et de Strasbourg. Il prend son point de départ dans la matricule dressée par la diète de Nuremberg, en août 1422, lors des préparatifs pour la guerre contre les Hussites. Ce document semble avoir été le premier essai d'une fixation officielle *complète* des obligations imposées à *tous* les États de l'Empire [1]. Avant cette date, il n'y a jamais eu que des tentatives *partielles*, que l'on peut suivre, en remontant en arrière, jusqu'à l'époque d'Othon II (981); mais ces contributions aux expéditions (*Romfahrten*) militaires impériales n'ont jamais été levées que sporadiquement et d'une façon plus ou moins volontaire. L'auteur s'attache à suivre le développement de l'institution de la Matricule de l'Empire depuis 1422, jusqu'à la diète de Worms, en 1521, où les obligations de chaque membre de l'Empire en contingents ou en subsides, furent définitivement fixées. Selon les époques, les forces ainsi mises sur pied (ou du moins stipulées sur le papier) ont notablement varié. En 1422 on demandait aux États 2,000 *gleven* [2] ; en 1460, lors de la guerre décidée à Nuremberg contre les Turcs, la levée fut fixée à 40,000 hommes. En 1467, le programme adopté (*Anschlag*) s'élève jusqu'à 130,000 hommes; mais ce sont là des chiffres plutôt fantastiques qui, sans doute, ne furent jamais réalisés. A Francfort, en 1486, l'empereur demande à la diète 34,000 hommes et 527,000 florins de subsides, mais tous les États n'étaient pas compris dans la matricule dressée à cette date; en 1510, à la diète d'Augsbourg, Maximilien I réclame un contingent de 50,000 hommes [3]. La fixation du chiffre était chaque fois l'objet de discussions plus ou moins âpres entre les commissaires du souverain

1. Il se trouve dans la collection des *Reichstagsakten*, tome VIII, p. 107 ss.
2. Chaque *gleve* comprenait de trois à cinq hommes d'armes.
3. A Worms les contingents normaux furent définitivement arrêtés à 4,000 cavaliers et 20,000 fantassins, la solde mensuelle d'un cavalier étant fixée à douze florins, celle d'un fantassin à quatre florins ; on continuait à appeler ces contributions matriculaires des « mois romains » (*Roemermonate*) bien que les empereurs n'allassent plus se faire couronner à Rome et depuis Charles-Quint c'est en argent surtout que les États se libéraient de leurs obligations militaires, l'empereur engageant des mercenaires à son gré.

et les membres présents à la diète; selon qu'ils étaient bien ou mal disposés, on votait les contingents et les sommes demandées, on les rognait ou bien même on rejetait la demande [1]. En tout cas, chacune des trois curies (électeurs, princes, villes libres) essayait de rejeter le poids de ces dépenses sur les épaules des autres, et les princes s'arrangeaient d'ordinaire pour que l'effort financier fût fait principalement par les villes libres impériales, leurs banquiers habituels. Trop souvent d'ailleurs l'empereur n'employait pas les sommes ainsi obtenues à la défense du territoire de l'Empire, mais les gaspillait sans profit dans des entreprises particulières, ce qui indisposait naturellement les Etats, dont beaucoup essayaient de se soustraire entièrement à ces contributions matriculaires et y réussissaient, au détriment de leurs collègues plus dociles ou plus patriotes [2].

Le travail de M. Sieber, en réunissant en un nombre restreint de pages tant de données éparses, rendra un réel service aux érudits désireux de s'orienter sur cette organisation, passablement rudimentaire encore, de la défense nationale dans le Saint-Empire, à la fin du moyen âge et au commencement des temps modernes.

R.

---

**Die Anfaenge Karls V,** von Andreas Walther. Leipzig, Duncker und Humblot, 1911, XIII, 258 p. in-8°; Prix: 7 fr. 50.

Nous avons déjà parlé ici d'un premier ouvrage de M. A. Walther, *Die burgundischen Centralbehoerden unter Maximilian I und Karl V* [3]. L'auteur a continué depuis ses recherches sur les débuts du jeune roi d'Espagne et sur sa candidature à l'empire [4]; il reproche à Baumgarten et à Haebler [5], d'avoir abordé d'une manière trop abrupte, l'étude de ce personnage avec son accession au trône, laissant ainsi dans l'ombre toute la période antérieure de son existence, de même qu'il en veut à leurs prédécesseurs, Robertson, Henne et de Leva, d'avoir donné à la biographie de Charles V, une introduction « extrêmement développée [6] ». Les premières années du règne de

1. Très souvent l'empereur était obligé de négocier longuement avec les États et de céder sur les chiffres primitivement mis en avant, pour obtenir au moins quelque chose.

2. Ainsi l'on voit parmi les récalcitrants, dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, le Danemark et la Bohême, la Bourgogne et les cantons suisses, nombre d'évêchés (Metz, Toul, Verdun, Genève, Lausanne, Liège, etc.), ainsi que de nombreuses abbayes princières.

3. Voy. *Revue Critique*. 11 novembre 1909.

4. Cette fois ce sont les fonds des Archives de Lille qu'il n'avait pu encore explorer pour son dernier volume, qui ont fourni à M.W. les éléments de son travail, dans les papiers de Marguerite d'Autriche et le fonds de la Chambre des Comptes de Bourgogne.

5. *Histoire de Charles-Quint* et *Histoire d'Espagne*.

6. « Ausserordentlich ausholend ». Ces reproches nous semblent quelque peu contradictoires.

Don Carlos I d'Espagne ne sont pas en effet un *début*; elles représentent au contraire la *fin* d'une période historique antérieure, appartenant plutôt au moyen âge; on y voit prédominer en même temps l'idée d'une grande Bourgogne indépendante et unie et celle des *imprese d'Italia*, commencées sous Charles VIII [1]. L'activité politique s'exerce encore dans l'esprit des Maximilien et des Ferdinand d'Aragon. Les principaux conseillers du jeune roi, Chièvres et Gattinara, gouvernent sous l'impression, sous l'influence des temps jadis. Ce n'est qu'après l'obtention de la couronne impériale que commence l'histoire des Habsbourgs modernes; sur le détritus des combinaisons politiques d'autrefois s'élève l'empire mondial de Charles-Quint.

L'ouvrage de M. W. se divise en trois parties. Dans la première, intitulée *Vorgeschichte*, nous apprenons à connaître le terrain sur lequel va se mouvoir l'auteur, tant à la cour de Bourgogne qu'à celle d'Espagne; l'état politique de ces pays, les personnalités marquantes qui en dirigent les destinées, les rapports entre Bruxelles et l'Espagne jusqu'à la mort de Philippe-le-Beau. Le second chapitre est consacré à l'administration de Marguerite d'Autriche, à sa politique au dehors, à ses luttes avec les *nationalistes* espagnols ou bourguignons. La troisième partie de l'ouvrage, la plus importante de beaucoup, à notre avis, s'occupe de la personne et du gouvernement d'Antoine de Croy, comte de Chièvres, qui fut longtemps le Mentor du jeune monarque, et sur lequel les jugements les plus divergents ont été portés par les historiens antérieurs, selon qu'ils penchaient en faveur de l'indépendance des nationalités ou de l'absolutisme princier. Résumant les controverses à ce sujet, M. Pirenne nous semble avoir donné la note juste en disant que « condamnable et condamnée d'ailleurs au point de vue autrichien, la politique de Chièvres, envisagée au point de vue belge, apparait comme également habile et bienfaisante [2] ». Ferdinand d'Aragon et le vieux ministre une fois disparus, c'est Gattinara qui devient le moteur le plus influent de la politique de Charles-Quint, et représente dorénavant auprès de lui les tendances universelles et anti-féodales. Ce que dit M. du développement intellectuel du jeune roi ne nous apporte guère de révélations nouvelles; on était depuis longtemps d'accord qu'il resta Flamand et ne fut en rien Allemand et fort peu Espagnol, qu'il sut se dominer lui-même pour dominer les autres, que son esprit, très réceptif d'ailleurs, était plutôt tenace que créateur et que, s'il fut un prince remarquable c'est surtout parcequ'il a voulu l'être; son insuccès final n'enlève rien à son mérite, mais montre bien qu'il n'avait point compris son époque.

1. Les *imprese d'Italia* ont cependant continué bien avant dans le règne de Charles-Quint; l'auteur semble avoir oublié la date de la bataille de Pavie.

2. *Histoire de Belgique*, III, p. 83.

Parmi les appendices, nous signalerons une quarantaine de lettres inédites, la plupart écrites par Marguerite d'Autriche, et afférentes aux années 1509-1519.

R.

---

**Das Territorium des Reichsstadt Mühlhausen in Thuringen**, Forschungen zur Erwerbuug, Verwaltung und Verfassung der Mühlhaeuser Doerfer von Dr Raimund Steinert. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1910, XV, 98 p., 8°; prix : 4 fr. 25.

Cette thèse de doctorat, formant le cahier XXIII des *Leipziger historische Abhandlungen*, publiées sous la direction de MM. Brandenburg, Seeliger et Wilcken, nous donne une étude sur la formation du territoire rural de la petite ville libre de Mühlhausen en Thuringe. Elle expose les droits (*jurisdictio*) qu'exerçait le Magistrat de la cité dans les villages de sa banlieue [1] ; elle nous renseigne sur les obligations des sujets vis-à-vis de la cité, sur les redevances seigneuriales, sur l'organisation même de ces petites communes et, en général, sur la situation des populations rurales durant les trois derniers siècles de l'histoire de la ville libre [2]. Le travail de M. Steinert est basé principalement sur le dépouillement consciencieux des archives de Mühlhausen, et il a tiré de ce dépôt bien des données intéressantes pour l'histoire économique comme pour le tableau de la vie sociale d'alors. Les rapports assez patriarcaux des citadins et des paysans durant le moyen âge s'altèrent au xvie siècle, se gâtent encore davantage au xviie, surtout après les misères de la guerre de Trente Ans, et au xviiie siècle l'incompatibilité d'humeur s'accentue au point [3] que les sujets du Magistrat ont dû se consoler aisément de passer sous la domination du roi de Prusse.

R.

---

**Correspondance du maréchal de Vivonne**, relative à l'expédition de Candie (1669) publiée par Jean Corday. Paris, Renouard (Laurens), 1910, XXV, 299 p. in-8°; prix : 9 fr.

M. Corday a trouvé les principaux matériaux de ce premier volume — car il y en aura un second — de documents relatifs aux expéditions maritimes de M. de Vivonne dans les archives de M. le duc de Polignac ; ce sont quatre des registres-copies de lettres que le comte, puis duc de Vivonne, capitaine-général des galères, expédia ou reçut durant les années 1669, 1671, 1676 et 1677. L'éditeur a pu compléter la série, très incomplète, on le voit, de cette correspondance, en par-

1. Le territoire de Mühlhausen était assez vaste, puisqu'il s'étendait sur 220 kilomètres carrés et comprenait dix-neuf villages. Depuis le xiiie siècle, il n'avait cessé de s'agrandir jusque vers 1600, en s'annexant surtout des biens ecclésiastiques.

2. Le *Reichsdeputationshauptschluss* de 1803 l'adjugea au roi de Prusse.

3. Les rapports entre la ville et la campagne en étaient arrivés, selon M. St., à un « schneidender Misston ».

tie du moins, par trois manuscrits de la Bibliothèque Nationale (mscr. français 8031-33) qui contiennent les originaux de la correspondance du maréchal au cours de la campagne de Sicile. M. C. y a ajouté certaines autres pièces puisées aux fonds de la Marine (déposées aux Archives Nationales), aux Mélanges Colbert, etc. A cette correspondance l'éditeur a joint (p. 215-290) le *Journal de la navigation des galères*, rédigé par Duché de Vancy, secrétaire de Vivonne. On ne pouvait s'attendre à des révélations entièrement nouvelles sur la matière ; la guerre de Candie, l'un des derniers grands succès remportés par les Infidèles sur la Chrétienté, a souvent été traitée dans ces derniers temps, surtout par M. Ch. Terlinden, qui a été très sévère pour les chefs français, leurs jalousies, leur découragement prématuré et leur brusque départ [1]. On sait également que les capacités militaires de Vivonne, du frère de Mme de Montespan, sont très discutées. Camille Rousset les a défendues autrefois à plusieurs reprises, avec véhémence, contre Eugène Suë et son *Histoire de la marine française* [2]. M. Corday prend, lui aussi, la défense de Navailles et de Vivonne contre les accusations des Vénitiens ; il est d'avis que Louis XIV a joué la comédie en disgraciant le premier pour calmer les susceptibilités du pape et de la Sérénissime République. Cependant il semble bien certain que le roi fut pourtant étonné et même quelque peu vexé du retour si prompt de ses généraux. Si Vivonne n'eut pas à souffrir comme son collègue, de la mortification éprouvée par Louis XIV, il le dut sans doute beaucoup plus à sa qualité d'ancien menin du roi, et sans doute aussi de frère de sa maitresse, qu'à ses talents militaires. M. C. ne s'est pas borné à raconter et à documenter l'expédition de Candie ; il nous a donné toute la biographie du personnage, jusqu'à sa mort, advenue en 1688. C'est une apologie discrète de ce bon vivant, obèse, joueur, débauché, hautain, mais spirituel, comme tous les Mortemart ; au demeurant « assez triste personnage » (p. XXIII), peu sympathique et dont Mme de Sévigné, qui pourtant n'était pas une prude, a pu écrire qu'il était « aussi pourri de l'âme que du corps ».

R.

---

Ch. Pfister. **Les testaments des deux Laurent Pillard et de Jean Basin de Sandaucourt,** chanoines de Saint-Dié (Saint-Dié, Bulletin de la Société d'émulation, sans date ni lieu (1911), 66 pages in-8°.

Les chanoines de Saint-Dié avaient une façon particulière de tester, dictant, par devant témoins, leurs dernières volontés au notaire qui scellait ensuite les pièces d'un sceau spécial, avant de les déposer aux archives du Chapitre. M. Pfister signale d'abord ceux, déjà publiés,

1. Louvain, 1904 (Voy. *Revue critique* du 4 juillet 1904).
2. Par exemple *Histoire de Louvois*, II, 387.

de Pierre de Blarru, auteur de la *Nancéide* (1510) et du savant Vautrin Lud (1527) mis au jour par MM. Rouger et Gaston Save; puis il met au jour trois autres actes dont il a pris copie aux Archives d'Epinal, les testaments de Laurent Pilladius (1513), de Jean Basin de Sandaucourt (1523) [1] et de Laurent Pilladius, deuxième du nom et neveu du premier (1533). Ce dernier est de beaucoup le plus connu des trois, grâce à son poème sur la Guerre des Paysans, la *Rusticiade* [2]. Ces documents méritaient de voir le jour, car ils sont curieux par eux-mêmes et par le jour qu'ils jettent sur la vie économique et religieuse du temps [3]; ils sont intéressants aussi parce qu'ils émanent d'individualités ayant marqué dans la vie intellectuelle de la Lorraine au XVI[e] siècle. M. Pfister a singulièrement rehaussé la valeur de sa publication en ajoutant à ses textes des notices biographiques, riches, en données précises et puisées à des sources presque toujours inédites. Nous signalerons surtout une érudite note bibliographique sur les livres imprimés à Saint-Dié de 1507 à 1510 et surtout sur le traité rarissime de Basin, *Novus conficiendarum epistolarum... modus*, note qui démontre avec quel zèle et quelle patience, bien récompensée d'ailleurs, M. Pfister a fouillé les bibliothèques parisiennes et étrangères pour y retrouver ces incunables des presses lorraines.

R.

---

**Die Wirtschaftsbücher zweier Pfarrhaeuser des Leipziger Kreises im vorigen Jahrhundert** Ein Versuch zur Frage nach den Lebenskosten, von Georg Brand. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1911, 125 p. gr. in-8°; prix : 4 fr. 35 c.

Les intentions de l'auteur de la présente étude sont des plus louables. Examiner de près les dépenses nécessaires à l'entretien d'une famille, à un moment donné du passé, proche ou lointain, c'est une œuvre méritoire; et si l'on possédait des milliers de monographies semblables, on pourrait assurément en tirer des conclusions fort intéressantes pour l'histoire économique d'une époque et dresser des tableaux comparatifs que les historiens consulteraient non sans fruit. Mais les documents dont disposait M. Brand sont bien trop peu nombreux pour qu'on puisse en tirer des conclusions de ce genre avec quelque profit. Il a eu entre les mains les livres de compte de

1. Jean Basin est l'auteur d'une traduction latine des voyages d'Amerigo Vespucci, et comme tel l'un des introducteurs (avec Ringmann et Waldseemuller) du nom d'*Amérique* dans la littérature du temps.

2. Terminé en 1541, le poème ne fut imprimé (à Metz) qu'en 1548.

3. On y verra les cérémonies funèbres prescrites par le rituel du chapitre, les legs familiaux, bien maigres parfois (six francs à une sœur, cinq francs à une autre, quatre francs à une servante, etc.). Parfois cependant les chanoines avaient de quoi mener une vie assez large et même assez libre. L'aîné des deux Pilladius, le curé de Corcieux, qui avait voyagé longtemps en Italie, avait laissé à Saint-Dié une maison à un fils bâtard.

Mme Émilie Stephani, femme du pasteur de Beucha (1814-1817) et de Mme F. Meusel, femme du pasteur de Brandis (1846-1848), puis enfin ceux de M. Brand, également pasteur à Beucha (1870-1879). Ces notations qui s'étendent à peine sur une douzaine d'années nous semblent une base bien frêle pour établir tout un mémoire sur les frais nécessaires à l'entretien de la classe bourgeoise saxonne au XIXe siècle. L'auteur se perd d'ailleurs dans des détails infinis, amusants parfois, en nous racontant l'histoire de ces deux villages depuis Napoléon I jusqu'à Auguste Bebel et celle des habitants de ces deux presbytères, de leurs visiteurs, de leurs pensionnaires, de leurs garnisaires, etc. Comment dresser une statistique exacte des *Lebenskosten* d'une famille, avec tous ces accessoires casuels ? Ce qui ressort le plus clairement des causeries, d'ailleurs instructives, de M. B., c'est que les ecclésiastiques du royaume de Saxe sont autrement mieux salariés que les nôtres, curés ou pasteurs, avant la séparation de l'Église et de l'État. En 1806 le pasteur de Beucha touchait en bois, céréales et en argent un traitement de 720 thalers ; en 1859 ce traitement était de 1,112 thalers, en 1880, de 4,580 marks. Il avait un grand logis, un potager, un verger, une basse-cour, des champs, des valets de ferme et une institutrice pour ses enfants. On y voit aussi que, de la seconde à la septième décade du dernier siècle, les prix des denrées ont singulièrement changé ; celui de la viande en 1814 paraîtra ridiculement bas aux ménagères du XXe siècle et, sur d'autres points encore, l'auteur n'a pas tort d'affirmer que « le monde a changé du tout au tout » (*eine voellig andre Welt geworden*) (p. 43). Mais il me semble difficile d'admettre que le budget de ces pasteurs, détenteurs des biens curiaux considérables, consommant par suite beaucoup de produits du sol, obtenus directement en nature, puisse servir de norme pour apprécier les recettes et les dépenses moyennes de la bourgeoisie allemande entre 1815 et 1880, d'une façon scientifiquement satisfaisante. Il est certain que les cahiers de ménage d'un commerçant, d'un ouvrier, d'un professeur, seraient infiniment plus utiles à l'économiste qui voudrait se livrer à ces intéressantes mais très délicates recherches [1].

R.

---

Heinrich Morf. **Aus Dichtung und Sprache der Romanen.** Vorträge und Skizzen. Zweite Reihe. Strasbourg, Trübner, 1911, in-8°, p. 387. Mk. 5.50.

Cette nouvelle série d'articles et conférences que M. Morf a réunis

---

1. M. B. a calculé que le pasteur de Beucha consacrait 20 o/o de son revenu à la nourriture, 20 o/o à la boisson, 9 o/o à ses habits, 6 o/o aux gages de ses domestiques, 5 o/o à l'éducation et à l'instruction de ses enfants, 4 o/o à ses « besoins littéraires », etc. Tout cela me semble bien subjectif, bien individuel et je n'oserais jamais citer ces données comme des résultats acquis d'une enquête générale.

ce volume comprend deux courtes études de littérature italienne, l'une sur un passage obscur de Dante (Inf. I, 103 et suiv.), l'autre à propos du centenaire de Pétrarque ; puis quatre articles d'inégale étendue intéressant la France : la chanson populaire, revue rapide avec d'abondantes citations des principaux thèmes de notre Volkslied ; la France de Richelieu et de Mazarin, esquisse juste et brève des transformations sociales et littéraires de 1610 à 1660 : influences étrangères, préciosité, l'Académie française, le jansénisme et Pascal, les réformateurs de la langue ; une étude sur P. Corneille, à l'occasion du centenaire, d'une note sévère, presque dure ; enfin deux courts morceaux sur d'Alembert et J.-J. Rousseau. Ces différents articles sont des résumés bien faits, parfaitement informés ; utiles à des lecteurs allemands, ils n'apprendront rien aux nôtres [1]. Au contraire la dernière moitié du volume renferme deux études précieuses pour le public français. Elles traitent toutes deux de la vie et du mouvement des idiomes romans en Suisse. La première (p. 220-287), *Deutsche und Romanen in der Schweiz*, s'appuie sur l'important ouvrage de Zimmerli, en le complétant et le contrôlant à l'aide des derniers renseignements statistiques ; elle retrace la situation respective des langues française et allemande sur la frontière occidentale, dans le Valais et dans la région romanche. Il y a là sur les déplacements de la limite linguistique, les conquêtes et les pertes successives des deux parlers, liées à l'évolution religieuse, politique et économique du pays, de très intéressants renseignements. La seconde étude, *Die romanische Schweiz und die Mundartenforschung* (p. 288-330) expose l'organisation et les progrès de la vaste entreprise abordée en 1899 par les philologues suisses, sous la direction de M. Gauchat, pour établir un « Glossaire des patois de la Suisse romande ». Une enquête très intelligemment menée a déjà réuni près d'un million de fiches et promet un imposant monument qui fera bonne figure à côté du *Deutsch-schweizerisches Idiotikon*. Sur le même modèle les Grisons auront aussi leur *Glossaire rhétique* et le canton du Tessin un *Vocabolario della Swizzera italiana*. Je mentionne enfin pour être complet les deux morceaux terminant le volume : une leçon d'ouverture sur l'étude de la philologie romane où M. M. indique dans quel sens nouveau cette discipline doit s'orienter, et un article nécrologique sur A. Tobler, le compatriote de l'auteur, qui l'avait remplacé dans sa chaire de Berlin.

L. R.

---

1. Ecrire p. 45, Marlborough pour *Malbrough* ; p. 53, destin, pour *dessein* ; p. 189 et passim, l'usage courant demande d'Alembert au lieu de *Dalembert* ; p. 202, écrire Wootton en Staffordshire et non *Derbyshire*, comme on l'imprime à tort généralement.

— La collection des *Schriften der deutschen Gesellschaft für Soziologie* comprend dans sa 1re série les débats des congrès sociologiques allemands. Le t. I de cette série donne les discours prononcés au premier de ces congrès tenu à Francfort sur le Mein du 19 au 22 octobre 1910 : *Verhandlungen des ersten deutschen Soziologentages* (Mohr, 1911, XII-335 p. 8 M.). Les principaux de ces discours sont ceux de MM. Simmel (*Soziologie der Geselligkeit*), Tœnnies (*Wege und Ziele der Soziologie*), Sombart (*Technik und Kultur*), Ploetz (*Die Begriffe Rasse und Gesellschaft*), Trœltsch (*Das stoisch-christliche Naturrecht und das moderne profane Naturrecht*, Gothein (*Sociologie der Panik*), Voigt (*Wirtschaft und Recht*), Kantorowicz (*Rechtswissenschaft und Soziologie*). Ce dernier discours a paru à part (Mohr, 35 p., 1 M.). — Th. Sch.

— La *Bibliothèque internationale de droit public* donne la traduction, par M. G. Fardis (avec la collaboration d'un groupe de jurisconsultes), de *L'État Moderne et son droit* par G. Jellinek (Heidelberg) ; le t. I (Giard et Brière, 1911, VIII-575 p., 12 fr.), traite de la *Théorie générale de l'État*, en deux parties : Introduction à la doctrine de l'État, Doctrine générale de l'État au point de vue social. — Th. Sch.

— *Grenzen zwischen juristischer und soziologischer Methode* (Mohr, 1911, 64 p., 1 M. 50) est le développement d'un discours prononcé l'hiver dernier à la Société Sociologique de Vienne par M. Hans Kelsen, qui a déjà exposé le même sujet à fond dans son ouvrage *Hauptprobleme der Staatsrechtslehre, entwickelt aus der Lehre vom Rechtssatze* (Mohr, 1911). — Th. Sch.

— Dans *Kants Begriff der objektiven Erkenntnis* (Breslau, Marcus, 1911, 276 p., 8 M. 60), M. Jules Guttmann, privatdozent à Breslau, expose et critique la théorie de la connaissance de Kant, en abordant successivement les points suivants : Déduction transcendantale des Katégories, unité de la conscience et unité de l'expérience, rapport de la logique formelle et transcendantale, évaluation de l'expérience, formes de l'intuition, analogies de l'expérience, sa forme et son contenu. — Th. Sch.

— M. Adickes a retracé les opinions successives de Kant sur l'histoire et la structure de la terre : *Kants Ansichten über Geschichte und Bau der Erde* (Mohr, 1911, VIII-207 p., 4 M. 60). Il y utilise des matériaux inédits, fixe les points où Kant dépend d'opinions étrangères, montre l'évolution de ses idées et la manière dont il s'est assimilé les influences subies. Il étudie les théories de Kant à cinq moments différents : en 1750-60, en 1760-70, en 1770-80, en 1785 et en 1790-1800. — Th. Sch.

— Le Cours des vacances pour Instituteurs, fait à Wurzbourg en 1901, par M. Oswald Külpe, a paru en 5e édition revue : *Die Philosophie der Gegenwart in Deutschland, eine Charakteristik ihrer Hauptrichtungen* (Leipzig, Teubner, 1911, 136 p., 41e fascicule de la collection *Aus Natur und Geisteswelt*). L'auteur envisage successivement les quatre courants principaux de la philosophie contemporaine en Allemagne : positiviste (Mach, Düring), matérialiste (Haeckel), naturaliste (Nietzsche), idéaliste (Fechner, Lotze, Hartmann, Wundt). Un chapitre introducteur fixe le but à atteindre, établit le rapport de la philosophie avec les différentes branches de la science, et marque les caractères généraux des quatre courants principaux. Rappelons ici que l'Introduction à la philosophie, du même auteur, a aussi déjà atteint sa 5e édition (1910). — Th. Sch.

— L'*Ergänzungsreihe* (*Einführungen in die Philosophie der Gegenwart*) de la collection des *Wege zur Philosophie* a comme premier numéro la *Philosophie, ihr Problem und ihre Probleme, Einführung in den Kritischen Idealismus* (Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1911, 172 p., 2 M. 40) du positiviste néokantien M. Paul Natorp (Marbourg), qui développe son sujet en cinq chapitres : philosophie, logique, éthique, esthétique et philosophie de la religion, psychologie. Excellent manuel pour toutes les principales questions philosophiques, apte presque à être consulté comme un dictionnaire, puisque l'en-tête de chaque page indique le sujet qu'elle traite. — Th. Sch.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 octobre 1911* — M. Héron de Villefosse fait part d'une importante découverte qui vient d'être faite à Arles par M. Jules Formigé. Le hasard a mis M. Formigé en présence d'un moulage de la célèbre Vénus d'Arles pris sur la statue avant sa restauration, c'est-à-dire entre 1651 et 1684. C'est un moulage plein qui donne l'état exact du marbre avant son départ pour Paris et avant son arrivée dans l'atelier de Girardon. En comparant le moulage avec la statue telle qu'elle est actuellement, après avoir passé par les mains du sculpteur chargé de la compléter et de la rendre digne de figurer dans la grande Galerie de Versailles, on est confondu des libertés que Girardon a prises avec le magnifique marbre qu'il devait restaurer. Non seulement le bras droit et l'avant-bras gauche on été refaits, mais toute la statue a été retouchée; la tête, la chevelure, la poitrine, les hanches, la draperie ont été retaillées et diminuées. La figure a perdu son ampleur et sa majesté. Au lieu d'une œuvre grecque du IVe siècle, au lieu de la plus belle statue exhumée du sol de la Gaule, on a aujourd'hui sous les yeux un marbre antique entièrement deshonoré par les retouches. Il serait nécessaire d'exposer au Musée du Louvre, à côté de la statue restaurée, ce moulage précieux.

M. Collignon lit une note de M. Albertini sur un *puteal* en marbre blanc trouvé il y a quelques années à Cordoue et conservé à l'École des beaux-arts de cette ville. Le *puteal* est décoré d'un bas-relief représentant la dispute d'Athéna et de Poseidon. C'est le sujet figuré sur de nombreux monuments, en particulier sur un vase du Musée archéologique de Madrid qui a été récemment étudié par M. Collignon. Dans le bas-relief de Cordoue, le motif central reproduit Athéna et Poseidon se faisant face, séparés par l'olivier, tel qu'il figure sur un médaillon de bronze d'Hadrien. Il ne paraît pas douteux que le prototype soit une œuvre statuaire, à savoir le groupe en marbre qui se trouvait sur l'Acropole, à l'angle N.-E. du Parthénon. Le *puteal* de Cordoue prend place parmi les documents les plus importants qui en conservent le souvenir.

M. Antoine Thomas communique une note de M. Bertoni, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), relative à un passage de la *Folie Tristan*, poème français contenu dans un ms. de Berne et déjà publié trois fois, par Francisque Michel, par M. Morf et par M. Bédier. Là où les trois éditeurs ont lu *valerox*, le ms. porte incontestablement *galerox*. D'ailleurs, le sens de l'adjectif « valeureux » ne convient pas au passage. M. Thomas pense qu'il faut considérer cet ancien mot *galerox*, non attesté d'ailleurs, comme un substantif emprunté à l'allemand *walross*, primitivement *hvalhros*, qui désigne le morse ou cheval marin.

M. Cagnat communique, en son nom et en celui de M. Merlin, le texte de quelques inscriptions tracées à l'encre sur des tessons de poterie qu'on a recueillis cette année dans l'Ilot Amiral de Carthage. Ce sont, autant qu'on peut en juger, des bordereaux rédigés par le receveur des contributions en nature, huile ou olives, payées à l'empereur comme impôt. Ils datent de la fin du IVe siècle p. C.

L'Académie propose comme sujet du prix ordinaire à décerner en 1914 : *L'Espagne à l'époque romaine*.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles MM. Fr. Thureau-Dangin et Cuq posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Longnon.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre. — 1911



Augustin Bernard. **Les Confins Algéro-Marocains.** Paris, Larose, 1911, in-8° xiii-420 pp. avec cartes, photos et figures.

C'est une excellente règle qu'on ne parle ici de rien de ce qui touche à la politique actuelle : il y a dans ce livre des pages, et non parmi les moindres, qui seront donc comme si elles n'étaient point. Et cependant est-il si facile de délimiter la frontière entre l'histoire, la sociologie, la géographie et la politique? Quand A. B. montre clairement et éloquemment l'action prépondérante de l'Algérie dans la pénétration marocaine ; quand il se demande si quatre-vingts ans d'efforts soutenus sur toutes les routes de l'Afrique, de Gabès à Oudjda, ne pèsent point aussi quelque chose, en face des « droits historiques » de l'Espagne ; quand il cherche à prévoir le rôle que pourront jouer les futurs colons espagnols, ne fait-il pas de l'histoire, et de la meilleure, celle qui se réalise?

Mais c'est surtout sur les deux parties de l'ouvrage qui traitent de l'occupation des confins algéro-marocains et de la société indigène, qu'il convient de parler ici. A. B. a été heureux, on le voit, de trouver dans le détail de cette conquête, longtemps hésitante, enfin conduite par le général Liautey avec méthode et entrain, des éléments d'épopée très simple et toute souriante, très digne de notre race. Les pages qui étudient la société indigène diffèrent singulièrement de tant d'élucubrations fameuses où des observateurs superficiels et « géniaux »

versent tous les produits de leur agitation : on trouvera là, appliquées à des questions nettement circonscrites, les idées générales sur les sédentaires et les nomades, sur les Arabes et les Berbères, sur le sultan du Maroc et le maghzen, sur les confréries et les chorfas, dont quelques-unes ne doivent leur influence actuelle qu'aux propres travaux de l'auteur, associé au regretté Lacroix. Au lecteur non africaniste, mais soucieux de comprendre, elles permettront de situer tout cela dans un petit coin de l'histoire générale.

La documentation photographique est, comme les cartes, nouvelle et parfaite. Elle contribue à augmenter encore le nombre de ceux qui, de la lecture de ce livre, tireront profit et plaisir.

M. G. D.

---

**Gesammelte Schriften**, von Theodor Mommsen. VI Band, *Historische Schriften*, III Band. Berlin, Weidmann, 1910, VIII-695 p. in-8°. Prix : 17 Mk.

Ce volume, comme tous ceux de cette série, a été préparé par M. Hirschfeld. Il a été assisté par M. Dessau; les épreuves ont été revues par M. Bang. Enfin ce volume, qui est le dernier des écrits historiques de Mommsen, est pourvu d'un index général pour cette série. Il est l'œuvre de M. W. Baehr.

On trouvera dans ce nouveau volume trente-neuf numéros. Les treize premiers sont consacrés à l'armée romaine sous l'Empire, parmi eux le long mémoire *Die Conscriptionsordnung der römischer Kaiserzeit*, qui formait deux articles dans l'*Hermes* de 1884. Suivent quatre articles sur les magistrats supérieurs romains, préfets, consuls, et deux sur la chronologie. Le reste du volume embrasse l'époque barbare et chrétienne. On y remarque notamment les *Ostgothische Studien* et l'étude des sources de Paul Diacre. Deux comptes rendus des deux premières parties de Gerlach et Bachofen, *Die Geschichte der Römer*, terminent le volume. Ces articles, très courts et très défavorables, avaient paru sans signature dans le *Centralblatt*. Ils ont été recueillis parce qu'ils marquent la position de Mommsen vis-à-vis des légendes romaines et font comprendre sa conception de l'histoire de Rome.

J. D.

---

**Imagines philologorum**. 160 Bildnisse aus der Zeit von der Renaissance bis zur Gegenwart. Gesammelt und herausgegeben von Alfred Gudeman. Leipzig et Berlin, Teubner, 1911. 40 p. in-4°. Prix : 3 Mk. 20.

Ce recueil contient cent soixante portraits de philologues. Il commence avec Pétrarque et finit avec Krumbacher. Un certain nombre de figures manquent, parce qu'il n'y a pas de portraits connus ; ainsi H. Estienne, Elsmley, Bernays, Valckenaer. Le portrait de Munro est arrivé trop tard. La France est assez mal représentée. On cher-

cherait ici en vain Letronne, Millin, les Lenormant, Longpérier, Caylus, Dübner, Tillemont, Lebeau (on a Gibbon), Guigniaut (on a Creuzer), Littré, Graux. Pour les plus anciens portraits, la question d'authenticité ou d'exactitude se pose. Les indications que M. Guderman donne dans la table sur leur provenance permettent rarement de les discuter.

H. W.

---

Ernst Mayer, **Italienische Verfassungsgeschichte von der Gothenzeit bis zur Zunftherrschaft.** Leipzig, A. Deichert (G. Bœhme), 1909, 2 vol. in-8° ; XLVIII-464 et XI-598 p. Prix : 29 Mk.

Cet important ouvrage est divisé en quatre livres.

1° Le peuple. M. Mayer décrit d'abord la condition des hommes libres et définit les termes ordinaires dans les textes et dans le droit : *arimanni, exercitales, liberi, primi, nobiles, adalingi*, etc. La persistance de l'élément romain en face de l'élément longobard forme un épisode très important dans cette période d'évolution de l'Italie. Finalement, la langue des envahisseurs disparait. Tout un passé subsiste, transformé, mais encore reconnaissable aux termes de *curiales, senatores, principes, patricii*. La double influence des juristes et des clercs romanise la monarchie. Un chapitre est consacré à chacune de ces deux classes. Dans l'un, on voit se développer, en liaison étroite avec le système judiciaire, l'activité des hommes de loi, *advocati, procuratores, tabellarii*, et surtout cette institution si caractéristique du notariat, dont M. M. poursuit les progrès d'abord dans les domaines soustraits à la puissance longobarde (Naples, Gaëte, Amalfi, Sorrente, Rome, Ravenne, Venise), puis dans le royaume barbare. Dans le chapitre suivant, on trouve une esquisse de la situation particulière faite au clergé, spécialement par le célibat et l'immunité. Le droit des étrangers et des Juifs, celui des hommes dont la liberté est restreinte ou enlevée, est exposé en détail. Un chapitre sur l'organisation de la puissance privée du maître et des diverses fonctions des employés et des serviteurs dans son bien termine cette première partie.

2° Les moyens de la puissance publique. Un des plus puissants moyens d'action dans cette société est le serment, qui lie les inférieurs aux supérieurs, qui établit une communauté entre les habitants (serment communal) et dont les effets juridiques sont variés aussi bien dans le droit public que dans le droit privé. Les ressources de l'État consistent en revenus domaniaux et en contributions ou impôts. La nature des domaines et leur organisation sont décrites dans le plus exact détail. Les contributions et les impôts sont énumérés et définis avec le personnel chargé de les percevoir. A ce chapitre se rattachent les monopoles, frappe de la monnaie, monopoles commerciaux, mines, biens sans maître. L'armée est une troisième caté-

gorie de moyens de la puissance publique. M. M. suit ici rigoureusement l'ordre chronologique et traite de l'armée dans les derniers temps de l'Empire romain, de l'armée byzantine dans le sud de l'Italie après la restauration de l'autorité impériale, au temps des Longobards et des Francs, dans la période suivante, dans l'obédience normande. Le service public termine cette partie et amène à caractériser les divers rapports de vassalité qui existaient chez les Longobards, les Francs et les Normands.

3° La constitution de l'État. Avec ce livre commence le deuxième volume. Le sujet est ici très complexe. M. M. distingue d'abord le pays d'obédience romaine, le royaume longobard et le domaine des Normands. Dans chacun de ces États, il considère le pouvoir central et les provinces. La première partie, sur le pays romain, est un excellent résumé de l'administration de l'exarquat et de Rome, et des terres qui s'y rattachent, dans cette période de transition où il est si difficile de s'orienter. L'auteur est obligé de mêler constamment le récit et la description ; car la situation change avec le temps, ainsi que les charges et les relations des personnes. On trouvera là aussi sur les thèmes d'Italie et sur l'administration byzantine des renseignements de première main.

4° La constitution de la cité. Le sujet a plus d'unité. Après avoir montré ce qu'est la *civitas* et comment s'y rattache le pays d'alentour, M. M. traite de la justice locale, de l'évêque, de la commune avec ses *consules de communi*, de l'administration du territoire qui entoure la cité. Un dernier chapitre est consacré aux subdivisions de la ville, portes, quartiers, paroisses, corporations de métier, etc.

Ce livre considérable sera toujours à portée de la main sur la table des savants qui s'intéressent à l'histoire de l'Italie dans la période qui va de la fin de l'antiquité au milieu du moyen âge. Il s'en dégage une impression très nette. C'est que l'Italie, dès la fin de l'antiquité, tend à prendre l'aspect qu'elle gardera si longtemps. On voit dans le livre de M. M. s'élaborer peu à peu tous les traits d'une Italie morcelée, divisée en municipes, vouée aux rivalités et à la domination des corporations. Il semble que tous les maîtres qui se succèdent n'ont pas d'autre mission. Mais ne vaudrait-il pas mieux dire que ces régimes, si variés, d'origine si opposée, ne sont que comme des inondations momentanées ? Une fois le flot écoulé, le vieux sol italien reparaît, toujours le même, tel qu'on l'a sous les yeux pendant l'antiquité, avec ses municipes disséminés et ce qu'on pourrait appeler la forme urbaine de la vie rurale.

M. Mayer a dépouillé tous les textes et tous les documents d'archives qui pouvaient le renseigner. Il connaît aussi bien les travaux modernes que les chartes. Un index de vingt colonnes permet aisément de retrouver une définition ou un renseignement. Il sera particulièrement précieux pour la lecture et l'explication des textes rela-

tifs à cette période. C'est une sorte de lexique des termes historiques et techniques.

A. BARNOLY.

---

**Philipp II August**, Kœnig von Frankreich, von Dr Alexander CARTELLIERI, ord. Professor an der Universitaet Iena. Band III : Philipp-August und Richard Loewenherz (1192-1199). Leipzig, Dyk; Paris, Le Soudier, 1910, XXIII, 266 p., 8°; prix : 12 fr. 50.

Il y a plus d'une dizaine d'années que parut le tome premier du grand ouvrage de M. A. Cartellieri sur Philippe-Auguste; il avance lentement, mais sûrement [1]; ce troisième volume, divisé en deux livres (VI et VII), embrasse le récit des sept années de luttes entre le roi de France et Richard Cœur-de-Lion, récit assez difficile à faire à cause des imprécisions chronologiques nombreuses que l'historien rencontre sur son chemin, grâce à l'état défectueux des sources [2]. M. Cartellieri s'est efforcé, la plupart du temps avec bonheur, de fixer, avec plus de rigueur que ses devanciers, les détails de ces rencontres incessantes, de ces conflits sauvages, de ces dévastations impitoyables qui caractérisent, plus que de véritables batailles, le conflit acharné des deux anciens alliés devenus ennemis mortels. Le livre VI nous fait connaître l'activité politique de Philippe-Auguste pendant l'absence et la captivité de Richard, son alliance avec Jean-sans-terre, les premières conquêtes en Normandie, l'épisode bizarre du mariage avec Ingeborg, la princesse danoise et le divorce royal (août-novembre 1193) [3]. Le livre VII narre la reprise des hostilités, après la mise en liberté du roi d'Angleterre par l'empereur Henri VI, et après une réconciliation très passagère en décembre 1195. L'auteur s'arrête naturellement aux faits d'importance majeure pour l'histoire générale, l'attitude de Philippe-Auguste vis-à-vis de Bauduoin de Flandres (1194-1196) et dans la question de la succession d'Allemagne, où il prend parti pour Philippe de Souabe tandis que Richard et le comte de Flandres se déclarent pour Othon IV. C'est au milieu de ces conflits politiques plus graves, à côté desquels les faits de la petite guerre dans les provinces de l'ouest semblent de bien maigre importance, que Richard disparait subitement de la scène au siège du château de Chalus (6 avril 1199) et c'est à cette date que s'arrête pour le moment le récit de M. Cartellieri; le parallèle qu'il trace, en finissant, entre les deux rois (p. 208-209),

1. Sur le volume II, voy. *Revue Critique*, 9 juillet 1908.

2. Le nouveau volume s'ouvre par une bibliographie très soignée.

3. On ne peut se faire une idée nette de la personnalité de cette pauvre princesse (*bleibt völlig schattenhaft* (p. 62)); on ne connait pas même son âge. A propos des « tourments » (*koerperlich-seelische Qual*) de Philippe-Auguste à cette occasion, il est intéressant de rappeler l'explication donnée par Auguste Brachet dans sa *Pathologie des rois de France*; sur la question délicate de la cohabitation des deux époux, l'auteur se contente d'opposer la négation de Philippe-Auguste à l'affirmation d'Ingeborg (p. 66).

nous semble d'une parfaite justesse [1]. Son travail présente sans doute un peu trop, pour le goût français, le caractère d'*Annales*; c'est trop souvent un simple répertoire des événements du règne, rangés d'après leur ordre chronologique, entremêlant forcément les faits les plus divers, ceux d'ordre politique ou d'ordre militaire avec les épisodes de la vie intime du monarque, et l'on peut concevoir une biographie mieux ordonnée sinon plus vivante du roi capétien: mais les matériaux de cette biographie ont été réunis ici avec tant de soin, triés et appréciés avec une critique si sûre et pénétrante, qu'il sera facile désormais d'en faire un usage un peu plus artistique.

Le volume se termine par quelques chartes inédites de Philippe-Auguste, par le catalogue des Actes de Richard et de Jean sans terre, et par des tables généalogiques qui nous orientent sur les familles d'Ingeborg et d'Agnès de Méranie [2]. L'auteur y a joint quelques *additions* et *rectifications* pour les deux premiers volumes.

E.

---

**Der Beichtvater der heiligen Elisabeth und der deutsche Inquisitor Konrad von Marburg** († 1233) von Paul Braun, 85 p. 8°.

Dans un numéro précédent de la Revue [3], nous avons rendu compte brièvement de la thèse doctorale de M. P. Braun, consacrée à Sainte-Elisabeth de Thuringe et à son confesseur le rude inquisiteur Conrad de Marbourg. L'auteur a repris son travail dans les *Beitrage zur hessischen Kirchengeschichte* (1910, cahier IV, p. 248-300, et cahier V, p. 331-364) et nous en offre ici un tirage à part. On ne saurait signaler de notables différences entre les deux études pour les premiers chapitres. M. B. s'étend ici plus longuement sur le rôle d'inquisiteur de Conrad, qui se montra l'instrument dévoué des sévérités du pape Grégoire IX et agita profondément l'Allemagne de 1231 à 1233, alors qu'il poursuivait à travers les régions rhénanes les hérétiques prétendus ou réels, secondé par P. Conrad Torso et par un laïque Jean le Borgne, qui formait avec les deux moines une trinité de féroces persécuteurs. M. B. n'a pas tenté d'innocenter, comme certains apologistes récents, ces personnages, qu'on a voulu laver de tout reproche de cruauté; il se borne à déclarer que le fanatisme de Conrad fut sincère et qu'il n'a jamais agi par haine personnelle ni par cupidité [4].

1. Richard fut, dit-il, un brillant météore au ciel de son époque, mais un homme de *son* temps seulement; le roi de France, qui n'attachait aucune importance à l'éclat extérieur, a su « tirer une lettre de change sur l'avenir lointain » et reste un grand roi pour la postérité.

2. D'où M. C. sait-il qu'Agnès aimait le roi d'un amour si exalté? (*Sie muss den Koenig schwaermerisch geliebt haben*) (p. 132).

3. Année 1910, t. I, p. 23.

4. Cela peut être exact pour le compte de Conrad, mais cela n'est pas absolument prouvé pour ses acolytes.

Ce qui est certain, c'est qu'une partie du clergé séculier lui était hostile et que les archevêques de Trèves et de Mayence enrayèrent, autant qu'ils le purent, son activité néfaste. Quand le procès intenté au comte Henri de Sayn, à Mayence, se termina par un acquittement (1233), l'inquisiteur porta plainte au pape, qui cassa le jugement; mais Conrad ne put profiter de son succès, car il fut assassiné peu après en retournant à Marbourg, le 30 juillet 1233, avec le moine qui l'accompagnait. Peu après Torso fut poignardé à Strasbourg par un patricien qu'il accusait effrontément d'hérésie, et Jean, convaincu de différents méfaits, fut pendu à Friedberg, en Hesse. C'est ainsi que disparut le triumvirat, si redoutable pendant quelques années aux hérétiques allemands ou prétendus tels. On acceptera volontiers dans leur ensemble, les conclusions de M. Braun sur cet épisode lugubre de l'histoire ecclésiastique du XIII[e] siècle.

R.

---

**Kirchengeschichte Deutschlands**, von D. Albrecht Hauck, Professor in Leipzig. Fünfter Theil : Das spaetere Mittelalter, erste Haelfte. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1911, VIII, 582 p. gr. 8°. Prix : 13 fr. 10.

Le savant historien de Leipzig continue dans le présent volume sa grande *Histoire ecclésiastique de l'Allemagne* dont nous avons longuement parlé ici, à l'occasion du quatrième volume. Cette première moitié du tome cinquième nous donne, en près de six cents pages, le tableau de l'Allemagne ecclésiastique et religieuse durant l'apogée et la lente décadence du pouvoir pontifical, du milieu du XIII[e] siècle à l'année 1374. Dans une série de sept chapitres M. Hauck nous expose d'abord la situation réciproque de l'Empire et de la Papauté, d'Innocent IV à Grégoire X ; il énumère ensuite toutes les seigneuries ecclésiastiques, évêchés et abbayes du Saint-Empire, indiquant leurs mutations et leurs destinées diverses durant cette époque, sans se perdre cependant dans les détails infinis de l'histoire locale[1]. Il nous dépeint l'activité pastorale des hauts dignitaires de l'Eglise, l'activité des universités, les élucubrations de la scholastique, l'enseignement théologique dans les cloîtres, et les écoles conventuelles bénédictines, dominicaines et franciscaines, avec tous leurs docteurs, célèbres alors et bien oubliés de nos jours, Engelbert d'Admont, Thierry de Freiberg, David d'Augsbourg, Lambert de Ratisbonne, etc.

Nous avons lu avec un intérêt tout particulier le chapitre cinquième, consacré à l'activité du bas clergé (*Die Arbeit des geistlichen Amtes)* à la vie religieuse (fêtes, processions, etc.), à l'exercice de la discipline

---

1. La substance de ce chapitre avait paru déjà dans un mémoire publié dans le recueil des publications de la *Société royale des sciences* à Leipzig et dont nous avons parlé ici l'année dernière.

ecclésiatique, et le sixième, dans lequel l'auteur a réuni une foule de données curieuses et nouvelles sur *la piété des laïques* dans les différentes régions de l'Empire, sur les beghards et les béguines, les tiers-ordres, etc.; c'est un tableau très vivant de la vie religieuse des masses d'alors. Un dernier chapitre, le septième, reprend le récit de la grande lutte entre le Saint-Siège et les rois d'Allemagne, de Grégoire X à Benoît XII, et s'arrête surtout à l'époque de Louis de Bavière; l'auteur donne l'analyse des débats qui s'élevèrent alors avec tant d'âpreté entre les théoriciens de l'omnipotence papale et les défenseurs de la souveraineté temporelle.

Ce nouveau volume de l'*Histoire ecclésiastique d'Allemagne* est tout à fait digne de ses aînés; on y admire le dépouillement consciencieux et critique des sources les plus diverses, réunies par un labeur énorme, l'abondance des faits précis sur lesquels s'appuient les idées générales de l'auteur, exposées dans un style sobre et nerveux. Il faut vivement souhaiter que la continuation de ce beau travail d'ensemble ne se fasse pas trop longtemps attendre.

R.

---

Albert de Berzeviczy, **Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie (1457-1508)**, tome I. Paris, Champion, 1911, XXIII-267 p. in-16. Avec 3 tableaux généalogiques (*Bibliothèque hongroise*, tome III).

En 1908, M. de Berzeviczy, président de l'Académie et de la Chambre hongroises, publia dans la collection des *Monographies historiques* un ouvrage, en magyar, sur la reine Béatrice, épouse de Mathias Corvin. Le livre eut un grand retentissement en Hongrie, car non seulement M. de Berzeviczy avait trouvé dans les différentes archives italiennes et austro-hongroises des documents inédits sur Béatrice et sa famille, documents qui lui ont permis de présenter la reine, peu aimée des Hongrois de son temps, sous un jour plus favorable, mais il a encore pu donner, grâce à ses recherches, un tableau beaucoup plus détaillé et beaucoup plus exact de la Renaissance hongroise sous Mathias Corvin que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. M. de Berzeviczy réunit, en effet, les qualités de l'historien à celles d'un critique d'art. Ses travaux sur l'Italie, sur le Cinquecento, sur le Paysage au XVII^e^ siècle le prouvent suffisamment.

Son ouvrage sur Béatrice méritait donc d'être traduit en français. La *Bibliothèque hongroise* s'en est chargée. Le premier volume qui vient de paraître, avec une introduction de M. Gustave Heinrich, secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, qui retrace l'activité littéraire et politique de l'auteur, donne les trois chapitres suivants: *Les années d'enfance et de jeunesse* (1459-1475), *Les noces* (1476), *Compagne de règne* (1477-1485). Les lecteurs français seront heureux de trouver, au moins une partie de l'ouvrage hongrois — car tout

n'est pas traduit. Ils feront connaissance avec cette princesse de la maison d'Aragon, sœur d'Eléonore d'Este, ils verront de quelle façon elle est arrivée au trône de Hongrie, et comment elle a introduit les savants et les artistes italiens à la Cour du plus puissant monarque magyar.

Trois tableaux généalogiques des maisons d'Aragon, de Sforza et d'Este complètent ce volume qui sera bientôt suivi d'un second où nous trouverons les efforts de Béatrice pour s'assurer le trône après la mort de son époux, sa déception et sa retraite à Naples.

Dans l'édition française on a dû renoncer à reproduire les nombreuses illustrations (16 planches et 189 fig.) de l'édition magyare, mais tel quel ce livre prouvera que la Hongrie possède en M. de Berzeviczy un historien de premier ordre qui représente dignement à l'étranger l'Académie hongroise.

I. Kont.

---

**The eclogues of Baptista Mantuanus.** Edited, with introduction and notes, by W. P. Mustard. Baltimoré, The Johns Hopkins press, 1911, 156 p., petit in-8°. Prix : 6 sh. 6.

Baptista Mantuanus s'appelait en réalité Spagnolo. Du moins tel était le nom sous lequel était connu son père, originaire de Grenade, et dont la famille portait celui de Moduer ou Modover. Baptista naquit à Mantoue, le 17 avril 1448, fut l'élève de Gregorio Tifernate et de Georges Merula, étudia la philosophie à Padoue, entra vers 1466 au couvent des Carmes de Mantoue, fut nommé lecteur au couvent de Saint-Martin de Bologne en 1472, puis prieur de celui de Mantoue en 1479-1480, vicaire-général de la congrégation mantouane des Carmes à diverses reprises, fit à cette occasion plusieurs voyages à Rome, devint prieur de Lorette en 1489, enfin général de tout l'ordre des Carmes en 1513. Il mourut le 20 mars 1516, à Mantoue, au moment d'aller ménager la paix entre François I et le duc de Milan en qualité de légat apostolique. Ce fut un écrivain très fécond, en relation avec tout ce que son époque comptait d'humanistes : « Direz-vous que Baptiste Mantouan n'ait esté habile homme, qu'il n'ait fait aucune chose? Ses œuvres le nous tesmoignent tres-laborieux, et neantmoins il estoit carme [1] » Il a surtout écrit en vers latins.

Son œuvre principale est celle que M. Mustard réimprime d'après la première édition (Mantoue, 1498). Elle fut tout à fait célèbre et faillit supplanter les églogues de Virgile dans les écoles, surtout en Angleterre et en Allemagne. On appelait l'auteur *Christianus Maro*, à la suite d'Erasme, qui lui prédisait une gloire égale à son illustre

---

1. *Les Après-Dinées du Seigneur de Cholières*. éd. de Paris, 1879, p. 57 ; cité par M. M., p. 27, n. 74. Cet ouvrage est de 1587.

compatriote : « Nisi me fallit augurium, erit, erit aliquando Baptista suo concive gloria celebritateque non ita multo inferior, simul invidiam anni detraxerint[1] ». Avant sa mort, on dressait son buste entre celui de Virgile et celui du marquis François de Gonzague. Ces jugements favorables se répètent au cours de plus d'un siècle, en dépit des protestations des vrais connaisseurs de l'antiquité, Eobanus de Hesse, Vivès, Nicole Bérault, Lilio Giraldi, Jules César Scaliger. On le cite comme une autorité dans les grammaires et les lexiques. Grâce à cette diffusion, certaines de ses phrases deviennent proverbiales : *Semel insanavimus omnes* (*Ecl.*, 1, 118) ; *Regia res amor est* (3, 87) ; *Melior vigilantia somno* (1, 5) ; *Commoditas omnis sua fert incommoda secum* (2, 25).

Nous avons peine, aujourd'hui, à comprendre cet engouement. Nous partageons l'avis de Fontenelle : ce versificateur abondant n'a rien de commun avec Virgile que d'être de Mantoue. Il a conçu l'églogue comme un cadre à lieux communs de morale : la conduite des riches à l'égard des poètes, la comparaison de la ville et de la campagne, la conversion religieuse, la religion des paysans, les mœurs de la cour romaine, la controverse des observantins et des non-réformés, surtout la femme et l'amour, sujets des quatre premières églogues. La quatrième églogue est une invective contre les femmes dont l'inspiration rattache Mantuanus aux poètes du moyen âge. Un passage resté célèbre énumère les défauts de la femme en huit vers et trente quatre épithètes. Le ton satirique apparaît assez souvent dans les autres églogues. On pourrait peut-être en tirer quelques traits de mœurs. Le principal défaut de l'auteur est sa propre facilité. S'il trouve une formule heureuse, il la gâte aussitôt en la répétant par des synonymes. L'énumération dont je viens de parler est ainsi précédée de deux vers, qui ne sont pas sans effet quand on les isole : « Flet, ridet, sapit, insanit, formidat et audet, Vult, non vult, secumque sibi contraria pugnat ». Le procédé paraît déjà dans ces derniers mots et s'étale dans la suite. Enfin, il manquait complètement de goût. S'il n'a pas les libertés de langage galant qu'ont souvent ses contemporains, il est grossier quand il fait prendre certaine précaution à un de ses bergers au moment d'entamer un long discours.

Ce n'est donc pas à cause de leur mérite que M. M. réédite ces églogues. Mais elles tiennent une grande place dans l'histoire littéraire. Les écrivains du xv^e^, du xvi^e^ et du xvii^e^ siècle sont pleins de réminiscences de Mantuanus. On le cite comme un auteur connu du lecteur. M. M. le montre abondamment pour la littérature anglaise. Il ne peut épuiser le sujet pour les autres littératures. Le travail serait à faire pour la nôtre par quelqu'un de nos érudits en philologie fran-

1. Lettre à Henry de Bergen, éd. Allen, I, 163. Cité *ib.*, p. 31.

çaise qui savent le latin [1]. Une autre question, qui me paraît avoir été négligée par M. M., est celle de la place de Mantuanus dans l'histoire de la pastorale.

M. Mustard a traité son auteur comme un ancien; il donne même un aperçu de sa syntaxe, de sa métrique et de son vocabulaire. Un index de tous les mots n'eût pas été inutile. Le texte est suivi d'un commentaire abondant qui complète l'introduction déjà très nourrie. La masse de renseignements accumulés dans ce petit volume est considérable et témoigne de recherches approfondies.

H. W.

---

**Luther und das landesherrliche Kirchenregiment**, von D. Karl Holl, Professor in Berlin, Tubingen, Mohr (Siebeck), 1911, 60 p. 8°; prix : 1 fr. 85.

Ce mémoire de M. Holl a paru dans un cahier supplémentaire (*Ergaenzungsheft*) de la *Zeitschrift für Theologie und Kirche*, année 1911. L'auteur y examine l'attitude de Luther vis-à-vis de l'organisation de l'Eglise nouvelle telle qu'elle fut établie par les princes des Etats protestants de l'Empire et se demande jusqu'à quel point cette organisation répondait aux idées primitives du réformateur. La question a été très controversée dans ces dernières années et les savants qui l'ont traitée (Koehler en 1906, Drews et Hermelink en 1908, Karl Müller en 1910) ne sont nullement tombés d'accord. M. H. admet que les idées de Luther se sont *développées* sur ce sujet, de 1519 à 1527, mais il ne pense pas que *les bases* de sa conception d'une Eglise chrétienne aient changé. D'après lui, les *Instructions* de l'Electeur de Saxe, rédigées en 1527 et la préface de Luther aux *Articles de visitation* de 1528 sont en concordance parfaite. Il est difficile cependant de ne pas voir qu'au début, le professeur de Wittemberg était beaucoup plus libéral dans ses idées, beaucoup plus convaincu des droits de la communauté ecclésiastique autonome. Plus tard, il se résigna à voir l'autorité du prince s'ingérer dans les affaires de l'Eglise, parce que, disait-il, la majorité des sujets, chrétiens de nom seulement, sera toujours mauvaise et qu'il faut donc une autorité laïque sévère (*ein hart weltlich regiment*) pour les tenir en bride. Il avait d'abord voulu que la communauté elle-même dirigeât ses destinées; mais après les expériences si pénibles des démêlés avec Carlstadt et de la guerre des paysans, il en vint à proclamer que le chef de l'Etat devait régler les *externa* de l'Eglise (l'administration de ses biens) et bientôt aussi les *interna* de la foi. Son bon Electeur devient « l'épée de l'Eglise », le « *Notbischoff* » qui détiendra le pouvoir et contiendra les récalcitrants. Sans doute, Luther n'abandonna

---

1. M. M. fait un rapprochement entre Mantuanus 4, 112 : *extremis gaudet*, et La Bruyère, *Des femmes*, 53 : « Les femmes sont extrêmes ». Il y a une nuance; mais la rencontre est au moins curieuse.

pas entièrement, en théorie, ses idées d'autrefois ; on peut admettre qu'il *subit* l'ingérence de l'Etat dans les affaires ecclésiastiques plutôt qu'il ne la *désire*[1]. Mais en tout cas, les faits furent plus puissants que les théories ; le réformateur, ayant besoin de l'appui des princes, se résigna de bonne heure à leurs prétentions et je ne suis pas bien certain qu'à la fin il en ait été aussi désolé que le veut M. Holl.

R.

---

**Geschichte des Osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt,** von N. Jorga, Professor an der Universitaet Bukarest. Vierter Band. Gotha, F.-A. Perthes, 1911, xviii-512 p. 8°. Prix 12 fr. 50.

On ne peut que féliciter M. Jorga de la rapidité avec laquelle se succèdent les volumes de son *Histoire de l'empire ottoman*[2]. Ce tome quatrième nous montre tout d'abord la reprise de la lutte offensive de l'Islam contre la chrétienté, reprise due bien moins aux sultans insignifiants eux-mêmes (Mourad IV, Ibrahim, Mohammed IV, etc.) qu'à la puissante famille des grands-visirs qui se succèdent depuis 1640, (Mohammed Kœprili, Achmet Kœprili, Kara Mustapha, le beau-frère de ce dernier), maintiennent la domination turque sur le Danube et l'établissent en Crète et dans l'Ukraine. La réaction commence avec la campagne malheureuse contre Vienne (1683); puis les révolutions militaires, les coups d'état se succèdent à Stamboul ; les défaites de Mohacs (1687), de Szalankemen (1691), de Zenta (1697) amènent le traité de Carlowitz (1699) qui restitue définitivement à la maison de Habsbourg la Hongrie et la Transylvanie. C'est en vain qu'un rajeunissement de l'empire ottoman est tenté par les *effendis*, la classe savante, plus éclairée. Aux antagonistes anciens vient s'ajouter, dès la fin de la première décade du xviii<sup>e</sup> siècle, la puissance moscovite, et dorénavant Autrichiens et Russes rivalisent d'efforts pour refouler les Infidèles, affaiblis par des dissensions intestines. Si les Habsbourgs atteignent l'apogée de leur influence dans la péninsule balkanique, après les victoires du prince Eugène, par le traité de Passarowitz (1718), les souverains de Saint-Pétersbourg commencent à viser Constantinople, dès le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle ; leur campagne de 1768 et le traité de Koutschouk Kainardschi (juillet 1774), arraché au sultan Abdul Hamid, donne pour un temps à la Russie l'influence prépondérante sur la politique extérieure et même sur les affaires intérieures de la Turquie. C'est à cette date que s'arrête le nouveau volume du professeur de Bukarest, dans lequel il a retracé, principalement d'après

1. Il a dit quelque part que les *visitateurs* des Eglises devraient être « les vrais évêques », alors que le prince n'est à ses yeux qu'un « *notbischof* », un pis-aller d'évêque.

2. Voy. *R. Crit.* du 11 novembre 1909 et du 29 décembre 1910.

les sources italiennes et roumaines, la lente décadence de l'empire de Soliman-le-Grand. Si les péripéties des guerres extérieures de la seconde moitié du XVII[e] siècle et celles du XVIII[e] siècle nous sont assez familières par les récits des historiens occidentaux, on trouvera bien des données intéressantes sur la situation interne de la Turquie à cette époque, sur l'administration de ses provinces [1], sur la vie privée de ses souverains plus ou moins éphémères, etc. La ténacité singulière avec laquelle, « l'homme malade », alors déjà condamné par les médecins politiques, se refuse à mourir, ressort avec netteté du récit de notre historien ; grâce à la rivalité jalouse des docteurs ennemis, la maladie dure toujours, mais l'agonie finale est encore loin.

E.

---

D'Ancona (Alessandro). **Viaggiatori e avventurieri.** Florence, Sansoni, 1911. In-8[e] de VIII-554 p., 5 francs.

Parce que ce volume m'est dédié en souvenir de trente ans d'amitié et d'assistance réciproque, ce n'est peut-être pas une raison pour que je renonce au plaisir de l'annoncer. Des éloges donnés à M. D'A. ne passeront jamais pour inspirés par la complaisance. Il y a du reste un moyen simple d'indiquer l'intérêt du recueil sans un seul mot de compliment ; c'est d'énumérer les treize morceaux, parus à diverses époques, qu'il y rassemble avec des additions et des corrections. Ces morceaux se rapportent à des personnages qui sont tous de curieux originaux..... quand ils ne sont pas des hommes — ou des femmes — de génie. Et ces personnages, pour la plupart, appartiennent à notre pays : en tête, Montaigne, dont on sait que M. D'A. a réimprimé jadis le Voyage avec une incroyable richesse d'annotation ; à la fin, Châteaubriand, M[me] de Staël, Lamartine, Musset (en compagnie de Byron, Shelley, Keats), sur lesquels il complète, en le louant avec raison, le livre de M. U. Mengin, *L'Italie des romantiques*. Trois autres morceaux roulent sur des récits de voyages en France, un fait en 1645 par Giov. Rucellai, membre d'une ambassade qui venait offrir à Louis XIII la condoléance de Florence pour la mort de sa mère (on y trouve une description instructive du Paris de ce temps-là), un autre d'un Bolonais, Sebast. Locatelli, venu chez nous vingt ans plus tard, un dernier de G. B. Malaspina en date de 1786 ; dans l'intervalle, M[me] du Bocage et Louis Dutens ; celui-ci, né protestant à Tours en 1730, vit dans le grand monde anglais, puis dans le grand monde européen et publie ses mémoires, en y effaçant tout ce qui flatterait la malignité, mais non tout ce qui pique : témoin Kaunitz volant les

---

1. N'y a-t-il pas quelque exagération dans les récits de Lucas (p. 381-383) d'après lesquels aux Etats barbaresques nous voyons un bey littéralement *mangé* par ses sujets révoltés ?

papiers d'un ambassadeur, puis s'excusant avec la plus impertinente courtoisie de lui avoir donné la peine de les réclamer; et un homme d'État anglais qui, conférant avec Pitt alité dans une chambre glaciale, esquive un rhume en se fourrant dans le lit inoccupé de Mme Pitt. Enfin viennent deux études sur Casanova, l'évasion d'un détenu du Saint-Office, etc.

M. D'A., en composant les divers morceaux de ce recueil, caressait le projet de deux travaux d'ensemble, une étude générale sur les voyageurs étrangers en Italie et les voyageurs italiens en Europe et une étude générale sur les Italiens honnêtes ou suspects qui, au XVIIIe siècle, allèrent chercher les aventures hors de la Péninsule. Il l'a abandonné, avec raison; l'un et l'autre de ces travaux eût manqué d'unité. En revanche, il va nous donner une biographie de Scipione Piattoli, le secrétaire du prince Adam Czartoryski, avec lequel nous entrerons dans les douleurs de la Pologne expirante et quelquefois dans les secrets de la politique européenne au temps de Napoléon Ier. Ayant autrefois servi d'intermédiaire entre l'auteur et quelques Polonais de France, je puis certifier que l'ouvrage sera le fruit d'une enquête patiente et pénétrante où l'on reconnaîtra ce que M. Rodolfo Renier appelait un jour *la sconfinata erudizione del D'Ancona*.

Charles Dejob.

---

**Annales de la Société J.-J. Rousseau.** Tome VI, 1910. Genève, Jullien, in-8°, p. 384. Fr. 10.

Les éditeurs des *Annales J.-J. Rousseau* ont réservé le tome VI tout entier à un seul sujet et à un seul collaborateur : le séjour du philosophe en Angleterre, en 1766-67, lettres et documents inédits publiés par M. Louis Courtois. A vrai dire, les documents principaux, les lettres de Rousseau à son hôte Richard Davenport, ne sont pas inédits, puisque une publication antérieure de M. Dufour nous les avait fait connaître (V. *Revue* du 6 mai 1911), et elle contenait même trois lettres, celles du 25 juin 1766, des 19 et 21 mars 1767, qui manquent, je ne sais pourquoi, dans les *Annales*, M. C. ayant puisé au même fonds du British Museum que M. Dufour. Cependant la nouvelle publication ne fait pas double emploi avec la précédente, car elle nous apporte d'autres pièces inconnues et non moins précieuses. D'abord quelques lettres de Rousseau écrites à d'autres correspondants que son hôte et le livre de dépenses qu'il a tenu à Wootton, puis surtout les lettres de ses nombreux admirateurs, si intéressantes pour l'histoire de la popularité du philosophe hors de France. Nous avons ainsi 47 lettres de R. Davenport lui-même, affectueuses, mais brèves et précises; 14 lettres de Daniel Malthus, le père de l'économiste, débordantes et verbeuses au contraire; 9 lettres de lord Nune-

ham sur la vente des estampes de Rousseau ; 7 lettres de L. Dutens sur celle de sa bibliothèque ; 8 lettres de Roustan relatives surtout aux dissensions de Genève ; 5 billets enjoués de Mary Dewes, la spirituelle nièce du voisin de Wootton, Granville ; 5 longues lettres du cousin Jean Rousseau touchant la querelle avec Hume ; enfin diverses lettres ou billets de lecteurs fervents de toute sorte, grands seigneurs, officiers, professeurs, etc., les unes en anglais, d'autres en un français gauche, l'une d'elles même en latin, celle d'un brave chirurgien de Spalding. Enfin M. C. a ajouté à cette correspondance quelques lettres échangées entre Davenport et ses amis et se rapportant à Rousseau. Il a pourvu d'abondantes notes les lettres mêmes du philosophe, mais s'en est montré trop avare pour celles de ses correspondants.

Quant à l'étude qui ouvre la publication, elle a été très soignée et se lit avec le plus vif intérêt. L'auteur, après avoir suivi le projet de voyage jusqu'à sa réalisation, nous renseigne minutieusement sur les divers séjours de Rousseau à Londres et à Chiswick, avant le choix définitif de la résidence de Wootton. Celle-ci nous est décrite d'une manière très vivante ; on sent partout l'observateur qui a vu de ses propres yeux et à qui est devenue familière dans ses moindres recoins la retraite de l'exilé. Sur tous les personnages auxquels ce séjour de dix-huit mois mêla Rousseau, l'érudition de M. C. nous a donné une foule de renseignements précis, recueillis sur place. Tout ce chapitre de la biographie de Rousseau — en mettant à part la querelle avec Hume qui constituerait une étude spéciale — n'avait pas encore été présenté d'une manière aussi nourrie, et la publication des documents de M. C avec l'étude qu'il en a tirée restera, parmi les contributions à l'étude de Rousseau que nous devons au recueil des *Annales*, une des plus neuves [1].

L. R.

---

Eugène Rigal. **De Jodelle à Molière,** Tragédie, Comédie, Tragi-comédie. Paris, Hachette, 1911, in-18, p. 302. Fr. 3. 50.

Eugène Lintilhac, **La Comédie, de la Révolution au second Empire** (Histoire générale du théâtre en France, V). Paris, Flammarion, sans date (1911), in-18, p. 532. Fr. 3.50.

I. Les huit articles, de date déjà ancienne pour la plupart, groupés par M. Rigal sous ce titre, appartiennent tous au domaine longtemps exploré par l'auteur, à la littérature dramatique qui a préparé notre théâtre classique. Le premier est une revue rapide des types conventionnels de la comédie au XVIe siècle, le vieillard amoureux, la femme d'intrigue, le valet, le parasite, le pédant, le soldat fanfaron. Du second,

---

1. P. 137, ne faudrait-il pas lire *hors*, au lieu de *pour* ? P. 236, écrire Schwedt, et non *Schweit*.

le plus développé de tous (p. 31-138), sur la mise en scène dans les tragédies du xvi[e] siècle, je ne dirai rien, ayant rendu compte de l'étude, quand elle parut en tirage à part. (V. *Revue* du 26 février 1906); j'ajoute seulement qu'ici elle est complétée dans un troisième article par quelques menus détails sur la *Sophonisbe* de Mairet, fournis par une comparaison des trois éditions de 1596, 1601 et 1604. Les quatre morceaux suivants sont relatifs à Corneille et à l'évolution qu'il a fait subir à la tragédie, en transformant les moyens dramatiques de la tragi-comédie, pour les faire servir, un peu timidement encore dans le *Cid*, avec une pleine conscience dans *Polyeucte*, à la forme plus spiritualisée et plus sévère de l'art classique, quitte à retourner parfois, comme avec *don Sanche*, à une dramaturgie chère à sa jeunesse. Il y a dans tout ce groupe d'articles d'intéressants aperçus, souvent des rectifications de détail et une appréciation juste des rapports de la poétique de Corneille avec celle de ses contemporains et de ses prédécesseurs. Le dernier morceau enfin, beaucoup plus bref, signale une source de l'*Etourdi* qui avait jusqu'ici à peu près échappé aux Moliéristes ; M. R. fait voir comment le *Parasite* de Tristan l'Hermite, en partie pour l'intrigue et totalement pour le dénouement, a été utilisé à côté de l'*Inawertito* de Barbieri. L'ensemble de ces études forme donc une utile contribution à l'histoire des transformations de notre esthétique dramatique pendant et après la Renaissance.

II. Le cinquième volume de M. Lintilhac sur la comédie achève la première partie de l'histoire de notre théâtre. Cette période, relativement courte, un demi-siècle seulement, foisonne d'œuvres secondaires, oubliées pour la plupart. L'auteur ne pouvait retenir que les plus importantes ; il en a caractérisé beaucoup d'un mot bref et juste, mais à beaucoup il a fait l'honneur d'une analyse détaillée et de larges extraits, en choisissant parmi les plus représentatives du genre et réparant souvent les injustices du public et des critiques. Pour toutes, il s'est attaché à montrer leur place dans le développement général de la comédie et à quels titres divers elles préparent le brillant épanouissement de notre littérature dramatique dans la seconde moitié du xix[e] siècle ; l'étude de ces productions médiocres ou méconnues est indispensable à la généalogie des œuvres parfaites qui les ont suivies. L'historien envisage d'abord l'évolution de la comédie de mœurs dans le théâtre de la Révolution : il n'est qu'une mascarade grossière, les auteurs manquant du recul nécessaire, et s'il est gai, ce n'est que d'une gaîté macabre. Les véritables représentants de la tradition comique dans la satire des mœurs contemporaines sont Picard et Étienne ; mais, à la suite des auteurs révolutionnaires, ils considèrent aussi des groupes sociaux et non plus des individualités. M. L. a fait un commentaire détaillé et spirituel des meilleures de leurs œuvres, le *Duhautcours*, *la Petite ville*, *les Trois Quartiers* de

l'un, *les Deux gendres*, *l'Intrigante* de l'autre. Tous deux, de même que leurs émules, exploitent la veine de Lesage, mais ils mettent en œuvre des procédés qui annoncent déjà Scribe et parfois ils font pressentir les hardiesses de Dumas fils. L'auteur aurait pu glisser rapidement sur la comédie de genre qu'il aborde ensuite, s'il n'avait trouvé dans ces jolis riens également une préparation curieuse d'un talent prestigieux : avec leurs situations romanesques et le marivaudage du style les piécettes des Collin d'Harleville, des Pigault-Lebrun, des Creuzé de Lesser, etc., préludent à la comédie-proverbe de Musset et de son prédécesseur immédiat, Th. Leclercq. M. L. a eu raison de mettre celui-ci en pleine lumière ; malgré toute sa verve, Musset, qui lui doit beaucoup, ne parvient pas à l'éclipser, même s'il l'a fait oublier. Mais les chapitres les plus importants de l'étude du critique sont consacrés à Scribe ou à tout ce qui le prépare. C'est Scribe qui, en renouant avec la comédie d'intrigue de Beaumarchais, introduit par degrés le comique de mœurs dans le vaudeville transformé et s'élève dans ses meilleures pièces, *le Mariage d'argent*, *la Camaraderie*, à la grande comédie, ou du moins en approche bien près. M. L. a analysé Scribe par le menu, il l'a longuement cité (plus de cent pages !), il l'a vengé des dédains de juges trop sévères : mais ne s'est-il pas exagéré lui-même la valeur de la formule scribiste ? La critique qui n'a pas pour « la pièce bien faite » la même tendresse aveugle, continuera à se montrer moins généreuse pour ce virtuose de l'intrigue. Mais si l'on peut discuter sur les mérites de Scribe ou de tel autre au cours d'une si longue enquête, le public saura gré à l'auteur de lui avoir présenté de cette fin d'une moitié de notre histoire dramatique, en dépit d'une matière touffue, un exposé attachant, clair et bien enchaîné et d'avoir dégagé de la foule des œuvres ce qui proprement constitue la tradition de notre comédie nationale.

L. R.

---

G. Hanotaux, **La Fleur des Histoires françaises**. Paris, Hachette, 1911, in-16, III et 315 p.

Les bons Français, attristés par les progrès de l'antipatriotisme et de l'antimilitarisme, doivent accueillir avec reconnaissance les efforts des auteurs qui, délaissant provisoirement leurs études accoutumées, déploient tout leur talent à faire aimer la patrie. M. Hanotaux a écrit, non une histoire de France, mais un livre destiné à donner à la jeunesse le sentiment de notre vie nationale. Il représente notre pays sous les traits d'une belle personne, qui naît, grandit et se transforme. Rejetant l'ordre chronologique, il dépeint d'abord le territoire, puis les races qui s'y sont établies, et qui, fondues en un seul peuple, ont eu sans cesse à repousser les convoitises de voisins attirés par la richesse du sol, la clémence du ciel. Ayant raconté nos luttes contre

les envahisseurs étrangers, il expose l'action des Français au delà des frontières, et insiste sur le rôle magnifique de notre patrie dans le développement de la civilisation moderne. Rien de plus propre à inspirer le respect et l'amour de la France que de la montrer dans l'accomplissement de sa tâche au cours des siècles. M. H. ne tait pas les époques troubles de notre histoire, mais il fait dans nos malheurs une juste part aux erreurs du temps : il parle des guerres de religion et des guerres civiles en plaignant les vaincus sans anoblir les vainqueurs. Il ne raconte pas les prouesses de nos héros, mais il a quelques lignes éloquentes pour chacun des grands serviteurs de la France. Sans s'attarder à l'histoire littéraire, il caractérise en quelques mots, toujours heureux, l'œuvre et le talent des écrivains de génie qui ont tant contribué à accroître le prestige de l'esprit français, l'influence de la langue française. Les titres même de ses chapitres sont choisis avec soin et bonheur : le XVII<sup>e</sup> siècle est l'âge classique; le XVIII<sup>e</sup>, l'âge philosophique; la Révolution, l'âge politique et juridique ; le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, l'âge héroïque et l'âge lyrique ; les temps modernes, l'âge scientifique. Il conclut par une peinture éloquente de l'idéal français si élevé que l'auteur se croit en droit de promettre encore un bel avenir au peuple qui a de si nobles aspirations.

L'excursion de M. Hanotaux « aux jardins fleuris de notre France si jolie » est donc des plus heureuses. Il faut en louer également le but et l'exécution. Toutefois pour bien la goûter, il semble nécessaire de savoir plus d'histoire que n'en connaissent en général ceux chez qui l'antipatriotisme exerce surtout ses ravages.

A. BIOVÈS.

---

— Un de nos plus anciens collaborateurs, C. Em. RUELLE, a fait récemment à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une communication intitulée : *La cryptographie grecque*; *simples notes accompagnées de quarante-deux alphabets secrets*. La plupart d'entre eux étaient restés inédits. M. Ruelle, grâce aux indications de M. Henri Omont, a pu depuis en ajouter cinq. Outre ces quarante-sept alphabets, dont la clef est facile à reconnaître, il mentionne et quelquefois reproduit plus de trente phrases cryptographiques pour lesquelles la clef est à rechercher. Montfaucon, 1708, Ulrich Kopp (*Palaeographia critica*, 1829), V. Gardthausen (*Griechische Palaeographie*, 1879), ne se sont pas longtemps attardés sur cette branche curieuse de la paléographie. — C. G.

— En 1336, le pape Benoît XII se préoccupa de faire dresser un état des revenus et des charges de chaque maison appartenant aux Bénédictins; il voulait être documenté sur leur situation et pouvoir établir une réforme équitable. Il confia à divers personnages le soin de diriger cette enquête qui dut se faire dans beaucoup de provinces. Dans tous les cas, le regretté M. Léopold DELISLE a retrouvé pour plusieurs monastères des procès-verbaux qui nous édifient pleinement sur leur situation, sur l'exactitude et la sincérité des informations prises : ce sont

ceux qui ont trait à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille (ce document a été déjà publié dans l'édition du *Cartulaire*), à l'abbaye du Mont-Saint-Michel et aux prieurés qui en dépendaient en France et en Angleterre, au prieuré de Clitourp, enfin (c'est le plus important) à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Ces documents, avec un préambule explicatif et un résumé de leurs principales stipulations, sont publiés dans un des derniers mémoires qu'ait écrits L. Delisle, resté laborieux jusqu'à son dernier jour. Ayant pour titre : *Enquête sur la fortune des établissements de l'ordre de Saint-Benoît* en 1338, il a été inséré dans le t. XXXIX des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques* et tiré à part en in-4° de 54 pages (Paris, imp. Nat.; libr. C. (Klincksieck, 1910).

— M. G. des Marez, dont les travaux sur l'histoire économique et sociale des anciennes villes belges sont si appréciés des érudits, vient d'écrire un mémoire des plus substantiels sur *L'Apprentissage à Ypres à la fin du* XIII*e siècle* (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1911; in-8° de 48 pages; extrait de la *Revue du Nord*). C'est, dit-il, une contribution à l'étude des origines corporatives en Flandre. Il ne fait en effet remonter le début des corporations qu'aux premières années du XIVe siècle; auparavant les métiers étaient sous la dépendance des échevins. C'est d'ailleurs devant les échevins que se passaient les contrats entre patrons et apprentis ou leurs représentants. M. des Marez a retrouvé dans les archives d'Ypres une douzaine de ces actes, compris entre les années 1271 et 1290; leur étude minutieuse lui a permis d'en montrer tout le mécanisme, de marquer les conditions requises et de spécifier les obligations de chaque partie. — L. H.-L.

— M. Paul Sabatier, continuant la série de ses *Opuscules de critique historique*, sur les écrits relatifs à saint François d'Assise, a étudié dans le n° XVI (1er octobre 1910) *l'Incipit et le premier chapitre du Speculum perfectionis* (Paris, Fischbacher, 1910; in-8° de 35 pages). La conclusion est qu'en principe, « rien ne s'oppose à ce que le chapitre Ier » de cet ouvrage, « ait été placé là par frère Léon lui-même, bien après 1227, soit comme une adjonction proprement dite, soit pour remplacer un chapitre d'une teneur différente. » L'on peut hésiter sur la question de savoir si ce remaniement est postérieur à la légende de saint Bonaventure, mais on est en droit d'affirmer qu'il est bien antérieur à 1318. L'examen d'une des grandes fresques de Giotto en l'église supérieure d'Assise, amène M. Sabatier à fortifier cette dernière conclusion. — L. H.-L.

— M. Maurice Wilkinson dans une brochure bien présentée de 84 pages a étudié les derniers temps de la ligue en Provence (*The last phase of the League in Provence*, 1588-1598. London, Longmans, Green et Cie, 1909, in-8°). Il a surtout utilisé les documents des Archives départementales des Bouches-du-Rhône, des Bibliothèques d'Aix et de Carpentras (manuscrits de Peiresc), mais il n'a pour ainsi dire pas fait usage des imprimés qui existent ni surtout connu les nombreuses pièces conservées au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Son œuvre est donc loin d'être définitive : on trouvera cependant dans son livre des lettres, traités, fragments de mémoires qui resteront à consulter. On ne peut guère lui reprocher d'avoir mal reproduit des noms de personnes ou de lieux; il est même surprenant de voir combien peu les textes publiés par lui dans une langue archaïque qui ne lui paraît pas familière, offrent d'incorrections. C'est un mérite qu'il faut lui reconnaître. — L. H.-L.

— *Un Chancelier de France sous Charles VI, Henri de Marle*, tel est le titre d'un opuscule de M. Raimond Van Marle (Paris, H. Champion, 1910. In-8° de 45 pages). L'auteur y retrace, un peu sèchement, la biographie de ce personnage qui fit lui-même tellement la fortune de sa famille que ses ascendants sont pour ainsi dire ignorés; avocat au Parlement de Paris de 1378, il y fut institué président en 1393. Le parti armagnac auquel il s'attacha lui procura l'avantage d'arriver à la première présidence, puis après la chûte du régime des Cabochiens (1413) à la charge de chancelier. Mais quatre ans plus tard, le triomphe des Bourguignons amena sa perte : il fut massacré lors de l'émeute qui couvrit Paris de sang. M. R. Van Marle a exposé succinctement le rôle qu'il joua dans les affaires politiques et religieuses de son temps; peut-être aurait-il pu développer davantage son récit. — L. H.-L.

— Dans une conférence donnée au Palais de la Bourse, le 16 décembre 1909, et publiée ensuite sous le titre de : *La Chambre de commerce de Marseille d'après ses Archives historiques* (Marseille, Barlatier, 1910; in-8° de 47 pages), M. Joseph Fournier, archiviste honoraire des Bouches-du-Rhône, a exposé l'origine de cette institution, le rôle qu'elle a joué au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, l'influence qu'elle a exercée aussi bien à Marseille qu'en Orient, les relations qu'elle entretint avec les consuls établis dans les Échelles du Levant et sur les côtes septentrionales de l'Afrique, etc. Par là même, il a donné un aperçu des richesses qui font des archives de la Chambre de commerce un fonds des plus précieux pour notre histoire nationale. M. Fournier a même reproduit le fac-similé phototypique de quelques-uns des documents les plus curieux; dans un appendice il en a transcrit le texte. Sa conférence, bien écrite et bien présentée, sera vivement goûtée par les érudits. — L. H.-L.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 novembre 1911*. — L'Académie procède à l'élection de la commission chargée de dresser la liste des candidats à la place vacante de correspondant étranger. Sont nommés MM. Senart, A. Croiset, Collignon, Paul Meyer.

L'Académie se forme ensuite en comité secret pour entendre l'exposé des titres des candidats à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. le duc de La Trémoïlle.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Beyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 novembre — 1911



1. Carlo Pascal, **Dioniso.** Saggio sulla religione e la parodia religiosa in Aristofane. Catane. F. Battiato, 1911. Un vol. in-12 de xv-254 p. Prix : l. 5.
2. Wilh. Suss, **Die Frösche des Aristophanes.** Collection H. Lietzmann, Bonn, A. Marcus u. Weber, 1911. Un vol. in-12 de 90 p. Prix : 2 m.
3. C. E. Graves, M. A. **Aristophanes. The Peace.** Cambridge. University Press, 1911. Un vol. in-16 de xv-143 p.
4. **Studia critica in Scholia ad Aristophanis Aves.** Scripsit M. G. F. Renkema. Utrecht, Keminke, 1911. Un vol. in-8° de v-96 p.
5. Carl Conradt, **Die Metrische und rhythmische Komposition der Komödien des Aristophanes.** Leipzig, G. Fock, 1911. Une brochure in-4° de 40 p.

1. M. Carlo Pascal s'est fait connaitre comme latiniste. C'est un esprit actif, ingénieux, inquiet, qui aime les sujets difficiles et qui apporte, à les traiter, des idées personnelles, originales, parfois hasardées. Aujourd'hui, c'est sur la littérature et la religion grecque qu'il fait une excursion; il publie un essai sur Aristophane, sur ses idées religieuses et la parodie qu'il fait des choses sacrées. Il faut reconnaître que M. Pascal, sur ce terrain, nouveau pour lui, se meut avec aisance, d'un pied sûr et agile. Son livre est agréable à lire; il est clair, bien composé; enfin, l'information y est des plus sérieuses. Ce dernier point doit être relevé. Quand un savant italien ou français est bien informé, il l'emporte de beaucoup sur le savant allemand dont l'ignorance est insupportable pour tout ce qui n'est pas « made in

Germany ». En ce qui concerne la question principale traitée dans ce livre, il nous semble que M. P. exagère un peu l'impiété d'Aristophane. Sans doute le poète comique attaque et bafoue les dieux ; il reprend contre eux les reproches déjà formulés par les philosophes, par exemple contre Zeus fils révolté, époux adultère. Évidemment cela est grave ; mais Aristophane pourrait répondre que c'est la loi du genre, que ce n'est pas sérieux. Je sais bien ce qu'on pourrait répliquer et M. M. Croiset l'a fait récemment. Tout en déclarant que ce qu'il dit n'est pas sérieux, le poète comique n'en affirme pas moins le rôle social très élevé et très utile de la comédie. Ces contradictions ne sont pas pour gêner Aristophane ; son œuvre en est pleine. Comme le dit M. P., il se moque des superstitions populaires et des oracles pour combattre Cléon ; il relève et défend les dieux pour combattre Socrate et Euripide. Dans les *Grenouilles*, on voit Dionysos pousser des cris en recevant des coups de bâton, quoique, comme dieu, il ne doive pas les sentir, ainsi que l'a fait très justement observer son esclave Xanthias. Les bonnes explications ne manquent pas dans le livre de M. P.. Une des plus intéressantes est relative à ce personnage nommé Oreste dont il est question dans les *Acharniens* 1165, *Oiseaux* 712, 1491 (fin du chap. IV). A propos de la déesse Bendis, M. P. aurait pu se reporter à l'article de M. P. Foucart, *Mélanges Perrot*, p. 95).

L'édition des *Grenouilles* de M. Wilhelm Süss est le premier ouvrage classique complet qui ait été publié jusqu'ici dans la collection Lietzmann. Elle donne le texte grec, un court appareil critique, avec l'indication de quelques conjectures, enfin un choix assez considérable de scholies. L'intérêt de la présente édition consiste en ce que le texte d'Aristophane est constitué d'après un principe nouveau. Jusqu'ici on admettait que les manuscrits de Ravenne et de Venise l'emportaient sur tous les autres. Dans un travail dont nous avons rendu compte ici (11 février 1909), M. V. Coulon s'est appliqué à montrer qu'au contraire le manuscrit dont Suidas nous a conservé de nombreuses leçons, ainsi que le Parisinus A et l'Ambrosianus M appartiennent à une famille qui donne l'image la plus fidèle de l'archétype commun de tous nos manuscrits. Il est certain que le manuscrit dont se servait Suidas était très bon ; le fait a été reconnu depuis quelque temps déjà. Il est certain, d'autre part, que la critique, tout en attribuant jusqu'ici une plus grande valeur à R et à V, était bien éloignée de croire que ces deux manuscrits étaient excellents, qu'ils pouvaient suffire à eux seuls pour établir le texte ; elle affirmait qu'il était nécessaire de tenir compte de nos autres sources. Faut-il aller plus aller plus loin et renverser la cote des valeurs? Il faut reconnaître que A et M ont un texte plus gâté que celui de R et de V. On dira qu'ils reproduisent une tradition meilleure ; mais s'ils ne la reproduisent pas fidèlement? Dans les *Grenouilles*, en particulier, il nous

semble que c'est encore R qui présente le plus souvent la bonne leçon.

M. C. E. Graves a déjà publié, dans la collection Pitt Press series de Cambridge, des éditions des *Guêpes*, des *Acharniens* et des *Nuées* (voir *Rev. crit.*, nos du 3 juin 1895 et du 27 nov. 1899). L'édition de la *Paix*, qu'il donne aujourd'hui, est, comme les précédentes, une bonne édition de classe. Nous devons cependant signaler quelques lacunes. La plus grave consiste à avoir négligé l'édition Zacher (cf. *Rev. crit.*, 3 mars 1910); c'est la seule édition qui fasse autorité pour la constitution du texte et l'étude des manuscrits. Les collations de Blaydes ont toujours été regardées comme insuffisantes. M. C. aurait pu aussi trouver dans l'excellente édition de M. Mazon de bonnes observations dont il aurait fait son profit.

Mlle Marg. G. F. Renkema a présenté à l'Université d'Utrecht, comme thèse inaugurale, une étude critique sur les scholies des *Oiseaux*. Il est clair qu'il y a beaucoup à faire sur le texte des scholies d'Aristophane. L'étude en est devenue plus facile à présent que nous possédons un fac-similé des deux meilleurs manuscrits, le Ravennas et le Venetus. Mlle B, s'est appliquée autant à corriger le texte qu'à le disposer plus justement. Le recueil des scholies d'Aristophane a été souvent fort brouillé dans les manuscrits et dans les éditions. C'est faire œuvre utile que de rétablir l'ordre naturel. Les corrections proposées par l'auteur sont très nombreuses; la plupart sont très intéressantes; il y en a évidemment de trop arbitraires. Nous signalerons les suivantes qui corrigent le reste sans faire une trop grande violence à la tradition. V. 34, παῖδες au lieu de πάντες. 108, ναυαρχίας au lieu de ναυμαχίας. 186, κατ' ἀποστάντων Μηλίων au lieu de κατὰ πάντων Μ. Voir encore 654, 778, 1705, etc.

Nous regrettons de n'avoir que le second fascicule de l'étude de M. C. Conradt sur la composition métrique et rythmique des comédies d'Aristophane. Dans le premier fascicule, M. C. faisait sans doute connaître son système. Car M. C. a un système et c'est pour les auteurs de semblables systèmes que semble fait tout exprès le mot. « Tu ne me persuaderas pas, quand même tu m'aurais persuadé. » Nous allons exposer ce système tel que nous pouvons le comprendre d'après l'analyse des trois comédies auxquelles est consacré ce second fascicule : les *Cavaliers*, les *Nuées*, les *Grenouilles*. M. C. s'applique à démontrer que la composition de ces comédies, pour ce qui concerne le mètre et le rythme, est soumise à la règle la plus rigoureuse. Cette règle consiste en ce que les diverses parties d'une pièce, ou plus exactement tous les passages auxquels le même sens donne une certaine unité, comprennent un nombre de vers ou de lignes (ce dernier mot s'entend pour les morceaux lyriques) qui est toujours divisible par 14 ou par 7. Ce chiffre 7 est le grand régulateur de la poésie aristophanesque. Est-ce au monde planétaire ou à la légende des Sept sages

que le grand comique a emprunté cette prédilection pour le nombre 7 ? Nous connaissons l'importance que certains nombres ont eue dans la religion et, par elle, dans l'organisation politique des états grecs ; nous ne pensions pas que cette importance s'étendît jusqu'à la littérature. En tout cas, on ne peut en signaler que quelques traces. Hirzel a montré qu'Euripide soumet certaines parties de ses pièces à une symétrie assez rigoureuse qui repose sur les nombres et H. Weil a tenu compte de cette explication dans l'édition qu'il a donnée de huit pièces d'Euripide. Dans la comédie, ce qu'on appelle le catace-leusmos, dans l'agon, a constamment deux vers ; les deux épirrhèmes de la parabase comprennent un nombre de vers toujours divisible par 4. Que vaut l'explication de M. C. ? Nous prenons comme exemples la parabase des *Cavaliers* et celle des *Nuées*. Dans cette partie de la comédie, la division des parties est très nettement indiquée. Dans les *Cavaliers*, nous trouvons : Commation, 9 lignes ; parabase, 40 vers ; pnigos, 4 lignes ; les deux odes, 28 lignes ; les deux épirrhèmes, 32 vers ; total, 113 vers ou lignes. Il y a un vers de trop. Qu'à cela ne tienne ; on n'a qu'à supprimer un vers en le déclarant interpolé, par exemple le vers 501. Il est vrai que jusqu'ici ce vers n'avait été l'objet d'aucune critique.

Pour la parabase des *Nuées*, nous trouvons tout d'abord une difficulté. Dans le commation, M. C. ne compte que 6 lignes ; c'est là la division de Dindorf seul ; mais un métricien comme G. Hermann, et de plus Koch, Teuffel-Kaehler, V. Leeuwen comptent 8 lignes : c'est d'ailleurs le chiffre établi dans les éditions. Acceptons cependant le chiffre de M. C. Nous avons donc : commation 6 lignes ; parabase 45 vers, les deux odes 22 lignes ; les deux épirrhèmes 40 vers : total 113 vers. Ici encore, il y a un vers de trop. Cette fois encore, M. C. propose de supprimer un vers. Mais nous nous récrions encore plus fort que la première fois. Car le vers que veut supprimer M. C. a été jugé très fin, très spirituel par tous les critiques ; il contient un calembour qui n'est pas sans grâce et qui présente une allusion amusante au poète lui-même : c'est le v. 543 :

κἀγὼ μὲν τοιοῦτος ἀνὴρ ὢν ποιητὴς οὐ κομῶ.

Aristophane, dit M. C., ne peut avoir écrit un tel vers, parce que, dans cette même parabase, il déclare qu'il a trop de goût pour recourir à ces railleries trop faciles dont ses rivaux abusent contre les gens chauves. Mais, dans cette même parabase, il dit aussi qu'il n'a pas fait crier ἰοὺ ἰού, qu'il n'a pas mis sur la scène des personnages agitant des torches. Or le cri ἰοὺ ἰού se trouve au premier vers de la comédie, et le dénouement de la pièce est fait par des gens qui portent des torches pour incendier la maison de Socrate.

Dans les deux exemples que nous venons de citer, les explications

de M. C. présentent donc des difficultés; nous pourrions en citer d'autres [1].

Quoi qu'il en soit, nous déclarons cependant que les calculs de M. C. donnent très souvent à réfléchir ; il a soulevé un problème qui s'imposera désormais à la critique. Nous avons dit que, dans la poésie d'Euripide, on avait trouvé des preuves sûres d'une préoccupation analogue : voilà donc encore un point sur lequel Aristophane, cet Εὐριπιδηαριστοφανίζων, comme l'appelle Cratinus, se rapproche du poète qu'il a toujours si violemment attaqué.

Albert MARTIN.

---

**Rambertino Buvalelli,** trovatore bolognese e le sue rime provenzali, per Giulio BERTONI. Dresden, 1908, in-8° de 77 pages.

**Li Romans de la Dame à la Lycorne et du biau Chevalier au Lyon.** Ein Abenteuerroman aus dem ersten Drittel des XIV. Jahrhunderts, zum ersten Male herausgegeben von Friedrich GENNRICH. Dresden, 1908; in-8° de 411 p.

**Les Merveilles de Rigomer,** von Jehan; altfranzœsischer Artusroman des XIII Jahrhunderts, nach der einzigen Aumale-Handschrift in Chantilly, zum ersten Mal herausgegeben von Wendelin FŒRSTER. Dresden, 1908, in-8° de 510 pages.

**Eructavit,** an old french metrical Paraphrase of Psalm XLIV published from all the known manuscripts and attributed to Adam de Perseigne by T. Atkinson JENKINS. Dresden, 1909, in-8° de 128 pages.

**Folque de Candie,** von Herbert le Duc de Dammartin, nach den festländischen Handschriften zum ersten Mal vollstændig herausgegeben von O. SCHULTZ-GORA. Band I. Dresden, 1909, in-8° de 466 pages.

**La Prise Amoureuse,** von Jean Acart de Hesdin, allegorische Dichtung aus dem XIV. Jahrhundert, zum ersten Male herausgegeben von Ernst HŒPFFNER. Dresden, 1910, in-8° de 101 pages.

**Savinien de Cyrano Bergerac's,** L'autre Monde ou les États et Empires de la Lune; nach der Pariser und der Münchener Handschrift, so wie nach dem Drucke von 1659 zum ersten Male kritisch herausgegeben von Leo JORDAN. Dresden, 1910, in-8° de 247 pages.

**L'enfant sage** (*Das Gespräch des Kaisers Hadrian mit dem klugen Kinde Epitus*). Die erhaltenen Versionen herausgegeben und nach Quellen und Textgeschichte untersucht von Walther SUCHIER. Dresden, 1910, in-8° de XIII-610 pages.

**Der festländische Bueve de Hantone,** Fassung I; nach allen Handschriften mit Einleitung, Anmerkungen und Glossar, zum ersten Male herausgegeben von Albert STIMMING. Dresden, 1911, in-8° de LXI-534 pages. (*Gesellschaft für romanische Literatur*, n°s 17-25).

La « Gesellschaft für romanische Literatur » a été fondée en 1902 par le Prof. Vollmœller, sur le modèle de notre « Société des anciens textes français », mais elle s'est assignée, comme son nom l'indique, un objet plus vaste, celui de publier des ouvrages, aussi bien modernes qu'anciens, appartenant à toutes les littératures romanes [2]. Sur les

---

1. Dans le prologue des Nuées, pour trouver un total qui donne un nombre divisible par 7. M. C. compte le vers 1 qui ne contient que l'exclamation ἰοὺ ἰού, et le v. 233, τί φῄς ; mais il ne compte pas le v. 282 : ὦ Σώκρατες.

2. Sauf exceptions, rares et justifiées, toutes les publications de la Société sont accompagnées d'introductions, notes et glossaire (et parfois de traductions).

vingt-cinq volumes qu'elle a fait paraître jusqu'ici, cinq sont consacrés à l'espagnol, trois au provençal, deux à l'italien, un au rhéto-roman, un au sarde, un au français moderne. C'est notre ancienne littérature qui tient, comme on le voit, et avec une grande avance, le premier rang : c'est à elle que sont consacrées notamment, sauf trois exceptions, les publications dont je viens de transcrire le titre et qui constituent les exercices 1907-10.

Le bolonais Rambertino Buvalelli, mort podestat de Vérone en 1221, est un des plus anciens troubadours italiens : et c'est sans doute ce qui a déterminé le choix de M. Bertoni. Mais il faut avouer aussi que c'en est une des plus médiocres, et que ses sept chansons, tissues de lieux communs mal rimés, ne méritaient guère toute la peine que s'est donnée l'éditeur; nous y avons au moins gagné une intéressante introduction sur la carrière du troubadour et ses relations avec la cour d'Este [1].

M. W. Suchier a entrepris de classer et de publier les anciennes versions des *Réponses de l'Enfant sage*, ce singulier petit traité de théologie, de morale et de sciences naturelles, qui a joui, du IXe au XVIe siècle, d'une vogue bien difficile à expliquer. Ce volume témoigne d'une érudition prodigieuse et d'une application admirable : M. S. a classé plus de cinquante versions, rédigées en neuf langues, et il a publié d'une vingtaine d'entre elles un texte critique : et c'est ainsi que le catalan et le portugais ont fait leur première apparition dans la collection, ainsi que d'autres langues que n'avaient, à vrai dire, aucun droit à y figurer, comme l'ancien anglais et le breton.

*L'Autre Monde* (ou *les États et Empires de la Lune*), de Cyrano de Bergerac, est une œuvre de jeunesse, plus vive, plus amusante que l'*Histoire comique*, plus audacieuse aussi, et cette hardiesse explique que Lebret, en la publiant, l'ait amplement amputée et corrigée. C'est donc une heureuse idée qu'a eue M. L. Jordan d'en donner une édition critique d'après les deux manuscrits récemment découverts (heureusement indépendants l'un de l'autre) et l'édition princeps. Il l'a rendue plus précieuse encore en la faisant précéder de recherches sur les sources de l'ouvrage et les imitations dont il a été l'objet.

Nous rentrons, avec les autres publications énumérées plus haut, dans le domaine de l'ancien français. Parmi elles, deux sont encore inachevées : d'une part, le roman, assez médiocre, de *Rigomer*, dont M. Fœrster nous donne le texte complet, réservant pour un second volume l'étude critique, les notes et le glossaire ; et de l'autre, la chanson de geste de *Foucon de Candie*. Pour publier ce texte fort long, conservé dans huit manuscrits, avec tous les éclaircissements nécessaires, il ne faudra pas à M. Schultz-Gora moins de trois volumes.

---

1. J'ai rendu un compte plus ample de cette publication dans des *Annales du Midi* (XXI, 368).

Celui-ci donne les renseignements indispensables sur les manuscrits, la mode de publication, etc., et une analyse de la partie ici publiée.

On connaît la surprenante popularité dont a joui, notamment en Italie, la vieille légende de Beuve de Hanstone, fondée sur des traditions germaniques contaminées, semble-t-il, par des réminiscences de l'antiquité. Une étude définitive n'en sera possible que quand toutes les versions anciennes en seront accessibles. M. Stimming, qui avait déjà rendu un grand service à la science en publiant, en 1899, la version anglo-normande, publie aujourd'hui, avec le soin dont il est coutumier, une des trois rédactions de la version continentale ; les deux autres suivront prochainement et seront accompagnées d'une étude d'ensemble. Si l'on voulait se rendre compte des immenses progrès accomplis depuis trois quarts de siècle par les études romanes, il suffirait de comparer les trois pages par lesquelles Emeric-David prétendait s'acquitter, en 1835, envers ce sujet [1], avec les travaux, aussi nombreux qu'approfondis, qui lui ont été consacrés depuis une dizaine d'années et qu'il est inutile de rappeler aux romanistes [2]. Celui que nous annonçons est certainement un des plus notables et des plus utiles.

La littérature religieuse en langue vulgaire du moyen âge n'a pas en général un vif attrait. La paraphrase anonyme du psaume *Eructavit* ne fait pas exception à la règle. Ce petit ouvrage se recommande du moins par son antiquité et l'intérêt des renseignements qu'il nous fournit sur les goûts littéraires de la princesse pour qui il fut composé, la célèbre Marie de Champagne. M. Jenkins a accru cet intérêt intrinsèque par une savante introduction sur la date et le lieu de la composition et sur les sources du poème ; mais il faut avouer qu'il eût pu alléger celle-ci d'une digression sur le moine cistercien Adam de Perseigne, auquel il n'y a vraiment aucune raison sérieuse d'attribuer cette traduction.

Les deux ouvrages dont il me reste à parler appartiennent à une période et à des genres assez peu intéressants. La *Prise d'Amour*, écrite en 1332-3, pat Jean Acart de Hesdin est un de ces nombreux poèmes allégoriques dont les auteurs ont essayé de renouveler les antiques lieux communs de l'amour courtois par l'introduction d'éléments empruntés au *Roman de la Rose*. Ce qu'il y a de plus important dans la très complète introduction de M. Hœpffner, ce sont les recherches sur les sources de l'ouvrage et sa versification. Le texte est satisfaisant, mais ne peut être considéré comme définitif, M. H. n'ayant connu qu'un manuscrit, et trois autres ayant été signalés depuis [3].

1. *Histoire littéraire*, XVIII, 748.

2. Celui de M. L. Jordan a été brièvement analysé ici (1908, II, 439). Un autre, de M. C. Boje a paru récemment (1909) dans les *Beihefte zur Zeitschrift für rom. Philologie* (nº XIX).

3. Par MM. G. Raynaud et P. Meyer (*Romania*, XL, 129).

Le *Roman de la Dame à la licorne*, à peu près contemporain [1], est aussi un spécimen d'un de ces genres agonisants qui se survécurent à eux-mêmes, grâce aux efforts d'écrivains doués de plus d'ingéniosité que d'imagination. Son auteur, qui a eu la modestie de ne pas se nommer, introduit dans le vieux cadre du roman d'aventures, imité de Chrétien de Troyes, la peinture d'un amour fort épuré; il flanque son héros, parangon de toutes les vertus, d'un pleutre qu'il s'efforce de rendre comique (ce couple fait naturellement peuser à Don Quichotte et à Sancho) ; il orne son récit d'allusions à l'antiquité et il y intercale des morceaux lyriques qui sont encore la partie la plus faible de ce médiocre ouvrage. M. Gennrich a bien démêlé les éléments du récit et heureusement caractérisé la manière de l'auteur ; il a également soumis sa langue à une analyse précise, mais dont la conclusion néanmoins, me paraît contestable [2].

Ce qu'il y a de moins satisfaisant ici, c'est le texte : on se prend vraiment à regretter que M. G. n'ait pas cru devoir laisser le soin de cette publication à M. W. von Zingerle, qui la revendiquait et s'y préparait depuis longtemps [3]. M. G. ne se préoccupe vraiment pas assez de comprendre et imprime une quantité de vers dénués de sens, sur lesquels rien n'attire l'attention, ni dans les notes, ni dans le glossaire, qui est loin de relever tous les mots ou sens intéressants [4]. Pour corriger la faute, il suffit souvent de lire correctement le ms., de ponctuer ou de couper les mots autrement [5] : ainsi 3080 *en*] l. *eü*. — 3092 : *sous ses selle* il faut simplement lire *s'essele* (*axilla*). — 3139 : *concevoit*] l. *contenoit*. — 3323 : *si pres issiés*] l. *s'i presissiés*. — 3423 : « *Donques loge hastivement* ». — *Che dist li roys* : « *C'ony envoie...* » l. « *lo ge* (je conseille) *hastivement, che dist li roys, c'on...* ». — 3484 :

1. L'éditeur l'attribue au premier tiers du XIV[e] siècle. M. Hœpffner, se fondant sur la technique des ballades qui y sont insérées, le croit plus moderne de quelques années (*Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXV, 153 ss.). Sans contester la valeur des arguments de M. H., je ne crois pas qu'ils permettent de dater une œuvre à quelques années près, un auteur pouvant toujours s'en tenir, à ses habitudes de jeunesse ou ignorer les derniers raffinements de l'art. A en juger d'après la langue, il me semble au reste que M. H. a raison ; je serais même disposé à placer l'ouvrage un peu plus tard que lui, c'est-à-dire vers le milieu du XIV[e] siècle.

2. M. G., s'appuyant sur les rapports qu'elle présente avec celle d'*Orson de Beauveais* et des poésies de Beaumanoir, veut y voir la langue du Beauvaisis. Mais l'identité est loin d'être complète ; au reste, M. Suchier hésite à affirmer que Beaumanoir ait employé, sans mélange, la langue de Beauvais.

3. M. von Zingerle avait publié dans le volume des *Philologische und volkskundliche Arbeiten*, dédié à M. Wollmœller (Erlangen, 1908, p. 157 ss.) une étude sur le roman (analyse, recherche des sources), suivie des textes lyriques.

4. Par exemple, *melleement* (3090), *mahon* (4321) au sens de « langue des mahométans », *faire mention* (3143, 4311) au sens de « faire difficulté ».

5. Je préviens que je n'ai examiné qu'un millier de vers (2900 à 4000 environ). Quelques-unes de ces corrections, ainsi que beaucoup d'autres, avaient déjà été faites dans un article de M. F. Rechnitz, qui m'avait échappé (*Zeitsch. für franz. Sprach. und Lit.* XXXV, 185.

*il*] corr. *li*. — 3536 : *la parolle*] l. *l'aparolle*. — 3733 : *des a qu'entra*] l. *de sa*. — 3767 : *selonc ce le penser*] l. *selonce* = *selonque*; Godefroy (VII, 460 *c*) n'a qu'un exemple de cette forme allongée. — 3796 : vers trop court : corr. *et* [*a*]... — 3921 : *a user é*] l. *aviseré;* cf. 2880 un autre exemple de *aviser* dans le même sens. — 3939 : *connus*] l. *comis* ou *commis*. — 3951 : ms. : *que nous tous seuls se combache* (rime avec *abatre*); corr. *qu'a nous t. s. se* [*doit*] *combatre*. — 3958 : *s'en deles aie ma voie*] l. *s'en delessaie*. — 4060 : *la froide pais si on l'abate*] l. *la f. paission*. — Ailleurs, le manuscrit, très correct, a été mal lu : 2853 : éd. *j'ai*] ms. *n'ai*. — 3037 : ms. *l'empereres l'a par la main pris* (*l'empereres*, trisyllabique, est une licence comme l'auteur s'en permet beaucoup). — 3616 : ms. *est mors* : *pour ce font tele chiere*. Il y a des cas, enfin, où le ms., légèrement incorrect, se laissait corriger très facilement. — 3382 : *meuvent*] corr. *laissent*. — 3541 : ms. *preudons nus* (non *nous*) *homs ne dechoit*; corr. *nul home*. — 3899-3900 : ms. *se cils qui de chevalerie — et li plus plains de loiauté*, corr. : *se cil non, qui de cortoisie — Est plus plains et d. l*. — 3987 : ms. *de cotié*; corr. *Et decopé*. — Je laisse de côté quelques corrections plus hypothétiques, pour ne pas surcharger cet article déjà trop long.

A. JEANROY.

---

**Studi e Memorie per la storia dell' Università di Bologna.** Bologne, Azzoguidi, 1911, gr. in VIII de 228 p.

C'est le 2e vol. de la 1re série de la *Biblioteca dell' Archiginnasio*. Il se compose de 4 morceaux. Le plus étendu est de M. Giov. Martinotti et débute par des généralités, souvent très curieuses d'ailleurs, sur la vie des Universités d'autrefois (en particulier sur les rapports, réglés et surveillés par le corps académique des étudiants avec leurs propriétaires); puis il roule exclusivement sur l'enseignement de l'anatomie à Bologne, sur les facilités toutes spéciales qu'il y rencontrait, alors qu'ailleurs il était encore mal vu ou pratiqué uniquement à l'aide de livres, sur les règles prescrites à qui voulait faire ou voir une dissection, sur le caprice qui en fit au XVIIe et au XVIIIe siècle un spectacle à la mode. L'auteur donne d'abondants détails et des planches intéressantes qui montrent comment le maître s'aidait du prosecteur dont l'emploi au reste ne fut nettement défini à Bologne qu'en 1697 ; c'est seulement en 1570 que les fonctions de chirurgien et d'anatomiste y furent distinguées et seulement en 1595 qu'on y bâtit une salle permanente pour les dissections. — Un autre morceau, du même M. Martinotti est consacré à établir que le pape Boniface VIII a condamné, non la dissection, mais l'usage de dépecer, pour ainsi dire, les corps des grands personnages morts en expéditions (Frédéric Barberousse, Saint-Louis, son fils Philippe III, etc.), afin d'enterrer sur place les parties molles et de rapporter leurs ossements; on y donne aussi des

marques de l'intérêt que Benoît XIV portait à l'anatomie. — Viennent enfin des documents recueillis par M. A. Solmi sur le mathématicien Scipione Del Ferro et par M. Lud. Frati sur les deux Béroalde.

Charles DEJOB.

---

Henri E. CHATENET. Le roman et les romans d'une femme de lettres au XVII[e] siècle. **M[e] de Villedieu (1632-1683).** Paris, Champion, in-16, p. 276. Fr. 3,50.

M. Magne nous avait donné naguère sur M[me] de Villedieu une savoureuse étude très documentée et largement suffisante à l'importance du personnage. M. Chatenet a jugé utile de recommencer cette biographie en la résumant et l'affadissant aussi. Il a voulu y joindre, il est vrai, un examen plus détaillé de l'œuvre littéraire de son auteur, mais cette partie de son étude qui eût donné de la nouveauté au volume, même après M. Magne, est presque exclusivement bornée à des analyses de romans et de nouvelles aux intrigues embrouillées et monotones. Il est fort douteux que les efforts de M. Ch. pour réhabiliter la romancière oubliée lui rendent des lecteurs. M[me] de Villedieu n'appartient qu'aux érudits, eux seuls pourront prendre quelque intérêt à ses fictions pour mieux approfondir l'histoire du roman en France ou élucider quelque petit problème littéraire. M. Ch. en a soulevé un de très attachant, déjà signalé d'ailleurs : l'emprunt qu'aurait fait à la seconde partie des *Désordres de l'amour*, M[e] de La Fayette pour sa *Princesse de Clèves*; mais il n'a pu arriver à des conclusions précises. De même pour le roman de *l'Illustre Parisienne*, attribué par les uns à M[me] de Villedieu, par d'autres à Préchac, M. Ch. est forcé de s'en tenir à des conjectures. Sa bibliographie à la fin du volume aurait dû donner les dates des ouvrages cités et ne pas se borner aux seules études parues en français; ni Körting, ni Waldberg ne sont mentionnés [1].

L. ROUSTAN.

---

R. KOSER et H. DROYSEN, **Briefwechsel Friedrich des Grossen mit Voltaire.** 3. Teil (Schluss). Briefwechsel könig Friedrichs 1753-1778. (Publikationen aus den k. preussischen Staatsarchiven. 86. Bd.) Leipzig, Hizzel, 1911, in-8°, p. 471. Mk. 15.

Henri LABROUE, **Voltaire. Lettres philosophiques.** Publiées avec une introduction et des commentaires. Paris, Delagrave, sans date (1910), in-16, p. 316.

I. La publication de la correspondance de Frédéric II avec Voltaire

---

1. P. 219. M. Ch. attribue à tort à M[e] de Villedieu le *don Carlos* de Saint Réal; p. 221, il lui donne également le roman d'*Astérie ou Tamerlan* formellement attribué par Bayle à M[lle] de la Roche-Guilhem; p. 252, sur Préchac qui lui est resté à peu près inconnu, il aurait trouvé quelques indications dans Waldberg, *der empfindsame Roman in Frankreich* (Strasbourg, 1906). Écrire p. 25 et p. 126, du Croisy, non *du Croissy*; p. 82, pourquoi faire vivre M[e] de Willedieu jusqu'en *1692*, puisque la date de 1683 a été adoptée au début?

est arrivée dans ce troisième volume à sa fin. La *Revue* du 7 janvier 1909 et du 13 janvier 1910 a signalé les deux précédents, en indiquant ce que cette dernière édition nous apportait de nouveau. Pour celui-ci les pièces qui manquent chez Moland sont réduites à neuf; elles sont d'ailleurs fort intéressantes. Mais assez nombreux sont dans le corps du reste de la correspondance les courts passages inédits et çà et là la pensée du roi a revêtu une expression plus savoureuse que celle que nous connaissions. Les petites divergences de forme, résultat de la toilette qu'avait dû subir le style royal en vue de la publication, sont toujours très fréquentes, mais méritent moins qu'on s'y arrête. Pour Frédéric ce sont les originaux des lettres, ordinairement de la main des secrétaires de Catt ou Villaume, qu'ont suivis les éditeurs; pour Voltaire, les minutes conservées à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg ou, à leur défaut, l'édition de Kehl. Comme dans les précédents volumes, beaucoup de détails, erreurs de dates ou de lecture[1], fausse ponctuation, ont été rectifiés par cette savante publication et une abondante annotation, empruntée souvent elle-même à des pièces d'archives, accompagne le texte[2]. Un double index des personnes et des ouvrages cités au cours de la correspondance termine l'édition, qui par le scrupule avec lequel elle a été établie représentera la source d'information la plus sûre pour les rapports de Voltaire avec le roi philosophe.

II. M. Labroue réclame dans nos programmes scolaires une plus large part pour le XVIII[e] siècle, et l'édition classique des *Lettres philosophiques* de Voltaire qu'il vient de publier, se propose de combler une lacune de notre enseignement. En dépit des raisons qu'il donne, on pourra discuter l'opportunité de soumettre au jugement d'élèves de troisième et de seconde, comme le souhaite M. L., l'examen de questions aussi délicates que celles qui sont abordées, souvent de façon irrévérencieuse et superficielle, on le sait assez, par les *Lettres*

1. Il y a pourtant dans ce volume des passages vraisemblablement mal lus ou des fautes d'impression : p. 14, il faut lire essuyé; p. 67, Fontenoy; p. 68, catins; p. 116, égalaient; p. 120, couvrir, partis; p. 136, qu'il lui convenait; p. 148, produits; p. 149, tonner; p. 152, sont; p. 166, quoi qu'il ait dit; p. 238, remboursé; p. 352, vos Roscius; p. 388, que persécutée; p. 421, qui l'a porté; p. 427, s'il s'y rend, et non : *essayé, Fontenay, catius, égalisaient, ouvrir, parties, qui lui convenaient, traduits, donner, font, quoiqu'il est dit, rembourré, nos Roscius, persécutée, qu'il a porté, s'il s'y pend.*

2. P. 290, un passage de J.-B. Rousseau est mal cité par le roi, il fallait le rétablir; p. 312, un lapsus du roi : il parle de l'archevêque de *Tolède* du *Gil Blas*; p. 325, la pièce de Dorat, *les deux Reines*, fut représentée en 1774 sous le nom d'*Adélaïde de Hongrie*; p. 360, malgré la note, d'Argenson-la-Paix pourrait bien être une méprise du secrétaire pour d'Argenson-la-Bête; p. 394 et ailleurs, les dates des emprunts faits par le duc de Wurttemberg à Voltaire ne concordent pas avec celles que donne M. Rossel (*Voltaire, créancier du Wurttemberg*, Paris, 1909) d'après les documents originaux.

*anglaises*. Le livre peut s'admettre dans une liste d'auteurs classiques, mais à la condition de ne le proposer qu'à des intelligences déjà mûries ; quant à nos étudiants et aux étrangers, il est sûr qu'il leur rendra service. Cette réserve faite, il n'y a qu'à louer le soin avec lequel l'édition a été établie. M. L. a profité avec raison de la savante publication qu'avait déjà donnée des *Lettres* son maître, M. Lanson ; il a choisi comme texte l'édition de Jore de 1734, en ajoutant souvent des compléments empruntés aux éditions postérieures et ne faisant que les coupures indispensables réclamées par les convenances. Il a mis en tête une solide introduction (p. 13-46) sur l'influence anglaise antérieure aux *Lettres*, sur le séjour de Voltaire en Angleterre, sur la genèse de la composition, l'histoire assez compliquée des différentes éditions de l'ouvrage, enfin sur les longs démêlés où il engagea l'auteur avec le gouvernement et l'église. Une annotation copieuse et très utile accompagne et commente partout le texte, signalant les sources de l'information de Voltaire, en même temps que ses lacunes et ses erreurs, et renvoyant aux ouvrages anglais ou français, où sur les points de détail le lecteur pourra se renseigner avec le plus de sûreté [1].

L. ROUSTAN.

---

**A History of the New England Fisheries** by RAYMOND MAC FARLAND, University of Pennsylvania, 1911, in-12, V et 457 p., cartes.

On a dit que les pêcheries ont été la pierre angulaire de la Nouvelle Angleterre, et en effet l'abondance du poisson dans cette région a promptement attiré sur les côtes orientales de l'Amérique une population énergique et laborieuse qui a contribué plus que nulle autre à l'indépendance et au développement des Etats-Unis. M. Mac Farland, professeur à Middleburg College, a publié un volume très complet sur cette importante question. Il décrit les différents territoires de pêche, raconte l'histoire des colons, et montre enfin la situation actuelle de la pêche tant sur les côtes américaines, qu'au large, et dans les eaux du Canada et de Terre-Neuve. La partie historique offre un intérêt particulier au lecteur français : les pêcheurs de la Nouvelle Angleterre jouèrent un rôle considérable dans les guerres qui livrèrent à l'Angleterre la vallée du Saint-Laurent, et leur humeur inquiète et envahissante fut pour beaucoup dans les conflits survenus entre les colonies voisines et rivales. M. M. s'en tient aux sources américaines,

1. P. 103, le récit de l'empoisonnement d'Henri VII n'est qu'une légende ; p. 184, jamais les appointements de Kepler ne s'élevèrent à la somme fabuleuse pour ce temps de 15,000 florins ; p. 205, il fallait citer l'article de M. Baldensperger sur l'histoire de Shakespeare en France (*Etudes d'histoire littéraire*, 2e série, 1910). — Ecrire p. 29, Altona ; p. 71, Schürmann ; p. 120, Kleinstaaterei, Mansfeld ; p. 175, seconde ; p. 194, bâloise ; p. 198, douze, au lieu de : *Altena, Shürmann, Kleinstadtheit, Mansfield, minute, badoise, deux* ; la note de la p. 186 répète celle de la p. 167.

et cela l'amène parfois à des conclusions surprenantes, comme quand, par exemple, il reproche (p. 90) à la Grande Bretagne de n'avoir pas montré dans la première moitié du XVIIIe siècle « cet intérêt maternel pour les industries coloniales qui a été déployé si souvent et de tant de façons significatives par le gouvernement français vis-à-vis de ses colonies américaines ! » Cette allégation dénuée de preuves étonnera sans convaincre. L'auteur insiste avec raison sur les services rendus à la cause nationale pendant la guerre de l'Indépendance par les marins du Massachusets et du Maine. A la paix, la Grande Bretagne accorda aux pêcheurs américains de grands avantages, mais le même esprit envahissant, qui avait jadis causé tant de heurts avec la France, créa bientôt des difficultés entre les deux pays, et les querelles se sont prolongées jusqu'à nos jours. M. M. expose les mesures prises par le Congrès pour protéger et développer la pêche, et donne des détails précieux sur le système de primes adopté dès le début du XIXe siècle. Depuis vingt-cinq ans la grande pêche subit un déclin que M. M. attribue en partie à la concurrence que lui font les pêcheries des Grands Lacs et du Pacifique; mais la prospérité de l'industrie des conserves et la création des stations balnéaires ont apporté des compensations importantes aux populations des côtes orientales. Cependant, comme la disparition de cette pépinière de hardis marins ne serait pas sans dommage pour les Etats-Unis, M. M. indique les mesures à prendre pour protéger les pêcheurs de morues, de harengs et de maquereaux. Un appendice reproduit, avec différentes statistiques, la sentence rendue le 7 septembre 1910 par le tribunal arbitral de La Haye sur la question des pêcheries, et ce document complète heureusement le consciencieux travail de M. Mac Farland.

A. BIOVÈS.

---

**A nagy franczia forradalom** (La grande révolution française). Ouvrage publié sous la direction de M. S. BOROVSZKY par André ADORJAN et Ladislas SERESS. — Trois vol. in-folio de 315, 280 et 285 p. Avec de nombreuses illustrations. — Budapest. Sociétés des monographies hongroises, 1911.

Ces trois volumes édités avec beaucoup de luxe, sont appelés à combler une lacune de l'historiographie hongroise. En effet, en dehors de quelques Manuels, personne n'a encore entrepris l'étude un peu détaillée de la Révolution française d'après les nombreux travaux et Mémoires publiés en France dans les trente dernières années. Le Directeur de la Société des Monographies hongroises, M. François Virter a chargé M. Borovszky, l'historien bien connu, de faire exécuter ce travail. Deux jeunes écrivains, MM. Adorján et Seress qui s'occupent depuis des années du XVIIIe siècle français, s'en sont acquittés avec beaucoup de conscience.

L'ouvrage est précédé d'une Introduction de M. Jules Pekár, membre de l'Académie hongroise ; il retrace le tableau du XVIIe s.

français et montre de quelle façon la France est arrivée à éclipser l'Espagne et à imposer ses mœurs, son étiquette et sa littérature à l'Europe. Il appuie sur la formation du pouvoir absolu et les conséquences fâcheuses qui en découlaient. Le premier volume est entièrement consacré au règne de Louis XV et de Louis XVI jusqu'à la Convocation des États généraux. Ce sont surtout les signes précurseurs de la Révolution qui sont mis ici en lumière; les volumes II et III donnent le récit très attachant de la Révolution jusqu'au 18 brumaire.

Ce qui frappe dans cet ouvrage, c'est le souffle éminemment démocratique qui l'anime. Contrairement aux habitudes des historiens officiels de l'Autriche ou de l'Allemagne, les auteurs magyars sont franchement pour les hommes de la Révolution. Ils mettent à nu les vices de la royauté et en montrent les suites funestes. Ils ne connaissent pas la sensiblerie pour le triste sort de la famille royale et disent que l'autocratie a fait infiniment plus de victimes que la Terreur. Ce ton est nouveau en Hongrie. Il dénote une certaine effervescence dans la jeunesse qui trouve, sans doute, que les conquêtes de la Révolution française ne sont pas encore acquises dans le pays et qu'il est temps de réagir contre les opinions des historiens qui se voilent la face en parlant de Danton, de Marat, de Robespierre et de Saint-Just.

Il est à regretter que ce bel ouvrage, à cause des nombreuses planches exécutées d'après les tableaux des maîtres français des xviii[e] et xix[e] siècles, et du luxe d'impression et de reliure ne soit accessible qu'à un public restreint. Une édition populaire, donnant seulement le texte aurait beaucoup de chance de répandre des opinions impartiales sur la Révolution française dont les premiers adeptes en Hongrie furent si impitoyablement exécutés ou emprisonnés par le « doux et paternel » François II.

La bibliographie de ces trois volumes est presqu'exclusivement française, ce qui marque une tendance très nette à s'émanciper enfin des théories des historiens allemands. Ces volumes seront suivis de deux autres sur Napoléon. L'ouvrage complet sera une nouvelle preuve de sympathie de la Jeune Hongrie pour la France.

I. Kont.

---

Collection de documents inédits sur l'Histoire économique de la Révolution française publiés par le Ministère de l'Instruction publique (Ernest Leroux).

Département de la Gironde. **Documents relatifs à la vente des Biens Nationaux**, publiés par M. Marion, J. Benzacar, Caudrillier, t. I. Districts de Bordeaux et de Bourg. Bordeaux, 1911, xxix et 710 p. gr. in-8.

Département des Bouches-du-Rhône. **Documents relatifs à la vente des biens nationaux**, publiés par Paul Moulin, t. III, 1910, 647 p. gr. in-8.

Département de l'Aube. **Cahiers de doléances du bailliage de Troyes et du**

**bailliage de Bar-sur-Seine pour les États-Généraux de 1789**, publiés par J.-J. Vernier, t. II. Troyes, 1910, 793 p., gr. in-8.

Département du Cher. **Cahiers de doléances du bailliage de Bourges et des bailliages secondaires de Vierzon et d'Henrichemont**, publiés par Alfred Gandilhon. Bourges, 1910, L et 812 pages, gr. in-8.

**Procès-verbaux des comités d'agriculture et du commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention**, publiés et annotés par F. Gerbaux et Ch. Schmidt, t. IV, 1909, 810 p., gr. in-8.

Félix Mourlot, **Recueil des documents d'ordre économique contenus dans les registres des délibérations des municipalités du district d'Alençon, 1788**, an IV, t. III, canton de Sées. Alençon, 1910, 648 p., gr. in-8.

Les gros volumes de la collection des documents économiques de la Révolution française se succèdent avec un intérêt varié. On ne sera pas surpris que dans la série des ventes des biens nationaux le meilleur soit signé de M. Marion. M. Marion et ses collaborateurs ne se sont pas bornés à accumuler des données statistiques, ils ont fait œuvre critique, œuvre d'historiens. Pour déterminer la valeur des biens de main-morte, ils n'ont pas seulement analysé les déclarations des bénéficiers, ils les ont rectifiées et complétées par les procès-verbaux d'expertise des immeubles mis en vente et par les dossiers des procédures en liquidation des pensions ecclésiastiques. Pour les biens d'émigrés ils n'ont pas seulement donné la nomenclature de ceux qui ont été réellement vendus, mais de tous ceux qui ont été mis sous séquestre. Ici aussi ils ont vérifié les états dressés par les municipalités avec d'autres pièces plus sûres telles que les procès-verbaux d'estimation et les partages de présuccession. Enfin ils ont assez souvent noté les paiements successifs effectués par les acquéreurs ou les cessionnaires. Leurs données statistiques sont très complètes et disposées avec une grande clarté. Deux points importants, déjà mis en lumière auparavant par M. Marion, ressortent des faits rassemblés : le premier, c'est que les biens de seconde origine surtout furent payés à vil prix grâce à la baisse de l'assignat; le second c'est que les mêmes noms réapparaissent constamment aux enchères d'un même quartier, d'une même localité et qu'il est bien difficile de ne pas reconnaître à cette permanence l'existence de syndicats d'acquéreurs, de bandes noires comme on disait à l'époque. Et ceci nous éloigne considérablement de l'optimisme affiché par les premiers éditeurs de la série des ventes!

Il se trouve qu'en faisant l'éloge du recueil de M. Marion, j'ai signalé du même coup les lacunes du recueil de M. Moulin qui en est maintenant à son troisième volume.

Sans être beaucoup plus critique que le premier, le second volume des cahiers du bailliage de Troyes par M. J. Vernier témoigne de quelque application. On y trouvera en note le relevé de plusieurs erreurs commises par M. Brette dans son atlas des bailliages, mais les erreurs de cet atlas ne se comptent plus.

Le recueil des cahiers du bailliage de Bourges par M. Gandilhon

est précédé d'une introduction alerte et claire et terminé par une bonne table analytique. L'annotation n'est pas très étendue et plus documentaire que critique.

Avec ce tome IV se terminent les procès-verbaux des Comités d'agriculture et du commerce publiés par MM. Gerbaux et Schmidt. Ce dernier volume sera plus utile que les précédents parce que les procès-verbaux sont moins secs et qu'ils renferment de nombreux rapports reproduits en entier. Il manque à la publication une table des matières que les auteurs annoncent.

Le troisième et dernier volume du recueil de M. Mourlot est pourvu d'une table analytique des matières s'appliquant à tout le recueil. Malheureusement cette table ne donne pas les noms de personnes. Le glossaire des termes locaux rendra des services.

A. Mz.

---

Ernest Cœurderoy, **Œuvres**, t. I, II et III, *Jours d'exil*, 3 volumes à 3 fr. 50, 1910 et 1911. Paris, P. V. Stock.

Interne des hôpitaux de Paris quand éclata la Révolution de 1848, Ernest Cœurderoy se jeta à corps perdu dans la mêlée politique, et, après l'échauffourée des arts et métiers du 13 juin 1849, dut s'enfuir à l'étranger. Il vécut successivement en Suisse, d'où il fut expulsé en 1851, puis en Belgique où il ne put rester, en Angleterre, en Espagne et en Italie. Il se maria en 1855 et se tua dans un accès de folie en 1862. Son activité littéraire est tout entière antérieure à son mariage.

Ses *Jours d'exil*, son principal ouvrage, que réimprime aujourd'hui M. Max Nettlau, est une série de morceaux détachés, écrits d'inspiration à la manière romantique, avec des images imprévues, des mots pittoresques, de beaux cris, des imprécations véhémentes contre la société, des descriptions de la nature d'un lyrisme étonnant, d'heureuses trouvailles d'expression, de l'ironie et de la mélancolie tour à tour, des anecdotes et des dissertations, un peu trop d'apostrophes et d'interjections, et des refrains qui rythment cette prose artiste. Sans aller jusqu'à dire avec l'éditeur que Cœurderoy fut un grand poète, on peut admettre qu'il fut un écrivain. Ses opinions politiques ont écrasé son talent. Passé du socialisme à l'anarchie, caractère entier, il se brouilla avec la plupart des pontifes de la colonie républicaine exilée, il les cribla d'épigrammes dans des pamphlets où il leur disait de dures vérités. Les pontifes se vengèrent en organisant contre ses œuvres la conspiration du silence. Cœurderoy mourut oublié, sans jamais être parvenu à la notoriété. Ses écrits sont devenus introuvables. Ils valent cependant d'être connus et il faut remercier M. Nettlau de les avoir exhumés et remis en lumière. Souhaitons qu'il nous donne prochainement les pamphlets de Cœurderoy.

A. Mz.

G. Gromaire, **La littérature patriotique en Allemagne, 1800-1815.** Paris, Colin, 1911, in-18, p. 304. Fr. 3,50.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente pour un public français le sujet traité par M. Gromaire et qui a déjà fait en Allemagne l'objet de nombreuses études. Les matériaux abondaient, la mise en œuvre était délicate. M. G. a écarté toute la partie historique et politique; elle est cependant si étroitement unie aux diverses manifestations du patriotisme dans la littérature qu'il semble imprudent de la rejeter complètement. Elle doit fournir le cadre et en ce sens l'auteur n'a pas pu tout à fait s'en passer; j'aurais voulu seulement que celui-ci fut plus nettement marqué. M. G. s'est d'ailleurs astreint à suivre avec la plus scrupuleuse fidélité la marche des événements. Il a divisé ce bref espace de quinze années en courtes périodes : avant Iéna, après Iéna, campagne de 1809, soulèvement de 1813 (c'est le gros chapitre), et dernières guerres, de 1814 à 1815. Pour chacune de ces phases il examine successivement les œuvres qui, à quelque titre que ce soit, ont prétendu éveiller ou stimuler le patriotisme : poésies et drames, théories esthétiques des Romantiques, publications tendancieuses des anciens monuments de la littérature nationale, chants de guerre, discours, sermons, pamphlets, satires, journaux politiques, etc. Cet ordre chronologique a son avantage; il serait même le seul admissible dans une histoire des guerres de l'indépendance. Pour une étude littéraire il a le grave défaut de trop morceler le sujet. Nous retrouvons dans cinq ou six chapitres Arnim et Brentano, les deux Schlegel, Schleiermacher, etc., chacun avec quelques pages ou seulement un bref paragraphe. N'eût-il pas mieux valu étudier à fond et au moment convenable chaque figure, comme l'auteur a dû le faire pour les personnages de second plan? L'impression définitive eût été plus nette. M. G. a soigneusement relevé toutes les manifestations patriotiques des auteurs qu'il signale [1]; mais sur le degré de pénétration de leurs œuvres, sur l'écho qu'elles ont trouvé, puisqu'elles faisaient appel au sentiment national, nous aurions aimé recevoir quelques renseignements. Dans les correspondances des contemporains, chez les auteurs de Mémoires dont la jeunesse appartient à cette période — ils sont légion — il eût certainement recueilli d'intéressants témoignages.

J'ai formulé plusieurs réserves, je pourrais en ajouter quelques autres, mais je tiens à dire que cette étude est un travail consciencieux qui n'a rien omis d'essentiel — les pages consacrées à Fichte, Arndt, Jahn, sont très bonnes — et qui renseignera avec sécurité le grand public sur ce que fut la littérature patriotique de l'Allemagne. La valeur en est un peu surfaite par l'auteur; même la *Hermannschlacht* de Kleist, bien des poésies d'Arndt ne me paraissent pas mériter tant

1. Uhland ne devait pas être omis; ses allusions sont voilées, mais réelles dans beaucoup de poésies de cette période.

d'éloges; le mauvais goût, le banalité, le fracas des mots ne sauraient être excusés par l'enthousiasme; mais ceci est affaire d'appréciation personnelle. Bien contestable aussi est l'approbation finale donnée par l'auteur aux revendications formulées par le patriotisme de langue : la communauté des idiomes n'est pas à elle seule suffisante pour légitimer des absorptions pareilles à celles dont a rêvé le pangermanisme passé ou présent et l'héritage de traditions historiques dont il fait si bon marché constitue plus que la langue un lien puissant entre les peuples [1].

L. Roustan.

---

**Les questions actuelles de politique étrangère en Europe**, 3e édition, refondue et mise à jour, Paris, Alcan, 1911, in-16, 320 p., cartes, 3 fr. 50.

**La vie politique dans les deux mondes**, publiée sous la direction de A. Viallate et M. Caudel, Paris, Alcan, 1911, in-8°, 622 p., 10 fr.

**Revue des faits économiques de l'année 1910**, par Ch. Brouilhet, Lyon, Georg, in-12, 75 p., 2 fr.

**La paix sociale et internationale**, par Émile Lewy, Paris, Giard et Brière, 1911, in-12, 31 p., 1 fr.

On sait tout le mérite des conférences organisées par les anciens élèves de l'École des Sciences politiques. M. A. Leroy-Beaulieu les a justement appelées des leçons pratiques de politique et de patriotisme. Le public les a si parfaitement accueillies que le livre qui reproduit la première série, en est aujourd'hui à sa troisième édition, ce qui, pour un ouvrage de ce genre, constitue un succès très marqué. Cependant, comme depuis 1907, date des conférences, de nombreux événements sont survenus en Europe, on a jugé une mise au point nécessaire. Les discours accompagnant les conférences n'ont subi aucun changement; mais les conférences revues et complétées, parfois même complètement remaniées, sont devenues des études particulièrement soignées et intéressantes. Sur un seul point, la question de Macédoine et des Balkans, on retrouve à peu près l'ancien texte, et cela parce que M. R. Pinon a reculé devant la refonte complète qu'eussent exigée les révolutions turques et la crise qui les a suivies. Il est permis de regretter que ce spécialiste distingué n'ait pas eu le

---

1. Je note quelques inadvertances : p. 8, la *Dramaturgie de Hambourg* est de 1767-69, et non 1766; p. 22, le distique de Schiller est mal rendu, de même p. 106, un vers du *Gelübde* de F. Schlegel : *wie auch die Lose fallen*; p. 167, dans *er speise Krähn und Raben*, *Krähen* ne sont pas des *pies*; p. 176, il s'agit de Wartenburg sur l'Elbe et non de la célèbre *Wartburg* près d'Eisenach; p. 193, à *Passeier*, il faut dire le Passeier, puisque c'est une vallée; p. 215, Th. Körner ne fut pas tué sur le coup; p. 216, F. Förster est né en 1791, non en *1794*. Ecrire p. 40, Reichardt; p. 133, Kannegiesser; p. 156, Kremlin; p. 172, Kalisch; p. 196, Isidorus; p. 233 et passim, la Katzbach; p. 261, nécrologue, au lieu de *Reichart*, *Kanngiesser*, *Kreml*, *Kalisz*, *Isodorus*, *le* Katzbach, *nécrologie*. En général, les épreuves n'ont pas été relues assez soigneusement et il y a de vilaines fautes d'impression : *préposés*, *paysages*, *régime* pour préparés, passages, récit, etc.

beau courage de M. R. Henry, qui a refait presque entièrement son étude sur la question russe, ou tout au moins n'ait pas suivi l'exemple des autres professeurs qui ont poussé leur travail jusqu'au 1er janvier 1911. Malgré la lacune signalée, la nouvelle édition rendra de précieux services.

L'annuaire politique désigné sous la rubrique de *La vie politique dans les deux mondes*, en est aujourd'hui à sa quatrième année d'existence. Cette longévité prouve qu'il répondait à un besoin, et que la forme qu'a su lui donner M. Viallate a satisfait le public. M. V. s'est adjoint pour la direction M. Caudel, mais il a conservé, à de très rares exceptions près, ses anciens collaborateurs. Aussi on retrouve dans le nouveau fascicule les mêmes qualités d'ordre, de clarté, de conscience que dans les précédents.

M. C. Brouilhet, dans une brochure qui reproduit un rapport à la Société d'économie politique de Lyon, passe en revue les faits marquants de 1910. Après avoir brièvement esquissé les événements politiques, les conflits sociaux, il examine plus en détail l'histoire économique de l'année écoulée. Étant donné le cadre très restreint de son étude, on ne pouvait lui demander d'approfondir les questions, et selon son expression il n'en donne qu'une « vision quasi-cinématographique » destinée aux gens pressés.

M. B., comme beaucoup d'autres, se montre tourmenté par le problème de la question sociale. Il sera sans doute aise d'apprendre que M. Lewy croit avoir découvert le moyen d'établir la paix entre le capital et le travail, sans léser d'intérêts importants, sans méconnaître le principe de la propriété individuelle, et avec la perspective de supprimer du même coup les guerres entre nations. Cette panacée serait la limitation de la production sous la férule des syndicats ouvriers devenus obligatoires ! On supprimerait ainsi la concurrence au détriment des spéculateurs, gens haïssables, et le bénéfice réalisé suffirait à satisfaire patrons et salariés ; les luttes économiques internationales disparaitraient, et les gouvernements respecteraient forcément la paix. M. L. pense même que les consommateurs ne souffriraient pas de la restriction de la production, mais nous sommes contraints d'avouer qu'il ne nous a pas convaincus.

A. Biovès.

---

J. de Saint-Léger. **Était-ce Louis XVII évadé du Temple ?** Documents inédits tirés des archives de la police et des greffes judiciaires. Préface de G. Lenôtre. Gravures. Paris, 1911, in-8°, VIII-245 pages. Prix : 5 francs.

Était-ce Louis XVII ? Était-ce Phelippeau ? Était-ce Mathurin Bruneau ? Était-ce Hervagault ? Qui pourrait le dire ? Si c'était Louis XVII, — comme paraît le croire l'auteur de ce livre, malgré ses points d'interrogation, — c'était un singulier fils de roi que cet aventurier ramassé un jour de décembre 1815 par la police au coin d'une rue de

Saint-Malo, sans état civil, se disant tantôt boulanger et tantôt sabotier, tantôt né en Amérique et tantôt à Versailles, tantôt se faisant reconnaître d'une brave femme qu'il appelait sa mère et tantôt la désavouant, mêlant dans ses récits quelques lambeaux de faits réels aux plus audacieux ou aux plus invraisemblables mensonges, exploitant les âmes crédules, exploité lui-même par une tourbe d'intrigants, traîné de prison en prison par des magistrats qui ne savaient que faire de lui, se laissant finalement condamner pour un crime ou un délit que le Code ignorait, et mourant sans bruit, après en avoir fait plus que de raison, au mont Saint-Michel en 1822.

Le fils de Louis XVI est-il mort au Temple ou en a-t-il été enlevé, et, dans ce dernier cas, qu'est-il devenu ? Voilà, je crois, comment se pose la question Louis XVII. Ce n'est pas encore le livre de Mme de Saint-Léger qui l'aura résolue.

Eugène WELVERT.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 10 novembre 1911.* — L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. le duc de La Trémoille, décédé. Les votants sont au nombre de 45 ; majorité, 23. Ont obtenu :

| | 1er tour. | 2e tour. |
|---|---|---|
| MM. Adrien Blanchet | 9 | 2 |
| Capitan | 4 | 4 |
| Ulysse Chevalier | 5 | 7 |
| Espérandieu | 5 | 3 |
| Fournier | 12 | 27 |
| Alex. de Laborde | 3 | 2 |
| Albert Martin | 4 | 0 |
| Ruelle | 2 | 0 |

M. Paul Fournier, ayant obtenu la majorité absolue des voix, est déclaré élu par le Président. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

Après avoir rappelé la cérémonie privée au cours de laquelle, dimanche dernier, les confrères et les amis de M. Heuzey lui ont offert, à l'occasion du 30e anniversaire de la création du Département des antiquités orientales au Musée du Louvre, une plaquette commémorative, M. Omont, président, présente à M. Heuzey les félicitations de l'Académie. — M. Heuzey répond à l'allocution du Président et remercie l'Académie, en insistant sur les fouilles en Chaldée de MM. de Sarzec et Cros auxquels revient, dit-il, l'honneur des découvertes faites et des travaux menés à bonne fin.

M. Antoine Thomas communique des documents inédits, conservés à Londres et à Bayeux, qui apportent quelque lumière sur la première partie de la carrière du médecin grec Thomas Le Franc, protecteur des humanistes, que Charles VII attacha à sa personne en 1450. Ce personne avait été introduit à la cour d'Angleterre par un prélat milanais, Zenone Castiglione, qui occupa successivement les sièges épiscopaux de Lisieux et de Bayeux. Naturalisé par Henri VI en 1436, maître Thomas fut en grande faveur auprès du duc de Gloucester, oncle du roi d'Angleterre, célèbre promoteur de l'humanisme dans ce pays, mort en 1447. Il changea de camp, à ce qu'il semble, au moment où la domination anglaise en France était en pleine décadence. — M. Emile Picot présente quelques observations.

M. J.-B. Chabot expose le résultat de ses recherches sur les inscriptions palmyréniennes et explique le texte d'une de ces inscriptions demeurée jusqu'ici indéchiffrée. Elle mentionne l'érection d'une statue faite par le Sénat de Palmyre, au mois d'avril de l'an 118, en l'honneur d'un certain Zebida, symposiarque des prêtres du dieu Bel. Le grand temple de Palmyre que les guides et les visiteurs désignent habituellement sous le nom de Temple du Soleil, était en réalité, comme en témoignent les inscriptions, consacré à ce dieu Bel, le Zeus palmyrénien.

Léon DOREZ.

*L'imprimeur-gérant :* ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

**Nº 48** — 2 décembre. — **1911**



**Jeanne d'Arc** par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. Paris, Hachette et Cie, 1911, XIII, 421, IX pages petit in-4º illustr. Prix : 7 fr. 50.

Chaque génération de Français a voulu posséder une Jeanne d'Arc à son image et même au sein de chaque génération les contrastes les plus marqués se sont produits, quant à la conception du caractère et du rôle de l'héroïne nationale. M. Hanotaux a voulu nous donner la sienne et nous ne pouvons que nous en féliciter ; à force de projeter la claire lumière de l'histoire sur le fond merveilleux de la légende, on finira bien par fixer la physionomie de la vierge lorraine qui conçut le projet de « bouter l'Anglais hors de France », qui tenta de l'exécuter, et dont le sacrifice, plus encore que la vaillance, amena la réalisation posthume du rêve pieux de l'ardente patriote. On ne peut donc qu'exprimer tout d'abord une satisfaction sincère de ce que l'ancien professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, l'ancien ministre de la troisième république, le représentant des sciences historiques à l'Académie française, ait voulu nous donner, lui aussi, *sa* Jeanne-d'Arc. M. Hanotaux déclare dans sa préface qu'il « n'a nullement prétendu faire œuvre d'érudit », qu'il « n'apporte aucune lumière nouvelle » [1]. Il a simplement « tenté d'exprimer ce qu'il avait éprouvé devant cette naïve et claire figure ». « Je n'ai pas choisi, dit-il le sujet, il m'a

1. L'espoir exprimé par l'auteur, de voir de nouveaux documents sur Jeanne d'Arc sortir un jour des Archives du Vatican ou de celles de Londres nous semble bien douteux. Si l'on avait des pièces inédites dans les dossiers du Saint-Siège on les aurait produites sans doute lors de la béatification, ou plutôt, comme les « sentiments de Rome », à l'égard de la Pucelle ont vraisemblablement été plutôt hostiles, on se gardera de rien trouver maintenant qu'elle est « classée » parmi les élus. Quant aux Archives anglaises, il est peu probable qu'on y fasse des découvertes importantes; sans doute les Anglais s'intéressaient d'une certaine façon, à la sorcière de Rouen ; mais les guerres interminables des Deux Roses leur laissèrent peu de loisirs pour noter ce qui se passait au dehors. Il serait plutôt possible de découvrir quelques nouveaux détails en fouillant minutieusement les archives de certaines villes de France, comme Lille, Dijon ou Poitiers.

choisi ». Il est permis de croire pourtant que si la *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France n'avait point paru [1], celle de M. Gabriel Hanotaux n'aurait sans doute pas vu le jour. Il a surtout écrit son livre, ce me semble, puisque l'ouvrage de son confrère de l'Académie lui paraissait trop « rationaliste », trop peu saturé de la piété traditionnelle du sujet et marquait un retour offensif contre l'emprise de la nouvelle légende ecclésiastique, aussi exubérante en faveur de la nouvelle Bienheureuse que le jugement de Rouen marquait de colère contre la paysanne hérétique et relapse que l'Eglise et les Anglais envoyaient au bûcher.

A vrai dire, le « parti pris » annoncé par l'auteur, de « rétablir autour de cette admirable Française l'accord de tous les Français » était assez inutile. Elle est hors de cause aujourd'hui pour tous ceux qui s'occupent d'elle; de l'extrême gauche (je parle des historiens) à l'extrême droite, il n'en est pas un seul qui ne salue en elle l'une des plus glorieuses personnifications du patriotisme national, l'une des plus pures martyres d'une cause sacrée, qui mette en doute sa foi naïve et profonde. Tous s'inclinent avec une émotion respectueuse devant cette victime des haines nationales, des préjugés religieux et des intrigues politiques de son temps. Ce qui reste en suspens, ce que M. Hanotaux ne résoudra pas d'une façon plus définitive que ses prédécesseurs, c'est le problème de la *formation* de cette individualité rare, dans le milieu où elle a paru ; c'est la question de savoir jusqu'à quel point Jeanne fut l'*auteur conscient* et non pas seulement *l'acteur* de son rôle à la cour de Charles VII ; si elle fût, sans le savoir, influencée par les intrigues qui se croisaient autour d'elle pour l'exploiter d'abord, pour l'abandonner ensuite, pour la sacrifier enfin par insouciance ou perfidie, mais en tout cas avec une lâcheté sans excuse. M. H. veut que « la légende de Jeanne d'Arc soit la simple vérité » et pourtant il y ajoute des traits qui auraient singulièrement étonné les contemporains de la Pucelle. Nous songeons surtout aux pages où il nous montre sa figure « dorée des premiers rayons de la Renaissance qui se lève » alors que rien dans la vie de Jeanne, ni ses paroles, ni ses actes, ni sa foi naïve, ne la sort du moyen-âge finissant, de ses sombres lueurs, de ses haines inextinguibles, de cette froide cruauté qui est le caractère distinctif du xv[e] siècle [2].

L'ouvrage de M. H. se partage en trois livres. Le premier, intitulé *Simple histoire de Jeanne d'Arc*, nous raconte en une série de para-

---

1. Le livre de M. Anatole France n'est nommé qu'une fois, à la page 412, où il est dit qu'il a livré au public une biographie complète de Jeanne; « l'illustre écrivain sertit les émaux d'un vitrail où un art consommé laisse filtrer la pâle lumière de la thèse rationaliste ».

2. Assurément l'aurore de la Renaissance s'annonçait alors déjà dans la péninsule italienne et nous n'ignorons pas que Jeanne fut la contemporaine de Masaccio, comme M. H. nous le fait remarquer (p. 42); mais nous sommes avec elle sur les bords de la Loire et de la Seine et non sur ceux de l'Arno.

graphes, l'existence de la jeune et ignorante bergère de Domrémy, depuis sa naissance en 1412 jusqu'à son supplice, le 30 mai 1431; c'est un résumé clair et lucide des faits principaux que les contemporains ont notés, sur l'apparition de la jeune visionnaire, sur ses premiers succès, sur son procès et sa mort. Nous y remarquons pourtant déjà le ton quasi mystique qui va dominer dans la partie suivante et qui ne cadre guère avec les allures de la critique historique [1].

La deuxième partie est intitulée : *Les quatre mystères de la vie de Jeanne d'Arc;* ils sont quatre en effet, d'après l'auteur : *la Formation* ; *la Mission* ; *l'Abandon* ; *la Condamnation*, et M. H. examine successivement ces quatre *mystères*. Pourquoi ces problèmes si souvent discutés déjà, relatifs aux différentes périodes de l'existence de la Pucelle, sont-ils des mystères? Ou bien le narrateur de sa vie veut nous transporter dans les sphères du *surnaturel* (ce qu'il est certainement libre de faire, s'il y croit), mais alors nous sortons de l'histoire et le rôle de la critique est fini ; ou bien il reconnaît aux faits des *causes naturelles*, il constate les mobiles habituels dans les actions humaines, et en ce cas, pourquoi nous parler de mystères? Bien évidemment l'histoire personnelle de Jeanne d'Arc ne peut être détachée de son temps, qui a cru généralement — et elle donc aussi — au surnaturel ; mais ce n'est pas une raison pour que nous continuions au XX<sup>e</sup> siècle les errements du XV<sup>e</sup> [2]. Je ne vois rien de mystérieux dans ce que M. H. nous dit de la formation de Jeanne, de l'influence maternelle, de la situation troublée du pays natal, des influences diverses qui poussent cette « belle fille, grande et forte, le cou rond, la gorge pleine, le visage riant, les cheveux noirs, la voix douce » à partir à cheval, en habit d'homme, pour délivrer Orléans et couronner le « gentil Dauphin ». Rien de mystérieux non plus dans ce voyage ; « elle sait où elle va ; elle sait pourquoi elle va ». Sans doute ; mais pourquoi s'extasier si fort sur ce « *double miracle*, miracle de la mission, miracle de l'accomplissement » ? Mais il en a toujours été ainsi pour les grands personnages historiques, le jeune moine

1. En quoi des phrases comme celle-ci : « L'humain et le divin se rapprochent dans une collaboration mystérieuse pour travailler à une œuvre commune, le salut de la France » contribuent-elles à élucider le problème ?

2. Que viennent faire ici (p. 42) Wiclef et Jean Huss, Henri le Navigateur et Gutemberg, dont la petite paysanne de Domrémy n'avait certainement jamais entendu parler ? M. H. revient ici à son idée de la Renaissance qui doit avoir agi déjà sur son héroïne ; « toute ignorante qu'elle fut, elle n'en a pas moins été touchée par le souffle de cette heure unique où la civilisation moderne se gonfle en un bouton prêt à fleurir ». Pour lui, Jeanne « n'est plus du moyen-âge ; elle n'en a ni la figure énigmatique, ni la rigidité sépulcrale ». M. H. ne semble pas admettre qu'il y ait des « figures énigmatiques » dans l'histoire moderne et même contemporaine et paraît ignorer qu'il y eut au moyen âge nombre de bons vivants parmi les laïques et les clercs. Parler de la rigidité sépulcrale du moyen âge c'est retarder d'un siècle au moins dans la conception de l'histoire. Rien de plus vivant, de plus varié, de plus gaiment héroïque que le moyen âge du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle.

d'Erfurt, Martin Luther, se levant dans sa cellule contre l'Empire et la Papauté, le petit sous-lieutenant Buonaparte, en marche vers la couronne impériale ; le gardeur de chameaux, Mohammed, se préparant à devenir le prophète de l'Islam ; le fils de l'obscur charpentier de Nazareth, cheminant vers le Golgotha, avant de monter au ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu.

Ce sont des événements extraordinaires à coup sûr, puisque les hommes eux-mêmes le sont, mais ils n'ont rien de miraculeux [1]. M. H. en veut pour Jeanne d'Arc et pour une raison spécieuse. « Le moins, dit-il, est d'accepter d'elle sur elle même son témoignage ; elle ne ment jamais ; elle n'exagère rien... ce qu'elle dit elle le pense... il faut la croire ». Personne assurément — du moins parmi les esprits rassis — ne met en doute la parfaite et absolue sincérité de Jeanne, en tant que conviction subjective. *Elle a certainement cru tout ce qu'elle disait* [2] ; mais il n'est pas d'un esprit critique de vouloir nous forcer pour cela à le croire à notre tour. S'il devait en être ainsi, l'historien serait à la merci de tous les rêveurs, de tous les voyants, de tous les hallucinés, de tous les fous ; car où s'arrêter alors ? Affirmer que Jeanne d'Arc est « isolée en dehors et au-dessus de l'humanité » (p. 97), est d'une belle hardiesse, comme confession de foi, mais si cela doit être une donnée historique, il faudrait d'abord la prouver. Est-ce par hasard, sur les miracles de la Bienheureuse que l'auteur fonde cette opinion qui la met « au-dessus de l'humanité ? Ils ne sont pas bien remarquables pour un temps où des saints restés aussi obscurs que Jeanne est devenue célèbre, en faisaient bien d'autres [3] ; quant aux guérisons de cancers et d'ulcères des sœurs congréganistes, accomplies en 1897, lorsqu'elles sont devenues nécessaires pour la béatification, un historien, fut-il de l'Académie française, aurait bien fait de ne pas les citer.

M. H. se prononce fort habilement contre les tenants de « l'école scientifique », en disant qu'ils font de Jeanne « une détraquée, une

---

1. M. Hanotaux dit lui-même « qu'il est dans le procédé intellectuel des grands hommes des démarches inintelligibles *au commun des mortels* » ; mais il fait, je suppose, une exception pour les philosophes et les savants et puisqu'il se croit assez intelligent pour apprécier et juger la carrière des grands hommes qu'il cite (Alexandre, Mahomet, Napoléon, Pasteur) — en quoi il a mille fois raison — je ne vois pas bien pourquoi il s'obstine avec tant d'humilité à voir dans la vie de Jeanne d'Arc un *mystère* ?

2. Elle n'avait aucun motif de désavouer ses voix, car elle les a certainement entendues, ayant vécu dès sa première enfance dans l'atmosphère des prophéties qui annonçaient une vierge des marches de Lorraine qui sauverait la France ; pourquoi n'aurait-elle pas, à mesure que le succès s'affirmait, risqué avec la conviction entière d'une inspiration divine, des prophéties qui semblaient plus faciles à réaliser ?

3. Celui de Lagny par exemple qui consiste à faire bailler un enfant mort, à force de prières, lequel enfant, une fois baptisé, s'empresse de mourir une seconde fois, n'est vraiment pas bien miraculeux.

désordonnée, victime de tares physiologiques ou de lésions cérébrales ». Il a parfaitement raison de protester contre les théories de certains docteurs matérialistes qui ne peuvent concevoir le sentiment religieux que comme la conséquence d'un cerveau malade. Mais nous ne doutons nullement de l'équilibre moral et physique de la Pucelle; nous savons qu'elle était vive et gaie à ses heures, d'une volonté ferme, toujours naturelle en ses paroles et ses actes. Nous accordons volontiers à l'auteur que la personnalité de Jeanne est un peu plus compliquée parce qu'en ce xv<sup>e</sup> siècle si bouleversé, si lamentablement corrompu, la psychologie des individus est plus obscure, les traits personnels encore mal étudiés, les détails fournis pour les contemporains trop peu nombreux. Mais on arrivera néanmoins à la déchiffrer, qu'on soit, comme le dit M. H. « quelque professeur muni de ses diplômes, quelque érudit orné de ses lunettes », voire même un académicien nanti de son brevet d'immortel; s'approchant d'elle, comme de tous les autres « héros de l'humanité », ils finiront par la comprendre et par l'expliquer; il faut, pour cela, que le xx<sup>e</sup> siècle fasse encore un peu plus de chemin, et que sa science psychologique et médicale, plus exercée, nous fasse voir clair dans cette région encore obscure que peuplent les visions de tous les Saints énumérés par M. Hanotaux.

Il y a moins d'observations à faire sur le troisième chapitre : *L'abandon;* nous quittons ici les régions transcendantales pour l'étude terre à terre des passions, des jalousies, des trahisons, de toutes les autres laideurs morales que l'on peut constater dans l'entourage de Charles VII. La naïve et droite paysanne lorraine est tombée entre les mains des courtisans, des soudards, des hommes d'Église et des financiers louches; elle est inconsciente de toutes les manœuvres politiques qui s'ébauchent autour de sa personne, du double jeu du duc de Bourgogne, etc. Comme le dit l'auteur, « Jeanne n'avait pas aperçu ces dessous » (p. 212); elle en est morte. Nous arrivons ensuite au quatrième *mystère*, celui de la *condamnation*, le plus désagréable naturellement aux âmes bien pensantes d'aujourd'hui, qui voudraient magnifier Jeanne d'Arc, sans éprouver quelque amertume à l'égard de l'Église qui la mit sur le bûcher. Comment « un tel tribunal a-t-il condamné une telle femme? » se demande M. H. avec une anxiété visible. Il est quasiment impossible de prétendre qu'une assemblée où siégeaient un cardinal, deux futurs cardinaux, onze évêques présents ou futurs, dix abbés mitrés, trois cents prêtres et docteurs en théologie, n'ait pas représenté l'opinion de l'Église d'alors; ils se sont prononcés sans hésitation et sans trouble. En présence de l'odieuse exécution pas un n'a protesté. Il n'ont changé que « quand le cours des choses eut changé et qu'ils avaient intérêt à le faire » (p. 238). « Ces gens graves ont jugé sciemment et consciemment; voilà la vérité, et voilà pourquoi le mystère de la condamnation *est*

*le plus obscur, le plus occulte, le plus divin* des quatre mystères! » On croit rêver en rencontrant cette éjaculation mystique sous la plume d'un ancien professeur à l'École des Hautes Études et d'un politique qui, des années durant, a manié les hommes et dirigé les affaires de notre pays. On dirait vraiment que M. H. ne sait rien de la mentalité des gens d'Église au moyen âge; qu'il ignore que des milliers et des milliers de malheureuses victimes, infiniment plus obscures mais tout aussi innocentes que Jeanne d'Arc, ont été accusées, jugées, torturées, condamnées et brûlées par des tribunaux ecclésiastiques analogues, du XIIIe au XVIIe siècle. Sans doute, il a raison d'affirmer que Cauchon n'est pas seul coupable; tous les juges le sont, ou plutôt, pour un fils déférent de l'Église, ils sont tous innocents, puisque l'affaire de Jeanne d'Arc fut, elle aussi, à un moment de notre histoire, une « chose jugée ». « Toute l'époque fut complice de la condamnation [1], et surtout les clercs »; soit; mais pourquoi donc ajouter : « Le véritable mystère est là; il faut l'accepter dans toute son ampleur »? Nous ne voyons ici rien de *mystérieux*; les uns parmi les juges voulurent complaire à l'Angleterre et à la Bourgogne, déblayer le terrain d'une adversaire autrement inattaquable, d'une concurrente, qui aurait pu redevenir dangereuse par ses vertus mêmes; les autres fidèles à la parole de saint Paul : *Mulier taceat in ecclesia*, étaient naturellement hostiles à une femme qui s'avisait de jouer au soldat et de faire figure de politique; d'autres, plus pratiques, se préoccupaient fort peu de savoir si elle était innocente ou coupable, mais visaient une prébende ou un bénéfice en échange de leur vote. J'admettrais même volontiers que beaucoup fussent bêtement convaincus que Jeanne était vraiment en puissance du démon et capable des pires maléfices, puisqu'ils avaient vu de vieux soldats aguerris fuir devant elle comme des recrues nouvelles. A bien des égards le procès de Jeanne est un procès de sorcellerie. Quoiqu'il en soit, tous ils ont fait poser sur sa tête la mitre dérisoire portant les mots : *hérétique, relapse, apostate*. L'admiration d'une France nouvelle, régénérée par la Révolution, et comprenant mieux le sens profond de l'amour de la patrie, l'a ressucitée des morts. Elle revit, et vivra désormais, dans la mémoire reconnaissante des générations présentes et futures, mais il serait vraiment trop commode pour l'Église d'exploiter à son profit sa victime d'antan. Si pour masquer cette coiffure ignominieuse, elle essaie aujourd'hui de la cacher sous la couronne des bienheureux, c'est là une de ces habiletés dont on la sait coutumière, mais qui ne saurait innocenter en rien les clercs qui furent les juges et les bourreaux de la Pucelle [2].

1. Pas tous cependant; il y eut certainement des dévots de la Pucelle, qui la pleurèrent, des parents et des amis que sa condamnation ne put détacher de la victime.

2. Dans le récit de M. Hanotaux, il y a une phrase qui détonne singulièrement,

Le troisième livre nous raconte la *Vie de Jeanne d'Arc après sa mort*, c'est-à-dire qu'il nous entretient de l'apparition des fausses Jeanne, du procès de réhabilitation et des transformations que la personnalité de la jeune Lorraine subit dans les siècles qui suivirent sa mort, devant l'histoire, les poètes et l'opinion publique. On y trouvera, en raccourci, toute l'histoire de Jeanne à travers les littératures, depuis le *Mystère d'Orléans* et Shakespeare, la *Pucelle* de Chapelain et celle de Voltaire jusqu'à celle de Schiller ; on y trouvera aussi l'appréciation critique des travaux érudits de Quicherat, des poétiques émotions de Michelet, de tant d'autres artistes, peintres et sculpteurs, qui ont rivalisé de zèle, sinon toujours de goût, pour évoquer, voire même pour embellir cette héroïque physionomie. Cette évocation persistante est légitime; nous sommes parfaitement d'accord avec M. H. quand il dit qu'il « n'est pas permis aux Français d'ignorer, d'effacer ou d'altérer son souvenir ». Il est un réconfort aux heures troubles où la pensée nationale semble s'affaiblir et il ne faut point permettre à la poussée nationaliste d'exploiter, comme un monopole, cette grande figure qui est à tous. Mais pour que cette évocation produise dans les âmes l'impression nécessaire, il ne faudrait pas nous répéter sans cesse que « l'apparition (de Jeanne) a quelque chose de surhumain et participe du mystère (p. 414). S'il en était ainsi, la Pucelle ne serait plus un grand exemple à proposer aux Français, nul ne pouvant se flatter d'atteindre à la hauteur du divin, ni songer à se dévouer pour ce qu'il ne saurait comprendre [1]. Et pourtant il serait bien nécessaire que son œuvre fût comprise car, selon M. H., c'est par elle que « se rétabliront les grands équilibres, les grandes réconciliations, les sages et loyaux apaisements, l'autorité et la liberté, l'individuel et le général retrouveront leurs limites respectives et leur pondération indispensable. L'humanité n'est pas condamnée à se déchirer toujours, faute de règle, à errer faute de guide, à se tromper faute de mesure : or tout cela est dans l'héritage antique que Jeanne d'Arc a préservé » [2].

---

sur l'attitude de Jeanne au moment de son supplice. « Cette gentille gamine de France les affole de son rire clair; elle se moque d'eux même sur l'échafaud » (p. 419). Ce n'est pas là le portrait véridique de la pauvre enfant qui versa des larmes si amères sur son bucher.

1. Avouerai-je que je ne comprends pas toujours la prose un peu trop mystique de l'auteur, quand il nous entretient « du travail de ces désirs qui veulent être, de ces intuitions qui s'ignorent, de ces lendemains qui se cherchent », etc.

2. Jeanne d'Arc, championne de « la culture grecque et latine » (p. 421) sera sans doute pour plusieurs une révélation très inattendue. Mais l'auteur ne s'arrête pas là; il revendique pour la Pucelle un rôle plus glorieux, plus universel, un triomphe plus étonnant encore. Dans je ne sais quelle vision d'Apocalypse, il nous affirme qu'elle a sauvegardé « la pensée antique, catholique et méditerranéenne, maintenu Rome, contenu Luther; par elle la France de François I, de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV et de la Révolution ont été possibles pour l'étonnement et la splendeur du monde, l'idéal a été préservé, la vocation a triom-

L'historien du cardinal de Richelieu nous parle ici de règle et de guide ; à travers le vague, peut-être voulu, des paroles que nous venons de citer, on peut deviner, je crois, vers quels chemins il voudrait nous guider. Il n'est pas sûr pourtant que l'humanité moderne veuille s'y engager à sa suite ; mais ce qu'on peut affirmer sans risque de se tromper, c'est que dans une France, moins monarchique d'instincts, moins serve de l'Église que celle du passé, Jeanne, quoique Bienheureuse, sera toujours assurée de l'amour et de l'admiration de tous ses enfants [1].

R.

---

P. Lacombe, **La première commune révolutionnaire de Paris et les assemblées nationales.** Paris, Hachette, 1911, xiii et 389 p. gr. in-8, 7 fr. 50.

F. Braesch, **La Commune du 10 août 1792.** *Etude sur l'histoire de Paris du 20 juin au 2 décembre 1792.* Paris, Hachette, 1911, xviii et 1236 p. gr. in-8°, 25 fr.

Rien ne mesure mieux la distance de la théorie à la pratique que le présent livre de M. Paul Lacombe. L'auteur a écrit autrefois tout un traité philosophique sur l'*Histoire considérée comme science*. Il a dirigé ensuite contre *Taine historien et sociologue* de sanglantes critiques, d'ailleurs fondées. De la théorie il descend aujourd'hui à la pratique. Pour la première fois, il fait œuvre d'historien et il fait aussi la preuve éclatante qu'il ignore profondément les règles élémentaires de la méthode historique. Je ne m'amuserai pas à retourner contre son livre le réquisitoire qu'il dressait naguère contre Taine. Il me suffira de signaler ses défauts les plus criants.

Sa documentation est absolument insuffisante. En tout et pour tout M. Lacombe s'est reporté à l'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux et aux *Archives parlementaires*. Son livre n'est qu'une analyse accompagnée de nombreux extraits des débats de la Législative et de la Convention. La part personnelle de l'auteur se réduit aux réflexions — la plupart partiales ou étranges — dont il agrémente ses citations, qu'il dispose d'ailleurs dans leur ordre chronologique, sans le moindre effort de composition. Non seulement M. Lacombe n'a recouru à aucune source inédite, mais il a négligé de parti pris les sources imprimées les plus indispensables. Il n'a dépouillé ni les jour-

---

phé dans l'action et parmi les flammes » (p. 419-420) ; en un mot, c'est Jeanne d'Arc qui détermine tout le développement de l'histoire moderne ! Nous sortons ici du domaine des faits pour nous perdre dans celui de la fantaisie pure.

1. N'oublions pas de mentionner l'illustration du volume de M. H. Elle est empruntée toute entière à l'art contemporain de la Pucelle ; on peut être d'avis différent sur la gravure sur bois archaïque et ses effets au point de vue de l'art pur, mais du moins on ne rencontre pas ici ce méli-mélo déplaisant de styles de toutes les époques, qui dépare tant d'ouvrages illustrés, et l'ensemble, un peu austère, laisse une impression très satisfaisante.

naux, ni les pamphlets, ni les mémoires, ni les correspondances. Taine était en comparaison infiniment plus consciencieux.

L'insuffisance de sa documentation a conduit M. L. à des erreurs graves. Il traite d'affirmation « invraisemblable et absurde » l'accusation portée contre les Suisses par les démocrates d'avoir tendu le 10 août un guet-apens à la foule (p. 25-26) et l'affirmation est prouvée par de nombreux documents, notamment par la déposition du peintre Neveu dont il ignore l'existence [1]. Il croit que le discours que Robespierre prononça à la Commune le 1er septembre « semble perdu » (p. 68) et M. Braesch en donne une longue analyse (pp. 454-457 de son livre). Il ravale l'importance du mouvement patriotique qui saisit Paris à la nouvelle de l'investissement de Verdun. Il affirme que tout se passa en paroles et que « rien ne fut réalisé » (p. 73) et M. Braesch établit que plus de 20,000 hommes s'enrôlèrent dans la première quinzaine de septembre (p. 471). Il nie la participation de la foule aux massacres de septembre (p. 76) et M. Braesch montre que l'idée en germa dans les sections (p. 484).

Quand Robespierre accusa les Girondins, le 2 septembre, à la Commune, d'avoir conçu le dessein de mettre Brunswick sur le trône de France, c'était, dit M. Lacombe, « contre toute raison, contre toute apparence » (p. 92). M. Lacombe oublie le célèbre article des *Annales patriotiques*, où Carra proposait en effet de donner le trône à Brunswick. Il oublie la mission de Carra et de Sillery auprès de Dumouriez au lendemain de Valmy et les négociations secrètes qu'ils entamèrent avec Brunswick pour la retraite de son armée. Il prend les Girondins pour d'excellents républicains et il ne tient pas compte — parce qu'il les ignore — de leurs tergiversations le 10 août, de leurs relations avec la Cour à la veille de l'insurrection, de leurs efforts pour faire partir les fédérés pour le camp de Soissons, de la motion qu'ils firent le 11 août de donner au dauphin un gouverneur, de l'opposition que fit Salle, le 22 septembre, à la proclamation de la République, etc. Il lui a manqué de consulter le procès des Girondins, document capital pour établir les responsabilités, mais le procès des Girondins est ignoré de M. Braesch, comme il l'était de M. Sagnac, auteur, lui aussi, d'un livre sur le 10 août. Ni M. Braesch, ni M. Lacombe n'ont le temps de lire la *Revue Critique* [2]. M. L. prétend que Robespierre était à la Commune le 3 septembre pendant les massacres « puisqu'il fut chargé de se rendre au Temple séance tenante avec deux autres commissaires » (p. 90, note). La Commune a parfaitement pu charger Robespierre d'une mission pendant son absence et Ernest Hamel a établi, par des preuves que M. Lacombe n'examine même pas, que Robespierre n'a pas quitté ce jour-là l'as-

1. Voir ce document publié par M. le Commandant Pinet dans les *Annales Révolutionnaires*, t. III, p. 60-67.

2. *Revue critique* du 3 mars 1910, pp. 174-178.

semblée électorale. Si M. E. Hamel lui était suspect, M. L. aurait pu consulter l'étude de M. Mautouchet sur *Le mouvement électoral à Paris en août-septembre 1792* (La Révolution française, t. XLIV). Il y aurait vu que non seulement Robespierre était à l'assemblée électorale le 3 septembre, mais qu'il y était aussi la veille et qu'au moment même où, d'après le procès-verbal de la Commune, il aurait dénoncé avec Billaud-Varenne le complot girondin pour mettre Brunswick sur le trône, il prenait la parole aux Jacobins où l'assemblée électorale l'avait envoyé en députation pour demander leur salle comme local de ses séances, si bien qu'on peut se demander si, en dépit du procès-verbal, Robespierre parut à la Commune le soir du 2 septembre. Question grave, car si Robespierre n'est pas allé à la Commune le 2 septembre, comme il l'affirme dans sa réponse à Louvet, sa dénonciation contre Brissot date du 1er septembre, elle a *précédé* les massacres et par suite la responsabilité encourue par son auteur change de caractère. Or je constate que Louvet dans son pamphlet *A Maximilien Robespierre et à ses royalistes* (p. 47) s'exprime ainsi : « C'étoit le soir du premier septembre que Robespierre avoit proscrit Brissot et la députation de la Gironde, ce fut le soir du 2 que Marat et son comité lancèrent des mandats contre eux ; ce fut le lundi 3, à six heures du matin que des commissaires de la Commune se présentèrent chez Brissot ». Si Robespierre, comme le veut M. L., avait renouvelé le 2 septembre sa dénonciation de la veille, Louvet aurait-il oublié cette circonstance aggravante ? [1] M. L. taxe d'invraisemblable une affirmation d'Hébert au sujet de l'existence à côté de la Commune proprement dite d'une assemblée des commissaires des sections chargés d'apurer les comptes (p. 305) et M. Braesch a consacré de longues pages au fonctionnement de cette assemblée. Ces exemples entre beaucoup d'autres suffisent à montrer à quel point l'histoire traitée par M. Lacombe peut être considérée comme une science.

S'il manque de l'information du savant, il manque plus encore de son esprit d'impartialité. Il explique dans sa préface sa profession de foi. Il est avant tout légalitaire. Tout acte extra-légal est par lui condamné *a priori*. Il apporte à écrire cette histoire d'une insurrection l'âme d'un procureur ou d'un juge d'instruction. C'est un réquisitoire qu'il dresse, un réquisitoire contre la Commune et contre les Montagnards. « La Commune, prononce-t-il, reste la grande criminelle que rien n'absout »! (p. XII). Il ne s'efforce pas d'expliquer les actes des personnages qui défilent devant lui, à comprendre leurs raisons, il lui suffit de constater leur illégalité. Il n'arrive pas à concevoir

1. M. Braesch s'est posé la question : « Robespierre a-t-il réellement accusé par deux fois la Gironde devant la Commune d'avoir conspiré avec Brunswick ? » (p. 517) mais il n'y a pas répondu et il a poursuivi le récit traditionnel : « Quoi qu'il en soit... », ajoute-t-il !

que la Révolution du 10 août a suspendu la légalité antérieure pour en créer une nouvelle qui est celle que les insurgés mettent en œuvre. Les Girondins, qu'il fait profession d'admirer, avaient moins d'étroitesse, puisque Lasource s'écriait le 24 octobre : « Les révolutions sont le sommeil des lois »! Si M. Lacombe avait écrit l'histoire du 14 juillet et de la première municipalité parisienne, il aurait trouvé tout autant à blâmer et à s'indigner.

Par inconscience, ignorance ou parti-pris, M. Lacombe a supprimé de son récit tout ce qui expliquerait les actes des Montagnards et de la Commune. Il ne sait pas que si Robespierre demanda l'institution d'un tribunal exceptionnel pour juger les crimes du 10 août, il ne faisait que retourner contre les feuillants l'idée du tribunal exceptionnel qu'ils avaient essayé de créer pour juger les crimes du Champ de Mars l'année précédente (voir mon livre sur le *Club des Cordeliers pendant le massacre du Champ de Mars*). Il ne comprend rien aux défiances de la Commune contre la Législative parce qu'il ignore le défi que la Législative avait porté à l'opinion patriotique en refusant de décréter Lafayette après le 20 juin. Il s'indigne de l'âpreté de la lutte de Robespierre contre Brissot, parce qu'il ignore les attaques incessantes et empoisonnées des Girondins contre Robespierre qu'ils accusèrent des pires infamies (notamment d'avoir donné sa démission d'accusateur public à la demande de la reine après une entrevue avec Mme de Lamballe). Il oppose constamment Paris à la France parce qu'il ignore que dans toutes les villes de France l'agitation fut la même qu'à Paris. Il lave les Girondins de l'accusation d'avoir participé aux massacres de septembre et il oublie que la section girondine des Lombards s'y distingua au premier rang, et il oublie que ce furent des Girondins, des amis de Fauchet, qui massacrèrent à Caen le procureur général du département, Bayeux, et que, pendant les massacres même, Brissot se plaignit devant Danton que le peuple eût épargné son ennemi Morande. Il prétend que c'est la Commune qui généralisa les massacres dans le reste de la France et il oublie que le meurtre de Bayeux est contemporain des massacres de Paris. Son parti-pris est tel qu'on ne peut même pas se fier aux résumés qu'il donne des discours des orateurs, c'est-à-dire à la matière même de son livre. S'il analyse le discours fort habile, trop habile, que Danton prononça à la séance du 25 septembre (p. 190) il en laisse de côté l'essentiel, la partie où l'orateur, après avoir répudié les exagérations de Marat, se retourne contre les Girondins et leur demande de répudier à leur tour les idées de fédéralisme qu'on leur prête (*Moniteur*, XIV, 42). Ayant ainsi mutilé le discours de Danton, il reproche ensuite à Robespierre d'avoir pris l'initiative de diriger contre les Girondins cette accusation de fédéralisme (p. 193)! Mais j'arrête là ces critiques qui suffiront à montrer que le livre de M. Lacombe ne compte pas pour l'histoire.

Encore qu'elle ait obtenu de l'indulgence d'un jury incompétent, aveugle ou prévenu la mention très honorable, la thèse de M. Braesch ne compte pas beaucoup plus, mais elle rendra provisoirement quelques services.

J'ai déjà lu dans ma vie bien des livres ennuyeux. Aucun ne m'a causé autant de fatigue que celui-ci. J'ai cru que je n'en verrais jamais la fin. « J'ai voulu, explique l'auteur, que le présent volume fût en même temps qu'une histoire, un instrument bibliographique complémentaire de ceux qui existent déjà » (p. v). Le mélange des deux genres n'est guère heureux. A tout instant le récit est interrompu par des listes interminables qui se poursuivent des dizaines de pages. Le récit lui-même n'en est pas un. C'est un ensemble incohérent et confus d'une poussière de menus faits sans aucun autre lien que l'espace dans lequel ils se meuvent, la ville de Paris.

L'auteur a fait cette gageure de raconter l'histoire de Paris indépendamment de l'histoire générale. L'histoire générale, c'est ce qui se passe à l'Assemblée, au gouvernement, aux Jacobins, dans le reste de la France, c'est l'histoire des partis ; l'histoire de Paris c'est ce qui se passe dans les sections, ce dont nous ne savons à peu près rien, faute de connaître les infimes personnages qui y apparaissent un instant pour s'éclipser l'instant d'après. Aussi sommes-nous presque constamment dans les pénombres ou dans la nuit et dans cette nuit l'auteur ne nous fournit aucun fil conducteur. Il explique cependant en tête de chaque chapitre et dans chaque chapitre en tête de chaque paragraphe, ce qu'il va faire, pourquoi il choisit tel ou tel mode d'exposition et ces longues explications, parfaitement oiseuses, ne font que ralentir l'intérêt, qui est encore dispersé par les références innombrables et insignifiantes, par l'abus des divisions, par les citations perpétuelles et l'absence complète d'idées générales. C'est une analyse de pièces détachées réunies un peu au hasard, c'est un assemblage d'incidents inexpliqués et décousus, un exposé extrêmement discursif, entrecoupé de discussions bibliographiques et critiques, de digressions de toute sorte, c'est un chaos... et c'est une thèse ! Qu'un pareil ouvrage ait été accepté tel quel par le correcteur, qu'il ait été couvert de fleurs à la soutenance, rien ne montre mieux la profondeur du mal que dénonçait Agathon dans ses études sur la nouvelle Sorbonne, le parfait mépris dans lequel tiennent l'art d'écrire certains hauts universitaires d'aujourd'hui pourtant sortis de l'ancienne École normale.

Si du moins la *Science* gagnait ce que perd la littérature ! Mais comment un esprit trouble et incohérent pourrait-il faire œuvre scientifique ? Le livre de M. Braesch est à la science ce que la carrière est au monument.

Instrument bibliographique ? prétend-il. Il porte en effet la trace de nombreux dépouillements qui complètent sur certains points les recueils bibliographiques de MM. Tuetey et Tourneux. Mais ces

dépouillements ont été faits sans méthode ou d'après une méthode des plus contestables. M. B. s'est limité aux sources strictement contemporaines. Il a commencé à lire les journaux le 20 juin et il les a fermés le 2 décembre. Et dans les journaux il a négligé la politique générale et n'a retenu que l'article sur Paris. Il écarte les mémoires et les correspondances. Il s'en tient presque uniquement aux pièces officielles, aux journaux et aux pamphlets. Il ignore la production historique actuelle, à l'exception de celle qui provient d'un certain groupe. Il est facile de relever dans sa documentation des lacunes graves. Il ignore complètement les débats du procès des Girondins sans lesquels il est impossible de comprendre quoi que ce soit à l'attitude des partis à la veille du 10 août. Il n'a pas ouvert les mémoires de Choudieu si véridiques. Il ne connaît pas le rôle de Vaugeois au Comité secret d'insurrection, ceci faute de lire les *Annales Révolutionnaires*. Il ignore la relation du peintre Neveu si importante, ceci pour la même raison. Il ne connaît pas mon livre sur les Cordeliers qui lui aurait fourni des renseignements sur plus d'une personnalité du second plan, sur « un certain Verrière » par exemple (p. 424, note 1) [1]. Il consacre une page (p. 34) à décrire l'hôtel du département, et il ignore l'étude si précise et si complète que M. Marius Barroux a consacrée au sujet, et il ignore même les passages des *Actes de la Commune* de Sigismond Lacroix qui concernent la question (t. VII, p. 234-239, 299-301, t. VI, p. 401-406). Qu'il ne connaisse pas Sigismond Lacroix à fond c'est un comble! Il est étrange que ses juges ne s'en soient pas aperçus, mais, faute d'avoir pratiqué Sigismond Lacroix, M. Braesch n'a pas réussi à se faire une idée parfaitement claire du mécanisme du fonctionnement de la Commune. Il analyse (p. 31 et 32) la loi du 21 mai 1790 qui réglait la matière et il est manifeste qu'il s'est embrouillé dans les trois assemblées superposées qui composaient la municipalité parisienne : 1° à la base le *Conseil général* de la Commune composé de 144 notables élus à raison de trois par section au scrutin individuel; 2° le *Corps municipal* composé de 48 officiers municipaux élus par les sections parmi les 144 notables; 3° le *Bureau municipal* composé de 16 administrateurs choisis par le Conseil général parmi les 48 officiers municipaux. M. Braesch n'a pas distingué d'une façon suffisamment précise le *Corps municipal* composé des 48 officiers municipaux et le *Conseil municipal* composé des 32 officiers municipaux qui n'étaient

1. Ceci lui aurait évité aussi de reproduire l'erreur de M. Aulard qui place le local des Cordeliers « en 1790 et jusqu'au mois de mai 1791 » dans la chapelle du couvent (p. 36). J'ajoute qu'il annonce sur la couverture de son ouvrage un futur recueil en préparation qu'il intitule « *Le Club des Cordeliers* recueil de documents » comme si mon livre n'existait pas. Je le préviens que je viens de mettre sous presse un supplément à mon recueil et que je n'entends pas me laisser piller sans saisir la justice.

pas administrateurs (voir Sigismond Lacroix, *Actes*, 2e série, t. I, p. XXVIII).

Mais ce sont là des chicanes auprès d'autres reproches plus graves. M. B. ignore par trop l'histoire générale. A l'en croire, « le 20 juin ne fut l'œuvre ni des partisans de Robespierre et de Danton ni ceux du ministère Roland-Dumouriez, mais celle du peuple des faubourgs » (p. 47). Le *Peuple* joue un rôle excessif dans ce livre au détriment des partis. M. B. ne sait pas que Chabot s'est vanté d'avoir fait échouer de concert avec Robespierre le mouvement du 20 juin [1]. On cherche en vain dans son récit l'action du trio Cordelier. Il écrit contre toute vérité, qu'à la veille du 10 août, « ceux que l'on appellera plus tard les Girondins et les Montagnards marchaient pour le moment la main dans la main ». Ils marchaient si bien d'accord que le 8 août au soir, dans une réunion de députés tenue rue d'Argenteuil, Brissot traitait les jacobins de factieux qu'il fallait arrêter et qu'Isnard proposait de décréter Robespierre d'accusation afin, disait-il, « de couper les têtes de l'hydre ». — Parlant de Léonard Bourdon, M. B. écrit qu'avant la Révolution, « il était intendant d'un riche propriétaire, « un *certain* Sénac de Meilhan » (p. 276), ce qui donne à penser que cet agrégé de l'Université n'a jamais entendu parler de Sénac de Meilhan. Je vois, avec stupeur, p. 390, Juigné collaborant avec Torné à l'abolition des congrégations, à la suppression du costume ecclésiastique, à la fonte des cloches, etc.!

Le sens critique de M. B. est en défaut plus encore que sa science. A chaque instant il invoque l'autorité de Michelet, comme s'il ignorait que, pour la Révolution surtout, Michelet est passionné, ignorant et visionnaire. La responsabilité de Panis dans les massacres de septembre, à l'en croire, « rejaillit en partie sur Robespierre » et pourquoi, parce que Panis, *d'après Michelet* (!) ne bougeait de chez Robespierre et que « cent témoins le voyaient chaque matin, dit Michelet, venir prendre le mot d'ordre à la maison Duplay, rue Saint-Honoré » (p. 507). Il suffit qu'un jugement soit défavorable à Robespierre pour que M. B. l'accepte les yeux fermés, sans essayer de le vérifier. La section des Piques adopte une adresse recommandant la dénonciation civique. Sans le moindre commencement de preuve, M. B. l'attribue à Robespierre bien qu'elle soit signée Arthur président et Ternois, secrétaire, et cela lui est matière à stigmatiser « l'esprit de Robespierre », « esprit soupçonneux et anarchique » et à se lamenter sur cet esprit qui « a tué la République » (p. 1050).

S'il prodigue à Robespierre toutes ses sévérités, il réserve à Danton toutes ses indulgences. Il n'a pas examiné sérieusement la participation de ce dernier aux massacres de Septembre. Et pourtant il a connu un fait qui jette sur la conduite de Danton un jour singulièrement

1. Dans son pamphlet, *François Chabot à Jean-Pierre Brissot* et plus tard au procès des Girondins.

troublant. Le 1er septembre, Danton écrivit au Tribunal criminel du 17 août pour l'inviter à remettre en liberté le sieur Guillaume notaire. Le lendemain commençaient les massacres. C'est donc que Danton les prévoyait d'avance! Or, remarquez que le sieur Guillaume, à qui Danton s'intéressait si particulièrement, était un financier véreux, caissier de la Maison de Secours, banque qui émettait des billets de confiance et dont la faillite venait d'être prononcée. « Bien que le pouvoir exécutif, dit M. B., eût été invité, par l'article 5 du décret du 15 septembre, à prendre les mesures les plus efficaces et les plus promptes pour que les sommes à recouvrer... ne puissent être compromises par l'évasion du sieur Guillaume, celui-ci trouva le moyen de partir avant l'échéance et d'aller rejoindre à l'étranger les 1,700,000 livres qui restaient à toucher pour la Maison de secours, au lieu de se tenir à la disposition du procureur de la Commune de Paris... » (p. 812). Pas un instant, M. Bræsch ne s'est demandé pour quelles raisons Danton honorait un pareil individu de sa protection et le faisait remettre en liberté et si par hasard il ne lui procura pas les moyens de fuir en Angleterre. Coïncidence curieuse et qui donne à réfléchir, le jour même (26 octobre) où la Convention décrète les responsabilités de la Commune dans le scandale Guillaume, Danton ayant pris la parole en faveur de la Commune est accueilli par de violents murmures et le Girondin Lidon lui crie qu'il ferait mieux de rendre compte des dépenses secrètes de son ministère. Danton veut monter à la tribune pour se justifier. De nouveaux murmures couvrent sa voix et l'Assemblée passe à l'ordre du jour. Un tel incident prouve jusqu'à l'évidence que Danton avait la réputation d'un politicien d'affaires. M. B. ne s'en est pas aperçu. Et le même M. B., si indulgent pour Danton, est d'une sévérité outrée pour la Commune : « Pour quelques honnêtes gens, que de filoux, écrit-il... » — et encore « Ici, comme toujours, la grande majorité des personnages en vedette étaient ou devinrent des gens tarés » (p. 281).

Peut-on du moins avoir une absolue confiance dans les nombreuses listes que M. Bræsch a dressées du personnel de la Commune? Il n'est que juste de reconnaître qu'il a dépensé beaucoup de temps à ce travail ingrat. Je vois cependant qu'il fait entrer dans la liste des membres de la Commune nommés après le 17 août (p. 643 et suiv.) des individus qui sont simplement qualifiés dans les textes de *commissaires*. Un commissaire, c'est-à-dire un homme chargé d'une commission, pouvait fort bien n'être pas un membre de la Commune. Il me paraît difficile d'admettre que l'assemblée des commissaires aux comptes, dont il a révélé l'existence (c'est la principale nouveauté de son livre), ait été composée de commissaires nommés *tous les matins* par les sections (p. 666). Il me semble qu'ici M. B. force le sens des paroles d'Hébert sans doute inexactement rapportées.

J'éprouve quelque inquiétude sur la manière dont M. B. utilise les

textes quand je le vois opérer des corrections absolument gratuites. Le 21 août 93, le conseil des comptes qui fonctionnait toujours nommait quinze commissaires pour dresser le tableau général des comptes rendus « par les membres de la Commune du 10 août qui sont *Commissaires du Temple* ». M. B. corrige : « évidemment c'est une erreur pour *Commissaires aux comptes* » (p. 684). Cette correction est étrange. M. B. ignorerait-il que le Temple était gardé par des commissaires spéciaux qui avaient un compte particulier à rendre ? Ailleurs, p. 401, analysant un violent pamphlet anti-robespierriste, *Les Dangers de la Victoire*, il en cite cette phrase : « Robespierre, cet homme ardent et jaloux... qui veut parvenir au milieu des ruines à ce Tribunal, objet continuel de ses vœux insensés ». S'il y a réellement dans le texte Tribunal, c'est une faute d'impression pour Tribunat.

Donnons encore un dernier exemple du peu de soin que M. B. apporte à lire et à dater les documents. Page 585, il date d'août ou septembre 1792 un pamphlet intitulé *Municipaux donnez-nous du pain ou le Cri du désespoir*. C'est un an plus tôt, c'est en octobre 1791 que ce *Cri* avait été poussé. En effet le nº des *Annales monarchiques* du 27 octobre 1791 en donnait le texte in-extenso. Mais M. B. est excusable de n'avoir pas dépouillé cette feuille pourtant importante. Il n'est pas excusable de n'avoir pas lu attentivement le document où on rencontre ce passage qui suffisait à montrer que sa date était antérieure au renouvellement de la municipalité définitive qui eut lieu en novembre-décembre 1791 : « Municipaux! Donnez-nous du pain!... Eh quoi! Ne savez vous remplir le devoir que nous vous avons imposés que lorsqu'il s'agit de déployer la force publique, d'arborer le drapeau rouge, de faire exécuter la loi martiale, même sans la proclamer, et faire fusiller d'infortunés citoyens égarés peut-être... mais excusables aux yeux de l'humanité?... » C'est à Bailly, c'est aux membres de la municipalité en fonctions le 17 juillet 1791 que cette question pouvait être posée et non pas aux membres de la Commune révolutionnaire du 10 août.

On voit quels sont les défauts de ce livre, illisible, partial, peu critique, mal documenté malgré ses prétentions. Il rendra cependant des services grâce à ses listes, grâce à ses tables, grâce à ses dépouillements. Des services *provisoires*. La publication de M. Sigismond Lacroix n'a pas été interrompue par sa mort. Elle se poursuit par les soins de M. Farge, l'élève du maître. Elle va atteindre l'année 1792. Le sujet défloré ou effleuré par M. Bræsch va être repris sur de nouveaux frais. Les mêmes documents qu'il a dépouillés seront rassemblés, étudiés, critiqués, dans les *Actes de la Commune de Paris*. Il est aisé de prévoir ce qui restera alors du livre de M. B. Mais une réflexion s'impose. Si le travail historique était organisé en France, la Sorbonne aurait-elle dû accepter un sujet

de thèse qui ne pouvait être traité qu'au détriment d'une publication en cours? Puisque M. B. voulait étudier la Commune de Paris, pourquoi ne lui avoir pas conseillé de faire porter sa synthèse sur la période de son histoire pour laquelle les documents ont déjà été rassemblés et commentés par M. Sigismond Lacroix? Le simple bon sens faisait une loi d'éviter un double emploi. Puis une thèse doit rester une thèse et non devenir un « instrument bibliographique » doublé d'un recueil documentaire déguisé en récit. Ces indigestes compilations, ces paquets de fiches mal assortis qu'on nous présente maintenant comme des modèles à suivre sont un outrage au génie de notre race fait d'ordre et de clarté. Il est temps que tous ceux qui ont gardé le sens et le goût des traditions françaises se dressent devant les nouveaux barbares et leur disent : c'en est assez et c'en est trop.

Albert MATHIEZ.

---

**Les Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871**, recueil de documents publié par le ministère des Affaires étrangères, tomes I, II et III. Paris, G. Ficker et Imprimerie nationale, 1910, XVII-383, 400 et 398 p.

Ces trois volumes sont le début d'une publication officielle entreprise en 1907 sur l'initiative de M. Pichon, alors ministre des affaires étrangères. Dans le rapport qui précédait le décret nommant les membres de la commission compétente, on lisait que le recueil projeté permettrait à la démocratie française « de juger équitablement les hommes et les choses dont l'action a été si profonde sur ses destinées », et l'on insistait, à raison des « conséquences infinies » de la guerre de 1870, sur l'intérêt capital de « bien déterminer le rôle et les responsabilités de chacun dans *sa* préparation, *sa* déclaration », etc. Si ce texte est peu correct, il est du moins fort clair : nous y voyons que la publication entreprise n'a pas lieu pour des raisons de pure curiosité historique. Cela serait inquiétant si l'on ne trouvait au dos du rapport les noms des commissaires, qui offrent toutes garanties de compétence et d'impartialité. Acceptons donc avec gratitude ce qu'on nous offre, sans regarder aux motifs.

Les trois volumes publiés jusqu'à ce jour se rapportent aux négociations de l'affaire des duchés danois. Les dates extrêmes sont le 24 décembre 1863, jour de l'invasion du Holstein par les troupes fédérales allemandes, et le 31 juillet 1864, jour de la conclusion du traité de Vienne, qui consacrait le démembrement du Danemark au profit des alliés austro-prussiens. Le recueil comprend, groupées par ordre chronologique (sauf quelques interversions de télégrammes, t. II, pp. 267 et 272, t. III, pp. 172 et 174) : 1° des pièces de correspondance militaire (lettres des attachés militaires à Napoléon III ou au ministre de la guerre) tirées de publications antérieures ou des archives de la guerre ; 2° les lettres et dépêches ostensibles et confidentielles échangées entre le quai d'Orsay et nos ambassadeurs ou

ministres à Londres, Berlin, Saint-Pétersbourg, Vienne, Stockholm, Copenhague, Dresde, Darmstadt, Munich et Francfort (une seule dépêche vient de Turin). La suite de ces documents n'est pas complète ; il y manque notamment de nombreuses pièces de la correspondance de Berlin, enlevées, comme on sait, en 1870, à Cerçay chez M. Rouher par les Allemands. On n'y trouve que ce que contiennent les archives du ministère et des ambassades ou légations. Il n'y figure presque aucune des lettres particulières du ministre ou des agents diplomatiques, soit que les destinataires les aient conservées, soit qu'elles aient été détruites. Enfin on a emprunté à la correspondance consulaire quelques rapports venant surtout de notre agent à Kiel, homme remarquablement clairvoyant et bien informé. Les textes sont analysés entre crochets ou reproduits soit par extraits, soit intégralement. Des notes peu nombreuses donnent les renvois nécessaires et fournissent par endroits des références aux documents déjà publiés ou aux récits des historiens. A la fin de chaque volume on trouve le *curriculum vitae* des diplomates français ou étrangers, ainsi qu'une table chronologique des documents. Il y aura sans doute une table alphabétique générale. L'exécution matérielle est donc presque complètement irréprochable.

Si l'on attendait des révélations sur la politique française dans les six premiers mois de 1864, ces trois volumes ont dû causer une déception. Le voile qui recouvrait la politique de Napoléon III n'est pas levé. On devine son influence personnelle et directe, on ne la voit presque jamais. Quelques bribes de correspondances particulières confirment ce qu'avait raconté Sybel d'une tentative faite à Paris, au début d'avril 1864, pour résoudre directement avec la Prusse la question du Slesvig : un canal maritime, creusé à partir de Kiel jusqu'à l'Eider, aurait servi de frontière et les populations situées au Sud de ce canal auraient été consultées par plébiscite sur leur réunion à l'Allemagne. On trouvera aussi des indications, fragmentaires malheureusement, sur le rôle joué, en faveur de la Prusse, par la reine Victoria (I, 272 ; II, 110 et 164) et sur les rêves d'union scandinave de Napoléon III (voir à ce sujet une étude de M. Pagès dans le *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, 30 octobre 1910). A noter encore une longue conversation de Napoléon III relatée par le ministre danois à Paris (III, 254). Sauf cela, les documents mis au jour ne renseignent que sur les idées publiques, officielles de l'Empereur et de son gouvernement. Ces idées sont déjà connues, ne serait-ce que par les circulaires et dépêches publiées par le gouvernement lui-même. Du moins a-t-on ici toutes les circulaires, et le texte complet des dépêches, souvent mutilées ou altérées dans les *livres jaunes*. On y trouvera des exemples frappants de la confusion perpétuelle entre la *nationalité* et la *race* qui fausse tous les raisonnements du ministre des affaires étrangères Drouyn de Lhuys sur le

droit public. Dès le début des négociations, le ministre de Napoléon III soutient, comme son maître, qu'aucune annexion n'est valable si les populations intéressées ne l'ont consentie; c'est le plébiscite qui affirme la nationalité et établit le droit de réunion. Mais ce plébiscite ne lui paraît plus du tout nécessaire quand la *race* des habitants est connue avec précision : « leur sentiment, écrit-il alors, n'a pas besoin d'être consulté; on peut l'affirmer d'avance » (III, 94). Et Drouyn de Lhuys, ni apparemment Napoléon III, ne pensent que cette belle doctrine, toute allemande, permettra au besoin d'« affirmer d'avance » le sentiment des Alsaciens, d'après la prétendue communauté de race, constatée on ne sait comment.

Dans le détail des négociations, les correspondances de nos agents fournissent beaucoup de précisions utiles, par exemple en ce qui concerne l'illusoire conférence de Londres. Il faudrait une étude complète des pourparlers pour faire voir ce que le recueil ajoute aux protocoles déjà publiés et aux travaux de Sybel, Horst Kohl, Koht, etc.[1]. Par exemple, l'amusant récit donné par Horst Kohl de l'entretien entre Bismarck et le duc d'Augustenbourg est un peu modifié ici par le témoignage du baron de Talleyrand, mais on savourera l'anecdote de Bismarck narrant à l'Altesse stupéfaite le conte célèbre de Chamisso sur le bon oncle et le méchant neveu (III, 164). En général, les renseignements donnés par les diplomates du Second Empire sont complets et intéressants; le plus grand nombre de ces agents semblent attentifs, zélés et perspicaces. En face d'eux, Drouyn de Lhuys paraît souvent irrésolu, inquiet, embarrassé par la crainte de se compromettre, méfiant à l'endroit de la Prusse et cependant toujours soucieux de lui complaire ou du moins de ne pas entraver sa marche. On sent qu'il est retenu, entravé, contraint même parfois. On n'en a pas la preuve. C'est ce dessous des cartes qu'on ne voit pas assez dans les trois premiers volumes d'un recueil annoncé comme « un véridique tableau » qui, selon les termes heureux du rapport déjà cité, « sera pour jeter une pénétrante lumière ». Souhaitons que les volumes suivants nous apportent davantage, et surtout que l'exemple donné autrefois par Thouvenel, Benedetti et Rothan soit suivi par les personnes qui détiennent encore les lettres particulières indispensables à connaître pour apprécier, en toute justice, la politique française dans l'affaire des duchés.

R. GUYOT.

---

Victor DU BLED, **La Société française du XVI[e] au XX[e] siècle**, 8[e] série : La Comédie de société. Le monde de l'Émigration. Paris, Perrin, 1911, in-12, p. 312. Fr. 3,50.

Des deux sujets que traite le nouveau volume de M. du Bled, le

1. V. l'analyse donnée par M. Driault dans la *Revue historique* de mai 1911, et un article de M. Muret dans la *Revue d'histoire moderne*, nº du 1[er] octobre 1911.

premier est un de ceux pour lesquels il existe une abondante littérature. L'auteur qui a cité beaucoup de ces ouvrages — il eût pu encore allonger sa liste — n'a eu donc qu'à se baisser et prendre pour composer une agréable revue de cet aspect de notre histoire dramatique. Il l'a fait, comme d'habitude, avec une grande habileté et un heureux choix de figures, d'anecdotes et de bons mots. Quelques publications de souvenirs plus récentes, ceux de Got par exemple, de la comtesse de Boigne, du baron de Frenilly, etc. lui ont permis de renouveler un peu pour la période plus voisine de notre époque une matière déjà familière au grand public. La partie la plus originale de cette esquisse est celle-là même dont la documentation appartient à l'historien, celle qui nous promène dans le théâtre de salon et de château de nos contemporains, et les futurs anecdotiers de la troisième République trouveront à leur tour à glaner chez M. du B. Le dernier tiers du volume est consacré à un sujet non moins connu : le monde de l'Émigration. Ici encore les riches collections de mémoires ont fourni à l'auteur autant de traits qu'il a voulu pour illustrer les illusions politiques des émigrés, leurs inconséquences, leurs prétentions à l'étranger et aussi leur bonne humeur et leur empressement à s'entr'aider [1].

L. R.

---

LETTRE DE M. DENSUSIANU.

Je viens de lire la notice que M. Bourciez a bien voulu consacrer dans la *Revue critique*, page 337, à ma plaquette, *Istoria literara in invatamintul universitar* — leçon d'ouverture à la Faculté des lettres de Bucarest — et ce n'est pas sans une certaine surprise que je m'y vois tenir compagnie à ceux qui présentent comme neuves des idées qui « retardent ». Dans son compte rendu M. Bourciez m'attribue l'intention de combattre « le tradionnalisme qui sacrifie volontiers les classiques aux modernes, entendez les romantiques ». Toute autre est cependant l'idée que j'ai développée dans ma brochure. Ce que j'ai critiqué devant mes auditeurs de l'Université, c'est la manière dont on enseigne aujourd'hui l'histoire littéraire; à mon avis, on a tort de s'arrêter au seuil de l'époque moderne et de négliger complètement l'actualité qui devrait pourtant avoir la place dans les exposés sur l'évolution des littératures, puisque l'enseignement est appelé à éveiller aussi la curiosité pour ce qui vit, ce qui s'agite autour de nous, en habituant l'esprit à juger les aspects multiples de la vie contemporaine. Guidé par cette idée, je me suis occupé dans mes leçons, depuis plusieurs années, des symbolistes français et des poètes italiens d'aujourd'hui et cette année je me propose d'étudier la poésie espagnole contemporaine. La préexcellence des classiques sur les romantiques n'avait donc que chercher dans le sujet que j'ai traité ; c'eût été d'ailleurs une idée bien déplacée que de renouveler le débat autour de pareilles antiquailles.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Ovide DENSUSIANU.

1. P. 78, l'adaptation de B. Constant s'appelle Waldstein, non *Wallenstein*; écrire p. 152, Therapia; p. 258, Mitau; p. 282, Rudyard Kypling, au lieu de *Therapin, Mittau, Ruydard Kipling*.

*L'imprimeur-gérant* : ULYSSE ROUCHON

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 9 décembre — 1911




Albert Herrmann, **Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien** I. (*Quellen und Forsch. z. alten Gesch. u. Geogr.* hrsgg. von W. Sieglin, Heft 21). In-8° de viii-130 p. Berlin, Weidmann, 1910.

Si l'origine du commerce de la soie entre l'Orient et l'extrême-Orient, depuis longtemps agitée, offre un intérêt toujours actuel, c'est que, d'une part, elle pose la question des rapports entre les deux centres de civilisation et que, de l'autre, les progrès de la sinologie, comme les découvertes récentes en Asie centrale, laissent entrevoir des solutions de plus en plus précises. Le mémoire de M. Herrmann se composera de trois parties. Celle qu'il vient de publier constitue une étude critique des sources chinoises, notamment de l'œuvre de Sse-ma-Ts'ien et des annales de la dynastie des Han. Grâce aux traductions fort améliorées récemment publiées, entre autres celles de M. Chavannes auxquelles M. H. rend un hommage particulier et dont il a largement utilisé les notes, l'auteur peut poursuivre un travail d'identification qui aboutit à l'établissement d'une carte (au 1/5,000,000) de l'Asie centrale montrant les routes commerciales entre la Chine et les pays iraniens, un siècle ou deux avant et après notre ère. Le commerce direct de la soie se serait développé sous l'empereur Wuti (140-84 av. J.-C.) de la dynastie des Han, et les Parthes auraient servi d'intermédiaires avec la Syrie.

En somme, travail très utile de géographie historique entrepris par un géographe bien informé qui néglige les hypothèses aventureuses pour s'en tenir aux mesures exactes.

René Dussaud.

Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft herausg. von Dr Iwan von Müller, Achter Band. **Geschichte der römischen Litteratur** von Martin Schanz, ord. Prof. an der Univ. Würzburg. II, 1. **Die Augustische Zeit.** Dritte ganz umgearbeitete und stark vermehrte Auflage. München, 1911, Osk. Beck, gr. in-8°, 604 p. (au lieu de 372 dans la deuxième édition en 1899). 10 M.

Le succès des livres du professeur de Würzbourg le force à les reprendre à de brefs intervalles, et chaque fois il a soin de les reprendre à fond, de les remettre à jour; il les remanie et, pour telles parties même, les transforme. Tel est certainement le cas pour le présent volume. Tout ce qui a paru sur le sujet depuis dix ans (thèses, articles, etc.) est cité à sa place dans le livre qui a été, pour l'heure, parfaitement remis au courant. Les recherches faites sur les endroits les plus éloignés sont indiquées et analysées dans ce qu'elles ont donné d'essentiel [1].

Il y a d'autre part la manière de présenter les choses; celle qu'a choisie M. Sch. me paraît irréprochable; elle a pour principal mérite la clarté. Grâce à l'expérience qu'il a acquise dans les publications antérieures, M. Sch. excelle à débrouiller les questions difficiles; c'est même là que l'on voit le mieux, suivant moi, la souplesse de son talent [2]. Les exposés biographiques ou autres ne sont qu'une mise en œuvre des textes et des documents dont ils reproduisent le plus souvent les expressions les plus remarquables. M. Sch. sait écarter tout ce qui est secondaire, au contraire faire ressortir les côtés importants de tout ouvrage. Jamais matière aussi riche, parfois quelque peu réfractaire, n'a été mieux dominée ni plus clairement analysée.

M. Sch. ne manque pas d'ailleurs de donner son opinion sur la valeur des nouveaux travaux, qu'il loue parfois sans réserves [3], mais dont, à l'occasion, il ne dissimule pas les côtés faibles. Dans les questions controversées, M. Sch., suivant son excellente habitude, après avoir exposé les thèses opposées, prend le plus souvent parti, et, le mieux qu'il peut, met le lecteur à même de juger ou tout au moins de s'éclairer sur le sujet.

En dehors de ce qui concerne les éditeurs ou les publications nouvelles, des changements ont été apportés au cadre général, élargi par

1. Par exemple les articles d'Elisei sur Properce dans les Atti dell' Academia Properziana del Subasio in Assizi. Dans aucun chapitre, je n'ai vu aucune lacune importante : ce qui est la qualité propre d'un bon Manuel.

2. Je recommande à ce titre la caractéristique de Properce (§ 289); aussi le chapitre sur Tibulle et le *Corpus Tibullianum*; ou encore ce qui concerne les Bucoliques, sujet compliqué à plaisir chez les anciens et qui est présenté ici avec les distinctions nécessaires et toute la clarté possible. On citerait aussi les nos 264 et 265 sur les imitateurs et les interprètes d'Horace. — Sur les thèmes les plus embrouillés (sources de Tite-Live; sujets et habitudes des rhéteurs, etc.), grâce aux alinéas, aux noms qui ressortent, M. Sch. jette une pleine lumière qui nous réconcilie quelque peu avec ces sujets.

3. Par ex. le livre de M. Lafaye sur les Métaphoses, p. 316 au bas.

des additions partout où il semblait y avoir des lacunes, Des paragraphes complémentaires avec des exposants près des numéros d'alinéas (a, b, etc.), ont été intercalés dans plus d'un chapitre. Tel de ces paragraphes (320ᵃ) contient 47 pages. Je donne ci-dessous une liste de quelques paragraphes nouveaux qui indiquera suffisamment comment ont été faites ces additions [1].

Dans mes lectures, je me suis reporté de préférence aux sujets renouvelés par des études originales en ces dernières années : *Bionei sermones* d'après le mot d'Horace ; *Appendix Vergiliana*, Tite-Live d'Oxyrinchus etc. J'ai bien trouvé ici toutes les indications utiles dans le texte ou à l'Index.

Comme nouveauté survenue entre les deux éditions, nous aurions à signaler les protestations qu'ont élevées contre la loi dite de Meineke et de Lachmann, MM. Heynemann (1905) et Elter (1907). M. Sch. analyse les arguments mis en avant, mais il ne croit pas que ces raisons aient ruiné la fameuse loi. — Autre sujet débattu dans ces dernières années et pour lequel on trouvera dans le nouveau volume toutes les références : je veux parler des rapports des élégies ou épitres romaines avec des élégies alexandrines dont le souvenir se serait perdu. — A sa place est naturellement utilisé le nouveau livre de Rossbach sur les *Periochae* de Tite-Live, et de même les *fragmenta* de Funaioli. — A remarquer et louer dans l'Index les indications de pages entre parenthèses qui renvoient, à propos de sujets déterminés, aux additions de la fin du volume.

Ce qui distingue le livre, c'est avec la parfaite correction de forme une égalité soutenue dans toutes les parties ; non seulement on trouve ici tout ce que le sujet embrassait d'essentiel : mais quelque diverses que soient les matières traitées, elles paraissent l'être toutes avec la même pénétration et la même compétence. En fait le Manuel de M. Sch. mérite d'être cité comme modèle ; cette impression qu'on a eue très vite, n'a fait que se confirmer avec la suite des volumes et le renouvellement des éditions.

---

1. Style de Pollion ; IVᵉ églogue ; le poème tenu pour Art poétique ; le chant séculaire ; comment les contemporains ont reçu les poèmes d'Horace ; Horace au moyen âge ; les ouvrages d'érudition de C. Valgius Rufus ; de l'urbanité (ouvrage en prose de Domitius Marsus) ; les *ineptiae* (*joci*) et autres ouvrages en prose des Melissus ; Tibulle après sa mort ; lettres et réponses (dans les Héroïdes) ; caractéristique de l'Art d'aimer ; résumé sur les poèmes d'amour d'Ovide ; caractéristique des Métamorphoses ; retour sur les poèmes légendaires d'Ovide ; caractéristique des poèmes plaintifs de la fin dans Ovide ; les deux élégies à Mécène ; résumé général sur la poésie au temps d'Auguste ; introduction à l'histoire de la prose ; l'histoire universelle de Trogue-Pompée ; la table de Peutinger ; les discours et autres ouvrages d'Agrippa ; l'éloquence dans la vie des Romains ; les *Laudationes* de Turia et de Murdia ; écrits perdus de Verrius Flaccus ; caractéristique d'Hygin ; écrits de divers philologues ; caractéristique de Vitruve ; Vitruve après sa mort ; le régime de Antonius Musa.

«Ci-dessous quelques objections qui n'ont, j'en conviens tout le premier, qu'assez peu d'importance [1].

Émile THOMAS.

---

W. DEONNA, **L'Archéologie,** sa valeur, ses méthodes. Tome I : Les Méthodes archéologiques. Un vol. in-8°, p. 1-479, avec 32 fig. d. le texte. Paris, Laurens, 1912.

Au lieu d'ajouter un volume à la liste, déjà longue, des ouvrages qu'il a composés, D. a préféré se demander ce qu'était au juste l'archéologie et quelle méthode convenait en propre à cette science, question redoutable, difficile entre toutes et qu'il a eu le mérite d'aborder franchement. Le présent livre montre les erreurs et les fautes de direction auxquelles sont exposés les archéologues ; deux tomes, qui suivront, enseigneront le moyen de les éviter.

P. 16 et suiv., il me semble que la bile de D. s'échauffe de peu. Il est vrai que les journalistes commettent fréquemment des bévues en parlant d'archéologie, mais y a-t-il une science, ou même une question, dont ils traitent en termes congrus ? Les spécialistes ne sortant pas de leur tour d'ivoire, il n'est pas étonnant que leurs travaux soient déformés par des vulgarisateurs de second ou de troisième ordre. Le problème, au surplus, est complexe et ne demande pas moins, pour être résolu, qu'une réorganisation des Musées et des Universités. P. 26, les deux exemples donnés (vase de Cléoménès et médaillons d'Aboukir) ne sont pas, à mon sens, des mieux choisis. P. 27, certains archéologues sont en réalité des antiquaires, ce qui entraine des conséquences qu'il suffit d'indiquer ici. P. 35, ces querelles entre savants ont trop souvent pour cause de misérables questions de personnes ou de places. P. 83, 85 et passim, on s'étonne de trouver cités par D. des écrivains tels qu'Oscar Wilde ou Cherbuliez, voire des publicistes d'un degré encore inférieur. De même l'auteur prend trop au sérieux les paradoxes d'un Taine, d'un Renan ou d'un Anatole France. Toutes ces références alourdissent le volume et lui donnent,

---

1. J'appelle l'attention de l'auteur sur les citations qui parfois sont écourtées et obscures : p. 26, au bas, dans la citation de Quintilien, il aurait fallu dire que *utrique* désigne Pollion le père et son fils Asinius Gallus; p. 474, dans la *Charakteristik*, il eût fallu conserver *His* devant *ego instinctus*. — Dans le nouveau § 217[a], p. 32, le passage de la controverse de Sénèque qui est déjà p. 27 est répété assez fâcheusement, et reproduit avec moins d'exactitude, à la fin du § 216. Répétition aussi dans la même remarque du passage de Quintilien qui est déjà plus brièvement vers le bas de la p. 26. — P. 508 au bas : j'aurais voulu voir indiqué que l'édition de Festus de Threwrewk von Ponor (Budapest, 1889) maniable, mais où manque l'apparat critique et le commentaire et dont l'utilité pratique est médiocre (nicht brauchbar), est en fait très rare et quasi inabordable en librairie (30 m.). — P. 186, 13 l. avant la fin, *quid rogo, Sexte* est mal ponctué. — P. 270, à la dernière ligne, lire *profitemur*. Ce qui ne nous empêche pas de reconnaître que d'une manière générale la correction a été très soignée et que l'impression du livre est des plus correctes.

malgré des prétentions à l'indépendance, une allure quelque peu provinciale et pédante. D'autant que D. abuse des longues citations textuelles. L'une, de Louis Bertrand, d'ailleurs agréable, a plus de trois pages in-8° (p. 257-260). Le procédé, peut-être commode pour une lecture académique, n'est pas de mise dans un livre bien composé. Sans doute c'est le plus souvent avec plaisir que je lis ou relis ainsi, par longs fragments, Le Bon ou Pottier, Lechat ou Joubin, mais, dans un ouvrage nouveau, c'est l'auteur qui a la parole et c'est droit à lui que je vais. P. 90-1, il y aurait beaucoup à dire sur le miracle grec : D., comme il le fait souvent ailleurs, exagère la thèse pour la réfuter plus aisément. P. 97, de même, il n'est pas douteux qu'à la « bonne » époque l'art grec soit impersonnel et inexpressif. P. 122, lire P. Girard, au lieu de Paris. P. 131, il y a beaucoup de vrai dans la théorie des « mirages » successifs, mais les illusions ou les exagérations s'expliquent aisément si l'on songe qu'à chaque fouille heureuse répond une théorie nouvelle. P. 154, D. a raison de réserver la question d'Acragas. P. 155, l'hypothèse de Poulsen est ingénieuse, mais elle n'est rien moins que prouvée ; de même (p. 162) j'ai peine à croire, je l'ai dit ici même, à l'explication que donne Dussaud du vase de Phæstos. P. 173, ajouter que cette discipline n'est pas uniquement livresque : il y faut quelques dispositions naturelles et une éducation de l'œil. P. 205, Pausanias ne dit rien de pareil ; pourquoi ne pas donner, par contre, la référence de Pline au lieu de citer un livre de seconde main ? D., je ne saurais m'en étonner, n'a pas vérifié tous ses textes, mais je regrette que, lorsqu'il s'agit de faits, non de jugements, il renvoie si souvent à des ouvrages généraux, tels que Croiset ou Perrot. Ces défaillances étonnent d'autant plus que D. est, en général, bien informé. P. 210, ajouter le bel article de Kœrte dans Pauly-Wissowa, et, p. 218, mentionner les travaux de Reichhold, dans les notices de la *Vasenmalerei*. P. 232, si ces principes n'ont rien de spécial à l'archéologie, pourquoi en parler si longuement ? P. 254, ajouter Rambaud à la liste. P. 270 et suiv., bonnes observations sur les inventions faussement attribuées aux artistes, parce qu'ils en ont donné l'expression la plus parfaite. P. 313, l'hermès Azara n'est pas signé : je ne signale ici le lapsus que parce qu'il se reproduit ailleurs (p. 403). P. 331, ajouter les gravures de Chaplain dans l'ouvrage de Dumont. P. 345, il semble exagéré de dire qu'on ne moulait que les statues de bronze, puisque nous n'avons pas de preuve certaine du contraire. P. 351, je ne suis pas très sûr que Calamis II soit un mythe. P. 401, l'exemple de l'Agias est bien choisi et l'auteur a raison d'y insister. P. 440, j'enregistre avec plaisir l'aveu que D. ne croit plus à l'école chiote. P. 461-474, bonnes tables des matières.

Malgré des longueurs et en dépit de quelques fautes de français, l'ouvrage de D. se lit aisément et on trouve profit à l'étudier en

détail. Sans doute tout n'y est pas également nouveau, l'information, comme il est inévitable dans un sujet aussi vaste, est parfois de seconde main, la composition enfin est souvent lâche et flottante, mais des vues ingénieuses y sont mêlées à quelques exagérations évidentes. On n'attendra pas sans impatience, ni sans quelque inquiétude, les deux tomes à venir où la partie destructive doit céder la place à la saine doctrine.

A. DE RIDDER.

---

**Die Bedeutung der Geschichtlichkeit Jesu für den Glauben,** von E. TROELTSCH. Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, 51 pages.

**Jesus Christus,** von W. HEITMÜLLER and O. BAUMGARTEN. Tübingen, Mohr, 1911; article extrait de *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, II, col. 353-433.

**Jésus et les apôtres,** par C. PIEPENBRING. Paris, Nourry, 1911 ; in-12, VIII-329 pp.

La dissertation de M. Troeltsch prend occasion des polémiques récentes sur la mythe du Christ, mais elle contient un système de philosophie religieuse qui mérite considération. L'auteur estime que vouloir ramener le christianisme à l'efficacité interne d'une idée sur les individus, en faisant abstraction de la société religieuse et du culte, équivaut à le placer en dehors des conditions normales d'une religion. Le christianisme a été fondé sur l'adoration de Dieu dans le Christ, et il est essentiellement lié à la position centrale du Christ dans le culte chrétien ; il continuera de vivre ainsi, ou il cessera d'être, la communauté chrétienne et le culte chrétien ne subsistant que dans le Christ. Par conséquent, l'historicité de Jésus importe au christianisme. La foi ne tient que si son objet est censé réel. La foi au Christ suppose l'existence de Jésus, mais il ne lui appartient pas de la prouver. L'existence historique de Jésus-Christ est à démontrer par les moyens de la critique historique. Si cet examen tournait contre l'historicité ou la cognoscibilité de Jésus, c'en serait fait du christianisme, d'abord dans le public instruit, et bientôt dans l'autre. Bien que toute l'histoire juive et chrétienne importe à la foi du chrétien, l'histoire du Christ est le point central. Le point central pour le christianisme, car M. T., raisonne d'après les conditions que l'histoire même fait à la religion chrétienne ; il estime que cette religion peut et doit durer autant que la civilisation des peuples où elle subsiste, et il n'affirme rien au delà. Autant dire qu'il se contente, pour le christianisme, d'une valeur relative, suffisante selon lui pour fixer la foi. Mais la grosse difficulté n'est pas de ce côté ; il s'agit de savoir si Jésus apparaît à l'historien comme initiateur de vérité religieuse en telles conditions qu'il puisse être encore actuellement l'objet d'un culte, du culte que lui rendent les Églises chrétiennes. Là est le problème capital, que M. T. n'a pas traité, et qu'on pourrait ne pas résoudre dans le même sens que lui.

Important en lui-même, l'article *Jesus Christus*, de MM. Heitmüller et Baumgarten manifeste bien exactement l'esprit du recueil où il

a paru. M. B. traite la question du Christ « dans le présent », c'est-à-dire dans la théologie, la philosophie, la littérature contemporaines, surtout allemandes. M. H. s'occupe de Jésus dans l'histoire. Son aperçu de la critique évangélique est très satisfaisant, mais on y trouve un principe dont il sera fait quelque abus plus loin dans l'exposé historique. Selon M. H. et d'autres critiques allemands, les données les plus certaines de la tradition évangéliques sont celles qui ne s'accordent pas avec la christologie des évangélistes ; et l'on sous-entend que les moins consistantes sont celles qui correspondent à la foi de la communauté apostolique. L'assertion positive n'est pas à contester absolument : les indications qui ne cadrent pas avec les premiers essais de christologie ont chance d'être plus anciennes que ceux-ci et de représenter des souvenirs proprement historiques. Mais la négation sous-entendue ne se peut admettre. Jésus avait et il prêchait une foi, dont procède celle du christianisme primitif, il doit y avoir et il il a des éléments communs à l'une et à l'autre ; et ces éléments, pour être moins faciles à discerner des éléments adventices, ne laissent pas d'appartenir à la physionomie historique de Jésus tout autant que les indications dont il a été parlé d'abord. M. H. veut que l'essentiel de la foi de Jésus, de sa conscience messianique, ait été son intuition de la paternité divine, d'après *Matthieu*, XI, 27 (passage d'authencité fort douteuse et dont la signification est autre, car, s'il y est dit que « le Fils seul connait le Père », ce n'est pas pour faire entendre que Jésus ait le premier compris la bonté de Dieu); que l'eschatologie soit accessoire ; que Jésus ait été le grand révélateur de Dieu, de la religion individuelle et purement morale, etc. Répétons pour la centième fois que ceci n'est pas de l'histoire, mais une vue de foi. Les disciples de Jésus ont mieux su que les théologiens libéraux de nos jours ce que voulait leur maître et quelle était « l'essence » de son Évangile.

La même remarque serait à faire sur le petit livre de M. Piepenbring, qui veut « montrer qu'il a existé un christianisme indépendant de la théologie apostolique, un christianisme plus ancien et plus simple, qui satisfait tous les besoins de la vraie pitié » etc. Ce christianisme-là est un idéal très moderne, qui ressemble beaucoup moins à l'Évangile de Jésus que la théologie apostolique. M. B. nous donne un bon résumé de la critique protestante libérale sur les Actes des Apôtres et les Épitres de saint Paul. Il juge sévèrement, trop sévèrement, la théologie de ce dernier, et il ne songe pas à faire dans la christologie de l'Apôtre la part d'une autre influence que celle du judaïsme. Il ne laisse pas d'exposer fort exactement les doctrines pauliniennes, et, pour ce qui regarde l'enseignement de Paul touchant le baptême et l'eucharistie, il n'hésite pas à reconnaître l'influence des mystères païens. Après cela, il trouve une contradiction entre ce que Paul enseigne touchant ces rites, et sa doctrine de la justification par la foi. Peut-être est-ce qu'il interprète cette doctrine un peu autre-

ment que Paul. Celui-ci a conçu aussi sa théorie du salut d'après l'analogie des mystères païens ; la justification comme il l'entend implique une participation réelle à l'esprit du Christ, participation qui s'exprime sensiblement dans les rites du baptême et de l'eucharistie, et que Paul lui-même ne concevait pas indépendamment de ces rites. Paul a institué le mystère chrétien, et c'est à ce mystère que le monde gréco-romain s'est finalement converti. C'est grâce à cette transformation de l'Évangile que le mouvement inauguré par Jésus put devenir une religion et une religion viable, en dehors du judaïsme.

Alfred Loisy.

---

**Die Menschensohnfrage im letzten Stadium,** von E. Hertlein. Berlin, Kohlhammer, 1911, in-12, x-193 pages.

**Die Briefe des Apostel Paulus an die Thessalonicher, an die Philipper,** erklärt von M. Dibelius. Tübingen, Mohr, 1911 ; gr. in-8°, 64 pages.

M. E. Hertlein est un critique indépendant, qui ne craint pas d'avancer des opinions en contradiction avec les idées reçues même dans le monde de l'exégèse libérale. Il pense que « le Fils de l'homme », dans la littérature juive, n'a pas d'autre origine que *Daniel*, vii, 13, et que ce passage n'a aucun rapport avec une tradition quelconque des mythologies orientales. L'emploi de la même formule, dans le Nouveau Testament, procèderait aussi et uniquement de Daniel, Jésus n'ayant pu se servir de cette expression pour se désigner lui-même et ne s'en étant jamais servi. Marc l'aurait introduite dans la tradition évangélique comme désignation mystérieuse du Messie. D'autre part, M. H. croit avoir démontré ailleurs, après P. de Lagarde, que *Dan.* vii est postérieur à l'ère chrétienne. Les *Paraboles* d'Hénoch seraient une œuvre chrétienne, écrite après l'an 70, et probablement antérieure à Marc. L'ensemble de ces conclusions forme un système assez logiquement déduit, mais qui ne paraît pas démontré. L'argumentation de l'auteur pour écarter toute influence mythologique vaut dans le détail contre les hypothèses de rapport spécial avec tel ou tel mythe connu ; mais on n'est pas autorisé pour autant à nier toute influence mythologique. La date proposée pour la première partie de Daniel ne va pas sans difficultés. Il paraît du reste à peu près certain que Jésus n'a que peu ou point employé la formule dont il s'agit, et que Marc l'a d'abord multipliée dans ses récits pour donner à l'histoire de Jésus le caractère de messianité qu'il jugeait nécessaire. Les autres évangélistes ont suivi. Mais il est permis de se demander si ce « Fils de l'homme », qui, dans Marc, tient à Daniel et peut-être au Juste souffrant d'Isaïe, ne se rattacherait pas aussi et directement à « l'homme céleste » de saint Paul. Celui-ci est l'homme typique, divin, et, selon toute vraisemblance, il ne procède pas uniquement de la tradition biblique. « Homme » et

« Fils de l'homme » sont locutions synonymes. Sur ce point la doctrine de Marc pourrait rejoindre celle de Paul.

Le commentaire de M. Dibelius est très substantiel, avec rapprochements tirés de la littérature profane et des textes épigraphiques. M. D. admet l'authenticité des deux Épitres aux Thessaloniciens, sans se dissimuler les objections qu'on peut faire à l'authenticité de la seconde. Il incline vers l'hypothèse de M. Harnack, d'après lequel les deux lettres auraient été adressées à deux cercles chrétiens différents qui existaient dans la même ville, la seconde étant destinée aux judéo-chrétiens. On peut se demander si cette hypothèse explique suffisamment pourquoi Paul éprouve le besoin de se réfuter à moitié lui-même, en enseignant que la fin du monde n'est pas si proche que pourraient le faire croire certaines révélations spirituelles ou telle lettre à lui attribuée (II *Thess.* II, 2). La lettre en question ne peut guère être que la première Épitre, et il faudrait avouer que l'Apôtre a une singulière façon de se citer. A propos de *Phil.* II, 6-11, M. D. note que la christologie paulinienne a un revêtement mythique, mais qu'un élément moral est introduit dans le mythe. Ce n'est pas que le vêtement, c'est aussi le corps de cette christologie qui est mythique ; car le Christ en forme divine, qui prend la forme humaine pour s'abaisser jusqu'à la mort de la croix, et qui mérite ainsi d'être exalté pour recevoir les hommages de tous les êtres célestes, terrestres et infernaux, est un personnage de mythe et non d'histoire. Il est vrai seulement que le rapport du mythe avec Jésus et le supplice du Golgotha lui donne une précision de trait, une apparence et même une position historiques, dont sont dépourvus les mythes païens des dieux sauveurs. Cette circonstance et l'esprit de l'Évangile ont causé la prédominance de l'élément moral dans la conception du mythe chrétien. Celui-ci d'ailleurs n'est pas apparenté uniquement aux mythes des dieux descendant aux enfers, mais aussi aux théophanies terrestres, aux légendes de dieux mis à mort et ressuscités.

Alfred Loisy.

---

**Theologie des Neuen Testaments,** von P. Feine. Zweite Auflage, Leipzig, Hinrichs, 1911, in-8, VII-731 pages.

La première édition de cet important ouvrage, parue en 1910, a été annoncée dans la *Revue*. Il va sans dire que la seconde, bien que revue et remaniée, ne diffère pas beaucoup de la première. L'auteur n'a pu que la tenir au courant des plus récents travaux, dont il cite les conclusions tout en maintenant ses positions théologiques et critiques. Par exemple, il a égard au récent ouvrage de M. Reitzenstein sur les mystères antiques (*Die hellenistischen Mysterienreligionen*, 1910) et il reconnaît les analogies qui existent entre ces mystères et le christianisme de Paul. Mais il pose aussitôt une différence qu'il juge essentielle : les idées de Paul s'appuyaient sur les faits historiques

de la mort et de la résurrection de Jésus, et sur l'action réelle du Christ ressuscité que Paul lui-même avait éprouvée. Cependant l'Apôtre se chargerait de répondre à M. F. qu'il n'a pas voulu connaître le Christ « selon la chair », — nous dirions maintenant le Christ historique, — et qu'il ne s'est pas soucié de la passion comme fait récemment accompli dans telles circonstances ; ce qui lui importe est la réalité, l'efficacité mystiques. Or, de ce point de vue, la mort et la résurrection d'Osiris vont de pair avec celles de Jésus, et leur action sur les initiés était sentie par ceux-ci de la même manière, — ce qui ne veut pas dire que cette influence mystique ait été absolument la même. — Les impressions de Paul ne prouvent donc pas que son interprétation mystique de la passion du Christ, qui est un fait, et de sa résurrection, qui est un mythe, ne doivent rien aux mystères païens. Elles tendent même à prouver qu'il leur doit beaucoup.

Alfred Loisy.

---

**Die Geschichte Judas und Israels im Rahmen der Weltgeschichte,** von C. F. Lehmann-Haupt. Tübingen, Mohr, 1911 ; in-12, 93 pages.

Ce petit livre reproduit, avec de légères modifications, une partie de l'ouvrage que le même auteur a publié sur l'ensemble de l'histoire israélite, et qui a été annoncé dans cette *Revue* (19 août 1911, p. 123). Le présent volume retrace l'histoire d'Israël depuis les origines jusqu'au temps de la captivité.

A. L.

---

**La Section des Sciences religieuses** de l'École pratique des Hautes Études, de 1886 à 1911. Son histoire, son œuvre, par J. Toutain ; préface par A. Esmein, Paris, Leroux, 1911; gr. in-8°, 139 pages.

Simple exposé de ce qu'a été, de ce qu'a fait la Section des Sciences religieuses à l'École pratique des Hautes Études, depuis sa fondation jusqu'à l'accomplissement de sa vingt-cinquième année. L'institution avait sa raison d'être ; elle n'a pas cessé de se développer, de prouver son activité par des publications scientifiques émanant des maîtres et des élèves. Rien de plus amusant à relire aujourd'hui que les discours opposés par certains parlementaires à la création de cette Section. « C'est, disait un sénateur catholique, une prétention singulière, que l'État, qui n'a pas voulu maintenir la théologie dans ses Facultés, introduise à l'École des Hautes Études ce quelque chose d'indéterminé qu'on appelle *les sciences religieuses.* » La liste des cours donnés, des travaux publiés, éclaire maintenant ce « quelque chose d'indéterminé », qui est l'étude scientifique des religions, sans être une théologie, et précisément parce qu'elle n'est pas une théologie. « A moins de ne rien dire, objectait un évêque député, (les professeurs) se prononceront pour ou contre la divine origine de la religion chrétienne. S'ils se prononcent pour, ils rentrent dans l'en-

seignement théologique que vous avez supprimé ; s'ils se prononcent contre, ils sortent de la neutralité que vous nous avez promise. » Restait une troisième alternative que le prélat n'avait pas prévue, et qui consistait à rechercher la vérité de l'histoire, sans se préoccuper de combattre ou de soutenir une religion quelconque. C'est ce que l'on a fait et ce que l'on continuera certainement de faire. La Section a de l'avenir ; elle grandira encore. Il faudrait plus d'une chaire pour les religions de l'Inde, aussi pour celles de l'Extrême Orient, pour les religions de la Grèce et de Rome. Il serait utile peut-être que la répartition des enseignements relatifs à la religion israélite et à la religion chrétienne comportât une chaire distincte pour les premières origines du christianisme. Nos meilleurs vœux d'accroissement à la Section des Sciences religieuses, avec nos félicitations pour son heureux jubilé.

Alfred Loisy.

---

Dr Evariste Michel, **Chateaubriand; interprétation médico-psychologique de son caractère.** Paris, Perrin, 1911 ; in-16 de 150 pages.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'inquiète de tout ce qu'il y eut, dans le tempérament de Chateaubriand, de morbide et d'instable, et les éléments pathologiques de son caractère ont préoccupé les plus attentifs de ses biographes. M. E. Michel s'étonne que « personne ne se fût encore avisé de consacrer une étude de ce genre à la vie et au tempérament de ce dégénéré de génie » : c'est faire trop bon marché du travail de M. E. Masoin, *Etude médicale sur Chateaubriand* (*Publications de l'Académie royale de Belgique*, Bruxelles, 1908) lequel ne laissera pas de donner, aux simples historiens littéraires, l'impression d'un sens critique et d'un sérieux supérieurs aux rapides inductions de ce livre-ci. L'hérédité morbide de Chateaubriand, la mélancolie congénitale dont souffrirent ses sœurs comme lui ne font pas doute : encore y a-t-il quelque danger, et parfois même un cercle vicieux, à en repérer les indices et à en fixer le diagnostic à l'aide des *Mémoires* presque seuls. Ailleurs, se fondant sur la loi (?) qui veut que « les névropathes s'unissent aux névropathes », M. M. tend à ranger toutes les amoureuses de René dans la même catégorie morbide, ce qui paraît d'une généralisation un peu trop commode. La conclusion rassemble quelques observations intéressantes sur les limites du génie et de la folie, et estime que si Chateaubriand a échappé à la prédestination et « n'est pas devenu l'aliéné qu'il aurait pu être... c'est par le travail qu'il a été sauvé ». Il y a pourtant plus d'une période de sa vie où ce préservatif lui faisait défaut, et où cette empreinte morbide, dès lors, aurait pu envahir tout son être : qu'est-ce donc que cette « fatalité » qui reste inagissante ?

F. Baldensperger.

Ch. Ballot. **Les Négociations de Lille (1797)**. Paris, Cornély (Bibliothèque d'histoire moderne, t. III, fasc. II), 1910, in-8°, 255 p., 10 francs.

L'histoire des rapports franco-anglais pendant la Révolution et l'Empire est mal connue. On commence à être éclairé sur le traité d'Amiens, mais il règne encore, dans l'opinion et dans l'enseignement, de grossières erreurs sur le système continental, et on ne sait à peu près rien sur les Conférences de Lille de 1797. La paix a été tout près de s'y faire, et le problème maritime et colonial s'y est posé pour la France en termes pressants, presque dramatiques. Pourtant Sybel et Sorel ont à peu près négligé cette négociation si importante, Sorel principalement, parce qu'il ignorait les documents anglais et que sa thèse ne l'obligeait pas — au contraire — à rien approfondir de ce côté. M. B. nous aura rendu le très grand service de faire, sur ce terrain négligé, des recherches très attentives et très étendues, de nous donner un travail d'ensemble, un récit suivi et des documents nombreux, tout nouveaux, et de premier ordre.

La négociation de Lille eut lieu, comme on sait, de juillet à octobre 1797. C'est la seconde — au moins — des tentatives faites depuis la paix de Bâle pour terminer la guerre maritime. Jusqu'au livre de M. B., nous n'avions là-dessus que les *Diaries and Correspondence* du plénipotentiaire anglais, lord Malmesbury, les papiers de Grenville dans les *Fortescue Manuscripts*, et quelques lettres ou rapports de Talleyrand publiés — médiocrement bien — par M. Pallain. M. B. a donc eu recours aux Archives. A Londres, il a dépouillé les documents du Record Office, à Paris ceux des Affaires étrangères et des Archives nationales. Il a soigneusement relevé dans les Correspondances publiées, les journaux, français et anglais, les rapports de police, les pamphlets, les Mémoires contemporains, tout ce qui se rapportait à son sujet. Il en a même étudié les alentours, et par exemple donné, avec raison, beaucoup d'attention aux pourparlers franco-autrichiens de Mombello et d'Udine et aux rapports de l'Angleterre avec les autres puissances coalisées. Il a connu les documents hollandais, portugais, allemands, par les recueils presque ignorés ou tout récents de Colenbrander, Biker, Luz Soriano, Hüffer-Luckwaldt. Il est donc informé beaucoup mieux qu'aucun de ses devanciers, et cela suffirait déjà pour que son livre dût être consulté, de préférence à tout autre, pour l'étude de la politique du Directoire envers l'Angleterre.

Il a même une portée plus générale. Dans la grande question des frontières naturelles et de la paix, il apporte un élément capital de jugement. Doit-on penser que la France révolutionnaire pouvait réaliser le programme de Richelieu et de Louis XIV sans se condamner elle-même à guerroyer sans cesse? L'Europe — et par l'Europe il faut entendre surtout l'Angleterre, — s'est-elle jamais résignée à nous voir conserver le cours et les embouchures du Rhin, Mayence et Anvers? Ou bien tous les traités, tous les armistices, toutes les offres de paix,

de Léoben à Plässwitz et au Congrès de Châtillon, ne sont-ils que des trêves, de faux-semblants que les alliés employaient pour se refaire et décourager les Français? De la réponse qu'on fait à ces questions dépend le jugement qu'on portera sur toute la politique étrangère du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Si l'Angleterre n'a jamais accordé la paix sincèrement aux Français que dans leurs anciennes limites, l'erreur de la France commence en 1792, et ce sont les Bourbons qui étaient dans le vrai. M. B. ne le pense pas. Il estime, et il le prouve, à l'aide des instructions mêmes de Malmesbury, que Pitt, résolu à la paix, consentait à la faire en 1797 au prix de la Belgique et de la rive gauche du Rhin, admettait même la restitution presque totale des colonies conquises sur la France et ses alliés.

La défection de l'Autriche, la détresse financière et maritime de l'Angleterre lui imposait cette capitulation. En France, le parti des modérés et des nouveaux riches faillit contraindre le Directoire à l'accepter. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Selon M. B., c'est le coup d'état du 18 fructidor qui, en renversant le parti des pacifiques, Carnot, Barthélemy, Maret, en donnant le pouvoir aux Jacobins, adversaires de la paix qui mettrait fin à leur dictature, empêcha les négociations d'aboutir. Par pur intérêt de parti, les « triumvirs » condamnent la France à la guerre éternelle contre l'Angleterre ; ils font de cette guerre impopulaire, jusque là dans le peuple anglais, une lutte passionnée et sans merci.

Par ces conclusions, sévères pour la politique française, M. B. se rapproche tout à fait, on le voit, de Sybel et de Sorel, après s'être séparé d'eux sur la question de la sincérité pacifique de l'Angleterre. Son jugement, s'il fallait s'y tenir, aurait beaucoup plus de poids que le leur, puisque son information est beaucoup plus complète, et puisqu'il reproche au Directoire, non d'avoir repoussé des propositions trompeuses, ou renoncé à une simple trêve, mais d'avoir manqué l'occasion, sincèrement offerte, d'une paix glorieuse, et durable. Doit-on accepter cette condamnation, formulée du reste de façon très tranchante, et sans réserves? Pour ma part, je dois dire que l'argumentation de M. B. ne m'a pas convaincu. D'abord il semble bien apporter sans le vouloir contre les Directeurs et leurs agents (Carnot, Barthélemy, Talleyrand et Maret mis à part) une espèce de prévention. Il parle d'eux sans cesse sur le ton du blâme sévère, du dédain ou presque de la colère. Delacroix surtout est malmené, tenu pour maladroit, extravagant, néfaste; quand Talleyrand le remplace, on respire : enfin! Pour appuyer ce réquisitoire, M. B. ne cite pas seulement des instructions et des dépêches ; il imprime un mémoire envoyé aux plénipotentiaires français, et qui conseille de faire du traité de paix futur une machine de guerre, d'y insérer des conditions, *qui préparent la Révolution en Angleterre.* Ce mémoire, dit M. B. est l'œuvre de Delacroix, qui « poussait l'anglophobie jusqu'à l'extravagance » et qui s'y exprime

« naïvement ». Naïf et extravagant, le mémoire l'est sans doute, mais *il n'est pas de Delacroix* qui le communique seulement à nos plénipotentiaires à cause du projet qu'on y trouve de faire rapporter par les Anglais l'*alien bill* de 1792. Parmi les membres de la légation, M. B. n'a d'éloges que pour Maret, le confident de Talleyrand, et aussi de l'Anglais Malmesbury. Maret n'exécute pas ses instructions, c'est par amour de la paix ; Maret collabore aux notes de Malmesbury, les renforce d'arguments fournis par lui-même, et qu'il signale ensuite à son propre gouvernement comme péremptoires. M. B. ne trouve là rien à reprendre; cela lui paraît « plaisant », rien de plus. Une pièce anonyme, jointe aux instructions des plénipotentiaires, paraît bien rédigée ; M. B. l'attribue à Maret ; et il se trouve qu'elle est de Pléville Le Pelley, l'autre plénipotentiaire, ce Pléville que M. B. juge « bourru et brouillon », auquel il attribue, d'après Mallet du Pan, pour toute compétence une haine aveugle contre les Anglais. Talleyrand est apprécié pareillement d'une façon tout à fait optimiste. Son zèle patriotique pour la paix est tel, que nous le voyons y travailler dès la première heure, à peine en place. Le 2 thermidor, il fait en ce sens au Directoire un rapport dont M. B. loue « l'habileté extrême », et qui donne tout un plan de pacification. Naturellement, le Directoire n'en veut pas. Relisons donc le rapport. C'est le recueil de Paillain qui le date du 2 thermidor, quatre jours après la nomination de Talleyrand. Mais Pallain s'est trompé. Le rapport est du 10 ou du 11, sûrement pas du 2, puisqu'il cite une dépêche antérieure, du 4 thermidor. Et voilà le raisonnement renversé. On pourrait citer quelques autres cas où M. B., quelqu'averti que soit son sens critique, se laisse, pour peu que son penchant l'y incline, induire en erreur par ses devanciers. C'est à Grandmaison, je crois, qu'il emprunte en partie l'analyse des pièces du fonds *Espagne* aux Affaires étrangères, et c'est sans doute d'après lui qu'il parle, à deux reprises, d'un article secret du traité d'aillance franco-espagnole, où Charles IV promettait la Louisiane à la France en échange de Gibraltar. Cet article, en réalité, *n'est pas dans le traité*, mais dans un projet non adopté. L'erreur n'est pas sans importance, car la combinaison Gibraltar-Louisiane était une solution possible au désaccord franco-anglais ; les Anglais y avaient pensé, et le Directoire semble l'avoir entrevue. Il a essayé — ce que M. B. n'indique pas — d'obtenir la Louisiane à Madrid au cours même des conférences de Lille, et s'il n'a pas réussi, c'est sans doute parce que le traité de St Ildefonse était, à l'encontre de ce que dit M. B., tout à fait muet sur cet article.

Parmi les causes auxquelles on peut attribuer la rupture des négociations, M. B. a signalé avec raison la réaction propagandiste et belliqueuse qui suivit le coup d'état du 18 fructidor. Je suis surpris que, connaissant l'histoire de cette journée comme il la connaît, il n'ait pas cherché à vérifier l'accusation de connivence avec l'étranger lan-

cée contre Barthélemy et Maret par les triumvirs. Des recherches ont été faites, des pièces saisies ; les conférences secrètes de Barthélemy avec l'envoyé autrichien Baptiste (que signale le recueil de Hüffer et dont M. B. ne dit rien, je crois), ont été connues du Directoire. N'a-t-il pas eu vent aussi de l'intrigue secrète conduite par Talleyrand et Maret à Lille et à Londres ? Surtout, ces pourpalers secrets n'ont-ils pas eu dans l'affaire une importance prépondérante? N'est-ce pas là le principe des résistances du cabinet britannique à la fin d'août et encore après le coup d'État? M. B. ne connaît qu'incomplètement ces entreprises, par les dépêches de Malmesbury et les papiers de Grenville. Il lui manque pour les apprécier à leur valeur, et même pour juger dans son ensemble la politique anglaise, d'avoir consulté la correspondance personnelle de Pitt avec Boyd, Canning, Malmesbury, etc., correspondance qui est au Record Office (*Chatham papers*), et qui a fourni aux récents biographes du ministre anglais, MM. Salomon et Holland Rose, des indications du plus haut intérêt. C'est là, je crois, le point faible de ce livre, si excellent et si nouveau par ailleurs, et dont certaines parties, par exemple les chapitres sur la mission de Hammond (IV), l'état intérieur de l'Angleterre (VII), le traité avec le Portugal (XVI), témoignent des meilleures qualités d'information, de critique et de composition. Les conclusions, je l'ai dit déjà, doivent appeler quelques réserves, et le jugement de M. B. sur la politique directoriale me paraît sujet à révision, mais combien la tâche de Sorel eût été plus facile, et son œuvre plus durable, si pour écrire son grand ouvrage, il avait disposé d'études comme celle-ci [1] !

Raymond GUYOT.

---

A. CHUQUET. — **Lettres de 1792.** — **Lettres de 1793.** — **Lettres de 1812.** — **Lettres de 1815.** (Bibliothèque de la Révolution et de l'Empire, t. I à IV). Paris, Champion, 1911, 4 vol. in-8°, chaque : 3 fr. 50.

M. Chuquet, dont il est inutile de louer ici l'activité, a tenu à faire profiter les travailleurs des documents très nombreux recueillis par lui depuis des années, surtout aux archives de la Guerre. Ainsi ont paru, presque simultanément, ces quatre volumes. Leur titre est justifié par le grand nombre de correspondances, officielles ou particulières, qu'ils contiennent. Mais il n'y a pas que cela. M. C. ne s'en tient, pour le choix de ses documents, à aucune règle invariable. Les volumes futurs paraitront à mesure qu'ils seront prêts. On y trou-

1. Lire, p. 25, *whig*; p. 27, *Carnot-Feulint*; p. 32, *Rosebery*; p. 93, *Hüffer*; p. 97 et *passim*, *Starhemberg*; p. 114, *De Lacroix de Contault*; p. 115 et *passim*, *Le Tourneur*; p. 153, n. 2, *Manuscrit de l'an trois*; p. 158, *Pléville-Le Pelley*; 215, n. 2, *Flassan* (c'est le publiciste et historien); au lieu de *whig*; *Feuillins*; *Roseberry*; *Hueffer*; *Stahremberg*; *De Lacroix de Constant*; *Letourneur*; *Manuscrit de l'auteur*. *Pléville Le Peley*; *Hassan* ou *Cassan*. L'index n'est pas tout à fait complet. On souhaiterait une table analytique.

vera, outre les lettres, des documents privés, émanés de personnages secondaires au besoin, parfois aussi des traductions de textes étrangers, quelques réimpressions de pièces rares ou peu connues, au besoin de petites dissertations critiques, ou des notices, biographiques et autres.

Le choix est fait, naturellement, selon l'ordre le meilleur, l'ordre chronologique, de manière à nous renseigner sur les événements les plus importants de chaque année, ou bien à fournir sur le caractère général de l'époque, des détails typiques. Ainsi les *Lettres de 1792* ont surtout rapport au 20 juin, au 10 août, à la campagne de Dumouriez et de Custine, aux volontaires. On y verra plusieurs relations inédites ou absolument inutilisées jusqu'ici de l'attaque des Tuileries; deux d'entre elles sont dûes à des étrangers, ces Allemands instruits, philosophes et curieux dont il semble que Paris fourmillait à la fin du règne de Louis XVI, et qui, heureusement pour nous, trouvent, comme dit l'un deux, qu'un jour de révolution à Paris, c'est un péché de rester dans sa chambre. Des comparses, des sous-ordres, ont entendu des propos notables, et nous les rapportent. Au 20 juin, un badaud rencontre Bonaparte, lui trouve un air peu rassurant, et lui entend dire : « Si j'étais roi, ça ne passerait pas comme ça ». Bollmann a vu Louis XVI dans la Convention, qui « ne savait où le mettre », et il nous le montre affaissé, engourdi, l'air absent, « le ventre à demi-couché sur la table ». On apprend, non sans surprise, qu'il y avait des « patriotes » à l'armée des émigrés, et que leur chirurgien, fort de sa science et du besoin qu'on en avait, déclamait impunément contre les aristocrates. On voit les volontaires, à Châlons, en Belgique, à Mayence, mal ou peu armés, sans uniforme, parfois sans discipline, mais pleins d'entrain, et tout à fait crânes quand ils ont vu le feu une fois et qu'ils sont bien commandés. Les Allemands sont tout surpris de leurs façons, de leur familiarité avec les bourgeois de Francfort, de leur passion pour le théâtre : deux piquets au lieu d'un arrivent pour la représentation, et les deux officiers, qui sont du Bas-Rhin, tiennent bon : « *Es isch mi Faut niet. I blieb do* ». On ne peut qu'indiquer ici tous ces détails frappants, que rapportent des témoins oculaires, et qu'on n'oublie pas. A côté de cela, les rapports complets, et inédits, des commissaires aux armées de Châlons et du Midi sont vraiment importants, et leur publication comble une lacune.

Passons, dans les *Lettres de 1793*, sur les dénonciations. Il n'en manque pas; le type de l'officier clubiste et faiseur de « fiches » est de tout temps sans doute, mais quand le ministre est un Pache ou même un Bouchotte, les dénonciations pleuvent, et on se fait presque une gloire d'exercer la « surveillance républicaine », comme disent Moras, Celliez et le Jacobin de Strasbourg qui a confié ses petits papiers au démocrate Curtius, le fameux montreur de figures en cire.

Les accusés se défendent le plus souvent, par les mêmes armes : ils produisent des certificats de députés, ils prodiguent serments et discours, comme Beauharnais. Beaucoup se tirent d'affaire; ce sont parfois les plus honnêtes qui succombent, et même s'y résignent, comme le pauvre Houchard, dont M. C. publie cinq lettres touchantes, et qui écrit à sa femme : « dans une grande révolution, on ne peut pas faire autrement que de commettre des injustices! » La mort de Louis XVI, la défection de Dumouriez, Wattignies, la prise du Geisberg sont encore le sujet d'une cinquantaine de pièces environ sur près de cent que contient le volume.

Les *Lettres de 1812* ont peut-être un caractère un peu différent. L'anecdote, le tableau pittoresque y tiennent bien leur place, et aussi le document psychologique, si on peut dire (voir les louanges hyperboliques du Prussien Yorck à l'armée française et à Napoléon, même après les premiers échecs); Dedem, Murat, Bacler d'Albe, d'autres moins connus, donnent dans des lettres privées la note optimiste de commande ou bien l'affreuse vérité. Mais ce qui domine, ce sont les documents d'histoire militaire, et l'on trouvera là presque tout le portefeuille de Ney et de Berthier, pillé par les Cosaques, et tels rapports rédigés à l'heure même et d'autant plus émouvants qu'ils sont plus simples, sur Borodino, sur Krasnoë, sur les fameux caissons du trésor pillés à Kovno et qu'escortait un régiment de la Confédération du Rhin (voir le récit du colonel, p. 270-278). Un tiers environ de ces pièces ont paru déjà, mais en Russie, et dans une revue ; on sera bien heureux de les retrouver ici, et accompagnées d'autres qui les complètent.

Le volume de 1815, au contraire, est fait en entier de textes inédits. C'est principalement au dossier du procès du général Marchand, et aux archives des départements du Midi qu'ils ont été empruntés. On y voit, heure par heure, la marche victorieuse de la « troupe de l'île d'Elbe ». On s'amuse du comique préfet des Basses-Alpes, qui se retire sur les hauteurs, et de là rédige, pour l'envoyer au ministre de l'intérieur, le signalement de *Bonaparte*. On saisit, sur le vif, l'état d'esprit des soldats à la nouvelle du retour de Napoléon, qui leur fait espérer enfin une vie active. « Êtes-vous contents ? » demande Cambronne à un voltigeur, et l'autre indigné répond : « Nous dormons comme des cochons douze heures par jour ». On fait charger les armes aux grenadiers du 5e de ligne, et ils se disent entre eux : « ne bourrons pas fort, ça ira moins loin ». L'échauffourée de Laffrey, la « trahison » de La Bédoyère, l'entrée à Grenoble revivent dans toutes les pièces de ce volume, qui est aussi attachant qu'un récit bien fait, et d'où se dégage cette conclusion que le « retour » était prémédité, préparé, de loin, avec soin et secret, et que tout le monde, ou presque, en était complice. Un seul cri de *Vive l'Empereur* sur la place d'armes en présence des troupes, avoue Marchand, qui com-

mande à Grenoble, et la garnison « nous pètera dans la main ». Le royaliste baron Capelle, préfet de Louis XVIII, futur collègue de Polignac, avoue nettement le « vertige révolutionnaire » qui avait saisi tout à coup « la lie du peuple et les soldats ». Rien ne manque au piquant de ce volume, pas même les histoires d'espions et de policiers : il finit sur une pièce secrète où l'on voit Schulmeister, l'illustre Schulmeister, chargé par Napoléon d'enlever Marie-Louise et de l'amener à Paris !

M. Ch. a pris le soin de présenter chaque document au lecteur ; une notice précède le texte, le met à sa place, identifie l'auteur et les personnages cités, renvoie à d'autres recueils, etc. C'est souvent un très précieux commentaire. Les quatre volumes que nous annonçons seront donc fort utiles aux historiens de la Révolution et de l'Empire. La collection entière, avec l'index des noms de personnes qui la terminera sans aucun doute, leur deviendra indispensable.

R. G.

---

Charles de Lannoy et Herman Van der Linden. **Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens : Néerlande et Danemark,** (XVII^e et XVIII^e siècles). Bruxelles, Lamertin, 1911, in-8°, VI et 487 p., cartes, 8 francs.

MM. de Lannoy et Van der Linden continuent méthodiquement leur histoire de l'expansion coloniale des peuples européens. Après leur premier volume, consacré au Portugal et à l'Espagne [1], les auteurs devaient naturellement s'attacher à l'histoire coloniale des Pays-Bas dont l'expansion s'est faite en majeure partie au détriment des nations ibérique et lusitanienne. M. de Lannoy s'est chargé d'écrire cette monographie. Il expose d'abord la situation économique, politique et sociale des Provinces Unies au XVI^e siècle, et montre que la lutte soutenue contre Philippe II et ses successeurs entraîna les Hollandais vers les mers éloignées : l'Espagne étant particulièrement vulnérable dans ses colonies, les coups qu'elle y reçut diminuèrent ses ressources pour la guerre continentale, et contribuèrent puissamment au triomphe final de la République. A l'initiative individuelle, les Néerlandais substituèrent promptement des sociétés à monopole qui poursuivirent en même temps que la guerre de course des visées commerciales et coloniales; la plus importante fut la Compagnie des Indes orientales qui subsista presque sans changement pendant deux siècles, et conquit un véritable empire en Malaisie. M. de L. a étudié cette Compagnie avec un soin particulier ; il indique avec clarté les traits caractéristiques de cette société anonyme dans laquelle les actionnaires n'avaient aucune autorité, et où tout le pouvoir fut promptement usurpé par l'aristocratie des grands marchands. Ainsi fut réalisée la continuité de vues indispensable

1. V. *Revue critique* 1907, n° 31.

dans toute entreprise; par malheur les directeurs sacrifièrent tout à l'intérêt commercial, au bénéfice immédiat, au dividende annuel; leur avarice inintelligente compromit l'empire colonial, et à l'époque de la plus grande prospérité de la Compagnie, son armée et sa flotte suffisaient à peine à contenir les indigènes, et n'auraient pu défendre les comptoirs contre un rival européen. L'éloignement sauva les colonies malaisiennes, mais la corruption, ayant gagné tous les fonctionnaires, engendra une exploitation éhontée des naturels, et ruina enfin la Compagnie. M. de L. impute l'insuccès des Néerlandais aux Indes occidentales à la force de l'Espagne dans ces régions et au petit nombre de citoyens hollandais disposés à s'expatrier. En résumé, les compagnies rendirent de grands services en assumant la part la plus considérable dans la lutte maritime contre l'Espagne, et en fournissant à la République d'importantes ressources pécuniaires. M. de L. estime que le régime des compagnies à monopole fut avantageux, seul possible, et s'il laissa une lourde dette à la charge des Pays-Bas, cette dette était infime par rapport à l'empire colonial créé, et aux richesses apportées dans le pays par la Compagnie des Indes orientale, qui, dans le cours de son existence, répartit entre ses actionnaires trente six fois son capital, et réalisa tout compte fait un bénéfice de 186 millions de florins, somme supérieure en capital et intérêts à tout ce que l'épargne néerlandaise perdit dans les entreprises d'Outre-Mer. Ce savant travail n'est donc pas seulement une contribution importante à l'histoire coloniale, mais aussi une heureuse tentative pour justifier le système des Compagnies à charte aux XVII$^e$ et XVIII$^e$ siècles.

M. Van der Linden a traité plus brièvement l'expansion coloniale du Danemark. Elle n'est à beaucoup d'égards que le complément de celle de la Néerlande, car les Scandinaves copièrent les errements de leurs voisins, en utilisant jusqu'à leurs capitaux et leurs spécialistes. Mais les deux États avaient des constitutions politiques fort différentes, et les souverains danois jouèrent le rôle prépondérant dans les tentatives de colonisation. M. V. L. attribue le faible succès obtenu aux maigres ressources financières et maritimes de la métropole, et aux guerres continentales qui troublèrent gravement l'existence du Danemark dans le cours de ces deux siècles.

A. Biovès.

---

**The religion of beauty in woman,** by Jefferson Butler Fletcher, New-York, Macmillan, 1911, in-18, IX et 205 p., 1, 25.

Le titre choisi par M. Fletcher n'est pas sans ambiguité, mais l'auteur explique dès ses premières pages qu'il s'est proposé d'étudier le culte de la beauté féminine, né en Italie lors de la Renaissance, et qui de là s'est étendu, en se déformant plus ou moins, dans le reste de l'Europe. M. F. attribue naturellement l'éclosion de ce sentiment

à l'influence de Platon substituée à celle d'Aristote, et cela le conduit à discuter sur l'amour platonique. Il recherche les formes que revêt cet amour chez divers auteurs, et sans remarquer qu'il sort du cadre qu'il a lui-même indiqué, il remonte jusqu'à la *Vita Nuova* de Dante, aux œuvres de Guido Cavalcanti et de Benivieni. Passant à Spenser, il croit pouvoir établir que les *Fowre Hymnes* ont été directement inspirées par les *Canzoni* philosophiques de Cavalcanti et de Benivieni, et à l'appui de sa thèse il insère une traduction de l'Ode d'amour du dernier auteur. De Spenser à Philip Sidney il n'y avait qu'un pas, et M. F. discute l'amour d'Apostrophell pour Stella. Dans son dernier chapitre il parle des Précieuses à la cour de Charles Iᵉʳ et montre que par réaction contre la grossièreté de la cour de Jacques Iᵉʳ et sous l'impulsion de la reine Henriette de France, les idées de l'hôtel de Rambouillet s'implantèrent à Londres. Ainsi avant Cromwell les Anglais subirent indirectement l'influence d'Honoré d'Urfé. M. Fletcher qui a signalé incidemment la trace persistante de ce mouvement féministe jusque dans les comédies de Sheridan, n'a pas poussé jusque là son étude intéressante, mais incomplète et un peu décousue, parce qu'il s'est contenté de grouper sans grand effort des articles parus dans divers périodiques.

A. Biovès.

---

Paul Deschanel, **Paroles françaises,** Paris, Fasquelle, 1911, in-16, 280 p., 3 fr. 50.

On trouvera dans ce volume des discours adressés à des auditoires fort dissemblables, des éloges funèbres, des préfaces de livre, des articles de revue ou de journal. M. Deschanel y traite avec une égale facilité, une égale éloquence les sujets les plus variés : questions de politique, d'économie, de sociologie, d'histoire, voire de littérature. Il passe sans effort du poète Colardeau à Savorgnan de Braza, de Vergniaud à Jules Simon, des colonies de vacances à la représentation proportionnelle. Il est à peu près impossible de résumer en quelques lignes, même en quelques pages, les idées remuées par l'auteur. Il suffira de dire que sur chaque point le lecteur, quelle que soit son opinion, ne pourra se défendre d'admirer un talent si souple, si varié; des vues si étendues, si libérales ; un patriotisme enfin si sincère que jamais ouvrage ne reçut titre mieux justifié.

A. Biovès.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 novembre 1911.* — M. Paul Fournier, récemment élu membre libre, est introduit en séance.

M. Henri Omont, président, offre les félicitations de l'Académie à M. Maurice Croiset, qui vient d'être nommé administrateur du Collège de France.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre l'exposition des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Longnon.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre. — 1911




**Neue Fragmente und Untersuchungen zu den judenchristlichen Evangelien**, von A. SCHMIDTKE. Leipzig, Hinrichs, 1910, in-8°, VIII-382 pages.

Étude très minutieuse, très originale dans ses conclusions, sur les évangiles judéochrétiens. L'auteur commence par relever les scholies de certains manuscrits des Évangiles où sont indiquées pour Matthieu les variantes du « judaïque », et il établit avec suffisamment de vraisemblance que ces variantes sont des citations de l'Évangile des Nazaréens, relevées dans le commentaire d'Apollinaire de Laodicée sur Matthieu. Il montre ensuite ce qu'étaient les Nazaréens et l'Évangile dont il s'agit; dans quel rapport celui-ci se trouve avec l'Évangile dit selon les Hébreux; comme quoi saint Jérôme a eu tort d'identifier l'un avec l'autre; comment le même Jérôme a menti souventes fois en disant avoir traduit l'Évangile des Nazaréens, qu'il connaissait très superficiellement et qu'il cite d'après Apollinaire, de même qu'il cite l'Évangile des Hébreux d'après Origène; comment l'Évangile des Hébreux est à identifier, non avec l'Évangile des Nazaréens, mais avec l'Évangile dit des Ébionites, apocryphe grec dont le rapport avec le Matthieu canonique est beaucoup moins étroit que celui de l'Évangile des Nazaréens; comment enfin ce dernier aurait été une sorte de Targum araméen du Matthieu grec, à l'usage d'une communauté judéochrétienne qui subsistait encore à Béroea en Cœlésyrie au IVe siècle.

Au lieu d'être, comme on l'a dernièrement soutenu, une composition parallèle aux Synoptiques, mais dans la tradition authentique du judéochristianisme, l'Évangile des Hébreux appartiendrait au judéo-christianisme gnostique, tandis que l'Évangile des Nazaréens aurait été la propriété d'un groupe chrétien qui admettait la conception virginale du Christ, qui ne condamnait pas saint Paul et qui se distinguait seulement par la pratique de la circoncision et des observances légales. Et il faut bien l'avouer, le crédit que certains critiques avaient voulu faire à l'Évangile des Hébreux était certainement exagéré. Un évangile qui représente Jésus ressuscité donnant son linceul au serviteur du grand-prêtre en sortant du sépulcre, apparaissant à son frère Jacques, lequel aurait fait vœu de ne pas manger avant la résurrection du Christ (selon la coutume de l'Église avant la fête de Pâques), et aurait été invité par Jésus lui-même à cesser son jeûne, un tel évangile est vraiment dans la manière des apocryphes ultra-judaïsants, et tellement différent de Matthieu qu'on n'aurait guère pu le présenter comme en étant la rédaction araméenne.

Ce n'est pas à dire que la démonstration de M. S. soit également solide et convaincante en toutes ses parties. Sa discussion des témoignages est très pénétrante souvent, quelquefois obscure et subtile. Beaucoup hésiteront à admettre que Papias, dans le fameux passage où il dit que Matthieu écrivit en hébreu les discours du Seigneur et que chacun ensuite les traduisait comme il pouvait, parle d'après ses propres renseignements et vise dans le Matthieu hébreu l'Évangile des Nazaréens. La notice de Matthieu est parallèle à celle de Marc, les deux évangélistes étant censés avoir mis par écrit, l'un ce que Jésus avait prêché en araméen, l'autre ce que Pierre avait prêché de Jésus dans la même langue, Marc interprétant en grec la prédication de Pierre. Les deux notices doivent provenir de la même source et pourraient bien n'avoir plus l'une que l'autre de fondement dans la réalité. Mais ce point est secondaire par rapport à la thèse de M. S. Plus délicate est l'appréciation du témoignage de Jérôme. Il est entendu que ce grand chasseur d'hérésies a été un des plus magnifiques plagiaires qui aient vécu sous le ciel, et que sa sincérité n'était pas du tout scrupuleuse. Cependant, quand on le voit écrire plusieurs fois, et à plusieurs années de distance, qu'il a traduit l'Évangile des Hébreux dont Origène fait des citations, et qui est l'Évangile encore employé par les Nazaréens, qu'il l'a traduit récemment en grec et en latin, qu'il en connaît deux copies, l'une qui est dans la bibliothèque de Césarée, l'autre qu'il a lui-même obtenue des Nazaréens de Bérœa, on se demande si vraiment tout cela ne serait que de la poudre jetée aux yeux du lecteur naïf. Et il est vrai que personne, autant qu'on en peut juger, personne autre que Jérôme, n'a jamais vu, si elle a existé, sa double traduction de l'Évangile des Hébreux; lui-même, semble-t-il, avait fini par l'oublier. C'est assurément chose fort singulière que

le prétendu traducteur de l'original prétendu de Matthieu ait pu écrire un commentaire du premier Évangile où cet original est très rarement cité : ce sont citations de citations, dit M. S., et l'on est bien tenté de penser qu'il a raison ; mais, comme il s'agissait d'un livre hébreu, Jérôme voulait faire croire qu'il citait de première main ; peut-être, observe charitablement M. S., avait il l'intention réelle de le traduire. Toujours est-il qu'il en vient à ne plus parler de cette traduction et que, dans son Dialogue contre les pélagiens (III, 2), il cite l'Évangile des Hébreux dont se servent les Nazaréens et qui est à la bibliothèque de Césarée, sans souffler mot ni de sa double version ni même de la copie qu'il se vantait jadis d'avoir prise chez les Nazaréens de Bérœa. L'affaire est louche, incontestablement. M. S. ne l'a pas tirée tout à fait au clair. Peut-être a-t-il lui-même compliqué la question sur certains points sans nécessité. Il veut, par exemple, que Jérôme, dans le passage précité du Dialogue contre les pélagiens, amène comme tirées du même livre deux citations conjointes dont la première viendrait de l'Évangile apocryphe des douze apôtres et la seconde seulement de l'Évangile des Nazaréens ; or les deux citations sont apparentées pour le fond, et Jérôme a dû les prendre telles quelles toutes les deux dans le commentaire d'Apollinaire. S'il dit que l'Évangile des Hébreux est « secundum apostolos, sive, ut plerique autumant, juxta Matthaeum », ce n'est pas qu'il puise à deux sources, c'est qu'il aime mieux maintenant faire étalage d'érudition par combinaison de données quelconques sur l'Évangile des Nazaréens, que de rappeler encore une fois sa double version, la version qu'il n'a pas faite....

Somme toute, M. S. peut se flatter d'avoir soulevé des problèmes intéressants, ébranlé des opinions trop facilement acceptées sur le caractère et l'origine de l'Évangile des Hébreux, et entamé un procès compromettant pour un docteur de l'Eglise.

Alfred Loisy.

---

**Neutestamentliche Grammatik**, von L. Radermacher. Bogen 6-13. Tübingen, Mohr, 1911 ; in-8, pp. 81-207.

**Kurzgefasste Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch**, von A. T. Robertson. Deutsche Ausgabe von H. Stocks. Leipzig, Henrichs, 1911 ; in-12, xvi-312 pages.

**Griechisch-deutsche Synopse der vier neutestamentlichen Evangelien**, von W. Larfeld. Tübingen, Mohr, 1911 ; in-4, xxxii-360 pages.

**Vorschläge für eine kritische Ausgabe des griechischen Neuen Testaments**, von C. R. Gregory. Leipzig, Hinrichs, 1911 ; in-8, 52 pages.

La dernière partie de l'ouvrage de M. Radermacher (voir *Revue* du 5 août 1911, p. 77) comprend la syntaxe, avec les tables (Sachregister, Wortregister, Stellenregister). Mêmes qualités que dans la première partie. Le tout constitue une œuvre très solide et très instructive, dont l'objet propre est de montrer en quoi le grec vulgaire,

qui est la langue du Nouveau Testament, différait du grec classique. Des citations bien choisies de l'ancienne littérature chrétienne, de la littérature hellénistique, des inscriptions, des papyrus, etc., y viennent à côté des citations bibliques et les éclairent.

Plus complète à certains égards, mais plus élémentaire est la grammaire de M. Robertson, traduite de l'anglais en allemand, œuvre d'ailleurs très bien conçue et substantielle, plus à la portée des étudiants que celle de M. Radermacher. Nonobstant quelques indications concernant les langues indo-européennes et les dialectes helléniques, c'est un traité détaillé du grec vulgaire étudié en lui-même et par rapport à l'usage du Nouveau Testament. Ayant observé, dans un chapitre préliminaire, que le grec néotestamentaire n'est pas une langue de traduction, bien que certaines parties, citations de l'Ancien Testament, discours du Christ dans les Synoptiques, procèdent d'un original sémitique, M. R. dit que Jésus a peut-être parlé grec, et que certainement, comme galiléen, il le comprenait. Cependant, quand Marc veut citer une parole de Jésus comme elle a été prononcée, il a soin de la donner en araméen, et il ne suppose pas que le Christ ait parlé une autre langue. La tradition relative aux *Logia* suppose également que Jésus prêchait en araméen. Il parlait l'araméen de Galilée, comme Simon-Pierre, que son accent faisait reconnaître dans la cour de Caïphe. Il n'avait jamais été en relations qu'avec le menu peuple de la Galilée. Entendait-il quelque peu le grec? C'est possible; mais aucun trait de l'histoire évangélique ne permet de l'affirmer avec assurance.

Une Synopse des quatre Évangiles n'est pas précisément une synopse, l'Évangile johannique ne pouvant être mis en parallèle avec les trois autres que dans le récit de la passion. Mais on conçoit que les personnes qui continuent à voir dans cet Évangile un document authentique sur la vie et l'enseignement du Christ, cherchent à le combiner vaille que vaille avec les Synoptiques pour organiser un panorama de l'Évangile quadriforme. Tel est le cas de M. Larfeld. Son texte grec est celui de l'édition Nestle. La version allemande qui est donnée en face est celle de Luther, avec les retouches nécessaires pour l'accord avec le texte grec. En manière d'introduction, renseignements sommaires sur la critique textuelle du Nouveau Testament, manuscrits, versions, citations, éditions. Sous le texte, indication des variantes notables. Impression soignée. Ce gros volume n'était peut-être pas indispensable, mais il est d'un emploi facile et peut rendre service aux exégètes.

Nul savant n'est plus qualifié que M. Gregory pour publier une édition critique du Nouveau Testament. Il en a l'intention, ce dont il convient de nous réjouir, et il soumet maintenant à tous les gens du métier le programme de l'édition projetée. La sagesse du plan qu'il expose rend les conseils assez superflus. M. G. en a déjà reçu beaucoup

qu'il ne peut pas suivre. Plusieurs, par exemple, lui ont conseillé de publier simplement le texte d'un ancien manuscrit, avec indication des variantes dans les autres manuscrits, les versions, etc. Et M. G. estime que, si ce procédé est louable quand il s'agit d'un texte dont il existe peu de manuscrits, il aurait de très grands inconvénients pratiques en ce qui regarde le Nouveau Testament; une telle édition ne serait utilisable en effet que pour un tout petit nombre de spécialistes. Pour l'usage commun, même scientifique, le texte jugé le meilleur par un critique aussi expérimenté que M. G. est assurément préférable à celui d'un manuscrit quel qu'il soit, la discussion de ce texte étant d'ailleurs toujours possible et facile même dans les détails, moyennant le riche apparat de variantes qui l'accompagnera. M. G. se propose d'y accorder une place aux conjectures critiques, l'indication de ces conjectures pouvant être vraiment utile, à condition de faire un choix.

Alfred Loisy.

---

Constantin Ritter. **Platon,** sein Leben, seine Schriften, seine Lehre. In zwei Bänden. Erster Band. Munich, Beck, 1910; xvi-588 p.

Le même. **Neue Untersuchungen über Platon.** Munich, Beck, 1910; viii-424 p.

M. Constantin Ritter est l'un des savants qui connaissent le mieux Platon; c'est avec passion, peut-on dire, qu'il l'étudie, et c'est avec un zèle infatigable qu'il communique non seulement aux hellénistes et aux philosophes, mais encore au public lettré, les résultats de ses travaux. Ses analyses détaillées de plusieurs dialogues, dont la plus récente est, si je ne me trompe, celle de la *République* (*Platons Staat, Darstellung des Inhalts*, Stuttgart, Kohlhammer, 1909), sont d'un précieux secours même à ceux qui peuvent lire Platon dans sa langue. Il a publié naguère, presque simultanément, deux importants volumes d'un égal intérêt, quoique de nature bien différente. L'un a pour titre *Platon, sein Leben, seine Schriften, seine Lehre;* c'est le tome premier d'un grand ouvrage où M. R. se propose de faire connaître aussi profondément que possible la vie, le caractère et les œuvres de Platon, ainsi que les principes fondamentaux de sa philosophie, et qui s'adresse plus particulièrement aux lecteurs cultivés, désireux de perfectionner leurs connaissances historiques et littéraires. Ce premier volume se compose, pour la majeure partie, des analyses des premiers dialogues, selon la suite chronologique admise par l'auteur (p. 254-255) [1], et nous conduit jusque vers l'année 380, c'est-à-dire après le premier voyage de Platon en Sicile. Ces analyses

1. Cette suite est presque identique à celle qui est proposée par Räder; le principal désaccord entre les deux savants consiste en ce que le premier ouvrage de Platon, selon Räder, est l'*Apologie*, tandis que M. Ritter la place en cinquième lieu, après le *Lachès*, le *Charmide*, le *Protagoras* et l'*Euthyphron*.

sont complétées par de brèves observations où se trouve résumée et précisée la pensée de Platon; seuls, le *Gorgias* et le *Phédon* donnent lieu à une discussion plus approfondie, l'un sur l'éthique platonicienne, l'autre sur la théorie des idées et sa relation avec la doctrine de l'immortalité. On notera l'opinion de M. R. à ce sujet : dans le *Phédon*, comme dans les dialogues antérieurs, la doctrine des idées, de même que celle de l'immortalité personnelle, n'est pas un dogme solidement établi, et le second volume, nous dit-on, montrera qu'elle ne le fut pas davantage par la suite (pp. 563, 586). Cette partie de l'ouvrage, qui occupe la moitié du volume, est précédée d'environ 80 pages dans lesquelles M. R. expose les différentes méthodes employées pour déterminer l'ordre chronologique des dialogues de Platon, méthodes imparfaites, condamnées par leurs résultats insuffisants, à l'exception de la méthode stylistique, inaugurée il y a quarante ans par Campbell, reprise indépendamment par Dittenberger en 1881, continuée par Lutoslawski et par M. R. lui-même. M. R. est un fervent « Sprachstatistiker », convaincu que l'étude du style de Platon, l'observation attentive de certaines variations de langage, est la seule méthode fructueuse qui permette de se prononcer, avec le moins de chances d'erreur, sur l'authenticité des œuvres de Platon et sur leur chronologie, sans dédaigner, toutefois, l'appui que peuvent apporter, en pareille matière, des considérations d'une autre nature. La conviction de M. R. est si absolue qu'il propose (*Neue Unters.*, p. 226) d'appliquer cette méthode aux œuvres de Xénophon et d'Hippocrate ; les questions d'authenticité seraient ainsi résolues avec certitude, et celles de chronologie, tout au moins avec vraisemblance. Mais le but de M. R., comme nous l'avons dit et comme l'annonce le titre, n'était pas seulement d'exposer la philosophie de Platon ; il a voulu que ses lecteurs connussent bien la personne même du maître, et la première partie de son livre, *Platons Leben und Persönlichkeit*, est consacrée à un récit biographique aussi complet que possible, uniquement puisé à des sources authentiques. La plus importante de ces sources est la correspondance même de Platon, du moins en partie, car M. R. ne fait état que de trois lettres de la collection, la 3e, la 7e et la 8e, qui se rapportent à une période intéressante de la vie de Platon, son séjour à Syracuse à la cour de Denys, et nous éclairent sur ses relations avec ce prince et avec Dion.

Les raisons qui ont déterminé le jugement de M. R., dans cette question de l'authenticité des lettres de Platon, sont exposées en une discussion très pénétrante, dans les *Neue Untersuchungen*. Ce volume se compose de sept essais (M. R. dit « huit » par mégarde, Préface, p. III), dont les quatre premiers, qui sont des études de détail sur le sens et la portée philosophique de plusieurs dialogues, ont déjà été publiés dans divers recueils, et sont donnés ici avec quelques additions parfois assez étendues (*Bemerkungen zum Sophistes*, paru dans

*Archiv f. Gesch. d. Philos.* X et XI, 1896-97; *Beiträge zur Erklärung des Politikos*, dans *Progr. Gymn. Ellwangen*, 1896; *Bemerkungen zum Philebos*, dans *Philologus* LXII, 1903; *Timaios cap. I*, même tome du même recueil). Le cinquième, lui aussi déjà publié, dans les *Neue Jahrbücher* de 1903, est une justification et une défense, contre les objections de Zeller, de la méthode stylistique appliquée aux recherches sur la chronologie des œuvres d'un auteur (cf. *Platon*, p. 232 svv., où sont reproduites plusieurs pages de ce morceau). M. R., pour prouver la légitimité de cette méthode et en montrer les heureux effets, en fait l'application à plusieurs œuvres en prose de Gœthe, et va jusqu'à soumettre à ce critère chronologique, non sans quelque malice, certains écrits de Zeller lui-même. Les deux derniers articles sont nouveaux. Dans l'un sont réunis tous les passages de Platon dans lesquels sont employés les termes εἶδος, ἰδέα, et autres mots analogues, comme γένος, φύσις, σχῆμα, etc., avec des remarques sur leurs diverses significations; c'est surtout un travail de statistique. Enfin l'article qui termine le volume, sur les lettres de Platon, est précieux, sinon pour la sûreté de toutes ses conclusions, dont quelques-unes d'ailleurs (par exemple l'attribution à Speusippe des lettres 4 et 5) ne sont pas présentées comme certaines, du moins pour la haute vraisemblance de plusieurs d'entre elles, principalement en ce qui concerne la lettre 13, que M. R. étudie à fond, et dont il démontre victorieusement, à mon avis, l'inauthenticité.

My.

---

Fr. Kœpp, **Archéologie.** Trois vol. in-16°, p. 1-109, 1-102 et 1-131, avec 40 pl. hors textes et plusieurs fig. dans le texte. Collection des manuels Gœschen. Leipzig, 1911. Prix du vol., 80 pf.

K. n'a pas entendu rédiger un simple manuel, qui fût un résumé, sec et précis, de toute la discipline; il veut montrer ce qu'est l'archéologie, quelle en est la méthode et à quels résultats peut mener son étude. Comme il le dit lui-même, il entrouvre les portes du temple, afin de donner aux passants la curiosité d'y entrer. Il fallait, pour réussir dans cette tâche, posséder une connaissance approfondie du sujet et savoir choisir les exemples les plus propres et les plus topiques, deux conditions que réunit l'auteur et qui assurent la valeur de l'ouvrage. Il étudie successivement la manière dont l'archéologue découvre les monuments, celle dont il les décrit, les moyens qu'il emploie par les expliquer, enfin l'art de déterminer à la fois leur âge et leur classement chronologique. Signalons l'indépendance de jugement avec laquelle K. condamne les théories excessives d'un Furtwængler (III, 91). Je ne reprocherais guère à l'auteur que les tendances impérialistes qui lui font passer sous silence des ouvrages tels que l'*Expédition de Morée* et qui l'amènent parfois à

une partialité fâcheuse (I, 31, 73, 94, 96, 97; III, 78), mais il ne faut pas oublier que K. écrit un livre allemand (I, 47) et tout à la gloire de la science allemande : on peut dire qu'il y a pleinement réussi.

A. De Ridder.

---

Kleine texte für theologische und philologische Vorlesungen und übungen herausgegeben von Hans Lietzmann, 71. **Ciceros**. Rede für T. Annius Milo mit dem Kommentar des Asconius und den Bobienser Scholien herausgegeben von Dr Paul Wessner, Gymnasial Direktor in Birkenfeld. Preis 1.60. Geb. 2 m. Bonn, A. Marcus und E. Weber's Verlag. 1911. 74 p. gr. in-12.

L'excellent *Pro Milone*, que je vais annoncer, a d'abord le mérite d'attirer notre attention sur une collection intéressante, qui jusqu'ici inclinait de préférence vers la théologie, mais qui semble maintenant faire quelque part à la pure philologie ; ainsi parmi les quinze fascicules parus, je vois un choix de papyrus grecs (Lietzmann), les *Antike Fluchtafeln* de Wünsch, les *Res Gestae Augusti* (Diehl), le *Supplementum Lyricum* d'Archiloque et autres lyriques (Diehl); *Altlateinische Inschriften* (Diehl), *Fasti consulares* (Liebenam), *Menandri reliquiae* (Sudhaus), *Pompeianische Wandinschriften* (Diehl), *Altitalische Inschriften* (Jacobsohn), *Vulgärlateinische Inschriften* (Diehl), *Lateinische Sacralinschriften* (Richter), *Poetarum veterum romanorum* (Diehl). Comme auteur classique je ne vois avant notre livre que les *Grenouilles* d'Aristophane. Doivent suivre les *Vitae Vergilianae* (Diehl).

De la collection je ne connais directement jusqu'ici que le présent fascicule dont la disposition me paraît fort bonne. Au lieu d'être relégués comme ils le sont d'habitude en tête ou à la fin du livre, Asconius et les scolies de Bobbio sont imprimés en caractères plus petits dans l'intérieur du texte, tout près des mots et des phrases qu'ils commentent. Ces deux compléments nécessaires du discours sont accompagnés chacun de leur apparat particulier. Le texte du discours est régulièrement dans la page de gauche et en haut de la page de droite : au dessous les *Testimonia* et l'apparat critique du discours très complet et très soigné.

L'éditeur M. P. Wessner était connu jusqu'ici surtout par ses excellents travaux sur les scoliastes, particulièrement par son Commentaire de Donat sur Térence. Aussi ne sera-t-on pas étonné que le petit livre très au courant, où ne manquent pas les références même aux *Adnotationes super Lucanum*, soit d'une parfaite clarté en toutes ses parties, qu'il cite et utilise les publications les plus récentes comme les plus compliquées : scolies sur tous les auteurs, mais ici surtout les *Scholia Bobiensia*.

Il est sûr que, pour les exercices de séminaires, on trouverait ici des exemples de la plupart des difficultés de la critique conjecturale :

lacunes à remplir ou à pressentir, variantes de tout genre et de toute importance; en dehors du discours lui-même, Asconius et les *Scholia Bobiensia* fournissant la plus belle matière aux essais même les plus hardis qui souvent paraissent justifiés. Les changements se remarquent surtout dans le texte d'Asconius où M. W. a profité de la revision de M. Stangl.

Pas ou très peu de conjectures propres au nouvel éditeur; mais un grand soin à relever ce qu'ont proposé les savants. La courte introduction qui comprend l'explication des sigles est exacte; mais à cause de son extrême concision, je doute qu'elle soit facilement comprise par ceux qui ne connaissaient pas d'avance les sources de la tradition.

La correction de ces textes, où les difficultés abondent, a été faite avec un soin minutieux; c'est tout au plus si j'y ai pu saisir quelques défaillances [1].

É. T.

---

P. **Ovidi** Nasonis **Amorum** libri tres erklärt von Paul Brandt. Erste Abtheilung.: Text und Kommentar. Zweite Abtheilung (Anhang): Zusatze und Ausführungen zum Kommentar. Leipzig, Dieterisch'sche Verlagsbuchhandlung, 1911, 238 p. gr. in-8°. 7 Mk.

M. P. Brandt a publié à la même librairie, en 1902, une édition de l'Art d'aimer à laquelle la critique a fait un bon accueil. Le livre présent, dédié au *Gymnasium Albertinum* de Leipzig, en est une suite. Le plan est la méthode sont ceux de l'édition antérieure.

Les indications sur le texte au Supplément (p. 199 au bas) remplissent à peine deux pages et ne contiennent, ce me semble, rien d'original. Il s'agit ici simplement de références à Ehwald. — M. Br. reproduit dans le texte les astérisques de Ehwald; encore devait-il reproduire l'explication que donne celui-ci, p. VI, sur le sens qu'il attache à ce signe; autrement nous n'avons là qu'une énigme déplaisante. Ailleurs M. Br. ne conserve pas les crochets d'Ehwald, ce qui est une inconséquence.

Les notes renvoient aux livres estimés de notre temps : nouvelle édition de la mythologie grecque de Preller, au Lexique ou aux Études de Roscher, etc. A côté de ces emprunts j'ai trouvé de bonnes analyses (ainsi sur III, 12).

Dans l'Introduction, M. Br. me parait avoir eu grand raison d'écarter les rapports avec la réalité historique qu'on voulait chercher

---

1. La sigle *t* non expliquée quoique assez souvent employée dans l'apparat des scolies (= *teste*) est au moins obscure. — P. 15, la note 2 sur les *Schol. Bob.*, avec *et* est équivoque à cause des deux *ab inimicis* et du mot *et*. — P. 17, l. 27, après *prodiderunt* est tombé au niveau de la ligne le signe qui devait en haut fermer la citation. — P. 24, au texte des *Sch. Bob.* 9, il y a eu confusion entre l'espèce de crochets au mot *Quapropter*. — P. 21, au début de la dernière ligne des notes, lire *suppl*. Dans l'apparat des scolies p. 33, *addit* Or. porté à la l. 3 doit, je suppose, être compris de la ligne 2.

dans des œuvres de pure fantaisie; il proteste à bon droit contre les réserves rigoristes qu'ont faites certains critiques[1]; et cependant j'avoue que la crudité de certaines notes du commentaire[2] me paraît dépasser la hardiesse du texte. D'autre part, M. Br. est indulgent pour les pires faiblesses de goût du poète (Einl. p. 34 au milieu).

Ci-dessous encore quelques légères critiques qui n'ôtent pas beaucoup au mérite de cette édition soignée[3].

É. T.

---

**Œuvres d'Horace,** texte latin avec un commentaire critique et explicatif, des introductions et des tables, par F. Plessis et P. Lejay. — Q. Horati Flacci Satirae. **Satires,** publiées par Paul Lejay, 1 vol. in-8 de cxxviii-623 pages. Paris, 1911, Hachette et Cie. Prix : 15 francs.

« Qu'ils sont rares, a écrit Sainte-Beuve (*C. du L.*, XIV, 282), les auteurs comme Horace et Montaigne, qui gagnent à être sans cesse relus, compris, entourés d'une pleine et pénétrante lumière et pour qui semble fait le mot excellent de Vauvenarques : « La netteté est le vernis des maîtres ! » Voilà un jugement contre lequel M. Paul Lejay ne s'inscrirait pas en faux. L'impression la plus vive qui se dégage de son livre, c'est le goût qu'il a pour Horace. Loin de défraîchir, de dévelouter cette sympathie, une étude de onze année l'a rendue plus sûre d'elle-même, plus consciente de ses *rationes amandi*. M. L. est sorti du cycle laborieux de la recherche érudite encore plus épris de ce génie si pondéré et si alerte, si réaliste et en même temps si fantaisiste ; et d'avoir vérifié une à une les innombrables gloses dont le texte d'Horace a été surchargé l'a convaincu de la « profonde originalité » de son auteur. Sans rien qui sente l'apologie systématique, cette édition des *Satires* fournit tous les éléments d'une réhabilitation d'Horace. L'esprit romain lui-même, dont on conteste les aptitudes artistiques, est vengé çà et là de ces dédains trop prompts (voy. p. 559 et s.).

---

1. Surtout à cause de I, 5 et de III, 7.

2. Par ex. p. 47, 5. Aussi pourquoi tant appuyer sur les polissonneries et même sur des choses répugnantes (p. 211 en haut)?

3. Que M. Br. se reporte à Benseler que lui-même cite ailleurs; il verra qu'il s'en faut que les noms Chlide (voir Κλεΐδη et Κλείτη) et Lybas soient, comme il le dit : p. 163, 23 et 24, des noms inconnus ou isolés. — Lacunes : une note n'eût-elle pas été utile sur III, 7, 19 : *quo*? Un mot d'explication n'aurait pas nui, non plus, par ex. sur tel vers où il y a un jeu d'expression : I, 8, 58 : *milia* multa *leges*. — Pour le point touché p. 33, n. 3, il eût fallu remonter plus haut dans la citation des Tristes, et peut-être citer expressément : II, 340 : et *falso* movi pectus amore meum. — Est-ce que cela m'a échappé ? Je n'ai pas vu relevé dans l'Introduction ce fait curieux et qui n'est ici qu'à la note, que dans un vers, un seul vers des Amours (I, 8, 2), Ovide s'adresse à l'un de ses amis, Atticus, à qui il enverra plus tard une des Pontiques (II, 4, 7). — La ponctuation est tombée, p. 50, à la fin du v. 59; p. 74, après le v. 50. — P. 183, aux notes du v. 24, 4 l. avant le bas : lire ali*te*. — Même page, et ceci est plus grave, dans le texte, 25, lire *spa*tium. — P. 190, 15, 3 : lire alu*m*nus.

Horace avait-il donc besoin d'être réhabilité? Ce n'est pas, à coup sûr, que la critique le néglige. Il n'est guère de nom dans la *Biblioth. philol. class.* sous lequel s'allonge une aussi formidable bibliographie. Mais il a été, plus qu'aucun autre, victime d'une manie philologique qui sévit depuis quelques années. A en croire certains critiques, tout chez Horace serait thème hérité, imitation, lieu-commun d'école; point d'idée, point d'image chez lui, point de développement dont on ne veuille retrouver l'analogue chez quelqu'écrivain antérieur. Un tissu de réminiscences, c'est à cela même qu'on réduit la satire d'Horace. Elle ne serait, pour l'essentiel, qu'un écho de la philosophie cynico-stoïcienne, spécialement de la « diatribe », c'est-à-dire de la conférence orale des Télès, des Bion, et autres moralistes populaires. Si l'on observe que nous ne connaissons Télès qu'à travers une série d'excerpteurs, et que Bion lui-même n'avait probablement rien écrit, on devine au prix de quels rapprochements compliqués une telle filiation peut être défendue : mais la difficulté même de ces menus ajustements leur donne quelque chose d'ésotérique et de mystérieux dont se conjouit l'ingéniosité des glossateurs modernes.

M. L. ne fait pas fi de ces minutieuses enquêtes, qui sont loin, au surplus, d'avoir été infécondes[1] : seulement il en a vérifié le détail et il s'applique à distinguer là où d'autres avaient confondu. Il a consacré aux origines de la satire latine une large part de son introduction (un peu trop dense, à mon gré). Il a examiné les sources de chaque satire en une suite d'introductions particulières fort développées — celle de la satire II, III n'a pas moins de 34 pages — qui sont la grande nouveauté et feront le prix durable de son travail. Il reconnaît volontiers qu'au point de vue de la structure, la satire d'Horace doit beaucoup à la comédie ancienne; que, pour sa partie de philosophie morale, elle est « un anneau dans une chaîne », et que des liens multiples la rattachent aux genres voisins qui avaient comme elle l'homme privé et la vie pour objet (épigramme, silles, épode, apologue, etc.). Mais l'examen des imitations alléguées l'amène à penser que, bien plutôt qu'aux œuvres philosophiques, c'est à Lucilius, c'est aux œuvres littéraires, et aux plus récentes, à Lucrèce, à Cicéron, qu'Horace doit le meilleur de ce qu'il emprunte. Encore ne s'est-il asservi nulle part aux thèmes

1. Il est incontestable que les écrivains antiques étaient beaucoup plus assujettis que les modernes aux formules traditionnelles d'art et de pensée. Mais on finit par ne plus voir chez eux que le lieu-commun. — Saint Augustin raconte, dans ses *Confessions*, qu'un jour où son ami Alype (assez en froid avec lui à ce moment) se trouvait parmi ses auditeurs, il lança de sa chaire de rhéteur des traits si mordants contre les fanatiques du cirque, qu'Alype, alors possédé de cette passion, se sentit atteint et se promit d'y renoncer. L'anecdote est racontée d'un ton très simple, et nous n'avons aucune raison de la mettre en doute. Gageons que, si nous ne la connaissions qu'indirectement, il se trouverait un commentateur pour y voir une réplique de l'épisode relatif à Polémon que M. L. cite p. 374, d'après Diogène-Laerce, IV, 16.

consacrés; il est demeuré au fond très indépendant de la tradition, et c'est trahir ce libre et personnel esprit que de lier sa pensée vivante aux procédés et aux catégories de l'école.

Cette recherche des sources d'Horace dans les satires est conduite avec une méthode, une précision incomparables. Les introductions partielles contiennent encore bien d'autres choses excellentes, à propos de la composition, du ton, du style des satires. Sur ce point l'étude de M. Cartault [1] avait déjà montré la voie, et dénombré les ressources de l'art d'Horace : M. L. n'a eu qu'à l'exploiter, fût-ce en la contredisant. Mais pour suivre l'élaboration de la pensée horatienne, il fallait classer, passer au crible d'innombrables textes, les mettre à leur plan, en fixer la nuance : tâche rédoutable dont M. L. a supporté le poids sans faiblir. Je note qu'il a pris la peine de traduire les morceaux grecs qu'il cite : c'est là un exemple qui devrait être érigé en loi dans des recherches de cette nature.

Le commentaire lui-même offre toutes les ressources nécessaires à l'interprétation du texte [2]. Dans la partie positive (renseignements d'ordre historique, archéologique), rien n'y sent le larcin érudit, le pillotage sournois à travers les Mommsen, les Paüly et les Blümner : tout a été revérifié et revivifié d'après les textes [3]. Dans la partie littéraire et grammaticale, le but principal de M. L. a été de faire saisir au lecteur moderne par de fréquentes confrontations avec les comiques, les élégiaques, Virgile, surtout avec le Cicéron des discours, la tonalité particulière de chaque expression, les associations d'idées qu'elle devait susciter chez le contemporain d'Horace. C'était une tentative audacieuse, et pour y réussir à ce degré il fallut la collaboration, en un même critique, de la science du philologue et de la délicatesse du lettré [4]. Ici et là, il ouvre des exégèses personnelles, par exemple *Sat.*, II, IV, 86-87, où le contexte semble bien lui donner raison.

Ce n'est pas seulement l'œuvre d'Horace, ce sont d'autres parties encore de la littérature gréco-romaine qui reçoivent une lumière nouvelle des recherches de M. L., ou qui du moins, s'y trouvent intéressées. Ses discussions sur les origines du théâtre romain (p. XXXVI et s.), sur la *satura* (p. LXXXIII et CI), secouent assez vigoureusement mainte opinion courante. A propos du *Voyage à Brindes*, il esquisse une histoire du genre « Itinéraire » dans l'antiquité (p. 140 et s.). Grâce à sa connaissance approfondie de la littérature patristique, il

1. Biblioth. de la Faculté des Lettres de Paris, t. IX (1899), *Étude sur les Satires d'Horace*.

2. C'est une bonne leçon de pédagogie que de comparer ce commentaire savant à l'édition classique d'Horace publiée en 1903 par MM. Plessis et Lejay. On voit, dans la partie des *Satires*, comment celui-ci a su retenir ce qui était assimilable aux intelligences d'écoliers.

3. Voir p. 246, la note sur le *tricesima sabbata* (*Sat*, I, IX, 69).

4. Voyez p. 121, n. 62, p. 265, n. 12; p. 290, la discussion sur les mots *soluentur risu tabulae*; p. 355, n. 135, etc.

suit le passage de certains thèmes de la propagande philosophique dans la prédication chrétienne (p. 364, etc.). Il faut recommander aussi comme savoureux quelques aperçus sur la pudeur dans le langage des anciens (p. 547-550). Enfin, à chaque instant, les écoles de philosophes sont citées à comparaître devant le lecteur, et lui offrent, en leur teneur littérale, leurs maximes, leurs conceptions du monde et de la vie, toute la noble sagesse antique. C'est dire la richesse de ce beau travail qui fera époque pour l'interprétation d'Horace, et dont l'intérêt, soutenu par un style preste et mordant, s'élargit bien au delà du sujet précis sur lequel il porte [1].

Pierre DE LABRIOLLE.

---

HAUVETTE (Henri), **Dante : introduction à l'étude de la Divine Comédie**. Paris, Hachette, 1911. In-8 de XII-396. 3 fr. 50.

Dante est peu lu en France, et il ne faut pas s'en étonner ; car en Italie même, à part le monde des Écoles, on ne se hasarde guère à suivre pas à pas un auteur qui tient si fréquemment le public à distance. En revanche, il n'y a pas d'auteur italien dont les Français entendent parler plus volontiers, parce que jamais homme n'a été plus homme que celui-là et c'est à ce genre d'écrivains que notre sympathie va de préférence. M. H. a entrepris de renforcer cette curiosité par un livre qui prouve très solidement que Dante portait tout son siècle dans sa tête et dans son cœur. Il commence par représenter la mission divine que l'Italie du moyen âge réclamait, l'union qu'elle rêvait entre les papes et les empereurs, les scandales que donnaient les uns et les autres, le progrès de la liberté et de la richesse dans les communes qui tourne malheureusement au profit de haines acharnées, la floraison religieuse, philosophique, littéraire de l'Italie, et tout cela il le montre tel que Dante le voit ; c'est par les yeux de Dante pour ainsi dire qu'il regarde le monde. Puis il relève dans la Divine Comédie les traces de la jeunesse, des premiers écrits, des égarements, des malheurs du poète. Alors il aborde le *poème sacré* pour

1. M. L. a tiré les leçons des mss. de l'édition Keller et Holder, au moins pour le principal. Mais il les a contrôlées, quand il l'a pu, sur les mss. de Paris et sur la reproduction photographique du ms. de Berne 363. La divergence la plus notable qu'il ait rencontrée est *dentur* (*Sat.*, II, VIII, 82), leçon de φ et de ψ, au lieu de *dantur*. Il consacre un chapitre de l'introduction (p. CXII et s.) à l'étude de leurs rapports mutuels, mais en ce qui concerne les *Satires* seulement. — P. XXIX, note 2, citer ROLLAND, *De l'Infl. de Sénèque le Père et des rhéteurs sur Sénèque le fils*, Gand, 1906 et C. REISENDANZ, *de Senecae rhetoris apud filium auctoritate*, *Philologus*, 1908, p. 68-112, et pour toute la page cf. HAHN, *Rom und Romanismus*, Leipzig, 1906 ; p. XXX, n. 3, corriger la date ; p. 68, l. 12, rappeler le témoignage de Pline le Jeune dans sa lettre à Trajan : les chrétiens s'engagent par serment « ..ne depositum appellati abnegarent ». Le *phaselus* de Catulle se délie-t-il vraiment *lui-même* (p. 141) ? C'est là une manière de voir que ne favorise guère le détail de la pièce. BIRT (*Philol.* LXIII [1904] 453) à qui M. L. semble se référer, n'emploie nulle part cette formule.

lui-même : caractères généraux et plan de l'œuvre, allégories, et, finalement, tout ce qui en forme la beauté littéraire. Cette dernière partie eût gagné à être développée ; c'est là qu'il y avait, à mon sens, le plus de découvertes à faire, vu qu'en général les critiques traitent des conceptions politiques ou religieuses de Dante, ou élucident tel passage obscur ou commentent tel épisode ; ce ne serait pas trop d'un livre entier pour montrer que Dante n'est pas seulement poète par l'imagination, la grâce, la sensibilité, mais par la puissance de la composition et je n'entends pas ici la subtilité byzantine dont M. H. cite (p. 219-223) de très curieuses preuves, mais la composition à la fois savante et inspirée qui tire de la nature même des choses les liens qu'elle établit entre elles. Mais peut être abondé-je là dans mon propre sens, attendu que dans un article du *Bulletin italien* (oct.-déc. 1910), j'ai donné un aperçu de cette façon d'envisager la Divine Comédie. L'objet de M. H. était différent, et quiconque étudiera son livre se sentira ensuite soutenu dans la lecture de Dante par la pleine intelligence qu'il aura des rapports de chaque page avec la vie d'une époque dramatique et d'un grand homme.

Charles DEJOB.

---

Wilhelm WEIGAND, **Stendhal und Balzac ; Essays.** Leipzig, Insel-Verlag, 1911 ; in-8° de 396 pages.

Ces deux études sont moins destinées à enrichir notre érudition historique ou littéraire au sujet des deux écrivains qu'à faire valoir l'efficacité actuelle de leur personnalité intellectuelle : à ce titre elles sont surtout intéressantes comme des documents relatifs à l'influence française en Allemagne, aux avantages que des esprits éclairés continuent à trouver dans certaines importations artistiques. L'information de l'auteur — surtout pour Stendhal — est des plus estimables, et l'on ne trouvera dans ces pages, un peu bien compactes et insuffisamment aérées, qu'un petit nombre de ces erreurs de fait ou de ton qui déparent souvent l'appréciation des choses étrangères contemporaines : c'est à Bonald, non à Mme de Staël, qu'est due la fameuse formule selon laquelle « la littérature est l'expression de la société » (p. 202 et *passim*) ; il n'est pas très exact, à propos de Villers (p. 39) et de Stendhal lui-même (p. 86) de parler de « cosmopolitsme », alors que le choix de ces deux hommes s'est porté en dehors de leur patrie il est vrai, mais sur des pays bien déterminés, Allemagne et Italie [1]. M. W. ne manque pas, d'ailleurs, de corriger cette formule inexacte en définissant au plus juste l' « italomanie » de Beyle : c'est même

1. Quelques *errata* : 1572 (p. 17) ; 1808 p. 321, note 2 ; écrire Eleutheropolis p. 44, note 1 ; Hanotaux p. 234 et 238, note ; l'amour *lui* refait p. 393, etc. ; le renseignement donné sur Ampère (p. 55) est vraiment un peu vague ; il ne faut pas oublier qu'un prototype du *Napoléon raconté* (p. 284) avait été esquissé par H. Monnier.

dans le culte professé, par ce dilettante de l'énergie, pour la Renaissance et son amoralité, qu'il fait résider le meilleur du message laissé par Stendhal aux générations tardives qu'il espérait convertir au « beylisme ». « Je recommande cet esprit, dit M. W., qui ne perd jamais de vue les grandes réalités de la vie et de l'art, comme remède à toutes les formes modernes du mal esthétique » : et nous savons qu'une partie de la signification profonde de Nietzsche dans l'Allemagne contemporaine, se trouve d'accord avec l'exemple donné par le rude prosateur. Quant à Balzac, c'est à la fois son culte pour la « volonté de puissance », une sorte de transcription littéraire du prestige napoléonien, qu'apprécie surtout M. W., et l'intuition géniale avec laquelle le visionnaire de la *Comédie humaine* a créé des « types prophétiques, sur lesquels se sont modelés, quoi qu'ils en eussent, les Français du lendemain et du surlendemain : et il est certain que la société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle européen n'a trouvé nulle part des cadres mieux définis par avance que ceux que lui assignait ce contempteur de la première heure. »

F. BALDENSPERGER.

---

Emile FAGUET, **En lisant les beaux vieux livres.** Paris, Hachette, 1911, in-16 de 316 pages.

Il y a toujours plaisir et profit à passer dans la compagnie de M. Faguet l'une ou l'autre des heures innombrables qu'il prodigue au public. Voici qu'il tient même à le mettre en tiers dans les lectures qu'il lui arrive de faire de quelques œuvres classiques : et il va de soi que lire par dessus l'épaule de M. F., c'est lire mieux et lire avec une sympathie avertie et pénétrante, sans rien de l'admiration convenue et creuse de tels anciens régents de rhétorique. D'Homère à Musset et de Rabelais à Balzac, vingt « morceaux choisis » de premier ordre sont repris ainsi devant nous, dégustés et assimilés, par un procédé qui est surtout, en somme, un supérieur bon sens, de la franchise, une entente de la vie que n'oblitèrent ni le goût des synthèses à toute force, ni d'excessifs soucis d'art, ni surtout la prétention d'imposer une opinion personnelle. Le commentaire, à propos de Montaigne ou de Voltaire, naît sans effort de la page choisie et nous entretient « de l'amitié dans les *Essais* » ou de l'utilisation morale du plaisir et des passions, reste une analyse appropriée à son objet, mais se meut avec souplesse dans l'afflux des idées amenées par le texte ; ailleurs, à propos du *Semeur* d'Hugo par exemple, c'est le procédé artistique que tâche de surprendre le commentaire, la légitimité d'une expression ou d'une image qui est discutée, un détail de métier qui est suggéré chemin faisant. Et l'on ne peut que souhaiter beaucoup de lecteurs s'efforçant de se mettre, en face d'un texte, dans une semblable disposition et prenant modèle sur cette flexible et vivante attention.

Cependant il ne faudrait pas s'imaginer — et M. F. ne le pense pas — que cette attitude soit le procédé définitif et dernier qui nous permette de rendre toute justice à un texte ; je dirais même que nous touchons ici à la limite de ce que j'appellerais les premières approches, indispensables, excellentes, mais provisoires si le simple délassement de l'esprit n'est pas seul en jeu. Pour mettre à sa vraie place le fragment étudié, ne faudra-t-il pas avoir recours à un peu d'histoire littéraire ou de critique des textes ? Ne faudrait-il pas faire allusion, à propos de Tartufe, à la « cabale des dévots » et éviter de trop croire que c'est là « un gueux qui cherche à écornifler dans une famille bourgeoise » ou que c'est « un pur athée » ? Ne demandera-t-on pas des précisions sur les « deux écumeurs barbares » avec qui Voltaire a eu affaire à Francfort ? Ne poussera-t-on pas un peu plus loin la curiosité du système de Balzac en fait de physionomies et de rapports du physique et du moral ? Ailleurs, une « lecture méditée » du livre de M. F. nous incite à nous étonner que, p. 136 et 151, la pauvreté soit source tour à tour de vaillance ou de platitude, et que, p. 169 et 210, la nature sauvage soit tantôt inhospitalière et tantôt accueillante. Enfin, dans les textes proposés, il faut lire *proscrire* au lieu de *prescrire* (p. 186), *sous* nos pieds (p. 266), quel que soit le *souci* que ta jeunesse endure (p. 294) : vétilles et coquilles s'il ne s'agissait pas expressément de citations dans lesquelles nous sommes invités à pénétrer et à nous installer en quelque sorte.

F. Baldensperger.

---

Alexandre A.-C.-Stourdza : **La femme en Roumanie,** Paris, Giard et Brière, 1911, in-12, 158 p., 2 fr. 25.

Le féminisme n'existe pas encore en Roumanie, mais M. Stourdza, justement fier des progrès accomplis par sa patrie dans la voie de la civilisation, estime qu'elle ne saurait échapper au mouvement qui remue le monde occidental. Croyant que le règne de la justice n'arrivera que le jour où les femmes recevront les satisfactions qui leur sont dues, il a voulu soulever la question, donner le branle et au moins jalonner la route ainsi ouverte à ses successeurs. Après une brève esquisse de la question féminine dans les anciennes civilisations, l'auteur résume et commente les codes roumains. Cette partie n'est pas sans longueurs parce que M. S. s'y laisse trop souvent aller à analyser des lois étrangères à la question. Passant aux réformes indispensables, il en indique un certain nombre, mais n'en réclame que trois pour le moment : l'admission des femmes au barreau ; le droit pour l'épouse de disposer de son salaire ; celui pour l'ouvrière de faire partie de la commission des arbitres. Ce programme plus que modeste n'excitera pas un bien vif enthousiasme chez les féministes français.

A. Biovès.

— L'étude de Mlle Ida Kisker, *die Frauenarbeit in den Kontoren einer Grosstadt, eine Studie über die Liepziger Kontoristinnen* (Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, p. 168, mk. 4), si particulière qu'elle soit, intéressera les économistes et tous ceux qui suivent l'importance de plus en plus grande que prennent les femmes dans la production sociale. Son enquête, établie sur les renseignements des dernières statistiques et des réponses faites à un questionnaire adressé aux dames employées, nous donne sur le nombre, l'accroissement, la répartition, l'origine, l'instruction, les conditions de travail, les gains et les dépenses du personnel féminin occupé dans les maisons industrielles ou commerciales de Leipzig une information poussée jusqu'aux plus menus détails. Le chapitre final sort du cadre de la monographie locale : l'auteur y expose l'histoire, les transformations et l'organisation des groupements professionnels où sont entrées les employées de commerce.

L. R.

— M. Konrad Gusinde a consacré une monographie au dialecte de Schönwald : *Eine vergessene deutsche Sprachinsel im polnischen Oberschlesien* (Breslau, Marcus, 1911, 8°, p. 223, mk. 8). Schönwald est un village de la Silésie orientale dans le voisinage de Gleiwitz, remontant sans doute à 1269, et qui a gardé au milieu d'une population entièrement polonaise ses coutumes, ses usages et sa langue. M. G. a étudié celle-ci très minutieusement, en prenant pour point de comparaison le germanique de l'ouest et notant tous les rapprochements intéressants avec les anciennes formes de l'allemand et les formes actuelles des divers dialectes silésiens. La phonétique a fait surtout l'objet d'un examen scrupuleux, la morphologie est traitée plus rapidement. Un lexique contenant les termes les plus curieux et quelques courts morceaux dans le parler de Schönwald complètent cette étude que je ne peux que signaler aux érudits. Ils trouveront dans les mille détails de l'évolution phonétique de ce petit groupe allemand isolé en plein domaine slave la matière d'utiles comparaisons, et la disposition du livre de M. G. leur en facilitera le maniement.

L. R.

L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* dirigée par M. Gustave Heinrich, vient de s'enrichir de deux fascicules. Le premier (n° 26 de la collection), nous apporte une nouvelle édition des *Poésies de Ladislas Szentjóbi Szabó* par R. Galos (*Szentjóbi Szabó László Kœlteményei*. Budapest, Académie, 1911. — 248 p. 8°). On ne peut pas dire précisément que les Poésies de cette victime de la Conjuration de Martinovics avaient été négligées. Depuis 1791, date de la première édition, on les avait réimprimées en 1820, 1840 et 1865. Il est vrai que M. Galos à pu ajouter quelques pièces inédites ; il a surtout le mérite d'avoir donné une biographie complète de l'auteur (1767-1795), mort dans la prison de Kufstein, où il montre les influences successives qu'il a subies : Gellert Wieland, Claudius, les poètes des Almanachs des Muses, puis, et surtout celle de Rousseau qu'il a copié souvent littéralement. Ainsi les six fragments en prose (p. 206-215) que Toldy croyait traduits de Rabener sont tirés des œuvres de Rousseau. M. Gálos nous dépeint Szentjóbi comme un adepte des idées égalitaires et disciple fervent des Encyclopédistes. Cette introduction (84 pages) de même que les notes critiques donnent à cette nouvelle édition sa valeur. — Pages 7 et 84 lire : *La* Montagne; p. 78, les détails sur la maladie de Szentjóbi auraient pu être supprimés. — Le fascicule suivant (n° 27) nous donne l'ouvrage peu connu du pasteur Etienne Magyari : *Sur les causes de la ruine du pays* (*Magyari István, Az országokban való sok romlá-*

*soknak okairól Sárv r*, 1602. — Ibid. 1911, 278 p. 8°), édité par M. Zoltán Ferenczi. Cet ouvrage nous ramène au début du xvii° siècle, au milieu des querelles entre théologiens protestants et catholiques. Magyari, qui était prédicateur à Sárvár, domaine du puissant François Nádasdy, a écrit ce pamphlet pour prouver que l'unique cause de la ruine et des misères de la Hongrie se trouve dans l'idolâtrie, c'est-à-dire dans le catholicisme. Il n'y a qu'un remède à ces maux : il faut que le pays se convertisse au protestantisme, car la Réforme n'est pas seulement la vraie foi, mais aussi le moyen d'acquérir l'indépendance de la Hongrie. Magyari en touchant cette corde était sûr d'exprimer la pensée des vrais patriotes. Le cardinal Forgách vit le danger. Il chargea le jésuite Pázmány — devenu plus tard primat de Hongrie — de répondre à ce livre dangereux. Dès 1603 parut la réponse. Celle-ci ayant été réimprimée dernièrement dans les Œuvres complètes de Pázmány, il était bon de connaître l'ouvrage de Magyari, d'autant plus qu'il était tombé dans l'oubli et qu'il n'existe que quatre exemplaires de la première et unique édition (1602). M. Ferenczi s'est très bien acquitté de sa tâche; il a comparé les exemplaires encore existants et nous donne une édition critique avec une bonne Introduction et le fac-simile du titre. Il a réuni les rares données que nous possédons sur l'auteur longtemps ignoré des bibliographes hongrois. M. Ferenczi trouve son pamphlet supérieur à celui de Pázmány, car il est plus calme, plus simple et plus persuasif. Pázmány, d'ailleurs, était alors à ses débuts; c'est vingt ans plus tard, dans son *Guide vers la vérité divine* (1613), qu'il s'est révélé comme le grand maître de la prose hongroise du xvii° siècle. — I. K.

M. Alexandre Márki qui vient d'achever sa grande biographie de François Rákóczi II, en trois volumes, nous envoie deux brochures qui se rapportent au sujet qu'il a étudié pendant tant d'années. La première donne la biographie succinte du duc et de la duchesse du Maine (*Du Maine herceg és felesége*. Budapest, Stephanaeum, 1911. — 29 p. 8°). Elle est destinée spécialement au public hongrois peu familier avec la vie du bâtard de Louis XIV et de la « reine de Sceaux ». Le duc fut intimement lié avec Rákóczi pendant le séjour du prince hongrois en France; les relations ne cessèrent pas lorsque Rákóczi alla en Turquie. Il institua le duc du Maine un de ses exécuteurs testamentaires. Utilisant les récents travaux de MM. Piépape et d'Emile Bourgeois et en les combinant avec les Journaux et Mémoires hongrois sur le séjour de Rákóczi en France, M. Márki a pu donner un portrait vivant du duc et de la duchesse. — La seconde brochure intitulée : *Les projets de Rákóczi sur l'Adriatique* (*Rákóczi adriai tervei*. Budapest, 17 p. gr. 8°) nous donne le récit des tentatives que Rákóczi fit pendant sa lutte contre l'Autriche, pour engager les Croates à s'allier à sa cause, ce qui lui aurait ouvert quelques ports de l'Adriatique par où les secours de la France auraient pu arriver en Hongrie. M. Márki retrace surtout l'activité du baron Joseph Vojnovics qui, après avoir quitté le service de l'Autriche, se mit à la disposition de Rákóczi pour soulever la Croatie. Les papiers de Vojnovics se trouvent dans les archives de Munkács et c'est d'après ces papiers que M. Márki a pu mettre en lumière le rôle joué par cet ancien officier de hussards. Nous signalons au savant historien magyar les volumes n°° 1961 et 1962 des Archives du Ministère de la Guerre (Paris), qui contiennent plusieurs documents sur la mission de Vojnovics et sur le concours que les officiers français lui avaient prêté. — I. K.

— La *Bibliothèque hongroise* vient de publier une traduction française très réussie des *Déclassés* de Grégoire Csiky, pièce qui marque dans l'évolution du théâtre hongrois contemporain. Jouée en 1880 au Théâtre National de Budapest,

elle inaugura cette série de drames à thèse sociale dans lesquels le fécond dramaturge a peint les mœurs de la société magyare issue du Compromis de 1867. Cet ancien prêtre catholique, professeur au Séminaire de Temesvár, avait jeté le froc aux orties pour se consacrer entièrement au théâtre dont il fut le soutien le plus ferme entre 1880 et 1891. Cette première pièce où l'ironie amère se mêle à une observation très aiguë, méritait les honneurs d'une traduction (Grégoire Csiky : *Les Déclassés*, pièce en quatre actes, traduite du hongrois par Paul Bert de la Bussière. Paris, Champion, 1911. — xi-172 p. in-16). L'introduction donne un aperçu de la vie et des œuvres de Csiky (1842-1891). — I. K.

— La *Bibliothèque Petőfi*, consacrée exclusivement à l'étude du grand poète lyrique et de tous ceux qui, de près ou de loin, étaient en rapport avec lui, a publié dans ses derniers fascicules, quelques travaux qui méritent d'être mentionnés. Fascicule XIII nous donne l'étude de Melchior Palágyi (*Petőfi*, 168 p.) qui, en philosophe, nous introduit dans l'atelier du poète et nous donne une analyse très remarquable de ses facultés maitresses, de l'influence que Petőfi a subie par la lecture des historiens de la Révolution française et de la façon dont il a compris la liberté de la Hongrie. — Fasc. XIV (*La poésie de Petőfi*, 101 p.) par Jules Somogyi, insiste surtout sur les influences ambiantes et fait ressortir les éléments populaires dont une bonne partie des œuvres de Petőfi porte l'empreinte. — Fasc. XV (*Zoltán Petőfi*, 160 p.) est consacré au fils de Petőfi, né pendant la Révolution de 1848, mort en 1870. M. Jules Déri y a réuni avec beaucoup de patience les données sur son enfance, sur ses études, plutôt faibles, dans les collèges de Pest, de Szarvas, de Nagy-Kőrös et de Szeged, sur sa vie d'acteur ambulant et sur sa mort. Zoltán Petőfi a écrit quelques poésies que l'on lira avec intérêt dans ce volume, quoi qu'aucune d'elles ne trahisse un vrai talent lyrique. — Fasc. XVIII (*Sur Petőfi et ses maitres*, 175 p.) par Géza Kacziány, donne avec une caractéristique générale de l'œuvre de Petőfi, une bonne étude sur Hégésippe Moreau que M. Kacziány considère comme le précurseur français du poète magyar et sur Béranger que l'on a déjà si souvent comparé à Petőfi, bien à tort, mais qui a exercé une certaine influence sur ses poésies. Plusieurs traductions en vers de Moreau et de Béranger complètent ce travail. — Fasc. XX (*Petőfi dans la poésie magyare*, 182 p.) par Alexandre Endrödi et Jules Baros, donne les meilleurs poésies que l'on ait adressées à Petőfi soit de son vivant, soit après sa mort. Presque tous les poètes du pays y sont représentés. — Fasc. 27-28 (*Petőfi dans la littérature universelle*, 295 p.) contient une série d'études qui montrent de quelle façon les œuvres de Petőfi furent connues, traduites et commentées hors de la Hongrie. M. Henri Lenkei s'est chargé de l'Allemagne, M. I. Kont de la France, M. L. Baróti de l'Italie, M. A. Kőrösi de l'Espagne, Mlle Véra Vikár de l'Angleterre et M. Béla Vikár des pays scandinaves et de la Finlande. On voit par ces études que Petőfi est le premier poète hongrois qui soit entré dans le Panthéon littéraire de l'Europe et que les critiques les plus distingués lui ont assigné une place éminente parmi les grands lyriques du xixe siècle. La *Bibliothèque Petőfi* est dirigée par MM. Endrődi et Ferenczi et parait chez Kunossy et Szilágyi (Budapest). — I. K.

— Le tome XLIV des *Annales de la Société-Kisfaludy* (Budapest, Franklin, 1910. — 208 p. in-8°) contient, en dehors des discours prononcés à la séance solennelle, les études suivantes : L. Négyesy : *Les origines de la poésie hongroise*; A. Berzeviczy : *Éloge de François Kazinczy*; Z. Beöthy : Éloge d'Étienne Ferenczy (sculpteur hongrois de la première moitié du xixe siècle); I. Hegedüs : *Traduction*

(*en vers*) *de la conclusion de l'Ætna de Lucilius*; I. Kont : *L'histoire et la littérature hongroises en France* (depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours); Jules Ryhonyi : *Anthologie des poètes serbes* (traductions en vers avec notices sur les auteurs). — I. K.

— L'*Annuaire de la Société littéraire israélite hongroise* (Budapest, 1911. — 460 p. in-16) contient quelques études qui peuvent intéresser les orientalistes. Le volume s'ouvre par une bonne biographie de Guillaume Bacher, l'hébraïsant universellement connu dont on vient de fêter le soixantième anniversaire. Un de ses élèves, M. Louis Blau retrace sa vie et caractérise ses œuvres dont la plupart ont paru en allemand, en français et en anglais. — L. Goldschmied et B. Kohlbach lancent l'idée d'un *Musée juif hongrois*. Nous relevons encore : L. Kecskeméti : *Le prophète Isaïe*; (p. 59-99); M. Guttmann : *Moïse Bloch* (un des professeurs les plus éminents du Séminaire de Budapest, 1815-1909); B. Heller : *Légendes sur les anges déchus*; A. Flesch : *La mort au point de vue juif*; I. Ziegler : *Le prophète Ezéchiel*; K. Sebestyén : *Les mélodies juives de Byron*; (avec une traduction en vers); B. Fabó : *Charles Goldmark* (le célèbre musicien juif est né en Hongrie); L. Schweiger : *Maurice Lazarus*; J. Steinherz : *Schiller, commentateur de la Bible* (malgré le jugement inique sur les Juifs, sa conception de la religion israélite lui fait honneur); — M. Eisler : *Esdras*; J. Patai; *Poètes juifs contemporains* (traductions en vers); M. Weisz : *Minhag-Sob* (d'après un manuscrit de la collection Kaufmann, léguée à l'Académie hongroise); L. Stein : *Le problème des races et le judaïsme*; S. Krausz : *Le baron Kutschera sur les Khazares*; Guillaume Bacher : *Les philosophes de la tradition*. — La Société a publié, en même temps, une nouvelle tirée de la vie juive et intitulée : *Les quatre garçons*. L'auteur, M. S. Mészáros, est instituteur dans un village. Son œuvre a obtenu le prix de la Société. — I. K.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Séance du 1er décembre 1911*. — M. Jullian annonce que M. Charles Durand, ancien élève de la Faculté des lettres de Bordeaux, a découvert, en explorant les ruines du mur gallo-romain de Périgueux, un pied provenant d'une statue colossale en bronze, et qui montre comment la braie gauloise s'attachait au soulier.

M. Cordier donne de bonnes nouvelles de la mission de M. de Gironcourt dans le bassin du Niger.

M. Philippe Berger annonce que le R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, a envoyé un nouveau lot de copies très soignées d'inscriptions peintes sur des amphores trouvées à Carthage.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre la suite de l'exposition des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Longnon.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 23 décembre — 1911



---

Niels Skovgaard, **Le groupe d'Apollon** sur le fronton occidental du temple de Zeus à Olympie. Bulletin de l'Acad. de Danemark, 1911, 2, in-8°, p. 57-97, fig. 1-9 et pl.

Depuis le mémoire, paru (en danois) en 1905, où S. avait proposé une restitution du fronton occidental, M. Treu en 1907 et M. Wolters en 1908, dans les comptes rendus des Académies de Saxe et de Bavière, avaient combattu les conclusions de l'auteur. Celui-ci les défend à nouveau dans une étude minutieuse et serrée, dont devront tenir compte les archéologues qui s'attaqueront de nouveau au problème : S. n'abandonne ou ne modifie ses positions anciennes qu'en ce qui concerne les figures d'angle.

A. de Ridder.

---

**Aegyptische Urkunden aus den Koniglichen Museen zu Berlin,** Griechische Urkunden, IVe Band, X, 32 p., in-4°. Berlin, Weidmann, 1910.

Ce fascicule contient la fin du lot de papyrus trouvé à Abousir el Melek (nos 1157-1184) : ce sont, comme précédemment, des συγχωρήσεις portant presque toutes l'adresse Πρωτάρχωι et relatives exclusivement à des affaires privées. Le n° 1159, cependant, se distingue de

l'uniformité du reste : c'est un contrat passé par Ptolémée, stratège d'un nome, avec un certain Zôsimos qui accepte de le remplacer momentanément dans les devoirs de sa charge. Ce nome Μενχιείτην, de lecture douteuse, ne pourrait-il être le nome Memphite? Le nº 1157, malgré ses lacunes et les incorrections de sa rédaction, se restitue assez bien. Mais il faut restituer δεδανεισμένοι εἰσίν à la ligne 5, plutôt que εἰλήφασιν; la première συγχώρησις était, en effet, relative à un δάνειον comme le prouve le résumé de la ligne 16. — Nº 1158. Ὦλος est la transcription ordinaire du prénom Aulus, en Égypte du moins : toutes les monnaies alexandrines de Vitellius présentent la même orthographe. Quant au nom de Καλλίου, à la place duquel on attendrait un gentilice romain, il est possible d'y voir une faute pour Γαλλίου. Pour la géographie politique de l'Égypte aux environs de l'ère chrétienne, on relève dans le présent fascicule deux passages intéressants : 1167, l. 48 (ἐν Κώμῃ Μαχὸρ τοῦ ὑπὲρ Μ(έμ)φ(ι)ν Ἡρακλεο(πολίτου), et 1175, 54 (ἐν Ὑψηλ(ῇ) τοῦ Λυκοπ(ολίτου). Au sujet d'Hypsele, il est curieux que le scribe ne l'ait pas qualifiée de κώμη : c'est une des cités égyptiennes, assez nombreuses, dont le statut politique oscilla selon les époques entre le nome et le bourg de second ordre.

Les numéros 1176-1184, trop mutilés, ne sont pas publiés, mais seulement décrits, pour compléter l'inventaire de la précieuse trouvaille d'Abousir el Melek.

Jean Maspero.

---

**Vorlesungen und Abhandlungen** von Ludwig Traube. Herausgegeben von Franz Boll. Zweiter Band, Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters. Munich, Beck, 1911, ix-176 p. in-8°. Prix : 8 Mk.

On a réuni dans ce volume les notes du cours que faisait Traube pour « introduire » les étudiants dans la littérature du moyen âge. M. Lehmann s'est occupé de recueillir les notes, de les coordonner et de les mettre au point. Une assez riche bibliographie court au bas des pages à laquelle il a sa bonne part. Cette introduction comprend quatre parties : l'écriture latine au moyen âge, la langue latine au moyen âge, la littérature romaine au moyen âge, la littérature latine du moyen âge. La seconde partie occupe presque tout le volume (90 pages). Traube essayait de caractériser la langue du moyen âge d'après ses trois éléments, ecclésiastique, populaire et savant; il donnait des notices sur la grammaire du moyen âge, sur les formes artistiques de la poésie et de la prose. Beaucoup de vues intéressantes sont jetées là en passant, notamment sur l'imitation et l'originalité, sur la part de l'élément oral. Des rapprochements inattendus, mais frappants, éclairent souvent l'exposition et témoignent de la large culture de Traube. La dernière partie n'est qu'une esquisse et elle ne traite que de la période de transition entre l'antiquité et le moyen âge, de 500 environ à 800. On y trouvera cependant des juge-

ments et des idées dignes d'être approfondis. On voudrait que ce volume fût pourvu d'un index.

H. W.

---

GEORG DINGES : **Unterschungen zum Donaueschinger Passionsspiel** (Germanistiche Abhandlungen hgb. von Fr. Vogt, 35. Heft). Breslau, M. und H. Marcus, 1910. In-8°, 157 p. 5, 60 m.

Le *Jeu de la Passion* de Donaueschingen est un des plus importants parmi les drames religieux que nous a légués le moyen âge allemand. Il est aussi un des premiers qui furent imprimés. Mais Mone, qui l'édita, ne réussit pas à en faire l'histoire exacte. M. Dinges, dans un travail fort distingué, a soumis le manuscrit à une nouvelle étude, et les résultats de son enquête son d'une très haute importance.

Le manuscrit du *Jeu de la Passion* conservé à Donaueschingen n'a pas été rédigé, comme le pensait Mone, en Moyenne-Allemagne, mais en pays alemannique, peut-être à Villingen. Il fut écrit au plus tard dans la seconde moitié du XV[e] siècle. Quant à la pièce elle-même, elle a été composée à Lucerne, comme le démontre de façon convaincante M. Dinges, dont le principal mérite est d'avoir mis en évidence la parenté de la *Passion* de Donaueschingen et du *Jeu de Pâques* de Lucerne (version de 1545). Ces deux pièces remontent à un original unique. Cette découverte a permis à M. Dinges de nous restituer la fin de la *Passion* de Donaueschingen, tronquée par la perte de six feuillets du manuscrit. Il lui a suffi de l'emprunter au *Jeu de Pâques* de Lucerne.

Si nous signalons encore la preuve apportée par M. Dinges que la *Passion* de Villingen a été faite sur celle de Donaueschingen, nous aurons indiqué les résultats essentiels des recherches de l'auteur. A lui — et à M. Vogt, qui est à la tête de la collection où a paru ce livre et qui dirige très probablement les efforts de ses collaborateurs vers le théâtre religieux ancien — l'histoire littéraire doit un progrès aussi évident que remarquable.

F. PIQUET.

---

Herman Felix WIRTH, **Der Untergang des niederländischen Volksliedes**. La Haye, Nijhoff, 1911, in-8°, p. 357. Fl. 5.

Ce n'est pas seulement la fin du Volkslied néerlandais, mais toute l'histoire de la chanson populaire aux Pays-Bas que nous retrace le livre de M. Wirth. Il constitue en même temps un réquisitoire non exempt de prévention contre la littérature hollandaise, surtout pour la période qu'un patriotisme aveugle donne comme la plus brillante, celle qu'illustrèrent les Hooft, les Vondel, les Huygens. Pour l'auteur l'âge d'or véritable de la poésie hollandaise serait au XVI[e] siècle.

Mais il a auparavant exposé de très intéressante façon les conditions sociales et économiques qui ont gouverné l'évolution littéraire dans les Pays-Bas et qui ne pouvaient qu'être fatales à la poésie populaire. L'essor du commerce hollandais, l'accroissement prodigieux des villes; l'extension des pâturages et de l'élevage au détriment d'une véritable population agricole engendrent dans les Provinces-Unies une classe bourgeoise dont l'élite fournira un patriciat égoïste et jouisseur, ayant pour clientèle un prolétariat urbain assez méprisable. Ces patriciens avides d'une culture cosmopolite de plus en plus ont cherché à se différencier du peuple ; ils ont adopté avec empressement la poésie conventionnelle issue de l'humanisme ; ils l'ont même imposée comme une mode aux classes inférieures de la nation, et les *rhederijkerkammern* ont répandu par tout le pays le goût des bergeries et de toutes sortes de fades jeux d'esprit. C'est cette littérature d'emprunt qui a lentement submergé la véritable poésie nationale. Le calvinisme a été aussi son adversaire acharné et tout ce que les mélodies populaires avaient fait passer de franc et de spontané dans la poésie religieuse en Hollande comme ailleurs a été condamné avec la dernière rigueur par les synodes. La faveur dont jouit la musique étrangère surtout italienne parmi les classes cultivées fit en outre de plus en plus oublier la musique nationale que l'auteur n'a pas séparée dans son étude de la poésie. M. W. a suivi d'une époque à l'autre tous les recueils de poésies composés à l'intention du peuple et montré comment ils ne sont que des contrefaçons de l'art froid des classiques du XVIIe siècle dont ils rappellent l'imagination prosaïque et les préoccupations utilitaires. Çà et là quelques restes du vrai Volkslied se sont heureusement conservés, mais ce ne sont que de rares épaves, et les efforts tentés au XIXe siècle pour retrouver cette poésie populaire, victime des dédains du patriciat ou des rigueurs des prédicants, sont restés à peu près vains. Cet exposé des destinées de la poésie nationale aux Pays-Bas est fait avec beaucoup de science et un souci constant de définir le rôle des différentes provinces, mais il y a du parti-pris. Par exemple la poésie galante de la Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle est condamnée avec une sévérité excessive et l'auteur la rend responsable de bien des méfaits dont elle est innocente; à quelle littérature d'Europe pour cette période ne pourrait-on pas imputer les mêmes crimes ? Et si le siècle du classicisme n'a produit pour les Pays-Bas qu'une moisson littéraire assez pauvre après tout, il serait injuste d'oublier qu'il fut contemporain d'un large développement scientifique. Les circonstances qui avaient préparé ce brillant essor, et que M. W. a si bien dégagées, ne furent donc pas si malheureuses, même si elles n'ont pas été favorables à la poésie nationale (Les fautes d'impression sont nombreuses, surtout dans les textes français que cite l'auteur).

L. R.

Gerhard Reichel, **Zinzendorfs Frömmigkeit** im Licht der Psychoanalyse. Tubingen, Mohr, 1911 8°, p. 192, mk 4.

Le livre de M. Reichel est une réplique très modérée de ton à la thèse soutenue par un de ses confrères, M. le pasteur Pfister, sur la piété de Zinzendorf. On sait que le fondateur de la communauté des Frères moraves (M. R. est professeur au séminaire de la *Brüdergemeine*) se distingue dans la littérature religieuse par un rare mauvais goût et un symbolisme grossier ou choquant dans sa description des joies de l'âme fiancée à Jésus ou des vertus du sang et des plaies du Christ en croix. M. Pfister avait cherché à la dévotion mystique de Zinzendorf une interprétation pathologique et expliqué cette obsession d'images érotiques par un refoulement de besoins sexuels troubles et mal comprimés; la religion aurait seulement servi au père des *Herrnhüter* de dérivatif. M. R. ne saurait accepter les arguments et les conclusions de cette étude de psychiatrie. Il déplore la forme étrange et même répugnante qu'a prise la piété de Zinzendorf, mais il l'a en très haute estime, parce qu'elle était sincère. Il démontre que le commentaire de M. Pfister n'a pas toujours serré d'assez près les témoignages invoqués, qu'il en force d'autres fois le sens et qu'il est partout tendancieux. De plus il fait voir avec d'abondants exemples que toutes ces métaphores risquées sur lesquelles M. Pfister a bâti sa thèse n'appartiennent pas à Zinzendorf, mais lui sont communes avec beaucoup d'autres auteurs de cantiques, tels que Scheffler, G. Arnold, Joh. Frank, Fritsch, etc., dont fut nourrie sa jeunesse. Tout ce chapitre constitue une curieuse anthologie des divagations et des énormités où peut entraîner la ferveur religieuse. Mais ces métaphores dans Zinzendorf ne sont pas des figures nées de l'imagination déréglée d'un improvisateur mystique; elles tiennent à sa conception religieuse particulière, elles représentent la forme concrète, malheureuse tant qu'on voudra, mais parfaitement adéquate, que Zinzendorf avait donnée à ses idées sur le Christ, sur la rédemption, sur les rapports de l'âme avec Dieu. A l'érotomane religieux artificiellement construit par M. Pfister M. R. prétend opposer un Zinzendorf plus historique, esprit encore plus abstrait qu'imaginatif. Sa démonstration dans ce *pro domo* nous a paru fondée sur des preuves solides.

L. R.

---

Agnes Bartscherer, **Paracelsus, Paracelsisten und Goethes Faust**. Eine Quellenstudie. Dortmund, Ruhfus, s. d. (1911) 8°, p. 333, mk. 7.

La littérature déjà si riche des commentaires du *Faust* de Gœthe s'est augmentée d'une nouvelle interprétation. On sait dans quelles circonstances le jeune Gœthe s'était plongé à Francfort dans l'étude de Paracelse, d'Agrippa de Nettesheim, de van Helmont, Welling, Praetorius et des polygraphes qui nous ont gardé le souvenir des

Paracelsistes. La critique avait déjà signalé dans le *Faust* maints emprunts à ces sources troubles, mais pour Mlle Bartscherer qui n'a pas reculé devant le dépouillement encore inachevé du fatras de Théophraste, il ne s'agit pas seulement de rapprochements de détail. Suivant elle, c'est Paracelse que Gœthe a eu constamment devant les yeux ; le Faust du *Volksbuch*, un assez pauvre personnage, a perdu presque tous ses traits pour faire place à un savant enthousiaste, dédaigneux de la tradition et du savoir d'école, uniquement soucieux de l'expérience, impatient d'embrasser dans une intuition ardente la nature tout entière. C'est l'aventurier-médecin de la Renaissance, le magicien et l'alchimiste Paracelse qui a été le véritable héros du poète, heureux de retrouver en lui une nature congéniale. Successivement, l'auteur étudie dans le drame la magie, la démonologie, l'alchimie, l'astrologie, la sorcellerie et les divers procédés de divination, en recherchant dans les œuvres de Paracelse les conceptions ou les figures, parfois même les expressions qui ont passé dans le poème. Ainsi la magie que pratique Faust est bien la *magia naturalis* de Paracelse, une sorte de mysticisme théosophique, et non les grossières manœuvres diaboliques du nécromant de la légende ; ainsi l'*Erdgeist* serait l'*archæus terræ* de l'*Apokalypsis Hermetis* et Méphisto une créature de cet esprit ; ainsi encore l'élixir de vie que prépare la sorcière dans sa cuisine n'est autre que la *tinctura physicorum* longuement décrite dans le traité de ce titre ; etc. Le détail de ces analogies est scrupuleusement suivi et relevé vers par vers, dans le premier comme dans le second *Faust*. Un parallélisme semblable que d'autres critiques, comme Morris, avaient voulu établir entre Gœthe et Swedenborg est rejeté par Mlle B. au profit de Paracelse. Ainsi tout le *Faust* serait comme en germe dans les in-folio édités par Huser. Mais sauf pour la scène de l'*Hexenküche*, les deux nuits de Walpurgis et l'épisode de l'*homunculus*, beaucoup de ces rapprochements m'ont paru forcés. Dans certains cas, comme pour les plaintes de Faust sur le vain savoir des universités, la peinture est si générale que des analogies ne doivent pas surprendre ; dans d'autres, l'auteur dépasse l'intention du poète. De plus il est obligé, en opposition avec la majorité des critiques, de faire remonter à une période bien lointaine, jusqu'en 1769, la conception du poème, et il n'hésite pas même à revendiquer pour cette date au moins le plan de certaines scènes élaborées plus tard et qui ont pris place dans le second *Faust*. Le plus grave reproche que j'adresserai à l'étude de Mlle B., c'est qu'elle ne tient pas assez de compte de la puissante personnalité de Gœthe, et dans sa thèse presque tout se bornerait à des réminiscences. Avec quelque ardeur que le jeune Gœthe se soit plongé dans la lecture des Paracelsistes, la suggestion n'a pu être si forte. D'ailleurs Mlle B. est bien forcée de faire beaucoup d'hypothèses dans cette connaissance intime qu'elle suppose à Gœthe de Paracelse et de ses disciples. Je

doute fort que la critique adopte les conclusions d'ensemble de son travail ; mais pour l'étude particulière de tel ou tel passage ses studieuses recherches seront une utile contribution.

L. R.

---

Otto Weinreich, **Der Trug des Nektanebos.** Wandlungen eines Novellenstoffes. Leipzig et Berlin, Teubner, 1911, in-8°, p. 164. Mk. 4.

L'étude de M. Weinreich appartient au domaine de la littérature comparée. La nouvelle dont il « écrit la biographie » est celle qui a varié de mille façons le motif de l'amoureux empruntant le masque d'une divinité pour approcher la femme qu'il convoite. L'auteur examine d'abord les formes antiques du thème dans le roman d'Alexandre (Nektanebos séduit Olympias sous les traits d'Ammon), dans l'anecdote de Paulina et Mundus que rapportent les *Antiquités juives* de Josèphe, dans celle du prêtre Tyrannos jouant à Alexandrie le rôle de Saturne, dans l'aventure de Cimon-Skamandros et Callirhoe que raconte une des lettres d'Eschine. La variété des détails qu'offrent ces divers récits dans les différentes versions, leur rattachement à des traditions religieuses ou locales, les éclaircissements tirés de faits, de coutumes ou de croyances analogues chez d'autres peuples rendent cet exposé très instructif. M. W. suit alors la survivance de ces formes antiques du motif d'un faux dieu séducteur dans les littératures occidentales, signalant et justifiant les transformations qu'elles ont subies au cours de leur évolution. Il traite avec la même attention minutieuse un thème voisin du premier, mais d'une origine moins lointaine : c'est l'*historia de Judæa filiam pro Messia pariente*. Il en poursuit à son tour les nombreux avatars, s'arrêtant surtout à Grimmelshausen, Masuccio, La Fontaine, Boccace, Morlini. Enfin le thème de l'amoureux se faisant passer pour un sylphe est un autre aspect du même motif qui sous cette nouvelle figure a depuis Crébillon inspiré souvent chez nous dramaturges et romanciers. Quant aux formes qu'il a revêtues dans l'Inde ou en Arabie, l'auteur est disposé à y voir une survivance des éléments principaux de la nouvelle antique. L'étude de M. W. qu'il n'est pas possible d'analyser dans le détail, a groupé avec beaucoup d'habileté et de patience des matériaux très dispersés. Certains ont pu échapper à son enquête ; ce genre d'investigations laisse toujours aux chercheurs de menues découvertes à faire, un anneau perdu de la chaîne à retrouver, une filiation à rectifier, une contamination nouvelle à signaler, mais dès maintenant cette monographie rendra des services, surtout pour les littératures allemande et française, et il serait à souhaiter que nous en eussions beaucoup de semblables [1].

L. R.

---

1. P. 80, écrire Maucroix, et non *Mancrois* ; p. 141, Lenient, et non *Levrient*. Divers passages en français sont mal transcrits.

Max Kemmerich. **Prophezeiungen.** Alter Aberglaube oder neue Wahrheit? Munich, Langen, s. d. (1911), in-18, p. 435 mk. 5.

M. Kemmerich est convaincu de la réalité du don de prophétie dans certaines natures privilégiées, et il a écrit son livre pour nous faire partager sa conviction. C'est un exposé dans une méthode trop capricante de fables de l'antiquité, du moyen âge et de l'époque contemporaine : aux contes de Suétone et de Dion Cassius succèdent des histoires de Gottfried Arnold et de Gabriel Süsse pour aboutir aux révélations de M[lle] Coësdon et d'un aussi fameux médium berlinois, Me de Ferriëm. L'antique mystification de La Harpe, la Révolution prédite par Cazotte, n'y manque pas, et les quatrains de Nostradamus, comme spécimens les plus probants de prophéties vérifiées par les événements, ont été réservés pour la fin. Puisque M. K. tenait à fonder sur des preuves irréfutables sa théorie de l'antériorité des prédictions, il devait soumettre à une critique autrement sévère des documents qui nous les rapportent toujours postérieurement aux événements prédits ; car pour les cas évidents où la prophétie cesse de prédire le passé, comme pour la fin de la prédiction du couvent de Lehnin ou les vaticinations de Nostradamus, les interprétations proposées ne sont que jeux d'esprit que personne ne prendra au sérieux. En dehors des milieux où l'occultisme sous un déguisement plus ou moins scientifique est en faveur, le livre de M. K. ne rencontrera que des sceptiques. On peut cependant le signaler à ceux qu'intéresse l'histoire des visionnaires pour les détails qu'il nous donne sur quelques-uns d'entre eux en Allemagne, tels que le pêcheur de Prossen, Christian Hering, qui avait prédit la guerre de Sept ans, et le paysan Johann Adam Müller qui fut reçu par Frédéric-Guillaume III à Kœnigsberg.

L. R.

---

**Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury.** T. I (1840-1848); t. II (1848-1859); Paris, Plon, 1910, 2 vol. in 8°, XLIII-430 et XX-543 pp., 15 fr.

Le duc d'Aumale disait des lettres de Cuvillier que c'était « son dictionnaire d'histoire contemporaine ». Cuvillier a écrit de son côté : « Oh ! le beau recueil que je laisserai à ma fille sous ce titre : *Correspondance d'un bibliophile*, et où ceux qui savent ce que parler veut dire découvriront le prince à chaque ligne, homme de guerre, bon politique, et bon patriote ! » La part faite de la complaisance amicale, qui exagère un peu, ces jugements paraissent mérités. On sait que Cuvillier-Fleury fut le précepteur du jeune Henri d'Orléans, ou plutôt son conseiller, car les fils de Louis-Philippe reçurent au lycée l'instruction proprement dite. Ils avaient les caractères peut-être les plus opposés qui soient. Cuvillier n'avait pas du tout l'âme guerrière, il était un peu inquiet et timide, il n'aimait pas le chemin de fer à cause des tunnels, mais il était réfléchi, sagace, modéré, pré-

voyant, parfaitement sincère et incapable de flatterie ; c'en est assez pour que le duc, ardent, décidé, téméraire, soldat avant tout, mais cultivé, amoureux des lettres et des livres, se soit lié d'une amitié confiante et solide avec son ancien maître. Leurs lettres se suivent à courts intervalles pendant les périodes où le duc est absent de France, lorsqu'il commande en Algérie, ou pendant son « premier exil » après 1848. L'un des exécuteurs testamentaires du prince, M. Limbourg, a extrait ces correspondances du précieux dépôt légué à l'Institut, et M. Vallery-Radot les présente au public dans une introduction enthousiaste — peut-être à l'excès — mais fort curieuse à raison des documents qu'elle contient, notamment des extraits du journal tenu par le duc d'Aumale.

L'intérêt des deux volumes est inégal. Le premier (1840-48) abonde en renseignements historiques de toutes sortes. Le duc s'exprime confidentiellement sur les affaires d'Algérie, raconte les opérations militaires, apprécie et critique, avec correction, mais assez vivement parfois, la politique suivie et les hommes qui la dirigent ; il expose un programme — collaboration du soldat, du colon et de l'indigène — que les évènements et l'expérience ont depuis révélé le meilleur. Quand la Révolution survient, il se retire avec une dignité et un sang-froid surprenants chez un homme de vingt-six ans, qui ne parait pas s'être fait de grandes illusions sur l'avenir politique de sa famille. Cuvillier lui envoie pendant ce temps, chaque semaine et plus souvent parfois, une vraie gazette de la cour et de la ville, où il a fallu faire quelques coupures et effacer des noms propres, car le « potin » y tient sa place, mais qui est aussi remplie d'indications et de jugements intéressants, de portraits bien tracés, quoique sans apprêt, de conseils et parfois de critiques. Ce que nous apprend le second volume (1848-1859) est d'intérêt moins général. Cuvillier et le prince s'occupent surtout d'histoire et de littérature — travaux relatifs aux princes de Condé, articles du duc d'Aumale dans la *Revue des Deux-Mondes* —, ils préparent et réalisent des achats de livres rares, et nous voyons pour ainsi dire se former peu à peu l'admirable collection qui est aujourd'hui, avec le château qui la contient, propriété de l'Institut. « Victoire ! écrit Cuvillier, je ne serais pas plus content d'avoir pour moi conquis la Gaule, que d'avoir conquis pour vous les *Commentaires de César* annotés par Montaigne ! » Et le duc répond : « Sur toutes choses, qu'on ne rogne absolument pas le *César* ! » A mesure qu'on avance dans le volume, on sent croître l'amitié et la confidence entre ces deux hommes. La dernière lettre du duc est pour applaudir, malgré tout, à la victoire de Magenta, et la dernière réponse de Cuvillier pour avouer tout net au fils de Louis-Philippe que les Français s'accommodent de l'Empire. Les deux correspondants s'étaient jugés l'un l'autre dignes d'entendre la vérité. Leurs lettres le prouvent, et font l'éloge de tous deux.

La publication est bien faite, sans fautes d'impression notables ni erreurs de dates, avec une bonne table et un index. On souhaiterait des notes explicatives et biographiques moins rares.

R. G.

---

**Mémoires du Docteur Thomas W. Evans,** traduits par E. Phillipi. Paris, Plon, 1910, in 8°, 451 p., 7 fr. 50 (portrait).

Le Dr Thomas W. Evans est un dentiste américain qui fut attaché au service de Napoléon III. Il mérita la confiance du souverain et de sa famille. Lorsque la révolution du 4 septembre obligea l'Impératrice de quitter brusquement les Tuileries, c'est chez lui qu'elle se réfugia. Il la conduisit, sans courir de très grands dangers, à Deauville, et décida le propriétaire d'un yacht anglais à transporter la fugitive en Angleterre, où il choisit pour elle la résidence de Chislehurst. Ces événements, qui durèrent quelques jours seulement, et les relations cordiales que le Dr Evans avait et conserva avec Napoléon III expliqueraient de sa part quelques pages de souvenirs, qui seraient les bienvenues. Mais il a cru devoir rédiger — vers 1895 — un copieux panégyrique des souverains exilés, et y faire entrer toutes sortes d'évènements et de textes déjà connus, qui ne nous apprennent rien, et que lui-même ne connaît pas mieux que le public. Peut-être le lecteur anglais ou américain a-t-il trouvé quelque intérêt à lire l'histoire de la dépêche d'Ems ou de la capitulation de Sedan dans le récit compilé par le Dr Evans, et quelque peu arrangé par son exécuteur testamentaire le Dr Crane. Mais dans une traduction destinée au public français, il aurait fallu élaguer fortement. Cent pages, contenant le récit, un peu incolore mais très précis, de l'exode de l'Impératrice, auraient largement suffi. Présenter ce volume comme un recueil de Mémoires personnels sur le Second Empire, c'est provoquer une curiosité naturelle, mais qui sera bien déçue [1].

R. G.

---

Ernest Daudet. **Nouveaux récits des temps révolutionnaires.** Paris, Hachette, 1910, in-16, 273 p. 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. D. réunit six articles ou études. 1° *A la cour de Russie* (1793-1826), résumé de la correspondance entre l'impératrice Élisabeth de Russie, femme d'Alexandre Ier, et sa mère la margrave de Bade, correspondance publiée par le Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovich. 2° *Une affaire mystérieuse*, notice de dix pages sur une prétendue cassette de Pichegru, qui aurait été enfouie en 1796 dans une île du Rhin. 3° *L'odyssée d'une aventurière*, histoire de la

1. Deux bévues amusantes : p. 250, « on était brûlé par un soleil terrible, un soleil d'Austerlitz » ; p. 342, il est question des « Électeurs de Westphalie » qui auraient construit le château de Wilhelmshöhe.

Riflon-Bonneuil, déjà publiée par M. D., réimprimée ici avec quelques retouches. 4° *Un drame à Troyes*, esquisse de la biographie d'un chevalier de Gouault, qui proclama les Bourbons à Troyes le 10 février 1814 en présence des Alliés et mourut fusillé le 25 par ordre de Napoléon rentré victorieux dans la ville. Cet article contient des extraits intéressants de la correspondance du comte de Ségur, commissaire impérial extraordinaire. 5° *Trois desseins de Louis XVIII*; ils consistaient à rendre hommage aux membres de sa famille victimes de la Révolution, à marier le duc de Berry et à se faire sacrer. M. D. explique comment et pourquoi les deux premiers de ces vœux purent seuls recevoir leur exécution. 6° *Autour du Congrès d'Aix-la-Chapelle*, analyse et extraits des rapports, un peu puérils, mais parfois curieux, des agents secrets envoyés dans la ville du Congrès par le ministre de la police Decazes.

R. G.

---

L. David et P. Lorette. **Histoire de l'Église.** Paris, Bloud, 1910, in-16, VIII-285 p.

Les auteurs de ce petit volume, qui enseignent tous deux dans des établissements d'instruction ecclésiastiques, et qui, selon toute apparence, sont eux-mêmes engagés dans les ordres, se sont beaucoup moins préoccupés d'informer leurs lecteurs que de les édifier. La préface de Mgr Baudrillart indique expressément que l'ouvrage doit « faire du bien à beaucoup d'âmes » et même, à l'occasion, provoquer des vocations religieuses. On ne doit donc pas s'étonner si l'histoire de l'Église au XIX^e siècle occupe près de la moitié du volume, si elle est faite du point de vue ultramontain, si c'est une apologie du pontife actuel et, à l'occasion, de la Compagnie de Jésus. A titre de *compendium* de l'enseignement catholique officiel touchant l'histoire de l'Église, ce manuel peut être consulté utilement. On ne saurait lui reprocher l'absence de critique objective; il n'est pas fait pour chercher la vérité scientifique, mais pour montrer dans l'histoire le triomphe de la vérité révélée. Seulement, ce qui est inadmissible, c'est que dans la première moitié du volume (jusqu'à la Révolution française) toute la trame du récit soit empruntée — *ne dicam pejus* — aux manuels scolaires de M. Albert Malet. Le texte est transcrit littéralement, presque toujours sans guillemets, compilé, résumé ou démarqué, sans que l'auteur ou même ses ouvrages soient nommés une seule fois. Il est fâcheux qu'un historien de la valeur de Mgr Baudrillart couvre de son autorité — évidemment sans le savoir — des procédés de cette espèce. Averti à temps, il aurait évité de souscrire au *nihil obstat* sollicité par les auteurs. Quelque chose s'opposait à l'*imprimatur* : c'est le septième commandement.

R. G.

Ernest Cœurderoy. **Œuvres**, t. Ier **Jours d'exil**, Ire partie (1849-1851). Paris, Stock, 1910, in-16. XXXIX-450 p., 3 fr. 50.

Ernest Cœurderoy, qui était en 1848 interne en médecine à l'hôpital du Midi, joua un rôle — secondaire probablement — dans la révolution de février et les journées de juin, mais fut l'un des principaux acteurs de l'affaire des Arts-et-Métiers. Il s'enfuit à Genève après l'échec du mouvement, séjourna ensuite à Lausanne, fut expulsé de Suisse, vécut à Londres, puis à Madrid et mourut complètement isolé et oublié en 1862. Il avait commencé par tenir sa place dans le groupe des républicains plus ou moins socialistes qui formaient en Suisse et à Londres, la Société de Mazzini et de Ledru-Rollin. Par la suite, il se brouilla avec eux; le malheur l'aigrit, il vit partout des persécuteurs, des traitres, des criminels, et devint une espèce de nihiliste sans doctrine positive. Il a exprimé sa tristesse et ses rancœurs dans plusieurs ouvrages, dont le principal, *Jours d'exil*, parut en deux parties à Londres en 1854 et 1855. Plus tard, sa famille en fit détruire presque tous les exemplaires. Des admirateurs qui lui sont venus de nos jours ont décidé de réimprimer ces ouvrages. Ils ont eu raison, car ce précurseur des libertaires contemporains méritait d'être connu à ce titre. Mais nous représenter Cœurderoy, ainsi que le font l'éditeur et le biographe, MM. Gross et Nettlau, comme un grand poète et un grand orateur, le comparer à Pascal, Beaumarchais, Juvénal, Mirabeau et Danton, c'est une plaisanterie. Cœurderoy est surtout un déclamateur, sincère, mais peu original. Il pastiche tour à tour Gœthe, Byron, Schiller, Shakespeare, la Bible et les Romantiques français. Il abuse de l'exclamation, de l'apostrophe, de la prosopopée et de la litanie. Il est violent et généreux, mais vague et obscur, et son livre est un fatras où l'on a peine à se retrouver. Ses admirateurs estiment que s'il est oublié, c'est qu'on a fait autour de lui la conspiration du silence. Non, c'est tout simplement qu'il est presque illisible.

R. G.

---

E. Angot. **Louis de Talleyrand-Périgord** (1784-1808). Paris, Perrin, 1911, in-16, 298 p., 3 fr. 50.

Talleyrand avait deux neveux, fils de son frère Archambaud. Le cadet est cet Edmond de Périgord que son oncle n'estimait guère, et qui se tira fort mal d'un rôle à la vérité délicat, celui de mari de la belle Dorothée de Courlande. L'aîné, Louis, avait infiniment plus de valeur, mais il mourut de maladie à Berlin en 1808, à vingt-quatre ans. Le prince de Bénévent le regretta beaucoup; en apprenant sa mort, il écrivit à son ami Osmond : « Je suis bien malheureux; je voyais après moi un chef à ma famille, et un chef qui avait l'estime et la bienveillance générales. A présent, elle n'en a plus ». M. A., qui possédait cette lettre inédite, a eu l'idée de rechercher ce que fut

Louis de Périgord. Il n'a pas trouvé, il ne pouvait pas trouver grand'-chose. Son héros, engagé en 1803 au 10e chasseurs, — le régiment d'Auguste Colbert — devint rapidement officier et aide de champ de Berthier, qu'il suivit en Bavière, en Prusse, en Pologne. Comme il était homme du monde, intelligent et bon cavalier, on lui fit faire le métier de courrier et d'estafette. Ses chefs se louent de lui, d'un mot ou d'une phrase dans leurs lettres ou rapports, et Napoléon l'estimait; il avait sans doute un bel avenir. Mais il n'a rien fait de notable, sinon de contribuer pour sa part à gagner à l'alliance française les cœurs de l'aristocratie russe — côté des femmes. Cela vaut-il un livre? Certes non. Ne nous plaignons pas pourtant de celui-ci, car M. A., qui a fait des recherches d'archives avec beaucoup de soin et de flair, a trouvé des choses intéressantes, ne touchant guère à son personnage, mais qu'on apprend avec plaisir. Il commet bien quelques inadvertances, comme de dire que sous le Directoire la noblesse ne voulait pas confier ses fils à l'armée (elle ne le pouvait pas, voir la loi du 3 brumaire an 4), ou encore d'appeler *électeur* le grand-duc de Bade; il écrit bien de travers quelques noms propres, mais son volume est adroitement composé, il est aisément écrit et se lit de même. Que M. A. applique à la biographie d'un personnage qui compte ses excellentes qualités; nous lui devrons sûrement un bon ouvrage.

R. G.

---

**Die Varnhagen von Ensesche Sammlung in der Königlichen Bibliothek zu Berlin**, geordnet und verzeichnet von LUDWIG STERN. Berlin, Behrend und Co, 1911; gr. in-8o de xv-923 pages : 15 Mk.

Commencée à vingt ans par Varnhagen, consciencieusement accrue par cet infatigable épistolier et ce curieux quasi *ubiquiste*, augmentée par les soins de Rahel, de L. Robert, du Dr Assing, la collection d'autographes qui porte le nom du publiciste libéral est une des richesses de la Bibliothèque royale de Berlin. La France, qui y est représentée par des noms tels que d'Alembert, Balzac, G. Sand, Hugo, Maupertuis, Sainte-Beuve, l'abbé Trublet, Vigny, Voltaire, etc., aura souvent à recourir à ces archives manuscrites (et l'on permettra à ceux qui y ont déjà eu recours d'en témoigner ici leur gratitude) : des pourvoyeurs tels que la comtesse d'Agoult, Heine, Humboldt, Koreff, des donateurs tels que Thieriot et Mme de Chézy assurèrent l'apport français à cette collection vraiment européenne : Varnhagen mettait toute sa coquetterie à enrichir et à classer ces richesses : M. L. Stern accomplit une de ses plus tenaces volontés en nous donnant le catalogue complet de ces pièces innombrables. Il était impossible d'analyser le contenu des lettres comme le font les catalogues des ventes d'autographes; mais les noms des scripteurs

sont suivis d'une brève désignation, qualité et dates[1]; la nature de chaque pièce est sommairement indiquée; et çà et là, l'indication des fragments déjà publiés ou utilisés est donnée.

F. B.

---

**Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe** : Pages choisies avec une introduction et des notes par Victor Giraud. Paris. Hachette, 1911 ; in-16 de xxvii-278 p.

Le zèle infatigable de M. Giraud pour Chateaubriand nous vaut un « abrégé » des *Mémoires d'outre-tombe* qui peut rendre, auprès du public pressé, les services qu'il en attend : faire connaître, à des lecteurs qu'effraierait la longueur du récit intégral, les plus belles pages d'un livre qui en contient tant, de la plus émouvante ou de la plus somptueuse allure. M. G. n'a tenu à rectifier que sur quelques points, par une note, les déformations que le narrateur fait subir à la réalité : il laisse, à ce magnifique déploiement d'un « moi » qui s'exalte, son caractère de poème confidentiel. Dépassant dans la préface la question des *Mémoires* proprement dite, il ne manque pas d'insister sur le rôle de Chateaubriand dans la révolution littéraire et de lui attribuer, avec sa dévotion accoutumée, à peu près toutes les initiatives romantiques. Le choix des morceaux est excellent, et ce miroir brisé reflète toujours le visage qui s'y mira si longtemps le premier.

F. B.

---

G. Gautherot, **L'échange des otages. Thiers et Mgr Darboy.** Paris, Plon, 1910, In-16, xxxv-250 p. (portrait), 3 fr. 50.

Ce titre n'est pas tout à fait exact, car M. G. ne parle pas beaucoup du rôle de Thiers dans le fameux projet d'échange de Blanqui contre les otages de Mazas. Le livre est en réalité un plaidoyer en faveur de l'abbé Lagarde, vicaire général de l'archevêque, envoyé par celui-ci à Versailles comme négociateur de l'échange, et qui ne tint pas sa promesse de revenir à Paris en cas d'échec. M. G. a eu entre les mains un dossier de pièces inédites réunies par M. Lagarde. Le document principal est un mémoire justificatif rédigé après la défaite de la Commune pour être communiqué au nouvel archevêque et au chapitre. Il aurait peut-être été plus utile de publier simplement ce mémoire avec les pièces annexes. M. G. a préféré nous donner un exposé d'ensemble et une argumentation très détaillée, sinon très claire. D'après lui, l'abbé Lagarde resta à Versailles, d'abord pour attendre le refus définitif de Thiers, puis pour diriger des négociations occultes destinées à obtenir, sans échange, la libération des otages. Les lettres que

---

1. Lire Portalis, p. 32 ; Belle-Isle, p. 61 ; Vanderbourg, p. 829; Walckenaer, p. 865 ; rectifier la notice de Goudar, p. 283, et donner à Villemain du professeur plutôt que de l'homme d'État; il est probable (p. 261) qu'il faut distinguer entre deux Degérando.

l'archevêque lui écrivit pour le sommer de revenir auraient été dictées par le parti violent de la Commune, qui espérait faire exécuter les prisonniers dès que l'abbé Lagarde serait de retour. M. G. paraît convaincu que l'archevêque fut abusé systématiquement, et qu'on intercepta les lettres où le vicaire général lui rendait compte de ses démarches et des motifs de son retard. Mais il n'en fournit pas la preuve positive. En somme, l'abbé Lagarde crut — c'est lui qui le dit, et M. G. n'en doute pas — qu'en restant à Versailles il avait plus de chances de sauver Mgr Darboy ; l'événement a montré le contraire. Quand le devoir est douteux, les stoïciens recommandaient de prendre la voie la plus pénible et la plus dangereuse pour soi. L'abbé Lagarde a pris l'autre, et cela suffit pour qu'on hésite à suivre M. G. quand il le félicite de sa conduite « héroïque ».

L'ouvrage est précédé de lettres approbatives signées de plusieurs prélats qui avaient connu M. Lagarde, et d'une préface de M. de Marcère, louangeuse, mais vague. Je me suis demandé comment, pour aller de Paris à Melun, l'abbé Lagarde avait pris par Fontainebleau (p. 41).

R. G.

---

FAGUET (Emile). **L'Art de lire**. Paris, Hachette, 1912. Petit in-8°, de IV-165 p.

Les conseils de M. F. sur la manière de lire avec plaisir et profit sont judicieux, logiquement ordonnés et, on pouvait en être sûr d'avance, présentés spirituellement. Là n'est pourtant pas le véritable intérêt du livre parce que chacun sait bien que la lecture ne sert que si l'on s'exerce à pénétrer, à mûrir, à juger les idées de l'auteur. Le grand intérêt du volume sera de convaincre les personnes qui n'ont que parcouru les œuvres de M. F. qu'il lit lui-même avec l'attention d'un chartiste et, comme lui, compile des fiches. Parce qu'il écrit beaucoup, parce que son style est plein de verve, de malice, de caprice même, parce que ses jugements ont un air de paradoxe, beaucoup s'imaginent certainement qu'il lit vite, qu'il effleure les livres pour demeurer plus libre dans ses appréciations. C'est une erreur : il pense vite, il trouve sur le champ les mots qui expriment ses idées ; son article est souvent tout fait dans sa tête lorsqu'il ferme le livre et rédigé dès qu'il prend la plume ; mais c'est en partie parce qu'il a étudié de très près son auteur. La preuve en est, non seulement dans la pénétration de ses jugements, mais dans ces citations inattendues tirées de passages auxquels nul n'a fait attention et qui révèlent tantôt le fond, tantôt l'histoire d'une pensée. Il n'y a point de lecteur plus redoutable que lui ; c'est un juge d'instruction qui n'oublie rien, même pas les aveux que l'accusé a oubliés ; car il est son propre greffier et tient admirablement en ordre les casiers judiciaires qu'il a composés.

Je ne m'arrêterai pas à relever les pensées fines. « Il est rare qu'un lecteur de romans idéalistes écrive lui-même des romans ; il est rare, au contraire, que le lecteur de poètes ne fasse pas des vers lui-même » p. 38) ni même les aperçus profonds (Le monde des Idées chez le monothéiste Platon est un reste de polythéisme, p. 7-8). Je remarque seulement avec un peu de surprise quelques mots bien sévères sur sa corporation ; il a plus d'une fois signalé avec clairvoyance et courage les défauts des individus ; mais on s'étonne de lui voir attribuer aux maîtres qui l'ont formé un *encrassement* qui rappellerait les régents de Montaigne : « C'était la façon dont, généralement, les auteurs classiques nous étaient montrés qui nous les faisaient prendre en horreur ». p. 42 (v. encore p. 145 où il exagère singulièrement le vide des discours de rhétorique d'autrefois). Mais le moyen d'interdire les boutades à un homme de tant d'esprit ?

Charles Dejob.

---

**Dresde,** Freiberg et Meissen, par G. Servières (Les Villes d'art célèbres). Paris, H. Laurens, in-8°, ill. de 119 phot. Prix : 4 fr. — **Rubens, l'œuvre du maître** en 551 reproductions (Nouvelle collection des Classiques de l'art). Paris, Hachette, in-4°, relié, prix : 15 fr. — **Le Château d'Anet,** par A. Roux ; **La Cathédrale de Lyon**, par L. Bégule ; **Le mont Saint-Michel,** par Ch. H. Besnard (Petite monographie des grands édifices de France) Paris, H. Laurens, 3 vol. in-12 av. plans et gravures ; Prix 2 fr.

On s'étonnait que *Dresde* n'eût pas encore pris rang dans cette jolie collection des « Villes d'art », une des plus attrayantes et des plus vraiment instructives, aux yeux comme à la pensée, qui aient jamais été offertes à la curiosité des voyageurs, — les vrais et les autres. — Elle ne date vraiment que de la Renaissance, mais les ducs de Saxe qui dès lors la choisirent pour résidence avaient un goût heureux, et peu à peu l'art acheva à l'intérieur de la ville l'œuvre de charme et de séduction de la nature autour d'elle. M. Georges Servières, qui la connaît bien, et l'aime en historien autant qu'en dilettante, a su la décrire et la conter avec une précision critique qui ne laisse rien dans l'ombre et s'est solidement documenté avant de nous convier à la visiter avec lui. On appréciera également l'idée qu'il a eue de faire une place aux villes de *Freiberg* et de *Meissen* : des liens historiques les unissaient toutes trois entre elles, et celles-ci donnent même une meilleure idée de ce qu'était en ce pays l'art antérieur à la Renaissance. Une brève histoire de la porcelaine de Meissen achève ces pages très nourries.

Le gros volume qui développe à nos yeux l'ensemble de l'œuvre peinte de *Rubens* me semble le plus achevé de la série dont il représente le 7e tome. Les reproductions sont d'une netteté et d'une belle teinte chaude qui n'avaient peut-être pas d'équivalent encore, et l'introduction biographique et critique, toujours anonyme, donne en 30 pages le meilleur guide à une étude de l'œuvre du maître. Elle est

aussi loin que possible du banal avant-propos qu'on ne lit jamais ; elle dénote des idées personnelles et un jugement informé. Les éclaircissements qui terminent la série des photographies, et donnent sur chaque œuvre les indications historiques essentielles, sont aussi très appréciables ; et encore la table chronologique des œuvres, si utiles à celle des collections et du sujet. Il n'est d'ailleurs pas besoin d'insister sur l'utilité de semblables « galeries » qui réunissent tant de tableaux que nul ne voit jamais et dont les reproductions seraient vainement cherchées dans les magasins.

Peu d'études spéciales sont aussi précieuses que ces petites monographies d'édifices, dont voici déjà une quinzaine parue. Il faut les comparer aux publications de ce genre, plus ou moins régulièrement écloses dans chacune des villes, par les soins de quelque amateur éclairé, pour apprécier leur utilité nouvelle. Ce plan à plusieurs teintes qui, dès le début, classe par époques les parties diverses du monument, indique tout de suite sur quelle base sérieuse l'étude descriptive s'appuiera ; on ne craint d'ailleurs pas d'être un peu technique, pour expliquer les coupes et les élévations, mais de façon à faire toujours parler aux yeux les pierres mêmes et l'art qui les assembla, les sculpta, les fit vivre. De bonnes photographies aident à cet enseignement, surtout conçu de manière à être suivi sur place et dans les lieux.

On chercherait vainement de meilleurs guides, et si *le Mont Saint-Michel* en comptait déjà (mais celui de M. Ch. H. Besnard sait être neuf encore), *la Cathédrale de Lyon*, au profit de laquelle M. Bégule a réduit et remanié ses vastes travaux de jadis, et *le Château d'Anet*, auquel s'est attaché M. Roux, n'avaient guère encore atteint de la sorte le grand public.

H. de Curzon.

---

J.-G. Prodhomme et A. Daudelot, **Gounod, sa vie et ses œuvres.** Paris, Delagrave, 2 vol. in-12 avec 40 planches.

C'est une histoire du grand artiste, une histoire de sa vie et de ses œuvres, non une étude critique. Cette monographie doit être considérée comme le complément des différents essais d'appréciation musicale dont Gounod a été l'objet en ces dernières années, ou plutôt comme la base indispensable, définitive même, bien probablement, de toute étude nouvelle et qui prétendrait à être complète. La documentalion est considérable, d'une abondance et d'une variété extrême, souvent inédite et neuve ; elle est le fruit du dépouillement minutieux et patient d'une foule de pièces d'archives, de lettres, de souvenirs, de livres et de journaux. Gounod est vraiment suivi pas à pas dans sa vie et dans sa carrière ; dans ses origines aussi, car une des parties les plus neuves de l'ouvrage nous retrace l'histoire de la famille Gounod depuis le milieu du xviii[e] siècle, au temps de cet Antoine Gounod qui

fut fourbisseur du roi et de ce Louis-François qui fut peintre, dessinateur et graveur, pensionnaire de Rome, professeur, c'est-à-dire du grand'père et du père de notre musicien. De copieux appendices nous fournissent d'ailleurs toutes les pièces à l'appui : actes civils, testaments, pétitions, généalogie. Et non seulement la vie de Gounod, mais l'histoire de ses œuvres est contée ici d'après les documents les plus sûrs, dans leur genèse, leur apparition ou leur exécution, dans les opinions aussi et les jugements qu'elles ont suscités.

Il ne manque qu'une chose à ces œuvres : c'est d'être aussi, et d'abord, contées en elles-mêmes : analysées et jugées. Je ne sais si je me trompe, mais il semble que ce soit contraint par les proportions imposées par leur éditeur que les deux auteurs aient renoncé à toute une partie de leur tâche : l'histoire et la critique *musicales* de Gounod. Il est évident que, pour être logiques, ils eussent, en étant ainsi complets, grossi leur ouvrage de tout un tome. Ce n'est pas le lecteur qui s'en fût plaint, et ce refus formel (annoncé dès la première page) de faire ici de l'analyse musicale, n'est pas sans l'étonner un peu. En revanche, il trouvera à la fin de l'ouvrage, avec une bibliographie et une iconographie abondantes, un catalogue de l'œuvre de Gounod d'une importance sans précédent ; huit divisions et trente pages de texte ! On peut juger par là de ce que serait un ouvrage qui étudierait *tout* ce qui est mentionné là !

Tel quel et de toutes façons, le livre est très intéressant et fait grand honneur aux deux érudits chercheurs.

H. DE CURZON.

---

— Dissertation un peu sommaire sur l'origine des populations de l'Italie, par M. J. FALCHI (*La Critica naturale su le traccie dei nostri primi padri*; Firenze, Bemporad, 1909; in-8, 48 pages). L'auteur entreprend de prouver, surtout par des arguments a priori, que les populations primitives de l'Italie, aussi de la Gaule et de l'Espagne n'étaient pas d'origine indo-germanique et qu'elles se sont perpétuées avec leur langue à travers toutes les invasions. La thèse est clairement énoncée, mais on ne voit pas qu'elle soit démontrée. — B. C.

— M. P. COUISSIN est un jeune moderniste catholique qui sait associer la philosophie de Bergson au mysticisme de Tyrrell (*De la Philosophie à la religion*; Lille, chez l'auteur, 16, rue du Marché; 1911, in-8, 18 pages). Selon lui « la vérité religieuse réside dans le collectivisme religieux réalisé par l'Église catholique »; par conséquent, « c'est au sein même de la société catholique qu'il faut combattre le césarisme spirituel, et ce serait trahir la cause que d'abandonner notre Église ». Soit, mais si votre Église vous abandonne ?... — B. C.

— Les petits livres d'enseignement chrétien publiés par M. P. FIEBIG échappent un peu à notre compétence : *Die Psalmen für die Schüler und Schülerinnen höherer Lehranstalten*, courtes notes en manière d'introduction à la lecture des psaumes;

*Weltanschauungsfragen*, *Das Geschichtliche Material zum Verständnis Jesu*, espèce de catéchisme très sommaire sur les principales doctrines religieuses et sur l'histoire de Jésus, le tout interprété au point de vue protestant libéral ; *Die Gleichnisse Jesu und die Bergpredigt*, notes analogues à celles des Psaumes. Trois brochures in-12 ; Tübingen, Mohr, 1911 ; 19, 39 et 27 pages. — B. C.

— De M. V. Baumgarten, considérations sur la cène dans le protestantisme allemand, sur l'abandon de la communion et sur les moyens d'y remédier (*Die Abendmahlsnot. Religionsgeschichtliche Volksbücher*, IV, 15, Tübingen, Mohr, 1911 ; in-12, 39 pages). Ces pages très sincères ont un intérêt pour l'histoire du protestantisme contemporain. — B. C.

— Tous les philologues accueilleront avec plaisir la notice que M. C. R. Gregory a dressé des écrits de M. Carl Wessely (*Die Schriften von Carl Wessely*, zu seinem fünfzigsten Geburtstag ; Leipzig, Hinrichs, 1910 ; in-8, 36 pages). La liste ne comprend pas moins de deux cent trente-et-un numéros. La plupart de ces travaux concernent, comme on sait, les papyrus de Vienne. — B. C.

— Il existe à Rome un Institut biblique, fondé par le pape Pie X, et qui est spécialement consacré à l'étude de la Bible et des langues orientales. Autant qu'on en peut juger par les *Acta* que publie cet Institut, ces cours forment un ensemble assez complet, et ils sont suivis par un nombre respectable d'ecclésiastiques appartenant à diverses nations. Cours de langue : hébreu, grec biblique, araméen, arabe, assyrien et sumérien, égyptien et copte. Pour tous renseignements, voir *Acta pontificii Instituti biblici*, nos 1-4 (Rome, Bretschneider, 1909-1910 ; in-4, 41 pages). — B. C.

— Troisième édition du solide petit livre de M. H. von Soden sur la Palestine et son histoire (*Palaestina und seine Geschichte* ; Leipzig, Teubner, 1910 ; IV-111 pages). La conclusion, sur « le droit intime » qu'aurait l'Allemage à ramener le vrai christianisme au lieu de sa naissance, est écrite évidemment pour le lecteur allemand. — A. L.

— Simple relevé, avec commentaire, par M. A. Wünsche, des passages concernant le baiser, dans la Bible, le Talmud et les Midraschim (*Der Kuss in Bibel, Talmud und Midrasch* ; Breslau, Marcus, 1911 ; in-8, 59 pages). L'auteur se borne à expliquer les diverses significations du geste, selon qu'elles résultent des textes mêmes. A noter la légende d'après laquelle Moïse aurait rendu l'âme dans un baiser de l'Éternel. — A. L.

— M. S. Ferarès (*Une erreur de traduction dans la Bible* ; Paris, Fischbacher, 1911 ; in-8, 32 pages) veut entendre la prescription mosaïque : « Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère », en ce sens : « Tu ne feras pas cuire le chevreau qui tette encore ». Puisqu'il s'agit de « faire cuire », le précepte concerne la façon de préparer l'animal pour le manger, non l'âge où il était permis de le tuer ; d'ailleurs les animaux domestiques étaient bons pour le sacrifice et sans doute aussi pour l'alimentation dès le huitième jour après leur naissance. — A. L.

— Fragments d'une version grecque du Pentateuque samaritain, édités par MM. J. Glaue et A. Rahlfs (*Fragmente einer griechischen Uebersetzung des samaritanischen Pentateuchs* ; Berlin, Weidmann, 1911 ; deuxième partie des *Mitthei-*

*lungen des Septuaginta-Unternehmens der Kön. Ges. der Wiss. zu Göttingen*, pp. 31-68). Ce sont des morceaux de *Deutéronome*, XXIV-XXIX, d'une version grecque jusqu'à présent inconnue, et que la substitution de Garizim à Ébal dans *Deut.* XXVII, 4, caractérise comme samaritaine. Les éditeurs ont joint au texte un commentaire critique pour la comparaison de cette version avec l'hébreu massorétique, le samaritain, le targum samaritain et les Septante. Ce doit être cette version grecque qui était citée dans les Hexaples d'Origène sous le nom de « Samaritain ». — A. L.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 décembre 1911.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre par laquelle M. Lafaye annonce la mort de son beau-père, M. Edmond Saglio, membre libre de l'Académie.

M. Perrot communique ensuite deux lettres de MM. l'abbé Paul Lejay et J. Loth, qui retirent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Longnon.

M. Omont, président, prononce une allocution où il retrace brièvement la vie et les travaux de M. Saglio, membre libre, et de M. Paul Gauckler, correspondant français, et exprime les regrets que leur perte inspire à l'Académie.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Longnon, décédé. Il y a 36 votants; la majorité est de 19.

| | 1er tour | 2e tour | 3e tour | 4e tour | 5e tour. |
|---|---|---|---|---|---|
| MM. Cuq | 6 | 10 | 13 | 17 | 21 |
| Fr. Delaborde | 5 | 1 | 0 | 0 | 0 |
| Glotz | 3 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Monceaux | 7 | 10 | 11 | 6 | 2 |
| Psichari | 8 | 12 | 12 | 13 | 13 |
| Thureau-Dangin | 7 | 3 | 0 | 0 | 0 |

M. Edouard Cuq, ayant obtenu la majorité des voix, est déclaré élu par le Président. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant :* Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 30 décembre. — 1911



**Les Israélites en Grèce,** par l'abbé E. FOURRIÈRE. Amiens, Courtin-Hugues, 1910; in-8°, 47 pages.

Il y a une vingtaine d'années, M. Fourrière écrivait sur les emprunts d'Homère au livre de Judith. La thèse ne fit pas fortune dans le monde savant. Le même succès attend celle qu'il propose aujourd'hui, à grand renfort de conjectures linguistiques, mythologiques et historiques : quand le prophète Élie extermina les prophètes de Baal, la tribu de Dan dut quitter la Palestine et fit voile pour la Grèce, où elle fonda le peuple et la civilisation helléniques. La preuve en est que le nom de Dan se retrouve partout : Danaus, Danaé, etc.; l'égide est le manteau d'Élie, tout simplement; on lit, I, *Machabées*, XII, 6, que les Spartiates et les Juifs sont frères, et que les uns et les autres descendent d'Abraham; mais si les Doriens descendent d'Abraham, les autres Grecs en descendent aussi....... C'est ce qu'il fallait démontrer. — Si cette fantaisie était mieux écrite, elle pourrait être tout à fait amusante. Elle n'est qu'ennuyeuse.

A. L.

---

**La folie de Jésus,** par le Dr BINET-SANGLÉ. Troisième édition, revue et augmentée. Paris, Maloine, 1911; in-8°, XXI-372 pages.

C'est risquer gros que de critiquer M. Binet-Sanglé. Il commence par dire que « les exégètes qui ont étudié le fondateur de la religion chrétienne se sont complètement mépris sur son compte : la plupart n'avaient point fait les études indispensables ». Il fallait être aliéniste.

Ne parlons pas de Renan : il « passa par Saint-Sulpice et en garda la fatale empreinte ». — Il est pourtant vrai aussi que ni les études médicales ni l'expérience du praticien n'initient à la critique des anciens textes. Pour acquérir le sens historique, il ne suffit pas de lire sur le tard quelques livres d'histoire. Et il fallait être médecin, mais rien que médecin, pour trouver que, « depuis dix-neuf cents ans, l'humanité occidentale vit sur une erreur de diagnostic ».

La question que traite M. B.-S. est accessoire en ce qui concerne les origines du christianisme. Nonobstant « les preuves biologiques de l'historicité des évangiles », ces livres nous apprennent fort peu de chose sur les faits réels de la vie de Jésus. Ce par quoi le Christ a contribué à la fondation de l'Église, — fondation qui n'est point son œuvre, — c'est en recrutant quelques disciples qui, sur sa parole, crurent au prochain avènement du règne de Dieu et le regardèrent lui-même comme le Messie promis à Israël, puis, après qu'il eut été mis à mort, le crurent ressuscité. Dans quelles circonstances spéciales avait-il été amené à prêcher le règne de Dieu, nul n'en sait rien ; on sait seulement que le milieu était préparé pour une telle manifestation. A cette suggestion du milieu correspondit dans le sujet un très haut degré d'exaltation mystique. Mais mysticisme n'est pas synonyme de détraquement d'esprit. Il y a mysticisme et mysticisme. On peut être mystique sans être visionnaire, et l'on peut même être visionnaire sans être dément. Saint Paul était visionnaire, mais il n'était pas fou. Il n'est pas autrement certain que Jésus ait été visionnaire. La vision qui lui est prêtée à l'occasion de son baptême a chance d'être une fiction traditionnelle. De même, la transfiguration, que M. B.-S. veut expliquer par « une attaque d'extase », sans s'inquiéter de Moïse et d'Élie, et en oubliant que, si la scène est historique, c'est la vision des trois disciples, et non seulement la transfiguration du Christ, dont il faut rendre compte. Jésus fut enthousiaste, mais en grande simplicité d'esprit et de cœur. Que dans son cas il y ait eu quelque influence de nervosité maladive, c'est possible, mais ce n'est pas démontré. Et il ne faut point parler de théomanie. Pour le bien de sa thèse, M. B.-S. défend l'authenticité et l'historicité du quatrième Évangile ; mais, au point de vue critique, la cause est entendue. Quant aux Synoptiques, on ne peut tirer de leurs données ce qu'en déduit M. B.-S. Selon lui, tous les gens de Nazareth, y compris les parents de Jésus, auraient été alcooliques : on n'en sait rien. Jésus aurait été « petit de taille et de poids, délicat de constitution » : on ne sait pas. Il aurait eu une « sitiophobie de longue durée » : ce sont les quarante jours de jeûne au désert, récit légendaire, s'il n'est mythique, et dont on ne peut rien conclure, étant donné surtout que Jésus, au cours de son ministère ne jeûnait pas et ne faisait pas pratiquer à ses disciples les jeûnes des pharisiens. Jésus aurait éprouvé une « attaque d'angoisse, compliquée d'hématidrose » : c'est l'agonie

aux jardin des Oliviers, avec la sueur de sang; mais nul témoin n'a vu cette sueur de sang, dont Marc ne parle pas, et qui, même dans Luc, est peut-être surajoutée. Le Christ serait « mort rapidement sur la croix, d'une syncope facilitée par l'existence d'un épanchement pleurétique, vraisemblablement de nature tuberculeuse » : trompé par le symbolisme de Jean, M. B.-S. a pris pour un épanchement pleurétique l'eau et le sang qui jaillissent du flanc de Jésus après le coup de lance, et qui figurent les sacrements chrétiens de baptême et d'eucharistie; rien de la tuberculose associée à l'aliénation mentale. Jésus aurait été « impuissant », avec « des idées d'eunuchisme, d'œdipisme et d'ablation de la main », indice « de désirs sexuels ardents, sinon de perversion sexuelle » : on ne sait pas vraiment s'il y a eu chez le Christ ce que M. B.-S. appelle « un arrêt de développement de l'appareil génital » ; on ne sait pas quel âge il avait quand il mourut, ni quelles ont été les conditions de son existence avant sa prédication; la parole sur les eunuques volontaires (*Matth.* XIX, 12) s'entend au sens métaphorique, non d'une automutilation (c'est ce que signifie la remarque : « Qui peut comprendre comprenne »); et quand Jésus dit que mieux vaut se retrancher un membre qui est occasion de péché, que d'encourir la damnation éternelle, il ne prescrit pas davantage l'automutilation à jet continu ; il parle en oriental et sans être dominé par l'unique préoccupation des désirs sexuels (cf. *Marc*, IX, 43-45).

Les textes religieux, les choses religieuses sont à traiter par une méthode plus délicate que celle dont use M. B. S.

Alfred Loisy.

---

**L'expérience mystique et l'activité subconsciente,** par J. Pacheu. Paris, Perrin, 1911; in-12, VII-314 pages.

Peu d'ouvrages théologiques peuvent se lire avec autant d'intérêt et de profit par les savants indépendants que celui de M. Pacheu. Au courant des plus récents travaux de psychologie et de psychiâtrie, l'auteur critique à l'occasion les théologiens qui font mine d'en rire. Il étudie d'abord les faits mystiques, puis leur mécanisme psychologique et enfin leur valeur éthico religieuse. Il discute tout cela de bonne foi, clairement, avec pénétration. Il disserte fort pertinemment sur l'activité subconsciente, tout en se montrant réservé dans ses conclusions; il dit, après M. P. Janet, que la question du subconscient, « née dans la clinique psychiâtrique, n'est pas assez mûre pour en sortir ». C'est pourtant de ce côté sans doute qu'il faut chercher l'explication positive des faits mystiques. M. P. nous déclare que, « comme psychologue », il ignore si Dieu agit dans le subconscient pour produire certains phénomènes mystiques. Du reste, il n'admire pas, cela va sans dire, les médecins qui voient dans tout mysticisme

une forme d'aberration mentale. Le mysticisme est un monde de phénomènes variés qu'on ne saurait traiter en bloc comme les degrés divers d'une même folie. De quelque façon qu'on explique le cas des grands mystiques, ces gens-là n'étaient pas des fous, et il faudrait même y regarder à deux fois avant de les ranger dans la catégorie des psychasténiques. M. P. les ferait volontiers bénéficier de ce qui a été dit à propos du génie, à savoir que ce n'est pas une névrose, mais que la névrose est parfois la rançon du génie. Quelques pages sont à noter sur « l'appui que trouvent les mystiques dans l'assentiment de leur société religieuse », et le sujet mériterait sans doute d'être repris à part. Si le grand mystique est la plus haute expression de la mentalité d'une société religieuse donnée, cette circonstance importerait grandement à la solution des problèmes qu'examine M. P.

Alfred Loisy.

---

**Pensées libres**, par Amicus. Paris, Alcan, 1911, in-8°, xii-294 pages.

Les pensées d'*Amicus* sont d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup réfléchi, qui a classé ses idées sous quelques principes dominants, de façon à constituer un système général de philosophie humaine un peu absolu, trop absolu probablement sur certains points, — mais qui n'est pas arrivé à les produire dans une synthèse harmonieuse. Libres sont ces pensées, au moins pour ce qui est de l'intention, à l'égard de toute doctrine traditionnelle d'Église ou d'école; libres aussi dans leur rédaction et leur agencement. Elles sont groupées sous les chefs suivants : questions internationales, les femmes, questions religieuses, questions bio-sociologiques, questions historiques, etc. Au point de vue international, l'auteur ne fait pas seulement son idéal du pacifisme, il prévoit la fédération de toutes les nations. Il est résolument féministe. Son interprétation de l'histoire en ce qui regarde la condition des femmes et ses motifs appellerait souvent des rectifications plus ou moins importantes ; ses opinions sur ce sujet, comme aussi sur les matières d'histoire des religions, sont beaucoup trop sommaires et rectilignes. Il voit dans l'avenir les religions passer, et la science assurer le bonheur de l'homme sur la terre. — Peut-être est-ce là encore une religion qui passera. — L'inspiration qui pénètre toutes ces pensées est généreuse et humanitaire.

A. L.

---

**The Book of Esther.** Critical edition of the Hebrew text with notes, by P. Haupt. Chicago, University Press, 1908, in-8°, 90 pages.

**The Book of Micah**, A new metrical translation, by P. Haupt. Chicago, University Press, 1910, in-8°, 116 pages.

Selon M. Haupt, le livre d'Esther aurait été écrit par un juif de Perse vers l'an 130 avant notre ère, comme légende de la fête de

Pourim ; la légende alexandrine de la même fête serait le troisième livre des Machabées, et la légende palestinienne le livre de Judith. C'était la fête persane de la nouvelle année, que les Juifs auraient renvoyée au milieu du mois précédent, pour éviter la coïncidence avec la solennité païenne. Tout cela est peut-être plus ingénieusement conjecturé que solidement prouvé. Mais le présent travail de M. H. consiste surtout dans une édition critique du texte hébreu d'Esther, avec notes relatives à la correction et aussi à l'interprétation de ce texte. La grande érudition de l'auteur le sert heureusement, et le traitement qu'il fait subir à l'hébreu traditionnel est, en somme, assez modéré : il ne s'agit guère que de menues gloses, assez nombreuses il est vrai, à éliminer d'une œuvre qui, n'étant pas fort ancienne, n'a pas subi d'altérations profondes avant d'entrer dans le recueil canonique.

Il y a trente-trois lignes et demie, exactement, qui sont authentiques dans les trois premiers chapitres de Michée ; les quatre derniers chapitres sont du temps des Machabées, et aussi l'encadrement des trois premiers, le livre n'ayant acquis sa forme définitive qu'au début du Ier siècle avant notre ère. Telles sont, du moins, les conclusions de M. H. Par malheur, il est très difficile de se retrouver dans les transpositions et menus découpages du texte, dans l'enchevêtrement des notes et des renvois, l'auteur ne paraissant pas se douter que ses intuitions critiques auraient souvent besoin d'un petit bout d'explication claire pour être, non pas démontrées, mais intelligibles au lecteur. La rédaction de Michée peut être aussi compliquée qu'on nous le dit ; mais le discernement des gloses, l'attribution des morceaux supplémentaires à telle ou telle époque sont plus ou moins hypothétiques. On dirait que M. H., dont le travail contient d'ailleurs beaucoup de remarques utiles, ignore la signification du mot hypothèse et n'a pas conscience du large emploi que lui-même a fait de la chose en critique historique, littéraire ou textuelle.

Alfred Loisy.

---

**Les phases successives de l'histoire des religions.** par J. Réville. Paris, Leroux, 1909, in-12, vi-245 pages.

**Gedenken über die Entwicklung der Religion auf Grund der babylonischen Quellen,** von A. Schmidt. Leipzig, Hinrichs, 1911, gr. in-8°, 136 pages.

**Geschichte und Historie in der Religionswissenschaft,** von G. Wobbermin. Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, 87 pages.

Les leçons que le regretté Jean Réville a données au Collège de France durant le printemps de 1907 ont été publiées par les soins de MM. P. Alphandéry et F. Macler. La leçon d'ouverture (17 avril 1907), sur l'objet et la méthode de l'histoire des religions, sert d'introduction. Les leçons suivantes contiennent un aperçu historique sur le développement de la science des religions : l'histoire des religions

dans l'antiquité; depuis l'avènement du christianisme; le rationalisme du XVIIIe siècle; la théorie de la révélation primitive et celle de la religion naturelle (remarquable critique de ces deux conceptions non scientifiques); les rénovateurs de l'histoire des religions, Herder et Schleiermacher (rénovateurs partiels, du côté de la religion envisagée comme sentiment; mais c'est cet aspect que regardent trop exclusivement la plupart des historiens d'origine protestante); Hégel, l'école symbolique; l'école mythique; l'école philologique; l'école anthropologique; l'école historique à laquelle se rattachait l'auteur, mais en introduisant la méthode comparative, dans les recherches de l'histoire. On peut prendre là une idée suffisamment complète du mouvement scientifique sur le sujet de l'histoire des religions. Les jugements de J. R. sont d'un critique prudent et modéré. Peut-être n'a-t-il pas saisi toute la portée des travaux de l'école sociologique. Quant il écrit (p. 222) : « Après tout, l'humanité, la société, les groupes collectifs ne sont jamais que des abstractions de notre esprit; dans la réalité, il n'y a que des esprits individuels », les sociologues ont beau jeu pour répondre, que, dans la vraie réalité, chaque esprit individuel est un produit du groupe où il naît, comme chaque individu est physiologiquement un produit de son groupe ancestral; que même les individualités les plus éminentes, celles qui interviennent aux moments décisifs de l'histoire religieuse, sont, en un sens, plus représentatives que créatrices de mouvement, et que leur action personnelle ne se fait durable que dans la mesure où elle est socialement acceptée, socialement transmise. Mais J. R. a raison de dire que les sociologues semblent parfois méconnaître tout à fait l'aspect individuel de la religion; et il n'a pas moins raison de protester contre le parti pris, — qu'on trouvera sans doute bien étrange avant qu'il soit longtemps, — de faire tenir la science des religions dans l'étude des cultes des non civilisés, en écartant comme trop complexes, trop chargées d'éléments surajoutés, les religions des civilisés : comme si l'abondance de la documentation pour ces dernières ne réduisait pas la difficulté de s'y reconnaître, et comme si l'étude des grandes religions n'offrait pas, même au point de vue sociologique, autant d'intérêt que celle des peuples dits primitifs. Même en éclairant les unes par les autres les formes rudimentaires et les formes développées de la religion, l'on aura encore assez de peine à s'y retrouver.

Selon M. Schmidt, les Sumériens auraient honoré d'abord un dieu suprême, connu sous un double aspect que représentent les noms d'Anou et d'Enlil; la magie se serait développée plus tard dans le culte babylonien. Un phénomène analogue se constaterait en Égypte, où le culte de Râ aurait d'abord primé tous les autres; chez les Chinois, où le culte du Ciel aurait précédé celui des ancêtres; chez les Grecs, s'il faut en croire le mythe d'Ouranos détrôné par Cronos,

etc. Le moins qu'on puisse dire de cette synthèse est qu'elle paraît vraiment trop hâtive, fondée sur de simples conjectures et non sur des faits acquis. Et les conjectures vont au rebours des vraisemblances. Par exemple, M. P. voit dans les sacrifices de la magie babylonienne une sorte de dégradation d'anciens sacrifices expiatoires : à prendre la question dans l'ensemble et au point de vue des origines, la distinction pourrait bien être à peu près sans objet.

La dissertation de M. Wobbermin est un écho des controverses qui ont eu lieu récemment en Allemagne sur « le mythe du Christ ». Pour les théologiens éclairés, c'est toujours une grosse difficulté que de définir le rapport de la critique avec la croyance, de l'histoire évangélique avec le Christ de la foi. M. W. pense avoir trouvé une distinction qui garantit en même temps la sécurité de la foi et d'indépendance de la critique. Autre chose serait la *Geschichte* et autre chose l'*Historie*. Par *Historie*, M. W. entend l'histoire telle que la peut connaître et reconstituer la critique rationnelle, et il admet, non sans raison, que sur l'histoire ainsi comprise on ne saurait édifier aucune foi. Mais il y a la *Geschichte*. Celle-ci paraît être pour M. W. la réalité des choses passées, laquelle assurément déborde l'histoire de toutes parts et ne se confond pas avec elle ; quand il s'agit du Christ, c'est aussi la tradition vivante de la foi, qui apporte jusqu'à nous l'image de Jésus et rend actuelle l'action de sa personne, en sorte que le fait de son existence et la signification essentielle de son rôle, abstraction faite des modalités particulières, seraient objet d'expérience immédiate, indépendamment de ce que l'*Historie* peut alléguer pour ou contre. A ce compte, Mithra et Osiris appartiendraient à la *Geschichte* aussi bien que le Christ. Cette *Geschichte*, en effet, s'appellerait de son vrai nom la tradition et le sentiment de la foi. Car il s'en faut bien qne ce soit l'intuition de la réalité primitive. Le Christ de cette *Geschichte* est un idéal qui vit dans la foi et par elle seule ; il s'est rattaché à la personne dont l'*Histoire* marque la place et la physionomie dans le cours de l'évolution humaine ; mais il ne se démontre pas vraiment à l'intelligence comme réalisé d'abord et uniquement dans cette personne, attendu qu'il va se recréant et se transformant sans cesse par la force du sentiment mystique. Ce Christ est l'idéal chrétien, multiforme et variable, que la foi seule peut identifier à Jésus de Nazareth.

Alfred Loisy.

---

**Pascha oder das jüdische Osterfest**, von G. Beer, Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, 44 pages.

Histoire abrégée de la pâque israélite depuis les origines jusqu'à nos jours. En ce qui concerne les origines il faut se contenter d'hypothèses. Selon M. B., la coutume remonterait au temps de la vie nomade et ne serait pas spécifiquement iahviste ; le rite de la pâque,

l'immolation de l'agneau, se serait conservé en Judée; la fête des Azymes aurait été pratiquée dans le royaume du Nord; les deux rites auraient été associés après la captivité; originairement l'immolation de l'agneau aurait été en rapport avec le culte de la lune, et destinée à procurer la fécondité des troupeaux, peut-être plus anciennement encore à faire communier les hommes au dieu des troupeaux incarné dans la victime. — Il parait évident que le rite traditionnel assemble des conceptions diverses entre lesquelles il n'est pas facile de discerner l'idée primitive. Mais puisque la victime est mangée tout entière, le sacrifice n'a pas dû être célébré d'abord en l'honneur d'un dieu par manière d'hommage ou d'offrande, ni spécialement pour la prospérité des troupeaux; l'idée de protection pour les hommes semble être au premier plan.

A. L.

---

**Sophokles** erklärt von F. W. Schneidewin und A. Nauck : III. *Oidipus auf Kolonos* 9te Auflage, neue Bearbeitung von L. Radermacher. Berlin, Weidmann, 1909; iv-202 p. — II. *König Oedipus* 11te Auflage besorgt von E. Bruhn, Berlin, Weidmann, 1910; iv-239 p. — VII. *Philoktetes* 11te Auflage besorgt von L. Radermacher, Berlin, Weidmann, 1911; 4 + 159 p.

**Sophokles' Philoktetes** von Fr. Schubert, 3te Auflage, von L. Hüter, Leipzig, Freytag; Vienne, Tempsky, 1908; lxx-58 p.

Trois volumes nouveaux du Sophocle de Schneidewin-Nauck ont récemment paru dans la collection Weidmann. Ce sont l'*Œdipe Roi* (11e éd.) revu par Bruhn, le *Philoctète* (11e éd.) et l'*Œdipe à Colone* (9e éd.) revus par Radermacher. Je ne dirai que quelques mots des deux premiers, dont la *Revue* a annoncé la première révision après Nauck (14 mai 1900 A. Martin et 23 avril 1908 My).

Le remaniement d'*Œdipe Roi* par M. Bruhn remonte à 1897; c'était la dixième édition. La onzième ne s'en distingue pas sensiblement; on remarquera toutefois, pour le texte, qu'au v. 11 M. B. n'est plus satisfait de sa correction εἴτ' ἔρξοντες, puisqu'il revient au texte traditionnel ἢ στέρξαντες, et qu'au v. 696 il abandonne également sa conjecture ἐν δύᾳ pour écrire εὔπομπος σὺ γενοῦ <μοι>; de sorte que εἰ δύναιο des manuscrits a disparu (Nauck εἰ δύνᾳ), remplacé seulement par σύ; c'est difficile à admettre. L'analyse métrique des parties lyriques, à la fin du volume, est due à M. Herkenrath; elle est plus claire et surtout plus pratique que ne sont d'ordinaire les tableaux de ce genre, car elle ne consiste pas seulement en lignes de longues et de brèves accompagnées ou non du nom des vers, mais elle reproduit le texte en entier sous le schéma métrique; on a donc en même temps sous les yeux le texte et la mesure.

La onzième édition du *Philoctète* est à peu de chose près la reproduction de la précédente; M. Radermacher y a conservé son introduction sans changement, et le texte n'a subi que de peu importantes

modifications. L'une des plus saillantes est la mise entre crochets du v. 222, difficile à admettre tel qu'il est donné par les manuscrits, surtout après κἀκ ποίας πάτρας du v. 220 ; l'athétèse me semble toutefois hasardée, bien qu'aucune des corrections proposées pour l'un ou l'autre des deux vers ne soit pleinement satisfaisante. 450 M. R. revient avec raison au texte des manuscrits ἀποστέλλουσ(ι) ; de même 835 à ἤδη (au lieu de la correction de van Herwerden εὔδει) avec une ponctuation due à Fr. Bücheler. 859 ἀλεής n'est pas tellement inexplicable qu'il doive faire place à la facile correction ἀδεής Reiske. Le commentaire a été l'objet d'une révision soignée ; plusieurs notes sont ou nouvelles ou mieux rédigées (p. ex. v. 285, 450, 533, 674, 1327, etc.) ; on remarquera entre autres la note du v. 800, à propos du Λήμνιον πῦρ, où est rectifiée celle des précédentes éditions. V. 121 lire μνημονεύεις.

La révision de l'*Œdipe à Colone* de Nauck par M. Radermacher, nous retiendra un peu plus longtemps. Cette 9ᵉ édition constitue un progrès manifeste, quoique l'on puisse regretter que M. R. n'ait pas jugé à propos d'exposer par le détail la marche du drame et l'enchaînement des épisodes. Nauck, à qui l'éclaircissement du texte et le texte lui-même de Sophocle sont si redevables, avait cependant trop sacrifié à la critique conjecturale, et souvent n'hésitait pas à substituer une correction à des termes qui lui semblaient corrompus ou simplement suspects. M. R. revient à ce qui est, en réalité, le meilleur et le plus indispensable principe de l'ecdotique, et s'efforce avant tout de donner leur juste interprétation aux leçons traditionnelles, à chaque fois qu'elles ne sont pas démontrées mauvaises par un accroc à la grammaire, une impropriété de langage indiscutable ou une absurdité du sens. Il a donc résolument rejeté, dans un grand nombre de passages, les conjectures admises par Nauck dans son texte, et y a restitué les lectures fournies par les manuscrits, le plus souvent avec une excellente justification dans l'annotation explicative. Quelques exemples suffiront : 113 ἐξ ὁδοῦ πόδα (texte de Nauck ἐκποδὼν ὁδοῦ conj. de Keck), 309 ἐσθλός (ἔσθ' ὅς Nauck), 320 ἐστὶ δῆλον (ἔστ' ἀδελφόν v. Herwerden), 420 κλύουσα... φέρω (λέγουσα Blaydes... λέγω Nauck), 496 μὴ δύνασθαι (μήτε σώκειν Dindorf). Il est surprenant que Nauck ait admis cette correction que rien ne justifie, si ce n'est, je suppose, l'irrégularité μὴ δύνασθαι μήθ' ὁρᾶν, que conserve M. R. Mais ici une observation est nécessaire. M. R., pour laisser intacte cette construction insolite, s'appuie sur une remarque faite par v. Wilamowitz à propos d'un fragment du drame de Sophocle intitulé Ἀχαιῶν σύλλογος, où on lit v. 16-17 οὐ μήν... οὔτ' οὖν (*Berl. Klassikertexte* V 2, p. 65). Mais la note invoquée (avec les exemples cités, entre autres Soph. *Aj.* 428 οὔτοι... οὐδ', *Œd. Col.* 450 οὔτι... οὔτε) a une tout autre portée, et justifie l'anomalie οὐ pour οὔτε seulement dans le cas où la première négation est accompagnée d'une addition

comme τοι, τις, τι. Un texte comme μὴ δύνασθαι μήθ' ὁρᾶν est donc insuffisamment soutenu, et c'est avec raison que certains éditeurs, Jebb par exemple, corrigent μηδ' ὁρᾶν. Les vers 588, 654, 727, 937, 988, 1021, 1294, et d'autres, sont encore des exemples de passages où M. R. s'est avec raison écarté du texte de Nauck pour conserver la leçon des manuscrits. L'introduction est entièrement nouvelle; M. Radermacher y recherche les origines de la tradition ou plutôt de la double tradition suivie par Sophocle, et caractérise, trop brièvement peut-être, la manière dont le poète a conçu ses personnages. En somme, cet *Œdipe à Colone*, n'étaient les notes dont une grande partie est restée intacte, pourrait presque être considéré comme une édition nouvelle plutôt que comme le remaniement d'une édition antérieure.

On serait tenté de dire la même chose du *Philoctète* de Fr. Schubert, dont M. Hüter donne une troisième édition complètement refondue. L'introduction est la même que celle des autres pièces de Sophocle déjà revues par M. H.; considérablement développée, il n'y reste plus grand chose de ce que le premier éditeur avait écrit; j'ai eu l'occasion d'en parler à propos de l'édition d'*Œdipe Roi* (*Revue* du 27 mai 1907). La partie de l'introduction qui se rapporte spécialement au *Philoctète* renferme quelques détails intéressants. M. H. y fait une comparaison entre les pièces composées sur ce même sujet par les trois tragiques, d'après les renseignements fournis par Dion Chrysostome; il insiste avec raison sur l'unité dramatique des trois rôles d'Ulysse, du marchand et d'Héraklès, et donne une bonne explication de l'intervention finale du dieu. Quant au texte, ce n'est plus celui de Schubert ; il a même ceci de singulier, qu'il n'y subsiste plus rien des conjectures de Schubert lui-même, à l'exception d'une seule, 1383 ὠφελῶν φίλους au lieu de ὠφελούμενος; encore cette conjecture, que Schubert donnait comme lui étant personnelle (V. sa seconde édition, p. 56), avait-elle été déjà faite, si je ne me trompe, par Buttmann. Le texte de M. Hüter respecte généralement la tradition manuscrite, et diffère peu de Schneidewin-Nauck revu par Radermacher (10e éd.).

My.

---

Ferdinand Brunetière, **Études sur le XVIIIe siècle.** Paris, Hachette, 1911; in-16 de 296 pages.

Il faut savoir gré à M. Bédier d'avoir donné ses soins — dont c'est faire assez l'éloge que de les mentionner — à cette publication posthume de manuscrits de Brunetière ou d'articles qui n'avaient pas encore été recueillis. Un *Voltaire* interrompu en 1888; une revue bibliographique de publications diverses; un compte rendu étendu de la thèse de M. Roustan; une rédaction abrégée des huit leçons de 1905 sur *les origines de l'esprit encyclopédique* : ce contenu un

peu hétérogène trouve son lien dans un objet commun, le XVIII[e] siècle philosophique, et dans la personnalité de l'auteur. C'est même là, à vrai dire, l'intérêt principal de cette publication : elle permet de déterminer les « variations » de Brunetière, entre 1882 et 1906, à l'égard du grand siècle criticiste, et rien n'est intéressant comme d'opposer la cinquième leçon des *Origines* au *Voltaire* projeté pour les *Grands Écrivains français*; rien de curieux aussi comme de voir les mêmes matériaux documentaires reparaître sous la plume du polémiste, le « mot de Pascal » p. 4 et 50, l'apostrophe de Rousseau p. 126 et 218, le témoignage de Nicole p. 29 et 241, etc., comme si un fonds à peine renouvelé et modifié d'information se prêtait, à la manière du fameux « jeu de cartes » de Benjamin Constant, à des interprétations différentes. La vigueur dialectique — surtout dans les passages *pro domo* — le noble goût des idées générales « qui ne sont après tout que les faits eux-mêmes, dépouillés de ce qu'ils ont d'accidentel et de transitoire et ramenés à ce qu'ils ont d'essentiel et de permanent », nul ne s'étonnera de retrouver dans ce volume ces caractéristiques accoutumées de cet éloquent forceur de convictions.

F. BALDENSPERGER.

---

Albert CASSAGNE, **La vie politique de François de Chateaubriand**. I. Consulat, Empire, Première Restauration. Paris, Plon, 1911, in-8° de XV-483 pages.

« Parce qu'il avait tiré de tels feux d'artifice que les yeux en étaient éblouis, on n'a plus voulu voir en lui que l'ouvrier du verbe, et cela seul ! On lui a dénié tout droit à d'autres ambitions... » L'idée maîtresse de l'ouvrage de M. Cassagne se trouverait assez bien résumée en cette phrase, et sa préoccupation dominante dans celle-ci (à propos des « coups de théâtre de la fatalité comme il y en a tant dans les *Mémoire d'outre-tombe* ») : « On sait déjà qu'une des tâches essentielles de l'historien occupé de Chateaubriand est de *réduire* ces manifestations foudroyantes par des procédés d'analyse appropriés » Il s'agit donc, pour M. C., d'ordonner, d'expliquer, de scruter tout ce qui, dans la vie et les œuvres de Chateaubriand, a trait à l'action politique avouée ou secrète : cela paraissait épisodique et imprévu à des biographes qu'illusionnait le prestige de l'« enchanteur » littéraire ou du séducteur romantique; cela constitue au contraire, grâce à la trame serrée que fournit M. C., un ensemble singulièrement conséquent et presque homogène. Le second volume enlèvera aux grandes manifestations diplomatiques du Congrès de Vérone et de la guerre d'Espagne leur aspect de soudaineté et d'inattendu; dès ce premier tome, bien des démarches de l'émigré, de l'opposant, du voyageur, se trouvent conditionnées par l'arrière pensée du pouvoir, par de constantes visées politiques. Reste à savoir si vraiment, comme le veut M. C., le goût et la hantise de l'action, incontestables chez

René, s'accompagnaient et pouvaient se réclamer des facultés réelles de l'homme politique, persistance dans le dessein, netteté de perception pratique, subordination des moyens à la fin. Mais ce sera sans doute l'affaire du tome II de dégager les traits véritables de Chateaubriand « politicien », diplomate ou ministre : pour l'instant, rien de plus acceptable que le souvenir donné, à propos de ce cadet breton, de race dominatrice et de remuant caractère, à un La Rochefoucauld ou à un Retz. Rien de plus utile surtout, pour l'exacte intelligence de la fameuse mélancolie de René et pour la détermination de ses attitudes intellectuelles entre 1796 et 1814, que cet ingénieux coup de sonde donné en apparence *à côté* des points vifs de son énergie, mais qui touche en réalité bien des zones essentielles de sa nature. Même si M. C. devait surtout démontrer — comme on ne peut se défendre d'en avoir l'impression — que les aptitudes politiques du grand vicomte étaient plus propres à la « fronde », à la chouannerie, à la lutte des partisans qu'à des entreprises de grand style et de hautes vues, il aurait le mérite d'avoir ainsi, par le simple jeu de la chronologie et par une érudition étendue [1] maniée avec aisance, débrouillé nombre de petits et grands problèmes de biographie et de critique. Rien sur les états de Bretagne, et c'est dommage. La *Conquête de Rome*, la première partie de l'ouvrage, en est aussi la plus importante, puisqu'en dehors des prémisses qu'y pose Chateaubriand pour toute la suite de sa carrière, il s'agit là de l'alliance peu à peu conclue, dans l'histoire des idées, entre le trône et l'autel. M. C. adopte les conjectures ou les démonstrations que j'ai pu donner moi-même, au sujet des milieux émigrés qu'a traversés à Londres l'auteur de l'*Essai* : j'attendais cependant un rappel — et peut-être un examen — des curiosités que ce disciple initial de Rousseau a visiblement accordées à la propagande libertaire des Holcroft et des Tooke

1. Il eût été plus commode de citer M. Le Braz dans *Au pays d'exil de Chateaubriand* (Paris, 1909) et mon article dans les *Études d'histoire littéraire* (2e série, Paris, 1910). M. Hazard a publié le *Journal de Ginguené* (Paris, 1910), intéressant pour l'affaire de la fusion *Mercure-Décade*, M. Latreille un *Chateaubriand* (Paris, 1905) avec des renseignements sur l'accueil que trouva à Lyon, en 1803, le secrétaire de l'ambassade de France à Rome. M. Haas a vérifié dans les registres du Discretorio le fait que Chateaubriand était muni à Jérusalem d'une recommandation de l'ambassade de Constantinople (*Zs. für franz. Sprache u. Lit.*, 1904, t. XXVII, p. 212). Un détail assez peu connu, et qui a peut-être quelque importance au sujet de la vie matérielle de l'écrivain, c'est sa participation à une revue qui s'appelle le *Spectateur français au* XIX*e siècle* (1805) et qui redonne ses articles du *Mercure*. Les « parts » qui lui reviendront lors de la fusion (je puis faire voir les pièces à M. C.) sont malgré tout d'un chiffre rassurant. Au premier rang des compatriotes qui trouvèrent de mauvais goût la féroce précipitation du *Buonaparte*, mettre Senancour. Est-il fort exact de dire (p. 37) que « personne n'a relevé le ton dégagé, délibéré et moqueur qu'il prend avec Peltier? » C'est bien à *Mademoiselle* de Krüdener, la belle-fille de l'auteur de *Valérie*, qu'est adressé le paquet de Schwerin (p. 127); sa belle-mère est à Paris à ce moment. Lezay (p. 161) est chargé d'affaires auprès du prince-évêque de Salzbourg.

(p. 12); je n'irais pas aussi que lui dans l'interprétation « pratique » de l'*Essai*, examen rétrospectif des fatalités révolutionnaires comme l'Émigration en suscitait de tous côtés : « prophétie du passé » plus encore qu'horoscope et prévision de l'avenir possible (p. 15 et 19). Sur Fontanes à Londres, il faut noter (p. 27 et 28) qu'il n'y vient qu'après un long arrêt à Hambourg, et qu'il n'y est pas encore en 1797, et aussi qu'il a fait paraître, quinze jours avant fructidor, sa lettre à Bonaparte dans le *Mémorial* : il n'est guère possible qu'on l'ait accueilli parmi les *monarchiens* sincères, et sa haine déclarée de tout philosophisme devait le faire tenir en suspicion dans le groupe de Montlosier. Il n'eût pas été indifférent, enfin, de rappeler qu'un *Mercure de France*, reconstitué à Londres en 1800, avait précédé l'entreprise restauratrice de Fontanes, avec un programme identique.

Pour le détail des pages que M. C. intitule *attente et démarches*, il est probable que les indiscrétions de l'histoire feront encore apparaître mainte impatience de Chateaubriand : je signalerai, dans cet ordre d'idées, une information de Paris, 25 février 1803, que reproduit l'*Abeille du Nord* du 11 mars, et suivant laquelle M. de Chateau Briand (*sic*), se présente à la deuxième classe de l'Institut, entre Maret et Ferrand [1]. C'est aussi le moment où l'inquiétant Fiévée déploie le plus d'activité, et tout est possible avec des intermédiaires comme celui-là entre le pouvoir et les intellectuels. Quant à la fameuse ambassade romaine de 1803-1804, M. C. me semble avoir parfaitement dégagé ce qu'il y avait de profondément incompatible entre les desseins consulaires et la « politique d'émigré » à laquelle revient toujours l'auxiliaire de Fesch, tantôt par boutade spontanée et tantôt par calcul.

L'*opposition à l'Empire*, la deuxième partie de l'ouvrage, commente à sa manière le jugement si caractéristique d'Albert de Broglie sur cette phase de sa vie politique : « Il est avéré que M. de Chateaubriand fit tout ce qu'il put pour irriter Bonaparte, et que Bonaparte s'irrita très peu... Il avait rendu à l'empereur un des services qu'on n'oublie pas, en détachant les esprits de l'idéal de 89... » L'auteur des *Martyrs* bénéficie d'une situation privilégiée dans l'opposition, et les passes d'armes entre le « tyran » et le « paladin » ont souvent l'air de s'engager avec des fleurets mouchetés, lorsqu'on les compare aux exils, aux perquisitions, aux interdictions de séjour dont souffrent d'autres adversaires : l'influence protectrice de Fontanes, qui joue dans ce livre un rôle si important et si déplaisant, aurait-elle vraiment suffi à lénifier les choses ? Quoi qu'il en soit, rien n'est plus divertissant à suivre que les épisodes de cette *guerilla* ; et s'il

---

1. Sa réception à l'Académie de Lyon, trois jours avant la fameuse procession de la Fête-Dieu, pourrait être une sorte de riposte à quelque fin de non-recevoir parisienne.

reste encore bien des points incertains ou mystérieux — les finances de Chateaubriand sont du nombre, — l'essentiel de ces cabales, de ces attaques parfois réticentes et de ces adhésions souvent superficielles, qui remplaçaient la vie publique sous l'Empire, se trouve débrouillé. La dernière partie, l'*ascension au pouvoir*, fait émerger enfin, avec la théorie de la légitimité et de la Sainte-Alliance, un Chateaubriand soucieux de mettre dans sa vie politique « cette unité toujours si rare à toute époque, plus rare encore peut-être à celle-ci ». Plus de précision, et une étude plus approfondie des éléments mystiques et chiliastiques de 1814 et de 1815, ne nuirait pas à la détermination du légitimisme de Chateaubriand à cette date, et Mme de Krudener, « un certain Jung Stilling » et l'entourage d'Alexandre sont évoqués un peu bien rapidement : mais le moyen de se reconnaître dans l'extraordinaire conflit de sentiments et d'idées, de programmes et d'arrière-pensées, qui marque ces temps extraordinaires ! Les attitudes apparentes et les témoignages écrits sont tout ce qu'on en peut saisir, et il est bien délicat d'aller au-delà.

Il va de soi que, d'une étude serrée comme celle-ci [1], Chateaubriand ne sort pas précisément grandi. « Le Bayard qu'on nous montre quelquefois », en tout cas, ne résiste pas à cette patiente investigation, et l'on sent plus vivement le besoin d'une nouvelle édition critique des *Mémoires d'outre-tombe*. Mais M. C. a raison de ne pas triompher trop cruellement des contradictions et des réticences qu'il lui faut bien signaler à travers l'ordinaire infatuation du grand homme ; il réserve ses malices et ses sévérités pour Fontanes, car il sait bien que la grandeur de Chateaubriand est autre part, et que cet incomparable artiste tirait d'ailleurs son prestige, et qu'une partie de son charme lui vient justement de ces singularités de caractère et d'esprit qui lui mettaient au cœur la nostalgie du pouvoir sans l'armer suffisamment pour un rôle qu'il n'a guère cessé de convoiter.

F. Baldensperger.

---

**Sœren Kierkegaards Papirer, udgivne** af P. A. Heiberg og V. Kuhr. III. In-8° xxv-331 pp. Copenhague, Gyldendal, 1911.

Ce troisième volume des « Papiers de Kierkegaard » s'étend du 2 juin 1840 au 20 novembre 1842. La première partie, A, contient 1° son journal du 4 juillet au 10 août 1840 et 2° les notes d'un voyage dans le Jutland du 19 juillet au 6 août 1840. Ce sont, à côté de réflexions philosophiques, d'amusantes remarques sur les petites villes qu'il traverse. Enfin 3° son journal de janvier 1841 au 20 novembre 1842. N'est-ce pas lui-même cet humoriste qu'il nous dit voyageant à la recherche des éléments d'une théodicée et cherchant

1. Écrire Lafon, p. 111 ; 1803, p. 123 ; *inédite* p. 130 ; 1805 p. 222, l. 4.

à voir le plus de choses possible afin de prouver que tout n'est qu'« illusion » ? Dans toutes ces pages les plus exquises visions poétiques alternent avec les gémissements de la souffrance et les plaintes d'un amour insatisfait, le tout entremêlé de remarques originales ou piquantes, comme celle-ci, par exemple : que plus un corps est développé organiquement, plus la décomposition en est putride : l'herbe qui se dessèche répand un parfum ; l'animal qui pourrit, pue, l'homme surtout, et l'homme plus que la femme. Cela prouverait-il qu'il lui est supérieur ? La seconde partie, B, donne un article inédit sur Andersen, des notes sur « L'ironie » et sur son ouvrage « Enten-Eller », celles-ci éclairent, de singulière façon, des idées sur l'amour et le mariage : rien ne gâte un homme comme d'être amoureux, dit-il, et, d'autre part, l'amour de la femme n'est que faiblesse, l'homme seul sait aimer. Quel pessimisme intense et quel découragement dans cet aveu : « Je trompe l'homme qui vient à moi pour chercher une explication de la vie. Je ne suis bon qu'à converser avec les fous et à leur tendre la main pour les faire danser » et : Mon âme est si lourde que plus une pensée n'est capable de la soutenir, plus un coup d'aile de l'enlever dans l'éther »' Dans la troisième partie, ce sont, pêle-mêle, des essais, des ébauches, des plans, des extraits de lecture, avec, en appendice, un tableau des sources, la description des manuscrits et une critique des textes.

Ainsi se trouve terminée cette pieuse publication dont les fidèles du célèbre philosophe danois ne peuvent qu'être reconnaissants aux éditeurs aussi patients que bien avertis.

Léon Pineau.

---

F. Dutacq, **Histoire politique de Lyon pendant la Révolution de 1848 (25 février-15 juillet).** Paris, Cornély, 1910, in-8°, 458 p. (plan), 10 fr.

L'histoire de la révolution de février à Paris commence à être bien connue. Mais on sait peu de chose sur le mouvement révolutionnaire en province. M. D. a donc été bien inspiré en étudiant cette période de l'histoire lyonnaise. A vrai dire, les événements qui se sont produits à Lyon du 25 février au 15 juillet 1848 n'ont rien de particulièrement dramatique ni même de bien original. La grande ville qui avait en 1831 et 1834 pris l'initiative du soulèvement républicain, et qui fit de même en 1870, accepta en 1848 la révolution parisienne et en suivit régulièrement les vicissitudes. Toutefois, les conditions économiques spéciales à l'agglomération lyonnaise donnèrent un rôle prépondérant aux ouvriers en soie de la Croix-Rousse et des faubourgs industriels. M. D. montre bien la situation malheureuse de ces ouvriers mécontents de salaires trop faibles et de la concurrence faite au travail libre par les orphelinats et les ouvroirs religieux. Dans son récit minutieux et documenté, on trouvera de nombreux détails

intéressants sur les chefs du parti révolutionnaire, sur le fameux corps des *Voraces*, qui paraît être formé au début des Compagnons du Devoir ou *Devoirants*, organisés en secret et affiliés sans doute à la Maçonnerie (M. D. n'a peut-être pas suffisamment insisté sur ce dernier point).

Les Voraces et leurs partisans commirent beaucoup d'actes répréhensibles; il y eut des incendies, des pillages; on séquestra un magistrat du parquet, mais il n'y eut pas de sang versé. M. D., dont le récit est remarquablement impartial (bien qu'il attribue un peu trop volontiers et sans preuves suffisantes à des malfaiteurs de profession les vols constatés après l'émeute), se demande pourquoi Lyon échappa aux massacres qui souillèrent la révolution dans d'autres grandes villes. Selon lui, le fait doit être attribué à la fois à la modération des ouvriers lyonnais et à l'inertie complète des autorités, qui abdiquèrent tout pouvoir entre les mains des Voraces et de leurs chefs. Ni les conseils élus, ni les commissaires du gouvernement, Emmanuel Arago et Martin Bernard, ne firent le moindre effort pour empêcher les émeutes. Les généraux mêmes laissaient faire, au point que M. D. a pu se demander si leur inaction n'était pas préméditée. Quoi qu'il en soit, du jour où l'insurrection de juin eût été écrasée à Paris, la réaction se fit sentir à Lyon. Un avocat général énergique, Loyson, qui montait à cheval et marchait à la tête des troupes, enleva leurs canons aux ouvriers de la Croix-Rousse et fit commencer des poursuites. Il n'y eut pas de résistance, et cela surprend un peu. On se demande — et sans doute M. D. aurait-il pu examiner cela d'un peu plus près — si la résolution et la disparition des ateliers congréganistes n'avaient pas amené une certaine hausse des salaires, qui expliquerait le calme des ouvriers.

Le livre de M. D. est fait avec infiniment de conscience et représente un travail très considérable. Il dénote une connaissance approfondie de l'histoire locale et générale. Il sera fort utile. Il faut en remercier l'auteur et souhaiter que son exemple soit suivi. Regrettons seulement quelques défaillances de style [1], aisées à corriger pour le prochain tirage.

R. G.

---

Fr. Engels. **Philosophie, économie politique, socialisme** (Contre Eugène Dühring), trad. sur la 6e éd. allemande par Edmond Laskine, 1 vol. in-8°. Giard et Brière éd. 1911.

Il faut savoir gré à M. Edmond Laskine d'avoir publié une traduction complète de l'ouvrage d'Engels (Dühring's Umwälzung der

1. *Intenter* une demande (p. 71); adhérer uniquement à la conception matérialiste (p. 52); des mesures *prohibitrices* (p. 54); rester *sur* l'expectative (p. 387); des hommes *frustes* (p. 110); se cacher *derrière un mystère* (p. 385); des concessions *qualifiées excessives* (p. 391), etc.

Wissenschaft), qui, paru fragmentairement en France et largement répandu sous le titre de « Socialisme utopique et socialisme scientifique » a eu sur le développement du collectivisme français une si grande influence. Au vrai cette influence a été d'autant plus profonde que le titre même de l'extrait fournissait aux propagateurs du nouveau socialisme un point de départ simpliste et séduisant, et que les chapitres publiés leur procuraient, sous une forme attrayante, des formules toutes faites. Je ne crois pas que l'ouvrage donné intégralement eût produit une impression aussi considérable. La polémique y tient une place excessive, et elle est d'une virulence qui étonne tout d'abord le lecteur français non habitué au ton des controverses allemandes ; qui le surprend encore plus quand il a lu dans l'*Introduction* de M. Laskine les renseignements que celui-ci donne sur Dühring, sa vie et son œuvre : mais Dühring avait osé se séparer de Marx et de son école et bien que sincèrement socialiste et socialiste de valeur, et de plus frappé jeune encore de cécité, l'école, avide d'unité, ne le lui a pas pardonné. « Chaque Prussien a son gendarme dans son cœur » a dit je ne sais quel écrivain allemand : même les marxistes l'y ont gardé, et le livre d'Engels le fait bien voir.

La partie « d'exposition » qui a tout d'abord été connue en France, a été goûtée pour sa clarté logique apparente, et la netteté tranchante des conclusions qu'elle apportait comme résumé de la doctrine de Marx : mais au fond elle est d'un superficiel extraordinaire. La thèse historique sur laquelle elle s'appuie dans la dernière édition est un véritable enfantillage d'affirmations gratuites. Ayant construit un roman social dans le passé, Engels en construit par déduction un autre dans l'avenir : mais là, après avoir critiqué les projets de Dühring, il ne peut rien préciser, parce qu'il sent que tout terrain d'application pratique lui échappe. Après avoir lu l'*Anti-Dühring* qui, il ne faut pas l'oublier, est dû à une véritable collaboration de Marx et d'Engels (1878), on ne peut guère être surpris de la décadence profonde où est tombé le marxisme ; un ancien marxiste italien M. Benedetto, Croce, a même récemment osé dire qu'il était mort [1].

Eugène D'EICHTHAL.

---

PÉLADAN. **L'Art idéaliste et mystique ; précédé de la réfutation esthétique de Taine.** Paris, Sansot, in-16 de 338 pages.

Réimpression des pages qui servirent de programme éclatant, et un peu ésotérique, au premier Salon de la Rose-Croix : depuis 1894, la partie purement combative de ce manifeste ne laisse pas d'avoir pris quelque chose d'assez désuet, et ceux qui côtoyèrent M. Péladan à Bayreuth, vers ces années là, ne pourront s'empêcher d'établir dans

1. Voir dans la *Correspondance de l'Union pour la Vérité* (1er oct. 1911) le curieux article : *la mort du socialisme*.

leur pensée de plaisants synchronismes. Mais il reste, dans cette protestation d'un artiste fervent contre les doctrines critiques ou esthétiques qui ne voient dans l'art qu'une manière d'*épiphénomène* social, une perception fort vive des conditions secrètes de la beauté : la « réfutation esthétique de Taine », qui est mise en tête du livre et constitue un premier programme négatif, accentue encore l'intention polémique. Il y a de l'injustice à méconnaître le souci des grands ensembles fortement liés qui inspirait Taine et lui faisait prendre, de de la manière la plus heureuse souvent à l'origine, le contrepied des creuses idéalités de l'éclectisme ; plusieurs des définitions violemment arrachées à leur contexte perdent leur vraie signification (p. 17 les dépendances mutuelles ; p. 18 le lion ; p. 20 Faust, etc.). A ce qu'il appelle ingénieusement la « climatologie des œuvres », M. Péladan oppose une « disposition créatrice » qui défie les modalités de race et de zone », un « état esthétique » qui chez l'homme de génie « épouse ou répudie l'aspiration d'une époque ». Dépouillée d'un certain hiératisme trop aisément « hermétique » et d'un ton doctrinal à rebours, la théorie de M. P. reste un correctif passionné, mais utile, aux thèses issues de la préoccupation uniquement sociologique.

F. BALDENSPERGER.

---

Franz SÖHNS, **Wort und Sinn,** Begriffswandlungen in der deutschen Sprache. Leipzig, Berlin, Teubner, 1911, Pet. in-8°, IV-160 pp., cart. 2 m.

On se demande quel motif a pu déterminer M. Söhns, que d'autres publications ont fait avantageusement connaître, à écrire ce livre. Après les nombreux dictionnaires et traités où sont exposés les résultats des recherches sémantiques récentes, il pouvait paraître utile ou de se livrer à de nouvelles investigations, ou de classer les observations connues suivant un ordre logique et qui soumettrait à des lois fixes des changements tenus pour arbitraires. M. Söhns n'a pas fait cela. Il réfute au hasard de la rencontre des choses et des explications données par autrui, se contentant le plus souvent de fournir des exemples, qu'il a aisément trouvés dans les dictionnaires. Il n'est pas toujours heureux lorsque — de temps à autre — il abandonne l'appui tutélaire des spécialistes. Ainsi le rapport qu'il établit entre *schûften* « galoper » et *schuften* « travailler d'arrache-pied » (p. 67) n'est pas convaincant. Quelques négligences de composition déparent l'ouvrage [1].

Ce petit livre ne satisfera qu'une catégorie de lecteurs, les « gens

---

1. Lire *il y a*, p. 72, et renvoyer à une édition définie.

1. Les divers articles ne sont pas séparés de façon apparente ; deux lignes du texte de la p. 24 se trouvent au-dessous des notes ; à l'index les chiffres ne sont pas toujours exacts.

du monde », que séduit l'exposition aisée, vivante, humoristique et que rebute la substantielle sobriété des dictionnaires.

F. PIQUET.

---

**Humanistisches Studienheft eines Nürnberger Scholaren aus Pavia (1460).** Von Ludwig BERTALOT. Berlin, Weidmann, 1910, 110 p., in-8°. Prix : 3 Mk.

M. Bertalot donne d'abord plusieurs exemples qui prouvent l'origine italienne de l'humanisme allemand. Il concentre ensuite son attention sur le manuscrit qui est l'objet de cette brochure, Cod. Buder q. 105, de l'université de Iéna. Ce manuscrit est l'œuvre de divers copistes, tous du xv[e] s., il a été écrit sur du papier dont les filigranes indiquent la provenance italienne. Le possesseur primitif du volume, et celui qui l'a écrit en partie, est Laurent Schaller, étudiant en Italie de 1448 à 1451, employé ensuite par divers princes allemands comme magistrat et diplomate, mort à Nuremberg en 1497. Les pièces que contient le manuscrit sont énumérées par M. B. qui renvoie, le cas échéant, aux éditions ou les publie entièrement. On y trouvera vingt et une lettres inédites d'Antonio Artesano, écrites pendant qu'il enseignait à Pavie (1434-1436), vingt-huit lettres de Guarino, douze d'Isota Nogarola, des lettres de Pirckheymer, un certain nombre de poèmes du moyen âge. M. Bertalot a eu la main heureuse. Sa brochure mérite d'être étudiée par les historiens de l'humanisme.

H. W.

---

LETTRE DE M. LUGINBÜHL.

Dans le numéro 42 (21 oct. 1911) de la Revue critique M. Pfister s'occupe de ma publication *Nicolai de preliis et occasu ducis Burgundie histhoria.* En le remerciant de ce qu'il ait bien voulu se charger de cette tâche, il me permettra de corriger quelques erreurs qui se sont glissées dans sa critique. Ce n'est malheureusement que ces derniers jours qu'on a appelé mon attention sur son article.

M. Pf. me reproche de n'avoir pas assez consulté les sources lorraines et les travaux de sa région, de n'avoir pas même ouvert ni la Chronique de Lorraine, ni la Nancéide. Puisque le récit de Nicolai est en général exact, comme M. Pf. le reconnaît aussi, il n'était pas nécessaire de mentionner toute la littérature historique qui traite de ce grand événement; il suffisait de me restreindre aux points problématiques et litigieux et de renvoyer en outre le lecteur pour de plus amples renseignements à Molinier. Les sources de l'histoire de France, vol. V n° 5187-5200, à Mone, etc. Si je n'ai pas cité la Chronique de Lorraine — chronique d'une grande importance — c'est parce que H. Witte, l'infatigable historien alsacien, l'a déjà épuisée dans tous les points de l'histoire de Lorraine qui pourraient devenir pour moi des sujets de question. Si je ne fais pas mention de la Nancéide, c'est parce que je m'appuie sur une de ses sources, c'est-à-dire sur la Chronique ou le Dialogue de Lud et Chrétien. M. Pf. dit que j'ignore tout ce qui a été écrit à Nancy même; il ne semble pas avoir vu que je m'en rapporte à MM. Stouff et Nerlinger, deux savants à qui nous devons plusieurs admirables ouvrages bien fondés sur le sujet en question et qui ne sont point du tout des étrangers à Nancy, ni dans les Annales qui y paraissent. Je parle de la Chronique de Lud et Chrétien comme d'une Chronique contemporaine; car elle a été terminée en 1498 par

deux hommes, secrétaires du roi René II, qui étaient témoins oculaires des grands événements de 1473-1477. Je ne comprends pas que M. Pf. puisse prétendre que je traite cette chronique de Lud et Chrétien, imprimée en 1844, d'incunable; tout homme lettré ne sait-il pas que seuls les livres imprimés avant 1500 méritent ce nom? Quant à la gravure représentant le siège de Nancy, je remercie M. Pf. de ce qu'il nous apprend qu'elle a été empruntée à la Nancéide, composée par Pierre de Blarru et publiée en 1518. Malheureusement Cayon qui a fait connaître la Chronique de Lud et Chrétien en 1844, ne s'explique pas; c'est pourquoi tout lecteur croit qu'elle appartient à la dite Chronique.

M. Pf. écrit que l'auteur Nicolai n'a donné que son prénom. Ce n'est pas ce que je dis dans l'édition, puisque nous ne savons pas si Nicolai est prénom ou nom de famille. M. Pf. dit aussi que Nicolai était Alsacien; ce n'est non plus sûr; j'écris « wahrscheinlich Elsässer ». Au sommaire nous trouvons cette indication « Le poème de Nicolas »; il s'agit de la prose et non de la poésie.

Bâle, décembre 1911.

R. Luginbühl.

---

Réponse de M. Ch. Pfister.

M. Luginbühl tentera en vain de faire croire aux lecteurs de la *Revue critique* que nous sommes bien méchant. Nous avons dit dans notre article qu'il ne connaissait pas la *Chronique de Lorraine* : il nous répond qu'il avait lu le nom de cette chronique dans les notes de Witte. Nous avons dit aussi qu'il ignorait l'origine d'une estampe reproduite par lui; il convient de cette méprise; mais comment a-t-il pu se figurer que cette estampe appartenait à une chronique imprimée pour la première fois en 1844? Au demeurant, nous prenons la liberté de renvoyer M. L. au tome I de notre *Histoire de Nancy*, paru en 1902.

---

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 décembre 1911.* — M. Edouard Cuq, élu membre ordinaire, est introduit en séance.

M. Jullian annonce, d'après une lettre de M. Momméja, conservateur du Musée d'Agen, que l'on vient de découvrir, à Sos, les restes d'un oppidum indigène qui pourrait être celui des *Sotiates* (César, *De bello gall.*, III).

M. Henri Cordier donne lecture d'une lettre du Dr Legendre, datée de Ning-Youen et du 23 octobre. Parti de Mien-Ning le 21 septembre pour compléter ses explorations dans le Si-fan, le Dr Legendre avait réussi à pénétrer dans cette région interdite aux étrangers. Il remontait au Yunnan pour se rendre à Ta-li, et il avait envoyé M. Noiret pour photographier tous les monuments indiqués par M. Chavannes, mais ne savait pas s'il pourrait remplir toute sa mission. On sait que, peu après, le Dr Legendre et le lieutenant Dessirier étaient attaqués sur la route du Yunnan. Ils ne furent heureusement pas victimes de ce guet-apens dont la cause a été sans nul doute l'exploration de la région interdite.

M. Henri Omont, président, annonce la mort de M. Anatole Bailly, correspondant de l'Académie depuis 1889, dont il rappelle brièvement les travaux.

M. Holleaux, directeur de l'école française d'Athènes, fait une communication sur une inscription grecque récemment découverte à Délos et remontant probablement à l'an 165 a. C. C'est la traduction d'un senatus-consulte autorisant le prêtre de Sérapis à rouvrir le sanctuaire de sa divinité à Délos. — MM. Perrot, Alfred Croiset, Bouché-Leclercq, Foucart, Paul Girard, Havet, Clermont-Ganneau, Jullian, présentent diverses observations.

L'Académie a nommé correspondant étranger M. Kenyon, l'helléniste anglais qui dirige le Musée Britannique.

Léon Dorez.

*L'imprimeur-gérant* : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 27 Quarante-cinquième année. 8 juillet 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Bulletin hispanique**, 1911, n° 2 : P. PARIS, L'archéologie en Espagne et en Portugal (suite et fin). — G. CIROT, La Chronique léonaise. — P. DUHEM, Dominique Soto et la scolastique parisienne. — L. MICHELI, Inventaire de la Collection Edouard Favre. — G. LE GENTIL, Remarques sur le style de la Estafeta romántica. — Variétés : « El Magances » (E. Mérimée). — Une lettre de l'historien D. Carlos Coloma (A. Morel-Fatio. — Universités et enseignement : Les langues méridionales à la Chambre des députés (E. Mérimée. — Diplôme d'études supérieures (G. C.). — Institut français en Espagne. — Bibliographie : Crónica general de España por FRAY GARCIA DE EUGUY, Transcripción hecha por G. EYZAGUIERRE ROUSE (G. Cirot). — FRANCISCO DE HOLLANDA, PORTUGAIS, Quatre dialogues mis en français par Léo ROUANET. — Rapport sur une mission scientifique aux archives d'Autriche et d'Espagne par G. CONSTANT (A. Morel-Fatio). — Adalbert HÆMEL, Der Cid im Spanischen Drama des XVI und XVII Jahrhunderts (E. Mérimée). — BALTASAR, Gracián, El Héroe, réimpresión..., por Adolphe COSTER (A. Morel-Fatio). — CALDERONS ausgewählte Werke..., von Dr WOLFGANG VON WURZBACH (A. Morel-Fatio). — Armando PALACIO VALDÉS, Papeles del Doctor Angélico. — Revue des revues. — Chronique : (Piñeyro, Desdevises du Dezert). — Gravures. — Planches : V-VI Manuscrit A 189 de la R. Academia de la Historia. — VII Manuscrit G 1 de la même Académie.

**Correspondance historique et archéologique**, paraissant tous les trois mois, dirigée par Ed. MAREUSE et Jean RABUTAUX. (Paris, Champion), n° 1, janvier-février-mars 1911 : Projet de loi relatif à la conservation des monuments et objets ayant un intérêt historique ou artistique. — G. TORTAT, Extrait des Mémoires d'Antoine Tortat (suite). — M. LACOMBE, La vie conjugale au XVIe siècle. — Pierre CHAMPION, Un inventaire des papiers de Charles d'Orléans. — Chronique. — Renseignements.

**Revue germanique**, n° 3, mai-juin : R. MICHAUD, L'art de Henry James. — J. DRESCH, Frédéric Spielhagen et l'idéal classique du roman allemand. — Notes et documents : I. KONT, Shakspeare en Hongrie; G. BILLETER, A propos d'une découverte ; G. AYNARD, Notes inédites de Coleridge. — Revue annuelle : J. LHONEUX, Le mouvement littéraire hollandais en 1910 ; — A. KOSZUL, Le roman anglais. — Comptes-rendus critiques ; Bulletin ; Bibliographie ; Revue des revues.

**Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie**, nos 1 et 2 : TRETIAK, John Harington, epigrammatiste de la cour du temps de la reine Elisabeth (1561-1612). — POREBOWICZ, Postille au vers de Dante « Quei due de seggon lassù più felici » (Par. XXXII, 118). — SINKO, Un Anti-Lucrèce polonais. — TOKARZ, Varsovie à la veille des événements du 17 avril 1794. — BRÜCKNER, Contributions à l'hist. de la langue polonaise, II.

— N° 3 : COLLIJN, Rapport sur les livres polonais des Bibliothèques suédoises.

AMÉLINEAU (E.). La cosmogonie de Thalès et les doctrines de l'Égypte In-8. .... 1 fr. »

COURBY (F.). Sur la frise du Trésor de Cnide à Delphes. In-8, fig.... 1 fr. 50

CUMONT (Fr.) L'aigle funéraire des Syriens et l'apothéose des Empereurs In-8, illustré.... 2 fr. »

— A propos de l'aigle funéraire des Syriens. In-8.... 1 fr. »

DIMIER (L.). Les portraits peints de François 1er, essai d'iconographie méthodique. In-8.... 1 fr. »

DURRIEU (Paul). Les très belles heures de Notre-Dame du duc Jean de Berry. In-8, 6 planches.... 2 fr. 50

FORMIGÉ (J.). Deux hypothèses sur l'arc d'Orange. In-8.... 0 fr. 50

HINCKS (A). Le Kordax dans le culte de Dionysos. In-8, fig.... 0 fr. 75

JASTROW (M.). The « bearded » Venus. In-8.... 2 fr. »

MAITRE (Léon), L'église de Saint-Philbert-de-Grandlieu. In-8.... 1 fr. 25

MARQUET DE VASSELOT. Pour dater quelques émaux de Monvaerni. In-8. planches.... 1 fr. 25

MASSIGNON. Al Hallâj. Le phantasme crucifié des Docètes et Satan selon les Yézidis. In-8.... 1 fr. 50

MÉLY (F. de). Signatures de primitifs. Pierre Vischer ou Weitt Stoss. In-8.... 0 fr. 50

— L'Ecce Homo de Jean Hay. In-8, fig.... 1 fr. »

OLTRAMARE (P.). La religion des Sikhs. In-8.... 1 fr. 25

OULMONT (Ch.). Notes sur un tableau du Hausbuchmeister. In-8, 2 planches.... 1 fr. 50

PEET (T.-E.). Les origines du premier âge du fer en Italie. In-8.... 1 fr. 25

REINACH (A.-J). Bulletin annuel d'épigraphie grecque. Deuxième année. (1908-1909). In-8.... 2 fr. 50

— Divinités gauloises au serpent. In-8, fig. et planches 2 fr. »

REINACH (Salomon). L'enlèvement de Proserpine, par Léonard de Vinci. In-8, fig.... 1 fr. 50

— Jean VI Paléologue et Hubert Van Eyck. In-8, fig.... 1 fr. »

— Hamdi Bey. In-8, portrait.... 0 fr. 50

— Une amazone hétéenne. In-8, fig.... 0 fr. 60

L'homme au verre de vin (tableau du Louvre). In-8, fig. 1 fr. »

— Les odes de Salomon. In-8.... 1 fr. 25

— La tête magique des Templiers. In-8.... 1 fr. »

STOURDZA (Alexandre A.-C.). La Roumanie et les Roumains. In-18 1 fr. 50

— L'héroïsme des Roumains au Moyen Age et le caractère de leurs anciennes institutions. In-18.... 2 fr. »

TANNERY (Paul). Sur le spondiasme dans l'ancienne musique grecque. In-8.... 1 fr. »

VERCOUTRE (A.-T.). Coutumes puniques conservée en Tunisie et en Algérie. In-8.... 1 fr. »

VIOLLIER (D.). Essai sur les rites funéraires en Suisse, des origines à la conquête romaine. Etude sur les mœurs et les croyances des populations préhistoriques. In-8, illustré.... 3 fr. 50

WATTELIN (L.-Ch.). Contribution à l'étude des monuments primitifs des îles Baléares. In-8, fig.... 1 fr. 25

— Les Nuraghes de Sardaigne. In-8.... 1 fr. »

WELTER (G.). Notes de mythologie gallo-romaine. I. Le carnassier androphage, sur un relief funéraire à Arlon. In-8, fig.... 1 fr. 50

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ. — TOME VII.

# LES BIJOUX ET LES PIERRES GRAVÉES

Par A. DE RIDDER.

Première partie. — **Les bijoux**. Un volume in-4°, accompagné de 15 planches en héliogravure........................................ 40 fr.

*Volumes précédemment publiés :*

Tomes I, II, in-folio. — **Antiquités assyriennes**........................ 60 fr.

Tomes III, IV, V, in-4°. — **Les Bronzes. — Les Marbres, les Vases peints, les Ivoires. — Antiquités chypriotes.** — Chaque volume.............. 40 fr.

Tome VI, in 4°. — **Les Terres cuites et les Verres**.................. 30 fr.

INVENTAIRE DES MOSAIQUES DE LA GAUDE ET DE L'AFRIQUE

Tome III. — **Afrique proconsulaire, Numidie, Mauritanie (Algérie)**, par F. de Pachtère. In-8°........................................ 4 fr.

# LES STATUES FUNÉRAIRES DANS L'ART GREC

Par Max COLLIGNON, de l'Institut.

Un beau volume in-4°, richement illustré et accompagné d'une planche en héliogravure........................................ 30 fr.

# NUMISMATIQUE CONSTANTINIENNE

Par Jules MAURICE

2 vol. gr. in-8°, illustrés et accompagnés de planches. Chaque volume. 25 fr.

TOME I, 652 pages et 23 planches. — Organisation et fonctionnement des ateliers monétaires au ive siècle. — Iconographie de vingt empereurs et impératrices des iiie et ive siècles. — Ateliers monétaires de Rome, Ostie, Aquilée, Carthage, Trèves, etc........................................ 25 fr.

TOME II. LES DYNASTIES JOVIENNE, HERCULÉENNE. LE CULTE SOLAIRE SOUS LA DYNASTIE DES SECONDS FLAVIENS. 750 pages, figures dans le texte et 17 planches. — Politique religieuse de Constantin le Grand. — Nouvelle théorie sur les marques monétaires et les signes chrétiens. — Description historique des émissions de dix ateliers........................ 25 fr.

# RECUEIL GÉNÉRAL DES MONNAIES GRECQUES D'ASIE MINEURE

Commencé par W. R. Waddington

Continué et achevé par E. Babelon et Th. Reinach

Fascicule III. NICÉE ET NICOMÉDIE. In-4°, 34 planches.............. 40 fr.

# LES GOW, OU CHASSEURS DU NIGER

Légendes songaï de la région de Tombouctou, publiées et traduites par Dupuis-Yakouba. Avec préface de M. Delafosse. In-8°, avec carte........... 15 fr.

# DOCUMENTS DE L'ASIE CENTRALE (Mission Pelliot)

I. Texte sanscrits de Touhen-Houang, par Sylvain Lévy. In-8....... 1 fr. 50

II. De l'alphabet sogdien, par Robert Gauthiot. In-8................ 1 fr. 50

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 28 Quarante-cinquième année. 15 juillet 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES

**Feuilles d'histoire**, n° 7, 1er juillet 1911 : Achille Biovès, Louvois et Navailles. — Paul Landrecy, D'Assas et Napoléon. — Albert Grun, Sergent et les massacres de septembre. — Arthur Chuquet, L'adjoint Bernazais. — Raymond Chincholle, Dans la prison de Vergniaud. — Général Bonaparte, Lettres de 1795, janvier-août. — Louis Bernard, Debelle et Gillet. — Jacques d'Aubrives, Le dénonciateur Harel. — André Raucroix, L'Université de Goettingue et le premier Consul. — François Lelorrain, Bonaparte, membre de l'Institut, touchait-il ses jetons de présence? — E. Cazalas, Le capitaine Klinger. — Maurice Cléret, La harangue de Doubrovna. — Max Dardenne, A Ochmiana, 6 décembre 1812. — René Maubert, L'ordre du 10 juin 1815. — Joseph Durieux, La décoration de Bourrienne. — Edmond Durouvray, Lettres de noblesse. — A. de Tarlé, Les généraux prussiens de 1831. — L.-G. Pélissier, Un jugement sur Louis-Philippe en avril 1848. — Eugène Welvert, Le scellé La Révellière-Lépeaux. — Mélanges : A. D.-D. : Accroissement des Archives Nationales en 1910. — Chronique : L'incendie d'Evreux. — Montaigne et l'art militaire. — Le Journal de Vuoerden. — Le cabinet de physique du roi à Passy. — Société d'histoire de Genève. — Marie-Caroline. — Waterloo. — Lettres de Confalonieri. — Lettres de Chateaubriand. — Pouyer-Quertier. — La Normandie. — L'armée nouvelle. — Les colonies allemandes. — Académies. — Ville de Paris. — Archives photographiques. — Napoléon en Alsace. — Angellier. — Greif. — Lyall. — Questions et réponses : Ochlocratie. — Ce petit audacieux. — Barère et Napoléon. — La belle et la bête. — Bernardin de Saint-Pierre à la Convention. — Les mémoires de Besenval. — Bonaparte en Turc. — La nourrice de la duchesse de Bourgogne. — David Bruce. — Quitter les chausses. — Corriger sa conduite, et non ses vers. — Mme Doublet. — Le plus galant des pédants et le plus pédant des galants. — Soyez plus heureux et moins célèbre. — Un mot de Hoche sur les juifs. — Deux Jeanne d'Arc. — Les lauriers de la défaite. — Mirabeau, maire de Paris. — Moncey et la politique. — Edouard Mounier. — Négocier tout haut. — Les statues du pont de la Concorde.

**Revue d'histoire littéraire de la France**, n° 2 : Max Egger, Maurice de Guérin, les origines de sa renommée littéraire. — Alexis Pitou, Les origines du mélodrame français à la fin du xviiie s. — Jean Giraud, Musset et trois romantiques allemands, Hoffmann, Jean-Paul, Henri Heine. — A. Counson, La critique d'Alceste. — P. Bonnefon, Une aventure de la jeunesse de La Harpe, l'affaire des couplets. — René Descharmes, Flaubert et ses éditeurs Michel Lévy et Georges Charpentier. — *Mélanges :* La Bruyère et sa famille (Urbain) ; Une lettre de Voltaire, Lamartine lecteur de Delille (Delaruelle) ; Une lettre de Bernardin de Saint-Pierre à Lakanal (Souriau) ; Silhouettes jansénistes et Propos de littérature, d'art et d'histoire au xviie s. (Griselle) ; Romantique (André Morier) ; Une source de la Maison du berger (Jouglard) ; Une lettre de La Fontaine. — *Comptes rendus* : Rocheblave, d'Aubigné (Gobin) ; Renouard, Ascensius (Delaruelle) ; Jugé, Peletier du Mans, Denisot du Mans (Plattard) ; Galland, L'affaire Sirven (Lanson) ; Hazard, La Révolution française et les lettres italiennes (Mornet) ; Maigron, Le romantisme et les mœurs (Marsan) ; Troubat, La salle à manger de Sainte-Beuve (Marsan) ; Baldensperger, Etudes d'histoire littéraire, II (Mornet) ; Lachèvre, Théophile, Disciples et successeurs de Théophile (P. B.). — Périodiques. — Livres nouveaux. — Chronique.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

# ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

## ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

**Paraissant cinq fois par an.**

DIRECTEUR : Albert MATHIEZ

**Quatrième année, n° 4 (Juillet-Septembre 1911).**

SOMMAIRE :

H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, IV

# LETTRES DE 1792

PUBLIÉES PAR

ARTHUR CHUQUET
MEMBRE DE L'INSTITUT



Paris, Champion. In-8°, 390 p........................ **3 fr. 50**

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 29 Quarante-cinquième année. 22 juillet 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Romania**, janvier : PHILIPON, L'ü latin dans le domaine franco-provençal. — A. THOMAS, Variétés bibliographiques. — P. MEYER, Notice du ms. Egerton 745 du Musée britannique (fin). — Mélanges : P. MEYER, fragments du comput de Philippe de Thaon ; Le dit du boudin. — G. BERTONI, Una poesia provenzale infrancesata. — A. JEANROY, Modèles profanes de chansons pieuses. — G. SCHOEPPERLE, Sur un vers de la Folie Tristan de Berne. — M. ROQUES, Anc. fr. jobreus. — F. RECHRAITZ, fenestre dans le roman de Rou. — E. FAVAL, Pour l'histoire de Berte au grand pied et de Marcoul et Salomon. — A. THOMAS, Deux documents inédits sur Pierre Bersuire; Saint-Martin Valmeroux. — Comptes-rendues : MEYER-LÜBKE, Roman. etym, Wörterbuch, I; BEHRENS, Beitr. zur franz, Wortgesch. und Grammatik ; ZENKER, Die Tristan Sage u. das persische Epos von Wis und Ramin; KELEMINA, Untersuch. zur Tristansage; BECK, La musique des troubadours ; JAERNSTROEM, Recueil de chansons pieuses du XIII[e] siècle ; FARAL, Mimes français du XIII[e] siècle; Acart de Hesdin, La Prise amoureuse, p. HOEPFFNER ; — Mort Artu, p. BRUCE (Weston et P. Meyer); WESTERBLAD, Baro et ses dérivés ; PASCU, Despre cimilituri, I; CARTOJAN, Alexandria in litteratura romanesca; RUSSO, Studii si critice.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 24 : MESSER, G. Simels, Hauptprobleme der Philosophie. — BRAIG, Der Modernismus und die Freiheit der Wissenschaft. — Detlev von Liliencrons Briefe an Hermann Friedrichs aus den Jahren 1885-1889. Mit Anmerk. von H. Friedrichs. — BRANDT, Die jüdischen Baptismen oder das religiöse Waschen und Baden im Judentum mit Einschluss des Judenchristentums. — Sancti Eusebii Hieronymi epistulae. P. I. Rec. Hilberg. — Das bulgarische Bildungswesen. Verfasst von W. Nikoltschoff. — L'Année philosophique, p. sous la direction de F. Pillon. 21[e] année. — PETERSEN, Greek diminutives in -ιον. — PRZYCHOCKI, Die Vatikanischen Handschriften der Briefe des heiligen Gregor von Nazianz. — SCHRÖDER, Ablautsstudien. — BEREND, Jean Pauls Ästhetik. — KOEPPEL, Deutsche Strömungen in der englischen Literatur. — EIMER, Die persönlichen Beziehungen zwischen Bryon und den Shelleys. — A. GAZIER, Les derniers jours de Blaise Pascal. — Cervantès. Coignet et Coupillé (Rinconcete y Cortadillo), nouv. trad. par Coster. — FETT, En islandsk Tegnebog fra Middelålderen. — ISTEL. Das Kunstwerk Richard Wagners. — KESLER, Isokrates und die panhellenische Idee. — Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX cur. C. Beccari. Vol. X. — PLATHNER, Behördenorganisation und Kriegskontributionen im Königreich Sachsen während des General-gouvernements von 1813 und 1814. — BÜHLER, Wald und Jagd zu Anfang des 16. Jahrh. s. und die Entstehung des Bauernkriegs. — GUTHE, Bibelatlas. — LAUFFER, Der volkstümliche Wohnbau im alten Frankfurt a. M. — Frhr. v. Mensi, Geschichte der direkten Steuern in Steiermark bis zum Regierungsantritte Maria Theresias. — NEUBURGER, Die Herabsetzung des Grundkapitals bei Aktiengesellschaften. — SCHREIBER, Kurie und Kloster im 12. Jahrhundert. — TITZE, Die Lehre vom Mifsverständnis. — NEUMEYER, Internationales Verwaltungsrecht, I. — BAAS, Mittelalterliche Gesundheitspflege im heutigen Baden.

— N° 25 : A. EICHLER, Die Bühne in der Blütezeit des englischen

Volksdramas. — Vehnert, Wissenschaft, Philosophie, Kunst und Religion. — Leidinger, Katalog der Wittelsbacher-Ausstellung im Fürstensaale der Kgl. Hof=und Staatsbibliothek. — Krebs, Der Logos als Heiland im ersten Jahrhundert. — Neue Fuldaer Bruchstücke der Weingartener Prophetenhandscrift, hgb. von C. Scherer. — Matthes, Aussichten und Aufgaben der evangelischen Landeskirche in der Gegenwart. — Bayet, L'idée de Bien. — Wolff, Francis Bacon und seine Quellen, I. — Kahn, Das volkstümliche Vortragswesen. — Wendel, Sozialpädagogische Essays. — Graf, Die arabischen Schriften des Theodor Abû Qurra, Bischofs von Harrân. — Graf, Die Philosophie und Gotteslehre des Jahjâ ibn 'Adi und späterer Autoren. — Luciani quae fertur Demosthenis laudatio. Rec. Albers. — Terenti, Hauton Timorumenos. Ed. by Ballentine. — A. M. Wagner, Das Drama Friedrich Hebbels. — Entgegnung, Antwort. — Cunliffe, A new Shakespearean Dictionary. — Bourget, Œuvres complètes. Romans t. VII. — Schlang und Ritter von Maurer, Das Freiburger Theater. — Grisebach, Der Garten. — Mayr, Die Linzer Handschrift des deutschen Vegez. — Greinacher, Die Anschauungen des Papstes Nikolaus I. über das Verhältnis von Staat und Kirche. — Hoff, Schleswig-Holsteinische Heimatsgeschichte. 1. — La Religion au Temps du Duc de Saint-Simon. Par Pilastre. — Witte, Die Reorganisation des preussischen Heeres durch Wilhelm I. — Möllenberg, Die Eroberung des Weltmarktes durch das mansfeldische Kupfer. — Die Anstaltsfürsorge in Deutschland. Hgb. von Münsterberg. — Planer, Recht und Richter in den innerösterreichischen Landen Steiermark, Kärnten und Krain. — Heck, Handelsrechts-Praktikum. — Koch, Eingemeindungsrecht und Polizeiverordnung.

— N° 26 : E. Bovet, Dante und Frankreich. — Steffens, Lateinische Paläographie. 2. Aufl.; Supplement zur 1. Auflage. Abt. II. — Deutsche Schrifttafeln des 9. bis 16. Jahrhunderts aus Handschriften der k. Hof. und Staatsbibliothek in München. Hgb. von E. Petzet und O. Glauning. I. Abt. — Das Evangelium Christi. Hgb. von C. Hilty. — Bardenhewer, Patrologie. 3. Aufl. — Heymans, Die Psychologie der Frauen. — Friedländer, Friedrich Nietzsche, eine intellektuelle Biographie. — Hilbert, Nietzches Herrenmoral und die Moral des Christentums. — Eckertz, Nietzsche als Künstler. — Landsberg, Didaktik des botanischen Unterrichts. — Lorey, Uber den Charakter der höheren Schulen unserer Zeit. — Moret, Rois et Dieux d'Egypte. — Calm, Lehrbuch der Sprechtechnik. — Four plays of Menander. Ed. by Capps. — Ganzenmüller, Die Elegie Nux und ihr Verfasser. — Wright, Grammar of the Gothic Language. — Zachrisson, A Contribution to the Study of Anglo-Norman Influence on English Place-Names. — Lauvrière, Alfred de Vigny. — Grupp, Kulturgeschichte des Mittelalters. II. Bd. 2. Bearb. — Das Judenbuch der Scheffstrafse zu Wien (1389-1420). Hgb. von A. Goldmann. — Hartung, Die Geschichte des fränkischen Kreises von 1521-1559. — K. Graf Vitzthum von Eckstädt, Die Hauptquartiere im Herbstfeldzuge 1813 auf dem deutschen Kriegsschauplatze. — Henke, Davout und die Festung Hamburg-Harburg 1813-1814. — Thomsen, Die Palästina-Literatur II. — S. von Berchtingen, Eine Orientreise. — Nistor, Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im XIV., XV. und XVI. Jahrhundert. — Hirschberg, Die Schutzobjekte der Verbrechen. — Hegler, Das Gemeindegerichtsverfahren in Baden und Württemberg.

H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, IV

# LETTRES DE 1792

PUBLIÉES PAR

ARTHUR CHUQUET
MEMBRE DE L'INSTITUT

Table des matières : Les doléances d'un maître de danse. — Haacke à Narbonne. — Démissions. — Deux poésies de Bürger. — Desperrières au 20 juin. — Napoléon Bonaparte au 20 juin. — Boppard et Mayence. — Mévolhon au ministre de la guerre. — Lajard. — Le 10 août. — La garde de Louis XVI. — Le bureau de surveillance de la Commune. — Le colonel Sicard. — Joséphine de Beauharnais et Luce de Montmorin. — Metzinger au député Couturier. — Lacombe Saint-Michel et ses collègues. — Arrêtés des commissaires de l'Assemblée législative à l'armée du Midi. — La loi du 24 août. — Louis-Philippe député de la Moselle à la Convention. — Grimoard général en chef de l'armée de Châlons. — Clémence à Servan. — Une réquisition autrichienne. — Collet à Servan. — Malpel à un ami. — Barrault à d'Hillerin. — Jeannet à Bonnescuelle de Surmont. — Roland à Servan. — Les commissaires de la Législative au camp de Châlons. — Duval et Massenbach. — Hugues Meunier à Montcheutin. — L'armée du duc de Bourbon. — Schoel à Servan. — Esterhazy à Spielmann. — Valmy. — Trois arrêtés de Lucchesini. — Les vaincus de Spire à Custine. — Duval à Merlin de Douai. — Champeaux à Custine. — Lettre de l'adjoint Jarry. — La garnison de Montmédy. — Möllendorff et son avis sur la campagne de 1792. — Le Magistrat et la Chambre Impériale de Wetzlar à Custine. — Dupuy à son père. — Les émigrés. — Les aventures du commissaire des guerres Dujard. — L'archiduc Charles à l'empereur François. — Parti pour la défense de la patrie ! — Custine et la prise de Mayence. — Graffart à Sevin. — Lacoste à Hoguer. — Le général La Harpe. — Les fédérés à Nancy, lettre du maire Duquesnoy. — Couturier à son père. — Vander Noot à Dumouriez. — Les Français à Francfort. — Les élèves de l'École d'artillerie de Châlons au président de la Convention. — Thouvenot à Pache. — Giffard à Rigolez. — Le 5e bataillon du Bas-Rhin à Custine. — Le Brun à Pache. — Lettre au prince de Nassau-Usingen. — Une lettre de Malet. — Doumerc à son frère. — Le club de Bischwiller à Custine. — Lettres de Berthier. — Pantin Wilder à son oncle Lafollye. — Custine à Pache. — Kerner à Reinhold.

Paris, Champion. In-8°, 390 p. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 30 Quarante-cinquième année. 29 juillet 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

## PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 17 juin : Richard Wagner, Lettres à des amies. — Paul Flat, L'Académie et la question des humanités. — E. Seillière, La correspondance de Nietzsche avec le musicien Koeselitz. — G.-C. Garay, La nationalité argentine. — J. Merl'ant, Originaux de Balzac, quelques médecins. — Roger Lévy, La statue escamotée. — Lucien Maury, Jeanne d'Arc. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Les physiocrates.

— 24 juin : Richard Wagner, Lettres à des amies. — G. de Coutouly, Souvenirs d'une mission diplomatique dans la Bulgarie du Sud. — XXX. L'Allemagne et la question marocaine. — E. Lémonon, La situation politique en Angleterre. — P. Gaultier, L'éveil de l'intelligence. — Jacques Lux, Divers.

— 4 juillet : Louis Barthou, Sur un manuscrit de Lamartine, Milly ou la Terre natale. — Joseph Bédier, L'Institut français des États-Unis. — Richard Wagner, Lettres à des amies. — H. Labroue, L'impérialisme japonais. — A. Joussain, Ed. Schuré et la renaissance de l'idéalisme romantique. — Lucien Maury, Deux romancières. — Jacques Lux, Divers.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 27 : Natorp, Zur platonischen Frage. — Spiegel, Joseph Ulbrich. — Tabeling, Kontrollbuch für Bibliothekare. — Künstlinger, Altjüdische Bibeldeutung. — Weiss, Der erste Korintherbrief. — Bünger, Die Neujahrsfeier in der Kirche. — Heidel, Περὶ φύσεως. — Cramaussel, Le premier éveil intellectuel de l'enfant. — Das Santisataka. Hgb. von Schönfeld. — Lambertz, Der Richter. Erzählung aus Alt-Japan. — Nelson, Die Hippokratische Schrift περὶ φυσῶν. — Slater, Stories from Ovid's Metamorphoses. — Friedli, Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums. 1. — Stifters Sämtliche Werke. 3. Bd. Hgb. von Hüller, Koblischke, Nadler. — The Englishman in Italy. Arranged by Wollaston. — The Englishman in Greece. By Sir Rennell Rodd. — A. Jeanroy, Giosuè Carducci l'homme et le poète. — Zottmann, Zur Kunst von Elias Greither dem Aelteren, seinen Söhnen und Mitarbeitern. — Head, Historia Numorum. New Edition. — Johannis Abbatis Victoriensis liber certarum historiarum. Ed. F. Schneider. Tome II. — Round, Peerage and pedigree. — Schneller, Der Brüssler Friede von 1516. — Louise Ulrike, die schwedische Schwester Friedrichs des Grossen. Ungedruckte Briefe, hgb. von Arnheim. 2. Bd. — Geschichte der Familie Henneberg (Braunschweig). — Gräbner, Methode der Ethnologie. — Frhr. v. Soden, Palästina und seine Geschichte. 3. Aufl. — Die Getreidehandelspolitik und Kriegsmagazinverwaltung Preussens 1740-1756. Von Naudé und Skalweit. — Zorn, Das Deutsche Reich und die internationale Schiedsgerichtsbarkeit. — Stern, Die Gefahrtragung. — Daude, Die Reichsgesetze über das Urheberrecht an Werken der Literatur und der Tonkunst und das Verlagsrecht vom 19. Juni 1901.

**Zeitschrift für katholische Theologie**, n° 2 : St. von Dunin-Borkowski, Die alten Christen u. ihre religiöse Mitwelt. — C.-A. Kneller, Römischkatholisch bei Cyprian. — I. Biederlack. Weiteres zur Frage von der sittlichen Erlaubtheit der Arbeiterausstände. — H. Bruders, M.-E. 16, 19 ; 18, 18, u. Jo. 20, 22-23 in Auslegung. — *Rezensionen*. — *Analekten*.

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ. — TOME VII.

# LES BIJOUX ET LES PIERRES GRAVÉES

Par A. DE RIDDER.

Première partie. — **Les bijoux**. Un volume in-4°, accompagné de 15 planches en héliogravure.................................................... 40 fr.

*Volumes précédemment publiés :*

Tomes I, II, in-folio. — **Antiquités assyriennes**........................ 60 fr.

Tomes III, IV, V, in-4°. — **Les Bronzes. — Les Marbres, les Vases peints, les Ivoires. — Antiquités chypriotes.** — Chaque volume................ 40 fr.

Tome VI, in 4°. — **Les Terres cuites et les Verres**.................... 30 fr.

INVENTAIRE DES MOSAIQUES DE LA GAUDE ET DE L'AFRIQUE

Tome III. — **Afrique proconsulaire, Numidie, Mauritanie (Algérie)**, par F. de Pachtère. In-8°.................................................... 4 fr.

# LES STATUES FUNÉRAIRES DANS L'ART GREC

Par Max COLLIGNON, de l'Institut.

Un beau volume in-4°, richement illustré et accompagné d'une planche en héliogravure.................................................... 30 fr.

# NUMISMATIQUE CONSTANTINIENNE

Par Jules MAURICE

2 vol. gr. in-8°, illustrés et accompagnés de planches. Chaque volume. 25 fr.

TOME I, 652 pages et 23 planches. — Organisation et fonctionnement des ateliers monétaires au IVe siècle. — Iconographie de vingt empereurs et impératrices des IIIe et IVe siècles. — Ateliers monétaires de Rome, Ostie, Aquilée, Carthage, Trèves, etc.................................................... 25 fr.

Tome II, 750 pages et 17 planches.............................. 25 fr.

La dynastie solaire des seconds Flaviens. La conversion de Constantin. L'empire chrétien. La politique religieuse de Constantin le Grand. Les types du revers des monnaies et l'enseignement des Ecoles. Une nouvelle théorie sur les marques monétaires et les signes chrétiens. Description des émissions monétaires de dix ateliers, etc.

# RECUEIL GÉNÉRAL DES MONNAIES GRECQUES D'ASIE MINEURE

Commencé par W. R. Waddington

Continué et achevé par E. Babelon et Th. Reinach

Fascicule III. NICÉE ET NICOMÉDIE. In-4°, 34 planches.............. 40 fr.

# LES GOW, OU CHASSEURS DU NIGER

Légendes songai de la région de Tombouctou, publiées et traduites par Dupuis-Yakouba. Avec préface de M. Delafosse. In-8°, avec carte............ 15 fr.

# DOCUMENTS DE L'ASIE CENTRALE (Mission Pelliot)

I. Texte sanscrits de Touhen-Houang, par Sylvain Lévy. In-8....... 1 fr. 50

II. De l'alphabet sogdien, par Robert Gauthiot. In-8.................. 1 fr. 50

H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, IV

# LETTRES DE 1792

PUBLIÉES PAR

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT



In-8°, 390 p. .......................................... 3 fr. 50

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 31 Quarante-cinquième année. 5 août 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI<sup></sup>e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue bleue**, 8 juillet : A. Wagner, Lettres à des amies. — G. de Coutouly, Souvenirs d'une mission diplomatique dans la Bulgarie du Sud. — Henri Michel, Les bibliothèques municipales. — Armand Richter, Le féminisme et le régime de communauté légale entre époux. — L. Maury, Romans et nouvelles. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger.

— 15 juillet : R. Wagner, Lettres à des amies. — Dumont-Wilden, L'art contemporain à Rome. — Edmond Pilon, La danse dans l'œuvre de Poussin, Watteau et Corot. — A. Richter, Le féminisme et le régime de communauté légale entre époux. — J. Pourcher, L'endivisionnement de la cavalerie d'après la conception napoléonienne. — Lucien Maury, Histoire et Mémoires. — Jacques Lux, Etudes historiques.

**Revue des études anciennes**, n° 2 : H. Lechat, Notes archéologiques, III. — Ch. Dugas, Sur les gemmes représentant la fabrication d'un squelette. — J. Toutain, Les symboles astraux sur les monuments funéraires de l'Afrique du Nord. — A. Cuny, Essai sur le nom des Volsques. — Ad.-J. Reinach, Les Gaulois en Egypte. — R. Pichon, L'histoire de Valerius Laevinus dans Tite-Live. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : L. La dépopulation de la Gaule au IVe siècle. — M. Vernet, Le projet de loi relatif aux fouilles intéressant l'archéologie et la paléontologie. — C. Jullian et R. Verneau, Croissants-amulettes. — J. Sautel, Fouilles et découvertes gallo-romaines à Vaison. — A. Audollent, Mines d'or en Auvergne. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Bibliographie*.

— n° 3 : O. Navarre, Les origines et la structure technique de la Comédie ancienne. — A. Cuny, De l'emploi des « virgules » sur le disque de Phaestos. — P. Fournier, Ad M. Antoninum (VII, 31). — C. Jullian, Notes gallo-romaines : LI. Quelques remarques sur la lettre des chrétiens de Lyon. — P. Courteault, Fiole en fuseau ayant contenu un vin antique trouvée à Bordeaux. — C. Jullian, Sur les moules de la Guerche. — Marquis de Tryon-Montalembert, Ferriers et ferrières antiques. — C. Jullian et H. Ferrand, Questions hannibaliques : XI. Nouvelle adhésion au Clapier. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Bibliographie*.

**Revue napoléonienne**, mai : Le baron d'Hartemberg, promoteur de l'union hollando-belge, rapport de Savary et lettre d'Hartemberg. — Pichegru et Moreau (L.-G. Pélissier). — Une supercherie littéraire, un prétendu journal inédit d'Hudson Lowe (Seaton). — Horace Vernet (baron de Trémont). — Priestley et le bonheur de l'humanité (J. Delvaille). — Le général Lasalle (L. Madelin). — Deuxième note sur Rostopchine (Philinte).

— juin : Die Stiftung der Berliner Universität (A. Boeckh). — Le 30 mars 1814 raconté par un garde national (J. Kühn). — Marie-Louise et la duchesse de Montebello (Frantz Richard). — Genève et le roi de Rome (Ed. Chapuisat). — Deux voyages à Sainte-Hélène, 1666-1870 (De Bourges et V.-amiral Chiari). — Joséphine et le faux Dauphin (F. Masson). — La Revue du mois.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 25 : Gunkel, Genesis, 3e ed. — Mosiman, Das Zungenreden. — Mühlethaler, Die Mystik bei Schopenhauer. — Pelham, Essays. — Das Formelbuch des Heinrich Bueglant, p. Schwalm. — Gebhardt, Les jardins de l'histoire. — Benrath, Neue

Briefe von Paolo Sarpi. — Franchi de Cavalieri et Lietzmann, Specimina codicum graecorum Vaticanorum. — Martini, Textgesch. der Bibliotheke des Photios, I. — Melsted, Islendinga Saga. — Floeck, Die Canzone in der deutschen Dichtung. — Jenny u. Rossel, Gesch. der schweizerischen Literatur. — Frazer, Totemism and exogamy. — Breasted, Monuments of Sudanese Nubia. — Friederich, Die Münzen und Medaillen des Hauses Stolberg. — Prolst, Die Madona Sixtina. — Budde, Die Pädagogik der preuss. höheren Knabenschulen.

— n° 26 : Horten, Die philos. Probleme der speculativen Theologie im Islam. — K. Müller, Kirche, Gemeinde und Obrigkeit nach Luther. — Neumark, Gesch. der judischen Philosophie des M. A. — Thiersch, An den Rändern des römischen Rechts. — Moeller van den Bruck, Die Deutschen. — Bergsträsser, Studien zur Vorgesch. der Zentrumspartei. — Adelheid von Schorn, Das nachklassische Weimar. — Oldenberg, Rigveda. — Sophocles Electre, p. Papageorgios. — Strohmeyer, Der Stil der franz. Sprache. — Das nied. Faustspiel, p. Kossmann. — G. Blanquis, Caroline de Günderode. — Billerbeck u. Delitzsch, Die Palasttore Salmanazars. — Schweinfurth, Der Begriff der Malerischen in der Plastik. — Raehlmann, Die Maltechnik der Alten.

— n° 27 : Sellin, Einl. in das A. T. — Belser, Der zweite Brief des Apostels Paulus an die Korinther. — Grabmann, Die Gesch. der scholastischen Methode. — Fehr, Hammurapi und das salische Recht. — Rostowzew, Zur Gesch. des römischen Kolonats. — Pleuer, Erinnerungen. — Steinhausen, Kulturgesch. der Deutschen im M. A. — Le Régime du corps de maitre Aldebrandin de Sienne, p. Landouzy et Pepin. — Carlyle, A history of medieval political theory in the west. — Szinnyei, Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft. — Die Werke Philos von Alexandria, trad. Cohn, II. — Ovidi Amores, p. Brandt. — Marie Nonnenberg-Chun, Der franz. Philhellenismus. — Zinkernagel, Goethe und Hebbel. — Bock, Matthias Grünewald, I.

— n° 28 : Ermoni, La religion de l'Egypte ancienne. — Kant, V. — Plenge, Marx und Hegel. — Jacob, Studien uber Papst Benediktus XII. — Matarazzo, Chronik von Perugia, p. M. Herzfeld. — Petrarca, Brief an die Nachwelt. p. Hefele. — Chroniken der Stadt Bamberg, II, p. Chroust. — Gerschuni, Aus jüngster Vergangenheit. — Goldschmidt-Livingston, Meine Reise nach und durch Sizilien. — Reichelt, Avesta Reader. — Geffcken, Kynika und Verwandtes. — H. J. Molinier, Octovien et Mellin de Saint-Gelays. — Jelinek, Mhd. Wörterbuch zu den deutschen Sprachdenkmälern Bœhmens. — Gross, Die ältere Romantik und das Theater. — Dörwald, Der hebräische Unterricht.

— n° 29 : Stoeckius, Zur Gesellschaft Jesu. — Hackmann, Buddhism as a religion. — Mayer-Moreau, Hegels Sozialphilosophie. — Löhr, Israels Kulturentwicklung. — Wappler, Die Stellung Kursachsens zur Taüferbewegung. — Hartung, Karl V und die deutschen Reichstände. — Auer, Hilty. — L. Bauer, Das palästinische Arabisch. — Traube, Vorles. u. Abhandl. II. — Croce, Saggi sulla letteratura italiana del seicento. — Banks, Dichtungen und Briefe. — Schalfeyew, Kolcov. — De Couzons, La magie et la sorcellerie en France. — Barbagallo, Lo stato e l'istruzione publica nell' Impero romano. — Klauber, Assyrisches Beamtentum. — Brandt, Sehen und Erkennen. — Schottmueller, Fra Angelico da Fiesole. — C.-M. Kaufmann, Zur Ikonographie der Menas-Ampullen. — Wolkman, Emanuel d'Astorga.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 3 : E. DORSCH, St. Augustinus u. Hieronymus über die Wahrheit der biblischen Geschichte. — H. WIESMAN, Der zweite Teil des Buches der Weisheit, II. — H. BRUDERS, Mt. 16, 18 ; 18, 18 u. Io. 20, 22, 23 in frühchristlicher Auslegung, IV. — A. BUKOWSKI, Die Missdeutungen der röm.-Katholischen Glaubenslehre in der russisch-orthodoxen Handbücher. — Rezensionen. — Analekten. — Literarischer Anzeiger.

Museum, n° 9 : STÄHLIN, Editionstechnik (Roos). — EVANS, LANG, MURRAY, JEVONS, MYRES, Warde Fowler, Die Anthropologie und die Klassiker, übers. von HOOPS (Vürtheim). — ROTHE, Die Ilias als Dichtung (van Leeuwen). — DRAHEIM, Die Odyssee als Kunstwerk (van Leeuwen). — PROSKAUER, Das auslautende *-s* auf den lateinischen Inschriften (Seneijders de Vogel). — SCHWEIKERT, Cruquius und der Codex Divaei des Horaz (van Wageningen). — PÆTIN, Der Aufbau der Ars Poetica des Horaz (van Wageningen). — Türkische Bibliothek, hrg. von JACOB, Bd. 12 (Houtsma). — SCHRÖDER, Ablautstudien (van Wijk). — FRANCK, Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche taal, 2de dr. door van Wijk (Uhlenbeck). — Van DIJK, Macbeth en de nieuwste crimineele psychologie (van Dam). — Menéndez PIDAL, L'épopée castillane à travers la littérature espagnole (Davids). — LACOMBE, Taine historien et sociologue (Bussemaker). — MEYHOFFER, Le pasteur Josse van Laren et ses descendants (Hoog). — STENGEL, Opferbräuche der Griechen (Leyds). — DIEHL, Manuel d'art byzantin (Hesseling). — LEOPOLD, Uit den tuin van Epicurus (Ovink). — HUEMER, Chrestomathie aus Platon nebst Proben aus Aristoteles (Ovink). — SCHULZE, Römische Elegiker (Bessem).

---

N° 32 Quarante-cinquième année. 12 août 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Feuilles d'histoire**, n° 8 : Achille Biovès, La crise anglaise. — C.te G. Picavet, Au lendemain de la conversion de Turenne. — Eugène Welvert, L'inepte Bouchotte. — Arthur Chuquet, Lettres de Bonaparte, août-octobre 1795. — Raymond Guyot, Le civisme de Talleyrand. — Fernand Baldensperger, Roger de Damas jugé par Montgaillard. — André Raucroix, Avancement. — Joseph Durieux, Destruction d'une corvette anglaise en 1803. — Albert Grun, Larevellière-Lépeaux et Napoléon. — A. de Tarlé, L'odyssée d'un libéral. — Mélanges : A. Berthelmy, Les pressentiments d'André Chénier. — Léon Hennet, L'élection des ministres de la guerre en 1792 et 1793. — Paul Landrecy, La lettre R en 1796. — A. Chuquet, Une chaire d'Allemand au collège de France en 1799. — Jean des Rièzes, Les économies de l'Institut en l'an VII. — Achille Biovès, Menton en 1805. — Aristide Martinien, Iéna et Auerstaedt. — Ludovic Roustan, Un roi fugitif. — Chronique : Saint-Dié et l'Amérique. — Cyrano de Bergerac. — Le siège de Barcelone en 1714. — Le capitaine Royer. — Villoison. — Un arbre de la liberté. — Tué par Napoléon. — Le lit de camp de l'Empereur. — Oscar Bernadotte. — La mort de Pouchkine. — Thrackeray. — Juliette Dodu. — Lachambeaudie. — Surell. — Les Reille. — La fortune de l'Institut. — Le Commerce de l'Allemagne. — La population d'Alsace-Lorraine. — La Constitution grecque. — Prix d'Académie. — Soldats académiciens. — Bibliographie : Delavaud, Pomponne. — Hennet, Regards en arrière. — Mémoires d'Orson. — Galli, Gambetta et l'Alsace-Lorraine. — Azan, Souvenirs de Casablanca. — Depréaux, Les affiches de recrutement.

**Revue historique**, juillet-août : Paul Gaffarel, Les massacres de Cabrières et de Mérindol en 1545. — Marcel Marion, Quelques exemples de l'application des lois sur l'émigration; récits du temps de la Terreur; 1re partie. — Henri Prentout, Littus saxonicum, Saxones bajocassini, Otlinga saxonia. — Gustave Fagniez, Fancan et Richelieu; 2e partie. — Alfred Stern, Documents relatifs à la défection de la flotte turque en 1839. — Bulletin historique : Histoire d'Allemagne, moyen âge, par F. Vigener. — Histoire de Belgique, par E. Hubert. — Histoire d'Italie, xv-xviiie siècles (2e partie), par L.-G. Pélissier. — Histoire de France, époque moderne, par H. Hauser. — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. (Publications relatives à l'histoire de la Hongrie, par I. Kont). — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 28 : Walzel, Neuere Literatur zu « Des Knaben Wunderhorn ». I. — A. L. Smith, Maitland. — Fairbanks, A Handbook of Greek Religion. — Westberg, Zur neutestamentlichen Chronologie und Golgathas Ortslage. — Batiffol, Urkirche und Katholizismus. Uebs. Seppelt. — Bernays, Das Moralprinzip bei Sidgwick und bei Kant. — Comenius, Orbis Sensualium Pictum. Hgb. von Kühnel. — Basedows Elementarwerk, hgb. von Fritzsch und Gilow. — Berkowicz, Der Strophenbau in den Psalmen und seine äusseren Kennzeichen. — Raabe, Bijdrage tot de Kennis van het Hindoesche Doodenritueel. — Briefe des jüngeren Plinius. Hgb. u. erkl. von Kukula. 2. Aufl. — Wied, Praktisches Lehrbuch der neugriechischen Volkssprache. 2. Aufl. — Nicolai, Benjamin Schmolck. — St. Hock, Deutsche Literaturgeschichte. I. — Deckner, Die beiden ersten Hamlet-Quartos. — Ott, Eloi d'Amerval und

sein Livre de la Diablerie. — Billeter, Die Anschauungen vom Wesen des Griechentums. — Hirsch, Die Erhebung Berengars I. von Friaul zum König in Italien. — Noack, Die römische Campagna. — Faque, L'Indo-Chine française. — Söhner, Die private Volksversicherung, ihr Wesen und ihr Wert und die wichtigeren Reformbestrebungen. — Meinardus, Das Halle-Neumarkter Recht von 1181. — Vogels, Die staatsrechtliche Stellung der Bundesratsbevollmächtigten.

— N° 29 : Walzel, Neuere Literatur zu « Des Knaben Wunderhorn » (fin). — Joret, D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du xviii^e siècle. — Traub, Theologie und Philosophie. — Heer, Die Stammbäume Jesu nach Matthäus und Lukas. — Vorberg, Beiträge zur Geschichte des Dominikanerordens in Mecklenburg, I. — Stöhr, Lehrbuch der Logik. — Volkelt, Kunst und Volkserziehung. — Das Asafnâme des Lutfi Pascha hgb. und ins Deutsche übertr. von Tschudi. — Sittig, De Graecorum nominibus theophoris. — Werle, Die ältesten germanischen Personennamen. — Klewitz, Die Natur in Günthers Lyrik. — Albert, Das Naturgefühl L. H. Chr. Höltys und seine Stellung in der Entwicklung des Naturgefühls innerhalb der deutschen Dichtung des 18. Jahrh. s. — — Wright, The authorship of Timon of Athens. — Mathar, Carlo Goldoni auf dem deutschen Theater des 18. Jahrh. s. — W. Richter, Liebeskampf 1630 und Schaubühne 1670. — A. Merlin, Le temple d'Apollon à Bulla Regia; Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu. — Hampe, Ueber eine Ausgabe der Capuaner Briefsammlung des Cod. lat. 11867 der Pariser Nationalbibliothek. — Struck, Zur Genesis der Revolution. — Curschmann, Die deutschen Ortsnamen im nordostdeutschen Kolonialgebiet. — Harms, Ferdinand Lassalle und seine Bedeutung für die deutsche Sozialdemokratie. — Giese, Deutsches Kirchensteuerrecht. — Fossel, Studien zur Geschichte der Medizin.

**Museum**, n° 10, juillet : Nicole, Le procès de Phidias dans les Chroniques d'Apollodore (C. W. Vollgraff). — Walde, Lateinisches etymol. Wörterbuch, 2. Aufl. (Speyer). — Ammiani Marcellini Rerum gestarum libri qui supersunt rec. Clark, I (Baehrens). — Hilka, Die altindischen Personennamen (Caland). — Seymour de Ricci et Winstedt, Les quarante-neuf vieillards de Scété (Boeser). — Wood, Elckerlyc-Everyman (de Raaf). — Schönhoff, Emsländische Grammatik (J. H. Kern). — Bartsch, Chrestomathie de l'ancien français, 10^e éd. (Salverda de Grave). — Florence Nightingale Jones, The Decameron (Borgeld). — Collingwood Lee, The Decameron (Borgeld). — Herrmann, Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien, I (de Visser). — Cartellieri, Philipp der Kühne, Herzog von Burgund (Mulder). — Pauls, Aus dem Pfarrarchive einer ostfriesischen Landgemeinde (Gosses). — Boeser, Beschrijving van de Egyptische verzameling in het Rijksmuseum van Oudhedem te Leiden (Kristensen). — Wächter, Reinheitsvorschriften im griechischen Kult (Vürtheim). — Huelsen, Die Thermen des Agrippa (Kan). — Mau, Führer durch Pompeji, 5. Aufl. (Roos). — Gebhardt, Souvenirs d'un vieil Athénien (Hesseling). — Platons Symposion hrg. von Schöne (Ovink). — De Jong en Wagevoort, Schoolplaten voor de Vaderl. Geschiedenis (Blok).

---

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 33 Quarante-cinquième année. 19 août 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES

**Bulletin hispanique**, nº 3 : H. Breuil et J. Cabré Aguilo, Sur l'origine de quelques motifs ornementaux de la céramique peinte d'Aragon. — H. Collet et L. Villalba, Contribution à l'étude des « Cantigas » d'Alphonse le savant. — P. Duhem, Dominique Soto et la scolastique parisienne (suite). — C. Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo en España en los siglos XVI y XVII (suite). — V. Bouillier, Notes sur l'Oráculo manual de Balthasar Gracián. — L. Micheli, Inventaire de la Collection Edouard Favre (suite). — Variétés : Gutierre de Cetina traduttore d'un dialogo di Pandolfo Collenuccio (E. Mele). — Alvaro Alonso Barba (J.-R. Carracido). — Problèmes de l'Espagne contemporaine (G. Richard). — Universités et enseignement : L'intercambio. — Société d'études des professeurs de langues méridionales. — Bibliographie : G. Maura, Rincones de la historia (G. Cirot). — E. Ibarra, Rodriguez, Documentos aragoneses en los archivos de Italia. — M. Serrano y Sanz, Fr. Bartolomé de las Casas, Apologética historia de las Indias. — J. Leite de Vasconcellos, O doutor Storck e a litteratura portuguesa (G. Le Gentil). — O. Rochelt, E alcade de Tangora. — R.-M. de Labra, La orientación internacional de España (G. C.). — M. Ugarte, El porvenir de la América latina (G. C.). — M. Monmarché, Espagne et Portugal (G. R.). — Chronique : (Prestage, H. Martin, Lacoste). — Gravures : Motifs ornementaux. — Planches : VIII-XX Manuscrit j. b. 2 et T. j. I. de l'Escorial.

**Bulletin italien**, nº 3 : H. Hauvette, Pour la biographie de Boccace. Discussions. — J. Martin, Charles-Quint et Clément VII à Bologne (2e et dernier article). — C. Dejob, Est-il vrai que Campanella fût simplement déiste ? (2e article). — C. Pitollet, L'abbé Filippo-Cesare Mascara Torriano et sa correspondance avec le marquis de Grimaldo sur la mort de Louis XIV et les débuts de la Régence (3e et dernier article). — Questions d'enseignement : Programme des concours d'italien en 1912. — Bibliographie sommaire des éditions utiles. — Bibliographie : G. Lazzeri, La vita e l'opera letteraria di Ranieri Calzabigi (M. Monnoyer). — A. Jeanroy, Giosuè Carducci ; l'homme et le poète (H. Hauvette).

**Revue bleue**, 22 juillet : P. Bonnefon, Littré, lettres de vieillesse. — G. de Coutouly, Souvenirs d'une mission diplomatique dans la Bulgarie du Sud. — Edme Champion, Les cahiers des paroisses rurales en 1789. — Paul Mimande, Quelques aventuriers modèles. — J. Henvic, Jean-Jean, étude de psychologie rurale. — G. Chaigne, Les femmes romaines et la politique. — L. Maury, Esthéticiens et artistes. — L. Larguier, La vie en bleue. — Jacques Lux, Georges Brandès et la littérature allemande, Gœthe intime, Oscar Wilde.

**Revue des sciences politiques**, juillet-août : Paul Matter, D'un Reichstag à l'autre. I. Le Reichstag de 1906-1911. — François Lefort, Le Budget de la France et les projets de réforme. I. — Paul Hamelle, La crise anglaise : les élections de décembre 1910. — Jean Tannery, La situation financière de la République Argentine. — Pierre Péjard, L'Afrique occidentale française. — V. Olszewicz, L'évolution de la constitution polonaise. I. — A. Andreadès, Les finances byzantines. II. — C. Riboud, L'Ecole d'affaires de l'Université Harvard. — Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut : Emile Levasseur. — Charles Mourey, Chronique Coloniale (1910). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvements des périodiques.

# ARCHIVES MAROCAINES

*Publication de la Mission scientifique du Maroc*

Tome I. In-8, en 3 fascicules.................................. 12 fr. »
G. SALMON. L'administration marocaine à Tanger. — Le commerce indigène. — La Qaçba de Tanger. — Superstitions populaires. — Les dolmens d'El-Mriés. — MICHAUX-BELLAIRE. Les impôts marocains. — BESNIER. Géographie ancienne du Maroc. — Recueil des inscriptions antiques du Maroc. — SALMON. Les Chorfa Idrisides de Fès, etc.

Tome II. In-8, en 3 fascicules.................................. 12 fr. »
G. SALMON. Essai sur l'histoire politique du Nord marocain. — Confréries et Zaouyas de Tanger. — Marabouts. — Propriété foncière dans le R'arb. — MICHAUX-BELLAIRE et SALMON. El Qçar El-Kebir. Une ville de province au Maroc Septentrional (avec une carte et 7 planches). — N. SLOUSCH. La colonie des Maghrabins en Palestine. — A. JOLY L'Ouerd des Ouled Sidi Bounou, etc.

Tome III. In-8, en 3 fascicules.................................. 12 fr. »
RONFLARD, BOUVAT et RIOCHE. L'art mulsuman (Bibliographie). — SALMON. Les Chorfa Filala et Djilala de Fès. — JOLY. Le siège de Tétouan par les tribus des Djebala (1903-1904). — SALMON. Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord marocain. De l'association agricole, etc.

Tome IV. In-8.................................................. 12 fr. »
MICHAUX-BELLAIRE et SALMON. Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs. — JOLY, XICLUNA et L. MERCIER. Tétouan (6 planches et 52 illustrations). — N. SLOUSCH. Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc.

Tome V. In-8, en 3 fascicules.................................. 12 fr. »
MICHAUX-BELLAIRE et SALMON. Les tribus de la vallée du Lekkoûs (suite). — L. MERCIER. Notes sur Rabat et Chella, etc. — JOLY, XICLUNA et L. MERCIER. Tétouan, 2e partie. Historique. — REZZOUK. Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif. — RENÉ LECLERC. Les Salines de Tanger. — MICHAUX-BELLAIRE. La science des Ronâyâ, etc.

Tome VI. In-8.................................................. 12 fr. »
N. SLOUSCH. Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc (suite). — MICHAUX-BELLAIRE et SALMON. Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs (suite). — L. R. BLANC. El Ma'âni, conte en dialecte marocain. — L. MERCIER. Influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain. — La mentalité religieuse dans la région de Rabat et de Salé. — COUFOURIER. Description géographique du Maroc d'Az-Zyany (traduction), etc.

## ARCHIVES MAROCAINES (suite)

Tome VII. In-8........................................................ 12 fr. »
JOLY. Tétouan, 2e partie. — BESNIER. La géographie économique du Maroc. — L. MERCIER. Rabat. — COUFOURIER. Le Dhaher des Cibâra. — L. MERCIER. L'administration marocaine à Rabat, etc.

Tome VIII. In-8........................................................ 12 fr. »
L. MERCIER. Les Mosquées et la vie religieuse à Rabat. — A. JOLY. L'industrie à Tétouan. — L. COUFOURIER. Chronique de la vie de Moulay el-Hassan. — SALMON. Noms de plantes en arabe et en berbère, etc.

Tomes IX. X. KITAB ELISTIQSA. Quatrième partie. Chronique de la dynastie alaouie du Maroc (1631-1894), traduite par EUGÈNE FUMEY, premier drogman de la Légation de France au Maroc. 2 vol. in-8........................................ 24 fr. »

Tome XI. MÉMOIRES DIVERS. In-8, fig. . . . . . . . . . . . 12 fr. »
MICHAUX-BELLAIRE. Les Musulmans d'Algérie au Maroc. — L'organisation des finances au Maroc. — Description de la ville de Fès. — BLANC. Khorâfa d'Ali Ch-Châtar, etc.

Tomes XII, XIII. LA PIERRE DE TOUCHE DES FÉTWAS de Ahmad Al-Wancharisi. Choix de consultations juridiques des Faqih du Maghreb, traduites ou analysées par EMILE AMAR. I. Statut personnel. II. Statut réel. 2 volumes in-8.................. 24 fr. »

Tome XIV. HÉBRAEO-PHÉNICIENS ET JUDÉO-BERBÈRES. Introduction à l'histoire des juifs et du judaïsme en Afrique, par NAHUM SLOUSCH. In-8.................................. 12 fr. »

Tome XV. MÉLANGES. Un volume en 3 fascicules. In-8....... 12 fr. »
Fasc. I. Mémoires divers sur les douanes et l'industrie au Maroc, etc.
Fasc. II. BLOCHET. Description d'une collection de manuscrits musulmans.
Fasc. III. *Touhfat al-Qouddât bi bad Masa'il ar-Rouât* (Recueil des questions relatives aux bergers et décisions prises sur ces questions par un grand nombre de jurisconsultes). Par le Faqih AL-MALOUY. Texte arabe et traduction par MICHAUX-BELLAIRE, MARTIN et PAQUIGNON.

Tome XVI. AL-FAKHRI. HISTOIRE DES DYNASTIES MUSULMANES, depuis la mort de Mahomet jusqu'à la chute du khalifat abbâside de Baghdâdz (11-656 de l'hégire = 632-1258 de J.-C.). Par Ibn at Tiqtaqâ. Traduit de l'arabe et annoté par EMILE AMAR. In-8...... 12 fr. »

Tome XVII. QUELQUES TRIBUS DE MONTAGNES de la région du HABT, par E. MICHAUX-BELLAIRE. In-8 fig. . . . . . 12 fr. »

Tome XVIII (*sous presse*).

---

## REVUE DU MONDE MUSULMAN

Publiée mensuellement par numéros d'environ 150 pages, in-8.
Abonnements : Paris, 25 fr. Départements et Colonies, 28 fr. Étranger, 30 fr.
Les années I à VI ensemble.................................. 125 fr.

---

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 34 Quarante-cinquième année. 26 août 1911.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue bleue**, 29 juillet : P. Bonnefon, Littré, Lettres de vieillesse. — L. Socquet, Les deux Boilly. — D. Menant, L'Inde portugaise, Bassein. — D. Bellet, Les écoles hôtelières et l'industrie des hôtels. — J. Henvic, Jean-Jean, étude de psychologie rurale. — Serge Evans, Sainte Radegonde ou un ami de Madame Roland. — P. Gaultier, La philosophie contemporaine en France. — Jacques Lux, Livres d'art, Histoire.

— 5 août : Ledru-Rollin, Lettres de jeunesse (publiées par M. André Macaigne). — D. Menant, L'Inde portugaise, Bassein. — Paul Louis, L'interventionnisme à Rome. — Louis Villat, La Corse et l'esprit Corse. — Lucien Maury, Supercheries romantiques. — E. Larguier, La vie en bleu, un jour d'été. — Jacques Lux, France et Allemagne.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 30 : Diels, Die vermeintliche Entdeckung einer Inkunabel der griechischen Philosophie. — Ch. V. Langlois, La connaissance de la nature et du monde au moyen âge. — A. Huck, Synopse der drei ersten Evangelien. 4. Aufl. — Katzer, Luther und Kant. — Heiner, Die Massregeln Pius' X. gegen den Modernismus. — Douglas, The Philosophy and Psychology of Pietro Pomponazzi. — Bauch, Immanuel Kant. — Volksbildungsarchiv. Beiträge zur wissenschaftlichen Vertiefung der Volksbildungsbestrebungen, hgb. von R. von Erdberg. 1. — C. Wagner, Par le sourire. — The Enchanted Parrot, transl. by Wortham. — Einleitung in die Altertumswissenschaft, hgb. von Gercke und Norden. I und II. — Falk und Torp, Norwegischdänisches Etymologisches Wörterbuch. Neu bearb. deutsche Ausgabe von H. Davidsen. — The Oxford Book Ballads. Ed. by A. Quiller-Couch. — Pfohl, Neues Wörterbuch der französischen und deutschen Sprache. — Bury, The Constitution of the later Roman Empire. — Jordan, Les origines de la domination angevine en Italie. — Albin, Les Grands Traités Politiques. — S. Ambrosiani, Zur Typologie der älteren Kacheln. — Wiedenfeld, Das Persönliche im modernen Unternehmertum. — Damme, Der Schutz technischer Erfindungen als Erscheinungsform moderner Volkswirtschaft.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 31 : Brie, Zur Reform des juristischen Studiums und Vorbereitungsdienstes. — Cardinal Mathieu, Œuvres oratoires. Publ. par M. Barrès. — Zapletal, Ueber einige Aufgaben der katholischen alttest. Exegese. 2 Aufl. — W. Brandt, Jüdische Reinheitslehre und ihre Beschreibung in den Evangelien. — Knodt, Die Bedeutung Calvins und des Calvinismus für die protestantische Welt im Lichte der neueren und neuesten Forschung. — Kaulen, Einleitung in die Heilige Schrift des Alten und Neuen Testaments. I Tl. 5. Aufl., bearb. von Hoberg. — F. W. Förster, Schuld und Sühne. — Die Keilinschriften der Achämeniden, bearb. von F. H. Weifsbach. — Semitic study series ed. by Gottheil and Jastrow jr. Nr. XIV. — Frobenius, Die Syntax des Ennius. — Ed. Schwartz, Charakterköpfe aus der antiken Literatur. 2. Reihe. 2. Aufl. — Gloël, Goethes Wetzlarer Zeit. — Morard, Pierre Rosegger. — The Concise Oxford Dictionary of Current English. Adapted by Fowler. — Pitollet, La querelle caldéronienne de Böhl von Faber et José Joaquin de Mora. — Seiling, Richard Wagner. — Schoene, Die politischen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich in den Jahren 953-980. — Savonarola, pubbl. da A. Bianconi. — Mit-

teilungen des K. u. K. Kriegsarchivs. Hgb. von der Direktion des K. u. K. Kriegsarchivs. 3. F. : V, VI. VII. Bd. — O. Jäger, Geschichte der Griechen. 8. Aufl. — Kirchhoff, Darwinismus angewandt auf Völker und Staaten. Hgb. von W. Ule. — Ploss, Das Kind in Brauch und Sitte der Völker. 3. Aufl. hgb. von Renz. 1. — Büsselberg, Die Erschliessung von städtischem Baugelände. — G. Luther, Die technische und wirtschaftliche Entwicklung des deutschen Mühlengewerbes im 19. Jahrh. — Heath, Diophantus of Alexandria.

---

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

**Pour paraître dans quelques jours :**

LA MISSION COTTES

AU

# SUD CAMEROUN

(1905-1908)

EXPOSÉ DES RÉSULTATS SCIENTIFIQUES

*d'après les travaux des divers membres de la section française de la Commission de délimitation entre le Congo français et le Cameroun (frontière méridionale) et les documents étudiés au Museum d'histoire naturelle*

**Par le capitaine A. COTTES**

PRÉFACE PAR **André TARDIEU**

PREMIER SECRÉTAIRE D'AMBASSADE HONORAIRE,
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES

Un volume gr. in-8, accompagné de cartes et illustré de 34 planches hors texte.

**Prix : 7 fr. 50**

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 35 Quarante-cinquième année. 2 septembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

## PÉRIODIQUES[1]

**Deutsche Literaturzeitung** n° 32. — SEEBERG, Zur Charakteristik des hl. Franz von Assisi. I. — DEUTSCH, Kilian Leib, Prior von Rebdorf. — Tyrannii Rufini Opera. P. I. Ed. Engelbrecht. — AUST, Die Agendenreformen in der evangelischen Kirche Schlesiens während der Aufklärungszeit und ihr Einfluss auf die Gestaltung des kirchlichen Lebens. — I. OTTIGER, Theologia fondamentalis. II. — EHRENBERG, Kritik der Psychologie als Wissenschaft. — GUYAU, Sittlichkeit ohne « Pflicht ». Uebs. von E. Schwarz. — REIN, Enzyklopäd. Handbuch der Pädagogik. Inhaltsverzeichnis. — SEIDEL, Arbeitsschule, Arbeitsprinzip und Arbeitsmethode. 2. Aufl. — SCHALFEJEW, Die volkstümliche Dichtung Kol'covs und die russische Volkslyrik. — BOEHME, Russisches Vokabelbuch. — MILLERD, On the Interpretation of Empedocles. — SOPHOKLES, Oedipus. 11. Aufl. bes. von E. Bruhn. — Die mittelalterliche poetische Paraphrase des Buches Hiob, hgb. von. Karsten. — VILMAR, Geschichte der deutschen Nationalliteratur. 27. Aufl., bearb. von Löbner und Reuschel. — MÜLLER-GSCHWEND, Gottfried Keller als lyrischer Dichter. — KRAUPA, Winthrop Mackworth Praed. — The Oxford Book of French Verse, XIII$^{th}$ Century — XIX$^{th}$ Century. Chosen by St. J. Lucas; — The Oxford Book of Italian Verse, XIII$^{th}$ Century. Chosen by St. J. Lucas. — SCHUBRING, Hilfsbuch zur Kunstgeschichte. — GUNDLACH, Zur Geschichte des Kieler Stadtarchivs. — L. VON PASTOR, Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters. — SIEMSEN, Kur-Brandenburgs Anteil an den kaiserlichen Wahlkapitulationen von 1689-1742. — CIACERI, Culti e miti nella storia dell' antica Sicilia. — UBBELOHDE, Aus Alt-Marburg. 3. Aufl. — Jahrbuch für sozialen Fortschritt und freiheitliche Weltanschauung. Hgb. von Hasse. Jahrg. I. — KORMANN, System der rechtsgeschäftlichen Staatsakte. — FINKEY, Prinzipien und leitende Ideen des positiven Rechts. I. — Jahrbuch für Deutschlands Seeinteressen, hgb von Nauticus. 13. Jahrg.

— N° 32. — SEEBERG, Zur Charakteristik des hl. Franz von Assisi (fin). — BETTELHEIM, Beaumarchais. 2. Aufl. — EITREM, Beiträge zur griechischen Religionsgeschichte. I. — STALKER, Das Leben Jesu. 4 Aufl. — KIPP, Silvester von Schaumberg, der Freund Luthers. — REINERS, Der Nominalismus in der Frühscholastik. — LURZ, Mittelschulgeschichtliche Dokumente Altbayerns, einschliesslich Regensburgs. — BRUGMANN und DELBRÜCK, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen. II. Bd., 2. Tl, 2. Lief. 2. Bearb. — FICK, Die Entstehung der Odyssee und die Versabzählung in den griechischen Epen. — HELLMANN, Heinrich von Kleist. — MEYER-BENFEY, Das Drama Heinrich von Kleists. 1. — WITKOP, Gottfried Keller als Lyriker. — The Complete Works of William Shakespeare. Ed. by Swinburne. Introd. by Dowden and Watts-Dunton. Vol. I-III. — MILES, The Influence of Molière on Restoration Comedy. — BRUNETIÈRE, Etudes sur le XVIII$^{e}$ siècle. — SCHIRMER, Bilder aus dem altrömischen Leben. — E. MAYER, Italienische Verfassungsgeschichte von der Gotenzeit bis zur Zunftherrschaft. — WESTERMANN, Die Türkenhilfe und die politisch-kirchlichen Parteien auf dem Reichstag zu Regensburg 1532. — REIN, Die Teilnahme Sardiniens am Krimkrieg und die öffentliche Meinung in Italien. — LAZAR, Die Südrumänen der Türkei und der angrenzenden Länder. — A HERRMANN, Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien., I. — JUNGNICKEL, Staatsminister Albert von Maybach. — Die Rechtsverhältnisse der Juden in Preussen seit dem Beginne des 19. Jahrhunderts. Hgb. von Michaelis. — GIESE, Der Beamtencharakter der Direktoren und Oberlehrer an den nicht vom Staate unterhaltenen höheren Lehranstalten in Preussen.

# ARCHÉOLOGIE GRECQUE

**Bacchylide.**

POEMES CHOISIS, traduits en vers par Eug. d'Eichthal et Th. Reinach. Illustrations et héliogravures, d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. In-4 de luxe........ 10 fr. »

**Marcel Bulard.**

PEINTURES MURALES ET MOSAIQUES DE DÉLOS. (Monuments Piot, Tome XIV). In-4, 24 planches dont 14 en couleurs........ 50 fr.

**V. Chapot.**

LA COLONNE TORSE ET LE DÉCOR EN HÉLICE DANS L'ART ANTIQUE. In-8, 210 figures........ 7 fr. 50

**Ch. Chipiez.**

LE SYSTÈME MODULAIRE ET LES PROPORTIONS DANS L'ARCHITECTURE GRECQUE. In-8, 9 planches........ 5 fr. »

**Max Collignon,** de l'Institut.

LES STATUES FUNÉRAIRES DANS L'ART GREC. Un beau volume in-4, richement illustré........ 30 fr. »

LA POLYCHROMIE DANS LA SCULPTURE GRECQUE. In-18, fig. et 10 planches........ 5 fr. »

**Ch. Diehl,** de l'Institut.

JUSTINIEN ET LA CIVILISATION BYZANTINE AU VI[e] SIÈCLE. Un beau volume gr. in-8, nombreuses figures et planches........ 25 fr. »

L'AFRIQUE BYZANTINE. Histoire de la domination byzantine en Afrique. In-8, carte, fig. et 24 planches........ 20 fr. »

**K. Dumon.**

LE THÉATRE DE POLYCLÈTE, reconstruction d'après un module. In-4, planche, et 2 planches en un carton........ 20 fr. »

**J. Ebersolt.**

LE GRAND PALAIS DE CONSTANTINOPLE ET LE LIVRE DES CÉRÉMONIES. Un volume in-8, avec un grand plan........ 6 fr. »

SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE, étude de topographie historique et liturgique. In-8, avec un plan........ 3 fr. »

ÉTUDE SUR LA TOPOGRAPHIE ET LES MONUMENTS DE CONSTANTINOPLE. In-8, illustré de 30 figures et de 5 planches hors texte........ 4 fr. »

**A. Foucher.**

L'ART GRÉCO-BOUDDHIQUE DU GANDHARA. Étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Tome I. Les édifices. Les bas-reliefs. In-8, 300 fig., planche et carte.. 15 fr. »

**Hamdy Bey et Th. Reinach.**

UNE NÉCROPOLE royale à Sidon. In-folio, planches en héliogravure et héliochromie........ 200 fr. »

**B. Haussoullier,** de l'Institut et **E. Pontremoli.**

DIDYMES. Fouilles de 1895-1896. In-4, nombreuses gravures dans le texte et 20 planches en héliogravure........ 75 fr. »

**Henri Lechat.**

LE TEMPLE GREC. Histoire sommaire de ses origines et de son développement jusqu'au v[e] siècle av. J.-C. In-18, fig........ 5 fr. »

**A. de Longpérier,** de l'Institut.

ANTIQUITÉS GRECQUES, ROMAINES et GAULOISES. 2 vol. in-8, fig. et planches........ 20 fr. »

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 36 Quarante-cinquième année. 9 septembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI<sup></sup>

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES

**Feuilles d'histoire**, n° 9, 1er septembre 1911 : Pierre Laborderie, Cujas à Toulouse. — Achille Biovès, Horace Walpole à Paris. — Valère Fanet, Une relation de la Fédération. — Paul Landrecy, Petion et Madame Elisabeth. — Jacques d'Aubrives, Les Français à Milan. — A. Delavaud, Un Projet de sécularisation des Etats pontificaux. — Elie Dumont, L'Examen d'adjoint aux commissaires des guerres en 1801, copie d'un candidat. — E. Cazalas, Les Drapeaux d'Austerlitz. — Arthur Chuquet, Xavier Audouin, candidat à l'Institut. — Eugène Welvert, Le Régicide Guezno. — A. Ch., Galliffet, général de brigade à Sedan. — *Mélanges* : P. Denamur, Une année de 262 jours. — Paul Landrecy, Eugène et Villars. — Achille Biovès, Une bonne Constitution. — Gaston Francery, Un éloge de Mirabeau en 1790. — Léon Hennet, Ajax et Achille. — André Raucroix, Les leçons particulières. — Armand Fabert, Le conventionnel Baudot. — Jacques d'Aubrives, Ney, général de division. — A. Chuquet, Les Espagnols en juillet 1808. — A. Dubois-Dilange, Puthod et Pacthod. — Albert Grün, Les derniers mots de Duroc. — Jean des Rièzes, Blücher à Knesebeck. — Henri Remise, Madame Hoche au statuaire Eugène Farochon. — *Réponses* : Charte. — Un assassinat moral. — Attachés militaires étrangers. — Le père de Bourbaki. — Les Bourbons et Napoléon. — Bouvier des Eclaz. — Brutus et Scévola. — Les bulletins de Napoléon. — Les carabiniers devant Ratisbonne. — Le censeur d'Helvétius. — Charles VIII et Bonaparte. — Charrière. — Les Chinois de l'Europe. — Le coup de coude. — Daendels à la Bérésina. — Deponthon. — De qui? — L'élogiste général. — Les femmes professeurs. — Au fond du gosier. — Fornier d'Albe. — L'ineptie de François 1er. — Henri IV au siège de Paris. — Les idées. — Je me bats et ne me rends pas. — Laconisme révolutionnaire. — Las, mais toujours frais. — Un vers de Le Brun. — Légion des montagnes. — Libéral. — Plus de lumière ! — Les mémoires du duc de Luynes. — Mallet du Pan et Talleyrand. — Un citoyen de Montmartre. — Un bon morceau. — Mort à qui fera fortune ! — Ordre de Notre-Dame de Mont-Carmel. — Paris sera brûlé quand nous le livrerons. — Un patriciat. — Une pièce de théâtre. — Souvenirs de Pontécoulant. — Prêtres et philosophes. — Les enfants de Rossignol. — Les savants et les femmes. — Duc de Tarente. — Le Tasse et Bonaparte. — Tournoi de deux femmes. — Victoire qu'on ne gagne que par la fuite. — Soyons vigilants et non inquiets.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 34 : Zehntbauer, Oesterreich zu Beginn des Vormärz. — Focke, Das staatlich organisierte Volksbibliothekswesen und die Zentralstelle für Volksunterhaltung in der Provinz Posen. — Bultmann, Der Stil der paulinischen Predigt und die kynischstoische Diatribe. — Falco, Le disposizioni « pro anima ». — Beneke, Die Verfassungsreform der Kirche Augsburgischer Konfession in Elsass-Lothringen. — Natorp, Die logischen Grundlagen der exakten Wissenschaften. — Fahrion, Philosophie und Weltanschauung. — Major, Die Erkennung und Behandlung des jugendlichen Schwachsinns. — Philippe et Boncour, L'éducation des Anormaux. — R. de la Grasserie, Essai d'une Sémantique intégrale. — M. Rh. Williams, Essai sur la composition du roman Gallois de Peredur. — Etymologicum Gudianum, rec. A. de Stefani. Fasc. I. — Vita Sanctae Genovefae Virginis Parisiorum Patronae. Ed. Künstle. — Achtzehnhundertneun. Die politische Lyrik des Kriegsjahres, hgb. von

Arnold und Wagner. — W. Herrmann, Theodor Storms Lyrik. — Günther, English Synonyms explained and illustrated. 2nd. ed. — L'Enfant Sage (Das Gespräch des Kaisers Hadrian mit dem klugen Kinde Epitus). Hgb. von Suchier. — Kirchenmusikalisches Jahrbuch, hgb. von Weinmann. 23. — Kittel, Geschichte des Volkes Israel. 2. Bd. 2. Aufl. — 38-40. Jahresbericht des Historischen Vereins zu Brandenburg a. H. Hgb. von O. Tschirch. — Souvenirs de la Comtesse Golovine (1766-1821). — Detlefsen, Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen. — Denucé, Les expeditions polaires depuis 1800. — W. Müller, Zur Frage des Ursprungs der mittelalterlichen Zünfte. — Manes, Sozialversicherung. 2. Aufl. — Rosenstock, Herzogsgewalt und Friedensschutz — Richter, Der Reichsfiskus.

**Euphorion** (Vienne, Fromme). XVIII, 1 : Asmus, Zenobia von Palmyra in Tradition und Dichtung. — Krauss, Das Todesjahr Steinhöwels. — Fischl, Quelle und Nachwirkung von Zinkgrefs Vermanung zur Dapfferkeit. — Vogt, Schupp (suite). — Plenio, Fürers Reimhomonymik. — Kordorff, Grandisons Geschichte in Görlitz. — Gilow, Chodiowecki über Lessing und das leidige Idealisiren. — Lauchert, Die pseudo-swiftische Reise nach Kaklogellinien und in den Mond. — Warda, Scheffner als Verfasser der Natürlichkeiten. — Kraus, Nochmals Schillers berühmte Frau. — Schneege, Gœthes metaphysische Resignation. — Steig, Ludwig Grimms romantische Arbeiten. — Beyer, Heines Frühbeziehungen zum deutschen Volkslied. — A. v. Weilen, Zu Grillparzers Treuem Diener. — Tardel, Herweghs « Ich möchte hingehn wie das Abendrot. » — Klaus Groth über sich selbst. — Vlasimsky, Mimische Studien zu Storm. — Miszellen : Aschner, Der glückliche Dichter. — Leitzmann, Zur Göttin der Gelegenheit. — Plenio, Zur Volksliedfassung von Lessings « Tod ». — O. Fischer, Nachträgliches zu Gerstenbergs Rezensionen. — O. Fischer, Zur Nachwirkung von Gerstenbergs Ugolino. — Ortner, Jubiläum der Karinthia. — Max Morris, Zu H. von Kleists Briefen. — F. Schwarz, Zu W. Müllers Glockenguss zu Breslau. — G. Raphaël, Nochmals zur Quelle der Maria von Otto Ludwig. — Knudsen, Zum Florian Geyer-Stoff. — Rezensionen und Referate : Gœthes Briefwechsel mit W. und A. von Humboldt, p. Geiger ; W. u. K. von Humboldt in ihren Briefen, p. Sydow, IV ; Briefe von und an Gentz, p. Wittichen, 1 et 2 ; 1809, Die politische Lyrik des Kriegsjahres, p. Arnold und K. Wagner ; Hebbel-Literatur (Krumm, Die Tragödie Hebbels ; Walzel, Hebbelprobleme ; Zincke, Zu Hebbels philosophische Jugendlyrik ; Zincke, Die Entstehungsgeschichte von Hebbels Maria Magdalena) ; Lahnstein, Das Problem der Tragik in Hebbels Frühzeit ; G. Kellers Frühlyrik, p. Frey.

---

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 37 Quarante-cinquième année. 16 septembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES[1]

**Correspondance historique et archéologique**, n° 2, avril-mai-juin : A. Morel-Fatio, Nouvelles études sur sainte Thérèse. — P. Lafond, Quelques portraits familiers de sainte Thérèse (avec cinq planches hors texte). — M. Lacombe, La vie conjugale au xv<sup>e</sup> siècle. — M. Tortat, Extrait des Mémoires d'Antoine Tortat (suite). — Projet de loi relatif au Collège de France. — Chronique. — Renseignements.

**Revue bleue**, 12 août : Ledru-Rollin, Lettres de jeunesse. — M. Lair, A propos de la constitution d'Alsace-Lorraine. — D. Menant, L'Inde portugaise, Bassein. — W. Lovatelli, Une ancienne abbaye grecque près de Rome. — Lalo, Taine et Zola, l'esthétique naturaliste et l'esthétique réaliste. — L. Maury, Victor Giraud, historien de la littérature. — Jacques Lux, Le centenaire de Thackeray et la fondation Schiller.

— 19 août : A. de Custine, En Allemagne en 1815, lettres inédites (publiées par M. Paul Bonnefon). — Lalo, Taine et Zola. — G. Loth, L'évolution des civilisations tunisiennes. — L. Maury, De Georges Clémenceau et de quelques voyageurs. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Une lettre de Spielhagen, Georges Brandès et l'Allemagne, Disraeli.

— 26 août : A. de Custine, En Allemagne en 1815, Lettres inédites (publiées par M. Paul Bonnefon). — Paul Matter, Dans les chasses royales du Piémont. — T. de Visan, Le comte A. de Gobineau. — A. Bossert, Caroline de Gunderode. — L. Charlanne, Un Français écrivain anglais au xviii<sup>e</sup> siècle, P.-A. Motteux. — Jacques Lux, Les amitiés françaises.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, n° 7 : Benoist-Hanappier, La poésie du subconscient, De Mörike à Rodenbach, II. — Cam. Chemin, La ballade du vieux marinier (fragments). — Th. Bahans, La comédie de Congrève. — A. Pinloche, Les langues vivantes à l'Ecole polytechnique. — Soutenance de thèses (J. Wolf). — Un portrait du gentleman (Sir Richard Steele).

— N° 8 : Bulletin de la Société pour l'étude des langues et littératures modernes. — The poetry of Aug. Angellier. — Le budget de l'instruction publique au Sénat. — Rapports de doyens. Examens.

— **Literarisches Zentralblatt**, n° 30 : Windisch, Die katholischen Briefe. — Drews, Lat. und deutsche Litanei von 1529 : Luthers deutsche Versikel und Kollekten. — Volz, Der Geist Gottes u. verwandte Erscheinungen. — Samanek, Kronrat und Reichsherrschaft im XIII u. XIV Jahrh. — Kircheisen, Hat Napoleon gelebt ? — Freytag-Loringhoven, Krieg u. Politik in der Neuzeit ; Die Macht der Persönlichkeit im Krieg. — Hirschfeld, The Diwan of Hassan C. Thabit. — Winkler, Der uraltaische Sprachstamm. — L. Havet, Manuel de critique verbale. — Alvor, Die Lösung des Shakspeare-Problems. — Mittelmann, Brachvogel und seine Dramen. — Head, Historia nummorum, a manual of Greek numismatics. — Schön, Kant und die Kantianer in der Pädagogik.

— N° 31 : Lublinski, Die Entstehung des Christentums aus der antiken Kultur. — Eisler, Weltenmantel und Himmelszelt. — Deussen, Allg. Gesch. der Philosophie. — Hallwich, Wallenstein. — Lady Blennerhasset, Streiflichter. — Egelhaaf, Bismarck. —

Struve, Patriotica (en russe). — Vorderasiatische Schriftdenkmäler der Museen zu Berlin, 7-9. — Ungnad, Urk. aus Dilbat. — Le Coq, Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan. — Gleye, Hettitische Studien. — Sadée, Vom deutschen Plutarch. — Kircher, Die sakrale Bedeutung des Weins im Altertum. — Bissing, Die Mastaba des Gem-ni-kai, II. — Braschowanoff, Richard Wagner und die Antike.

N° 32 ; Robertson, Die Evangelien-Mythen. — Lombard, De la glossolalie chez les premiers chrétiens. — Kirch, Enchiridion fontium hist. eccles. — Klimke, Der Monismus. — Lindner, Weltgesch. VII. — Hesselbarth, Entsteh. des deutsch-franz. Krieges. — Zehntbauer, Verfassungswandlungen im neueren Oesterreich; Zolger, Der staatsrechtliche Ausgleich zwischen Oesterreich und Ungarn; Turba, Die Grundlagen der Pragmatischen Sanktion. — Seligmann, The Melanesians of British New Guinea. — Maurer, Vorles. über altnord. Rechtsgeech. — Nekes, Lehrbuch der Jaunde-Sprache. — Fraenkel, Gesch. der griech. Nomina agentis. — Weinreich, Der Trug des Nektanebos. — Boje, Beuve de Hamtone. — W. Richter, Liebeskampf 1630 und Schaubühne 1670. — Porterfield, Immermann.

— N° 33 : Wilke, Das A. T. und der christliche Glaube. — Westberg, Zur neutest. Chronologie und Golgathas Ortlage. — Thomsen, Hume. — Griech. Urk. p. Preisigke. — Drerup, Gesch. und Genealogie der Familie Drerup. — Dorien, Ernst II von koburg über den Frankfurter Fürstentag 1863. — L. Keller, Die geistigen Grundlagen der Freimaurerei und das öffentliche Leben. — Chavannes, 500 contes et apologues du Tripitaka. — E. Wolf, Sentenz und Reflexion bei Sophokles. — Frobenius, Die Syntax des Ennius. — Berendt, Wilhelm Meister. — Weiglin, Gutzkows und Laubes Literaturdramen. — Liliencrons Briefe an Friedrich. — Sudhoff, Aus dem antiken Badewesen.

— N° 34 : Freitag, Wert der neut. Schriften. — Ormanian, L'église arménienne. — Bretholz, Gesch. der Stadt Brünn. — Graziani, Storia di Citta di Castello. — Schmoller und Stolze, Die Behördenorganisation Preussens im XVIII Jahrhundert. V, 1. — Poschinger, Neues Bismarck-Jahrbuch I. — Noack, Die römische Campagna. — Forke, Yamen und Presse. — Shewan, The lay of Dolon. — Maugain, La fortuna del Fenelon in Italia. — Panzer, Beovulf. — Busse, Wieland und Bodmer. — Diehl, Manuel d'art byzantin.

---

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 38 Quarante-cinquième année. 23 septembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

## PÉRIODIQUES

**Revue germanique**, n° 4, juillet-août : E. Seillière, A propos du centenaire de Fanny Lewald. — M. J. Minckwitz, Traductions classiques d'Elisabeth Barrett Browning. — Notes et documents : The Knoght in the burning rock (J. de Perott). — Notes sur la critique littéraire anglaise (A. Koszul). — Revues annuelles : La poésie anglaise (P. Delattre). — Le roman allemand (L. Mis). — Comptes-rendus critiques ; Bulletin ; Bibliographie ; Revue des revues.

**Deutsche Litteraturzeitung**, n° 35 : Liebert, Kants Lehre von der Entwicklung in Natur und Geschichte. — Bertalot, Humanistisches Studienheft eines Nürnberger Scholaren aus Pavia. — Humanistiches Gymnasium und modernes Kulturleben. Dankesgrüsse ehemaliger Schüler zur Feier des 350 jährigen Bestehens des Erfurter Gymnasiums, hgb. von Ecke. — Löwenthal, R. Jona Gerundi und sein ethischer Kommentar zu den Proverbien. — Bilz, Die Trinitätslehre des hl. Johannes von Damaskus. — Hefele, Die Bettelorden und das religiöse Volksleben Ober-und Mittel - italiens im 13. Jahrhundert. — Rau, Das Wesen des menschlichen Verstandes und Bewusstseins. — Peper, Jugendpsychologie für das erste Jahr. — Krausz, Die Götternamen in den babylonischen Siegelcylinder-Legenden. — M. von Kobilinski, Alter und neuer Versrhythmus. — Methner, Bedeutung und Gebrauch des Konjunktivs in den lateinischen Relativsätzen und Sätzen mit cum. — Die Quellen von Schillers und Goethes Balladen. — S. von Lempicki, Immermanns Weltanschauung. — Brown, Elkanah Settle. — Des Granges, Morceaux choisis des auteurs français du moyen âge à nos jours (842-1900). — Kümmel, Das Kunstgewerbe in Japan. — E. Schur, Alfred Rethel. — Allen, A History of Verona. — Prutz, Die geistlichen Ritterorden. — Dukmeyer, Korbs Diarium itineris in Moscoviam. — Dresdens Entiwicklung in den Jahren 1903 - 1907. Festschrift des Rates der Königl. Residenzstadt Dresden zurEinweihung des neuen Rathauses am 1. Oktober 1910. Hgb. von O. Richter. — Affolter, Das Fruchtrecht.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 35 : Krebs, Der Logos als Heiland. — Kahrstedt, Zur Gesch. des V und VI Jahrh. — H. Bloch, Die staufischen Kaiserwahlen. — F. Weber, Aeltere Geschichtschreiber über Spanisch Amerika. — Gnau, Die Zensur unter Josef II. — Mitrofanov, Joseph II. — Verloop, Le Montenegro. — Geller, Deutsches Kolonialbeamtenrecht. — Wygodzinski, Das Genossenschaftswesen in Deutschland. — Elster, Prinzipien der Naturwissenschaft II. — Neher, Der Anonymus de rebus bellicis. — Edens, Erec-Geraint. — Wüst, G. Keller u. K. F. Meyer. — Schollenberger, Landammann Edward Dorer-Egloff. — Heckenbach, De nuditate sacra sacrisque vinculis. — V. Schmidt, Museum Munterianum *et* Choix de monuments egyptiens.

n° 36 : Jacquier, Le N. T. dans l'église chrétienne. — Grisar, Luther. — Hammacher, Hegel. — J. Weiss, Die Dobrudscha im Altertum. — Lenel, Venezianisch-istrische Studien. — Friedensburg, Cavour, I. — Dieiher, Ranke als Politiker. — Lippmann, Einführung in die Aeronautik. — Myhrman, Sumerian administrative documents from the second dynasty. — Seillières, Ernest Rohde. — Yovanovitch, La guzla de Mérimée. — C. A. Harper, The sources of the Bristish Chronicle History in Spenser s' Faerie Queene. — F. Wilhelm, Sanct Servatius. — Wielands Gesamm, Schriften, II, Uebers. 3, Shakspeare, 6, 7, 8, p. Stadler. — K. Jacoby, Beitr. zur deutschen Literaturgesch. des XVIII Jahrh. — Armitage, An introd. to the study of Old High German. — Sörrensen, Tischbein.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

LIBRAIRIE RENOUARD. — H. LAURENS, EDITEUR,
6. RUE DE TOURNON (VI^e) PARIS

# Les Villes d'Art Célèbres

**Collection de volumes in-4 (19×26) abondamment illustrés**

**VIENT DE PARAITRE :**

## DRESDE (FREIBERG ET MEISSEN)

Par **Georges SERVIÈRES**

Un volume illustré de 119 gravures.................. **4 fr.** Broché ; **5 fr.** Relié.

**Déjà parus :**

*Série à* **3** *fr.* **50** *br.* ; **4** *fr.* **50** *relié.*

**Bruges et Ypres.**
**Milan.**
**Moscou.**
**Oxford et Cambridge.**
**Ravenne.**

*Série à* **4** *fr. br.* ; **5** *fr. relié.*

**Avignon.**
**Bâle, Berne, Genève.**
**Blois, Chambord.**
**Bologne.**
**Bordeaux.**
**Bruxelles.**
**Caen et Bayeux.**
**Carthage.**
**Le Caire.**
**Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme.**
**Constantinople.**

*Série à* **4** *fr. br.* ; **5** *fr. relié.*

**Cracovie.**
**Dijon et Beaune.**
**Florence.**
**Fontainebleau.**
**Gand et Tournai.**
**Gênes.**
**Grenoble et Vienne.**
**Cologne.**
**Cordoue et Grenade.**
**Munich.**
**Nancy.**
**Nimes, Arles et Orange.**
**Nuremberg.**
**Padoue et Vérone.**
**Palerme et Syracuse.**
**Poitiers et Angoulême.**
**Prague.**

*Série à* **4** *fr. br.* ; **5** *fr. relié.*

**Pompéi** (*Histoire, Vie privée*).
**Pompéi** (*vie publique*).
**Rouen.**
**Rome** (*antiquité*).
**Rome** (*Des catacombes à Jules II*).
**Rome** (*De Jules II à nos jours*).
**Séville.**
**Strasbourg.**
**Tours et les châteaux de Touraine.**
**Troyes et Provins.**
**Tunis et Kairouan.**
**Venise.**
**Versailles.**

*Série à* **5** *fr. br.* ; **6** *fr. relié.*

**Paris.**

**Actuellement 48 volumes parus.**

# MUSÉES ET COLLECTIONS DE FRANCE

**Collection de volumes petit in-4 (17,5×25,5) abondamment illustrés**

Chaque volume.......................................... Br., **10 fr.** ; Relié, **13 fr.**

**VIENT DE PARAITRE :**

## LE MUSÉE DE TOURS

(PEINTURES, DESSINS, SCULPTURES, MEUBLES, ETC.)

Catalogue et introduction, par **Paul VITRY,**

CONSERVATEUR ADJOINT DES MUSÉES NATIONAUX

*122 reproductions*

**DÉJA PARU :**

## LE MUSÉE DE GRENOBLE

Par le général **De BEYLIÉ.**

Introduction de Marcel REYMOND.

*388 reproductions.*

**EN PRÉPARATION :**

## LE MUSÉE DU LUXEMBOURG

PEINTURES,

Par **Léonce BÉNÉDITE**

Conservateur du Musée du Luxembourg.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 39 Quarante-cinquième année. 30 septembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

## PÉRIODIQUES[1]

**Bibliographe moderne**, juillet-décembre 1910 : H. STEIN, Le prétendu miniaturiste Ugo de Vosor. — P. HILDENFINGER, Inventaire des actes administratifs de la commune de Strasbourg, 1789-an VII, conservés à la Bibliothèque nationale. — H. STEIN, Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Bourg-Saint-Andéol au XVIIIe siècle. — H. STEIN, L'histoire de France dans les archives du grand-duché de Luxembourg. — P. ARNAULDET, Inventaire de la librairie du château de Blois en 1818 (suite). — Archives municipales, règlement des communications et des expéditions. — Le congrès des archivistes et des bibliothécaires de Bruxelles, août 1910. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres (France et étranger). — Comptes rendus : MÜLLER, FEITH et FRAIN, Manuel pour le classement et la description des archives, trad. française par Cuvelier et H. Stein; L'ordinamento delle carte degli archivi di stato italiani; E. CASANOVA, L'archivio di stato di Napoli; G. LAVALLEY, Catalogue des ouvrages normands de la bibliothèque municipale de Caen, I; A. SERAPHIN, Handschriften-Katalog der Stadtbibliothek Königsberg ; O. GÜNTHER, Die Wiegendrucke der Leipziger Sammlungen und der herzogl. Bibliothek in Altenburg; A. ISNARD, Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale, Actes royaux, I ; G. ECORCHEVILLE, Catalogue du fonds de musique ancienne de la Bibliothèque nationale, I; P. CARON, Bibliographie des travaux publiés de 1866 à 1897 sur l'hist. de la France depuis 1789, 3-4; G. BOURCARD, Graveurs et gravures, essai de bibliographie ; WRONG and LANGTON, Review of historical publications relating to Canada, XII-XIV; F. SEBESTYEN, Rovas es rovasivas.

**Revue bleue**, 2 septembre 1911 : Lord WINTERTON, Les ministres anglais et leur liberté d'action. — Gabriel MOUREY, Maurice Barrès critique d'art. — L. CHARLANNE, Un Français écrivain anglais au XVIIe siècle, P. A. Motteux. — Regis MICHAUD, Une romantique d'outre-mer, Margaret Fuller Orsoli, 1810-1850. — Lucien MAURY, Autour de Balzac. — Léo LARGUIER, La Vénus de Milo. — Jacques LUX, Weimar après les classiques.

**Revue bleue**, 9 septembre : George LLOYD, Les ministres anglais et leur liberté d'action. — Léon BOCQUET, La genèse du Polyphème de Samain. — Yv. de ROMAIN, Le mouvement littéraire de la Suisse française. — André DUBOSCQ, Les Israélites en Hongrie. — Lucien MAURY, Deux récits. — Jacques LUX, Chroniques des livres, vieux états en pays coloniaux.

**Revue celtique**, n° 2 : J. VENDRYES, Aidhe Castroe 7 a mhac Titalus. — A. SOUTER et J. LOTH, An interesting Latin subscription. — A. OHEIX, Une vie inédite de saint Cunwal. — A. KELLENER et G. SCHOEPPERLE, Finn dans le pays des Géants — J. LOTH, Notes étymologiques et lexicographiques (suite). — J. VENDRYES, L'adjectif gallois llaw. — J. LOTH, L'élégie du Black Book of Chirk. — Bibliographie (Loth, Vendryes, Hubert). — Chronique (Vendryes). — Périodiques (Hubert et Vendryes). — Nécrologie : De Smedt (J. Marx).

**Revue de philologie française**, 2e trimestre : A DÉRESSE, Vocabulaire du patois de Villefranche-sur-Saône (suite). — G. GAILLARD, De quelques formations néologiques récentes (suite). — Ch. GUERLIN DE GUER, Lexique de Mons - la - Tour (Haute-Loire). — Comptes rendus ;

Zeitschrift fü roman. Philologie, 1909, 4 et 5 (Porteau) ; CORNICELIUS, Claude Tillier (G. Raphaël). — Mélanges : Trad. rythmée de la chanson de Magali (L. Clédat). — Livres et articles signalés. — L'imparfait du subjonctif (suite).

**Revue historique**, P. DEVINAT. Le mouvement constitutionnel en Prusse de 1840 à 1847 ; Frédéric-Guillaume IV et les diètes provinciales ; 1re partie. — Marcel MARION. Quelques exemples de l'application des lois sur l'émigration ; récits du temps de la Terreur ; fin. — E.-Ch. BABUT. Quelques observations à propos de l'article de M. de Genouillac sur la cité de Lagash. — H. de GENOUILLAC. Observations à propos de quelques opérations d'arithmétique de M. E. Babut. — L. HALPHEN. La chronologie des actes de Louis VII (1137-1180). — Henri HAUSER. Les Acta tumultuum Gallicanorum, 1re partie. — Gustave FAGNIEZ. Fancan et Richelieu ; fin. — *Bulletin historique* : Nécrologie : Émile Levasseur, par Henri HAUSER. — Histoire grecque. Publications étrangères, par Gustave GLOTZ. — Histoire des Pays-Bas, par Th. BUSSEMAKER. — Histoire de France, par Louis HALPHEN. — *Correspondance.* Lettres de MM. J. Thomas et P. Bourdon. — *Comptes rendus critiques.*

**Romania**, no 1581 avril : Ed. FARAL, Ovide et quelques autres sources du Roman d'Enéas. — G. HUET, Le chateau tournant dans la suite du Merlin. — C. CHABANEAU et J. ANGLADE, Essai de reconstitution du Chansonnier du comte de Sault. — J. HAUST, Etymologies Wallones. — Mélanges : A. THOMAS, Berrichon Asté, Sté ; ancien prov. Asbrigar. — Comptes rendus : Arthur C. L. BROWN, The Bleeding-Lance (G. Schoepferle) — Santone DEBENEDETTI, Gli studi provenzali in Italia nel cinquecento (G. Bertoni). — Périodiques. — Chronique.

**Deutsche literaturzeitung**, no 36 : F. SCHMID : Zur Nationalitätenfrage in Osterreich. — L. KELLER, Die geistigen Grundlagen der Freimaurerei und das öffentliche Leben. — REINHARDT, De Graecorum theologia capita duo. — KREUTZER, Zwinglis Lehre von der Obrigkeit. — ROMEIS, Was ist uns Christen die Bibel ? — FISCHER, Nietzsche-Zarathustra und Jesus Christus. — ARNOLD, Urchristliches und Antichrisliches im Werdegang Friedrich Nietzsches. — GROOS, Der Lebenswert des Spiels. — SCHNELL, Das Unterrichtswesen der Grossherzogtümer Mecklenburg-Schwerin und Strelitz. 2. 3. Bd. — Die Oberrealschule in Bayern. — Altitalische Inschriften, ausgewählt von Jacobsohn. — SZINNYEI, Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft. — DAMMANN, Cicero quo modo in epistulis sermonem hominibus, quos appellat, et rebus, quas tangit, accommodaverit. — SENOFONTE, L'Apologia di Socrate, p. per cura di Pellini. — GRABBES WERKE, Hgb. von. Franz und Zaunert. — SIECKMANN, Ibsens Nordische Heerfahrt. — DELMER, English Literature from Beowulf to Bernard Shaw. — Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, II — VI. CURSCHMANN, Die älteren Papsturkunden des Ersbistums Hamburg. — FECHT. Die Gewerbe der Stadt Zürich im Mittelalter. — JORDAN, Friedrich Wilhelm IV. und der preussische Adel bei Umwandlung der ersten Kammer in das Herrenhaus. — CONS, Un siècle de l'histoire d'Allemagne. De Gœthe à Bismarck. — VERLOOP, Le royaume de Monténégro. — BIROT, Statistique annuelle de géographie comparée. 6e année. — PHILIPPI, Die erste Industrialisierung Deutschlands. — Das Moselland und die westdeutsche Eisenindustrie. Vorträge, hgb. von der Vereinigung für staatswissenschaftliche Fortbildung zu Berlin. — RINTELEN, Das österreichische Konkursrecht. — ZITELMANN, Luftschiffahrtrecht. — GÜLDENAGEL, Verfolgung und Rechtsfolgen des Blockadebruchs.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 40 Quarante-cinquième année. 7 octobre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue bleue, 16 sept. 1911 : Em. Faguet, L'idée de Dieu. — P. Flat, La formation d'un grand homme, la jeunesse de Richard Wagner. — Peladan, Du Louvre et de sa garde. — Fernand Caussy, Voltaire politique de clocher. — Yv. de Romain, Le mouvement littéraire dans la Suisse française. — Lucien Maury, Les Mémoires de Casanova. — Jacques Lux, La vie politique dans les deux mondes.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 37 : K. Hönn, Neue Literatur zu den Scriptores historiae Augustae. — Marx, Trevirensia. — Karsten, Hedendom och Kristendom. — Feuchtwang, Das Wasseropfer und die damit verbundenen Zeremonien. — Weinand, Die Gottesidee der Grundzug der Weltanschauung des hl. Augustinus. — Deussen, Die Philosophie der Griechen. — Cornelius, Einleitung in die Philosophie, 2. Aufl. — Die Mittelschulen Oesterreichs. Hgb. von Halma und Schilling. — Hüsing, Krsaaspa im Schlangenleibe und andere Nachträge zur Iranischen Ueberlieferung. — H. Zimmern, Babylonische Hymnen und Gebete. 2. Auswahl. — Jaeger, Emendationum Aristotelearum specimen. — Haberling, Die altrömischen Militärärzte. — E. Engel, Kurzgefafste deutsche Literaturgeschichte. — Sulger-Gebing, Hugo von Hofmannsthal. — Schipper, A History of English Versification. — Rostowzew, Studien zur Geschichte des römischen Kolonates. — Knorrek, Das Gefecht bei Arbedo am 29. Juni 1422. — Carstenn, Elbings Verfassung zu Ausgang der polnischen Zeit. — Patsch, Zur Geschichte und Topographie von Narona. — Zeitschrift für argentinische Volkskunde, hgb. vom deutschen Lehrerverein Buenos Aires durch E. L. Schmidt Heft I. II. — G. von Mayr, Begriff und Gliederung der Staatswissenschaften. 3. Aufl. — Enzyklopädisches Handbuch des Kinderschutzes und der Jugendfürsorge. Hgb. von Heller, Schiller und Taube. — Sammlung älterer Seerechtsquellen, hgb. von Zeller. 2. Abt., Heft 6. — Smith und Ruffer, Pottsche Krankheit an einer ägyptischen Mumie aus der Zeit der 21. Dynastie (um 1000 v. Chr.). — Le Pileur, Les maladies de Vénus dans l'œuvre de Françóis Villon.

Literarisches Zentralblatt, n° 37 : Smith, Ecce deus. — Altchristl. Texte, p. C. Schmidt et W. Schubart. — Zöckler, Gesch. der Apologie des Christentums. — Bauch, Das Substanzproblem in der griech. Philosophie bis zur zur Blütezeit. — A. Herrmann, Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien, I. — Günter, Die christliche Legende des Abendlandes. — Klövekorn, Die Entstehung der Erklärung der Menschen = und Bürgerrechte. — M. G. Clarke, Sidelights on Teutonic history. — Walls, Die Zukunft in Amerika. — Eyschen, Das Staatsrecht des Grossherzogtums Luxemburg ; Morgenstierne, Das Staatsrecht des Königreichs Norwegen. — Kobilinski, Alter und neuer Versrhytmus. — Der festländische Bueve de Hantone, p. Stimming. — Seillière, Barbey d'Aurevilly. — Junk, Tannhäuser in Sage und Dichtung. — Dibelius, Englische Romankunst. — Renck, Platens politisches Denken und Dichten. — Euphemia von Ferro, Maximilian Kaiser von Mexico als Dichter und Schriftsteller. — Bürkner, Dürer. — H. von Herkomer, The Herkomers. — Andreä, Die Entwickl. der theoretischen Pädagogik.

— N° 38 : Blau, Geist und Natur. — David, S. Marie-Antique. — Dörfler, Die Eleaten und die Orphiker. — Beccaria, Scritti e lettere inediti, p. Landry. — Lehmann-Haupt, Israel. — Westermann, Die Türkenhilfe 1531. — Briefw. des Aeneas Sylvius, p. Wolkan. —

Bouillé, Souvenirs, III. — Der russisch-japan. Krieg. III, 1, 2. — G. Müller, Hieratische Lesestücke. — Pascal, Epicurei e mistici. — Chatenet, M^me de Villedieu. — Cambridger Psalter, I, p. Wülkers-Kock, Svensk Ljudhistoria. — Janentzky, Burgers Aesthetik. — Herrmann, Storms Lyrik. — B. Dietrich, Kleinasiatische Stickereien.

**Museum**, n° 11-12, août-sept. : Osthoff und Brugmann, Morphologische Untersuchungen, VI (Schrijnen). — Lautensack, Die Aoriste bei den attischen Tragikern und Komikern (van Bleek). — Traube, Vorlesungen und Abhandlungen, hrg. von Boll, II (S. G. de Vries). — Teuffel, Geschichte der römischen Litteratur, 6. Aufl. bearb. von Kroll und Skutsch, II (Speyer). — Hitopadeça van Nārāyana, vert. d. vander Waals (Faddegon). — Prick van Vely, Viertalig aanvullend Hulpwoordenboek, 3^de dr. (Kluyver). — Petit, Bibliographie der Middelnederlandsche Taal en Letterkunde, II (Kluyver). — De Vrouwen-peerle, ofte dryvoudighe Historie cet. (Mej. Neurdenburg). — Weigand, Deutsches Wörterbuch, 5. Aufl. 12. Lief. (van Wijk). — Boer, Die Sagen von Ermanarich und Dietrich von Bern (Frantzen). — Jacobsen, Essai sur les origines de la comédie en France au moyen âge (Salverda de Grave). — Söderhjelm, La nouvelle française au xv^e siècle (Borgold). — Bueno, Teatro español contemporáneo (Davids). — Broch, Slavische Phonetik (van Wijk). — Leskien, Handbuch der altbulgarischen (altkirchenslavischen) Sprache ; 3. Aufl. (van Wijk). — Lenz, Kleine historische Schriften (Blok). — Achtnich, Der Bürgerstand in Strassburg bis zur Mitte des XIII. Jhrh. (Gosses). — Déchelette, Manuel d'archéologie préhistorique, II (J. H. Holwerda). — Zippelius, Priene (Brakman). — Kircher, Die sakrale Bedeutung des Weines im Altertum (van Hille). — Gomperz, Griechische Denker, I. Band. 3. Aufl. (Jelgersma). — Brandt, Jüdische Reinheitslehre und ihre Beschreibung in den Evangelien (Oort). — Lémann, L'idée messianique chez le peuple d'Israël (Bleeker). — Cohn-Wiener, Die Entwicklungsgeschichte der Stile in der bildenden Kunst (Martin). — Pik, Leerboek der Vaderl. Geschiedenis, II (Stavenisse de Brauw). — Bos, Schoolatlas der geheele aarde, 19^de dr. d. Niermeyer (Zondervan). — A. Brückner, Holländisch-Russisches.

Paris, DE BOCCARD (ancienne librairie FONTEMOING),
4, rue Le Goff.

Vient de paraître

Arthur CHUQUET
membre de l'Institut

# ETUDES D'HISTOIRE

QUATRIÈME SÉRIE



In-8°, 351 p.......................................... 3 fr. 50

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 41 Quarante-cinquième année. 14 octobre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES

**Feuilles d'histoire**, nº 10, 1[er] octobre 1911 : Georges GIRARD, Jésuites et ministres luthériens à Strasbourg en 1702. — A. DUBOIS-DILANGE, La première édition de la correspondance de Grimm. — Jacques d'AUBRIVES, Les patrons de Carteaux. — A. de TARLÉ, Guillotinons, mais guillotinons dans les formes. — Arthur CHUQUET, La conquête de la Cerdagne en 1793. — Charles de BEAUREPAIRE, Cuvier secrétaire-greffier communal. — Général BONAPARTE, Lettres de novembre 1795. — André RAUCROIX, Hoche et Kléber. — Max DARDENNE, Reynier et Hoche en septembre 1797. — E. CAZALAS, L'armée russe jugée par Kosciusko. — Maurice CLÉRET, Le caporal Grivelet. — Eugène WELVERT, La proscription du duc de Bassano. — P. LEHAUTCOURT, La préparation en 1870 d'après M. Emile Ollivier. — Paul LANDRECY, Le parrain et la marraine de Victor Hugo. — Mélanges : A. BIOVÈS, M[me] du Deffand. — Paul LANDRECY, Le traitement des conventionnels. — Jacques d'AUBRIVES, Un témoignage sur Louis XVII. — Léon HENNET, Une lettre de Doppet. — René MAUBERT, Un mot de Bonaparte sur les Jacobins. — André RAUCROIX, Duroc à Berlin. — Max DARDENNE, Les monuments. — Questions et réponses : Charrière. — Le Français est un volcan. — L'âge des généraux. — Bureaucrates. — Camas. — Charlotte Corday et Napoléon. — Cosson. — L'école de mars en 1736. — Les folies de Paris. — Fort le Traitre. — Un Four qui ne cuit jamais. — L'héliolatrie de Napoléon. — Légion gauloise. — Ministre des Limbes. — Montmartre fortifié. — Napoléon et la langue française. — Napoléon et les enfants. — Roustam et l'Empereur. — Terres lorraines en Alsace.

**Revue bleue**, 23 septembre : Edmond ROUSSE, Une lettre inédite sur la Commune (publié par M. Paul Bonnefon). — Lafcadio HEARN, Les étudiants de Kyushu. — Ed. DUCOTÉ, De Moscou à Shanghaï. — PAUL-LOUIS, L'expansion syndicaliste dans le monde. — Virgile PINOT, Christine de Suède et la Rochefoucauld. — Lucien MAURY, Un roman anglais, La ville enchantée. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Vincent van Gogh, Les lettres grecques contemporaines.

**Deutsche Literaturzeitung**, nº 38 : ERMAN, Völters « Agypten und die Bibel ». — SABBADINI, Ottanta lettere inedite del Panormita tratte dai codici milanesi. — AHRENS, Gelehrten-Anekdoten. 2. Tl. — The Book of Micah. Transl. by P. Haupt ; — The Book of Esther, Ed. by P. Haupt. — HAUSSLEITER, Jesus. — PFENNIGSDORF, Der religiöse Wille. — WUNDT, Probleme der Völkerpsychologie. — LEHMANN, Der deutsche Unterricht. 3. Aufl. — SUPER, Plutarch on Education. — Menandri Reliquiae nuper repertae. Ed. Sudhaus. — ELTER, Prolegomena zu Minucius Felix. — RATTAY, Die Ostracher Liederhandschrift und ihre Stellung in der Geschichte des deutschen Liedes. — MOOG, Das Verhältnis von Natur und Ich in Goethes Lyrik. — MILTON, Paradise Lost. Ed. by Verity. — CYRANO, L'autre monde ou les Etats et Empires de la Lune. Hgb. von L. Jordan. — Die Hauschronik der Familie Holl (1487-1676). Hgb. von Meyer. — Gebhardts Handbuch der deutschen Geschichte. Neu hgb. von Hirsch. 4. Aufl. — STUTZ, Der Erzbischof von Mainz und die deutsche Königswahl. — GRAF HAUGWITZ, Die Geschichte der Familie Haugwitz. — FRIEDENSBURG, Cavour. I. — HEMLEBEN, Die Pässe des Erzgebirges. — HEIDERICH, Länderkunde von Europa. 3. Aufl. — REDLICH, Das Wesen der

österreichischen Kommunalverfassung. — PIERSTORFF, Der moderne Mittelstand. — RIEDNER, Die Rechtsbücher Ludwigs des Bayern. — HEIN, Duldung der Zwangsvollstreckung.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 39 : SCHILLING, Die Staats = und Soziallehre des heil. Augustinus. — GOLDZIHER, Vorles. über den Islam-Laotzses Buch vom höchsten Wesen und vom höchsten Gut, p. GRILL. — Rupp, Ges. Werke, p. ELSENHANS, VIII. — G. E. MÜLLER, Zur Analyse der Gedächtnistätigkeit I. — GEBAUER, Gesch. des franz. Kultureinflusses auf Deutschland von der Reformation bis zum dreissigjährigen Kriege. — Corr. de Leicester et Hotman, p. BLOK. — SZAROTA, Die letzten Tage der Republik Krakau. — G. MAYER, J.-B. von Schweitzer und die Sozialdemokratie. — DÖHRING, Die Herkunft der Masuren. — SCHULTHESS, Kalila und Dimna. — Libanii opera rec. R. FOERSTER. VI. — CARTAULT, Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum ; Le distique élégiaque. — MORF, Aus Dichtung und Sprache der Romanen. — Dante, La vita nuova p. SCHERILLO. — STOPES, William Hunnis and the revels of the Chapel Royal. — WIRTH, Der Untergang des niederl. Volkslieds. — LÜDICKE, Vorgesch. und Nachleben des Willehalm von Orlens. — H. HOLLMANN, Heinrich von Kleist ; MEYER-BENFEY, Das Drama Heinrich von Kleists, I. — WELDEMANN, Die religiöse Lyrik des deutschen Katholizismus in der ersten Hälfte des XIX Jahrh. — J. HENRY, Les Bambara.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 42 Quarante-cinquième année. 21 octobre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI$^{e}$

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Revue d'histoire littéraire de la France**, n° 3 : H. BERNÈS, Le Qaïn de Leconte de Lisle. — R. RADOUANT, L'éloquence militaire au XVIe siècle. — L. F. BENEDETTO, A propos d'un roman de George Sand. — G. TRUC, Le cas Racine. — Mme R. WALTZ, Alfred de Vigny, à propos d'un livre récent. — DUVERNOY et HARMAND, Alphonse de Rambervillers. — Mélanges : Date de la naissance de Saint-Evremond (F. Verdier). — Flaubert et ses éditeurs (R. D.). — Deux contrefaçons d'Atala et de René (V. Giraud). — Les sources de deux Harmonies de Lamartine (F. Baldensperger). — Deux pages de Fromentin et de Th. Gautier (E. Faral). — L'arrestation de Victor Cousin en Allemagne. — Comptes rendus : JAMESON, Montesquieu et l'esclavage (H. Barckhausen). — H. GIRY, Histoire de la poésie française au XVIe siècle, I. L'Ecole des rhétoriqueurs (Augé-Chiquet). — H.-J. MOLINIER, Octovien de Saint-Gelays; Mellin de Saint-Gelais (J. Plattard). — V. GIRAUD, Taine; Les maîtres de l'heure (E. Dupuy). — GENDARME DE BÉVOTTE, La légende de don Juan (J. Marsan). — A. COLLIGNON, Le Mécénat du cardinal Jean de Lorraine (E. Roy).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 39 : BRÄUER, Eugen von Philippovichs « Grundriss der politischen Okonomie » u. die gegenwärtige Krisis in der Volkswirtschaftslehre. — Jahrbuch der Bücherpreise. Bearb. von Beck. V. — Xenien-Almanach für das Jahr 1912. — BUDDE, Auf dem Wege zum Monotheismus. — ALTANER, Venturino von Bergamo. — WIMMER, Das Leben im Licht. — LASK, Die Logik der Philosophie und die Kategorienlehre. — METZGER, Die Epochen der Schellingschen Philosophie. — BARTH, Diesterweg, der wahre Jünger Pestalozzis. — FRANK, Studien zur babylonischen Religion. I. — DIGUET, Etude de la langue Thô. — Transactions and Proceedings of the American philological association. XXXIX et XL. — PATIN, Asthetisch-kritische Studien zu Sophokles. — STEINERT, Tieck und das Farbenempfinden der romantischen Dichtung. — HEMMER, Die Anfänge Tiecks und seiner dämonisch-schauerlichen Dichtung. — SHELLEY, Poems. Ed. by Hughes. — CHATEAUBRIAND, Pages choisies, p. V. Giraud. — LEHMANN-HAUPT, Israël; Die Geschichte Judas und Israels im Rahmen der Weltgeschichte. — SCHIFFER, Markgraf Hubert Pallavicini. — ULBRICHT, Bunsen und die deutsche Einheitsbewegung. — SCHWARZ, Uber Bastians Lehre vom Elementar-und Völkergedanken. — SPIESS, Die deutschen Volkstrachten. — BOEHRINGER, Die Lohnämter in Victoria. — STENGEL, Die Immunität in Deutschland bis zum Ende des 11. Jahrh. — Die juristische Fakultät der Universität Berlin. Hgb. von Liebmann.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 40 : RADERMACHER, Neutest. Grammatik. — MERX, Das Evang. des Johannes. — VERWEYEN, Philosophie und Theologie im M. A. — Kilian Leibs Briefwechsel and Diarien, p. SCHLECHT. — GERBING, Die Flurnamen des Herzogtums Gotha u. die Forstnamen des Thüringerwaldes. — Das Ausgabebuch des Marienburger Hauskomturs, p. ZIESEMER. — Hamdullah-i-Qazwini, p. BROWNE. — PLESSIS, La poésie latine. — HENKE, Dantes Hölle. — ZIEGLER, Das Drama der Revolution. — The first English life of Henry V, p. KINGSFORD. — MYERS, The technique of brigding gaps in the action of German drama, I. — STRICH, Die deutsche Mythologie in der deutschen Literatur von Klopstock bis Wagner. — GALLAND, Nationale Kunst. — VILLEY, L'influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

# ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

**Paraissant cinq fois par an.**

DIRECTEUR : Albert MATHIEZ

**Quatrième année, n° 5 (Octobre-Décembre 1911).**

SOMMAIRE :

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 43 Quarante-cinquième année. 28 octobre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

## PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 30 septembre : Lafcadio HEARN, Les étudiants de Kyusku. — Paul FLAT, Le faux art dramatique français à l'étranger. — Éd. DUCÔTÉ, De Moscou à Shanghai. — L. DUMONT-WILDEN, Les Flamands et la culture française. — Ed. DRIAULT, L'Europe et l'avénement de Napoléon. — J. PLATTARD, Nicolas Denisot dit le comte d'Alsinois, poète et peintre. — Jacques LUX, Une Américaine à la cour de Napoléon III.

**Revue des sciences politiques**, septembre-octobre : Emile LEVASSEUR, Quelques conséquences du progrès des moyens de communication. — Henry RIPERT, La réforme administrative, II. — Lieutenant-colonel MALLETERRE, L'armée Jeune Turque (avec une carte). — Alexandre DE LAVERGNE, Les pensions de vieillesse en Angleterre. — Maurice TARTIÈRE, Les délimitations régionales. — En marge des Sciences politiques, Bernard Combes de PATRIS, Pragmatisme et Démocratie. — L. PAUL-HENRY, Chronique financière (1910). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, n° 9-10 : A. BIARD, Notre scansion traditionnelle du vers anglais et les critiques dont elle est l'objet, IV. — G. CAMERLYNCK, Le latin dans les études secondaires. — Notes et documents : Concours et examens de 1911, résultats. — Epreuves orales de l'agrégation et du certificat d'allemand. — Programmes pour les concours de 1912. — Bibliographie. — Revue des périodiques français et étrangers. — Chronique universitaire. — Nouvelles de partout.

**Revue des Etudes grecques**, n° 107, avril-juin ; L. SÉCHAN, La légende d'Hippolyte dans l'antiquité. — SCHWAB, Un cantique de liturgie juive en langue grecque. — Chronique : A. DE RIDDER, Bulletin archéologique. — Bibliographie.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 40 : RACHFAHL, Max Lenz' Kleine historische Schriften. — E. SCHMIDT, Reden zur Literatur-und Universitätsgeschichte. — WÜNSCHE, Der Kuss in Bibel. Talmud und Midrasch. — THRAP, Brodremenigheden i Norge. — Moralprobleme. Vorträge, gehalten von Mausbach, Meyer, Mutz, Waitz und Zahn. — HAHNE, Die Erziehung Herzog Karls I. von Braunschweig-Lüneburg, 1720-1722. — NATORP, Volkskultur und Persönlichkeitskultur. — UHLENBECK, Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques. — SEIDENSTÜCKER, Pali-Buddhismus in Uebersetzungen. — WRIGHT, Studies in Menander. — BERGFELD, De Versu Saturnio. — HERCHENBACH, Das Praesens historicum im Mittelhochdeutschen. — Kuhs Kritische und literarhistorische Aufsätze (1863-1876). Hgb. von A. Schaer. — KOSZUL, La Jeunesse de Shelley. — Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft. Hgb. von A. Brandl und M. Förster. 47. Jahrg. — Bibliotheca romanica. 128-136. — Beschreibung der ägyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums in Leiden. II. 2. — ELERT, Prolegomena der Geschichtsphilosophie. — Gregorius von Tours, Zehn Bücher Fränkischer Geschichte. Uebs. von Giesebrecht. 4. Aufl. von S. HELLMANN. — Helmolds Chronik der Slaven. Uebs. von Laurent und Wattenbach. 3. Aufl. von SCHMEIDLER. — Norbert Abt von IBURG, Das Leben des Bischofs Benno II. von Osnabrück. Deutsch von TANGL. — SCHLAGER, Geschichte der kölnischen Franziskaner-Ordensprovinz während des Reformationszeitalters. — KLEIN-HATTINGEN, Napoleon der Erste. — BIRT, Aus der Provence. — SUCK, Schottland und seine Bewohner. — Leuckart von WEISDORF, Entwicklung u. Ergebnisse der Wertzuwachsbesteuerung im Königreich Sachsen. — KECH, Geschichte der deutschen Eisenbahnpolitik.

# MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES ET SCIENTIFIQUES

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS. Études sur la préhistoire et l'histoire, jusqu'à la fin de l'Empire macédonien, par J. DE MORGAN. In-8 de 600 pages, avec 77 cartes et 50 gravures........ 15 fr.

## EXTRÊME-ORIENT

**Mission archéologique dans la Chine Occidentale,** par Edouard CHAVANNES, membre de l'Institut. 2 volumes in-4, cartonnés, comprenant 488 pl. en phototypie et 2 volumes de texte (en préparation)........ 150 fr.

**Mission Pavie.** Indochine (1879-1895). 10 volumes in-4, avec nombreuses cartes et planches, dont 1 volume sous presse. — 9 volumes parus........ 115 fr.

**Mission Henri Dufour.** Les ruines d'Angkor Thom. Les bas-reliefs du Bayon, publiés par la Commission archéologique de l'Indochine, d'après les documents recueillis par la Mission Henri DUFOUR, avec la collaboration de Charles CARPEAUX. Un volume in-4, de 232 planches........ 100 fr.

**Mission d'Ollone** (1906-1909). Chine Occidentale, Tibet, Mongolie. 7 volumes gr. in-8, illustrés, publiés sous la direction de M. le Commandant d'OLLONES. (*sous presse*).

**L'Ile Formose.** Histoire et description. Par C. IMBAULT-HUART. In-4, illustré de nombreux dessins, de cartes, vues, plans, etc........ 30 fr.

**Les Séricigènes sauvages de la Chine,** par Albert A. FAUVEL. In-4, planches........ 10 fr.

**Voyage d'exploration de Hué en Cochinchine** par la route mandarine, par C. PARIS, In-8, avec 6 cartes et 12 gravures inédites........ 7 fr. 50.

## ASIE CENTRALE

**L'Asie Centrale,** Tibet et régions limitrophes, par DUTREUIL DE RHINS. Texte. Un volume in-4 de 636 pages et atlas in-folio, en un carton........ 40 fr.

**Mission scientifique dans la Haute-Asie,** par J. DUTREUIL DE RHINS et F. GRENARD. 3 volumes in-4 illustrés, et atlas in-folio, en un carton........ 100 fr.

**Expédition scientifique française** en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan, par C. E. DE UJFALVY DE MEZŒ-KŒVESD. 5 vol. in-8, figures, cartes, planches........ 40 fr.

## ASIE OCCIDENTALE

**Mission scientifique en Cappadoce** (1893-1894). Recherches archéologiques dans l'Asie Occidentale, par Ernest CHANTRE. Gr. in-4, illustré de 30 planches, une carte et 200 dessins........ 40 fr.

**Fouilles a Didymes** (1895-1896), par B. HAUSSOULLIER et E. PONTREMOLI. Un volume in-4, illustré de nombreuses gravures dans le texte et de 20 planches en héliogravure........ 75 fr.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 44 Quarante-cinquième année. 4 novembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

# PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 7 octobre 1911 : MONTALEMBERT, Lettres à l'archéologue Didron. — DUCOTÉ, De Moscou à Shanghaï. — E. SEILLIÈRE, Un cas d'adoption littéraire. — G. COHEN, Une église française en Hollande. — DUPOUY, L'opiomanie. — L. MAURY, Histoire et psychologie internationale. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Choses d'Allemagne.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 41 : MESSER, Max Dessoirs Abriss einer Geschichte der Psychologie. — DUHAIN, Jacques de Tourreil, traducteur de Demosthène. — DREWS, Die Christusmythe. II. — CLEMEN, Hat Jesus gelebt und was wollte er ? — LOESCHE, Von der Duldung zur Gleichberechtigung. — TISSERAND, L'anthropologie de Maine de Biran ou la science de l'homme intérieur. — ALY, Geschichte des preussischen höheren Schulwesens. — Traités inédits d'anciens philosophes arabes, musulmans et chrétiens. Publ. par Malouf, Eddé et Cheikho. 2e éd. — STRACK, Grammatik des Biblisch-Aramäischen. 5. Aufl. — DRAHEIM, Die Odyssee als Kunstwerk. — ZWIENER, De vocum Graecarum apud poetas Latinos ab Ovidi temporibus usque ad primi p. Chr. n. saeculi finem usu. — PRIMER, Goethes Verhältnis zum klassischen Altertum mit besonderer Berücksichtigung seiner Briefe. — BIRK, Heinrich von Kleist : « Robert Guiskard ». — Spenser's Minor Poems, ed. by E. de Sélincourt. — HELLPACH, Das Pathologische in der modernen Kunst. — RITTMEYER, Seekriege und Seekriegswesen in ihrer weltgeschichtlichen Entwicklung. I. II. — KNETSCH, Die landständische Verfassung und reichsritterschaftliche Bewegung im Kurstaate Trier, vornehmlich im 16 Jahrh. — HARTUNG, Karl V. und die deutschen Reichsstände von 1546 bis 1555. — A. Frhr. von SKENE, Der nationale Ausgleich in Mähren 1905. — G. von STRYK, Wilhelm v. Humboldts Aesthetik als Versuch einer Neubegründung der Sozialwissenschaft. — WALLNER, Beiträge zur Geschichte des Fischereiwesens in der Steiermark. I.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 41 : FEIGEL, Der Einfluss des Weissagungsbeweises. — W. SCHMIDT, Der Kampf um die Religion. — E. MONTET, L'Islam. — BORNER, Jodl. — BUSSELL, The Roman Empire. — KIELMANNSEGG, Familienchronik. — SCHWENKE, Friedrich der Grosse und der Adel. — STRUCK, Griechenland. — MEHMED TEVFIQ, Das Abenteuer Buadem's. — FRANK, Scheich'Adi, der Grosse Heilige der Jezidis. — ROSCHER, Die Hippokratische Schrift von der Siebenzahl. — MOULTON, Einleit. in die Sprache des N. T. — ZECK, Der Publizist Pierre Dubois. — STROBL, Die Entstehung der Gedichte von der Nibelunge Not und der Klage. — RAHMER, Lenau. — Der römische Limes in Oesterreich, XI. — SCHEFFLER, Deutsche Maler und Zeichner im XIX Jahrhundert.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 42, 14 octobre 1911 : HOLTZMANN, Erkl. des I Thessalonicherbriefes. — WHITE, Gesch. der Fehde zwischen Wissenschaft und Theologie in der Christenheit. — BAIER, Päpstliche Provisionen für niedere Pfründen bis 1304. — DREHER, J.-P. Dieffenbach. — MARX, Bismarck und die Hohenzollern Kandidatur in Spanien. — VIGNAUD, Hist. crit. de la grande entreprise de Christophe Colomb. — GERHARD, Ptolemaïsche Homerfragmente. — ROBERTSON, Gramm. des neut. Grieschisch. — ROUDET, Elements de phonétique générale. — Mort Artu, p. BRUCE. — DAMM, Der deutsch-französische Jargon in der schönen franz. Literatur. — TIBAL, Hebbel. — FEHRLE, Die Keltische Keuschheit im Altertum. — UTITZ, Was ist Stil ? — KRUKENBERG, Die Frau in der Familie.

# PUBLICATIONS SUR LE BÉHAÏSME.

## ABD-OUL-BÉHA

**Les leçons de Saint-Jean d'Acre**, recueillies par Laure Clifford Barney. Traduit du persan par Hipp. Dreyfus. In-8° écu. 4 fr. »

Cet ouvrage contient les enseignements recueillis à Saint-Jean d'Acre de la bouche même du fils de Beha Ullah.

## BEHA ULLAH

**Le livre de la certitude** (*Kitab el ikan*), un des livres sacrés du béhaïsme traduit du persan par H. Dreyfus et Habib Ullah. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

**Les paroles cachées du Bâb**, traduites par les mêmes. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

**Les préceptes du béhaïsme**, traduits par les mêmes. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

DREYFUS (Hipp.). Essai sur le béhaïsme, son histoire, sa partie sociale. In-16 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

— Une institution béhaie. Le Machreqou'l-Azkâr d'Achqâbad. In-8° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr. 50

HUART (C.). La religion de Bab, réformateur persan. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

NICOLAS (A. L. M.). Le Beyan arabe, le livre sacré du babisme, de Séyyêd Ali Mohamed, dit le Bab, traduit. In-18. . . . . . 5 fr. »

# ISLAMISME

BOKHARI (El). Les traditions islamiques, traduites de l'arabe par O. Houdas. Tomes I-III. 3 vol. in-8°. Chacun. . . . . . 16 fr. »

CORAN (LE), sa poésie, ses lois, par Stanley Lane Poole. In-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

— L'esprit libéral du Coran, par César Bénattar, etc. In-8°. 2 fr. »

DARMESTETER (J.), professeur au Collège de France. Le Mahdi, depuis l'origine de l'Islam jusqu'à nos jours. In-18. . . 2 fr. 50

GAUTHIER (L.). La philosophie arabe. In-18 . . . . . . . . 2 fr. 50

— La théorie d'Ibn Rochd (Averroès) sur les rapports de la religion et de la philosophie. In-8° . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

— Ibn Thofail, sa vie, ses œuvres. In-8°. . . . . . . . . . . 4 fr. »

HOUDAS (O.). L'islamisme. Nouvelle édition. In-18. . . 3 fr. 50

Couronné par l'Académie Française.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 45 Quarante-cinquième année. 11 novembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Feuilles d'histoire**, n° 11, novembre 1811 : Paul LANDRECY, Les passe-volants. — Albert GRUN, En revenant de Pontoise. — Edmond DUROUVRAY, Comment Joly de Fleury devint ministre des finances. — Achille BIOVÈS, Un Anglais à Paris en 1790. — Max DARDENNE, Un arrêté de Saint-Just et Le Bas. — A. DE TARLÉ, L'arme chérie. — Ph. GUILBERT, Sieyes. — Eugène WELVERT, La radiation de l'ex-chevalier de Boufflers. — Louis MAURER, Une cantinière du terrible 57ᵉ. — A.-M.-P. INGOLD, Talleyrand et la principauté de Bénévent. — Joseph DURIEUX, Le chasseur Thillet à Almeida. — René MAUBERT, Les prisonniers français à Mohilev. — A. DUBOIS-DILANGE, Lezay-Marnésia et la vente des forêts communales. — Arthur CHUQUET, Candidatures académiques sous le second empire. — Jacques D'AUBRIVES, Lettre d'un combattant de Waterloo, les causes du désastre. — L.-G. PÉLISSIER, Mésaventures d'un principal de collège en 1815. — E. CAZALAS, Le conseiller russe de Sanglen. — Mélanges : A. BIOVÈS, Les conversions dans l'armée en 1685. — Elie DUMONT, Mirabeau et Suard. — Léon HENNET, Les déserteurs et les femmes françaises. — Albert GRÜN, La quarantaine. — Lucien LECLERC, Les carabiniers de Lodi. — Marcel RENAUD, Une singulière pétition. — Louis BERNARD, Bonaparte dans les Indes. — Jacques D'AUBRIVES, Le premier consul à Boulogne. — Maurice CLÉRET, En avant. — René MAUBERT, Napoléon et l'Irlande. — André RAUCROIX, Livres empruntés et rendus. — Max DARDENNE, Un grenadier au bivouac du 8 décembre 1812. — Arthur CHUQUET, Un mot de Joseph sur Soult. — Questions et réponses : Aune. — Belle occasion pour un cadet de Gascogne. — Eloquent et ignorant. — La Bruère. — Légion allemande. — Louis XIV était-il brave? — Mémoires de la princesse Palatine. — D'Ormancey. — Patu. — Pellenc. — Mémoires de Rochambeau. — Le duché de Serurier. — Chronique : Bayard. — Machiavel. — Michel Servet. — Jean Guiton. — Mᵐᵉ de Sévigné à Vitré. — Segrais. — Bossuet. — Le siège de Lille. — Les Français à Furnes. — Mᵐᵉ Récamier. — Dalesme. — Lettres de 1792, de 1793, de 1812 et de 1815. — Cracovie. — Cavour. — La médaille de 1870 et le vieux garde national de Strasbourg. — Jules Ferry et la Grèce. — Gambetta. — Laussedat. — Société française de Belgrade. — Dijon. — L'impératrice de Chine. — Arabi pacha. — Le baron de Charette. — Vilbort. — Henry Houssaye. — Bibliographie : Rose et Broadley, Dumouriez et la défense de l'Angleterre contre Napoléon (A. CHUQUET).

**Revue bleue**, 14 octobre : G. MONOD, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Michelet. — MONTALEMBERT, Lettres à l'archéologue Didron. — P. FLAT, Le centenaire de Théophile Gautier. — Dauphin MEUNIER, Un ménage de poètes au XVIIIᵉ siècle, le comte et la comtesse de Bussy. — Ed. DUCÔTÉ, De Moscou à Shanghaï. — Lucien MAURY, Le style de Mᵐᵉ Tinayre. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, Histoire contemporaine.

— 21 octobre : MONTALEMBERT, Lettres à l'archéologue Didron. — D. MEUNIER, Le comte et la comtesse de Bussy. — E. LÉMONON, L'issue de la crise anglaise et ses conséquences. — L. DUGAS, Le caractère et l'habitude. — L. MAURY, Les origines et la signification de l'exotisme littéraire. — Firmin Roz, Théâtres. — Léo LARGUIER, La vie en bleu (Mᵐᵉ de Sévigné, Souvenirs). — Jacques LUX, Chronique de l'Etranger; les collections d'autographes; qui commanderait l'armée allemande?

— 28 octobre : M. Bréal, Variétés étymologiques, l'espace et le temps. — A. Rébelliau, A propos de l'inauguration d'un monument de Bossuet. — P. Flat, Le théâtre et la morale. — XXX. Lettres du Maroc. — Fr. Maury, Le cas de M. Paul Deschanel. — D. Meunier, Le comte et la comtesse de Bussy. — R. Gaston-Charles, Le sourire de la Joconde. — Jacques Lux, Littérature économique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 42 : Ed. Hahn, Zur Rolle Babyloniens für Kultur und Astronomie. — Petrarca, Brief an die Nachwelt, Gespräche über die Welteverachtung, von seiner und vieler Leute Unwissenheit. Uebs. von Hefele. — Palmieri, Nomenclator litterarius theologiae orthodoxae russicae ac graecae recentioris. I, 1. — Hertlein, Die Menschensohnfrage im letzten Stadium. — Bigelmaier, Die Afralegende. — G. Hoffmann, Johann Timotheus Hermes. — Deter, Abriss der Geschichte der Philosophie. 9. Aufl. von M. Frischeisen-Köhler. — Osterreich, Die Phänomenologie des Ich in ihren Grundproblemen. I. — Beudel, Qua ratione Graeci liberos docuerint, papyris, ostracis, tabulis in Aegypto inventis illustratur. — Koehne, Der rechts-und staatswissenschaftliche Unterricht auf den technischen Hochschulen. — Rossberg, De praepositionum in chartis Aegyptiis Ptolemaeorum aetatis usu. — Klotz, Cäsarstudien. — Weinberg, Zu Notkers Anlautgesetz. — Goethes Werke, Hgb. von Alt u. a. Bd. 3-5 ; 9-11 ; 14-16. — The serpent of Division by John Lydgate, the Monk of Bury. Ed by Mac Cracken. — E. Landry, La théorie du rythme et le rythme du français déclamé. — Regensburger, Ueber den « Trovador » des Garcia Gutiérrez, die Quelle von Verdis Oper « Il Trovatore ». — Fasti consulares imperii Romani von 30 v. Chr. bis 565 n. Chr. Bearb. von Liebenam. — Heineken, Die Anfänge der sächsischen Frauenklöster. — L. Schmidt, Die Renaissance in Briefen von Dichtern, Künstlern, Staatsmännern, Gelehrten u. Frauen. — Heidrich, Karl V. und die deutschen Protestanten am Vorabend des Schmalkaldischen Krieges. I. — Senfft von Pilsach, Aus Bismarcks Werkstatt. — Kaysers Physik des Meeres. 2. Aufl., neubearb. von Forch. — Sussmann, Das Budget-Privileg des Hauses der Gemeinen. — Lémonon, Naples.

# PUBLICATIONS SUR LE BÉHAÏSME

## ABD-OUL-BÉHA

**Les leçons de Saint-Jean d'Acre**, recueillies par Laure Clifford Barney. Traduit du persan par Hipp. Dreyfus. In-8° écu. 4 fr. »

Cet ouvrage contient les enseignements recueillis à Saint-Jean d'Acre de la bouche même du fils de Beha Ullah.

## BEHA ULLAH

**Le livre de la certitude** (*Kitab el ikan*), un des livres sacrés du béhaïsme traduit du persan par H. Dreyfus et Habib Ullah. In-18. . . . . . . . . . 5 fr. »

**Les paroles cachées du Bâb**, traduites par les mêmes. In-18. . . . . . . . . . 3 fr. »

**Les préceptes du béhaïsme**, traduits par les mêmes. In-18. . . . . . . . . . 2 fr. 50

DREYFUS (Hipp.). Essai sur le béhaïsme, son histoire, sa partie sociale. In-16 . . . . . . . . . . 2 fr. 50

— Une institution béhaie. Le Machreqou'l-Azkâr d'Achqâbad. In-8°. . . . . . . . . . 1 fr. 50

HUART (C.). La religion de Bab, réformateur persan. In-18. . . . . . . . . . 2 fr. 50

NICOLAS (A. L. M.). Le Beyan arabe, le livre sacré du babisme, de Séyyèd Ali Mohamed, dit le Bab, traduit. In-18. . . . . . 5 fr. »

# ISLAMISME

BOKHARI (El). Les traditions islamiques, traduites de l'arabe par O. Houdas. Tomes I-III. 3 vol. in-8°. Chacun. . . . . . 16 fr. »

CORAN (LE), sa poésie, ses lois, par Stanley Lane Poole. In-18. . . . . . . . . . 2 fr. 50

— L'esprit libéral du Coran, par César Bénattar, etc. In-8°. 2 fr. »

DARMESTETER (J.), professeur au Collège de France. Le Mahdi, depuis l'origine de l'Islam jusqu'à nos jours. In-18. . . 2 fr. 50

GAUTHIER (L.). La philosophie arabe. In-18 . . . . . . . 2 fr. 50

— La théorie d'Ibn Rochd (Averroès) sur les rapports de la religion et de la philosophie. In-8° . . . . . . . . . . 5 fr. »

— Ibn Thofail, sa vie, ses œuvres. In-8°. . . . . . . . . . 4 fr. »

HOUDAS (O.). L'islamisme. Nouvelle édition. In-18. . . 3 fr. 50

Couronné par l'Académie Française.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 46 Quarante-cinquième année. 18 novembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 43 : W. Fries, Das preussische Oberschulkollegium (1787-1806) und das Abiturientenexamen. — Zedler, Die Bamberger Pfisterdrucke und die 36 zeilige Bibel. — Heckenbach, De nuditate sacra sacrisque vinculis. — Schmitz, Die Opferanschauung des späteren Judentums und die Opferaussagen des Neuen Testamentes. — Scheftelowitz, Die Christusmythe des Prof. A. Drews im Lichte der Wissenschaft. — Günter, Die christliche Legende des Abendlandes. — Witasek, Psychologie der Raumwahrnehmung des Auges. — Apelt, Metaphysik. Neu hgb. von R. Otto. — H. Schmid, Vorlesungen über das Wesen der Philosophie. Neu hgb. von R. Otto. — Schimack, Die Entwicklung der mathematischen Unterrichtsreform in Deutschland. — Festschrift zu Israel Lewys siebzigstem Geburtstag, hgb. von M. Brann und I. Elbogen. — Löwenthal, Gogol. Sein Werk und seine Persönlichkeit. — Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte. — Vier Bücher an C. Herennius über die Redekunst. Deutsch von Kuchtner. — Petrarch's Letters to Classical Authors. Transl. by M. E. Cosenza. — Lüdicke, Vorgeschichte und Nachleben des Willehalm von Orlens von Rudolf von Ems. — Metz, Friederike Brion. — Eckertz, Heine und sein Witz. — Rotzoll, Die Deminutivbildungen im Neuenglischen unter besonderer Berücksichtigung der Dialekte. — Baldensperger, Etudes d'histoire littéraire. — Die Einsetzung des Veziers unter der 18. Dynastie. Neu hgb. u. erklärt. von Sethe. — Wintzer, Hermann Schwan von Marburg. — Huges, Het leven en bedrijf van Mr. Franchois Vranck. — Frhr. von Falkenhausen, Der grosse Krieg der Jetztzeit. 2. Aufl. — Fr. Ranke, Der Erlöser in der Wiege. — O. Weise, Die deutschen Volksstämme und Landschaften. 4. Aufl. — Reis, Agrarfrage und Agrarbewegung in Schlesien im Jahre 1848. — Hellwig, Zivilprozesspraktikum. 4. Aufl. — Graf von Montgelas, Die religiöse Erziehung der Kinder aus gemischten Ehen im Königreich Sachsen.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 44 : Rade, Jatho und Harnack ; Zurhellen, Jathos Theologie ; Traub, Staatschristentum oder Volkskirche. — Hoffmann, Hermes. — Cheyne, The two religions of Israel. — Hamacher, Die Reichstadt Köln und der siebenjährige Krieg. — De Varick, La Révolution et la question d'Orient. — Die finnländische Frage im Jahre 1911. — Meszleny, Tell-Probleme. — Lazar, Die Südrumänen der Türkei und der angrenzenden Länder. — Scriptores syri, III, 7-8, p. Brooks et Chabot ; II, 101, p. Sedlauk ; Scriptores aethiopici, II, 24, p. K. Conti Rossini. — Euripidis cantica p. O. Schrœder. — V. Giraud, Les maîtres de l'heure. — Eimer, Die persönl. Beziehungen zwischen Byron und den Shelleys. — Loiseau, L'évolution morale de Gœthe. — R. Schloesser, Platen. — Unwerth, Ueber Totenkult und Odinnverehrung. — Publication of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria, II, III. — Pöhlmann, Aus Altertum und Gegenwart. — Babbitt, The new Laocoon.

**Museum**, n° 1, oct. 1911 : Meyer, Untersuchungen über Lautbildung (van Ginneken). — Cavalieri et Lietzmann, Specimina codicum Graecorum Vaticanorum (M. A. Schepers). — Genethliakon, Carl Robert zum 8. März 1910 überreicht (J. C. Wollgraff). — Αἰσχύλου δράματα, ed. Wecklein, III (K. Kuiper). — Taciti Historiarum libri recogn. Fisher (van Wageningen). — Havet, Manuel de critique

verbale (Brakman). — EDGERTON, The k-suffixes of Indo-Iranian, I (Faddegon). — Van Hamel, De oudste Keltische en Angelsaks. Geschiedbronnen (H. Kern). — Utrechtsche bijdragen voor lett. en geschied. I. Van Nyeuvont enz., uitg. d. Mej. NEURDENBURG; II. Duyfkens ende Willemynkens pelgrimagie, uitg. d. Mej. RUYS; III. Van Alphen's literair-hist. theorieën, door Mej. DE KOE; IV. Bijdr. tot de geschied. v. h. natuurgevoel. door Mej. v. d. LOOY v. d. LEEUW (J. A. N. Knuttel). — MOLINIER, Mellin de Saint-Gelays (Salverda de Grave). — MOLINIER, Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays (Salverda de Grave). — DUSSAUD, Les civilisations préhelléniques dans le Bassin de la Mer Egée (C. W. Vollgraff). — RIDGEWAY, Minos (C. W. Vollgraff). — DRERUP, Omero (C. W. Vollgraff). — LESZYNSKY, Die Juden in Arabien zur Zeit Mohammeds (Th. W. Juynboll). — DUKER, Gisbertus Voetius, II 3 en III 1 (Knappert). — BRISSOT, Mémoires publ. par PERROUD (de Beaufort). — BULTMANN, Der Stil der Paulinischen Predigt (v. d. Bergh van Eysinga). — LEOBNER, Grundzüge des Unterrichts-und Erziehungswesens in den Vereinigten Staaten (Gunning).

---

PARIS, DE BOCCARD (ANCIENNE LIBRAIRIE FONTEMOING),
4, RUE LE GOFF.



LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 47 Quarante-cinquième année. 25 novembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

# PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 4 novembre 1911 : Emile Boutroux, Sully-Prudhomme, poète et philosophe. — A. Rébelliau, A propos de l'inauguration d'un monument de Bossuet. — Paul Louis, L'esclavage dans l'industrie antique. — Dauphin Meunier, Le comte et la comtesse de Bussy. — Martin Hume, L'Espagne au temps de Philippe V. — Lucien Maury, Hobereaux et paysans. — Leo Larguier, La vie en bleu : noms et mots, magots. — Jacques Lux, John Churton Collins.

**Revue historique**, novembre-décembre 1911 : Lucien Romier, La crise gallicane de 1551 ; 1re partie. — P. Devinat, Le mouvement constitutionnel en Prusse de 1840 à 1847 ; Frédéric-Guillaume IV et les diètes provinciales ; 2e partie. — Charles Samaran, Dominique de Gourgues. — Henri Hauser, Les Acta tumultuum Gallicanorum ; 2e partie. — *Bulletin historique : Nécrologies :* Auguste Longnon, par Gabriel Monod. — Henri Houssaye, par Edouard Driault. — Antiquités latines. Publications étrangères, par Ch. Lécrivain. — Histoire de France. Révolution, par Rd Reuss. — Histoire d'Italie. Epoque contemporaine, par G. Bourgin. — Comptes-rendus critiques.

**Revue napoléonienne**, VIII, nº 1-4, juillet-octobre 1911 : (directeur, Albert Lumbroso). Madelin, Le général Lasalles II. — J. Rambaud, La jeunesse de P. L. Courier. — Un portrait inconnu de Napoléon. — L.-G. Pelissier, Autour du maréchal Clarke. — Lumbroso, Note sur un des correspondants de Fabre, J.-B.-A. Henraux. — A. Dalgas, La Rivoluzione francese e i Bonaparte nella poesia di Carducci. — Pages napoléoniennes. — Les Monuments à Nelson. — F. Merli, I Baciocchi et Lucca. — La Casa Bonaparte à Ajaccio. — Desdevizes du Dézert, La politique extérieure du premier consul (article sur le récent volume de M. Driault).

**Deutsche Literaturzeitung**, nº 44 : Spitzer, Kunstschönheit und Raumanschauung. I. — Voullième, Die Inkunabeln der öffentlichen Bibliothek und der kleineren Büchersammlungen der Stadt Trier. — Fritz Reuter-Kalender auf das Jahr 1912, hgb. von Gaedertz. — Carus, The Pleroma. — Rottmanner, Geistesfrüchte aus der Klosterzelle. Hgb. von Jud. — E. Schulze, Dein Wort ist meines Fusses Leuchte. — G. Cohn, Platons Gorgias. — Rust, Gustav Class' Philosophie in systematischer Darstellung. — Schulze und Ssymank, Das deutsche Studententum von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. — J. Steinbeck, Der Konfirmandenunterricht nach Stoffwahl, Charakter und Aufbau. — H. Cordier, Un interprète du général Brune et la fin de l'école des jeunes de langues. — Pecnik, Praktisches Lehrbuch der slovenischen Sprache für den Selbstunterricht. 4. Aufl. — 'Α. 'Σ. Αρβανιτόπουλλος, Θεσσαλικαὶ ἐπιγραφαὶ καὶ Σημειώσεις εἰς Θεσσαλικὰ ἀρχαῖα. — Stürmer, Exegetische Beiträge zur Odyssee. I. — Pompejanische Wandinschriften und Verwandtes, ausgewählt von E. Diehl. — Fr. Seiler, Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts. 3. — Lenaus Werke. Hgb. von C. Schaeffer. — Janson, Die religiösen Anschauungen von Björnson und Ibsen. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, hgb. v. G. Schuster. XXXII. Jahrg. : 1909. — Ph. Funk, Jakob von Vitry. — M. Hass, Die Hofordnung Kurfürst Joachims II. von Brandenburg. — Hirn, Aus Bozens Franzosenzeit. — Maull, Die bayrische Alpengrenze. — Dove, Die deutschen Kolonien, II. — Plenge, Marx und Hegel. — Christensen, Politik og Massemoral. — H. A. Fischer, Die Rechtswidrigkeit. — Schwenger, Beschäftigung als Grund-

lage der Arbeiterversicherungspflicht. — BURGHARTZ, Die Rechtsnatur der Ersatzansprüche im Arbeiterversicherungsrecht.

Literarisches Zentralblatt, n° 43 : A. LÉVY, D.-F. Strauss. — BEHM, Die Handauflegung im Urchristentum nach Verwendung. — PLAUMANN, Ptolemais in Oberaegypten. — EGLOFFSTEIN, Im Dienste des Grossherzogs Carl Alexander. — MIQUEL, Reden. — ROUDANOVSKY, Le dialecte arabe de Malte. — Q. Curti Rufi Hist. p. HEDICKE, editio major. — JEANROY, Carducci. — Hel. RICHTER, Gesch. der englischen Romantik, I. — METZ, Friederike Brion. — PECKEL, Religion und Zauberei auf dem mittleren Neu-Mecklenburg. — KUBITSCHEK, Ausgew. römische Medaillons. — Aegypt. Urk. IV, 10. — FOWLER, The religious experience of the Roman people. — Architekt. Handzeichn. alter Meister, hrsg. von EGGER, I. — GOSSENS, Wie kann die lateinische Lektüre, etc.?

N° 44 (voir le n° 45 de la *Revue*).

N° 45 : HOLL, Luther und das evang. Kirchenregiment. — Rupp, Ges. Werke, p. EISENHANS, IV. — GAONACH, Malebranche. — O. BRAUN, Schelling als Persönlichkeit. — Political history of England, IV-XI. — WEHBERG, A. Theodor Stamm. — E. vön SCHMID u. KOLBE, Das franz. Generalstabswerk über den Krieg, Wahres und Falsches. — SELIGMANN and BRENDA, The Veddas. — FRANKE, Die mutmassliche Sprache der Eiszeitmenschen. — HÖNN, Quellen unters. zu den Viten des Heliogabalus u. des Severus Alexander. — D'OVIDIO, Versificazione italiana e arte poetica medievale. — PRICE, A history of Ablaut in the strong verbs from Caxton to the end of the Elizabethan period. — CERNY, Jean Pauls Bezieh. zu E.-T.-A. Hoffmann. — Auf dem Wege zur europäischen Sprache. — VAN DER LEEUW, Bijdrage tot de geschiedenis van het natuurgevoel in de middeleeuwsche Nederlanden.

PARIS, DE BOCCARD (ANCIENNE LIBRAIRIE FONTEMOING),
4, RUE LE GOFF.



LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 48 Quarantje-cinquième année. 2 décembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

## PÉRIODIQUES

**Feuilles d'histoire**, 15 nov. 1911, n° 12 : Maurice CLÉRET, Devises révolutionnaires. — Charles DE RENTY, La fille de Palloy. — Jules DEBRAUX, La négociation de La Sonde. — L. DE CARDENAL, Lettres d'un émigré. — Paul FEUILLATRE, Un cortège républicain à Constantinople. — A. TOUSARD, Un chevalier de Malte en Egypte. — A. DE LAFARELLE. Mémorial de 1799 à 1805. — A. DE TARLÉ, Naples sous Joseph Bonaparte. — Max DARDENNE, L'anniversaire du couronnement de Napoléon à Boulogne en 1811. — Henri DE MONTLIVAULT, Torgau en 1813. — Arthur CHUQUET, L'Institut sous les Cent Jours. — Joseph DURIEUX, Bugeaud et le tripotage des décorations. — G. VAUTHIER, Le cours de Mickiewicz au Collège de France. Mélanges : L. de Santi, Vadier à Rosbach. — Roger LÉVY, Un curé récalcitrant. — J. DURIEUX, Bonaparte à Dole. — Max DARDENNE, Roland jugé par un émigré. — Jean DES RIÈZES, Défense de jouer. — Jacques D'AUBRIVES, L'Angleterre et la Révolution française. — Gaston FRANCERY, Le grenadier de Kovno.

**Revue bleue**, 11 novembre 1911 : Alfred CROISET, L'utilité du latin. — Emile BOUTROUX, Sully-Prudhomme, poète et philosophe. — P. FLAT, Franz Liszt ou le musicien du romantisme. — V. VÉRESSAIY, Une page de la guerre russo-japonaise, les ennemis. — P. GROUSSAC, M. Clémenceau et la République argentine. — M. HUME, L'Espagne au temps de Philippe IV. — Roz, Théâtre. — Jacques LUX, Encore Churton Collins.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 45, 11 novembre 1911 : H. SPITZER, Kunstschönheit und Raumanschauung (fin). — BEGEMANN, Vorgeschichte und Anfänge der Freimaurerei in Irland. — E. A. ENDERS, 1859-1989. — Comte GOBLET D'ALVIELLA, Croyances rites, institutions. — CHAPMAN, John the Presbyter and the Fourth Gospel. — SCHONACK, Sir Thomas BrownesReligio Medici. — KURTZ, Studies in the Marvellous. — BRUNSWIG, Das Vergleichen und die Relationserkenntis. — SCHADOW, Untersuchungen über die Möglichkeit einer selbständigen pädagogischen Wissenschaft. I. — STUBBE, An Account of the Rise and Progress of Mahometanism. Mahmud Khan Shairani. — Johan Földis Dichtungen. — HAUCK, De hymnorum Orphicorum aetate. — DUFF, A Literary History of Rome from the close of the Golden Age. 2. ed. — REINÖHL, Uhland als Politiker. — RAPP, Friedrich Theodor Vischer und die Politik. — SUSMAN, Das Wesen der modernen deutschen Lyrik. — KRÜGER, Schwierigkeiten des Englischen. I. 2. Aufl. — La Vie Sainte Paule. Hgb. von Grass. — ROBERT, Die Masken der neueren attischen Komödie. — Hundert deutsche Volkslieder aus älterer Zeit. Bearb. von Selle und Pohl. — LENEL, Venezianisch-Istrische Studien. — HESSEL, Geschichte der Stadt Bologna von 1116-1280. — DAVILLÉ, Les prétentions de Charles III, duc de Lorraine, à la couronne de France. — Natursagen. Hgb. von Dähnhardt. Bd. III, Tl. I. — NORDENSKIÖLD, Wälder. Uebertr. von C. Auerbach. — LABAND, Das Staatsrecht des Deutschen Reiches. 5. Aufl. I. Bd. — EHRENREICH, Oesterreichische Gesetzeskunde. I. — RATHGEN, Die Japaner in der Weltwirtschaft. 2. Aufl.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 46 : N. MÜLLER, Die Wittenberger Bewegung 1521 und 1522. — BAUMGARTNER, Eucharistie und Agape — Sina SCHIFFER, Die Aramäer. — Low and SANDERS, During the reigns of Victoria. — Von GOSSLER, Ueber den Misserfolg strategischer Operationen. — C. E. WILSON, The Masnavi. — KESSLER, Plutarchs Leben des Lykurgos. — CARPENTER, Die Deklination in der nordhumbr.

Evangelien-Uebers. der Lindisfarner Handschrift. — BODE, Die Tonkunst in Gœthes Leben — Briefe aus dem Vormärz, eine Sammlung aus dem Nachlass Moritz Hartmanns. — KÜHNAU, Schlesische Sagen.

Museum, n° 2, nov. 1911 : SCHRADER, Die Indogermanen (R. v. d. Meulen). — RENKEMA, Studia critica in Scholia ad Aristophanis Aves (van Ijzeren). — JORET, Villoison et l'Hellénisme en France (J. C. Vollgraff). — MULLER, De Veterum studiis etymologicis I (H. D. Verdam). — Kleine Texte zum Alexanderroman, herausgeg. v. PFISTER (Slijper). — Das Santisataka, herausgeg. v. SCHÖNFELD (Speyer). — NÖLDEKE, Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft (Houtsma). — KALFF, Geschiedenis d. Nederlandsche Letterkunde VI (de Vooys). — DONNET, Het Jonstich Versaem der Violieren (Moes). — LEGOUIS, Chaucer (Barnouw). — BREYMANN, Chalderon-Studien I (Fokker). — KESSLER, Isokrates und die panhellenische Idee (Groeneboom). — DIETHER, Ranke als Politiker (de Beaufort). — Van ZUIDEN, Bijdr. t. d. kennis van de Holl.-Russ. relaties (R. v. d. Meulen). — SAMTER, Geburt, Hochzeit und Tod (Steinmetz). — GLAZEBROOK, Studies in the Book of Isaiah (Wildeboer). — De Spreuken der Vaderen. vert. d. DYSERINCK (Bleeker). — KRONENBURG, Maria's Heelijkheid in Nederland (Kruitwagen). — ENDENDIJK, A First Dutch Reader (J. de Josselin de Jong).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 49 Quarante-cinquième année. 9 décembre 1911.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e^

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

## PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 28 novembre : Maurice BARRÈS, Le sourire d'Athéna. — CHARLES X, Lettres inédites au duc d'Angoulême. — G. CHAIGNE, L'ambition romaine. — Lucien MAURY, Romans. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Quatorze ans dans la compagnie de Jésus ; L'esprit public en Allemagne.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 46 : E. SCHMIDT : Uhlands Briefwechsel. — BÖRNE und FRANKL, Die Volksbücherei, ihre Einrichtung, Gründung und Führung. — Goethe-Kalender auf das Jahr 1912, hgb. von Schüddekopf. — The Odes and Psalms of Salomon. Publ. by J. R. Harris. 2 ed. — FRANKENBERG, Das Verständnis der Oden Salomos ; — GRIMME, Die Oden Salomos. — RUST, Coleridge en zijne intuities op het gebied van wijsbegeerte, ethiek en godsdienst. — WIEGERSHAUSEN Aenesidem-Schulze, der Gegner Kants, und seine Bedeutug im Neukantianismus. — ANDREÆ, Die Entwicklung der theoretischen Pädagogik. — WEISSBACH, Die Keilinschriften am Grabe des Darius Hystaspis. — Mélanges de la Faculté orientale de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth (Syrie). Vol. V, Fasc. I. — LILLGE, Komposition und poetische Technik der Διομήδους Ἀριστεία. — Ecbasis Captivi. Die Flucht eines Gefangenen. Uebs. von E. Greissler. — KLEINSTÜCK, Die Rhythmik der kurzen Reimpaare des Burkard Waldis. — ECKART, Handbuch zur Geschichte der plattdeutschen Literatur. — PETRY, Paul Arène. — MILTON, The Tenure of Kings and Magistrates. Ed. by Allison. — DREY, Die wirtschaftlichen Grundlagen der Malkunst. — MYRES, Greek Lands and the Greek People. — LÜTTICH, Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert. — OSTEN-SACKEN, Preussens Heer von seinen Anfängen bis zur Gegenwart. I. — MAIGRON, Le romantisme et les mœurs. — HUPKA, Ueber die Entwicklung der westgalizischen Dorfzustände in der 2. Hälfte des 19. Jahrhunderts. — SOHM, Di efränkische Reichs-und Gerichtsverfassung. — HAUKE, Sammlung von Fällen und Fragen aus dem österreichischen Verfassungs und Verwaltungsrechte.

**Literarische Zentralblatt** n° 47 : SÜSSKIND, Christentum und Geschichte bei Schleiermacher, I. — WESTERBURG, Schleiermacher als Mann der Wissenschaft. — Urk. der Stadt Krummau II. — JORGA, Gesch. der osmanischen Reiches, — Cambridge modern history, XVIII century. — VOLZ, Liberia. — SACHAU, Aramäische Papyrus und Ostraka. — VAHLEN, Gesamm. philog. Schriften. — HÜBNER, Die poet. Bearb. des Buches Daniel aus der Stuttgarter Handschrift. — E. LICHTENBERGER, Le Faust de Gœthe, essai de critique impersonnelle.

14

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 50 Quarante-cinquième année. 16 décembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

## PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 25 novembre : Charles X, Lettres inédites au duc d'Angoulême. — M. Barrès, Le sourire d'Athéna. — J. Flach, Sully homme de guerre et homme d'état. — François Maury, Joseph Caillaux. — P. Gaultier, La nouvelle psychologie animale. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Monsieur Charmeret en Italie.

**Revue Celtique**, nº 3 : L. Gougaud, Liturgies et arts celtiques. — E. Ernault, Le Mirouer de la mort (suite); Le breton d'Arnold von Harff. — Loth, Cornoviana, I. Les Bretons en Cornwall au commencement du xvi^e siècle; Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde, II, le bouclier de Tristan; La prophétie de Merlin pour le demi-penny; Notes etymol. et lexic. (suite). — Spence, The prehistorie Celtic monuments and dwellings of Sutherlandshire. — Sir Edward Anwyl, Corrigenda to Skene's text of the book of Taliessin. — Bibliographie (Hubert, Dottin, Vendryes, Anwyl); Chronique (Vendryes); Périodiques (Vendryes, Hubert, Mars); Nécrologie : Longnon (J. M.).

**Revue germanique**, nº 5, novembre-décembre : Lichtenberger, Les sources de la pensée de Novalis. — J. Giraud, Victor Hugo et le folklore rhénan, une source du « Rhin », I. — Notes et documents : C. Pitollet, Bettine von Arnim, lettres inédites touchant la Correspondance de Gœthe avec une enfant. — J. Dresch, Le Centenaire de Gutzkow. — Revue annuelle : La poésie allemande (H. Buriot). — Littérature comparée, revue des livres, juillet 1910-juillet 1911 (F. Baldensperger). — Comptes rendus critiques; Bulletin; Bibliographie; Revue des revues; Table des matières.

**Romania**, juillet : A. Thomas, Traduction provençale abrégée de la Mulomedicina de Teodorico Borgognoni, suivie de recettes pour le vin. — E. Cosquin, Le conte du Chat et de la Chandelle dans l'Europe du moyen âge et en Orient (à suivre). — Terracini, Appunti sui Parlamenti ed Epistole in antico dialetto piemontese. — Mélanges : A. Thomas, beur; scieur de long; le pont de Mautrible, à Saintes; encore Goufier de Lastours. — Jenkins, La chanson de Bele Doe dans Guillaume de Dole. — Bertoni, Nuovi versi provenzali di Percivalle Doria. — Comptes rendus : The source of Wolframs Willehalm, p. S.-A. Bacon (M. J. Minckwitz). — P. Champion, La librairie de Charles d'Orléans (A. Thomas). — H.-J. Molinier, Octovien de Saint-Gelais (Augé-Chiquet). — Farinelli, Dante e la Francia dall eta media al secolo di Voltaire (A. Jeanroy).

**Deutsche Literaturzeitung**, nº 47 : Euling, Die Kulturwerte der deutschen Literatur in amerikanischer Beurteilung. — Halldór Hermannsson, The ancient laws of Norway and Iceland. — Schmitz, Die Opferanschauung des späteren Judentums und die Opferaussagen des Neuen Testaments. — Meissinger, Luthers Exegese in der Frühzeit. — N. Müller, Die Wittenberger Bewegung 1521-1522. 2. Aufl. — — Ch. Werner, Aristote et l'idéalisme platonicien. — Büttner, Zur Grundlegung des Erziehungs- und Unterrichtsbetriebs an unseren höheren Schulen. — Sachau, Aramäische Paryrus und Ostraka aus einer jüdischen Militär-Kolonie zu Elephantine. — Radermacher, Neutestamentliche Grammatik. — The eclogues of Baptista Mantuanus, ed by Mustard. — Gusinde, Eine vergessne deutsche Sprachinsel im polnischen Oberschlesien (die Mundart von Schönwald

ber Gleiwitz). — L. A. Frankl, Erinnerungen. Hgb. von St. Hock. — Mainzer, Die schöne Literatur Englands und die literarische Kritik in einigen der kleinen englischen Zeitschriften des 18. Jahrunderts. — Antologia di poesie italiane, comp. dal A. Fortori. — O. Hirzel, Abt Heriger von Lobbes 990-1007. — Naval Records of the American Revolution 1775-1788. Prepared by Ch. H. Lincoln. — Adickes, Kants Ansichten über Geschichte und Bau der Erde. — Romstorfer, Künstliche Höhlen aus der Vergangenheit. — Schleising, Die neueren Veränderungen in der Grundbesitzverteilung der Niederlausitz.

Euphorion, XVIII, 2-3 (Leipzig et Vienne, Fromme) : R. M. Meyer, Das Gesetz der freien Rythmen. — R. Asmus, Zenobia von Palmyra in Tradition und Dichtung. — C. Vogt, Schupp. — Plenio, Zu Christoph Fürers Reimhomonymik. — Hordorff, Untersuchungen zu Edward Grandisons Geschichte in Görlitz. — J. Sembritzki, Hippels Briefe an Scheffner. — W. Moog, Das Naturgefühl in Gœthes Faust. — A. Frederking, Fausts Gang zu den Müttern. — P. Hoffmann, Ein neues Gedicht von Heinrich von Kleist. — P. Beyer, Zur Chronologie der Heineschen Frühlyrik : die sogen. Josephalieder ; an eine Sängerin ; Die Nacht auf dem Drachenfels. — H. Schuller, Mosen und Hebbel über das Drama. — J. Vlasinsky, Mimische Studien. — Miszellen : Fr. Lauchert, Die pseudo-swiftische Reise nach Kaklogellinien. — R. Steig, Bei Bürger in Kolleg. — O. Modick, Zu den Frankfurten gelehrten Anzeigen von 1772. — W. Hochgreve, Die erste Flucht der Karoline Weissenborn (Neuberin) und die Schilderung von der Flucht Melinas u. der Krämerstochter in Gœthes Wilhelm Meisters Lehrjahre. — H. Maync, Der Mann von 50 Jahren. — P. Hoffmann, Gœthes Natürliche Tochter und das Berliner Theater-Publikum. — H. Maync, Zu Eduard Mörike. — A. Novak, Der junge Hebbel als Anreger. — J. Meier, Zu Lippe-Detmold, o du wunderschöne Stadt. — Rezensionen und Referate : Babbitt, The new Laocoon (Th. A. Meyer). — Rausch, Das Spielverzeichnis im 25 Kapitel von Fischarts Geschichtklitterung (A. Hauffen). — Williams, Zur Liederpoesie in Fischarts Gargantua (A. Hauffen). — Lorentz, Lessings Philosophie (G. Fittbogen). — Petsch, Lessings Briefwechsel mit Mendelssohn und Nicolai über des Trauerspiel (G. Fittbogen). — Nestriepke, Schubart als Dichter (W. Stammler). — Meyer-Benfey, Das Drama Heinrich von Kleists, I. — Von Weilen, Julie Rettich (F.-A. Mayer). — Briefe an Wolfgang Menzel, hrsg. von Meisner und Schmidt (A. Novak). — Harsing, Wolfgang Menzel und das junge Deutschland (A. Novak). — Die Ueberlieferung der Gedichte Heinrich Leutholds und die neuen Ausgaben (E. Sulgergebing). — Dibelius, Englische Romankunst (R.-A. Meyer).

---

LIBRAIRIE FONTEMOING ET Cie ÉDITEURS
TÉLÉPHONE 805-02 4, RUE LE GOFF, 4. PARIS (Ve).

**Vient de paraitre**

CAMILLE MAUCLAIR

# FLORENCE

**Un splendide volume de 160 pages in-4° imprimé sur papier de luxe**

ABONDANTES ILLUSTRATIONS EN PHOTOTYPIE

*Clichés de la Maison Alinari, à Florence, et d'amateurs.*

Prix.... ........................................ **30** fr.

SOMMAIRE :

1° *Histoire de Florence.* — 2° *L'Art Florentin de Giotto à Filippo Lippi.* — 3° *L'Art Florentin de Lippi à Léonard de Vinci.* — 4° *Michel Ange à Florence.* Les tombeaux des Médicis. — 5° La sculpture et les lettres florentines. — 6° Les Musées : Offizi-Académie. — 7° Les Musées et les Palais : Palais Pitti, Ricardi, Strozzi, le Palazzo Vecchio. Le Bargello. — 8° Les Eglises de Florence. — 9° L'aspect de la ville : les Cascine, l'Arno, les Jardins Boboli, les places, les quais. — 10° Mœurs, Fêtes, Théâtre. — 11° La campagne. Ema, Vallombrosa, Fièsole. — 12° L'Ame de Florence.

**Prospectus spécial sur demande.**

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 51 Quarante-cinquième année 23 décembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI<sup></sup>

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

## PÉRIODIQUES

**Revue bleue**, 2 décembre : L. Barthou, Chateaubriand et Victor Hugo. — Flach, Sully homme de guerre et homme d'Etat. — Charles X, Lettres inédites au duc d'Angoulême. — P. Flat, Les trente ans de Richard Wagner. — François Maury, Joseph Caillaux. — F. Novicov, Le triomphe de la morale. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Les débuts de Lafcadio Hearn.

**Revue de l'enseignement des langues vivantes**, décembre, n° 12 : H. Lichtenberger, La religion de Novalis. — G. Varenne, Pour la culture française et moderne. — Les langues vivantes et le Parlement. — H. Hauvette, L'enseignement des langues méridionales. — C. L. La phonétique et l'enseignement des langues modernes. — G. Camerlynck, La phonétique à l'Université de Grenoble. — L. Benoist-Hanappier, A propos du phonographe. — Concours, Bibliographie, Revue des périodiques, Chronique universitaire, Nouvelles de partout.

**Revue des sciences politique**, novembre-décembre 1911 : Pierre Leroy-Beaulieu : Emile Levasseur. — François Lefort : Le Budget de la France et les projets de réformes (2e *article*). — Daniel Bellet : L'évolution industrielle de la Chine. — Jacques Ladreit de Lacharrière : Les trois interventions européennes au Maroc en 1911. — M. de Saint-Victor de Saint-Blancard : La genèse de l'accord franco-allemand. — *En marge des Sciences politiques* : Robert Muller : La géographie humaine, à propos de l'ouvrage de M. Jean Brunhes. — Gilbert Gidel : Chronique internationale. — Comptes-rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques (juillet à octobre 1911). — Table des matières (1911).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 48 : F. Schmid, Zur Pflege der Bürgerkunde in Oesterreich. — Jellinek, Ausgewählte Schriften und Reden. — A. Schulz, Geschichte und Erbauung im Alten Testament. — Bukowsky, Die Genugtuung für die Sünde nach der Auffassung der russischen Orthodoxie. — Kiefl, Der geschichtliche Christus und die moderne Philosophie. — Logos, Internationale Zeitschrift für Philosophie der Kultur. Hgb. von Mehlis. — Busse, Die Weltanschauungen der grossen Philosophen der Neuzeit. 5. Aufl., hgb. von Falckenberg. — Strelli und Olbert, Das Benediktinerstift St-Paul in Kärnten 1809-1909. — E. von Sallwürk, Die didaktischen Normalformen. 4. Aufl. — Das Pyramidenkapitel in Al-Makrîzî's » Hitat «, hgb. u. übs. von Graefe. — Elise Richter, Wie wir sprechen. — Auswahl aus Platon. Hgb. von Röhl. II. — Ovidi Amorum libri tres. Erkl. von Brandt. — H. Schulz, Deutsches Fremdwörterbuch. 1. und 2. — Bj. M. Olsen, Om den sakaldte Sturlunga-Prolog og dens formodede vidnesbyrd om de islandske Slaegt-Sagaers alder. — Reismüller, Romanische Lehnwörter bei Lydgate. — Perouse, Georges Chastellain. — Hämel, Der Cid im spanischen Drama des 16. und 17. Jahrhunderts. — Goessler, Die Altertümer des Oberamtes Blaubeuren. — Meszlény, Tell-Probleme. — H. von Schubert, Reich und Reformation. — Linke, Merckel im Dienste fürs Vaterland, II. — Falls, Drei Jahre in der Libyschen Wüste. — E. Consentius, Alt-Berlin Anno 1740. 2. Aufl. — Fr. Simon, Englische Stadtverwaltung. — Zwiedineck-Südenhorst, Sozialpolitik. — Weimann, Die Mark- und Walderbengenossenschaften des Niederrheins. — Baty, Britain and Sea Law.

**Literarisches Zentralblatt**, n° 48 : Deissmann, Paulus. — P. Batiffol Urkirche und Kastholizismus. — Hay, The amazing emperor Heliogabalus. — Grand-Carteret, Deutschtand und Frankreich. — W.

Baur, Lebenserinnerungen. — Naudé und Skalweit, Die Getreidehandelspolitik u. Kriegsmagazinverwaltung Preussens, II. — C. v. Hahn, Neue Kaukasische Reisen und Studien. — Parker, Village folk-tales of Ceylan, I. — Zander, Eurythmia vel compositio rythmica prosae antiquae, I. Demosthenes. — Deckinger, Die Darstellung der persönlichen Motive bei Aischylos u. Sophokles. — Mauermann, Die Bühnenanweisungeu im deutschen Drama bis 1700. — Fitzler, Steinbrüche und Bergwerke im ptolemäischen und römischen Aegypten. — M. Boulenger, Opinions choisies.

— n° 49 : Haase, Die Breslauer theolog. Fakultäten. — Eucken, Können wir noch Christen sein ? — Busch, W. James. — Rosenberg, Unters. zur röm. Zenturienverfassung. — Acta imperii Angliae et Franciae 267-1313, p. Kern. — Lavisse, Hist. de France. — O. Franke, Ostasiat. Neubildungen. — Briefw. zwischen König Johann von Sachsen u. den Königen Friedrich Wilhelm IV u. Wilhelm I von Preussen. — Papyri Graecae Berolinenses, p. C. v. Schubart. — Daniel's Cleopatra p. Lederer. — P. Friedrich, Deutsche Renaissance. — Heinrich, Egyetemes Inodalomtörténet, IV. — O. Berthold, Die Unverwundbarkeit in Sage und Aberglauben der Griechen. — E. Schmid, Reden zur Literatur=und Universalgeschichte.

GOUPIL & Cie, Éditeurs-Imprimeurs — MANZI, JOYANT & Cie, Éditeurs-Imprimeurs, Successeurs
BOULEVARD DES CAPUCINES, 24, PARIS

**EN SOUSCRIPTION, pour paraître en décembre 1911**

**Napoléon à Sainte-Hélène,** par Frédéric Masson, de l'Académie française. — Deux volumes in-8 raisin, 50 gravures en taille-douce, dont 6 en fac-similé en couleurs.
300 exemplaires sur papier vergé numérotés de 1 à 300. — Broché...... 300 fr.

**Vient de paraître :**

**Frans Hals,** par Joséphin Peladan. — Un volume in-4, 60 planches en photogravure, dont 4 fac-similés en couleurs.
500 exemplaires sur papier de Rives (nos 1 à 500). — Broché............ 200 fr.

**Eugène Lami** (1800-1890), par P.-André Lemoisne. — Un volume in-4, 60 planches en photogravure, dont 5 fac-similés en couleurs.
500 exemplaires sur papier de Rives (nos 1 à 500). — Broché............ 200 fr.

**Madame Vigée-le-Brun** (1755-1842), par Pierre de Nolhac. — Un volume in-8, 280 pages de texte, sur papier vergé de Hollande de Van Gelder Zonen, 28 planches hors texte en typogravure, dont 4 en couleurs.
Prix de l'exemplaire, broché.............................................. 20 fr.

**DERNIÈRES PUBLICATIONS**

**Michel-Ange,** (Sculpteur et Peintre), par Emile Gebhart, de l'Académie française. — Un volume in-4, 70 planches en photogravure.
300 exemplaires sur papier de Rives, avec 10 fac-similés en couleurs. Br. en portefeuille.............................................. 500 fr.

**Sandro Botticelli et son époque,** par Emile Gebhart, de l'Académie française. — Un volume in-4, 60 planches en photogravure.
300 exemplaires sur papier de Rives, avec 10 fac-similés en couleurs. Br. en portefeuille.............................................. 500 fr.

**Hubert Robert** (1733-1808), par Pierre de Nolhac, Conservateur au Musée national de Versailles. — Un volume in-4, 60 planches en photogravure, dont 4 fac-similés en couleurs.
500 exemplaires sur papier de Rives (nos 1 à 500). — Broché............ 200 fr.

**La Régence** (1715-1723), par Frantz Funck-Brentano, Chef de la section des Manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal. — Un volume in-4, 60 planches en photogravure.
500 exemplaires sur papier de Rives, 4 fac-similés en couleurs. Broché.. 200 fr.

**Vie de Jeanne d'Arc,** par Anatole France, de l'Académie française. — Quatre volumes in-8, sur papier de Hollande, 173 illustrations, savoir : 16 planches hors texte en photogravure en fac-similé en couleurs, 122 planches en photogravure, tirées en camaïeu hors texte et dans le texte, 35 planches gravées sur bois tirées dans le texte.
300 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 300. — Broché.............................................. 400 fr.

**Nattier** (peintre de la Cour de Louis XV), par Pierre de Nolhac. — Un volume in-8, sur papier vergé de Hollande, 28 planches hors texte en typogravure, dont 4 en couleurs, remontées sur papier à la forme.
Prix de l'exemplaire broché.............................................. 20 fr.

**La Sicile** par André Maurel, Un volume in-8, orné de 250 typogravures (procédé Goupil).
Prix cart.............................................. 40 fr.

**Louis-Auguste-Brun**, Peintre de la Reine Marie-Antoinette (1758-1815), par Fournier-Sarlovèze. — Un volume in-8, orné de 120 illustrations en typogravure dont 88 tirées dans le texte, 30 tirées hors texte en noir, deux tirées hors texte en couleurs.
1000 exemplaires numérotés de 1 à 1000. — Broché.................... 40 fr.

**Goya y Lucientes,** par Paul Lafond. — Un album in-folio, 50 planches en typogravure, renfermé en un portefeuille.
500 exemplaires numérotés de 1 à 500.............................. 100 fr.

**Diego Velazquez,** par Paul Lafond. — Un album in-folio, 50 planches en typogravure, renfermé en un portefeuille.
500 exemplaires numérotés de 1 à 500.............................. 100 fr.

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 52 Quarante-cinquième année. 30 décembre 1911.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

*Adresser les communications concernant la rédaction à*
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

## PÉRIODIQUES

**Bulletin hispanique**, n° 4 : G. Cirot, La Chronique léonaise (suite). — P. Duhem, Dominique Soto et la scolastique parisienne (suite). — Agrégation : Notes bibliographiques sur les questions du programme pour le concours de 1912 (E. Mérimée, E. Martinenche, G. Cirot). — Nécrologie : D. Rufino José Cuervo (A. Morel-Fatio). — Cuervo intime (Boris de Tannenberg). — Teodoro Llorente (E. Mérimée). — Bibliographie : J.-D.-M. Ford, Old Spanish Readings (E. Mérimée). — Angel Vegue y Goldoni, Los sonetos de D. Inigo López de Mendoza (E. Mérimée). — A. Farinelli, Marrano (E. Mérimée). — L.-P. Thomas, Góngora et le gongorisme (E. Mérimée). — J. Cascal y Munoz, Francisco de Zurbarán. — M. Rosenberg, La Espanola de Florencia. — J. Somoza, Documentos para escribir la bibliografia de Jovellanos. — F. Robles Dégano, Filosofia del verbo, M. de Toro Gisbert, Apuntaciones lexicográficas (G. Cirot). — M. de Unamuno, Rosario de sonetos liricos (E. Mérimée). — Ricard León, Alcalá de los Zegries (E. Mérimée). — Chronique : (Bonilla, Mir, Cotarelo, Tomás, Rodriguez Marin, Castro, Gil, Da A. Alcaide de Zafra, Toro y Gómez, Wurzbach, Osario de Castro, Figueiredo, Aranha, Laurencin, Blázquez, Barry, Barbagelata, Rouanet). — Planches : XXI-XXVIII. Manuscrit A, 189 de la Real Academia de la Historia.

**Bulletin italien**, n° 4 : C. Dejob, Est-il vrai que Campanella fût simplement déiste ? (3e et dernier article). — J. Dubled, L' « Orlando furioso » et la « Pucelle » de Voltaire (1er article). — H. Bedarida, Quelques documents sur Carlo Botta. — Questions d'enseignement : Bibliographie sommaire des questions et des auteurs portés au programme de l'agrégation d'italien en 1912. — Bernardo Tasso, L'Amadigi, c. V., st. 1-26, texte de l'édition de Venise 1560. — Rapport sur les concours d'agrégation d'italien et de certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue italienne dans les lycées et collèges en 1911 (H. Hauvette). — Bibliographie : G. Bertoni, Il Duecento (A. Jeanroy). — C. Morelli, I trattati di grammatica e di rettorica del cod. casanatense 1086. — E. Habel, Johannes de Garlandia, ein Schulmann des 13 Jahrhunderts (G. Manacorda). — T. Zanardelli, Appunti lessicali e toponomastici, VIII : Inventario di feramenti del 1447 in dialetto bologneso (E. Bourciez). — P. Toldo, L'œuvre de Molière et sa fortune en Italie (P. Ronzy). — J. Rambaud, Naples sous Joseph Bonaparte, 1806-1808 (P. Hazard). — A. Lumbroso, Miscellanea Carducciana, con prefazione di B. Croce (L.-G. Pelissier). — G. Manacorda, Per due zibaldoni di A. Farinelli (C. Pitollet). — H. Bérenger, Les Résurrections italiennes (H. Hauvette). — Chronique. — Tables.

**Revue des études grecques**, n° 108-109, juillet-octobre : *Partie administrative.* — Partie littéraire : F. Greif, Etudes sur la musique antique. — G. Giraudet, Ὑλογενής. — A.-J. Reinach, Bulletin épigraphique. — Ch. E. Ruelle, Texte astrologique attribué à Démophile et rendu à Porphyre. — *Bibliographie.*

**Museum**, n° 3, décembre : Roudet, Eléments de phonétique générale (Faddegon). — Libanii Opera recens. Foerster (M. A. Schepers). — Hartman, De Avondzon des Heidendoms (Fraenkel). — Plésent, Le Culex ; Le Culex, éd. p. Plésent (Van Wageningen). — Schönfeld, Wörterbuch der altgerm. Personen- und Völkernamen (H. Kern). —

Brockstedt, Von mittelhochdeutschen Volksepen französ. Ursprungs (Sneyders de Vogel). — Bahrstedt, Forsch. z. Gesch. des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts (M.-C. Valeton). — Le Cosquino de Bussy, Het ontstaan der Satisfactie van Utrecht (Theissen). — Jensen, Das Gilgamesch Epos (Thierry), 1ste gedeelte. — Forke, Die indischen Märchen (Borgeld). — Lao-tzés Buch vom höchsten Wesen und vom höchsten Gut, übers. v. Grill (De Visser). — Adam, Vie et Œuvres de Descartes (P. van Geer). — Wagner, Mein Leben (Ovink). — Woltjer, Latijnsche Grammatica (Mendes da Costa). — Schirmer, Bilder aus dem altrömischen Leben (Kan). — Uitgaven van de fa. J.-B. Wolters.

---

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe.

---

# GRANDES MISSIONS SCIENTIFIQUES

## EXTRÊME-ORIENT

**Mission archéologique dans la Chine Occidentale,** par Edouard Chavannes, membre de l'Institut. 2 volumes in-4, cartonnés, comprenant 488 pl. en phototypie et 2 volumes de texte (en préparation)........................ 150 fr.

**Mission Pavie.** Indochine (1879-1895). 10 volumes in-4, avec nombreuses cartes et planches, dont 1 volume sous presse. — 9 volumes parus............ 115 fr.

**Mission Henri Dufour.** Les ruines d'Angkor Thom. Les bas-reliefs du Bayon, publiés par la Commission archéologique de l'Indochine, d'après les documents recueillis par la Mission Henri Dufour, avec la collaboration de Charles Carpeaux. Un volume in-4, de 232 planches........................ 100 fr.

**Mission d'Ollone.** Chine Occidentale, Tibet, Mongolie. 7 vol. gr. in-8 (en cours). — Tome I. Recherches sur les musulmans chinois. Gr. in-8, 91 clichés et une carte hors texte............................................ 15 fr.

**L'Ile Formose.** Histoire et description. Par C Imbault-Huart. In-4, illustré de nombreux dessins, de cartes, vues, plans, etc........................ 30 fr.

## ASIE CENTRALE

**L'Asie Centrale,** Tibet et régions limitrophes, par Dutreuil de Rhins. Texte. Un volume in-4 de 636 pages et atlas in-folio, en un carton.............. 40 fr.

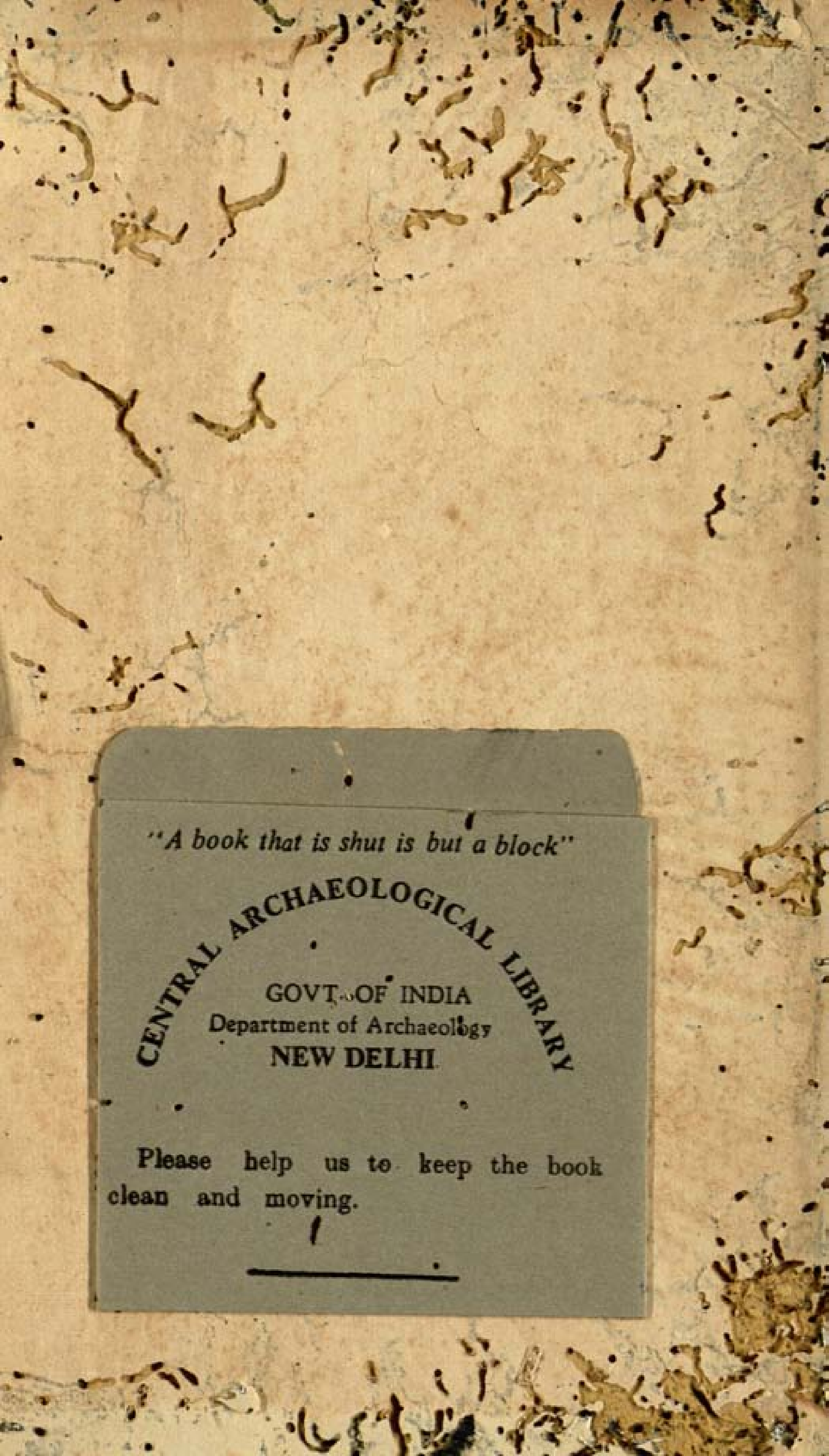
**Mission scientifique dans la Haute-Asie,** par J. Dutreuil de Rhins et F. Grenard. 3 volumes in-4 illustrés, et atlas in-folio, en un carton............ 100 fr.

LIBRAIRIE FONTEMOING ET C^ie ÉDITEURS
TÉLÉPHONE 805-02 — 4, RUE LE GOFF, 4. — PARIS (V^e).



LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N.C



"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI
Please help us to keep the book clean and moving.